



HAL
open science

Les Parva naturalia d'Aristote : édition et interprétation

Justin Winzenrieth

► **To cite this version:**

Justin Winzenrieth. Les Parva naturalia d'Aristote : édition et interprétation. Philosophie. Sorbonne Université; Ludwig-Maximilians Universität (Munich, Allemagne), 2023. Français. NNT : 2023SORUL062 . tel-04427265

HAL Id: tel-04427265

<https://theses.hal.science/tel-04427265>

Submitted on 30 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SORBONNE UNIVERSITÉ ET LMU MÜNCHEN

**École doctorale V (433) Concepts et Langages –
Lehrstuhl für griechische Philologie I
Centre Léon Robin (UMR 8061) – Munich School of Ancient Philosophy**

T H È S E

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ ET DE LA LMU MÜNCHEN

Discipline : Philosophie

Présentée et soutenue par :

Justin WINZENRIETH

le 8 juillet 2023

***Les Parva naturalia d'Aristote* Édition et intepétation**

Sous la direction de :

M. Oliver PRIMAVESI – Professeur, Ludwig-Maximilians-Universität München
M. Marwan RASHED – Professeur, Sorbonne Université

Membres du jury :

M. David LEFEBVRE – Professeur, Sorbonne Université
Mme Brigitte MONDRAIN – Directeur d'études, École Pratique des Hautes Études
M. Pierre-Marie MOREL – Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
M. Benjamin MORISON – Professeur, Princeton University
M. Christof RAPP – Professeur, Ludwig-Maximilians-Universität München

« Of the whole collating project, the hardest part to carry out with complete success is probably the business of finding out what manuscripts there are. »

Martin Litchfield WEST (1973). *Textual Criticism and Editorial Technique*.
Stuttgart : Teubner, p. 64

« RECENTIORES, NON DETERIORES. Durch diese Kapitelüberschrift hat GPasquali (in dem oben S. 3 zitierten Werk, cap. IV) mit Recht betont, daß ein Zeuge, der jünger ist als ein anderer, deshalb nicht notwendig auch 'schlechter' sein muß. Aber es gibt überhaupt nicht 'gute' und 'schlechte' Zeugen, sondern nur abhängige und unabhängige, d. h. Zeugen, die von erhaltenen (oder ohne sie rekonstruierbaren) abhängig oder unabhängig sind. »

Paul MAAS (1960). *Textkritik*. 4. Auflage.
Leipzig : Teubner, p. 31

Remerciements

J'ai débuté ce travail en dilettante et, pour parler comme mon objet, le principe de mon apprentissage s'est trouvé m'être externe tant de fois que j'ai malheureusement échoué à toujours en conserver le souvenir. Le plaisir d'en rendre grâce aux personnes qui en ont été cause sera par conséquent moindre qu'il ne devrait l'être, ce qui ne l'empêche pas d'être déjà immense. Je remercie, au premier chef, les deux directeurs de cette thèse, Oliver Primavesi et Marwan Rashed, sans lesquels pas une ligne de ce qui suit n'aurait vu le jour, et qui m'ont appris, par l'exemple incomparable de leur tandem, à faire bon usage du couple complémentaire des vertus de patience et d'impatience. Mes remerciements s'adressent aussi à toutes les personnes qui ont accepté de lire et de discuter tout ou partie de ce travail devenu beaucoup trop long (qu'elles veulent bien me le pardonner !), il me faut ici nommer, par avance, les membres du jury de thèse et, pour certains, du comité de suivi, David Lefebvre, Brigitte Mondrain, Pierre-Marie Morel, Ben Morison et Christof Rapp, ainsi que Peter Isépy, Michael Neidhardt et Christina Prapa. L'environnement que m'ont, en alternance, offert le centre Léon-Robin et la MUSAΦ, m'a régulièrement permis d'assister et de participer à des travaux de recherche passionnants qui ont grandement contribué à ma formation. Je n'aurais pas pu accéder aux sources manuscrites sans l'accueil et l'assistance d'un certain nombre d'institutions, parmi lesquelles l'Aristoteles-Archiv, les sections grecque et latine de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, la Biblioteca Apostolica Vaticana, la bibliothèque de Corpus Christi College et la Bodleian Library. J'ai également bénéficié d'un soutien financier généreux de la part du DAAD qui m'a permis de séjourner à Munich dans des conditions des plus confortables. J'ai pu prendre connaissance de certains travaux de recherche en cours, que je n'ai malheureusement pas toujours eu le temps d'exploiter comme il aurait convenu, en particulier ceux de Tilke Nelis relatifs à la transmission latine et ceux de Rotraud Hansberger relatifs à la transmission arabe des *PN*, j'ai aussi beaucoup appris des rencontres consacrées à certains de « mes » traités à Yale, Tübingen, Athènes et Delphes, ma dette envers leurs différents intervenants n'est pas petite. Ma reconnaissance et mon affection vont à mes camarades doctorants et post-doctorants de Paris, avec lesquels j'ai passé des heures merveilleuses à lire Théophraste, et de Munich. Il me reste, enfin, à remercier celle qui sait désormais mieux que moi-même ce que j'ai écrit, Clara Salgado, dont l'indispensable tournassage a permis, à mon grand soulagement, de donner une véritable forme à ce travail.

Avant-propos

Le présent travail vise à établir les fondements d'une nouvelle édition scientifique des traités aristotéliens connus sous le nom latin de *parva naturalia* (*PN*), il se concentre sur les cinq premiers d'entre eux (*De la sensation et des sensibles*, *De la mémoire et de la réminiscence*, *Du sommeil et de la veille*, *Des rêves*, *De la divination par les rêves*, abrégés collectivement par la suite sous la dénomination *PN1*). Aussi comprend-t-il trois parties, qui, bien qu'elles relèvent certainement de disciplines distinctes, sont solidaires dans leurs propos respectifs. La première partie est une étude historique de la transmission textuelle de l'ensemble des traités inclus au sein des *PN*. Celle-ci prend pour la première fois en compte l'intégralité des manuscrits grecs conservés, qui ont tous été collationnés intégralement à nouveaux frais, et s'efforce de faire de même quant à la transmission indirecte (commentaires et paraphrases en grec, traductions médiévales latines), dont elle détermine dans les deux cas les relations mutuelles. Cette étude aboutit à la reconstitution systématique des relations de filiation entre les témoins, à la séparation des témoins indépendants de ceux dont l'on peut montrer que le témoignage est issu d'autres témoins préservés, et en particulier à la mise au jour d'une branche inédite de la transmission, nommée ici β , laquelle s'avère être indépendante de la quasi-totalité des témoins jusqu'alors pris en considération dans les éditions de ces traités. La branche β est représentée, pour l'essentiel, par trois témoins : un manuscrit dont l'apport n'a jamais été évalué par les éditions précédentes des *PN*, *Berol. Phill.* 1507 ; un manuscrit bien connu depuis 1831 dont la valeur était depuis lors l'objet de controverses intenses, *Vat.* 1339 ; sous certaines conditions, la révision des traductions latines précédentes effectuée par Guillaume de Moerbeke au cours du troisième quart du treizième siècle, connue sous le nom de *translatio nova*. Le corollaire de la thèse de l'indépendance de cette branche, selon la méthode axiomatisée par P. MAAS (1960) et appliquée magistralement au texte d'Aristote par KASSEL (1965), est l'existence de fautes séparatives dont tous les autres témoins, c'est-à-dire tous ceux jusqu'alors employés, sont affectés et dont le texte de cette branche est, seul, préservé. Ces fautes séparatives sont, pour certaines, partagées par l'exemplaire employé par Alexandre d'Aphrodise, ce qui implique que la scission ayant donné lieu aux deux branches principales de la transmission est antérieure au troisième siècle de notre ère : la prise en compte de β permet ainsi de reconstituer l'état du texte d'Aristote avant cette date extrêmement ancienne.

La deuxième partie de ce travail est une étude critique du texte des cinq traités de *PN1*, fondée sur l'intégralité des données disponibles, qui vise, pour chaque mot du texte, à reconstruire le texte de l'archétype de la transmission dans sa relation aux leçons attestées dans les témoins conservés, à statuer, lorsque l'histoire de la transmission ne suffit pas à elle seule à reconstruire l'archétype, sur les différentes variantes transmises au regard de ce que l'on peut savoir de la langue et de la pensée d'Aristote, et à évaluer le texte

de l'archétype dans cette même perspective, en particulier lorsqu'il semble comporter des fautes auxquelles il paraît nécessaire de trouver un remède. Le résultat de ce travail est une nouvelle édition scientifique du texte, dont une traduction française est donnée. Elle se fonde sur la reconstitution de la transmission précédemment avancée, laquelle impose au travail éditorial la contrainte selon laquelle toute leçon transmise doit, pour pouvoir prétendre au titre de leçon de l'archétype, pouvoir être reconstituée de manière plausible comme ayant été la leçon de l'un des deux exemplaires perdus ayant donné naissance aux deux branches principales de la transmission, ici nommés α et β . Toutes les éditions précédentes s'appuient uniquement sur les leçons issues de la première de ces branches, α . Comme celle-ci se scinde elle-même en deux, comme cela a été reconnu depuis un siècle et demi, les éditeurs avaient par conséquent à arbitrer entre les leçons attestées au sein des deux parties de cette descendance, c'est-à-dire, pour simplifier, à faire le partage entre les leçons du *Paris*. 1853 et celles du *deperditus* γ , qui est la source de la grande majorité des manuscrits indépendants conservés. Cette procédure n'est plus valable dès lors que l'on affirme l'indépendance de β (à moins de postuler l'existence de contaminations à ce niveau, ce dont je m'abstiens) : cette indépendance a aussi pour corollaire que tout accord entre la leçon de β et celle de l'une des deux sous-branches principales de α implique que cette leçon est la leçon de l'archétype de la transmission. Le texte de l'archétype n'étant, par définition, pas celui écrit par Aristote, cela n'implique pas que cette leçon partagée soit le texte qu'il convient d'éditer ; cela implique, en revanche, que la leçon de l'autre sous-branche de α a le statut d'une conjecture ancienne, dépourvue, donc, de la moindre autorité. J'applique, quant à la constitution du texte, ce principe d'accord de façon systématique et quasi-mécanique. Aussi trouvera-t-on ici des notes de critique textuelle justifiant (a) pourquoi, dans un petit nombre de cas, je décide d'éditer un autre texte que celui de l'archétype de la transmission (interpolation, corruption, etc.), (b) pourquoi, dans chaque cas où les *deperditi* α et β présentent des leçons différentes, je prends le parti de l'un contre l'autre pour affirmer que la leçon de l'archétype se trouve de son côté, (c) pourquoi, lorsque les principes éditoriaux énoncés ci-dessus me conduisent à adopter ou à considérer comme archétypale une leçon rejetée par les éditeurs précédents (par exemple si j'adopte une leçon sur laquelle β et le *Paris*. 1853 s'accordent contre une leçon transmise par γ et adoptée, sinon par tous les éditeurs précédents, du moins par les plus réputables d'entre eux), je considère qu'il convient d'adopter cette leçon, et non pas l'autre.

La troisième partie se compose de quatre exercices de style disjoints affrontant les problèmes d'interprétation soulevés par le texte d'Aristote, tant du point de vue de sa cohérence interne que dans la perspective de sa compréhension philosophique. Elle a pour objectif de fonder en raison certains des présupposés exégétiques qui régissent le travail opéré sur le texte, dès lors que, comme c'est souvent le cas, la nature du projet d'Aristote et le sens des instruments conceptuels qu'il mobilise sont loin d'être

immédiatement clairs. Le premier essai affronte la question traditionnelle de l'unité de la collection des *PN* et du statut de ses traités au sein du *corpus*, en particulier par rapport à *An.* et aux textes zoologiques. Il soutient que l'intégration des *PN* est encore inchoative, mais qu'une place leur revient de droit au sein de l'édifice aristotélicien, à condition de comprendre correctement leur structure, le rapport de l'étude de l'âme à celle des vivants, et la dynamique historique de leur composition. Le deuxième essai est une exploration de la théorie aristotélicienne de la perception comme système centralisé et unifié par lequel l'animal adapte son comportement à son environnement. Il vise à montrer que, si Aristote a d'excellentes raisons d'envisager les sens comme faisant partie d'un unique appareil perceptif qui les rassemble, cette unité lui pose des défis conceptuels redoutables. Le troisième essai a pour objectif est d'éclaircir la genèse et le sens des notions aristotéliciennes de $\varphi\alpha\nu\tau\alpha\sigma\acute{\iota}\alpha$ et de $\varphi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\sigma\mu\alpha$, lesquelles sont centrales pour sa théorie scientifique de la mémoire et des rêves. Il fait valoir que, si la première notion est retravaillée par Aristote en réaction à son maniement dans certains dialogues platoniciens, la seconde notion, celle de $\varphi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\sigma\mu\alpha$, doit d'abord être interprétée avec pour arrière-plan l'emploi non-philosophique du terme, en l'extrayant complètement des débats modernes relatifs au concept de représentation mentale. Le quatrième essai part du constat du manque apparent d'intérêt d'Aristote, en dépit de son intention manifeste d'étudier l'ensemble des êtres vivants, pour le domaine végétal, qu'elle justifie en le rapportant à sa conception de ce en quoi les plantes se distinguent des animaux.

Abréviations

Kühner-Gerth	Raphael KÜHNER, Friedrich Wilhelm BLASS et Bernhard GERTH (1890-1904). <i>Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache</i> . Dritte Auflage in zwei Bänden. Hannover : Hahn
LdfgE	<i>Lexikon des frühgriechischen Epos</i> (1979-2010). T. 4. Göttingen : Vandenhoeck & Rupprecht
LSJ	Henry George LIDDELL et Robert SCOTT (1940). <i>A Greek-English lexicon. Revised and augmented throughout by Sir Henry Stuart Jones, with the assistance of Roderick McKenzie, and with cooperation of many Scholars</i> . 9th edition. Oxford : Clarendon Press
PLP	Erich TRAPP et al. (1976-1995). <i>Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit</i> . T. 15. Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften
RGK	Ernst GAMILLSCHEG, Dieter HARLFINGER et Herbert HUNGER (1989-1997). <i>Repertorium der griechischen Kopisten</i> . T. 3. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik. Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften

Table des matières

I	Histoire de la transmission	13
1	Introduction	15
1.1	Tableau préliminaire général	15
1.1.1	Le problème de la composition des <i>PN</i>	15
1.1.2	Les traces des <i>PN</i> dans les listes antiques	19
1.1.3	Les <i>PN</i> dans la tradition des commentateurs : titres et organisation	31
1.1.4	L'énigme de la transmission arabe des <i>PN</i>	46
1.1.5	La composition des <i>PN</i> en milieux byzantin et latin : aperçu préliminaire	52
1.1.6	Les éditions modernes des <i>PN</i> , de 1831 à 2008	57
1.1.7	Avancées parallèles de la recherche : <i>Mot. An.</i> et la citation d'Empédocle dans <i>Sens.</i>	65
1.2	Établissement de la liste des manuscrits	68
2	Structure générale de la transmission des <i>PN</i>	107
2.1	Aperçu spéculatif de la transmission manuscrite des traités de philosophie naturelle d'Aristote	107
2.2	Structure générale de la transmission de <i>PN1</i>	113
2.3	Structure générale de la transmission de <i>PN2</i>	124
3	Deux manuscrits vénérables : <i>Paris. 1853 E</i> et <i>Oxon. CCC 108 Z</i>	127
3.1	Les témoins du « premier humanisme byzantin » (IX ^e –IX ^e siècles) : <i>PN1</i> , <i>Paris. 1853 E</i> et sa descendance	127
3.1.1	<i>Vat. 261 Y</i> et sa descendance (<i>Marc. 212 G^a</i> , <i>Paris. 1859 b</i> , <i>Alex.</i> <i>87 A^x</i>)	144
3.1.2	Autres descendants de <i>E</i> : <i>Vat. 266 V</i> et <i>Paris. 2027 P^f</i>	158
3.1.3	Le témoignage de Porphyre (<i>In Harm.</i> , 152)	164
3.2	Les témoins du « premier humanisme byzantin » (IX ^e –IX ^e siècles) : <i>PN2</i> , <i>Oxon. Corpus Christi College 108 Z</i> et sa descendance	166
3.3	Le <i>corpus</i> physique aux alentours de l'an mil à Byzance : les Aristote de Vienne, de Paris et d'Oxford et leurs relations	176

3.4	La famille de <i>Paris</i> . Suppl. gr. 314 <i>C^c</i>	184
3.4.1	<i>Paris</i> . Suppl. gr. 314 <i>C^c</i> , <i>Vat. Urb.</i> 37 <i>M</i> et <i>Paris</i> . 2032 <i>i</i>	186
3.4.2	Relevé des scholies à <i>Sens</i>	203
3.4.3	Manuscrits éliminables : <i>Vat.</i> 2183 <i>V^r</i> , <i>Laurent. Acq.</i> 66 et 67 <i>A^q</i> , <i>Paris</i> . 1860 <i>e</i> , <i>Paris</i> . Suppl. gr. 332 <i>Pⁱ</i> , <i>Paris</i> . Suppl. gr. 333 <i>P^h</i> , <i>Vat. Pal.</i> 97 <i>V^p</i> , <i>Vind. Phil.</i> 75 <i>S^d</i>	213
3.4.4	Transmission latine de la famille de <i>C^c</i> : les traductions de Jacques de Venise (<i>Mem.</i> , <i>PN2</i>), la traduction anonyme de <i>Sens</i> . et l'apport de David de Dinant	226
4	La prolifique famille γ	249
4.1	L'édition académique : le <i>deperditus</i> λ et sa descendance (<i>Vat.</i> 253 <i>L</i> , <i>Marc.</i> 214 <i>H^a</i> , <i>Ambros.</i> H 50 sup. X, <i>Paris</i> . 2034 <i>y</i>)	264
4.1.1	<i>PN1.2</i> : Le <i>deperditus</i> θ et sa descendance (<i>Vat.</i> 258 <i>N</i> , λ)	268
4.1.2	Le <i>deperditus</i> ν et sa descendance	270
4.1.3	<i>Sens</i> . : L'antigraphe perdu des manuscrits <i>Ambros.</i> H 50 sup. X et <i>Paris</i> . 2034 <i>y</i> et sa descendance	284
4.1.4	La figure de Michel Psellos : les <i>PN</i> dans le <i>Barocc. gr.</i> 131	294
4.1.5	La paraphrase de Georges Pachymère	298
4.2	<i>Sens</i> . et <i>PN2</i> : Le manuscrit <i>Laurent. plut.</i> 87.4 <i>C^a</i>	300
4.3	<i>PN1.1</i> et <i>PN2</i> : Le <i>deperditus</i> π et sa descendance (<i>Vat.</i> 258 <i>N</i> , <i>Vat.</i> 266 <i>V</i> , <i>Yal.</i> 234 <i>Y^a</i>)	304
4.3.1	Le manuscrit <i>Vat. gr.</i> 258 <i>N</i> et sa descendance (<i>Ambros.</i> A 174 sup. <i>M^a</i> , <i>Ricc.</i> 13 <i>R^c</i> , <i>Vind.</i> 64 <i>W^g</i>)	314
4.3.2	Le manuscrit <i>Vind.</i> 64 <i>W^g</i> et sa descendance	324
4.4	<i>PN1</i> : Le <i>deperditus</i> ϵ_2 et sa descendance (<i>Vat.</i> 260 <i>U</i> , <i>Laurent.</i> 81.1 <i>S</i> , <i>Marc.</i> 210 <i>O^d</i> , <i>Vat.</i> 1026 <i>W</i>)	348
4.4.1	<i>PN1</i> : Le manuscrit <i>Vat.</i> 260 <i>U</i> et sa descendance	349
4.4.2	La traduction latine anonyme des traités du sommeil	360
4.4.3	<i>PN1</i> : Georges de Chypre, le <i>deperditus</i> η et sa descendance (<i>Vat.</i> 1026 <i>W</i> , <i>Laurent.</i> 81.1 <i>S</i> , <i>Marc.</i> 209 <i>O^d</i>)	363
4.5	<i>PN1</i> : Le <i>deperditus</i> ι et sa descendance	374
4.5.1	<i>PN1</i> : Le <i>deperditus</i> ξ et sa descendance (<i>Laurent.</i> 87.20 <i>v</i> , <i>Laurent.</i> 87.21 <i>Z^a</i>)	377
4.5.2	Matthieu Camariotès, le <i>deperditus</i> μ et sa descendance (<i>Mosqu.</i> 240 <i>M^o</i> , <i>Oxon. Auct.</i> T 4 24 <i>O^a</i> , <i>Berol. Phill.</i> 1507 <i>B^p</i> , <i>Vind.</i> 213 <i>W^z</i>)	384
4.5.3	La paraphrase de Sophonias	397
4.6	<i>PN2</i> : le <i>deperditus</i> ϵ_1^* et sa descendance (<i>Laurent.</i> 87.4 <i>C^a</i> , 81.1 <i>S</i> , 87.20 <i>v</i>)	400

4.7	Une édition du XIV ^e siècle : les manuscrits <i>Paris. 1921 m</i> et <i>Coislin. 166 C^o402</i>	
4.8	<i>PN1</i> : Le singulier manuscrit <i>Vind. 110 W^y</i>	414
4.9	Les extraits des <i>PN</i> dans les <i>Réponses à Chosroès</i> de Priscien de Lydie . .	418
5	Le commentaire de Michel d'Éphèse	423
5.1	Le projet du commentaire et sa transmission	423
5.2	Le commentaire de Michel et les scholies byzantines	426
5.3	L'exemplaire de Michel d'Éphèse et sa place au sein de la transmission . .	484
5.4	Les paraphrases de Théodore Métochite et de Georges Scholarios	496
6	La famille inaperçue β	501
6.1	La partie ancienne du manuscrit <i>Berol. Phill. 1507 B^e</i>	506
6.2	Le manuscrit <i>Vat. 1339 P</i>	514
6.3	<i>PN2</i> : Les manuscrits <i>Erlangens. A 4 E^f</i> et <i>Paris. 2027 P^f</i>	526
6.4	Le témoignage de Stobée relatif à <i>Mem.</i>	535
6.5	Les traductions latines de Guillaume de Moerbeke et leurs révisions	544
7	Le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à <i>Sens.</i>	555
7.1	La place de l'exemplaire d'Alexandre au sein de la transmission	555
7.2	Les variantes signalées par Alexandre : qu'elles se correspondent à la scission de la branche α	559
7.3	Les conjectures personnelles d'Alexandre : qu'elles ne se retrouvent pas, ou presque, au sein de la transmission	567
7.4	Fautes conjonctives : que l'exemplaire d'Alexandre appartient à la branche α	568
7.5	La division en deux livres du commentaire d'Alexandre	586
7.5.1	Pourquoi deux livres?	586
7.5.2	La division en deux livres du commentaire au regard de la transmission du texte	589
7.5.3	Les tentatives de division du traité d'Aristote	594
7.5.4	La division en deux livres comme preuve de l'influence du commentaire	596
7.5.5	Conclusion	599
8	Éditions imprimées avant 1831	601
8.1	L'édition aldine (Venise, 1497) et le manuscrit <i>Ricc. 81 F^r</i>	602
8.2	L'édition de Niccolò Leonicensio Tomeo (Florence, 1527) et le manuscrit <i>Canon. gr. 107 O^b</i>	606
8.3	Les trois éditions bâloises (1531, 1539 et 1550)	610
8.4	L'édition de Giovanni Battista Camosio (Venise, 1551)	612
8.5	L'édition de Guillaume Morel (Paris, 1556)	613
8.6	L'édition de Friedrich Sylburg (Francfort, 1584)	616

8.7	Les édition d'Isaac Casaubon et Giulio Pace (Genève, 1590 & 1597)	617
8.8	L'édition de Guillaume Du Val (Paris, 1619)	619
8.9	L'édition de Wilhelm Becker (Leipzig, 1823)	621
II Édition de <i>PN1</i>		623
9	Édition critique et traduction	625
10	Considérations transversales	827
10.1	Titres	827
10.2	Questions orthographiques générales	830
11	Notes de critique textuelle relatives à <i>Sens.</i>	839
12	Notes de critique textuelle relatives à <i>Mem.</i>	1059
13	Notes de critique textuelle relatives à <i>Somn. Vig., Insomn. et Div. Somn.</i>	1203
III Essais d'interprétation		1395
14	Qu'appelle-t-on <i>Parva naturalia</i> ?	1397
14.1	La collection des <i>Parva naturalia</i> au regard de la transmission	1397
14.2	Le prologue de <i>Sens.</i>	1402
14.3	« Communs à l'âme et au corps »	1410
14.4	Retour au prologue : quel programme pour quels ouvrages ?	1419
14.5	La composition de <i>Sens.</i> et sa relation à <i>An.</i> comme indice de l'inachèvement du projet	1427
14.6	Que faire maintenant ?	1432
15	L'unité de la perception	1439
15.1	Les sens et la perception	1439
15.2	Le spectre du « sens commun »	1442
15.3	La centralisation de l'appareil perceptif	1451
15.4	De l'activité à l'organe	1460
15.5	Conclusion	1479
16	Φαντασία et Φάντασμα chez Aristote : <i>An. III.3</i> et <i>PN1</i>	1481
16.1	La φαντασία et la vie animale : état des lieux	1481
16.2	Φαντασία et Φάντασμα	1484
16.3	Les φαντάσματα tragiques	1487

16.4	Le canon aristotélicien de la φαντασία : <i>An.</i> III.3	1489
16.5	Les contextes d'apparition en <i>An.</i> III.3	1491
16.6	La liquidation de l'héritage platonicien	1495
16.7	Le φάντασμα en <i>An.</i> III.3	1499
16.8	La conscience du rêve	1504
16.9	L'analogie entre φάντασμα et reflet au sein de la théorie aristotélicienne du rêve	1508
16.10	Souvenir, empreinte et portrait	1515
17	La botanique d'Aristote	1525
17.1	Aristote s'est-il intéressé aux plantes ?	1525
17.2	L'étude commune du vivant	1529
17.3	Mâle et femelle au sein de la génération végétale	1533
17.4	La nutrition externe des plantes	1538
17.5	<i>PN</i> ² , une étude transversale ?	1543
17.6	Questions de méthode	1548
	Appendices	1553
	A <i>Stemmata codicum</i>	1555
	B Tables	1561
	Bibliographie	1607

Première partie

Histoire de la transmission

Chapitre 1

Introduction

1.1 Tableau préliminaire général

1.1.1 Le problème de la composition des *PN*

Les *Parva naturalia* (*PN*) représentent un ensemble de petits traités d'Aristote¹, comprenant les opuscules connus sous les titres *De sensu et sensibilibus* (*Sens.*²), *De memoria et reminiscentia* (*Mem.*), *De somno et vigilia* (*Somn. Vig.*), *De insomniis* (*Insomn.*), *De divinatione per somnum* (*Div. Somn.*), *De longevitate et brevitae vitae* (*Long.*), *De juventute et senectute* (*Juv.*), *De respiratione* (*Resp.*) et *De vita et morte* (*VM*). Je nomme la réunion des cinq premiers traités, après M. RASHED (2004), *PN1* et la réunion des quatre suivants, *PN2*. Il convient de signaler d'emblée que cette division traditionnelle en traités est contestable et contestée, tant au regard du contenu des textes en question que de leur transmission. Les trois derniers traités forment une séquence continue et sont de ce fait souvent présentés comme un seul texte continu dans les manuscrits, les éditeurs et interprètes modernes qui adoptent aussi cette attitude s'y réfèrent en général sous le titre *De respiratione*. La tradition manuscrite tend également à réunir les trois traités du sommeil sous un même titre³, bien que leur séparation soit un peu plus marquée dans le texte d'Aristote, on les trouve parfois réunis à *Mem.* en un seul traité *De memoria et somno*. Quoi qu'il en aille de leurs divisions internes, le fait de rassembler ces traités en une seule collection n'est pas sans fondement au sein même du texte d'Aristote. Cependant, les indications relatives à l'ordonnancement et à la place de ces traités au sein du *corpus* que l'on y trouve ne sont pas toutes compatibles. Le texte

1. Leur authenticité n'a, à ma connaissance, jamais été contestée depuis le XX^e siècle.

2. Je reprends par la suite systématiquement les abréviations établies pour se référer aux titres des traités du *corpus aristotelicum* dans MORAUX (1976), p. XX, qui sont elles-mêmes inspirées de celles employées par WARTELLE (1963).

3. Priscien de Lydie les cite déjà sous un titre commun, qui doit correspondre en grec à Περὶ ὕπνου καὶ ἐνυπνίων (*de somno et insomniis*, *Solutiones ad Chosroem* 42.2). C'est aussi la conclusion que tire J. G. SCHNEIDER (1811), I, p. CXVIII, de l'étude de leurs jonctions et de la formule de récapitulation à la fin de *Mot. An.* : « *scilicet hi tres libelli in unum coniugendi volumen erant* ».

qui milite le plus farouchement pour l'unité des *PN* est le prologue que l'on peut lire au début de *Sens.* (436^a1–^b1), qui annonce, à la suite du *De anima* (*An.*), une grande enquête portant sur les « actions communes » (κοινὰ πράξεις, 436^a4) à la fois à l'âme et aux corps et aux êtres vivants (ou du moins à certains d'entre eux), parmi lesquelles sont énumérés la sensation et la mémoire (436^a8–9), auxquelles il faut ajouter l'appétit, le désir sous toutes ses formes, le plaisir et la peine, et les quatre paires d'opposés constituées par la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse, l'inspiration et l'expiration et enfin la vie et la mort (436^a14–15). On reconnaît sans peine les objets des différents traités des *PN*, mais aussi, à travers la mention du désir et du plaisir, des thèmes qu'aucun ouvrage conservé d'Aristote ne traite pour eux-mêmes⁴ – et c'est là l'un des principaux arguments en faveur de l'authenticité de ce prologue (car un hypothétique faussaire voulant lier ensemble une collection disjointe de traités n'aurait aucune raison d'inventer des lacunes dans la réalisation de ce programme). Une autre pièce importante à verser au dossier est la référence que l'on trouve dans le *De anima*, auquel les tout premiers mots de *Sens.* font référence, à une étude des « fonctions communes au corps et à l'âme » (διὸ ἐν τοῖς κοινοῖς σώματος καὶ ψυχῆς ἔργοις θεωρητέον περὶ αὐτοῦ, III.10, 433^b19–21), au moment de l'introduction précisément de la distinction tripartite entre le moteur, le mû, et ce qui est à la fois moteur et mû, distinction qui joue un rôle crucial au sein du *De motu animalium* (*Mot. An.*). Cette référence, que l'on a toute raison, me semble-t-il, de tenir pour authentique, montre deux choses, à savoir que l'étude des activités communes à l'âme et au corps forme bien un *item* au sein de la conception que se fait à un certain moment Aristote de l'organisation de ses écrits, même si celui-ci, comme à son habitude, n'éprouve pas forcément la nécessité de lui attribuer un titre stable, et que sous cette rubrique se trouve inclus le traité *Mot. An.*, sans la moindre ambiguïté possible.

Les autres indications que l'on trouve au sein du *corpus* sont plus difficiles à concilier⁵. Le traité *Long.* s'ouvre par ce que l'on ne peut que considérer comme deux prologues concurrents et immédiatement consécutifs (464^b19–30 et 464^b30–465^a22), si bien que certains éditeurs, par exemple BIEHL (1898) et MUGNIER (1953), cèdent à la tentation de supprimer le premier. Les deux contiennent l'annonce d'un nouvel examen portant sur les causes de la longévité⁶, la principale différence étant que le second place explicitement cette enquête directement à la suite de *PN1*⁷, ce dont s'abstient le premier. On relèvera également que le premier prologue mentionne les animaux et les plantes au sein des êtres

4. Sauf à considérer, avec NUSSBAUM (1985), que le *De motu animalium* remplit la partie du programme portant sur le désir, car c'est là l'une des causes principales du mouvement des animaux. Ce n'est pas impossible. L'argument suivant reste néanmoins valable dans le cas du plaisir et de la douleur.

5. Je reprends ici en partie les analyses de M. RASHED (2004).

6. Comparer 464^b19–21, περὶ δὲ τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τῶν ζώων τὰ δὲ βραχύβια, καὶ περὶ ζωῆς ὅλως μήκους καὶ βραχύτητος, ἐπισκεπτέον τὰς αἰτίας, et 464^b33–465^a1, νῦν δὲ περὶ τὰς αἰτίας τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τὰ δὲ βραχύβια, καθάπερ εἴρηται πρότερον, θεωρητέον.

7. Περὶ μὲν οὖν ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως εἴρηται πρότερον, περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον, ὁμοίως δὲ καὶ περὶ νόσου καὶ ὑγιείας, ὅσον ἐπιβάλλει τῆι φυσικῆι φιλοσοφίαι, 464^b30–33.

vivants faisant l'objet de l'enquête, alors que le second ne donne que des animaux (l'être humain et le cheval) comme exemples, ce que l'on peut comprendre comme une restriction du champ de l'enquête, et que le second évoque le rapport entre philosophie naturelle et médecine, retrouvant là un motif du début de *Sens.* et de la fin de *VM.* Enfin, on notera que la fin de *Div. Somn.*, c'est-à-dire le texte immédiatement précédent selon l'organisation canonique des *PN*, s'achève par une récapitulation introduite par τί μὲν οὖν (464^b16), auquel ne peut répondre que le περὶ δὲ qui ouvre le premier prologue (464^b19), et non le περὶ μὲν οὖν par lequel débute le second (464^b30–31), ce qui suffit à invalider la décision de certains éditeurs de placer à la suite de *Div. Somn.* une recension de *Long.* amputée du premier prologue. L'existence de deux prologues concurrents ne peut être que le signe de tentatives de réorganisation du *corpus*, que rien ne semble suggérer qu'il faille attribuer à quelqu'un d'autre qu'Aristote.

Deux autres éléments sont à prendre en compte à ce sujet. *Mot. An.* s'achève par une récapitulation des études déjà menées, qui mentionne, dans cet ordre, les objets des traités *Part. An.*, *An.*, *PN1*, *Mot. An.* et annonce *Gener. An.*⁸, ce qui confirme à nouveau le rattachement de *Mot. An.* à *PN1*, mais semble les dissocier tous deux de *PN2* en plaçant *Gener. An.* à leur suite. Cette organisation contredit directement celle induite par le prologue de *Sens.*, ainsi que par le second prologue de *Long.*, et il n'y a à nouveau aucune raison d'attribuer le passage problématique à quelqu'un d'autre que le Stagirite. D'autre part, *Div. Somn.* se clôt dans à peu près la moitié de la tradition par le rappel des trois traités du sommeil, montrant encore, si besoin était, leur unité, et par l'annonce de *Mot. An.*⁹. De tout cela, on conclura tout d'abord que le *corpus*, en son état actuel, ne permet pas d'aboutir à une organisation univoque qui donnerait une place claire à *PN1* et à *PN2* au sein des traités de philosophie naturelle. Les principaux ordonnancements auxquels on pourrait parvenir, à partir seulement des indications qui semblent être celles d'Aristote, seraient, soit une série *PN1–Mot. An.–PN2*, soit une série *PN1–Mot. An.–Gener. An.(–Plant.?)–PN2*. Ces deux options sont manifestement inconciliables entre elles, ce qui constitue un problème pour n'importe quel éditeur. Il est toutefois essentiel d'observer qu'il n'y a pas moins de raisons, dans les indications que l'on trouve dans le texte d'Aristote, de rattacher *PN2* à *PN1* que de rattacher *Mot. An.* à *PN1*, d'autant plus que l'on peut faire valoir dans ce cas le renvoi à *Mot. An.* comme faisant partie des *PN* dans *An.* et surtout la connexion incontestable qu'il y a, du point de vue doctrinal cette

8. Περί μὲν οὖν τῶν μορίων ἑκάστου τῶν ζώων, καὶ περὶ ψυχῆς, ἔτι δὲ καὶ περὶ αἰσθήσεως καὶ ὕπνου καὶ μνήμης καὶ τῆς κοινῆς κινήσεως, εἰρήκαμεν τὰς αἰτίας· λοιπὸν δὲ περὶ γενέσεως εἰπεῖν, 704^a3–^b1.

9. Τί μὲν οὖν ἔστιν ὕπνος καὶ τί ἐνύπνιον, καὶ διὰ τίν' αἰτίαν ἑκάτερον αὐτῶν γίνεται, ἔτι δὲ περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται περὶ πάσης· περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον, 464^b16–19. Certains éditeurs, par exemple W. D. ROSS (1955b), qui supprime évidemment la dernière clause, puisque c'est *Long.* que l'on trouve ensuite dans l'écrasante majorité des éditions des *PN* depuis BEKKER (1831), la seule exception étant à ma connaissance celle de BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847), qui place, conformément à cette annonce, *Mot. An.* entre *PN1* et *PN2*.

fois, entre *An.* et la séquence *PN1–Mot. An.*¹⁰. J'ajoute qu'il est tout à fait possible de tenter de tenir compte de ces deux faits en adoptant la série *PN1–Mot. An.–PN2* comme la meilleure solution à ce problème éditorial, si l'on se refuse à envisager une dissociation de *PN1* et *PN2*. Le fait demeure en tout cas qu'il est impossible de tenir compte en même temps de toutes les pistes suggérées par le texte d'Aristote quant à la manière d'ordonner ses propres écrits, ce qui ne peut qu'impliquer une diachronie entre différents ordonnancements du *corpus*, authentiques ou posthumes. L'éditeur antique ou moderne n'a d'autre choix que d'opter pour l'un ou l'autre en fonction de ce qu'il considère comme la meilleure manière de procéder.

Il est aussi nécessaire de remarquer que les renvois internes à ces traités au sein du *corpus*¹¹, même si l'on a coutume de les tenir pour potentiellement suspects, présentent certaines particularités. On constatera d'abord, bien que cela ne soit pas forcément surprenant, que Aristote n'emploie pas les titres qui nous sont familiers. Les titres *De somno et vigilia*, *De longitudine et brevitae vitae* et *De vita et morte* épousent certes parfaitement la manière dont Aristote annonce ces objets d'étude par ces paires d'opposés, notamment dans le prologue de *Sens.* (436^a14–15) et au début de *Long.* (464¹9–20, 30–32). Il s'abstient cependant ailleurs d'employer ces couples comme constituant des titres et, quant au traité de la respiration, il s'y réfère, non pas en mentionnant le couple de l'inspiration et de l'expiration, mais en ne parlant, comme on le fait aujourd'hui, que de la respiration (ἐν τοῖς περὶ ἀναπνοῆς : *Part. An.* III.6, 669^a4–5 ; IV.13, 696^b1–2 ; 697^a22). Aristote cite en revanche fréquemment un traité consacré à la sensation, même si l'on n'identifie pas toujours le passage en question dans *Sens.*, en général par la formule ἐν τοῖς περὶ αἰσθήσεως (*Mete.* I.3, 341^a14 ; *Part. An.* II.10, 656^a29 ; *Gen. An.* V.2, 781^a21 ; 7, 786^a24–25 ; 788^b1), et une fois au pluriel, ἐν τοῖς περὶ τὰς αἰσθήσεις (*Mete.* II.2, 372^b9). Cela ne correspond pas vraiment au titre traditionnel, *De sensu et sensibilibus*. La chose la plus intéressante est la manière dont il individualise les différents traités. Aristote regroupe en effet deux fois ensemble l'intégralité de *PN1* : une fois avec *Mot. An.*, lorsque à la fin de ce traité il affirme rétrospectivement qu'il a été traité des causes « de la sensation, du sommeil, de la mémoire et du mouvement commun » (ἔτι δὲ περὶ αἰσθήσεως καὶ ὕπνου καὶ μνήμης καὶ τῆς κοινῆς κινήσεως, εἰρήκαμεν τὰς αἰτίας, *Mot. An.* 11, 704^b1–2) et une fois sans, lorsqu'il se réfère à une étude à la fois de la sensation et du sommeil au cours de *Part. An.*, alors que son propos ne porte pourtant que sur les causes de l'endormissement (περὶ ὧν εἴρηται καθ' αὐτὰ ἔν τε τοῖς περὶ αἰσθήσεως καὶ περὶ ὕπνου διωρισμένοις, II.7, 653^a19–20). L'usage aristotélicien semble donc avoir été beaucoup plus souple que la division traditionnelle en neuf opuscules hermétiquement séparés.

10. Voir CORCILIUS (2008), *passim*, concernant les continuités négligées entre *An.* III et *Mot. An.*

11. Ceux-ci sont regroupés par BONITZ (1870), *s. v.* Ἀριστοτέλης, 95^a24–105^a48.

1.1.2 Les traces des *PN* dans les listes antiques

Si l'on s'intéresse désormais, non plus aux indications du texte d'Aristote, mais aux traces que nous avons des éditions antiques du *corpus*, c'est-à-dire en partie à la manière dont ces indications ont été comprises au cours des siècles suivants, on constate que l'on ne retrouve nulle part la série *PN1–PN2* sans *Mot. An.* qui est la nôtre depuis BEKKER (1831) au moins. Une des principales sources à ce sujet est représentée par les trois listes anciennes des écrits d'Aristote qui ont été préservées¹². L'une se trouve au sein de la section consacrée à Aristote dans le vaste ouvrage doxographique de Diogène Laërce, *Vie et doctrines des philosophes illustres* (V.22–27), dont l'on date la composition du III^e siècle et dont l'édition de référence est celle de DORANDI (2013). Une autre est jointe à une *Vie d'Aristote*, que l'on nomme traditionnellement *Vita Hesychii* ou *Menagiana*, et dont l'on pense qu'elle faisait partie de l'*Ὀνοματολόγος* d'Hésychius de Milet (VI^e siècle), un autre immense ouvrage d'histoire de la littérature païenne qui est aujourd'hui perdu. Celle-ci, qui n'est conservée que dans un petit nombre de manuscrits négligés, a refait surface de manière spectaculaire en 1663, lorsque l'éditeur Gilles Ménage décide de l'adjoindre à son édition de l'ouvrage de Diogène Laërce qu'il fait paraître cette année à Londres. Cette *Vita* comprend un catalogue des écrits d'Aristote ainsi qu'un appendice à celui-ci, d'origine douteuse. Elle a été éditée, avec son appendice, à l'époque moderne, d'abord par DÜRING (1957), avant que son travail ne soit repris et approfondi par DORANDI (2006). Ces deux listes sont en bonne part identiques et semblent donc issues d'une même source. Le troisième catalogue, qui en est très différent, n'est conservé qu'en arabe. Il fait partie d'une lettre grecque adressée à un certain Gallus présentant la vie d'Aristote et ses écrits, que le texte attribue à un dénommé Ptolémée « *al-garīb* », laquelle a été éditée pour la première fois en son intégralité par M. RASHED (2021).

Les catalogues que l'on chez à Diogène Laërce et au sein de la *Vita Hesychii* d'Aristote ne contiennent rien qui ressemble, de près ou de loin, aux traités des *PN*¹³. Le catalogue de Diogène Laërce mentionne en revanche deux ouvrages en un livre consacrés au plaisir (*item* 16 et 66), alors qu'une étude du plaisir et de la douleur est annoncée au début de *Sens.*, mais l'un d'entre eux est probablement un dialogue, tandis que MORAUX (1951), p. 36, estime que le second n'est qu'un « recueil de προτάσεις »— le catalogue rapporté par Hésychius ne mentionne qu'un seul ouvrage en un livre à ce sujet (15). On y trouve aussi mention d'un ouvrage consacré aux plantes (108 chez Diogène, 96 chez Hésychius), ce qui ne peut que rappeler à l'esprit les renvois que l'on lit souvent chez Aristote à ce sujet, en particulier dans les *PN*, et à l'art médical (110 chez Diogène, 98 chez Hésychius), dont l'authenticité est moins certaine, même si Aristote annonce aussi à un ouvrage de ce

12. Au sujet de ces listes, voir MORAUX (1951), DÜRING (1957), HEIN (1985), GUTAS (1986), GOULET (1989), et dernièrement M. RASHED (2021).

13. On a un temps cherché par tous les moyens à identifier des traces de notre *corpus* dans la liste de Diogène, par exemple lorsque TITZE (1826), pp. 61–62, croit apercevoir *Mem.* derrière la mention d'un écrit *Μνημονικόν* en un livre (117), qui figure pourtant au sein de la section mathématique du catalogue.

genre au sein des *PN*¹⁴.

En revanche le catalogue attribué à Ptolémée¹⁵ contient, après *An.*, la mention de trois ouvrages en un livre consacrés respectivement à la sensation et aux sensibles, à la mémoire et au sommeil, et au mouvement des animaux (45–47), derrière lesquels il faut évidemment reconnaître les différents traités de *PN1* et *Mot. An.* à leur suite. Elle précède ainsi dans ce catalogue les ouvrages d'étude des animaux, à la suite desquels on trouve, entre ce qui correspond à *Inc. An.* et l'ouvrage perdu portant sur les plantes, la mention de deux ouvrages en un livre, l'un traitant de la longueur et de la brièveté de la vie (53), l'autre de la vie et de la mort (54), derrière lesquels on reconnaît à nouveau les traités qui constituent pour nous *PN2*¹⁶. Les deux parties des *PN* sont donc clairement mentionnées par Ptolémée. Les spécialistes se montrent pourtant souvent excessivement prudents quant à cette présence des *PN* au sein de ce catalogue, parce qu'ils sont trop attachés aux titres traditionnels et à la division en traités qu'elle présuppose. Il est, en réalité, parfaitement légitime d'inférer de la mention d'un ouvrage consacré à la respiration la présence de ce qui sont pour nous *Juv.*, *Resp.* et *VM*, et, de même, d'inférer de celle d'un ouvrage consacré à la mémoire et au sommeil la présence de *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.* et *Div. Somn.* : cette division et ces intitulés ne sont inhabituels que pour nous, ils sont en fait parfaitement attestés dans la tradition des commentateurs antiques, comme on va le voir et ont aussi laissé des traces au niveau de la transmission manuscrite de ces textes¹⁷. Ces titres ne sont donc pas du tout une bizarrerie de la liste de Ptolémée, ils représentent l'état canonique du *corpus* de l'époque d'Alexandre d'Aphrodise jusqu'à celle de l'activité de Simplicius, et c'est cet état qui est à la source des manuscrits conservés.

Indépendamment des questions relatives à la composition interne des *PN*, le fait que les traités appartenant à cette collection soient présents chez Ptolémée mais complètement absents des listes de Diogène Laërce et de la *Vita*, qui sont en grande partie identiques (sans coïncider parfaitement), ne peut manquer d'interroger. Diogène Laërce est actif

14. L'appendice au catalogue de Hétychius mentionne également un ouvrage en trois livres consacré au mouvement des animaux (156), placé entre ce qui semble correspondre à *Hist. An.* et à *Part. An.* (le nombre de livres ne correspond pas à ce que nous avons conservé), que l'on pourrait chercher à identifier à *Inc. An.*, ainsi qu'un ouvrage en six livres consacré à la médecine (167). L'origine et donc la valeur en tant que source de cet appendice sont toutefois très incertaines, et il reflète probablement pas la source commune aux catalogues de Diogène et de Hétychius.

15. L'ensemble du dossier du catalogue dit « de Ptolémée » a été récemment et brillamment repris par M. RASHED (2021), dont je suis la reconstruction comme la plus plausible. Il propose ainsi, à titre de meilleure hypothèse disponible, d'identifier, comme cela avait déjà été suggéré, le Ptolémée auteur de l'épître concernant Aristote au Ptolémée péripatéticien que l'on trouve mentionné dans une citation par Porphyre d'une lettre de son maître Longin (*Vie de Plotin*, §20 Henri/Schwyzler). Je tiens en tout cas avec lui pour établi qu'il s'agit d'un philologue péripatéticien alexandrin du début du III^e siècle. L'épithète *al-garīb* que la tradition lui a associée serait, elle, issue d'une confusion avec Ptolémée Philadelphie.

16. Le catalogue contient également encore la mention d'un ouvrage en un livre consacré au plaisir, qui fait partie des objets d'étude envisagés au sein du prologue de *Sens.*, mais cette entrée est très éloignée de cet ensemble (17).

17. Il ne faut donc surtout pas s'appuyer sur les intitulés chez Ptolémée pour s'interroger sur la soi-disant absence des traités *Insomn.*, *Div. Somn.* ou *Resp.* de sa liste, contrairement à ce que fait BARNES (1997), p. 31, ou, de nouveau, HATZIMICHALI (2016), p. 89.

aux alentours du milieu du III^e siècle¹⁸. On rattache généralement la liste de la *Vita* à l'Ὀνοματολόγος d'Hésychius de Milet (VI^e siècle) dont nous parle Photius et qui sert en partie de fondement à la *Souda*, même si l'on a aussi pu chercher à la faire dériver, de manière assez implausible de celle de Diogène Laërce¹⁹. La quasi-identité de ces deux listes a naturellement conduit à les faire remonter à une source partagée, qui pourrait être issue, par exemple, d'un inventaire établi à partir de la bibliothèque du Lycée ou de celle d'Alexandrie²⁰. L'indication stichométrique, qui donne le nombre total de ligne des écrits d'Aristote, par laquelle se clôt la liste chez Diogène Laërce montre qu'il ne s'agit vraisemblablement pas du simple inventaire du fonds aristotélicien de telle ou telle bibliothèque, mais bien d'un catalogue raisonné de tous les ouvrages connus du Stagirite. Si l'on compare ces deux listes à celle que nous fournit Ptolémée, que, suivant M. RASHED (2021), je place au début du III^e siècle, on constate, outre quantité de divergences qui sautent aux yeux, que cette dernière est bien plus proche de notre *corpus aristotelicum*, alors même que son auteur n'est guère éloigné dans le temps de Diogène Laërce. Deux listes extrêmement différentes et concurrentes des écrits d'Aristote ont donc circulé à peu près au moment. Elles doivent par conséquent avoir deux origines radicalement distinctes. On a traditionnellement²¹ cherché à rattacher cette observation élémentaire à une anecdote célèbre, dont l'on trouve des versions un peu différentes chez Strabon (*Géographie* XIII, 1.54) et chez Plutarque (*Vie de Sylla*, 26.1-3), selon laquelle les livres d'Aristote et de Théophraste auraient fini par tomber entre les mains de Nélée de Scepsis, conformément aux dispositions du testament de Théophraste conservé par Diogène Laërce (V.52), qui les aurait, à son tour, légués à ses descendants, lesquels, peu soucieux de leur état de conservation, les auraient laissés pendant des décennies dans une cave, ce qui les aurait beaucoup endommagés. C'est là qu'un riche bibliophile féru d'Aristote, Apellicon de Téos,

18. Selon la datation de JOUANA (2009). On s'accorde sinon à placer son activité quelque part au sein de ce siècle (voir pour les éléments généraux GOULET-CAZÉ (1999), pp. 9–27).

19. Voir au sujet de l'attribution à Hésychius BLUM (1977), 5.7, DORANDI (2000), et TREADGOLD (2007), pp. 270–276.

20. On les faisait ainsi traditionnellement remonter ensemble à Hermippe de Smyrne (seconde moitié du III^e siècle avant notre ère), auteur d'une *Vie d'Aristote* que cite deux fois Diogène Laërce (V.1 et 2) et que l'on connaît comme disciple de Callimaque (ce qui conférerait une origine alexandrine à ces listes), avant que MORAUX (1951), pp. 237–247, n'intervienne pour défendre l'hypothèse selon laquelle les deux listes seraient issues du catalogue des écrits du maître conservés au Lycée établi par le scholarque Ariston de Céos (*fl.* 260 avant notre ère). DÜRING (1956) a tenté, avec un succès mitigé, d'étouffer dans l'œuf cette hypothèse, en faveur de laquelle M. RASHED (2021), p. CCCXXVI, vient d'apporter un nouvel argument : la liste de Ptolémée, mais non celles de Diogène et d'Hésychius, transmet la mention d'un traité *Sur le Nil* que semble avoir employé Eratosthène et qui doit donc avoir été disponible dans les rayonnages de la bibliothèque d'Alexandrie. Dans le cas de Théophraste, dont Athénée nous garantit qu'il a aussi fait l'objet d'une *Vie* rédigée par Hermippe, l'attribution de la liste de ses ouvrages transmise chez Diogène Laërce (V.2, 42–50), avancée par USENER (1858), est le plus souvent acceptée, y compris par MORAUX (1951), p. 246.

21. La question a été durablement agitée tout au long des XIX^e et XX^e siècles, l'ouvrage qui a fait date est incontestablement celui de MORAUX (*ibid.*), même s'il est plus tard revenu sur sa position (MORAUX (1973), pp. 64–94) pour minorer la pertinence du rapprochement du catalogue de Ptolémée du travail d'Andronicos.

les aurait découverts au I^{er} siècle avant notre ère, avant de les rapporter à Athènes où ils auraient été édités à la hâte²². Sylla, lorsqu’il met à sac Athènes en 86 avant notre ère, les aurait alors confisqués et apportés à Rome, où le grammairien Tyrannion, connu par l’estime que lui porte Cicéron, s’en serait enfin occupé de manière compétente. Plutarque ajoute, ce dont s’abstient Strabon, que c’est auprès de Tyrannion que se serait finalement documenté Andronicos de Rhodes pour sa grande édition des œuvres d’Aristote et de Théophraste²³.

Cette anecdote haute en couleurs (on sourira à s’imaginer les écrits du maître de ceux qui savent en train de moisir, ignorés de tous, sauf des vers, au fond d’une cave obscure²⁴) fournit en effet la possibilité de distinguer deux états du *corpus aristotelicum*, à partir d’environ deux générations après la mort du maître : l’un antérieur à la découverte d’Apellicon et l’autre postérieur, que, si l’on se fie à l’indication de Plutarque, on peut caractériser comme respectivement pré- et post-andronicien. Comme notre *corpus* est manifestement relativement proche d’une partie de liste de Ptolémée (environ 29–54) et que ce dernier mentionne explicitement l’écrit d’Andronicos relatif aux livres d’Aristote (bien que ce soit pour se défendre de le recopier), à la différence des deux autres, on s’est donc mis à penser que les listes de Diogène et d’Hésychius pourraient bien correspondre à cet hypothétique état pré-andronicien du *corpus*, tandis que notre Aristote, attesté par Ptolémée, remonterait à l’édition d’Andronicos²⁵. L’apparition de nombreux traités scientifiques conservés d’Aristote chez Ptolémée, étonnamment absents des autres

22. Ce rôle joué par Apellicon est en partie confirmé par le bref récit de sa carrière que Athénée (*Deipnosophistes* V, 241^d–241^e) emprunte à Posidonius (fr. 253 EDELSTEIN et KIDD (1972)), selon lequel son avidité l’aurait, par des moyens moins qu’honnêtes, conduit à mettre la main sur la bibliothèque d’Aristote, entre autres choses, lors d’un séjour à Athènes, avant de prendre la poudre d’escampette. Posidonius a cependant l’air de vouloir dire qu’il l’aurait purement et simplement dérobée alors qu’il affectait de suivre les enseignements du Lycée, ce qui paraît peu probable.

23. La seule chose que l’on sache au sujet de la nature de celle-ci nous vient d’un renseignement fourni par Porphyre : Andronicos a divisé les écrits d’Aristote et de Théophraste, selon un principe, semble-t-il, thématique, et a réuni ceux qui étaient apparentés (ὁ δὲ τὰ Ἀριστοτέλους καὶ Θεοφράστου εἰς πραγματείας διεῖλε, τὰς οἰκείας ὑποθέσεις εἰς ταῦτὸν συναγαγὼν, Porphyre, *Vie de Plotin*, §24.9–11). Comme l’on ne peut tout de même pas s’imaginer qu’il n’y avait absolument aucune organisation des écrits d’Aristote avant l’intervention d’Andronicos (ce n’est certainement pas le cas au sein de la liste de Diogène Laërce), il faut comprendre cela comme signifiant que la mise en ordre à laquelle il s’est livré répondait à un principe nouveau. Or Porphyre se réfère ici à Andronicos comme modèle pour son propre travail éditorial portant sur les traités de Plotin, lequel consiste à les regrouper sur trois *codices* (et non pas sur plusieurs rouleaux) en fonction d’un ordonnancement thématique, distinct de l’ordre chronologique de leur composition. Le plus probable paraît, par conséquent, être de considérer, comme l’avance M. RASHED (2021), pp. CCCXLI–CCCXLVII, qu’Andronicos a fixé, pratiquement une bonne fois pour toutes et selon un principe thématique, la division en traités et en livres des textes aristotéliens, laquelle était auparavant assez fluctuante parce qu’elle dépendait du support matériel du rouleau. D’où un certain effet d’autorité.

24. La discussion des récits de Strabon et Plutarque occupe les érudits depuis fort longtemps, Buhle, par exemple, consacre déjà une longue note à ce sujet dans la préface du premier volume de son édition d’Aristote, paru en 1791 (p. XIX).

25. C’est là, dans ses grandes lignes, la position partagée par la majeure part des érudits actuels, par exemple par P. Pellegrin (voir son introduction à PELLEGRIN, CRUBELLIER et DALIMIER (2007), pp. 25–35, où l’on lit notamment ceci : « il faut garder tout cela à l’esprit quand on lit Aristote aujourd’hui, parce que le texte que nous avons sous les yeux est, en gros, celui qui a été établi par Andronicos »).

listes anciennes, s'expliquerait ainsi par leur relégation dans la cave de Scepsis, avant qu'Apellicon, puis Andronicos ne viennent les sauver définitivement de l'oubli.

Un argument de poids en faveur de cette reconstruction, développé par PRIMAVESI (2007), est le fait que certains livres d'Aristote, dans les manuscrits grecs, sont nommés d'après les lettres de l'alphabet, et non d'après le système des lettres-chiffres inventé à la période hellénistique pour faciliter la numérotation décimale : le sixième livre, par exemple, de la *Physique* d'Aristote se nomme ainsi ζ, et non ζ, selon la lettre *stigma* inventée à partir du *digamma* archaïque²⁶. Les listes de Diogène Laërce et d'Hésychius font en revanche un emploi massif du *stigma*, ce qui montre que les écrits d'Aristote ne font pas par principe exception à cette règle. Il n'y a en fait qu'un seul autre auteur pour lequel cet usage ait ainsi persisté, à savoir Homère. On explique généralement cela par le fait que les poèmes homériques aient déjà été rassemblés dans une édition de référence, acquise par Hipparque, fils de Pisistrate, auprès des Homérides de Chios, en vue de leur récitation lors des Panathénées, de sorte que les éditeurs et bibliothécaires hellénistiques n'aient pas osé retoucher la dénomination traditionnelle des livres des épopées de l'éducateur de l'Hellas²⁷. Qu'en est-il, dans le cas, très différent, des écrits d'Aristote ? Il y a une explication toute trouvée dans cette célèbre anecdote de la cave. Aristote et son cercle sont de peu antérieurs à la mise au point du système décimal des lettres-chiffres : ses écrits ne pouvaient donc au départ être désignés, quant aux livres individuels, que par le système alphabétique, qui était encore le seul disponible. On peut alors rendre compte du fait que leur numérotation n'ait pas été mise aux normes bibliotechniques hellénistiques justement par le fait que ces écrits, enfermés dans une cave, avaient alors virtuellement disparu. On suppose enfin que, lors de leur redécouverte, Andronicos aurait conservé cet usage archaïsant, impressionné peut-être par le contact presque direct avec le maître que ces rouleaux en piètre état lui offraient²⁸. Il y a, en tout cas, un abîme entre les listes de Diogène et d'Hésychius, fort différentes de notre *corpus* manuscrit, et qui, ayant été adaptée au système des lettres-chiffres, ont vraisemblablement été établies par un spécialiste hellénistique, et notre *corpus* tel qu'il se rencontre dans les manuscrits grecs et tel qu'il se retrouve dans une section de la liste de Ptolémée, qui conserve l'emploi archaïsant des lettres de l'alphabet. Il est donc raisonnable de supposer que l'anecdote de la cave des descendants de Nélée n'est pas complètement une affabulation²⁹

26. Cet usage est tellement frappant pour un lecteur post-hellénistique que Simplicius éprouve le besoin de s'en expliquer tout de suite lorsqu'il débute son commentaire à *Phys.* VI (923.1 DIELS (1895)).

27. On peut même tenter de faire remonter cette division en livres plus haut, à l'auteur du texte lui-même (HEIDEN (1998)), ou à l'emploi archaïque de rouleaux de cuir, qui correspondent bien mieux à la longueur moyenne d'un chant homérique que les rouleaux de papyrus, de diamètre bien supérieur, comme l'a proposé IRIGOIN (2001a).

28. En sens inverse, BURNEYAT (2004), p. 178 n. 3, s'appuie sur cet usage pour affirmer qu'une telle numérotation doit être antérieure à Andronicos, qui, s'il l'avait établie, aurait employé les normes de son époque, ce dont il se sert pour mettre en doute l'importance réelle de son travail éditorial.

29. Contrairement au scepticisme total professé par BARNES (1997). Voir également IRIGOIN (1994), pp. 52–53, et IRIGOIN (1997c), p. 190 (« pour Aristote tout se passe comme si la partie ésotérique de son

et qu'une partie des écrits d'Aristote, correspondant en gros à notre *corpus*, est tombée dans l'oubli avant d'être exhumée puis mise en bonne forme jusqu'à leur publication par Andronicos de Rhodes. C'est l'autorité et le prestige de cette édition, dont atteste le fait que Porphyre, ayant à mettre en ordre les écrits de son maître Plotin, la prenne aussitôt pour modèle, qui expliqueraient l'existence d'un *corpus aristotelicum* bien unifié dans la tradition manuscrite, virtuellement identique à celui des commentateurs à partir d'Alexandre, où l'on n'emploie pas pas le système des lettres-chiffres.

Il se pourrait donc, quant aux *PN*, que ces traités auraient, eux aussi, séjourné dans cette fameuse cave, et qu'ils auraient donc été complètement ignorés du public philosophique jusqu'à l'édition d'Andronicos, parce que, bien qu'ils ne comportent pas de numérotation archaïque (ou archaisante), ils ne figurent que dans la liste de Ptolémée. Il y a pourtant de nombreux éléments qui s'accordent mal avec cette version de l'histoire³⁰. Il est d'abord gênant de considérer la liste de Ptolémée comme notre instrument principal pour reconstituer le catalogue qu'Andronicos a joint à son édition, puisque Ptolémée affirme précisément, au début de sa lettre, qu'il ne suit pas Andronicos, faute d'avoir accès à son texte au moment où il rédige celle-ci. L'anecdote transmise par Strabon et Plutarque ne paraît pas entièrement crédible : on ne peut se résoudre à tenir une partie aussi importante des écrits d'Aristote pour intégralement perdus à une époque où les liens entre le Lycée et la dynastie naissante des Ptolémée, à l'avidité livresque légendaire, sont avérés – il suffit de songer à une figure comme celle de Démétrios de Phalère³¹. Il y a aussi une contradiction apparente entre cette anecdote et un autre renseignement que l'on trouve chez Athénée (*Deipnosophistes* I, 3^a–3^b), selon lequel Ptolémée Philadelphie (que l'on ne confondra pas avec l'auteur de l'*Epître à Gallus*) avait en sa possession, au sein de son immense collection, les livres d'Aristote et de Théophraste, acquis à Athènes,

œuvre, tombée dans l'oubli, resurgissait après deux siècles, échappant ainsi au travail de recension des grammairiens ; pourquoi, dans de telles conditions, se refuser à croire Strabon et Plutarque ? »), qui avance comme raisons d'accorder foi à ce récit (1) l'affaiblissement de l'activité philosophique au Lycée après la génération de Théophraste (que Strabon et Plutarque expliquent déjà par la perte des livres du maître), (2) l'abandon des travaux scientifiques d'inspiration péripatéticienne à Alexandrie après Eratosthène, (3) l'absence de traces d'une activité des grammairiens d'Alexandrie portant sur le texte d'Aristote, (4) la présence dans ce texte de formes de la *koinè* et (5) le renouveau de l'aristotélisme au I^{er} siècle avant notre ère. Ces arguments ne sont pas tous fort probants. On peut contrer les deux premiers assez facilement, par exemple en avançant le fait que le déclin de l'Académie pré-sceptique n'ait rien à voir avec une perte des dialogues. Le troisième n'a pas grande force, car les grammairiens d'Alexandrie n'ont donné d'édition en bonne et due forme que d'un petit nombre de textes jugés par eux canoniques (Homère et Platon, par exemple), les notes ésotériques d'Aristote se prêtent bien moins à un tel traitement. Les deux derniers pointent seulement vers un intérêt renouvelé pour Aristote à cette époque, lequel pourrait s'expliquer par cette redécouverte aussi bien qu'il pourrait, à l'inverse, expliquer pourquoi on aurait inventé, en partie ou en totalité, une telle histoire pour promouvoir une nouvelle édition et marquer une rupture nette avec une période de décadence péripatéticienne (voir en ce sens M. FREDE (1999), p. 775 : « *all this strongly suggests that the renewal of Aristotelianism was not due to Andronicus' edition of Aristotelian texts, but to a renewed interest in Aristotle and his writings, even the text of his writings, which then also led to Andronicus' work* »).

30. Je reprends ici l'essentiel des résultats de M. RASHED (2021).

31. De tels doutes ne datent pas d'hier, PRIMAVESI (2007) les a déjà retrouvés sous la plume d'un moine bénédictin au début du XVIII^e, Jean de Liron.

à Rhodes (chez Eudème, donc), et auprès de Nélée, ce qui paraît impliquer que ces livres, loin d'être oubliés dans une cave, ont occupé la place qui leur revenait au sein de la bibliothèque d'Alexandrie. Un témoignage négligé d'al-Fārābī (dans son opuscule *Sur l'apparition de la philosophie, Fī zuhūr al-falsafa*), d'après lequel Auguste, trouvant Andronicos à Alexandrie, l'aurait chargé de faire réaliser des copies de livres d'Aristote et de Théophraste dont les exemplaires remontaient encore à l'époque où ceux-ci étaient en vie, va également dans le sens d'une *translatio* des écrits d'Aristote d'Athènes vers l'Égypte hellénistique.

Il y a donc de bonnes raisons de ne pas considérer que tout ce que l'on trouve chez Ptolémée qui ne figure pas chez Diogène Laërce doit avoir été oublié pendant des décennies dans la cave de Scepsis, avant d'être définitivement sauvé par l'édition d'Andronicos. Il se pourrait que les écrits d'Aristote en question n'auraient pas été virtuellement perdus pendant tout ce temps, mais qu'ils auraient été sagement conservés ailleurs, par exemple à Alexandrie. Bien plus, le fait que les listes de Ptolémée et de Diogène, en dépit de leurs divergences, soient en gros contemporaines et séparées de plusieurs siècles de l'activité d'Andronicos invite à penser que leurs différences pourraient n'avoir aucun lien avec cette affaire, mais résulter d'entreprises éditoriales postérieures³². M. RASHED (2021), pp. CCCXXV–CCCII, a montré dans cette perspective, de manière aussi forte que possible, que le catalogue de Ptolémée ne peut pas dépendre directement de l'édition d'Andronicos, puisqu'il contredit directement les rares éléments que l'on connaît au sujet de celle-ci³³, et qu'il est par conséquent probable qu'il fasse usage d'une autre source, auquel cas le fonds alexandrin semble être le candidat le plus crédible.

J'ajouterai enfin qu'il y a souvent, dans la manière dont la recherche actuelle aborde toute cette histoire, un fossé entre la question de la transmission des textes d'Aristote et de celle des textes de Théophraste qui ne se justifie pas du tout du point de vue des sources : pratiquement tous les renseignements mentionnés précédemment (l'anecdote relative à Scepsis chez Strabon et Plutarque, le témoignage de Porphyre au sujet du travail d'Andronicos, celui d'Athénée quant à un transfert à Alexandrie) évoquent dans un même souffle le sort des écrits des deux premiers scholarques du Lycée. Or dans le cas des écrits de Théophraste on s'accorde généralement à tenir la seule liste antique conservée, celle de Diogène Laërce (V.42–50) comme remontant au moins en partie à celle établie par Hermippe à partir du fonds de la bibliothèque d'Alexandrie, si bien que d'aucuns

32. L'argument des lettres-chiffres n'est en effet pas entièrement probant, on peut aussi s'expliquer cette pratique comme le produit d'un snobisme archaisant, qui plus est après une époque qui a vu la rédaction, aux alentours du premier siècle de notre ère, d'un traité pseudo-pythagoricien en dialecte dorien qui aurait été à l'origine des *Catégories* attribuées Aristote. Voir à ce sujet ULACCO (2016).

33. Entre autres éléments de preuve, Ptolémée admet *Int.* pour authentique et l'intègre avec *Cat.* à l'*Organon*, contrairement à Andronicos ; nomme *An. Pr.* et *An. Post.* respectivement *Analytiques* et *Apodictiques*, appellation qui était déjà archaïque à l'époque d'Andronicos ; nomme *Cael.* par un titre au parfum très hellénistique, *Du ciel et du monde* ; ne connaît pas *EN*, qui refait pourtant surface à l'époque d'Andronicos ; parle d'une *Métaphysique* en treize livres, alors que Andronicos lui en donne quatorze.

soutiennent en conséquence que tous les ouvrages conservés ont fait partie du lot vendu, d'après Athénée, par Nélée aux Lagides³⁴, puisqu'on les retrouve dans cette liste³⁵. La correspondance entre les ouvrages conservés et la liste de Diogène n'est néanmoins pas parfaite, par exemple en ce qui concerne le nombre de livres des différents ouvrages. Plus largement, on soupçonne la liste de contenir de nombreux doublons, dans la mesure où certains livres des grands ouvrages semblent être aussi mentionnés à part (par exemple le dernier livre du *De causis plantarum*, sous le titre *Περὶ ὀσμῶν*), tandis que d'autres sont même cités deux fois sous le même titre, elle pourrait donc déjà porter la trace d'une certaine activité éditoriale. C'est ce que révèle un examen plus attentif de celle-ci : elle s'avère en fait être la réunion de cinq listes différentes, dont quatre sont à peu près disposées selon l'ordre alphabétique, mises bout à bout³⁶. La majeure partie des ouvrages conservés appartiennent à la première, si bien que, si l'on pense que la constitution des grands ouvrages botaniques serait, à l'instar des grands traités aristotéliens, le produit de l'activité éditoriale d'Andronicos, il faut placer cette section du catalogue de Diogène dans son sillage³⁷. Certains éléments vont dans ce sens, par exemple le fait que la souscription à la fin de l'*Historia plantarum* dans le plus ancien manuscrit, *Urb. gr.* 61, indique que Hermippe donnait pour titre à l'ouvrage *Περὶ φρυγανικῶν καὶ ποιωδῶν*, alors que Andronicos lui donnait le titre aujourd'hui usuel *Περὶ φυτῶν ἱστορίας*. On a par ailleurs des traces d'une édition ancienne quant au livre IX, qui se divise de manière évidente en deux opuscules distincts dont la transmission manuscrite a conservé les titres séparés³⁸. L'idée que l'on peut se faire du travail d'Andronicos à partir de l'examen des données disponibles relatives à la transmission des écrits de Théophraste est ainsi assez différente de certaines reconstructions de son activité éditoriale relative au texte d'Aristote : l'affaire de Scepsis n'y joue pratiquement aucun rôle, on y découvre surtout un Andronicos prenant le relais de ses prédécesseurs, en particulier Hermippe, pour conférer à un matériau pré-existant une organisation plus systématique. Cela correspond précisément aux principales

34. C'est la position de AMIGUES (2006), pp. XLIV–XLIX et LV–LVII.

35. L'exception flagrante est le texte connu sous le nom de *Métaphysique* de Théophraste. La célèbre scholie contenue notamment dans le *Paris*. 1853 (f. 212) affirme que l'ouvrage est inconnu d'Andronicos et d'Hermippe, mais a été attribué à Théophraste par un certain Nicolas, que l'on identifie le plus souvent à Nicolas de Damas. On a là un cas de redécouverte d'un texte de la première génération du Lycée qui n'a absolument rien à voir, d'après toutes les données disponibles, avec le sous-sol de Scepsis.

36. Si l'on suppose, comme le fait SOLLENBERGER (1985), pp. 59–60 n. 32, que la pratique alexandrine et son influence requièrent que l'ensemble du *πῖναξ* d'un auteur présente une organisation autrement plus uniforme. Voir aussi BOLLANSÉE (1999), p. 170 : « *the rag-bag presented by the Laertian, which features overlaps between the various subsections as well as different principles of arrangement ... looks like the work of an armchair scholar, who uncritically threw together lists he came across into a new list which Diogenes in turn copied into his work* », où l'on comprendra que cette description est indigne de l'érudit Hermippe. L'indication stichométrique par laquelle la liste se clôt chez Diogène rend peu probable qu'il soit lui-même à l'origine de la réunion de ces différents matériaux.

37. C'est la position à laquelle finit par aboutir FORTENBAUGH (2014), pp. 69–72 : pour un même ouvrage, les traces d'une édition séparée des différents livres chez Diogène remonteraient à Hermippe et le titre collectif à Andronicos.

38. Voir AMIGUES (2006), pp. XLI–XLIV, qui reconstitue le travail de celui qu'elle nomme le « réviseur » en charge de cette opération. Elle l'identifie par la suite à Nélée.

informations que l'on trouve dans les sources antiques relatives au travail d'Andronicos au sujet de tel ou tel traité, qui le montrent surtout préoccupé de la place et de l'arrangement des différents écrits d'Aristote en un ensemble cohérent³⁹.

Or, il y a au moins un cas aristotélicien où l'on peut constater le même type de phénomènes qu'au sein de la liste chez Diogène des écrits de Théophraste, à savoir la coexistence en un même lieu textuel de variations dans la mise en ordre des traités et dans leur intégration en tant que livres à des ouvrages plus vastes : c'est celui de l'*Histoire des animaux*, dont l'intérêt, ne serait-ce qu'en tant que recueil de curiosités, semble n'avoir jamais été complètement perdu de vue. Les érudits ont depuis longtemps remarqué certaines étrangetés au sein des nombreuses références à l'étude aristotélicienne des animaux que l'on trouve chez différents auteurs des premiers siècles de notre ère, en particulier chez Athénée⁴⁰. On y observe le fait que, même lorsque le texte cité correspond exactement à celui du traité qui nous est transmis, le titre de l'ouvrage est le plus souvent quelque chose comme *περὶ ζώων μορίων*, souvent associé à la numérotation d'un livre, ce qui correspond, de fait, de près aux premiers mots de l'ouvrage (*τῶν ἐν τοῖς ζώοις μορίων τὰ μὲν ἔστιν ἀσύνθετα, ὅσα διαιρεῖται εἰς ὁμοιομερῆ κτλ.*, *Hist. An.* I.1, 486^a5–6)⁴¹. Un papyrus contemporain d'Athénée (début du III^e siècle) nous confirme que cet intitulé est bien en vigueur à cette période⁴². Ce n'est pourtant pas du tout la manière dont Aristote renvoie à cet ouvrage, il emploie pour sa part quasi-exclusivement le terme *ἱστορία*, et réserve aux renvois à *Part. An.* celui de *μορία*⁴³. C'est aussi le titre employé par certains des auteurs les plus célèbres de la période, par exemple Galien ou Alexandre d'Aphrodise⁴⁴, ainsi que, plus généralement, par la lignée des commentateurs, et il apparaît aussi, quoique rarement, chez Athénée (voir *Deipnosophistes*, VII, 320^a, ou VIII, 387^b). Par ailleurs, ce titre faisant usage du terme *ἱστορία*, pour authentique qu'il paraisse avoir été, ne figure pas dans la liste de Ptolémée (*Hist. An.* y correspond au n° 47, « sur les natures des animaux », dix traités), pas plus que chez celle de Diogène Laërce, où l'on reconnaît, sous l'intitulé *ὑπὲρ τοῦ μὴ γεννῶν* (n° 107), un livre, *Hist. An.* X, et probablement sous

39. C'est précisément ce type de travail, et non pas le patient labeur du philologue alexandrin, que l'on associe dans l'Antiquité à la figure de l'éditeur. Voir à ce sujet HATZIMICHALI (2013) et HATZIMICHALI (2016).

40. Le relevé exhaustif, avec la mise en correspondance des passages du texte transmis, a été effectué par DÜRING (1950).

41. Ce qui correspond à une pratique courante à l'époque, mais offre un intitulé qui est assez inadéquat au contenu des livres V et VI, notamment, qui traitent, non pas de parties, mais de modes de reproduction, comme le relève BALME (1991), p. 7.

42. Il s'agit du *P. Oxy.* XV.1802, issu d'un glossaire, sur lequel KEANEY (1963), p. 53, a attiré l'attention des spécialistes. Voir également BERGER (2005), p. 42.

43. Voir BONITZ (1870), *s. v.* Ἀριστοτέλης, 103^a43–^b2. C'est aussi l'usage de Théophraste, voir à ce sujet MAYHEW (2021), qui montre que, en dépit des soupçons d'inauthenticité qui pèsent sur certains livres de *Hist. An.*, Théophraste les connaît bien comme faisant partie d'une *ἱστορία* au sujet des animaux.

44. Voir, à titre d'exemple, *Que les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps*, 796.4–7 Kühn, où Galien cite un extrait de *Hist. An.* (I.8, 491^b10–12) sous l'intitulé *ἐν τῷ πρώτῳ τῆς τῶν ζώων ἱστορίας*, ou *In Sens.*, 6.22.

l'intitulé *περὶ ζώων* (n° 102), neuf livres, les livres restants⁴⁵ (Aristophane de Byzance, qui rédige ce qui semble être en grande part un abrégé du traité *Hist. An.* que nous connaissons, vers 200 avant notre ère, présente aussi son ouvrage comme issu d'un *περὶ ζώων* d'Aristote⁴⁶). Par conséquent, on est là en présence d'un cas où notre *corpus* paraît ressembler davantage à celui que connaissent les interprètes officiels de l'Antiquité à partir du premier siècle, dont d'aucuns veulent à tout prix attribuer la constitution à Andronicos, qu'à celui qui se laisse apercevoir à travers la liste de Ptolémée. Surtout, si l'on se penche sur le détail des références que l'on trouve chez Athénée (lequel peut, certes, très bien les reprendre de seconde ou de troisième main), on retrouve peu ou prou le même désordre que dans la seule liste ancienne disponible des écrits de Théophraste : il cite, tantôt un ouvrage « sur les parties des animaux » dont la division en livres semble correspondre à celle de notre *Hist. An.* (au moins quant au cinquième livre, qui est à peu près le seul cité), tantôt une « histoire des animaux » qui ne correspond pas au traité que nous connaissons, tantôt des ouvrages plus spécifiques, en particulier un « sur les caractères des animaux » (*περὶ ζώων ἡθῶν*, VII, 282^c et 307^c), dont les citations données se retrouvent en *Hist. An.* IX, tantôt, avec l'indication Ἀριστοτέλης ἱστορεῖ ou Ἀριστοτέλης φησί, des morceaux de l'abrégé d'Aristophane de Byzance, et tantôt, sous l'intitulé *περὶ ζώων*, un ouvrage encore différent qui ne paraît pas pouvoir être d'Aristote, au vu des indications relatives à son contenu⁴⁷. Je retire de tout cela l'impression qu'un travail a été effectué, vraisemblablement par Andronicos, consistant au moins à souder le traité *ὑπὲρ τοῦ μὴ γεννᾶν* à un autre ouvrage en neuf livres, aboutissant ainsi à un ouvrage en dix livres correspondant au traité *Hist. An.* tel que nous le connaissons⁴⁸, ce qui correspond très bien à l'image esquissée ci-dessus de l'activité d'Andronicos. Cela étant dit, il importe tout autant de garder à l'esprit le foisonnement des titres et des structures dont l'on a conservé la trace : si le titre aujourd'hui usuel est aussi celui des autorités antiques, ce n'est pas celui que l'on lit dans les listes anciennes (et ce, alors même que celle de

45. Comme le pensent MORAUX (1951), pp. 107–108, et DÜRING (1957), p. 47. Contrairement à ce que suggère BERGER (2005), pp. 6–7, qui entend identifier ces neuf livres à la somme de *Inc. An.*, *Part. An.* et *Gener. An.*, les *Anatomies* en sept livres (n° 103), qui se retrouvent chez Ptolémée (n° 46), ne paraissent pas pouvoir correspondre à certains des autres livres restants de *Hist. An.*, et une telle identification est tout aussi difficile dans le cas de l'ouvrage *ὑπὲρ τῶν μυθολογουμένων ζώων* en un livre (n° 106).

46. L'abrégé d'Aristophane est connu principalement par une compilation effectuée à l'initiative de Constantin VII Porphyrogénète, laquelle a été éditée dans le premier supplément à la série *CAG* paru en 1885, où l'on peut encore lire, au début du livre II, ce qui suit : τοῦτο δὲ ἐπειράσθην ποιῆσαι, ἵνα μὴ διηρημένην ἐν πολλοῖς τὴν ὑπὸ Ἀριστοτέλους περὶ ζώων πραγματείαν ἐπιπορεύῃ.

47. BERGER (2012) a démontré que ce dernier ouvrage ne peut pas correspondre à l'abrégé d'Aristophane et mis en évidence le fait que les informations fournies par Athénée suggèrent qu'il diffère des ouvrages d'Aristote sur de nombreux points.

48. La *Souda* renferme la mention (π.2165) d'un ouvrage, autrement inconnu, πρὸς Ἀριστοτέλην περὶ ζώων, βιβλία ἑ de Gaius Asinius Pollo, mort vers l'an 4 de notre ère, ce qui pourrait fournir un *terminus ante quem* indépendant pour cette opération (quoique cela atteste toujours d'un autre titre que celui des commentateurs). On notera toutefois que l'abrégé d'Aristophane semble déjà employer *Hist. An.* X, à en juger par sa compilation byzantine (voir par exemple 97.5 Lampros) et par les citations de ce livre que l'on trouve dans une compilation d'Oribase (IV^e siècle), préservée dans le *Paris. gr.* 2237 (voir BERGER (2005), p. 29), lesquelles pourraient bien être issues de l'abrégé.

Ptolémée fait aussi mention d'un ouvrage zoologique en dix livres), et ce n'est pas non plus celui, encore différent, que l'on rencontre dans certaines sources des premiers siècles de notre ère, lesquelles semblent même parfois continuer à se référer à des éditions séparées de certains livres. Un tel constat fait figure d'avertissement : il ne faut pas sur-estimer le caractère définitif de l'édition d'Andronicos, laquelle n'a certainement pas supplanté, même quelques siècles plus tard, toutes les autres⁴⁹, ni n'a mis fin à la réflexion sur l'ordre et l'arrangement à donner aux écrits d'Aristote, qui plus est si l'on s'avise du fait qu'une moitié de la transmission byzantine du traité⁵⁰ ne transmet pas le livre X.

Considérons maintenant le cas particulier des *PN*. Ces traités font partie de ceux qui figurent uniquement dans la liste de Ptolémée, précisément dans la section qui correspond de très près au *corpus* de la transmission manuscrite. Je ne connais, après la mort d'Aristote et en dehors de Théophraste, aucune trace certaine de leur existence avant Galien, lequel cite explicitement *Sens.* et est déjà postérieur de deux siècles au moins à l'édition d'Andronicos. On ne peut rien conclure de certain de ce silence, si ce n'est que ces textes n'ont pas fait l'objet d'une grande attention à la période hellénistique, que ce soit parce qu'ils étaient perdus ou pour une autre raison. Le constat est en cela le même que pour le reste des textes d'étude des animaux et des plantes. Cela étant dit, il est possible que les traités *Insomn.* et *Div. Somn.* fassent exception à cette règle. Un faisceau d'éléments convergents semble en effet montrer la persistance d'un intérêt pour les théories aristotéliennes au sujet des rêves prémonitoires. Cela n'a rien de surprenant dans la mesure où la divination onirique fait partie des obsessions de la période, la question cruciale est de savoir si l'on peut prouver que les textes d'Aristote que nous avons étaient encore accessibles. Les données sont les suivantes. (1) Les *Problemata* témoignent d'un degré remarquable d'attention à l'égard des phénomènes oniriques et semblent souvent prolonger, parfois *verbatim*, certaines théories d'Aristote dans *Div. Somn.* relatives aux rêves et à leur valeur de présage⁵¹. (2) Théophraste a lui-même rédigé un ouvrage en un livre consacré au sommeil et aux rêves (Περὶ ὕπνου καὶ ἐνουπνίων, 174 dans la liste de Diogène Laërce)⁵². (3) Straton de Lampsaque, qui n'a pourtant pas du tout l'esprit d'un commentateur et auquel Théophraste s'est visiblement refusé à léguer ses livres et ceux de son maître, s'est intéressé de près à la caractérisation de la nature comme δαίμονια en

49. Contrairement à ce que soutient, par exemple, PELLEGRIN (2017), p. 22 : « à l'époque d'Athénée, les éditions préandroniciennes des œuvres d'Aristote devaient avoir disparu ou être devenues extrêmement rares ». Avec un tel postulat, on aura du mal à comprendre pourquoi Athénée, Diogène Laërce, ou encore Ptolémée, entre autres, en dépit du fait qu'ils soient tous postérieurs de plusieurs siècles à l'activité d'Andronicos, persistent à se référer à des ordonnancements hétérodoxes du *corpus*.

50. Laquelle correspond à l'hyparchétype α de BERGER (2005).

51. EIJK et HULSKAMP (2010) invitent ainsi à juste titre à comparer 957^a9–13 à 461^a5–14 ; 957^a19–21 à 461^a11–13 et 462^b25 ; 957^a23–25 à 463^a23–27 ; 957^a28–32 à 462^b1–11 et 957^a32–35 à 464^a32–^b5.

52. Il y a bien quelques rares éléments épars que les auteurs ultérieurs rapportent au sujet des doctrines de Théophraste qui pourraient éventuellement être issus à cet ouvrage, mais rien de tout cela ne peut y être rattaché de façon certaine, si bien que Diogène Laërce est réellement le seul à nous attester de son existence : voir HUBY (1999), p. 13.

Div. Somn. (463^b14), à laquelle il donne une interprétation résolument physiologique⁵³. (4) Cléarque de Soles a, d'après Flavius Josèphe (*Contra Apionem* I, 177–182) et Proclus (*In Resp.* II, vers 122.25), rédigé un dialogue ayant pour titre Περὶ ὕπνου entre Aristote et un penseur hébraïque, où il est question de prouver la séparabilité de l'âme à partir de ce qui survient lors du sommeil. (5) Cicéron, dans son *De divinatione*, rédigé en 44 avant notre ère, s'approche assez près de la lettre et de l'esprit d'Aristote dans les traités du sommeil, dont il cite tout de même le nom à deux reprises (1.81 et 2.128, la référence semble être dans les *Probl.* XXX dans le premier cas et à *Insomn.* 3 dans le second), pour qu'il paraisse indispensable supposer qu'il y a accès⁵⁴. On ne sait pas vraiment si la grande édition d'Andronicos a paru avant ou après 44. Il semble en tout cas que Cicéron n'y ait pas encore accès à ce moment, au vu du fait que comme Diogène Laërce⁵⁵, il continue à attribuer *EN* à Nicomaque, tout en ayant conscience du caractère controversé de l'attribution et du fait qu'il existe une autre *Éthique* qu'il sait être d'Aristote⁵⁶. La concurrence entre *EN* et *EE* est évidente, mais il est difficile de croire que ce serait sur la base des deux titres usuels que Cicéron serait parvenu à cette conclusion (car il aurait alors logiquement eu à attribuer *EE* à Eudème). On dispose par ailleurs d'un indice important d'une provenance distincte des deux *Éthiques* dans le fait que leurs livres aient été numérotés selon des systèmes d'écriture différents⁵⁷, *EE* étant la seule pour laquelle le système hellénistique des lettres-chiffres est employé. Cela suggère que *EN* pourrait avoir bien transité par Scepsis et avoir refait surface au premier siècle avant notre ère (ce qui expliquerait son absence de la liste hellénistique de Ptolémée), période durant laquelle elle

53. Fr. 130 WEHRLI (1950), commenté par REPICI (1988), p. 57. La liste de ses écrits que l'on lit chez Diogène Laërce (V. 59) nous apprend qu'il est également l'auteur d'un Περὶ ὕπνου et d'un Περὶ ἐνουπνίων.

54. La question a été débattue par MORAUX (1975), KANY-TURPIN et PELLEGRIN (1989) et EIJK (1993), ce dernier me semble avoir avancé des arguments décisifs. Il paraît assez clair qu'une personne n'ayant pas pris position au sein du champ de la transmission ancienne des ouvrages d'Aristote inférerait en toute innocence de la comparaison de l'ouvrage de Cicéron avec celui d'Aristote que le premier a manifestement lu le second de très près, et qu'elle aura raison de le faire. Ainsi PAUMIER (2013), p. 261, se demande si Cicéron connaît, ou pas, *Insomn.* et *Div. Somn.* de première main et répond en conclusion « qu'il a lu attentivement les traités, examiné minutieusement chaque argument et il a choisi de reprendre ceux qui lui ont semblé les plus crédibles, en les intégrant habilement dans son discours avec une telle précision que l'on est en droit de supposer qu'il a eu un accès direct aux ouvrages d'Aristote ».

55. V.88, où il attribue le renseignement selon lequel Eudoxe affirme que le plaisir est le bien, attesté dans *EN* (I.12, 1101^b27 et X.2, 1172^b9), à Nicomaque, le fils d'Aristote.

56. « *Quare teneamus Aristotelem et eius filium Nicomachum, cuius accurate scripti de moribus libri dicuntur illi quidem esse Aristoteli, sed non video, cur non potuerit patri similis esse filius.* » ; « C'est pourquoi nous devons considérer Aristote et de son fils Nicomaque, dont l'ont prétend pourtant que ses ouvrages qui traitent si précisément des mœurs sont d'Aristote, mais je ne vois pas pourquoi le fils n'aurait pas pu ressembler à son père. » *De finibus*, V.5.

57. M. RASHED (2021), pp. CCLIV, manifeste une grande prudence en ce qui concerne les *Éthiques*, car il redoute une erreur paléographique relative à la numérotation du côté d'Hésychius ou de sa source, tout en introduisant un argument supplémentaire en faveur de la connexion d'*EN* à Scepsis, en supposant que les livres d'Aristote auraient d'abord été légués à son fils, Nicomaque, avant, du fait de sa mort prématurée, d'échoir à son tuteur, Théophraste. Il propose d'expliquer ainsi l'apparition du titre usuel, plutôt que d'inventer une dédicace d'Aristote à son père ou à son fils, qui serait dans les deux cas assez déplacée. On peut alors rendre compte du titre de *EE* de la même manière : cette *Éthique* aurait été retrouvée à Rhodes, dont sont originaires à la fois Eudème et Andronicos.

aurait été initialement associée au nom de Nicomaque, si bien que d'aucuns, dont Cicéron, le tiennent pour son auteur, avant que Andronicos n'intervienne pour établir le système d'opposition dont nous sommes familiers entre les deux *Éthiques* aristotéliciennes, *EE* et *EN*.

Que tirer de tout cela ? Pas grand chose quant à la question controversée de l'histoire ancienne du *corpus*. Les auteurs des *Probl.* et Straton peuvent très bien avoir lu *Div. Somn.* lorsqu'il se trouve encore dans la bibliothèque du Lycée, juste avant que Nélée ne l'emporte avec le reste des *PN*. Cicéron, le seul dont nous puissions être à peu près certain qu'il lit notre texte, peut très bien être en train de tirer profit de la redécouverte toute fraîche de ces ouvrages, bien qu'il n'en dise pas un mot. On peut donc tout aussi bien supposer une disparition de ces traités, emportés par Nélée, qu'une survie continue, à Alexandrie ou ailleurs, et minorer ou majorer le rôle joué par l'édition d'Andronicos. Il est en outre fort possible que les dires et opinions d'Aristote concernant une matière aussi populaire aient pu circuler sous une autre forme que celle des traités de notre *corpus*, par exemple dans un *compendium* ou dans un recueil de notes mises au propre par un familier du Lycée. Je tiens cependant à faire valoir que l'on ne peut pas s'autoriser de la « réapparition » des *PN* dans la liste de Ptolémée pour attribuer de ce seul fait leur constitution à Andronicos et hausser les épaules quant à la question de leur mise en ordre. Le fait le plus marquant est, encore une fois, le fait que, dans notre *corpus* comme chez Ptolémée, la séquence *PN1–Mot. An.* soit dissociée de *PN2* et que cela va complètement à l'encontre de ce que prescrivent sans ambiguïté le prologue de *Sens.* et le début de *Long.*, lesquels invitent très clairement à rattacher *PN1* à *PN2*. Certes, il y a d'autres indications dans le *corpus* qui vont dans le sens de la séquence que l'on trouve chez Ptolémée, en particulier le fait que la fin de *Mot. An.* annonce *Gener. An.* et récapitule *PN1*. Quand bien même on adopte un scepticisme radical et que l'on considère certains de ces passages comme des soudures plus ou moins habiles introduites dans les textes par des éditeurs postérieurs, il demeure que, avant cette hypothétique étape, l'arrangement qu'il convient de donner à ces textes n'a rien d'immédiatement évident, et le fait que l'ordre qui prévaut à partir des premiers siècles de notre ère fasse fi de certains des jalons textuels les plus importants est le signe de l'existence d'une réflexion approfondie à ce sujet.

1.1.3 Les *PN* dans la tradition des commentateurs : titres et organisation

Les traités des *PN* n'ont pas joui du même degré d'attention de la part des commentateurs que d'autres écrits d'Aristote, en dépit d'un intérêt certain pour *An.* à certaines époques. On n'a de fait conservé, avant l'époque byzantine, que le seul

commentaire à *Sens.* d'Alexandre d'Aphrodise, en tout et pour tout⁵⁸. Il ne semble pas que ce maigre butin soit attribuable à une perte massive : il y a certes la possibilité que Alexandre ait également commenté *Mem.*, parce qu'il se réfère à une discussion de sa part de la différence entre mémoire et réminiscence au cours de son propre *An.*⁵⁹, mais rien n'impose de considérer qu'il se soit agi d'un commentaire en bonne et due et forme. Une allusion à Aspasius au sein du commentaire à *Sens.* pourrait aussi laisser penser que celui-ci se serait penché sur le traité⁶⁰, c'est en tout cas le seul nom propre que l'on puisse associer aux *PN* avant Alexandre. Ce n'est pas pour autant que ces textes n'ont pas été lus, et lus parfois attentivement, jusqu'à la fin de l'Antiquité. On peut ainsi glaner de précieux renseignements au sujet de la manière dont ceux-ci étaient envisagés à partir des différents renvois ou même citations que l'on peut trouver çà et là.

Si l'on s'intéresse à la tradition des commentateurs, la première chose que l'on constate est la mise en place d'un système relativement stable de division des textes des *PN*, chaque unité recevant un titre propre, lequel correspond en général à celui qui est attesté au sein du catalogue de Ptolémée. Les exceptions sont à cet égard extrêmement intéressantes. Après Cicéron, le plus ancien témoignage dont j'aie connaissance au sujet des *PN* se trouve chez Galien, dont les centres d'intérêt n'ont pu que conduire à s'intéresser à ces textes où Aristote affirme, au début et à la fin, que la médecine rejoint la philosophie. Il y a ainsi une citation assez longue de *Sens.* (444^b21–28) dans le traité *Περὶ ὀσφρήσεως ὀργάνου* (*De instrumento odoratus*, chapitre 5, section 4), dont Galien se sert pour discuter et rejeter la théorie d'Aristote selon laquelle on ne flaire les odeurs que lors de l'inspiration parce que celle-ci soulèverait une sorte de couvercle⁶¹. Un aspect intéressant de ce témoignage est que, si *Sens.* y est d'abord cité selon son titre usuel, *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*, Galien signale également l'existence d'un autre titre un peu différent, *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητηρίων*, qu'il va lui-même employer par la suite, si nos manuscrits sont fiables.

ἔοικε δέ τι τοιοῦτον καὶ Ἀριστοτέλης λέγειν ἔν τε τῷ δευτέρῳ *Περὶ ψυχῆς* καὶ τῷ *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν* – ἐπιγράφεται δὲ τοῦτο καὶ καθ' ἕτερον τρόπον ὧδε *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητηρίων*, ἐπειδὴ τὰ τῶν αἰσθήσεων ὄργανα καλεῖν

58. Il ne fait aucun doute que la paraphrase aux *PN* (en fait à *Mem.* et aux traités du sommeil seulement), qui est attribuée dans certains manuscrits à Thémistius, auxquels on s'est fié un temps, est en réalité clairement postérieure au commentaire de Michel d'Ephèse et doit être attribuée à Sophonias (seconde moitié du XIII^e), lequel se revendique par ailleurs de Thémistius, l'inventeur de la paraphrase philosophique comme forme de commentaire, comme l'a définitivement établi ROSE (1867) (voir également la préface de WENDLAND (1903b)). La paraphrase est d'ailleurs attribuée à un certain Σωφρονίου (la confusion est facile) dans le manuscrit *Vat. gr.* 483, f. 158, daté de la fin du XIII^e.

59. Alexandre, *De anima*, 69.18–20 BRUNS (1887) : ἀλλὰ καὶ ὡς ἀπ' ἄλλου τινὸς ἐγγενόμενον, τὸ μὲν μνήμη, τὸ δὲ ἀνάμνησις ἐστίν, ὧν περὶ τῆς διαφορᾶς ἐν ἄλλοις εἴρηται.

60. Voir *In Sens.*, 9.29–10.4, où une *varia lectio* est signalée comme ayant fait l'objet d'une interprétation de la part d'Aspasius. MORAUX (2001), pp. 403–404, prend appui sur le fait qu'Alexandre se réfère à quelques reprises à des interprétations divergentes par rapport à sa position exégétique, sans citer de nom, pour émettre l'hypothèse que son commentaire s'adosserait à un ouvrage ou des notes tirées de l'enseignement d'Aspasius.

61. Voir BOEHM (2018), pp. 31–33.

οὕτως ἔθος ἐστὶν Ἀριστοτέλει.

Mais Aristote a l'air de dire quelque chose de ce genre à la fois dans le deuxième livre du *De l'âme* et dans le *De la sensation et des sensibles*, bien que celui-ci se nomme aussi d'une autre manière, *De la sensation et des αἰσθητηρίων*, puisque c'est la coutume d'Aristote d'appeler ainsi les organes des sens. (Galien, *De instrumento odoratus*, chapitre 5, 3 ; KOLLESCH (1964), p. 48)

Ce titre alternatif n'est employé par aucune autre source antique et ne se lit dans aucun manuscrit conservé. Cela étant dit, il est tentant de relier cette information fournie par Galien à la manière dont Alexandre prend en charge le titre traditionnel (*In Sens.*, 2.1–6).

Il y a en effet quatre manières de se référer à *Sens.* chez les commentateurs. (1) Le titre qui est de très loin le plus fréquent est celui qui nous est familier, *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν* (Alexandre, *In Sens.*, 2.2–3⁶² ; Porphyre, *In Ptolemaei Harmonica*, 152.1–2 ; Thémistius, *In An.*, 61.22 ; Syrianus, *In Mete.*, 192.22 ; Proclus, *In Platonis rem publicam commentarii* II, 167.10–11 ; Simplicius, *In Cael.*, 608.3 ; 611.28 ; *In Cat.*, 281.14 ; 282.36–283.1 ; *In Phys.*, 753.11 ; *In An.* (qui pourrait bien être de Priscien), 106.7 ; 130.20 ; 154.30 ; Philopon, *In Mete.*, 9.15–16 ; 39.31 ; *In Gen. An.*, 113.13–14 ; 217.13–14 ; 223.33–34 ; *In An.*, 321.35 ; 348.11 ; Olympiodore, *In Mete.*, 5.4). (2) Alexandre d'Aphrodise emploie souvent une forme qui lui est propre, très légèrement différente en ce qu'elle présente un τε supplémentaire, *Περὶ αἰσθήσεως τε καὶ αἰσθητῶν* (Alexandre, *In Mete.*, 142.17–18 ; *An.* 58.21–22 ; *Quaestiones*, 91.16–17). (3) On rencontre aussi, beaucoup plus rarement, une sorte de variante tardive du titre usuel, où, sans doute sous l'influence du singulier initial, les deux substantifs passent au singulier, ce qui donne le titre *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητοῦ* (Alexandre, *Quaestiones*, 7.19 (mais il s'agit d'une interpolation apocryphe, comme l'a correctement remarqué BRUNS (1892)) ; Philopon, *In An.*, 605.30–31 ; Olympiodore, *In Mete.*, 227.8 ; 241.24 ; 314.28 ; 338.1). Il est possible que certaines de ses occurrences résultent d'erreurs de copie, ou même de rédaction, étant donné que cette forme ne se rencontre que chez des auteurs chez qui le titre normal, avec le pluriel, est attesté. C'est néanmoins ce titre avec le singulier que l'on lit chez Ptolémée (44). (4) Par abréviation, il est aussi fréquent de citer le traité sous l'intitulé *Περὶ αἰσθήσεως* (Alexandre, *In Mete.*, 129.9 ; Philopon, *In Mete.*, 40.1 ; *In An.*, 396.5). Il y a cependant en ce cas une ambiguïté possible avec le livre II de *An.*, auquel Simplicius semble se référer au moyen de cette même appellation (*In Phys.*, 1059.7 ; *In An.* 158.19). Les manuscrits indépendants donnent dans leur grande majorité (pour ceux qui comportent un titre) au traité le premier titre, *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*, qui est celui de onze manuscrits de γ et de β. On rencontre néanmoins dans E et dans la famille de C^c, ainsi que dans S, un autre titre, obtenu par

62. THUROT (1875), p. 397, pense que le titre usuel, attesté dans tous les manuscrits, est « évidemment fautif » et soutient qu'il faut corriger de manière à faire écrire à Alexandre le titre *Περὶ αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν*, deux fois au pluriel, ce qui correspond au titre que l'on lit dans le manuscrit E et ses cousins. WENDLAND (1901) défend, dans son apparat, la leçon reçue, mais c'est sur la base de l'emploi du titre usuel dans un passage inauthentique des *Quaest.*, 7.18.

le processus inverse de celui allant de (1) à (3), par lequel le premier substantif passe, lui aussi, au pluriel : on lit alors *Περὶ αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν*. On comprend en effet très bien la tension que le titre usuel peut paraître comporter aux yeux d'un copiste : soit l'on veut parler de la sensation en général, et donc de *son* objet, soit il va être question des différents sens et de *leurs* objets. L'apparition d'un titre entièrement au singulier et d'un autre entièrement au pluriel ne demande par conséquent pas d'explication particulière.

Ce n'est pas le cas du titre dont seul Galien nous informe de l'existence, *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητηρίων*, car celui-ci semble émaner de considérations relatives au contenu du traité. Aristote y discute en effet en détail, non seulement des objets des sens et de problèmes généraux relatifs à la sensation, mais aussi des parties du corps par lesquels on sent (τοῦ δὲ σώματος ἐν οἷς ἐγγίγνεσθαι πέφυκεν αἰσθητηρίοις . . . , 437^a19). C'est même par une discussion approfondie portant sur la nature de l'œil que commence véritablement le traité, après une longue introduction générale (437^a18, début du deuxième chapitre). Le reste des organes des sens sont ensuite brièvement passés en revue, avant que Aristote ne conclue *περὶ μὲν τῶν αἰσθητικῶν τοῦ σώματος μορίων ἔστω τοῦτον τὸν τρόπον διωρισμένα* (439^a4–5). Ce n'est pas tout, parce que l'ensemble de la partie du traité consacrée aux différents sens (chapitres 2 à 5 inclus) se clôt par une formule semblable, *καθ' ἕκαστον μὲν οὖν αἰσθητήριον διωρίσθω τὸν τρόπον τοῦτον* (445^b1–2, fin du cinquième chapitre), laquelle présuppose à nouveau que les organes des sens font l'objet de ce qui précède, alors que l'on a la nette impression ce sont plutôt leurs objets à partir du troisième chapitre⁶³. Il y a donc (a) une section de *Sens.* qui traite des organes des sens, dont l'existence n'est pas vraiment reflétée par le titre usuel et (b) des éléments dans les formules d'organisation que contient le texte qui insistent, d'une manière qui peut parfois paraître malvenue, sur le fait qu'il a été question de ces organes des sens. La difficulté est tellement préoccupante que Alexandre d'Aphrodise éprouve le besoin de l'affronter dès le début de son commentaire.

Δηλοῖ δὲ καὶ ἡ ἐπιγραφή τοῦ βιβλίου τὴν πρόθεσιν τῆς καθ' αὐτὸ πραγματείας. λέγων δὲ περὶ αἰσθητηρίων τε καὶ αἰσθητῶν ἐν αὐτῷ *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν* ἐπέγραψεν αὐτό, ὡς καὶ τοῦ περὶ τῶν αἰσθητηρίων λόγου εἰς τὴν περὶ τῶν αἰσθήσεων⁶⁴ συντελοῦντος θεωρίαν· κοινή γὰρ ἡ αἴσθησις ψυχῆς καὶ σώματος. ἢ αἰσθήσεως⁶⁵ ἀντὶ τοῦ αἰσθητηρίων· αἰσθήσεις γὰρ καὶ τὰ αἰσθητήρια καλοῦσιν.

63. C'est la raison pour laquelle BIEHL (1898) conjecture dans son appareil *περὶ μὲν οὖν τῶν αἰσθητῶν τῶν καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον διωρίσθω τὸν τρόπον τοῦτον*. Il n'y a aucune divergence dans les manuscrits à cet endroit, c'est probablement sur le commentaire d'Alexandre (*cf. infra*) qu'il entend s'appuyer.

64. Diels conjecture, d'après l'apparat de WENDLAND (1901), *περὶ τῆς αἰσθήσεως*.

65. Je suis, comme TOWEY (2000), la conjecture de USENER (1876), p. 536, *αἰσθήσεως*, contre les manuscrits et WENDLAND (1901), qui donnent le pluriel, *αἰσθήσεων*. Cela n'a pas de sens, parce que Alexandre se réfère au titre. Il faudrait autrement corriger le titre pour avoir là le pluriel requis, comme l'a proposé THUROT (1875), p. 396. Les deux solutions sont à peu près équivalentes *ceteris paribus*, mais c'est la première qui doit l'emporter dès lors que l'on s'avise du fait que le titre usuel est celui avec le singulier. La faute s'explique par une correction presque automatique : quand l'on lit ici *X ἀντὶ Y*, on ne s'attend pas à ce que l'un soit un pluriel et l'autre un singulier.

Le titre du livre sert également [outre son introduction] à indiquer son objet. Comme il veut parler dans celui-ci des organes des sens et des sensibles, il lui a donné pour titre *Du sens et des sensibles*, avec l'idée que le propos au sujet des organes des sens contribue à l'étude qui porte sur les sensations, car la sensation est commune à l'âme et au corps. Ou alors, c'est qu'il a écrit « sens » en voulant dire « organes des sens », car on appelle aussi les organes des sens « sens ». (Alexandre d'Aphrodise, *In Sens.*, 2.1–6 WENDLAND (1901))

Alexandre ne trahit pas la moindre connaissance du titre auquel se réfère Galien⁶⁶, mais il parvient exactement à la même possibilité exégétique, parce qu'il a à l'esprit la même chose sans doute que l'auteur hypothétique de ce titre, à savoir le traitement des organes des sens que contient *Sens.* et les formules qui y insistent⁶⁷. C'est sans doute en raison de ce passage de son commentaire que l'on lit au-dessus de la ligne dans le manuscrit *L*, issu d'une famille très influencée par Alexandre, un titre alternatif conforme à cette prescription finale, Περὶ αἰσθητηρίων καὶ αἰσθητῶν. L'existence ancienne d'un autre titre, attestée chez Galien, l'embarras d'Alexandre au sujet de l'interprétation titre du reçu, le même que le nôtre, et la dissonance entre ce titre et le texte du traité se combinent ainsi pour venir remettre en question l'origine de celui-ci : pourquoi donc n'y est-il pas fait mention des αἰσθητήρια? Je vois deux raisons à cela. La première est doctrinale. Un sens se définit, comme toute capacité et conformément à *An.* II.4, par son activité, et, derechef, l'activité par son objet. C'est cette thèse centrale pour la doctrine aristotélicienne de l'âme qui est comme encapsulée dans le titre usuel de *Sens.*, ainsi que l'affirmation, presque aussi importante, selon laquelle on ne peut pas à proprement parler étudier le sens en général, mais seulement les cinq sens particuliers : parler du sens, c'est parler des différents objets des cinq sens. C'est ainsi un titre on ne peut plus aristotélicien, jusque dans l'alliance paléographiquement instable de l'unité et de la pluralité. La seconde est, à mon avis, à chercher du côté de l'histoire du titre Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν. Comme Galien et Alexandre en ont conscience, ce n'est pas une description tout à fait adéquate du contenu du traité que de dire qu'il porte sur la sensation et ses objets. Une telle désignation conviendrait en réalité bien mieux aux chapitres 5 à 11 du deuxième livre de *An.* (et on pourrait même y rajouter le début du troisième livre). D'où deux choses. (1) Si un titre aussi inadéquat a pu persister aussi longtemps, ce ne peut être qu'en raison de l'autorité avec laquelle il a été reçu. Il me semble donc implausible qu'il s'agisse du titre inventé par un bibliothécaire alexandrin (il est après tout déjà chez Ptolémée, au singulier près) ou par Andronicos de Rhodes. Quelqu'un cherchant uniquement à donner un titre à un tel

66. Il est néanmoins possible que ces deux témoignages aient une source commune, par exemple une édition faisant autorité où le mot αἰσθητηρίων aurait été placé au-dessus de αἰσθήσεως dans le titre, par quelqu'un partageant la seconde interprétation envisagée par Alexandre.

67. Alexandre paraphrase pudiquement la formule de 445^b1 en 109.19 sans vraiment la commenter et en ajoutant les objets des sens, de manière à esquisser la difficulté (à moins qu'il n'ait lu un autre texte que le nôtre) : εἰπὼν περὶ τε τῶν αἰσθητηρίων καὶ περὶ τῶν ἐκάστη αἰσθήσει ὑποκειμένων αἰσθητῶν . . .

ouvrage à partir de son contenu se serait vraisemblablement contenté de la désignation *Περὶ αἰσθήσεως*, sans rien ajouter d'autre, et c'est cela que fait ordinairement Aristote pour s'y référer⁶⁸. J'aurais au contraire tendance à le faire remonter au Lycée, voire au Maître lui-même. (2) Si l'on est attentif aux déplacements opérés de *Sens.* vers *An.*, soigneusement étudiés par BURNYEAT (2004), notamment au fait que la section consacrée à l'audible a été supprimée de *Sens.* pour intégrer *An.* II, et que l'on associe cela au fait que le titre de *Sens.* décrive bien mieux le traitement de la sensation dans *An.*, on ne peut, je crois, qu'entretenir l'idée selon laquelle on aurait possiblement affaire, avec *Sens.*, à un proto-*An.*, c'est-à-dire à une étude que Aristote aurait peut-être un temps conçue comme son traitement définitif de la sensation (avec déjà en tête la thèse de la priorité des sensibles en filigrane dans le titre), avant de reprendre son examen dans *An.*, transposant ou réécrivant les différentes sections en fonction des impératifs propres à ce traité. Le titre usuel pourrait donc remonter à une époque de la rédaction de *Sens.* antérieure à *An.*

Une autre question concerne la manière dont il convient d'envisager la suite de *PN1*. Le catalogue de Ptolémée réunit les traités restants sous une unique dénomination commune, *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* (46), entre *Sens.* et *Mot. An.*, et c'est ce phénomène que l'on retrouve amplement attesté, avec une certaine marge de variation quant au titre. Aulus Gellius cite *Somn. Vig.* sous le titre *Περὶ μνήμης*, ce qui est sans doute un raccourci pour quelque chose comme *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* (*Noctes atticae* VI.6) et montre en tout cas qu'il ne distingue pas le traité de la mémoire de celui du sommeil. Alexandre d'Aphrodise emploie ce même titre *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* (*In Met.*, 312.5; *In Sens.*, 173.12), qu'il abrège une fois en *Περὶ μνήμης* (*In Met.*, 3.19), et qu'il développe deux autres fois en rajoutant la mention de la divination, ce qui donne *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνου (ou ὕπνον)μαντικῆς*⁶⁹ (*In Top.*, 586.10; *In Mete.*, 3.35–36; 4.4–5). Il est possible que cet ajout soit lié à une certaine circulation indépendante du traité *Div. Somn.*, que son objet prédestinait sans doute à une certaine popularité à la période hellénistique et au-delà, et qui semble avoir ainsi retenu l'attention notamment de Straton et de Cicéron. On peut imaginer qu'il ait déjà été connu par lui-même, dans une édition à part ou une compilation quelconque, avec le même titre que celui qui nous est familier, mais que l'édition scientifique des ouvrages d'Aristote, celle que nous donne à voir Ptolémée et qu'emploie Alexandre, ne lui ait pas reconnu d'identité indépendante, le considérant seulement comme une petite partie du *De memoria et somno*. Alexandre (ainsi que Philopon (*In Mete.*, 9.16–17) et la *Souda* (μ, 1155.12)) auraient, en quelque sorte, combiné ces deux faits en accolant le titre usuel de *Div. Somn.* au titre érudit. Un argument supplémentaire en faveur de l'origine érudite du titre *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* est

68. On pourrait chercher à prendre le contre-pied de cette thèse, en affirmant que ce titre aurait pu être inventé par un lecteur aristotélisant tellement marqué par *An.* II.4 qu'il plaque sa perspective sur celle de *Sens.*, mais ce serait tout de même faire preuve d'une inattention extrême face à un texte qui s'ouvre par l'affirmation selon laquelle la question des puissances de l'âme a été réglée.

69. On retrouve ce long titre placé au début de *Mem.* dans certains manuscrits, par exemple *L* ou *P*.

le fait qu'on le retrouve chez Michel d'Ephèse, mais seulement dans son introduction aux *PN* (*In Parv.*, 1.15), alors ce n'est pas du tout le titre qu'il emploie normalement, parce qu'il distingue clairement *Mem.* des traités du sommeil (Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, 6.4 ; Περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν, distingué du Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως, 6.3–4 ; Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, 149.9). Le titre commun semble s'estomper à la fin de l'Antiquité, au profit d'une individuation croissante des divers traités de *PN1* : on constate que Stobée (III.25, 3.1) se réfère uniquement à un Περὶ μνήμης ; que Simplicius emploie les titres Περὶ μνήμης καὶ ἐγρηγόρσεως (*In Cael.*, 3.7 ; le commentaire à *An.* qui lui est attribué emploie cependant encore le titre de Ptolémée, 291.22) et Περὶ ὕπνου (*In Phys.*, 1191.17) ; que Priscien fait usage d'un titre qui doit correspondre en grec à Περὶ ὕπνου καὶ ἐνουπνίων (*de somno et insomniis, Solutiones ad Chosroem* 42.2⁷⁰) ; que Philopon cite un ouvrage Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως (*In Mete.*, 9.16), un autre Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως (*In An.*, 575.32 ; *In Phys.*, 2.10 ; il emploie aussi le titre abrégé Περὶ ὕπνου, *In Gen. An.*, 215.9) et encore un autre Περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς (*In Gen. An.*, 215.24–25 ; *In Mete.* 9.16), de même dans ce dernier cas que Olympiodore (*In Mete.*, 14.11–12) et Élias (*In Cat.*, 16.2). Il semble ainsi que la dénomination commune Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου commence à céder le pas à des titres plus individuels, qui s'inspirent, comme les nôtres, des annonces au début de chaque section. Il est probable que le titre Περὶ μνήμης καὶ ἐγρηγόρσεως cité par Simplicius, résulte ainsi du télescopage du titre érudit, Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου, avec une tentative de donner une identité propre à *Somn. Vig.* en tirant un titre de son prologue, de fait le même que celui qui nous est familier, Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως. Ce phénomène d'éclatement pourrait néanmoins avoir des racines beaucoup plus anciennes, puisque Galien se réfère déjà à un livre d'Aristote Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως (*De symptomatum causis* VII, 142.2). La séparation des différents traités de *PN1* semble ainsi remonter à un processus parallèle de réception des ouvrages d'Aristote, lequel semble à peu près achevé lorsque Michel d'Ephèse rédige son commentaire, où il emploie fréquemment les titres qui nous sont familiers⁷¹.

Le reste de *PN1*, *Sens.* mis à part, a ainsi été réuni très tôt en un bloc, avant de se fissurer progressivement en une pluralité d'ouvrages, ce processus d'individuation textuelle étant virtuellement achevé lorsque s'ouvre la période byzantine. On peut s'interroger sur les raisons de ce choix initial de regrouper tous ces textes. Si on se place, fictivement, devant un bloc de texte sans la moindre division qui irait du début de *Sens.* à la fin de *Div. Somn.*, il y a plusieurs manières possibles de procéder. (1) On peut traiter tout cela comme un seul ouvrage, divisé en plusieurs parties, l'une traitant de la sensation,

70. Notons que Diogène Laërce fait mention d'un ouvrage avec précisément ce titre grec, Περὶ ὕπνου καὶ ἐνουπνίων, dans la liste des écrits de Théophraste (V.45).

71. Il y a cependant, comme d'ailleurs parfois dans les manuscrits, certaines marges de variation : on peut par exemple donner pour titre à *Mem.* Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως (*In Parv.*, 149.9), en observant sa division en deux parties, de même que dans les manuscrits *E* ou *X*, ou Περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν (42.3), de même que dans les familles de *C*^c ou de *S*, en reprenant les premiers mots du texte.

l'autre de la mémoire, et une autre encore du sommeil (et l'on pourrait encore rajouter une partie traitant du mouvement des animaux); l'ensemble est unifié par l'attribution de toutes ces activités ou affections à l'âme sensitive. Ce n'est pas la voie choisie par les éditeurs et les commentateurs, mais c'est bien celle que semble avoir empruntée Aristote, au moins de temps en temps (*Mot An.* 11, 704^b1-2; *Part An.* II.7, 653^a19-20). (2) On peut opter pour un principe d'unité thématique strict, et distinguer un traité portant sur la sensation, un autre sur la mémoire, et un autre sur le sommeil (que l'on peut éventuellement encore subdiviser en trois). Cela correspond à peu près à la division qui nous est familière, et c'est celle d'une grande partie de la tradition manuscrite : *E*, la famille de *C*^c et celle de *S* adoptent cette approche, en donnant un titre commun aux trois traités du sommeil et en les distinguant nettement du traitement de la mémoire. (3) La division que l'on observe chez Ptolémée et chez Alexandre d'Aphrodise est encore différente. Elle consiste à isoler *Sens.* d'une part, et, d'autre part, l'ensemble issu de la réunion de *Mem.* et des traités du sommeil, lesquels reçoivent un titre commun. Il y a deux manières de justifier une telle division. On peut continuer à invoquer un principe d'unité thématique, et expliquer que la mémoire et le sommeil sont des produits dérivés de la sensation, qui ont des manifestations spécifiques chez les animaux dotés de φαντασία. Ce geste ne serait pas sans fondement doctrinal, bien que rien dans le texte d'Aristote ne vienne suggérer de joindre ainsi ces traités – le prologue de *Sens.* sépare au contraire complètement l'étude du sommeil de celle de la mémoire. La seconde justification est d'ordre plus pratique. Ce n'est peut-être pas une coïncidence que, si l'on compte ainsi, *Sens.* mesure un peu plus de 13 pages Bekker, et la section allant de *Mem.* à *Div. Somn.* un peu moins de 15. On pourrait poursuivre ce constat : *PN2*, dans son ensemble, mesure un peu moins de 16 pages Bekker, les livres de *An.* présentent, en gros, une taille comprise entre 10 et 14 pages, etc. J'en infère que, au moment de cette organisation éditoriale du *corpus*, la taille moyenne d'un rouleau ne suffit pas à consigner tout *PN1* ensemble, ce qui condamne la première option, mais que, si l'on place *Sens.* à part, elle permet de réunir ensemble le reste de *PN1* sur un même support matériel. On obtient ainsi élégamment deux ensembles de taille comparable, *Sens.* et la série *Mem.–Div. Somn.*, consignés sur deux rouleaux. Je pense ainsi que c'est la combinaison d'une exigence d'unité thématique, que les éditions modernes partagent, avec cet impératif matériel spécifique qui a abouti à la division que l'on constate dans les sources antiques.

PN2 n'a guère intéressé les exégètes antiques, au-delà des successeurs immédiats d'Aristote, tombant en cela sous le coup du même oubli que le reste des textes dits « biologiques ». Il n'y a, avant Michel d'Éphèse, aucune trace du moindre commentaire à leur endroit, et, même en-deçà d'un effort de cet ampleur, les citations ou références à ces textes sont tellement rares que, parmi les philosophes aristotéliens ou intéressés par Aristote, bien peu semblent s'être donné la peine de les lire. Le catalogue de Ptolémée renferme, après l'ouvrage consacré aux plantes, la mention d'un ouvrage traitant de la

longueur et de la brièveté de la vie (53), et d'un autre traitant de la vie et de la mort (54). Les manuscrits procèdent de manière semblable et divisent en général le texte de *PN2* en deux morceaux, l'un intitulé *Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος* et l'autre *Περὶ γήρωσ καὶ νεότητος καὶ ζωῆς καὶ θανάτου καὶ ἀναπνοῆς*, comme c'est le cas dans le plus ancien d'entre eux, *Z*. Le second titre, qui ne correspond pas à celui de Ptolémée semble un peu trop long pour ne pas être suspect. On constate en effet que les commentateurs emploient des dénominations un peu différentes. Alexandre d'Aphrodise emploie, certes un seule fois, l'appellation suivante, *Περὶ γήρωσ καὶ νεότητος, μακροβιότητός τε καὶ βραχυβιότητος* (*In Mete.*, 3.37–38 ; on notera l'ajout du *τε* qui rejoint son usage quant au titre de *Sens.*), ce que je comprends comme une référence à un ouvrage en deux parties⁷². C'est à peu près la seule trace que l'on ait de ces textes chez les commentateurs avant le commentaire à *An.* attribué à Simplicius (149.3) et Philopon (*In Gen. An.*, 11.21), qui se réfèrent tous deux à un traitement de la respiration par la dénomination *Περὶ ἀναπνοῆς*, ou *Περὶ ἀναπνοῆς καὶ ἐκπνοῆς* (Philopon, *In An.*, 381.5), rejoignant alors l'annonce de ce couple d'opposés dans le prologue de *Sens.* Il semble par conséquent que l'on observe, un peu comme pour *PN1*, un geste initial de rassemblement des textes sous de grandes rubriques communes, lequel semble avoir, à la fin de l'Antiquité, marqué le pas face à l'emploi de dénominations plus précises et en cela plus pratiques. Le texte d'Aristote se lit pourtant sans la moindre interruption de *Juv.* à *VM via Resp.*, ce qui justifie le fait que tout cela appartienne vraisemblablement à un seul ouvrage chez Ptolémée. Demeure la question du titre commun : l'auteur du catalogue transmis par Ptolémée a opté pour une unification doctrinale, par le haut, considérant sans doute que la vie et la mort est le couple au principe des deux autres, celui de la jeunesse et de la vieillesse, et celui de l'inspiration et de l'expiration. Alexandre d'Aphrodise semble adopter une attitude différente, qui consiste à nommer ce bloc textuel par son premier objet d'étude, le couple de la jeunesse et de la vieillesse. Il semble cependant savoir que l'on peut aussi appeler cela *De vita et morte*, comme il le fait rapidement lorsqu'il commente le prologue de *Sens.* (*In Sens.*, 5.5). Philopon ne se préoccupe plus de cette question, et se contente de mentionner un ouvrage traitant de la respiration, sans préciser s'il le distingue des textes traitant respectivement de la jeunesse et de la vieillesse et de la vie et de la mort. La tradition manuscrite semble avoir pris acte de cette tendance à distinguer ces trois objets d'étude, tout en demeurant fidèle au geste antique consiste à les attribuer à un seul et même ouvrage, ce qui a donné le très long titre que l'on lit dans la plupart des manuscrits, même si l'ordre en est un peu bizarre (on se serait plutôt attendu à ce que la respiration figure au milieu, et non à la

72. Alexandre fait ensuite peu ou prou la même chose avec *Gener. An.* et *Part. An.*, qu'il cite en fusionnant leurs deux titres, parlant d'un *Περὶ ζώων γενέσεώς τε καὶ μορίων* (*In Mete.*, 4.3). *Bis repetita* avec *Inc. An.* et *Mot. An.* (4.4). Cela n'a rien d'innocent, parce que les continuités entre les deux ouvrages ainsi réunis sont fortes dans ces deux cas. Je crois que, par ce procédé, il entend signaler que les deux ouvrages dont il soude les titres forment une étude continue, même si ce sont matériellement, pour lui comme pour son public, deux traités différents.

fin).

La dernière question concerne la situation de ces textes, *PN1* et *PN2*, au sein du *corpus*. C'est souvent un passage obligé, en quelque sorte, pour les commentateurs, quand bien même ils n'ont pas d'intérêt particulier à l'égard des *PN*, lorsqu'ils ont à expliquer le prologue des *Mete*. Aristote y produit en effet un effort remarquable d'organisation de ses ouvrages de philosophie naturelle, lequel a évidemment particulièrement intéressé ses interprètes. Pourtant, à lire ce passage naïvement, on n'observera pas la moindre référence aux textes qui composent les *PN*, pas plus qu'à *An.*, ce qui n'a pas manqué d'interroger ses lecteurs⁷³.

Περὶ μὲν οὖν τῶν πρώτων αἰτίων τῆς φύσεως καὶ περὶ πάσης κινήσεως φυσικῆς, ἔτι δὲ περὶ τῶν κατὰ τὴν ἄνω φορὰν διακεκοσμημένων ἄστρον καὶ περὶ τῶν στοιχείων τῶν σωματικῶν, πόσα τε καὶ ποῖα, καὶ τῆς εἰς ἄλληλα μεταβολῆς, καὶ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τῆς κοινῆς εἴρηται πρότερον. Λοιπὸν δ' ἐστὶ μέρος τῆς μεθόδου ταύτης ἔτι θεωρητέον, ὃ πάντες οἱ πρότεροι μετεωρολογίαν ἐκάλουν· . . . διελθόντες δὲ περὶ τούτων, θεωρήσωμεν εἴ τι δυνάμεθα κατὰ τὸν ὑφηγημένον τρόπον ἀποδοῦναι περὶ ζώων καὶ φυτῶν, καθόλου τε καὶ χωρὶς· σχεδὸν γὰρ τούτων ῥηθέντων τέλος ἂν εἴη γεγονός τῆς ἐξ ἀρχῆς ἡμῖν προαιρέσεως πάσης. Ὡδ' οὖν ἀρξάμενοι λέγωμεν περὶ αὐτῶν πρώτον.

On a parlé auparavant des causes premières de la nature et de l'ensemble du mouvement naturel, ainsi que des astres organisés selon la translation d'en haut, et l'on a dit au sujet des éléments corporels combien ils sont et quelles sont leurs qualités, et parlé du changement de l'un en l'autre ainsi que de la génération et de la corruption en général. Reste à examiner la partie de cette recherche que tous les Anciens appelaient « météorologie » [. . .]. Une fois tout cela exposé, nous examinerons si nous pouvons donner quelque explication, de la manière suivie jusque-là, au sujet des animaux et des végétaux, en général et séparément. Car, lorsqu'on aura parlé de ces derniers, sera en gros venu le terme de toute l'entreprise qui est la nôtre depuis le début. Ainsi donc, commençons par parler d'abord de cela. (*Mete.*, I.1, 338^a19-339^a10, trad. Groisard)

C'est l'évocation d'une étude des plantes et des animaux, « en général et séparément » (καθόλου τε καὶ χωρὶς) qui a paru à l'exégèse antique ouvrir une brèche, par laquelle se laisse entrevoir tout le *corpus* portant sur le vivant. Alexandre d'Aphrodise l'explique ainsi⁷⁴ : « on peut ranger au sein de l'étude des animaux le *De anima*, le *De sensu*

73. Voir notamment FALCON (2005), pp. 16–22.

74. Περὶ γὰρ ζώων, φησί, καὶ φυτῶν, καθόλου τε καὶ χωρὶς. Τάσσοι δ' ἂν ἐν τῇ περὶ ζώων θεωρίᾳ καὶ τὴν Περὶ ψυχῆς, ἔτι τε τὴν Περὶ αἰσθήσεως τε καὶ αἰσθητῶν, ἔτι τὴν Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς, ἔτι τὸ Περὶ γήρωσ καὶ νεότητος, μακροβιότητός τε καὶ βραχυβιότητος, καὶ ὅσα ἄλλα αὐτῶι γέγραπται ἔχοντα τὴν ἀναφορὰν ἐπὶ τὰ ζῶια· ὧν τὰ μὲν κοινὴν περὶ πάντων τῶν ζώων τὴν θεωρίαν ἔχει, ὥσπερ ἡ τε Περὶ ζώων ἱστορία, καὶ τὰ Περὶ ζώων γενέσεώς τε καὶ μορίων, ἔτι δὲ τὰ Περὶ ζώων πορείας

et sensibilibus, le *De memoria et somno et divinatione per somnum*, le *De juventute et senectute et longitudine et brevitae vitae* et tout le reste de ce qu'il a écrit qui se rapporte aux animaux, dont une partie présente une étude commune portant sur tous les animaux, comme le *De historia animalium*, le *De generatione et partibus animalium*, le *De incessu et motu animalium*, tandis que l'autre concerne des choses propres, comme le *De memoria et somno et divinatione per somnum*, car la plupart des choses qu'il dit dans ces textes concerne l'être humain seul ». L'idée d'Alexandre est donc que cette distinction de l'universel et du séparé doit permettre une partition des ouvrages d'Aristote où il est question des animaux (le cas des plantes ne l'intéresse pas) : certains ouvrages, en fait presque tous, traitent d'attributs communs à tous les animaux ; d'autres, en fait seulement la seconde partie de *PN1*, d'attributs propres à certains animaux seulement, c'est-à-dire surtout l'être humain. Une telle partition fait directement écho au prologue de *Sens.*, où Aristote se demande explicitement quelles sont les actions communes ou propres (τίνες εἰσὶν ἴδια καὶ τίνες κοινὰ πράξεις αὐτῶν, 436^a4–5) à l'égard des animaux et de tous les êtres qui possèdent la vie, formule que Alexandre commente abondamment. Il est cependant difficile de comprendre sur cette base l'organisation du *corpus* que connaît ou prescrit Alexandre. Il est certain qu'il est familier de la division de *PN1* en deux volets, tout comme dans la liste de Ptolémée, tandis que *PN2* est traité comme un bloc. Où les place-t-il ? Son commentaire aux prologues des *Mete.* laisse entrevoir une conception moderne des *PN*, puisqu'il cite, dans cet ordre et après *An.*, les deux volets de *PN1*, puis *PN2*. Sa présentation dans le prologue de *Sens.* présente cependant un caractère assez différent. Alexandre commente en effet l'énumération en 436^a6–11 des attributs les plus importants, communs ou non à tous les vivants, mais communs à l'âme et au corps (par exemple la sensation, la mémoire, le désir), en signalant que la plupart de ces sujets ont déjà été abordés dans *An.*, mais que Aristote va traiter de certains par la suite⁷⁵. Par contraste, Alexandre ne se réfère ni à *An.* ni à ce qui suit lors de l'évocation subséquente des quatre paires d'opposés (436^a12–17), qui annoncent aussi bien *Somn. Vig.* que *PN2*. Au lieu de cela, il se contente de replacer leur traitement au sein de l'étude de la nature, au sens large⁷⁶. Si l'on garde à l'esprit la manière dont il comprend le prologue des *Mete.*, en incluant au sein de cette étude de la nature aussi bien *An.* et *PN1*, cela n'a peut-être rien de remarquable. Une chose est sûre, c'est que Alexandre a parfaitement compris la nuance avec laquelle Aristote emploie le critère de la communauté aux vivants dans le prologue de *Sens.*, car aucun de ces deux groupes annoncés, comme il l'observe parfaitement, ne concerne exclusivement des attributs qui seraient tous communs à tous

τε καὶ κινήσεως, τὰ δὲ ἴδια, ὡς τὰ Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς· τῶν γὰρ ἐν τούτοις λεγομένων τὰ πλεῖστα ἀνθρώπων μόνων ὑπάρχει (*In Mete.*, 3.34–4.6).

75. Ἔστι δὲ ταῦτα πάντα κοινὰ ψυχῆς τε καὶ σώματος, περὶ ὧν τῶν μὲν πλείστων ἐν τοῖς Περὶ ψυχῆς προείρηται, περὶ δὲ ἐνίων ὕστερον ἐρεῖ (*In Sens.*, 5.24–25).

76. Περὶ μὲν οὖν τῶν τεττάρων συζυγιῶν ὧν προείρηκε φέρεται ἐν τῇ πραγματείᾳ τῇ Φυσικῇ αὐτοῦ βιβλία, δι' ὧν περὶ αὐτῶν ἐπραγματεύσατο, λέγω δὲ Περὶ ἐγγρηγόρσεως καὶ ὕπνου καὶ νεότητος καὶ γήρως καὶ ἀναπνοῆς καὶ ζωῆς καὶ θανάτου (*In Sens.*, 6.16–19).

les animaux ou à tous les vivants, ou, inversement, propres à certains seulement. Le critère de partition tiré du prologue des *Mete.* reste pertinent, mais il ne constitue plus le mode opératoire d'une présentation du *corpus*. Il est en tout cas significatif que, chez Alexandre, la première annonce soit rattachée à *An.*, et la seconde à l'étude physique : cela suggère un statut différencié qui fait signe vers la séparation de *PN1* et de *PN2* que l'on trouve chez Ptolémée.

Il n'y a guère de trace subsistante d'une réflexion à ce sujet après Alexandre. Nous n'avons pas d'autres commentaires aux traités des *PN*. Le courant néo-platonicien est certes demeuré très préoccupé par les questions d'organisation des écrits d'Aristote, mais les débats semblent s'être limités aux textes prescrits par le *cursus* de l'école, dont les traités des *PN*, de même que le reste du *corpus* biologique, sont demeurés très éloignés. Deux commentaires aux *Mete.* appartiennent à cette mouvance, celui de Philopon et celui d'Olympiodore. Philopon commente bien le passage examiné plus haut du début des *Mete.* : il suit en fait le commentaire d'Alexandre de très près et reprend exactement sa solution, de manière très synthétique, peu après l'avoir cité⁷⁷. C'est donc un indice d'une autorité de l'Exégète sur cette question, qui se maintient jusqu'à la fin de la période antique, car la division que Philopon lui emprunte est en réalité incompatible avec les grandes catégories de l'organisation néo-platonicienne du *corpus aristotelicum*⁷⁸. Quant à Olympiodore, s'il évoque, lui aussi, fréquemment les interprétations d'Alexandre, ses intérêts se portent ailleurs. Il se montre en effet extrêmement préoccupé par la question de savoir si l'on peut légitimement rattacher le *De anima* à l'étude de la nature et des animaux (*In Mete.*, 4.5–15), ainsi que des questions d'authenticité des différents livres des *Mete.* Il finit cependant par reprendre, tout comme Philopon, la solution d'Alexandre, et divise ainsi les traités physiques en καθόλου et en ἰδίαι : il cite pour la première catégorie *Gener. An.* et pour la seconde *Hist. An.* (!) et *Div. Somn.* Il vaut la peine de remarquer que ce geste intervient, non pas au cours de l'explication de la formule καθόλου τε καὶ χωρὶς, comme chez Alexandre et Philopon, mais lorsqu'Olympiodore commente, un peu plus haut dans le texte d'Aristote, l'expression κατὰ τὸν ὑφηγημένον τρόπον (339^a6). Il s'oppose alors à l'interprétation d'Alexandre, qu'il force un peu⁷⁹, en lui opposant une

77. Περὶ ζώων καὶ φυτῶν καθόλου τε καὶ χωρὶς ἐπαγγέλλεται διδάσκειν· κοινὴν μὲν γὰρ ἔχει περὶ ζώων θεωρίαν ἢ Περὶ ζώων ἱστορίας αὐτοῦ πραγματεία, ἢ Περὶ ζώων γενέσεως, ἢ Περὶ ζώων μορίων πορείας τε τούτων καὶ κινήσεως, ἢ Περὶ ψυχῆς, ἢ Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν, ἢ Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως, ἰδίαι δὲ καὶ κεχωρισμένη ἢ Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς· ταῦτα γὰρ ἀνθρώποις ἀρμόζει καὶ μόνοις (*In Mete.*, 9.12–18). On notera cependant, comme j'ai tenté de le faire valoir précédemment, les changements dans la dénominations des traités, qui témoignent d'une bien plus grande individualisation des parties de *PN1* que chez Alexandre.

78. Philopon, parce qu'il suit Alexandre, se retrouve ainsi à placer *Hist. An.* et *Gener. An.* au sein des ouvrages généraux d'étude des animaux, qui font normalement partie des écrits « intermédiaires » (μεταξύ), car ne traitant ni d'objets particuliers ni d'objets généraux. Voir *In Cat.*, 3.11 & 26–28, et HADOT (1990), p. 90.

79. Olympiodore affirme qu'Alexandre décrit purement et simplement cette méthode comme l'apodictique, alors que l'Exégète se montre beaucoup plus nuancé sur ce point, l'important étant pour lui la différence avec la méthode « historique », celle entre la recherche des faits et celle des causes. Cf.

autre interprétation, qui est en fait la manière dont Alexandre explique une autre formule, qui intervient peu après dans le texte⁸⁰. Il y a là quelque chose d'un peu confus, et je me demande si, plutôt que de jouer délibérément Alexandre contre lui-même, Olympiodore ne se serait pas un peu embourbé dans les strates exégétiques antérieures. Quoi qu'il en soit, le fait majeur est la fidélité des deux commentaires néo-platoniciens à *Mete.* conservés à l'interprétation d'Alexandre d'Aphrodise, s'agissant d'assigner une place aux *PN* au sein des traités physiques.

Un autre lieu important de la réflexion néo-platonicienne sur l'organisation du *corpus aristotelicum* est le début des commentaires aux *Catégories*. Comme c'est par là que débute la lecture d'Aristote dans l'école, la tradition est d'expliquer à ce moment comment il convient d'aborder ces textes, dans quel ordre, *etc.* Les traités des *PN* n'y sont cependant généralement pas abordés. Ammonius, par exemple, se contente rapidement de mentionner des écrits généraux (καθόλου), parmi lesquels il cite *An.*, *Gener. Corr.* et *Cael.* (*In Cat.*, 3.25–26), avant d'affiner quelque peu leur distinction. Il finit ainsi par dégager un volet physique, mais il ne s'attarde pas davantage sur sa composition. Le commentaire traditionnellement attribué à David ou aujourd'hui à Elias est le seul à développer suffisamment l'organisation des textes physiques pour que l'emplacement réservé aux *PN* puisse apparaître (*In Cat.*, 115.14–116.14). L'architecture qu'il leur donne est assez baroque. Il divise les traités physiques selon que leur objet est incorporel ou corporel. *An.* répond à la première caractérisation, puisque son objet est plus élevé que le corps, si bien que cet ouvrage est d'emblée radicalement séparé des *PN*, dont les traités tombent, eux, dans la seconde catégorie. Celle-ci se subdivise selon que les corps en question sont supra- ou sublunaires ; pour les seconds, on distingue ensuite les ouvrages qui traitent en général (καθόλου) de leur nature, comme *Gener. Corr.*, de ceux qui parlent de corps particuliers (περὶ τῶν μερικῶν). On distingue entre ces derniers selon que ces corps particuliers sont inanimés ou animés et, s'ils sont animés, selon qu'ils sont ou non capables de sensation. On en arrive ainsi, avec les traités portant sur des corps sublunaires particuliers capables de sensation, aux textes d'étude des animaux, qui sont de nouveau divisés en ouvrages généraux (καθόλου) et particuliers (l'expression est cette fois κατ' ἰδίαν). *Div. Somn.* est donné comme exemple du second groupe. Pour le premier, le commentaire cite *Hist. An.* et se poursuit ainsi : ἔνθα διαλέγεται περὶ τῶν ἐν τοῖς ζώοις παθημάτων, περὶ γήρους καὶ νεότητος, περὶ αὐξήσεως καὶ μειώσεως – ταῦτα γὰρ καθόλου εἰσὶ καὶ πᾶσι τοῖς ζώοις

Alexandre d'Aphrodise, *In Mete.*, 4.7–10 : Κατὰ δὲ τὸν ὑψηλῆς τρόπον εἶπεν, ὅτι μὴ ἱστορίαν τινὰ παρέδωκεν ἐν τοῖς πρὸ τούτων φιλήν, ἀλλὰ μετὰ τοῦ τὰς οἰκείας αἰτίας ἐκάστου τῶν λεγομένων ζητεῖν τε καὶ ἀποδιδόναι καὶ μετὰ ἀποδείξεως τὴν περὶ αὐτῶν ποιεῖσθαι θεωρίαν.

80. Ὑψηλῆς τρόπον ωἰήθη ὁ Ἀλέξανδρος εἰρήσθαι τὸ ἀποδεικτικόν, ὅπερ οὐκ οἶμαι εἶναι ἀληθές, ἀλλ' ὑψηλῆς τρόπον λέγει τὸ διαλεχθῆναι περὶ τούτων καὶ καθόλου καὶ ἰδία. καθόλου μὲν γὰρ ἐν τῇ Περὶ ζώων γενέσεως, ἰδία δὲ ἐν τῇ Περὶ ζώων ἱστορία καὶ ἔτι ἰδίως ἐν τῷ Περὶ τῆς καθ' ὑπνον μαντικῆς· τούτωι γὰρ τῷ τρόπῳ ἐχρήσατο καὶ περὶ ἄλλων. Καὶ γὰρ ἐπὶ ἐκάστῳ σκοπῶι καὶ καθολικὴν ἐποίησατο τὴν διδασκαλίαν καὶ ἰδικήν. Ὅτι δὲ τοῦτο ἀληθές, πρόδηλον, ἐπειδὴ αὐτὸς ἐπιφέρει καθόλου τε καὶ χωρὶς καὶ αὐτὸν ἐξηγεῖται. Olympiodore, *In Mete.*, 4.8–15.

ὑπάρχει (115.35–116.2). La rubrique *περὶ γήρους καὶ νεότητος* ressemble de très près au titre actuellement en vigueur pour *Juv.*, mais je ne crois pas que l’auteur du commentaire ait voulu se référer à cet ouvrage en particulier, pour lequel il n’est pas sûr qu’une telle désignation aurait été acceptable à son époque. Il est en revanche incontestable que, délibérément ou non, il est en train de faire signe vers l’objet des traités de *PN2*. Après un tel raffinement de divisions, on retrouve donc, concernant l’étude des animaux, la division issue du commentaire d’Alexandre aux *Mete.*, selon laquelle certains traités des *PN*, dont *Div. Somn.* semble être l’exemple le plus célèbre, relèvent de l’étude particulière des animaux, et d’autres, au premier chef ceux de *PN2*, de leur étude générale.

Il ne semble donc pas que la question de la place au sein du *corpus* des traités composant les *PN* ait beaucoup été agitée après Alexandre d’Aphrodise. Le courant néo-platonicien s’est très peu intéressé à ces traités et, concernant leur relation au reste des ouvrages physiques, presque tous ses membres, pour ceux qui se prononcent sur la question, se contentent de reprendre une solution esquissée par Alexandre dans son commentaire aux *Mete.* Il semble y avoir une exception, légère, à cette règle, en la personne de Simplicius. Au début de son commentaire à la *Physique*, lorsqu’il a à rendre compte de la place au sein du *corpus* des traités qu’il va expliquer, Simplicius prend la peine de dérouler l’organisation du *corpus* physique. Il va jusqu’à donner une situation précise aux ouvrages portant sur les êtres animés, et en particulier sur les animaux, qu’il place à la suite des ouvrages généraux sur les corps et de ceux portant sur les êtres inanimés. Il distingue ainsi, concernant les animaux et les plantes, les recherches menées *ἱστορικῶς* de celles conduites *αἰτιολογικῶς* (*In Phys.* I, 3.6–9) : la première catégorie comprend *Hist. An.*, tandis que, pour la seconde, Simplicius cite ensemble *Gener. An.*, *Part. An.*, *Mot. An.* et *Somn. Vig.* sous une seule dénomination (*ὡς ἐν τοῖς Περὶ ζώων γενέσεως καὶ μορίων καὶ κινήσεως καὶ ὕπνου καὶ τῶν τοιούτων*). Il précise ensuite immédiatement que la division qu’il vient de présenter est d’origine péripatéticienne⁸¹. Elle trouve en effet déjà chez Alexandre d’Aphrodise⁸² et est également connue d’Olympiodore. Même lorsqu’un auteur néo-platonicien ne suit pas apparemment pas l’organisation usuelle des écrits physiques d’Aristote, sa source se trouve ainsi toujours du côté péripatéticien, en particulier chez Alexandre. L’école néo-platonicienne semble par conséquent s’être contentée de cueillir une organisation du *corpus* physique ayant mûri à un arbre péripatéticien, qu’elle a laissé subsister à peu près telle quelle pour les textes qui n’éveillaient guère son intérêt. C’est particulièrement vrai en ce qui concerne les traités des *PN*, qu’aucun auteur néo-platonicien ne semble avoir entrepris de commenter. Les dernières traces antiques d’une réflexion approfondie sur le statut des *PN* se trouvent chez Alexandre d’Aphrodise. C’est un élément de poids s’agissant de rendre compte du fait que de la liste de Ptolémée à nos

81. ἡ μὲν οὖν διαίρεσις τοιαύτη τίς ἐστι τοῦ φυσικοῦ τῆς φιλοσοφίας κατὰ τὴν περιπατητικὴν αἴρεσιν ὡς συνελόντι εἰπεῖν. Simplicius, *In Phys.* I, 3.10–12.

82. Cf. *In Mete.*, 4.7–10, cité plus haut.

plus anciens manuscrits (IX^e–X^e) la position des *PN* n'a pas connu la moindre variation.

Il faut enfin mentionner le témoignage apporté par l'*Abrégé de la philosophie d'Aristote* de Nicolas de Damas, ouvrage perdu en grec, mais connu de la tradition arabe et dont un manuscrit de la traduction syriaque originelle, quoique très endommagé, subsiste encore (Cambridge, Gg. 2. 14). Si, comme on le considère généralement, le Nicolas en question est le familier d'Hérode le Grand connu autrement par sa production littéraire et historique abondante et qu'on place ainsi son activité au sein du premier siècle de notre ère, il s'agit du témoignage le plus ancien relatif à l'organisation du *corpus* de philosophie naturelle à avoir été préservé⁸³. D'après le manuscrit syriaque, dont la première partie a été étudiée par DROSSAART LULOFS (1965b), l'*Abrégé* couvrait l'ensemble de la section de philosophie naturelle de la liste de Ptolémée (avec quelques différences importantes, par exemple le fait que *Met.* est placé directement après *Phys.*). Le codex originel devait s'achever par les ouvrages suivants⁸⁴ : *Hist. An.*, *Part. An.*, *An.*, *PN1* (apparemment réduit à *Sens.* et *Insomn.*), *Gener. An.*, *PN2* (réduit à *Long.*), peut-être suivi du *De Plantis* attribué au même Nicolas, dont un fragment se trouve à la fin du *codex* actuel mais pourrait avoir été issu d'un cahier indépendant. Les abrégés des traités de *PN1* et *PN2* ne survivent que sous formes de fragment, celui relatif à *Long.* renferme le début et porte l'intitulé, conformément à la tradition arabe, « Sur le troisième livre du sens et du sensible d'Aristote ». Il est certain que cette dénomination n'est pas celle adoptée originellement par Nicolas (d'autant plus qu'un rubricateur érudit semble être intervenu dans le manuscrit), puisque, loin de réunir les *PN* en un seul ouvrage, il sépare comme la liste de Ptolémée *PN1* de *PN2*. On a donc là la confirmation de deux faits. Le premier est que, aux premiers siècles de notre ère, contrairement aux indications du prologue de *Sens.*, on ne place pas *PN2* dans la continuité de *PN1*. Le second est que l'organisation des ouvrages aristotéliens d'étude du vivant (*An.*, *PN* et les traités portant sur les animaux) n'est pas complètement stable, puisque si Ptolémée (sans suivre Andronicos, d'après ses dires), place toute l'étude des animaux après *An.–PN1*, Nicolas leur antépose *Part. An.*; les deux sont cependant d'accord pour clore la série par *Gener. An.–PN2*, suivi du traité consacré aux plantes.

83. Cette datation est cependant contestée par FAZZO (2008) (voir aussi FAZZO et ZONTA (2008)), notamment en raison du fait que l'intérêt de Nicolas pour la philosophie naturelle d'Aristote est inédit à cette époque, qui propose de reculer de trois siècles son activité. La datation traditionnelle a cependant été défendue par FALCON (2016), pp. 113–114, à partir de l'entrée de la *Souda* et d'un passage du commentaire de Simplicius à *Cael.* où celui-ci se réfère au cours d'une discussion d'une interprétation d'Alexandre d'Aphrodise au *Compendium* de Nicolas de Damas (*In Cael.*, 398–36–37). Si l'on suppose que Simplicius est entièrement dépendant d'Alexandre dans toute cette section, alors on peut en déduire que Nicolas doit lui être antérieur. KUPREEVA (2018), pp. 308–309, maintient aussi prudemment la position orthodoxe.

84. D'après les indications données par DROSSAART LULOFS (1965b), pp. 11 et 25, qui fournit également une étude codicologique du manuscrit, pp. 45–57. Les informations qu'il donne ne permettent pas de savoir si *Sens.* et *Insomn.* sont les seuls traités de *PN1* dans le manuscrit actuel parce que ce sont les seuls dont il reste des fragments de l'abrégé ou si c'est parce que l'*Abrégé* ne prenait en considération que ces deux textes.

1.1.4 L'énigme de la transmission arabe des *PN*

La pièce principale de la transmission arabe des *PN* est, en le *Compendium* d'Averroès⁸⁵, aussi l'une des plus tardives. Cet abrégé a joui d'une grande diffusion médiévale grâce à sa traduction latine par Michel Scot, et il a, dans une grande mesure, conditionné la réception des *PN* dans le domaine latin. Il présente un certain nombre de traits plus ou moins inattendus au regard de la tradition grecque : il s'arrête à *Long.*, bien que Averroès ait conscience du fait que la série se poursuive en grec, et regrette le fait que les traités restants ne lui soient pas parvenus en arabe⁸⁶ ; il contient, surtout en ce qui concerne les traités du sommeil, des éléments doctrinaux qui ne sont pas du tout présents dans le texte grec d'Aristote, manifestement issus d'une influence étrangère, tandis que d'autres qui figurent bien chez Aristote, par exemple les grandes apories qui forment les deux derniers chapitres de *Sens.*, sont complètement absents ; la collection, ainsi mutilée, est connue dans son ensemble sous le nom de son premier terme, *De sensu et sensato* (*Kitāb al-Hiss wa-l-mahsūs*) ; *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.* et *Div. Somn.* sont traités comme ne formant qu'un seul livre. Bien que l'on l'ait un temps cru irrémédiablement perdue, la traduction arabe des *PN*, qui est en fait plutôt une adaptation, a été retrouvée dans un manuscrit extrêmement jeune, le manuscrit Rampur 1752, probablement daté du XVII^e siècle, dont une édition et traduction réalisée par les soins de Rotraud Hansberger est attendue⁸⁷. Le manuscrit s'organise, comme le *Compendium*, d'Averroès, en trois livres, le premier correspondant à *Sens.* mais contenant en réalité seulement des fragments d'une traduction arabe de l'*Ennéade* IV.6, consacrée précisément à ce sujet (dont le début manque, le manuscrit étant acéphale), le second à *Mem.* et aux trois traités du sommeil, et le dernier à *Long.* La teneur aristotélicienne du texte est très variable et globalement faible : le premier livre ne contient rien que l'on puisse légitimement considérer comme une traduction de *Sens.*, alors que environ un tiers des deux suivants correspond à peu près au texte aristotélicien, encore que ce soit souvent d'assez loin. Il apporte la preuve définitive de ce que l'on soupçonnait depuis longtemps⁸⁸, à savoir que la philosophie arabe

85. Je m'y réfère d'après la traduction de BLUMBERG (1961).

86. Averroès annonce à la fin du prologue de son abrégé qu'il s'occupera des livres restants ultérieurement, parce qu'il espère sans doute encore parvenir à mettre la main sur leur traduction. La fin de son texte est moins optimiste à cet égard. Il signale également dans le *Grand commentaire* à *An.*, ad 420^b20–22, où Aristote renvoie à un autre ouvrage au sujet de la nécessité du souffle pour la conservation de la chaleur interne, que le livre en question, ne lui est pas parvenu (« *et locus quem innuit quod in eo fuit locutus de hac intentione est suus tractatus quem fecit de anelitu, et iste tractatus non pervenit ad nos* », dans la traduction latine éditée par CRAWFORD (1997), p. 265), ce qui est peut-être une référence à *Resp.*, comme le soutient GÄTJE (1971), p. 84, mais pourrait aussi bien renvoyer à *Spir.*

87. Le fonds a été catalogué par 'ARŠĪ (1971). Le manuscrit 1752 avait été signalé à l'attention des chercheurs depuis plusieurs décennies, par DAIBER (1986). R. Hansberger a soutenu sa thèse portant sur la transmission arabe des *PN* à partir de ce manuscrit en 2007 à l'université d'Oxford (HANSBERGER (2007)) et a signé de nombreuses publications à ce sujet depuis (voir HANSBERGER (2008), HANSBERGER (2010), HANSBERGER (2011), HANSBERGER (2018a), HANSBERGER (2018b), HANSBERGER (2018c) et HANSBERGER (2019)).

88. Voir par exemple STEINSCHNEIDER (1883) et PINES (1974).

a recouru à un texte se présentant comme une traduction des *PN*, mais qui y même de nombreux éléments complètement étrangers, dont certains présentent une résonance néo-platoniciens⁸⁹. On retrouve ainsi des traces doctrinales, plus rarement des extraits, de cette adaptation préservée par le manuscrit de Rampur, non seulement chez Averroès, mais aussi chez Avicenne (en particulier dans son *Épître sur les rêves*⁹⁰), et, surtout en ce qui concerne toujours le sujet du rêve, encore plus tôt, chez al-Fārābī, bien qu'il ne donne pas ses sources, chez Isaac Israeli, un philosophe et naturaliste juif (environ 855-955), ou encore chez Abū Sa'd al-Dīnawārī (*fl.* 1010), auteur d'un manuel d'onirique⁹¹. L'adaptation-traduction arabe des *PN* connue par le manuscrit de Rampur s'est ainsi diffusée massivement à partir de la fin du X^e siècle au moins, même s'il est probable que le manuscrit ne nous en donne accès qu'à une version fortement dégradée. Son origine exacte est très obscure. Il n'a pas encore été possible de le prouver avec certitude⁹², mais il y a à mon avis fort à parier que le texte des *PN* auquel se réfère al-Kindī y est apparenté, puisqu'il qu'il mentionne dans son *Épître sur la quantité des livres d'Aristote*, section XI⁹³, un ensemble de quatre livres, organisé de manière fort semblable en (1) *An.*, (2) *Sens.*, (3) *Somn. Vig.*⁹⁴ et (4) *Long.* D'autres indices, internes et externes, viennent en effet rattacher cette entreprise de traduction au milieu d'al-Kindī⁹⁵. En revanche, le *Fihrist* de Ibn al-Nadīm (mort vers 995) signale un traité *Du sens et du sensible* d'Aristote

89. Il est difficile de déterminer le processus qui a mené du texte grec d'Aristote à ce texte arabe. Deux étapes sont certaines : il y a eu une phase de paraphrase et de compilation, d'une part, et, d'autre part, une phase de traduction du grec vers l'arabe. On peut dater avec une certaine probabilité la seconde du milieu du IX^e siècle et la placer à Bagdad, c'est beaucoup plus délicat en ce qui concerne la première. La question centrale est de savoir si l'introduction massive d'éléments non-aristotéliens a eu lieu en milieu grec ou arabe (évidemment sans que ces deux hypothèses ne soient incompatibles). Le fait que *Sens.* ait été remplacé par un matériau tiré de Plotin est tout à fait compatible avec un processus d'adaptation arabe, d'autres éléments, par exemple la mention de Thucydide et de Démosthène, auteurs peu connus de la tradition arabe, comme représentant à leur auditoire des choses qu'ils n'ont pas vue de leurs propres yeux (voir HANSBERGER (2007), pp. 99–102), sonnent beaucoup plus grecs.

90. Il est à noter que la partie de la *Šifā'* correspondant à *An.* (livre VI) ne contient absolument rien qui puisse être mis en correspondance avec les *PN*. Il cite en revanche *Sens.* (ce qui représente probablement pour lui aussi le titre de l'ensemble des *PN* arabes) dans son synopsis de *Cael.*

91. Voir PETERS (1968), pp. 45–46, DI MARTINO (2003) et HANSBERGER (2010).

92. « *I have briefly compared the Arabic version of Aristotle's On Dreams in this manuscript with al-Kindī's On Sleep and Dream. I could not find any strong evidence that the former is the direct source for the latter, though some changes are the same (in particular the more central role given to the brain, and possibly the doctrine of internal senses which appears explicitly in the Arabic On Dreams and implicitly in al-Kindī)* », ADAMSON (2007), p. 232 n. 53. Quṣṭā ibn Lūqā (mort en 912) a également écrit au sujet des sommeils et des rêves, sans qu'il soit non plus possible d'identifier avec certitude une influence de cette adaptation arabe.

93. Je la cite d'après la traduction de ADAMSON et PORMANN (2012), p. 295.

94. Je pense qu'il faut y voir une référence, non pas seulement à ce traité, mais aux trois traités du sommeil dans leur ensemble – c'est évident au vu du fait que Kindī explique que ce livre traite des rêves et de leurs causes –, ainsi que peut-être à *Mem.*, en vertu du fait que leur titre commun, *De memoria et somno*, persiste dans certaines sources jusqu'à la fin de l'Antiquité.

95. HANSBERGER (2010) évoque également des particularités linguistiques et doctrinales qui rattachent cette adaptation au cercle de Kindī, sans être décisives par elles-mêmes. Le fait que le manuscrit de Rampur contienne également des extraits jusque-là inconnus d'une traduction arabe des *Ennéades*, laquelle ne peut être issue que de ce cercle, est également un indice important en ce sens.

en deux livres, dont il affirme ne pas connaître de véritable traduction⁹⁶. Il est probable que, derrière ce titre, ce soit à nouveau un ensemble plus large qui se cache, par exemple *PN1* organisé en deux volets de longueur comparable, *De sensu et sensato* et *De memoria et somno*. Le fait que al-Nadīm en nie l'existence d'une traduction est assez mystérieux, étant donnée la popularité de l'adaptation connue par le manuscrit de Rampur. Si l'on se refuse à supposer qu'il n'en ait tout simplement pas eu vent, on peut y voir une remise en question savante de sa prétention à être une authentique traduction d'Aristote, ce qui serait parfaitement justifié au vu du caractère composite et franchement désorganisé du texte (même si cela est en partie attribuable à sa transmission, comme il n'est connu de première main que par un manuscrit tardif). Il mentionne malgré tout qu'une petite partie de ce traité a été glosée par un certain al-Ṭabarī suivant Abū Bishr Mattā ibn Yūnus. On a pu comprendre cette indication de diverses manières, le ṭabarī en question n'ayant pas encore été identifié de manière complètement sûre : on est parfois allé jusqu'à supposer l'existence d'un écrit véritable au sujet de *Sens.* qui aurait été transmis ensuite sous une forme abrégée, ce qui n'est nullement indispensable. La meilleure hypothèse à ce jour est qu'il s'agisse du même al-Ṭabarī que celui dont les gloses au *Traité des différences* d'Alexandre d'Aphrodise sont rapportées par le même Abū Bishr Mattā dans le manuscrit de Damas, *Zāhiriyya* 'Amm 4871, et dont le *Fihrist* nous signale à nouveau l'existence de gloses aux *Mete.*⁹⁷. On retiendra de tout cela le fait que la philosophie arabe connaît une version des *PN* très éloignée du texte d'Aristote, qui s'arrête à *Long.* et ne comprend pas *Mot. An.* Il est donc très difficile d'en tirer des renseignements au sujet de l'état du texte à la fin de l'Antiquité. L'hypothèse pessimiste, à cet égard, consisterait à supposer que le traducteur arabe originel (quel qu'il puisse être) a tellement remanié son Aristote, en le croisant avec quantité d'autres textes grecs, qu'il en devient impossible de s'en faire une idée un peu précise à partir de sa production arabe. Il est probable que la dilution du contenu aristotélicien soit intervenue au moment du passage vers l'arabe ou postérieurement plutôt qu'en milieu grec⁹⁸. Cela ne nous avance guère quant à la question de la nature de l'édition d'Aristote à la source de tout ce processus : le responsable de ce texte avait-il devant lui une compilation ou une véritable édition d'Aristote, et, si c'est la seconde, s'organisait-elle comme son adaptation ? Ce sont des questions importantes, auxquelles je ne connais pas le moyen de répondre avec certitude.

La transmission des *PN* dans le domaine islamique ne se limite cependant pas au texte influent connu par le manuscrit de Rampur. Contrairement à al-Kindī, Averroès se montre tout à fait conscient du fait que la collection aristotélicienne enveloppe davantage

96. « On n'en connaît pas de traduction à laquelle on puisse faire crédit et qui soit digne d'être mentionnée », selon la traduction que l'on trouve chez HASNAWI (1996), p. 40. Voir aussi PETERS (1968), p. 45.

97. Le texte est cependant corrompu dans ce dernier cas. Voir à ce sujet la mise au point de HASNAWI (1996).

98. « Despite this overall « Greek » character, the adaptation is very likely to have been produced in Arabic rather than in Greek prior to the translation », HANSBERGER (2019), p. 48 n. 2.

de traités que la traduction arabe dont il dispose. Sa paraphrase du prologue montre qu'il a très bien compris sa fonction d'annonce, et l'on peut donc légitimement supposer qu'il en a déduit les ouvrages qui lui manquent, mais il est également possible qu'il ait eu vent de l'existence d'autres traités par un témoignage de seconde main, par exemple une liste arabe des livres d'Aristote. Surtout, al-Fārābī, s'il ne fait aucune mention des *PN* dans son *Enumération des sciences* (*Iḥṣā' al-Ulūm*), fait en revanche montre d'une connaissance suffisante de chacun des traités de la collection grecque (qui dépasse la traduction arabe connue) pour les résumer individuellement dans sa *Philosophie d'Aristote* (*Falsafat Aristūṭālīs*)⁹⁹, à la suite de *An.*, en citant pour certains d'entre eux leur titre arabe alors que, pour autant que nous le sachions, ils n'ont pas été traduits. L'ordre dans lequel il les mentionne est cependant extrêmement déconcertant. Après une présentation au départ assez fidèle de *An.* qui va jusqu'à l'introduction de la partie nutritive, al-Fārābī explique que Aristote, faute d'être capable d'accéder à un principe supérieur, a changé d'objet d'étude, et poursuit en énumérant et décrivant sommairement les traités *De sanitate et morbo* (dont il donne le titre), *Juv.* (avec son titre), *Long.*, *VM*, *Sens.*, *Inc. An.* (avec son titre), *Resp.*, les trois traités du sommeil et *Mem.* L'inclusion d'un traité consacré à la maladie et à la santé est intrigante : Aristote annonce en effet un tel écrit lors du prologue de *Sens.* (436^a17), au début de *Long.* (464^b33-34), et encore à la fin de *PN2* (480^b22-30), auquel il semble parfois renvoyer (*Part. An.* II.7, 653^a8-10), mais nous n'avons rien conservé de tel, pas plus que les catalogues antiques, si bien que rien ne suggère qu'il l'ait jamais écrit¹⁰⁰, *a fortiori* qu'il ait pu être traduit vers l'arabe. Le catalogue de Ptolémée renferme la mention d'un ouvrage intitulé *Questions par types tirées de la médecine*, en cinq traités (*item* 80), ainsi que d'un ouvrage rassemblant des notions médicales (102). On trouve aussi la mention d'Ἰατρικὰ en deux livres chez Diogène Laërce (110) et d'un Περὶ ἰατρικῆς, également en deux livres et donc potentiellement identique au précédent, chez Hésychius (98), dont l'appendice cite également un ouvrage avec ce même titre en six livres (167). MORAUX (1951) considère, p. 110, que des ouvrages ainsi intitulés ne pouvaient que prétendre à être de véritables traités de médecine, ce qui ne correspond pas exactement à la perspective nuancée que Aristote élabore quant aux rapports entre médecine et philosophie¹⁰¹, et s'empresse donc de les condamner comme

99. Je cite cet ouvrage d'après la traduction de MAHDI (1962), pp. 118–121.

100. Alexandre d'Aphrodise met discrètement cela en doute et affirme que cet hypothétique traité n'est en tout cas pas préservé (*In Sens.*, 6.19–20). PLESSNER (1964) a pu espérer que l'on ait, *a contrario*, conservé une trace arabe d'un traité qui aurait été perdu en grec, mais son espérance se fonde en grande partie sur une remarque partiellement erronée de LACOMBE (1931), qui observe que certains manuscrits de la *vetus* donnent à la fin de *PN2* le début d'un nouveau traité *De sanitate et morbo*, sans qu'il ne reconnaisse le texte grec de la fin de *VM* : ce n'est pas que la *vetus* parte d'un texte grec plus complet que le nôtre, c'est simplement que certains copistes ont interprété sa fin comme le début d'un traité perdu. Il est étonnant que cette possibilité de traiter la fin de *VM* comme le début du traité sur la santé et la maladie promis ait eu à être redécouverte par le biais de l'étude de la transmission latine, alors que J. G. SCHNEIDER (1811), p. CXX, ou TITZE (1826), p. 65, par exemple, s'en montrent parfaitement conscients.

101. Voir à ce sujet D. LEFEBVRE (2019).

inauthentiques, ce qui a aussi été l'attitude générale des interprètes modernes avant et après lui. Il propose de les identifier avec l'ouvrage de Ménon, disciple d'Aristote connu par Plutarque et Galien¹⁰², exposant les *placita* des médecins, que la tradition a ensuite faussement attribué au Stagirite. On pourrait donc se demander si ce n'est pas à cet ouvrage que renvoie al-Fārābī, mais la manière très expéditive dont il le décrit ne permet pas de trancher la question avec certitude – il est possible que sa source ait inventé l'existence d'un tel traité de toutes pièces à partir des annonces d'Aristote. La mention de *Inc. An.*, là où l'on s'attendrait naturellement à voir figurer *Mot. An.*, est tout aussi surprenante, tout comme l'écartèlement de *PN2*, dont l'unité est tellement éclatée que *Resp.* se retrouve complètement dissocié de *Juv.* et *Vit. Mort.*, alors que le texte d'Aristote se lit de manière continue. Tout porte donc à croire que al-Fārābī n'a pas accès directement à tous ces textes mais est en train d'exploiter une source de seconde main, et que sa source est déjà éloignée de plusieurs degrés des listes conservées des ouvrages d'Aristote, au point d'avoir en grande partie perdu leur ordonnancement originel. Cette hypothèse reçoit une certaine confirmation du fait que, par ailleurs, dans son traité *De l'état parfait* (*Mabādi' ārā' ahl al-madīna al-fāḍīla*), al-Fārābī semble emprunter certaines idées à la version arabe de *Div. Somn.* attestée dans le manuscrit de Rampur¹⁰³. On ne s'aventurera donc pas à supposer qu'il a accès à une autre version arabe des *PN*.

Peut-on se faire une idée de cette source utilisée par al-Fārābī à la place de la traduction-adaptation officielle? Je pense que c'est le cas. (a) La première étape est de s'interroger sur l'apparition de *Inc. An.* au beau milieu des composantes textuelles des *PN*. Il n'y a à cela qu'une seule explication possible, dès lors que l'on mesure à quel point la description par al-Fārābī du contenu de ce traité est exacte. Sachant que cet ouvrage n'a, pour autant qu'on le sache, jamais été traduit en arabe, il ne peut pas avoir rédigé cette notice lui-même, mais doit l'avoir trouvée déjà constituée dans une source grecque, qu'il lit traduite en arabe. Le processus est donc le suivant : (1) rédaction en grec d'une présentation, avec cet ordre singulier, des traités des *PN*, *Mot. An.* inclus ; (2) erreur lors de la transmission ou de la paraphrase de cette présentation, par laquelle *Inc. An.* se substitue à *Mot. An.*¹⁰⁴ ; (3) ajout à la suite de cette confusion d'une notice grecque décrivant fidèlement le contenu de *Inc. An.* ; (4) traduction ou adaptation de la

102. C'est Galien qui nous enseigne que cette collection est à tort attribuée à Aristote, parce qu'elle est en réalité le fait de Ménon (*In Hipp. nat. hom. comment.* I.2 = *CMG* 9.1, 15.23–30). Ce texte perdu semble être à la source de la partie médicale d'un papyrus célèbre, l'*Anonymus Londoniensis*, (*P. Lit. Lond.* 165 = *Brit. Libr.* 137), et l'on se demande aujourd'hui si l'attribution à Aristote ne serait pas justifiée, quoi qu'en dise Galien (voir, entre autres, MANETTI (1990), pp. 220–222, et MANSFELD (1984), p. 66 n. 15).

103. HANSBERGER (2008), pp. 73–74. Je suis en revanche en désaccord avec son affirmation selon laquelle la présentation des *PN* dans la *Philosophie d'Aristote* ne pourrait que remonter à la même traduction que le manuscrit de Rampur.

104. Une telle erreur est rendue plausible ne serait-ce que par la proximité conceptuelle de leurs titres, elle est encore plus facile si l'on suppose que la source, comme Alexandre ou Philopon quand ils commentent le prologue des *Mete.*, a soudé leur deux titres en une unique dénomination.

présentation des *PN* ainsi altérée vers l'arabe ; (5) consultation et réemploi de cette source par al-Fārābī. Autrement dit, si l'on accorde que la mention de *Inc. An.* ne peut être issue que d'une confusion avec *Mot. An.*, à qui la place au milieu des *PN* revient de droit, alors il est nécessaire de supposer que celle-ci remonte à une source grecque, parce qu'elle ne peut pas être le fait d'un auteur de langue exclusivement arabe, *a fortiori* de Fārābī.

(b) Si l'on observe attentivement l'ordre selon lequel ce dernier cite les traités des *PN*, on constatera que, au-delà de son caractère inhabituel, celui-ci peut sembler répondre en réalité à une logique d'organisation extrêmement rigoureuse. L'ensemble de départ paraît issu d'une étude serrée du prologue de *Sens.*, associée à une connaissance suffisamment profonde du *corpus* pour être capable de repérer les traités conservés et ceux annoncés : on aboutit ainsi à un ensemble composé de tous les traités composants les *PN*, y compris *Mot. An.*, ainsi que du traité consacré à la santé et à la maladie, que l'on suppose avoir été écrit avant d'avoir été perdu¹⁰⁵. Comme Alexandre d'Aphrodise et Philopon lorsqu'ils commentent le prologue des *Mete.*, en particulier la formule καθόλου τε καὶ χωρὶς en 339^a7–8, al-Fārābī effectue au sein de cette ensemble une bipartition soigneuse, selon que le traité en question ait un objet commun à tous les vivants ou un objet propres à certains seulement. Au sein de chaque ensemble ainsi distingué, il procède en allant du plus général et du plus fondamental au plus particulier et au postérieur. La première catégorie regroupe donc le *De sanitate et morbo* (puisque la santé et la maladie concernent absolument tous les êtres vivants), les traités de *PN2*, à l'exception de la respiration (puisque, comme Aristote n'a de cesse de le rappeler, tous les animaux ne respirent pas), et également, si l'on joue, de manière finement aristotélicienne, sur l'ambiguïté entre les vivants et les animaux, *Sens.*, puisque l'animal se définit par la sensation, et *Inc. An.* (précédemment *Mot. An.*), puisque presque tous les animaux se meuvent. La seconde catégorie regroupe la respiration, donc, ainsi que les traités du sommeil et *Mem.*, puisque tous les animaux ne sont pas pourvus de mémoire et que la réminiscence n'appartient qu'à l'être humain. On peut s'interroger sur les raisons qui conduisent placer ici *Somn. Vig.*, puisque Aristote y insiste sur le fait que tous les animaux dorment (et non certains seulement), même si cela n'est pas toujours facile à observer. L'origine de cette inclusion est peut-être à chercher du côté d'un léger glissement, par lequel les développements un peu sinueux d'Aristote au sujet de la généralité du sommeil chez les animaux auraient conduit un interprète ou un compilateur à mettre en doute cette thèse¹⁰⁶. Une autre raison à cette

105. La description du contenu de ce traité chez al-Fārābī étant très vague, on peut supposer que la notice le concernant a été rédigée à n'importe quelle étape du processus de transmission parmi les cinq distinguées précédemment. Il est cependant probable que cela ait été fait à l'étape (3), c'est-à-dire au même moment que l'insertion de la notice relative à *Inc. An.*, par quelqu'un rajoutant des descriptions du contenu à la suite du titre des ouvrages qui ignorait le fait que, comme le soupçonne Alexandre d'Aphrodise, le traité de la santé et de la maladie n'avait selon toute évidence jamais existé.

106. Alexandre d'Aphrodise prête parfois le flanc à une tentation de cette espèce : le sommeil et la veille sont communs à tous les animaux, « à moins qu'il n'y ait, sait-on jamais, un certain genre de poissons insomniaque » (εἰ μὴ που γένος ἰχθύων ἔστι τι ἄγρυπνον ; *In Sens.*, 6.21).

inclusion est sans doute l'unité matérielle et textuelle des traités du sommeil : comme *Div. Somn.* traite d'un phénomène apparemment exclusivement humain, la prémonition onirique, cette caractérisation peut rejaillir sur les autres parties de l'ouvrage, d'autant plus que *Insomn.* se place aussi du point de vue humain, bien que Aristote ne nie pas que d'autres animaux puissent rêver. Quoi qu'il en soit, je considère donc que la source des notices que l'on lit chez al-Fārābī et de l'ordre de leur exposé (*a*) est grecque et (*b*) se rattache à une tradition de commentaire du prologue des *Mete.* remontant à Alexandre d'Aphrodise (si ce n'est plus haut encore), qui consiste à distinguer, parmi les ouvrages d'étude du vivant d'Aristote, ceux traitant de tous les vivants ou animaux de ceux qui ont des objets propres à certaines espèces, en particulier à l'être humain. Cette conclusion est corroborée par le fait que les *Mete.* ont été traduites en arabe, celles d'Aristote comme celles de Théophraste, ainsi que les commentaires d'Alexandre et d'Olympiodore, que l'on sait avoir été amplement utilisés¹⁰⁷. Ce serait peut-être la plus ancienne attestation de la séquence *PN1–Mot. An.–PN2*, que l'on ne connaît autrement que par des manuscrits byzantins, au premier chef ceux de la famille de *C*^c.

1.1.5 La composition des *PN* en milieux byzantin et latin : aperçu préliminaire

La réception byzantine des *PN* a laissé, pour l'essentiel, deux traces : les manuscrits que nous avons conservés, et le commentaire de Michel d'Ephèse aux *PN*, entrepris, de même que ceux d'Eustrate, au sein du cercle érudit de la princesse disgraciée Anne Comnène¹⁰⁸ vers la fin de la première moitié du XII^e afin de combler les lacunes des commentaires existants, et qui, pour cette raison, laisse de côté *Sens.*, déjà traité par Alexandre d'Aphrodise. La question de l'articulation des manuscrits byzantins aux éditions antiques est tout aussi cruciale que difficile. Si l'on restreint le champ d'observation aux manuscrits indépendants, on constate qu'ils transmettent presque unanimement la séquence *PN1–Mot. An.* Parmi les dix-sept manuscrits indépendants qui transmettent *Mot. An.*, quatorze (*B^e*, *b*, *E*, *S*, *O^d*, *N*, *X*, *L*, *H^a*, *M^o*, *B^p*, *P*), qui représentent ensemble toutes les branches de la transmission, le transmettent à la suite de *PN1* ou de la fin de *PN1*. Pour le reste, *C^a* place *Mot. An.* entre *Sens.* et *PN2*, *E^r* transmet le traité à la suite de *PN2* et seul *V^s* contient *Mot. An.* sans contenir le moindre traité des *PN*, mais il s'agit d'un recueil de textes très divers, parmi lesquels *Mot. An.* est le seul traité aristotélicien¹⁰⁹. Concernant les manuscrits indépendants des *PN*, outre ceux cités précédemment, cinq (*C^c*, *M*, *i*, *v* et *O^a*), dont les trois premiers représentent une même sous-branche et les deux derniers deux éditions tardives, transmettent l'intégralité des *PN* sans *Mot. An.* ; un seul (*U*) transmet *PN1* sans *Mot. An.* ni *PN2* (car il se clôt avec *PN1*) ; à nouveau un seul (*Z*), mais non

107. Voir DAIBER (2021) pour un exposé des données textuelles conservées.

108. Voir BROWNING (1962).

109. Même constat chez PRIMAVESI (2020), pp. 97–98.

des moindres, transmet *PN2* sans *Mot. An.* ni *PN1*, à la suite de *Part. An.*, *Gener. An.* et *Inc. An.*, suivant en cela la séquence que l'on retrouve dans le catalogue de Ptolémée. Parmi les manuscrits qui transmettent *PN1*, *Mot. An.* et *PN2*, la séquence la plus fidèle au prologue de *Sens.*, *PN1–Mot. An.–PN2*, se retrouve dans cinq manuscrits indépendants (*X*, *L*, *H^a*, *M^o* et *P*), qui représentent deux familles d'éditions érudites ayant partie liée ; deux manuscrits indépendants (*B^e* et *S*) contiennent la séquence *PN1–Mot. An.–Gener. An.–PN2* suggérée par le renvoi à *Gener. An.* de la fin de *Mot. An.* ; un seul manuscrit (*N*) sépare radicalement *PN1–Mot. An.* de *PN2* par des traités de philosophie naturelle et de zoologie. Je retiens de tout cela qu'il est incontestable que la séquence *PN1–Mot. An.*, que l'on retrouve déjà dans le catalogue de Ptolémée et qui est fortement suggérée par la fin de *Mot. An.*, est également celle de l'archétype de la transmission, tandis que le lien entre *PN1* et *PN2* y est beaucoup plus lâche.

Il n'y a donc presque aucun élément dans les catalogues antiques, pas plus que dans la tradition manuscrite, qui vienne soutenir la conception moderne d'une collection rassemblant *PN1* et *PN2* sans *Mot. An.* La persistance d'un titre aussi vague que celui de *Parva naturalia* donne d'ailleurs assez bien à voir une certaine gêne quant aux modalités de cette collection, en ce qu'aucun éditeur ne s'est aventuré à lui donner un titre plus précis, et encore moins un titre grec – ce qui est heureux. Les origines du titre latin par lesquelles on la désigne ne sont d'ailleurs pas entièrement claires. On cite presque toujours à ce sujet l'observation de FREUDENTHAL (1869b) selon laquelle le titre apparaîtrait pour la première fois parmi les étudiants de Gilles de Rome, vers la fin du XIII^e siècle, pour faire de ce dernier son inventeur, mais il faut noter que Pierre d'Auvergne parle déjà de *parvi libri naturales* dans les années 1280¹¹⁰. L'idée de dissocier *PN1* de *Mot. An.* pour lui adjoindre *PN2* précède de toute manière de plusieurs siècles l'invention du titre que la postérité retiendra pour cette collection. Comme déjà noté, on la retrouve dans la composition de certains manuscrits byzantins, en particulier la famille de *C^c*, qui est celle utilisée au XII^e siècle par la majorité des premiers traducteurs latins des traités¹¹¹, de sorte que sa réception byzantine et latine pourraient bien être intimement liées. On pourrait croire que Michel d'Éphèse rédige également un commentaire aux *PN* au sens moderne, excluant seulement *Sens.* du fait de l'existence du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, mais, si les manuscrits nous transmettent bien un commentaire continu à *PN1–PN2* se

110. Au sein de ses *Quaestiones super De sensu et sensato*. Voir WHITE (1990), pp. 450–451, cité par DE LEEMANS (2012), p. 145 n. 1. On lit ainsi au début du texte de Pierre d'Auvergne (que l'on emploie ensuite souvent comme complément aux commentaires de Thomas d'Aquin, parce qu'il a terminé ceux à *Cael.* et *Pol.* que ce dernier avait laissés inachevés – cf. FLÜELER (2020)) : « *Deinde applicat ipsa ad viventia, et hoc primo determinans illud quod est commune omnibus viventibus, sicut de anima et potentiis eius; deinde comparando partes animae ad organa, <deinde> determinando qualia viventia qualia debent habere organa. Prima consideratio datur <in> libro De anima, secunda in Parvis libris naturalibus, tertia in libro De animalibus, . . .* » (WHITE (1986), partie III, pp. 4–5).

111. C'est un exemplaire de cette famille qu'emploie le traducteur anonyme de *Sens.* et Jacques de Venise dans ses traductions de *Mem.* et de *PN2*, ainsi que David de Dinant (cf. *infra*), les deux derniers ayant séjourné à Constantinople.

subdivisant en cinq commentaires plus petits, ce n'est pas l'ordre que suit Michel lui-même, qui place pour sa part *Mot. An.* et *Gener. An.* entre *PN1* et *PN2* (149.9-12), tout comme les manuscrits *B^e* et *S*. La tradition arabe semble, bien qu'elle ne connaisse de *PN2* que *Juv.* et à l'exception du témoignage surprenant d'al-Fārābī, partager la conception moderne des *PN*. Là encore, il est fort possible, au vu de la popularité dans l'Occident latin de l'*Epitome* d'Averroès après sa traduction par Michel Scot, qu'elle ne soit pas tout à fait étrangère à la constitution latine de cette collection.

En ce qui concerne le Moyen-Âge latin¹¹², la première chose à noter est que, si les *PN* sont traduites en latin au cours du XII^e, c'est, semble-t-il, en ordre dispersé et sans plan d'ensemble. Les premières versions latines de *Sens.* et des traités du sommeil ont été réalisées par deux traducteurs différents, qui n'ont toujours pas été identifiés à ce jour, tandis que Jacques de Venise a pris en charge *Mem.* et *PN2*, peut-être avec le dessein de compléter la collection qu'il trouve dans son manuscrit apparenté à la famille *C^c*. La chose surprenante est que l'on rencontre extrêmement fréquemment dans les manuscrits latins de la *vetus* la séquence *An.–Mem.*, en sautant par-dessus *Sens.* : il ne semble donc pas que l'on ait eu un sentiment très fort de l'unité des *PN* au moment de la première réception latine de ces textes. Si l'on se fie à l'âge des plus anciens manuscrits conservés, il semble même que la traduction de *Sens.* soit postérieure à celle de *Mem.* d'au moins un quart de siècle. La traduction des traités du sommeil est difficile à placer par rapport aux deux précédentes, tout au plus sait-on qu'elle doit avoir été effectuée avant 1210 (car le *De motu cordis* d'Alfred de Shareshill la cite), ce qui laisse penser que celle de *Sens.* pourrait avoir été la dernière à être apparue. La traduction de *Mem.* semble avoir été la première à s'être massivement diffusée dans le milieu universitaire, en particulier à Paris (elle figure même officiellement au programme de la faculté des arts en 1255) et Oxford (on en conserve un commentaire d'Adam de Bockenfield rédigé dans les années 1240), celles des traités du sommeil et de *Sens.* se sont répandues dans un second temps¹¹³. En revanche, la traduction de *PN2*, pourtant réalisée, comme celle de *Mem.*, par Jacques de Venise, n'est préservée que dans un petit nombre de manuscrits, alors que les précédentes en comptent plus d'une centaine. Ce désintérêt à l'égard de *PN2* s'explique en partie par le fait qu'Averroès n'a accès qu'à *Long.* : de son propre aveu, aucune traduction des autres traités ne lui est parvenue, et l'on lit exactement la même chose au cours au milieu du XIII^e sous la plume d'Adam de Bockenfield (... *libro de iuventute et senectute, de inspiratione et expspiratione, qui nondum pervenit ad nos*). Le fait que le titre de *Long.* au sein du *corpus vetustius* latin soit *De morte* n'a certainement pas facilité la diffusion

112. Je reprends en partie les résultats de LEEEMANS (2010). Voir aussi DONATI (2009), pp. 512–517, et BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021), pp. 19–21, ainsi que le catalogue, qui prétend à l'exhaustivité, des commentaires aux différents traités de *PN1* rédigés entre 1260 et 1320 établi par EBBESEN, THOMSEN THÖRNQVIST et DECAIX (2015).

113. On conserve un commentaire sous forme des *quaestiones* aux trois traités du sommeil (bien qu'il soit intitulé *Quaestiones super librum De somno et vigilia*) et à *Sens.* de la part de Geoffrey d'Aspall, rédigés au cours des années 1260. Le premier a été édité par EBBESEN (2014).

de cette traduction¹¹⁴.

La figure majeure de la réception du « nouvel Aristote » du *corpus vetustius* est cependant celle d'Albert le Grand. Celui-ci, à partir d'environ 1255, rédige une série de paraphrases qui reprend la séquence *PN1–Mot. An.–PN2* (dont il est tellement convaincu qu'il en conçoit le projet alors même qu'il croit *Mot. An.* perdu), qu'il fait précéder d'un *De nutrimento et nutribili* de son propre fait. La transmission de la traduction de Guillaume de Moerbeke semble refléter, à travers ses différents *exemplaria* parisiens, une certaine hésitation. La liste du libraire André de Sens, qui date de 1304, mentionne un *exemplar* contenant *An.* et *PN1*, un autre contenant *Mot. An.* joint à *Inc. An.* au sein des traités zoologiques, et un autre contenant encore *Mot. An.*, joint cette fois à *PN2*, tandis que l'on peut reconstruire d'autres *exemplaria* contenant *PN1* et *PN2* seulement, divisés en neuf pièces consécutives. L'exclusion de *Mot. An.* commence à se mettre en place avec Thomas d'Aquin, qui, dans l'introduction de son *Sentencia libri De sensu et sensato*, établit une séquence *PN2–De sanitate et egritudine + De nutrimento et nutribili* (« *qui duo libri apud nos nondum habentur* »)–*Mot. An.–Inc. An.–An.–PN1*. L'association de *Mot. An.* à *Inc. An.*, thématiquement évidente, car il s'agit dans les deux cas d'étudier comment les animaux se meuvent, mais doctrinalement assez erronée, car *Inc. An.* se présente plutôt dans la continuité de *Part. An.*, se retrouve également, entre le XIII^e et le XIV^e, chez Pierre d'Auvergne et chez Jean de Jandun, qui cherchent à les rattacher ensemble à *PN1* et *PN2*. Il n'est donc même pas certain que le titre des *Parva naturalia* renvoyait originellement à la série *PN1–PN2*, puisqu'il est apparu à une période de forte hésitation quant à leur rapport à *Mot. An.* et à *Inc. An.* À l'exception de l'énigmatique tradition arabe, personne, avant le XII^e siècle à Byzance et avant la fin du XIII^e à Paris, ne dissocie *Mot. An.* de *PN1*, tandis que l'on voit souvent en *PN1* et *PN2* deux ensembles nettement séparés.

Le fait le plus marquant de nos manuscrits grecs est tout de même l'accord remarquable de nos deux témoins les plus anciens, *Z* et *E*, qui remontent tous les deux à la renaissance macédonienne, avec l'ordonnement de la liste de Ptolémée, au sens où *PN1* est placé entre *An.* et *Mot. An.*, tandis que *PN2* est considéré comme faisant partie des traités biologiques. C'est le signe d'une continuité très forte d'une certaine entreprise de mise en ordre des écrits d'Aristote, qui est d'autant plus marquante qu'elle va à l'encontre des prescriptions explicites d'Aristote au début de *Sens.*, qui cherche incontestablement à souder ensemble *PN1* et *PN2*. C'est toujours ce même ordre que l'on retrouve aux deux extrémités de la tradition des commentateurs, chez Alexandre d'Aphrodise (qui semble signaler lorsqu'il explique le prologue de *Sens.* qu'il tient *PN2* pour partie intégrante des textes physiques¹¹⁵, alors qu'il place *PN1* à la suite de *An.*¹¹⁶) et chez Michel d'Éphèse.

114. Voir à ce sujet BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021), pp. 43–44 et 62–63.

115. *In Sens.*, 6.16–17 : περι μὲν οὖν τῶν τεττάρων συζυγιῶν ὧν προείρηκε φέρεται ἐν τῇ πραγματείᾳ τῆ φυσικῆ αὐτοῦ βιβλία δι' ὧν περι αὐτῶν ἐπραγματεύσατο.

116. *In Sens.* 5.24–25 : περι ὧν τῶν μὲν πλείστων ἐν τοῖς Περι ψυχῆς προείρηται, περι δε ἐνίων ὕστερον

Le texte d’Alexandre d’Aphrodise se laisse rattacher à notre branche α pour *Sens.*, et son exemplaire semble avoir conservé des variantes des deux familles principales de cette branche, celle de E et γ , laquelle est à la source de l’essentiel de la transmission byzantine, et à laquelle appartient l’exemplaire de Michel d’Ephèse. Il est donc fort possible que tout cela remonte à la même source que le catalogue de Ptolémée, qu’il s’agisse de l’édition d’Andronicos ou que celle-ci ait repris un matériau alexandrin¹¹⁷.

Quelques indices épars laissent cependant envisager que cette belle unanimité puisse n’être qu’apparente. La complexité de la transmission ancienne a pu être en partie écrasée par ce pôle dominant. La réception arabe des *PN* ne s’y conforme pas du tout, et paraît bien plus fidèle au prologue de *Sens.* : c’est le cas, tant de la traduction-adaptation attestée par le manuscrit de Rampur et issue vraisemblablement du cercle de al-Kindī (IX^e) que de la source employée al-Fārābī (X^e), qui pousse la révérence devant ce texte jusqu’à inventer un traité consacré à la santé et à la maladie. En ce qui concerne les manuscrits grecs, si j’ai raison de penser qu’il existe une famille β indépendante de tout le reste, y compris d’Alexandre, pour *PN1* et si PRIMAVESI (2020) a raison de le penser quant à *Mot. An.*, alors on ne peut pas ignorer complètement le fait que son témoin principal, B^e , ne transmet pas exactement la même séquence, même si certains feuillets en ont été perdus puis remplacés¹¹⁸. Sa composition reflète-t-elle encore celle de son modèle ancien ? Je ne serai guère optimiste à ce sujet. Le manuscrit contient en effet *PN1–Mot. An.* après *Part. An.* suivi de *Inc. An.*, puis *Gener. An.* et *PN2*. La chose vraiment étonnante est le fait que *An.* n’ait pas été placé entre *Inc. An.*, qui se clôt par son annonce, et *Sens.*, qui s’ouvre par son rappel. Et avec *An.* ainsi réintroduit, la séquence est très exactement identique à celle que l’on trouve dans l’un des plus vieux témoins de γ , le manuscrit paléologue et archaïsant S ¹¹⁹. C’est très probablement l’ordre de l’ancêtre de sa famille¹²⁰, même si

ἐρεῖ.

117. Le constat selon lequel l’archétype de la transmission doit contenir la séquence *PN1–Mot. An.* a été remis sur la devant de la scène par M. RASHED (2004) (« il est au contraire hors de doute que toute la tradition conservée remonte à un exemplaire où *DMA* suivait immédiatement *Div. Somn.* », p. 192), alors qu’il semblait avoir été complètement oublié depuis le XIX^e. Il est repris et approfondi par PRIMAVESI (2020), en ce qui concerne *Mot. An.* (voir aussi PRIMAVESI (2022), p. 532 : « *demnach ist die uns interessierende Abhandlung De sensu (Sens.) hinsichtlich ihrer Text- und Überlieferungsgeschichte zweckmäßigerweise weder isoliert, noch im Rahmen von Bekkers Parva naturalia-Zusammenstellung als ganzer zu betrachten; vielmehr hat sie als erste Abhandlung der Großschrift zur Psychophysik (PN1 + Mot. An.) zu gelten* »).

118. Voir le tableau récapitulatif de ISÉPY et PRAPA (2018), p. 19.

119. Manuscrit qui présente la particularité de ne pas transmettre la fin de *VM*, et ce n’est pas parce que nous en aurions perdu des feuillets. On pourrait se demander si cela n’est pas lié au fait que la *vetus* traite parfois la fin de *VM* comme le début du traité promis consacré à la santé et à la maladie, d’autant plus que, coïncidence heureuse, on trouve au dos du feuillet en question de S (f. 167^v) quelque chose qui ressemble fort à des indications lexicales de traduction. Il faut pourtant relever que S et la *vetus* n’interrompent pas du tout *VM* au même endroit, ce qui compromet ce rapprochement.

120. Les principaux autres témoins en sont (a) O^d et W , dont les compositions respectives n’ont que peu d’intérêt dans cette perspective, parce qu’elles ne reflètent aucun projet éditorial d’ampleur (l’un comprend *An.*, *PN1*, *Mot. An.* et Plotin, l’autre *Phys.*, *EN*, *Sens.* et *An.*), (b) la sous-famille tardive comprenant V^q , P^h et P^i , qui est très proche de S pour un temps, avant de migrer du côté de M , et dont les représentants ne permettent pas vraiment de se faire une idée de la composition de leur ancêtre,

celle-ci est parfois contaminée par β , et c'est aussi la séquence qu'adopte pour sa part Michel d'Ephèse : il y a donc des chances pour que cet ordre ne remonte pas bien au-delà du XII^e. GOLITSIS (2020b) a montré, par ailleurs, que *S* est destiné à aller de pair avec un autre manuscrit, *Laurent. plut.* 85.1, qui contient les commentaires antiques et byzantins aux traités qu'il renferme, dans le même ordre et en format double. Des reliures postérieures ont vraisemblablement conduit à des réorganisations internes, dans *S* comme dans son acolyte, mais la séquence *Part. An.–Inc. An.–An.–PN1* remonte à un seul et même bloc dans les deux manuscrits. Comme le manuscrit où se trouve *B^e* présente une composition qui est déjà rendue suspecte par l'absence de *An.*, il y a de bonnes raisons de douter ainsi que son ordre soit autre chose qu'un ordre érudit byzantin, celui précisément que recommande Michel d'Ephèse, cherchant à concilier de la moins mauvaise manière le prologue de *Sens.* avec l'annonce de *Gener. An.* à la fin de *Mot. An.*, bien je ne puisse évidemment pas totalement exclure qu'il puisse être beaucoup plus ancien. Il y a enfin une donnée assez étrange, à savoir le fait que, dans la famille de *C^c*, dont le plus ancien témoin conservé date d'environ 1300, mais que son emploi par les premiers traducteurs latins conduit à faire remonter au siècle précédent, la fin de *Sens.* ait fusionné avec le début de *Mem.*, comme s'il s'était agi d'une réclame à la fin d'un rouleau de papyrus. Ce n'est pas totalement anecdotique, parce que cette famille est de loin la plus ancienne à proposer les *PN* modernes (*PN1–PN2* sans *Mot. An.*) : on peut donc soupçonner qu'elle remonte à une vieille édition sur papyrus qui, comme peut-être la tradition arabe, avait fait le choix de suivre les indications du prologue de *Sens.*, sans percevoir ce en quoi il pouvait paraître inclure *Mot. An.*

1.1.6 Les éditions modernes des *PN*, de 1831 à 2008

L'histoire moderne de la critique textuelle d'Aristote¹²¹ débute avec la commande en 1817 par l'Académie royale des Sciences de Prusse, à la demande de Friedrich Schleiermacher¹²², qui n'était pourtant pas un grand admirateur du Stagirite, d'une édition scientifique complète de son œuvre, confiée à Immanuel Bekker¹²³, assisté de Christian Brandis. L'édition de Bekker est d'une importance extrême pour les éditions ultérieures des *PN*, non seulement en raison de son texte et des manuscrits qu'elle emploie, mais aussi du fait de la décision prise d'éditer les *PN* comme un ensemble unifié, même s'il ne comporte pas de titre commun, couvrant les pages 436 à 480 du premier volume, publié

prenant tous des partis très différents, et (*c*) surtout le manuscrit *U*, daté de la première moitié du XII^e, qui transmet sensiblement la même chose que les parties pertinentes de *S* et de *B^e*, à savoir *Part. An.*, *Inc. An.*, *An.* et *PN1*, dans cet ordre.

121. Concernant l'histoire moderne de l'édition et de l'interprétation des *PN*, on consultera avec profit les introductions de EIJK (1994) et de BYDÉN (2018), ainsi que l'étude de HECQUET-DEVIIENNE (2005) et la mise au point historique et méthodologique de PRIMAVESI (2022).

122. Relativement au contexte de cette décision et à la renaissance des études aristotéliennes à laquelle elle participe, voir notamment THOUARD (2009) et HARTUNG (2018).

123. Pour des éléments biographiques, voir SCHRÖDER (2009).

en 1831, dont *Mot. An.* est exclu. On lit ainsi, à la page 436 de l'édition de Bekker, avant que ne débute le texte de *Sens.* proprement dit, tous les titres grecs des différents traités des *PN* mis bout à bout, lesquels ne réapparaissent pas par la suite lorsqu'un nouveau traité débute. Cette décision est la principale raison pour laquelle aucune édition jusqu'à ce jour n'a repris la séquence *PN1–Mot. An.* qui est pourtant incontestablement celle de notre tradition manuscrite. En ce qui concerne son assise manuscrite, cette édition choisit d'employer pour *PN1* sept manuscrits¹²⁴ *Paris.* 1853 (*E*), *Vat.* 253 (*L*), *Vat. Urb.* 37 (*M*), *Vat.* 1339 (*P*), *Laurent.* 81.1 (*S*), *Vat.* 260 (*U*) et *Vat.* 261 (*Y*) et cinq manuscrits pour *PN2*, *L*, *M*, *P*, *S* et *Oxon.* CCC 108 (*Z*), bien que Bekker, grâce à son investigation des fonds des bibliothèques du Vatican, de Paris, de Florence et de Venise, ait connaissance d'autres manuscrits indépendants, par exemple *Vat.* 258 (*N*), *Vat.* 266 (*V*), *Ambros.* H 50 sup. (*X*), *Vat.* 1026 (*W*), *Laurent.* 87.4 (*C^a*), *Marc.* 214 (*H^a*), *Laurent.* 87.21 (*Z^a*), *Paris.* 2032 (*i*), *Laurent.* 87.20 (*v*) ou encore *Paris.* 1921 (*m*), et dépendants, par exemple *Paris.* 1859 (*b*), 1860 (*e*, qu'il nomme *l*), 1861 (*c*), *Marc. gr.* 212 (*G^a*), 200 (*Q*), 206 (*f*), ou encore *Urb.* 37 (*n*), qu'il cite également à de rares reprises dans son apparat¹²⁵. Il faut toutefois relever qu'il n'emploie plus du tout *P*, sans vraiment le signaler, pour *Mem.* et les trois traités du sommeil. Certains lecteurs en ont inféré que ce manuscrit ne contient que *Sens.* au sein de *PN1*, ce qui est parfaitement faux.

Même si Bekker ne souffle mot de la manière dont il organise ses manuscrits¹²⁶, une lecture attentive de son apparat révèle qu'il ne les place pas tous sur un même plan. Il revient à Freudenthal d'avoir, le premier, écrit qu'ils devaient être répartis en deux familles, d'un côté *E* et *M* et de l'autre *L*, *S* et *U*¹²⁷. Il place *P* à part au sein de la seconde. Sur la base de cette observation, Biehl¹²⁸ dans son édition parue en 1898, pu

124. Au sujet des collations de BEKKER (1831), voir notamment TORSTRIK (1857) et TORSTRIK (1858).

125. Ainsi en 453^a1, où il oppose la leçon de *E*, *Y* et *b*, τρίτη ἡμέρα, à celle de *M*, *i*, et *l* (*e* ici = *Paris.* 1860), τρίτης ἡμέρας, tandis qu'il suit pour sa part la vulgate, τρίτην ἡμέραν. C'est sans doute qu'il a du mal à décider laquelle de ces deux leçons est à l'origine de l'autre – et, si c'est bien le cas, cela confirme qu'il opère avec une sorte de *stemma* en tête. La chose remarquable est en effet que ces manuscrits qu'il fait soudainement apparaître dans son apparat appartiennent bien respectivement à la famille de *E* et à celle de *M*, et que leur situation les y rend effectivement éliminables. On pourra donc reprendre le jugement de HARLFINGER (1971a), n. 4 p. 10 : « *Man kann freilich, auf das gesamte Corpus des Stagiriten bezogen, Bekker nicht ein feines Gespür für die textkritisch wichtigsten aus der Masse der Handschriften absprechen* ».

126. Il n'a jamais tenu son engagement, exprimé dans la préface de quinze lignes au premier volume de son édition, de s'expliquer sur sa méthode et son choix de manuscrits « *commodiore loco* ». On peut obtenir quelques aperçus du processus ayant abouti à son édition monumentale en consultant l'exemplaire de la troisième édition parue à Bâle en 1550, retrouvé par TORSTRIK (1857) à Berlin (cote actuelle au sein de la Staatsbibliothek zu Berlin : *Libri impr. c. n. mss. fol.* 15), où Bekker a lui-même consigné toutes ses collations autour du texte.

127. FREUDENTHAL (1869a), pp. 87–88.

128. Je passe ainsi sous silence l'édition de BUSSEMAKER (1854), qui n'ajoute, à quelques conjectures près, qu'une traduction latine au texte de Bekker. Il s'agit toutefois, avec la traduction française que fait paraître BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847), de la seule publication à prendre le contre-pied de Bekker, en rétablissant la série *PN1–Mot. An.–PN2*. On notera également la parution de traductions allemandes des *PN* au milieu du siècle, l'une en deux volumes, KREUZ (1847b) et KREUZ (1847a) (*Juv.* et *Resp.–VM* étant placées avec *Phgn.* au sein du second), et l'autre en un seul, BENDER (1855), lesquelles suivent

commencer à réellement améliorer le texte de Bekker, en faisant usage de cette division en deux familles et en admettant la nécessité de faire usage de la tradition indirecte, représentée pour lui par les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.* (dont l'édition par Wendland ne paraît cependant qu'en 1902), de Michel d'Éphèse au reste, et par la paraphrase de Théodore Métochite, en ignorant donc les traductions latines¹²⁹. Biehl prend résolument parti pour la première famille, celle de *E*, dont il affirme la difficulté des leçons et donc la supériorité du point de vue de l'authenticité¹³⁰. Il rejette *P*, placé quelque part entre ces deux familles, comme ne méritant guère d'attention¹³¹ et, à l'instar de Bekker, ne cite ses leçons que pour *Sens.* et *PN2*, sans se douter qu'il contient en réalité les autres traités des *PN*. Son édition, la première édition moderne séparée, consacre définitivement le titre médiéval « *parva naturalia* » comme désignation de la collection de traités adoptée par Bekker. Un certain nombre de travaux et de publications ont également, autour de la fin du XIX^e siècle, cherché à résoudre les nombreuses difficultés que recèle tel ou tel passage, notamment FREUDENTHAL (1869b), SUSEMIHL (1885a), BYWATER (1888), FREUDENTHAL (1889), BEARE (1894), BEARE (1899), BITTERAUF (1900), qui fait pour la première fois remarquer que *P* transmet également *Mem.* et les trois traités du sommeil, contrairement à l'impression que pouvaient laisser les éditions de Bekker et de Biehl, et transmet parfois le bon texte en compagnie de *E* ou d'autres témoins¹³², BEARE (1900), WENDLAND (1902), lequel montre que Bekker et surtout Biehl ont parfois tort d'accorder, quant au texte de *Sens.*, leur préférence à *EMY* contre *LSUP* et Alexandre, et BYWATER (1903). Il ne faut pas non plus négliger l'importance de la série *Commentaria in Aristotelem Graeca*, au sein de laquelle sont édités par Wendland le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.* (volume III.1, paru en 1902¹³³), le commentaire de Michel d'Éphèse au reste des *PN* (volume XXII.1, paru en 1903), ainsi que le commentaire de Sophonias, transmis sous le nom de Themistius (volume V.6, paru

toutes deux l'édition de Berlin.

129. L'édition de Biehl est au fondement des traductions ultérieures parues entre 1898 et 1955, anglaises (HAMMOND (1902) et G. R. T. ROSS et BEARE (1908)), allemandes (ROLFES (1924) et GOHLKE (1953)) et française (TRICOT (1951)). Je n'ai pas pu examiner la traduction en grec moderne que fait paraître Androutsopolos à Athènes en 1938, mais il est probable que cela soit également son cas.

130. « *Inde si quis, ut quae in his libellis doceantur facile intelligat spectat, ad lectiones secundae familiae procilior erit; contra si quis, ut manum ipsius Aristotelis restituat sibi proponit, priorem familiam anteponendam esse existimabit.* » BIEHL (1898), pp. VII–VIII.

131. On notera néanmoins que Biehl concède adopter à quatre reprises des leçons propres à *P* contre les autres manuscrits (qu'il signale en introduction, p. X : ce sont dans trois cas sur quatre des leçons déjà adoptées par Bekker), parce qu'il les considère comme des conjectures de copiste (« *optimam praebet lectionem licet felici coniectura potius inventam quam fide melioris fontis traditam* »).

132. « *Tum igitur id quodque cognovi codicem P in pagina 449b3 non exire, sed parva naturalia omnia continere; quare a pagina 449b3 usque ad 464b18 primus excussi hunc codicem, qui quamquam non ita magni est, tamen nonnullis locis emendationes et correctiones editorum recentium aetate praecurrit.* » BITTERAUF (1900), p. 4.

133. Il convient néanmoins de signaler l'édition antérieure de THUROT (1875), lequel est le premier à reconnaître l'existence d'une traduction latine de ce commentaire, qui est en fait le plus ancien, dont il identifie correctement en Guillaume de Moerbeke l'auteur et qu'il fait imprimer avec son texte grec (voir DI MARTINO (2010), qui a été chargée d'établir par l'équipe de l'*Aristoteles latinus*).

également en 1903) : ces éditions représentent les seuls témoignages nouveaux relatifs au texte des *PN* entre, en gros, 1831 et 1930, aucun éditeur ne s'étant mis en quête de nouveaux manuscrits après l'entreprise titanesque de Bekker.

Après la césure du premier conflit mondial, la recherche reprend avant tout avec les travaux de Aurel Förster, qui publie une édition majeure de *Sens.* et *Mem.* en 1942. Cette édition fait suite à celle de *An.* qu'il publie quelques décennies auparavant, en 1912, et à ses recherches ultérieures relatives à la transmission et la critique des *PN*¹³⁴. Elle ne comprend que *Sens.* et *Mem.* parce qu'il considère que *Sens.* et *Mem.* forment ensemble une sorte d'appendice à *An.*, refusant donc l'unité des *PN* et considérant pour cette raison comme inauthentique, au moins en partie, le prologue de *Sens.*¹³⁵. Cette édition élargit pour la première fois la base manuscrite par rapport à celle de Bekker, en incluant des manuscrits déjà connus¹³⁶ mais non employés par Bekker, à savoir *V*, *X* et *W*. Il collationne et fait également figurer pour la première fois *P* dans l'apparat critique de *Mem.*, bien qu'il ne lui reconnaisse qu'une importance de second ordre au sein de la transmission. Son édition prend sérieusement en compte le témoignage d'Alexandre, ainsi que ceux de Michel et de Sophonias, et est la première à résulter d'une application rigoureuse de la méthode stématique. Förster élimine ainsi le manuscrit *Y*, en lequel il reconnaît, à juste titre, un descendant de *E*, et reprend la division en deux familles de Freudenthal en l'affinant. Il rattache par ailleurs *P* à la seconde et émet l'hypothèse que Alexandre est indépendant de nos manuscrits. Il faut également mentionner pendant cette période d'avant 1945 les travaux de René Mugnier, qui tente de repérer des manuscrits jusque-là inconnus des *PN* dans quelques grandes bibliothèques et de les situer au sein de la tradition, avec plus ou moins de succès concernant le second volet¹³⁷, avant de poursuivre son entreprise en tentant d'établir certaines relations stématiques supplémentaires¹³⁸, puis d'éditer les *PN* en 1953 – mais son édition se contente, de façon difficilement compréhensible au regard de ses résultats antérieurs, de reprendre les manuscrits de Bekker en les divisant en deux familles, bien que Mugnier reconnaisse à demi-mot le caractère problématique du statut de

134. FÖRSTER (1938), qui affronte de nombreuses difficultés textuelles au sein de *Sens.*

135. Voir FÖRSTER (1931), dont on trouve un résumé en allemand par P. Isépy sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/personen/cagb-pd51cf284-4cb5-4f30-9a03-f62aaa758d00> (dernière consultation : avril 2022).

136. Förster connaît également d'autres manuscrits que ceux mentionnés par Bekker, d'une part grâce à MUGNIER (1937), d'autre part parce qu'il en redécouvre certains, mais ne les utilise pas, parfois à bon droit, parfois à tort, car un petit nombre d'entre eux sont en fait indépendants. Il collationne également à nouveau *L*, *M*, *S* et *U* pour la première moitié de *Sens.*

137. MUGNIER (ibid.), qui, la chose mérite d'être signalée, ne prend en compte que les fonds conservés à Paris, Oxford, Rome, Florence, Milan, Venise, Vienne et Madrid, le dernier n'ayant pas eu l'honneur d'une visite de la part de Bekker ou de Brandis. Son inventaire des manuscrits améliore donc celui de 1831, mais n'a, contrairement à son espérance avouée, rien d'exhaustif.

138. MUGNIER (1952), étude que son auteur présente comme portant sur la « filiation » des manuscrits, c'est-à-dire, non pas l'ensemble des relations entre les manuscrits conservés, mais essentiellement l'élimination des *codices descripti*. Pour le reste, Mugnier reprend la distinction des deux familles héritée de Freudenthal, tout en plaçant à part les manuscrits *Z* et *P*, en 1937 comme en 1952, sans donner la moindre justification.

P¹³⁹. Quant au texte, son édition n'améliore pas significativement celui de BIEHL (1898). Drossaart-Lulofs apporte une contribution essentielle avec son édition, publiée en 1943 pour *Somn. Vig.* et 1947 pour *Insomn. et Div. Somn.*, non seulement des trois traités du sommeil, mais également des deux traductions latines de ces traités et, pour *Somn. Vig.* seulement, de la paraphrase de Théodore Métochite. Son édition prend en compte pour la première fois à peu près l'ensemble de la tradition indirecte, y compris latine, même si elle n'en fait pas grand usage en ce qui concerne la constitution du texte, et les premières éditions de la Renaissance, à partir de l'Aldine de 1497. Elle ajoute également à ceux déjà employés par Bekker les manuscrits *N* et *V* à sa base textuelle¹⁴⁰, et bénéficie grandement, comme celle de Förster, du degré de maîtrise philologique de son éditeur, qui cependant exprime une préférence décidée pour le second groupe de manuscrits, celui de *L*, *S* et *U*, entre autres. Il ne prend pas en considération le manuscrit *P*, à l'exception de quelques leçons rapportées par BITTERAUF (1900).

Les deux éditions suivantes sont celles que la recherche actuelle emploie encore par défaut¹⁴¹, à savoir celle que l'illustre William David Ross publie en 1955, et celle que Paweł (« Paulus ») Siwek publie en 1963. L'édition de Ross s'appuie sur les éditions précédentes pour reprendre et élargir la base textuelle de Bekker, au-delà des sept manuscrits auxquels se limitait encore Biehl. Suivant les avancées de Förster, Ross inclut les manuscrits *W*, qui ne transmet que *Sens.*, et *X* pour l'ensemble des *PN*, qu'il doit donc collationner lui-même pour les traités après *Mem.* Suite aux travaux de Drossaart-Lulofs, il prend également en compte les manuscrits *N* et *V*, sans les citer systématiquement. Ayant aussi noté que Bekker se référait une fois aux manuscrits *i* et *Paris.* 1860 (noté ici *e*), Ross surveille leurs leçons sans toutefois toujours les inclure dans l'apparat critique. En ce qui concerne les collations, il reprend celles de Förster et de Drossaart-Lulofs pour *PN1*, et, décidant de ne pas se contenter de celles de Bekker pour *PN2*, ré-examine pour son propre compte les manuscrits *M*, *S* et *Z*, ce qui lui permet de redresser un certain nombre d'erreurs qui persistaient depuis 1831. Son édition intègre enfin l'apport des traductions latines médiévales, dont l'ancienne et la nouvelle sont désormais bien distinguées et relativement

139. On apprendra dans MUGNIER (1953), p. 16, que *P* constitue une « espèce d'intermédiaire entre nos deux familles » qui « présente dans certains cas la meilleure leçon », et l'auteur de citer quatre passages à l'appui où il adopte effectivement une leçon de *P* contre tous les autres manuscrits. On s'étonnera peut-être de ce que Mugnier ne fasse pas mention du vers supplémentaire que reconstruit Blass pour la citation d'Empédocle dans *Sens.*, jusqu'à ce que l'on observe que le texte de cette citation dans son édition ignore complètement la contribution de Blass, y compris dans l'apparat. Quant à la liste des quatre passages, elle est en réalité issue tout droit de BIEHL (1898), qui les énumère en introduction (p. X). À la différence de Biehl, cependant, Mugnier ne paraît pas particulièrement troublé par le fait d'avoir à reprendre de temps en temps dans son texte des leçons d'un manuscrit si médiocre.

140. Drossaart Lulofs collationne également à nouveau les manuscrits *L*, *M*, *S*, *U* et *Y*.

141. L'édition Loeb de HETT (1957), qui comprend, non seulement les *PN*, mais aussi *An.* et *Spir.*, n'apporte, quant à l'histoire de la transmission, rien par rapport aux travaux de Bekker et de Biehl. Hett ne fournit pas d'apparat critique en regard de son texte grec et se contente de signaler les leçons rapportées par ses prédécesseurs lorsqu'il s'écarte du texte usuel (ses choix sont cependant bien informés par une prise en compte minutieuse des conjectures et corrections qui ont été proposées, çà et là, avant lui).

accessibles, et des commentaires d’Alexandre, Michel et Sophonias. La grande nouveauté est cependant l’inclusion systématique du manuscrit *P*, dont Ross réalise une collation pour tous les traités des *PN* à partir de *Somn. Vig.* En effet, du point de vue de l’étude de la transmission, s’il reprend la division en deux groupes héritée de Freudenthal ainsi que l’hypothèse de l’indépendance d’Alexandre déjà formulée par Förster, Ross innove par rapport à ce dernier en construisant *P* comme indépendant de ces deux groupes. Le raisonnement de Ross est précis : ayant constaté que *P* est le seul manuscrit à contenir les mots supplémentaires dont F. BLASS (1883) a montré qu’ils permettent d’améliorer significativement le texte très obscur de la citation d’Empédocle dans *Sens.*, il s’est décidé à examiner l’intégralité des leçons de *P*, afin de voir s’il y a d’autres endroits où, pareillement, ce manuscrit serait le seul à préserver le texte correct ; ayant ainsi observé qu’il y a, au total, onze passages¹⁴² où *P* est à peu près le seul manuscrit à contenir le texte qui est à ses yeux le texte correct, Ross en déduit que ce manuscrit doit être indépendant du reste de la transmission (Alexandre excepté) et que l’on peut donc s’en servir pour arbitrer les divergences que celle-ci peut présenter¹⁴³. C’est la première reconnaissance officielle de la valeur cruciale de *P* et, par conséquent, l’édition des *PN* par Ross est la première à rendre disponible l’intégralité de la contribution de ce manuscrit. Pour le reste, l’apport de Ross consiste principalement en l’application de son talent philologique et exégétique, du reste considérable. L’édition de Siwek est d’une toute autre nature, en ce qu’elle s’appuie sur une étude préalable de l’intégralité de la tradition manuscrite¹⁴⁴. Du moins est-ce son ambition affirmée, car y manque par exemple le *codex Berol. Phill.* 1507 (*B^e* et *B^p*). Rappelons que l’*Inventaire des manuscrits grecs d’Aristote* de Wartelle, qui comprend de toute manière un certain nombre d’erreurs, car il est fondé sur les catalogues des bibliothèques et non sur l’observation de première main des manuscrits, ne paraît qu’en 1963. Siwek a ainsi réalisé un important travail de repérage et de sondage qui lui permet d’identifier à peu près correctement, parce qu’il ne se rend le plus souvent pas compte que certains manuscrits peuvent changer d’allégeance, les grandes familles au sein de la tradition, et la base textuelle de son édition en est considérablement élargie.

142. Ce sont les suivants : 437^a9 (la leçon de *P* semble à Ross s’accorder mieux avec le commentaire d’Alexandre, comme déjà noté par FÖRSTER (1938), p. 466), ^b30 (le vers de Blass), 438^a3 (suite de la citation d’Empédocle, leçon déjà adoptée par Blass), ^a22 (leçon déjà adoptée par Bekker), 443^a26 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par BIEHL (1898), p. X, et par MUGNIER (1953), p. 16), 446^a9 (la leçon de *P* semble à Ross s’accorder mieux avec le commentaire d’Alexandre), ^b27 (la leçon de *P* semble à Ross s’accorder mieux avec le commentaire d’Alexandre), 452^b25, 466^b18 (leçon déjà signalée par Biehl et par Mugnier), 476^b4 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl et par Mugnier), 477^b31 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl par Mugnier). La majeure partie de cette liste vient donc d’une étude attentive des travaux antérieurs, que Ross a soigneusement passés en revue et auxquels il ajoute une poignée de nouveaux cas de supériorité de *P*. On pourrait y ajouter un certain nombre de passages où les éditeurs ont adopté une leçon qui n’est transmise que dans *P* et dans quelques manuscrits d’ordinaire mineurs, par exemple 443^b23, 444^b3, 447^a23, ou encore 449^a8.

143. « *P then is independent of both groups, and its support may to some extent be used as a reason for preferring the reading of whichever group it agrees with.* » W. D. ROSS (1955b), p. 65.

144. SIWEK (1961), qui connaît son pendant pour *An.*, SIWEK (1965b).

Le problème est que, d'une part Siwek n'explique jamais clairement quels manuscrits il élimine ou retient, citant régulièrement dans son *apparatus* des leçons de manuscrits que son étude a pourtant construits comme éliminables¹⁴⁵, et d'autre part qu'il ne détermine pas les relations stemmatiques entre les principales familles qu'il distingue et adopte une méthode éclectique aux résultats souvent déconcertants. On notera enfin que son étude de la transmission place, non pas un seul, comme Ross, mais trois manuscrits à part de tous les autres : *P*, *C^a* et *Z^a*.

Il faut ensuite attendre presque un demi-siècle pour que soit à nouveau éditée une partie des *PN*. Ángel Escobar réalise toutefois entre-temps une thèse à la FUB sous la direction de Dieter Harlfinger, soutenue en 1990, portant sur l'histoire de la transmission du traité *De insomniis*. Il s'agit de la première étude à prendre réellement en compte l'intégralité des témoignages disponibles, et en particulier l'ensemble des manuscrits conservés, désormais connus par l'*Inventaire* de WARTELLE (1963), ainsi que, en partie, par le premier volet (et le seul jamais publié) du projet de catalogue descriptif des manuscrits grecs d'Aristote de MORAUX (1976), et à tenter d'établir rigoureusement leurs relations. Le *stemma* auquel il aboutit est, de mon point de vue, correct en de nombreux endroits, mais tout à fait fautif en ce qui concerne le manuscrit décisif de Berlin, qu'il est pourtant le premier à prendre en compte¹⁴⁶. Escobar a cependant aperçu que ce manuscrit présentait, dans l'une des deux recensions qu'il contient pour *Insomn.*, un certain nombre de leçons qui le séparent du reste de la transmission et le placent en la seule compagnie de *P* – si l'on se souvient du statut spécial que Ross accorde à ce dernier, c'est une observation très intrigante. Son étude n'a cependant donné lieu à aucune entreprise éditoriale relative au texte grec¹⁴⁷. On doit ensuite à David Bloch de nombreux travaux relatifs à l'édition de *Sens.* et *Mem.*¹⁴⁸, qui culminent avec son édition du second en 2008. Cette édition de *Mem.* se fonde sur une étude de la totalité des manuscrits datés d'avant 1400¹⁴⁹, que

145. L'apparat de SIWEK (1963) est par ailleurs entaché d'une foule d'erreurs, certaines bénignes, d'autres extrêmement inquiétantes. La plus spectaculaire est sans doute celle qui concerne les deux traductions latines de *Sens.* et *Mem.*, précédemment signalée par DROSSAART LULOFS (1965c), p. 425, et PEETERS (1996), pp. 135–137 : si l'on peut louer l'éditeur d'être conscient de la distinction entre les deux traductions latines et de souligner leur importance, non seulement celui-ci les cite sans jamais donner sa source (on peut supposer que ce sont les éditions de l'époque du commentaire de Thomas d'Aquin pour la *nova*), mais, plus grave encore, son édition confond quasi-systématiquement les deux traductions. Il faut ainsi toujours, à une poignée d'exceptions près, intervertir *Ant* (pour *Antiqua*) et *Nov* (*Nova*) dans l'apparat.

146. Voir sa réfutation dans PRIMAVESI (2020), pp. 100–103 et *infra*. Les deux insuffisances fondamentales du travail d'Escobar sont (a) le fait qu'il reproduise en grande partie le *stemma* dégagé par HARLFINGER (1971a) pour la transmission de *Lin.*, sans réaliser que les deux composantes de la double recension de *Insomn.* dans le manuscrit *Berol.* 1507, dont une seule seulement transmet *Lin.*, pouvaient occuper des positions différentes, et (b) une incompréhension de la notion philologique de faute séparative ou conjonctive, qui le conduit à considérer comme pertinente de ce point de vue toute divergence par rapport au texte de Bekker.

147. Escobar est à présent chargé d'éditer les traductions latines de *Insomn.* au sein de la série *Aristoteles latinus*.

148. Le plus remarquable étant la publication de ses collations complètes de tous les manuscrits antérieurs à 1400 pour ces deux traités : BLOCH (2004).

149. « *The mss. written later than the 14th century were never likely to provide interesting material, and,*

Bloch a tous collationnés à nouveau avec le plus grand soin et pour lesquels il a établi le *stemma* qui manquait tant aux éditions précédentes. Son étude confirme et précise considérablement la division usuelle de la tradition en deux groupes, tout en observant, en raison encore et toujours de sa recension singulière de la citation d'Empédocle incluse dans *Sens.*, que *P* est probablement contaminé par une source extra-archétypale¹⁵⁰ et que certaines des leçons propres à *P* se retrouvent dans la traduction de Guillaume de Moerbeke, qu'il fait par conséquent remonter en partie à un ancêtre de *P*. Bloch, en bon héritier de Bekker, ne prend pas en compte la continuité de la transmission de *PN1* et de *Mot. An.* et ne fait pas le lien entre cette situation qu'il diagnostique pour *Sens.* et *Mem.* et celle, pourtant fort semblable, qu'observe Nussbaum dans son édition de *Mot. An.* Son édition est ainsi extrêmement utile, mais ne donne qu'un point de vue regrettamment myope sur la transmission, du fait de la décision funeste de Bloch d'ignorer les manuscrits postérieurs à 1400.

La situation éditoriale des *PN* est donc, à l'issue de ce rapide parcours, la suivante. Si à peu près tous les manuscrits contenant le texte grec des *PN* ont été identifiés et réunis chez Wartelle, aucune édition n'est encore parvenue à prendre en compte l'intégralité de la transmission manuscrite. En particulier, le manuscrit *Berol.* 1507 n'a été pris en considération que par ESCOBAR (1990), dont l'objectif n'était pas de produire un texte critique, et qui n'a pas suffisamment pris la mesure de sa spécificité. La division de la tradition en deux grandes familles, dont l'une est centrée sur le manuscrit *E*, est actée depuis plus d'un siècle. La position stemmatique du manuscrit *P* a l'égard de ces deux grandes familles a progressivement été reconnue comme extrêmement problématique¹⁵¹, une fois que l'on s'est pleinement aperçu qu'il contient le texte de l'intégralité des *PN* et que Ross a correctement pris la mesure de son importance pour la citation d'Empédocle dans *Sens.* Escobar a montré que *P* entretient des liens privilégiés avec le manuscrit de Berlin, tandis que Bloch a observé, sans connaître ce dernier manuscrit, que certaines de ses leçons singulières se retrouvent chez Guillaume de Moerbeke, mais aucun des deux n'est parvenu à examiner à fond cette question. Quant à la transmission indirecte, un fort préjugé demeure quant à l'autorité du commentaire d'Alexandre, en raison sans doute de son antiquité, tandis que, en l'absence des volumes correspondants de la série *Aristoteles*

although I often disagree with Siwek's stemmatic conclusions, his investigations seem to justify ignoring them. » BLOCH (2008b), p. 1. Cette décision va à l'encontre du principe popularisé par l'adage de G. Pasquali, *recentiores, non deteriores*, selon lequel l'âge d'un manuscrit ne préjuge pas de son importance. C'est d'autant plus une erreur de la part de Bloch que Siwek, pas plus que Mugnier, n'a pas réellement consulté tous les manuscrits disponibles, comme Escobar l'avait déjà démontré, et que, même s'il l'avait fait, je ne suis malheureusement pas entièrement certain qu'il aurait été raisonnable de se fier à ses résultats, comme Bloch semble d'ailleurs le suggérer lui-même.

150. « *Therefore, I conclude that P, in addition to being part of β [= ici γ], also includes readings from a textual tradition not represented by any of the earlier mss. [...] This makes P interesting but extremely difficult to use.* » BLOCH (ibid.), pp. 55–56.

151. L'histoire de la prise en compte progressive et encore inachevée de ce manuscrit est relatée avec précision par PRIMAVESI (2022), pp. 543–552.

latinus, la prise en compte des traductions latines médiévales reste encore inchoative.

1.1.7 Avancées parallèles de la recherche : *Mot. An.* et la citation d'Empédocle dans *Sens*.

Parallèlement aux questions relatives aux *PN*, il y avait depuis longtemps un problème analogue au sein de la transmission de *Mot. An.*, qui concerne, encore une fois, le statut du manuscrit *P* (*Vat.* 1339). Sa datation était d'abord controversée, certains le faisant remonter jusqu'au XII^e ou au XIII^e siècle, avant que HARLFINGER (1971a), pp. 252–254, ne vienne montrer, définitivement, que ce manuscrit est en fait d'une main archaïsante datée de la seconde moitié du XIV^e, celle d'un certain moine Ioasaph. Ce n'était toutefois pas là l'aspect le plus préoccupant du problème, qui concernait bien plutôt la valeur de son témoignage quant à *Mot. An.*¹⁵² : LOUIS (1973) affirmait son « impression » que le copiste de *P* « a eu à sa disposition un autre manuscrit que celui qu'il était chargé de recopier » (p. 48), impression qu'il revient à NUSSBAUM (1976) d'avoir démontrée, en faisant voir la nécessité de postuler une contamination extra-archétypale de *P* dont la source se retrouve également dans la traduction latine de Guillaume de Moerbeke. Le pas décisif a été franchi par DE LEMANS (2011a), à qui l'on doit deux résultats majeurs, auxquels il est parvenu au cours de ses recherches liées à la préparation du volume de l'*Aristoteles latinus* consacré à la traduction de *Mot. An.* par Guillaume de Moerbeke. Tout d'abord, de Leemans a non seulement montré rigoureusement qu'il n'existait pas une traduction par Guillaume du traité, mais différentes révisions d'une traduction de départ, enrichies de leçons issues de manuscrits grecs distincts. Il a ensuite identifié pour la première fois quatre manuscrits grecs¹⁵³ apparentés à un exemplaire grec perdu auquel Guillaume a dû recourir pour l'une de ces révisions, en observant que l'on retrouve, au sein des ces manuscrits ignorés par tous les éditeurs précédents, certaines leçons partagées par *P* et la traduction de Guillaume contre le reste de la transmission. Il a ainsi mis au jour une nouvelle famille de la transmission indépendante de tous les manuscrits précédents, bien qu'il n'ait pas poussé son enquête jusqu'à les situer au sein du *stemma*. Sur la base de ces résultats inédits, Oliver Primavesi et son équipe, préparant une édition de *Mot. An.* en vue du *Symposium aristotelicum* qui s'est tenu à Munich en juillet 2011, ont ainsi pu reprendre la recherche exactement au point où de Leemans s'était arrêté, en prouvant l'indépendance de cette nouvelle famille et en montrant tout son intérêt pour la constitution du texte.

Si donc l'on sait désormais qu'une branche indépendante de la transmission, ce qui représente tout de même la moitié des données disponibles, a été ignorée des éditeurs jusqu'à 2011 en ce qui concerne *Mot. An.*, et que l'on combine ce fait avec l'observation

152. Voir PRIMAVESI (2020) en ce qui concerne l'histoire des éditions de *Mot. An.*

153. Ce sont *Berol. Phill.* 1507 (*B^e*), *Erlangens.* A4 (*E^r*), *Parisin.* 1859 (b) et *Alex.* 87 (*T^p*). Tous se retrouvent dans la transmission des *PN*, même s'il n'y jouent pas toujours le même rôle.

que je viens de développer, selon laquelle *Mot. An.* est toujours transmis avec *PN1*, comme c'est le cas dans la seule liste antique qui les mentionne, la question qui se pose de façon assez urgente est de déterminer si la nouvelle image de la transmission de *Mot. An.* que l'on obtient vaut aussi dans le cas des *PN*, ou tout au moins de *PN1*. On pourrait croire qu'il existe déjà une réponse satisfaisante à cette question parce qu'il existe déjà une étude complète de l'histoire de la transmission d'un traité de *PN1*, *Insomn.*, en la thèse de ESCOBAR (1990). Selon cette étude, l'un des manuscrits formant la nouvelle famille de la transmission de *Mot. An.*, *Berol.* 1507, partage bien, pour l'une des deux recensions qu'il contient du traité (notée ici *B^e*), certaines leçons que l'on ne retrouve autrement que dans *P*, au nombre de douze d'après son compte, mais cela n'apporte pas grand chose du point de vue de la constitution du texte, parce qu'ils appartiennent ensemble à une sous-branche dont les leçons sont également connues par les manuscrits *Z^a*, *M^o* et *B^p*, à la position plutôt basse au sein du *stemma*. En réalité, un examen rapproché de la manière dont ce résultat est obtenu montre qu'il ne saurait être considéré comme rigoureusement établi. Escobar travaille en effet avec une définition qui fait de la moindre divergence par rapport à l'édition de Bekker une faute du témoin considéré. De plus, et surtout, il observe lui-même que *B^e* est exempt d'un nombre significatif (quarante tout de même) de fautes qu'il devrait partager avec les autres manuscrits de ce sous-groupe, ce qu'il explique par une sorte de processus d'anticondensation propre à ce manuscrit, par lequel des erreurs disparaissent sans que de nouvelles soient introduites. On ne saurait donc s'en tenir à ces résultats¹⁵⁴. La transmission commune de *Mot. An.* et de *PN1* apporte ainsi une excellente raison de se pencher à nouveaux frais sur ces questions de transmission.

Ce n'est pas tout. Comme j'y ai déjà fait allusion, F. BLASS (1883) a tiré parti d'une leçon apparemment dénuée de sens attribuée au manuscrit *P* dans l'apparat de Bekker en 437^b30, au sein de la citation d'Empédocle que contient *Sens.*, leçon dont on ne trouve pas la moindre trace ailleurs, pour montrer qu'elle pourrait bien préserver une partie d'un vers supplémentaire qui aurait été perdu dans tout le reste des manuscrits alors connus. Ce morceau de vers préservé par *P* est d'une importance extraordinaire, parce que, évoquant une perforation, il permet de faire figurer dans le fragment d'Empédocle son grand absent, la théorie de la perception par des pores, dont nous attestent amplement Théophraste et Aristote. Blass s'appuie sur ce fait pour réévaluer dans son intégralité le texte de la citation transmis par *P*, et montre que, en suivant certaines des leçons propres à ce manuscrit, il est possible d'améliorer considérablement ce que l'on lit chez Bekker. Cette intuition géniale, mais passée initialement assez inaperçue, est finalement passée à la postérité lorsqu'elle a été reprise dans le recueil de référence, DIELS (1903), où ce fragment porte la cote B84. La suggestion de Blass est donc devenue monnaie courante, sans que l'on s'aperçoive de ses conséquences relatives au statut de *P*. Biehl et Drossaart-Lulofs,

154. Voir PRIMAVESI (2020), appendice IV, pour une réfutation détaillée des conclusions de la thèse d'Escobar, qu'il ne vaut pas la peine que je reproduise ici.

par exemple, ne manifestent pas la moindre conscience du problème. FÖRSTER (1939), en revanche, peut faire l'éloge de la contribution de Blass (« *die wichtigste Verbesserung gegenüber der Aristotelesvulgata* », p. 102), lorsqu'il se penche sur le texte de la citation, tout en continuant à n'accorder à *P* qu'une place de second rang au sein de la transmission quand il édite *Sens.* et *Mem.* en 1942. Ce n'est pas pour autant que sa position en tant que critique textuel des vers d'Empédocle serait grossièrement incompatible avec sa position en tant qu'éditeur d'Aristote : il se pourrait en effet, en l'absence d'autre information, que *P* remonte à un exemplaire dont le copiste aurait ponctuellement corrigé les vers d'Empédocle au moyen d'une édition séparée de son poème, de sorte que le manuscrit présente un texte sensible meilleur en ce qui concerne Empédocle, mais tout à fait banal quant à la prose d'Aristote. La chose mérite cependant un examen approfondi, que Ross, mis sur la piste par Blass, est le premier à avoir tenté. Il en conclut prudemment, comme on l'a vu, à l'indépendance relative de *P*, parce qu'il constate, contrairement à ce que semble présupposer Förster, que la citation d'Empédocle dans *Sens.* n'est pas le seul endroit où ce manuscrit présente une leçon singulière qui préserve, contre le reste, le bon texte. La position de Bloch est encore plus réservée : s'il admet toujours l'heureuse conjecture de Blass, il se montre extrêmement dubitatif quant à la valeur de *P* pour le texte d'Aristote. Cette question vient d'être reprise à nouveaux frais par PRIMAVESI (2022), qui, supposant que les citations de vers archaïques, et donc incompréhensibles pour le copiste byzantin moyen, constituent un lieu privilégié où se donne à voir la réalité de la transmission des textes en prose, se propose de réexaminer en détail le texte de cette citation d'Empédocle. Il en conclut que l'intuition de Blass, selon laquelle *P* aurait préservé une partie d'un vers supplémentaire, est indispensable pour redonner un texte doté d'un sens correct à ces vers, et, au moyen d'une nouvelle reconstruction du fragment, la première à lui donner un sens compatible avec ce que l'on sait autrement de la théorie de la vision chez Empédocle, montre que l'on peut aboutir de son seul examen à un *stemma* partiel dont la particularité est de conférer au manuscrit *P* une position indépendante, non seulement de tous les autres manuscrits, mais même du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, position qu'il partage en partie avec la traduction de Guillaume de Moerbeke. Autrement dit, on ne pourrait reconstruire correctement le texte des vers d'Empédocle cités par Aristote qu'en faisant l'hypothèse d'une indépendance totale de *P* à l'égard du reste de la transmission.

Si l'on joint cette observation au constat de la contamination de *P* par une nouvelle famille indépendante dans le cas de *Mot. An.*, la question du statut de ce manuscrit et de la possibilité de retrouver cette nouvelle famille dans le cas des *PN* devient brûlante. Le plus probable ne semble en effet plus être une correction venue d'ailleurs dans ce manuscrit de la citation d'Empédocle, d'autant plus qu'une étude préliminaire de la question par ISÉPY et PRAPA (2018) dans le cas de *Sens.* et de *Mem.* fournit certains éléments qui laissent envisager que, au sein du *stemma* de BLOCH (2008b), qui ne tient donc pas compte des manuscrits postérieurs à 1400, *B^e* puisse occuper une position semblable à celle,

absolument cruciale, qui est la sienne pour *Mot. An.* Soupçonnant donc que l'importance du vieux *P* et du nouveau manuscrit de Berlin puisse être extrême quant aux *PN*, j'ai repris à nouveaux frais l'étude de l'histoire de la transmission des *PN*, en commençant par effectuer mes propres collations complètes de tous les manuscrits disponibles, sans exception.

1.2 Établissement de la liste des manuscrits

Si l'on ouvre l'*Inventaire* de WARTELLE (1963), qui demeure à ce jour la seule recension à vocation exhaustive des manuscrits grecs d'Aristote¹⁵⁵, on trouvera à l'index les listes suivantes pour les traités des *PN*. Je précise à côté de chaque numéro la cote auquel il renvoie dans l'*Inventaire*.

1. *Parva naturalia*

2 (*Alexandrinus B. Patr.* 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **441** (*Scorialensis B. T. II.* 13), **482** (*compendium : Laurentianus* LVIII.20), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **630** (*Riccardianus* 13), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN N 26 (4563)), **905** (*Ambrosianus A* 174 sup.), **946** (*Ambrosianus H* 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis B. Estense* 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1587** (*Parisinus* Suppl. gr. 314), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1765** (*Vaticanus gr.* 1026), **1774** (*Vaticanus gr.* 1283), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

2. *Sens.*

2 (*Alexandrinus B. Patr.* 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **335** (*Boloniensis* 2302 (*olim* 216)), **441** (*Scorialensis B. T. II.* 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **619** (*Laurentianus Acq.* 66) **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN

155. Le projet *Aristoteles Graecus*, sous la conduite de Paul Moraux, n'est malheureusement jamais allé au-delà de la publication de son premier volume en 1976, qui recouvre uniquement les fonds aristotéliens des bibliothèques d'Alexandrie à Londres. Ses prétentions scientifiques étaient bien supérieures à celles de l'*Inventaire* de Wartelle : si celui-ci ne repose que sur la compilation raisonnée des catalogues pré-existants, le projet de Moraux devait se fonder sur l'observation de première main de tous les manuscrits concernés.

N 26 (4563)), **905** (*Ambrosianus* A 174 sup.), **946** (*Ambrosianus* H 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis* B. Estense 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1121** (*Monacensis* 200), **1183** (*Neapolitanus* 317 (III D 33)), **1255** *Oxoniensis* Bodl. Auct. T. 3 . 21 (*Misc.* 238), **1257** (*Bodleianus* Misc. 262), **1264** (*Bodleianus* Canon. 107), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1338** (*Parisinus* gr. 1853), **1345** (*Parisinus* gr. 1860), **1346** (*Parisinus* gr. 1861) **1407** (*Parisinus* gr. 1921), **1458** (*Parisinus* gr. 2027), **1459** (*Parisinus* gr. 2028), **1463** (*Parisinus* gr. 2032), **1466** (*Parisinus* gr. 2035), **1587** (*Parisinus* Suppl. gr. 314), **1588** (*Parisinus* Suppl. gr. 332), **1589** (*Parisinus* Suppl. gr. 333) , **1700** (*Vaticanus* gr. 253), **1707** (*Vaticanus* gr. 260), **1708** (*Vaticanus* gr. 261), **1713** (*Vaticanus* gr. 266), **1765** (*Vaticanus* gr. 1026), **1767** (*Vaticanus* gr. 1028), **1782** (*Vaticanus* gr. 1339), **1895** (*Vaticanus* Ottob. gr. 76), **1931** (*Vaticanus* Palatinus gr. 97), **1940** (*Vaticanus* Palatinus gr. 163), **1987** (*Vaticanus* Urbinas gr. 37), **2101** (*Marcianus* gr. 200), **2107** (*Marcianus* gr. 206), **2110** (*Marcianus* gr. 209), **2113** (*Marcianus* gr. 212), **2115** (*Marcianus* gr. 214), **2187** (*Vindobonensis* phil. gr. 64), **2197** (*Vindobonensis* phil. gr. 110) **2200** (*Vindobonensis* phil. gr. 134), **2207** (*Vindobonensis* phil. gr. 157), **2219** (*Vindobonensis* phil. gr. 213)

3. Mem.

2 (*Alexandrinus* B. Patr. 87), **306** (*Berolinensis* *Phillippicus* 1507), **441** (*Scorialensis* B. T. II. 13), **537** (*Laurentianus* *Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus* *Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus* *Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus* *Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus* *Plut.* 87.21), **620** (*Laurent.* Acq. 67), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN N 26 (4563)), **905** (*Ambrosianus* A 174 sup.), **946** (*Ambrosianus* H 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis* B. Estense 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1121** (*Monacensis* 200), **1183** (*Neapolitanus* 317 (III D 33)), **1257** (*Bodleianus* *Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus* Canon. 107), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1338** (*Parisinus* gr. 1853), **1344** (*Parisinus* gr. 1859), **1345** (*Parisinus* gr. 1860), **1346** (*Parisinus* gr. 1861) **1407** (*Parisinus* gr. 1921), **1458** (*Parisinus* gr. 2027), **1463** (*Parisinus* gr. 2032), **1466** (*Parisinus* gr. 2035), **1587** (*Parisinus* Suppl. gr. 314), **1588** (*Parisinus* Suppl. gr. 332), **1589** (*Parisinus* Suppl. gr. 333) , **1700** (*Vaticanus* gr. 253), **1705** (*Vaticanus* gr. 258), **1707** (*Vaticanus* gr. 260), **1708** (*Vaticanus* gr. 261), **1713** (*Vaticanus* gr. 266), **1782** (*Vaticanus* gr. 1339), **1931** (*Vaticanus* Palatinus gr. 97), **1940** (*Vaticanus* Palatinus gr. 163), **1970** (*Vaticanus* *Reginensis* gr. 118), **1987** (*Vaticanus* Urbinas gr. 37), **2101** (*Marcianus* gr. 200), **2107** (*Marcianus* gr. 206), **2110** (*Marcianus* gr. 209), **2113** (*Marcianus* gr. 212), **2115** (*Marcianus* gr. 214), **2187** (*Vindobonensis* phil. gr. 64), , **2191** (*Vindobonensis* phil. gr. 75), **2197** (*Vindobonensis* phil. gr. 110), **2200** (*Vindobonensis* phil. gr. 134), **2207** (*Vindobonensis* phil. gr. 157)

4. *Somn. Vig.*

2 (*Alexandrinus* B. Patr. 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **331** (*Bernensis* 135 (Omont 98)), **441** (*Scorialensis* B. T. II. 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN N 26 (4563)), **905** (*Ambrosianus* A 174 sup.), **946** (*Ambrosianus* H 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis* B. Estense 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1121** (*Monacensis* 200), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1338** (*Parisinus gr.* 1853), **1344** (*Parisinus gr.* 1859), **1345** (*Parisinus gr.* 1860), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1458** (*Parisinus gr.* 2027), **1463** (*Parisinus gr.* 2032), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1587** (*Parisinus Suppl. gr.* 314), **1588** (*Parisinus Suppl. gr.* 332), **1589** (*Parisinus Suppl. gr.* 333), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1707** (*Vaticanus gr.* 260), **1708** (*Vaticanus gr.* 261), **1713** (*Vaticanus gr.* 266), **1781** (*Vaticanus gr.* 1334), **1782** (*Vaticanus gr.* 1339), **1931** (*Vaticanus Palatinus gr.* 97), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2110** (*Marcianus gr.* 209), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2197** (*Vindobonensis phil. gr.* 110) **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

5. *Insomn.*

2 (*Alexandrinus* B. Patr. 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **441** (*Scorialensis* B. T. II. 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN N 26 (4563)), **905** (*Ambrosianus* A 174 sup.), **946** (*Ambrosianus* H 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis* B. Estense 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1338** (*Parisinus gr.* 1853), **1344** (*Parisinus gr.* 1859), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1458** (*Parisinus gr.* 2027), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1587** (*Parisinus Suppl. gr.* 314), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1707** (*Vaticanus gr.* 260), **1708** (*Vaticanus gr.* 261), **1713** (*Vaticanus gr.* 266), **1781** (*Vaticanus gr.* 1334), **1782** (*Vaticanus gr.* 1339), **1931** (*Vaticanus Palatinus gr.* 97), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2110** (*Marcianus gr.* 209), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2197** (*Vindobonensis phil. gr.* 110) **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134),

2207 (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

6. *Div. Somn.*

306 (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **441** (*Scorialensis B. T. II.* 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **630** (*Riccardianus* 13), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis BN N 26* (4563)), **905** (*Ambrosianus A 174 sup.*), **946** (*Ambrosianus H 50 sup.*), **984** (*Ambrosianus 725 (R119 sup.)*), **1038** (*Mutinensis B. Estense 76*), **1089** (*Mosquensis GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)*), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1289** (*Oxoniensis N.C.* 226), **1338** (*Parisinus gr.* 1853), **1344** (*Parisinus gr.* 1859), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1587** (*Parisinus Suppl. gr.* 314), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1707** (*Vaticanus gr.* 260), **1708** (*Vaticanus gr.* 261), **1713** (*Vaticanus gr.* 266), **1782** (*Vaticanus gr.* 1339), **1931** (*Vaticanus Palatinus gr.* 97), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2110** (*Marcianus gr.* 209), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2197** (*Vindobonensis phil. gr.* 110) **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

7. *Long.*

2 (*Alexandrinus B. Patr.* 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **426** (*Erlangensis* 89), **441** (*Scorialensis B. T. II.* 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **583** (*Laurentianus Plut.* 87. 4), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **630** (*Riccardianus* 13), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis BN N 26* (4563)), **946** (*Ambrosianus H 50 sup.*), **1038** (*Mutinensis B. Estense 76*), **1089** (*Mosquensis GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)*), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1279** (*Oxoniensis C.C.* 108), **1289** (*Oxoniensis N.C.* 226), **1345** (*Parisinus gr.* 1860), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1458** (*Parisinus gr.* 2027), **1463** (*Parisinus gr.* 2032), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1558** (*Parisinus Coislin. gr.* 166), **1587** (*Parisinus Suppl. gr.* 314), **1589** (*Parisinus Suppl. gr.* 333), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1713** (*Vaticanus gr.* 266), **1782** (*Vaticanus gr.* 1339), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **1989** (*Vaticanus Urbinas gr.* 39), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2191** (*Vindobonensis phil. gr.* 75), **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

8. *Juv.*

2 (*Alexandrinus* B. Patr. 87), **306** (*Berolinensis Phillippicus* 1507), **350** (*Bruxellensis* Bibl. royale II, 494), **426** (*Erlangensis* 89), **441** (*Scorialensis* B. T. II. 13), **537** (*Laurentianus Plut.* 81.1), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **583** (*Laurentianus Plut.* 87. 4), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **599** (*Laurentianus Plut.* 87.21), **630** (*Riccardianus* 13), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **862** (*Matritensis* BN N 26 (4563)), **946** (*Ambrosianus* H 50 sup.), **984** (*Ambrosianus* 725 (R119 sup.)), **1038** (*Mutinensis* B. Estense 76), **1089** (*Mosquensis* GIM Sinod. 240 (Vlad. 453)), **1208** (*Yalensis olim Phil.* 890), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1279** (*Oxoniensis* C.C. 108), **1289** (*Oxoniensis* N.C. 226), **1345** (*Parisinus gr.* 1860), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1407** (*Parisinus gr.* 1921), **1458** (*Parisinus gr.* 2027), **1463** (*Parisinus gr.* 2032), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1558** (*Parisinus Coislin.* gr. 166), **1587** (*Parisinus* Suppl. gr. 314), **1589** (*Parisinus* Suppl. gr. 333), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1705** (*Vaticanus gr.* 258), **1713** (*Vaticanus gr.* 266), **1782** (*Vaticanus gr.* 1339), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **1970** (*Vaticanus Reginensis gr.* 118), **1987** (*Vaticanus Urbinas gr.* 37), **1989** (*Vaticanus Urbinas gr.* 39), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

9. *Resp.*

441 (*Scorialensis* B. T. II. 13), **581** (*Laurentianus Plut.* 87. 2), **583** (*Laurentianus Plut.* 87. 4), **589** (*Laurentianus Plut.* 87.11), **598** (*Laurentianus Plut.* 87.20), **630** (*Riccardianus* 13), **631** (*Riccardianus* 14), **643** (*Riccardianus* 81), **1257** (*Bodleianus Misc.* 262), **1264** (*Bodleianus Canon.* 107), **1346** (*Parisinus gr.* 1861), **1463** (*Parisinus gr.* 2032), **1466** (*Parisinus gr.* 2035), **1693** (*Vat. gr.* 246), **1700** (*Vaticanus gr.* 253), **1940** (*Vaticanus Palatinus gr.* 163), **2101** (*Marcianus gr.* 200), **2107** (*Marcianus gr.* 206), **2113** (*Marcianus gr.* 212), **2115** (*Marcianus gr.* 214), **2187** (*Vindobonensis phil. gr.* 64), **2200** (*Vindobonensis phil. gr.* 134), **2207** (*Vindobonensis phil. gr.* 157)

Ces listes sont truffées d'erreurs en tous genres, ce dont l'on se doute à voir la liste des manuscrits se rétrécir brusquement de *Juv.* à *Resp.*, alors que ces traités sont systématiquement transmis ensemble, étant presque toujours unis sous un unique intitulé. La méthode de Wartelle, qui n'a la plupart du temps pas étudié les manuscrits concernés lui-même, mais s'est contenté de compiler soigneusement les catalogues existants, rendait cette situation inévitable. On appréciera néanmoins le gain de temps qu'elle lui a permis, sans lequel un inventaire exhaustif (autant que faire se peut) des manuscrits d'Aristote n'aurait sans doute jamais vu le jour. On peut distinguer différentes sortes d'erreurs en fonction de la manière dont on peut les corriger.

- (1) Une partie de ces erreurs tient à l'indexation, il suffit d'un simple aller-retour entre l'inventaire et l'index dans WARTELLE (1963) pour les rectifier, en donnant *a priori* raison aux notices contre les entrées dans l'index. Les notices des manuscrits *Par. gr.* 1861 (**1346**), *Vat. gr.* 258 (**1705**), *Vat. gr.* 1339 (**1782**), *Vat. gr.* 2183 (**1836**) indiquent qu'ils contiennent tous les traités des *PN*, en contradiction avec l'index. C'est également le cas du manuscrit *Vat. Reg. gr.* 118 (**1970**), qui manque bizarrement à l'appel au sein de l'entrée dédiée à *Sens.* alors que sa notice indique qu'il transmet tous les traités des *PN* – mais il préserve en réalité la paraphrase de Théodore Métochite, et non pas le texte d'Aristote. En contradiction à chaque fois avec l'index, la notice de *Par. gr.* 2027 (**1458**) indique qu'il contient *Long.*, celle de *Par. gr.* 2032 (**1463**) qu'il contient *Mem.*, et celle de *Par. gr.* 2034 (**1465**) qu'il contient *Sens.* et *Mem.*, sous une forme incomplète. Inversement, *Paris. Suppl. gr.* 314 (**1587**) est mentionné à l'index comme contenant *Div. Somn.*, alors que la notice indique le contraire : le traité y est en fait bien présent. Un bref examen de sa notice révèle également que *Laurent. plut.* 87.2 (**581**) est un tirage de l'édition aldine, si bien qu'il ne mérite pas de figurer dans un inventaire de manuscrits.
- (2) Certaines erreurs ont été corrigées lors de recensions et de publications ultérieures prenant l'ouvrage de WARTELLE (*ibid.*) pour point de départ. HARLFINGER et WIESNER (1964) ont ainsi très rapidement signalé qu'il faut ajouter *Seragl.* 39 (**661**) aux listes des manuscrits contenant les traités de *PN2*, que *Matrit.* 4563 (N 26, **862**) contenait aussi *Resp.*, et que *Ox. Can.* 107 (**1264**) contenait aussi *Long.* Le supplément de ARGYROPOULOS et CARAS (1980) rajoute malheureusement sur ce point une erreur à l'*Inventaire* de 1963 qu'il est censé améliorer, puisqu'il demande à inclure également *Marc. gr.* IV. 32 (**442**) à la liste des manuscrits contenant *Juv.*, alors qu'il s'agit en réalité d'une ancienne cotation d'un manuscrit déjà cité, *Brux. Bibl. Royale II*, 4944 (**350**)¹⁵⁶.
- (3) Les erreurs restantes, malheureusement encore nombreuses, se rectifient par l'examen de première main des manuscrits pertinents, ou, à défaut, par la consultation de catalogues et d'ouvrages scientifiques qui n'étaient pas encore parus à l'époque. Elles sont généralement de deux types et sont imputables aux catalogues employés par Wartelle : (a) confusion entre le texte d'Aristote et celui de ses commentateurs ; (b) ignorance de la manière dont la tradition regroupe les traités, en particulier du fait que *Insomn.* et *Div. Somn.* ne sont très souvent pas séparés de *Somn. Vig.*, pas plus que *Resp.* de *Juv.* À cela s'ajoute le fait que ces catalogues ne sont pas toujours complets, ou même simplement exacts. Comme déjà signalé, il faut ainsi retirer *Vat. Reg. gr.* 118 (**1970**) de toutes ces listes, parce qu'il ne

156. Le manuscrit, de petite taille et d'aspect plaisant, a en fait été dérobé à Venise vers 1870, avant d'être acheté par la Bibliothèque royale de Bruxelles lors d'une vente publique, quelques décennies plus tard – voir la petite enquête menée par MORAUX (1970), pp. 93–94.

transmet que la paraphrase de Théodore Métochite aux *PN*. De même, *Vat. Ott. gr.* 76 (**1895**) transmet en réalité uniquement le commentaire d’Alexandre d’Aphrodise à *Sens*. Il faut autrement rajouter *Nap.* III D 38 (**1188**, extraits), *Par. gr.* 1860 (**1345**, dont Wartelle ignore qu’il contient bien *Insomn.* et *Div. Somn.*), *Paris. gr.* 2027 (**1458**, qui contient bien *Long.*), *Par. gr.* 2032 (**1463**, qui contient bien *Mem.*) aux sections correspondantes de l’index et surtout à celle recensant les manuscrits qui transmettent tous les traités des *PN*. *Scorial.* Φ III 11 (**457**) et *Leid. Vosc. Misc.* 47 (fragment, dont Wartelle ignore l’existence) doivent être rajoutés à la liste des manuscrits transmettant *Sens.*, tandis que *Paris gr.* 2028 (**1459**) doit en être retiré, le traité ayant été confondu avec *An.* III. *Bern.* 135 (**331**, la fin du traité manque toutefois) et *Scorial.* Φ III 11 (**457**) doivent être ajoutés à celle relative à *Mem.* *Scorial.* Φ III 11 (**457**), *Vat. gr.* 316 (**1733**, fragment dans un manuscrit palimpseste) doivent être ajoutés à celle relative à *Somn.*, ainsi que *Haf.* GKS 1683 4° (citations), dont Wartelle ignore l’existence. Tous les manuscrits indiqués à l’index comme contenant *Somn.* et qui ne figurent pas dans la liste relative à *Insomn.* ou à *Div. Somn.* doivent être rajoutés à cette dernière, ainsi que *Bern.* 135 (**331**) et *Scorial.* Φ III 11 (**457**), et à l’unique exception de *Monac.* 200 (**1121**). *Ricc.* 13 (**630**) doit en revanche être retiré de la liste relative à *Div. Somn.* *Marc. gr.* 249 (ignoré par Wartelle) doit être ajouté à la liste relative à *Long.* *Ox.* CCC 108 (**1279**) et *Par. Suppl. gr.* 333 doivent être ajoutés à la liste relative à *Juv.* Enfin, aucun manuscrit ne transmet en réalité *Juv.* sans *Resp.* (et inversement) : tous les manuscrits qui, d’après l’index, transmettent l’un sans l’autre doivent être rétablis dans la liste correspondante.

On trouvera ci-dessous un tableau récapitulatif des manuscrits transmettant tout ou partie des *PN*, suivi d'un inventaire complet plus détaillé (une case noire indique que le manuscrit contient le traité en question, une case blanche indique l'opposé).

Sigle	Cote	Sens.	Mem.	Somm. Vig.	Insomm.	Div. Somm.	Long.	Juv.	Resp.	VM	BEKKER (1831)	MUGNIER (1937)	SIWEK (1961)	WARTELLE (1963)
A ^a	Alex. Bibl. Patr. 87										/	/	/	2
B ^a B ^β	Berol. Phill. 1507	(complété)	(complété)	(2x)	(2x)	(2x)					/	/	/	326
B ^β	Bern. 135	(incomplet)									/	/	L ^d	331
B ^l	Bolon. 2302										/	/	/	335
B ^β	Bruzell. II 494										/	/	/	350
E ^l	Erlang. A 4										/	/	/	426
E ^l	Scorial. T II 13										/	/	/	441
S ^l	Scorial. Φ III 11	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)					/	/	/	457
A ^g	Laurent. Aeq. 66	(incomplet)									/	/	E ^e	619
A ^g	Laurent. Aeq. 67										/	/	F ^e	620
S	Laurent. plut. 81.1									(raccourci)	S	S	S	537
C ^e	Laurent. plut. 87.4										C ^e	C ^e	C ^e	583
F ^d	Laurent. plut. 87.11										/	A ^b	V ^c	589
v	Laurent. plut. 87.20										v	v	v	598
Z ^e	Laurent. plut. 87.21										Z ^e	Z ^e	Z ^e	598
R ^c	Ricc. 13										/	/	/	630
F ^l	Ricc. 14										/	X	p	631
F ^l	Ricc. 81										/	/	/	643
S ^l	Seragl. G.I. 39										/	/	K ^e	661
K ^β	Hajf. GkS 1683 4'			(extraits)							/	/	/	/
L ^e	Leid. Voss. Misc. 47	(extraits)									/	/	/	/
M ^a	Matrit. 4563										/	/	l	862
M ^a	Ambros. A 174										/	u(?)	H ^d	905
X	Ambros. H 50										X	X	X	946
M ^β	Ambros. R 119										/	/	/	984
M ^d	Mil. α T 9 21										/	/	G ^e	1038
M ^a	Mosq. Sinod. 240										/	/	/	1089
M ^e	Monac. 200										/	/	/	1121
N ^a	Nap. III D 33										/	/	/	1183
N ^β	Nap. III D 38	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	(extraits)	/	/	/	1188
V ^a	Val. 234										/	/	/	1208
O ^e	Ozon. Aucr. T 3 21										/	η	k	1255
O ^e	Ozon. Aucr. T 4 24										/	θ	/	1257
O ^β	Ozon. Canon. 107										/	ι	/	1264
Z	Ozon. CCC 108										Z	Z	Z	1279
O ^e	Ozon. NC 226										/	x	B ^e	1289
E	Par. 1853										E	E	E	1338
b	Par. 1859										/	b	b	1344
e	Par. 1860										/	e	l	1345
c	Par. 1861										c	c	c	1346
m	Par. 1921										m	m	m	1407
P ^l	Par. 2027										/	α	V ^c	1458
i	Par. 2032										/	i	i	1463
y	Par. 2034										/	β	y	1465
P ^e	Par. 2035										/	γ	C ^e	1466
C ^e	Par. Coislin. 166										o	o	o	1558
C ^e	Par. Suppl. gr. 314							(mutilé)	(mutilé)		/	δ	C ^e e	1587
P ^l	Par. Suppl. gr. 332										/	ε	S ^e	1588
P ^h	Par. Suppl. gr. 333										/	ζ	/	1589
L	Val. 253										L	L	L	1700
N	Val. 258										N	N	N	1705
U	Val. 260					(complété)					U	U	U	1707
Y	Val. 261										Y	Y	Y	1708
V	Val. 266										V	V	V	1713
W	Val. 1026										W	W	W	1765
V ^a	Val. 1334										/	/	/	1781
P	Val. 1339										P	P	P	1782
V ^l	Val. 2183										/	/	/	1836
V ^β	Val. Pal. 97										/	σ	A ^e	1931
V ^g	Val. Pal. 163									(raccourci)	/	τ	D ^e	1940
M	Val. Urb. 37										M	M	M	1987
n	Val. Urb. 39										n	n	n	1989
Q	Marc. 200										Q	Q	Q	2101
f	Marc. 206										f	f	f	2107
O ^l	Marc. 209										/	φ	O ^d	2110
G ^e	Marc. 212										G ^e	G ^e	G ^e	2113
H ^a	Marc. 214										H ^a	H ^a	H ^a	2115
/	Marc. 249						(fragment)				/	/	/	/
W ^e	Vind. 64										/	λ	H ^e	2187
S ^d	Vind. 75										/	μ	S ^d	2191
W ^l	Vind. 110										/	v	/	2197
W ^h	Vind. 134										/	ξ	U ^d	2200
W ^x	Vind. 157										/	π	R ^d	2207
W ^z	Vind. 213										/	ρ	J ^e	2219

**Liste exhaustive et descriptive des manuscrits contenant tout ou partie des
PN**

– AL-ISKANDARIYYA : BIBLIOTHÈKÈ TOU PATRIARCHEIOU

1. *A^x Alexandrinus Bibl. Patr.* 87

1483/4

Papier 290 × 200mm ff. 333 Lin. 20–21

(2–36) *Gener. Corr.*, (105–184) *Metē.*, (242–260), *Sens.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse (qui débute au f. 241^v), (260–266) *Mem.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (266–273^v) *Somn. Vig.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (273^v–279^v) *Insomn.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (279^v–282^v) *Div. Somn.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (283–292), *Mot. An.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (293–312) *Inc. An.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (312–316) *Long.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (316^v–321) *Juv.*, (321–330^v) *Resp.***¹⁵⁷ avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (330^v–333) *VM*** avec le commentaire de Michel d'Ephèse

Copiste : Manuel Korinthios (et non Andronicos Alethinos)

Origine : Constantinople

Références : MORAUX (1976), pp. 1–2 : Wiesner, d'après catalogue et microfilms partiels (codicologie); Harlfinger *in* ESCOBAR (1990) & FÖRSTEL (1999) (copiste, datation)

Numérotation Wartelle : 2

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– BERLIN : STAATSBIBLIOTHEK PREUßISCHER KULTURBESITZ

2. *B^e B^p Berolinensis Phillippicus* 1507

Vers 1440–1453 (*B^e*) / ca. 1455 (*B^p*)

Papier 286 × 218mm ff. IV, 353 (+ 204a, b, 227a, 346a, 353a, 353b) Lin. ca. 30

(1–60^v) *Part. An.*, (60^v–72^v) *Inc. An.*, (72^v–85^v) *Sens.*, (85^v–91) *Mem.*, (91–97) *Somn. Vig.*** , (97–102) *Insomn.*** , (102^v–105) *Div. Somn.*, (105–113) *Mot. An.*, (113^v–190) *Gen. An.*, (190–192^v) *Long.*, (192^v–195) *Juv.*, (195–202^v) *Resp.*** , (202^v–204^v) *VM*** , (205–209) *Somn. Vig.*, (209–212^v) *Insomn.*, (212^v–214) *Div. Somn.*, (214–219) *Mot. An.*, (219–223) *Lin.*; (223–227^v) *Spir.*, (228–340) *Hist. An.*, I–VI, VIII, IX, VII, (340–346^v) *Col.*, (347–353^v) *Mech.*

Copiste : Jean Arnès pour *B^e*; divers scribes dont Matthieu Camariotès pour *B^p*

157. Je signale par une astérisque (*Insomn.**) les cas où le traité n'est pas séparé du précédent par le procédé normal au sein du manuscrit en question mais où le copiste a tout de même indiqué le début d'une nouvelle section du texte par un autre moyen (espacement, titre en marge, etc.) et par deux astérisques (*Resp.****) les cas où il n'en est aucunement séparé.

Provenance : Constantinople pour la seconde moitié (à partir du f. 205).

Références : MORAUX (1976), pp. 40–42 : autopsie Harlfinger 1966 (codicologie); ISÉPY et PRAPA (2018) (copistes, datation)

Numérotation Wartelle : 326

Consultation d'une numérisation obtenue auprès de la bibliothèque

– BERN : BURGERBIBLIOTHEK

3. *B^r Bernensis* 135

Dernier quart du XV^e siècle

Papier 325 × 230/222mm (1–36, 55–94), 337 × 240mm (37–54) ff. II, 94, II' Lin. 30–32 (1–36, 55–94), 40 (37–54)

(3–28) *An.*, (37–43) *Somn. Vig.*, (43–48) *Insomn.**, (48–50) *Div. Somn.**, (51–54) *Mem.* (fin du texte en 452^b26 *μνημονεύοντα*), (55–84) *Soph. El.*

Copistes : (2–28, 55–84) A; (55–94) B

Provenance : A appartenu à Jacobus Bongarsius, d'Orléans (1554–1612), issu peut-être de la bibliothèque du *claustrum Floriacense* (anciennement Fleury-sur-Loire, actuellement St-Benoît-sur-Loire)

Références : MORAUX (1976), pp. 52–53 : autopsie Moraux 1967; ANDRIST (2007), pp. 140–145

Numérotation Wartelle : 331 (notice erronée)

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de l'IRHT

– BOLOGNA : BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

4. *B^l Bolon.* 2302 (*olim* 216)

ca. 1500

Papier 325 × 227mm ff. IV, 174, II' Lin. 30

(1–50^v) *Part. An.* jusqu'à IV 12, 639^b21 τῶν πτερύγων ... (perte de 10 quinions = 100 f.), (51–97^v) *Met.* de I 3, 340^a14 ... ταῦτα ἐξ ἀλλήλων, (98–139^v) *Cael.*, (140–162^v) *Gener. Corr.*, (163–174) *Sens.*

Copiste : Zacharias Callierges (souscription f. 174)

Provenance : Padoue

Références : MORAUX (1976), pp. 63–64 : autopsie Harlfinger 1965, lequel suppose que la partie perdue contenait en outre *Inc. An.*, *Gener. An.*, *Long.*, *Juv.*, *Resp.*, *VM* par analogie avec *Seragl.* 39, *Oxon.* C. C. C. 108 et *Vat.* 258

Numérotation Wartelle : 335

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de la numérisation en ligne (<http://amshistorica.unibo.it/archivio/000288/000001.jpg>)

– BRUXELLES : BIBLIOTHÈQUE ROYALE

5. *B^u Bruxellensis* II 494

XV^e

Parchemin (sauf ff. I', II' : papier) 102 × 51mm ff. III, 62, II' Lin. 16

(1–15^v) *Juv.*, (15^v–56^v, 62^{rv}, 57–61^v) *Resp.*** & *VM***

Copiste : italo-grec

Provenance : Italie du Sud ou Sicile

Références : MORAUX (1976), pp. 84–85 : autopsie Moraux 1967

Numérotation Wartelle : 350

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– ERLANGEN : UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK

6. *Erlang.* A 4 (*olim* 1227)

1440–1453

Papier 217 × 147mm ff. II, 283, I' Lin. 29

(1–70^v) *Phys.*, avec diagrammes et scholies inspirées de Philopon, (72–79^v)

Simplicius *In Phys.* manque à partir de 15, 21 CAG ὡς ὄταν, (80–82) *Long.**,

(82^v–85) *Juv.**, (85–92) *Resp.***, (92–94) *VM*** avec quelques scholies inspirées

de Michel, (94–99^v) *Mot. An.*, (103–108^v) divers textes astronomiques, (209–245^v)

Platon *Gorgias*, (246–255^v) Platon *Lysis*, (255^v–262^v) Platon *Ménéxène*, (262^v–

264^v) Platon *Clitophon*, (265–283^v) Hésiode *Travaux*

Copiste : (1–99^v, 209–254^v) Andronicos Kallistos ; (103–146^v, 165–183^v) Kosmas

Hieromonachos Trapezuntios ; (147–208) Regiomontanus (Johannes Müller)

[Harlfinger *in* MORAUX (ibid.)]

Provenance : Padoue pour la partie copiée par Andronicos

Références : MORAUX (ibid.), pp. 136–139 : autopsie Harlfinger 1974 (codicologie) ;

L. ORLANDI (2017) (copistes, datation)

Numérotation Wartelle : 426

Consultation de la numérisation en ligne (<https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bvb:29-bv041390366-8>)

– EL ESCORIAL : REAL BIBLIOTECA DE EL ELSCORIAL

7. *E^s Scorialensis* T II 13

Dernier quart du XV^e siècle

Papier (sauf I, II, II', III' : parchemin) 302 × 195mm ff. III, 258, III' Lin. 34

(1-42) *Cael.*, (42-65^v) *Gener. Corr.*, (65^v-77) *Sens.*, (77-81) *Mem.*, (81-85^v) *Somn. Vig.*, (85^v-89^v) *Insomn.*, (89^v-91^v) *Div. Somn.*, (91^v-98) *Mot. An.*, (98-100^v) *Long.*, (100^v-103^v) *Juv.*, (103^v-111) *Resp.***, (111-113^v) *VM***, (113^v-121^v) *Col.*, (121^v-182^v) *Part. An.*, (182^v-202^v) *Plant.*, (203-258) *Met.*

Copiste : Antonio Damilás

Origine : Crète ; à Venise avant 1470, car acquis par Matteo Dandolo

Références : MORAUX (1976), pp. 161-162 : autopsie Harlfinger 1967 (codicologie) ; MARTÍNEZ MANZANO (2015), p. 37 (copiste)

Numérotation Wartelle : 441

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

8. *S^c Scorialensis* Φ III 11

Seconde moitié du XIV^e siècle

Papier ff. 254

Florilège de textes variés : (157^v-177), Philopon *In De An.* (extraits), (177-184)

Extraits de *PN1* et *Mot. An.*, (189-206, 208) *EN* (extraits)

Références : ANDRÉS (1965) II, pp. 60-64 (n° 230) ; MORAUX (1976), p. 169 : Harlfinger

Numérotation Wartelle : 457 (la notice mentionne des extraits, de nature non précisée)

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– FIRENZE : BIBLIOTECA MEDICEA LAURENZIANA

9. *A^q Laurentianus* Acq. 66

Premier quart du XV^e siècle

Papier 269 × 202mm ff. I, 10, I' Lin. 30

(1-10^v) *Sens.* jusqu'à 6, 446^{b9} οὐτω καὶ (perte mécanique du reste)

Copiste : identique à celui du manuscrit *Laurent. Acq. 67* (les deux manuscrits appartiennent originellement à un seul *codex*)

Références : MORAUX (ibid.), p. 336 : autopsie Harlfinger 1970 ; l'identification du copiste à Francesco Filelfo est refusée par ELEUTERI (1991), p. 168

Numérotation Wartelle : 619

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

10. *A^q Laurentianus Acq.* 67

Premier quart du XV^e siècle

Papier 293 × 215mm ff. I, 10 Lin. 30

(1–5^v) *Mem.*, (6–10^v) vide

Copiste : identique à celui du manuscrit *Laurent. Acq.* 66 (les deux manuscrits appartiennent originellement à un seul *codex*)

Référence : MORAUX (1976), pp. 336–337 : autopsie Harlfinger 1970

Numérotation Wartelle : 620

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

11. *S Laurentianus plut.* 81, 1

Seconde moitié du XIII^e siècle (ff. 1–30, 32–75^v, 168–212^v), seconde moitié du XII^e ou première moitié du XIII^e siècle (ff. 76–167)

Papier bombycien 340 × 245mm ff. 212

(1–31^v) *EN*, dont manque au f. 28^v le texte de X.4 1174^a17 à X.7 1177^b24, inséré par une main plus tardive au f. 30–31^v, (32–57) *Met.*, (57–75^v) *Cael.*, (76–100) *Part. An.*, (100–104) *Inc. An.*, (104–116^v) *An.*, (116^v–121) *Sens.*, (121^v–123) *Mem.*, (123–125) *Somn. Vig.*, (125–126^v) *Insomn.***, (126^v–127) *Div. Somn.***, (127^v–130) *Mot. An.*, (130–161^v) *Gen. An.*, dont le texte de III.10 760^a12–760^b25 se trouve en 761^a4, (161^v–162^v) *Long.*, (162^v–163^v) *Juv.*, (163^v–166^v) *Resp.***, (166^v–167) *VM*** dont le texte se termine par 479^b12 τόπους, (168–212^v) *Met.*

Copistes : (1–30, 32–75^v, 168–212^v) Jean Panaretos (souscription f. 75^v); (76–167) main B : main archaïsante possiblement plus ancienne; interventions ultérieures de Jean Scoutariotès, Michel Lygizos, Zenobio Acciaiolli et du moine franciscain Conradus Beginus

Provenance : à Gênes au début du XIV^e

Références : MORAUX (ibid.), pp. 257–260 : autopsie Nickel 1969, contribution de Reinsch; ROSSI (1986), p. 251 (interventions ultérieures)

Numérotation Wartelle : 537

Consultation de la numérisation en ligne (mss.bmlonline.it/Catalogo.aspx?SheIfmark=plut.81.1)

12. *C^a Laurentianus plut.* 87, 4

ca. 1135–1140

Papier (sauf ff. I–II, I'–II' : parchemin) 284 × 190mm ff. II, 226, II' Lin. ca. 30–45

(1–70^v) *Gener. An.*, (70^v–144^v) *Hist. An.* I–VI, VIII, IX, VII, (145–190) *Probl.* jusqu'à XXXVI.35, 944^a37 τὸ ἐναντίον, (184–200^v) *Inc. An.*, (200^v–208^v) *Sens.*, (210–215) *Mot. An.*, (215^v–217^v) *Long.*, (217^v–219^v) *Juv.*, (219^v–224^b) *Resp.***, (224^v–226) *VM***

Copistes : (1–144^v, 147^v–190) Ioannikios; (145–147) main B; (194–226) main C

Provenance : Constantinople; fait partie d'une édition dirigée par Ioannikios,

probablement commandée par Burgundio de Pise

Références : A. M. BANDINI et al. (1961), pp. 384–385 ; MORAUX (1976), pp. 291–293 : autopsie Harlfinger 1970, complété par Wiesner ; VUILLEMIN-DIEM et M. RASHED (1997) (copistes, datation)

Numérotation Wartelle : 583

Consultation de la numérisation en ligne (mss.bmlonline.it/Catalogo.aspx?Shelfmark=plut.87.4)

13. *F^d Laurentianus plut.* 87, 11

ca. 1450–1478

Papier 290 × 205mm ff. II, 335 (+ 335a, b, c) Lin. 30

(1–90) *Phys.*, (91–143^v) *Cael.*, (144–173^v) *Gener. Corr.*, (174–238^v) *Mete.*, (239–254) *Sens.* en deux livres (239–246^v premier livre ; 246^v–254 second livre), (254^v–290) *An.*, (293–297^v) *Mem.*, (298–303) *Somn. Vig.*, (303^v–308) *Insomn.*, (308^v–310^v) *Div. Somn.*, (311–317^v) *Mot. An.*, (318–321) *Long.*, (321^v–324^v) *Juv.*, (324^v–332^v) *Resp.**, (332^v–335) *VM***

Copiste : non pas Jean Rhosos (*pace* Bandini), probablement Georges Gregoropoulos ; Michel Apostolis complète le texte dans les marges du f. 175

Provenance : Crète

Références : MORAUX (1976), pp. 301–302 : autopsie Wiesner 1970 ; R. Stefec, correspondance citée par PRIMAVESI et RAPP (2016), p. XXIV (datation) ; annotations grecques ultérieures d'une main occidentale identifiée, sans doute à tort, à celle de Francesco Filelfo par FRYDE (1983), p. 219 n° 24 (« *probably* »), repris par ELEUTERI (1991), p. 174, mais et contesté par SPERANZI (2010b), p. 247 n. 76 (« *con la sua scrittura non hanno niente da fare* »)

Numérotation Wartelle : 589

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de la numérisation en ligne (<http://mss.bmlonline.it/Catalogo.aspx?Shelfmark=plut.87.11>)

14. *v Laurentianus plut.* 87, 20

XIV^e siècle (sauf f. 241 : milieu XVI^e)

Papier bombycien (sauf f. 241 : papier) 250 × 165mm (sauf ff. 14, 37, 54, 57, 61, 67, 69, 71, 216, de format plus petit) ff. 241 Lin. 22 (ff. 1–8), 18–22 (9–73) 38–42 (74–115), 25–26 (116–123), 31–38 (124–147, 180–211), 31–33 (148–179), 42–44 (212–216), 24–25 (217–224), 41–19 (225–240)

(1–73) *An.*, avec scholies tirées de Philopon et Simplicius, (74–115^v) Thémistius, *In de an.*, (116–128) *Sens.*, (128–130^v) *Mem.*, (130^v–133^v) *Somn. Vig.*, (134–136^v) *Insomn.***, (136^v–138) *Div. Somn.***, (138–139^v) *Long.*, (139^v–141^v) *Juv.*, (141^v–146) *Resp.***, (146–147^v) *VM***, (158–163^v) Priscien de Lydie *In Theophrasti De phantasia metaphrasis*, (164–171) Priscien de Lydie *In Theophrasti De sensu metaphrasis*, (172–179) Théophraste *De igne*, (180–211) *Cael.*, (212–216) Michel

Psellos *De daemonibus et de angelis*, (217–224^v) Thémistius *In Phys. I paraphrasis*, (225–241) *Probl.* (extraits)

Copistes : 9 mains différentes, f. 241 de la main de Camillus Venetus

Provenance : Constantinople (probablement) ; entré en la possession de Marsile Ficini

Références : confondu par SIWEK (1961) avec 87.24 ; MORAUX (1976), pp. 319–323 : autopsie Wiesner 1970 ; annotations attribuées à Nicéphore Gregoras par MENCHELLI (2010), p. 494

Numérotation Wartelle : 598

Consultation de la numérisation en ligne (<http://mss.bmlonline.it/Catalogo.aspx?Shelfmark=plut.87.20>)

15. *Z^a Laurentianus plut.* 87, 21

XIV^e siècle

Parchemin 148 × 108mm ff. 64

(1–21) *Sens.*, (21–27) *Mem.*, (27–34) *Somn. Vig.*, (34^v–40^v) *Insomn.*, (40^v–42^v) *Div. Somn.*, (43–52), *Mot. An.*, (52–59) *Lin.*, (59^v–64^v) Nikolas-Netarios de Casole τρία συντάγματα I jusqu'à καλῶς οὖν τῶι θεολό(γωι)

Copiste : sud-italien, main proche de celle du *Laurent* 5.10 (*partim rescriptus*)

Provenance : Monastère de Casole

Références : MORAUX (1976), pp. 323–324 : autopsie Harlfinger 1970

Numérotation Wartelle : 599

Consultation de la numérisation en ligne (<http://mss.bmlonline.it/Catalogo.aspx?Shelfmark=plut.87.21>)

– FIRENZE : BIBLIOTECA RICCARDIANA

16. *R^c Ricc.* 13

ca. 1470 (le papier est datable par les filigranes de 1471)

Papier 330 × 235mm ff. I, 191 (+ 112a, 11b), I' Lin. 39

(1–112^a) *Hist. An.* I–IX, (112^b–174) *Gener. An.*, (174–176) *Long.*, (176–178^v) *Juv.*, (178^v–184^v) *Resp.*** , (184^v–186) *VM*** , (181–191) *Spir.*

Copiste : Manuel, élève de Constantin Lascaris ; interventions dans les marges probablement dues à Demetrios Chalcondylès et à Constantin Lascaris

Provenance : Rome ; *ex libris* de Raffaello Colombani (fin XVI^e) au f. 1 et ancienne signature de LAMI (1752), K. I. XXI. au f. 1

Références : MORAUX (1976), pp. 353–354 : autopsie Harlfinger 1970 ; identification du copiste soutenue par SPERANZI (2010a) ; notice de D. Speranzi (<https://manus.iccu.sbn.it/cnmd/0000202010>)

Numérotation Wartelle : 630

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

17. 18. *F^s Ricc.* 14

Troisième quart du XV^e siècle

Papier 338 × 230mm ff. 256 Lin. 30

(1–75) *Phys.*, (75–117^v) *Cael.*, (117^v–142) *Gener. Corr.*, (142–154) *Sens.*, en deux livres, (154–158^v) *Mem.*, (158^v–163^v) *Somn. Vig.*, (163^v–168) *Insomn.*, (168–170) *Div. Somn.*, (170–176^v) *Mot. An.*, (177–179^v) *Long.*, (179^v–182^v) *Juv.*, (182^v–190) *Resp.*** , (190–192) *VM*** , (192–200^v) *Col.*, (200–255^v) *Metē.*

Copiste : Georges Gregoropoulos

Provenance : Crète ; *ex libris* au f. 1 de Ugolino Martelli (1519–1592) et de Raffaello Colombani (actif fin XVI^e), ancienne signature de LAMI (1752), K. I. XX. au f. 1

Références : MORAUX (1976), pp. 354–356 : Wiesner autopsie 1970 ; ESCOBAR (1990) et SPERANZI (2010a) (copiste) ; STEFEC (2013b), p. 44 (origine crétoise) ; notice de D. Speranzi (manus.iccu.sbn.it/cnmd/0000202044)

Numérotation Wartelle : 631

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

18. *F^r Ricc.* 81

I Vers 1470 ; II XVI^e–XVII^e

I Parchemin (sauf ff. I–V : papier) 132 × 190mm ff. V, 167 Lin. 13

II Papier 174 × 121mm ff. 167, IV' Lin. 20 Contenu : I (3–14) *Virt.*, II (1–19) *Mot. An.*, (21–57^v) *Sens.*, (73–74^v) *Mem.*, (79–93) *Somn. Vig.*, (94–105^v) *Insomn.*, (107–112^v) *Div. Somn.*, (119–126^v) *Long.*, (127–135^v) *Juv.*, (135^v–160^v) *Resp.*** , (160^v–167) *VM***

Copistes : I Harmonios Athenaios (souscription f. 14^v) ; II *Anonymus* 21 de HARLFINGER (1971a)

Provenance : I Rome (souscription) ; II incertaine

Références : MORAUX (1976), pp. 362–363 : autopsie Harlfinger 1970 ; CECCANTI (2009), pp. 164–165

Numérotation Wartelle : 643

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– ISTANBUL : TOPKAPI SARAYI

19. *S^r Seragl.* G. I. 39

ca. 1465

Papier 212 × 144mm ff. 319 Lin. 19–20

(8–111^v) *Part. An.*, avec pertes des feuillets correspondant à IV 3, 677^b28 αἱματώδους – 5, 678^b19 οὐκ ἔχει ὄσα, (112–128) *Inc. An.*, (128^v–271) *Gener. An.* avec pertes des feuillets correspondant à V 1, 779^b24 ὅτι ὑδατος καὶ – 780^b30 διαισθάνεσθαι, (271^v–276^v) *Long.*, (276^v–280^v) *Juv.*, (281^v–295^v) *Resp.*** , (295^v–300^v) *VM*** , (308) Table

des noms des mois, (308^v–309^v) Platon *Epigrammes*, (309^{rv}) Poème

Copiste : *Anonymus* 4 chez HARLFINGER (1971a), sauf ff. 308–309^v, main contemporaine de la première

Provenance : Constantinople

Références : MORAUX (1976), pp. 376–377 : autopsie Reinsch 1971 ; D. R. REINSCH (2020), p. 113

Numérotation Wartelle : 661 (indications relatives au contenu erronées, corrigées par HARLFINGER et WIESNER (1964))

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– KØBENHAVN : DET KONGELIGE BIBLIOTEK

20. *K^p Hauniensis* GkS 1683 4°

Fin XVI^e

Papier, 2 tomes Tome I 192 × 145mm, ff. 218 ; Tome II 198/200 × 155mm ff. 145
Lin. var.

Seul le premier tome contient des textes grecs : (82–92^v) Extraits médicaux grecs divers, (93^{rv}) *Prob.* A 859^b15–20 et Alexandre d'Aphrodise, *Prob.* I, 88, (95–98^v) Extraits de Paul d'Egine, (99–100) *Prob.*, B 870^b17–28 et extraits des *Probl.* d'Alexandre d'Aphrodise, (102^v–180) Extraits du *liber medicinalis* d'Aretaios d'Amida, (181–183) *Somn. Vig.* 454^b9–458^a32, (183–185) Alexandre d'Aphrodise *Prob.* I.1 & 85

Copiste : majoritairement d'une même main pour la partie grecque, en dépit de la foliotation très irrégulière

Provenance occidentale

Référence : SCHARTAU et PETERSEN (1994), p. 140

Numérotation Wartelle : 1628 ? (auquel cas la notice est incomplète)

Consultation *in situ*

– LEIDEN : BIBLIOTHEEK DER RIJKSUNIVERSITEIT

21. *L^e Leid. Voss. Misc.* 47

XVII^e

Papier 320 × 200mm f. I, I', 41

Contenu divers, dont (1–7) Georgius Chrysococces *Exposition in syntaxim Persarum*, (8–11) Hypsicles *Anaphoricus*, (13) Ménandre *Sententiae*, (14^{rv}) Constatinus Porphyrogenitus VII *De thematibus*, (16) Georgius Codinus *De officiis*, (19) Gregorius Nazianzenus *Epistulae ad Nicobulum* (ep. 12, 51–55), (19^v–21) Andronicus Palaeologus II *Constitutio synodalis*, (21^v) *Sens.* (extraits : environ 437^a32–438^a8), (23^v) Ioannes Laurentius Lydus *De mensibus*

Copiste : Autographe de Isaacus Vossius
 Référence : MEYIER (1955), pp. 278–280
 Numérotation Wartelle : /
 Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– MADRID : BIBLIOTECA NACIONAL DE ESPAÑA

22. *Mⁿ Matrit.* 4563

1470 (souscription)

Papier ff. 339

Contenu : (1–64^v) *Phys.*, (65–88^v) *An.*, (89–97) *Sens.*, (97–99^v) *Mem.*, (99^v–103) *Somn. Vig.*, (103–105^v) *Insomn.*, (105^v–107) *Div. Somn.*, (107–111^v) *Mot. An.*, (111^v–113^v) *Long.*, (113^v–116) *Juv.*, (116–121^v) *Resp.*** , (121^v–123) *VM*** , (123–129) *Col.*, (129–133) *Spir.*, (135–163) *Cael.*, (163–178) *Gener. Corr.*, (178–210) *Met.*, (212–282) *Met.*, (286^v–294^v) *Mech.*, (295–339^v) *Hist. An.*

Copiste : Constantin Lascaris

Référence : ANDRÉS (1987), p. 39

Numérotation Wartelle : 862

Consultation de la numérisation en ligne (<http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000245118&page=1>)

– MILANO : BIBLIOTECA AMBROSIANA

23. *M^a Ambros.* A 174 sup.

ca. 1470

Papier 320 × 233mm ff. II, 338, II'

Contenu : (1–10) *Mu.*, (10–21^v) *Mir.*, (21^v–27) Théophraste *De signis tempestatum*, (27–29) *Vent.*, (29–99) *Phys.*, (99–103) *Lin.*, (103–150) *Part. An.*, (150–158) *Inc. An.*, (158–183) *An.*, (183–192^v) *Sens.*, (192^v–195^v) *Mem.*, (195^v–199^v) *Somn. Vig.*, (199^v–203^v) *Insomn.*, (203^v–205) *Div. Somn.*, (205–209) *Mot. An.*, (209–219) *Mech.*, (219–226) *Col.*, (226–235) *Phgn.*, (235–338) *Probl.*

Copiste : (ff. 1–2^v, 9–16^v, 99–102^v, 158–152, 209–218^v) Jean Rhosos ; (reste) Manuel, élève de Constantin Lascaris

Références : MARTINI et BASSI (1906), p. 80 (n° 67) ; HARLFINGER (1971a), p. 272, et SPERANZI (2010a) (copiste B) ; GIACOMELLI (2021b), pp. 89–93

Numérotation Wartelle : 905

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

24. *X Ambros.* H 50 sup.

Fin XII^e

Parchemin 240 × 190mm ff. III, 149 (+ 13a, 16a), I

Contenu : (1–55) *An.*, (55–75^v) *Sens.*, (75^v–89^v) *Mem.*, (82^v–89^v) *Somn. Vig.***
 (89^v–96) *Insomn.*, (96–99^v) *Div. Somn.***^{*}, (99^v–110) *Mot. An.*, (110–114^v) *Long.*,
 (114^v–119) *Juv.*, (119–132) *Resp.***^{*}, (132–135^v) *VM*, (135^v–153) *Col.*

Références : MARTINI et BASSI (1906), p. 525 (n° 435); PRATO (1991), p. 136, et
 PARPULOV (2020), p. 190 (datation)

Numérotation Wartelle : 946

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de la numérisation en ligne
 (<https://ambrosiana.comperio.it/opac/detail/view/ambro:catalog:75468>)

25. *M^b Ambros.* R 119 sup.

Fin XV^e ou début XVI^e (ff. 253–403, partie aristotélécienne)

Papier 325 × 216mm (pour la partie aristotélécienne) ff. II (ff. 251, 252), 151 (ff.
 253–403, partie aristotélécienne)

Contenu : (253–261) Extraits de *Phys.*, (261–291) *Cael.*, (291–313^v) *Gener. Corr.*,
 (313^v–341) *An.*, (341–351^v) *Sens.*, (351^v–355) *Mem.*, (355–359^v) *Somn. Vig.*, (359^v–
 363) *Insomn.*, (363–364^v) *Div. Somn.* (dont manque la fin à partir de 464^b10), (365)
Long. (à partir de 467^a20 ῥῆλθεν), (365–376^v) *Juv.*, (367^v–373^v) *Resp.***^{*}, (373^v–376)
*VM***^{*}, (376^v–383^v) *Col.*, (384–403) *Met.* (avec lacunes)

Copiste : Ps.-Hieronymos

Provenance : Crète

Références : MARTINI et BASSI (1906), p. 839 (n° 725); description établie en 1965
 par Harlfinger (*AG*^{*}) en ligne sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/diktikon/43202> (dernière consultation : avril 2022)

Numérotation Wartelle : 984

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– MODENA : BIBLIOTECA ESTENSE UNIVERSITARIA

26. *M^d Mut. α.* T. 9. 21. (PUNTONI (1896) 76)

Fin XV^e

Papier 235 × 167mm ff. I, 156, I' Lin. 22

Contenu : (2–19) *Sens.* (en deux livres), (19^v–25^v) *Mem.*, (25^v–32^v) *Somn. Vig.*,
 (32^v–38^v) *Insomn.*, (38^v–41^v) *Div. Somn.*, (41^v–50) *Mot. An.*, (50^v–54) *Long.*, (54^v–
 58^v) *Juv.*, (58^v–69) *Resp.***^{*}, (69–72) *VM***^{*}, (72^v–84^v) *Col.*, (84^v–120) *Gener. Corr.*,
 (122–143) Georges Pachymère Paraphrase de *Lin.*, (134^v–155^v) Georges Pachymère
 Paraphrase de *Mech.*

Copiste : Michel Souliardos (souscription f. 155^v)

Provenance : Italie; entré en la possession d'Alberto Pio (*ex libris* de ce dernier et
index de la main de Marcus Musurus) puis à sa mort début 1500 de Georgio Valla

Références : HARLFINGER (1971a), p. 419; ESCOBAR (1990), p. 54; SPERANZI

(2013b), p. 112 n. 67

Numérotation Wartelle : 1038

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– MOSKVA : GIM

27. *M^o Sinod. gr 240*

Troisième quart du XV^e siècle

Papier 220 × 147 ff. I, 316 Lin. 30

Contenu : (1–28^v) *An.*, (28^v–39^v) *Sens.*, (39^v–42) *Mem.*, (42^v–46^v) *Somn. Vig.*, (46^v–50) *Insomn.*, (50–51^v) *Div. Somn.*, (51^v–56^v) *Mot. An.*, (56^v–58^v) *Long.*, (58^v–61) *Juv.*, (61–67^v) *Resp.*** , (67^v–69) *VM*** , (69–78^v) *Mech.*, (78^v–83) *Spir.*, (83–133) *Part. An.*, (133–194^v) *Gener. An.*, (194^v–202) *Inc. An.*, (202–307^v) *Hist. An.*, I, VI, VIII, IX, VII, (308–316) *Col.*, (316) *Lin.*

Copiste : Matthieu Camariotès ; interventions marginales de Manuel Korinthios

Provenance : Constantinople

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 247–251 ; ESCOBAR (1990), p. 55 ; BERGER (2005), p. 61

Numérotation Wartelle : 1089

Consultation d'une numérisation obtenue auprès de la bibliothèque

– MÜNCHEN : BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK

28. *M^e Monac. Cod. gr. 200*

I Vers 1470–1475 ; II Vers 1540–1545 ; III Première moitié du XVI^e siècle

Papier 303 × 205mm ff. I, 326, I' Lin. 30 (I), 29 (II), var. (III)

Contenu : I (1–72^v, 117–122^v) *Phys.*, (73–116^v, 122^v–123^v) *Cael.*, (124–150) *Gener. Corr.*, (150^v–163^v) *Sens.* en deux livres (150^v–157 : livre I, jusqu'à 442^b27 ; 157–163^v : livre II), (163^v–167^v) *Mem.*, (167^v–173) *Somn. Vig.* ; II (174–199^v) Anonym. *In Rhet.*, (200–237^v) Stéphane d'Alexandrie *In Rhet.*, III (238–320^v) Ptolémée *Harmonica* III

Copiste : I Georges Greogropoulos ; II Andronicos Noukkios ; III non identifié, se retrouve dans le *Vat. Pal. gr. 387*, les *Gud. gr. 13* (aux côtés de celle de Matteo Macigni) et 19, et les *Lond. Burney* 102, 103 et 108 d'après MONDRAIN (1992), p. 379 n. 47, et GIACOMELLI (2019), p. 403

Provenance : Depuis 1557 au moins dans la bibliothèque de Johann Jakob Fugger à Aubsbourg

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 411 et 415 (identification des copistes) ; HAJDÚ (2012), pp. 120–125

Numérotation Wartelle : 1121

NB : Seul manuscrit à contenir *Somn. Vig.* sans *Insomn.* et *Div. Somn.* La chose n'est pas accidentelle : le texte s'interrompt en haut du f. 173 à la fin du traité, et le copiste ne réserve pas le début des folios pour commencer un nouveau traité.

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de la numérisation du microfilm en ligne (<https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb00131018>)

– NAPOLI : BIBLIOTECA NAZIONALE

29. *N^a Nap.* III D 33

Milieu du XV^e, ca. 1445

Papier 205 × 245mm ff. 72 Lin. 23

Contenu : (1–48) *An.*, (48^v–67) *Sens.*, (67–72^v) *Mem.*

Copiste : Jean Scoutariotès

Référence : FORMENTIN (2015), pp. 163–164

Numérotation Wartelle : 1183

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

30. *N^p Nap.* III D 38

Milieu XVII^e

Papier 275 × 205mm (f. 1), 275 × 175mm (f. 162) ff. I, 162(+ 3bis)

Contenu : Extraits de l'intégralité du *corpus aristotelicum*, en particulier (25 et 48^v–49^v) *Mete.*, (26^{rv} & 44–48) *An.*, (26^v) *Mem.*, (27–37) *Met.*, (37–38) *Somn. Vig.*, *Insomn. Div. Somn.*, (39^v–42) *Sens.*, (42^v–4–3) *Mot. An.*, (43^{rv}) *Long.*, *Juv.*, *Resp.*, *VM*, (50^{rv}) *Mund.*, (54^{rv}) *Inc. An.*, (54^v–55) *Hist. An.*

Référence : FORMENTIN (ibid.), pp. 169–170

Numérotation Wartelle : 1188

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– NEW HAVEN : YALE UNIVERSITY BEINECKE RARE BOOK & MANUSCRIPT LIBRARY

31. *Y^a Yalensis* 234

Dernier quart du XIV^e siècle pour la partie relative aux *PN* ; première moitié du XIV^e pour la partie la plus ancienne

Papier ff. 198(+50a, 90a)

Contenu : (1–51) *Cael.*, (52–63^v) *Inc. An.*, (64–66^v) *Long.*, (67–70) *Juv.*, (70–78) *Resp.*** , (70–79) *VM*** , (81–88^v) Porphyre *Isagoge*, jusqu'en 14, 18 Busse, (89–114) *Cat.*, (114–127^v) *Int.* jusqu'en 21^a1, (128–129^v) extrait de *Anal. Pr.* I 46, (130–176) *Anal. Post.* jusqu'à I 7, 75^b14, (176^v–198^v) texte médical, (176^v) lettre d'un médecin anonyme à un confrère, (177–198^v) scholies anonymes aux traités de Galien

Composite, plusieurs copistes : *PN2* appartient à la seconde partie (ff. 52–80^v, Lin.

28–31), de la main d'un unique copiste

Provenance : Constantinople

Références : MORAUX (1977) ; SHAILOR (1984)

Numérotation Wartelle : 1208

Consultation *in situ* (numérisation en ligne : <https://collections.library.yale.edu/catalog/31907127>)

– OXFORD : BODLEIAN LIBRARY

32. *O^x Oxon. Auct. T. 3. 21 (Misc. 238)*

Vers 1500

Papier ff. 157

Contenu : (1–50) *Mete.*, (51–126) *Phys.*, (127–147) *Gener. Corr.*, (147–157) *Sens.*

Copistes : (1–50) Demetrios Moschos ; (51–92^v, 95–157^v) Georges Alexandrou

Provenance : Vénétie (très probablement)

Références : COXE (1853), p. 788 ; HARLFINGER (1971a), p. 408 et 415 (copistes) ; M. RASHED (2001), p. 24 (n° 29)

Numérotation Wartelle : 1255

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

33. *O^a Oxon. Auct. T. 4. 24 (Misc. 262)*

Fin du XV^e siècle

Papier ff. 472 Lin. 10

Contenu : (1–190) *Gener. An.*, (190^v–209) *Spir.*, (200–206^v) *Part. An.*, (353–360) *Long.*, (360–380) *Mund.*, (380–409^v) *Sens.*, (409^v–420) *Mem.*, (420–432) *Somn. Vig.*, (432–441^v) *Insomn.*, (441^v–446) *Div. Somn.*, (446^v–450) *Juv.*, (450–468) *Resp.*** , (468–472^v) *VM***

Copistes : (1–124) Demetrios Angelos (ex-*Anonymus* 19 HARLFINGER (1971a))

Provenance : Constantinople

Références : ESCOBAR (1990), p. 56 ; GAMILLSCHEG (1986), MONDRAIN (2000a) et MONDRAIN (2010) (copiste)

Numérotation Wartelle : 1257

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

34. *O^b Oxon. Canon. gr* 107

I et II (3–78) après 1542 ; III (78–191) XV^e

Papier ff. 78 Lin. 22

Contenu : I (3–16) *Sens.* (édition imprimée) ; II (17–27^v) *Mem.*, (28–38^v) *Somn. Vig.*, (39–47^v) *Insomn.*, (48–52) *Div. Somn.*, (52^v–73) *Long.*, (73^v–78) *Juv.* jusqu'à 469^b1 $\chi\acute{\omega}\rho\alpha$; III (78–191) extraits philosophiques en langue latine

Copistes : II Vitantonius Gremisus (?)

Références : COXE (1853), pp. 98–99 ; HARLFINGER (1971a), p. 412 (copiste) ; ESCOBAR (1990), p. 55

Numérotation Wartelle : 1264

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et *in situ*

– OXFORD : CORPUS CHRISTI COLLEGE

35. *Z Oxon. CCC* 108

IX^e (sauf ff. 37–59 et 125 : XII^e)

Parchemin 240 × 175mm ff. 183

Contenu : (1–61^v) *Part. An.*, (62, 74–161) *Gener. An.*, (62^v–73^v) *Inc. An.*, (161^v–164) *Long.*, (164^v–166^v) *Juv.*, (166^v–175) *Resp.***, (175–177) *VM***, (177^v–183) *Spir.*

Copiste : Inconnu, a peut-être appartenu à la bibliothèque de Robert Grosseteste

Références : DROSSAART LULOFS (1947b) ; HUNT (1955) ; N. G. WILSON (2011), pp. 20–21

Numérotation Wartelle : 1279 (notice incomplète)

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et *in situ*

– OXFORD : NEW COLLEGE

36. *O^c Oxon. NC* 226

XV^e siècle

Papier 210 × 143mm ff. I, 212 Lin. 24–25

Contenu : (1–18) *Sens.*, (18–23) *Mem.*, (23–30) *Somn. Vig.*, (30–35^v) *Insomn.**, (35^v–38^v) *Div. Somn.**, (38^v–42^v) *Mot. An.*, (47^v–156) *Gener. An.*, (156–170) *Inc. An.*, (177–180^v) *Long.*, (180^v–184^v) *Juv.*, (184^v–194^v) *Resp.***, (194^v–198) *VM***, (198^v–212) *Col.*

Copiste : Demetrios Chalcondylès

Références : HARLFINGER (1971a), p. 410 (copiste) ; ESCOBAR (1990), pp. 56–57 (Wiesner, *AG**)

Numérotation Wartelle : 1289

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– PARIS : BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

37. *E Paris. gr.* 1853

Milieu X^e (ff. 1–344^v) / XIV^e siècle (ff. 345–453)

Parchemin 350/355 × 240/250mm ff. 453 Lin. 38 (1–187, 196–202), 46 (188–195, 203–344), pas de réglures pour ff. 345–453

Contenu : (1–2^v) *An. B (partim)*, (3–69) *Phys.*, (69–106^v) *Cael.*, (106^v–129) *Gener.*

Corr., (129–175^v) *Met.*, (175^v–202^v) *An.*, (203–210) *Sens.*, (210–212^v) *Mem.*, (212^v–215^v) *Somn. Vig.*, (215^v–218^v) *Insomn.***, (218^v–221) *Div. Somn.*** (221–225^v) *Mot. An.*, (225^v–309) *Met.*, (309–312) Théophraste *Met.*, (312^v–318) *Col.*, (318–352) *Part. An.*, (352–393) *Gener. An.*, (393) *Inc. An.* (quelques lignes), (393–437) *EN*, (437–453) *MM*

Copistes : Quatre mains différentes pour 1–344^v : *E I* (1–186^v, 187^{rv}, 196–202^v), *E II* (187–195^v, 306–337), *E III* (203–306), *E IV* (337–344^v) ; Trois mains différentes pour 345–453 : *E V* = Philaitides (colophon f. 453) (345–351, 445^v–453), *E VI* (352–364^v), *E VII* (365^{rv}, 366^v–367^v, 376, 382, 383^v, 384, 398, 401^{rv}, 402^v, 403, 404, 406–407^v, 409, 423, 425^v, 435^{rv}, 444–445) ; deux annotateurs distincts, *E*² et *E*³

Références : MORAUX (1967) ; HECQUET-DEVIIENNE (2000) (datation, identifie *E II*, *E IV* et *E*²) ; RONCONI (2013)

Numérotation Wartelle : 1338

Consultation de la numérisation en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84192492>) et *in situ*

38. *b Paris. gr.* 1859

Début du XIV^e siècle

Papier bombycien 256 × 180mm ff. 252 Lin. 25

Contenu : (1–98) *Phys.*, (99–127) *Gener. Corr.*, (127–209) *Part. An.*, (209–224) *Part. An.*, (224–229^v) *Mem.*, (229^v–236) *Somn. Vig.*, (236–242) *Insomn.**, (242–244^v) *Div. Somn.***, (245–252^v) *Mot. An.*

Copistes : Collaboration de deux mains différentes ; f. 103^v et 130 complétés tardivement par Matthieu Camariotès

Provenance : Constantinople (très probablement)

Références : OMONT (1886), pp. 153–154 ; *RGK II*, n° 365 ; ESCOBAR (1990), p. 58 ; M. RASHED (2001), p. 110 (n° 32) ; GOLITSIS (2010)

Numérotation Wartelle : 1344

Consultation de la numérisation en ligne (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105062303>)

39. *e Paris. gr.* 1860

Entre 1401 et 1403

Parchemin 315 × 215mm ff. V, 243, V' Lin. 32

Contenu : (1–71^v) *Phys.*, (73–110) *Cael.*, (110–129^v) *Gener. Corr.*, (130–170^v) *Met.*, (171–197) *An.*, (197^v–207^v) *Sens.*, (207^v–211) *Mem.*, (211–215) *Somn. Vig.*, (215–218^v) *Insomn.***, (218^v–220^v) *Div. Somn.*, (220^v–222^v) *Long.*, (222^v–225) *Juv.*, (225–231^v) *Resp.***, (231^v–233) *VM***, (233^v–236^v) *Lin.*, (237–243^v) *Lin.*

Copiste : (1–71^v) Chrysoloras ; (73–170^v, 237–243^v) Demetrios Scaranos, parent du précédent ; (171–236^v) Manuel Calecas

Provenance : Milan

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 116–126 ; M. RASHED (2001), p. 25 (n° 33) ; ROLLO (2004), p. 333, ROLLO (2005), pp. 244–250, et MANFRIN et SPERANZI (2019), p. 56 (identification des mains de Chrysoloras et Scaranos) ; AVRIL et GOUSSET (2005) (décoration et datation)

Numérotation Wartelle : 1345

Consultation de la numérisation en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8514395b>)

40. *c Paris. gr.* 1861

Dernier quart du XV^e siècle

Papier 408 × 268mm ff. 180 Lin. 50

Contenu : (1–35) *Phys.*, (35^v–48^v) *An.*, (48^v–69) *Cael.*, (69–74) *Sens.* (en deux livres), (74^v–76) *Mem.*, (76–78) *Somn. Vig.*, (78–80) *Insomn.*, (80–81) *Div. Somn.*, (81–83^v) *Mot. An.*, (83^v–84^v) *Long.*, (85–86) *Juv.*, (86–89^v) *Resp.*** , (89^v–90) *VM*** , (90^v–94) *Col.*, (94–105) *Gener. Corr.*, (105–131) *Met.*, (133–177) *Met.*, (177–180^v) *Plant.* jusqu'en 822^b27

Copiste : Georges (ou Manuel) Gregoropoulos

Provenance : Crète ; acquis par Jean Hurault de Boistailé (1517–1572) auprès du libraire romain Vincenzo Lucchino (*ex libris*, reliure, note d'acquisition)

Références : M. RASHED (2001), p. 25 (n° 34) et p. 309 ; D. F. JACKSON (2004), p. 220

Numérotation Wartelle : 1346

Consultation *in situ* (numérisation du microfilm en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b11000033g>)

41. *m Paris. gr.* 1921

vers 1360

Papier bombycien ff. 288 Lin. 10–40

Contenu : (1–4^v) Michel d'Ephèse *In Col. (partim)*, (5–9^v) *Sens.* avec le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, (10–67) *Hist. An.*, (67–98) *Part. An.*, (98–105^v) *Inc. An.*, (107–142) *An.*, (142–170) *Sens.*, (170–175) *Mem.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (175–178) *Somn. Vig.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (178–181) *Insomn.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (181–182^v) *Div. Somn.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (183–187) *Mot. An.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (187–190) *Long.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (190–192^v) *Juv.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (192^v–199) *Resp.*** avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (199–202) *VM*** avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (202–256) *Gener. An.*, (256–258) *Spir.*, (258–279) Théophraste *Sens.*, (283^v–387) Théophraste *De igne*, (287–288) Philopon *De usu astrolabi libellus*

Interventions marginales de Matthieu Camariotès et Jean Argyropoulos

Références : HARLFINGER (1971a), p. 55, 408 et 413 ; WIESNER (1981) (datation

par les filigranes); ESCOBAR (1990), p. 60

Numérotation Wartelle : 1407

Consultation *in situ* et de la numérisation en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105020178>)

42. *P^f Paris. gr. 2027*

1439 (1449 selon la souscription au f. 50, mais cette date est contredite par l'indiction)

Papier ff. 235 Lin. 24–27

Contenu : (1–50) *An.*, (50^v) prologue à *An.*, (51–111) *Met.* du début jusqu'en 1020^b27, (117–118^v) extraits d'une traduction de Thomas d'Aquin, (119–122) extraits de la *Géographie* de Ptolémée, (122–125^v) Gregorius Thaumaturgus Neocaesariensis *Disputatio de anima ad Tatianum*, (125^v–131^v) extraits du *Fructus* de Ptolémée, (132^{rv}) sermon autographe, (133–137) *Long.*, (137–141^v) *Juv.*, (141^v–153^v) *Resp.*** , (153^v–156^v) *VM*** , (157–162^v) *Mem.*, (162^v–170^v) *Somn. Vig.*, (170^v–177) *Insomn.*** , (177–180^v) *Div. Somn*** , (180^v–190) *Mot. An.*, (191–210^v) *Sens.*, (213–235) Epiphanius Constantiensis *Physiologus*

Copiste : Jean Syméonakis (souscription f. 50)

Provenance : Crète

Références : ESCOBAR (ibid.), p. 61; Isépy *in* PRIMAVESI (2020), p. 138 n. 289 (datation)

Numérotation Wartelle : 1458

Consultation *in situ* (numérisation du microfilm en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10721773f>)

43. *i Paris. gr. 2032*

Second quart du XIV^e siècle

Papier 214 × 142mm ff. III (parchemin), 325, II (parchemin) Lin. 30–31

Contenu : (1–104) *Phys.*, (104–113) *Lin.*, (113–163^v) *Cael.*, (163^v–190) *Gener. Corr.*, (190–239) *Met.*, (239–248) *Col.*, (256–285) *An.*, (285–295^v) *Sens.*, (296–299^v) *Mem.*, (300–311) *Somn. Vig.*, (305–309) *Insomn.*** , (309–311) *Div. Somn*** , (311–313^v) *Long.*, (313^v–316) *Juv.*, (316–323) *Resp.*** , (323–325) *VM***

Copiste non-identifié, mais identique à celui de *M* (*Urb.* 37); interventions de Manuel Calecas

Provenance : Constantinople; acquis par Manuel Chrysoloras (qui ajoute les titre bilingues f. 1)

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 104–116 (datation par les filigranes); *RGK* II, n° 346 (évocation aussi d'une attribution à Palla Strozzi (n° 454), réfutée depuis par ROLLO (2002), p. 60 n. 114); ESCOBAR (1990), pp. 61–62; M. RASHED (2001), p. 26 (n° 35)

Numérotation Wartelle : 1463

- Consultation de la numérisation en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8514393h>)
44. *y Paris. gr.* 2034
XIII^e siècle
Papier bombycien ff. 228
Contenu : (1–110^v) *Mete.*, (111–202^v) *An.*, (203–228^v) *Sens.*
A appartenu à Janus Lascaris puis à Niccolò Rodolfi, qui récupère sa bibliothèque.
Références : OMONT (1886) III, p. 182; *RGK* II n° 197
Numérotation Wartelle : 1465
Consultation de la numérisation en ligne (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10722274b>)
45. *P^g Paris. gr.* 2035
Troisième quart du XV^e siècle
Papier 210 × 150mm ff. III, 258 (+124a), III' Lin. 24 (sauf ff. 210–228 et 230^v–233 : 25)
Contenu : (1–24) *Sens.*, (24^v–31) *Mem.*, (31–39^v) *Somn. Vig.*, (39^v–47) *Insomn.*, (47^v, 64^{rv}, 48–50) *Div. Somn.*, (50–62) *Mot. An.*, (62–63^v, 65–68^v) *Long.*, (68^v–74) *Juv.*, (74–89) *Resp.***, (89–92) *VM***, (92–107^v) *Col.*, (108–153) *Gener. Corr.*, (156–257^v) *Mete.*
Copiste : Michel Apostolis
Provenance : Crète ; acquis par la famille de Mesmes
Références : M. RASHED (2001), p. 26 (n° 36) ; D. F. JACKSON (2009) ; notice de Harlinger, *AG** sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/diktyon/51662> (dernière consultation : avril 2022)
Numérotation Wartelle : 1466
Consultation *in situ* (numérisation du microfilm en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10722272f>)
46. *C^o Paris. Coislin.* 166
Vers 1360
Papier 298 × 220mm ff. I, 492
Contenu : (1–109) *Phys.* avec le commentaire de Philopon, (111–250^b) *Cael.* avec le commentaire de Philopon (251–302^v) *Gener. Corr.* avec le commentaire de Philopon, (303–477) *Mete.* avec le commentaire de Philopon, (477–485^v ?) *Mund.*, (485^{rv}) *Mot. An.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (485^v–487^v) *Long.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (487^v–489) *Juv.* avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (489–492) *Resp.*** avec le commentaire de Michel d'Ephèse, (492^{rv}) *VM*** avec le commentaire de Michel d'Ephèse
Copiste : Malachias (ex *Anonymus aristotelicus*)
Provenance : Constantinople

Références : OMONT (1886), III, 147 ; HARLFINGER (1971a), p. 55 ; WIESNER (1981) (datation par les filigranes) ; MONDRAIN (2000b) ; M. RASHED (2001), 26 (n° 38)
 Numérotation Wartelle : 1558

Consultation *in situ* et de la numérisation en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105073352>)

47. *C^c Paris. suppl. gr 314*

Vers 1300

Papier bombycien 245 × 172mm ff. 292 Lin. 29–30

Contenu : (22–42) *Gener. Corr.*, (42–89) *Mete.*, (89–100) *Col.*, (100–133) *An.*, (133–143) *Sens.*, (143–146) *Mem.*, (146–149^v) *Somn. Vig.*, (149^v–153) *Insomn.***, (153–154^v) *Div. Somn***, (154^v–155^v) *Long.* jusqu'en 466^b18, (156^v–159) ff. arrachés (fin de *Long.*, *Juv.* et début de *Resp.*), (160–164) *Resp.* à partir de 472^b20, (164–165^v) *VM***, (173–292) Alexandre d'Aphrodise *In Mete.*

Provenance : Constantinople (très probablement issu du cercle de Nicéphore Choumnos)

Références : ESCOBAR (1990), pp. 62–63 ; M. RASHED (2001), p. 27 (n° 40) et pp. 179–188

Numérotation Wartelle : 1587

Consultation *in situ* (numérisation du microfilm en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b110046262?rk=557942;4>)

48. *Pⁱ Paris. suppl. gr 332*

Seconde moitié du XV^e siècle

Papier ff. 382 Lin. 26

Contenu : (3–113) *Phys.*, (113–161) *An.*, (161–175) *Inc. An.*, (175–191) *Sens.*, (191–196^v) *Mem.*, (196^v–203) *Somn. Vig.*, (203–208^v) *Insomn.***, (208^v–220) *Div. Somn***, (220–332) *Met.*

Copiste : Emmanuel Rhousotas

Numérotation Wartelle : 1588

Références : *RGK* II, n° 203 ; ESCOBAR (1990), p. 63

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b110047396?rk=3068684;4>)

49. *P^h Paris. suppl. gr 333*

Troisième quart du XV^e

Papier ff. 244 Lin. 26

Contenu : (1–79) *Part. An.*, (79–163) *Gener. An.*, (163–177) *Mech.*, (177–188) *Inc. An.*, (188–200^v) *Sens.*, (201–205) *Mem.*, (205–210) *Somn. Vig.* (210–214) *Insomn.***, (214–216^v) *Div. Somn***, (216^v–223) *Mot. An.*, (223–225^v) *Long.*, (225^v–228^v) *Juv.*, (228^v–236^v) *Resp.***, (236^v–238^v) *VM***, (238^v–244) *Spir.*

Copistes : (79–222^v) Demetrios Chalcondyle ; (1–75^v, 223–244) Jean Serbopoulos ;

possédé par Thomas Linacre (*ex libris* f. I^v)

Références : HARLFINGER (1971a), p. 410 ; *RGK* II nn° 138 et 240 ESCOBAR (1990), pp. 63–64 ; PRIMAVESI et CORCILIUS (2018), p. XXVI

Numérotation Wartelle : 1589

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b11004973x?rk=708158;0>)

– VATICANO : BIBLIOTECA APOSTOLICA VATICANA

50. *L Vat. gr.* 253

Vers 1300

Papier bombycien 241 × 164/167mm ff. III, 269, III' Lin. 23–27

Contenu : (1–54) *Cael.*, (54^v–81^v) *Gener. Corr.*, (81–154^v) *Met.*, (155–168) *An.* III, (168–184^v) *Sens.*, (184^v–189^v) *Mem.*, (189^v–196) *Somn. Vig.*** , (196–201) *Insomn.*, (201–203^v) *Div. Somn*** , (203^v–211^v) *Mot. An.*, (211^v–215) *Long.*, (215–218) *Juv.*, (218^v–228^v) *Resp.*** , (228^v–231) *VM*** , (231–241) *Col.*, (241–246^v) *Lin.*, (246^v–262^v) *Mech.*, (262^v–269) *Spir.*

Copiste : Même copiste que les ff. 1–18 du *Vat. gr.* 258 N

Une partie du *codex* en a été, sans doute délibérément, soustraite, qui contenait originellement également les deux premiers livres de *An.*

Provenance : Constantinople

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 165–166 ; M. RASHED (2001), p. 59 ; notice de Harligner, *AG** en ligne sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/diktyon/66884> (dernière consultation : avril 2022)

Numérotation Wartelle : 1700

Consultation du microfilm de l'Aristoteles Archiv

51. *N Vat. gr.* 258

Vers 1300 (mort de Bardalès)

Papier 226/232 × 155/157mm ff. III, 325(+156a) Lin. 27–29

Contenu : (1–7) *Lin.*, (7–18) *Col.*, (18^v–36) *Sens.*, (36^v–42) *Mem.*, (42–48^v) *Somn. Vig.**, (48^v–54^v) *Insomn.**, (54^v–57^v) *Div. Somn.*, (57^v–68) *Mot. An.*, (70–99) *Gener. Corr.*, (99–156) *Met.*, (157–217^v) *Part. An.*, (217^v–226^v) *Inc. An.*, (226^v–310^v) *Gener. An.*, (310^v–313^v) *Long.*, (313^v–316) *Juv.*, (316–323^v) *Resp.*** , (323^v–325^v) *VM***

Copiste : (1–18) A ; (18^v–155^v) B ; (155^v–156) Jean Rhosos ; (157) C ; (159–325^v) Jean Bardalès, (souscription f. 325^v)

Provenance : Constantinople ; à Rome avant 1457

Références : MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 338–340 ; HARLFINGER (1971a), pp. 132–136 ; ESCOBAR (1990), p. 65 ; M. RASHED (2001),

p. 59

Numérotation Wartelle : 1705

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.258.pt.1 & https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.258.pt.2) et *in situ*

52. *U Vat. gr. 260*

Fin XII^e

Parchemin 205 × 113mm ff. III, 195(+42a, 106a) Lin. 33

Contenu : (1–87^v) *Part. An.*, (88–102^v) *Inc. An.*, (103–152) *An.*, (152^v–170^v) *Sens.*, (171–176^v) *Mem.*, (177–183^v) *Somn. Vig.*, (184–190) *Insomn.***, (190^v–195) *Div. Somn***

Copistes : (1–7^v ; 191–193) A, aussi responsable des marges ; *Anonymus* 40 pour le reste, sauf f. 112^{rv} d'une autre main

Provenance : italo-grecque

Références : MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), p. 340 ; HARLFINGER (1971a), p. 420 ; CAVALLO (1980), p. 161 n. 8, et PRATO (1991), p. 136 (provenance) ; PARPULOV (2017), p. 105 n. 49, et PARPULOV (2020), p. 196 (datation)

Numérotation Wartelle : 1707

Consultation de la numérisation en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.260) et *in situ*

53. *Y Vat. gr. 261*

Vers 1300

Papier 317 × 332mm ff. 227 Lin. 22–25

Contenu : (1–84) *Part. An.*, (84^v–97^v) *Inc. An.*, (98–111^v) *Sens.*, (112–116) *Mem.*, (116^v–123) *Somn. Vig.*, (123–127^v) *Insomn.**, (128–130^v) *Div. Somn**, (131–139) *Mot. An.*, (139–227) *Gener. An.*

Copiste : Ioannes Honorius (f. 1^{rv}) ; Georges Pachymère (2–35, 55^v–63^v, 114–222)

Divisé en deux parties au f. 114 postérieurement

Provenance : Constantinople

Références : HARLFINGER (1971a), p. 252 ; *RGK* III, nn° 115 (Pachymère) et 286 (Honorius) ; ESCOBAR (1990), pp. 66–67 ; GOLITSIS (2010)

Numérotation Wartelle : 1708

Consultation de la numérisation en ligne (en deux parties http://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.261.pt.1 & http://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.261.pt.2)

54. *V Vat. gr. 266*

Premier quart du XIV^e siècle (filigranes)

Papier (sauf f. I parchemin) 263 × 198mm ff. 239 Lin. 28–33

Contenu : (1–8^v) *Col.*, (8^v–13) *Lin.*, (13–15^v) *Long.*, (15^v–18) *Juv.*, (18–24^v) *Resp.***,

(24^v–26^v) *VM***, (27–35^v) *Inc. An.*, (36–47) *Sens.*, (47–50^v) *Mem.*, (50^v–55) *Somn. Vig.*, (55–58^v) *Insomn.***, (58^v–60^v) *Div. Somn***, (60^v–66) *Mot. An.*, (68–117) *Part. An.*, (118–202^v) *Gener. An.*, (203–240^v) *An.*

Copistes : (1–18, 157 et peut-être 18^v–68) A ; (70–115^v, 157–158^v) B ; (159–235^v) C ; monocondyle de Jean Gabras Meliteniotès (f. I) ; page de garde de la main d'Isidore de Kiev (*ex-Anonymus* 8)

Provenance : Constantinople

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 131–133 et 418 ; ESCOBAR (1990), pp. 66–67
Numérotation Wartelle : 1713

Consultation de la numérisation en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.266) et *in situ*

55. *W Vat. gr.* 1026

Première moitié du XIV^e

Contenu : (1–40) *Phys.* à partir de VI.8, 238^b30, (41–84^v) Nicomaque de Gérase, *Introduction arithmétique*, (85–87^v) Nicomaque de Gérase, *Manuel d'harmonique*, (88–167) *EN*, (167^v–173^v) *Sens.*, (174^ρ) fragment du livre I des *Eléments* d'Euclide, (175–203^v) *An.*, (204–205^v) Simplicius (?), *In An.*, 172.4–175.19, (206–212^v) Philopon, *Traité de l'astrolabe*, (213–221) abrégé de logique de Michel Psellos (PHI.170 MOORE (2005), une partie du texte manque), (224–234^v) extraits des commentaires aux *Oracles chaldaïques* par Michel Psellos (PHI.112, PHI.111 et PHI.79 chez MOORE (*ibid.*))

Copistes : (1–40, 174^f) A ; (41–84^v) B ; (85–94^v ?, 161–173^v, 222–223^v ?, 233^v–234^v) C ; (95^v–160^v) D ; (175–203^v) E ; (204–205^v) F ; (206–212^r, 213–222^r ?) G ; (224–232^v) H

Référence : HEIBERG (1929), p. XIII (le manuscrit n'a pas encore été catalogué)

Numérotation Wartelle : 1765

Consultation *in situ* (numérisation du microfilm en ligne, de piètre qualité : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.1026)

56. *V^s Vat. gr. 1334*

(I) Vers 1420–1427; (II) 1440–1443

ff. II, 104

Contenu : I (1–41) œuvres de Xénophon; II (43–47^v) Andronicus de Rhodes *De passionibus* I–II, (48^v–97^v) œuvres de Synesius de Cyrène (dont ff. 70^v–83 son *Insomn.*), (98–103^v) *Insomn.*, (103^v–104^v) *Div. Somn***

Copistes : I Georges Chrysococcès (souscription f. 104^v); II Théodore Gaza (souscription f. 104^v)

Provenance : I Constantinople; II Milan; commande de Francesco Filelfo

Numérotation Wartelle : 1781 (notice incomplète)

Références : ELEUTERI (1991), p. 178; notice de David Speranzi disponible en ligne (<http://philelfiana.unimc.it/philelfiana/index.php/About/dbDetailSearch?oid=12745>, dernière consultation : avril 2022)

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.1334)

57. *P Vat. gr. 1339*

Seconde moitié du XIV^e siècle

Parchemin 280 × 211mm ff. I, 460, I' Lin. 26–27

Contenu : (1–71) *Part. An.*, (72–165^v) *Gener. An.*, (165^v–177^v) *Inc. An.*, (178–214) *An.*, (214–228) *Sens.*, (228–232^v) *Mem.*, (232^v–238^v) *Somn. Vig.*, (238^v–243) *Insomn.*, (243–245) *Insomn.*, (245–252^v) *Mot. An.*, (252^v–255^v) *Long.*, (255^v–259) *Juv.*, (259–267^v) *Resp.*** , (267^v–269^v) *VM*** , (269^v–277^v) *Col.*, (277^v–281^v) *Lin.*, (281^v–294) *Mech.*, (294–299) *Spir.*, (299–310) *Mund.*, (301^v–450) *Hist. An.*

Copiste : Ioasaph

Provenance : Constantinople

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 252–254; ESCOBAR (1990), p. 69; notice de Harlfinger, *AG**, en ligne sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/diktyon/67970> (dernière consultation : avril 2022)

Numérotation Wartelle : 1782

Consultation d'une numérisation obtenue auprès de la bibliothèque et *in situ* (numérisation du microfilm en ligne : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.1339)

58. *V^r Vat. gr. 2183*

Vers 1422–1443 (filigranes)

Papier 290 × 195mm ff. III (I : parchemin), 243, II' Lin. 42

Contenu : (1–10) *Mund.*, (10^v–30) *Gener. Corr.* avec le commentaire de Philopon, (30–73^v) *Mete.*, (73^v–80) *Col.*, (80^v–105^v) *An.* avec la paraphrase de Thémistius, (106–115) *Sens.*, (115^v–118^v) *Mem.*, (118^v–122) *Somn. Vig.*, (122–125) *Insomn.*** , (125–126^v) *Div. Somn*** , (126^v–128^v) *Long.*, (129–131) *Juv.*, (131–136) *Resp.*** ,

(136–138) *VM***, (141-241^v) Alexandre d'Aphrodise *In Mete.*

Copiste : Gérard de Patras

Provenance : Italie

Références : LILLA (1985), pp. 80–83 ; *RGK* III, n° 144 ; ESCOBAR (1990), pp. 69–70 ; M. RASHED (2001) p. 178

Numérotation Wartelle : 1836 (le contenu n'est pas précisé)

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.gr.2183)

59. *V^p Pal. gr. 97*

Première moitié du XV^e siècle

Papier bombycien (majoritairement oriental, quelques feuillets occidentaux, datés par leur filigranes de 1504, ont été insérés et laissés vierge, ff. 78–93 et 102–109) ff. 117 Lin. 21

Contenu : (1–11) *Inc. An.*, (11–23) *Sens.*, (23–27) *Mem.*, (27–32) *Somn. Vig.* (32–35^v), *Insomn.***, (35^v–38) *Div. Somn***, (38–44) *Mot. An.*, (44–117) *Gener. An.* (avec de nombreuses lacunes)

Majoritairement d'une même main ; complété ultérieurement par une autre main, sans doute en lien avec la restauration de 1504

Provenance : Italie ; ; acquis par Giovanni Battista da Lion (f. I)

Références : STEVENSON (1885), pp. 48–49 ; HARLFINGER (1980) (Monts 90) ; ESCOBAR (1990), p. 70 ; GIACOMELLI (2016), pp. 113–116 ; description par Anne-Elisabeth Beron et Janina Sieber en ligne (https://digi.ub.uni-heidelberg.de/de/bpd/virtuelle_bibliothek/codpalgraec/beschreibungen/bav_pal_gr_97.html) ; dernière consultation : avril 2022)

Numérotation Wartelle : 1931

Consultation de la numérisation en ligne (https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/bav_pal_gr_97)

60. *V^q Pal. gr. 163*

Vers 1442

Parchemin ff. 180 Lin. 30

Contenu : (1–12) *Sens.*, (12–15^v) *Mem.*, (15–20) *Somn. Vig.*, (20–23^v) *Insomn.***, (23^v–25^v) *Div. Somn***, (25^v–28) *Long.*, (28–30) *Juw.*, (30–37) *Resp.***, (37^{rv}) *VM*** jusqu'à 479^b12 τόπους, (37^v–43^v) *Mot. An.*, (43^v–115) *Gener. An.*, (115–172) *Part. An.*, (172–180) *Inc. An.*

Copiste : Jean Scoutariotès (souscription f. 180^v)

Provenanc : Italie, vraisemblablement Florence

Références : ESCOBAR (1990), pp. 70–71 ; M. RASHED (2001), pp. 117–118 ; description en ligne par Vinzenz Gottlieb : https://digi.ub.uni-heidelberg.de/de/bpd/virtuelle_bibliothek/codpalgraec/beschreibungen/bav_pal_

gr_163.html (dernière consultation : avril 2022)

Numérotation Wartelle : 1940

Consultation de la numérisation en ligne (https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/bav_pal_gr_163)

61. *M Urb. gr. 37*

Deuxième quart du XIV^e siècle

Papier (VII–VIII : Parchemin) 250 × 168mm ff. VIII, 181 Lin. 34–35

Contenu : (1–45^v) *Cael.*, (45^v–69^v) *Gener. Corr.*, (70–75) *Met.* (partiel), (79–89) *Sens.*, (89–92) *Mem.*, (92–95^v) *Somn. Vig.*, (95^v–99) *Insomn.*** , (99–100^v) *Div. Somn*** , (100^v–102^v) *Long.*, (102^v–104^v) *Juv.*, (104^v–110) *Resp.*** , (110–112) *VM*** , (112–119) *Col.*, (119–181) *EN*

Copistes : (ff. 1–118) A, identique à celle du copiste des *Par. gr.* 2032 et 2015 ; (ff. 119–181) B ; annotations chypriotes du XIV^e ; acquis par Angelo Vadios, très probablement lors d'un séjour à Chypre

Provenance : Constantinople

Références : STORNAJOLO (1895), pp. 43–45 ; HARLFINGER (1971a), p. 110 et 115 ; ESCOBAR (1990), p. 71 ; STEFEC (2012b), pp. 139–140

Numérotation Wartelle : 1987

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv puis de la numérisation en ligne (https://digi.vatlib.it/view/MSS_Urb.gr.37)

62. *n Urb. gr. 39*

Seconde moitié du XV^e siècle [BERGER (2005)]

Papier 285 × 202mm ff. 132

Contenu : (1–97) *Hist. An.*, (101–109) *Inc. An.*, (109–111) *Long.*, (111–113^v) *Juv.*, (113^v–120) *Resp.*** , (120–122) *VM*** , (125–132^v) *Plant.* I

Copiste : (1–97) Georges Tzangaropoulos ; (101–122 & 125–132) Michel Apostolis (souscription f. 122)

Provenance : Crète

Références : STORNAJOLO (1895), pp. 46–47 ; HARLFINGER (1971a), p. 241 ; BERGER (2005), p. 64

Numérotation Wartelle : 1989

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv et de la numérisation mise en ligne par la BAV (http://digi.vatlib.it/view/MSS_Urb.gr.39)

– VENEZIA : BIBLIOTECA NAZIONALE MARCIANA

63. *Q Marc. gr. Z. 200*

1457 (souscription f. 594),

Parchemin 426 × 288mm ff. I, 596 Lin. 50

Contenu : (4–40) *Phys.*, (40^v–61) *Cael.*, (61^v–72^v) *Gener. Corr.*, (73–98) *Mete.*, (98^v–113) *An.*, (113–118^v) *Sens.*, (118^v–120^v) *Mem.*, (120^v–122^v) *Somn. Vig.*, (122^v–124^v) *Insomn.*, (124^v–125) *Div. Somn.*, (125^v–127) *Long.*, (127–128) *Juv.*, (128–132) *Resp.***, (132^v) *VM***, (133–202) *Hist. An.*, (202^v–230) *Part. An.*, (230–234^v) *Inc. An.*, (234^v–237^v) *Mot. An.*, (237^v–273) *Gener. An.*, (273–281) *Plant.*, (281–283^v) *Spir.*, (284–287^v) *Col.*, (289–293^v) *Phgn.*, (193^v–296^v) Théophraste, *De signis tempestatum*, (296^v) Théophraste *De vent.*, (297–303) *Mir.*, (303–308) *Mu.*, (308–311) *MXG*, (311–316^v) *Mech.* (317–370) *Probl.*, (370^v–421) *Met.*, (421^v–436) *MM*, (436–453^v) *EE*, (453^v–491^v) *EN*, (491^v–496) *Oec.*, (497–453) *Pol.*, (543–572) *Rhet.*, (572^v–586) *Rhet. Al.*, (586^v–593^v) *Poet.*

Copiste : Jean Rhosos (pour Bessarion, qui l'annote)

Provenance : Rome

Références : MIONI (1981), pp. 311–313 ; ESCOBAR (1990), pp. 71–72

Numérotation Wartelle : 2101

Consultation du microfilm de l'IRHT

64. *f Marc. gr. Z. 206*

1467 (souscriptions f. 67 et 165^v)

Parchemin 264 × 181mm ff. II, 336(+177bis) Lin. 32

Contenu : (1–67) *Phys.*, (67^v–105) *Cael.*, (105^v–125^v) *Gener. Corr.*, (126–165^v) *Mete.*, (169–176) *Inc. An.*, (178–201) *An.*, (202–291) *Met.*, (295–304^v) *Sens.*, (305–308) *Mem.*, (308–312) *Somn. Vig.*, (312–315^v) *Insomn.*, (315^v–317) *Div. Somn.*, (317–319) *Long.*, (319^v–322) *Juv.*, (322–327^v) *Resp.***, (327^v–329) *VM***, (329^v–333^v) *Mot. An.*

Copistes : (1–165^v ; 169–176 ; 295–333^v) Charitonimus Heronymus (souscriptions) ; (177–282(1.7)) *Anonymus* 40 ; (282(1.8)–291) Théodore (celui qui laisse sa souscription dans le *Sin. gr.* 2124 et qui achève le *Marc. gr.* 220)

Provenance : Rome ; commande de Bessarion

Références : HARLFINGER (1971a), p. 420 ; MIONI (1981), pp. 320–321 ; *RGK* II n° 175 et III n° 226 ; ESCOBAR (1990), p. 72 ; GIACOMELLI (2021a), p. 255 n. 133

Numérotation Wartelle : 2107

Consultation des microfilms de l'Aristoteles-Archiv et de l'IRHT, puis de la numérisation en ligne : <https://www.internetculturale.it/it/16/search/detail?id=oai:193.206.197.121:18:VE0049:CSTOR.240.9851>

65. *O^d Marc. gr. Z. 209*

Début du XIV^e siècle

Papier oriental 260 × 150mm ff. 140 Lin. 24–25

Contenu : (1–62^v) *An.*, (65–73^v) *Mot. An.*, (74–92^v) *Sens.*, (92^v–98) *Mem.*, (98–105) *Somn. Vig.*, (105–111^v) *Insomn.***, (111^v–114) *Div. Somn***, (119–140^v) Plotin, *Ennéades*

Provenance : Constantinople ; a appartenu à Venceslas de Bohême (note f. 140^v) et à Bessarion (souscription f. I)

Références : MIONI (1981), pp. 322–323 ; Harlfinger in ESCOBAR (1990), p. 164 (datation)

Numérotation Wartelle : 2110

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

66. *G^a Marc. gr. Z. 212*

Vers 1430

Papier (in folio) 292 × 218mm ff. VIII, 499 Lin. 30–36 (1–407), 36–40 (412–499)

Contenu : (1–94^v) *EN* avec la paraphrase de Pachymère jusqu'au f. 44^v, (97–163^v) *Cael.*, (163^v–196^v) *Gener. Corr.*, (197–262) *Mete.*, (265–342^v) *Hist. An.*, (346–407) *Part. An.*, (407–412) *Part. An.*, (412–424^v) *An.*, (425–431) *Sens.*, (431–433) *Mem.*, (433–435^v) *Somn. Vig.*, (435^v–438) *Insomn.**, (438–439) *Div. Somn**, (439–442) *Mot. An.*, (442–485^v) *Gener. An.*, (486–487) *Long.*, (487–488^v) *Juv.*, (488^v–492^v) *Resp.***, (492^v–493^v) *VM***, (493^v–497^v) *Col.*, (498–499^v) *Lin.*

Copistes : (1–262, 346–406^v) *Anonymus* χλ chez HARLFINGER (1974) ; (265(1.5)–295^v, 297(1.2)–338, 407(1.5)–412(1.8), 425–497^v) même copiste que les ff. 49–124^v du *Marc. gr. 519* (*Onomasticon* de Pollux) ; (338^v–342^v, 412^v(ll.8–25), 413^v–424, 498–499^v) *Anonymus* 26 (aussi présent dans le *Marc. 261*) ; (265(ll.1–4), 296–297(1.2), 407(ll.1–4), 412(1.9)–412^v(1.7), 412^v(1.26)–413) Bessarion, aussi intervenu dans les marges et les titres ; interventions de Georges de Trébizonde aux ff. 265–342^v

Provenance : Italie

Références : MIONI (1981), pp. 326–327 ; HARLFINGER (1971a), p. 175 n. 2 ; BERGER (2005), pp. 86–87 ; N. ZORZI (2015) p. 259

Numérotation Wartelle : 2113

Consultation de la numérisation en ligne (<http://www.internetculturale.it/jmms/iccuviewer/iccu.jsp?id=oai:193.206.197.121:18:VE0049:CSTOR.240.9857&mode=all&teca=marciana>)

67. *H^a Marc. gr. Z. 214*

Vers 1290–1300

Parchemin (avec couverture décorative en papier) 320 × 230/240mm ff. II, 238

Contenu : (1–40) *EN*, (40–91^v) *Met.*, (92–126^v) *Phys.*, (127–137) *Gener. Corr.*, (149^v–150^v) *Rhet.*, interrompue, (151–170^v) Kleomedes *De motu circulari corporum*

caelestium, (170^v–176^v) *Sens.*, (176^v–178^v) *Mem.*, (178^v–181^v) *Somn. Vig.*** , (181^v–183) *Insomn.** , (183^{rv}) *Div. Somn*** , (184–187^v) *Mot. An.*, (187^v–189) *Long.*, (189–190^v) *Juv.*, (190^v–195) *Resp.*** , (195–196) *VM*** , (196–200^v) *Col.*, (200^v–203) *Lin.*, (203–210) *Mech.*, (210–213) *Spir.*, (213^v–238^v) *Cael.*

Copistes : (1–142) A ; (142^v–238^v) B ; comprend aussi des scholies, dont certaines de Bessarion

Provenance : Constantinople ; déjà en Italie en 1432 (acquis par Pietro Vitali, puis par Bessarion)

Références : HARLFINGER (1971a), pp. 169–172 ; MIONI (1981), pp. 328–329 ; M. RASHED (2001), p. 250

Numérotation Wartelle : 2115

Consultation de la numérisation en ligne (<http://www.internetculturale.it/jmms/iccuviewer/iccu.jsp?id=oai:193.206.197.121:18:VE0049:CSTOR.240.9859>)

68. *Marc. gr. Z.* 249

XII^e, mais XIV^e pour f. I

Parchemin 250 × 180mm ff. I, 229(+5bis et 177bis) Lin. 25–27

Contient des œuvres de Plutarque pour la partie ancienne. Le f. I contient au verso un extrait de *Long.* (465^b13–466^a10) et au recto une lettre de Grégoire de Nyzance. A appartenu à Bessarion (souscription f. I^v)

Référence : MIONI (1981), p. 364

Numérotation Wartelle : /

Consultation du microfilm de l'Aristoteles-Archiv

– WIEN : ÖSTERREICHISCHE NATIONALBIBLIOTHEK

69. *W^g Vind. phil. gr.* 64

1457 (souscription f. 447^v)

Papier (sauf 1, 2, 3, 8, 510 : parchemin) 295 × 210/220mm ff. I, 511 Lin. 30–37

Contenu : (9–84) *Phys.*, avec le commentaire de Simplicius, (85–138^v) *Cael.*, (161–172^v) *Sens.*, (172^v–176) *Mem.*, (176–180^v) *Somn. Vig.*, (180^v–184^v) *Insomn.*, (184^v–186^v) *Div. Somn*, (186^v–192^v) *Mot. An.*, (193–195^v) *Long.*, (195^v–198^v) *Juv.*, (198^v–207^v) *Resp.*** , (205^v–207^v) *VM*** , (208–216^v) *Col.*, (219–284^v) *Met.*, (285–342^v) *Part. An.*, (343–447) *Met.*, (453–499^v) Byrennius Manuel, *Harmonica*, (501–508) Timée, *De anima mundi et natura*, (510^v) Théodore de Gaza *Solutiones*

Copistes : (7^v–8 ; 9^r ; 85–138^v ; 225 (l.17–35) ; 226 ; 290^{rv} ; 348^v–349) Jean Rhosos ; (9^v–84^v ; 289 ; 293–342^v ; 349–447^v ; 501–507) Manuel Atrapès

Provenance : Rome ; *ex libris* de Marco Mamuna (f. 448)

Références : HUNGER (1961), pp. 181–182 ; SPERANZI (2013b)

Numérotation Wartelle : 2187

Consultation de la numérisation en ligne (<http://data.onb.ac.at/rec/AL00158123>)

70. *S^d Vind. phil. gr.* 75

1445 (souscription f. 226)

Papier 285/288 × 210/215mm ff. 239 Lin. 28

Contenu : (1–82) *Phys.*, avec le commentaire de Simplicius, (83–111) *An.*, (113–154^v) *Cael.*, (155–177) *Gener. Corr.*, (177–226) *Met.*, (231–234) *Mem.*, (234^v–236^v) *Long.*

Copiste : Demetrios Kykandyles (souscription f. 226)

Référence : HUNGER (1961), pp. 190–191

Numérotation Wartelle : 2191

Consultation de la numérisation en ligne (<http://data.onb.ac.at/rec/AC14448332>)

71. *W^y Vind. phil. gr.* 110

Première moitié du XVI^e (avant 1562)

Papier 260 × 185mm ff. 553 Lin. 23

Contenu : Pot-pourri de textes philosophiques (dont des commentaires d'Alexandre d'Aphrodise, de Philopon, de Simplicius, de Thémistius et de Pachymère) et théologiques. Les textes d'Aristote, précédés à chaque fois d'une notice du copiste, sont les suivants : (376–393) *Sens.*, (393^v–399^v) *Mem.*, (400–406^v) *Somn. Vig.*, (406^v–412^v) *Insomn.**, (412^v–415) *Div. Somn.**

Copiste : Matthousalas Macheir (souscriptions ff. 11^v, 243^v, 246^v, 368^v)

Référence : HUNGER (ibid.), pp. 218–222

Numérotation Wartelle : 2197

Consultation de la numérisation du microfilm en ligne (<http://data.onb.ac.at/rec/AC14013008>)

72. *W^w Vind. phil. gr.* 134

XV^e siècle

Papier 240 × 165mm ff. IV, 313 Lin. 13

Contenu : (1–113^v) *An.*, (114–155^v) *Sens.*, (156–169) *Mem.*, (169–184^v) *Somn. Vig.***, (185–198) *Insomn.*, (198–204^v) *Div. Somn.**, (205–225) *Mot. An.*, (226–235) *Long.*, (236–245^v) *Juv.*, (245^v–271^v) *Resp.***, (271^v–278) *VM***, (279–308) *Col.*

Copiste : Théodore Gaza

Provenance : Italie, vraisemblablement Milan; a appartenu à Francesco Filelfo

Références : HUNGER (ibid.), 241; MARTINELLI TEMPESTA et SPERANZI (2018)

Numérotation Wartelle : 2200

Consultation de la numérisation en ligne (<http://data.onb.ac.at/rec/AC14448378>)

73. *W^x Vind. phil. gr.* 157

Seconde moitié du XV^e siècle

Papier 235 × 165mm ff.V, 195 Lin. 24–25

Contenu : (III^r) Nonnos *Paraphrase de l'Évangile de Jean*, (1–45^v) *An.*, (42–62) *Sens.*, (62–76^v) *Mem.*, (67^v–73) *Somn. Vig.*, (74–81^v) *Insomn.***, *Div. Somn.***, (81^v–89^v) *Mot. An.*, (90–93^v) *Long.*, (93^v–97) *Juv.*, (97–107^v) *Resp.***, (107^v–110) *VM***, (111–193) *Part. An.*

Copiste : Demetrios Castrenus (*ex Anonymus* 7)

Provenance : probablement Constantinople, où Demetrios se trouve après 1462

Références : HUNGER (1961), pp. 320–321; HARLFINGER (1971a), p. 418

Numérotation Wartelle : 2207

Consultation de la numérisation en ligne (<http://data.onb.ac.at/rec/AC14448388>)

74. *W^z Vind. phil. gr.* 213

Seconde moitié du XV^e siècle, après 1460

Papier 222/225 × 145/150mm ff. III, 128 Lin. 28

Contenu : (1–16^v) *Phys.*, extraits du livre II, (17–28^v) *Sens.*, (33–80) *Part. An.* extraits du livre II, (81–128^v) *Gener. An.* extraits du livre II

Copistes : (1–16^v ; 69–80^v ; 107–128^v) Matthieu Camariotès ; (17–28^v) *Anonymus* 4 ; (33–96^v ; 81–107) Gregorios Monachos (*ex Anonymus* KB (=Kamariotes-Bessarion))

Provenance : Constantinople

Références : HUNGER (1961), pp. 320–321; HARLFINGER (1971a), pp. 413 et 418; MARTINELLI TEMPESTA (2013), pp. 127–129

Numérotation Wartelle : 2219

Consultation d'une numérisation obtenue auprès de la bibliothèque

Chapitre 2

Structure générale de la transmission des *PN*

2.1 Aperçu spéculatif de la transmission manuscrite des traités de philosophie naturelle d’Aristote

Le *corpus aristotelicum* comprend, parmi ses différents sommets, un immense massif textuel traitant de philosophie naturelle. Il correspond à la section 39–53 du catalogue de Ptolémée, soit dans l’ordre de cette liste les quatre traités dits « physiques » (*Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Met.*), les traités dits « psychologiques » (*An.*, *PN1* – *Mot. An.*), les traités dits « zoologiques » (les *Anatomies* perdues, *Hist. An.*, *Part. An.*, *Gener. An.*, *PN2*, auxquels on peut ajouter le traité perdu portant sur les plantes). Seuls certains de ces traités ont fait l’objet de recherches approfondies portant sur l’histoire de leur transmission, si bien que l’on ne peut à ce jour obtenir qu’une vision partielle de la question. Néanmoins, l’état actuel de la recherche permet d’ores et déjà de dégager des continuités importantes au sein de leur transmission, qui confirment le constat général selon lequel les témoins les plus anciens et souvent les plus importants de ces textes suivent dans leur composition le même arrangement que la liste de Ptolémée. Ainsi, le *Paris.* 1853 (*E*) transmet une section importante de cette séquence, celle allant de *Phys.* à *Mot. An.*, bien que sa composition soit ensuite perturbée par l’inclusion de *Met.*, *Oxon.* CCC 108 (*Z*) transmet une section qui va de *Part. An.* à *PN2*, *Vind.* 100 (*J*) transmet la section allant de *Phys.* à *Met.* : tous suivent ainsi l’ordre du catalogue. De manière générale, les manuscrits dont la composition ne reflète pas au moins en partie cette séquence sont extrêmement rares et le plus souvent composites. Il y a donc quelque raison de soupçonner qu’il pourrait valoir la peine d’adopter une perspective embrassant l’ensemble de la transmission de ces traités, parce qu’ils ont originellement été transmis en un seul bloc à peu près continu.

La transmission des quatre traités « physiques » est sans doute la mieux connue, en particulier grâce aux études de M. RASHED (2001) et BOUREAU (2019), portant

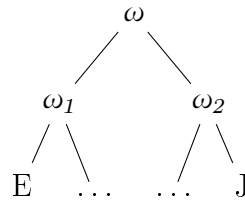


FIGURE 2.1 – Structure grossièrement simplifiée de la transmission des traités dits « physiques »

respectivement sur *Gener. Corr.* et *Cael.*, que l'on peut compléter par d'autres travaux, notamment pour *Mete.* ceux, déjà anciens, de FOBES (1913) et pour *Phys.* l'étude partielle de la transmission du livre VIII réalisée par HASPER (2020). Il s'en dégage le schéma suivant, si l'on simplifie à grand trait : la transmission de ces quatre traités est unitaire et se divise en deux branches, ω_1 et ω_2 , dont les représentants principaux et les plus anciens sont E et J^1 , tandis que la majorité des manuscrits se situe dans un espace intermédiaire où divers processus de contamination ont conduit ces deux branches à s'entrecroiser. De manière générale, comme l'on pourrait s'y attendre, plus un manuscrit est tardif, plus il a de chances d'être enfoui dans une zone de plus en plus contaminée de cet espace intermédiaire. Cela n'implique cependant pas qu'aucun manuscrit tardif n'ait une contribution à apporter à l'histoire et même à la constitution du texte, certains témoins tardifs sont de fait extrêmement importants par exemple *Erlangen. A4* (E^r ici, XV^e) pour *Phys.*, qui est aussi un témoin de premier ordre quant à *Mot. An.* et *PN2*. Ces deux branches ne sont pas issues de deux translittérations différentes au début de la période byzantine à partir d'un même exemplaire en majuscules, mais remontent à deux exemplaires en majuscules distincts. Les traductions arabes se laissent situer au sein de ce partage : celles de *Phys.* et de *Gener. Corr.* par Ishāq ibn Ḥunayn occupent une position élevée au sein de la branche de E , celles de *Cael.* au sein de celle de J . De surcroît, la distinction de ces deux familles semble déjà connue des commentateurs de la fin de l'Antiquité, en particulier dans le cas de *Phys.* et de *Cael.* de Simplicius. Les éditeurs observent généralement que la branche de E transmet un texte plus rugueux et souvent plus fidèle, tandis que celui de la branche de J semble être issu d'un processus de correction ayant lissé certaines aspérités de l'expression et de la pensée.

Au sein des traités dits « psychologiques », le seul dont la transmission est à peu près bien connue² était jusqu'à présent *Mot. An.*, et ce depuis peu. Les travaux de

1. Ce ne sont évidemment pas les seuls représentants importants, ou même seulement non-contaminés, de leurs branches respectives. La branche de J , ω_2 , compte aussi pour témoins cruciaux, entre autres, *Voss. Q3* (Q, XII^e : *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*), *Laurent. plut. 87.7* (F, deuxième quart du XII^e : *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*) ou *Vat. 1027* (H, XII^e : *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*). Celle de E , ω_1 , compte une descendance moins riche et plus instable, dont certains membres importants sont le *Laurent. plut. 87.24* (K, milieu XII^e : *Phys.*), *Vat. 253* (L, vers 1300 : *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*) ou *Paris. Suppl. gr. 314* (C^c, vers 1300 : *Mete.*, *Gener. Corr.*).

2. La transmission du traité *Insomn.* a cependant fait l'objet d'une étude de la part de ESCOBAR (1990), laquelle parvient pour la première fois à prendre en compte l'intégralité des manuscrits disponibles,

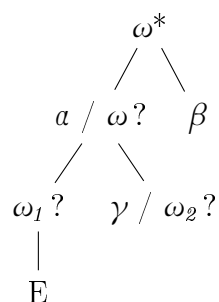


FIGURE 2.2 – Structure grossièrement simplifiée de la transmission des traités « psychologiques »

NUSSBAUM (1976), de DE LEEMANS (2011a), et enfin de PRIMAVESI (2020) ont en effet permis d’aboutir à une vision précise de l’ensemble de la transmission de ce traité. Celle-ci se structure de nouveau en deux branches, α et β , dont l’une compte toujours parmi ses représentants principaux le manuscrit E , tandis que l’autre n’est attestée que dans un petit nombre de manuscrits tardifs, ainsi que par la traduction de Guillaume de Moerbeke (vers 1260–1270), lequel fait usage d’un exemplaire perdu appartenant à cette branche, nommé $\Gamma 2$. C’est cette même situation qui se retrouve quant à $PN1$, comme l’on pouvait s’y attendre, puisque les traités en question se suivent au sein de la liste de Ptolémée et sont systématiquement transmis ensemble dans les manuscrits. Ce caractère bifide de la transmission de $PN1 - Mot. An.$ ne doit cependant pas être directement mis en correspondance avec la division en deux branches de la transmission des traités « physiques ». En effet, la branche α est marquée par une scission interne fondamentale en deux sous-branches, dont l’une est centrée sur E tandis que l’autre, nommée γ , regroupe la grande majorité des manuscrits byzantins, dont un bon nombre sont déjà présents au sein de la transmission des traités « physiques ». Il semble donc que les deux hyparchétypes fondamentaux de la transmission des traités « physiques », ω_1 et ω_2 , correspondent aux deux sous-branches de α quant à $PN1 - Mot. An.$, ou, autrement dit, que l’archétype de la transmission des traités « physiques » ne corresponde qu’à l’une des deux branches de la transmission des traités « psychologiques ». Cela est rendu possible par l’observation selon laquelle le texte de γ reproduit les caractéristiques de ω_2 , en cherchant à lisser les aspérités de la prose aristotélicienne. Cette hypothèse gagne encore en plausibilité si l’on adopte le scénario avancé par ISÉPY (2016), selon lequel l’un des exemplaires grecs perdus employés par Guillaume de Moerbeke, nommé $\Gamma 1$, dont l’on peut montrer qu’il appartient à γ , correspondrait à une partie perdue de ce qui est aujourd’hui le manuscrit J . La division interne de α épouserait alors parfaitement celle entre les branches de E et de J . On a en tout cas affaire en cas à trois éditions antiques distinctes (β , γ et celle dont est issue E) à la source des manuscrits conservés, parmi lesquelles β se montre souvent d’une fidélité exceptionnelle.

ainsi que la transmission latine, mais souffre de défauts de méthode qui rendent une partie de ses résultats invalides.

Il est aussi tentant que risqué de tenter d'étendre ces résultats, ce qui peut s'envisager dans plusieurs directions. La plus évidente est celle de la transmission de *An.*, dont l'on devrait s'attendre à ce qu'elle ait partie liée avec celle de *PN1*. Malheureusement, celle-ci est encore très mal connue³, le dernier stade fiable auquel soit parvenu la recherche est représenté par l'édition de FÖRSTER (1912)⁴. Le fait majeur est de nouveau une scission en deux de la transmission au caractère très marqué (au point que TORSTRIK (1862) ait pu se demander s'il n'avait pas affaire à deux versions authentiques du même traité) : une branche est centrée, encore une fois, sur *E* (ainsi que sur *L*), l'autre comprend la majorité des manuscrits conservés et se divise en deux sous-branches, dont l'une a pour témoin principal *Paris. Coislin. 386 (C)*, qui ne contient que ce traité. Cette division semble être antérieure à la paraphrase de Thémistius (IV^e siècle), si bien que l'on aurait, là aussi, affaire à une pluralité d'éditions antiques. Il semble alors que l'on retrouve la division interne de la branche α dans le cas de *PN1 – Mot. An.*, si bien que l'archétype de la transmission de *An.* correspondrait au *deperditus* α dans ce cas. Toutefois, un certain nombre de difficultés n'ont pas entièrement été résolues au sein de cette transmission, lesquelles suggèrent que cette vision des choses a vocation à être réaménagée. En particulier, le manuscrit *Vat. 1339 (P)* et la traduction de Guillaume semblent régulièrement occuper une position intermédiaire entre les deux branches principales. Or c'est exactement la situation qui était diagnostiquée quant à *Mot. An.* avant la mise au jour de la branche β . Il y a par conséquent des chances raisonnables pour que l'on puisse étendre à *An.* la structure de la transmission de *PN1 – Mot. An.*, laquelle dérive de trois exemplaires antiques distincts au moins.

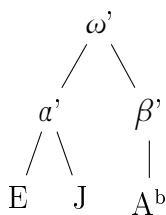


FIGURE 2.3 – Structure grossièrement simplifiée de la transmission de *Met.*

L'autre direction possible d'extension de ce résultat est la transmission de *Met.*, laquelle a fait l'objet d'une étude fondamentale par HARLFINGER (1979)⁵. Le traité *Met.* est placé à la fin de la section de philosophie naturelle de la liste de Ptolémée. Il est

3. En dépit des études successives de DE CORTE (1933a), SIWEK (1965b) et JANNONE et BARBOTIN (1966), lesquelles souffrent d'importants défauts de méthode – voir à ce sujet MORAUX (1968).

4. Dont W. D. ROSS (1961), l'édition la plus souvent adoptée par les interprètes, se fonde presque entièrement sur les collations et la reconstruction de la transmission.

5. Cette étude se fonde néanmoins exclusivement sur les manuscrits grecs et l'édition aldine, il convient de la compléter en ce qui concerne la transmission indirecte, notamment par KOTWICK (2016) et GOLITSIS (2022) quant à Alexandre et Aspasius, par LUNA (2001b) quant à Syrianus, et surtout par VUILLEMIN-DIEM (1995) quant aux différentes traductions latines. La traduction arabe de Nazīf al-Rūmi a été éditée avec le *Grand commentaire* d'Averroès par BOUYGES (1952).

néanmoins transmis par les manuscrits *E* et *J*, qui n'en contiennent pourtant qu'une partie. La différence spectaculaire par rapport aux autres traités que ces deux manuscrits transmettent en commun, à savoir les traités « physiques », est que dans le cas de *Met. E* et *J* appartiennent à une même branche de la transmission. Celle-ci se scinde en effet en deux : une branche regroupe *E* et *J* (qui représentent chacun une sous-branche distincte), l'autre compte un petit nombre de témoins, dont le plus célèbre est le *Laurent. plut.* 87.12 (A^b, XII^e), qui ne contient que ce traité⁶. Cette scission est postérieure au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (*fl.* 200) mais d'autres indices permettent d'établir qu'elle est antérieure à l'adoption du *codex* et qu'elle remonte au moins à l'Antiquité tardive. La transmission de *Met.* présente alors une analogie de structure remarquable avec celle des traités « psychologiques » : une scission très ancienne en deux branches, α' et β' , dont la première se divise en *E* et *J*. Seulement, c'est dans ce cas l'autre branche, β' , qui fournit le texte le plus corrigé, tandis que α' se montre en général plus fidèle⁷. Cela n'exclut pas la possibilité que cette scission puisse être identique à celle que l'on observe dans le cas des traités « psychologiques » (un processus de diorthose peut porter sur certains traités seulement), mais la recherche doit encore connaître des avancées pour que l'on puisse confirmer ou infirmer cette thèse avec un degré raisonnable de certitude.

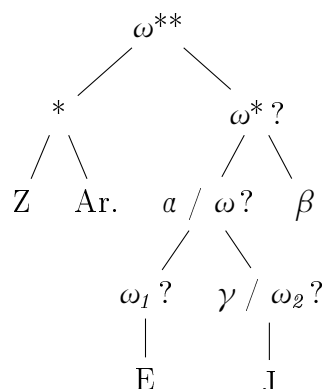


FIGURE 2.4 – Structure putative et grossièrement simplifiée de la transmission des traités dits « zoologiques »

La transmission des traités dits « zoologiques » est, elle, aussi mal connue. L'étude la plus complète à ce sujet porte sur *Hist. An.*, on la doit à BERGER (2005). La transmission de ce traité n'est cependant pas très riche, du point de vue du nombre et de la qualité des témoins. Les principaux manuscrits, en particulier *Laurent.* 87.4 (C^a) ou *Paris.* 1921 (P),

6. La situation stemmatique change cependant à partir du livre Λ, A^b passant soudainement d'une branche à l'autre, si bien qu'il faut se tourner vers d'autres manuscrits, entre autres vers le fragment ancien contenu dans le *Paris.* Suppl. gr. 687 (IX^e ou X^e), pour reconstruire l'autre branche.

7. Comme cela a été observé notamment par M. FREDE et PATZIG (1988) I, p. 16, dans le cas du livre Z : « *Diese Befunde machen es uns in ihrer Summe zumindest wahrscheinlich, dass der Überlieferungsarm β [...] eine Tradition vertritt, in der der ursprüngliche aristotelische Text in verschiedener Weise geglättet und reguliert worden ist.* » Le livre A fait cependant exception à cette règle, parce que la branche α' y fournit des suppléments textuels à l'origine intrigante, voir à ce sujet PRIMAVESI (2012).

semblent appartenir, quant à ceux qui contiennent d'autres traités de philosophie naturelle d'Aristote, à la branche γ , ce qui laisse penser que l'archétype de la transmission grecque de *Hist. An.* correspond au *deperditus* γ dans le cas de celle des traités psychologiques⁸. Il y a en revanche un autre versant de la transmission qui est représenté par la traduction arabe traditionnellement attribuée à Yaḥyā ibn al-Biṭrīq⁹, elle-même traduite en latin par Michel Scot (mort avant 1236), laquelle remonte à un état du texte indépendant de celui dont est issu la transmission manuscrite grecque.

La vision de la transmission que l'on obtient ainsi demeure assez étriquée, il faut se pencher sur d'autres traités pour l'élargir. BERGER (1993) a aussi réalisé une étude préliminaire de la transmission de *Inc. An.* et il apparaît alors, outre la branche précédente, une autre branche grecque, représentée par le vénérable *Oxon.* CCC 108 (*Z*, IX^e : *Part. An.*, *Gener. An.*, *Inc. An.*, *PN2*, *Spir.*). De prime abord, il semble que l'on soit de nouveau en présence du schéma habituel d'une transmission à deux branches, l'une centrée sur *Z* et l'autre comprenant un plus grand nombre de manuscrits et semblant correspondre à γ ¹⁰, lequel se vérifie d'ailleurs également quant à *Gener. An.*, d'après l'édition de DROSSAART LULOFS (1965a) (qui est loin de se fonder sur une étude complète des manuscrits). La prise en compte de la traduction arabe¹¹ (puis latine, du fait de la traduction de Michel Scot) de cette section « zoologique » tend en outre à la rattacher à cette branche de *Z*. Il paraît alors légitime de supposer que la structure de la transmission est inchangée de *Gener. An.* à *Hist. An.*, à ceci près qu'il manque dans le second cas un témoin du rang de *Z*. La question est alors de savoir s'il y a un rapport entre cette scission et les deux précédentes : la branche de *Z* correspond-elle à l'une des deux branches de la transmission des traités « physiques » ou à l'une de celles des traités « psychologiques » ? L'étude de la transmission de *PN2* vient apporter quelques éléments de réponse : si celle-ci se scinde en deux branches, dont l'une est centrée sur *Z*, l'autre se subdivise en deux sous-branches qui, au vu des manuscrits impliqués, correspondent respectivement à β et à γ (c'est-à-dire sans doute ω_2) quant aux traités « psychologiques »¹². La conséquence en est que

8. C'est également ce que pense ISÉPY (2016), voir en particulier le *stemma* adapté p. 152. On notera que l'un des principaux témoins de cette branche, le fragment contenu dans le *Paris.* Suppl. gr. 1156, est en fait un morceau issu du même codex que *J*, ce qui est un indice de poids en faveur du rapprochement de cette branche de ω^2 et de γ .

9. Editée récemment par FILIUS (2018), qui s'abstient cependant d'affronter le problème de la situation de sa source grecque au sein de la transmission.

10. Je simplifie à l'excès, les détails du *stemma* sont autrement plus délicats du fait des processus de contamination. La place des manuscrits *Vat.* 261 (*Y*, début XIV^e et *Vat.* 1339 (*P*, encore lui!) pose problème, le diagnostic de BERGER (1993) diffère sur ce point de celui porté par GOLITSIS (2021b). Ils sont néanmoins tous deux d'accord pour diviser la transmission en deux branches, dont l'une a pour principal témoin (et peut-être le seul exempt de contamination) *Z* tandis que l'autre regroupe la majorité des manuscrits.

11. Editée pour *Gener. An.* par BRUGMAN et DROSSAART LULOFS (1971b) et pour *Part. An.* par KRUK (1979), qui relèvent dans les deux cas une certaine parenté avec le texte transmis par *Z*, ce qui suggère que l'exemplaire grec à la source de cette transmission arabe est une sorte de frère de *Z*.

12. Le *stemma* établi par ROSELLI (1992) quant à la transmission de *Spir.*, également présent dans *Z* et qui est souvent placé à la suite de *PN2* dans les manuscrits, suggère une situation comparable, à ceci

Z et la transmission arabe remonteraient à un exemplaire indépendant de l'archétype de la transmission des traités « psychologiques », dont paraît être issu celui de celle des traités « physiques ». On aurait ainsi accès dans le cas des traités « zoologiques » à un état encore antérieur du texte, grâce à la possibilité de reconstruire encore un exemplaire antique perdu¹³. Le cas le plus intéressant dans cette perspective est cependant celui du traité *Part. An.*, parce qu'il est transmis, non seulement par *Z*, β , γ et en arabe, mais aussi par le manuscrit *E* (en partie). Malheureusement, sa transmission n'a pas encore été précisément étudiée pour que l'on puisse s'en faire une image assez précise. À en juger par la manière dont le texte est édité, il semble cependant que *E* occupe de nouveau la position d'un frère de γ , si bien que son témoignage est d'une importance secondaire par rapport à celui de *Z*. Si cela devait être confirmé, alors on serait en présence, dans le cas de la transmission des traités « zoologiques », non pas de deux, ni de trois, mais de quatre exemplaires antiques au moins ayant connu une descendance manuscrite préservée.

Si cela devait être vérifié¹⁴, on aboutira à une transmission présentant les caractéristiques suivantes. (1) La transmission des traités « physiques », « psychologiques » et « zoologiques » (et peut-être même de *Met.*) est, conformément au catalogue de Ptolémée et aux manuscrits les plus anciens, unifiée. (2) La transmission des traités « physiques » remonte à deux exemplaires antiques distincts. (3) L'archétype de la transmission des traités « physiques » correspond à un hyparchétype de la transmission des traités « psychologiques ». (4) L'archétype de la transmission des traités « psychologiques » correspond, à son tour, à un hyparchétype de la transmission des traités « zoologiques ». Au vu de cette structure d'enrichissement progressif, il serait alors intéressant de se demander si l'on ne pourrait pas progresser à rebours et se demander si certaines particularités de la transmission des traités « physiques » ou « psychologiques » ne pourraient pas s'expliquer par l'influence d'une branche de la transmission perdue, mais attestée ailleurs.

2.2 Structure générale de la transmission de *PN1*

En ce qui concerne *PN1*, la transmission est issue d'un unique archétype et se divise en deux grandes familles, α et β . L'archétype est déjà corrompu en certains endroits (*Mem.* 451^a18–26, par exemple) et comprend un petit nombre d'interpolations (*Somn.* *Vig.* 457^a26, par exemple), ce qui laisse penser qu'il est issu d'un exemplaire déjà annoté.

près qu'il est tripartite et place la branche de *Z* sur le même plan que deux autres. Il y a pourtant des raisons de douter de ce schéma à trois branches, car le texte qu'elle retient, comme c'est le cas dans les éditions précédentes, se fonde souvent sur celui de *Z* contre les deux autres branches.

13. Cette hypothèse peut s'appuyer sur le constat, dont malheureusement DROSSAART LULOFS (1966), p. xviii, ne fait pas grand cas quant aux conséquences pour la structure de la transmission, de l'existence de réclames à la fin des livres II et IV de *Gener. An.* (voir l'apparat *ad* 749^a6 et 778^a12) dans la partie de transmission représentée principalement par les manuscrit *P* et *Z*, ainsi que par la traduction arabe.

14. Une étude de la transmission de *Part. An.* par Peter Isépy est attendue.

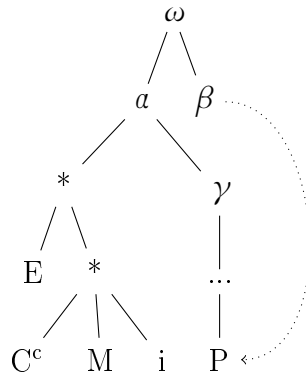


FIGURE 2.5 – Structure simplifiée de la transmission de PN1

La famille α comprend pour PN1 la totalité des manuscrits employés jusqu'alors par les éditeurs (même si tous ne sont pas demeurés complètement hermétiques à l'influence de β). De l'examen de ses fautes, on peut conclure que α procède d'un exemplaire en majuscules distinct de celui à la source de l'autre branche principale de la transmission, β . À la différence de cette dernière, cette famille est marquée par de nombreuses interventions visant à assurer une meilleure lisibilité du texte ainsi produit, en suppléant notamment les sujets des verbes lorsque ceux-ci sont laissés implicites (*Mem.* 450^b2, *Somn. Vig.* 455^a8–9) ou en développant des expressions jugées trop ramassées (*Mem.* 451^b13, *Somn. Vig.* 454^a13–14, *Insomn.* 459^a31). La famille β a pour sa part été à peu près complètement ignorée des éditeurs précédents, si ce n'est dans la mesure où celle-ci a contaminé le manuscrit P (*Vat. gr.* 1339), au statut jusque-là très mystérieux. Comme la prise en considération de cette nouvelle famille requiert un examen détaillé (*cf. infra*), je ne relève pour le moment que les fautes de α , qui suffisent à peu près à donner une idée de la division; les fautes propres à β sont citées plus bas dans la section consacrée à cette famille.

Fautes propres de α ¹⁵

Sens.

- 438^a1 $\chi\theta\omicron\nu\eta\sigma\iota$ α (E) : $\omicron\theta\omicron\nu\eta\sigma\iota\nu$ C^c γ Alex^c(23.24) : $\chi\omicron\acute{\alpha}\nu\eta\sigma\iota\nu$ β (B^eP) (confusion de Θ et A, puis tentative de correction)
- 438^a3 $\delta\iota\alpha\theta\rho\tilde{\omega}\sigma\chi\omicron\nu$ α : $\delta\iota\acute{\epsilon}\sigma\chi\omicron\nu$ β (B^eP) (duplication malheureuse du vers en 437^b30)
- 439^a30 $\tau\omicron$ $\gamma\acute{\alpha}\rho$ $\chi\rho\tilde{\omega}\mu\alpha$ η $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\tilde{\omega}\iota$ $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\tau\acute{\iota}$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\nu$ η $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$ α Alex^p(49.9-15) : $\tau\omicron\tau\epsilon$ $\gamma\acute{\alpha}\rho$ $\chi\rho\tilde{\omega}\mu\alpha$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\tilde{\omega}\iota$ $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\tau\acute{\iota}$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ η $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$ β (B^eP) (mauvaise interprétation du graphème H, ajout subséquent d'une conjonction)
- 439^b7 $\kappa\acute{\alpha}\nu\theta\acute{\alpha}\delta\epsilon$ $\delta\epsilon\kappa\tau\iota\kappa\omicron\nu$ α : $\kappa\alpha\iota$ $\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha\tilde{\upsilon}\theta\alpha$ $\delta\epsilon\kappa\tau\iota\kappa\omicron\nu$ β (B^e($\acute{\epsilon}\tau\alpha\tilde{\upsilon}\theta\alpha$)P) (modernisation)
- 439^b10 $\acute{\epsilon}\nu$ $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\tau\iota$ α : $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$ $\tau\iota$ β (B^eP)

15. Je conserve par commodité, ici comme dans ce qui suit, la division usuelle des traités, même si celle-ci n'a pas toujours grand sens au regard de la tradition manuscrite relative aux trois traités du sommeil. Même chose concernant PN2.

- 439^b13 χρῶμα α : τι χρῶμα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma 2)$
- 439^b16 ὥσπερ οὖν α : ὥσπερ γάρ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$
- 440^b13–14 ἀλλὰ τίς $\alpha(\mathbf{E}\mathbf{C}^c\lambda\mu)$: ἀλλ' ὅτι γ edd. : ἄμα δὲ τίς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma 2)$ (faute de majuscules, *LL* pour *M*, puis banalisation)

Mem.

- 450^a13 τοῦ νοός μὲν α (τοῦ νοῦ μὲν \mathbf{C}^c) : τοῦτο νοομεν \mathbf{E}^1 : τοῦ νοομένου \mathbf{E}^3 : τοῦ νοουμένου γ : τοῦ νοητικοῦ $\beta(\mathbf{P}\Gamma 2)$ (modernisation post-hellénistique)
- 450^a21 ἔπαθε $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἔμαθε α (faute de majuscules, sans doute influencée par le sens : *M* pour *Π*)
- 450^b2 μνήμη α : deest in $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (insertion artificielle d'un sujet)
- 450^b8 οἱ λίαν ταχεῖς καὶ βραδεῖς $\alpha(\mathbf{C}^c\gamma)$: οἱ λίαν ταχεῖς καὶ οἱ λίαν βραδεῖς \mathbf{E} : οἱ λίαν ταχεῖς ἦ βραδεῖς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma 2)$
- 451^a1 τὸ ἐν $\alpha(\mathbf{E}\mathbf{C}^c)$: ἐν τε γ : τῶν δὲ ἐν $\beta(\mathbf{B}^e(\omega)\mathbf{P})$ (trivialisation)
- 451^b13 ἀλλ' ἔθει α : deest in $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (glose interpolée)
- 451^b18 τὸ ἐφεξῆς α : τῶι ἐφεξῆς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$
- 452^b5 παρόμοιον ὡς μὲν, εἰς ἐκεῖνο $\alpha(\mathbf{E}\mathbf{C}^c)$: παρόμοιον μὲν, εἰς δ' ἐκεῖνο γ : παρόμοιον ὦι ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο $\beta(\mathbf{B}^e)$: παρόμοιον ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο \mathbf{P} (faute de majuscules : $\Omega\Sigma$ pour $\Omega\mathbf{I}\Sigma$, donnant lieu à une translittération très différente)

Somn. Vig.

- 454^a13–14 ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν $\alpha(\mathbf{E}\mathbf{C}^c)$ edd. : ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ : ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν $\beta(\mathbf{B}^e)$ (glose interpolée)
- 454^a21 οὐ γάρ εἴ τι ἔστι ζῶιον ἔχον αἴσθησιν τοῦτ' ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι α : οὐ γάρ εἴ τι ἔστι ζῶιον μὴ ἔχον αἴσθησιν τοῦτ' ἐνδέχεται καθεύδειν οὐδ' ἐγρηγορέναι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (correction ?)
- 454^a23 περὶ αἴσθησιν α : περὶ διάθεσιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (faute de majuscules et correction subséquente)
- 455^a21 τὸ κύριον αἰσθητήριον α : τὸ κύριον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (glose interpolée)
- 455^b14 ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας α : deest in $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (interpolation)
- 456^a17 εἰσφερομένοις α : εἰσπιφραμένοις $\beta(\mathbf{B}^e)$ (simplification ou faute de majuscules)
- 455^a8–9 ὅμοιον γάρ ὁ ὕπνος ἐπιλήψει, καὶ ἔστιν τρόπον τινὰ ὁ ὕπνος ἐπιλήψις α : ὅμοιον γάρ ὁ ὕπνος ἐπιλήψει, καὶ ἔστιν τρόπον τινὰ ἐπιλήψις $\beta(\mathbf{B}^e)$ (glose interpolée)

Insomn.

- 459^a31 καὶ πάλιν ἕτερον οὗτος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: καὶ πάλιν οὗτος κινούμενος ἕτερον α (glose)
- 461^a7 φανεραὶ α : φανερά $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$

Div. Somn.

- 463^a17 ταῦτα φανερά τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον α : ταῦτα φανερόν τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$

La famille α , comme déjà remarqué par FREUDENTHAL (1869b) et la totalité des éditeurs après lui, se divise en deux branches principales. Elles remontent à deux exemplaires en majuscules distincts, comme l'on peut l'établir par l'examen des fautes de majuscule et de translittération propres à chacune des branches. L'une compte comme

principal témoin le célèbre manuscrit *E* (*Paris*. 1853), l'un des plus anciens manuscrits d'Aristote conservés, auquel il faut adjoindre une famille de manuscrits singulière dont le principal représentant est un manuscrit beaucoup moins étudié, le *Paris*. Suppl. gr. 314 (*C*^c), que je crois remonter à une édition de la fin de l'Antiquité. L'autre branche, γ , comprend la majorité des manuscrits conservés, son texte constitue une sorte de vulgate byzantine. La séparation de ces deux familles est extrêmement marquée à travers l'ensemble de *PN1*, si bien qu'un échantillon de fautes, même de petite taille, l'établit sans peine. La fin de *PN1* comporte même des cas extrêmement inquiétants de réécriture paraphrastique du texte dans γ , que les éditeurs sont en général parvenus à détecter, ce dont il faut se féliciter. Il semble que l'on reconnaisse dans cette séparation en deux branches une sorte d'analogie de la division habituelle dans le cas des traités de philosophie naturelle du Stagirite de la tradition en deux grandes familles, dont, pour *Gener. Corr.* par exemple, les représentants les plus illustres sont les manuscrits *E* et *J* (*Vind.* 100, ce dernier ne transmettant pas les *PN*, en tout cas dans son état actuel).

Scission interne de α *Sens.*

- 436^a1 πρότερον γ : om. **EC^c β**
- 436^a7 καὶ τὰ κοινὰ καὶ ἴδια γ : καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια **EC^c β**
- 436^a10 ἡδονὴ καὶ λύπη $\beta\gamma$: ἡδονὴ τε καὶ λύπη **EC^c**
- 436^a19 σχεδὸν **EC^c β** : om. γ
- 437^b2 πάντα $\beta\gamma$: om. **EC^c**

Mem.

- 449^b9 σχεπτέον γ : ληπτέον **EC^c β**
- 450^a27 μνημονεύεται **EC^c** : μνημονεύει $\beta\gamma$
- 450^b3 ψύχεσθαι γ : ψήχεσθαι **EC^c β**
- 450^b25 θεωρήμα καὶ **EC^c** : καὶ $\beta\gamma$
- 451^a17 καὶ οὐ **EC^c** : καὶ οἶ $\beta\gamma$
- 451^a17 ἐξ ἀρχῆς γ : ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς **EC^c β**

Somn. Vig.

- 453^b15–16 τὰ μὲν θατέρου **EC^c** : τὰ μὲν ὕπνου $\beta\gamma$
- 453^b27 ἐναντία **EC^c** : ἔσχατα $\beta\gamma$
- 454^a4 τινὸς κινήσεων γ : κινήσεων **EC^c β**
- 454^b1–2 τὸ μὲν ἀνάγκη παρεῖναι, τὸ δ' οὐ γ : τῶν μὲν ἀνάγκη παρεῖναι, τῶν δ' οὐ **EC^c β**

Insomn.

- 458^a33 ζητητέον γ : ἐπιζητητέον **EC^c β**
- 458^b5 οἶον σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ κίνησις **EC^c** : οἶον σχῆμα καὶ μέγεθος $\beta\gamma$
- 459^a1–2 μηδὲν ὁρᾶν γ : μὴ ὁρᾶν μηδὲν **EC^c β**
- 459^a6 ὅτι ψεῦδος τὸ ὁρώμενον **EC^c** : ὅτι ψεῦδος $\beta\gamma$
- 459^a11–12 ὑποκείσθω μὲν οὖν ὅπερ γ : ὑποκείσθω μὲν δ' ὅπερ **EC^c β**

Div. Somn.

- 462^b15 σημείον ὃ εἰς **EC^c** : σημειῶδες **$\beta\gamma$**
- 462^b20 τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ **γ** : διαπιστεῖν ποιεῖ **EC^c β**
- 462^b26 δόξειεν ἂν **γ** : δοκεῖ **EC^c β**
- 463^a28 πολλάκις **$\beta\gamma$** : οἰμ. **EC^c**
- 463^b4 μεμνημένωι τινὶ **EC^c** : μεμνημένωι **$\beta\gamma$**

En ce qui concerne l'histoire de ces deux scissions, celle entre **α** et **β** et celle interne à **α** , une partie des données vient de la nature même des trois recensons en question. Une partie considérable de leurs divergences ne se laisse en effet pas expliquer de manière satisfaisante si l'on suppose qu'il s'agit de trois translittérations distinctes à partir d'un unique exemplaire en majuscules. Il paraît au contraire nécessaire de faire l'hypothèse que l'on a ici affaire à la descendance complexe de trois exemplaires en majuscules au moins, antérieurs donc au début de la période byzantine. Le processus de translittération a seulement contribué à renforcer les écarts entre des traditions déjà distinctes du même texte. C'est là une situation que l'on retrouve dans les études récentes de la transmission de certains traités de philosophie naturelle d'Aristote¹⁶, et il y a fort à parier qu'elle vaut en réalité pour un pan entier du *corpus*, dont l'étendue exacte reste à déterminer.

Ce constat peut, par ailleurs, dans le cas de *PN1* s'appuyer sur la transmission indirecte du texte. Quatre témoins antiques se fondent en effet sur des recensons du texte qui, loin d'être tangentes par rapport à la transmission manuscrite, se laissent au contraire situer au sein du *stemma* : le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (*fl.* 200) à *Sens.*, une citation de *Sens.* dans le commentaire aux *Harmoniques* de Ptolémée par Porphyre (IV^e siècle), la reprise de la théorie aristotélicienne du sommeil et du rêve par Priscien de Lydie (VI^e siècle) dans ses *Solutiones ad Chosroem*, et une version abrégée de *Mem.* que reporte Stobée (peut-être actif lui aussi au VI^e siècle, en tout cas bien avant le IX^e) dans son *Florilège*. On remarquera, la chose est heureuse, que ces trois témoins ont affaire à des sections parfaitement distinctes de *PN1*, ce qui permet d'affirmer, sans la moindre ombre de doute au tableau, qu'ils sont parfaitement indépendants les uns des autres. La première observation qui mérite d'être mise en avant est le fait qu'aucun d'entre eux ne semble avoir accès à une version du texte sensiblement différente de la nôtre, c'est-à-dire de ce que l'on peut reconstituer comme la source des manuscrits conservés. En particulier, les variantes que cite Alexandre d'Aphrodise par rapport au texte de *Sens.* se laissent presque toujours retrouver, sous une forme ou une autre, dans la partie supérieure du

16. En particulier M. RASHED (2001) pour *Gener. Corr.*, qui résume ainsi ses résultats dans M. RASHED (2005), p. CXCI : « Il faut renoncer à l'idée, diffusée par Paul Moraux dans la préface de son édition au *De caelo*, que les traces byzantines de la famille **a** dérivent d'un exemplaire de translittération datable de la première moitié du IX^e siècle. Les deux hyparchétypes sont bien plus anciens, et les translittérations n'ont fait que tailler divers sous-groupes à l'intérieur de deux grandes familles depuis bien longtemps constituées ». Un *terminus ante quem* quant à la scission de la tradition en deux branches pour ce traité est fourni par la traduction arabe de Ishāq ibn Hunayn (mort vers 910), qui repose sur un exemplaire syriaque confectionné une génération auparavant et appartenant exclusivement à la première branche. Résultats analogues chez BOUREAU (2019) pour *Cael.*, qui se montre cependant beaucoup plus prudente quant au rapport qu'entretient le commentaire de Simplicius (VI^e) à l'égard des deux familles.

stemma codicum. C'est un fait remarquable, qui ne se vérifie pas du tout pour tous les autres traités d'Aristote. Dans le même ordre d'idées, il y a également dans le traité *De instrumento odoratu* de Galien (*fl.* 150) une citation de *Sens.* qui n'a pas été prise en compte par les éditions précédentes du texte d'Aristote (48.27–50.3 KOLLESCH (1964), correspondant à *Sens.* 444^b21–28). La bonne nouvelle est que Galien lit en gros le même texte que celui que l'on peut reconstruire comme celui de l'archétype. Il n'y a pas en effet de raison de penser que la transmission de Galien a ici interagi avec celle d'Aristote (la citation est très brève et d'importance secondaire), d'autant plus que des fautes stupides ont été commises au cours de la transmission. La mauvaise nouvelle est que la citation d'Aristote que donne Galien est trop brève pour que l'on puisse tenter de conférer une position stématique à son exemplaire. J'en conclus néanmoins, sur une note optimiste, que le texte d'Aristote que nous pouvons reconstruire à partir des manuscrits (encore faut-il se donner cette peine) est encore capable de s'approcher de très près de celui qui était disponible à Rome et à Alexandrie aux II^e et III^e siècles de notre ère. Le conservatisme semble avoir prévalu massivement dans les exemplaires d'Aristote à partir de la période romaine au moins, et, si l'on désire s'avancer au plus près de la lettre même d'Aristote, il faut s'en féliciter¹⁷.

Hermann Diels, qui, parmi ses nombreux hauts faits, est celui qui a initié et supervisé le projet ayant donné lieu à la publication de la série *Commentaria in Aristotelem graeca*, a affirmé, dans un article qui a fait date (DIELS (1882)), que le commentaire de Simplicius à la *Physique* n'était pas seulement un trésor de citations et de témoignages relatifs aux philosophes dits pré-socratiques, trésor qu'il a d'ailleurs largement contribué lui-même à exploiter, mais aussi un témoin d'une recension du texte d'Aristote qui, selon ses dires, est indépendante et même régulièrement supérieure par rapport au texte transmis par les manuscrits¹⁸. Sa thèse impliquait la nécessité urgente d'une étude attentive de l'ensemble de la transmission indirecte du *corpus aristotelicum*, en particulier quant aux commentaires antiques conservés, mais elle ne se fondait pas sur un postulat naïf selon lequel tous les commentateurs grecs d'Aristote auraient nécessairement eu accès à un

17. Cela ne n'implique évidemment en aucune façon que l'archétype de la transmission ait échappé à la moindre corruption (il y en a de fait quelques-unes pour les PN), ni que l'examen de la transmission indirecte (traductions syriaco-arabes et latines, commentaires antiques et médiévaux) soit facultatif quant à la constitution du texte – elle s'avère au contraire régulièrement représenter un facteur essentiel d'amélioration. Voir notamment BRUNSCHWIG (1991b) pour une défense de l'importance de la transmission indirecte, dont la découverte pressentie par DE LEEMANS (2011a) d'une nouvelle branche de la transmission de *Mot. An.*, à l'occasion de l'édition de la traduction latine de Guillaume de Moerbeke, constitue une excellente illustration (autres exemples, parmi tant d'autres : l'indépendance à l'égard des manuscrits grecs conservés des traductions arabes de la *Poétique* et de l'*Histoire des animaux*, laquelle est surtout connue par la traduction latine de Michel Scot).

18. Il y a désormais de bonnes raisons de penser que cette conclusion mérite d'être sérieusement nuancée, en particulier en ce qui concerne les livre VII et VIII, dont la transmission a récemment fait l'objet d'études indépendantes de la part de BOUREAU (2018) et HASPER (2020). La première montre en particulier que Simplicius, s'il est informé de l'existence de deux versions du livre VII, ne connaît le contenu de l'une que par le commentaire d'Alexandre (qui lui semble avoir accès aux deux), et que les deux ont connu une descendance manuscrite préservée.

texte de qualité supérieure. C'est néanmoins ce postulat qui est régulièrement mobilisé dans les éditions ultérieures, tacitement ou explicitement¹⁹. Il s'avère aujourd'hui qu'il est loin d'être entièrement vrai dans le cas du commentaire de Simplicius à la *Physique* – ce qui a quelque chose d'une ironie de l'histoire –, qu'il est tout à fait vrai dans le cas du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Métaphysique*²⁰, et que dans le cas du commentaire de Simplicius à *Cael.* il est en quelque sorte à moitié vrai et à moitié faux²¹. Dans le cas des *PN*, il s'avère faux. On peut en effet établir qu'Alexandre d'Aphrodise, Porphyre et Priscien de Lydie lisent un ancêtre de γ , l'une des deux sous-branches de l'une des deux branches principales de la transmission, tandis que Stobée a accès, d'une manière ou d'une autre, à un texte qui est préservé des fautes ayant affecté la branche α , et qu'il est donc tentant de rattacher à la branche β (même si aucune faute conjonctive ne permet de le prouver). Les témoignages antiques ne sont donc aucunement indépendants de la transmission manuscrite. Au contraire, Alexandre, Porphyre et Priscien lisent un texte qui appartient résolument à l'une des deux branches principales de celle-ci. On pourrait mettre en doute ce fait dans le cas du commentaire d'Alexandre en arguant que ce pourrait être l'effet d'une influence de son commentaire sur cette branche, ce qui est le cas pour la *Métaphysique*. De même dans le cas du texte de Porphyre, qui se présente explicitement comme une citation et n'est attesté que par des manuscrits tardifs. L'objection est toujours théoriquement possible. Pourtant, je n'ai détecté aucune occurrence de ce phénomène, et les fautes qui unissent Alexandre à la branche α ne me paraissent pas pouvoir être écartées de cette manière. C'est encore moins le cas du texte de Priscien, qui n'invite nulle part son lecteur à aller effectuer la comparaison avec Aristote et est même perdu en grec. On peut donc se servir de ces témoignages comme *termini ante quem* pour la scission de la transmission en deux branches, ainsi que pour les prémisses de la scission ultérieure de l'une de ses branches. La division en α et β est par conséquent antérieure au III^e siècle de notre ère, date à laquelle la scission interne à α a même déjà commencé.

Un résultat aussi spectaculaire confirme l'intérêt immense de la prise en compte de la branche β en vue de la constitution du texte : elle donne accès à une recension que même Alexandre d'Aphrodise n'a pas à sa disposition. Il ne peut également que relancer les spéculations relatives à l'histoire ancienne des écrits d'Aristote. On s'était depuis longtemps²² habitué à voir la transmission des écrits physiques d'Aristote (*Phys.*, *Cael.*,

19. « *The commentaries are themselves far earlier than our earliest manuscripts of Aristotle's text, and they thus testify – in principle and under certain conditions – to the state in which that text found itself in several centuries before the scribes whose ink we now read rolled up their cuffs.* » BARNES (1999), p. 34.

20. C'est le résultat principal de l'étude minutieuse de KOTWICK (2016). La situation est rendue complexe pour ce traité par le fait qu'Alexandre ait exercé une grande influence sur une moitié de transmission. En revanche, l'un des exemplaires auxquels Aspasius a accès semble être un ancêtre, antérieur à l'archétype, des manuscrits conservés.

21. L'exemplaire de Simplicius correspond peut-être à un ancêtre de l'une des deux familles principales, voir BOUREAU (2018), pp. 217–222.

22. Il suffit de lire attentivement l'apparat de BEKKER (1831) pour s'en rendre compte. C'est aussi

Gener. Corr., *Met.*) se diviser en deux branches, l'une ayant pour témoin le plus ancien le *Paris*. 1853 (*E*) et l'autre le *Vindob.* 100 (*J*), deux manuscrits devenus extrêmement célèbres. Ces deux manuscrits transmettent encore un traité en commun, et non des moindres, à savoir la *Métaphysique* (jointe à celle de Théophraste), pour laquelle on s'est progressivement rendu compte de ce que, en dépit de leurs divergences, ils ne représentent à eux deux en réalité qu'une moitié de la transmission, l'autre ayant pour témoin principal le *Laurent.* 87.12 (*A^b*), pourtant postérieur de quelques siècles²³. Le défi est alors de parvenir à relier ces résultats relatifs à la transmission manuscrite aux quelques bribes de renseignements dont l'on dispose quant aux éditions anciennes. L'une des principales sources d'information à ce sujet est représentée par les catalogues anciens des éditions d'Aristote, ceux de Diogène Laërce et d'Hermippe d'une part et celui de Ptolémée d'autre part. Les autres principaux éléments d'information dont l'on dispose concernent l'édition établie par Andronicos de Rhodes au I^{er} siècle de notre ère, apparemment en lien avec la redécouverte rocambolesque de papyrus remontant aux premiers temps du Lycée. L'opinion courante au cours de la seconde moitié du XX^e siècle relie ces deux éléments et considère les listes de Diogène et d'Hermippe comme reflétant un état pré-andronicien du *corpus* (on a ainsi pu avancer qu'elles correspondaient au fonds hellénistique de la bibliothèque du Lycée ou de celle d'Alexandrie) et celle de Ptolémée comme donnant à voir l'édition établie par Andronicos. De fait, on constate que les textes transmis par les manuscrits se retrouvent tous chez Ptolémée (ce qui n'est pas le cas pour les autres listes), et que leur ordonnancement dans les manuscrits les plus anciens, en particulier *E* et *J*, y est dans une certaine mesure le même. Personne n'a donc eu la naïveté de chercher à mettre en correspondance les divisions de la transmission manuscrite avec l'opération éditoriale d'Andronicos : toute la transmission paraît postérieure à celle-ci. En effet, certaines particularités et étrangetés du *corpus*, par exemple l'existence de deux premiers livres à la *Métaphysique*, ou l'existence de livres communs aux deux *Ethiques*, gardent la mémoire de recompositions anciennes dont la tradition a conservé la trace.

Il fallait donc chercher des éléments d'explication au sein d'une période ultérieure qui s'étend du I^{er} au IX^e siècle. Le problème est alors que les sources sont pratiquement muettes quant à l'existence d'une activité éditoriale à cette époque qui aurait pris le *corpus aristotelicum* pour objet²⁴ : on connaît l'édition de Plotin réalisée vers 300 par

déjà l'un des résultats centraux, quant à *Met.*, de l'étude préliminaire de FOBES (1913).

23. La scission au sein de la transmission a rapidement été remarquée, dès l'édition de BONITZ (1848). L'étude la plus complète de la transmission manuscrite de *Met.* est celle de HARLFINGER (1979), demeurée définitive à ce jour, dont l'un des acquis centraux consistent en l'observation selon laquelle, contrairement à ce que l'on avait cru jusqu'alors, *A^b* n'est absolument pas le seul manuscrit indépendant de la seconde famille, pas plus que *E* et *J*, en dépit de leur âge vénérable, dans le cas de la première. Voir PRIMAVESI (2012) pour une présentation méthodique de l'ensemble des données textuelles, qui est à compléter par les avancées récentes de la recherche concernant le commentaire d'Alexandre (édité il y a peu par GOLITSIS (2022)) et sa relation à la transmission manuscrite (KOTWICK (2016)).

24. M. RASHED (2005), pp. CCVI–CCXXIII affronte le problème à partir de la scholie dans *E* qui affirme qu'Andronicos ne connaissait pas la *Métaphysique* de Théophraste : comme celle-ci est pourtant

son disciple Porphyre, qui affirme explicitement prendre pour modèle ce qu'Andronicos a fait pour Aristote, on a également quelques traces d'une nouvelle édition, cent ans plus tard, des dialogues de Platon par le directeur de la bibliothèque d'Hadrien à Athènes tout juste réinstaurée, un certain Philtatios, à laquelle Proclus pourrait faire allusion²⁵, mais rien de tel en ce qui concerne Aristote. Les commentaires conservés, en particulier ceux d'Alexandre d'Aphrodise et de Simplicius, mentionnent bien, pour tel ou tel passage, l'existence de leçons alternatives, connues par exemple d'Aspasius, mais ils ne nous donnent guère d'information quant à leur origine éditoriale. Si l'on part du principe que la tradition des commentateurs est systématiquement indépendante de la transmission manuscrite, cela n'a rien d'étonnant. Les commentateurs ne parlent pas d'éditions concurrentes ou de projets de nouvelles éditions, tout simplement parce qu'il n'y en aurait pas eu pendant le demi-millénaire après Andronicos. Les scissions au sein de la transmission manuscrite seraient alors à expliquer par les âges obscurs du début de la période byzantine et par le processus de translittération, postérieurs aux commentaires antiques conservés.

La prise en compte du fait que l'exemplaire de *Sens.* employé par Alexandre d'Aphrodise appartient à l'une des deux branches principales de la transmission seulement, et que son commentaire, à travers les variantes examinées, présente même quelques traces du début de la scission interne à cette branche, bouleverse en grande part cette vision des choses. La division principale de la transmission s'avère dans le cas de *PN1* être antérieure au début du III^e siècle, et non être le résultat d'une entreprise éditoriale universitaire à la fin de l'Antiquité. Au vu de ce fait, une priorité immédiate de la recherche devrait être l'étude systématique des traités physiques (incluant la psychologie et la zoologie), de manière à discerner d'autres traces de cette recension inédite partout où elles sont disponibles. De prime abord, il ne semble pas que l'on ait conservé quoi que ce soit de ce genre au sein de la transmission de *Gener. Corr.*, *Cael.*, ou *Inc. An.*, il serait souhaitable de savoir ce qu'il en est de traités comme *An.* ou *Mete.*, entre autres. Quand bien même nous ne disposerions de traces de la branche β que pour *PN1* (*Mot. An.* inclus), la conservation d'une lignée textuelle aussi ancienne semble tenir du miracle, ce qui ne dispense aucunement de devoir s'interroger sur son origine.

Il y a deux cas célèbres au sein du *corpus* de textes dont la transmission présente des traces d'une scission à une date ancienne. La transmission de la *Métaphysique* se divise en deux branches, qui semblent toutes deux être le produit d'une activité éditoriale intense à une date très précoce. La scission est dans ce cas néanmoins postérieure au commentaire

jointe à celle d'Aristote dans *E* et *J*, ainsi que dans la tradition arabe, il faut supposer à l'origine de cette branche de la transmission une « entreprise ecdotique de grande envergure » postérieure à Andronicos qui aurait conduit à la jonction des deux ouvrages, entreprise qu'il suggère de placer au début du V^e siècle, de manière à expliquer le fait que les commentateurs alexandrins postérieurs (Simplicius en particulier) semblent entretenir un rapport privilégié avec cette branche.

25. H. D. SAFFREY et WESTERINK (1968), p. XLVIII.

d'Alexandre, parce que l'une des deux, traditionnellement désignée par le sigle β ²⁶, porte encore la trace de son influence. L'écart le plus spectaculaire entre les deux concerne le livre Θ , où un morceau entier de texte (chapitre 6, 1048^a18–35), que l'on considère généralement comme n'appartenant en fait pas à ce contexte sans être pour autant nécessairement inauthentique²⁷, est présent dans l'une des deux branches, β , et absent dans l'autre, à savoir α . Leurs différences ont été étudiées avec minutie dans le cas du livre A par PRIMAVESI (2012), affrontant ce qu'il nomme « l'énigme des deux versions ». Le texte de la branche β de la transmission *Met.* manifeste par exemple une tendance, en ce qui concerne en particulier ce livre A, à éliminer soigneusement tous les passages où Aristote, par l'emploi de la première personne du pluriel, donne l'impression de se considérer comme un disciple de Platon parmi d'autres. Ce processus de correction est complètement inconnu d'Alexandre d'Aphrodise (et d'autres éléments permettent d'affirmer que cette version du texte est en fait postérieure à son commentaire, qui l'a massivement influencée), mais il a des chances d'être antérieur au passage du rouleau au *codex*, parce que les principaux témoins de cette branche, en particulier le manuscrit *Laurent.* 87.12 (A^b), préservent régulièrement des traces de réclame anciennes à la fin des livres. L'originalité du texte du premier livre, du point de vue de la transmission, réside en ce que des ajouts textuels s'y rencontrent, cette fois, du côté de la branche α , que PRIMAVESI (ibid.) nomme des « suppléments α », dont certains sont déjà connus d'Alexandre d'Aphrodise sans qu'il les considère comme faisant partie du texte (il parle en ce cas d'ajout, *προσθήκη* – *In Met.* 59.20–23). Il est fort possible qu'il y ait un lien entre cette particularité du texte de la branche α pour le premier livre et l'information qu'Alexandre d'Aphrodise affirme tenir d'Aspasius (*In Met.* 58.31–59.2), selon laquelle Eudore d'Alexandrie serait intervenu au moins une fois dans ce texte (au sein du chapitre A.6, 988^a11–12)²⁸.

L'autre cas célèbre est celui du livre VII de la *Physique*, qui ne se laisse pas intégrer aux livres précédents de l'ouvrage et est pour cette raison souvent présenté comme un intrus. Eudème de Rhodes l'aurait déjà considéré comme περιττόν et pour cette raison exclu de son ouvrage d'interprétation, que l'on veuille appeler cela une paraphrase ou un commentaire, de la *Physique*, d'après Simplicius, qui rapporte en outre qu'il en existe deux versions extrêmement différentes (*In Phys.*, 1036.4–6 ; il parle même régulièrement d'un « autre septième livre » (1051.5, 1054.31, 1086.23, 1093.10), expression qui pourrait

26. Voir HARLFINGER (1979).

27. C'est la conclusion de l'étude que lui consacre BURNEYAT (2008). Cette position demeure contestée, voir notamment GONZALEZ (2019).

28. La question est rendue complexe à la fois par le fait que les érudits ne sont pas toujours d'accord sur la variante, parmi les deux signalées par Alexandre (dont l'une correspond à peu près au texte transmis par les manuscrits), qui est à attribuer à Eudore (voir à ce sujet MORAUX (1969) ; dans un cas, donc, l'archétype aurait été préservé du remaniement introduit par Eudore, dans l'autre il y aurait été repris) et par le fait que les « suppléments » ou les *προσθήκαι* ne sont, eux, transmis qu'au sein de la branche α – l'hypothèse de leur attribution à Eudore, notamment en raison du fait que ces ajouts semblent se concentrer sur les zones du texte où le statut de Platon est en cause, a néanmoins été défendue, notamment par AUFFRET et M. RASHED (2014).

avoir déjà été employée par Alexandre). Ces deux versions concurrentes nous sont à peu près parvenues dans les manuscrits, on peut de ce fait encore constater leurs grandes divergences²⁹. Elles semblent avoir déjà coexisté à l'époque d'Alexandre d'Aphrodise, et, que l'une des deux versions transmette ou non la lettre authentique d'Aristote, les écarts entre elles sont si grands que l'on ne peut que supposer qu'elles sont le produit d'une intervention délibérée, voire d'une révision par l'auteur de son propre texte.

Il faut dire d'emblée que la transmission de *PN1*, même si elle semble s'être scindée en deux branches (parmi celles dont nous conservons la trace) très tôt, ne donne rien à voir qui soit d'une envergure aussi spectaculaire. Il n'y a en ce cas pas deux versions radicalement différentes d'un traité qui coexisteraient l'une aux côtés de l'autre, pas plus que deux éditions minutieusement retravaillées par les érudits antiques, mais un unique texte qui a reçu, de part et d'autre, des strates accrétionnelles différentes. Le constat n'a, en soi, rien de surprenant, étant donné le peu d'intérêt éprouvé par la plupart des interprètes de l'Antiquité pour cette section du *corpus* – il ne s'agit pas ici de reformuler les données du problème fondamental de la relation entre les doctrines de Platon et d'Aristote, ou d'élaborer l'argument de la nécessité du Premier Moteur. Les divergences entre α et β , dans le cas de *PN1*, s'expliquent en partie, ici comme ailleurs, par les accidents de copie, et pour une autre part par un processus de lecture attentive et d'annotation, qui conduit les érudits, s'interrogeant sur la grammaire et le sens d'un texte, à améliorer l'intelligibilité de leur exemplaire par petites touches, en rappelant le sujet dans telle phrase où il a paru par trop implicite, ou en rajoutant des détails à un exemple géométrique traité de manière extrêmement allusive. Il n'y a donc nul besoin de supposer un malin génie éditorial qui serait venu falsifier le texte de l'une des branches, mais seulement une activité somme toute assez banale de lecture et d'enseignement. La seule exception à cette observation générale est la recension donnée par γ , de loin la famille la plus interventionniste, des deux derniers traités, *Insomn.* et *Div. Somn.*, où la structure de certaines phrases est complètement remaniée sans que le sens évident en soit altéré : des petits morceaux de paraphrase ont été substitués à la lettre d'Aristote. Un tel changement requiert de postuler à sa source un processus délibéré de révision du texte. Les enjeux ne m'en sont pas clairs du tout, dans la mesure où ce n'est pas du tout la doctrine qui semble avoir été en question. Il y a sûrement un lien entre cela et le fait que les ouvrages d'Aristote traitant

29. Le statut du livre est depuis longtemps très contesté (voir déjà SPENGLER (1841)). Il a fait l'objet de monographies de la part de MANUWALD (1971), qui, après avoir accordé sa préférence exclusive à la version α , tente de défendre une position selon laquelle les chapitre 2 et 3 seraient inauthentiques, et de WARDY (1990), pp. 240–251, qui argumente en faveur d'une vision plus optimiste des choses, tant en ce qui concerne l'unité du livre que relativement à son authenticité (la version β est selon lui soit une révision authentique, soit une réélaboration par un élève du même cercle) et même son intégration au projet d'ensemble. Le second travaille simultanément avec les deux versions, dont il donne un texte grec côte à côte et une traduction. Les actes d'une conférence portant sur le chapitre 3 ont été publiés il y a une dizaine d'années, où O. Primavesi a donné une autre présentation des deux versions du texte du chapitre (MASO, NATALI et SEEL (2012), pp. 131–136). La question de la transmission de la version α , enfin, a récemment été reprise par BOUREAU (2018).

de la question onirique aient joui d'une certaine popularité (pas nécessairement chez les seuls philosophes) durant la période romaine. Dans l'ensemble donc, les écarts entre les deux branches principales de la transmission de *PN1* paraissent imputables à la pratique normale de l'Antiquité : on lit en général Aristote afin de le comprendre et même souvent de l'enseigner, ce qui passe par l'insertion d'annotations et d'explication de toutes sortes dans l'exemplaire du maître ou de l'élève. Toute tentative cherchant à mettre en lien cette scission remarquablement précoce avec les bribes d'information historiques qui ont été conservées confine donc aux limites de l'intelligence philologique. On dispose uniquement de deux renseignements quant à la période qui précède la rédaction du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*, à savoir qu'Aspasius pourrait avoir enseigné ce même traité, puisqu'Alexandre affronte l'une de ses interprétations, et qu'il a déjà été question d'en corriger le titre usuel (probablement celui donné dans l'édition d'Andronicos, ce qui ne veut surtout pas dire qu'il l'aurait nécessairement inventé), parce qu'il correspond mal au contenu de l'ouvrage, ce dont à la fois Galien et Alexandre témoignent. Il n'y a pas là de quoi expliquer une scission au sein de la transmission.

2.3 Structure générale de la transmission de *PN2*

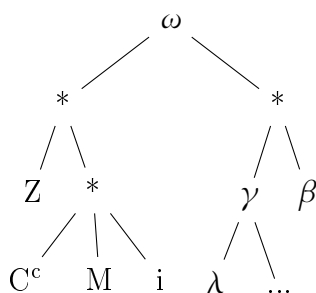


FIGURE 2.6 – Structure simplifiée de la transmission de *PN2*

La situation est assez différente en ce qui concerne *PN2*, ensemble que ne transmet pas le manuscrit *E*, mais que transmet un manuscrit injustement moins célèbre et un peu plus ancien encore, *Oxon.* CCC 108 (*Z*). Ce dernier forme, avec de nouveau la famille du manuscrit *C^c*, une branche clairement distincte, par une quantité à peine croyable d'omissions, du reste de la transmission. Comme l'on peut en outre toujours repérer deux des principales familles transmettant *PN1*, à savoir *β* et *γ*, la question se pose de leur rapport avec cette branche de *Z* qui est propre à *PN2*. Je note tout d'abord que la famille de *C^c* est sœur du manuscrit *E* pour *PN1*, ce qui pourrait suggérer que le manuscrit *Z* prendrait tout bêtement la succession du manuscrit *E* pour *PN2*, et devrait donc se voir assigner exactement la même position. L'hypothèse la plus simple serait ainsi que, une fois cet ajustement effectué, par lequel *Z* viendrait se substituer à *E*, la structure de la transmission serait globalement inchangée de *PN1* à *PN2*. Je pense toutefois que l'on

ne peut pas suivre cette hypothèse jusqu'au bout. Contrairement à ce qui se passe avec la branche de *E* pour *PN1*, la branche de *Z*, dans le cas de *PN2*, semble en effet avoir en quelques occasions préservé le bon texte contre à la fois β et γ . Si l'on raisonne par analogie, on pourrait donc décrire la situation concernant *PN2* de la manière suivante : le manuscrit *E* et sa tradition propre n'ayant plus cours, ce qui correspond à l'archétype pour *PN1* ne compte que deux descendants principaux, β et γ ; la branche de *Z*, à laquelle se rattache également la famille de *C^c*, est indépendante de cet ensemble, si bien que la descendance l'archétype pour *PN2* se divise en deux branches principales, celle de *Z* et de la famille de *C^c*, d'une part, et, d'autre part, celle de β et de γ , qui correspond par analogie à l'archétype pour *PN1*.

Division de la transmission en *Z* et la famille de *C^c* d'une part et β et γ d'autre part

Long.

- 464^b23–24 πᾶσι τοῖς ζώοις καὶ φυτοῖς **Zλ** : πᾶσι ζώοις καὶ φυτοῖς **γC^cMi** : πᾶσι καὶ ζώοις καὶ φυτοῖς **β**
- 464^b31–32 περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον om. **Z¹C^cMi**
- 465^a8–9 διεστῶτες **βγ** : καθεστῶτες **Z¹C^cMi**
- 466^a21 τοῖς οὖσι **βγ** : τοῖς ζῴοις **ZC^cMi**

Juv.

- 467^b19–20 τοῖς ζώοις ἀμφοτέρων **Z¹V^rMi** : τοῖς ἀμφοτέρων τούτων τετυχηρόσι· λέγω δ' ἀμφοτέρων **βγ**
- 468^a9–11 ἀναγκαῖον ... τὴν τροφήν om. **Z¹V^rMi**
- 468^a25–30 ζῆι ... διαιρούμενα om. **Z¹V^rMi**
- 468^b19 τῶν σπερμάτων **βγ** : ἐκ τῶν σπερμάτων **ZC^cMiSλ**

Resp.

- 470^b7 καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **Z¹V^rMi** : τίνος μέντοι χάριν **βγ**
- 470^b18 καὶ χελῶναι καὶ ὕδροι **Z¹V^rM** : καὶ χελῶναι **βγ**
- 471^a8 τὸ μὲν ἐκπνοή ἐστι, τὸ δ' εἰσπνοή **βγ** : τὸ μὲν ἐστιν εἰσπνοή, τὸ δ' ἐκπνοή *Z*
- 471^a10–11 πάλιν ταύτη ἀναπνεύσαντα διεκπνεῖ **ZV^rMi** : ταύτη ἤ ἀνέπνευσαν πάλιν δεῖ ἐκπνεῖν **βγ**
- 473^a13 κατὰ ταῦτό **ZV^rMi** : κατὰ τοῦτο **βγ**

VM

- 478^b22–23 καὶ θάνατος om. **Z¹C^cMi**
- 479^a6 ἔτι ὄντων **βγ** : ἐπόντων **Z¹C^cMi**
- 479^a6 κινεῖσθαι **Z¹C^cMi** : συγχεῖσθαι **βγ**

Séparation de β et de γ

Long.

- 465^a19 ἴδιοι **β** : ἴδια **ZC^cMiγ**
- 465^b31 ἡ δὲ **β** : εἰ δὲ **ZC^cMiγ**

- 466^a13–14 τὰ μὲν μείζω γ : τὰ μείζω $\beta Z C^c M i$
- 466^a15 καὶ γὰρ καὶ γ : καὶ γὰρ $\beta Z^1 C^c M i$
- 466^b16 τὸ ἄρρεν ἐστὶ γ : τὸ ἄρρεν $\beta Z C^c M i$
- 467^b3 καὶ τὸν καρπὸν λαμβάνει τὴν αὐξήσιν γ : καὶ ἐπὶ τὸν καρπὸν λαμβάνει τὴν αὐξήσιν $\beta Z^1 V^r M i$

Juv.

- 468^a28 θρεπτικόν τοιοῦτον μόριον ... ἔχειν ἓν β : θρεπτικόν. τὸ δὲ τοιοῦτον μόριον ... ἔχει ἓν $\gamma Z C^c M i$
- 468^b12 μακρὰν β : μικρὰν $\gamma Z C^c M i$
- 468^b30–31 ἀνάλογον γ : τὸ ἀνάλογον $\beta Z C^c M i$
- 469^b32 πλέον γ : πλείον $\beta Z C^c M i$

Resp.

- 471^a15 τὰ στόματα γ : τὸ στόμα $\beta Z C^c M i$
- 471^b24 τε om. γ
- 471^a31 ὅτε ἀποθνήσκει β : ὅταν ἀπνοθνήσκει $\gamma Z V^r M i$
- 471^b18 δεῖ β : ἔδει $\gamma Z V^r M i$

VM

- 479^a1–2 τούτων δὲ τινὰ γ : τούτων δ' ἓνα $\beta Z C^c M i$
- 479^a17 εἴ τις β : ἥ τις $\gamma Z C^c M i$

Une ressemblance superficielle entre les transmissions de *PN1* et *PN2* pourrait ainsi laisser croire que la différence entre les deux se résume ainsi : *Z* prend la place de *E*, tandis que γ rejoint β . Ce ne serait pas entièrement faux, mais il importe de demeurer conscient de certains éléments importants de distinction. Tout d'abord, le texte de la branche dont témoignent *Z* et la famille de *C^c* présente des caractéristiques propres (dont une quantité stupéfiante d'omissions) qui ne se retrouvent pas du tout du côté de *E* pour *PN1*. D'autre part, les quelques indices qui laissaient entrevoir l'origine ancienne de la recension β pour *PN1*, en particulier orthographiques, ne se retrouvent pas du tout dans le cas de *PN2*, où c'est au contraire le texte de *Z* qui est riche d'indices de ce type (la graphie *πλεύμων*, par exemple). Enfin, il ne faut pas négliger le fait que *PN1* et *PN2* relèvent de sections distinctes du catalogue de Ptolémée, et semblent avoir été traités ainsi par toute la tradition exégétique antique, jusqu'à la transmission arabe. Je serais donc très réservé au sujet de la possibilité de transposer des résultats relatifs à la partie haute du *stemma* d'une partie des *PN* vers l'autre. Il ne serait pas justifié d'inférer sur la base d'une telle comparaison que la scission valant pour *PN2* entre la branche de *Z*, d'une part, et celle de β et de γ , d'autre part, doit être encore plus ancienne que celle entre α et β pour *PN1*, que l'on sait être déjà très ancienne. On ne peut, dans l'état actuel des connaissances, pas exclure qu'il soit plus approprié de chercher à décrire la différence entre *PN1* et *PN2* en disant que le copiste du *deperditus* β n'a plus accès à son texte antique et s'est tourné vers même recension que celui de γ .

Chapitre 3

Deux manuscrits vénérables : *Paris*.

1853 *E* et *Oxon.* CCC 108 *Z*

3.1 Les témoins du « premier humanisme byzantin » (IX^e–IX^e siècles) : *PN1*, *Paris*. 1853 *E* et sa descendance

Le célèbre *Paris*. 1853 (*E*) est un manuscrit composite, dont je ne parlerai ici que la partie la plus ancienne (ff. 1–344^v), qui se divise elle-même en deux sous-parties¹. On estime généralement que sa confection remonte au milieu du X^e, période d'intense activité sous la tutelle de Constantin VII Porphyrogénète. Son format, inhabituellement grand pour un manuscrit d'Aristote, le rapproche des manuscrits contemporains de Platon (qui font peut-être tous partie de la Collection philosophique à laquelle un autre manuscrit aristotélicien, le *Vind.* 100 (*J*) est lié), qui sont les plus anciens conservés pour cet auteur². La première sous-partie de la partie ancienne, copiée par une main que l'on nomme, depuis l'étude fondamentale de MORAUX (1967), *E I*, contient *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Met.* et, pour simplifier, *An.* La seconde sous-partie, sans doute presque aussi ancienne que la première, est l'œuvre de deux copistes distincts du précédent, *E II* et *E III*³. Elle contient *PN1* – *Mot. An.*, *Met.* (en compagnie de l'opuscule de Théophraste), *Col.*, et une partie de *Part. An.*, dont le reste, à partir de 681^a environ, a été perdu puis complété ultérieurement. *E III* est responsable de la première moitié de cette sous-partie, le changement intervenant

1. Pour une description de l'ensemble du manuscrit, laquelle avait vocation à intégrer un volume du catalogue *Aristoteles Graecus*, on se reportera à l'article de MORAUX (1967).

2. On se gardera cependant d'en tirer des conclusions trop hâtives : « dans un cercle clos et peu nombreux, comme celui des savants de Constantinople, les conventions de présentation devaient se répandre vite et rapidement » (WESTERINK (1986), p. LXXVI).

3. MORAUX (1967) distingue encore une troisième main, *E IV*, responsable des ff. 337–344^v, que HECQUET-DEVIENNE (2000) identifie à *E II*. Elle propose également d'identifier cette main *E II* (*E IV*) à *E*², celle de l'annotateur principal de la partie ancienne, ce qui est moins plausible – voir RONCONI (2012), pp. 212–213.

au beau milieu de *Met.*, vers 1089^a27, point à partir duquel *E II* prend le relais. La jonction entre les deux parties, au niveau de *An.*, possède une histoire assez complexe.

Dans l'état actuel du *codex*, les trois livres de *An.* se succèdent d'une manière apparemment tout à fait régulière : le *codex* contient une recension complète du traité qui s'étend du f. 175^v au f. 202^v. Il suffit cependant d'examiner la transition du premier vers le deuxième livre pour se rendre compte qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a d'abord un changement de main : le premier (ff. 175^v–186^v) et le troisième livre (ff. 196^r–202^v) sont copiés par la main responsable de la première sous-partie, *E I*, le deuxième (ff. 187–202) par une main, *E II*, qui s'est également occupée d'un tiers environ de la seconde sous-partie (ff. 306–337, ainsi que ff. 337–344 si l'on accepte l'identification à *E IV*). C'est en fait que le *codex* contenait originellement une recension complète des trois livres de *An.* de la main de *E I*, dont il ne reste plus que des fragments quant au deuxième livre. Le début de ce livre, immédiatement, après la fin du premier, subsiste encore au f. 186^v. La suite du texte a été arrachée maladroitement, de sorte qu'il reste encore le talon du premier feuillet (c'est l'actuel f. 187^{bis}) où l'on peut discerner le début des lignes. Le reste, à partir de 413^b environ, est perdu, à l'exception de deux feuillets qui ont été prélevés pour servir de garde au *codex*. L'autre recension du deuxième livre de *An.*, copiée par *E II*, a, au départ, été insérée après la première, c'est-à-dire à la fin du troisième livre copié par *E I*. C'est aujourd'hui le f. 187, qui faisait suite à la fin de *An.* et que *E I* avait laissé blanc. La preuve que le *codex* se terminait originellement, après une recension complète de *An.* de la main de *E I*, une autre recension du deuxième livre de la main de *E II*, est la note de lecture laissée au f. 195^v par un lecteur anonyme, probablement du XIII^e, qui indique avoir fini la lecture de l'ouvrage⁴. Le *codex* contenait ainsi à cette époque *An.* en entier, puis une seconde fois son deuxième livre, par lequel il s'achevait, avant que, à une date ultérieure, cette seconde recension du deuxième livre ne chasse la première. On aboutit ainsi à l'état actuel de *E*, où la version du deuxième livre copiée par *E II* se trouve entre le premier et le troisième livre copiés tous deux par *E I*.

Pourquoi un tel geste de la part de *E II*, qui aboutit à un *codex* contenant en double le deuxième livre de *An.*? La réponse se trouve dans la nature du texte copié : la partie réalisée par *E I* nous préserve une recension singulière du traité, extrêmement différente de la vulgate, alors que le doublon du deuxième livre transmet le texte usuel. Les interventions de l'annotateur principal, notée *E*², confirment que c'est bien là la motivation derrière l'insertion d'une recension alternative du deuxième livre, dans la mesure où elles manifestent une volonté systématique de comparaison entre les deux recensions⁵.

4. MORAUX (1967), p. 35.

5. On trouve ainsi dans la marge du f. 186^v (fin du premier livre et début du second livre, copiés par *E I*) les deux annotations suivantes de *E*² : γράφεται ἀρχὴ τοῦ β' λό(γου) ἐν ἄλλωι, suivie d'un texte alternatif (celui que l'on trouve ensuite copié par *E II*), et, plus bas, ζῆται τὸν περὶ ψυχῆς λόγον τὸν β' παρὰ τὸν γ' ὀλόκληρον· ἀνόμοιος γὰρ κατὰ πολὺ ὁ ἐνταῦθα γεγραμμένος τοῦ ἐκεῖσε (« cherchez le texte intégral du second livre à côté du troisième, car celui qui a été transcrit ici s'écarte considérablement de celui qui se trouve là », selon la traduction proposée par MORAUX (ibid.), p. 33). Si l'on ajoute à ces annotations le

La jonction des deux sous-parties anciennes de *E* se faisait donc originellement par le moyen d'une recension alternative du deuxième livre de *An.*, copiée par *E II*.

La question de la relation entre les deux sous-parties anciennes de *E* est complexe : y a-t-il quelque chose qui les unit originellement, ou ont-elles été jointes arbitrairement à une date ultérieure ? La manière dont on y répond comporte des conséquences importantes quant à la manière de prendre en charge le témoignage du manuscrit *E*. Il faut en effet avoir des raisons solides de répondre par l'affirmative pour prétendre, comme on le fait parfois, remonter de la composition de ces deux parties du manuscrit à un état tardo-antique du *corpus*⁶. On peut commencer par faire observer l'étrangeté de la position de *Met.* dans *E*, au sein de la seconde sous-partie ancienne : elle déroge à l'ordre attesté chez Ptolémée, pourtant rigoureusement suivi jusque-là, en étant placée non à la fin du volet dit « biologique » du *corpus*, mais entre *Mot. An.* et *Col.*, ce qui est un emplacement assez incongru. Rappelons également que c'est en son sein que s'effectue la transition entre *E III*, qui a copié tout ce qui précède depuis *Sens.*, et *E II*, qui prend en charge ce qui reste ensuite de la partie ancienne. Il est nécessaire, pour rendre compte de l'insertion d'une recension alternative du deuxième livre de *An.*, de faire l'hypothèse d'une relation étroite entre *E II* et *E²*. En revanche, rien n'impose de faire de ce dernier le chef d'un atelier qui commanderait de même aux autres copistes responsables du reste du manuscrit. Certains éléments paléographiques invitent d'ailleurs plutôt à placer *E I* et *E III* (bien que leurs minuscules soient très différentes l'une de l'autre) vers le début du X^e et *E II* et *E²* vers la fin de ce même siècle. On pourrait donc supposer que les sections copiées par *E I* et *E III* ont été produites indépendamment, avant d'être rassemblées et complétées un bon demi-siècle plus tard dans un atelier où *E II* travaille sous la houlette de *E²*⁷. C'est alors le statut de la partie copiée par *E III* qui pose problème. Il faut d'abord supposer, en l'absence de césure codicologique, que *Met.* aurait été laissé inachevé dans le manuscrit avant que *E II* ne le reprenne et ne remplisse les sept feuillets suivants. On peut aussi s'interroger sur la pertinence de faire débiter un *codex* par *Sens.*, traité dont les premiers mots du texte indiquent qu'il fait suite à *An.*⁸ Enfin, cela n'explique pas du tout pourquoi

fait que *E²* intervienne massivement, pour le premier et le troisième livre, dans les marges du manuscrit, afin de signaler un très grand nombre de divergences textuelles, cela suggère que *E²* avait initialement l'intention de continuer à reporter ces différences pour le deuxième livre, mais qu'il a finalement choisi de déléguer cette tâche, en quelque sorte, en confiant à *E II* le soin d'adjoindre, en appendice, l'autre version. Il faut donc supposer une collaboration étroite entre *E²* et *E II*.

6. JAEGER (1957), p. VII (mais voir déjà JAEGER (1917) et JAEGER (1932)), tend à présenter la collection de *E* (dont *Vind.* 100 (*J*) est à ses yeux un frère) comme remontant en droite ligne à une édition qu'il désigne comme « *Andronicus auctus* », qui serait celle où l'opuscule de Théophraste connu sous le nom de *Métaphysique* aurait été intégré au *corpus aristotelicum*. Dans une perspective différente, HECQUET-DEVIEU (2004) se fonde sur le fait que la *Métaphysique* d'Aristote précède celle de Théophraste dans *E* (c'est le contraire dans *J*) et sur le fait qu'elle soit placée après *Mot. An.*, quelque part donc au sein de la zoologie, pour affirmer que le *codex* conserverait sur ce point un état très ancien des recherches menées au Lycée, antérieur à une réorganisation par Aristote lui-même de ses écrits.

7. Voir RONCONI (2012), en particulier p. 213, qui fournit également des éléments codicologiques qui distinguent la partie copiée par *E I* de celle réalisée par *E II* et *E III*.

8. On pourrait éventuellement supposer que le *codex* confectionné par *E III* transmettait

la position stemmatique de *E* pour *PN1* et *Mot. An.* (copiés par *E III*) ressemble de si près à celle que le manuscrit occupe pour les traités physiques (copiés par *E I*). Si donc il y a au moins une pièce rapportée dans *E*, et que l'on ajoute cela à l'étrange soudure qui, autour de *An.*, joint la partie copiée par *E I* (celle qui, à *An.* près, se retrouve dans *J*) à celle copiée par *E III* (*PN1* – *Mot. An.* – *Met.* jusqu'en N 2, 1089^a27), on ne peut qu'en conclure que *E*, en tant que *codex* aux allures composites, est un témoin dont la manipulation demande la plus grande précaution.

Du point de vue de *PN1*, la conclusion principale que l'on peut tirer d'un examen du contenu de *E*, et peut-être la seule qui soit raisonnablement sûre, est que la séquence *PN1* – *Mot. An.*, qui figure dans la section copiée par *E III*, y a été traitée comme une unité, et qu'elle est séparée de *PN2*, tout comme chez Ptolémée. J'ignore en revanche si le fait qu'elle fasse suite à *An.* est un indice du maintien de cette connexion à la fin de l'Antiquité : la logique interne du *corpus* l'impose, mais les commentateurs de l'école néo-platonicienne ne paraissent pas avoir ressenti le besoin, en dépit de leur intérêt manifeste pour *An.*, de procéder ensuite en direction de *PN1*. Quant au fait que ce soit *Met.* qui succède à cette unité dans *E*, s'il requiert certainement une explication, elle est plus probablement à chercher du côté de l'histoire particulière du *codex* et de ses sources que de celle de la transmission en général des écrits d'Aristote.

E constitue pour *PN1* le noyau d'un premier ensemble au sein de α , dont tous les autres membres, soit dérivent de *E*, soit manifestent des traces de contamination depuis γ dans le cas de la famille de *C^c*. Cet ensemble remonte à une translittération distincte, au sein de α , de celle dont est issue la branche γ . Elle a subi un travail de correction minutieux, produisant un texte de très bonne facture, sans omission ou corruption majeure et aux finitions d'apparence impeccable – ce qui, combiné à l'âge vénérable de *E* et à sa magnifique graphie, a souvent valu à ses leçons un surcroît de respect. Contrairement au texte de la famille γ , ces corrections ne cherchent pas nécessairement à escamoter les passages dont la compréhension est plus difficile, ou du moins à les édulcorer pour en faciliter l'accès, de sorte qu'elles préservent la majorité des difficultés et aspérités de la syntaxe aristotélicienne. Elles se distinguent ainsi en s'attachant souvent au sens du texte, ce qui a des conséquences souvent beaucoup plus graves du point de vue l'éditeur. Des négations sont ainsi régulièrement supprimées ou introduites (voir par exemple *Sens.* 440^a19-20, 447^a6, 447^b16, 448^b1, *Mem.* 452^b2, *Insomn.* 461^b4) lorsque le sens du passage

originellement *An.* avant *PN1*, comme c'est généralement le cas dans les manuscrits avant en gros le XIV^e siècle. Si l'on franchit un pas de plus et que l'on se souvient du fait que *E²* lit le texte de *An.* copié par *E I* avec sous les yeux une recension alternative, on pourrait même faire l'hypothèse que c'est cette version qu'il emploie. Ayant ainsi à souder deux volumes dont à l'endroit, il aurait privilégié comme version principale celle de *E I* et fait disparaître celle de *E III*. Le problème est que cela ne s'accorde pas franchement avec le fait que *E²* ait fait copier sa recension alternative du deuxième livre par *E II* pour l'annexer au volume réalisé par *E I*. Cela ne correspond pas non plus à la situation stemmatique du texte transmis par *E* : celui de la recension alternative de *An.* est le texte de la vulgate, alors que ce n'est pas du tout celui-là que transmet le manuscrit pour *PN1* et *Mot. An.*

a semblé le réclamer, et certains exemples remaniés lorsqu'ils ne sont pas jugés appropriés (voir par exemple *Sens.* 442^b7, *Insomn.* 458^b5). Je note également que quelques fautes semblent être le résultat d'interpolations (par exemple, *Mem.* 450^b25, 451^b12, *Insomn.* 464^a31), ce qui suggère que l'ancêtre devait être annoté, même si *E* ne l'est presque pas.

Fautes de *E* et de la famille de *C^c*

Sens.

- 436^a13 τέτταρες συζυγία **EC^cMi** : τέτταρες οὔσαι συζυγία **βγ**
- 436^b5–6 καὶ τὰ μὲν σωτηρία **E**(σωτηρία)**C^cMi** : καὶ σωτηρία **βγ**
- 437^a31–32 ἐν τῷ σκότῳ λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖ **EC^cMi** : ἐν τῷ σκότει λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖν **βγ**
- 437^a9–10 αὐτὸν **EC^cMi** : αὐτὸς αὐτὸν **γ** (correction probable, résultant de la corruption du ἐκείνως en 4437^a9 en ἐκείνος)
- 437^b24 ἔοικε νομίζειν τι **EC^cMi** : ἔοικε νομίζοντι **βγ** (faute de majuscules)
- 438^a1 χθονήισι **EC^cMi** : ὀθόνηισι **γ** : χοανήισιν **β** (corruption)
- 438^a1 λοχαζέτο **EC^cMi** : ἐχεύατο **βγ** (corruption)
- 438^a10 αὐτῷ om. **EC^cMi**
- 438^b17 ὡς δεῖ **EC^cMi** : ὡς εἰ δεῖ **βγ**
- 438^b24 τίς om. **EC^cMi**
- 439^a1 τε om. **EC^cMi**
- 439^a27 ἐν ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ **EC^cMi** : ἐν ἀορίστῳ διαφανεῖ **βγ** (dittographie)
- 440^a19–20 ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς **EC^cMi** : ἡ ἀφῆι καὶ ταῖς ἀπορροαῖς **βγ** (correction : transformation de l'alternative en explication)
- 440^a24–25 ἀλλὰ τὸ ἐπιπολῆς χρῶμα κινητὸν ὃν καὶ κινούμενον ὑπὸ τοῦ ὑποκειμένου **EC^cMi** : ἀλλὰ τὸ ἐπιπολῆς χρῶμα ἀκίνητον ὃν καὶ κινούμενον ὑπὸ τοῦ ὑποκειμένου **βγ** (correction vraisemblablement au vu de la suite immédiate du texte)
- 440^b7 ἄνθρωπον ἐλάχιστον **EC^cMi** : ἄνθρωπος ἐλάχιστον **βγ**
- 440^b19 πολλοῖς λόγοις **EC^cMi** : κατὰ πολλοὺς λόγους **βγ**
- 441^a6 εἶναι **EC^cMi** : ἐνεῖναι **βγ**
- 441^a19 ὡς τροφῆς **EC^cMi** : ὡς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς **γ** : ὡς ἐκ τῆς τροφῆς **β**
- 442^a21–22 τὸ φαιδὸν τὸ λευκὸν τι εἶναι **EC^cMi** : τὸ φαιδὸν τὸ μέλαν τι εἶναι **γ** (correction ?)
- 442^b7 ἀλλ' ὄψεώς γε καὶ ἀκοῆς **EC^cMi** : ἀλλ' ὄψεώς γε καὶ ἀφῆς **γ** (correction issue de la considération de la suite du texte, la vision et l'ouïe étant seules mentionnées en ^b9–10)
- 443^a8 ἅπαν χυμοῦ **EC^cMi** : ἀπ' ἐγγύμου **γ** (corruption)
- 443^a26 ἄμφω **EC^cMi** : καὶ ἄμφω **γ** : ὡς ἄμφω **β(PI2)**
- 443^b7 ἔτι **EC^cMi** : ὅτι **γ** (faute de majuscule)
- 443^b10–11 ταῖς πικραῖς **EC^cMi** : τοῖς πικροῖς **γ**
- 444^a3–4 ἴδιον τῶν ἀνθρώπων **EC^cMi** : ἴδιον ἀνθρώπου **γ**
- 444^b5 καὶ ἀναπνέουσιν **EC^cMi** : ἐπεὶπερ καὶ ὧς ἀναπνέουσιν **γ**
- 446^a6 τῷ ποδί **EC^cMi** : τῇ δίποδι **γ**

- 446^a7–8 αἱ τηλικαῦθ' αἱ ὑπεροχαὶ **EC^cMi** : αἱ τηλικαῦται ὑπεροχαὶ **γ** (faute de majuscule et erreur de translittération)
- 446^a24 πρότερος **EC^cMi** : πρότερον **γ**
- 446^b14 ὥσπερ γὰρ πᾶν ὕδωρ **EC^cMi** : ὥσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ **γ** (correction ?)
- 447^a6 καὶ οὐκ ἀνάγκη **EC^cMi** : καὶ ἀνάγκη **γ** (correction)
- 447^b1 ἐν **EC^cMi** : ἐναντία **γ**
- 447^b8 ταύτης **EC^cMi** : αὐτῆ αὐτῆς **γ**
- 447^b16 μεμειγμένα **EC^cMi** : μὴ ἦι μεμειγμένα **γ** (haplographie)
- 447^b16 ἀλλ' οὐ **EC^cMi** : ἀλλὰ **γ** (correction probablement liée à la faute précédente)
- 448^a16 ἀλλ' ὡς σύστοιχα **EC^cMi** : καλῶ σύστοιχα **γ** (corruption)
- 448^b23 ἀλλ' οὐκ **EC^cMi** : ἄλλωι **γ** (faute de majuscule)
- 448^b24 ἀεὶ **EC^cMi** : εἶδει **γ** (faute de majuscule)
- 448^b25 καὶ γὰρ αἰσθάνεται πάλιν τῶι αὐτῶι γένει **EC^cMi** : καὶ γὰρ ἃ αἰσθάνεται ἐν τῶι αὐτῶι γένει ἐστίν **γ** (corruption et correction)
- 448^b28 εἰ δὲ ἦ ἐκεῖνο ἐξ ἀμφοῖν ἐν καὶ τὸ αἰσθανόμενον ἔσται **EC^cMi** : ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο τὸ αἰσθανόμενον ἔσται **γ** (corruption et correction)

Mem.

- 449^b22 ἀεὶ **EC^cMi** : δεῖ **βγ** (faute de majuscule)
- 449^b23 λέγειν **EC^cMi** : λέγει **βγ**
- 450^a4 ὀνομάζομεν ὡσαύτως **EC^cMi** : ὁ νοῶν ὡσαύτως **βγ** (faute de majuscule)
- 450^a11 ὥστε τοῦτο **EC^cMi** : ὥστε **βγ** (supplétion d'un pronom-sujet)
- 450^a15–16 ἀνθρώποις **EC^cMi** : ἀνθρώπωι **βγ**
- 450^a19 ἀεὶ **E** : δεῖ **βγC^cMi** (faute de majuscule)
- 450^b25 θεωρήμα καὶ **EC^cMi** : καὶ **βγ** (interpolation)
- 451^a9 Ὁρείτη **EC^cMi** : Ὀρείτη **βγ**
- 451^a17 οὐ **EC^cMi** : ὦι **βγ** (faute de majuscule)
- 451^a25 ἐγγέγονε τῶι **EC^cMi** : ἐγεγόνει ἐν τῶι **βγ**
- 451^b12 τήνδε τὴν κίνησιν **EC^cMi** : τήνδε **βγ** (glose)
- 451^b15 ἄλλους **EC^cMi** : ἐτέρους **βγ**
- 451^b27 ὅτι **EC^cMi** : ὡς **βγ**
- 452^a10–11 δυνάμει **EC^cMi** : δύναιμι **βγ**
- 452^a21 τὸ A **EC^cMi** : τὸ Δ **βγ** (faute de majuscule)
- 452^a27 κινηθῆι **EC^cMi** : κινῆται **βγ** .
- 452^b2 μὴ om. **EC^cMi** (correction)
- 452^b18–19 ἦ τὴν om. **EC^cMi**

Somn. Vig.

- 453^b11 σκεπτέον **EC^cMi** : ἐπισκεπτέον **βγ**
- 453^b15–16 τὰ μὲν θατέρου τὰ δὲ θατέρου μόνον **EC^cMi** : τὰ μὲν ὕπνου τὰ δὲ θατέρου μόνον **βγ** (correction)
- 453^b24 ἀπ' αὐτομάτου **EC^cMi** : ἀπὸ ταῦτομάτου **γ**
- 453^b27 τὰ ἐναντία **EC^cMi** : ἔσχατα **βγ** (glose)

- 454^a2 τοῦτον ἐγρηγορέναι **EC^cMi** : ἐγρηγορέναι **βγ** (supplétion d'un pronom)
- 454^a12–13 περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἑτέροις πρότερον **EC^cMi** : πρότερον ἐν ἑτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **βγ**
- 454^a14 σώμασι ζώην **E¹C^cMi** : σῶμα **γE²** : ζώην **β** (combinaison de variantes, dont l'une semble issue d'une glose)
- 454^a32 τούτωι ὄρισται τῶι **EC^cMi** : ὄρισται τῶι **βγ** (supplétion d'un pronom)
- 454^b1 ἀνάγκη θάτερον **C^cMi** : ἀνάγκη θάτερα **E¹** : ἀνάγκη **γ** (supplétion)
- 455^a2–3 προσδεόμενον **EC^cMi** : προσδεόμενα **βγ**
- 455^a5 ἡ ποίας ἡ πλείους **EC^cMi** : ἡ ποίας εἰ διὰ πλείους **βγ**
- 455^a15 καὶ ταῖς ἄλλαις ἐκάστη κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον **EC^cMi** : καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον **βγ** (amélioration)
- 455^a19–20 τινι κοινῶι μορίωι τῶν αἰσθητηρίων πάντων **EC^cMi** : τινι κοινῶι μορίωι τῶν αἰσθητικῶν ἀπάντων **βγ** (correction)
- 455^b5 αἰσθήσεως **EC^cMi** : αἰσθήσεων **βγ**
- 455^b6 ἔκπνοαι **EC^cMi** : ἔκνοια **βγ** (correction systématique ?)
- 455^b17 οὖν **βγ** : om. **EC^cMi**
- 456^a2 ὄρισμένων **EC^cMi** : διωρισμένων **βγ**
- 456^b10 ἔκπνοια **EC^cMi** : ἔκνοια **βγ** (correction systématique ?)
- 456^b20 ἀναγκαῖον **EC^cMi** : ἀνάγκη **βγ**
- 457^b12 ἡ δὲ πλήρωσις αὐτὴν καταψύχει **E** : ἡ δὲ πλήρωσις αὐτῆς καταψύχει **C^cMi** : ἡ δὲ πλήρωσις καταψύχει **βγ** (supplétion d'un pronom)
- 457^b25 ἔκπνοια **EC^cMi** : ἔκνοια **βγ** (correction systématique ?)
- 458^a3 συνέρχεται **EC^cMi** : συνίσταται **βγ** (faute de majuscule ?)
- 458^a23 καθαρώτατον **EC^cMi** : καθαρώτερον **βγ**
- 458^a24 θολερώτατον **EC^cMi** : θολερώτερον **βγ**

Insomn.

- 458^a33 ἐπιζητητέον **EC^cMi** : ζητητέον **βγ**
- 458^b5 οἶον σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ κίνησις **EC^cMi** : οἶον σχῆμα καὶ μέγεθος **βγ** (complétion de la liste des sensibles communs)
- 458^b32 τι **βγ** : om. **EC^cMi**
- 459^a1–2 τὸ μὲν μὴ ὄραν μηδὲν **EC^cMi** : τὸ μὲν μηδὲν ὄραν **γ** : τὸ μὲν μηδὲν ὄραν **β**
- 459^a25 ποιοῦσιν **EC^cMi** : ἐμποιοῦσιν **βγ**
- 459^b25 περὶ ὧν **EC^cMi** : περὶ οὗ **βγ**
- 460^a13 ὅταν **EC^cMi** : ὅ τι ἂν **βγ** (erreur de translittération)
- 460^b32 συνεργουσῶν **EC^cMi** : ἐνεργουσῶν **βγ**
- 461^a9 γινομένας **EC^cMi** : φερομένας **βγ**
- 461^a30 τῶι μὲν γὰρ **EC^cMi** : τῶι γὰρ **βγ**
- 461^b7 εὐαπατητότεροι **EC^cMi** : εὐαπάτητοι **βγ**
- 461^b24 οὐκ ἠσιθάνετο **EC^cMi** : ἠσιθάνετο **βγ** (correction)
- 462^a18 ἐνύπνιον **EC^cMi** : ἐν ὕπνωι **βγ** (faute de majuscule)

Div. Somn.

- 462^b15 σημείον ὃ εἰς **EC^cMi** : σημειῶδες **βγ** (erreur de translittération)
- 463^a28 πολλάς **βγ** : om. **EC^cMi**
- 463^b4 μεμνημένωι τινὶ **EC^cMi** : μεμνημένωι **βγ** (amélioration)
- 463^b11 ὅμως **EC^cMi** : ὄλως **βγ** (faute de majuscule)
- 463^b14–15 ἡ γὰρ φύσις δαιμονίον, ἀλλ’ οὐ θεία **EC^cMi** : ἡ γὰρ φύσις δαιμονία, οὐ θεία **βγ** (amélioration)
- 463^b25 γὰρ **βγ** : om. **EC^cMi**
- 463^b29–30 ἀρχάς γέ τινας **EC^cMi** : ἀρχάς τε **βγ** (amélioration)
- 463^b30 ἐτελέσθη **EC^cMi** : ἐπετελέσθη **βγ**
- 464^a5 τὸ μέλλον **EC^cMi** : μᾶλλον **βγ**
- 464^a7 οὐθ’ ἕτερον **EC^cMi** : τοῦθ’ ἕτερον **βγ**
- 464^a14–15 ἡρεμαιοτέρας **EC^cMi** : νηνεμωτέρας **βγ** (faute de majuscule)
- 464^a30 μάλιστα **EC^cMi** : τάχιστα **βγ**
- 464^a31 οἱ συνήθεις οὕτω **EC^cMi** : οὕτω **βγ** (glose)
- 464^b2 Φιλιππίδου **EC^cMi** : Φιλαϊγίδου **βγ** (faute de majuscule)
- 464^b13 συναισθάνεσθαι **EC^cMi** : διαισθάνεσθαι **βγ**
- 464^b18 περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται περὶ πάσης **EC^cMi** : περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται **βγ** (amélioration)

E a été amplement corrigé au cours de son existence, en particulier par une main que l’on note depuis MORAUX (1976) *E*³, laquelle s’attache le plus souvent à rectifier les fautes les plus grossières, et quelquefois par d’autres mains inconnues, que je signale, le cas échéant, par *E*^x. Les descendants directs de *E*, à savoir *Y* (*Vat.* 261), *V* (*Vat.* 266) et *P*^f (*Paris.* 2027), tiennent compte des corrections de *E*³, ce qui fournit la date de la rédaction du plus ancien d’entre eux, autrement dit, celle de *Y*, autour de 1300, comme *terminus ante quem* pour la datation de ces corrections⁹. En revanche, *P*^f semble lire les corrections ultérieures notées *E*^x, mais pas *Y*, ce qui implique une datation quelque part entre le XIV^e et le XV^e.

Indépendamment de ces corrections plus récentes, la recension de *PN1* dans *E* comporte un certain nombre d’annotations qui sont vraisemblablement de la même main que le texte, c’est-à-dire *E III*. Les plus importantes sont des variantes textuelles, ainsi que quelques scholies relatives à *Sens.* uniquement. Un petit nombre d’entre elles (deux variantes et deux scholies) sont partagées avec les manuscrits *C*^c et *M*. J’en donne ci-dessous le relevé exhaustif.

Relevé des annotations de première main dans *E*

Sens.

9. Notons également que la contamination vers l’ancêtre de *v* et *Z*^a semble s’être effectuée avant l’intervention de *E*³ : si ce manuscrit perdu est bien lié à l’exemplaire à l’origine de la traduction latine anonyme de *Mot. An.* employée par Albert le Grand (ce qui implique de faire l’hypothèse d’une continuité très forte, mais bien attestée par ailleurs, entre la transmission de *PN1* et *Mot. An.*), on pourrait même vers remonter la limite au milieu du XIII^e.

- 439^a31 ἐκάλουν : γρ. καλοῦσιν, **E** f. 204^v. Identique dans *C^c* (f. 135^v).
- *ad* 439^b12 : ὄρος χρώματος, **E** f. 204^v. Identique dans *C^c*, (f. 135^v) et *M* (f. 81^v).
- *ad* 440^a17 ἀπάντων : γρ. πάντως, **E**, f. 205.
- *ad* 441^b12 περὶ στοιχείων : τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων κάλει, **E** f. 205^v. On trouve quelque chose de semblable chez Alexandre (72.26–27) et dans les marges de *C^c* (f. 137), *M* (f. 83) et *i* (f. 288^v).
- *ad* 442^a12 (?) : ὥρ(αῖον), **E** f. 206. Identique dans *C^c* (f. 137^v) et *M* (f. 83).
- *ad* 442^a20–21 : καὶ τὰ τῶν χυμῶν καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἑπτὰ, **E** f. 206. On trouve de nouveau quelque chose de semblable dans les marges de *C^c* (f. 137^v) et de *M* (f. 83).
- *ad* 442^a25 μεταξὺ **EC^c** : γρ. μικτὰ, **E** f. 206. Identique dans *C^c* (f. 137^v) et *M* (f. 83^v).
- *ad* 442^b25–26 ἐν τῇ φυσιολογίᾳ τῇ περὶ τῶν φυτῶν : ση(μείωσαι), **E** f. 206.
- *ad* 444^a9 ἕξιν : γρ. ψύξιν, **E** f. 207.
- *ad* 444^b12–13 τὸ τῶν μικρῶν μυρμηκῶν γένος, οὗς καλοῦσιν τινες κνῖπας : οἱ μικροὶ μύρμηκες κνῖπες καλοῦντες, **E** f. 207.
- *ad* 444^b31–33 . φαρμάκωι (?), **E** f. 207^v.
- *ad* 445^b17 : οτι (?), **E** f. 207^v.
- *ad* 445^b19–20 ἐν τοῖς λόγοις τοῖς περὶ κινήσεως : ἐν τῇ φυσικῇ, **E** f. 208.
- *ad* 447^a12 περὶ αἰσθήσεως : γρ. περὶ τι(νάς) αἰσθησης, **E** f. 208^v. La variante est une forme dégradée de la leçon de la vulgate, περὶ τὰς αἰσθήσεις.
- *ad* 448^a22 ὀρθῶς : γρ. ἀληθῶς, **E** f. 209.

Mem.

- *ad* 449^b8 ἀναμνηστικοὶ δὲ : γρ. ἀναμνηστικωτεροιδες, **E** f. 210. La variante est une version dégradée de la leçon de la vulgate, ἀναμνηστικώτεροι δὲ.

Somn. Vig.

- *ad* 456^a18sq. διὸ καὶ βομβοῦντα ... : ση(μείωσαι), **E** f. 214.
- *ad* 456^a32 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 214^v.
- *ad* *ad* 458^a12 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 215^v.

Insomn.

- *ad* 459^a28sq. παραπλήσιον γὰρ τὸ πάθος ... : ση(μείωσαι), **E** f. 216^v.
- *ad* 461^a3 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 217^v.

Div. Somn.

- *ad* 462^b26. ΠΕΡΙ ΕΝΥΠΝΙΩΝ, **E** f. 218^v.

Ces annotations jouent des rôles différents par rapport au texte. Un certain nombre remplissent une fonction exégétique, ce pourquoi elles méritent d'être qualifiées de « scholies ». La scholie à 441^b12 a par exemple pour fonction de clarifier un renvoi que comporte le texte d'Aristote, en citant le traité en question sous son titre usuel. Elle trouve peut-être sa source chez Alexandre, qui effectue exactement le même geste. C'est la même chose qui se passe en 445^b19–20, où une référence aux traités physiques est correctement identifiée par le scholiaste, sans que l'on puisse évoquer l'appui d'Alexandre cette fois, puisque ce dernier ne commente pas cette formule. Il vaut aussi la peine de relever le signe destiné à attirer l'attention sur un écrit « physiologique » consacré aux

plantes en 442^b25–26 : si l’auteur de cette annotation n’a évidemment pas pu fournir le titre d’un ouvrage conservé pour expliquer ce renvoi (Alexandre d’Aphrodise doute déjà du fait qu’Aristote ait jamais écrit son ouvrage au sujet des plantes), cela participe néanmoins de la même démarche visant à mettre en relation le texte avec le reste du *corpus*, y compris dans ses lacunes. Les deux scholies restantes (à 442^a20–21 et 444^b12–13) ne présentent pas un intérêt immense et se contentent de signaler des points intéressants du texte d’Aristote par de brefs résumés. Elles remplissent ainsi la même fonction que le signes σημείωσαι et ὠραῖον. L’annotation à 462^b26, ΠΕΡΙ ἘΝΥΠΝΙΩΝ, joue à mon avis le même rôle. Le fait qu’elle soit en majuscules, à la différence de toutes les autres annotations à *PN1*, interroge. Comme elle correspond au titre grec usuel du traité *Insomn.* et que les majuscules sont d’ordinaire réservées aux titres dans cette section, mais qu’elle est placée à un endroit assez éloigné du point où l’on s’attendrait à voir débiter le traité, on pourrait se demander si cela ne correspond pas à l’indication d’une ancienne division des traités du sommeil. Un examen plus attentif révèle toutefois qu’il en va autrement. Le copiste en question n’a pas laissé d’autre annotation en majuscules pour *PN1*, pas plus que pour *Mot. An.* d’ailleurs. En revanche, celles-ci se rencontrent dans sa transcription de *Met.* : c’est par ce moyen qu’il distingue les différentes entrées du livre Δ (voir par exemple f. 248 : ΠΟΣΑΧΩΣ Ἡ ἈΡΧΗ). On peut finalement découvrir leur fonction véritable au f. 287^v et surtout au f. 294^v, où le copiste a écrit en marge, mêlant minuscule et majuscule, ΠΕΡΙ ἘΥΔΟΞΟΥ, au moment précis où il est question d’Eudoxe (1073^b17). Ce type d’annotation, que l’on trouve aussi dans le manuscrit *Z*, jouant exactement le même rôle, sert ainsi à signaler certains passages jugés intéressants du texte en signalant laconiquement, comme une entrée d’une table des matières, leur contenu. C’est le cas en 462^b26, où l’on a souhaité signaler le moment où il est explicitement question des rêves dans *Div. Somn.*, ce qui est assez maladroit, puisque tout ce qui précède en traite tout autant, voire davantage. Cela n’explique cependant pas encore l’emploi de la majuscule. La même question se pose d’ailleurs au sujet d’annotations de la même espèce dans *Z*. Il y a principalement deux réponses possibles : soit il s’agit d’un effet stylistique visant à mettre en avant ces annotations, de la même manière que pour les titres, soit le copiste est en train de reproduire presque photographiquement les majuscules qui sont déjà employées dans son modèle, auquel cas ces annotations pourraient remonter à une période antérieure à l’emploi systématique de la minuscule. Dans les deux cas, elles ne peuvent remonter qu’à une période où l’emploi de la majuscule n’est pas encore un lointain souvenir.

Le reste des annotations sont des variantes textuelles, précédées de la mention γρ., toujours en minuscules. Il convient d’abord de remarquer qu’elles concernent presque uniquement *Sens.* au sein de *PN1*, même avec *Mot. An.* inclus (la seule exception est celle qui porte sur le tout début de *Mem.*, ce qui n’est jamais très éloigné). Il est ensuite important de s’interroger sur l’origine de ces variantes : il se pourrait en effet qu’elles constituent l’indice d’une contamination du texte de *E* et de sa branche par une autre zone

de la transmission, peut-être même extérieure à celle connue par les autres manuscrits¹⁰. Un examen attentif de ces différentes variantes permet en fait de se faire une idée plus précise de leur origine. Certaines d'entre elles, tout d'abord, semblent rétablir la leçon de la vulgate, et sans doute de l'archétype, à un endroit où le texte de *E* s'en écarte : πάντως est la leçon de la vulgate face à ἀπάντων, leçon de *E*, de la famille de *C*^c ainsi que λ et μ en 440^a17 ; de même, ψῦξις est la leçon de tous les manuscrits, sauf *E* et la famille de *C*^c, qui donnent la leçon ἔξις en 444^a9. On alors l'impression, soit que le texte de l'ancêtre de *E* a été comparé à celui de la vulgate, soit qu'il s'agit d'un exemplaire corrigé après copie lors d'une diorthose, au moyen du même antigraphe dont est issu le texte principal.

Le cas le plus intéressant à cet égard se trouve en 442^a23–25. *E* et la famille de *C*^c y transmettent la leçon suivante : φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν ἀνὰ μέσον τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μεταξὺ τούτων, là où la leçon de l'archétype est, selon toute probabilité, φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν μεταξὺ τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μικτὰ ἐκ τούτων. Cette leçon est accompagnée en marge, dans *E*, *C*^c et *M* de l'indication suivante : γρ. μικτὰ. On pourrait croire que cette variante marginale est une simple invitation à corriger le μεταξὺ fautif de *E* en μικτὰ, mais ce serait oublier que le mot μεταξὺ est bien transmis juste avant dans l'archétype. La meilleure manière de comprendre la situation actuelle est en fait de supposer que le copiste de l'ancêtre de *E* et de la famille de *C*^c a devant lui un exemplaire où il lit la chose suivante, φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν ἀνὰ μέσον τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μικτὰ τούτων, accompagné en marge du mot μεταξὺ. Il saisit l'intention derrière cette annotation, à savoir qu'il faut rétablir ce mot dans le texte, mais se trompe d'endroit, vraisemblablement parce que tout cela se trouve sur la même ligne dans son antigraphe : μεταξὺ chasse alors μικτὰ (lequel est relégué en marge), mot dont il est certes plus proche, alors qu'il était destiné à être substitué à ἀνὰ μέσον. Il faut ainsi pour expliquer l'état du texte dans *E* et la famille de *C*^c à cet endroit supposer un processus en quatre étapes : (1) insertion de gloses dans le manuscrit *n*-2, avec ἀνὰ μέσον pour μεταξὺ ; (2) copie du texte dans le manuscrit *n*-1 avec la faute ἀνὰ μέσον pour μεταξὺ ; (3) rétablissement en marge, au bout de la ligne, du terme μεταξὺ dans le manuscrit *n*-1 ; (4) copie de *n*, l'antigraphe de *E* et de la famille de *C*^c, et mécompréhension de la correction, ἀνὰ μέσον demeure tandis que μεταξὺ échange sa place avec un autre terme, μικτὰ. On a là un indice précieux du fait que *E* n'a pas été confectionné à partir d'un manuscrit dont le texte aurait simplement été corrigé en marge, mais à partir d'un descendant d'un tel manuscrit. C'est ce qui explique pourquoi les annotations de ce type sont si rares dans le manuscrit actuel, alors que le processus de correction semble avoir été assez minutieux : il faut supposer qu'une bonne part d'entre elles ont déjà été intégrées (parfois de manière

10. C'est peut-être là l'une des raisons du fait que FÖRSTER (1942), dans son *stemma* p. X, assigne à cette branche, qu'il nomme **a**, une double parenté : l'un des ses ancêtres, nommé (B) correspond à l'archétype de la transmission (ici au *deperditus a*), tandis que l'autre, (A), n'est connu que par les traces qu'il a laissé dans les leçons de la branche de *E*.

erronée) au texte de l'antigraphe.

On trouve d'autres illustrations d'un processus analogue, par lequel le copiste de l'antigraphe semble incorporer certaines corrections au texte principal, tout en reportant ses leçons originelles à ses yeux fautives dans la marge. En 447^a12, *E* a pour leçon *περὶ αἰσθήσεως*, accompagnée en marge de la variante *περὶ τινὰς αἰσθησης*. Or cette dernière, qui est évidemment fautive, ressemble fort à une corruption de la leçon correcte, *περὶ τὰς αἰσθήσεις*, et ce davantage que ce qui est aujourd'hui la leçon principale du texte de *E*. En 449^b8, *E* a pour leçon *ἀναμνηστικοί δὲ*, laquelle, sans offenser la grammaire, est largement inférieure à l'autre leçon transmise *ἀναμνηστικώτεροι δὲ*, avec le comparatif. Or l'on trouve en marge du manuscrit la leçon *αναμνηστικωτεροιδες*, où l'on retrouve l'essentiel du comparatif dans une forme évidemment corrompue. Il y a donc fort à parier que *αναμνηστικωτεροιδες* est la leçon originelle d'un ancêtre de *E*, que le copiste de celui-ci aura reportée en marge tout en donnant dans le corps du texte une tentative de correction.

Il reste deux variantes qui ne sont attestées nulle part ailleurs, ou presque. Elles ne font pas partie de celles discutées par Alexandre, lesquelles n'apparaissent d'ailleurs pas du tout dans les marges de *E*. (1) La variante *ἄληθῶς*, au lieu de *ὀρθῶς* et précédée de la mention *γράφεται*, en 448^a22 ne se rencontre guère qu'à cet endroit dans *E*. Son origine est assez mystérieuse et il n'est pas évident de déterminer *a priori* si elle est fautive. Elle n'est certainement pas issue du commentaire d'Alexandre, une corruption graphique ne semble pas non plus très probable, de sorte que la seule possibilité restante, s'agissant d'expliquer son apparition, soit qu'elle ait été originellement une glose pour *ὀρθῶς* (ou serait-ce l'inverse?). Le problème est que l'on voit mal pourquoi quiconque aurait pris la peine d'annoter ainsi une expression aussi triviale que *ὀρθῶς λέγεται* (ou *ἄληθῶς λέγεται*). On notera néanmoins que le processus ayant conduit au remplacement de *μεταξὺ* par *ἀνὰ μέσον* en 442^a24 paraît semblable : une glose triviale chasse le texte authentique. (2) La variante *καλοῦσιν*, au lieu d'*ἐκάλουν*, en 439^a31, ne se rencontre autrement que dans les marges des manuscrits *C* et *M*, toujours précédée de la mention *γράφεται*. Elle est surprenante, au vu du fait qu'Aristote est en train de donner la raison philosophique d'une doctrine pythagoricienne (*οἱ Πυθαγόρειοι τὴν ἐπιφάνειαν χροῶν ἐκάλουν*, parce qu'il résulte de la définition de la couleur, *τὸ χροῶμα*, qu'elle est présente à l'extrémité du corps coloré). Tous les manuscrits, y compris le texte principal dans *E*, ainsi que le commentaire d'Alexandre, montrent Aristote en train de parler des Pythagoriciens au passé, mais cette variante transforme l'imparfait en un présent, si bien que les Pythagoriciens semblent devenir ses contemporains, au moins pour les besoins de la discussion. La prise en compte de cette variante présente ainsi une certaine importance historique, et le dossier des références aux Pythagoriciens (ou à ceux qui sont derrière l'appellation *οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι* dans le célèbre chapitre 5 de *Met. A*) chez Aristote est épais. De manière générale, Aristote paraît extrêmement conscient de l'existence d'un développement historique au sein du courant pythagoricien, ayant abouti à une grande diversité de positions à son

époque ou à la génération précédente, celle, notamment, de Philolaos de Crotoné¹¹. C'est pourquoi l'on ne s'étonne ordinairement pas tellement de ce qu'il lui arrive de parler des Pythagoriciens au présent (*An. Post.* II.11, 94^b33 ; *Phys.* III.5, 204^a33 ; *Cael.* I.1, 268^a11 ; *etc.*) comme au passé (ce qui est généralement le cas dans *Met.*, notamment en A.5) : Aristote peut très bien parler de figures des générations précédentes au présent, en dépit du fait que ces personnes soient mortes depuis longtemps, lorsqu'il discute leurs positions philosophiques, puis se mettre à en employer le passé à leur sujet quand il se préoccupe davantage de l'évolution historique d'un problème. On notera par ailleurs qu'il est aussi question de certains pythagoriciens plus loin dans *Sens.* (τινες τῶν Πυθαγορείων, 445^a16), au présent cette fois et au sujet d'une doctrine, la possibilité de s'alimenter en flairant des odeurs, qui n'a pas grand-chose à voir avec la question de la nature de la couleur ou de la surface. Il serait donc tout à fait envisageable de voir Aristote parler d'une doctrine pythagoricienne au présent à cet endroit, selon la variante reportée dans *E*, *C^c* et *M*. Il y a cependant deux arguments qui militent en faveur de l'emploi de l'imparfait. Le premier est le fait que la coutume évoquée par l'imparfait, consistant à désigner la surface comme une couleur ou une membrane, évoque davantage le pythagorisme des premiers temps, celui où, selon *Met.* A.5, on identifie brutalement les nombres et les choses¹², par contraste avec ses développements plus récents où les nombres servent plutôt d'éléments et de principes. On peut donc supposer que cette pratique consistant à faire directement de la couleur la surface des corps ne serait plus tout à fait celle d'un pythagorisme au goût du jour. Le second est que l'association de la couleur et de la surface est au cœur de la première définition de la figure proposée dans le *Ménon* (ὁ μόνον τῶν ὄντων τυγχάνει χρώματι ἀεὶ ἐπόμενον, 75^b9–1), laquelle est aussitôt critiquée, à bon droit, et abandonnée en raison de ses insuffisances criantes : en tant que définition de la figure, elle présuppose une définition de la couleur, comme le relève Ménon¹³. Socrate ne fait aucune allusion explicite en direction du courant pythagoricien à ce moment du dialogue, mais il est clair que cette définition, qui apparaît comme tombée du ciel dans ce contexte, est empruntée à une tradition antérieure. Étant donné la manière dont elle apparaît brièvement dans

11. C'est le point sur lequel insistent particulièrement les dernières études en date au sujet de *Met.* A.5, en réaction par rapport à la tendance trop facile consistant à évoquer une vague « école pythagoricienne » avec un corps de doctrine cohérent et intemporel. Voir ainsi HUFFMAN (1993), p. 179 (« *Aristotle . . . is not just presenting a list of Pythagorean doctrines, but rather « telling a story » that attempts to make sense of the Pythagorean outlook as a whole* ») ; MCKIRAHAN (2013) ; PRIMAVESI (2014) (« *we conclude that Aristotle has attempted to present the arithmological speculations attested in his sources on early Pythagoreanism and the theory of principles by Philolaus as different stages in the intellectual development of one and the same school – by reconstructing a gradual transition from one to the other* », p. 249).

12. Voir par exemple *Met.* M.4, 1078^b1723 : Σωκράτους δὲ περὶ τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς πραγματευομένου καὶ περὶ τούτων ὀρίζεσθαι καθόλου ζητοῦντος πρώτου [. . .] οἱ δὲ Πυθαγόρειοι πρότερον περὶ τινων ὀλίγων, ὦν τοὺς λόγους εἰς τοὺς ἀριθμοὺς ἀνήπτου, οἷον τί ἐστι καιρὸς ἢ τὸ δίκαιον ἢ γάμος.

13. Même la seconde définition proposée par Socrate (« la limite du solide ») n'est pas exempte d'objections, et sa critique par Aristote (*cf. Top.* VI.4) semble avoir participé au développement de la définition que l'on lit chez Euclide. Voir à ce sujet l'étude d'EBERT (2007).

le dialogue, il paraît plausible que l'association de la couleur et de la figure, sur laquelle reposent la définition de la figure par Socrate et l'appellation de la surface mentionnée dans *Sens.*, appartienne irrémédiablement au passé aux yeux d'Aristote. Je pense donc que l'on peut tirer argument de cela en faveur de la leçon à l'imparfait, ἐκάλουν, en 439^a31 : Aristote est en train de rapporter une doctrine pythagoricienne appartenant à une phase ancienne du courant, laquelle est déjà entrevue dans un dialogue de Platon de manière peu flatteuse. Cela ne résout pas la question de l'origine de la leçon καλοῦσιν. On peut imaginer que l'on ait voulu corriger l'imparfait au vu du fait que Aristote parle en général des Pythagoriciens au présent, y compris dans la suite du traité, mais l'on peut pas totalement exclure, à mon avis, qu'elle soit tout bêtement issue d'une corruption depuis la forme à l'imparfait, au vu des dégradations grossières affectant les variantes consignées dans *E* en 447^a12 et en 449^b8 : si l'on n'arrive à lire, pour une raison ou une autre, que καλου et que le contexte appelle un accord à la troisième personne du pluriel, la conjecture évidente est le présent καλοῦσιν. Une autre possibilité serait de placer l'origine de cette variante dans un milieu néo-platonicien très influencé par une certaine renaissance du pythagorisme, au point de ne pas pouvoir supporter de voir une pratique du mouvement présentée comme une chose du passé. Une correction aussi délibérée serait cependant révélatrice d'un degré d'interventionnisme textuel qui ne se retrouve pas dans les autres variantes.

L'origine de ces variantes est donc difficile à cerner. On peut établir que certaines remontent au moins au grand-père du manuscrit actuel (ou à l'arrière-grand-père dans le cas de *C^c* et de *M*) et que le père a déjà eu une attitude active à leur égard, en cherchant à les intégrer au texte. Certaines sont en fait le report de leçons originelles corrompues qui ont été chassées du texte par des tentatives de correction, d'autres semblent vouloir rétablir la leçon usuelle contre celle de *E*. La solution la plus économique paraît être de considérer que toutes ces variantes remontent à un même processus originel de diorthose, rendu nécessaire par la confusion du texte authentique avec des gloses dans le manuscrit en question, un ancêtre du dernier ancêtre commun à *E* et *C^c*. On prendra toutefois garde au fait que, au vu de la nature complexe de leur transmission, on ne peut pas savoir *a priori* si ce que l'on trouve en marge dans *E* était aussi en marge, ou, à l'inverse, dans le texte principal dans son grand-père. Si l'on part du principe que l'annotation remonte à une diorthose, alors c'est, de la leçon dans le texte principal et de celle en marge, celle qui est attestée dans le reste des manuscrits et dont l'on peut montrer qu'elle remonte à l'archétype qui doit avoir été la leçon en marge dans le grand-père, tandis que l'autre est une faute ou une glose qui aura été ainsi corrigée.

E compte parmi ses descendants directs *Y* (*Vat.* 261), *V* (*Vat.* 266, à partir de seulement de *Sens.* 442^a, environ) et *P^f* (*Paris.* 2027). *Y* sert de modèle à *G^a* (*Marc.* 212) et à *b* (*Paris.* 1859, lequel ne contient pas *Sens.*), qui à son tour est à l'origine du texte de *A^x* (*Alex.* 87, qui emploie un modèle distinct pour *Sens.*) pour les traités qu'ils

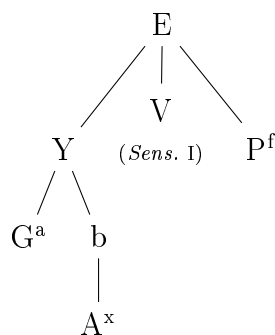


FIGURE 3.1 – Structure de la descendance de E

transmettent en commun. Y, V et P^f suivent en règle générale les corrections de E^2 , avec certaines exceptions ponctuelles. Il est probable que, parmi les fautes que je cite comme propres à E et sa descendance, certaines remontent en fait à l'ancêtre que E partage avec la famille de C^c , mais ont été éliminées au sein de la famille de C^c du fait de sa contamination par γ .

Exemples de fautes de E et de sa descendance

Sens.

- 437^{b7} ὄλον **EYG^{a1}P^f** : θολός vel θολόν **vulg.**
- 438^{b27-28} αἵματος **EYG^{a1}P^f** : ὄμματος **cett.**
- 439^{a1} τη **E¹** : τῆς **E²YG^{a1}P^f** : τι **cett.**
- 439^{a18} ἐν om. **E¹** (corr. **E²**) **YG^{a1}**
- 439^{a31} χριαν om. **E¹** (a.c.) **Y¹** (corr. **Y²**) : χροιάν vel χροάν **vulg.**
- 440^{a28} ὄρατῶν **EYG^{a1}P^f** : ὄρατόν **cett.**
- 440^{b15} οἰκείαν **E¹** (corr. **E^x**) **YG^{a1}** : αἰτίαν **cett.**
- 441^{a8} ἔχοντας **EYG^{a1}P^f** : ἔχοντος **cett.**
- 442^{a11} ἀντιπαντωι **E** : ἀντὶ πάντων **YG^{a1}P^fV¹** : ἀντιπᾶντῶ **S¹** : ἀντισπᾶν τῶι **vulg.**
- 442^{b20-21} πολυγόνων **EYG^{a1}m^a** πολυγώνων **vulg.**
- 443^{a13} λίτρον **E** (a.c., -ν s.l. **E¹**) **Y¹G^{a1}** : νίτρον **cett.**
- 443^{b6} δέπερ **EV¹P^f** : δέ περ **YG^a** : δ' ὁμοίως **C^c** : δ' εἴπερ ὁμοίως **cett.**
- 444^{a27} ἀναπνέοντες **EYG^aVP^f** : ἀναπνέοντος **vulg.**
- 445^{a12} καὶ τὸ τε **EYG^{a1}V¹P^f** : καὶ τῶι τε **C^c** : ὁ καὶ τῶι **vulg.**
- 445^{b8} κρῖνειν **EYG^{a1}V¹P^f** : κινεῖν **cett.**
- 446^{b7} φθορᾶς **EYG^{a1}V¹P^f_v** : φθορᾶς **vulg.**
- 447^{a6} εἰμεν **EYG^{a1}V¹** : ἦμεν **vulg.**
- 447^{a25} αἰσθησης (sic) **EYV** : αἰσθησις **γC^c** : αἰσθητῆ **β**
- 448^{b28} αὐτῶι **EYP^fV¹** : αὐτῶν **cett.**

Mem.

- 449^{b14} ὅτι **EYG^abA^xVP^f** : ὅτε **cett.**
- 449^{b20} δυσὶν **E²YG^abA^xVP^f** : δύο **cett.**

- 449^b25 χρόνιον $E^2 YG^a b A^x V P^f$: χρόνος *cett.*
- 449^b28 ὅσα τε $EY G^a b A^x V P^f$: ὅσα *cett.*
- 450^a7 τοῦ συνεχῶς $EY G^a b^1 A^x V P^f$: συνεχοῦς *cett.*
- 450^a9 μέγεθος ἀναγκαῖον $EY G^a b A^x V P^f$: μέγεθος δ' ἀναγκαῖον *cett.*
- 450^a13 ἄνευ τῆς φαντασίας $EY G^a b A^x V P^f$: ἄνευ φαντάσματος *cett.*
- 450^a24 ὅσα μὴ ἔστι φανταστὰ $E^1 Y G^a V^1 P^f$: ὧν ἔστι φανταστὰ E^3 : ὧν ἔστι φαντασία *vulg.*
(*incert. b¹*) (*correction délibérée ?*)
- 450^b28 αἰσθηται $EY G^a b A^x V P^f$: αἰσθάνηται *vulg.*
- 451^a8 ἐνίοτε *om.* $EY G^a b A^x V^1 P^f$
- 451^a25 ὅτι $E G^a b A^x V^1 P^f$: ἔτι *cett.*
- 451^b2 μὴ $E G^a b A^x V^1 P^f$: ἦ *vulg.*
- 451^a11 πέφυκεν *om.* $EY G^a b A^x V^1 P^f$
- 452^a23 τὸ Θ $EY G^a P^f$: τὸ Ζ *vulg.* (*incert. b¹*)
- 452^b5 ἐπεὶ μόνον $EY G^a V P^f$: δέηι ὄνομα *vulg.* (*incert. b¹*)
- 452^b19-20 ἢ ΗΘ E^1 : ἢ ΚΘ $E^2 Y G^a b^1 V^1 P^f$ ἢ τὸ Θ *vel* ἢ Θ *vulg.*
- 452^b21 μὲν *om.* $EY G^a b A^x V P^f$ *item* 452^b27 ἀλλὰ *om.* $EY G^a b A^x V P^f$
- 453^a23 ἐνυπάρχει $EY G^a b V P^f$: ἐνοχλεῖ *vel* ἐνοχλοῦνται *cett.* (*incert. A^{x1}*)
- 453^b9 τί $EY G^a b A^x V^1 P^f$: τινί *cett.*

Somn. Vig.

- 453^b19 τὰ γιγνόμενα $EY G^a b A^x V P^f$ γιγνόμενα *vulg.*
- 454^a13 μὲν *om.* $EY G^a b^1 V P^f Z^a$
- 454^a27 ὧι δύναται χρόνῳ $EY G^a b^1 V P^f$: ἦ τι ὧν δύναται τῷ β : ἦ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ *cett.*
- 455^a7 ὄψιν ἀκοήν $E^2 Y G^a b V P^f$: ὄψιν *vulg.*
- 455^a15-16 ἔστι δέ τις κοινή δύναμις $EY G^a b V P^f$: ἔστι δέ τις καὶ κοινή δύναμις *vulg.*
- 454^a13 αἰσθάνεσθαι *om.* $EY G^a b^1 V P^f$
- 455^b12 αἰσθέσθαι *vel* αἰσθάνεσθαι *vulg.* *et* E^1 : *eras.* E^2 : *om.* $Y G^a b^1 V P^f$
- 455^b20-21 αὐτὴν τῆι ἀληθείαι E^1 : αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν $E^2 V^1 P^f$: αὐτῆι τῆι ἀληθείαι $Y G^a b A^x$: δι' αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν *vulg.*
- 455^b21 καταφορὰν $EY G^a b V P^f$: μεταφορὰν *vulg.*
- 456^b8 αἰσθητηρίου $EY G^a b A^x V^1 P^f W g^2$: αἰσθητικοῦ *vulg.*
- 457^b27 λύσεις *om.* $EY G^a b^1 V^1 P^f$
- 458^a18-19 καλουμένης *om.* $EY G^a b A^x V^1 P^f$

Insomn.

- 458^b3 ἢ $EY G^a b A^x V P^f$: εἰ *vulg.*
- 458^b10 ἀποφαίνεται $EY G^a b A^x V P^f$: ἄν φήσειεν *vulg.*
- 458^b33 τοῦτο οἶεται $EY G^a b A^x V P^f$: τοῦτο δ' οἶεται *vulg.*
- 459^a3 κατὰ τὴν ὄψιν $EY G^a b A^x V P^f$: καὶ τὴν ὄψιν *vulg.*
- 459^a5 ἐγρηγόρσιν $EY G^a b^1 V P^f$: ἐγρηγόροτος *vulg.*
- 459^b4 ἐν τῷ $EY b^1 V P^f$: ἐν ὧι τὸ *vulg.* (*om. G^{a1}*)
- 459^b24 διαφορᾶς $EY G^a b^1 V$: διαφορᾶς *vulg.*

- 460^a9 ἀπὸ **EYbA^xVP^f** : ἐπὶ **vulg.** (incert. **G^{a1}**)
- 460^b16 αἴτιον δὲ τοῦ μὴ συμβαίνειν **EYG^{a1}bA^xVP^f** : αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν **vulg.** (correction délibérée ?)
- 460^b21 φαντασίας **EYG^{a1}bA^{x1}VP^f** : ἀφῆς **vulg.** (correction délibérée)
- 461^a2 πολλοῦ **EYG^abA^{x1}VP^f** : πολὺ **vulg.**
- 461^b21 αἰσθήματος ἀληθοῦς **EYG^{a1}bA^{x1}VP^f** : ἀληθοῦς **vulg.** (glose)
- 462^a23 ἐπειτ' ἐγερωθέντες **EYG^abA^xVP^f** : ἐπεγερωθέντες **vulg.**

Div. Somn.

- 463^a30 τὸ ἐνυπνίων **E** : τὸ ἐνυπνίον **YG^{a1}bV¹P^f** : τῶν ἐνυπνίων **vulg.** (incert. **A^{x1}**)
- 463^b13–14 τοῦτο **EYG^{a1}b¹VP^f** : τούτου χάριν **cett.**
- 464^a26 πορίζονται **EYG^{a1}bV¹P^f** : ἀπορραπίζονται vel ἀπορριπίζονται **vulg.** (incert. **A^{x1}**)
- 464^b13 ταχὺ om. **EYG^{a1}bA^xVP^f**

E porte ainsi la trace de quelques corrections résultant probablement d'une réflexion sur le sens philosophique du passage (par exemple, d'un refus d'accepter la thèse que l'intellection des intelligibles requiert l'imagination en 450^a24 *Mem.* 450^a24), mais la plupart de ses fautes propres semblent purement accidentelles. On relèvera quelques particularités orthographiques, comme la graphie αἰεί¹⁴, ὑγίεια au lieu de ὑγεία, qui suggèrent une certaine fidélité à l'échelle du temps long.

Les corrections apportées par la main inconnue (notée *E*³) sont pour une grande part tout à fait explicables comme des réactions aux fautes les plus grossières de *E*, ou par une volonté de modernisation orthographique. La première main ajoute ainsi presque toujours le *v* éphelestique en fin de mot, que le mot suivant commence ou non par une voyelle, lettres que la deuxième main semble s'efforcer de raturer ou d'oblitérer, bien qu'elle en oublie un grand nombre. La première main n'accentue que de manière irrégulière, la seconde complète systématiquement. D'autres, en revanche, nécessitent de postuler le recours à un autre manuscrit et impliquent également une compréhension du texte allant au-delà de simples préoccupations orthographiques.

Exemples de corrections de *E*³*Mem.*

- 449^b16 ἐνωῶν **E¹** : νοῶν **E³C^cγ** (rétablissement du texte usuel)
- 449^b22 δεῖ **EC^c** : αἰ **γ** et γρ. in marg **E³** (rétablissement du texte usuel)
- 450^a8–9 τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα **γC^c** : om. **E¹P** : *entia Guil.* : τὰ ἐν χρόνῳ μὴ ὄντα ins. **E³** (rétablissement, sous une forme légèrement altérée, de ce qui semble être une interpolation dans **γC^c**)
- 450^a25 ὅσα μὴ ἔστι φανταστά **E¹** : ὧν ἔστι φαντασία **ω(γC^c)** : ὧν ἔστι ins. **E³** (rétablissement du texte usuel)

14. Laquelle se fait rare en Attique dès le début du IV^e siècle, avant de revenir en force pendant la période romaine, peut-être en liaison avec un usage érudit (cf. THREATTE (1980), I, 275-276).

- 451^a4 αἰσθανέσθαι $\omega(E^1 \gamma)$: αἰσθέσθαι NUSO^dW^yB^eE³ (correction impliquant le recours à une source indépendante)
- 451^a19–20 τίθεσθαι E¹C^c : τίθέναι ω et $\gamma\rho$. in marg. E³
- ad 451^a25 μνήμη δηλονότι in marg. (rappel – correct – du sujet implicite du verbe)
- 451^b23 ζητοῦσι E³N : ζητοῦντες $\omega(E^1 \gamma)$ (erreur peut-être accidentelle)

Somn. Vig.

- 454^a14 σώμασι ζώην E¹C^c : σώμα γ E³ : ζώην β (reprise d'une faute de γ)
- 455^a6–7 οἶον ὄψιν ἀκοήν E³ : οἶον ὄψιν ω (insertion doctrinalement correcte)

E³ intervient également au niveau des titres. ΠΕΠΙ ΑΙΣΘΗΣΕΩΝ..., titre de E¹ et de C^c, est corrigé en ΠΕΠΙ ΑΙΣΘΗΣΕΩΣ..., singulier partagé par le reste des manuscrits indépendants. *Insomn.* est laissé sans titre par E¹ et C^c mais E³ insère le titre usuel, lequel n'est attesté que dans γ . D'autres corrections encore suggèrent toutefois que E³ ne peut avoir recouru de manière systématique à un autre manuscrit : par exemple, E¹ confond très souvent -ων et -ον, de sorte que E³ cède parfois à la tentation de corriger une terminaison qui ne s'avère pourtant pas fautive (*Sens.*, 437^b19 διαφθιρομένων E¹ : διαφθειρομένον E³ : διαφθειρομένων ω et 438^b21 αἰσθητὸν $\omega(E^1)$: αἰσθητῶν E³). Il est certain néanmoins que, d'une manière ou d'une autre, E³ a parfois accès aux leçons de γ .

3.1.1 *Vat.* 261 Y et sa descendance (*Marc.* 212 G^a, *Paris.* 1859 b, *Alex.* 87 A^x)

Vat. 261 (Y) est un manuscrit dont la proximité par rapport à E est établie de longue date, bien que leur relation exacte ait été débattue. C'est en partie un autographe de Pachymère, relayé par une équipe de trois autres copistes¹⁵, confectionné à la toute fin du XIII^e¹⁶. Le manuscrit contient la série *PN1* – *Mot. An.* entre *Part. An.* (avec le commentaire de Michel d'Éphèse et des scholies de la main de Pachymère¹⁷) et *Gener. An.* Le *codex* est néanmoins très probablement mutilé, et devait originellement contenir, dans sa partie initiale, *Gener. Corr.*, ainsi que peut-être *Cael.* et *Mete.*¹⁸ L'extraordinaire degré de compétence de Pachymère, qui ne commet, en tant que copiste, presque aucune faute et se permet même de temps en temps d'améliorer ce qu'il lit dans son modèle, a un temps fait obstacle à l'identification de l'antigraphe¹⁹. Il s'agit en réalité incontestablement de

15. Voir GOLITSIS (2010), p. 168, pour un relevé détaillé de l'alternance des mains.

16. D'après ses filigranes : HARLFINGER (1971a), p. 252.

17. Editées par PAPPÁ (2009).

18. M. RASHED (2001), pp. 110–116 : l'hypothèse d'une partie perdue de Y ayant contenu *Gener. Corr.* résulte du constant que son premier feuillet actuel résulte d'une restauration du XVI^e et de l'étude de la transmission du traité, qui suggère que le manuscrit a été mutilé; quant à *Cael.* et *Mete.*, elle s'appuie surtout sur le fait que, si nous avons un manuscrit de Pachymère pour *Phys.* (*Laurent.* 87.5, qui est en partie de sa main et transmet également son commentaire au traité – voir GOLITSIS (2007), pp. 645–662, et HASPER (2020), pp. CLXI–CLXV, pour une défense de l'attribution à Pachymère), le manuscrit contenant ces deux traités manque.

19. ISÉPY (2016), pp. 57–59, fait notamment remarquer que les fautes dans Y augmentent subitement dès lors que Pachymère passe la main à l'un de ses collaborateurs.

E (*Paris. 1853*) pour *PN1* et *Mot. An.*, bien que la situation soit probablement plus complexe pour *Part. An.* On notera que *Y* est le premier descendant de *E* conservé : il est remarquable qu'il ait été confectionné par quelqu'un comme Pachymère, au sommet de sa carrière, lorsqu'il cumule des fonctions ecclésiastiques et impériales de haut rang²⁰, ce qui suggère que *E* était à cette époque intégré à une collection prestigieuse. On se gardera cependant d'interpréter l'absence de descendance antérieure comme le signe d'un désintérêt à l'égard du manuscrit : d'une part nous avons peut-être perdu les manuscrits en question, d'autre part on peut être certain qu'un *codex* aussi magnifique n'est jamais tombé dans l'oubli par le fait qu'il est à peu près continuellement annoté du X^e au XIV^e – les scholies érudites, aux accents néo-platoniciens, à *Met.* dans *E* remontent d'ailleurs au XIII^e²¹. Un autre élément intéressant est le fait que la paraphrase des *PN* de Pachymère dans sa *Philosophia* ne se fonde pas du tout sur sa transcription des traités dans *Y*. Le contenu de sa paraphrase doit beaucoup au commentaire d'Alexandre à *Sens.*, et s'inspire ensuite par moments du commentaire de Michel. L'exemplaire employé est en fait un représentant de λ , la famille employée précédemment par Psellos, et, à peu près au même moment dans l'entourage de Planude²² : Pachymère est ainsi la première figure byzantine identifiée à avoir fréquenté deux des sources textuelles les plus importantes pour les *PN*.

Fautes séparatives de *Y* et de sa descendance

Sens.

- 436^a20 φιλοσοφοτέρως **YG^a** : φιλοσοφώτερως **vulg.**
- 437^b24 νομίζει τι **YG^{a1}** : νομίζειν τι **E**
- 437^b32 ἐεχμένον **YG^{a1}** : ἐελμένον **E**
- 438^a12-13 μὲν **YG^aZ^a** : μὲν οὖν **cett.**
- 443^b3-4 τὸ ἐν πνεύματι **YG^a** : τὸ ἐν τῷ πνεύματι **vulg.**
- 443^b9 δραμεῖαι **YG^{a1}** : δριμεῖαι **cett.**
- 444^a6 ἔχει **YG^{a1}** : ἔχειν **cett.**
- 445^a14 χυμῶι **YG^{a1}** : χυτῶι **vulg.**
- 445^a27 βιάζοι **YG^{a1}** : βαδίζοι **vulg.**
- 446^a25 ὀρώμενον **YG^{a1}** : τὸ ὀρώμενον **vulg.**
- 446^a30 ἑκατέρου **YG^{a1}** : ἐκ θατέρου **vulg.**
- 446^b3-4 καὶ ἤμισθηται, καὶ μὴ ἔστι γένεσις αὐτῶν, ἀλλ' εἰσὶν ἄνευ τοῦ γίγνεσθαι om. **YG^{a1}**
- 448^a20-22 φαίνονται δέ, καὶ λανθάνει, ὅταν ὁ χρόνος ᾗ ἀναίσθητος, πότερον om. **YG^{a1}**

Mem.

20. Voir la reconstruction de sa carrière proposée par GOLITSIS (2008).

21. Voir au sujet de ces scholies HADOT (1987), pp. 231–236, et M. RASHED (2000), pp. 280–283.

22. Certaines des innovations textuelles de Pachymère dans *Y* se retrouvent néanmoins dans sa paraphrase, rédigée à sans doute à la fin de sa carrière (voir GOLITSIS (2009)). HARLFINGER (1971a), pp. 345–360, constate également que l'exemplaire de Pachymère pour sa paraphrase est proche de *Vat.* 253 (L) et *Marc.* 214 (*H^a*), qui sont deux des principaux représentants de λ pour les *PN*. Il semble en revanche qu'il se soit servi d'une partie perdue de *Y* en ce qui concerne *Gener. Corr.*, selon M. RASHED (2001), p. 116.

- 449^b14 λενομένου **YG^{a1}b** : γενομένου **cett.** (incert. **A^x**)
- 450^a10 γνωρίζει **YG^{a1}bA^x** : γνωρίζειν **cett.**
- 452^a28 ἄ om. **YG^{a1}** (incert. **b¹**)

Somn. Vig.

- 453^b12 ἴδια ἦ **YG^ab¹** : ἴδια **vulg.**
- 453^b23 εἰσι **YG^abA^x** : ἐστι **vulg.**
- 454^b19 ταχύπνα **YG^{a1}b¹** : βραχύπνα **vulg.**
- 455^a17 οὐδὲ γὰρ **YG^abA^x** : οὐ γὰρ δὴ **cett.**
- 456^b25 σωματῶδες **YG^abA^x** : τὸ σωματῶδες **cett.**
- 457^b3 πολλή **YG^a** : πολὺ **vulg.** (incert. **b¹**)

Insomn.

- 459^b17 ἔλθοι **YG^abA^xO^a** : ἔλθῃ **vulg.**
- 460^a16 ὅτι **YG^{a1}bA^xE^s** : ὄϊον **vulg.**
- 460^b12 καὶ **YG^{a1}bA^{x1}** : ἀπὸ **vulg.**
- 460^b20 ἀπαλλάξει **YG^{a1}bA^{x1}** : ἐπαλλάξει **vulg.**
- 461^b23-26 Κορίσκος ... ἀλλὰ διὰ τοῦτο ἐκεῖνον om. **YG^{a1}b¹** (saut du même au même)
- 461^b30 ἐνυπνίου **YG^{a1}bA^{x1}** : ὕπνου **vulg.**

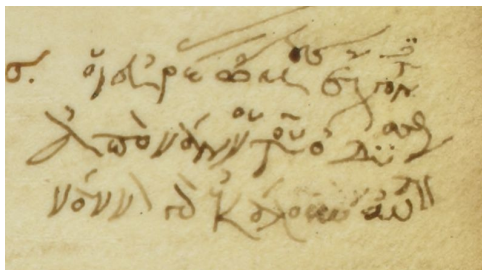
Div. Somn.

- 463^a20 ὑγροῖς **YbA^x** : ὕπνοις (incert. **G^{a1}**)
- 463^b18-19 διὰ γὰρ τὸ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ κινεῖσθαι ἐπιτυγχάνουσιν om. **YG^{a1}b** (saut du même au même)
- 464^a21 ὁ θεὸς **YbA^x** : εἰ θεὸς **vulg.** (incert. **G^{a1}**)

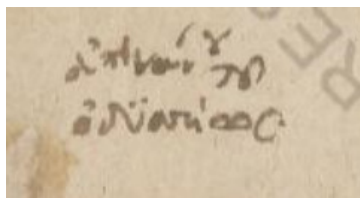
Les fautes propres de *Y* semblent toutes accidentelles, elles résultent de fait presque toujours d'erreurs de déchiffrement, sans lien évident avec la phonétique. La question du rapport à *E* a été longtemps débattue²³, parce que le manuscrit est assez régulièrement exempt de certaines fautes de *E*. Le fait que *Y* soit bien un apographe de *E*, comme le soutenaient déjà MUGNIER (1937), p. 37sq., FÖRSTER (1938), p. 459 n. 2, et DÜRING (1943), p. 50, a désormais été suffisamment prouvé, respectivement par BLOCH (2008b), pour *Sens.*, et ISÉPY (2016), pp. 57-59, pour *Mot. An.*, au moins. On ajoutera, en faveur de cette hypothèse, outre les fautes de *Y* qui s'expliquent par celles de *E* (*cf. supra*), que *Y* reprend pour *Mem.* certaines corrections de *E*³, même lorsqu'elles semblent peu utiles au regard du texte originel (par exemple en *Mem.* 449^b20 (correction de δύο en δυσίν), ^b25 (correction de χρόνος en χρόνιον), 452^b19-20 (correction de ΗΘ en ΚΘ). Or il est fort peu probable que *E*³ corrige sur la base d'un hypothétique ancêtre ou frère de *E*, partiellement contaminé, duquel faire descendre *Y*, même si c'est là une hypothèse qui a pu être avancée DROSSAART LULOFS (1947a). Qui plus est, *Y* reprend aussi en marge au f. 121^v un extrait d'une scholie propre à *E*, rédigée par une autre main encore, certainement ancienne, mais n'intervenant pas dans le corps même du texte (f. 215, *ad Somn. Vig.* 457^a). À nouveau,

23. Voir, pour un bon résumé des échanges au cours de la première moitié du XX^e, DROSSAART LULOFS (1947a), pp. xlvii-xlix.

il semble par trop improbable de chercher à expliquer comment cette scholie a pu être copiée dans *Y* autrement qu'en supposant que le copiste avait *E* avec ses annotations sous les yeux.



E f. 215. Je lis οἱ εὐρέας ὠμούς ἔχοντας ἀπὸ νάννου τοῦ Ὀδυσσέως· νάννον γὰρ ἐκάλουν αὐτὸν. Cette désignation d'Ulysse se trouve notamment dans l'*Alexandra* de Lycophron (v. 1244), où elle fait l'objet d'une scholie de Tzetzes. [Source : BnF]



Y f. 121^v. Je lis ἀπὸ νάννου τοῦ Ὀδυσσέως. [Source : BAV digital]

Y est autrement annoté de manière très irrégulière. La moitié de *Sens.* (ff. 98–106^v) et le début de *Mem.* (ff. 112–113) font l'objet d'annotations très fréquentes, qui constituent des sortes de très brefs résumés du contenu de chaque section, qui semblent avoir été rédigées spécifiquement pour le manuscrit. À l'exception de la scholie citée plus haut, les annotations de *E*, en particulier celles relatives à des variantes textuelles, ne sont pas reportées dans *Y*.

Une fois la relation entre *E* et *Y* établie au-delà de tout doute possible, il reste à comprendre comment *Y* a pu être préservé de certaines fautes de *E*. Dans un très grand nombre de cas, il s'agit d'erreurs tellement banales que n'importe quel copiste compétent, *a fortiori* un aristotélicien aussi averti que Pachymère, peut être supposé capable de chercher à les rectifier par lui-même (ον pour ων, η pour ει ou ι, -εν pour -ει et inversement). On laissera donc de côté les fautes de cette espèce pour s'intéresser aux divergences les plus significatives²⁴.

24. DROSSAART LULOFS (ibid.), p. xlviij, mentionne deux leçons de *Y* qui seraient les seules correctes contre *E*, toutes deux dans *Somn. Vig.* : la première, 455^b12, citée plus haut, est clairement une tentative de correction sur la base de *E* ; la seconde, 457^b12, n'existe pas dans son *apparatus*. ESCOBAR (1990) compte vingt-huit passages (90sq.) dans *Insomn.* montrant « que *Y* n'est pas un simple apographe de *E* » (ce qui est indubitable si cela signifie qu'il ne s'agit pas d'une copie mécanique) : certains sont en réalité de simples fautes de *Y*, d'autres des corrections qui n'ont rien d'inattendu. J'en retiens finalement deux. ISÉPY (2016), p. 59 n. 289, observe de surcroît que la fréquence des erreurs de *Y* augmente soudainement lorsque ce n'est plus Pachymère qui copie.

Traces d'une éventuelle contamination de Y

Sens.

- 444^a14 ποιεῖν **EC^c** : ποιεῖ **YVP^f vulg.** (la faute de **EC^c** prive la proposition d'un verbe conjugué)

Mem.

- 450^b3 φύχεσθαι **YVNvZ^aC^cH^aPO^a** : ψήχεσθαι **EP^f vulg.** (faute survenue indépendamment dans de nombreux manuscrits ?)
- 453^a16 ἐπέχοντες **EP^f** : ἐπέχοντας **YV** : πάνυ ἐπέχοντας **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b24 ἀπ' αὐτομάτου **EVP^fC^cUO^dSN** : ἀπὸ ταῦτομάτου **Y vulg.**
- 458^a28 καὶ τί ἐστὶν ὕπνος **YN** : καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος **vulg.**

Insomn.

- 460^a30 ὑπερκιρναμένων **E¹** (-ν- eras. p.c.) : ὑπερκιρναμένων **VP^fU** : ὑποκιρναμένων **YNλη**
- 461^b19 ὁμοιώματα **EXη** : ὁμοιώματι **C^c** : ὁμοιότητα **YNλAμ**

Div. Somn.

- 464^a21 ὁ θεὸς **Y** : θεὸς εἰθ' ὁ N : εἰ θεὸς **cett.** (incert. **G^{a1}**)

Dans l'ensemble, les écarts de ce type semblent très peu nombreux et d'une importance mineure, si bien qu'il ne semble pas nécessaire d'invoquer le recours à un autre exemplaire que le seul *Paris. E* pour rendre compte des leçons de Y, à partir du moment où l'on est conscient de la grande érudition de certains de ses copistes. C'est néanmoins un fait d'importance, au regard du fait que Pachymère a, au cours de sa carrière, eu accès à d'autres témoins du texte de *PN1*. En particulier, la recension des traités sur laquelle se fonde sa *Philosophia* n'est pas du tout celle de *E* ou de Y, mais se rattache à la famille **λ**, qui en diffère considérablement. En dépit de ce fait, la très grande fidélité du texte de Y à l'égard de celui de *E* n'invite pas à penser qu'un autre exemplaire ait été à ce moment employé au sein de son équipe.

Le *Vat.* 261 (Y) a été intégré au sein du fonds ancien de la bibliothèque du Vatican avant la seconde moitié du XV^e. Bessarion l'a en effet employé en vue de la confection du *Marc.* 200 (Q), achevée en 1457 à Rome : comme rien n'indique qu'il ait lui-même possédé le manuscrit, il paraît probable que celui-ci ait appartenu au seul autre fonds grec d'importance disponible à Rome à cette date, celui du Vatican, auquel Bessarion a aussi emprunté le *Vat.* 260 exactement pour la même fin²⁵. Y compte en tout cas deux descendants directs, l'un étant un manuscrit lié à Bessarion, *Marc.* 212 (**G^a**), et l'autre à Pachymère, *Paris.* 1859 (b). **G^a** est désormais été bien étudié²⁶, en particulier parce qu'il

25. On reconnaît autrement clairement l'actuel *Vat.* 261 dans une entrée suffisamment précise de l'inventaire anonyme de 1504–1505 (CARDINALI (2015), p. 114, G134). Il est possible qu'il corresponde aussi au manuscrit du *De animalibus* mentionné dans les inventaires de 1481 et de 1484 (DEVRESSE (1965), pp. 110 et 133).

26. Voir MIONI (1958), pp. 127–128; HARLFINGER (1971a), pp. 174–183; HARLFINGER (1974), p. 18; M. RASHED (2001), pp. 110–116; BERGER (2005), pp. 83–89, ainsi que les notices de MIONI (1981) I, pp. 326–327 et de Paolo Eleuteri dans FIACCADORI et al. (1994), p. 384. Le dernier état de la recherche

contient une quantité immense d'écrits d'Aristote (*EN*, les traités physiques sans *Phys.*, les traités zoologiques, *An.* et les *PN*, ...). Il forme avec les *Marc.* 200 (*Q*) et 216 (*O^a* chez BEKKER (1831)) une collection presque complète des écrits d'Aristote, dont le texte est extrêmement soigné. Aucun de ses copistes n'a toutefois été identifié. On y distingue trois mains (A, B et C) et quatre séries de signatures des feuillets (ff. 1–96 ; 97–264 ; 265–344 ; 345–414). La main A (*Anonymus* 29 ou *Anonymus* $\chi\lambda$ de Harlfinger) transcrit les ff. 1–262 (en deux ensembles séparés par le numérotation des cahiers : (1) *EN*, puis (2) *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Met.*, qui est suivi par deux feuillets vierges, ff. 262^v–264^v) et les ff. 346–406^v (*Part. An.*). Cette main A se retrouve dans d'autres manuscrits de Bessarion, en particulier *Matrit.* 4553 (Aristote), *Marc.* 148 (traductions de Thomas d'Aquin par Cydonès), et *Vat.* 1858 (Lucien, Epictète, entre autres). La main B copie, en gros, les ff. 265–338 (*Hist. An.* I–IX, *Inc. An.*, *PN1 – Mot. An.*, *Gener. An.*, *PN2*, *Col.*), même si la main de Bessarion intervient ponctuellement à certains endroits (par exemple pour transcrire les deux premières lignes d'*Inc. An.*, f. 297). Cette main B se retrouve dans le *Marc.* 529 (qui contient notamment l'*Onomasticon* de Julius Pollux). Une troisième et dernière main, C (*Anonymus* 26), insère le dernier livre d'*Hist. An.* (ff. 338^v–341^v) et un passage manquant du livre V (ff. 341^v–342^v, les ff. 343–345^v sont ensuite vierges), *An.* (ff. 412^v–424, à l'exception de quelques lignes de la main Bessarion au f. 412) et enfin *Lin.* (ff. 498–499^v). Cette main C se retrouve dans le *Marc.* 261 (Alexandre d'Aphrodise et Thémistius), où elle alterne de nouveau avec celle de Bessarion. Il est donc absolument limpide que ces trois copistes ont participé au manuscrit pour le compte de Bessarion, dont les interventions dans le manuscrit sont très nombreuses (transcription de la paraphrase de Pachymère à *EN* aux ff. 1–44^v, scholies *passim*, quelques lignes du texte principal aux ff. 265, 296, 297, 407, 412–413). Il ne semble cependant pas qu'ils aient travaillé ensemble de façon très étroite. Une notice de la main de Bessarion, en bas du f. 338, explique d'ailleurs qu'il ne connaissait initialement le texte du livre X de *Hist. An.*, transcrit par C dans *G^a*, qu'en latin, avant d'en trouver un exemplaire grec, qui a été identifié comme étant le *Vat.* 262²⁷. En outre, les filigranes de la partie copiée par A sont attestés en 1425 au plus tard et se retrouvent pour certains dans un manuscrit aristotélicien constantinopolitain (*Vat.* 905); ceux de la partie dont B est responsable pointent plutôt en direction d'une datation vers le milieu des années 1435. On considère donc que la partie la plus ancienne du manuscrit, celle prise en charge par A, a été confectionnée à Constantinople au début des années 1420, lors des années de formation de Bessarion dans la capitale, qu'il a emporté le volume avec lui au Concile de Florence en 1438, et qu'il l'a complété ensuite, employant B

se trouve dans N. ZORZI (2015), pp. 255–259. La description du manuscrit par C. Giacomelli sur le site *CAGB* est également très riche : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-69683> (dernière consultation : mars 2022).

27. L'identification a été effectuée par MIONI (1958), pp. 54–55, en dépit du fait que le copiste soit parfois parvenu à améliorer le texte de l'antigraphe. La note de Bessarion est reproduite dans LORUSSO (2016), p. 241.

et C, en Italie, avant 1457²⁸. Le manuscrit semble ainsi ne jamais l'avoir vraiment quitté, raison pour laquelle il est régulièrement présenté, depuis l'étude de HARLFINGER (1971a), comme son exemplaire personnel d'Aristote, voire comme l'une des pierres angulaires de sa bibliothèque. La recension du traité *Hist. An.* que contient le manuscrit a également été sporadiquement corrigée par Georges de Trébizonde (Γεώργιος Τραπεζοῦντιος), auquel le manuscrit a donc été prêté, à partir de la traduction latine de 1450²⁹. En ce qui concerne les *PN*, le texte de *G^a* a été transcrit depuis celui de *Y* (*Vat.* 261). Ce constat se vérifie pour tous les traités étudiés parmi ceux qui ont été copiés par la main B (*Incess. An.*, *PN1*, *Mot. An.*, *Gener. An.*, *PN2*). Il y a de bonnes raisons de penser que ce soit également le cas pour *Gener. Corr.*, copié par A, traité pour lequel *G^a* à partage avec *b* un antigraphé qui pourrait correspondre à une partie perdue de *Y*, et en fait pour absolument tous les textes qui sont contenus à la fois dans *G^a* et dans *Y*. La chose est importante du point de vue de l'histoire de *Y*, dont on perd autrement la trace avant son entrée dans les fonds du Vatican. Il est probable que Bessarion et le Concile de Florence aient joué un rôle dans son passage en Italie, au vu du fait que Bessarion semble le mettre à contribution avant et après son installation en Occident. Le contenu de *G^a* va cependant plus loin que celui de *Y*, l'objectif de Bessarion étant manifestement d'y consigner le plus grand nombre possible de traités aristotéliens : son texte de *Lin.* provient de *H^a* (*Marc.* 214), tandis que celui de *Hist. An.* provient de *Marc.* 208, qui sont deux manuscrits que l'on sait avoir été en la possession du cardinal. En ce qui concerne les *PN*, *G^a* a été massivement annoté par Bessarion lui-même (je note sa main *G^{a2}*), et l'on peut même prouver qu'il s'est aidé, pour un certain nombre de ses corrections, des leçons de *H^a*. Il a ainsi comparé systématiquement les leçons de deux des principaux manuscrits des *PN* dans sa bibliothèque. Bessarion a également consigné dans ce manuscrit ce qui semblent être ses conjectures personnelles, relatives notamment au difficile passage de *Mem.* employant une série de lettres, 452^a17–24³⁰.

Fautes propres de *G^a*

Sens.

— 448^b12 η *G^a* : ἡμισθάνετο οὐχοῦν *cett.*

Mem.

— 452^b18 δὲ *G^a* : γὰρ *cett.*

— 453^a13 βουλευτὸν *G^a* : βουλευτικὸν *cett.*

Somn. Vig.

28. Le *terminus ante quem* est fourni par la date de la confection du *Marc.* 200 (*Q*), daté par la souscription de 1457, qui contient le livre X du traité *Hist. An.* Voir récemment à ce sujet GIACOMELLI (2021b), pp. 247–248.

29. Voir BERGER (2005), pp. 86–87, et N. ZORZI (2015) p. 259.

30. On trouvera autrement de bons exemples du soin avec lequel Bessarion révisé le texte de son Aristote au sein de *G^a* chez BEULLENS (2006), pp. 120–122, à propos du texte du traité *Hist. An.*, lequel conclut que « le *Marcianus gr.* 212 témoigne, comme beaucoup de manuscrits copiés sous l'instigation de Bessarion, de la patience et de la détermination avec lesquelles il collationnait et corrigeait les volumes dont il disposait, ses *libri pulcherrimi* ».

- 454^a10–11 φανερόν ὡς οὔτε τῆς ψυχῆς τὸ πάθος ἴδιον bis **G^{a1}**
- 457^b7 τὰ σιτεῖα **G^a** : τὰ σιτία **Y**
- 458^a4 ἀπὸ **G^{a1}** : ἐκ **cett.**

Insomn.

- 459^b3–4 τοῦτο διαδίδωσιν ἕως τῆς ἀρχῆς. ὥστε καὶ ἐν ᾧ τὸ αἰσθάνεσθαι om. **G^{a1}**
- 460^a6 σώμασιν **G^a** : ὄμμασι **Y vulg.**
- 460^b24 κινεῖται **G^a** : κινῆται **Y vulg.**
- 462^a2 δοξάζει **G^a** : δόξει **Y vulg.**

Div. Somn.

- 463^b9 εἰδόντι **G^a** : ἰδόντι **cett.**
- 463^b23 σημείωι **G^{a1}** : σημείων **Y vulg.**

Exemples de corrections dans G^a exhibant un lien avec H^a

Sens.

- 441^b17 ξηροῦ καὶ τοῦ γεώδους **G^{a2}LH^aXy** : ξηροῦ καὶ γεώδους **YG^{a1} vulg.**
- 445^b16 οὐδὲ νοητά **G^{a2}H^a** : οὐ νοητά **YG^{a1} vulg.**
- 447^b10 οὐκ **G^{a2}LH^aXyN** : μὴ **YG^{a1} vulg.**
- 448^a17 τοῦ λευκοῦ **G^{a2}LH^a** (desid. Alex) : τὸ λευκὸν **YG^{a1} vulg.**

Somn. Vig.

- 456^a9 γε **G^{a2}LH^aXyM^oO^aBP** : τε **YG^{a1} vulg.**
- 456^a12 τὸ γὰρ σύμφυτον **G^{a2}LH^a** : τὸ σύμφυτον **YG^{a1} vulg.**

Insomn.

- 458^b12 φήσειεν ἂν **G^{a2}LH^aX** : ἀποφαίνεται **EYG^{a1}** : ἂν φήσειεν **vulg.**
- 461^a29 περὶ **G^{a2}LH^aO^aZ^a** : παρὰ **YG^{a1} vulg.**

Div. Somn.

- 463^b8 τοῦ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι **G^{a2}LH^aX** : τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι **EYG^{a1}**
- 464^a4 γένηται **G^{a2}LH^aX** : γίνεται **YG^{a1} vulg.**

Paris. 1859 (b) est un autre manuscrit lié au cercle de Pachymère³¹. Il remonte début du XIV^e, d'après l'étude paléographique des deux mains responsables de sa confection. Il contient *Phys., Gener. Corr., Part. An., Inc. An., PN1 – Mot. An.* (sans *Sens.*), et fait partie d'une édition du *corpus* à laquelle se rattache le *Paris.* 1897A, copié en partie par les mêmes mains et de format identique, qui transmet pour sa part l'*Organon*³². Les deux manuscrits renferment un riche appareil de scholies aux traités qu'ils contiennent, qui couvrent un spectre très large de la tradition des commentaires, dont elles retravaillent

31. Pour des éléments généraux de description, voir ESCOBAR (1990), p. 58, et M. RASHED (2001), p. 110 (n° 32).

32. La parenté des deux manuscrits a été identifiée par M. RASHED (ibid.), pp. 234–236. BIANCONI (2006) a depuis montré, pp. 149–151, que le *Paris.* 1897A était passé entre les mains de Nicéphore Grégoras, l'élève et le successeur de Pachymère, qui l'annote (c'est l'unique manuscrit de l'*Organon* que l'on puisse relier à son activité), et de l'un de ses collaborateurs réguliers, qui en a restauré l'un des cahiers.

souvent la lettre. Il s'agit incontestablement d'une sorte d'édition universitaire, ayant vocation à rassembler autour des écrits d'Aristote l'ensemble des autorités exégétiques s'y rapportant : ne serait-ce que pour *Phys.*, transmis par le manuscrit *b*, les scholies puisent aussi bien chez Alexandre, Thémistius Simplicius, et Philopon³³. On se demande toutefois ce qu'il est advenu de *Sens.* et, par la même occasion, de *An.* dans cette édition : ils sont notoirement absents du manuscrit *b*, qui s'avère ainsi être l'unique manuscrit de l'époque où *PN1* est privé de son premier traité³⁴. La connexion de ce projet éditorial avec Pachymère est attestée par plusieurs éléments³⁵. Pachymère lui-même a commencé à recopier dans *b*, comme il l'a fait dans *Y*, le commentaire de Michel d'Ephèse à *Part. An.*, sans terminer cette tâche. La main du copiste principal des *Parisini* 1859 et 1897A (*Anonymus q* chez GOLITSIS (2010)) se retrouve dans le *Paris.* 1930, qui est un exemplaire de la grande paraphrase par le maître de la quasi-intégralité du *corpus aristotelicum*, la *Philosophia*, transcrite en partie par Pachymère lui-même et pas moins de dix-sept autres collaborateurs, parmi lesquels, donc, une main impliquée dans la confection de la grande édition dont participe *b*³⁶. Ce copiste a laissé dans la marge du f. 186^v du *Paris.* 1897A une adresse à un ami³⁷ : ὠφθεις καθαρῶτατος ἡλίου δίκην / Πανάρετε θρύλλημα τῶν ὀμηλικῶν. Or, comme le relève GOLITSIS (*ibid.*), p. 161, on dispose d'une lettre de Constantin Acropolite (le fils de Georges Acropolite (1217–1282) qui obtient de l'empereur après la restauration de 1261 une chaire de philosophie aristotélicienne, lui-même Grand Logothète en 1294) dans laquelle il s'adresse à son destinataire, qui semble ne pouvoir être que Pachymère, en des termes très semblables. Il y a donc de fortes chances pour que l'*Anonymus q* soit en réalité Constantin Acropolite dont Pachymère avait été l'élève du père³⁸. Étant donné que *b* s'inscrit dans un projet éditorial aux ambitions larges, dont Pachymère est peut-être l'instigateur, la question de ses sources est primordiale. Pour une part des traités qu'il renferme, la situation est limpide : le texte de *b* a directement été copié depuis l'exemplaire de Pachymère, *Y*, quant à *Inc. An.*³⁹ et *PN1*. C'est sans doute

33. Ce qui vaut au manuscrit d'être appelé par M. RASHED (2001), p. 234, un « *echtes Meisterstück der byzantinischen Philologie* ».

34. La chose n'est pas accidentelle : le début de *Mem.* fait directement suite à la fin de *Inc. An.* au f. 224. L'absence de *An.* et de *Sens.* est rendue encore plus criante par le fait que *Inc. An.* s'achève par son annonce. On peut supposer qu'un volume perdu de l'édition à laquelle *b* appartient contenait *An.* et *Sens.* à part, ce qui n'en rend pas moins une telle décision intrigante.

35. Ils ont été mis en avant par GOLITSIS (2010), pp. 160–161.

36. On notera aussi qu'une autre main intervenue dans le *Paris.* 1930 *Anonymus m* chez GOLITSIS (*ibid.*) se retrouve dans le *Laurent. plut.* 87.5, qui est l'autre exemplaire d'Aristote de Pachymère conservé, ce qui donne vraiment l'impression d'un cercle étroit.

37. Repérée et corrigée par M. RASHED (2001), p. 235, qui se demande s'il ne s'agirait pas du Jean Panaretos du *Laurent. plut.* 81.1 (*S*) mentionné dans la correspondance de Planude.

38. Comme l'indique la préface de ses *Relations historiques* (éditées par FAILLER (1984)), couvrant les règnes de Michel VIII et d'Andronic II (1254–1308), qui prend le relais de celle d'Acropolite père, et dont Nicéphore Grégoras prendra la suite.

39. Cf. BERGER (1993), pp. 26–27. Il y a un autre descendant contemporain de *b* pour ce traité, le *Voss.* Q 11, dont PÉREZ MARTÍN (1997) a pu montrer qu'il était lié, via l'un de ses copistes, un certain moine Gabriel, à l'enseignement de Grégoire de Chypre (d'ailleurs également ancien élève de Georges Acropolite) au monastère d'Akateptos.

également le cas pour *Gener. Corr.*, même si la partie correspondante de *Y* est perdue. La situation paraît différente pour *Phys.*, dont rien ne suggère qu'il ait un jour fait partie du contenu de *Y* : *b* est un témoin extrêmement précieux du texte du traité, en ce qu'il est l'un des seuls, avec *Vind.* 64, à préserver en son intégralité la version α du livre VII⁴⁰, tandis que *E*, l'antigraphe de *Y*, et l'exemplaire employé par Pachymère pour sa *Philosophia* appartiennent ensemble à une branche très différente de la transmission⁴¹. On semble donc aboutir à une situation selon laquelle *b* résulterait de l'enrichissement de *Y* par un fonds exégétique indépendant – on peut d'ailleurs montrer pour *PN1* que le texte sur lequel s'appuient les scholies consignées dans *b* n'est pas celui de *Y* recopié dans *b*⁴² – pour les traités contenus dans *Y*⁴³, tandis que pour *Phys.*, il remonte à un autre exemplaire, celui-ci complètement perdu. Deux faits viennent troubler cette apparente simplicité. Il est d'abord significatif que le texte de *Y* ou de *b* ne soit pas systématiquement celui que Pachymère emploie afin de rédiger sa *Philosophia* : ce n'est pas le cas, ni pour *Phys.*, ni pour les *PN*. Surtout, en ce qui concerne *Mot. An.*, *b* ne tire pas du tout son texte de *Y*, en dépit du fait que ce traité y soit transmis⁴⁴, mais d'un descendant contaminé de $\Gamma 2$, l'exemplaire de la famille β employé par Guillaume de Moerbeke⁴⁵. Il y a donc un cas au moins où, semble-t-il, Pachymère et son équipe se sont consciemment détournés de *Y* pour aller chercher le texte de *b* auprès d'une autre source. On pourrait se demander, étant donné que *Mot. An.* est toujours transmis avec *PN1*, pourquoi ce n'est pas le même exemplaire qui a été utilisé pour les deux traités. Des accidents matériels sont toujours possibles, on peut toutefois aussi faire valoir le fait que Pachymère paraisse parfois avoir recours à différents manuscrits pour un même traité (ceux de sa *Philosophia* ne sont pas toujours ceux qu'il transcrit, et il n'est pas certain que l'explication soit seulement chronologique) et le fait que l'apparat exégétique considérable dans *b* ne soit pas tiré de la même source que son texte d'Aristote. Il est alors assez facile de s'imaginer que, au sein d'un projet visant à faire la somme des commentaires préexistants, on finisse par mettre la main sur différentes recensions du même traité, dans la mesure où un

40. Voir l'étude de BOUREAU (2018).

41. D'après le *stemma* établi par HASPER (2020) (voir pp. CLXI–CLXV en ce qui concerne Pachymère).

42. Ces très nombreuses scholies procèdent d'une autre main que le corps du texte et répondent à une organisation chromatique régulière, selon laquelle les annotations les plus brèves, généralement placées entre les lignes ou au niveau de la marge interne, sont écrites à l'encre rouge, tandis que les plus longues sont rédigées dans la marge externe à l'encre noire et sont pourvues de signes de renvoi dans le texte : on a ainsi affaire avec *b* à une véritable tentative d'édition. Leur contenu révèle à l'occasion qu'elles font référence à un texte sensiblement différent de celui de *b*. Elles se retrouvent régulièrement dans *W^y* (*Vind.* 110), manuscrit difficile à situer avec précision mais manifestant une certaine proximité vis-à-vis de la famille λ , et dans *m* (*Paris.* 1921), lequel descend de *X*, ainsi que plus rarement dans *v* (*Laurent.* 87.20), dont *m* est souvent proche.

43. Il serait intéressant de savoir ce qu'il en est quant à *Part. An.*, car *Y* joue un rôle spécial au sein de sa transmission. Malheureusement, personne, à ma connaissance, ne s'est encore penché sur la recension de ce traité dans *b*.

44. *Mot. An.* est transcrit dans *Y* d'après le texte de *E*, comme l'a montré une fois pour toutes ISÉPY (2016), pp. 57–59.

45. Voir ISÉPY (*ibid.*), pp. 83–97.

commentaire, ou même une paraphrase, se transmettent généralement avec le texte. Bien que cela n'explique pas entièrement le changement de modèle, la nature du projet rend nécessaire de considérer que plusieurs exemplaires des mêmes traités circulent dans le cercle de Pachymère.

La main responsable de la transcription des scholies, b^2 , apporte également des corrections et variantes, qui permettent de situer l'exemplaire employé au sein de λ . Ces corrections sont parfois suivies par l'apographe conservé de b , le manuscrit *Alex.* 87 (A^x), ce qui implique que la main b^2 est antérieure à 1484. Il y a de fortes chances pour qu'elle soit à peu près contemporaine de la main responsable du texte principal, au vu de la nature du projet ayant conduit à la confection du manuscrit. On peut de surcroît supposer que l'exemplaire apparenté au *deperditus* λ auquel le copiste en question a accès est le même que celui sur lequel Pachymère fait fonds lors de la rédaction de sa *Philosophia*, si bien que les scholies contenues dans b pourraient être, elles aussi, issues de cet exemplaire perdu. Matthieu Camariotès est ultérieurement intervenu dans b^{46} , complétant les ff. 103^v et 130. Conservé à Paris, le manuscrit a intégré très tôt les collections royales françaises, puisqu'il porte une superbe reliure aux armes de François I^{er}, confectionnée vers 1546⁴⁷. Il a possiblement été acquis en Italie par l'un des émissaires de la politique culturelle de François I^{er} (par exemple par Guillaume Pellicier à Venise) au cours de la première moitié du XVI^e.

Fautes propres de b

Somn. Vig.

- 455^a4 ποίους **b** : ποίας **cett.**
- 458^a16 τῶν δ' ἐν τῇ καρδίαι om. **b**

Insomn.

- 458^a19 τὸ νοῦν **b** : τὸν νοῦν **cett.**
- 459^a16 τοῦ φανταστικόν **b** : τὸ φανταστικόν **Y vulg.**
- 461^b7 εὐαπατώτεροι **b** : εὐαπατητότεροι **Y**

Corrections de b^2

Mem.

- 462^a20 ἐπὶ τοῦ ΘΕ **b²H^aX** ἐπὶ τὸ ΗΘ **Yb¹**
- 462^a23 ἐπεζήτει **b²LH^aXm** ἐπιζητεῖ **Yb¹ vulg.**

Somn. Vig.

- 454^b22 οὐδὲν **b²LH^aXmW^y** : οὐδὲ **Yb¹**

Insomn.

- 461^b19 ὥσπερ γὰρ **b²W^y** : ὥσπερ **cett.**

46. ESCOBAR (1990), p. 58.

47. On trouvera une analyse détaillée de la reliure du *Paris. gr.* 1859 dans LAFFITTE et LE BARS (1999), p. 91 n° 38.

b possède un descendant direct, *Alex.* 87 (A^x), manuscrit daté de 1484–5 et transcrit par Manuel de Corinthe (Manuel le Rhéteur, environ 1460–1530), qui est un élève de Matthieu Camariotès (mort en 1490)⁴⁸, que l'on sait avoir eu *b* entre ses mains. A^x fait partie, avec les *Mosquenses* 6 (*Met.*), 8 (*MM, EN, Oec., Pol.*) et 239 (*Phys.*), d'une grande édition tardive et vraisemblablement complète du *corpus aristotelicum*, où le texte d'Aristote est systématiquement accompagné de commentaires, aussi bien antiques que byzantins (la présence de Metochites est notamment très forte dans A^x). A^x devait figurer au sein de cette édition à la suite de *Mosq.* 239, étant donné qu'il contient la suite des traités physiques (*Gener. Corr., Cael., Mete.*), puis *An.*, *PN1* (*Mot. An.*) et *PN2*. La composition actuelle du *codex* résulte d'une reliure ultérieure : la numérotation grecque des cahiers indique qu'il réunit aujourd'hui deux unités antérieurement distinctes, les traités physiques d'une part (ff. 2–184), qui allaient vraisemblablement de pair avec la recension de *Phys.* dans *Mosq.* 239, et la série *An.* – *PN* (ff. 185–333^v) d'autre part. En ce qui concerne cette seconde partie, la nature académique de ce projet est particulièrement manifeste lorsque l'on se penche sur le texte contenu pour les *PN* dans A^x . On sait, d'après les annotations qu'il y a laissées, que Camariotès avait le manuscrit *b* en sa possession. Étant donné qu'il s'agit déjà d'une édition érudite, il n'est guère étonnant qu'il ait été décidé de la mettre à contribution lorsque, au sein de son cercle, s'est formé le projet d'une édition complète du *corpus*. Le problème est que *b*, de par sa composition, ne correspondait pas tout à fait aux besoins d'un tel projet : s'agissant de confectionner le volume rassemblant les traités psychologiques, il manque dans *b* *An.*, *Sens.* et *PN2*. Il a donc fallu employer un autre manuscrit pour transcrire ces textes. En ce qui concerne *Sens.*, c'est vers le *Vind.* 213 (W^z que l'on s'est tourné, un manuscrit copié par le maître, Camariotès, lui-même. Il ne contient actuellement que ce traité parmi ceux de *PN1* : dans l'état actuel de W^z , *Sens.* est transmis entre *Phys.* et *Part. An.* – *Gener. An.* (dans des recensions très partielles), et il ne contient que ces quatre traités. On pourrait donc se figurer que W^z a servi de modèle à A^x pour *Sens.*, et que c'est ensuite *b* qui a pris le relais pour le reste de *PN1*. La situation est en fait un peu plus complexe. Il n'y a pas de raison de soupçonner que *b* ait pu un jour contenir *Sens.* ; en revanche, il y a de fortes chances que W^z contenait originellement d'autres traités après *Sens.* et avant *Part.*

48. Il est auparavant daté de la seconde moitié du XV^e dans la notice de J. Wiesner au sein de MORAUX (1976), pp. 1–2, tandis que M. RASHED (2001), p. 200, évoque une confection à la fin du XV^e au sein de l'école patriarcale, qu'aurait dirigée Manuel après 1491 lorsqu'il revêt le titre de grand Rhéteur. HARLFINGER (1971a), p. 56, avait reconnu que le manuscrit faisait partie d'une même édition que les manuscrits moscovites et qu'ils étaient tous d'une même main non identifiée (*Anonymus* 3, p. 418). J. Wiesner a ensuite proposé d'attribuer cette main à Andronicos Aléthinos, tout en signalant une note d'un de ses élèves faisant l'éloge de Manuel à la fin du manuscrit (f. 333^v). ESCOBAR (1990), p. 45, mentionne que Dieter Harlfinger lui a suggéré de l'attribuer, non pas à Andronicos, mais à Manuel, sans trancher pour sa part entre ces deux possibilités. L'attribution à Manuel est reprise par M. RASHED (2001) après avoir été définitivement établie par FÖRSTEL (1999). Elle permet d'interpréter l'indiction que l'on trouve à la fin de l'*Alex.* 87 comme renvoyant aux années 1484–5, les autres possibilités, 1454–5 et 1469–70 étant beaucoup trop précoces.

An., qui ont été perdus, étant donné que des feuillets vierges séparent ces traités dans le manuscrit actuel. Par ailleurs, si l'on examine de plus près le texte contenu dans A^x pour la série *Mem. – Div. Somn.*, on s'aperçoit rapidement que le manuscrit croise deux recensions : l'un des deux modèles employés est manifestement *b*, tandis que l'autre se laisse rattacher à la famille μ , à laquelle appartient W^z et qui est très liée à la figure de Camariotès, sans pouvoir toutefois être identifié à l'un de ses membres conservés⁴⁹. La conclusion qui s'impose est que c'est probablement une recension complète des *PN*, dont le texte de *Sens.* dans W^z est un vestige, qui a été employée et combinée avec *b* lors de la transcription du reste de *PN1* dans A^x . On retrouve, *mutatis mutandis*, la même situation en ce qui concerne le texte de *PN2* dans A^x : il combine deux sources, l'une appartenant toujours à μ et devant donc sans doute être identifiée à la même édition perdue, tandis que l'autre, si elle ne semble pas non plus correspondre à un manuscrit conservé, paraît très proche de la version du texte attestée dans la grande édition tardo-byzantine que représente le manuscrit *Paris. 1921 (m)*. On peut donc se représenter le processus ayant abouti à A^x ainsi : le projet n'est pas seulement de produire une édition complète du *corpus*, auquel cas il aurait sans doute suffi de transcrire une fois de plus le texte de μ , mais d'améliorer ce dernier en procédant à une comparaison systématique avec les éditions académiques de référence, représentées par *b* pour *PN1* (moins *Sens.*) et par un parent de *m* pour *PN2*. L'édition dont participe A^x s'inscrit ainsi pleinement dans la perspective de la préservation du savoir grec après la conquête de 1453. On peut trouver une explication toute prête de l'implication de Manuel de Corinthe et de Matthieu Camariotès dans cette édition en reprenant l'hypothèse traditionnellement avancée de la fondation par Scholarios d'une école et d'une bibliothèque patriarcales à Constantinople après la conquête turque, au sein d'une Académie qui aurait été dirigée successivement par Camariotès, puis, après sa mort vers 1490, par Manuel. Il est en réalité très difficile de trouver des preuves d'une telle continuité institutionnelle, et les quelques manuscrits que l'on peut rattacher aux patriarches de la fin du XV^e et du début du XVI^e pourraient très bien avoir appartenu à des collections privées⁵⁰. On sait de façon sûre que Matthieu Camariotès et Manuel de Corinthe ont successivement reçu le titre de Grand Rhéteur du patriarcat, et que le second a été l'élève du premier, mais l'on n'a aucune trace d'une activité officielle d'enseignement de leur part. Il est donc possible que la grande édition d'Aristote par Manuel ait été destinée à sa propre bibliothèque.

Fautes pour *PN1* de A^x et W^z (puis *b* et μ)

Sens.

49. C'est là l'essentiel des conclusions de ESCOBAR (1990), pp. 112–114, lequel toutefois ne prend pas la peine de relever très nombreuses variantes signalées dans le manuscrit et ne prend pas en compte l'existence de W^z .

50. Voir l'enquête menée BLANCHET (2020), qui rectifie un certain nombre d'erreurs qui persistent dans la littérature secondaire à ce sujet.

- 436^a13–14 συζυγίαι τῶν ἀριθμῶν μόναι A^xW^z : συζυγίαι τὸν ἀριθμὸν μόναι $\lambda\mu$: συζυγίαι τὸν ἀριθμὸν **vulg.**
- 436^b3 ἄδηλα A^xW^z : ἄδηλον **cett.**
- 436^b5 φυσικαὶ A^xW^z : φυλακαὶ **vulg.**
- 437^b22 γίγνεσθαι σκότος A^xW^z : γίγνεσθαι σκότον **vulg.**
- 439^b19 ἐνδέχεσθαι A^xW^z : ἐνδέχεται **cett.**
- 440^b20 φαινόμενα $\lambda\mu$, sed γρ. μιγνύμενα s.l. A^xW^z : μιγνύμενα **cett.**
- 441^a25 ψυχρὸν A^xW^z : ψαθυρὸν **cett.**
- 442^a17 τοῦ γλυκέος ἐστὶ χυμός : γρ. ἐν ἄλλοις οὕτως· τοῦ γλυκέος μᾶλλον ἐστὶ χυμός in marg. A^xW^z
- 442^b22–23 ποιεῖ A^xW^z : ποιήσει $\lambda\mu$
- 443^a21 ἀτμῶδες A^x : ἀπνώδης W^z : καπνώδης **cett.**
- 443^b11 ἀναλόγως A^xW^z : ἀνάλογον **cett.**
- 445^a8 τὸ ὀσφραντικὸν A^xW^z : τὸ ὀσφραντὸν **cett.**
- 446^a13 αἰσθάνεται A^xW^z : αἰσθέσθαι vel αἰσθάνεσθαι **cett.**
- 447^b2 ὀξέος A^xW^z : ἐξ ὀξέος **vulg.**
- 447^b6 ἐμποιεῖ A^xW^z : ἐμποιήσει **vulg.**
- 448^b8 ὅτι εἰ A^xW^z : ὅτι ἐν **cett.**
- 449^b1 περὶ μὲν δὴ A^xW^z : περὶ μὲν οὖν **vulg.**

Mem.

- 450^b8–9 τὰ χρόνῳ μὴ ὄντα A^xb : τὰ ἐν χρόνῳ μὴ ὄντα ins. E^2 : τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα **vulg.**
- 450^b22 καὶ ἐν ὃν αὐτό ἐστὶν ἄμφω $A^x(p.c.)\mu$: καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω EYb
- 451^a8 ὡς εἰκόνα ἄλλου $A^x(s.l.)\mu$: ὡς ἄλλου **cett.**
- 452^b25 οὐκ ἔστι μνήμη· οὐδὲν $A^x(s.l.)\mu$: οὐδὲν **vulg.**
- 453^a1 ὅτι μέντοι ποτὲ ποιῆσαι $b^2A^x(a.c.)$: ὀδήποτε ποιῆσαι EY : ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν $\gamma A^x(p.c.)$

Somn. Vig.

- 454^a21 εἰ $A^x(a.c.)b^2$ (incert. b^1) : εἰ τι **vulg.**
- 454^b16 ἄλλα A^xb : τᾶλλα **vulg.**
- 455^b34 πάντων μNA^x : πάντα
- 456^b16 τῶν αὐτῶν λόγων $A^x(a.c.)b$: τὸν αὐτὸν λόγον **cett.**
- 457^a31 τόπον om. $A^x(a.c.)\mu$
- 457^b15 οὕτω κάκεῖ $A^x\mu$: κάκεῖ **cett.**

Insomn.

- 459^a16 φανταστικῶι A^xbZ^{a2} : φανταστικόν **cett.**
- 459^a17 δὲ καὶ ἡ A^xb : δὲ ἡ **vulg.**
- 459^b13 τῆι ὄψει A^xb : τὴν ὄψιν **cett.**
- 461^b7 μὴ om. μ : eras. A^x
- 461^b30 ὕπνου $A^x\mu$: τοῦ ὕπνου **cett.**

Sens.

- 436^b5–6 σωτηρίοι **A^x** : σωτηρία **λμ**
- 437^a10–11 ὀλίγοις δὲ καὶ τὰς τῆς φωνῆς om. **A^x**
- 437^b29 διακιδνᾶσιν **A^x** : διασκιδνᾶσιν **vulg.**
- 437^b30 ἦεν om. **A^x**
- 439^a29 καθαρὸν **A^x** : φανερόν **cett.**
- 440^a29 κωλύει om. **A^x**
- 440^b27–28 πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς om. **A^x**
- 443^b20–21 κατὰ τὸ συμβεβηγὸς **A^x** : κατὰ συμβεβηγὸς **cett.**
- 444^a10 τῆι φύσει **A^x** : τὴν φύσιν **vulg.**
- 444^a31–32 ὡς εἰπεῖν αἰσθάνεται om. **A^x**
- 446^b16 δεύτερος **A^x** : ὕστερος **cett.**
- 447^a7 εἰ ἐν ὑγρῶι om. **A^x**

Mem.

- 450^b4 γίγνεται **A^x** : ἐγγίγνεται **cett.**

Somn. Vig.

- 454^b11 ἐστι ins. **A^x** post ἀκνησία
- 455^a17 ὅτι ὄραϊ **A^x** : ὄραϊ ὅτι ὄραϊ **vulg.**
- 457^b32 θερμότης **A^x** : θερμότητος **vulg.**

Insomn.

- 458^b27 ἐστὶ **A^x** : ὅτι **vulg.**
- 459^a28–29 ἐπὶ τῶν ἐπιφερομένων **A^x** : ἐπὶ τῶν φερομένων **cett.**
- 459^b31 ἐκμάσθαι **A^x**(s.l.) : ἐκμάξαι **cett.**
- 462^a10–11 καὶ ἐγειρόμενοι om. **A^x**(sed ἦ ἦ ὑπνῶντες καὶ ἐγειρόμενοι s.l.)

Div. Somn.

- 464^b6–7 ἐναντιότης **A^x** : ὁμοιότης **cett.**

3.1.2 Autres descendants de *E* : *Vat. 266 V* et *Paris. 2027 P^f*

Vat. 266(V) a été confectionné au cours du premier quart du XIV^e 51. Une restauration ultérieure du manuscrit a détruit sa reliure originelle et sa composition codicologique originelle est aujourd’hui difficile à reconstituer. D’après MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), p. 350, le manuscrit était originellement constitué de 31 quaternions, dont un certain nombre ont été mutilés. Le huitième ne comprend plus par exemple que trois feuillets (ff. 65–67 ; fort heureusement, les feuillets manquants devaient être vierges, comme le sont toujours les ff. 66^v et 67^{rv}, après la fin de *Mot. An.* au f. 66), tandis que d’autres ont été insérés pour compléter des sections manquantes du texte (ff. 209^a et

51. Voir la notice de MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 347–350, ainsi que la description du manuscrit par D. Harlfinger en ligne sur le site *CAGB* (<https://cagb-digital.de/handschriften/cagb6940355> ; dernière consultation : septembre 2022). La datation est avancée par HARLFINGER (1971a), p. 131, à partir du filigrane du papier des ff. 142 à 231 (un bouclier entourant une étoile et surmonté d’une croix, Briquet 840), qui révèle qu’il a été produit à Gênes vers 1311.

233, respectivement à la fin des vingt-septième et trentième cahiers⁵²), ce qui permet de dater cette restauration, par la paléographie, du début du XV^e environ⁵³. On peut se demander dans quelle mesure la composition actuelle du manuscrit reflète celle qui était originellement la sienne. Les traités qui se succèdent sur un même feuillet n'étaient évidemment pas séparés : les séquences *Col. – Lin. – PN2* (ff. 1–26^v) et *PN1 – Mot. An.* (ff. 36–66) sont donc authentiques. Le reste est beaucoup plus discutabile. Le fait que *PN2* soit au début du *codex* et *Part. An.* et *Gener. An.* à sa fin paraît peu sensé, d'autant plus que le *Vat.* 258 (*N*), le manuscrit le plus proche de *V*, contient *PN2* après *Inc. An.*, mais il faut prêter attention au fait que *Lin.* et *Col.* (dans l'ordre inverse) sont situés au tout début du manuscrit, ce qui est aussi le cas dans *V*, et que, contrairement à ce qui se passe dans *N*, ils ne sont pas séparables de *PN2* dans *V* (*Long.* succède à *Lin.* au f. 13). Il y a donc des raisons de penser que cette séparation de *PN2* des traités zoologiques dans *V* n'est pas un effet de la restauration ultérieure. La place de *An.* dans *V* peut aussi paraître suspecte, parce que le traité figure actuellement sur un cahier à part à la toute fin du manuscrit (ff. 203–240^v), alors qu'on l'attendrait bien plutôt entre *Inc. An.* (ff. 27^v–35) et *Sens.* (ff. 36–47). Cela étant dit, ce traité ne figure pas dans *N*, pas plus que dans *C^a*, également apparenté à *V*, si bien que dans les deux *Inc. An.* n'est pas suivi par *An.* : on en déduira que, là aussi, la restauration pourrait avoir respecté la composition originelle, auquel cas le traité *An.* aurait été inséré ultérieurement dans le manuscrit, parce qu'il proviendrait d'une autre source⁵⁴.

Le πίναξ du f. IV, d'une main du XIV^e, révèle cependant une certaine insatisfaction à l'égard de cette composition, dans la mesure où il se termine par une invitation à compléter le contenu du manuscrit par d'autres traités (ζῆται περὶ ὀσμηῆς· περὶ φυτῶν· περὶ ζώων ἱστορίας· τὰ μετέωρα περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς· περὶ οὐρανοῦ). Cette insatisfaction pourrait bien être exprimée par l'auteur des moncondyles que l'on trouve aux *recto* et *verso* de ce même feuillet, qui se désigne comme Jean Gabras et comme Μελιτινώτης et semble avoir été le premier possesseur du manuscrit. Il s'agit vraisemblablement du Gabras connu par les correspondances de Nicéphore Choumnos, Nicéphore Gregoras et Maxime Planude, qui doit donc avoir été actif aux alentours du premier quart XIV^e⁵⁵, ce qui correspond parfaitement à la datation du manuscrit que l'on obtient par les filigranes (Planude meurt en 1305, Choumnos en 1327, mais Grégoras est né vers 1290). Le manuscrit

52. Le f. 209^a n'a pas été inclus dans les photographies qui ont été communiquées FÖRSTER (1912), p. XIII, qui s'étonne de ce que BEKKER (1831) continue pourtant à citer les leçons du manuscrit à cet endroit.

53. Les f. IV–V, dont on peut supposer qu'ils ont aussi été insérés comme garde lors de cette restauration, contiennent aussi des fragments de textes ascétiques d'une main qui paraît datable de la fin du XIV^e.

54. D'après SIWEK (1965b), le traité le plus proche de *V* dans le cas de *An.*, parmi ceux transmettant les *PN*, est le *Vat.* 1026 (*W*).

55. Voir TREU (1890), pp. 16 et 203 : on connaît en fait deux frères Gabras, Jean et Michel, il n'est pas toujours aisé de déterminer s'il est question de l'un ou de l'autre. MERCATI (1931), p. 185 n. 3 et p. 188 n. 1, se demande s'il ne pourrait pas s'agir de Jean Meliteniotès (mort en 1332), le père de Théodore.

apparaît ensuite dans un inventaire de la bibliothèque du Vatican établi sous le pontificat de Jules II, vers 1510⁵⁶. En ce qui concerne son texte, *V* descend d'abord, pour la première moitié de *Sens.*, d'un modèle partagé avec *N*, nommé π jusqu'en 442^a, puis devient un apographe direct de *E* pour le reste de *PN1*⁵⁷.

Fautes propres de *V* pour *Sens.*

Sens.

- 436^a14 οἶον om. **V**
- 436^b4 τὰ μὲν ταύτης πάθη **V** : τὰ μὲν πάθη ταύτης **cett.**
- 436^b16 μὲν γάρ **V** : μὲν **cett.**
- 436^b21 φθαρετὰ **V** : φαρτικὰ **L** : φθαρτικὰ **cett.**
- 437^b12 τὸ ὄρα̃ν ὡσπερ ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός ἐξιόντος **V** : τὸ ὄρα̃ν ἐξιόντος ὡσπερ ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός **cett.**
- 438^a4 ὄρα̃ι **V** : ὄρα̃ν **cett.**
- 438^a7–9 καὶ ... πάθος om. **V**
- 438^b15 ἀποσβηθῆναι **V** : ἀποτμηθῆναι **cett.**
- 438^b21 μὲν γάρ **V** : μὲν **cett.**
- 439^a5 τὸν τρόπον τοῦτον **V** : τοῦτον τὸν τρόπον **cett.**
- 439^a10 δεῖ **V** : δε̃ ω
- 439^b8 γάρ **V** : ἄρα **cett.**
- 440^b29 οὐ μὴν **V** : οὐκ **cett.**
- 441^a27 τὸ ὕδωρ om. **V**
- 441^b13 ἦι δὲ **V** : καὶ ἦι **cett.**
- 442^a19 τούτων **V** : om. **N** : πάντων **cett.**
- 444^a28 οὖν om. **V**
- 447^a7 εἰ om. **V**

Le manuscrit comprend également des annotations. Certaines sont contemporaines de la transcription du texte. Elles reprennent directement des annotations dans *E*, confirmant ainsi la parenté entre les deux manuscrits que l'on peut inférer de l'examen de leurs fautes respectives. Par exemple, l'annotation τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων κάλει dans *E*, f. 205^v (*ad* 441^b12) devient tout simplement περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς dans *V* (f. 40^v). De même, φαρμάκωι dans *E* (f. 207^v, *ad* 444^b31-33) se retrouve dans *V* (f. 43). La variante μικτὰ, au lieu de μεταζῦ, en 442^a25, consignée dans *E* (f. 206) a également été reprise dans *V* (f. 41). La chose intéressante est que, si le copiste a initialement transcrit γρ. μικτὰ, comme dans *E*, un annotateur ultérieur, que je nomme *V*², a complété cette variante pour aboutir à γρ. μικτὰ ἐκ τούτων, ce qui correspond en effet à la leçon en entier.

56. DEVRESSE (1965), p. 167; G 128 chez CARDINALI (2015), p. 113.

57. *V* est également un frère de *N* pour *Lin.*, d'après HARLFINGER (1971a), p. 135, et pour *Inc. An.*, d'après BERGER (1993), p. 31. Il descend en revanche directement de *E* pour *Mot An.*, d'après ISÉPY (2016), p. 59. BLOCH (2008b) parvient à des résultats proches pour *Sens.* et *Mem.*, mais suppose inutilement l'existence d'un intermédiaire entre *E* et *V*, du fait de la seule considération du nombre, certes impressionnant, de fautes dans *V*,

V^2 a en effet entrepris de corriger le manuscrit de manière systématique, et il est clair qu'il a employé pour ce faire un autre exemplaire du même texte. On peut probablement placer ce dernier dans le voisinage des manuscrits S et O^d , mais cela ne suffit pas à rendre compte de toutes les particularités de ses interventions dans le texte. V^2 a par ailleurs entrepris de signaler un bon nombre de variantes, et a régulièrement transcrit dans les marges des scholies que l'on retrouve, sous une forme ou une autre, dans les manuscrits v et m .

Exemples d'interventions textuelles de V^2 *Sens.*

- 437^b2 τοῦ $C^a O^d S^1 v V^2$: τὸ *cett*.
- 438^a6 τῶι V^2 : τὸ *cett*.
- 438^b16 ἐπὶ τοῦτο V^1 : ἐπὶ τούτου V^2 : ἐπὶ τούτων γ : τούτων τι EC^c
- 442^b17 τῶν ἄλλων εἶναι V^2 : εἶναι *cett*.
- 442^b23 ἂν ποιήσειεν αἴσθησιν $E(V^1)C^c$: τῶν χυμῶν αἴσθησιν ποιήσει γ : ποιήσειεν αἴσθησιν τῶν χυμῶν V^2
- 443^a6 πλύσις V^2 : φύσις *cett*.
- 443^b14 πῆξις γV^2 : ψῦξις $E(V^1)C^c$
- 444^a15 οὐδὲ $C^a N V^2$: οὐδὲν *cett*.
- 446^a3 τοῦτο τὸ $U^2 S^1 O^d W W^y v Z^a V^2$: τὸ N : τοῦ P : τὸ τοῦ *cett*.
- 446^a6 μὴ χωρὶς ἦι $E(V^1)C^c$: μὴ χωρισθῆι P : χωρισθῆι γ : χωρὶς ἦι V^2 (μὴ eras.)
- 446^a28 ἦ ἐπὶ τὴν γῆν $E(V^1)C^c C^a U L H^a v Z^a P$: ἐπὶ τὴν γῆν $X N S^1 O^d W V^2$ (ἦ eras.)
- 447^a12–13 πρότερον V^2 : πότερον *cett*.
- 447^a28 ἥπερ V^2 : ὅπερ *cett*.

Mem.

- 450^b25 θεωρήμα καὶ $E(V^1)C^c$: τι καὶ $P V^2$: καὶ *cett*.
- 451^a31 παθόντα $\gamma E(V^1)$: μαθόντα $O^d S V^2$: μαθόντα τι C^c
- 452^b3 καὶ ἄλλως γV^2 : deest in $E(V^1)C^c \beta$
- 453^a26 ὅταν τι κινήσῳσιν $E(V^1)C^c C^a U W v A \mu$: ὅταν κινήθῳσιν $S O^d V^2$: ὅταν τι κινήθῳσιν $X U N$: ὅταν κινήσῳσιν β

Somn. Vig.

- 455^a4 ἦ $E(V^1)C^c$: εἰ διὰ $\beta \gamma$: διὰ ins. V^2

Insomn.

- 459^b22–23 φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν $E(V^1)C^c \beta$: ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ : τοῦτον τὸν τρόπον ins. V^2

Div. Somn.

- 463^b20 ἄρτια μερίζοντες $E(V^1)C^c$: ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες γ et γρ. in marg. V^2 : ἄρτια μερίζοντες B^e

Un dernier annotateur, encore plus tardif, est intervenu dans le manuscrit avec une encre plus claire. Les notes de sa main sont en général d'un intérêt moindre : il signale,

par exemple, au f. 41^v, le début du second livre selon la division usuelle, celle attestée chez Alexandre.

Paris. 2027 (P^f) est daté, par l'indiction reportée au f. 50^r, de 1439⁵⁸. Il a été confectionné presque intégralement par Jean Syméonakis (Ἰωάννης Συμεωνάκης)⁵⁹. Le manuscrit a été confectionné à une période où l'on sait que Syméonakis est πρωτοπαπᾶς de Candie en Crète (de 1414 à 1448), où il sert souvent d'intermédiaire aux humanistes occidentaux avides de manuscrits grecs⁶⁰. La considération de son contenu laisse songeur. Le *codex* transmet d'abord, en ce qui concerne Aristote, *An.* et *Met.*, puis plus de cinquante feuillets plus tard, *PN1*, *Mot. An.* et *PN2*, mais dans un ordre absolument aberrant (avec *Sens.* en dernière position, par exemple). On se doute donc que l'état actuel du manuscrit ne correspond pas à celui qui était initialement projeté, et que son contenu a été remanié au cours du temps. Cette observation est renforcée par le constat de multiples déplacements de feuillets intervenant au sein de *Somn. Vig.* Entre *An.* – *Met.* et les *PN*, le manuscrit renferme des extraits de la *Géographie* et le *Karpos* de Ptolémée, des bribes tirées de Thomas d'Aquin, un traité *De anima* de Grégoire le Thaumaturge, un court sermon de Syméonakis lui-même, qui plaide pour la libération de certains prisonniers, et le *Physiologue* d'Epiphane de Salamine. Un tel ensemble ne paraît pas extrêmement cohérent. Le πίναξ des ff. B^v–C, de la main de Syméonakis, ne mentionne d'ailleurs, ni le traité de Grégoire, ni le sermon de Syméonakis, signe sans doute que ces textes ont été transcrits aux derniers feuillets des cahiers en question *a posteriori*, parce qu'ils avaient été laissés vierges. On est donc très probablement en présence d'un ouvrage personnel, dont la forte dominante scientifique et même psychologique, reflète les intérêts particuliers de Syméonakis⁶¹. Le manuscrit est un descendant direct de *E* pour *PN1*. Le texte recopié est de piètre qualité, du fait d'une orthographe souvent défailante (πρώτερον est une graphie fréquente), ou d'une incapacité de la part du copiste à distinguer ce qui dans les marges de *E* constitue une variante ou une glose (ce qui permet d'ailleurs de confirmer la relation diagnostiquée entre ces deux manuscrits⁶²). C'est en tout cas un indice, soit d'un possible passage en Crète du *Paris. 1853*, soit d'un voyage de Syméonakis. En ce qui concerne *PN2*, traités qui sont absents de *E*, Syméonakis a eu à se procurer un autre exemplaire, et la source de la recension de *P^f* est un manuscrit perdu appartenant à β , dont *E^r* (*Erlangen. A4*) est un autre apographe.

58. Laquelle contredit l'indication de l'année (1449), mais est très certainement plus fiable, comme le soutient P. Isépy in PRIMAVESI et CORCILIO (2018), p. XXVI.

59. *RGK* II, n° 244. ESCOBAR (1990), p. 101 n. 3, relève également qu'un petit nombre de feuillets (ff. 108^v, 191) semblent avoir été en partie transcrits par une main différente, dont il rapproche le *ductus* de celui du Ἰωάννης (ἐκ Χάνδακος) du *Barocc. 146 (RGK I, n° 202, où son activité est datée du milieu du XV^e)*.

60. Voir la petite étude de MERCATI (1946).

61. C'est déjà l'hypothèse avancée par MONDRAIN (2011), pp. 92–93. DE GREGORIO (2000b), p. 353, le rapproche d'un autre manuscrit conservé de Syméonakis, le *Barocc. 111*, au contenu encore plus hétérogène.

62. *Mot. An.* a aussi été transcrit dans *P^f* à partir de *E*, d'après ISÉPY (2016).

La trajectoire historique du manuscrit est relativement bien connue. Il semble avoir été acquis par l'humaniste vénitien Lauro Quirini (1420–1479), qui, après avoir renoncé à une carrière universitaire, s'établit en Crète, où sa famille possède un domaine, vers 1450 et avec lequel Bessarion est souvent en contact dans ses efforts d'acquisition de manuscrits. Une annotation de sa main a en effet récemment été identifiée dans *P^f*⁶³. Il n'est pas absolument certain que Quirini ait vraiment eu *P^f* en sa possession (il aurait pu jouer le rôle de simple intermédiaire), mais, au vu du nombre impressionnant de manuscrits d'Aristote qui sont passés dans sa bibliothèque⁶⁴, et au vu du fait qu'il manque parmi ceux-ci un volume contenant les *PN*, la chose est loin d'être implausible. Quoi qu'il en soit, le manuscrit figure ensuite successivement au sein des collections de Niccolò Leonicensio (1428–1524, formé comme Quirini à l'université de Padoue)⁶⁵ et de Niccolò Ridolfi (1501–1550), dont la bibliothèque est rachetée par Pierre Strozzi et ensuite par Catherine de Médicis, ce qui explique son arrivée à Paris.

Fautes propres de *P^f**Sens.*

- 437^b3 ἡ ταχυτῆς ἢ κυκλικῆ **P^f** : ἡ ταχυτῆς **cett.**
- 437^b5 ταχέως κυκλικῶς **P^f** : ταχέως **cett.**
- 437^b31 κηλὸν **P^f** : βηλὸν **cett.**
- 439^b14 ὁμοίως πᾶσιν **om.** **P^f**
- 441^b30 πυκρὸν **P^f** : πυκρὸν **cett.**
- 442^b22 αἴσθησιν ποιήσει, ὃ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν **om.** **P^f**
- 444^b5 ἀπόκρι γάρ καὶ ἀναπνεύουσιν **P^f** : ἀπόκρι γάρ, ἐπεὶ περ καὶ ὧς ἀναπνεύουσιν **Y vulg.**
- 446^a24 πρότερον γὰρ ὁ ἐγγὺς αἰσθάνεται τῆς ὁσμῆς καὶ ὁ ψόφος **om.** **P^f**

Mem.

- 449^b13 ἄσθησις **P^f** : αἴσθησις **cett.**
- 452^b1 ἐφέληι **P^f** : ἀφέληι **Y vulg.**

Somn. Vig.

- 454^b10 ὅτι **P^f** : ὁ **cett.**

63. SPERANZI (2020), p. 195 n. 31, qui annonce une étude à venir concernant la relation des *Parisin.* 1973, 2019 et 2027, ainsi que du *Barb. gr.* 127, à Quirini. La recherche a fait un grand pas concernant celui-ci lorsque M. RASHED (2001), p. 260, a reconnu en sa main celle de l'*Anonymus 9* de HARLFINGER (1971a).

64. Voir la synthèse de MONFASANI (2018), dont la liste n'est déjà plus tout à fait à jour. On peut notamment citer *Laurent.* 81.8 (*EN*), 87.26 (*Met.* et *Met.*), *Matrit.* 4684 (*Rhet.*, *An.*, *Met.*, *MM*, ...), *Ambros.* B7sup. (*Phys.*, *An.*), G61sup. (*Phys.*, *An.*, *Gener. Corr.*, *Cael.*), *Paris.* 1973 et 2019 (*Organon*), 2938 (*Cat.*, *Poet.*), *Dresden.* Da 4 (*Rhet.*, *Poet.*). La plupart des manuscrits de Quirini semblent avoir été commandés au crétois Michel Apostolis. D'autres sont liés à la figure plus mystérieuse d'Harmonios d'Athènes.

65. MUGNAI CARRARA (1991), p. 129. Il semble que Leonicensio ait acheté plusieurs manuscrits de Quirini, car, outre le *Paris.* 2027, deux autres manuscrits philosophiques au moins sont passés des mains de l'un à celles de l'autre (*Ricc.* 63, contenant Philopon *In Gener. Corr.*, et *Paris.* 1977, contenant notamment des textes de Porphyre de d'Albinus).

- 457^a23 τῶν μὲν οἱ εὐρεάς ὤμους ἐχόντας ἀπότοϋ ὀδυσέως νανὸν γὰρ ἐκαλοῦν αὐτὸν ins. **P^f**
post μεγαλοκέφαλοι ex schol. in **E**

Insomn.

- 459^b25 ἐνόπτων **P^f** : ἐνόπτρων **cett.**
— 460^b13–14 συνεπιτείνει τοῖς πάθεσιν οὕτως, ὥστε, ἂν μὲν μὴ σφόδρα κάμνωσι, μὴ λανθάνειν om. **P^f**

Div. Somn.

- 464^b6 κρητῆς **P^f** : κριτῆς **E¹** : κριτῆς **cett.**

3.1.3 Le témoignage de Porphyre (*In Harm.*, 152)

Le commentaire de Porphyre (IV^e siècle de notre ère) aux deux premiers livres des *Harmoniques* de Ptolémée est, conformément à l'érudition de son auteur, riche en citations, en particulier d'Aristote. On compte une vingtaine de références au Stagirite dans l'ensemble du texte, dont une citation portant, au début du commentaire au deuxième livre, sur *Sens.* 3, 439^b30–440^a2. J'en reproduis l'extrait correspondant d'après les éditions de DÜRING (1932) et RAFFA (2016). On constatera qu'il correspond de très près au texte d'Aristote tel qu'il est transmis par la branche du manuscrit *E*, dont je donne la leçon en regard.

Porphyre, *In Harm.* II.1, 152.1–6
DÜRING (1932)

Φησὶ γὰρ καὶ ὁ Ἀριστοτέλης ἐν τῷ
Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν λέγων
περὶ χρωμάτων, ὅτι

« τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχει ταῦτα ταῖς
συμφωνίαις· τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς
εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ
τὰς συμφωνίας, ἥδιστα τῶν χρωμάτων
εἶναι δοκεῖ, οἷον τὸ ἀλουργὸν καὶ
φοινικοῦν καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα,
δι' ἣν αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι ».

Aristote, *Sens.* 3, 439^b30–440^a2

καὶ τὸν [^b31] αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν
ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν
[^b32] γὰρ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις
χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [^b33]
συμφωνίας, ἥδιστα τῶν χρωμάτων
εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440^a1] τὸ
ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ
ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα, δι' [^a2] ἣνπερ
αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι

31–32 τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς $\mathbf{E}_+ \delta$: τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς $\beta(\mathbf{B}^e \Gamma 2) \epsilon$: τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γὰρ \mathbf{P} || 32 χρώματα $\beta(\mathbf{B}^e \mathbf{P}) \gamma$: χρώματος \mathbf{E}_+ || 33 ἴδια $\mathbf{E}_+ \mathbf{X}$: τὰ ἴδια γ : ταῦτα δ' ἴδια $\beta(\mathbf{B}^e \mathbf{P})$ (ταῦτα ἴδια μ) || ^a1 ἀλουργὸν $\beta(\mathbf{B}^e \mathbf{P}) \gamma$ Alex^c(54.20 V) : ἀλουργοῦν \mathbf{E}_+ Alex^c(54.20 a) | φοινικοῦν $\mathbf{E}_+ \delta$: τὸ φοινικοῦν $\beta(\mathbf{B}^e \mathbf{P}) \epsilon$ Alex^c(54.20) | καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα $\mathbf{E}_+ \delta$: ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα $\beta(\mathbf{B}^e \mathbf{P} \Gamma 2) \mathbf{W}$: καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα ϵ

Le texte cité par Porphyre correspond de très près à la version du texte de ce passage qui a cours au sein la famille de *E*. Il en reproduit trois fautes qui remontent au *deperditus* α (parce qu'elles sont partagées par le *deperditus* δ : ajout de γὰρ en 439^b32, perte de l'article devant φοινικοῦν en 440^a1 et corruption en καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα 440^a1) et une faute qui lui est propre (ἴδια en 439^b33), tandis que la citation est exempte de deux fautes présentes dans cette partie de la transmission (χρώματος en 439^b33, ἀλουργοῦν en 440^a1)⁶⁶. Si l'on pense que la transmission manuscrite du commentaire de Porphyre n'a pas interagi avec celle du traité d'Aristote, on pourra déduire, du fait de l'existence de telles fautes conjonctives et séparatives, que la source de la citation chez Porphyre, c'est-à-dire quelque chose comme son exemplaire de travail d'Aristote, correspond à un ancêtre du manuscrit *E* et de la famille de *C*^c, qui est encore préservé de certaines fautes ayant par la suite affecté ces manuscrits, mais qui semble, au sein de la transmission, être déjà postérieur à la scission interne à α . Cela s'accorde bien, du point de vue de la chronologie, avec les données que l'on peut tirer du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (*fl.* 200) et de la reprise de certains passages des traités du sommeil par Priscien de Lydie (VI^e siècle de notre ère), qui montrent que ces textes ont eux aussi été rédigés après la scission intervenue au sein de la descendance du *deperditus* α . Le témoignage de Porphyre fournirait ainsi une preuve supplémentaire du fait que les deux principales scissions intervenues au sein de la transmission remontent aux premiers siècles de notre ère.

Il y a cependant un élément susceptible de mettre en doute la légitimité d'une telle inférence, à savoir la transmission du commentaire de Porphyre. D'après DÜRING (*ibid.*), pp. XXI–XXIV, dont les conclusions sont suivies par les érudits ultérieurs, on ne dispose pour le commentaire au deuxième livre, quant aux témoins indépendants, que d'une poignée de manuscrits tardifs, qu'il désigne collectivement comme la famille *g*, lesquels sont tous issus de l'édition du texte réalisée par Nicéphore Grégoras au cours de la première moitié du XIV^e siècle⁶⁷. On pourrait donc à bon droit soupçonner Grégoras

66. Cf. *infra* quant au raisonnement établissant de quel côté se trouvent les fautes et les leçons correctes dans ce passage.

67. Dont on conserve une lettre de 1335 expliquant son entreprise, voir à ce sujet DÜRING (1930), pp. LXXVIII–LXXX.

d'avoir comparé le texte de la citation chez Porphyre avec celui d'un exemplaire du traité d'Aristote à des fins de correction. Il résulterait de cette hypothèse que la valeur chronologique de l'accord entre la citation et la leçon de branche de *E* serait nulle, puisque ce travail éditorial est intervenu plusieurs siècles après la confection du manuscrit *E*.

Il est nécessaire de tenir compte de cette possibilité. Cela étant dit, il y a au moins deux arguments forts qui tendent à minimiser la plausibilité d'une intervention de ce genre de la part de Grégoras⁶⁸. (1) Il y a d'autres citations d'Aristote dans le texte de Porphyre, en particulier au sein du commentaire aux premiers chapitres du premier livre, pour lesquels on dispose de manuscrits plus anciens (appartenant à la famille que DÜRING (1932) nomme **m**), antérieurs au travail éditorial de Grégoras. On trouve ainsi une longue citation d'un extrait de *An.* II.8, 420^a26–^b4 en 47.15–23. Or celle-ci s'écarte sur plusieurs points mineurs de la lettre exacte du texte d'Aristote telle que nous la connaissons d'après les manuscrits indépendants, et rien dans la transmission du commentaire de Porphyre ne vient indiquer que Grégoras se soit efforcé de rectifier ces petites fautes : les manuscrits postérieurs à son édition sont à cet endroit tout aussi fautifs que ceux qui lui sont antérieurs. (2) La situation stemmatique que l'on peut reconstituer pour l'exemplaire à la source du texte de la citation de *Sens.* ne correspond pas à celle des exemplaires que l'on pourrait penser avoir été accessibles à Grégoras. Certes, on peut toujours penser qu'un témoin extraordinaire d'un état du texte intermédiaire entre **a** et le dernier ancêtre commun à *E* et *C*^c aurait pu survivre au XIV^e siècle et être consulté par Grégoras avant d'être à tout jamais perdu. Cependant, rien ne vient étayer une telle hypothèse, surtout qu'il y a d'autres manuscrits conservés qui semblent avoir partie liée avec la figure de Grégoras, en particulier le *Laurent.* 87.20 (v) ou les manuscrits associés à son maître Pachymère, comme le *Paris.* 1859 (b). Or l'état du texte dont témoigne la citation de Porphyre n'a aucun rapport avec celui reflété dans ces manuscrits. Je considère donc qu'il n'y a pas de raison valable de soutenir que la lettre de la citation d'Aristote chez Porphyre aurait été altérée par Grégoras, ou par un autre avant lui. On tiendra donc pour plausible que Porphyre lit un texte d'Aristote postérieur à la scission intervenue au sein de **a**.

3.2 Les témoins du « premier humanisme byzantin » (IX^e–IX^e siècles) : *PN2*, *Oxon.* Corpus Christi College 108 *Z* et sa descendance

L'*Oxon.* 108 (*Z*) a beau être l'un des plus anciens manuscrits d'Aristote, et même le plus ancien en ce qui concerne les traités de zoologie qu'il renferme, puisque sa confection remonte au IX^e siècle, il n'a longtemps pas pu obtenir la place qui lui revenait de droit. Il

68. Outre le fait que DÜRING (1930), dans sa description du travail de Grégoras, ne relève aucune intervention comparable.

a en fait joué de malchance, en deux occasions séparées. Sa première mésaventure vient du fait qu'il se trouve, depuis le Moyen-Âge, à Oxford, si bien qu'il n'a été consulté par Bekker et Brandis que de manière assez expéditive, à un moment où leurs travaux s'approchaient déjà de leur phase finale. La texte de la grande édition de 1831 semble ainsi avoir été proche de son achèvement avant la prise en compte de ce manuscrit, dont les leçons ne sont pas toujours fidèlement reportées ou pleinement considérées. La seconde est la datation qui a été proposée pour le *codex* dans le catalogue de COXE (1853) : celle-ci le place au sein du XII^e, et a fait autorité jusqu'à une date très avancée au sein du XX^e, étant donné qu'elle se retrouve encore dans les introductions des éditions de la C.U.F de Pierre Louis à la fin des années 1950⁶⁹. Le manque général d'intérêt pour les traités qu'il contient avant la seconde moitié du XX^e explique en grande partie la persistance de cette erreur. Aucun spécialiste n'a ainsi eu à se pencher sur le manuscrit, jusqu'à ce que DROSSAART LULOFS (1947b) n'apprenne avec stupéfaction de Paul Maas que, en raison de la pureté évidente de sa minuscule, sa date de confection ne peut qu'être absolument antérieure au XI^e. Les spécialistes s'accordent depuis pour proposer une datation au cours de la première moitié du IX^e : IRIGOIN (1962), p. 298, suggère de le rattacher à un groupe de manuscrits scientifiques contemporains du début de la carrière de Léon le Mathématicien, vers 830–850, tandis que N. G. WILSON (2011), p. 20, le place également au début du siècle. On ne peut cependant s'appuyer, afin de dater le manuscrit, que sur sa minuscule, qui ne permet guère de précision sur ce point⁷⁰. Pour le reste, les savants tâtonnent et placent le manuscrit à la période où ils considèrent que sa réalisation est la plus probable : sa datation est donc solidaire de la reconstruction du développement du « premier humanisme byzantin », selon l'expression de LEMERLE (1971), celui de Léon et de Photius, au sujet duquel, force est de le reconnaître, nous ne savons que très peu de choses.

Le manuscrit *Z* n'a donc pas bénéficié du même degré d'attention que les autres témoins anciens de la philosophie naturelle d'Aristote, les célèbres *Paris. 1853 (E)* et *Vind. 100 (J)*⁷¹. En son état actuel⁷², le *codex* contient *Part. An.* (il s'ouvre par le deuxième livre ; le quatrième a été inséré ultérieurement (ff. 37^r–59^v), après le début du XIII^e, tandis qu'il ne subsiste qu'un fragment du premier au ff. 60–61, endommagé par les vers), *Inc. An.*, *Gener. An.* (une première recension du cinquième livre du traité, qui n'en préserve que la toute fin, est toutefois antéposée à *Inc. An.* (f. 62), tandis qu'une seconde (ff. 148–161), complète cette fois, occupe son lieu naturel, à la fin du traité), *PN2, Spir.*

69. Par exemple dans LOUIS (1957), p. XXXII

70. Au sujet des enjeux de la datation précise des manuscrits du IX^e, voir récemment FONKIĆ (2010), en particulier pp. 41–42. Il y certes a eu quelques avancées dans le champ paléographique quant au type de minuscule en jeu (voir notamment DE GREGORIO (2000a) et HARLFINGER (2000)), mais rien qui ne permette vraiment de préciser la datation de ce *codex* précis.

71. Il est tout de même remarquable que quelqu'un d'aussi averti que GUTAS (2012) puisse présenter la transmission manuscrite du *corpus aristotelicum*, pp. 20–23, en n'introduisant que *E* et *J* comme *veteres*, sans un seul mot à l'égard de *Z*.

72. L'étude codicologique de référence est toujours celle de DROSSAART LULOFS (1947a).

La numérotation des cahiers permet d'établir que, très naturellement, il y avait au départ dans le *codex* le premier livre de *Part. An.* avant le deuxième, avant qu'il ne soit dévoré par des parasites. Il n'y a en revanche pas la moindre trace du quatrième et dernier livre du traité. Un autre cahier a disparu, celui qui devait porter le numéro ζ' et être placé avant la fin de la première recension de *Gener. An.* V (située, elle, immédiatement après la fin de *Part. An.* et avant le début de *Inc. An.*). Les deux derniers feuillets du cahier précédent, ont aussi été arrachés. Comme la suite du *codex* ne contient qu'un petit fragment de la fin du livre V de *Gener. An.*, ce cahier perdu contenait vraisemblablement le reste de *Gener. An.* V. Il y a néanmoins un problème de place, en ce que la recension ultérieure du livre V occupe un nombre de feuillets plus important (13,5) que ce que fournirait le quaternion manquant, si bien qu'il faut supposer que cette recension du livre comportait une lacune d'ampleur⁷³. Le *codex* contenait donc originellement, selon toute probabilité, une recension de *Part. An.* dépourvue du quatrième et dernier livre, suivie d'une recension du dernier et cinquième livre de *Gener. An.*, et ce alors qu'une autre recension complète de ce traité y était aussi disponible peu après. Il est donc possible que *Gener. An.* V ait été considéré comme le dernier livre de *Part. An.*, ce qui expliquerait pourquoi il aurait été copié à cet endroit quelque peu inattendu. Il est en tout cas difficile de croire que le copiste responsable de *Z* ait pu délibérément vouloir transcrire deux fois *Gener. An.* V dans le même manuscrit. On préférera par conséquent supposer qu'il a combiné deux modèles, l'un contenant *Part. An.* I–III avec *Gener. An.* V en clôture et l'autre *Gener. An.* en entier. La question est alors de savoir auquel de ces exemplaires appartenait originellement le reste des traités qu'il contient. Le plus probable est que dans le premier exemplaire *Inc. An.* allait de pair avec *Part. An.*, dont il prolonge directement l'enquête (le traité s'achève également sur l'annonce de *An.*, ce qui est un argument possible contre le fait de lui faire succéder *Gener. An.*), tandis que *PN2* et *Spir.* faisaient, avec la recension complète de *Gener. An.*, partie du second. L'absence relative de signes diacritiques rend probable que le copiste ait eu affaire directement à des modèles en majuscules.

Z est le principal témoin, pour *PN2*, d'une branche extrêmement importante de la transmission, à laquelle se rattache également la famille des manuscrits *C^c*, *M* et *i*, dont aucun ne transmet pourtant les traités zoologiques. Cette branche se caractérise par une quantité frappante d'omissions, auxquelles on a parfois tenté de remédier ultérieurement dans certains témoins, avec plus ou moins de succès, ainsi que par quelques interpolations, et remonte, en raison de certaines erreurs de majuscule et de minuscule communes, à un exemplaire en majuscules distinct de celui à l'origine des autres branches principales. Le manuscrit *Z* ne présente pour sa part aucune faute propre témoignant d'une volonté

73. Cela s'accorde assez bien avec le fait que la recension de *Z* présente pour *PN2* un très grand nombre de lacunes d'ampleur beaucoup plus petite, qui sont parfois franchement gênantes (d'après LOUIS (1957), cela vaut aussi pour *Part. An.*). Il y a certes aussi quantité de fautes que l'on peut soupçonner d'être imputables à l'inattention d'un copiste, mais il est tout de même probable que son modèle était dans un état relativement dégradé.

d'améliorer le texte reçu et semble refléter fidèlement son modèle, tel qu'on peut le reconstituer en croisant ses leçons avec celles de la famille de C^c .

Fautes de Z, C^c , M et i

Long.

- 464^b31–32 περι δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον om. $Z^1 C^c Mi$
- 465^a5 γὰρ $Z^1 C^c Mi$: δὲ **cett.**
- 465^a7 ἕτεροι om. $Z^1 C^c Mi$
- 465^a8–9 καθεστῶτες $Z^1 C^c Mi$: διεστῶτες **cett.**
- 464^a15 τούτων $Z C^c Mi$: τούτοις **cett.**
- 465^a17 ἕκαστον ὥστε ἐκ τούτων ὄντα $Z^1 C^c Mi$: ἕκαστον ἐκ τούτων ὄντα **cett.**
(dittographie?)
- 465^a28 ἐπιστήμη om. $Z^1 C^c Mi$
- 465^b2 εἶ τι $Z^1 C^c Mi$: ἐστι **cett.**
- 466^a9 μακροβιώτατα Z : μακροβιώτατον $C^c Mi$: τὰ μακροβιώτατα **vulg.**
- 466^a11–12 καὶ ἐν τοῖς πεζοῖς ... ἐν τοῖς ἐναίμοις om. $Z^1 C^c Mi$
- τοῖς ζώιοις $Z C^c Mi$: τοῖς οὔσι **cett.**
- 466^a30 ὥστε Z : ὡς εἰ $C^c M$: ὡς i : ὥστε δεῖ **cett.**
- 466^a33 μακροβιώτερα λειπόμενα $Z^1 C^c Mi$: μακροβιώτερα γὰρ τὰ λειπόμενα **cett.**
- 466^b5 ἀναιρεῖται $Z C^c Mi$: ἀναιρεῖ **cett.**
- 466^b18 καὶ μείζω om. $Z^1 C^c Mi$
- 466^b23 ὑγροῖς $Z V^r Mi$: ψυχροῖς **cett.**
- 466^b25 ἡ ἀναίμων om. $Z V^r Mi$
- 467^a16 ποιῶσιν $Z^1 V^r Mi$: ὄσιν **cett.**
- 467^a19 πρότερον om. $Z^1 V^r Mi$
- 467^a25 τῶι αἰεὶ $Z V^r Mi$: τῶι **vulg.** (répétition probable du αἰεὶ en 467^a24)
- 467^a34 ὥσπερ γὰρ καὶ τῶν φυτῶν $Z V^r M$: ὥσπερ καὶ τῶν φυτῶν i : καὶ τῶν φυτῶν **vulg.**

Juv.

- 467^b19–20 τοῖς ζώιοις ἀμφοτέρων $Z^1 V^r Mi$: τοῖς ἀμφοτέρων τούτων τετυχηκόσι· λέγω δ' ἀμφοτέρων **cett.**
- 467^b22 ἡ ζῶιον om. $Z^1 V^r Mi$
- 468^a9–11 ἀναγκαῖον ... τὴν τροφήν om. $Z^1 V^r Mi$
- 468^a25–30 ζῆι ... διαιρούμενα om. $Z^1 V^r Mi$
- 468^b1 ὁμως $Z^1 V^r Mi$: ὁμοίως **cett.**
- 468^b4 ἀρχὴν om. $Z^1 V^r Mi$
- 468^b15 ἡ χελώνη Z : χελώνη $V^r Mi$: αἱ χελῶναι **vulg.**
- 468^b18 τὰς ἐκφυτείας $V^r Mi$: τὰς ἐκφύσεις Z^1 : τὰς ἐκφυτείας **cett.** (faute de minuscules)
- 468^b19 ἐκ τοῦ μέσου om. $Z^1 V^r Mi$
- 468^b26 ἡ κλαδούμενος Z^1 : ἡ κλάδου μέρος $V^r Mi$: ἡ ὁ κλάδος **cett.** (l'erreur de départ est probablement une correction de κλάδος en κλάδου μέρος)
- 468^b29 ἐπιγνομένοις $Z^1 V^r Mi$: ἔτι γινομένοις **vulg.** (erreur de majuscule)
- 469^a2 τᾶλλα μόρια $Z V^r Mi$: τὰ μόρια **cett.**

- 469^a9 οὐκ om. **Z¹V^rMi**
- 469^a9–10 οἶον ἰατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν οἱ δ' ὑπηρεταί πρὸς τοῖς πρὸς τὴν ὑγίειαν **ZV^rMi** : οἶον ἰατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν **vulg.** (glose)
- 469^a14 εἶναι τούτων **Z¹V^rMi** : ἐν τούτῳ **cett.**
- 469^a29 ἐν τῷ δυνάτῳ **Z¹V^rMi** : ἐκ τῶν δυνατῶν **cett.**
- 469^a33 μέρους **Z¹V^rMi** : μέση vel μέσου **cett.**
- 469^b1 ὡς χρῆται τὸ χρώμενον **ZV^rMi** : ὡς χρῆται **cett.**
- 469^b1–2 διάφερει **ZV^rMi** : δεῖ διαφέρειν **cett.**
- 469^b3–4 τοὺς αὐλοὺς ... ὄρισται om. **Z¹V^rMi**
- 469^b16–17 τούτοις ... καρδίαι om. **Z¹V^rMi**
- 469^b22–23 καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑπὸ τῶν ἐναντίων σβέσειν **Z¹C^cMi** : καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑφ' αὐτοῦ μάρανσιν, τὴν δ' ὑπὸ τῶν ἐναντίων σβέσειν **cett.**
- 470^a12–13 ὅτε γὰρ ἀποπνεῖ **Z¹V^rMi** : οὔτε γὰρ ἀποπνεῖν **cett.**
- 470^a14 διὰ τὸ σβεννύναι **Z¹V^rMi** : πρὸς τὸ μὴ σβεννύναι **cett.** (tentative de correction liée à l'erreur précédente ?)
- 470^a21 διὰ γῆς **Z¹V^rMi** : διὰ τῆς τροφῆς **vulg.** (confusion probable d'une glose et du texte)
- 470^b3 ἐκ τούτων διὰ τοῦτο **Z¹V^rMi** : ἐκ τούτων καὶ διὰ τούτων **cett.**
- 470^b5 ἐπιστήσασι τὸν τρόπον **Z¹V^rMi** : ἐπιστήσασι τὸν λόγον **cett.**

Resp.

- 470^b7 καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **Z¹V^rMi** : τίνος μέντοι χάριν **vulg.**
- 470^b12 μόνον κατηγορεῖν **Z¹V^rM** : κατηγορεῖν μόνον **i** : κενὴν κατηγορεῖν vel κενῶς κατηγορεῖν **cett.**
- 470^b18 καὶ χελῶναι καὶ ὕδροι **Z¹V^rM** : καὶ χελῶναι **vulg.**
- 471^a4 ὕδατος om. **Z¹V^rM**
- 471^a4 ἐπὶ τῷ στόματι **Z¹V^rM** : ἐν τῷ στόματι **cett.** (faute de majuscules ?)
- 470^a10–11 πάλιν ταύτη ἀναπνεύσαντα διεκπνεῖ **Z¹V^rM** : ταύτη ἤ ἀνέπνευσαν πάλιν δεῖ ἐκπνεῖν **cett.** (erreur de translittération)
- 470^a11–12 παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη παραλλάξ ποιοῦσιν **ZV^r** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιοῦσιν **M** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη εἰ παραλλάξ ποιοῦσιν **i** : παραλλάξ **vulg.** (interpolation)
- 471^a20–21 ἢ ἐκ τοῦ ὕδατος διὰ τοῦ στόματος om. **Z¹V^rM** (saut du même au même)
- 471^a29 ἀλλὰ **Z¹V^rM** : ἀλλ' ἢ **cett.**
- 471^b4 πνεῦσιν **Z¹V^rM** : πνεῦμα **cett.**
- 471^b5–6 θύραθεν οὐθέν· ὃν τε τρόπον λέγουσι om. **Z¹V^rM**
- 471^b23 ὅπως **Z¹V^rM** : ἃ πῶς **cett.** (faute de minuscules)
- 471^b26 πάντα ποιεῖν om. **Z¹V^rM**
- 472^a9 συνεισιόντα καὶ συνθλίβοντα τῆι θλίψει **Z¹V^rM** : συνεισιόντα ταῦτα καὶ ἀνείργοντα τὴν θλίψιν **vulg.**
- 472^a17 ἀποθνήσκειν **Z¹V^rM** : ἀποθανεῖν **cett.**

- 472^a24–25 ἄτοπον δὲ καὶ τὸ ἅμα τὸ περιέχον om. **Z¹V^rM** (saut du même au même)
- 472^b3 ἔστι νεύσαντας **Z¹V^rM** : εἰσπνεύσαντας (erreur de translittération)
- 472^b23 ἀναπνεύουσιν **Z¹C^cMi** : ἐκπνεύουσιν **cett.**
- 472^b31–33 μὴ λανθάνειν ... εἴσοδον om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 473^a6 τοῦ πυρὸς om. **Z¹C^cMi**
- 473^a14 τοῦτο γὰρ γιγνόμενον ὀρωμεν· τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρωμεν γινόμενον **ZC^cMi** : τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρωμεν γινόμενον **cett.** (complétion)
- 473^a18–22 λέγων ... διὰ τῶν μυκτῆρων om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 473^a22 ἀναπνοῆς : om. **Z¹** : ἦς **C^cMi**
- 473^a26 ἐπεὶ **Z¹C^cM** : ἐστι **cett.** (erreur de translittération)
- 473^b7 ἐκπνεῖν **Z¹C^cMi** : ἐκπίπτειν **cett.**
- 473^b20 ἄργος **Z¹C^cM** : ἄγγος **vulg.** (erreur de translittération)
- 473^b27 τιταίνων **Z¹C^cMi** : κρατύνων **cett.**
- 474^a13–14 ἔλεγον **Z¹C^cMi** : εὐλογον **cett.**
- 474^a16 κατὰ ταῦτόν **Z¹C^cMi** : οὐ κατὰ ταῦτόν **cett.**
- 474^a17 οὐ κατὰ ταῦτόν **Z¹C^cMi** : κατὰ ταῦτόν **cett.**
- 474^a19–21 ἴδιος ... τῶν μυκτῆρων om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 474^a29 τοῦ μορίου **Z¹C^cMi** : τοῦ τόπου τούτου μορίωι **vulg.** (homéotéleutes)
- 474^b2–3 τοῖς μὲν ἐναίμοις ἢ καρδία **Z¹C^cMi** : τοῖς μὲν οὖν ἀναίμοις ἀνώνυμον, τοῖς δ' ἐναίμοις ἢ καρδία **vulg.** (saut du même au même)
- 474^b14 σβέσις καὶ μάρανσις om. **ZC^cMi** (saut du même au même)
- 474^b22 πῦρ οὐ μόνον **ZC^cMi** : πυρούμενον **cett.** (erreur de translittération)
- 475^a2 ὑποδιασχιζόμενα **Z¹C^cMi** : ὑπὸ τὸ διάζωμα **cett.** (erreur de translittération)
- 475^a8 τῶι ἐμφύτῳ πνεύματι αἴροντι om. **Z¹C^cMi** (homéotéleutes)
- 475^a16 οἱ λεγόμενοι **Z¹C^cMi** : λέγομεν οἶον **cett.**
- 475^a21 ὀλίγον **Z¹C^cMi** : ὀλίγαιμον **cett.**
- 475^a28 φύξις **Z¹C^cMi** : πνίξις **vulg.**
- 475^a29 ὅτι δ' οὐκ ἀναπνεῖ τὰ ἔντομα om. **Z¹C^cMi**
- 475^b10 ζῆν διὰ τὸ om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 475^b19 πλείονα **Z¹C^cMi** : πνεύμονα **cett.**
- 475^b25–26 ὥσπερ εἴρηται καὶ πρότερον om. **Z¹C^cMi**
- 475^b31 τὸ στόμα om. **ZC^cMi**
- 476^a16–17 μὲν τὸ εἶναι τροφῆς δεῖται τῶν ζώων ἕκαστον, πρὸς δὲ τὴν om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 476^a23–24 πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν om. **Z¹C^cMi**
- 476^b31 τὰ δὲ μαλάκια **Z¹C^cMi** : καὶ τὰ μαλακόστρακα **cett.**
- 477^a6 τούτων **ZC^cMi** : αὐτῶν **cett.**
- 477^a7–9 τὸ ὑγρόν ... δέχεσθαι om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 477^a10 ἐνυδρα, τσσαῦτα εἰρήσθω **ZC^cMi** : ἐνυδρα **cett.** (complétion)
- 477^b2 ὑπεροχὴν **Z¹C^cMi** : ὑπερβολὴν **cett.**
- 477^b4 εἶναι **Z¹C^cMi** : ὄντα **cett.**

- 477^b14 τὸ γέ φησιν ἐκεῖνο **Z¹C^cMi** : ὃ γέ φησιν ἐκεῖνος **cett.**
- 477^b19 ἐκθερμανθεῖσα **ZC^cMi** : ἐν θερμαῖι θεῖσα **cett.** (erreur de translittération)
- 477^b30 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλ' ὅτι **Z** : αὐτό ἄλλ' ὅτι **cett.**
- 478^a1 ψυχραὶ **Z¹C^cMi** : θερμαὶ **cett.**
- 478^a3 πρὸς τὸ μέτριον **Z** : καὶ τὸ μέτριον **C^cMi** : εἰς τὸ μέτριον **cett.**
- 478^a5 ἐκάστης ὕλης om. **Z¹C^cMi**
- 478^b3 οὐχ ὡσαύτως ἔχειν τὴν θέσιν ἢ καρδία om. **Z¹C^cMi**
- 478^b4–7 ἰχθύσιν ... καὶ τοῖς om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 478^b20–21 διὰ τί πάθος ἢ γῆρας **ZC^cMi** : διὰ πάθος ἢ διὰ γῆρας **cett.**

VM

- 478^b22–23 καὶ θάνατος om. **Z¹C^cMi**
- 479^a6 χελωνιδίων **ZC^cMi** : χελωνίων **cett.**
- 479^a6 κινεῖσθαι **Z¹C^cMi** : συγχεῖσθαι **cett.**
- 479^a11–12 σκληραιομένων **ZC^cM** : σκληρυνομένων **i** : ξηραιομένων **cett.**
- 479^a18–20 ὥσπερ ... ἀποσβέννυται om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 479^b4–6 τούτου ... θάνατος om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 479^b19 σφύξις **ZC^cMi** : σφυγμὸς **vulg.**
- 479^b19 πάλλιν **Z¹** : πάλλη **C^cMi** : παλμῶι **cett.** (erreur de translittération)
- 479^b22–23 φόβοι **Z¹C^cMi** : φοβούμενοι **cett.**
- 479^b33 πολλὰ **Z¹C^cMi** : παῦλα **vulg.**
- 480^a2 ἀφορίζοντων **Z¹C^cMi** : ὀρίζοντων **cett.**
- 480^a4 διαίρον **Z¹** : διερόν **C^cMi** : αἰρομένη vel αἶροντος **cett.**
- 480^a6 σφύξις **Z¹C^cMi** : φύσις· πρῶτον γὰρ ἐν τῇ καρδίᾳ δημιουργεῖται **cett.**
- 480^a13 ὑπνωσιν **Z¹C^cMi** : σύνωσιν **cett.**
- 480^a18–19 κάκεινο ... τῆς τροφῆς om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
- 480^b1 ὑπεροχὴν **Z¹C^cMi** : ὑπερβολὴν **cett.** (cf. 477^b2)
- 480^b1–2 δ' αὐξανομένου ἤμερο τοῦτο τὸ om. **Z¹C^cMi**
- 480^b8 σύριγγα τέτανται φλέβες **Z** : σύριγγά τε πάντη φλέβες **C^cMi** : παρατέτανται φλέβες **vulg.** (interpolation)
- 480^b17 ἀφανίζουσι **Z¹C^cMi** : ἀφιαῖσι **cett.**

Fautes propres de *Z**Long.*

- 464^a14 δὲ **Z** : γὰρ **vulg.**
- 466^a27 ἄπλωσ **Z¹** : ὀλωσ **cett.**

Juv.

- 468^a1–3 εἰσέρχεται ... βλέποντες om. **Z¹**
- 468^b11 τούτων οὐ **Z¹** : τοῦτ' οὐ **vulg.**
- 468^b18 τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐκφυτεῖας **V^rMi** : τὰς ἐμφυτεῖας **cett.**
- 470^a9 γὰρ om. **Z¹**
- 470^a26 ἔως om. **Z¹**

Resp.

- 472^a19 ἐπεὶ γὰρ **ZP^h** : ἐπεὶ **cett.**
- 472^b14 ἐπιπίπτειν **ZP^h** : ἐπιπίπτειν **vulg.**
- 473^b13 εὐπνοίαν **Z¹** : εὐπορίαν vel εὐπορίην **cett.**
- 477^b30 ὕδωρ ἀλλ’ ὅτι **ZP^h** : αὐτό ἀλλ’ ὅτι **vulg.**
- 478^a3 πρὸς τὸ μέτριον **ZP^h** : εἰς τὸ μέτριον **vulg.**
- 478^a21–22 πνεύμονα **ZP^h** : τὸν πνεύμονα **cett.**
- 478^b14 ὦν ὁ θώραξ **Z¹P^h** : ὁ θώραξ **cett.**

VM

- 478^b28 οἷς δ’ ἐστὶ **ZP^h** : ἔστι δὲ **cett.**
- 480^a22 πρὸς τὸ δέξασθαι **ZP^h** : προσδέξασθαι **cett.**

Il est probable que *Z* ne comportait originellement presque aucun signe d’accentuation, à l’exception des esprits dans les cas vraiment ambigus, ce qui laisse penser que le copiste aurait pu avoir été en la présence d’un exemplaire en majuscules. Il comporte néanmoins quelques annotations sporadiques de première main dans la marge : ce sont essentiellement des signes ση(μείωσαι), ὦρ(αῖον), sous forme abrégée à partir de leur graphie majuscule (tout comme dans *E* et la famille de *C^c* pour *Sens.*), et ὄρος. Ceux-ci ne sont cependant pas du tout employés dans la section finale du manuscrit, celle contenant *PN2* et *Spir.* Elle ne contient qu’une seule annotation marginale : ΠΕΠΙ ΤΕΤΤΙΓΩΝ, au f. 172 (*ad* 475^a6). Les repères cette espèce sont très rares dans le manuscrit, il n’y en a que trois autres occurrences : ΠΕΠΙ ἩΡΟΔΟΤΟΣ (f. 98), περὶ ζύμης (en minuscules cette fois, f. 119) et ΠΕΠΙ ὈΔΟΝΤΩΝ (f. 160, l’encre semble différente des précédentes). On en rencontre également un dans *E*. Ils reflètent les intérêts particuliers de l’annotateur et remontent selon toute probabilité à l’exemplaire en majuscules ayant servi de modèle. Le manuscrit a été par la suite corrigé avec soin, par au moins trois mains différentes (et possiblement davantage encore) à diverses époques. DROSSAART LULOFS (1947b) place les deux premières, *Z²* et *Z³*, qui sont selon lui très proches, au début du XI^e, puis fait remonter une troisième, *Z⁴*, au XII^e. N. G. WILSON (2011) pense que la plupart de ces interventions remontent plutôt au début du XII^e. Pantelis Golitsis, qui a récemment proposé un nouveau texte de *Inc. An.* dans FALCON et STAVRIANEAS (2021) et a réexaminé le manuscrit à cette occasion, n’identifie qu’une seule main intervenue au XI^e, qu’il note donc pour sa part *Z¹*, même s’il hésite à en distinguer une autre main contemporaine, et une autre au XII^e, notée par lui *Z²*. Ce qui est en tout cas certain, c’est qu’une main du XII^e, également étudiée par Golitsis⁷⁴, a laissé sa trace dans le manuscrit en corrigeant le plus systématiquement possible ses lacunes, qui sont nombreuses, et en l’annotant à partir du commentaire de Michel d’Éphèse, à l’égard duquel elle se montre régulièrement critique⁷⁵. Les références à Michel fournissent un *terminus post quem* approximatif si l’on accepte,

74. GOLITSIS (2014).

75. Voir par exemple la scholie du f. 168^r (*ad* 471^a), éditée par GOLITSIS (ibid.), qui se conclut par ces mots : ἀδιανόητα γὰρ φησι καὶ ἐνταῦθα ὁ ἐξηγητής, c’est-à-dire Michel.

avec BROWNING (1962), de considérer son commentaire comme achevé en 1138. Les interventions au niveau du texte même se limitent généralement à combler des lacunes, et proposent plus rarement des variantes. Le texte remplissant les lacunes se retrouve toujours dans l'unique apographe de *Z*, *P^h*⁷⁶. Ces annotations sont systématiquement précédées du mot *καίμενον* dans la marge extérieure du manuscrit. C'est très probablement un seul et même exemplaire qui est employé par cette main dans les deux cas, ce qui implique qu'elle a accès à un autre exemplaire du texte d'Aristote avec le commentaire de Michel en regard. L'échantillon est trop restreint pour déterminer précisément la source au sein de la transmission, mais quelques indices pointent dans la direction avec la famille π , celle des manuscrits *N* et *V*, dont aucun ne transmet pourtant le commentaire de Michel : le texte reporté en marge rajoute $\acute{\epsilon}\nu$ devant $\tau\acute{\omega}\iota$ *στόματι* en 471^b8, il rajoute, avec ces manuscrits et β , $\kappa\alpha\acute{\iota}$ *τὴν λῆψιν τῆς τροφῆς* après *πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν* en 476^a23, et omet, avec ces mêmes manuscrits, $\acute{\epsilon}\nu$ en 479^b4. Cela tendrait à confirmer les interactions que l'on peut autrement deviner entre π et le commentaire de Michel. Il s'agit en tout cas d'un homme, puisqu'il emploie le masculin à son propre endroit, vraisemblablement un médecin, au vu des connaissances anatomiques dont il fait montre, très au fait du projet de commentaire lancé récemment par Anne Commène.

Une autre main encore, beaucoup plus récente, est intervenue massivement dans la partie contenant *PN2*, que je note *Z^x*. Golitsis la date, d'après la paléographie, semble-t-il, du XV^e. Elle a corrigé l'intégralité du texte au moyen d'un descendant perdu du *codex Vind.* 64 (*W^g*). On peut dater l'intervention de *Z^x* avant la copie du manuscrit dans *Paris. Suppl. gr.* 333 (*P^h*), qui reprend le plus souvent ses ajouts, ce qui permet de la situer assez précisément, quelque part après 1457, date de rédaction de *W^g*, et probablement avant la fin des années 1480, d'après ce que l'on sait des copistes de *P^h*, Demetrios Chalcondyle (*Δημήτριος Χαλκονδύλης*) et Jean Serbopoulos (*Ἰωάννης Σερβόπουλος*), dont le premier possesseur connu, Thomas Linacre, meurt en 1524. On notera que Chalcondyle est du reste le copiste responsable de deux apographe de *W^g*, *Ricc.* 13 (*R^c*) et *Oxon. New College* 226 (*O^d*) : il a donc eu ce manuscrit un certain temps entre ses mains. *P^h* est autrement le seul apographe connu de *Z*. Il contient également *PN1*, entre autres, pour lesquels ses copistes se sont évidemment fondés sur un tout autre modèle, puisque ces traités ne se

76. P. Louis, dans le cadre ses éditions de *Part. An.* et de *Gener. An.* (LOUIS (1957) et LOUIS (1961)), reconnaît la relation étroite qui unit *Z* à *P^h* (qu'il désigne pour sa part par le sigle Δ), tout en constatant, à juste titre, que nombre des lacunes et erreurs grossières du premier ne se retrouvent pas dans le second. Il en conclut que *P^h*, ayant « le mérite de fournir les passages qui manquent dans *Z* », doit « représenter une tradition ancienne » (LOUIS (1957), p. XXXVII), tout en le qualifiant de « réplique de *Z* ». Les mêmes formules sont reprises mot pour mot dans LOUIS (1961), p. XXIV. Je ne sais pas très bien ce qu'il faut comprendre de cela, en particulier si, en le qualifiant de « réplique », Louis entend affirmer que *P^h* est un apographe corrigé de *Z* (et donc, si l'on peut identifier la source de la correction, un témoin à éliminer) ou un frère préservé de certaines de ses fautes (auquel cas il est justifié de se féliciter de son existence) – la manière dont il emploie *P^h* dans la constitution de son texte suggère qu'il adopte plutôt la seconde option. Dans le cas de *PN2*, une étude attentive des annotations dans *Z* suffit à montrer que *P^h* en est un descendant direct, de la main d'un copiste suffisamment intelligent pour intégrer les corrections signalées dans son modèle. ROSELLI (1992) identifie également en *P^h* un apographe de *Z* pour *Spir.* (pp. 22 et 24).

trouvent pas dans *Z*.

Il est intéressant de remarquer que *Z* est entré dans une bibliothèque d'Angleterre dès le XIII^e et qu'il a peut-être été employé dans le cercle de Grosseteste⁷⁷, alors que Chalcondyle n'a évidemment jamais été actif ailleurs qu'en Italie, à la différence d'un Serbopoulos. Le départ comparativement très précoce de *Z* pour l'Occident, qui plus est pour l'Angleterre, explique le fait qu'il n'interagisse plus avec le reste de la transmission avant l'humanisme renaissant. Le fait que ce transfert soit intervenu entre la fin du XII^e et le XIII^e rend extrêmement probable qu'il soit directement lié à la conquête latine de Constantinople. Le manuscrit *P^h* se retrouve ainsi pris dans une interface fascinante entre les milieux italo-grecs et oxfordiens, qui témoigne d'un intérêt nouveau vers le début du XVI^e pour le manuscrit *Z*. Le relatif isolement de l'humanisme anglais explique en tout cas très bien pourquoi un manuscrit aussi ancien n'a pas connu d'autre descendance pendant cette période pourtant assez avide de manuscrits grecs. Serbopoulos, qui a copié *Part. An.* et *PN2* dans *P^h*, est l'un des rares copistes grecs disponibles en Angleterre à cette époque. On le sait avoir été soutenu par la Couronne et s'être établi à partir de 1484 au monastère de Reading, ce qui n'est jamais très loin d'Oxford. Il a notamment été employé à de nombreuses reprises par un élève de Chalcondyle actif à l'université Oxford, William Grocyn (1446-1519). Ce n'est cependant pas lui qui entre en possession de *P^h*, mais un autre humaniste d'Oxford, venu très jeune apprendre le grec en Italie, d'abord auprès de Chalcondyle à Florence à la fin des années 1480, Thomas Linacre (1460–1524)⁷⁸. Regardons de plus près la composition de *P^h* : on y trouve au début *Part. An.*, copié par Serbopoulos, et à la fin *PN2*, toujours de la même main ; entre les deux, une énorme section copiée par Chalcondyle comprenant *Gener. An.*, *Mech.*, *Inc. An.* et *PN1*. Le texte de *PN1* est issu d'un exemplaire perdu mais que l'on peut sans aucun doute rattacher aux cercles italo-grecs de cette seconde moitié du XV^e, quelque part entre Padoue et Florence⁷⁹. J'imagine, par exemple, que Linacre aurait très bien pu vouloir présenter à son professeur un manuscrit grec d'Aristote de chez lui et avoir demandé à ce qu'il soit corrigé au moyen des meilleurs manuscrits disponibles – rappelons que le manuscrit *W^g*

77. Comme le relève DROSSAART LULOFS (1947b), p. 297, à partir de l'observation de la main responsable de la rédaction de la table des matières latine à la toute fin du manuscrit. f. 184^v. Cette main ressemble fort à celle de Robert Grosseteste, à l'activité duquel le manuscrit est souvent associé depuis que ce rapprochement a été suggéré par HUNT (1955), pp. 133–135, qui se fonde autrement sur l'intérêt avéré de Grosseteste pour le grec et les écrits d'Aristote, y compris zoologiques. Il repère aussi l'intervention d'une main latine humaniste plus tardive, responsable de l'ajout en *lettera antica* de deux titres et de quelques bribes de la *nova*, par exemple f. 162^v et 178^v, qu'il rapproche de celle de John Farley (registraire de l'université d'Oxford, mort en 1464). Le manuscrit est finalement donné à *Corpus Christi College* par Henry Parry (fils de l'évêque de Worcester du même nom) en 1623. Voir également à ce sujet N. G. WILSON (2011), pp. 20-21.

78. Au sujet de Linacre et ses études approfondies du grec et de la médecine en Italie, voir le bilan dressé par SCHMITT (1977).

79. C'est sans doute également le cas pour *Mech.*, si du moins LEEUWEN (2013) a raison de le rapprocher pour ce traité du manuscrit *Paris*. Suppl. gr. 541, copié pour le compte de Baldassare Miliavacca (voir récemment L. ORLANDI (2014a)) par Andronicos Callistos, dont les relations avec Chalcondyle sont attestées.

représente la fine fleur de la philologie aristotélicienne de l'époque et que les lacunes dans *Z* sont parfois criantes –, afin de ramener les avancées de l'humanisme italo-grec en terre anglaise. Il y a donc de fortes chances pour que les corrections finales dans *Z* ait été consignées par Chalcondyle ou l'un de ses assistants, en lien avec la confection de *P^h*.

Fautes conjonctives de *Z^x* et *W^g*

Long.

- 465^b13 ἀδύνατον εἶναι **NW^gZ^x** : εἶναι ἀδύνατον **cett.**
- 467^b3 ἐπὶ τοὺς καρποὺς **Z^x** : τοὺς καρποὺς **N** : ἐπὶ τὸν καρπὸν **bZV^rMi** : τὸν καρπὸν **vulg.**

Juv.

- 468^b18 τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐκφυτείας **V^rMi** : τὰς ἐμφυτείας **vulg. (Z^x)**
- 469^b24 γήρας **NW^gVZ^x** : ἐν γήραι **Z¹V^rMi** : γήραι **vulg.**
- 470^a32 κατὰ τοὺς καιροὺς **NW^gVZ²** (γρ. κατὰ s.l.) : περὶ τοὺς καιροὺς **cett.**

Resp.

- 471^b8 ἐν τῷ στόματι **VNW^gZ^x** : τῷ στόματι **vulg.** : om. **Z¹V^rMi**
- 472^a20 τὸ αὐτὸ αἴτιον **VNW^gZ^x** : τὸ αἴτιον **cett.**
- 474^a4 αἵματος **G^{a2}W^g** (in marg.) **Z^x** (s.l.) : σώματος **vulg.**
- 474^b1 οὖν : om. **G^a** : in ras. **W^{g2}Z^x**
- 476^b6 καταδέχονται **VNW^gZ^x** : καταδέχεται **cett.**

VM

- 479^a19 γὰρ : om. **VNW^g** : eras. **Z^x**
- 479^b5 τοῦ : om. **VNW^g** : eras. **Z^x**
- 480^a27 δὲ **VNW^gZ^x** : γὰρ **cett.**

Fautes conjonctives de *Z^x* et *P^h*

Resp.

- 470^b16 διὰ **Z^xP^h** : παρὰ **vulg.**
- 475^a16 οἱ διαλεγόμενοι **Z^xP^h** : οἱ λεγόμενοι **Z¹C^eMi** : λέγομεν οἶον **cett.**
- 478^b5 τὴν κεφαλὴν **Z^xP^h** : τὰς κεφαλὰς **cett.**

3.3 Le *corpus* physique aux alentours de l'an mil à Byzance : les Aristote de Vienne, de Paris et d'Oxford et leurs relations

d]

Z et *E*, forment, avec le non moins célèbre *Vind.* 100 (*J*, « l'Aristote de Vienne »), les trois plus anciens témoins conservés des traités de philosophie naturelle d'Aristote. Ils s'inscrivent tous les trois dans une période d'épanouissement de la vie intellectuelle byzantine, aux IX^e et X^e, qui fait suite à l'âge obscur des conflits entre iconoclastes et

iconodoules. *E* et *Z* ayant déjà été introduits, commençons tout d'abord par présenter *J*⁸⁰, avant de nous interroger sur la nature de leurs relations. Comme on le considère généralement comme ayant été confectionné vers le milieu du IX^e, soit environ un siècle avant *E*, il s'agit sans doute du plus ancien manuscrit conservé pour les traités qu'il contient : *Gener. Corr.*, *Phys.*, *Met.*, *Met.* enfin. Le manuscrit a été corrigé par une main également intervenue dans certains manuscrits de ce que l'on appelle la « Collection philosophique »⁸¹, raison pour laquelle on est souvent tenté d'en faire une partie intégrante de cet ensemble. Un autre témoin de cette époque partage une bonne partie du contenu de *J*.

J ne s'est pas toujours achevé avec *Met.*⁸² Un *codex* parisien (*Suppl. gr.* 1156) renferme deux feuillets contenant un morceau du texte du sixième livre de *Hist. An.* dont on s'est rapidement aperçu que le format, la mise en page, et la main même étaient identiques à ce que l'on trouve dans *J*⁸³. On pouvait donc supposer, *a minima*, que *J* avait un frère, jusqu'à ce que VUILLEMIN-DIEM (1982) franchisse définitivement le pas et proclame que ces feuillets faisaient originellement partie de *J*, résultat confirmé depuis par BERGER (2005). Un des arguments principaux à l'appui de cette thèse est le fait qu'un lecteur, sans doute avant le treizième siècle, ait laissé, à la toute fin du manuscrit actuel, au f. 202^v, une annotation reprenant le prologue de *Hist. An.*, ce qui paraît dépourvu de sens, à moins de supposer que c'est ce traité qu'il voyait immédiatement après dans son manuscrit. Il est même possible de se faire une idée du moment où la seconde partie du *codex* en a été séparée. L'annotateur en question, qui lit donc encore *Hist. An.* immédiatement après *Met.*, doit dater au plus tard du XII^e⁸⁴. G. Vuillemin-Diem est par ailleurs parvenue à démontrer, de façon aussi décisive que magistrale, que Guillaume de Moerbeke a eu *J* en sa possession, et qu'il l'a employé pour sa révision de la traduction de *Met.*⁸⁵, et BERGER

80. L'étude fondamentale pour ce manuscrit, que les premiers éditeurs de *Phys.* ont négligé, est celle de IRIGOIN (1957).

81. Les liens intimes qui unissent les manuscrits de la Collection ont été mis en évidence pour la première fois par ALLEN (1893), à partir de l'identification des communautés de mains. IRIGOIN (1957) observe ensuite que l'une de ces mains, identifiable notamment dans le *Parisinus* 1807 (le A de Platon) ou dans le *Marc.* 246 (Damascius) et qui est donc celle de l'un des principaux scribes de la Collection, est massivement intervenue pour corriger et annoter *J*. Il s'abstient néanmoins de rattacher directement le manuscrit à la Collection. BRAMS (1999) a depuis montré que ce même scribe a joué le même rôle de correcteur et d'annotateur dans le manuscrit *Marc.* 226, qui renferme le commentaire de Simplicius aux livres V à VIII de la *Physique* et qui fait partie du noyau dur de la Collection. Comme le suggèrent leurs formats respectifs, il est donc extrêmement probable que les deux *codices* étaient destinés à aller de pair.

82. On trouvera une synthèse minutieuse de l'histoire de ce *codex* et de la recherche à son sujet dans ISÉPY (2016), pp. 236–276.

83. FOBES (1915), p. 189 n. 1, fait déjà le lien entre les deux, en dépit du fait que leurs datations usuelles étaient à son époque incompatibles. HARLFINGER (1971a), p. 55, confirme qu'il s'agit de la même main et suppose qu'ils partagent un même commanditaire, mais se refuse, par prudence, à rattacher le fragment parisien à une partie perdue de *J*. PERRIA (1991), p. 100, a cependant fait valoir ultérieurement l'existence de certaines différences entre le fragment parisien et le *codex* viennois, relatives en particulier au système d'interpunctio, qui peuvent conduire à nier qu'il s'agisse véritablement du même copiste.

84. D'après P. Moraux, cité par VUILLEMIN-DIEM (1982), p. 120, n. 22.

85. Voir VUILLEMIN-DIEM (*ibid.*), pp. 116–172; VUILLEMIN-DIEM (1986); VUILLEMIN-DIEM (1987), pp. 442–486; et enfin la préface de VUILLEMIN-DIEM (1995), l'édition qui couronne ce travail de longue

(ibid.)⁸⁶, en comparant le texte grec du fragment parisien avec celui de la *nova* pour *Hist. An.*, a établi qu'il est bien au fondement de celle-ci.

ISÉPY (2016) en déduit que Guillaume de Moerbeke avait encore en sa possession le *codex* au complet, ou du moins ses deux parties, et qu'il s'en est servi pour toutes ses traductions des traités qu'il renferme. Cela fournit à nouveau un *terminus post quem* pour la séparation définitive de la partie biologique de *J*. La question se pose de savoir s'il faut simplement rajouter *Hist. An.* à son contenu, ou si l'on peut envisager qu'il ait un jour renfermé encore d'autres traités⁸⁷. La partie en question étant perdue, on ne dispose pas de preuve probante en faveur de l'une ou l'autre possibilité. On peut cependant avancer trois arguments en faveur de la seconde⁸⁸. Ils sont en eux-mêmes faibles, mais je ne sais pas très bien de quel côté tombe la charge de la preuve dans cette situation. (1) Le premier est que, quelle que soit l'idée que l'on se fait de l'ensemble auquel il était censé appartenir, *J* est un manuscrit extrêmement soigné⁸⁹ dont la composition respecte scrupuleusement, pour le volet physique du *corpus* (*Phys. – Cael. – Gener. Corr. – Mete.*), l'ordre attesté chez Ptolémée, qui semble avoir été celui en vigueur à la fin de l'Antiquité. L'ambition qui préside à sa réalisation concerne manifestement ce volet physique du *corpus*, puisque c'est par le premier traité de celui-ci, *Phys.*, que s'ouvre le *codex*, aujourd'hui comme, selon toute probabilité, lors de sa confection. Or si une séquence allant de *Phys.* à *Met.* est loin d'être dépourvue de sens, en ce qu'elle donnerait à lire une sorte de philosophie générale des principes, il n'y a aucune raison, du point de vue du contenu et si l'on poursuit la série en enchaînant après *Met.*, de s'arrêter à *Hist. An.*, qui ne contient que les prémices de l'étude des vivants. Si donc *J* a pour rôle de transmettre une section précise du

haleine. Sa démonstration repose évidemment sur la comparaison du texte grec transmis par *J* pour *Met.* avec la traduction de Guillaume, mais aussi sur certaines connexions matérielles. Il faut ainsi expliquer le fait que Guillaume ne corrige initialement la traduction antérieure qu'à partir de 994^{a6} par le fait qu'un quaternion soit tombé hors de *J*, dont la recension ne redevenait pour lui disponible précisément qu'à partir de cet endroit. Un bifolio a ensuite été inséré dans le *codex* pour réparer en partie cet accident, mais cela n'est intervenu qu'après le travail de Guillaume. La comparaison avec un autre manuscrit par celui-ci, *Vat. Ottob. lat.* 1850, a également permis d'identifier sa main dans les marges de *J*. Le fait que Guillaume de Moerbeke ait donc possédé et étudié ce manuscrit pendant plusieurs années est donc désormais hors de doute. Une partie de la difficulté vient du fait que l'on peut facilement établir, à partir des différentes marques que ses propriétaires successifs y ont laissé, que le *codex* se trouve au cours la seconde moitié du XV^e à Constantinople, où Auger de Busbecq en fait l'acquisition vers le milieu du XVI^e, avant qu'il n'entre dans les collections impériales à Vienne en 1583. On avait donc l'habitude de supposer que *J* était continuellement demeuré en Orient jusqu'à cette date tardive, selon le schéma habituel de la *translatio* des manuscrits conservés, que l'on voit quitter un jour le domaine byzantin une bonne fois pour toutes pour acquérir leur salut dans un fonds occidental. On avait donc du mal à s'imaginer que *J* ait pu passer entre les mains d'un dominicain avant cette date.

86. Voir en particulier pp. 182–192.

87. C'est ce que soupçonne déjà NUSSBAUM (1985), p. 116 (« *there is some evidence ... that J once included the text of the biological works* »).

88. J'emprunte, avec quelques modifications, les arguments (2) et (3) à ISÉPY (2016), pp. 242–255, qui entend montrer que *J* contenait *Mot. An.* et a servi à Guillaume de Moerbeke pour sa traduction de ce traité.

89. GOLITSIS (2020a) parle ainsi, p. 106, d'un « vrai professionnalisme chez le copiste » et poursuit en décrivant *J* comme « une édition très fine des traités aristotéliens qu'il contient ».

corpus, organisé de la même manière que chez Ptolémée, il paraît difficile d'envisager qu'il puisse s'être interrompu au tout début des traités zoologiques⁹⁰. (2) Parmi les manuscrits que l'on rattache traditionnellement à la « Collection philosophique », *J* est un *codex* inhabituellement mince, en ce qu'il ne contient que 201 feuillets, pour une moyenne de 300 pour les manuscrits concernés⁹¹. On peut certes contester la validité d'un tel rapprochement, en dénonçant l'artificialité de la réunion de ces manuscrits en une seule « Collection », et l'on peut aussi arguer de la spécificité de *J*, qui est le seul manuscrit aristotélicien conservé à avoir partie liée avec cet ensemble. Même s'il n'y a aucune unité de projet derrière la Collection, il demeure qu'il existe un groupe de manuscrits au contenu très varié auquel *J* est extrêmement lié, parce qu'il est passé par le même atelier, dont les productions sont ordinairement bien plus volumineuses que ne l'est celui-ci. Les manuscrits *Laur. plut.* 80.9 et *Vat.* 2197, que l'on inclut généralement aussi dans la Collection, fournissent un cas analogue : ils transmettent ensemble le commentaire de Proclus à la *République* et ne formaient probablement originellement qu'un seul *codex*⁹² ; le premier compte 165 folios, le second 200. On peut alors, comme ISÉPY (ibid.), p. 243, faire le calcul, et se dire que, puisque le fragment parisien couvre environ deux pages Bekker pour un feuillet, les 153 pages Bekker que représente dans cette édition *Hist. An.* doivent avoir occupé environ 76 feuillets dans le *codex* originel. Si l'on suppose qu'il en

90. L'argument perdrait immédiatement toute sa force si l'on pouvait montrer que *J* était destiné à compléter une lacune dans une collection existante, mais ce n'est pas là la manière courante de se représenter son statut, en raison de ses liens avec la « Collection philosophique ». Les pièces conservées de la Collection (Platon (*Paris.* 1807, A), les commentaires de Proclus à la *République* (*Laurent.* 80.9, *Vat.* 2197) et au *Timée* (*Paris.* 921), le commentaire de Damascius au *Parménide* (*Marc.* 246), le commentaire d'Olympiodore au *Gorgias* (*Marc.* 196), sans doute aussi le commentaires d'Ammonius au *De interpretatione* et de Simplicius aux *Catégories* (*Paris.* 2575), ...) semblent témoigner d'un horizon extrêmement ambitieux, si bien que certains savants lui donnent pour origine une entreprise byzantine de récupération et de sauvegarde d'un patrimoine antique. On se reportera pour cette hypothèse en particulier à WESTERINK (1990), pp. 121–122, qui évoque, à titre de possibilité vraisemblable, la possibilité d'un transfert depuis les fonds alexandrins sous la houlette d'un « *Gelehrter* » inconnu, toutes les tentatives d'identification précédentes (Léon, Photius, Bardas, Aréthas, ...) ayant, comme il le note, échoué, et à M. RASHED (2002b), pp. 715–716, lequel étoffe cette possibilité en mentionnant comme intermédiaire potentiel la figure de Stéphanos d'Alexandrie et comme contexte la réorganisation des études supérieures à Constantinople menée par le futur César Bardas, suggestion accueillie avec bienveillance par HOFFMANN (2007), pp. 152–153, ou GOULET (2007), pp. 56–57. La difficulté est que l'on ne dispose que de très peu d'éléments permettant de replacer la « Collection philosophique » dans son contexte, au point que l'on commence désormais à douter sérieusement du bien-fondé qu'il y aurait à la doter d'une unité de composition et de projet. RONCONI (2013) parle à ce sujet de « fantôme historique » et préfère envisager trois ensembles de manuscrits bien distincts, dont *J* constituerait l'un, réalisés certes par un même atelier, mais pour des commanditaires et des milieux différents dans chaque cas. Voir aussi GOLITSIS (2020a), pp. 111–113, qui cherche à montrer que le scribe liant *J* à cette Collection n'est intervenu qu'après coup dans un manuscrit dont il n'était pas à l'initiative de la confection, et ACERBI (2020), pp. 296–301, qui adopte une position nuancée et à mes yeux fort raisonnable, selon laquelle il s'agit indéniablement, avec les manuscrits en question, « d'exemplaires créés en vue de buts spécifiques de conservation », mais qu'on ne peut plus se contenter d'unifier sur la seule base des mains. Cela n'exclut donc pas du tout la possibilité que *J* soit le produit d'une récupération par les cercles érudits de la capitale d'un legs antique, mais cela limite fortement la pertinence des rapprochements entre ce manuscrit et le reste de ceux rattachés à la « Collection philosophique », qui ne contiennent pas le moindre texte d'Aristote.

91. D'après les indications fournies par PERRIA (1991).

92. Voir KROLL (1901), p. IV.

contenait environ trois cents, et peut-être plus, cela laisse largement de la place pour continuer la série des traités biologiques. La taille hypothétique du *codex* originel, pour autant que l'on puisse s'en faire une idée, est donc compatible avec la possibilité qu'il puisse avoir contenu davantage, dans sa partie perdue, que seulement *Hist. An.* (3) Le dernier argument avancé par ISÉPY (2016) est d'ordre stemmatique, et n'est valable que pour *Mot. An.* Il consiste à faire valoir l'identité virtuelle du fragment parisien dans le *stemma* dressé par BERGER (2005) pour *Hist. An.* (p. 201, il y revêt le sigle *W*), avec celui occupé par le manuscrit de Guillaume nommé $\Gamma 1$, reconstruit par DE LEEMANS (2011a), le *stemma* établi pour *Mot. An.* par O. Primavesi. Cela laisse à nouveau envisager qu'il puisse s'agir du même *codex*, qui serait alors l'une des sources principales du travail de Guillaume. Il serait hautement souhaitable qu'une édition scientifique de la traduction de Guillaume vienne nous apprendre si ce résultat vaut également pour sa révision des traductions précédentes des traités de *PN1*, qui précèdent *Mot. An.* selon l'ordre attesté chez Ptolémée et dans les plus anciens manuscrits (dont *E*). Pour l'heure, tout ce que je peux dire est que Guillaume de Moerbeke a probablement employé deux modèles, l'un appartenant à β et l'autre à γ , qui serait la famille à laquelle la partie perdue de *J* devrait hypothétiquement appartenir, mais je ne peux rien avancer de plus précis. Les arguments (1) et (2) visent ainsi à rendre plausible l'existence d'un état antérieur de *J* où celui-ci contenait davantage de traités de la zoologie aristotélicienne. L'argument (3) a pour fin de montrer que Guillaume de Moerbeke avait encore entre ses mains le *codex* dans cet état. Un certain nombre d'objections ont été élevés contre cette dernière thèse⁹³. La principale concerne le fait que Guillaume de Moerbeke ait laissé à la toute fin du *codex*, en son état actuel (f. 201^v, fin de *Met.*) une annotation à caractère personnel, relative à ses acquisitions et à leur prix, ce qui suggère que cette feuille était déjà la dernière à ses yeux. Cela remet donc en question l'hypothèse selon laquelle $\Gamma 1$, l'un des exemplaires grecs perdus employés par Guillaume de Moerbeke pour sa traduction de *Mot. An.*, ainsi potentiellement que pour sa révision de la traduction de *PN1*, ait été le *Vind.* 100 dans un état plus complet. Il reste néanmoins vraisemblable que Guillaume ait possédé la seconde partie perdue du *codex*, puisqu'il l'emploie pour *Hist. An.*, même si elle en était déjà détachée à son époque.

En ce qui concerne les relations entre *E*, *Z* et *J*, le fait qui saute aux yeux est d'abord que leurs quatre premiers traités sont transmis en commun par *E* et par *J*, ainsi que *Met.* ensuite, tandis que *Z* ne partage presque rien avec ces deux manuscrits, si ce n'est le morceau de *Part. An.* qui subsiste encore dans *E*. Par conséquent, la comparaison

93. Voir ACERBI et VUILLEMIN-DIEM (2019), p. 157 n. 33. Je laisse de côté la question de savoir si, comme le soutient Isépy, *J* aurait fait partie des collections du monastère de Casole au XIII^e, où l'aurait trouvé Guillaume; ACERBI et VUILLEMIN-DIEM (ibid.), très sceptiques à ce sujet, font valoir que les données militent tout aussi bien pour une présence de son modèle en Italie du Sud du XII^e au XIII^e. Ils avancent également le fait que sa traduction de *Hist. An.*, au moyen de la partie perdue de *J*, remonte à son séjour à Nicée au début des années 1260, ce qui ne prouve pas grand-chose, un manuscrit pouvant très bien se déplacer avec son possesseur.

de leurs contenus respectifs a souvent fourni l'impression d'une certaine identité entre *E* et *J*, du point de vue de leur composition, tandis que, par rapport à *Z*, il semble s'agir davantage d'un rapport de complémentarité⁹⁴. La chose la plus remarquable est que tous ces manuscrits conservent globalement le même ordre, pour les écrits physiques d'Aristote, que la liste de Ptolémée (39–52), ce qui témoigne d'une certaine fidélité à l'égard des sources antiques. Une étude plus approfondie de ces trois manuscrits est requise afin d'établir avec une exactitude suffisante la nature de leurs relations. *J* et *E* posent dans cette perspective des problèmes spécifiques, en ce que leur état actuel ne reflète qu'imparfaitement le projet qui a présidé à la réalisation de chacun. Une fois que l'on s'est avisé du fait que *J* contenait en outre *Hist. An.* à un certain moment, tandis que *E* est formé, pour sa partie ancienne, de la réunion de deux ensembles qui n'avaient peut-être pas vocation à être joints, l'impression d'identité que l'on peut tirer de la considération de leur contenu commun (les quatre traités physiques et *Met.*) s'estompe déjà. Par ailleurs, l'étude de la transmission des textes en question révèle que leurs relations ne sont pas exactement constantes. Si *J* et *E* sont les représentants les plus anciens, non seulement de deux translittérations différentes, mais même de deux recensions déjà distinctes avant le passage de la majuscule à la minuscule pour les quatre traités physiques qu'ils transmettent en premier⁹⁵, leur relation change complètement pour la *Métaphysique* d'Aristote et celle de Théophraste, où ils sont au contraire extrêmement proches au sein du *stemma*⁹⁶. On a parfois tenté d'expliquer ce basculement spectaculaire par la distinction des deux sous-parties dans *E*⁹⁷, solution qui a le mérite de l'élégance. Cela renforce en tout cas la discontinuité entre les deux sous-parties de la partie ancienne de *E*, qui s'avèrent

94. Cette impression courante s'appuie parfois sur le fait que *E* transmet *PN1* seulement et *Z* *PN2* seulement. Si l'on part du principe qu'il s'agit de deux moitiés d'un ensemble unifié (ce qui est historiquement faux), il est facile d'acquiescer de là le sentiment que l'un viendrait prendre le relais de l'autre.

95. Voir pour *Cael.* l'introduction de MORAUX (1965) ainsi que les remarques de IRIGOIN (1997a), p. 185, qui montre que les deux manuscrits remontent à des translittérations différentes; pour *Gener. Corr.* l'étude de M. RASHED (2001), en particulier pp. 33–53 et 95–101; pour *Mete.* les résultats préliminaires de FOBES (1913). La même situation se rencontre pour *Mot. An.*, si l'on accepte de supposer, avec ISÉPY (2016) (voir sur ce point p. 247 n. 999), que l'exemplaire perdu $\Gamma 1$ de Moerbeke correspond en réalité à la partie perdue de *J*.

96. JAEGER (1957), p. VIII, a bien tenté de défendre une position selon laquelle *E* et *J* remonteraient à deux translittérations différentes pour *Met.*, mais a été définitivement réfuté sur ce point par HARLFINGER (1979), dont la reconstruction de la filiation des manuscrits fait toujours autorité. En ce qui concerne l'opuscule de Théophraste, on se reportera aux introductions de LAKS et MOST (1993) (pp. LXX–LXXII, *stemma* p. LXXIX où *P* pour Théophraste = *E* pour Aristote) et de GUTAS (2010) (*stemma* p. 65), qui tombent d'accord pour faire remonter les recensions des deux manuscrits à une seule et même translittération. La grande différence entre la transmission de la *Métaphysique* d'Aristote et celle de Théophraste est que, si *E* et *J* sont deux témoins essentiels de la branche α pour le texte d'Aristote, il n'y a pas de manuscrit grec qui témoignerait d'une branche β pour le traité de Théophraste.

97. « Le changement de position du manuscrit *E*, étroitement lié à *J* dans la *Métaphysique* alors qu'il s'oppose à lui dans le traité *Du ciel*, aurait de quoi surprendre si Paul Moraux n'avait fourni une explication codicologique de cette difficulté philologique : il faut distinguer dans le manuscrit actuel deux blocs distincts dont le premier contenait entre autres le traité *Du ciel*, et le second la *Métaphysique* : le caractère composite du recueil explique ses différences de comportement dans les apparats critiques. » IRIGOIN (1987), pp. 416–417.

remonter à des exemplaires probablement antiques distincts, et nuance la relative identité de composition entre la première sous-partie de *E* et celle de *J*. La principale conclusion que l'on peut en tirer est, non pas tant que *E* et *J* représenteraient ensemble une seule et même édition, mais que la série des quatre traités physiques que l'on rencontre chez Ptolémée semble s'être maintenue dans les éditions antiques.

La composition de *Z*, pas plus que celle de *E*, ne respecte pas exactement l'ordre attesté chez Ptolémée, parce que *Inc. An.* est placé dans sa liste entre *Gener. An.* et *PN2*, alors qu'il est placé avant *Gener. An.* dans *Z*, ce qui permet à *PN2* de lui succéder directement. Si l'on suppose que *Z* conserve la composition successive de ses deux modèles, aucun de ceux-ci ne reproduisait alors l'ordre de Ptolémée, puisque *Inc. An.* aurait fait suite à *Part. An.* dans l'un, et que *PN2* serait arrivé immédiatement après *Gener. An.* dans l'autre. Il est en revanche possible qu'ils participent tous deux d'un autre ordre différent de celui des listes antiques. Il suffit en fait de déplacer *Inc. An.* pour l'adjoindre à *Part. An.*, geste que le contenu des traités ne peut que suggérer, pour retrouver à peu près la séquence désirée. La question de la relation entre *Z* et *E* s'en trouve, en revanche, relancée : le premier modèle de *Z* présente une certaine communauté avec *E*, puisque les deux manuscrits transmettent, au moins en partie, *Part. An.*, tandis que le second présente un contenu complémentaire, qui correspond, en gros, à la suite du volet biologique (*Gener. An.*, *PN2*). Malheureusement, on manque de données suffisantes quant à l'histoire de la transmission des traités concernés pour se faire une idée bien fondée de leurs rapports. Le plus urgent serait de déterminer la relation entre *Z* et *E* pour le seul traité qu'ils contiennent en commun, à savoir *Part. An.*, par lequel *Z* s'ouvre et la partie ancienne de *E* se clôt aujourd'hui⁹⁸. Tout au plus peut-on s'avancer à affirmer que *Z* et *E* sont mutuellement indépendants et que, s'ils se distinguent fortement tous deux de la vulgate, ce n'est pas pour se rapprocher l'un de l'autre. Il semble donc qu'ils puisent tous deux à des sources anciennes distinctes. Un autre fait intéressant concerne la présence massive de lacunes et de fautes d'inattention dans *Z* pour *Part. An.*, phénomène que l'on retrouve pour *PN2*, ainsi que de fautes qui trahissent le recours à un exemplaire en majuscules : on peut donc raisonnablement supposer que la dégradation qu'a subie le texte dans *Z* est en partie attribuable à son copiste plutôt qu'à l'exemplaire employé. En ce qui concerne les autres traités présents dans *Z*, BERGER (1993) a pu établir que, dans le cas de *Inc. An.*,

98. On ne dispose à ce sujet que de l'étude préliminaire de DÜRING (1943), qui s'appuie uniquement sur les apparats des éditeurs précédents en reconnaissant leur manque de fiabilité en ce qui concerne, justement, les leçons de *Z* (« *it may seem adventurous enterprise to try to clear up the affiliation of the MSS. without a new collation . . . in fact, the copious apparatus accessible to us discloses itself as a very safe guide for all MSS., save Z* », pp. 39–40), et du rapport de LOUIS (1957), qui ne se préoccupe guère des questions philologiques de ce genre. Pire encore, tous deux persistent à penser que *Z* remonte au XII^e, ce qui les conduit à postuler des relations que la datation véritable du manuscrit rend impossibles, et aucun ne manifeste une conscience suffisante de la nécessité impérieuse de distinguer entre les leçons originelles de *Z* et les nombreuses corrections ultérieures qui y ont été apportées. LOUIS (ibid.) tient encore la recension du livre IV dans *Z* pour contemporaine aussi bien de la recension des livres II et III que de l'intervention de celui qu'il nomme son « réviseur » (pp. XXXI–XXXVI).

le *stemma* est bifide et que *Z* représente à lui seul l'une des deux branches du *stemma*. ROSELLI (1992) parvient à la même conclusion dans le cas de *Spir.*⁹⁹ C'est en gros ce que je constate aussi pour *PN2*, à une famille de manuscrits (celle de *C^c*) près. Le cas de *Gener. An.* est plus complexe, d'après l'étude menée par DROSSAART LULOFS (1965a)¹⁰⁰ : si le *stemma* est toujours bifide et que *Z* est toujours le principal représentant de l'une des deux branches, il lui arrive pour *Gener. An.* d'être rejoint par deux autres manuscrits, *P* (*Vat.* 1339) et plus rarement *S* (*Laurent. plut.* 81.1), qui sont toutefois contaminés par l'autre branche¹⁰¹. BRUGMAN et DROSSAART LULOFS (1971a), pp. 12–13, ont par ailleurs montré que la traduction arabe de *Gener. An.* remontait, pour les livres I, III et V, à un exemplaire grec perdu proche de *Z* et souvent supérieur du point de vue de ses leçons. Il est intéressant de constater que l'on retrouve cette situation quant aux rapports de *E* aux traductions arabes par Iṣḥāq ibn Ḥunayn de *Gener. Corr.* et de *Phys.*¹⁰² : il est possible, quoique nullement prouvé, qu'il y ait une grande édition antique des traités physiques et biologiques derrière tout cela, qui serait directement à la source de la tradition arabe et indirectement au fondement des plus anciens manuscrits byzantins, qui semblent, dans le cas de *E* et de *Z*, issus du rassemblement de recueils de plus petite envergure. Il est regrettable que la seconde partie de *J*, qui contenait *Hist. An.* et possiblement d'autres choses encore, ait été perdue : il aurait été fort précieux de déterminer si elle se conformait à l'ordre attesté chez Ptolémée ou si, à l'instar de *E* et de *Z*, sa composition répondait à d'autres préoccupations.

Un dernier élément important, quant à la relation de *E* et de *Z*, concerne une famille de manuscrits plus tardifs, attestée pour la première fois vers le milieu du XII^e et dont le plus ancien représentant conservé est le *Suppl. gr.* 314 (*C^c*, daté d'environ 1300). Celle-ci représente l'attestation la plus ancienne de la séquence *PN1 – PN2* à laquelle les éditions

99. Voir le *stemma* proposé p. 48 de son édition.

100. Voir la préface de son édition, pp. V–XXX. PECK (1942), pp. XXVI–XXVII et de LOUIS (1961), p. XXIV, avaient auparavant tous deux lourdement insisté sur le fait que *Z* devait être tenu pour le « meilleur » témoin. DROSSAART LULOFS (1966), pp. XXIII–XXV, évoque également, sans grande certitude, la possibilité que Guillaume de Moerbeke ait fait usage, lors de son processus de révision de la traduction de *Gener. An.*, d'un exemplaire perdu partageant des leçons connues sinon uniquement *Z* et la traduction arabe, si bien qu'il est possible qu'un autre témoin de cette branche aujourd'hui perdu ait été encore disponible au cours de la seconde moitié du XIII^e.

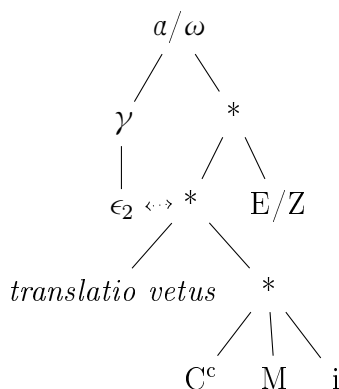
101. On pourrait se demander s'il n'y a pas potentiellement là une persistance de la situation que j'observe pour les *PN*. DROSSAART LULOFS (1965a), dans sa préface, ne fournit pas d'exemple d'erreur conjonctive qui unisse les manuscrits *Z*, *P* et *S*, mais se contente de relever que, en dépit de sa supériorité, *Z* est accablé par un très grand nombre d'erreurs que l'on peut corriger au moyen des deux autres. Comme *P*, surtout, et, à un moindre degré, l'ancêtre de *S*, croisent pour les *PN* les leçons issues de la branche β avec celles issues de γ , il est possible qu'ils aient préservé le fantôme d'une branche β pour *Gener. An.*, dont aucun éditeur n'a identifié de témoin non-contaminé, peut-être parce qu'ils sont perdus. Cela expliquerait aussi bien pourquoi il arrive que *P* et *S* se placent du côté de *Z* contre le reste de la tradition tout en étant préservés de certaines de ses fautes. Postuler ainsi une branche-fantôme, plutôt que de rattacher ces deux manuscrits à celle de *Z*, n'est évidemment pas la solution la plus économique lorsque l'on prend seulement en considération *Gener. An.*, mais je pense que la question mérite d'être posée aux futurs éditeurs.

102. Voir respectivement l'étude complète de M. RASHED (2001), pp. 84–93, et les résultats du sondage mené par MANSION (1957).

modernes nous ont habitués, et elle est par son texte très proche de *E* pour *PN1* puis de *Z* pour *PN2*. En raison de sa contamination par une autre branche, il est difficile de savoir si cette famille tire une partie de ses leçons directement de *E* et de *Z* (ce qui la rendrait éliminable), ou si elle puise à une source un peu plus ancienne, antérieure à ces deux manuscrits. C'est la seconde option qui me paraît la plus probable, mais je reconnais volontiers que les éléments de preuve sont très minces. Si donc la famille de *C^c* est indépendante de *E* et de *Z*, alors elle nous donne à voir une autre occurrence du même phénomène de recomposition que celui qui a abouti à ces deux manuscrits, dont les modèles ont, à une date inconnue mais avant 1150, été réemployés pour donner lieu à une nouvelle collection correspondant aux *PN*, placés directement après *An.* et sans autre contenu zoologique. Cette hypothèse me semble bien plus plausible que celle qui consisterait à supposer que, contre *E* et *Z*, la famille de *C^c* aurait préservé la composition de leur hypothétique modèle commun, qui aurait contenu une séquence *PN1 – PN2* qui aurait été complètement démembrée dans *E* et *Z*. L'argument principal est que c'est la réunion de *PN1* et de *PN2* qui est une innovation par rapport au *corpus* antique, et non leur dissociation, et qu'il est donc préférable de supposer que *E* et *Z* sont demeurés fidèles à leurs sources sur ce point. La conclusion la plus importante est en tout cas le fait que le processus aboutissant à la confection de *E* et de *Z* repose sur des petites collections, sans doute disjointes, qui ont ensuite été réunies en de grands ensembles. La transmission du *corpus* physique et biologique auquel *PN1* et *PN2* semble ainsi s'être d'abord faite de manière éclatée par rapport aux grands ordonnancements antiques. La recomposition ayant abouti aux manuscrits conservés s'est néanmoins faite de manière érudite. Elle témoigne en effet d'une connaissance fine des affinités mutuelles des écrits aristotéliens : conserver la séquence *An. – PN1 – Mot. An.* dans *E* (même si c'est pour placer *Met.* ou *Part. An.* ensuite), ressouder *Gener. An.* et *PN2* à la suite de la réunion de *Part. An.* et de *Inc. An.* dans *Z*, sont de véritables gestes exégétiques.

3.4 La famille de *Paris. Suppl. gr. 314 C^c*

Les manuscrits *Paris. Suppl. gr. 314 (C^c)*, *Vat. Urb. 37 (M)* et *Paris. 2032 (i)* forment à eux trois une famille extrêmement singulière au sein de la transmission. Ils sont tout d'abord extrêmement proches les uns des autres, eu égard à leurs textes et leurs contenus respectifs (ils joignent tous plusieurs traités physiques aux *PN*), ainsi que par les datations qu'on en peut donner, qui les font remonter ensemble en gros au tout début du XIV^e siècle. Ils occupent ensuite une position unique au sein de la transmission de *PN1* et de *PN2*, en ce qu'ils sont dans les deux cas les seuls manuscrits indépendants à se placer aussi près du plus ancien manuscrit connu : ils se tiennent ainsi aux côtés de *E* pour *PN1* et de *Z* pour *PN2*, dont ils sont à chaque fois très proches quant à leurs textes, ce qui leur confère un intérêt extrêmement faible dans la perspective d'une édition. Cette situation

FIGURE 3.2 – Reconstruction de la parenté de la famille de C^c

conduit immédiatement à se demander (a) si ces trois manuscrits sont véritablement indépendants les uns des autres et (b) s'ils ne pourraient pas remonter ensemble à un même manuscrit qui aurait été un apographe de E puis de Z . On verra ci-dessous qu'il est délicat d'apporter des réponses absolument définitives à ces deux questions, au sujet desquelles des études précédentes sont parvenues à des résultats diamétralement opposés, mais que la prise en compte de l'ensemble des données que l'on peut rassembler quant aux PN invite à considérer que ces trois manuscrits sont bien indépendants les uns des autres aussi bien que de E et de Z . Il s'avère également que l'ancêtre commun dont ils procèdent indéniablement doit être bien plus ancien que ce que l'on pourrait penser, puisqu'il a joué un rôle majeur lors de la première vague de traductions latines, vers le milieu du XII^e, à tel point que pratiquement tous les occidentaux débarquant à Constantinople avec l'intention de traduire les PN d'Aristote semblent l'avoir eu entre leurs mains. La prise en compte des scholies à *Sens.* qui circulent au sein de cette famille, ainsi que de certaines de ses caractéristiques les plus remarquables (comme le fait que la fin de *Sens.* y ait fusionné avec le début de *Mem.* ou que ce soit la plus ancienne attestation de la série des PN sans *Mot. An.*), laisse penser qu'il pourrait être plus ancien encore, au moins quant à $PN1$. De manière générale, il vaut la peine de souligner à quel point l'on sait encore peu de choses au sujet de cette sous-branche de la transmission. Il s'agit là d'une énigme historique de taille, qui n'a cependant que peu d'importance du simple point de vue de la constitution du texte.

On trouvera ci-dessous une défense des thèses suivantes. (1) C^c , M et i remontent ensemble à un même antigraphes, dont ils préservent très fidèlement le texte. Ils sont très probablement indépendamment les uns des autres, C^c l'est en tout cas certainement à l'égard de M et de i . Ils ont tous trois été réalisés au sein du cercle de Nicéphore Choumnos, au tout début du XIV^e siècle. (2) Cet exemplaire perdu, le dernier ancêtre commun à C^c , M et i , est étroitement lié pour $PN1$ au *Paris.* 1853 (E) et pour $PN2$ au *Oxon.* CCC 108 (Z), qui sont à chaque fois le plus ancien manuscrit conservé. Il en est indépendant. (3) Ce dernier ancêtre commun à C^c , M et i est issu d'une recension ancienne du texte,

enrichie d'un appareil exégétique vraisemblablement rédigé à la fin de l'Antiquité. (4) Les traductions latines anciennes de *Sens.*, *Mem.* et *PN2* ont été rédigées, quelque part au cours du XII^e siècle, à partir d'un manuscrit perdu étroitement apparenté. (5) L'ancêtre de la famille de *C^c* et de l'exemplaire dont procède la *vetus* a déjà interagi avec une autre partie de la transmission, représentée ici par le *deperditus* ϵ_2 (ou par ϵ lorsque les deux ne peuvent plus être distingués). Une partie de la descendance de ce dernier est également très liée au cercle de Choumnos, mais le processus de contamination réciproque que l'on observe dans les manuscrits doit être antérieur à cette période.

3.4.1 *Paris. Suppl. gr. 314 C^c, Vat. Urb. 37 M et Paris. 2032 i*

Le *Paris. Suppl. gr. 314 (C^c)* est un manuscrit extrêmement soigné, et le fait qu'il soit presque exempt de fautes a compliqué la tâche des philologues. La paléographie permet de placer sa confection vers 1300, tandis que sa reliure remonte au XIV^e, ce qui témoigne d'un souci très précoce de conservation. Il est en fait le représentant principal, pour les *PN* comme pour *Gener. Corr.*, d'une édition du texte mêlant des leçons que l'on retrouve dans *E*, puis dans *Z*, à celles de la vulgate byzantine, dont il n'est pas aisé de déterminer si elle puise directement dans *E* ou à une source plus ancienne. C'est cette édition qui a été consultée par un certain nombre d'occidentaux au XII^e, en particulier Jacques de Venise et David de Dinant. Le manuscrit contient aujourd'hui *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2*, puis le commentaire d'Alexandre aux *Mete.*¹⁰³ Il est cependant en partie mutilé, certains feuillets (156–159) en ayant été arrachés¹⁰⁴, et l'on peut supposer, à partir du contenu de son apographe *Vat. 2183 (V^r)*, que son premier traité était originellement *Mund.* Cela est confirmé par la numérotation arabe des feuillets (le premier porte aujourd'hui le numéro 22) et par la numérotation grecque des cahiers : le cahier qui est actuellement le troisième porte le numéro φ (6, bas du f. 38), d'où l'on déduira que l'on a perdu les trois premiers cahiers du *codex* originel, ce qui suffit amplement à transcrire *Mund.*, qui ne représente qu'une petite dizaine de pages Bekker. On relèvera qu'il s'agit de la première attestation sûre de la série *PN1 – PN2* sans *Mot. An.* Le texte est, pour la section *Gener. Corr. – Sens.*, enrichi d'un très grand nombre de scholies, en partie tirées des commentaires antiques (Alexandre pour *Sens.*) et en partie originales (elles prennent même parfois le parti de Platon contre Aristote). Comme son copiste est également responsable de la confection d'un exemplaire d'écrits de Nicéphore Choumnos (dans le *Paris. 2105*) et que l'on dispose d'une lettre par laquelle celui-ci offre un *codex* contenant notamment le commentaire d'Alexandre aux *Mete.* (pour lequel il ne reste que très peu de manuscrits) à l'impératrice Thédora Rhaoulaina (morte en 1300), il y a de fortes chances pour que *C^c* soit ce manuscrit réalisé pour le compte de

103. C'est d'ailleurs un témoin important pour ce texte, cf. HAYDUCK (1899a), pp. v-vii (sigle *W*).

104. Une note de la main de Henri Omont (« H. O. », f. 156) signale que ces feuillets avaient déjà été lacérés en 1881.

Choumnos afin d'être offert à la Cour impériale¹⁰⁵. HARLFINGER (1971a) fait également remarquer, p. 111, qu'un manuscrit des écrits de Choumnos a été copié par la même main que deux manuscrits qui sont des frères de C^c pour les traités qu'ils transmettent ensemble, à savoir *Paris*. 2032 (i) et *Vat. Urb. gr.* 37 (M). Il balaye cette observation du revers de la main, parce que ces manuscrits (c'est certain du moins pour *i*) ont été confectionnés après la mort de Choumnos, mais il me semble que cela représente tout de même un indice qui n'est pas négligeable : ce copiste semble en effet spécialisé dans la transcription des écrits de Choumnos¹⁰⁶. Il est donc très probable que C^c soit une édition de luxe commandée par Choumnos. Tout invite à penser que la recension attestée par C^c était considérée comme présentant un texte de qualité, puisque c'est celui vers lequel se tournent les traducteurs occidentaux et celui que choisit de faire transcrire Choumnos un siècle et demi plus tard, à une époque où il est l'une des figures les plus puissantes de l'Empire (il règne alors sans partage sur la chancellerie impériale entre 1295 et 1306) : ce n'est certainement pas un hasard s'il s'agit de la première édition du texte à croiser les leçons des deux sources principales de la branche α . Il est également probable que cette édition était absente avant 1300 des collections impériales, puisque différents personnages occidentaux, pas forcément très prestigieux, y ont eu accès avant 1204 et que celles-ci ne contenaient vraisemblablement pas ou plus le commentaire d'Alexandre que Choumnos choisit comme présent à la fin du XIII^e. Il est d'ailleurs remarquable, à ce sujet, que, si la production philosophique personnelle de Choumnos porte très clairement la marque d'une lecture attentive de *Sens.*¹⁰⁷, il n'y ait pratiquement aucune trace décelable de la consultation du commentaire d'Alexandre¹⁰⁸ : celui à *Sens.* était manifestement encore moins accessible que celui à *Met.* à cette époque.

La composition interne du manuscrit présente quelques particularités. Il comporte exclusivement des quaternions, qui sont cependant répartis en quatre sections par des feuillets laissés vierges. Une première section, comprenant *Gener. Corr.*, *Met.* et *Col.* (ff. 1–97), s'achève au f. 94, qui est mutilé. Deux feuillets sont ensuite laissés vierges. Une deuxième section débute au f. 100, contenant *An.* composée de quatre quaternions, dont les deux derniers feuillets du dernier cahier, qui devaient être également vierges, ont à nouveau été arrachés¹⁰⁹. Il y a après cela une troisième section, celle qui concerne les *PN*, qui commence ici, au f. 133). Le dernier cahier comprend un feuillet sur lequel a été transcrite la fin de *PN2*, puis un feuillet arraché, et quatre feuillets vierges, à l'exception

105. C'est l'hypothèse formulée par M. RASHED (2001), pp. 176–188.

106. Sa main se retrouve dans pas moins de sept manuscrits de ce type, voir notamment MARTÍNEZ MANZANO (2021), p. 283 n. 57. Il est également à l'origine d'un autre manuscrit des *PN*, *Marc.* 209 (*O^d*).

107. Comparer par exemple VI, 118.5–119.11 chez CHRESTOU (2002) avec 438^a21–24.

108. C'est ce qui ressort de l'enquête de BYDÉN (2019), qui n'identifie qu'un seul passage où Choumnos pourrait sembler proche d'une interprétation avancée par Alexandre.

109. Il y a un assez grand nombre de feuillets qui ont été arrachés dans le manuscrit : certains n'avaient qu'un rôle de transition, mais d'autres, dont Omont constate l'absence en 1881, contenaient une partie du texte de *PN2*. La numérotation en chiffres arabes des feuillets est antérieure à ces dégâts.

d'essais de plume latins ultérieurs. La dernière section, qui débute au f. 172, contient le commentaire d'Alexandre aux *Mete.* et est constituée de seize cahiers complets. La présence de *An.*, et davantage encore celle des *PN* semble donc marquer une certaine rupture codicologique. C'est encore plus criant dans le cas des *PN*, dont le texte est transcrit selon un système de 28 lignes, alors que tout le reste du manuscrit comprend 30 lignes par feuillet. La numérotation grecque des cahiers est néanmoins continue sur l'ensemble du manuscrit actuel, aussi bien entre les première et deuxième sections (le cahier qui débute au f. 94 porte le numéro $\iota\gamma'$, celui qui débute au f. 100, sur lequel est transcrit le début de *An.*, le numéro $\iota\delta'$), qu'entre les deuxième et troisième (le dernier cahier de *An.*, f. 124, porte le numéro $\iota\zeta'$; le premier feuillet du cahier suivant est perdu, mais celui qui lui succède, f. 140, porte le numéro $\iota\theta'$) et entre les deuxième et quatrième (le dernier cahier de *PN2* porte le numéro $\chi\beta'$, f. 164, le premier du commentaire à *Mete.*, f. 172, le numéro $\chi\gamma'$). Il y a également quelques petites divergences dans la manière dont le manuscrit est décoré. La première partie (*Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*) emploie initialement des ornements autour des titres ainsi que des majuscules rouges à intervalles réguliers (à peu près deux tous les trois feuillets, parfois davantage), scandant le texte. On ne retrouve pas vraiment cela dans la dernière partie (*In Mete.* d'Alexandre) : il n'y a presque aucune majuscule rouge et les titres ne sont pas décorés. La deuxième partie (*An.*) contient un titre avec une décoration, mais celle-ci suit un autre motif, et les majuscules rouges s'y font aussi très rares. Quant à la troisième partie (*PN*), on y trouve la même abondance de majuscules à l'encre rouge. Elle est initialement dépourvue d'ornements, puis elle en recèle deux de facture assez grossière lors des changements de traité (f. 146 et f. 154), où il semble que l'on ait essayé d'imiter les motifs des parties précédentes : celui du f. 146 (fin de *Mem.*) ressemble au petit tracé du début de *An.* III, f. 120^v ; celui du f. 154^v (début de *Long.*) reproduit avec une qualité inférieure celui du début de *Gener. Corr.* (f. 22). Enfin, le texte des première et seconde sections est enrichi de nombreuses scholies à l'encre rouge. Celles-ci concernent uniquement *Gener. Corr.* au sein de la première partie, sans doute parce que le commentaire d'Alexandre aux *Mete.* est déjà présent dans la suite du *codex*, si bien qu'il n'était pas nécessaire de l'annoter¹¹⁰ Des scholies à l'encre noire de la même main apparaissent vers la fin du second livre de *An.*, tandis que, dans la troisième partie, c'est uniquement *Sens.* qui est annoté de la sorte. Le tout premier feuillet du traité (f. 135) comporte des scholies à l'encre rouge, puis toutes les suivantes, jusqu'à la fin, sont rédigées à l'encre noire. Par conséquent, il semble que le manuscrit, qui contenait sans doute originellement *Mund.* avant *Gener. Corr.*, même si toutes ses parties ne semblent pas avoir été confectionnées exactement ensemble, ait été rapidement destiné à être unifié de cette manière, avec un certain souci esthétique.

Cette famille dont est issue une part importante des traductions latines et le *Paris.*

110. Une main beaucoup plus récente est néanmoins intervenue dans les marges de *Mete.* : elle ne laisse pas de scholies mais de simples annotations qui ont surtout valeur de repères.

Suppl. gr. 314 (C^c) connaît deux nouveaux descendants orientaux au cours du deuxième quart du XIV^e, *Paris. 2032* (i) et *Vat. Urb. gr. 37* (M)¹¹¹. Leur contenu sont extrêmement proches. Si C^c transmet *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2*, puis le commentaire d’Alexandre aux *Mete.*, ainsi que probablement *Mund.* à un état antérieur, *i* transmet *Phys.*, *Lin.*, *Cael.*, puis la même séquence : *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2* ; le contenu de *M* suit un ordre un tout petit peu différent, *Col.* n’occupant plus tout à fait la même position : *Cael. Gener. Corr.*, *Mete.*, *An.*, *PN1*, *PN2*, *Col.*, et enfin, ce qui est moins attendu, *EN*. Il n’est pas aisé d’établir les relations exactes qu’entretiennent ces trois manuscrits : je les tiens pour frères, mais leur haut degré d’élaboration philologique empêche d’atteindre une certitude parfaite sur ce point¹¹². Leurs liens de parenté étroits sont régulièrement constatés : HARLFINGER (1971a) n’a déjà aucune difficulté à remarquer ceux qui unissent *i* et *M* pour *PN* et *Col.* (p. 110), tandis que MORAUX (1965), pp. CLXXXI-II, et M. RASHED (2001), pp. 218–221, observent dans le cas de *Cael.* et *Gener. Corr.* une situation comparable, quoique rendue plus complexe par l’existence de manuscrits attestant d’étapes intermédiaires¹¹³. C’est encore plus évident lorsque l’on prend en compte le fait que *i* et *M* (ff. 1–118, c’est-à-dire tout sauf *EN*) sont de la même main, et que celle-ci est très proche, voire identique, par rapport à celle du copiste du *Marc. 209* (O^d)¹¹⁴, lequel sert de secrétaire personnel à Nicéphore Choumnos, qui est vraisemblablement le commanditaire de C^c. Comme Choumnos meurt en 1327, on ne rattachera pas directement la production de *i* et de *M* à son activité personnelle, mais plutôt à la continuation de celle-ci au sein de son entourage. On a d’ailleurs des traces de ce phénomène dans le fait que sa fille Irène fasse copier des extraits du *Marc. 209* dans son monastère de Christ Philanthrope à la même période¹¹⁵. Le manuscrit *i* présente néanmoins certaines particularités supplémentaires par rapport à *M* et à C^c. Son texte est davantage retravaillé quant aux *PN*, où la contamination par γ y est plus importante et semble remonter à l’antigraphe. Il contient *Phys.* et *Lin.*, alors que ces traités sont absents des autres membres de cette famille. Même en l’élargissant aux manuscrits qui, sans contenir les *PN* ou *Col.*, transmettent un texte voisin quant à *Gener. Corr.* ou *Cael.* (ce sont essentiellement le *Paris. Suppl. gr. 642*, qui est un manuscrit de Grégoire de Chypre, le *Paris. Coislin. 169*, qui est copié par un collaborateur de Nicéphore Grégoras, et le *Vat. Ott. gr. 293*), on ne trouve aucune trace d’une recension de la *Phys.* et de *Lin.*,

111. La datation, avancée par HARLFINGER (1971a), p. 109, principalement pour *Paris. 2032* se fonde les filigranes et le style graphique caractéristique du manuscrit.

112. BLOCH (2004) soutient, *a contrario*, que *M* et *i* descendent de C^c, ce que l’on ne peut pas totalement exclure. Sa thèse selon laquelle C^c aurait *E* (*Paris. 1853*) pour modèle me paraît en revanche à exclure.

113. Une étude détaillée de la transmission des *Mete.* manque malheureusement toujours à l’appel.

114. Je me fonde sur le rapprochement de la main de *i* et de *M* de celle du *Paris. 2105* par HARLFINGER (1971a), p. 111, et par la mise au jour d’une importante collection d’écrits de Choumnos dont il est responsable par PAPATRIANTAPHYLLOU-THÉODORIDÈ (1984). La distinction des deux mains quant au texte principal de *M*, l’une prenant en charges les ff. 1–118, l’autre les ff. 119–181, remonte à la notice de STORNAJOLO (1895), pp. 44–45.

115. Cf. *infra*.

si bien qu'il y a quelque raison, comme le fait D. Harlfinger¹¹⁶, de supposer que le copiste de *i* a eu recours à un autre modèle pour ces traités. Il est autrement assez probable que les relations très étroites que l'on constate pour les *PN* entre *C^c*, *M* et *i* masquent une réalité plus riche : les divergences entre les trois manuscrits sont rares, mais elles procèdent souvent d'un travail philologique sur le texte qui semble avoir été effectué à un niveau intermédiaire par rapport à l'ancêtre commun. On peut donc soupçonner légitimement que, n'était-ce la foule de témoins perdus, leurs relations sont en fait aussi complexes pour les *PN* que pour les traités physiques qu'ils transmettent en commun.

Il a déjà été montré plus haut que *C^c* (*Paris. Suppl. gr. 314*) appartient à *α*, branche au sein de laquelle il doit être associé à *E* et opposé à *γ*. La même conclusion s'impose pour *M* (*Vat. Urb. 37*) et *i* (*Paris. 2032*), manuscrits extrêmement proches de *C^c*, dont je reviendrai sur la question de l'indépendance vis-à-vis de ce dernier (*cf. infra*). Je vais d'abord montrer l'unité de la famille qu'ils forment avec *C^c*, laquelle apparaît clairement à travers un certain nombre de fautes communes assez spectaculaires. On notera que cette famille présente bien plus de marques d'originalité à partir de *Mem.*, du fait de nombreuses additions textuelles qui ne sont pas à proprement parler des gloses, mais visent plutôt à donner davantage de relief au propos. On relèvera également le fait spectaculaire que *Mem.* débute au sein de ce groupe par la reprise de la phrase de transition qui clôt *Sens.*, ce qui a pour résultat une sorte de duplication de celle-ci. Cela rappellera peut-être un cas célèbre, au sein de la transmission du *corpus*, celui du manuscrit A^b (*Laurent. plut. 87.12*) de la *Métaphysique*, lequel transmet, de manière comparable, deux fois les premiers mots des livres Δ, Θ et K¹¹⁷, ce que l'on a proposé¹¹⁸ d'interpréter comme un signe de ce que la recension du manuscrit, le principal témoin de l'un des deux branches principales de la transmission, remonte à une édition de papyrus en sept rouleaux, avec deux livres par rouleau, dont certaines réclames¹¹⁹ se sont maladroitement introduites au sein du texte. De prime abord, il pourrait s'être produit quelque chose de cet ordre pour la recension de *PN1* préservée par la famille de *C^c*. En effet, le lieu où cette duplication a eu lieu correspond vraisemblablement à la division en rouleaux antique. Le catalogue de Ptolémée, qui décrit une organisation du *corpus* à l'époque du rouleau, comporte

116. HARLFINGER (1971a), p. 115, qui observe en outre que le modèle de *i* était certainement endommagé au niveau de la fin du texte de *Lin.*, et se demande par conséquent si ce traité n'était pas le dernier du *codex*. Cette hypothèse est reprise par M. RASHED (2001), p. 221 n. 1.

117. Le phénomène a été signalé pour la première fois par CHRIST (1886a), p. VII (voir aussi CHRIST (1886b), pp. 409–410).

118. JAEGER (1912), pp. 181–182.

119. Une réclame (*reclamans*) est, selon la définition donnée dans la petite étude de S. WEST (1963), p. 314, « une indication insérée à la fin d'un rouleau qui donne le début du rouleau suivant ». SCHIRONI (2010), p. 75, (cité par PRIMAVESI (2012), p. 391 n. 19) résume les données papyrologiques disponibles en affirmant que, si dans le cas des éditions d'Homère et de textes épiques en général, l'usage des réclames, qui semble n'avoir jamais été systématique, a rapidement cessé, sans doute au cours du deuxième siècle de notre ère, il s'est en revanche maintenu plus longtemps, au moins jusqu'au troisième siècle, dans les textes en prose. À vrai dire, A^b n'est pas le seul manuscrit indépendant à présenter cette particularité, qui a été retrouvée par ALEXANDRU (2000) dans deux autres manuscrits, *Ambr. F113sup.* et *Vat. 115*.

précisément la division de *PN1* en deux parties que ce phénomène présuppose : *Sens.* représente une unité et le reste (*De memoria et somno* = *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.*, *Div. Somn.*) une autre¹²⁰ – il s’agit de toute manière de la seule division naturelle de cet ensemble qui permette d’obtenir deux moitiés de taille comparable. Il y a cependant une différence importante entre le cas de A^b pour *Met.* et celui de la famille de C^c pour *PN1* : la duplication s’est faite, dans le second cas, non pas du début du livre vers la fin du précédent, mais de la fin du précédent vers le début du suivant. Autrement dit, ce ne sont pas les premiers mots de *Mem.* qui sont venus s’adjoindre à la fin normale de *Sens.*, mais la dernière phrase de *Sens.* (τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν, 449^b3–4) qui est venue s’accoler à la première phrase de *Mem.* (περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστι, 449^b4), ce qui aboutit à une situation où la fin normale de *Sens.* se maintient, tandis que le début de *Mem.* est rallongé. Cela doit avoir abouti à un texte de *Mem.* s’ouvrant par les mots τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστι, mais l’impossibilité syntactique résultant de la présence simultanée des deux adjectifs verbaux, *σκεπτέον* et *λεκτέον*, a été remarqué par un copiste. Seulement, au lieu de s’apercevoir de la duplication de la fin de *Sens.*, celui-ci semble avoir paré au plus pressé, et s’être contenté de supprimer *λεκτέον*, ce qui donne le texte que l’on trouve aujourd’hui dans les manuscrits de la famille au début de *Mem.*, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστι. La faute dans la recension de la famille de C^c ne correspond donc pas à une réclame à proprement parler. Il n’est ainsi pas absolument nécessaire de l’expliquer autrement que par les usages relatifs aux rouleaux de papyrus : on peut imaginer, au niveau de l’ancêtre de la famille, qu’un copiste ayant devant lui un exemplaire où la séparation entre *Sens.* et *Mem.* n’est pas du tout marquée ait commis une simple dittographie, ou que la fin de *Sens.* ait été consignée en marge du début cahier correspondant à *Mem.* pour en faciliter la reliure. La première option paraît plus vraisemblable, elle requiert toutefois de se représenter un ancêtre de la famille de C^c qui n’aurait présenté virtuellement aucun degré de séparation entre *Sens.* et *Mem.* – ce qui n’est pas du tout le cas dans *E*, où les deux traités sont nettement distingués par quelques décorations et le titre de *Mem.* (f. 210), si bien qu’il semble nécessaire de supposer que cet ancêtre n’est pas partagé avec *E*. La suppression de *λεκτέον* en 449^b4 pour faire place à *σκεπτέον* laisse penser que le processus pourrait s’être effectué en deux étapes.

Le manuscrit *Suppl. gr. 314* (C^c) étant endommagé (ses feuillets ont été arrachés) de *Long. 466^b* jusqu’en *Resp. 472^b*, par conséquent, je me réfère alors, sauf lorsqu’exceptionnellement un morceau lisible subsiste, à son apographe *Vat. 2183* (V^r), réalisé de toute évidence lorsque ce dernier était encore en bon état, au cours du second quart du XV^e siècle.

120. M. RASHED (2021), p. 16, nn° 44 & 45.

Fautes de C^c, M, i*Sens.*

- 438^b27 θερμόν C^cMi : θερμή cett.
- 439^b8 τὸ μὲν πλῆθος C^cMi : τὸ πλῆθος cett.
- 443^b23 μηδενός C^cMi : μηδὲν a
- 443^b25 εἴπομεν οὖν C^cMi : εἴπομεν cett.
- 445^b8 τοῦ δύνασθαι C^cMi : τῶι δύνασθαι vulg.
- 445^b24 ἔχειν C^cMi : ἔχει cett.
- 446^b3 εἰ αἰσθητὰ C^cMi : εἰ αἰσθηταὶ E : ἤσθηται cett.
- 447^a15 αἰσθάνονται γὰρ C^cMi : αἰσθάνονται cett.
- 449^a13 ὥσπερ C^cMi : ὥσπερ ἐπὶ cett.
- 449^a24 ἄπτων C^cMi : ἀπτῶν cett.

Mem.

- 449^b4 τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτεόν περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστὶ καὶ διὰ τίνας αἰτίας γίγνεται C^cMi : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται vulg. (*Mem.* débute par la reprise de la dernière phrase de *Sens.*)
- 449^b16 τοδὶ om. C^cMi
- 449^b29 μνημονεύει τῶν ζώων C^cMi : μνημονεύει cett.
- 450^a25 ὅσα μετὰ φαντασίας C^cMi : ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας cett. (possible influence de du commentaire de Michel *ad loc.*, 13.21-22 : ταῦτα γὰρ εἶπεν ὅσα ἄνευ φαντασίας· μετὰ φαντασίας γὰρ καὶ ἡ τούτων, ὡς εἴρηται, γινώσκεις.)
- 450^a31-32 τὸ αἴσθημα C^cMi : τοῦ αἰσθήματος cett.
- 450^b8-9 ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται C^cMi : φαίνονται cett.
- 451^a4 εἰ ἀπὸ C^cMi : ἀπὸ cett.
- 454^a10 φανέντα αὐτοῖς C^cMi : φαντάσματα cett.
- 451^b4 εἶναι μνήμην C^cMi : μνήμην
- 451^b31 μάλιστα C^cMi : κάλλιστα cett. (faute de minuscules)
- 452^a2 οὕτω καὶ αἱ κινήσεις om. C^cMi
- 452^a18 ἢ οὐδὲν ἢ C^cMi : ἢ cett.
- 452^b21 ΘΕ C^cMi : BE cett.
- 452^b22 ZABZA C^cMi : ZA πρὸς BA cett. (abréviation sans doute mal comprise)

Somn. Vig.

- 454^a5 μηδενὶ C^cMi : ἐν μηδενὶ cett.
- 454^b3 ἀναγκαῖον om. C^cMi
- 454^b31 καὶ ἐπιθυμῖαι C^cMi : καὶ ἐπιθυμία cett.
- 455^b13 ποιεῖν C^cMi : ποῖόν cett.
- 455^b34 πότε C^cMi : πάντα vulg.
- 455^b34 μὲν οὖν om. C^cMi
- 456^a12 συμφυῆς C^cMi : σύμφυτον cett.
- 456^b1 αἱ καλούμεναι φλέβες C^cMi : αἱ φλέβες cett.
- 456^b17 τεθνάναι φαντασμάτα ὅταν κατασῶσι C^cMi : τεθνάναι cett. (amplification)

— 457^a22 ὄλως **C^cMi** : τὸ ὄλον **cett.**

Insomn.

— 460^a23 ἐπιπολῆς μᾶλλον ἐστὶ **C^cMi** : ἐπιπολαιότερον **vulg.**

— 460^b7 ὄρᾶν οἶον ἐὰν ἴδῃ ξύλα παραπλησίως ἐστῶτα ταῦτα ὠπλισμένους ἄνδρας ὄρᾶν οἰέται **C^cMi** : ὄρᾶν **cett.** (glose)

— 461^b5 κυριωτάτα **C^cMi** : κυριωτέρα **cett.**

— 461^b10 τὰ μικρὰν ἔχοντα **C^cMi** : τὸ μικρὰν ἔχον **cett.**

— 461^b10–11 φάναι ἐκεῖνα εἶναι **C^cMi** : φαίνεται ἐκεῖνο **cett.**

— 461^b16 οὕτω γὰρ **C^cMi** : οὕτως **cett.**

— 462^a22–23 καθεύδοντες, ὡς ὦιοντο, ἐπεγερθέντες εὐθύς ἐγνώρισαν τὸ τοῦ λύχνου om. **C^cMi** (saut du même au même)

Div. Somn.

— 462^b14 σκέδον πάντας **C^cMi** : πάντας **cett.**

— 462^b18 ἐνυπνίων πάντων **C^cMi** : ἐνυπνίων **cett.**

— 463^a29 τούτοις **C^cMi** : τούτων **cett.**

— 463^b4 ἐχόντων **C^cMi** : ἔχειν **cett.**

— 463^b13 θεόπεμπτος **C^cMi** : θεόπεμπτα **vulg.**

— 463^b13 τῶν ἐνυπνίων ἢ φύσις **C^cMi** : τὰ ἐνύπνια **cett.**

— 464^b17 μελαγχολικώτεροι τυγχνάσιν ὄντες ὥστε **C^cMi** : μελαγχολικοὶ **E** : μελαγχολική **cett.** (amplification)

— 465^a14 τότε γὰρ ταραχωδέστερος **C^cMi** : ἀταραχωδέστερος γὰρ **vulg.**

Long.

— 464^b23 πότερον δῆλον καὶ τὸ αὐτὸ **C^cMi** : πότερον ἕτερον ἢ τὸ αὐτὸ **vulg.**

— 464^b32 ὁμῶς **C^cMi** : ὁμοίως **cett.**

— 465^b18–19 ὑπολείμματος πρότερου **C^cMi** : ὑπόλειμμα τοῦ προτέρου **cett.**

— 465^b19 ἐνίστε **C^cMi** : ἐναντίον **cett.**

— 465^b20 φθαρτὸν **C^cMi** : ἀφθαρτον **cett.**

— 465^b29 ἄδεια **C^cMi** : ἀίδια **cett.**

— 465^b30 τὸ ποῦ **C^cMi** : τόπον **cett.**

— 465^b32 εὐπαθὲς **C^cM** : ἀπαθες **i** : πάθος vel πάθους **cett.**

— 466^a9 μακροβιώτατον **C^cMi** : μακροβιώτατα **Z** : τὰ μακροβιώτατα **vulg.**

— 466^a30 ὡς εἰ **C^cM** : ὡς **i** : ὥστε **Z** : ὥστε δεῖ **cett.**

— 466^b1 ποσὸν **C^cMi** : ποιὸν **cett.**

— 467^a7 οὖ **V^rMi** : ὅτι **cett.**

— 467^a12 οὐδὲ **V^rMi** : οἱ δὲ **cett.**

Juv.

— 468^a1–3 εἰσέρχεται ... βλέποντες **vulg.** : ἄνω **V^rMi** : om. **Z¹**

— 468^a16 τυτθὸς **Mi** : τοντθός **V^r** : στῆθος **vulg.** (difficulté à déchiffrer l'antigraphe)

— 468^b1 ἴσως **V^ri** : ἴσος **M** : ἔστω **ZPO^a** : ἔσται **cett.**

— 468^b15 χελώνη **V^rMi** : ἡ χελώνη **Z** : αἱ χελῶναι **vulg.**

— 468^b22–23 ἀμφοτέρα **V^rMi** : καὶ ταῖς ἀποφυτεῖαις μάλιστα **vulg.**

- 468^b18 τὰς ἐκφυτείας **V^rMi** : τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐμφυτείας **vulg.**
- 468^b26 εἰς om. **V^rMi**
- 469^b3 ὥσπερ om. **V^rMi**
- 469^b32 μαραίνεται ἀεὶ **V^rMi** : μαραίνεται **cett.**
- 470^a32 ἀπρόβλητα **V^rMi** : ἀστρόβλητα **vulg.**

Resp.

- 471^a13 ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^rM** : πῶσα ἐμποδίζειν **i** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**
- 471^b13 οὐ φαίνονται **V^rMi** : φαίνονται **vulg.**
- 473^a22 ἧς **C^cMi** : ἀναπνοῆς **vulg.** : om. **Z¹**
- 473^b9 δίαιμοι **C^cMi** : λίφαιμοι **vulg.**
- 473^b11 δόναξι **C^cMi** : ἄλοξιν **vulg.**
- 473^b13 γ' ἐνθεῖναι θέρει **C^cM** : αἰθέρι **i** : κεύθειν αἰθέρι **vulg.**
- 473^b19 ἄλις **C^cMi** : εἰς **vulg.**
- 473^b25 πόρους **C^cMi** : πόροιο **cett.**
- 474^a6 πάλιν ορσον ἴσον ὀπίσσω **C^c** : πάλιν (lac.) **M** : πάλιν ορσον ἴκετ' ὀπίσσω **i** : πάλιν ἐκπνέει ἴσον ὀπίσσω **vulg.**
- 474^b1 ἐφήσι **C^cMi** : ἀφήσι **cett.**
- 475^b13 ἔχοντα **C^cMi** : ἔχει **cett.**
- 475^b27 ὑγρῶν **C^cMi** : ὕδρων **vulg.**
- 476^a1 καταψύξεως **C^cMi** : καταψύχεται **cett.**
- 476^a18 πρὸς om. **C^cMi**
- 477^a28 τοῦ πλείονος **C^cMi** : γῆς πλείονος **vulg.**
- 477^b24 τὸ ὑγρὸν om. **C^cMi**
- 477^b30 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλ' ὅτι **Z** : αὐτὸ ἄλλ' ὅτι **cett.**
- 478^a3 καὶ τὸ μέτριον **C^cMi** : πρὸς τὸ μέτριον **Z** : εἰς τὸ μέτριον **cett.**

VM

- 479^a8 ἀρχῆς **C^cMi** : ζωῆς **cett.**
- 479^b19 πάλλη **C^cMi** : πάλλιν **Z¹** : παλμῶι **cett.**
- 480^a4 διερὸν **C^cMi** : διαίρον **Z¹** : αἰρομένη vel αἶροντος **cett.**
- 480^a19 πλέον om. **C^cMi**
- 480^a21 ἐν om. **C^cMi**
- 480^b8 σύριγγά τε πάντη φλέβες **C^cMi** : σύριγγα τέτανται φλέβες **Z** : παρατέτανται φλέβες **vulg.**
- 480^b27–28 τί περὶ φύσιν **i** : τί παρὰ φύσιν **C^cM** : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως **vulg.** (abréviation?)

Cette famille est par ailleurs contaminée, dans le cas de *PN1*, par γ , probablement par un manuscrit perdu proche de *U* (*Vat.* 260), *S* (*Laurent.* 81.1) et *O^d* (*Marc.* 209), de manière visible à partir de *Mem.* seulement. Ce processus a conduit à la correction d'un certain nombre d'erreurs que la source du texte de cette famille partageait originellement avec *E*¹²¹. Un bon exemple se trouve en *Div. Somn.*, 463^a28 : l'ancêtre de la famille,

121. Le phénomène est déjà relevé par BLOCH (2008b), p. 12 n. 36. Seulement, les exemples au sein de

comme aujourd'hui les manuscrits C^c et M (la chose a été rectifiée dans *i*) omet le mot *πολλάκις*, ce que l'on constate aussi dans *E*. Seulement, si ce mot est totalement absent du texte de *E*, il est par contraste réapparu, mais à un endroit un peu différent, dans l'ancêtre de la famille, où il figure une dizaine de mots auparavant en 463^a27, après *πάλιν* : le processus de contamination a abouti à la confection d'un exemplaire annoté, combinant les textes de deux sources, et l'annotation reflétant le texte issu de *γ* a été mal comprise par le copiste suivant. De manière semblable, en *Mem.* 451^a5, la leçon usuelle est *διστάζομεν ἐνίοτε· ὅτ' ἐδὲ συμβαίνει*. Le manuscrit *E* donne ici *διστάζομεν· ὅτ' ἐδὲ συμβαίνει*, c'est-à-dire que le mot *ἐνίοτε* y a disparu, tandis que les trois manuscrits C^c, M et *i* ont pour leçon *ἐνίοτε δὲ*. Il y a de fortes chances pour que cette dernière remonte à un exemplaire perdu comportant la même leçon que *E*, sans *ἐνίοτε*, avant que ce mot ne soit réintroduit, vraisemblablement par contamination, et ne vienne chasser dans l'apographe suivant le verbe *διστάζομεν*. Cette contamination semble avoir été bidirectionnelle, et l'on retrouve également des fautes issues de cette famille dans *S* pour *PN*2. Elle est étayée historiquement par le fait que ces deux familles, celle de C^c et celle de O^d, sont toutes deux fortement liées à la figure de Choumnos.

Contamination de C^c, M et *i**Mem.*

- 450^b21 τὸ ἐν πίνακι C^cMiUSO^d : τὸ ἐν τῷ πίνακι cett.
- 451^b1 μαθόντα SO^d : μαθόντα τι C^cMi : παθόντα cett.
- 451^b8 τὸ αὐτὸ τὸν αὐτόν C^cMiUSO^dW : τὸν αὐτόν τὸ αὐτό cett.
- 451^b23 μὲν C^cMiSO^d : μὲν οὖν cett.
- 452^b3 αὐτός Eβ : αὐτός ἐπεὶ C^cMi : αὐτόσε πη *γ*

Somn. Vig.

- 454^a19 ὁμοίως δὲ ὅτι καὶ C^cMiU : ὁμοίως δὲ καὶ ὅτι cett.
- 455^a16 ὅτι : τι C^cMiSO^d : om. E
- 457^b20 τοῦτο τὸ πάθος εἶναι C^cMiSO^d : εἶναι τοῦτο τὸ πάθος EvZ^a : τοῦτ' εἶναι τὸ πάθος βγ

Insomn.

- 458^b8 ὥστε om. C^cMi γ
- 458^b25 ἐδοξάζομεν C^cMi γ : δοξάζομεν Eβ
- 459^a17 φαντασία C^cMiSO^d : φαντασία ἡ cett.
- 460^a4–5 διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος Eβ : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος ὅταν ἦι τὰ καταμήνια : εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν γ
- 460^a15 μάλιστα αἰσθάνεται C^cMiUS (incert. O^d) : αἰσθάνεται μάλιστα cett.

Sens. qu'il cite à l'appui par sont des passages où le texte de C^c est certes plus proche de celui de *γ* que de celui de *E*, mais dans les trois cas l'erreur se trouve du côté de *E*, si bien que l'on ne peut pas exclure que C^c ait préservé une leçon remontant à son ancêtre commun avec *E* plutôt qu'importé une leçon de *γ*, à partir du moment où l'on ne suppose plus qu'il s'agit d'un apographe de *E*.

- 462^b1 ὥστε μηδὲν **C^cMi** γ : μηδὲν **E β**
- 462^b1–4 σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν **C^cMi** : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνυπνίον ἐωρακόσι γ : τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν **E β**

Div. Somn.

- 462^b26 εὐρεῖν τούτων τὴν ἀρχὴν **C^cMi** γ : εὐρεῖν τὴν ἀρχὴν **E β**
- 464^a16 διὸ **C^cMi** γ : διὰ τὸ **E β**

Deux problèmes restent à ce jour non entièrement résolus concernant la famille de C^c : le premier est de déterminer si, dans le cas de *PN1*, elle fait partie de la descendance de E ou représente une tradition proche mais indépendante de E ; le second concerne, pour les *PN* dans leur ensemble, le rapport entre ses trois principaux témoins, dont tous les autres sont issus, C^c , M et i . Concernant la première question, l'indépendance de C^c vis-à-vis de E été soutenue par FOBES (1913) pour *Mete.*, qui le présente comme le seul autre témoin de la famille de E , ainsi que par M. RASHED (2001) pour *Gener. Corr.* et BOUREAU (2019) pour *Cael.* En ce qui concerne *PN1*, ESCOBAR (1990) y voit un descendant d'un apographe corrigé de E , qu'il partagerait comme modèle avec V et P^f ¹²², tandis que BLOCH (2008b), pp. 10–16, affirme que C^c descend directement de E et ce indépendamment des autres apographe de ce dernier. La question nécessite, pour être tranchée, de déterminer, non pas si E présente parfois des fautes dont serait exempt C^c (et, accessoirement, M et i avec lui), car la contamination de ce dernier par des manuscrits de la branche γ rendrait alors l'origine de ses leçons suspectes, mais de déterminer s'il arrive que C^c présente une leçon déjà fautive, distincte de ce que l'on peut trouver dans γ , expliquant une faute de E , ou encore si E et γ peuvent présenter des fautes dont serait dépourvu C^c . Je tente de montrer ci-dessous que tel est bien le cas. Notons de plus que certaines fautes de C^c semblent difficilement explicables sur la seule base de E ¹²³ (par exemple, le fait que le début de *Mem.* reprenne la dernière phrase de *Sens.*). Le fait, enfin, que la cohérence de la famille et sa situation stemmatique soit préservée dans *PN2* suggère que son géniteur contenait l'ensemble des *PN*, ce qui n'est pas le cas de E .

Exemples de fautes séparant E de C^c , M et i

122. Il semble s'agir dans ce cas d'une erreur de méthode de la part d'ESCOBAR (1990). Que V , P^f et C^c puissent partager certaines leçons que l'on peut interpréter comme des corrections du texte de E n'implique pas nécessairement qu'ils remontent ensemble à un manuscrit intermédiaire corrigeant E , d'une part parce qu'un texte clairement fautif dans E peut tout à fait être corrigé indépendamment de la même manière, d'autre part, et surtout, parce que cela ne doit pas conduire à négliger le fait que V et P^f présentent des fautes propres dont est dépourvu C^c qui ne s'expliquent qu'à partir du texte de E (*cf. supra*).

123. Même en supposant, comme le fait BLOCH (2008b), p. 13, à juste titre, bien que de manière très hésitante, que C^c descend d'une copie de E réalisée avant l'intervention de E^2 . Voir *Somn. Vig.* 457^a29, pour un exemple où C^c plus proche d'une leçon de E^1 que de la correction apportée par E^2 (σκληροφοῖ E^1 (ut vid.) β : σκεληφοῖ **C^cMi** : σκληφοῖ E^2 γ).

Sens.

- 437^b7 τὸ θολόν C^cM β : τὸ ὄλον E : ὁ θολός iγ (l'influence de γ ne suffit pas à expliquer pourquoi le neutre aurait subsisté : C^c semble bien plutôt avoir préservé la leçon originelle de l'ancêtre qu'il partage avec E)
- 445^a12 καὶ τό τε E : καὶ τῶι τε C^cMiC^a : δ καὶ τῶι γ (peut-être une correction sur la base du texte de E, mais il semble plus probable que ce soit E qui erre à partir du texte de C^c)

Mem.

- 450^a11 τοῦτο νοομεν E¹ : τοῦ νοομένου E² γ : τοῦ νοῦ μὲν C^cMi : τοῦ νοητικοῦ β (la leçon originelle de E ne s'explique qu'en observant que νοῦς est devenu hétéroclite pendant l'ère romaine¹²⁴, d'où le génitif νοός, lequel explique à la fois la leçon de E et celle de C^c, où le génitif usuel a été rétabli, si bien que C^c transmet ici, contre E et γ, la leçon originelle de α)
- 452^b17 ΓΔ C^cMi βX : ΑΔ cett. (C^c n'est pas contaminé par X ou β)
- 452^b19–20 ἡ ΗΘ E¹ : ἡ ΚΘ E³ : ἡ Θ C^cMi β : ἡ τὸ Θ γ (la leçon originelle de E semble résulter d'une simple dittographie dont l'exemplaire à l'origine de C^c a été préservé)
- 452^b27 ἄμα C^cMi : om. E : ἀλλὰ βγ (faute de majuscules)
- 453^a7 μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε ποσὸν E : τοῦ πότε μὴ γνωρίζωσι τὸ ποσὸν C^cMi : μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσὸν β : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τῶι ποσῶι γ (la leçon de C^c, sensiblement meilleure que celle de E, semble difficilement pouvoir en être issue, pas plus que de γ)

Somn. Vig.

- 457^a29 σκληροφοὶ βB^eE¹ : σκεληφοὶ C^cMi : σκληροὶ vulg. (l'adjectif σκεληφορός est extrêmement rare, les occurrences les plus récentes sont celles de la forme σκελεφορός qui se trouvent dans le commentaire aux *Aphorismes* hippocratiques attribués à Stéphane d'Athènes (III, 14.69 ; 18.34 ; etc. ; elle apparaît aussi une fois chez Michel Psellos (16.211 DUFFY (1992)))

Insomn.

- 458^b4 καὶ ὄλωσ E : ὄλωσ δ' C^cMi βμ : καὶ ὄλωσ δ' γ (la leçon que reprend C^c a de fortes chances d'être archétypale, ce n'est ni celle de E, ni celle de γ, ni une combinaison évidente des deux)
- 458^b12 ἀποφαίνεται E : ἀν φαίνηται C^cMi : ἀν φήσειεν βγ (la leçon de C^c semble représenter un état antérieur d'un ancêtre commun avec E plutôt que dériver du texte de ce dernier)

Div. Somn.

- 463^a27–28 πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις E : πάλιν πολλάκις ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις πολλάκις C^cMi : πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις πολλάκις βγ (si C^c avait corrigé l'omission de πολλάκις à partir de γ, il n'y aurait pas de raison au déplacement ; il semble plus probable que le déplacement ait été le fait de l'ancêtre de E et C^c, puis qu'il soit tombé hors de E)

L'examen de ces fautes invite ainsi à considérer que la recension de *PN1* préservée par la famille de C^c n'est pas issue de E. D'autres indices convergents, sans être le moins

124. Kühner & Blass, p. 516 n. 5.

du monde décisifs, suggèrent également que la source de la recension de la famille de C^c ne saurait provenir directement ou indirectement de E . (1) Le texte de la famille de C^c duplique la fin de *Sens.* au début de *Mem.*, ce qui n'est pas du tout le cas dans E . Il est même impossible de supposer que cette faute a été commise avec le texte de E sous les yeux, où les deux traités sont très clairement séparés au f. 210. Si l'on maintient l'hypothèse que la famille de C^c a E pour ancêtre, il faut vraiment supposer un scénario très compliqué pour expliquer comment on aurait pu aboutir à cette situation durant une fenêtre temporelle limitée qui va de la confection de E (milieu du X^e) à la traduction de Jacques de Venise (début ou milieu du XII^e), où la faute est déjà attestée. (2) L'ancêtre de la famille comprenait des scholies à *Sens.* inspirées du commentaire d'Alexandre, lesquelles ne se retrouvent que très partiellement dans E et font usage d'un lexique qui n'est guère attesté qu'au sein de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie, en particulier à la fin de l'Antiquité. Si elles ont été inventées par un lettré byzantin à partir des bribes que l'on trouve dans E , ce doit être une personnalité au moins aussi remarquable que celle d'un Michel Psellos – or rien n'indique une activité de ce genre à cette période, en-dehors justement du cercle de Psellos, où l'on lit les *PN* dans une tout autre recension, celle de λ . (3) Le texte de la famille de C^c dans le cas de *PN2*, traités qui sont entièrement absents de E , est apparenté à celle d'un manuscrit encore plus ancien, Z (*Oxon.* CCC 108), que rien, sur le plan codicologique, ne rattache à E en particulier : la famille occupe ainsi une position stématique analogue pour *PN2*, avec cette différence que Z a été remplacé par E . Personne n'a, à ma connaissance, émis l'hypothèse que son texte était issu de Z pour *PN2*, en dépit du fait qu'ils partagent un grand nombre de fautes, et je la tiens de nouveau pour indépendante de Z . Si le copiste de l'ancêtre de la famille de C^c avait déjà commis l'exploit de mettre la main sur E pour les besoins de son entreprise (ce que nul, à part quelqu'un du calibre de Pachymère, semble n'avoir réussi à faire avant le XIV^e, pour autant que nous le sachions), il aurait donc réussi à le répéter une seconde fois en dénichant un témoin tout aussi extraordinaire à cette époque du texte de *PN2*. Plutôt que de supposer l'existence d'un chasseur de manuscrits aux talents aussi hors du commun, il est autrement plus économique de supposer que l'ancêtre de la famille de C^c remonte à un manuscrit confectionné antérieurement où les deux parties des *PN* modernes auraient été soudées à partir d'ancêtres des *vetustissimi E* et Z .

La question du rapport entre C^c (*Paris.* Suppl. gr. 314), M (*Vat. Urb.* 37) et i (*Paris.* 2032) est, elle aussi, débattue¹²⁵ et nécessite, pour être résolue, un examen détaillé de leurs fautes respectives.

Divergences entre C^c , M et i ¹²⁶

125. HARLFINGER (1971a) présume que M et i partagent un même modèle pour les traités qu'ils transmettent en commun. ESCOBAR (1990) et BLOCH (2008b) soutiennent que C^c est l'ancêtre des deux autres. M. RASHED (2001) et BOUREAU (2019) les construisent tous trois comme indépendants mais étroitement apparentés.

126. Je ne cite pas tout ce qui relève de fautes propres à l'un ou l'autre manuscrit lorsque le texte dont

Sens.

- 436^b12 διοριζόμενον C^cM : διοριζόμεθα i
- 436^b17 πάθος C^ci : πάθους M
- 436^b12 υπάρχουν C^cME : έχουν iβγ
- 437^a28 γάρ C^cE : γάρ και M : ἄρ' iβγ
- 437^a28 ἐαυτὸν iβγ : om. C^cME
- 437^a32 ποιεῖ C^cME : ποιεῖν iβγ
- 437^b7 τὸ θόλον C^cM : ὁ θόλος i
- 437^b27 αἰσθομένοιο C^cM : αἰθομένοιο iβγ
- 437^b29 αἴτ' C^cMEβ : οἴ τ' iγ
- 437^b30 πῦρ C^cMiEβ : φῶς i(s.l.) γ
- 437^b30 ἐελμένον C^cME : ἐεργμένον iβγ
- 438^a1 χθονήισι λοχαζέτο C^cMiE : ὀθόνηισι ἐχεύατο i(s.l.) γ
- 438^a2 ἀμφὶ καέντος C^cME : ἀμφιναέντος iβγ
- 438^a20 αἶμα πλεῖον C^ci : πλεῖον αἶμα M
- 438^a22 ἀριγώτατον C^c : ἀρριγώτατον iγ : ἀρριγώτερον M
- 439^b17–18 τὸ λευκὸν και μέλαν C^ciE : τὸ λευκὸν και τὸ μέλαν Mβγ
- 439^b32 χρώματος C^cME : χρωώματα iβγ
- 440^a20 μὴ ταῖς C^ciE : μὴ και ταῖς M : om. γ
- 441^a3 δὴ C^ciE¹ : δ' M : δ' ἡ cett.
- 441^a5 τὰ γένη : ἀντὶ τοῦ τὰ εἶδη C^c(s.l.) : ἀντὶ τὰ εἶδη M(s.l.)
- 441^a15 δὲ και κειμένους C^cME : και κειμένους i : και κινουμένους γ
- 441^a25 πλεῖον C^ciβηUE : πλεόν Mγ
- 441^b5 ἐστὶν C^ciβE : εἰσιν Mγ
- 441^b5 και C^cMβE : διὸ και iγ
- 441^b8 τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται γένος μάλιστα C^ciβηUE : τὸ τῶν χυμῶν γένος γίγνεται μάλιστα M : τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται μάλιστα γένος γ
- 441^b26 οὐδ' αὐτοῖς C^cME : οὐδὲν αὐτῶν i(p.c.) λμ
- 442^a11 τῶν C^cMH^a : τῶι iβγE
- 442^a24 πράσιον C^cME : πράσινον iβγ
- 442^b5 ἐν om. C^cMi(sed ins. s.l.)
- 442^b8 διὸ και περὶ μὲν C^cE : διὸ και περὶ Mβγ : διὸ περὶ i
- 443^a1 ἥι πλυτικὸν ἢ ῥυπτικὸν C^cMEPε : ἥι πλυτικὸν και ῥυπτικὸν iγ
- 443^a19 ἀοσμώτεραι C^ciE : ἀοσμότεραι Mγ
- 443^a24 ὅτι ῥῖνες C^cMEP : ῥῖνες iγ
- 443^a24 ἐπεὶ C^cME : ἐπὶ iγ
- 443^b14 ἡ πῆξις C^ciE : και ἡ πῆξις Mγ
- 443^b19 τεταγμένων C^cME : τεταγμένον iγ

est issue la faute est manifestement identique dans les trois cas, par exemple dans le cas d'une abréviation devenue inintelligible au sein de l'ancêtre partagé. J'en cite tout de même certaines afin de prouver que C^c ne descend ni de M ni de i (ce que la datation suffit à prouver), et surtout que ce n'est le cas, ni que i descend de M, ni que M descend de i.

- 444^a17 ξηρά και ὑγρά C^cMi(a.c.)E : ἡ ξηρά και ἡ ὑγρά i(p.c.) γ
- 444^b16 αἰσθάνεται C^cMEU : αἰσθάνονται iγ
- 444^b28 αὐτοῦ C^cME : αὐτῶν iγ
- 444^b31 : θαρεῖται C^cM : φθαρεῖται E : φθείρεται iγ
- 445^a2-3 τῶν φουομένων C^cME : τῶν φειομένων i : φουόμενα γ
- 445^b3 ἄπειρα C^cMEUP : ἄπειρον iγ
- 445^b10-11 και τοσόνδε C^cM : μή ποσόν δὲ i(p.c.) Eγ
- 445^b23 ἀναγκαῖον C^cME : ἀνάγκη iγ
- 445^b27 εἰς ἄνισα C^cM : ἄνισα iEγ
- 446^a1 ὀρωμένης C^cMi(p.c.) : ὀρωμένον i(a.c.) γ
- 446^a5 πάμπαν C^cMEP : πάνυ iγ
- 446^a6 τῶι ποδί C^cME : τῆι δίποδι iγ
- 446^a7 ἐνεργεῖαι C^cME : ἐνεργεῖαι δ' ἤδη iγ
- 446^a7 τηνικαῦθ' αἰ C^cME : τηλικαῦται iγ
- 446^a13 αἰσθάνεσθαι C^cME : αἰσθέσθαι iγ
- 446^a27 τὸν μεταξύ C^cME : τὸ μεταξύ iγ
- 446^b1 εἴτε M : ὅτε C^ci cett.
- 446^b17-18 εἶναι ἀπορία και περὶ τούτων C^ciEP : ἀπορίαν εἶναι και περὶ τούτων M
- 446^b23 δὴ C^cME : om. i : ἤδη γ
- 447^a8 πρὶν C^cMEP : ἔτι πρὶν iγ
- 447^a13 δυεῖν ἅμα C^cE : δυοῖν ἅμα Mi : δυό ἅμα γ
- 447^a13 δύνασθαι αἰσθάνεσθαι C^ciE : δύνασθαι M : αἰσθάνεσθαι γ
- 447^a18 κεκραμμένου C^cE : κεκραμένου Mi γ
- 447^a23 μόνην C^cMEγ : μονή i : μόνη ἦν LH^ayP
- 447^b6 δυεῖν C^cE : δυοῖν Mi γ
- 447^b20 δυεῖν C^cE : δυοῖν Mi γ
- 448^b21-22 ἄτομον C^ciE : ἄτομα M : ἀτόμωι γ
- 448^b24 μέρει C^cP : μέρη MiEγ
- 448^b28 ἦι C^cME : εἰ iγ
- 449^a14 ἐν ἀριθμῶι C^cME : και ἐν ἀριθμῶι iγ

Mem.

- 450^a23-24 φαντασία· και ἐστι μνημονευτὰ καθ' αὐτὰ μὲν ὧν ἐστι φαντασία om. M
- 450^a32 τοῖς δακτύλοις C^cM : τοῖς δακτυκίοις i
- 451^b31 τάχιστα και μάλιστα C^ci : και τάχιστα μάλιστα M
- 452^a20 ἐπὶ τὸ HΘ iE : ἐπὶ T H Θ C^cM : ἐπὶ τοῦ Θ βγ
- 452^b23 τὸ Z C^cM βγ : τὸ H i : τὸ Θ E
- 452^a25 ἐπὶ C^cM αβ : ἐπεὶ i
- 452^b8 ὅτωι ποτὲ C^cM : ὅτε ποτὲ i : τι ὧι αβ
- 453^a17 ἐπέχοντας C^c γ : ἀπέχοντας Mi
- 453^a25 ἐπέλθῃ C^cM γ : ἐπέλθοι i

Somn. Vig.

- 453^b11 σκεπτέον **ME** : ἐπισκεπτέον **C^ci βγ**
- 453^b24 ἀπ' αὐτομάτου **C^cME** : ἀπὸ ταυτομάτου **iνγ**
- 454^b22 εἰ om. **C^cM**
- 455^b34 πότε **C^cM** : om. **i** : πάντα **αβ**
- 457^b7 ὕπνος **C^cMEβ** : ὁ ὕπνος **iANZ^a**
- 458^a24 εἰς τὸ **C^cME** : ἐν τῷ **i**

Insomn.

- 458^b24–25 ὥστε δῆλον ὅτι οὔτε ἐνύπνιον πᾶν τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα om. **M**
- 459^b14 πρὸς ἄλλο **i** : ἄλλο **C^cM vulg.**
- 460^a16 τὴν τοῦ ἀέρος οὔσαν ἀφὴν **i** : οὔσαν τὴν τοῦ ἀέρος ἀφὴν **cett.**

Div. Somn.

- 463^a27 πάλιν πολλάκις **C^cM** : πάλιν **ia**
- 463^a28 πολλάκις om. **C^cME**
- 463^b7 περιγίνεσθαι **C^cM** : παραγένεσθαι **iaβ**
- 464^b19 περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων **C^cME** : om. **iUSO^dB^e**

Long.

- 464^b33 ὃς **C^cM** : ὡς **i** : ὅσον **cett.**
- 465^a8 βραχύτεροι **C^cM** : βραχύβιοι **cett.** (inc. **i**)
- 465^a29 περὶ τὴν φύσιν **C^cM** : παρὰ τὴν φύσει **i** : παρὰ τὴν φθορὰν **cett.** (abréviation?)
- 465^b32 εὐπαθεῖς **C^cM** : ἀπαθεῖς **i** : πάθος vel πάθους **cett.**
- 465^b30 τὸ ποῦ **Z¹C^cM** : τοῦ ποῦ **cett.** (inc. **i**)
- 466^a22–23 καὶ τὸ ξηρὸν δὲ τὸ ὑγρὸν **C^cM** : καὶ τὸ ξηρὸν καὶ τὸ ὑγρὸν **cett.** (inc. **i**)
- 466^a27 ὅλως λόγος **C^c** : ὅλος λόγος **M** : ὅλως λόγῳ **i** : ἅπλως **Z¹** : ὅλως **cett.** (abréviation)
- 466^a30 ὡς εἰ **C^cM** : ὡς **i** : ὥστε **Z** : ὥστε δεῖ **cett.**
- 466^b14 τὸ γῆρας **C^cM** : καὶ τὸ γῆρας **i** : τὸ δὲ γῆρας **cett.**
- 467^a33 κεφαλῆ **V^rM** : lac. **i** : κεφαλοβαρῆ **cett.** (modèle illisible?)
- 467^a34 ὥσπερ γὰρ καὶ τῶν φυτῶν **ZV^rM** : ὥσπερ καὶ τῶν φυτῶν **i** : καὶ τῶν φυτῶν **vulg.**

Juv.

- 468^b1 ἴσως **V^ri** : ἴσος **M** : ἔστω **ZPO^a** : ἔσται **cett.**

Resp.

- 470^b12 μόνον κατηγορεῖν **Z¹V^rM** : κατηγορεῖν μόνον **i** : κενὴν κατηγορεῖν vel κενῶς κατηγορεῖν **cett.**
- 470^a11–12 παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη παραλλάξ ποιοῦσιν **ZV^r** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιοῦσιν **M** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη εἰ παραλλάξ ποιοῦσιν **i** : παραλλάξ **vulg.**
- 471^a13 ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^rM** : πῶσα ἐμποδίζειν **i** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**
- 471^a32 τὸ στόματί **V^ri** : τῷ στόματί **cett.** (inc. **M**)
- 472^a12–13 εἰσὶ **V^ri** : εἰσιὸν **cett.** (inc. **M**)
- 472^a25 εἴσω **Z¹i** : ἴσον **V^rM** : εἰσιὸν **cett.**

- 472^b14 ἔμππτον (sic) **M** : ἐμπίπτειν **cett.**
- 473^a7 ἐροῦμεν πάλιν καὶ πρότερον πρὸς τοῦτον τὸν λόγον **i** : ἐροῦμεν πάλιν καὶ πρὸς τοῦτον τὸν λόγον **cett.**
- 473^a26 ἐπεὶ **Z¹C^cM** : ἐστι **cett.** (inc. **i**)
- 473^b12 διαπερές **C^c** : διαμπερές **cett.**
- 473^b13 γ' ἐνθεῖναι θέρει **C^cM** : αἰθέρι **i** : κεύθειν αἰθέρι **vulg.**
- 473^b20 ἄργος **Z¹C^cM** : ἄγγος **vulg.** (inc. **i**)
- 474^a6 πάλινορσον ἴσον ὀπίσσω **C^c** : πάλιν (lac.) **M** : πάλινορσον ἴκετ' ὀπίσσω **i** : πάλιν ἐκπνέει ἴσον ὀπίσσω **vulg.**
- 474^b26 μικρὰ **C^cM** : μικροῖς **cett.** (inc. **i**)
- 475^a3 ζῶσι καὶ ἐπτὰ ἔτη om. **i**
- 475^b6–7 τῶν ἐναίμων om. **M**
- 475^b7 θήλαιαν **C^cM** : θυέλλαν **i** : θάλατταν **cett.** (difficulté à déchiffrer l'antigraphe ?)
- 477^b30 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλ' ὅτι **Z** : αὐτό ἄλλ' ὅτι **cett.**

VM

- 478^b28 φυτοῖς **C^cM** : ζώιοις **cett.** (inc. **i**)
- 479^a11–12 σκληρανομένων **ZC^cM** : σκληρυνομένων **i** : ζηραινομένων **cett.**
- 480^b27–28 τί περὶ φύσιν **i** : τί παρὰ φύσιν **C^cM** : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως **vulg.** (abréviation ?)

On peut en déduire tout d'abord que *i*, qu'il descende ou non de *C^c* est contaminé par γ , de même que *M*, de façon moins massive mais néanmoins indépendante. Prouver leur indépendance à l'égard de *C^c* requerrait de mettre en évidence des fautes propres à ce dernier, absentes de *i* et *M*. Or, à l'exception de l'usage du duel inhabituel $\delta\upsilon\epsilon\acute{\iota}\nu$, corrigé systématiquement en $\delta\upsilon\sigma\acute{\iota}\nu$ dans *i* et *M*, je n'observe pas régulièrement de telles fautes. On pourrait éventuellement construire un argument pour l'indépendance de *M* à partir de *Somn. Vig.* 453^b11, où il préserve la leçon de *E* contre *C^c* et *i*, et de manière analogue pour celle de *i* à partir de *Mem.* 452^a20, mais cela paraît constituer une base trop étroite pour permettre une certitude suffisante. Aucune objection majeure ne saurait cependant être adressée à une reprise pour *PN* de la situation diagnostiquée par M. RASHED (2001) et BOUREAU (2019), à savoir que *C^c*, *M*, et *i* descendraient indépendamment de trois modèles perdus, contaminés de trois manières différentes, remontant à un même modèle croisant des leçons de partagées avec un ancêtre commun à *E* et des leçons de γ ¹²⁷, si ce n'est que ce n'est pas là l'hypothèse la plus économique pour rendre compte de la situation dans les *PN*. Indépendamment de ces travaux, on pourrait ainsi se croire fondé à inférer que *M* et *i* représentent deux descendants de *C^c* contaminés indépendamment l'un de l'autre par γ . En dépit de ce fait, il me paraît dans l'ensemble plus légitime de supposer une continuité dans la transmission de *Gener. Corr.*, de *Cael.* et des *PN* au sein

127. Surtout si l'on ajoute l'argument de M. RASHED (2001), p. 220, selon lequel c'est la transmission de *Gener. Corr.*, au sein de laquelle un nombre bien supérieur de manuscrits de cette famille nous sont encore accessibles, qui donne le mieux à voir son histoire dans toute sa complexité.

de ces trois manuscrits.

3.4.2 Relevé des scholies à *Sens*.

Les scholies de la famille sont uniquement contenues dans les marges externes de *C^c* et de *M*, *i* étant, à une unique exception près (f. 288^v), dépourvu de scholies. Je les transcris en conservant l'accentuation et la ponctuation des manuscrits.

- *ad Sens*. 436^a1 περί ψυχῆς καθ' αὐτὴν διώρισται πρότερον. L'expression ἀντὶ τοῦ ἰδία dans *C^c* (f. 133, encre rouge), ou, plus brièvement, le seul mot ἰδία dans *M* (f. 79), est placée au dessus de καθ' αὐτὴν dans le corps du texte. On lit ensuite en marge ἰδία μὲν περί ψυχῆς ἰδία δὲ περί ἐκάστου τῶν μορίων καὶ τῶν δυνάμεων αὐτῆς dans les deux manuscrits. Source : καθ' αὐτὴν δὲ εἶπε περί ψυχῆς διωρίσθαι ἀντὶ τοῦ ἰδία τε κοινῶς καὶ καθόλου περί ὅλης ψυχῆς καὶ ἰδία περί τῶν μορίων τε καὶ δυνάμεων αὐτῆς ἐκάστης (Alexandre, *In de sensu*, 3.8–10).
- *ad* 436^a17–18 φυσικοῦ δὲ καὶ περί ὑγείας καὶ νόσου τὰς πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς. *C^c* f. 133, encre rouge ; *M* f. 79 : πρώτας ἀρχάς λέγει ἀντὶ τοῦ ἐκ ποίων πρώτων ἀρχῶν καὶ ἐν ποίοις πρώτοις οἷον ἐν συμμετρίας ψυχρῶν καὶ θερμῶν. Source : τουτέστιν ἐκ τίνων πρώτων ἀρχῶν τε καὶ ἐν τίσι πρώτοις ἢ ὑγεία καὶ ἢ νόσος, ὅτι ἐν συμμετρίας τῶν πρώτων δυνάμεων, ξηρῶν ὑγρῶν, θερμῶν ψυχρῶν (6.11–13).
- *ad* 437^b9–10 ἐκεῖνος δ' αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός. *C^c* f. 134 ; *M* f. 80 : ἀντὶ τοῦ οὕτως δὲ ἑαυτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός ὡσπερ ἐν τοῖς κατόπτροις. Source : τὸ δὲ ἐκεῖνος δὲ (ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός ὡσπερ καὶ ἐν τῇ ἀνακλάσει ἴσον ἐστὶ τῷ οὕτω δὲ ἐν τῇ τοιαύτῃ κινήσει καὶ θλίψει τοῦ ὀφθαλμοῦ αὐτὸς αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός, ὡσπερ καὶ ἐν τοῖς κατόπτροις καὶ ἐν πᾶσιν, ἐν οἷς κατὰ ἀνάκλασιν αὐτὸν ὁρᾷ (20.6–9). On notera que le lemme d'Alexandre suppose une leçon différente (αὐτὸς αὐτὸν, tandis que la famille de *C^c*, avec *E*, ne donne que αὐτὸς), sans que la variante n'ait été signalée.
- *ad* 437^b28 ἀμοργούς. *C^c* f. 134 ; *M* f. 80 : ἀντὶ τοῦ κωλυτήρας πυκνούς. Source (?) : ἀμοργούς δὲ τοὺς λαμπτήρας λέγοι ἂν τοὺς ἀπειρκτικούς ἀπὸ τοῦ ἀπερύκειν τὰ πνεύματα καὶ σκέπειν τὸ περιεχόμενον ὑπ' αὐτῶν πῦρ ἢ ἀμοργούς τοὺς πυκνούς καὶ διὰ πυκνότητα ἀπερύκοντας τὰ πνεύματα (23.18–20). De nouveau, la famille de *C^c* avec *E* transmet une leçon différente, ἀμοργούς, de celle lue par Alexandre, ἀμοργούς, et la divergence n'a pas été reportée par l'annotateur. De surcroît, il s'écarte significativement d'Alexandre en introduisant un substantif très rare, κωλυτήρ¹²⁸.
- *ad* 437^b30 ταναώτερον. Le mot λεπτότερον est transcrit au-dessus de la ligne dans *C^c* (f. 134) et dans *M* (f. 80), à l'encre rouge. Source : ταναὸν δὲ τὸ πῦρ τὸ διὰ λεπτότητα τεινόμενον τε καὶ διεκπίπτειν διὰ τῶν πυκνῶν δυνάμεων (23.21–22).
- *ad* 438^a6 ὅτι δ' οἶται τὸ ὁρᾶν εἶναι τὴν ἔμφασιν. Le mot ἀνάκλασιν est placé au-dessus de ἔμφασιν dans *C^c* (τὴν ἔμφασιν, f. 134^v) et *M* (f. 80, encre rouge), puis l'on lit en marge ἔμφασις ἐστὶ τὸ ἐμφαινόμενον εἶδος ἐν τῇ κόρηι. Source : Δημόκριτος τὸ ὁρᾶν εἶναι τὸ τὴν

128. Pour autant que l'on puisse en juger d'après le *TLG*, il ne fait pas partie du lexique hyper-atticiste des lettrés byzantins des XIII^e et XIV^e siècles. Ses principaux emplois se trouvent sous la plume de Porphyre (*De philosophia ex oraculis*, 121.8, connu par Eusèbe) et chez Jamblique (*In Nich. arithm.*, 52.17), ainsi que dans le fragment 3 d'Archytas, connu par Stobée (IV.1, 139.15).

- ἔμφρασιν τὴν ἀπὸ τῶν ὀρωμένων δέχεσθαι, ἔστι δὲ ἡ ἔμφρασις τὸ ἐμφαινόμενον εἶδος ἐν τῇ κόρῃ (20.15–16).
- *ad* 438^a13–14 οὐ μέντοι συμβαίνει τὸ ὀρᾶν ἢ ὕδωρ ἀλλ’ ἢ διαφανές. **C^c** f. 134^v ; **M** f. 80 : συμβέβηκος γὰρ τῷ ὕδατι τὸ διαφανεῖ [διαφανές ?] εἶναι. Source : οὐ μὴν διότι ὕδωρ ἐστὶ καὶ ἐξ ὕδατος, διὰ τοῦτο ὀρᾶι, ἀλλὰ καθότι συμβέβηκε τῷ ὕδατι διαφανεῖ εἶναι (26.11–12).
 - *ad* 438^b3–5 ἀλλ’ εἴτε φῶς εἴτ’ ἀήρ ἐστὶ τὸ μεταξὺ τοῦ ὀρωμένου καὶ τοῦ ὄμματος, ἢ διὰ τούτου κίνησις ἐστὶν ἢ ποιούσα τὸ ὀρᾶν. **C^c** f. 134^v ; **M** f. 80^v : ὁ λέγει τοιοῦτον ἐστὶν ἄμεινον ἢν τούτου ὁ διαβάλλει τὸ λέγειν τὸ ἐκτὸς φῶς τῷ ἐντὸς πρὸ τοῦ ἐκπεμφθῆναι συμφύεσθαι πρὸς τῇ κόρῃ καὶ ἐν τῇ κόρῃ. Source : λέγει δέ, ὅτι βέλτιον ἦν . . . τὸ λέγειν τὸ ἐκτὸς τῷ ἐντὸς πρὸ τοῦ ἐκπεμφθῆναι συμφύεσθαι πρὸς τῇ κόρῃ καὶ ἐν τῇ κόρῃ (32.9–12). Le signe de renvoi dans le texte manque dans les deux manuscrits, et la scholie a été copiée un peu trop bas, car elle se rapporte en fait à 438^a27–28 (τούτου μὲν γὰρ βέλτιον τὸ ἐν ἀρχῇ συμφύεσθαι τοῦ ὄμματος). Le fait que ce même phénomène se soit produit dans les deux manuscrits suggère que l’erreur remonte à leur ancêtre commun.
 - *ad* 438^b10–11 διόπερ ἀνάγκη διαφανές εἶναι καὶ δεκτικὸν φωτὸς τὸ ἐντὸς τοῦ ὄμματος. **C^c** f. 134^v ; **M** f. 80^v : ὥσπερ ἐκτὸς ἡ αἰσθησις διὰ μέσου τοῦ διαφανοῦς ἀντιλαμβάνεται τοῦ αἰσθητοῦ, οὕτως ἐντὸς ἡ αἰσθητικὴ δύναμις τῆς ψυχῆς διὰ τινος διαφανοῦς ἦτοι τῆς κορῆς ὀρᾶι ἦτις ὕδωρ ἐστὶ (ἐστὶ ὕδωρ **M**). Le lien avec le texte d’Aristote et le commentaire d’Alexandre est un peu lâche. L’expression διὰ μέσου τοῦ διαφανοῦς ne se rencontre par chez Alexandre, mais est attestée dans des textes néo-platoniciens tardifs (Simplicius/Priscien? *In An.* 136.12 ; Priscien, *Metaphrasis in Theophrastum*, 11.20 ; Philopon *In An.*, 400.23).
 - *ad* 438^b14 πόρους. **C^c** f. 135 ; **M** f. 80^v, encore rouge : ἦτοι τὰ ἐν τῇ κόρῃ νεῦρα, au-dessus de la ligne. Alexandre ne parle pas du tout des nerfs lorsqu’il explique ce passage (vers 36.23). La plus ancienne mention du nerf optique remonte à Galien (qui l’associe régulièrement à un pore : *De nervorum dissectione*, 883.7 ; *De placitis Hippocratis et Platonis* VII, 4.16 et 23.2 ; *De locis affectis*, 219.14), il en est également question dans les *Problemata* traditionnellement attribués à Alexandre (II, 71.6), ainsi que dans le commentaire au *De anima* de Philopon (47.23 ou 366.13, par exemple).
 - *ad* 438^b25–27 διὸ καὶ τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπω τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστὶν ἴδιον· δυνάμει γὰρ θερμῇ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν. **C^c** f. 135 ; **M** f. 80^v : ἐὰν ὕλη τὸ ψυχρὸν ἢ τοῦ θερμοῦ, τὸ δὲ ὀσφραντικὸν ὕλη ἐστὶ τοῦ ὀσφραντοῦ· δυνάμει γὰρ ἐστὶ τὸ ὀσφραντὸν· τὸ δὲ ὀσφραντὸν θερμὸν ψυχρὸν ἂν εἴη· τὸ δὲ ὀσφραντὸν δὲ ὕλη τίς ἐστὶ διὰ τὸ εἶναι ἐκ τοῦ ἐγκέφαλου καὶ περὶ τὸν ἐγκέφαλον. Source : δεῖ μὲν γὰρ τὴν τοῦ θερμοῦ ὕλην ψυχρὰν εἶναι, ψυχρότερος δὲ ὁ ἐγκέφαλος τῇ αὐτοῦ φύσει . . . ὕλη δὲ τὸ ψυχρὸν τοῦ θερμοῦ καὶ ἔστι ψυχρὸν τὸ ὀσφραντικὸν τῷ ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου τε καὶ περὶ τὸν ἐγκέφαλον εἶναι, τὸ ὀσφραντὸν ἄρα θερμὸν (38.18–24).
 - *ad* 439^a13–15 τὸ μὲν οὖν ἐνεργεῖαι χρῶμα καὶ φῶς πῶς ἐστὶ τὸ αὐτὸ ἢ ἕτερον ταῖς κατ’ ἐνέργειαν αἰσθήσεσιν. **C^c** f. 135 ; **M** f. 81 : τῷ λόγῳ μὲν ἕτερον τῷ δὲ ἀριθμῷ ταυτό (ταυτὸν **M**). Source : τὸ μὲν οὖν ἐνεργεῖαι αἰσθητὸν πῶς ταυτὸν τῇ κατ’ ἐνέργειαν αἰσθήσει καὶ πῶς ἕτερον ἐν τοῖς Περὶ ψυχῆς φησὶν εἰρησθαι· εἴρηται δὲ ὅτι τῷ μὲν ἀριθμῷ ἐν τόκατ’ ἐνέργειαν αἰσθητὸν καὶ ἢ κατ’ ἐνέργειαν αἰσθησις, τῷ λόγῳ δὲ ἕτερα (41.26–42.3).

- *ad* 439^a17 τὴν αἴσθησιν. **C^c** f. 135 ; **M** f. 81, encre rouge : ἤτοι δύναμιν au-dessus de la ligne. L'annotation, qui ne trouve pas sa source chez Alexandre, est rendue étrange par le fait qu'Aristote est clairement en train de parler de la sensation en acte.
- *ad* 439^a18–19 ὅτι ἐστὶ χρῶμα τοῦ διαφανοῦς κατὰ συμβεβηκός. **C^c** f. 135 ; **M** f. 81 : εἰ ἦν καθ' αὐτὸ, ἦν ἂν ἀχώριστον· τοιοῦτο γὰρ τὸ καθ' αὐτὸ. Source (?) : ἐδείχθη γὰρ ἐν ἐκείνοις ὅτι τὸ φῶς ἐστὶν ἐντελέχεια τοῦ διαφανοῦς, ἢ διαφανές, καὶ ὥσπερ χρῶμα τοῦ διαφανοῦς, οὐχ ἀπλῶς, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός, ὅτι μὴ παθητικῶς ἀναδέχεται τὸ διαφανές τὸ φῶς, ἀλλὰ κατὰ σχέσιν τὴν πρὸς αὐτὸ ποιὰν τοῦ φωτίζειν πεφυκότος ποτὲ μὲν πεφώτισται, ποτὲ δὲ οὐ. διὸ οὐκ οἰκεῖον αὐτοῦ χρῶμα τὸ φῶς ὥσπερ τῶν ἄλλων τῶν κεχρωσμένων (42.24–43.2).
- *ad* 439^a26 ταύτης. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81, encre rouge : τῆς ἐπιφανείας au-dessus de la ligne.
- *ad* 439^a26–27 ἡ μὲν οὖν τοῦ φωτὸς φύσις ἐν ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ ἐστίν. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81 : ἀόριστον φησὶν διὰ τὸ μὴ ἔχειν οἰκεῖον χρῶμα. Source : δέχεται δὲ τὸ φῶς τὰ ἀόριστα διαφανῆ τῷ μὴ ἔχειν οἰκεῖον χρῶμα (45.17–18).
- *ad* 439^a30 ἐν τῷ πέρατί. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81, encre rouge : ἡ ἐν τῇ ἐπιφανείᾳ au-dessus de la ligne.
- *ad* 439^a31 ἐχάλουν. **C^c** f. 135^v : γρ. καλοῦσιν. Cette variante est également consignée dans *E*.
- 439^b5–6 ἐὰν μὴ τὸ περιέχον ποιῆι μεταβάλλειν. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81 : ἡ θερμαῖνον ἢ ψύχον δηλαδῆ. Source : ἡ τὸ ἐὰν μὴ τὸ περιέχον ποιῆι μεταβάλλειν εἶπεν ἐπὶ τῶν σωμάτων, λέγων τὰ στερεὰ· πολλάκις γὰρ καὶ τούτων τὸ χρῶμα ἀλλοῖον ὑπὸ τοῦ περιέχοντος γίνεται ἢ θερμότερου ἢ ψυχρότερου ἢ ὅλως τοιοῦτου ὄντος (51.5–8).
- *ad* 439^b11–12 ὥστε χρῶμα ἂν εἴη τὸ τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι ὠρισμένῳ πέρασ. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81^v, encre rouge : ὅρος χρώματος. Identique dans *E* (f. 204^v).
- *ad* 439^b32–33 καθάπερ ἐκεῖ τὰς συμφωνίας. **C^c** f. 135^v ; **M** f. 81^v : οἶον ἐπὶ τῶν μουσικῶν au-dessus de la ligne. L'annotation est placée à un endroit différent, un peu avant dans *C^c*, au dessus de καὶ τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις (^b31–32).
- *ad* 440^a4 τεταγμένας. **C^c** f. 136 ; **M** f. 81^v : ἀντὶ τοῦ ὁμοίας au-dessus de la ligne. Source (par contraposition ?) : μὴ καθαρὰς δ' ἂν λέγοι παραθέσεις τὰς μὴ ὁμοίων (55.1).
- *ad* 440^a7–8 εἷς δὲ τὸ φαίνεσθαι δι' ἀλλήλων. **C^c** f. 136 ; **M** f. 81^v : ποῖος δηλαδῆ ὁ λέγων δύο μὲν εἶναι τῷ . . . (les deux manuscrits laissent ici un espace blanc, précédé dans *C^c* de quelque chose comme ὕλ. . . ου υλας) τὰ χρώματα· πολλὰ δὲ τῷ λεπτήν ἐν φαντασίᾳ ἀλλ' οὐκ ἐν ὑποστάσει πολλῶν φαινομένων ἢ ὄντων. Source : δευτέραν πάλιν ἐκτίθεται δόξαν, καθ' ἣν δοκεῖ καὶ αὐτὴν δύνασθαι μὴ ὄντων ἄλλων χρωμάτων φαντασίαν γίνεσθαι, μόνων ὄντων ἐν ὑποστάσει τοῦ τε λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος (55.12–15)
- *ad* 440^a14 πρὸς τὰ ἐν βάθει. **C^c** f. 136 ; **M** f. 81^v : οἶον τοῦ ἐν βάθει λευκοῦ πρὸς τὸ μέλαν τὸ ἐπιπολῆς· καὶ ἀνάπαλιν εἰ μὲν γὰρ ἰσάζει ἄλλη χροία· εἰ δ' ὑπερέχει τὸ ἐν βάθει ἄλλη· εἰ δὲ ἀνάπαλιν ἄλλη. Source : εἰ μὲν γὰρ εἴη ὑπερέχον τὸ ἐν βάθει ὄν λευκὸν τοῦ ἐπιπολῆς ὄντος μέλανος, ἄλλου χρώματος ἢ φαντασία, εἰ δὲ ἰσάζει, ἄλλη, καὶ εἰ ἀνάπαλιν λαμβάνοιτο, ἄλλη καὶ διάφορος κατὰ τοὺς λόγους τῶν ὑπεροχῶν ἢ τοῦ ἐν βάθει ἢ τοῦ ἐπιπολῆς (55.27–56.3).
- *ad* 440^a22 λάθωσιν αἰ κινήσεις. **C^c** f. 136 ; **M** f. 82 : ἀλλὰ τοῦτο ἀδύνατον· πᾶσα γὰρ κίνησις ἐν χρόνῳ καὶ πᾶν μέγεθος αἰσθητόν. Source : διπλασιάζεται τὸ ἄτοπον· οὐ γὰρ μόνον ἀναίσθητα

- μεγέθη τούτοις ἀνάγκη λέγειν, ἀλλὰ καὶ χρόνους ἀναισθητόους (60.11-12).
- *ad* 440^b28 *περὶ δὲ ὁσμῆς*. **M** f. 82, encre rouge : *περὶ ὁσμῆς*.
 - *ad* 440^b29–30 *οὐκ ἐν τοῖς αὐτοῖς δ' ἐστὶν ἐκάτερον αὐτῶν*. **C^c** f. 136^v ; **M** f. 82^v : ὁ μὲν γὰρ χυμὸς ἐν ὕδατι· ἡ ὁσμὴ δὲ ἐν ἀέρι. Source : οὐκ ἐν τῷ αὐτῷ δέ, ὅτι ὁ μὲν χυμὸς ἐν τῷ ὕδατι, ἡ δὲ ὁσμὴ μάλιστα μὲν ἐν τῷ ἀέρι, γίνεται δὲ καὶ ἐν τῷ ὕδατι (66.25–26). Il n'y a pas de signe de renvoi, et la scholie est placée un peu plus bas que le texte qu'elle commente. Son propos perd beaucoup de la précision de celui d'Alexandre, qui n'oublie pas qu'il est aussi possible de flairer des odeurs en milieu aquatique.
 - *ad* 441^a3–4 *ἡ μὲν οὖν τοῦ ὕδατος φύσις βούλεται ἄχυμος εἶναι*. **C^c** f. 136^v ; **M** f. 82^v : ἄχυμος ἐστὶ ἡ τοῦ ὕδατος φύσις διὰ λεπτότητα· οὔτε γὰρ τὸ θερμαινόμενον παχύνει οὔτε τὸ ἐναντίον παχύνει (?). Source : διὰ δὲ τὴν λεπτότητα οὐ παχύνεται ἐφόμενόν τε καὶ θερμαινόμενον (71.11, voir aussi 71.2–4). Je ne suis pas certain du dernier mot de la scholie. Celle-ci anticipe sur le propos d'Aristote et d'Alexandre en résumant d'emblée la solution de l'aporie.
 - *ad* 441^a5 *τὰ γένη*. **C^c** f. 136^v ; **M** f. 82^v, encre rouge : ἀντὶ τοῦ τὰ εἶδη, au-dessus de la ligne. Source : τουτέστι πάντα τὰ εἶδη (67.21).
 - 441^b7 *ἐν τοῖς φυομένοις*. **C^c** f. 137 : *φυομένοις φησὶ ἀντὶ τοῦ φυτοῖς*. **M** f. 82^v, encre rouge : ἀντὶ τοῦ φυτοῖς au-dessus de la ligne. Source : τουτέστιν ἐν τοῖς φυτοῖς (72.5).
 - 441^b12 *ὥσπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ στοιχείων*. **C^c** f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : τὰ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων καλεῖ (ἐν τοῖς περὶ στοιχείων **M**, par confusion avec le lemme?). Source : εἰρησθαι δὲ φησι ταῦτα ἐν τοῖς περὶ στοιχείων, λέγων τὰ Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς (72.26–27). Se retrouve en version abrégée dans *i* (ἐν τοῖς περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, f. 288^v) et, sous une forme à peine différente, dans *E* (τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων καλεῖ, f. 205^v).
 - *ad* 441^b19–21 *καὶ ἔστι τοῦτο χυμὸς, τὸ γιγνόμενον ὑπὸ τοῦ εἰρημένου ξηροῦ πάθος ἐν τῷ ὑγρῷ, τῆς γύσεως τῆς κατὰ δύναμιν ἀλλοιωτικὸν εἰς ἐνέργειαν*. **C^c** f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : ὄρος χυμῶν.
 - *ad* 441^b21–22 *ἄγει γὰρ τὸ αἰσθητικὸν εἰς τοῦτο δυνάμει προϋπάρχον*. **C^c** f. 137 ; **M** f. 83 : ὁ λέγει τοιοῦτον ἐστίν· οὐ γὰρ ἐγγίνεται ἡ αἰσθητικὴ δύναμις ἐν τῷ αἰσθάνεσθαι ὡς ἡ ἐπιστήμη ἐν τοῖς μανθάνουσιν, ἀλλὰ προϋπάρχει· καὶ οὔσα δυνάμει ἐνεργεῖα γίνεται. Source : ὁ ἴσον ἐστὶ τῷ οὐ γὰρ ἐγγίνεται ἡ αἰσθητικὴ δύναμις ἐν τῷ αἰσθάνεσθαι, ὡς ἡ ἐπιστήμη ἐν τοῖς μανθάνουσιν, ἀλλὰ προϋπάρχουσα καὶ οὔσα δυνάμει ἐνεργεῖ (76.12–14).
 - *ad* 441^b24 *τοῦ τροφίμου*. **C^c** f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : τοῦ γλυκέος au-dessus de la ligne. Source : εἰπὼν δὲ τοῦ τροφίμου πάθος εἶναι τοὺς χυμοὺς προσέθηκεν ἢ στέρησις, λέγων τοῦ τροφίμου στέρησιν (77.8–9).
 - *ad* 441^b28–29 *τὰ μὲν ἀπτὰ τῶν αἰσθητῶν αὐξῆσιν ποιοῦντα καὶ φθίσιν (?)*. **C^c** f. 137, marge interne ; **M** f. 83 : ἡ τροφή καθὸ μὲν σῶμα αὐξεῖ· καθὸ δὲ γλυκὺν, τρέφει. Source : ὥστε ἡ τροφή, καθὸ μὲν σῶμα, αὐξεῖ, ... καθόσον δὲ γλυκεῖα, τρέφει (78.19–20).
 - *ad* 442^a12 (?). **C^c** f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : ὠραῖον (abrégé). Identique dans *E* (f. 206).
 - *ad* 442^a15 *ἀριθμούς*. **C^c** f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : ἀναλογίας au-dessus de la ligne.

- Source : κατ' ἀριθμούς τινας ὠρισμένους καὶ ἀναλογίας (81.1).
- *ad* 442^a20–21 ἑπτὰ γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη. **C^c** f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἑπτὰ (τὰ *om.* M). Source (?) : ἴσα μὲν καὶ οὕτως ἔσται τά τε τῶν χυμῶν εἶδη καὶ τὰ τῶν χρωμάτων, οὐ μὴν ἑπτὰ, ἀλλ' ἢ ἕξ ἢ ὀκτώ (82.2–3). À comparer avec *E*, f. 206 : καὶ τὰ τῶν χυμῶν καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἑπτὰ.
 - *ad* 442^a25 μεταξὺ. **C^c** f. 137^v ; **M** f. 83^v, encre rouge, au-dessus de la ligne : γρ. μικτὰ. Identique dans *E* (f. 206).
 - *ad* 442^b15–17 ὥστε ἐχρῆν τὴν γεῦσιν καὶ τῶν ἄλλων κοινῶν αἰσθάνεσθαι μάλιστα καὶ τῶν σχημάτων εἶναι κριτικωτάτην. **C^c** f. 138 ; **M** f. 83^v : οὐκ ἄρα γευστὸν τὸ σχῆμα ὡς φησὶ Δημόκριτος. Source : οὐκ ἂν τὰ σχήματα εἶη γευστά (86.14).
 - *ad* 442^b27 τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον. **M** f. 83^v, encre rouge : ἀρχὴ τοῦ βιβλίου περὶ ὁσμῶν. Cette séparation en deux livres est celle d'Alexandre.
 - *ad* 442^b28–29 ἐν ἄλλωι γένει. **C^c** f. 138, marge interne : σ(ημεῖον) τουτέστιν τῶι ὀσφραντῶι. Source : ἢ ἐν ἄλλωι γένει εἶπε τῶι ὀσφραντῶι (89.6).
 - *ad* 443^a13–14 δηλοῖ δὲ τὸ ἐξικμαζόμενον ἐξ αὐτῶν ἔλαιον. **C^c** f. 138, marge interne ; **M** f. 84, encre rouge : πικρὸν γὰρ καὶ ἀλμυρὸν. Source : δοκεῖ γὰρ πικρὸν εἶναι τὸ ἐξικμαζόμενον ἔλαιον ἐξ αὐτῶν (91.8–9).
 - *ad* 443^a31 κατὰ μέγεθος. **C^c** f. 139 ; **M** f. 85, encre rouge, au-dessus de la ligne : ἀντὶ τοῦ κατὰ ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τοῦ σώματος. Source : κατὰ ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τοῦ σώματος (102.25).
 - *ad* 444^a31–32 διὰ γὰρ τοῦτο καὶ μόνον ὡς εἰπεῖν αἰσθάνεται τῶν ζώων ἄνθρωπος (?). **C^c** f. 139 ; **M** f. 85 : μόνων γὰρ τῶν ἀπὸ τοῦ τροφίμου χυμοῦ αἰσθάνεται τὰ ζῶια· ὁ μέντοι ἄνθρωπος ἀμφοτέρων. Source : ἡμεῖς μὲν τῶν ἡδέων τῶν ἐν τοῖς ὀσφραντοῖς ἀπάντων αἰσθανόμεθα, τὰ δ' ἄλλα μόνων τῶν ἐπομένων τῶι τροφίμωι χυμῶι· ὅτι τούτων ὄν καὶ τὰ ἄλλα ζῶια ὀσφραίνεται ὁσμῶν ... (104.12–14).
 - *ad* 444^b10 διὰ τὸ θρεπτικὸν εἶδος τῆς ὁσμῆς. **C^c** f. 139 ; **M** f. 85 : πάθος γὰρ τοῦ θρεπτικοῦ ἐστὶ ὃ τε χυμὸς καὶ ἡ ὁσμῆ. Il n'y a pas de parallèle dans le commentaire d'Alexandre, qui ne s'attarde pas sur cette section.
 - *ad* 445^a19–20 περιπτώματα γίνεταί τῆς τροφῆς. **C^c** f. 139^v ; **M** f. 85^v : ὅπερ τὸ διαχώρημα ἐν τοῖς ζώιοις περίπτωμα γὰρ τοῦτο· τοῦτο δῆπου τὸ δάκρυον ἐν φυτοῖς. Source : ἐπὶ μὲν οὖν τῶν ζώιων δηλόνοσι τὰ περιπτώματα ταῦτα ἐντὸς γινόμενα οὕτως ἐκκρίνεται, ἐπὶ δὲ τῶν φυτῶν ἔξω φησὶ γίνεσθαι τὰ περιπτώματα. εἴη δ' ἂν τὸ ἐπ' ἐκείνων περίπτωμα ἦτοί τὸ δάκρυον τὸ ἀπορρέον ἀπ' αὐτῶν ... (107.10–13).
 - *ad* 445^a30–31 ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῶι θρεπτικῶι καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα. **C^c** f. 140 ; **M** f. 85^v : ἀναπληροῖ γὰρ τῆι οἰκείαι θερμότητι τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχρότητα· ὡσπερ ὁ χυμὸς τὸ ἐνδέον ἐν σώματι τῆι προσκρίσει ἀναπληροῖ. Source : ἀνάλογον ὡς ὁ χυμὸς πρὸς τὸ θρεπτικὸν καὶ τὰ τρεφόμενα ἀναπληρῶν αὐτῶν τὴν κατὰ τοῦτο ἐνδειαν τῆι προσκρίσει, οὕτω τὸ ὀσφραντὸν πρὸς ὑγίειαν· πάλιν γὰρ αὐ τοῦτο εἰς τὴν ὑγίειαν συντελοῦν ἀναπληροῖ τῆι οἰκείαι θερμότητι τὴν περὶ τὴν κεφαλὴν πλεονάζουσαν ψυχρότητα (109.13–16).
 - *ad* 445^a30–31 ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῶι θρεπτικῶι καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα. **C^c** f. 140 ; **M** f. 85^v : ἀναπληροῖ γὰρ τῆι οἰκείαι θερμότητι τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχρότητα· ὡσπερ ὁ χυμὸς τὸ

- ἐνδέον ἐν σώματι τῆι προσκρίσει ἀναπληροῖ. Source : ἀνάλογον ὡς ὁ χυμὸς πρὸς τὸ θρεπτικὸν καὶ τὰ τρεφόμενα ἀναπληρῶν αὐτῶν τὴν κατὰ τοῦτο ἔνδειαν τῆι προσκρίσει, οὕτω τὸ ὄσφραντὸν πρὸς ὑγίειαν· πάλιν γὰρ αὐ τοῦτο εἰς τὴν ὑγίειαν συντελοῦν ἀναπληροῖ τῆι οἰκείῃ θερμότητι τὴν περὶ τὴν κεφαλὴν πλεονάζουσαν ψυχρότητα (109.13–16).
- *ad* 445^b3–4 ἀπορήσειε δ' ἄν τις, εἰ πᾶν σῶμα εἰς ἄπειρον διαιρεῖται, ἄρα καὶ τὰ παθήματα τὰ αἰσθητά. **C^c** f. 140 ; **M** f. 85^v : ἐξ ἀμφοῖν γὰρ ταῖν ἀπορίων, δύο ἄν ὀρώιτο τὰ ἄτοπα· ἐκ μὲν οὖν τῆς πρώτης εἴ γε συνδιαίροῖτο ἐπ' ἄπειρον τὰ πάθη τοῖς σώμασιν, ἔσονται τινὰ μεγέθη ἀόριστα ὄντα διὰ μικρότητα παντελῶς ὀρατά· ἐκ δὲ τῆς δευτέρας, εὐρεθῆσονται μεγέθη τινὰ ἄνευ πάθους, χρωμάτων φημί καὶ τῶν λοιπῶν ὧν Ἀριστοτέλης ἀπαριθμήσατο. Source : emprunte certaines formules à Alexandre (109.19–111.19), mais celui-ci ne construit pas deux apories parallèles.
- *ad* 445^b23–24 τὰ δ' ἐναντία ἔσχατα. **C^c** f. 140 ; **M** f. 86 : τὰ εἶδη δὲ πεπέρανται ὅτι καὶ ἐναντίωσις ἔστιν ἐν αὐτοῖς. Le lemme est repris au début de la scholie dans **C^c**. Source : ἐν οἷς δὲ ἔστιν ἐναντία, τούτων τὰ ἔσχατα πεπέρανται, ἐν οἷς ἄρα ἔστιν ἐναντίωσις, ταῦτα πεπέρανται (114.6–8).
- *ad* 445^b31–446^a1 τὸ μυριοστημόριον λανθάνει τῆς κέγχρου ὀρωμένης. **C^c** f. 140 ; **M** f. 86 : εἰ τὰ μόρια τῆς κέγχρου δυνάμει ἔστιν ἐν τῷ ὄλωι, ἀνάγκη καὶ τὰ τούτων πάθη ἃ ἔστιν αἰσθητά, δυνάμει ἔστιν αἰσθητά ὄντων τῶν μορίων ἐν τῷ ὄλωι· ἢ γὰρ κέγχρος, καθ' αὐτὴν ἔστιν αἰσθητή· τὰ δὲ μόρια οὐ· οὐ γὰρ εἰσι κεχωρισμένα· ἐπέρχεται μὲν οὖν καὶ τοῦτο ἢ ὄψις ὅταν τὴν κέγχρον ὀραῖ· δυνάμει ὄν ἐν αὐτῆι. Source : καὶ ὡς τὰ μέρη τοῦ συνεχοῦς ἐν τῷ ὄλωι δυνάμει, καὶ τὰ τῶν μορίων πάθη ἃ ἔστιν αἰσθητά δυνάμει ἔστιν αἰσθητά, ὄντων τῶν μορίων ἐν τῷ ὄλωι. ὅλη μὲν οὖν ἢ κέγχρος αἰσθητή καθ' αὐτὴν (καθ' αὐτὴν γὰρ καὶ ἔστι), τὸ δὲ μυριοστὸν μέρος τῆς κέγχρου δυνάμει ἔστιν αἰσθητὸν τῷ μὴ εἶναι καθ' αὐτό, ἀλλ' ἐν τῆι κέγχρωι οὕσηι συνεχεῖ. ἐπέρχεται μὲν γὰρ καὶ τοῦτο ἢ ὄψις, ὅταν τὴν κέγχρον βλέπηι, οὐ μὴν καθ' αὐτό αὐτό ὀραῖ, ἀλλὰ ὡς ἐν τῷ ὄλωι ὄν. (116.19–25).
- *ad* 446^b16 ἔστι μὲν ὡς τὸ αὐτὸ ἀκούει ὁ πρῶτος καὶ ὁ ὕστερος. **C^c** f. 140^v ; **M** f. 86^v : εἶδει μὲν ταῦτὸν τὸ ἀκουστὸν τοῖς ἀκούουσιν· ἀριθμῶι δ' οὐ. Il n'y a pas de parallèle chez Alexandre.
- *ad* 446^b28–29 ὅλως δὲ οὐδὲ ὁμοίως ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως ἔχει καὶ φορᾶ. **C^c** f. 141 ; **M** f. 86^v : ἐπὶ ψόφου καὶ ὄσμης ἐν χρόνῳ ἢ διάδοσις γίνεται· φέρεται γὰρ· πᾶν δὲ τὸ φερόμενον ἐν χρόνῳ φέρεται· ἐπὶ δὲ τοῦ φωτός, οὐ· ἀθρόως γὰρ καὶ ἀχρόνως φωτίζεται τὸ φωτιζόμενον. Source (?) : φορᾶ δὲ ἔοικε καὶ ἢ ἐπὶ τοῦ ψόφου γινομένη κίνησις, ὁμοίως καὶ ἢ κατὰ τὴν ὄσφρησιν. διὸ εὐλόγως αἰ τούτων ἀντιλήψεις ἐν χρόνῳ . . . διὸ οὐκέτι φησὶ τὴν κατὰ ἀλλοίωσιν κίνησιν ὁμοίως γίνεσθαι ἐπὶ πάντων τῆι φορᾶ· ἐνδέχεται γὰρ ἀθρόον τι ἄρξασθαι τῆς ἀλλοιώσεως πᾶν, καὶ μὴ τὸ ἥμισυ αὐτοῦ μηδὲ τὸ μόριον πρῶτον, ὡς γίνεσθαι μὲν καὶ ταύτην ἐν χρόνῳ. οὐδὲ γὰρ εἰ ἀθρόον ἤρξατο τῆς ἀλλοιώσεως τε καὶ τῆς πήξεως (132.20–133.4).
- *ad* 447^a6 οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον. **C^c** f. 141 ; **M** f. 86^v : τὸ ἀλλοιούμενον οὐ κατὰ μόρια ἀλλοιοῦται ἀλλ' ἀθρόον καὶ ἅμα ὡς ἐπὶ τῆς γάλακτος πήξεως καὶ τῆς ἐν τῷ σώματι ἡλιοκαίας· πλὴν ἐν χρόνῳ γίνεται ταῦτα καὶ οὐκ ἀχρόνως. Ces exemples ne proviennent pas d'Alexandre. Le mot ἡλιοκαία est très rare, et ne se rencontre guère que chez Philopon lorsque le contexte n'est pas médical.

- *ad* 447^b7 μιᾷ αἰσθήσει. **C^c** f. 141^v ; **M** f. 87, encre rouge, au-dessus de la ligne : ἀντὶ τοῦ μιᾷ ἐνεργεῖαι καὶ ἅμα γινομένη. Précédé du lemme dans *C^c* (μιᾷ αἰσθήσει εἶπεν. . .). Source : τὸ δὲ τῆι μιᾷ αἰσθήσει εἶπεν ἀντὶ τοῦ μιᾷ ἐνεργεῖαι καὶ ἅμα γινομένη (139.15–16).
- *ad* 447^b8 μᾶλλον γὰρ ἅμα ἢ κίνησις τῆς μιᾶς. **C^c** f. 141^v ; **M** f. 87 : ἄς μᾶλλον ἐνδέχεται δι’ ὁμοιότητα μίαν εἶναι· αὐταὶ ἂν μᾶλλον γίνοντο, ἢ αἱ πλείωνων ἀλλήλων κεχωρισμένα. Source : ὥστε ἄς μᾶλλον ἐνδέχεται δι’ ὁμοιότητα μίαν εἶναι, αὐταὶ ἂν μᾶλλον ἅμα γίνοντο ἢ αἱ πλείων ἀλλήλων κεχωρισμένα (139.22–24). La scholie partage ce qui est possiblement une faute (πλείωνων pour πλείον) avec le manuscrit *P* d’Alexandre (*Paris*. 1925, un manuscrit de Burgundio de Pise copié par Ioannikios contenant le commentaire de Michel aux *PN*).
- *ad* 447^b26–27 τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, ἕτερον τῶι εἶδει ὄν. **C^c** f. 141^v : τὸ μὲν ὡς ἕξις· τὸ δὲ ὡς στέρησις. Source : οὐ γὰρ ὁμοίως ἢ ὄψις λευκοῦ καὶ μέλανος ἀντιλαμβάνεται, ἀλλὰ τοῦ μὲν ὡς ἕξεως, τοῦ δὲ ὡς στερήσεως (142.14–15).
- *ad* 448^a6 τὰ μὴ ἐναντία. **C^c** f. 141^v : μὴ ἐναντία λέγει τὰ μεταξὺ τῶν ἐναντίων. Source : μὴ ἐναντίων. ἔστι δὲ τὰ μεταξὺ τῶν ἐναντίων ταῦτα (143.16–17).
- *ad* 448^a13–15 καὶ διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα ἐν ἄλλωι δὲ γένει τῶν ἐν τῶι αὐτῶι γένει. **C^c** f. 141^v ; **M** f. 87^v : τὸ μὲν γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν, σύστοιχα μὲν ἐστὶν ἀνομογενῆ δέ· τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ μέλαν, οὔτε ὁμογενῆ, οὔτε σύστοιχα διὰ τὸ εἶναι ἑκάτερον αὐτῶν ἐν τῶι ἰδίωι γένει· τὸ μὲν ὡς ἕξις τὸ δὲ μέλαν ὡς στέρησις. Source : ὁ καὶ αὐτὸς ἐδήλωσεν εἰπὼν τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ σύστοιχα, γένει δ’ ἕτερα. ὁμογενῆ γὰρ τὰ ἐναντία· ὑπὸ γὰρ γένος τε ταῦτὸν καὶ μίαν αἴσθησιν· . . . τὸ μὲν γὰρ λευκὸν καὶ μέλαν ὁμογενῆ, τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν ἀνομογενῆ μὲν, σύστοιχα δέ, τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ μέλαν οὔτε ὁμογενῆ οὔτε σύστοιχα (145.9–15).
- *ad* 448^a21 ὅταν ὁ χρόνος ἦ ἀναίσθητος. **C^c** f. 142 ; **M** f. 87^v : οὐ τοῦ χρόνου αἰσθανόμεθα· οὐ γὰρ ἐστὶν ὁ χρόνος ὑποκείμενη τίς φύσις ἀλλὰ τῶι τῶν ἐν αὐτῶι γινομένων τε καὶ ὄντων αἰσθάνεσθαι ἡμᾶς τούτου· καὶ ὁ χρόνος αἰσθητός ἐστι· εἰ δὲ μηδὲν ἐστὶ τῶν ἐν αὐτῶι γινομένων ἀναίσθητον δηλὸν ὡς οὐδ’ ὁ χρόνος ἂν εἴη ἀναίσθητος· ὁ δοκεῖ τοῖς ἀρμονικοῖς. Source : δεῖ δὲ ἡμᾶς προλαβεῖν ὅτι ὁ χρόνος αἰσθητὸν οὐ καθ’ αὐτό ἐστιν. οὐ γὰρ ἐστὶν ὁ χρόνος ὑποκείμενη τις φύσις ἧς αἰσθανόμεθα, ἀλλὰ τῶι τῶν ἐν αὐτῶι γινομένων τε καὶ ὄντων αἰσθάνεσθαι ἡμᾶς, τούτῳ καὶ ὁ χρόνος αἰσθητός ἐστιν. εἴη ἂν οὖν ἀναίσθητος χρόνος οὗτος, ἐν ᾧ μηδενὸς οἴον τε τῶν ἐν αὐτῶι γινομένων αἴσθησιν γίνεσθαι. εἰ δὲ μηδεὶς εἴη τοιοῦτος, ἀλλ’ εὐρίσχοιτο ἐν παντὶ μορίωι χρόνου αἴσθησις τινος τῶν ἐν αὐτῶι γινομένων οὔσα, οὐδεὶς ἂν εἴη χρόνος ἀναίσθητος (147.7–11). La référence aux ἀρμονικοῖς se trouve un peu avant chez Alexandre (146.17).
- *ad* 448^b6 οὐχοῦν ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι. **C^c** f. 142 ; **M** f. 88 : τὸ ἐν ταύτης τινὶ ἐπὶ τοῦ χρόνου λαμβάνει καὶ τῆς κατὰ τοῦτον γραμμῆς· τὸ δὲ ταύτης ἐπὶ τῆς τοῦ ὀρωμένου μεγέθους. Source : λέγων ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι, ἐπὶ γραμμῶν τε τὴν δεῖξιν ποιούμενος καὶ ὄντος καὶ τοῦ χρόνου γραμμῆς . . . εἰπὼν δὲ εἰ γὰρ τὴν ὄλην ὀραῖ ἐπὶ τοῦ ὀρωμένου μεγέθους, ἐπὶ τοῦ χρόνου πάλιν τὰ αὐτὰ λέγων οὕτως εἶπε (151.2–5).
- *ad* 448^b14? οὐχοῦν ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι. **C^c** f. 142 ; **M** f. 88 : τὴν γὰρ γῆν ὀραῖ τις ὅτι τόδε τι μέρος αὐτῆς· τῶι δὲ ἐνιαυτῶι βαδίζει ὅτι ἐν μέρει αὐτοῦ. Source : τὴν μὲν γὰρ γῆν ὀραῖ τις, ὅτι τόδε τι μέρος αὐτῆς, ἐν δὲ τῶι ἐνιαυτῶι βαδίζει, ὅτι ἐν τῶιδε τῶι μέρει αὐτοῦ (151.13–

- 15). La scholie reprend la paraphrase de 448^{b6} par Alexandre, qui fait immédiatement suite à la précédente, mais est placée bien plus bas dans les manuscrits.
- *ad* 448^{b19-20} πρὸς ἄλληλα. **C^c** f. 142 ; **M** f. 88 : τὸ πρὸς ἄλληλα προσέθηκεν, ἵνα μή τις αὐτὸν ὑπολάβῃ αὐτὸν ἄτομόν τινα λέγειν χρόνον· ἀλλὰ τὸ οὕτως ἄτομον ὡς πρὸς ἄλληλα τὰ ὦν ἢ αἰσθησις ἄτομον αὐτὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ διαιρεῖσθαι· ὡς ἐν μὲν τούτῳ τῷ μέρει τοῦδε ἡμᾶς αἰσθάνεσθαι· τούτῳ δὲ τῆϊδε. Source : τὸ πρὸς ἄλληλα προσθεῖς, ἵνα μή τις αὐτὸν ὑπολάβῃ λέγειν ἄτομόν τινα χρόνον, ἀλλὰ τὸ οὕτως ἄτομον, ὡς πρὸς ἄλληλα τὰ ὦν ἢ αἰσθησις ἄτομον αὐτὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ διαιρεῖσθαι αὐτὸν κατὰ τὰ ὦν αἰσθανόμεθα, ὡς ἐν μὲν τούτῳ τῷ μέρει αὐτοῦ τοῦδε ἡμᾶς αἰσθάνεσθαι, ἐν δὲ τῷϊδε τοῦδε, ἀλλ' ἐν ἅπαντι τῶν πλειόνων ὁμοίως (157.6–10).
 - *ad* 448^{b30-449^a1} ὥσπερ εἶ τις ἐπιστήμας διαφόρους φαίη. **C^c** f. 142^v ; **M** f. 88 : ἀδύνατον πλείους τοῦ αὐτοῦ θεωρήματος ἅμα ἐπιστήμας εἶναι· εἰ δὲ τοῦτο ἀδύνατον, ἀδύνατον καὶ αἰσθήσεις τοῦ αὐτοῦ ἅμα πλείους γενέσθαι. Source : ἀδύνατον γὰρ τοῦ αὐτοῦ πλείους ἐπιστήμας εἶναι κατὰ τὸ αὐτό, ὡς ἅμα ἡμᾶς ἐνεργεῖν κατὰ τὸ αὐτὸ θεώρημα πλείους ἐνεργείας . . . (160.27sq.). Le texte d'Alexandre est corrompu à cet endroit dans les manuscrits.
 - *ad* 449^{a8} τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός. πρὸς ἄλληλα. **C^c** f. 142^v ; **M** f. 88 : τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός ἀντιληπτικὸν καὶ αἰσθητικὸν ἐπιζητεῖ. Source : εἰπὼν ἐν εἶναι τὸ αἰσθητικὸν ἠπόρησε, τίνος ἔσται ἐνός ἐκεῖνο αἰσθητικὸν τε καὶ ἀντιληπτικὸν (163.19–20).
 - *ad* 449^{a24-25} ἔστι δὴ τι ἔσχατον τοῦ ἀποστήματος ὅθεν οὐχ ὁράται, καὶ πρῶτον ὅθεν ὁράται.. **C^c** f. 142^v ; **M** f. 88^v : ἔστι γὰρ πρῶτον ἀφ' οὗ ὁράται τὸ ὁρατόν. Suit immédiatement une seconde scholie : ἔσχατον μὲν τὸ ὁρατόν ἐστίν· οὐ ὑπὸ μείζονος διαστήματος οὐχ οἷον ὄψιν τε καὶ ἀντίληψιν γενέσθαι· πρῶτον δὲ ὁρατόν ἐστίν οὐ ἀπ' ἑλαττονος διαστήματος, οὐχ οἷον τε εἶναι ἄορατον τὸ ὁρώμενον. Source : ἔσχατον μὲν γὰρ ἐστίν ὁρατόν οὐ ἀπὸ μείζονος διαστήματος οὐχ οἷον τε ὄψιν τε καὶ ἀντίληψιν γενέσθαι. πρῶτον δὲ ὁρατόν οὐ ἀπὸ ἐλάττονος διαστήματος οὐχ οἷον τε ἐστίν ἀόρατον εἶναι τὸ ὁρώμενον (169.20–23). Thurot et Wendland corrigent πρῶτον δὲ ὁρατόν en πρῶτον δὲ ἀόρατον.

D'où viennent ces scholies ? Elles consistent pour l'essentiel en un abrégé efficace du commentaire d'Alexandre et semblent en cela partager la nature scolaire de celles identifiées, pour *Gener. Corr.*, dans des frères de *M* (*Paris. Coislin.* 169 et *Vat. Ott.* 293) par M. RASHED (2001), pp. 206–213, qui synthétisent de manière comparable le commentaire de Philopon. Un certain nombre de données militent néanmoins en faveur d'une origine relativement ancienne. (1) Le fait que ces scholies soient parfaitement identiques, à quelques rares exceptions près, dans *M* et *C^c* implique qu'elles remontent au moins à leur dernier ancêtre commun. Leur étude détaillée fournit d'ailleurs de bons arguments ponctuels en faveur de l'indépendance de ces deux manuscrits : l'un comme l'autre présentent de temps en temps une annotation qui est absente de l'autre, et rien ne porte à croire que ce soient leurs copistes propres qui aient été tentés de broder à partir d'un matériau préexistant. Ce n'est pas tout, car la disposition de ces scholies par rapport au texte que ces manuscrits partagent est parfois aberrante : les signes de renvoi en marge n'ont souvent aucun répondeur dans le texte, et certaines scholies sont franchement

décalées par rapport au passage du texte sur lequel elles portent. C'est déjà une raison de les faire remonter, non pas à au dernier parent commun de C^c et de M, mais à l'ancêtre de celui-ci, voire plus en amont encore. (2) La question du rapport entre ces scholies dans C^c et M et les annotations que l'on trouve dans E est cruciale. Il faut absolument prendre la peine d'observer à quel point les scholies et les annotations dans E sont proches, et dans certains cas parfaitement identiques : c'est le cas (a) pour les deux variantes des scholies (439^a31 et 442^a25¹²⁹), bien que E en comporte davantage, (b) pour l'explication (correcte) de la référence à un *περὶ στοιχείων* en 441^b12, que l'on retrouve aussi chez Alexandre, (c) pour la présence du signe *ὠραῖον* vers 442^a12, le seul dans ces trois manuscrits pour tout *PN1* (E comporte en outre quelques *σημείωσαι*, pour *Sens.* et pour le reste de *PN1*, que l'on ne retrouve pas dans C^c ou M), et (d) si l'on compare les scholies aux annotations dans E en ce qui concerne 442^a20–21. La présence commune d'un signe aussi mineur qu'un simple *ὠραῖον* suffit à elle seule à imposer une origine commune à toutes ces annotations dans les trois manuscrits. Comme je tiens pour établi que C^c et ses frères ont un ancêtre indépendant de E, je ne peux que me demander si les scholies sont intervenues après cette première strate d'annotations commune, auquel cas on pourrait imaginer que E préserve cet état antérieur, tandis que C^c et M témoigneraient d'une élaboration ultérieure, ou si c'est E, un peu comme *i*, qui a considérablement réduit un fonds exégétique originel qu'il partagerait entièrement avec la famille de C^c. (3) De manière générale, il y a au moins deux cas très clairs (437^b9–10 et 437^b28), où une scholie présuppose un texte différent, celui lu par Alexandre et par la plupart des autres témoins, que ce que l'on lit dans E et la famille de C^c. On peut donc supposer, soit que le scholiaste n'a pas fait l'effort de se représenter le texte lu par Alexandre et de le comparer avec le sien, soit qu'il a fait son travail à un moment où la faute n'était pas encore apparue¹³⁰. Si l'on pense que ces scholies servent de support à une activité d'enseignement (on notera l'emploi de la première personne pour 445^b3–4), ce fait paraît tout de même gênant lorsqu'il est aussi flagrant, ce qui ne favorise pas la première hypothèse. (4) On trouve de temps en temps employés dans les scholies des termes extrêmement rares, qui ne font pas partie du lexique lettré byzantin et qui ne se rencontrent autrement que dans des textes néo-platoniciens. C'est un argument de poids pour exclure la possibilité selon laquelle ces scholies auraient

129. Aucune de ces variantes ne fait partie de celles discutées explicitement dans le commentaire d'Alexandre. La seconde de ces variantes, *μικτὰ* au lieu de *μεταξὺ* en 442^a25, est en fait issue d'une correction mal comprise. L'ancêtre de E et de la famille de C^c donne en effet la leçon *ἀνὰ μέσον* au lieu de *μεταξὺ* quelques mots auparavant, en 442^a24, sans doute du fait d'une ancienne glose. Un diorthothète aura remarqué l'erreur et indiqué la bonne leçon en marge, avant qu'un copiste ultérieur ne comprenne cela comme une correction ou une variante. portant, non par sur le mot *μεταξὺ* 442^a24, mais *μικτὰ* en 442^a25, tout en signalant la leçon *μικτὰ* en marge. Il n'y rien qui puisse être rapporté à un tel processus dans le commentaire d'Alexandre. La première variante, *καλοῦσιν* au lieu d' *ἐκάλουν* en 439^a31 (à propos d'une doctrine pythagoricienne), ne peut absolument pas avoir le commentaire d'Alexandre pour source : celui-ci paraphrase le verbe uniquement à l'imparfait (*ἔλεγον*, 49.12). Cette leçon n'est présente dans aucun autre manuscrit conservé.

130. Une troisième possibilité serait de supposer que les scholies ont une origine différente par rapport à la branche de E, et que leur rencontre se serait effectuée ultérieurement.

été rédigées après la Renaissance macédonienne, c'est-à-dire après la confection de *E*. (5) Ces scholies concernent exclusivement *Sens.*, il n'y a aucune annotation dans *C^c*, *M* et *i* pour les autres traités des *PN*. *E* contient en revanche encore quelques variantes pour le reste de *PN1*, ainsi que des signes σημείωσαι¹³¹. Cela dit, celles-ci se font plus rares, proportionnellement, et l'on ne rencontre dans le manuscrit aucune annotation exégétique comparable à celles existantes pour *Sens.* Ce n'est pas complètement négligeable : une bonne explication de ce fait est que, avant Michel d'Ephèse, il n'existe pour les *PN*, en guise d'autorité, que le commentaire d'Alexandre. On peut certes toujours se dire autrement que le scholiaste n'avait d'intérêt que pour ce traité, et qu'il a donc complètement négligé le reste des *PN*. Cela ne prouve certes pas qu'il serait intervenu avant la rédaction et la diffusion du commentaire de Michel. Il vaut néanmoins la peine de souligner ce fait remarquable qu'il n'y a absolument aucun point de contact entre ces scholies et la tradition exégétique très érudite qui se diffuse à travers l'ensemble de la descendance de γ , qui concerne, elle, l'ensemble des *PN* et qui paraît antérieure au commentaire de Michel, qui tantôt fait fond sur elle, et tantôt prend son contre-pied. Rappelons que *C^c* et *M* sont tout de même postérieurs d'un siècle et demi au commentaire de Michel et que le plus ancien témoin de cette tradition alternative de scholies, *U* (*Vat.* 260) a été confectionné entre le XII^e et le XIII^e, c'est-à-dire un siècle avant eux.

Je conclus de tout cela que le plus probable est que ces scholies remontent à une source tarde-antique, vraisemblablement un professeur évoluant dans un milieu néo-platonicien, par exemple un alexandrin contemporain de Philopon, qui travaille à son cours avec le commentaire d'Alexandre sur sa table et sans chercher à s'en écarter. Ses scholies se sont diffusées uniquement le long de la branche de *E* en direction de la famille de *C^c*, ce qui est tout à fait compatible avec le constat d'une scission, non seulement entre les branches α et β , mais également, à l'intérieur de α , entre l'ancêtre de *E* et de *C^c* et la branche γ , dont la scission originelle est antérieure au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise. C'est un argument supplémentaire en faveur de la plausibilité de l'explication de la variante καλοῦσιν en 439^a31, présente dans *E*, *C^c* et *M*, qui en ferait le produit d'un contexte tant marqué par la renaissance du pythagorisme qu'il en devient impossible d'en parler comme d'une chose révolue. Si cette explication est correcte, elle tend en outre à suggérer que ces trois manuscrits pourraient bien puiser à un même fonds d'annotations textuelles et exégétiques, qui aurait été exploité de manière différenciée, c'est-à-dire avec un intérêt presque uniquement orienté vers le texte dans *E*, où l'on consigne uniquement les variantes et l'explicitation des renvois d'Aristote, tandis que des préoccupations plus ambitieuses auraient été à l'œuvre dans un ancêtre de *C^c* et de *M*, où l'on aurait éliminé certaines des variantes grossièrement incorrectes qui subsistent encore dans les marges de *E* et conservé, outre les variantes vraisemblables, une partie beaucoup plus substantielle de l'exégèse.

131. Je ne considère que ce que la main principale a tracé, il y a évidemment bien d'autres interventions ultérieures dans les marges de *E*.

3.4.3 Manuscrits éliminables : *Vat.* 2183 V^r, *Laurent. Acq.* 66 et 67 A^q, *Paris.* 1860 e, *Paris. Suppl. gr.* 332 Pⁱ, *Paris. Suppl. gr.* 333 P^h, *Vat. Pal.* 97 V^p, *Vind. Phil.* 75 S^d

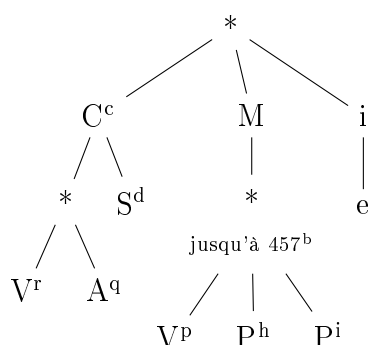


FIGURE 3.3 – Structure de la descendance de la famille de C^c

C^c compte trois descendants à peu près contemporains, qui sont sans doute tous liés historiquement. Les manuscrits *Laurent. Acq. e Doni* 66 et 67 ne forment à l'origine qu'un seul volume, lequel a été gravement mutilé¹³² : la première partie subsistante, correspondant aujourd'hui le manuscrit portant la cote 66, transmet les trois quarts environ de *Sens.* (l'ordre des feuillets est perturbé, mais le texte manque après 446^{b9} ἄρ' οὖν οὕτω καὶ ...); la seconde, portant la cote 67, *Mem.* seulement. Je les désigne ensemble par le sigle A^q. Le *codex* originel est datable par ses filigranes du premier quart du XV^e. La main du copiste n'a pas été identifiée¹³³, mais il a rapidement été possédé par l'humaniste et religieux florentin Francesco da Castiglione (mort en 1484).

Un autre descendant de C^c, *Vat.* 2183 (V^r), en reprend presque à l'identique la

132. Voir leurs notices dans MORAUX (1976), pp. 336–337.

133. Harlfinger *in* MORAUX (ibid.), pp. 336–337 avait proposé, sans grande conviction, de l'identifier à celle de Filelfo, attribution qui a depuis été refusée par ELEUTERI (1991), p. 168. M. BANDINI (2010), p. 444, la rapproche désormais de celle de Jean Scoutariotès, sans chercher à les identifier.

composition (en lui préfaçant seulement *Mu.*¹³⁴) et transmet ainsi l'ensemble des *PN*¹³⁵. Il est daté entre 1422 et 1443 d'après ses filigranes¹³⁶. Son texte a été transcrit par Gérard de Patras¹³⁷, dont l'on sait qu'il a été actif pour le compte de Guarino de Vérone, le commanditaire d'un autre descendant de *C^c*, *S^d*. Il est donc fort probable que les confections des deux manuscrits aient eu lieu dans le même cercle. Le manuscrit *V^r* est ensuite entré, au cours de la première moitié du XVI^e, en la possession du cardinal Giovanni Salviati¹³⁸. *A^q* et *V^r* ont probablement été réalisés indépendamment l'un de l'autre. Ils partagent néanmoins un petit nombre de fautes dont est dépourvu leur ancêtre commun, si bien qu'ils remontent peut-être tous deux à un même apographe de *C^c*, et non pas directement à ce manuscrit. On peut étayer historiquement cette hypothèse par le fait que Gérard de Patras et Castiglione ont, par exemple, tous deux pris part à l'école fondée à Mantoue par Vittorino da Feltre, la *Ca' Zoiosa*.

Fautes de *V^r* et *A^q*

- 437^b13 καὶ **A^qV^r** : οὐ καὶ **C^c**
- 437^b32 ἐελμίον **A^qV^r** : ἐελμένον **C^c**
- 439^b8 ὑπάρχειν **A^qV^r** : ὑπάρχει **C^c**

134. On se demande quelle pourrait alors bien être la source du texte du traité dans *Vat.* 2183. D'après LORIMER (1933), pp. 8–9, qui a étudié la majeure partie des manuscrits conservés, il s'agit d'un témoin non-éliminable que son texte place dans la même famille que les manuscrits *Vat.* 1025, *Barb.* 136 et *Laurent.* 87.14, c'est-à-dire en très bonne compagnie car il s'agit de l'une des familles les plus importantes au sein de la transmission du traité. On ne peut s'empêcher alors de remarquer que l'on retrouve à peu près la même famille dans la transmission de *Phys.* (voir BOUREAU (2018), pp. 127–132), traité que ne transmet pas *Vat.* 2183, et que fait alors aussi partie de celle-ci *Paris.* 2032 (i), l'un des frères de *C^c* pour les *PN*. Il y a donc quelque raison de soupçonner que le texte de *Mu.* dans *Vat.* 2183 pourrait être issu, soit d'un autre volume appartenant au même projet éditorial originel que *C^c*, qui serait parvenu avec lui en Italie avant d'être perdu, soit, plus vraisemblablement encore, d'un état antérieur de *C^c*, qui aurait originellement contenu *Mu.* et la fin du commentaire d'Alexandre aux *Mete.*, avant d'en être amputé, comme le suggère M. RASHED (2001), p. 177–180. On sait en tout cas que le texte de *V^r* est issu de *C^c* pour *Gener. Corr.*, et il est très probable que ce soit le cas pour l'intégralité de son contenu, même si cela n'a pas été encore été démontré (FOBES (1919) n'a pas pris en compte le manuscrit quant aux *Mete.*, pas plus que SIWEK (1965b) quant à *An.*; FERRINI (1999) a été informée du fait qu'il contient *Col.* grâce à D. Harlfinger et observe, p. 51, que son texte est proche de celui de *M* – ce qui est aussi le cas, selon ses propres affirmations quant à *Col.*, de celui de *C^c*).

135. Les scholies à *Sens.* présentes dans *C^c* ont été fidèlement reproduites, jusqu'aux repères les plus insignifiants, dans les marges de *V^r* à l'encre rouge. *Vat.* 2183 est néanmoins constitué, du point de vue codicologique, de deux parties distinguées par deux systèmes de signature des cahiers (voir la description du manuscrit par LILLA (1985), pp. 80–83) : la première, ff. 1–140^v, comprend toute la partie aristotélicienne et est composée de douze cahiers (dix senions, deux quinions), numérotés de α à ιβ' en bas du premier et du dernier feuillet de chaque cahier ; la seconde, ff. 141–243^v, transmet uniquement le commentaire aux *Mete.* d'Alexandre d'Aphrodise sur neuf cahiers (sept senions, deux quinions, le dernier feuillet, qui devait être vierge, manque), numérotés de la même manière de α à θ'. Le projet était donc originellement de réaliser une copie intégrale de *C^c* en deux volumes, sans doute pour des questions de taille des manuscrits ainsi produits.

136. LILLA (ibid.), p. 82; M. RASHED (2001), p. 178.

137. *RGK* III, n° 144.

138. Le manuscrit porte notamment une table des matières latine (f. III^v) de la main de son bibliothécaire, George Balsamon (LILLA (1985), p. 83). Cette bibliothèque, après avoir rejoint celle de la famille Colonna en 1721, intègre le fonds vatican en juin 1821 (voir, pour son histoire, LILLA (2004), pp. 96–99).

- 440^a18 τὸ **A^qV^r** : τῶι **C^c**
- 441^a30 δ' om. **A^qV^r**
- 442^a8 τὸ **A^qV^r** : τῶι **C^c**
- 442^a30 ἀτοπώτατόν τι **A^qV^r** : ἀτοπώτατόν τι **C^c**
- 443^a2 ὕδατι **A^qV^r** : ἐν ὕδατι **C^c**
- 443^a12 ποιεῖ **A^qV^r** : ποιῆι **C^c**
- 443^a23 Ἡράκλειτος **A^qV^r** : Ἡράκλειτος **C^c**
- 443^b3 ἀπολάβειν **A^qV^r** : ἀπολάγειν **C^c**
- 444^a20 ἀναίμων **A^qV^r** : ἐναίμων **C^c**
- 444^a21 τετράπυσι **A^qV^r** : τετράποσι **C^c**
- 444^a30 ὑγρότητα **A^qV^r** : ὑγρότατον **C^c**
- 445^a15 ὁσφραντοῦ om. **A^qV^r**
- 446^a23 ὅτε **A^qV^r** : ἧ τε **C^c**

Mem.

- 450^a4 τὸ om. **A^qV^r**
- 451^a15 οὐ κόνος **A^qV^r** : εἰκόνος **C^c**
- 451^a15 χρόνωι **A^qV^r** : χρόνου **C^c**
- 452^b14 ἔκτος **A^qV^r** : ἔντος **C^c**
- 452^b17 κινῆται **A^qV^r** : κινεῖται **C^c**
- 453^a22 σωματιόν **A^qV^r** : σωματικόν **C^c**

Vind. phil. gr. 75 (*S^d*) a pour copiste Demetrios Cyncandylès (Δημήτριος Κυκανδύλης)¹³⁹, ce qui permet de dater sa confection du milieu du XV^e (les filigranes le placent après 1444), période à laquelle on le sait être en Italie¹⁴⁰. Une annotation au tout début du *codex* (« *ex libr. Guarini Veron.* ») nous apprend qu'il a fait partie de la bibliothèque de Guarino Veronese (1374–1460)¹⁴¹. Il ne contient au sein des *PN*, de façon très inhabituelle, que *Mem.* et *Long.*, placés à la toute fin du *codex*, après l'ensemble de traités physiques (augmenté, là aussi de façon étrange, de *An.*, placé entre *Phys.* et *Cael.*), lesquels ont été annotés par Giovanni Pontano (1426—1503)¹⁴². Sa composition interne est en fait assez chaotique, le *codex* résulte de la réunion de quatre parties au moins, indépendantes du point de vue de la codicologie et séparées par des feuillets laissés vierges¹⁴³, qui ont été rassemblées artificiellement par la suite, ce qui explique les aberrations de composition. Il s'agit pour *Mem.* et *Long.* d'un descendant fidèle de *C^c*, qui

139. Comme nous en informe la souscription au f. 226^r. Voir aussi VOGEL et GARDTHAUSEN (1909), p. 104 et *RGK* I, n° 96, ainsi que la notice dans le catalogue de HUNGER (1961), pp. 190–191.

140. En particulier par la souscription datée de 1444 qu'il a laissée à la fin du *Laurent.* 28.42 (*Géographie* de Ptolémée).

141. Voir DILLER (1961), p. 319–320. Guarino est célèbre pour être allé trouver Chrysoloras à Constantinople afin d'apprendre de lui la langue grecque. Le manuscrit est ensuite acheté à Ferrare au cours de la seconde moitié XVI^e par le philologue et collectionneur Janos Zsmabosky (*Ioannes Sambucus*), ce pourquoi il se trouve aujourd'hui à Vienne.

142. HARLFINGER (1971a), pp. 272–282; ELEUTERI et CANART (1991), pp. 125–126. Ces annotations étaient autrefois attribuées à Guarino Veronese.

143. (I) ff. 1–82, *Phys.* (f. 82^v vierge; sept quinions et un senion); (II) ff. 83–180, *An.*, *Cael.*, *Gener. Corr.* (ff. 111^v–112^v entre *An.* et *Cael.* et 177^v–180^v vierges; neuf quinions et un quaternion); (III) ff.

comporte très peu de fautes propres – comme elles ne sont de plus pas très intéressantes, je me dispense de les citer. M. RASHED (2001), pp. 180–181, par la considération de certaines fautes, parvient même à montrer que pour *Gener. Corr.* S^d descend directement de C^c , conjointement et indépendamment de V^r , résultat que l'on étendra au peu des *PN* qu'il transmet¹⁴⁴.

On peut inférer de là quelques éléments relatifs à l'histoire de C^c , qui est autrement assez lacunaire¹⁴⁵, les possesseurs ultérieurs du manuscrit n'y ayant pas vraiment laissé de trace. Guarino de Vérone, le commanditaire de S^d a en effet rapporté de son séjour à Constantinople auprès de Chrysoloras, aux alentours de 1404, des manuscrits grecs, et pourrait aussi avoir eu l'occasion de s'en procurer d'autres dans le cadre de sa participation au Concile de Florence. Or Vittorino da Feltre, qui semble être le point de rencontre entre les copistes et commanditaires de A^q et de V^r , est l'un des élèves de Guarino, qui pourrait avoir été le commanditaire de V^r : c'est notamment le refus par ce dernier de l'invitation des Gonzagues qui lui a permis de s'établir à Mantoue. Il y a donc quelque raison de penser que C^c est demeuré à Constantinople, dans une collection prestigieuse, jusqu'au début du XV^e , avant d'être ramené en Italie par Guarino de Vérone et de circuler ensuite dans l'entourage de ce dernier jusqu'au milieu du XV^e , au sein duquel ses trois descendants conservés ont été confectionnés. Il y a quelques maigres indices dans le *codex* actuel qui pourraient corroborer cette reconstitution. À la fin du manuscrit, sur le contreplat inférieur, on peut lire deux annotations, dont la première est latine (la seconde m'est demeurée obscure). Elle occupe la position supérieure et est très endommagée, mais elle débute par la mention de l'année 1447, ce qui tend à montrer qu'une figure occidentale a eu le manuscrit entre ses mains à cette date¹⁴⁶. Par ailleurs, la première moitié de *An.*, du f. 100 au f. 116^v, comporte une numérotation en chiffres arabes continue à l'extrémité de la marge externe, qui va de 901 à 983 selon des intervalles assez irréguliers, mais correspondant à quelque chose allant de deux à dix lignes, ainsi que quelques annotations

181–230, *Mete.* (ff. 226^v–230^v vierges; cinq quinions); (*IV*) ff. 231–237, *Mem.* et *Long.* (f. 237 vierge, ainsi que ff. 234^v–236^v entre les deux traités; un quinion mutilé de ses derniers feuillets).

144. Le texte du *Vind.* 75 est également observé avoir été copié sur celui de C^c pour *Mete.* par FOBES (1913), p. 250 et pour *An.* par SIWEK (1965a), pp. 129–130. *Cael.* et *Phys.* sont, en revanche, transmis par le *Vind.* 75 tout en étant absents de C^c . Dans le premier cas, étudié par BOUREAU (2019), il descend avec les *Vat.* 252 et 499 d'un important manuscrit perdu sans lien apparent avec celui-ci.

145. En dépit du fait que le manuscrit ait conservé sa reliure originelle, la principale information que l'on ait à ce sujet est la date « an VI pluviose », ce qui correspond à février 1798, qui figure sur feuillet volant, estampillé du sceau de la bibliothèque impériale, qui présente le contenu du manuscrit. Le manuscrit semble donc avoir intégré le fonds grec de la Bibliothèque de France durant la période révolutionnaire (il ne peut évidemment avoir été acquis avant 1740, puisqu'il appartient au « supplément grec », et son numéro au sein de ce fonds indique qu'il y est entré avant le milieu du XIX^e), mais rien ne vient préciser son origine : il s'agit vraisemblablement d'un ancien fonds ecclésiastique dissout lors de la période révolutionnaire. La date de 1798 pourrait aussi être rapprochée de la signature du traité de Tolentino en 1797, de sorte le manuscrit pourrait éventuellement être issu de collections italiennes. C'est par exemple le cas du Supplément grec 352 (*olim Vat. gr.* 997), confisqué par l'armée de Bonaparte au Vatican et demeuré dès lors en France (voir notamment LILLA (2004), p. 89).

146. Il pourrait aussi s'agir d'une ancienne cotation, mais cela s'accorde mal avec sa position à la fin du volume et avec le fait qu'elle soit placée au début d'un texte.

grecques sommaires d'une main de la Renaissance au tracé peu assuré (par exemple au f. 118). Tout cela suggère fortement que le manuscrit a été employé dans le cadre d'un enseignement ayant le texte grec du traité pour support.

Le magnifique *Paris*. 1860 (e) est déjà bien connu comme apographe de *i*, dont il reproduit à l'identique la composition (si ce n'est que *Lin.* y a été déplacé)¹⁴⁷. HARLFINGER (1971a) le pensait avoir été réalisé conjointement par le richissime humaniste Palla Strozzi et Manuel Calecas, connu comme disciple de Demetrios Cydonès, le premier transcrivant l'essentiel du texte, le second seulement les ff. 171–236^v (c'est-à-dire *An.*, *PN* et *Lin.*), mais l'on a depuis identifié trois mains¹⁴⁸ : celle de Chrysoloras, qui prend en charge les ff. 1–71^v (*Phys.*), celle de Demetrios Scaranos, un parent de Chrysoloras récemment identifié, responsable des ff. 73–170^v (*Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*) et 237–243^v (*Col.*), et enfin celle de Calecas, déjà correctement identifiée par Harlfinger. Comme Calecas n'est présent en Italie qu'entre 1401 et 1403, à Milan, où l'on sait que Chrysoloras se trouve au même moment, après son départ de Florence, la confection du manuscrit e doit remonter à cette période. Les superbes ornements dans e¹⁴⁹ laissent penser à un commanditaire fortuné, ROLLO (2005) a proposé qu'il puisse s'agir du crétois Pierre Phylargis (Pierre de Candie), le futur Alexandre V, qui est archevêque de Milan en 1402. Le manuscrit a ultérieurement été consulté par Francesco da Lucca en 1469, qui le signale dans une note¹⁵⁰. Si l'on combine ce fait avec la présence d'annotations dans *i* de la main de Chrysoloras¹⁵¹ et de Calecas, qui rectifie de temps en temps le texte de son modèle lorsqu'il lui semble trop fautif, on peut reconstituer à peu près l'histoire de *i* et de e à partir du tournant du XIV^e et du XV^e, en dépit de quelques zones d'ombre. Le manuscrit *i* quitte Constantinople pour arriver en Italie avec Chrysoloras à la fin du XIV^e. Une copie luxueuse, e, en est rapidement réalisée à Milan pour le compte d'un commanditaire italien aux moyens conséquents. Après son séjour à Milan, le manuscrit *i* entre dans les collections de l'humaniste Niccolò Leonicensino (1428–1524), actif principalement à Ferrare¹⁵². Le manuscrit est ensuite racheté vers 1525–1530 par le

147. Voir notamment HARLFINGER (1971a), pp. 116–126, et M. RASHED (2001), p. 222.

148. La chose a été découverte par ROLLO (2005), pp. 244–250, et approfondie par MANFRIN et SPERANZI (2019), p. 56. HARLFINGER (1971a), p. 118, avait néanmoins déjà supposé une implication de Chrysoloras, pour des raisons autres que paléographiques.

149. Analysées dans AVRIL et GOUSSET (2005), pp. 110–111 : elles sont d'un artiste lombard actif au début du XV^e.

150. « *Visto per mi Francesco da Lucca 1469* », f. A.

151. Celui-ci signale en effet les divergences avec la recension de *Phys.*, dans un autre de ses manuscrits, *Vat.* 2208 (ROLLO (2005), pp. 250–257) et le dote également de titres bilingues, conformément à son procédé caractéristique.

152. MUGNAI CARRARA (1991), p. 128, a retrouvé sa trace dans l'un des inventaires. Elle hésite quelque peu au sujet de son identification, pensant qu'il pourrait aussi s'agir de e ; ses doutes ont depuis été dissipés par MURATORE (2009) II, p. 42, qui montre que e est aussi présent, mais ailleurs, dans les inventaires de la bibliothèque de Ridolfi. On trouve également dans *i*, au f. I, une note, inscrite à l'envers, portant la date du 22 mai 1422 et le nom d'Ugo Califfinus, c'est-à-dire d'Ugo Caleffini (1439–1503), connu comme chroniqueur à la cour de la famille d'Este, à Ferrare, où Niccolò Leonicensino enseigne à partir de 1464. Le manuscrit est donc à Ferrare au cours de la seconde moitié du XV^e, mais j'ignore pourquoi

cardinal Niccolò Ridolfi¹⁵³. Le manuscrit *e* le rejoint au sein de cette même bibliothèque dans des circonstances beaucoup plus floues¹⁵⁴. Les deux finissent par la suite par entrer au sein des collections royales françaises *via* Pierre Strozzi et Catherine de Médicis.

Fautes communes à *i* et *e*

Sens.

- 436^b1 *περὶ om. ie*
- 436^b12 *διοριζόμεθα ie : διοριζόμενον C^cM : διοριζόμεν vulg.*
- 442^a21 *ἀμφοτέρως ie : ἀμφοτέρων vulg.*
- 442^b8 *διὸ ie : διὸ καὶ cett.*
- 448^b28 *εἰ ηἰ ie : εἰ γ : ἦι EC^cM*
- 449^a28 *αἰσθάνεσθαι om. ie*

Mem.

- 452^a23 *τὸ Η ie : τὸ Ζ vulg.*
- 452^a25 *ἐπεὶ ie : ἐπὶ vulg.*
- 452^b8 *ὅτε ποτὲ ie : ὅτωι ποτὲ C^cM : τι ὦι vulg.*

Somn. Vig.

- 455^b34 *πότε C^cM : πάντα vulg. : om. ie*
- 457^a33 *ὑπάρχοι ie : ὑπάρχη vulg.*
- 458^a24 *ἐν τῷ ie : εἰς τὸ C^cM*

Insomn.

- 460^b30 *τῶν om. ie*

Div. Somn.

- 464^a30 *ὄντας ie : ὄντων cett.*

Resp.

- 470^a11–12 *παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτηι εἰ παραλλάξ ποιῶσιν ie : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτηι παραλλάξ ποιῶσιν ZV^r : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιῶσιν M : παραλλάξ vulg.*
- 475^a3 *ζῶσι καὶ ἑπτὰ ἔτη om. ie*
- 475^b7 *θυέλλαν ie : θήλαιαν C^cM : θάλατταν cett.*

VM

- 480^b27–28 *τί περὶ φύσιν ie : τί παρὰ φύσιν C^cM : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως vulg.*

Caleffini a choisi cette date pour sa petite note.

153. Voir la reconstitution des inventaires successifs de sa bibliothèque par MURATORE (2009), en particulier I, p. 141, et II, p. 41–42. Le manuscrit *i* comporte aussi un *πίναξ* (f. I) de la main du bibliothécaire grec du cardinal, Matthieu Devaris, un élève de Lascaris.

154. MURATORE (ibid.), I, pp. 134 et 150, et II, p. 44. Les manuscrits « *vus* », à l'instar de *e*, par Francesco da Lucca semblent pour certains d'entre eux au moins faire à ce moment partie de la bibliothèque que Palla Strozzi a léguée à son fils Nofri à sa mort en 1462. Voir MANFRIN et SPERANZI (2019), p. 47 (avec le tableau récapitulatif des manuscrits en question pp. 54–59) : « *non tutti i codici col visto di Francesco possono essere automaticamente considerati parte della biblioteca di Palla, ma la biblioteca di Palla, o una sua parte, fu certamente oggetto della sua ricoginzione* ».

Fautes propres à e

Sens.

— 438^a32 τοι e : τοῦτο **vulg.**

Mem.

- 450^b5 τύπος e : ὁ τύπος **cett.**
- 450^b30 χωρισθῆναι e : χρονισθῆναι **cett.**
- 452^a21 ἄμφω e : ἐπ' ἄμφω **cett.**

Somn. Vig.

- 454^a19 ὅτι om. e
- 455^a14 οἶον om. e
- 458^a21 διακριτικώτερον e : ἀδιακριτώτερον **vulg.**

Insomn.

- 458^b26 πάντων τούτων e : τούτων πάντων **C^cMi**
- 462^a14 φαινόμενα e : κινούμενα **vulg.**

Div. Somn.

- 463^a16 μικρᾶς τινος e : μικρᾶς **cett.**
- 464^a11 ἐκεῖνη e : ἐκεῖνος **cett.**

Long.

- 465^a8–9 καθεστῶτας e : καθεστῶτες **Z¹C^cMi** : διεστῶτες **cett.**
- 465^b14 οὔτε e : εἴ τε **C^cMi** ἔσται **vulg.**
- 466^a10 οἶον om. e

Juv.

- 467^b16 καὶ e : καὶ ἐν **cett.**
- 468^b13 ζώων e : μορίων **cett.**

Resp.

- 470^b7 καὶ τοῦ χάριν e : καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **Z¹V^rMi** : τίνος μέντοι χάριν **vulg.**
- 471^a13 πᾶσα ἐμποδίζειν e : πῶσα ἐμποδίζειν i : ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^rM** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**
- 471^a30–31 καὶ ἐν ... ἀσπαρίζωσιν om. e
- 474^a7 οὖν om. e
- 477^a19 τὸν πνεύμονα ἔναιμον ἔχοντα e : ἔναιμον ἔχοντα τὸν πνεύμονα **cett.**

VM

- 479^a24–25 σωσηματικῆς e : νοσηματικῆς **vulg.**

Le manuscrit *M* comprend quelques interventions ultérieures à sa confection, en particulier un bon nombre d'annotations, assez fréquentes, dans le style de la chypriote bouclée et d'une main que l'on date du XIV^e 155. Elles se limitent essentiellement pour les *PN* à signaler chaque aporie principale de *Sens.* en marge, mais cette même main insère également une notice plus longue, quoique son contenu soit très scolaire, à la fin de

155. Depuis qu'elle a été repérée par STORNAJOLO (1895), p. 45. L'identification du style d'écriture est à mettre au crédit de CONSTANTINIDES (1995).

Sens., afin d'expliquer le fait que ce soit le traité *Mem.* qui lui succède¹⁵⁶. Une autre main chypriote plus tardive est également intervenue dans le manuscrit (ff. 15, 75), ainsi qu'une main latine (f. 83). On en déduira que le manuscrit se trouve à Chypre, sous domination latine, très peu de temps après sa confection, et qu'il semble y demeurer jusqu'à son acquisition par Angelos Vadios vers la fin des années 1460¹⁵⁷. Le manuscrit est emporté en Italie avant 1482. Sa cote indique qu'il a en effet fait partie de la bibliothèque du duc d'Urbino, Federico da Montefeltro (1422–1482), léguée à la ville d'Urbino par ses descendants en 1628 et cédée au Vatican dans les années 1660¹⁵⁸.

La descendance de *M* est complexe. Elle concerne trois manuscrits, qui sont très proches de par leurs textes. Celui qui est sans doute le plus ancien d'entre eux, *Vat. Pal. gr. 97 (VP)*, contient *Inc. An.*, *PN1 – Mot. An.*, et *Gener. An.*, dont une partie du texte manque aujourd'hui¹⁵⁹. Son copiste n'a pas été identifié, on ne peut encadrer sa date de confection que de manière assez large, les spécialistes s'accordant vers une date située vers le début du XV^e¹⁶⁰. Des feuilles de papier occidental, alors que le papier du manuscrit est autrement oriental, ont été insérées dans le *codex* lors de ce qui ressemble fort à une tentative avortée de restauration (ff. 78–93 et 102–109) : le projet était certainement de compléter les lacunes de la recension de *Gener. An.*, mais ces feuillets sont restés vierges. Le papier des feuillets insérés présente un filigrane daté de 1504¹⁶¹, ce qui fournit un *terminus ante quem* pour la confection originelle. En guise de *terminus post quem*, BERGER (1993), p. 32, a fait valoir que le texte du traité *Inc. An.* a été, selon son étude de la transmission, transcrit dans *VP* d'après une recension influencée par celle du *Paris. 1921 (m)*, lequel a pour sa part été confectionné au cours du troisième quart du XIV^e. On en sait, grâce à GIACOMELLI (2016), un peu plus sur son histoire ultérieure : le manuscrit

156. *M*, f. 88^v : πάνυ εὐτάκτως ἡ διδασκαλία πρόεισιν ἐπομένη τῆι φυσικῆι τῶν πραγμάτων ἀκολουθία· μετὰ γὰρ τοὺς περὶ ψυχῆς λόγους καὶ τοὺς ἐκείσε περὶ αἰσθήσεως λεχθέντας, οἱ ἐξῆς ἐπισυνήφθησαν, περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν· ἐνέργεια γὰρ ψυχῆς ἢ αἴσθησις. ἐπεὶ δὲ μόνῃ αἰσθήσεως, ἡ μνήμη πως ἔστι, εἰκότως μετὰ τοὺς περὶ αἰσθήσεως λόγους, περὶ μνήμης διαλαμβάνει.

157. La main d'Angelos Vadios (Angelo Vadio da Rimini) a récemment été identifiée dans des annotations latines de *M* (ff. 139^v, 154^v, 157^v) par STEFEC (2012b), p. 140 n. 176, qui le rattache à un petit groupe de manuscrits profanes trouvés à Chypre par celui-ci (voir également CRONIER (2020), p. 139, qui rajoute quelques manuscrits médicaux à ce groupe). L'activité de Vadios et sa compétence s'agissant d'acquérir des manuscrits rares sont autrement attestées par une lettre de Michel Apostolis à Bessarion (dans laquelle le premier s'excuse d'ailleurs ne pas être en mesure de se rendre à Chypre dans l'immédiat ; lettre n. 76 du recueil édité par NOIRET (1889), pp. 96–97).

158. *M* porte toujours l'*ex libris* de Federico (déjà signalé par STORNAJOLO (1895), p. 44). On reconnaît aussi le manuscrit dans un inventaire des manuscrits du duc d'Urbino établi au XV^e par son bibliothécaire, Federigo Veterano (édité par GUASTI (1863), p. 149, n° 620). Voir aussi la notice de F. D'Aiuto relative à l'histoire du fonds *Urb. gr.* (D'AIUTO et VIAN (2011), pp. 538–545).

159. Voir la description détaillée du *codex* en ligne sur le site de la Bibliotheca Palatina par Anne-Elisabeth Beron et Janina Sieber, en date de 2020 : https://digi.ub.uni-heidelberg.de/de/bpd/virtuelle_bibliothek/codpalgraec/beschreibungen/bav_pal_gr_97.html (dernière consultation : mars 2022).

160. Le manuscrit a auparavant été daté, principalement par la paléographie du XIV^e ou du XV^e par STEVENSON (1885). Voir ensuite ESCOBAR (1990), p. 70, BERGER (1993), p. 32, et GIACOMELLI (2016), pp. 113–115.

161. Monts/Dreiberg 90 dans HARLFINGER (1980).

entre au début du XVI^e en la possession d'un aristocrate de Padoue, Giovanni Battista da Lion, qui y laisse sa marque au f. I (c'est probablement là l'occasion de l'ajout des feuillets vierges¹⁶²), puis, après sa mort, sa bibliothèque étant dispersée, est racheté entre 1548 et 1554 par Henry Scrimger pour le compte de Ulrich Fugger. Il a enfin été annoté par Friedrich Sylburg, qui y consigne les titres latins, à la toute fin du XVI^e, lorsque les collections de Fugger, après sa mort en 1584, sont léguées à l'électeur palatin Frédéric IV, à Heidelberg où il avait trouvé refuge après sa conversion au protestantisme¹⁶³.

Les manuscrits *Paris. Supplément grec 332 (Pⁱ)* et *Paris. Supplément grec 333 (P^h)* peuvent être datés avec davantage de précision. Ils sont plus jeunes d'environ un demi-siècle. *P^h* contient *Part. An.*, *Gener. An.*, *Mech.*, *Inc. An.*, puis les *PN*, avec *Mot. An.* entre *PN1* et *PN2*. Il a été copié principalement par Demetrios Chalcondyle¹⁶⁴, ainsi que, pour l'essentiel de *Part. An.* et *PN2* seulement, par Jean Serbopoulos. La date exacte de sa transcription est incertaine, mais elle est nécessairement antérieure à sa mort de Chalcondylès en 1511¹⁶⁵ et, plus encore, au départ de Serbopoulos pour l'Angleterre, au plus tard dans les années 1480¹⁶⁶. Il y a donc de bonnes chances pour que *P^h* appartienne à la période durant laquelle Chalcondylès est professeur à Padoue, c'est-à-dire entre 1463 et 1479. Le manuscrit a ensuite fait partie de la bibliothèque de l'humaniste anglais Thomas Linacre (c. 1460–1524), très lié aux milieux intellectuels florentins et padouans¹⁶⁷. *P^h* descend pour *PN2* directement de la version corrigée de *Z. Pⁱ* contient *Phys.* et *Met.*, avec entre ces deux monuments la série *An.* – *PN1*. Il a été copié par Emmanuel Rhousotas¹⁶⁸, que l'on sait actif à Venise au sein de la Nouvelle Académie d'Alde Manuce au cours de la seconde moitié du XV^e siècle.

En dépit de leurs différences, ces trois manuscrits occupent ensemble une place singulière au sein de la transmission de *PN1*. S'il est très clair qu'ils ont une origine commune, au vu du grand nombre de fautes caractéristiques que *V^p*, *P^h* et *Pⁱ* partagent contre le reste de la transmission, la question de leurs relations mutuelles est complexe. Je propose de la neutraliser provisoirement pour affirmer, *a minima*, que leurs recensions

162. Je note également que *V^p* a par endroits été corrigé par un main plus récente (notée *V^{p2}*), laquelle intervient notamment pour rétablir le texte aux endroits où les détériorations du manuscrit l'ont rendu illisible.

163. Le transfert des collections de l'électeur palatin à la Bibliothèque vaticane intervient suite à l'occupation de Heidelberg en 1622, lors de la guerre de Trente Ans, au cours de l'été 1623 (voir sur ce point la notice de F. D'Aiuto et de Chr. M. Grafinger, dans D'AIUTO et VIAN (2011), pp. 457–463).

164. *RGK*, II, n.138, par comparaison avec *O^c Oxon.* NC 226.

165. Comme déjà noté par PRIMAVESI et CORCILIOUS (2018), p. XXVI.

166. Voir à ce sujet WEISS (1941), pp. 147–148. Serbopoulos s'établit en tant que moine à Reading en 1489, mais semble avoir déjà été actif en Angleterre avant cette date.

167. C'est le « *Thomas Anglicus, homo et Graece et Latine peritissimus praecellensque in doctrinarum omnium disciplinis* » de la préface du second volume aristotélicien de l'aldine (G. ORLANDI et DIONISOTTI (1975) I, p. 16; N. G. WILSON (2016), p. 42).

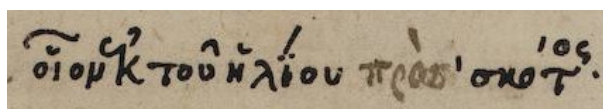
168. *RGK*, II, n. 203. Il paraît avoir travaillé comme copiste professionnel à Venise à la fin du XV^e. On ne dispose que de peu de preuves matérielles de son association avec la presse aldine, mais, comme le souligne N. BARKER (1992), p. 55, « les faits visuels parlent d'eux-mêmes » : son *ductus* est incontestablement celui que l'on retrouve dans l'édition aldine d'Aristophane.

respectives remontent à une même source. Le fait majeur, qui ne fait, lui, guère de doute, est que l'exemplaire en question est un apographe de *M* (*Vat. Urb.* 37) jusqu'au milieu de *Somn. Vig.*, vers 457^b24, puis qu'il change ensuite complètement d'affiliation en ce qu'à partir de son texte est apparenté à celui d'un manuscrit complètement différent, le *Laurent. plut.* 81.1 (*S*). Si cet exemplaire ne correspond à aucun des trois manuscrits conservés, on peut supposer qu'il contenait *Inc. An.* et *PN1*, pour lesquels les trois manuscrits transmettent des textes très proches (ils sont rejoints par *Oxon.* NC 226 *O^c* pour *Inc. An.*), ainsi que *Mot. An.*, bien que ce traité ne soit transmis que par *V^p* et *P^h*. On peut en revanche exclure avec une certaine vraisemblance qu'il ait contenu *PN2*, en dépit du fait que ces traités sont attestés dans *M* et *S*, parce que c'est alors *Z* qui sert d'antigraphe à *P^h*, tandis que ces traités sont absents de *Pⁱ* et de *V^q*. Le passage de *M* au voisinage de *S* demeure extrêmement mystérieux. Une manière possible d'expliquer ce changement brutal de modèle serait de supposer que le copiste avait en tête de réaliser une édition contenant tout du moins *Inc. An.*, *PN1* et *Mot. An.*, comme c'est souvent le cas dans les manuscrits byzantins tardifs, et qu'il s'est aperçu en cours de route que *M* ne contient pas *Mot. An.*, ce qui est une situation rare. Il aurait donc eu à se mettre en quête d'un autre exemplaire afin de transcrire ce traité, qu'il aurait obtenu avant de finir de copier *PN1* dans son manuscrit, si bien qu'il n'a plus employé du tout *M* pour l'essentiel des traités du sommeil, alors même que le manuscrit transmet ces traités. Il y a néanmoins une fenêtre spatio-temporelle bien identifiable pendant laquelle on peut raisonnablement supposer que *M* et un manuscrit proche de *S* sont accessibles ensemble, à savoir le tout début du XIV^e siècle, peu après la confection de *M*, à Constantinople, peut-être même au monastère de Christ Philanthrope dirigé par la Irène Choumnos, la fille de Nicéphore, où est employé à cette période un autre manuscrit très proche de *S*, *Marc. gr.* Z. 209 (*O^d*)¹⁶⁹.

Il est peu aisé de comprendre comment et pourquoi un copiste ayant jusque-là *M* à sa disposition se serait soudainement, au milieu de la transcription de *Somn. Vig.*, tourné vers un frère de *S*, qui plus est en abandonnant totalement, selon toute apparence, son modèle précédent. Ce changement, pour énigmatique qu'il soit, ne constitue pas cependant la seule difficulté concernant ces trois manuscrits. La tâche consistant à déterminer leurs relations mutuelles n'est pas non plus des plus simples. Que l'on en juge un peu : étudiant *Insomn.*, ESCOBAR (1990), pp. 165–166, les construit tous trois comme remontant indépendamment à un exemplaire perdu (sigle *ς*), frère de *O^d* et neveu de *S*, tout en évoquant la possibilité que *V^p* et *Pⁱ* entretiennent une relation plus étroite, qui est celle qu'il retient finalement pour son *stemma* ; étudiant *Inc. An.*, BERGER (1993), pp. 32–33 reprend cette hypothèse en leur donnant à nouveau pour ancêtre un exemplaire perdu (noté toujours *ς*), frère de *S*, dont ils descendraient, sans le moindre lien les uns avec les autres, tous les trois ainsi qu'un autre manuscrit, *Oxonienensis* NC 266 (*O^c* ici, qui remonte au *Vind.* 64 pour son texte de *PN1*) ; quant à *Mot. An.*, ISÉPY (2016), p. 235, donne un *stemma* où *V^p* représente

169. Cf. *infra*.

un frère de *S* contaminé par *Z*^a (*Laurent*. 87.21) et constitue le parent direct de *P*^h, lequel devient donc *descriptus*. En ce qui concerne *PN1*, je n'observe pas de situation qui requerrait de supposer que ces manuscrits ne seraient pas, en tant que témoins textuels, éliminables : toutes leurs leçons me paraissent s'expliquer par celles de *M*, puis de *S*. Je n'observe non plus aucune faute de *V*^p dont *P*^h et *P*ⁱ auraient été préservés d'une manière qui imposerait de leur accorder une parenté indépendante. Une partie du problème vient en réalité du fait que *V*^p a clairement été endommagé, puis restauré. La chose semble avoir complètement échappé à Escobar et Berger, qui travaillent tous deux à partir de microfilm. La seule faute de *V*^p dont seraient préservés *P*^h et *P*ⁱ, c'est-à-dire l'unique preuve de l'indépendance de ces derniers à l'égard de *V*^p, que l'on trouve dans ces publications se trouve dans la leçon de *V*^p que cite Escobar en *Insomn.* 459^b9 : d'après son report, *V*^p aurait là une leçon fautive, *πρὸς σκοτός*, tandis que *P*^h et *P*ⁱ auraient la bonne leçon, celle du reste des manuscrits, *εἰς τὸ σκοτός*. Voici le lieu en question dans *V*^p :



Vat. Pal. gr. 97, f. 33^r, l. 6

[Source : Bibliotheca Palatina Digital, Universitätsbibliothek Heidelberg & Biblioteca Apostolica Vaticana]

Il est évident que le mot en question a été réécrit, et que la leçon originelle, dont on distingue encore très bien l'accent final, était la même que celle que l'on trouve ailleurs, *εἰς τὸ*. Cela ne suffit toutefois pas entièrement à écarter la possibilité que *P*^h et *P*ⁱ puissent être indépendants de *V*^p : il y a en effet quelques rares fautes dans le manuscrit *V*^p qui ne se retrouvent pas dans les deux autres. Le problème est que celles-ci sont corrigées au-dessus de la ligne, par une main dont il n'est pas évident de dire si elle est identique à celle intervenue plus haut, au f. 33 – à mon avis, ce sont en fait deux mains différentes¹⁷⁰, ce que l'on peut aussi remarquer à leurs procédés : la main plus récente intervient directement sur le texte, en général là où il n'est plus lisible ou là où il est trop fautif à son goût, tandis que la main plus ancienne intervient au-dessus de la ligne ou en marge. On peut même prouver la chose de manière quasi-définitive lorsque l'on remarque que les omissions qui ont été corrigées en marge par la main correctrice plus ancienne au f. 20^v ont été à nouveau corrigées par la main correctrice plus récente, qui est aussi repassée sur certains tracés devenus difficilement lisibles. La particule *δέ* manque ainsi dans le texte initial de *V*^p en *Somn. Vig.* 455^a4 et 455^b26, alors qu'elle est présente dans *P*^h et *P*ⁱ, mais elle a aussi été rétablie au-dessus de la ligne les deux fois dans le manuscrit. Si l'on considère que *P*^h et

170. Comparer le tracé de la lettre *δ* par la main correctrice plus récente à la dernière ligne du f. 29^v, et par la main correctrice plus ancienne au-dessus de la quatrième ligne en partant du bas du f. 29^r dans le *Vat. Pal.* 97.

P^i ont été transcrits avant toutes ces corrections dans V^p , cela fournirait deux arguments en faveur de leur indépendance à son égard¹⁷¹. Si en revanche, comme je le pense, il faut distinguer entre les différentes strates de correction intervenues dans V^p , alors on peut affirmer, bien que cela ne simplifie pas la situation, que les corrections apportées par la main la plus ancienne des deux ne se retrouvent pas dans P^h et P^i alors que ces derniers ne partagent pas du tout les interventions de la main plus récente, parce qu'ils ont été transcrits sur V^p après l'intervention de la première mais avant celle de la seconde.

En ce qui concerne la relation entre P^h et P^i , en adoptant l'hypothèse selon laquelle ils seraient tous deux issus de V^p , il est clair qu'aucun des deux n'a l'autre pour modèle¹⁷². Certaines fautes qu'ils partagent sans qu'elles ne se retrouvent dans V^p suggèrent néanmoins qu'ils entretiennent une relation particulière (omission de εἰσὶν en 437^a16, insertion de δὲ après ψυχῆ en 447^b24, déplacement des mots τὸ πάθος . . . τούτου en 450^b19 après le verbe μνημονεύσει à la même ligne, omission de πως en 459^a5). La reconstruction la plus vraisemblable à mes yeux est pour cette raison celle qui les fait remonter à un même apographe perdu de V^p , lequel aurait peut-être été réalisé au moment du dépôt de la première strate de corrections dans ce manuscrit. Comme P^h est un manuscrit de Chalcondyle et P^i de Rhousotas, deux figures qui, en dépit de leurs statuts différents, ont collaboré avec la presse aldine, il n'y a guère de difficulté à se figurer un point de rencontre historique entre les deux manuscrits. Cette hypothèse permettrait en outre d'expliquer le fait que les deux manuscrits présentent des signes de corrections qui ont été, soit intégrées directement au texte, soit consignées par la main du copiste originel (tous deux ont ensuite été sporadiquement corrigé par d'autres mains). C'est particulièrement frappant en *Sens.* 448^b21–22, où les deux manuscrits donnent, avec V^p et M , la leçon absurde ἄτομα tout en rétablissant exactement de la même manière, par un ω au-dessus de la ligne, la leçon de la vulgate, ἄτόμωι. Ces corrections ne sont toutefois pas si fréquentes, si bien qu'il est difficile d'identifier leur source, et semblent se concentrer sur les endroits où le texte issu de V^p est autrement inintelligible. L'environnement de la presse devait en effet être propice à ce genre de travail de retouche.

Fautes de M (puis S), V^p , P^h et P^i

171. Il y a de nombreux autres exemples de ce genre. Par exemple, en *Sens.* 440^b3, il a été signalé dans V^p , par une main non identifiée, mais qui n'est pas celle du copiste originel (je pense que c'est celle de la première strate de corrections), que le mot ὄσπερ doit être biffé. Ce n'est à mon avis pas du tout une coïncidence si ce mot est ensuite omis dans P^h et dans P^i (bien qu'une main ultérieure ait ensuite inséré ὡς au-dessus de la ligne dans ce dernier). Les omissions du f. 20^v évoquées plus haut (ἀνάγκη . . . φθόγγους en 446^a19–20, δόξειε . . . ποθὲν en 446^a28–29 et ὅτε . . . μεταξὺ en 446^b1–2) ont été corrigées par cette même main, et elles ne se retrouvent pas dans les deux autres manuscrits.

172. Il suffit de considérer certaines larges omissions dans P^h (par exemple, celles des mots καὶ διὰ τοῦτο . . . τῆς ἀφῆς en 439^a1–2 ou τοῦ λευκοῦ . . . ἐκ τούτων en 424^a24–25 – il vaut la peine de noter que ces omissions ne s'expliquent, ni par les particularités de P^i , ni par celles de V^p) pour établir que ce ne peut pas être l'origine du texte de P^i . C'est un peu plus difficile dans l'autre sens, mais cela demeure possible (exemple de fautes propres à P^i : κατὰ au lieu de τὰ en 445^b18, omission de τῶν en 454^a16, omission de μὲν en 462^a5).

Sens.

- 441^b26 οὔτε τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ om. **MV^pP^hPⁱ**
- 443^b14–16 καὶ τοὺς χυμοὺς ... καὶ ἡ πῆξις om. **MV^pP^hPⁱ** (saut du même au même)
- 445^a11 τῶν **MV^pP^hPⁱ** : τούτων **vulg.**
- 446^b19–20 οὐ ... ὁσφραίνεσθαι om. **MV^pP^hPⁱ** (saut du même au même)

Mem.

- 451^b31 καὶ τάχιστα μάλιστα **MV^pP^hPⁱ** : τάχιστα καὶ μάλιστα **C^ciU** : τάχιστα καὶ κάλλιστα **vulg.**
- 453^b5 οἱ μὲν γὰρ ἐν φθίσει om. **MV^pP^hPⁱ**

Somn. Vig.

- 453^b29 δεκτικὰ **MV^pP^hPⁱ** : δεκτικῶι **cett.**
- 455^a7 ἅπαντα ἔχουσι **MV^pP^hPⁱ** : ἅπαντα ἔχει **cett.**
- 456^b8 τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου **MV^pP^hPⁱ** : τοῦ μορίου τοῦ αἰσθητικοῦ **cett.**
- 458^a2–3 εἰς φλέβα **SV^qV^pPⁱP^h** : εἰς φλέγμα **cett.**

Insomn.

- 459^b26 δῆλον ἐξ αὐτοῦ **SV^qV^pPⁱP^h** : ἐξ αὐτοῦ δῆλον **cett.**
- 460^a10 αἶδια **SV^qV^pPⁱ** : ἀέρα **cett.**
- 460^b2–3 αἰσθηήματα om. **SV^qV^pPⁱP^h**
- 461^b17 ἀνειμένου vel ἀνιεμένου om. **SV^qV^pPⁱP^h**

Div. Somn.

- 463^a8–9 μεγάλα om. **SV^qV^pPⁱP^h**
- 463^a26–28 προωδοποιημένη ... διὰ om. **SV^qV^pPⁱP^h** (saut du même au même)
- 464^a9 οὕτως om. **SV^qV^pPⁱP^h**

Fautes de *V^p*, *P^h* et *Pⁱ**Sens.*

- 441^b22–23 καὶ γὰρ οὐ **V^pP^hPⁱ** : οὐ γὰρ **vulg.**
- 441^b25 ὅτι om. **V^pP^hPⁱ**
- 441^b28 ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον ... τοῖς ζώοις om. **V^pP^hPⁱ**
- 442^b28 ψυχρὸν **V^pP^hPⁱ** : ξηρὸν **vulg.**
- 445^b18 τοῖς κατὰ ἄτοπα **Pⁱ** : τοῖς τὰ ἄτοπα **V^pP^h** : τοῖς τὰ ἄτομα **vulg.**
- 446^b5 ἦδη τῆς πληγῆς **V^pP^hPⁱ** : τῆς πληγῆς **cett.**

Mem.

- 450^a17 ἦν om. **V^pP^hPⁱ**
- 450^a24 καὶ ἐστι μνημονευτὰ καθ' αὐτὰ μὲν ὧν ἐστι φαντασία om. **V^pP^hPⁱ**
- 450^b11 τούτων **V^pP^hPⁱ** : τῶν **cett.**
- 452^a11 ὡς τὸ ἐξ **V^pP^hPⁱ** : ὥστ' ἐξ **cett.**
- 452^a24 ἄν **V^pP^hPⁱ** : ἀεὶ **cett.**
- 452^b21 νοῆσαι om. **V^pP^hPⁱ**

Somn. Vig.

- 456^a19 πίπτοντος **V^pP^hPⁱ** : προσπίπτοντος **vulg.**

Insomn.

- 460^b20 ἐπάξει **VPPhPi** : ἐπαλλάξει **vulg.**
- 460^b21 κυριότερον **VPPhPi** : κυριωτέρα γὰρ **vulg.**
- 461^a6 ἔκτος **VPPhPi** : ἔντος **cett.**
- 461^a20–21 πάμπαν **om. VPPhPi**
- 461^b2 κινεῖσθαι **om. VPPhPi**

Div. Sommn.

- 462^b19 ἄν **om. VPPhPi**
- 464^a24 κοινὸν **VPPhPi** : κινούν **vulg.**

3.4.4 Transmission latine de la famille de *C^c* : les traductions de Jacques de Venise (*Mem.*, *PN2*), la traduction anonyme de *Sens.* et l'apport de David de Dinant

Les traités de *PN1* ont été traduits en latin à partir du milieu du XII^e siècle, avant l'entrée en scène de Guillaume de Moerbeke, par différents traducteurs qui ne sont pas toujours identifiés, dont on ignore les rapports exacts. Ces traductions ont ensuite été intégrées dans la transmission ultérieure au sein du *corpus vetustius*. Si la première traduction de *Mem.* peut être attribuée avec certitude à Jacques de Venise, on ne dispose que de très peu d'éléments au sujet du traducteur de *Sens.*, et encore moins au sujet de celui des traités du sommeil – si ce n'est que, au vu de leurs habitudes de traduction, il ne s'agit pas de la même personne, ni d'un traducteur déjà connu par ailleurs. On ne sait même pas, à vrai dire, dans quel ordre chronologique ces traductions ont été réalisées. On dispose également de quelques traductions latines de passages isolées rédigées par un maître contemporain, David de Dinant, sans lien avec la constitution du *corpus vetustius*. Fait remarquable, ces trois traductions présentent un certain nombre de fautes qui rattachent sans aucun doute possible leurs modèles grecs respectifs à la famille de *C^c*¹⁷³, bien que ces traductions soient, au moins pour certaines, antérieures au plus ancien manuscrit conservé de cette famille (*C^c*, qui remonte au plus tôt à la fin du XIII^e). Cela suggère fortement que cette famille possède un ancêtre prestigieux, sans doute lié aux milieux lettrés de la capitale, et réalisé avec un certain soin philologique, en ce qu'il semble souvent croiser les leçons qu'il partage avec *E* avec celles de l'une des branches les plus anciennes de *γ*, celle des manuscrits *U* et *S*. Une telle coïncidence est absolument remarquable : elle invite à penser que les traductions de *Mem.* et de *PN2* par Jacques de Venise et la traduction anonyme de *Sens.* se fondent sur un seul et même exemplaire grec, auquel aurait également eu accès David de Dinant. Comme Jacques et David sont connues pour s'être rendus à Constantinople, on peut supposer que c'est en ce lieu qu'ils ont eu accès à ce manuscrit perdu. Le premier est cependant actif au cours du second quart du

173. Comme déjà observé par BLOCH (2007), p. 13, dans le cas de la *vetus* de *Mem.*, et par VUILLEMIN-DIEM (2003) pour les traductions de David de Dinant.

XII^e et le second au cours du dernier quart de ce même siècle, si bien que l'on peut exclure qu'ils aient été en présence l'un de l'autre. Comme l'on sait en revanche encore moins de choses quant au traducteur de *Sens.*, on est libre d'imaginer qu'il aurait pu côtoyer l'un ou l'autre. On pourrait par là expliquer la décision, de prime abord étrange, de la part de Jacques de ne traduire, au sein de la série des *PN*, que *Mem.* et *PN2*, et non aussi *Sens.* et *Mot. An.*, qui font pourtant partie de cet ensemble. La chose s'explique dans le cas de *Mot. An.* par le fait que son exemplaire grec, comme aujourd'hui *C^c* et ses frères, devait contenir la série *PN1 – PN2* (sans *Mot. An.*, auquel Jacques n'avait donc pas accès). En revanche, dans le cas de *Sens.*, le traité était selon toute probabilité aussi contenu dans cet exemplaire, si bien qu'une hypothèse plausible pour expliquer le fait que Jacques ne l'ait pas traduit serait de supposer l'existence d'une traduction antérieure ou contemporaine du traité.

Aucune de ces traductions n'a encore été éditée au sein de la série *Aristoteles latinus*, des textes avec apparats critiques en ont néanmoins été produits dans d'autres cadres. La meilleure chose dont l'on dispose est, pour *Sens.* et *Mem.*, le texte de la traduction latine des traités augmenté d'un appareil critique que DONATI (2017) a joints à son édition des commentaires d'Albert le Grand, qui, comme elle le montre, fait usage ces traductions¹⁷⁴. Elle a pu s'appuyer dans le cas de *Sens.* sur certains travaux qui avaient déjà été entrepris par L. Peeters et G. Galle à Leuven¹⁷⁵, si bien que le texte qu'elle propose est probablement très proche de celui que permettrait d'obtenir une édition scientifique définitive. Tout porte à croire que la petite dizaine de manuscrits qu'elle a retenus sont effectivement ceux qui méritent d'entrer en compte dans une édition critique. Dans le cas de *Mem.*, la situation est déjà plus précaire, faute d'un travail suffisant concernant l'histoire du texte. Elle a, cette fois, pris la décision de choisir, un peu à l'aveugle, onze manuscrits que leur âge ou leur intérêt dans le cas de textes réputés proches (*An.* ou *Sens.*) recommandait.

La *translatio vetus* de *Sens.* est anonyme, et n'est pas non plus datée de façon sûre. La date de 1175 était traditionnellement retenue, depuis qu'elle a été avancée par FRANCHESCINI (1935), p. 11, comme *terminus ante quem* pour la rédaction de la traduction de *Sens.*, parce qu'il s'agirait de celle de la composition du plus ancien manuscrit connu, le *codex* Sankt Florian XI 649 (A.L.¹ 54), parmi ceux transmettant au moins une partie de la *vetus* pour *PN1* – mais ce manuscrit ne transmet pas la traduction de *Sens.* Or, s'il est prouvé par ailleurs que la traduction de *Mem.* par Jacques de Venise et que la traduction anonyme des traités du sommeil datent toutes deux du milieu du XII^e siècle, rien ne permet d'en tirer argument quant à la date de rédaction de celle de

174. Son édition de la *vetus* est également reproduite par BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021), pp. 175–182, qui mettent en évidence l'existence d'une *versio vulgata*, textuellement assez instable du texte : celle-ci, qui est au fondement de l'activité autour du traité à Oxford vers le milieu du XIII^e, semble surtout être une version corrompue de la *vetus*.

175. Voir notamment PEETERS (1996) et GALLE (2009).

Sens., dont l'auteur est différent. Du reste, le manuscrit en question est probablement un peu plus tardif, comme déjà avancé depuis longtemps par PELSTER (1949), p. 63, on se doit donc de demeurer très prudent sur ce point. La question de la datation a été reprise à nouveaux frais par GALLE (2008b)¹⁷⁶, qui retient la date de 1232 comme seul *terminus ante quem* certain, parce qu'il s'agit de la date de rédaction probable du plus ancien traité connu se référant à la *vetus*, le *De potentis anime et obiectis*¹⁷⁷.

Il est donc possible que *Sens.* ait été traduit bien après le reste de *PN1*, ce qui pourrait expliquer pourquoi les plus anciens manuscrits latins conservés contiennent le plus souvent une séquence *An. – Mem.* qui s'explique difficilement du point de vue de la doctrine et du texte, puisque *Sens.* s'ouvre par un rappel explicite de *An.* et un prologue annonçant l'objet d'étude des *PN*. On pourrait également prendre le contre-pied de cette hypothèse, par exemple en supposant que la traduction de *Sens.* est strictement contemporaine de l'activité de Jacques de Venise (qui prend en charge celle de *Mem.* à partir d'un manuscrit grec à la situation stemmatique identique) et qu'elle émane d'une figure mal connue de ce milieu du XII^e siècle si fertile en traductions du grec vers le latin (rappelons que Jacques de Venise a pu côtoyer Burgundio de Pise à Constantinople). Cela expliquerait pourquoi Jacques n'a pas traduit le traité *Sens.*, qui aurait été un commencement naturel de son entreprise : il aurait su que quelqu'un d'autre y travaillait. La difficulté devient alors d'expliquer, à l'inverse, pourquoi cette traduction de *Sens.*, si elle est aussi ancienne, semble avoir si peu circulé au cours de la seconde moitié du XII^e. Cette difficulté n'est cependant pas si considérable dès lors que l'on s'avise qu'il n'y a virtuellement qu'un seul manuscrit conservé de cette époque (Avranches 221) des traductions des traités *An.* et *Mem.* par Jacques. Il suffit d'imaginer que le réseau d'influence du traducteur de *Sens.* ait été un petit peu moins développé que celui de Jacques pour aboutir à la situation actuelle.

Concernant l'attribution, la seule donnée dont on dispose est la mention d'un certain Nicolaus, originaire de Reggio et associé au traducteur arabe Qusṭā ibn Lūqā (Costa ben Luca), dans les marges du manuscrit Salamanque, *Bibl. Un.* 2241, daté du XIII^e (A.L.^s 2136, sigle *Su*), f. 180^r (on lit : *translatum a nicholao regino discipulo magisutri constabuli*). BLOCH (2008a) a proposé de l'identifier au Nicolaus Graecus mort en 1279 et actif dans l'entourage de Robert Grosseteste, qui est probablement l'auteur d'une traduction de *Mund.* Rien toutefois ne permet de rapprocher la traduction de *Sens.* de celle de *Mund.*

176. PEETERS (1996) a auparavant fait observer que les manuscrits de la traduction, dont les plus anciens remontent en gros à la première moitié du XIII^e, sont tous déjà fortement contaminés, et propose donc de faire remonter la *vetus* à la seconde moitié du XII^e, de manière à laisser au processus de contamination le temps de se développer. Il est toutefois difficile de postuler ainsi la durée requise pour une contamination observée. Cette remise en question de la datation de la *vetus* est en tout cas acceptée notamment par DE LEEMANS (2011b).

177. Le traité *De generatione stellarum* satisfait aussi à cette condition et pourrait être plus ancien (vers 1220), si l'attribution à Grosseteste est correcte, mais la chose n'est pas sûre. GALLE (2008a) montre par ailleurs que la *vetus* de *Sens.* gagne en popularité à partir des années 1240, en lien notamment avec le commentaire d'Adam de Buckfield.

(ni des autres œuvres que l'on peut éventuellement rattacher à l'activité de ce Nicolaus), la chronologie pose problème, si la traduction de *Sens.* est antérieure aux années 1230, et, de toute manière, les preuves sont insuffisantes pour pouvoir accepter cette identification : la seule méthode sur laquelle on s'accorde en la matière est celle, promue par L. Minio-Paluello, fondée sur la comparaison des restitutions latines de certains termes grecs, et elle ne donne rien de concluant en ce cas¹⁷⁸.

En ce qui concerne l'établissement du texte, l'édition provisoire, mais tout de même critique, proposée par DONATI (2017) se fonde sur les huit manuscrits qui avaient été retenus par GALLE (2008a) sur la base du travail de PEETERS (1996)¹⁷⁹ : Bā, Baltimore, The Walters Art Gallery, W. 66, A.L.¹ 3, ff. 105–112^v ; Bm, Cologny-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, Cod. Bodmer 10, A.L.¹ 966, f. 226^v–231^v ; Bw, Bruxelles, BRB, II 2558, A.L.¹ 175, ff. 100–106 ; Sn, Salamanque, Biblioteca Universitaria, 2706, A.L.² 1208, ff. 226–233 ; Su, Salamanque, Biblioteca Universitaria, 2241, A.L.² 2136, ff. 180–183 ; Td, Todi, Biblioteca Comunale, 55, A.L.² 1583, ff. 143^v–148^v ; Vū, Vatican, BAV, *Urb. lat.* 2701, A.L.² 1831, ff. 275–286^v ; Wo, Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, *Helmst.* 577, A.L.¹ 942, ff. 99–103^v (le manuscrit Du, Douai, Bibliothèque municipale, 698, A.L.¹ 479, ff. 57–61^v est également cité à l'occasion). La traduction est d'assez piètre qualité, de nombreux passages n'ayant à peu près aucun sens en latin, et encore moins un sens qui puisse correspondre à celui du grec¹⁸⁰. Du point de vue de l'histoire de la transmission, il apparaît clairement que le modèle principalement employé par le traducteur anonyme est un manuscrit grec perdu de la famille de C^c, qui doit être antérieur au plus ancien témoin grec connu de ce groupe. Dans un certain nombre de cas toutefois, la *vetus* suit la recension de γ contre celle de la famille de C^c¹⁸¹ : le plus probable reste que l'exemplaire employé ait été contaminé à partir de cette zone.

Fautes rattachant la *translatio vetus* anonyme (**An**) de *Sens.* à la famille de C^c

- 438^a20 *in habentibus sanguinem plus est* **An** : ἐν τοῖς ἔχουσιν αἷμα πλείον **EC^ci** : ἐν τοῖς ἔχουσιν πλείον αἷμα **M** : ἐν τοῖς ἔχουσιν αἷμα πῖον **vulg.**
- 438^b26–27 *virtute enim calidum est materia frigidi* **An** : δυνάμει γὰρ θερμὸν ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν **C^cMi** : δυνάμει γὰρ θερμῆ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν **cett.**

178. Je rejoins ainsi la conclusion sceptique de GALLE (ibid.), reprise dans GALLE (2009). Le point le plus saillant de l'argumentation de BLOCH (2008a) est, à mon sens, l'observation (p. 87) selon laquelle les nombreuses aberrations figurant dans la *translatio vetus* de *Sens.*, et que l'on attribue en général à une maîtrise insuffisante du grec, pourraient aussi bien s'expliquer par un manque de familiarité avec la langue latine – sa situation apparaît alors analogue à celle de Jacques de Venise, à qui il arrive de s'excuser de parler bien mieux grec que latin.

179. Celui-ci a réalisé une collation complète du texte du premier chapitre dans les 92 manuscrits conservés, à partir de laquelle il a sélectionné 17 manuscrits. Il a étudié ceux-ci à l'occasion d'un passage difficile dans la suite du traité (440^b26–441^b1), ce qui l'a conduit à en éliminer encore 9, jusqu'à aboutir aux 8 ci-dessous. En ce qui concerne leurs rapports, un degré de contamination trop avancé empêche selon lui de parvenir à un *stemma* complet, mais il les répartit tout de même en deux groupes, BāBwSnSu et BmSnTdWo, où SnTdWo forment un sous-groupe s'opposant à Bm.

180. Pour une recension, voir le second appendice de GALLE (2008a), pp. 145–150.

181. Même constat chez GALLE (2009), pp. 45–46.

- 440^a19–20 *feri sensum tactu et non discursionibus* **An** : γίγνεσθαι τὴν αἴσθησιν ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς **EC^ci** : γίγνεσθαι τὴν αἴσθησιν ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροαῖς **vulg.**
- 442^a22 *lividum album* **An** : τὸ φαιὸν τὸ λευκὸν **EC^cMi** : τὸ φαιὸν τὸ μέλαν **vulg.**
- 442^b7 *sed visu et auditu* **An** : ἀλλ’ ὄψεώς τε καὶ ἀκοῆς **EC^cMi** : ἀλλ’ ὄψεώς γε καὶ ἀφῆς **vulg.**
- 445^b11 *quemadmodum apes* **An** : οἷον αἶ τε μέλιτται **EC^cMi** : οἷον αἶ τε μέλιτται ποιουῖσι πρὸς τὸ μέλι **cett.**
- 446^a13 *sentire posse* **An** : δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **EC^ci** : αἰσθάνεσθαι **vulg.**
- 448^b11 *oportet* **An** : δεῖ **EC^cMi** : ἀεὶ **cett.**
- 449^a23–24 *et quecumque non tactualia tangentes* **An** : καὶ ὄσων μὴ ἀπτῶν ἀπτόμενοι **C^cMi** : καὶ ὄσων μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι **vulg.**

Fautes rattachant la *vetus* à γ contre la famille de C^c

- 437^a29 *causa autem* **An** : τὸ δ’ αἴτιον γ : τὰ δ’ αἴτια **cett.**
- 438^a18 *corruptis oculis* **An** : διαφθειρομένων τῶν ὀφθαλμῶν βγ : διαφθειρομένων **EC^cMi**
- 441^b13 *facere vel pati* **An** : ποιεῖν καὶ πάσχειν **EC^cMi** : ποιεῖν ἢ πάσχειν λμ
- 444^a9 *propter frigus* **An** : διὰ τὴν ψύξιν γ : διὰ τὴν ἕξιν **EC^cMi**
- 446^a6 *bipedi* **An** : τῆι δίποδι γ : τῶι ποδί **EC^cMi**

Exemples de fautes propres de la *vetus*

- 438^b8–10 *non enim in ultimo oculi est anima, sed manifestum quoniam interius* **An** : οὐ γὰρ ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὀμματος ἡ ψυχὴ ἢ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητικὸν ἐστίν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντός
- 439^a28–30 *omnino manifestum. color namque* **An** : δῆλον, ὅτι δὲ τοῦτ’ ἐστὶ τὸ χροῶμα, ἐκ τῶν συμβαινόντων φανερόν. τὸ γὰρ χροῶμα **vulg.**
- 439^b33–440^a3 *veluti coccineus et puniceus; qui autem non in numeris, alii colores* **An** : οἷον τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ ὀλίγ’ ἄττα τοιαῦτα (δι’ ἧνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωναὶ ὀλίγαι), τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τᾶλλα χρώματα **vulg.**
- 440^b3 *sed omnino* **An** : ἀλλ’ ὅλως πάντη πάντως **vulg.**
- 441^b17–18 *sic et natura per siccum et terreum colans* **An** : οὕτως καὶ ἡ φύσις τὸ ξηρὸν καὶ γεῶδες, καὶ διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους διηθοῦσα **vulg.**
- 441^b25 *passio sunt* **An** : ἡ πάθος εἰσὶν ἢ στέρησις **vulg.**
- 443^a19 *odorabiliores scorie fiunt omnium* **An** : ἀοσμότεραι αἱ σκωρίαι γίγνονται πάντων **vulg.**
- 443^b1–2 *amplius evaporatio similiter dicitur huius et illius* **An** : ἔτι ἡ ἀναθυμίασις ὁμοίως λέγεται ταῖς ἀπορροαῖς **codd.**
- 447^a2–5 *et non dimidium prius, primum autem* **An** : καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον, οἷον τὸ ὕδωρ ἅμα πᾶν πήγνυσθαι. οὐ μὴν ἀλλ’ ἂν ἦι πολὺ τὸ θερμαινόμενον ἢ πηγνύμενον, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον **vulg.**
- 448^a11–13 *que multi ad parum vel paris ad imparum* **An** : ὁ μὲν πολλοῦ πρὸς ὀλίγον ἢ περιττοῦ πρὸς ἄρτιον, ὁ δ’ ὀλίγου πρὸς πολὺ ἢ ἀρτίου πρὸς περιττόν

La *translatio vetus* de *Mem.* et de *PN2* est attribuable à Jacques de Venise. Comme pour le reste des traductions que l'on rattache à cette figure, lesquelles circulent souvent sous le nom de Boèce à la fin du XII^e ¹⁸², le nom de Jacques ne figure dans aucun manuscrit des traductions elles-mêmes. L'identification du traducteur a d'abord été opérée dans le cas de sa traduction d'*An. Post.*, pour laquelle on dispose de témoignages externes décisifs liés notamment à Jean de Salisbury (*ca.* 1110–1180) et Robert de Torigny (*ca.* 1110–1186) ¹⁸³. Une fois l'attribution de cette traduction à la figure de Jacques de Venise établie de façon sûre, il a été possible à L. Minio-Paluello dans ses travaux pionniers de s'en servir de point de départ pour lui rattacher d'autres traductions dont l'auteur n'était jusque-là pas été identifié au moyen de comparaisons lexicales ¹⁸⁴ : on peut ainsi désormais attribuer à Jacques de Venise, outre une traduction des *Secunds Analytiques*, les anciennes versions de *Phys.* (ainsi qu'une traduction d'une introduction au même traité connue sous le titre *De intelligentia*), *An.*, *Mem.* et *PN2*, ainsi qu'une traduction couvrant à peu près les quatre premiers livres de *Met.* et une traduction de *Soph. El.* qui ne subsiste que sous forme de fragments ¹⁸⁵. Certains éléments suggèrent qu'il a également traduit pour ces traités les scholies figurant dans ses exemplaires grecs ¹⁸⁶, ce qui semble être également le cas pour ses traductions des *PN*, dans la mesure où des gloses remontant vraisemblablement à l'original grec s'y retrouvent régulièrement. Toutes ses traductions n'ont pas connu la

182. De même que la plupart des traductions « anciennes », ainsi celles d'*An. Post.*, *Met.* ou *An.* – voir notamment VUILLEMIN-DIEM (1995), pp. XII–XVI. Cela a retardé considérablement l'identification de l'auteur de ces traductions, bien que l'on se soit rapidement aperçu qu'il ne saurait s'agir de Boèce et que la figure de Jacques ait déjà été mise en avant par ROSE (1866), p. 381. Comme les témoignages relatifs à l'activité de Jacques de Venise étaient néanmoins pour la plupart déjà identifiés dès le milieu du XIX^e siècle, on se trouvait alors, jusqu'aux travaux de L. Minio-Paluello pendant les décennies 1940 et 1950, dans une situation où l'on avait d'un côté une quantité de traductions préservées sans traducteur connu et de l'autre un traducteur connu sans traductions préservées (voir à ce sujet HASKINS (1924), p. 228).

183. Une annotation anonyme d'un manuscrit de la *Chronique* de Robert de Torigny à la fin de l'entrée de l'année 1129 mentionne de nouvelles traductions à *Top.*, *An. Pr.*, *An. Post.* et *Soph. El.* rédigées par un certain *Jacobus clericulus de Venecia* (DELISLE (1872), p. 177), tandis qu'une lettre de Jean de Salisbury de la décennie 1160 fait mention de traductions de l'*Organon* par Jacques, dont il dit être en peine de les comprendre. Un manuscrit de la traduction d'*An. Post.* (Tolède, 14–14) s'ouvre par une préface (f. 1) où il est question d'une traduction du traité par un certain *Iacobus*, laquelle serait parvenue aux maîtres de France sans que ceux-ci ne réussissent à l'employer, en raison de nouveau de sa trop grande obscurité. L'élément le plus important est cependant un avis juridique de 1148 à l'attention de l'archevêque de Ravenne, Moïse de Bergame, dont Jacques est présenté comme l'auteur (conservé dans le manuscrit Modène, Bibl. Est. α.P.4.9 (*olim* V.F.19), f. 35^{rv}, dans une chronique rédigée par Jean de Salisbury du concile réuni par Eugène III à Crémone cette année-là, où une partie d'une lettre de Jacques à Moïse semble avoir été reproduite) : cet avis comporte en effet certains passages traduits du grec selon un procédé identique à celui employé pour la traduction d'Aristote. Voir MINIO PALUELLO (1972), pp. 191 et 393–395, ainsi que MINIO-PALUELLO et DOD (1968), pp. XVII–XIX, et BRAMS (2003), pp. 37–41.

184. Voir MINIO PALUELLO (1972), pp. 265–304 et 565–586, ouvrage où sont rassemblées ses publications des trois décennies antérieures.

185. Au sein de la série *Aristoteles Latinus*, la traduction partielle de *Met.* a été éditée par VUILLEMIN-DIEM (1970), les fragments de celle de *Soph. El.* par DOD (1975) et la traduction de *Phys.* par BOSSIER, BRAMS et MANSION (1990).

186. MINIO PALUELLO (1972), pp. 178–188 et 442–48, repère des débris d'un commentaire perdu à *An. Post.* qu'il attribue à Alexandre d'Aphrodise dans la traduction de Jacques. La situation est semblable et particulièrement riche dans le cas de la traduction de *Soph. El.*, voir à ce sujet EBBESEN (1981) I, pp. 286–289; II, pp. 331–556; III, pp. 4–7 et 113–261.

même popularité, à en juger par le fait que l'on conserve cent trente-et-un manuscrits de celle de *Phys.* et quatre seulement de celle des derniers traités de *PN2*.

On ne dispose que de quelques bribes d'informations biographiques au sujet de Jacques de Venise¹⁸⁷. On conserve, comme déjà signalé, dans une chronique un extrait d'une lettre de 1148 à l'attention de l'archevêque de Ravenne, Moïse de Bergame, suite à une demande de conseil juridique de la part de ce dernier, où est consigné l'avis d'une personne se présentant comme *Iacobus Veneticus grecus, philosophus*, qui signale qu'il maîtrise bien mieux le grec que le latin¹⁸⁸. *Iacobus Veneticus* est également mentionné comme ayant assisté, en compagnie de Burgundio de Pise et du même Moïse de Bergame devenu archevêque de Ravenne en 1144, à un débat théologique à Byzance en 1136 opposant l'évêque allemand Anselme de Havelberg (*ca.* 1100–1158), alors envoyé en ambassade à Byzance par l'empereur Lothaire III, à l'archevêque Nicétas de Nicomédie dans les *Dialogues* que le premier a ensuite rédigés à la demande du Pape Eugène III¹⁸⁹. Fait notable, Jacques de Venise se serait alors trouvé, au sein des sempiternels débats relatifs au *filioque*, dans le camp des Latins. Il y a donc quelque raison de penser que sa dénomination de *Grecus* n'indique pas son origine géographique, à la différence de *Veneticus*, mais seulement son milieu culturel d'origine. Pris ensemble, ces deux éléments invitent alors à penser que Jacques fait originellement partie de la colonie grecque de Venise et qu'il a pu par la suite trouver un emploi à Byzance, par exemple au sein de la cour impériale¹⁹⁰. On supposera en tout cas que c'est dans la capitale qu'il a accès à des manuscrits aristotéliens, et sa présence en 1136 aux côtés de Burgundio de Pise et de Moïse de

187. Voir à ce sujet MINIO PALUELLO (1972), pp. 265–304 ; BOSSIER, BRAMS et MANSION (1990) I, pp. XV–XX ; BRAMS (2003), pp. 37–45.

188. MINIO PALUELLO (1972), pp. 197 et 394 : « *Sicut apud Grecos et cum Grecis in cephalo sepe loquens legi, sic et apud Latinos et vobiscum in capitulo semel disserere non erubesco.* ». La chose est confirmée par la fréquence des expressions grécisantes dans ses traductions, étudiées par MINIO PALUELLO (*ibid.*), pp. 203–205, et BRAMS (1981). Les lecteurs de sa version de *Soph. El.* au XII^e étaient déjà choqués par l'emploi de l'ablatif absolu sans sujet exprimé, au sujet duquel est restée une annotation dans un manuscrit de la traduction de *Soph. El.*, à savoir Oxford, CCC 250, f. 33^v^b, signalée par MINIO PALUELLO (1972), p. 192.

189. MINIO PALUELLO (*ibid.*), p. 190.

190. C'est d'autant plus probable si l'on accepte d'identifier, comme le propose PERTUSI (1974), le Jacques de Venise traducteur d'Aristote au *Iacobus Grecus* mentionné dans la *Translatio mirifici martyris Isidori a Chio insula in civitatem Venetam* de Cerbanus Cerbani (narrant le transfert des reliques ayant eu lieu en 1125) : Cerbanus rapporte dans son introduction que ce Jacques avait entrepris de rédiger un récit semblable célébrant la gloire d'une autre intervention vénitienne en Orient, cette fois en Dalmatie. Or Cerbanus, qui est aussi clerc vénitien, a exercé des fonctions officielles à Byzance et semble avoir traduit le *De Caritate* de Maxime le Confesseur et une partie du *De fide orthodoxa* de Jean Damascène. On pourrait donc, comme y invite BRAMS (2003), p. 40, envisager une carrière semblable pour Jacques, d'autant plus que le plus ancien témoignage externe relatif à sa traduction de *Phys.* émane de Hugues de Honau, diacre du Sacré Palais de l'empereur Frédéric Barberousse (1152–1191), envoyé deux fois à Constantinople au cours de la décennie 1170, qui reprend dans son *Liber de diversitate naturae et personae*, rédigé entre 1179 et 1182, des citations de la traduction de *Phys.* qui sont issues d'un ouvrage encore antérieur de sa main, le *Liber de homoysion et homoeysson* (édité par HARING (1967)). Or celui-ci affirme avoir été en contact avec des personnalités occidentales employées à la cour impériale notamment comme traducteurs (voir BOSSIER, BRAMS et MANSION (1990) I, pp. XIX et XXIII–XXV) : Jacques de Venise pourrait donc avoir appartenu à cette catégorie.

Pergame invite à penser qu'il a été en contact étroit avec d'autres figures majeures à l'interface entre l'Empire et l'Italie, qui ont joué un rôle de passeur par leur activité de traduction, parmi lesquelles pourraient s'être trouvés les mystérieux traducteurs des autres traités de *PN1*, et en particulier celui de *Sens.*, qui pourrait bien avoir eu entre ses mains exactement le même manuscrit que Jacques.

Ces quelques données biographiques permettent en tout cas de placer la rédaction des traductions de Jacques de Venise au cours du deuxième quart du XII^e. Cette datation est à peu près confirmée par celle des plus anciens manuscrits de celles-ci, tous deux issus de l'abbaye du Mont Saint-Michel et conservés à la bibliothèque d'Avranches avec les cotes 221 et 232. On sait en effet que Robert de Torigny, qui est à la tête de l'abbaye de 1154 à sa mort en 1186, a fait procéder à une réorganisation de sa bibliothèque : les manuscrits les plus importants sont rassemblés en grands volumes, munis de feuilles de garde issues d'autres manuscrits jugé inutiles, et munis d'une table des matières sur le premier feuillet. Cela correspond parfaitement à la structure actuelle du manuscrits 221 d'Avranches, qui comporte des feuilles de garde avec des morceaux du *De inventione* de Cicéron, une description de son contenu au f. 1^v, et renferme les traductions par Jacques de *An.* (ff. 2–21^v), *Mem.* (21^v–24) et *Phys.* (25–86^v, jointes au *De intelligentia*, ff. 86^v–88^v), suivies de la traduction du *Prennon Fisicon* de Némèse par Alfanus de Salerne. Comme Robert de Torigny est mort en 1186, le manuscrit, s'il a ainsi été restructuré sous ses ordres, doit avoir été copié bien avant cette date¹⁹¹. Les plus anciens témoignages externes relatifs à l'activité de traducteur de Jacques vont également dans ce sens. On conserve une lettre de Jean de Salisbury à Richard l'Evêque, alors archidiacre de Coutances, remontant à la décennie 1160, où il réitère une demande qu'il affirme avoir déjà faite longtemps auparavant à son correspondant, celle de lui prêter un exemplaire de ses livres d'Aristote et d'en annoter les passages difficiles, parce qu'il doute des compétences grammaticales du traducteur. Jean de Salisbury doit en effet avoir déjà connu au moins la traduction d'*An. Post.* par Jacques à cette date, puisque son *Metalogicon* achevé en 1159 en contient déjà des citations. Si l'on associe cela au témoignage contenu dans la *Chronique* de Robert de Torigny (qui, en tant qu'abbé du Mont Saint-Michel entre 1154 et 1186, ne peut manquer d'avoir connu Richard l'Evêque, élu au siège d'Avranches en 1170), on dispose de preuves solides que, parmi les traductions de Jacques, celles de l'*Organon* au moins circulent au cours du troisième quart du XII^e dans cette aire géographique¹⁹² où sont demeurés les

191. L'argument est développé, à partir des indications de NORTIER (1971), pp. 40–43 et 67–70, par BOSSIER, BRAMS et MANSION (1990) I, p. XXII n. 52. Il faut aussi ajouter que la traduction de Némèse dans le manuscrit est de la même main qu'un inventaire de la bibliothèque du monastère du Bec établi vers 1164 pour le compte de Robert de Torigny (qui en est l'abbé avant de prendre la tête du Mont Saint-Michel), bibliothèque à laquelle un manuscrit de cette traduction a été légué par l'évêque de Bayeux, Philippe de Harcourt, en 1163, ce qui contribue encore à associer l'état actuel du *codex* à la figure de l'abbé Robert. Le manuscrit Avranches 221 est autrement communément daté du XII^e par la paléographie.

192. Voir MINIO PALUELLO (1972), pp. 189–208, qui suppose en outre que les traductions de Jacques seraient parvenues en deux vagues dans ces contrées septentrionales, parce que les premiers témoignages externes se rapportent exclusivement aux textes logiques. Il attire également l'attention sur les annotations

plus anciens manuscrits de l'Aristote de Jacques.

Les traductions de *Mem.* et des traités des *PN2* par Jacques de Venise sont manifestement toutes issues d'un même exemplaire grec, étroitement apparenté à la famille de *C^c* et ont été réalisées selon un procédé de traduction identique, si bien qu'il convient de les aborder ensemble. La traduction de *Mem.* n'a été prise en compte par les éditeurs qu'à partir d'éditions très peu fiables, jusqu'à ce que BLOCH (2004) n'en reporte systématiquement les leçons d'après une collation personnelle et inédite du plus ancien témoin, le fameux manuscrit 221 d'Avranches (A.L.¹ 441). Comme pour *Sens.*, on dispose maintenant aussi du texte joint par DONATI (2017) à son édition du commentaire d'Albert le Grand (qui se fonde sur cette traduction), avec cette différence que le travail d'*eliminatio* des témoins n'avait pas déjà été entamé dans ce cas. Elle a donc sélectionné de sa propre initiative onze manuscrits (la consultation de l'index du premier volume de l'*Aristoteles latinus* en donne plus d'une centaine) au moyen de critères indirects : celui d'Avranches, évidemment (sigle Af), mais aussi Bl (Bologne, Bibl. Univ., 2344 (*lat.* 1180), A.L.² 1286, ff. 54–57), Bm (Cologne-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, Cod. Bodmer 10, A.L.¹ 966, f. 240–242, qui s'interrompt après 453^a32), Bw (Bruxelles, BRB, II 2558, A.L.¹ 175, ff. 83^v–85^v), Ko (Copenhague, DKB, Thott 164, A.L.¹ 395, ff. 114^v–117), Lt (Londres, British Library, Royal 12.G.II, A.L.¹ 317, ff. 311–315^v), Px (Paris, BnF, *lat.* 6325, A.L.¹ 572, ff. 159–161), Td (Todi, Biblioteca Comunale, 55, A.L.² 1583, ff. 141–143), V (Vatican, BAV, *Urb. lat.* 206, A.L.² 1810, ff. 299–304), Vü (Vatican, BAV, *Vat. lat.* 2071, A.L.² 1831, ff. 271–274^v), Wo (Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, *Helmst.* 577, A.L.¹ 942, ff. 138–140^v). Le procédé de sélection ne peut qu'inviter à conserver une certaine mesure de prudence à l'égard du texte qui en résulte, puisque l'on ne peut pas exclure qu'aient été laissés de côté des manuscrits cruciaux. Il se fonde en effet sur l'intérêt constaté de ces manuscrits dans le cas d'autres traités dont l'on supposera que leur transmission a partie liée avec celle de *Mem.*, à savoir *An.* et *Sens.*, alors que d'une part le lien entre *Sens.* et *Mem.*, qui forment les deux premiers blocs de *PN1*, est assez ténu dans cette première vague latine, pour ne pas dire inexistant par rapport à ce qui se passe dans les manuscrits grecs (*Mem.* y est au départ accolé directement à *An.*, sans *Sens.*), et que d'autre part, ce procédé ne prémunit nullement du risque de négliger certains témoins essentiels, par exemple s'ils transmettent *Mem.* sans *An.* ni *Sens.* (ce qui, fort heureusement, n'arrive que très rarement)¹⁹³. Cette incertitude est toutefois un peu tempérée par le fait que le manuscrit d'Avranches, Af, s'avère de très loin supérieur à tous les autres.

Il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'édition critique publiée de la première traduction

nombreuses que contiennent les deux manuscrits d'Avranches, qui pourraient correspondre à cette demande expresse de Jean de Salisbury.

193. L'éditrice est néanmoins tout à fait consciente de ces dangers, et on ne peut que lui demeurer extrêmement reconnaissant du travail qu'elle a accompli. Cf. DONATI (2017), p. XXIX n. 144 : « Bei der Auswahl dieser elf Grundzeugen galten als Orientierungskriterien die Entscheidungen der Editoren, deren handschriftliche Überlieferung der *Translatio Vetus* der Schrift *De memoria* verwandt ist, nämlich vor allem der *Translationes Veteres* der aristotelischen Traktate *De sensu* et *De anima* ».

latine de *PN2* que l'on sait être de Jacques de Venise¹⁹⁴. Les volumes correspondants de la série *Aristoteles Latinus* se font à nouveau attendre, bien que différents travaux universitaires aient déjà permis d'explorer le champ. Le texte de la traduction de *Long.* vient toute juste d'être édité, à partir d'une étude exhaustive de sa transmission manuscrite, par NELIS (2022)¹⁹⁵, tandis que, pour le reste de *PN2*, dont la transmission est bien moins riche, une édition critique du texte a été donnée par HULSTAERT (1999). La chose frappante est en effet que la traduction des traités suivants, c'est-à-dire, selon la division traditionnelle (qui n'est pas celle de tous les manuscrits grecs), *Juv.*, *Resp.* et *VM*, n'est transmise que par un nombre très restreint de manuscrits, une petite dizaine selon l'index de l'*Aristoteles latinus*, en prenant même en compte tous les cas douteux. Elle est pour cette raison longtemps passée complètement inaperçue, jusqu'à ce que LACOMBE (1931) se rende compte de son existence. On ne peut que s'interroger aussitôt au sujet d'une telle disparité. Un intérêt en général moindre pour *PN2*, par rapport à *An.* et *PN1* joue certainement un rôle derrière ce fait. On constate en effet, au sein de la partie grecque de la transmission, que le nombre de manuscrits préservant *PN2* est bien inférieur par rapport à *PN1*. Ce qui est singulier, c'est que ce basculement opère, au sein de la partie latine, non pas entre *PN1* et *PN2*, mais entre *Long.* et le reste de *PN2*. En effet, même au sein de *PN2*, si l'on connaît plusieurs commentaires à *Long.* (Pierre d'Espagne, Adam de Buckfield, Albert le Grand, Robert Kilwardy, Geoffrey d'Aspall, ainsi que les *quaestiones* de Pierre d'Auvergne et le *compendium* d'Averroès qui circule toujours)¹⁹⁶, on ne connaît aucun travail exégétique médiéval consacré au reste de *PN2*. Seules quelques références éparses dans le *De motu cordis* de Alfred de Sarashel (*Alfredus Anglicus*) prouvent que cette traduction a bien circulé quelque peu dès le début du XIII^e¹⁹⁷. La rareté de ses copies y est sans doute pour quelque chose, puisque l'on ne peut pas commenter un texte que l'on n'a pas, mais ce fait, ou plutôt cette absence, a certainement contribué à l'entretenir : on ne va pas commander un texte si aucun maître ne le prend comme objet d'étude¹⁹⁸. Un autre facteur qui mérite d'être invoqué est le fait que le titre de

194. Voir HULSTAERT (1999), pp. XXXV-LVIII pour une défense complète de cette attribution traditionnelle (sans prendre en compte *Long.*), au moyen des critères linguistiques habituels.

195. Je remercie Tilke Nelis pour nos échanges à ce sujet. Un texte de la traduction de *Long.* avait auparavant été publié au sein des œuvres philosophiques de Pierre d'Espagne par ALONSO (1952), mais son édition ne se fondait que sur deux manuscrits datés en gros du XIII^e dont le seul mérite était d'être conservé à Madrid, avec pour cote Bibl. Nacional 1428 (*A.L.*¹ 1193) et 9726 (*A.L.*¹ 1204) – voir à ce sujet les critiques émises par BRAMS (2003), p. 51. C'est toutefois ce texte qui a été repris par DUNNE (1993), qui l'a joint au commentaire de Pierre d'Irlande.

196. Voir le tableau récapitulatif proposé par BRUMBERG-CHAUMONT (2010).

197. La référence est remarquée pour la première fois par BAEUMKER (1913), pp. 40–41 : « *Von den Parva naturalia erwähnt Alfred De somno et vigilia und De exspiratione et respiratione. Die Vergleichung zeigt, daß er auch hier eine griechisch-lateinische Übersetzung benutzte. Den Verfasser derselben und ihre Entstehungszeit kennen wir nicht ; um so dankenswerter ist es, daß die Benutzung derselben durch Alfred den Beweis für ihre Existenz sicher schon um 1215 liefert.* »

198. La dernière partie de *PN2* ne fait pas partie des programmes universitaires médiévaux, elle est notoirement absente de ce que l'on appelle le *corpus vetustius*. Le *syllabus* de la faculté des Arts de l'Université de Paris du 19 mars 1255, cité par DE LEEMANS (2011b), consacre six semaines à l'étude de

la première traduction de *Long.* dans la plupart des manuscrits latins soit *De morte et vita*, qui aussi est le titre sous lequel ce traité est connu dans la tradition exégétique (ce qui a initialement produit une certaine confusion à l'époque moderne, lorsqu'il a fallu comprendre qu'un texte se présentant comme un commentaire au *De morte et vita* d'Aristote n'était pas un commentaire à ce que nous appelons *VM*, mais à *Long.*). Il est possible que Jacques de Venise ait eu sous les yeux un exemplaire grec contenant, comme aujourd'hui le manuscrit *X*, un titre recouvrant l'intégralité de *PN2*, *περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος καὶ ἀναπνοῆς καὶ ζωῆς καὶ θανάτου*, au début de *Long.*, ce qui aurait pu être raccourci en *De morte et vita*, à la faveur d'un télescopage thématique, car *Long.* traite après tout aussi bien de la mort des animaux. Il est donc possible que cette pratique relative au titre ait pu donner l'impression erronée, en ayant sous les yeux le traité *De morte* d'Aristote, d'être en présence de l'intégralité de *PN2*. Quoi qu'il en soit, la cause principale est certainement à chercher du côté du fait que Averroès arrête son *Abrégé* à *Long.*, tout en sachant pertinemment, comme il le signale lui-même dans le prologue, que la série des *PN* se poursuit encore après, faute d'y avoir accès en arabe. Les maîtres latins, adoptant en général cet ouvrage comme voie d'entrée au sein des *PN*, surtout à partir de la traduction très diffusée de Michael Scot vers 1230, se seraient désintéressés de cette partie du *corpus* dont il ne traitait pas, alors même qu'elle leur était pourtant devenue accessible. On ne s'étonnera par conséquent qu'à peine de lire dans certains manuscrits latins le même soupir que chez Averroès : *nondum pervenerunt ad nos* (ms. Oxford, Balliol College 313, f. 132, cité par GAUTHIER (1985), p. 118*). Enfin, dernier frein à sa diffusion, cette traduction est de piètre qualité, son texte étant régulièrement complètement inintelligible¹⁹⁹.

HULSTAERT (1999) a ainsi pu tirer profit de ce tout petit nombre de manuscrits pour se pencher sur la question de la transmission de la traduction des trois derniers traités de *PN2*. Son travail lui a permis d'identifier en tout et pour tout trois manuscrits mêlant *vetus* et *nova*, qui ont été laissés de côté²⁰⁰, et quatre manuscrits la transmettant sous une forme pure, tous datés entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e (ce qui est très tardif

Sens., cinq à celle de *Somn. Vig.* (ce qui inclut sans doute *Insomn.* et *Div. Somn.*), deux à celle de *Mem.*, et une au *De morte et vita*, autrement dit, à *Long.* Les trois traités restants ne sont ainsi pas mentionnés.

199. Conclusion semblable chez DE LEEMANS (2011b) : « *Both the Greek-Latin and Arabic-Latin transmission of the Parv. nat. thus neglect Iuv., Resp., and Vit. [...]* The diffusion of the Greek-Latin translations of these texts might have been hindered by their absence in Averroes' popular *Epitome* or by intrinsic (such as the quality of the translation) or purely circumstantial factors. Around 1250, in any case, several authors made clear that these texts were not at their disposal. » HULSTAERT (1999) suggère également, pp. LXII-LXIV, que la traduction du *De animalibus* par Michael Scot en 1217, bien plus lisible, aurait pu faire de l'ombre à la fin de *PN2*, en ce que leurs sujets sont proches.

200. Ce sont les suivants : Assises, *Bibl. Commun.* 281 (*A.L.*² 1257), ff. 134-140^v ; Florence, *Laurent. Conv. Soppr.*, 612 (*A.L.*² 1336), ff. 286^v-296 ; Naples, *Bibl. Naz.*, VIII.E.27 (*A.L.*² 1479), ff. 167^v-177^v. Les autres manuscrits mentionnés dans l'index de l'*Aristoteles latinus*, notamment Vienne, ÖNB, 87 (*A.L.*¹ 87) et Gênes, *Bibl. Urb.*, 76 (*A.L.*¹ 1159), contiendraient en réalité, d'après ses travaux, soit la *nova*, soit seulement *Long.* Les vingt lignes de la traduction que l'on trouve dans un manuscrit de l'Escorial (f.II.4, *A.L.*¹ 1218, f. 201) n'ont pas non plus été prises en compte, pas plus que le fragment dit *britannicum* 718 (Oxford, New College, A 43.7, *A.L.*^s 1989), un morceau de parchemin réemployé pour la reliure.

par rapport à la date de la traduction), dont une collation complète a été réalisée, et qui sont les suivants : Ap, Padoue, Bibl. Anton., Scaff. XVII, 370, A.L.² 1503, ff. 145^v–150^v ; Fw, Florence *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 4*, A.L.² 1365, ff. 154–164^v ; Dj, Vienne, ÖNB, 2438, A.L.¹ 123, ff. 128–137 ; Iz, Admont, *Bibl. Monast.*, 623, A.L.¹ 36, ff. 62^v–67^v. Leur étude détaillée a permis de les répartir en deux familles. Ap et Fw d'un côté, et Dj et Fz de l'autre, cette seconde famille étant par ailleurs déjà partiellement contaminée par la traduction de Guillaume de Moerbeke. Une seconde main est également intervenue dans le manuscrit Fw pour rectifier, au-dessus de la ligne, certaines leçons, qui pourrait s'appuyer sur une autre recension perdue de la traduction, ce qui aboutirait en ce cas à un *stemma* à trois branches.

NELIS (2022) a repris à nouveaux frais le travail d'édition de la traduction par Jacques de Venise de *Long.*, pour laquelle on compte un nombre autrement plus considérable de manuscrits conservés (110, dont elle a pu examiner la totalité). Son édition du texte se fonde sur un manuscrit principal, Ko, Copenhague, KGL, Thott 164, A.L.¹ 399, ff. 117^v–118^v, et sept manuscrits auxiliaires, tous confectionnés au XIII^e siècle : Bas, Bâle, Bibl. univ., F.IV.23, A.L.² 1148, ff. 41–42^v ; Eq, Evreux, Bibl. mun., 79, A.L.¹ 480, ff. 304–306 ; Ert, Erfurt, UB, Ampl. F. 32, A.L.¹ 868, ff. 70–71^v ; Ha, Londres, British Library, Harl. 3487, A.L.^{1s} 302, ff. 200–202 ; Mün, Munich, UB, 2^o 560, A.L.² 1930, ff. 169^v–173 ; Ups, Uppsala, Carolina Rediviva, C.626, A.L.^{3s} 1930, ff. 77–79^v ; Vl, Venice, Bibl. Marc., Lat. VI.47 (3464), A.L.^{2s} 1607, ff. 207–209. La transmission du texte latin de la traduction étant, selon elle, affectée d'un degré de contamination horizontale trop élevé (ainsi que, dans une moindre mesure, d'une contamination par la *nova* pour certains manuscrits plus récents), ces huit témoins ont été sélectionnés à partir de deux types de critères : la proximité de leur texte latin par rapport à la reconstitution que l'on peut indépendamment donner de l'exemplaire grec employé par Jacques et leur qualité intrinsèque (âge, absence relative d'interpolations, *etc.*)²⁰¹. On peut s'interroger quant à la pertinence de ce premier critère. Le fait que Jacques a eu recours à un exemplaire grec étroitement apparenté à la famille de C^c, pour *Long.* comme pour le reste de *PN2* et pour *Mem.*, est absolument indéniable, quelle que soit la manière dont l'on édite le texte de la traduction à partir des manuscrits conservés. Il est également vrai que l'on peut se faire une idée assez précise de son contenu grâce aux manuscrits grecs conservés, si l'on suppose qu'il présentait un texte à peu près identique à celui de C^c, M et i, tout en étant éventuellement parfois plus proche de Z (car préservé de certaines fautes ayant affecté leur ancêtre) et en gardant à l'esprit le fait qu'il pouvait être doté de fautes propres (en particulier s'il n'est pas un ancêtre direct de la famille de C^c). De là, on peut se dire que, pour deux leçons latines transmises distinctes qui demeurent suffisamment proches pour que l'une puisse sans difficulté être tenue pour issue de l'autre (par exemple s'il s'agit d'une simple question d'ordre des mots), celle qui reflète le plus exactement l'ordre des mots attesté au sein des manuscrits grecs C^c,

201. Voir NELIS (2022), pp. 89–105.

M et *i*, et le cas échéant *Z*, est celle qui a le plus de chances d'avoir été celle de l'autographe de Jacques. Il convient cependant de manière un tel instrument avec précaution, au vu du statut de l'exemplaire grec employé par ce dernier. Il y a en effet des raisons de penser que celui-ci, comme aujourd'hui *C^c*, *M* et *i*, donne un texte contaminé par des leçons appartenant à γ ²⁰² et l'on ne peut pas exclure que, contrairement à ces manuscrits grecs aujourd'hui (à quelques rares exceptions près, surtout dans *i*), il contienne des variantes marginales, auquel cas Jacques aurait très bien pu les reporter, comme le fera Guillaume de Moerbeke par la suite, dans son texte latin en les traduisant chacune²⁰³, si bien que la transmission ultérieure aurait pu en adopter certaines²⁰⁴. Or cette procédure de sélection des témoins conduit à éliminer d'office tout manuscrit qui s'écarterait trop du texte de la famille de *C^c*.

Quoi qu'il en soit, dans les trois cas, le modèle grec employé se rattache très clairement à la famille de *C^c*²⁰⁵, même si certaines erreurs propres à cette famille sont absentes de la traduction. On expliquera cela de deux manières : d'une part l'exemplaire de Jacques est plus ancien que tous les témoins de cette famille dont nous disposons, il y a par conséquent des chances pour qu'il ait été préservé de fautes ultérieures ; d'autre part, l'exemplaire de Jacques est manifestement déjà contaminé par des leçons issues de la famille γ , ce qui est du reste aussi le cas, quoi que ce soit de manière différente, de la famille de *C^c*²⁰⁶. Une conséquence particulièrement frappante du recours à cette version du texte est la mobilité de la démarcation entre *Sens.* et *Mem.* dans les manuscrits de la *vetus*. Le texte grec de cette famille présente en effet la particularité unique de substituer une répétition de la dernière phrase de *Sens.* à la première phrase de *Mem.*, et celle-ci

202. On constate de fait dans l'édition de NELIS (2022) quelques cas isolés où le texte de la *vetus* abandonne *C^c* pour γ : *utrum*, l. 5, traduit $\epsilon\tau\epsilon\rho\nu$ ($\beta\gamma$), et non $\delta\tilde{\eta}\lambda\omicron\nu$ (*ZC^cMi*) en 464^b23 ; *unde*, l. 104, traduit $\omega\sigma\tau\epsilon$ ($\beta\gamma$), et non $\acute{\omega}\zeta$ (*ZC^cMi*) en 466^a30.

203. La *vetus* contient en tout cas un certain nombre de doublets concernant la traduction de termes isolés, dont certains pourraient bien être authentiques – voir NELIS (ibid.), p. 81 –, si bien que l'existence de telles variantes dans le texte de Jacques n'aurait rien d'implausible.

204. NELIS (ibid.), pp. 83–84, observe ainsi que certains manuscrits, qu'elle exclut de la constitution du texte de son édition, comportent des variantes latines correspondant à des variantes grecques, par exemple *quantitatem vel qualitatem* pour les leçons grecques $\tau\acute{o}$ $\pi\omicron\sigma\acute{o}\nu$ (*C^cMi*) et $\tau\acute{o}$ $\pi\omicron\iota\acute{o}\nu$ (reste des manuscrits grecs) en 466^b1 dans le manuscrit Ws (Washington, Folger Shakespeare Library, Smedley 3, A.L.^{1,s} 21). Elle suppose que de telles variantes sont issues d'un processus de comparaison avec des exemplaires grecs postérieur au travail de Jacques, on peut se demander si ce n'est pas plutôt que les variantes de ce dernier auraient été éliminées par la plupart des manuscrits de la *vetus*.

205. Ce dont s'aperçoit très justement HULSTAERT (1999), pp. XCIX–CIV, qui doit néanmoins composer péniblement avec les appareils pas toujours exacts et parfois contradictoires de BEKKER (1831) et de SIWEK (1963). NELIS (2022), pp. 54–76, se heurte au même obstacle, qu'elle surmonte en effectuant de nouvelles collations des manuscrits de la famille de *C^c* : elle peut ainsi affirmer sur des fondements beaucoup plus solides la parenté étroite qui unit l'exemplaire grec de Jacques à cette famille.

206. BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021), pp. 28–32, attirent également l'attention sur la manière dont certaines variantes se transmettent au sein des manuscrits de la traduction, dont certaines sont parfois discutées dans les commentaires produits à Oxford dans les années 1240–1250, mais celles-ci semblent plutôt devoir être expliquées par des accidents et des contaminations survenues au cours de la transmission de la traduction, plutôt que comme remontant à des variantes grecques connues par Jacques de Venise ou à la coexistence de traductions concurrentes dans son exemplaire de travail, comme c'est parfois le cas au sein de la production de Guillaume de Moerbeke.

est aussi identique dans la traduction anonyme de *Sens.* et celle de Jacques de Venise à *Mem.*, ce qui a produit une grande confusion lorsqu'il s'est agi de réunir ces deux traités dans les mêmes manuscrits²⁰⁷. Le *corpus vetustius* latin s'articulait en effet initialement selon une séquence *An. – Mem.* où il n'y avait aucun problème à lire *reliquorum autem primo considerandum de memoria et memorari* au début du second. Lorsque *Sens.* est devenu disponible en latin et qu'il s'est avéré qu'il se terminait par cette même phrase, il a fallu se rendre compte que ce traité devait être placé entre *An.* et *Mem.*, et les lecteurs de cette traduction n'ont pas manqué de se demander s'il fallait conserver le doublet ou déplacer la démarcation entre les deux traités.

De manière générale, les traductions de Jacques sont loin d'être irréprochables. Il apparaît que certains lecteurs n'ont pas manqué d'en relever l'état d'inintelligibilité en de nombreux endroits, et ont tenté d'y remédier dans certains manuscrits. Le texte est en effet marquée par de nombreuses erreurs, certaines relativement bénignes, par exemple une confusion récurrente des particules δέ (*autem*) et γάρ (*enim*), par exemple en 449^b22, en 452^b15 ou encore en 465^a25, certains glissements (ὀρῶμεν est souvent rendu par *dicimus*, par exemple en 473^a12), tandis que d'autres sont déjà plus sérieuses, concernant le sens (par exemple, ἀπειροτέρως en 472^b9 est rendu par *infinititer*, ἐν παρέργωι en 473^a24 par *in manifesto*, νεότης et ἀκμή sont rendus tous deux par *iuventus* en 479^a30–32, alors que le texte s'efforce précisément de les distinguer), d'autres encore vraiment gênantes, affectant notamment la construction grammaticale des propositions²⁰⁸. Certains mots faisant difficulté sont reproduits tels quels²⁰⁹, transcrits plus ou moins phonétiquement (par exemple *vranchia* en 471^a1 ou *delphynos* en 476^b14), glosés (*analogon, id est proportionale* pour τὸ ἀνάλογον en 468^a17, 469^b6, 479^a1, *de syntomate, id est de contingenti* pour περὶ συμπτώματος en 472^b26, *syringes, id est fistulas* pour σύριγγες en 473^b10), ou un peu tout cela en même temps²¹⁰. Le même phénomène est observé par MINIO-PALUELLO et

207. Voir à ce sujet les gloses latines par BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (*ibid.*), pp. 24–25. Ils suggèrent également que cette ouverture de *Mem.* pourrait être liée au fait que le *corpus vetustius* ait initialement comporté une séquence *An. – Mem.* dont *Sens.* est absent, ce qui paraît plus contestable. La question prioritaire me paraît être de déterminer pourquoi Jacques de Venise a traduit seulement *Mem.* et non pas *Sens.* s'il est vrai que la traduction du second est postérieure. Le fait qu'il ait lu τῶν δὲ λοιπῶν au début de son exemplaire grec de *Mem.* ne semble pas décisif à cet égard, d'autant plus qu'il est extrêmement probable que cet exemplaire contenait *Sens.* juste avant cette phrase, comme presque tous les manuscrits grecs et surtout comme tous les autres témoins de sa famille. On notera en revanche que le fait que cette famille transmette les *PN* sans *Mot. An.*, ce qui est aussi une particularité unique au sein de la transmission, contribue grandement à expliquer pourquoi Jacques n'a pas traduit ce traité, si bien qu'aucune traduction n'en est parvenue aux grandes universités médiévales et qu'Albert le Grand a pu désespérer d'y avoir jamais accès.

208. Voir également le relevé des erreurs grossières commis par Jacques dans sa traduction de *Long.* effectué par NELIS (2022), pp. 76–79.

209. Ainsi ληψομένου en 468^b8, προσενεγκαμένοις en 470^a24, σομφὸν en 470^b14, ὀπίσω en 474^a6, ἀσθμαίνοντα en 475^a7, μαλακοστράκοις en 475^b9, φῶκαι en 475^b29, σελαχῶν en 476^a2-3, κορδύλος en 476^a6, ἐφ' ἐν en 476^a11, ἐπίκτητον en 478^b27, αὔανσις en 478^b28, χελωνιδίων en 479^a6, συντήκεται en 479^a10.

210. ὄζους, *id est stipitem* en 468^b25, σφακελίζειν, *id est soda* e 470^a31 – même si le texte est corrompu dans ce second cas, ὀλίγαμον, *id est pauci sanguinis* en 470^b20, σπαίρων, *id est pulsant* en 471^a30–31,

DOD (1968), p. XXXVIII, concernant la traduction par Jacques des *Seconds Analytiques* : certains termes techniques (ὀπτικά ou ἰσοσκελές, par exemple), sont transcrits de manière souvent très approximative dans les principaux témoins manuscrits de la traduction, si bien qu'il faut supposer que Jacques les a originellement reproduits en grec dans son texte latin. Le procédé n'est cependant pas systématique, car les mêmes termes peuvent se trouver traduits en latin ailleurs, et parfois même de manières très différentes. Tout porte donc à croire que Jacques se contentait de laisser en grec les mots qu'il n'arrivait pas à traduire, avant éventuellement d'y revenir, dans certains cas sans parvenir à un procédé de traduction stable. La fin du traité *Juv.*, après 467^a25 μακρόβια, est absente de la traduction.

Exemples de fautes rattachant la traduction de Jacques de Venise (**Iac**) à la famille de **C^c**

Mem.

- 449^b4 τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτεόν περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστὶ καὶ διὰ τίνας αἰτίας γίγνεται **C^cMi** : *reliquorum autem primum considerandum de memoria et memorari quid est et propter quas causas fit* **Iac** : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται **vulg.**
- 449^b16 τοδὶ om. **C^cMi**, non vert. **Iac**
- 450^a20 πρότερον προαισθάνεται **C^cMi** : *prius sensit* **Iac** : προαισθάνεσθαι τι πρότερον **E** : προαισθάνεται ὅτι πρότερον **βγ**
- 450^a25 ὅσα μετὰ φαντασίας **C^cMi** : *quocumque cum fantasia* **Iac** : ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας **cett.**
- 450^b8–9 ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται **C^cMi** : *frequentius videtur* **Iac** : φαίνονται **cett.**
- 451^a4 εἰ ἀπὸ **C^cMi** : *si ab* **Iac** : ἀπὸ **cett.**
- 451^b2 μαθόντα τι **C^cMi** : *discentem aliquid* **Iac** : παθόντα **vulg.**
- 451^b31 μάλιστα **C^cMi** : *maxime* **Iac** : κάλλιστα **cett.**
- 452^a2 οὕτω καὶ αἱ κινήσεις om. **C^cMi**, non vert. **Iac**
- 452^a20 *in T* **Iac** : ἐπὶ THΘ **C^cM** : ἐπὶ τὸ HΘ **Ei** : ἐπὶ τοῦ Θ **vulg.**

Long.

- 464^b31–32 περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**
- 465^a8 *brevioris* **Iac** : βραχύτεροι **C^cM** : βραχύβιοι **cett.**
- 465^a16 *aliorum* **Iac** : τῶν ἄλλων **Z¹C^cMi** : ἀλλήλοις aut τοῖς ἄλλοις **cett.**
- 465^b7 *quare si* **Iac** : ὥστ' εἰ **C^cMi** (incert. **Z¹**) : ὥσθ' ὦι **vulg.**
- 465^b13–14 πᾶν δ' εἶναι . . . ἢ λευκόν om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**
- 465^b14 *sive* **Iac** : εἴ τε **C^cMi** : ἐστὶ **Z¹** : ἔσται **vulg.**

ἀσπαρίζοντα, *id est sine radice* en 471^b12, τοῦ οἰσοφάγου, *id est ysophagus* en 476^a32, καρχαρόδοντες, *id est et os scissum multum*, en 476^b11, καράβους καὶ τοὺς καρκίνους, *id est cancros* en 476^b32, φύμασιν, *id est stercoribus* en 479^b33. Voir HULSTAERT (1999), pp. LXXVII–LXX : ce phénomène est particulièrement présent dans la recension de Ap, il disparaît en revanche de la seconde famille, représentée par Dj et Iz, à la faveur d'un recours à la *nova* pour rendre tous ces termes difficiles, ce qui a permis d'apurer la traduction de tout mot grec. On retrouve également des translittérations latines suivies de traductions (par exemple *ad articum*, *id est ad aquilonem* pour πρὸς τὴν ἄρκτον en 466^b25) dans certains manuscrits de la traduction de *Long.*, voir NELIS (2022), pp. 81–82.

- 465^b18–19 *ab acceptione Iac* (=ὕπο λήμματος?) : ὑπολείμματος C^cMi : ὑπόλειμμα τοῦ cett.
- 465^b20 *corruptibile Iac* : φθαρτὸν C^cMi : ἄφθαρτον vulg.
- 466^a27 *sicut omnino ratio est dicere Iac* : ὡς ὅλως λόγος εἰπεῖν C^c : ὡς ὅλος λόγος εἰπεῖν M : ὡς ὅλως λόγῳ εἰπεῖν i : ὡς ἄπλως εἰπεῖν Z¹ : ὡς ὅλως εἰπεῖν cett.
- 466^a31 *sed eciam calidi Iac* : ἀλλὰ καὶ τοῦ θερμοῦ ZC^cMi : ἀλλὰ τοῦτο καὶ θερμόν vulg.
- 466^b1 *secundum quantitatem Iac* : κατὰ τὸ ποσὸν C^cMi : κατὰ τὸ ποιὸν cett.
- 466^b22–23 *In humidis autem locis Iac* : ἐν δὲ τοῖς ὑγροῖς τόποις ZV^rMi : ἐν δὲ τοῖς ψυχροῖς τόποις cett.
- 467^a13 *neque senescunt Iac* : οὐδὲ γηράσκουσιν V^rMi : οἱ δὲ γηράσκουσιν cett.

Juv.

- 467^b19–20 λέγω δ' ἀμφοτέρων τοῦ τε ζῶιον εἶναι καὶ τοῦ ζῆν om. Z¹V^rMi Iac
- 467^b22 ἦ ζῶιον om. Z¹V^rMi, non vert. Iac
- 468^a1–3 *Secundum id quidem enim quod est sursum ad id quod continet totum Iac* : καθ' ὃ μὲν γὰρ ἄνω πρὸς τὸ περιέχον ὅλον V^rMi : καθ' ὃ μὲν γὰρ ἀλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον Z¹ : καθ' ὃ μὲν γὰρ εἰσέρχεται μόνον ἢ τροφή, ἄνω καλοῦμεν, πρὸς αὐτὸ βλέποντες ἀλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον vulg.
- 468^a9–11 ἀναγκαῖον αἰεὶ κάτω τοῦτ' ἔχειν τὸ μόνον. ἀνάλογον γὰρ εἰσὶν αἱ ῥίζαι τοῖς φυτοῖς καὶ τὸ καλούμενον στόμα τοῖς ζώοις, δι' οὗ τὴν τροφήν om. Z¹V^rMi, non vert. Iac
- 468^a25–30 ζῆι ... διαιρούμενα om. Z¹V^rMi, non vert. Iac
- 468^a31–^b1 *altera fortassis ratio est Iac* : ἕτερος ἴσως λόγος V^ri : ἕτερος ἴσος λόγος M : ἕτερος ἔσται λόγος vulg.
- 468^b4–5 *Apparent enim sensum habentia et divisa ipsorum Iac* : φαίνεται γὰρ αἴσθησιν ἔχοντα καὶ τὰ διαιρούμενα αὐτῶν Z¹V^rMi : φαίνεται γὰρ ἔχοντα αἴσθησιν τὰ διαιρούμενα αὐτῶν cett.
- 468^b7 *contingit Iac* : ἐνδέχεται V^rMi (incert. Z¹) : ἐνδεᾶ cett.
- 468^b14 *divisum Iac* : χωριζομένον V^rMi : χωριζομένων cett.
- 468^b15 *remota Iac* : ἀφρηρημένη V^rMi : ἀφρηρημένης cett.
- 468^b18 *deplantationes Iac* : τὰς ἐκφυτείας V^rMi : τὰς ἐκφύσεις Z¹ : τὰς ἐμφυτείας cett.
- 468^b26 *aut rami pars Iac* : ἢ κλάδου μέρος V^rMi : ἦ κλαδοῦμενος Z¹ : ἦ ὁ κλάδος cett.
- 469^a9 *quibusdam autem huius causa Iac* : ἀλλ' ἐνίοις τούτου ἔνεκα V^rM : ἀλλ' ἐν ἐνίοις τούτου ἔνεκα i : ἀλλ' ἐν τοῖς τούτου ἔνεκα Z¹ : ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς τούτου ἔνεκα cett.
- 469^a29 *in possibili Iac* : ἐν τῷ δυνατῷ Z¹V^rMi : ἐκ τῶν δυνατῶν cett.
- 469^b1–2 *differt Iac* : διαφέρει Z¹V^rMi : δεῖ διαφέρειν cett.
- 469^b23 *ab alio Iac* : ὑπ' ἄλλου C^cMi (incert. Z) : ὑπὸ τῶν ἐναντίων cett.
- 469^b32 *consumitur semper Iac* : μαραίνεται αἰεὶ V^rMi : μαραίνεται cett.
- 470^a13 *obsistere Iac* : ἀντιφράττειν V^rMi : ἀντιφράττει cett.

Resp.

- 470^b7 *et propter hoc non Iac* : καὶ τοῦ χάριαν οὐδὲν Z¹V^rMi : τίνος μέντοι χάριν cett.
- 470^a10–11 *iterum sic respirantia respirant Iac* : πάλιν ταύτη ἀναπνεύσαντα διεκπνεῖ Z¹V^rMi : ταύτη ἦ ἀνέπνευσαν πάλιν δεῖ ἐκπνεῖν cett.
- 471^b13 *non videntur Iac* : οὐ φαίνονται V^rMi : φαίνονται vulg.

- 472^a25 *intus* **Iac** : εἶσω **Z¹i** : ἴσον **V^rM** : εἰσιὼν **cett.**
- 472^b3 *est spirantes* **Iac** : ἔστι νεύσαντας **Z¹V^rMi** : εἰσπνεύσαντας **cett.**
- 472^b31–33 μὴ λανθάνειν ... εἴσοδον om. **Z¹C^cMi Iac**
- 473^b9 *per sanguineas* **Iac** : δίαιμοι **C^cMi** (incert. **Z¹**) : λίφαιμοι **cett.**
- 473^b19 *sufficienter* **Iac** : ἄλις **C^cMi** : εἰς **cett.**
- 474^b2–3 οὖν ἀναίμοις ἀνώνυμον τοῖς δ' om. **Z¹C^cMi Iac**
- 475^b27 *humidorum* **Iac** : ὑγρῶν **C^cMi** : ὕδρων **cett.**
- 476^a1–2 *contemperata recipiunt* **Iac** : καταψύξεως δεχόμενα **C^cMi** : καταψύχεται δεχόμενα **cett.** (meilleur?)
- 476^a24–25 *adhibetur* **Iac** : ὑπερέχει **C^cM** : ὑπάρχει **cett.**
- 477^b24 *et siccum* **Iac** : καὶ τὸ ξηρόν **C^cMi** : τὸ ὑγρὸν καὶ τὸ ξηρόν **cett.**
- 477^b29 *in sub aliud aliquod* **Iac** : ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλο τι **Z** : αὐτό ἀλλ' ὅτι ὑγρὸν **cett.**

VM

- 478^b22–23 καὶ θάνατος om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**
- 479^a3–4 *sed sanguinem habentium* **Iac** : τῶν δ' ἐναίμων **C^cMi** : καὶ τῶν ἐναίμων **cett.**
- 479^a7–8 *Principium principii* **Iac** : ἡ τ' ἀρχὴ τῆς ἀρχῆς **C^cMi** : ἡ δ' ἀρχὴ τῆς ζωῆς **cett.**
- 480^a19 πλέον om. **C^cMi Iac**
- 480^b27–28 *aliquid circa naturam* **Iac** : τι παρὰ φύσιν **C^cMi** : τι περὶ φύσεως **vulg.**

Exemples de fautes propres de la traduction de Jacques

Mem.

- 451^a29 *que audivit aut vidit* **Iac** : ὃ εἶδεν **codd.** (interpolation)
- 451^b19 ἀπὸ τοῦ νῦν non vert. **Iac**
- 452^a4 καὶ χαλεπῶς non vert. **Iac**
- 453^a13 φύσει μόνοις συμβέβηκεν non vert. **Iac**

Long.

- 466^a30 *quantumque et quale, sicut et terra* **Iac** : τό τε ποσὸν καὶ τὸ ποιόν **vulg.** (interpolation)
- 466^b21 *et in mari rubro ostracoderma, ut sunt ostrea* **Iac** : καὶ ἐν τῇ θαλάττῃ τῇ ἐρυθρᾷ τὰ ὀστρακόδερμα **vulg.** (interpolation)
- 466^b26 *gressibilia* **Iac** : τὰ πεζὰ ἐν τῇ γῆι **codd.**
- 467^a17 *illud vero factum totum* **Iac** : τὸ δὲ γινόμενον **codd.**

Juv.

- 468^b12–13 *Unde parvum motum quedam faciunt divisa* **Iac** : διὸ καὶ μικρὰν αἴσθησιν ἔνια ποιεῖ διαιρούμενα **codd.**
- 468^b6 ἐμβάλλουσιν non vert. **Iac**
- 469^b12 *alimentum semper* **Iac** : τὴν τροφήν πάντα **codd.**

Resp.

- 472^a28 οὐ non vert. **Iac**
- 472^b17 *modum* **Iac** : τρόπον **O^an** : τόπον **cett.**

- 474^a19 *cuius* **Iac** : οὐ **codd.**
- 474^b9 *igitur* **Iac** : δ' ἡμῖν **codd.**
- 475^b11-12 ζῶσιν ἐν τῆι γῆι non vert. **Iac**
- 475^b19-20 *animalia generantia hoc* **Iac** : τά τε ζωιοτοκοῦντα ἐν αὐτοῖς **codd.**
- 475^b21-23 *et animalia generantium quecumque sunt varia, ut testudines, et volatilia, ut galli, et talpe et serpentes* **Iac** : καὶ τῶν ὠιοτοκούντων τά τε περυγωτά, ὅϊον ὄρνιθες, καὶ τὰ φολιδωτά, ὅϊον χελῶναι καὶ σαῦραι καὶ ὄφεις **vulg.** (interpolation)
- 476^a7 *nullum habent* **Iac** : οὐδὲν ὄπταί πω ἔχον **codd.**
- 476^a9 *eo quod sanguinis est habitaculum* **Iac** : διὰ τὴν τοῦ πνεύματος ὑποδοχὴν **codd.**
- 476^b34–477^a1 *a superhabundanti humido* **Iac** : ὑπὸ τοῦ περιέχοντος ὑγροῦ **codd.**

VM

- 479^a12–13 *et factis senibus* **Iac** : καὶ γινομένων γεηρῶν **codd.** (glose)
- 480^a8 *sic* **Iac** : οὕτω **O^an** : οὕπω **cett.**
- 480^a11 *et sanguis* **Iac** : καὶ ἄμα **codd.**
- 480^b2 *ingresso* **Iac** : φθίνοντος **codd.**
- 480^b27 *cauterizant et operadores sunt* **Iac** : κομφοὶ καὶ περίεργοι **vulg.**

Une fois établi que l'exemplaire employé par Jacques pour *PN2* est étroitement apparenté, comme dans le cas de *Mem.*, à la famille de *C^c*, il convient de se demander quelle relation exacte il entretient avec les manuscrits conservés. La traduction de Jacques a été rédigée environ un siècle et demi avant la confection du plus ancien témoin de cette famille (*C^c*, confectionné vers 1300), si bien que l'on peut envisager qu'elle se fonde sur un exemplaire perdu qui en constitue un parent direct ou une sorte d'oncle. La différence consiste en ce cas en la présence de fautes propres à l'exemplaire de Jacques dont aurait été préservée, ou pas, la famille de *C^c*. Le problème est que l'on ne peut évidemment reconstruire le texte de cet exemplaire perdu qu'à partir de la *vetus* et que celle-ci est, en tant que traduction, d'une qualité trop instable pour que l'on puisse être certain que ses écarts soient imputables à sa source grecque plutôt qu'à son traducteur. De fait, un grand nombre d'erreurs de la *vetus* résultent manifestement de déchiffrements erronés du texte grec, par exemple *alia* pour ἀλλὰ en 465^a22 (lu comme ἄλλα), ou *ab acceptione* en 465^b18–19, qui doit vouloir rendre quelque chose comme ὑπὸ λήμματος, ce qui est une erreur issue de la leçon ὑπολείμματος transmise par la famille de *C^c*²¹¹. Celles-ci suggèrent que Jacques a affaire à un exemplaire relativement ancien et probablement relativement vierge de signes diacritiques, mais elles ne permettent pas vraiment de prouver que son exemplaire n'est pas un ancêtre direct de la famille de *C^c*.

On peut en revanche observer l'existence d'un certain nombre de passages où l'exemplaire de Jacques semble préservé de fautes ayant affecté les témoins conservés de cette famille, ce qui implique qu'il ne saurait s'agir de son ancêtre immédiat, mais qu'il faut postuler au moins un intermédiaire. La difficulté est alors de saisir l'origine exacte de la leçon correcte traduite par Jacques. Il y a de prime abord deux possibilités : soit

211. Voir aussi NELIS (2022), p. 129.

l'exemplaire de Jacques préserve la leçon d'un ancêtre de la famille de C^c à un stade où la faute n'a pas encore été commise, soit il est, lui aussi, postérieur à la faute, mais celle-ci y a été corrigée, en particulier par contamination. La seconde possibilité ne peut jamais être exclue *a priori* étant donné que l'on peut constater par ailleurs des traces d'une contamination de la *vetus* depuis la branche γ . Le juge de paix est ici, le cas échéant, le manuscrit E ou Z , puisqu'il donne régulièrement accès à un état antérieur du texte dont est issu celui de la famille de C^c et qui est déjà distinct de celui transmis au sein de γ : si la *vetus* est plus proche de E ou de Z que de la famille de C^c à un endroit où leurs textes sont différents de celui de γ , alors on pourra montrer par là qu'elle se fonde sur un ancêtre relativement éloigné (ou un frère d'un tel ancêtre) vis-à-vis de la famille de C^c . Cette possibilité théorique ne se rencontre cependant qu'à peine. Une partie de la raison de ce fait vient de ce que le texte de la famille de C^c est extrêmement proche de celui de E puis de Z (au point que d'aucuns le font dériver de ces manuscrits), tandis que le passage au latin écrase certaines fines nuances du texte grec, réduisant encore la quantité des données potentiellement disponibles. Il y a cependant deux passages où l'on peut soupçonner que la *vetus* donne accès à un état du texte légèrement antérieur à celui de la famille de C^c : (1) en 452^b22, la *vetus* donne *ZA et BA*, tandis que la famille de C^c présente une leçon complètement corrompue, *ZAZBA*, par rapport à la leçon *ZA πρὸς BA* transmise dans le reste des manuscrits, il y a des chances pour que le Z en position médiane de cette leçon corrompue remonte à une abréviation pour *καί* (au lieu de *πρός*) que Jacques aurait, lui, correctement comprise ; (2) en 480^b27–28, la *vetus* donne *circa naturam*, tandis que la famille de C^c transmet la leçon *παρὰ φύσιν* et la plupart des manuscrits la leçon correcte *περὶ φύσεως*, or Jacques utilise normalement *de* suivi de l'ablatif pour rendre *περὶ* suivi du génitif et *circa* suivi de l'accusatif pour rendre *περὶ* suivi de l'accusatif, il se peut donc qu'il ait lu dans son exemplaire grec *περὶ φύσιν*, ce que l'on peut construire comme une étape intermédiaire de la corruption de *περὶ φύσεως* en *παρὰ φύσιν*.

HULSTAERT (1999) identifie par ailleurs, pp. CII–CIV, un petit nombre de passages de la *vetus* qui correspondent à des leçons attestées ailleurs que dans la famille de C^c , qu'elle cite d'après le seul manuscrit M , et qui ne se retrouvent pas non plus dans Z . On peut les répartir en trois catégories, dont seule la dernière est intéressante. (i) Une partie des cas qu'elle relève sont des fautes qui n'ont pas grande valeur quant à l'histoire de la transmission. Ainsi en 467^b31, on lit *in quo est nobis sensus* dans les manuscrits de la *vetus*, là où les manuscrits de la famille de C^c donnent *ἐφ' ὧν ἐστὶν ἡμῖν ἡ αἴσθησις*, tandis que la plupart des autres manuscrits transmettent *ἐφ' ὃ ἐστὶν ἡμῖν ἡ αἴσθησις*, à l'exception de ceux de λ , où l'on lit le relatif au datif, *ἐφ' ὧι*. HULSTAERT (ibid.) soupçonne pour cette raison une contamination de l'exemplaire de Jacques, ce qui n'est pas nécessaire. La confusion entre o et ω est extrêmement fréquente et aurait pu être commise par le copiste de l'exemplaire de Jacques aussi bien que par Jacques lui-même. Indépendamment même de cela, on peut aussi supposer que le *ἐφ' ὧν* de la famille de C^c remonte originellement à un

ἐφ' ὧι où le iota adscrit aura été mal déchiffré, et l'on peut par conséquent aussi partir du principe que c'est dans ce cas l'exemplaire grec de Jacques, plus ancien que les manuscrits dont nous disposons aujourd'hui, qui a conservé la leçon originelle de la famille. En 468^a23, on lit ἀφαιρουμένων ἑκατέρου τῶν μορίων dans la majorité des manuscrits grecs, mais le singulier ἑκατέρου dans un petit nombre de témoins (dont H^a et les manuscrits de **μ**) ou le singulier ἀφαιρουμένου dans la famille λ, et *remotis utrisque partibus* chez Jacques. Là encore, il n'est pas forcément nécessaire de faire l'hypothèse d'une contamination : le texte grec de la vulgate, combinant singulier et pluriel, est suffisamment instable pour que la correction ait été faite, soit par le copiste de l'exemplaire grec, soit par Jacques lui-même au moment de traduire. Même chose sans doute en 468^b1, où Jacques traduit le τε des autres manuscrits (*planteque*), et non pas le γε de Z et de la branche de C^c, et en 478^a9, où l'on lit *alia quidem habent pulmonem, alia vero non habent*, alors que presque tous les manuscrits grecs indépendants donnent τὰ μὲν οὐκ ἔχει πνεύμονα τὰ δὲ ἔχει – la correction en τὰ μὲν ἔχει πνεύμονα τὰ δὲ οὐκ ἔχει est rendue tellement tentante par le contexte qu'elle s'est produite indépendamment dans plusieurs manuscrits de lettrés, plus ou moins tardifs, par exemple m et W^g. Enfin, on peut difficilement déduire quoi que ce soit de pertinent du fait que Jacques traduise *que enim* en 468^b18, tandis que l'on lit ἡ μὲν γὰρ chez Z, la famille de C^c et S, et ἡ τε γὰρ dans l'autre moitié de la transmission : il n'a tout simplement pas traduit le mot qui compte. C'est précisément ces petites particules qu'il lui arrive d'omettre, à moins que ce soit son exemplaire qui soit déjà fautif sur ce point. (ii) Une autre partie de ces quinze cas problématiques tiennent en fait à des erreurs au niveau des collations employées. En 471^a4, lorsque l'on trouve dans la *vetus quod est iuxta os*, cela correspond bien à la leçon τῶι ἐπὶ τῶι στόματι qui est celle de Z et de la famille de C^c, tandis que les autres manuscrits contiennent τῶι ἐν τῶι στόματι. L'erreur remonte aux collations de BEKKER (1831), qui attribue cette seconde leçon au manuscrit P seulement, trompé peut-être par le caractère négatif de son apparat. En 477^a27, on lit dans la traduction latine *et non quemadmodum non multa huiusmodi*. La branche de Z et de la famille de C^c transmet le texte grec correspondant, καὶ μὴ καθάπερ μὴ πολλὰ τοιαῦτα, même si, à nouveau, ce n'est pas ce que l'on retire de la consultation de l'apparat BEKKER (ibid.) (l'erreur commence à être rectifiée, pour M seulement, chez W. D. ROSS (1955b)). (iii) Une fois ces cas exclus, il reste sept passages intéressants, lesquels vont dans le sens d'une contamination de l'exemplaire de Jacques. En 471^b7, Jacques écrit *accidit enim et si pisces*, alors que l'on lit dans la branche de Z et de la famille de C^c συμβαίνει γὰρ, et συμβαίνει· εἰ γὰρ dans les autres manuscrits. Il apparaît par conséquent que le εἰ que Jacques a trouvé dans son exemplaire grec y avait été inséré après coup et en mauvaise position (ou dans une position incertaine), après la particule γὰρ. On a affaire ici à un croisement de variantes qui remonte probablement à l'exemplaire grec employé, ou à l'un de ses ancêtres. Le reste des cas suggère autrement un processus de contamination à partir de l'autre moitié de la transmission en direction de la traduction de Jacques de Venise.

Les relevés analogues de NELIS (2022), pp. 67–72, quant à *Long.*, fournissent également de nombreux cas où la *vetus* est préservée de fautes ayant affecté le texte grec de la famille de *C^c* (par exemple, en 464^b33, Jacques traduit par *quantum* la leçon correcte transmise par presque tous les manuscrits, ὄσον, et non pas la leçon fautive de la famille de *C^c*, ὀς). Dans la plupart de ces cas, on ne peut pas déterminer si le fait que la *vetus* reflète la leçon correcte doit être expliqué par l'antériorité de sa source grecque ou par la contamination de celle-ci. Dans certains cas, on peut de nouveau être certain qu'il y a eu contamination²¹² : Jacques traduit par exemple par *enim* la seconde occurrence de la particule γάρ en 466^b30, qui est absente aussi bien de *Z* que de la famille de *C^c*.

Traces d'une contamination au sein de la *vetus*

Mem.

- 452^a19–20 *si enim non in L reminiscatur, in T meminit Iac* (=εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Η μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη) : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ ΗΘ ἐμνήσθη **Ei** : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ ΤΗΘ ἐμνήσθη **C^cM** : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Ε μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη **γ**

Long.

- 464^a30 *unde Iac* : ὡς **Zi** : ὡς εἰ **C^cM** : ὥστε **cett.**
- 466^b30 *enim Iac* : deest in **ZC^cM** γὰρ **cett.**

Juv.

- 468^b21 *hinc enim Iac* : ἐντεῦθεν γὰρ **λ** : ἐντεῦθεν **cett.**
- 468^b25 *aut hoc auferunt Iac* : ἢ τοῦτο ἀφαιροῦσιν **βγ** Mich¹ : ἢ τοῦτον ἀφαιροῦσιν **Z¹V^rMi**

Resp.

- 471^b7 *accidit enim et si pisces Iac* : συμβαίνειν· εἰ γὰρ καὶ οἱ ἰχθύες **βγ** : συμβαίνει γὰρ καὶ οἱ ἰχθύες **Z¹V^rMi**
- 476^a14 *hec ... illa Iac* : τὰ μὲν ... τὰ δὲ **βγ** : τὸ μὲν ... τὸ δὲ **Z¹V^rMi**

VM

- 479^b33 *pulsus Iac* (corrumpitur ex *pausum* secundum HULSTAERT (1999), n. 10 p. CIV) : παῦλα **βγ** : πολλα **Z¹V^rMi**

On déduira donc de tout ce qui précède que le plus probable est que l'exemplaire de Jacques, vraisemblablement identique à celui utilisé pour la traduction de *Sens.*, est une sorte de grand-oncle du dernier ancêtre commun aux manuscrits *C^c*, *M* et *i*. Cela permet de comprendre un peu mieux la manière dont ceux-ci ont interagi avec le reste de la transmission. La *vetus* est, on l'a vu, à l'occasion contaminée, pour *Sens.* comme pour *Mem.* et *PN2*, par des leçons issues de la branche **γ**. Le phénomène demeure néanmoins relativement circonscrit, si bien qu'il paraît préférable de supposer que cette contamination

212. NELIS (2022), p. 73, part du principe que, dans le cas de *Long.*, l'exemplaire de Jacques est un apographe de *Z* et que l'antigraphe des manuscrits *C^c*, *M* et *i* est lui-même un descendant direct de l'exemplaire de Jacques, tout en évoquant la possibilité que les corrections ultérieures apportées à *Z* ait influencé la *vetus*. La chose est déjà douteuse du point de vue de la chronologie, et cette hypothèse ne permettra dans tous les cas que difficilement d'expliquer comment une même leçon pourrait se retrouver dans *Z* (avant correction), *C^c*, *M* et *i* alors que la *vetus* refléterait à cet endroit le texte d'une autre source, comme les corrections ultérieures dans *Z*.

remonte à l'exemplaire grec, et non pas à une activité de collation de la part de Jacques et du traducteur anonyme. Les manuscrits C^c, M et i remontent également à un exemplaire contaminé depuis γ et, qui plus est, ont eux-mêmes (ou un de leurs ancêtres immédiats) contaminé certains manuscrits de cette famille, à savoir le *deperditus* ϵ^2 et ses descendants (Vat. 260 U, Vat. 1026 W, Laurent. 81.1 S, Marc. 209 O^d). On dispose dans le cas de la seconde contamination, celle à partir de l'ancêtre de C^c en direction de ϵ_2 , d'un indice historique important, à savoir le fait que les trois manuscrits conservés de cette famille, C^c, M et i, ainsi qu'une moitié de la descendance de ϵ_2 (Vat. 1026 W, Laurent. 81.1 S, Marc. 209 O^d, qui remontent tous à un même exemplaire, le *deperditus* η) sont issus du cercle de Nicéphore Choumnos (mort en 1327). On pouvait donc supposer que ces deux contaminations remontaient à une seule et même interactions entre ces deux familles intervenue, en gros, à la fin du XIII^e siècle. Deux éléments contredisent cependant une telle reconstruction : cette contamination est déjà observable dans le manuscrit Vat. 260 (U), confectionné vers la fin du XII^e, soit un siècle plus tôt, ainsi que dans la *vetus*, rédigée encore un demi-siècle auparavant²¹³. Il faut donc se représenter un processus bien plus précoce : si l'ancêtre commun à la *vetus* et à la famille de C^c a interagi avec le ϵ_2 , c'est avant le milieu du XII^e. Il est fort possible que ces manuscrits, ou du moins certains de leurs descendants, aient continué ensuite à être conservés en un même lieu de la capitale, ce qui explique comment ils auraient, environ un siècle et demi plus tard, circulé ensemble dans l'entourage de Choumnos. Le fait qu'il y ait ensuite des traces différentes de cette même contamination aussi bien dans la *vetus* que dans la famille de C^c est à expliquer par le fait que leurs ancêtres remontent conjointement à un manuscrit donnant des variantes, ce dont il y a des indices dans leurs recensions respectives.

On ne sait que peu de choses au sujet de la figure de David de Dinant, du fait de sa condamnation à partir de 1210, vers la fin de sa vie, et de son expulsion subséquente de Paris, malgré le respect (critique) que lui témoigne Albert le Grand. Il ne reste de son œuvre que des fragments épars, qui suffisent tout de même à témoigner d'un grand intérêt pour les ouvrages d'Aristote alors perdus dans l'Occident latin, qu'il a pu consulter lorsqu'il est allé étudier en Grèce, comme il nous en informe lui-même²¹⁴. Les *Quaternuli*²¹⁵, dont les fragments sont édités par KURDZIALEK (1963), se réfèrent à un grand nombre de doctrines aristotéliennes que l'on trouve dans *Sens.* et dans les traités du sommeil, ces derniers étant même cités explicitement sous un titre commun. Il ne fait aucun doute, au vu de l'étroite proximité entre certains passages de ce qui nous restent des écrits de David de Dinant et la lettre d'Aristote, que celui-ci a eu accès à la lettre grecque du texte original. On conserve ainsi une sorte d'abrégé des traités du sommeil,

213. Voir par exemple *Mem.* 451^b31, où la faute $\mu\acute{\alpha}\lambda\iota\sigma\tau\alpha$ (pour $\tau\acute{\alpha}\chi\iota\sigma\tau\alpha$) se retrouve dans la famille de C^c, dans U et dans la *vetus* (*maxime*).

214. Voir KURDZIALEK (2019), en particulier pp. 25–26. Albert le Grand le loue d'ailleurs pour sa connaissance de la langue grecque.

215. Pour une présentation de la structure des fragments conservés, voir HENRYK (2005).

traduisant directement certains extraits, et quelques citations de *Sens.* qui correspondent parfois terme à terme au texte grec. VUILLEMIN-DIEM (2003), dont je reprends l'essentiel des résultats, a montré, en raison notamment de choix idiosyncratiques de traduction, que David n'a pas pu se servir de la *vetus*²¹⁶, qui lui est de plus peut-être postérieure dans le cas de *Sens.*, mais devait traduire lui-même à partir de son propre exemplaire grec, sans doute perdu, que l'on peut de temps en temps espérer pouvoir reconstituer, ce qui confère à certains de ces fragments le statut de témoin textuel. Elle a également déjà rapproché son modèle grec de *M* et l'on peut en effet en quelques endroits observer, à nouveau, la proximité de l'exemplaire grec employé de la famille de *C^c*. Tout porte donc à croire que David de Dinant a déniché en Orient un exemplaire étroitement apparenté, sinon identique, à celui ou ceux employés par ses prédécesseurs occidentaux.

Fautes rattachant la traduction de David de Dinant (**Dav**) à la famille de *C^c*

Somn. Vig.

— 457^a10 τισὶν **EC^cMi** : *quibusdam Dav* (5.22) : πολλοῖς **βγ**

Insomn.

— 459^b10 ὑπομένουσαν **C^cMi** : *permanet Dav* (6.4) : ὑπεροῦσαν **E** : ὑποῦσαν **βγ**

— 459^b14 μύσαντες **C^cMi** : *claudentes Dav* (6.7) : μύσωμεν **cett.**

— 460^b7 ὄρᾶν οἶον ἐὰν ἰδῆι ξύλα παραπλησίως ἐστῶτα ταῦτα ὀπλισμένους ἄνδρας ὄρᾶν οἰέται **C^cMi** : *si videant ligna, videntur videre homines armatos Dav* (6.14) : ὄρᾶν **cett.**

216. Dans le cas de *PN1*, VUILLEMIN-DIEM (2003) le montre pour les traités du sommeil et GALLE (2008a) pour *Sens.*

Chapitre 4

La prolifique famille γ

La famille γ est celle de l'écrasante majorité des manuscrits, et celle également à laquelle toute la production exégétique byzantine se rattache. Le commentaire de Michel d'Ephèse aux *PN*, de même que celui à *Mot. An.*, s'appuie indéniablement sur un manuscrit issu du *deperditus* γ , ce qui explique en partie pourquoi cette zone de la transmission a été si active au cours des siècles suivants. Cette recension remonte, dans le cas de *PN1*, à un exemplaire fortement corrigé, de manière à rendre le texte plus facile d'accès en lissant ses aspérités, souvent au moyen de petites insertions. Par exemple, en *Mem.* 453^a20, le *deperditus* γ rajoute à la leçon de l'archétype, τοῦ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι (qu'il faut construire en sous-entendant τὸ κινεῖσθαι, depuis κινεῖ en 453^a19) un sujet explicite pour le verbe, τὸ ἀναμινθήσασθαι. Certaines de ces interventions remontent sans doute à des annotations dans le paratexte de l'antigraphe. Par exemple, en *Sens.* 443^b22–23, la leçon de l'archétype étant ἐπιθυμούντων μὲν ἠδεῖαι αἱ ὀσμαι τούτων εἰσί, πεπληρωμένοι δὲ καὶ οὐθὲν δεομένοις οὐχ ἠδεῖαι, le *deperditus* γ rajoute à son second volet une répétition du sujet, αἱ ὀσμαί, qu'il faut évidemment sans cela suppléer avec ἠδεῖαι. Seulement, cette insertion a chassé du texte les mots suivants, οὐδ' ὅσοις μὴ, qui sont ainsi devenus οὐδ' αἱ ὀσμαι. Certaines de ces annotations semblent ainsi s'être frayé un chemin dans le texte du *deperditus* γ même, tandis que d'autres semblent y avoir été reproduites dans la marge, si bien que ses descendants ont de nouveau pu commettre l'erreur de l'introduire dans le texte. Par exemple, en *Sens.* 440^b23, à la fin de la clause ἐνδέχεται λέγειν καὶ περὶ τῶν μιγνυμένων, deux descendants différents de γ , les *deperditi* δ et π rajoutent dans le texte les mêmes mots, καὶ ἐν ἄλλοις διωρίσται, dont l'on peut supposer par conséquent qu'ils sont issus d'une annotation dans γ . De même, certains diagrammes relatifs au second chapitre de *Mem.* se retrouvent dispersés à travers l'ensemble de la descendance du *deperditus* γ , si bien qu'ils se trouvent déjà très probablement dans le modèle. Quelques passages ont même été intégralement réécrits dans le γ , comme *Insomn.* 460^a28–30 et surtout 461^a1–5, sans toutefois s'éloigner trop de l'original quant au sens. L'exemplaire à l'origine du reste de la famille est aussi certainement lié à celui employé par Alexandre d'Aphrodise lors de son commentaire au traité *Sens.*, mais il n'est pas facile de déterminer leurs relations

exactes (j'incline en faveur d'un scénario où Alexandre lit un ancêtre de γ , sans que son commentaire ait par la suite influencé son texte). Dans le cas de $PN2$, la présence de corrections est beaucoup moins visible, même si quelques-unes demeurent. Il semble donc que le processus de révision du texte que cette famille a subi pour $PN1$ ne se soit pas étendu à $PN2$, ou du moins seulement dans une moindre mesure. On pourrait même remettre en question l'identité de cette famille de $PN1$ à $PN2$ au vu de cette différence de traitement, si les manuscrits pertinents n'étaient pas foncièrement identiques et si la série $PN1 - Mot. An. - PN2$ n'y était pas aussi omniprésente.

Fautes de γ

Sens.

- 436^a1 διώρισται πρότερον γ : διώρισται $\beta EC^c Mi$
- 436^a7 καὶ τὰ κοινὰ καὶ ἴδια γ : καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια $\beta EC^c Mi$
- 437^a26 καὶ τότε ἐν σκότει γ : καὶ τότε σκότος $\beta EC^c Mi$
- 437^b30 φῶς γ : πῦρ $\beta EC^c Mi$
- 438^a1 ὀθόνησι γ : χθονήσι $EC^c Mi$: χοανῆσιν β (corruption)
- 439^a10–11 τί τὸ χρώμα ἢ τί τὸν ψόφον γ : τί χρώμα ἢ τί ψόφον $\beta EC^c Mi$
- 441^b4 διὸ καὶ γ : καὶ $\beta EC^c Mi$
- 441^b8 διὸ εὐλόγως ἐν τοῖς φουμένοις γ : εὐλόγως δ' ἐν τοῖς φουμένοις $\beta EC^c Mi$: διὰ τοῦτο εὐλόγως Alex^P (72.4)
- 441^b8 ὅτι ἐστὶν ἀδύνατον γ : ὅτι ἀδύνατον $\beta(P) EC^c Mi$: ὅτι ἐστὶν ἀδύνατον Alex^c (83.13–14)
- 442^b16–17 τῶν ἄλλων κοινῶν αἰσθάνεσθαι μάλιστα καὶ τῶν ἄλλων σχημάτων γ : τῶν ἄλλων κοινῶν αἰσθάνεσθαι μάλιστα καὶ τῶν σχημάτων $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^a10 ἀήρ om. γ
- 443^a11 ἐὰν γ : ἂν $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^a14 ἐξιμαζόμενον γ : ἐξιμάζον $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^a24 ῥῖνες γ : ὅτι ῥῖνες $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^a26 καὶ ἄμφω γ : ἄμφω $EC^c Mi$: ὡς ἄμφω $\beta(P\Gamma 2)$ (omission puis correction)
- 443^a28 κοινή γ : κοινὸν $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^b1 καθάπερ γ : ὡσπερ $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^b2 μηδ' ἐκεῖναι καλῶς μηδ' αὕτη καλῶς γ : μηδ' ἐκεῖναι καλῶς οὐδ' αὕτη καλῶς $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^b11 ἐκεῖνοι γ : ἐκεῖνα $\beta(P) EC^c Mi$
- 443^b23 οὐδ' αἱ ὄσμαι γ : οὐδ' ὄσοις μὴ $\beta(P) EC^c Mi$ (glose ?)
- 444^a9 διὰ τὴν ψύξιν γ : διὰ τὴν ἔξιν $EC^c Mi$ (glose)
- 444^a15 οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς ἢ τοῦτο γ : οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς $\beta(P) EC^c Mi$ (complétion, peut-être liée à la paraphrase proposée par Alexandre, 98.23–25)
- 444^a18 εὐώδους ἠδεῖα γ : εὐώδους $\beta(P) EC^c Mi$ (interpolation)
- 444^a29 φύσεως γ : φύσεως ἐστι $\beta(P) EC^c Mi$

- 444^a32–33 ταῖς τῶν ἀνθρώπων καὶ ταῖς τῶν τοιοῦτων ὁσμοῖς $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 444^b27–28 ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὁρᾶν γ : ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (glose)
- 445^a1 ἄλλα ζῶια γ : τᾶλλα ζῶια $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^a2–3 πολλὰ φουμένα γ : πολλὰ τῶν φουμένων $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^a24 ἔλκον γ : ὅταν εἰσέλθῃ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^b3 ἄπειρον γ : ἄπειρα $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^b8–9 τὴν τε αἰσθησιν γ : εἰ ἡ δύναμις καὶ τὴν αἰσθησιν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (glose)
- 445^b13 τὸ ὄλον γ : ὄλως $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^b13–14 ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά τὸ ἄρ' αἰσθητὸν om. γ (homéotéleutes)
- 445^b15 δὴ om. γ
- 445^b17 μὴ μετ' αἰσθήσεως ὄντα γ : μὴ μετ' αἰσθήσεως $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (complétion)
- 445^b21 διὰ τί γ : διότι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (faute de minuscule)
- 445^b25 ἐν χυμῶι γ : ἐν χυμοῖς $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 445^b26–27 ἔσχατα ἐναντία γ : ἔσχατα τὰ ἐναντία $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (haplographie)
- 446^a5 πάνυ γ : πάμπαν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 446^a5–6 ἐνεργεῖαι δ' ὅταν γ : ἐνεργεῖαι δ' οὐ ὅταν μὴ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (inversion du sens de la clause)
- 446^a9 ὥσπερ καὶ ἀκαριαῖος ὁ χυμὸς γ : ὥσπερ καὶ ἀκαριαῖος χυμὸς $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 446^a10 ἡ γ : οὐδ' ἡ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (allègement d'une négation redondante)
- 446^a16–17 ὅταν δὲ ἦδη γ : ὅταν δὲ δὴ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 446^a18 ὅτι om. γ
- 446^a26 Ἐμπεδοκλῆς γ : καὶ Ἐμπεδοκλῆς $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 446^a27 τὸ τοῦ ἡλίου φῶς γ : τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φῶς $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 446^b21 ἦν γ : εἶναι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 447^a3 ἅμα γ : ἅμα πᾶν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 447^a3 ἀλλ' ἐνίοτε ἂν γ : ἀλλ' ἂν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 447^a8 ἔτι πρὶν γ : πρὶν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 447^a26 ἀφανίζει γ : ἀφανιεῖ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 447^b4 ἀφανίζουσιν γ : ἀφανιοῦσιν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 448^a4 τούτων οὐκ γ : οὐκ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (supplétion d'un pronom servant d'objet à αἰσθάνεσθαι en ^a5)
- 448^a23 ἀκούειν ἐν τι γ : ἀκούειν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (supplétion d'un objet au verbe)

Mem.

- 449^b9 σχεπτέον γ : ληπτέον $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 449^b9 μνημονευτά γ : τὰ μνημονευτά $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 450^a23 μνήμη γ : ἡ μνήμη $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 450^b23 γένηται γ : ἐγγένηται $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 451^b1 ἐξ ἀρχῆς γ : ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
- 451^b27 λέγει γ : λέγω δὲ $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (correction)
- 452^a29–30 ὑπάρχει γ : ὑπάρξει $\beta\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$

- 452^a26–27 οὖν μὴ διὰ παλαιοῦ γ : οὖν διὰ παλαιοῦ $\beta C^c Mi$: οὖν δι' ἅ παλαιοῦ E (correction)
- 452^b1 ἐν τοῖς φύσει $\gamma C^c Mi$: ἐν τῇ φύσει βE
- 452^b3 καὶ ἄλλως ἄλλως τε γ : ἄλλως τε $\beta EC^c Mi$
- 452^b5 μέν, εἰς δ' γ : ὡς μέν, εἰς $EC^c Mi$: ὡς ἴσμεν εἰς β (correction)
- 452^b11–12 ἀλλά τινα λόγον γ : ἀλλὰ τῇ ἀνάλογον $\beta) EC^c Mi$ (faute de majuscule)
- 452^b20 τὸ M γ : τὴν I $\beta EC^c Mi$ (faute de majuscule)
- 453^a1 οἶον ὅτι $\gamma C^c Mi$: ὅτι βEC (amélioration du texte)

Somn. Vig.

- 453^b30–31 καὶ κάλλος καὶ αἴσχος καὶ ἰσχύς καὶ ἀσθένεια καὶ ὄψις καὶ τυφλότης καὶ ἀκοή καὶ κωφότης γ : κάλλος αἴσχος ἰσχύς ἀσθένεια ὄψις τυφλότης ἀκοή κωφότης β : αἴσχος κάλλος ἰσχύς ἀσθένεια ὄψις τυφλότης ἀκοή κωφότης $EC^c Mi$ (amélioration)
- 454^a2 κάθυπνον γ : καθυπνοῦντα $\beta EC^c Mi$
- 454^a4 τῶν ἐν αὐτῶι τινὸς κινήσεων γ : τῶν ἐν αὐτῶι κινήσεων $\beta EC^c Mi$ (amélioration)
- 454^a30–31 καὶ τοῦτο ... αἰσθάνεσθαι om. γ (saut du même au même)
- 454^b16 καὶ πεζά om. γ
- 455^a4–5 καὶ διὰ ποίαν τινὰ αἴσθησιν ἢ ποίας γ : καὶ διὰ τίνα αἴσθησιν ἢ ποία $\beta EC^c Mi$ (amélioration)
- 455^b12 ὅταν δ' ἐκείνων τι γ : ὅταν δ' ἐκείνων τι $\beta EC^c Mi$ (parallélisme avec ^b11 ὅταν μὲν γὰρ τοῦτ' ἀδυνατήσῃ)
- 455^b26–27 εἰ ζῶιον ἔσται τὸ ἔχον γ : εἰ ζῶιον ἔσται ἔχον $\beta EC^c Mi$ (amélioration)
- 455^b32 τὰ αἴτια τοῦ πάθους $\gamma C^c Mi$: τὰ αἴτια βE (amélioration)
- 456^a8–9 τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ τῶι ὑγρῶι καταψύχεσθαι γ : τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶι ὑγρῶι καταψυχόμενα $\beta EC^c Mi$ (erreur de translittération et correction)
- 456^a28–29 οὐ μνημονεύουσιν γ : ἀμνημονοῦσιν $\beta EC^c Mi$ (banalisation)
- 457^a10 πολλοῖς γ : τισὶν $\beta EC^c Mi$ (correction)
- 457^a24 διαρρεῖν κατιὸν γ : καταρρεῖν $\beta EC^c Mi$ (paraphrase)
- 457^b24 καὶ πίπτουσι γ : καταπίπτουσι $\beta EC^c Mi$
- 457^b30 ὁ ἐγκέφαλος om. γ (car redondant du fait de ὁ τόπος ὁ περὶ τὸν ἐγκέφαλον en ^b28 ?)
- 457^b30–31 τὸ ἀνάλογον γ : τὸ ἀνάλογον τούτῳι μόριον $\beta EC^c Mi$ (lemmatisation ?)
- 458^a20–21 μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσορὰν ἀδιάκριτον γ : ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν $\beta EC^c Mi$ (amélioration)

Insomn.

- 458^b4 ταῦτα δ' ἐστὶ τὰ κοινὰ γ : κοινὰ δ' ἐστὶ $\beta EC^c Mi$ (paraphrase)
- 458^b8 ὥστε om. γ
- 458^b19 προσέχει γ : προσέχοι $\beta EC^c Mi$
- 458^b25 καὶ ὅτι ἐννοοῦμεν ἅ τῇ δόξῃ ἐδοξάζομεν γ : καὶ ὅτι ὃ ἐννοοῦμεν τῇ δόξῃ δοξάζομεν $\beta EC^c Mi$
- 458^b26 τοσοῦτον γ : τό γε τοσοῦτον $\beta EC^c Mi$
- 458^b33 οὐ μέντοι τοῦτο γ : οὐ τοῦτο δὲ $\beta EC^c Mi$
- 459^a10 ἄν ἦν γ : ἀνάγκη $\beta EC^c Mi$ (faute de majuscule)

- 459^a14 ἄλλωι δὲ τινὶ γ : ἄλλωι δὲ $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 459^a32 μέχριπερ ἂν οὐ στήι γ : ἕως ἂν στήι $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 459^b3 καὶ διαδίδωσιν γ : καὶ τοῦτο διαδίδωσιν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (élimination d'une redondance)
- 459^b16 ἔπειτα γ : εἶτα $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$
- 459^b26 διαπορήσειεν γ : ἀπορήσειεν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$
- 460^a4–5 εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν γ : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως τοῦ σώματος βE (paraphrase)
- 460^a14 μάλιστα γ : τὸ μάλιστα $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (banalisation)
- 460^a14 λεῖος $\gamma\text{C}^c\text{Mi}$: καθαρός βE (correction)
- 460^a22 ἐνδύεται γ : εἰσδύεται $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$
- 460^a28–30 τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμᾶς, καὶ οἱ οἴνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν γ : τάχως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίων ὀσμᾶς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (paraphrase)
- 460^b14 μὲν om. γ
- 460^b17–18 ὡι τὰ φαντάσματα γίνεται γ : τὰ φαντάσματα γίνεσθαι $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (paraphrase)
- 460^b25 ἐὰν ὠσαύτως κινῆται ὥσπερ γ : ἐὰν κινῆται ὥσπερ $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 461^b7 ὥσπερ δ' εἶπομεν ὅτι γ : ὥσπερ δ' εἶπομεν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 462^a6 καθεύδων τις γ : καθεύδοντος β (καθεύδοντας B^e) EC^cMi (erreur de translittération)
- 462^a22 ὑποβλέποντες καὶ εὐθύς ἐγεγερθέντες γ : ὑποβλέποντες $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (anticipation de ^a23 ἐπεγεγερθέντες εὐθύς ἐγνώρισαν ...)
- 462^b1 ὥστε μηδὲν γ : μηδὲν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 462^b1–4 σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνύπνιον ἐωρακόσι γ : τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (paraphrase)
- 462^b4–5 τι δεῖ νομίζειν ὅτι οὐδὲ μετὰ τὴν τροφήν καθυπνώσασιν οὐδὲ τοῖς παιδίοις γίνεται ἐνύπνιον γ : φαίνεται τῶι ἐπὶ τῶν παιδίων καὶ μετὰ τὴν τροφήν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (paraphrase)
- 462^b6 τοῦτον τὸν τρόπον συνέστηκεν γ : συνέστηκεν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (glose)

Div. Somn.

- 462^b19–20 τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ γ : διαπιστεῖν ποιεῖ $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (supplétion d'un pronom-sujet)
- 462^b23–24 οὐδεμία τῶν ἄλλων εὐλογος εἶναι φαίνεται αἰτία γ : οὐδεμία τῶν ἄλλων εὐλογος φαίνεται $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)
- 462^b26 εὐρεῖν τούτων τὴν ἀρχὴν $\gamma\text{C}^c\text{Mi}$: εὐρεῖν τὴν ἀρχὴν βE (amélioration)
- 462^b28–29 λέγω δ' αἴτιον μὲν οἶον $\gamma\text{C}^c\text{Mi}$: λέγω δ' αἴτιον μὲν βE (amélioration)
- 463^a6–7 τοῖς τεχνίταις μὲν γ : τοῖς μὴ τεχνίταις βE (correction)
- 463^a28 ἀρχὴν γ : ἀρχὰς $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$
- 463^b25 ἂν γ : ἀλλ' ὅμως ἂν $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$
- 463^b30 λεκτέον εἶναι γ : λεκτέον ἐνίας $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (corruption)
- 464^b16–17 τί μὲν οὖν ἐστὶν ὕπνος καὶ ἐνύπνιον γ : τί μὲν οὖν ἐστὶν ὕπνος καὶ τί ἐνύπνιον $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$ (amélioration)

Long.

- 465^a27 λογίσαιτο τις ἄν γ : λογίσαιτ' ἄν τις βZC^cMi
- 466^a13–14 τὰ μὲν μείζω γ : τὰ μείζω βZC^cMi
- 466^a15 καὶ γὰρ καὶ τοῖς ἄλλοις γ : καὶ γὰρ τοῖς ἄλλοις βZC^cMi
- 466^a29 μακροβιώτατα γ : μακροβιώτερα βZC^cMi
- 466^b16 τὸ ἄρρεν ἐστὶ γ : τὸ ἄρρεν βZC^cMi
- 466^b18 τὰ μείζω γ : μείζω βZC^cMi
- 467^a8–9 καὶ ξηρὰ γ : διὸ καὶ ξηρὰ βZC^cMi
- 467^b3 καὶ τὸν καρπὸν λαμβάνει τὴν αὔξησιν γ : καὶ ἐπὶ τὸν καρπὸν λαμβάνει τὴν αὔξησιν βZ^1V^rMi
- 467^b4 περὶ μὲν τούτου γ : περὶ μὲν τούτων βZC^cMi

Juv.

- 468^b30–31 ἀνάλογον γ : τὸ ἀνάλογον βZC^cMi
- 469^b32 πλέον γ : πλεῖον βZC^cMi
- 470^a12 ἡ δὲ κρύψις γ : ἡ δ' ἔγκρυψις β (ἔγκρυψης B^e) ZC^cMi (faute de majuscule)

Resp.

- 471^a7 ἐπὶ θατέρου λέγεσθαι μόνου γ : ἐπὶ θατέρου λέγεσθαι μόνον βZC^cMi
- 471^a15 τὰ στόματα γ : τὸ στόμα βZC^cMi
- 471^b24 τε om. γ
- 472^a11 τὸ ζῆν καὶ τὸ ἀποθνήσκειν γ : τὸ ζῆν καὶ ἀποθνήσκειν βZC^cMi
- 472^b20–21 πρότερον τὴν εἰσπνοὴν γίνεσθαι τῆς ἐκπνοῆς γ : πρότερον τὴν ἐκπνοὴν γίνεσθαι τῆς εἰσπνοῆς βZC^cMi (correction)
- 474^a31 πρώτην τὴν θρεπτικὴν γ : πρώτην θρεπτικὴν βZC^cMi (dittographie)
- 474^a21–22 ὁ ἄνθρωπος γ : ἄνθρωπος βZC^cMi

VM

- 479^a1–2 τούτων δὲ τινα γ : τούτων δ' ἔνια βZC^cMi (faute de majuscule)
- 479^b11 ὧν ἑκάτερως γ : ὧν ἑκάτερα βZC^cMi
- 480^a4 πρὸς τὸν ἔσχατον χιτῶνα τῆς καρδίας γC^cMi : τὸν ἔσχατον χιτῶνα τῆς καρδίας βZ (correction)

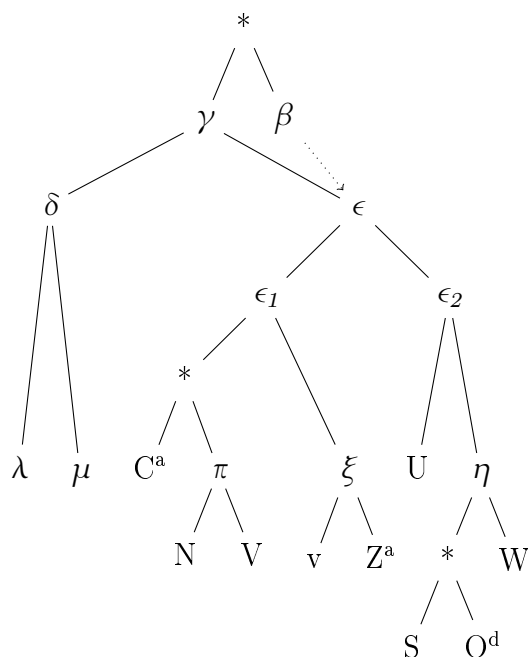
La famille γ représente de loin la branche la plus active de la transmission pendant toute la période byzantine, si bien qu'elle comprend en son sein la grande majorité des manuscrits conservés. Elle présente une composition relativement stable, quant à l'identité des manuscrits concernés, à travers l'ensemble des *PN*. La grande majorité des manuscrits y appartenant transmettent *PN1* ou *PN2* en entier, parfois les deux ensemble, avec le plus souvent *Mot. An.* en position intermédiaire. En règle générale, en particulier quant aux manuscrits les plus anciens, si un manuscrit appartient à la descendance du *deperditus* γ pour *PN1* et contient également *PN2*, alors il y appartient également concernant *PN2*, et inversement. Autrement dit, aucun manuscrit d'importance avant le XIV^e, parmi ceux qui se laissent rattacher à γ , ne change d'affiliation entre *PN1* et *PN2*. C'est pourquoi l'on supposera que l'ancêtre de la famille contenait déjà simultanément les deux ensembles, ou tout du moins que cet ancêtre représente une seule et même édition couvrant l'intégralité

des *PN*, en y incluant *Mot. An.* puisque cette même famille se retrouve, avec une structure extrêmement proche, au sein de la transmission de ce traité.

Cela étant dit, la structure interne de cette famille de manuscrits n'est pas complètement stable à travers l'ensemble des *PN*. Il y a, en effet, deux points d'inflexion notables. La rupture majeure est évidemment celle qui sépare *PN1 – Mot. An.* de *PN2*. Elle correspond tout d'abord à une diminution importante du nombre de témoins indépendants de cette lignée textuelle. Je compte ainsi une quinzaine de témoins indépendants à y appartenir pour l'ensemble de *PN1* (auxquels s'ajoutent quelques manuscrits qui ne transmettent que *Sens.* au sein de *PN1*), contre une dizaine pour *PN2*. L'explication la plus naturelle d'un tel écart est de supposer un moindre intérêt pour la partie dite « biologique » du *corpus* que pour son versant « psychologique ». Elle a sans doute sa part de vérité, mais les aléas de la transmission ne sont pas non plus à négliger – le nombre de témoins indépendants de β est à l'inverse supérieur dans le cas de *PN2* par rapport à *PN1*, sans doute parce qu'un exemplaire du texte de *PN2* de cette famille très rare est demeuré accessible dans la capitale après 1453. La structure interne de γ , si elle n'est pas identique de *PN1* à *PN2*, ne l'est cependant pas non plus à travers *PN1* même, une autre bascule à lieu à l'intérieur même de *Sens.* Dans tous les cas, la descendance de γ se répartit toujours en deux groupes, et l'un de ces groupes est constamment centré sur le *deperditus* λ , qui représente l'édition académique byzantine de référence, de Psellos à Pachymère, tandis que l'autre comprend pour point fixe l'important manuscrit *Laurent.* 81.1 (*S*). Je nomme toujours ces deux branches δ et ϵ , mais je n'entends pas par là affirmer qu'il s'agit nécessairement de deux exemplaires perdus numériquement identiques à travers les *PN* (quoique cela ne soit pas non plus totalement exclu).

Si l'on se penche sur le détail de cette scission, il convient de distinguer trois sections du texte d'Aristote : (*PN1.1*) *Sens.* jusqu'à environ 444^a (de manière surprenante cette césure ne correspond pas à la division en deux livres issue de la transmission du commentaire d'Alexandre¹, où le partage s'effectue en 442^b27, là où l'on fait aujourd'hui débiter le cinquième chapitre du traité); (*PN1.2*) la suite de *Sens.* et le reste de *PN1*; et enfin *PN2*. La manière dont s'effectue le basculement au sein de la structure de γ entre *PN1.1* et *PN1.2* est assez fascinante. Au niveau de la section *PN1.1*, la descendance de γ se divise, comme toujours, en deux branches. L'une, δ , est formée de la réunion de deux familles bien distinctes, λ et μ , est fortement contaminée par la branche de *E* et influencée par le commentaire d'Alexandre. L'autre, ϵ , réunit deux groupes de manuscrit aux contours plus flous. Un premier ensemble, noté ϵ_1 , rassemblant le *Laurent.* 87.4 (*C*^a, probablement le plus manuscrit le plus ancien au sein de γ), deux descendants confectionnés à la fin du XIII^e d'une même édition, les *Vat.* 258 (*N*) et 266 (*V*), et deux représentants d'une édition un peu plus tardive encore, les *Laurent.* 87.20 (*v*) et 87.21 (*Z*^a). Un second ensemble, ϵ_2 , réunit le *Vat.* 260 (*U*), un témoin d'une entreprise éditoriale de grande envergure du XII^e

1. Cf. *infra*, p. 586.

FIGURE 4.1 – Structure simplifiée de la descendance de γ – section *PN1.1*

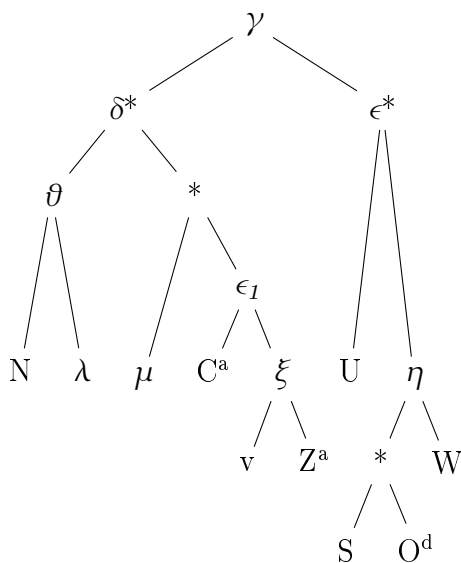
siècle, et un groupe de manuscrits postérieurs qui sont tous liés à la figure de Georges de Chypre (XIII^e), *Laurent.* 81.1 (*S*), *Marc.* 209 (*O^d*) et *Vat.* 1026 (*W*). Cette structure correspond de très près à celle que décrit, avec d'autres sigles, BERGER (1993) au sujet de la transmission du traité *Inc. An.*², et l'on constate de fait que c'est ce traité qui précède immédiatement *Sens.*, alors que l'on aurait attendu *An.* entre les deux, dans certains témoins, en particulier *C^a*.

Une particularité intéressante du *deperditus* ϵ pour *PN1.1*, qui ne se retrouve pas par la suite, est le lien très fort qui le rattache au *deperditus* β : les manuscrits en question se retrouvent régulièrement opposés au reste de la transmission, dans le vrai comme dans le faux. L'hypothèse que cette situation invite à formuler est que le *deperditus* ϵ est contaminé depuis β . On peut cependant se demander de quelle manière il convient de se représenter ce processus. La transmission du traité *Mot. An.* offre un cas comparable, en ce que l'une des deux branches de la famille γ , nommée par PRIMAVESI (2020) ϵ , y regroupe ce qui correspond ici à *C^a* et au *deperditus* ϵ_2 , lequel paraît de nouveau très lié à β . La situation est alors du point de vue des fautes la suivante : *C^a* et la descendance de ϵ_2 , qui se réduit pour *Mot. An.* pratiquement à *S* et *O^d*, partagent des fautes conjonctives avec les manuscrits de l'autre moitié de γ , ce qui rend nécessaire de les faire remonter ensemble à cet exemplaire ; ils partagent aussi des fautes qui les distinguent de manière unique au sein de la descendance de celui-ci, si bien qu'il est nécessaire de faire remonter

2. Si l'on consulte son *stemma*, p. 42, il suffit de ne pas tenir compte du manuscrit *Z*, et d'effectuer les substitutions suivantes quant aux sigles : remplacer γ là-bas par δ ici, π par μ , β par ϵ , δ par ϵ_1 et ϵ par η . La grande différence est l'absence de la famille λ de la transmission de *Inc. An.*, sa place y est occupée par le *Vat.* 261, lui aussi lié à Pachymère.

ces trois manuscrits à un descendant spécial du *deperditus* γ , noté ϵ ; S et O^d partagent des fautes significatives dont est dépourvu C^a et comportent donc un ancêtre commun qui leur est propre, un descendant de ϵ noté ϵ_2 ; S et O^d partagent en outre certaines fautes de β , il faut par conséquent supposer un certain processus rapprochant ϵ_2 et β . ISÉPY (2016), pp. 81–82, applique à ce sujet une méthode novatrice afin de déterminer dans pareil cas, lorsque deux sources semblent avoir été combinées au sein de la transmission, de quelle manière leur rapport doit être reconstitué. Faut-il préférer un scénario où le *deperditus* ϵ_2 est un apographe du *deperditus* ϵ corrigé au moyen d'un exemplaire apparenté à β ou un scénario où, inversement, la source primaire est issue de β et ce sont les leçons issues de ϵ qui ont été introduites dans un second temps ? La thèse méthodologique est que les particularités les moins significatives, par exemple les élisions ou les questions purement orthographiques (*οὐθέν vs. οὐδέν*), sont les plus susceptibles de révéler la parenté de la source primaire, parce qu'il est davantage probable qu'un copiste, ayant à comparer deux exemplaires, ne prenne pas la peine d'intervenir pour prendre note de divergences aussi minimales. Comme dans le cas de *Mot. An.* les particularités de cette sorte rattachent le *deperditus* ϵ_2 à β plutôt qu'à ϵ , il en infère qu'il s'agit d'un exemplaire présentant un texte de type β corrigé systématiquement au moyen d'un exemplaire de type ϵ . On pourrait se demander si ce raisonnement est transposable au cas des *PN*, la réponse est qu'il ne l'est pas. Si l'on observe bien une contamination massive du manuscrit perdu que je désigne par le sigle ϵ au sein de la transmission de *PN1.1*, celle-ci concerne un ancêtre partagé par C^a et le *deperditus* ϵ_2 , et non pas ce dernier spécifiquement. En outre, le critère de la survie des particularités orthographiques mineures pour *PN1.1* ne permet pas d'aboutir à un ordre de priorité cohérent entre les deux sources. Un certain nombre de leçons de ϵ suggère de surcroît que des leçons propres à chaque source ont été combinées dans l'un de ses ancêtres immédiats, parfois de manière erronée. Par exemple, en 440^a1, β a pour leçon *ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα*, α (d'après l'accord de E et de δ) a pour leçon *καὶ ὀλίγ' ἅπτα τοιαῦτα*, et ϵ a pour leçon *καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα*, ce qui ressemble fort à une tentative de combiner les deux précédentes.

Lorsque s'effectue la transition de *PN1.1* vers *PN1.2*, il est toujours question des mêmes manuscrits (aucun d'entre eux ne cesse de transmettre le texte de *Sens.*), mais la structure des deux sous-branches de γ est profondément bouleversée. La façon la plus économique de décrire le changement consiste à dire que ϵ_1 vient rejoindre μ , l'une des deux moitiés de δ . On obtient ainsi la configuration suivante au sein de γ : une branche, δ^* rassemblant d'une part la famille λ et d'autre part à la fois μ et l'*ex- ϵ_1* avec ses différents descendants, et une autre branche, ϵ^* qui consiste désormais uniquement en l'*ex- ϵ_2* . Un basculement aussi radical au beau milieu d'un traité, dont il ne correspond à aucune articulation identifiable de la transmission ou du sens, ne peut qu'interroger. L'hypothèse la plus simple est de supposer qu'il y a un unique phénomène à la source de tout ce changement, à savoir le fait que le *deperditus* ϵ_1 change d'antigraphe, passant du

FIGURE 4.2 – Structure simplifiée de la descendance de γ – section *PN1.2*

deperditus ϵ à un ancêtre du *deperditus* μ . Il ne semble pas y avoir de raison évidente à cela, il ne reste donc qu'à évoquer la possibilité que l'ancêtre immédiat du *deperditus* ϵ_1 ait été mutilé, en ce que le dernier tiers de *Sens.* y aurait été manquant, si bien que le copiste aurait eu à se tourner vers un autre exemplaire pour achever sa copie du traité. Les manuscrits *N* (*Vat.* 258) et *V* (*Vat.* 266) représentent à cet égard un cas particulier. Ils sont très proches l'un de l'autre pour *PN1.1* et remontent en ce cas tous deux à un même exemplaire perdu que son texte apparente au manuscrit *C^a*. On observe que *N* et *V* sont à nouveau frères pour *PN2*, et les données historiques confirment qu'ils sont contemporains et issus du même milieu. En revanche, quant à *PN1.2*, ils occupent des positions extrêmement éloignées au sein de la transmission : *V* est alors *codex descriptus* car il appartient à la descendance de *E*, tandis que *N* témoigne d'un état du texte antérieur au *deperditus* λ . J'en infère que leur ancêtre commun ne contenait pas *PN1.2*, et que le copiste a dans chaque cas eu à se tourner vers des exemplaires différents mener à son terme le projet qui était le sien.

(*PN1.1*) Exemples de fautes séparatives de δ

- 436^a8–9 αἴσθησις μνήμη δ : αἴσθησις καὶ μνήμη **cett.** (inc. **P**)
- 436^a17 συμβαίνουσι δ : συμβαίνει **cett.** (inc. **P**)
- 436^b7–8 δῆλον διὰ τοῦ λόγου καὶ τοῦ λόγου χωρίς δ : δῆλον καὶ διὰ τοῦ λόγου καὶ τοῦ λόγου χωρίς **cett.** (inc. **P**)
- 436^b12 μὴ ζῶιον εἶναι δ : μὴ ζῶιον **cett.** (inc. **P**, μὴ ζῶην **N**)
- 436^b14–15 ἐν τῷ περὶ ψυχῆς δ : ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς **cett.** (inc. **P**) (lemmatisation des références internes au *corpus*)
- 437^a5–6 διαφορὰς γὰρ δ : διαφορὰς μὲν γὰρ **cett.** (inc. **P**)

- 437^a9 στάσιν δ : deest in **cett.** (inc. **P**) (complétion de la liste usuelle des sensibles communs)
- 437^a24 ἐκλάμπων δ : ἐκλάμπειν **cett.** (inc. **P**)
- 437^b1 φαίνεται bis **EC^c δ** (contamination)
- 437^b6–7 κεφαλαὶ ἰχθύων τινῶν δ Alex^c(18.12) : κεφαλαὶ ἰχθύων τινές **cett.** (correction à partir d’Alexandre)
- 437^b8 συμβαίνειν **EC^c δ** : συμβαίνει **$\beta\epsilon$** (contamination)
- 437^b16 ἐν ὑγρῶι δ : ὑγρῶι **cett.** (inc. **P**)
- 437^b21 μάλιστα δ : μᾶλλον **cett.** (inc. **P**) (abréviation)
- 438^a23 ὀμματῶν δ : βλεφάρων **cett.** (inc. **P**) (glose)
- 438^b23 ὁ δυνάμει **EC^c δ** : δυνάμει **$\beta\epsilon$** (inc. **P**) (contamination)
- 439^a12 σχεπτέον δ : ἐπισχεπτέον **cett.** (inc. **P**)
- 439^b23 οὔτε μέλαν οἶον τε γίγνεσθαι δ : οἶον τε φαίνεσθαι οὔτε μέλαν **cett.** (inc. **P**)
- 440^a28 διαστήματος δ : ἀποστήματος **cett.** (inc. **P**)
- 440^a30 οὐδὲν ἔστι μέγεθος δ : οὐκ ἔστιν οὐδὲν μέγεθος **cett.** (inc. **P**) (trivialisation)
- 440^b12–13 πῶς δὲ τοῦτο μάλιστα γίγνεσθαι δυνατὸν **λ** (πῶς δὲ τοῦτο μάλιστα μίγνυσθαι δυνατὸν X, cf. Alex^P(64.15)) : πῶς δὲ τοῦτο μάλιστα πέφυκε γίγνεσθαι δυνατὸν **γ**) : πῶς δὲ τοῦτο μίγνυσθαι δυνατὸν μάλιστα **μ** : πῶς δὲ τοῦτο γίγνεσθαι δυνατὸν **cett.** (inc. **P**) (influence d’Alexandre)
- 440^b20 φαινόμενα δ : μιγνύμενα **cett.** (inc. **P**) (glose)
- 440^b21 ὄν **δ** (ὦν O^a) : ὄνπερ **cett.** (inc. **P**)
- 441^a1 τὴν αἴσθησιν ταύτην δ : τὴν ὄσφρησιν **cett.** (inc. **P**) (influence d’Alex^P(67.4–5))
- 441^a30 τῶι περικαπίωι δ : τοῖς περικαρίοις **cett.** (inc. **P**)
- 441^b5–6 εἰσί τε κρῆναι δ : εἰσί τε κρῆναι πολλαὶ **cett.** (inc. **P**)
- 441^b27 μιγνύμενον δ : μεμιγμένον **cett.** (inc. **P**)
- 442^a3 ἐν τῶι περὶ γενέσεως δ : ἐν τοῖς περὶ γενέσεως **cett.** (inc. **P**) (lemmatisation des références internes au *corpus*)
- 442^a20–21 ἐπτὰ γὰρ εἶδη δ : ἐπτὰ γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη **cett.** (inc. **P**)
- 444^a13 ῥευματικὰ νοσήματα δ : νοσηματικὰ ῥεύματα **cett.** (inc. **P**)

(PN1.1) Exemples de fautes séparatives de ϵ

- 437^a2–3 νοημάτων ϵ : νοητῶν **cett.**
- 437^a29–30 τὸ δ’ αἴτιον ϵ : τὰ δ’ αἴτια **cett.** (influence possible d’Alex^P(16.19))
- 437^b15–21 τίς ... ὕδατι : τί γὰρ ἔστιν ϵ (saut du même au même)
- 438^a4–5 ταῖς ἀπορροαῖς τῶν ὀρωμένων ϵ : ταῖς ἀπορροαῖς ταῖς ἀπὸ τῶν ὀρωμένων **cett.** (trivialisation)
- 438^a17 δῆλον om. ϵ
- 438^a20 τὸ λαμπρὸν ϵ : τὸ λευκὸν
- 438^a24 σκληρότεροι ϵ : σκληρόδερμοι **cett.**
- 438^a30 ὑπάρχειν τοῦτο ϵ : ὑπάρχειν **cett.** (amélioration)
- 439^a5 ἡ ποιῶσα ϵ : ποιῶσα **cett.**

- 439^a12 τισὶ γὰρ ϵ : ἤδη γὰρ τισι **cett.**
- 439^a23 τίς om. ϵ
- 439^a31 οὖν ϵ : γὰρ **cett.**
- 440^b5 μόνως ϵ (μόνα **Z^a**, ταῦτα μόνως **W**) : ταῦτα μόνον **cett.**
- 439^b6 ὀρίζεται ϵ : ὄρισται **cett.**
- 440^a26 διὰ ϵ : διὸ **cett.**
- 440^b16 πρὸς ϵ : παρὰ **cett.** (abréviation)
- 441^a30 οἱ πολλοί ϵ : πολλοί **cett.**
- 441^b2 ἦς ϵ : οἴας **cett.**
- 441^b4 μάλιστα om. ϵ
- 442^a4–5 τὸ γὰρ ὁ θερμὸν αὐξάνει ϵ (τὸ γὰρ καὶ θερμὸν αὐξάνει **Z^a**) : τὸ γὰρ θερμὸν αὐξάνει **vulg.**
- 443^a27 τις om. ϵ

(PN1.2) Fautes de δ^3 *Sens.*

- 444^a21–22 τῆς τοῦ ἀέρος μᾶλλον φύσεως δ : μᾶλλον τῆς τοῦ ἀέρος φύσεως **vulg.** (inc. **Z^a**)
- 444^a31–^b1 ἡ θερμότης αὐτῶν δ : αὐτῶν ἡ θερμότης **vulg.** (inc. **Z^a**)
- 446^a8 ἂν διαλύοιντο δ (ἀναδιαλύοιντο **N**) : ἂν καὶ διαλύοιντο **\omega**
- 446^b21 πρῶτον δ : πρῶτου **cett.**
- 446^b24 πολλοὶ ἅμα ὀρῶσι δ (πολλὰ ἅμα ὀρῶσι **N**) : πολλοὶ ὀρῶσι ἅμα **v**) : ἅμα πολλοὶ ὀρῶσι **cett.**
- 447^a22 ταύτην δ : αὐτήν **cett.**

Mem.

- 451^b5–6 ἀκολουθεῖν δ : ἀκολουθεῖ **cett.** (inc. **v**)
- 451^b7–8 μαθεῖν ἐνδέχεται καὶ εὐρεῖν δ : μαθεῖν καὶ εὐρεῖν ἐνδέχεται **cett.**
- 451^b15 ἰδόντες ἅπαξ δ (δόντες ἅπαξ **Z^a**, ἰδεῖν τίς ἅπαξ **N**) : ἅπαξ ἰδόντες **cett.**
- 452^a1 ὡς γὰρ ἔχει τὰ πράγματα δ : ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγματα **cett.**
- 453^b6–7 τά γε παιδία καὶ νανώδη εἰσὶ δ : τά γε παιδία καὶ νανώδη ἐστὶ **vulg.**

Somn. Vig.

- 455^b10 ἐν τῷ πρώτῳ ὃ αἰσθάνεται πάντων δ : ἐν τῷ πρώτῳ ὧ αἰσθάνεται πάντων **cett.** (inc. **vm**)
- 457^b8 ὑπνωτικὸς οἶνος δ (ὑπνωτικὸν οἶνος **N**) : ὑπνωτικὰ οἶνος **cett.**

Div. Somn.

- 463³ ἄρ' οὖν εἰσι δ : ἄρ' οὖν ἐστι **cett.**
- 463^a15 ἀπορρέοντος δ (ἐπιρρέοντος **v(a.c.)**) Sophonias(41.12) : καταρρέοντος **cett.**
- 464^b19 περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον δ : περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων **EC^c** : deest in **\beta\epsilon**

Au vu de l'état antérieur de la recherche, une telle situation n'est pas aussi étonnante qu'elle pourrait sembler l'être de prime abord. Si l'on prend en compte les traités dont la

3. Je ne relève pas ici les fautes de ϵ_2 , qui font l'objet d'un traitement à part ci-dessous.

transmission a été étudiée, bien que ce ne soit pas toujours de manière exhaustive ou avec toute la rigueur méthodologique qui conviendrait, on peut distinguer deux schémas-types à avoir été dégagés. (I) L'un est celui mis en évidence par BERGER (1993) pour *Inc. An.* et par BLOCH (2008b) pour *Sens. et Mem.* au sein de *PN1*. Aucun des deux n'a pris en compte l'intégralité des témoins textuels disponibles, le second a en particulier refusé de se pencher sur les manuscrits « postérieurs à l'an 1400 », ce qui a pour conséquence, entre autres, qu'il ignore tout de la famille μ . Qui plus est, les deux transmissions ne coïncident pas exactement. Néanmoins, ils tombent tous deux d'accord sur le fait que l'une des branches principales de la transmission se scinde en deux groupes, comprenant C^a , V et N d'une part, et, d'autre part, U et S : cela correspond à la scission que j'ai décrite pour (1) entre ϵ_1 et ϵ_2 . (II) L'autre schéma est celui qui se dégage du *stemma* avancé par ESCOBAR (1990) quant à la transmission de *Insomn.*, la seule étude antérieure de la transmission d'un traité des *PN* à prendre en compte l'ensemble des manuscrits conservés, et de celui établi pour *Mot. An.* par O. Primavesi et son équipe. Bien qu'il y ait un désaccord profond et irrémédiable entre leurs conclusions en ce qui concerne le statut du manuscrit *Berol. Phill.* 1507 (B^e), ils se rejoignent tout de même sur le fait que l'une des branches principales de la transmission se scinde en deux branches, l'une étant celle que l'on s'accorde à désigner par le sigle λ , et l'autre comprenant comme témoins principaux les manuscrits U et S . Si l'on combine ces deux schémas-types, on ne peut qu'en retirer une forte présomption en faveur de l'existence de trois familles distinctes au sein de la transmission de *PN1*, celles qui correspondent ici à ϵ_1 , λ et ϵ_2 (celle de U et de S). De fait, c'est le cas. Toute la question est de savoir quels rapports elles entretiennent entre elles.

C'est là qu'apparaît une forme de contradiction entre les différentes reconstructions qui ont été proposées, dès lors que l'on tente de les généraliser à *PN1* dans son ensemble. Selon Bloch, qui étudie *Sens. et Mem.*, ϵ_1 et ϵ_2 s'opposent ensemble à λ . Selon Escobar, qui étudie *Insomn.*, il s'agit de trois familles indépendantes les unes des autres, avec cette particularité que ϵ_1 est extrêmement contaminée. Selon Primavesi, qui étudie *Mot. An.*, l'opposition centrale est entre ϵ_2 et λ , ϵ_1 étant en ce cas éclatée de part et d'autre. Si l'on suppose que tous ont entrevu une part de la vérité, alors on ne peut qu'entretenir certains soupçons quant à la stabilité du statut de ϵ_1 , auquel Bloch confère une position fondamentalement différente par rapport aux deux autres reconstructions. Le constat d'un changement d'affiliation de la part de ϵ_1 s'inscrit pleinement dans cette perspective. La chose vraiment surprenante est que ce changement intervienne à l'intérieur d'un traité, sans correspondre à une articulation du *corpus*. Un tel événement paraît tellement imprévisible qu'il a complètement échappé à Bloch, qui maintient le même *stemma* pour *Sens. et Mem.*, alors que le basculement opère au sein de cette section⁴.

4. C'est sans doute l'une des raisons principales pour lesquelles son *stemma* postule une quantité exponentielle de contaminations horizontales au sein de la transmission.

En ce qui concerne *PN2*, la situation n'est pas rendue plus simple par la diminution relative du nombre de manuscrits conservés. Il y a alors quatre ensembles, à la distinction

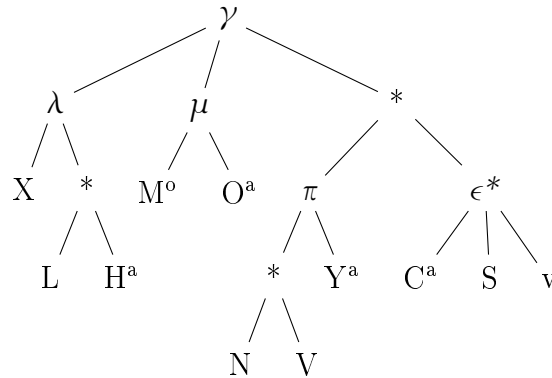


FIGURE 4.3 – Structure très simplifiée de la descendance de $\gamma - PN2$

très marquée, qui se laissent dégager au sein de γ :

- la famille λ , unie à travers l'ensemble des *PN*, comprenant les manuscrits *Ambr.* H 50 sup. (*X*) *Vat.* 253 (*L*) et *Marc.* 241 (*Ha*) ;
- un groupe incluant les manuscrits *Laurent.* 87.4 (*Ca*), 81.1 (*S*) et 87.20 (*v*), ce qui ressemble à la descendance du *deperditus* ϵ pour *PN1.1* ;
- la famille μ , unie, elle aussi, à travers l'ensemble des *PN*, comprenant les manuscrits *Vat.* 1339 (*P*), *Mosq.* 240 (*Mo*) et *Ox. Auct.* T 4 24 (*Oa*) ;
- la descendance du *deperditus* π , déjà présente pour *PN1.1*, laquelle inclut les *Vat.* 258 (*N*) et 266 (*V*), ainsi que le manuscrit *Yal.* 234 (*Ya*).

Aucun de ces ensembles n'est exempt de contaminations. En particulier, la famille λ est parfois contaminée par la branche de Z , tandis que les textes des *deperditi* μ et π sont tous deux massivement contaminés par la branche β , indépendamment l'un de l'autre. Cela rend très difficile la tâche de déterminer leurs relations mutuelles. On peut être à peu près certain que la famille λ et l'ancêtre des manuscrits C^a , S et v , dont je donne les fautes ci-dessous⁵, représentent deux descendants de γ qui sont complètement indépendants l'un de l'autre. La chose est moins sûre en ce qui concerne les deux autres ensembles. La meilleure reconstruction possible me paraît être celle qui consiste à supposer que μ représente une troisième branche indépendante au sein de γ , tandis que π serait un frère de l'ancêtre de C^a , S et v . Cela semble corroboré, dans une certaine mesure, par le fait que λ et μ représentent deux des trois branches principales de la transmission de *Mech.*⁶,

5. Les fautes des trois autres ensembles sont citées dans les sections spécifiques qui leur sont consacrées, cf. *infra*.

6. Voir le *stemma* établi par LEEUWEN (2013) : α pour *Mech.* correspond à λ pour *PN2* (plus précisément à ν , l'un de ses deux descendants principaux) et β à μ . La situation pourrait sembler très différente dans le cas de *Lin.*, en ce que HARLFINGER (1971a) les considère comme des branches-sœurs (il s'agit respectivement de ϵ_2 et de ϑ au sein du *stemma* p. 392, qui ont toutes deux pour ancêtre ϵ), mais

traité souvent transmis, en particulier dans ces deux familles, à la suite de *PN2*, dont l'archétype, en l'absence de quoi que ce soit qui corresponde à *Z* ou à β , paraît être l'équivalent de γ pour *PN2*.

Fautes de C^a , *S* et *v*

Long.

- 465^a20 πολλοῖς τῶν ὄντων φθοραὶ $C^a S v$: φθοραὶ πολλοῖς τῶν ὄντων **cett.**
- 466^b29 τὰ ζῶια καὶ τὰ φυτὰ $C^a S v$: τὰ φυτὰ καὶ τὰ ζῶια **cett.**
- 469^a11 τοῦτο γὰρ ἐστὶν $C^a S v \mu$: τοῦτο γὰρ **m** : ἐν τούτῳ γὰρ ἐστὶν $Z V^r M i$: ἐν τούτῳ γὰρ **cett.**

Juv.

- 465^a25–26 ἐν ἀναγκαῖον εἶναι $C^a S v$: ἀναγκαῖον εἶναι ἐν μ : ἀναγκαῖον ἐν εἶναι **vulg.**
- 467^b23 ἀνάγκη $C^a S v$: ἀναγκαῖον **cett.**
- 468^a32 ἀποφύεται $V^r M i C^a S v$: ἀποφυτεύεται **vulg.** (contamination)
- 468^b7 δ' εἶναι $V^r M i C^a S v$: τ' εἶναι **cett.** (contamination)
- 469^a11 γὰρ ἐστὶν ἀναγκαῖον $Z V^r M i C^a S v$: γὰρ ἀναγκαῖον **cett.** (contamination)

Resp.

- 474^b25 ἐν τῆι γῆι $\lambda \mu \pi$: ἐν γῆι $Z C^c M i \beta C^a S v$
- 475^a14–15 ποιεῖ ἡ τοιαύτη κίνησις $C^a S v$: ἡ τοιαύτη κίνησις ποιεῖ $\lambda \pi$: τοιαύτη ποιεῖ κίνησις **cett.**
- 475^b6 ζώων $C^a S v$: ζώντων **cett.**
- 476^a6 μόνον om. $C^a S v$
- 476^b14 γὰρ $C^a S v$ Mich. : δὲ **cett.**
- 477^a12 ἔχουσι πνεύμονα τῶν ζώων $C^a S v m C^o$: πνεύμονα τῶν ζώων ἔχουσι **vulg.**
- 477^a18 ταῦτα $Z C^c M i C^a S v$: τὰ τοιαῦτα **cett.** (contamination)
- 478^b10–11 τείνουσι καὶ ἕτεροι $C^a S v$: καὶ ἕτεροι τείνουσιν **cett.**

VM

- 479^a24 περιπτώματος $C^a v$: περιπτώματα **S** : περιπτώμασιν **cett.** (abréviation)
- 479^a33–^b1 φθαρείη δ' ἂν $C^a S v$: φθαρείη γὰρ ἂν **cett.**

Fautes rapprochant π de la famille de C^a , *S* et *v*

Long.

- 465^a29 τις αὐτῆς $C^a S v \pi(N)$: αὐτῆς **cett.**

Juv.

- 468^b23 ἔν τε ταῖς ἐμφυτεῖαις καὶ ἀποφυτεῖαις $C^a S v \pi$: ἔν τε ταῖς ἐμφυτεῖαις καὶ ταῖς ἀποφυτεῖαις **cett.**

la situation très spéciale des manuscrits *V* et *N* (β pour *Lin.*, π pour *PN2*) au sein de cette transmission invite vraiment à la spéculation. On se demande bien en effet si elle ne pourrait pas être le produit d'une contamination par un *deperditus* β perdu, dont la descendance non-contaminée n'aurait pas survécu. De même dans le cas du *stemma* de BERGER (1993) pour *Inc. An.*, où la situation de l'équivalent de μ (désigne par le sigle π) est ambivalente, en ce qu'il s'agit d'un cousin de *Z* contaminé par l'équivalent de la branche γ (sigle β).

Resp.

— 470^b14 καὶ σομφὸν τὸν πνεύμονα $C^a S v \pi$: τὸν πνεύμονα καὶ σομφὸν cett.

— 478^b21 συμβαίνει $C^a S v \pi$: συμβαίνειν cett.

VM

— 480^a28 τὴν ἐνοῦσαν αὐτῶι $S v \pi$: τὴν οὔσαν ἐν αὐτῶι C^a : τὴν ἐνοῦσαν ἐν αὐτῶι cett.

4.1 L'édition académique : le *deperditus* λ et sa descendance (*Vat.* 253 *L*, *Marc.* 214 *H^a*, *Ambros.* H 50 sup. *X*, *Paris.* 2034 *y*)

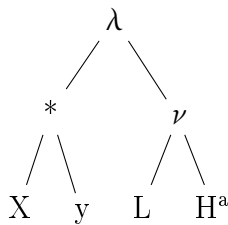


FIGURE 4.4 – Structure de la famille λ

Le *deperditus* λ , qui devait transmettre toute la série des *PN*, *Mot. An.* inclus, est à l'origine de deux autres exemplaires perdus, desquels procèdent respectivement *Vat.* 253 (*L*) et *Marc.* 214 (*H^a*), d'une part, et *Ambros.* H 50 sup. (*X*) et *Paris.* 2034 (*y*), d'autre part. Un *terminus ante quem* pour la confection du *deperditus* λ est fourni par le plus ancien manuscrit conservé de cette liste, *X*, qui remonte approximativement à la fin du XII^e et qui est déjà séparé du *deperditus* λ par un intermédiaire au moins. De surcroît, le fait que les extraits des *PN* dans le *Barocc.* 131, appartiennent clairement à cette même famille, alors qu'ils ont selon toute probabilité été rédigés originellement au sein du cercle de Michel Psellos (mort vers la fin des années 1070), invite également à considérer que le *deperditus* λ avait déjà été confectionné, peut-être en lien avec la figure de Psellos, au cours de la seconde moitié du XI^e. Il s'agit ainsi d'une famille parmi les plus anciennes de γ . À vrai dire, c'est même celle qui demeure la plus unifiée à travers l'ensemble des *PN*, en ce que ses caractères propres et la nature de ses descendants demeurent inchangés : elle représente ainsi comme un point d'ancrage inébranlable au sein de la descendance de γ . Une telle constance invite à penser que le *deperditus* λ devait être entouré d'une certaine aura de prestige, ce qui est confirmé par l'histoire de la transmission. En effet, si l'on regarde maintenant en aval, l'exemplaire employé par Georges Pachymère (1242–1310) pour la rédaction de sa grande paraphrase aristotélicienne appartient également à cette famille. Il pourrait même correspondre au *deperditus* λ ou à un stade légèrement antérieur de la transmission, étant donné qu'il semble préservé de certaines des erreurs présentes dans les manuscrits dont nous disposons. C'est également un exemplaire apparenté qu'ont employé le traducteur anonyme des traités du sommeil, quelque part au sein du XII^e, et Guillaume de Moerbeke, pour sa propre traduction de *PN2*, sans doute aux alentours de 1260, voire un peu avant encore. Certains des manuscrits conservés de cette famille sont, en outre, liés aux figures de Planude (*Marc.* 214 *H^a*) et de Métochite (*Vat.* 253 *L*). On est donc en présence, face à pareil

who's who intellectuel, d'un ensemble non-négligeable d'indices qui se rejoignent tous pour suggérer que la recension du texte correspondant au *deperditus* λ a, en quelque sorte, fait autorité pendant toute la phase médiane de la période byzantine. Il est probable que le *deperditus* λ ait eu un contenu centré sur les *PN* au sens large (c'est-à-dire *PN1* – *Mot. An.* – *PN2*), suivis du traité *Col.*, et peut-être ensuite *Lin.*, *Mech.* et *Spir.*, pour lesquels on retrouve des structures qui correspondent à cette famille au sein de la transmission⁷. On ne peut en effet qu'être frappés par la quasi-identité de ce noyau dans les contenus de *X* (qui transmet en tout et pour tout *An.*, *PN* et *Col.*), *L* et *H^a* (qui présentent tous deux dans cet ordre un noyau constitué de *PN*, *Col.*, *Lin.*, *Mech.* et *Spir.*, entourés d'autres traités aristotéliens)

À partir des fautes communes à ses descendants, on peut établir que λ devait certainement avoir recours à de nombreuses abréviations, lesquelles ont régulièrement été mal comprises par les copistes ultérieurs⁸. On détecte également un certain nombre de changements lexicaux inattendus, lesquels reflètent les préférences de l'érudition byzantine et remontent sans doute à un travail d'annotation minutieux dans un ancêtre proche ($\sigma\tau\iota\lambda\pi\nu\omicron\tau\eta\varsigma$ au lieu de $\lambda\alpha\mu\pi\rho\omicron\tau\eta\varsigma$ en *Sens.* 438^a19, $\mu\eta\gamma\eta$ au lieu de $\sigma\epsilon\lambda\eta\gamma\eta$ en *Div. Somn.* 462^b29), ainsi qu'une tendance assez systématique à utiliser le singulier plutôt que le pluriel lorsqu'Aristote se réfère à d'autres ouvrages. Le manuscrit est également contaminé depuis une source occupant une position élevée au sein du *stemma*, probablement le *deperditus* β ou un exemplaire apparenté, ce qui permet à l'occasion à son texte d'être exempt de certaines fautes propres à la recension de γ , ou même α , et il est également plausible que cette contamination remonte en fait à un ancêtre de ce que l'on peut reconstruire comme ayant été le texte de λ ⁹. Des interactions avec le commentaire d'Alexandre, dans le cas de *Sens.*, sont également fort probables, dans la mesure où tous ses descendants s'avèrent présenter un texte influencé par celui du commentaire, bien que ce ne soit pas exactement de la même manière à chaque fois. La recension de λ a ainsi une prétention légitime au titre d'édition académique du texte.

Fautes séparatives de λ (*PN1* – *PN2*)

Sens.

7. HARLFINGER (1971a) constate que *L* et *H^a* sont étroitement apparentés pour *Lin.* et que leur ancêtre correspond de nouveau à l'exemplaire employé par Pachymère. LEEUWEN (2013) partage pour *Mech.* ces deux constats. FERRINI (1999), pp. 51–52, partage le premier constat quant à *Col.*, et rapproche, en termes assez vagues, de cette recension à la fois le texte de *X* (qui ne transmet que ce seul traité à la suite des *PN*) et celui de la famille nommée ici μ . ROSELLI (1992) décrit pour *Spir.* une situation voisine, où les équivalents de μ et ν représentent dans son *stemma* deux des trois branches principales.

8. Voir les remarques en ce sens de BLOCH (2008b), pp. 18–19. La chose est déjà aperçue par BRANDIS (1832) au sujet de *L*, p. 66 n° 92 : « *der Abschreiber hat mitunter Abkürzungen falsch verstanden* ».

9. Il est cependant difficile de trouver des fautes conjonctives qui permettent de localiser cette source avec certitude. L'argument le plus probant concerne l'omission dans le *deperditus* θ , le père, pour ainsi dire, de λ , de la préposition $\epsilon\iota\varsigma$ en *Somn. Vig.* 458^a2, laquelle ne se retrouve que dans le principal témoin de β , le manuscrit *B^e*, mais cette faute s'explique assez aisément par la terminaison du mot précédent $\acute{\alpha}\nu\alpha\theta\upsilon\mu\acute{\iota}\alpha\sigma\iota\varsigma$.

- 436^a10 γὰρ om. **λ Pach**
- 437^b21 μάλιστα **λ Pach** : μάλλον **cett.** (abréviation)
- 438^a19 τῆι στιλπόντητι **λ** : τῆι λαμπρότητι **cett.** (correction lexicale)
- 439^a16 εἴρηται ἐν τῶι περὶ ψυχῆς **λ** : εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς **cett.** (lemmatisation des renvois)
- 439^a16-17 τί δὲ ὄν ἕκαστον αὐτῶν **λ** : τί δὲ ἕκαστον αὐτῶν ὄν **cett.** (influence d'Alexandre? Cf. 42.15 τί δὲ ὄν ἕκαστον αὐτῶν)
- 439^b20 γὰρ καὶ **λ Alex^c**(53.18) : γὰρ **cett.**
- 439^b8 ἐνυπάρχει τοῖς σώμασιν **λ Pach** : ὑπάρχει ἐν τοῖς σώμασιν **cett.**
- 440^b6 γὰρ om. **λ**
- 440^b31-441^b2 τούτου δ' αἴτιον ὅτι χειρίστην ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων τὴν αἴσθησιν ταύτην καὶ τῶν ἐν ἡμῖν αὐτοῖς αἰσθήσεων **λ** : τούτου δ' αἴτιον ὅτι χειρίστην ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων τὴν ὄσφρησιν καὶ τῶν ἐν ἡμῖν αὐτοῖς αἰσθήσεων **vulg.** : ὅτι γὰρ χειρίστην [τε] ἔχομεν αἴσθησιν τὴν ὄσφρησιν τῶν τε ἄλλων ζώων καὶ πασῶν τῶν ἐν ἡμῖν αὐτοῖς αἰσθήσεων Alex(67.4-6, τε del. Wendland)
- 441^a24 ὕδατος **λ** : τοῦ ὕδατος **cett.**
- 441^b18 διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ τοῦ γεώδους **λ** : διὰ τοῦ ὑγροῦ **μ** : διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους **cett.**
- 447^a23 μόνη ἦν **ω(βλ)** : μόνην **a** (contamination)
- 447^b9 ἄμα δυοῖν **ω(λ)** : ἄμα δυοῖ **γ** (contamination)

Mem.

- 450^a12 ἡ μνήμη δὲ **λ** : ἡ δὲ μνήμη **cett.**
- 450^b17-18 ὁ γὰρ ... τούτου om. **λ**
- 451^a14 φάσματος **λ** : φαντάσματος **vulg.**
- 451^b18-19 νοήσαντες om. **λ**
- 452^b11 ὁμῶς **λ** : ὁμοίως **cett.**
- 452^b30 πότε δὲ **λ** : πότε μέντοι **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b18 ὅτε μὲν ὄνειρώττουσι καθεύδοντες ὅτε δὲ οὐ **λ(ὄτι bis X) Pach** : οἱ καθεύδοντες ὅτε μὲν ὄνειρώττουσιν ὅτε δὲ οὐ **vulg.**
- 454^a18 εἰ μὴ χωριστόν ἐστι **λ** : εἰ μὴ χωριστόν **vulg.**
- 454^b23 ὁ λόγος **λ** : ὁ λεχθεὶς λόγος **cett.**
- 455^b31 οἶον **λ** : καθάπερ **cett.**
- 457^a18 στρέφειν **λ Pach** : στρέφουσι **cett.**

Insomn.

- 459^a29-30 ἐπὶ τῶν κινουμένων τοῦ κινουόντος **λ** : ἐπὶ τῶν φερομένων τοῦ κινήσαντος **cett.**
- 460^a18 ῥαδίως **λ** : ταχέως **cett.**
- 460^b29 αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων **λ Sophonias** (35.5) : αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων **vulg.**
- 461^b6 ἀλλ' ἂν τὸ ἐπικρίνον κατέχηται **βEC^cλ** : ἂν τὸ ἐπικρίνον μὴ κατέχηται **γ** (contamination)
- 461^b25 διὰ τοῦτο **βEC^cλ** : διὰ τούτου **γ** (contamination)

- 461^b27-28 ὥσπερ μὴ αἰσθανόμενον : ὥσπερ αἰσθανόμενον **vulg.**

Div. Somn.

- 462^b23 ὑπὸ τοῦ θεοῦ **λ Pach** : ἀπὸ τοῦ θεοῦ **cett.**
- 462^b29 οἶον τὴν μὴνην **λ** : οἶον τὴν σελήνην **cett.** (correction lexicale)
- 464^a19 διὰ τοῦτο **λ Pach** : διὰ ταῦτα **vulg.**
- 464^b4 τοῦτο **λ** : οὕτω **cett.**
- 465^a16 τοῖς ἄλλοις **λμ** : τῶν ἄλλων **ZC^cMi** : ἀλλήλοις **βγ** (contamination)
- 465^a20-21 οἶον ἐπιστήμη, καὶ ὑγεία καὶ νόσος **λ** : οἶον ἐπιστήμη, καὶ ὑγεία καὶ νόσος **ZC^cMi** : οἶον ἐπιστήμη, καὶ ὑγείαι καὶ νόσων **vulg.** (contamination)

Long.

- 464^b23 πᾶσι τοῖς ζώοις **Zλ** : πᾶσι καὶ ζώοις **β(B^eE^rP^f)** : πᾶσι ζώοις **γC^cMi** (contamination)
- 465^a4 κατὰ γένη **λ Pach** : κατὰ γένος **cett.**
- 465^a20-21 ὑγεία καὶ νόσος **λ** : ὑγείαι καὶ νόσων **vulg.** (abréviation ?)
- 465^b20 ἦι **λ** : ἄν εἶη **cett.**
- 465^b29 ἐναντίον **λ** : ἐναντία **cett.**
- 466^a15-16 τοῖς μακροβιωτέροις τὸ μέγεθος **λ** : τοῖς μακροβιωτάτοις μέγεθος **cett.**
- 466^b19 τῶν ψυχρῶν τὴν φύσιν **λ** : τῶν τὴν φύσιν ψυχρῶν **cett.**
- 467^a4 τῶι ζώωι **λ Pach** : ζώωι **cett.**
- 467^a9 ἔχει **λV Pach** : ἔχουσι **cett.**

Juv.

- 468^b16 τῶν ζώων **λ** : ἐπὶ τῶν ζώων **cett.**
- 468^b21 ἐντεῦθεν γὰρ **λ** : ἐντεῦθεν **cett.**
- 469^a23 τούτων om. **λ**
- 469^b1 ἐνδέχοιτο **λ** : ἐνδέχεται **vulg.**
- 469^b9 δ' εἶναι **λ Pach** : δὴ **cett.**
- 469^b19 καὶ **λ** : εἶναι **cett.**
- 470^a16-17 ἀποπνιγομένωι **λ** : καταπνιγομένωι **cett.**

Resp.

- 470^b7 δὲ **λ** : μέντοι **vulg.**
- 470^b20 ἔχει **λ** : ἔχουσιν **cett.**
- 470^b25 πάντα om. **λ**
- 470^b28 δὲ **λ** : μὲν οὖν **cett.**
- 471^a21 ἔχει **λ** : ἔχουσιν **cett.**
- 471^b13-14 εἶπερ . . . πάσχουσιν om. **λ**
- 471^b23 τίσιν **λ** : τίνι **cett.**
- 471^b28 ἐπὶ βραγχίου καὶ πνεύμονος **λ** : ἐπὶ βραγχίων καὶ πνεύμονος **cett.**
- 472^a10-11 ἐκ τοῦ ἀναπνεῖν **λ** : ἐν τῶι ἀναπνεῖν **cett.**
- 472^a26 ὡς om. **λ**
- 472^b11-12 ἀναπνεῖν om. **λ**
- 473^b14 ὅταν **λ** : ὁπότεν **cett.**

- 474^b28 πρὸς βοήθειαν **λ Pach** : πρὸς τὴν βοήθειαν **cett.**
- 474^b29 βοηθείας **λ Pach** : τῆς βοηθείας **cett.**
- 475^a16 κατὰ τὸν ὑμένα **λ** : πρὸς τὸν ὑμένα **cett.**
- 475^a22 διὰ τοῦτο vel δὲ τούτων : om. **λ**
- 475^b13 ὅλως om. **λ**
- 475^b22 πτερωτά **λ** : πτερυγωτά **cett.**
- 476^a6 ἐν om. **λ**
- 477^b25-26 εἰ ψυχρά δ' ἐν ψυχρῶι **λ** : εἰ ψυχρά ἔσται ἐν ψυχρῶι **cett.**
- 477^b28 εἶναι **λ** : ἐστὶν **cett.**
- 478^a15 δέονται **λ Pach** : δεῖται **cett.**
- 478^a28 γενομένων **λ** : γεγραμμένων **cett.**
- 478^a35 κατὰ τὰ βράγγια **λ** : πρὸς τὰ βράγγια **cett.**
- 478^b1 κατὰ δ' ἀκρίβειαν **λ** : πρὸς δ' ἀκρίβειαν **cett.**

VM

- 478^b35 τοῖς μὲν οὖν φυτοῖς **λ** : τοῖς μὲν φυτοῖς **cett.**
- 479^a2 ἔχει **λ** : ἔχουσιν **cett.**
- 479^a15-16 ἐν τῶι γήραι om. **λ**
- 479^a21 ἐναντίου **λ** : βιαίου **cett.** (glose)
- 479^b7 ὑπάρχει **λ** : ὑπάρχουσι **cett.**
- 479^b9 καταπνίγεσθαι **λ** : ἀποπνίγεσθαι **cett.**
- 480^a3 ἐκ τοῦ ὑγροῦ **λ Pach** : ἐκ τῆς τροφῆς ὑγροῦ **cett.** (omission et correction)

4.1.1 *PN1.2* : Le *deperditus* ϑ et sa descendance (*Vat. 258 N*, λ)

Dans le cas de *PN1.2*, c'est-à-dire à partir de la fin de *Sens.* et jusqu'à la fin de *Div. Somn.*, on peut même reconstruire, non seulement le texte de λ , mais aussi celui de l'un de ses proches ancêtres, désigné comme le *deperditus* ϑ . La comparaison entre le texte de λ et celui du *Vat. 258 (N)*, dont la source est différente pour *PN1.1*, lequel partage une partie des fautes de la famille, mais est préservé d'autres sans que cela puisse facilement s'expliquer par une contamination, permet en effet d'établir que *N* remonte à un ancêtre qu'il partage avec λ . On peut alors reconstituer le texte de ce *deperditus* ϑ à partir des fautes communes à ses deux descendants principaux, à savoir *Vat. gr. 258 (N)* et λ , pour *PN1.2* seulement. À supposer même que le *deperditus* ν ait contenu l'intégralité de *Sens.* dans une recension unitaire, on ne peut en revanche pas distinguer pour *PN1.1* les fautes qui relèvent de ν de celles qui relèvent de λ faute de l'apport décisif du manuscrit *N*. Il s'agit dans tous les cas d'un exemplaire légèrement retouché et contaminé par un modèle non identifié, mais dont le texte remonte à celui de l'une des deux branches principales de γ , δ . Comme il s'agit d'un ancêtre du *deperditus* λ , la confection du *deperditus* ν est vraisemblablement antérieure au milieu du XI^e siècle. La plupart de ses descendants les plus proches ayant une origine constantinopolitaine, rien n'empêche de faire la même hypothèse concernant leur ancêtre. Il y a des chances pour qu'il faille postuler également

l'existence du même manuscrit perdu ν dans le cas de *Long.*, où les textes de λ et du *Vat.* 266 (V, qui est autrement un frère de N pour *PN1.1* et le reste de *PN2*) semblent aussi remonter à un ancêtre commun qui leur serait propre. Le traité est cependant trop court, et l'échantillon de fautes possibles beaucoup trop restreint, pour qu'il vaille la peine de s'attarder sur ce point.

Exemples de fautes séparatives de θ (*PN1.2*)*Sens.*

- 446^b2 ἅπαν ἀκούει ἅμα θ : ἅμα ἅπαν ἀκούει ι : ἅπαν ἅμα ἀκούει ω
- 447^b10 οὐκ θ : μὴ **cett.**
- 448^a20 οὐκ γ : οὐχ ἅμα μὲν $\omega(\theta)$ (contamination)
- 449^a18 τῶι μέντοι εἶναι ἕτερον θ : τὸ μέντοι εἶναι ἕτερον **cett.**

Mem.

- 451^a4 αἰσθεσθαι θ : ἡμισθῆσθαι **cett.**
- 451^b22 ἔχουσιν $\theta(\text{XN}^{10})$: ἔχει **cett.**
- 452^b1 γίγνεται ἐν τοῖς φύσει θ : ἐν τοῖς φύσει γίγνεται γ
- 452^b24 ἂν δ' εἶτε $\theta(\text{XN})$: ἂν δ' οἴηται **cett.**
- 453^a11 πρότερον ἤκουσεν ἢ εἶδεν θ (πρότερον ἢ ἤκουσεν ἢ εἶδεν X) : πρότερον εἶδεν ἢ ἤκουσεν **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b19 καθεύδουσιν θ : τοῖς καθεύδουσιν **cett.**
- 453^b22–23 ἀνθρώπων θ : ἀνθρώπου **cett.**
- 454^a10–11 ἴδιον τὸ πάθος θ : τὸ πάθος ἴδιον **cett.**
- 454^a17 ἔχει θ : ἔχουσι **cett.**
- 454^b2 τῶι δ' ἐγρηγορέναι τὸ καθεύδειν ἐναντίον θ : τὸ δ' ἐγρηγορέναι τῶι καθεύδειν ἐναντίον **vulg.**
- 454^b20 μετέχει θ : μετέχουσι **cett.**
- 455^b9 ἐν τῶι τυχόντι αἰσθητηρίωι θ : ἐν τῶι αἰσθητηρίωι **cett.**
- 455^a15 ταῖς δ' ἄλλαις θ : καὶ ταῖς ἄλλαις **cett.**
- 456^b13 λειποψυχῆσασιν ἰσχυρῶς φαντασία θ : φαντασία λειποψυχῆσασιν ἰσχυρῶς **vulg.**
- 456^b26 ἰστάμενον μὲν θ : ἰστάμενον **cett.**
- 457^a28 αὐτοῖς πλήθος θ : πλήθος αὐτοῖς **cett.**
- 457^b23 τὸ ἀνευχθὲν θ : τὸ ἀναχθὲν **cett.**
- 457^b24 γε θ : τε **cett.**
- 457^b24–25 οἱ ἄνθρωποι om. θ

Insomn.

- 458^b1–2 πάθος θ : τὸ πάθος **cett.**
- 459^a5 ὡς θ : ὡσπερ **cett.**
- 459^b28 φανεροῖς $\theta(\text{XN})$: καθαροῖς **cett.**

10. En raison de la contamination de ν (*cf. infra*), l'accord de X et de N suffit alors à établir la leçon originelle de ν .

- 459^b32 ἄν θ : ἔάν **cett.** (εἰ μ)
- 460^a12–13 κηλιδοῦνται θ : κηλιδοῦται **cett.**
- 461^a19 αἰσθήσεων θ : αἰσθημάτων **cett.**
- 461^a24 ποιεῖται θ : ποιεῖ **cett.**
- 461^b2 δοκεῖν κινεῖσθαι θ : κινεῖσθαι δοκεῖν **cett.**
- 461^b20–21 μεταβάλλοντα ταχέως θ : ταχέως μεταβάλλοντα **cett.**
- 461^b31 εἰ μὲν θ : εἰ τινα **cett.**
- 462^a19–20 συμβαίνει αἰσθάνεσθαι θ : συμβαίνει καὶ αἰσθάνεσθαί **cett.**

Div. Somn.

- 463^b8 τοῦ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι θ (τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι **N**) : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι γ (correction)
- 464^b15 ἐνύπνιον θ : ἐνύπνιον τοῦτο **cett.**

4.1.2 Le *deperditus* ν et sa descendance

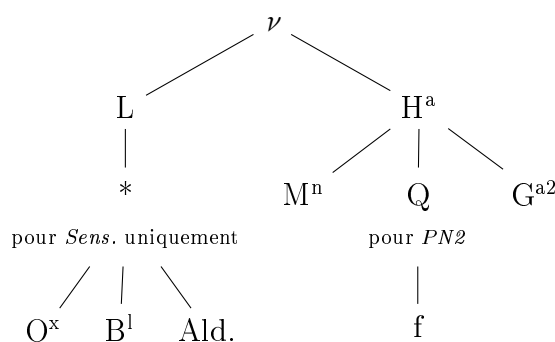


FIGURE 4.5 – Structure de la descendance de ν

Les manuscrits *Vat.* 253 (*L*) et *Marc.* 214 (*H^a*) remontent pour leur texte des *PN* à un ancêtre commun, le *deperditus* ν . L'exemplaire perdu est probablement contaminé par β et fortement influencé dans le cas de *Sens.* par le commentaire d'Alexandre. On peut se faire une idée relativement fiable du contenu de ce dernier en remarquant que les deux manuscrits présentent, dans leur partie finale¹¹, une même séquence *PN1* – *Mot. An.* – *PN2*, prolongée par *Col.*, *Lin.*, *Mech.* et *Spir.* Ce sont les seuls manuscrits indépendants parmi ceux qui transmettent les *PN* à se terminer de cette manière¹², si bien que l'on peut en inférer que ce trait remonte à leur dernier ancêtre commun au moins. Cette hypothèse est d'ailleurs immédiatement confirmée par le fait que la parenté étroite de ces deux manuscrits, que l'on constate pour les *PN*, se vérifie dans le cas de tous ces

11. *L* se termine par *Spir.*, tandis que *H^a* présente encore un traité après cela, *Cael.* (ff. 213^v–238^v), qui n'est clairement pas à sa place, bien que cela ne soit pas un accident de reliure : il devrait figurer avec *Phys.* et *Gener. Corr.* au sein de la partie physique du *codex* (ff. 92–137).

12. Ainsi que les seuls manuscrits parmi ceux contenant *Mech.* (avec *Marc.* 200 *Q*, qui descend de *H^a* pour ce traité), comme le relève LEEUWEN (2015), p. 27.

quatre traités¹³. Il est cependant difficile de s'avancer davantage en ce qui concerne la composition du *deperditus* ν : le contenu de *L* correspond à un ordonnancement érudit du *corpus* associé à la figure de Métochite, tandis que *H^a* est un manuscrit qui combine en son sein plusieurs sources. Qui plus est, leur parenté pour ces traités ne se retrouvent pas pour d'autres qu'ils transmettent : *L* et *H^a* occupent ainsi des positions très différentes au sein de la transmission de *Cael.* et de *Gener. Corr.*, par exemple. Il est donc fort plausible que le *deperditus* ν n'ait contenu que la séquence des *PN* prolongée par ces quatre opuscules.

Vat. 253 (*L*)¹⁴ est lié à un autre manuscrit des *PN*, le *Vat.* 258 (*N*), bien que leurs caractéristiques matérielles ne les rapprochent pas particulièrement. Une partie de *N* (au moins les ff. 1–18, et les lignes 1 à 16 du f. 157) et la totalité de *L* ont en effet été copiées par la même main, que depuis HARLFINGER (1971a) l'on nomme « Xb ». Celle-ci, à la graphie extrêmement proche de celle de Maxime Planude (Μάξιμος Πλανούδης, actif au cours de la seconde moitié du XIII^e)¹⁵, a aussi participé à la confection d'autres manuscrits, dont certains ont un contenu aristotélicien : le *Cant. Add.* 1732 (*Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *Gener. An.*), et le *Vat.* 1950 (*Mot. An.* dans une recension étroitement apparentée à celle de *L*, le traité ayant probablement été employé pour remplir un *codex* où quelques feuillets vierges subsistaient autrement)¹⁶. La souscription dans *N*, de la main d'un autre copiste, celui de la dernière partie du manuscrit (ff. 159–325^v), mentionne un certain Ἰωάννης Προαστειότης Βαρδαλῆς (f. 325^v). Concernant l'identité du Jean Bardalès en question, il s'agit sans doute de la même personne que le destinataire portant ce nom de plusieurs lettres de Maxime Planude (10, 20 et 21 chez TREU (1890)). Comme il est mort vers 1300, ainsi que nous l'apprend la lettre 14 de Planude, cela fournit un *terminus ante quem* approximatif pour la confection à la fois de *L* et de *N*¹⁷.

En ce qui concerne l'identité historique du copiste derrière la main « Xb », la figure d'un autre Bardalès, Léon, le frère de Jean, également connu par la correspondance de Maxime Planude (lettres 5 et 32 chez TREU (*ibid.*)), a été mise en avant par PÉREZ

13. D'après FERRINI (1999) pour *Col.*, HARLFINGER (1971a) pour *Lin.*, LEEUWEN (2013) pour *Mech.* et ROSELLI (1992) pour *Spir.*, bien que tous n'aient pas étudié la transmission avec le même degré de précision.

14. Voir la notice de MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 330–331, ainsi que la description du manuscrit par D. Harlfinger en ligne sur le site CAGB (<https://cagb-digital.de/handschriften/cagb4965472>; dernière consultation : septembre 2022).

15. Au point que DILLER (1937) a cru voir dans le *Laurent.* 59.30, un manuscrit de contenu planudien attribuable à cette main, un autographe de Planude.

16. Voir HARLFINGER (1971a), pp. 131–133 (identification de la main « Xb »), MORAUX (1976), pp. 107–109 (description du manuscrit de Cambridge), et ISÉPY (2016), p. 242 n. 969 (place du *Vat.* 1950, sigle V^g, au sein de la transmission de *Mot. An.*). L'identification par Harlfinger de la main Xb dans encore deux autres manuscrits aristotéliciens, *Vat.* 92 et *Vat. Pal.* 260, est en revanche plus douteuse et a été contestée par PÉREZ MARTÍN (1997), p. 77 n. 23, ainsi que par CANART (2008a), p. 54. La main Xb se retrouve, en revanche, dans le *Vind. phil. gr.* 21 (Y de Platon, en partie copié par Planude et Nicéphore Moschopoulos – voir récemment MENCHELLI (2014) au sujet du milieu de la confection de ce manuscrit), l'*Ambr.* C 235 inf. (Démosthène), ou le *Laurent.* 59.30 (Planude).

17. Voir HARLFINGER (1971a), pp. 132–133, et M. RASHED (2001), pp. 59–60.

MARTÍN (1997), pp. 77–79¹⁸. Il s'agit d'un neveu de Métochite, qui lui dédie d'ailleurs un petit poème de sa composition¹⁹, en s'adressant à lui avec son titre de πρωτασκηρῆτις. Ce Léon Bardalès semble avoir été particulièrement apprécié de Planude pour son érudition, au point de l'accompagner lors de son ambassade à Venise en 1296, et avoir entretenu des liens étroits avec Nicéphore Grégoras, dont l'on a également conservé deux lettres dont il est le destinataire. L'argument principal en faveur de cette identification vient du fait qu'il existe une lettre de Nicéphore Grégoras à Léon Bardalès où celui-là envoie à celui-ci un exemplaire de son *Histoire romaine*, alors que la main « Xb » se retrouve dans un manuscrit personnel de Grégoras, le *Vat.* 165, qui est justement son exemplaire de travail de son *Histoire*, corrigé par ses soins. On est donc fondé à conclure que cet exemplaire dont parle la lettre est l'actuel *Vat.* 165, et que le « Xb » de Harlfinger correspond à Léon Bardalès, qui serait ainsi le copiste du début de *N* et de la totalité de *L*. Notons également que le contenu de *L* répond, contrairement à celui de son frère, *H^a*, à une séquence continue, qui va du physique au psychologique : *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, *An.* III (les deux premiers livres figuraient originellement dans le *codex*, comme en témoigne la numérotation des cahiers, mais semblent avoir été intentionnellement arrachés), *PN1* – *Mot. An.*, *PN2*, *Col.*, *Lin.*, *Mech.* et *Spir.* C'est, avec *Vat.* 258 (*N*), le seul manuscrit conservé à présenter cet ordonnancement. Il est significatif que celui-ci fasse écho aux choix de l'oncle de ce Bardalès, à savoir Théodore Métochite, lequel prend la décision, dans son œuvre propre, de ne paraphraser que *Cael.*, *Phys.*, *An.* et les *PN* au sein du *corpus*²⁰. Cette connexion est d'ailleurs étayée par le fait que Métochite ait employé un exemplaire très proche de *L* dans le cas de *Gener. Corr.*²¹, même si cela ne se vérifie pas dans le cas des *PN*. *L* et *N* sont ainsi les deux seuls manuscrits à transmettre le *corpus* physico-psychique aristotélicien exprimant la sélection opérée par Métochite, parce qu'ils ont tous deux été confectionnés par l'un de ses proches.

Dans son état actuel, le manuscrit *L* présente une lacune importante, en ce qu'il ne contient que le troisième livre de *An.* (ff. 155–168)²². Une rapide étude codicologique suffit à établir qu'il s'agit d'une perte qui n'est probablement pas accidentelle. Le manuscrit est composé exclusivement de quaternions (sauf à sa toute fin), au nombre de vingt-cinq, dont les signatures ne subsistent malheureusement pas. En revanche, juste avant le début de *An.* III, la fin de *Mete.* figure sur deux feuillets (ff. 153 & 154) isolés qui n'appartiennent à aucun cahier : cette césure dans la composition indique que ceux-ci devaient appartenir à un autre cahier dont la suite a été perdue. On peut ainsi supposer que *L* contenait originellement une recension complète de *An.*, dont les cahiers ont aujourd'hui disparu

18. Cette hypothèse est pleinement acceptée par CANART (2008a), p. 54.

19. Il s'agit du treizième poème parmi ceux repérés par GUILLAND (1926), pp. 297–298 (cité par PÉREZ MARTÍN (1997), p. 78).

20. ŠEVŠENKO (1962), pp. 41–42.

21. M. RASHED (2001), p. 59.

22. Ce qui est fort regrettable, car il s'agit de l'un des deux seuls témoins (avec le *Paris.* 1853) de la première famille parmi les deux distinguées par TORSTRIK (1862).

du *codex*. Le fait que ceux-ci aient figuré au beau milieu du manuscrit et que le début du premier cahier ait été préservé de manière à ce que le texte des *Mete.* demeure complet laisse penser que les livres I et II de *An.* ont été délibérément arrachés.

L a joué un rôle historique considérable à la Renaissance, parce que son texte a servi de base à celui de l'édition aldine de *Sens.*²³, et de ce traité seulement au sein des *PN*. Le manuscrit est attesté au sein de la bibliothèque du Vatican dès Nicolas V (1447–1455)²⁴. Il n'a pas servi directement à la préparation de l'*editio princeps*, mais un apographe en a été confectionné aux alentours de la fin du XV^e, qui a ensuite été mis à contribution pour les besoins de la presse. Il est maintenant perdu, comme un bon nombre des exemplaires employés par celle-ci. Il en subsiste toutefois deux descendants manuscrits qui permettent de le reconstituer²⁵, que l'on date approximativement du début du XVI^e (c'est-à-dire la période de la parution de l'édition aldine), à savoir *B^l* (*Bolon.* 2302) et *O^x* (*Oxon. Auct.* T. 3. 21).

Bolon. 2302 (*B^l*) est entièrement de la main du crétois Zacharias Calliergès (*Zαχαρίας Καλλιέργης*)²⁶. La souscription indique qu'il l'a réalisé à Padoue, probablement au début de son séjour en cette ville, peu après 1500. Sa collaboration avec Aldo Manuzio est attestée, il est d'ailleurs devenu lui-même imprimeur en 1499²⁷. *B^l* contient aujourd'hui *Part. An.*, *Mete.*, *Cael.*, *Gener. Corr.* et *Sens.* La fin de *Part. An.* et le début de *Mete.* manquent, parce que dix quinions ont été perdus entre ce qui correspond actuellement au f. 50^v et au f. 51^f. On ne peut que s'interroger sur leur contenu, l'hypothèse de Harlfinger est qu'ils transmettaient *Inc. An.*, *Gener. An.* et *PN2*, selon l'ordonnancement le plus courant de ces traités, ce qui correspondrait à un texte de la longueur attendue. Les études de la transmission de *Gener. Corr.*, et de *Cael.* montrent que le texte de *B^l* a également été transcrit depuis un apographe de *L* pour ces traités, très certainement le même que pour *Sens.*²⁸ Comme *L* ne contient toutefois pas *Part. An.*, pas plus que *Gener. An.* ou *Inc. An.* d'ailleurs, le texte contenu dans *B^l* doit en revanche avoir une autre origine dans ce cas, qui pourrait être encore liée à celle de l'aldine. Le manuscrit *B^l* figure ensuite dans

23. Les *PN* paraissent en 1497 dans le troisième volume de l'*editio princeps* du *corpus aristotelicum*, cf. *infra*, p. 602.

24. Son contenu et les éléments de description fournis correspondent parfaitement à l'*item* 277 dans le cahier de Cosme de Montserrat, réalisé en 1455. On le retrouve ensuite dans les inventaires de 1481 et de 1484 (DEVRESSE (1965), pp. 28, 108, 143). La reliure est décrite comme ancienne en 1455. Pourtant, le manuscrit a été restauré de manière très intrusive au XIX^e, si bien que les pages de garde, les signatures des cahiers et les notes de lecture y ont pour la plupart disparu (voir MANFREDI (2015), pp. 215–216, qui écarte également la possibilité que les entrées citées précédemment puissent se référer, non pas au *Vat.* 253, mais au *Vat.* 258, N, qui en est proche par son contenu).

25. La chose échappe malheureusement à BLOCH (2006b), qui observe très justement que le texte de l'aldine dérive de celui de *L* pour *Sens.*, mais se prive des données fournies par les manuscrits tardifs.

26. Identifié par la souscription f.174^f. Le manuscrit est décrit par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 63–64.

27. Pour sa relation avec la presse aldine, voir CHATZOPOULOU (2010), et, en général, l'entrée qui lui est consacrée dans MIONI (1973), pp. 750–753, ainsi que l'étude de CHATZOPOULOU (2012).

28. Voir M. RASHED (2001), pp. 61–63, et BOUREAU (2019), pp. 214–216 (*B^l* ne descend de *L* que pour le livre IV de *Cael.*).

l'inventaire de 1533 du couvent San Salvatore de Bologne²⁹, dont le fonds est récupéré par l'université de la même ville lors de l'abolition des corporations religieuses de 1866.

Oxon. Auct. T. 3. 21 (O^x), qui contient *Mete.*, *Phys.*, *Gener. Corr.* et *Sens.*, est issu de la collaboration de Georges Alexandrou (Γεώργιος Ἀλεξάνδρου) et de Demetrios Moschos (Δημήτριος Μόσχος)³⁰, les liens de ce dernier avec la presse d'Aldo Manuzio étant amplement attestés³¹. Il a probablement été rédigé approximativement au même moment et au même endroit que B^l . Sa situation stemmatique est la même pour *Gener. Corr.* que pour *Sens.*³², tandis que son texte provient du *Vind.* 64 (W^g) pour *Phys.*³³ Il semble donc à nouveau que des collaborateurs de la presse aient profité des différents manuscrits grecs qui y étaient employés pour se confectionner leurs propres exemplaires d'Aristote. La postérité immédiate du manuscrit est inconnue, une feuille volante insérée dans le *codex* (*E bibliotheca Saibantiana / apud Maffeeum num. 35*) nous apprend seulement qu'il a été acquis par la *Bodleian* lors de la mise en vente de la collection prestigieuse de Giovanni Saibante (*fl.* 1732, Vérone) par Luigi Celotti en 1820, et que, contrairement à d'autres manuscrits que Celotti est parvenu à vendre sous ce nom, celui-ci se retrouve bien dans l'inventaire de cette collection établi auparavant par Scipione Maffei (1675–1755)³⁴.

Le texte de *Sens.* est enrichi de quelques annotations dans B^l et O^x . Comme l'une d'entre elles est identique dans les deux manuscrits, c'est un argument de plus établissant leur parenté commune. Bien que ces annotations soient précédées de la mention γράφεται, ce ne sont en fait pas exactement des variantes, mais des indications la leçon originelle de L à des endroits où le copiste de son apographe, leur père à tous deux, a eu recours à des conjectures. Celles-ci sont rares, ce qui est heureux au vu de leur médiocrité : ταῖς ἀποροῖαις au lieu de ταῖς ἀπορροῖαις en 438^a4 (B^l , f. 164^v); φύσιν au lieu de φύξις en 444^a9 (B^l , f. 169^v); τὰ στοιχεῖα au lieu de τὰ σύστοιχα en 447^b29–30 (B^l , f. 172^v; O^x , f. 155^v). Elles n'ont visiblement pas été suscité l'enthousiasme de la petite Académie rassemblée autour d'Aldo Manuzio, puisqu'aucune ne se retrouve dans l'édition imprimée.

Un autre aspect intéressant concerne le fait que le texte de L n'ait été employé que pour l'édition imprimée de *Sens.*, alors que le manuscrit contient le reste des *PN*. Une partie de l'explication vient certainement du fait que son apographe employé pour l'édition, tout comme ses descendants B^l et O^x , ne contenait que *Sens.* au sein des *PN*. On pourrait cependant faire un pas en arrière et se demander pourquoi le copiste de celui-ci n'aurait pas pris la peine de transcrire le reste du contenu de son modèle. C'est difficile à expliquer si l'on suppose que l'apographe de L a été réalisé à Rome pour les besoins de la presse. Le

29. DEGNI (2015), p. 204

30. Identifiés par HARLFINGER (1971a), pp. 408 et 415.

31. Voir notamment la notice biographique que lui consacre FORMENTIN (1998), pp. 236–241. Moschos et Calliergès ont de surcroît confectionné ensemble quelques manuscrits (*Paris.* 1742 ou *Napol.* E II 9 par exemple).

32. M. RASHED (2001), pp. 60–63.

33. D'après HASPER (2020), p. CXVIII, n. 250, étudiant la transmission du livre VIII.

34. Voir JEFFREYS (1977), p. 256.

texte de l'édition aldine se fonde en effet pour le reste des *PN* sur celui d'un descendant du prolifique *Vind.* 64 (W^g), et les enfants de celui-ci, tout comme leur géniteur, contiennent presque toujours l'intégralité des *PN*. Il ne saurait donc avoir été question de compléter le texte de *L* par celui de W^g ou *vice versa*. La version de *Sens.* qui a cours dans la descendance de W^g ne présente, en outre, pas d'infériorité évidente par rapport à ce que l'on trouve dans *L*. Il semble donc que l'apographe de *L* ait été confectionné sans lien avec la presse, suite à une commande universitaire ou privée, avant d'être plusieurs fois transcrit en Vénétie, et qu'il ne contenait que *Sens.* pour une raison propre à son commanditaire. Le fait que le manuscrit *L* ait été emprunté à la bibliothèque du Vatican entre 1477 et 1479 par Andrea Brenda (né en 1454 à Padoue, mort en 1484, secrétaire du cardinal napolitain Oliviero Carafa à partir de 1475)³⁵ ouvre à cet égard une perspective intéressante.

Marc. gr. Z. 214 (H^a), notamment du fait de sa disposition du texte en deux colonnes, a parfois été tenu pour beaucoup plus ancien³⁶ qu'on ne le considère aujourd'hui, depuis que M. Rashed a identifié son copiste à celui du manuscrit *Ambros.* G 51 sup.³⁷ Si l'*Ambr.* n'est pas, à proprement parler, daté, on peut se faire une idée très précise de la période de sa confection en observant qu'il contient la traduction par Maxime Planude (Μάξιμος Πλανούδης) des *Dicta Catonis*, dont il est probable qu'il ait formé le projet lors du concile de Lyon (1274 ; il est né en 1255), ce qui rend le *codex* postérieur à cette date. Il contient en outre une marque de possession (ff. 1 et 4^v) de la part d'un certain *frater Conradus Beginus*, également possesseur un temps du *Laurent.* 81.1 (*S*), selon laquelle il a l'*Ambr.* entre ses mains en 1303 en Crimée, à Caphas (Théodosie, une colonie génoise), ce qui donne un *terminus ante quem* pour sa confection. On supposera par conséquent que la confection de H^a remonte, comme celle de l'*Ambr.* G 51 sup., au dernier quart du XIII^e siècle. Comme le texte de H^a paraît descendre de celui de l'*Ambr.* pour *Gener. Corr.*, on peut même affiner et la placer plutôt vers la fin du siècle. Il ne fait guère de doute que, comme son frère *L*, H^a a été transcrit à Constantinople, mais ses particularités propres (disposition en colonnes, emploi de senions, de paragraphes et de réclames) évoquent une influence occidentale, ce qui ne peut que faire à nouveau surgir à l'esprit la figure de Planude. Deux indices mis en avant par M. RASHED (2001) corroborent cette hypothèse, à savoir (1) le fait que l'on ait conservé plusieurs membres contemporains de la parentèle de H^a , notamment *L* pour les *PN* et les autres opuscles aristotéliens, ainsi que l'*Ambr.* G 51 sup. pour *Gener. Corr.*, ce qui correspond aux usages du cercle de Planude, et

35. La carte de prêt en question vient d'être étudiée par MANFREDI (2015).

36. E. Mioni le date dans son inventaire et dans son catalogue de la fin du XII^e (MIONI (1958), p. 130 et MIONI (1981), pp. 328–329). Il est suivi par MORAUX (1965), p. CLXXIX et PRATO (1974), p. 105. HARLFINGER (1971a), p. 168, avait pour sa part affirmé que la paléographie conduisait à une datation entre 1270 et 1370, ce qui est un intervalle large, mais incompatible avec l'hypothèse précédente. Voir également sa description du manuscrit en ligne sur le site *CAGB* (<https://cagb-digital.de/handschriften/cagb2753409> ; dernière consultation : septembre 2022).

37. Voir M. RASHED (2001), pp. 251–253.

(2) le contenu singulier H^a , qui est presque entièrement aristotélien (quoiqu'un peu désordonné : *EN, Met., Phys., Gener. Corr., An., Rhet., [...], PN1 – Mot. An., PN2, Col., Lin., Mech., Spir., Cael.*), n'était-ce l'inclusion, entre une recension inachevée de *Rhet. I* et le début de *Sens.*, du traité *De motu circulari corporum caelestium* de Cléomède, traité que l'on sait avoir intéressé Planude et pour lequel sa recension est proche de celle de son autographe (*Edimb. Adv.* 18.7.15)³⁸. Tous les indices convergent donc pour suggérer l'emploi du *deperditus* ν ou d'un manuscrit apparenté par Planude et son entourage pour la confection de H^a . Une forme de lignée relative à la recension de λ semble ainsi se dégager, de Psellos à Planude, qui suggère qu'une certaine aura de prestige l'entoure continuellement du XI^e au XIII^e. Les événements de 1204 empêchent peut-être de penser que l'ancêtre de la famille ait pu demeurer sans interruption dans la même collection, mais il n'est pas difficile de s'imaginer que Planude, ayant à reconstituer une bibliothèque pour l'école d'un monastère impérial à Constantinople après la reconquête³⁹ se soit tourné vers un fonds auquel Psellos avait eu part, peut-être celui de l'école patriarcale refondée en 1261. On notera en effet que Pachymère, qui a partie liée à cette restauration (il finira sans doute par enseigner dans cette école)⁴⁰, a également recours à exemplaire de cette famille pour sa paraphrase officielle, bien qu'il ait par ailleurs rédigé personnellement une copie de *E*.

H^a , après son passage entre les mains d'un moine latin en Crimée au tout début du XIV^e, se trouve en Italie dès le deuxième quart du XV^e. Il se en effet laisse reconnaître à travers la description d'un manuscrit aristotélien précieux dans une lettre d'Ambrogio Traversari à Niccolò Niccoli datée de mars 1432⁴¹, où celui-ci narre sa visite de la bibliothèque en piteux état du monastère de Grottaferrata. Traversari mentionne un manuscrit d'Aristote que lui a montré l'abbé Pietro Vitali, fin connaisseur d'Aristote, lequel contenait également des *Caelestia* en quatre livres de Cléomède : cela suffit à identifier *Marc.* 214, l'unique manuscrit aristotélien conservé à correspondre à cette description, et même le seul manuscrit connu à présenter une division en quatre livres de l'ouvrage en question, parce qu'il reflète en cela les intérêts extrêmement idiosyncratiques de Planude et de son cercle. Traversari a tenté, sans succès, d'acheter le manuscrit, Vitali refusant à tout prix de s'en séparer. Bessarion, en revanche, a eu plus de succès, soit qu'il soit parvenu à convaincre Vitali de le lui céder lors des discussions du concile de Ferrare-Florence, soit, plus vraisemblablement, qu'il se le soit directement approprié lorsque la direction du monastère lui est confiée quelques décennies plus tard, en 1462. Le manuscrit a conservé de son séjour à Grottaferrata un *pinax* incomplet (ff. III), datable des années 1430, qui pourrait être de la main de Vitali : il s'interrompt à l'*item* 44 (*Div. Somn.*), mais

38. Voir le *stemma* dressé par TODD (1990), p. XIII (*Marc.* 214 = *H* ; *Edimb.* 18.7.15 = *E*).

39. CONSTANTINIDES (1982), pp. 70–71.

40. CONSTANTINIDES (*ibid.*), p. 52.

41. C'est une des innombrables découvertes de HARLFINGER (1971a), pp. 169–173. Voir aussi récemment GIACOMELLI (2021b), pp. 264–266.

c'est cette division à laquelle doit se référer Traversi lorsqu'il déclare que le manuscrit qu'il a vu contient cinquante-cinq traités.

On connaît à H^a deux descendants directs quant aux *PN*, lesquels sont indépendants l'un de l'autre, mais tous deux liés à Bessarion : *Marc. gr. Z. 200 (Q)*, un manuscrit du cardinal⁴², et *Matrit. 4563 (Mⁿ)*. *Marc. gr. Z. 200 (Q)* est un célèbre et gigantesque manuscrit de l'œuvre du Stagirite, commandité à Jean Rhosos (Ἰωάννης Ῥῶσος), qui l'achève le 15 juillet 1457⁴³, par Bessarion. L'idée ayant présidé à sa réalisation était manifestement de rassembler autant de textes d'Aristote que possible en un même volume, ce qui en fait le pendant aristotélicien de ce que le *Marc. gr. Z. 184*, réalisé par le même copiste et sans doute à une date proche, représente pour les dialogues de Platon. Le texte de *Q* a été transcrit d'après celui de H^a pour *PN2*, comme pour un certain nombre d'autres traités⁴⁴. En revanche, dans le cas de *PN1*, que contient pourtant aussi H^a , *Q* est un apographe d'un autre manuscrit employé par Bessarion, *Vat. gr. 260 (U)*⁴⁵. Il semble donc que Bessarion ait accordé la priorité au manuscrit *U* lorsque celui-ci transmet un texte en commun avec H^a , soit qu'il lui ait reconnu une valeur intrinsèquement supérieure, soit qu'il ait souhaité disposer de la recension de ce manuscrit du Vatican dans sa bibliothèque.

Q a en tout cas servi d'antigraphe lors de la confection d'un dernier manuscrit de Bessarion, *Marc. gr. Z. 206 (f)*, commandité à une équipe de copistes, dont Charitonymus Heronymus (Χαριτώνυμος Ἑρμώνυμος⁴⁶), responsable de la transcription dans le manuscrit des quatre traités physiques, ainsi que de celle des traités *Inc. An.*, *PN1*, *PN2* et *Mot. An.* Il y laisse deux souscriptions qui signalent son achèvement en janvier 1467 à Rome⁴⁷. L'essentiel du reste est de la main de l'*Anonymus 40*⁴⁸ (*An.* et *Met.*), dont la collaboration avec Bessarion est bien attestée. Un autre copiste, du nom de Théodore, le relaie seulement pour la fin de *Met.*, du début du f. 282 au f. 291. C'est Bessarion lui-même qui assure la finition du manuscrit, où les titres, par exemple, sont tous de sa main. Le fait que des feuillets vierges séparent les différentes parties du manuscrit, qu'elles soient de la main du même copiste (ff. 166–168, entre *Mete.* et *Inc. An.*, tous deux copiés par Heronymus) ou non (ff. 176–177, entre *Inc. An.* de Heronymus et *An.* de l'*Anonymus 40*), nuance l'apparence d'unité que produisent la composition

42. Cette relation est déjà constatée par MIONI (1958), p. 51, qui reconnaît de surcroît dans certaines annotations dans H^a , par exemple au f. 273^v, la main de Rhosos, le copiste responsable de *Q* (certaines de ses identifications sont aujourd'hui contestées : voir notamment GIACOMELLI (2021a), p. 265 n. 182).

43. Voir la souscription au f. 494^v, ainsi que les notices de MIONI (1958), pp. 113–114, et MIONI (1981), pp. 311–313.

44. Même résultat pour *Lin.* chez HARLFINGER (1971a), pour *Gener. Corr.* chez M. RASHED (2001) et pour *Cael.* chez BOUREAU (2019), pp. 141–142.

45. Un registre de la bibliothèque vaticane conserve d'ailleurs la trace de l'emprunt de ce manuscrit par Bessarion sous Nicolas V (DEVREESSE (1965), p. 40).

46. Ce scribe a fait l'objet d'une étude de la part de KALATZI (2009).

47. Au f. 67 du *Marc. 206*, où il laisse également quelques vers en l'éloge de son protecteur, Bessarion, transcrits par MIONI (1958), p. 122, ainsi qu'au f. 165^v (même lieu, même année).

48. HARLFINGER (1971a), p. 420. C'est aussi lui qui prend en charge la restauration du *Vat. 260 (cf. infra, p. 355)*.

érudite du manuscrit et sa mise en forme par Bessarion. Un examen attentif révèle de surcroît l'existence d'une numérotation grecque plus ancienne des cahiers, qui préexistait à celle, parfaitement continue, que Bessarion lui a surimposée⁴⁹. Le *codex*, en son état actuel, est ainsi le produit d'un assemblage unissant des cahiers copiés sans doute à une date antérieure en Orient (ceux de l'*Anonymus* 40, contenant *Met.* et *An.*), à des parties plus récentes, réalisées à Rome par Heronymus. Si l'on élargit un peu la perspective, on s'aperçoit en effet que *Marc.* 206 fait en réalité partie d'un groupe de manuscrits produits aux alentours de la grande donation de Bessarion à la ville de Venise de 1468 et qui ne sont, eux, parvenus en cette ville qu'après sa mort : ayant décidé de se séparer d'une large part de ses manuscrits, le cardinal semble avoir entrepris de se doter d'exemplaires alternatifs à ceux-ci, de manière à ne pas se retrouver privé de toute possibilité d'accès aux textes en question⁵⁰. *Marc.* 206 est ainsi destiné à prendre, en partie au moins, le relais des manuscrits aristotéliens *Marc.* 200 (*PN*, entre autres) et 211 (*Cael.*⁵¹ et *Gener. Corr.*⁵², et probablement aussi *Met.*). De manière analogue, *Marc.* 207 prend la succession du *Marc.* 208 pour *Hist. An.*⁵³ et *Marc.* 213 d'un manuscrit de Ravenne (*Bibl. Com. Class.* 210) pour *MM*⁵⁴ et *EE*⁵⁵. Ces trois manuscrits ont été copiés en majeure partie par Heronymus, associé à Demetrios Trivoli (Δημήτριος Τριβόλης), également actif pour le compte de Bessarion à Rome à partir du milieu des années 1460. Si on leur ajoute le *Marc. gr. Z.* 215, qui contient les *spuria* d'Aristote, on obtient l'édition complète du *corpus aristotelicum* que Bessarion a gardée avec lui jusqu'à sa mort.

Matrit. 4563 (*Mⁿ*) descend entièrement de *H^a* pour *PN1*⁵⁶. Il a été transcrit par Constantin Lascaris (Κωνσταντῖνος Λάσκαρις ; ca. 1433–1501) pour sa propre bibliothèque, assisté de son élève Manuel, à Messine en 1470⁵⁷, qui a alors emprunté son modèle à Bessarion⁵⁸. *H^a* a aussi servi d'exemplaire de correction à Bessarion lorsque celui-ci a personnellement annoté un autre de ses manuscrits, *G^a* (*Marc.* 212)⁵⁹, et il est possible que certaines des leçons qui ont ainsi circulé se soient aussi retrouvées par cette voie dans *Q*, dans lequel on retrouve également pour *PN2* des leçons issues de *N*, probablement via le manuscrit *Vind.* 64 (*W^g*) et sa descendance prolifique. *G^a* est également, pour *PN2*,

49. GIACOMELLI (2021a), p. 258 n. 137, *contra* KALATZI (2009), p. 171.

50. Voir récemment GIACOMELLI (2021a), p. 229.

51. BOUREAU (2019), pp. 193–194.

52. M. RASHED (2001), pp. 283–284.

53. BERGER (2005), p. 90.

54. BROCKMANN (1993), pp. 66–67.

55. HARLFINGER (1971b), p. 17.

56. Même résultat chez ESCOBAR (1990), p. 140.

57. La souscription au f. 339^v débute ainsi : κτῆμα Κωνσταντῖνου Λασκαρέως ὑπὸ αὐτοῦ ἐχγραφέν ἐν Μεσσηνί τῆς Συκελίας. Voir également MIONI (1958), pp. 121–122, et BERGER (2005), p. 149.

58. La chose figure même dans leur correspondance : voir MARTÍNEZ MANZANO (1994), pp. 170–171. Le projet de Lascaris était d'ailleurs initialement de retourner en Grèce, mais les sénateurs de Messine se sont efforcés, avec succès, de le retenir, Bessarion étant parvenu à lui faire offrir une chaire de grec au monastère du Saint-Sauveur, que Lascaris occupe à partir de 1468.

59. *Cf. supra*, p. 148.

corrigé au moyen d'un exemplaire de ce groupe, possiblement le même.

Fautes séparatives de ν (*PN1* – *PN2*)

Sens.

- 437^a7 πάντα ν : πάντα τὰ ω
- 438^a1 ἐχέιατο ν : ἐχεύατο γ
- 441^a6 ἐνεῖναι $\beta\epsilon\nu$: εἶναι **cett.** (contamination?)
- 441^a21 μόνον $\beta\lambda$: om. **cett.** (inc. X) (contamination?)
- 441^b20 πάθος ξηροῦ ν : ξηροῦ πάθος ω
- 442^b29 τὸ ἐγχυμον ὑγρόν om. ν
- 444^a8 ἴδιον om. $\lambda(\mathbf{Xy})\mu$ (contamination)
- 444^a16 οὔσα om. ν
- 445^b30 ἀεὶ καὶ ν : ἀεὶ α : καὶ $\beta(\mathbf{P}\Gamma 2)$ (contamination par β)
- 448^a17 τοῦ λευκοῦ ν : τὸ λευκὸν ω (correction reprise directement d'une suggestion d'Alexandre, 145.21–23)
- 448^b16 χρόνος om. ν

Mem.

- 450^a19 πάντων ν : πάντα **cett.**
- 450^b29 ἐπελθὸν ν : ἐπελθεῖν **cett.**
- 451^a26 ἐσχάτωι καὶ ἀτόμωι ν : ἀτόμωι καὶ ἐσχάτωι **cett.**

Somn. Vig.

- 454^a21 οὐδὲ ν : οὔτε γ
- 456^a12 τὸ γὰρ σύμφυτον πνεῦμα ν : τὸ σύμφυτον πνεῦμα **cett.**

Insomn.

- 461^a12 πάνυ ν : πάμπαν **vulg.**
- 459^b5 αἰσθανομένων ν : αἰσθανομένοις **cett.**
- 461^b14 ἐξ αὐτῆς ἢ κίνησις ν : ἐξ αὐτοῦ ἢ κίνησις **cett.**
- 462^a27 ὑπάρχοντος θάτερόν $\mathbf{B}^e\mathbf{E}\mathbf{C}^c\nu$: ὑπάρχοντος καὶ θάτερόν γ (contamination)

Div. Somn.

- 463^a29 πᾶσι \mathbf{L} : πᾶσαν \mathbf{H}^a : πάλιν **cett.** (abréviation)
- 463^b19-20 ὁμοίους θεωρήμασιν, ἐπιτυχεῖς ὄντες ἐν τούτοις om. $\lambda(\mathbf{XN})\mathbf{A}\mu$ (contamination)
- 464^a15 ἐν σώματι ν : ἐν τῷ σώματι **cett.**

Long.

- 467^a30 ζώων ν : τῶν ζώων **cett.**

Juv.

- 467^b18 βαλεῖν ν : καλεῖν **cett.** (faute de minuscule)
- 469^a8–9 τῷ οὔ ν : τὸ οὔ **cett.**

Resp.

- 471^a9 λέγει ν : λέγουσι **cett.**
- 472^a22 θύραζε ν : θύραθεν **cett.** (abréviation)
- 472^b13 ἔξω om. ν
- 478^b17 ἐκάτερον om. ν

VM

- 478^b25 ἔξωθεν νZ Mich^P(141.27) : ἔξω **cett.** (contamination ?)
- 479^a24–25 νοσηματικοῦ **L** : νοσηματικῶν **H^a** : νοσηματικῆς **cett.**
- 479^b6 τίν' αἰτίαν ν : τίνας αἰτίας **cett.**
- 479^b19 σφαγμὸς ν : σφυγμὸς **vulg.**
- 480^a4 τῆι καρδίαι ν : τῆς καρδίας **cett.**
- 480^a13 ἐστίν om. ν
- 480^a18 μόνον ν : μᾶλλον **cett.**
- 480^a29 δὲ ν : γὰρ **cett.**
- 480^b15 τοῦ μορίου ν : τῶν μορίων **vulg.**
- 480^b21 καὶ περὶ μὲν ζωῆς ν : περὶ μὲν οὖν ζωῆς **vulg.**

Fautes de *L* et de sa descendance*Sens.*

- 436^b16 παρὰ **L** : περὶ **cett.** (om. **O^xB¹**)
- 437^b20 τῶι ὕδατι **LO^xB¹** : ἐν τῶι ὕδατι **cett.**
- 437^b24 Ἐμπεδοκλῆς ἔοικε **LO^xB¹** Ald : Ἐμπεδοκλῆς δ' ἔοικε **cett.**
- 438^b9 τῆς ψυχῆς **L** : καὶ τῆς ψυχῆς **O^xB¹** Ald : ἡ τῆς ψυχῆς **cett.**
- 438^b21 ἐνεργεῖαι om. **LO^xB¹**
- 440^a14 πρὸς om. **LO^xB¹**
- 442^a9 εἰς τροφὴν **LO^xB¹** Ald : εἰς τὴν τροφὴν **cett.**
- 445^a3 ἔχοι **LO^xB¹** Ald : ἔχει **cett.**
- 447^a12 ἔστι **LO^xB¹** Ald : ἔτι **cett.**
- 449^a4–5 τῶν τῶι γένει ἐτέρων **LO^xB¹** Ald : ἡ τῶν τῶι γένει ἐτέρων **vulg.**

Mem.

- 451^b12 βοηθῆι **L** : κινήθῆι **cett.**

Somn. Vig.

- 454^b7 ἀδυναμία καὶ ὕπνος ἢ διάλυσις **L** : καὶ ἡ ἀδυναμία καὶ ἡ διάλυσις **cett.** (influence possible de Mich^P(46.10))
- 457^a13 δι' οὗ **L** : δι' οὗ **E** : ἡ **βγ** (contamination)

Insomn. 461^b17–18 καὶ λυόμενου ἐνεργοῦσιν **L** : ἐνεργοῦσιν καὶ λυόμεναι

Div. Somn.

- 463^a17 φανερώς **L** : φανερά **vulg.**

Long.

- 466^a6 οὐ **L** : οὐτε **cett.**
- 467^a17 διατελῆι **L** : διατελεῖ **cett.**
- 467^a23 καυλῆν **L** : καυλὸν **cett.**

Juv.

- 468^a25 ἐπεὶ **L** : ἐπὶ **cett.**
- 468^b13 διαιρούμενων **L** : διαιρούμενα **cett.**
- 469^b22–23 καλοῦμεν ... σβέσιν om. **L** (saut du même au même)

Resp.

- 471^a22 κοιλία **L** : ἡ κοιλία **cett.**
- 473^a12 τὸ **L** : τε **vulg.**
- 474^a28 κατὰ ταῦτα **L** : κατὰ ταῦτόν vel κατὰ ταυτό **cett.**
- 477^b10 θερμότερον **L** : θερμότερα **cett.**

VM

- 479^b18 ἔχει **L** : ἔχειν **cett.**
- 480^a25 θλιεῖον **L** : πλεῖον **cett.**
- 480^a28 αὐτῆι **L** : αὐτῶι **cett.**

Fautes de *B*^l, de *O*^x et de l'édition aldine (**Ald**)

Sens.

- 436^b11 ὑπάρχει **O**^x : ὑπάρχειν **cett.**
- 436^b15–16 τὸ γὰρ ἡδὺ ... τροφήν om. **B**^l (saut du même au même)
- 438^b6–7 καὶ ἔξω καὶ οὐκ ἄνευ φωτός **O**^x**B**^l : καὶ ἔξω οὐκ ἄνευ φωτός **vulg.**
- 440^a6 ὁ τρόπος **O**^x : τρόπος **cett.**
- 440^a16 ὁρᾶται **O**^x**B**^l **Ald** : ὁρᾶσθαι **cett.**
- 440^a29 κάκεινως οὐδὲν **O**^x**B**^l **Ald** : κάκεινως δ' οὐδὲν **vulg.**
- 442^a11–12 τὸ ἐπιπολαστικόν **O**^x**B**^l **Ald** : ἐπιπολαστικόν **cett.**
- 443^b5–6 τῆι φύσει **B**^l : τὴν φύσιν **cett.**
- 443^b26 τὸ αὐστηρὸν **O**^x : τὸ λυπηρὸν **λ Ald**
- 444^a9 φύξιν **γ** (γρ. in marg. **B**^l) : φύσιν **B**^l
- 445^a7 τοῦ δι' ἄλλου **B**^l : τῶν δι' ἄλλου **cett.**
- 445^b10 γὰρ om. **O**^x
- 447^b29 ἐαυτῆι **B**^l **Ald** : ἐαυταῖς **cett.**
- 448^a22 ἄν om. **O**^x
- 448^a28–29 ἀναίσθητός ... εἰ ἔστιν om. **B**^l
- 448^b23 ἄλλων **O**^x**B**^l : ἄλλωι **γ**
- 449^a24 λειπόμενοι **λO**^x : ἀπτόμενοι **vulg.** (inc. **B**^l)

Fautes de *H*^a et de sa descendance

Sens.

- 439^a7 οἶον αἰσθητῶν **H**^a**M**ⁿ : οἶον **cett.**
- 441^a3 οὖν om. **H**^a**M**ⁿ
- 444^a6 συμβεβηχός **H**^a**M**ⁿ : κατὰ συμβεβηχός **cett.**
- 444^b9 τῶν ἐντόμων γένος **H**^a**M**ⁿ : τὸ τῶν ἐντόμων γένος **cett.**
- 444^b31 ἀνθρώπων **H**^a**M**ⁿ : τῶν ἀνθρώπων **cett.**
- 445^b16 οὐδὲ **H**^a**M**ⁿ**G**^{a2} : οὐ **cett.**
- 447^a29 οὖν om. **H**^a**M**ⁿ

Mem.

- 449^b4 τοῦ μνημονευτικοῦ **H**^a**M**ⁿ**G**^{a2}**Qf** : τοῦ μνημονεύειν **cett.**

— 450^a24 σχεδὸν μνημονευτὰ H^aM^n : μνημονευτὰ *cett.*

Somn. Vig.

— 455^a12 τοῦ δ' ἀδύνατον H^aM^n : τοῦτο δ' ἀδύνατον *cett.*

— 455^a19 οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτε ἀφῆι H^aM^n : οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτε ἀμφοῖν *vulg.*

— 455^a33 πάντων om. H^aM^n

— 456^b13 εἰ γὰρ δύναται H^aM^n : εἰ γὰρ ἐνδέχεται *cett.*

Insomn.

— 458^b21 κατὰ τὸ μνημοτικὸν παράγγελμα $H^aM^nG^{a2}Wg^2$: κατὰ τὸ μνημονικὸν παράγγελμα *cett.*

— 459^a14 ἀφυπνιάζειν H^aM^n : ἐνυπνιάζειν *cett.*

— 460^b14–15 μὴ λανθάνειν τὸ ψεῦδος H^aM^n : μὴ λανθάνειν ὅτι ψεῦδος *cett.*

Div. Somn.

— 464^a31–32 γνωριμῶ H^aM^n : γνωριμώτεραι *cett.*

Long.

— 465^a27 φύσις $H^aM^nQfG^{a2}$: φύσει *cett.*

— 465^a28 ὡς H^aM^nQf : ὥσπερ *cett.*

— 466^a2–4 τὰ πολλὰ ... γὰρ om. H^aM^nQf

— 466^a29 γὰρ H^aM^nQf : δὲ *cett.*

— 466^b4 ἄλλον ἔχει χυμὸς H^{a2} : ἄλλος ἔχει χυμὸς M^nQf : ἄλλον ἔχει χυμὸν *vulg.* (inc. H^{a1})

— 467^a30 τοῦτο H^aM^nQf : ταῦτό *cett.*

Juv.

— 467^b22 τὸ H^aM^nQf : αὐτὸ *cett.*

— 469^a6 ψυχῆν H^{a1} : οὐσίαν $H^{a2}M^n$: ἀρχῆν *cett.* (inc. *f*)

— 469^b6 ἔχειν H^aM^nQf : ἔχει *cett.*

Resp.

— 471^a27 βορίου H^aM^n : μορίου *cett.*

— 471^b25 τῶν ἐντόμων H^a (sed γρ. τῶν ἐντός in marg.) M^n (sed γρ. τῶν ἐντός in marg.) : τῶν ἐντός *cett.* (inc. Qf)

— 472^a19 ὅτε μὲν ἐπεὶ H^aM^nQf : ἐπεὶ ὅτε μὲν *cett.*

— 473^b1 τὴν εἰσπνοὴν καὶ ἀναπνοὴν $H^aM^n\text{textbf}G^a$: τὴν εἰσπνοὴν καὶ ἐκπνοὴν Qf : τὴν ἀναπνοὴν καὶ ἐκπνοὴν *cett.*

— 475^b5 δὲ om. H^aM^nQf

— 476^b15 ἄλλων om. H^aM^nQf

VM

— 479^a27 ἄνω om. H^aM^nQf

— 479^b8 δῆλον δ' ἐκ τούτων καὶ διὰ τίν' αἰτίαν : om. H^aM^nQ : ἅμα δὲ καὶ δῆλον, διὰ τί Q (in marg.) *f*

— 479^b22 ἄλλοις H^aM^nQf : ἄλλαις *cett.*

— 480^a13 καὶ πᾶσαι $H^aM^nQfG^a$: καὶ *cett.*

Long.

- 465^a7 ἕτεροι δὲ **Mⁿ** : ἕτεροι **vulg.**
- 465^a9 βραχυβιώτερον **Mⁿ** : βραχυβιώτερα **cett.**
- 465^b28 πολυχρονιώτερα μὲν γίνεται καὶ ὀλιγοχρονιώτερα μὲν γίνεται καὶ **Mⁿ** : πολυχρονιώτερα μὲν γίνεται καὶ ὀλιγοχρονιώτερα **vulg.**
- 466^a25 διεῖναι **Mⁿ** : δεῖ εἶναι **cett.**

Juv.

- 468^b7 ἐπιδεᾶ **Mⁿ** : ἐνδεᾶ **vulg.**
- 469^a10 γε om. **Mⁿ**
- 470^b5 τοῦ λόγου **Mⁿ** : τὸν λόγον **cett.**

Resp.

- 471^b25 τινος om. **Mⁿ**
- 472^b1 ἀναθροισθῆι **Mⁿ** : ἀθροισθῆι **cett.**
- 476^a21–22 καὶ τὴν ἐκπνοὴν ἢ τὴν ἀναπνοὴν **Mⁿ** : καὶ τὴν ἐκπνοὴν καὶ τὴν ἀναπνοὴν **cett.**
- 478^a31 μὴ om. **Mⁿ**

VM

- 479^a32 ἐκ μὴ **Mⁿ** : ἀκμὴ **cett.**
- 479^b2 καὶ om. **Mⁿ**

Fautes de *Q* et *f**Long.*

- 465^a8 τρόπους **Qf** : τόπους **cett.**
- 476^b3 λαμβάνει τοὺς καρπούς καὶ τὴν αὐξήσιν **NQf** : καὶ τὸν καρπὸν λαμβάνει τὴν αὐξήσιν **vulg.**

Juv.

- 476^b19 καὶ ζῶντα **Qf** καὶ ζῆν **cett.**
- 469^b14 διὸ **Qf** : διὰ τὸ **cett.**

Resp.

- 472^a22–23 ἢ ἔξωθεν ... ἀλλ' ἔσωθεν om. **Qf**
- 473^b1 τὴν εἰσποὴν καὶ ἐκπνοὴν **Qf** : τὴν εἰσποὴν καὶ ἀναπνοὴν **H^aMⁿtextbfG^a** : τὴν ἀναπνοὴν καὶ ἐκπνοὴν **vulg.** (tentative de correction)
- 477^b18 εἰ **Q**(ins. s.l.)**f** : ἐκ **H^a** : εἶ τι ἐκ (correction incomplète par comparaison avec un autre exemplaire)

VM

- 479^b8 ἅμα δὲ καὶ δῆλον διὰ τί **Q**(in marg.)**f** : om. **H^aMⁿ** : δῆλον δ' ἐκ τούτων καὶ διὰ τίν' αἰτίαν **cett.** (inc. **G^a**) (correction incomplète par comparaison avec un autre exemplaire)
- 479^b31–32 τοῦ ὑγροῦ καὶ τοῦ θερμοῦ **Qf** : τοῦ ὑγροῦ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ **cett.**

Fautes propres à *f**Long.*

- 465^a16 τοῖς ἀνθρώποις **f** : τοῖς ἄλλοις **λ** : ἀλλήλοισ **vulg.** (glose)

Jw.

— 467^b31 μὲν om. **f**

Resp.

— 471^a14 ἀναπνέουσι **f** : ἐκπνέουσι **vulg.**

— 472^b34 γὰρ om. **f**

— 475^a16 ποιούσι ὅταν ἐπιθῶσιν ὑμένα λεπτόν **f** : ποιούσι **cett.** (saut d'une ligne dans *Q*)

VM

— 479^b22 ἐν τῷ φόβῳ **f** : ἐν τοῖς φόβοις **cett.**

4.1.3 *Sens.* : L'antigraphe perdu des manuscrits *Ambros.* H 50 sup. *X* et *Paris.* 2034 *y* et sa descendance

Les manuscrits *Ambros.* H 50 sup. (*X*) et *Paris.* 2034 (*y*) remontent à un ancêtre perdu, descendant lui-même de λ . Au vu des erreurs présentes dans ces deux manuscrits, l'exemplaire depuis lequel ils ont été copiés devait contenir le commentaire d'Alexandre à *Sens.*, probablement sous une forme le rapprochant étroitement du texte d'Aristote.

L'*Ambros.* H 50 sup. (*X*), qui a été transcrit par un unique copiste, est centré sur les *PN* : il contient *PN1*, *Mot. An.*, *PN2* et *Col.*, selon une séquence habituelle⁶⁰. Il y a de fortes chances pour que cette composition reflète fidèlement celle de son modèle, car c'est celle que l'on peut reconstruire pour le *deperditus* ν , qui est en quelque sorte son oncle. La main du copiste de *X* se retrouve dans un autre manuscrit aristotélicien, *Ambros.* M 46 sup. (qui contient *Phys.*, avec des extraits du commentaire de Simplicius, et *Cael.*). Ce manuscrit a été rendu célèbre par ses possesseurs : il est en effet passé par les mains de Théodore II Lascaris, l'un des empereurs de Nicée de 1254 à 1258, et ensuite entre celles de Georges de Pélagonie (Γεώργιος Πελαγονίας, vers le milieu du XIV^e) et de Jean Chortasménos (Ἰωάννης Χορτασμένος, qui l'achète en 1397, probablement à Théodore Mélissènos), lesquels l'ont aussi annoté⁶¹. Chacun des deux traités y a été copié par un copiste différent (sauf pour le dernier cahier, où l'on retrouve la main du premier copiste), celui responsable de *Cael.* étant identique au copiste de *X*. L'*Ambr.* M 46 sup. est, en fait, formé de la réunion de deux unités confectionnées à part, mais vraisemblablement dans le cadre d'un projet unitaire⁶². Le copiste de *X* et de la seconde partie de l'*Ambros.* M 46 sup. est également intervenu dans la partie ancienne du *Laurent.* 81.12 (ff. 1–485 :

60. On trouvera une description complète du manuscrit dans la thèse de PAPARI (2013), pp. 11–12.

61. L'*Ambr.* M 46 sup. a fait l'objet d'une étude de la part de HOFFMANN (1985). CANART (2008b), p. 169 n. 61, a cependant émis des doutes quant à une partie de sa reconstruction, selon laquelle le manuscrit serait demeuré dans le milieu impérial où il aurait reçu sa reliure portant un fer au monogramme des Paléologues, laquelle aurait été effectuée après 1261 mais avant son passage dans des collections privées vers le milieu du XIV^e. Il laisse entendre que la reliure pourrait avoir été effectuée à une date ultérieure, après que le manuscrit a quitté les collections impériales, par un atelier réemployant des fers plus anciens.

62. PRATO (1981), pp. 253–254. Des feuillets volants ont été insérés entre les deux cahiers des deux parties, ce qui leur confère une forte distinction sur le plan codicologique. En revanche, le fait que le premier copiste intervienne dans le dernier cahier de la seconde partie suggère qu'il y a tout de même eu collaboration.

Met., avec le commentaire d'Alexandre), et son *ductus* présente des affinités avec celui du *Laurent.* 87.25 (*An.*, avec ensuite la paraphrase de Thémistius qui y a été réunie à une date ultérieure)⁶³. Il est probable qu'il y ait là les restes d'une grande édition du *corpus* de facture assez luxueuse, comme en témoigne la finesse du parchemin employé pour la confection des deux *Ambrosiani*, dont la confection remonte aux années précédant immédiatement la conquête latine de 1204⁶⁴.

Une main (notée X^2) qui paraît distincte de celle du copiste, mais néanmoins contemporaine, est également intervenue dans le manuscrit afin de corriger son texte. C'est vraisemblablement elle qui est à l'origine du grand nombre de scholies que contient le manuscrit. La nature de ses interventions dans le texte révèle que le correcteur a accès aux leçons d'un autre manuscrit, apparenté par son texte au *Vat.* 258 (*N*). Comme il s'agit là d'une sorte de grand-oncle de X , il se peut qu'il s'agisse de corrections remontant directement à l'antigraphe. On sait malheureusement beaucoup moins de choses concernant l'histoire ultérieure de X qu'au sujet de l'autre manuscrit principal de l'édition à laquelle il appartient, l'*Ambr.* M 46 sup., qui est passé entre les mains de toute une série de possesseurs prestigieux. Il n'est d'ailleurs pas impossible que les destins respectifs des deux manuscrits soient en partie partagés, à partir du moment où l'on s'avise de ce qu'ils ont été confectionnés ensemble et qu'ils ont tous deux fini par se retrouver à Milan. Il semble en effet qu'une main intervenue dans X (annotations en haut du f. 2 ou en bas du f. 52) soit celle de Georges de Pélagonie, également identifiée dans l'*Ambr.* M 46 sup., ce qui invite à penser que les deux manuscrits sont demeurés liés l'un à l'autre un certain temps après leur confection. Concernant X , on peut seulement établir de façon certaine que le manuscrit se trouve au XVI^e dans la collection de trente manuscrits grecs d'Ottaviano Ferrari (1518–1586), professeur à Padoue, laquelle est ensuite léguée à son successeur Cesare Rovida (environ 1549–1592)⁶⁵, dont la bibliothèque est l'une des sources principales du fonds grec de l'*Ambrosiana*⁶⁶. L'étude de la descendance de X permet cependant de dater par encadrement son transfert en Italie. Le manuscrit est très probablement parvenu à Constantinople après la reconquête de la capitale en 1261. Or, il existe deux apoglyphes italiens de X , tous deux commandités par Francesco Filelfo (1398–1481) à Théodore Gaza, les *Vind.* 134 et 1334, si bien que le manuscrit doit déjà se trouver en Italie au cours de la seconde moitié du XV^e et même un peu avant cette période, sachant que Gaza, fuyant de sa ville natale de Thessalonique lors de sa conquête,

63. D'après l'observation de D. Speranzi consignée dans ACERBI et VUILLEMIN-DIEM (2019), p. 10 (c'est un manuscrit de Guillaume de Moerbeke).

64. La paléographie conduit à rapprocher ces manuscrits du *Vind. Theol. gr.* 19, manuscrit constantinopolitain daté de 1196, voir PRATO (1991), pp. 135–137. Il est possible que le *Vat.* 2199, lequel contient les commentaires de Michel d'Éphèse, ait également fait partie de cette édition luxueuse (voir KOCH (2015), pp. 97–98).

65. On peut toujours lire au f. I *fuit ex libris Octaviani Ferrarii* et au f. II^v *fuit Rovidi*. Voir MARTINI et BASSI (1906), p. 526, ainsi que PAPARI (2013), pp. 11–12 et 19.

66. Le *codex* apparaît dans un manuscrit de l'inventaire dressé vers 1608 (*Ambros.* X 289 inf.) en vue de l'ouverture de la bibliothèque en 1609 (TURCO (2004), p. 116, *item* 136).

est en Italie à partir des années 1430 et jusqu'à sa mort en 1475, et que le *Vind.* 1334 semble avoir été transcrit dans les années 1440. Il y a donc de fortes chances pour que *X* soit passé de l'Orient à l'Occident, comme un bon nombre de manuscrits, au cours de la première moitié du XV^e, celle du concile de Ferrare (puis de Florence), et il est possible que ce soit Filelfo lui-même qui en ait fait l'acquisition lors de son séjour à Constantinople dans les années 1420.

On sait, en somme, encore moins de choses au sujet du frère de *X*, le *Paris.* gr. 2034 (*y*). En son état actuel, le manuscrit ne contient que *Sens.* au sein des *PN*, accompagné de scholies issues du commentaire d'Alexandre. Il contient auparavant *Mete.*, avec à nouveau le commentaire d'Alexandre, et *An.*, avec de très nombreuses scholies tirées du commentaire de Philopon⁶⁷. La principale information dont l'on dispose à son sujet est qu'il possède un frère, le *Vat.* 499⁶⁸, de même format et copié par les mêmes mains. Ce dernier contient *Cael.*, avec des extraits du commentaire de Simplicius (dont l'intégralité de l'introduction), et *Gener. Corr.*, avec, de la même manière, le commentaire de Philopon et une introduction attribuée dans le manuscrit à Damascius⁶⁹. Les deux manuscrits remontent, d'après la paléographie, à la fin du XIII^e siècle, et leurs contenus respectifs indiquent qu'ils étaient probablement destinés à former une série continue, laquelle, peut-on supposer, comportait d'autres exemplaires perdus contenant d'autres traités aristotéliens joints à leurs commentaires. Il s'agit probablement à nouveau d'une collection de manuscrits destinée à un commanditaire érudit, soucieux de se ménager un accès personnel au savoir antique, laquelle semble parallèle au projet ayant abouti à la rédaction de *X*⁷⁰. On ne retrouve par la suite la trace du *Paris.* 2034 qu'après son passage en Italie, aux alentours de la première moitié du XVI^e, où l'on sait qu'il est à un certain moment en la possession de Jean Lascaris (1445–1535), avant de faire partie de la bibliothèque du cardinal Niccolò Ridolfi (1501–1550), dont il apparaît dans certains inventaires, tout en portant des annotations de la main de son bibliothécaire,

67. Hayduck est conscient de son existence, signalée par Kalbfleisch, lorsqu'il édite le commentaire d'Alexandre à *Sens.* au sein des *CAG*, mais choisit de ne pas l'employer du tout pour la constitution du texte (HAYDUCK (1899a), pp. viii–ix). Il ne paraît pas cependant savoir que le manuscrit est aussi un témoin du commentaire de Philopon à *An.* lorsqu'il l'édite (je n'en trouve pas mention dans la préface de HAYDUCK (1895)), alors que les scholies dans *y* transmettent une partie substantielle du commentaire de Philopon, bien davantage que pour le commentaire d'Alexandre à *Sens.*

68. Voir sa description par HOFFMANN (1981), pp. 44–46.

69. La question de savoir qui, de Damascius ou de Simplicius (à moins qu'il ne s'agisse de la transcription de l'enseignement du premier par le second), est l'auteur du premier livre du commentaire à *Cael.* traditionnellement attribué à Simplicius est complexe, je me contente de renvoyer ici à la mise au point dans HOFFMANN (1994), pp. 577–579 (voir également HOFFMANN (1981), pp. 19–25).

70. Je renvoie aux remarques de M. RASHED (2001), pp. 290–291, qui évoque l'hypothèse d'un membre de l'entourage de Maxime Planude. On pourrait également se demander si les deux couples, les *Ambrosiani* H 50 sup. et M 46 sup., d'une part, et, d'autre part, le *Paris.* 2034 et le *Vat.* 499, ne seraient pas liés, au sens où il pourrait s'agir de deux éditions partageant une même source. Cependant, l'*Ambros.* M 46 sup. et le *Vat.* 499 occupent des positions stemmatiques trop différentes pour *Cael.*, le seul traité qu'ils transmettent en commun, d'après BOUREAU (2019), pp. 189–192 et 202, il faut donc écarter cette possibilité.

Matthieu Devaris⁷¹. C'est par cette voie, *via* Pierre Strozzi et Catherine de Médicis, qu'il est aujourd'hui à Paris.

Deux apoglyphes de *X* quant aux *PN* ont été conservés. L'un concerne l'ensemble des *PN* (avec *Mot. An.*), il s'agit du *Vind. phil. gr.* 134 (*W^w*)⁷², où, outre les *PN*, *An.* et *Col.* ont également été transcrits d'après *X*⁷³. C'est un manuscrit qui est entièrement de la main de Théodore Gaza (Θεόδωρος Γαζήης)⁷⁴, auquel il a été commandé par Francesco Filelfo⁷⁵. Le *codex* porte également l'*ex-libris* de János Zsámboky (*Sambucus*, 1531–1584) aux ff. 1 et 308, dont la bibliothèque est l'une des origines principales du fonds grec viennois. Son texte a été revu par une seconde main (*W^{w2}*), peut-être celle de Giovanni Pontano (1426—1503)⁷⁶, laquelle

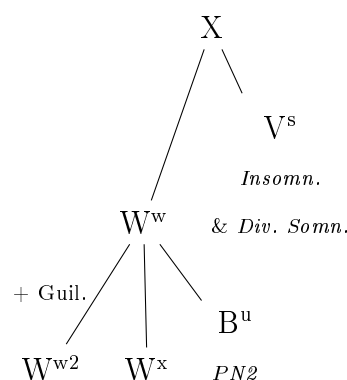


FIGURE 4.6 – Structure de la descendance de *X*

a comparé son texte à celui de la *translatio nova* et a parfois reporté celle-ci, en latin, dans les marges en cas de divergence trop forte, ainsi que probablement à un exemplaire de la famille μ , qui lui a permis de corriger également en grec.

Il existe deux apoglyphes indépendants de *W^w*. Le manuscrit *Vind. phil. gr.* 157 (*W^x*)⁷⁷ est une copie du *Vind.* 134 pour les trois traités du sommeil, *Mot. An.* et *PN2*, de la main de Demetrios Castrénos (Δημήτριος ὁ Καστρηνός)⁷⁸, lequel collabore étroitement

71. D. F. JACKSON (1999), p. 234, et MURATORE (2009), en particulier I, p. 108, et II, p. 43.

72. Description du manuscrit dans le catalogue de HUNGER (1961), p. 241.

73. Le texte de *W^w* provient aussi de celui de *X* pour *Col.* d'après FERRINI (1999), p. 52; il y a fort à parier qu'il en va de même quant à *An.*, ainsi que l'affirme SIWEK (1965b), p. 190, qui montre de surcroît que le copiste de *W^w* (*U^d* selon son système de sigles) a accès aux corrections dans *X*.

74. L'identification a été discrètement effectuée pour la première fois par LOBEL (1933), p. 5 n. 2, avant d'être remise sur le devant de la scène par CANART (1963), p. 60. Elle est notoirement absente de la notice du catalogue de HUNGER (1961), p. 241.

75. Il porte son emblème au f. 1. Voir les reconstitutions de sa bibliothèque élaborées par ELEUTERI (1991), pp. 178–179, et par MARTINELLI TEMPESTA et SPERANZI (2018), p. 205.

76. HARLFINGER (1971a), p. 415, suivi par RINALDI (2007), p. 193. La chose n'est pas cependant hors de doute, et l'identification par Harlfinger de sa main dans les marges d'un autre manuscrit aristotélicien, *Vind.* 231, vient d'être contestée (voir GIACOMELLI (2021b), p. 363; il est lié à un autre manuscrit des *PN*, l'*Ambros.* A 174 sup., cf. *infra*, p. 316). Une grande partie des annotations dans le *Vind.* 134 ont été mutilées lorsqu'une reliure ultérieure a considérablement rogné les marges généreuses du *codex* originel.

77. Description du manuscrit dans HUNGER (1961), p. 260.

78. *Anonymus 7* chez HARLFINGER (1971a), p. 418; $\sigma\upsilon\text{-}\pi$ dans HARLFINGER (1974), p. 31. L'identification de Demetrios Castrénos derrière cette main a récemment été annoncée « *con assoluta sicurezza* » à deux reprises par D. Speranzi (SPERANZI (2015), p. 117; SPERANZI (2016), p. 97), et a été exploitée notamment par L. ORLANDI (2014b), mais la démonstration en bonne et due forme se fait encore attendre. L. ORLANDI (2013) avait, indépendamment de cette identification, apporté de nouveaux éléments renforçant encore les liens de l'*Anonymus* avec Filelfo et pris la mesure de l'extension considérable de la liste des manuscrits où sa main a pu être reconnue. Harlfinger avait signalé en 1971 *Angr. gr.* 47, *Cantabr. Add.* 1732 (ff. 140–141) et *Vind.* 157, puis rajouté en 1974 *Berol. Phill.* 1627, *Bonon.* 4238 (ff. 4–33), *Scor.* Y.III.9 (ff. 44–63^v et 74–114^v), *Laurent. plut.* 57.15, *Seragl.* G I 22 et 24, et *Vallie.* C46 (ff. 1–58^v). De nombreuses contributions ultérieures sont venues lui attribuer en outre les manuscrits

avec Filelfo à Milan au cours des années 1460. Les *ex-libris* successifs indiquent qu'il fait partie de la bibliothèque de Marcus Mamunas (Μάρκος Μαμούνας, également possesseur du *Vind.* 64, cf. f. 293), laquelle est ensuite en partie acquise par Georges de Corinthe (Γεώργιος ὁ Κορίνθιος), sans doute lors de son séjour en Crète vers la fin des années 1540⁷⁹, et enfin par Sambucus. Étant donné les intérêts philosophiques de Mamunas, son amitié avec Gaza et ses liens avec Filelfo, on n'aura aucun mal à se représenter comment il a pu se procurer une copie du *Vind.* 134. Le texte de W^x ne porte aucune trace des corrections postérieures effectuées dans W^w , ce qui laisse penser qu'il a été transcrit avant l'intervention de W^{w2} .

L'autre apographe conservé de W^w est le manuscrit *Bruxell.* II 4944 (B^u), datable de la seconde moitié du XV^e et transcrit par une main grecque d'Italie du Sud⁸⁰. Il ne contient en tout et pour tout que *PN2*. Son format de poche (environ 5 × 10cm) est exceptionnel, et sa graphie très aérée. Il a appartenu à Federico Cesi (1585–1630), le fondateur de l'*Accademia dei Lincei*⁸¹, puis à l'immense collection de 309 manuscrits grecs des frères Nani à Venise (seconde moitié du XVIII^e), dont il apparaît dans le catalogue établi par Giovanni Mingarelli en 1784⁸². Celle-ci est finalement léguée à la mort du dernier des deux frères, Giacomo, en 1797, à la *Marciana*⁸³. Contrairement à toute attente, le manuscrit se trouve pourtant aujourd'hui, non plus à Venise, mais à Bruxelles. C'est qu'il a entre-temps été dérobé par un lecteur malhonnête⁸⁴, dont le méfait aura été facilité par le format minuscule du manuscrit. On s'est rendu compte de sa disparition de la *Marciana* en 1899, mais il se trouvait dès 1874 en la possession de Louis Barbier (1799–1888), alors administrateur du Louvre, qui le fait alors expertiser⁸⁵. On ignore auprès de quel receleur il en a fait l'acquisition. L'*ex-libris* d'un certain De Bièvre est ensuite apposé (f. I), le manuscrit est acquis par la bibliothèque royale belge lors de la mise en vente publique de sa collection à Lille en 1909.

Guelf. 18.1 Aug. 4° (repéré par HARLFINGER (1980) I, p. 20), *Sinod. gr.* 351, trois manuscrits du mont Athos, à savoir Μονὴ Βαροπεδίου 253, et pour l'essentiel 478 et 592 (repérés par STEFEC (2012b), p. 110 n. 62), *Laurent. plut.* 47.8 (ff. 29–39, repéré par SPERANZI (2013a), p. 126), *Vat. Christ.* R IV 21 et trois manuscrits viennois, *phil. gr.* 102 et *hist. gr.* 59 et 111 (STEFEC (2013a)) et *Paris.* 1408 (SPERANZI (2015)). L. ORLANDI (2013) rajoute encore, pp. 207–214, *Ambr.* Q 1 sup., *London. Add.* 5424, *Monac. gr.* 438, *Neap.* III B 5, *Salm.* 15 et enfin *Vat. Barb. gr.* 61 et 88.

79. Voir la reconstruction de la bibliothèque de Georges de Corinthe par D. PINGREE (1977), p. 359 (*item* 59), et de celle de Mamunas par CATALDI PALAU (1991), avec un tableau récapitulatif p. 575 (*item* 30), ainsi que CATALDI PALAU (2004), pp. 361–368, qui met en évidence l'existence d'une connexion familiale entre Mamunas et Georges. Mamunas a réussi à acquérir au moins trois manuscrits transcrits par Castrénos : *Vind.* 157 et 102 (Plotin), ainsi que *Ang. gr.* 47 (*EN*, qui, d'après SPERANZI (2015), p. 110 n. 80, a été transcrit à partir d'un autre exemplaire de Filelfo, le *Laurent.* 81.11).

80. Voir MORAUX (1976), pp. 84–85 (autopsie de Moraux). CAVALLO (1990), pp. 174–175, semble vouloir le rattacher à la production des copistes d'Otrante en exil après le sac du monastère en 1480. Une étude du manuscrit par N. Zorzi est attendue.

81. Cf. f. IV : *ex libris bibl. Lyncaea Federici Caesii*.

82. MINGARELLI (1784), p. 447, *item* CCLIII.

83. Voir N. ZORZI (2018), en particulier p. 105, et N. ZORZI (2020).

84. MORAUX (1970), pp. 93–94, s'était promis de l'identifier, sans y être parvenu à ce que je sache.

85. Voir le rapport de C. É. RUELLE (1874).

Vind. phil. gr. 1334 (V^s) est aussi un apographe de X pour *Insomn.* et *Div. Somn.*, traités qui y ont également été transcrits par Théodore Gaza pour Filelfo. Son contenu est néanmoins très différent : il est formé de la réunion de deux unités codicologiques distinctes, l'une, copiée par Georges Chrysococcès (Γεώργιος Χρυσοκόκκης ; l'ancien professeur de Bessarion et de Filelfo à Constantinople⁸⁶), contenant des textes de Xénophon, l'autre, copiée par Théodore Gaza, contenant notamment des textes de Synésius, de contenu principalement moral. Les deux copistes sont identifiés par l'épigramme final du f. 104^v⁸⁷, qui désigne également Filelfo comme commanditaire⁸⁸. Le fait que Gaza y soit ainsi explicitement identifié a valu au manuscrit une certaine popularité dans les albums paléographiques⁸⁹. On dispose d'une quantité appréciable d'éléments à son sujet, en particulier concernant ses déplacements en Italie, à partir de son exil de Thessalonique en 1430, mais il n'a pas encore été possible de les corrélérer à sa production manuscrite. La chose frappante est le fait que la première partie ait été transcrite par Chrysococcès, dont rien ne suggère qu'il ait jamais quitté Constantinople⁹⁰. On en inférera donc que la première partie du *codex* a été confectionnée lors du séjour du jeune Filelfo à Constantinople (1420–1427)⁹¹, tandis que Gaza s'est, à sa demande, occupé ultérieurement de la réunir à une seconde, de sa main, en Italie. Le style des miniatures suggère que cette opération aurait eu lieu à Milan au début des années 1440⁹². Les deux

86. Voir l'échange épistolaire cité par RESTA (1986), p. 8 n. 10, où Filelfo rappelle à Bessarion leur rencontre lors de leur jeunesse au cours de Chrysococcès.

87. Il a été édité dans CATALDI PALAU (2008), p. 207 et SPERANZI (2012), p. 329. Il est précédé de la mention δ Γαζής (à l'encre rouge) : *καὶ χρήμαθ' ἃ λόγος ἀνακτι τῷ Λυδίας νέμει / Φιέλφορος ὁ σοφὸς οὐδὲν οἰόμενος μέγα / πρὸς κτήσιν αὐτὴν παντοδαπῶν γε πυκτίων, / πόλλ' ἄλλα πάνυ γε, καὶ τόδε ἔχων τυγχάνει, / χειρὶ γραφὴν τῆι Χρυσοκόκκη τε καὶ ἐμῆι* (« même les richesses que la légende attribue au seigneur de Lydie sont méprisées par le sage Filelfo en comparaison de la possession de livres de toutes sortes, et il en possède une immense quantité, dont celui que voici, écrit par la main de Chrysococcès et la mienne »). On notera l'insistance sur le fait que l'immense richesse de Filelfo n'entrave pas ses prétentions humanistes. La dédicace prend tout son sel lorsque l'on prend en compte le fait que la question de ses honoraires n'est probablement pas de peu d'importance aux yeux de Gaza, dont une anecdote, rapportée par deux sources du XVI^e (voir LEGRAND (1885), p. XXXVIII), raconte qu'il aurait jeté dans le Tibre la trop petite quantité de pièces d'or que lui avait octroyée Sixte IV en contrepartie d'une traduction d'Aristote.

88. Le manuscrit comporte quelques traces matérielles de cette relation (voir ELEUTERI (1991), p. 178) et apparaît en outre dans l'inventaire de sa collection que Filelfo envoie à Ambrogio Traversari le 13 juin 1428, lequel mentionne des manuscrits de Xénophon (*pleraque Xenophontis Opera*), qui doivent correspondre aujourd'hui aux *Laur. plut.* 57.12 et *Vat.* 1334 (voir notamment VENDRUSCOLO (2019)).

89. Voir notamment ELEUTERI et CANART (1991), pp. 27–29.

90. On ne le confondra pas avec son homonyme, l'autre Georges Chrysococcès, actif à Trébizonde et à Constantinople au milieu du XIV^e, dont les travaux astronomiques semblent avoir joui d'une certaine popularité.

91. La production manuscrite de Chrysococcès ne semble pas avoir été immense, et paraît avoir eu lieu exclusivement lors des années 1420 (voir la liste dressée par DE GREGORIO (2002), pp. 59–62). Il a réalisé plusieurs manuscrits pour Filelfo, de facture luxueuse, au parchemin très fin, parmi lesquels, outre *Vat.* 1334, *Scor.* T. II. 7 (Strabon, daté de 1423), *Laur. plut.* 55.19 (Xénophon, *Banquet*, daté de 1427) et *Laur. plut.* 60.18 (*Rhet.*, également daté de 1427).

92. Voir SPERANZI (2012), pp. 328–329, n. 21, et MARUBBI (2018), p. 244. On consultera également la description par D. Speranzi du manuscrit publiée en ligne, dans le cadre du projet Filelfiana : <http://philelfiana.unimc.it/philelfiana/index.php/About/dbDetailSearch?oid=12745> (dernière consultation : février 2022). Il ne paraît toutefois pas avoir remarqué que le manuscrit contient *Div. Somn.* en plus de *Insomn.*, parce que les traités n'y sont pas séparés, comme de coutume.

petits traités d'Aristote figurent, sous une seule rubrique, à la toute fin de la seconde et dernière partie du manuscrit si bien qu'il y a de bonnes chances pour qu'ils y aient été insérés à des fins de remplissage du dernier cahier, à un moment où Théodore Gaza avait déjà le manuscrit *X* sur sa table de travail en vue de la confection du *Vind.* 134. Le manuscrit entre ensuite dans l'immense collection de Fulvio Orsini (1529–1600), en 1581 au plus tard⁹³, laquelle est intégrée à la bibliothèque du Vatican en 1602⁹⁴.

Fautes de *X* et *y**Sens.*

- 437^b13 ἐκ τοῦ λαμπτήρος **Xy** : ἐκ λαμπτήρος **cett.**
- 439^a21 κείσθω post σκότος eras. **X** : λείπω τὸ κείσθω s.l. **y** : εἶη δ' ἂν ἀκόλουθον τὸ κείσθω τοῦτο καὶ μενέτω, μεθ' ὃ εἶη ἂν τὸ ὃ δὲ λέγομεν διαφανὲς οὐκ ἔστιν ἴδιον ἀέρος ἢ ὕδατος Alex(43.10–12)
- 441^b17 λείπω τὸ ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι post γεῶδες s.l. **y** ex Alex(74.8–9) : ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι ins. post γεῶδες **XA** : λείπεται τὸ ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι in marg. **U**
- 442^b2 αἰσθήσεων ἕκαστον **Xy** : αἰσθήσεων ἐκάστη γ
- 446^b29 φθορᾶς **X¹y** : φορᾶς **cett.**
- 448^b2 τινὶ ὄρᾳ **Xy** : τινὶ **cett.**

Fautes de *X* et de sa descendance*Sens.*

- 439^b24 οὐδὲν ἕτερον **XW^w** : οὐδέτερον **vulg.**
- 440^a2 αἰτίαν om. **XW^w**
- 440^b11 τοῦτον τὸν τρόπον **XW^w** : τὸν τρόπον τοῦτον **cett.**
- 440^b12–13 μίγνυσθαι **XW^wμ** ex Alex^p(64.15) : γίγνεσθαι **cett.**
- 443^a26 ὁ μὲν ἀτμός **XW^w** : ἡ μὲν ἀτμὶς **vulg.**
- 444^b9 πᾶν γένος **XW^w** : γένος πᾶν **cett.**
- 445^a30 δῆλον **XW^w** : φανερόν **cett.**
- 446^a9 κυθαῖος **XW^w** ex Alex^p(118.1 κύαθος) : ἀκαριαῖος **vulg.**
- 447^a3 ἐνδέχεται αἰσθάνεσθαι **XW^w** : αἰσθάνεσθαι ἐνδέχεται **vulg.**
- 447^b24 τὸ μὲν γὰρ **XW^w** : τὸ μὲν **cett.**
- 448^b2–3 μέγεθος, εἴπερ ἔστι τι μέγεθος **XW^w** : εἴπερ ἔστι τι μέγεθος **vulg.**
- 449^a14–17 ἀριθμῶι λευκόν... τὸ αὐτὸ καὶ ἔν om. **XW^w** (saut du même au même)

Mem.

- 450^a27 μὴ παρόντος **XW^w** : ἀπόντος **cett.**
- 450^b5 τοῦ πάθους **XW^wm** : τοῦ δεχόμενου τὸ πάθος **cett.**

93. NOLHAC (1887), pp. 145–146, p. 337 de l'inventaire (*item* 36); MERCATI (1926), p. 142 : il est décrit, non sans quelques erreurs qui font aujourd'hui sourire (attribution à « *un certo* Γεωργίου γαζοῦ τοῦ χρυσοκόκκη »), par Piero Vettori à cette date. On notera que la souscription du *Vat.* 1334 (f. 104^v) a été reproduite telle quelle dans un autre manuscrit d'Orsini, *Vat.* 1347 (f. 216^v), lequel a en partie été copié par ses soins (*RGK* III, n°608), ce qui a occasionné quelques erreurs d'attribution.

94. L'histoire du transfert des manuscrits d'Orsini est reconstituée par LILLA (2004), pp. 26–28.

- 452^a6 ἐπὶ τοῦ μετὰ τὴν ἀρχὴν \mathbf{XW}^w : ἐπὶ τὸ μετὰ τὴν ἀρχὴν **cett.**
- 452^a12 λαβέσθαι ἐξ ἀρχῆς \mathbf{XW}^w : λαβέσθαι ἀρχῆς **cett.**
- 452^b27 μεμνηνευμένον οὐκέτι \mathbf{XW}^w : μεμνημένον οὐκ ἔστιν **cett.**
- 453^b6 ἐν αὐξῆι $\mathbf{XW}^w\mathbf{m}$: ἐν αὐξήσει **cett.**

Somn. Vig.

- 455^b32–33 τὸ ἀνάλογον $\mathbf{XW}^{w1}\mathbf{W}^x\mathbf{m}$: τὰ ἀνάλογον **cett.**
- 456^a18 φαίνονται τὰ πτερωτά $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x$: φαίνεται τὰ πτερωτά **cett.**
- 456^b33 μᾶλλον $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x$: μάλιστα **cett.**

Insomn.

- 459^a4 ὥσπερ εἴρηται ἐγρηγορότος $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{V}^s$: ὥσπερ ἐγρηγορότος **vulg.**
- 461^a12 πᾶσι $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{V}^s$: πάμπαν **vulg.**
- 461^b13 ἔχουσιν om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{V}^s$
- 461^b25 τὸ κύριον om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{V}^s$

Div. Somn.

- 463^a22 ἔνιά γε καὶ τῶν καθ' ὕπνον φαντασμάτων $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{V}^s$: ἔνιά γε τῶν καθ' ὕπνον φαντασμάτων **vulg.**

Long.

- 465^b24 ἐκείνην $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x$: ἐκείνη **cett.**
- 465^b29 τὰ φύσει $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x$: τῆς φύσεως **cett.**
- 466^a9 τὰ μακροβιώτατα $\mathbf{X(a.c.)}$: ἐν τοῖς φυτοῖς τὰ μακροβιώτατα $\mathbf{X(p.c.)W}^w\mathbf{W}^x$: τὰ μακροβιώτατα ἐν τοῖς φυτοῖς **cett.**
- 467^a10 γὰρ om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x$
- 467^a21 ἔργα $\mathbf{XW}^{w1}\mathbf{W}^x$: ὄργανα **cett.**

Juv.

- 467^b30 εἴη om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$
- 468^b10 συμπεφυκέναι $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: συμπεφυκόσιν **vulg.**
- 469^a19 τὸ σῶμα : eras. \mathbf{X} : om. $\mathbf{W}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$

Resp.

- 471^a20 ἀέρα $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: τὸν ἀέρα **cett.**
- 472^b10 τὴν αἰτίαν om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$
- 473^b25 χερὶ ἤδὲ $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u\mathbf{C}^{o2}\mathbf{m}^2\mathbf{A}^x$ (χειρὶ) : χροὶ ἤδὲ **vulg.**
- 474^b19 ψυχομένου $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: πηγνυμένου **cett.**
- 476^a5 ἔχει $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: λέγεται vel λέγουσι **vulg.**
- 476^a10 κατὰ $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: πρὸς **cett.**

VM

- 479^a25 πυκνὸν om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$
- 480^a4 χιτῶνα om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$
- 480^a19 δ' αἰ $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u\mathbf{C}^o\mathbf{m}\mathbf{A}^x$: δὴ **vulg.**
- 480^b19 τὸ τέλος om. $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$
- 480^b24 διαφέρει $\mathbf{XW}^w\mathbf{W}^x\mathbf{B}^u$: διαφέρουσι **cett.**

Sens.

- 436^b9 τί ἐστι **vulg.** : om. **λ** : τί τέ ἐστι **πX²** Alex¹(8.14–15)
- 436^b17 μορίου πάθος **γ** : μορίου τοῦ ἐν ἡμῖν **X²** ex Alex^P(9.13–14)
- 437^b8 συμβαίνειν **EC^cλμ** : συμβαίνει **βεX²**
- 448^b10 τῆς ὅλης **X²Αμ** : τὴν ὅλην **cett.**

Fautes de γ *Sens.*

- 436^a10–11 ὑπάρξει **γ** : ὑπάρχει **cett.**
- 437^a21–22 ἐλέγχονται **πγ(γρ.)** : γλίχονται **cett.**
- 438^a2 φέγγος **γ** : βένθος **vulg.**
- 438^b19 ὕδατι **γ** : ὕδατος **vulg.**
- 439^a7 φόφου om. **γ**
- 439^a20 ἄν τι **βεμγ(γρ.)** : παντὶ **EC^cλ**
- 439^a29 ἐκ τῶν συμβεβηκότων **γ** : ἐκ τῶν συμβαινόντων **cett.**
- 439^b26 πλείους om. **γ**
- 440^b12–13 μάλιστα πέφυκε γίγνεσθαι δυνατόν **γ** : μάλιστα γίγνεσθαι δυνατόν **λ**
- 441^a13 ὡς om. **γ**
- 441^b18 θερμῶι om. **γ**
- 442^a1 ταῦτα **γ** : πάντα **vulg.**
- 443^b31 ὅτε **γ** : ὅταν **cett.**
- 444^b23 πτώμα τι **γ** : πῶμά τι **cett.**
- 445^a16 εὐλογον om. **γ**
- 445^a28 ἦι ὀσφραντόν om. **γ**
- 446^b25–26 πάθη καὶ κινήσεις **γ** fort. ex Alex^P(130.26 πάθη καὶ κινήσεις) : πάθος καὶ κινήσεις **cett.**
- 446^b27 ἐνεῖναι **Py(γρ., fort. ex Alex¹)** : εἶναι **cett.**
- 447^a5–6 οὐ κρείττων αἴσθησιν ἐμποιήσει **γ** : ἡ κρείττων αἴσθησιν **vulg.**
- 448^a15 αὐτῶι γένει **γ** : ἐν τῶι αὐτῶι γένει **vulg.**
- 448^b15 ἐν τοῖς ἔμπροσθεν εἴρηται **γ** : εἴρηται ἐν τοῖς ἔμπροσθεν **cett.**
- 449^a11 ἐν τί αἰσθητήριον καὶ ὄργανον τὸ αἰσθητικὸν **γ**(fort. ex Alex^P 164.4) : ἐν τί ἐστι τὸ αἰσθητικὸν **cett.**

Exemples d'interventions de W^{w2} *Sens.*

- 439^a10 δεῖ **vulg.** : om. **XW^{w1}** : *oporteat* in marg. **W^{w2}**
- 439^a17 ὄν : om. **λ(W^{w1})** : s.l. **W^{w2}**

Mem.

- 452^a8 ζητεῖν **γ(W^{w1})** : ζητῶν **βEC^c** : *querens* in marg. **W^{w2}**

Somn. Vig.

- 454^b25 τὸ ζῶιον : om. **W^{w1}W^x** : *animal* in marg. **W^{w2}**

— 455^b13 τοῦτο μW^{w2} : τούτωι *cett.*

Insomn.

— 461^a7 καταφέρονται *codd.* : *referunt* in marg. W^{w2}

Fautes de W^w et de sa descendance

Somn. Vig.

— 455^a26 ὅτι τούτου om. W^{w1} (corr. W^{w2}) W^x

— 456^a15 ἦ om. W^{w1} (corr. W^{w2}) W^x

— 456^b2 ἀτομῶν W^{w1} (corr. W^{w2}) W^x : ἀνατομῶν *cett.*

Insomn.

— 459^b2 γὰρ om. W^{w1} (corr. W^{w2}) W^x

— 462^a28 ἐπίνοιαι $W^w W^x$: ἔννοιαι *vulg.*

Div. Somn.

— 463^a26 προοδοποιησαμένη $W^w W^x$: προωδοποιημένη *vulg.*

— 464^a4–5 συμπτωμάτων $W^w W^x$: συμπτώματος *vulg.*

Long.

— 464^b27 ἀπ' ἀλλήλων κεχώρισται $W^w W^x$: κεχώρισται *cett.*

— 465^b5–6 ἀναιρεῖται ... φείθρεται om. $W^{w1} W^x$

Juv.

— 468^a23 τῶν ζώων om. $W^w W^x B^u$

— 469^a23 χω $W^w W^x$: χωρίς *cett.*

— 469^a33 τούτου $W^w W^x B^u$: τοῦ τοιούτου *cett.*

— 470^a7 δὲ om. $W^w W^x B^u$

Resp.

— 472^a21 οὐ $W^w W^x B^u$: οὐδὲ *vulg.*

— 474^b4 γὰρ om. $W^w W^x B^u$

— 476^a11 ὑφ' ἐν $W^w W^x B^u$: ἐφ' ἐν *vulg.*

— 476^b18 τὴν τροφήν τὸ ὑγρὸν $W^w W^x B^u$: τὸ ὑγρὸν *cett.*

— 477^a26 ζῶια om. $W^w W^x B^u$

— 477^b9 φήσει $W^w W^x B^u$: φησὶ *cett.*

— 477^b23 ἀπὸ $W^w W^x B^u$: ὑπὸ *cett.*

VM

— 478^b33 ἐν τῶι $W^w W^x B^u$: ἐν ῶι *cett.*

— 480^b2 ἀνάγκη $W^w W^x B^u$: ἀναγκαῖον *cett.*

— 480^b7–8 ἐχάτερα $W^w B^u$: ἐχάτερον W^x : ἐκάστην *cett.*

Fautes de W^x

Long.

— 466^b15 ἕτερον W^x : αἴτιον *vulg.*

— 467^b3 τῶν καρπῶν W^x : τὸν καρπὸν *vulg.*

Juv.

- 468^a18 πορευτικός \mathbf{W}^x : πορευτικά *cett.*

Resp.

- 472^a9 ἀνίγοντα \mathbf{W}^x : ἀνείργοντα *cett.*
- 472^a16 εἰσθλίψεως \mathbf{W}^x : ἐκθλίψεως *vulg.*
- 473^b23 αἴσιον \mathbf{W}^x : αἴσιμον *vulg.*
- 477^b11 δὴ \mathbf{W}^x : δεῖ *cett.*

VM

- 479^b5 δι' ἄδυνα \mathbf{W}^x : δι' ἄδυναμίαν *vulg.*

Fautes de B^u

Juv.

- 468^b22 εὐφύεται \mathbf{B}^u ἐκφύεται *cett.*

Resp.

- 472^a2 εἰρήχεσαν \mathbf{B}^u : εἴρηκεν *cett.*
- 472^a8 οὖν om. \mathbf{B}^u
- 475^a30 μὲν \mathbf{B}^u : δὲ *cett.*
- 475^b10 γε om. \mathbf{B}^u
- 478^a15–16 καταψύξεως \mathbf{B}^u : τῆς καταψύξεως *cett.*

VM

- 478^b28 ζώιαις \mathbf{B}^u : τοῖς ζώιαις *cett.*
- 479^a20 ὁ om. \mathbf{B}^u
- 480^a3–4 τὸν σφυγμὸν \mathbf{B}^u : σφυγμὸν *cett.*

4.1.4 La figure de Michel Psellos : les *PN* dans le *Barocc. gr.*

131

Aucun manuscrit ne contenant les *PN* daté du XI^e n'a survécu, le plus ancien manuscrit que nous ayons, après les *Oxon. CCC 108 (Z)* et *Paris. 1853 (E)*, est le *Laurent. 87.4 (C^a)*, dont l'on fait remonter la confection au plus tôt aux années 1130. Ce n'est pas pour autant que personne ne se soit intéressé aux *PN* entre 1000 et 1100. Il semble en effet que la figure intellectuelle majeure du XI^e, Michel Psellos (né vers 1018)⁹⁵, se soit intéressé de près à ces textes, bien que l'on ait toujours du mal à cerner les contours exacts de sa production. En dépit du fait que ses inclinations personnelles se portent plutôt du côté de Platon, son travail exégétique portant sur Aristote semble avoir été massif : il suit en cela les prescriptions de l'école néo-platonicienne, en adoptant Aristote comme propédeutique à Platon. Il est certain qu'il s'est intéressé à *An.* : la section consacrée à l'âme du grand

95. L'importance cruciale de la figure absolument unique de Psellos (qui, comme il nous l'apprend fièrement dans son exégèse de *Int.* (28.42), a reçu de l'empereur Constantin Monomaque le titre de ὑπατος τῶν φιλοσόφων) pour l'activité philosophique byzantine ultérieure est régulièrement soulignée : voir notamment HUNGER (1978) I, pp. 32–33, DUFFY (2002), IERODIAKONOU (2002), ou encore KALDELLIS (2007), pp. 191–224.

recueil *De omnifaria doctrina* (paragraphe 21–61), dans son organisation et dans son texte même, manifeste une excellente connaissance de la tradition aristotélicienne⁹⁶. En ce qui concerne plus précisément les *PN*, une liasse philosophique préservée dans un manuscrit d'Oxford, le *Barocc.* 131, dont l'on date la confection de la seconde moitié du XIII^e siècle⁹⁷, mais dont la rédaction des textes est originellement liée, selon toute probabilité, à la figure de Michel Psellos et à son entourage⁹⁸, contient deux petits textes qui représentent des sortes d'abrégés, respectivement de *Sens.*, ou plutôt du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à ce traité (ff. 408^v–409^r, avec pour titre *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθήσεων*; traité 7 PONTIKOS (1992) / 8 DUFFY (1992)), et des derniers traités de *PN2*, *Long.* exclu (ff. 415^v–417^v, avec pour titre *Ἀριστοτέλους περὶ νεότητος, γήρωσ, ἀναπνοῆς, ζωῆς καὶ θανάτου*; traité 15 PONTIKOS (1992) / 18 DUFFY (1992)). Chose appréciable, le manuscrit a été intégralement édité à peu près au même moment par PONTIKOS (1992) et par DUFFY (1992), la première édition étant à mon sens légèrement supérieure à la seconde du point de vue du texte. Les deux sections en question sont situées au sein d'une section à la teneur philosophique (ff. 397^v–446^v, transcrits par la même main), qui rassemble des petits textes de cette espèce, au contenu fortement imprégné par la tradition néo-platonicienne (on y retrouve des citations de Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus). Ils présentent de fait un certain nombre de ressemblances avec certains passages du *De omnifaria doctrina* de Michel Psellos, raison pour laquelle ils sont généralement, sinon attribués tous en bloc à Psellos lui-même, du moins considérés comme issus de son cercle. Il semble s'agir de notes de travail ou peut-être même de cours, dont certaines ont ensuite été mises à contribution lors de la rédaction des ouvrages de Psellos proprement dits.

Le texte relatif à *Sens.* est très bref. C'est en fait un patchwork d'extraits du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, relatifs surtout à la nature de la vue et à la

96. Plus généralement, les références et citations identifiées au sein de sa production attestent amplement du fait que Psellos connaît très bien le *corpus aristotelicum*, voir par exemple le relevé au sein de sa correspondance effectué par PAPAIOANNOU (2019) II, pp. 1076 et 1116.

97. Voir N. G. WILSON (1966) et N. G. WILSON (1978), lequel y discerne pas moins de sept mains différentes, parmi lesquelles celle nommée B, responsable des ff. 397^v–446^v, est aussi intervenue dans le *Vat. gr.* 106, qui contient des manuels de rhétorique et que l'on date du XIII^e siècle. C'est probablement celle du Nicéphore Alyatès que l'on sait faire partie de l'entourage de Georges Acropolite, lorsqu'il enseigne à l'université de Constantinople vers 1258. Ce sont deux des arguments (je ne reviens pas sur les autres) qui conduisent Wilson à faire remonter la copie de ces feuillets dans le *Barocc.* 131 à la seconde moitié du XIII^e. Les avis ont pu diverger au sujet d'une datation plus précise du manuscrit, je suis pour ma part convaincu par les arguments de PÉREZ MARTÍN (2013), qui, en se fondant principalement sur la nature de son contenu, avance la date de 1265 comme *terminus post quem* de la rédaction de l'une de ses parties au moins, en supposant que les différents copistes ont travaillé pendant une fenêtre temporelle restreinte, et la relie à l'activité de la cour impériale, à Nicée puis à Constantinople.

98. L'auteur des petits textes en question n'y est pas indiqué dans le manuscrit, et leur premier éditeur, PONTIKOS (1992), se montre très, sans doute trop, prudent sur cette question, en concédant seulement l'existence d'un lien avec une tradition qui remonte à Psellos (p. xl), notamment parce qu'il doute qu'il y ait eu un intérêt suffisamment prononcé pour Aristote à Byzance avant le XII^e pour conduire à la rédaction de pareils abrégés (p. xxxiv). Comme l'a montré DUFFY (2002), pp. 152–153, il n'y a en fait aucun argument suffisamment fort pour s'opposer au fait que tous les indices convergent vers une origine du côté de Psellos.

différence sur ce point entre Aristote, Platon et Empédocle. Le propos se présente comme une présentation de la réponse d'Aristote à la question, explicitement posée au début du texte, de savoir s'il faut associer chaque sens à un élément. L'auteur a ensuite repris, en une phrase, la définition de la saveur d'Aristote, puis, après avoir posé une nouvelle question sans rapport avec ce qui précède, portant sur la politique, il cite un extrait du commentaire d'Aspasius à l'*Éthique*. Il semble donc que l'on ait affaire à un recueil de notes traitant de trois questions différentes, qui pourrait être lié à une activité d'enseignement. Le texte relatif à *PN2* est trois fois plus long, il porte plus précisément sur les trois derniers traités (*Juv.*, *Resp.*, *VM*). Il s'agit cette fois d'un véritable abrégé, dont la source est le texte même d'Aristote. Le compilateur semble avoir parcouru *PN2* de manière cursive, en retenant ce qui l'intéressait particulièrement. Il se montre suffisamment érudit pour introduire quelques citations de *Part. An.* et de *Gener. An.* pour éclaircir certains points, et relève systématiquement les passages où Aristote se réfère aux doctrines de ses prédécesseurs. Les extraits de *PN2* permettent de situer assez précisément l'exemplaire employé. Il ne s'agit pas d'un manuscrit préservé (le seul candidat, en raison de la chronologie, serait le manuscrit Z d'Oxford), mais le texte présente des signes certains de parenté avec des manuscrits postérieurs, ceux de la famille désignée par λ , à savoir *Ambros.* H 50 sup. (X), *Vat.* 253 (L) et *Marc.* 214 (*H^a*), dont le plus ancien, X, remonte à la fin du XII^e, tandis que L et *H^a* ont été copiés vers 1300. Cette observation stemmatique est corroborée par le fait que certaines scholies dans X sont identiques à des parties de l'abrégé de *PN2* dans le *Barocc.* 131, et par le caractère propre de λ , qui correspond à une édition érudite du texte où sont par exemple consignées les suggestions d'amélioration du texte de *Sens.* proposées par Alexandre d'Aphrodise.

Fautes conjonctives du *Barocc.* 131 et de λ ⁹⁹

- 467^b30 εἴη om. **X Barocc.**(39.7/18.7)
- 468^a1 ἄν ἔχοιεν ἀρχὴν ἐν **λ Barocc.**(39.12/18.11–12) : ἀρχὴν ἔχοι ἄν ἐν **vulg.**
- 468^a1 τούτων τοῦ μέσου **λ Barocc.**(39.23–24/18.24) : τοῦ μέσου τούτων **vulg.**
- 469^b9 δ' εἶναι **λ Barocc.**(42.19/18.111) : δὴ **vulg.**
- 469^b19 καὶ **λ Barocc.**(42.27/18.119) : εἶναι **vulg.**
- 470^b19 ἔχει **λ Barocc.**(44.24/18.185) : ἔχουσιν **vulg.**
- 470^b19 Δημόκριτος δὲ **λ Barocc.**(44.30/18.192) : Δημόκριτος μὲν οὖν **vulg.**
- 471^a20 ἀέρα **X Barocc.**(45.11/18.204) : τὸν ἀέρα **cett.**
- 471^a21 ἔχει **λ Barocc.**(45.12/18.205) : ἔχουσιν **vulg.**
- 471^b11 ἄν om. **λ Barocc.**(45.29/18.222)
- 478^a16 δέονται **λ Barocc.**(46.7/18.259) : δεῖται **vulg.**

Ce témoignage confirme l'importance de λ pour la réception byzantine des *PN* : cette famille semble avoir joui d'un prestige considérable à l'échelle du temps long, comme

99. Je cite ci-dessous d'abord la référence dans l'édition de PONTIKOS (1992), puis dans celle de DUFFY (1992).

le montre le fait que Pachymère, environ deux siècles plus tard, se serve encore d'un membre de cette famille pour sa paraphrase, et que Guillaume de Moerbeke, un demi-siècle avant Pachymère, utilise un manuscrit de ce groupe pour sa traduction de *PN2*. Cette persistance suggère que l'ancêtre devait appartenir à une bibliothèque à la fois prestigieuse, relativement accessible, et employée par les cercles intellectuels proches du pouvoir impérial. Psellos prend en effet la tête de l'école de philosophie de l'université impériale après sa réorganisation de Constantin IX Monomaque, tandis que Pachymère doit avoir été actif à l'école patriarcale après son rétablissement sous Michel VIII Paléologue¹⁰⁰. Je note également que c'est alors Georges Acropolite (Γεώργιος Ἀκροπολίτης ; c. 1220–1282), dont le copiste de la partie pertinente du *Barocc.* 131 est très probablement proche, qui y prend en charge l'enseignement de la philosophie : les notes de Psellos pourraient être demeurées associées au *deperditus λ* jusqu'à cette date.

L'opuscule du *Barocc.* relatif à *PN2* ne contient, cependant, pas seulement des extraits du texte d'Aristote, mais aussi des sortes de petites paraphrases, les deux catégories étant intégrées de manière fluide. Or des passages relevant de la seconde catégorie se retrouvent massivement sous forme de scholies dans les marges du manuscrit *Ambros.* H 50 sup., daté de la fin du XII^e ce qui suffit au passage à montrer que la source de ce texte est bien antérieure à la seconde moitié du XIII^e siècle. De surcroît, le commentaire de Michel d'Éphèse, antérieur d'un demi-siècle encore, ne va pas sans présenter quelques proximités intrigantes avec ces scholies¹⁰¹. Quelques exemples de ce phénomène : le tout début du texte, qui incorpore déjà une citation d'Aristote (*Part An.* 665^b23-24), dans le *Barocc.* 131, ἡ τῶι ὄντι ἀρχὴ τῶν ἄλλων μορίων ... τὸ αἶμα λαμβάνει (39.2–6/18.2–5) correspond exactement à une scholie à 467^b16 dans *X* (f. 114^v) ; de même pour le long développement en 40.4–19/18.35–50 (τῶι μὲν ὑποκειμένωι ... περιεχόμενον) qui correspond à une scholie à τῶι δ' εἶναι en 467^b26 au f. 115^r de *X* et que l'on retrouve en partie chez Michel d'Éphèse (ἐν καὶ ταῦτόν ἐστι τῶι ὑποκειμένωι, καὶ τῶι λόγωι ἕτερα, 100.14, qui s'attarde longuement comme dans le *Barocc.* 131 et *X* sur la question du rapport entre parties perceptive et nutritive, ce que la lettre d'Aristote n'appelle pas du tout) ; de même en 40.28–41.11/18.58–73 (ἐπειδὴ τῶν ἐν τῶι ζώωι μορίων διαφορῶν ὄντων ... αὐλοί) qui correspond à une scholie vers 468^b25 au f. 116^v de *X* ; la suite du texte dans le *Barocc.* 41.11–23/18.73–85 (ταῦτά φησιν ὁ Ἀριστοτέλης ... τὴν καρδίαν ἀρχὴν τῶν αἰσθήσεων εἶναι) se retrouve au f. 117^r de *X* (où cependant le nom d'Aristote n'est pas reproduit) dans une scholie à 469^a12 et l'on reconnaît dans le commentaire de Michel à cet endroit la même référence aux *Anatomies*, absente du texte d'Aristote, pour justifier le rôle de

100. Voir GOLITSIS (2008).

101. Le rapprochement est déjà fait par DUFFY (1992), qui soutient que la matière du texte dans le *Barocc.* 131 provient en partie d'un commentaire à *PN2* auquel Michel recourt également (p. XVII) et dont l'apparat indique un certain nombre de parallèles avec le commentaire de Michel, par CONLEY (1998), p. 63 n. 2, qui suppose que Michel d'Éphèse lit directement ce petit texte, et par KOCH (2015), pp. 143–144, qui envisage le texte du *Barocc.* comme un étape intermédiaire entre scholies et commentaire lemmatisé.

l'organe cardiaque pour la perception (106.9–12). Il existe donc un fonds exégétique dont l'apparition remonte probablement au cercle de Psellos et qui est dès l'origine lié à la famille λ .

4.1.5 La paraphrase de Georges Pachymère

La paraphrase de Georges Pachymère (Γεώργιος Παχυμέρης; environ 1242–1310) à l'ensemble des *PN* n'a pas été éditée¹⁰², à l'exception de celle à *Div. Somn.*, qui a été publiée par DEMETRACOPOULOS (2018), pp. 307–312. Je l'ai examinée d'après ma propre collation du manuscrit autographe *Berol. Ham.* 512 (dont l'autre manuscrit autographe disponible, *Paris. gr.* 130, est une copie¹⁰³). Cette paraphrase a pu être qualifiée de « demi-témoin » textuel¹⁰⁴, tant les citations y abondent, ce qui permet de la situer au sein de la transmission avec une sûreté bien supérieure à celle avec laquelle les témoins indirects peuvent habituellement être pris en compte. On pourrait s'attendre à ce que Pachymère ait employé le manuscrit *Vat.* 261 (Y), qu'il a en partie transcrit personnellement et qui descend directement du très ancien *Paris.* 1853 (E). Il est pourtant clair que Pachymère s'est, en réalité, fondé sur un manuscrit perdu appartenant à la famille λ , dont il reprend un grand nombre des fautes¹⁰⁵. Même s'il n'incorpore qu'Aristote à son propre texte, il ne fait également guère de doute que Pachymère a systématiquement consulté le commentaire

102. Une édition par Christina Prapa de celle à *Sens.* et *Mem.* est attendue.

103. HARLFINGER (1971a), p. 359.

104. HARLFINGER (ibid.), p. 350. Voir également OIKONOMAKOS (2005), pp. 19–23 (cité par BYDÉN (2019), n. 36), pour une étude de la manière dont Pachymère chemine dans sa *Philosophia* avec le Stagirite.

105. Même résultat, *mutatis mutandis*, chez HARLFINGER (1971a), pp. 350–360, et ESCOBAR (1990), pp. 155–158. La proximité de la paraphrase de Pachymère avec *L* et *H^a* est vérifiée également dans le cas de *Mech.* par LEEUWEN (2013).

d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*¹⁰⁶, puis celui de Michel d'Éphèse pour le reste des *PN*¹⁰⁷, quoique cela soit dans ce second cas de manière beaucoup plus fine que ne le fait un Sophonias.

Fautes rattachant l'exemplaire de Pachymère (**Pach**) à **λ**

Sens.

- 436^a10 καὶ ταῦτα **λ Pach** : καὶ γὰρ ταῦτα **vulg.**
- 437^b21 μάλιστα **λ Pach** : μᾶλλον **cett.**
- 438^a7 τοῦτο γὰρ **λ Pach** : τοῦτο μὲν γὰρ **vulg.**
- 439^b8 ἐνυπάρχει τοῖς σώμασιν **λ Pach** : ὑπάρχει ἐν τοῖς σώμασιν **cett.**

Mem.

- 453^a13 μόνοις συμβέβηκεν **λ Pach** : φύσει μόνοις συμβέβηκεν **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b18 ὅτε μὲν ὄνειρώττουσι καθεύδοντες ὅτε δὲ οὐ **λ(ὄτι bis X) Pach** : οἱ καθεύδοντες ὅτε μὲν ὄνειρώττουσιν ὅτε δὲ οὐ **vulg.**
- 454^a23 ἄμφω γὰρ εἰσι **Y Pach** : ἄμφω γὰρ ἐστί **vulg.**
- 455^a17 οὐδὲ γὰρ **Y Pach** : οὐ γὰρ δὴ **cett.**

106. Voir les cinq passages que BYDÉN (2019) cite à l'appui de cette thèse. J'y ajouterai encore quelques-uns : (6) alors qu'Aristote, en 441^b23-442^a2 ne parle que des saveurs, Pachymère effectue un léger crochet pour y comparer le cas des odeurs (καὶ γὰρ ἡ οσμη, ὑπὸ ξηρότητος ἐν τῷ ὑγρῷ γίνεται, ὡς προιόντες ἐροῦμεν· ἀλλ' οὐ χυμὸς τοῦτο), comme le texte d'Aristote l'y invite d'ailleurs, en reprenant mot pour mot Alexandre (καὶ γὰρ ἡ οσμη, ὑπὸ ξηρότητος ἐν τῷ ὑγρῷ γίνεται, ὡς προίων δείξει, ἀλλ' οὐ χυμὸς τοῦτο, 77.3-4) ; (7) vers 442^b27-28 (τοῦτο ποιεῖ ἐν ἄλλω γένει τὸ ἐγγυμον ὑγρόν) Alexandre suggère, comme dans son commentaire à *An.* (53.5), de nommer le médium des odeurs, analogue du transparent pour la vision, δίοσμον (ἦν ἀνάλογον ἂν τις δίοσμον ὀνομάζοι, 89.1-2; ce néologisme a connu une certaine fortune dans les commentaires à *An.*, voir notamment Thémistius *In An.* V.3 62.32 et 69.9; Philopon *In An.* XV 253.5 et 354.14; Priscien (*olim* Simplicius) *In An.* XI 139.2-6 et 154.8; ...), ce que fait également Pachymère (ἄπερ γὰρ ποιεῖ ἐν τῷ ὑγρῷ τὸ ξηρόν, τοῦτο ποιεῖ ἐν τῷ δίοσμωι, τὸ ποιοῦν· δίοσμον δὲ ὡς ἐλέγομεν, ἀήρ καὶ ὕδωρ) ; (8) en 443^a19-21, Aristote déclare que l'argent et l'étain occupent un rang intermédiaire, du point de vue de leur odeur, au sein des métaux, étant plus odorants que certains et moins que d'autres (ἄργυρος δὲ καὶ καττίτερος τῶν μὲν μᾶλλον ὀσμώδη τῶν δ' ἦττον), clause que développent exactement de la même manière Alexandre (τὸν δὲ ἄργυρον καὶ τὸν κασσίτερον τῶν μὲν ἁοσμότερόν φησιν εἶναι, τῶν δὲ μᾶλλον ἔχειν ὀσμήν, χρυσοῦ μὲν μᾶλλον ὀσμήν ἔχειν, χαλκοῦ δὲ καὶ σιδήρου ἁοσμότερον εἶναι, 91.23-25) et Pachymère (ἄργυρος δὲ καὶ καττίτερος χρυσοῦ μὲν μᾶλλον ὀσμώδη· χαλκοῦ καὶ σιδήρου, ἦττον) ; (9) en 445^b11-13, alors qu'Aristote montre l'absurdité résultant de la supposition d'un objet perceptible si petit qu'il n'aurait de fait aucune propriété perceptible (εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναι τι σῶμα μὴδὲν ἔχον χρῶμα μὴδὲ βάρος μὴδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, ὥστ' οὐδ' αἰσθητὸν ὄλως), Pachymère s'inspire directement de la reprise par Alexandre de la démonstration (comparer Pachymère, ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄραν· μὴ ποσὸν δὲ· καὶ βάρους μὲν αἰσθάνεσθαι, μὴ ποσοῦ δὲ, et Alexandre (110.19-20), οὐ γὰρ οἶόν τε λευκὸν μὲν τι ὄραν, οὐ ποσὸν δέ).

107. Quelques éléments de preuve, limités à *Mem.*, car la chose est attendue et une liste exhaustive n'aurait guère d'intérêt : (1) commentant *Mem.* 449^b9-15 (οὔτε γὰρ τὸ μέλλον ἐνδέχεται μνημονεύειν... οὔτε τοῦ παρόντος), Michel (6.26) et Pachymère substituent tous deux τὸ ἐνεστώσ à τὸ παρόν; (2) tous deux glosent semblablement διὰ τὸ ψήχεσθαι (souvent corrompu en ψύχεσθαι), en *Mem.* 450^b3, par le verbe θρύπτεσθαι (τοῖς δὲ πάμπαν γηραιοῖς διὰ τὸ ψύχεσθαι καὶ οἶονεὶ θρύβεσθαι chez Michel (14.15-16) ; τοῖς δὲ γέρουσι διὰ τὸ ψήχεσθαι καὶ θρύπτεσθαι τὸ ψυχικὸν πνεῦμα chez Pachymère) ; (3) à titre d'exemple de réminiscence suivant une consécution nécessaire (vers 451^b10-13), Michel décrit la situation d'un homme frappé par Socrate (οἶον εἰ Σωκράτης ἔτυπέ τινα..., 25.3) et pour qui le personnage reste à partir de ce moment toujours associé à l'outrage qui lui a été infligé, tandis que Pachymère prend directement un affront pour exemple (οἶον ἐκ τοῦ ὑβρισθῆναι λύπη...).

— 457^a18 στρέφειν **λ Pach** : στρέφουσι **cett.**

Insomn.

— 458^b12 φήσειεν ἄν **λ Pach** : ἄν φήσειεν **cett.**

— 459^a25 ποιούσιν αἴσθησιν **E(Y) Pach** : ἐμποιοῦσιν αἴσθησιν **vulg.**

— 462^b6–7 ὥστε πολλήν προσεμπίπτειν ἀναθυμιάσιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον **λ Pach** : ὥστε πολλήν ἀναθυμιάσιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι **vulg.**

Div. Somn.

— 462^b18–19 τὸ δὲ μηδεμίαν εὐλογον αἰτίαν ὄραῖν **λ Pach** : τὸ δὲ μηδεμίαν αἰτίαν εὐλογον ὄραῖν **vulg.**

— 462^b23 ὑπὸ τοῦ θεοῦ **λ Pach** : ἀπὸ τοῦ θεοῦ **cett.**

— 464^a19 διὰ τοῦτο **λ Pach** : διὰ ταῦτα **vulg.**

Long.

— 465^a4 κατὰ γένη **λ Pach** : κατὰ γένος **cett.**

— 467^a4 τῶι ζώωι **λ Pach** : ζώωι **cett.**

— 467^a9 ἔχει **λV Pach** : ἔχουσι **cett.**

Juv.

— 469^b9 δ' εἶναι **λ Pach** : δὴ **cett.**

Resp.

— 474^b28 πρὸς βοήθειαν **λ Pach** : πρὸς τὴν βοήθειαν **cett.**

— 474^b29 βοηθείας **λ Pach** : τῆς βοηθείας **cett.**

— 478^a15 δέονται **λ Pach** : δεῖται **cett.t.**

VM

— 480^a3 ἐκ τοῦ ὑγροῦ **λ Pach** : ἐκ τῆς τροφῆς ὑγροῦ **cett.**

Exemples d'erreurs imputables à Pachymère (ou à son exemplaire)

Sens.

— 445^b8 τῶι δύνασθαι δὲ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα **Pach** : τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα **cett.**

Mem.

— 453^a20–21 ὅτι καθάπερ τοῖς βάλλουσιν οὐκ ἐστὶ ἐπ' αὐτοῖς τὸ στήσαι **Pach** : ὅτι καθάπερ τοῖς βάλλουσιν οὐκέτι ἐπ' αὐτοῖς τὸ στήσαι **vulg.**

Somn. Vig.

— 456^b34 ἔστι δ' ἐκ κόπων ἐνίων **Pach** : ἔτι δ' ἐκ κόπων ἐνίων **vulg.**

4.2 *Sens.* et *PN2* : Le manuscrit *Laurent. plut. 87.4*

C^a

Le manuscrit *Laurent. plut. 87.4* (*C^a*) est sans doute le plus ancien manuscrit conservé de γ , ce qui en fait le troisième manuscrit le plus ancien parmi ceux qui transmettent les *PN*, après *Z* et *E*. *C^a* a été confectionné par une équipe de trois copistes, au sein

desquels on reconnaît la main du célèbre Ioannikios (ff. 1–144^v et 147^v–190, c'est-à-dire *Gener. An.*, *Hist. An.* et l'essentiel des *Probl.*)¹⁰⁸. Cela permet de le rattacher à un grand projet éditorial que semble avoir dirigé Ioannikios, au vu de l'omniprésence de sa main, probablement à l'instigation de Burgundio de Pise (lequel emploie régulièrement les manuscrits ainsi produits pour ses traductions latines). Le projet concernait, non seulement Aristote, mais également Galien et d'autres textes médicaux, la recherche actuelle a progressivement pris la mesure de son ampleur extraordinaire¹⁰⁹. On peut dater sa réalisation approximativement de 1135–1140. On a conservé cinq manuscrits issus du volet aristotélicien de cette entreprise, qui semblent former ensemble une édition du *corpus* : *Laurent. Covent. Soppr.* 192 (*Organon*), *Laurent. plut. 87.7* (sigle *F* depuis Bekker ; *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Met.*, selon la série habituelle), *Laurent. plut. 87.4* (*C^a* ; *Gener. An.*, *Hist. An.*, *Probl.*, *Inc. An.*, *Sens.*, *Mot. An.*, *PN2*), *Laurent. plut. 81.18* (*EN*, *MM*, *Part. An.*), *Paris.* 1849 (*Met.*), auxquels il faut adjoindre le *Vat. Barb. gr.* 591, qui contient le commentaire de Philopon à la *Physique*. Ce sont tous des témoins importants, parfois très importants, pour les textes qu'ils transmettent. À la différence de l'édition à laquelle appartient par exemple le manuscrit *Vat.* 260 (*U*, fin du XII^e), celle-ci ne semble pas résulter d'une réflexion préalable quant à la mise en ordre de l'intégralité du *corpus* (le *Laurent. plut. 81.18* joint ainsi *Part. An.* aux traités éthiques) : l'entreprise paraît avoir procédé selon une logique accrétionnelle, en reprenant du contenu des exemplaires employés comme modèles tout ce qui n'avait pas encore été copié pour la nouvelle édition, quitte à devoir compléter ultérieurement la série. La composition incongrue du *Laurent. 81.18* s'explique ainsi très probablement par le fait que *Part. An.* soit le principal absent de la série des traités zoologiques telle que la transmet *C^a*, ce qui implique que le *scriptorium* de Ioannikios ait travaillé en complétant au fur et à mesure la collection en fonction des textes disponibles.

On ne peut alors que s'interroger sur le fait que *C^a* transmette *Sens. et PN2* sans *An.* ni le reste de *PN1*, ce qui est une particularité unique au sein de la transmission. De surcroît, les autres manuscrits aristotéliciens conservés que l'on peut rattacher à cette édition ne contiennent pas le reste de *PN1*, pas plus que *An.* d'ailleurs : la collection de Ioannikios aurait-elle comporté une lacune aussi béante ? La clef du problème quant à *C^a* réside dans un examen codicologique. Il faut relever le fait que le *codex* comporte des feuillets vierges, après la fin des *Probl.* (f. 190^v–193^v) et après la fin de *Sens.* (f. 209^{rv}). Or

108. Pour la description du *codex*, on se reportera à celle fournie par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 291–293.

109. L'existence d'une unité de projet derrière les manuscrits où se retrouve la main de Ioannikios (identifié notamment dans la souscription du *Laurent. plut. 74.18*, f. 322) est déjà soupçonnée par A. M. BANDINI et al. (1961). N. Wilson a ensuite publié une série d'études importantes consacrées à cette collection (N. G. WILSON (1983), N. G. WILSON (1986), N. G. WILSON (1991) ; résumé de la question dans N. G. WILSON (1996), pp. 206–208), avant que la chose n'ait été définitivement établie par VUILLEMIN-DIEM et M. RASHED (1997). Voir également depuis DEGNI (2008), BALDI (2011) et DEGNI (2013). On rattache au projet en question six manuscrits de Galien (*Laurent. plut. 74.5*, *74.18*, *74.22*, *74.25*, *75.5* et *75.17*), quatre d'Aétius (*Laur. plut. 75.5*, de nouveau, et *75.7*, *75.18*, *75.20*) et un de Paul d'Égine (*74.26*).

il manque dans le *codex* les 11 dernières sections du texte des *Probl.*, à partir de 944^a37 : il semble donc que le modèle employé présentait une lacune, que le copiste avait identifiée et prévu de compléter au moyen d'un autre exemplaire, ce qu'il n'a finalement pas eu l'occasion d'accomplir¹¹⁰. Le cas de *Sens.* est un peu différent, parce que la recension du traité dans C^a est bel et bien complète : il faut sans doute supposer que le copiste avait conscience du fait que c'est *Mem.* et le reste de *PN1*, et non *Mot. An.*, qui doit succéder à *Sens.* (la fin du traité est limpide sur ce point). Il a en conséquence réservé un feuillet, laissé vierge, de manière à terminer le quaternion et à pouvoir commencer sa transcription de *Mot. An.* sur un nouveau cahier, afin de se ménager la possibilité d'insérer ensuite une copie du reste de *PN1*. Cela n'a, de nouveau, jamais été fait. Il faut donc supposer qu'il n'a pas réussi à mettre la main sur un exemplaire convenable, ou qu'il n'a pas eu le temps de l'exploiter, ce qui invite à penser que le modèle employé pour la rédaction de *Sens.* ne contenait pas la suite de *PN1*, peut-être parce qu'il était mutilé.

Le texte de *Sens.* est pourvu d'un grand nombre d'annotations, tirées pour la plupart du commentaire d'Alexandre, lequel figurait très probablement dans le modèle de C^a ¹¹¹, tandis que, à quelques exceptions près, limitées à *Long.*, le texte de *PN2* n'en contient pas. Il s'agit là d'un manuscrit de lettré, où l'on se permet des conjectures¹¹², et il est contaminé par un manuscrit proche de *E* (ou par *E* lui-même) pour *Sens.* Le texte de *Sens.* s'avère régulièrement être particulièrement proche, avant approximativement 444^a, de celui que l'on lit dans les *Vat.* 258 (*N*) et 266(*V*), lesquels doivent remonter à un même exemplaire perdu noté ici π , comme en témoignent certaines fautes conjonctives ci-dessous. Cela s'explique évidemment par le fait que C^a et π sont, du point de vue de leur texte pour *PN1.1*, issus du *deperditus* ϵ_1 . Un phénomène mérite pourtant d'être signalé, à savoir que certaines de ces fautes ne se retrouvent pas dans le principal autre descendant de ϵ_1 , le *deperditus* ξ , dont sont issus les *Laurent.* 87.20 (*v*) et 87.21 (*Z*^a). Il y a deux manières d'expliquer cela : soit l'on suppose que C^a et π procèdent ensemble d'un même descendant de ϵ_1 dont ξ serait indépendant, soit l'on invoque le fait que ξ s'avère être contaminé, ce qui est par ailleurs vérifié et expliquerait comment certaines des fautes propres à ϵ_1 et à sa descendance y auraient été éliminées.

110. C'est l'explication avancée par DEGNI (2008), p. 194, qui tente de la faire valoir aussi au sujet de *Sens.*, en affirmant à tort que le texte de C^a serait incomplet (parce qu'il s'arrêterait à περι μνήμης en 449^b3 : c'est faux, les quelques mots restants du traité, $\text{καὶ τοῦ μνημονεύειν}$, qui annoncent le suivant, se trouvent simplement à la ligne en-dessous au f. 208^v). La chose a curieusement échappé à l'attention de D. Harlfinger (*in* MORAUX (1976), pp. 291–293), qui signale pourtant l'incomplétude de la recension des *Probl.*

111. Un exemple parmi d'autres : on lit en marge du texte correspondant à 444^a31, ὡς κατὰ μέγεθος (au sujet de la taille du cerveau chez l'être humain par rapport aux autres animaux), l'annotation suivante, $\text{κατὰ ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τοῦ σώματος}$, laquelle est tirée directement du commentaire d'Alexandre (102.25). Le texte d'Aristote et celui d'Alexandre sont en outre parfois confondus dans C^a , cf. BLOCH (2008b), p. 44 n. 142 et *infra*. KOCH (2015), p. 133, tire également argument de l'intégration, inhabituelle à cette date, d'un diagramme au texte dans C^a dans le cas de *Mot. An.* pour suggérer que son modèle devait être annoté.

112. Voir à nouveau BLOCH (2008b), p. 44 n. 141.

(Sens. & PN2) Fautes propres de *C^a**Sens.*

- 437^a5 ἡ ἀκοή ἐστι *C^a* : ἡ ἀκοή *cett.*
- 437^a13–14 κατὰ συμβεβηχός ἀλλ' οὐ καθ' αὐτὸν *C^a* : οὐ καθ' αὐτὸν ἀλλὰ κατὰ συμβεβηχός *cett.*
- 437^b9–10 αὐτὸν *C^a* : αὐτὸν *E³*(αὐτῶν *E¹*)*C^cMi* : αὐτὸς αὐτὸν *cett.*
- 437^b12 γέγραφε *C^a* : γέγραπται *cett.*
- 438^a15 ἀλλ' εὐφυλακτότερον καὶ εὐπιλητότερον om. *C^a*
- 438^b2–3 τοῦ μὴ ἄνευ φωτὸς ὄρᾶν *C^a* : τοῦ ἄνευ φωτὸς μὴ ὄρᾶν *cett.*
- 439^a31 καλοῦσιν *E¹*(γρ. in marg.)*C^a*(γρ. in marg.) : ἐκάλουν *cett.* (contamination?)
- 439^b10 τούτου τοῦ διαφανοῦς *C^a* : τούτου *cett.* (*cf.* Alex^p 51.19.21?)
- 439^b15 ἐνεῖναι om. *C^a*
- 440^a23 ἄτομα *C^a* : ἄμα *cett.*
- 440^b27 εἴρηται πρότερον *C^a* : εἴρηται *cett.*
- 441^b10–12 διὸ ... ξηρὸν om. *C^a* (*saut du même au même*)
- 441^b21–22 αἰσθητήριον *C^a* : τὸ αἰσθητικὸν *cett.*
- 442^a21 θείη *EC^cMiC^a* : τιθῆι *vulg.* (contamination)
- 442^b2 φανερόν *C^a* : δῆλον *cett.*
- 443^b22 αὐτῶν *C^a* : τούτων *cett.*
- 444^a8 καθ' αὐτήν om. *C^a*
- 444^a26–27 προηγουμένως τὴν εἰς τὸν θώρακα βοήθειαν *C^a* (*ex* Alex^p 100.1) : ἐπὶ τὴν εἰς τὸν θώρακα βοήθειαν *vulg.*
- 445^b7–8 ποιητικὸν γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως · δύνασθαι γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως · τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα) *C^a* : ποιητικὸν γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως (τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα) *vulg.*
- 445^b13 ὅλως *ω(C^a)* : τὸ ὅλον *γ* (contamination)
- 445^b13–14 ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητὸν om. *γ* : habet *ω(C^a)* (contamination)
- 447^b10 μὴ om. *C^a*
- 449^b3–4 περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν *EC^cMiC^a* : περὶ μνήμης *γ* (contamination)

Long.

- 465^a27 ἐστὶ μὴ εἶδος φύσει *C^a* : ἐστὶ μὴ φύσει *cett.*
- 466^b3 ἐν ἐνίοις *C^a* : ἐνίοις *cett.*

Juv.

- 469^a1 πρῶτον οὖν *C^a* : πρότερον καὶ *cett.*
- 469^b27 ποτὲ *C^a* : ὁτὲ *cett.*

Resp.

- 472^b7 καὶ τοῦ θερμοῦ *C^a* : ἡ τοῦ θερμοῦ *cett.*
- 473^a26 κατέχει *C^a* : μέτεχει *cett.*
- 474^a26 φύζεις *C^a* : πέφεις *cett.*
- 475^a8–9 συνιζάνοντι *C^a* : συνίζοντι *cett.*
- 475^b24 πλεῖστα τὸν om. *C^{a1}*

— 476^b13 ἀνύδρων C^a : ἐνύδρων *cett.*

— 478^a2 τιθέναι C^a : τιθέμεναι *cett.*

VM

— 479^a18 εἴ τις C^a : ἥ τις *cett.*

— 480^a28 οὔσαν C^a : ἐνοῦσαν *cett.*

4.3 *PN1.1* et *PN2* : Le *deperditus* π et sa descendance (*Vat.* 258 *N*, *Vat.* 266 *V*, *Yal.* 234 *Y^a*)

La situation relative au *deperditus* π est particulière. Sa descendance se divise en deux branches en ce qui concerne *PN2* : l'une est celle dont sont issus les *Vat. gr.* 258 (*N*) et 266 (*V*), tandis qu'un autre a donné lieu, indépendamment de cette dernière, au *Yalens.* 234 (*Y^a*), dont l'on conserve un apographe, le *Vat. Urb. gr.* 39 (*n*). Ce dernier ne transmet pas *PN1* ou *Sens.*, ce qui est en revanche le cas de *N* et de *V*, Or ceux-ci remontent à nouveau clairement à un même exemplaire en ce qui concerne *PN1.1*, si bien qu'il est vraisemblable qu'il s'agisse du même manuscrit que celui dont ils procèdent pour *PN2*. Je nomme toujours π cet exemplaire, bien que, en toute rigueur, si l'on suppose une identité numérique entre les exemplaires perdus expliquant cette zone de la transmission pour *PN1.1* et *PN2*, il faille plutôt considérer que le texte qui se laisse reconstruire à partir de *N* et de *V* pour *PN1.1* ne correspond pas exactement au *deperditus* π pour *PN2*, mais plutôt à l'un de ses deux descendants principaux perdus. Une question plus importante est néanmoins de savoir si le fait que *N* et *V* soient étroitement apparentés pour *PN1.1* et *PN2* est suffisant pour adopter l'hypothèse selon laquelle il y aurait derrière ce fait un seul et unique exemplaire perdu. Il n'y a pas de témoignage externe pour l'établir, on ne peut répondre à cette question de manière absolument certaine. Toutefois, le fait que le manuscrit *Laurent.* 87.4 (C^a) soit textuellement proche de cette région de la transmission pour *PN1.1* aussi bien que pour *PN2* invite à répondre par l'affirmative. J'aurais ainsi tendance à supposer que le *deperditus* π contenait, comme aujourd'hui C^a , seulement *Sens.* (et possiblement seulement *PN1.1*) et *PN2*. Si c'est le cas, il y a quelque raison d'étendre encore cette hypothèse. En ce qui concerne *Inc. An.*, traité transmis par les manuscrits *N*, *V* et *n*, l'étude de BERGER (1993) la conduit à postuler un manuscrit perdu ν , dont descendraient d'un côté *V* et de l'autre un autre exemplaire perdu, noté cette fois ξ , dont sont issus les manuscrits *N* et *n*, ainsi qu'un autre manuscrit tardif et contaminé *Laurent. plut.* 87.17 (L^c), que l'on sait maintenant être de la main de Demetrios Angelos¹¹³. Son étude ne prend pas en compte le manuscrit de Yale (qui pourtant contient comme les autres *Inc. An.*), mais il est extrêmement probable qu'il constitue, comme pour *PN2*,

113. L'identification a été opérée par MONDRAIN (2000a), pp. 236–238.

l'antigraphe de n au sein de cette transmission. Il semble donc que le *deperditus* ν de Berger soit à peu près identifiable à l'exemplaire perdu que je désigne par π ¹¹⁴. En outre, N et V sont également étroitement apparentés quant à *Lin.*¹¹⁵ et *Col.*¹¹⁶, traités qui sont régulièrement transmis à la suite de *PN2*, mais que ne contiennent pas Y^a et n . On pourrait donc aller jusqu'à supposer que le *deperditus* π contenait au moins quelque chose comme *Inc. An.*, *Sens.*, *PN2*, *Lin.* et *Col.*, selon cet ordre ou un autre, si l'on suppose que le modèle de V et de N reflétait fidèlement son ancêtre.

La structure de la descendance du *deperditus* π est élémentaire dans le cas de *PN1.1*. Il compte deux descendants indépendants l'un de l'autre, les *Vat.* 258 (N) et 266 (V). La situation est moins simple, en dépit du petit nombre de témoins indépendants concernés, en ce qui concerne *PN2*. On se serait peut-être attendu à retrouver le schéma avancé par BERGER (ibid.) relativement à la transmission de *Inc. An.* : une fois que l'on substitue *Yal.* 234 (Y^a) à *Urb.* 39 (n), cela signifierait que N et Y^a remonteraient ensemble à un même descendant de π , tandis que V serait un témoin indépendant à l'égard de ces deux manuscrits. Or ce n'est pas ce que l'on constate¹¹⁷. Le texte de *PN2* que présente V n'a en fait pas une origine unique. Son texte du premier traité de la série, *Long.*, est proche de celui de la famille λ . Plus précisément, il occupe à l'égard du *deperditus* λ la même position que N pour *PN1.2* : c'en est un frère. En revanche, à partir de *Juv.* et jusqu'à la fin de la série (les trois traités en question forment de toute manière un bloc au sein de la transmission), le texte de V est, en dépit d'une certaine influence de la part de λ (ou de son ancêtre, surtout au début du traité), issu, comme celui de N et de Y^a , du *deperditus* π . Il n'y a donc que deux témoins indépendants du texte de π pour *Long.* (N et Y^a), et trois ensuite (N , Y^a et V). En ce qui concerne les relations entre ces trois manuscrits après que V a rallié la descendance de π , je considère, à partir de l'examen des fautes, que N et V remontent à alors à un même exemplaire issu de π , tandis que le texte de Y^a est indépendant de celui-ci.

114. Il mérite également d'être rapproché du *deperditus* ν postulé par BERGER (2005), p. 70, au sein de la transmission de *Hist. An.*, qui sert pour ce texte d'antigraphe au *Vat. Pal. gr.* 260 (sigle Y^c), dont le copiste est peut-être identique à celui des ff. 159 à 325^v de N (l'identification, avancée naguère par Harlfinger, est contestée par PÉREZ MARTÍN (1997), p. 77 n. 23, ainsi que par CANART (2008a), p. 54), avec lequel il partage aussi un filigrane. Il vaudrait ainsi la peine de regarder si les extraits de *Part. An.* et de *Gen. An.* dans Y^c ont la même source que les recensions complètes de ces traités dans N . Dans le cas de *Hist. An.*, le texte de Y^c est en tout cas riche en tentatives érudites de correction, ce qui s'accorde bien avec le caractère du *deperditus* π pour les *PN*.

115. HARLFINGER (1971a), pp. 127–139.

116. FERRINI (1999), p. 51.

117. Cela ne remet pas nécessairement en cause le diagnostic de BERGER (1993). Si *Inc. An.* précède immédiatement *PN2* dans Y^a , il est séparé de *PN2* par *PN1 – Mot. An.* dans V , section au cours de laquelle le copiste change de modèle. Semblablement, *Gener. An.* est placé entre *Inc. An.* et *PN2* dans N . Il est donc loin d'être certain que leurs relations stemmatiques soient les mêmes pour *Inc. An.* et pour *PN2*, le simple fait que les ordonnancements de leurs contenus respectifs soient si différents invite plutôt à attendre quelques différences. Cela étant dit, on pourrait aussi se demander s'il ne suffirait pas d'introduire l'hypothèse d'une contamination du texte de V pour *Inc. An.* aussi pour obtenir la même situation que pour *PN2*.

Le *deperditus* π ne peut qu'être antérieur à la fin du XIII^e, puisque *N*, qui en descend, doit avoir été confectionnée avant 1300 et que je le tiens pour déjà séparé de lui par un intermédiaire dans le cas de *PN2*. Par ailleurs, *V* et *N* sont tous deux liés aux cercles lettrés de la Constantinople de cette période, puisque *V* porte le monocondyle (f. I) de Jean Gabras que l'on peut probablement identifier au Gabras correspondant avec Nicéphore Choumnos, Nicéphore Gregoras et Maxime Planude, tandis que *N* est en partie de la main de Jean Bardalès (souscription au f. 325^v), également correspondant de Planude, et de son frère Léon, proche de Métochite¹¹⁸. Leur ancêtre commun doit ainsi avoir circulé activement dans les milieux lettrés les plus prestigieux de la capitale. On dispose de beaucoup moins d'éléments au sujet de *Y^a* ; le fait qu'il soit globalement contemporain des deux autres (sa confection est généralement datée de la première moitié du XIV^e) est compatible avec la possibilité que sa partie aristotélicienne biologique (*PN2, Inc. An.*) soit issue du même cercle.

Le dernier ancêtre commun à *N* et à *V*, lui aussi nécessairement antérieur à 1300, mérite également de faire l'objet d'une tentative de reconstruction. On commencera par noter la composition inhabituelle de ces deux manuscrits : *Lin.* et *Col.* y sont placés en tête, suivis de *PN2, Inc. An.* et enfin de *PN1* dans *V*, et immédiatement de *PN1* dans *N*, où *PN2* est relégué à la fin du *codex*. Étant donné, de surcroît, que *V* et *N* ont recours à des exemplaires distincts pour le reste de *PN1*, on peut supposer, d'une part, que leur ancêtre commun, tel qu'il était accessible à la fin du XIII^e siècle, au moment de la copie de *N*, ne contenait effectivement que la partie de *Sens.* correspondant à *PN1.1*, le reste du traité et de *PN1* y ayant été perdus, et, d'autre part, que *Lin.* et *Col.* y étaient originellement placés, comme c'est normalement le cas, après *PN2*, mais que, en lien sans doute la perte du reste de *PN1*, ils ont été avancés avec *PN2* au sein du *codex* tandis que la recension incomplète de *Sens.* y a été reléguée. Cela fournit une hypothèse intéressante dès lors que l'on s'avise de la parenté du *deperditus* π , *a fortiori* de l'antigraphe de *V* et de *N*, avec *C^a*. Or *C^a* est le seul manuscrit conservé à contenir *Sens.* et *PN2* uniquement. Il y a donc quelque raison de supposer que *C^a* et π remontent tous deux à un même modèle, à un stade où celui-ci, pour une raison ou une autre, ne contenait pas le reste de *PN1*.

Le manuscrit π , tel qu'on peut le reconstituer, est en tout cas le produit d'une activité éditoriale minutieuse. Il comporte notamment des traces d'interactions avancées avec le commentaire d'Alexandre à *Sens.*, dont il retient certaines formulations et semble avoir influencé l'état de certains *lemmata*. En ce qui concerne *PN2*, on retrouve en partie cette même tendance à corriger le texte lorsque celui-ci peut paraître ne pas présenter une construction ou un sens satisfaisants. Le texte semble aussi dévier en direction du commentaire de Michel d'Éphèse en quelques endroits. Par exemple, en 477^b30, les descendants de π sont les seuls manuscrits à transmettre la particule $\alpha\nu$, les autres manuscrits ne contenant que le seul verbe $\tilde{\eta}\lambda\theta\epsilon\nu$, qui, au vu du contexte, ne peut qu'avoir

118. Cf. *supra*, p. 272.

une valeur d'irréel : le copiste de π a rétabli la particule que la grammaire lui semblait exiger. Il est possible qu'il se soit inspiré du passage correspondant dans le commentaire de Michel, où ce dernier reprend initialement dans sa citation le verbe accompagné de cette même particule (139.21). Autre exemple : en 472^b12, on trouve dans le texte du fragment d'Empédocle de π précisément ce que désire Diels¹¹⁹, à savoir l'article neutre avant l'adverbe $\theta\acute{\upsilon}\rho\alpha\theta\epsilon\nu$. Cela permet de faire de $\tau\acute{o}$ $\theta\acute{\upsilon}\rho\alpha\theta\epsilon\nu$ le sujet d'une proposition qui peut autrement paraître en manquer. De telles interventions témoignent d'une volonté proprement éditoriale, visant à l'obtention du meilleur texte possible. Je relève également que, en de rares endroits, les manuscrits issus de π partagent des fautes avec la famille β , ce qui implique l'existence d'un processus de contamination. Les exemples les plus criants concernent 476^a23–24, où, à la clause correcte que l'on lit dans γ , $\pi\rho\acute{o}s$ $\delta\acute{\epsilon}$ $\tau\acute{\eta}\nu$ $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\psi\upsilon\zeta\iota\nu$, ont été rajoutés dans β et π les mots $\kappa\alpha\iota$ $\tau\acute{\eta}\nu$ $\lambda\eta\psi\iota\nu$ $\tau\eta\varsigma$ $\tau\rho\omicron\phi\eta\varsigma$, pour faire dire au texte que, comme pour la bouche chez les animaux qui respirent, les branchies servent aussi bien au refroidissement qu'à la saisie de la nourriture chez les poissons, ce qui est contraire à la doctrine aristotélicienne, et 479^b33–^a1, où on lit dans β et π une leçon absolument irrecevable du point de vue du sens, $\pi\alpha\chi\upsilon\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$ ou $\tau\alpha\chi\upsilon\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$ $\pi\rho\omicron\sigma\gamma\epsilon\nu\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$, qui résulte en partie d'une grossière erreur d'accord et en partie d'une corruption du verbe. Je pense également que β et π nous ont préservé la meilleure leçon, $\acute{\alpha}\rho\omicron\nu\tau\omicron\varsigma$, en 480^a3. Le degré de contamination s'accroît encore si on se penche individuellement sur ses manuscrits, car V est massivement contaminé par la famille λ . Il est donc souvent difficile de circonscrire l'origine des leçons de cette famille au texte très travaillé, ce qui rend son usage délicat.

(PN1.1 & PN2) Fautes de π

Sens.

- 436^a5 $\acute{\upsilon}\rho\omicron\kappa\epsilon\iota\sigma\theta\omega$ $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta$ π ($\acute{\upsilon}\rho\omicron\kappa\epsilon\iota\sigma\theta\omega$ $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\iota$ V : $\acute{\upsilon}\rho\omicron\kappa\epsilon\iota\sigma\theta\alpha\iota$ $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta$ N(a.c.)) : $\acute{\upsilon}\rho\omicron\kappa\epsilon\iota\sigma\theta\omega$ **cett.**
- 436^a12–13 $\tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\sigma\alpha\iota$ π : $\tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\omicron\upsilon\sigma\iota$ **cett.**
- 437^a21 $\pi\rho\acute{o}s$ $\tau\acute{\alpha}$ π : $\pi\rho\acute{o}s$ **cett.**
- 437^a21–22 $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\chi\omicron\nu\tau\alpha\iota$ π : $\gamma\lambda\acute{\iota}\chi\omicron\nu\tau\alpha\iota$ **cett.**
- 437^b5 $\epsilon\iota$ π : $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\nu$ vel $\acute{\alpha}\nu$ **cett.**
- 437^b5 $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ om. π
- 437^b21 $\pi\acute{\alpha}\gamma\omicron\iota\varsigma$ $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota$ π : $\pi\acute{\alpha}\gamma\omicron\iota\varsigma$ **cett.**
- 437^b25 $\beta\lambda\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\nu$ om. π
- 438^a2 $\mu\acute{\epsilon}\nu$ om. π
- 438^b3 $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ om. π
- 439^a25–26 $\acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho$ $\omicron\upsilon\acute{\nu}$ $\acute{\epsilon}\pi\iota$ $\tau\acute{\omega}\nu$ $\sigma\omega\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ π Alex¹(47.21, sed cf. Alex^P 44.9–10) : $\acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho$ $\omicron\upsilon\acute{\nu}$ $\kappa\alpha\iota$ $\tau\acute{\omega}\nu$ $\sigma\omega\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ **vulg.**
- 439^b12 $\delta\acute{\epsilon}$ om. π

119. Voir DIELS (1903) II, p. 110.

- 440^a20 οὖν om. π
- 440^b19 ἐνδέχεται π : ἐνδέχεσθαι **cett.**
- 441^a23 τῶν οὕτως ὑγρῶν π Alex^p (70.24–71.1) : τῶν ὑγρῶν **cett.** (insertion de la paraphrase d'Alexandre, 71.1)

Juv.

- 468^b32 καὶ ἐν π : ἐν **cett.**
- 469^a10 ἰατρὸς ... αἰσθήσεων om. π
- 469^b23 τὴν μὲν γῆρας, τὴν δὲ βίαιον π : τὴν μὲν γῆραι, τὴν δὲ βίαιον **vulg.** (influence probable de la paraphrase de Michel (109.9–11) : λέγει δὲ καὶ τὴν μὲν μάρανσιν εἶναι γῆρας, τὴν δε σβέσιν βίαιον)
- 470^a32 κατὰ π : περὶ **cett.**

Resp.

- 470^b9 εἰρήκασιν om. π
- 470^b16 παραμένειν π : διαμένειν **vulg.**
- 470^b25 μᾶλλον om. π
- 471^a15 κατὰ om. π (haplographie)
- 471^b8 ἐν τῷ στόματι π : τῷ στόματι **cett.**
- 471^b17 ἀποθνήσκει π : ἀποθνήσκειν **cett.**
- 472^a9 ἔκθλιψιν π : θλίψιν **cett.**
- 472^a20 τὸ αὐτὸ αἴτιον π : τὸ αἴτιον **cett.**
- 474^a7 ὥς π : ὥσπερ **cett.**
- 474^a9 διὰ om. π
- 474^b11 καὶ πρότερον π : πρότερον **cett.**
- 476^a26 κατάψυξιν π : τὴν κατάψυξιν **cett.**
- 476^b6 καταδέχονται π : καταδέχεται **cett.**
- 477^a23 ὥστε καὶ τῆς οὐσίας τούτῳ π : ὥστε τῆς οὐσίας καὶ τούτῳ **cett.**
- 477^b30 ἦλθεν ἂν π : ἦλθεν **cett.**
- 478^a8–9 καθάφησιν Ἐμπεδοκλῆς π : καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησιν **vulg.**

VM

- 479^a19 γὰρ om. π
- 479^a20 ἀποσβέννυται om. π
- 479^b5 τοῦ om. π
- 479^b24 κίνησιν π : πήδησιν **cett.**
- 479^b28 κινήμασι π : κίνησιν **cett.**
- 480^a27 δὲ π : γὰρ **cett.**
- 480^b27–28 τὰ περὶ φύσεως π τι περὶ φύσεως **vulg.**

(PN2) Contamination de π par β

Resp.

- 472b20–21 πρότερον τὴν ἐκπνοὴν γίνεσθαι τῆς εἰσπνοῆς **ZV^f Mivβπ** : πρότερον τὴν εἰσπνοὴν γίνεσθαι τῆς ἐκπνοῆς γ

- 475^a9 πρὸς τὸν ὑμένα **ZC^cMiβπ** : κατὰ τὸν ὑμένα γ
- 475^b17 ὅσα μὲν αὐτῶν **βπμ** : ὅσα μὲν **ZC^cMiγ**
- 476^a23–24 πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν καὶ τὴν λήψιν τῆς τροφῆς **βπμ¹C^{o2}** : πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν γ : om. **Z¹C^cMi**
- 477^b31 ἐν οἴωπερ **βπ** : ἐν ὄωπερ **cett.**
- 478^a3 μέτρον **Z¹C^cMiβπ** : μέτριον **cett.**

VM

- 479^b4 γήραι **β(B^eP)πμ** : ἐν γήραι **cett.**
- 480^a1 προσγενομένη **β(B^eE^rP^f)π** : γινομένου **vulg.**
- 480^a4 αἴροντος **β(B^eE^rP^f)π** : αἰρομένη πρὸς **vulg.**

(PN2) Fautes séparatives de V et de N absentes de Y^a

Resp.

- 473^b5 σώματος **VN** : αἵματος **cett.**
- 475^b23 οἱ ὄφεις **VN** : ὄφεις **cett.**
- 476^a31 κεῖται om. **VN**
- 476^b7 γὰρ om. **VN**
- 478^a6 γὰρ om. **VN**

VM

- 479^a33 μὲν om. **VN**
- 479^b28 ὁμοίως **VN** : ὁμοία **cett.**
- 480^a14 ὑγροῦ **VN** : ψυχροῦ **cett.**

(PN2) Fautes de V

Long.

- 464^a22 πρότερον **V** : πρῶτον **cett.**
- 464^a23 δῆλον om. **V¹**
- 465^a2 θεωρητέον καθάπερ εἴρηται πρότερον **V** : καθάπερ εἴρηται πρότερον θεωρητέον **cett.**
- 465^a28 ἐν ψυχῆι om. **V**
- 465^b23 διὸ καὶ **V** : διὸ **cett.**
- 465^b31 μεταβάλλει om. **V¹**
- 467^a23 δυνάμει om. **V**
- 467^b5 αἰτίων **V** : ζώων **cett.**

Juv.

- 467^b11 καὶ τὸ μὴ ζῆν om. **V**
- 468^a11 λαμβάνει om. **V**

Resp.

- 470^b17 ὄν **V** : οἶον **cett.**
- 470^b23 πάντως **V** : πάντα **cett.**
- 471^b11 ἐκείνοις **V** : ἐκείνων **cett.**
- 471^b25–26 τῆς φύσεως **V** : τὴν φύσιν **cett.**

- 473^b26 ἐκ τῶν **V** : ἐκτὸς **cett.**
- 474^a5 θετέον **V** : θῦον **vulg.**
- 474^b25 τὰ ζῶια **V** : τῶν ζώιων **cett.**
- 474^b26 πάντων **V** : πάμπαν **cett.**
- 475^a15 περιτρίψει **V** : τρίψει **cett.**
- 476^b28 καὶ om. **V**
- 477^a4 ἐφιᾶσι **V** : ἀφιᾶσι **cett.**
- 477^b3 ἐπειδὴ om. **V**
- 478^b5-7 ἐπεὶ ... ἔχει om. **V** (saut du même au même)

VM

- 478^b30 μὲν om. **V**
- 479^b29 περὶ **V** : παρὰ **cett.**
- 479^b32 εἶναι **V** : γίνεσθαι **cett.**
- 480^a14 ἐκωσις **V** : ἄντωσις **cett.**

(PN2) Contamination de *V* par λ *Long.*

- 465^a16 τοῖς ἄλλοις $\lambda\mu\mathbf{V}$: ἀλλήλοις **cett.**
- 466^a15 τοῖς μακροβιωτέροις $\lambda\mathbf{V}$: τοῖς μακροβιωτάτοις **cett.**
- 466^b11 διὸ καὶ οἱ στρουθοὶ $\lambda\mathbf{V}$: διὸ οἱ στρουθοὶ **cett.**
- 466^b18 καὶ τὰ μείζω $\lambda\mathbf{V}$: τὰ μείζω **vulg.**
- 466^b18 ἐν τῇ ἐρυθρᾷ θαλάσσει $\lambda\mathbf{V}$: ἐν τῇ θαλάττῃ τῇ ἐρυθρᾷ **cett.**
- 467^a31 μακροβιώτερα τὰ ἄρρενα $\lambda\mathbf{V}$: τὰ ἄρρενα μακροβιώτερα **cett.**

Juv.

- 467^b33 τῶι $\lambda\mathbf{V}$: τῶι τε **cett.**

Resp.

- 471^a9 λέγει $\nu\mathbf{V}$: λέγουσι **cett.**
- 471^a21 ἔχει $\lambda\mathbf{V}$: ἔχουσιν **cett.**
- 471^b23 τίσιν $\lambda\mathbf{V}$: τίνοι **cett.**

Le manuscrit *Yalens.* 234 (Y^a), que l'on date généralement de la première moitié du XIV^e siècle, est un volume composite, comprenant cinq unités codicologiques distinctes, qui sont surtout de contenu aristotélicien, à l'exception de la fin du manuscrit¹²⁰. La première (I, ff. 1–51) transmet *Cael.*, tandis que la deuxième (II, ff. 52–80) transmet *Inc. An.* et *PN2*. Les trois parties suivantes correspondent à la séquence définissant l'*Organon* (III, ff. 81–88 : *Isagogè* ; IV, ff. 89–129 : *Cat.*, *Int.* et *An. Pr.* ; V, ff. 130–198, *An. Po.*). Il y a un lien fort entre les deux premières parties, en ce que le copiste de la deuxième est également responsable de la majeure partie de la première (ff. 17–51^v). Les trois

120. Voir son étude par MORAUX (1977), p. 1, qui prend avantageusement la relève des notices sommaires rédigées par KNOX (1957), p. 45, et FAYE et BOND (1962), p. 44. Une description minutieuse du manuscrit est également disponible dans SHAILOR (1984) et en ligne, sur le site de la bibliothèque : <https://pre1600ms.beinecke.library.yale.edu/docs/pre1600.ms234.htm> (dernière consultation : mars 2022).

dernières parties ne partagent en revanche aucun copiste. Le fait qui a principalement suscité l'attention des érudits, à partir de sa mise au jour par MORAUX (1977), est que la cinquième et dernière partie du manuscrit se poursuit au-delà du traité d'Aristote. On trouve d'abord au f. 176^v une lettre grecque d'un médecin à un collègue, qu'il invite à venir le rejoindre en Thessalie. Le manuscrit contient ensuite (ff. 177–198^v) des scholies à trois traités de Galien (*De natura facultatibus*, *De locis affectis* et *De elementis secundum Hippocratem*), qui ont été transcrites par une autre main que les traités de l'*Organon* et la lettre. Cet ensemble de scholies est mutilé en plusieurs endroits : manquent le septième feuillet du deuxième quaternion de la partie médicale (entre les actuels ff. 190 et 191) et le premier du dernier quaternion (entre les ff. 191 et 192), correspondant à la fin des scholies au *De locis affectis*, ainsi que le tout début de cette section, le dernier feuillet du quaternion où s'effectue la transition entre la partie aristotélicienne et la partie médicale (ff. 170–176), si bien que les scholies au *De natura facultatibus* sont acéphales. Les mêmes pertes sont reproduites dans un apographe de cette partie du manuscrit, *Paris. gr.* 2147, rédigé au cours de la première moitié du XVI^e, ce qui fournit un *terminus ante quem* concernant leur survenue. Si ces scholies à Galien ont suscité un intérêt considérable au cours du demi-siècle passé, on ne peut pas en dire autant des différentes parties aristotéliciennes du manuscrit, au point que BERGER (1993) l'ignore complètement dans le cadre de sa brève étude de la transmission du traité *Inc. An.*, qui inclut pourtant le manuscrit *n*, son apographe pour PN2. On ne sait que très peu de choses sur l'histoire ultérieure du manuscrit, si ce n'est qu'il fait partie du fonds de commerce de l'abbé Luigi Celotti (1759–1843 ; *ex-libris* au f. I^v), qui se tourne vers le lucratif import-export de manuscrits au début du XIX^e, avec des méthodes parfois douteuses. Le manuscrit fait l'objet d'une mise en vente publique confiée à Sotheby's en 1825, où il est acheté par le collectionneur pathologique Thomas Phillipps (1792–1872 ; n° 890 de la collection, visible au f. II^v)¹²¹. Il est ensuite acheté au libraire Laurence Witten par la société philanthropique de l'industriel américain Jacob Ziskind, qui offre le manuscrit à la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale en 1957¹²². Le fait que Y^a compte, en le manuscrit *Urb.* 39, un descendant lié au cercle d'Apostolis suggère qu'il a été conservé en Crète lors de la seconde moitié du XV^e et qu'il pourrait ensuite être passé par Venise, où Celotti aurait pu le trouver.

Il existe en effet un apographe de Y^a pour PN2, le manuscrit *Vat. Urb. gr.* 39 (*n*), confectionné au troisième quart du XV^e. Celui-ci contient une collection aristotélicienne biologique¹²³ : *Hist. An.*, *Inc. An.*¹²⁴, PN2, ce à quoi le second livre de la rétroversion

121. Au sujet de cette vente, voir MUNBY (1954), pp. 50–51.

122. Concernant le volet nord-américain de l'histoire récente du devenir de la collection Phillipps, voir BURROWS (2016).

123. On trouvera des éléments de description du manuscrit dans le catalogue de STORNAJOLO (1895), pp. 46–47, ainsi que dans le bref inventaire de BERGER (2005), p. 64. Le manuscrit partage un filigrane (proche de Briquet 11702) avec l'*Urb.* 44, copié par Georges Tzangaropoulos, et le *Paris. gr.* 1865, en partie de la main de Michel Apostolis (la souscription de sa part au f. 128^v précise même qu'il a été confectionné après la chute de Constantinople : μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς σφετέρως πατρίδος).

124. L'origine du texte des traités *Hist. An.* et *Inc. An.* dans *n* a été élucidée respectivement dans

grecque de *Plant.* a ultérieurement été ajouté (ff. 125–132^v), copié d’après l’*Ambr.* A 168 sup., un manuscrit de Bessarion qui est l’un des deux principaux témoins (avec *Basil.* F IX 40) de la rétroversion du traité¹²⁵. La souscription du f. 122 (fin de *VM*) comporte le nom de Michel Apostolis (Μιχαήλ Ἀποστόλης). Ce dernier a en fait pris le relais au f. 101, et rajouté ensuite *Plant.*, tandis que le reste du manuscrit a été pris en charge par Georges Tzangaropoulos (Γεώργιος Τζαγγαρόπουλος)¹²⁶. La manière dont le passage de témoin entre les deux copistes s’effectue ne suggère pas une collaboration très étroite. Tzangaropoulos a en effet transcrit l’intégralité du traité *Hist. An.* (ff. 1–97), tandis qu’Apostolis a fait débiter le reste sur un nouveau cahier, si bien que les ff. 97^v–100^v ont été laissés vierges. *Hist. An.* dispose par ailleurs d’un titre et d’une décoration à l’encre rouge (f. 1), alors qu’il n’y a rien de tel dans la partie copiée par Apostolis, bien que celui-ci ait réservé l’espace correspondant. Les cahiers des parties de chaque copiste présentent de surcroît deux systèmes de numérotation grecque indépendants. Il est donc légitime d’en conclure que Tzangaropoulos et Apostolis, bien que leur collaboration soit autrement attestée, ont travaillé relativement indépendamment de l’autre dans le cas des deux parties de *n*, qui n’ont été réunies qu’*a posteriori*¹²⁷.

On peut même approfondir cette petite étude codicologique en observant que, si le premier livre de *Plant.* manque, c’est parce qu’il se trouve aujourd’hui à la fin de l’*Urb.* 38 (ff. 213–222, toujours de la main d’Apostolis), qui contient autrement *An.* et *Lin.* au milieu de traités physiques. Une notice de l’*inventarium veterum* édité par STORNAJOLO (1895), p. CLXII (n° 24), lequel a été dressé au cours des années 1480, fournit d’ailleurs un précieux renseignement à ce sujet. Comme l’a remarqué HARLFINGER (1971a), pp. 240–242, elle décrit en effet un manuscrit aristotélicien dépourvu de reliure contenant *Inc. An.*, *Plant.*, *De animalibus*, *Part. An.* et *PN2*, ce qui ne correspond à aucun manuscrit conservé issu de la bibliothèque du duc d’Urbino. Il est donc très probable que les deux livres de *Plant.* transcrits par Apostolis que l’on trouve à la fin des manuscrits ayant aujourd’hui pour cote *Urb.* 38 et 39 soient issus de la dissection de ce manuscrit à la bibliothèque d’Urbino, vers la fin du XV^e¹²⁸. La première partie de l’*Urb.* 39 est par

BERGER (2005), pp. 137–140 et 151–154, et BERGER (1993), p. 31 (la datation de 1450 de *n* proposée dans cet article est en revanche à rejeter). Dans le premier cas, *n* remonte à un exemplaire perdu duquel procèdent également *Paris.* 1921 (*m*), *Vat.* 905 (qui a pour apographe *Matrit.* 4563, sigle *M^p* ici) et *Ambros.* I 56 sup. : il s’agit certainement d’une édition byzantine érudite, sans doute liée à Nicéphore Grégoras. Dans le second cas, *n* occupe une situation comparable, ayant notamment pour frère *N* (*Vat.* 258, le modèle principal du prolifique *Vind.* 64), dont il est issu de l’ancêtre immédiat : il est virtuellement certain qu’il manque un intermédiaire dans cette reconstruction, et que le texte de *n* pour *Inc. An.* est à nouveau entièrement issu de celui de *Y^a*.

125. DROSSAART LULOFS et POORTMAN (1989), *stemma* p. 584.

126. Identification par HARLFINGER (1971a), pp. 241 et 417, confirmée depuis par DE GREGORIO (2000b), p. 322, en dépit de son absence du *RGK*.

127. C’est ce qu’observe également HARLFINGER (1971a), p. 242 n. 3, qui n’éprouve néanmoins pas la moindre gêne à présenter le manuscrit comme le produit d’un unique atelier dont Apostolis serait le chef et Tzangaropoulos l’employé.

128. Comme le relève STEFEC (2012b), p. 154, la mention ἐξ ἄλλης βιβλιοθήκης au sein de la notice du manuscrit perdu pourrait indiquer qu’il serait, lui aussi, issu de la bibliothèque d’Angelo Vadio, qui

la suite massivement annotée par Angelo Vadio (*Ἐγγελος Βάδιος*; originaire de Rimini, il apparaît dans la correspondance de Michel Apostolis et semble particulièrement actif comme officiel vénitien en Orient dans les années 1450–1460, avant d’enseigner le grec et le latin en Italie en 1475–1476) et Demetrios Chalcondyle (1423–1511)¹²⁹, si bien qu’il y a de bonnes chances pour qu’il ait été acquis, peut-être même commandé, par le premier en Crète, en raison de ses liens attestés avec Apostolis. Le manuscrit, avec un bon nombre d’autres volumes aristotéliens (dont *Urb.* 38, le manuscrit perdu dont est issu la recension de *Plant.*, ou encore *Urb.* 47, copié par Michel Apostolis et Michel Lygizos), rejoint ensuite la bibliothèque du duc d’Urbino, Federico da Montefeltro (1422–1482), qui intégrera celle du Vatican en 1657.

(PN2) Fautes de Y^a et n *Long.*

- 465^b29 κατὰ ποιὸν $Y^a n$: κατὰ τὸ ποιὸν **vulg.**
- 466^a18 ὅτι om. $Y^a n$
- 466^b22 αἰτία om. $Y^a n$

Juv.

- 467^b26 ἐν om. $Y^a n$
- 468^a11 δι’ οὐπερ $Y^a n$: δι’ οὐ **vulg.**
- 469^b12 ταύτην $Y^a n$: πάντα **cett.**

Resp.

- 471^a6 τῶι ἥμισυ $Y^a n$: τὸ ἥμισυ **cett.**
- 471^a18 οὐθὲν $Y^a n$: μηδὲν **cett.**
- 471^a30 ἐν τῶι om. $Y^a n$
- 471^b14 οὕτω $Y^a n$: τοῦτο **cett.**
- 472^a10 κωλύουσιν $Y^a n$: κωλύειν **vulg.**
- 473^a20 αὐτοῖς om. $Y^a n$
- 473^b26 ἐκτ (lac.) $Y^a n$: ἐκτὸς **vulg.**
- 474^a26 οὐ $Y^a n$: οὐδὲ **cett.**
- 476^b23 ἐπὶ τῆς θαλάττης om. $Y^a n$
- 476^a30–31 τόποις ἔχει om. $Y^a n$
- 477^b22 κατέστηκεν $Y^a n$: κατέθηκεν **cett.**

VM

- 480^a19 δὴ om. $Y^a n$
- 480^b16 πτερῶν $Y^a n$: πόρων **cett.**

(PN2) Fautes propres de n

l’aurait acquis en Crète auprès d’Apostolis.

129. Voir quant au second HARLFINGER (1971a), p. 410, et DE GREGORIO (2000b), p. 322; quant au premier, STEFEC (2012b), *passim* et pour l’identification dans ce manuscrit p. 125 n. 136.

Long.

— 465^b24 ἐχεῖνο **n** : ἐχεῖνη **cett.**

Juv.

— 470^a31 σησκελίζειν **n** : σφακελίζειν **cett.**

— 470^b5 πιστώσασθαι **n** : ἐπιστήσασσι **cett.**

Resp.

— 474^a11 λόγος om. **n**

— 478^a19 διὰ γὰρ om. **n**

VM

— 479^b30 πυρωθῆι **n** : πυωθῆι **cett.**

4.3.1 Le manuscrit *Vat. gr. 258 N* et sa descendance (*Ambros. A 174 sup. M^a, Ricc. 13 R^c, Vind. 64 W^g*)

Le manuscrit *Vat. 258 (N)*, qui contient dans cet ordre *Lin.*, *Col.*, *PN1 – Mot. An.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Part. An.*, *Inc. An.*, *Gener. An.* et *PN2*, est le produit de la collaboration d'au moins trois copistes¹³⁰. Les signatures des cahiers indiquent qu'il réunit plusieurs unités distinctes, ce qui explique cette séquence assez étrange des traités contenus dans le manuscrit : (*I*) ff. 1–69^v : *Lin.*, *Col.*, *PN* avec *Mot. An.* (5 quaternions, dont le quatrième a perdu un feuillet, suivis d'un ternion ; signatures de γ' au f. 24^v à η' au f. 63^v) ; (*II*) et (*III*) ff. 70–156^v : *Gener. Corr.* et *Mete.* (les deux premiers quaternions contenant *Gener. Corr.* présentent une numérotation indépendante, α' au f. 70 et β' au f. 79, les neuf cahiers restants, tous des quaternions, présentent une séquence continue partir du f. 86, de α' à ϑ') ; (*IV*) ff. 157–325^v : *Part. An.*, *Inc. An.*, *Gener. An.*, *PN2* (vingt quaternions et un quinon, mutilé de son dernier feuillet, numérotés de α' à $\kappa\alpha'$). Un premier copiste, selon leur ordre d'apparition dans le manuscrit, est responsable du début de (*I*) (ff. 1–18 : *Lin.* et *Col.*). Un second prend le relais à partir du f. 18^v, il achève (*I*) et transcrit seul l'intégralité des parties (*II*) et (*III*). Un troisième copiste a pris en charge la partie (*IV*), à l'exception d'une partie du f. 157^r, dont le haut a été transcrit par une main distincte des précédentes.

Le premier copiste s'avère être aussi celui du *Vat. 253 (L)*, ainsi que d'un certain nombre de manuscrits d'Aristote¹³¹. Sa main et celle du second se retrouvent dans l'un de ceux-ci, le *Cant. Add. 1732* (ff. 4–73^v pour la main du premier ; ff. 93–97^v, 106–115^v et 144–229 pour la main du second), lequel partage même un filigrane avec *N*. Le manuscrit de Cambridge contient actuellement *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.* et *Gener. An.*, mais

130. On trouvera une riche description du manuscrit par D. Harlfinger, issue du projet *Aristoteles Graecus*, sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-66889> (dernière consultation : février 2022). Voir également la notice de MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 348–340.

131. Ce sont, d'après HARLFINGER (1971a), p. 133, les suivants : *Vat. 92* (possiblement), *Vat. 250*, *Vat. Pal. 260* et *Cant. Add. 1732*. Cf. *supra*, p. 271.

trois cahiers ont été perdus avant *Col.*, dans lesquels se trouvait probablement transcrit le texte des traités *Lin.*, *Mech.* et *Spir.*¹³² En dépit de l'identité de ces deux mains dans les deux manuscrits, leurs textes semblent avoir des origines différentes : dans le cas de *Gener. Corr.*, le seul traité dont la transmission a été suffisamment étudiée parmi ceux qu'ils transmettent en commun, le manuscrit de Cambridge reprend le texte d'une édition paléologue vraisemblablement contemporaine de *N*, mais à la situation stématique très différente¹³³ ; dans le cas de *Col.*, il appartient à la famille du Suppl. gr. 314 (C^c), et se retrouve à nouveau occuper une position radicalement distincte de celle de *N*¹³⁴. Le rapprochement entre les deux manuscrits doit donc conserver une portée limitée, mais il tend à établir que ces deux copistes appartiennent à un même atelier. La main de ce copiste, traditionnellement nommée « Xb », est probablement celle de Léon Bardalès, le frère de Jean et un protégé de Théodore Métochite¹³⁵.

Le troisième copiste est identifié à la fin de la dernière partie du *codex*, en ce qu'elle s'achève par une souscription dont le monocondyle contient le nom d'un certain Jean Bardalès (ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλί(ον)/ διὰ χειρὸς ἐμοῦ ἰω(άν)ου/ προασπειώτου τοῦ βαρδάλου, f. 325^v). Il s'agit certainement du correspondant de Maxime Planude du même nom (lettres 10, 20 et 21 chez TREU (1890)) et du dédicataire d'un petit poème de Manuel Philès (CVII chez MILLER (1855) II, p. 150), où il est mentionné qu'il possède des manuscrits de Théophraste et d'Alexandre d'Aphrodise. On sait aussi par une autre lettre de Planude qu'il meurt en 1300, ce qui fournit un *terminus ante quem* s'agissant de la date de la confection du manuscrit¹³⁶. Il s'agit ainsi du manuscrit d'un érudit de la capitale, ce qui est corroboré par le fait que les modèles employés semblent systématiquement avoir été anciens.

Le manuscrit entre par la suite en la possession d'un certain Demetrios¹³⁷, puis dans les collections du Vatican avant 1475¹³⁸. Tous ses descendants directs conservés ont d'ailleurs probablement été confectionnés à Rome, entre 1457 (W^g) et le début des années 1470 (M^a et R^c). Il remonte pour la première moitié de *Sens.*, jusqu'à environ 442^a, ce qui correspondrait au premier livre selon la division inspirée de la transmission en deux livres du commentaire d'Alexandre¹³⁹, et pour *PN2* à un manuscrit perdu, désigné par π , dont

132. Description du manuscrit par Wiesner dans MORAUX (1976), pp. 107–109.

133. Voir M. RASHED (2001), pp. 188–198. La situation du *Cant. Add.* 1732 semble être la même au sein de la transmission de *Cael.*, traité qui n'est cependant pas contenu dans *N*, d'après BOUREAU (2019), p. 163.

134. D'après FERRINI (1999), qui élimine pour cette raison le *codex* de la constitution de son texte. Une partie de la recension de *Col.* (ff. 140–141) a néanmoins été restaurée au XV^e par Demetrios Castrenos (*Anonymus* 9 chez HARLFINGER (1971a), cf. *supra*, p. 163).

135. Cf. *supra*, p. 272.

136. Voir HARLFINGER (ibid.), pp. 132–133, et M. RASHED (2001), pp. 58–59. Les filigranes du manuscrit n'ont pas pu être datés pour le moment.

137. D'après une inscription latine au f. III, qui le présente comme *graecus* – ce qui ne facilite guère son identification. Voir la notice de MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 338–340.

138. DEVRESSE (1965), p. 57.

139. De fait, le début de ce soi-disant second livre est signalé dans les marges de *N*, f. 27, où l'on lit à

descend aussi *Vat.* 266(V), qui change également de modèle pour le reste de *PN1*, ce qui suggère que cette partie devait être absente de π . Pour le reste de *PN1*, donc, *N* descend d'un modèle sans doute très ancien, qu'il partage avec l'ancêtre de la famille λ , nommé ν . Il présente néanmoins un très grand nombre de fautes de copies, et est contaminé, même si ce n'est pas massivement, par la version corrigée de *Paris.* 1853 (*E*), dont *V* est d'ailleurs en partie un apographe, ou par un manuscrit proche que l'on aurait perdu.

Le texte du *Vat.* 258 (*N*) a été partiellement corrigé par encore une autre main, qui disposait vraisemblablement d'un exemplaire de contrôle. Ses interventions sont rares. Une erreur de π est potentiellement corrigée en marge (avec mention d'un $\gamma\rho\alpha\phi\epsilon\tau\alpha\iota$, f. 18) en *Sens.* 436^a5 (ὕποκεισθω ταύτηι π : ὑποκεῖσθαι ταύτηι *N* (sed $\gamma\rho$. ὑποκεισθω in marg.) : ὑποκεισθω **cett.**), mais ce pourrait être une simple correction à partir de l'antigraphe, selon la manière dont l'on comprend l'annotation. Le cas le plus intéressant est celui de *Sens.* 441^b27, où l'on retrouve dans les marges de *N*, mais aussi de *U*, un texte dont seul *P* a autrement préservé la trace. Autrement, ces interventions se limitent principalement à corriger les omissions les plus grossières. C'est en tout cas après cette intervention qu'ont été transcrits les descendants directs de *N*. Un exemple suffira à ce sujet : du fait d'un innocent saut du même au même, *N* omet originellement les mots ἡ κοινά, καὶ εἰ κοινά τίνοσ μορίου τῆς ψυχῆς ἡ τοῦ σώματος en *Somn. Vig.*, 453^b13–14, qu'une autre main reporte, précédés de la mention κείμενον, dans les marges du f. 42^r. Or cette omission ne se retrouve dans aucun de ses descendants, dont les copistes ont par conséquent appliqué la correction signalée en marge. Ce phénomène se reproduit régulièrement. Ont été transcrits à partir de *N* pour *PN1* l'*Ambros.* A 174 sup. (*M^a*), pour *PN2* le *Ricc.* 13 (*R^c*), qui sont tous deux liés par l'un de leur copiste, et pour l'ensemble des *PN* le célèbre *Vind.* 64 (*W^g*), dont je traiterai ensuite.

L'*Ambros.* A 174 sup. (*M^a*) a été copié en alternance par Jean Rhosos (Ἰωάννης Ῥῶσος, actif au cours de la seconde moitié du XV^e) et, pour la majeure partie, par un élève de Constantin Lascaris du nom de Manuel¹⁴⁰. Rhosos semble avoir occupé le rang de copiste *senior*, étant donné qu'il prend le plus souvent en charge le début des traités, avant de passer ensuite la main à Manuel. Le *codex* partage un filigrane (Huchet 25) avec deux manuscrits de Rhosos copiés à Rome au début de l'année 1471, le *Paris.* 1910 et le *Laur. plut.* 55.9, de même qu'avec un autre descendant de *N* non daté, *Ricc.* 13, copié cette fois par le seul Manuel, si bien que l'on supposera que les deux ont

l'encre rouge ἀρχή τοῦ βιβλίου περὶ ὄσμων, de la même main que celle qui sépare les traités du sommeil par le même procédé (voir f. 42), qui paraît être celle du correcteur rectifiant les omissions (voir f. 323), responsable aussi des diagrammes.

140. Voir la notice de MARTINI et BASSI (1906), p. 80 (n° 67), qui ne prend toutefois pas la peine de signaler qu'il y a en réalité deux mains, et surtout la description détaillée du manuscrit dans GIACOMELLI (2021b), pp. 89–93. La main de Manuel est identifiée par HARLFINGER (1971a), pp. 271–272 (voir aussi SPERANZI (2010a), p. 198), à partir de la comparaison avec le *Matrit.* 4676, dont la souscription nous informe qu'il est le produit de la collaboration de Lascaris et de son élève, lequel se trouve à ce moment à Rome.

aussi été confectionnés à Rome au début des années 1470¹⁴¹. Le manuscrit doit de toute manière avoir été confectionné avant la mort, vers 1475, de Théodore Gaza (Θεόδωρος Γαζήης), qui pourrait bien avoir été son commanditaire puisque celui-ci, s'étant installé à Rome en 1449, y laisse quelques annotations à *Part. An.* (ff. 110^v–111, 125^v, 135)¹⁴². On retrouve également un très grand nombre d'annotations de la main de son élève Demetrios Chalcondyle (Δημήτριος Χαλκωνδύλης ; 1423–1511)¹⁴³, toujours pour la recension de *Part. An.* : il est possible que ce soit parce que, comme nombre de manuscrits de Gaza, *M^a* lui ait été légué à la mort de son maître, mais il est également possible que cela soit le reflet d'un travail commun portant sur ce traité. Diverses notes de possession suggèrent que le manuscrit est ensuite entre les mains d'un membre de la famille Bovara, puis de Cesare Rovida, dont la bibliothèque est à la source du fonds grec de l'*Ambrosiana*¹⁴⁴.

La collection aristotélicienne comprise dans *M^a* est très large, et résulte en conséquence de l'assemblage de diverses sources, au nombre de trois tout au moins. Pour *Mund.*, *Mir.*, *Sign.* et *Vent.*, qui ouvrent le *codex*, ainsi que pour *Mech.* et *Phgn.*, situés vers sa fin, son texte a été transcrit d'après un apographe perdu du *Marc.* 216 (manuscrit que Rhosos a déjà transcrit dans le *Marc.* 200 (Q) pour Bessarion en 1457), lequel a également servi pour la confection du *Vind. phil. gr.* 231¹⁴⁵, daté par la souscription de 1458¹⁴⁶. Une partie de cette situation se retrouve pour *Lin.*, pour lequel le texte de *M^a* a également été transcrit d'après le même exemplaire perdu que celui de *Vind.* 231, sans doute le même que précédemment, si ce n'est que cet exemplaire perdu est désormais un apographe du *Vat.* 905¹⁴⁷. Pour les traités de philosophie naturelle (*PN*, *Mot. An.*, *Inc. An.*, ainsi que sans doute *Part. An.*, dont la transmission n'a pas encore été suffisamment étudiée), *M^a* est un apographe du *Vat.* 258 (N)¹⁴⁸, ce qui fait de lui un cadet du *Vind.* 64. En revanche, dans le cas du traité *Col.*, FERRINI (1999), pp. 51–52, le rattache plutôt à la recension du *Vat.* 253 (L), ce qui est surprenant, le traité étant déjà contenu dans N. En ce qui concerne

141. On notera, dans cette perspective, que cela fournit un nouvel élément relatif au séjour à Rome de Manuel, qui accompagne autrement Lascaris, son maître, d'abord à Milan au début des années 1460, puis à Messine dans les années 1470 (voir à nouveau SPERANZI (ibid.), pp. 195–196). Rhosos est un copiste très demandé qui passe régulièrement d'une ville à l'autre, mais sa présence à Rome pour l'essentiel des années 1470, alors qu'il est précédemment à Venise, est attestée par de nombreux manuscrits (voir les entrées correspondantes dans le *Repertorium der griechischen Kopisten*, I n° 178, II n° 137 et III n° 298).

142. L'identification a été suggérée par S. Martinelli Tempesta à D. Speranzi, qui l'a depuis étayée (voir SPERANZI (ibid.), pp. 189–198 et SPERANZI (2012), p. 348 n. 53 et table IV.4).

143. Identifiée par HARLFINGER (1971a), p. 410.

144. Le manuscrit apparaît dans l'inventaire réalisé juste avant son ouverture, vers 1608, conservé dans l'*Ambros.* X 289 inf. (voir TURCO (2004), pp. 133–134, n° 262).

145. Voir, pour une description du *Vind.* 231, GIACOMELLI (2021b), pp. 79–82.

146. La chose a été avancée pour *Vent.*, *Sign.*, et *Phgn.* par HARLFINGER et D. REINSCH (1970), p. 48, et élargie à *Mir.*, *Mund.* et *Mech.* par HARLFINGER (1971a), pp. 283–284. Ces résultats ont été entièrement confirmés par les éditions plus récentes (voir pour *Vent.* BRUNSCHÖN et SIDER (2007), p. 54 ; pour *Mech.* LEEUWEN (2013), p. 191 ; pour *Phgn.* VOGT (1999), pp. 221–223 ; pour *Mech.* GIACOMELLI (2021b), pp. 187–195).

147. HARLFINGER (1971a), pp. 269–294.

148. Voir pour *Insomn.* ESCOBAR (1990), pp. 144–146, et pour *Inc. An.* BERGER (1993), p. 31.

Probl., les travaux de G. Marengi¹⁴⁹ tendent à placer M^a dans une zone différente de la transmission, celle des *Bonon.* 3635 (second quart du XIV^e), *Marc.* 259 (milieu XIV^e, copié par un certain Κωνσταντῖνος Σοφός et ayant ensuite appartenu à Bessarion) et *Oxon.* NC 233 (XIV^e également, passé entre les mains de Bessarion, Gaza et Chalcondyle), sans plus de précision. On pourra donc rapprocher M^a des gigantesques volumes aristotéliens de Bessarion (G^a , Q ou f), dont il est à peu près contemporain et qui semblent répondre à la même visée, celle de rassembler des sections entières du *corpus* dans un même volume au moyen des meilleurs exemplaires disponibles en Italie dans les décennies qui suivent la chute de Constantinople.

Ricc. 13 (R^c), qui contient uniquement des traités biologiques d'Aristote (*Hist. An.*, *Gener. An.*, *PN2* et *Spir.*), a intégralement été confectionné par le même Manuel, sans doute au même moment que M^a , puisque son papier présente exactement le même filigrane (Huchet 25)¹⁵⁰ : on supposera donc qu'il a également été réalisé à Rome au début des années 1470. L'histoire du manuscrit est riche et présente de nombreuses ressemblances avec celle de M^a . R^c a d'abord été annoté de manière systématique par Demetrios Chalcondyle¹⁵¹, qui a corrigé avec soin son texte, en rectifiant les omissions les plus graves, en insérant certaines variantes et en signalant les passages les plus dignes d'intérêt, lequel s'aide pour ce faire de la traduction de *Hist. An.* par Théodore Gaza, sans doute avant son départ de Florence vers 1491¹⁵². La main de Constantin Lascaris a un temps été évoquée concernant deux annotations au début du *codex* (ff. 2 et 3^v)¹⁵³, mais il semble plutôt que la seconde doive être attribuée à Janus Lascaris et la première à Théodore Gaza¹⁵⁴.

On peut alors essayer de reconstituer l'histoire du manuscrit aux alentours de XV^e de manière satisfaisante. Tout comme M^a et un certain nombre d'autres manuscrits, il est légué en 1476, après la mort de Gaza, à son disciple Chalcondyle¹⁵⁵. Que devient ensuite

149. Voir en particulier MARENGHI (1961), pp. 51–52.

150. On consultera la description du manuscrit par Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 353–354, ainsi que les notices de BERGER (2005), pp. 114–116, et de D. Speranzi de 2012 sur la plate-forme Manus (manus.iccu.sbn.it/cnmd/0000202010; dernière consultation : février 2022).

151. Dont la main est identifiée notamment dans HARLFINGER (1971a), p. 410. Cela contribue à rapprocher le manuscrit du *Ricc.* 44, également annoté par Chalcondyle et copié en bonne part (ff. 27–191, qui contient des traités d'Hippocrate et de Galien par le même Manuel (comme l'observe déjà VITELLI (1894), p. 485 – le *Ricc.* 14 est en revanche d'une tout autre main, contrairement à ce qu'il affirme).

152. La chose a été démontrée par BERGER (2005), p. 115. Comme l'on compte pour *Hist. An.* un apographe de R^c , le *Laurent.* 87.1, dans lequel ces corrections ne sont pas reprises, elle estime que la date de confection de ce dernier représente un *terminus post quem* pour l'intervention de Chalcondyle, qu'elle place par conséquent après 1500, d'après la datation approximative fournie par Harlfinger (MORAUX (1976), pp. 288–289, à partir des filigranes). SPERANZI (2010a), pp. 190–193, a depuis montré que le manuscrit était déjà présent dans les collections des Médicis en 1495 et suggéré la date de 1491 comme *terminus ante quem*, ce qui paraît juste. Les filigranes ne sont de toute façon pas identifiés et datés de manière très sûre par Harlfinger, mais seulement rapprochés d'autres datés d'environ 1495.

153. Harlfinger (*in* MORAUX (1976), p. 353) introduit le nom de Lascaris, précédé d'un *vielleicht*, pour celle du f. 2 seulement. BERGER (2005), p. 115, lui emboîte le pas et lui attribue de manière plus décidée les deux.

154. Voir SPERANZI (2010a), p. 194.

155. Le sort du legs de Gaza entre les mains de Chalcondyle a fait l'objet d'une étude récente :

le *Ricc.* 13 ? Un certain nombre des manuscrits de Chalcondyle sont, pendant la période où celui-ci enseigne à Florence (1475–1491), passés, dans des circonstances peu claires, dans la bibliothèque privée des Médicis¹⁵⁶, tandis que d'autres semblent être partis ensuite dans ses bagages à Milan. Le principal indice dont l'on dispose à ce sujet est le fait que le *Ricc.* 13 semble avoir été annoté par Janus Lascaris (Ἰάννος Λάσκαρις ; environ 1445–1535). Cela n'a en soi rien de surprenant : Lascaris est demeuré très lié à Chalcondyle, dont il avait suivi l'enseignement à Padoue, où l'avait envoyé Bessarion, quelque part entre 1463 et 1471, et c'est lui qui prend sa succession en 1492 à la chaire de grec au *studio* de Florence¹⁵⁷. En l'absence d'étude spécifique consacrée au destin des manuscrits liés aux deux figures de Chalcondyle et de Lascaris, je me permets d'avancer les observations suivantes. Un nombre raisonnable de manuscrits portent la trace d'interventions aussi bien de Chalcondyle que de Lascaris. Le *Nap.* II E 20 (Aristide Aélius, Libanius) porte l'*ex-libris* de Chalcondyle (f. I), qui l'a sans doute en sa possession lors de sa période padouane, et comporte une annotation de Lascaris (f. 243^v), il constitue donc sans doute un témoignage direct d'une activité commune de leur part lors des années de formation de Lascaris, d'autant plus que le manuscrit contient les discours de la seconde sophistique que l'érudition byzantine a pris pour modèle de l'atticisme. Par ailleurs, ce dernier a eu en sa possession plusieurs manuscrits copiés par Chalcondyle (*Paris.* 2023, 2532, 2860¹⁵⁸) ou annotés par lui (*Paris.* 1851¹⁵⁹, 3003¹⁶⁰). La circulation de manuscrits de l'un à l'autre est par conséquent bien attestée, le sens général semble aller de Chalcondyle vers Lascaris. Les cas les plus intéressants sont ceux de la première partie de l'actuel *Paris. gr.* 1671 (ff. 1–271, Plutarque)¹⁶¹, du *Paris.* 2207 (Paul d'Égine, Galien)¹⁶² et du *Paris.* 2974 (Ps.-Longin), au sujet desquels on dispose de suffisamment d'éléments (présence massive d'annotations de Chalcondyle et identification dans l'inventaire des manuscrits de

PAPANICOLAOU (2014).

156. Voir à ce sujet SPERANZI (2010b), p. 236

157. Voir la notice biographique que lui consacre IRIGOIN (1997b). Une lettre de 1510 de Guillaume Budé à Lascaris, alors en séjour à Milan, dans laquelle il le prie de bien vouloir faire transcrire des traités de Galien se trouvant dans la bibliothèque de Chalcondyle, vient d'ailleurs confirmer que les contacts entre eux se sont poursuivis jusqu'à la mort de Chalcondyle (voir LEGRAND (1885) II, p. 332).

158. Voir l'inventaire des manuscrits de Lascaris dressé par D. F. JACKSON (1999), pp. 88, 104, 125, ainsi que la notice de Chalcondyle dans le volume parisien du *Repertorium der Griechischen Kopisten* (II.A, n° 138). On peut mentionner aussi à leurs côtés les manuscrits transcrits à la demande de Lascaris par Pierre Hypsilas (Πέτρος Ὑψηλάς), alors élève de Chalcondyle à Milan, les *Paris.* 1339 (Paul d'Égine) et 2263 (textes médicaux). Voir la lettre VII de Lascaris, où celui-ci demande qu'un certain Pierre lui copie Paul d'Égine, éditée par PONTANI (1992), pp. 389–391, avec les remarques de PAPANICOLAOU (2014), p. 276 n. 41, qui identifie en Chalcondyle son destinataire.

159. Le *Paris. gr.* 1851 (*An., Lin.,* Thémistius), qui a appartenu à Chrysoloras, se retrouve dans l'inventaire des manuscrits de Lascaris (D. F. JACKSON (1999), p. 122), et comporte une annotation de la main de Chalcondyle (f. 66^v).

160. Le *Paris. gr.* 3003 (Eschine, Aristide Aélius), que Filelfo a rapporté de Constantinople en 1427 (voir SPERANZI (2005), pp. 489–493), porte l'*ex-libris* de Lascaris (f. 1) et comporte une annotation de la main de Chalcondyle (f. 46).

161. Voir SPERANZI (2010b), p. 238 n. 49, pour l'identification de la main de Chalcondyle, et HOFFMANN (1983a), p. 264 n. 20, concernant sa présence au sein de la bibliothèque de Lascaris.

162. L'histoire de ce manuscrit a été étudiée par HOFFMANN (1984) (voir en particulier pp. 166–170).

Lascaris) pour affirmer avec quelque raison qu'ils sont vraiment passés de la bibliothèque de Chalcondyle à celle de Lascaris, et non que l'un l'aurait simplement fait voir à l'autre. Le cas du *Paris. 1671* est particulièrement riche d'information, parce que l'on a pu le reconnaître dans le registre des prêts de la bibliothèque privée des Médicis¹⁶³, si bien que l'on sait que c'est là que Chalcondyle l'a emprunté en 1482. On peut donc supposer, soit que Chalcondyle l'a emporté avec lui et donné avant sa mort à Lascaris, soit qu'il l'a rendu à la bibliothèque d'où Lascaris se l'est ensuite approprié. Il faut sans doute faire la même hypothèse au sujet du *Ricc. 13* : le manuscrit aurait pu être emporté par Chalcondyle à Milan puis donné à Lascaris (avant la mort de Chalcondyle en 1511, toutefois, puisqu'il lègue sa bibliothèque à son gendre), ou être resté à Florence au sein de la bibliothèque.

Quoi qu'il en soit, on dispose d'un indice supplémentaire tendant à confirmer que le manuscrit est effectivement passé entre les mains de Lascaris – indépendamment de la question de l'identification de la main de l'annotation du f. 3^v – dans le fait qu'apparaisse, dans la liste des manuscrits acquis par le cardinal Niccolò Ridolfi à la mort de Lascaris (*Vat. gr. 1414*, ff. 99–103^v), un manuscrit qui n'avait à ce jour pas été identifié, mais dont le contenu correspond très exactement à celui du *Ricc. 13* (*Hist. An., Part. An. et PN2*)¹⁶⁴. Étant donné qu'il n'existe aucun autre manuscrit conservé qui présente un tel contenu (qui plus est parmi ceux liés à Lascaris), il est certain qu'il s'agit en fait précisément de l'actuel *Ricc. 13*. Le manuscrit est par conséquent passé de la bibliothèque de Chalcondyle à celle de Lascaris, avant que Ridolfi ne mette la main dessus. Il ne fait cependant pas partie du fonds de Ridolfi qu'acquiert Pierre Strozzi, puis Catherine de Médicis¹⁶⁵ (la conséquence aurait été que le manuscrit serait alors aujourd'hui à Paris, comme tous ceux cités plus haut). C'est probablement la raison pour laquelle ce manuscrit de la *Riccardiana* n'avait pas été identifié auparavant dans l'inventaire lascarien de Ridolfi. On le cherchait à Paris, et non pas à Florence. Le sort du manuscrit est ainsi comparable à celui du *Ricc. 76*¹⁶⁶, ayant appartenu à Ficini, qui va également se séparer du reste de la bibliothèque de Ridolfi et ne pas intégrer la Bibliothèque du Roi. Le *Ricc. 13*, pour sa part, entre, de même que *Ricc. 14*, en la possession de l'humaniste Raffaello Colombani, actif à la fin du XVI^e, dont tous deux portent l'*ex-libris* au f. 1. Ils comportent également tous deux leurs anciennes signatures (cotes K. I. XX (= *Ricc. 14*) et XXI (= 13)), liées au catalogue du

163. Voir notamment SPERANZI (2010b), p. 236, et PAPANICOLAOU (2014), p. 266.

164. C'est le cinquante-cinquième *item* de la liste, qui a été éditée pour la première fois par OMONT (1888) et étudiée plus récemment par D. F. JACKSON (1999), p. 103, et MURATORE (2009) (voir I, p. 68, et II, p. 6, n° 4), dont aucun ne parvient à l'identifier, si bien qu'ils tendent à tenir le manuscrit en question pour perdu. On sait, grâce à une missive envoyée au banquier Alano Cibo, retrouvée par DOREZ (1892), que le cardinal Ridolfi a en 1527 mis la main sur les manuscrits grecs de Lascaris en guise de collatéral pour une dette de 200 ducats, non soldée à sa mort, que les héritiers de Lascaris ne sont jamais parvenus à rembourser.

165. Le manuscrit est absent des inventaires de ce legs établis à Paris à la fin du XVI^e, et notamment de la liste du *Vat. Reg. lat. 1491*.

166. Voir MURATORE (2009) II, pp. 17–18 (n° 23), ainsi que l'étude du manuscrit dans GIACOMELLI et SPERANZI (2019), pp. 114–117.

fonds manuscrit de la *Biblioteca Riccardiana* établi par LAMI (1752).

Fautes de N et de sa descendance

Sens.

- 436^a13-14 τὸν ἀριθμὸν συζυγία καὶ μόνα **NM^aW^g** : συζυγία τὸν ἀριθμὸν μόνα γ
- 436^a17 φυσικῶς **NM^aW^g** : φυσικοῦ **cett.**
- 436^b7 γίγνεται τῆς ψυχῆς **NM^aW^{g1}** : γίγνεται τῆ ψυχῆι **cett.**
- 437^a3 τῶν πραγμάτων **NM^aW^{g1}** : τῶν πρακτῶν **vulg.**
- 437^a21-22 ἐλέγχονται μὲν τὴν πέμπτην **NM^aW^{g1}** : ἐλέγχονται περὶ τῆς πέμπτης π(V) : περὶ τῆς πέμπτης **cett.**
- 437^b16-21 φωτός ... ἀποσβέννυσθαι om. **NM^aW^{g1}**
- 437^b21 ἔδει μᾶλλον **NM^aW^{g1}** : μᾶλλον **vulg.**
- 437^b25 βλέπειν om. **NM^aW^g**
- 438^a12 τὸ εἶδωλον **NM^aW^g** : τὰ εἶδωλα **cett.**
- 438^a21 ὅπερ διὰ τοῦτο λεῖον **NM^aW^{g1}** : ὅπερ διὰ τοῦτ' ἐστί **vulg.**
- 438^b4 ἡ μετὰ τούτου **NM^aW^{g1}** : ἡ διὰ τούτου **vulg.**
- 439^b7 ὅτι om. **NM^aW^{g1}**
- 440^a24 οἶον **NM^aW^{g1}** : ὄν **cett.**
- 440^b6 τῶν σπερμάτων **NM^aW^{g1}** : τὰ σπέρματα **cett.**
- 440^b8 θέσθαι **NM^aW^{g1}** : θέσει **cett.**
- 441^b18-19 τὸ ὑγρὸν om. **NM^aW^g**
- 442^a10 ἀντὶ ὕδατος **NM^aW^{g1}** : ἀντὶ ἡδύσματος **vulg.**
- 442^b17 τῶν σωμάτων **NM^aW^{g1}** : τῶν σχημάτων **cett.**
- 443^a1-2 χυμοῦ καὶ ξηρότητος **NM^aW^g** : ἐγγύμου ξηρότητος **vulg.**
- 443^b22 ἰδία **NM^aW^{g1}** : ἡδεῖαι **cett.**
- 444^a6 ἔχειν om. **NM^aW^{g1}**
- 444^a16 ἡ διδοῦσα **NM^aW^{g1}** : ἡδεῖα οὔσα **vulg.**
- 444^b2 τοῖς δ' ἄλλοις om. **NM^aW^{g1}**
- 444^b15 οὕτω **NM^aW^{g1}** : ὅτωι **cett.**
- 445^a5 αἰσθάνεσθαι **NM^aW^{g1}** : ὁσφραίνεσθαι **cett.**
- 445^a17 λέγοντες **NM^aW^{g1}** : φάσκοντες γ
- 445^b12 χρώμενον **NM^aW^{g1}** : χρώμα **cett.**
- 446^a2 διαθέσει **NM^aW^g** : διέσει **vulg.**
- 447^a6 οὖν **NM^aW^{g1}** : ἄν
- 447^b7 οἶον om. **NM^aW^{g1}**
- 447^b21 εἰς **ENM^aW^g** : εἰ **cett.** (contamination?)
- 448^a5-6 εἰ τὰ μὴ ἐναντία **NM^aW^{g1}** : οὐδὲ τὰ μὴ ἐναντία **vulg.**
- 448^a23 περὶ τούτου **NM^aW^{g1}** : παρὰ τοῦτο **cett.**
- 448^b3 μὴ αἰσθάνεται **NM^aW^g** ex Alex(162.9-10) : αἰσθάνεται **vulg.**
- 449^b2 αἰσθητήριον om. **NM^aW^g**

Mem.

- 449^b29-30 καὶ τούτωι αἰσθάνεται **NM^aW^g** : καὶ τούτωι ὧι αἰσθάνεται **cett.**

- 450^a1 ἐν τῷ νοεῖν om. **NM^aW^g1**
- 450^b2 καθάπερ γὰρ **NM^aW^g1** : καθάπερ ἂν **cett.**
- 451^a2 εἰκῶν καὶ μνημόνευμα **E²NM^aW^g1** : εἰκῶν μνημόνευμα **cett.** (contamination?)
- 451^a18 εἰπεῖν om. **NM^aW^g1**
- 452^a14 ταχὺ om. **NM^aW^g1**

Somn. Vig.

- 454^a13 κεχωρισμένου **NM^aW^g** : χωριζομένου
- 454^a16 τῶν ἄλλων ζώων **NM^aW^g** : τῶν ζώων **cett.**
- 456^a22 τοῦ μορίου τοῦ **NM^aW^g1** : τοῦ μορίου τούτου **vulg.**
- 457^a6 τὸ μέγεθος ἄνω **NM^aW^g1** : τὸ μέγεθος τῶν ἄνω **cett.**
- 457^a15 διαφέρει γὰρ ἴσως οὐδὲν αὐτὰ πίνειν ἢ τὰς τίθας om. **NM^aW^g1**
- 457^a30 διώκονται **NM^aW^g1** : διάκειται **vulg.**
- 457^b25 τῶν ἄλλων ζώων **NM^aW^g** : τῶν ζώων **cett.**
- 458^a28–29 καὶ τί ἐστὶν ὕπνος καὶ τί τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου κατάληψις **NM^aW^g** : καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος ὅτι τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου κατάληψις **vulg.**

Insomn.

- 458^a33 περὶ ἐνυπνίων **NM^aW^g W^y** : περὶ ἐνυπνίου **cett.**
- 458^b9 αἰσθανόμεθα om. **NM^aW^g**
- 458^b29 ὁμως om. **NM^aW^g1**
- 459^a17 εἴρηται (ex 459^a15) **NM^aW^g1** : ἕτερον **cett.**
- 460^a30 τῶν ἐμβαλλομένων om. **NM^aW^g1**
- 461^a4 κατὰ τὰ μορία **NM^aW^g** : κατὰ μόριον **cett.**
- 461^b4 φύσις **NM^aW^g** : φησιν **vulg.**
- 461^b10 διὰ τὴν αἴσθησιν **NM^aW^g1** : περὶ τὴν αἴσθησιν **cett.**
- 461^b13 ἂν τι κινήσῃ **NM^a(κινήσῃ, W^g1)** : ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἶμα **EC^c** : ἐν τῇ κινήσει γ (contamination?)
- 461^b20 ταύροις **NM^aW^g1** : κενταύροις **cett.**
- 462^a4 ἡ αἴσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ **NM^aW^g1** : ἡ αἴσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ **cett.**
- 462^a15 δεῖ om. **NM^aW^g**

Div. Somn.

- 462^b16 περὶ ἐνυπνίων **NM^aW^g1** : περὶ ἐνίων **cett.**
- 462^b20 ποιεῖ om. **NM^aW^g1**
- 463^b15 ἀγεννεῖς **NM^a** : ἀγενεῖς **W^g** : εὐτελεῖς **cett.**
- 464^a1 ἐνυπνίων om. **NM^aW^g1**
- 464^a24 οἰονοῦν **NM^aW^g1** : κινοῦν **vulg.**
- 464^b4 εἰς τὸ πρῶτον **NM^aW^g** : εἰς τὸ πρόσω **cett.**
- 464^b12 ἱκανὸς **NM^aW^g** : εἶη ἂν **vulg.**

Long.

- 465^b5 εἶη **NW^gR^c** : ἦι **cett.**
- 465^b29 οὐδαμοῦ om. **NW^gR^c**
- 466^a23 εἶναι τὸ ὑγρόν om. **NW^g1R^c1**

— 466^b22 ἡ ὑγρὰ θερμότης **NW^gR^c** : ἡ θερμὴ ὑγρότης **cett.**

Juv.

— 467^b18 ὅσῳι **NW^gR^c** : ὅσα **cett.**

— 467^b25 οὖν om. **NW^gR^c**

— 469^a26 ἐστι om. **NW^gR^c**

— 469^b4 ἀρχήν **NW^gR^c** : ψυχὴν **cett.**

— 469^b11–17 ἐργάζεται ... ἀνάλογον om. **NW^gR^{c1}** (saut du même au même)

— 469^b24 δι' αὐτὸ **NW^gR^c** : διὰ ταὐτὸ **cett.**

— 470^a3 ἡ ἑτέρα **NW^gR^c** : ἑτέραν **cett.**

Resp.

— 471^a3 διὰ **NW^gR^c** : ἐκ **cett.**

— 471^b5 θύραζε **NW^gR^c** : θύραθεν **cett.**

— 471^b15 ὅτι om. **NW^gR^c**

— 472^a4 ταῦτα **NW^gR^c** : ταὐτὸν **cett.**

— 472^a13 οὐ δύναται **NW^gR^c** : δύναται vel δύνηται **cett.**

— 472^a21 οὐδὲ om. **NW^gR^c**

— 474^a29 πρώτου **NW^gR^c** : τόπου **cett.**

— 475^a17 τὰ παιδία om. **NW^gR^c**

— 476^a31 δὲ **NW^gR^c** : διὰ **cett.**

— 476^a34 οἶον om. **NW^gR^c**

VM

— 478^b23 οὐδὲ **NW^gR^c** : οὐ **cett.**

— 480^a22 διπλοῦν δ' εἶναι τὸ τοιοῦτον om. **NW^gR^{c1}**

(PN1) Fautes de **M^a**

Sens.

— 436^a2 δυνάμει **M^a** : δυνάμεων **cett.**

— 447^b3 συμφωνία δὲ οὐκ ἄρα δὲ αἰσθάνεσθαι **M^a** : συμφωνία οὐκ ἄρα οὐδ' αἰσθάνεσθαι **vulg.**

Mem.

— 451^a3 ἐγγινομένων om. **M^a**

— 452^b13 κινήσει **M^a** : διοίσει **cett.**

Somn. Vig.

— 454^a2 γὰρ **codd.** : om. **M^a**

— 456^a30 ἐχόμενος **M^a** : ἐχόμενον **vulg.**

Insomn.

— 461^a15 τε **M^a** : τις **cett.**

(PN2) Fautes de **R^c**

Long.

— 467^a25–26 τὰ ἐμφυτευόμενα **R^c** : τὰ ἀποφυτευόμενα **cett.**

Juv.

- 469^a2 μίαν om. **R^c** (lac.)
- 469^b3 ὥστε **R^c** : ὥσπερ **cett.**
- 469^b24 ἀμφοτέροις **R^c** : ἀμφοτέρως **cett.**
- 470^a31 μᾶλλον ραινόμενον **R^c** : μαραίνομενον **cett.**

Resp.

- 473^b21-23 ἐπὶ ... αὐτὰρ om. **R^c** (saut de lignes)

4.3.2 Le manuscrit *Vind. 64 W^g* et sa descendance

Le manuscrit *Vind. phil. gr. 64 (W^g)*¹⁶⁷ est rendu célèbre par son omniprésence au sein de la transmission des écrits d'Aristote, si bien qu'il a désormais été étudié dans ses moindres détails¹⁶⁸. Il contient en effet les traités physiques (*Phys.* et *Cael.*, puis plus loin *Cael.*, après *Col.* et sans *Gener. Corr.*), la série complète des *PN* (avec *Mot. An.* et *Col.*), *Met.*, *Part. An.*, ainsi que, sur les derniers cahiers qui ont été ajoutés au volume aristotélicien, les *Harmoniques* de Manuel Bryennos, le *De natura mundi et animae* du Pseudo-Timée et, sur un morceau de parchemin servant de garde (f. 510), un petit texte lié à Théodore Gaza. Pour tous ces traités d'Aristote, sa recension est remarquable, non seulement par la nature de son texte, qui est régulièrement le produit d'un effort raisonné de comparaison de multiples sources, mais aussi par sa descendance prolifique. Le manuscrit constitue quelque chose comme un point culminant de la production de l'époque, que ses contemporains ont su apprécier à sa juste valeur. La souscription des ff. 447^v–448, à la fin de la partie aristotélicienne du *codex* actuel, indique que le manuscrit a été achevé en 1457 (« la seconde année de la papauté de Callistus III ») à Rome par Jean Rhosos (Ἰωάννης Ῥῶσος, désigné comme Ἰωάννης πρεσβύτερος ὁ ἀπὸ τῆς Κρήτης¹⁶⁹) pour le compte d'Isaïe de Chypre (Ἰσαΐας Κύπριος, désigné comme hiéromoine), dont une note confirme qu'il a été le premier possesseur du *codex*¹⁷⁰. Rhosos n'a en fait pris en charge qu'une partie du manuscrit (ff. 7^v–8, 9, 85–138^v, 225 (l. 17–35), 226, 290^{rv}, 348^v–349). L'identification des autres membres de l'équipe est moins sûre. On distingue trois autres mains (A : ff. 3, 4–7, 219–225 (l. 17), 225, 226^v–288^v, 289^v, 291–292^v, 343–348, 508, 510^v ; B : ff. 9^v–84^v, 289, 293–342^v, 349^v–447, 501–507 ; C : ff. 139–216^v). HARLFINGER (1971a),

167. Description dans le catalogue de HUNGER (1961), pp. 181–182.

168. Voir par exemple la bibliographie rassemblée par SPERANZI (2016), p. 48 n. 13.

169. L'identification est opérée par HUNGER (1961), pp. 181–182. La souscription a été éditée par BICK (1920), pp. 74–75 (n° 67), ou plus récemment par LORUSSO (2016), p. 262, et SPERANZI (2016), p. 48 : ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον ἐν ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ αὐνζ' ἰνδικτιώνος πέμπτης μηνὸς μαρτίου κε', τῆς ἀρχιεπισκοπῆς τοῦ μακαριωτάτου κυρίου ἡμῶν κυρίου Καλλίστου πάπα Γ' ἔτει, ἀρχιερατεύοντος καὶ τοῦ παναγιωτάτου ἡμῶν αὐθέντου καὶ δεσπότης κυρίου Γρηγορίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ οἰκουμενικοῦ, ἐν τῇ πρεσβυτέραι Ῥώμη, ὑπὸ συνδρομῆς καὶ ἐξ ὄδου Ἰσαΐου ἱερομονάχου καὶ πνευματικοῦ πατρὸς τοῦ Κυπρίου. τέλος. Ἰωάννης πρεσβύτερος ὁ ἀπὸ τῆς Κρήτης. BICK (1920) signale à juste titre que Rhosos s'y est abstenu d'attribuer le manuscrit à sa propre main, parce que l'essentiel en a été transcrit par d'autres copistes sous sa direction, et l'interprète comme désignant l'Isaïe en question comme son commanditaire.

170. Cf. f. 8, de la main de Rhosos : κτῆμα (un mot a ensuite été effacé, sans doute τοῦ) Ἰσαΐου ἱερομονάχου καὶ πνευματικοῦ τοῦ Κυπρίου.

p. 409¹⁷¹, a d'abord correctement attribué la main B à Manuel Atrapès (Μανουήλ Δούκας ὁ Ἀτράπης, actif principalement durant les années 1440 et 1450 à Rome)¹⁷², avant que BERNARDINELLO (1976) ne vienne affirmer, à tort, qu'il s'agissait de celle de Bessarion¹⁷³.

La main A, après avoir été reconnue dans un autre manuscrit contemporain¹⁷⁴, a été identifiée grâce à une intuition de M. RASHED (2001)¹⁷⁵ : il s'agit de celle d'Isaïe de Chypre, le possesseur originel du manuscrit, qui sert de chapelain à la communauté grecque de Venise dans les années 1460. Or l'on a des traces d'un dialogue intense entre Isaïe et Gaza¹⁷⁶, ce qui s'accorde très bien avec le fait que Isaïe ait consigné un certain nombre d'apories au début du *Vind.* 64 (ff. 3–7) qui semblent très liées aux Λύσεις ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου τοῦ Γαζῆ transcrites dans l'*Ambr.* H 43 sup., dont l'une (f. 6^v du *Vind.* 64)¹⁷⁷ est précédée du nom d'Isaïe et suivie d'une réponse de la part de Θεόδωρος ὁ ἡμέτερος καθηγεμών. Une autre note dans la marge de cette section, au f. 7, donne à voir une main à l'origine d'une annotation très érudite qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans le manuscrit : on a un temps cru qu'il s'agissait de celle de Bessarion¹⁷⁸, mais il s'agit

171. Voir également HARLFINGER (1974), nn° 47 et 48.

172. L'ensemble de sa production fait l'objet d'une étude de la part de SPERANZI (2016), pp. 43–67.

173. Cette identification, aussitôt reprise par MIONI (1976), p. 279 n. 8, a été vivement contestée, entre autres par CATALDI PALAU (1991), pp. 533–535, et par M. RASHED (2001), pp. 295–299, ainsi que récemment par SPERANZI (2013a), p. 126 n. 5, et par MARTINELLI TEMPESTA (2013), p. 142 n. 96, qui maintiennent tous la validité de l'attribution à Manuel avancée par Harlfinger. Outre son implausibilité paléographique, l'attribution à Bessarion se laisse difficilement concilier avec le témoignage de la souscription de Rhosos, car l'on voit mal pourquoi Bessarion se serait donné la peine de transcrire pareille quantité de texte pour Isaïe, un quasi-inconnu dont l'on sait seulement qu'il a été employé un temps par lui, et avec le contenu de certaines des annotations en question (ff. 6^v et 11, par exemple), où Théodore Gaza, pourtant le cadet et parfois l'adversaire de Bessarion, est présenté comme ὁ ἡμέτερος καθηγεμών. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a aucun lien entre le *Vind.* 64 et la figure de Bessarion, bien au contraire. BERNARDINELLO (1976) identifie également également, au sein du *Vind.* 64, les mains de deux autres copistes connus pour avoir collaboré avec le cardinal en attribuant les ff. 139–216^v à Demetrios Sgouropoulos (Δημήτριος Σγουρόπουλος) et les ff. 453–499^v à Charitonymus Hermonymus (Χαριτώνυμος Ἑρμώνυμος). En dépit du fait qu'elles ont été reprises par CATALDI PALAU (1991), p. 533, et KALATZI (2009), p. 152 (sans voir le manuscrit), ces deux attributions sont désormais unanimement rejetées (voir, entre autres, MARTINELLI TEMPESTA (2013), p. 142 n. 96 ; SPERANZI (2013a), p. 127 nn. 1 et 2).

174. HARLFINGER (1971a), p. 419, l'attribue à son *Anonymus* 25 et signale qu'elle est également présente dans le *London. Harl.* 5635 (en gros ff. 38–42^v, 62^v–137, avec quelques interventions d'autres copistes, 201^v–202, 216–247, 253–266^v), où se retrouve aussi la main de Manuel Atrapès (ff. 1–35^v, 36–38, 138–201^v, 203–215), ainsi qu'un filigrane observable dans le *Vind.* 64. Le manuscrit est datable par ses filigranes d'environ 1454–1457. La même main a depuis été identifiée par GIACOMELLI et SPERANZI (2019), p. 125, dans les *Marc. gr.* XI.18 (ff. 116–126 et 236–246^v), qui contient notamment des traités de Gaza et de Pléthon, *Ambr.* F 88 sup. (titres, rubrications, annotations) et *Monac. gr.* 548 (corrections et notes de lecture), ainsi que dans les marges du *Parisin.* 2775 (ff. 2^v, 58–65^v, 67–77).

175. Voir pp. 31–32 et 295–304.

176. Gaza cite ainsi explicitement le nom de son ἐπῆρος Isaïe en introduisant l'une des apories de son traité contre Pléthon (*Adversus Plethonem pro Aristotele de substantia*, cf. MOHLER (1923) III, 154,53).

177. Comparer la *Solutio* 3 de l'*Ambr.* éditée par MOHLER (ibid.) III, p. 248, avec la transcription du texte du *Vind.* 64 par M. RASHED (2001), pp. 297–298. Cette proximité avait déjà été remarquée par BERNARDINELLO (1976), p. 19, qui l'expliquait en supposant que le manuscrit serait passé de Bessarion à Isaïe, qui y aurait ensuite rédigé cette section.

178. C'est l'attribution avancée par HARLFINGER (1979), p. 26. Elle est reprise par M. RASHED (2001), p. 299, qui transcrit l'annotation en question (elle s'appuie sur une citation de *Gener. An.* I.8, 724^a28–31, pour en tirer un argument contre une thèse néo-platonicienne).

en réalité de celle de Gaza, au *ductus* proche¹⁷⁹, dont l'annotation représente ainsi l'unique intervention directe dans le manuscrit. Il faut donc se figurer que le *Vind.* 64 a servi de support à un dialogue portant sur *Phys.* entre Gaza et Isaïe, lorsque celui-là enseigne la *Physique* chez Bessarion, à Rome, au milieu des années 1460¹⁸⁰. La main C, enfin, vient d'être identifiée : il s'agit de celle d'un autre protégé de Bessarion, un certain Macarius de Serres (Μακάριος Σερρών), qui, peu de temps après sa participation au manuscrit, est nommé par le pape Callistus III évêque de Halytch, en Ukraine, en janvier 1458¹⁸¹.

Si le manuscrit *Vind.* 64 joue un rôle considérable au sein de l'histoire de la transmission des traités physiques et métaphysiques d'Aristote, son importance pour la constitution des textes en question est en fait négligeable, car il s'avère presque systématiquement être un *codex descriptus*, ce qui n'est guère étonnant au vu de sa date de confection. Cela offre un contraste saisissant avec le nombre prodigieux de ses descendants. On dénombre ainsi sept apoglyphes pour *Met.*, alors que son propre texte est copié d'après le *Vat. gr.* 255 (XIV^e)¹⁸²; six pour *Gener. Corr.*, alors que son texte est issu du croisement de celui du *Vat. gr.* 258 (N) et du *Marc.* 211 (fin du XIII^e, un manuscrit de Bessarion), avec en outre un recours plus ponctuel au *Marc.* 212 (G^a, un manuscrit confectionné pour Bessarion)¹⁸³; sept pour *Cael.*¹⁸⁴, alors que son texte est transcrit d'après celui du *Marc.* 214 (H^a, un autre manuscrit de Bessarion) avec un recours marginal au *Marc.* 211; sept aussi pour *Phys.*, traité pour lequel, à la différence des précédents, son antigraphe, qu'il partage avec le *Paris. gr.* 1859 (b), n'est pas conservé¹⁸⁵. Sa situation en ce qui concerne les PN est comparable à celle qui est la sienne pour *Gener. Corr.* : le texte de W^g a d'abord été

179. Voir MARTINELLI TEMPESTA (2013), pp. 141–152, et SPERANZI (2021), pp. 19–20.

180. « *Si dovrà immaginare una ricostruzione di tale tenore : il primo possessore e committente del manoscritto è stato il monaco Isaia, allievo e amico di Gaza, oltre che amico e forse segretario di Bessarione. Il completamento del manoscritto avvenne ad opera di Roso nel marzo 1457, quando ancora Gaza non era a Roma. Giunto a Roma dopo la metà degli anni Sessanta, Gaza guidò alcune discussioni, tenutesi presso la cerchia romana del Bessarione, in cui si commentava il testo della Fisica aristotelica e in questa occasione Isaia avrebbe corredato il manoscritto di materiali tratti dalla viva voce del maestro.* » MARTINELLI TEMPESTA (2013), p. 144 (voir également LORUSSO (2016), p. 264).

181. *Anonymus* 26 chez HARLFINGER (1971a), p. 419, qui identifie aussi sa main dans le *London. Harl.* 5635 (ff. 43–51 et 52–62; voir plus haut). L. ORLANDI (2021) a reconnu sa main dans les *Monac. gr.* 547 (ff. 1–301; un manuscrit de Proclus ayant appartenu à Bessarion), *London. Arundel* 527 (5^v–6^v) et 528 (ff. 9–60^v, 111–181, 185–192^v), *Parisin. gr.* 1312 (totalité) et *Vat. gr.* 1858 (ff. 2^v–3). Or le nom de Macarius apparaît pas moins de quatre fois dans les souscriptions de la partie pertinente de l'*Arundel* 528 (τοῦ ταπεινοῦ ἐπισκόπου τοῦ γαλιτζης μακαρίου, f. 60^v; ὁ γαλιτζης μακάριος, ff. 162 et 181^v; μακάριος, f. 182^v), tandis que la courte lettre de la main en question conservée dans le *Vat.* 1858 a pour auteur quelqu'un qui se présente comme Macarius, de Serres. Il faut donc en conclure à l'identité du Macarius connu comme métropolitain de Serres avant 1447 (*PLP* 16274; *RGK* III 402) et le Macarius qui devient évêque de Halytch à partir de 1458 après avoir été moine au monastère Saint-Cyprien de Constantinople (*PLP* 16192).

182. Sigle J^a chez HARLFINGER (1979), *stemma* p. 27.

183. M. RASHED (2001), pp. 304–310. FERRINI (1999), p. 51, observe également que le texte du *Vind.* 64 est issu de celui de N pour *Col.*, tout en ayant été corrigé à partir d'une autre source, sans donner plus de détails quant à sa descendance.

184. BOUREAU (2019), pp. 135–140.

185. Voir BOUREAU (2018), quant au livre VII, et HASPER (2020), p. CXVIII n. 250, quant au livre VIII.

recopié depuis le manuscrit *Vat. gr.* 258 (N), puis amélioré par une autre main, notée W^{g2} , consultant systématiquement le manuscrit *Marc.* 212 (G^a), laquelle tantôt corrige le texte principal, et tantôt consigne des variantes. Il semble ainsi qu'aucun des traités contenus dans le manuscrit n'ait échappé à un processus de contrôle systématique reposant sur l'emploi d'un nouvel exemplaire. Cette base textuelle élargie et rigoureuse a conféré un attrait indéniable au manuscrit, dont la qualité du texte explique ainsi en partie son grand nombre de copies : il ne faut donc pas s'étonner de cette abondance en raison du fait que le manuscrit soit *descriptus*, son intérêt pour ses contemporains vient de la synthèse textuelle qu'il opère.

L'étude de ses modèles permet d'ailleurs de mieux comprendre le projet qui a présidé à sa confection. Le fait que la souscription de Rhosos mentionne Rome n'est pas à négliger. Le *Vind.* 64 repose massivement sur l'emploi de manuscrits alors conservés à la bibliothèque du Vatican (*Vat.* 255 et 258, fraîchement acquis)¹⁸⁶, qui ont été systématiquement comparés avec le texte des exemplaires en la possession de Bessarion (*Marc.* 211, 212 et 214). Le fait que le texte de *Cael.* dans *Vind.* 64 ait été presque exclusivement transcrit d'après *Marc.* 214 (H^a) constitue à cet égard une exception. Deux faits sont à prendre en compte : les deux exemplaires vaticans identifiés jusqu'à présent ne contiennent pas *Cael.*, tandis que H^a transmet absolument tous les autres traités dont la recension dans le *Vind.* 64 a été étudiée (c'est-à-dire, en sus de *Cael.*, *Met.*, *Phys.*, *Gener. Corr.*, *PN* et *Col.*). Si donc Isaïe, le commanditaire du manuscrit, avait eu pour unique préoccupation de se procurer un volume d'Aristote contenant les textes en question, il lui aurait largement suffi de demander à Bessarion de lui donner accès à H^a , ce qui, concernant *Cael.*, s'est effectivement produit¹⁸⁷. Le recours à la bibliothèque de Bessarion a de fait été massif s'agissant de corriger les transcriptions initiales, pour l'ensemble des textes. On en déduira que le recours à H^a pour *Cael.* a des chances d'être le résultat d'une impossibilité à se procurer un exemplaire vatican satisfaisant contenant *Cael.*, en dépit du fait que cette bibliothèque ait pourtant possédé des manuscrits de ce traité (*Vat.* 253 (L) par exemple, qui est déjà au Vatican à cette époque et sera quelques décennies plus tard employé par la presse aldine). Il semble donc que le projet dont la confection du *Vind.* 64 représente l'aboutissement ait consisté à assembler les recensions des deux meilleurs fonds alors disponibles en Italie, celui du Vatican et celui de Bessarion¹⁸⁸, afin d'aboutir

186. Les deux antigraphes vaticans employés pour le *Vind.* 64, à savoir *Vat.* 255 et 258, apparaissent tous deux dans un inventaire de 1475 (voir DEVRESSE (1965), p. 57 numéros 294 et 296). Ils sont en revanche absents de l'inventaire de la bibliothèque de Nicolas II dressé par Cosme de Monteserrat entre 1455 et 1458.

187. Signalons également que, alors que Rhosos rédige sa souscription au *Vind.* 64 le 25 mars 1457, il achève le 15 juillet de la même année le *Marc.* 200 (Q), le manuscrit commandé par Bessarion contenant le *corpus aristotelicum* en son intégralité. Q est également un apographe de H^a , non seulement pour *Cael.*, mais aussi pour *Gener. Corr.*

188. Le legs de Bessarion comprend 482 manuscrits grecs. Par comparaison, comme le signale à juste titre M. ZORZI (2002), p. 112, l'inventaire des collections pontificales de 1455, qui représentent la bibliothèque la plus illustre du monde occidental, n'en dénombre que 414, tandis qu'il est rare qu'un humaniste parvienne

au meilleur texte possible.

L'histoire ultérieure du manuscrit est bien documentée. Isaïe l'a très naturellement partagé avec son maître Théodore Gaza, non sans une certaine fierté, peut-on imaginer : le manuscrit porte la trace des séances que celui-ci a tenues chez Bessarion dans les années 1460, et il est même à un endroit au moins annoté par lui¹⁸⁹. Le manuscrit entre ensuite dans la vaste bibliothèque de Marcus Mamunas (Μάρκος Μαμούνας, également possesseur d'un autre manuscrit des *PN*, le *Vind.* 157), quelque part entre 1465 et 1528¹⁹⁰, laquelle est en partie acquise ensuite par Georges de Corinthe (Γεώργιος ὁ Κορίνθιος, mort avant 1560), au plus tard au début des années 1540¹⁹¹. Les deux entretiennent des liens familiaux, non seulement entre eux, mais aussi avec Michel Apostolis (Μιχαήλ Ἀποστόλης; environ 1420–1478), qui se marie dans la famille de Mamunas et est le père d'un oncle de Georges¹⁹². Ces liens familiaux crétois contribuent en grande partie à expliquer la descendance nombreuse du manuscrit, qui a été maintes fois copiés au sein du cercle d'Apostolis. Le manuscrit est ensuite transféré à Venise lorsque Georges de Corinthe quitte la Crète pour s'y établir dans les années 1540, où il est acheté en 1555 par Sambucus pour 18 ducats¹⁹³, dont la collection intègre ensuite la bibliothèque de Vienne.

Exemples de fautes propres de W^g et de sa descendance

Sens.

- 436^a20 καὶ om. W^g
- 437^b29 διασκεδνᾶσιν W^g : διασκιδνᾶσιν **vulg.**
- 438^a17 ἐξ αὐτῶν W^g : ἐπ' αὐτῶν **vulg.**
- 439^b15 καὶ om. W^g
- 440^a30 τῆς πόρρωθεν W^g : τοῖς πόρρωθεν **cett.**
- 441^a16 ἐπομένους W^g : ἐψομένους **vulg.**
- 445^b12 πάθος τοιοῦτον W^g : τοιοῦτον πάθος

à en posséder davantage que quelques-uns à cette même période.

189. BERNARDINELLO (1976) avait déjà cru repérer la main de Gaza dans le *codex* : il lui attribue, de manière erronée (voir notamment SPERANZI (2013a), p. 127 n. 5), la rédaction du texte du f. 510^v (qui deviendrait en ce cas un autographe des *Solutiones*) et du dystique du f. 1^v (κτῆμα φίλου Θεοδώρου φθέγγεο μή σου σοφοῖο / κοινὸν πρὸς σέ γε γὰρ κοινὰ δέ τοι τὰ φίλων : l'ami en question peut maintenant être identifié à Isaïe de Chypre et l'objet partagé au *Vind.* 64), alors que les deux sont de la main de l'*Anonymus* 25, c'est-à-dire de la main d'Isaïe. La main de Gaza est néanmoins bien présente dans le manuscrit, en particulier au f. 7, où elle a rédigé une petite note relative au rapport entre les notions d'ἀρχή et de κίνησις, contenant une citation de *Gener. An.* (I,8, 724^a28–31). Cette note est repérée et éditée par M. RASHED (2001), qui commet cependant deux petites erreurs en la plaçant au *verso* du feuillet et en l'attribuant à Bessarion : elle se situe au *recto* et elle est de la main de Gaza, comme vient de le montrer MARTINELLI TEMPESTA (2013), pp. 143–144.

190. Il y laisse sa marque aux ff. 2, 8, 9 et 448 (en mentionnant également ses « amis »). Voir CATALDI PALAU (1991), pp. 533–535.

191. Son *ex-libris* est visible aux ff. 8^v et 448.

192. Voir CATALDI PALAU (2004), avec l'arbre généalogique p. 369.

193. Comme l'indique la note du f. 9. Sambucus a racheté au total huit manuscrits ayant appartenu à Georges, qui semble avoir attiré les convoitises des collectionneurs les plus riches de la seconde moitié du XVI^e, dont trois à Venise, en 1551 (*Vind. phil. gr.* 94, *Organon*), 1555 et 1557 (*Vind. phil. gr.* 102, Plotin, ayant aussi appartenu à Mamunas) – voir D. PINGREE (1977), en particulier p. 353.

— 446^a29 τινά om. \mathbf{W}^g

Mem.

— 450^b5 διὸ \mathbf{W}^g : διόπερ **cett.**

— 453^a26 καὶ φόβοι \mathbf{W}^{g1} : καὶ φόβοι καὶ ὄργαι \mathbf{W}^{g2} : καὶ ὄργαι καὶ φόβοι **cett.**

Somn. Vig.

— 454^a27 ἦ τι ὦν δύναται τῷ χρόνῳ \mathbf{W}^{g1} : ἦ ὦν τι δύναται τῷ χρόνῳ \mathbf{W}^{g2} : ἦ τι ὦν δύναται τῷ χρόνῳ γ (γρ. in marg. \mathbf{W}^{g1})

— 454^b17 πάνταπερ \mathbf{W}^g : πάντα **cett.**

— 456^a5–6 τῆς αἰσθήσεως καὶ τῆς κινήσεως \mathbf{W}^g : τῆς κινήσεως καὶ τῆς αἰσθήσεως **cett.**

— 456^a7 ὅλης \mathbf{W}^g : ὅλως **cett.**

— 456^a13 δηλοῖ \mathbf{W}^g : δῆλον **cett.**

— 456^b27 ἀποστρέψαν \mathbf{W}^g : ἀντιστρέψαν **vulg.**

— 456^b33 κατὰ \mathbf{W}^g : ἠ ἀπὸ **cett.**

Insomn.

— 459^a1–2 μηδὲν μὲν \mathbf{W}^{g2} : μηδὲν **vulg.**

— 461^a11 ἄλληλα \mathbf{W}^g : ἄλλα **cett.**

Div. Somn.

— 462^a15 σημεῖον ὦν εἰς \mathbf{W}^{g2} : σημεῖον δὲ εἰς \mathbf{EC}^c : σημειῶδες $\beta\gamma(\mathbf{W}^{g1})$

— 464^b1 φαντάζονται \mathbf{W}^g : φαντάζεται **cett.**

— 464^b19 περὶ δὲ τῆς κοινῆς κινήσεως τῶν ζώων λεκτέον \mathbf{W}^g : περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον γ

Long.

— 467^b6–7 λοιπὸν ἡμῖν \mathbf{W}^g : λοιπὸν δ' ἡμῖν **cett.**

Juv.

— 469^b10 τῆι καρδίαι \mathbf{W}^g (ἐν eras.) : ἐν τῆι καρδίαι **cett.**

Resp.

— 470^b11 ὡς ἂν \mathbf{W}^g : ὅπως **cett.**

— 476^b34 ὑπάρχει \mathbf{W}^g : τυγχάνει **cett.**

Influence de G^a

Sens.

— 438^b17 εἰ : om. $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a))\mathbf{C}^c$: eras. \mathbf{W}^{g2}

— 439^b3 καὶ **vulg.** : τε G^a (p.c.) : καὶ τε \mathbf{W}^{g2}

— 440^b11 παντὶ $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2})))$: πάντῃ **cett.**

— 442^b8 περὶ μὲν $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2})))\mathbf{C}^c$: περὶ **cett.**

— 445^a17 τρέφεσθαι γὰρ φασιν $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2})))\mathbf{C}^c$: τρέφεσθαι φάσκοντες **cett.**

— 445^b17 ἄμα δ' εἰ $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2}(\gamma\rho.\text{ in marg.}))))\mathbf{C}^c$: ἀλλ' εἰ **cett.**

— 447^b1 ἐν $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2}(\gamma\rho.\text{ in marg.}))))\mathbf{C}^c$: ἐναντία **cett.**

Mem.

— 450^a19 δεῖ γὰρ $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2})))$: ἀεὶ γὰρ **cett.**

— 450^a24 ὅσα μὴ ἔστι φανταστά $\mathbf{E}^1(\mathbf{Y}(G^a(\mathbf{W}^{g2})))$: ὧν ἔστι φαντασία **cett.**

- 450^b22 καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a1}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ in marg.}))))$: καὶ ταῦτὸ καὶ ἐν ἐστὶν ἄμφω $\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\gamma\rho. \text{ in marg.})(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ in marg.}))$: καὶ ἐν αὐτό ἐστὶν ἄμφω $\mathbf{\theta}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}})$

Somn. Vig.

- 454^a2 τὸν ὑπνοῦντα $\mathbf{E}^{\mathbf{x}}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})))$: τὸν καθύπνον $\gamma(\mathbf{N}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}))$
- 454^b19 ταχύπνα $\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a1}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}))$: βραχύπνα **cett.**
- 456^b8 τοῦ μορίου τοῦ αἰσθητηρίου $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})))$: τοῦ μορίου τοῦ αἰσθητικοῦ **vulg.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)

Insomn.

- 458^b21 κατὰ τὸ μνημοτικὸν παράγγελμα $\mathbf{H}^{\mathbf{a}}(\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}))$: κατὰ τὸ μνημονικὸν παράγγελμα **cett.**
- 459^a26 ἐν αὐτοῖς $\mathbf{E}^{\mathbf{x}}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})))$: ὑπ' αὐτῶν **vulg.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)
- 460^a2 γὰρ om. $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}))$: eras. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}$
- 460^a7 σώμασι $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ in marg.}))$ ὅμμασι **cett.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)
- 461^b22–23 ἀπελθόντος τοῦ αἰσθήματος τοῦ ἄληθοῦς $\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})$: ἀπελθόντος τοῦ αἰσθήματος ἄληθοῦς $\mathbf{E}(\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a1}}))$: ἀπελθόντος τοῦ ἄληθοῦς **cett.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)
- 462^a2 δόξαζει $\mathbf{G}^{\mathbf{a1}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})$: δόξει **cett.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)

Div. Somn.

- 463^a3–4 τὰ μὲν αἴτια εἶναι $\mathbf{Y}(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}))$: τὰ μὲν αἴτια **cett.** (inc. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)

Long.

- 465^a27 συλλογίσαιτο $\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}$: λογίσαιτο **cett.**
- 465^a27 εἰ γὰρ οὐκ ἐστὶν ἐκ τῆς φύσεως $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}$ (p.c.)($\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ in marg.}))$: εἰ γὰρ ἐστι μὴ φύσει **cett.**
- 466^a15–16 τοῖς μακροβιωτέροις τὸ μέγεθος $\lambda(\mathbf{G}^{\mathbf{a}})$: τοῖς μακροβιωτάτοις τὸ μέγεθος $\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}$: τοῖς μακροβιωτάτοις μέγεθος **cett.** ($\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)

Juv.

- 468^b16 καὶ τῶν ζώων $\lambda(\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}))$: καὶ ἐπὶ τῶν ζώων **cett.** ($\mathbf{Wg}^{\mathbf{1}}$)
- 468^b29 γινομένων $\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})$: γινομένοις **vulg.**

Resp.

- 470^b14 μὲν om $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}$, in ras. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}$
- 473^a5 εἰσπνέοντος $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ εἰς s.l.}))$: ἀναπνέοντος **cett.**
- 473^b16 ἀναθρώσκει $\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})$: ἀναθρώσκει **cett.**
- 470^b2 οὖν om $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}$, in ras. $\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}$

VM

- 479^a24–25 νοσηματικῶν $\mathbf{H}^{\mathbf{a}}(\mathbf{G}^{\mathbf{a2}}(\text{s.l.})(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}}(\gamma\rho. \text{ s.l.})))$: νοσηματικῆς **vulg.**
- 480^a12 κινεῖ δ' ἡ καρδία ἀεὶ $\mathbf{G}^{\mathbf{a}}(\mathbf{Wg}^{\mathbf{2}})$: κινεῖ δ' ἀεὶ **cett.**

Le *Vind.* 64 a été transféré en Crète après la mort d'Isaïe de Chypre, ou peut-être après celle de son maître Gaza, si l'on suppose qu'il lui a légué le manuscrit, survenue aux alentours de 1475, où de nombreuses copies en ont été réalisées au sein du cercle que Michel Apostolis (Μιχαήλ Ἀποστόλης; mort en 1478) met en place en Crète après avoir fui Constantinople dans les années 1450¹⁹⁴. Le premier d'entre eux est peut-être *Ricc.*

194. Je préfère parler de cercle ou d'entourage de Michel d'Apostolis pour désigner le réseau de copistes

14 (F^s), qui est à attribuer à Georges Gregoropoulos (Γεώργιος Γρηγορόπουλος; 1450–1501)¹⁹⁵, dont la collaboration avec Apostolis est amplement attestée. Comme il possède des descendants de la main d'Apostolis lui-même, on peut placer sa confection avant la mort de ce dernier en 1478. Son contenu est en fait simplement extrait du *Vind.* 64, dont il reprend les spécificités de l'ordonnancement (*Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *PN1 – Mot. An.*, *PN2*, *Col.*, *Mete.*). Deux notes de possession au f. 1 (*Ucolini Martelli Aloysii filii; Raphaëlis Columbanii κτῆμα*) permettent d'établir qu'il a ensuite été acquis par Ugolino Martelli (1519–1592) et Raffaello Colombani (connu pour avoir fait paraître une édition de Longin à Florence en 1598), lequel a également eu un autre manuscrit des *PN*, *Ricc.* 13, en sa possession, avec lequel F^s entre dans les fonds de la *Riccardiana* avant 1752.

Laurent. plut. 87.11 (F^d) a été confectionné sans doute aussi par Georges Gregoropoulos quelque part au cours du dernier quart du XV^e¹⁹⁶. Son contenu reflète celui de son modèle, moyennant une certaine mise en ordre : la séquence physique est rétablie (*Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*), et elle est suivie de *PN1 – Mot. An.* et *PN2*, tandis que *Met.*, *Part. An.* ou *Col.* n'ont pas été transcrits. La grande différence est que F^d contient en sus *An.* (ff. 254^v–290), placé de manière peu naturelle entre *Sens.* et *Mem.*, alors que le traité est absent du *Vind.* 64¹⁹⁷. F^d a ultérieurement été corrigé par Michel Apostolis (qui complète notamment le texte au f. 175) et comprend aussi quelques annotations latines¹⁹⁸, qui pourraient être le signe d'un commanditaire occidental.

Scorial. T II 13 (E^s) a été transcrit, toujours en Crète, par Antoine Damilas (Ἀντώνιος

actif autour de sa personne au cours du troisième quart du XV^e, bien que l'on trouve souvent mention faite d'un atelier ou d'un *scriptorium*, dont, à ma connaissance, rien ne prouve l'existence. On connaît tout à fait Apostolis comme professeur et comme correspondant, nullement comme chef d'atelier. Voir sur ce point STEFEC (2013c), pp. 222–223 : « *Die umfangreiche Produktion von griechischen Handschriften in seinem Umfeld führte zu der in der Sekundärliteratur mit wenigen Ausnahmen allgemein akzeptierten Annahme, Apostoles sei der Leiter eines groß angelegten (in der Forschung niemals hinreichend definiterten) « Skriptorium » gewesen, doch konnte gezeigt werden, dass ein anderes Modell der tatsächlichen Lage besser entspricht : Apostoles verfügte als Lehrer und Privatgelehrter über wertvolle Kontakte, die es ihm ermöglichten, unter gelegentlicher Heranziehung befreundeter Kopisten – vor allem aus dem Umkreis der unierten Priester der Patriarchatsstiftung, deren Stipendiat er selbst war – auf Anfrage recht zuverlässige (und daher wohl geschätzte) Abschriften für verschiedene Privatkunden herzustellen.* »

195. C'est l'attribution avancé par WIESNER et VICTOR (1971), p. 54, que Wiesner reprend dans sa description du manuscrit (MORAUX (1976), pp. 354–356), tout en signalant le désaccord de D. Harlfinger, qui préfère y voir la main de Manuel Gregoropoulos (voir HARLFINGER (1971a), p. 412; le second étant le fils du premier, leurs mains sont très faciles à confondre). L'identification de la main de Georges a néanmoins été confirmée depuis par D. Speranzi (notice en ligne : manus.iccu.sbn.it/cnmd/0000202044, dernière consultation : février 2022).

196. Voir la description du manuscrit par J. Wiesner dans MORAUX (1976), pp. 301–302. L'attribution à Georges Gregoropoulos est signalée comme erronée dans le *RGK* (I, n° 58), mais est tout de même maintenue chez ESCOBAR (1990), p. 49, et M. RASHED (2001), p. 20. Les filigranes de son papier italien ne permettent pas de datation très précise.

197. SIWEK (1965b), p. 124, lui donne pour sigle Y^c et rapproche son texte de celui du *Laurent.* 81.1 (S).

198. Cette main a été rapprochée de celle de Francesco Filelfo par FRYDE (1983) p. 219 n°24 (« *probably* »), suivi par ELEUTERI (1991), p. 174, mais c'est certainement une erreur (voir SPERANZI (2010b), p. 247 n. 76).

$\Delta\alpha\mu\lambda\tilde{\alpha}\varsigma$)¹⁹⁹. Son contenu correspond presque à la section centrale du *Vind.* 64, si ce n'est que *Met.* est placé à la toute fin du *codex* après *Part. An.*, avec entre eux *Plant.*, traité qui est absent du manuscrit de Vienne. La collaboration de Damilas avec Apostolis et ses contacts est attestée par un autre manuscrit d'El-Escorial, Σ III 3 (*Argonautiques*, entre autres), où il prend en charge la majeure partie du manuscrit (comme le confirment les souscriptions de sa main des ff. 77^v et 175^v, où il précise qu'il se trouve alors en Crète), dont le début est en revanche transcrit par Georges Gregoropoulos (ff. 1–9) et Aristoboule Apostolis ($\text{\textcircled{A}}\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\beta\omicron\upsilon\lambda\omicron\varsigma$ $\text{\textcircled{A}}\rho\omicron\sigma\tau\acute{o}\lambda\eta\varsigma$; ff. 10–29), le fils de Michel, tandis qu'une grande partie du papier (ff. 30–175^v) partage un filigrane avec *E^s*²⁰⁰. Bien que le *codex* ait été relié à nouveau lors de son entrée à la bibliothèque d'El-Escorial, il a conservé comme garde des feuillets de parchemin issus d'un manuscrit latin du XIV^e contenant la correspondance de Pétrarque. Ce même manuscrit latin a également été utilisé de la même manière pour deux autres manuscrits grecs issus de l'entourage d'Apostolis, à savoir le même Σ III 3 d'El-Escorial ainsi que l'*Ambr.* B 160 sup. (Lycophon)²⁰¹ : son emploi remonte donc à leur confection en Crète. Le manuscrit *Scorial.* T II 13 entre ensuite en la possession de Matteo Dandolo (1498–1570)²⁰², membre d'une riche famille vénitienne ayant effectué une remarquable carrière diplomatique, de même qu'un certain nombre d'autres manuscrits philosophiques issus du cercle d'Apostolis, par exemple les *Scorial.* Σ III 3, Σ II 16 (*Philosophia* de Pachymère, copiée par Georges Gregoropoulos), Ω I 4 (commentaires à l'*Organon* de Philopon et d'Alexandre, transcrits par le fils Apostolis en 1517 d'après la souscription du f. 228). Sa collection est rachetée après sa mort, en 1573, par Diego Guzmán de Silva, l'ambassadeur d'Espagne à Venise, pour le compte du roi d'Espagne.

L'*Ambros.* R 119 sup. (*M^b*)²⁰³ est un *codex* volumineux et composite, qui comprend des sections italiennes, latines et grecques. La première section grecque (ff. 3–82) comprend une édition d'un traité de Théodore Métochite (selon sa manière, consistant à composer des sortes de miscellanées où divers sujets sont brièvement abordés tour tour), des extraits et scholies relatifs notamment à l'*Almageste* de Ptolémée (ff. 34–37), puis un morceau du livre II de l'*Iliade* (ff. 41^v–82), avec une mise en page très aérée et des annotations gréco-latines témoignant d'une tentative d'apprentissage du grec. La seconde section grecque est aristotélicienne (ff. 253–403). Elle est beaucoup plus étendue, malgré le fait qu'elle est à plusieurs reprises mutilée, ce dont témoignent la composition et la numérotation des différents cahiers. Son contenu est le suivant : *Phys.* IV–VI, dont manquent le début et la

199. Voir la description du manuscrit par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 161–162.

200. Voir MORAUX (ibid.), p. 162, où sont identifiés le filigrane et la main d'Apostolis, ainsi que BRAVO GARCÍA (1983) et MARTÍNEZ MANZANO (2014), p. 160, quant à celle de Gregoropoulos.

201. Voir BRAVO GARCÍA (1983), p. 100 n. 11, et MARTÍNEZ MANZANO (2015), pp. 36–38 et 44–45, qui montre que, malgré sa restauration, la reliure de *E^s* confirme son origine crétoise.

202. *E^s* port son *ex-libris* au f. 1, où le nom de Dandolo est suivi du chiffre 40.

203. Outre l'entrée du catalogue de MARTINI et BASSI (1906), pp. 839–841 (n° 725), on trouvera les éléments de description originellement fournis par D. Harlfinger en vue du projet *Aristoteles Graecus* chez M. RASHED (2001), p. 23, ainsi qu'en ligne, sur le site CAGB (<https://cagb-digital.de/handscriften/diktyon-43202>, dernière consultation : février 2022).

fin ; *Cael.*, dont manque une bonne part du premier livre ; *Gener. Corr.* ; *An.* ; *PN1*, où *Sens.* est divisé en trois livres et dont manque la fin de *Div. Somn.*, qui était sans doute suivi par *Mot. An.* ; *PN2*, dont manque le début de *Long.* ; *Col.* ; *Met.* I–II, dont manquent le début et la fin. Ces pertes importantes indiquent que le manuscrit n’a probablement pas été relié au moment de sa confection première. Selon D. Harlfinger, en ce qui concerne cette section aristotélicienne, les filigranes suggèrent une datation vers la fin du XV^e ou le début du XVI^e (les autres parties du manuscrit sont datées du XVI^e siècle). Le copiste n’est pas identifié avec exactitude. HARLFINGER (1971a), p. 412, a proposé de reconnaître la même main dans cette partie aristotélicienne de l’*Ambr.* R 119 sup., le *Mut.* α Q 4 13 (ff. 254–258^v et 267–272 ; *Organon*), le *Vat. gr.* 1396 (ff. 101–113 ; Alexandre d’Aphrodise) et les *Vat. Pal. gr.* 78 (ff. 1–112^v ; *Organon*) et 134 (modèles épistolaires). On a depuis ajouté à cette liste l’*Ambr.* F 40 sup. (ff. 165–180^v ; Aristophane), le *Vat. Angel.* 93 (Thucydide), le *Guelf. Gud. Gr.* 27 (ff. 1–106^v, le f. 73^v excepté ; Tzetzes), les *Vat. Pal. gr.* 360 (ff. 40–76 ; Libanios) et 365 (*Géoponiques*), le *Larent.* 70.25 (*Argonautiques*) et le *Paris. Suppl. gr.* 205 (ff. 3–30 et 74–89 ; modèles épistolaires)²⁰⁴. Une annotation ultérieure, qui n’est pas du tout de sa main, en haut du f. 52 du *Pal.* 78 semble l’appeler Ἰερώνυμος ²⁰⁵, mais sa main n’est identifiable à aucun des copistes contemporains connus sous ce nom, si bien qu’il est désormais connu dans la littérature secondaire comme le « Pseudo-Hiéronymos », en dépit du fait qu’il ne s’agisse *a priori* pas d’un faussaire s’étant approprié ce nom. Cette main, selon toute apparence, est crétoise, ce que l’examen de certains manuscrits qui lui sont attribuables confirme, car il permet d’établir que le copiste en question est intégré au réseau de Michel Apostolis. Certaines sections du *Mut.* α Q 4 13 sont, en effet, transcrites, à différentes périodes, d’abord par Michel Loulloudès (Μιχαὴλ Λουλλουδῆς ; ff. 2–83, sauf f. 32, 103–112^v et 114–182^v)²⁰⁶, puis ultérieurement par Antoine Damilas (ff. 83–102^v, 183–253^v et 259–266^v)²⁰⁷, tous deux actifs principalement en Crète dans cet environnement. *Pal.* 134 a très probablement été copié en collaboration avec Aristoboule Apostolis (ff. 7–58) et Manuel Gregoropoulos (ff. 149–173)²⁰⁸ ; *Pal.* 360 a été copié également en partie par Michel Apostolis (ff. 4–20^v, 258–312 et 323–335)²⁰⁹. Le *Vat.* 1396 est formé de la réunion de quatre unités contemporaines, les autres sont de la main de Michel Apostolis (ff. 1–8, lettre autographe), Aristoboule Apostolis (ff. 11–98^v) et Antoine Damilas (ff. 115–114^v)²¹⁰. *Suppl. gr.* 205 semble aussi composite, une partie est de la main de Michel Apostolis (ff. 31–61, 90–91^v, 92^v)²¹¹, il contient aussi un feuillet copié par Aristoboule Apostolis

204. D’après STEFEC (2014b), pp. 197–198

205. L’orthographe en est déplorable. Si on la transcrit littéralement, cela donne ceci : Ἰερώνυμος ιερῶ ἀγιῶς τοῦ κασσανῶ τὸν βιβλίον ἔγραψε οὕτως διὰτι ἐγὼ λῶ.

206. DE GREGORIO (1991), p. 489.

207. HARLFINGER (1971a), p. 411 ; WIESNER et VICTOR (1971), p. 55.

208. SICHERL (1991).

209. Souscription f. 312, signalée par DE GREGORIO (2000c), p. 322.

210. Antoine Damilas est identifié par la souscription finale (f. 144^v), qui précise que le manuscrit a été confectionné en Crète. Aristoboule Apostolis l’est également par celle du f. 98^v.

211. *RGK* I 278.

(f. 93)²¹². Une partie du *Laurent*. F 40 sup. est de la main d'un autre collaborateur d'Apostolis, Georges Tzangaropoulos (Γεώργιος Τζαγγαρόπουλος, ff. 21–98^v)²¹³. Il faut donc très certainement rattacher l'*Ambr.* R 119 sup. aux copies du *Vind.* 64 réalisées en Crète au sein de l'entourage d'Apostolis. Un autre indice allant dans ce sens est le fait que la composition de la partie aristotélicienne du manuscrit, une fois que l'on tient compte des feuillets perdus, correspond très exactement à celle du *Ricc.* 14, lequel est sans aucun doute possible attribuable à ce milieu, et qu'elle s'explique dans les deux cas par la composition propre du *Vind.* 64. Le manuscrit fait ensuite partie de la bibliothèque du collectionneur vénitien Gian Vincenzo Pinelli (1535–1601)²¹⁴, qui est rachetée en vue de l'ouverture de l'*Ambrosiana* en 1608.

Monac. gr. 200 (*M^e*) est un manuscrit composite, comprenant trois parties²¹⁵ confectionnées entre le XV^e et le XVI^e. Les deux dernières remontent à la première moitié du XVI^e : l'une transmet le commentaire anonyme à *Rhet.* (ff. 174–237^v), l'autre les *Harmoniques* de Ptolémée (ff. 238–320^v). Seule la première m'intéresse (ff. 1–173) : elle contient *Phys.* et *Cael.* (avec quelques lacunes résultant de la perte de certains feuillets), *Gener. Corr.*, puis *PN1*, dont la recension s'arrête à la fin de *Somn. Vig.* C'est là une singularité absolument unique au sein de la transmission des *PN*, d'autant plus que le manuscrit transmet le traité sous un titre l'unissant à *Insomn.* et *Div. Somn.* : les mots τῆς καὶ ὕπνου μαντικῆς, toujours à l'encre rouge, ont en effet été placés après le titre περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως (f. 167^v). L'absence des deux derniers traités de *PN1* ne résulte en tout cas pas de la perte des feuillets correspondants, car le texte s'interrompt à la fin exacte de *Somn. Vig.* en haut du f. 173, le reste étant laissé vierge, alors que le copiste ne se réserve pas de feuillet suivant lorsqu'il débute un nouveau traité. Les filigranes de la première partie indiquent une confection vers le début des années 1470. La main ayant transcrit le texte d'Aristote est celle de Georges Gregoropoulos (Γεώργιος Γρηγορόπουλος)²¹⁶. On ignore pour qui ce volume aristotélicien a été originellement confectionné. Il est même possible que l'absence des deux derniers traités de *PN1* résulte d'un inachèvement du manuscrit, suite par exemple au décès ou à une rétractation du commanditaire. *Ex-libris* et reliure indiquent en tout cas que, après l'ajout des deux autres parties, le manuscrit actuel figure dans la bibliothèque du riche banquier d'Augsbourg Johann Jakob Fugger

212. Souscription au f. 93^v

213. MARTINELLI TEMPESTA (2013), p. 139.

214. D'après MARTINI et BASSI (1906), p. 841. MARTINELLI TEMPESTA (2013), p. 140, a également reconnu la main de l'un de ses proches, Θεόδωρος Ῥέντιος (« Teodoro Rendio » ; voir son entrée dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 86), dans le petit arbre grammatical du f. 90. On peut donc se représenter une leçon de grec donnée par ce dernier à Pinelli avec pour support le large extrait de l'*Iliade* contenu dans le manuscrit.

215. Voir la description du manuscrit dans le catalogue de HAJDÚ (2012), pp. 121–125.

216. L'identification a été avancée, avec une certaine hésitation, par HARLFINGER (1971a), p. 411. L'incertitude vient uniquement du fait qu'il pourrait aussi s'agir de la main de son fils, Manuel, bien que la datation par les filigranes milite plutôt pour l'attribution au père. Même hésitation chez MONDRAIN (1992), p. 385 n. 1, tandis que HAJDÚ (2012), p. 123, se prononce en faveur de cette identification.

(1516–1575) avant 1557 : il semble ainsi que les différentes parties du manuscrit, issues de sources différentes, aient été rassemblées à l’occasion de leur entrée dans cette collection.

Tous ces manuscrits sont ainsi contemporains et liés par leurs copistes à l’intense production du cercle de Michel Apostolis, où le manuscrit *Vind.* 64 est au cours du troisième quart du XV^e 217. Il existe en revanche deux descendants de *W*^s dont l’origine ne semble pas être crétoise. L’un est un manuscrit d’Oxford (*New College* 226, *O*^c) de la main de Chalcondyle, que je suppose avoir été confectionné juste avant le transfert du *Vind.* 64 de l’Italie vers la Crète vers le milieu des années 1470. L’autre est un manuscrit d’Istanbul (*Seragl.* G I 39, *S*^r) dont le copiste n’a pas été identifié avec une certitude complète, mais qui doit certainement avoir évolué dans les cercles érudits de la Constantinople ottomane. Comme rien n’indique que le *Vind.* 64 se soit jamais trouvé en cette ville, il faut donc supposer à l’origine de sa confection une interaction entre les milieux crétois et constantinopolitains de l’époque. Cela n’a rien d’implausible, d’autant plus qu’Apostolis a été formé à la capitale, au Xénôn du Kral, par Argyropoulos avant d’y devenir un temps enseignant lui-même, puis finalement de fuir la ville en 1452 218. Il est même possible qu’il ait aussi été pendant ses jeunes années l’élève de Jean Eugénicos, avec lequel le manuscrit entretient quelques liens, et l’on conserve une lettre de sa part adressée à Georges Amiroutzès 219, auquel le poème par lequel le manuscrit s’achève est dédié.

Oxon. *New College* 226 (*O*^c) a été copié par par Demetrios Chalcondyle (Δημήτριος Χαλκωνδύλης; 1423–1511) 220. Il contient *PN1 – Mot. An.*, puis deux traités qui ne se trouvent pas dans *Vind.* 64, *Gener. An.* et *Inc. An.*, suivis de *PN2* et *Col.* Son texte est issu de *W*^s pour les *PN*, ainsi que très probablement pour *Col.* 221 Il provient en revanche d’une autre source pour *Gener. An.* et *Inc. An.*, laquelle a été identifiée dans le second cas 222 : il s’agit d’un manuscrit perdu également présent au sein de la transmission des *PN*, un frère du *Laurent.* 81.1 (*S*). Son origine est inconnue, mais il a été intensément employé en Italie au cours de la seconde moitié du XV^e, dans la mesure où il sert, pour *Inc. An.* et une large section des *PN*, d’antigraphe aux *Paris.* Suppl. gr. 333 (copié en bonne part par Chalcondyle et possédé par Thomas Linacre) et 332 (copié par Emmanuel Rousotas), ainsi que le *Vat. Pal. gr.* 97.

Seragl. G I 39 (*S*^r) est daté par les filigranes de son papier du milieu des années 1460 223. Il contient *Part. An.*, *Inc. An.*, *Gener. An.* (avec la perte de certains feuillets),

217. Mêmes conclusions dans le cas de *C*^a, *M*^e, *E*^s et *M*^b pour *Gener. Corr.* chez M. RASHED (2001) et pour *Cael.* chez BOUREAU (2019), p. 138, et dans le cas de *C*^a, *M*^e, *E*^s, *M*^b pour *Insomn.* chez ESCOBAR (1990).

218. FUCHS (1926), p. 73.

219. NOIRET (1889), p. 46.

220. L’identification est due à HARLFINGER (1971a), p. 410.

221. FERRINI (1999), p. 51, rattache le texte de l’*Oxon.* 266 à un groupe comprenant aussi le *Vind.* 64, sans plus de précision.

222. Voir BERGER (1993), pp. 32–33.

223. Voir la description du manuscrit dans MORAUX (1976), pp. 376–377 (Reinsch, Autopsie 1971), ainsi

PN2, ainsi que, à la fin du manuscrit, des petits poèmes, certains attribués à Platon, aux ff. 308–309^v, transcrits par une autre main contemporaine. La partie aristotélicienne est exclusivement d’une seule main, celle de l’*Anonymus 4* de HARLFINGER (1971a), p. 418, qui a depuis été rapprochée de celle de Jean Eugénicos (Ἰωάννης Εὐγενικός)²²⁴. La liste des manuscrits conservés où cette main est intervenue n’est pas établie de façon sûre et encore moins exhaustive, mais on peut au moins lui attribuer la copie du *Vat. Barb. gr.* 85, lequel est un manuscrit très lié à l’activité de Gennadios Scholarios (Γεννάδιος Σχολάριος; environ 1405–1473) à Constantinople²²⁵ et des ff. 17–28^v du *Vind.* 213 (*Wz*²²⁶, lequel est autrement en grande partie de la main de Matthieu Camariotès (Ματθαῖος Καμαριώτης; mort en 1490), qui a été l’élève de Scholarios. On est donc fondé à supposer que l’*Anonymus 4*, a été actif à Constantinople, après la conquête et en lien avec les cercles du patriarche, pendant une partie de la seconde moitié du XV^e. Le manuscrit *S^r* a peut-être été directement destiné aux collections du sultan Mehmet II, qu’il a en tout cas rapidement intégrées. L’intérêt pour la culture grecque du nouveau maître de Constantinople est avéré, y compris pour son versant philosophique, et le manuscrit s’achève (f. 309^{rv}) par un poème dédié au sultan par son courtisan et maître de philosophie, le très controversé Georges Amiroutzès (Γεώργιος Αμιρουτζής; mort vers 1470). Il est demeuré dans les collections ottomanes depuis, où il a reçu une reliure moderne au XIX^e²²⁷.

Exemples de fautes propres

Laurent. 87.11 (*F^d*)*Sens.*

- 437^b19 πάσχον *F^d* : ὑπάρχον *cett.*
- 439^b11 ὥστε χρωμα ἄν εἶη om. *F^d* (saut du même au même)
- 449^b2 κοινῆι om. *F^d*

Mem.

- 450^a30 εὔ *F^d* : οὔ *cett.*

Somn. Vig.

- 456^a28–29 ἐγεροθέντες ... μνημονεύουσιν om. *F^d* (saut du même au même)
- 456^b10 εἴρηται ἔκνοια *F^d* : εἴρηται *cett.*

que D. R. REINSCH (2020), p. 113. Il partage notamment un filigrane avec *Seragl.* G I 4, daté par son colophon de 1464, et un autre avec *Seragl.* G I 15, daté de 1463.

224. Voir notamment HARLFINGER (1977), p. 335 n. 34, qui met en avant une forte proximité stylistique sans toutefois attribuer en bloc les manuscrits de sa liste antérieure à Eugénicos, ainsi que les réserves apportées à cette thèse par D. REINSCH (1983), p. 9* n. 13 (lequel défend la division en deux mains distinctes de l’*Anonymus 4*, l’une – mais laquelle? – devant probablement être attribuée à Eugénicos, tout en reconnaissant que son style a pu varier), et CORCELLA (2015), p. 2 n. 2 (« *riconoscere la scrittura di Giovanni Eugenio, molto variabile, è invero tutt’altro che semplice* »).

225. Voir notamment DORANDI (2009), pp. 120–124, qui montre que sa recension de la *Vie de Platon* (ff. 434–440^v) a pour apographe un manuscrit autographe de Scholarios (*Paris. gr.* 1417).

226. Voir récemment GIACOMELLI et SPERANZI (2019), p. 122.

227. Voir D. R. REINSCH (2020), pp. 112–113, d’après lequel le poème y a été transcrit par Jean Eugénicos, qui est comme Amiroutzès un ancien partisan ardent de l’Union des Églises, demeuré ensuite en Orient sous le nouveau régime.

Insomn.

— 459^a11 φανερόν ὅτι om. **F^d**

Div. Somn.

— 462^b32 τὸ μὴ βαδίζοντος **F^d** : τὸ βαδίζοντος **vulg.**

— 464^a3 μηδέν om. **F^d**

Long.

— 465^a3–4 ὅλα τε πρὸς ὅλα γένη καὶ ὡς ἄνθρωπος πρὸς ἄνθρωπον τῶν ὑφ' ἐν εἶδος ἕτερα πρὸς ἕτερα **F^d** : ὅλα τε πρὸς ὅλα γένη καὶ τῶν ὑφ' ἐν εἶδος ἕτερα πρὸς ἕτερα **vulg.** (reprise d'une scholie présente dans *W^s*)

Juv.

— 468^a1–3 μὲν γὰρ ... καθ' ὃ om. **F^d** (saut du même au même)

— 468^b30–469^a1 ἀναγκαῖον ... τοῖς ἐνάμοις om. **F^d** (saut du même au même)

— 470^a12 ῥῖψις **F^d** : ἔγκρυψις vel κρύψις **cett.**

Resp.

— 471^a13–14 ἐμποδίζειν ... τὸ ὕδωρ om. **F^d** (saut d'une ligne dans *W^s*)

— 472^b10 ἐγὼ **F^d** : εἰ **cett.**

VM

— 480^b17–18 διαρομένου **F^d** : δ' αἰρομένου **cett.**

— 480^b19 καὶ μὴ ζῆν om. **F^d**

*Scorial. T II 13 (E^s)**Sens.*

— 437^a12 ἐστι om. **E^s**

— 440^a8 παρα **E^s** : παρ' ἄλληλα **vulg.**

Mem.

— 452^b16 τῶι **E^s** : αὐτῶι **cett.**

Somn. Vig.

— 454^b11 ἔχον **E^s** : ἔχειν **cett.**

— 456^a6 κυρίας **E^s** : κυρίως **cett.**

— 456^b23 τόπος **E^s** : τόποις **cett.**

Insomn.

— 458^b20 μνημονευτικὸν **E^s** : μνημοτικὸν *H^a* (*W^{s2}*) : μνημονικὸν **cett.**

Long.

— 466^a27 καὶ ὅλως **E^s** : ὡς ὅλως **cett.**

— 466^b26 οὔτε γὰρ τὰ πεζὰ **E^s** : οὔτε τὰ πεζὰ **cett.**

Juv.

— 468^a16 μὲν om. **E^s**

— 470^a27 τὸ ὑπέρεχον **E^s** : τὸ περιέχον **cett.**

Resp.

— 475^a27 μὴ om. **E^s**

— 475^b16 πρὸς τὴν ζωὴν βοηθεῖ **E^s** : βοηθεῖ πρὸς τὴν ζωὴν **cett.**

VM

- 479^a29 αὐτῶι θερμῶι **E^s** : ἐν τῶι θερμῶι vel συν τῶι θερμῶι **cett.**

Ambros. R 119 sup. (*M^b*)

Sens.

- 437^b21 πλώγοις **M^b** : πάγοις **cett.**
 — 439^a33 τοιαύτην **M^b** : τὴν αὐτὴν **cett.**

Mem.

- 452^b18–19 καὶ ΓΔ ... ΑΓ om. **M^b** (saut du même au même)

Somn. Vig.

- 455^a18 δεῖ **M^b** : δὴ **vulg.**

Insomn.

- 459^b30 γίνεται τὸ ἐπιπολῆς τοῦ ἐνόπτρου om. **M^b** (saut du même au même)

Juv.

- 467^b12 εἰπεῖν om. **M^b**
 — 470^a7 ἐν τῆι ἀρχῆι om. **M^b**

Resp.

- 471^a20–21 ἡ ἐκ τοῦ ὕδατος om. **M^b**
 — 471^a23 τὴν κοιλίαν ἔλκειν **M^b** : τῆι κοιλίαι ἔλκειν **cett.**
 — 477^a11 γίνονται **M^b** : γίνεται **cett.**

VM

- 480^a12 ὥστε κάχεῖναι om. **M^b**

Oxon. New College 226 (*O^c*)

Sens.

- 439^a15 αὐτῶν om. **O^c**
 — 445^a16 τινες ἐκ τῶν Πυθαγορείων **O^c** : τινες τῶν Πυθαγορείων **vulg.**
 — 449^a17 τὸ γὰρ αὐτὸ **O^c** : τὸ αὐτὸ **vulg.**

Mem.

- 449^b11–14 ἀλλ' αἴσθησις ... τὸ μελλόν om. **O^c**
 — 450^b27 ταύτηι om. **O^c**
 — 452^b10 τὴν ὄψιν om. **O^c**

Somn. Vig.

- 456^a2 πρῶτον **O^c** : πρότερον **cett.**
 — 457^b27 νῦν **O^c** : μὲν **vulg.**

Insomn.

- 461^a29 ἀχοῆς om. **O^c**
 — 461^b28 αἰσθήσεων **O^c** : κινήσεων **cett.**

Long.

- 466^a12 καὶ πεζοῖς om. **O^c**
 — 467^a20 μὲν om. **O^c**

Juv.

— 470^a29 ἰσχυρία **O^c** : ἰσχυρά **cett.**

Resp.

— 471^a23 ὥστ' ἀναγκαῖον τῆι κοιλίαι ἔλκειν om. **O^c**

— 472^a18 πᾶσι μὲν **O^c** : μὲν **cett.**

Monac. 200 (*M^e*)

Sens.

— 436^b6 φοραὶ **M^e** : φθοραὶ **cett.**

— 438^a11 ἀπελθεῖν **M^e** : ἐπελθεῖν **cett.**

— 439^a21–22 ὃ δὲ λέγομεν ... ὕδατος om. **M^e** (saut du même au même)

— 439^b21 ὥσθ' ἐκάτερον μὲν εἶναι ἀόρατον διὰ σμικρότητα om. **M^e**

Mem.

— 450^b19–20 μνημονεύσει τὸ μὴ παρὸν om. **M^e** (saut du même au même)

— 451^b12–13 δῆλον ... ἐξ ἀνάγκης om. **M^e** (saut du même au même)

— 451^b23 ζητοῦν **M^e** : ζητοῦντες **vulg.**

Somn. Vig.

— 454^b19–20 βραχύπνα ... πολλάκις om. **M^e**

— 455^b6 αἱ πνοιαί **M^e** : ἔκνοιαί **vulg.**

— 455^b31–32 τοῖς μὲν ... ὑποληπτέον om. **M^e** (saut du même au même)

— 457^a29 βρωματικοὶ **M^e** : βρωτικοὶ **cett.**

Seragl. G.I. 39 (*S^r*)

Long.

— 465^b15 καὶ αἰὶ **S^r** : αἰὶ **vulg.**

— 465^b30 τοῦτον **S^r** : τοῦ ποῦ **vulg.**

Juv.

— 469^a6 ἄρχουσα **S^r** : ἄρχοντος **cett.**

— 470^a6 μέλλον **S^r** : μέλλει **cett.**

Resp.

— 470^b22–23 ἐὰν μέντοι ... πολὺν χρόνον om. **S^r** (saut du même au même)

— 472^b19 θερμόν διὰ τοῦ μηδὲν εἶναι **S^r** : θερμόν **cett.** (interpolation)

— 473^b6 κινομένου **S^r** : φερομένου **cett.**

— 478^a17 διὰ παντὸς om. **S^r**

VM

— 479^b5 κατὰ μικρὸν **S^r** : τοῦ καταφύγειν **cett.**

— 480^a17 ὅθεν πηδᾶ **S^r** : ἡ θρεπτικὴ **cett.**

L'extraordinaire prolifération des exemplaires aristotéliens transcrits à partir du *Vind.* 64 au sein du cercle d'Apostolis ne s'arrête toutefois pas aux descendants directs de ce dernier. Dans le cas des *PN*, l'un d'entre eux a en effet été utilisé à son tour

comme antigraphe lors de la confection d'encore un exemplaire du texte dans ce même cercle. Le recours à une copie du *Vind.* 64 plutôt qu'à ce manuscrit lui-même s'explique probablement par un souci de gain de temps : au vu de l'activité intense dont il fait l'objet dans les décennies qui suivent son arrivée en Crète, il est possible qu'un goulot d'étranglement se soit formé autour du manuscrit dont les apoglyphes étaient si prisés, si bien que l'on s'est décidé, plutôt que d'attendre qu'il soit à nouveau disponible, à se tourner vers l'une de ses copies déjà achevées. Quoi qu'il en soit, l'examen des fautes permet d'établir que *Ricc.* 14 (F^s) sert d'antigraphe lors de la confection du *Paris. gr.* 2035 (P^g)²²⁸, vraisemblablement pour absolument tous les traités qu'il contient. Le texte a été transcrit presque exclusivement par une seule et unique main, celle de Michel Apostolis²²⁹, dont je suppose qu'il s'est à ce moment temporairement séparé du *Vind.* 64 pour laisser un autre le copier. Il s'agit, dans cet ordre de *PN1 – Mot. An., PN2, Col., Gener. Corr.* et *Mete.*. C'est là le produit d'une réorganisation du contenu de F^s , lequel reproduisait directement celui de W^g , suite à laquelle *Gener. Corr.* succède à *Phys. et Cael.* et est placé directement avant *PN1*, tandis que *Mete.* fait suite à *PN2* et *Col.* : une piste possible pour expliquer ce geste serait d'y voir une reprise de l'ordonnancement conçu par Métochite pour sa paraphrase, laquelle circule à cette période au moins dans le cercle de Bessarion²³⁰. Ne sont présents dans le *Paris.* 2035, parmi les traités physiques, que ceux qui encadrent les *PN* dans son modèle, à savoir *Gener. Corr.* et *Mete.*, et ils sont désormais placés tous deux après cet ensemble.

On se demandera ce qu'il est advenu des deux autres traités restants, *Phys.* et *Cael.* : ils sont en fait présents dans un autre volume, *Paris.* 2033, lequel transmet ces deux traités avec entre eux deux *An.*, l'ensemble du texte étant également de la main d'Apostolis²³¹. Cela suggère fortement que *Paris.* 2033 et 2035 étaient destinés à aller de pair. Plusieurs indices viennent confirmer cette hypothèse. Leurs caractéristiques

228. On trouvera des éléments de description de ce manuscrit par D. Harlfinger, issu du projet *Aristoteles Graecus*, chez M. RASHED (2001), p. 26, et sur le site *CAGB* (<https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-51662>; dernière consultation : mars 2022).

229. L'identification se trouve déjà dans l'entrée correspondante de l'inventaire d'OMONT (1886) II, p. 182, et n'a fait qu'être confirmée depuis. Deux autres mains contemporaines se sont en revanche partagé la transcription du f. 220 uniquement, celle de la moitié inférieure étant attribuée par STEFEC (2013b), p. 45 n. 35, à Emmanuel Atramyttinos (Ἐμμανουὴλ Ἀτραμυττινός; mort en 1484), originaire de Crète et connu comme disciple d'Apostolis. Il s'agit donc peut-être d'un exercice d'entraînement.

230. Le parallélisme entre l'ordonnancement de Métochite et certains des manuscrits issus de la production d'Apostolis et de son cercle est remarqué par KERMANIDIS (2022), p. 177, au sujet du *Paris.* 1861, lequel descend du *Paris.* 2035 pour son texte (cf. *infra*, p. 342). Je n'ai pas réussi à identifier d'exemplaire de la paraphrase de Métochite, qui deviendra assez populaire au début du XVI^e, qui serait lié à Apostolis. En revanche, Bessarion en possède un exemplaire complet, confectionné vers le milieu du XIV^e, l'actuel *Marc. gr.* Z. 239 (voir notamment GIACOMELLI (2021a), p. 268 n° 24).

231. Son nom figure dans les souscriptions des ff. 104^v, 202^v et 288. *Cael.* y a été transcrit par ses soins à nouveau d'après le texte du *Ricc.* 14, d'après PRAPA (2012) et BOUREAU (2019), p. 140. C'est peut-être le cas de *Phys.* aussi. En revanche, *An.* n'y figure pas, pas plus que dans son modèle (*Vind.* 64), le traité doit donc avoir été tiré d'une autre source. Il y a fort à parier que celle-ci ait partie liée avec la recension de ce même traité dans deux autres apoglyphes de *Vind.* 64, *Laurent. plut.* 87.11 (F^d) et *Ambros.* R 119 sup. (M^b), comme l'affirme déjà SIWEK (1965b), p. 117 (sigle T^c).

physiques sont identiques (si ce n'est que, lorsqu'il a été relié au sein de la bibliothèque de Colbert, *Paris*. 2033 a été légèrement rétréci), et leur papier semble l'être également. Bien qu'ils n'aient pas conservé leur reliure originelle, ils portent encore aujourd'hui les deux moitiés d'un même décor²³². Par ailleurs, le cercle d'Apostolis a produit un manuscrit qui réunit ces deux volumes en un seul, le *Paris*. 1861, de la main de Georges Gregoropoulos, qui y transcrit d'abord l'intégralité du contenu du *Paris*. 2033 avant de faire la même chose avec *Paris*. 2035, ce qui montre bien qu'ils ont été pensés comme formant une unité²³³. Il est très probable que ces deux volumes faisaient partie d'une édition plus ambitieuse encore, à partir du moment où l'on s'avise du fait qu'il existe encore un autre manuscrit aristotélicien d'Apostolis qui présente des caractéristiques identiques et a même aussi servi de source au *Paris*. 1861, à savoir *Paris*. Suppl. gr. 204 (*Met.*, *Plant.*, *Probl.*)²³⁴.

Si l'on ignore pour qui les *Paris*. 2033 et 2035 ont été confectionnés, on est en revanche bien renseigné sur leur trajectoire à partir de la fin du XV^e – le fait qu'elle soit identique pour les deux manuscrits est encore un indice de la nécessité de les considérer ensemble. Les deux manuscrits font ainsi partie de la collection constituée par Jean-Jacques de Mesmes (1490–1569) et son fils Henri (1532–1596). Une bonne partie des manuscrits en question, en particulier ceux de contenu philosophique, sont issus de la bibliothèque de Niccolò Leonico Tomeo²³⁵, lequel enseigne à Padoue et Venise entre 1497 et 1531, et ont vraisemblablement été ultérieurement acquis par les de Mesmes par l'intermédiaire du vénitien Pietro Bembo (1470–1547) et son fils Torquato²³⁶. Cette remarquable collection est ensuite à l'origine du don de 540 manuscrits (dont 242 manuscrits grecs), parmi lesquels ils figurent, offert par Louise de Vivonne, leur héritière, à Jean-Baptiste Colbert en 1679, que ses descendants offriront à leur tour, contre une généreuse compensation, à la Bibliothèque du Roi en 1732²³⁷.

Paris. 2035 (P^g) a, à son tour, servi d'antigraphe lors de la confection de deux autres

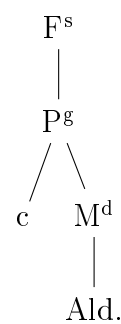


FIGURE 4.7 – Structure de la descendance de F^s

232. Ce fait a été remarqué, pour la première fois me semble-t-il, par HOFFMANN (1983b), p. 108 n. 65. Il a depuis été signalé à nouveau par STEFEC (2013b), p. 45.

233. Ainsi que le notent à juste titre M. RASHED (2001), p. 310, et BOUREAU (2019), p. 141.

234. M. RASHED (2001), p. 310.

235. Voir la liste établie par CARIOU (2014). C'est par exemple le cas du *Paris*. 2031 (un petit volume ne contenant qu'*An.*), copié par Lyzigos et que l'on peut donc supposer avoir été commandé au cercle d'Apostolis. D'autres ont également été confectionnés par des copistes que l'on peut rattacher à l'Académie aldine, par exemple Calliergis (*Paris*. 1907, *Simplicius In Phys.*).

236. Voir VENDRUSCOLO (1996), p. 554, qui suggère que les de Mesmes ont acheté une partie importante de leur collection à Torquato Bembo, hypothèse reprise depuis par M. BANDINI (2007), pp. 481–482. PAPANICOLAOU (2004), p. 246, n. 120, a en revanche évoqué une autre possibilité, selon laquelle Angelo Leonico (mort en 1556), le neveu de Niccolò, aurait pu servir d'intermédiaire lors de l'acquisition d'une partie de la bibliothèque de son oncle défunt par la famille de Mesmes. Si la figure de Niccolò Leonico Tomeo représente la seule origine identifiable des manuscrits philosophiques grecs de cette collection, on notera néanmoins que rien ne prouve qu'il ait jamais eu entre ses mains les *Paris*. 2033 et 2035.

237. Voir D. F. JACKSON (2009), p. 102, et D. F. JACKSON (2011), p. 53.

manuscrits, *Mut.* α T 9 21 (Puntoni 76 ; M^d) et *Paris. gr.* 1861 (c). Le second représente, comme déjà signalé, une copie de la réunion des *Paris.* 2033 et 2035. Il est intégralement la main de Georges Gregoropoulos²³⁸. Le manuscrit semble avoir été destiné à s'achever, comme *Paris.* 2035, avec *Met.*, ce dont témoigne la présence d'un *pinax* grec au f. 131. Le feuillet suivant (132), par lequel le cahier s'achève, est laissé vierge. Six quaternions ont ensuite été rajoutés, sur lesquels ont été transcrits *Met.* et *Plant.* depuis *Paris.* Suppl. gr. 204²³⁹, lequel est encore de la main d'Apostolis et appartient sans doute à la même édition que les autres modèles du *Paris.* 1861. L'*ex-libris* en bas du f. 1 (*Ex Bibliotheca J. Huraultii Boistalleris. Emi 10 coro. A Lucchino*) indique que ce dernier a été acquis par Jean Hurault de Boistaillé (mort en 1572), dont il porte toujours la reliure, auprès du libraire Vincenzo Lucchino (mort en 1571), pour le prix de dix couronnes²⁴⁰. Boistaillé se constitue une importante collection d'environ cent cinquante manuscrits, lors de missions diplomatiques à Constantinople puis à Venise au début des années 1460²⁴¹. Celle-ci passe à sa mort à son cousin, Philippe Hurault (1528–1599), comte de Cheverny et grand chancelier, qui la lègue à l'un de ses fils, l'évêque de Chartres du même nom (1579–1620), dont la collection est achetée par la Bibliothèque du Roi sous Louis XIII, entre 1620 et 1622 pour la somme de douze mille livres²⁴².

Mut. α T 9 21 (M^d)²⁴³ est de la main de Michel Souliardos (Μιχαήλ Σουλιάρδος ; actif au sein du troisième quart du XV^e, notamment en Crète et en Italie à la fin du siècle)²⁴⁴. Son contenu est identique à celui de P^g , jusqu'au f. 120. Le fait que, à la fin de cette partie du manuscrit, une fois la transcription de *Gener. Corr.* achevée, le copiste ait écrit τέλος δόξα σοι ὁ θ <εὐ>ς, formule reprise dans la souscription finale, laisse penser que l'objectif principal était de produire une copie de P^g . Il restait néanmoins encore de la place dans le *codex*, et ce sont les paraphrases de Pachymère à *Lin.* et *Mech.* qui y ont ensuite été transcrites (après un feuillet laissé vierge, ff. 122–155^v), à une époque où la confusion

238. *RGK* I, n° 58 ; II, n° 78 ; III, n° 98. On trouve deux descriptions détaillées du manuscrit en ligne, par J. Groisard sur le site de la BnF (<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc42946> ; dernière consultation : mars 2022) et par D. Harlfinger sur le site *CAGB* (<https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-51487> ; dernière consultation : mars 2022).

239. Voir le *stemma* de HARLFINGER (1979), p. 27, où ils ont respectivement pour sigle *c* et *U^r*.

240. Un cas comparable serait celui du *Paris.* 2705 (Tzetzes), où l'on lit au f. 1 *Ex bibliotheca Jo. Huraultii Boistallerii. Emi a Vincentio Lucchino 5 coro.* De même pour les *Parisini* 239, 466, 1428, 1861, 2005, 2632, 2635, 2787, et Suppl. gr. 65.

241. Le catalogue de celle-ci, rédigé par le crétois Zacharie Scordylis, son principal agent, se trouve aujourd'hui à Berne (cote 360). *Paris.* 1861 y porte la cote IL. Il a maintes fois été étudié, récemment par D. F. JACKSON (2004), p. 220.

242. Nicolas Rigault établit à cette occasion un inventaire, dont la partie grecque comprend 136 volumes, publié depuis par OMONT (1908) II, pp. 401–428, où *Paris.* 1861 a pour cote CCXVII. Voir récemment LAFFITTE (2008).

243. La description du manuscrit la plus complète à ce jour est celle de D. Harlfinger, issue du projet *Aristoteles Graecus*, en ligne sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-43448> (dernière consultation : mars 2022). De nombreux éléments sont toutefois déjà rassemblés dans la notice de PUNTONI (1896), p. 436 n° 76.

244. Nommé par la souscription du f. 155^v : τέλος δόξα σοι ὁ θ <εὐ>ς / θ <εο>ῦ τὸ δῶρον καὶ πονὸς Μιχαήλου Ἀργίου.

entre celles-ci et les traités d'Aristote est monnaie courante²⁴⁵. On peut supposer qu'il a aussi été confectionné en Crète, au sein de l'entourage d'Apostolis, ce qui permettrait de le dater de la période crétoise de Soulardios, que l'on place d'après les manuscrits datés de sa main entre 1477 et 1484²⁴⁶. La présence du manuscrit en Italie est néanmoins attestée dès la fin du XV^e. On soutient en effet généralement que le manuscrit a appartenu à Giorgio Valla (1447–1500)²⁴⁷, ce qui expliquerait en effet pourquoi il porte l'*ex-libris* d'Alberto Pio, le prince de Carpi (1475–1531), rédigé par son précepteur et bibliothécaire, le crétois Marcus Musurus (mort en 1517), qui entre à son service pour quelques années à partir de 1500²⁴⁸, car c'est la bibliothèque de Valla, qu'il a presque intégralement acquise, qui est la source principale de sa collection²⁴⁹. Celle-ci passe ensuite à son neveu, le cardinal Rodolfo Pio (1500–1564)²⁵⁰, dont la collection est à la source du fonds grec actuel de Modène.

La présence du *Mut.* en Italie à la fin du XV^e revêt une certaine importance historique. C'est en effet sa recension des *PN* qui sert, à l'exception de *Sens.*²⁵¹, de fondement à l'édition aldine d'Aristote, dont le volume correspondant, le troisième, paraît en 1497. Ce n'est pas le seul manuscrit d'Alberto Pio à savoir été copié par Souliardos : c'est aussi le cas par exemple des *Mut.* α T 9 6 (Puntoni 40), α Q 5 16 (Puntoni 85), et α W 9 6 (Puntoni 131)²⁵². De surcroît, il y a un probablement un autre manuscrit possédé par Alberto Pio à avoir été employé dans la perspective d'une édition aldine, à savoir *Mut.* α T 8 R (Puntoni 135) pour *Probl.*, lequel est également issu de la bibliothèque de Giorgio Valla²⁵³. Il n'y a rien d'étonnant à cela, au vu des liens extrêmement forts qui unissent le prince de la petite localité de Carpi à la presse vénitienne : Aldo Manuzio lui-même a un temps été le professeur de grec d'Alberto Pio au cours des années 1480, avant qu'il ne parte à Venise et que Musurus ne lui succède, et c'est son ancien élève qui apporte à sa presse, qu'il souhaitait d'ailleurs voir le jour à Carpi, une part de son capital initial (la proportion exacte demeure inconnue), si bien que c'est à lui qu'est dédiée la préface de chacun des cinq volumes aristotéliens de l'*editio princeps*²⁵⁴. On ne peut toutefois pas se représenter

245. Au point que c'est la paraphrase de Pachymère à *Lin.* qui se retrouve dans l'*editio princeps* d'Aristote, dans le tome paru en 1497. Voir à ce sujet HARLFINGER (1971a), p. 346.

246. *RGK* I, n° 286 ; II, n° 392 ; III, n° 468.

247. La thèse remonte, semble-t-il, à CARBONIERI (1873), p. 14, et est régulièrement reprise ensuite. Le manuscrit ne porte pas de marque de possession de sa part. Cependant, une annotation au f. 128 pourrait être de sa main, comme le soutient HARLFINGER (1971a), p. 417.

248. On lit ainsi au f. 1^v : Ἀλβεργου πίου καρπαίων ἄρχοντος κτήμα. Musurus a par ailleurs doté le manuscrit d'un index latin où les deux derniers traités sont correctement attribués à Pachymère.

249. HEIBERG (1896), p. 108. Le manuscrit apparaît dans l'inventaire de la bibliothèque d'Alberto Pio édité par MERCATI (1938) (n° 15, pp. 206–207). Concernant la biographie de Musurus, on se reportera à l'entrée correspondante du *Dizionario Biografico degli Italiani* (volume 77, Paolo Pellegrini, 2012).

250. Le manuscrit figure dans l'inventaire de celle-ci avec le n°29 (HEIBERG (1896), p. 119 ; MERCATI (1938), p. 225).

251. *Cf. supra*, p. 273.

252. Comme le relève SICHERL (1997), p. 85.

253. SICHERL (*ibid.*), p. 87.

254. Voir, entre autres, les éléments rassemblés par SICHERL (*ibid.*), pp. 32–38, ou au sein de l'entrée

un prêt du manuscrit de la part d'Alberto Pio à la presse, car la chronologie l'interdit : si le *Mut.* α T 9 21 a bien fait partie de la bibliothèque de Valla, celle-ci n'a pourtant été acquise par Alberto Pio qu'en 1500, c'est-à-dire quelques années après la première édition imprimée du *corpus*. Il faut donc inverser les termes de la relation et considérer que c'est Aldo Manùzio qui est le premier entré en contact avec le manuscrit, à travers Valla, et que c'est là sûrement l'une des raisons du rachat de cette collection par Alberto Pio, qui aurait sans doute été extrêmement intéressé de toute manière par la perspective de mettre la main sur une collection aussi prestigieuse. Giorgio Valla (1447–1500) est certes surtout actif en Lombardie, où il occupe une chaire à Pavie de 1466 à 1485²⁵⁵, mais cela n'empêche pas ses manuscrits de circuler, un Pic de la Mirandole ou un Niccolò Leonicensis parvenant à s'en faire prêter certains. Qui plus est, il passe les dernières années de sa vie à Venise, où il est appelé, après la mort de Giorgio Merula en 1494, à lui succéder à la chaire de latin et de grecque de la Scuola di San Marco. Il est extrêmement probable, en dépit d'une mésaventure judiciaire qui conduit à son emprisonnement en 1496, qu'il soit entré en contact à ce moment avec Aldo Manùzio et son cercle, comme en témoigne le fait que c'est sa presse qui publiera à titre posthume, en décembre 1501, son *De rebus expetendis et fugiendis*, à la demande de son fils adoptif, Giovanni Pietro da Cademosto. Cela confirme du reste le *modus operandi* observé pour l'édition aldine de *Sens.*, qui se fonde également sur un texte universitaire.

Deux manuscrits présentent une recension, non seulement de *Sens.*, mais de l'ensemble des *PN* qui est dérivée du texte de l'aldine, *Ricc.* 81 (*F^r*) et *Oxon. Canon. gr.* 107 (*O^b*), dont je traite plus bas.

Exemples de fautes partagées par *Ricc.* 14 (*F^s*) et sa descendance

Sens.

- 437^b4 δοκεῖν om. **F^sP^gM^d**
- 438^b7 ἄρα om. **F^sP^gM^d**
- 438^b14–15 ἔδοξε γενέσθαι σκότος ὥσπερ λύχνου ἀποσβεσθέντος om. **F^{s1}P^gM^d**
- 439^a4 περὶ τῶν αἰσθητῶν **F^{s1}P^gM^d** : περὶ μὲν τῶν αἰσθητικῶν **vulg.**
- 439^a6–9 οἶον ... αἰσθητηρίων om. **F^{s1}P^gM^d** (saut du même au même)
- 439^a24–26 ἀνάγκη μικτόν τι εἶναι χροᾶς **F^{s1}** : ἀνάγκη μικρόν τι εἶναι χροᾶς **P^gM^d** : ἀνάγκη μικτόν τι εἶναι καὶ εἶδος τι χροᾶς ἕτερον. ἔστι μὲν οὖν οὕτως ὑπολαβεῖν πλείους εἶναι χροᾶς **vulg.**
- 440^a12 πολλαὶ γὰρ καὶ οὕτως ἔσσονται χροᾶι **F^s** : πολλαὶ γὰρ καὶ οὕτως ἔσσονται **P^gM^d** : πολλαὶ δὲ καὶ οὕτως ἔσσονται χροᾶι **cett.**
- 440^a17 ἄτοπον ἔσται **F^sP^gM^d** : ἄτοπον **cett.**
- 441^a23 πάντων τῶν ὄντων οὕτως ὑγρῶν **F^sP^gM^d** : πάντων τῶν οὕτως ὑγρῶν **NW^g**

consacrée à Alberto Pio du *Dizionario Biografico degli Italiani* (Volume 84, Fabio Forner, 2015).

255. Voir la notice correspondante du *Dizionario Biografico degli Italiani* (volume 98, Amedeo Alessandro Raschieri, 2020).

- 441^a26–27 ἡ ἔλαιον ἐπεὶ δὲ θερμαινόμενον οὐδὲν φαίνεται παχυνόμενον τὸ ὕδωρ om. **F^{s1}P^gM^d**
- 442^a15–16 εἶτε καὶ ἀορίστως οἱ δὲ τὴν ἡδονὴν ποιοῦντες μειγνύμενοι, οὗτοι ἐν om. **F^{s1}P^gM^d**
- 443^a8 ὅταν **F^sP^gM^d** : ὅτι **cett.**
- 443^a15–16 τὰ δὲ ξύλα ὁσμώδη ἐγγχυμα γάρ om. **F^{s1}P^gM^d**
- 443^b19 γάρ om. **F^sP^gM^d**
- 443^b26 κοινωναὶ **F^sP^gM^d** : κοιναὶ **cett.**
- 444^b18 συμβῆναι **F^sP^gM^d** : συμβαῖνον **vulg.**
- 444^b28 δυσχερεῖ **F^sP^gM^d** : δυσχεραίνει **vulg.**
- 445^a12 ὃ καὶ τῶν ἀπτῶν ὑπάρχει **F^sP^gM^d** : ὃ καὶ τῶι ἀπτῶι ὑπάρχει **vulg.**
- 445^a25 λαμβάνει om. **F^{s1}P^gM^d**
- 446^b7 τῆς φοβεραῖς **F^sP^gM^d** : τῆς φοραῖς **vulg.**
- 446^b16–17 ὡς φαίνεται **F^sP^gM^d** : ὁσφραίνεται **vulg.**

Mem.

- 449^b30 φαντασίας **F^sP^gM^d** : περὶ φαντασίας **cett.**
- 450^b24–25 δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα om. **F^sP^gM^dF^r(a.c.)O^b(a.c.)** (saut du même au même)
- 451^a27 τὴν τάξιν **F^sP^gM^dF^r(a.c.)** : τὴν ἔξιν **cett.**
- 452^b26 μνημονεύειν om. **F^sP^gM^dO^b**

Somn. Vig.

- 453^b11 ἐπισκεπτέον om. **F^sP^gM^dO^bF^rO^b**
- 454^b18 ἔχει om. **F^sP^gM^dF^rO^b**
- 454^b18 γάρ om. **F^sP^gM^dF^rO^b(a.c.)**
- 455^a16 καὶ ὁ ἀκούει **F^sP^gM^dO^b** : καὶ ἀκούει **vulg.**
- 456^a2 διώρισται πρότερον ἐτέροις **F^sP^gM^d** : διώρισται πρότερον ἐν ἐτέροις **vulg.**
- 456^b19 περὶ τροφὴν **F^sP^gM^dF^rO^b** : περὶ τὴν τροφὴν **cett.**
- 457^b3 ὅθεν καὶ ἐκλείπει **F^sP^gM^dF^rO^b** : ὅθεν δ' ἐκλείπει **vulg.**
- 457^b11 ἡ κοιλία κενὴ μὴ **F^sP^gM^d** : ἡ κοιλία κενὴ μὲν **vulg.**

Insomn.

- 458^b11 καὶ λευκὸν καὶ καλὸν **F^sP^gM^d(a.c.)O^bF^r** : καὶ λευκὸν ἢ καλὸν **vulg.**
- 459^a31 ἄρα τινά **F^s** : ἄρα τινάς **P^gM^d** : ἀέρα τινά **cett.**
- 459^b8 καὶ μεταφερόντων **F^sP^gM^dF^rO^b** : μεταφερόντων **cett.**
- 459^b22–23 ταῦτά δὲ φανερώς **F^sP^gM^dF^rO^b** : ταῦτά γε δὴ φανερώς **vulg.**
- 461^a31–^b1 δοκεῖ om. **F^{s1}P^gM^dF^r**

Div. Somn.

- 462^b12 τῆς μαντικῆς ἐν τοῖς ὕπνοις **F^sP^gM^dF^r** : τῆς μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις **vulg.**
item[Long.]
- 465^a6–7 ἄνθρωπον πρὸς ἄνθρωπον ... οἱ δὲ βραχύβιοι om. **F^sP^gM^d** (saut d'une ligne de **W^g**)
- 465^a30–31 ὥστ' ἐπεὶ ... πρὸς τὴν τοῦ σώματος om. **F^sP^gM^d** (saut du même au même)
- 465^b4 τῶν ἐκεῖ **F^sP^gM^d** : τῶι ἐκεῖνα **cett.**

— 465^b12 εἶναι **F^sP^gM^d** Mich¹(92.18) : ἐνεῖναι **cett.**

— 466^b4–5 ἄφθαρτον **F^sP^gM^d** : εὐφθαρτον **cett.**

Juv.

— 468^b2 καὶ θρεπτικὴν ψυχὴν **F^sP^gM^dF^r** **Ald** : καὶ τὴν θρεπτικὴν ψυχὴν **cett.**

— 468^b3–4 δυνάμει δὲ καὶ πλείους **F^sP^gM^d** : δυνάμει δὲ πλείους **cett.**

— 468^b10–11 τῶν ζώων ... ἄριστα om. **F^sP^gM^d**

— 470^a7 παράδειγμα δὲ ἐκ τούτου λαβεῖν **F^sP^gM^dF^r** **Ald** : παράδειγμα δὲ τούτου λαβεῖν **vulg.**
(tentative d'amélioration du texte)

Resp.

— 471^a17–18 καὶ ἐκπνεῖν ... καὶ εἰσπνεῖν om. **F^sP^gM^d**

— 471^b21 φαίνεται δ' αὐτῶι πολλὰ **F^sP^gM^d** : φαίνεται δ' αὐτῶν πολλὰ **cett.**

— 473^b5 πεφυκότος om. **F^sP^gM^d**

— 474^b13 σῶμα **F^sP^gM^d** : στόμαν **cett.**

— 474^b13 βόρβορον **F^sP^gM^d** : βόμβον **cett.**

— 475^a17–18 ὅταν ἐπιθῶσιν om. **F^sP^gM^d**

— 475^b18–19 πάντα ... πνεύμονα om. **F^sP^gM^d** (saut du même au même)

— 477^a9–10 κατὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα **F^sP^gM^d** : τὰ κατὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα **F^r** **Ald** : τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα **cett.**

— 477^b14 λόγον om. **F^sP^gM^d**

VM

— 478^b28 ἡ δὲ τοῖς ζώοις καλεῖται τοῦτο γῆρας **F^sP^gM^d** : ἐν δὲ τοῖς ζώοις καλεῖται τοῦτο γῆρας **cett.**

— 480^b10–11 γίνετα ... κινῆι om. **F^sP^gM^d**

Exemples de fautes partagées par *Paris*. 2035 (P^g) et sa descendance

Sens.

— 437^b7 πειθολόγος **P^gM^d** : θολός **vulg.**

— 441^b2 φύσις λόγων **P^gM^d** : φυσιολόγων **cett.**

— 441^b7 μυχοὺς ἄλλους **P^gM^d** : χυμοὺς ἄλλους **cett.**

— 443^a23 οὐδ' αἰ ὀσμαὶ οὐδ' ἡ ὀσμή **P^gM^d** : οὐδ' αἰ ὀσμαὶ οὐδ' ὄσοις μὴ $W^g(F^s)$

— 447^b1 περάτα **P^gM^d** : ἔσχατα **cett.**

— 448^b12–13 ἄλλ' οὐ φαίνεται ὅσα ἐστίν om. **P^gM^d**

Mem.

— 450^a24–25 ὣν ἐστι φαντασία κατὰ συμβεβηκὸς δὲ om. **P^gM^d**

— 450^b24–25 δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτό εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα om. **P^gM^dF^r** (sed in marg.) **O^b**(a.c.) (saut du même au même)

Somn. Vig.

— 456^b20 ὠρίσθαι **P^g** : ὀρίσθαι **M^d** : ὠθίσθαι **W^g(F^s)**

Insomn.

— 460^a1 μόνον om. **P^gM^d**

Div. Somn.

— 462^b14 ῥάιον $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}$: ῥάιδιον *cett.*

Long.

— 464^b24 τοῦ τὰ μὲν ἐπέτειον τὰ δὲ πολυχρόνιον ἔχει τὴν ζωὴν· ἔτι δὲ πότερον ταῦτὰ μακρόβια $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}$ (om. $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$) : τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια *cett.* (inversion de deux lignes débutant toutes deux par μακρόβια dans $F^{\mathfrak{s}}$)

Juv.

— 468^a8–9 τροφὴν $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$: τὴν τροφὴν *cett.*
 — 470^a13 διὰ τὴν μανότητα $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$ *Ald* : διὰ μανότητα *cett.*

Resp.

— 475^b8 τε om. $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$
 — 475^b12 ὠρυττόμενοι $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$: ὀρυττόμενοι *cett.*
 — 475^b25 σπανώτερον $\mathbf{P}^{\mathfrak{g}}\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$: σπαργανώτερον ϵ : μανότερον vel μανώτερον *cett.*

Exemples de fautes partagées par *Mut.* α T 9 21 ($M^{\mathfrak{d}}$) et sa descendance

Mem.

— 451^b9 τούτων om. $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$ (a.c.)

Somn. Vig.

— 454^a31 αἰσθάνεσθαι συνεχῶς δυνάμενον $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}$: δυνάμενον αἰσθάνεσθαι συνεχῶς *cett.*

Insomn.

— 469^a30 ἡ ὑποκιρναμένων om. $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}$

Long.

— 464^ab24–25 εἶναι μακρόβια ... τὰ μὲν om. $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$ (saut du même au même)
 — 466^b1 πλείωνι $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$ *Ald* : πλείονι *cett.*

Juv.

— 469^b22 σφέσιν $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$: σβέσιν *cett.*

Resp.

— 472^b2 καὶ μὴ ἐκπνεόντων $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$ *Ald* : μὴ ἐκπνεόντων *cett.*
 — 476^b17 λέγεται $\mathbf{M}^{\mathfrak{d}}$: δέχεται *cett.*

Exemples de fautes partagées par *Ricc.* 81 ($F^{\mathfrak{r}}$) et *Oxon. Canon. gr.* 107 ($O^{\mathfrak{b}}$)

Mem.

— 450^a4–5 χᾶν μὴ νοῆι ποσὸν $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$: χᾶν μὴ ποσὸν νοῆι *vulg.*
 — 452^a28 ἐννοούμενα $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$: ἐννοούμεθα *vulg.*

Somn. Vig.

— 454^a13–14 ἐν τοῖς ... ζωὴν om. $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$
 — 454^b13–14 ἀδύνατον καθεύδοντα $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$: ἀδύνατον καθεύδειν $\mathbf{NW}^{\mathfrak{g}}$

Div. Somn.

— 463^b21 ἄρτια ἃ ἐρίζοντες ἀρπάζουσιν $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$: ἄρτια μερίζοντες ἀρπάζουσιν $\mathbf{W}^{\mathfrak{g}2}$
 — 464^a8 τοιαύτην (vel αὐτὴν) om. $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$ (a.c.)

Long.

— 465^a30 ἦι $\mathbf{O}^{\mathfrak{b}}\mathbf{F}^{\mathfrak{r}}$: ἦν *cett.*

- 466^a11 ἐν τοῖς om. **O^bF^r**
- 466^a23 καὶ **O^bF^r Ald** : δεῖ **vulg.**
- 467^b1 μὴ τὰ **F^r Ald** : μὴ **O^b** : τὰ μὴ **cett.**

4.4 *PN1* : Le *deperditus* ϵ_2 et sa descendance (*Vat.* 260 *U*, *Laurent.* 81.1 *S*, *Marc.* 210 *O^d*, *Vat.* 1026 *W*)

Le *deperditus* ϵ_2 ²⁵⁶ représente l'un des membres les plus vénérables de la nébuleuse issue de γ que nous puissions reconstruire, étant donné que son descendant le plus ancien, *Vat.* 260 (*U*) est daté par la paléographie du XII^e siècle. Nous ne pouvons toutefois en avoir quelque idée que pour *PN1* seulement, bien qu'il soit probable qu'il ait aussi transmis *PN2*, parce que, des quatre descendants indépendants qui ont été préservés, un seul, *Laurent. plut.* 81.1 (*S*) contient *PN2*, si bien qu'il est presque impossible de séparer ses fautes propres de celles de son hypothétique modèle. Pour *PN1* du moins, sa descendance se divise en deux branches : l'une est constituée par le manuscrit *Vat.* 260 (*U*), l'autre par le *deperditus* η , le dernier ancêtre commun aux manuscrits *S*, *Marc.* 209 (*O^d*) et *Vat.* 1026 (*W*), ce dernier ne transmettant, en son état actuel, que *Sens.*, placé d'ailleurs, de façon étrange, juste avant *An.*, et non immédiatement après. Le *deperditus* ϵ_2 est fortement influencé par le commentaire d'Alexandre à *Sens.* On observe également un important processus de contamination croisée entre cet exemplaire et la famille de C^c : ces deux groupes de manuscrits représentent sans doute le fruit des premières tentatives éditoriales de la période byzantine, tentant de réunir les deux anciennes versions disponibles des *PN*, celle de *E* ou *Z* et de leur parenté d'une part, et celle de γ d'autre part. Il est probable que cette contamination ait conduit à la présence d'un assez grand nombre de variantes dans le manuscrit perdu, auxquelles ses deux descendants principaux, *Vat.* 260 (*U*) et le *deperditus* η ont puisé chacun à leur manière²⁵⁷.

Exemples de fautes de ϵ_2

Sens.

- 437^a28 ὁρώμενον τι vel τὰ ὁρώμενα **vulg.** : om. ϵ_2

256. La distinction entre les deux descendants principaux du *deperditus* ϵ , ϵ_1 et ϵ_2 , n'a plus cours après la première moitié *Sens.* (parce que ϵ_1 cesse d'appartenir à la descendance de ϵ), si bien que je désigne pour la suite de *PN1* dans l'apparat et les notes par le sigle ϵ^* ce qui, en toute rigueur, pourrait ne correspondre qu'à ϵ_2 .

257. Par exemple, en *Sens.* 436^b17–18, la leçon de η , τοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος, se retrouve dans la marge de *U*, précédée d'un γράφεται. Semblablement, en *Mem.* 451^a5, *U* a pour leçon ἐνίστε· ὅτὲ δὲ, avec en outre l'indication en marge qu'il convient d'insérer le mot διστάζομεν après ἐνίστε, tandis que le *deperditus* η a pour leçon διστάζομεν ἐνίστε· ὅτὲ δὲ, du fait que ce mot a été inséré, non pas après, mais avant : l'annotation remonte par conséquent à leur ancêtre commun, au *deperditus* ϵ_2 .

- 444^a15 ἡ τοῦτο · τὸ θεμαίνειν καὶ διαχεῖν τοὺς περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχροτέρους ὄντας τόπους καὶ εἰς τὸ σύμμετρον ἄγειν *W* (ὡς σχόλιον ἔχειτο τοῦτο in marg.) : ἡ τὸ θεμαίνειν καὶ διαχεῖν τοὺς περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχροτέρους ὄντας τόπους καὶ εἰς τὸ σύμμετρον ἄγειν ϵ_2 (U(in marg.)O^d) : ἡ τοῦτο **vulg.** (inc. **S**) (*ex Alex^P 98.23-25*)
- 444^a28 ἐν παρόδῳ ϵ_2 : ἐκ παρόδου **cett.** (*cf. Alex^P 100.4*)
- 445^a24 δεκτικὸς τροφῆς ϵ_2 : δεκτικὸς τῆς τροφῆς **cett.**
- 447^b4 αἰ κινήσεις οὔσαι ϵ_2 : οὔσαι αἰ κινήσεις **vulg.**
- 449^a4 ἐνεδέχεται ϵ_2 : ἐνεδέχετο **cett.**

Mem.

- 450^b21 ἐν πίνακι **C^cMi ϵ_2** : ἐν τῷ πίνακι **cett.** (contamination)
- 451^a5 εἰ ἡ ἔστι μνήμη ἡ οὔ ϵ_2 : εἰ ἔστι μνήμη ἡ οὔ **vulg.**
- 451^b4 τί μὲν οὖν ἔστι ἡ μνήμη ϵ_2 : τί μὲν οὖν ἔστι μνήμη **cett.**
- 451^b8 τὸ αὐτὸ τὸν αὐτόν **C^cMi ϵ_2** : τὸν αὐτόν τὸ αὐτό **cett.** (contamination)
- 452^a6 ἄλλα δι' ἄλλου ϵ_2 : ἄλλα δι' ἄλλου **cett.**

Somn. Vig.

- 453^b30 αἴσχος καὶ κάλλος ϵ_2 : κάλλος καὶ αἴσχος **cett.**
- 454^a12 πρῶτον ϵ_2 : πρότερον **cett.**
- 455^a25 περὶ τούτων ϵ_2 : περὶ αὐτῶν **cett.**
- 457^b25 μόνον γὰρ τῶν ζώων ὀρθὸν ϵ_2 : μόνον γὰρ ὀρθὸν τῶν ζώων **vulg.**

Insomn.

- 450^a1 πάσχει ἡ ὄψις τι ϵ_2 : πάσχει ἡ ὄψις **cett.**
- 460^a15 αἰσθάνεται μάλιστα **C^cMi ϵ_2** : αἰσθάνεται μάλιστα **cett.** (contamination)
- 461^b7 καὶ ϵ_2 : μὴ **vulg.**

Div. Somn.

- 463^a24 οἱ πεπραχότες ϵ_2 : ἡ πεπραχότες **cett.**
- 464^b19 περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεχτέον δ : περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων **EC^cMi** : deest in $\beta\epsilon_2$ (correction ou contamination ?)

4.4.1 *PN1 : Le manuscrit Vat. 260 U et sa descendance*

Le manuscrit *Vat. gr. 260 (U)* est, avec *Ambr. H 50 sup. (X)*, l'un des plus anciens descendants conservés du *deperditus γ* . Il est probable qu'ils soient tous deux approximativement contemporains. Si le style de leur minuscule a été récemment rattaché à la dynastie des Comnènes²⁵⁸, il faut probablement s'abstenir de placer leur réalisation trop tôt au sein du XII^e, étant donné que *X* présente certaines affinités avec un *codex* daté de 1196²⁵⁹. On datera donc plutôt leur transcription de la toute dernière période précédant la chute de Constantinople aux mains des croisés en 1204. Ils s'inscrivent en

258. PAPPULOV (2017), p. 105 n. 49 (voir aussi PAPPULOV (2020), p. 196) le baptise « minuscule typographique » et le conçoit comme le produit d'un projet de distinction culturelle spécifiquement comnénien.

259. *Via* son frère *Ambros. M 46 sup.*, le *codex* en question étant le *Vind. theol. gr. 19* : voir PRATO (1991), pp. 136–137.

tout cas tous deux dans des projets plus larges. *U* fait en effet partie d'une édition sans doute complète du *corpus aristotelicum*, dont il nous reste trois manuscrits, de la même main. Elle se reconnaît à son format exceptionnel (environ 210 × 115mm), le texte étant rédigé sur une seule colonne de 33 lignes d'aspect allongé et étroit²⁶⁰. Les trois manuscrits en question²⁶¹, qui sont tous importants pour les traités qu'ils renferment, sont le *Vat.* 260 (*U*), qui contient *Part. An.*, *Inc. An.*, *An.* et *PN1* sur 195 feuillets²⁶², le *Vat. Barb. gr.* 136, qui contient *Phys.* et *Mund.* sur 179 feuillets²⁶³, et le *Cantabrig.* Ff. V 8, qui contient *Rhet.* sur 108 feuillets²⁶⁴. Le texte de *PN1* contenu dans *U* est fortement contaminé, probablement par un manuscrit perdu appartenant à la parenté de *Paris. Suppl. gr.* 314 (*C^c*), l'origine de cette contamination est néanmoins certainement beaucoup plus ancienne que la confection du manuscrit. La main qui a transcrit le texte de *PN1* dans *U*, note également certaines variantes et copie quelques annotations. Celles concernant *Sens.* sont essentiellement tirées du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise et semblent provenir d'une sorte de compilation qui a circulé au sein de γ , les scholies se retrouvant notamment au sein du *Laurent.* 87.20 (*v*)²⁶⁵. Elles se font beaucoup plus rares pour la suite de *PN1*, mais se laissent toujours rattacher à un ensemble bien identifiable, vraisemblablement aussi ancien que le *deperditus* γ . Une autre main (*U²*, moins soignée) est également intervenue très régulièrement dans la marge (et plus rarement dans le texte même) à des fins de correction, en particulier pour rétablir les parties du texte qui sont omises du texte principal, elle a également laissé des variantes.

Fautes de *U* et de sa descendance et contamination depuis la famille de *C^c*

260. IRIGOIN (1997a), pp. 178–179. Ce format suggère une origine en Italie du Sud (CAVALLO (1980), p. 194), mais le style d'écriture rapproche plutôt cette édition de la production constantino-politaine de l'époque, et c'est sans doute à la paléographie qu'il faut se fier dans cette situation (PRATO (1991), p. 136).

261. Je n'ai pas retrouvé la trace d'un quatrième manuscrit aristotélicien de même format dont, selon IRIGOIN (1997a), p. 179, Paul Canart l'aurait informé de l'existence après l'avoir retrouvé dans un fonds non répertorié de la Bibliothèque Vaticane.

262. Cette composition est le reflet d'une mise en ordre raisonnée du *corpus* sur la base des indications fournies par les textes : *Inc. An.* s'achève par l'annonce de *An.* et *Sens.* (*PN1*) débute par une référence rétrospective à ce même traité. Le premier cahier, sans doute un quaternion, a été perdu, ainsi que le dernier (si ce n'est plus), avant d'être remplacés à la Renaissance. Ils contenaient le début de *Part. An.* et la fin de *Div. Somn.* au moins. La partie ancienne du manuscrit correspond ainsi aux ff. 8 à 190, organisés en 23 quaternions dont le dernier est mutilé. Comme relevé par MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), p. 341, il reste quelques traces de leurs anciennes signatures : β' au f. 8 (ce qui prouve qu'il ne manque qu'un unique cahier précédent), $\iota\zeta'$ au f. 126 et ϑ' au f. 142, lesquelles confirment par leur continuité que la composition actuelle du manuscrit est bien ancienne. Un autre système de signature, en chiffres romains, forme également une séquence continue de 1 à 26, bien qu'il ne subsiste qu'en partie, et est postérieur à la restauration.

263. Son indépendance et la valeur de son texte de *Phys.* ont été soulignées par BRAMS (1989), pp. 210–211. Voir également récemment BOUREAU (2018) pour sa position au sein de la transmission de la version α du livre VII et LORIMER (1933) pour sa position au sein de la transmission de *Mund.*, fort semblable à la précédente.

264. Sigle *F* chez KASSEL (1971), il représente le témoin le plus important de la seconde famille de la transmission.

265. Au sujet de ces scholies, cf. *infra*, p. 446.

Sens.

- 436^b2 πάντα om. **EC^cMiUQf ϵ_2** (contamination)
- 438^a19 ὑπερβάλλον om. **UQf**
- 439^b13 καὶ ὅσοις **EC^cMi $\lambda\mu$** : ὅσων **$\beta\epsilon$** : καὶ ὅσων **UQf** (contamination : combinaison de variantes)
- 440^a10 ποιῆι **UQf** : ποιῆσαι **vulg.**
- 441^a29 πάντες om. **UQf**
- 441^b17 λείπεται ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι in marg. post γεῶδες **UQf** (ex Alex 74.8–9)
- 443^a28 κοινὸν **ω (UQf)** : κοινή **γ** (contamination)
- 443^b13 ὁ χυμὸς **EC^cMiUQf** : χυμὸς **cett.** (contamination)
- 444^b5–6 ὥσπερ τοῖς ἀνθρώποις **EC^cMiPUQf** : ὥσπερ ἐν τοῖς ἀνθρώποις **γ** (contamination)
- 445^b17 αἰσθήσεως ὦν **UQf** : αἰσθήσεως ὄντα **γ** : αἰσθήσεως **ω**
- 446^a30–^b1 ὁ δὲ χρόνος ἅπας διαιρετός **UQf** : ὁ δὲ χρόνος ὁ πᾶς διαιρετός **EC^cMi** : ὁ δὲ χρόνος πᾶς διαιρετός **γ** (contamination)
- 446^b4 ἐστὶν **UQf** : εἰσὶν **cett.**
- 446^b21 εἶναι **β (P)EC^cMiUQf** : ἦν **γ** (contamination)

Mem.

- 449^b19 ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν **EC^cMiUB^r** : ἄνευ τῶν ἔργων **γ** (contamination)
- 450^a27 μὴ om. **UB^r** (corr. m.r.)
- 450^b22 καὶ ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω **B^eUB^rQf** : καὶ ἐν ἄμφω ταῦτ' ἐστὶν **C^c** : καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω **E** : καὶ ἐν αὐτό ἐστὶν ἄμφω **γ** (contamination)
- 450^b25 εἶναι τι καθ' αὐτὸ **C^cMiUB^rQf** : τι καθ' αὐτὸ εἶναι **γ** (contamination?)
- 451^a12–13 ἐν τῶι ἐπαναμιμνήσκειν **UB^rQf** : τῶι ἐπαναμιμνήσκειν **cett.**
- 451^b31 μάλιστα **C^cMiUB^rQf** : κάλλιστα **cett.** (contamination)
- 452^a22 ἐζήτει **EC^cMiUB^r** : ἐζήτει **vulg.** (contamination)

Somn. Vig.

- 454^a19 ὁμοίως δὲ ὅτι καὶ **C^cMiUB^rQf** : ὁμοίως δὲ καὶ ὅτι **vulg.** (contamination)
- 454^b15 σχεδὸν κοινωνοῦνθ' ὕπνου ἅπαντα δῆλα **UB^rQf** : σχεδὸν ἅπαντα δῆλα κοινωνοῦνθ' ὕπνου **vulg.**
- 455^a5–6 ἔνια μὲν **EC^cMiUB^rQf** : ἔνια μὲν τῶν ζώων **cett.** (contamination)
- 455^b24 ὥστε **EC^cMiUB^rQf** : ἔτι δὲ **γ** (contamination)
- 456^b2 τὸ λεχθὲν **B^eEC^cMiUB^rQf_i** : τὸ λεγόμενον **γ** (contamination)
- 457^a20 τὸ αἴτιον **UB^rQf** : τὸ πάθος αἴτιον **cett.**
- 458^a23 ἄνω **C^cMiUB^rQf_i** : εἰς τὰ ἄνω **vulg.** (contamination)
- 458^a23–24 θολερώτατον **EC^cMiUB^rQf** : θολερώτερον **cett.** (contamination)

Insomn.

- 459^a12–13 εἴπερ καὶ ἐκ τῆς φύσεως **UB^rQf(a.c.)** : εἴπερ καὶ ὁ ὕπνος **vulg.**
- 460^a21 διὰ μὲν γὰρ τὸ καθαρὸν **EC^cMiUB^rQf** : διὰ μὲν τὸ καθαρὸν **cett.** (contamination)
- 460^b12 ζῶιον **UB^rQf** : ζῶια **cett.**
- 460^b23 διεψεύσθαι **EC^cMiUB^rQf_i** : διαψεύδεσθαι **$\beta\gamma$ ($\theta\kappa$) Sophonias(35.5)** (contamination)

- 461^a29 ὁμοίως **UB^rQf** : ὁμοιοτρόπως **cett.**
- 461^b4 δὲ **UB^rQf** : γὰρ **cett.**

Div. Somn.

- 463^a13 ἐν τοῖς ὠτίοις **UB^rQf** : ἐν τοῖς ὠσὶ **cett.**
- 464^a8 ἐκείνου om. **UB^rQf**

Corrections et variantes de première main dans *U**Sens.*

- 436^b17–18 τοῦ θρεπτικοῦ πάθος **EC^cMi** : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς πάθος **β(B^eP)** : τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος **γ(U)**, legendum esse cens. Alex(9.13 & 24) : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος **ηU¹**(γρ. in marg.) et Aspasius apud Alex (9.29–10.4) : τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος Alex^v(10.5–6)
- 438^b23 δυνάμει **βε** : ὁ δυνάμει **EC^cMiδ** : om. **U¹**, ins. in marg.
- 441^b16 γεῶδες **vulg.(U)** : γεῶδες ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι **XvZ^a** : λείπει τὸ ἐναποπλύνει τῶι ὑγρῶι in marg. **U¹**
- 443^b23 οὐδ' ὄσοις μὴ **ω** et **U¹** (s.l.) : οὐδ' αἶ ὄσμαι **γ(U)**
- 447^a10 περὶ **γ(U(a.c))** : ἐπὶ **EC^cMiU(p.c.=)**
- 448^b3 ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι μέγεθος **U¹**(γρ. in marg.) : οὕτως ὅτι ἐν τούτου τινὶ ἢ τούτου τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **γ(U)** : οὕτως τῶι ἐν τούτου τινὶ **ω**

Mem.

- 450^a21 προαισθάνεται ὅτι πρότερον **ω** : προαισθάνεσθαί τι πρότερον **E** : πρότερον προαισθάνεσθαι **C^cMi** : ὅτι προαισθάνεται πρότερον **η** : προαισθάνεται **U** (κείμενον ὅτι πρότερον in marg. **U¹**)
- 451^b14–15 συμβαίνει δ' ἔνια ἄπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ ἑτέρα πολλάκις κινουμένους **U¹**(γρ. in marg.) : συμβαίνει δ' ἔνιους ἄπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ ἑτέρας πολλάκις κινουμένους **vulg.(U)** (ἄλλους πολλάκις **EC^cMi**) Mich^c(25.23–24)
- 452^b4–5 ὅταν ἀφέλκη ἂν αὐτός. διὰ τοῦτο γὰρ ἐπειδὴν δέηι **U¹**(γρ. in marg.) : κἂν ἀφέλκη ἂν αὐτός. διὰ τοῦτο γὰρ ἐπεὶ δ' ἂν δέηι **B^eE** : καὶ ὅταν ἀφέλκη αὐτόσε πη. διὰ τοῦτο γὰρ καὶ ὅταν δέηι **γ(U)** Mich^c (31.31)
- 452^b13–14 καὶ ἀνανοεῖν **U¹**(γρ. in marg.) : ἀνανοεῖν Mich^v(34.16) **v**(γρ. in marg.)**m**(γρ. in marg.) : νοεῖν **γ(U)** Mich^c(33.11)

Interventions de *U²**Sens.*

- 440^b23 μιγνυμένων **vulg.(U¹)** : μιγνυμένων καὶ ἐν ἄλλοις διωρίσται **δπ**(εἴρηται **V**, καὶ om. **μ**) : κείμενον ἢ ἐν ἄλλοις διωρίσται **U²**
- 441^a15 κινουμένους **vulg.(U¹)** : κείμενους **EC^cMXU²**
- 441^b27 τοῖς ζώιοις **vulg.** : οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς **U²**(κείμενον. in marg.)**N**(γρ. in marg.), cf. **P**
- 444^a31 : τῶν **γ(U¹)** : τῶν ἄλλων **EC^cMiZ^aU²**

Mem.

- 451^a5 εἰ om. **EC^cMiU¹**, ins. **U²**
- 451^a5 διαστάζομεν ἐνίοτε· ὅτε δὲ γ : διαστάζομεν· ὅτε δὲ **E** : ἐνίοτε δὲ **C^cMi** : διαστάζομεν· ὅτε δὲ ἐνίοτε **S** : ἐνίοτε· ὅτε δὲ **U¹**, κείμενον διαστάζομεν in marg. **U²**
- 453^a27–28 τὸ αὐτὸ ἀντικινοῦσι **vulg.** : ταῦτα τι κινουῦσι ηX : τὸ αὐτό τι κινουῦσι **U¹**, in ἀντικινοῦσι corr. **U²**

Somn. Vig.

- 454^a5 ἐν om. **C^cMiU¹**, ins. **U²**
- 456^b20 ἀναθυμιάμενον $\alpha(U^1)$: ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον **βξμ** : ὠθούμενον ins. in marg. **U²**
- 457^b3 καὶ τοῦ νοοῦντος **U²** (γρ. in marg.) : τοῦ ὑπνοῦντος **EC^cMU¹** : τοῦ νοσοῦντος **B^e** : τοῦ νοοῦντος γ Mich^c(56.19)

Au vu du nombre restreint et du caractère ponctuel des interventions de U^2 , il paraît préférable de supposer qu'il s'agit d'un correcteur reprenant le texte transcrit par la première main en le comparant avec son modèle. La situation relative à certains repentirs ou variantes dont cette première main est responsable laisse en effet penser que l'exemplaire à la source de U (tout comme celui dont sont issus ses frères ou cousins, en particulier le manuscrit S) était pourvu de variantes, entre lesquelles le copiste a eu à arbitrer. Ainsi en 450^a21, les copistes de U et du *deperditus* η semblent avoir, chacun de leur côté, été en présence d'un exemplaire qui transmettait, d'une manière ou d'une autre, la leçon de la vulgate et celle de la famille de C^c (ou de E), à partir desquelles ils ont tous deux choisi d'innover. On observe quelque chose de semblable en 451^a5, où le copiste de U et celui de S ont opté pour des solutions différentes, avant que U^2 ne décide de revenir sur le texte précédent.

Comment expliquer la présence de telles variantes dans l'antigraphe ? Le premier constat que l'on puisse faire est que, parmi celles qui ont été recopiées telles quelles, semble-t-il, dans U , certaines se retrouvent dans d'autres manuscrits, et non des moindres (E et B^e étant les deux témoins les plus importants du texte), tandis que d'autres sont inédites, en ce qu'elles ne se retrouvent dans aucun autre témoin du texte, direct ou indirect. Deux variantes relatives à *Sens.* sont absentes du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (il y a des chances pour que celle à 436^b17–18 y trouve sa source, en revanche), bien que celui-ci soit à la source des scholies à ce traité présentes dans le manuscrit. Elles ne se retrouvent pas non plus dans les autres manuscrits qui contiennent ces scholies, si bien qu'il y a quelque raison de considérer, dans le cas de ce traité, que les variantes et les scholies qui sont présentes dans U pourraient avoir des origines en dernière instance différentes. Une de ces variantes (452^b13–14), toutefois, est aussi présente dans d'autres manuscrits de γ , de même qu'elle est connue de Michel d'Éphèse (sous une forme légèrement différente), ce qui n'est sans doute pas une coïncidence. L'élément le plus intéressant est le fait que la variante en 441^b27 se retrouve, en tant que variante également, dans le *Vat.* 258 (N), tandis qu'elle fait partie du texte même de P , qui témoigne ici de la recension du *deperditus*

β , laquelle a de fortes chances d'avoir préservé ici le texte authentique. En *Sens.* 440^b23, après $\mu\gamma\gamma\upsilon\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\nu$, U^2 indique dans la marge qu'il manque dans le texte les mots $\eta\grave{\iota}\ \acute{\epsilon}\nu\ \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\iota\varsigma\ \delta\iota\omega\rho\acute{\iota}\sigma\tau\alpha\iota$. Or cela correspond à une leçon qui ne se retrouve qu'au sein des manuscrits de la famille λ . En *Somn. Vig.* 456^b20, le participe $\acute{\omega}\theta\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ a été inséré directement dans le texte à la fin de la ligne, après $\acute{\alpha}\nu\alpha\theta\upsilon\mu\acute{\iota}\omega\mu\epsilon\nu\omicron\nu$. Cela correspond à une leçon, $\acute{\alpha}\nu\alpha\theta\upsilon\mu\acute{\iota}\omega\mu\epsilon\nu\omicron\nu\ \acute{\omega}\theta\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu$, qui est propre à β et aux familles ξ et μ . Les points de rencontre entre ces variantes et la recension de β paraissent ainsi se multiplier : les marges de U portent ainsi la trace de la leçon de β , connue par P , qui a de fortes chances d'être la leçon correcte en 441^b27 ; en 452^b4–5, elles donnent la leçon de l'archétype qui n'est connue autrement que par B^e et E . En revanche, d'autres variantes sont liées à γ et d'autres encore sont plus originales : $\kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\nu\alpha\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$ en 452^b13–14 est probablement une corruption à partir de la leçon de γ , $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\ \nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$, tandis que les variantes en 448^b3 et 451^b14–15 ressemblent à des conjectures qui auraient déjà été consignées dans l'antigraphe, en ce qu'elles tentent toutes deux de résoudre des difficultés textuelles sur la base d'un texte déjà corrompu en changeant le genre de pronoms.

Partant de l'hypothèse selon laquelle les corrections, les scholies et les variantes consignées dans U remontent à un même exemplaire annoté qui aurait été employé conjointement, on peut alors tenter de se faire une idée du contenu et du statut de ce manuscrit perdu. Il semble avoir contenu une recension intégrale de $PN1$, munie d'annotations. Celles-ci, au vu du fait qu'il y a beaucoup plus de scholies à *Sens.* qu'au reste dans U et que celles-là remontent à une sorte compilation à partir du commentaire d'Alexandre, ont de fortes chances d'avoir été antérieures au commentaire de Michel d'Éphèse. Quant aux variantes dans U , le plus probable me semble être de considérer qu'elles avaient déjà le statut de variantes marginales dans cet exemplaire. Cela contribuerait à expliquer pourquoi l'une d'entre elles est connue de Michel d'Éphèse et de quelques manuscrits, tandis qu'une autre se retrouve dans le manuscrit N . Le faible nombre de variantes reportées rend, en effet, peu plausible l'hypothèse qui les ferait remonter à une comparaison systématique du texte de U avec une version très différente, liée à E ou à β . Le fait que certaines de ces variantes semblent avoir circulé à travers γ , tandis que d'autres ne se retrouvent que dans d'autres branches de la transmission, invite à penser qu'il y a, derrière U , ses variantes et même son antigraphe, plusieurs strates accumulées, par exemple des conjectures anciennes, qui pourraient remonter au *deperditus* γ lui-même (440^b32, 441^b16, 452^b13–14) et qui réapparaissent pour cette raison en des points divers de la transmission, auxquelles se serait superposée une couche de travail philologique supplémentaire dans le *deperditus* ϵ_2 , partiellement reprise dans U , par laquelle sont entrées dans les marges des variantes ponctuelles, issues, semble-t-il, du processus d'interaction avec la famille de C^c . U se situe à l'embouchure de ce processus complexe, son copiste et son correcteur ont soigneusement sélectionné ce qui leur a paru pertinent dans ce matériau pour produire une véritable édition du texte.

Le manuscrit *Vat.* 260 (*U*) doit par la suite avoir été endommagé, ce qui a conduit à sa restauration par l'*Anonymus* 40 de HARLFINGER (1971a), p. 420, lequel a transcrit les deux premiers et le dernier cahier du *codex* actuel, qui contiennent respectivement le début de *Part. An.* (ff. 1–7, jusqu'à 644^a26 ὑπάρχ...; un binion avec les ff. a–c et un ternion) et la fin de *Div. Somn.* (ff. 191–193, à partir de 462^b27 ἦ ἄττα; un ternion, avec le f. 194 vierge et le suivant arraché). Par croisement avec les autres manuscrits dans lesquels il est impliqué, on peut établir que ce copiste a été actif au cours du deuxième quart du XV^e, sans doute d'abord à Mistra, dans l'entourage de Pléthon, puis à Constantinople, où il a collaboré avec Jean Eugénicos et Bessarion²⁶⁶. Le manuscrit est acquis à Constantinople par le trévisan Cristoforo Garatone entre 1433 et 1446²⁶⁷, dont la collection a ensuite été rachetée par le Vatican. La bibliothèque a accepté sous Nicolas V de prêter le manuscrit à Bessarion²⁶⁸, qui en a fait réaliser une copie.

On compte deux apographe de *U* confectionnés au cours de la seconde moitié du XV^e, *Marc.* 200 (*Q*), un manuscrit de Bessarion dont est issu le *Marc.* 206 (*f*), et *Bern.* 135 (*B^r*). *Q*, un manuscrit gigantesque qui contient tout le *corpus aristotelicum*, est commandé par Bessarion à Jean Rhosos, qui l'achève en 1457, tandis que *f*, un apographe aux dimensions un peu plus modestes, a été confié une équipe de copistes (dont Charitonimos Hermonymos, responsable de la transcription de *PN1*), qui achève sa confection en 1467²⁶⁹. La chose intéressante est que le texte de *PN1* dans *Q* est issu de *U*, tandis que celui de *PN2* a été transcrit depuis un autre manuscrit de Bessarion, *Marc.* 214 (*H^a*). Or, si *U* ne contient pas *PN2*, ce dernier contient aussi *PN1*, si bien qu'il faut supposer que Bessarion et ses copistes ont délibérément choisi de transcrire *PN1* d'après une autre source. On peut y voir l'effet d'une démarche méthodique de conservation des textes : la recension de *H^a* étant déjà dans la bibliothèque du cardinal, il était plus avantageux de diversifier son portefeuille et de récupérer une recension du fonds ancien du Vatican.

B^r (*Bern.* 135) est un manuscrit encore plus tardif, datable du dernier quart du XV^e et d'origine italienne²⁷⁰. Il se divise en trois unités. La première (pp. 3–28) contient

266. Sa main est également repérée par HARLFINGER (1971a) dans les *Neap. Gerol.* C.F. 2.11 (*olim* XIII.I; jusqu'au f. 410^v), issu de Mistra, *Marc. gr. Z.* 205 (quelques lignes du f. 1 et ff. 60–64) et 206 (ff. 178–282). GIACOMELLI (2021a), pp. 232 et 249–250, a également depuis reconnu son intervention dans les *Marc. gr. Z.* 224, *Lond. Harley* 5697 et *Laurent.* 80.24 (à partir du f. 91). Parmi ceux-ci, Jean Eugénicos (Ἰωάννης Εὐγενικός; 1395–1456) a pris en charge une grande partie du *Marc. gr. Z.* 205 (en gros ff. 17–222^v) et la première partie du *Laurent.* 80.24 (ff. 1–90^v). *Marc. gr. Z.* 205, 206 et 224 sont évidemment des manuscrits de Bessarion, c'est aussi le cas du manuscrit de Londres (*Harley* 5697), dont le cardinal lui-même a copié une partie.

267. On lit ainsi au-dessus de la table des matières latine du f. II C. *GARATONUS*, comme l'a signalé MERCATI (1926), p. 113. Au sujet de ce personnage, voir la synthèse biographique proposée par TOMÈ (2014).

268. DEVRESSE (1965), p. 40.

269. *Cf. supra*, p. 277.

270. Voir les notices correspondantes dans MORAUX (1976), pp. 52–53, et dans ANDRIST (2007), pp. 140–145. Les filigranes semblent désigner les années 1480.

An., précédé d'un court prologue grec (p. 2) reliant *An.* à *Phys.*; la seconde (pp. 37–54) contient *Somn. Vig., Insomn., Div. Somn.*, puis *Mem.*, dont manque la fin après 452^b26 $\mu\eta\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\omicron\nu\tau\alpha$; la troisième (pp. 59–94) contient *Soph. El.*, dont manque à nouveau la fin après 180^b29. La première et la troisième partie sont de la même main, distincte de celle de la deuxième. Le petit prologue à *An.*²⁷¹ se retrouve dans d'autres manuscrits contemporains : *Berol. in fol. gr.* 67 (ff. 179^v–180; transcrit par Georges Tzangaropoulos en Crète vers 1464²⁷²), *Scorial.* T.II.21 (f. 34; de la main d'un collaborateur d'Apostolis en Crète nommé Andreas²⁷³), *Vratisl. Bibl. Univ.* Rehdiger 15 (f. 1^v, endommagé²⁷⁴). Aussi y a-t-il quelque raison de croire que ce texte est lié, peut-être dans sa rédaction même, en tout cas dans sa diffusion, aux projets éditoriaux du cercle d'Apostolis. On peut donc supposer que les première et troisième parties du manuscrit de Berne ont été confectionnées par l'un de ses collaborateurs crétois, peut-être après être passé en Italie, d'autant plus que papier de la première présente un filigrane que l'on retrouve dans la production de Michel Souliardos à la fin des années 1480.

On s'abstiendra, en revanche, d'émettre la même hypothèse au sujet de la deuxième partie du manuscrit *B^f*, celle contenant une recension partielle de *PN1*. La nature de son texte indique qu'il est directement issu de *U*, dont sont méthodiquement reprises les moindres annotations marginales. Or celui-ci, appartenant au fonds ancien du Vatican, pourrait difficilement avoir quitté la Ville à cette période (si Bessarion est parvenu à l'emprunter quelques décennies auparavant, il l'a fait copier sur place). Le papier de cette partie du manuscrit présente de surcroît un filigrane que l'on retrouve dans la production romaine de Rhosos à la fin des années 1470, si bien qu'il paraît plus vraisemblable qu'elle a été confectionnée à Rome au sein de cet environnement. La reliure actuelle remonte au XVII^e, si bien que l'on peut s'interroger sur la réunion des trois parties. Elle sont toutes composées de quinions, bien qu'un quarternion vierge ait été placé entre la première et la deuxième. La deuxième correspond à un unique cahier, dont le dernier feuillet a été perdu, si bien que la fin du texte de *Mem.* manque. Les cahiers des première et

271. Transcrit par KONSTANTINIDES (1887), pp. 216–217, à partir du *Berol. in fol. gr.* 67, ff. 179^v–180 : ἐν μὲν φυσικῇ ἀκροάσει διέλαβεν ὁ Ἀριστοτέλης περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν, ὅσα εἶδει ἐν μὲν τῇ περὶ τοῦ οὐρανοῦ πραγματείᾳ, περὶ τοῦ σύμπαντος τοῦδε κόσμου· εἴτε εἷς ἐστὶν εἴτε πολλοὶ· καὶ εἴτε ἀναρχος· εἴτε ὑπ' ἀρχῆς χρονικῆς, καὶ εἴτε ἄπειρος, εἴτε πεπερασμένος, εἴτε φθαρτός, εἴτε ἀφθαρτος, εἴτε ἀπλοῦν ἐστὶν, εἴτε σύνθετον· καὶ εἴτε ἐν τῶν δ στοιχείων, εἴτ' ἄλλο τι παρὰ ταῦτα πέμπτον· ἐν δὲ τῶ παρόντι συντάγματι τῶ περὶ ψυχῆς τρίτῳ ὄντι τὴν τάξιν ἐπειδὴ δοκεῖ σύμπας ὁ κόσμος ὁδε ἔμψυχος εἶναι καὶ ψυχῇ κυβερναῖσθαι καὶ ἄγεσθαι, διαλαμβάνει περὶ αὐτῆς τῆς οὐσίας τῆς ψυχῆς ἐν τρισὶ συντάγμασι· ἐν μὲν οὖν τῶ πρώτῳ ἐκτίθεται τὰς τῶν παλαιότερων δόξας περὶ αὐτῆς· ὣν τὰς μὲν ἐξελέγχει ὡς ἀκύρους, τὰς δὲ ἀποδέχεται, ἔστι δὲ, ἃ καὶ αὐτὸς προστίθει παρ' ἑαυτοῦ· ἔπειτα διαλαμβάνει περὶ τῆς φυσικῆς ψυχῆς· ἐν δὲ τῶ δευτέρῳ συντάγματι, περὶ τῆς ἀλόγου καὶ αἰσθητικῆς ψυχῆς, ἐν μέρει δὲ, καὶ περὶ τῆς λογικῆς μνησθῆναι ποιεῖται ὀλίγην, ἐν δὲ τῶ τρίτῳ, προηγουμένως μὲν, περὶ τῆς λογικῆς ψυχῆς, κατὰ παρόδον δὲ, καὶ περὶ τῆς ἀλόγου· ἐπὶ τέλει, καὶ εἰς θεολογικωτέραν ἀρχὴν ἀνάγει τὸν λόγον.

272. M. RASHED (2001), p. 268. STEFEC (2012a), p. 40 n. 18, y voit en revanche la main de Georges Kalophrenas, un autre collaborateur d'Apostolis en Crète.

273. MORAUX (1976), pp. 162–163 (Harlfinger); M. RASHED (2001), pp. 269–270.

274. Voir MORAUX (1976), pp. 74–76 (Victor). Il faut ajouter à cette liste le *Paris.* 2027 (*P^f*), ff. C^v–D (cf. *supra*, p. 529).

troisième parties sont les seuls à présenter une numérotation grecque, on lit ainsi le chiffre α' en bas des pages 2 et 55. Les trois parties du *codex* actuel ont par conséquent été confectionnées indépendamment, ce que confirme l'écart entre leurs datations et l'examen de leur contenu : la présence de *Soph. El.* après des traités psychologiques a en effet de quoi surprendre, d'autant plus que le traité ne figure pas dans *U*. L'absence de numérotation concernant la seconde partie laisse ouverte la question de savoir si *Sens.* avait aussi été copié depuis *U* sur un cahier précédent et perdu, mais la position terminale de *Mem.* au sein du cahier invite plutôt à y répondre par la négative. Le fait que l'on trouve au début de chaque partie un titre grec dans la marge supérieure et un titre latin dans la marge inférieure invite toutefois à considérer que la réunion des trois parties, si elle ne correspond pas au projet originel, pourrait être plus ancienne que la reliure actuelle, qui paraît remonter au plus tôt à son acquisition par Jacques Bongars (1546–1612), son premier possesseur connu. Le manuscrit est ensuite offert à la ville de Berne par son héritier, Jacob Graviseth, en 1632²⁷⁵.

Si *Q* est pour *PN1* un apographe de *U*, il incorpore parfois des leçons issues d'un autre manuscrit de Bessarion, *H^a*, dont il descend d'ailleurs pour *PN2*, que ne transmet pas *U*.

Exemples de fautes de *Q* et de *f**Sens.*

- 437^b16 ἐστὶν ἀποσβέννυσθαι τὸ φῶς **Qf** : ἀπόσβεσις φωτός ἐστὶν **vulg.**
- 449^a19–20 καὶ... αὐτῶι om. **Qf**

Mem.

- 449^b4 περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονευτικοῦ **H^aQf** : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **vulg.**
- 450^a24 ἐστὶ σχεδὸν μνημονευτὰ **H^aQf** ἐστὶ μνημονευτὰ **cett.**

Somn. Vig.

- 454^a4–5 ἐγρηγορέναι **Qf** : τὸ ἐγρηγορέναι **cett.**
- 456^a27 λεκτέον δὲ καὶ περὶ αὐτῶν **Qf** : λεκτέον δὲ περὶ αὐτῶν **vulg.**

Insomn.

- 459^b26 καὶ om **Qf**
- 462^a2 οὐ φανεῖται **Qf** : φανεῖται **cett.**

Div. Somn.

- 464^a33 βάλλοντι **Qf** : βάλλοντες **cett.**

Exemples de fautes propres de *f**Sens.*

- 439^b14 ὁμοίως ἄλλο τοιοῦτον **f** : ὁμοίως πᾶσιν **vulg.**
- 445^b24 τὸ ἐναντίον αἰσθητὸν **f** : τὸ αἰσθητὸν **vulg.** (glose)

275. Voir notamment ANDRIST (2007), pp. 27–31. L'activité intense de collectionneur de Bongars, en lien avec sa carrière diplomatique au service d'Henri IV, rend difficile d'identifier les intermédiaires par lesquels le manuscrit est entré en sa possession.

Mem.

- 453^a21 τὸ στῆσαι om. **f**

Insomn.

- 458^b15 δοχοῦμεν **f** : ἐννοοῦμεν **cett.**
- 460^b8 αἰτίας φαίνεται ὁμοιότητος **f** : ὁμοιότητος φαίνεται **cett.**

Exemples de fautes de *B^f**Insomn.*

- 460^a1 ὑπὸ ἀέρος **B^f** : ὑπὸ τοῦ ἀέρος **vulg.**
- 462^a1–2 ἄν τὸ **B^f** : ἄν δὲ **cett.**

Div. Somn.

- 463^a17–18 ὥστε **B^f** : ὥστ' ἐπεὶ **cett.**
- 464^a19 περὶ τοιούτων **B^f** : περὶ τῶν τοιούτων **cett.**

Le manuscrit *Vat. Ottob. gr.* 147²⁷⁶ rassemble plusieurs parties au contenu assez divers, quoique fortement aristotélicien, lesquelles toutes datables par leurs filigranes du milieu ou du troisième quart du XVI^e et qui sont toutes de la même main. La partie qui m'intéresse est celle des ff. 22 à 118, dont le papier ne présente pas toujours le même filigrane, mais qui respecte une même disposition du texte et dont les cahiers présentent des signatures latines continues (de *A* au f. 22 à *M* au f. 115). Du point de vue de son contenu, on peut y distinguer trois sections : (*I*) notes relatives à des variantes textuelles à certains traités d'Aristote (ff. 22–70), (*II*) scholies grecques et latines à *Mech.* (ff. 70–72), (*III*) notes relatives à des variantes textuelles à d'autres traités d'Aristote encore (ff. 72–118^v)²⁷⁷. Les collations de la section (*I*) ont été faites à partir du troisième tome de l'*editio princeps* (le *folio*, la page et la ligne y sont cités d'après l'édition aldine), dont elles suivent à peu près l'organisation, elles concernent donc *PN1* et *PN2*. On peut dans ce cas très clairement identifier la source avec laquelle le texte de l'aldine a été comparé : il s'agit d'un manuscrit

276. Voir sa description par GIACOMELLI (2021b), pp. 157–161, ainsi que la notice du même auteur en ligne sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/handschriften/cagb8654101> (dernière consultation : décembre 2022). J'ai consulté la numérisation du manuscrit en ligne sur le site de la BAV : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Ott.gr.147 (dernière consultation : décembre 2022).

277. Les traités en question sont les suivants : (*I*) *Hist. An.* ff. 22–45, *Part. An.* ff. 45–51, *Inc. An.* ff. 51–52^v, *An.* ff. 54^v–54^v, *Sens.* ff. 54^v–55, *Mem.* f. 55, *Somn. Vig.* f. 55^{rv}, *Insomn.* ff. 55^v–56, *Div. Somn.* f. 56, *Mot. An.* f. 56^{rv}, *Gener. An.* ff. 56^v–59^v, *Respir.* ff. 59^v–60, *Col.* f. 60^{rv}, *Phgn.* ff. 60^v–61, *Mir.* ff. 61–62^v, *MXG* f. 62^v n *Hist. An.* f. 63, *Probl.* ff. 63–70 ; (*III*) *Met.* ff. 72–73^v, *Phys.* ff. 73^v–80, *Cael.* ff. 80–83, *Gener. Corr.* ff. 83–84^v, *Mete.* ff. 84^v–90^v, *EN* (avec la transcription du début d'une paraphrase) ff. 90^v–107^v, *Pol.* ff. 107^v–109^v (avec en marge la mention suivante : *ex Gaze et parvo ex codicibus bibliothecae Grimanae Venetiis*), *Oec.* ff. 109^v–110, *EN* ff. 110–113^v, *Isagog.* ff. 113^v–114^v, *Cat.* ff. 114^v–115^v, *EE* ff. 115^v–118^v. On observera ainsi qu'il n'y a pas de recoupement entre (*I*) et (*III*) du point de vue des traités concernés, mais que certains apparaissent tout de même plusieurs fois au sein d'une même section, à savoir *Hist. An.* pour (*I*) et *EN* pour (*III*), ce qui suggère que ces collations n'ont pas été faites à partir d'un unique manuscrit.

de Bessarion, soit du *Marc.* 206 (*f*), soit, plus probablement, de son antigraphe, *Marc.* 200 (*Q*)²⁷⁸.

Le manuscrit *Vat. Ottob. gr.* 147 a été attribué en son entièreté à Juan Páez de Castro (1510–1570, confesseur de Philippe II et qui joue un rôle crucial dans la fondation de la bibliothèque royale d'Espagne²⁷⁹) par D. Harlfinger, qui le rattache à un groupe de manuscrits où l'on retrouve, selon lui, sa main : ce sont d'abord les *Yalens.* 245 (ff. 75–82) et *Vat. Ottob. gr.* 153 (ff. 75–82)²⁸⁰, puis les *Vat. Ottob. gr.* 91 (ff. 126–127^v), 173 (ff. 87–116^v), 193 (ff. 141–217) et 304 (en son entièreté)²⁸¹. Cette identification a depuis été contestée par MARTÍNEZ MANZANO (2012), à partir de l'étude d'autographes de Juan Páez de Castro conservés à Salamanque²⁸² : ce n'est certainement pas la main de Páez qui a tracé le texte du *Vat. Ottob. gr.* 147, cette main est en revanche bien identique à celle des ff. 75–89 du *Vat. Ottob. gr.* 153. Au vu de ses fautes grossières (confusion de μ et β), ce doit être une main occidentale. Dans le cas de *Lin.* et de *Mir.* (dont le *Vat. Ottob. gr.* 147 contient une recension partielle, ff. 14–16^v), on peut toujours rattacher son activité au cercle des humanistes espagnols Juan Páez de Castro et Diego Hurtado de Mendoza (1503–1575, ambassadeur de Charles Quint à Venise entre 1539 et 1547), que l'on sait tous deux, par leur correspondance, avoir été convaincus de la nécessité d'améliorer le texte de l'édition aldine et s'être tournés vers les bibliothèques de Venise pour ce faire²⁸³ : les indications quant au texte de ces traités contenues dans le manuscrit rejoignent les notes de Páez dans son exemplaire personnel de cette édition. Le fait que les variantes relatives

278. On peut le montrer à partir des morceaux du texte qui sont signalés comme présents dans l'édition de référence et absents dans le témoin qui lui est comparé : ἀλλὰ ... ὀρατόν en *Sens.* 439^b27–28, καὶ ... αὐτῶν en *Sens.* 449^a19–20, οὐ γὰρ ... ἔσωθεν en *Resp.* 472^a22–23, qui sont toutes des omissions présentes dans les manuscrits *Q* et *f* seulement. On peut rendre compte de toutes les autres variantes reportées en supposant le recours à l'un de ces deux manuscrits, si bien qu'il ne paraît pas nécessaire de supposer qu'un autre témoin ait été employé. On ne peut pas déterminer avec certitude si la source est l'un ou l'autre, mais, si l'on suppose que les collations de (*I*) sont à peu près unitaires, il y a plus de chances pour que ce soit *Q*, car il contient l'ensemble du *corpus*, alors que *f* ne contient pas les traités *Col.*, *Phgn.*, *Mir.* et *MXG*, entre autres. BALME (2002), p. 39, affirme également que la source de la collation du traité *Hist. An.* dans le manuscrit est le *Marc.* 200. De manière semblable, *Marc.* 200 est pour *Lin.*, selon HARLFINGER (1971a), pp. 191–194, l'antigraphe des manuscrits *Vat. Ottob. gr.* 45 et 153, dont la recension du traité dans le second est selon lui de la main de Juan Páez de Castro (ce qui est une erreur), tandis que le premier est vraisemblablement une commande d'un humaniste espagnol du même cercle que Páez, Diego Hurtado de Mendoza. Dans le cas de *Mir.* en revanche, d'après GIACOMELLI (2021b), p. 212, la source des collations dans le *Vat. Ottob. gr.* 147 est un manuscrit perdu issu indirectement d'un manuscrit conservé à la *Marciana* et qui a aussi été employé par Juan Páez de Castro dans ses notes marginales de son exemplaire de l'édition aldine (*cf. infra*, n. 280).

279. Voir FADUL (2017).

280. HARLFINGER (1971a), pp. 205 et 415. La clef de voûte de cette reconstruction est la comparaison de la main des ff. 75–89 du *Vat. Ottob. gr.* 153 avec les notes marginales au texte de l'édition aldine de *Mir.* conservé dans un exemplaire du tirage de 1497 conservé à El Escorial (cote 68.V.12) que l'on sait avoir appartenu à Páez.

281. *RGK* III, n° 288, où le *Vat. Ottob. gr.* 147 manque étrangement à l'appel, qu'il s'agisse d'une erreur ou d'un repentir.

282. MARTÍNEZ MANZANO (2012), pp. 96–97, dont les conclusions sont confirmées par GIACOMELLI (2021b), pp. 167–171, qui fournit un tableau comparatif détaillé du *ductus* de Páez et de celui du copiste du *Vat. Ottob. gr.* 147.

283. Voir HARLFINGER (1971a), pp. 82–85 et 191–207, et GIACOMELLI (2021b), pp. 204–205.

aux *PN* dans le manuscrit soient issues d'une comparaison avec le texte du *Marc.* 200 vient ainsi rejoindre un faisceau d'indices qui se rejoignent pour attester de l'existence d'une entreprise textuelle d'envergure au sein de ce cercle, la méthode suivie étant manifestement de prendre l'*editio princeps* pour point de départ et de tenter de parvenir à un meilleur texte à partir des autres témoins disponibles dans la ville de Venise. Cette entreprise n'a cependant pas donné lieu à une nouvelle édition imprimée, ni même à une nouvelle version du texte.

4.4.2 La traduction latine anonyme des traités du sommeil

Les trois traités du sommeil ont été traduits par la même figure anonyme, qu'il n'a toujours pas été possible d'identifier. La chose n'a rien d'étonnant, car les traditions grecque et latine les considèrent toujours d'un seul tenant. La datation de cette traduction est incertaine : on retient le plus souvent l'année 1175, supposée représenter la date de rédaction du plus ancien témoin, le *codex* Sankt Florian XI 649 (A.L.¹ 54), comme *terminus ante quem*, mais ce manuscrit pourrait bien être un peu plus jeune qu'on ne le pense²⁸⁴. Un autre témoin, le *codex Bodleian Digby* 106, dont la partie pertinente est communément datée de la fin du XII^e, pourrait donc bien être plus le plus ancien, comme le soutient notamment RICKLIN (1998), pp. 307–322²⁸⁵. Il est possible que cette traduction soit antérieure à celles de Jacques de Venise pour *An.*, *Mem.* et *PN2*, ce qui expliquerait pourquoi ce dernier n'a pas traduit les traités du sommeil²⁸⁶, mais il faudrait alors sans doute faire le même raisonnement pour *Sens.*, alors qu'il y a quelque raison de penser que la traduction, elle aussi anonyme, de ce traité pourrait être postérieure à celles de Jacques. C'est en tout cas cette traduction qui est employée dans un bon nombre de commentaires médiévaux, en particulier ceux d'Adam de Buckfield et d'Albert le Grand²⁸⁷, ce qui témoigne d'un certain succès.

En ce qui concerne le texte, la seule édition disponible est celle de DROSSAART LULOFS (1943), pour *Somn. Vig.*, et DROSSAART LULOFS (1947a), pour *Insomn.* et *Div. Somn.*, dont la fondation textuelle ne comprend que cinq manuscrits (la conjoncture historique des années 1940 n'était pas la plus propice aux travaux de ce genre), dont le *Florianensis*, parmi la centaine préservée. On trouvera également quelques compléments, notamment quant à l'apport du *Digbeianus*, dans ESCOBAR (2018), mais l'état global de la recherche n'est guère avancé²⁸⁸. Du point de vue stématique, comme déjà observé

284. Voir déjà PELSTER (1949), p. 63.

285. Il existe de toute manière quatre manuscrits de la fin du XII^e transmettant cette traduction : il faut ajouter aux deux déjà cités *Reg. lat.* 1855 et *Paris. lat.* 6569.

286. C'est l'hypothèse avancée par MINIO-PALUELLO (1952), p. 288, et reprise par RICKLIN (1998) et DAVIDSON (2016), p. 50.

287. Voir le tableau récapitulatif de BRUMBERG-CHAUMONT (2010).

288. Une édition de la reprise par Albert le Grand des traités du sommeil par S. Donati, faisant suite à son travail analogue quant aux équivalents de *Sens.* et *Mem.* au sein de l'œuvre d'Albert (DONATI (2017)), est attendue, laquelle donnera, peut-on espérer, de nouveau un texte avec apparat critique de

par DROSSAART LULOFS (1943), p. XXVII, la *vetus* partage un certain nombre de fautes avec le manuscrit *U* (*Vat.* 260), dont elle remonte probablement à un ancêtre, vraisemblablement constantinopolitain.

Fautes rapprochant la *vetus* anonyme (**An**) de *U*

Somn. Vig.

- 454^a4 *vel eorum qui in eo motuum aliquem* **An** : ἡ τῶν ἐν αὐτῶι τινος κινήσεων **γ** : ἡ τῶν ἐν αὐτῶι κινήσεων **cett.**
- 454^a14 *sine hoc existente* **An** : ἄνευ τούτου ὄντος **ξμ** : ἄνευ τούτου **cett.**
- 454^a30–31 καὶ τοῦτο... αἰσθάνεσθαι om. **γ**, non vert. **An**
- 455^a5–6 *quedam quidem* **An** : ἔνια μὲν **EC^cMiU** : ἔνια μὲν τῶν ζώων **cett.**
- 455^a16–17 *quod videt et audit et percipit* **An** : ὅτι ὄραϊ καὶ ἀκούει καὶ αἰσθάνεται **EC^cMiS** : ὅτι ὄραϊ καὶ ἀκούει αἰσθάνεται **cett.**
- 455^b24 *quare* **An** : ὥστε **EC^cMiU** : ἔτι δὲ **vulg.**
- 457^a20 *hec est causa* **An** : εὐλογον δὲ τοῦτ' εἶναι τὸ αἴτιον **U** : εὐλογον δὲ τοῦτ' εἶναι τὸ πάθος αἴτιον **vulg.**
- 457^b3 *multus motus dormientis* **An** : πολλή ἢ κίνησις τοῦ ὑπνοῦντος **EC^cMiUSO^d** : πολλή ἢ κίνησις τοῦ ὑπνοῦντος **vulg.**

Insomn.

- 458^b8 *manifestum quoniam* **An** : δῆλον ὅτι **λUSO^dC^cMi** : ὥστε δῆλον ὅτι **cett.**
- 458^b22 *accidit enim eis* **An** : συμβαίνει γὰρ αὐτοῖς **λU** : συμβαίνει γὰρ αὐτοῖς πολλάκις **cett.**
- 459^a28–29 *et in hiis que feruntur* **An** : καὶ ἐπὶ τῶν φερομένων **λNU** : καὶ ἐπὶ τῶν φερομένων ἔοικεν εἶναι **cett.**
- 459^b21–22 *fiunt autem et* **An** : γίνονται δὲ καὶ **λNU** : καὶ **cett.**
- 460^a1 *patitur visus aliquid* **An** : πάσχει ἢ ὄψις τι **U** : πάσχει τι ἢ ὄψις **SO^dN** : πάσχει ἢ ὄψις **vulg.**
- 460^a25 *amplius autem et quoniam* **An** : ἔτι δὲ καὶ ὅτι **λUN** : ἔτι δὲ ὅτι **SO^dC^cMi** : καὶ ὅτι **vulg.**
- 461^b12 *condescendunt et movent* **An** : συγκατέρχονται καὶ κινούσι **UO^d** : συγκατέρχονται καὶ κινούσαι **S** : συγκατέρχονται **vulg.**
- 461^b26–27 *quemadmodum non sentiens hoc* **An** : ὥσπερ μὴ αἰσθανόμενον τοῦτο **λ** : ὥσπερ αἰσθανόμενον τοῦτο **cett.**
- 462^a22 *respicientes et e vestigio surgentes* **An** : ὑποβλέποντες καὶ εὐθύς ἐγερθέντες **γ** : ὑποβλέποντες **cett.**
- 462^b1–4 *rarum quidem igitur huiusmodi est, accidit tamen. et hiis quidem omnino perseverav[er]sit, aliquibus vero et propectis multum etate accidit, cum primum nullum sompniium viderint* **An** : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνυπνίον ἐωραχόσι **γ** : τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωραχόσιν **cett.**

la *vetus* sur laquelle Albert se fonde, lequel devrait être autrement plus fiable que celui donné en 1947. Une édition bilingue de poche du texte d'Albert préparée par ses soins a d'ailleurs déjà été publiée : voir DONATI (2020).

Div. Somn.

- 462^b19–20 *hoc decredere facit* **An** : τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ γ : διαπιστεῖν ποιεῖ **$\beta\mu\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 462^b22–23 *videtur esse causa* **An** : εἶναι φαίνεται αἰτία γ : φαίνεται **$\beta\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 462^b29 *velud lunam* **An** : οἶον τὴν σελήνην γ : τὴν σελήνην **$\beta\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 463^a5 *oportet valde* **An** : δεῖ σφόδρα γ : δεῖ **$\beta\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 463^a6–7 *artificibus* **An** : τοῖς τεχνίταις γ : τοῖς μὴ τεχνίταις **$\beta\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 463^b1 *maxime autem* **An** : μάλιστα δὲ γ : μάλιστα οἶον **$\beta\text{EC}^c\text{Mi}$**
- 463^b1 *post eventum sompni in veritate* **An** : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι δ' ὄντι **$\xi\mu$**
- 464^a1 οἷας εἶπομεν om. γ , non vert. **An**
- 464^a16 *ideo* **An** : διὰ τὸ γ : διὸ **cett.**
- 464^b18 *perī pāsēs* om. γ , non vert. **An**

Fautes propres à la *vetus*

Somn. Vig.

- 453^b23 *comprehendatur vel prospiciantur* **An** : πράσσεσθαι μόνον **vulg.**
- 455^a6–7 *ut talpa visum* **An** : οἶον ὄψιν **vulg.** (interpolation)
- 455^a22 *apticon, id est ei que per tactum exercetur* **An** : τῶι ἀπτικῶι **codd.** (glose)
- 455^b2–4 *non in eo quod sensus vacant eorum que usus sompnus est* **An** : ὅτι οὐκ ἐν τῶι τὰς αἰσθήσεις ἀργεῖν καὶ μὴ χρῆσθαι αὐταῖς ὁ ὕπνος **codd.**
- 455^b5–6 *inpotentia enim sensuum anime defectio* **An** : ἀδυναμία γὰρ αἰσθήσεων ἢ λειποψυχία **vulg.**
- 455^b13–14 *et cuius passio est* **An** : καὶ ποῖόν τι τὸ πάθος ἐστί **codd.**
- 456^a6–7 *Motus quidem ergo et spiritus manifestum quoniam principium et prorsus inchoatio refrigerationis est hinc* **An** : τῆς μὲν οὖν κινήσεως φανερόν ὅτι καὶ ἡ τοῦ πνεύματος ἀρχὴ καὶ ὄλωσ ἢ τῆς καταψύξεως ἐστὶν ἐνταῦθα **vulg.** (glose)
- 457^b25–26 *alterationem facit* **An** : ἔκνοιαν ποιεῖ **vulg.**

Insomn.

- 459^b23 *accidunt in hunc modum, quemadmodum diximus* **An** : συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ
- 460^b26 *videtur aspicientibus* **An** : δοκεῖ τοῖς πλέουσι **codd.**
- 461^b6 *videtur autem non quod apparet* **An** : δοκεῖ δὲ οὐ πάντως τὸ φαινόμενον **codd.**
- 461^b12 *reliqui qui insunt motus* **An** : αἱ ἐνοῦσαι κινήσεις **codd.**

Div. Somn.

- 462^b20–21 *fatuis* **An** : πρὸς τῇ ἄλλῃ ἀλογία **codd.**
- 463^b14 *natura enim scientia est* **An** : ἡ γὰρ φύσις δαιμονία **vulg.**
- 463^b20 *rapiunt confidentes* **An** : ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες γ

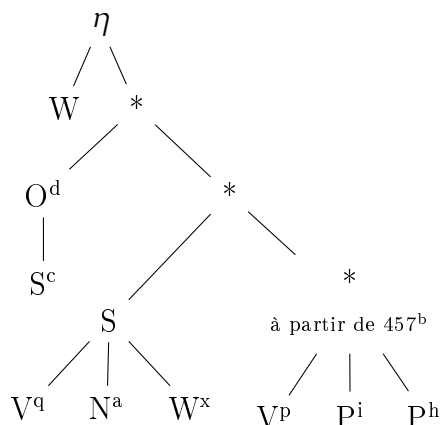
4.4.3 *PN1* : Georges de Chypre, le *deperditus* η et sa descendance (*Vat.* 1026 *W*, *Laurent.* 81.1 *S*, *Marc.* 209 *O^d*)

Le *deperditus* η compte deux principaux descendants directs, et est au total à l'origine de tout ou partie du texte de six manuscrits indépendants conservés. Ce sont les manuscrits *Vat. gr.* 1026 (*W*), qui ne transmet que *Sens.* au sein des *PN*, *Marc. gr. Z.* 209 (*O^d*) et *Laurent. plut.* 81.1 (*S*), qui partage un ancêtre avec le précédent, ainsi que, pour une partie restreinte de *PN1*, les trois manuscrits *Vat. Pal. gr.* 97 (*V^p*) et *Paris. Suppl. gr.* 332 et 333 (respectivement *Pⁱ* et *P^h*), qui remontent tous ensemble à un même exemplaire perdu. Celui-ci représente une sorte de frère de *S* pour les traités du sommeil, mais, dans le cas de *Sens.* et de *Mem.*, son texte est issu d'un manuscrit conservé différent, à savoir *Urb.* 37 (M)²⁸⁹. Le texte de η est fortement contaminé par celui de la famille de *C^c*, à l'instar de celui de *U*, mais de manière différente, de sorte que le plus probable est que les interactions avec cette famille remontent à l'ancêtre ϵ_2 et se soient ensuite diffusées de manière différenciée. Il est aussi contaminé, de façon plus discrète, par le *deperditus* β , ce qui se constate également dans le texte *U*, quoique ce soit à un degré bien moindre.

Si la descendance du *deperditus* η se laisse repérer sans obstacle majeur, les relations entre ses membres sont assez difficiles à déterminer avec précision, du fait du degré intensif de travail philologique affectant le modèle principal et son ancêtre, ainsi que de la contamination prononcée de certains de ses descendants, en particulier du manuscrit *W*. Quelques fautes me font cependant incliner à la reconstruction ci-contre, selon laquelle *W* serait le plus proche de l'ancêtre de ce groupe, par exemple le fait qu'en 443^a15 les mots $\xi\tau\iota\ \lambda\acute{\iota}\theta\omicron\varsigma\ \mu\acute{\epsilon}\nu$ aient été initialement omis dans les seuls manuscrits *U* et *W* (la faute s'explique certes par des homéotéleutes, mais elle est tout de même grossière, elle a été rectifiée dans les deux manuscrits : j'en déduis que les deux copistes concernés ont sous les yeux un exemplaire où ces mots sont en position secondaire – omis puis rétablis en marge –, ce qui ne semble plus avoir été le cas dans l'ancêtre des manuscrits *O^d* et *S*), le fait qu'ils reprennent tous deux (même s'il a été inséré après coup dans *U*), contre les autres manuscrits de la famille et de γ en général, le mot $\xi\lambda\lambda\omega\nu$ en 444^a31, le fait qu'ils transmettent tous deux comme variante (en marge ou au-dessus de la ligne) une leçon inconnue autrement en 448^a5, $\acute{\epsilon}\nu\ \tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta\varsigma\ \tau\iota\nu\acute{\iota}\ \tilde{\eta}\ \tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta\varsigma\ \tau\iota\ \mu\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\theta\omicron\varsigma$. Il convient de signaler également que *W* partage un nombre important des scholies à *Sens.* contenues dans *U*, lesquelles se retrouvent dans quelques manuscrits ultérieurs mais sont entièrement absentes de *S* et de *O^d*, et donc, peut-on s'imaginer, de leur ancêtre commun.

Vat. gr. 1026 (*W*) est un *codex* extrêmement composite qui est encore mal connu,

289. Cf. *supra*, p. 221. Le *deperditus* η correspond ainsi très probablement au *deperditus* σ identifié par BERGER (1993) lors de son étude de la transmission de *Inc. An.*, duquel descendent également *S* et l'antigraphe de *V^p*, *P^h* et *Pⁱ* pour ce traité – avec cette différence mineure qu'il compte alors également pour descendant *O^d* (*Oxon.* NC 226), copié, comme *P^h*, par Demetrios Chalcondyle, lequel est un apographe de *Vind.* 64 (*W^s*) pour *PN1*. Ce changement de modèle s'explique certainement par le fait que *W^s* ne transmet pas *Inc. An.*

FIGURE 4.8 – Structure de la descendance de η

d'autant plus qu'il appartient à une section du fonds vatican qui n'a pas encore été étudiée de manière approfondie. Une restauration n'a pratiquement rien laissé subsister de la reliure originelle. Le manuscrit contient quatre traités aristotéliens, *Phys.* (de IV.8 à la fin), *EN*, *Sens.*, et *An.*, ainsi que de nombreux textes mathématiques ou pselliens, copiés par au moins huit mains différentes. Il faut s'intéresser aux transitions entre ses différentes parties pour mieux comprendre sa composition. Ainsi, le texte d'*EN* contenu dans le manuscrit est pour sa partie centrale (ff. 95^v–160^v) d'une même main, que je note D, que l'on peut dater par son *ductus* du XIV^e siècle. Ce n'est cependant pas cette main qui a transcrit le début (ff. 88–94^v) et la fin (ff. 161–167) du texte, mais une autre, que je note C, qui paraît à peu près contemporaine. Cette main C a également transcrit, avant *EN*, le *Manuel d'harmonique* de Nicomaque de Gêrased et, après *EN*, *Sens.*, d'une écriture extrêmement resserrée dans les deux cas (on compte parfois plus de quarante lignes par page). La transition entre les mains D et C à la fin de l'*EN* est révélatrice et exclut la possibilité d'une collaboration entre les deux. Le même texte se retrouve en effet copié deux fois en bas du f. 160^v et en haut du f. 161, et je suppose que c'est parce que la partie inférieure du f. 160^v est endommagée : C a ainsi joué le rôle de restaurateur à l'égard du texte copié par D. De surcroît, l'organisation spatiale du texte change complètement, la main C semblant avoir pour objectif principal de condenser le maximum de texte sur le minimum de parchemin. Cette main C se retrouve également ailleurs. Par exemple, le texte de *Phys.*, ff. 1–40 (dont manque en gros la première moitié²⁹⁰), est d'une même main, que je note A, qui paraît un peu plus ancienne que les précédentes et pourrait remonter à la fin du XIII^e. Cette même main A se retrouve au f. 174^f où elle a transcrit un fragment des *Eléments* d'Euclide. Ce feuillet a été placé dans un rôle intercalaire entre *Sens.* (main C) et *An.* (encore d'une autre main, datable du XIV^e, que je note E). Ce f. 174^f contient,

290. Il y a également eu une erreur de reliure, peut-être lors de la restauration intrusive du manuscrit, dont une numérotation ancienne porte la trace : les ff. 1–6 portent les anciens numéros 32–36 et 31 (dans cet ordre), ce qui indique que le cahier en question a un temps été organisé différemment et placé entre les ff. 36 et 37 actuels. Du point de vue de la continuité du texte, ils sont aujourd'hui au bon endroit.

outre le fragment d'Euclide, des notes de lecture en bas du feuillet de la main C relatives à *EN* (table des vertus, *etc.*), orientés à l'inverse du texte principal de la main A : la main C s'est donc servi d'un feuillet arraché à un exemplaire d'Euclide confectionné par A comme support pour ses réflexions personnelles. Elle intervient encore dans la dernière partie du manuscrit, qui contient des opuscules pselliens, à nouveau pour combler des espaces interstitiels, rajoutant ainsi d'une écriture minuscule un nouveau texte dans le tiers inférieur du ff. 222, lequel se poursuit jusqu'au f. 223^r (dont le *verso* est occupé par encore un autre texte compressé de la même manière par cette main C).

Par ailleurs, on notera qu'il n'y a aucune unité visuelle à l'ensemble du manuscrit, chaque main opère selon des normes de production (disposition du texte, nombre de lignes, *etc.*) différentes. Le fait le plus frappant est alors le caractère relativement aéré des textes copiés par les mains A (*Phys.*), B (*Introduction arithématique* de Nicomaque de Gérase, ff. 42–84^v), D (l'essentiel de l'*EN*) et E (*An.*, où un espace important est réservé pour des scholies) par rapport à ceux attribuables à la main C. On lit encore au début de *An.* (en bas des ff. 175 et 183) d'anciennes signatures des deux premiers quaternions (α' et β') qui indiquent que le texte figurait auparavant au début de son *codex* d'appartenance, ce qui n'est maintenant plus du tout le cas. On déduira de tout cela que le volume actuel est le produit du rassemblement de textes d'origines diverses, à peu près contemporains (confectionnés entre la fin du XIII^e et le milieu du XIV^e siècle) qui n'avaient au départ aucun lien entre eux. Cette opération est selon toute probabilité attribuable à la main C. Le copiste en question a ainsi récupéré diverses pièces, aristotéliennes pour la plupart, qu'il a complétées (dans le cas de l'*EN* dont le texte originel devait être endommagé et amputé de son début et de sa fin ; le texte de *Phys.* a en revanche été laissé en l'état) et enrichies (par exemple en insérant *Sens.* à la suite de l'*EN*, vraisemblablement pour achever un cahier déjà commencé). *Vat.* 1026 (*W*) est ainsi un exemplaire de travail d'un copiste érudit de la première moitié du XIV^e, qui l'annote et le remanie pour ses besoins personnels. On ne dispose que de très peu d'informations quant à une possible identification de cet érudit et de son milieu. La main, que je note H, du copiste du dernier cahier (ff. 224–232^v) au sein de la partie psellienne a été rapprochée de celle d'un copiste ayant participé à la confection d'un volume ayant Georges de Chypre pour copiste principal, réalisé entre 1273 et 1283²⁹¹. Il se peut donc qu'une partie du matériau rassemblé dans *W* soit lié au cercle de Georges de Chypre. Une main intervenue au f. 6 a aussi été rapprochée de celle du copiste érudit d'un manuscrit daté de 1283 de la

291. PÉREZ MARTÍN (1996), p. 27, n. 33. Il s'agit des ff. 243(l.12)–245^v(l. 9), 247^v–253, 254–256(l. 11), 256^v–272^v, et 273^v–277 du *Paris*. 2998. Notons aussi que l'on trouve à la toute fin du manuscrit un extrait du *De mysteriis* de Jamblique (sous le titre $\text{ιαμβλίχου ἐκ τῆς τροφῆς πορφυρίου ἐπιστολῆς περὶ διακρίσεως}$, f. 229^v), pour lequel son texte semble remonter à une tradition indépendante des deux principaux témoins du traité, alors qu'un petit morceau de ce même extrait se retrouve dans le *Barocc.* 131 dans un traité de Michel Psellos (voir en première approche, H.-D. SAFFREY et SEGONDS (2013), pp. LXXXVII–LXXXVIII).

chronique de Jean Scylitzès²⁹².

Marc. gr. Z. 209 (O^d) présente aujourd'hui un contenu singulier : *An.*, *Mot. An.*, *PN1*, puis trois traités des *Ennéades* (IV.7, I.1, IV.2). Il résulte en fait de la réunion de deux parties : un volume aristotélicien (ff. 1–114) constitué de quinze quaternions, dont le début du premier cahier et la fin du dernier manquent (sans que le texte en soit affecté), et un volume plotinien (ff. 119–140^v), dont les quatre cahiers sont de tailles beaucoup plus irrégulières. L'ensemble est néanmoins d'une seule et même main, si bien qu'il est possible que leur réunion ait été prévue dès l'origine et corresponde aux intérêts personnels du commanditaire. Sa datation, par la paléographie, a longtemps été assez incertaine. D. Harlfinger semble avoir fait grandement avancer la question, mais les résultats de son enquête ne sont accessibles que de seconde main : il a reconnu la main du copiste dans une charte du début du XIV^e²⁹³, puis il s'est rendu compte qu'il s'agit de celle d'un lettré qui semble servir de secrétaire personnel à Nicéphore Choumnos à partir de 1314²⁹⁴. Celui-ci semble avoir participé à la confection d'absolument tous les manuscrits liés à Choumnos à partir de cette date, en particulier ceux de sa correspondance, et peut probablement être identifié au Demetrios Kabasilas qui est le destinataire de la lettre 144 de Choumnos²⁹⁵. Cette identification fournit un certain secours s'agissant de comprendre l'insertion des traités plotiniens, car ce copiste semble être coutumier de ce genre de procédé. Il est ainsi responsable de l'insertion de trois traités philosophiques de Choumnos (dont l'un est une confrontation avec la doctrine plotinienne de l'âme) à la fin l'*Ambr. C* 71 sup., qui rassemble autrement une cinquantaine de lettres de sa part²⁹⁶.

Un autre indice qui relie le *Marc. 209* à Choumnos est le fait qu'il peut être identifié comme l'antigraphe de la partie aristotélicienne correspondante du *Scorial. Φ III 11* (ff. 179^v–184 ; S^c), manuscrit qui est un immense recueil d'extraits²⁹⁷. La chose peut même se prouver matériellement. O^d a en effet subi des dégâts importants au niveau de l'extrémité supérieure des feuillets, sans doute du fait d'infiltrations d'eau, si bien que le début du texte est à chaque fois illisible, sauf à la toute fin du *codex*, où les dégâts sont moindres. Le manuscrit a ensuite été restauré au moment de son entrée dans la bibliothèque de Bessarion : des morceaux de papier ont été collés aux endroits endommagés, et une main imitant l'écriture originelle s'y est efforcée de transcrire les parties du texte affectées. Or

292. N. G. WILSON (1975), p. 161. Il s'agit du *Marc. gr. VII. 12*.

293. D'après ESCOBAR (1990), p. 164.

294. D'après la notice de C. Giacomelli mise en ligne sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-69680> (dernière consultation : avril 2022).

295. Son identification est à mettre au crédit de PAPATRIANTAPHYLLOU-THÉODÔRIDÈ (1984), qui reconnaît sa main dans un nombre important de manuscrits d'écrits de Choumnos (*Paris. gr.* 2105, *Patm.* 127, Métochion du Saint-Sépulcre 276, *Marc. gr. Z.* 360 (ff. 323–341), *Vat. gr.* 112 (ff. 22–26) – voir la recension de cette thèse par FLUSIN (1986)). Voir RIEHLE (2012) (« *scribe C* »), et KOTZABASSI (2014), p. 235 (« *der private Schreiber von Chumnos* »).

296. Voir RIEHLE (2012), pp. 11–12.

297. Quant à son contenu détaillé, on se reportera à la notice du catalogue d'ANDRÉS (1965), II, pp. 60–64, à compléter par LARRAIN (1988).

S^c , qui est antérieur à cette restauration, omet précisément dans ses extraits les parties du texte qui sont endommagées dans O^d , laissant parfois de grandes lacunes dans son texte. On remarquera également que ce sont les trois mêmes traités de Plotin qui succèdent aux *PN* dans les extraits de S^c (ff. 184–188), avant de laisser place à *EN*, si bien qu’il n’y a guère de doute quant à la relation qu’entretiennent ces deux manuscrits. Or, un certain nombre d’éléments concourent à placer la confection du *Scorial. Φ III 11* sous le patronage d’Irène, la fille de Choumnos, abbesse du monastère de Christ Philanthrope à partir de 1312²⁹⁸, parmi lesquels le fait que le manuscrit préserve une partie de sa correspondance avec Grégoire Akindynos pour laquelle il est *codex unicus*. On en déduira que O^d est un manuscrit de la fin de la carrière de Choumnos, confectionné par son secrétaire personnel quelque part entre 1314 et 1327, que sa fille, ou son cercle, a ensuite fait résumer dans un nouvel exemplaire. Le manuscrit a ensuite été acquis par un certain Venceslas de Bohême et par Bessarion, qui y laisse quelques annotations²⁹⁹.

Laurent. plut. 81.1 (S)³⁰⁰ est actuellement constitué d’un noyau zoologique (*Part. An. – Inc. An. – An. – PN1 – Mot. An. – Gener. An. – PN2*), copié par une main inconnue, autour duquel un certain Jean Panaretos³⁰¹ (souscription f. 75^v) a agrégé en amont *EN*, *Met.* et *Cael.* et en aval *Met.* L’examen des signatures grecques des cahiers révèle que le manuscrit est en fait le produit de la réunion de deux ensembles, dont l’un réunissait *EN* aux quatre traités physiques (les cahiers numérotés de ϵ' à ι' , qui contenaient de toute évidence *Phys.* et *Gener. Corr.*, sont perdus), et dont l’autre contenait la partie du volet zoologique à laquelle *Met.* a été adjointe. Les deux mêmes mains sont également intervenues dans le *Laurent. plut.* 85.1 (dit *Oceanus*, du fait de sa taille et de son contenu imposants), copié après 1272, lequel a clairement été conçu comme compagnon de S ³⁰² : il contient une gigantesque collection de commentaires à Aristote, pour les mêmes traités et dans le même ordre que dans S (avec cette différence qu’il s’ouvre par les commentaires à l’*Organon*, qui est absent de S , et qu’il ne contient pas de commentaire à *Cael.*). Là encore, la numérotation des cahiers indique que le *codex* réunit des unités antérieurement distinctes. La séquence *Part. An. – Inc. An. – An. – PN1* remonte cependant à un seul et même bloc dans S et dans l’Océan, dont le premier cahier de la partie en jeu s’ouvre d’ailleurs par un $\pi\acute{\iota}\nu\alpha\acute{\xi} \tau\eta\sigma\delta\epsilon \tau\eta\varsigma \beta\acute{\iota}\beta\lambda\omicron\upsilon$ (f. 650^r). Les deux manuscrits semblent donc

298. Elle est la fondatrice de ce somptueux monastère, où son père se retire peu avant sa mort. L’ensemble des preuves la reliant à ce manuscrit vient d’être rassemblé par MARTÍNEZ MANZANO (2021). Harlfinger (*in* MORAUX (1976), p. 169) l’avait auparavant daté de la seconde moitié du XIV^e.

299. Voir celles des ff. I et 140^v, relevées par MIONI (1981), pp. 322–323.

300. Voir la description du manuscrit dans MORAUX (1976), pp. 257–260 (autopsie Nickel 1969, contribution de Reinsch).

301. Connu par la correspondance de Planude comme ami du Bardalès dont les intérêts aristotéliens sont avérés, y compris quant aux *PN* (voir M. RASHED (2001), p. 235).

302. En raison notamment de son format et de son support identiques : voir GOLITSIS (2020b). Je relève également que le diagramme qui a été reporté d’une main hâtive dans la marge du f. 122^v dans S pourrait bien avoir été reproduit directement depuis le f. 663^v de l’Océan, où on le retrouve à peu près à l’identique dans la marge, mais sous une forme plus soignée et plus complète.

partie intégrante d'une entreprise de rassemblement de l'ensemble du *corpus*, aussi bien celui d'Aristote que de celui de ses commentateurs, à des fins de préservation.

S et l'Océan viennent en outre d'être rattachés, par ACERBI et GIOFFREDA (2019), p. 12, à un groupe de manuscrits scientifiques copiés par un même copiste, au style archaïsant, à la fin du XIII^e, sous Andronic II Paéologue, mis en évidence pour la première fois par DE GREGORIO et PRATO (2003), qui comprend aujourd'hui pas moins de 32 exemplaires : les ff. 67–176 de *S* sont de la main même de ce copiste. En raison de l'emploi comme antigraphe dans le *Laurent.* 85.1 d'un autographe de Georges de Chypre (qui prend le nom de Grégoire II lorsqu'il accède à la position de patriarche de Constantinople en 1283) – il s'agit du *Marc. gr. Z. 227* –, pour le commentaire de Simplicius à *Phys.*, complété dans le manuscrit par les scholies attribuées à Philopon, il est fort possible que celui-ci ait été l'instigateur de ce grand projet, ce qui rattacherait *S* à l'importante collection des manuscrits aristotéliens dans la réalisation desquels il est impliqué³⁰³, comme copiste ou comme commanditaire (*Parisin.* 1917, 1876, 1918, Suppl. gr. 642, *Ambr.* M 71 sup., *Marc. gr. Z. 227* et 229, *Mosqu. Muz.* 3649). Au sujet de l'histoire ultérieure du manuscrit, on notera qu'une annotation au f. 1 témoigne du fait qu'il passe entre les mains d'un moine du nom de Conradus Beginus, tout comme l'*Ambr.* G 51 sup. (probablement issu du cercle de Maxime Planude³⁰⁴), en 1303, sans doute en Crimée³⁰⁵. Il entre ensuite en la possession de Giorgio Antonio Vespucci (*ca.* 1434–1514 ; il annote aussi le f. 1), qui finit ses jours, à partir de 1499, comme moine au couvent de San Marco, à Florence, auquel il lègue ses manuscrits, qui sont intégrés, avec le reste de la bibliothèque du couvent, à la *Laurenziana* en 1883³⁰⁶.

La présence du *Laurent.* 81.1 à Florence dès le XV^e est également attestée par la présence dans le manuscrit d'annotations de la main de Jean Scoutariotès (Ἰωάννης Σκουταριώτης)³⁰⁷, actif entre les années 1440 et la fin du siècle et qui ne semble pas avoir jamais travaillé ailleurs que dans cette ville. Celui-ci transcrit le texte de *S* dans deux manuscrits différents : *Nap.* III D 33 (*N^a*) et *Vat. Pal. gr.* 163 (*V^a*). *Nap.* III D 33³⁰⁸ ne contient en tout et pour tout que les traités *An.*, *Sens.* et *Mem.* La main de Scoutariotès y a été identifiée par HARLFINGER (1971a), p. 416. Le manuscrit partage un filigrane avec le *Marc. gr. Z.* 216, également confectionné par Scoutariotès et daté de 1445. Il est issu de la bibliothèque Farnese, ce qui ne permet pas d'identifier son commanditaire originel avec précision. *Vat. Pal. gr.* 163³⁰⁹ est de taille plus importante,

303. Voir PÉREZ MARTÍN (1992). Une bonne part de ces manuscrits ont, aux dires de Georges, été copiés, y compris par ses soins et en dépit de son piètre talent en la matière, afin de lui permettre d'étudier personnellement les ouvrages en question.

304. M. RASHED (2001), pp. 250–252.

305. Voir ROSSI (1986), p. 252, et STEFEC (2014a), p. 214 et n. 100.

306. Au sujet du legs de Vespucci, voir ULLMAN et STADTER (1972), pp. 38–43. *S* correspond à l'entrée 1127 du catalogue du fonds du couvent de San Marco établi au XVI^e (*ibid.*, p. 256).

307. MARTINELLI TEMPESTA (2012), p. 520 n. 5.

308. Description dans FORMENTIN (2015), pp. 163–164.

309. On trouvera une description détaillée du manuscrit par Vinzenz Gottlieb sur le site de la Bibliotheca

en ce qu'il contient l'ensemble des *PN*, puis *Mot. An.*, *Gener. An.*, *Part. An.* et *Inc. An.* Scoutariotès y a laissé son nom dans la souscription finale du f. 180^v. Le manuscrit a pour premier possesseur l'humaniste Giannozzo Manetti (1369–1459)³¹⁰, qui semble avoir commandé à Scoutariotès une édition complète d'Aristote³¹¹. Cela fournit un *terminus ante quem* pour la confection du manuscrit, puisque Manetti meurt à Naples en 1459. On pourrait même se demander s'il ne faudrait pas avancer cette date au départ de Manetti de Florence pour Rome, où il est nommé secrétaire par Nicolas V, au début de l'année 1454 au plus tard, si l'on suppose que Scoutariotès a copié tous les volumes aristotéliens de Manetti en sa demeure. En effet, parmi ceux-ci, la souscription du *Vat. Pal.* 159 (f. 188) indique qu'il a été achevé par Scoutariotès le 5 novembre 1442, chez Manetti (γράφει δὲ ταύτην τὴν βίβλον ἐν φλωρεντία ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ σοφοῦ καὶ μεγάλου ἀνδρὸς κυροῦ Ἰανούτζου Μανήτου). Il y a donc des chances pour que les deux apographe de *S* réalisés par Scoutariotès soient rigoureusement contemporains. La bibliothèque de Manetti a été revendue par son fils à Ulrich Fugger aux alentours de 1560, d'où la situation actuelle du manuscrit.

Il existe également un troisième apographe de *S*, le *Vind. phil. gr.* 157 (W^x)³¹² de la main de Demetrios Castrenos. Il contient *An.*, *PN1 – Mot. An.*, *PN2* et *Part. An.* Son texte a été transcrit d'après celui de *S* pour *Sens.* et *Mem.*, puis il a pour modèle *Vind.* 134 (W^w), un manuscrit copié par Théodore Gaza pour Filelfo à Milan, pour les traités du sommeil, *Mot. An.* et *PN2*. Ce soudain changement d'allégeance a quelque chose d'étrange, dans la mesure où le *Vind.* 134 transmet *An.* et *PN1*, de sorte que l'on puisse s'attendre à ce qu'il joue le rôle d'antigraphe du *Vind.* 157 pour ces traités également, ou alors que à ce que *S* demeure le modèle employé, puisqu'il les contient aussi bien, bien que ce soit dans un ordre différent.

Il convient en outre de mentionner les manuscrits *Vat. Pal. gr.* 97 (V^p), *Paris. Supplément grec* 332 (P^i) et *Paris. Supplément grec* 333 (P^h), dont il a déjà été question plus haut, lesquels basculent du côté de *S* à partir du milieu de *Somn. Vig.*, alors qu'ils sont précédemment issus du *Vat. Urb.* 37 (*M*). Ils remontent par conséquent à un exemplaire où *S* succédait, comme antigraphe, à *M*. Les raisons de ce basculement sont obscures, il suggère en tout cas que les deux manuscrits auraient circulé dans un même milieu lors d'une période comprise entre, en gros, 1310 (confection de *M*) et 1425 (confection de V^p).

Le fait le plus important est que l'on observe que les résultats fournis par l'analyse des

Palatina : https://digi.ub.uni-heidelberg.de/de/bpd/virtuelle_bibliothek/codpalgraec/beschreibungen/bav_pal_gr_163.html (dernière consultation : mars 2022).

310. Au sujet de Manetti et de ses manuscrits grecs, voir HAAN (2019).

311. Voir VOGEL et GARDTHAUSEN (1909), pp. 197–199, et M. RASHED (2001), pp. 117–118. Il y a en effet un très grand nombre de manuscrits aristotéliens au sein du fonds *Vat. Pal. gr.* copiés par Scoutariotès et ayant appartenu à Manetti, lesquels, mis bout à bout, couvrent tout le *corpus* : 83, 165 et 323 (*Éthiques*), 159 (*Organon*), 160 (*Pol.*), 161 (*MXG, Phys., Cael., Mete., Gener. Corr., An.*), 162 (opuscules d'Aristote et de Théophraste), 163, 164 (*Met.*).

312. Cf. *supra*, p. 287.

fautes, laquelle conduit à établir une parenté étroite entre les manuscrits *Vat.* 2016 (*W*), *Marc.* 209 (*O^d*) et *Laurent.* 81.1 (*S*), sont renforcés par leur étude historique. *S* est, avec son compagnon, l'Océan (*Laurent.* 85.1), issu d'un milieu en contact avec le patriarche Grégoire (ou Georges, de son nom laïc) de Chypre (1241–1290), l'un de ses manuscrits personnels ayant été employé pour leur confection. *O^d* est, de par son contenu, son copiste et sa descendance immédiate, extrêmement lié à la figure de Nicéphore Choumnos (c. 1250–1327), qui a été l'élève du patriarche Grégoire³¹³. On dispose d'éléments moins précis quant à *W*, mais la main du copiste de sa partie psellienne semble se retrouver dans un manuscrit qui a en grande part été transcrit, encore une fois, par Grégoire, le *Paris.* 2998. La figure du patriarche représente donc une sorte de point focal d'où semblent émaner les trajectoires historiques des trois principaux manuscrits indépendants conservés à être issus du *deperditus* η , et fournit donc un soubassement historique adéquat à leurs relations stemmatiques. Cela renforce également le constat d'un degré profond d'interaction entre cette famille et celle ayant pour représentant principal le *Paris.* Suppl. gr. 314 (*C^c*), à partir du moment où l'on s'avise du fait que son copiste appartient au cercle étroit de Choumnos, et qu'il y a de bonnes chances pour que ce manuscrit représente un cadeau de sa part à l'impératrice Théodora : il y a, là aussi, un point d'intersection historique évident entre ces deux ensembles de manuscrits³¹⁴.

Exemples de fautes de η

Sens.

- 437^a21 δὲ om. η
- 438^a4 μὲν οὖν $\beta\eta$: μὲν **cett.** (contamination)
- 438^b25 καπνώδης η : ἡ καπνώδης **cett.**
- 439^b10 χρώματι η : σώματι **cett.**
- 441^b2 τὸ τοιοῦτον η : τοιοῦτον **cett.**
- 442^a13 οὕτω καὶ η : οὕτως **cett.**
- 442^b2 ὡς $\omega(\eta)$: ὅτι γ (contamination)
- 443^b2 οὐδ' αὖτη $\omega(\eta)$: μήδ' αὖτη γ
- 442^b20-21 τίμι ... ἐναντίον om. η (saut du même au même)
- 445^b9 εἰ ἡ δύναμις καὶ τήν τε η (εἶη **W**) : εἰ ἡ δύναμις καὶ τήν γ : τήν τε ω (combinaison de variantes)
- 446^a12 ὑπεροχῆι η : ἡ ὑπεροχῆ **vulg.**
- 446^a24 πότερον η (corr. **S²**) : πρότερον **vulg.**
- 447^a3 ἐὰν η : ἄν **vulg.**
- 447^a28 ἐπὶ τῶν κεραυνυμένων $\omega(\eta)$: ἐκ τῶν κεραυνυμένων γ

313. Lequel, aux dires de son élève, recourait à la lecture de Démosthène, Platon *et Aristote* s'agissant d'enseigner la rhétorique (voir par exemple ANGELOV (2007), p. 59).

314. Ajoutons aussi à cela le fait que *Paris.* 2032 (i) transmet, d'après BOUREAU (2018), un texte de *Phys.* (traité absent de *C^c* et de *M*) étroitement apparenté à celui du *Vat. Barb.* 136, qui est un membre de la même édition du *corpus* que *U*.

— 447^b18 χρόνον καὶ μίαν **η** : χρόνον μίαν **cett.**

Mem.

- 449^b16 τοδὶ λευκὸν **η** : τοδὶ τὸ λευκὸν **cett.**
 — 450^a28 τοῦτον τὸ γιγνόμενον **η** : τοιοῦτον τὸ γιγνόμενον **vulg.**
 — 451^a14 ὅτι φαντάσματα **η** : ὅτι φαντάσματος **vulg.**
 — 451^a31 δὲ om. **EC^cMiη** (contamination)
 — 451^b2 μαθόντα **η** : μαθόντα τι **C^cMi** : παθόντα **cett.** (contamination)
 — 451^b16 ἕτερον **η** : ἕτερα **vulg.**
 — 451^b23 μὲν **C^cMiη** : μὲν οὖν **cett.** (contamination)
 — 452^a2 οὔτω καὶ αἱ κινήσεις πρὸς αὐτὰς τῶι ἐφεξῆς **η** : οὔτω καὶ αἱ κινήσεις **cett.** (répétition de 451^a1–2 ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγματα πρὸς ἀλλήλα τῶι ἐφεξῆς)

Somn. Vig.

- 454^b10 τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου ἐστὶ τι πάθος **η** : πάθος τι τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου ἐστὶν **vulg.**
 — 455^a16 ἦ καὶ τι ὄραϊ **C^cMiη** : ἦ καὶ ὄραϊ **E** : ἦ καὶ ὅτι ὄραϊ **γ** (contamination)
 — 455^a30 συνέβαινε **ηC^cMi** : συνέβαινε ἂν **E** : συμβαίνει vel συμβαίνειν **cett.** (contamination)
 — 454^b18 σκληρόδερμα **βηC^cMi** : σκληρόφθαλμα **cett.** (contamination)
 — 455^a29 τινὰ τρόπον **η** : τρόπον τινὰ **cett.**
 — 457^b8 ὑπνωτικὰ **βEC^cMiη** : ὑπνωτικὸς **γ** (contamination)

Insomn.

- 458^b15–16 καθάπερ τῶι ἐγρηγορέναι **η** : καθάπερ ἐν τῶι ἐγρηγορέναι **cett.**
 — 458^b22 συμβαίνει γὰρ αὐτοῖς πολλάκις **EC^cMiξμη** : συμβαίνει γὰρ αὐτοῖς **βγ** (contamination?)
 — 459^a17 ὑπὸ **ηC^cMi** : ἡ ὑπὸ **cett.** (contamination?)
 — 459^b6 ἐν αἰσθανομένοις **EC^cMiη** : αἰσθανομένοις **βγ** (contamination)
 — 459^b7 ἐν πεπαυμένοις **EC^cMiη** : πεπαυμένοις **β** : πεπαυμένων **γ** (contamination)
 — 459^b22 τῶν ἐπὶ τῶν ὁμοίων **η** : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων **γ**
 — 462^a12 καὶ ἐνίοις γε **ηC^cMi** : ἐνίοις γὰρ **βγE** (contamination)
 — 462^b11 συμβαίνειν **η** : συμβῆναι **cett.**

Div. Somn.

- 463^a6–7 τοῖς μὴ τεχνίταις **βEC^cMiη** : τοῖς τεχνίταις **γ** (contamination)
 — 463^b8 μὴ τὸ ἀποβῆναι **η** : μετὰ τὸ ἀποβῆναι **ε(U)**

Exemples de fautes propres à *S*, à sa descendance (N^a , V^q , W^x), et à l'antigraphe des manuscrits VP , P^i et P^h ³¹⁵

Sens.

- 439^a29–30 ἐκ τῶν... χρῶμα om. **SN^aV^qW^x** (saut du même au même)
 — 441^a4 δ' ἐνεῖναι **SN^aV^qW^x** : ἐνεῖναι vel εἶναι **cett.**
 — 443^b14 ἡ ψῦξις καὶ πῆξις **SW^x** : ἡ ψῦξις καὶ ἡ πῆξις **V^qN^aB^l** : ἡ πῆξις **ω** : ἡ ψῦξις **γ**
 — 443^b29 συμβάλεται **SN^aV^qW^x** : συμβάλλεται **γ**
 — 444^a13 διὰ τὸν τόπον **SN^aV^qW^xW^yPⁱP^h** : διὰ τὸν τόπον **cett.**

315. *S* étant l'unique membre de ϵ à transmettre *PN2*, je cite également ses fautes ici.

- 446^{b2} ἀκτίς **SN^aV^qW^x** : ἡ ἀκτίς **cett.**
- 448^{b2} ἐν τούτοις τινὶ **SN^aV^qW^x** : ἐν τούτου τινὶ **vulg.**
- 448^{b25} γὰρ **SN^aV^qW^x** : καὶ γὰρ **cett.**

Mem.

- 450^{b22} αὐτὸ **SN^aV^qW^x** : τὸ αὐτὸ **cett.**
- 451^{b2} τοῦτο ἀναμιμνήσκεισθαι **SN^aV^qW^x** : τότε τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι vel τότε ἀναμιμνήσκεισθαι **cett.**
- 451^{b28} τῶν γὰρ ἔθει **SN^aV^qW^x** : τῶι γὰρ ἔθει **cett.**
- 452^{a16} εἰ ζητῶν **SN^aV^qW^x** : ἐπιζητῶν **vulg.**
- 452^{a23} εἰ δὲ om. **SN^aV^qW^x**
- 452^{b28} ὁ τοῦ πράγματος (scil. χρόνος?) **SN^aV^qW^x** : ἡ τοῦ πράγματος (scil. κίνησις) **cett.**
- 453^{a31}–^{b1} οἱ ἀνανώδεις **SN^aV^q** : οἱ ἀνώδεις **W^x** : οἱ νανώδεις **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^{b20} οὐ εἰ τοῦτο γίγνεται **SV^q** : εἰ τοῦτο γίγνεται **vulg.**
- 454^{a8} ἦ γὰρ ἡ δύναμις **SV^q** : οὐ γὰρ ἡ δύναμις **υλγ.**
- 455^{a6} ἔνοια **SV^q** : ἔνια **cett.**
- 456^{b32} πολλή γὰρ ἐστὶν **SV^q** : πολλή γὰρ **cett.**
- 457^{b25} ἔκνοιαν μὲν **SV^qV^pPⁱP^h** : ἔκνοιαν **vulg.**
- 458^{a2}–³ εἰς φλέβα **SV^qV^pPⁱP^h** : εἰς φλέγμα **cett.**

Insomn.

- 459^{b26} δῆλον ἐξ αὐτοῦ **SV^qV^pPⁱP^h** : ἐξ αὐτοῦ δῆλον **cett.**
- 460^{a10} αἶδια **SV^qV^{p1}** : ἀέρα **cett.**
- 460^{b2}–³ αἰσθήματα om. **SV^qV^pPⁱP^h**
- 461^{a30} τῶι μὲν γὰρ **EC^cSS** : τῶι γὰρ **βγ** (contamination)
- 461^{b17} ἀνειμένου vel ἀνιευμένου om. **SV^qV^pPⁱP^h**

Div. Somn.

- 463^{a8}–⁹ μεγάλοι om. **SV^qV^pPⁱP^h**
- 463^{a26}–²⁸ προσωδοποιημένη. . . διὰ om. **SV^qV^pPⁱP^h** (saut du même au même)
- 464^{a9} οὕτως om. **SV^qV^pPⁱP^h**

Long.

- 465^{a10} τὸ τῶν αὐτῶν **SV^q** : τῶν τὸν αὐτὸν **cett.**
- 465^{b22} τῆι ἐνεργείαι **SV^q** : τι ἐνεργείαι **vulg.**
- 466^{a8} καὶ τὰ ὀστρακηρὰ om. **SV^q**
- 467^{a16} ἀλλ' **SV^q** : ἄλλαι **cett.**

Juv.

- 467^{b33} τε **S¹** : τῶν τε **S²V^q** : τῶι τ' **vulg.**
- 468^{a3} ἀλλ' οὐ om. **SV^q**
- 468^{a20} ἀρχὴ ψυχῆ **SV^q** : ἀρχὴ ψυχῆς **vulg.**
- 468^{b24} τοῦ τὰ **S²V^q** : τοῦτο **vulg.** (ins. **S¹**)
- 469^{a30} τῆς ἀρχῆς om. **SV^q**
- 470^{a33} ὑπερβάλλουσι **SV^q** : ὑποβάλλουσι **cett.**

Resp.

- 470^b6 οὖν **SV^q** : γὰρ **cett.**
- 470^b11 πρῶτον om. **SV^q**
- 470^b16 μένειν **SV^q** : διαμένειν **vulg.**
- 471^a26 τί **SV^q** : ἔτι **cett.**
- 471^b5 λέγουσι διὰ τοῦτο οὐ **SV^q** : λέγουσι **cett.**
- 471^b15 τέγουν **SV^q** : λέγει **cett.**
- 472^a22 ἡ θύραθεν νοῦς **SV^q** : ὁ θύραθεν νοῦς **vulg.**
- 472^b10 τεκτέον **SV^q** : λεκτέον **cett.**
- 472^b14 ἀναφερόμενον **SV^q** : ἀέρα φερόμενον **cett.**
- 473^b15 ὕδατι **SV^q** : οἴδατι **cett.**
- 474^b5 φύσεις **SV^q** : φύσις **cett.**
- 475^a28 μίξις **SV^q** : πνίξις **vulg.**
- 476^b9 οἰεῖς **SV^q** : ὄξεις **cett.**
- 477^a21 ὀρθότητός **SV^q** : ὀρθότατόν **cett.**
- 477^a31 ἀύξησιν **SV^q** : τάξιν **cett.**
- 478^a11 ἀναγγέλουσι **SV^q** : ἀναπνέουσι **cett.**

VM

- 478^b30 παρόμοιος **SV^q** : παρομοίως **cett.**
- 479^a19 μι **SV^q** : μικρᾶς **cett.**
- post τόπους 479^a12 usque ad finem deest textus in **SV^q**

Exemples de fautes propres à O^d et, le cas échéant, à S^c

Sens.

- 437^b1 τὸ μέσον **O^dS^c** : μέσον **cett.**
- 438^b1-2 ἡ μῆνιγξ γὰρ **O^d** : ἡ γὰρ μῆνιγξ **vulg.**
- 438^b26 τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν **O^dS^c** : τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν **vulg.**
- 440^a17-18 αὐτοῖς ποιεῖν **O^dS^c** : ποιεῖν αὐτοῖς **vulg.**
- 440^b30 ἐνεργέστερον **O^d** : ἐναργέστερον **cett.**
- 446^b21 αὐτὸ om. **O^d**
- 447^b29 ἐτέρως **O^dS^c** : ἄλλ' ἐτέρως **cett.**
- 448^a28-29 αἰσθητός **O^d** : ἀναίσθητος **cett.**
- 448^b12 φαίνονται **O^d** : φαίνεται **cett.**
- 449^a4 τῶν om. **O^d**

Mem.

- 450^a6 μὲν om. **O^d**
- 453^b1 ἀμνημονένεστεροι **O^d** : ἀμνημονένεστοι S^c : ἀμνημονέστεροι **vulg.**

Somn. Vig.

- 456^a14 καὶ ἐν ταῖς μυΐαις om. **O^d**

Insomn.

- 460^b1 ὑποκείσθω om. **O^d**

Div. Somn.

- 464^a2 τοῖς τρόποις **O^d** : τοῖς χρόνοις **cett.**

Exemples de fautes propres à *W*

- 436^a6 καὶ πρώτον καὶ περὶ **W** : καὶ πρώτον περὶ **cett.**
- 437^b11 φησὶ om. **W**
- 438^b15 τινα om. **W**
- 438^b27 γε **W** : γὰρ **cett.**
- 439^a32 τοῦτο τοῦ **W** : τὸ τοῦ **cett.**
- 440^a29 χρόαν om. **W**
- 441^a26 διαφυλάξαι **W** : φυλάξαι **cett.**
- 442^a6 ὁ δὴ καὶ **W** : ὁ δὴ **cett.**
- 442^a10 δὲ om. **W**
- 443^a7 καὶ ἐν ὑγρῶι **W** : ἡ ἐν ὑγρῶι **cett.**
- 445^a11 ὁσφραντικὸν **W** : ὁσφραντὸν **cett.**
- 445^a29 ὡς om. **W**
- 446^a4 λανθάνει om. **W**
- 446^b25 σῶμα **W** : σώματα **cett.**
- 448^a20 ἀφικνεῖται **W** : ἀφικνοῦνται **cett.**
- 448^a26 οὐ **W** : εἰ **cett.**
- 449^a24–25 ἔστι δὴ τι ἔσχατον... ὅθεν ὀραῖται om. **W**

Traces de la contamination de *W*

- 438^a17 δῆλον **βEC^cMiλμW** : om. **cett.**
- 440^b5 ταῦτα μόνον **βEC^cMiλμ** : μόνως **ε** : ταῦτα μόνως **W** (correction)
- 441^b1 οὔτοι ὑπάρχοντες **βEC^cMi/W** : ὑπάρχοντες οὔτοι **cett.**
- 441^b16 τοιοῦτον ἔχειν ποιοῦσι **EC^cMiW** : ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν **vulg.**
- 444^a31 τῶν ἄλλων ζώων **EC^cMiZ^aW** : τῶν ζώων **cett.**
- 445^a2–3 τῶν φυομένων **β(P)EC^cMiW** : φυομένα **cett.**
- 445^a17 τρέφεσθαι γὰρ φασιν **EC^cMi** : τρέφεσθαι φάσκοντες **γ** : τρέφεσθαι γὰρ φάσκοντες **W** (combinaison de variantes)

4.5 *PN1* : Le *deperditus* ι et sa descendance

Le *deperditus* ι peut être reconstitué pour *PN1* à partir des *deperditi* μ , pour la seconde moitié de *Sens.*, et ξ , qui en descendent indépendamment l'un de l'autre. Puisque c'est le cas de ses deux descendants, il est certainement issu de Constantinople, et doit être antérieur à la fin du XIII^e, puisqu'il s'agit du *terminus ante quem* de la rédaction de μ . Il s'agit d'un exemplaire contaminé, probablement par la famille de *C^c*. Ses deux principaux descendants ayant chacun une personnalité propre très marquée et assez différente, il est

difficile de se faire une idée précise de leur dernier ancêtre commun. Tout au plus peut-on affirmer, en raison de certaines interpolations, qu'il remonte à un exemplaire annoté. Ces annotations ont donné lieu à des interpolations au sein de sa descendance, par exemple en *Insomn.* 459^b7, où il est question de la persistance d'une affection perceptive après le processus perceptif proprement dit, et où les *deperdit* **ξ** et **μ** ajoutent au texte usuel, les mots τῷ φανταστικῷ ou ἐν τῷ φανταστικῷ (cela donne la chose suivante : τὸ πάθος ἐστὶν οὐ μόνον αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ πεπαυμένοις ἐν τῷ φανταστικῷ) : il est ainsi vraisemblable que, dans le *deperditus* **ι** ou l'un de ses ancêtres, on trouvait à cet endroit la mention du φανταστικόν afin d'expliquer quelque peu ce dans quoi persiste l'affection onirique. Il semble par ailleurs qu'une interaction entre les leçons issues de **γ** et celles issues de la branche de *E* ait eu lieu dans un ancêtre du *deperditus* **ι**, en raison du fait qu'il arrive de les retrouver combinées dans l'état que l'on peut reconstituer pour ce manuscrit perdu. Par exemple, la leçon de **ι** en *Somn. Vig.* 457^b24 était, selon toute vraisemblance, διὸ καὶ καταπίπτουσί τε, elle est en fait le produit de la combinaison de la leçon de l'archétype, διὸ καταπίπτουσί τε, avec la leçon fautive du *deperditus* **γ**, διὸ καὶ πίπτουσί τε (on peut imaginer que, en *scriptio continua*, ΚΑΤΑΠ a été raccourci ΚΑΙΠ). Il faut donc supposer, puisque **ι** est une sorte de petit-fils de **γ**, qu'il y a eu une étape intermédiaire représentée par un exemplaire perdu ayant pour leçon διὸ καὶ πίπτουσί τε, associée au signalement d'une leçon avec le préfixe κατα-.

Fautes conjonctives de **ι** (**μ** et **ξ**)*Sens.*

- 444^b27 διὸ **ι** : διόπερ **cett.** (abréviation)
- 445^a13 ξηρότης **ι** : ξηρότητος **cett.** (abréviation)
- 445^a29 δὲ **ι** : μέντοι **cett.**
- 445^b26 ἔσται **ι** : ἐστὶν **cett.**
- 446^a13–14 αἰσθητόν ἔσται **ι** : ἔσται αἰσθητόν **cett.**
- 446^b3 καὶ εἰ μὴ ἐστὶ γένεσις αὐτῶν **ι** (ἐστὶ om. **Z^a**) : καὶ μὴ ἐστὶ γένεσις αὐτῶν **cett.**
- 447^b16 ὅταν δ' ἄρα **ι** : ὅταν ἄρα **cett.**
- 447^b28 ἐκεῖνη **ι** (ἐκεῖνοις **v**) : ἐκεῖνης **cett.**
- 448^a5 ἐνδέχεται **ι** : ἐνδέχοιτο
- 448^a5 δῆλον **ι** : δῆλον ὅτι **cett.**
- 448^b16 οὐδεῖς **ι** : οὐθεῖς **ω** : οὐκ **γ** (contamination)

Mem.

- 451^b28–29 αἰ κινήσεις ἀλλήλαις **EC^cMiⁱ** (ἀλλήλῃ **Z^a**, om. **v** sed spat. relict.) : αἰ κινήσεις **βγ** (contamination)
- 452^a19 νοήσει **ι** : νοήσειεν **cett.**
- 452^b2–3 μὴ ὑπάρχει ὁμοίως **ι** : μὴ ὁμοίως ὑπάρχει **cett.**
- 453^a9 γνωρίζομένων **B^eEC^cMiⁱ** Sophonias(14.26) : γνωρίμων **γ** (contamination)

- 453^a14 ὅτι δ' ἐστὶ **EC^cMi ι** : ὅτι δὲ **cett.** (contamination)
- 453^a10 ἀναμιμνήσκεισθαί **\iota** : τὸ ἀναμιμνήσκεισθαί **cett.**
- 453^a20 ἐφ' ἑαυτοῖς **E¹C^cMi ι** : ἐπ' αὐτοῖς **cett.** (contamination)
- 453^a20 εἶναι **\beta EC^cMi ι** : εἶναι τὸ ἀναμιμνήσκεισθαί **\gamma** (contamination)
- 453^a27–28 τὸ αὐτὸ **\beta EC^cMi ι** : τὰ αὐτὰ **\gamma** (contamination)
- 453^b11 τίνος αἰτίας **EC^cMi ι** Sophonias(16.11, **codd.** AB) : τίν' αἰτίαν **cett.** (contamination)

Somn. Vig.

- 453^b11 σκεπτέον **EC^cMi ι** Sophonias(17.2) : ἐπισκεπτέον **cett.** (contamination)
- 453^b24–25 καὶ πρῶτον μὲν γε τοῦτο **\iota** Sophonias(17.2) : πρῶτον μὲν οὖν τοῦτό γε **vulg.**
- 454^a12–13 περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἑτέροις πρότερον **EC^cMi ι** Sophonias(18.8) : πρότερον ἐν ἑτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **cett.** (contamination)
- 454^a14 οὐδενὸς ἄνευ τούτου ὄντος **\iota** : οὐδενὸς ἄνευ τούτου **vulg.** (amélioration)
- 454^a29 χεῖρα **\iota** : καὶ χεῖρα **cett.**
- 454^b14 ἅπαντα **\iota** : πάντα **cett.**
- 455^a15 ἐκάστη κατὰ τὸν αὐτὸν **EC^cMi ι** : κατὰ τὸν αὐτὸν **\beta\gamma** (contamination)
- 455^b5 τοιοῦτόν τι **\iota** Sophonias(21.7) : τοιοῦτον **cett.** (amélioration)
- 455^b16 τὸν λόγον καὶ τὴν ὕλην **\iota** : τὴν ὕλην καὶ τὸν λόγον **cett.** (amélioration)
- 455^b18 παντὶ om. **\iota**
- 456^b20 ἀναγκαῖον **EC^cMi ι** Sophonias(24.21) : ἀνάγκη **cett.**
- 456^b20 ἀναθυμιώμενον ὠθούμενον **\beta\iota** Sophonias(24.21) : ἀναθυμιώμενον **cett.** (contamination)
- 456^b25–26 φέρεται **\iota** Sophonias(24.27) : ἀναφέρεται **cett.**
- 457^a10 συμβαίνει τισὶν **EC^cMi ι** Sophonias(25.13) : συμβαίνει πολλοῖς **cett.**
- 457^b4 καταπίπτει **\beta EC^cMi ι** : συμπίπτει **\gamma** (contamination)
- 457^b6 τοῦτό τις **EC^cMi ι** : τις **\beta\gamma**(inc. v)
- 457^b23–24 καὶ πίπτουσι **\gamma** : καταπίπτουσι **EC^cMiB^e** : καὶ καταπίπτουσι **\iota** Sophonias(27.18) (contamination)
- 457^b30 ψυχρότερον **\iota** (ψυχρότερος **Z^a**) : ψυχρότατον vel ψυχρότατος **cett.**
- 457^b30 ὁ ἐγκέφαλος **B^eEC^cMi ι** : deest in **\gamma** (contamination)
- 457^b30–31 τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόνον **EC^cMi ι** Sophonias(27.26–27 τούτου μόνον) : τὸ ἀνάλογον **cett.** (inc. v) (contamination)
- 458^a23 ἄνω **C^cMiU ι** Sophonias(28.15) : εἰς τὰ ἄνω **vulg.** (contamination)

Insomn.

- μέγεθος καὶ κίνησις **EC^cMi ι** : μέγεθος **\beta\gamma** (contamination)
- 458^b16 περὶ ὧν **\iota** : περὶ οὗ **cett.**
- 459^b7 πεπαυμένοις τῷ φανταστικῷ **\xi** : πεπαυμένως τῷ φανταστικῷ **\mu** (πεπαυμένως ἐν τῷ φανταστικῷ **M^o**) : πεπαυμένοις vel πεπαυμένων **cett.** (glose)
- 459^b22 τῶν ὁμοίων **B^eEC^cMi ι (Z^a\mu)** Sophonias(33.1) : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων **\gamma** (contamination)
- 459^b22–23 φανερώς δὲ ταῦτα συμβαίνει ὡς λέγομεν **\iota** Sophonias(33.1–2) (δὲ ταῦτα φανερώς

συμβαίνει λέγομεν **Z^a**) : φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν **EB^e** : ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον **γ** (contamination)

— 460^b10–11 διὸ καὶ ἐν τοῖς πυρέττουσιν **ι** : διὸ καὶ τοῖς πυρέττουσιν **vulg.**

— 461^a8 γινομένης **EC^cMiι** : φερομένης **cett.** (contamination)

— 461^a30 ἐπὶ **ι** : ἀπὸ **cett.**

— 461^b23 λέγειν **EC^cMiι** : εἰπεῖν **cett.**

— 461^a20 χυμῶν καὶ φωτός **ι** : φωτός καὶ χυμοῦ **cett.**

Somn. Vig.

— 462^b18 ὁμοίως om. **ι** Sophonias(40.7)

— 463^a5 δ' οὖν **ι** : γοῦν **cett.**

— 464^a20 τοῖς φρονίμοις **ι** : τοῖς φρονιμωτάτοις **cett.**

4.5.1 *PN1 : Le deperditus ξ et sa descendance (Laurent. 87.20 v, Laurent. 87.21 Z^a)*

Dans le cas de *PN1*, le *deperditus* **ξ** peut être reconstitué à partir de ses deux descendants indépendants, de date relativement tardive, les *Laurent. plut.* 87.20 (v) et 87.21 (*Z^a*), qui n'ont eux-mêmes pas connu de descendance directe. Le fascinant manuscrit *Laurent.* 87.20 (v) présente une collection unique, qui est pour nous une mine d'informations pour un certain nombre de textes très rares. Il est formé de la réunion de deux unités au moins, comme on peut le déduire de la numérotation des cahiers³¹⁶ : (I) *An.* (avec des scholies tirées de Simplicius et de Philopon, lesquelles sont étroitement liées à celles traduites par Guillaume de Moerbeke, que l'on croyait un temps perdues en grec³¹⁷), puis la paraphrase de Thémistius (actuellement ff. 1–115^v); (II) *PN1* (sans *Mot. An.*) – *PN2* (enrichi de scholies, ff. 116–147^v), auxquels ont été accrétiés le *De sensibus* de Théophraste (ff. 148–157), la paraphrase du *De phantasia* de Théophraste par Priscien (158–163^v), le *De igne* de Théophraste (ff. 172–179), pour lesquels le manuscrit est l'un des témoins conservés les plus importants, puis *Cael.* (avec des scholies tirées d'un commentaire alexandrin perdu³¹⁸, ff. 180–211); le *codex* contient ensuite le *De daemonibus et de angelis* de Psellos (ff. 212–216), la paraphrase de Thémistius à *Phys.* I (217–224^v), dont la fin manque, et de larges sections des *Probl.* (ff. 225–241). La partie I a été transcrite par deux copistes travaillant ensemble, la partie II est entièrement d'une même main. Leur union a été effectuée à une date assez ancienne : si le manuscrit est généralement daté, par la paléographie, de la première moitié du XIV^e, il porte l'*ex-libris* de Marsile Ficini (1433–1499), avec un *pinax* latin décrivant son contenu actuel, ce qui implique que le processus est antérieur à la fin du XV^e.

316. Voir la description du manuscrit par J. Wiesner (*in* MORAUX (1976), pp. 319–323).

317. Voir STEEL (2017).

318. Exhumées par M. RASHED (2016), qui les tient pour remontant à un matériau indépendant du commentaire de Simplicius et issu de l'enseignement d'Ammonius.

M. RASHED (2011a) est parvenu à retrouver un autre morceau qui appartenait originellement à l'unité qui constitue maintenant la partie II de *v* dans le *Paris*. Suppl. gr. 643 : il s'agit d'une recension des cinq derniers livres de *Phys.*, dont les cahiers présentent une numérotation grecque qui les place à la suite immédiate de ceux contenant *Cael.* dans *v*. Il s'agit, là aussi, d'un *codex* composite : il résulte de l'assemblage d'une transcription de *Phys.* I–III et de *Gener. Corr.* en Italie du Sud, à la fin du XIII^e, augmentée d'annotations inspirées des divisions de la philosophie avancées à la même époque à la Faculté des arts de Paris³¹⁹, à une autre transcription de *Phys.* IV–VIII, accompagnée de scholies issues d'un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise qui est aujourd'hui perdu. Cette seconde partie appartenait originellement à la même unité que la recension de *Cael.* dans *v*. Comme une main grecque de la première moitié du XIV^e, semblable à celle de Planude, ainsi que celle de Léonce Pilate (1310–1366, l'ami de Pétrarque et de Bocacce qui leur sert de traducteur grec), vraisemblablement lors d'un séjour à Constantinople³²⁰ vers 1360, annotent ce manuscrit, il est probable que le démembrement de la partie II de *v* ayant abouti à ces deux manuscrits remonte à la première moitié du XIV^e. La composition de II, ainsi reconstituée (*PN1* – *PN2*, *Cael.*, *Phys.*), demeure extrêmement singulière : la progression s'effectue à rebours de la séquence normale, celle prescrite par le prologue des *Mete.*, selon laquelle l'étude des animaux fait suite à l'étude de la nature et des astres, ce que l'on s'imagine mal être voulu par un érudit ; de surcroît, la numérotation des cahiers indique que le *codex*, avant le démembrement, ne contenait pas les trois premiers livres de la *Physique*, après *Cael.*, mais seulement les cinq derniers, et l'on se demande à nouveau quel genre d'accident à pu aboutir à cette situation³²¹. Ces deux particularités, associées au caractère souvent unique du matériel exégétique que transmet le manuscrit, suggèrent, pour sa recension et ses scholies relatives à *Phys.*, qu'il a été copié d'après une translittération du IX^e³²². Ce n'est pas exactement le cas en ce qui concerne les *PN* : il demeure vrai que *v* préserve encore un matériel exégétique ancien, mais son texte présente un caractère moins remarquable.

Le manuscrit possède de ce point de vue un frère pour *PN1*, le *Laurent. plut.* 87.21 (*Z^a*), qui est l'un des rares manuscrits d'Italie du Sud conservés à transmettre les *PN*, et le seul issu de cette aire géographique à ne pas être *descriptus*³²³. L'histoire de son parchemin est complexe. La majeure partie mérite le nom de *codex bis rescriptus* : le parchemin contenait au départ un texte en majuscules, rédigé au IX^e d'une main italienne, celui

319. Voir M. RASHED (1996).

320. Voir M. RASHED et HARLFINGER (2007).

321. « Tout cela rend probable que nous avons affaire à la copie d'un exemplaire déjà lacunaire et à l'ordre des traités perturbé. Jamais en effet un tel ordre n'apparaît dans les manuscrits conservés. » M. RASHED (2016), p. 564.

322. En raison de certaines erreurs de copie et d'irrégularités dans la disposition de certaines scholies par rapport au texte : voir M. RASHED (2011a), pp. 10–11.

323. Voir sa description par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 323–325, à compléter par l'étude de ARNESANO (2005), qui identifie deux *codices antiquiores* à la base du palimpseste, et non plus un seul.

de l'*Historia philothea* (ou *religiosa*) de Théodoret de Cyr³²⁴, par-dessus lequel l'*Iliade* a été transcrite par deux mains distinctes au cours de la seconde moitié du XI^e³²⁵. Un autre *codex antiquior* a cependant été employé pour les ff. 50–51 et 54–55 seulement, qui contenait des prédications de Grégoire de Nyzance (*In theophania* et *In sanctum pascha*), dans une minuscule que l'on peut approximativement dater du XI^e ou du XII^e. Le texte d'Aristote a finalement été transcrit en lieu et place de ceux de Homère et de Grégoire, au début du XIV^e³²⁶. Cette transcription a ainsi été effectuée en recyclant deux *codices* de parchemin beaucoup plus anciens, dont l'un était déjà *rescriptus* et dont les feuillets ont été repliés pour aboutir à un format plus petit. Le produit de cette opération est le manuscrit actuel, qui contient *PN1, Mot. An. et Lin.*, suivis du début du premier des *Tria Syntagmata*³²⁷, dont la suite est perdue, de Nicolas de Casole (né peu après 1150, mort en 1235), abbé du monastère de Saint-Nicolas de Casole, ce qui invite à penser qu'il a été confectionné précisément à cet endroit, comme le suggèrent également la codicologie et la paléographie.

Le manuscrit aurait donc survécu au sac du monastère par les forces du sultan Mehmet II en 1480 : il n'a en effet pas été acquis par Bessarion, qui a pourtant rendu visite à sa bibliothèque avant cette date, mais, suppose-t-on, par Janus Lascaris, pour le compte des Médicis, lorsqu'il est envoyé sauver ce qui reste des fonds grecs de la région d'Otrante vers 1491³²⁸. Ce caractère déjà inhabituel de *Z^a* est encore renforcé par la nature de son texte, qui condense des erreurs et des conjectures de toutes sortes, au point qu'il en devient difficile de faire la part des deux et que l'on ait pu s'interroger, sans doute à tort, sur la connaissance du grec du copiste³²⁹. *Z^a* devait néanmoins être un témoin

324. Identifié par ARNESANO (ibid.).

325. Voir SCIARRA (2005), pp. 75–74, et ARNESANO (2006), pp. 180–181, ainsi que ARNESANO (2008). Si l'on comprend assez bien pourquoi l'on aurait accepté de perdre le texte de Théodoret pour copier l'*Iliade*, parce que Homère sert encore et toujours de fondement à l'enseignement du grec, le fait que l'on ait sacrifié cette copie pour des textes d'Aristote est beaucoup plus remarquable. C'est le seul cas de palimpseste connu à Otrante, en dépit du fait que ce procédé de réemploi y soit relativement courant, où un texte profane est chassé par un autre, et non par un texte chrétien.

326. La datation se fonde sur la paléographie, en particulier sur le rapprochement avec la main du *Laurent. plut.* 5.10, lui aussi très lié au monastère de Casole, que l'on peut placer au début du siècle notamment grâce à ses filigranes (*Z^a* est en revanche en parchemin). Voir HARLFINGER (1971a), pp. 146–151, ARNESANO (2006), p. 178 n. 168, et ISÉPY (2016), p. 154 n. 685.

327. L'étude de la transmission de cet ouvrage semblait conduire à faire de *Z^a*, pour sa recension, un apographe d'un manuscrit daté au plus tôt la fin du XIII^e (*Laurent. plut.* 5.36) ; ISÉPY (ibid.), pp. 155–164, a cependant montré que les termes de la relation étaient à inverser : c'est bien *Z^a* qui a servi de modèle dans ce cas, et il a lui-même été transcrit à partir de l'autographe *Vat. Pal.* 232 (évidemment rédigé en 1235, année de la mort de l'auteur, au plus tard).

328. On peut néanmoins douter que Lascaris ait trouvé le manuscrit dans la bibliothèque du monastère, qui avait été complètement détruite en 1480. Il est possible que *Z^a*, s'il est certainement originaire d'Italie du Sud, n'ait pas été confectionné au monastère Saint-Nicolas, ou qu'il n'y soit pas resté longtemps : comme le relève ISÉPY (ibid.), pp. 153–154, l'argument principal qui le rattache à ce lieu précis, à savoir la présence des *Tria syntagmata* de l'abbé, n'est pas tout à fait probant, puisque la circulation de cet ouvrage, dès sa rédaction, est attestée à travers la région.

329. Ce constat se vérifie pour absolument tous les traités aristotéliens que renferme *Z^a*. SIWEK (1963), au sujet des *PN*, s'en plaint déjà (« nous y rencontrons à chaque pas une telle abondance de leçons particulières que l'esprit en devient encombré », p. 125, tant et si bien qu'il renonce à lui attribuer une

extrêmement précieux à son époque, car les textes qu'il contient ne devaient pas être aisément accessibles sans entreprendre le voyage en Orient. Il vaut ainsi la peine de remarquer qu'il est étroitement lié à la transmission latine de certains traités : c'est l'unique frère connu de l'exemplaire perdu utilisé par Grosseteste pour sa traduction de *Lin.*, vers 1240–1253³³⁰ et de celui, perdu aussi, qui a servi pour la traduction anonyme de *Mot. An.* découverte par Albert le Grand à peu près à la même période³³¹. Il n'est en revanche pas du tout lié à la *vetus* quant aux *PN*. Sa relation avec le manuscrit *v*, qui est très probablement constantinopolitain, permet plutôt de remonter à une grande édition byzantine au texte fortement contaminé, probablement réalisée entre le milieu du XII^e (du fait de ses relations avec *C^a*) et la seconde moitié du XIII^e, et dont procèdent également l'exemplaire de Métochite ainsi que le *deperditus* μ . *Z^a* semble ainsi attester du fait qu'un exemplaire de cette édition constantinopolitaine est parvenu en Italie du Sud au cours du XIII^e, peut-être en lien avec l'activité de Nicolas d'Otrante, qui est très impliqué dans les sempiternelles discussions au sujet de l'unification des deux Églises.

Le *deperditus* ξ et ses deux descendants sont pour *PN1* tous contaminés depuis une source proche de *E*, bien que le manuscrit remonte à la sous-branche ι de γ : le plus probable est que l'ancêtre de la famille ait contenu des variantes en grand nombre, que chacun de ses deux descendants a décidé d'intégrer à sa guise. On rencontre de temps en temps des attestations de ce fait. Par exemple, en *Insomn.* 1, 458^b33, on lit dans *v* une leçon absolument unique au sein de la transmission, οὐ μέντοι τοῦτο δὲ, qui procède en fait de la combinaison de la leçon de la vulgate οὐ μέντοι τοῦτο, avec la leçon de l'archétype, encore présente dans *B^e* et *E*, οὐ τοῦτο δὲ. *v* transmet de nombreuses scholies issues, pour *PN1* comme pour *PN2*, d'un *corpus* bien particulier³³². Bien que *Z^a* ne contienne pas d'annotations, son texte comporte suffisamment d'interpolations, notamment depuis le commentaire d'Alexandre à *Sens.*, pour que l'on puisse être certain que son modèle devait en renfermer, même si le copiste de *Z^a* n'est pas des plus fidèles. Il est donc probable que le *deperditus* ξ était déjà richement annoté.

Exemples de fautes propres à ξ

Sens.

- 438^a10 ἦν om. ξ
- 438^b2 εἴρηται πρότερον ἐν ἄλλοις ξ : εἴρηται ἐν ἄλλοις **vulg.**
- 439^a19 ἐστι om. ξ

place au sein de sa reconstitution de la transmission). HARLFINGER (1971a), pp. 151–152, étudiant la transmission de *Lin.*, se montre plus charitable, en insistant sur le fait que nous ne pouvons pas passer de jugement trop sévère sans avoir accès à l'antigraphe, et en soulignant que, quelle que soit l'origine de ces singularités, elles ne résultent probablement pas de déficiences du copiste dans sa maîtrise de la langue grecque. Voir également ISÉPY (2016), pp. 168–169, qui se montre plus hésitant sur ce point.

330. HARLFINGER (1971a), pp. 153–157.

331. ISÉPY (2016), chapitre 3, en particulier pp. 164–195.

332. Cf. *infra*, p. 446.

- 439^a25 οὖν om. ξ
- 442^a4 ἀφασθαι ἀναγκαῖον ξ : ἀναγκαῖον ἀφασθαι **cett.**
- 442^b28 καὶ ἐν ἀέρι ξ : ἐν ἀέρι **cett.**
- 444^a26 ἀναπνέοντα ξ : ἀναπνέοντος **vulg.**
- 442⁴2 ὅσοι ξ(v : ὅσοις καὶ Z^a) : ὅσα **cett.**
- 445^b23 et 26 ἔσχατον ξ : ἔσχατα **cett.**
- 446^a21–22 ὁπότερον ξ(v : ὁπότε Z^a) : ὁποτέρως **cett.**
- 446^b15 μὲν γὰρ ξ : μὲν **cett.**
- 447^a16 ὅταν ξ(v : ὅτε Z^a) : ἐὰν vel ἂν **cett.**
- 447^b2 συμφωνοῦσι ξ(v : συμφώνου Z^a) : συμφωνία **cett.** (abréviation)
- 448^a4 ἐναντίον ξ : ἐναντία **cett.**
- 448^a12–13 ἀρτίον ξ : ἀρτίου **cett.**
- 448^a26 φαίη τις ἂν ξ : φαίη τις **cett.**

Mem.

- 450^a7–8 οὐκ ἐνδέχεται νοεῖν ἄνευ συνεχοῦς E¹ξ : οὐκ ἐνδέχεται νοεῖν οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς **vulg.** (contamination)
- 450^a27 μνημονεύεται EC^cMiξ : μνημονεύει **cett.** (contamination?)
- 451^a19–20 τίθεσθαι E¹C^cMiξ : τιθέναι **cett.** (contamination?)
- 451^a23 ἐγγένηται B^eEC^cMiξ(ἐγγίγνηται Z^a) : γένηται γ (contamination)
- 451^a23–24 ἡ ἔξις καὶ τὸ πάθος EC^cMiξ : ἡ ἔξις ἢ τὸ πάθος **cett.** (contamination)
- 453^a1 ὅτε μέντοι ποτὲ ξ : ὅτι μέντοι ποτὲ βγ : ὀδήποτε EC^c
- 453^a6 τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι EC^cMiξ : τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεισθαι **cett.**

Somn. Vig.

- 454^a20–21 ἀμφοτέρα τῶν ζώων ξ : τῶν ζώων ἀμφοτέρα **cett.**
- 455^b32–33 τὰ ἀνάλογα ξ : τὰ ἀνάλογον **cett.**
- 456^a19 προσπίπτοντα ξ : προσπίπτοντος **cett.**
- 457^a2 περιττωμάτων ξ : περιττώματος **vulg.**
- 457^a33 δυνάμις ξ : δυνάμει **cett.**
- 458^a17 ἐκάτερον v : ἐκάτερον Z^a : ἐκατέρας **cett.**

Insomn.

- 459^a30 τὸ γὰρ κινῆσαι ξ : τὸ γὰρ κινήσαν **cett.**
- 460^a7 σώμασιν ξ : ὄμμασι **cett.**

Div. Somn.

- 463^a1 τοῦ ἐκλείπειν om. ξ
- 464^a5 τοιοῦτον ἂν ξ : τοιόνδ' ἂν **vulg.**
- 464^a33–^b1 μεταβλητὸν ξ : μεταβλητικὸν γ
- 464^b16–17 τί μὲν οὖν ἐστὶν ὕπνος καὶ τί ἐνύπνιον om. ξ

Exemples de fautes propres à Z^a*Sens.*

- 436^a18 ἀρχαιτίας Z^a : ἀρχας **cett.** (interpolation)
- 436^b7-8 διὰ τοῦ λόγου χωρίς Z^a : διὰ τοῦ λόγου καὶ τοῦ λόγου χωρίς **vulg.**
- 436^b19 ἀκοή καὶ γεῦσις καὶ ὄψις Z^a : ἀκοή καὶ ὄψις **vulg.**
- 437^b10 λέγει Z^a : φησὶ **vulg.**
- 437^a26 σκότος $\omega(Z^a)$: ἐν σκότει γ (contamination)
- 439^a26 ταύτης τῆς διαφανίας Z^a : καὶ ταύτης **cett.** (interpolation)
- 439^b24 ἀδύνατον Z^a : δυνατόν **cett.**
- 439^b27 κατὰ τὸν ἡμιόλον λόγον Z^a : τῶι λόγῳ **cett.** (interpolation depuis Alexandre, 54.6)
- 440^b22 ἐπὶ τοῖς πολλοῖς Z^a : ἐπιπολῆς **cett.**
- 441^a29 πάθος Z^a : πάχος **cett.**
- 442^b28 γὰρ, φησὶν Z^a : γὰρ **cett.** (interpolation depuis Alexandre, 88.11-12)
- 443^b13 οὕτως Z^a : τοῦτ' **cett.**
- 443^b20 λιπαρόν Z^a : τὸ λυπηρόν **cett.**
- 443^b29 συμβάλλονται EC^cMiZ^a : συμβάλλεται γ (contamination)
- 441^a21-22 τῆς τοῦ ἀέρος μᾶλλον φύσεως $\lambda\mu\xi NC^a$: μᾶλλον τῆς τοῦ ἀέρος φύσεως **vulg.** (inc. Z^a) (contamination?)
- 444^a31-^b1 ἡ θερμότης αὐτῶν $\lambda\mu\xi NC^a$: αὐτῶν ἡ θερμότης **vulg.** (inc. Z^a) (contamination?)
- 444^b21 που Z^a : τούτου **cett.**
- 445^a8 οἶον γεύσεως καὶ ἀφῆς καὶ ὄψεως καὶ ἀκοῆς Z^a : οἶον ὄψεως καὶ ἀκοῆς **cett.**
- 455^a20 τῶν αἰσθητηρίων EC^cZ^a : αἰσθητικῶν $\beta\gamma$ (contamination)
- 445^b13 ὅλως ω (inc. Z^a) : τὸ ὅλον γ (contamination)
- 445^b13-14 ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητόν om. γ : habet ω (inc. Z^a) (contamination)
- 446^b18 φησὶ τινος Z^a : φασὶ τινες **cett.**
- 447^b5 οὖν Z^a : οὐ **cett.**

Mem.

- 451^b7 οὐδεὶς Z^a : οὐ δις **vulg.**
- 452^a10 τὴν ἐνεῖναι ἀρχὴν Z^a : τὸ ἐνεῖναι **cett.**
- 452^b13 κοινὰ Z^a : ἐκεῖνα **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b27-28 καὶ ἐπὶ τῶν αὐτῶν καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων Z^a : καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων **cett.**
- 454^a2-3 τούτῳ καὶ τὸν καθυπνοῦντα· τὸν δὲ αἰσθανόμενον ἐγρηγορέναι νομίζομεν om. Z^a (saut du même au même)
- 454^a29 δι' ὑπερβολὴν Z^a : ὑπερβολὴ **vulg.**
- 454^b20 τὰ τοιαῦτα Z^a : τινὰ **cett.**
- 455^a2 τρέφεται γὰρ μᾶλλον Z^a (ex 455^a1) : τρέφεται γὰρ **cett.**
- 455^b7 σὺν τῶι αὐχένι Z^a : τὰς ἐν τῶι αὐχένι φλέβας **cett.**
- 455^b20 ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν βEC^cZ^a : ὠφέλιμον γ (contamination)
- 455^b21 ὡς ἀναπαύσει om. Z^a
- 456^a10 περὶ αὐτῶν C^cZ^a : περὶ αὐτῆς **cett.** (contamination)
- 456^b6 περὶ αὐτῶν Z^a : ὑπὲρ αὐτῶν **cett.**
- 457^a5 ἀναφέρεσθαι Z^a : ἄνω φέρεσθαι **vulg.**

- 457^a23 τῶν μὲν γὰρ αἱ φλέβες στεναί om. **Z^a**
- 457^b29 ὥσπερ ἐν ἄλλοις εἴρηται om. **Z^a**

Insomn.

- 459^a4 εἴπερ **Z^a** : ὥσπερ **cett.**
- 459^a7 καταδέχεται **Z^a** : κατέχεται **cett.**
- 459^b13 ἐφ' ὅπερ ἂν τὴν ὄψιν μεταβάλωμεν om. **Z^a**
- 459^b20 τάχιστα ἤρεμοῦντα **Z^a** : τὰ ἤρεμοῦντα **cett.**
- 459^b21 καὶ μάλιστα **Z^a** : καὶ **cett.**
- 460^a14 τὸ ἔχον μάλιστα **Z^a** : τὸ μάλιστα vel μάλιστα **cett.**
- 460^a15 καθαρὸς **B^eEC^cZ^a** : λεῖος **γ** (contamination)
- 460^a15 μάλιστα δὲ δεῖ **EZ^a** : μάλιστα δεῖ δὲ **vulg.**
- 461^a2–3 περὶ μεγάλων **Z^a** : παρὰ μεγάλας **cett.**
- 461^b25 τὸ κύριον τὸ Κόρισκον εἶναι **Z^a** : τὸ κύριον **vulg.**

Somn. Vig.

- 462^b18 αἰτίαν om. **Z^a**
- 463^a10–11 αἱ μεγάλαι **Z^a** : αἱ μικραὶ μεγάλαι **cett.**
- 463^a31 τὰ δ' ἄλλα πάλιν **Z^a** : τὰ δὲ πολλὰ **cett.**
- 463^b9–10 διὸ καὶ πολλὰ τῶν ἐνουπνίων οὐκ ἀποβαίνει om. **Z^a**

Exemples de fautes et de contaminations de v

Sens.

- 436^a5 εἴρηται **v** : εἰρημένα **cett.**
- 438^b10 εἶναι **v** : ἐστιν **cett.**
- 438^b14 αἵματος **v** : ὄμματος **cett.**
- 440^a13 ἐν τῷ περὶ μίξεως λόγῳ εἴρηται **v** : ἐν τοῖς περὶ μίξεως εἴρηται **cett.**
- 440^b16 ἐπὶ πόλλα **v** : ἐπιπόλασιν **cett.**
- 441^a26 χαλεπώτατον **v** : χαλεπώτερον **cett.**
- 445^a10 ἀκουόντος **v** : ἀκουστοῦ **cett.**

Mem.

- 451^a14 ὡς εἰκός **v** : ὡς εἰκόνα **cett.**
- 453^a17 καίτοι **ι(Z^aμ)** : καὶ **cett.** (inc. **v**) (contamination)

Somn. Vig.

- 453^b25–26 ὑπάρχει om. **v**
- 454^a9 ὡς ἐνέργως **v** : ὡς ἐνέργεια **cett.**
- 454^a18 εἰ μένον χωριστόν **v** : εἰ μὴ χωριστόν **cett.**
- 456^a34 αὔξη **v** : αὔξησιν **cett.**
- 458^a9 καθάπερ **v** : καίπερ **vulg.**
- 458^a21–22 ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **B^eEC^cι(Z^aμ)** : μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιακριτόν **γ** : μάλιστα ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **v** (contamination)

Insomn.

- 458^b33 οὐ μέντοι τοῦτο δὲ ν : οὐ τοῦτο δὲ $\mathbf{EB}^e \mathbf{i}(\mathbf{Z}^a \boldsymbol{\mu})$ Sophonias(31.1) : οὐ μέντοι τοῦτο (contamination)
- 459^b1 ἀλλοίωι ν : ἀλλοιώσεως **cett.**
- 459^b31 τὸ κάτοπτρον γίνεται τὸ ἐπιπολῆς τοῦ ἐνόπτρου ν (ex 458^b29–30) : τὸ κάτοπτρον **cett.**
- 460^a31–32 ἡ πεφυκότων om. $\mathbf{i}(\mathbf{Z}^a \boldsymbol{\mu})$ (contamination)
- 461^a1–2 περὶ πολὺ πῦρ ν : παρὰ πολὺ πῦρ **cett.**
- 461^b7 μὴ om. $\mathbf{i}(\mathbf{Z}^a \boldsymbol{\mu})$ (contamination)
- 461^b12 συγκινοῦνται $\mathbf{i}(\mathbf{Z}^a \boldsymbol{\mu})$: συγκατέρχονται καὶ κινούσιν $\epsilon(\text{κινούσαι } \mathbf{S})\nu$: συγκατέρχονται καὶ $\boldsymbol{\lambda}\mathbf{N}$: συγκατέρχονται ω
- 462^a15 συλλογίζεσθαι $\boldsymbol{\theta}\nu$: συλλογίσασθαι **cett.** (contamination?)
- 462^b1–4 σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἔστι, συμβαίνει δ' ὅμως, καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν, ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο, πρότερον οὐδὲν ἐνύπνιον ἔωρακόσι $\boldsymbol{\gamma}\nu$: τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἔωρακόσιν $\mathbf{B}^e \mathbf{EZ}^a \boldsymbol{\mu}$ (contamination)

Somn. Vig.

- 462^b17 ἐν τοῖς ὕπνοις $\mathbf{SO}^d \nu$ Mich^c : ἐν τοῖς ἐνυπνίοις **cett.**
- 462^b28 ἡ πάντα om. ν

4.5.2 Matthieu Camariotès, le *deperditus* μ et sa descendance (*Mosqu.* 240 M^o , *Oxon. Auct.* T 4 24 O^a , *Berol. Phill.* 1507 B^p , *Vind.* 213 W^z)

Se rattachent au *deperditus* μ les manuscrits *Mosqu. Sinod. gr.* 240 (Vlad. 453 ; M^o), *Oxon. Auct.* T. 4. 24 (Misc. 262 ; O^a), *Vind. phil. gr.* 213 (W^z , duquel procède en partie le manuscrit *Alex. Bibl. Patr.* 87, A^x), ainsi que, indirectement, le *Vat. gr.* 1339 (P) et, au sein du manuscrit *Berol. Phill. gr.* 1507, un ensemble que je note B^p , lequel comprend la seconde entrée des traités du sommeil (ff. 209–219), lesquels figurent deux fois dans le *codex* actuel, ainsi que la seconde moitié de *Sens.* et le début de *Mem.*, au sein des ff. 79–86, qui y ont été insérés afin de combler une lacune de la recension originelle de ces traités³³³. Cette famille correspond à une édition tardo-byzantine qui semble avoir couvert une grande partie du *corpus*, si ce n'est sa totalité : des relations semblables s'observent pour *Lin.*, *Mech.*, *Col.* et *Spir.*, ainsi que pour *Hist. An.*, *Part. An.*, *Inc. An.* et *Mot. An.*, c'est-à-dire la quasi-totalité des textes contenus dans les manuscrits en question³³⁴.

333. ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 16–28

334. M^o , B^p et P appartiennent également à un même famille dans le cas de *Lin.* d'après HARLFINGER (1971a), pp. 247–261, de *Mech.* d'après LEEUWEN (2013), de *Col.* d'après FERRINI (1999), p. 52, de *Spir.* d'après ROSELLI (1992), pp. 42–45, qui construit P comme indépendant des autres en son sein, ainsi que de *Hist. An.* d'après BERGER (2005), pp. 128–136, et de *Mot. An.* d'après ISÉPY (2016), p. 196. HARLFINGER (1971a), p. 260, affirme également l'existence d'une situation analogue pour *Part. An.*, transmis par ces trois manuscrits, tandis que BERGER (1993), p. 28, présente P et B^p comme étroitement apparentés pour *Inc. An.*

Si la confection de *P* est antérieure, les autres membres conservés de cette famille sont directement liés à l'activité de Matthieu Camariotès (Ματθαῖος Καμαριώτης; mort vers 1490). À vrai dire, même *P* n'est pas sans relation avec ce milieu historique précis, dans la mesure où HARLFINGER (1971a), p. 416, a identifié la main de George Scholarios, le maître de Camariotès, dans une longue annotation au f. 192 du manuscrit. Celui-ci a donc circulé dans ce cercle. Quant aux autres manuscrits, *M^p*, le principal représentant de cette famille, car complet et exempt de contamination notable, est daté du troisième quart du XV^e et est presque exclusivement de la main de Camariotès lui-même³³⁵, lequel est également responsable d'un tiers environ de *W^z* (ff. 1–16^v, 69–80^v, 107–128^v)³³⁶. Une autre partie du manuscrit (ff. 33–96^v, 81–107) est attribuable au hiéromoine Gregorios, collaborateur de Camariotès et de Bessarion au cours de la seconde moitié du XV^e, basé surtout en Orient à Constantinople mais effectuant un séjour de plusieurs années en Italie dans les années 1460³³⁷. De *W^z* descend en partie *A^x*, daté de 1483/4 et copié par un autre élève de Camariotès, Manuel de Corinthe (Μανουήλ Κορίνθιος, ca. 1460–1530)³³⁸. Camariotès et Gregorios sont également tous deux intervenus dans *B^p*, où Camariotès a consigné des diagrammes et notes dans les marges, tandis que Gregorios a copié les ff. 292–309³³⁹. La figure de Camariotès plane ainsi sur l'ensemble de la descendance conservée du *deperditus μ*.

On peut en inférer qu'un exemplaire au texte étroitement apparenté à celui de l'exemplaire perdu qui a en partie servi de modèle lors de la transcription de l'ancêtre direct de *P* avant le milieu du XIV^e, une sorte de neveu du *deperditus ξ*, est demeuré à Constantinople après 1453, où Camariotès a pu continuer à l'employer dans le cadre de son projet de perpétuation de la culture grecque. Il importe de noter, si l'on veut se faire une idée de l'ampleur de l'activité de Camariotès et de son cercle, que celle-ci ne se limite pas à cette petite poignée de manuscrits conservés et étroitement apparentés, mais qu'elle a eu des conséquences plus larges au sein de la transmission. La main de Camariotès se rencontre en effet dans des annotations au sein de deux manuscrits des plus remarquables, les *Paris. 1859 (b)* et *1921 (m)*, qui représentent deux éditions extrêmement érudites produites au cours du XIV^e siècle. Ce sont les deux seuls manuscrits conservés de cette période, parmi ceux transmettant les *PN*, à présenter un tel niveau d'accumulation exégétique autour du texte d'Aristote, et il y a des chances pour que l'on doive en partie

335. HARLFINGER (1971a), pp. 247–251.

336. HARLFINGER (ibid.), p. 413.

337. *Ex-Anonymus* KB (« Kamariotes-Bessarion » ; ou *Anonymus* 2) chez HARLFINGER (ibid.), p. 418 (voir aussi p. 248 n. 1 et HARLFINGER (1974), pp. 24–25). L'identification de l'*Anonymus* KB est à mettre au crédit de MARTINELLI TEMPESTA (2013), pp. 126–130, qui se fonde sur la souscription de sa main au f. 303 de l'*Ambros. Q 13 sup.* (voir également, au sujet de cette souscription, MAZZUCCHI (2014) ; l'identification de l'anonyme avait aussi fait l'objet d'une annonce de la part de HARLFINGER (2011), p. 289 n. 13).

338. FÖRSTEL (1999).

339. Cf. HARLFINGER (1974), pp. 23–24, bien que l'hypothèse d'une collaboration avec Arnès, responsable de la partie *B^e* ne soit guère probante (voir ISÉPY et PRAPA (2018)).

leur préservation à Camariotès, qui leur aura conféré une certaine visibilité à cette période cruciale de la seconde moitié du XV^e en les employant activement. Une partie de leur matériau semble d'ailleurs avoir été mis à contribution pour l'édition du texte à laquelle correspond μ . Il y a ainsi une partie importante de la production byzantine qui n'est pas passée en Occident avant 1453, et dont la conservation est liée au projet culturel de Scholarios et de Camariotès, visant à perpétuer un héritage et une activité intellectuelle proprement grecs sous le régime ottoman.

Mosqu. Sinod. gr. 240 (Vladimir 453 ; *M^o*)³⁴⁰ contient une importante collection aristotélicienne : *An.*, *PN1 – Mot. An.*, *PN2*, *Mech.*, *Spir.*, *Part. An.*, *Gener. An.*, *Inc. An.*, *Hist. An.* (avec un léger désordre quant à la succession des livres), *Col.* et *Lin.* (jusqu'en 968^b12). L'ensemble est de la main de Matthieu Camariotès³⁴¹, qui a signalé dans le manuscrit, à la fin de *Hist. An.*, que le modèle employé était endommagé³⁴², si bien que l'on peut identifier en plusieurs endroits les conjectures auxquelles l'érudit est contraint de se livrer, faute sans doute de disposer d'un texte intelligible. Le *Paris.* 1921 (*m*), dans lequel sa main se retrouve, semble lui avoir été d'un certain secours³⁴³. Il existe un apographe de *M^o* pour *Col.*³⁴⁴ et *Lin.*³⁴⁵, le *Monac. gr.* 502, de la main de Gregorios³⁴⁶. Ce sont les deux seuls textes aristotéliciens que contient le *codex*, qui transmet autrement des traités de Proclus et de Boèce.

Vind. phil. gr. 213 (*W^z*)³⁴⁷ contient *Phys.* VII (à partir de 241^b17, le début manque) et VIII, *Sens.*, en deux livres, et en gros le texte des quatre premiers chapitres de

340. Description de son contenu chez VLADIMIR (1894), pp. 690–692 (n° 453), avec des éléments complémentaires chez ESCOBAR (1990), p. 55, et BERGER (2005), p. 61.

341. Identifiée par HARLFINGER (1971a), pp. 247 et 413. ESCOBAR (1990), p. 55, prétend également identifier la main d'Andronicos Aléthinos (Ἀνδρόνικος Ἀληθινός ; *Anonymus* 3 HARLFINGER (1971a), p. 418) dans ses marges, par comparaison avec l'*Alex.* 87. Il est possible que le rapprochement des deux manuscrits soit correct, mais, quoi qu'il en soit, cette main est en réalité celle de Manuel de Corinthe, un élève de Camariotès (voir FÖRSTEL (1999)).

342. On lit ainsi ταῦτα τὰ περὶ ζώων ἀπὸ πάνυ διεφθορτὸς ἀντιγέγραπται ἀντιγράφου au f. 307^v, correspondant à la fin de *Hist. An.* On lit quelque chose de fort semblable dans *Berol. Phill.* 1507, à savoir σημειωτέον, ὅτι πάνυ διεφθορὸς ἦν τὸ ἀντίγραφον au f. 353^v, à la fin de *Mech.*, comme le relève BERGER (2005), p. 128.

343. C'est ce qu'observe BERGER (1993), p. 35, pour *Inc. An.* et BERGER (2005), pp. 133–134, pour *Hist. An.*

344. FERRINI (1999), p. 52 (le manuscrit de Munich descend « probablement » de celui de Moscou).

345. HARLFINGER (1971a), pp. 255–256, lequel avance des arguments menant à une conclusion beaucoup plus catégorique.

346. La section correspondante du fonds grec de la Bayerische Staatsbibliothek (BSB) n'a pas encore été cataloguée. L'identification de la main remonte à HARLFINGER (ibid.), p. 418, sous la dénomination *Anonymus* KB (cf. *supra*, p. 385 n. 337). Le manuscrit est passé entre les mains d'Aristoboule Apostolis (c. 1469–1535), qui le dote d'une table des matières (f. II^v) et y laisse quelques notes de lecture au f. 58 – voir la brève description du *codex* dans GIACOMELLI et SPERANZI (2019), p. 133 (n° 10). Il a aussi appartenu à Antoine Éparque (Ἀντώνιος Ἐπαρχος ; c. 1492–1571), originaire de Corfou et réfugié à Venise à partir de la fin des années 1430, qui l'a vendu, avec une bonne partie de sa bibliothèque, quant aux volumes qu'il a pu sauver, à la ville d'Augsbourg en 1544 (voir MONDRAIN (1990) et MONDRAIN (1993), p. 234).

347. On trouvera une description du manuscrit dans le catalogue de HUNGER (1961), p. 320, ainsi que des éléments complémentaires chez GIACOMELLI et SPERANZI (2019), p. 135 (n° 23).

Part. An. II, jusqu'en 689^b1, et des quatre premiers chapitres, là aussi, de *Hist. An.* II, jusqu'en 769^b23. Quelques feuillets (29–32) ont été laissés vierges entre la fin de *Sens.* et le début de *Part. An.* II, qui séparent ainsi le *codex* en deux unités. C'est Camariotès qui a transcrit seul *Phys.*, sa main alterne ensuite régulièrement avec celle de son élève Gregorios pour les deux derniers traités. Le collaborateur responsable de la copie de *Sens.*, qui est le seul traité à être contenu en entier dans le manuscrit, n'avait jusqu'à très récemment pas été identifié : il s'agit de l'*Anonymus* 4b de HARLFINGER (1971a), p. 418. Celui-ci est également responsable, entre autres, de la confection de l'intégralité d'un autre manuscrit aristotélien contemporain, le *Vat. Barb. gr.* 85 (contenant les *Éthiques* avec une introduction de Gennaios Scholarios), et son activité peut être placée au sein des cercles de Scholarios et de Camariotès³⁴⁸. L. ORLANDI (2019) vient de défendre, avec de solides arguments (dont le fait que la même main soit ensuite à l'origine de manuscrits réalisés pour le sultan Mehmet II, par exemple les *Seragl.* GI 10, 12, 17, 31 et 33³⁴⁹), l'hypothèse selon laquelle cette main est à attribuer à Georges Amiroutzès (Γεώργιος Ἀμιρούτζης; mort vers 1470), originaire de Trébizonde, proche de Scholarios, qu'il accompagne au concile de Florence, et qui rejoint, non sans susciter une immense controverse, la cour du sultan à Constantinople au cours des années 1460. Le manuscrit est autrement datable par les filigranes de son papier génois de la seconde moitié du XV^e, ses différentes parties ont très probablement été réalisées à la même période et dans le même milieu. Le *codex* était originellement uni au *Vind. phil. gr.* 214³⁵⁰, intégralement de la main de Camariotès, dont le contenu est clairement complémentaire de celui de *W^z* : il transmet notamment le début manquant de *Phys.* VII et la suite de la section de *Part. An.* II que l'on trouve dans le *Vind.* 213. Cette recension de *Phys.* est remarquable³⁵¹ : *W^z* s'avère être le seul manuscrit à transmettre simultanément les deux versions du livre VII (version β : ff. 1–4^v ; version α, préservée à partir de 244^b25 : ff. 15^v–16^v, sous l'intitulé τὸ ζητούμενον ἐν τρίτῳ τῶν περὶ κινήσεως), et cela semble s'expliquer, non par une tentative de combinaison tardive, mais par le contenu de son antigraphe, qui aurait transmis la version alternative en appendice et occuperait potentiellement une position stemmatique qui lui conférerait une très haute valeur.

Le manuscrit *W^z* paraît n'avoir jamais quitté Constantinople jusqu'à son acquisition par Ogier Ghislain de Busbecq (Augerius Busbecqius, 1522–1592) au cours de l'une de ses ambassades dans la capitale dans la seconde moitié du XVI^e siècle, peut-être en lien avec la

348. Voir notamment HARLFINGER (1971a), pp. 57–58 (résumé brièvement dans MORAUX (1976), p. 5).

349. Repérés pour la première fois par RABY (1983), avec l'aide de Nigel Wilson. Je tiens la démonstration de l'identité de la main responsable de ces manuscrits (et de quelques autres encore) avec celle de l'*Anonymus* 4b, telle qu'avancée par L. ORLANDI (2019), pour probante. La seule ombre au tableau est que l'on ne peut pour le moment se fonder que sur des arguments circonstanciels, et non sur quelque chose comme une souscription avec un nom propre, pour y voir la figure d'Amrioutzès, bien que celle-ci représente certainement la meilleure piste d'identification historique.

350. Comme l'observe déjà HUNGER (1961), p. 321.

351. BOUREAU (2018), pp. 145–146.

visite en juin 1577 de la collection patriarcale, alors en bien piètre état, qui est consignée dans le journal de son compagnon Stephan Gerlach³⁵². W^z est une source importante de la recension de *Sens.* dans l'*Alex.* 87 (A^x), où ses leçons ont été systématiquement croisées avec celles du *Paris.* 1859 (b), une édition érudite plus ancienne (début XIV^e) qui s'est trouvée en la possession de Camariotès au cours de la seconde moitié du XV^e, au point que, en cas de divergence, leurs deux leçons co-existent très souvent dans le manuscrit, l'une dans le texte et l'autre au-dessus de la ligne. Comme A^x continue à présenter régulièrement des leçons issues clairement d'une source μ pour le reste des *PN*, sans que l'on puisse identifier un manuscrit conservé derrière les leçons en question, et que W^z ne contient que *Sens.* au sein des *PN*, il y a de fortes chances pour que la recension de *Sens.* dans W^z , qui appartient à une unité codicologique distincte de ce qui suit dans le manuscrit actuel, ait originellement fait partie d'une édition complète des *PN*, avant d'en être détachée, et que ce soit cette édition complète qui ait servi pour la confection de A^x .

O^a occupe une place à part au sein de cette famille, en ce qu'il a été transcrit par un personnage qui, pour autant qu'on le sache, n'appartient pas directement à l'entourage de Camariotès, à savoir le médecin Demetrios Angelos ($\Delta\eta\mu\eta\tau\rho\iota\omicron\varsigma$ Ἰατρὸς Ἄγγελος; actif approximativement du second au dernier quart du XV^e)³⁵³, lui aussi demeuré à Constantinople après 1453 et connu pour avoir un peu auparavant, au cours des années 1440, participé avec Jean Argyropoulos, son maître au Xénôn du Kral, à la transcription du texte du célèbre *Vind.* 100 (J) au sein de l'actuel *Laurent.* 87.17. À ma connaissance, on n'a pas encore mis en évidence de liens forts rattachant Angelos aux cercles de Scholarios et de Camariotès, mais je relève néanmoins que le *Laurent.* 87.17 est observé avoir exercé une forte influence sur certains textes contenus dans le *Vat. Barb. gr.* 85³⁵⁴, de la main même de l'*Anonymus* 4b, celle du responsable de la transcription de *Sens.* dans le *Vind.* 213 (W^z , c'est-à-dire probablement George Amiroutzès. Le texte copié par Angelos dans O^a est de bien piètre qualité. La composition du manuscrit est singulière, il contient dans cet ordre *Gener. An.*, *Spir.* (avec *Mund.* à sa suite (ff. 200^v–208^v), ce dont le copiste ne s'est pas du tout rendu compte : il ne réserve pas d'espace pour son début, il ne le mentionne pas dans son *pinax* du f. 2^v et indique à la fin du traité, f. 208^v, qu'il s'agit de la fin de *Spir.*), *Part. An.*, *Long.*, *PN1*, et enfin le reste de *PN2*. La dissociation de *Spir.* et surtout de *Long.* du reste de *PN2* est un fait unique : il ne semble pas s'agir d'un accident de reliure, et le *pinax* de début du *codex*, de la même main que le reste, correspond bien à l'ordre actuel des traités. Le manuscrit est par ailleurs de temps en temps augmenté de scholies, tirées en particulier d'Alexandre et de Michel pour les *PN*,

352. GASTGEBER (2020), p. 162.

353. *Ex-Anonymus* 19 chez HARLFINGER (1971a), p. 419, identifié et étudié par MONDRAIN (2000a) et MONDRAIN (2010), après que son identification avec Amiroutzès a été un temps envisagée (voir notamment HARLFINGER (1992), p. 41, et L. ORLANDI (2019), pp. 196–198).

354. Voir BROCKMANN (1993), pp. 70–71, en ce qui concerne le premier livre des *MM*, et DORANDI (2010), pp. 300–301.

qui donnent le sentiment qu'Angelos, le copiste, est en présence d'un manuscrit érudit et richement annoté, auquel il emprunte selon son bon vouloir. Les annotations sont le plus souvent consignées dans la marge, plus rarement elles occupent la moitié inférieure de la page, et parfois même (ff. 227–232, après *Part. An.* I) le copiste recourt à des sortes de notes de fin d'ouvrage, où, après le texte, certains lemmes sont repris, avec des signes de renvoi, et suivis de brefs commentaires. Il est donc fort probable qu'Angelos est confronté à des débris épars d'une tradition érudite qu'il tente tant bien que mal de rassembler en une unité cohérente, et qu'il a parfois du mal à déchiffrer. On peut de ce point de vue comparer O^a avec son prédécesseur, quant à sa cote, à savoir *Ox. Auct.* T. 4. 23 (*Misc.* 261), également la main d'Angelos pour sa première moitié, lequel présente un contenu encore plus désorganisé (*An.*, *Hist. An.*, le *Phédon*, tous les trois copiés par Angelos, puis ensuite une partie de l'*Organon*). Cette situation particulière du manuscrit est confirmée par l'examen de ses fautes : O^a partage la plupart des fautes de μ , mais diverge parfois spectaculairement du reste de la famille.

La question de la structure interne de la famille μ est délicate. Comme je ne suis pas parvenu à identifier un nombre raisonnable de fautes séparatives au sein du groupe comprenant M^o , B^p , W^z et O^a , j'aurais tendance à supposer qu'ils sont tous issus indépendamment du même exemplaire, vraisemblablement avec quelques étapes intermédiaires supplémentaires dans le cas spécifique de O^a . La situation de P est, en revanche, différente, comme le laisse déjà soupçonner son antériorité chronologique par rapport aux autres membres de cette nébuleuse. Il y a, en effet, un petit nombre de cas où P semble préservé d'une faute les ayant tous affectés. De tels cas sont néanmoins rares, en particulier parce que, si l'on observe une faute partagée par tous les autres membres de la famille à l'exception de P , on ne peut pas exclure *a priori* qu'il s'agisse d'un cas où la leçon de P trouve son origine du côté de la branche β . Les conditions sont donc assez exigeantes, ce qui explique le nombre restreint de cas susceptibles de les satisfaire : il faut que P présente une leçon manifestement fautive dont l'on puisse montrer qu'elle ne trouve pas son origine du côté de β , lorsque son texte se laisse reconstruire sur la base d'autres témoins, et simultanément que les autres manuscrits de la famille présentent une autre faute manifeste, distincte de celle de P mais au sujet de laquelle l'on puisse néanmoins avancer qu'elle trouve sa source dans la leçon préservée par le seul P . De fait, je ne suis parvenu à en identifier que trois cas de cette espèce, qui ne présentent pas toutes la même force de conviction. (1) En 457^b8–9, tous les manuscrits de μ , ainsi que v et Z^a , partagent contre le reste de la transmission une inversion caractéristique des mots θερμότητα et τοιαῦτα autour du participe ἔχοντα. On lit ainsi dans les manuscrits P , v et Z^a la leçon τοιαῦτα ἔχοντα θερμότητα, au lieu de θερμότητα ἔχοντα τοιαῦτα. Le fait que cette leçon se retrouve dans ces trois manuscrits indique que l'inversion, si elle était présente dans le *deperditus* μ , remonte en fait plus haut, au dernier ancêtre partagé avec v et Z^a . Or les manuscrits M^o , O^a et B^p (avec une faute mineure en plus, dans ce dernier cas),

donnent une leçon légèrement différente, $\tau\omicron\alpha\upsilon\tau\eta\nu \acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\alpha \theta\epsilon\rho\mu\acute{o}\tau\eta\tau\alpha$ (la forme $\tau\omicron\alpha\upsilon\tau\eta\nu$ ne se retrouve nulle part ailleurs). Il faut donc supposer que P a préservé une leçon antérieure à la faute ayant affecté l'ensemble de la descendance de μ , avec seulement l'inversion, et que celle-ci s'est encore dégradée ($\tau\omicron\alpha\upsilon\tau\alpha$ devenant $\tau\omicron\alpha\upsilon\tau\eta\nu$) dans μ . (2) En 454^b24–25, le verbe $\acute{o}\acute{\iota}\epsilon\tau\alpha$ par lequel s'ouvre l'apodose a malencontreusement été transformé dans P en un subjonctif $\acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha$, ce qui fait, de manière criante, double emploi avec l'autre occurrence du verbe $\acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha$, à peine deux mots auparavant, qui régit l'apodose (introduite par $\acute{\alpha}\nu$; cela donne dans P $\acute{\alpha}\nu \delta' \acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha \mu\acute{\eta} \pi\omicron\iota\acute{\omega}\nu \acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha \mu\eta\eta\mu\omicron\nu\epsilon\acute{\upsilon}\epsilon\iota\nu$, au lieu de $\acute{\alpha}\nu \delta' \acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha \mu\acute{\eta} \pi\omicron\iota\acute{\omega}\nu, \acute{o}\acute{\iota}\epsilon\tau\alpha \mu\eta\eta\mu\omicron\nu\epsilon\acute{\upsilon}\epsilon\iota\nu$) : il est donc clair que l'un des deux $\acute{o}\acute{\iota}\eta\tau\alpha$ est de trop, et je soupçonne que c'est précisément pour cette raison que l'apodose n'a pas de verbe dans les manuscrits issus de μ . Le copiste aura compris que cette combinaison de deux subjonctifs identiques en l'espace de trois mots est invivable, si bien qu'il a biffé le second, sans comprendre qu'il aurait en fait fallu corriger le second en un indicatif pour obtenir une apodose. (3) En 478^b3, la particule $\tau\epsilon$ est remplacée par $\delta\acute{\epsilon}$ en un lieu où la présence de la seconde n'est pas acceptable, ce qui est peut-être la raison pour laquelle on ne lit aucune des deux formes dans les manuscrits de la famille μ . Ce maigre butin tend à montrer que, des deux sources dont procède le texte de P , celle apparentée par son texte au *deperditus* μ représente un stade légèrement antérieur de la transmission. Aussi pourrait-il s'agir d'un ancêtre direct de μ , ou, sinon, d'un frère aîné.

Le *deperditus* μ employé par Camariotès et son cercle est un exemplaire fortement corrigé, où la syntaxe est fréquemment remaniée et certains termes substitués à d'autres, avec la volonté manifeste de produire un texte standard. M^o est le seul de ses descendants (avec O^a , mais ce manuscrit est une tentative d'édition à lui seul) à être régulièrement annoté (quoique ces annotations se fassent de plus en plus rare au fur et à mesure du texte), mais il ne fait guère de doute que μ l'est déjà. La texte de la famille est contaminé, probablement par un manuscrit proche de E , et est fortement influencé par le commentaire de Michel, qui semble avoir donné lieu à des annotations dans l'ancêtre. Un bon exemple de cette situation se rencontre en *Somn. Vig.* 457^a26, où les descendants du *deperditus* μ , ainsi que P , ont pour leçon $\tau\acute{\omega}\nu \phi\lambda\epsilon\beta\acute{\omega}\nu \tau\acute{\omega}\nu \pi\acute{o}\rho\omega\nu$, laquelle est difficile du point de vue de la syntaxe et correspond en réalité au télescopage des deux principales leçons attestées, $\tau\acute{\omega}\nu \phi\lambda\epsilon\beta\acute{\omega}\nu$ (branche de E) et $\tau\acute{\omega}\nu \pi\acute{o}\rho\omega\nu$ (*deperditi* β et γ) : il faut supposer qu'il y a à l'origine de cette leçon un exemplaire (peut-être le *deperditus* ι) avec l'une de ces leçons, par exemple $\tau\acute{\omega}\nu \pi\acute{o}\rho\omega\nu$, dans le texte principal, et l'autre, par exemple $\tau\acute{\omega}\nu \phi\lambda\epsilon\beta\acute{\omega}\nu$, au-dessus de la ligne ou en marge, qui aura ensuite été insérée dans le texte principal au sein d'un ancêtre commun à μ et à P .

Exemples de fautes propres à μ

Sens.

- 436^b9–10 διὰ τί συμβαίνει τοῦτο τὸ πάθος τοῖς ζώοις **μ** : διὰ τί συμβαίνει τοῖς ζώοις τοῦτο τὸ πάθος **cett.** (inc. **P**)
- 436^b11 ἢ ζῶιον ἕκαστον μὲν **μ** ἢ μὲν ζῶιον ἕκαστον **cett.** (inc. **P**)
- 436^b13 πᾶσι τοῖς ζώοις ἀκολουθεῖ καὶ ἡ γεῦσις **μ** : καὶ γεῦσις ἀκολουθεῖ πᾶσιν **cett.** (inc. **P**) (paraphrase)
- 436^b20–21 προαισθανόμενα τῆς τροφῆς **μ** : προαισθανόμενα τὴν τροφήν **cett.** (inc. **P**) (correction)
- 437^a1 μετέχουσι **μ** : τυγχάνουσι **cett.** (inc. **P**)
- 437^b4 ὥστε δοκεῖν ἕτερον **μ** : ὥστε δοκεῖν ἕτερον εἶναι **cett.** (inc. **P**)
- 437^b7 μὴ βραδέως **μ** : βραδέως **cett.** (inc. **P**) (correction)
- 437^b8 οὕτω **μ** : οὐ **cett.** (inc. **P**)
- 437^b14 φάναι **μ** : φάναι ἐν τῷ σκότει **cett.** (inc. **P**)
- 437^b14 σβέννυσθαι **μ** (σβέννυται O^a) : ἀποσβέννυσθαι **cett.** (inc. **P**)
- 439^a2–3 ἀντίκειται γὰρ τῷ ἐγκεφάλῳ **μ** : ἀντίκειται γὰρ τῷ ἐγκεφάλῳ αὕτη **cett.** (inc. **P**)
- 440^b6 οἶον **μ** : καθάπερ **cett.** (inc. **P**) (cangement lexical)
- 440^b28 ἐν τῷ περὶ ψυχῆς **μ** : ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς **cett.** (inc. **P**) (lemmatisation)
- 441^a6 εἶναι· μᾶλλον δὲ γίνεσθαι **μ** : εἶναι vel ἐνεῖναι **cett.** (inc. **P**) (erreur de dictée ?)
- 441^b3 καὶ τοῦτο δῆλόν **μ** : καὶ τοῦτο δῆλόν ἐστιν **cett.** (inc. **P**)
- 441^b17–18 διὰ τοῦ ὑγροῦ **μ** : διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους **vulg.** (inc. **P**)
- 442^a22 λείπεται δὲ **μ** : λείπεται γὰρ **cett.** (inc. **P**)
- 443^a21 δοκεῖ δ' ἐνίοις ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις ὁσμὴ **μ** : δοκεῖ δ' ἐνίοις ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις εἶναι ὁσμὴ **vulg.** (inc. **P**)
- 443^b5–6 καὶ γὰρ ὁ ἀήρ ὑγρὰν τὴν φύσιν ἔχει **μ** : καὶ γὰρ ὁ ἀήρ ὑγρὸν τὴν φύσιν ἐστίν **vulg.** (inc. **P**)
- 444^a21 ὅσα τε **μ** (ὅσα O^a) : καὶ ὅσα **cett.** (inc. **P**)
- 444^a22 περὶ **μ** : πρὸς **cett.** (inc. **P**) (abréviation)
- 444^b26 τινὸς **μ** : οὐδενὸς (οὐθενὸς P)
- 444^b28 ὀρᾶσθαι **μ** : ὀρᾶν **γ**(inc. **P**)
- 444^b31 διαφθείρεται **μ** : φθείρεται **γ**(inc. **P**)
- 445^a28 πρὸς τὴν τροφήν **μ** : εἰς τὴν τροφήν **γ**(inc. **P**) (cangement lexical)
- 446^a13 ἀλλ' ὅμως **μ** (εἰ O^a) : ἀλλ' ὅμως ἔσται **cett.** (inc. **P**)
- 446^a14 ἐν ἐστιν **μ** : ἐστιν **cett.** (inc. **P**)
- 446^b29 αἰ μὲν γὰρ **μ** αἰ μὲν γὰρ φοραὶ **cett.** (inc. **P**)
- 448^a24–25 οὐδ' ἐνδέχεται χρόνον ἀναίσθητον **μ** : οὐδ' ἐνδέχεται χρόνον εἶναι ἀναίσθητον **cett.** (inc. **P**)
- 448^b18 ἐπισκεπτόν ποτέρον οὖν **μ** : σκεπτόν ποτέρον **cett.** (inc. **P**) (amplification)
- 449^a26 ἐπέκεινα ὄντος **μ** : ἐπέκεινα **cett.** (inc. **P**) (paraphrase)

Mem.

- 449^b20 τὰς τοῦ τριγώνου τρεῖς γωνίας ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι **μ** : τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι **vulg.** (glose)
- 449^b26 ἔστι μὲν γὰρ **μ** : ἔστι γὰρ **γ**

- 450^a9 λόγος ἄλλος **EC^cμ** : ἄλλος λόγος **cett.** (contamination?)
- 451^a7 ὡς : om. **μ** (inc. **P**)
- 451^a30 πλὴν **μ** (inc. **P**) : πρὶν **vulg.** (changement lexical)
- 451^b25 ἀναμιμνησκόμεθα **μ** (inc. **P**) : ἀναμιμνήσκονται **vulg.**
- 452^b25 ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη **μ** (inc. **A^{x2}**) : ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν **ι** Mich : ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οἴεται μνημονεύειν **α** (reprise d'une correction proposée par Michel, cf. 36.21–22)
- 453^a19 μάλιστα om. **μ** (inc. **P**)

Somn. Vig.

- 454^a10 φανερόν ὅτι **μ** : φανερόν ὡς **cett.** (changement lexical)
- 454^b10 ἀεὶ om. **μ**
- 455^a5 ἦ καὶ ποίας **μ** (inc. **P**) Sophonias(19.32) : ἦ ποίας **vulg.**
- 455^a32 ὡς δὲ νῦν ἔχομεν **μ** : ὡς δὲ νῦν λέγομεν **cett.**
- 455^a33 τῶν ἄλλων μᾶλλον **μ** : τῶν ἄλλων πάντων **vulg.**
- 455^b29 ἐν τῷ σώματι **μ** Sophonias(22.9) : ἐν τοῖς σώμασι **cett.**
- 456^a24 πολλοί **μ** : ἔνιοι **cett.** (changement lexical)
- 456^b22 αἴρεσθαι **μ** Sophonias(24.23) : φέρεσθαι **cett.**
- 457^a20 τοῦτο γὰρ εὐλογον **μ** (inc. **P**) : εὐλογον δὲ τοῦτ' **cett.**
- 457^a26 τῶν φλεβῶν τῶν πόρων **βμ** : τῶν φλεβῶν **EC^c** : τῶν πόρων **γ** (combinaison de variantes)
- 457^a32 τόπον om. **μ** (inc. **P**, eras. **A^{x2}**)
- 457^b15 οὕτω κάκει **μ** (inc. **P**) : κάκει **cett.** (paraphrase)

Insomn.

- 459^a3 et 5 ἐγρηγορότων **μ** Mich^c : ἐγρηγορότος **vulg.**
- 459^a22 φανταστικοῦ **μ** (inc. **P**) : φανταστικόν **vulg.**
- 459^b13 ἐν ᾧ **μ** Sophonias (32.24) : ἐφ' ὅπερ **vulg.**
- 459^b32 εἰ δὲ παλαιόν **μ** Sophonias(33.9) : ἐὰν δὲ παλαιόν **vulg.**
- 460^a4–5 ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως τοῦ σώματος **μ** (inc. **PA^{x2}**) : εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν **γ** : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως τοῦ σώματος ὅταν ἦι τὰ καταμήνια **C^c** : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως τοῦ σώματος **E** : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως **B^e** (contamination)
- 460^b9 εὐεξαπάτητοι **μ** (inc. **PA^{x2}**) : εὐαπάτητοι **cett.**
- 460^b16 αἴτιον δὲ τοῦ ποτε μὴ ψεύδεσθαι συμβαίνειν **μ** (inc. **P**) : αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν **vulg.**
- 462^a4 ἡ αἴσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ **μ** (inc. **PA^{x2}**) N Mich^v : ἡ αἴσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ **cett.** (influence de Michel)

Div. Somn.

- 462^b19-20 διαπιστεῖν ποιεῖ **B^eEC^cμ** Sophonias(40.10) : τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ **γ** (contamination)
- 463^a2 τὰ συμπτώματα **μ** (inc. **P**) Sophonias(41.1) : τῶν συμπτωμάτων **cett.**

- 464^b16 τὰς εὐθυονειράς **μ** (inc. **P**) Sophonias(44.18) : τὴν εὐθυονειρίαν **cett.**

Long.

- 464^b20 ὅλως καὶ **μ** (inc. **P**) : ὅλως **cett.**
- 465^a19 ἕτερος ἔστω λόγος **μ** Mich^c(89.1 et 89.3) : ἕτερος λόγος **cett.**
- 466^a26–27 ζῶια **μ** (inc. **P**) : καὶ ζῶια **cett.**
- 466^b2 τὸ εὐψυκτον **μ** (inc. **P**) : τὸ μὴ εὐψυκτον **cett.**
- 466^b30 ὥσπερ **ZV^rMiμ(M^oP(a.c.))** : ὥσπερ γὰρ **βγ** (contamination)
- 467^a3 ἐπαμύνηται **μ** : ἀπαμύνηται **cett.**
- 467^a14 τὸ στέλεχος μόνον **μ** (inc. **P**) : μόνον τὸ στέλεχος **cett.**

Juv.

- 468^a9 εἶη **μ** (inc. **P**) : ἀεὶ **cett.**
- 468^a31 οὐ δύναται τὰ μὲν **μ** (inc. **P**) : τὰ μὲν οὐ δύναται **cett.**
- 468^b1 ἔστω **Zμ** (inc. **P**) Mich^p(102.13) : ἔσται **cett.**
- 468^b18 τὰς ἐμφυτείας αὐτῶν **μ** (inc. **P**) : τὰς ἐμφυτείας **cett.**
- 468^b24 ταῦτα **Zμ** (inc. **P**) : τοῦτο **cett.**

Resp.

- 470^b24 ἔχοντα πνεύμονα **Z¹V^rMiμ** (inc. **P**) : ἔχοντα τὸν πνεύμονα **βγ** (contamination)
- 471^a25 αὐτὰ **ZV^rMiβμ** (inc. **P**) : αὐτὸ **γ**
- 471^a9 τῶν ζώων om. **μ** (inc. **P**)
- 471^a28 συμβαίνει **μ** (inc. **P**) : συμβαῖνον **cett.**
- 471^b14 δὴ om. **μ** (inc. **P**)
- 472^a18 βίαι δ' οὐ κατὰ φύσιν **μ** (inc. **P**) : βίαι δὲ παρὰ φύσιν **vulg.**
- 473^b1 καὶ ἐκπνοὴν om. **μ**
- 473^b4 αἵματος **μ** ex Mich^c(123.24) : σώματος **vulg.**
- 474^b21 οὐ **μ** : ἐὰν μὴ **cett.**
- 475^a14–15 ἡ τοιαύτη ποιεῖ κίνησις **ZC^cMiβμ** : ποιεῖ ἡ τοιαύτη κίνησις vel ἡ τοιαύτη κίνησις ποιεῖ **γ** (contamination)
- 475^a30–31 τούτων ζώων **μ** (inc. **P**) : ἐστὶ ζώων **vulg.**
- 475^b2 δύναμιν τοῦ συνίστασθαι καὶ ζῆν χωρὶς τοῦ ἀναπνεῖν **μ** (inc. **P**) ex Mich(132.3) : δύναμιν **cett.**
- 476^a29 συμβαίνει καὶ τοῖς δεχομέμοις τὸ ὑγρὸν **μ** (inc. **P**) : συμβαίνει **cett.**
- 476^b17–18 ῥηθησόμενον **μ** (inc. **P**) ex Mich^c(134.15) : εἰρημένον **cett.**
- 478^a20 καταψύχει **ZC^cMiμ** : διαψύχει **cett.** (contamination)

VM

- 479^b11–12 στερίσκεται **ZC^cMiμ** (inc. **P**) : στερίσκονται **βγ** (contamination)
- 479^b19 τὸ τῆς ἀναπνοῆς **ZC^cMiμ** (inc. **P**) : στερίσκονται **βγ** (contamination)
- 479^b26 νοσημάτων **μ** (inc. **P**) : νοσηματικόν **cett.**
- 480^b3 εἰσιόντα **μ** (inc. **P**) : εἰσελθόντα **cett.**
- 480^b25 κοινωνοῦσιν **μ** (inc. **P**) : θεωροῦσιν **cett.**

Sens.

- 438^a26 ἄχρι **M**^o : μέχρι **cett.**
- 447^b6 ἔτι δὲ **M**^o : ἔτι **vulg.**

Mem.

- 449^b4 περὶ μνήμης οὖν **M**^o : περὶ μνήμης **vulg.**
- 452^b13 ἐκείνων **M**^o : ἐκεῖνα **vulg.**

Somn. Vig.

- 458^a32 σώζει δὲ **M**^o : σώζει γὰρ **cett.**

Insomn.

- 462^a18 ἐν ὕπνοις **M**^o : ἐν ὕπνῳ **vulg.**

Div. Somn.

- 464^a21 ἄν om. **M**^o

Long.

- 466^a30 τε om. **M**^o
- 467^a8 ὥστ **M**^o : εἶτα **cett.** (répété depuis ^a7)

Juv.

- 469^a22 περὶ **M**^o : διὰ **cett.**

Resp.

- 472^b31 εἴσοδον om. **M**^o
- 477^a5 ὑπὸ **M**^o : ὑπὲρ **cett.**
- 478^a16 ψυχροῦ **M**^o : ψυχικοῦ **cett.**

VM

- 479^b3 οὖν om. **M**^o

Exemples de fautes propres à **B**^P*Sens.*

- 441^b19 τούτων **B**^P : τοῦτο **cett.**
- 441^b29 ποιοῦσι **B**^P : ποιοῦντα **cett.**
- 442^a17 οὖν om. **B**^P
- 442^a21 εἶδη om. **B**^P
- 442^b4 τῶν κοινῶν τῶν αἰσθήσεων **B**^P : τοῖς κοινοῖς τῶν αἰσθήσεων **cett.**
- 442^b16–17 κοινῶν αἰσθάνεσθαι μάλιστα καὶ τῶν om. **B**^P
- 443^a24–25 ἐπὶ δὲ τῶν ὁσμῶν **B**^P : ἐπὶ δὲ τὴν ὁσμὴν **cett.**
- 443^b16 κοινοῦν **B**^P : κινοῦν **cett.**
- 443^b18 ἀλλ' οὐκ ἔστιν **B**^P : ἀλλ' ἔστιν **cett.**
- 444^b4 αἰσθήσεις **B**^P : αἰσθητήρια **vulg.**
- 444^b29 δυσχεραίνει om. **B**^P
- 445^b1 αἰσθητὸν **B**^P : αἰσθητήριον **cett.**
- 445^b29 οἶδα **B**^P : εἶδη
- 446^a2–4 καίτοι... λανθάνει om. **B**^P
- 446^a30 ἐκ θατέρου om. **B**^P

- 446^b20 οὔτε **B^P** : ὄντας **cett.**
- 447^a8 πρὸς **B^P** : πρὶν **cett.**
- 448^b5 ΚΓ **B^P** : ΓΒ **vulg.**
- 449^a6 λευκοῦ om. **B^P**

Mem.

- 449^b16 ἀριθμῶν **B^P** : νοῶν γ

Somn. Vig.

- 454^b12–13 μόριον αἰσθητικὸν om. **B^P**
- 456^b34 ἡ κόπων **B^P** : ἐκ κόπων **cett.**
- 457^a7 ἐπὶ φέρεσθαι πᾶσαν. σημεῖον δὲ τὸ ὑπερβάλλειν τὸ μέγεθος τῶν ἄνω πρὸς τὰ κάτω κατὰ τὴν πρώτην ἡλικίαν διὰ τὸ ἐπὶ ταῦτα γίγνεσθαι **B^P** (ex 456^a5–6) : διὰ τὸ ἐπὶ ταῦτα γίγνεσθαι **cett.**

Insomn.

- 460^a3 ἐχόντων om. **B^P**
- 460^a12 μάλιστα **B^P** : μάλιστα **cett.**
- 462^a19 πρῶτον μὲν **B^P** : πρῶτον μὲν γὰρ **cett.**

Div. Somn.

- 463^a27 πᾶσι **B^P** : πάλιν **cett.**

Exemples de fautes propres à *W^z* et *A^x*

- 436^a13–14 τῶν ἀριθμῶν **W^zA^x** : τὸν ἀριθμὸν **cett.**
- 439^b19 ἐνδέχεσθαι **W^zA^x** : ἐνδέχεται **cett.**
- 439^b25 καὶ om. **W^zA^x**
- 440^b15 τὰς χροᾶς **W^zA^x** : χροᾶς **vulg.**
- 441^a25 ψυχρὸν **W^zA^x** : ψαθυρὸν **cett.**
- 441^b4 ὕδωρ **W^zA^x** : εἶδος **cett.**
- 441^b27 μιγνύειν **W^zA^x** : μιγνύμενον **λμ**
- ad 442^a18 τοῦ γλυκέος ἐστὶ χυμός : γρ. in marg. ἐν ἄλλοις οὕτως· τοῦ γλυκέος μᾶλλον ἐστὶ χυμός **W^z**, s.l. **A^x**
- 443^a5–6 ἀναπνεόντες **W^zA^x** : αὐτοὶ ἀναπνεόντες **λμ**
- 443^a21 ἀπνώδης **W^z** : ἀτμῶδες **A^x** : καπνώδης **cett.**
- 443^b11 ἀναλόγως **W^zA^x** : ἀνάλογον **cett.**
- 445^a8 τὸ ὄσφραντικὸν **W^zA^x** : τὸ ὄσφραντὸν **cett.**
- 446^a13 αἰσθάνεται **W^zA^x** : αἰσθέσθαι γ
- 447^b3 ὀξέος **W^zA^x** : ἐξ ὀξέος **cett.**
- 447^b24 ἀριθμῶι **W^zA^x** : τῶι ἀριθμῶι **cett.**
- 448^b8 εἰ τῶι **W^zA^x** : ἐν τῶι **cett.**
- 449^a12 ὅταν **W^zA^x** : ὅταν δὲ **cett.**
- 449^b1 δὴ **W^zA^x** : οὔν **cett.**

Exemples de fautes propres à *A^x*

Sens.

- 437^a10–11 ὀλίγοις δὲ καὶ τὰς τῆς φωνῆς om. **A^x**
- 439^a15 τῶν κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεων **A^x** : ταῖς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεων **cett.**
- 439^a29 καθαρὸν **A^x** : φανερόν
- 440^a7-8 ἀφ' ἐτέραν **A^x** : ἐφ' ἐτέραν **cett.**
- 440^a29 κωλύει om. **A^x**
- 444^a10 τῆι φύσει **A^x** : τὴν φύσιν **vulg.**
- 444^a31–32 ὡς κατὰ μέγεθος... αἰσθάνεται om. **A^x** (saut du même au même)
- 446^b16 δεύτερος **A^x** : ὕστερος **cett.**
- 447^a6 εἰ ἐν ὑγρῶι om. **A^x**

Mem.

- 450^b5 γίγνεται **A^x** : ἐγγίγνεται **cett.**
- 452^a20 ἐπὶ τὸ E **A^x** : ἐπὶ τοῦ E γ

Exemples de fautes propres à O^a *Sens.*

- 436^a4–5 τίνες εἰσὶν ἴδια καὶ τίνες κοιναὶ πράξεις αὐτῶν om. **O^a**
- 437^b23 νῦν δ' οὐδὲν συμβαίνει τοῦτο· Ἐμπεδοκλῆς δ' ἔοικε νομίζοντι ἔχει σκότον, νῦν δὲ οὐ συμβαίνει τοῦτο **O^a** : νῦν δ' οὐδὲν συμβαίνει τοιοῦτον **cett.** (interpolation)
- 438^a13–15 οὐ μέντοι... κοινόν ἐστίν om. **O^a**
- 440^a2 τοιαῦτα **O^a** : ὀλίγα **cett.**
- 440^a20 ἀπορροαίαι καὶ χρόνον ἀναίσθητον **O^a** : ἀπορροαίαι **vulg.** (interpolation)
- 441^a14–17 μεταβάλλοντας... τῶν χυμῶν om. **O^a**
- 442^a3 περὶ τούτων om. **O^a**
- 447^a20 διὰ πασῶν **O^a** : ἐν τῆι διὰ πασῶν γ

Mem.

- 449^b25 εἴτε ἕξις ἢ πάθος **O^a** : ἕξις ἢ πάθος **vulg.**
- 450^a15 τι πᾶσιν **O^a** : τισὶν **cett.**
- 450^a28 αἰσθήσεως om. **O^a**
- 451^a31 δὲ **O^a** : νῦν **vulg.**
- 452^a12 ὥσπερ εἴρηται κινηθῆναι **O^a** : κινηθῆναι ὥσπερ εἴρηται **cett.**
- 453^b10 καὶ πῶς **O^a** : τί ἐστὶ καὶ πῶς **cett.**

Somn. Vig.

- 454^b11 ἀνάγκη om. **O^a**
- 456^b12–13 τοῦτο μὲν **O^a** : τοῦτο μὲν οὖν **cett.**
- 456^b26 καὶ ποιεῖ νυστάζειν om. **O^a**
- 458^a32 σωτηρία γὰρ ἢ ἀνάπαυσις **O^a** : σώζει γὰρ ἢ ἀνάπαυσις **vulg.**

Insomn.

- 459^a6 λέγει ὥσπερ ψευδός **O^a** : λέγει ὅτι ψευδός **cett.**
- 459^a21 τοῦ ἐνυπνιάζειν μὲν ἐστὶ τοῦ αἰσθητικοῦ **O^a** : τοῦ αἰσθητικοῦ μὲν ἐστὶ τὸ ἐνυπνιάζειν **vulg.**

- 459^b27 ὅτι ὥσπερ καὶ ἡ ὄψις πάσχει om. **O^a**
- 460^a23–24 καὶ ὑπὸ τῶν μικρῶν διαφορῶν γίνεται κίνησις καὶ ὑπὸ τῶν μεγάλων **O^a** : καὶ ὑπὸ τῶν μικρῶν διαφορῶν γίνεται κίνησις **vulg.**
- 462^a30 αἰσθητῶν **O^a** : αἰσθημάτων **cett.**

Long.

- 465^a28 ἐστι **O^a** : ὥσπερ **vulg.** (répété depuis ^a27)
- 465^b17–18 ἐναντίον... μεταβολή om. **O^a** (saut du même au même)

Juv.

- 467^b18 ποτὲ om. **O^a**
- 469^a9–470^b18 ἀλλ' οὐκ ... γένος om. **O^a** (perte d'un feuillet dans l'antigraphe ?)

Resp.

- 470^b22 λίαν om. **O^a**
- 471^a9 ταῦτα **O^a** : τὰ τοιαῦτα **cett.**
- 472^a27 ἀληθῆ εἶναι om. **O^a**
- 474^a28 ἐργάζεται τοῦ σώματος **O^a** : ἐργάζεται **cett.** (saut de ligne)
- 475^b17 τὸ ζῶιον **O^a** : τὴν ζωὴν **cett.**
- 476^a14 ὥστε **O^a** : διὰ τοῦτο **cett.**
- 477^b3 τοῦ ὑγροῦ **O^a** : τοῦ ψυχροῦ καὶ τοῦ ὑγροῦ **vulg.**

VM

- 480^a19 δηλονότι **O^a** : δὴ **vulg.**

4.5.3 La paraphrase de Sophonias

Il existe une paraphrase à *PN1* (*Sens. exclu*) qui est faussement attribuée à Thémistius dans certains manuscrits, et l'est encore par certains érudits jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'identité véritable de son auteur est sujette à caution, mais il est extrêmement probable qu'il s'agisse du même Sophonias que ce moine du même nom connaissant le latin, fréquentant, un peu trop au goût de certains, les Dominicains de Constantinople, dont plusieurs sources nous narrent les ambassades en Occident dans les années 1290³⁵⁵. Il est aussi l'auteur d'une paraphrase à *An.* sur le modèle de celle de Thémistius (ceci expliquant cela), ainsi que peut-être de certaines autres paraphrases de cette époque dont l'auteur est aujourd'hui tenu pour inconnu, en particulier à *Cat.*, *An Pr.* I et *Soph. El.* Concernant sa paraphrase aux *PN*, il a recours, ici comme ailleurs³⁵⁶, aux commentaires disponibles à son époque et se montre ainsi un lecteur attentif, quoique peu talentueux, du commentaire de Michel d'Éphèse, qu'il reproduit parfois *verbatim*³⁵⁷ et dont il reprend le choix de laisser *Sens.* de côté, du fait sans doute du prestige entourant le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise. Le texte a été édité au sein de la série *Commentaria in Aristotelem graeca*

355. Voir BLUMENTHAL (1997), FAILLER (2002), SEARBY (2011a) et SEARBY (2016).

356. Il consulte ainsi le commentaire de Philopon à *An.*, c'est aussi le cas de celui de Simplicius dans la paraphrase contemporaine aux *Cat.*, ainsi que des travaux de Michel d'Éphèse et de Leo Magentinus au sein de celle à *Soph. El.* – voir BLUMENTHAL (1997), pp. 307–308.

357. Et ce souvent sans le comprendre correctement. Voir ainsi les observations, quant à *Mem.*, de ARGYRI (2021), pp. 214–220.

(vol. V.6) par WENDLAND (1903b)³⁵⁸. Sa paraphrase a parfois été employée par des éditeurs à des fins d'amélioration du texte. Or, si elle n'est pas sans valeur pour la reconstitution de l'histoire de sa transmission, loin s'en faut, elle est en revanche un témoin trop peu fiable pour autoriser des conjectures de la sorte³⁵⁹. À titre d'exemple, W. D. ROSS (1955b) cite, dans son apparat, la leçon ἔθει en *Mem.* 452^a30, contre la leçon unanime des manuscrits, ἐνεργεῖαι, alors que Sophonias (11.32) tire pourtant celle-ci directement des explications de Michel (31.25).

Mem.

- 449^b19 ἔχη **EC^cMi μ** Sophonias(1.20) : σχῆι γ Mich^c
- 450^a15–16 ἀνθρώποις **EC^cMi** Mich^p Sophonias(4.5) : ἀνθρώποι γ
- 450^a16–17 εἰ δὲ καὶ τῶν νοητικῶν Sophonias(4.5) : εἰ δὲ τῶν νοητικῶν **codd.**
- 450^b7 κατὰ τὴν αὔξησιν **μ** Sophonias(5.26) : διὰ τὴν αὔξησιν **cett.**
- 451^b18 τὰ ἐφεξῆς **μ** Sophonias(9.12) : τὸ ἐφεξῆς **vulg.**
- 452^a7 ζητῶν δὲ δύναται **β EC^cMi** Sophonias(10.23) : ζητεῖν δὲ δύναται γ
- 452^a12 διὸ δεῖ Mich^l(29.4) Sophonias(11.1) : δεῖ δὲ **codd.**
- 452^a15 ἐπὶ τὸ λευκόν **ι (μ Z^a)** Sophonias(11.6) : ἐπὶ λευκόν **cett.**
- 452^a25 ὅτι πλείω ἐνδέχεται **μ** Mich^c(30.26) Sophonias(11.23 πλείω AB : πλείους Ca) : ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται γ
- 452^a30 ἔθει Mich^p(31.25) Sophonias(11.32) : ἐνεργεῖαι **codd.**
- 453^a7 ὅτι καὶ τοῦ μὲν μνημονεύειν Sophonias(14.24) : ὅτι τοῦ μὲν μνημονεύειν **codd.**
- 453^a29 αὐτῶν γένηται τι σφόδρα **B^e** Sophonias(16.2) : τι αὐτῶν γένηται σφόδρα **vulg.**
- 453^b5–6 οἱ δ' ἐν αὔξησει πολλῆι εἰσὶν ἔτι τά γε παιδία **EC^cMi ι** Sophonias(16.8) : οἱ δ' ἐν αὔξησει πολλῆι ἔτι δὲ τά γε παιδία γ
- 453^b8 καὶ τίς ἡ φύσις **μ** Sophonias(16.10) : τίς ἡ φύσις **cett.**
- 453^b11 τίνας αἰτίας **EC^cMi ι** Sophonias(16.11 45τίνας αἰτίας AB : τίνα αἰτίαν Ca) : τίν' αἰτίαν **cett.**

Somn. Vig.

- 453^b11 σχεπτέον **EC^cMi ι** Sophonias(17.2) : ἐπισχεπτέον **cett.**
- 453^b24–25 καὶ πρῶτον μὲν γε τοῦτο **ι** Sophonias(17.2) : πρῶτον μὲν οὖν τοῦτό γε **vulg.**
- 453^b27 ἀεὶ δὲ Sophonias(17.14) : ἀεὶ γὰρ **codd.**
- 453^b28 ἐπὶ τῶν φυσικῶν Mich^c(42.18) Sophonias(17.15) : ἐν τοῖς φυσικοῖς **codd.**
- 454^a12–13 περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἑτέροις πρότερον **EC^c ι** Sophonias(18.8) : πρότερον ἐν ἑτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **cett.**
- 455^a2 μᾶλλον τότε **μ** (μᾶλλον **P**) Sophonias(19.29) : τότε μᾶλλον **cett.**

358. Son édition se fonde sur les manuscrits suivants, répartis en deux groupes : (a) *Ambros.* G 14 sup. et *Vat. gr.* 483, qui sont plus anciens que les autres manuscrits mais de moindre valeur que le second groupe, d'après l'éditeur ; (b) *Paris. gr.* 1888, ainsi que d'autres témoins de valeur inférieure, exclus de la constitution du texte, *Paris. gr.* 1891, 1886, 1887, 1916, *Oxon.* New College 243, *Taurin.* 158 (le texte de l'édition aldine de 1534 la rattache également au second groupe). Le nom de Thémistius n'apparaît qu'au sein d'un petit nombre de manuscrits tardifs (XV^e au plus tôt) du second groupe.

359. WENDLAND (1903b), p. V, critique déjà FREUDENTHAL (1869b) pour avoir voulu employer la paraphrase à des fins de correction du texte transmis sans avoir une idée suffisante de son véritable statut, ce qui rend assez impardonnable de commettre la même erreur un demi-siècle plus tard.

- 455^a5 ἦ καὶ ποίας **μ** (inc. **P**) Sophonias(19.32) : ἦ ποίας **vulg.**
- 455^a5 εἰ καὶ διὰ **Z^a** Sophonias(19.32) : εἰ διὰ **vulg.**
- 455^a7 παντ' ἔχει **μ** Sophonias(19.34) : ἅπαντα ἔχει **vulg.**
- 455^a1213 ἐπεὶ γὰρ ὑπάρχει Sophonias(20.9) : ἐπεὶ δ' ὑπάρχει **codd.**
- 455^b5 τοιοῦτόν τι συμβαίνει **ι** Sophonias(21.7) : τοιοῦτον συμβαίνει **vulg.**
- 455^b29 ἐν τῷ σώματι **μ** Sophonias(22.9) : ἐν τοῖς σώμασι **cett.**
- 456^a7–8 ἡ τῆς φύξεως ἐστὶν **ι(μZ^a)** Sophonias(22.11) : ἡ τῆς καταφύξεως ἐστὶν **cett.**
- 456^a31–32 τοῦ ἐγρηγορέναι **ι** Sophonias(23.18) : τοῦ τ' ἐγρηγορέναι **cett.**
- 456^b1 τόπος δὲ αἵματος **B^eEC^cMiι** Sophonias(23.26) : τόπος δὲ τοῦ αἵματος **cett.**
- 456^b13 καταδραθάνειν **μZ^a** Sophonias(24.10) : καταδραθεῖν **γ**
- 456^b20 ἀναθυμιώμενον ὠθούμενον **βι** Sophonias(24.21) : ἀναθυμιώμενον **cett.**
- 456^b21–22 τὸ γὰρ θερμὸν Sophonias(24.22) : τὸ δὲ θερμὸν **codd.**
- 456^b22 αἴρεσθαι **μ** Sophonias(24.23) : φέρεσθαι **cett.**
- 456^b25–26 φέρεται **ι** Sophonias(24.27) : ἀναφέρεται **cett.**
- 457^a10 συμβαίνει τισὶν **EC^cMiι** (inc. **P**) Sophonias(25.13) : συμβαίνει πολλοῖς **cett.**
- 457^b23–24 καὶ καταπίπτουσι **ι** Sophonias(27.18) : καὶ πίπτουσι **γ** : καταπίπτουσι **EC^cMiB^e**
- 457^b30–31 τὸ ἀνάλογον τούτῳ μῶριον **EC^cMiι** Sophonias(27.26–27 τούτου μῶριον) : τὸ ἀνάλογον **cett.** (inc. **v**)
- 457^b31 ὥσπερ δὲ Sophonias(27.27) : ὥσπερ οὖν **codd.**
- 458^a5 καὶ συνισταμένη καταφύχει **ι(μZ^a)** Sophonias(27.33) : συνισταμένη καὶ καταφύχει **vulg.**
- 458^a6 γίνεσθαι **ι(μZ^a)** Sophonias(27.34 γίνεσθαι ABC : δέχεσθαι a) : δέχεσθαι **cett.**
- 458^a23 ἄνω **C^cMiUι** Sophonias(28.15) : εἰς τὰ ἄνω **vulg.**
- 458^a30 οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὸ ζῶιον εἶναι **B^eι** Sophonias(28.21) : οὐ γὰρ ἐνδέχεται ζῶιον εἶναι **cett.**

Insomn.

- 458^a33 περὶ ἐνουπνίων **N** Sophonias(29.2) : περὶ ἐνουπνίου **cett.**
- 458^b3 γὰρ Sophonias(29.5) : δὴ **vulg.**
- 458^b8 δῆλον **γ** Sophonias(29.11) : ὥστε δῆλον **βEC^cMiι**
- 458^b15 καθάπερ γὰρ Sophonias(29.18) : καθάπερ **codd.**
- 458^b26 ἐκ τούτων **B^eι(ιZ^a)** Sophonias(30.21) : περὶ τούτων **cett.**
- 458^b29 τὸ αὐτὸ **EC^cMiι** Sophonias(30.33) : ταῦτόν **βγ Mich^l**
- 459^a17–18 ἀπὸ τῆς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεως Sophonias(31.19) : ὑπὸ τῆς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεως **codd.**
- 459^b13 ἐν ᾧ **μ** Sophonias (32.24) : ἐφ' ὅπερ **vulg.**
- 459^b22 τῶν ὁμοίων **B^eEC^cMiZ^aμ** Sophonias(33.1) : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων **γ**
- 459^b22–23 φανερώς δὲ ταῦτα συμβαίνει ὡς λέγομεν **ι** (δὲ ταῦτα φανερώς συμβαίνει λέγομεν **Z^a)** Sophonias(33.1–2) : φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν **EB^e** : ταῦτ' αὖτε γὰρ δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον **γ**
- 459^b32 εἰ δὲ παλαιόν **μ** Sophonias(33.9) : ἐὰν δὲ παλαιόν **vulg.**
- 460^a3 τῶν λαμπρὸν ἐχόντων χρώμα **μ** (τῶν λαμπρὸν χρώμα **B^p)Z^a** Sophonias(33.12) : τῶν

λαμπρῶν καὶ ἐχόντων χρῶμα **vulg.**

- 460^a18 ἀπιέναι **B^eEC^cMi ι** Sophonias(34.1) : ἐξιέναι γ
- 460^b18 γίνονται **μ** Sophonias(34.27) : γίνεται γ Mich¹ : γίνεσθαι **B^eEC^cMi ξ**
- 460^b23 διεψεύσθαι **EC^cMiU ι** : διαψεύδεσθαι **$\beta\gamma$ ($\theta\kappa$)** Sophonias(35.5)
- 460^b29 αἰ ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων **λ** Sophonias (35.5) : αἰ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων **vulg.** : αἰ ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν Mich^c(68.11-12)
- 461^a6 τὴν τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν **vulg.** Sophonias(35.17) : τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν **ι (μZ^a)**
- 461^a19 ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων **θ** Sophonias(36.9) : ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων **cett.**
- 461^a30 ἐπὶ τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων **ι** : ἀπὸ τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων **cett.** Sophonias(36.17)
- 462^a5 φανεῖται **$\beta\lambda$** Sophonias(38.11) : φαίνεται **cett.**
- 462^b7 ἦ **$\beta\iota$** Sophonias(39.29) : ἦ πάλιν **cett.**

Div. Somn.

- 462^b18 ὁμοίως om. **ι** Sophonias(40.7)
- 462^b19–20 διαπιστεῖν ποιεῖ **B^eEC^cMi μ** Sophonias(40.10) : τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ γ
- 463^a2 τὰ συμπτώματα **μ** (inc. **P**) Sophonias(41.1) : τῶν συμπτωμάτων **cett.**
- 463^a5 γὰρ Sophonias(41.3) : γοῦν vel δ' οὔν **codd.**
- 463^a5 προσέχειν σφόδρα **μ** Sophonias(41.4) : σφόδρα προσέχειν γ : προσέχειν **B^eEC^cMi**
- 463^a29–30 φάσμασι Sophonias(41.26) : φαντάσμασι **codd.**
- 463^b4 οἶον εἰ Sophonias(41.30) : οἶον ὅταν **codd.**
- 464^a28 μάλιστα περὶ τῶν γνωρίμων προορᾶν **ι** Sophonias(43.23–24 μάλιστα περὶ τῶν γνωρίμων καὶ προορᾶν) : περὶ τῶν γνωρίμων μάλιστα προορᾶν γ Mich¹
- 464^b16 τὰς εὐθυονειράς **μ** (inc. **P**) Sophonias(44.18) : τὴν εὐθυονειρίαν **cett.**

4.6 *PN2* : le *deperditus* ϵ_1^* et sa descendance (*Laurent.* 87.4 *C^a*, 81.1 *S*, 87.20 *v*)

L'une des deux branches de la famille γ pour *PN2* est représentée principalement par trois manuscrits conservés à Florence, les *Laurent. plut.* 87.4 (*C^a*, deuxième quart du XII^e), 81.1 (*S*, seconde moitié du XIII^e) et 87.20 (*v*, XIV^e)³⁶⁰. *C^a* est un manuscrit de Ioannikios, *S* un manuscrit très probablement issu du cercle de Georges de Chypre, et *v* représente une édition érudite plus tardive, peut-être liée à Nicéphore Grégoras³⁶¹. La chose légèrement déconcertante est que la liaison de *PN1* à *PN2* s'opère d'une manière complètement différente dans chacun de ces manuscrits. *C^a* ne transmet que *Sens.* au sein de *PN1*, et le fait suivre de *Mot. An.* et de *PN2* : il semble donc que l'on ait là une version raccourcie, pour une raison inexplicée, de la séquence *PN – Mot. An. – PN2*. *S*, en revanche, contient après la séquence *PN1 – Mot. An.*, le traité *Gener. An.*, et c'est seulement après

360. Concernant l'étude individuelle de ces trois manuscrits, cf. *supra*.

361. On peut en tout cas être certain que Grégoras a lu *Div. Somn.* de très près, dont il paraphrase les lignes 463^b12–15 au cours de son explication du *De insomniis* de Synésius (voir l'édition donnée par PIETROSANTI (1999), 26.17–27.8).

ce dernier qu'intervient *PN2*. Cet ordonnancement est par comparaison plus proche de celui du catalogue de Ptolémée. Quant à *v*, il donne à voir les *PN* au sens moderne, c'est-à-dire qu'il fusionne *PN1* et *PN2* sans y inclure *Mot. An.*, ce qui correspondant à une possibilité d'ordonnancement assez tardive. Si l'on suppose que l'ancêtre contenait à la fois *PN1* et *PN2*, il est donc difficile de déterminer comment s'y opérerait leur jonction, étant donné qu'il paraît tout aussi probable que la mise en ordre des traités résulte de considérations érudites dans *C^a* que dans *S*. De fait, rien n'exclut qu'aucun des deux ne soit demeuré fidèle au contenu de l'antigraphe.

Du point de vue de leur texte, ils semblent remonter tous les trois indépendamment à un même exemplaire perdu, en dépit de leurs différences d'âge. Le texte de cet exemplaire, tel que l'on peut le reconstruire à partir d'eux, est en partie contaminé par celui de la branche de *Z*, le plus ancien manuscrit conservé de *PN2*. Il a exercé à son tour une influence sur les entreprises éditoriales ultérieures, en particulier celles représentées, d'une part par les *Paris*. 1921 (*m*) et *Coislin*. 166 (*C^o*) et d'autre part par la famille μ , celle des manuscrits de Camariotès. Cela n'est guère étonnant au vu des données relatives à *PN1* : le texte de *m* y est déjà grandement influencé par celui de *v* ou d'un exemplaire proche, tandis que le *deperditus* μ y apparaît aussi déjà très contaminé.

PN2 : Fautes et contamination de *C^a*, *S*, *v*, *m*, *C^o*, *A^x*

Long.

- 465^a20 πολλοῖς τῶν ὄντων φθοραὶ **C^aSv** : φθοραὶ πολλοῖς τῶν ὄντων **cett.**
- 465^a29 τις αὐτῆς **C^aSvπ(N)** : αὐτῆς **vulg.** (amélioration du texte)
- 466^b29 τὰ ζῶια καὶ τὰ φυτὰ **C^aSvmC^oA^xf** : τὰ φυτὰ καὶ τὰ ζῶια **cett.**
- 469^a11 τοῦτο γὰρ ἐστὶν **C^aSvC^oA^xμ** : τοῦτο γὰρ **m** : ἐν τούτῳ γὰρ ἐστὶν **ZV^rMi** : ἐν τούτῳ γὰρ **cett.**

Juv.

- 465^a25–26 ἐν ἀναγκαῖον εἶναι **C^aSv** : ἀναγκαῖον εἶναι ἐν μ : ἀναγκαῖον ἐν εἶναι **vulg.**
- 467^b23 ἀνάγκη **C^aSvA^x** : ἀναγκαῖον **cett.**
- 468^a32 ἀποφύεται **V^rMiC^aSvmC^oA^x** : ἀποφυτεύεται **vulg.** (contamination)
- 468^b7 δ' εἶναι **V^rMiC^aSvm¹C^oA^x** : τ' εἶναι **cett.** (contamination)
- 469^a11 γὰρ ἐστὶν ἀναγκαῖον **ZV^rMiC^aSvC^o** : γὰρ ἀναγκαῖον **cett.** (contamination)

Resp.

- 475^a14–15 ποιεῖ ἡ τοιαύτη κίνησις **C^aSvmC^oA^xO^a** : ἡ τοιαύτη κίνησις ποιεῖ **λπ** : τοιαύτη ποιεῖ κίνησις **cett.**
- 475^b6 ζώων **C^aSvm¹A^x** : ζώντων **cett.**
- 476^a6 μόνον om. **C^aSvA^xC^{o1}**
- 476^b14 γὰρ **C^aSv** Mich. : δὲ **cett.**
- 477^a12 ἔχουσι πνεύμονα τῶν ζώων **C^aSvmC^o** : πνεύμονα τῶν ζώων ἔχουσι **vulg.**
- 478^b10-11 τείνουσι καὶ ἕτεροι **C^aSvC^oA^x** : καὶ ἕτεροι τείνουσιν **cett.**

VM

- 479^a24 περιπτώματος **C^av** : περιπτώματα **S** : περιπτώμασιν **cett.** (abréviation)

- 479^a33–^b1 φθαρείη δ' ἄν C^aSvm¹C^{o1} : φθαρείη γὰρ ἄν cett.
- 480^b14 μὲν γὰρ C^avmA^x : γὰρ cett.

4.7 Une édition du XIV^e siècle : les manuscrits *Paris*. 1921 *m* et *Coislin*. 166 *C^o*

La seconde moitié du XIV^e voit la confection des manuscrits *Paris*. gr. 1921 (*m*) et *Paris*. *Coislin*. gr. 166 (*C^o*), qui représentent tous deux une partie d'une immense entreprise d'édition sur papier du *corpus aristotelicum*³⁶². Il nous en reste quatre manuscrits de même format (285/300 × 210/225mm) et copiés par la même main, que leurs filigranes permettent de dater vers 1350–1360³⁶³, soit la période troublée qui se termine par l'accession au trône de Jean V Paléologue. Ils forment ensemble l'édition la plus complète à avoir été conservée des *opera omnia* d'Aristote avant la Renaissance. Les manuscrits en question sont le *Paris*. *Coislin*. 161 (*MM*, *EN*, *Pol.*, *Oec.*, *Met.*), le *Paris*. *Coislin*. 166 (*Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Met.*, *Mund.*, *Mot. An.* (dont il ne reste qu'un fragment, f. 485), *PN2*), le *Paris*. 1921 (*Hist. An.*, *Part. An.*, *Inc.*, *An.*, *PN1* (où *Sens.* a connu quelques perturbations), *Mot. An.*, *PN2*, *Gener. An.*, *Spir.*, puis la paraphrase de Thémistius à *An.*, deux traités extrêmement rares de Théophraste, *De sensu* et *De igne*, ainsi que le *De usu astrolabii* de Philopon) et enfin *Herosolymitanus S. Sepulcri* 150 (l'*Organon*, dont manquent les *Cat.*, parce le manuscrit est aujourd'hui acéphale). Le texte d'Aristote est systématiquement accompagné d'un appareil exégétique colossal, qui comprend notamment le commentaire d'Eustrate à *EN*, celui de Syrianus à *Met.*, ceux de Simplicius et de Philopon à *Phys.*, celui de Simplicius à *Cael.*³⁶⁴, celui de Philopon à *Gener. Corr.*, les commentaires de Michel d'Éphèse à *Part. An.*, *Inc. An.*, *Gener. An.* et aux *PN*, *etc.*, parfois reproduits en leur intégralité à part, parfois condensés en scholies dans les marges du texte d'Aristote. Le responsable de cette édition est à l'origine d'une importante production érudite de manuscrits aristotéliens, scientifiques³⁶⁵ et

362. Celle-ci a été mise en avant par HARLFINGER (1971a), pp. 55–57, et MONDRAIN (2000b), pp. 19–21.

363. HARLFINGER (1971a), p. 55; WIESNER (1981), p. 234.

364. Ainsi que des vestiges d'un commentaire alexandrin perdu, qui ne sont connus que par certaines scholies du *Laur.* 87.20 et du *Coislin*. 166, étudiées par M. RASHED (2016).

365. Sa main a été reconnue notamment dans le *Paris*. 2342 (Euclide et Apollonius de Perge), les *Vat.* 198 (Nicomaque de Gérase et Ptolémée, entre autres) et 208 (Ptolémée), et le *Matrit.* 56 (α.U.9.7, Nicomaque et Euclide). Il s'y montre tout à fait compétent : comme le relève MARTÍNEZ MANZANO (2019), pp. 500–501, une annotation de sa part en marge du f. 88^v du *Vat.* 198 révèle que l'*Anonymus* est conscient du fait que les trois derniers chapitres du livre III des *Harmoniques* manquent dans ce manuscrit comme dans d'autres et qu'il sait parfaitement que Nicéphore Grégoras vient de tenter de les restaurer, avec un peu trop de hardiesse à son goût (δόξαν δὲ ἑαυτῶι περιποιούμενος ὁ φιλόσοφος κύρ Νικηφόρος ὁ Γρηγοράς, εἶτε εὐράων που, εἶτε οἰκοθεν ταῦτα προσέθηκεν ἐνταῦθα ἐξ ἑαυτοῦ τὴν μουσικὴν ἠρωτηριασμένην δῆθεν ἀναπληρώσας, ὡς φανερώς οἱ ἐκείνον θαυμάζοντες λέγουσι). Voir également ACERBI (2016), pp. 189–190 : « *If he was a "simple" copyist, he was perfectly at ease with mathematical texts and had at his disposal a rich library, and we may well wonder who and for what purpose might have asked him to prepare such obsessed masterpieces.* »

théologiques³⁶⁶, dont les contours ont progressivement été cernés. Un petit noyau de manuscrits scientifiques et aristotéliens a d'abord été mis en évidence par HEIBERG (1893), p. LXIX, puis élargi par MOGENET (1950), p. 82. HARLFINGER (1971a), pp. 49–55, a ensuite fait valoir qu'ils étaient tous de la même main, celle de celui qu'il baptise, du fait de l'importance de son édition d'Aristote et de l'extraordinaire degré d'érudition dont elle témoigne, *Anonymus aristotelicus*. Il repère encore quelques manuscrits transcrits par ses soins. Un certain nombre de travaux se sont ensuite penchés, à son invitation expresse³⁶⁷ sur cette figure au tournant du XX^e³⁶⁸. On notera par ailleurs que l'on retrouve sa main dans d'autres manuscrits philosophiques plus anciens où il est aussi intervenu, en tant que réviseur et annotateur postérieur, c'est-à-dire en tant que lecteur intelligent, à savoir le *Paris. 1876 (Met., avec les commentaires d'Alexandre et de Michel)*, daté en général du début du XIV^e, qui est ensuite entré en la possession de Jean Chortasménos et qui faisait aussi partie d'un projet éditorial d'ampleur, le *Leid. Voss. Q 3 (Cael., Gener. Corr., Mete.)*, daté au plus tard du XIII^e et peut-être originaire d'Italie du Sud, le *Paris. Coislin. 327 (Organon avec scholies)* qui remonte à la première moitié du XIV^e, ainsi que dans le *Vat. 269*, un *codex* du XII^e contenant des commentaires à *Soph. El.* et *EN*³⁶⁹. Il semble donc que ses intérêts aristotéliens soient, au moins en partie, personnels, et ne procèdent pas seulement d'une commande, d'autant plus qu'il fait usage d'une écriture érudite, serrée et abrégée, dans les manuscrits en question, alors que sa graphie est ailleurs beaucoup plus aérée et régulière – ce qui a d'ailleurs contribué à retarder l'identification de sa main.

Il est certain que son activité a lieu à Constantinople, le seul endroit où autant de textes pouvaient alors lui être accessibles, et certains indices suggèrent une connexion avec Jean VI Cantacuzène (1295–1383 ; empereur, en dépit de l'opposition des Paléologues, de 1347 à 1354, avant d'être contraint d'abdiquer et de prendre l'habit monastique sous le nom de

366. Il est en particulier intervenu dans un nombre non-négligeables de manuscrits contenant des textes de Philothée Kokkinos (1300–1379), patriarche lors de deux épisodes distincts (1353–1354 et 1364–1376) et grand défenseur du palamisme. Ils sont au nombre de quatre : *Mosqu. Mut. Hist.* 431, *Perotpolit.* 244, *Monac.* 508, *Marc.* 582). La chose remarquable est que ces exemplaires ont été réalisés en étroite collaboration avec Philothée, qui y corrige et annoté de temps en temps ses propres écrits.

367. « *Wer kann – ein dringendes Desiderat – den Aristoteliker des 3. Viertels des 14. Jahrhunderts, der fast das ganze Corpus Aristotelicum in mindestens 4 dicken Bänden auf überbordende Weise mit verschiedenen Kommentaren und Scholien ausgestattet hat, namhaft machen ...* », HARLFINGER (1996), p. 49.

368. CACOUIROS (1998) pense d'abord pouvoir l'identifier à Néophyte Prodroménos. FONKIČ (1999), pp. 84–86, reconnaît sa main dans des manuscrits d'écrits du patriarche Philothée Kokkinos, tandis que KOTZABASSI (1999), p. 13 et n. 50, l'identifie dans le *Paris. Coislin. 327* et M. RASHED (2001), p. 115, dans encore un manuscrit aristotélien, le *Leid. Voss. Q 3*, au niveau des annotations. Enfin, Brigitte Mondrain, dans une série de contributions (MONDRAIN (2000b), MONDRAIN (2004), MONDRAIN (2005)), a accompli d'immenses pas dans la direction de son identification et reconnu sa main dans le *Vat. 198* (ce résultat est indépendamment confirmé par BIANCONI (2005), pp. 400–403), puis dans des annotations d'un manuscrit scientifique, le *Vat. 208*.

369. La main de l'*Anonymus* a été récemment identifiée dans le *Vat. 269* par BIANCONI (2018), pp. 89–90 : il y a indiqué en marge les erreurs de reliure qui perturbent l'ordre du texte (ff. 80^v, 81, 88^v, 89^r, 96^v et 97) et restauré une partie manquante du commentaire d'Alexandre à *Soph. El.* (ff. 73–80).

Ioasaph). Philothée Kokkinos, pour le compte duquel il travaille, est au départ l'un de ses alliés personnels (c'est cet empereur qui le fait nommer patriarche pour la première fois en 1353, son prédécesseur ayant refusé de couronner son fils). L'*Anonymus* fait partie de l'équipe qui confectionne le *Laurent*. 74.10, somme médicale transcrite par pas moins de dix-sept copistes sous la direction de Manuel Tzycandylès, qui est régulièrement employé par Cantacuzène : son nom, ὁ παπᾶς κϋρ Μαλαχίας, y est même indiqué (f. 205 et 213). Enfin, l'*Anonymus* copie deux manuscrits des *Histoires* de Cantacuzène, le *Parisinus* 144 et le *Boniensis Bibl. Univ.* 2212. Or ces textes ne semblent pas avoir circulé au-delà d'un cercle très restreint de familiers, et les recensions transmises par ces manuscrits correspondent à des versions de travail qui ne sont pas tout à fait achevées, par rapport à d'autres témoins, et où le texte a été gratté et repris en de nombreux endroits, visiblement lorsque l'auteur a voulu effectuer des retouches. C'est pour ces raisons, et quelques autres encore, que MONDRAIN (2004) a proposé d'identifier l'*Anonymus aristotelicus*, au moins Malachias en question, tout en reconnaissant la pauvreté des informations biographiques disponibles à son sujet. La situation a commencé à changer peu après, grâce à l'étude de ses interventions personnelles. BIANCONI (2008), pp. 471–472, a découvert des annotations de sa main dans le *Vat.* 418 (*Homélies* de Saint Basile), où Malachias s'aperçoit que le texte a été expurgé par les anti-palamites et s'en indigne (f. 439), tandis que PÉREZ MARTÍN (2008) met en avant le fait que, dans le *Vat.* 208, il fait montre d'un intérêt singulier pour les écrits astronomiques du moine Isaac Argyros (1300/1310–1375, disciple de Nicéphore Grégoras), un anti-palamite notoire, dont il admet la compétence scientifique tout en ne pouvant masquer sa gêne de devoir emprunter au camp d'en face³⁷⁰. Même si son association avec Philothée Kokkinos le prouvait déjà suffisamment, cela atteste des tendances palamites de Malachias, qui ne restreignent pourtant nullement l'étendue de ses lectures. MARTÍNEZ MANZANO (2019) vient ensuite d'attirer l'attention sur le *Scorial*. Ω I 7, un *codex* daté par les filigranes du troisième quart du XIV^e qui contient notamment des commentaires attribués à un moine Malachias³⁷¹ à propos de trois livres de l'Ancien Testament (*Proverbes*, *Sagesse*, *Ecclésiaste*), commentaires qu'il est le seul à transmettre et qui présentent la particularité, outre leur érudition remarquable et leur disposition archaïsante sur deux colonnes, de se fonder sur la collation des textes de différents exemplaires. Ils ont en fait été transcrits par la main même de l'*Anonymus aristotelicus*, ce

370. Voir la note du f. 15^v (transcrite par MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), p. 254, et étudiée par David PINGREE (1971), p. 197 n. 35) : μή τις ἡμῖν ἐπιφύεσθω διὰ τὰ τοῦ Ἀργυροῦ κανόνια ἐν χρεία ὅπου δεῖ τοῦτων γενομένοις, ἀλλὰ κάκεινον καὶ τοὺς κατ' αὐτὸν εὐχέσθω ἡμῖν ἔψεσθαι ταπεινωθέντα ἐν τοῖς ἀναγκαιοτέροις καὶ ὦν ἄνευ οὐδὲ ἐχρῆν ἡμᾶς εἶναι. τὸ πᾶν γὰρ ἐν πᾶσι ἢ ἀλαζονεῖα ἀπόλλυσι ὡς καὶ πᾶν τῶν καλῶν ἢ ταπεινωσις κτᾶται καὶ ἢ περὶ τὸν πλησίον ἐπιστροφή; « que nul n'aille nous tenir grief d'avoir eu recours aux canons d'Argyros là où ils étaient nécessaires, mais que l'on prie pour que lui et les siens nous suivent humblement quant à ce qui relève de la plus haute nécessité, sans quoi l'on ne saurait vivre, car l'arrogance détruit tout partout, de la même manière que l'humilité, ainsi que le souci de son prochain, procure l'ensemble des biens ».

371. Avec le titre Μαλαχίου μοναχοῦ καὶ πρεσβυτέρου ἐξήγησις, quant aux *Proverbes* (f. 7), ou Μαλαχίου πρεσβυτέρου καὶ μοναχοῦ ἐξήγησις, quant à l'*Ecclésiaste* (f. 307).

qui, à moins de supposer l'existence de deux homonymes, fait du manuscrit un autographe des commentaires bibliques en question. Un large faisceau d'indices permet³⁷², à partir de là, de rattacher l'activité de Malachias au monastère Saint-Jean-Prodrome de Pétra de la capitale, qui semble avoir concentré en son sein un certain nombre de moines extrêmement érudits, aux services desquels Cantacuzène a régulièrement recours, et qui sont également actifs dans d'autres champs, par exemple dans le domaine médical, en lien avec le Xénôn du Kral (ξενὼν τοῦ Κράλη), l'hôpital et centre universitaire qui est rattaché au monastère³⁷³. MARTÍNEZ MANZANO (ibid.) franchit encore un pas et propose d'identifier ce Malachias à Matthieu Cantacuzène (le fils de Jean VI, brièvement co-empereur après son couronnement par Philothée Kokkinos en 1353, jusqu'à son abdication et son retrait en 1357), qui est la seule autre figure connue de cette période à avoir rédigé un commentaire au *Livre de la Sagesse*. Cela expliquerait certes très bien la relation intime qui unit Malachias à Jean VI Cantacuzène lorsque celui-ci rédige ses *Histoires*, mais l'on manque, à mon avis grandement, d'arguments supplémentaires pour étayer cette thèse³⁷⁴.

Le manuscrit *Paris*. 1921 (*m*) est ultérieurement passé entre les mains d'un cortège de lettrés de haut rang, que l'on peut reconnaître grâce aux annotations qu'ils y ont laissés, parmi lesquels Matthieu Camariotès (troisième quart du XV^e), Jean Argyropoulos (c. 1415–1487), et Scipione Forteguerra (« Carteromaco », 1466–1515)³⁷⁵ : l'extraordinaire richesse du manuscrit n'est manifestement pas passée inaperçue. Il a également, d'après BERGER (2005), pp. 143–144, été employé par Bessarion pour corriger son propre manuscrit *U*. On le retrouve ensuite dans la bibliothèque du cardinal Niccolò Ridolfi (1501–1550)³⁷⁶, à partir de laquelle, par l'intermédiaire de Pierre Strozzi, il entre sous Catherine de Médicis dans la Bibliothèque du Roi au cours de la seconde moitié du XVI^e.

372. Un exemple, tiré de MONDRAIN (2016) : un collègue de Malachias, dont la main est déjà présente dans le *Laurent*. 74.19 (qui transmet la somme médicale connue comme le *Viatique du voyageur*, traduite de l'arabe), a également travaillé avec lui à la confection du *Paris*. 2511, un manuscrit principalement biblique, mais qui se termine par le début de l'*Organon*, où Malachias transcrit le *Deutéronome*, et son confrère le *Lévitique* et les *Proverbes*. La main de ce confrère se retrouve également dans un *codex* d'écrits de Philothée Kokkinos (*Vat*. 1276, ff. 1–64), réalisé en collaboration avec l'auteur. Ses liens avec Malachias sont donc avérés. Il a également copié dans le *Vat*. 610 une partie de la traduction de la *Somme contre les Gentils* de Thomas d'Aquin par Demetrios Cydonès, traduction réalisée à la demande de Jean VI Cantacuzène. Or d'autres manuscrits médicaux (*Scorial*. Σ II 5 et Σ I 17) auxquels il a participé ont été réalisés à Constantinople, au monastère Saint-Jean-Prodrome de Pétra. D'autres indices sont fournis par les liens étroits entre Malachias et Néophyte Prodroménos (il semble tellement bien informé de ses activités que CACOUROS (1998) a pu chercher à les identifier) et le fait que les manuscrits de Malachias sont ensuite employés, d'après les annotations ultérieures, notamment par Jean Argyropoulos, Georges (Gennadios) Scholarios, Jean Chortasménos (ce qui témoigne du prestige dont jouit son travail au XV^e), qui sont tous liés au monastère de Prodrome et au Xénôn du Kral.

373. Au sujet de l'importance du monastère Saint-Jean-Prodrome pour la vie intellectuelle à Constantinople, en particulier après 1380, voir CACOUROS (2006).

374. On ne sait en fait même pas de façon sûre si Matthieu a un temps choisi de se faire moine, même si c'est probable, encore moins si cela aurait pu l'amener à être actif à Saint-Jean-Prodrome vers 1370–1380 sous le nom de Malachias. Il n'y a pas non plus pour l'instant d'élément, textuel ou paléographique, qui vienne rapprocher les écrits de Matthieu et de Malachias.

375. *RGK* II, respectivement nn° 365, 212 et 493.

376. D. F. JACKSON (1999), p. 202 ; MURATORE (2009), en particulier II, pp. 65–66 (n° 109).

Il vaut la peine de s'arrêter en détail sur la composition de *m*. Le *codex* s'ouvre (ff. 1–4^v) par le commentaire à *Col.* de Michel d'Éphèse, dont le début manque et dont de nombreux passages sont lacunaires sans doute du fait de dégâts subis par l'antigraphe, et sans que le texte d'Aristote y figure. On trouve ensuite abruptement, accompagnés le cas échéant du commentaire d'Alexandre ou de Michel³⁷⁷, une moitié de *Sens.* (442^a24–449^b4) puis, dans cet ordre, *Hist. An.*, *Part. An.*, *Inc. An.*, *An.*, la première moitié de *Sens.* (436^a1–442^a24), *PN1* avec à nouveau *Sens.* en entier, *Mot. An.*, *PN2*, *Gener. An.*, *Spir.*, puis le *De sensu* et le *De igne* de Théophraste, pour lesquels *m* est quasiment le seul témoin textuel, avec *v*, et enfin un opuscule de Philopon. Même si l'on se restreint à la partie principale du manuscrit, c'est-à-dire aux ff. 1–255, qui contient les traités zoologiques et les *PN* avec *An.*, celle-ci ne correspond pas originellement à une seule unité³⁷⁸. Afin d'expliquer sa composition, il convient, en premier lieu, de supposer que le copiste disposait d'abord d'un exemplaire contenant les traités zoologiques et une recension de *PN1* privée de *Sens.* (ainsi que de *Mot. An.* et de *PN2*), et en outre d'un exemplaire séparé du commentaire de Michel d'Éphèse aux *PN* (comme signalé par le copiste lui-même au f. 189^v, ainsi que sur la table des matières du f. 66), qu'il a combinés tous deux dans un seul et même manuscrit. C'est en effet cet ordonnancement, correspondant à l'état initial du *codex*, que l'on retrouve sur le *pinax* originel que le copiste a fait figurer au f. 66, avant qu'il ne soit retouché ultérieurement. Il correspond de surcroît très exactement à l'ordonnancement des traités d'Aristote préconisé par Michel³⁷⁹. Dans le *codex* initial, c'est ainsi l'actuel f. 170 (début de *Mem.*) qui faisait immédiatement suite à l'actuel f. 105^v (fin de *Inc. An.*). L'absence de *Sens.* au sein de *PN1* est extrêmement intéressante, en ce qu'elle se retrouve dans un autre manuscrit, *Paris*. 1859 (b), lequel n'est pas sans lien avec *m*, et peut-être en creux dans *Laurent. plut.* 87.4 (*C^a*), qui transmet seulement *Sens.* et *PN2* (si l'on suppose qu'il en a existé un complémentaire transmettant *PN1* – *Mot. An.* sans *Sens.* ni *PN2*), et n'est pas non plus sans lien avec *m*. Cette absence du premier traité des *PN* s'explique sans doute en partie par le lien étroit qui unit *Sens.* à *An.* et les exclut d'une progression qui rattacherait directement les *PN* aux traités strictement biologiques, et peut-être également par le fait que Michel n'ait pas eu besoin de rédiger des commentaires à ces traités, ce qui peut avoir quelque peu rompu l'unité de la transmission de *PN1*. Au sein du *codex*, les traités *An.* et *Sens.*, correspondant actuellement aux ff. 107–145^v, ont ensuite été insérés entre *Inc. An.* et *Mem.*, comme le montre le fait que l'on peut encore lire le début du commentaire de Michel à *Mem.* à la fin de *Inc. An.* dans le *codex*, au f. 105^v. Cependant, cette première recension de *Sens.* était initialement incomplète, si bien qu'une seconde, complète cette fois, a ensuite été insérée immédiatement à sa suite,

377. Pour lequel *m* est un témoin important, correspondant au sigle *P* dans l'édition de WENDLAND (1903a) au sein des *CAG*.

378. Cette situation singulière a bien été analysée par WIESNER (1981), pp. 234–235, dont je reprends et développe certains résultats.

379. Voir notamment *In PN*, 149.1.

correspondant actuellement aux ff. 146–169^v. Cette seconde recension est rédigée sur un papier différent, avec une encre différente, et selon une disposition du texte différente du reste de *PN1* contenu dans *m*, mais identiques dans le cas de la fin de *Mot. An.* et de *PN2*, ff. 186–201. Cette nouvelle recension de *Mot. An.* est venue chasser la recension originelle du traité (à l’exception de sa fin qui subsiste encore dans *m*), laquelle est maintenant contenue dans un autre *codex* du même copiste, *Paris. Coisl.* 166 (*C^o*). On compte donc trois recensions partielles de *PN1* dans *m* : en conservant les sigles de BLOCH (2004), je note la première recension de *Sens.* (ff. 5^r–9^v et 142^r–145^v) *m^a*, la seconde (146^r–169^v) *m^b*, et le reste de *PN1* simplement *m*. La recension de *PN2* dans *C^o* correspond donc à un stade antérieur de *m*, et celle dans *m*, que je désigne toujours par le sigle du manuscrit, vient à la suite de *m^b*. Je récapitule ci-dessous les différentes étapes ayant abouties à l’état actuel du *Paris. 1921* :

1. Confection du noyau originel, à partir d’un manuscrit d’Aristote et d’une autre contenant le commentaire de Michel d’Éphèse : (aujourd’hui ff. 10–67) *Hist. An.*, (67–98) *Part. An.*, (98–105^v) *Inc. An.*, suivis immédiatement par (ff. 170–182^v*) *PN1* (sans *Sens.*) et *Mot. An.*
2. Insertion d’*An.* (ff. 107–142) et de *Sens.* (dont la recension est maintenant divisée en deux : ff. 142–145^v & 5–9^v) à leur emplacement naturel, entre *Inc. An.* et *Mem.* Cette recension de *Sens.* est lacunaire.
3. Insertion d’une seconde recension, complète, de *Sens.* (ff. 146–169^v), d’une nouvelle recension de *Mot. An.* (ff. 183–187 ; elle chasse la précédente, laquelle figure aujourd’hui aux ff. 485–492 du *Coislin.* 166), de *PN2* (187–201^v) et de *Gener. An.* (202–255^v).
4. Additions ultérieures de *Spir.* et des opuscules de Théophraste et de Philopon à la fin du manuscrit.

L’étude des états successifs du manuscrit *Paris. 1921* (*m*) révèle ainsi un degré avancé d’interaction codicologique avec le *Coislin.* 166 (*C^o*). Comme ils sont de la même main, celle de Malachias (*olim Anonymus aristotelicus*), et présentent des contenus en grande partie complémentaires, il est commode de les présenter comme les produits d’une même entreprise éditoriale aristotélicienne, à laquelle deux autres manuscrits conservés du même copiste se rattachent. Un examen plus attentif révèle toutefois bien vite que leurs contenus coïncident en partie, dans la mesure où ils transmettent tous deux *Mot. An.* et *PN2*. Qui plus est, on peut même montrer que la recension de *Mot. An.* aujourd’hui contenue dans le *Coislin.* 166 appartenait originellement au *Paris. 1921*, d’où elle a été expulsée par une autre version. On ne peut donc que s’interroger sur la nature des rapports entre les deux manuscrits. MONDRAIN (2000b) affirme, en raison de leurs interactions, de leurs formats respectifs et de l’état du texte en chacun (celui de *C^o* étant beaucoup moins soigné), que *C^o* représente un stade préparatoire de l’édition qui se poursuit de manière

plus achevée avec m ³⁸⁰. KOCH (2015), p. 174 et suivantes, suggère, d'après l'examen des fautes pour *Mot. An.*, qu'il serait préférable de se représenter une dynamique d'interaction plus continue entre les deux manuscrits. Après examen de leurs fautes respectives pour *PN2*, il apparaît que le texte de m est souvent inférieur à celui de C^o , et que l'on peut vraisemblablement exclure que l'un ait été copié sur l'autre, ce qui va tout à fait dans le sens des observations de Koch : on ne peut pas tenir m pour une version plus achevée de C^o , il faut plutôt les considérer comme deux projets éditoriaux parallèles. Les deux manuscrits remontent pour *PN2* à un même modèle, probablement un apographe de v amélioré au moyen notamment d'un manuscrit, sinon identique, du moins très proche de X (car ce sont les leçons de ce dernier qui sont le plus souvent celles placées au-dessus de la ligne³⁸¹), leurs leçons respectives coexistant souvent dans ses deux descendants. Ils partagent d'ailleurs en outre un impressionnant ensemble de scholies, parfois inspirées, ou même extraites, du commentaire de Michel (et ce bien que son commentaire soit presque intégralement reproduit dans les marges des deux manuscrits), et où le scholiaste n'hésite pas à s'exprimer à la première personne, ainsi que d'autres additions paratextuelles, lesquelles y sont en général rigoureusement identiques. Ces scholies sont parfois identiques à celles que l'on peut trouver dans v ou dans X , mais l'une d'entre elles au moins reproduit une scholie présente également dans les manuscrits L et H^a (Ἐμπεδοκλέους ἔπη καὶ περὶ κλεψύδρας, annonçant la citation d'Empédocle dans *Resp.*, f. 193^r dans H^a , f. 222^v dans L , et f. 490^v dans C^o , f. 195^r dans m), mais absente de X (voir f. 224^r) : en l'absence d'influence détectable de la part de ces manuscrits, on supposera donc que le manuscrit employé est un membre perdu de la famille λ très proche, mais néanmoins distinct, de X ³⁸². Une scholie mentionne également d'autres manuscrits, dont il est fort possible que l'un ait fait partie de la famille β (scholie à 476^a24 πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν : ἔν τισι πρόσκειται καὶ τὴν λῆψιν τῆς τροφῆς C^o 491^v, τὸ πρὸς τὴν λῆψιν τῆς τροφῆς ἔν τισι λείπει m f. 197^r, ce qui correspond à une leçon que l'on trouve dans β et N), et un autre de la famille des manuscrits Z et C^c (voir les fautes relevées ci-dessous). Le texte du commentaire de Michel d'Éphèse y est presque intégralement reproduit dans les marges, si ce n'est qu'il s'arrête brusquement aux mots τὰ δὲ λοιπὰ σαφῶς ἀπαγγέλλει (127.19 dans l'édition Wendland). Les copistes s'en excusent par deux notes très proches, en attribuant la responsabilité aux scholiastes de l'exemplaire suivi, dans C^o (je lis Ἰστέον ὅτι καὶ ἐν τῷ ἐξῆς τοῦ βιβλίου αὐτοῦ οἱ σχολιάσαντες λέγουσι καὶ ἐξηγήσεως τοῦ Ἐφεσίου μήποτε γοῦν ἕτερός τις ἐνταῦθα τὴν ἐξήγησιν ἔστησεν tout en bas du f. 419^r) et dans m (je lis quelque chose comme Ἰστέον ὅτι εἰ(?) καὶ ἐν τοῖς ἐξ τοῦ βιβλίου καὶ τοῦ Ἐφεσίου ἐξηγήσεως οὐκ οἶδα γοῦν πῶς μέχρι

380. « Dans le *Parisinus. Coislin.* 166 en effet, on a certainement affaire à un exemplaire de travail pour un usage personnel, copie préparatoire montrant un travail « d'édition » en cours », MONDRAIN (2000b), p. 21.

381. Voir aussi, en ce qui concerne *Sens.*, 447^a18–19, où une partie du texte déjà copié est impitoyablement biffée de m^a parce qu'elle est absente de λ , *a fortiori* de X .

382. Il est de toute manière assez clair, au vu des fautes de copie, que les scholies dans X sont issues d'un exemplaire préexistant, comme déjà noté par KOCH (2015).

τούτου στόβ(?) ἐν τοῖς βιβλίοις φαίνεται τὸ ὑπόμνημα dans la marge de droite extrême du f. 196^r, à l'encre rouge). On notera, que la même omission se retrouve, sans mot d'excuse cette fois, dans d'autres manuscrits du commentaire, en particulier, à quelques mots près, dans l'important *Paris. 1923*, daté du début du XIII^e au plus tard³⁸³, les jumeaux *Paris. gr. 1882* et *Monac. gr. 151*, tous deux copiés par Demetrios Damilas, le second pour les Médecins avant 1492³⁸⁴, le manuscrit *Monac. gr. 91*, copié pour la partie pertinente par Aristoboule Apostolis, le fils de Michel Apostolis, entre 1520 et 1526³⁸⁵, ainsi que le *Vat. gr. 271*, daté du XVI^e³⁸⁶. Il est donc clair que cette situation reproduit celle de l'un des principaux exemplaires, du point de vue de l'histoire du texte, du commentaire, qui pourrait être le *Paris. 1923*.

En ce qui concerne *PN1*, la fondation textuelle de l'édition semble demeurer identique : *m* croise toujours des leçons qui se retrouvent pour nous dans les manuscrits *X* et *v*³⁸⁷, ainsi que, à l'occasion, des leçons issues de la famille de *E* et de *C^c*, possiblement via le manuscrit *b*, dans lequel on retrouve certaines de ses scholies, ou un manuscrit apparenté, et peut-être aussi de la famille *β* (à laquelle appartient d'ailleurs la recension de *Mot. An.* dans *b*). Le texte de *Sens.* semble toutefois beaucoup plus proche de celui de *X* que de celui de *v*. Il n'est pas possible de caractériser de façon systématique la différence entre les deux recensions de *Sens.*, qui présentent même quelques fautes communes les opposant au reste de la tradition, et alternent dans leurs sources, l'une et l'autre puisant à tour de rôle ou en même temps dans ce qui semble être un même réservoir de leçons. Je relève tout de même que *m^a* est en général plus proche de *X* (mais ce n'est pas toujours le cas), moins riche en contaminations, et que *m^b* ajoute des fautes par rapport au texte de *m^a* plutôt que l'inverse : il semble ainsi qu'il s'agisse d'une tentative d'amélioration, plus ou moins réussie, de la même édition. On supposera dans tous les cas que, derrière *m^a* et *m^b* comme derrière *m* et *C^o*, se tient un manuscrit extrêmement ouvragé et textuellement très riche, où la nouvelle édition vient continuellement s'abreuer.

L'édition du *corpus* représentée par *m* et *C^o* est liée à aux moins deux autres entreprises semblables. D'une part, certaines des scholies de *m* à *PN1* se retrouvent en assez grand nombre dans les manuscrits *b*, *v* et *W^v*. Si ce dernier est un témoin tardif et fort contaminé et si *v* est lié à *m* par ses fautes, *b* figure dans une branche radicalement distincte de la

383. Voir WENDLAND (1903a), p. VII, et la notice de G. Giacomelli sur le site CAGB, à la datation duquel je me rallie : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-51550> (dernière consultation : avril 2022).

384. Voir GENTILE et SPERANZI (2018), pp. 28–30. Il serait, d'après WENDLAND (1903a), *Suppl.*, p. IX (qui ne connaît pas sa relation à son frère *Monac. 151*, cf. *ib.* p. XI, pas plus qu'il ne connaît celle qui unit *C^o* et *m*), contaminé par le manuscrit *m*.

385. Voir HAJDÚ (2012), p. 231.

386. Voir WENDLAND (1903a), *Suppl.*, p. X, et MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), p. 358. Je n'ai pas pu consulter ce manuscrit.

387. Le titre singulier que le second donne au à la seconde moitié de *PN1* est d'ailleurs signalé en marge du f. 170^v : ἐν ἄλλωι ἢ ἐπιγραφῆι οὕτως· Ἀριστοτέλους περὶ μνήμης καὶ ἀναμνησέως· ὄνειροπομπικῆς καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς.

tradition, et est antérieur d'un demi-siècle à m . Tous les cas d'accord possibles entre les scholies de ces manuscrits se vérifient (certaines sont ainsi transmises par v et b sans m , d'autres par m et b sans v). On a donc la preuve que l'édition représentée par m s'appuie sur un ensemble déjà constitué de scholies, dont se sert déjà Michel d'Éphèse³⁸⁸. D'autre part, en ce qui concerne $PN2$, le manuscrit A^x , qui fait partie d'une nouvelle édition³⁸⁹ du *corpus* postérieure d'au moins trois quarts de siècle à l'édition de m et C^o , en reprend et en améliore le texte, et ce alors qu'il descend de b pour $PN1$ (moins *Sens.*).

Les deux recensions de *Sens.* dans *Parisin.* 1921

Fautes communes

- 437^a26 ἐν τῷ σκότει $m^a m^b$: ἐν σκότει γ
- 443^b23–24 καὶ ἡ τροφή δὲ $m^a m^b$: καὶ ἡ τροφή *cett.*
- 448^a27 ἐν τῷ συνεχεῖ χρόνῳ $m^a m^b$: ἐν συνεχεῖ χρόνῳ *vulg.*

Fautes les rapprochant de X

- 436^b17–18 τοῦ γευστικοῦ μορίου τοῦ ἐν ἡμῖν πάθος $X^2 m^a m^b$ (τῶν ἐν ἡμῖν s.l.) ex Alex^p(9.13–14 : τοῦ γευστικοῦ μορίου τῶν ἐν ἡμῖν πάθος) : τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος γ
- 441^b17–18 διὰ τοῦ γεώδους καὶ τοῦ ξηροῦ λm^a : διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους *vulg.*
- 442^b2 ἕκαστον $Xym^a m^b$: ἕκαστη *cett.*
- 442^b6 τὸ ὄξυ ἢ τὸ ἀμβλὺ λm^a : τὸ ὄξυ καὶ τὸ ἀμβλὺ *vulg.*
- 443^b21 πάθησιν λm^a : πάθη *cett.*
- 444^a13 ῥευματικὰ νοσήματα $\lambda \mu m^a m^b$: τὰ νοσηματικὰ ῥεύματα *cett.*
- 445^a30 δῆλον Xm^b (a.c.) : φανερόν *cett.*
- 446^a9 ὥσπερ εἰ καὶ λm^a : ὥσπερ καὶ *cett.*
- 447^a26 ἔσται ὁμοίως $\lambda m^a m^b$: ἔστιν *cett.*
- 447^a18–19 οἶον οἴνου ἀκράτου ἢ κεκραμένου : om. λ : eras. m^a
- 448^b2 τινὶ ὀρᾷ $Xym^a m^b$: τινὶ *vulg.*
- 448^b2–3 μέγεθος εἴπερ ἔστι τι μέγεθος $Xm^a m^b$: εἴπερ ἔστι τι μέγεθος *vulg.*
- 449^a24 ὄσων *vulg.* ($m^a m^b$) : ὄσοι λm^a (s.l.)

Contaminations diverses

- 438^a ὅτε μὲν οὖν $\beta \eta m^b$ (p.c.) : ὅτε μὲν *cett.* ($m^a m^b$ (a.c.))
- 438^a10 δῆλον αὐτῷ ξm^a : δῆλον αὐτῷ ἦν $UC^a m^b$: δῆλον ἦν αὐτῷ γ
- 441^b14 ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι γm^b : ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης $\lambda \mu m^a$ (a.c.) : ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι Pm^a (p.c.)
- 443^a11–12 ἐκεῖνα δυσκατάποτα $EC^c m^a$: ἐκεῖνοι δυσκατάποτοι γm^a (s.l.) m^b
- 444^a31 τῶν ἄλλων ζώων $EC^c Z^a m^a$ (p.c.) : τῶν ζώων γm^b

388. Voir KOCH (2015), p. 140 et suivantes, et *infra*, p. 446 et suivantes.

389. Avec *Mosqu.* 6, 8 et 239, qui sont de la même main. Voir la présentation de HARLFINGER (1971a), p. 56.

- 444^b11 ποιούσι πρὸς τὸ μέλι om. **EC^cm^b**
- 445^a2–3 πολλὰ τῶν φουμένων **EC^cPm^a**(p.c.) : πολλὰ φυόμενα **γm^b**
- 445^b13 οὐδ' αἰσθητὸν **EC^cm^b** : εἰ μὴ αἰσθητὸν **γm^a**
- 446^b24 διὸ καὶ ἄμα **EC^cm^b** : διὸ ἄμα **cett.**
- 448^a15 λεγομένων οἶον **EC^cm^am^b** : λέγω δ' οἶον **γ**

Fautes propres de *m^b*

- 436^b11 ἦι μὲν ζῶιον ὑπάρχει ἕκαστον **m^b** : ἦι μὲν ζῶιον ἕκαστον **vulg.**
- 439^b1 διὰ τὸ ἐν ἀορίστῳ εἶναι **m^b** : διὰ τὸ ἐν ἀορίστῳ **vulg.**
- 439^b30 τινὰ om. **m^b**
- 444^a10 τὴν φύσιν om. **m^b**

Reste de *PN1* : Fautes rapprochant *m* de *X**Mem.*

- 450^b5 τοῦ πάθους **XW^wm** : τοῦ δεχόμενου τὸ πάθος **cett.**
- 453^b6 ἐν αὐξῆι **XW^wm** : ἐν αὐξήσει **cett.**

Somn. Vig.

- 455^b32–33 τὸ ἀνάλογον **XW^{w1}W^xm** : τὰ ἀνάλογον **cett.**
- 462^b29 οἶον τὴν μὴνην **λm** : οἶον τὴν σελήνην **cett.**

Fautes rapprochant *m* de *v**Mem.*

- 451^b11 ἦδε γίνεσθαι **vm** : ἦδε γενέσθαι **EZ^a** : ἦδε **cett.**

Somn. Vig.

- 457^a24 κατιὸν διαρρεῖν **vm** : διαρρεῖν κατιὸν **γ**
- 457^a29 ὄντες σκληροὶ **vm** : σκληροὶ ὄντες **vulg.**
- 457^b16 φύσει **vm** : κατὰ φύσιν **cett.**

Insomn.

- 460^b3 περὶ δὲ τούτοις **vm** : πρὸς δὲ τούτοις **cett.**
- 461^b23 καὶ τὴν ἀλήθειαν εἰπεῖν **vm** : καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν **vulg.**
- 462^a19 φάντασμα πᾶν ἐνύπνιον ἐστὶ **vm** : φάντασμα πᾶν **cett.**

Contamination de *m**Somn. Vig.*

- 458^a21–22 μάλιστα ἀδιακριτώτερον τὸ αἶμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **vm** : μάλιστα τὸ αἶμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιακριτὸν **γ** : ἀδιακριτώτερον τὸ αἶμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **B^eEC^ci** (combinaison de variantes)

Insomn.

- 459^b22–23 ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει ὡς λέγομεν **m** : φανερώς δὲ ταῦτα συμβαίνει ὡς λέγομεν **ξ** (δὲ ταῦτα φανερώς συμβαίνει λέγομεν **Z^a**) **μ** : φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν **EB^e** : ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ (combinaison de variantes)

Fautes propres de m *Mem.*

- 451^a15 εἴρηται om. **m**
— 451^b30 ἀρχὴν κοινὴν **m** : ἀρχὴν **cett.** (glose)

Insomn.

- 458^b29–30 ἢ ἕτερον **m** : εἴθ' ἕτερον **cett.**

Div. Somn.

- 463^b30 ἀπετελέσθη **m** : ἐπετελέσθη **vulg.**

PN2 : Fautes de m , C^o et A^x *Juv.*

- 468^a21 ψυχῆς ἀρχὴ **mC^oA^x** : ἀρχὴ ψυχῆς **vulg.**
— 469^b17 ἐν δὲ τῆι καρδίαι διὰ τῶν ἐναίμων **mC^oA^x**(a.c.) : ἐν δὲ τῆι καρδίαι τῶν ἐναίμων **cett.** (dittographie)

Resp.

- 472^a16 θλίψεως **mC^oA^x** : ἐκθλίψεως **cett.**
— 475^a22 τούτων **mC^oA^x** : διὰ τοῦτο vel δὲ τούτων **cett.**
— 475^b30 τίχτει ἕζω **mC^oA^x** : τίχτει **cett.** (glose)

VM

- 479^a20–21 ὁ τῶν γηρῶν **v**(a.c.) : ὁ τῶν γήραι **v**(p.c.) : ὁ τῶν γηραιῶν **m**(s.l.)**C^o**(a.c.) : ὁ ἐν τῶι γήραι **cett.**

Influence de la zone de X sur m , C^o et A^x *Long.*

- 465^b18 τὸ περίπτωμα **XmC^oA^x**(a.c.) : τὸ δὲ περίπτωμα **cett.**

Juv.

- 469^b25 ὑπολιπούσης **λm**(i ins. s.l.)**C^oA^x** : ὑπολειπούσης **cett.**

Resp.

- 472^a10–11 ἐκ τοῦ ἀναπνεῖν **λm**(s.l.)**C^o**(s.l.) : ἐν τῶι ἀναπνεῖν **cett.**
— 473^b11 πυκινοῖς **λmC^oA^x** : πυκιναῖς **vulg.**
— 473^b25 χερὶ ἡδὲ **Xm**(s.l.)**C^o**(s.l.) : χροῖ ἡδὲ **vulg.**
— 475^b22 πτερωτά **λm** : πτερυγωτά **cett.**
— 476^a28 τὰ ἀναπνέοντα **λmC^o**(a.c.) : ἀναπνέοντα **A^x** : ἀναπνέοντες **cett.**
— 477^b28 εἶναι **λb**(s.l.)**C^o**(s.l.) : ἐστὶν **cett.**

VM

- 479^a21 ἐναντίου **λ m(a.c.)C^o** : βιαίου **cett.**
- 480^a19 δ' ἀεὶ **XmC^oA^x** : δὴ **vulg.**
- 480^b19 τὸ ζῆν **XmC^o** : τοῦ ζῆν **cett.**

Fautes de *m**Long.*

- 465^a26–27 διὸ ... τούτων bis **m**
- 466^b4 ἔτι δὲ **m** : ἔτι **cett.**
- 466^b14 πολὺ **m** : πᾶν **cett.**

Juv.

- 467^b23 εἶναι **m** : ὑπάρχειν **cett.**
- 467^b30 μέσον om. **m**
- 468^a9 ἀεὶ om. **m**
- 468^b12 μάλιστα om. **m**
- 470^a25 ἀμετακίνητος **m** : ἀκίνητος **cett.** (ἀμετάβλητος s.l. **mC^o**)

Resp.

- 470^b23 δέχεται om. **m**
- 473^a18–19 καὶ περὶ τῆς ἀναπνοῆς λέγειν τῆς κυρίας **m** : καὶ περὶ τῆς κυρίας λέγειν ἀναπνοῆς **cett.**
- 476^b14 δελφῖνας **m** : τοὺς δελφῖνας **cett.**
- 476^b18 δέχονται **m** : δέχεται **cett.**
- 476^b18 διὰ τὸ ἀναπνεῖν **m** : διὰ τὸ μὴ ἀναπνεῖν **cett.**
- 478^a14 μάλιστα om. **m**

VM

- 479^b30 οὖν **m** : δὲ **cett.**

Fautes de *C^o**Juv.*

- 468^b10 συμπεφυκότα **C^o** : συμπεφυκότες *v* : συμπεφυκόσιν **vulg.** (inc. *m*)

Resp.

- 472^a28 ὑποληπτέον om. **C^oA^x** (a.c.)
- 477^b21 εἰ δ' εἴ τι **C^o** : οὐδ' εἴ τι **cett.**

Contamination

Juv.

- 467^b32–33 τῶν μὲν ζώντων **Z¹V^rMiNm** : τῶν μὲν ζώων **β** : τῶν ζώντων **vulg.**
- 468^b30–31 τὸ ἀνάλογον **βZ¹V^rMim** : ἀνάλογον **γ**

Resp.

- 470^a11–12 παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη εἰ παραλλάξ ποιούσιν **im¹C^{o1}** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν

βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτη παραλλάξ ποιούσιν ZV^r : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιούσιν M : παραλλάξ **vulg.**

- 473^a14 τοῦτο γὰρ γινόμενον ὀρῶμεν· τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρῶμεν γινόμενον $ZC^cMimC^oA^x$: τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρῶμεν γινόμενον **cett.**
- 476^a23–24 πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν καὶ τὴν λῆψιν τῆς τροφῆς $\beta\pi\mu^1C^{o2}$: πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν γ : om. Z^1C^cMi

4.8 $PN1$: Le singulier manuscrit *Vind.* 110 W^y

L'immense *codex Vind. phil. gr.* 110 (W^y), en deux volumes³⁹⁰ représente une collection considérable et très diverse de textes, dont l'intégralité est de la main de Mathousalas Kabbadès (Μαθουσαλαῖς Καββαδῆς, aussi connu sous son nom de moine, Μαχείρ)³⁹¹, dont l'on a des traces de l'activité entre 1541 et 1564. La trajectoire singulière de ce curieux personnage mérite que l'on s'y arrête un temps : moine se prétendant investi d'une mission divine et doté d'un fort caractère (c'est un euphémisme), il n'a de cesse d'entrer en conflit avec les communautés au sein desquelles il séjourne et se trouve ainsi constamment en pérégrination, non sans s'en plaindre abondamment, à travers l'ensemble du bassin méditerranéen (il passe ainsi à plusieurs reprises par Constantinople, le Sinaï, Chypre, Venise, les îles), dans des circonstances souvent précaires³⁹². Son écriture alterne entre un style soigné et une pratique beaucoup plus cursive, y compris au sein du *Vind.* 110 même (comparer la transcription du *De natura hominis* de Némésius, ff. 458–484^v, avec la lettre qui la précède, f. 457^{rv}). En ce qui concerne ce manuscrit, il s'agit d'une collection éclectique d'écrits personnels ou d'œuvres ayant retenu son attention, sans ordre apparent et sur des supports matériels variés, que l'on devine résulter des hasards de l'approvisionnement en papier du scribe³⁹³. Il comprend ainsi un contenu extrêmement divers, où figure un ensemble notable de textes philosophiques de Platon et d'Aristote, ainsi que des commentaires d'Alexandre, de Simplicius et de Thémistius. $PN1$ y est néanmoins transmis dans l'ordre habituel aux ff. 376–415, après la paraphrase de Thémistius à *An.*, laquelle appartient néanmoins à une autre unité codicologique, et avant, au sein de la même unité, des extraits du *De omnifaria doctrina* de Psellos

390. Description du manuscrit dans le catalogue de HUNGER (1961), pp. 218–222.

391. Souscriptions au ff. 11^v, 243^v, 246 et 368^v. Celle du f. 243^v, comme le relève GOLITSIS (2007), p. 673 n. 64, mentionne le mont Sinaï. Cela ne concerne cependant pas le volume où figure le texte des PN .

392. Les relations perpétuellement tendues entre Mathousalas et les autorités religieuses ont été étudiées par RIGO (1996), pp. 83–85. Les données disponibles quant à sa biographie, issues principalement des notes autobiographiques de sa main dans ses manuscrits personnels, ont été rassemblées et éditées par STEFEC (2012a), pp. 62–75, qui récapitule également la bibliographie antérieure. Il convient d'ajouter à la liste des manuscrits de sa main ceux où il est seulement intervenu *a posteriori*, voir à ce sujet CASSIN (2020), p. 190 n. 88.

393. La composition matérielle d'autres manuscrits de Kabbadès est tout aussi chaotique : voir par exemple les descriptions par HUNGER (1961) des *Vind. phil. gr.* 188 et 189, pp. 296–298.

(présentés dans le manuscrit sous l'intitulé *περὶ νοῦ*). Les traités y sont précédés de brèves notices introductives confirmant la tournure d'esprit idiosyncratique du copiste, qui s'y plonge dans des spéculations astrales.

Comme déjà signalé par ESCOBAR (1990), pp. 158–159, il est difficile de situer avec précision le manuscrit au sein du *stemma*, en partie parce que le copiste semble n'avoir pas éprouvé de réticence particulière à remanier le texte. Celui-ci appartient principalement à la branche γ , et semble fortement influencé par ϵ pour *Sens.* et par ν pour le reste de *PN1*, mais partage à l'occasion des leçons qui ne sauraient provenir que du voisinage des manuscrits *E* et *C^c*. L'étude des scholies, nombreuses, figurant dans ce manuscrit apporte quelque éclairage : elles se laissent rattacher à un ensemble qui est presque exclusivement attesté dans deux éditions érudités du XIV^e, représentées par les *Paris.* 1859 et 1921³⁹⁴, mais leur recension dans *W^y* ne saurait provenir ni de l'un ni de l'autre. Il est donc très probable que *W^y* ait pour ancêtre direct un représentant perdu de l'une des vagues éditoriales tardives, lequel aurait quelque peu élargi la base manuscrite des deux précédents et repris un *corpus* de scholies déjà bien constitué. Dans cette perspective, on peut comparer cela avec la situation diagnostiquée par HARLFINGER (1979), p. 28, quant aux deux manuscrits conservés de la main de Mathusalas Kabbadès à contenir *Met.*, les *Vind. phil. gr.* 189 (sigle J^c, qui contient les livres A, α , et Z à N) et 213 (sigle J^d, qui contient les livres A, α , E et Z, dans une recension incomplète). Le premier, *Vind.* 189, a servi de modèle principal lors de la transcription du second, *Vind.* 213, pour laquelle un autre exemplaire a également été employé, le *Paris.* Suppl. gr. 642, qui est un manuscrit de Georges de Chypre (le patriarche Grégoire II)³⁹⁵. C'est déjà une confirmation de la tendance du copiste à multiplier les sources. Le texte du *Vind.* 189 est, pour sa part, issu d'un tirage de l'édition aldine, à l'exception du livre α , pour lequel l'apographe est le *Taur.* B. VII. 23 (Pasini 345), de la main de Matthieu Camariotès (*Ματθαῖος Καμαριώτης*, mort vers 1490). Ce n'est sûrement pas une coïncidence si les *Paris.* 1859 et 1921, qui représentent à eux deux la seule autre attestation des scholies remarquables de l'exemplaire de *PN1* de Mathusalas, se trouvent tous deux être passés entre les mains de Camariotès. Je suppose par conséquent que la partie contenant les *PN* au sein du *Vind.* 110 a été, tout comme le *Vind.* 189, confectionnée à Constantinople et que Mathusalas, que l'on sait se trouver dans la capitale au moins au début des années 1540³⁹⁶, a eu accès une bibliothèque au fonds ancien, peut-être celle de l'office du patriarche, et que Mathusalas a utilisé un manuscrit de Grégoire II, où il a trouvé une édition érudite aujourd'hui perdue des *PN*. Je relève, toujours dans le même ordre d'idées, que BERGER (1993) place le texte de *Inc. An.* transcrit par Mathusalas dans le *Vind. phil. gr.* 215 dans le voisinage du *Paris.* 1859 et de l'*Alex.* 87, confectionné par un disciple de Camariotès, tout en diagnostiquant un niveau

394. Déjà repérés comme tels par MONDRAIN (2000b).

395. Pour la reconstruction du pan aristotélicien de sa bibliothèque, voir PÉREZ MARTÍN (1992), pp. 77–78.

396. D'après la souscription du *codex Hierosol. S. Sabae* 283 de sa main.

élevé de contamination. Mathousalas semble ainsi avoir été un copiste dont la pratique était de jongler perpétuellement entre différentes sources tout en tenant simultanément d'améliorer le texte par ses propres moyens³⁹⁷.

Le manuscrit est par la suite acheté par Busbecq, avec l'essentiel de la bibliothèque du moine³⁹⁸, en 1562, ce qui fournit un *terminus ante quem* pour sa confection.

Exemples de la variété des leçons de W^y

Sens.

- 437^a2-3 νοημάτων ϵW^y : νοητῶν **cett.**
- 437^a21 δὲ om. ηW^y
- 437^a29 ἥρεμος τι W^y : ἥρεμοῦντι **cett.**
- 437^a29 οὐ om. $O^d W^y$
- 438^a4 οὖν $\beta\eta$: om. **cett.** (inc. W^y)
- 438^a17 δῆλον om. ϵW^y
- 438^a20 λαμπρὸν ϵW^y : λευκὸν **cett.**
- 438^a30 ὑπάρχειν τοῦτο ϵW^y : ὑπάρχειν **cett.**
- 438^b16 τούτων τι $EC^c Mi W^y$: ἐπὶ τούτων **vulg.** (τούτων $O^d S^1$) (contamination ou correction?)
- 438^b17 ὡς $EC^c Mi W^y$: ὡς εἰ **cett.** (contamination?)
- 438^b21 τοιαύτην W^y : αὐτὴν vel αὐτή **cett.**
- 438^b25 καπνώδης ηW^y : ἡ καπνώδης **cett.**
- 439^b26-27 τὸ λευκὸν καὶ μέλαν ηW^y : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν **cett.**
- 439^b28 κατ' ἀλλήλους WW^y κατ' ἄλλους **vulg.**
- 440^a14 τὸ ἐν βάρθι ϵW^y : τὰ ἐν βάρθι **cett.**
- 440^b9 γὰρ W^y : δὲ **cett.**
- 441^a23 τῶν πάντων ὑγρῶν $EC^c W^y$: πάντων τῶν ὑγρῶν $\beta\gamma$ (contamination?)
- 441^b2 τὸ τοιοῦτον ηW^y : τοιοῦτον **cett.**
- 441^b14 ἐναντιότης ἐκάστωι ηW^y : ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι **vulg.**
- 441^b24 τοῦ παντὸς ξηροῦ W^y : παντὸς ξηροῦ **cett.**
- 442^a13 οὕτω καὶ οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος πικροῦ ηW^y : οὕτως οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ **cett.**
- 442^b20-21 τὴν... ἐναντίον om. ηW^y
- 443^b13 εἶπερ W^y : ὅπερ **vulg.**
- 445^a24 τοῖς ζώιοις ἐστὶ τόπος δεκτικὸς τροφῆς $U\eta W^y$: ἔστι τοῖς ζώιοις τόπος δεκτικὸς τῆς τροφῆς **vulg.**
- 446^a24 πρότερον ηW^y : πρότερον **vulg.**

397. Une situation semblable se rencontre également dans le cas de la transcription par Mathousalas du traité *De natura hominis* de Némésius dans le *Vind. phil. gr.* 181, qui combine au moins deux sources, tout en citant des leçons issues d'autres zones de la transmission. Qui plus est, il continue à retoucher fréquemment son texte *ope ingenii* lorsqu'il le copie à partir du *Vind.* 181 dans le *Vind.* 110 – voir MORANI (1981), pp. 57–58.

398. GASTGEBER (2020), p. 167.

- 446^a25 ὕστερος **SO^dW^y** : ὕστερον **vulg.**
- 446^b19 ὄραν om. **W^y**
- 446^b27 φῶς **EC^cW^y** : τὸ φῶς **cett.** (contamination?)
- 446^b28 ἐπὶ τῆς ἀλλοιώσεως **W^y** : ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως **vulg.**
- 447^a2 ἢ κατὰ τὸ ἥμισυ πρότερον **W^y** : καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον **cett.**
- 447^a12 ἔστι δ' ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε **γ** : ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε **EC^cW^y** (contamination?)
- 447^a18-19 ἀκράτου μᾶλλον ἢ κεκραμένου **W^y** : ἀκράτου ἢ κεκραμένου **cett.**
- 447^b18 καὶ ἄτομον χρόνον καὶ μίαν **ηW^y** : καὶ ἄτομον χρόνον μίαν **cett.**
- 448^b18 ἀπὸ πλειόνων **W^y** : ἅμα πλειόνων **cett.**

Mem.

- 449^b17 θεωρῶν καὶ νοῶν **γW^y** : ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν **EC^c**
- 450^a9 ἄλλος λόγος **EC^cμW^y** : ἄλλος λόγος **γ**
- 450^a1 ἐν τῷ ἐννοεῖν **W^y** : ἐν τῷ νοεῖν **vulg.**
- 450^a5 νοεῖ δ' οὐχ ἦι ποσόν om. **W^y**
- 450^a26 ποτε μὲν τοῦ πάθους **C^cW^y** : ποτε τοῦ μὲν πάθους **cett.**
- 450^b22 καὶ ἐν αὐτὸ ἐστὶν ἄμφω **γW^y** : καὶ ἐν ἄμφω ταῦτ' ἐστὶν **C^c** : καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω **E**
- 450^b26 οἶον φάντασμα **W^y** : ἦ φάντασμα **cett.**
- 451^b1 ἐξ ἀρχῆς **γW^y** : ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς **B^eEC^c**
- 451^b26-27 μεμνήμεθα... πῶς om. **W^y** (saut du même au même)

Somn. Vig.

- 453^b22 καὶ πότερον om. **W^y**
- 454^a30-31 καὶ τοῦτο... αἰσθάνεσθαι om. **γW^y**
- 454^b1 ἀνάγκη θάτερον **βEC^cW^y** : ἀνάγκη **γ**
- 454^b16 καὶ πεζά **βEC^ci** : om. **ηλNW^y**
- 455^a5 ποίους ἰδίους λόγους **W^y** : ποίας εἰ διὰ πλείους **vulg.**
- 456^a28-29 ἀμνημονοῦσιν **βEC^cW^y** : οὐ μνημονεύουσιν **γ**
- 457^a24 διαρρεῖν κατιὸν **γW^y** : καταρρεῖν **βEC^c**
- 457^b4 συμπίπτει **ηλNW^y** : καταπίπτει **βEC^ci**
- 457^b23 ἀνευχθὲν **λNW^y** : ἀναχθὲν **cett.**
- 457^b30 ὁ ἐγκέφαλος om. **ηλNW^y**

Insomn.

- 458^a33 περὶ ἐνυπνίων **NW^y** : περὶ ἐνυπνίου **cett.**
- 459^a1 μὴδὲν ὄραν **ηλNW^y** : μὴ ὄραν μὴδὲν
- 459^a5 ὡς **λNW^y** : ὡσπερ **cett.**
- 459^a29 εἶκεν εἶναι om. **ηλNW^y**
- 461^a22 οὐ χείρονα **W^y** : χείρονα **γ** : οὐχ εἰρόμενα **B^eE¹**
- 461^b6 ἂν μὴ **NW^y** : ἂν vel ἐὰν **cett.**
- 461^b14 τοδὶ **NW^y** : τηδὶ **vulg.**

Div. Somn.

- 462^b23 εὐλογος $\mathbf{B^eEC^cW^y}$: εὐλογος εἶναι γ
- 463^a28 ἀρχὰς $\mathbf{B^eEC^cW^y}$: ἀρχὴν γ
- 463^b2 ὅσα περὶ ναυμαχίας $\mathbf{W^y}$: ἀλλὰ περὶ ναυμαχίας **cett.**
- 463^b20 ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες $\gamma\mathbf{W^y}$: ἄρτια μερίζοντες $\mathbf{EC^c}$: ἄρτι περιρίζοντες $\mathbf{B^e}$
- 463^b25 ἀλλ' ὅμως ἂν $\mathbf{B^eEC^cW^y}$: ἂν γ
- 464^a27-28 εὐθυονείρους . . . μάλιστα : εὖ μάλιστα $\mathbf{W^y}$

4.9 Les extraits des *PN* dans les *Réponses à Chosroès de Priscien de Lydie*

Priscien de Lydie fait partie, avec Simplicius de Cilicie, des membres la petite école néo-platonicienne athénienne florissant autour de Damascius, laquelle quitte subitement la ville pour se déplacer à la cour du roi de Perse Chosroès I^{er} en 531, la toute première année de son règne. Notre source principale concernant cet épisode est le second livre des *Histoires* d'Agathias (né vers 531 et mort en 582), un historien chrétien de la génération suivante qui ne voit pas d'un très bon œil le maintien d'une activité philosophique païenne, encore moins en Perse³⁹⁹. À cette occasion, Priscien et Simplicius accompagnent leur maître Damascius de Syrie avec Eulamios de Phrygie, Isidore de Gaza, Hermias et Diogène de Phénicie⁴⁰⁰. On explique généralement leur décision de se rendre à la cour de Perse par l'intensification des persécutions sous Justinien, qui vient de prendre en 529 des mesures visant à interdire l'enseignement de la philosophie païenne, même si nos sources ne font pas systématiquement le lien entre cette politique et leur départ. Dans tous les cas, la cour de Chosroès, monarque philhellène (à défaut d'être hellénophone) et aux grandes ambitions intellectuelles⁴⁰¹, à Ctésiphon ne devait probablement pas manquer d'attrait pour quiconque rêve à la réconciliation du pouvoir et de la philosophie⁴⁰². L'expérience semble avoir rapidement tourné court, aux dires d'Agathias, et le petit groupe quitte Ctésiphon dès 532, pour une destination inconnue⁴⁰³. On supposait traditionnellement que le groupe était ensuite retourné à Athènes, ou éventuellement à Alexandrie, puisque le traité de paix que signe Chosroès en 532 avec Justinien inclut une clause spécifique

399. Voir en particulier II.30 dans l'édition de FRENDO (1975).

400. Pour une présentation de la figure de Priscien, voir HAAS (2000), PERKAMS (2012) et l'introduction de R. Sorabji à STEEL et al. (2016).

401. Voir la liste des hôtes de marque que compile TARDIEU (1994), ainsi que l'énumération de ses lectures supposées par Agathias (II.28), qui n'en croit toutefois pas mot.

402. D'aucuns, par exemple ERHART (1998), vont même jusqu'à nier le moindre lien entre la politique de Justinien, qui culmine avec la fameuse ordonnance de 529, et ce départ d'Athènes pour le placer dans la continuité de la quête néo-platonicienne du savoir perse, à laquelle Plotin prend déjà part en accompagnant une expédition militaire contre les Sassanides dans les années 240. C'est en effet ce sur quoi insiste la version de l'histoire colportée par Agathias (II.30), qui présente la petite troupe païenne comme médusée, avec une naïveté béate, par la rumeur selon laquelle régnerait en Perse un roi-philosophe platonicien.

403. La question est d'importance concernant le devenir de la bibliothèque de l'école, qui doit avoir fait le voyage avec ses membres, voir MARCOTTE (2014) pour un état de la question.

destinée à protéger ces six philosophes lors de leur retour d'exil. L'inclusion d'une telle clause dans le traité pourrait même laisser penser que Ctésiphon n'a jamais été qu'un refuge temporaire à leurs yeux face à l'acharnement chrétien, et que, loin d'être entrés en conflit ouvert avec le monarque perse, ils auraient tout simplement attendu qu'il leur obtienne un sauf-conduit pour pouvoir poursuivre leurs activités. Un article de TARDIEU (1986) a quelque peu bousculé l'image traditionnelle de leur retour dans une Athènes apaisée, en développant l'hypothèse selon laquelle, après avoir quitté Ctésiphon, le groupe aurait jeté son dévolu sur la cité de Carrhae (Harran), à la frontière du territoire perse, où il aurait refondé une école néo-platonicienne qui aurait perduré jusqu'au X^e. Après avoir reçu initialement un accueil très favorable, cette proposition est aujourd'hui extrêmement débattue⁴⁰⁴.

Quoi qu'il en soit des événements ultérieurs, les *Réponses à Chosroès* (connues sous le titre de *Solutiones ad Chosroem*, le titre grec devait sans doute comporter le terme de Λύσεις) sont le seul texte conservé de cette petite école dont la rédaction est directement liée à ce séjour à Ctésiphon que narre Agathias⁴⁰⁵, si du moins on peut se fier à l'adresse conservée. Aucun manuscrit grec n'en a été préservé, nous n'avons pas plus de trace d'une traduction en perse qui aurait éventuellement pu être réalisée pour permettre au monarque d'avoir accès au texte (si l'on croit à la sincérité de ses intérêts philosophiques). Il ne nous reste que des témoins d'une traduction latine de mauvaise qualité, sans doute réalisée en milieu carolingien⁴⁰⁶, qui a été éditée au sein d'un volume supplémentaire de la série *CAG* par BYWATER (1888), et dont une traduction anglaise, au prix d'une tentative de rétroversion en grec, a récemment paru (STEEL et al. (2016)).

L'ouvrage se divise en dix chapitres, dont le premier traite de questions relatives à l'âme humaine, et le dernier des vents, selon une progression qui ne pouvait sembler que descendante à un néo-platonicien. Priscien s'y réfère, souvent explicitement, comme il le

404. L'hypothèse d'Harran est ardemment défendue depuis plusieurs décennies par Ilsetraut Hadot, qui n'est pas la moindre autorité en la matière. Près d'un tiers de son « bilan critique » de la recherche relative à la figure de Simplicius (HADOT (2014), pp. 25–133), est consacré à cette unique question. Le dossier est en effet devenu particulièrement complexe par la variété des arguments qui ont été mobilisés en sa faveur, qui vont de la toponymie aux sources orientales connues de Simplicius, en passant par les pratiques calendaires locales. La position de Tardieu et d'Hadot est cependant très loin d'être majoritaire, leurs arguments ont été minutieusement analysés et contestés, en particulier par LUNA (2001a), et par WATTS (2005) à sa suite. Le débat se poursuit encore (voir récemment GOLITSIS (2018b)), le résumé impartial le plus à jour est, comme souvent, celui qui est disponible au sein de l'article correspondant (« Simplicius de Cilicie ») du *Dictionnaire des Philosophes antiques* (CODA et GOULET (2016)).

405. On pense aussi que Simplicius rédige ses longs commentaires à *Cat.*, *Cael.* et *Phys.* après avoir quitté Athènes, mais son séjour à Ctésiphon a vraisemblablement été trop court, et peut-être trop mouvementé, pour lui permettre de mener à bien des entreprises d'une telle ampleur. Son commentaire au *Manuel* d'Épictète laisse apercevoir quelques connaissances d'une cosmologie manichéenne, si bien qu'il pourrait avoir été rédigé après son départ de Ctésiphon (voir notamment HADOT (2014), pp. 31–39, qui en tire argument en faveur d'un séjour à Harran).

406. Voir D'ALVERNY (1977). La connaissance du grec du traducteur n'est pas en cause, mais celui-ci semble avoir recouru mécaniquement à des lexiques chaque fois qu'un terme technique lui posait problème, ce qui rend son texte régulièrement inintelligible en latin. Son latin n'est en général pas très bon, si bien qu'il imite parfois des structures du grec qui ne sont pas admissibles en latin.

signale dans son introduction, à tout un pan de la littérature philosophique accessible à son époque, comprenant notamment un bon nombre de dialogues de Platon et de traités d'Aristote et de Théophraste, ainsi que différents commentaires, dont certains d'Alexandre et de Thémistius. Il semble donc qu'il ait rédigé son ouvrage en ayant accès à une excellente bibliothèque, raison pour laquelle on suppose que la petite école néo-platonicienne voyage avec la sienne. La partie intéressante du point de vue de l'étude de la transmission des *PN* englobe le second et le troisième chapitre, consacrés respectivement au sommeil et aux rêves prophétiques, qui reprennent directement ou indirectement, comme tous les éditeurs n'ont pas manqué de le remarquer, certains passages des traités du sommeil aristotéliens. En dépit de la perte du texte grec et des défauts de la traduction latine, Priscien s'y montre suffisamment proche d'Aristote pour que l'on puisse à de nombreuses reprises se faire une bonne idée de ce qu'il devait lire dans son exemplaire. On est donc en présence avec ces chapitres de l'un des témoignages les plus anciens (postérieur au commentaire d'Alexandre à *Sens.*, mais sans doute antérieur au *Florilège* de Stobée) relatifs à l'état du texte des *PN* dans l'Antiquité tardive.

On ne peut malheureusement pas reconstituer à partir de la seule traduction latine des morceaux suffisamment importants de l'exemplaire grec de Priscien pour pouvoir le situer avec une certitude totale au sein de la transmission. Je crois néanmoins que la tradition des *Solutiones* n'a pas du tout interagi avec celle des traités du sommeil. Il ne s'agit en effet pas d'un texte destiné à accompagner la lecture de ceux-ci, et l'ouvrage semble avoir été extrêmement rare. Il est par conséquent demeuré assez fidèle à un état très ancien du texte d'Aristote et conserve en quelques endroits une leçon qui correspond à celles de nos meilleurs manuscrits. C'est particulièrement frappant en 461^a22, où Priscien a encore accès à un εἰρόμενα qui a s'est corrompu dans presque tous nos manuscrits, à l'exception *B*^e et *E* (et encore, car les copistes de ceux-ci n'ont souvent pas compris le sens d'un tel texte). En revanche, on peut établir que l'exemplaire de Priscien est postérieur à la division de la transmission en α et β , parce que ses citations partagent certaines fautes du *deperditus* α et ses descendants, par exemple l'insertion de σώμασι en 454^a14. Un peu comme l'exemplaire d'Alexandre d'Aphrodise pour *Sens.*, le texte que lit Priscien est néanmoins préservé de certaines fautes apparues suite à la scission interne à la branche α , si bien qu'il doit être tenu pour antérieur à la constitution de la recension du *deperditus* γ . La prise en compte du témoignage de Priscien fournit donc un argument précieux établissant l'antiquité de la scission principale de la transmission, d'autant plus que, contrairement peut-être au commentaire d'Alexandre, il n'y a pas de raison valable de soupçonner une contamination massive de la transmission d'Aristote par celle de Priscien.

Fautes conjonctives avec α

- 454^a13–14 *in habentibus animam corporibus* **Prisc** (55.15–16) : ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ : ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν **E¹C^cMi** : ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν β (la leçon correcte est, selon moi, celle de β , le texte de **Priscien** semble en cas avoir conservé une glose sur la base d'une version du texte de ξ , si l'on suppose que *animam* est la traduction de ζωὴν, avec une inversion de l'ordre des termes)
- 454^b25–27 *et est quidem somnus in modum quendam sensus et immobilitas et uinculum, uigilia uero remissio et solutio* **Prisc** (54.10–11) : τῆς δ' αἰσθήσεως τρόπον μὲν τινα τὴν ἀκινήσιαν καὶ οἷον δεσμὸν τὸν ὕπνον εἶναί φαμεν, τὴν δὲ λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν ἐγρήγορσιν γ : τῆς δ' αἰσθήσεως τρόπον μὲν τινα τῆς ἀκινήσιος, οἷον δεσμὸν, τὸν ὕπνον εἶναί φαμεν, τὴν δὲ λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν ἐγρήγορσιν β (**B^eP**) : τῆς δ' αἰσθήσεως τρόπον μὲν τινα τὴν ἀκινήσιαν, οἷον δεσμὸν, τὸν ὕπνον εἶναί φαμεν, τὴν δὲ λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν ἐγρήγορσιν α (**E**) (le texte de Priscien suggère quelque chose comme ἀκινήσιαν καὶ δεσμὸν dans son exemplaire grec, qui témoignerait donc de la même tendance que γ à renforcer le parallélisme entre sommeil et veille et insérant un καὶ avant οἷον δεσμὸν ; il est même possible que la particule ait été placée au-dessus de la ligne dans α ou un descendant immédiat, ce qui expliquerait aussi bien la leçon de γ que celle qui semble avoir été celle de l'exemplaire de Priscien)
- 458^a26–27 *a corpulento subleuato a connaturali calido pressura cumulata* **Prisc** (56.19–20) : ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόως α (*sed* ἀθρόος **E¹**) : ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόος β (**B^e**) (Priscien semble avoir lu ἀθρόος plutôt que l'adverbe, il a revanche lu la seconde occurrence de la préposition ὑπὸ, laquelle est fautive)

Insomn.

- 459^a30–31 *et aliud iterum secundo mouetur* **Prisc** (60.5–6) : καὶ πάλιν οὗτος κινούμενος ἕτερον α : καὶ πάλιν ἕτερον οὗτος β (Priscien s'écarte ici légèrement de la lettre d'Aristote, mais il est ne fait aucun doute dans ce contexte que c'est ce passage précis qu'il paraphrase, et sa formulation est un plus proche de la leçon de α que de celle de β)

Fautes séparatives de γ *Somn. Vig.*

- 458^a20–21 *quamdiu enim indiscretus est sanguis post aescae affectionem* **Prisc** (56.15–16) : διὰ δὲ τὸ γίνεσθαι ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν β (ἀδιακριτώτατον) **EC^cMi** : διὰ δὲ τὸ γίνεσθαι μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιάκριτον γ (l'exemplaire de Priscien est préservé du remaniement du texte dans γ)

Insomn.

- 459^a13–14 *non enim alia quadam ..., alia uero ...* **Prisc** (59.20–21) : οὐ γὰρ ἄλλωι μὲν τινι ..., ἄλλωι δὲ ... ω : οὐ γὰρ ἄλλωι μὲν τινι ..., ἄλλωι δὲ τινὶ ... γ (l'exemplaire de Priscien n'a pas subi la répétition de l'indéfini dans γ)
- 459^b6–7 *non solum sentientibus adhuc aistheteriis, sed etiam sentire cessantibus, inesse* **Prisc** (60.7–8) : οὐ μόνον αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ πεπαυμένων γ : οὐ μόνον ἐν αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ ἐν πεπαυμένοις **E** : οὐ μόνον αἰσθανομένοις

ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ πεπαυμένοις $\beta(B^e)$ (la préposition ἐν est passée du côté du verbe *inesse*, mais le parallélisme a été préservé, alors qu'il a été rompu dans γ par le passage du second participe au génitif ; même si la branche de *E* a aussi connu quelques remaniements, le texte de Priscien correspond tout de même au texte supposé du *deperditus a*)

- 461^a22 *consequentia et ordinata facit somnia Prisc* (61.15–16) : εἰρόμενά τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια $\beta(B^e)E^1$: ἐρρωμένα τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια γ (l'exemplaire de Priscien est préservé d'une corruption qui a affecté tous les manuscrits à l'exception de *B^e* et de *E*, mais je note quand même qu'il pourrait tout de même être au courant de la leçon de γ , ἐρρωμένα, parce que son texte qualifie aussi le mouvement des sensibles à l'origine de ces rêves cohérents de *salutaris*, en 61.14)

Chapitre 5

Le commentaire de Michel d'Éphèse

5.1 Le projet du commentaire et sa transmission

Le commentaire de Michel d'Éphèse est la principale production exégétique byzantine relative aux *PN*, les textes ultérieurs (paraphrases ou abrégés rédigés notamment par Métochite Sophonias, Pachymère ou Scholarios) se montrent tous fortement dépendants à son égard. Michel d'Éphèse participe avec Eustrate de Nicée à l'épanouissement des études aristotélicienne au sein du cercle intellectuel de la princesse disgraciée Anne Comnène (1083–1153), l'autrice de l'*Alexiade*¹. Dans un contexte où l'attention des interprètes (par exemple d'Aréthas de Césarée) des siècles précédents et la production manuscrite continuent à l'époque à se concentrer sur l'*Organon*, Anne Comnène semble avoir favorisé les projets plus originaux, en particulier la rédaction de commentaires sur le modèle des grandes productions exégétiques antiques pour les traités d'Aristote qui n'avaient pas encore reçu de traitement de cet ampleur². Cela a abouti à la rédaction d'un grand commentaire à *EN* à plusieurs mains, dont la répartition des sections est difficile à élucider : on considère généralement qu'Eustrate prend en charge les livre I et VI et Michel les livres V, IX et VIII ; les auteurs des commentaires aux livres II, III, IV et VII n'ont pas été identifiés avec certitude, tandis que le commentaire au livre VIII ne nous est pas parvenu, si tant qu'il ait jamais été achevé. Eustrate réalise aussi un commentaire au second livre des *Seconds Analytiques*. Le commentaire à *Rhet.* que les manuscrits attribuent à un certain Stéphane³ est très probablement issu de ce

1. Après des décennies de tâtonnement au sujet du contexte des commentaires de Michel et d'Eustrate (on avait depuis longtemps remarqué que le commentaire à *EN* était dédié par Eustrate à un membre féminin de la famille impériale, cf. *In EN*, 1.13–18), c'est la mise au jour par BROWNING (1962) de l'oraison funèbre d'Anne Comnène par Georgios Tronikès, un autre membre de ce cercle, qui a permis de fixer leur cadre.

2. En dépit de la fierté qu'elle manifeste, dans le prologue de l'*Alexiade* (I.2.9–17), d'avoir longuement étudié les traités d'Aristote, son degré réel de maîtrise des textes et des doctrines est sujet à caution (voir sur ce point FRANKOPAN (2009), pp. 54–59), ce qui doit conduire à nuancer la nature ses motivations en tant que mécène.

3. En ce qui concerne son identification, WOSLKA-CORNUS (1976) a sans doute raison de considérer qu'il doit s'agir de Stephanos Skylitzès, qui enseigne un temps à Constantinople avant d'être nommé

même cercle, ainsi que l'autre commentaire, anonyme, à ce même traité, dont l'auteur est vraisemblablement aussi celui du commentaire à *EN VII*⁴. Michel d'Éphèse semble avoir été particulièrement actif dans ce milieu. On conserve notamment de sa part des commentaires aux *Réfutations sophistiques*, aux livres Z à N de la *Métaphysique*⁵, et surtout à pratiquement tous les traités zoologiques disponibles (*Gener. An.*, *Part. An.*, *Inc. An.*, *PN* et *Mot. An.*). L'objectif paraît avoir été d'étudier les textes de philosophie naturelle pour lesquels aucun commentaire ne faisait déjà autorité : c'est ainsi que l'on peut expliquer le fait que Michel laisse de côté *Sens.* au sein des *PN* (il existe déjà un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise), ou même *An.* (déjà paraphrasé par Thémistius) ; le fait qu'il ne rédige pas de commentaire à *Hist. An.*, ou aux *Anatomies* (auxquelles il paraît avoir encore accès) résulte sans doute de la nature de ces ouvrages, qui se prêtent mal à l'exercice du commentaire.

Si l'on ouvre le volume de la série *CAG* préparé par WENDLAND (1903a) où est édité le commentaire de Michel, on constate que l'on a devant soi un commentaire aux *PN* au sens moderne, c'est-à-dire à *PN1 – PN2*, séquence dont *Mot. An.* est absent. Il ne faut surtout pas supposer qu'il s'agit là de l'intention de Michel, cet ordonnancement est un pur artefact éditorial qui a été inventé pour mettre en correspondance le commentaire avec la manière dont l'on organise les textes en question aujourd'hui. Lorsque Michel s'explique quant à l'ordonnancement de sa production, qui est nommée dans la tradition manuscrite « scholies » (σχόλια)⁶, c'est une séquence beaucoup plus proche de la tradition

évêque de Trébizonde à l'âge de trente ans, en 1126, connu par un texte de son étudiant Théodore Prodromos.

4. Voir les arguments apportés en ce sens par VOGIATZI (2019), pp. 20–31.

5. On estime souvent que Michel ne commente pas les premiers livres parce qu'il connaîtrait de première main le commentaire d'Alexandre à ces livres (les commentaires aux livres A à Δ sont préservés en grec), de même qu'il laisse de côté *Sens.*, déjà commenté par Alexandre, au sein des *PN*. Il semble en fait que, dans le cas de *Met.*, Michel ne dispose d'aucun accès direct au commentaire d'Alexandre, et que son propre commentaire ait pour fonction de prendre la suite d'un autre commentaire byzantin antérieur, aux livres A à E seulement, que l'on date approximativement du sixième ou du septième siècle, si bien qu'il est fort possible que Stéphane d'Alexandrie en soit l'auteur. La situation est rendue particulièrement épineuse par le fait que l'auteur de ce commentaire proto-byzantin soit intervenu au sein de la transmission du commentaire d'Alexandre. Ces trois commentaires ont pu par la suite être combinés dans un même manuscrit (voir, en première approche, GOLITSIS (2022), pp. XLVII–LV).

6. Ce n'est pas seulement un effet de titre : Michel se réfère lui-même à des « scholies » de sa part à *Inc. An.* en 103.5. L'histoire du terme σχόλιον est complexe, voir à ce sujet la synthèse de DICKEY (2006), p. 11 n. 25. Sa signification originelle, tirée de la racine σχολή, semble avoir été une activité d'enseignement ou de conférence (comme c'est le cas chez dans une lettre de Cicéron, *ad Att.* 16, 7.3). Elle s'est ensuite déplacée pour porter sur des notes de cours souvent rédigées de manière télégraphique, la distinction entre σχόλια et ὑπομνήματα dans l'Antiquité tardive, si tant est que distinction il y ait eu, est controversée (les ὑπομνήματα pourraient avoir été rédigés de manière plus soignée ou avoir eu vocation à constituer un exemplaire à part, par opposition aux σχόλια destinées à être insérées en marge d'un texte principal). Ces commentaires ont progressivement été recyclés sous forme d'annotations marginales plus ou moins denses ou continues, d'abord sur papyrus puis ensuite au sein de *codices*, le procédé a été grandement facilité par l'invention de la minuscule (voir à ce sujet IRIGOIN (1994), pp. 67–82). De là s'est développée une signification byzantine, qui se perpétue en grec moderne, où σχόλια désigne un commentaire, quelle que soit sa relation au texte principal, qu'il est important de distinguer du sens du terme technique « scholie » en philologie moderne, qui renvoie à des annotations marginales dans un manuscrit. Cet usage technique contemporain se fonde avant tout sur la position spatiale de l'annotation dans la dépendance d'un texte

antique qu'il donne : *Part. An.* – *PN1* – *Mot. An.* – *Gener. An.* – *PN2*⁷. En outre, c'est à peu près cette séquence que l'on retrouve dans les principaux manuscrits du commentaire. La base textuelle de l'édition *CAG* comprend essentiellement quatre manuscrits, auxquels il faut adjoindre l'édition aldine (sigle a). Parmi ces quatre manuscrits, un seul donne la séquence moderne *PN1* – *PN2*, il s'agit cependant du *Paris. 1921* (sigle *m* ici, *P* chez WENDLAND (*ibid.*), ff. 146–200^v), confectionné au XIV^e, où le commentaire de Michel est joint au texte d'Aristote (en compagnie celui d'Alexandre à *Sens.*) et qui est un manuscrit d'érudit, si bien qu'il est très probable que cette composition soit le produit d'une décision délibérée qui se fonde, non pas sur la transmission du commentaire, mais sur l'ordre que l'on pense être approprié au *corpus aristotelicum*. Les trois autres, qui sont bien plus proches de la période de rédaction du commentaire, séparent tous *PN1* de *PN2* : *Paris. 1925* (sigle *S*), que l'on date de la fin du XII^e siècle, donne une séquence assez étrange⁸, où le commentaire *PN2* (ff. 14^v–42^v) est précédé de celui à *Inc. An.* et suivi de ceux à *Gener. An.* et *Mot. An.*, puis du commentaire à *PN1* (ff. 124–149), lui-même suivi de celui à *Part. An.* ; dans *Vat. 2199* (sigle C, XII^e)⁹, le commentaire à *PN1* (ff. 2–105^v) est séparé du commentaire à *PN2* (ff. 140^v–219) par celui à *Mot. An.* ; c'est la même chose dans le *Paris. 1923* (sigle R, fin XII^e), où le commentaire à *PN1* (ff. 95^v–109) fait suite aux commentaires à *Part. An.* et *Inc. An.* et précède celui à *Mot. An.*, après lequel intervient celui à *PN2*, avec cette particularité que le commentaire à *Long.* (ff. 109–115^v) est séparé du reste (ff. 223^v–234^v) par une recension mutilée du commentaire à *Gener. An.* (ff. 115^v–223^v). Par conséquent, aussi bien les déclarations explicites de Michel que les données de la transmission manuscrite imposent de considérer qu'il place ses « scholies » à *Mot. An.* entre celles à *PN1* et celles à *PN2*, contrairement à l'impression que l'on pourrait tirer d'une consultation hâtive de l'édition moderne du commentaire.

Une conséquence de cette situation est le fait que la transmission du commentaire de Michel d'Ephèse aux *PN* est virtuellement identique à celle du commentaire à *Mot. An.*, éditées dans la série *CAG* avec celles à *Part. An.* et *Inc. An.*, dont la transmission est davantage distincte, par HAYDUCK (1899b). Il s'en suit que les résultats relatifs à la

principal, laquelle qui n'a probablement jamais fait partie de la signification antique ou byzantine du terme. À ma connaissance, la recherche n'est pas encore assez avancée pour que l'on puisse déterminer si à l'époque de Michel l'appellation de *σχόλια* veut simplement dire « commentaire » ou si elle est encore associée à des notes. On notera en tout cas que dans le manuscrit V (*Vat. 266*), rédigé vers 1300 (soit plus d'un siècle et demi après Michel d'Ephèse), certaines annotations marginales sont introduites par l'intitulé *σχόλιον*.

7. Comme le remarque WENDLAND (1903a) lui-même, p. V. Cf. *In PN*, 149.8–12 : τὰ μὲν οὖν Περὶ ζώων μορίων καὶ πορείας, ἔτι τὰ Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως, Περὶ ζώων τε κινήσεως, καὶ Περὶ ζώων γενέσεως, τὰ τε Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος, καὶ σὺν τούτοις τὰ περὶ γήρας καὶ νεότητος, οὕτως ἔμοι σεσαφηνίσται κατὰ δύναμιν.

8. Voir à ce sujet les hypothèses de KOCH (2015), p. 100 : « *Paris. 1925* wurde offensichtlich in hohem Tempo und ohne Rücksicht auf die sich ergebende Reihenfolge erstellt. Die Vorlage war vielleicht ursprünglich in Hefte zerlegt worden, um den Vorgang durch Distribution auf mehrere Schreiber zu beschleunigen. »

9. D'après le catalogue de LILLA (1985), p. 147.

transmission du commentaire à *Mot. An.* établis par la recension minutieuse du volume par PRAECHTER (1906) et plus récemment par KOCH (2015), pp. 96–117, sont en droit transposables au sujet de la transmission de celui aux *PN*, ce qu'ils font déjà tous les deux en partie. On peut alors résumer ainsi cette transmission. Elle se divise en deux familles, *Sa* et *CRP*. Celles-ci sont à compléter par deux manuscrits au moins qui n'ont pas été employés par WENDLAND (1903a) : *Marc. gr. Z. 237* (XII^e), lequel appartient à la première famille (composition : scholies à *Inc. An.*, à *PN2* ff. 13–36^v, à *Mot. An.*, à *PN1* ff. 51^v–98, à *Gener. An.*); *Laurent. plut.* 85.1 (le fameux *Oceanus*¹⁰, que l'on date de la fin du XIII^e), lequel appartient à la seconde famille, comme en témoigne le fait que son contenu soit organisé de façon semblable au *Paris. 1923* (ff. 661–667^v : commentaire à *PN1*, suivies du commentaire à *Mot. An.* ; 669^v–670^v : commentaire *Long.*, suivies de celui à *Gener. An.* et ensuite seulement de celui au reste de *PN2*, ff. 691^v–694). On notera que ces deux manuscrits séparent toujours de la même manière les « scholies » à *PN1* de celles à *PN2*. Le témoignage de l'édition aldine (dont le texte est à la source de celui d'encore un autre manuscrit du commentaire, *Paris. 2066*, datable du troisième quart du XV^e) est à manier avec précaution, car son texte semble avoir été corrigé à partir de celui d'Aristote. Ces deux familles divergent considérablement l'une par rapport à l'autre, si bien qu'il paraît nécessaire de supposer, soit une intervention massive à des fins de correction dans l'une d'entre elles, soit l'existence de deux versions des « scholies ». La seconde option est plus probable au vu du fait que les deux familles sont attestées peu après la période supposée de rédaction du texte. Toutefois, il ne semble pas que l'une soit simplement une version revue et corrigée de l'autre.

5.2 Le commentaire de Michel et les scholies byzantines

Il faut à ce stade prendre en compte la nature spécifique du commentaire de Michel. Sa désignation par le terme de « scholies » paraît s'inscrire en partie dans la continuité de l'usage tardo-antique. Le texte du commentaire se montre en effet souvent très discontinu et parfois extrêmement répétitif. Si on le compare au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*, il donne beaucoup moins l'impression d'un ensemble unifié. Certains morceaux font certes l'objet d'une rédaction soignée, en particulier les introductions (*In PN* 1.4–6.5, 87.3–16, 99.3–24). Dans d'autres, Michel se contente fréquemment de dire que telle section ne requiert pas d'explication particulière et effectue ainsi des sauts plus ou moins grands au sein du texte, la formule consacrée est en général τὰ δ' ἐξῆς σαφῆ (voir, entre autres, 40.4, 41.4, 50.15, 59.3, 69.5, *etc.*), il lui arrive aussi souvent de

10. Brièvement décrit par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 275–276. Voir aussi les études que lui ont consacrées CACOUCOS (2000) et GOLITSIS (2020b).

se contenter de donner une simple reformulation du texte, introduite par des formules comme $\delta\ \delta\epsilon\ \lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\ \tau\omicron\iota\omicron\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\ \dots$ (35.17, 36.4, 115.23, *etc.*) ou $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\ \delta\epsilon\ \tau\omicron\ \lambda\epsilon\gamma\acute{\omicron}\mu\epsilon\nu\omicron\nu\ \acute{\iota}\sigma\omicron\nu\ \tau\omicron\iota\ \dots$ (8.4, 12.27, 15.30, *etc.*). Cela donne vraiment l'impression d'une production qui a été originellement conçue par petits blocs, c'est-à-dire précisément des scholies, qui auraient été dans un second temps seulement cousues en un texte continu. Ces observations rejoignent la perspective historique plus large dégagée par CACOUIROS (2009), qui place Michel à l'interface de la tradition de ce qu'il nomme « commentaire à scholies », c'est-à-dire la pratique proto-byzantine consistant à rédiger un *corpus* de scholies accompagnant un texte, lequel représente un agglomérat d'unités discrètes qui n'ont pas vocation à se raccorder les unes aux autres (ni même à maintenir une position exégétique cohérente), tout en insistant sur les innovations qu'il apporte au genre, qu'il renouvelle en cherchant à apporter une plus grande continuité au matériau ainsi constitué¹¹.

Ce constat rend éminemment nécessaire le travail d'identification des sources du commentaire. Celui-ci a en partie été mené à bien par WENDLAND (1903a). Michel rédige manifestement son commentaire avec à côté de lui d'autres ouvrages d'Aristote, en particulier ceux de la zoologie, c'est-à-dire *Part. An.* et *Inc. An.*, auxquels on conserve aussi un commentaire de sa main, ainsi que *Gener. An.*, *Hist. An.* et les *Anatomies* (apparemment encore disponibles à cette époque), ouvrages auxquels il se réfère de nombreuses fois et qu'il connaît manifestement très bien¹². Le commentaire comporte aussi des références plus ponctuelles à d'autres ouvrages d'Aristote, qui couvrent à peu près l'ensemble du *corpus conservé*¹³. Michel a par conséquent un accès régulier à une bibliothèque comprenant l'essentiel des textes préservés, et peut-être davantage encore. Le commentaire se réfère également de temps en temps à Platon, souvent de manière vague¹⁴, le dialogue qu'il connaît le mieux semble être le *Timée*, lequel est de toute manière cité plusieurs fois explicitement par Aristote¹⁵. Une inspiration majeure du commentaire à *PN1*, tout comme dans le cas du commentaire à *Mot. An.*, est le *De anima* d'Alexandre d'Aphrodise, dont de larges extraits se retrouvent tels quels dans le prologue

11. Il y a possiblement un lien entre cela et un phénomène assez singulier au sein de l'un des principaux témoins du texte du commentaire de Michel, le *Paris*. 1921 (m ou P). Si l'intégralité du texte du commentaire y a été transcrite en marge, avec le texte d'Aristote au centre dans une disposition beaucoup plus aérée, le manuscrit a aussi été organisé de manière à réserver des espaces pour des scholies. Cet espace s'est avéré insuffisant, car les scholies, dans diverses encres, se sont multipliées dans le manuscrit. La chose remarquable est qu'un bon nombre d'entre elles sont en fait des extraits, parfois *verbatim*, du commentaire de Michel : celui-ci se retrouve ainsi consigné deux fois sur un même feuillet, une fois sous forme de texte continu, et une autre sous forme de scholies discrètes.

12. Voir 51.18, 52.14–15, 54.20, 58.18, 98.2, 100.11, 102.31, 106.28–29, 107.4, 107.31, 112.9–10, 123.23, 133.20, 134.2, 134.29–30, 135.3, 136.8, 142.23, 143.2, 143.10, 144.30.

13. *Sens.* (1.11, 2.14, 123.22, 135.25) ; *An.* (6.21, 43.22, 47.25, 48.2, 89.16, 102.24, 109.23, 116.3) ; *Mot. An.* (50.23, 51.30, 100.11, 107.31, 129.4) ; *Phys.* (139.2) ; *Gener. Corr.* (82.25, 109.22, 139.11) ; *Met.* (17.30, 82.18 129.14) ; *Cael.* (46.18, 90.11, 137.20) ; *Probl.* (20.17–20) ; *Top.* (29.7, 63.3) ; *An. Post.* (24.7) ; *Rhet.* (29.8).

14. Voir 10.23, 28.23, 65.2, 99.12, 119.16–18, 120.35, 121.30.

15. Voir 33.17, 47.1, 117.27.

du commentaire¹⁶, qui est une sorte d'introduction générale à *PN1*. Michel semble être simplement allé recopier la description de la φαντασία offerte par Alexandre. On retrouve également des morceaux plus brefs du même ouvrage dispersés dans le commentaire, dont l'origine est un peu plus incertaine¹⁷. Michel ne signale nulle part ces emprunts, mais le commentaire comporte tout de même une référence explicite et élogieuse au *De anima* d'Alexandre, dont il reproduit même l'*incipit* de manière à l'identifier (134.24–28), si bien que l'on s'imagine aisément que l'ouvrage figure en bonne place sur sa table de travail¹⁸. Le principal nom propre intervenant dans le commentaire est autrement, en-dehors de ceux figurant dans le texte d'Aristote lui-même, celui de Galien (52.20, 67.21, 109.20, 135.28), dont le titre d'un ouvrage conservé est même cité (Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν, 109.20)¹⁹. Le degré exact d'accès de Michel au *corpus galenicum* est davantage sujet à caution, au vu du fait qu'il l'emploie beaucoup moins fréquemment qu'Aristote et Alexandre et se contente souvent de mentionner son nom en lien avec une doctrine²⁰. Le commentaire aux *PN* est aussi célèbre par ses passages à teneur biographique²¹, où apparaissent des figures contemporaines anonymes, celle d'un maître mort de pneumonie (142.5), ainsi que celle d'un compagnon (ἑταῖρος), dont Michel rapporte principalement des expériences oniriques (62.3, 64.11, 81.7), mais qu'il paraît aussi consulter en matière d'exégèse (130.34 – il est alors qualifié de « divin », θεῖος; 148.9) et qu'il est tenant de chercher à identifier à Eustrate de Nicée, la principale autre autorité contemporaine en matière d'interprétation d'Aristote et, en quelque sorte, le collègue de Michel au sein du cercle d'Anne Comnène. Enfin, de nombreux passages présentent des ressemblances frappantes avec divers textes issus de la production abondante de Michel Psellos²², sans que celui-ci ne soit nulle part mentionné explicitement.

Le travail de Wendland ignore cependant tout de l'existence, au sein de la transmission

16. Voir WENDLAND (1903a) p. XII et comparer *In PN*, 2.24–28 WENDLAND (ibid.) et *De anima*, 66.25–67.2 BRUNS (1887); 2.31–4.14 et 68.4–69.19; 4.21–27 et 69.20–70.3; 4.30–5.5 et 72.5–13. Le texte de Michel présente d'ailleurs quelques variantes intéressantes par rapport à celui de l'édition *CAG* du *De anima* d'Alexandre.

17. Comparer *In PN*, 52.8–1 et *De anima*, 74.19–23; 52.22–26 et 95.1–4; 100.19–29 et 94.26–30, 95.6–11, 19–22.

18. Le commentaire contient également une référence mystérieuse à un ouvrage d'Alexandre intitulé Περὶ δαιμόνων (83.27), dont c'est la seule mention connue. On trouve aussi dans le commentaire à *Mot. An.* des références élogieuses à Alexandre (121.1, 123.7).

19. WENDLAND (1903a) identifie également, correctement semble-t-il, la référence en 52.20 comme portant sur un passage du *De placitis Hippocratis et Platonis* VI. Les deux autres sont plus incertaines.

20. Le reste de la production de Michel ne comprend aucune référence à Galien, à l'exception de deux citations dans le commentaire à *Soph. El.* (22.7, 142.9). Il n'est pas inutile de signaler dans cette perspective que Michel Psellos, en revanche, connaît très bien le *corpus galenicum* (voir par exemple la longue liste de références relevées dans l'*index* de WESTERINK (1992), pp. 474–475), dont le traité Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν, dont il s'inspire directement dans l'une de ses lettres (lettre n° 95, ll. 113–115, ΠΑΡΑΙΟΑΝΝΟΥ (2019) I, pp. 207–208).

21. Voir 24.3 (citation d'un vers entendu), 46.11 (expérience de certaines maladies qui conduisent à un état catatonique), 61.32 (un rêve personnel au sujet de Socrate), 79.18 et 80.23 (d'autres rêves).

22. Voir WENDLAND (1903a), p. VII n. 3. KOCH (2015), p. 142, fournit également quelques éléments en ce sens en ce concentrant sur le commentaire à *Mot. An.*

manuscrite des *PN*, de certains ensembles remarquables de scholies. Il en existe plusieurs, dont les relations mutuelles, ainsi qu'au commentaire de Michel, doivent être déterminées au cas par cas. La définition de ce qui constitue un « *corpus* de scholies » est problématique. La démarcation entre la présence de quelques scholies isolées dans un manuscrit et l'existence d'un véritable ensemble exégétique comporte déjà une certaine part de vague, de même que la distinction entre une simple annotation et une scholie. En outre, l'origine des scholies que l'on trouve dans un manuscrit est souvent difficile à déterminer : elles peuvent avoir été transcrites depuis le même antigraphe que le texte, l'avoir été depuis un autre modèle, avoir été inventées par le copiste, par un lecteur ultérieur, *etc.*, et n'importe quelle combinaison de ces possibilités est également envisageable. L'attestation d'un même ensemble de scholies dans plusieurs manuscrits n'en élimine que certaines, à condition que l'on puisse prouver que leurs témoignages sont mutuellement indépendants. En ce qui concerne les *PN*, la situation est heureusement assez simple dans certains cas. Par exemple, en ce qui concerne *PN2*, les manuscrits *Erlang. A 4 (E^r)* et *Paris. 2027 (P^f)* présentent souvent les mêmes annotations (lesquelles ne sont pas peu fréquemment interpolées au sein du texte même dans l'un ou dans l'autre) dont il est facile de se rendre compte qu'elles ont le commentaire de Michel pour origine. J'exclus ainsi les cas relativement triviaux où le commentaire a servi de source à des scholies ultérieures, ainsi que les manuscrits dont les annotations paraissent trop tardives, par exemple ceux de Bessarion, pour présenter un intérêt par rapport au commentaire de Michel. Je réserve le terme de « *corpus* de scholies » pour des ensembles d'annotation de taille conséquente qui couvrent un traité entier au moins et dont l'on peut prouver qu'ils remontent à une source perdue. Il y a ainsi deux critères, dont l'un concerne le volume de scholies, tandis que l'autre est entièrement relatif à la transmission : un *corpus* de scholies doit être attesté dans plusieurs manuscrits et il doit y en avoir au moins deux témoins indépendants²³.

Cet emploi que je stipule exclut ainsi de la dénomination « *corpus* de scholies » les ensembles de scholies que l'on ne rencontre que dans un seul manuscrit ou qui trouvent leur source unique dans un manuscrit conservé, on parlera dans ce cas des scholies d'un tel manuscrit ou, encore mieux, des scholies d'un tel auteur, lorsque l'auteur en est identifiable. Cela ne signifie évidemment pas qu'un ensemble de scholies attesté dans un unique manuscrit ne présente aucun intérêt, tant pour l'histoire de la transmission du texte que pour celle de sa réception, qui sont bien souvent liées. Dans le cas de *PN1*, il y a ainsi deux manuscrits qui présentent des ensembles d'annotations isolés qui

23. Les philologues se plaignent souvent du flou terminologique autour de la notion de « scholies » ou de « *corpus* de scholies ». Voir par exemple MONTANA (2011), pp. 107–110, qui propose une restriction du second terme différente de l'usage que je propose ici, selon laquelle cette expression devrait renvoyer au produit d'un processus soigneux et systématique de compilation à partir de sources préexistantes aboutissant à un ensemble exégétique cohérent destiné à intégrer les marges d'une édition du texte. En ce sens, on peut douter qu'aucun des ensembles de scholies observables pour les *PN* constitue un *corpus*, en partie parce que cette définition est pratiquement impossible à manier lorsque l'on ne dispose pas de renseignements au sujet de sources éventuelles.

ne sont pas sans lien avec le commentaire de Michel. Le prestigieux manuscrit *Oxon.* CCC 108 (Z) représente, quant à *PN2*, un cas singulier. Une main que la paléographie conduit à dater du XII^e (le manuscrit passe de toute façon en Angleterre après le sac de 1204) l'a massivement annoté, les scholies les plus remarquables ont été éditées par GOLITSIS (2014)²⁴. Son intervention est donc proche donc de la période de rédaction du commentaire de Michel. Le contenu des annotations révèle même que ce lecteur inconnu a sous les yeux le commentaire de Michel (auquel il se réfère sous l'appellation ὁ ἐξηγητής), à l'égard duquel il se montre régulièrement très critique²⁵. Il semble ainsi plausible qu'il s'agisse d'un autre membre du cercle d'Anne Comnène²⁶. Ses annotations sont rédigées à la première personne, dans un style qui rend très probable qu'elles aient été rédigées sur le vif, lors d'une lecture attentive et informée des traités et de leur interprétation par l'Éphésien. La même main s'est également efforcée de corriger systématiquement les lacunes fréquentes dans le texte de *Z* au moyen d'une autre source²⁷, probablement à rattacher à la famille π (dont les principaux représentants conservés remontent toutefois au début du XIV^e, en particulier *Vat.* 258 *N*), on peut supposer qu'il avait en sa possession une collection réunissant le commentaire de Michel avec le texte d'Aristote, peut-être dans un seul et même exemplaire. L'intervention de ce lecteur nous laisse donc entrevoir le milieu dont pourrait être issue l'entreprise de Michel. Contrairement à l'aura d'autorité que son commentaire semble avoir revêtu lors de périodes byzantines supérieures, ses interprétations paraissent y avoir été accueillies de manière très critique.

Le manuscrit *Ambros.* H 50 sup. (*X*) représente un cas qui n'est pas moins intéressant, sur lequel KOCH (2015), pp. 146–148, a attiré l'attention. Le manuscrit comprend un grand nombre d'annotations extrêmement hétérogènes, lesquelles semblent être d'une main contemporaine de celle du copiste, laquelle est vraisemblablement identique à celle qui a corrigé le texte (notée *X*²). On date sa confection approximativement de la fin du XII^e, ce qui correspond à peu près à la période de la confection des plus anciens témoins

24. Voir également KOCH (2015), p. 8.

25. En voici un exemple. Michel a tendance à démembrer l'organisation aristotélicienne du propos et à le ré-articuler lui-même. C'est ce qu'il fait à propos de *Resp.* 471^a14–15 (*In PN*, 114.21–30), de manière assez peu claire. Le scholiaste dans *Z* ne s'en laisse pas conter et lui reproche frontalement de n'avoir pas compris le passage (f. 168). Après avoir donné l'interprétation qui est selon lui correcte du passage, il poursuit ainsi : τοιοῦτον τὸ ῥητὸν εἰ χρὴ τῆι ἐμῆι μαντεία προσέχειν τὸν νοῦν, ἀδιανόγητα γὰρ φησι καὶ ἐνταῦθα ὁ ἐξηγητής, « c'est cela qui est dit, si l'on doit se fier à mon interprétation – car l'Exégète dit, là encore, des choses incompréhensibles ».

26. Voir GOLITSIS (2014), pp. 38–43. Comme l'annotateur de *Z* a l'air de prendre Michel de haut, on pourrait se demander s'il ne faudrait pas l'identifier à Eustrate, que Michel semble avoir volontiers reconnu comme supérieur à lui en matière d'exégèse, ou à même à Anne Comnène, que l'on sait avoir effectué un travail personnel d'annotation sur certains manuscrits scientifiques. La seconde hypothèse est rendue impossible par le fait que l'annotateur emploie le pronom masculin lorsqu'il parle de lui-même ; la première est rendue difficile par le fait que Michel semble avoir consulté Eustrate (ὁ ἐμὸς ἐτάϊρος) sur certains points difficiles lorsqu'il rédige son commentaire aux *PN* (voir en particulier 131.4–8 et 148.9–10).

27. Ces lacunes sont si massives dans *Z* qu'il est difficile de croire que qui que ce soit ait pu entreprendre d'étudier *PN2* au moyen de ce manuscrit sans être rapidement découragé par l'état du texte, à moins évidemment de disposer d'un exemplaire alternatif. Il y a donc de bonnes chances pour que cet annotateur du XII^e soit la première personne à se pencher sérieusement sur cette section dans *Z*.

connus du texte du commentaire. Je transcris ci-dessous la plupart de ces annotations et les traduit lorsque cela est possible. Du fait de l'état actuel du manuscrit, elles ne sont pas toujours déchiffrables en leur entièreté. Je signale aussi, le cas échéant, les parallèles au sein du commentaire de Michel.

Annotations à *Mem.* – *Div. Somn.* dans *Ambros.* H 50 sup. (X)

Mem.

1. *ad* 449^b24 οὔτε ὑπόληψις (X f. 76) : ὑπόληψιν εἶπε τὴν κοινῶς κατηγορουμένην κατὰ πασῶν τῶν περὶ τῆς αἰσθητικῆς ψυχῆς γνωτικῶν δυνάμεων· οἷον νοῦ δόξης καὶ ἐπιστήμης ἢ, καὶ τὴν φαντασίαν ὑπόληψιν εἶρηκεν ὡς καὶ ταύτην ἐξ αὐτῆς ἀνεγειρομένην καὶ ἀπόντων τῶν αἰσθητῶν. *Il parle de la « conception » qui se prédique de toutes les puissances cognitives qui concernent l'âme sensitive, à savoir l'intellect, l'opinion et la science. Ou alors il a dit que l'imagination aussi est une conception, au sens où celle-ci s'éveille d'elle-même, même en l'absence des sensibles.* Le commentaire de Michel est très proche : ὑπόληψιν λέγει τὴν κοινῶς κατηγορουμένην κατὰ τε δόξης καὶ νοήσεως καὶ τῶν λοιπῶν λογικῶν δυνάμεων. ἢ ὑπόληψιν λέγοι ἂν νῦν καταχρηστικώτερον τὴν φαντασίαν (7.33–8.2).
2. *ad* 451^a19 ἐν τοῖς ἐπιχειρηματικοῖς λόγοις (X f. 78) : ἐπιχειρηματικὰ λέγει τὰ Προβλήματα· καὶ ἅπερ φησιν ἐν ἐκείνοις εἴρηται, νῦν εἰλήφθω ὡς ὁμολογούμενα· ἵνα μὴ, δις περὶ τῶν αὐτῶν λέγωμεν, καὶ πολλάκις τὸ αὐτὸ ἀποδεικνύωμεν· τὸ γὰρ ἅπαξ ἀποδειχθὲν, οὐκέτι δεῖται ἀποδείξεως. « *Essais* » veut dire les *Problèmes*. *Et, dit-il, ce qui a été en leur sein doit être désormais compris comme admis, afin que nous ne parlions pas deux fois des mêmes sujets et que nous ne démontrions pas la même chose plusieurs fois, car ce qui a été démontré une fois ne requiert plus de démonstration.* Comparer Michel, *In PN*, 20.16–19 : ἐπιχειρηματικούς λόγους λέγει τὰ προβλήματα ἔστι δὲ τὸ λεγόμενον· ὅσα ἐν τοῖς Προβλήμασιν ἡμῖν εἴρηται καὶ δέδεικται ἀποδεικτικῶς περὶ ἀναμνήσεως, δεῖ ἐνταῦθα ὡς ὁμολογούμενα λαμβάνειν καὶ μὴ ζητεῖν καὶ νῦν αὐτῶν ἀποδείξεις. τὸ γὰρ ἅπαξ δειχθὲν οὐ δεῖ πάλιν ἀποδεικνύναι.
3. *ad* 451^a28 κατὰ συμβεβηχός (X f. 78^v) : εἴρηται καὶ πρότερον, ὅτι τῶν ἐπιστημῶν κατὰ συμβεβηχός ἐστι μνήμη. *Il a aussi été dit précédemment qu'il est possible de se souvenir de savoirs par accident.* Même formule chez Michel (22.19).
4. *ad* 451^a30 ἔτι δὲ φανερόν (X f. 78^v) : φανερόν οὖν ἐστι, τί ἐστι ἀναμνήσις· τὴν γὰρ ἀνάμνησιν μνήμην εἶπεν ὡς τῆι ἀναμνήσει μνήμης μνήμης (sic) φανερόν οὖν ἐστι, τί ἐστι ἀναμνήσις· τὴν γὰρ ἀνάμνησιν μνήμην εἶπεν ὡς τῆι ἀναμνήσει μνήμης μνήμης ἐπομένης· τὸ δὲ ὅτι ἀντὶ τοῦ τί ἐστι· φανερόν οὖν φησι τί ἐστι ἀνάμνησις· μὴ νῦν ἐξ ἀρχῆς ἦτοι αἰσθόμενον ἢ παθόντα· ἀλλ' ὅταν ἐνούσης ἀρχῆς τύπου τινός ἐξ αὐτῆς καὶ τὸ ἐφεξῆς ἀμυδρόν ὄν· καὶ οὐκ ἀρίδηλαν τὴν γνῶσιν αὐτοῦ ἐπισυνάψοι τῆς ἐνούσης καθαρῶς ἀρχῆι· ὡς εἴ τις τὸ καὶ μανθάνω μὲν, οἷα μέλλω δρᾶν κακὰ καθαρῶς εἰδῶς· τὸ δὲ θυμὸν

δὲ κρείσσωαν τῶν ἐμῶν βουλευμάτων· μὴ δυνάμενος ραιδίως ἐπισυνάψαι τῶν πρότερων καθαρῶς· ἐκ τούτου ἀναλαβεῖν τὸ δεύτερον ἐφεξῆς ὃν τὸ ὅλον συνείρη καὶ εἴποι· καὶ μανθάνω μὲν, οἷα μέλλω δρᾶν κακὰ θυμόν δὲ κρείσσωαν τῶν ἐμῶν βουλευμάτων. Le copiste semble avoir échoué à comprendre ce qu'il avait sous les yeux.

5. *ad* 451^b25 οἷων εἴπομεν (X f. 79) : καὶν μηδὲν ὅμοιον ἔχει· μηδὲ ἐναντίον ἐστὶ μηδὲ σύνεγγυς ἐνδέχεται ἐξ ἄλλου ἄλλον ἀναμνησθῆναι· οἷον ἀπὸ τῆς ᾠδῆς τὸν Πίνδαρον ἢ τὴν Σαπφῶ· οὐδὲν γὰρ ὅμοιον ἔχει ἢ ᾠδῆ τῷ Πινδάρῳ ἢ τῇ Σαπφοῖ· ἀλλ' οὐδὲ ἐναντίον ἐστὶ οὐδὲ σύνεγγυς. *Même s'il n'y a aucune ressemblance : sans que ce soit son contraire ou un terme proche, il est possible d'effectuer une réminiscence de l'un à partir de l'autre, par exemple à partir de l'ode Pindare ou Sappho. Il n'y a en effet aucune ressemblance entre l'ode de Pindare ou de Sappho, pas plus que de contraire ou de proche.*
6. *ad* 452^b29–30 ἀπ' ἀρχῆς (X f. 79) : δεῖ προυπακούειν ὧν πάλαι τὴν ἐπιστήμην λαβῶν τις ἀπὸ τινὸς ἀρχῆς λέγει καὶ συνείρει τὸ ἐφεξῆς. Comparer Michel, 28.1–5 : καὶ ὡς ἐπὶ τούτων, οὕτως ἔξει καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ἦτοι τῶν πόρρω, ἦτοι ὧν πάλαι τὴν ἐπιστήμην ἢ τὴν αἴσθησιν ἐλάβομεν. δῆλον γὰρ ὡς ὁ αὐτός ἐστὶ τρόπος τῆς ἀναμνήσεως τῶν τε πάλαι καὶ τῶν πρὸ ὀλίγου. ὥσπερ γὰρ ἐπὶ τῶν σύνεγγυς οὐ προζητήσας, ἀλλ' ἀπὸ τινος ἀρχῆς, ἦν ἔχει, λέγει τε καὶ συνείρει τὸ ἐφεξῆς.
7. *ad* 452^a1 ἀπ' ἀρχῆς (X f. 79) : διὰ τὸ τὴν ἀρχὴν μεγάλα συντείνειν εἰς τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι. Même formule chez Michel (28.15).
8. *ad* 452^a17 τὸ μέσον πάντων (X f. 79^v) : οὕτως οὖν ἀναγνωστέον ἔοικε οὖν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τὸ μὲν ἀρχῆι πάντων τῶν ὧν ἀναμιμνησκόμεθα· τοῦτο δὲ ταῦτόν ἐστὶ ἢ εὕρεσις τοῦ μέσου ὠφελεῖ καὶ ποδηγὸς γίνεται πρὸς εὕρεσιν τοῦ ζητουμένου. *Il faut donc lire ainsi : [le milieu] « ressemble donc dans la plupart des cas au principe de tout ce que l'on retrouve par réminiscence », ce qui revient à dire que le fait de trouver le milieu est utile et sert de guide en vue de la découverte de ce que l'on cherche.* Comparer Michel, 29.20–23 : ἐστὶ δὲ τὸ λεγόμενον· ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μέσον πάντων ἀρχῆι ἔοικε· τοῦτο δὲ ταῦτόν ἐστὶ τῷ 'ἢ εὕρεσις τοῦ μέσου ὠφελεῖ καὶ ποδηγὸς ἡμῖν γίνεται πρὸς εὕρεσιν τοῦ ζητουμένου'.
9. *ad* 452^b5–6 σολοικίζομεν (X f. 80) : ὁ γὰρ βουλόμενος ἀναμνησθῆναι Λεωφάνην, ἀναμνησθεὶς δὲ παρόμοιον οἷον Λεωσθένην ἐσολοίκισεν ὡς πρὸς τὸν Λεωφάνην. *En effet, celui qui veut retrouver par réminiscence le nom de Léophane, et qui a retrouvé par ce moyen quelque chose de proche, par exemple Léosthène, comme un solécisme à l'égard du nom Léophane.* Identique chez Michel (32.2–4).

Somn. Vig.

10. *ad* 453^b27 τὰ ἔσχατα (X f. 82) : ἔσχατα λέγει τὰ ἀντικείμενα οἷον τὰ ἐναντία τὰ πρὸς τι τὴν ἀντίφασιν τὴν ἔξιν καὶ τὴν στέρησιν· ἔσχατα δὲ ταῦτα καλεῖται διότι οὐκ ἐστὶ αὐτὰ ὑπερβῆναι ἢ ἐπεκείνα τούτων κινήθῆναι· ὁ γὰρ εἰς ὑγείαν ἀγόμενος, μέχρι

ταύτης κινεῖται· καὶ οὐχ ὑπερβαίνει· καὶ τὸ ἀνάπαλιν ἀπὸ ταύτης εἰς νόσον ὁμοίως ἕως ἀν ζῶν ἐστίν· ἢ δὲ ὑπὲρ τὸν νόσον κίνησις οὐκ ἔστι νόσος· ἀλλ' ἢ θάνατος ὅπερ οὐκ ἀντίκειται τῆς ὑγείας (sic) ἀλλὰ τῆς ζωῆς. « *Extrêmes* » renvoie aux opposés, à savoir les contraires, les relatifs, la contradiction et la possession et la privation. Ceux-ci sont appelés des « *extrêmes* » parce qu'il n'est pas possible de les franchir ou de se mouvoir au-delà d'eux. Celui qui s'achemine vers la santé se meut jusqu'à elle et ne la franchit pas. Et inversement, à partir d'elle, on va semblablement vers la maladie, tant que l'on est vivant. Le mouvement qui va au-delà de la maladie n'est pas une maladie, mais la mort, laquelle ne s'oppose pas à la santé, mais à la vie. Michel déroule seulement la liste des opposés pour expliquer le terme (42.16–17).

11. *ad* 453^b27–28 ἐπὶ τῶν ἄλλωντα (X f. 82) : ἐπὶ τῶν τεχναστῶν. Même explication chez Michel (42.17–19).
12. *ad* 455^a27–28 εἰ γὰρ τῶι πάσας τι πεπονθέναι τὰς αἰσθήσεις (X f. 84^v) : εἰ γὰρ τῶι πάσας τι πεπονθέναι τὰς αἰσθήσεις ἐγένετο τὸ καθεύδειν ἦτοι τὸ ὑπνώττειν, ἄτοπὸν ἐστίν, φησίν· εἰσὶ δὲ τὰ λεγόμενα κατασκευαστικὰ τοῦ, ὅτι ὁ ὕπνος οὐκ ἐστίν πάθος πασῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ μόνης τῆς ἀφῆς· κατασκευάζει δὲ, ταῦτὸ ἐκ τοῦ ἐναντίου οὕτως· εἰ μὴ ἐστίν ἀνάγκη ἅμα πάσας ἐνεργεῖν τὰς αἰσθήσεις, οὐδὲ ἅμα πᾶσαι ἀκίνητίζουσιν ἀλλὰ μὴν ἅμα πάσας ἐνεργεῖν οὐκ ἐστίν ἀνάγκη· οὐκ ἄρα πᾶσαι ἅμα ἀκίνητίζουσιν· ὅτι δὲ, οὐκ ἀνάγκη ἅμα πάσας ἐνεργεῖν, δῆλον· οὐδεμία γὰρ, ἀνάγκη τῶι ὀρῶντι ἔπεσθαι καὶ τὸ ἀκούειν· εἰ οὖν οὐκ ἅμα πᾶσαι ἐνεργοῦσιν, εὐλογόν ἐστίν μηδὲ ἅμα πάσας ἀκίνητίζειν· οὐκ ἄρα ἐστὶ ὁ ὕπνος πάθος πασῶν τῶν αἰσθήσεων· ἀλλὰ τῆς ἀφῆς ὡς εἴρηται μόνης αὐτῆς γὰρ, μόνης παθούσης γίνεται ὁ ὕπνος. « *Si en effet le fait de dormir* », c'est-à-dire le sommeil, « *avait lieu par le fait que tous les sens soient affectés par quelque chose, il est absurde . . .* », dit-il. *Ce qu'il dit prépare la thèse selon laquelle le sommeil n'est pas une affection de tous les sens, mais seulement du toucher. Il prépare cela à partir de la position contraire comme suit : s'il n'est pas possible que tous les sens soient affectifs en même temps, ils ne seront pas non plus immobilisés en même temps. Mais il n'est pas nécessaire que tous soient actifs en même temps, ils ne seront pas donc immobilisés en même temps. Que, donc, il n'est pas nécessaire que tous soient actifs en même temps, c'est clair, car il n'y a aucune nécessité à ce qu'une personne qui voit doive aussi entendre. Le sommeil n'est donc pas une affection de tous les sens, mais du toucher seul, comme il a été dit, car c'est lorsque lui seul est affecté qu'advient le sommeil.* L'essentiel de la scholie, à l'exception de sa dernière partie, correspond *verbatim* au commentaire de Michel (48.11–26).
13. *ad* 456^a33²⁸ ὅταν αἰσθησιν ἔχη (X f. 86) : ὅταν γὰρ εἰς φῶς ἐκ τῆς μήτρης προελθούσης τὸ πρῶτως τὴν αἰσθητικὴν ψυχὴν λαμβάνει· καὶ τρέφεται ὡς ζῶιον καὶ αὔξει· ὅταν δὲ ἐγκυμονῆται ἔμβρυον οὐ ζῶιον ὡς μέρος τέ ἐστι τοῦ γεννῶντος ζώιου

28. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

καὶ τρέφεται οὐχ ὡς ζῶιον ἀλλ' ὡς μέρος ζῶιου· ἐπεὶ δὲ καὶ ἀναίσθητον ἔτι ἐστὶ, οὐχ ἦ μέρος ζῶιου αἰσθητὸν τρέφεται ἀλλ' ὡς ἀναίσθητον καθάπερ δὴ καὶ τὰ φυτὰ ἀναίσθητα ὄντα τρέφεται· διὰ τούτων οὖν εἶρηκεν ὅτι ἀναγκαῖον τῷ ζῶιω ὅταν αἰσθησιν ἔχει, τότε πρῶτον τροφήν λαμβάνει καὶ αὔξησιν· ἴσον λέγει τὸ, τὸ ὅταν αἰσθησιν λάβωι τότε ὡς ζῶιον τρέφεται πρῶτον καὶ λαμβάνει αὔξησιν. *En effet, c'est lorsque qu'il voit le jour, en sortant de sa mère, qu'il s'empare pour la première fois de l'âme sensitive et qu'il se nourrit et croît en tant qu'animal. Lorsque donc elle l'embryon est conçu, qui n'est pas un animal, il existe comme partie de l'animal qui l'engendre et se nourrit non en tant qu'animal mais en tant que partie d'un animal. Puisqu'il est encore incapable de sensation, il ne se nourrit pas en tant que partie capable de sensation d'un animal, mais en tant qu'il est incapable de sensation, de la même manière que les plantes, qui sont incapable de sensation, se nourrissent. C'est pour ces raisons, donc, qu'il a dit « qu'il est nécessaire que ce soit lorsque l'animal possède la sensation qu'il prenne sa nourriture et sa croissance ». Cela est équivalent à dire « que c'est lorsqu'il s'empare de la sensation qu'il se nourrit pour la première fois en tant qu'animal et qu'il prend sa croissance.* La scholie rappelle par son contenu celle transmise dans les manuscrits U, V et v à cet endroit, et elle est proche du commentaire de Michel (τρέφεται γὰρ καὶ ἔμβρυον ὄν, ἀλλ' οὐχ ἦ ζῶιον, ἀλλ' ἦ φυτόν· ἐπειδὴν δ' αἰσθησιν λάβωι, τότε πρῶτον τρέφεται ἦ ζῶιον. ἐγγίνεται δὲ αὐτῷ ἡ αἰσθητικὴ ψυχὴ ὕστερον ἀποτεχθέντι, 52.7–9).

14. *ad 457^a27* οὐδ' οἱ μελαγχολικοί (X f. 88) : οἱ μελαγχολικοί οὐκ εἰσὶν ὑπνώδεις διὰ τὸ ψυχρὸν ὄντα τὸν τοιοῦτον χυμὸν καὶ γαίωδης μὴ γίνεσθαι ἀναθυμιάσιν περὶ τὸν ἄνω τόπον ἦτοι τὸν ἐγκέφαλον ἢ ἐκεῖ κατὰ ῥευμάσεως τῆς ἀναθυμιάσεως περὶ τὴν ἀρχὴν ἦτοι τὴν διάν (?) ὅπου καὶ τὸ ζῶιον ἐνίδρυται καὶ ἡ πρώτη τίθησι (?), ὁ ὕπνος γένηται. ...²⁹ δὲ οἱ τοιοῦτοι καὶ βρωτικοὶ ἦτοι φάγοι· διὰ τὸ μὴ δύνασθαι τὸν τοιοῦτον ... μὲν ὑπὸ τοῦ ἐμφύτου θερμοῦ κατεργάζεσθαι ἐμποδίζει γὰρ τὴν πέψιν, ἢ τοῦ σώματος ψυχρότης· τοιοῦτου χυμοῦ πλήρους ὄντος· μὴ τρεφόμενα δὲ, τὰ μόρια ... ἀεὶ, τὴν τῆς ἐνδείας πλήρωσιν καὶ διὰ τοῦτο ἀεὶ ἐσθίειν οἱ μελαγχολικοὶ ἐφίνται καὶ ἔοικε τὰ σώματα αὐτῶν ζ... ἐν ἀνίμωι χώραι οὔσιν. La scholie, même si elle n'est plus entièrement déchiffvable, rejoint tout de même le commentaire de Michel (οὐ γὰρ τρέφονται καλῶς διὰ τὸ μὴ δύνασθαι πέττειν· ἐμποδίζει γὰρ τὴν πέψιν ἢ τοῦ σώματος ψυχρότης, καὶ ἔοικε τὰ τῶν μελαγχολικῶν σώματα ξύλοις ἐν ἀνίμωι χώραι οὔσιν, 56.6–8) et la paraphrase de Sophonias (οὐδ' οἱ μελαγχολικοί· κατέψυκται γὰρ ὁ εἶσω τόπος, ὥστε οὐ γίνεται πλήθος αὐτοῖς ἀναθυμιάσεως. διὰ τοῦτο γὰρ βρωτικοὶ ξηροὶ ὄντες. ὥσπερ γὰρ οὐδ' ἀπολελαυκότα διάκειται τὰ σώματα αὐτοῖς ἐοικότα ξύλοις ἐν ἀνίμωι χώραι οὔσιν, 26.12–15).

15. *ad 458^a31*³⁰ τῶν ἀπεργαζομένων αὐτό (X f. 89^v) : τῶν συντηρούντων καὶ σωιζόντων

29. La marge externe a été rognée, le mot n'est plus lisible.

30. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

αὐτό· τοιοῦτον δέ ἐστιν ἡ τροφή· ταύτης δὲ, γινομένης καὶ καταρτιζομένης ἐν τῇ καταρτίσει καὶ ἀπεργασίᾳ ταύτης γίνεται περίσσωμα τούτου δὲ, γινομένου ὑπὸ τοῦ δημιουργοῦν αὐτὸν ἐμφύτου θερμοῦ ἀνάγεται περὶ τὸν τοῦ ἐγκεφάλου τόπον· ἐκεῖ δὲ, συστάντος ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ, καὶ πρὸς τὴν ἀρχὴν ἦτοι τὴν καρδίαν βαρυνθέντος καὶ καταρρεύσαντος, περὶ μικρὸν αὐτὸν συπιλίσαντος (?), ὁ ὕπνος γίνεται· διακριθάντος δὲ, αὐθις ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ἐγείρεται τὸ ζῶιον. *Les choses qui le maintiennent et le préservent. La nourriture en est une. Lorsque celle-ci a été préparée lors de sa préparation et de son élaboration, il se produit un résidu à partir d'elle, lequel, lorsque ce qui le fabrique, le souffle naturel advient, est conduit en haut vers le lieu du cerveau. Là, après s'être condensé sous l'effet du froid et avoir pesé de son poids et s'être écoulé vers le principe, c'est-à-dire le cœur, ... , le sommeil se produit. Lorsqu'il a été filtré, l'animal s'éveille de nouveau sous l'effet de la chaleur.* Le commentaire de Michel est beaucoup plus succinct, mais non sans rapport (οὐ γὰρ ἐνδέχεται ζῶιον εἶναι μὴ γινομένων τῶν ἀπεργαζομένων καὶ συντηρούντων αὐτό. φθίρεται γὰρ μὴ συμβαινόντων τῶν, ὅσα πέφυκε διασώζειν αὐτό. ἐν δὲ τῶν διασωζόντων αὐτό ἐστι καὶ ἡ τροφή· ὥστε ταύτης γινομένης ἀνάγκη γίνεσθαι ἀναθυμιάσιν καὶ ταύτης γινομένης ὕπνον, 59.5–8).

Insomn.

16. *ad 458^b21* κατὰ τὸ μνημονικὸν παράγγελμα³¹ (X f. 90) : εἴρηται ἐν τοῖς Τοπικοῖς, ὅτι δεῖ τοὺς συλλογισμοὺς οὓς προβάλλονται οἱ προσδιαλεγόμενοι τιθέσθαι ἐν τῷ μνημονικῷ ἀντὶ τοῦ πειρᾶσθαι κατέχειν ἀκριβῶς, ὡς προβάλλονται τὰ προβλήματα καὶ ὡς πλέκονται, οἱ συλλογισμοί· καὶ τούτων μνημονεύειν, ἔνστασιν· ἵνα καὶ ἡμεῖς ὡς ἀπὸ τινος τούτων κανόνος ὁρμώμενοι ὅμοιαν ποιεῖν δυνάμεθα ἀπὸ γοῦν τῆς τριαύτης μνήμης, οὐ τὰ προβληθέντα προβλήματα οὐδὲ τοὺς ἤδη περὶ τῶν διαλεγόμενων πλεχθέντους συλλογισμοὺς προβάλλουσιν ἢ πλέκουσιν· ἀλλ' ἄλλο τι παρ' ἐκείνους ἦτοι ὁμοίους ἐκείνους οὕτω δὴ καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις παρὰ τὸ φάντασμα ὃ ἡ ψυχὴ κρίνει, ἄλλο τι παρ' ἐκεῖνο ἐννοεῖ· οἷον φαντάζεται Σωκράτης ἐν ὕπνῳ ἢ ἄλλο τι περὶ τοῦτο καὶ ἐννοεῖ ὅτι τὸν Σωκράτην τοῦτον ὑπνώττων ὁρῶ καὶ οὐκ ἐγρηγορῶς. *Il a été dit dans les Topiques qu'il faut placer dans le lieu mnémonique les syllogismes qu'avancent les participants au dialogue, ce qui veut dire qu'il faut essayer de les conserver fidèlement, comment sont posés les problèmes et comment les syllogismes sont façonnés, et de souvenir de leur origine, afin que nous aussi puissions, comme si nous procédions à partir d'un étalon à leur égard, faire une chose semblable à partir du moins d'un souvenir de cette sorte. On n'avance pas les problèmes qui ont été posés, pas plus que l'on ne façonne les arguments qui l'ont été, mais quelque chose d'autre en plus d'eux ou semblable à eux, de même que pendant le sommeil on pense quelque chose d'autre en plus de la représentation que l'âme juge : on se représente par exemple Socrate dans son rêve, ou quelque chose d'autre à son sujet*

31. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

et l'on pense que l'on voit Socrate tandis que l'on dort, et non en étant éveillé. La scholie se trouve en partie chez Michel (εἴρηκεν αὐτὸς ἐν τοῖς Τοπικοῖς, ὅτι δεῖ τοὺς συλλογισμούς, οὓς προβάλλονται οἱ προσδιαλεγόμενοι, τιθέναι ἐν τῷ μνημονικῷ, ὁμοίως δὲ καὶ ἀνὰ προβλήματα προβάλληται, καὶ τούτων μνημονεύειν, πῶς τε προβληθέντα καὶ πῶς συλλογισθέντα τὰ συλλελογισμένα διέλαθεν, ἵνα καὶ ἡμεῖς ὡς ἀπὸ τινος τούτων κανόνος ὁρμώμενοι ὅμοια ποιῶν δυνώμεθα.63.3–7), dont le texte est moins corrompu et qui adopte aussi Socrate comme exemple de base (voir par exemple 61.31).

17. *ad* 459^a4 ἕκαστον δὲ τούτων³² (X f. 90^v) : τῶν ἐγκαταλειμμάτων τῶν αἰσθητῶν ἦτοι τῶν εἰδώλων μετὰ τὴν ὑποχώρησιν τῶν αἰσθητῶν ἐντυπουμένων ἐν τῇ αἰσθήσει. *Les résidus des sensibles, c'est-à-dire les images après le retrait des sensibles lesquelles ont été imprimées dans les sens.* Michel commente d'une manière proche (ἐν δὲ τῇ λέξει τῇ ἕκαστον δὲ τούτων ὡς περὶ ἐγρηγορότων τὸ τούτων περὶ τῶν ἐγκαταλειμμάτων εἴρηται τῶν προσπιπτόντων ἐπὶ τὴν αἰσθητικὴν ἀρχή, 65.9–11). L'introduction du terme ἐγκατάλειμμα en lien avec la φαντασία aristotélicienne remonte au moins à Alexandre d'Aphrodise (*De anima*, 68.10). Le même lexique est mobilisé au sujet de la théorie aristotélicienne de la mémoire par Némésios (*De natura hominis*, section 13, MORANI (1987), p. 68, l. 16), un texte que connaît très bien Michel Psellos (voir O'MEARA (1989), p. 27, ll. 23–26).
18. *ad* 459^a12 ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ τὸ πάθος³³ (X f. 90^v) : ὁ ὕπνος διὰ τοῦ πνεύματος γίνεται ἀναγομένου πρὸς τὸν ἐγκέφαλον καὶ αὖθις καταγομένου πρὸς τὴν ἀρχήν· δι' αὐτὸ οὖν καὶ τὰ ἐνύπνια· ἐπεὶ δὲ, ἐστὶν ὁ ὕπνος πάθος τοῦ αἰσθητικοῦ, καὶ τὸ ἐνυπνιον ἄρα πάθος τοῦ αἰσθητικοῦ ἐστὶ. *Le sommeil survient du fait du souffle, lorsqu'il montre vers le cerveau et redescend de nouveau le principe. C'est donc par lui que surviennent aussi les rêves. Puisque le sommeil est une affection de la partie sensitive, le rêve est donc aussi une affection de la partie sensitive.* Michel commente presque exactement de la même manière (ἐπεὶ δὲ διὰ τοῦ πνεύματος, δι' οὗ ὁ ὕπνος γίνεται, δι' αὐτοῦ τούτου γίνονται καὶ τὰ ἐνύπνια, ὁ δὲ ὕπνος πάθος τοῦ αἰσθητικοῦ, δηλονότι καὶ τὰ ἐνύπνια πάθος τοῦ αἰσθητικοῦ εἶσι, 62.22–25).
19. *ad* 459^a20 εἴθ' ἀπλῶς εἴτε τρόπον τινὰ (X f. 91) : οὐ πάντα γὰρ τὰ ἐν ὕπνῳ φαντάσματα ἐνυπνιὸν ἐστὶν ὡς εἴρηται καὶ διὰ τοῦτο πρόκειται τῷ ἀπλῶς τρόπον τινὰ. *En effet, toutes les représentations pendant le sommeil ne sont pas des rêves, comme il cela a été dit, et c'est pourquoi il met en avant les mots « simplement », « d'une certaine manière ».*
20. *ad* 459^a29 ἐπὶ τῶν φερομένων (X f. 91) : φερόμενα τὰ ῥιπτούμενα καὶ ὡς περὶ ἐπ' ἐχείνων ῥιψαντος ἢ ὠθησαντος· οἷον τῆς χειρὸς τὸν λίθον· ἢ τῆς νευρᾶς τὸ βέλος ἅπαξ γενομένης τῆς ἀφῆς· μηδὲ κινουμένου τοῦ κινήσαντος τὰ ῥιπτούμενα κινεῖται

32. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

33. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

ἐπὶ πολὺ, οὕτως καὶ ἐπὶ τῶν αἰσθητηρίων κινήσαντος τοῦ αἰσθητοῦ, τὸ αἰσθητήριον· καὶ ἀπελθόντος ἢ κινήσις ἔτι μένει ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις· ἦτοι τὸ πρῶτον αἰσθητικόν. *Lorsque les projectiles sont lancés, et à la manière dont dans leur cas on les projette ou les pousse, par exemple la main à l'égard de la pierre ou la corde à l'égard du trait, qu'elle touche une unique fois, sans être mus par le moteur les projectiles se meuvent plus loin. De même dans le cas des organes des sens, après avoir été mus par le sensible, le mouvement demeure encore dans les organes des sens même lorsque celui-ci est parti. L'organe sensoriel est le sensitif premier. Je crois que le copiste a maladroitement intégré à la scholie une autre, quelque chose comme τὸ αἰσθητήριον· ἦτοι τὸ πρῶτον αἰσθητικόν.*

21. *ad 459^b27* ὥσπερ καὶ πάσχει ἡ ὄψις (X f. 92) : ὄψιν ἐνταῦθα τὸν ὀφθαλμὸν ὅλον εἶρηκεν· ἀλλ' οὐχὶ τὴν ὀπτικήν δύναμιν· λέγει καὶ ὅτι καὶ εὐλόγως ἐν τῷ τῶν καταμηνίων καιρῷ τὰ ὄμματα μεταβάλλει· τοῦ γὰρ σώματος ὅλου τότε μεταβάλλοντος, ἀνάγκη συμμεταβάλλειν καὶ τὰ ὄμματα· οἱ γὰρ ὀφθαλμοὶ φλεβώδεις εἰσὶ καὶ διὰ τοῦτο εἰπὼν τὰ ὄμματα, τρέψας εἶπε τὴν λέξιν ἀρρενικῶς καὶ γὰρ φύσει τυγχάνουσι φλεβώδεις ὄντες· καὶ ὥσπερ ἐπὶ τῶν γυναικῶν γινομένων τῶν καταμηνίων γίνεται τι πάθος περὶ τὰ ὄμματα αἱματικόν, οὕτω γίνεται καὶ ἐν τοῖς ἄρρεσιν, ἐν τῇ τοῦ σπέρματος προέσει· οὐ φαίνεται δὲ, ἐνορῶσιν εἰς τὸ κάτοπτρον· διὰ τὸ τὸ σπέρμα φύσει λευκὸν εἶναι· ὁ δὲ χαλκὸς διὰ μὲν τὸ λεῖος εἶναι ὁποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα· τὸ αἰσθάνεται μάλιστα τοῦ αἰσθητῶν μάλιστα καὶ διαδήλους ἡμῖν ποιεῖ τὰς ἐν αὐτῷ κηλίδας· ὥσπερ γὰρ, ἐν τοῖς λείοις σώμασι μάλιστα γίνεται ὁ ψόφος διὰ τὸ, μὴ θραύεσθαι ἐν τῷ τὸν ἀέρα, οὕτως καὶ ἐν τοῖς λείοις κατόπτροις αἱ κηλίδες διάδηλοι γίνονται διὰ τὸ, μένειν συνεχεῖς. *Par « vue » il désigne là l'œil entier, mais pas la capacité visuelle. Il dit aussi qu'au moment des règles les yeux changent, car comme à ce moment l'ensemble du corps change il est nécessaire que change conjointement les yeux aussi. En effet, les yeux sont veineux et, ayant dit pour cette raison que les yeux le sont il le dit aussi des hommes en inversant son propos, car c'est par nature qu'ils se trouvent être veineux. Et de même que chez les femmes, lors des règles, il survient une certaine affection sanguine portant sur les yeux, de même chez les hommes aussi, lors de l'éjaculation. Il n'apparaît rien lorsque l'on regarde un miroir, parce que le sperme est par nature blanc. « Le bronze parce qu'il est lisse est ressent extrêmement le moindre contact » : « ressent extrêmement » veut dire « extrêmement sensible » et qu'il nous rend manifestes les tâches sur lui. De même en effet que le son advient éminemment dans les corps lisses, parce qu'il n'est pas dispersé au contact de l'air, de même dans le cas des miroirs lisses aussi les tâches deviennent manifestes parce qu'elles demeurent continues. Comparer Michel, 66.5–14 (ὄψιν τὸν ὅλον ὀφθαλμὸν εἶρηκε. λέγει δὲ καὶ ὅτι εὐλόγως ἐν τῷ τῶν καταμηνίων καιρῷ τὰ ὄμματα μεταβάλλει· τοῦ γὰρ σώματος ὅλου τότε μεταβάλλοντος ἀνάγκη συμμεταβάλλειν καὶ τὰ ὄμματα. εἰπὼν δὲ τὰ ὄμματα, τρέψας εἶπε τὴν λέξιν ἀρρενικῶς εἰπὼν· καὶ γὰρ φύσει τυγχάνουσι*

φλεβώδεις ὄντες· οἱ γὰρ ὀφθαλμοὶ φλεβώδεις. λέγει δὲ καὶ ὅτι, ὡς περ ἐπὶ τῶν γυναικῶν γινομένων τῶν καταμηνίων γίνεται τι πάθος περὶ τὰ ὄμματα αἱματικόν, οὕτω γίνεται καὶ ἡμῖν ἐν τῇ τοῦ σπέρματος προέσει. οὐ φαίνεται δὲ ἐνορῶσιν εἰς τὸ κάτοπτρον διὰ τὸ τὸ σπέρμα φύσει λευκὸν εἶναι.), puis 66.16–20 (τὸ αἰσθάνεται μάλιστα ἴσον ἐστὶ τῶι αἰσθητὰς μάλιστα καὶ διαδήλους ἡμῖν ποιεῖ τὰς ἐν αὐτῶι κηλίδας. ὡς περ γὰρ ἐν τοῖς λείοις σώμασι μάλιστα γίνεται ὁ φῶφος διὰ τὸ μὴ θραύεσθαι ἐν αὐτοῖς τὸν ἀέρα μηδ' ὄλως εἰς λεπτότατα κατακερματίζεσθαι, οὕτω καὶ ἐν τοῖς λείοις κατόπτροις αἱ κηλίδες διάδηλοι γίνονται διὰ τὸ μένειν συνεχεῖς . . .) Le copiste a recopié une seconde scholie avec son lemma à la suite de la première (ὁ δὲ χαλκὸς διὰ μὲν τὸ λεῖος εἶναι ὅποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα, 460^a14–15), il commet quelques écarts par rapport au commentaire.

22. *ad* 460^a6 γινομένων τῶν καταμηνίων (X f. 92) : ἄμφω γὰρ, περιττώματά εἰσιν αἵματος· καὶ ἄμφω αἶμα πλὴν τέσσαρα ἐνήνοχε κατὰ τὸ χρῶμα ὅτι καταμήνιον ἐν τῇ ἀποκρίσει τὴν τοῦ αἵματος σώζει χροιάν τὸ δὲ σπέρμα ἐν τῇ προέσει λευκὸν ἐκκρίνεται. *Tous deux sont en effet des résidus du sang. Et tous deux comportent du sang, à part des quatre [?], par rapport à leur couleur, parce que les règles, lors de leur écoulement, préservent la couleur du sang, tandis que le sperme, lors de son émission, en prélève le blanc.* La scholie est copiée un deuxième fois en haut du feuillet suivant (f. 93).
23. *ad* 460^a14–15 διὰ μὲν τὸ λεῖος εἶναι (X f. 93) : οὐ γὰρ ὁ χαλκὸς αἰσθάνεται ἀνάισθητον ὦν ἀλλὰ τὰς ἀφᾶς ἦτοι τὰς ὑπηκόους διαφορὰς ἃς δέχεται ἀπὸ τοῦ ἀέρος, κηλιδούμενος διαδήλας ποιεῖ ἡμῖν καὶ φάνεράς. *Ce n'est pas en effet que le bronze perçoit, car il incapable de perception, mais c'est que, en se tachant, il rend manifestes et évidents à nos yeux les contacts, c'est-à-dire les différences qui les suivent, qu'il reçoit de l'air.*
24. *ad* 460^b1 ὑποκείσθω (X f. 93) : ἦτοι πῶς γίνονται τὰ ἐνύπνια καὶ διὰ ποίας αἰτίας τουτέστι τί τὸ ποιητικὸν αὐτῶν αἴτιον· καὶ τίς ὁ τρόπος τῆς γενέσεως αὐτῶν· τὸ δὲ ὑποκείσθω ἀντὶ τοῦ ὁμολογείσθω φανερά τινὰ ὄντα καὶ ἐναργῆ ἀπὸ τῆς αἰσθήσεως καθάπερ τὰ ἀξιώματα παρὰ πᾶσιν ὁμολογούμενα καὶ μὴ ἀντιδοξαζόμενα. *C'est-à-dire comment adviennent les rêves et sous l'effet de quelles causes ; autrement dit, quelle est la cause qui les produit et quelle est la manière dont a lieu leur génération.* « *Que soit posé* » veut dire « *que l'on accorde* » ces choses qui sont claires et évidentes à partir de la perception, comme les propositions communes sur lesquelles tous s'accordent et qui ne sont pas contestées.
25. *ad* 460^b3 αἰσθητὰ ὄντα (X f. 93) : ἦτοι γινωσκόμεν ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως καίπερ ἀπελθόντων τῶν θύραθεν αἰσθητῶν ἦτοι τῶν ἔξω γινωσκούσης ταῦτα τῆς αἰσθήσεως ὡς ἤδη παρόντων ἐκείνων· τοῦτο φήσεαι ἂν, ὄν, ὑποκείσθω καὶ ὁμολογείσθω φανερόν ὄν, ἀπὸ τῶν ἤδη προαποδειχθέντων. *C'est-à-dire que nous les connaissons par la sensation, même si les sensibles de l'extérieur, c'est-à-dire externes, sont partis,*

comme la sensation les connaît comme s'ils étaient immédiatement présents. C'est cela que voudrait « que soit posé » et que l'on s'accorde, comme c'est clair à partir des choses qui ont déjà été montrées auparavant.

26. 460^b18 τούτου δὲ σημείον (X f. 93) : τοῦ μὴ κρίνειν ὁμοίως τὴν τε διάνοιαν καὶ τὴν αἴσθησιν. *Du fait que la pensée et la sensation ne jugent pas de manière semblable.*
27. ad 460^b20 τῆ ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων (X f. 93) : ὁ λέγει τοιοῦτόν ἐστι· ὅτι καὶ θάτερα ἢ διάνοια· ἀκριβέστερον τῆς αἰσθήσεως κρίνει τὰ πράγματα· καὶ ἐνίοτε ἀπατωμένης τῆς αἰσθήσεως οὐ συναπατᾶται ἡ διάνοια, οὕτως καὶ ἡ αἴσθησις ἐτέρα ἐτέρας ἀκριβέστερά ἐστι· ὡς ὄψις ἀφῆς καὶ ἀπατωμένης τῆς ἀφῆς καὶ λέγουσης τὸ ἐν πολλάκις ὡσπερ ἐν τῆ ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων, ἀνά μέρος . . . τὸ αὐτὸ καὶ ἐν λέγει δύο ἢ ἀφή· ἢ ὄψις οὐ τοῦτο λέγει ἀλλὰ τὸ ἐν φησι. *Il veut dire, en gros, que n'importe quelle pensée juge plus précisément les choses que la sensation et que parfois, alors que la sensation se trompe, la pensée ne se trompe pas avec elle. C'est ainsi qu'un sens est plus précis qu'un autre, à la manière dont la vue l'est par rapport au toucher : lorsque le toucher se trompe et proclame qu'une chose unique est plusieurs fois, comme dans le cas de l'inversion des doigts le toucher, selon la partie . . . proclame deux fois une seule et même chose, alors que la vue ne proclame pas cela, mais affirme une seule chose.*
28. ad 460^b28–29 αἱ κινήσεις αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων γινόμεναι (X f. 93^v) : τῶν ὑποθέντων· ἦτοι τὸ μένειν αἰσθήματα αἰσθητὰ καὶ ἀπελθόντων τῶν θύραθεν αἰσθητῶν καὶ τοῦ ἀπατᾶσθαι δι' ὡς τὴν αἴσθησιν ὅταν ἐν τοῖς πάθεσιν ὤμεν· οἷον ἐν θυμῶι καὶ φόβῶι καὶ ἔρωτι καὶ ἐν τοῖς τοιούτοις.
29. ad 461^a7 γίνονται φανεραὶ (X f. 93^v) : τὸ μᾶλλον προσέθηκε ἐν τοῖς ὕπνοις γίνεσθαι τὰς τοιαύτας κινήσεις παρόπερ ἐγρηγορότων· ὅτι ἐν τῶι ἐγρηγορέναι ἐκκρούονται τὰ αἰσθήματα ὑπὸ τῶν κατ' ἐνεργείαν αἰσθήσεων· ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις ἀργουσῶν τῶν αἰσθήσεων τῶν κατ' ἐνεργείαν, μᾶλλον γίνονται αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων κινήσεις ἦτοι ἀπὸ τῶν γινομένων ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ἐλλειμμάτων. *Il a ajouté que les mouvements de ce type surviennent davantage lors du sommeil que lorsque l'on est éveillé, parce que du fait de l'éveil les états perceptifs produits par les sensations en acte sont repoussés, alors que lors du sommeil, lorsque les sensations en acte sont inactives, les mouvements issus des états perceptifs, c'est-à-dire issus des restes produits par les sensibles dans les organes sensitifs, surviennent davantage.*
30. ad 461^a30–31 τῶι γὰρ ἐκεῖθεν ἀφικνεῖσθαι (X f. 94) : κατ' ἀκολουθίαν ἔχοντα καὶ εἰρμόν καὶ οὐ συγκεχυμένα διὰ τὴν τοῦ θερμοῦ πνεύματος ἡσυχίαν· τὰ τε ἀπὸ τῆς ὄψεως ἐγγινομένα ἐν τῶι πρώτῳ αἰσθητηρίῳ αἰσθήματα καὶ τῶν λοιπῶν αἰσθήσεων παραπλησίως. *Lorsqu'ils possèdent une continuité et une cohérence et qu'ils ne sont pas fusionnés par le repos du souffle chaud, à savoir les états perceptifs dans l'organe sensoriel premier issus à la fois de la vue et du reste des sens de manière proche.* Cet emploi du terme εἰρμός, entièrement absent du commentaire de Michel, ne se

laisse comprendre qu'en supposant que le scholiaste lisait εἰρόμενα précédemment (461^a22 et 27).

31. *ad* 461^b4–5 ἐὰν μὴ ἕτερα κυριωτέρα ἀντιφῆι (X f. 94^v) : ἐξ ἀνάγκης μὲν, οἷον ἂν εἴπηι κατὰ μέρος αἴσθησις, τοιοῦτον καὶ ἡ κοινὴ αἴσθησις ἐν τοῖς ὕπνοις· οἷον εἰ τὸν ἥλιον ποδιαῖον ἢ ὄψις φησὶ τοιοῦτον καὶ ἡ κοινὴ αἴσθησις ἐν τῇ καρδίᾳ κατὰ τὸν ὕπνον· εἰ μὴ ἡ διάνοια κυριωτέρα οὔσα καὶ ἀνεξαπάτητος εἴπηι καὶ τότε μείζονα εἶναι τὸν ἥλιον τῆς γῆς. *Nécessairement, comme il l'a dit, le sens commun se comporte comme un sens particulier pendant le sommeil, par exemple si la vue affirme que le soleil est long d'un pied, le sens commun qui se situe dans le cœur le fait aussi, à moins que la réflexion, qui est souveraine et ne peut errer, ne dise à ce moment même que le soleil est plus grand que la terre.*
32. *ad* 461^b6 τὸ ἐπικρῖνον (X f. 94^v) : ἀλλ' εἴπηι ἡ διάνοια τοιοῦτον κατέχεται καὶ μένει ἐν τοῖς ὕπνοις φανταζόμενον· εἰ μὴ κατέχεται ὑπὸ τοῦ αἵματος τὸ ἐπικρῖνόμενον· ἦτοι ἡ διάνοια.
33. *ad* 461^b7 μὴ κινῆται (X f. 94^v) : τὸ δὲ λεγόμενον τοιοῦτόν ἐστι τοῦτο κύριον καὶ ἐπικρῖνον ἂν μὴ παντελῶς κατέχεται ὑπὸ τοῦ αἵματος ἐν τοῖς ὕπνοις ὑπὸ τῶν κινήσεων τῶν αἰσθητηρίων οὕτω κινεῖται ὥσπερ αἰσθανόμενον· καὶ ὥσπερ τὸ κυρίως αἰσθανόμενον εἰ μὴ τι συμβῆι οὐκ ἀπατᾶται, οὕτως οὐδὲ τοῦτο· ἂν δὲ οὕτως κατέχεται ὥστε τὸ ὅμοιον καὶ τὸ εἶδωλον δοκεῖν ὅτι αὐτό ἐστι τὸ ἀληθινόν, οὐ κινεῖται ὑπὸ τῶν εἰδώλων ὡς αἰσθανόμενον καὶ τρόπον τινὰ ἐγρηγορός ἀλλ' ὡς ἀναίσθητον. Identique, aux écarts de copie près, au commentaire de Michel (73.13–19).
34. *ad* 461^b17 ἀνειμένου δὲ τοῦ κωλύοντος (X f. 94^v) : ἦτοι διακρινομένου τοῦ αἵματος καὶ λεπτονομένου ἐνεργοῦσιν αἱ φαντασῖαι διὰ τὸ καθαρώτερον ἐν τῇ διακρίσει γενέσθαι τὸ τοιοῦτον αἷμα ἐνεργούσῃ δὲ, ἐν αὐτῷ τῷ λοιπῷ αἵματι ἐλάττονι ὄντι καὶ καθαρωτέρω ὡς εἴρηται· τοῦ γὰρ πλείονος προσκριθέντος τῷ σώματι τὸ καταλειπόμενον ἀνάγκη ἔλαττον εἶναι· ἐνεργοῦσιν οὖν ἐν τῷ λοιπῷ αἵματι τῶν αἰσθητῶν τῶν κινούντων ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ἔχουσαι ὁμοιώματα τουτέστιν οὔσαι αἱ κινήσεις ὁμοιώματα τῶν αἰσθητῶν τῶν ποιούντων κινήσεις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις. *C'est-à-dire que lorsque le sang est filtré et affiné, les représentations sont actives parce que le sang de ce type devient plus pur lors de cette séparation. Elles sont actives³⁴ dans le reste du sang qui est moindre est plus pur, comme cela a été dit, car quand la majeure part a été assimilée au corps il est nécessaire que le restant soit moindre. Elles sont actives, donc dans le sang qui reste des sensibles qui sont en mouvement dans les organes sensoriels, où elles présentent des « ressemblances » c'est-à-dire qu'elles sont des images des sensibles qui produisent des mouvements dans les organes sensoriels.* La scholie rejoint la lettre du commentaire de Michel (à partir de ἐνεργοῦσιν ἐν τῷ καταλειφθέντι λοιπῷ αἵματι, 72.23, jusqu'en 72.26), qu'elle précise même sur certains points.

34. Je traduis en lisant ἐνεργοῦσιν au lieu de ἐνεργούσῃ.

35. *ad 461^b26–27* μὴ παντελῶς κατέχεται (X f. 95) : ὃν λέγει τοιοῦτόν ἐστι· ἐὰν μὴ τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον ἦτοι ἡ διάνοια κατέχεται καὶ κωλύεται ἐνεργεῖν πολλῆς οὔσης τῆς τοῦ ὕπνου δυνάμεως καὶ τοσαύτης ὥστε ποιεῖν λανθάνειν τὸν τύπον τοῦ αἰσθητοῦ καὶ μὴ δοχεῖν τοῦτον τύπον εἶναι τοῦ αἰσθητοῦ ἀλλὰ αὐτὸ τὸ κύριον αἰσθητήριον οὕτω κινεῖται καὶ ἐνεργεῖ· τὸ κύριον τοῦτο καὶ ἐπικρίνον ὑπὸ τῶν κινήσεων τῶν αἰσθητηρίων ὥσπερ κυρίως αἰσθανόμενον καὶ μὴ ἠπατημένον. *Il veut dire à peu près cela. Lorsque le sens qui est souverain et qui juge, c'est-à-dire la pensée, « est retenu » et est empêché d'être actif, parce que la puissance du sommeil est importante et qu'elle va même « jusqu'à faire oublier » l'empreinte du sensible jusqu'à nous empêcher de croire que cela est une empreinte du sensible, alors le sens qui juge est mû de cette manière et est actif : ce sens souverain et qui juge est mû par les mouvements des sens comme s'il percevait pleinement et qu'il ne se trompait pas.*
36. *ad 462^a3–4* τοῦ πάθους ἐν ὧ ἡ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ (X f. 95) : καὶ τοῦ πάθους ἦτοι τοῦ ἐνυπνίου ἐν ὧ ἡ αἰσθησις γίνεται· ἐνεργεῖ γὰρ, ἡ αἰσθητικὴ ψυχὴ [[ἦ]] ἐν τοῖς ἐνυπνίοις φαίνεται μὲν, ὅτι Κορίσκος ἐστὶν τὸ φαινόμενον ἦτοι τὸ φανταζόμενον· λέγεται τι ἐν αὐτῷ φησί ἦτοι τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον ὅτι ἔστι Κορίσκος οὐκ ἐστι <δὲ> ὁ Κορίσκος· εἶτα τὸ ἐξῆς σαφηνιστικὸν ἢ μᾶλλον κατασκευαστικὸν τούτου . . . πολλάκις γὰρ φησι καθεύδοντας λέγει ἐν τῇ ψυχῇ ὅτι ἐνύπνιον τὸ φαινόμενον· οὐδὲ γὰρ λανθάνει αὐτῷ ὅτι καθεύδει· ἐὰν δὲ λανθάνει ὅτι καθεύδει τότε οὐκ ἀντιφάσκει πρὸς τὴν φαντασίαν τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον ἀλλὰ ἀκολουθεῖ ταύτῃ καὶ λέγει τὸ φαινόμενον μὴ ὃν ἀληθές ὅτι ἀληθές ἐστὶν οἷον τὸ τοῦ Κορίσκου εἶδωλον μὴ ὢν ἀληθῶς Κορίσκος ὅτι ἀληθῶς Κορίσκος ἐστίν. « *L'affection* », *c'est-à-dire le rêve*, « *au sein de laquelle la perception* » *a lieu. En effet, l'âme sensitive est active pendant les rêves. « Il apparaît » : c'est Koriskos qui apparaît, c'est-à-dire que l'on se le représente. « Quelque chose dit » en cela, dit-il le sens qui est souverain et qui juge dit que c'est Koriskos « alors que ce n'est pas Koriskos ». Ensuite, la suite explique, ou plutôt prépare, ce qu'il dit, « souvent lorsque l'on dort cela dit dans l'âme que ce qui apparaît est un rêve ». En effet, il ne lui échappe pas que l'on dort. Lorsque, en revanche, cela lui échappe, le sens souverain et qui juge ne contredit pas l'imagination, mais il l'accompagne dit que ce qui apparaît, qui n'est pas vrai, est vrai, par exemple que l'image de Koriskos, qui n'est pas vraiment Koriskos, est vraiment Koriskos.*
37. *ad 462^a16* μὲν τι (X f. 95^v) : τὸ μὲν τι προστέθηκεν ὅτι οὐ πᾶν τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα ἐνύπνιον ἐστίν, ἀλλὰ ἐκεῖνο τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα . . . ἐνύπνιον, ὅταν καθεύδοντας τινὸς λανθάνῃ τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον ὅτι καθεύδει. *Il ajoute « un certain » parce que toute représentation survenant lors du sommeil n'est pas un rêve, mais c'est cette représentation survenant lors du sommeil qui est un rêve, lorsque, alors que l'on dort, le sens souverain et qui juge ne se rend pas compte que l'on dort. C'est aussi l'interprétation de Michel (75.12–15).*
38. *ad 462^a16* καὶ ἐν ὕπνῳ (X f. 95^v) : τοῦτο εἴρηται διὰ τὰ φαντάσματα τὰ ἐν ἐγρηγόρσει

γινόμενα· ταῦτα γὰρ, οὐκ εἰσιν ἐνύπνια· ἀλλὰ φαντάσματα ἐγρηγορότων. *Cela est dit en raison des représentations qui surviennent lors de la veille, car celles-ci ne sont pas des rêves, mais des représentations qui surviennent alors que les personnes sont éveillées.*

39. *ad 462^a16–17* τὰ γὰρ ἄρτι λεχθέντα (X f. 95^v) : ἦτοι τὰ φαινόμενα φαντάσματα ὅταν καθευδόντος οὐ λελήθαμεν, ὅτι καθευδόμεν λέγοντος τοῦ ἐπικρίνοντος ὅτι καθευδόντων ἡμῶν, γίνεται ταῦτα τὰ φαντάσματα· τοιαῦτα γὰρ, οὐκ ἐστὶ ἐνύπνια. *C'est-à-dire les représentations qui apparaissent lorsque l'on dort. C'est lorsque nous ne manquons pas d'apercevoir que l'on dort, quand la faculté qui juge dit que nous sommes en train de dormir, que se produisent ces représentations, car de telles représentations ne sont pas des rêves.*
40. *ad 462^a28* γίνονται ἀληθεῖς ἔννοιαι (X f. 96) : ἀληθεῖς ἔννοιαι λέγει τὰς ἐν τῷ ὕπνῳ ἐπικρίσεις τοῦ διανοητικοῦ· ἐπικρίνοτος ὅτι τὸ φάντασμα τὸ ἐν ὕπνῳ, οὐκ ἐστὶ ἀληθὲς πρᾶγμα ἀλλὰ φάντασμα πράγματος· τότε γὰρ, τὸ τοιοῦτον φάντασμα οὐκ ἐστὶ ἐνύπνιον. *Les « pensées vraies » veulent dire les jugements de la partie réfléchissante lors du sommeil, lorsqu'elle juge que la représentation qui survient lors du sommeil n'est pas une chose vraie mais une représentation d'une chose : en ce cas, en effet, la représentation de ce genre n'est pas un rêve. Même interprétation chez Michel (ἀληθεῖς δὲ ἐννοίας παρὰ τὰ φαντάσματα λέγει τὰς κρίσεις, δι' ὧν ἐν ὕπνῳ κρίνομεν, ὅτι τοῦθ' ὅπερ ὁρῶ οὐκ ἔστιν ἐνύπνιον, 76.4–6).*

Div. Somn.

41. *ad 462^b18* καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἐνυπνίων (X f. 96^v) : διὰ τὸ ἀπὸ τῶν ἐμπειρίων τῶν πολλῶν ἢ, καὶ πάντων ἔχειν τι σημειῶδες τὰ ἐνύπνια καὶ διὰ τὸ, περὶ ἐνίων πραγμάτων· οἷον περὶ μεταβολῶν ἀέρων· ἢ νοσημάτων μαντικῆν ἦτοι προαγόρευσιν εἶναι ἐν τοῖς ὕπνοις, οὐκ ἄπιστον καὶ περὶ τῶν ἄλλων πάντων τῶν ἐνύπνιων δεῖ νομίζειν ὅτι σημειῶδες ἔχει τι. *C'est d'après le fait que selon l'expérience de la plupart des gens il y a une divination de cet ordre que tous les rêves « ont quelque chose de signifiant », et d'après le fait qu'il y a, en ce qui concerne certains domaines, par exemple les changements des vents ou les maladies, « une divination » ou une prédiction « lors des songes qui n'est pas sans avoir quelque chose de convaincant », et quant à tous les autres rêves il faut considérer qu'ils ont quelque chose de signifiant. Michel explique aussi que la clause finale a pour fonction de généraliser la thèse à tous les rêves quels qu'ils soient (77.17).*
42. *ad 462^b20–21* πρὸς τῇ ἄλλῃ ἀλογίᾳ (X f. 96^v) : ἄλογον γὰρ, τὸ τὸν θεὸν κατάγειν ἄχρι τούτων ὃς ἑαυτὸν μόνον ὁρᾷ· καὶ αὐτὸς ἢ τὸ νοοῦν καὶ τὸ νοούμενον, πρὸς ταύτην φησὶ τῇ ἀλογίᾳ τοῦτο ἄτοπον τὸ, μὴ πρὸς τοὺς φρονίμους πέμπειν ταῦτα· ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἀπαιδεύτους ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ. *Il est en effet contraire à la raison d'abaisser le dieu jusqu'à ces choses, lui qui se voit seulement lui-même et qui est le pensant et*

le pensé. En plus de cette chose irrationnelle, dit-il, il y a cette absurdité qu'il ne les envoie pas aux personnes prudentes, mais aux gens sans éducation, comme c'est souvent le cas. Le commentaire de Michel est ici très proche : ἄλογον γὰρ τὸ τὸν θεόν, ὃς ἑαυτὸν μόνον ὁρᾷ (αὐτὸς γὰρ ἐστὶ τὸ ἀεὶ νοοῦν καὶ ἀεὶ νοούμενον), εἰς τοιαῦτα κατὰγειν καὶ κατασπᾶν (77.23–78.1). WENDLAND (1903b), p. VI n. 3, identifie dans ce passage du commentaire un écho du *De omnifaria doctrina* de Psellos, sections 22 et 23 (WESTERINK (1948), pp. 26–27), où est reprise de Proclus la notion d'un intellect premier sans mélange se pensant lui-même.

43. *ad* 462^b28 ἢ πάντα (X f. 96^v) : ἢ τὰ τρία εἶναι ἐνύπνια ἢτοι σημεῖα καὶ αἴτια καὶ συμπτώματα, ἢ τὰ δύο τούτων, ἢ, τὸ ἓν. *Les rêves soit soit les trois, c'est-à-dire signes, causes et symptômes, soit deux de ceux-là, soit un.*
44. *ad* 463^a6 εὐλογον δὲ (X f. 97) : ὡς εἰσὶ τὰ ἐνύπνια σημεῖα τῶν περὶ τὸ σῶμα συμβαινόντων ἡμῖν παθημάτων. *Que les rêves sont des signes des affections qui nous arrivent au niveau du corps.*
45. *ad* 463^a6–7 τοῖς τεχνίταις (X f. 97) : τοῖς σοφοῖς τοῖς περιφιλοσοφοῦσι καὶ ζητοῦσι τὰς αἰτίας αὐτῶν. *Les sages qui s'occupent de philosophie et qui cherche les causes de ces choses.* Michel emploie une formule proche : τοῖς τεχνίταις μὲν, σκοπουμένοις δέ τι καὶ φιλοσοφοῦσιν (78.14).
46. *ad* 463^a7–8 αἱ γὰρ μεθ' ἡμέραν γινόμεναι κινήσεις (X f. 97) : ὃ λέγει τοιοῦτόν ἐστι ὅτι αἱ μεθ' ἡμέραν γινόμεναι κινήσεις ἢτοι ἐὰν ἤχος γένηται ἐν τοῖς ὠσὶν ἡμῶν ἢ, ἄλλο τοιοῦτον πάθος περὶ τὰ αἰσθητήρια ἐκκρούονται παρὰ ἄλλων μειζόνων κινήσεων ἀπὸ τῶν ἐκτὸς. *Il veut dire, en gros, que « les mouvements qui surviennent le jour », c'est-à-dire lorsqu'un écho survient dans nos oreilles ou une autre affection de ce type dans les organes sensoriels, sont expulsés par rapport à d'autres mouvements plus importants issus des objets externes.*
47. *ad* 463^a17 τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον (X f. 97) : ὅτι ταῦτα πάντα μικρὰ εἰσὶ κἂν ἐν τοῖς ὕπνοις μεγάλα ἐδόχουν. *Que ceux-ci sont petits même s'ils paraissent grands lors des songes.*
48. *ad* 463^b1 τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα (X f. 97^v) : ὑπερβατὰ εἰσὶ τὰ ὑπ' ἄλλων πραχθησόμενα καὶ μὴ παρ' ἡμῶν· οἷον εἶδον κατ' ὄναρ ὅτι κατεῖχε τις λύραν καὶ ἐκίνει ταύτην λυρικῶς· μεθ' ἡμέραν οὖν, ἀπέβη τὸ πρᾶγμα καὶ εἶδον ἐκεῖνον λυρίζοντα· ἐπεὶ οὖν οὐκ ἐγὼ ἐλύρισα ἀλλ' ἄλλος, οὐκ ἦν τὸ ὄναρ αἴτιον τοῦ λυρίσαι· ἀλλὰ σύμπτωμα· οὐδὲ γὰρ διότι εἶδον ἐν ὕπνῳ λυρίζοντα τινὰ, διὰ τοῦτο ἐκεῖνος ἐλύρισεν· ἀλλὰ συνέβη λυρίσαι ἐμοῦ τοῦτον καθ' ὕπνου ἰδόντος ὥσπερ ἂν εἰ ἐνθυμουμένου μου τὸν ἀδελφὸν ἀπόντον· ἢ, τὸν οἰκετὸν ἐλθῆμι τούτων τις οὐχ ἢ ἐνθύμησις μου ἐποίησε τοῦτον ἐλθεῖν ἀλλὰ συνέβη ἐλθεῖν· ἐμοῦ ἐνθυμουμένου· τοιοῦτον γὰρ τι τὸ σύμπτωμα ὥσπερ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τοῦ παραδείγματος καὶ τοῦ περιπατεῖν, εἶπεν. *Les rêves « extraordinaires » sont ceux qui ne sont pas faits par nous et qui ne nous concernent pas, par exemple j'ai vu en rêve*

que quelqu'un tenait une lyre et la maniait comme il convient à cet instrument. Le jour, donc, la chose s'est accomplie et j'ai vu celui-ci jouer de la lyre. Puisque donc ce n'est pas moi qui ai joué de la lyre, mais un autre, le rêve n'était pas cause de ce que l'on a joué de la lyre, mais une coïncidence, car ce n'est pas parce que j'ai vu quelqu'un jouer de la lyre en songe que pour cette raison celui-ci en a joué, mais il s'est produit qu'il en a joué alors que, moi, je l'avais vu en rêve, tout comme si, alors que j'ai mon frère absent à l'esprit, ou un serviteur, l'un de ceux-ci vient. Ce n'est pas ma pensée qui a fait que celui-ci est venu, mais il s'est produit qu'il est venu alors que je pensais à lui. C'est en quelque chose de la sorte que consiste une coïncidence, comme il l'a dit lui aussi en prenant pour exemple la promenade.

49. *ad* 463^b14 δαιμονία (X f. 98) : τοῦ μὴ εἶναι τὰ ὄνειρα θεῖα καὶ ἐκ θεοῦ. *Pour cette raison que les rêves ne sont pas divins et ne proviennent pas du dieu.*
50. *ad* 464^a19 διὰ τοῦτο (X f. 98^v) : διὰ τὸ, τὸν ἀέρα ὑπό τινων δυνάμεων ἀοράτων κινεῖσθαι. *Du fait que l'air est mû par certaines puissances invisibles.*
51. *ad* 464^a27 εὐθυονείρους (X f. 99) : εὐθυονείρος ἐστὶ ὁ καθαρὰ βλέπων ὄνειρα καὶ τοιαῦτα οἷα καὶ μεθ' ἡμέραν γίνονται ἀλλὰ μὴ συμβολικὰ καὶ αἰνιγματώδη· οἷον καθαρὸς μὲν, ὄνειρός ἐστι, ὅταν τις ἐν ὕπνῳ ἴδῃ ὅτι λαιδορεῖται περὶ τινος· τοῦτο δὲ συμβῆι καὶ ἐγρηγοροτὸς καὶ λαιδορηθεὶς περὶ τινος· αἰνιγματώδης δὲ, ὅταν ἐν ὕπνῳ ἴδῃ ὅτι ἀκάνθας ἢ σκορπίους περὶ τινος ἐδέχετο· ἐγρηγορὸς δὲ, λαιδορηθεὶς παρ' ἐκείνου· σύμβολόν γάρ, ἢ ἀκάνθα ἢ ὁ σκορπίος διὰ τοῦ κέντρου τῆς λαιδορίας ἢ, τῆς ὕβρ. . . γάρ, ἀκάνθων καὶ αὐτὰ τιτρώσκου. . . τὴν ψυχὴν.

La question prioritaire concerne le rapport entre ces scholies et le commentaire de Michel. Elles ne sauraient en être complètement indépendantes, puisque le texte de certaines correspond parfois presque mot pour mot à ce que l'on lit dans le commentaire (voir notamment nn° 9, 12, 16, 33, 34). Pour autant, contrairement aux annotations que l'on peut lire dans Z, celles de X ne correspondent pas du tout à des sortes de note de lecture consignées par un érudit ayant le commentaire de Michel sur sa table de travail. Au contraire, elles ont été recopiées depuis un modèle antérieur, comme en témoignent les nombreux endroits où le texte paraît corrompu, ou le fait, pour une section déterminée du texte, que certaines annotations semblent résulter de la fusion maladroite de plusieurs scholies (nn° 20, 21), tandis que l'une a même été recopiée deux fois dans le manuscrit (n° 22). Il arrive également assez fréquemment que ces scholies débutent par un *lemma* ou une quasi-citation du texte. Il est donc fort possible que ces scholies remontent à la même source que celle employée afin de corriger le texte, que ses fautes propres apparentent au manuscrit *Vat.* 258 (N). Quel est donc le rapport exact entre cet ensemble dans les marges de X et le commentaire de Michel? Une partie des annotations pourrait donner l'impression d'être tirées du commentaire, mais une autre ne l'est pas du tout³⁵. C'est

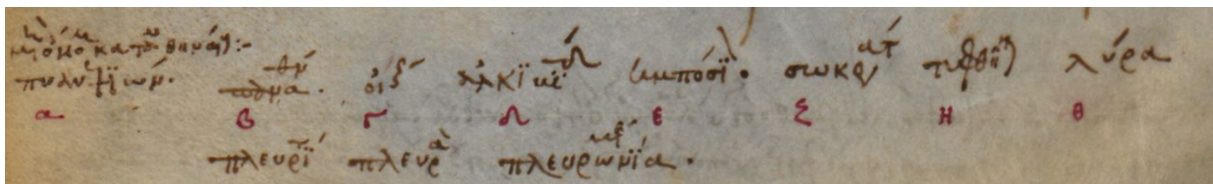
35. TRIZIO (2018) entend combattre l'idée selon laquelle Psellos et Michel auraient eu accès à un

pourquoi KOCH (2015), lequel prend en considération les scholies dans *X* dans le cas de *Mot. An.*, dont il donne une édition, pp. 153–171, et *Insomn.*, et les compare avec celles de Michel, propose de considérer que la source de ces scholies et corrections dans *X* serait un exemplaire de travail de Michel : celui-ci y aurait laissé des annotations qui auraient pour certaines été ensuite intégrées telles quelles au commentaire, tandis que d'autres auraient été ultérieurement retravaillées ou même abandonnées. Dans le cas des *PN*, il paraît bien plus vraisemblable de supposer que les points de contact entre les scholies de *X* et le commentaire de Michel s'explique par le fait que le second ait accès à une forme plus ancienne des premières. Il y a un passage très suggestif à cet égard, à savoir l'exemple de la série de lettres en *Mem.* 2, 452^a17–24. On trouve à cet endroit dans *X* une sorte de diagramme qui associe chaque lettre à un terme : les trois dernières lettres, Ζ, Η et Θ, se trouvent ainsi respectivement associées aux termes Σωκράτης, τυφθῆναι et λύρα³⁶. Michel reprend exactement ces associations dans son commentaire et les met en relation en comprenant qu'il faut se représenter que quelqu'un est en train d'être battu par Socrate au moyen d'une lyre. Il s'interrompt cependant pour remarquer l'étrangeté d'une telle situation : « supposons que l'on dit que la personne est frappée à l'aide d'une lyre au lieu de dire qu'elle l'est au moyen d'une verge » (ἔστω γὰρ ὅτι μετὰ τῆς λύρας ἀντὶ ῥάβδου ἔτυψε τὸν τυφθέντα, *In PN*, 30.9). une telle remarque révèle que Michel n'est pas l'auteur de ce procédé d'illustration, mais qu'il le trouve déjà déployé dans une des sources auxquelles il a recours, et qu'il le reprend tout en le jugeant un peu bizarre³⁷. Cela rend plausible que les scholies de *X* dérivent de cette source indépendamment du commentaire de Michel.

Le scénario de Koch se fonde en tout cas sur une vision trop étroite des ensembles des scholies byzantines disponibles, qui est sont plus larges dans le cas des *PN* qu'il ne le croit. Il existe en effet deux autres ensembles importants de scholies, dont l'un apparaît dans des manuscrits plus récents que l'autre³⁸. Plus précisément, ces deux ensembles s'observent

commentaire antérieur, ainsi que celle selon laquelle Psellos aurait lui-même rédigé un commentaire à certaines traités des *PN*, et il est vrai que ces deux théories sont très probablement fausses. Pour autant, on ne peut pas réduire les points de contact entre le *Barocc.* 131 et le commentaire de Michel à de simples coïncidences fortuites.

36. Il semble s'agir d'une allusion érudite au *Banquet*, même s'il n'est pas certain que tous les détails correspondent.



X, bas du f. 79^v [source : Biblioteca Pinacoteca Accademia Ambrosiana]

37. Il est possible que l'auteur de cette illustration ait eu une image différente en tête, où Socrate est simplement en train de jouer de la lyre, mais le verbe τύπτω ne s'emploie pas pour désigner une telle action en grec classique.

38. Le premier à avoir attiré l'attention sur ces scholies est, à ma connaissance, WIESNER (1981). Il

pour la seconde moitié de *PN1*, c'est-à-dire *Mem.* et les trois traités du sommeil. Dans les cas de *Sens.*, ils sont identiques, et les scholies en question, dont le nombre n'est pas très élevé (une petite dizaine) sont généralement tirées du commentaire d'Alexandre³⁹. On lit ainsi de temps en temps les mêmes scholies à *Sens.* dans les marges des manuscrits du premier ensemble, *U* et *v*⁴⁰, et du second, *W^y* et *m*⁴¹. La majorité des manuscrits en question ne transmettent pas *PN2* et, pour ceux qui transmettent ces traités (*v*, *m*), ils ne comportent pas d'annotation aussi remarquable.

Relativement à la section *Mem. – Div. Somn.*, donc, le *corpus* de scholies plus ancien est attesté principalement dans deux manuscrits, *Vat.* 260 (*U*), que l'on date, comme *X*, de la fin du XII^e⁴², et *Laurent. plut.* 87.20 (*v*), bien plus tardif (on le date de la première moitié du XIV^e), mais qui représente une édition extraordinairement érudite où les traités aristotéliens sont quasi-systématiquement associés à un matériau exégétique ancien. Les scholies en question semblent avoir été dans les deux cas transcrites par la même main que le texte principal. Elles apparaissent également ponctuellement dans deux manuscrits du début du XIV^e, *Vat.* 258 (*N*) et surtout dans *Vat.* 266(*V*), lesquels sont étroitement apparentés entre eux, et avec lesquels la source des corrections dans *X* a partie liée. Leur introduction dans *V* est attribuable à la main responsable de la correction du texte. Tous ces manuscrits, *U*, *v*, *N* et *V* appartiennent à la descendance du *deperditus* γ , mais ils y sont indépendants les uns des autres. De nouveau, je transcris ci-dessous certaines d'entre elles, elles ne sont pas toujours lisibles en leur intégralité.

Sélection de scholies à *Mem. – Div. Somn.* du *corpus vetustius* (*U*, *v*, *V*)

Mem.

identifie correctement quatre groupes, qui correspondent aux deux ensembles que j'édite, aux scholies de *X*, et à celles de *m*. Cela dit, sa description de la composition de chaque groupe laisse beaucoup à désirer, parce qu'il ignore tout des relations entre les manuscrits concernés. Le fait que *Vind.* 1334 appartienne au même groupe que *X* ou *Bern.* 135 que *U*, par exemple, s'explique par le fait que dans chacun de ces deux cas le premier est un apographe du second. L'importance qu'il accorde aux scholies de *m* doit ainsi être nuancée en raison des liens qui unissent le manuscrit aux témoins des autres groupes.

39. Je n'ai pas pu observer de connexion particulière entre ces scholies à *Sens.* et celles qui circulent au sein de la famille de *C^c* (même constat chez WIESNER (1981), p. 234), si ce n'est qu'elles sont toutes deux en partie dérivées du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, pas plus qu'avec les scholies que l'on trouve dans les marges de *X* pour ce traité ou qu'avec l'abrégé du commentaire d'Alexandre à *Sens.* contenu dans le *Barocc.* 131.

40. Ces scholies sont également présentes dans un manuscrit proche de *U*, *Vat.* 1026, (*W*), qui ne contient cependant que *Sens.* au sein des *PN*.

41. Cf. *infra*. Le manuscrit *b*, qui est un important témoin du second ensemble, ne contient pas *Sens.* L'existence d'accords entre *v* et *m* n'a presque aucune valeur, parce que, quant à son texte d'Aristote, le second a le premier pour parent, les accords entre *W^y* et *U* ou *v* sont beaucoup plus significatifs.

42. Je rappelle, cf. *supra*, p. 350, que la quasi-totalité de la recension originelle du traité *Div. Somn.* à la fin du manuscrit *U*, après le f. 190^v, est perdue, un nouveau cahier a été inséré dans le *codex* actuel pour le compléter à la Renaissance. Le manuscrit *v* devient ainsi pratiquement le seul témoin des scholies pour la section finale de *PN1*. Le manuscrit *U* ne transmet pas non plus *Mot. An.*, ce qui est une grande partie de la raison pour laquelle KOCH (2015) n'est pas parvenu à distinguer les deux ensembles de scholies présentés ici : l'un n'est à ses yeux attesté que dans *v*.

1. *ad* 449^b29–30 καὶ τούτωι ὧι αἰσθάνεται (v f. 128) : τοῦτο πρόκειται δεῖξαι ὅτι οὐκ ἔστιν ἡ μνήμη ἐν τῷ διανοητικῷ μέρει τῆς ψυχῆς. *Cela est mis en avant pour montrer que la mémoire ne réside pas dans la partie dianoétique de l'âme.*
2. *ad* 450^a18 τῶν θνητῶν (v f. 128^v) : ἦτοι τῶν ἀλόγων. *C'est-à-dire les animaux qui ne sont pas dotés de raison.* On retrouve une scholie proche dans le manuscrit *Paris*. 1853 (E), où une main plus récente que celle du copiste originel a noté en marge du f. 210^v τῶν ἀλόγων δηλαδὴ. Cette scholie se retrouve sous une forme plus développée dans le manuscrit *Ambr.* H 50 sup. (X, f. 71^v : ἦτοι τῶν ἀλόγων· τὰ γὰρ ἄλογα οὐδέν τι ἔχει ἀθάνατον), elle est intégrée au texte dans le manuscrit *Vat.* 258 (N), dont la leçon ici est θνητῶν τῶν ἀλόγων δηλαδὴ. La même interprétation se retrouve dans le commentaire de Michel d'Éphèse, qui propose, lui aussi, de comprendre en substituant le terme ἀλόγων (13.7), ainsi que dans la paraphrase de Sophonias (4.7).
3. *ad* 450^b15 τὸ ἀπόν (v f. 128^v) : εἰ δ' ἐκεῖνο τὸ ἀπόν μνημονεύει, πῶς μνημονεύομεν οὐ μὴ αἰσθανόμεθα· αἰσθανόμενοι τοῦτο ἦτοι τὸ παρόν. *Mais si c'est cela, la chose absente, dont l'on se souvient, comment nous souvenons-nous de ce que nous ne percevons pas ?* « *Nous percevons cela* » [450^b14] *c'est-à-dire la chose présente.* L'articulation de la scholie à son lemma n'a pas été comprise, la scholie proprement dite ne devrait consister qu'en les mots ἦτοι τὸ παρόν.
4. *ad* 450^b21–22 καὶ ζῶιόν ἐστι καὶ εἰκῶν (U f. 173) : ἦτοι καὶ πράγμα αὐτὸ καθ' αὐτὸ ὄν καὶ εἰκῶν τινός. *C'est à dire qu'il s'agit à la fois d'une chose en soi et d'une représentation de quelque chose.*
5. *ad* 451^a15–16 φαντάσματος, ὡς εἰκόνοσ οὐ φάντασμα, ἔξις⁴³ τὸ ἀπόν (v f. 129) : ὀρισμός μνήμης· κατάσχεσις συνεχῆς καὶ ἀδιάλειπτος πάθουσ ἢ αἰσθήσεωσ ἢ ἔξεωσ χρονιθείσῃ μετὰ τὴν γένεσισ. *Définition de la mémoire : rétention continue et ininterrompue d'une affection, d'une perception ou d'un état lorsque du temps s'est écoulé depuis son engendrement.* Cette définition se retrouve en partie dans la paraphrase de Sophonias (7.6–8 : τί μὲν οὖν ἐστι μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος ἔξις, ὄντοσ τοῦ τοιοῦτου φαντάσματος πράγματόσ τινοσ χρονισθέντοσ μετὰ τὴν γένεσισ). La scholie est suivie dans le manuscrit de deux autres qui sont dépourvues de signe de renvoi et semblent s'inscrire dans la continuité de celle-ci : ἀνάμνησισ δὲ, ἀνάληψισ τῶν εἰρημένων μὴ χρονισθέντων ἐν τῷ αἰσθομένωι ἢ παθόντι μετὰ τὴν γένεσισ, puis ἀνάμνησισ ἐστι ἀνανέωσισ προτέρασ μνήμησ, ἐπὰν λήθησ γένομένησ τὸ συνεχῆσ ἀναλύσι, *la réminiscence, en revanche, est le ressaisie des choses dites quand du temps ne s'est pas écoulé chez celui qui les a perçues ou subies après leur engendrement; la réminiscence est le renouvellement d'un souvenir antérieur lorsque du fait d'un oubli qui s'est produit son caractère continu*

43. Il n'y a pas de signe de renvoi dans le manuscrit, ce que je cite comme le texte sur lequel porte la scholie est présenté dans la marge comme une autre scholie. Je pense qu'il s'agit en fait d'un lemma.

- a été dissout.* La seconde scholie se retrouve dans *U* (f. 173^v) et dans *X* (f. 78, avec l'intitulé ὀρισμός ἀναμνήσεως). L'expression « renouvellement d'un souvenir » (μνήμης ἀνανέωσις) pour désigner la réminiscence se retrouve chez Sophonias (8.14) et dans la production byzantine ultérieure, elle est déjà présente au sein du courant néo-platonicien (voir notamment Olympiodore, *In Phaed.* 11, 3.3). La définition de la réminiscence se retrouve chez Michel (8.31–9.1).
6. *ad* 451^b29–30 ὅταν τοίνυν ἀναμνήσκεισθαι βούληται (*U* f. 174^v) : δεῖ προσυπακούειν τοῦ τὸ πόρρω. *Il faut sous-entendre « une chose éloignée ».* Michel d'Éphèse fait une suggestion semblable, mais légèrement différente, à cet endroit (ὅταν ἀναμνήσκεισθαι βούληταί τι, ὧν πάλαι τὴν ἐπιστήμην ἔλαβέ τις (τούτου γὰρ δεῖ προσυπακούειν), 28.6–8).
7. *ad* 452^a13 ἀπὸ τόπων (*U* f. 175 ; *v* f. 129^v) : τόπους λέγει τὰ ἐναντία τὰ ὅμοια τὰ ἄλλα παρέθεντο εἰς μνήμην· δι' ὧν ἀνεμνήσκοντο· ὁ καὶ ἐν τοῖς Τοπικοῖς εἶπεν· καθάπερ γὰρ ἐν τῷ μνημονικῷ θέντες τοὺς τόπους ῥᾶιον δωσόμεθα ἐπιχειρεῖν⁴⁴. *Par « les lieux » il veut dire les contraires, les semblables et le reste de ce que l'on apporte à la mémoire, par lesquels il y a réminiscence (c'est ce qu'il a aussi dit dans les Topiques), de même en effet que l'on se donne une recherche plus facile lorsque l'on a posé les lieux dans l'espace mnémorique.* Le commentaire de Michel est proche de la scholie (29.6–9), il comporte aussi une référence aux *Topiques*, ainsi qu'au premier livre de *Rhét.*, dont la première semble avoir le même objet qu'en 63.2, à savoir VIII.14, 163^b28–32.
8. *ad* 452^a17 τὸ μέσον πάντων (*U* f. 175⁴⁵ ; *v* f. 129^v) : ἐπειδὴ ἐν ταῖς ἀποδείξεσι καὶ ὅλως ἐν τῷ συλλογίζεσθαι τὸ αἴτιον τοῦ πράγματος μέσος ὅρος τίθεται· καὶ δέδεικται πῶς τοῦτο γίνεται ἐν τῷ δευτέρῳ τῶν δευτέρων Ἀναλυτικῶν διὰ τοῦτο καὶ νῦν τὸ αἴτιον ἡμῖν τοῦ ἀναμνησθῆναι γινόμενον, μέσον ἐκάλε τὸ καθόλου οὖν καὶ τὸ μέσον τουτέστιν τὸ αἴτιον γινόμενόν ἐστι ἡμῖν ἀναμνήσεως, ἀρχῆι ἕοικε· λέγει δὲ καθόλου τὰ ἐναντία· τὰ ὅμοια· τὰ σύστοιχα· τὰ συνέγγυς καὶ τὰ τοιαῦτα. *Puisque dans les démonstrations et dans l'ensemble du raisonnement l'on pose comme cause une définition intermédiaire de la chose. Et il a montré comment cela a lieu dans le second livre des Seconds Analytiques. C'est pour cette raison que maintenant aussi il a appelé la cause qui se produit en nous de réminiscence « l'universel », donc, « et le milieu », c'est-à-dire la cause qui se produit en nous de la réminiscence – cela « ressemble à un point de départ ».* *Par « universel », il dit les termes contraires, semblables, coordonnés, voisins et les autres choses de ce genre.* Les mots ἀρχῆι ἕοικε semblent être le débris d'un lemma. La fin de la scholie correspond à une possibilité exégétique qu'envisage

44. δωσόμεθα ἐπιχειρεῖν *v* : δυνησόμεθα ἐπιχειρεῖν *U*.

45. Le début de la scholie, avant δευτέρων, appartient à la partie supérieure du feuillet qui a été perdue lors d'une reliure.

Michel sans l'adopter (ἢ καθόλου λέγει τοὺς τόπους τοὺς ἐκ τῶν ὁμοίων καὶ συστοίχων καὶ ἐναντίων, 29.16–17).

9. *ad* 452^b15 καὶ τὰ ἐκτός (U f. 175^v 46 ; v f. 130) : ἐκτός τοὺς χρόνους λέγει· οὕτω γὰρ καὶ ἐν Κατηγορίαις εἶπεν· ὅτι ἐστὶ δὲ καὶ ὁ χρόνος καὶ ὁ τόπος τῶν συνεχῶν διὰ τὸ ἐκτός ἡμῶν εἶναι καὶ μὴ σὺν ἡμῖν καθάπερ ἡ γραμμὴ καὶ ἡ ἐπιφάνεια· τὰ ἐντός οὖν φησι λέγων ἐντός τὰ νοήματα· καὶ τοὺς ἐν φαντασίαι τύπους, ἀναλόγως εἰσὶ τοῖς χρόνοις⁴⁷· ὡς γὰρ τόδε τὸ νόημα ἢ ὁ τύπος πρὸς τὸνδε τὸν τύπον, οὕτως καὶ ὁδε ὁ χρόνος πρὸς τὸνδε καὶ ἐναλλαγμένως· εἶδη δὲ πάλιν, λέγει τοὺς τύπους· ἀποστήματα δὲ τοὺς χρόνους. *Par « les choses externes », il veut dire les temps. Il a en effet dit dans les Catégories aussi que le temps et le lieu font partie des quantités continues parce qu'ils sont extérieurs à nous et non liés à nous comme la ligne et la surface. Les choses « internes », ce par quoi il veut parler des objets que l'on pense et des empreintes dans l'imagination, sont donc, dit-il, analogues aux temps : en effet, il y a la même relation entre cet objet de pensée ou cette empreinte que voici par rapport à cette autre empreinte que voici, et ce temps que voici par rapport à cet autre que voici, et conversement. Et de nouveau, par « formes » il veut parler des empreintes, et par « intervalles » des temps. Le chapitre 6 des Catégories présente bien le temps, le lieu, la ligne et la surface comme des quantités continues, mais n'établit pas de telle différence entre eux.*
10. *ad* 453^a14–15 ὅτι δὲ σωματικόν τι τὸ πάθος (U f. 176^v ; V f. 50 ; v f. 130^v) : ταῦτα⁴⁸ τοῦ Πλατῶνος λεληθότως ἐπιφέρει⁴⁹· τὰς μαθήσεις ἐν τῷ Φαίδωνι ἀναμνήσεις λέγοντα· εἰ γὰρ σωματικόν τι⁵⁰ τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι, οὐκ εἰσὶ τὰ μαθήματα λόγοι τῆς ψυχῆς οὐσιῶδες ὡς ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται. *Ces choses sont discrètement avancées à l'encontre de Platon, qui dit dans le Phédon que l'apprentissage est une réminiscence. Si en effet la réminiscence est quelque chose de corporel, les choses que l'on apprend ne sont pas des discours essentiels de l'âme, comme il est écrit dans le Timée.*

Somn. Vig.

11. *ad* 453^b13 τίνος μορίου (v f. 130^v) : τουτέστι τοῦ λογικοῦ ἢ τοῦ ἀλόγου· καὶ εἰ τοῦ ἀλόγου, τίνος τῶν τοῦ ἀλόγου. *C'est-à-dire [qu'il demande] si le sommeil et la veille appartiennent à la partie rationnelle ou irrationnelle et, si c'est à la partie irrationnelle, à laquelle de ses parties.*
12. *ad* 454^b13 κυρίως καὶ ἀπλῶς (v f. 131) : προσέθηκε δὲ τὸ κυρίως καὶ ἀπλῶς διὰ τὰς καθ' ὕπνον ἐνεργείας· αἴτινες οὐκ εἰσὶ κυρίως καὶ ἀπλῶς. *Il a ajouté l'expression « au sens propre et absolu » en raison des activités pendant le sommeil, lesquelles ne sont*

46. La fin de la scholie, après χρόνους, appartient à une partie inférieure du feuillet qui a été perdue lors d'une reliure.

47. χρόνους U : ἀχρόνους v

48. ταῦτα om. V

49. λεληθότως ἐπιφέρει Uv : ἐπιφέρει λεληθότως V

50. τι om. V

pas des activités au sens propre et absolu. Michel commente de manière comparable en expliquant que les adverbes ont été ajoutés afin de prendre en compte l'existence des rêves (46.23–26).

13. *ad 455^b22–23* ἡ δ' ἐγρηγορσις τὸ τέλος (U f. 180 ; v f. 132) : τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φορνεῖν βέλτιστον, τὸ βέλτιστον τέλος· τὸ αἰσθάνεσθαι ἄρα τέλος ἀλλὰ μὴν τὸ ἐγρηγορεῖν, αἰσθάνεσθαί ἐστι· τὸ ἐγρηγορεῖν ἄρα τέλος· ἢ οὕτως· τὸ ἐγρηγορεῖν αἰσθάνεσθαι· τὸ αἰσθάνεσθαι βέλτιστον· τὸ βέλτιστον τέλος. *La perception et la réflexion sont ce qu'il y a de meilleur, ce qu'il y a de meilleur est la fin. Donc la perception est la fin. Or la veille est perception. Donc la veille est la fin. Ou est-ce comme suit ? La veille est perception, la perception est ce qu'il y a de meilleur, ce qu'il y a de meilleur est fin.* Michel d'Éphèse s'efforce aussi de ramener le raisonnement à un syllogisme de la première figure, associé à un syllogisme antérieur (49.33–50.5), ce qu'il ne fait pas ailleurs. Le raisonnement est également présenté graphiquement comme deux syllogismes successifs dans le manuscrit b (f. 232^v).
14. *ad 456^a18* βομβοῦντα (U f. 181 ; v f. 132^v) : οἶμαι ὅτι τὸ τοιοῦτον ῥητόν συνεχές ἐστὶ τοῦ καὶ τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τῶι ὑγρῶι καταψύχεσθαι· πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῶι μορίῳ θερμοῦ, ἢ φύσις πεπόρικεν· ἢ κάλλιον ἐστὶ τοῖς παροῦσι συντάττειν. *Je crois que ce qui est dit ainsi va de pair avec les mots « la respiration et le refroidissement au moyen de l'humide ont été fournis par la nature en vue de la préservation du chaud dans cette partie » [456^a8–10]. Ou vaut-il mieux les construire avec ceux qui sont présents ici ?*
15. *ad 456^a33* ὅταν αἴσθησιν ἔχη (U f. 181 ; V f. 53 ; v f. 132^v) : ἦτοι ὅταν ἐνεργεῖαι αἰσθητικὸν ἦ· ἐστὶ δὲ τοιοῦτον, ὅταν ἐκπέσῃ τῆς μητέρος· ἐνδοθεν γὰρ ὄν⁵¹, ὡς ἐν μέρος τῆς μητέρος τρέφεται· καὶ ὡς αὐτῆς τι ὄν ἀλλ' οὐχ ὡς ζῶιον. *C'est-à-dire lorsqu'il pourrait être capable de perception en acte. C'est le cas lorsqu'il a quitté sa mère, car quand il est à l'intérieur d'elle il se nourrit dans la mesure où il est une partie de la mère, et dans la mesure où il est quelque chose d'elle, et non dans la mesure où il est un être vivant.* Michel commente le passage de manière proche (τρέφεται γὰρ καὶ ἔμβρυον ὄν, ἀλλ' οὐχ ἦι ζῶον, ἀλλ' ἦι φυτόν· ἐπειδὴν δ' αἴσθησιν λάβῃ, τότε πρῶτον τρέφεται ἦι ζῶον, 52.7–8).

Insomn.

16. *ad 458^b15* ἐτι παρὰ τὸ ἐνύπνιον (U f. 184^v ; v f. 134) : καὶ διὰ τούτων τὸ αὐτὸ δείκνυσιν· εἰ γὰρ δοξάζοντες ἀεὶ ἐννοοῦμεν ὅτι δοξάζομεν· ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις, οὐκ ἀεὶ ἐννοοῦμεν ὅτι ἐνυπνιαζόμεθα· οὐκ ἂν εἴη τὰ ἐνύπνια τῆς δόξης. *Et par là il prouve la même chose, car si, quand l'on juge, on a toujours à l'esprit le fait que nous jugeons, alors que lors du sommeil on n'a pas toujours à l'esprit le fait que nous rêvons, si bien que les rêves ne peuvent pas relever de la faculté de juger.* On retrouve presque la

51. ὄν Uv : ὄν V

même chose chez Michel : εἰ γὰρ δοξάζοντες ἀεὶ ἐννοοῦμεν ὅτι δοξάζομεν, ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις οὐκ ἀεὶ, δηλονότι οὐκ ἔστι τὰ ἐνύπνια τῆς δόξης (61.28–30).

17. *ad* 459^a4 ἕκαστον δὲ τούτων (U f. 185 ; V f. 55^v ; v f. 134) : τουτέστιν⁵² ἕκαστον τούτων τῶν εἰδώλων, καὶ⁵³ τύπον προσβάλλει καὶ κινεῖ ἐν τοῖς ὕπνοις τὴν αἴσθησιν ὥσπερ ἐκεῖνη αὐτὸν, ἐγρηγορότων ἡμῶν· καὶ ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων περὶ τὰ αἰσθητὰ ἀλλ' εἰ τάχα καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις καὶ ἐγρηγορόσιν ἡμῖν κινεῖ τὰ αἰσθητά τὴν αἴσθησιν ἀλλ' οὐχ ὡσαύτως· ἀλλ' ἐγρηγορόσι μὲν ἀεὶ μετὰ τοῦ κρίνειν ὅτι τόδε τοῦδε ἕτερον· ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις οὐκ ἀεὶ. *C'est-à-dire que « chacune » de ces images fournit une empreinte et meut la sensation pendant le sommeil, tout comme celle-ci le fait à l'égard de celle-là lorsque nous sommes éveillés. Mais il se peut bien que les sens sont actifs au sujet des sensibles aussi bien pendant le sommeil que chez nous qui sommes éveillés, et que les états produits par la sensation meuvent alors la sensation, mais non pas de la même manière : pour les personnes éveillées cela va toujours avec le jugement que ceci est différent de cela, alors que ce n'est pas toujours le cas pendant le sommeil.* De nouveau, on lit quelque chose d'extrêmement proche dans le commentaire de Michel (65.9–15).

Div. Somn.

18. *ad* 463^a18 ἐπεὶ μικραὶ πάντων αἰ ἀρχαὶ (v f. 137) : μικραὶ μὲν εἰσιν αἰ ἀρχαὶ κατὰ τὸ μέγεθος· ἐπεὶ κατὰ γε τὸν λόγον, καὶ μεγάλαι τινὲς αὐταί, τοῖς διασκοπούμενοις αἰ πᾶσι καταφαίνονται. *« Les commencements sont petits » par leur grandeur, puisque du point de vue de la raison, ceux-ci sont grands, eux qui apparaissent à tous ceux qui les examinent soigneusement.*
19. *ad* 463^b16–17 ὥσπερ ἂν εἰ λάλος ἡ φύσις (V f. 59^v ; v f. 137) : ὥσπερ⁵⁴ οἱ ψευδομάντιες πολλά λέγοντες, ἐκ τῶν πολλῶν ἐπιτυχάνουσι τινὸς καὶ ἀληθεύουσι περὶ ἐκείνου, ὁμοίως καὶ οἱ περὶ τὴν ἀστρολογίαν νυνὶ ἀσχολούμενοι ἀληθεύουσι περὶ τινος⁵⁵, οὕτως καὶ οἱ μελαχολικοὶ πολλὰς κινήσεις κινούμενοι, συμβαίνει αὐτοῖς κινήσθαι τινὰ κίνησιν ὁμοίαν τῷ μεθ' ἡμέραν γενησομένῳ· ὥστε εἰπόντα ἅμα τῷ ἐγερθῆναι, ὅτι ἐθεασάμην τό ἢ τό· μετὰ τοῦτο γενέσθαι ἐκεῖνο ὃ προεῖπεν ἰδεῖν. *Comme les pseudo-devins, qui prédisent beaucoup de choses, obtiennent le succès dans un cas parmi tant d'autres et disent la vérité à son sujet, pareillement à ceux qui, aujourd'hui, occupent la profession d'astrologues, qui réussissent dans certains cas, de même les mélancoliques, qui sont mus de nombreux mouvements : il leur arrive d'être mus d'un certain mouvement qui est semblable à ce qui va arriver le jour suivant, si bien qu'ils disent au réveil « j'ai vu » ceci ou cela, et après cela il se produit ce qu'ils ont auparavant dit avoir vu.*

52. τουτέστιν om. V

53. καὶ om. V

54. ὥσπερ v : σχόλιον· ὥσπερ γὰρ V

55. ὁμοίως ... περὶ τινος om. V

20. *ad* 463^b29 οὐδὲ τὸ αὐτὸ τὸ ἐσόμενον καὶ τὸ μέλλον (v f. 137^v) : τὸ μὲν γὰρ ἐσόμενον, ἐπὶ τῶν ἀναγκαίων λέγεται· τὸ δὲ μέλλον, καὶ ἐπὶ ὄλων ἐνδεχομένων καὶ μηδ' ... τῶν πολλαχίς. « *Ce qui sera* » se réfère aux choses nécessaires, « *ce qui doit advenir* » à l'ensemble des choses possibles
21. *ad* 464^a5 ὥσπερ λέγει Δημόκριτος (v f. 137^v) : ὁ μὲν γὰρ Δημόκριτος ἔλεγε τὸν ἀέρα εἰδωλοποιούμενον τὸν ἐν τοῖς πόρρω καὶ δεχόμενον εἶδωλα τῶν μελλόντων γίνεσθαι· εἶτα διαρρέοντα καὶ ἀναπνεόμενον τοῖς ἀνθρώποις οἷς ἂν τύχη, προορᾶν ποιεῖ τὰ μέλλοντα· ὁ δὲ Ἀριστοτέλης τὸ οἰκεῖον δόμα ὅπερ καὶ Πλάτων πρὸ αὐτοῦ ἐδογματίσει κἀνταῦθα δείκνυσιν ὅτιπερ ὥσπερ τὸ φανταστικὸν πνεῦμα συσχηματίζεται τοῖς ἡμῶν διανοήμασι καὶ λογιζομένων ἡμῶν σφαῖραν συσφαιροῦται καὶ αὐτό· καὶ τριγωνίζεται πάλιν τρίγωνον ἐννοούντων ἡμῶν οὕτως φησιν ἀέρα καὶ οὐρανόν καὶ τὰ ἄλλα πάντα πάσχειν κατὰ τὰ θεῖα νοήματα· καὶ κατ' ἐκεῖνα διαγράφεσθαι· εἶτα διαδίδοσθαι τὰ ἐν τῷ ἀέρι γράμματα καὶ τοῖς ἀνθρώποις καὶ ποιεῖ προορᾶν τὰ μέλλοντα· ἐπάγει δὲ καὶ τὴν αἰτίαν καθ' ἣν μεθ' ἡμέραν τοῦτο γίνεται μόνον καὶ οὐχὶ μεθ' ἡμέραν κατὰ ταύτην. *Démocrite dit en effet que l'air dans les objets éloignés produit et reçoit des images des choses qui vont advenir, et qu'ensuite, lorsqu'il s'écoule et est inspiré par les êtres humains qu'il croise, il leur fait voir à l'avance ces choses à venir. En revanche, Aristote fait voir sa propre doctrine ici, laquelle a été avancée par Platon avant lui, à savoir que, de même le souffle imaginaire produit des figures en accord avec nos pensées, c'est-à-dire que lorsque nous raisonnons au sujet d'une sphère il prend aussi la figure d'une sphère et, qu'il prend la figure d'un triangle, inversement, lorsque nous pensons un triangle, de même, dit-il, l'air et le ciel tout le reste est affecté des pensées divines, et produit des figures en accord avec elles, puis les inscriptions dans l'air se transmettent aussi aux êtres humains et leur font voir à l'avance les choses à venir. Il introduit aussi la cause qui fait que cela n'a lieu que le jour, et non selon celle-ci (?). La scholie est suivie immédiatement d'une autre, présente aussi dans V (f. 59^v) : περὶ τῆς τοῦ⁵⁶ Δημοκρίτου δόξης ἱστορεῖ καὶ ὁ Σέκστος καὶ Πλούταρχος ὁ Χαιρωνεὺς, λέγοντες εἶδωλα τινὰ ἐμπελάζειν⁵⁷ τοῖς ἀνθρώποις καὶ τούτων, τὰ μὲν, εἶναι ἀγαθοποιά· τὰ δὲ, κακοποιά⁵⁸. ὅθεν καὶ εὐχεται εὐλόγων τυχεῖν εἰδώλων εἶναι⁵⁹ ταῦτα μεγάλα τε καὶ ὑπερμεγέθη· καὶ δύσφθαρτὰ μὲν οὐκ ἄφθαρτα προσημαίνειν τε τὰ μέλλοντα τοῖς ἀνθρώποις θεωρούμενα· καὶ φωνὰς ἀφιέντα· ὧν φωνῶν καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις ἐπαισθανόμενά πως· ἃ γὰρ δοκοῦμεν ἐν τοῖς ὕπνοις ὁρᾶν, ὧν ἀκούομεν, εἰσὶν οἱ τύποι· ἃ γὰρ φησι ἀκούω ὑπνώτων, ὁρᾶν ταῦτα δοκῶ· ὥστε οὐ μόνον ὁρῶνται φησι⁶⁰ τὰ εἶδωλα τισὶ ἐγρηγορόσιν, ἀλλὰ καὶ φωνὰς ἀφιάσι. *Au sujet de l'opinion de Démocrite, Sextus et Plutarque de Chéronée enquêtent. Ils disent que certaines images s'approchent des**

56. περὶ τῆς τοῦ : σχόλιον· περὶ τῆς τοῦ V

57. ἐμπελάζειν : ἐκπελάζειν v

58. τὰ δὲ, κακοποιά om. V

59. εἶναι : εἶναι δὲ V

60. φησι : post τισὶ V

êtres humains, parmi lesquelles les unes sont bénéfiques et les autres nuisibles (d'où vient que l'on prie de recevoir des images favorables), que celles-ci sont grandes et sur-dimensionnées, et qu'elles périssent difficilement, sans être incorruptibles, et qu'elles annoncent les choses à venir aux êtres humains, comme elles sont vues et comme elles émettent des sons. Ce sont ces sons que l'on perçoit d'une certaine manière quand l'on dort, car ce que l'on croit voir pendant les rêves, ce sont les empreintes de ce que nous entendons. En effet, ce que j'entends en dormant, dit-il, je crois le voir, si bien que les images ne sont pas seulement vues, dit-il, mais qu'elles émettent aussi des sons. La partie centrale de cette scholie se retrouve dans le commentaire de Michel (83.18–23), qui la présente comme la doctrine de Démocrite sans donner de source. Je note qu'il est attesté par sa correspondance que Psellos a lu Sextus Empiricus et s'en sert comme source quant aux doctrines de Démocrite (lettre n° 272, l. 58, PAPAIOANNOU (2019) II, p. 659).

22. *ad* 464^a9 οὐδὲν κωλύει (v f. 137^v) : τίνες αὐται αἱ κινήσεις καὶ ὅθεν καὶ πῶς ἀφικνοῦνται, εἴρηται, τῷ Ἀλεξάνδρῳ τῷ Ἀφροδισιεῖ ἐν τῷ Περὶ δαιμόνων λόγῳ. *Que sont ces mouvements, d'où et comment ils nous parviennent, cela a été dit par Alexandre d'Aphrodise dans son discours Sur les démons.* La référence se retrouve chez Michel (83.26–28, et de nouveau en 84.26), cet ouvrage n'est pas conservé et ce sont là ses seules mentions dans l'ensemble de la littérature connue. La scholie est conservée sous une forme abrégée dans *V* (f. 59^v) : περὶ τούτου φησὶν ὁ Ἀλέξανδρος ὁ Ἀφροδισεὺς ἐν τῷ περὶ δαιμόνων λόγῳ.
23. À la fin du traité (v f. 138), une scholie indique que *Mot. An.* devrait suivre (ἐνταῦθα λείπει ἡ Περὶ ζώων κινήσεως τοῦ Ἀριστοτέλους πραγματεία), ce qui n'est pas le cas dans le manuscrit.

Les nombreux accords entre ces manuscrits invitent fortement à penser que, même lorsqu'une scholie n'est attestée que dans un seul d'entre eux, elle remonte néanmoins à leur source commune. Le copiste des scholies dans *v*, d'après les erreurs qu'il commet (voir nn° 5, 20), recopie ces scholies depuis un exemplaire où il est difficile de comprendre leurs délimitations respectives et leur relation en texte. C'est peut-être aussi déjà le cas de celui de *U* (voir n° 8). On notera aussi l'emploi de la première personne au sein de la scholie n° 14, présente dans les deux manuscrits, dont la formulation est assez relâchée. On constate de nouveau l'existence de points de contacts nombreux avec le commentaire de Michel. À la différence de la situation relative au manuscrit *X*, aucune des scholies ne donne l'apparence d'un extrait du commentaire. Deux de ces points de contact sont particulièrement remarquables. La scholie n° 8 correspond à une interprétation du texte que Michel envisage aussi, mais qu'il finit par rejeter. La scholie n° 20 repose manifestement sur les mêmes renseignements doxographiques que le passage correspondant chez Michel, mais – et c'est une différence cruciale – elle l'attribue à des

sources, à savoir Sextus et Plutarque, ce que ne fait pas du tout Michel. Une telle situation paraît difficilement compatible avec l'hypothèse selon laquelle cet ensemble de scholies dériverait du commentaire de Michel⁶¹, elle présuppose plutôt la relation inverse⁶².

Je considère donc que le *corpus vetustius* de scholies byzantines est antérieur à l'activité de Michel d'Ephèse et qu'il faut par conséquent expliquer les points de contact avec son commentaire en supposant une influence à partir de celui-ci. Cette situation invite à reconsidérer le statut des scholies dans le manuscrit X. Il y a en effet deux cas (nn° 2 et 5) où une scholie de cet ensemble rencontre un écho, non seulement chez Michel (et Sophonias), mais aussi dans les marges du manuscrit X. Il se pourrait donc que les annotations que l'on rencontre dans X corresponde à un stade précoce du travail de Michel sur ce *corpus vetustius*, qu'il s'efforce de fondre en un commentaire cohérent visant à prendre en charge la totalité du texte. Un argument en ce sens est fourni par la considération des annotations que l'on lit à PN2 dans X. Celles-ci coïncident en effet régulièrement avec des sections d'un texte contenu dans le *Barocc.* 131, au sein d'une liasse d'écrits associée généralement à la figure de Michel Psellos⁶³. Il s'agit de l'opuscule que l'on trouve aux ff. 416–417 au sein du manuscrit, portant le titre Ἀριστοτέλους περὶ νεότητος, γήρωσ, ζωῆς καὶ θανάτου, n° 18 chez DUFFY (1992) ou 15 chez PONTIKOS (1992)⁶⁴. Au vu du fait que l'on tenait jusqu'à présent le *Barocc.* pour le *codex unicus* de ce texte, c'est déjà un résultat important : de larges sections s'en retrouvent en fait dans les marges de X. On trouve certes de nombreux échos à cet opuscule dans le commentaire de Michel⁶⁵, mais rien de comparable aux extraits entiers qui occupent les marges de

61. C'est pourtant l'hypothèse retenue par KOCH (2015), pp. 171–173, au sujet des scholies dans le *Vat.* 266(V), qu'il présente comme le produit d'un « recyclage précoce » de scholies individuelles dont Michel serait l'auteur. La principale preuve qu'il cite à l'appui de cette thèse est le fait qu'une scholie dans V (*ad Mot. An.* 701^a5, f. 63^v) corresponde, aux divergences induites par la transcription près, à une section du commentaire de Michel à *Mot. An.* (115.7–27). L'argument est pourtant rendu très faible par le fait que ce texte que l'on lit dans les marges de V et chez Michel est en réalité la soudure de deux extraits de la section du *De anima* d'Alexandre d'Aphrodise qui paraphrase ce traité (76.18–77.17 & 78.24–25). Il paraît tout à fait possible que Michel ait trouvé cette compilation toute faite dans les marges d'un exemplaire et l'ait réemployée. De fait, dans le cas du commentaire d'Alexandre à *Sens.*, je constate exactement le même processus de recyclage dans diverses zones de la transmission, et il ne saurait être question de la moindre influence de Michel d'Ephèse en ce cas. Qui plus est, KOCH (ibid.), p. 9, affirme lui-même qu'un tel processus a eu lieu dans le cas de la paraphrase de *Mot. An.* par Alexandre et que son produit est employé par Michel, lequel semble parfois citer Alexandre sans le savoir. Le fait qu'une même section de cette paraphrase se retrouve dans une scholie et dans le commentaire de Michel n'a par conséquent pratiquement aucune valeur probante.

62. Un argument supplémentaire en ce sens est fourni par l'examen des variantes reportées par Michel, cf. *infra*, p. 487.

63. Cf. *supra*, p. 294.

64. Quelques exemples à partir du début de *Juv.*, si l'on néglige les divergences induites par le processus de copie : X f. 114^v = ἡ τῶι ὄντι ἀρχὴ ... λαμβάνει 18.1–5 DUFFY (1992) / 39.3–6 PONTIKOS (1992) ; X f. 115 = τῶι μὲν ὑποκειμένωι ... περιεχόμενον 18.35–50/40.4–19 ; X f. 116^v = ὅτι ἐν τῶι μέσῳι ... αὐλοί 18.58–73/40.27–41.10 ; X f. 117 ταῦτά φησιν ... τῶν αἰσθήσεων εἶναι 18.73–85/41.11–23 ; etc. Les fautes sont, comme pour les scholies à PN1, assez nombreuses dans les versions de X.

65. Voir DUFFY (1992), p. XVII, et le relevé des parallèles et échos pp. 59–68 (bien que certains soient contestables). La chose est cependant particulièrement visible quant au prologue du commentaire à *Long.*, vers 100.4 chez Michel d'Ephèse. De nombreux échos dans le reste du texte sont aussi convaincants :

X. C'est donc la preuve que la main responsable de la transcription des scholies dans X, qui paraît être la même pour *PN1* et *PN2*, a accès à un matériau exégétique en partie indépendant du commentaire de Michel d'Ephèse et qui pourrait bien être lié à Michel Psellos et son entourage, auquel cas il remonterait à une génération antérieure à celle de Michel. Le fait que l'un des principaux échos pselliens du commentaire corresponde à une scholie dans X (n° 41) est parfaitement compatible avec cette vision des choses.

Faisons un pas en arrière. Il y a trois termes dont les relations demandent à être définies : les commentaires de Michel d'Ephèse, les annotations dans le manuscrit X, et ce que je désigne comme le *corpus vetustius* de scholies byzantines. Il est certain que les trois, d'une manière ou d'une autre sont liés. Il paraît nécessaire de supposer que le *corpus vetustius* est antérieur au commentaire et qu'il l'a influencé⁶⁶. Ce n'est pas du tout le cas des annotations dans X : certaines sont identiques à des morceaux du commentaire, mais d'autres ne peuvent pas en être issues. Par ailleurs, dans le cas de *PN2*, une partie de celles-ci remontent à une production exégétique indépendante de l'activité de Michel, qui est très probablement liée à Psellos. L'examen rapproché de l'abrégé des trois derniers traités de *PN2* et du commentaire de Michel d'Ephèse suggère de surcroît fortement que ce dernier s'en inspire, directement ou indirectement, si bien qu'il semble y avoir une ligne d'influence qui va de Michel Psellos à Michel d'Ephèse. Enfin, il importe de remarquer que le *corpus vetustius* a laissé des traces dans deux manuscrits, N et V, qui ne sont pas sans lien avec X. Leur situation stemmatique est assez complexe. Pour la première moitié de *Sens.* et *PN2*, ils remontent à un même exemplaire perdu, le *deperditus* π, alors qu'ils appartiennent à des zones assez différentes pour le reste de *PN1*. Ils ne sont cependant pas sans entretenir aucune relation pour cette section : N est alors issu d'une sorte d'aïeul de X, et V est, quant à son texte, contaminé par cette partie de la transmission. On notera enfin que les corrections apportées par la main des scholies dans X rapprochent son exemplaire du modèle que partagent N et V pour le début de *PN1*. Je propose donc

comparer 18.74–77 DUFFY (ibid.), τὸ τῆς ἀφῆς καὶ τὸ τῆς γεύσεως αἰσθητήριον οὐ συντείνει ἦτοι οὐ διήκει διὰ τινος πόρου πρὸς τὸν ἄνω τόπον ἦτοι τὸν ἐγκέφαλον, τὰ δὲ λοιπὰ ἦτοι τὸ τῆς ὀσφρήσεως καὶ τὸ τῆς ἀκοῆς καὶ τὸ τῆς ὀράσεως καθήκοντας ἔχουσι πόρους πρὸς τὴν καρδίαν, et 106.9–12 WENDLAND (1903a), ἐπεὶ γὰρ, ὡς ἐκ τῶν ἀνατομῶν φαίνεται, τῆς τε ἀφῆς καὶ τῆς γεύσεως τὰ αἰσθητήρια πρὸς τὴν καρδίαν τείνουσι, δηλονότι καὶ τῶν λοιπῶν, ἀκοῆς δηλονότι καὶ τῶν ἄλλων, πρὸς αὐτὴν εἰσιν ; 18.146, κρύψιν δὲ τὴν διὰ τῆς τέφρας ἐπικάλυψιν, et 110.27, κρύψιν λέγει τὴν διὰ τῆς τέφρας γινομένην ; 18.155–157, εἴη γὰρ καθάπερ ὕδωρ τηχομένης χιόνος ἄλλου καὶ ἄλλου γινομένου, καὶ ὥσπερ ἐν τούτῳ οὐκέτι ὕδωρ γίνεται τακείσης ὄλης τῆς χιόνος, οὔτε ἐκεῖ πῦρ δαπανηθέντος τοῦ ὑπεκαύματος, et 110.10–14, ὥσπερ καὶ τὸ ἐκ τῶν χιόνων γινόμενον ὕδωρ ἐν τῷ τήκεσθαι συνεχῶς τὰς χιόνας· μὴ οὔσης δὲ τῆς ὕλης καὶ τῆς τροφῆς, ἐξ ἧς γίνεται, ἀνάγκη σβέννυσθαι, ὥσπερ καὶ τὸ ὕδωρ παύεσθαι τοῦ γίνεσθαι, μὴ οὐσῶν τῶν χιόνων, ἐξ ὧν ἐγίνετο ; 18.235–236, πάντα ὀσφραίνεται ἐκτὸς σκωλήκων, ὀστρέων καὶ τῶν λοιπῶν, et 123.18–19, τὸ δὲ σχεδὸν ἐπῆχται, διότι σκώληκες, ὀστρεῖα καὶ τινὰ τοιαῦτα οὐ μετέχει ὀσφρήσεως ; 18.239, ἄλοκες ἤγουν φλέβες, et 124.19–20, λέγει οὖν σύριγγας καὶ ἄλοκας τὰς φλέβας.

66. C'est déjà l'intuition de ESCOBAR (1990), p. 122, lequel évoque la possibilité pour *Insomn.* d'une reprise par Michel de scholies liées à celles présentes dans le manuscrit U. Elle a récemment été reprise par TRIZIO (2018), qui cite un scholie du manuscrit (n° 7 ci-dessus) et affirme que le passage correspondant du commentaire de Michel (29.6–10) lui ressemble trop pour ne pas résulter d'un emprunt auprès de la même source. La proximité est indéniable, mais, comme le rappelle ARGYRI (2021), p. 206, encore faut-il pouvoir prouver que ce n'est pas la scholie qui est tirée du commentaire.

d'adopter le scénario suivant comme le plus plausible au vu de ces données, lequel est une version plus précise de l'hypothèse de KOCH (2015) : Michel a eu entre ses mains un manuscrit à la situation proche de celle du *Vat.* 258, qui représente une sorte de parent ancestral de la famille λ ; cet exemplaire perdu contenait le *corpus vetustius* de scholies, comprenant un certain nombre de variantes anciennes⁶⁷, lequel était possiblement associé à des annotations issues du cercle de Michel Psellos ; Michel a retravaillé ce matériau lors de la rédaction de ses propres « scholies » de manière à l'intégrer dans un commentaire continu. Il est fort possible que ce même exemplaire soit aussi celui qu'a sous les yeux l'annotateur anonyme de *Z*, puisqu'il emploie, lui aussi, un manuscrit apparenté à π pour corriger le texte principal.

Il existe également un autre *corpus* de scholies plus récent. Elles sont attestées principalement dans deux grandes éditions tardo-byzantines qui correspondent aux *Parisini* 1859 (*b*)⁶⁸ et 1921 (*m*), lequel les associe avec un matériau particulièrement riche (comprenant une recension complète du commentaire de Michel, des scholies tirées du commentaire et des annotations personnelles du copiste), ainsi que dans un manuscrit extrêmement tardif, *Vind. phil. gr.* 110 (*W^y*, première moitié du XVI^e). Les scholies ont été consignées dans *b* par une autre main que le texte principal, laquelle a également corrigé le texte au moyen d'un autre exemplaire, elles sont en revanche de la même main que le texte dans *m* et *W^y*. Ces trois manuscrits sont, quant à leur texte, indépendants les uns des autres. C'est évidemment beaucoup moins certain *a priori* quant aux scholies, mais, à cet égard, leurs fautes montrent qu'ils en donnent chacun une recension indépendante (tous les cas possibles d'accord entre eux, deux à deux, s'obtiennent). Les copistes semblent avoir accès à une version des scholies où celles-ci sont pourvues, au moins pour certaines, de *lemmata* (nn° 23 et 28 par exemple). Ils ont cependant parfois du mal à les distinguer les unes des autres et à comprendre comment elles se rapportent au texte, c'est en particulier le cas dans *W^y*. On notera aussi que le texte de *m* est apparenté à celui des manuscrits *X* et *v*, auxquels il emprunte aussi certaines de leurs annotations.

Sélection de scholies à *Mem.* – *Div. Somn.* du *corpus recentius* (*b*, *m*, *W^y*)

Mem.

1. *ad* 449^b4 *περὶ μνήμης* (**b** f. 224) : ὡςπερ ἐν τῷ Περὶ ψυχῆς ἀπὸ τῶν ὑστέρων ἐπὶ τὰ πρῶτα ἦτοι ἀπὸ τῶν αἰθητῶν ἐπὶ τὰς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεις· ἀπὸ δὲ τῶν ἐνεργειῶν εἰς τὰς δυνάμεις· ἀπὸ δὲ τῶν δυνάμεων εἰς τὰς οὐσίας ἀνάδραμεν, οὕτως ἐνταῦθα ἀπὸ τῶν ὑστέρων ἦγουν τῶν μνημονευτῶν ἐπὶ τὴν μνήμην μέλλει ἀνάδραμεῖν. *De même que dans le De anima nous remontons des choses qui sont postérieures à celles qui sont premières, c'est-à-dire que nous remontons des sensibles aux sensations en acte,*

67. Cf. *infra*.

68. Ces scholies apparaissent également, en quantité moindre, dans le manuscrit *Alex.* 87 (*A^x*), lequel est en partie un apographe de *b* où le texte d'Aristote a été joint au commentaire de Michel.

puis des activités aux puissances, puis des puissances vers les substances, de même ici on va remonter à partir de choses postérieures, à savoir les objets de la mémoire, en direction de la mémoire. On lit quelque chose de semblable dans le commentaire de Michel (6.21–24), avec une terminologie différente.

2. *ad* 449^b7–8 οἱ βραδεῖς (**b** f. 224 ; **m** f. 170^v) : ἐπεὶ πᾶν τὸ βραδέως ἐντυπωθὲν, βραδέως ἀπαλείφεται· ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀνεξάλειπτον μένει· καὶ τούτου χάριν καὶ οἱ βραδεῖς εἰσὶ μνημονικοὶ διὰ τὸ βραδέως ἐν αὐτοῖς ἐντυποῦσθαι τὰ ἐντυπούμενα· οἱ δὲ ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς εἰσὶν ἀναμνησικώτεροι· ἐν τούτοις γὰρ καὶ ταχέως ἐντυποῦνται καὶ ταχέως ἀπολείφονται. *En vertu du fait que ce qui s'imprime lentement s'efface lentement. Ou faut-il dire plutôt que cela demeure indélébile ? C'est en effet pour cette raison que les personnes lentes d'esprit ont bonne mémoire, parce que ce qui s'imprime en elles s'y imprime lentement, alors que les personnes rapides d'esprit et ayant des facilités d'apprentissages sont plus douées pour la réminiscence, car chez elles les choses s'impriment rapidement et s'effacent rapidement.* La scholie va bien au-delà des maigres explications proposées par Michel pour ce passage (6.14–18). On notera l'emploi du verbe ἐντυπώω, lequel est, après la vague stoïcienne, employé dans le courant néo-platonicien pour désigner, comme ici, l'impression sensible (Philopon, *In An.* 335.29 ; *In Anal. Post.* 434.18), mais qui n'apparaît presque jamais chez Michel (sauf en 9.5 et en 20.10). De même, l'adjectif recherché ἀνεξάλειπτος se rencontre chez un Eustathe ou chez un Photius, mais n'appartient pas au lexique de Michel.
3. *ad* 449^b11 ἀλλ' ἔστι δόξαστὸν καὶ ἐλπιστόν (**b** f. 224) : ἡ δόξα τοῦ μέλλοντος διαφέρει τῆς ἐλπίδος· ὅτι ἡ μὲν δόξα συλλογίζεται πῶς καὶ ὡς ἔκ τινος συλλογισμοῦ λέγει· ἡ δὲ ἐλπίς ἀσυλλόγιστός ἐστιν· ἔστι δὲ ἡ δόξα καὶ τοῦ παρελθόντος καὶ τοῦ ἐνεστώτος· ἡ δὲ ἐλπίς, οὐ. *L'opinion au sujet de l'avenir diffère de l'attente : l'opinion procède par inférence, d'une certaine manière, et se prononce comme si elle procédait d'une inférence, alors que l'attente a lieu sans inférence. Et une opinion peut porter sur le passé ou le présente, ce qui n'est pas le cas d'une attente.* Michel ne distingue pas δόξα et ἐλπίς (6.26–29).
4. *ad* 449^b19 ἄνευ τῶν ἔργων (**m** f. 170^v ; **W**^v f. 394) : ἄνευ τῶν ἔργων, τουτέστι τοῦ ἐνεργεῖν περὶ τὸ νοητὸν· ἢ τοῦ ὁρᾶν τὸ αἰσθητὸν ἀναπολῶν τὴν θεωρίαν καὶ τὸ ἐντυπωθὲν τῷ φανταστικῷ εἶδος τοῦ ὁραθέντος ἦτοι λευκοῦ, τότε λέγεται μνημονεύειν. « *Sans les fonctions* », c'est-à-dire sans être actif au sujet de l'intelligible ou sans voir le sensible. *C'est quand on recouvre la contemplation et l'image de la chose vue qui s'est imprimée sur la partie imaginative, autrement dit, du « blanc »* [^b16], que l'on parle de souvenir. La scholie se termine à θεωρίαν dans **W**^v. Son lexique recherché trahit son origine érudite : l'association du verbe ἀναπολέω (de πολέω, « labourer », « arpenter », avec l'idée de reprise) avec l'activité mnémonique remonte à un passage du *Philèbe* (34^b10–^c2), elle se diffuse ensuite dans

le milieu néo-platonicien (Plotin, IV.3, 27.19-20 ; Damascius, *In Phaed.*, 253.5) et dans les cercles érudits byzantins (notamment dans les lexiques : Hésychius, α, 4514 ; Photius, α, 1612 ; *Souda*, α, 2031). La chose intéressante est qu'elle est directement opposée à l'interprétation que donne Michel d'Éphèse du passage (*In PN*, 7.9–16), lequel comprend l'expression ἄνευ τῶν ἔργων comme se référant aux objets, et non aux activités, comme remarqué par WIESNER (1981), p. 236.

5. *ad* 450^a4 καὶ μὴ ποσὸν νοῆι (**b** f. 224^v ; **W^y** f. 394^v) : καὶ μὴ ποσὸν νοῆι ὁ νοῦς ἀλλὰ ποῖον ἢ οὐσίαν ἢ τόδε ὅμως μέντοι πεπωσομένα ταῦτα πρὸ ὁμμάτων τίθεται· καὶ μὴ ποσὸν νοῆι νοῶν ὄν τρόπον ἔχει καὶ ἐν ταῖς διαγραφαῖς τῶν σχημάτων ἢ καταγραφαῖς· κελυόμενοι γὰρ σχηματίσαι τρίγωνον καὶ ὠρισμένον αὐτὸ σχηματίζομεν καὶ οὐκ ἐκελεύσθημεν· ὁ γὰρ λόγος τὸ ποσὸν μόνον ζητεῖ πρὸς τὴν ἀπόδειξιν· εἴτε δὲ ἐκ διπηχυσίων γραμμῶν συσταῖ τὸ τρίγωνον· εἴτε ἐκ τριπηχυσίων· ἢ δακτυλιαίων, οὕτω διώρισαιμεν ὅτι μηδὲ χρήσιμον τοῦτο· τέθηται δὲ. « *Même si ce n'est pas une quantité que pense* » *l'intellect, mais une qualité, une substance ou un particulier, il « se représente » tout de même les choses selon une quantité déterminée. « Même si ce n'est pas une quantité que l'on pense », quand l'on pense à la manière de ce qui se passe au niveau des diagrammes et des figures : en effet, lorsque l'on nous demande de tracer un triangle, nous le traçons selon une quantité déterminée, même si cela ne nous a pas été demandé, car le raisonnement requiert seulement la quantité pour la démonstration, qui vaudrait si le triangle était constitué de lignes de deux coudées, ou de trois, ou d'un pouce. Nous ne le déterminons pas encore parce que cela n'a aucune utilité, on se contente de le poser.* Le copiste de *W^y* y a par erreur adjoint la scholie suivante sans la séparer, laquelle figure pourtant sur un autre feuillet dans *b*. Le commentaire de Michel n'offre pas vraiment de parallèle (9.32–10.26). Il semble toutefois lié à la scholie : la possibilité de faire varier la longueur des côtés du triangle est évoquée dans les mêmes termes (10.4–5), puis, une page plus loin, on retrouve la disjonction selon laquelle penser à autre chose qu'une quantité implique de penser à une substance ou une qualité (11.2, Michel n'emploie pas la distinction entre οὐσία et τόδε).
6. *ad* 450^a10 καὶ τὸ φάντασμα (**b** f. 225 ; **W^y** f. 394^v) : φάντασμα δὲ ἐστὶ τὸ περὶ τὸν ἐκ αἰσθήσεως τύπον ἐν ὧι ψυχικῶι πνεύματι ἐνέργημα· οὐ γὰρ αὐτὸς ὁ τυπὸς ἐστὶ φάντασμα (*W^y* ajoute maladroitement à cette fin : ἀλλὰ τὸ τοῦ τύπου ἐνέργημα). *Une représentation est le produit d'une activité portant sur une empreinte issue de la sensation dans le souffle psychique (une représentation n'est pas une empreinte).* La scholie, face à l'apparition du terme φάντασμα dans le traité, anticipe sur la suite et s'efforce de distinguer par avance la notion de l'image qui va être introduite d'une empreinte sensible (450^a31). Michel, pour sa part, ne se risque pas à en donner une définition de ce type.

7. *ad* 449^b30–450^a12⁶⁹ (**b** f. 225; **W**^y f. 394^v–395) : τοῦτο ὡσπερ συνάγει· ἐπεὶ ἡ μνήμη πᾶσα μετὰ χρόνου· τὸ πρότερον γὰρ καὶ τὸ ὕστερον χρόνος· ὁ δὲ χρόνος ἔγνωσται τῶι τὰ κοινὰ γινώσκοντι πρῶτωι αἰσθητικῶι⁷⁰. κοινὰ δὲ χρόνος μέγεθος ἀριθμὸς κίνησις σχῆμα καὶ ὅσα κοινὰ· ναὶ μὴν οὐδ’ ἄνευ φαντασίας ἡ μνήμη γίνεται καὶν νοητῶν· καὶ γὰρ ἡ φαντασία σωματώδης τίς οὔσα καὶ τὰ νοητὰ τοῖς κοινοῖς ὑποβάλλει μεγέθει σχήματι καὶ τοῖς ἄλλοις· ἡ δὲ φαντασία συστοιχεῖ τῆι αἰσθήσει περὶ γὰρ τὸ αὐτὸ ὑποκείμενον· διὰ ταῦτα οὖν ἡ μνήμη περὶ τὸ πρῶτον ἔσται αἰσθητήριον· τὸ δὲ ἐπεὶ περὶ φαντασίας εἶπομεν ἔχει τὴν ἀπόδοσιν εἰς τὸ ὥστε φανερόν ὅτι τῶι πρῶτωι αἰσθητικῶι τούτων ἡ γνῶσις ἐστί· τὰ δ’ ἄλλα παραμέμβλεται⁷¹. *Cela fonctionne de la manière suivante. Puisque tout souvenir s’accompagne du temps (car l’antérieur et le postérieur sont du temps), que le temps est connu par le sensitif premier, qui connaît les sensibles communs, que les sensibles communs sont le temps, la grandeur, le nombre, le mouvement, la figure et le reste d’entre eux, hé bien il n’y a pas de souvenir sans l’imagination, quand bien même il porte sur des intelligibles. En effet, l’imagination, qui est quelque chose de corporel, soumet les intelligibles aux sensibles communs, à la grandeur, la figure et le reste, et l’imagination est ordonnée à la sensation (elle concerne en effet le même sujet). Pour ces raisons, donc, la mémoire relève de l’organe sensitif premier. Quant aux mots « puisque nous avons parlé de l’imagination » [449^b30], ils trouvent leur apodose avec les mots « il est par conséquent clair que leur connaissance relève du sensitif premier » [450^a11–12], tandis que le reste mérite d’être négligé.* La scholie réagit face à un problème syntactique que présente le texte d’Aristote, la protase en 449^b30 n’ayant apparemment pas d’apodose. Elle propose d’identifier celle-ci beaucoup plus loin, en 450^a11, et de négliger le reste. C’est à peu près ce que propose aussi Michel, à cette différence près qu’il lui donne apodose encore plus éloignée, en 450^a14 (8.24–25). Chose remarquable, les deux manuscrits à présenter la scholie donnent des formes différentes du dernier verbe, παραμέμβλεται ou παρεμβαίνει, et c’est aussi le cas de Michel, pour ainsi dire, qui emploie dans l’édition de WENDLAND (1903a) le verbe παρεμβέβληται (8.28). On a là trois formes qui sont graphiquement très proches, dont la plus difficile, car plus rare, semble être celle attestée dans le manuscrit *b*. Le reste de la scholie est sans parallèle dans le commentaire.

69. Le signe de renvoi manque dans *b*, où le copiste s’est d’abord trompé en rattachant directement cette scholie à la précédente, avant de se rendre compte qu’elle doit en être séparée. Dans *W*^y, le copiste rattache la scholie à 450^a5–6 ἂν δ’ ἡ φύσις, ce qui ne paraît pas juste. Il s’agit en fait d’une paraphrase globale de cette section.

70. αἰσθητῶι **b**

71. Scholie une peu différente dans *W*^y : τοῦτο συνάγειν θέλει· ἐπεὶ ἡ μνήμη πᾶσα μετὰ χρόνου· τὸ πρότερον γὰρ καὶ τὸ ὕστερον χρόνος· ὁ δὲ χρόνος ἔγνωσται τῶι τὰ κοινὰ γινώσκοντι πρῶτωι αἰσθητικῶι· κοινὰ δὲ χρόνος μέγεθος ἀριθμὸς κίνησις σχῆμα καὶ ὅσα κοινὰ· ναὶ μὴν οὐδ’ ἄνευ φαντασίας ἡ μνήμη γίνεται καὶν αἰσθητῶν μνημονεύει καὶν νοητῶν· καὶ γὰρ ἡ φαντασία σωματώδης τίς οὔσα καὶ τὰ νοητὰ τοῖς κοινοῖς ὑποβάλλει μεγέθει σχήματι καὶ τοῖς ἄλλοις· ἡ δὲ φαντασία συστοιχεῖ τῆι αἰσθήσει περὶ γὰρ τὸ αὐτὸ ὑποκείμενον· διὰ ταῦτα οὖν ἡ μνήμη περὶ τὸ πρῶτον ἔσται αἰσθητήριον· τὸ δὲ ἐπεὶ περὶ φαντασίας εἶπομεν ἔχει τὴν ἀπόδοσιν εἰς τὸ ὥστε φανερόν ὅτι τῶι πρῶτωι αἰσθητικῶι τούτων ἡ γνῶσις ἐστί· τὰ δ’ ἄλλα παρεμβαίνει.

8. *ad 450^a18* ἴσως δ' οὐδενὶ τῶν θνητῶν (**f. 225 ; W^y f. 395**) : οὐδὲ γὰρ ἐστὶ σχεδὸν τῶν θνητῶν ὃς κατὰ νοῦν ἐνεργεῖ τὸν ἀμιγῆ ταῖς δευτέραις ζωιαῖς, ἢ φαντασίαι καὶ αἰσθήσει· εἶπε δὲ το ἴσως, διὰ τοὺς ἀκαδημικοὺς ἐκ τῶν φιλοσόφων κατορθῶσαι τοῦτο· ὁποῖόν φασιν ὕστερον τὸν Πλωτῖνον⁷² καὶ πρὸ τούτου ἐτέρους τινὰς· εἰ οὖν ἦν φησὶν ἡ μνήμη τοῦ ἐξηρημένου νοός οὐδενὶ τῶν θνητῶν ὑπῆρχε· τινὲς δὲ οἱ νοερῶς τὸ ὅλον ζήσαντες. *Car il ne fait pas partie, pour ainsi dire, des mortels celui qui exerce son intellect, qui est sans mélange, en vertu des secondes vies, l'imagination et la perception. Il dit « peut-être » parce que les membres de l'Académie, parmi les philosophes, ont corrigé cela, ainsi que l'affirment ultérieurement Plotin et certains autres avant lui. Si donc, dit-il, la mémoire faisait partie de l'intellect qui a été séparé, « elle n'appartiendrait à aucun des mortels », mais il y a les êtres qui vivent une vie entièrement intellectuelle.* La scholie est empreinte d'un esprit et d'un lexique néo-platoniciens qui ne se retrouvent pas du tout dans le commentaire de Michel (15.10–15). Son auteur a l'air d'avoir eu en mémoire un passage de Plotin (sans doute III.8.8, où est développée l'idée d'une vie première de l'intellect) qui lui semblait expliquer ce qu'il y a derrière cette phrase allusive d'Aristote, puis de s'être rappelé la chronologie, si bien qu'il a eu à introduire des prédécesseurs de Plotin qui auraient déjà pu venir corriger Aristote. L'idée semble être qu'Aristote se serait rappelé d'une doctrine issue de l'Académie selon laquelle il y a bien des êtres capables de mémoire qui sont vivants, à savoir ceux qui ont part à la vie de l'intellect sans mélange. Un tel intérêt pour Plotin ne se rencontre guère à la période byzantine, à ma connaissance, que chez Michel Psellos.
9. *ad 450^a24–25* κατὰ συμβεβηχὸς δὲ ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας (**f. 225 ; W^y f. 395**) : οἷά εἰσι τὰ παρ' ἡμῖν ἀναπλαττόμενα ὧν τοὺς τύπους οὐκ ἀπὸ πρωτοτύπων ἀπεμαζάμεθα ἀλλ' αὐτοὶ ἀνεπλάσαμεν. *Il s'agit des modelages en nous dont nous nous n'avons pas réalisé les figures à partir de prototypes, mais que nous avons façonnées nous-mêmes (?).* Michel d'Éphèse se contente de signaler qu'il s'agit des intelligibles (13.20), ce qui correspond au sens évident du passage.
10. *ad 450^b1* ἐν κινήσει (**f. 225^v ; W^y f. 395**) : κίνησιν δὲ εἶπεν, ὅτι ὥσπερ ἐπὶ κονίας κινήσεως γινομένης τῶν χρώματων ἐντυποῦνται ταῦτα τῇ κονίαι, οὕτω καὶ τὰ αἰσθητὰ ἢ θεωρητὰ καὶ ἀκουστὰ οἷον ἐγκολλάπτονται καὶ ἐνξέονται τῷ παθητικῷ ἤτοι φανταστικῷ μορίῳ τῆς ψυχῆς. *Il parle d'un mouvement, parce que comme dans le cas de l'eau de nettoyage, sur laquelle s'impriment lors de son mouvement les couleurs (?), de même les objets que l'on sent, que l'on contemple et que l'on voit se burinent et se gravent, pour ainsi dire, dans la partie affective, ou imaginative, de l'âme.* Cette scholie a été recopiée à la suite de la suivante dans W^y, elle est à presque totalement effacée dans *b* en haut du f. 225^v.

72. Πλάτωνα (!) **b**

11. *ad 450^b1* διὰ πάθος (**f.** 225^v ; **W^y** f. 395) : διὰ πάθος ὅτι τὸ φανταστικὸν τοῦτο μῦρον τρέφεται ἀπὸ τῆς ἀτμοῦ τοῦ καθαρωτάτου αἵματος· ὁ καὶ τροφή ἐσχάτη τοῦ ζώου λέγεται· ὅταν οὖν διὰ τι σύμπτωμα οὐκ ἔχει κατὰ φύσιν τὸ αἷμα, τότε καὶ τοῦτο ξηραίνομενον ὡς μὴ τρεφόμενον οὐ δέχεται τοὺς τύπους τῶν αἰσθητῶν. « *Sous l'effet d'une affection* », parce que cette partie imaginative se nourrit à partir de la vapeur du sang le plus pur, qui est aussi la nourriture du vivant. Lorsque donc sous l'effet d'un symptôme le sang n'est plus dans un état naturel, alors c'est là qu'il s'assèche, si bien que, ne pouvant se nourrir, la partie imaginative ne reçoit pas les empreintes des objets sensibles.
12. *ad 450^b2* καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον (**f.** 225^v ; **W^y** f. 395) : ὥσπερ γὰρ ἐν τῷ ῥέοντι ὕδατι καὶ κινουμένωι οὐ δυνατὸν τυπωθῆναι σφαγίδος τινὰ, οὕτως οὐδὲ ἐν τῷ ψυχικῷ πνεύματι τῶν σφόδρα νέων ῥέοντι καὶ ἐν κινήσει πολλῇ ὄντι οὐ [la négation manque dans b] δυνατὸν τυπωθῆναι τὸ εἶδος τοῦ αἰσθητοῦ· τοῖς δὲ γέρουσι πάλιν διὰ τὸ ψύχεσθαι οἷον καὶ θρύπτεσθαι τὸ τοιοῦτο πνεῦμα καθάπερ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδημάτων καὶ ταῦτα γὰρ παλαιωθέντα θραυστὰ καὶ εὐθρυπτὰ εἰσι· ναὶ μὴν καὶ διὰ τὸ ἀπορρεῖν τὸ ψυχικὸν καὶ αὐτοῖς πνεῦμα διὰ φθίσειν ὡς τοῖς νέοις ῥέει δι' αὔξησιν. *De même en effet que « dans de l'eau qui s'écoule » [450^b2] et qui se meut il n'est pas possible d'apposer la moindre empreinte d'un sceau, de même il n'est pas non plus possible d'imprimer dans le souffle psychique de ceux qui sont très jeunes, qui se meut abondamment, l'empreinte de la forme du sensible. Chez les vieux, c'est à l'inverse du fait du refroidissement que le souffle de cette espèce s'est comme brisé, « comme les bâtiments anciens » [450^b4] (car ceux-ci, lorsqu'ils ont vieilli, sont sujets aux fissures et menacent de s'effondrer). Hé bien, c'est du fait de l'écoulement du souffle psychique chez ceux-ci du fait de l'âge, comme pour les jeunes du fait de la croissance [450^b6–8].*
13. *ad 450^b25* καὶ ἄλλου φάντασμα (**f.** 226 ; **W^y** f. 395^v) : ὥστε ὅταν τὸ ἐν τῷ πνεύματι πάθος κινήσῃ τὴν ψυχὴν καὶ διεγείρῃ εἰς τὸ ἀντιλαμβάνεσθαι αὐτῆς αὐτὸ⁷³ καθ' αὐτὸ καὶ ὡς ἰδίαν ὑποστάσιν ἔχον· καὶ οὕτως αἰσθάνεται ἡ ψυχὴ αὐτοῦ ὡς ἴδιον ὑποστάτον, τότε ἡ τοιαύτη τῆς ψυχῆς θεωρία λέγεται ἡ νόημα ἢ φάντασμα· ἂν δ' αἰσθάνεται ἡ ψυχὴ αὐτοῦ οὐχ ὡς καθ' αὐτὸ ὄντος ἀλλ' ὡς ζωγραφήματος καὶ τύπου ἄλλου τινὸς αἰσθητοῦ, ἡ τοιαύτη θεωρία τῆς ψυχῆς λέγεται μνήμη. *Par conséquent, lorsque l'affection dans le souffle meut l'âme et l'incite à le saisir par soi et étant qu'il possède une existence propre, ainsi l'âme le sent comme doté d'une existence propre, et alors la contemplation de l'âme de cette espèce s'appelle pensée ou imagination. En revanche, si l'âme le sent, non comme étant par soi, mais comme étant une représentation et une empreinte d'une autre chose sensible, la contemplation de l'âme de cette espèce s'appelle souvenir.* L'esprit néo-platonicien de la scholie est évident, elle inverse la hiérarchie implicite instaurée par Aristote entre le fait de

73. αὐτὸ : ἐκ τοῦ **W^y**

considérer un φάντασμα pour lui-même et en tant que représentation d'autre chose en déployant avec une ampleur inédite le lexique intellectuel mobilisé pour décrire le premier cas.

14. *ad* 451^a2 καὶ διὰ τοῦτο (**b** f. 226 ; **W^y** f. 395^v) : διὰ τὸ εἶναι τὴν φύσιν καὶ τὴν οὐσίαν τῆς μνήμης ἐν τῷ μὴ ἀπλῶς γίνεσθαι περὶ ⁷⁴ τὸ τοιοῦτον ἐκτύπωμα ἢ τοιοῦτον· ἀλλ' ὡς ἀπ' ἄλλου τινὸς γινόμενον διὰ ⁷⁵ τὸ ἀνατρέχειν τὴν διάνοιαν εἰς τὸ αἰσθητὸν καὶ ⁷⁶ τὸ ἐκτύπωμα ἐν τῷ φανταστικῷ πνεύματι ἐν ᾧ ἐντετύπεται ⁷⁷. *Du fait que la nature et l'essence de la mémoire consiste dans le fait qu'elle ne survient pas simplement au sujet de l'impression en tant que telle, mais dans le fait qu'elle est considérée comme issue d'autre chose, du fait que la pensée se retourne vers l'objet sensible et l'impression dans le souffle imaginatif dans lequel elle s'est imprimée.* Le début de la scholie se retrouve pratiquement mot pour mot chez Michel (διὰ τὸ εἶναι ... ἐγγινόμενον, 16.28–17.1). Cette section de son commentaire (jusqu'à ἤκουσα en 17.4) se retrouve sous forme de scholie, débutant entre les lignes et se poursuivant dans la marge dans *m* au f. 172.
15. *ad* 451^a4 εἰ κατὰ τὸ ἠσθηθῆσθαι (**b** f. 226) : οἷον εἰ ἀναπολῶ ἔπος ἢ λόγον τινὰ· οὐ προσλογίζομαι δὲ ἀφ' οὗ τοῦτο ἤκουσα, ἀπορῶ εἰ ἐγὼ τοῦτο ἀφ' ἑαυτοῦ προσβάλλομαι ἢ ἀπ' ἄλλου τινὸς ἤκουσα· καὶ διὰ τοῦτο ταλαντευόμενος ἀγνοῶν εἴτε μνήμη ἐστὶν τὸ τοιοῦτο εἴτε ἐμὸν διανόημα· ὅταν δὲ ἐννοήσω ὅτι οὐκ αὐτὸς εἰμὶ τοῦ λόγου πατὴρ ἀλλ' ἤκουσα τοῦτον παρὰ τινος, τότε παύομαι τοῦ ἀμφιβάλλειν καὶ τὸ τοιοῦτο μνήμη καλῶ. *Par exemple si je retrouve un certain poème ou discours, mais que je ne me rends pas compte de là où j'ai entendu cela, je me demande si c'est moi qui ai inventé cela de moi-même, ou si je l'ai entendu d'autrui. Et c'est pourquoi j'oscille, ignorant si cette chose est un souvenir ou une pensée qui m'appartient. Mais lorsque je comprends que je ne suis pas moi-même le père de ce discours, mais que je l'ai entendu chez autrui, alors je cesse de douter et j'appelle cela un souvenir.* Certains passages du commentaire Michel à cet endroit sont extrêmement proches (17.4–8 : διὰ τὸ μὴ ἐνθυμεῖσθαι ἀπορῶν λέγω· πότερον ἐγὼ τοῦτον νοῶ καὶ ἀπ' ἑμαυτοῦ προσβάλλομαι τὸν λόγον ἢ ἄλλου του ἤκουσα τοῦτον λέγοντος· καὶ ταλαντεύομαι, εἴτε μνήμη ἐστὶ καὶ μνημονευτὸς ὁ λόγος, εἴτε μή, ἀλλ' ἐμὸν διανόημα. οὐ γὰρ ἐνθυμοῦμαι ὑφ' οὗ τοῦτον ἤκουσα).
16. *ad* 451^a7 τοῦτο δὲ συμβαίνει (**b** f. 226 ; **m** f. 172 ; **W^y** f. 396) : τὸ ἐννοῆσαι καὶ ἐνθυμηθῆναι ὅτι οὐ νῦν πρῶτος ⁷⁸ τοῦτον τὸν λόγον ἐγὼ ἐγέννησα ἀλλὰ πρότερον ἤκουσα. *Il s'agit du fait de réfléchir et de se rendre compte que je n'ai pas engendré ce discours pour la première fois, mais je le l'ai entendu auparavant.* Le lemma, τοῦτο

74. παρὰ **b**

75. διὰ : καὶ διὰ **b**

76. καὶ : οὐ **b**

77. ἐν ᾧ ἐντετύπεται : ἐντετύπεται **b**

78. πάντως **W^y**, om. **m**

δὲ συμβαίνει, est répété au début de la scholie dans *b* seulement. On lit exactement la même chose chez Michel (17.11–13). La scholie se poursuit ainsi à la fois dans *b* et dans *W^y* : ὅταν θεωρῶν ὡς αὐτὸ τουτέστιν ὡς νοήμα καὶ φάντασμα μεταβάλω καὶ θεωρῶν ὡς εἰκόνα ἄλλου, avec cette différence que le copiste de *W^y* n'a pas réussi à déchiffrer les deux derniers mots et a laissé des lacunes dans son texte. Le copiste de *m* paraît avoir compris cela, à juste titre me semble-t-il, comme une autre scholie se rapportant aux mots ὅταν θεωρῶν ὡς αὐτὸ μεταβάλλῃ καὶ θεωρῆι ὡς ἄλλου, étant donné qu'il se contente de placer les mots ὡς νοήμα καὶ φάντασμα au-dessus de la ligne à cet endroit. De nouveau, la même chose se lit chez Michel, à la suite immédiate de ce qui précède (17.13–14).

17. *ad* 451^a19 ἐν τοῖς ἐπιχειρηματικοῖς λόγοις (**f.** 226^v) : τὰ ἐν τοῖς Προβλήμασί φησιν ἐπιχειρηματικὰ τὰ οὐ ἐξωτερικὰ λεγόμενα καὶ ἐγκύκλια ἐν οἷς ἐπιχεῖρα πρὸς τοὺς συνιόντας· ἐπιπονώτερον ἐφ' ἑκατέρων· διὰ γοῦν τὸ πρὸς τὰ ἐναντία γίνεσθαι ἕκαστὴ τὰς ἐπιχειρήσεις, τὰ ἀληθῆ παρεκελεύσατο τιθέναι. *Il parle de ce qu'il a dit dans les Problèmes comme d'écrits de controverse qui ne sont pas destinés au grand public et qui appartiennent à son cercle, dans lesquels on trouve des attaques contre les gens présents, chacun recevant sa peine. Du fait en tout cas que ces attaques adviennent alors contre les positions adverses, il demande que l'on reprenne les choses vraies.* Michel rejoint la scholie dans la seule mesure où il affirme également qu'il s'agit d'une référence aux *Problèmes* (20.17), et l'on retrouve cette même interprétation dans la scholie à ce passage dans *X* (f. 78). La référence à des problèmes ἐγκύκλια est issue de *EN* (I.3, 1096^a3), et elle est déjà associée au verbe ἐπιχειρέω par Aspasius (εἰρήσθαι δὲ φησι περὶ τούτων καὶ ἐν τοῖς ἐγκυκλίοις. ἔστι δὲ αὐτοῖς προβλήματα ἐγκύκλια παντοδαπά· διὸ καὶ ἐγκύκλια ὠνομάζετο, διὰ τὸ ἐγκυκλίως αὐτοὺς καθημένους ἐπιχειρεῖν εἰς τὸ προτεθὲν, *In EN* 10.29–32), association qui semble avoir été reprise chez les commentateurs ultérieurs. Dans le même ordre d'idées, les mots τοῖς ἐξωτερικοῖς sont placés au-dessus de la ligne à cet endroit dans le manuscrit *Laurent*. 87.20 (v) f. 129.
18. *ad* 451^a28–29 κατὰ συμβεβηχὸς καὶ μνημονεύειν ἕνια ὧν ἐπιστάμεθα (**f.** 226^v ; **m** f. 172^v) : ἐπεὶ ἄνευ φαντασίας ἐπιστητόν τι οὐκ ἔστιν νοῆσαι· διὸ ... ἐπεὶ μετὰ φαντασίας μνήμονεύομεν, ἔστι μὲν ἡ μνήμη καθ' αὐτὸ τῶν φανταστῶν ἢ τῶν κοινῶν αἰσθητῶν κατὰ συμβεβηχὸς δὲ τῶν ἐπιστητῶν. *Puisqu'il n'est pas possible de penser quelque chose de connaissable sans l'imagination. C'est pourquoi ... Puisque nous nous souvenons en employant l'imagination, la mémoire concerne par soi les objets de l'imagination ou les sensibles communs et par accident les objets connaissables.* Les mots οὐδὲν κωλύει (451^a28) remplacent ἐπεὶ au début de la scholie dans *m*, il s'agit vraisemblablement d'un débris de lemma. Le copiste de *m* laisse un espace vide là où j'indique une lacune. La scholie rencontre le commentaire de Michel, qui explique que toute cette phrase d'Aristote se résume à la formule suivante : τῶν ἐπιστητῶν

κατὰ συμβεβηχός ἐστι μνήμη (22.18-19).

19. *ad* 451^b1-2 ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς αἰσθόμενον ἢ παθόντα (**b** f. 227 ; **m** f. 172^v ; **W**ψ f. 396^v) : ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς αἰσθόμενον ἢ παθόντα, τουτέστιν, ὃ ἦσθετο ἢ ἔπαθε πρότερον, ἀλλά τοῦτο ἀνάμνησις οὐκ ἔστιν· ἀλλὰ τί ἐστιν ἤδη λέγει· τοῦτό φησιν οὐκ ἔστιν ἀνάμνησις· τὸ δὲ ἐξ ἀρχῆς μαθεῖν ἢ παθεῖν τι· μὴ πρότερον τοῦτο μαθόντα ἢ πάθοντα· ἀλλ' οὐκ ἐστὶ τὸ ἀναλαβεῖν ἀπλῶς ὃ πρότερον ἔπαθεν· ἀλλὰ τὸ ἀναλαβεῖν τὸ ἔμπροσθεν ὑπάρξαν πλείονος ἐνούσης ἀρχῆς· ἢ κατὰ τὴν μάθησιν· ἐξ ὧν δείκνυται ὅτι οὐκ εἰσὶν ἀναμνήσεις τὰ μαθήματα⁷⁹ κατὰ Πλάτωνα. « *Mais quand l'on a initialement perçu ou éprouvé quelque chose* », *c'est-à-dire que ce que l'on a perçu ou éprouvé auparavant, cela n'est pas une réminiscence. Ce que c'est, il le dit immédiatement (le fait d'avoir initialement appris ou éprouvé quelque chose renvoie au fait de ne pas avoir appris ou éprouvé cela auparavant) : ce n'est pas simplement le fait de ressaisir ce que l'on a éprouvé auparavant, mais le fait de ressaisir ce qui a été le cas par le passé « lorsqu'un principe plus éloigné » [451^b9] est présent que lors de l'apprentissage. De là, on a montré que les choses que l'on apprend ne relèvent pas de réminiscences, comme le veut Platon.* La scholie appartenait à la partie de *b* qui a été rognée, on peut encore y lire les derniers mots presque effacés en haut du feuillet. Le fait que le début de la scholie semble patauger un peu est donc peut-être imputable à sa transcription dans *W*^y. La dimension anti-platonicienne de la thèse semble échapper complètement à Michel. La même attribution à Platon de la thèse selon laquelle les connaissances sont des réminiscences se retrouve dans les *Probl.* attribués à Alexandre d'Aphrodise (I.121, 5-6 : καθὼς καὶ ὁ Πλάτων ἔφησε τὰς ἐπιστήμας ἀναμνήσεις τῆς ψυχῆς εἶναι καὶ οὐ διδασκτάς), ainsi que chez Psellos (καὶ Πλάτων τὰς ἐπιστήμας ἀναμνήσεις εἶπε ψυχῆς, 55.660 chez DUFFY (1992)) ou Planude (scholie 144 à sa traduction du *De philosophia consolatione*, éditée par MEGAS (1996) : ὅθεν καὶ τὰς μαθήσεις ἀναμνήσεις ἔλεγεν εἶναι). On lit quelque chose de comparable dans l'une des rares scholies à *Mem.* dans les *Vat.* 260 et *Laurent.* 87.20 (*U* f. 176^v & *v* f. 130^v, *ad* 453^a14) : ταῦτα κατὰ τοῦ Πλάτωνος λεληθότως ἐπιφέρει, τὰς μαθήσεις ἐν τῷ Φαίδωνι ἀναμνήσεις λέγονται· εἰ γὰρ σωματικόν τι τὸ ἀναμνησθῆσθαι οὐκ εἰσὶ τὰ μαθήματα λόγος τῆς ψυχῆς οὐσιῶδες ὡς ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται.
20. *ad* 451^b11-12 εἰ μὲν ἐξ ἀνάγκης⁸⁰ (**b** f. 227 ; **W**^y f. 397) : οἷον ἐὰν κινηθῆι τὴν τοῦ μέλιτος καὶ τὴν τοῦ γλυκέος κινηθήσεται· καὶ εἰ τὴν τῆς νυκτὸς ἀνάμνησιν, καὶ τῆς τοῦ ἡλίου δύσεως προκινήσεται. *Par exemple, lorsque l'on effectue le mouvement correspondant au miel, on effectuera aussi celui du sucré, et s'il s'agit de la réminiscence de la nuit, on effectuera le mouvement correspondant au coucher du soleil.* Cette scholie et les suivantes semblent procéder d'un désir de donner des

79. τῶν μαθημάτων **b**

80. Les signes de renvoi sont en désaccord, car la scholie est rattachée beaucoup plus loin à ὥστε τὸ λοιπὸν (^b22) dans *W*^y, ce qui paraît être erroné.

exemples plus clairs aux associations d'idées évoquées par Aristote que celui qu'il fournit lui-même en 452^a13–16.

21. *ad* 451^b13 ἀλλ' ἔθει (b f. 227) : οἷον εἰ ἐθισθετὸν τὸν Σωκράτην ἅμα τῷ μεθύσθῃναι ἀρρωτοῦντα εἰδέναι, πρῶτον τὴν τοῦ μεθύειν Σωκράτην κινηθῆσομαι κίνησιν εἰς τὸ ἀναμνησθῆναι ἀρρωστεῖν Σωκράτην· τὸ δὲ ἔθος τῶν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἐστίν· ἐπεὶ τῷ μεθύειν Σωκράτην οὐκ ἐξ ἀνάγκης καὶ τὸ ἀρρωστεῖν αὐτὸν ἔπεται· εἰ καὶ πλειστάκις γέγονε. *Par exemple, s'il est habituel de voir Socrate se trouver mal en même temps qu'il est ivre, on effectue d'abord le mouvement correspondant au fait que Socrate est ivre en vue de se remémorer le fait que Socrate se trouve mal. L'habitude fait partie de ce qui se produit la plupart du temps, puisque le fait qu'il se trouve mal ne découle pas nécessairement du fait que Socrate est ivre, même si cela a souvent lieu.* L'exemple de l'ivresse de Socrate est particulièrement mal choisi, puisqu'il contredit l'un des traits principaux du personnage chez Platon, sa capacité de résistance inégalée, y compris face aux effets de la boisson. Michel choisit un exemple tout aussi étrange qui implique également Socrate, en partant d'un événement où Socrate aurait frappé quelqu'un (25.3–4).
22. *ad* 451^b15 διὸ ἔνια ἄπαξ (W^y f. 396^v) : ὡς ἀπὸ τοῦ ταύρου, Ταυρομενεΐτην· καὶ ἀπὸ τοῦ λύκου, λυκάβαντα. *Comme à partir d'un taureau, quelqu'un venant de Taormina, et à partir d'un loup, de l'année.* Ces exemples apparaissent aussi, dans l'ordre inverse, chez Michel (25.14–19), comme exemples de consécutions habituelles, avec cette autre différence que c'est le mot Λυκαβηττός (le nom d'une montagne attique) qui constitue le second exemple : λυκάβαντα est probablement une corruption du copiste de W^y – les manuscrits de Michel sont aussi nombreux à être à la faute ici. Ce nom, très rare, figure dans les principaux lexiques byzantins en raison de son emploi dans un vers d'Aristophane. Ils figurent aussi dans une scholie beaucoup plus longue dans le manuscrit X à cet endroit, qui n'est plus lisible qu'en partie (ff. 78^v–79).
23. *ad* 451^b19 ἀπὸ τοῦ νῦν (b f. 227) : ἀπὸ τοῦ νῦν· οἷον ἰδὼν ποτὲ τὸν Σωκράτην καθαρίζοντα, εἶδον καὶ νῦν κιθάραν χαμαὶ κειμένην· καὶ ἀναμνησθήσθη τοῦ Σωκράτους καθαρίζοντος. « *À partir du présent* » : *par exemple, quand l'on a vu par le passé Socrate en train de jouer de la lyre, on voit maintenant une lyre posée par terre et l'on se remémore de Socrate en train d'en jouer.* L'exemple est cette fois mieux choisi, en ce qu'il peut rappeler le *Phédon*, il se retrouve dans les figures du manuscrit X (f. 79^v).
24. *ad* 452^a20 (b f. 228 ; W^y, f. 398) : ἔθετο τὰ στοιχεῖα ἀτάκτως· καὶ ἀπὸ τούτου ἐκινήθη ἐπὶ τὸ Η· εἶτα ἀπὸ τοῦ Θ ἐπὶ τὸ Ε· διότι τοῦ πνεύματος κινηθέντος ἐν τῷ ζητήσῃ ἐν ὧι τὰ πράγματα ἐντετύπωνται, καὶ οἱ τρόποι σὺν τούτῳ ἀνακινουῦντα πολλάκις ἀτάκτως· ἢ διὰ το κατ' ἔθος· τὸ γὰρ κατ' ἔθος τὴν εὐταξίαν τὴν κατὰ φύσιν οὐ καταδέχεται. *Les lettres ont été placées dans le désordre : à partir de là on est mû en H, et*

ensuite à partir de Θ en E . C'est pourquoi lorsque le souffle, dans lequel les choses se sont imprimées, est mêlé lors de la recherche, les tournants l'accompagnent dans ses bouleversements et se retrouvent fréquemment désordonnés. Ou alors c'est du fait de l'habitude, car ce qui est conforme à l'habitude n'admet pas le bel ordonnancement de ce qui est conforme à la nature. La majeure partie de la scholie appartient à la partie supérieure du feuillet dans b qui a été rognée, on ne peut plus lire que la fin dans le manuscrit. Je me demande s'il ne faudrait pas corriger $\tau\rho\acute{o}\pi\omicron\iota$ en $\tau\acute{o}\pi\omicron\iota$. La scholie part du constat que la séquence de lettres mobilisée dans l'exemple d'Aristote semble n'avoir aucun sens. Elle tente de proposer deux explications, l'une physiologique, l'autre rattachant l'exemple aux consécutions issues de l'habitude, qui peuvent être arbitraires. Michel trouve au contraire la séquence tout à fait sensée. On retrouve ensuite en grande partie les mêmes diagrammes explicatifs dans b (f. 228), W^y (f. 398) et m (f. 173^v).

25. *ad* 452^b10–11 ὥσπερ τὴν ὄψιν φασὶ τινες (**f.** 228^v) : οἱ Πλατωνικοὶ λέγοντες ὁρᾶν ἡμᾶς κατὰ εἰσπομπήν. *Les Platoniciens qui disent que nous voyons grâce à une émission.* On trouve simplement les mots οἱ Πλατωνικοὶ au-dessus de la ligne dans W^y (f. 398). Le mot εἰσπομπή est rare, il se trouve employé précisément au sujet de la théorie de la vision brièvement par Philopon (*In An.*, 416.29–30) et surtout par Psellos (52.1–4 DUFFY (1992) : εἰ κατ' εἰσπομπήν βλέπομεν τῶν εἰδῶν τῶν ὁρωμένων εἰσερχομένων τῆι ὄψει, τὸ διάστημα τοῦ μεταξὺ ἀέρος πῶς βλέπομεν;), qui rejette ce modèle. Il est possible qu'il y ait eu une confusion avec ἐκπομπή, terme bien plus fréquent y compris pour parler de la vue, dans les trois cas. On lit presque la même chose chez Michel (33.3–4 : ὡς λέγουσιν ὁρᾶν ἡμᾶς οἱ δι' ἐκπομπήν ἀκτίνων λέγοντες τὸ ὁρᾶν γίνεσθαι), sans qu'il n'identifie les personnes en question – il suffit en fait d'avoir lu le deuxième chapitre de *Sens.* pour se mettre à penser qu'il s'agit de gens liés à Platon (voir la référence au *Timée* en 437^b10–13).
26. *post finem* (b , f. 229^v à l'encre rouge ; W^y f. 399^v) : ὄρος ἀναμνήσεως· εὗρεσις διὰ ζητήσεως φαντάσματος ὃ ἐγένετό ποτε ἐν τῷ σώματι· ἐν ᾧ ἡ αἰσθητικὴ ψυχὴ. *Définition de la réminiscence : découverte par le moyen d'une recherche d'une représentation qui a eu lieu autrefois dans le corps dans lequel se trouve l'âme sensitive.* Cette définition, qui ne se retrouve pas chez Michel, est dérivée de 453^a14–16 (ὅτι δὲ σωματικόν τι τὸ πάθος, καὶ ἡ ἀνάμνησις ζήτησις ἐν τοιούτῳ φαντάσματος). C'est mot pour mot celle qui figure dans les *Quaestiones* attribuées à Alexandre d'Aphrodise (livre III, *quaestio* I, 81.2–4).

Somn. Vig.

27. *ad* 453^b26 φαίνεται στέρησις τις (**f.** 230 ; W^y f. 400) : στέρησις οὐχ ἄπλως ὡς μὴ ὄν· ἐνέργεια γάρ τις ζωτικὴ ὁ ὕπνος· ὡς καὶ Σιμπλικίῳ δοκεῖ, ἀλλ' ὡς πρὸς τὴν ἐγρήγορσιν·

- καθόσον αὐτῆς ἀπουσία ἐπιγίνεται⁸¹. *Ce n'est pas une privation au sens où le sommeil ne serait tout simplement pas, car c'est une certaine activité vitale – c'est aussi l'avis de Simplicius –, mais par rapport à la veille, dans la mesure il représente son absence.* La référence en question chez Simplicius se trouve dans son commentaire à *An.* (que l'on préfère souvent attribuer à Priscien de Lydie aujourd'hui), où l'on retrouve l'expression ζωτικὴ ἐνέργεια employée au sujet du sommeil (88.27).
28. *ad 453^b28 ἐν τοῖς φυσικοῖς (b f. 230 ; W^y f. 400) : τοῖς φυσικοῖς τοῖς τεχνατοῖς καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς καὶ ἐν τοῖς τεχνατοῖς W^y. ἐν ᾧ γὰρ ἡ ἀρμονία καὶ ἡ τάξις καὶ ἡ σύνθεσις, ἐν τούτῳ καὶ ἡ ἀναρμοστία καὶ ἡ ἀτάξια καὶ ἡ ἀσυνθεσία. « Les êtres physiques » : les artefacts. C'est en effet dans ce dans quoi se trouvent l'harmonie, l'ordre et la composition que se trouvent l'absence d'harmonie, d'ordre et de composition.* On lit à peu près la même chose chez Michel (42.17–20 : τὸ δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων καὶ ἐπὶ τῶν φυσικῶν ἴσον ἐστὶ τῷ καὶ ἐπὶ τῶν τεχναστῶν καὶ ἐπὶ τῶν φυσικῶν. ἐν ᾧ γὰρ ἡ ἀρμονία ἐπὶ τῶν τεχναστῶν, ἐν τούτῳ καὶ ἡ ἀναρμοστία, καὶ ἐν ᾧ ἡ τάξις καὶ ἡ σύνθεσις, ἐν τούτῳ καὶ ἡ ἀτάξια καὶ ἡ ἀσυνθεσία).
29. *ad 454^a7 ἐπεὶ δὲ (b f. 230) : ἐπεὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ψυχῆς ἐνέργειά ἐστι μετὰ ὀργάνου, δῆλον ὅτι τὸ συναμφοτέρον ἐστὶ τοῦ ζώου δηλονότι πάθος καὶ οὔτε τῆς ψυχῆς οὔτε τοῦ σώματος. Puisque la perception est une activité de l'âme effectuée avec un instrument, il est évident qu'il s'agit évidemment d'un attribut de l'animal qui concerne les deux, qui n'appartient ni à l'âme ni au corps.* Michel a compris la même chose (43.13–16) – c'est le sens évident du passage, mais sa formulation ne rejoint pas particulièrement celle de la scholie.
30. *ad 454^a8–9 ἡ δὲ λεγομένη αἴσθησις ὡς ἐνέργεια (b f. 230 ; W^y f. 400) : ἀπὸ τῆς ἐνεργείας⁸² δείκνυσι τὸ αἰσθητικὸν εἶναι κοινὸν ψυχῆς καὶ σώματος. Il montre à partir de son activité que la partie perceptive est commune à l'âme et au corps.* La scholie est intégrée à une autre dans *W^y*.
31. *ad 454^a18 εἰ μὴ χωριστόν (b f. 230 ; W^y f. 400) : εἰπὼν ὅτι τοῦ μὲν θρεπτικοῦ χωριζομένου τῶν ἄλλων νῦν περὶ τοῦ χωρισμοῦ αὐτοῦ⁸³ διαλαμβάνει. Alors qu'il a dit que la partie perceptive peut être séparée des autres, il traite maintenant de sa séparation.*
32. *ad 454^a18–19 τῇ γὰρ δυνάμει καὶ τῷ εἶναι χωριστόν ἐστιν (b f. 230) : ἐλέγχει ἐνταῦθα καὶ Πλάτωνα ἀδιαφόρας τόπους τῇ δυνάμει τῆς ψυχῆς ἀπονέμοντα. Il réfute là aussi Platon, qui assigne des lieux indistincts à la puissance de l'âme.* Je ne suis pas certain du sens ou du bien-fondé de la scholie, en ce que les tripartitions canoniques de la *République* ou du *Timée* s'accompagnent aussi d'une distinction des parties du corps concernées.

81. ἐπιγίνεται τῶν αἰσθητῶν **b**

82. τοῦ ἐνεργείαι **b**

83. τοῦ χωρισμοῦ αὐτοῦ : τοῦ χωρισμοῦ **W^y**

33. *ad 454^a22 οὔτε καθεύδειν (b f. 230 ; W^y f. 400^v) : ἦτοι μήτε τόδε ἔχειν μήτε τόδε· εἰ συμπτώματά εἰσι τῆς αἰσθήσεως ἀνάγκη ἔνθα αἰσθησις, αἰσθητὰ δὲ τὰ ζῶια καὶ ταῦτα εἶναι⁸⁴. C'est-à-dire qu'il n'aura ni l'un ni l'autre. Si ce sont des attributs accidentels de la perception, il est nécessaire que l'animal en question dispose de la perception, et ces animaux sont comme les autres capables de percevoir.* La scholie tente d'affronter le texte corrompu du passage que donne la branche **a**, qui repose sur l'hypothèse étrange d'un animal capable de percevoir pur affirmer apparemment qu'il ne pourrait ni dormir ni veiller. Ce passage pose également problème à Michel, qui lit le même texte (44.11–16).
34. *ad 454^a27 ἦ τι ὧν δύναται τῶι χρόνῳ ποιεῖν (b f. 230 ; W^y f. 400^v) : μὴ ὑπερβάλλων γὰρ τις κατὰ τὸν χρόνον, ὑπερβάλλει κατὰ τὸ πρᾶγμα πολλαχίς ἢ τὴν ἐνέργειαν· κάμνει ἐκ πολλοῦ ὀρῶν διαστήματα καὶ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ὀρᾷ. Car lorsque l'excès n'a pas lieu par rapport au temps, il a lieu, comme souvent, par rapport à la chose ou à son activité. On est en effet fatigué après avoir regardé à travers de grandes distances, quand bien même on n'a pas fait cela longtemps.* Le copiste ayant transcrit la scholie dans **b** a aussi corrigé le texte : le manuscrit avait originellement pour leçon celle issue de *E*, ὧι δύναται χρόνῳ ποιεῖν. *W^y* fait précéder la scholie, qu'il rattache au début de la phrase (à ἔτι ὄσων en ^a26) des mots suivants : ἀπόδειξις τοῦ μὴ ἐν τούτων μόνον ἐνεῖναι τῶι ζῶιωι, τὸ δὲ ὑπερβάλλει τὸν χρόνον τοιοῦτόν ἐστι, parce que le copiste a fondu en une deux scholies distinctes. La première partie correspond en effet à une autre scholie dans *b*, laquelle est effectivement rapportée au début de la phrase dans ce manuscrit. L'objet de la scholie à ^b27 est clairement d'expliquer pourquoi Aristote, après avoir évoqué la possibilité de prolonger trop longtemps une activité, introduit un autre type, non-temporel, d'excès. Michel connaît la leçon alternative de *E* et, à l'opposé de ce qui s'est passé dans *b*, la recommande (44.25–27). De manière générale, il éprouve beaucoup de difficultés à prendre en charge ce passage.
35. *ad 454^a27 ἦ τι ὧν δύναται τῶι χρόνῳ ποιεῖν⁸⁵ (b f. 230 ; W^y f. 400^v ; m f. 175^v) : εἰ σφοδρὰ ἢ κίνησις καὶ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ· ὁμοίως γὰρ κάμνει καὶ ἐν ὀλίγῳ σφοδρόν τι ποιῶν καὶ καματηρόν καὶ ἐν πολλῶι τὸ ἥρέμα κοπῶδες. Si le mouvement est trop fort, même si c'est pour peu de temps. C'est en effet de manière semblable que l'on se fatigue en peu de temps lorsque l'on fait quelque chose d'excessif et d'épuisant, alors que le repos est fatiguant sur une longue période.* Le copiste de *W^y* a, de nouveau, joint cette scholie à une autre, celle à 454^b6.
36. *ad 454^b6 ὅτε μὲν νοσώδης ὅτε δὲ ἄνευ νόσου⁸⁶ (b f. 230 ; W^y f. 400^v) : καὶ γὰρ ὁ*

84. Le détail de la scholie est assez différent dans *W^y* : εἰ συμπτώματά εἰσι τῆς αἰσθήσεως ἀνάγκη ἔνθα αἰσθησις, καὶ αἰσθητὰ τὰ ζῶια εἶναι· ἀλλὰ καὶ ὕπνος καὶ ἐγρηγορησις.

85. Le signe de renvoi manque dans *b*.

86. Le signe de renvoi, qui désigne 454^b8 ἐνδέχεσθαι καθεύδειν dans *b*, me semble erroné.

ὕπνωττων ἢ διὰ νόσον ὑπνώττει ἄγαν· οἷον ὡς ὁ πυρέσσων καθ' ὑπερβολὴν ἢ κατὰ φύσιν ὡς τὰ παιδιά· ἐκεῖνα γὰρ διὰ τὸ νανῶδη εἶναι ἄγαν ὑπνώττουσιν. *En effet, quelqu'un qui dort profondément peut dormir trop sous l'effet d'une maladie, par exemple quelqu'un qui souffre d'une fièvre excessive, ou du fait de sa nature, comme les jeunes enfants, car ceux-ci dorment trop parce qu'ils ont la constitution de nains.*

37. *ad* 455^a2–3 ὡς οὐδὲν προσδεόμενα πρὸς ταῦτα τῆς αἰσθήσεων (**W**^y f. 401^v) : εἰ γοῦν καὶ ἐφ' ὧν ἐστὶ ἡ αἴσθησις οὐδὲν προοδέεται αὐτῆς ἢ φύσις εἰς τὸ τρέφειν καὶ αὔξειν, ἀλλ' ἡρεμούσης αὐτῆς ταῦτα συμβαίνει τὰ τοῦ θρεπτικοῦ· τί δεησαίτο τὰ φυτὰ ἡδονῆς καὶ λύπης, καὶ ὅλως αἰσθήσεως· ὡς ὁ Πλάτων ἔλεγε τὸ ἡδεσθαι καὶ λυπεῖσθαι, ἄπερ αἰσθανομένων εἰσίν; *Si donc la perception porte sur ces objets, la nature n'a aucunement besoin d'elle quant à la nutrition et à la croissance. Au contraire, c'est lorsqu'elle est au repos que cela se produit, à savoir les activités qui relèvent de la partie nutritive. Quel besoin les plantes auraient-elles du plaisir et de la douleur, et de la perception en général, dont Platon a dit qu'elles ressentiaient les deux, qui appartiennent aux êtres qui perçoivent?* Michel introduit également ici la figure de Platon pour lui attribuer la thèse selon laquelle les plantes ressentiraient plaisir et douleur (46.32–47.4, ce passage est repris dans une scholie dans *m*, f. 176). Il ne donne pas non plus de référence, le passage en question se trouve dans le *Timée*, 77^b, un dialogue auquel Michel ne se réfère jamais explicitement dans ses commentaires (sauf en *In PN* 117.25, parce qu'Aristote le fait lui-même), à la différence d'autres dialogues (par exemple le *Gorgias*, en *In EN*, 116.35, entre autres, ou l'*Euthydème* et le *Phèdre*).
38. *ad* 455^a21 τὸ κύριον αἰσθητήριον ἔν (**b** f. 231^v; **W**^y f. 402) : τῶι ὑποκειμένωι ἔν ἐστιν ἡ κοινὴ αἴσθησις· τῶι δὲ λόγῳ διάφορος ὄσαι καὶ αἱ αἰσθήσεις· μᾶλλον δὲ τὰ αἰσθητὰ· καὶ ἔοικε κέντρῳι τῶι περὶ τὸ μέσον τοῦ κύκλου· ἐν ᾧ διάφοροι αἱ ἀπὸ τῆς περιφερείας ἀποτερματοῦνται γραμμαὶ καθὸ καὶ διαφορεῖται. *La sensation commune est une par son substrat, mais elle diffère selon l'énoncé, autant qu'il y a de sens, et même plutôt de sensibles. Et elle ressemble au centre au milieu du cercle, dans lequel se terminent les lignes tirées de la circonférence, dans la mesure où il se différencie.* La comparaison de l'unité de la sensation commune avec celle du centre d'un cercle est issue d'Alexandre d'Aphrodise (*An.*, 63.6–13). Elle se retrouve en des termes voisins dans le commentaire de Michel (47.30–48.2), qui renvoie évasivement à *An.* sur ce point, alors que le traité d'Aristote ne présente pas cette image (il est question seulement de l'extrémité d'un segment en III.2).
39. *ad* 455^a32 ὡς δὲ νῦν λέγομεν (**b** f. 232; **W**^y f. 402) : οὔτε ἐν τῶι μίαν αἴσθησιν ἀργεῖν ὁ ὕπνος, οὔτε ἐν τῶι πάσας· ἀλλὰ ἐν τῶι ἀργεῖν μίαν τὴν πρωτὴν αἴσθησιν καὶ πάσας τὰς εἰς αὐτὴν ἀγγελλούσας. *Le sommeil ne consiste ni en ce qu'un unique sens soit inactif, ni en ce que tous le soient, mais en ce que l'unique sens premier soit inactif et tous ceux qui lui font leurs rapports.*

40. *ad* 455^b6 γίγνονται δὲ καὶ ἔκνοιαι τινες τοιαῦται (**f.** 232 ; **m.** f. 176) : ἔκνοια εἶδος μανίας· οἱ οἱ κατασχεθέντες τὰς ἑαυτῶν ἐσθίουσι σάρκα. *La perte de conscience est une espèce de folie, par laquelle les possédés dévorent leur propre chair.* On trouve presque la même chose chez Michel (ἔκνοια δὲ ἐστὶ μανία τις· πολλοὶ γὰρ ἐν ταῖς ἐκνοίαις κατεσθίουσιν αὐτῶν τὰς σάρκα, 49.4–5) et la scholie se poursuit dans *m* avec la suite du commentaire (jusqu'à ὕπνος δὲ οὐκ ἔστιν, 49.10), où Michel explique que ces personnes sont dans un état où elles ne perçoivent pas, qui est néanmoins distinct du sommeil.
41. *ad* 455^b16 αἴτιον εἶναι φαμεν (**f.** 232 ; **W^y** f. 402^v ; **m.** f. 176^v) : σκεπτέον τὸ τελικὸν αἴτιον σὺν ὧ καὶ τὸ ὑλικὸν ἀναφανήσεται· τὸ ποιητικὸν δὲ αὐτὸς ἤδη φησὶ λέγων· ἐπειδὴ λέγομεν τὴν φύσιν ἕνεκά του ποιεῖν. *Il faut examiner la cause finale, en compagnie de laquelle la cause matérielle apparaîtra aussi. Quant à la cause efficiente, il l'a déjà dite en disant « puisque nous disons que la nature fait ce qu'elle fait en vue de quelque chose »* [454^b17]. Michel se contente d'identifier scolairement les expressions qui correspondent à la cause finale (τὸ τελικόν) et la cause efficiente (τὸ ποιητικόν) dans le texte (49.18–19).
42. *ad* 455^b26 λέγω δ' ἐξ ὑποθέσεως τὴν ἀνάγκην⁸⁷ (**f.** 232^v ; **W^y** f. 403) : ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον τὰ ὧν ἄνευ οὐκ εἰς τέλος ἄγοντα οὐκ αὐτὰ ὄντα τέλη· πανταχῆ δὲ τὴν ὕλην ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον λέγει⁸⁸· τοιοῦτον δὲ καὶ ὁ ὕπνος. *Sont nécessaires hypothétiquement les choses sans lesquelles l'on ne parvient pas à la fin et qui ne sont pas elles-mêmes des fins. Et il dit partout que la matière est nécessaire hypothétiquement. Cela vaut pour le sommeil.*
43. *ad* 455^b29 πράξεως (**f.** 232^v ; **W^y** f. 403) : πολλὴ ἡ κίνησις καὶ ἡ τοῦ θεωρητικοῦ ἦν ὠνόμασε πράξιν· γίνεται δὲ καὶ ἐκ ταύτης ὕπνος ὡς αὐτὸς ἐρεῖ. *Le mouvement, en particulier celui de la partie contemplative, qu'il appelle « action » est abondant, et le sommeil peut aussi en résulter, comme il va le dire lui-même.* La scholie donne une interprétation très intellectualiste d'une formule assez innocente d'Aristote. Contrairement à ce qu'elle affirme, il est surtout question de mouvements liés à la perception dans la suite du texte, l'activité intellectuelle étant mise hors-jeu par l'adoption d'une perspective qui envisage en commun l'ensemble des animaux, qui partagent tous le sommeil comme attribut.
44. *ad* 456^a6 ἐντεῦθεν (**f.** 233⁸⁹ ; **W^y** f. 403 ; **m.** f. 176^v) : ἐκ γὰρ τῆς καρδίας τὸ πνεῦμα τὸ ἐν αὐτῷ ἀναφυσῶν εὐρύνει τὰ νεῦρα· τὰ δὲ συνεπεκτείνει τὸ πνεύμονα δι' οὗ ἡ τοῦ πνεύματος τοῦ ἔξω εἰσοδογὴ ἐξ οὗ ἡ κατάψυξις. *C'est en effet à partir du cœur que le*

87. Le signe de renvoi manque ou a été effacé dans les manuscrits.

88. Cette phrase au sujet de la matière n'est pas présente dans *W^y*. Il est vrai qu'elle s'applique mal au sommeil.

89. La scholie appartient à la partie supérieure, endommagée du feuillet, les premiers mots n'en sont plus lisibles.

souffle qui y réside, lorsqu'il se répand, dilate les nerfs, et ils étendent à leur tour le poumon par lequel a lieu l'entrée du souffle externe, à partir duquel le refroidissement a lieu. La scholie a recours à un lexique médical raffiné, lequel se retrouve mobilisé de manière fort semblable chez Michel (51.5–9). La théorie physiologique sous-jacente n'est évidemment pas aristotélicienne. Ce n'est sans doute pas un hasard si Michel introduit peu après le nom de Galien (52.20).

45. *ad 456^a12 ἐν τῷ ἀνάλογον⁹⁰ (b f. 233) : τὸ γὰρ μόνιον τὸ περὶ τὴν ἐντομὴν ὁρᾶται πολλάκις εὐρυνόμενον ἵνα ἀναρριπίζεται τὸ θερμὸν τὸ ὄν περὶ τὸ ἀνάλογον τῆι καρδίαι. C'est en effet la partie au niveau de l'incision que l'on voit souvent se dilater afin de disperser le chaud qui se trouve au niveau de l'analogue du cœur.* On lit de nouveau quelque chose de comparable chez Michel (ὁρῶμεν γὰρ φανερώς ἐν τοῖς ἐντόμοις τὸ μέρος τὸ ἐγγίζον τῆι ἐντομῆι εὐρυνόμενον καὶ συστελλόμενον, 51.13–15). Le verbe ἀναρριπίζω ne fait pas partie du lexique d'Aristote, ni même de celui des écoles philosophiques postérieures. Il se rencontre toutefois dans un passage conservé de Plutarque, depuis longtemps repéré par les éditeurs des témoignages au sujet d'Aristote, où il est justement question de la théorie aristotélicienne du sommeil : ἐπεὶ δ' Ἀριστοτέλης οἶεται τῶν δεδειπνηκότων τὸν μὲν περίπατον ἀναρριπίζειν τὸ θερμὸν, τὸν δ' ὕπνον, ἂν εὐθύς καθεύδωσι, καταπνίγειν, « Aristote croit que la promenade disperse le chaud chez ceux qui sortent de table, tandis que le sommeil, s'ils s'endorment aussitôt, l'étouffe » (*De tuenda sanitate*, 133F ; fr. 33 ROSE (1886)).
46. *ad 456^a25–26 αἰσθήσεώς τιнос⁹¹ (b f. 233 ; W^y f. 403^v) : κυρίως αἰσθημά ἐστι τὸ ἄρτι ἐντυπούμενον εἶδος τοῦ αἰσθητοῦ τῷ ψυχικῷ πνεύματι. C'est la forme du sensible qui vient tout juste de s'imprimer dans le souffle psychique qui est éminemment l'impression sensible.*
47. *ad 456^a26 τὸ γὰρ ἐνύπνιον ἐστὶν αἰσθημα τρόπον τινά⁹² (b f. 233 ; W^y f. 403^v) : αἰσθησίς ἢ φαντασία ὅτι ἐνεργεῖ περὶ ἀπόντα τὰ αἰσθητὰ ὡς ἢ κυρίως⁹³ περὶ παρόντα. L'imagination est d'une certaine manière une sensation, parce que son activité porte sur les sensibles absents tout comme celle de la sensation fondamentale sur les sensibles présents.* L'expression ἢ κυρίως αἰσθησις semble d'origine néo-platonicienne (Thémistius, *In An.* 87.7 ; Proclus, *In Tim.* 82.12 ; Philopon, *An.* 19.34 ; ...), elle n'est jamais employée par Michel.
48. *ad 456^a33 ὅταν αἰσθησιν ἔχη (b f. 233^v ; W^y f. 403^v ; m f. 177) : ὅταν φῶς ἔλθωσιν· ἐν γὰρ τῆι μήτραι φυτικὴν οἶον ζῶσι ζωὴν· καὶ καὶ κινῆται κινήσεις τινὰς ἐν τῆι μήτραι, ἀλλ' οὐκ ἴδιοι αὐταί· ἀλλ' ἢ κατὰ τοῦτο καθ' ὅσον ὡς μέρος ἐν ὄλωι· ὅταν*

90. Le signe de renvoi manque dans le manuscrit.

91. Cette scholie a été fusionnée avec la suivante dans W^y et ne comporte pas de signe de renvoi, tandis qu'elle est rapportée à ἐνύπνιον (^a26) dans b.

92. Cette scholie a été fusionnée avec la précédente dans W^y et ne comporte pas de signe de renvoi, tandis qu'elle est rapportée à ἄνευ φαντάσματος (^a25) dans b.

93. ἢ κυρίως : ἢ κυρίως αἰσθησις W^y

δὲ ἀποτεχθῆι, τότε τελεία ἡ αἴσθησις αὐτῶι. *Lorsqu'ils voient le jour. En effet, dans la matrice les animaux vivent, pour ainsi dire, la vie d'une plante : même s'ils sont mes de certains mouvements dans la matrice, ceux-ci ne sont pas propres à eux – ou alors dans la mesure où c'est comme une partie dans le tout. En revanche, c'est lorsqu'ils sont mis au monde que la sensation est pour eux complète.* La fin de la scholie est différente dans *m*, elle se termine après ἀλλ' ὡς ἐμφύχουμέρος κατὰ ταῦτα κινεῖται. Cela ressemble de près à ce que l'on lit chez Michel, qui n'est pas sans rapport : ἐγγίνεται δὲ αὐτῶι ἡ αἰσθητικὴ ψυχὴ ὕστερον ἀποτεχθέντι. αἱ γὰρ συστολαί τε καὶ ἐκτάσεις μερῶν τινων, ἃς ποιεῖται κατὰ γαστρὸς ὄν, οὐ γίνονται κατ' οἰκείαν αἴσθησιν αὐτῶι, ἀλλ' ὡς ἐμφύχου μέρος κατὰ ταῦτα κινεῖται (52.9–11). Ce sont là les mouvements évoqués par la scholie.

49. *ad* 456^b34–35 ὁ μὲν γὰρ κόπος συντηκτικόν (**f.** 234 ; **W^y** f. 404^v) : τῶν ἐν τῇ κοιλίαι δηλαδὴ ὑγρότητων· ἄλλο γὰρ τοῦτο σύντηγμα καὶ ἄλλο τὸ ἐν τῶι περὶ ζώων γενέσεως λεγόμενον. *Il veut parler des humidités dans le ventre, évidemment. Ceci est un type d'excrément, et celui dont il est question dans le De generatione animalium en est un autre.* Michel fournit peu ou prou la même indication (ἰστέον δὲ ὅτι οὐκ ἔστι τὸ τοιοῦτον σύντηγμα, οἷον ἔλεγεν ἐν τῶι Περὶ γενέσεως ζώων· σύντηξιν γὰρ ἐκεῖ ἔλεγε, 54.19–21). Le passage en question de *Gener. An.*, le seul autre emploi du terme σύντηγμα dans le *corpus* en-dehors des *Probl.*, se trouve en I.18, où il est défini comme un résidu contre-nature du processus de croissance (σύντηγμα δὲ τὸ ἀποκριθὲν ἐκ τοῦ αὐξήματος ὑπὸ τῆς παρὰ φύσιν ἀναλύσεως, 724^b27–28).
50. *ad* 457^a8–9 ὁμοιον γὰρ ὁ ὕπνος ἐπιλήψει (**f.** 234^v 94 ; **W^y** f. 404^v) : γίνεται ἡ ἐπιλήψις· ἀνιούσης γὰρ καὶ κατιούσης τῆς τροφῆς ὥσπερ εὐριπος διὰ τὸ ἅμα γίνεσθαι τὴν μὲν ἀπατμίσιν κάτω· τὴν δὲ σύστασιν ἄνω, ἀναγκαῖον ἐξογκοῦσθαι τὰς φλέβας ὑπὸ τῆς ἀναθυμιάσεως ταύτης· τὸ γοῦν πνεῦμα ἀνιὸν καὶ κατιὸν, ὀηκοῖ τὰς φλέβας· αἵτινες στενοῦμεναι καὶ ὀγκοῦμεναι, στενοῦσι τὴν τραχεῖαν ἀρτηρίαν· ἐκστενουμένη ἀνάγκη μὴ γίνεσθαι εἰσπνοὴν· ταύτης δὲ μὴ γινομένης, συμβαίνει ἡ ἐπιλήψις· ἔστι δὲ ἡ ἐπιλήψις, ἀργία πασῶν τῶν αἰσθήσεων· ἡ δὲ αἰτία γίνεται παρὰ τὸ πολὺ εἶναι τὸ πνεῦμα. *C'est ainsi que survient l'épilepsie. En effet, lorsque la nourriture monte et descend comme le reflux de l'eau, du fait que se produisent en même temps l'évaporation en direction du haut et la condensation en direction du bas, il est nécessaire que les veines se gonflent du fait de cette évaporation. Certainement, le souffle, en montant et en descendant, gonfle les veines, lesquelles se gonflant et se resserrant, resserrent la trachée. Quand celle-ci s'est complètement resserrée, il est nécessaire que l'expiration ne puisse pas avoir lieu, et c'est lorsqu'elle n'a pas lieu que se produit l'épilepsie. L'épilepsie est une inactivité de tous les sens, la cause en est l'accumulation du souffle.* Michel décrit le même processus physiologique en le rapportant au sommeil (54.29–55.16), tout en signalant qu'il considère cela comme

94. Le début de la scholie, appartenant à la partie supérieure du feuillet, n'est plus lisible.

une paraphrase acceptable de la suite du traité (ὡσπερ εἴρηται, 55.3), ce qui n'est pas complètement faux (le lexique est pratiquement le même), à ceci près qu'Aristote ne parle pas du tout d'un empêchement de l'expiration. La grande différence est néanmoins que la scholie adapte ce processus que décrit Aristote pour le sommeil au cas de l'épilepsie, comprise alors comme une sorte d'évanouissement par asphyxie.

51. *ad* 457^a32 καὶ τὰ ἄλλα μύρια (**b** f. 235 ; **W**^y f. 405 ; **m** f. 177^v) : οὐ γὰρ ἀποκέχριται αὕτη καθ' αὐτήν· ἐφθειρε γὰρ ἂν· ἄλλα σύμμικτος καὶ ἄλλοις οὔσα χυμοῖς⁹⁵ πλεονάζει ὡς εἰκόσ. *La bile noire ne se forme en effet pas sous une forme pure (elle se corrompt), mais elle s'accumule par son mélange avec d'autres saveurs, comme c'est vraisemblable.*
52. *ad* 458^a6–7 μὴ δέχεσθαι ῥαϊδίως τὴν ἀναθυμίασιν (**b** f. 235^v ; **W**^y f. 406 ; **m** f. 178) : ὅλη μὲν γὰρ ἀθρόα ἢ ἀναθυμίασις τῶι περὶ τὸν ἐγκέφαλον εἰσβαλοῦσα τόπῳ, οὐχ οὕτως ἂν κατεψύχθη ὡς⁹⁶ ὅτε κατὰ μικρὸν εἰσῆιει διὰ τὴν στενότητα τῶν φλεβῶν, οὐ χωρουσῶν πολλήν. *L'exhalaison entière, en bloc, quand elle est entrée dans la région du cerveau, ne s'est pas refroidie comme cela a lieu lorsqu'elle entre petit à petit à travers les passages étroits des veines, qui ne l'admettent qu'en petite quantité.*

Insomn.

53. *ad* 458^b21–22 οἱ δοκοῦντες κατὰ τὸ μνημονικὸν παράγγελμα τίθεσθαι τὰ προβαλλόμενα (**b** f. 236^v ; **W**^y f. 407) : ὅμοιόν τι ποιοῦσιν οἱ μνημονευόντες τοῖς τιθεῖσι τὰ διαλεκτικὰ προβλήματα· μνημονικὸν γὰρ παράγγελμα, τὸ ἀπὸ τῶν ἐναντίων φέρε εἰπεῖν τὸ ἐναντίον εὐρίσκειν· οἷον ἀπὸ τοῦ γλυκέος τὸ πικρὸν· καὶ ἀπὸ τοῦ λευκοῦ τὸ μέλαν· ταῦτόν φησὶ τί ποιοῦσιν οἱ ἐνυπνιαζόμενοι καὶ περὶ τὰ ἐνύπνια ἐτέρας⁹⁷ τί πειρώμενοι συνεπινοεῖν τοῖς τιθεμένοις⁹⁸. *Ceux qui se souviennent de leurs rêves font quelque chose de semblable à ce que font ceux qui se donnent des problèmes dialectiques. Un exemple de précepte mnémonique est celui qui consiste à découvrir un terme à partir de ses opposés, comme le doux à partir de l'amer et le noir à partir du blanc. Il affirme que ceux qui rêvent et qui pensent en-sus de leurs rêves les choses qu'ils posent font la même chose.* Michel renvoie pour sa part (63.1–10) à l'évocation de la technique mnémonique des lieux dans les *Topiques* (VIII.14, 163^b28–32).
54. *ad* 458^b33 ἐν δὲ τῶι ὕπνῳ ὑπόκειται μηδὲν ὄρα̃ν (**b** f. 237 ; **m** f. 179) : τοῦτο ὡς ἔνστασις πρὸς ἑαυτὸν τὸ λέγειν ὑπόκειται δὲ ἐν τῶι ὕπνῳ μηδὲν ὄρα̃ν μηδ' ἀκούειν· εἰρηκῶς γὰρ τὸ ἐνύπνιον παρόρασις εἶναι, ἐνίσταται λέγων ὅτι οὐ καλῶς εἴρηται τὸ ἐνύπνιον παρόρασις εἶναι· ὑπόκειται γὰρ φησὶν ἐν τοῖς ὕπνοις μήτε ὄρα̃ν μήτε ἀκούειν⁹⁹· εἶτα ἐπάγει καὶ τὴν λύσιν. *Il dit « il est établi que durant le sommeil on ne voit ni*

95. καὶ ἄλλοις οὔσα χυμοῖς om. **W**^y

96. καταψύχη ὡσπερ **m**

97. ἐτέρας : ἕτερον **W**^y

98. τοῖς τιθεμένοις om. **W**^y

99. La scholie s'arrête ici dans *m*.

n'entend » [458^b33–34] en guise d'objection qu'il se fait à lui-même. En effet, comme il a dit que le rêve consistait en une vision erronée, il objecte à cela en disant qu'il n'est pas correct de dire que le rêve consiste en une vision erronée, car il est établi que pendant le sommeil on ne voit ni n'entend. Il introduit ensuite la solution. La scholie repose sur une interprétation très forte de l'évocation des perceptions erronées en 458^b31–33, qui assimile le sommeil à ce phénomène, et comprend la suite comme une rectification de ce modèle, invoquant le fait qu'une perception erronée repose sur une perception normale, qui n'a pas lieu durant le sommeil. C'est aussi ainsi que Michel comprend le passage, et la structure de son explication correspond à celle de la scholie (δυναμίει λέγων· ἢ οὐ καλῶς λέγομεν, ὅτι ἡ ἐν τοῖς ὕπνοις ἀπάτη ὁμοία ἐστὶ παροράσει· ἡ μὲν γὰρ παρόρασις γίνεται ἐκ τοῦ ὄραν τι, ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις οὐδὲν ὁρῶμεν. καὶ ἐνστάς λύει λίαν σαφέστατα, 65.6–8).

55. *ad* 459^a2 τὸ δὲ μηδὲν πάσχειν τὴν αἴσθησιν οὐκ ἀληθές (b f. 237 ; W^y f. 407^v) : ἀληθές φησὶν ἐστὶ τὸ λέγειν ὅτι οὐδὲν ὁρῶμεν κατὰ τὸν ὕπνον· οὐκ ἀληθές δὲ τὸ λέγειν ὅτι ἐν τῷ ὕπνῳ οὐδὲν πάσχει ἡ αἴσθησις· ἀνάγκη γὰρ φησι τὰς αἰσθήσεις πάσχειν ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν ἐγρηγορότων ἡμῶν· τὸ γὰρ χρυσταλλοειδὲς ὑγρὸν παθὸν ὑπὸ τῶν ἐκτὸς αἰσθητῶν ἔχει ἐν ἑαυτῷ ἐντετυπώμενα ταῦτα· μᾶλλον μὲν οὖν ἐνδίδωσι τὸ πάθος καὶ τοῖς ἐντὸς· ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις κατιούσης μετὰ τὸ ἀναχθῆναι τῆς ἀναθυμιάσεως συγκάτεισι καὶ τὸ πνεῦμα ἐν ᾧ οἱ τύποι ἐνεγράφησαν, πρὸς τὴν καρδίαν· καὶ κινούμενον ὑπὸ τῶν ἐν αὐτῷ τύπων, κινεῖ τὴν πρώτην αἴσθησιν· κάκεινη κινηθεῖσα δοκεῖ ταῦτα ὄραν ὥσπερ ὅταν ἐγρηγόραμεν. *Il affirme qu'il est vrai de dire que l'on ne voit rien dans la mesure où l'on dort, mais qu'il n'est pas vrai de dire que la sensation ne subit rien pendant le sommeil. En effet, il affirme qu'il est nécessaire que les sens subissent l'effet des sensibles lorsque nous sommes éveillés : l'humide du cristallin, subissant l'effet des sensibles externes, garde en soi ces impressions (il donne davantage à voir cette affection que les sens internes), puis, pendant le sommeil, lorsque l'exhalaison descend après être montée, le souffle, dans lequel ont été inscrites les empreintes, descend avec elle en direction du cœur. Et comme le souffle est mû par les impressions en lui, il meut le sens premier, et celui-ci, comme il est mû, croit voir celles-ci comme lorsque nous sommes éveillés.* Le χρυσταλλοειδὲς ὑγρὸν n'est pas un objet aristotélicien, il se retrouve néanmoins dans la tradition aristotélicienne à la fin de l'Antiquité et à la période byzantine, chez Philopon, Psellos ou Michel d'Éphèse (seulement dans son commentaire à *Part An.*, 27.32).
56. *ad* 459^b4–5 ἐπειδὴ ἐστὶν ἀλλοιώσις τις ἢ κατ' ἐνέργειαν αἴσθησις (b f. 237^v ; W^y f. 408) : εἰκότως εἶπεν ἀλλοιώσις τις· ἐπειδὴ δύο εἶδη εἶδη ἀλλοιώσεως εἶναι εἶπεν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς¹⁰⁰· τὴν κοινῶς λεγομένην ἀλλοίωσιν· καὶ τὴν κρειπτόνως ἢ κατὰ ἀλλοίωσιν ἥτις ἐστὶν ἡ το δυναμίει ἄγουσα εἰς ἐνέργειαν ὡς τὸ χρῶμα τὴν ὄψιν. *Il a raison de dire*

100. La section qui va de τὴν κοινῶς à ἡ το est absente de W^y, le copiste a laissé une lacune dans son texte.

qu'il s'agit d'une certaine sorte d'altération, puisqu'il dit dans le *De anima* [II.5] qu'il y a deux espèces d'altération, l'altération qui se dit de manière commune et l'espèce supérieure, qui est l'altération qui mène de la puissance à l'acte, ainsi la vue par rapport à la couleur.

57. *ad* 459^b7 καὶ ἐν βάρθει (b f. 237^v ; W^y f. 408) : οὐ μόνον φησὶν ἐντετυπωμένα εἰσὶν τὰ εἶδη τῶν αἰσθητῶν τῷ κρυσταλλειδεῖ ὑγρῶι· τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ ἐπιπολῆς ἀλλὰ¹⁰¹ καὶ ἐν βάρθει· ὅλον γὰρ το πνεῦμα τὸ ἐν τῷ πόρωι τῷ¹⁰² ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν διήκοντι ἔχει τὰ εἶδη τῶν αἰσθητῶν ἐντετυπῶμενα. *Il affirme que les formes des sensibles ne s'impriment pas seulement dans le cristallin humide (ce que révèle sa surface), mais aussi dans sa profondeur. En effet, c'est l'ensemble du souffle présent dans le pore qui part des yeux qui comporte les formes des sensibles qui se sont imprimées.*
58. *ad* 459^b24 καὶ μικρᾶς διαφορᾶς αἰσθάνεται (b f. 238 ; W^y f. 408^v ; m f. 179) : εἶπε πῶς ἀπὸ μεγάλων διαφορῶν πάσχει τὰ αἰσθητήρια, νῦν προστίθησι καὶ ὅτι ἀπὸ μικρῶν· μικρὰν δὲ διαφορὰν λέγει τὴν ἀπὸ τῶν καταμηνίων ἐπιγινομένην τοῖς ὀφθαλμοῖς· μικρὰν οὖν¹⁰³ λέγει αὐτὴν ὡς ἐνοῦσαν μὲν· ἡμῖν δὲ μὴ φαινομένην¹⁰⁴ ὡς αὐτὸς παρακατιῶν ἐρεῖ· ἡ δὲ καὶ τοσαύτη ἐστὶ ὅτι δρῶσι καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ τὸ εἰς αὐτοὺς ἐνσκηψαν ὡς φλεβῶδεις πάθος, εἰς τὸ κάτοπτρον διὰ τοῦ συνεχοῦς ἀέρος τοῦ ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν μέχρι τοῦ κατόπτρου. *Il a dit comment les organes des sens sont affectées à partir de grandes différences, il ajoute maintenant que c'est aussi le cas à partir de petites. Il dit qu'est une « petite différence » celle que produisent les menstrues au niveau des yeux. Il veut donc dire qu'il s'agit d'une petite différence, en ce qu'elle est présente en nous sans nous être apparente ; comme il le dira plus bas [460^a7–8]. Elle a pour résultat que les yeux produisent l'affection correspondant à un écoulement dans leur direction (?), dans la mesure où ils sont veineux sur le miroir, parce que l'air provenant des yeux est continu jusqu'au miroir.*
59. *ad* 459^b30 οἷον νεφέλη αἱματώδης (b f. 238 ; W^y ff. 408^v–409¹⁰⁵) : ἀπορήσειε δ' ἂν τις καὶ πῶς ὁ ἄηρ οὐχ αἱματώδης φαίνεται ὁ μεταξὺ καὶ τῶν ὀμμάτων καὶ τοῦ κατόπτρου· εἴ γε οὗτος ἐστὶν ὁ διακομίζων τὸ αἷμα τῷ κατόπτρῳ· καὶ ταῦτα τούτου αἱματώδους φαινομένου· ἢ ὅτι ὁ μὲν ἄηρ οὐ φαίνεται αἱματώδης καὶ διὰ τὸ σχεδαστὸν αὐτὸν καὶ διὰ τὸ

101. καὶ ἐν βάρθει· ὅλον γὰρ : lac. W^y

102. La scholie s'interrompt ici dans b.

103. οὖν : δὲ W^y

104. ἡμῖν δὲ μὴ φαινομένην : μὴ φαινομένην δὲ ἡμῖν W^y

105. Cette scholie ne fait qu'une avec la précédente dans W^y, où elle est structurée différemment : elle commence par les mots τὸ γὰρ κάτοπτρον γίνεται αἱματώδης, suivis de la section finale de la scholie, τὸ γὰρ κάτοπτρον γίνεται αἱματώδης, διὰ τὸ κατὰ μικρὸν συλλάβεσθαι τὰς λιβάδας ταύτας ἐν τούτῳ· καὶ οὕτω πολλῶν λιβάδων συναχθεισῶν ἐν τῷ κατόπτρῳ, γίνεται διάδηλος ἡ ἐπιφάνεια πληρωθεῖσα αἵματος· αἱ γὰρ πολλαὶ ῥανίδες ὁμοῦ συνελθοῦσαι (lac.) ποιήσουσιν, puis de sa première partie, ἀπορήσειε δ' ἂν τις καὶ πῶς ὁ ἄηρ οὐχ αἱματώδης φαίνεται ὁ μεταξὺ καὶ τῶν ὀμμάτων καὶ τοῦ κατόπτρου· εἴ γε οὗτος ἐστὶν ὁ διακομίζων τὸ αἷμα τῷ κατόπτρῳ· καὶ ταῦτα τούτου αἱματώδους φαινομένου· ἢ ὅτι ὁ μὲν ἄηρ οὐ φαίνεται αἱματώδης καὶ διὰ τὸ σχεδαστὸν αὐτὸν καὶ διὰ τὸ (lac.) τινὰς λιβάδας τοῦ αἵματος διαδίδοσθαι εἰς τὸν κάτοπτρον φαίνεται αἱματώδης δέχεσθαι αὐτὸν αἱ τινες οὐ συνίστανται εἰς αἷμα.

λεπτοτάτας τινὰς λιβάδας τοῦ αἵματος διαδίδοσθαι εἰς τὸν κάτοπτρον φαίνεται αἱματώδες διὰ τὸ κατὰ μικρὸν συλλάβεσθαι τὰς λιβάδας τὰς ἐν τῷ κατόπτρῳ καὶ οὕτω πολλῶν λιβάδων συναχθεισῶν ἐν τῷ κατόπτρῳ γίνεται διάδηλος ἡ τοῦ κατόπτρου ἐπιφάνεια πληρωθεῖσα αἵματος· αἱ γὰρ πολλαὶ ῥανίδες ὁμοῦ συνελθοῦσαι ποταμὸν ποιήσωσιν. *On pourrait se demander aussi pourquoi l'air intermédiaire entre les yeux et le miroir ne revêt pas aussi l'aspect du sang, si du moins c'est cela qui transmet le sang au miroir, et que c'est alors que celui-ci revêt l'aspect du sang. Ou faut-il dire que l'air ne revêt pas l'aspect du sang parce que celui-ci est dispersé et que c'est par la transmission de quelques gouttelettes de sang au miroir qu'il revêt l'aspect du sang, du fait qu'il recueille petit à petit les gouttelettes qui sont sur le miroir, et qu'ainsi, lorsqu'elles ont été rassemblées en grande quantité sur le miroir, la surface du miroir devient clairement pleine de sang. En effet, les gouttes de sang, lorsqu'elles convergent ensemble, font un fleuve.*

60. *ad* 460^b12–13 ἀπὸ μικρᾶς ὁμοιότητος τῶν γραμμῶν συντιθεμένων (**f.** 239 ; **W^y** f. 409^v) : τὰ γὰρ εἶδη τῶν γραμμῶν χωρὶς ὕλης καὶ τῆι ὄψει ἐπίπτοντα καὶ συνταραττόμενα καὶ ¹⁰⁶ ὠδίπως συναγόμενα ὑπὸ τοῦ ὀπτικοῦ πνεύματος κίνησιν ἦν κινεῖται ὑπὸ τοῦ ἀνιόντος παχέος πνεύματος ἔμφασιν ποιεῖ ζώου. *Les formes des lignes, séparées de la matière, lorsqu'elles rencontrent la vue, se troublent et se rassemblent de cette manière sous l'effet du mouvement souffle optique produit par le souffle épais qui remonte, produisent l'image d'un animal.*
61. *ad* 460^b16–17 τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐτὴν δύναμιν κρίνειν (**f.** 239^v ¹⁰⁷ ; **W^y** f. 409^v ; **m** f. 179^v) : ὅτι οὐκ ἐπίσης κρίνει τὸ κρίνον καὶ ἡ φαντασία· φαντασία γὰρ ὑπηρετεῖται ¹⁰⁸ ὅταν τοιαῦτα ὀρᾶν δοκῶσιν. *Parce que la faculté de juger et l'imagination ne sont pas équivalentes, car l'imagination lui est subordonnée lorsque l'on croit voir de telles choses.*
62. *ad* 460^b20 τῆι ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων (**f.** 239^v ; **W^y** f. 410) : οὕτω νοητέον τὴν τῶν δακτύλων ἐπάλλαξιν· εἴ τις τὸν λιχανὸν ὑποθεῖς ἐπιθήσει αὐτῷ ¹⁰⁹ τὸν μέσον καὶ μέγαν συσφρίγξας ἀκριβῶς· εἶτα κηρὸν σφαιρώσας ἢ ἄλλο τι σφαιροειδές ὑποβάλλων τοῖς ἄκροις δακτύλοις τοῦτο παρακινεῖ συνεχῶς ἐν τῆι ἐτέρῃ παλάμῃ τῆς χειρός· ὥστε τοὺς δύο δακτύλους κατὰ τὰ ἄκρα ἑαυτῶν ἄπτεσθαι τοῦ κινουμένου ἐκείνου σφαιροειδοῦς· ἐν τῆι τοιαύτῃ οὖν ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων ἐφαπτόμενου τοῦ σφαιρικοῦ ἐκείνου κινουμένου, ὡς δύο αἰσθήσονται τοῦ ἑνός. *Voici comment il faut penser cette inversion des doigts. Si précisément l'on superpose le majeur à l'index, placé en-dessous, et que l'on les frotte ensemble, puisque que l'on place au bout des doigts de la cirée roulée en boule ou quelque chose d'autre de sphérique, que l'on meut*

106. καὶ om. **W^y**

107. La scholie appartient à la partie supérieure du feuillet et ne se laisse retrouver qu'en partie.

108. ὑπηρετεῖται : ὑπηρετοῦντα **W^y**

109. αὐτῷ : αὐτοῦ **W^y**

continuellement dans le reste de la paume de la main, si bien que les deux doigts touchent à leurs extrémités l'objet sphérique en mouvement, dans le cas de cette inversion des doigts, donc, quand l'on touche cet objet sphérique, ils percevront comme deux choses un unique objet.

63. *ad 461^a21* ὅτε δὲ τεταραγμέναι φαίνονται (**b** f. 240) : διὰ τὸ ὡς καὶ τὰς ἐν τοῖς ποταμοῖς δίνας μικρὰς γίνεσθαι συνεχῶς ἐκάστου τῶν τύπων κίνησιν· τὴν μὲν ὁμοίαν· τὴν δὲ ἑτεροσχῆμονα καὶ ἀλλόκοτον διὰ τὴν τοῦ ῥοθίου ἀντίκρουσιν ὃ ἔστιν ἡ ἀναθυμίασις. *Du fait que, comme aussi les petits tourbillons dans les fleuves, le mouvement de chacune des empreintes a lieu continuellement, l'un semblable, l'autre de forme variable et étrange, du fait de la rencontre violente entre flux à laquelle correspond l'exhalaison.*
64. *ad 461^b8* τὸ κινεῖσθαι τὰ αἰσθητήρια (**b** f. 240^v ; **W^y** f. 411 ; **m** f. 180) : ἤγουν ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις πνεῦμα¹¹⁰ τὸ ἔχον τοὺς τύπους ὃ συνκατάγει¹¹¹ ἢ ἀναθυμίασις εἰς τὸ αἰσθητικόν¹¹². *C'est-à-dire le souffle dans les organes sensoriels qui possède les empreintes, lequel l'exhalaison emporte jusqu'à la partie sensitive.*
65. *ad 461^b14* φθαρήι (**b** f. 240^v ; **W^y** f. 411¹¹³ ; **m** f. 180) : ἤγουν¹¹⁴ ὁ τύπος οὗτος ἐγγίσας τῷ αἰσθητικῷ καὶ εἰς ἐνύπνιον γενόμενος ὤιχετο· εἶτα μετῆλθεν ἄλλος· καὶ μετ' αὐτὸν ἕτερος. *C'est-à-dire cette impression qui s'est approchée de la partie sensitive et qui s'étant changée en rêve disparaissait, ensuite une autre est venue, et après elle une autre.* On lit quelque chose de très proche chez Michel : εἰ δὲ τοῦτο, δηλονότι τῆι κατ' ἐνέργειαν κινήσει τοδὶ ἐπιπολάσει, καὶ εὐθύς μετ' αὐτὴν κινήσει τὴν ψυχὴν ἥδε ἢ ἐγγίστα αὐτῆς, καὶ ταύτης φθαρείσης ἢ ἐφεξῆς αὐτῆς (72.6–8).
66. *ad 461^b15–16* ὡσπερ οἱ πεπλασμένοι βάρραχοι οἱ ἀνιόντες ἐν τῷ ὕδατι τηχομένου τοῦ ἀλός (**b** f. 240^v ; **W^y** f. 411 ; **m** f. 180) : ζύλινοι συγκείμενοι ἐν πυθμένι ἀγγείου μετὰ ἀλός οὐκ ὀλίγου διείργοντος¹¹⁵ ἀλλήλων¹¹⁶ αὐτούς. *Ce sont des objets en bois que l'on place au fond d'un récipient avec du sel en grande quantité qui les sépare les uns des autres.* Michel décrit les objets en question d'une manière semblable et avec le même lexique (72.10–11).
67. *ad 462^a13–14* τὰ φαινόμενα εἶδωλα (**b** f. 241¹¹⁷ ; **W^y** f. 411^v) : εἰσὶ δὲ¹¹⁸ ταῦτα εἶδωλα

110. αἰσθητηρίοις πνεῦμα : αἰσθητικοῖς πνεύμασι **b**

111. συνκατάγει : συνάγει **W^y**

112. αἰσθητικόν : αἰσθητήριον **b**

113. Le copiste a mal compris ce sur quoi portait la scholie. Il croit qu'elle porte sur l'expression δυνάμει en ^b13, laquelle fait l'objet d'un couple de scholies reproduit dans le manuscrit *m* (*ad* δυνάμει : αἶ ὕστερον ἐπιπολάζουσαι ; *ad* ἐνεργεῖαι : αἶ προεπιπολάζουσαι). Le copiste de *W^y* reproduit le premier terme du couple et indique que la scholie à ^b14 porte sur le même mot en la faisant précéder de la mention εἰς τὸ αὐτό. Le copiste de *b*, s'il n'a pas recopié l'autre scholie, a également été perturbé, car il a d'abord placé son signe de renvoi au-dessus de ἐπιπολάσει en ^b14, avant de le raturer.

114. ἤγουν : οἶον **W^y**

115. ὀλίγου διείργοντος : ὀλίγον διείργοντες **b**

116. ἀλλήλων : ὀλίγον **W^y**

117. Le signe de renvoi dans le manuscrit *b* rapporte la scholie à l'occurrence précédente des mêmes mots φαινόμενα εἶδωλα en 462^a11.

118. εἰσὶ δὲ : εἰσὶ **W^y**

τῶν αἰσθητῶν ἃ ἔφθασε ἐντυπωθέντα¹¹⁹ τῷ κρυσταλλοειδεῖ ὑγρῶι· ἡ γὰρ ὄψις μὴ ἐνεργοῦσα περὶ τὰ ἐκτὸς αἰσθητὰ διὰ τὸ τῆς οἰκειᾶς ζοφῶδες, συνεύει πρὸς ἑαυτὴν ὡς καὶ ὄραϊ¹²⁰ τὰ ἐντυπωθέντα εἶδη ὡς ἐκτὸς ὄντα· ἢ καὶ πάθος τοῦτο ψυχῆς ἐστὶ προβαλλούσης ἐκ δειλίας τοὺς ἐντὸς τύπους καὶ ἐπὶ τὰ ἔξω καὶ οἷον ὄρατὰ τὰ φανταστὰ ποιούσης. *Ce sont les images des sensibles qui ont auparavant été imprimées sur le cristallin humide. En effet, la vue, lorsqu'elle n'est pas active à l'égard des sensibles externes en raison de son obscurité propre, s'incline sur elle-même de sorte qu'elle voit les formes qui se sont imprimées comme des choses externes. Alternativement, c'est une affection de l'âme qui met en avant par couardise les empreintes internes pour les superposer aux choses externes et qui fait des objets de l'imagination, en quelque sorte, des choses l'on voit.*

68. *ad* 462^a27 θάτερόν πη ὑπάρχειν¹²¹ (**f.** 241^v; **W^y** f. 412; **m** f. 181) : καθὸ γὰρ ἐγρήγορε μέρος, οὐκ ἐνυπνιάζεται· εἰκὸς γὰρ παρὰ μέρος ἐν τῷ ὕπνῳ καὶ τὴν ἐγρήγορον θεωρεῖσθαι ὡς εἴρηται. *En effet, dans la mesure où l'on est en partie éveillé, on ne rêve pas. Il est en effet raisonnable que pendant le sommeil l'on observe son éveil, comme cela a été dit [462^a19–20 ou 25–26 ?].*
69. *ad* 462^a28 ἐν τῷ ὕπνῳ (**W^y** f. 412) : ἐπικρίσεις ὄνειράτων· τὰ γὰρ ἐνύπνια ψευδῆ δεῖ πεπλασμένα εἶναι. *Les jugements des apparitions oniriques : les rêves doivent en effet être faux et fictifs.* Cette scholie semble se rapporter à la même partie du texte que la suivante, car ces jugements où l'on se rend compte que l'on rêve sont les ἀληθεῖς ἔννοιαι qui peuvent survenir dans le sommeil. Elle est comparable à la manière dont Michel explique brièvement cette section (repris dans une scholie dans *m*) : ἀληθεῖς δὲ ἐννοίας παρὰ τὰ φαντάσματα λέγει τὰς κρίσεις, δι' ὧν ἐν ὕπνῳ κρίνομεν, ὅτι τοῦθ' ὄπερ ὄρῳ οὐκ ἔστιν ἐνύπνιον (76.4–6).
70. *ad* 462^a28 γίνονται ἀληθεῖς ἔννοιαι (**f.** 241^v¹²²; **W^y** f. 412) : εἴρηται γὰρ ὅτι εἰ λογιζομαι ὃ ὄρῳ ἐνύπνιον ὅτι ἐνύπνιον ὄρῳ, τοῦτο φάντασμα ἐστὶ· νῦν δὲ καὶ ἄλλο φάντασμα τίθησι τὸ παρὰ μέρος καὶ ἐν ὕπνοις αἰσθήσεσθαι τῶν ἔξωθεν· ὅταν δηλαδὴ ἐγρηγόρσεως ἐγγὺς ὦμεν πάμπαν· διακεκριμένου τοῦ αἵματος καὶ συμπεφθείσης τῆς ἀρχῆς τοῦ ὕπνου. *Il a été dit en effet que si je me rends compte que le rêve que je vois est un rêve que je vois, c'est une représentation. Cela dit, il pose que ce que la perception partielle, même pendant le sommeil, des choses externes est aussi une autre représentation, évidemment lorsque nous sommes vraiment proches de l'éveil, quand le sang a été séparé et que le principe du sommeil a été concocté.* La scholie s'efforce d'expliquer que les quasi-perceptions que l'on a dans l'état de demi-sommeil comptent quand même comme des φαντάσματα, de manière à expliquer les

119. ἐντυπωθέντα : ἐντυπωμένα **b**

120. ὄραϊ : ἰστᾶν (?) **W^y**

121. Les signes de renvoi sont manquants ou incohérents dans les manuscrits.

122. La scholie n'est qu'en partie lisible dans l'état actuel du manuscrit.

restrictions qu'apporte Aristote à sa définition finale du rêve.

Div. Somn.

71. *ad* 462^b15–16 ὡς ἐξ ἐμπειρίας λεγόμενον (b 242^v 123 ; **W**^y f. 412^v) : δυνατόν φησιν εἰ εὐλογον ἀποδοῦναι αἰτίαν δι' ἣν τινα τῶν ἐνυπνίων αἴτια εἰσὶ τῶν μελλόντων γίνεσθαι· ὥστε ἀπὸ τούτων καὶ περὶ τῶν ἄλλων οἰηθῆναι ἐνυπνίων· ὅτι τῶν μελλόντων γίνεσθαι εἰσὶν αἴτια· τὰ¹²⁴ γὰρ εἰς ἀρχὰς τὰ ἐνύπνια . . .¹²⁵ ἀγαγὼν· εἰ ταῦτα ἀποδώσει¹²⁶ καὶ τᾶλλα ὁμοίως σκοπεῖ¹²⁷. *Il affirme que c'est possible s'il est raisonnable de donner la cause en vertu de laquelle certains des rêves sont causes de ce qui va se produire, si bien qu'à partir de ceux-ci on puisse se faire une opinion au sujet des autres rêves, à savoir qu'ils sont causes de ce qui va se produire. Les . . ., remontant aux principes des rêves : si l'on rend compte de ceux-ci, on examine les autres de manière semblable.*
72. *ad* 462^b28–29 λέγω δ' αἴτιον μὲν οἶον τὴν σελήνην τοῦ ἐκλείπειν τὸν ἥλιον (b 242^v) : διὰ τὸ κερατοειδὲς σελήνην· ἔστι γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ ζῶιον ὃ καλεῖται μήνη· ἔχον τὸ οὐρὰν κερατοειδὲς· ὃ ἀνεῖται παρ' ἐκείνοις τῆι σελήνηι. *En raison du croissant de lune. Il y a en effet en Égypte un animal appelé μήνη [le nom épique de la lune], lequel a une queue en forme de croissant, et qui est dédié chez eux à la lune.* Une telle étymologie est inédite. On notera que le mot μήνη est aussi placé au-dessus de σελήνην au sein du texte d'Aristote, et il l'a même remplacé dans les manuscrits *Vat.* 253 (L) et *Marc.* 214 (*H*^a). Cette manière de se référer au croissant de lune ne se retrouve que dans le *De mensibus* de Lydus (VI^e), on emploie normalement le subsantif κέρας.
73. *ad* 463^a3 ἄρ' οὖν ἐστὶ τῶν ἐνυπνίων (b 242^v) : ἄρα οὖν φησὶν ἄλλα μὲν τῶν ἐνυπνίων εἰσὶν αἴτια ἄλλα δὲ σημεία· τὸ μὲν γὰρ βλέπειν χρυσόν ἐστὶ σημεῖον πυρετοῦ ὅστις ἐκ ζανθῆς χολῆς γεννᾶται· καὶ οἱ ἰατροὶ δὲ παρακελεύονται προσέχειν τοῖς ἐνυπνίοις ὡς ἐκ τούτων παραδηλουμένης τῆς τῶν νοσημάτων ἀρχῆς. « *Est-ce que donc* », dit-il, *certaines rêves sont des causes et d'autres des signes ? En effet, le fait de voir de l'or est un signe de la fièvre qui est engendrée par la bile jaune. Et les médecins recommandent d'être attentif aux rêves [463^a5–6], dans la mesure où l'origine des maladies se révèle à partir d'eux.*
74. *ad* 464^a5 ὡσπερ λέγει Δημόκριτος (**b** f. 243^v 128 ; **W**^y f. 414 ; **m** f. 182) : ὁ μὲν γὰρ Δημόκριτος λέγει¹²⁹ τὸν ἀέρα εἰδωλοποιούμενον τὸν ἐν τοῖς πόρρω καὶ δεχόμενον εἶδωλα¹³⁰ τῶν μελλόντων γίνεσθαι· εἶτα διαρρέοντα καὶ ἀναπνεόμενον τοῖς ἀνθρώποις

123. La première moitié de la scholie n'est plus lisible dans l'état actuel du manuscrit.

124. τὰ : ἴσως **W**^y

125. Une lacune est indiquée à cet endroit dans *b*.

126. ἀποδώσει : lac. δώσει **b**

127. σκοπεῖ : δώσει σκοπεῖν **b**

128. Le manuscrit est endommagé, la scholie n'y est que partiellement lisible.

129. εἶδωλα καὶ ἀπορροίας· ὁ μὲν γὰρ Δημόκριτος λέγει **b** : Δημόκριτος λέγει **W**^y : ὁ μὲν γὰρ Δημόκριτος ἔλεγε **m**

130. εἶδωλα : τύπους **W**^y

οἷς ἂν τύχη, προορᾶν ποιεῖ τὰ μέλλοντα· ὁ δὲ Ἀριστοτέλης τὸ οἰκείον δόμα ὅπερ καὶ Πλάτων πρὸ αὐτοῦ ἐδογματίσειε κἀνταῦθα δείκνυσιν ὅτιπερ ὡς τὸ φανταστικὸν πνεῦμα συσχηματίζεται τοῖς ἡμῶν διανοήμασι καὶ λογιζομένων ἡμῶν σφαῖραν συσφαιροῦται καὶ αὐτό· καὶ τριγωνίζεται πάλιν¹³¹ τρίγωνον ἐννοούντων ἡμῶν οὕτω φησιν ἀέρα καὶ οὐρανόν καὶ τὰ ἄλλα πάντα πάσχειν κατὰ τὰ θεῖα νοήματα· καὶ κατ' ἐκεῖνα διαγράφεσθαι· εἶτα διαδίδοσθαι τὰ ἐν τῷ ἀέρι γράμματα καὶ τοῖς ἀνθρώποις καὶ ποιεῖ προορᾶν τὰ μέλλοντα· ἐπάγει δὲ καὶ τὴν αἰτίαν καθ' ἣν νύκτωρ γίνεται· τοῦτο μόνον καὶ οὐχὶ μεθ' ἡμέραν¹³². *Démocrite dit en effet que l'air dans les objets éloignés produit et reçoit des images des choses qui vont advenir, et qu'ensuite, lorsqu'il s'écoule et est inspiré par les êtres humains qu'il croise, il leur fait voir à l'avance ces choses à venir. En revanche, Aristote fait voir sa propre doctrine ici, laquelle a été avancée par Platon avant lui, à savoir que, de même le souffle imaginaire produit des figures en accord avec nos pensées, c'est-à-dire que lorsque nous raisonnons au sujet d'une sphère il prend aussi la figure d'une sphère et, qu'il prend la figure d'un triangle, inversement, lorsque nous pensons un triangle, de même, dit-il, l'air et le ciel et tout le reste est affecté des pensées divines, et produit des figures en accord avec elles, puis les inscriptions dans l'air se transmettent aussi aux êtres humains et leur font voir à l'avance les choses à venir. Il introduit aussi la cause qui fait que cela n'a lieu que la nuit, et non pas de jour.* La scholie interprète la section en 464^a6–17 comme la doctrine d'Aristote, qu'elle attribue aussi à Platon. Elle est suivie d'une autre dans le manuscrit *m*, qui correspond à ce que l'on trouve dans les marges de *U* et de *v* ici, dans une scholie qui donne une présentation bien plus précise de la doctrine de Démocrite : *περὶ Δημοκρίτου δόξης, ἱστορεῖ καὶ ὁ Σέξστος καὶ Πλούταρχος ὁ Χαρωνεύς· λέγοντες εἶδωλα τινὰ ἐμπελάζειν τοῖς ἀνθρώποις· καὶ τούτων τὰ μὲν εἶναι ἀγαθοποιᾶ· τὰ δὲ κακοποιᾶ· ὅθεν καὶ εὐχεται εὐλόγων τυχεῖν εἰδώλων εἶναι· ταῦτα μεγάλα τε καὶ ὑπερμεγέθη καὶ δύσφθαρτα μὲν, οὐκ ἄφθαρτα· προσημαίνειν τε τὰ μέλλοντα τοῖς ἀνθρώποις θεωρούμενα καὶ φωνὰς ἀφιέντα· ὧν φωνῶν καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις ἐπαισθανόμεθά πως· ἃ γὰρ δοκοῦμεν ἐν τοῖς ὕπνοις ὁρᾶν, ὧν ακούομεν εἰσὶ οἱ τύποι· ἃ γὰρ φησι ἀκούω ὑπνώτων, ὁρᾶν ταῦτα δοκῶ· ὥστε οὐ μόνον ὁρῶνταί φησι τὰ εἶδωλά τισι ἐγρηγορόσι· ἀλλὰ γε φωνὰς ἀφιᾶσι.* Une partie de cette autre scholie se retrouve presque mot pour mot chez Michel d'Éphèse (83.18–23), qui ne donne pour sa part aucune source.

75. *ad* 464^a33 ὥπερ βάλλοντες πόρρωθεν (**b** f. 244; **W**^y f. 415) : ὡς τὰ ὄξυωπά τῶν ὀρνίθων πόρρωθεν ὁρῶσι· καὶ οἱ τοξεύοντες πόρρωθεν τρόπον τινὰ ὥπερ διὰ χειρὸς κατέχουσι τὸ τοξευθὲν, οὕτω καὶ οἱ μελαγχολικοὶ ὥπερ πόρρωθεν ἀρπάζοντες εὐστοχοὶ εἰσιν. *De même que ceux parmi les oiseaux qui ont la vue perçante voient de loin et que ceux qui tirent à l'arc de loin d'une certaine manière ont en main ce sur*

131. τριγωνίζεται πάλιν : τριγωνίζονται **W**^y

132. μεθ' ἡμέραν : καὶ κατὰ ταῦτόν **m**

quoi ils tirent, de même les mélancoliques aussi, qui font comme s'emparer de loin de la chose, visent juste. La scholie se fonde sur la leçon fautive de γ, ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες, en 463^b20. Elle se retrouve presque à l'identique chez Michel (85.24–27).

Il faut alors essayer de déterminer à la fois le rapport entre ce *corpus* et celui qui est attesté dans les marges de *U* et de *v* et son rapport avec le commentaire de Michel. Dans les deux cas, une indépendance complète n'est pas envisageable. La première question est difficile. Le *corpus recentius* est beaucoup plus ample et s'il présente des points de contact avec le précédent, ceux-ci sont assez isolés (voir nn° 17, 19, 74). Toutefois, il faut aussi garder à l'esprit le fait que les deux ensembles coïncident quant à *Sens.* : les quelques scholies que l'on lit à ce traité dans les manuscrits concernés sont souvent identiques. Je vois deux manières principales de rendre compte des relations entre ces deux ensembles de scholies : soit l'un est une élaboration ultérieure de l'autre, soit les deux remontent ensemble à un *corpus* plus ancien encore, lequel aurait été intégré de deux manières différentes à la transmission manuscrite.

La seconde question n'est guère plus aisée. On retrouve de petits morceaux du commentaire de Michel dans le *corpus recentius* (voir nn° 14, 16, 22, 28, 74, 75). Toutefois, une bonne part de ces scholies s'écarte de manière tout aussi remarquable du commentaire, c'est particulièrement le cas pour *Mem.*, traité pour lequel elles présupposent des tendances exégétiques très différentes de celles de Michel (voir nn° 2, 4, 8, 19, 24). Surtout, elles emploient des références et des sources que Michel n'a, selon toute apparence, pas à sa disposition : on y lit ainsi une référence explicite à Plotin (n° 8), une reprise de la compréhension antique de la référence à des ἐγκύκλια (n° 17), d'une définition attestée uniquement dans les *Quaestiones* attribuées à Alexandre d'Aphrodise (n° 26), un renvoi au commentaire à *An.* de « Simplicius » (n° 27) ; rien de tout cela n'apparaît dans le commentaire. Quel que soit l'auteur des scholies, ses capacités exégétiques et sa maîtrise de la tradition philosophique semblent par conséquent comparables, si ce n'est supérieures, à celles de Michel. Il ne saurait donc s'agir d'une figure quelconque, la référence à Plotin et l'inspiration souvent néo-platonicienne des scholies évoquent d'ailleurs celles de Michel Psellos ou de son disciple Jean Italos. Si l'on se fie au témoignage du *Barocc.* 131, lequel renferme un opuscule consacré au commentaire à *Sens.* d'Alexandre d'Aphrodise et un autre à la seconde partie de *PN2*, comme remontant à une activité liée au cercle de Psellos, alors il paraît extrêmement probable que le reste de *PN1* ait aussi fait l'objet d'un traitement de la sorte au sein du même milieu. Il se pourrait ainsi que le *corpus recentius* émane d'un matériau issu de ce milieu.

Si l'on avance une telle hypothèse, on est en droit de s'attendre à ce qu'il y ait un lien entre le *corpus recentius* et le témoin le plus fortement imprégné par l'activité du cercle de Psellos, à savoir *X*. C'est en effet le cas, il y a au moins un lieu où le *corpus recentius* rencontre le texte de l'ancêtre de *X*, le *deperditus* λ. La scholie n° 72 est à cet égard des plus précieuses : elle rapporte la mention de la lune (σελήνη) dans le texte d'Aristote à un

étrange animal égyptien ayant pour nom μήνη, c'est-à-dire le substantif désignant la lune dans la langue épique¹³³. Or, et ce n'est certainement pas une coïncidence, le substantif μήνη a chassé, au sein du texte même d'Aristote, celui de σελήνη dans les deux cousins germains de *X* au sein de la famille λ , à savoir *Vat.* 253 (L) et *Marc.* 214 (*H^a*). Un tel remplacement paraît de prime abord complètement gratuit, la scholie permet de mieux comprendre ce qui s'est passé : elle a été condensée, au sein de la descendance de λ , en une annotation qu'un copiste a fini par comprendre comme une invitation à corriger le texte. Il ne nous reste aucune trace de cette étape intermédiaire, mais on conserve les points de départ et d'arrivée du processus.

Je propose donc d'envisager la situation ainsi. Le *corpus recentius* de scholies est une réélaboration ultérieure du *corpus vetustius* ou, plus plausiblement encore, de sa source, laquelle était vraisemblablement bien plus riche que les quelques éléments qui ont été reproduits dans les manuscrits *U* et *v*. Cela apparaît assez clairement si l'on compare leurs scholies respectives à *Insomn.*, 464^a5, au sujet de la doctrine de Démocrite : la scholie ancienne en donne une présentation précise et en donne les sources, tandis que la scholie récente se contente de ce qui ressemble fort à un bref résumé de la précédente pour se concentrer sur l'une des préoccupations majeures du scholiaste, à savoir le rapport d'Aristote à Platon. L'une de ses obsessions semble en effet être d'insister systématiquement sur le fait qu'Aristote passe son temps à critiquer Platon, plus ou moins discrètement, auquel il emprunte pourtant beaucoup plus qu'il ne l'avoue. Michel donne aussi une synthèse de la scholie ancienne, mais il ne partage absolument pas cette tendance. De manière générale, il est pratiquement certain que Michel a accès au *corpus vetustius* ou à sa source, qu'il reprend, transforme ou rejette selon les cas. Son rapport au *corpus recentius* paraît plus éloigné, notamment parce que son esprit (et son lexique) empreint de néo-platonisme lui est fondamentalement étranger. On peut donc imaginer, soit que Michel n'y a pas accès du tout (auquel cas les conjonctions entre le *corpus recentius* et le commentaire seraient à expliquer en invoquant la possibilité que le *corpus recentius* remonte à la source qu'il partage avec le *vetustius* et à laquelle Michel a accès, si bien que sa rencontre avec Michel ne serait qu'un épiphénomène), soit que Michel en a connaissance, mais qu'il ne l'apprécie guère et ne l'emploie, pour ainsi dire, que ponctuellement et du bout des doigts. Si l'on considère que le *corpus recentius* est à associer au milieu de Psellos, alors cette question est à joindre à celle du rapport qu'entretient avec lui Michel d'Éphèse¹³⁴.

133. Voir l'article correspondant dans le *LdfgE*, III, s. v. μήνη, p. 187.

134. Ce problème est encore, à ma connaissance, loin d'avoir été suffisamment éclairci – on avait même, aux premiers temps de la recherche moderne, songé à faire de l'un l'élève de l'autre, avant que PRAECHTER (1931) ne vienne réfuter cette hypothèse. Le fait que certains manuscrits attribuent les commentaires de Michel à *Met.* ou à *Soph. El.* à Psellos (voir MOORE (2005), respectivement pp. 556–557, Misc. 61, et pp. 559–560, Misc. 71) pourrait être un indice du fait que ceux-ci dérivent en partie d'un matériau issu du cercle de Psellos, dont l'activité autour de l'*Organon* est amplement attestée, notamment par ses commentaires à *Cat.* et *An. Post.* Comme on le relève régulièrement (RICKLIN (1998), pp. 304–305 ;

Il se pourrait même que ce soit aussi le cas du *corpus vetustius*, comme pourrait le suggérer le fait que le *Laurent.* 87.20 (v), qui en est l'un des principaux témoins, contient le *De daemonibus et de angelis* de Psellos (ff. 212–216), la conséquence de cette hypothèse serait que virtuellement toute la production ultérieure (les deux ensembles de scholies et le commentaire de Michel) pourrait dépendre de cette unique source. Il y a cependant un danger à s'aventurer trop loin dans cette direction : on ne tiendrait plus suffisamment compte, me semble-t-il, des différences profondes entre les divers ensembles de scholies. Il y a en effet un élément important qui les distingue, qui concerne le texte sur lequel ils se fondent respectivement. Le *corpus recentius* est extrêmement lié au texte de la famille γ , au point que le responsable dans la transcription des scholies dans *b* (dont le texte remonte autrement, *via* Y, à E) ait eu régulièrement à le corriger lorsque le texte originel du manuscrit contredisait de manière trop flagrante celui à l'origine de la scholie (voir notamment n° 34, *ad Somn. Vig.* 454^a27). Or il y a au moins un cas où une scholie appartenant à un autre ensemble paraît remonter à un état du texte possiblement antérieur au *deperditus* γ , et en tout cas indépendant de cet exemplaire. Elle se trouve dans X. La scholie que l'on lit dans ce manuscrit à *Insomn.* 461^a30–31 (n° 30, f. 94) décrit en effet les rêves comme « possédant une cohérence et une continuité », κατ' ἀκολουθίαν ἔχοντα καὶ εἰρμὸν, dans la situation en question. Pourtant, le texte d'Aristote ne dit quelque chose de cet ordre que si et seulement si l'on lit la leçon ἡ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητηρίων εἰρόμενά τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια (dans une telle situation, « le mouvement issu de chaque sens rend les rêves cohérents ») quelques mots auparavant, en 461^a26–27, et cette leçon, quant au mot crucial εἰρόμενά n'est attestée qu'en-dehors de la descendance de γ , au sein de laquelle on lit exclusivement une corruption de celui-ci en ἐρρωμένα (c'est de ce fait cette leçon, ἐρρωμένα, que l'on lit dans X). Le texte ne parle alors plus du tout de la cohérence des rêves, mais seulement de leur faiblesse, et le propos de la scholie devient incompréhensible. C'est là un indice capital du fait qu'une partie de ces scholies que l'on trouve dans les manuscrits byzantins de la famille γ remonte à une version du texte différente de celle qui est attestée au sein de cette famille, et probablement antérieure. Comme le cercle de Psellos, à en juger par la compilation de *PN2* au sein du *Barocc.* 131, emploie en revanche un manuscrit étroitement apparenté à un descendant de γ , le *deperditus* λ (dont est également issu X) et que Michel ne connaît aucune leçon en-dehors de celles qui circulent au sein de γ , il me paraît raisonnable de supposer que l'activité byzantine portant sur les *PN* dont on a conservé la trace s'appuie ponctuellement sur une strate exégétique qui est encore plus ancienne.

CONLEY (1998), pp. 62–63; KOCH (2015), p. 1), la chronologie autorise à penser que Michel aurait pu, durant ses années de formation, fréquenter l'un des disciples de Psellos, en particulier Jean Italos (Ἰωάννης ὁ Ἰταλός, né vers 1025 et mort après 1082), comme cela semble avoir été le cas pour Eustrate de Nicée. On ne dispose malheureusement que de très peu de données biographiques à son sujet.

5.3 L'exemplaire de Michel d'Éphèse et sa place au sein de la transmission

Michel d'Éphèse doit avoir eu accès à un exemplaire au moins de *PN1* et de *PN2* qu'il a employé afin de rédiger son commentaire. Celui-ci est perdu et doit avoir été antérieur à l'écrasante majorité des manuscrits conservés (avec les exceptions possibles de *Z*, *E*, *C^a*). Il paraît *a priori* très probable qu'il ait employé le même exemplaire pour son commentaire à *PN1* et celui à *Mot. An.*, traités qu'il considère lui-même comme contigus, et il est possible que ce soit encore le même dans le cas de *PN2*. Cependant, le fait que Michel travaille en intégrant des productions exégétiques antérieures, que l'on ne peut reconstruire que très partiellement, rend très problématique la question de la situation de son exemplaire personnel (ou de ses exemplaires) au sein de la transmission manuscrite, surtout si l'on suppose qu'une partie du matériau antérieur est lié à une recension du texte potentiellement différente de celle qu'il emploie. En outre, les *lemmata* et citations que contient le commentaire sont sujets à caution, car la transmission du commentaire pourrait bien être liée à celle du texte lui-même. Et de fait, parmi les quatre manuscrits employés par WENDLAND (1903a), l'un, *Paris*. 1921, transmet le texte d'Aristote au regard du commentaire de Michel, tandis qu'un autre, *Paris*. 1925, est issu du même milieu que l'un des manuscrits les plus importants pour le texte d'Aristote, *Laurent*. 87.4 (*C^a*)¹³⁵. Autrement dit, un examen superficiel suffit déjà à lier presque la moitié des témoins à la transmission d'Aristote. Il convient donc de faire preuve de prudence lorsque l'on cherche à identifier une base solide au sein du commentaire à partir de laquelle on pourrait se faire une idée des fautes contenues dans le texte employé par Michel.

On peut en effet sérieusement mettre en doute la pertinence des *lemmata* édités par WENDLAND (*ibid.*) dans cette perspective. En effet, il arrive que le texte des *lemmata* ne corresponde à aucune leçon transmise, ce qui pourrait conférer un statut intéressant aux sources textuelles employées par Michel, n'était-ce que, dans un bon nombre de cas, le texte même du commentaire de Michel prouve sans ambiguïté aucune qu'il lit bien le texte de la plupart des manuscrits, et absolument pas celui qui figure dans les *lemmata* du commentaire¹³⁶. Les *lemmata* semblent ainsi représenter un lieu privilégié de corruption au sein de cette transmission, sans doute du fait qu'ils sont sans lien syntactique avec le reste du texte, ce qui les rend en grande partie inutilisables du point de vue de la reconstitution de l'histoire de la transmission si leurs éventuelles fautes ne sont pas confirmées par la

135. Les deux manuscrits ont en effet été copiés par le fameux Ioannikios, *cf. supra*, p. 301, et *RGK* II, n° 283, pp. 113–114.

136. Quelques exemples : 452^a13 ἀπὸ τύπων Mich¹(29.4) : ἀπὸ τόπων **codd.** Mich^p(29.7 & 9) ; 458^a10 ὅταν κρατήσῃ Mich¹(58.21) : ὅταν πεφθῇ καὶ κρατήσῃ **codd.** : ὅταν οὖν αὕτη κρατήσῃ καὶ πέψῃ Mich^p(58.24) ; 458^b3 χρῆσις ὄψεως τὸ ὄρᾱν Mich¹(60.7) : χρῆσις ὄψεως ὄρασις **vulg.** : ὅτι μὲν ἡ χρῆσις καὶ ἡ ἐνέργεια τῆς ὄψεως καὶ τῆς ἀκοῆς ὄρασις ἐστὶ καὶ ἄκουσις, ἴσμεν Mich^p(60.9–10) ; 470^a14–15 τῆς ἐν αὐτῶι θερμότητος Mich¹(111.13) : τῆς ἐνυπαρχούσης αὐτῶι θερμότητος **vulg.** : τὴν δ' ἐνυπάρχουσαν τῶι ἀέρι θερμότητα Mich^p(111.17).

lettre du commentaire.

Par ailleurs, le commentaire semble avoir assez rapidement acquis une autorité importante au sein de la tradition byzantine ultérieure¹³⁷, surtout à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, si bien qu'il convient de détecter, autant que faire se peut, l'influence que le commentaire a éventuellement pu exercer sur le texte transmis par des manuscrits ultérieurs : c'est un préliminaire indispensable à toute enquête relative au texte sur lequel se fonde le commentaire. Les lieux où Michel intervient pour proposer des conjectures, ou du moins signaler qu'il aimerait lire un autre texte que celui qu'il a devant lui, sont particulièrement intéressants s'agissant de déceler son influence postérieure. Ses formules sont alors suffisamment précises pour que l'on puisse être certain que la version du texte qu'il donne n'est pas quelque chose qu'il a lu dans un manuscrit, mais quelque chose qu'il suggère à titre de correction. Michel signale ainsi (1) qu'il aimerait ne pas avoir à lire de καὶ en 452^a17 (29.18–20)¹³⁸; (2) il considère qu'un εἰσὶν manque après ἐγρηγορότων en 460^b28 (68.9–11); (3) il estime qu'il faut lire τὰ δὲ σημεῖα en 463^a4 plutôt que la leçon des manuscrits (y compris les siens), σημεῖα (78.9–10) – la même conjecture, assez évidente au vu du contexte, se retrouve également, sous une forme légèrement différente, dans la marge de *E* (est-ce une coïncidence?); (4) il suggère d'entendre ἔστω en 465^b21 après ἰκάνον ἐκ τῶν εἰρημένων (94.7), suggestion que reprennent certains manuscrits tardifs (*W*^s et sa descendance, le manuscrit de Bessarion *f* – la chose a aussi été importée dans *H*^a par la même occasion, ainsi que *E*^r); (5) demande que l'on insère un γὰρ après ἐντεῦθεν en 468^b21 (104.22–24), ce que l'on retrouve dans *λ*; (6) il aimerait aussi lire γὰρ en 469^a12 au lieu de δὲ (106.4–5); (7) il affirme que manquent les mots διὰ τῶν σαρκῶν avant εἴσοδον en 472^b32 (121.21–22), mots qui figurent exactement à cet endroit dans le seul manuscrit *O*^a; (8) il faut insérer, à son avis, δεῖ avant νομίζειν en 477^a26 (137.15–16), mot qui a été dûment inséré dans *Z* et *P*^f (la conjecture est aussi signalée dans les marges de *m* et *C*^o); (9) il faut aussi insérer καὶ ψυχρότητα après διὰ θερμότητα en 478^a7 (140.7–8). Si l'on pouvait être absolument certain que ces conjectures sont du fait de Michel, et de lui seul, on pourrait aussitôt employer chaque cas où l'on constate leur présence dans d'autres manuscrits comme une preuve du fait que les manuscrits en question ont été influencés par le commentaire de Michel. De fait, c'est très certainement ainsi que les choses s'expliquent pour *O*^a et le reste de la production de la seconde moitié du XV^e, souvent liée à la figure de Bessarion. C'est aussi ainsi que s'explique la reprise de certaines préconisations de

137. La chose est observée, dans le cas de *Mot. An.*, par PRIMAVESI (2020), pp. 75–77. Le texte de la principale famille byzantine de manuscrits, *γ*, comporte en 6, 700^b23–25 une lacune assez criante sur le plan logique, que Michel s'est efforcé de combler en corrigeant implicitement le texte (*In Mot. An.*, 113.22–26). Pratiquement tous les copistes et commentateurs (Métochite, Pachymère, Scholarios) ultérieurs se rallient à la solution de Michel. Cette observation ne tient cependant pas compte de la possibilité selon laquelle Michel pourrait avoir emprunté cette solution à une source antérieure : le fait que le texte du *deperditus* *θ* (l'ancêtre de *N* et de *λ*) la présuppose est à cet égard suggestif.

138. L'apparat de BLOCH (2004) p. 113, affirme que la particule est absente dans les manuscrits et demandée par Michel, ce qui est une erreur ; l'opposé est vrai.

Michel dans *Z*, dont l'on sait que l'annotateur-correcteur a devant lui le commentaire. En revanche, la situation ne se prête pas nécessairement à une lecture aussi univoque lorsqu'une conjecture signalée par Michel se retrouve dans les manuscrits *m* et *C^o* ou dans ceux issus du *deperditus* **λ**. Dans leur cas, en effet, il y a de quelque raison de soupçonner que le texte de ces exemplaires pourrait être lié à un appareil exégétique antérieur sur lequel il arrive aussi à Michel lui-même de s'appuyer. Il est donc théoriquement possible que le fait que l'on retrouve une conjecture mentionnée par Michel dans de tels manuscrits ne soit qu'une coïncidence, au sens où cela ne résulterait pas du tout d'une influence de Michel, mais du fait que celui-ci reprenne des conjectures issues d'un matériau plus ancien.

Plus largement, il vaut la peine de constater à quel point l'influence du commentaire de Michel est prégnante à travers l'ensemble de la transmission postérieure, ce qui n'a en soi rien d'étonnant : on trouve plusieurs interpolations qui en sont issues dans la famille **μ**, ainsi que dans la descendance du *deperditus* **π**, lequel est déjà fortement influencé par Alexandre pour *Sens.*, où la paraphrase de Michel prend la place du texte d'Aristote en 479^a29. C'est le cas même dans des aires de la transmission qui pourtant n'appartiennent pas à **γ** à proprement parler. *E^r* et *P^f*, au sein de **β**, comportent des citations de Michel dans leurs marges qui se retrouvent occasionnellement par accident dans le texte principal. Même la famille de *C^c* présente en 450^a25 une faute qui semble s'expliquer par le texte du commentaire du Michel.

Un cas intéressant se trouve au sein du second chapitre de *Mem.*, en 452^b24–25. La leçon du *deperditus* **α** est ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἴεται μνημονεύειν. Ce n'est pas celle que lit Michel d'Éphèse, qui n'en connaît qu'une version corrompue, ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, d'où le verbe à l'indicatif est tombé. Il identifie, ce qui saute aux yeux, que la protase manque et se décide à en rajouter une de sa propre invention pour que le texte ait malgré tout un sens : il rajoute ainsi οὐκ ἔστι μνήμη¹³⁹. La transmission manuscrite du texte d'Aristote est à partir de là riche d'enseignements. Tout d'abord, la leçon que Michel reconnaît comme fautive, οὐκ ἔστι μνήμη, est celle du *deperditus* **ι**, elle est encore préservée telle quelle dans le manuscrit *v* (*Laurent.* 87.20). Une partie de sa descendance, à savoir le *deperditus* **μ**, a repris la correction de Michel, ses apoglyphes donnent ainsi pour leçon ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη. On a là une faute qui relie l'exemplaire de Michel à **ι**. Si l'on regarde en direction du frère de cet exemplaire, le *deperditus* **θ**, on constatera qu'il préserve une leçon qui semble s'écarter de celle du *deperditus* **α** de manière parallèle à celle de **ι**, à savoir ἄν δ' εἴ τε μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν (c'est aujourd'hui la leçon des manuscrits *N* et *X*) : il semble que **θ** et **ι** remontent ensemble à un exemplaire ayant eu pour leçon ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν, dont l'absurdité a conduit à deux corrections différentes (transformation du premier οἴηται en εἴ τε dans **θ**, élimination dans **ι**). Il est difficile de déterminer avec

139. Cf. *In PN*, 36.20-22 : ἐπειδὴ ἐλλιπῶς καὶ ἔτι ἀκαταλήλως ἀπήγγελλται τὰ ῥητά, δεόν ἡμᾶς καταλλήλως παραγράψαι. ἔδει οὖν οὕτως ἔχειν· ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη.

certitude si ce mot *οἴηται* est absent de l'exemplaire de Michel parce que ce dernier est apparenté au *deperditus* **ι** ou parce qu'il en a été éliminé indépendamment, une telle correction étant évidente. Il est en tout cas clair qu'une telle situation invite à situer l'exemplaire de Michel dans cette zone.

Une autre pièce du dossier concerne les variantes que rapporte Michel dans son commentaire. Elles sont en très petit nombre, quatre au total, ce qui invite à penser qu'elles ne sont pas issues de la comparaison de deux exemplaires différents du même texte, mais qu'elles ont été trouvées en marge d'un seul et unique exemplaire¹⁴⁰. Elles sont introduites, non pas par quelque chose comme *γράφεται*, comme dans les commentaires antiques, mais par une formule un peu différente, en général *φέρεται δὲ καὶ ἄλλη γραφή*¹⁴¹.

(1) La première (34.15–18) se rapporte à *Mem.* 2, 452^b13–14. Michel lit et commente d'abord la leçon usuelle de *γ* (qui est à mon avis fautive), *τίτι οὖν διοίσει ὅταν τὰ μείζω νοῆι ὅτι ἐκεῖνα νοεῖν ἢ τὰ ἐλάσσω*, laquelle fait à la fois l'objet d'un *lemma* (33.9–10) et d'une citation (39.11–13, voir aussi 39.25). Il cite ensuite une leçon alternative, *ἢ ὅτι ἐκεῖ ἀνανοεῖν τὰ ἐλάσσω*. Celle-ci paraît le prendre un peu au dépourvu : il commence par identifier ce verbe inhabituel, *ἀνανοῶ* (*ἐκ τοῦ ἀνανοῶ ῥήματος*), puis essaye de comprendre ce que cela voudrait dire (*καὶ εἴη ἂν λέγων, ὅτι ὁ νοῶν ἢ ἀναμιμνησκόμενος τὰ ἐκτὸς ἀνανοεῖ καὶ ἀναμιμνήσκειται καὶ τὰ ἐντός*), avant de décréter que l'autre leçon, celle examinée avant, est meilleure (*ἀμείνων δὲ ἢ προτέρα γραφή*). De fait, cette leçon ne donne pas un sens très satisfaisant, au vu du fait que le verbe *ἀνανοῶ* n'est qu'à peine attesté, et certainement pas chez Aristote. Si le verbe doit renvoyer à une sorte de pensée par analogie, alors il ne devrait, dans ce contexte, pouvoir avoir pour objet que les choses « de dimension supérieure » (*τὰ μείζω*), puisque celles qui sont « inférieures » sont appréhendées directement.

Il n'est pourtant pas difficile de comprendre l'origine de la faute. Le contexte est fortement marqué par le lexique de l'analogie. Le copiste responsable a commis une sorte d'erreur dans la division des mots et a transformé *ἐκεῖνα νοεῖν* en *ἐκεῖ ἀνανοεῖν*. La chose intéressante est que cette variante se retrouve ailleurs que dans le commentaire de Michel : elle apparaît en effet dans les marges des manuscrits *U* et *v*, c'est-à-dire précisément dans le *corpus vetustius* de scholies. On lit ainsi *γρ. καὶ ἀνανοεῖν* à cet endroit en marge du f. 175^v de *U* et *γρ. ἀνανοεῖν* en marge du f. 130 de *v*. La question de savoir s'il y a un lien entre ces deux mentions de la même variante se pose à nouveau. La première chose

140. Par comparaison, j'ai repéré la mention d'une variante dans son commentaire à *Mot. An.* (112.2), de trois dans son commentaire à *Soph. El.* (18.24, 156.23 et 167.16), d'une dans son commentaire à *EN* (482.28) et de deux dans le commentaire à *Met.* (468.31, 717.33). En revanche, il y en a au moins six dans le commentaire à *Rhet.* qui lui est attribué (148.32, 162.25, 171.28, 204.2, 217.2, 218.28), dont la dernière citée comporte une référence à un livre « rongé par les vers » (*εὐρον δέ, ὅπερ μᾶλλον ἀληθές, σχόλιον ἐν τινι τῶν θριπηδεστάτων βιβλίων τοιοῦτον*).

141. Cette formule est néanmoins attestée dans le commentaire à *An.* de Philopon, 242.6. C'est sa seule autre occurrence dans les commentaires conservés à Aristote, en-dehors de ceux attribués à Michel d'Ephèse.

à remarquer est que c'est le commentaire de Michel qui semble contenir l'intégralité de la variante : le processus ayant abouti à la faute suggère en effet que celle-ci, dans sa forme complète est ἐχεῖ ἀνανοεῖν, ce dont seulement cette étrange forme verbale, ἀνανοεῖν, s'est frayée un chemin dans les deux manuscrits en question. Cependant, il y a au moins trois éléments qui militent contre l'hypothèse selon laquelle la variante dans ces deux manuscrits serait issue du commentaire de Michel. (a) Ces deux manuscrits contiennent d'autres variantes qui ne sont pas citées par Michel. (b) Parmi les quatre variantes citées par Michel, c'est la seule à se retrouver dans leurs marges. (c) Cette variante est rejetée par Michel. En outre, comme d'autres indices suggèrent fortement que Michel a accès à ces scholies ou à leur source et qu'il est certain qu'il ne connaît ces variantes que de seconde main, il paraît extrêmement probable que cette variante que reporte Michel soit connue par lui par la même source que celle qui rend compte de sa relation au *corpus vetustius*. On peut d'ailleurs comparer cette variante à celle, unique, que Michel cite pour *Mot. An.* : le texte usuel donne ὄθεν λύεται (700^a4), et Michel connaît une variante ὄθεν δύεται (*In Mot. An.*, 112.2–4). Il s'agit évidemment d'une faute de majuscule (Λ devient Δ), laquelle n'est nulle part attestée dans la transmission manuscrite. De nouveau, donc, Michel a accès à des fautes très anciennes dont la transmission manuscrite a été presque intégralement préservée.

(2) La seconde variante concerne *Somn. Vig.* 1, 454^a27. Elle est examinée, non pas une, mais deux fois lors du commentaire, ce qui est révélateur du degré assez lâche d'organisation du propos. En effet, lit d'abord dans le commentaire un *lemma* qui correspond à la leçon de **α** (que je tiens pour fautive), ἡ τι ὤν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν (44.23–24). Suit immédiatement la mention d'une variante, ἐν ὅσῳ δύναται τι ποιεῖν (44.25–27), laquelle est aussitôt dite être « plus claire » (σαφεστέρα, 44.27), alors qu'il n'a encore nulle part été question de l'autre version du passage. Michel aborde de nouveau cette section plus bas. Il commence par citer ce qui est probablement une version tronquée de la leçon usuelle (τὸ γὰρ ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον ἡ τι ὤν δύναται ποιεῖν οὕτως ἐπῆχται, 45.15–16), qu'il explique de manière assez confuse. Il introduit ensuite une seconde fois la même variante, de nouveau sous une forme raccourcie et en réaffirmant sa supériorité (σαφεστέρα δὲ καὶ καταλληλοτέρα ἢ ἕτερα γραφὴ ἢ οὕτως ἔχουσα ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον, ἐν ὅσῳ δύναται ποιεῖν, 45.20–21), sans signaler le moins du monde qu'il en a déjà parlé. Il semble donc que cette section du commentaire résulte de l'assemblage maladroit de deux traitements parallèles du même passage.

Au vu du fait que, lors du second examen du passage, Michel, d'après les manuscrits de WENDLAND (1903a), s'écarte à la fois de la leçon usuelle et de la variante telle qu'il la cite la première fois, je considère que c'est la première citation qui nous donne la forme authentique de la variante, avec τι : ἐν ὅσῳ δύναται τι ποιεῖν. À la différence de la variante précédente, celle-ci n'apparaît nulle part dans les manuscrits indépendants d'Aristote¹⁴².

142. Pour être tout à fait précis, elle est signalée dans la marge de *m* (qui contient le commentaire en

En revanche, elle ressurgit dans un lieu assez inattendu : la traduction par Guillaume de Moerbeke de ce passage est *in quanto possunt aliquid facere vel aliquod eorum que possunt tempore facere*. La seconde partie, *vel aliquod eorum que possunt tempore facere*, est une légère correction de la *vetus*, *vel aliquid eorum que possunt tempore facere*, et cela correspond à la leçon usuelle ἤ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν. En revanche, la première, *in quanto possunt aliquid facere*, correspond très exactement à la variante citée par Michel, ἐν ὅσῳ δύναται τι ποιεῖν. Que s'est-il passé ? Une explication plausible serait que Guillaume a pris connaissance de cette variante, a noté sa traduction latine en marge de son exemplaire de travail, et que la tradition ultérieure a compris cette annotation comme ayant vocation à être insérée dans le texte, alors qu'il s'agissait originellement d'une version alternative¹⁴³.

La variante que cite Michel est donc connue aussi de Guillaume, dont la traduction est sa seule trace en-dehors du commentaire. Guillaume emploie, pour ce que l'on sait, trois instruments lorsqu'il traduit *PN1* : la traduction latine antérieure, un manuscrit grec appartenant à γ , et un autre appartenant à β , qui sont tous deux perdus. Le plus probable est clairement qu'il ait eu connaissance de cette variante grâce à son exemplaire appartenant à γ . Une autre question concerne le rapport entre cette variante et le texte usuel. Il y a principalement trois leçons transmises : ἤ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν, celle de α (et aussi de γ) que connaît également Michel et qui correspond à la *vetus*, et ἤ τι ὧν δύναται τῷ ποιεῖν, celle de β , et ὡς δύναται χρόνῳ, transmise par *E*, qui est une conjecture. Les deux autres leçons, très proches, posent en effet une difficulté de compréhension, car les mots précédents dans le texte sont ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον. La leçon de *E*, comme la variante, vient éliminer la difficulté, en transformant l'alternative (ἤ τι ὧν ...) en une simple proposition relative venant préciser quel est ce temps que l'on dépasse. Il me paraît donc très probable que cette variante soit originellement une conjecture, voire peut-être une simple annotation relative à τὸν χρόνον, remontant à une zone proche du *deperditus* γ .

(3) La troisième variante concerne *Insomn.* 462^a3–4. La leçon de la majorité des manuscrits, τοῦ πάθους ἐν ὡς ἡ αἴσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ, est connue de Michel. Ce n'est cependant pas celle que le commentaire mentionne en premier, mais la variante τοῦ πάθους ἐν ὡς ἡ αἴσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ (73.32). Michel revient ensuite sur son propos pour signaler que certains manuscrits ont ici pour leçon ce qu'il a cité précédemment, ἐν ὡς ἡ αἴσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ, et d'autres ἐν ὡς ἡ αἴσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ (74.4–8). Ces deux leçons sont introduites différemment des autres variantes rapportées dans le commentaire : Michel ne se contente pas, cette fois, de dire qu'il existe une autre leçon, mais il donne les deux côte à côte en les attribuant à des manuscrits (ἰστέον δὲ ὅτι τινὰ μὲν τῶν ἀντιγράφων

son intégralité avec le texte en regard), elle remplace le texte usuel dans *O^b*, un manuscrit d'humaniste très tardif, et elle est aussi connue de Guillaume Morel, qui la mentionne dans les notes de son édition.

143. On peut évidemment aussi supposer que ce processus de combinaison de variantes aurait pu avoir déjà eu lieu dans l'exemplaire grec.

ἔχουσι καὶ τοῦ ἐν ὧι ἡ αἰσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ, τινὰ δὲ καὶ τοῦ πάθους ἐν ὧι ἡ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ), avant de les interpréter brièvement de conclure que les deux leçons ont, tout compte fait, le même sens (74.9–10).

La leçon introduite dans un second temps est ici la leçon de l'écrasante majorité des manuscrits. Quant à la leçon que Michel semble connaître ou adopter comme leçon principale, elle est attestée dans certains manuscrits indépendants, *N* et tous les descendants du *deperditus* **μ** (dont *P*). Elle est évidemment rendue *facilior* par le fait que les mots précédents dans le texte soient ἡ αἰσθησις. Le *deperditus* **μ** représente sans doute une édition assez tardive, une influence du commentaire n'est pas à exclure. De fait, il y a quelques passages où cela se vérifie. En *Resp.* 476^b17–18, *P* a pour leçon τὸ νῦν ῥηθησόμενον, laquelle se retrouve aussi comme variante dans *A^x*, alors que les autres manuscrits donnent τὸ νῦν εἰρημένον. La faute est issue en droite ligne du commentaire de Michel, qui explique le passage précisément en substituant ce participe-là à celui-ci¹⁴⁴. Semblablement, un peu auparavant, en 475^b2, le *deperditus* **μ** a pour leçon τὰ μικρὰν ἔχοντα δύναμιν τοῦ συνίστασθαι καὶ ζῆν χωρὶς τοῦ ἀναπνεῖν, là où le reste de la transmission donne simplement τὰ μικρὰν ἔχοντα δύναμιν. De nouveau, il s'agit d'une interpolation à partir du commentaire¹⁴⁵. J'en déduis que le *deperditus* **μ**, voire son ancêtre, est annoté à partir du commentaire de Michel. En revanche, dans le cas de *N*, qui est sans grand lien stématique avec cet exemplaire, la situation ici, en *Insomn.* 462^a3–4, ne peut que rappeler que celle en *Mem.* 450^a18, où une scholie du *corpus vetustius* a été intégrée au texte même du manuscrit (*cf. supra*, n° 2). Il y a donc de fortes chances pour que cette variante remonte aussi au *corpus vetustius* de scholies, avec lequel l'exemplaire de Michel semble avoir partie liée. Je n'accorde en tout cas pas grande foi au fait que le commentaire mentionne « certains antigraphes ». Je crois que Michel reprend au mieux une indication qu'il lit en marge de son exemplaire, et en aucun cas qu'il est allé chercher lui-même plusieurs exemplaires pour chacune des deux leçons.

(4) La quatrième et dernière variante concerne *Resp.*, 478^a4. Michel cite d'abord une leçon qui correspond presque au texte usuel, τοῦτο μὲν δεῖ ζητεῖν (139.24). La quasi-totalité des manuscrits indépendants donnent ici τοῦτο μὲν οὖν δεῖ ζητεῖν, à l'exception de *S* et de *O^a* qui, indépendamment l'un de l'autre, omettent comme Michel οὖν. Michel cite ensuite comme variante τοῦτο μὲν οὐ δεῖ ζητεῖν (139.29–30). Il prend soin d'expliquer le sens des deux leçons, sans se prononcer sur la supériorité de l'une par rapport à l'autre.

Du point de vue de la transmission manuscrite, on peut commencer par noter que la variante a été consignée à partir du commentaire dans *Z* par l'annotateur qui dialogue avec Michel, ainsi que dans le manuscrit *C^o*, un frère jumeau de *m*, dans lequel, comme dans *m*, cette section du commentaire a été transformée en scholie (*C^o* f. 492, *m* f. 198^v).

144. *Cf. In PN* 134.9–11 : ἐν δὲ τῇ λέξει τὸ αἴτιον δὲ τούτου τὸ νῦν εἰρημένον ἀντὶ τοῦ τὸ νῦν ῥηθησόμενον.

145. *Cf.* 132.1–4 : τὸ δὲ ἐν γὰρ τοῖς μικρὰν ἔχουσι δύναμιν πυκνότερον ζητεῖ ἀναπνεῖν τοιοῦτον ἂν εἴη· τὰ μικρὰν ἔχοντα δύναμιν τοῦ συνίστασθαι καὶ ζῆν χωρὶς τοῦ ἀναπνεῖν πυκνότερον ζητεῖ ἀναπνεῖν.

Aucun autre manuscrit ne donne la négation. *X* présente bien une scholie à cet endroit (f. 130^v), mais celle-ci cite *verbatim* la leçon usuelle, τοῦτο μὲν οὖν δεῖ ζητεῖν, et la manière dont elle l'explique implique qu'elle se fonde sur le texte sans la négation. Il n'y a donc aucune attestation de cette variante indépendante du commentaire de Michel. On peut en fait la comprendre assez facilement si l'on accepte de faire confiance à la citation initiale de Michel : comme dans *S* et *O*^a, le mot οὖν a été omis par le copiste de son exemplaire ; il a ensuite été rétabli sous une forme peu lisible en marge ou autour du texte, et c'est ce que lit Michel, qui croit qu'il s'agit de la négation οὐ.

Récapitulons : parmi les quatre variantes que cite Michel, la quatrième semble remonter à une banale correction d'une omission, la seconde pourrait être issue d'une annotation et est connue de Guillaume de Moerbeke, la troisième est probablement liée au *corpus vetustius*, et, enfin, la première est effectivement attestée dans le *corpus vetustius* de scholies et remonte à une erreur de séparation des mots. Il n'y a donc aucun doute quant au fait qu'elles sont toutes issues des marges de l'exemplaire de Michel, et non d'une comparaison entre le texte de deux manuscrits. Cela confirme par ailleurs que l'exemplaire de Michel est annoté et que ses annotations ont un lien avec le *corpus vetustius*. On peut donc se demander s'il ne serait pas possible de se faire une idée de la situation de l'exemplaire de Michel à partir de la diffusion du *corpus vetustius*. Une chose est certaine, c'est que celui-ci s'est presque exclusivement diffusé au sein de γ . Il est cependant attesté dans suffisamment de manuscrits différents (*U*, *v*, sans doute un parent de π qui contenait l'intégralité de *PN1*) pour que l'on puisse être certain que ce *corpus* remonte à une strate très ancienne de γ , possiblement au *deperditus* γ lui-même ou peut-être plus haut encore. On ne peut donc pas de là affirmer autre chose que l'existence d'une parenté entre l'exemplaire de Michel et le *deperditus* γ .

Si l'on s'intéresse aux fautes que paraît lire Michel, à en juger par son commentaire, la chose très claire est qu'il a en effet accès aux leçons de la famille γ et uniquement à celles-ci : toutes les fautes propres à cette famille se retrouvent dans le texte au fondement du commentaire et Michel ne trahit jamais la connaissance d'une leçon qui serait à rattacher aux autres branches principales de la transmission manuscrite. Il n'est pas aisé de chercher à faire preuve de davantage de précision sur ce point, toutes les principales familles au sein de γ présentent en effet des fautes séparatives à l'égard de l'exemplaire que l'on peut reconstruire à partir du commentaire. Ce résultat est valable pour *PN1* comme pour *PN2*, sa conséquence logique serait que l'exemplaire de Michel est un descendant du *deperditus* γ indépendant des manuscrits conservés de cette famille¹⁴⁶. C'est précisément la conclusion que tire du même examen, dans le cas de *Mot. An.*, KOCH (2015), pp. 119–120¹⁴⁷. L'examen des fautes doit ici être suppléé par l'étude des relations entre le

146. C'est ce qu'affirment déjà, avec plus ou moins de précision, WENDLAND (1903a), p. VI, DROSSAART LULOFS (1943), pp. XXVII–XXVIII (pour *Somn. Vig.*) ou ESCOBAR (1990), p. 188 (pour *Insomn.*).

147. En ce qui concerne *Mot. An.*, l'appartenance de l'exemplaire de Michel à la descendance du *deperditus* γ en même temps que son indépendance à l'égard des principaux ensembles de manuscrits

commentaire et les annotations préservées dans les manuscrits menée précédemment, laquelle suggère que Michel a accès à une strate exégétique très ancienne, déjà retravaillée par Psellos, et qui semble avoir donné naissance, au sein de la descendance du *deperditus* γ , à la branche θ , comprenant le manuscrit *N* et le *deperditus* λ ¹⁴⁸.

ESCOBAR (1990), pp. 188–189, en revanche, dans le cas du traité *Insomn.*, attire l'attention sur un rapprochement possible entre l'exemplaire personnel de Michel et la famille λ . Il admet lui-même que l'on n'expliquera pas ainsi toutes les leçons que l'on trouve chez Michel, mais considère qu'il existe un certain nombre de fautes conjonctives liant les *lemmata* et citations du commentaire au texte du *deperditus* λ . Il est indéniable qu'il existe certains points de contact remarquables entre cette famille et le commentaire de Michel, que ce soit dans *Insomn.* ou ailleurs (bien que je pense qu'il soit plus prudent d'ignorer ceux qui se fondent seulement sur un *lemma*). Il est nécessaire de les examiner de près, la question prioritaire est alors de savoir dans quelle direction il convient d'envisager cette relation.

1. En *Somn. Vig.* 1, 454^b6–7, pratiquement tous les manuscrits ont pour leçon ὥστε καὶ ἡ ἀδυναμία καὶ ἡ διάλυσις ὡσαύτως ἔσται. *L* (*Vat.* 253) fait exception à cette règle et transmet ὥστε καὶ ἡ ἀδυναμία καὶ ὕπνος ἡ διάλυσις ὡσαύτως ἔσται. Cette insertion de καὶ ὕπνος paraît dépourvue de sens, tant que l'on ne se rend pas compte de ce que Michel paraphrase ainsi le passage : ἡ ἀδυναμία, τουτέστιν ὥστε καὶ ὁ μακρὸς ὕπνος ... (46.9–10).
2. En *Insomn.* 3, 461^b6–7, la leçon de la vulgate est ἡ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν. Les trois descendants indépendants de λ s'en écartent de manière comparable : *L* transmet ἡ εἰ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν, *H^a* (*Marc.* 214) transmet ἡ εἰ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν et *X* (*Ambr.* H 50 sup.) transmet εἰ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν. La confusion entre η et ϵ est évidemment facile à commettre, il semble que la seconde forme ait été placée dans le *deperditus* λ dans une position, en marge ou au-dessus de la ligne, pouvant laisser entendre qu'elle devait être placée après la première ou s'y substituer. La seule autre leçon divergente que l'on rencontre au sein de la transmission est ἡ καὶ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν, attestée dans *N* et *v*. Michel cite cette clause (71.2). Les manuscrits du commentaire donnent ἡ καὶ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν, l'édition aldine du commentaire a en revanche pour leçon ἡ εἰ μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν, la même que dans *L*. Elle est suivie par WENDLAND (1903a), pour cette raison qu'il ne connaît que la leçon de *L*, et pas celle partagée par *N* et *v*, si bien que cette leçon-là est à ses yeux la seule attestée

conservés au sein de cette descendance sont également constatées par NUSSBAUM (1985), p. 16, et PRIMAVESI (2020), p. 131, lequel va même jusqu'à affirmer que toutes les subdivisions de cette descendance portent la trace de l'influence du commentaire.

148. On trouvera une certaine confirmation de cette hypothèse dans le fait que l'annotateur de *Z* et le copiste transcrivant les scholies dans *X*, dont le premier semble à peu près contemporain de Michel, semblent avoir connaissance du commentaire en lien avec un texte d'Aristote étroitement apparenté à celui transmis par *N*.

dans les manuscrits grecs d'Aristote. Pourtant, cet accord entre l'édition *CAG* et *L* est invoqué comme argument par ESCOBAR (1990), lequel n'est pas conscient du problème posé par la transmission du texte.

3. En *Long.* 2, 465^a14, la particule γάρ au début de la phrase πῦρ γὰρ καὶ ὕδωρ καὶ τὰ τούτοις συγγενῆ κτλ. a été perdue dans le *deperditus* γ. L'asyndète qui en résulte est très déplaisante. Michel cite cette section en 88.22. WENDLAND (1903a), de nouveau, prend le parti de l'aldine contre la transmission manuscrite, de sorte que Michel cite le texte avec la particule γάρ, sans la faute ayant affecté γ. Les manuscrits du commentaire, en revanche, fournissent tous la particule δέ, et non γάρ. Or les manuscrits *L* et *H^a* sont les seuls témoins indépendants au sein de γ à rétablir ici une particule, qui est dans leur leçon commune δή.
4. Comme relevé précédemment, en *Juv.* 2, 468^b21, la vaste majorité des manuscrits transmettent ἐντεῦθεν ὃ τε καυλὸς ἐκφύεται. Michel, pour sa part, demande que l'on insère la particule γάρ pour relier cette clause à ce qui précède¹⁴⁹. Or celle-ci est présente dans tous les descendants conservés de λ et dans ceux-là seulement parmi les manuscrits d'Aristote.

La considération du passage n° 2 doit alerter quant à la possibilité d'influences croisées entre la transmission du commentaire et celle des *PN*, puisque l'on retrouve de part et d'autre les mêmes variantes. Comme c'est l'argument apparemment le plus décisif parmi les passages mis en avant par ESCOBAR (1990), je demeure extrêmement dubitatif quant à la thèse selon laquelle on pourrait par l'examen des fautes conjonctives établir qu'un exemplaire employé par Michel appartiendrait à la descendance du *deperditus* λ. Les trois autres passages examinés suggèrent une connexion d'un autre type avec le commentaire. Si les données disponibles se limitaient à ces fautes et au commentaire, on serait, je crois, fondé à conclure que le commentaire a exercé une influence directe sur le texte du *deperditus* λ et de sa descendance. Toutefois, d'autres éléments méritent d'être pris en compte. Certaines fautes partagées par *L* et *H^a* (qui représentent à eux deux la moitié de la descendance de λ) paraissent s'expliquer par le commentaire, mais il en y en a au moins une qui trouve son origine dans une scholie du *corpus recentius* (cf. *supra*, n° 72, ad 462^b28–29). Dans le même ordre d'idées, le grand-oncle de ces manuscrits, *N*, s'il ne présente pas ces scholies en marge, en a intégré par erreur une poignée à son texte. Par ailleurs, l'autre moitié de cette descendance, représentée essentiellement par *X*, est, on l'a vue, extrêmement liée au commentaire, mais d'une manière très particulière : il semble que le matériel exégétique abondant présent dans le manuscrit remonte à une strate légèrement antérieure au commentaire, laquelle semble en partie issue du cercle de Michel Psellos. Il y a donc de bonnes raisons de soupçonner que, contrairement aux apparences, ce n'est pas directement le commentaire de Michel d'Ephèse qui exerce une influence aussi prégnante

149. Cf. 104.21–22 : λείπει γὰρ ἐν τῇ λέξει τὸ ἐντεῦθεν καὶ ὁ γὰρ σύνδεσμος. ἦν δ' ἂν κατάλληλος ἡ γραφή, εἰ οὕτως εἶχεν ὃ τε γὰρ καυλὸς ἐκφύεται ἐντεῦθεν καὶ ἡ ῥίζα τῶν φυομένων'.

sur cette partie de la transmission, mais un travail exégétique un peu plus ancien qui se trouve réemployé au sein du commentaire.

Fautes conjonctives de Michel (**Mich**) et de γ

Mem.

- 449^b4 Περὶ δὲ μνήμης **ξm Mich**^l(6.6) : Περὶ μνήμης **vulg.**
- 449^b9 σκεπτέον ποῖά ἐστι μνημονευτά γ **Mich**^l(6.19) : ληπτέον ποῖά ἐστι τὰ μνημονευτά **cett.**
- 449^b29 ταῦτα γ **Mich**^p(8.11 & 18) : καὶ ὧι ταῦτα **cett.**
- 450^a8 νοεῖν **Εξ Mich**^l(11.19) et **Mich**^c(11.25) νοεῖν οὐδὲν **vulg.**
- 450^b16 εἰ τούτου αὐτοῦ αἰσθησις **LH^aSO^dvm Mich**^c(15.3–4) : ἡ τούτου αὐτοῦ αἰσθησις γ
- 451^a1 ἔν τε τῇ ψυχῇ γ **Mich**^l(16.13) : τὸ ἐν τῇ ψυχῇ **EC^cMi** : τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇ **β(P)**
- 451^a24 τότε μνήμη γ **Mich**^c(21.15) : τότε ἡ μνήμη **cett.**
- 451^b1 ἐξ ἀρχῆς γ **Mich**^l(22.21) et **Mich**^p(22.32) : ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς **cett.**
- 452^a1–2 ὡς γὰρ τὰ πράγματα ἔχει **Mich**^p(28.18) : ὡς γὰρ ἔχει τὰ πράγματα **θ** : ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγματα **cett.**
- 452^a25 ὅτι πλείω ἐνδέχεται **μ Mich**^c(30.26) : ὅτι ἐνδέχεται ἐπὶ πλείω **Mich**^l(30.19) : ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται γ
- 452^a26 οὖν μὴ γ **Mich**^c(31.7) : οὖν **cett.**
- 452^b27 μὴ οἴεσθαι γ **Mich**^p(37.9) : οἴεσθαι **cett.**
- 453^a20 εἶναι τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι **γC^cMi Mich**^l(38.27) : εἶναι **cett.**

Somn. Vig.

- 453^b24 πρῶτον μὲν **ιS Mich**^l(42.9) : πρῶτον μὲν οὖν **cett.**
- 454^a13–14 ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ **Mich**^l(43.28) et **Mich**^c(43.29) : ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν **EC^cMi** : ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν **β**
- 454^b10 πάθος τί ἐστι τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου **ι Mich**^c(46.14) : πάθος τι τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου ἐστίν γ
- 454^b10 καὶ οἶον γ **Mich**^c(46.15) : οἶον **cett.**
- 456^a13 συνιζάνον γ **Mich**^p(51.13) : συνίζον **cett.**

Insomn.

- 458^b15 ἄλλο τι **βEC^cMi Mich**^l(61.26) et **Mich**^c(61.31) : τι ἄλλο γ
- 458^b25 ὅτι ἐννοοῦμεν ἃ τῇ δόξει ἐδοξάζομεν γ **Mich**^c(63.14) : ὅτι ὃ ἐννοοῦμεν τῇ δόξει δοξάζομεν **cett.**
- 459^a4 et 5 ὡσπερ ἐγρηγορότων **μ Mich**^c(65.9, 11–12) : ὡσπερ ἐγρηγορότος γ
- 460^a15 λεῖος γ **Mich**^l(66.14) : καθαρὸς **cett.**
- 461^b6 τὸ ἐπικρίνον μὴ κατέχηται γ **Mich**^c(71.1) : τὸ ἐπικρίνον κατέχηται **βEC^cMiθ**
- 461^b25 διὰ τούτου γ **Mich**^c(71.1) : διὰ τοῦτο **βEC^cMiθ**

Div. Somn.

- 462^b17 ἐν τοῖς ὕπνοις **SV^pP^hPⁱvm Mich**^c(77.15) : ἐν τοῖς ἐνουπνίοις **cett.**
- 463^a6–7 τοῖς μὴ τεχνίταις γ **Mich**^p(78.16) : τοῖς μὴ τεχνίταις **cett.**
- 463^b25 ἂν γ **Mich**^c(82.18) : ἀλλ' ὅμως ἂν **cett.**

— 464^a1 οἴας εἴπομεν om. **γ Mich¹**(82.26)

Long.

— 465^a19 ἔστω λόγος ἕτερος **Mich^c**(89.1 & 3) : ἕτερος ἔστω λόγος **μ** : ἕτερος λόγος **cett.**

— 465^b31–32 αὐξῆσιν καὶ φθίσιν εἰ δὲ πάθους εἰ δὲ πάθους **γ Mich^p**(94.24) : αὐξῆσιν ἢ φθίσιν εἰ δὲ πάθος **cett.**

— 466^b29 καὶ τὰ ζῶια καὶ τὰ φυτὰ **C^aSvmC^oA^x Mich¹**(96.30) : καὶ τὰ φυτὰ καὶ τὰ ζῶια **cett.**

Juv.

— 468^a32-^b1 ἕτερος ἔστω λόγος **Zμ Mich^c**(102.13) : ἕτερος ἔσται λόγος **cett.**

— 469^a8 δεῖ γὰρ **C^aSvNμ Mich¹**(105.27) : δεῖ μὲν γὰρ **vulg.**

— 470^a12 ἡ δὲ κρύψις **γ Mich¹**(110.26) et **Mich^p**(110.27) : ἡ δ' ἐγκρυψις **β**(ἐγκρυψις **B^e)ZC^cMi**

Resp.

— 472^b21 γίνεσθαι τὴν εἰσπνοὴν τῆς ἐκπνοῆς **Mich^c**(121.1–2) : τὴν εἰσπνοὴν γίνεσθαι τῆς ἐκπνοῆς **γ** : τὴν ἐκπνοὴν γίνεσθαι τῆς εἰσπνοῆς **cett.**

— 475^b30–31 καὶ τίχτει ἐν τῷ ξηρῷ ἢ ἐν τῷ ὑγρῷ **λC^aSmC^o** : καὶ τίχτειν ἐν τῷ ξηρῷ ἢ ἐν τῷ ὑγρῷ **v¹ Mich^c**(133.2) : καὶ τίχτει ἐν τῷ ξηρῷ καὶ καθεύδει ἢ ἐν τῷ ξηρῷ ἢ ἐν τῷ ὑγρῷ **vulg.**

— 477^b4 ἀνισάζηι **λπ** : ἀνισάζηται **Mich^p**(138.18, ἀνισάζηι **codd.** SC) : ἀνασώζηται **βγ**

— 477^b30 ἦλθεν ἂν **π Mich^c**(139.21) : ἦλθεν **cett.**

VM

— 479^a18 ἐπίστασις **Svm Mich^c**(143.5) : ἐπίτασις **cett.**

Fautes propres possibles de l'exemplaire de Michel

Mem.

— 449^b22 κατὰ τὴν μνήμην **Mich¹**(7.22) : κατὰ τὸ μνημονεύειν **codd.**

— 450^b31–32 ἕτερον τὸ πάθος **Mich^c**(16.8) : ἄλλο τὸ πάθος **codd.**

— 452^a12 διὸ δεῖ λαβέσθαι **Mich^c**(29.4) : δεῖ δὲ λαβέσθαι **codd.**

Somn. Vig.

— 453^b28 ἐπὶ τῶν φυσικῶν **Mich^c**(42.18) : ἐν τοῖς φυσικοῖς **codd.**

— 455^b25 ἀναγκαῖον πᾶσιν ὑπάρχειν **Mich¹**(50.6) : ἀναγκαῖον ἐκάστωι τῶν ζώων ὑπάρχειν **vulg.**

Insomn.

— 458^b29 ὁμοίως **Mich^c**(64.20) : ὅμως **codd.**

— 458^b29 αἰσθητῶν **Mich^c**(68.11–12) : αἰσθημάτων **vulg.**

Div. Somn.

— 463^a22–23 οἰκείων om. **Mich¹**(80.2)

Juv.

— 468^b20 ἐν πᾶσιν **Mich^c**(104.16) : πάντων **codd.**

Resp.

— 473^a3 χάριν τροφῆς **Mich¹**(122.8) : τροφῆς γε χάριν **codd.**

— 473^a26 ὅτι **Mich¹**(123.20) : ἐστὶ **codd.**

5.4 Les paraphrases de Théodore Métochite et de Georges Scholarios

L'œuvre philosophique de Théodore Métochite (Θεόδωρος Μετοχίτης; 1270–1332, Grand Logothète de 1321 à 1328), au style très personnel¹⁵⁰, n'a bénéficié que de peu d'attention. Sa paraphrase des *Parva naturalia* fait partie d'un immense traité en trente-neuf rubriques prenant l'ensemble de la philosophie naturelle d'Aristote pour objet, rédigé après 1317¹⁵¹, lequel a été traduit en latin à la Renaissance par Gentien Hervet (1499–1584). Elle n'a pas encore été éditée¹⁵². Il importe de noter que les *PN* ne forment pas un bloc cohérent au sein de cet ensemble, mais les traités correspondants sont disposés de façon extrêmement idiosyncratique¹⁵³ : Métochite sépare *Sens.*, dont la paraphrase est placée dans tous les manuscrits à la toute fin cet examen de la philosophie naturelle du Stagirite, du reste des *PN*, qui présentent autrement la structure *PN1 – Mot. An. – PN2*. La chose rappelle inévitablement la décision de Michel d'Éphèse de ne pas aborder *Sens.* de front, en raison de l'existence du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise. BYDÉN (2019) suggère ainsi que la position surprenante de *Sens.*, rejeté avec *Mete.* au bout du traitement de la philosophie naturelle, pourrait venir d'une difficulté de Métochite à se procurer les commentaires d'Alexandre à ces deux traités, qu'il aurait finalement trouvés réunis au sein d'un même manuscrit. Une explication plus généreuse, et nullement incompatible avec la précédente, avancée par KERMANIDIS (2022), p. 180, serait d'y voir un effet de composition délibéré. L'introduction de Métochite à son volume de philosophie naturelle fait en effet un éloge appuyé de sa mise en ordre du *corpus*¹⁵⁴, et celui-ci est par la suite régulièrement justifié au début des différentes sections, si bien qu'il est difficile de concevoir la situation des *PN* comme un pur et simple accident. Métochite ne donne toutefois pas de raison particulière pour cet étrange rejet de *Sens.*, une piste serait de voir sa position finale comme faisant écho à la position initiale d'*An.*, par lequel Métochite entend faire débiter la philosophie naturelle¹⁵⁵, de manière à obtenir un effet de clôture. On pourrait ainsi combiner les deux en se figurant un Métochite attendant d'avoir accès au commentaire

150. Pour une brève évaluation de ses intérêts et de ses qualités, voir par exemple N. G. WILSON (1996), pp. 256–264.

151. La datation est fournie par l'annonce du projet à venir au début de la *Στοιχείωσις* astronomique de Métochite, que l'on sait avoir paru après 1317. Les spécialistes se disputent ensuite pour savoir si l'on peut affiner cette datation, par exemple en se donnant le début de la polémique avec Choumnos en 1421 comme *terminus ante quem* (voir BYDÉN (2003), p. 35 n. 114; BORCHERT (2011), pp. LXXIX–XC, dont la thèse devrait bientôt être publiée au sein de la série *CAGB*; KERMANIDIS (2022), p. 144 n. 2).

152. Une édition de Börje Bydén est attendue.

153. La chose n'a pas échappé à Bessarion, lequel laisse à ce sujet une annotation au ton de réprobation dans son exemplaire (*Marc. gr. Z. 239*, f. 2 – voir BORCHERT (2011), p. CII).

154. Ce prologue est édité par DROSSAART LULOFS (1943), pp. 11–12 (voir en particulier 12.33–36), dont le texte est repris, amélioré et traduit dans KERMANIDIS (2022), pp. 147–153.

155. Sans doute parce que l'étude de la nature doit débiter par celle des cieux, et parce que le mouvement des astres résulte de leur animation, si bien qu'il est indispensable de maîtriser *An.* avant d'aborder *Cael.*, peut-on s'imaginer.

d’Alexandre pour traiter de *Sens.*, et qui, une fois ce problème réglé, s’apercevrait de l’élégance de l’effet produit par le fait de laisser sa paraphrase en dernière position.

Parmi les éditeurs des *PN* d’Aristote, Drossaart-Lulofs et Bloch semblent être les seuls à s’être sérieusement intéressés à la paraphrase de Métochite. Cela étant dit, aucun des deux ne la retient comme témoin utile à l’établissement du texte. Le premier a tout de même adjoint son texte de travail de la paraphrase de *Somn. Vig.* à son édition du traité¹⁵⁶ (mais s’est dispensé de faire de même dans son édition de *Insomn.* et *Div. Somn.*¹⁵⁷, bien qu’il ait effectué le même travail pour ces deux traités); le second a publié dans un article à part son édition provisoire de la paraphrase de *Mem.*¹⁵⁸. La paraphrase relative à *Div. Somn.* a aussi récemment été collationnée par DEMETRACOPOULOS (2018), afin de la comparer à celle de Georgios Scholarios. Je me fonde sur ces trois sources là où elles sont disponibles, tandis que je me réfère aux paraphrases à *Sens.*, *Insomn.* et *PN2* d’après mes propres collations du témoin principal, *Vat. gr.* 303 (respectivement ff. 579^r–596^v, ff. 312^v–319^r et ff. 333^r–356^v). En ce qui concerne les *PN* moins *Sens.*, la paraphrase de Métochite dérive indubitablement du commentaire de Michel, auquel elle emprunte mot pour mot certains passages et nombre de ses exemples¹⁵⁹. Dans le cas de *Sens.*, la même observation est valable quant au commentaire d’Alexandre d’Aphrodise, que Métochite consulte de très près sans pour autant toujours se rallier à ses interprétations¹⁶⁰. Elle présente donc, en tant que témoin, une valeur assez négligeable, et se distingue surtout des paraphrases de Sophonias et Pachymère en ce qu’elle ne cherche pas à maintenir le contact avec la lettre d’Aristote, ce qui rend souvent pratiquement impossible de chercher à situer le texte qui lui sert de support. Les citations que Métochite intègre sporadiquement correspondent toutefois, dans leur grande majorité, à un texte de la famille γ qui semble proche des éditions tardo-byzantines représentées par la famille μ , et surtout par le manuscrit *v* (*Laurent. plut.* 87.20), à peu près contemporain de Métochite, lesquelles résultent d’un travail de comparaison assez systématique des leçons de deux branches principales de α . Si MENCHELLI (2010), p. 494, a raison lorsqu’il croit discerner dans *v* des interventions de Nicéphore Grégoras (Νικηφόρος Γρηγοράς; environ 1290–1360), le protégé de Métochite qui sera l’auteur de son oraison funèbre¹⁶¹, cette hypothèse en serait encore renforcée.

156. DROSSAART LULOFS (1943), pp. 13–36.

157. La paraphrase de Métochite est ainsi absente de DROSSAART LULOFS (1947a).

158. BLOCH (2005).

159. Comme cela a été constaté maintes fois par quiconque s’est penché sur la question, c’est-à-dire par DROSSAART LULOFS (1943), p. xxix (auquel ESCOBAR (1990), pp. 192–193, semble se rallier), BYDÉN (2003), p. 35 n. 13, BLOCH (2005), p. 4, ARGYRI (2016), p. 15, et DEMETRACOPOULOS (2018), p. 12 n. 21.

160. Voir BYDÉN (2019), section 4.

161. Le texte en est notamment conservé dans un manuscrit autographe, le *Vat. gr.* 116, ff. 166^v–119. Les éloges de Grégoras à l’égard de Métochite abondent dans sa production littéraire et dans sa correspondance. L’un de ses compliments est particulièrement célèbre : Grégoras qualifie Métochite de « bibliothèque vivante » (ἐμφυλχος βιβλιοθήκη), en expliquant qu’ainsi ceux qui jouissaient de sa conversation n’avaient plus besoin de livres (*Historia byzantina*, dans l’édition Schopen & Bekker : vol. I, 272.3–4).

De surcroît, si KERMANIDIS (2022), pp. 161–162, a raison de voir dans le prologue de Métochite à son exposé de philosophie naturelle des échos d'une rivalité à l'égard de la paraphrase de Pachymère (mort une décennie auparavant, en 1310), on pourrait s'imaginer qu'il y a un élément de cet ordre dans le fait que Métochite soit l'un des rares érudits byzantins, parmi ceux qui s'intéressent aux *PN*, à ne pas se fonder, comme Pachymère et les autres, sur la recension du *deperditus* λ .

Situation de l'exemplaire de Métochite reconstruit à partir de sa paraphrase (**Met**)

Sens.

- 437^a11–12 κατὰ συμβεβηχὸς δ' εἰς φρόνησιν ἢ ἀκοή πλεῖστον συμβάλλεται μέρος γ : κατὰ συμβεβηχὸς δὲ πρὸς φρόνησιν ἢ ἀκοή πλεῖστον συμβάλλεται μέρος **β EC^cMi** Alex^P(12.17) : ἀλλὰ κατὰ συμβεβηχὸς συμβαλλομένην τὰ μέγιστα εἰς φρόνησιν
- 443^a24 ῥῖνες ἄν διαγνώεν γ **Met** : ὅτι ῥῖνες ἄν διαγνοῖεν **β EC^cMi** : ῥῖνες ἄν διεγίνωσκον Alex^P(92.22)
- 443^a28 κοινὴ ἀέρος καὶ γῆς γ **Met** : κοινὸν ἀέρος καὶ γῆς **β (P)EC^cMiU**
- 444^a9 διὰ τὴν ψύξιν τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον γ **Met** : διὰ τὴν ἔξιν τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον **E¹C^cMi**
- 444^a12–13 ἡ τῆς τροφῆς ἀναθυμιάσις ψυχομένη διὰ τὸν τόπον τὰ ρευματικὰ νοσήματα ποιεῖ **$\lambda\mu$** : ἡ τῆς τροφῆς ἀναθυμιάσις ψυχομένη διὰ τὸν τόπον τὰ νοσηματικὰ ρεύματα ποιεῖ **ω** Alex^P(98.19) : οἱ ἀτμοὶ εἰς τὸν ἐγκέφαλον διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐκεῖσε τοῦ ἐγκεφάλου ψυχρότητος καταψυχόμεναι ρευματικὰ ἐνίοτε ποιοῦσι νοσήματα **Met**
- 446^a26–28 Ἐμπεδοκλῆς φησὶν ἀφικνεῖσθαι πρότερον τὸ τοῦ ἡλίου φῶς εἰς τὸ μεταξὺ πρὶν πρὸς τὴν ὄψιν ἢ ἐπὶ τὴν γῆν γ : Ἐμπεδοκλῆς φησὶν ἀφικνεῖσθαι πρότερον τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φῶς εἰς τὸ μεταξὺ πρὶν πρὸς τὴν ὄψιν ἢ ἐπὶ τὴν γῆν **β (P)EC^cMi** Alex^P(124.4) : ὡσπερ δὴ τοῦτο περὶ τοῦ φωτός Ἐμπεδοκλῆς φησὶ· πρῶτον μὲν ἀφικνεῖσθαι τὸ τοῦ ἡλίου φῶς ἐν τῷ μεταξὺ αὐτοῦ τε καὶ τῆς γῆς **Met**

Mem.

- 449^b9 πρῶτον μὲν οὖν ληπτέον ποῖα ἐστὶ τὰ μνημονευτά **β (P)EC^cMi** : πρῶτον μὲν οὖν σκεπτέον ποῖα ἐστὶ μνημονευτά γ (εἰσὶ **λ**) : διὰ τοῦτο κἀνατυῖθα πρῶτα βούλεται διορισασθαι τίνα εἰσὶ τὰ μνημονευτά **Met**
- 449^b20 τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι **E³** : τὰς τοῦ τριγώνου τρεῖς γωνίας ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι **μ** : τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι **vulg.** : ὅτι αἱ τοῦ τριγώνου τρεῖς γωνίαι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι εἰσὶν **Met**
- 452^a26–27 ἐὰν οὖν μὴ διὰ παλαιοῦ κινῆται, ἐπὶ τὸ συνηθέστερον κινεῖται γ Mich^c(31.7) : ἐὰν οὖν διὰ παλαιοῦ κινῆται, ἐπὶ τὸ συνηθέστερον κινεῖται **β EC^cMi** : ἐὰν γὰρ διὰ παλαιοῦ κινῆται, οὐ ραιδίως κινεῖται, ἀλλ' ἐὰν νέα καὶ συνηθῆς τῷ νέω ἢ ἡ μνήμη, ἐπὶ τὸ εἰθισμένον ῥαῖστα κινεῖται **Met**

Somn. Vig.

- 456^a24–25 κινοῦνται δὲ πολλοὶ καθεύδοντες καὶ ποιοῦσι πολλὰ ἐγρηγορέναι **μ** : κινοῦνται δ' ἔνιοι καθεύδοντες καὶ ποιοῦσι πολλὰ ἐγρηγορικά **α** Sophonias (23.11–12) : κινοῦνται δὲ πολλοὶ καὶ καθεύδοντες, καὶ ποιοῦσιν ἐγρηγορικά **Met**(18.9–10)

- 456^b1 τόπος δὲ τοῦ αἵματος φλέβες γ : τόπος δὲ αἵματος αἱ φλέβες **$\beta\text{E}\xi\mu$** : τόπος δὲ τοῦ αἵματος αἱ φλέβες **Met**(18.17–18)
- 457^a13 καὶ συνθλίβει **E Met** (19.35) : αἷς συνθλίβει **cett.** Mich^P(55.9)
- 457^a23–24 ὥστ' οὐ ραίδιον διαρρεῖν κατιὸν τὸ ὑγρὸν γ : ὥστ' οὐ ραίδιον καταρρεῖν τὸ ὑγρὸν **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}\xi\mu$** : καὶ οὐ ραίδιως δι' αὐτῶν διαρρεῖ τὸ ὑγρὸν **Met** (20.9)
- 457^b23–24 διὸ καὶ καταπίπτουσι γε ὑποσπωμένου τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος **$\xi\mu\text{O}^{\text{d}}$** Sophonias (27.18) : διὸ καταπίπτουσι γε ὑποσπωμένου τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** : διὸ καὶ πίπτουσι γε ὑποσπωμένου τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος γ : καὶ νυστάζειν τε καὶ καταπίπτειν ἐν τῷ καθεύδειν, ὑποσπωμένου, φησί, τοῦ ἀναφερομένου καὶ ἀνάγοντος τοῦ κατὰ φύσιν θερμοῦ **Met** (21.18-19)

Insomn.

- 459^a18–19 τὸ δ' ἐνύπνιον φάντασμα τι φαίνεται εἶναι γ : τὸ δ' ἐνυπνιάζειν φάντασμα τι φαίνεται εἶναι **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** : τὸ δ' ἐνύπνιον καθόλου φάντασμα τι ἐστὶν **Met**
- 459^b7–8 φανερόν δὲ ὅταν συνεχῶς αἰσθανώμεθά τι γ : φανερόν δὲ ὅτι συνεχῶς αἰσθανώμεθά τι **$\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** : φανερόν δὲ ὅτεπειδῆκαν συνεχῶς αἰσθανώμεθά τι **β** : φανερόν δὲ τοῦτο φησίν, ὅταν τι συνεχῶς ὀρῶμεν **Met**
- 459^b16 ἔπειτα μεταβάλλει εἰς φοινικοῦν γ **Met** : εἶτα μεταβάλλει εἰς φοινικοῦν **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$**
- 460^a14–15 διὰ μὲν τὸ λεῖος εἶναι γ Mich¹ **Met** : διὰ μὲν τὸ καθαρὸς εἶναι **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{MiZ}^{\text{a}}$**
- 462^b1–4 σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνυπνίον ἑωρακόσι γ : τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἑωρακόσιν **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** : ὁ σπάνιον φησὶ γίνεσθαι· γίνεσθαι δ' ὅμως· ἐνίοις δὲ συμβέβηκε μέχρι πολλοῦ τῆς ἡλικίας προελθοῦσι μὴ ἑωρακένα ἐνύπνιον **Met**

Div. Somn.

- 462^b19–20 τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ γ : διαπιστεῖν ποιεῖ **$\beta\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}\mu$** : τοῦτο διαπιστεῖν αὐτῇ παρασκευάζει **Met**
- 463^a15 ἀκαριαίου φλέγματος ἐπιρρέοντος ν^1 : ἀκαριαίου φλέγματος ἀπορρέοντος **δ** Sophonias(41.12) : ἀκαριαίου φλέγματος καταρρέοντος **cett.** : βραχέος τινὸς φλέγματος ἐπιρρέοντος **Met**
- 463^b30 οὐκ ἐτετέλεσθη **$\text{E}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** **Met** : οὐκ ἐτετέλεσθη **vulg.**
- 464^a14 τότε γὰρ παραχωδέστερος γὰρ ὁ ἀήρ ἢ τῆς νυκτὸς **$\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** : ἀπαραχωδέστερος γὰρ ὁ ἀήρ τῆς νυκτὸς **vulg.** : ἐπεὶ παραχωδέστερος ὁ ἀήρ κατὰ τὴν ἡμέραν ἢ τὴν νύκτα **Met**
- 464^a33-^b1 διὰ τὸ μεταβλητὸν ταχὺ τὸ ἐχόμενον φαντάζεται αὐτοῖς **a** : διὰ τὸ μεταβλητικὸν ταχὺ τὸ ἐχόμενον φαντάζεται αὐτοῖς **vulg.** : διὰ γὰρ τὸ εὐμετάβλητον κατὰ φύσιν αὐτοῖς ταχὺ τὸ ἐχόμενον αὐτῶν φαντάζεται μάλιστα αὐτοῖς **Met**

Long.

- 465^a1 περὶ τὰς αἰτίας **$\text{Z}\text{C}^{\text{c}}\text{Mi}$** **Met** : περὶ τῆς αἰτίας **cett.**
- 466^a24 πρὸς ἄλλα πῦρ γ **Met** : πῦρ πρὸς πῦρ τὰ ἄλλα **cett.**

Resp.

- 471^b21–22 ἂν ὑπερβάλλῃ τὸ θερμὸν καὶ τροφήν ἐντεῦθεν οὐ λαμβάνῃ, φθείρεται μὴ ψυχόμενον ὅλως· καὶ ἄλλ' οὕτω δὴ μαραινόμενον **Met** : καὶ τροφήν ἐὰν μὴ λαμβάνῃ, φθείρεται

- τὸ πυρούμενον, οὐ ψυχόμενον ἀλλὰ μαραινόμενον γ : καὶ τροφήν ἐὰν μὴ λαμβάνη, φθείρεται τὸ πῦρ οὐ μόνον ψυχόμενον ἀλλὰ καὶ μαραινόμενον $\mathbf{ZC}^e\mathbf{Mi}$: καὶ τροφήν ἐὰν μὴ λαμβάνη, φθείρεται τὸ πυρούμενον ψυχόμενον ἀλλὰ καὶ μαραινόμενον $\beta(\mathbf{B}^e)$
- 475^b30–31 καὶ ἐν τῷ ξηρῷ καὶ ἐν τῷ ὑγρῷ τίκτοντα \mathbf{Met} : καὶ τίκτει ἐν τῷ ξηρῷ ἢ ἐν τῷ ὑγρῷ γ : καὶ τίκτει ἐν τῷ ξηρῷ καὶ καθεύδει ἢ ἐν τῷ ξηρῷ ἢ ἐν τῷ ὑγρῷ $\mathbf{cett.}$

J'ai rapidement examiné la paraphrase aux *PN* de Georges Scholarios (Γεώργιος Σχολάριος, moine sous le nom de Γεννάδιος ; environ 1405–1473, patriarche entre 1454 et 1464) à partir du manuscrit autographe *Vat. gr.* 115¹⁶², ff. 220^v–229^v. *Sens.* en est exclu (comme chez Michel), mais elle intègre *Mot. An.* et *PN2*. Celle-ci est apparue à la fois trop brève et trop dérivative à l'égard du commentaire de Michel d'Éphèse et de la paraphrase de Métochite¹⁶³, dont elle combine souvent de larges extraits, pour pouvoir recevoir le statut de témoin textuel. Cela confirme les résultats de DEMETRACOPOULOS (2018), qui a publié un texte de la paraphrase de Scholarios à *Div. Somn.*, pp. 298–302, et a constaté à quel point elle était proche de celle de Métochite. Il y a certes des éléments originaux chez Scholarios, qui cherche à proposer une lecture résolument chrétienne du traité, mais ceux-ci n'intéresseront pas au premier chef l'historien du texte d'Aristote. La production de Scholarios a également fait l'objet d'une étude beaucoup plus vaste de CACOUIROS (2015), pp. 182–270, qui, à partir d'un relevé détaillé des parallèles avec le commentaire de Michel et la paraphrase de Métochite, a pu établir que la paraphrase de Scholarios aux *PN* se fonde presque entièrement sur celle de Métochite, dont elle reproduit de larges extraits¹⁶⁴, à l'exception des trois derniers traités de *PN2*. Ceux-ci, en effet, n'intéressent Scholarios qu'en tant qu'ils portent sur l'être humain, si bien qu'il choisit d'ignorer tout ce qui traite des animaux dans le texte d'Aristote, ce qui en représente la majeure partie. Il semble alors s'être tourné surtout vers le commentaire de Michel d'Éphèse, et n'avoir recouru à la paraphrase de Métochite, à la perspective très différente de la sienne, que de manière secondaire. Il est également possible que Scholarios, qui joue un rôle important de passeur entre la scolastique latine et le monde orthodoxe, ait recouru ponctuellement à la traduction latine de la paraphrase d'Averroès, qui est alors un texte de référence à l'université de Paris depuis plusieurs siècles. Dans tous les cas, la paraphrase de Scholarios ne permet pas de se faire une idée du texte suffisamment précise de son exemplaire grec d'Aristote, que l'on pourrait pour des raisons historiques indépendantes supposer avoir été proche de celui du *deperditus* μ , massivement exploité par son disciple Camariotès.

162. Description dans MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 142–143, et en ligne par P. Isépy sur le site *CAGB* : <https://cagb-digital.de/handschriften/cagb5925822> (dernière consultation : janvier 2022).

163. La paraphrase de Sophonias ne semble pas avoir été employée par Scholarios.

164. Même constat, quant à *Mem.*, chez ARGYRI (2021), pp. 225–226.

Chapitre 6

La famille inaperçue β

La famille β a jusqu'à présent été ignorée par les éditeurs des *PN*, faute d'être parvenus à un poser un diagnostic suffisamment lucide sur l'origine des leçons de *P*, et faute d'avoir étudié l'ensemble des manuscrits disponibles. Son existence a toutefois été postulée par NUSSBAUM (1976), préparant une nouvelle édition de *Mot. An.*¹, qui a repéré à cette occasion une contamination du manuscrit *P* par une source qu'elle considère « extra-archétypale » (il vaudrait sans doute mieux dire « extra-stemmatique »), parce que *P* est le seul témoin de cette mystérieuse recension alternative du traité qu'elle connaisse. DE LEEEMANS (2011a), éditant le texte de la *translatio nova* de *Mot. An.* et cherchant à reconstituer les exemplaires grecs employés par Guillaume de Moerbeke, a ensuite remarqué que l'un d'entre eux présentait des affinités avec un groupe de manuscrits grecs négligés qui paraissaient indépendants du reste de la tradition et qui n'étaient pas sans lien avec les mystérieuses leçons dans *P*. Oliver Primavesi a confirmé, sur la base d'une étude intégrale de la transmission du traité, les résultats préliminaires de Peter De Leemans : il existe bien un petit groupe de manuscrits ignorés des éditeurs précédents qui témoignent d'une recension du texte du traité indépendante de celle représentée par virtuellement tous les manuscrits employés jusqu'alors, laquelle est bien à la source d'une partie du texte de *P* et de certaines particularités de la traduction de Guillaume. Il a montré tout le parti que l'on pouvait tirer de l'existence cette famille pour améliorer le texte *Mot. An.* dans une nouvelle édition².

Au vu de la continuité entre la transmission des *PN* et celle de *Mot. An.*, on ne sera pas surpris de constater que cette « nouvelle » famille β se retrouve au sein de la tradition des *PN*, même si ce n'est pas toujours à travers les mêmes manuscrits. De fait, le texte de β ne compte pour les *PN* en leur intégralité qu'un seul témoin direct non contaminé, désigné par le sigle B^e , qui est également son principal représentant concernant *Mot. An.* Il s'agit de la première partie du *codex Berol Phill. gr.* 1507, transcrite vers le milieu

1. NUSSBAUM (1985).

2. RAPP et PRIMAVESI (2020), qui fait suite à une édition simplifiée jointe à une traduction allemande, PRIMAVESI et CORCILIUS (2018).

du XV^e, et jointe peu après à une autre unité, désignée par le sigle B^p . À B^e s'ajoutent deux nouveaux témoins dans le cas de $PN2$, les manuscrits *Erlagen*. A 4 (E^r), qui ne transmet pas $PN1$ mais appartient aussi à β pour *Mot. An.*, et *Paris*. 2027 (P^f), lequel dernier contient bien $PN1$, mais avec un texte qui a été transcrit directement depuis le vénérable manuscrit *E*. Ces deux manuscrits remontent ensemble à un même descendant de β indépendant de B^e et de moindre valeur, car il est contaminé par γ et enrichi d'annotations issues en partie du commentaire de Michel d'Ephèse. Quant au désormais fameux manuscrit *P* (*Vat. gr.* 1339), dont le statut exact a souvent mystifié les éditeurs, il s'avère qu'il combine de manière extrêmement singulière des leçons issues de β et des leçons issues d'une source beaucoup moins intéressante apparentée au *deperditus* μ , que l'on peut reconstruire au moyen d'autres manuscrits tardifs. Enfin, même si l'on ne peut que regretter l'absence d'édition critique définitive, la traduction latine de Guillaume de Moerbeke (*translatio nova*), réalisée au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle à partir de la *vetus*, porte la trace du recours à un manuscrit appartenant à cette famille, que je désigne dans la continuité de LEEMANS (2010) par le sigle $\Gamma2$, en ce qui concerne $PN1$ seulement. Le recours à ce manuscrit est particulièrement visible dans les dernières révisions apportées par le Dominicain à sa traduction, son procédé permet d'ailleurs de reconstituer le texte grec au fondement de son texte latin avec sûreté. L'emploi de cette traduction comme témoin d'une recension particulière du texte grec n'est néanmoins pas vraiment aisé : il n'y a pas d'édition critique définitive de la traduction de Guillaume, pas plus que de la *vetus* sur laquelle il se fonde, et il semble, comme de coutume, avoir eu recours à plusieurs exemplaires grecs, qu'il est bien difficile de désenchevêtrer en l'absence d'une étude qui, à l'instar des travaux de LEEMANS (*ibid.*) pour *Mot. An.*, permettrait d'établir la chronologie des différentes révisions qu'il apporte à son texte.

Le texte transmis par les descendants du *deperditus* β est d'une valeur inestimable, en ce qu'il est préservé d'un bon nombre d'erreurs et, plus encore, de tentatives de correction ayant affecté celui du *deperditus* α , qui correspond à l'archétype que s'efforçaient de reconstruire tous les éditeurs jusqu'alors. On peut commencer par évoquer ce fait en se contentant de quelques observations linguistiques. Certaines particularités orthographiques préservées par les seuls témoins de β , que l'on pourrait de primer abord prendre pour d'étranges idiosyncrasies de copistes, remontent en effet à des usages antérieurs. Elles attestent de simultanément l'ancienneté de la recension de β et de la fidélité de B^e , et parfois de *P*, à l'égard de leur source. Par exemple, le mot $\sigma\tilde{\iota}\tau\omicron\varsigma$ (« céréale », « pain », « nourriture ») est systématiquement orthographié $\sigma\epsilon\acute{\iota}\tau\omicron\varsigma$ dans B^e (456^b33 & 34, 457^b7; il faut prêter attention au fait qu'il est à tort souvent corrigé en $\sigma\tau\acute{\iota}\omicron\nu$ par les éditeurs). On se demande bien pourquoi le copiste aurait buté sur un mot aussi courant, c'est en fait que cette orthographe remonte à une date très ancienne. La confusion de [t] et de [εt] est fréquente durant la période romaine, leurs prononciations

étant devenues identiques³, et un fragment du grammairien Philoxène d’Alexandrie (I^{er} siècle de notre ère, actif d’après la *Souda* à Rome) suggère la mise en place d’une réforme orthographique, par laquelle la graphie –ει– est préconisée afin de distinguer la voyelle [i] sous sa forme longue de sa forme courte. Le fragment est le suivant.

Στάγαιρα· ἔστι δὲ ὄνομα πόλεως. διὰ τοῦ ι γράφεται κατὰ τὴν παράδοσιν. Φιλόξενος δὲ διὰ τῆς ει διφθόγγου λέγει αὐτὸ γράφεσθαι διὰ τὸ λέγειν τὸ Στάγειρος καὶ τὰ Στάγειρα· καὶ γὰρ ἔθος ἔχουσιν τὰ διὰ τοῦ ειρος ῥηματικὰ οὐδέτερα λέγειν καὶ διὰ τῆς ει διφθόγγου γράφειν, οἷον ὄνῳ ὄνειρον, μάσσω μάγειρος.

Stagire. C’est le nom d’une ville. Il s’écrit traditionnellement avec un ι, mais Philoxène dit de l’écrire avec la diphtongue ει parce que l’on dit Stagire et Stagirite [avec un ι long dans les deux cas]. On a en effet l’habitude pour les formes déverbales en ειρος de ne pas prononcer la diphtongue ει que l’on écrit, par exemple dans le cas de ὄνειρον, par rapport au verbe ὄνῳ, ou de μάγειρος, par rapport au verbe μάσσω. (Choiroboscus, *Orthographe*, AO 2, 259, 22; fragment 597 chez THEODORIDIS (1976))

Cette petite notice indique que la graphie Στάγειρ– pour désigner la localité ayant vu Aristote naître et, une fois la cité refondée, mourir, est issue de cette réforme. C’est d’ailleurs cette graphie que l’on rencontre dans les manuscrits, en dépit du fait que les philologues aient décidé de rétablir, à partir des données épigraphiques de la période classique, la forme en Στάγιρ–⁴. Le *deperditus* **β** préserve ainsi quant au mot σῆτος une orthographe de la période romaine qui ne s’est pourtant pas imposée dans les pratiques byzantines, mais qui se rencontre extrêmement fréquemment en épigraphie⁵. On peut montrer que celle-ci remonte au *deperditus* **β** en s’avisant du fait que *B*^e et *P* transmettent la leçon εὐπειλητότερον, plutôt que εὐπιλητότερον (dont le ι est néanmoins long) en *Sens*. 438^a15. On peut presque saisir la correction sur le vif à cet endroit dans *P* : peu familier de l’adjectif, le copiste a d’abord recopié la forme en -ει- avant de la corriger en -ι-, ce qu’il a fait du premier coup pour σῆτος. De même, *B*^e est le seul manuscrit à préserver la graphie εἴσασιν pour ἴσασιν en 453^a3.

Il y a encore d’autres cas semblables où le *deperditus* **β** préserve des formes anciennes qui ont eu tendance à disparaître du reste de la transmission. Le manuscrit *P*, dans la partie de *Sens*. où il s’agit du seul témoin grec du texte de **β**, préserve plusieurs fois des orthographe de certains mots rares sans assimilation, en ἐνχ- (ἐνχυμον 442^b29, ἐνχύμου 443^a1, ἐνχυθείς 446^a9–10), un phénomène qui ne se retrouve autrement que dans

3. THREATTE (1980) I, p. 198.

4. Voir le résumé succinct de la situation relative à l’orthographe du nom de cette ville dans PRIMAVESI et RAPP (2016), p. 12.

5. Par exemple très probablement au fr. 33 (col. VII l. 3), de l’inscription de Diogène d’Oenoanda. Il suffit en fait d’ouvrir n’importe quel *index* du *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques* pour trouver pléthore d’exemples, en général d’époque romaine (voir, entre autres, 1974, 486; 1977, 510; 1979, 546; 1987, 85).

le manuscrit *E* (ἐνχύμιου 443^a7, συνκατέρχονται 461^b12). Il y a de fortes chances pour qu'il ne s'agisse pas de simples accidents, parce que les fautes de cette espèce ne se rencontrent pas dans le reste de la transmission et que cette assimilation est loin d'être universelle dans les inscriptions attiques des quatrième et cinquième siècles⁶. Le manuscrit *P*, dans cette même section, est le seul à préserver la forme εἴποιεν en 443^b11, plutôt que εἴποι, laquelle est très rare chez Aristote⁷ mais très bien attestée en prose classique, ainsi que la forme εἴπαμεν en 443^b20, que l'on retrouve en *Insomn.* 461^b7 dans le seul manuscrit *B^e*, laquelle fait aussi figure de rareté.

La scission entre les deux familles étant antérieure au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*, qui lit indubitablement un texte issu de la branche α , et à l'activité de Stobée, qui compile *Mem.*, vraisemblablement en se fondant sur un résumé antérieur, d'après un texte issu cette fois de la branche β , il ne fait aucun doute qu'il s'agit là de deux exemplaires en majuscules distincts, qui ont connu deux translittérations, elles aussi, distinctes. C'est ce que confirme l'examen des fautes caractéristiques de β : certaines remontent à des fautes de majuscule ou de translittération. Il y a quelques traces qui suggèrent que le *deperditus* β remonte à un exemplaire annoté, étant donné qu'il est difficile d'expliquer certaines intrusions dans son texte (par exemple en 448^{\beta}12, 12 et en 450^a6) autrement qu'en supposant que des copistes se sont fourvoyés en introduisant une partie d'une exégèse dans le texte même. Cela étant dit, il n'y a presque aucune trace de ce qui pourrait s'apparenter à des tentatives délibérées de correction, encore moins de manière systématique : le texte de cette famille semble avoir généralement été préservé de tout processus général de révision, ce qui lui confère un intérêt extrême pour l'établissement du texte.

Il vaut également la peine de remarquer également que seul le texte de β , d'après le témoignage de *P* et de la traduction de Guillaume, annonce, à la fin de *Sens.*, une investigation consacrée à la mémoire *et au sommeil* (449^b3-4 τῶν δὲ λοιπῶν πρώτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν καὶ ἀναμήσεως καὶ ὕπνου), là où l'on ne trouve au sein de α , au mieux, qu'une annonce d'une étude de la mémoire et de la réminiscence. Or ce rassemblement de *Mem.* avec les traités du sommeil se constate également chez Alexandre (*In Sens.*, 173.12) et même chez Michel (1.15, sans doute parce qu'il s'inspire du précédent), ainsi que dans le catalogue attribué à Ptolémée (item 45 : περὶ μνήμης καὶ ὕπνου). Il y a donc fort à parier que β reflète sur ce point l'organisation des éditions antiques plus fidèlement que α .

Fautes propres de β

Sens.

6. THREATTE (1980) I, p. 620.

7. Trois attestations : *Phys.* VIII.1, 252^a11; *EN* VI.7, 1141^a24; VIII.6, 1148^b8, avec quelques corruptions en εἴποιεν dans les deux derniers cas.

- 436^b17–18 ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς πάθος $\beta(\mathbf{B}^e\Gamma\mathbf{2}(omnino\ sapor\ est\ nutritiue\ partis\ anime\ passio\ Guil))$: ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ θρεπτικοῦ πάθος \mathbf{EC}^c edd. : ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος γ cf. Alex 9.24sq. (interpolation probable de τῆς ψυχῆς)
- 437^a28 ὀρῶντα ὀρώη μεν ἄντια $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ὀρῶντα ὀρώμενόν τι \mathbf{EC}^c λ : ὀρῶντα τὰ ὀρώμενα γ (corruption depuis ὀρῶντα τὰ ὀρώμενα)
- 437^b28 ἀμοργούς $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἀμολγούς α (variantes au long cours, l'archétype est déjà corrompu)
- 439^a13 τὸ μεν ἐνεργεία τὸ δὲ δυνάμεις $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τὸ μεν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει α Alex¹(41.24-25)
- 440^a8 ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι λέγουσιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι, λέγειν α (trivialisation)
- 440^a27 ἀλλ' ἅπαν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἀλλὰ πᾶν α (mauvaise séparation)
- 441^a3–4 βούλεται χυμός εἶναι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(vult\ sapor\ esse\ Guil))$: βούλεται ἄχυμος εἶναι α Alex¹(67.10)
- 441^b29–30 τούτων μεν γὰρ αἴτιον θερμὸν ἢ ψυχρὸν $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(horum\ quidem\ enim\ causa\ calidum\ et\ aut\ frigidum\ Guil))$ τούτων μεν γὰρ αἴτιον ἦι θερμὸν καὶ ψυχρὸν α : *horum enim causa secundum quod calidum et frigidum* An.
- 445^b29–30 ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείαι καὶ ἐν τούτοις $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(in\ continuitate\ Guil))$: ὑπάρχει δὲ συνέχεια αἰ ἐν τούτοις α (faute probable de majuscule)
- 446^a19 πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τινὰ ἀριθμὸν $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(finita\ necesse\ esse\ secundum\ aliquem\ numerum))$: πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τὸν ἀριθμὸν α

Mem.

- 450^a6 ἄνευ λόγου χρόνου $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(sine\ ratione\ temporis\ Guil))$: ἄνευ χρόνου α (glose)
- 450^b15 τὸ ἄτοπον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τὸ ἀπόν α (dittographie en majuscules)

Somn. Vig.

- 454^a26 εἰ ὅσον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἔτι ὅσων α
- 458^a10–11 συνεσέως μεν ἦ \mathbf{B}^e : συνετεωσμένη \mathbf{P} : συνεωσμένη **cett.** (erreur de translittération ou faute de majuscule)

Insomn.

- 458^b7 ἀδυνατεῖ δὲ πάντα καὶ καθεύδοντα ὀρᾶν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἀδυνατεῖ δὲ πάντα μύοντα καὶ καθεύδοντα ὀρᾶν α (homéotéleutes)
- 461^a5 διὰ τῶν ἐκ τῶν ἔξω $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω α

Div. Somn.

- 463^b13 ἐπεὶ πεμπτά $\beta(\mathbf{B}^e)$: θεόπεμπτα α (faute de majuscule)
- 463^b20 ἄρτι περιζόντες $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἄρτια μερίζοντες \mathbf{EC}^c : ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες γ (l'archétype est sans doute déjà corrompu)

Long.

- 465^a20–21 νόσωι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: καὶ ὑγιεῖαι καὶ νόσωι **vulg.**
- 465^b8 ἐστι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)\mathbf{O}^a$: ἔσται **cett.** (banalisation)
- 465^b14 ἔστι γὰρ $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἦν γὰρ ἂν \mathbf{E}^r : εἶ γὰρ \mathbf{P}^f : ἔσται γὰρ **vulg.**
- 465^b29 ἔστιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: ἔχει **vulg.**

— 465^b31 ἦ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: εἰ **vulg.** (faute de majuscule)

Juv.

— 468^a28 τοιοῦτον μόριον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: τὸ δὲ τοιοῦτον μόριον **cett.**

— 468^b8–9 τὰ δ' ἄλλα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: τὰ δ' ἄλλων **cett.**

— 468^b12 μακρὰν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: μικρὰν **cett.**

— 468^b27 ὥστε $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: ὡς **cett.**

Resp.

— 471^a26–27 τὸ πνεύμονα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)\mu\mu^2$: τὸ πνεῦμα **cett.**

— 471^b18 δεῖ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: ἔδει **cett.**

— 472^a28 οὐ περι παντὸς θανάτου τὴν αἰτίαν ὑποληπτέον om. $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$ (saut de ligne?)

— 473^b19 κάπτησι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: βάπτησι **cett.** (faute de minuscule)

— 473^b24 χαλκᾶ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: χαλκοῦ **cett.**

— 474^a4 μὲν om. $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f\mathbf{P})$

VM

— 479^a17–18 εἴ τις $\beta(\mathbf{B}^e(\text{εἴ τις})\mathbf{E}^r\mathbf{P}^f)$: ἦ τις **cett.** (faute de majuscule)

6.1 La partie ancienne du manuscrit *Berol. Phill.*

1507 B^e

B^e correspond la première partie (en gros ff. 1–204^v), la plus ancienne, de l'actuel *codex Berol Phill. gr.* 1507⁸ qui a été jointe à un autre ensemble codicologique, B^p (en gros ff. 205–353^v), dont le texte est issu d'une tout autre source. B^e est copié par Jean Arnès (Ἰωάννης Ἀρνής⁹), tandis que B^p , qui transmet un texte de la famille μ , est le produit de la collaboration d'une équipe de copistes, parmi lesquels on reconnaît les mains de Matthieu Camariotès (qui transcrit la toute fin de *Mech.* et du *codex*, ff. 350(l. 13)–353^v) et de son assistant, le hiéromoine Gregorios¹⁰ (ff. 292–309), qui sont également à l'origine des principaux autres témoins de cette famille (*Mosqu.* 453 M^o , *Vind.* 213 W^z). Quatre autres mains se laissent distinguer, qui n'ont pas été identifiées¹¹. Leur collaboration est établie

8. Une description détaillée du manuscrit de la part de Dieter Harlfinger est disponible dans MORAUX (1976), pp. 40–42. Elle est à compléter par l'étude détaillée qui a récemment été consacrée à ce manuscrit par ISÉPY et PRAPA (2018), qui réfutent l'hypothèse de Harlfinger (énoncée de manière un peu vague : « *mehrere zusammenarbeitende Schreiber* », p. 41) selon laquelle sa composition actuelle serait le produit d'une collaboration entre les copistes des parties respectives. Une notice au sujet du manuscrit mise à jour par Peter Isépy est également disponible sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/handschriften/diktyon-9408> (dernière consultation : avril 2022).

9. HARLFINGER (1974), n° 33 ; *RGK* III, n° 264.

10. *Ex-Anonymus* KB chez HARLFINGER (ibid.), n° 42 (cf. *supra*, p. 385 n. 337).

11. (*B*) ff. 51–58^v, 79–86^v, 213–214(l. 8), 214(l. 10)–217^v, 218(l. 15)–219(l. 12), 219(l. 15)–224^v(l. 3), 224^v(l. 11)–227^v, 228–268(l. 1), 268(l. 21)–278(l. 17), 278^v–282(l. 19), 324^v–343(l. 18), 343^v(l. 19)–350(l. 12) : *Anonymus* Ar chez HARLFINGER (ibid.), n° 35–36 ; (*C*) ff. 205–211^v : *Anonymus*, n° 38 chez HARLFINGER (ibid.) ; (*D*) ff. 211^v–212^v, 268(l. 2–21), 278(à partir de la l. 18), 282(l. 19)–291^v, 309^v–324 : *Anonymus*, identifié à tort à Constantin Lascaris par Harlfinger (MORAUX (1976), p. 41) – voir sur ce point MARTÍNEZ MANZANO (1998), p. 45 (qui, la première, refuse l'attribution, pour des raisons strictement paléographiques), SPERANZI (2015), p. 113 n. 88, et ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 24–27 ; (*E*) ff. 214(l.

par les fréquents passages de témoin lors de la transcription, le projet a vraisemblablement été piloté par Camariotès, qui achève la partie finale du manuscrit et y consigne la majeure part des titres, à l'encre rouge. À vrai dire, même cette partie B^p ne représente pas une unité codicologique, elle se divise en fait en trois parties distinctes :

- (II) ff. 205–227^v : fin de *PN1* (les trois traités du sommeil), *Mot. An.*, *Lin.* et *Spir.* (la séquence est un peu étrange, on aurait attendu *PN2* entre *Mot. An.* et *Lin.*), sur trois quaternions, transcrits en alternance par les quatre copistes non identifiés ;
- entre (II) et (III), la partie inférieure du f. 227^v est laissée vierge, puis un feuillet, lui aussi vierge, a été intercalé ;
- (III) ff. 228–346^v : *Hist. An.* (I–IX) et *Col.*, sur 15 quaternions, transcrits en alternance par trois des copistes précédents et Gregorios ;
- entre (III) et (IV), de nouveau, la partie inférieure du f. 346^v est laissée vierge, puis un feuillet vierge a été intercalé ;
- (IV) ff. 347–353^v : *Mech.*, transcrit par l'un des anonymes précédents (« Ar », la seule main à se retrouver, donc, dans ces trois parties), relayée à la fin par Camariotès, sur un quinion dont l'ultime feuillet est perdu, sans que le texte en soit affecté.

L'unification de cet ensemble est par conséquent assez artificielle. Il reste même quelques traces d'une numérotation grecque des cahiers qui débute à la partie (III), ce qui prouve qu'elle a un temps été indépendante de ce qui la précède aujourd'hui. Le résultat obtenu ne présente pas une séquence extrêmement cohérente, la position de *Hist. An.* ayant quelque chose d'assez incongru. Plusieurs éléments viennent néanmoins nous assurer du fait que ces trois parties sont issues du même milieu : il y a d'abord un copiste l'*Anonymus Ar* de HARLFINGER (1974) dont la main se retrouve dans les trois parties ; en outre, les parties (II) et (III) font usage d'un papier présentant le même filigrane ayant une licorne pour motif¹².

Un examen superficiel laisserait croire que la première partie ((I) : ff. 1–204^v), serait simplement à rajouter à cet ensemble. Après tout, on y retrouve aussi la main de l'*Anonymus Ar*, aux ff. 51–58 et 79–86, et leur papier partage son filigrane, daté de 1455¹³, avec certains feuillets (ff. 228–235) de la partie (III). Le fait capital qu'il faut impérativement remarquer, faute de quoi l'on aboutirait à la conclusion défendue un temps par D. Harlfinger, qui conférerait à la première partie le même statut qu'aux trois autres, est que ces éléments qui les relient concernent en réalité des ajouts postérieurs, qui

8–10), 218(l. 1–14), 219(l. 12–15), 224^v(l. 3–11), 343(l. 19)–343^v(l. 19) : *Anonymus*.

12. L'un des copistes a d'ailleurs délibérément laissé le f. 320 vierge, non par accident, semble-t-il (le texte est parfaitement continu si l'on saute du f. 319^v au f. 320^v), mais afin de laisser le lecteur admirer ce filigrane, sans doute parce qu'il est question dans *Hist. An.* (II.1, 499^b19–20), d'équidés à une corne. La licorne du filigrane a donc été malicieusement employée comme illustration, comme le relèvent ISÉPY et PRAPA (*ibid.*), p. 17 n. 68.

13. Monts 43 chez HARLFINGER (1980), voir ISÉPY et PRAPA (2018), p. 3 n. 8.

n'appartiennent pas à l'état originel de la partie (I). Celle-ci présente en effet la structure suivante :

- (I.1) ff. 1–50^v : *Part. An.* jusqu'à εἴρηται (IV.10, 687^a4), transcrit par Arnès sur cinq quinions ;
- (I.2) ff. 51–58^v : suite de *Part. An.*, de καὶ διότι (IV.10, 687^a4) jusqu'à πλάτος (IV.13, 696^a22 ; en haut du f. 58^v, laissé sinon presque intégralement vierge), transcrit par l'*Anonymus* Ar sur un unique quaternion ;
- (I.3) ff. 59–78^v : suite et fin de *Part. An.* à partir de τὰ δ' ἐν τοῖς ὑπτίοις (IV.13, 696^a28), *Inc. An.*, *Sens.* jusqu'à ἐν τοῖς περὶ στοιχείων (4, 441^b12, la leçon exacte du manuscrit est ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων), transcrits par Arnès sur deux quinions ;
- (I.4) ff. 79–86^v : suite et fin de *Sens.* à partir de ἦ μὲν οὖν πῦρ (4, 441^b12), début de *Mem.* jusqu'à τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ (1, 450^a14 ; de nouveau, le dernier feuillet, f. 86^v, est laissé presque intégralement vierge), transcrit encore une fois par l'*Anonymus* Ar sur un unique quaternion ;
- (I.5) ff. 87–204^v : suite et fin de *Mem.* à partir de διὸ καὶ ἐτέροις (1, 450^a15), reste de *PN1* (*Somn. Vig.*, *Insomn.*, *Div. Somn.*), *Mot. An.*, *PN2*, transcrits par Arnès sur douze quinions ;
- la partie inférieure du f. 204^v est laissée vierge, deux feuillets vierges ont ensuite été insérés qui séparent les parties (I) et (II).

On notera que la jonction des sections (I.2) à (I.3) n'est pas tout à fait exacte : il manque dans le manuscrit, en son état actuel, un morceau de *Part. An.* IV.13 qui va des mots τὰ δ' ἔχοντα en 696^a23 aux mots διὰ τὸ πλάτος τῶν ἄνω en 696^a28, probablement du fait d'un saut du même au même (de πλάτος en ^a22 à πλάτος en ^a23)¹⁴. Le manuscrit présente autrement un texte continu, c'est-à-dire que les transitions de (I.1) à (I.2), de (I.3) à (I.4) et de (I.4) à (I.5) suivent le fil du texte. Un certain nombre d'éléments, dont cette jointure maladroite, militent en faveur de la conclusion selon laquelle il n'y a pas eu collaboration entre Arnès et l'*Anonymus* dit « Ar », en dépit du fait qu'on désigne ainsi le second depuis les travaux de Dieter Harlfinger, justement parce que celui-ci par du principe qu'il s'agit d'un collaborateur de Jean Arnès dans son étude de ce manuscrit : ils n'utilisent pas le même papier, ils emploient des systèmes de cahiers différents, et surtout l'*Anonymus* Ar laisse à chaque fois le dernier feuillet de son texte à peine rempli. Or si les deux copistes s'étaient simplement relayés pour l'accomplissement d'une même tâche, Arnès aurait directement pris la suite de l'Anonyme sur le même feuillet, comme cela se produit régulièrement lors des passages de témoin entre les différents copistes des autres parties. Il faut donc en conclure que l'*Anonymus* Ar est en présence d'un manuscrit déjà confectionné par Arnès, duquel sont tombés deux cahiers (deux quinions), et qu'il

14. Voir à ce sujet ISÉPY et PRAPA (2018), p. 21 n. 78.

restaure le manuscrit, insérant deux cahiers correspondant aux parties manquantes du texte (deux quaternions, ce que permet le fait que son écriture soit bien plus resserrée). Cette conclusion est d'ailleurs pleinement corroborée par l'étude de la transmission de *PN1* : le texte transcrit par l'*Anonymus* Ar pour la fin de *Sens.* et le début de *Mem.* est issu d'une source complètement différente par rapport à celui de Jean Arnès pour le reste de ces traités, il est donc absolument hors de question de supposer qu'ils ont travaillé à tour de rôle à partir d'un même antigraphé.

On ne dispose que de très peu d'éléments au sujet de la biographie et de la production de Jean Arnès, au *ductus* assez sauvage¹⁵. La majeure partie de la maigre littérature secondaire à son sujet est malheureusement fondée sur l'hypothèse, erronée, de sa collaboration avec l'entourage de Camariotès lors de la confection du manuscrit de Berlin¹⁶, laquelle repose sur une analyse trop hâtive de sa composition. L'unique souscription connue de sa main, où figure son nom propre, se trouve dans le *Vat. gr.* 142 (f. 331, Appien)¹⁷, manuscrit qui s'avère être un apographe du *Laurent. plut.* 70.5¹⁸. Ce dernier a été confectionné au cours du deuxième quart du XIV^e à Constantinople (où il a été annoté par Nicéphore Grégoras). Avant son arrivée à Florence, il a été employé dans le cercle d'Apostolis en Crète en 1464¹⁹. On peut alors se demander si le *Vat.* 142, qui apparaît dans un inventaire de la bibliothèque vaticane daté de 1475²⁰, n'aurait pas été confectionné en Crète, mais d'autres éléments invitent plutôt à penser que l'antigraphé est demeuré à Constantinople jusque dans les années 1430, et qu'il pourrait avoir ensuite transité par Mistra avant de rejoindre la Crète²¹. Les contours de la production d'Arnès demandent encore à être cernés avec exactitude : outre la partie pertinente du *Berol. Phill.* 1507 et le *Vat.* 142, il a été question de lui attribuer deux manuscrits de Lysias aujourd'hui conservés en Espagne, *Matrit.* 4611 et *Tol.* 101–16, avant que cette piste ne soit abandonnée²². Il reste alors une poignée d'autres manuscrits où sa main a été reconnue,

15. La bibliographie à son sujet a récemment été rassemblée par SPERANZI (2015), p. 110 n. 83, qui fournit également quelques fac-similés.

16. C'est par exemple le cas de la notice correspondante du *PLP*, n° 1536.

17. La souscription (ἔτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον διὰ χειρ[is] ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννη τοῦ Ἀρνῆ) est signalée par DE MEYER (1964), p. 258, après avoir été ignorée des répertoires usuels de l'époque. Le manuscrit est décrit dans le catalogue MERCATI et FRANCHI DE CAVALIERI (1923), pp. 167–168, où il est daté du XV^e, sans plus de précision.

18. DILTS (1971), p. 54. Le manuscrit est soigneusement décrit par CLÉRIGUES (2007), qui en reconstitue également l'histoire ultérieure.

19. Le *Laurent.* 70.5 a en effet servi de modèle lors de la transcription par Georges Tribizias de la partie correspondante *Vat. Urb. gr.* 117, manuscrit daté par sa souscription du 27 avril 1464.

20. DEVRESSE (1965), p. 49.

21. Voir CLÉRIGUES (2007), pp. 46–47, qui introduit l'hypothèse d'un séjour à Mistra en raison de la proximité du contenu du *Laurent.* 70.5 et de celui du *Marc. gr.* Z. 523, réalisé par Bessarion et des collaborateurs de Pléthon à Mistra dans les années 1430, et SPERANZI (2015), p. 114 n. 91. La chose gagne en vraisemblance lorsque l'on prend en compte les voyages entrepris par Apostolis à Mistra au début des années 1460, dont il rapporte des manuscrits.

22. L'attribution du manuscrit de Madrid a été suggérée par AVEZZÙ (1985a), p. XXVI, qui a ensuite proposé la même chose au sujet de celui de Tolède (AVEZZÙ (1985b)). La seconde a été mise en doute par MENCHELLI (2007), p. 29 (« *l'attribuzione non appare del tutto certa* »), avant que les deux ne soient

en général à une date récente : un manuscrit de Strabon conservé à Milan (*Ambros. G 93 sup.*)²³, un manuscrit de Synésios de Cyrène et de Pléthon conservé à Londres (*Lond. Add. 5424*)²⁴, une partie d'un manuscrit de Galien du monastère des Vlatades (*Thessal. Vlat. 14*)²⁵, et un feuillet d'un manuscrit composite de Milan (*Ambros. Q 13 sup.*, f. 324^v)²⁶.

Une information importante au sujet d'Arnès vient d'une autre source. Le despotat de Morée (dont la ville principale est Mistra) est, avec Trébizonde, l'un des rares territoires byzantins à ne pas s'être encore soumis à la puissance ottomane lors de la chute de la capitale en 1453. Au moment où il finit par être conquis, à la fin de l'année 1460, le commandant du dernier bastion à résister encore, celui de Salménique (au pied du mont panachéen) envoie une lettre désespérée au duché de Milan pour demander son secours face au siège, secours qui ne lui sera évidemment pas accordé, lettre que l'on a par bonheur conservée. La chose intéressante est que cette lettre, traduite du grec par l'entremise de Filelfo, a pour porteur un certain « *dominus Ioannes Harnes* », auquel le duc Francesco Sforza accorde une récompense de douze ducats pour ses services²⁷.

Muni de tous ces éléments, on peut tenter de retracer la carrière d'Arnès. Celui-ci est d'abord actif à Constantinople à la fin des années 1440, où il participe à la confection du *Thessal. Vlat. 14* au sein d'une équipe de copistes rattachée au célèbre Xénôn du Kral. Contrairement à Camariotès et à son entourage, il fuit Constantinople avant que la ville ne tombe en 1453 et se réfugie à Mistra, capitale du despotat de Morée qui demeure pour quelques années encore sous domination byzantine. C'est sans doute là qu'il confectionne l'Appien du *Vat. 142* et le Strabon de l'*Ambros. G 93 sup.*²⁸, et c'est aussi le lieu probable de sa collaboration avec Demetrios Raoul Cabacès (un élève de Pléthon, qui part à Rome en 1466) et Demetrios Castrènos en vue de la réalisation du *Lond. Add. 5424*. Au moment où la région est en passe d'être également conquise, fin 1460, il est chargé d'aller demander l'assistance de Milan, qu'il n'obtient pas. Il choisit alors de demeurer dans la capitale lombarde. Il a apporté avec lui le manuscrit de Strabon, qui est alors annoté par Constantin Lascaris (qu'il connaît sans doute déjà, puisqu'il est le copiste principal du manuscrit de Galien auquel Arnès a participé, et qu'il est également

contestées par SPERANZI (2015), p. 110 n. 83. HOSOI et YOSHIKAWA (2016) ont depuis proposé d'attribuer le manuscrit de Madrid à l'*Anonymus Ar.*

23. SPERANZI (2015), pp. 110–115.

24. SPERANZI (2016), pp. 98–99.

25. SPERANZI (2019), p. 7 n. 27, y reconnaît sa main aux ff. 38^{rv}, 42^v–44^v et 45^v. Le manuscrit a été étudié par PIETROBELLI (2010), où il s'agit du copiste n° 3 (« écriture dense, échevelée et tortueuse », p. 114). Il est célèbre par le fait qu'il transmet des textes de Galien demeurés jusque-là inédits (voir l'annonce de la découverte par BOUDON-MILLOT et PIETROBELLI (2005)).

26. Description et identification des mains dans MAZZUCCHI (2014), p. 214, et GIACOMELLI et SPERANZI (2019), p. 132.

27. Voir les documents d'archive exhumés par KOLDITZ (2005), p. 401, ainsi que p. 388 n. 109. Le légat est seulement nommé *Ioannes* dans le brouillon de réponse conservé à Milan (laquelle n'a finalement jamais été envoyée), son nom est préservé dans l'annotation qui y a été consignée par les services de la chancellerie milanaise, où son traitement pécuniaire est précisé.

28. SPERANZI (2015), pp. 103–117.

passé par Mistra en 1460) et Filelfo (qui a joué un rôle lors de sa mission diplomatique initiale). Il croise aussi la route de Chalcondyle (qui ne s'installe cependant à Milan qu'à partir de 1491), puisqu'il intervient au sein de la partie transcrite par ce dernier au sein de l'*Ambros. Q 13 sup.* : Chalcondyle prend en charge les ff. 320–329^v, Arnès l'unique f. 324^v. Il meurt probablement à Milan vers la fin du siècle, où il semble avoir eu des difficultés à poursuivre sa carrière de copiste.

Si l'on revient au *codex Berol. Phill. 1507* pour l'envisager dans son intégralité, tel qu'il se présente actuellement, on ne peut pas ne pas être frappé par la situation inédite produite par l'assemblage de ses deux premières parties. En son état actuel, le *codex* contient en effet les trois traités du sommeil et *Mot. An.* deux fois, une fois dans la partie (I) et de nouveau dans la partie (II), ce qui n'est le cas d'aucun autre manuscrit conservé. Que s'est-il passé pour qu'un volume contenant autant de doublons puisse voir le jour ? Il est exclu que ses deux moitiés soient le produit d'un projet d'ensemble. Il semble bien plutôt qu'Arnès se soit séparé de la première avant son départ pour Milan et que celle-ci ait été récupérée par le cercle de Camariotès, qui lui a finalement associé le reste du manuscrit actuel, lequel semble avoir été conçu indépendamment du travail d'Arnès. Cela n'a pas été sans accident de parcours, à en juger par le fait que deux cahiers de la première partie ont été perdus : Arnès a peut-être laissé son travail derrière lui avant qu'il ne soit relié. Deux ombres planent sur l'opération par laquelle les quatre parties ont été réunies, celles de l'*Anonymus Ar*, la seule personne à être intervenue dans les quatre parties du manuscrit, et de la figure autrement plus illustre de Camariotès, qui a mis la dernière main au projet. En ce qui concerne les questions de chronologie, les filigranes des parties (III) et (IV) invitent à placer leurs confections aux alentours de l'année 1455, très peu de temps, donc, après la prise de Constantinople. Il est par conséquent tentant de situer la confection de la première partie par Arnès un peu avant 1453, et de supposer qu'il a laissé derrière lui son travail lors de son départ précipité de la capitale. Une piste encore plus probable me paraît être de considérer que le changement de mains du manuscrit aurait eu lieu à Mistra, dont le hiéromoine Gregorios (*ex-Anonymus KB, PLP n° 4605*) est originaire : c'est lui qui compose la monodie de Pléthon à sa mort en 1452, et l'on conserve de sa part une lettre au même Demetrios Raoul Cabacès, un autre disciple de Pléthon, que celui avec lequel Arnès collabore dans le *London. Add. 5424*. Il n'est peut-être pas inintéressant de remarquer dans cette perspective que c'est Gregorios qui est à l'origine du noyau originel de l'*Ambros. Q 13 sup.*, dans lequel Arnès intervient bien plus tard lors de sa période italienne. Il est donc fort possible que Jean Arnès ait emporté le manuscrit avec lui de Constantinople à Mistra, et que Gregorios lui ait ensuite fait effectuer le trajet inverse, de Mistra à Constantinople, lorsqu'il rejoint l'entourage de Camariotès.

Nous sommes beaucoup mieux informés en ce qui concerne l'histoire ultérieure du manuscrit, après la réunion de ses quatre parties. On sait ainsi qu'il est acquis entre 1539 et 1542 à Venise par Guillaume Pellicier (*ca.* 1490–1568), évêque de Montpellier, lors de

son ambassade pour le compte de François I^{er} auprès de la Sérénissime²⁹. Le manuscrit intègre après sa mort la bibliothèque du collège jésuite de Clermont, à Paris, laquelle est fait l'objet d'une vente publique en 1764, suite à l'interdiction de l'ordre par le Parlement de Paris en 1762. Il est à cette occasion acheté par le collectionneur hollandais Gerard Meermann (1722—1771). Sa vaste collection de manuscrits est dispersée à la mort de son fils et achetée, pour sa majeure partie, mais non sans peine, par un collectionneur à l'avidité encore plus légendaire, Thomas Phillipps (1792–1872)³⁰. Après sa mort, la quasi-totalité de ses manuscrits issus du fonds Meermann, après de longues tractations (où l'historien Friedrich Mommsen est impliqué), est revendue à la Bibliothèque royale de Berlin, dont elle rejoint les collections en 1889³¹, où le manuscrit est demeuré jusqu'à aujourd'hui, à travers les pérégrinations de l'histoire allemande récente. Sa présence au sein des collections Meermann et Phillipps explique d'ailleurs le fait qu'il soit demeuré inaccessible aux éditeurs, en particulier aux recherches de grande envergure menées par Bekker et Brandis, pour la majeure partie du XIX^e siècle. Une autre raison pour laquelle l'intérêt immense du texte de la première partie du manuscrit n'avait jusqu'à peu pas été reconnu vient de ce que l'étude pionnière de la transmission du *corpus aristotelicum* par HARLFINGER (1971a) est fondée sur l'étude de la transmission de *Lin.*, traité qui n'est transmis que par la quatrième partie, de sorte que les recherches ultérieures, négligeant ce phénomène de double recension et croyant à une intentionnalité de la composition actuelle du *codex*, se sont longtemps autorisées à étendre les résultats de l'étude de *Lin.* à l'ensemble du *codex* et donc à le tenir pour un manuscrit de peu de valeur³².

Le texte des *PN* contenu dans la première partie, désigné par le sigle *B^e* (j'y

29. OMONT (1885), p. 72 n° 92.

30. STUDEMUND, COHN et DE BOOR (1890), préface et p. 44 n° 103; MUNBY (1956), pp. 25–28.

31. ROSE (1893), avant-propos; MUNBY (1960), pp. 22–26. Le détail de la transaction peut être reconstitué notamment à partir de la correspondance entre Mommsen et Friedrich Althoff, le secrétaire d'Etat responsable des universités au sein de l'équivalent en Prusse impériale du ministère de la culture, laquelle a été éditée par REBENICH et FRANKE (2012) – voir les lettres 146 (p. 251 et n. 663) et 152 (p. 258 et n. 689). Phillipps lègue ses manuscrits à sa fille, Catherine Fenwick, avec l'ensemble de ses collections. Le coût de leur conservation s'avère insoutenable, si bien qu'il est décidé de s'en séparer d'une partie conséquente. Elle charge son fils, Thomas Fitz Roy Fenwick, de démarcher des acquéreurs potentiels pour le fonds Meermann. Celui-ci est déjà bien connu de Mommsen, qui avait depuis longtemps songé qu'il pourrait intéresser le gouvernement prussien, avide de tout ce qui pourrait asseoir son héritage culturel. Il fait donc part de la situation aux autorités, qui se montrent intéressées (en particulier Althoff, le directeur général de la bibliothèque royale, August Wilmann, et le directeur de son département des manuscrits, Valentin Rose), mais le financement de l'acquisition pose problème, le ministre des finances jugeant le prix demandé trop élevé. Mommsen parvient cependant à lui forcer la main en obtenant que les fonds soient avancés par un consortium de financiers et d'industriels, lequel achète en son nom propre les manuscrits Meermann, les dépose en prêt à la bibliothèque royale et donne au gouvernement un an pour les lui racheter pour la même somme (moyennant quatre pour cent d'intérêt). Rose s'occupe du transfert des manuscrits de Cheltenham à Berlin durant l'été 1887. Après leur arrivée à Berlin, le gouvernement ne peut plus refuser de les racheter, ce qui leur permet d'intégrer officiellement les collections de la bibliothèque royale au printemps 1889.

32. Il est particulièrement frappant de constater que ESCOBAR (1990), pp. 171–179, s'efforce, contre toute méthode, d'attribuer la même situation au sein de la transmission aux deux recensions du traité *Insomn.* contenues dans le manuscrit de Berlin.

soustrais évidemment les ajouts ultérieurs de l'*Anonymus Ar*), présente des particularités remarquables. Arnès semble avoir éprouvé des difficultés considérables à lire son exemplaire. Il a ainsi l'honnêteté de laisser subsister un certain nombre de lacunes dans son texte, qui ne sont pas du tout liées à des difficultés syntaxes ou lexicales. Certaines d'entre elles sont même extrêmement faciles à combler, et il est vraiment remarquable que le copiste s'en soit abstenu³³. Si l'on combine cela au fait que B^e reprenne des pratiques orthographiques depuis longtemps révolues (σειτον pour σῖτον), on en retire le sentiment d'un très grand respect de la part d'Arnès à l'égard de son modèle, qu'il s'efforce de reproduire scrupuleusement. Cela n'empêche pas son texte d'être affecté d'un grand nombre de fautes parfois grotesques, résultant d'une confusion, par vocalisation, des lettres υ et β ou α et ε, et, par erreur de déchiffrement d'une écriture en minuscules, κ et β. Arnès travaille par conséquent avec devant lui un exemplaire très ancien et difficilement déchiffrable, dont il est pleinement conscient de la valeur. Il est probable qu'il s'agisse d'un manuscrit aussi ancien que le vénérable *Paris. 1853 (E)*, à peine éloigné de la phase de translittération. La souscription de Camariotès à la toute fin de *Mech.* et du manuscrit³⁴, selon lequel le modèle employé était en très mauvais état, laisse ainsi songeur, mais elle ne vaut probablement que pour la partie (IV), dont la recension du traité n'occupe pourtant pas une place très intéressante au sein de la transmission, étant très proche de celle du *Mosqu. 240*³⁵. S'il y a des traces de quelques interpolations au sein du *deperditus β* pour *PN1* comme pour *PN2*, qui montrent qu'il remonte ultimement à un exemplaire annoté, je relève également la présence d'autres interpolations qui, pour *PN2* seulement, sont propres à B^e uniquement et ne sont pas partagées par les autres témoins de la famille, ce qui suggère que B^e pourrait se trouver séparé du *deperditus β* par au moins un intermédiaire qui lui soit propre.

Fautes de B^e*Sens.*

- 439^b18 παρὰ B^e : περι **cett.** (abréviation ?)

Mem.

- 452^a29 ἐστι δυνάμει B^e : ἡ δυνάμει C^cMi : ἐστίν **cett.** (interpolation)

Insomn.

- 460^a5 δειλὸς **cett.** : lac. B^e (incapacité à déchiffrer l'antigraphe)
- 460^a14 τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις ἔχον B^e : μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις γ : τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις EC^cMi (tentative de correction)
- 460^b26 δοκεῖ τοῖς πολλοῖς B^e : δοκεῖ τοῖς πλέουσι **cett.** (trivialisation)

33. Ces lacunes sont relativement fréquentes, elles concernent généralement un mot, une séquence d'une poignée de lettres, ou même une seule lettre. Quelques exemples : entre αἰσθητηρίους et μὲν en 437^a20, entre ἡρεμοῦντι et συμβαίνει en 437^a29, entre τού-(του) et γὰρ en 438^a27–28, au sein d'un seul mot en 442^b20–21 (πολυγ ... νων), en 444^b9 (... τόμων pour ἐντόμων) et 19 (π... ρὰ au lieu de παρὰ), etc.

34. F. 353^v : σημειωτέον, ὅτι πάνυ διεφθορὸς ἦν τὸ ἀντίγραφον.

35. Voir LEEUWEN (2013), pp. 188–189.

Div. Somn.

- 463^b6 οὖν **cett.** : lac. **B^e** (incapacité à déchiffrer l'antigraphe)

Long.

- 465^b4 τῶι τὰ ἐναντία ἐκεῖνα **B^e** : τῶι ἐκεῖνα **vulg.** (interpolation)

Juv.

- 467^b13 et 468^b23 παρὰ **B^e** : περὶ **cett.** (abréviation?)
- 467^b28 δὲ **B^e** : ἐστὶν **cett.** (abréviation?)
- 467^b30–31 ἔμπροσθεν περὶ ψυχῆς· ὅτε μὲν, μόρια ὅτε δὲ, δυνάμεις τὰ τοιαῦτα ἐκάλει· ὅτε μὲν γὰρ λέγεται **B^e** : ἔμπροσθεν μὲν γὰρ λέγεται **cett.** (interpolation d'une scholie vraisemblablement originellement destinée à 467^b17)
- 468^b4 ὁμοίως δὲ οὐ **B^e** : ὁμοίως δὲ καὶ **vulg.** (tentative de correction)
- 469^a32 τὸ στόμα δεκτικὸν **B^e** : τὸ δεκτικόν **cett.** (interpolation)
- 469^b28 καὶ τοῦτο παράδειγμα καὶ τρόπος· τῆς παρὰ τὴν φύσιν καὶ βιαίας σβέσεως τοῦ θερμοῦ συμβαίνει **B^e** : συμβαίνει **cett.** (interpolation)
- 470^a30 τὸ σπώμενον τῶν φυτῶν, καὶ κατὰ ψυχόμενος γὰρ οὗτος ὑπὸ τῆς ἔξωθεν εἰσιούσης τροφῆς· ἐκ τῆς γῆς ὑγρὸν κατὰ φύσει **B^e** : τὸ σπώμενον ἐκ τῆς γῆς ὑγρὸν καταψύχειν **cett.** (interpolation d'une annotation)

Resp.

- 470^b29 περὶ τῆς ἀνοῆς **B^e** : περὶ τῆς ἀναπνοῆς **cett.** (abréviation)
- 471^b20 δῆλον ὅτι καὶ τὰ ἔντομα τῶν ζώων ἀναπνεῖ om. **B^e** (saut du même au même)
- 472^a20–22 ἐστὶν ἡ ἐντός ... ἔσωθεν ἢ ἔξωθεν om. **B^e** (saut du même au même)
- 474^a29 τόπωι τοῦ σώματος καὶ ἐν ᾧ om. **B^e** (saut du même au même)
- 474^a29–31 εἴρηται ... ζώων om. **B^e** (saut du même au même)
- 475^b27 ἐνύδρων **B^e** : ὑδρων **cett.** (correction ou glose)

6.2 Le manuscrit *Vat.* 1339 P

Si le *Vat. gr.* 1339 (*P*) est un manuscrit déjà employé par BEKKER (1831), il a fallu environ un siècle et demi pour que son statut exact soit élucidé. Il contient une collection importante d'écrits aristotéliens, comprenant l'intégralité de la zoologie, *An.* et les *PN*³⁶. L'ensemble est parfaitement unifié et correspond à l'accomplissement d'un même projet³⁷. La datation du manuscrit a longtemps fait débat, avant que HARLFINGER

36. On notera que le principal témoin de la famille μ , *Mosqu.* 453 (*M^p*) contient exactement les mêmes traités, quoi que ce soit dans un ordre différent.

37. Voir la description du manuscrit par D. Harlfinger, préparée dans le cadre du projet *Aristoteles Graecus*, en ligne sur le site CAGB : <https://cagb-digital.de/handschriften/cagb4982371> (dernière consultation : septembre 2022). Il subsiste dans le manuscrit actuel un double système de signature des cahiers, celui-ci n'est pas le signe d'une recomposition, mais seulement d'une erreur stupide dans la continuité de la numérotation, qui a conduit à un décalage entre deux systèmes rigoureusement contemporains (le *codex* est composé de 57 quaternions et d'un dernier cahier de cinq feuillets, ils sont tous numérotés par la même main en haut et en bas à droite sur le premier feuillet, mais la signature du haut se décale par rapport à celle du bas à partir du f. 97, où l'on lit en bas γ', ce qui est le chiffre correct, mais en haut β', peut-être parce que le chiffre indiqué pour le cahier précédent au f. 89 n'est pas très clair). Les différents traités ne commencent d'ailleurs pas sur de nouveaux cahiers, mais forment une

(1971a) ne viennent montrer que sa main archaïsante était à placer au sein de la seconde moitié du XIV^e : c'est celle d'un certain moine Ioasaph, comme l'indique la souscription du manuscrit *Vind. hist. gr.* 16 qu'il a également confectionné³⁸. La question de la valeur de sa recension est aussi demeurée longtemps problématique pour les traités qu'il renferme, en particulier *Mot. An.* et *PN* (et elle l'est encore quant à *An.*, depuis que RABE (1891) lui a fait l'honneur d'une publication à part). Un premier obstacle vient du fait que, lorsque l'on ouvre l'édition monumentale de BEKKER (1831) et que l'on s'intéresse à la section concernant les *PN*, on constate que *P* est mentionné dans l'apparat pour *Sens.* et pour *PN2* seulement : le manuscrit se volatilise de la page 449 (*Mem.*) à la page 464 (*Div. Somn.*), ce dont un bon nombre de lecteurs ont déduit que le manuscrit ne devait tout simplement pas contenir ces traités. Il a fallu attendre la thèse de BITTERAUF (1900) pour que soit signalé, noir sur blanc, que le manuscrit *Vat.* 1339 contient bien tous les traités des *PN*³⁹. Sa disparition de l'apparat de Bekker ne vient probablement pas d'un oubli ou d'un manque de temps, mais sans doute d'un choix délibéré. On ne peut que s'interroger sur ses raisons éventuelles. Si *P* n'apporte pas une contribution immense à la constitution du texte dans cette édition de *Sens.*, il arrive pourtant à Bekker de retenir dans son texte une leçon qui n'est attestée que dans ce manuscrit, certes une seule et unique fois pour *Sens.*, en 443^a26. Sa décision de s'en détourner ensuite apparaît donc surprenante, et il était dans cette mesure raisonnable d'en inférer que les autres traités de *PN1* devaient être absents du manuscrit, bien que cette conclusion soit fautive. La redécouverte de cette section du manuscrit en 1900 n'a toutefois eu pratiquement aucune conséquence sur les éditions immédiatement postérieures, et un philologue du calibre de Drossaart Lulofs,

séquence continue du point de vue de la codicologie.

38. Voir HARLFINGER (1971a), pp. 252–254, et *RGK* II, p. 286, et III, p. 343. M. Vogel, avait précédemment cru discerner quelque chose comme *Ἰωσήφ* au niveau de la souscription à la fin de *P* (f. 460, voir VOGEL et GARDTHAUSEN (1909), p. 221). On y lit en effet *ἔλαβε πέρας ἐνταῦθα ἡ βιβλος διὰ χειρὸς τοῦ ἐν μοναχοῦς οἰκτροτάτου . . .*, le nom du moine en question est ensuite effacé. Heureusement, on peut encore lire le nom du copiste, *Ἰωάσαφ*, dans la souscription du *Vindobonensis* (f. 478), qui est incontestablement de la même main, bien que ce nom ait, là aussi, subi une tentative d'effacement. Or, dans le *Vindobonensis*, le copiste n'adopte pas tout de suite son style archaïsant, et l'on peut reconnaître au tout début du *codex* (f. 1) un tracé caractéristique d'une main du XIV^e. Avant cette identification décisive, les datations proposées variaient entre le XII^e (ainsi que le soutient par exemple Maas, d'après DROSSAART LULOFS (1965a), p. VII) et le XV^e (par exemple Mercati, dans une lettre à laquelle se réfère LORIMER (1924), p. 5 n. 1 – ce n'est peut-être pas un hasard si deux spécialistes aussi illustres que Maas et Mercati n'ont avancé de datation que dans le cadre d'échanges privés). La question avait été rendue encore plus compliquée par l'affirmation de DÜRING (1943), p. 38, selon laquelle le manuscrit *Y* (*Vat.* 261), daté par ses filigranes d'environ 1300, descendrait de *P* pour *Part. An.*, ce qui doit être faux. L'étude complète de la transmission de *Part. An.* n'a toutefois toujours pas été menée à bien. Par ailleurs, je signale également que les lignes 8 à 27 du f. 309^v (au sein de la section correspondant à *Mu.*, qui n'a jamais été sérieusement étudiée) ont été transcrites par une autre main, laquelle n'est intervenue nulle part ailleurs du manuscrit et prend le relais de celle de Ioasaph uniquement pour une section très restreinte du texte. Son style n'a rien d'archaïsant, ce qui confirme donc la datation tardive du manuscrit.

39. « *Tum igitur id quodque cognovi codicem P in pagina 449b3 non exire, sed parva naturalia omnia continere; quare a pagina 449b3 usque ad 464b18 primus excussi hunc codicem, qui quamquam non ita magni est, tamen nonnullis locis emendationes et correctiones editorum recentium aetate praecurrit* », BITTERAUF (1900), p. 4.

lorsqu'il édite peu à peu les traités du sommeil dans les années 1940, continue à ignorer complètement P .

Une autre difficulté a, pendant ce temps, surgi indépendamment. Ayant à évaluer le témoignage de P pour *Mot. An.* ou *Sens.*, les éditeurs y reconnaissent généralement assez vite des fautes qui le rattachaient à l'une des deux grandes familles dont ils avaient connaissance, celle qui est nommée ici γ . Le problème est qu'il partageait à leurs yeux également des leçons avec l'autre famille, celle représentée par E , ce qui rendait singulièrement difficile de le situer par rapport à la scission en deux branches de la transmission. En outre, un grand nombre de ses leçons apparaissaient absolument singulières, au point de ne pas pouvoir être expliquées par un processus normal de corruption depuis des leçons connues. La seule option possible, celle à laquelle BIEHL (1898), par exemple, recourt, est alors de supposer que le manuscrit contient une sorte de *Mischtext* combinant diverses sources avec quelques intuitions originales de son copiste (ou de celui de son ancêtre)⁴⁰. La chose encore plus gênante est que certaines de ses leçons, non contentes d'être uniques au sein de la transmission, ont donné le sentiment aux éditeurs d'avoir à elles seules préservé le texte correct contre le reste de la transmission. L'exemple le plus marquant de ce phénomène est la citation d'Empédocle dans *Sens.* (437^b26–438^a3), pour laquelle F. BLASS (1883) a découvert que la leçon apparemment très étrange de P avait en réalité préservé un morceau d'un vers supplémentaire absent de tous les autres témoins⁴¹. En ce qui concerne *Mot. An.*, l'édition de Bekker donne déjà à voir que P est le seul témoin à avoir préservé la version complète du texte en 700^b23–24. Cela seul suffit à remettre sérieusement en cause la reconstitution de la transmission proposée par JAEGER (1913a), qui considère le manuscrit comme un membre de la seconde famille, alors même qu'il accepte également sa leçon à cet endroit contre tous les autres témoins⁴². Il y avait donc de bonnes raisons de soupçonner que P n'était pas, du point de vue du texte qu'il transmet pour PN et *Mot. An.*, un témoin comme les autres.

C'est pourquoi, ayant pris conscience de la valeur unique de son texte, NUSSBAUM (1976) est allée, avec raison, aussi loin que possible en postulant, dans le cas de *Mot. An.*, que P était contaminé par une source « extra-stemmatique » inconnue autrement, ce qui rend compte du fait qu'il préserve parfois une leçon correcte contre tout le reste de

40. « *Denique codex Vaticanus P, cume medium inter duas classes locum obtineat, minus cui animum attendamus dignus est. Affluit enim ille librarii erroribus et interpolationibus, tamen nonnullis locis, velut 44^a 26, 476^b 4, 477^b 31, 466^b 18, optimam praebet lectionem licet felici coniectura potius inventam quam fide melioris fontis traditam* », BIEHL (1898), p. X. Cette évaluation est intégralement reprise par MUGNIER (1953), p. 16. On notera que tous deux ignorent néanmoins totalement le problème posé par le vers de Blass.

41. L'importance de ce résultat pour la reconstitution de la transmission de *Sens.* a été complètement ignorée jusqu'en 1955. PRIMAVESI (2022) vient, à l'inverse, de montrer qu'une étude attentive de l'apparat critique du fragment d'Empédocle permettait de se faire une idée assez précise de l'histoire du texte d'Aristote avec lequel il est transmis, dont le fait majeur est la nécessité de reconnaître l'indépendance et donc la valeur cruciale de la source de la recension de P .

42. Au sujet de cette erreur et de sa persistance dans les éditions suivantes, voir PRIMAVESI (2020).

la transmission. Le manuscrit se voit ainsi conféré un statut unique, qui le rend difficile à manipuler par l'éditeur : n'importe laquelle de ses leçons peut potentiellement être tirée de cette source indépendante, et mériter donc un examen minutieux, mais, pour une leçon donnée par *P*, il n'y a pratiquement aucun moyen *a priori* de savoir d'où elle est issue, et donc de déterminer avec certitude sa valeur stématique. Les travaux menés par O. Primavesi, dont l'aboutissement est la nouvelle édition du traité proposée dans RAPP et PRIMAVESI (2020), sur la base des recherches de DE LEEMANS (2011a), ont donné lieu à des avancées considérables sur ce point et ont permis d'aboutir à une reconstruction beaucoup plus précise de la parenté du texte de *P*. La nouveauté majeure est l'identification de la source de la contamination que Nussbaum pensait perdue corps et biens : elle correspond en réalité à une branche indépendante du reste de la transmission, attestée dans un petit nombre de manuscrits conservés (la première partie de *Berol. Phill.* 1507 B^e, *Erlang.* A 4 E^r, *Paris.* 1859 b, *Alex.* 87 T^p), trop tardifs pour avoir été jugés dignes de considération par les éditeurs précédents, ainsi que dans un exemplaire perdu employé par Guillaume de Moerbeke (noté $\Gamma 2$) lors de son processus de révision de sa propre traduction. On reconnaît ici la structure générale de la branche β pour *PN1* et *PN2*, qui s'avère quant à *Mot. An.* être la source de la contamination de *P*. Une autre découverte notable concerne l'autre source du texte de *P*, qui appartient à une famille d'importance très secondaire dans γ , celle notée μ , qui survit autrement dans deux manuscrits un peu plus jeunes que *P* (*Mosqu.* 453 M^o et la seconde partie de *Berol. Phill.* 1507 B^p, datés tous deux du milieu du XV^e et liés au cercle de Matthaïos Camariotès)⁴³. Grâce à l'identification de ces deux sources et à la possibilité de les reconstruire indépendamment, l'éditeur est désormais capable pour *Mot. An.* de discerner l'origine d'à peu près n'importe quelle leçon contenue dans *P*. On se retrouve ainsi, en ce qui concerne *Mot. An.*, dans une situation infiniment plus confortable à son égard.

Qu'en est-il des *PN*, et en particulier de *PN1*, dont la transmission, y compris dans *P*, est continue à celle de *Mot. An.* ? Le premier éditeur à avoir commencé à prendre la mesure de l'importance de *P* est W. D. ROSS (1955b), dont la démarche est la suivante. Il est le premier à réaliser que, si Blass a raison de voir dans la leçon de *P* pour la citation d'Empédocle dans *Sens.* une trace d'un vers supplémentaire indispensable pour la reconstitution du fragment⁴⁴, alors il est urgent de se demander s'il arrive que *P* ait

43. La nouveauté de cette identification est cependant moindre, car le rapprochement entre *P* et ces manuscrits est déjà amplement attesté. Leur contenu est en gros identique, de même que leurs relations pour virtuellement chaque traité en jeu, lorsque sa transmission a fait l'objet d'une étude suffisamment approfondie. Le rapprochement est ainsi effectué d'abord pour *Lin.* par HARLFINGER (1971a), pp. 247–261 ; pour *Insomn.*, par ESCOBAR (1990), pp. 167–179, lequel passe toutefois à côté de l'existence de β ; pour *Spir.* par ROSELLI (1992), pp. 42–45 ; pour *Inc. An.* et *Hist. An.* par BERGER (1993) et BERGER (2005), pp. 128–136 ; pour *Mech.* par LEEUWEN (2013), pp. 187–190.

44. La chose fait l'objet d'un relatif consensus à son époque comme aujourd'hui, principalement en raison de la reprise de la proposition de Blass dans l'édition de référence, celle de DIELS (1903), où il s'agit du fragment B 84, sans que les érudits aient toujours conscience de ce sur quoi cette reconstitution se fonde, et encore moins de ses conséquences quant à l'histoire de la transmission du texte d'Aristote.

préservé le bon texte, ou du moins des traces d'un meilleur texte, ailleurs. Ross réalise donc la première collation publiée de P pour les traités de $PN1$ pour lesquels sa contribution était ignorée par tous les éditeurs depuis Bekker et fait la liste des passages où ses leçons sont, selon lui, à privilégier. Il se montre sur ce point d'une grande prudence, en se contentant en fait de dresser l'inventaire des passages où les éditeurs précédents avaient déjà recommandé de retenir le témoignage de P , auxquels il ajoute quelques cas d'accord, contre le reste des manuscrits, avec le texte que semble lire Alexandre d'Aphrodise. Ce procédé permet à Ross d'aboutir à une liste de 11 lieux textuels⁴⁵ où il affirme que c'est la leçon de P contre le reste de la transmission (à l'exception partielle d'Alexandre d'Aphrodise pour *Sens.*) qui doit être adoptée. Il en conclut, en bonne méthode, que P est en partie indépendant des deux grandes familles qui structurent la tradition, et que son apport peut par conséquent être utilisé pour arbitrer entre elles en cas de divergence. En dépit de cette profession de foi, Ross ne fait pas un grand usage de P , mais il faut lui reconnaître le mérite d'avoir été le premier à poser les bonnes questions à son sujet. La situation n'a guère évolué depuis. SIWEK (1961) avoue ne pas pouvoir rattacher P aux principaux groupes de manuscrits qu'il identifie, mais n'en tire pas de conclusion particulière quant à son importance pour la constitution du texte. ESCOBAR (1990), étudiant la transmission de *Insomn.*, identifie correctement la parenté entre P , M^o et B^p , qui se constate pour tous les traités qu'ils transmettent en commun. Il échoue cependant, du fait d'erreurs de méthode, à comprendre sa relation exacte à l'autre recension du traité dans le manuscrit *Berol. Phill.* 1507, B^e : il comprend qu'il y a un lien fort entre P et B^e , mais ne parvient pas à saisir que c'est parce qu'ils sont en réalité tous deux liés à une branche indépendante, dont B^e , loin d'être un membre de la même famille que les manuscrits précédents, est le seul témoin non-contaminé préservé. BLOCH (2004), étudiant la transmission de *Sens.* et de *Mem.*, réitère pour l'essentiel la position de Ross, en affirmant que P est contaminé par une source indépendante du reste de la transmission qu'il examine (c'est-à-dire les manuscrits antérieurs à 1400), tout en se refusant presque totalement à prendre le parti de ses leçons, faute de pouvoir identifier leur origine réelle.

L'étude du manuscrit P pour les PN révèle que sa situation au sein de la transmission correspond exactement à celle qui est la sienne pour *Mot. An.*⁴⁶ : on trouve dans son texte

45. Ce sont les suivants (W. D. ROSS (1955b), p. 64) : 437^a9 (la leçon de P semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre, comme déjà noté par FÖRSTER (1938), p. 466), ^b30 (le vers de Blass), 438^a3 (suite de la citation d'Empédocle, leçon déjà adoptée par Blass), ^a22 (leçon déjà adoptée par Bekker), 443^a26 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par BIEHL (1898), p. X, et par MUGNIER (1953), p. 16), 446^a9 (la leçon de P semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre), ^b27 (la leçon de P semble à Ross s'accorder mieux avec le commentaire d'Alexandre), 452^b25, 466^b18 (leçon déjà signalée par Biehl et par Mugnier), 476^b4 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl et par Mugnier), 477^b31 (leçon déjà adoptée par Bekker et signalée par Biehl par Mugnier).

46. On aimerait savoir pour quels traités, outre la série des PN au sens étendu, le manuscrit présente un tel intérêt. Le statut du manuscrit au sein de la transmission de *An.* est, depuis la publication d'une collation de son texte du livre II par RABE (1891), vivement débattu. Il est généralement reconnu qu'il ne s'intègre pas aux deux branches principales dégagées par TORSTRICK (1862), les avis des érudits divergent ensuite spectaculairement : FÖRSTER (1912), suivi par Ross dans ses deux éditions, affirme qu'il occupe

des fautes caractéristiques de la famille μ , qu'il partage avec ses témoins indépendants (M^o , B^p , O^a , W^z , selon les traités) et de la branche β , représentée pour $PN1$ par B^e et un exemplaire grec perdu employé par Guillaume et pour $PN2$ par B^e , E^r et P^f . Il en résulte qu'il s'agit à nouveau d'un témoin contaminé à partir de ces deux sources. Il y a cependant deux problèmes qu'il faut garder à l'esprit s'agissant d'évaluer ses leçons individuelles. Le premier est que le *deperditus* μ est, d'une part, déjà partiellement contaminé par β , et, d'autre part, que P a probablement, pour sa reconstruction, autant de valeur que tous ses autres descendants pris ensemble, qui sont tous à peu près contemporains et issus du cercle de Matthieu Camariotès (qui a participé à la confection de certains). Si P ne partage pas une leçon attestée dans les autres descendants de μ , il faut donc impérativement se demander si c'est parce qu'il emprunte son texte à sa source β , auquel cas son témoignage est potentiellement de grande valeur, ou si c'est simplement parce qu'il est préservé d'une faute ayant affecté l'exemplaire perdu de Camariotès, qui est sans doute au fondement de tous les autres descendants de μ . Il y a cependant un moyen de se sortir de cette difficulté, qui est de remonter de μ à son ancêtre immédiat, ce qui est régulièrement possible : si la leçon de P correspond ou peut avoir correspondu à celle du dernier ancêtre connu de μ , alors il n'y a pas forcément besoin de la supposer issue de β . Le second problème est que, pour la seconde moitié de *Sens.* et le début de *Mem.*, le témoin central de β , à savoir B^e , manque à l'appel (les feuillets ont été perdus dans le *codex* et une autre recension y a été substituée). Il est alors très difficile de déterminer l'origine exacte d'une leçon individuelle de P si elle n'est attestée nulle part ailleurs. S'agit-il d'une faute propre à P ou d'une trace de la leçon du *deperditus* β ? Lorsque P est rejoint, contre le reste de la transmission, par une version de la *nova*, on supposera que sa leçon se retrouvait aussi dans $\Gamma2$, et qu'elle a donc son origine de β . Pour le reste, et cela laisse un assez grand nombre de passages, il faut décider au cas par cas. La chose heureuse est que, à partir des grandes sections pour lesquelles B^e est disponible, on peut se faire une représentation précise de la manière dont P combine ses deux sources, et constater, tout du moins, que son copiste (ou sa source) leur est fidèle. Lorsque donc P s'écarte significativement du texte usuel et qu'il ne s'agit pas d'une faute grossière, il est donc raisonnable de soupçonner que c'est parce qu'il a conservé une leçon tirée de β , et non que la raison serait à chercher du côté de l'imagination débridée son copiste (ou celui de son antigraphe).

une position médiane indéterminée (ce qu'il affirme aussi dans le cas de *Sens.* et *Mem.*) et ne lui accorde pratiquement aucune importance, tandis que DE CORTE (1933b) a pu soutenir que son texte remontait à une version antérieure à la division en deux branches. La question n'a pas été résolue par l'étude ultérieure de la transmission entreprise par SIWEK (1965b), et l'on ne peut pas manquer d'observer que la situation relative à *An.* ressemble de manière frappante à celle qui prévalait pour les *PN* avant la mise au jour de la branche β . Quant aux autres traités contenus dans P , HARLFINGER (1971a), BERGER (1993), BERGER (2005), et LEEUWEN (2013) ont établi qu'il occupait une place relativement secondaire au sein de la transmission des traités *Lin.*, *Inc. An.*, *Hist. An.* et *Mech.*, qui l'apparente de nouveau au manuscrit *Mosqu.* 453 (M^o), qui contient de fait les mêmes traités. On reconnaît là la persistance de la famille μ , si bien que l'on peut penser que c'est celle-ci qui a dicté à P son contenu, tandis que la source β de son texte n'est intervenue qu'en complément pour un nombre restreint de traités.

Une fois établi que P puise, pour sa recension de $PN1$ et de $PN2$, à deux sources bien identifiées, la question centrale est de comprendre comment s'opère leur combinaison. On peut tout d'abord établir que leur rencontre ne s'effectue pas directement dans P , mais dans le modèle que son copiste a devant lui. Il y a en effet un certain nombre de fautes dans son texte qui ne s'expliquent qu'en supposant que le copiste avait sous les yeux un exemplaire où la leçon de μ coexistait avec celle de β de manière ambiguë (l'une étant, par exemple, dans le corps du texte et l'autre au-dessus ou en marge) et que, à son insu, il les a combinées de manière parfois quelque peu créative. Ce phénomène n'est pas très fréquent, mais une observation attentive des leçons de P sur une étendue textuelle aussi large permet de récolter une bonne poignée d'exemples. P étant lui-même presque entièrement dépourvu d'annotations, son copiste n'a en effet pas pu se satisfaire de reproduire photographiquement son modèle, et il ne s'est pas non plus borné à recopier son texte principal en ignorant ce qui l'entourait.

(A) Il y a d'abord quelques rares cas où P contient une variante marginale ou une correction au-dessus de la ligne⁴⁷. (A1) En *Sens.* 437^a28, on lit dans P la même leçon, inintelligible, que dans B^e , ὀρωη μὲν ἄντια, puis l'on trouve dans la marge, précédé de la mention γράφεται, la leçon de la vulgate ὀρώμενόν τι, tirée certainement de la source μ . Il est fort probable que le copiste ait reproduit ici fidèlement ce qu'il lisait dans son modèle. (A2) En *Sens.* 440^b6, la leçon de β , attestée par B^e et la traduction de Guillaume, est le datif ἵπποις, qui arrive au beau milieu d'une énumération à l'accusatif. Il s'agit vraisemblablement d'une faute graphique. Les autres manuscrits donnent l'accusatif ἵππους, qui permet de construire la proposition beaucoup plus facilement. On trouve dans P ce datif problématique, mais avec les lettres ου, au-dessus de la ligne⁴⁸. (A3) En *Long.* 466^b30, la particule γὰρ après ὥσπερ semble avoir été absente de μ , mais présente dans β . Elle est placée au-dessus de la ligne dans P . (A 4) En *Resp.* 471^a33, les manuscrits de β donnent l'indicatif ἀποθνήσκει après ὅταν. C'est une erreur graphique stupide, et

47. Le manuscrit contient, en tout et pour tout, trois variantes en marge signalées par un γράφεται, ce qui est extrêmement peu pour un *codex* aussi volumineux. Outre celle relative à *Sens.*, l'une concerne *Part. An.* II.9 655^a30 (f. 21^v), où la vulgate donne μὲν ὡδεις, ce qui est aussi le cas de P , où l'on trouve cependant ὑμῶδες en marge, précédé de la mention γράφεται. La seule autre variante connue est autrement la leçon de Z , ζυμῶδες. L'autre concerne *Col.*, 789^b2 (f. 276^v), où la vulgate a pour leçon πολιοῦσθαι, de même que P , où l'on lit cependant en marge, précédé de la mention γράφεται, πονεῖσθαι ἢ ἐνεργεῖσθαι. La seule autre variante connue, d'après l'édition de FERRINI (1999), est la leçon partagée par E et M , πονοῦσθαι. Il semble ainsi que l'on ait affaire dans les deux cas à des lieux affectés par des corruptions anciennes, probablement intervenues en majuscules. Il est en tout cas clair que le copiste de P ne s'est pas livré à la collation d'un autre exemplaire, mais qu'il recopie ses variantes directement de son modèle. Il est fort possible que le modèle en ait contenu davantage, celles-ci ont vraisemblablement été retenues en raison de la difficulté lexicale des deux passages, tandis que celle relative à *Sens.* est liée à une difficulté syntaxique.

48. Il se passe peut-être quelque chose de semblable en *Sens.* 446^a26, où l'on ne dispose malheureusement plus de B^e pour reconstituer β . On lit dans la moitié de α représentée par E καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς, et dans l'autre, c'est-à-dire γ , καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς, sans la particule καὶ. Or la particule n'est présente qu'au-dessus de la ligne dans P . Il peut s'agir, soit d'un accident banal (mais ce genre de choses est très rare dans le manuscrit), soit de la reproduction d'une variante que le copiste a devant les yeux, soit d'une hésitation de sa part devant l'alternative que son modèle lui présente.

le reste des témoins a le subjonctif correct, ἀποθνήσκη. *P* contient d'abord l'indicatif, mais on trouve au-dessus le ι indispensable. (A5) En *Resp.* 478^a3 β a conservé la leçon de l'archétype (qui est aussi celle de *Z*), τὸ μέτρον, contre tous les manuscrits de γ, ceux de μ inclus, où l'on trouve la leçon τὸ μέτριον. On trouve à nouveau le ι qui fait toute la différence au-dessus de la leçon τὸ μέτρον dans *P*.

(B) Les cas d'erreurs créatrices sont tout aussi intéressants, en voici quelques exemples.

(B1) En *Sens.* 439^b31–32, *P* donne τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γὰρ, alors que la plupart des manuscrits ont pour leçon τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς, ce qui permet une bien meilleure syntaxe. Pourquoi ce déplacement de la particule γὰρ ? Il y a fort à parier que la cause se trouve du côté du fait que dans β, d'après le témoignage de *B^e*, cette particule n'était pas présente. On imagine alors que le modèle de *P* avait aussi pour texte principal une leçon sans cette particule, mais que celle-ci a ensuite été insérée dans une annotation suffisamment peu précise pour que le copiste de *P* ait pu se tromper d'endroit. (B2) En *Sens.* 441^b14, deux leçons s'opposent au sein de la transmission, celle de l'archétype et de la majorité des manuscrits, ἐναντιότης ἐν ἑκάστωι, et celle des familles λ et μ, ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης. Le manuscrit *P* est le seul témoin indépendant à présenter les deux à la fois, on y lit en effet ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης ἐν ἑκάστωι : le copiste a manifestement compris comme une correction ce qui devait n'être que l'indication d'une variante dans son antigraphe. (B3) En *Sens.* 447^a12, *P* présente une leçon qui répète deux fois le pronom τις de manière étrange, ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε τις. Le reste de la transmission se divise en deux leçons principales ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε, celle de la branche de *E* et probablement de l'archétype, et ἔστι δέ ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε, celle de γ et donc de μ. On peut reconstituer le processus ayant conduit à cette leçon bizarre dans *P* ainsi : l'antigraphe a pour texte ἔστι δέ ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε, avec en outre l'indication d'une autre leçon (en fait celle de γ) avec le pronom τις placé à un endroit différent. Le copiste de *P* a compris l'indication de travers et a inséré une seconde fois le pronom, qui plus est au mauvais endroit. (B4) En *Mem.*, 450^b22 la leçon de *P*, ἐν καὶ ὄν, paraît singulière, la plupart des manuscrits donnent simplement καὶ ἐν. Il faut en fait observer que l'on trouve dans ceux de μ la leçon καὶ ἐν ὄν, et supposer que le copiste de *P* s'est un peu embrouillé les pinceaux. (B5) En *Mem.* 452^b23, on lit dans *P* ὅταν μὲν, leçon qui n'est attestée nulle part ailleurs : la quasi-totalité des manuscrits donne ὅταν οὖν, sauf ceux issus de μ, où l'on trouve ὅταν μὲν οὖν. La particule μὲν semble avoir été insérée dans μ, car le contexte y invite (la particule δὲ est présente au début de la clause suivante, en 452^b24). Il est alors probable que le copiste de l'antigraphe de *P*, ayant noté cette petite divergence, avait placé cette particule supplémentaire μὲν, au-dessus de οὖν, ce que le copiste de *P* aura compris comme une invitation à remplacer l'une par l'autre. Au cours de la même phrase, on lit dans *P* une leçon qui laissera incrédule, ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη : il s'agit en fait de la combinaison de la leçon de l'archétype, ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἴεται μνημονεύειν avec la version corrigée qu'en propose Michel (36.21–22 :

l'apodose est perdue dans son exemplaire si bien qu'il en invente une, οὐκ ἔστι μνήμη), ἄν δ'οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη, qui est reprise dans μ . (B6) En *Long.* 465^b22, il manque le τ avant ἐνεργείαι dans μ . Il est bien présent dans *P*, mais après le mot ἐνεργείαι, ce qui indique qu'il n'était pas tout à fait à sa place dans l'antigraphe. (B7) En *Resp.* 477^b7, *P* a pour leçon καὶ ἄποδα γὰρ, ce qui est un peu étrange du point de vue de la syntaxe. La plupart des autres manuscrits ont le bon texte, γὰρ καὶ ἄποδα. C'est en fait que son copiste avait devant lui un exemplaire suivant la leçon propre à μ , καὶ ἄποδα, sans γὰρ, tout en signalant que cette particule était présente dans d'autres manuscrits. De nouveau, il a procédé à l'insertion, mais au mauvais endroit.

(C) Un dernier phénomène intéressant est la présence, assez furtive, de petits morceaux du commentaire d'Alexandre dans le texte de *P* pour *Sens.* seulement. Il n'y a qu'un seul passage où l'on puisse être absolument certain que ce soit cela qui se soit passé⁴⁹. En 447^a8–9, on lit *P* ὧν ἐστὶ ἀντίληψιν διὰ τινος μεταξὺ, leçon surprenante au vu du fait que les autres manuscrits ont seulement ὧν ἐστὶ μεταξὺ, et étant donné que le terme ἀντίληψις ne fait normalement pas partie du vocabulaire aristotélicien de la sensation. En réalité, la formule est tirée directement du commentaire d'Alexandre (135.6), qui paraphrase ainsi l'expression très concise d'Aristote pour désigner les *distal senses*. Que s'est-il passé ? Le scénario le plus plausible est que l'antigraphe de *P* (ou peut-être déjà un de ses ancêtres), contenait des bribes du commentaire d'Alexandre autour du texte, destinés à faciliter la compréhension de certains morceaux aristotéliciens difficiles, et que le copiste s'y est laissé prendre et a inversé la paraphrase et le texte original.

On conclura de ce bref examen que la rencontre des leçons de β avec celles de μ n'intervient pas dans *P* directement, mais s'est opérée dans son antigraphe, qui contenait le report d'un bon nombre de variantes, et sans doute aussi quelques annotations érudites tirées d'Alexandre. Si l'on s'intéresse maintenant à cet antigraphe de *P*, il serait souhaitable de parvenir à une meilleure compréhension de la manière dont ses deux sources s'y sont rencontrées. C'est d'autant plus important pour la section de *PN1* où *P* est pratiquement notre seule source pour reconstruire β : il serait précieux de pouvoir déterminer, par exemple, si *P* a été copié sur un manuscrit qui contenait le texte issu de β avec des corrections issues de μ , ou si c'est l'inverse. En réalité, aucune de ces deux options n'est acceptable, elles sont trop simples pour permettre de rendre compte de la manière dont *P* semble puiser alternativement à l'une ou l'autre source. Si l'on reprend les exemples précédents, on constatera en effet que c'est souvent β qui semble primer, celle de μ ne donnant l'impression d'être arrivée qu'après coup (A1, A2, A 4, A5, B1, B3, B4), mais que l'opposé est parfois vrai (A3, B5, B6). L'éditeur commence alors à frémir et à redouter la pire situation possible, du point de vue de l'étude de la transmission, celle où

49. Un autre cas possible se trouve en 447^a15, où *P* donne le participe φερομένων, lequel est également employée par Alexandre lorsqu'il paraphrase ce passage (138.8–9), alors que l'on lit ὑποφερομένων dans tous les autres manuscrits. On ne peut cependant pas complètement exclure qu'il s'agisse d'une coïncidence, le copiste de *P* se fâchant de temps en temps avec les préfixes.

le copiste de *P* aurait eu devant lui une proto-édition critique du texte où il piocherait selon son bon plaisir dans les annotations. Fort heureusement, ce n'est pas non plus la bonne manière de se représenter le processus ayant abouti au texte de *P*. Il est vrai que, de temps en temps, on peut avoir l'impression que ses leçons varient aléatoirement entre ses deux sources, mais, dans la plupart des cas, il y a très clairement l'une des deux qui prédomine massivement sur l'autre. La chose inattendue est qu'il semble y avoir, un peu comme dans le cycle empédocléen, une alternance entre la domination de β et celle de μ , comme si le copiste de l'antigraphe de *P* s'était par moments décidé à inverser la priorité qu'il accorde à l'un de ses modèles. Le schéma de succession est le suivant dans le cas de *PN1*. (1) Pour *Sens.*, β domine massivement dans *P*, il n'y a en fait presque pas besoin de supposer une influence de la part de μ pour ce traité. (2) Cette domination de β s'affaiblit tout au long de *Mem.*, où les leçons tirées de μ sont de plus en plus fréquentes, et finissent même par prendre le dessus aux alentours de 452^b10. (3) Peu après le début de *Somn. Vig.*, vers 454^a20, β reprend la main et la conserve jusqu'en 456^b30 environ. (4) À partir de là, les deux sources semblent conclure une sorte de trêve et se partager le terrain. Cette division n'est cependant pas tout à fait équitable, et ce sont les leçons de μ qui sont les plus fréquentes jusqu'à la fin de *PN1*. (5) Le *stemma* fourni par PRIMAVESI (2020), p. 133, suggère que cette situation se perpétue jusqu'au chapitre de 6 de *Mot. An.*, à partir duquel β recommence à dominer dans *P*. Il semble ainsi nécessaire de faire l'hypothèse que la conjonction de μ et de β dans l'ancêtre de *P* a eu lieu simultanément, c'est-à-dire que le copiste a eu en même temps accès aux deux sources, plutôt que d'avoir annoté un exemplaire déjà rédigé au moyen d'un nouveau modèle, et qu'il a varié dans sa manière de les placer l'une par rapport à l'autre. Il est possible qu'il y ait à cela des explications matérielles (l'un de ses modèles pouvait souffrir de lacunes ou avoir été endommagé) ou psychologiques (une leçon dans l'un de ses exemplaires a pu lui déplaire et le conduire à dénigrer sa contribution). De manière générale, je note que lorsque l'une des deux sources présentent des fautes qui paraissent vraiment gênantes, par exemple des omissions grossières résultant d'un saut du même au même, le texte de *P* en est préservé, ce qui témoigne d'une certaine intelligence de la part de son copiste ou de celui de son modèle dans la gestion des variantes. La situation est un peu différente pour *PN2*, dont les traités font directement suite à *Mot. An.* dans le *codex*. Le copiste de l'antigraphe semble désormais s'être décidé à adopter un procédé de comparaison plus systématique, et l'on n'observe plus autant ce phénomène de vagues successives. C'est approximativement le texte du type μ qui prime aux deux tiers, avec néanmoins une présence importante de leçons issues de β – cela correspond approximativement à la situation de la phase (4) pour *PN1*. Comme ces leçons β arrivent le plus souvent par petites grappes, on a l'impression que le copiste jette régulièrement des coups d'œil à son second exemplaire. Si donc la proportion des leçons tirées de μ est plus importante pour *PN2*, cela ne semble pas vraiment résulter d'une décision franche et claire de rejet à l'égard de β de la part du

copiste.

Fautes de *P*

Sens.

- 442^a20-21 καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ἐστίν· ἐπτα γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη om. **P** (saut du même au même)
- 442^b5 ἔτι δὲ καὶ **P** : καὶ μ : ἔτι δὲ **vulg.** (combinaison de variantes)
- 447^a8-9 ὦν ἐστὶ ἀντίληψιν διὰ τινος μεταξὺ **P** ex Alex(135.6) : ὦν ἐστὶ μεταξὺ **vulg.**
- 447^a15 φερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα **P** Alex^P(138.8-9) : ὑποφερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα **vulg.**

Mem.

- 450^b22 ἐν καὶ ὄν **P** : καὶ ἐν ὄν μ : καὶ ἐν **cett.** (combinaison de variantes)
- 453^a6-7 τὸ ἀναμμνήσκεισθαι οὐ μόνον κατὰ τὸν χρόνον ἀλλ' ὅτι τοῦ μὲν om. **P** (saut du même au même)

Somn. Vig.

- 457^a11 φαίρεται **P** : φέρηται ἄνω **cett.**
- 457^b11 οὐ πότερον **P** : πότερον **cett.**
- 458^a16 τῶν δ' ἐν τῇ καρδίᾳ om. **P** (saut du même au même)

Insomn.

- 458^b6 τᾶλλα om. **P**
- 459^b8-9 τρόπον δὲ τὸν αὐτὸν **P** : τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον **vulg.**
- 462^a23 σαφῶς **P** : εὐθὺς **cett.** (anticipation de ^a25)

Juv.

- 468^b18 τὰς ἀποφυτείας αὐτῶν **P** : τὰς ἀποφυτείας **vulg.** (amélioration du texte)

Resp.

- 476^a28-29 οὔτε γὰρ ἀναπνέοντες ἅμα καταδέχονται τὴν τροφήν οὔτε ἐκπνέοντες **P** : οὔτε γὰρ ἀναπνέοντες ἅμα καταδέχονται τὴν τροφήν **vulg.** (amélioration du texte)

L'histoire ultérieure du manuscrit commence avec les titres et annotations qu'il contient. La manière dont les différents traités sont séparés est complexe. Le copiste réserve normalement une nouvelle ligne, parfois une nouvelle page, pour faire débiter un nouveau traité ou un nouveau livre d'un traité, et laisse l'espace correspondant au titre et à la première lettre. Ceux-ci ont en effet été consignés dans le manuscrit ensuite, mais le détail de l'opération révèle qu'elle est intervenue sans lien avec la confection originelle. La main des titres, beaucoup plus récente, présente un *ductus* négligé et clairement tardif qui contraste peu avantageusement avec le soin apporté par Ioasaph au texte principal. En outre, elle intervient directement dans le texte au début du cinquième livre de *Hist. An.* (f. 364^v). La leçon originelle du manuscrit diffère du texte usuel et fait débiter le livre V par les mots καὶ πρῶτον περὶ τῶν πρῶτων λεκτέον, ce qui correspond à peu près à 539^a2 dans l'édition de BEKKER (1831), si bien qu'il manque les quatre premières lignes

du livre. La main en charge des titres est alors intervenue pour rétablir le texte usuel⁵⁰. Par ailleurs, la division de la seconde partie de *PN1* semble avoir posé problème dès le départ. Le copiste originel a en effet réservé l'espace pour un titre au début de *Mem.* (f. 228), celui qui a ensuite été inséré, *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς κατ' ὕπνον μαντικῆς*, recouvre en fait ce traité et les trois suivants, selon la division usuelle. Ioasaph a tout de même souhaité marquer une forme de séparation entre ceux-ci, au moyen de semi-titres qu'il a cette fois écrits lui-même, placés en bout de ligne (la première lettre est destinée à être tracée à l'encre rouge, ce qui n'a pas toujours été fait), et non pas sur une nouvelle ligne comme pour les titres véritables. On trouve ainsi ces semi-titres au début de *Somn. Vig.* (*περὶ ὕπνου*, f. 232^v), de *Insomn.* (*περὶ ἐνυπνίων καὶ φαντασμάτων*, f. 238^v). Le procédé a été repris, par une autre main semble-t-il, pour *Div. Somn.* (*περὶ μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης*, f. 243 – le titre est cette fois tracé à l'encre rouge, ce qui n'est autrement le cas que pour l'indication du début du premier livre *An.* qui a été placée tout en haut du f. 178). Cette situation a posé problème lorsque le *codex* a été doté d'une table des matières, laquelle ne respecte pas toujours les titres exacts figurant dans le manuscrit (en donnant par exemple *περὶ μορίων ζῶων* au lieu de *περὶ ζῶων μορίων*) et est assez peu cohérente quant à la deuxième moitié de *PN1*, pour laquelle elle donne comme titres successifs *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ ἀναμνήσεως καὶ ἐγρηγόρσεως* (mêlant bizarrement le titre ancien *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* au deux titres modernes de *Mem.* et *Somn. Vig.*), *περὶ ἐνυπνίων καὶ φαντασμάτων* et *περὶ τῆς κατ' αὐτῶν μαντικῆς*, ce qui fait disparaître *Somn. Vig.* en tant que traité à part, alors qu'il est tout autant séparé du reste que les deux autres traités du sommeil dans le manuscrit.

Une autre intervention notable dans le manuscrit est celle de Georgios Scholarios (patriarche sous le nom de Gennadios de 1454 à 1464, grâce à son opposition antérieure à toute politique unioniste), qui a annoté le manuscrit d'une manière aussi sporadique qu'érudite, au sein d'une section du texte de *An.* II (ff. 192^{rv}, 195^{rv}, 196^r) et au début de *Sens.* (f. 214^{rv})⁵¹. On peut établir qu'il a procédé en ayant sous les yeux un autre manuscrit, puisqu'il corrige une importante omission survenue dans le texte de *P* en *An.* II, concernant les mots *ἴδιον μὲν ὃ μὴ ἐνδέχεται ἑτέροι αἰσθήσει αἰσθάνεσθαι καὶ περὶ* en 418^a11–12 (f. 195^r). Scholarios semble ainsi s'être tourné vers le manuscrit de manière ponctuelle dans le cadre d'une activité d'enseignement. C'est une observation importante, en ce qu'elle permet d'établir que le manuscrit se trouve à Constantinople au cours du troisième quart du XV^e. Elle renforce de surcroît le lien entre *P* et la famille **μ** : tous les membres conservés de celle-ci sont en effet liés, de près ou de loin, à l'activité de Matthieu Camariotès, un disciple très proche de Scholarios, qui le nomme Grand Rhéteur.

50. La chose n'est curieusement pas signalée par BERGER (2005), qui remarque en revanche, p. 131, quelques corrections effectuées dans le texte de *P* à partir de l'édition aldine.

51. La main de Scholarios a été identifiée au f. 192 par HARLFINGER (1971a), p. 416 (voir aussi BERGER (2005), p. 131), j'étends l'identification aux autres annotations laissées dans le manuscrit par cette même main.

Le manuscrit s'ouvre aujourd'hui par un magnifique blason doré (f. 1), entouré par l'inscription IA. PIC. ARAG^S DE CASTELLA POSUIT. Les efforts visant à identifier le possesseur ayant laissé une telle marque ont abouti à deux candidats possibles : le célèbre *condottiere* Jacopo (ou Giacomo) Piccinino (1423–1465), très actif dans les entreprises militaires milanaises, avant d'entrer au service de Ferdinand I^{er} de Naples (ce qui expliquerait la connexion aragonaise), qui le fait ensuite exécuter, et le cardinal Jacopo Piccolomini (né Ammanati ; 1422–1479), très proche de Pie II, lequel en fait son neveu par adoption en 1460. Le premier est avancé par NOLHAC (1887), p. 173, qui prétend reconnaître son blason, le second par PICCOLOMINI (1899), qui reconnaît ce même blason et cette même inscription dans les manuscrits donnés par Jacopo Piccolomini à la magnifique bibliothèque de la cathédrale de Sienne que le futur Pie II avait fait construire. C'est au second qu'il faut donner raison⁵² : il donne en effet une reproduction du même blason issue d'un manuscrit aujourd'hui conservé à la *Biblioteca comunale degli Intronati* de Sienne, avec la cote K.VI.63, et issu du fonds de la cathédrale. Piccinino paraît par ailleurs être mort un peu trop tôt pour pouvoir avoir fait l'acquisition d'un manuscrit passé entre les mains de Scholarios, et la dernière étude biographique à lui avoir été consacrée, FERENTE (2005), ne mentionne aucune collection de manuscrits qui puisse être reliée à sa personne, ni même des préoccupations de ce genre. Au contraire, un essai déjà ancien de reconstitution de la bibliothèque de Piccolomini, dû à FRIGOLA (1981), a permis de répertorier vingt-deux manuscrits, dont un autre *Vat. gr.*, le numéro 96, que l'on sait avoir été possédé par Camariotès et qui pourrait donc avoir connu un destin semblable. Le *Vat. gr.* 1339 a en tout cas été reconnu dans l'inventaire de la bibliothèque de Fulvio Orsini (1529–1600) sous la cote M.G. 10 (*Aristotele tutte l'opere naturale, et de historia animalium, tutte in un volume in pergamena, libro conservatissimo, legato alla greca in corame lionato*) par NOLHAC (1887), laquelle intègre les collections du Vatican en 1602.

6.3 *PN2* : Les manuscrits *Erlangens.* A 4 *E^r* et *Paris.* 2027 *P^f*

Les manuscrits *Erlangens.* A 4 (*E^r* ; aussi connu avec la cotation 1227, voir le catalogue d'IRMISCHER (1852), pp. 16–17 et 89) et *Paris.* 2027 (*P^f*) présentent des recensions de *PN2* extrêmement proches. Ils remontent ensemble et indépendamment l'un de l'autre à un même exemplaire, dont les annotations se retrouvent simultanément dans leurs marges, voire parfois interpolées au sein de leurs textes. Les annotations qu'ils partagent sont le plus souvent brèves et, dans le meilleur des cas, paraphrastiques, mais elles ne se retrouvent pas dans d'autres manuscrits. Certaines contiennent tout de même des références à *Gener.*

52. L'identification avancée par NOLHAC (1887), qui semble avoir tiré des conclusions hâtives à partir d'initiales qui lui ont paru familières, a malheureusement été reprise dans une bonne partie de la littérature secondaire, par exemple par BOLGAR (1954), p. 466.

Corr. (ad 480^b25, au sujet de la doctrine des quatre éléments) et à *Gener. An.* (ad 478^a31, au sujet de la manière dont périclent les œufs). On trouve également dans *E^r* la reprise d'une suggestion textuelle de Michel, ce qui me conduit à supposer que leur antigraphie doit remonter à une édition intégrant le commentaire de Michel et l'intégrant en partie au texte d'Aristote, car je ne vois pas autrement comment *E^r*, qui ne présente aucune autre trace d'interaction avec le commentaire de Michel, aurait pu en reprendre une unique suggestion. Leur ancêtre commun semble avoir été un descendant tardif du *deperditus* β , réalisé indépendamment de la transcription de *B^e*, lequel était accessible à Constantinople au cours de la première moitié du XV^e. Il a sans doute été détruit lors de la prise de la ville en 1453. Il contenait au moins *Mot. An.* et *PN2*.

Erlangens. UB A 4 (E^r) est un manuscrit composite⁵³. Sa partie aristotélicienne (ff. 1–99^v), celle qui m'intéresse ici au premier chef, a été intégralement transcrite par Andronicos Callistos (Ἀνδρόνικος Κάλλιστος; mort en 1476) au tout début de sa carrière, alors qu'il se trouve encore à Constantinople avant 1453⁵⁴. Elle n'est elle-même pas unitaire, comme on peut le déduire des signatures des cahiers, mais se divise en trois unités codicologiques distinctes : (I) ff. 1–70^v : *Phys.*, pour lequel le manuscrit est, en dépit de son jeune âge, un témoin précieux⁵⁵; (II) ff. 72–79^v : Simplicius, *In Phys.*, dont le texte est évidemment mutilé (il s'interrompt après 15.21); (III) ff. 80–99^v : *PN2* & *Mot. An.* Les filigranes suggèrent que ces trois unités sont néanmoins à peu près contemporaines et qu'elles ont été confectionnées au cours des années 1440.

Cet ensemble aristotélicien a rapidement été acquis par Regiomontanus (Johannes Müller von Königsberg; 1436–1476)⁵⁶, très certainement lorsqu'il fait partie de l'entourage de Bessarion, de 1461 à 1467. Il lui ajoute une importante section astronomique (ff. 103–208), conformément à ses intérêts personnels, qu'il copie en partie lui-même, en alternance avec un collaborateur de Bessarion, Cosmas Trapezountios (Κοσμάς Τραπεζούντιος)⁵⁷, et réunit le tout ainsi obtenu à deux autres volumes, également de la main de Callistos, l'un contenant des dialogues de Platon (ff. 209–264^v : *Gorgias*, *Lysis*, *Ménéxène*, *Clitophon*), l'autre les *Travaux* d'Hésiode (ff. 265–283^v). Le volume platonicien partage des filigranes avec les parties aristotéliciennes, leurs confections sont donc toutes approximativement contemporaines (années 1440), tandis que ceux de la partie astronomique la rattachent

53. Voir la notice de Dieter Harlfinger qui lui est consacrée dans MORAUX (1976), pp. 136–139, ainsi que l'entrée correspondante du catalogue de THURN et STÄHLIN (1980), pp. 24–28.

54. Sa main a été identifiée par HARLFINGER (1971a), p. 413 (voir également HARLFINGER (1974), n° 44–46). L'origine constantinopolitaine et la datation ont été établies par L. ORLANDI (2017), dans une thèse de doctorat que je cite d'après PRIMAVESI (2020), p. 100. Sa publication anglaise, sous le titre *Andronicos Callistos. A Byzantine scholar and his manuscripts in Italian Humanism*, est attendue.

55. C'est le résultat auxquels aboutissent indépendamment l'un de l'autre BOUREAU (2018), pp. 127–132, au sujet du livre VII, d'après laquelle le texte du manuscrit d'Erlangen est étroitement apparenté à celui des *Vat. gr.* 251 et du *Vat. Barb. gr.* 136, que l'on place respectivement au sein des XIII^e et XII^e siècles, et HASPER (2020), pp. CXXVII–CCXXXII, qui, au statut du *Vat.* 1025 (XIII^e) près, partage à peu près les mêmes conclusions quant à ce manuscrit.

56. Voir la biographie que lui consacre ZINNER (1968).

57. *RGK* I, n° 218.

au volume d'Hésiode et pointent vers les années 1460. Il faut donc se représenter l'histoire initiale du manuscrit de la façon suivante. Le jeune Regiomontanus, déjà féru d'astronomie, promet sur son lit de mort à son maître à Vienne, Georg von Peurbach, d'accomplir la promesse faite par celui-ci à Bessarion de produire une traduction latine de l'*Almageste* destinée à supplanter celle de Georges de Trébizonde. Pour ce faire, il rejoint en 1461 l'entourage de Bessarion en Italie et décide d'approfondir simultanément sa connaissance de la science et de la langue grecques. Il fait donc l'acquisition auprès de l'un des collaborateurs grecs de Bessarion, Andronicos Callistos, de textes grecs d'initiation⁵⁸ (Platon, selon un exemplaire qui avait été copié quelques décennies auparavant, et Hésiode, qu'il copie pour l'occasion), qu'il fonde en un volume avec une collection de textes astronomiques qu'il fait lui-même réaliser⁵⁹. Le résultat en est le manuscrit avec sa composition actuelle. La partie aristotélicienne n'a pas été acquise et intégrée en vue de l'apprentissage de la langue grecque, mais participe des intérêts scientifiques de Regiomontanus, qui laisse derrière lui, à sa mort, un autre manuscrit, aujourd'hui perdu, qui contenait *Mech.*⁶⁰

L'histoire ultérieure du manuscrit ne pose pas de difficulté particulière, le manuscrit semble n'avoir jamais quitté Nuremberg, où Regiomontanus passe la fin de sa vie, à partir de 1471, avant de repartir pour l'Italie juste avant sa mort en 1476. N'ayant pas d'héritier direct, il lègue ses manuscrits à la ville, qui ne s'en fait pas grand cas et accepte assez facilement de s'en séparer lorsque des acheteurs se présentent⁶¹. Le manuscrit est ensuite employé par Joachim Camerarius (Jakob Ziegler ; 1500–1574) lorsque celui-ci fait paraître un recueil de textes astronomiques grecs (sous le titre d'*Astrologica*) à Nuremberg en 1532, qu'il explique, à la première page de sa traduction latine, avoir trouvés dans cette ville même dans un manuscrit que Regiomontanus y a laissé à sa mort, manuscrit que l'on peut sans peine identifier à l'actuel *Erlangens*. A 4⁶². On perd ensuite sa trace jusqu'à la fin du XVIII^e : le manuscrit semble être néanmoins demeuré sans interruption au même endroit, puisqu'une note au f. II^v indique qu'il est légué à la bibliothèque de l'Université d'Erlangen, qui vient d'être fondée en 1742 à Bayreuth et presque immédiatement déplacée

58. MARTINELLI TEMPESTA (1995) a montré que le texte du *Lysis* porte encore les traces du processus d'apprentissage de la langue grecque par Regiomontanus. Zinner, dans une lettre en date du 21 janvier 1938 au directeur de la bibliothèque de l'Université d'Erlangen, Stollreither, mentionnée par THURN et STÄHLIN (1980), pp. 26–27, était parvenu à la même conclusion quant au texte d'Hésiode, qui en effet était souvent employé de la sorte, en raison de la nature très élémentaire des annotations. Il en déduit que Regiomontanus a acquis le manuscrit ou ses différentes parties au début de son séjour en Italie, vers 1461.

59. Une annotation en bas du f. 111^v de la main de Regiomontanus signale qu'il a eu recours à un exemplaire de la bibliothèque de Bessarion pour vérifier son texte.

60. ZINNER (1968), p. 331 n. 70. Comme le note Harlfinger (MORAUX (1976), p. 138), il y a fort à parier que son texte devait être étroitement apparenté à celui du *Paris*. Suppl. gr. 541, également de la main d'Andronicos Callistos, qui partage un filigrane avec le manuscrit d'Erlangen et donne une recension très élaborée (et contaminée) du texte (voir LEEUWEN (2013), p. 197).

61. ZINNER (1968), pp. 245–265.

62. ZINNER (ibid.), pp. 331–333 n. 71. Au sujet de la biographie de Camerarius l'Ancien, surtout connu pour son amitié avec Philipp Melanchthon, voir WARTENBERG (2003).

à Erlangen, par l'un de ses premiers professeurs, Johann Paul Reinhard (1722–1779), qui dirige également sa bibliothèque de 1755 à 1764. La seule petite difficulté concerne une autre annotation figurant sur ce même feuillet, selon lequel le manuscrit aurait été acquis par Ludwig Camerarius (1573–1651), petit-fils de Joachim Camerarius, auprès du patriarche de Constantinople, ce qui ne saurait être que faux au vu de l'ensemble des éléments précédents et doit correspondre à une légende familiale embellissant quelque peu la vérité historique.

Paris. gr. 2027 (P^f) est également un manuscrit au contenu très divers, mêlant des textes d'Aristote à divers petits traités théologiques et scientifiques, anciens et modernes. Il a été, comme l'indique la souscription qu'il a laissée au f. 50, copié pour l'essentiel par Jean Syméonakis (Ἰωάννης Συμεωνάκης; mort vers 1451)⁶³, le protopape de Candie, en Crète, actif pendant la première moitié du XV^e⁶⁴, très probablement en 1439⁶⁵. La composition interne du *codex* est proprement aberrante et ne correspond certainement pas à ce qui était initialement projeté, quoique cela puisse avoir été : les *PN* avec *Mot. An.* (ff. 133–210^v) sont séparés par une dizaine de feuillets de son autre partie aristotélicienne, qui contient *An.* et *Met.* (ff. 1–111). Pire encore, *PN2* (ff. 133–156^v) y est placé avant *PN1*, au sein desquels *Mem.* et les traités du sommeil (ff. 157–180^v) sont suivis de *Mot. An.* (ff. 180^v–190), puis de *Sens.* (ff. 191–210^v), dans un ordre qui ne se retrouve dans aucun ordre témoin et qui est contraire à toutes les indications fournies par le texte. C'est néanmoins cet ordonnancement que l'on retrouve dans les deux πύλαες grecs du traité (ff. B^v–C et f. D^v), dont le premier paraît remonter au XV^e, si bien qu'il faut supposer que l'état actuel du manuscrit remonte à une date assez proche de la confection de ses différentes unités. Les pages de garde comprennent également le petit prologue à *An.* plaçant le traité au sein des recherches sur la nature (ff. C^v–D), prologue que l'on retrouve dans d'autres manuscrits crétois du XV^e, souvent liés au cercle d'Apostolis⁶⁶ : celui-ci se retrouve ailleurs dans le manuscrit, au f. 50^v, c'est-à-dire sur à la toute fin du dernier cahier de la recension de *An.*, où il a été copié par Syméonakis lui-même, si bien que le prologue se retrouve faire suite au traité. Je suppose donc qu'il a été transcrit à cet endroit par Syméonakis à des

63. Ainsi que par un autre copiste à l'écriture proche, notamment pour la partie inférieure du f. 209, comme déjà remarqué par ESCOBAR (1990), p. 101.

64. Voir à son sujet MERCATI (1946), ainsi que les quelques compléments apportés par STEFEC (2012a), p. 39. Il enseigne le grec et travaille fréquemment pour le compte de lettrés italiens, comme Marco Lippomano, son duc, pour lequel il transcrit *Mech.* dans le *Marc. gr.* IV 57, Francesco Barbaro et Riniuccio d'Arezzo. On considérait jusqu'à récemment la date de 1449, supposée, sans doute à tort, être celle de la confection de la première partie du *Paris. 2027*, comme le dernier *terminus post quem* disponible pour dater son décès, mais une lettre de son petit-fils de l'année 1454 signale qu'il est mort environ trois ans avant cette date, c'est-à-dire vers 1451, après avoir rédigé son testament en 1449 (voir DESPOTAKIS (2020), p. 19 n. 102).

65. La date reportée au sein de la souscription (1449) est contredite par l'indiction, qui est probablement plus fiable, raison pour laquelle Peter Isépy a proposé de corriger celle-là en la reculant d'une décennie (voir PRIMAVESI (2020), p. 138 et n. 289). Si en revanche l'on se fie davantage à l'indiction de l'*Annus Domini*, on peut aussi de là tenter de corriger l'indiction, comme l'avait proposé OMONT (1892), p. 15 (suivi notamment par MONDRAIN (2011), p. 93).

66. Cf. *supra*, p. 356.

fins de remplissage, puis qu'il a simplement été recopié à une date ultérieure au début du manuscrit, ce qui correspond davantage à sa position naturelle. La souscription en bas du f. 50 invite en effet à penser que la fin de *An.* devait originellement correspondre à la fin du volume projeté.

L'organisation du *codex* en cahiers et les signatures grecques qui y sont encore visibles témoignent du fait que ses différentes sections aristotéliennes appartiennent en fait à des unités codicologiques distinctes. Le manuscrit n'ayant pas encore fait l'objet d'une description de ce genre, j'en présente brièvement la composition de ce point de vue :

- (I) (ff. 1–50^v) *An.* : six quaternions, puis deux feuillets, dont la numérotation est à peu près continue. On trouve les signatures α' à la fin du premier cahier (en bas, f. 8^v), puis β' au début du deuxième (f. 9, en haut), γ' à la fin du troisième en bas du f. 24^v, δ' à la fin du quatrième en bas du f. 32^v, ϵ' au début du cinquième en haut du f. 33, φ' au début du sixième en haut du f. 41. Le prologue à *An.* a été transcrit sur le *verso* de l'ultime feuillet (f. 50^v).
- (II) (51–116^v) *Met.*, dans une recension incomplète : un feuillet et huit quaternions. On trouve une signature à l'encre sépia en bas du f. 60^v, à la fin du cahier initial, puis une numérotation continue à l'encre noire en haut du premier feuillet des quaternions, de $\iota\alpha'$ (f. 61) à $\iota\zeta'$ (f. 109), qui ne se raccorde pas à celle de la partie précédente. Le texte s'arrête après 1020^b16, à la fin du f. 111. Les derniers feuillets du dernier cahier (ff. 111^v–116^v) sont laissés vierges, vraisemblablement parce que le copiste n'a pas achevé son travail.
- (III) (117–132^v) contenu divers (extraits d'une traduction de Thomas d'Aquin, de Ptolémée, *et al.*⁶⁷) : structure irrégulière, dont le premier cahier porte la signature α' (en haut du f. 117).
- (IV) (133–156^v) *PN2* : trois quaternions, dont le premier porte une signature à l'encre sépia (en haut du f. 133), la même qu'au f. 60^v.
- (V) (157–210^v) *PN1* : six quaternions, puis composition irrégulière. Le premier feuillet du premier cahier porte une signature à l'encre sépia, $\iota\beta'$ (en haut du f. 157). La section présente un système de signatures à peu près continu à l'encre noire en bas du dernier feuillet de chaque cahier, dont on peut encore déchiffrer les chiffres de β' (f. 164^v) à φ' (f. 196^v). Le texte de *Sens.* est séparé par un feuillet vierge (f. 190^v) de ce qui précède, mais il est transcrit sur le même cahier. Les feuillets 212 et 213 sont intégralement vierges.
- (V) (213–235) traité du patriarche Ephinanius : trois quaternions, dont le dernier est mutilé.

67. Cette partie du manuscrit comprend deux petits textes religieux rédigés par Syméonakis lui-même (ff. 118^v et 132^{r-v}, qui ont été édités par MERCATI (1946), pp. 40–42. Ils semblent avoir rempli une fonction intercalaire.

Deux systèmes de numérotation coexistent ainsi dans le manuscrit, lesquels entrent en contradiction à la fois l'un avec l'autre et avec la composition actuelle du *codex*. Le premier, probablement plus ancien, est à l'encre noire. Il indique que la partie (I), celle contenant *An.*, était originellement destinée à être placée au début d'un *codex*, comme c'est aujourd'hui le cas, que la partie (II), celle contenant *Met.*, était destinée à succéder à un séquence de dix cahiers (ce qui n'est pas le cas dans le manuscrit actuel, et ce qui ne correspond pas à quelque chose que l'on pourrait obtenir en lui antéposant les parties suivantes), et que la partie (V), contenant *PN1*, était elle aussi destinée à être placée au début d'un *codex*, faisant suite à un unique cahier. J'en déduis donc que les parties (I) et (III), en dépit du lien doctrinal évident qui unit *An.* à *PN1*, n'appartenaient pas originellement à une même collection, et que la partie (II) leur est sans doute aussi étrangère. Le second système, à l'encre sépia, distingue les parties (II) et (IV) comme formant deux unités, et remonte à une collection où la partie (V) fait suite à onze cahiers. Il est fort possible que cela corresponde à un arrangement (II) – (IV) – (V), ce qui correspondrait au chiffre indiqué, tout en étant absolument incompatible avec le premier système.

Il est donc raisonnable de considérer que les deux aberrations quant à l'ordonnancement des *PN* dans l'état actuel du manuscrit résultent des aléas d'un processus d'accrétion. La position de *Sens.* après le reste de *PN1* (et très éloigné de la position initiale de *An.*) est rendue suspecte par le *verso* vierge qui l'en sépare, alors que le copiste ne réserve pas d'ordinaire de nouveau feuillet pour le début des traités. Il semble ainsi s'agir d'un ajout de dernière minute. Le fait que *PN1* succède à *PN2*, là où c'est normalement l'inverse qui se produit, comme les textes l'imposent, est, lui aussi, rendu suspect par le fait que les signatures des cahiers contenant *PN1* remontent à un état où ces traités se trouvaient au tout début de la collection. Il faut en tout cas se représenter que Syméonakis a copié plusieurs volumes aristotéliens distincts, quatre d'après mon compte (*An.*, *Met.*, *PN1*, *PN2* ; peut-être faut-il placer certaines parties sur le même plan), ce que confirme l'observation selon laquelle il a recouru à au moins trois modèles différents pour ce faire. Ceux-ci ont ensuite été rassemblés en un seul manuscrit avec diverses autres productions de sa main, aboutissant au manuscrit en son état actuel. Il est probable que la personne ayant effectué cette opération soit également celle à l'origine de la première table des matières grecque et de la duplication du prologue à *An.*, si bien qu'il s'agit vraisemblablement d'un membre du cercle d'Apostolis, père ou fils, en Crète (à l'instar d'à peu près tous les copistes crétois du XV^e) intervenant en vue de vendre le manuscrit ainsi constitué à un humaniste italien, peut-être celui-là même à l'origine des annotations grecques et latines ultérieures que l'on y rencontre⁶⁸.

68. Par exemple aux ff. 1, 29^v, 30, 40, 51, 133^v, 134, 136 (où une conjecture grecque est introduite en latin (*deest puto καὶ ὥς*), ce qui montre qu'il s'agit bien d'une seule et unique personne), *etc.* Je suppose qu'il s'agit d'un occidental en raison de la présence d'annotations lexicales (par exemple au f. 136^v : *πτόρθοι rami*).

Le premier possesseur connu du manuscrit était jusqu'à récemment Niccolò Leonicensino, mais SPERANZI (2020), p. 195 n. 31, a annoncé il y a peu avoir découvert que le manuscrit faisait partie de la bibliothèque de Lauro Quirini⁶⁹ (1420–1479), qu'il semble avoir constamment étendue, en particulier en se liant d'amitié avec Michel Apostolis après son installation en Crète en 1452, où sa famille possède des terres, et je constate en effet que nombre des annotations latines se laissent rattacher à sa main. En attendant la parution de l'étude de Speranzi, on peut donc se représenter l'histoire du manuscrit ainsi. Ses différentes composantes font partie des papiers laissés derrière lui par Syméonakis à sa mort : certains textes semblent avoir été copiés pour des raisons surtout personnelles, d'autres ne sont pas achevés. Michel Apostolis, ou un membre de son entourage, en hérite et les fait rassembler en un unique volume. Celui-ci est vendu à Lauro Quirini, qui n'était pas du genre à reculer devant un manuscrit aussi composite, au vu de sa passion de collectionneur et de son intérêt pour les florilèges. Les contacts constants de Quirini avec Venise et son rôle d'intermédiaire dans la circulation des manuscrits entre la Crète et les humanistes de Vénétie, expliquent comment il est ensuite parvenu à Niccolò Leonicensino (1428–1524), dont l'intérêt pour l'histoire naturelle est connu⁷⁰ – la trajectoire du *Paris. 2027* épouse ainsi celle d'autres manuscrits crétois de l'époque, en particulier celle du tout aussi composite *Paris. 1865*, un manuscrit copié en majeure partie par Apostolis, augmenté par Quirini et finalement acquis par Leonicensino. Les deux manuscrits entrent ensuite, avec une partie importante de la bibliothèque de Leonicensino, en la possession du cardinal Niccolò Rodolfi (1501–1550)⁷¹, dont la collection finira par intégrer la Bibliothèque du Roi.

Les exemplaires employés par Syméonakis pour la confection des deux parties aristotéliennes du *Paris. 2027* sont néanmoins remarquables. *P^f* descend, pour *PN1* comme pour *Mot. An.* et *Met.*⁷², directement du *Paris. 1853*. En revanche, en ce qui concerne *An.*, le texte du *Paris. 2027* est plutôt rapproché par SIWEK (1965b), p. 35, de celui du *Paris. 1852*, copié par un autre copiste crétois actif au cours de la première moitié du XV^e, Jean Chionopoulos (Ἰωάννης Χιονόπουλος)⁷³, lequel est lié au cercle d'Apostolis via sa collaboration avec Calophrenas⁷⁴. C'est un peu étrange, étant donné que le traité figure dans *E*, même si sa recension y présente quelques particularités historiques, mais il faut se rappeler que le texte du traité n'avait sans doute originellement aucun lien codicologique avec celui de *Met.*, si ce n'est d'avoir été transcrit par le même copiste.

69. *Ex-Anonymus 9* chez HARLFINGER (1971a), identifié par M. RASHED (2001), p. 260. La recherche récente n'a de cesse de découvrir sa main dans des manuscrits, si bien que l'étendue attestée de sa collection s'accroît presque d'année en année : pour un bilan provisoire, voir MONFASINI (2018).

70. Le manuscrit a été identifié au sein des inventaires des bibliothèques de Leonicensino par MUGNAI CARRARA (1991), p. 129.

71. MURATORE (2009) (*Paris. 2027* correspond à la notice 85 : II, pp. 51–52).

72. Voir BERNARDINELLO (1970), pp. 90–97, et HARLFINGER (1979), sigle X dans les deux cas.

73. Identification par HARLFINGER (1971a), p. 410.

74. Voir, à propos de Chionopoulos, STEFEC (2012a), pp. 39–44. Le prologue à *An.* est absent du *Paris. 1852*, mais l'on peut penser que c'est en raison de son état actuel : ses premiers feuillets ont été arrachés.

Pour *PN2*, son texte est tellement proche de celui de *E^r* que l'on ne peut que s'imaginer qu'ils descendent tous deux directement du même antigraphes. Cela ne va pas sans poser une certaine difficulté géographique, si l'on suppose que l'un a été réalisé à Constantinople et l'autre en Crète ; il n'y a cependant rien d'impossible à supposer que Syméonakis se serait rendu à la capitale (ce qui pourrait contribuer à expliquer comment il a eu accès au *Paris. 1853*, dont on ne connaît, que je sache, pas d'autre descendant crétois – et même que très peu de descendants de manière générale, *Vat. 261*, qui est constantinopolitain, excepté), ou que le manuscrit aurait été transféré de celle-ci vers la Crète. Le changement de modèle d'une partie des *PN* à l'autre s'explique évidemment par l'absence de *PN2* dans *E*, ainsi que sans doute de *PN1* dans l'exemplaire perdu de la famille β à l'origine du texte de *P^f* et de *E^r*. Le fait que *PN1* et *PN2* soient issus dans le manuscrit de deux sources textuelles différentes renforce l'observation selon laquelle ils correspondaient originellement à des unités codicologiques indépendantes, qui auraient été maladroitement rassemblées *a posteriori*.

Fautes de *E^r* et *P^f**Long.*

- 465^a4 εἶναι **E^rP^f** : εἰσὶ **cett.**
- 465^b2 καὶ **E^rP^f** : ἔσται **cett.**
- 465^b6 ἐναντίων om. **E^rP^f**
- 465^b12 ἐναντίον εὐθύς γὰρ δυνάμει ἐνυπάρχει τὸ ἐναντίον καὶ ὕλη παθητικὴ ὑπάρχει **E^rP^f** : τὸ ἐναντίον εὐθύς γὰρ δυνάμει ἐνυπάρχει τὸ ἐναντίον τῆι παθητικῆι ὕληι **ZC^cMi** : τὸ ἐναντίον **cett.** (interpolation depuis une glose qui semble déjà figurer dans l'archétype)
- 466^a4–5 μέλιττα γὰρ ἔντομος οὖσα πολυχρονιώτερα ἐνίων ἐντόμων **E^r** : μέλιττα γὰρ ἀναιμος οὖσα πολυχρονιώτερα ἐνίων ἐναίμων **P^f** : μέλιττα γὰρ πολυχρονιώτερον ἐνίων ἐναίμων **cett.** (interpolation)
- 466^a13 οἶον om. **E^rP^f**
- 466^b1 λείπηται **E^rP^f** : λείπεται **cett.**
- 466^b4 θυμὸν **E^r** : τὸ θερμὸν **P^f** : χυμὸν **vulg.**
- 466^b30 ὥσπερ om. **E^rP^f**

Juv.

- 468^a1 ἀρχὴν om. **E^rP^f**
- 469^a29–30 ἐν τῶι μέσῳ διὰ τῆς οὐσίας **P^f** : ἐν τῶι μέσῳ τῆς οὐσίας **E^r** : ἐν τῶι μέσῳ δὲ τῆς οὐσίας **cett.**
- 470^a14 πληθῆς (sic) **P^f** : πληθός **E^r** : πλήθει τῆς **cett.**

Resp.

- 471^a6 μὲν om. **E^rP^f**
- 471^b9 δ' ἄν om. **E^rP^f**
- 472^a3 οὐθὲν om. **E^rP^f**
- 472^a26 καὶ om. **E^rP^f**
- 472^b1 θλίψιν **E^rP^f** : σύνθλιψιν **cett.**

- 473^b3 εἰπεῖν $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f$: εἰσὶν **cett.**
- 474^a22 ὁμῶς $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f$: ὁμοίως **cett.**
- 475^a19 γὰρ om. $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f$
- 476^a22 μὲν om. $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f$
- 478^b5 πᾶσιν ἐνταῦθα ἢ καρδία $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f \mathbf{P}$: ἐνταῦθα ἢ καρδία **cett.**

VM

- 478^b29 τοῖς διατελέσει $\mathbf{E}^r \mathbf{P}^f$: τοῖς μὴ ἀτελέσειν **cett.**

Fautes de E^r *Long.*

- 465^a31 ἄλλη \mathbf{E}^r : ἄλλως **cett.**
- 465^b21 εἰρημένων ἔστω \mathbf{E}^r ex Mich(94.7) : εἰρημένων **vulg.** (reprise d'une conjecture de Michel)
- 465^b23 ἐξεπιπολλῆς \mathbf{E}^r : διὸ ἢ ἐλάττων φλόξ κατακαίεται ὑπὸ τῆς πολλῆς **cett.**
- 465^b29 οὐδαμῶς \mathbf{E}^r : οὐδαμοῦ **vulg.**
- 466^a17-18 θηράσειε \mathbf{E}^r : θεωρήσειεν **cett.**
- 466^b31 ὡς γὰρ ἢ φλόξ φθίρει τὴν ὕλην, οὕτω \mathbf{E}^r : οὕτω **vulg.** (interpolation)

Juv.

- 469^a22 διὰ τοῦ ἐγκεφάλου \mathbf{E}^r : διὰ τὸν ἐγκέφαλον **cett.**
- 470^a13 ἀντιφράττεται \mathbf{E}^r : ἀντιφράττει **vulg.**
- 470^a32 διαστρόβλητα \mathbf{E}^r : ἀστρόβλητα **vulg.**

Resp.

- 471^a15–16 ἐκπνεῖν καὶ ἐκπνεῖν \mathbf{E}^r : ἐκπνεῖν καὶ ἀναπνεῖν **cett.**
- 472^b26 σχέδον om. \mathbf{E}^r
- 475^a20 ὑπὸ τὸ ὑπόζωμα om. \mathbf{E}^r
- 476^a7 οὐδαμῶς \mathbf{E}^r : ὄπταί πω **vulg.**
- 477^b20 ἐν τάχει \mathbf{E}^r : ἄν ταχὺ **cett.**

VM

- 479^a19 μακρᾶς \mathbf{E}^r : μικρᾶς **cett.**
- 480^b10 εἰσπνοή \mathbf{E}^r : ἀναπνοή **cett.**

Fautes de P^f *Long.*

- 464^b23 τὸ αὐτὸ ἕτερον \mathbf{P}^f : τὸ αὐτὸ **cett.**
- 466^a10 ἐναίμοις ζώοις \mathbf{P}^f : ἐναίμοις **cett.**
- 466^b15 ἄρτιον \mathbf{P}^f : αἴτιον **vulg.**

Juv.

- 467^b23 ὑπάρχει \mathbf{P}^f : ὑπάρχειν **cett.**
- 467^b29 ἀπαντᾶν ἀποπερτοῦσθαι \mathbf{P}^f : ἀπαντᾶν **cett.** (interpolation depuis une scholie également présente dans E^r)
- 468^a19 ταύτην τοῖς πορευτικοῖς ὑπηρεσίαν \mathbf{P}^f : ταύτην τὴν ὑπηρεσίαν **cett.**

- 468^b16-17 δῆλον ... φυτῶν om. **P^f** (saut du même au même)
- 469^a7 ἄλλων om. **P^f**
- 469^b33 ἐν τῇ θεμένῃ **P^f** : ἐντιθεμένη **cett.**
- 470^a5 ὥσπερ **P^f** : ὡς εἴπερ **cett.**
- 470^a9–11 τῶι καλουμένῳ ... πεπυρωμένοι om. **P^f** (saut du même au même)

Resp.

- 471^b5 τε om. **P^f**
- 471^b25 λαμβάνειν τότε λευκὸν αἴτιον οἶον τὸ ψυχεῖν τὸ ἔμφυτον θερμὸν **P^f** : λαμβάνειν **cett.**
(interpolation)
- 472^a21 τὸ αἴτιον **P^f** : τί τὸ αἴτιον **cett.**
- 473^a5-6 ὑπερβάλλεσθαι **P^f** : ὑποβάλλεσθαι **cett.**
- 475^a19 ἄδοντες ὅσοι μείζον ὄντες, ἀνάλογοι εἰσὶν ἄρρεσιν **P^f** : ἄδοντες αἰδουσιν **cett.**
(interpolation)
- 477^b10 τὰ μὲν γὰρ ἐνύδρων ἄναιμα **P^f** : τὰ μὲν γὰρ ἄναιμα **cett.** (interpolation)

VM

- 478^b30 οἶον om. **P^f**
- 479^a6 σκεῖσθαι **P^f** : συγκεῖσθαι **vulg.**
- 479^a12-13 τοῖς μὲν ... καὶ γινομένων om. **P^f** (saut du même au même)
- 479^a13 ταῦτα τὰ μόρια κινεῖν τὰ μόρια κινεῖν τὸ πνεύμονα καὶ τὰ βραγχία **P^f** : ταῦτα τὰ μόρια κινεῖν **vulg.** (interpolation)
- 479^b6 θάνατος μάρανσις τοῦ μορίου δι ἀδυναμίαν τοῦ καταφύχειν ὑπὸ γήρωσ τί μὲν οὖν ἐστὶ γένεσις καὶ θάνατος **P^f** : θάνατος **vulg.** (interpolation)
- 479^a6 ὥσπερ **P^f** : ὅπερ **cett.**

6.4 Le témoignage de Stobée relatif à *Mem.*

L'*Anthologie* de Jean Stobée contient un bref ensemble de notes de lecture relatives à *Mem.*, au chapitre XXV, justement celui consacré à la mémoire du livre III⁷⁵.

75. L'ouvrage de Stobée nous est parvenu en deux ensembles séparés, de deux livres chacun, connus respectivement sous le nom d'*Eclogæ physicae et ethicae* (livres I et II, qui doivent leur relative célébrité à leur usage par DIELS (1879) en vue de la reconstruction des *Placita* d'Aëtius) et de *Florilegium* (livres III et IV, lesquels sont généralement beaucoup moins fréquentés). Notre plus ancienne source d'information à ce sujet, Photius, est familier de cette division en deux volumes et nous assure néanmoins qu'il s'agit bien d'un ouvrage unique en quatre livres (la section 167 de la *Bibliothèque* s'ouvre ainsi : Ἀνεγνώσθη ἐκλογῶν, ἀποφθεγμάτων, ὑποθηκῶν, βιβλία τέσσαρα ἐν τεύχεσι δυοί ...). Pour une présentation générale de l'ouvrage de Stobée, voir MANSFELD et RUNIA (1997), pp. 196–271, et PICCIONE et RUNIA (2001). Je rappelle que nous ne savons pratiquement rien de son auteur, de son milieu, ou de ses motivations. Les seuls éléments dont nous disposons sont les suivants. Son nom nous indique uniquement qu'il est originaire de Stobi, au nord de la Macédoine. Il doit avoir vécu avant Photius, qui le lit, et après l'auteur le plus récent parmi ceux qui sont lus par lui, Thémistius (qui meurt en 388), si bien qu'on le place généralement au V^e siècle. Photius nous apprend que l'ouvrage est dédié par Stobée à son fils, dénommé Septime, en vue de lui inculquer la φιλοπονία, et qu'il s'ouvrirait par une sorte d'éloge de la philosophie, associée à une présentation des principales écoles. Cette ouverture est perdue, de même que de nombreuses sections des deux premiers livres que mentionne encore Photius. En ce qui concerne l'histoire récente du texte, depuis la Renaissance, on se reportera à la grande fresque de CURNIS (2008).

Étrangement, ce passage semble avoir échappé à l'attention de tous les éditeurs d'Aristote, et ce alors que les philologues ont depuis longtemps pris l'habitude de comparer les leçons des manuscrits à celles de Stobée dans le cas d'autres auteurs, en particulier de Platon, qui est très bien représenté dans l'*Anthologie*⁷⁶. La première mention de ce passage dans la littérature académique dont j'aie connaissance est à mettre au crédit de TAORMINA (2011), qui l'a découverte assez fortuitement, guidée par un intérêt pour le traitement néo-platonicien de la mémoire. Les extraits de *Mem.* que copie Stobée sont en effet placés, au sein de la rubrique *περὶ μνήμης*, entre des passages tirés de Porphyre, de Platon, et de Jamblique, ce qui n'est certainement pas un hasard. Stobée n'a pas toujours bonne réputation en tant que témoin textuel, et son gigantesque ouvrage ne se fonde pas toujours sur une connaissance de première main des auteurs qu'il prétend citer. Néanmoins, c'est un compilateur consciencieux : lorsqu'il a un texte devant lui, il s'abstient rigoureusement de toute altération, si ce n'est celles induites par l'*oratio obliqua*, et copie servilement les passages qui lui paraissent intéressants, en limitant strictement son intervention à la sélection de ceux-ci⁷⁷. Une rapide comparaison des extraits qu'il fournit pour *Mem.* avec le texte transmis d'Aristote suffit à prouver que cette section remonte bien à une confrontation directe avec le traité aristotélicien, qu'elle soit le fait de Stobée ou de sa source⁷⁸. Afin de neutraliser temporairement la question de l'origine de cette section de Stobée (est-il son auteur ou recopie-t-il un résumé antérieur ?), je désigne pour le moment son auteur par le sigle S. Le point important est que S abrège Aristote en sélectionnant des extraits du traité, de sorte que l'on puisse encore parvenir à remonter à son exemplaire.

À l'exception de sa toute première phrase, cette section de Stobée correspond de très près au texte d'Aristote que nous connaissons par les manuscrits byzantins, au point que l'on puisse dresser l'inventaire des différences. (1) Un certain nombre d'écarts tiennent au procédé de S. Comme il rédige son abrégé au discours indirect, il tend à imposer au texte des propositions infinitives de bout en bout. Effectuant des sauts de puce au sein du traité selon son bon vouloir, il ne respecte pas non plus le jeu des particules au sein du texte d'Aristote. Des retouches de cette nature sont à attendre lorsque l'on prélève des morceaux de texte, qui plus est lorsque cela se fait sans doute en partie de mémoire. (2)

76. Michele Curnis est l'auteur d'un bon nombre de publications à ce sujet au cours de la dernière décennie : voir notamment CURNIS (2011) et CURNIS (2020).

77. En ce qui concerne la méthode et la fiabilité de Stobée, voir PICCIONE (1999), PICCIONE (2002), KONSTAN (2011), SEARBY (2011b), qui tente de montrer que l'obscurité qui entoure la figure de Stobée atteste de sa qualité en tant que compilateur (« *It is somehow fitting that we know so little about the man behind arguably the most important anthology to have come down to us from Antiquity. After all, an anthology is about as close as one can get to an authorless text, and the ideal anthologist is, perhaps, that transparent author whose effects are only to be seen in the choice of selections, their arrangement and the headings under which they are grouped.* », pp. 23–24), et enfin PARMENTIER (2015).

78. Deux extraits de cette section de Stobée, dans un autre ordre (1/ de τούς τε νέους (adapté en τούς μὲν νέους) jusqu'à φθίσιν ou à τὸ παράπαν, selon les manuscrits ; 2/ des premiers mots jusqu'à εὐμαθεῖς) se retrouvent dans le *Loci communes* faussement attribués à Maxime le Confesseur, où ils sont attribués à Platon : ils ont été prélevés de Stobée à une date ancienne, quelque part entre 650 et 900 – voir l'édition de IHM (2001), pp. 770–771.

Stobée, III.25.3 (WACHSMUTH et HENSE (1884))

Ἀριστοτέλους Περὶ μνήμης

Τὴν δὲ κατοχὴν τῶν φαντασμάτων μνήμην ἐπονομάζεσθαι, τὴν δ' ἀναπόλησιν τούτων ἀνάμνησιν·

οὐ τοὺς αὐτοὺς δ' εἶναι μνημονικούς τε καὶ ἀναμνηστικούς, ἀλλ' ὡς ἐπὶ πολὺ μνημονικώτερους μὲν ὑπάρχειν τοὺς βραδεῖς, ἀναμνηστικώτερους δὲ τοὺς ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς.

διαφέρειν δὲ τῆς φαντασίας τὴν μνήμην, ὅτι ἢ μὲν κίνησίς ἐστιν αἰσθήσεως ἐνεργούσης ἢ διανοίας· φαντάσματα γὰρ ἄμφω λέγειν ὁμοίως ἡμᾶς· ἢ δ' οἶον ζωγράφημά τι τῆς ψυχῆς· τὴν γὰρ γινομένην κίνησιν τῆς αἰσθήσεως σημαίνεσθαι τινὰ τύπον ἐν αὐτῇ παραπλησίως τοῖς σφραγιζομένοις διὰ τῶν δακτυλίων.

διὸ καὶ τοῖς μὲν ἐν κινήσει πολλῇ διὰ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὖσιν οὐ γίνεσθαι, καθάπερ εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτούσης τῆς κινήσεως καὶ τῆς σφραγιῶδος, τοῖς δὲ διὰ τὸ ψύχεσθαι, καθάπερ καὶ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ σκληρότητα δὲ τοῦ δεχομένου τὸ πάθος οὐ γίνεσθαι τοὺς τύπους. διόπερ τοὺς τε νέους σφόδρα καὶ τοὺς γέροντας ἀμνήμονας εἶναι· ὑπορρεῖν γὰρ τῶν μὲν διὰ τὴν αὐξήσιν, τῶν δὲ διὰ τὴν φθίσιν. ὁμοίως δὲ καὶ διὰ τοὺς λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς· οὐδέτερους γὰρ τούτων φαίνεσθαι μνημονεύοντας· τοὺς μὲν γὰρ ὑγροτέρους εἶναι τοῦ δέοντος, τοὺς δὲ σκληροτέρους, παρ' ὃ καὶ τῶν μὲν οὐ μένειν ἐν τῇ ψυχῇ τὸ φάντασμα, τῶν δ' οὐχ ἄπτεσθαι τὸ παράπαν.

Aristote, *Mem.*

[449^b6] οὐ γὰρ οἱ αὐτοὶ εἰσι μνημονικοὶ καὶ [7] ἀναμνηστικοί, ἀλλ' ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μνημονικώτεροι μὲν οἱ [8] βραδεῖς, ἀναμνηστικώτεροι δὲ οἱ ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς

6 καὶ : τε καὶ **P** || **7** μνημονικώτεροι : μνημονικοὶ **E**¹ || **8** ἀναμνηστικώτεροι : ἀναμνηστικοὶ **E**¹

[450^a27] δῆλον γὰρ ὅτι δεῖ νοῆ-^[28]σαι τοιοῦτον τὸ γιγνόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ ^[29] καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτὴν οἶον ζωγρά-^[30]φημά τι [τὸ πάθος] οὐ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην· ἢ γὰρ ^[31] γιγνομένη κίνησις ἐνσημαίνεται οἶον τύπον τινὰ τοῦ αἰσθήμα-^[32]τος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις.

8 τοιοῦτον τὸ **β(B°)UΛAμ** : τοιοῦτο τὸ **E**¹ : τοιοῦτον τὸ **η** : τοιοῦτό τι τὸ **C°Mi** : τοιοῦτον Rassow || **30** τὸ πάθος del. Ross | εἶναι μνήμην **EC°MiβμUWy** : μνήμην εἶναι **λAη** || **31-32** τοῦ αἰσθήματος : τὸ αἰσθήμα **C°Mi**

[450^a32] διὸ καὶ τοῖς [450^b1] μὲν ἐν κινήσει πολλῇ διὰ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὖσιν οὐ γίνε-^[2]ται, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτούσης τῆς κινήσεως καὶ τῆς σφραγιῶδος· τοῖς δὲ διὰ τὸ ψύχεσθαι, κα-^[4]θάπερ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ σκληρό-^[5]τητα τοῦ δεχομένου τὸ πάθος οὐκ ἐγγίγνεται ὁ τύπος. διόπερ ^[6] οἱ τε σφόδρα νέοι καὶ οἱ γέροντες ἀμνήμονες εἰσιν· ῥέουσι ^[7] γὰρ οἱ μὲν διὰ τὴν αὐξήσιν, οἱ δὲ διὰ τὴν φθίσιν. ὁμοίως ^[8] δὲ καὶ οἱ λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς οὐδέτεροι φαίνον-^[9]ται μνήμονες· οἱ μὲν γὰρ εἰσιν ὑγρότεροι τοῦ δέοντος, οἱ δὲ ^[10] σκληρότεροι· τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυ-^[11]χῇ, τῶν δ' οὐχ ἄπτεται.

^b1-2 οὐ γίνεται **β(B°PT2)** : οὐ γίνεται μνήμη **α** | ἂν : γὰρ **N** || **3** ψύχεσθαι **Eβ(B°)γ** : ψύχεσθαι **C°MiPξNYbVH^amW^vm** Mich^p Iac Guil || **8** ἢ **β(B°P)** : καὶ οἱ λίαν **E** : καὶ **γC°Mi** || **8-9** φαίνονται : ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται **C°Mi** || **9** μνήμονες : μνημονικοὶ ὄντες **C°Mi** || **10** οὐ om. **E**¹ || **11** ἄπτεται : ἄπαται **B°**

Dans la section correspondant à 450^a27–32, S semble ne pas se soucier particulièrement de respecter la lettre d’Aristote et se préoccuper surtout de retranscrire son contenu de manière claire et directe. Il reste cependant assez proche du texte aristotélicien, comme le montre la reprise de la comparaison avec une représentation (ὄϊον ζωγράφημα τι, ^a30–31), ou avec l’empreinte d’un sceau (^a31–32). Cette distance par rapport au texte de référence révèle quelque chose des préoccupations philosophiques de S lorsqu’il lit le traité : il ne s’intéresse guère à l’aporie technique à laquelle ce passage du texte appartient, qui concerne la manière dont la mémoire implique la présence d’une chose absente, et préfère le mettre à contribution pour fournir des éléments permettant de distinguer la mémoire de la φαντασία. Pour autant, la manière dont il explique brièvement ce en quoi la seconde consiste interroge, car on ne trouve pas d’écho à cette formulation dans le texte d’Aristote.

(3) C’est le reste des divergences du texte de S par rapport à notre Aristote qui intéresse au premier chef l’éditeur. L’enjeu principal est de déterminer dans quelle mesure on peut se servir des extraits de S pour reconstituer son exemplaire d’Aristote, et quel place celui-ci occuperait alors au sein de la transmission. Dans le cas de *Mem.*, il s’agit potentiellement du plus ancien témoignage que nous ayons encore⁷⁹. Il convient donc d’énumérer toutes les différences pertinentes.

- 449^b7–8 : S semble avoir lu μνημονικοί τε καὶ ἀναμνηστικοί, si l’on rétablit le nominatif. Les éditions courantes d’Aristote donnent toutes μνημονικοί καὶ ἀναμνηστικοί, et l’on pourrait se dire qu’il s’agit d’une erreur assez facile, n’était-ce le fait que la leçon putative de l’exemplaire de S correspond exactement à celle du manuscrit *P*. Or *P* est ici le seul témoin potentiel de la branche β . Il y a donc deux possibilités : soit il s’agit d’une légère corruption qui est survenue indépendamment du côté de S et du côté de *P*, soit il s’agit d’un indice du fait que l’exemplaire de S est, comme *P*, à rattacher à β .
- 449^b7 : On lit l’infinitif ὑπάρχειν après μὲν chez S. Il n’y a pas de moyen sûr de déterminer s’il s’agit d’une insertion délibérée de sa part, face à une proposition sans verbe apparent, de la leçon de son exemplaire d’Aristote, ou d’autre chose encore.
- 450^b1–2 : S ne lit pas μνήμη après οὐ γίνεται, il aurait sinon écrit l’infinitif μνήμην après οὐ γίνεσθαι dans son texte. C’est l’indice le plus important concernant la position stématique de son exemplaire, car cette insertion de μνήμη est une faute séparative de la branche α , dont l’exemplaire de S, avec la branche β , a donc été

79. On ne connaît autrement les leçons de β pour *PN1* que par *B*^e et *P*, datés du XV^e et du XIV^e, ainsi que par la révision de Guillaume de Moerbeke (XIII^e), tandis que l’activité de Stobée est nécessairement antérieure au IX^e. Une éventuelle influence de la transmission d’Aristote vers celle de Stobée (ou l’inverse, un peu moins plausible) diminuerait grandement l’intérêt d’un tel témoignage, mais rien ne vient ici suggérer que quiconque se soit donné la peine, au sein de l’océan d’extraits que compte l’*Anthologie*, de se livrer au jeu des comparaisons pour une sélection aussi brève. On gardera aussi à l’esprit le fait que le texte de Stobée a pu subir des accidents au cours de sa transmission.

préservé.

- 450^b2 : S ne semble pas lire la particule ἄν, présente dans tous les manuscrits indépendants (sauf N, qui lui en substitue une autre). C'est probablement une négligence de sa part ou d'un copiste.
- 450^b3 : On lit chez S l'infinitif ψύχεσθαι. Les éditions modernes d'Aristote donnent tous un verbe différent, à une lettre près, ψήχεσθαι, leçon qui est supérieure du point de vue du sens. Il suffit néanmoins d'un bref regard en direction de l'apparat critique pour constater que cette corruption est extrêmement fréquente, et qu'elle est survenue indépendamment dans un assez grand nombre de manuscrits (par exemple, Pachymère la commet lorsqu'il rédige Y, alors que son antigraphe, E, a la leçon correcte). Il est tout à fait envisageable que l'exemplaire de S ait été affectée de cette même faute, ou même que S l'ait commise en recopiant son texte.
- 450^b4 : On lit chez S la particule καὶ après καθάπερ, ce qui ne se retrouve dans aucun manuscrit indépendant. Il est à nouveau fort difficile de se prononcer au sujet de l'origine de cette divergence. Le texte fonctionne très bien sans la particule, ce qui est un argument en faveur de son authenticité, mais il n'est pas impossible qu'elle ait été insérée, presque mécaniquement, pour renforcer la comparaison.
- 450^b5 : On lit chez S la particule δὲ après διὰ σκληρότητα, ce qui est à nouveau inédit au sein de la transmission. Il est toujours difficile de déterminer l'origine exacte de cette leçon, mais l'on peut en revanche, sans trop s'avancer, la déclarer incorrecte. Aristote est en train de donner deux causes très différentes de l'absence de mémoire : ce sont la trop grande mobilité et la trop grande rigidité de ce qui doit recevoir l'empreinte, dont la distinction est mise en valeur par le balancement entre μὲν (^b1) et δὲ (^b3). La seconde cause est présentée comme une rigidité (διὰ τὸ ψήχεσθαι) puis comme une sécheresse (διὰ σκληρότητα). Chez S, la particule est répétée au moment de cette seconde caractérisation. Il y a pourtant déjà une occurrence de la particule, et sa duplication chez S ne correspond pas à l'une des situations où cela serait acceptable⁸⁰.
- 450^b5 : On lit ἐγγίγνεται ὁ τύπος dans les manuscrits indépendants et γίνεσθαι τοὺς τύπους chez S. Le petit écart est probablement induit par le procédé de citation.
- 450^b6 : Les manuscrits indépendants donnent le verbe ῥέουσι, alors que l'on lit ὑπορρεῖν chez S. Le verbe ὑπορρέω ne se rencontre pas chez Aristote (sauf dans un texte inauthentique : *Mir.* 834^a21), bien qu'il soit attesté dans la langue classique. C'est donc probablement une innovation du côté de S.
- 450^b7 10–11 : S ne semble pas respecter la manière dont Aristote construit ses oppositions. En ^b7, οἱ μὲν ... οἱ δὲ ... chez Aristote devient τῶν μὲν ... τῶν δὲ ...

80. Voir DENNISTON (1954), pp. 183–185.

chez S ; en ^b10, τοῖς μὲν οὖν . . . , qui va de pair avec τῶν δ' . . . (^b11), se transforme en παρ' ὃ καὶ τῶν μὲν . . . chez S. Au vu du fait que le même phénomène se produit dans un intervalle aussi bref, il semble préférable de supposer que l'écart est imputable à S, qui se met à paraphraser légèrement son texte de référence.

- 450^b8 S introduit la préposition διὰ avant τοὺς λίαν. C'est une faute de sa part, résultant du fait qu'il n'a pas suffisamment mesuré la progression du moment où Aristote introduit les causes de l'absence de mémoire (avec cette préposition : διὰ πάθος, διὰ σκληρότητα, etc.) à celui où, après διόπερ (^b5), il identifie les individus qui, en vertu de ces causes, présentent cette propriété.
- 450^b8 On lit ταχεῖς ἢ βραδεῖς chez S, là où les éditions modernes d'Aristote donnent ταχεῖς καὶ βραδεῖς, ou quelque chose de ce genre. Pour autant, la leçon avec ἢ est bien attestée dans la transmission manuscrite, c'est celle de la branche β , qui se retrouve encore une fois en accord avec S.
- 450^b11 : On trouve τὸ παράπαν après ἄπτεσθαι chez S, ce qui est sans équivalent dans les manuscrits. Il est probable qu'il s'agisse d'une amplification de sa part, mais on ne peut exclure que ces mots supplémentaires remontent à son exemplaire.

Que conclure de tout cela ? Il y a un certain nombre de cas où il paraît assez clair que les écarts entre les citations de S et le texte transmis sont imputables à de petites inexactitudes de sa part. Il y a quelques cas (449^b7, 450^b4, 450^b11) où l'on peut raisonnablement se demander si Stobée ne préserve pas un texte différent du nôtre, mais les différences sont bien minces. Surtout, il y a deux ou trois cas (449^b7–8, 450^b1–2, 450^b8) où S rejoint la branche β , en étant préservé au moins une fois d'une faute importante ayant affecté α . De tels cas d'accord sont extrêmement intrigants. Certes, il ne s'agit pas de fautes séparatives et l'on ne peut donc pas trancher si c'est parce que S lit un exemplaire apparenté à β ou si c'est parce qu'il a accès à une tradition complètement indépendante de nos manuscrits. Le principe d'économie invite toutefois à privilégier la première hypothèse, d'autant plus que le reste des divergences entre le texte de Stobée et la transmission manuscrite ne fournit pas d'autre cas où son exemplaire aurait été préservé de fautes présentes dans notre texte d'Aristote. On notera, de ce point de vue, qu'une interaction entre ces extraits chez Stobée et l'un des exemplaires, perdu ou conservé, au sein du *stemma* semble très improbable : il y a plusieurs fautes chez Stobée qui ne se retrouvent nulle part, elles n'ont donc donné lieu ni à une contamination de nos manuscrits, ni à une correction du texte de Stobée à partir de ceux-ci. L'apport majeur du témoignage de S est ainsi le fait qu'il nous certifie l'antiquité de certaines leçons de β . C'est une conclusion que l'on pouvait déjà légitimement tirer de l'indépendance de cette branche et de la datation très ancienne de α , dont certaines des fautes sont déjà présentes dans l'exemplaire d'Alexandre d'Aphrodise, mais il est toujours appréciable de disposer d'un témoignage positif en ce sens, surtout quand les autres témoins de cette branche sont beaucoup plus jeunes.

Peut-on se faire une idée de la manière dont S aborde *Mem.*? Il serait souhaitable de pouvoir glaner quelques éléments d'information au sujet de son exemplaire, s'il est la seule attestation de leçon qui ne resurgissent qu'un demi-millénaire plus tard. Il n'y a malheureusement que très peu d'indices à ce sujet, ce qui n'est guère étonnant étant donné sa position de simple compilateur. L'intitulé de la section, Ἀριστοτέλους Περὶ μνήμης, pourrait nous préserver le titre de *Mem.* dans son exemplaire. Ce serait intéressant si le traité devait avoir eu pour titre Περὶ μνήμης, car ce n'est pas le titre usuel : il ne correspond ni aux titres que l'on trouve dans les manuscrits, ni à celui que nous transmet le catalogue de Ptolémée et un certain nombre de sources antiques. C'est néanmoins une manière très courante de se référer à ce traité chez les commentateurs, et l'on doit aussi faire l'observation évidente que c'est l'intitulé global du chapitre chez Stobée. Si l'on ajoute à cela le fait que ce titre est absent de l'un des témoins (*Bruxell.* 11360-63), il apparaît très douteux que cette dénomination remonte à l'exemplaire de S. Un argument supplémentaire est le fait que l'intitulé n'emploie pas la préposition ἐκ (ce qui donnerait Ἀριστοτέλους ἐκ τοῦ Περὶ μνήμης), que Stobée emploie normalement pour indiquer le titre de sa source : il est donc très probable que cet intitulé ait pour seul rôle d'indiquer que ce qui suit est le traitement du sujet de la mémoire par Aristote.

Il reste à examiner les éléments de cette page de Stobée qui ne peuvent pas être directement issus de la lecture du traité d'Aristote. Ils sont au nombre de deux : la définition initiale de la mémoire et celle de la φαντασία lors de sa distinction de la mémoire. Je commence par le second. Aristote ne fournit pas vraiment de caractérisation positive de la notion de φαντασία dans *Mem.*, même s'il en touche bien un mot vers 449^b30–450^a14. Il est certes affirmé que l'on ne peut pas penser sans φαντάσμα et que la φαντασία est une affection de la sensation commune. Peut-on parvenir de là à ce que l'on lit chez S, à savoir φαντασία est un mouvement qui requiert l'actualité de la sensation ou de la pensée (κίνησις ἐστὶν αἰσθήσεως ἐνεργούσης ἢ διανοίας)? Je ne le pense pas, et, quand bien même, cela serait un dépassement de fonction notable de la part de S, qui se borne autrement à sélectionner des passages du traité pour les recopier au discours indirect. La formule du texte de S fait en effet intervenir la notion de mouvement (κίνησις) comme genre de la φαντασία. Or l'on ne trouve aucune affirmation en ce sens dans *Mem.* (tout au plus la φαντασία est-elle associée à la perception du mouvement en 450^a10), alors que c'est un élément central du traitement de cette notion en *An.* III.3. Par conséquent, il doit y avoir derrière cette phrase chez Stobée une source érudite, suffisamment familière d'Aristote pour relier les quelques allusions faites en direction de la φαντασία dans *Mem.* 1 à son traitement plus développé dans *An.* III.3.

La première phrase du texte de S le montre préoccupé par la question de la différence entre μνήμη et ἀνάμνησις. C'est en effet l'une des questions que pose Aristote à l'ouverture du traité, qui ne fait cependant intervenir la question de la réminiscence que dans un second temps (449^b6). C'est un indice du fait que S est informé de la structure globale

du traité aristotélicien, qui s'occupe de l'une puis de l'autre. C'est ce double objet du traité qui est exprimé par le titre usuel, *Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως*, dont il a peut-être connaissance. S commence donc par fournir une brève présentation de ce que sont la mémoire et la réminiscence pour Aristote. La clause relative à la mémoire rappelle l'espèce de définition par laquelle se termine *Mem.* 1 : τί μὲν οὖν ἐστὶ μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος, ὡς εἰκόνος οὗ φάντασμα, ἔστις (451^a14–16). La différence cruciale est le fait qu'elle substitue au terme d'ἔστις celui de κατοχή, qui ne fait absolument pas partie du vocabulaire d'Aristote⁸¹. Quant à la caractérisation de la réminiscence, elle repose entièrement sur le terme ἀναπόλησις, qui, lui non plus, n'apparaît jamais chez Aristote, et encore moins dans *Mem.* Ce lexique est néanmoins associé au sujet de la remémoration par Platon (*Philèbe*, 34^{b–c})⁸². Dans les deux cas, il est donc clair que S ne tire pas ses expressions de sa lecture du texte d'Aristote.

D'où viennent-elles alors ? Il n'y a pas à chercher très loin dans Stobée pour se faire une idée de ses sources à cet endroit. Le chapitre consacré à la mémoire de l'*Anthologie* compile en effet (1) un extrait du traité consacré aux puissances de l'âme de Porphyre, (2) une phrase du *Cratyle*, (3) le traité d'Aristote, (4) un très court extrait de la seconde *Lettre* platonicienne, (5) l'extrait du *Philèbe* relatif à la différence entre mémoire et réminiscence (34^{a–c}), où figure précisément la phrase qui associe ἀναμνησθεσθαι à ἀναπολεῖν, (6) un très court passage du *De anima* de Jamblique. Le fragment de Jamblique s'achève par une formule très proche quant à la caractérisation de la mémoire (ἡ μνήμη κατοχή οὔσα φαντάσματος). On la retrouve également dans la première section, celle consacrée à Porphyre, où elle est présentée comme la définition par Aristote de la mémoire : c'est en fait une reprise quasi-littérale de *Mem.* 451^a14–16, à ceci près que le terme κατοχή chasse celui d'ἔστις (... μνήμη, ἣν ἀφορίζεται Ἀριστοτέλης κατοχὴν φαντάσματος, ὡς εἰκόνος, οὗ φάντασμα εἰκόνων). La première phrase de la section aristotélicienne du chapitre de l'*Anthologie* a donc manifestement un pedigree néo-platonicien. On ne sera pas surpris de constater que, en effet, ses éléments semblent remonter directement à Plotin : celui-ci associe régulièrement μνήμη et κατοχή, bien que ce soit dans des tournures elliptiques qui déconcertent souvent les interprètes⁸³, et il fait également usage du terme d'ἀναπόλησις dans des contextes proches⁸⁴. TAORMINA (2011) signale également que l'association de μνήμη et κατοχή se retrouve également dans deux textes du premier siècle de notre ère, le *Compendium de théologique grecque* de Lucius Annaeus Cornutus (14, 3–7 Lang),

81. Le terme ne se rencontre que dans les *Probl.*, 936^b9, sans lien avec la mémoire. Il n'est en fait qu'à peine attesté dans la langue classique (sa seule occurrence sûre est chez Hérodote, V.35, 18), il semble être employé surtout à partir de la période hellénistique. L'adjectif κάτοχος est en revanche très bien attesté dès le V^e siècle.

82. Il apparaît aussi dans la scholie n° 4 du *corpus recentius*, cf. *supra*, p. 458.

83. 4.3.29, 24 (τὴν μνήμην καὶ κατοχὴν); 4.6.1, 3 (οὐδὲ τὰς μνήμας πάντως τε καὶ ἀκολούθως ἐροῦμεν κατοχὰς μαθημάτων καὶ αἰσθήσεων εἶναι τοῦ τύπου μείναντος ἐν τῇ ψυχῇ); 4.6.3, 57 (τῶν αἰσθήσεων τυπώσεων οὐκ οὐσῶν, πῶς οἶόν τε τὰς μνήμας κατοχὰς τῶν οὐκ ἐντεθέντων οὐδὲ τὴν ἀρχὴν εἶναι;).

84. 4.3.27, 20; 4.6.3, 59; et surtout 2.9.12, 7, où il est directement accolé à ἀνάμνησις.

d'inspiration stoïcienne⁸⁵ et dans les *Definitiones medicae* attribuées à Galien (IX, 381, 5 Kühner) Cela rend à ses yeux plausible l'hypothèse de Hense, qui se demande dans son apparat à ce passage de Stobée si sa source ne se trouverait pas du côté d'Arius Didyme, ce dont je doute fortement. C'est à mon avis moins cette association qui est intéressante que le fait qu'elle ait conduit au remplacement d'ἔξις par κατοχή au sein du cercle de Plotin. On peut en partie s'autoriser d'un passage des *Top.* pour ce faire, où la définition de la mémoire comme ἔξιν καθεκτικὴν ὑπολήψεως est envisagée (IV.5, 125^b18). Le principal résultat de cette opération est néanmoins l'élimination du terme ἔξις. Celle-ci présente un avantage de taille : tout lecteur d'Aristote, y compris la plupart des interprètes contemporains, garde en effet à l'esprit l'usage de ce terme dans les *Ethiques*. Or ce n'est pas le sens dispositionnel du terme qui convient pour cette formule de *Mem.*, qui a pour seule fin de décrire la mémoire en acte comme une sorte de possession⁸⁶. Ce parasitage lexical devait être encore plus gênant lorsque l'ambiance philosophique était plutôt stoïcienne, car la notion d'ἔξις est également massivement investie par cette école. Il me semble donc que la substitution du terme κατοχή permet de lever les incertitudes entourant la notion beaucoup trop chargée d'ἔξις. Le terme n'est certes pas aristotélicien, mais il exprime aussi l'idée de possession et pouvait donc paraître restituer de manière avantageuse l'esprit de la définition aristotélicienne de la mémoire. Il est en tout cas certain, quelle qu'en soit la raison, que c'est ce que fait Porphyre, qui réécrit ainsi la phrase du traité. Est-ce une innovation de sa part ou emprunte-t-il ce procédé à une autre figure ? Je n'en ai aucune idée. Tout ce que l'on peut en déduire est (a) que Stobée ne lit pas un simple exemplaire de *Mem.*, il s'agit soit d'une édition annotée ou commentée, ou, plus plausiblement peut-être, d'un résumé antérieur du traité, faisant possiblement partie de la même liasse que celle dans laquelle il trouve Porphyre et Jamblique, et (b) que ce travail sur le texte d'Aristote a probablement été opéré par les premiers membres de l'école néo-platonicienne : S pourrait donc, si l'on s'autorise à spéculer de la sorte, correspondre à un membre du cercle de Porphyre. Si l'on suppose que le texte derrière les extraits que l'on lit chez Stobée est un représentant très ancien de la branche β, alors cela suggère qu'un texte de ce type circulait à Rome au III^e siècle.

85. FESTUGIÈRE (1953), p. 197 n. 2, qui rassemble les fragments du *De anima* de Jamblique, signale également la définition de la μνήμη comme θησαυρισμὸς οὐσα φαντασιῶν que Sextus Empiricus (*AM* VII, 373) attribue à l'école stoïcienne, et dont le contexte suggère qu'elle remonte aux premiers temps de l'école (ARNIM (1903), p. 19, l. 16).

86. Voir sur ce point LORENZ (2006), p. 159.

6.5 Les traductions latines de Guillaume de Moerbeke et leurs révisions

Le projet *Aristoteles latinus* n'a malheureusement pas encore donné lieu à une édition critique de la *translatio nova* de *PN1*. La situation est néanmoins bien meilleure dans le cas de *Sens.* et *Mem.* que dans le cas des traités du sommeil. La révision par Guillaume de Moerbeke de la traduction des deux premiers traités de *PN1*, datant, pour sa première version, des années 1260⁸⁷, a en effet été étudiée de manière approfondie dans le cadre des travaux de la Commission Léonine par R.-A. Gauthier, et l'on peut ainsi en consulter au sein de l'édition du commentaire de Thomas d'Aquin à *Sens.* et *Mem.* une édition dotée d'un riche appareil critique⁸⁸. On ne sera pas surpris d'y apprendre que l'on retrouve, encore une fois, au sein de la transmission manuscrite des traces assez nombreuses de révisions par Guillaume de sa propre traduction, qui révisé elle-même la *vetus*⁸⁹. La situation stemmatique est dans l'ensemble fort semblable à celle dégagée par DE LEEMANS (2011a) dans le cas de *Mot. An.*, en ce que l'on distingue assez clairement au sein des manuscrits contenant la traduction une recension parisienne (*Np*) et une recension italienne (*Ni*). En revanche, dans le cas de *Sens.* et de *Mem.*, comme dans celui de *An.*, la version révisée de la *nova* n'est connue que par le manuscrit de Ravenne (*Bibl. Communalis Classensis* 458, A.L.² 1536, *Rü*)⁹⁰ et ses descendants. Or cette version révisée de la traduction ne correspond pas au texte que lit Thomas d'Aquin et que s'efforce donc de reconstituer Gauthier. Fort heureusement, celui-ci indique néanmoins ces révisions dans l'apparat critique, par le sigle *Nr*.

À partir de cette édition, on peut montrer que Guillaume de Moerbeke révisé le texte de la *vetus* en employant au moins deux modèles grecs, l'un appartenant à γ , l'autre à β ⁹¹. Il apparaît de surcroît que la recension de Ravenne, lorsqu'elle se distingue des

87. On sait que Guillaume de Moerbeke commence son activité de traduction vers 1260 (voir VANHAMEL (1989), p. 309), et que Thomas d'Aquin rédige vraisemblablement son commentaire à *Sens.* et *Mem.* dans la foulée de celui à *An.*, à cheval entre Rome et Paris, vers 1268–1269 (TORRELL (1993), pp. 251–252), son travail sur *PN1* doit donc avoir eu lieu au sein de cet intervalle. GAUTHIER (1985), pp. 88*–94*, considère par ailleurs que sa traduction du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.* a probablement été commencée en Grèce au cours de l'année 1260.

88. Voir GAUTHIER (ibid.), en particulier le chapitre III consacré à la *nova*, pp. 43–80.

89. Gauthier soutient cependant que les deux versions qu'il distingue sont contemporaines, suivant en cela les résultats de son étude parallèle de *An.* (voir GAUTHIER (1984)). WIELOCKX (1987) a montré très peu de temps après, dans le cas de *An.*, qu'il ne s'agissait pas de deux versions simultanées et concurrentes, mais d'une révision par Guillaume de Moerbeke de sa propre traduction, et l'on ne peut qu'étendre ce résultat à *Sens.* et *Mem.*, comme le fait BRAMS (2003), p. 119.

90. Ce manuscrit a également été identifié comme préservant une version révisée de la *nova* dans le cas de *Gener. Corr.*, *Mete.* et *Mot. An.* : voir JUDYCKA (1989), VUILLEMIN-DIEM (2008), DE LEEMANS (2011a).

91. « Pour réviser la *Vetus*, qui avait été faite sur un manuscrit grec de la famille *a* [= la branche de *E*, en fait un manuscrit apparenté à la famille de *C^c*], Moerbeke semble avoir eu en mains deux manuscrits grecs, un manuscrit de la famille *b* [= γ] et un manuscrit proche de ms. indépendant *P* [= un manuscrit de β]. » GAUTHIER (1985), p. 80. Il considère cependant que les leçons de *P* sont aberrantes, et déplore en conséquence la piètre qualité du texte à la disposition de Thomas d'Aquin. BLOCH (2007) se montre

versions précédentes, s'en sépare souvent pour rejoindre la recension de β , si bien qu'il semble que, au fur et à mesure de l'avancée de son travail, Guillaume s'est de plus en plus tourné vers son exemplaire appartenant à cette famille. La situation est ainsi en tout point comparable à celle de la traduction de *Mot. An.* : plus Guillaume révisé son texte, plus celui-ci converge vers son modèle- β . Sa révision révisée est ainsi un témoin textuel précieux, au vu de la rareté des sources dont nous disposons pour reconstituer le texte du *deperditus* β , et il est possible qu'elle ait, au moins en un endroit, préservé la leçon originelle de la branche contre les deux seuls autres témoins dont nous disposons, B^e et P . En ce qui concerne l'exemplaire appartenant à γ employé par Guillaume, il n'a pas été possible, faute d'une étude suffisamment poussée des différentes versions de sa traduction, de le situer avec précision au sein de cette famille. Il y a de prime abord deux hypothèses possibles. La première serait qu'il s'agisse du même exemplaire que celui employé pour *PN2*, dont on peut établir qu'il appartient à λ . Cependant, cela ne semble pas se vérifier dans le cas des *PN*. En outre, les procédés de traduction de Guillaume changent entre son travail sur *PN1* et sur *PN2*, ce qui invite à penser qu'ils sont chronologiquement distants, et en particulier que sa révision de la traduction de *PN2* est bien antérieure à celle portant sur *PN1*. Il est par conséquent tout à fait possible d'envisager que Guillaume n'ait plus accès au même manuscrit lorsqu'il passe de *PN2* à *PN1*, on peut aussi supposer que le manuscrit en question ne contenait que *PN2*. La seconde hypothèse serait de considérer qu'il s'agit du même exemplaire que celui au fondement de sa traduction de *Mot. An.*, nommé $\Gamma 1$ par DE LEEMANS (*ibid.*). D'après ISÉPY (2016), celui-ci est, au sein de γ , indépendant des manuscrits conservés de la famille et pourrait même correspondre à la partie perdue du *Vind.* 100 (J).

Dans le cas des traités du sommeil, la seule édition disponible de la *translatio nova* est celle, assez ancienne, que l'on doit à Drossaart Lulofs, qui l'a publiée en la joignant à la *vetus*⁹². Malheureusement, la fondation textuelle de cette édition est pour le moins réduite, en ce qu'elle n'inclut que deux manuscrits, à l'âge certes respectable, à savoir *Vat. lat.* 2083 (*A.L.*² 1842) et *Bru.x.* II 2314 (*A.L.*¹ 174), tous deux datés du XIII^e, ainsi que des éditions humanistes. Elle ne permet donc absolument pas de se faire une idée des différentes recensions que l'on peut penser que Guillaume a forcément réalisées, puisque c'est le cas pour le reste de *PN1* et pour *Mot. An.*, leur successeur dans la tradition

malheureusement moins précis sur ce point, p. 13 : « *The translatio nova of William of Moerbeke is based on the older translation with the additional use of some Greek manuscripts. William has inserted passages and words (in particular, $\chi\alpha\iota$) omitted in the vetus, retranslated particles, and generally polished the translation. In particular for the De sensu it is obvious (and interesting) that William had access to a manuscript very similar to the peculiar P; this is less clear for the De memoria.* » Ses doutes quant à l'emploi d'un manuscrit de γ pour la révision de la traduction de *Mem.* sont en effet infondés, voir par exemples *infra*, ad 452^a26 ou 452^b3. Le diagnostic le plus exact se trouve en fait chez DONATI (2009), pp. 517–519, qui combine ces deux sources avec d'autres informations et affirme, à raison, que Guillaume emploie trois exemplaires : l'un de la *vetus*, un manuscrit grec appartenant à γ [selon les sigles de BLOCH (2008b), c'est-à-dire à β] et un autre appartenant à β [= γ ici].

92. Voir DROSSAART LULOFS (1943) et DROSSAART LULOFS (1947a).

grecque, pour lesquels, de toute évidence, Guillaume disposait des mêmes manuscrits. Faisant donc l'hypothèse que la meilleure source pour reconstituer l'exemplaire grec β employé par Guillaume dans le cas des traités du sommeil est toujours la recension de Ravenne, j'ai collationné le seul témoin qui me soit accessible de celle-ci, à savoir *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 8* (A.L.² 1369, Sw), manuscrit qui est une copie de l'état final corrigé de Rā. Cela permet d'observer de nouveau dans le cas des traités du sommeil que Guillaume emploie au moins un modèle de la branche γ et un autre de la branche β , et que la recension de Ravenne incorpore de nouvelles leçons issues de β .

Révisions fondées sur une base textuelle élargie

Sens.

- 437^b1–2 *leve. apparet autem* **Guil** (λεῖον. φαίνεται δὲ τοῦτο $\beta\epsilon$) : *leve apparet. apparet autem* **vetus** : (λεῖον φαίνεται. φαίνεται δὲ τοῦτο **vulg.**)
- 437^b30 *lumen autem extra* **Guil** (φῶς δ' ἔξω γ : πῦρ δ' ἔξω $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$: om. **vetus**)
- 438^a26 *et aut extendi* **Guil** (καὶ ἡ ἀποτείνεσθαι $\beta\epsilon$) : *et extendi* **vetus** (καὶ ἀποτείνεσθαι **cett.**)
- 438^b8 *necesse igitur* **Guil** (ἀνάγκη ἄρα $\beta\epsilon$) : *et necesse* **vetus** (καὶ ἀνάγκη **cett.**)
- 439^a28 *quod quidem erit utique aliquid* **Guil** (ὅτι μὲν εἶη ἄν τι $\beta\gamma$) : *quoniam quidem sit omnino* **vetus** (ὅτι μὲν εἶη πάντι $\text{EC}^c\text{Mi}\lambda$)
- 439^b10 *huius utique extremitas aliqua erit* **Guil** (τούτου ἂν πέρασ τι εἶη β) : *et hoc utique in extremitate erit* **vetus** (τούτου ἂν ἐν πέρασι εἶη α)
- 439^b13 *aliquis color* **Guil** (τι χρῶμα β) : *color* **vetus** (χρῶμα α)
- 439^b33 *hii autem delectabilissimi colorum esse videntur* **Guil** (ταῦτα δ' ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα β) : *delectabilissime colorum esse videntur* **vetus** (τὰ ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα γ : ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα EC^cMi)
- 440^b13–14 *simul autem que* **Guil** (ἄμα δὲ τίς β) : *sed que* **vetus** (ἀλλ' ὅτι α)
- 440^b25 *posterius considerandum* **Guil** (ὑστερον ἐπισκεπτέον $\beta\epsilon$) : *postea dicimus* **vetus** (ὑστερον ἐροῦμεν **cett.**)
- 441^a16–17 *et decoctos et ad omnia saporum genera* **Guil** (καὶ ἐψομένους καὶ εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν β) : *et decoctos ad omnia genera saporum* **vetus** (καὶ ἐψομένους εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν α)
- 441^a19 *sicut ex esca* **Guil** (ὡς ἐκ τῆς τροφῆς β) : *sicut esca* **vetus** (ὡς τροφῆς EC^cMi : ὡς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς γ)
- 441^a21–22 *non a calidi solum virtute* **Guil** (οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον δυνάμεως $\beta\lambda$) : *non a calidi virtute* **vetus** (οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ δυνάμεως α)
- 442^a5 *eo quod leve quidem attrahat* **Guil** (τῶι τὸ κοῦφον ἔλκειν $\beta(\text{P})$) : *leve quidem attrahit* **vetus** (τὸ κοῦφον ἔλκει α)
- 446^a24 *sentit aliquis odorem* **Guil** (αἰσθάνεται τις τῆς ὀσμῆς $\beta(\text{P})$) : *sentit odorem* **vetus** (αἰσθάνεται τῆς ὀσμῆς α)
- 446^b15 *partibiles autem amborum motus* **Guil** (ἄλλως μεμερισταὶ δ' ἀμφοτέρων $\beta(\text{P})$) : om. **vetus** (μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων E : μεμέρισται δι' ἀμφοτέρων C^cMi : ἀλλ' ὅμως δ')

ἀμφοτέρων γ)

- 447^b11 *unius autem simul Guil* (τοῦ δ' ἐνός ἅμα **β?**(Γ2), τοῦτο δὲ ἐνός ἅμα **P**) : *nullius autem simul vetus* (οὐδενός ἅμα **EC^c** : τοῦ δ' ἐνός γ) (**Guillaume** pourrait préserver la leçon originelle de **β**, déjà corrompue au sein du manuscrit employé par **P**)
- 447^b19 *unus usus et motus unus Guil* (μία χρῆσις καὶ κίνησις μία **β(P)**) : *unus est motus et coloratio vetus* (μία χρῆσις καὶ χρῶσις **EC^cMi** : μία χρῆσις καὶ κίνησις γ)
- 448^a18 *quam que genere Guil* (ἧ τὰ τῶι γένει **β(P)**) : *vel genere ipsa vetus* (ἧ τὰ τῶι γένει ταῦτά **α**)
- 449^b3–4 *primum considerandum de memoria et reminiscencia et sompno Guil* (πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν καὶ ὕπνου **β(P)**) : *considerandum primum de memoria et memorari vetus* (πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **EC^cMi** : πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης γ)

Mem.

- 450^a13 *intellectivi Guil* (τοῦ νοητικοῦ **β(P)**) : *intellectus quidem Iac* (τοῦ νοῦ μὲν **C^cMi** : τοῦ νοουμένου γ)
- 450^b8 *et multum veloces aut tardi Guil* (καὶ οἱ λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς **β(B^eP)**) : *multum veloces et tardi Iac* (καὶ οἱ λίαν ταχεῖς καὶ οἱ λίαν βραδεῖς **γC^cMi**)
- 452^a26 *si igitur non Guil^{NiNP}* (ἐὰν οὖν μὴ γ) : *si igitur vetus Guil^{NP}* (ἐὰν οὖν **cett.**)
- 452^b3 *et aliter aliter que Guil* (καὶ ἄλλως ἄλλως τε γ) : *aliter que Iac* (ἄλλως τε **cett.**)
- 452^b5 *dissimile quo scimus in illud Guil* (παρόμοιον ὧι ἴσμεν εἰς ἐκεῖνο **β(B^e)**) : *dissimile sicut quidem illud Iac* (παρόμοιον μὲν εἰς δ' ἐκεῖνο γ : παρόμοιον ὡς μὲν εἰς δ' ἐκεῖνο **EC^cMi**)

Somn. Vig.

- 454^a13–14 *in corporibus habentibus vitam Guil^{vulg.}* (ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ) : *in hiis que habent corpus vetus* (ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζώην **EC^cMi**)
- 456^b26 *constant quidem igitur Guil* (ιστάμενον μὲν οὖν **λ**) : *cum stet igitur vetus* (ιστάμενον οὖν **cett.**)
- 457^a26 *propter amplitudinem venarum Guil* (δι' εὐροίαν τῶν φλέβων τῶν πόρων **βμ**) : *propter facilem fluxum pororum vetus* (δι' εὐροίαν τῶν πόρων γ : δι' εὐροίαν τῶν δι' εὐροίαν τῶν φλέβων **EC^cMi**)
- 457^b30–31 *que equivalens huic pars Guil* (τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόνον **EC^cMiZ^aμ**) : *quod equivalens vetus* (τὸ ἀνάλογον **cett.**)

Insomn.

- 458^b5 *figura et motus et magnitudo Guil* (σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ κίνησις **EC^cMiξμ**) : *figura et magnitudo vetus* (σχῆμα καὶ μέγεθος **βγ**) (déplacement suite à la correction)
- 459^b21–22 *et a validis odoribus difficile odorantes similia Guil* (καὶ ἀπὸ τῶν ἰσχυρῶν ὀσμῶν δύσοσμοι τῶν ὁμοίων **βEC^cMi**) : *et a validis odoribus non odorantes et in similibus vetus* (καὶ ἀπὸ τῶν ἰσχυρῶν ὀσμῶν δύσοσμοι καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων γ)
- 461^a10 *sepe quidem similes Guil* (πολλάκις μὲν ὁμοίας **βλNξμ**) : *sepe quidem similiter vetus* (πολλάκις μὲν ὁμοίως **cett.**)

Div. Somn.

- 463^a4 *quando memoranti de aliquo Guil* (ὅταν μεμνημένωι περί τινος $\beta\gamma$) : *quando aliquo memoranti de aliquo vetus* (ὅταν μεμνημένωι τινὶ περί τινος EC^cMi)
- 464^b16–17 *quid quidem igitur est sompnus et sompnum Guil* (τί μὲν οὖν ἔστιν ὕπνος καὶ ἐνύπνιον γ) : *quid quidem igitur sompnus et quid sompnum vetus* (τί μὲν οὖν ἔστιν ὕπνος καὶ τί ἐνύπνιον $\beta\text{EC}^c\text{Mi}$)

Relation privilégiée de la recension de Ravenne à l'égard du texte de β

Sens.

- 439^a13 *hoc quidem actus, hoc uero potencia Nr* (τὸ μὲν ἐνέργεια, τὸ δὲ δύναμις β) : *hoc quidem actu hoc uero (autem Guil^{Nr}) potencia Guil^{NiNr}* (τὸ μὲν ἐνεργείαι, τὸ δὲ δυνάμει α) : *hoc quidem actu, hoc uero virtute vetus*
- 440^b6 *equis Guil^{Nr}* (ἵπποις $\beta(\text{B}^e\text{P})$) : *equos vetusGuil^{NiNr}* (ἵππους cett.) (faute conjonctive, même si la corruption est aisée)
- 443^a26 *tanquam utraque hec Guil^{Nr}* (οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα $\beta(\text{P})$) : *hii autem utraque hec vetusGuil^{NiNr}* (οἱ δὲ καὶ ἄμφω ταῦτα λ : οἱ δ' ἄμφω ταῦτα α) (la recension de Ravenne permet de prouver que la leçon de *P*, adoptée par la plupart des éditeurs, n'est pas le produit d'une conjecture – sauf à supposer que Guillaume l'ait faite aussi –, mais bien la leçon transmise par β)
- 444^b18–20 *illorum autem si nullum quidem respirat, sciunt tamen autem ne sit aliquis Guil^{Nr}* (ἐκείνων δ' εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν, αἰσθάνεται δὲ τις ἢ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα β (περὶ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα P)) : *illorum autem nullum respirat, sciunt tamen. Si non aliquis preter quinque sensus alius Guil^{NiNr}* (ἐκείνων δ' οὐδὲν ἀναπνεῖ, αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα α)

Mem.

- 451^a1 *eorum autem que in anima Guil^{Nr}* (τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇ $\beta(\text{P})$) : *in anima Guil^{NiNr}* (ἐν τε τῇ ψυχῇ γ : τὸ ἐν τῇ ψυχῇ EC^cMi)

Somn. Vig.

- 454^a13–14 *in habentibus vitam Guil^{Nr}* (ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν $\beta(\text{B}^e)$) : *in corporibus habentibus vitam Guil^{vulg.}* (ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα γ) : *in hiis que habent corpus vetus* (ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν EC^cMi)
- 455^b13 *ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας deest in $\beta(\text{B}^e\text{P})$, in ras. Guil^{Nr}*

Insomn.

- 459^a4 et 5 *sicut vigilantes Guil^{Nr}* (ὥσπερ ἐγρηγορότες $\beta(\text{B}^e\text{P})$) : *sicut vigilantibus Guil^{vulg.}* (ὥσπερ ἐγρηγορότος vulg.) (faute conjonctive)

Fautes propres de la *translatio nova*

Sens.

- 437^a28–29 *necesse erit semper ignem uidere oculum Guil* : *necesse est se videre oculum An* : ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ἑαυτὸν ὄραϊν τὸν ὀφθαλμόν vel ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ὄραϊν τὸν ὀφθαλμόν **codd.** (interpolation?)

- 447^b26–27 *quia forte album et nigrum alterum quod proprium idem iudicabit Guil* : *quoniam equaliter et album et nigrum, aliud specie existens, ipse iudicabit An* : ὅτι ἴσως τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν ἕτερον τῶι εἶδει ὄν ἢ αὐτῇ κρίνει **codd.** (corruption)

Mem.

- 451^b27 *dico autem quomodo dicit Guil* : *dico autem Iac* : λέγει vel λέγω δὲ **codd.** (combinaison de variantes?)
- 452^b21 *ei quidem que GB BE similiter intelliget Guil* : *ipsum quidem BE similiter intelliget Iac* : τὴν μὲν B E ὁμοίως νοεῖ **vulg.**

Somn. Vig.

- 453^b15 *utrum communicant omnia simul ambobus ipsis Guil* : *utrum communicant omnia ambobus ipsis An* : πότερον ἅπαντα κεκοινώνηκεν ἀμφοτέρων **vulg.**
- 454^b16 *genera piscium omnium Guil* : *genera piscium omnia An* : τὰ τῶν ἰχθύων γένη πάντα **vulg.**

Insomn.

- 459^a11 *qualiter oportet Guil* : *quatenus An* : πῶς δὴ **vulg.** (corruption)
- 460^a20 *et omnino magis in talibus Guil* : *et omnino An* : καὶ πάντη **codd.** (interpolation?)
- 461^a3 *et parva simulacra Guil* : *et parva An* : καὶ τὰ μικρά **codd.** (glose)

Div. Somn.

- 463^a12 *arbitramur Guil* : *arbitrantur An* : ὄνται **codd.**
- 463^a19–20 *que in corporibus dicuntur fieri Guil* : *que in corporibus debent fieri An* : τῶν ἐν τοῖς σώμασι μελλόντων γίνεσθαι **codd.**

Aucune édition critique moderne de la *translation nova* n'est disponible en ce qui concerne *PN2* non plus⁹³. Le regretté P. De Leemans avait néanmoins débuté, peu avant son décès, une étude systématique de la transmission de la traduction de *Long.* par Guillaume de Moerbeke, dont il a mis à disposition un texte provisoire établi par ses soins, sans apparat critique, au sein de l'*Aristoteles Latinus Database*, dont j'ai tiré profit. Un autre fruit de son travail tragiquement interrompu est un article paru en 2012⁹⁴, duquel je retiendrai les deux principaux résultats, à savoir la démonstration du fait que la traduction de Guillaume de Moerbeke n'est pas une révision de la *translatio vetus* dans le cas de *Long.* (sans que l'on puisse exclure un recours ponctuel à celle-ci), mais une traduction originale datant probablement du début de sa période d'activité, et la mise en évidence de deux ensembles de manuscrits de la *translatio nova*, l'un comprenant le nombre immense de copies rattachées à l'Université de Paris, l'autre un petit nombre de manuscrits indépendants des précédents et portant les traces d'une révision tardive par Guillaume de son propre texte.

À partir des résultats préliminaires des investigations de De Leemans, j'ai cherché à établir un texte de travail de la *translatio nova* qui puisse permettre de la situer à peu près au sein de la transmission. Au vu de son importance cruciale au sein de celle de

93. DUNNE (2002) a toutefois publié un texte de travail de la traduction de *Long.*, mis en regard du commentaire de Pierre d'Auvergne.

94. Voir DE LEEMANS (2012).

PN1 et de *Mot. An.*, cette tâche était en effet des plus urgentes. Pour ce faire, sur la base du *stemma* joint par De Leemans à son édition de la traduction de *Mot. An.* par Guillaume de Moerbeke⁹⁵, lequel montre que le dernier état de cette traduction (GR⁷) est transmis essentiellement par les deux mêmes branches que celles que De Leemans identifie dans le cas de *Long.*, j'ai sélectionné, parmi ceux les plus commodes d'accès, deux manuscrits de chaque branche transmettant tous les *Parva* et *Mot. An.*, en faisant le pari, suggéré par les premiers résultats touchant à *Long.*, de la continuité des relations entre ces manuscrits. Ont ainsi été collationnés par mes soins les manuscrits *Paris. lat.* 6302 et 14717 (respectivement *A.L.*¹ 558 et 642), pour le premier groupe, ainsi que, pour le second, les manuscrits Assise *Bibl. Communalis* 281 (*A.L.*² 1257) et *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin.* 8 (*A.L.*² 1369)⁹⁶, de manière à obtenir un premier aperçu aussi représentatif que possible du texte de la *translatio nova* de *PN2*.

Même si je ne peux donc prétendre avoir une vision aussi précise de la transmission du texte de la traduction de la séquence *Juv. – Resp. – VM* que De Leemans pour *Long.*, qui avait examiné 154 manuscrits – ce sera, je l'espère, le travail d'un futur éditeur d'un volume XVI.2 de la série *Aristoteles Latinus* –, l'étude de ces quatre manuscrits autorise à étendre les conclusions tirées par De Leemans de l'examen de la *translatio nova* de *Long.* au reste de *PN2*. Tout d'abord, les arguments avancés par De Leemans à l'encontre de l'opinion reçue selon laquelle Guillaume de Moerbeke aurait, en ce cas comme dans d'autres, travaillé en corrigeant son exemplaire de la *translatio vetus*, peuvent être repris à peu près tels quels et étendus à *PN2* dans son ensemble, en particulier le fait que Guillaume de Moerbeke préserve en règle générale certains choix des traductions qu'il révisé alors même que ce ne sont d'ordinaire pas les siens, ce qui ne se vérifie pas dans le cas de *PN2*. Je compte ainsi, pour *PN2* moins *Long.*, une quarantaine d'emplois de *vero* chez Jacques pour traduire $\delta\grave{\epsilon}$, pourtant toujours, sans exception, rendu par *autem* chez Guillaume, alors que dans sa révision de la *translatio vetus* de *Somn. Vig.* Guillaume laisse presque toujours subsister *vero*, et le laisse souvent aussi en ce qui concerne *Met.*⁹⁷ De même dans le cas de *amplius*, employé sept fois par Jacques pour traduire $\acute{\epsilon}\tau\iota$ (en 467^b21, 471^a20 et 31, 471^b19, 472^b12, 477^a9, 479^b15), alors que Guillaume lui préfère dans chacun de ces cas *adhuc*, alors qu'il emploie d'ordinaire les deux traductions et ne corrige que ponctuellement *amplius* en *adhuc* lorsqu'il révisé la traduction de *Met.*⁹⁸ ; dans le cas de la traduction de $\acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho$, correspondant presque toujours à *sicut* chez Jacques (au moins quatorze fois : en 469^b2, 470^a4 et 20, 470^b24, 471^b13, 472^a2, 473^a5, 474^a7 et 15, 474^b14, 475^a10, 476^b26, 477^b29, 478^b33) et le plus souvent, pour ces mêmes passages, à

95. DE LEEEMANS (2011a), p. CCXXIX.

96. Il s'agit d'un apographe du manuscrit de Ravenne *Bibl. Communalis Classensis* 458, lequel est identifié par DE LEEEMANS (2012) comme reflétant une révision ultérieure de sa traduction de *Long.* par Guillaume, l'original ne m'étant malheureusement pas accessible.

97. Voir VUILLEMIN-DIEM (1995), p. 366 (cité par DE LEEEMANS (2012), n. 80 p. 165).

98. Cf. DE LEEEMANS (ibid.), p. 165 et VUILLEMIN-DIEM (1995), p. 380.

quemadmodum chez Guillaume (469^b3, 473^a5, 474^a7 et 15, 474^b14, 475^a10, 476^b26, 477^b29 et 478^b33 ; *sicut* en 470^a4 et 20, 470^b24, 471^b13, 472^a2), alors qu'il ne substitue jamais celui-ci à celui-là lorsqu'il révisé *Met.*⁹⁹ Je n'observe pas non plus de variantes dans l'écart à la *vetus* dans les manuscrits de la *translatio nova*, ce qui tend à montrer, tout du moins, que Guillaume ne s'est probablement pas contenté de consigner ses modifications dans les marges d'un manuscrit de la *vetus*, mais a écrit intégralement sa propre traduction sur un manuscrit. Enfin, j'ajouterai aux arguments de De Leemans le fait que la traduction de Guillaume n'inclut pas certains passages qui sont pourtant présents dans celle de Jacques (ὡσπερ ... καὶ τὸν τόπον en 469^b2–3 ; l'ajout que contiennent certains manuscrits, dont celui de Jacques, après παραλλάξ en 471^a11–12 ; οὐδὲ ... ἐστὶν en 474^a26–28) : on peut certes supposer que Guillaume les a retirés en fonction du contenu de son manuscrit grec, mais cela suggère encore une fois un degré d'autonomie assez fort à l'égard de la *vetus*. Il est néanmoins très probable que Guillaume ait tout de même eu recours aux services de la *vetus*¹⁰⁰, même s'il n'en fait pas le même usage que lorsqu'il se contente de la réviser à la marge.

La seconde conclusion de DE LEEMANS (2012) concernant *Long.* est également vérifiée, au moins en partie, quant au reste de *PN2*. Je ne peux évidemment pas à partir de la consultation de quatre manuscrits seulement inférer légitimement quoi que ce soit relativement à l'ensemble de la transmission. Néanmoins, il est certain que *PN2* se transmet en bloc, dans les manuscrits grecs comme dans les manuscrits latins, si bien qu'il est extrêmement probable que la division en ces deux mêmes branches soit valide pour leur ensemble. Ayant fait cette hypothèse, je constate en tout cas le même phénomène que celui relevé par De Leemans, à savoir la présence de variantes et de changements terminologiques entre les deux branches, l'une liée l'Université de Paris, l'autre représentée ici par les manuscrits Assise *Bibl. Communalis* 281 et *Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin.* 8. Ainsi, pour δυνάμεις en 467^b17, on trouve *virtutes* dans les manuscrits parisiens et *potentias* dans le second groupe, comme dans la *vetus* ; pour τὸ πρῶτον προσενεγχαμένοις en 470^a24, on trouve *primo oblati* dans les manuscrits parisiens et *primo inserentibus* dans le second groupe (προσενεγχαμένοις est reproduit dans la *vetus*) ; pour παραλλάξ en 471^a11–12, on trouve *permutatam* dans les manuscrits parisiens et *vicissim* dans le second groupe (*commutabiliter* dans la *vetus*) ; σομφός est traduit parfois par *concavus* dans les manuscrits parisiens (en 470^b14 et 17) et toujours par *inanis* dans le second groupe. De telles divergences semblent le produit de recensions distinctes bien davantage que de corruptions depuis un même texte.

99. VUILLEMIN-DIEM (ibid.), p. 428 (cité par DE LEEMANS (2012), n. 83 p. 166, qui note que l'emploi de *quemadmodum* dans cette situation pourrait être caractéristique des premières traductions de Guillaume).

100. Voir DE LEEMANS (ibid.), pp. 166–168. Argument supplémentaire : en 474^b19, διὰ ψύχους ὑπερβολήν est rendu par *per frigoris excellentiam* chez Jacques et par *propter frigoris excellentiam* chez Guillaume, alors que ce dernier traduit autrement toujours ὑπερβολή par *excessus*, par exemple en 477^b2 et 15, 478^a4, 479^a25.

L'examen des fautes de la traduction de *PN2* par Guillaume montre que celui-ci emploie principalement un manuscrit appartenant à la famille de λ , mais qui doit probablement représenter un état textuel antérieur au *deperditus* λ que nous pouvons reconstituer à partir de *X*, *L* et *H^a*, parce que la traduction de Guillaume est préservée de certaines de leurs fautes communes. Je n'ai pas pu discerner de trace de l'emploi ultérieur d'un autre modèle appartenant à β , comme c'est le cas pour *PN1*. On peut donc supposer, soit que le manuscrit- β et le manuscrit- γ (n'appartenant pas à λ) employés par Guillaume pour *PN1* et *Mot. An.* ne contenaient pas *PN2*, soit que Guillaume a rédigé sa traduction de *PN2* à une autre période que celle de la rédaction de celles de *PN1* et de *Mot. An.*, durant laquelle il ne disposait pas de ces manuscrits (et réciproquement concernant l'absence de traces d'un recours à un manuscrit de la famille λ dans le cas de *PN1* et *Mot. An.*). La suggestion faite par DE LEEMANS (2012), selon laquelle la traduction de *Long.* daterait, du fait de singularités terminologiques, du début de la carrière de Guillaume, va d'ailleurs en ce sens.

PN2 : Relation de la *translatio nova* (**Guil**) à λ

Long.

- 466^a13–14 *que quidem maiora Guil* (τὰ μὲν μείζω γ) : *et sic maiora Iac* (τὰ μείζω **cett.**)
- 466^a15 *et enim et Guil* (καὶ γὰρ καὶ γ) : *et Iac* (καὶ γὰρ **cett.**)
- 466^b32 *primo digestivum Guil* (τὸ πρῶτον πεπτικὸν γ) : *primum digestivus et cuius est digestio Iac* (τὸ πρῶτον πεπτικὸν καὶ οὗ ἡ πέψις **cett.**)
- 467^a8 *et Guil* (καὶ γ) : *ex quo etiam Iac* (διὸ καὶ **cett.**)
- 467^b4 *de hoc Guil* (περὶ μὲν τούτου γ : περὶ μὲν τούτων **cett.**) : om. **Iac**

Juv.

- 467^b11 *nunc dicendum Guil* (νῦν λεκτέον λ) : *dicendum est nun Iac* (λεκτέον νῦν **cett.**)
- 468^a23 *multa enim animalia Guil* (πολλὰ γὰρ ζῶια λ) : *multa enim animalium Iac* (πολλὰ γὰρ τῶν ζώιων **vulg.**)
- 469^a23 *causa in aliis dicta est seorsum Guil* (αἴτιον ἐν ἑτέροις εἴρηται χωρὶς λ) : *causa horum in alteris dicta seorsum Iac* (αἴτιον τούτων ἐν ἑτέροις εἴρηται χωρὶς **cett.**)
- 469^b9 *necessarium autem esse Guil* (ἀναγκαῖον δ' εἶναι λ) : *necessarium igitur Iac* (ἀναγκαῖον δὴ **cett.**)

Resp.

- 470^b6 *eius tamen gratia Guil* (τίνος μέντοι χάριν $\beta\gamma$: τίνος δὲ χάριν λ) : *et propter hoc non Iac* (καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **Z¹V^rMi**)
- 470^b28 *autem Guil* (δὲ λ) : *quidem igitur Iac* (μὲν οὖν **cett.**)
- 471^a15 *ora Guil* (τὰ στόματα γ) : *os Iac* (τὸ στόμα **cett.**)
- 471^b23 *quibus Guil* (τίσιν λ) : *in aliquo Iac* (τίνι **cett.**)
- 475^b30-31 καὶ καθεύδει ἢ ἐν τῷ ξηρῷ om. γ Guil

VM

- 479^b19 *quod respirationis Guil* (τὸ τῆς ἀνπνοῆς $\beta\gamma$) : *respiratio Iac* (ἀναπνοή **ZC^cMi**)

Fautes propres à la *translatio nova**Long.*

- 465^b29 *erunt* **Guil** : ἔστιν **codd.**
- 466^a10 *ut palma et cypressus* **Guil** : οἶον ὁ φοῖνιξ **codd.** (interpolation)
- 466^b25 *aut sanguinem habentium* **Guil** : ἡ ἀνάμων **vulg.** (corruption)
- 467^a8 *deinde habent viscositatem et frigiditatem* **Guil** : εἶτ' ἔχει λιπαρότητα καὶ γλισχρότητα **codd.**

Juv.

- 468^b15 *sensum* **Guil** : κίνησιν **codd.**
- 469^b2–3 ὡσπερ ... καὶ τὸν τόπον non vert. **Guil**

Resp.

- 473^a6 *respirationem* **Guil** : ἐκπνοήν **codd.** (corruption)
- 473^b21 *ludens* **Guil** : πεσῶν **codd.** (réminiscence de παίζησι en 473^b17?)
- 474^a26–28 οὐδὲ ... ἐστιν om. **Guil** (saut du même au même)
- 474^b13 *collocavit* **Guil** : ἐμπεύρευκεν **vulg.**
- 478^a30 *collocationem* **Guil** : ἐμπύρευσιν **vulg.**

VM

- 479^a14 *incisione* **Guil** : ἐπιτάσεως **vulg.**

Chapitre 7

Le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens*.

7.1 La place de l'exemplaire d'Alexandre au sein de la transmission

Alexandre d'Aphrodise rédigeant son commentaire suivi à *Sens*. à une date bien antérieure aux plus anciens de nos manuscrits, il est naturel de supposer que le texte qu'il a sous les yeux à ce moment ne peut être que du plus grand intérêt pour la reconstruction du traité d'Aristote. DIELS (1882) ayant attiré l'attention des éditeurs du monde entier sur l'importance extrême que pouvait avoir un commentaire antique pour la constitution du texte d'Aristote (dans son cas, celui de Simplicius à *Phys.*), les éditeurs ultérieurs ont nécessairement eu à s'interroger sur le rapport entre le commentaire d'Alexandre à *Sens*. et la transmission manuscrite du traité. Tel n'était pas le cas du premier éditeur moderne du commentaire, THUROT (1875), qui ne se prononce pas sur cette question de manière générale, bien qu'il affirme régulièrement dans ses notes, à l'occasion de l'examen de tel ou tel passage, qu'Alexandre doit avoir lu le texte transmis par les manuscrits *L*, *S* et *U* de BEKKER (1831), qui sont les principaux représentants de la famille γ^1 . Biehl, le premier éditeur des *PN* d'Aristote à s'être confronté au problème, a expédié la question en quelques

1. Je dénombre dans THUROT (1875) onze occurrences de cette affirmation : pp. 398 (à propos de 436^b17), 399 (438^a15, où Thurot pense qu'Alexandre partage une faute des manuscrits en question), 400 (438^b16–17), 404 (441^a3), 407 (443^b6–7), 410 (445^b6–19), 412 (446^a18–19), 415 (447^a8 et 447^a15–17), 416 (447^b6), 417 (448^b21). Il semble vraiment que Thurot soit parvenu, sans l'écrire noir sur blanc, à la conclusion qu'Alexandre lisait un exemplaire appartenant au même groupe parce que, même quand il constate ponctuellement que ce qu'Alexandre lit est plus proche de la leçon de *E*, il se retient systématiquement de présenter la chose ainsi, et préfère décrire la manière dont la faute a pu surgir dans les leçons de *L*, *S* ou *U* (voir par exemple p. 402, au sujet de 440^a15–20, ou p. 404, au sujet de 441^b26 : Thurot se refuse purement et simplement à écrire qu'Alexandre lit ce que l'on trouve dans *E*). Je trouve cela très révélateur de la représentation spontanée de la transmission avec laquelle il évolue. Thurot relève également quelques cas possibles où Alexandre rejoindrait une leçon présente uniquement dans le manuscrit *P* (445^b30, 446^b27, 447^a23).

lignes, en affirmant qu'Alexandre, puisqu'il cite des leçons alternatives à certains endroits, avait eu simultanément plusieurs textes différents à sa disposition, tout en observant, en généralisant les observations de Thurot, que son texte était régulièrement proche de la « seconde classe » de manuscrits qu'il identifie, c'est-à-dire ici γ , et qu'il juge presque partout inférieure à la première, c'est-à-dire E^2 . Autrement dit, Alexandre aurait eu le malheur de choisir comme texte de référence le mauvais côté de la transmission, si bien que son commentaire ne présenterait guère d'intérêt comme témoin du texte d'Aristote. Wendland, l'éditeur du commentaire dans la série *CAG* qui paraît 1901, ne pouvait pas laisser cette sentence sans réponse. Dans une contribution parue à peine quelques années plus tard que l'édition de Biehl³ et presque en même temps que son édition du commentaire, Wendland, qui ne conteste nullement le constat selon lequel Alexandre se trouve presque toujours proche de γ (même s'il critique la manière dont Biehl manie son commentaire pour reconstruire le texte lu par Alexandre), s'est ainsi opposé frontalement à Biehl en cherchant à montrer que les leçons sur lesquels Alexandre et γ s'accordent représentent en fait les leçons correctes, et que c'est cette famille de manuscrits qui mérite d'être privilégiée, contre le préjugé en faveur du vénérable *Paris*. 1853 (E).

Après cette première passe d'armes, la question a été reprise de manière plus posée par FÖRSTER (1938), lequel a effectué un relevé systématique de tous les lieux où le commentaire d'Alexandre entre en conjonction avec cette scission au sein de la transmission d'Aristote. Ses résultats sont les suivants⁴ : pour 157 divergences, Alexandre est 119 fois du côté de γ et 38 fois seulement du côté de E . Parmi ces 119 cas d'accord avec γ , Alexandre et γ partagent la leçon correcte 105 fois, mais c'est toutefois E qui, à leur encontre, préserve le bon texte dans les 14 cas restants ; lorsqu'il s'accorde avec E , Alexandre paraît toujours lire le bon texte. Förster observe également que la vingtaine de cas de corruption archétypale qu'il identifie se retrouve également chez Alexandre. Il en déduit, par une méthode curieuse, que l'exemplaire d'Alexandre est un descendant de l'archétype indépendant de la scission de la transmission ayant donné naissance à γ . Contrairement au diagnostic énoncé par Diels quant à *Phys.*, le commentaire d'Alexandre n'est donc pas, selon lui, un témoin complètement indépendant de la transmission manuscrite de *Sens.*, alors même qu'il est antérieur de plusieurs siècles à tout ce que Simplicius a pu produire. La difficulté à laquelle fait face Förster concerne alors les cas où E a conservé la leçon correcte contre γ et l'exemplaire d'Alexandre : il ne peut expliquer cela qu'en invoquant une contamination extra-archétypale de la source de E^5 . Le texte de E résulterait ainsi de la combinaison de deux recensions, dont l'une serait celle dont

2. BIEHL (1898), p. XV.

3. WENDLAND (1902).

4. FÖRSTER (1938), pp. 165–166.

5. Förster n'a pas pris la peine de rédiger une telle description de la transmission, mais c'est ce que l'on peut voir très clairement au niveau du *stemma* simplifié qu'il fait figurer dans son édition (FÖRSTER (1942), p. X).

est issue l'exemplaire d'Alexandre et le reste de la transmission, alors que l'autre en serait complètement indépendante. W. D. Ross, dans son édition de 1955, fait l'éloge des travaux de Förster, auxquels il se réfère amplement. Il n'en tire cependant aucune conclusion stématique, mais seulement un précepte pratique : Alexandre doit être utilisé pour arbitrer en cas de désaccord entre les deux grandes familles de manuscrits lorsque les deux leçons transmises paraissent aussi valables l'une que l'autre⁶. Le sel de ce précepte réside dans la condition selon laquelle l'autorité d'Alexandre devient souveraine si et seulement si les deux leçons concurrentes s'avèrent posséder exactement la même force, condition qui est entièrement à l'appréciation de l'éditeur, si bien que l'on peut douter que Ross suive véritablement son propre précepte à la lettre dans son édition. En outre, celui-ci n'est pas tout à fait compatible avec le *stemma* de Förster : si ce dernier a raison d'affirmer que *E* est contaminé par une source externe, alors rien ne dit que l'apport d'Alexandre soit jamais décisif.

La situation en est à peu près restée à ce point⁷ : on trouve ainsi répandue la présomption selon laquelle un témoin aussi ancien qu'un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise doit avoir une grande valeur pour la constitution du texte, associée à une incertitude tout aussi prégnante quant à la manière correcte de l'employer⁸. La dernière personne à s'être attelée au projet d'éditer *Sens.* (sans le mener à bien, mais en publiant en revanche une édition de *Mem.*), à savoir David Bloch, a surtout mis en doute la possibilité d'employer le commentaire d'Alexandre comme témoin du texte de *Sens.*, en raison de la nature de son commentaire et de sa transmission⁹. Le fait est en effet que le commentaire d'Alexandre n'équivaut pas à son exemplaire, et le saut désiré de l'un à l'autre n'est pas toujours assuré.

Je distingue, dans le sillage de la méthode recommandée par DIELS (1882) et unanimement adoptée depuis, parmi les indices dont on dispose pour reconstituer ce que lit Alexandre à partir de ce qu'il écrit, trois catégories, qui doivent être chacune envisagée d'une manière spécifique : (a) les *lemmata*, (b) les citations et paraphrases (la distinction est en principe très nette, mais elle devient souvent beaucoup plus mouvante dans la

6. W. D. ROSS (1955b), p. 64 : « *It follows that no single MS. or group of MSS., nor yet Alexander nor any combination of one or more MSS. with Alexander, is to be followed slavishly. What can be said is that the merits of the two groups are pretty evenly balanced, and that where they diverge and the intrinsic probabilities of the two readings are evenly balanced, the support of Alexander for either group should dictate our choice.* »

7. SIWEK (1961) en revient à un état antérieur de la recherche en ignorant complètement la nécessité de prendre en compte le témoignage d'Alexandre d'Aphrodise, dont le nom même n'apparaît que deux fois dans son étude de la transmission (pp. 86 et 116).

8. MORAUX (2001) prend note des accords apparents entre l'exemplaire d'Alexandre et les manuscrits *L*, *S* et *U* et envisage la possibilité que le commentaire ait influencé cette famille, tout en réclamant une étude plus poussée (« *vielleicht ließe sich sogar feststellen, daß in der Vorlage von LSU der herkömmliche Aristoteles-Text aufgrund des im Alexander-Kommentar aufbewahrten Materials geändert worden ist* », p. 401).

9. BLOCH (2003), dont la conséquence principale est l'exclusion totale du commentaire de son étude ultérieure de la transmission (BLOCH (2008b)). Je partage son constat selon lequel les *lemmata* du commentaire ne sont pas fiables du tout.

pratique d'Alexandre), et (c) les variantes, c'est-à-dire les leçons alternatives qu'Alexandre signale explicitement. (a) Les *lemmata*, placés à part du corps du texte dans les éditions modernes et sans doute déjà distingués dans les éditions anciennes¹⁰, sont des citations directes, indépendantes syntactiquement du reste du commentaire, placées en début de section de manière à fournir un point de repère au lecteur dans le va-et-vient entre l'original et l'exégèse. On pourrait croire qu'ils fournissent le meilleur accès à la lettre du texte lu par Alexandre, puisque Alexandre est censé y recopier fidèlement son Aristote. Il n'en est rien : ils représentent, en effet, de par leur nature même, le lieu privilégié des interactions entre la transmission du texte d'Aristote et celle du commentaire d'Alexandre¹¹. Si l'on ajoute à ces soupçons certains écarts¹² entre les *lemmata* et la lettre du commentaire d'Alexandre, laquelle présuppose parfois un texte sensiblement différent de celui de ses propres *lemmata*, il paraît raisonnable de n'accorder aux *lemmata* aucune valeur propre du point de vue de la reconstitution du support textuel employé par Alexandre. Un lemma ne mérite donc considération que s'il est appuyé par la lettre du commentaire qu'il introduit. C'est sans doute là en partie un effet malheureux de la piètre qualité générale des manuscrits du commentaire¹³. (b) Alexandre, conformément à la pratique générale des commentateurs anciens, se réfère au texte d'Aristote de manière assez libre : tantôt il reprend mot pour mot la lettre aristotélicienne, tantôt il y mêle ses propres ajouts. La distinction entre citation rigoureuse et explication cède ainsi systématiquement le pas à l'objectif d'intelligibilité, produisant un singulier effet d'estompe. Il est donc dangereux de se fier naïvement à une citation d'Alexandre, ce qui n'implique pas qu'elles soient toutes tronquées ou falsifiées. On peut même passer outre dans certains cas et se concentrer sur l'interprétation d'Alexandre, laquelle peut par elle-même impliquer un texte différent du nôtre. Comme Alexandre n'établit pas de distinction étanche entre citation et paraphrase, je les traiterai ainsi ensemble et avec la même prudence quant à leur fidélité littérale. (c) Alexandre, comme souvent, a accès à des variantes qu'il prend la plupart du temps le soin

10. La thèse est défendue par WITTEW (1999) dans le cas du commentaire d'Aspasius à *EN*, où elle peut s'appuyer sur le fait que les *lemmata* sont déjà présents dans les quelques fragments sur papyrus conservés.

11. Voir les avertissements de BARNES (1999), pp. 36–37, au sujet de la valeur des *lemmata* contenus au sein du commentaire d'Aspasius à *EN* (« *If I want a text of Aspasius' commentary, then I shall surely want to read it alongside my copy of Aristotle's Ethics. The lemmata will help me to find the rough place in my text of the Ethics : hence I shall want them to coincide with my copy of Aristotle.* ») et, au sujet de ceux du commentaire d'Alexandre à *Met.*, de PRIMAVESI (2012), pp. 407–408, qui tire argument du fait que la possibilité, à un certain stade du développement du *codex*, de placer le texte en regard du commentaire en les reliant par des signes de renvoi rend les *lemmata* inutiles, conduisant logiquement à leur disparition, ce qui rend suspect les *lemmata* dans les manuscrits ultérieurs, où on peut les soupçonner d'avoir été artificiellement réintégrés. Il est enfin possible que, conformément à leur fonction de repères, les *lemmata* aient originellement été des citations très abrégées, qui auraient été complétées ultérieurement. Voir KOTWICK (2016), pp. 38–50, pour une discussion assez optimiste de la question dans le cas du commentaire d'Alexandre à la *Métaphysique*, et WITTEW (1999), pour un examen plus pessimiste dans le cas du commentaire d'Aspasius à *EN*, où les *lemmata* couvrent pratiquement l'intégralité du texte.

12. Relevés par BLOCH (2003), pp. 26–27 et n. 9

13. Les éditions modernes comportent ainsi de nombreuses lacunes et *cruces desperationis*. Pour une présentation de leur fondement textuel, cf. *infra*.

d'examiner et de confronter (sans que cela fasse nécessairement de lui un philologue au sens moderne), et que son lexique isole clairement au sein de son commentaire¹⁴. Puisque c'est là où son degré de précision dans son report du texte original est maximal, c'est avec les variantes que je commence l'examen de la relation d'Alexandre à la tradition manuscrite.

7.2 Les variantes signalées par Alexandre : qu'elles se correspondent à la scission de la branche α

Alexandre mentionne des variantes à cinq reprises¹⁵. (1) En 436^b17, Alexandre rapporte, non pas une, mais deux variantes par rapport au texte usuel. Son texte de référence, ou du moins celui qu'il choisit comme tel, car c'est également selon lui la meilleure leçon du point de vue de l'exégèse, présente l'expression τοῦ γευστικοῦ μορίου, ce qui correspond pour nous à la leçon de γ . Alexandre mentionne une autre variante, τοῦ θρεπτικοῦ μορίου (9.24–25), qui se rapproche de la leçon de l'autre branche principale de α , τοῦ θρεπτικοῦ, ainsi que, dans une moindre mesure, de celle de β , τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς. Enfin, une seconde variante est également citée peu après, τοῦ θρεπτικοῦ γευστικοῦ μορίου (10.5–6), laquelle n'est en fait qu'une combinaison des deux précédentes, bien qu'Alexandre lui accorde une certaine valeur¹⁶. L'attention portée par Alexandre à ces variantes est remarquable : il ne se contente pas de les mentionner en passant, mais prend soin d'évaluer à chaque fois leur signification philosophique, parvenant ainsi à les hiérarchiser au moyen de ce seul critère. Selon Alexandre, l'expression τὸ γευστικὸν μόριον renvoie nécessairement à l'organe par lequel nous percevons les saveurs¹⁷, tandis que l'expression τὸ θρεπτικὸν μόριον est ambiguë et peut renvoyer, soit à la partie nutritive de l'âme, soit de nouveau à l'organe par lequel les êtres se nourrissent. Cette première possibilité est jugée par lui incompatible avec la doctrine d'Aristote, car c'est évidemment la partie perceptive qui est en charge de l'appréhension du sensible propre qu'est le goût, ce pourquoi il introduit la seconde. Là où la chose devient historiquement passionnante, c'est lorsqu'Alexandre introduit le nom d'Aspasius en lien avec la première option, ce qui suggère que la difficulté avait été repérée depuis longtemps : selon Aspasius, τὸ θρεπτικὸν μόριον renvoie à la partie de l'âme.

14. Une variante est presque toujours introduite par γράφεται ou un lexème apparenté (même constat chez KOTWICK (2016), pp. 89–99).

15. BLOCH (2003) inclut également, non sans hésitation, le commentaire d'Alexandre à 436^b18 (22.2–6), mais il semble clair qu'il s'agit là d'une conjecture aventureuse (ἢ μᾶλλον ἢ γραφή ἐστι ...), comme le pensait déjà FÖRSTER (1938).

16. En ce qu'il la préfère résolument à une leçon qui ne transmettrait que θρεπτικοῦ. Alexandre ne paraît pas ignorer totalement la relation de cette troisième variante aux deux premières (καὶ εἴη ἂν αὕτη ἢ γραφή ἔχουσα ἀμφοτέρα τὰ εἰρημένα ἐν ταῖς πρὸ ταύτης δύο γραφαῖς, 10.10–11), mais il n'en tire aucun argument susceptible de la discréditer, bien au contraire.

17. C'est ce que je comprends avec THUROT (1875), p. 398, et TOWEY (2000), n. 61 *ad loc.*

Cette mention du nom d'Aspasius, la seule dans l'ensemble du commentaire, ne manque pas d'intriguer. Alexandre commenterait-il *Sens*. avec une exégèse antérieure d'Aspasius, le maître de son maître, en tête? La formulation d'Alexandre est un peu ambiguë, elle pourrait aussi se référer à une thèse générale d'Aspasius au sujet du sens de l'expression τὸ θρεπτικόν¹⁸. On voit toutefois mal quel autre passage aurait pu nécessiter une mise au point de ce genre, Aspasius ayant entièrement raison de faire valoir que l'expression se réfère dans tous les autres écrits conservés à la partie nutritive de l'âme. Je considère donc qu'Alexandre entend bien affronter une interprétation alternative de ce passage précis qui remonte à Aspasius¹⁹. La seule autre mention d'autres interprétations se trouve en 82.16–17, elle concerne le sens de la phrase d'Aristote en 441^b23–27 selon laquelle les saveurs consistent en une affection (πάθος) ou une privation (στέρησις), non pas du sec (ξηρός) de n'importe quelle espèce, mais de celui qui est nutritif (τροφιμός). À cette occasion, Alexandre se laisse aller à un petit coup de griffe en direction de ceux qui ont donné du passage une interprétation différente de la sienne (οἱ ὑπομνηματισάμενοι τὸ βιβλίον, 82.16)²⁰. Il ne prend pas la peine d'expliquer en quoi consiste le désaccord, peut-être parce qu'il tient l'interprétation concurrente pour bien connue. Son interprétation personnelle s'appuie sur une référence appuyée au passage où Aristote affirme que le doux (τὸ γλυκύ) consiste en une privation du salé (τὸ ἀλμυρόν) et l'amer (τὸ πικρόν, 442^a25–27). Je suppose donc que la cible qu'Alexandre a en tête est une interprétation prenant trop peu au sérieux l'alternative établie par Aristote, au sujet de la nature de la saveur (πάθος ou στέρησις), en la rabattant directement sur son premier terme pour affirmer qu'il est évident que toute saveur est une affection du sec nutritif, ce à quoi Alexandre s'opposerait en clamant haut et fort qu'Aristote présente bien certaines saveurs comme des privations. La formule exacte d'Alexandre suggère qu'il a connaissance de notes de cours de la part de ses prédécesseurs, si bien qu'il y a de fortes chances pour qu'Aspasius figure parmi les personnes visées, ou même pour qu'il représente la seule et unique cible de la pique²¹.

S'il n'y a en tout et pour tout qu'une unique mention du nom d'Aspasius au sein du commentaire d'Aristote à *Sens*., il paraît néanmoins raisonnable de supposer qu'elle

18. La formule exacte est la suivante : διὸ ἄμεινον, εἰ οὕτως εἶη ἔχουσα ἡ γραφή, μὴ ἐπὶ τὴν δύναμιν τῆς ψυχῆς ἀναφέρειν τὸ θρεπτικόν, ὡς φησι δεῖν ἀκούειν τῆς λέξεως Ἀσπάσιος, ἀλλ' ἐπὶ τὸ μόριον δι' οὗ τρεφόμεθα (τούτου γὰρ ὁ χυμός), ἢν' ἦι τοῦ τρέφειν δυναμένου μορίου πάθος τὸν χυμὸν λέγων, οὗ ἐστὶν ἡ γεῦσις ἀντιληπτικὴ (9.29–10.4), « c'est pourquoi il vaut mieux, si l'on adopte cette leçon, ne pas rapporter l'expression « le nutritif » (τὸ θρεπτικόν) à la partie de l'âme en question, à la manière dont Aspasius affirme qu'il faut entendre cette expression, mais à la partie par laquelle nous nous nourrissons (à laquelle appartient en effet la saveur), afin que le texte dise que la saveur est une propriété de la partie capable de nourrir, que le sens du goût est à même d'appréhender ».

19. Il faut cependant admettre qu'il s'agit de la seule et unique trace d'un cours ou d'un commentaire d'Aspasius à *Sens*. qui nous soit parvenue.

20. « N'y ayant pas pensé [à ce que dit Aristote plus loin], ceux qui ont enseigné ce livre ont interprété cette phrase d'une manière différente », ὁ μὴ νοήσαντες οἱ ὑπομνηματισάμενοι τὸ βιβλίον ἀλλοκῶτως τὴν λέξιν ταύτην ἐξηγήσαντο, (82.16–17).

21. C'est l'interprétation que privilégie MORAUX (1984), pp. 245–246, qui suggère que le pluriel serait une manière pudique de la part d'Alexandre de se référer à Aspasius, envers lequel il n'est pas sans éprouver un certain respect, sans donner l'impression de l'attaquer frontalement.

tire son origine d'un commentaire ou d'une leçon de ce dernier portant sur ce même texte, à laquelle Alexandre a encore accès, sous une forme ou une autre. Le fait que cette apparition d'Aspasius intervienne en lien avec une difficulté textuelle est frappant. Le seul commentaire à peu près conservé d'Aspasius, celui à *EN*, le donne en effet à voir en train de discuter des variantes²². Son approche ressemble presque en tout point à celle d'Alexandre : il ne se préoccupe pas d'indiquer la source des leçons alternatives, il ne postule pas que l'une des deux variantes doit être issue, du fait d'une faute accidentelle ou d'une intervention éditoriale, de l'autre, et les soupèse essentiellement du point de vue de l'intelligibilité et de la doctrine, sans nécessairement toujours accorder sa préférence à l'une contre l'autre²³. Par ailleurs, il n'y a, dans les écrits conservés d'Alexandre, que trois autres mentions du nom d'Aspasius, qui figurent toutes dans le commentaire à *Met.*²⁴ Dans un cas, le nom d'Aspasius apparaît en lien avec un problème textuel. La chose remarquable est qu'Alexandre cite d'abord la variante qu'il connaît (*In Met.*, 58.31–59.2, à propos du texte en A.6, 988^a11–12) sans donner aucun nom propre, puis, seulement après en avoir expliqué le sens et après l'avoir jugée inférieure, introduit le nom d'Aspasius pour affirmer que celui-ci rapporte (ιστορεῖ) que l'une des versions du texte est imputable à Eudore d'Alexandrie (59.7–9). Les deux autres apparitions d'Aspasius (41.27 et 379.3) concernent, non pas des variantes, mais des questions d'interprétation très ponctuelles, concernant le sens d'un mot ou la construction d'une phrase. La référence à Aspasius au sein de *Sens.* s'inscrit donc pleinement dans la lignée de ce que l'on peut observer pour la *Métaphysique* : Aspasius est cité en lien avec une difficulté textuelle pour son interprétation d'une expression précise d'Aristote. Plus généralement, Alexandre se réfère très souvent à « d'aucuns » (τινές) lorsqu'il est question de problèmes textuels relatifs à *Met.*, si bien qu'il y a de bonnes raisons de penser que les variantes et difficultés qu'il discute sont des éléments qu'il hérite d'une tradition antérieure, probablement par l'intermédiaire d'annotations dans son exemplaire universitaire²⁵. Il est extrêmement probable que ce

22. Ces passages sont examinés et leurs variantes évaluées du point de vue du texte (même si c'est sans grande maîtrise de la transmission manuscrite) par BARNES (1999), pp. 32–50.

23. « *Aspasius does not share with us a quite fundamental principle according to which only one reading can be the true one. In almost all the passages where he discusses variants, he does not adopt one particular reading by rejecting the other. The reason, I think, is not that he did not know which reading to prefer and therefore suspended judgement, it is rather that he was happy to have both readings at the same time.* » WITTEW (1999), p. 78.

24. Elles sont examinées par KOTWICK (2016), pp. 60–70.

25. « *Given that Alexander's focus is mainly on the philosophical interpretation of the Metaphysics, it is striking that references to other scholars appear mostly when the accurate interpretation of one of Aristotle's words or phrases is at issue. This not only indicates that Alexander references his predecessors primarily on matters of textual criticism, but also that such criticism of Aristotle's wording was an area traditionally covered and transmitted in the commentaries. It seems probable, then, that Alexander's knowledge of textual peculiarities, conjectures, and variant readings is primarily based on this tradition. [...] The fact that Alexander refers to earlier scholars anonymously suggests that he, like us, did not know their names. Most likely he found the information about their criticism, textual corrections, and variant readings in the form of short notes in the margins of his manuscript or in other commentaries.* » KOTWICK (ibid.), pp. 68–70.

soit encore le cas quant à son commentaire à *Sens.*, et la manière dont il discute cette première variante prouve en réalité qu'il ne la connaît que par une annotation marginale, peut-être la même que celle par laquelle l'interprétation ponctuelle d'Aspasius lui est connue²⁶.

La controverse entre Alexandre et Aspasius au sujet de l'interprétation de la phrase d'Aristote en 436^b17 ne se laisse toutefois comprendre qu'en supposant que les deux lisent un texte bien particulier. On voit en effet mal comment Aspasius aurait pu prendre la peine d'affirmer pareille chose s'il avait lu ce qui correspond aujourd'hui à la leçon de β , à savoir l'expression τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς. De même en ce qui concerne la leçon de γ , où l'adjectif θρεπτικόν est remplacé par γευστικόν. Quant à Alexandre, les trois variantes qu'il rapporte, dont la dernière est en fait une combinaison des deux premières, remontent certainement à un exemplaire où l'on lisait τοῦ γευστικοῦ μορίου, avec au-dessus de la ligne ou en marge l'adjectif θρεπτικοῦ. Cela explique en effet pourquoi Alexandre cite en premier la leçon avec γευστικοῦ, qui est aussi celle qu'il recommande du point de vue du sens, puis évoque deux possibilités exclusives, consistant à remplacer un adjectif par l'autre (τοῦ θρεπτικοῦ μορίου) ou à les combiner (τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου) : il ne sait en fait pas si ce qu'il lit dans le para-texte est une variante ou la correction d'une omission²⁷. La situation est donc la suivante : Aspasius propose une interprétation de l'adjectif θρεπτικοῦ, tandis qu'Alexandre se fonde sur un exemplaire où il lit l'expression τοῦ γευστικοῦ μορίου, avec θρεπτικοῦ en position secondaire. Par conséquent, il n'est pas impossible que l'introduction de la variante θρεπτικοῦ dans l'exemplaire d'Alexandre soit directement liée à la remarque d'Aspasius : Alexandre trouverait en ce cas dans son exemplaire en même temps la variante θρεπτικοῦ et son interprétation par Aspasius. Il importe de noter que la manière incompétente dont Alexandre rapporte ses trois variantes implique qu'il ne peut pas avoir tiré la variante θρεπτικοῦ de la consultation du commentaire d'Aspasius, car en ce cas Alexandre n'aurait jamais songé à combiner les deux adjectifs en une troisième variante, mais qu'il n'y a accès que par les marges de son exemplaire.

À partir de là, la chose remarquable du point de vue de l'histoire de la transmission est la convergence entre la leçon principale de l'exemplaire d'Alexandre et celle du *deperditus* γ , qui donnent tous deux l'expression τοῦ γευστικοῦ μορίου. Face à cela, les deux autres branches principales de la transmission transmettent l'adjectif lu par Aspasius, θρεπτικοῦ, mais d'une manière qui ne correspond pas à la variante que cite Alexandre : le mot μορίου

26. Si l'on regarde en aval, il n'est peut-être pas inintéressant de remarquer qu'il arrive à Simplicius d'opposer des interprétations d'Alexandre et d'Aspasius de manière très semblable, par exemple au sujet du sens de l'expression ἡ τοῦ μέγεθους en *Phys.* VI.10, 240^b10 (*In Phys.*, 1024.25–1025.2 ; voir aussi 559.34–37, à propos de IV.3, 210^b21). Il est possible que ces oppositions ne soient pas toujours des constructions de Simplicius, mais que certaines remontent au commentaire d'Alexandre, et, encore en amont, aux annotations de son exemplaire.

27. C'est également la reconstruction proposée par MORAUX (2001), p. 403. Elle est aussi envisagée, de manière plus expéditive, par BLOCH (2003), p. 33.

est absent de *E*, tandis que dans *β* l'adjectif est, à l'inverse, intégré au groupe nominal τοῦ μορίου τῆς ψυχῆς. Aspasius pourrait avoir eu devant lui ce qui est aujourd'hui la leçon de *E*, τοῦ θρεπτικοῦ, mais, si c'est le cas, Alexandre ne dit rien de la question de l'absence du génitif μορίου. L'accord entre *E* et *β* impose néanmoins de considérer que la transmission remonte à un archétype où figurait bien l'adjectif θρεπτικοῦ, contrairement à la leçon privilégiée par Alexandre. Arrivé à ce stade, la question primordiale est de savoir si ces divergences entre les principales leçons transmises sont entièrement issues de la consultation du commentaire d'Alexandre, ou si elles remontent à des différences plus anciennes, antérieures même à l'exemplaire d'Alexandre. Des arguments indépendants (*cf. infra*) laissent situer l'exemplaire d'Alexandre au sein de la branche *α* et montrent que la scission de celle-ci en deux, qui correspond pour nous à l'opposition entre *E* et *γ*, est déjà en partie opérée à son époque. Il est donc loin d'être implausible que l'accord entre la leçon de *γ* et celle de l'exemplaire d'Alexandre soit à expliquer par le fait qu'Alexandre lise déjà un texte apparenté à celui du *deperditus γ*, même si le fait que ce soit cette leçon qu'il préconise rendra toujours son apparition suspecte en n'importe quel point de la transmission. La leçon de *β* va entièrement dans le sens de l'interprétation d'Aspasius, au point où l'on pourrait se demander si l'un de ses auditeurs n'aurait pas pu rajouter les mots τῆς ψυχῆς dans son exemplaire, de manière à trancher l'ambiguïté dans le sens recommandé par le maître. Il y a en effet quelques traces d'interpolations anciennes au sein du *deperditus β*, et il se pourrait bien que cette leçon relève du même phénomène. Je serais, enfin, particulièrement suspicieux quant à la leçon de *E*, la seule à ne pas inclure le nom μόριον. Je me demande en effet s'il ne pourrait pas s'agir d'une tentative subtile de résoudre la difficulté, par un lecteur partageant le point de vue d'Alexandre selon lequel une référence à la partie nutritive de l'âme est inadmissible dans ce contexte, tout en éprouvant un certain malaise à rabattre l'expression sur un organe de la perception. La suppression du nom ouvre en effet une troisième voie, ignorée d'Alexandre, selon laquelle l'expression τὸ θρεπτικόν renverrait à l'aliment, la chose capable de nous nourrir. S'il s'agit bien d'une correction, il faut en tout cas reconnaître qu'elle est issue d'un esprit remarquablement fin, ce qui lui a permis de s'imposer dans une bonne partie des éditions et traductions actuelles.

On peut s'interroger, enfin, quant à l'origine de la leçon de *γ*. Elle est manifestement *facilior*, car destinée à éviter précisément le problème d'un renvoi à la partie nutritive de l'âme qui scandalise Alexandre et que remarque sans doute déjà Aspasius, et son autorité est inférieure, si bien qu'elle doit être issue d'une conjecture portant précisément sur la leçon de l'archétype, qui consiste à remplacer l'adjectif θρεπτικοῦ par γευστικοῦ. Cette conjecture est antérieure à Alexandre, elle a même déjà chassé le texte authentique dans son exemplaire. Il est alors tentant de se demander si (a) Alexandre ne pourrait pas avoir mal compris, encore une fois, le statut de ce qu'il lit dans les marges de son exemplaire et (b) si cette annotation qu'il interprète de manière aussi malhabile ne pourrait pas, malgré

tout, nous donner l'auteur de cette conjecture. Il se pourrait en effet que, si quelque chose comme γρ. θρεπτικοῦ est en marge de l'exemplaire d'Alexandre, ce n'est pas parce que quelqu'un aurait comparé le texte de deux exemplaires à cet endroit précis, mais plutôt que l'auteur de la conjecture, dans un ancêtre de l'exemplaire d'Alexandre, aurait corrigé directement dans le texte, tout en reportant la leçon à ses yeux fautives en marge : γρ. θρεπτικοῦ ne signifie en ce cas pas « j'ai trouvé θρεπτικοῦ dans un autre exemplaire », mais « c'est ce que j'ai lu dans l'antigraphe et il m'a paru nécessaire de le corriger ». L'évocation du nom d'Aspasius dans le commentaire suggère que celui-ci a, comme Alexandre, très bien compris en quoi la leçon θρεπτικοῦ pose problème. Il se pourrait donc qu'il soit l'auteur de cette conjecture ou, si celle-ci devait être plus ancienne encore, qu'il soit encore en mesure de comprendre ce qui s'est passé bien mieux que ne le fait Alexandre.

Quoi qu'il en soit, on dispose là d'au moins un cas où la manière dont Alexandre rapporte une variante indique qu'il connaît celle-ci par une annotation au sein de son exemplaire d'Aristote²⁸. Il est tentant d'étendre ce résultat au reste des variantes qu'il évoque, dont le nombre n'est d'ailleurs pas bien grand. La lettre d'Alexandre pourrait sembler inviter à faire preuve d'une certaine retenue à ce sujet. Il cite en effet explicitement, et non sans approbation, « certains exemplaires » distincts du sien (ἐν τισιν ἀντιγράφοις, 101.4). Au vu du très faible nombre de variantes citées, il est cependant impossible d'imaginer qu'Alexandre se soit livré lui-même au moindre travail de collation, et l'on s'abstiendra donc de prendre cette expression au pied de la lettre : Alexandre n'a pas consulté ces exemplaires lui-même²⁹. Il trouve toutes les variantes qu'il signale dans son unique exemplaire, il est possible qu'elles remontent toutes à un travail philologique effectué par Aspasius ou dont Aspasius a encore connaissance (comme dans le cas de celui d'Eudore en *Met.* A).

(2) Cette expression intervient au sujet de la variante que rapporte Alexandre en 444^b5 : d'après le commentaire (101.4–6), les mots καὶ ὅλως sont absents de « certains

28. KOTWICK (2016), p. 70, soutient également qu'Alexandre n'a accès, dans le cas de *Met.*, à la tradition exégétique antérieure que par des annotations dans son exemplaire, sauf dans le cas de son professeur, Aristote de Mytilène (mentionné en 166.18–20) et peut-être aussi d'Aspasius. Elle rejoint sur ce dernier point, p. 61, la vision de MORAUX (1984), p. 246 : Aspasius aurait rédigé un bref (« *nicht sehr umfangreich* ») commentaire à *Met.* qu'Alexandre aurait ponctuellement consulté. On peut se demander, au vu du fait qu'Alexandre évoque toujours dans son commentaire à *Met.* le nom d'Aspasius en lien avec des détails fins du texte, à quel point cette hypothèse est vraisemblable, il se pourrait tout aussi bien qu'Alexandre n'ait, comme cela semble être le cas pour *Sens.*, accès aux interprétations d'Aspasius que par des annotations dans son exemplaire.

29. MORAUX (2001), pp. 402–403, se montre initialement suffisamment impressionné par cette expression pour formuler l'hypothèse selon laquelle Alexandre aurait pu consulter lui-même plusieurs manuscrits. Il reconnaît cependant par la suite que la manière dont Alexandre traite la leçon alternative associée au nom d'Aspasius en 436^b17 implique qu'il a devant lui un exemplaire avec une variante interlinéaire ou marginale. Voir également, au sujet de l'emploi de formules semblables pour introduire des variantes le commentaire dans *Met.*, KOTWICK (2016), p. 92, qui exclut catégoriquement qu'Alexandre ait pu consulter une multitude d'autres exemplaires, et invite à considérer que les expressions du type γράφεται ἐν τισιν correspondent à une formule standard dans les annotations sur papyrus pour signaler l'existence d'une variante, sans que le pluriel ne comporte de signification particulière.

exemplaires », et Alexandre admet que le texte sans ces mots paraît préférable³⁰. La chose a quelque chose de surprenant au regard du texte transmis, parce que ces mots ne se trouvent pratiquement dans aucun manuscrit³¹. On se demande donc à quel endroit précis du texte Alexandre les a trouvés dans son exemplaire, le plus probable est qu'il ait lu quelque chose comme ἐπέπερ καὶ ὄλωσ καὶ ὦσ ἀναπνέουσιν au lieu de ἐπέπερ καὶ ὦσ ἀναπνέουσιν, auquel cas il est probable qu'il s'agisse d'une faute propre à son exemplaire personnel, vraisemblablement issue d'une sorte de dittographie mal rectifiée, ce dont Alexandre lui-même a l'air de se douter.

(3) Commentant 446^b15, Alexandre donne toutes les apparences de citer d'abord son texte principal, ἀλλ' ὅμως μεμέρισται τούτων (128.9), avant de mentionner une leçon alternative, μεμέρισται δὲ ἀμφοτέρων (129.9). La suite immédiate du texte, où il est possible qu'Alexandre rendait compte de la différence entre ses deux textes, est malheureusement corrompue, comme le signale Wendland. Aucun de nos manuscrits ne partage avec Alexandre τούτων au lieu de ἀμφοτέρων – ils donnent tous ἀμφοτέρων, mais il est fort possible qu'il n'y ait là qu'une de ses négligences dont Alexandre est coutumier dans ces citations ou qu'un accident de transmission, surtout au vu du fait que le mot ἀμφοτέρων apparaît au fil du commentaire en 129.2, avant même l'introduction de la variante. Une fois cette divergence neutralisée, la différence entre ἀλλ' ὅμως μεμέρισται et μεμέρισται δὲ paraît bien plus significative. Fait remarquable, cette opposition se retrouve exactement de la même manière au sein de la transmission, plus précisément au sein de la branche **a**. Le texte principal d'Alexandre s'avère de nouveau correspondre en tout point à celui la leçon du *deperditus* **γ**, ἀλλ' ὅμως μεμέρισται ἀμφοτέρων (partiellement confirmée comme archétypale par la leçon de **β**, ἄλλως μερισται), tandis que celui de la variante est celui que l'on lit aujourd'hui *Paris*. 1853 (*E*), μεμέρισται δὲ ἀμφοτέρων. Ce passage fournit donc un argument de plus s'agissant de déceler un lien entre le texte de référence d'Alexandre et le *deperditus* **γ**, d'autant plus que rien ne suggère, dans l'état actuel de son commentaire, qu'Alexandre ait ici nettement exprimé sa préférence pour une leçon ou l'autre.

(4) La variante rapportée par Alexandre en 448^b21 semble correspondre à deux compréhensions différentes d'une même séquence de majuscules³² : οὐ τῶι ou οὐτῶ pour ΟΥΤΩ (157.25). Encore une fois, Alexandre s'attarde sur chacune pour en donner le sens, sans toutefois se prononcer pour ou contre l'une ou l'autre. De manière remarquable, cela ne correspond pas au texte de notre archétype, dont la reconstitution est assurée par

30. « Dans certains exemplaires, la leçon est transmise sans l'expression καὶ ὄλωσ, et cette leçon est supérieure du point de vue de la syntaxe et de la clarté », καὶ φέρεται ἔν τισιν ἀντιγράφοις ἡ γραφή χωρὶς τοῦ καὶ ὄλωσ, καὶ ἔστιν οὕτως ἔχουσα καταλληλοτέρα καὶ φανερώτερον ἔχουσα ἡ γραφή, (101.4–6).

31. Les seules exceptions sont le *Paris*. *gr.* 1921 (*m*), les mots en question figurent dans la marge), une érudition du XIV^e extrêmement érudite qui intègre le texte du commentaire d'Alexandre dans ses marges, et les *Marc*. *gr.* *Z.* 200 (*Q*) et 206 (*f*), deux manuscrits de Bessarion copiés l'un sur l'autre. Il ne fait guère de doute qu'il s'agit dans ces trois cas d'un effet direct de la consultation du commentaire Alexandre.

32. Ce qui n'échappe pas à Alexandre : καὶ ἢ αὐτῆ ἡ γραφή ..., 158.1.

l'accord de *E* et de *P* contre γ , qui est le suivant : $\text{πρῶτον μὲν οὖν ἄρ' ὧδ' ἐνδέχεται, ἅμα μὲν, ἐτέρωι δὲ τῆς ψυχῆς αἰσθάνεσθαι, οὐ τῶι ἀτόμωι – οὕτω δ' ἀτόμωι ὡς παντὶ ὄντι συνεχεῖ}$. (« en premier lieu, est-ce possible [qu'une même personne] perçoive [plusieurs choses] simultanément par différentes parties de l'âme, non pas en un [temps] « indivisible »³³, mais indivisible au sens où il est intégralement continu ? »). Les mots οὐ τῶι ἀτόμωι sont en revanche absents du *deperditus* γ , qui donne pour leçon $\text{καὶ οὕτως ἀτόμωι ὡς ...}$, ce qui conduit THUROT (1875), p. 419, à affirmer qu'il est évident que c'est ce texte que lit Alexandre. De manière un peu plus prudente, on peut commencer par observer qu'Alexandre n'est pas extrêmement clair quant au texte qu'il lit et quant à la variante qu'il connaît, il affirme seulement qu'il trouve aussi les mots οὐ τῶι ἀτόμωι dans son exemplaire ($\text{γράφεται καὶ οὐ τῶι ἀτόμωι καὶ ἢ αὐτῆ ἢ γραφῆ, 157.25–158.1}$)³⁴, après avoir commenté le texte comme s'il lisait quelque chose comme $\text{ἅμα μὲν, ἐτέρωι δὲ τῆς ψυχῆς αἰσθάνεσθαι – οὕτως ἐν ἀτόμωι ὡς παντὶ ὄντι συνεχεῖ}$, en considérant le dernier membre comme une reformulation plus stricte de la clause de simultanéité ($\text{ἐπεὶ τὸ ἅμα ἔχειτο εἶναι ἴσον τῶι ἐν ἀτόμωι χρόνωι, πῶς ἅμα καὶ πῶς ἐν ἀτόμωι λέγει χρόνωι προσέθηκεν, 157.21}$). Wendland n'est pas parvenu à donner sens aux déclarations d'Alexandre et place les *cruces desperationis* dans son texte. La meilleure manière de reconstruire la situation à partir des propos d'Alexandre, étant donné ce que l'on peut savoir du statut de son exemplaire et de son attitude à l'égard de ce dernier, me paraît être la suivante. Alexandre lit ce qui est actuellement la leçon de γ , $\text{ἅμα μὲν, ἐτέρωι δὲ τῆς ψυχῆς αἰσθάνεσθαι, καὶ οὕτως ἀτόμωι ὡς παντὶ ὄντι συνεχεῖ}$, dont il comprend correctement la dernière clause comme précisant la simultanéité dont il est question. Alexandre a l'air de dire qu'il trouve son exemplaire l'indication $\gamma\rho. \text{οὐ τῶι ἀτόμωι}$, ce que l'on peut comprendre comme une simple variante pour οὕτως ἀτόμωι , auquel cas il faudrait considérer qu'il y a eu un exemplaire ayant pour texte καὶ οὐ τῶι ἀτόμωι . Or il est difficile de comprendre sur cette base pourquoi les deux autres branches principales de la transmission ont pour leçon $\text{οὐ τῶι ἀτόμωι – οὕτω δ' ἀτόμωι}$: on peut y voir une combinaison de ces deux leçons, mais il est difficile de croire que celle-ci aurait pu avoir lieu indépendamment exactement de la même manière dans deux zones aussi différentes de la transmission. Il paraît donc préférable de penser que l'indication $\gamma\rho. \text{οὐ τῶι ἀτόμωι}$ ne veut pas dire « j'ai trouvé dans un autre exemplaire οὐ τῶι ἀτόμωι pour οὕτως ἀτόμωι », mais signale, comme dans le cas (1), que le texte a été corrigé, cette indication reportant la leçon originelle tenue pour fautive. Le processus est en ce cas le suivant : $\text{οὐ τῶι ἀτόμωι – οὕτω δ' ἀτόμωι}$ est considéré comme une corruption, sans doute par une personne qui pense qu'il s'agit du produit d'une dittographie (ce qui

33. Cette précision assez libre se rapporte au mot ἅμα , lequel vient d'être expliqué ainsi : $\text{τὸ δ' ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι χρόνωι πρὸς ἄλληλα, 448^b19–20}$.

34. THUROT (1875) n'a en fait pas compris en quoi consistait la variante, si bien qu'il est contraint de proposer une correction désespérée du texte (οὕτω ἀτόμων ; il s'en explique p. 419). Il n'avait en réalité qu'à consulter la traduction de Guillaume de Moerbeke qu'il a lui-même éditée (p. 332) : « *scribitur autem et « non in indivisibili » et quidem eadem scriptura ...* ». WENDLAND (1901) y est heureusement parvenu.

semble être encore parvenu à Alexandre), celle-ci décide alors de corriger en καὶ οὕτως ἀτόμωι tout en reportant, par acquis de conscience, les mots expurgés du texte, οὐ τῶι ἀτόμωι, en marge. De nouveau, Alexandre ne prend connaissance du texte que bien après ce processus, au sujet duquel il ne dispose que de bribes d'information qu'il ne comprend peut-être pas tout à fait.

(5) En 449^a2, Alexandre cite d'abord la leçon εἰ δὲ τοῦτο ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι αἰσθάνεται (161.4), puis signale l'existence d'une variante, εἰ δὲ τούτων...³⁵, à laquelle il décide d'accorder sa préférence³⁶. La première leçon est celle transmise par *E*, la variante qu'Alexandre préfère se retrouve dans la plupart des manuscrits issus γ . Il faut cependant prêter attention au fait que la première leçon est loin d'être absente de cette famille : c'est celle des manuscrits *O^d*, *S*, *W*, *v* et de la famille μ (dont *P*), et donc probablement du *deperditus* β . Elle est aussi consignée comme variante dans certains manuscrits de la famille λ (*L* et *y*). L'accord entre Alexandre et une partie de γ est, encore une fois frappant, mais il n'est pas entièrement certain que la leçon qu'il préconise soit véritablement celle du *deperditus* γ : il est fort possible que celui-ci, comme l'exemplaire d'Alexandre, donne les deux leçons, et que ses descendants aient eu à décider entre les deux, éventuellement en prenant en compte la recommandation d'Alexandre.

7.3 Les conjectures personnelles d'Alexandre : qu'elles ne se retrouvent pas, ou presque, au sein de la transmission

[Les conjectures personnelles d'Alexandre : qu'elles ne se retrouvent pas, ou presque, au sein de la transmission][Les conjectures personnelles d'Alexandre]

L'examen des variantes aboutit donc au constat d'un accord régulier entre le texte que lit Alexandre et celui du *deperditus* γ . La question qui compte est alors de déterminer s'il s'agit là d'un effet de l'autorité du commentaire d'Alexandre sur le copiste de γ , ou si la chose s'explique, à l'inverse, par le fait qu'Alexandre lise un ancêtre de γ . Il est difficile d'arbitrer entre les deux, et, à vrai dire, il est même possible que les deux explications soient simultanément vraies. Il y a cependant un argument qui milite en faveur de la seconde possibilité, lequel n'est pas concluant par lui-même, mais n'est pas négligeable non plus : c'est le fait que les corrections que propose Alexandre (qu'il en soit ou non l'inventeur) lorsqu'il pense que le texte qu'il lit est manifestement fautif ne se retrouvent pas du tout dans le *deperditus* γ ³⁷. (1) En lien avec la dernière variante mentionnée, en

35. Cf. 161.10–11 : γράφεται καὶ οὕτως εἰ δὲ τούτων ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι αἰσθάνεται.

36. « Et cette leçon est plus claire : « ces choses » (τούτων) doit désigner les sensibles qui ne sont pas identiques par le genre, c'est-à-dire les sensibles qui relèvent de sens différents », καὶ ἔστι σαφέστερον αὕτη ἔχουσα ἢ γραφή· τούτων δ' ἂν λέγοι τῶν ἀνομογενῶν καὶ διαφόροις αἰσθήσεσιν αἰσθητῶν, 161.11–12.

37. Fort heureusement, les formules d'Alexandre permettent de distinguer très clairement entre ce qui

449^a2, Alexandre finit par déclarer que le texte serait plus clair, tout compte fait, avec la leçon εἰ γὰρ ἐκεινῶν ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τούτων (161.21–22)³⁸. Or il n'y a pas la moindre trace de cette conjecture dans les principaux témoins conservés de γ . (2) En 448^a17, Alexandre lit le même texte que celui transmis par l'archétype, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῷ εἶδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν (« le doux diffère davantage selon l'espèce du noir que le blanc »), ce qui ne lui plaît pas du point de vue du sens. Par conséquent, il suggère de corriger le texte en transformant le dernier substantif en un génitif, de manière à lire τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῷ εἶδει διαφέρει ἢ τοῦ λευκοῦ (« le doux diffère davantage selon l'espèce du noir que du blanc »)³⁹. Or, de nouveau, cette correction ne se retrouve en tout et pour tout que dans deux manuscrits de γ ⁴⁰, qui plus est étroitement apparentés, à savoir *L* et *H^a*, dont l'on peut indépendamment montrer qu'ils sont influencés par le commentaire d'Alexandre. Par conséquent, quel qu'ait été le degré d'influence du commentaire d'Alexandre sur le texte du *deperditus* γ (j'aurais tendance à le minimiser)⁴¹, il n'a pas permis à ses conjectures personnelles de s'y infiltrer.

7.4 Fautes conjonctives : que l'exemplaire d'Alexandre appartient à la branche α

L'argument décisif quant à la situation de l'exemplaire d'Alexandre au sein de la transmission du traité d'Aristote vient du constat selon lequel certaines fautes propres à la branche α , ou même à γ , et dont la branche β est préservée au sein de la transmission

relève d'une variante et ce qui relève d'une conjecture. Voir sur ce point, quant au commentaire à *Met.*, KOTWICK (2016), pp. 89–96. J'ai tendance à penser que, dans le cas de *Sens.*, Alexandre est vraiment l'auteur des conjectures qu'il signale, ne serait-ce que parce que deux des variantes qu'il cite remontent en fait à des corrections antérieures, sans qu'il le sache.

38. La suite du texte n'est malheureusement pas correctement transmise, et comporte une lacune : ἦν δὲ ἂν σαφεστέρα ἢ λέξις, εἰ οὕτως εἶχεν 'εἰ γὰρ ἐκεινῶν ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τούτων' ἢ οὕτως 'εἰ δὲ ... τῷ ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται.' MORAUX (2001), p. 404 n. 47, pense que la lacune concerne une autre manière possible de corriger le texte, dont il regrette amèrement la perte. TOWEY (2000) comprend le texte de manière différente, et considère que la dernière clause est à construire avec le comparatif, si bien qu'il se permet de combler la lacune avec la leçon de départ, celle qu'Alexandre entend améliorer, εἰ δὲ τοῦτο τῷ ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται.

39. Cf. 145.21–23 : καταλληλότερον καὶ σαφέστερον ἂν ἢ λέξις ἔχοι, εἰ εἶη γεγραμμένον ἢ τοῦ λευκοῦ, ἵνα ἦι τὸ γὰρ γλυκὺ τοῦ μέλανος πλεόν ἔτι τῷ εἶδει διαφέρει ἢ τοῦ λευκοῦ.

40. L'apparat de BEKKER (1831), sur lequel se fonde MORAUX (2001), p. 404, indique qu'il s'agit également de la leçon du manuscrit *U* (*Vat.* 260). C'est une erreur, bien qu'elle persiste dans une grande partie des éditions ultérieures. BLOCH (2003), p. 34, affirme à raison que la leçon ne se trouve que dans ces deux manuscrits, sans remarquer l'erreur commise.

41. Un autre argument en ce sens, à la portée très faible, serait de remarquer que le commentaire d'Alexandre est très mal transmis avant la Renaissance. Cela laisse penser qu'il était difficile de se le procurer – ce n'est pas pour rien que Choumnos peut considérer un manuscrit contenant le commentaire d'Alexandre à *Mete.*, et même pas celui à *Sens.*, comme un présent digne d'une impératrice, et certains éléments suggèrent qu'à la même période Métochite a eu à attendre longtemps avant d'y avoir accès (cf. *supra*, p. 496). Contrairement à la transmission des *PN*, il semble ainsi que les manuscrits byzantins du commentaire d'Alexandre à *Sens.* remontent tous à une même translittération très peu recopiée par la suite, ce qui a forcément limité les possibilités d'interaction.

sont partagées par l'exemplaire d'Alexandre, tel qu'il se laisse reconstituer à partir du texte de son commentaire. J'ai identifié au moins cinq cas pertinents.

(1) La première faute conjonctive concerne la citation d'Empédocle en 437^b26–438^a3. On peut commencer par observer qu'Alexandre (23.10–24.2) ne donne aucun signe de lire le vers supplémentaire que F. BLASS (1883) a suggéré de reconstruire et de replacer dans la citation à partir d'une leçon étrange de *P*, que les philologues s'accordent aujourd'hui pour considérer comme indispensable. Si l'on entend tirer argument de ce fait pour affirmer que la source du fragment préservé par le seul manuscrit *P* est à chercher du côté de son modèle appartenant à β et que l'on pense que le vers supplémentaire est indispensable pour redonner au passage un sens convenable, alors c'est un argument fort qui permet d'affirmer que Alexandre lit la citation dans un texte affecté de la même omission que le *deperditus* α . Je laisse provisoirement ce problème de côté. La manière dont Alexandre explique la citation soulève en tout cas de nombreuses difficultés relativement à la reconstitution du texte de son exemplaire et du rôle qu'il a joué au sein de la transmission.

Εἰπὼν δὲ ταῦτα περὶ τῆς δόξης τοῦ Πλάτωνος ἐπὶ τὴν Ἐμπεδοκλέους μέτεισι δόξαν. λέγει δὲ αὐτὸν ποτὲ μὲν τὸ ἀπὸ τῆς ὄψεως ἐκπεμπόμενον φῶς αἰτιᾶσθαι τοῦ ὄραν, ποτὲ δὲ ἀπορροίας τινὰς ἀπὸ τῶν ὀρωμένων. καὶ πρῶτόν γε παρατίθεται αὐτοῦ τὰ ἔπη δι' ὧν ἡγεῖται καὶ αὐτὸς πῦρ εἶναι τὸ φῶς καὶ τοῦτο ἐκ τῶν ὀφθαλμῶν προχεῖσθαι τε καὶ ἐκπέμπεσθαι καὶ τούτῳ τὸ ὄραν γίνεσθαι. ἀπεικάζει γὰρ διὰ τῶν ἐπῶν τὸ ἐκπεμπόμενον ἀπὸ τῆς ὄψεως φῶς τῷ διὰ τῶν λυχνοῦχων φωτί. ὡς γὰρ ὁδοιοπορεῖν τις νυκτὸς μέλλων λύχνον παρασκευασάμενος ἐντίθησιν εἰς λαμπτήρα (ὁ γὰρ λαμπτήρ τὰ μὲν ἔξωθεν πνεύματα ἀπείργει τε καὶ κωλύει, τοῦ δὲ πυρὸς τὸ λεπτότατον εἰς τὸ ἔξω δίεισιν⁴², ὅπερ ἐστὶ φῶς), οὕτω, φησί, καὶ ἐν ταῖς μῆνιγξι καθειργόμενον τὸ πῦρ ὑπὸ λεπτῶν ὑμένων περιέχεται, οἱ τὰ μὲν ἔξωθεν προσπίπτοντα λυμαντικὰ τοῦ πυρὸς ἀπείργουσι καὶ οὐκ ἔῶσιν ἐνοχλεῖν τῇ κόρῃ, τὸ δὲ λεπτότατον τοῦ πυρὸς εἰς τὸ ἔξω δίεισιν⁴³. ἀμουργοὺς δὲ τοὺς λαμπτήρας λέγοι ἂν τοὺς ἀπειρκτικούς ἀπὸ τοῦ ἀπερύκειν τὰ πνεύματα καὶ σκέπειν τὸ περιεχόμενον ὑπ' αὐτῶν πῦρ· ἢ ἀμουργοὺς τοὺς πυκνοὺς καὶ διὰ πυκνότητα ἀπερύκοντας τὰ πνεύματα, ταναὸν δὲ τὸ πῦρ τὸ διὰ λεπτότητα τεινόμενόν τε καὶ διεκπίπτειν διὰ τῶν πυκνῶν δυνάμενον. κατὰ βηλὸν δὲ κατὰ τὸν οὐρανόν· Ὅμηρος· „ῥίπτεσκεν τεταγῶν ἀπὸ βηλοῦ, ὄφρ' ἂν ἵκηται γῆν ὀλιγηπελέων“. λεπτήμισι δὲ ὀθόνησιν ἐχεύατο κύκλοπα κούρην εἶπεν ἀντὶ τοῦ ἄλεπτοῖς ὑμέσι περιέλαβε τὴν κυκλοτερῆ κόρην', πρὸς τὸ ὄνομα τῆς κόρης χρησάμενος ποιητικῶς ταῖς ὀθόνας ἀντὶ τῶν ὑμένων. (Alexandre d'Aphrodise, *In Sens.*, 23.5–24.2 WENDLAND (1901))

Ayant traité ainsi de l'opinion de Platon, il passe à celle d'Empédocle. Il dit que, tantôt celui-ci présente la lumière émise par la vue comme la cause de

42. δίεισιν **codd.** (*penetrat* Guil) : δίησιν *coni.* THUROT (1875) pp. 441 & 452 et WENDLAND (1901)

43. δίεισιν **codd.** (*penetrare* Guil) : διαῖσιν *coni.* USENER (1876) p. 538 et WENDLAND (1901)

ce que l'on voit, tantôt il parle de certaines effluves issues des choses que l'on voit [437^b23–25]. En premier lieu, il cite les vers d'Empédocle qui montrent que celui-ci considère que la lumière est du feu, que ce feu se déverse des yeux et en est émis, et que c'est par ce moyen qu'il se fait que l'on voit. (A) Il compare en effet par ces vers la lumière qui est émise par la vue à la lumière qui s'échappe des supports des lampes. En effet, comme celui qui doit cheminer de nuit se prépare une lampe qu'il place à l'intérieur d'une lanterne (la lanterne détourne les vents de l'extérieur et leur fait obstacle, tout en laissant s'échapper à l'extérieur le feu le plus fin, c'est-à-dire la lumière) [437^b26–32], de même, dit-il, le feu, qui est « enserré dans des membranes » [437^b32] est entourés de tissus fins, lesquels détournent les choses qui l'assaillent de l'extérieur et qui pourraient lui causer du tort et ne les laissent pas perturber la pupille, tout en laissant s'échapper vers l'extérieur ce que le feu a de plus fin [437^b32–438^a3]. (B.1) Lorsqu'il parle de lampes ἀμουργούς [437^b28], il pourrait vouloir désigner ainsi les lampes « protectrices » [ἀπειρκτικούς], en raison du fait qu'elles protègent des vents et qu'elles servent de rempart au feu qu'elles entourent. Ou alors il pourrait vouloir dire par « ἀμουργούς » les lampes qui sont compactes et qui du fait de leur compacité protègent [ἀπερύκοντας] des vents. (B.2) Lorsqu'il parle d'un feu « étiré » [τανάον, 437^b30], il veut parler d'un feu qui, du fait de sa finesse, s'étire [τεινόμενον] et devient capable de s'échapper de la compacité des murailles. (B.3) Lorsqu'il dit « devant le seuil » [κατὰ βηλόν, 437^b31], il veut dire devant le ciel. Ainsi Homère : « il mit la main sur lui et le projeta au-delà du seuil [ἀπὸ βηλοῦ], afin qu'il parvînt sur terre à bout de forces » [*Iliade*, XV.23]. (B.4) Lorsqu'il dit que l'on « versa la pupille ronde par des voiles de lin fins » [(?), λεπτήμισιν ὀθόνημισιν ἐχεύατο κύκλοπα κούρην, 438^a1], c'est comme s'il disait que l'on « enserra la pupille circulaire au moyen de fines membranes », en substituant de manière poétique, eu égard au nom de la « pupille » [κόρη, la jeune fille], le terme de « voiles de lin » à celui de « membranes ».

Alexandre suit de très près la manière dont Aristote introduit ce passage comme preuve à l'appui de la thèse selon laquelle Empédocle aurait introduit deux explications concurrentes de la vision, l'une qui la ferait résulter d'une émission de lumière depuis les yeux – ce que la citation a pour mission de prouver –, et l'autre qui la ferait résulter d'effluves issues des objets visibles, qui parviendraient aux yeux à travers des pores. Il commence par résumer les grandes lignes de la comparaison épique qui a lieu dans la citation, dans la section (A), puis s'attache dans la section (B) à donner le sens de certaines expressions difficiles, qu'il examine dans l'ordre du texte. Deux de ces morceaux choisis, (B.2) et (B.3), correspondent exactement au texte tel qu'il est transmis : on lit dans la grande majorité des manuscrits conservés ταναώτερον, le comparatif de la forme

ταναόν que cite Alexandre, en 437^b30, et la même expression, κατὰ βηλόν, en 437^b31. Dans les deux cas, Alexandre lit un texte identique à celui de l'archétype de la transmission, et même à la quasi-totalité des manuscrits conservés. Les deux autres cas posent problème.

(B.1) La leçon citée par Alexandre en 437^b28, ἀμουργούς, correspond à celle du *deperditus* γ. Les autres branches principales donnent quelque chose d'un peu différent, suffisamment proches toutefois pour que l'on puisse être certain que les écarts relèvent de corruptions graphiques : on lit ἀμοργούς dans E et la famille de C^c, et ἀμολγούς dans B^e, le seul témoin de β ici disponible. La difficulté est évidemment qu'aucune de ces leçons ne permet d'aboutir à un sens intelligible. Au vu du contexte, le passage doit vouloir dire que les parois de la lanterne protègent le foyer, le feu qui fournit la lumière, des vents qui menacent de l'éteindre, ce qui est aussi ce que comprend Alexandre. Or un éventuel nom ou adjectif ἀμουργός ne se rencontre nulle part ailleurs et ne présente aucun sens évident, tandis qu'ἀμοργός, à peine attesté, se laisse rattacher au verbe ἀμέργω, « traire », et qu'ἀμολγός est surtout employé dans le cadre de l'expression homérique νυκτὸς ἀμολγῶι (*Iliade*, XI.173 ou XV.324), qui désigne un moment particulier de la nuit. Aucune variante ne donnant un sens satisfaisant, il semble donc que l'archétype ait déjà été corrompu à cet endroit. L'accord entre E et B^e semble par ailleurs condamner la voyelle -ου- transmise par γ. Si l'on retourne au commentaire d'Alexandre, il est frappant de constater qu'il semble, lui aussi, éprouver un certain embarras s'agissant de comprendre le texte qu'il a devant lui, puisqu'il donne deux interprétations alternatives. Elles se fondent en fait toutes deux sur la même idée, qui consiste à jouer sur la racine du verbe ἀπείργω. Or celle-ci ne se retrouve pas du tout dans la forme ἀμουργούς, pas plus que dans aucune des formes transmises. On pourrait donc se demander si Alexandre ne lit pas quelque chose comme ἀπουργούς dans son exemplaire, ou s'il n'est pas en train de suggérer une correction de ce type. La gêne qu'il manifeste (λέγοι ᾶν, suivi de deux interprétations possibles) laisse cependant penser qu'Alexandre a conscience d'être en train de se forcer un passage exégétique. Le plus probable me paraît donc être de considérer qu'il lit dans son exemplaire la leçon du *deperditus* γ, ἀμουργούς, ce qui fournit encore un cas d'accord remarquable entre les deux, et l'on continuera à se demander si c'est γ qui tire son texte d'Alexandre ou Alexandre qui en lit un témoin très ancien du même texte. Alexandre, quelque peu désespéré face à ce mot incompréhensible, aurait alors décidé de lui trouver une racine permettant de lui conférer un sens acceptable, celle d'ἀπείργω. La linguistique moderne proscrit un tel geste, mais la science grammaticale antique, qui plus est celle connue d'Alexandre, n'allait vraisemblablement pas jusque-là.

(B.4) Alexandre cite et paraphrase la totalité du vers en 438^a1. À nouveau, la leçon qu'il donne pour le vers correspond à celle du *deperditus* γ, λεπτήσιον ὀθόνησιον ἐχεύατο κύκλοπα κούρην, qui ne va pas sans difficulté métrique. En revanche, E et la famille de C^c donnent λεπτήσιον χθονίησι λοχάζετο κύκλοπα κούρην, tandis que le *deperditus* β, tel qu'il se laisse reconstituer à partir des leçons de B^e et de P, a pour leçon λεπτήσιον

χοανῆσιν ἐχεύατο κύκλοπα κούρηγν. Cette fois, la manière dont Alexandre paraphrase le vers ne laisse pas le moindre doute quant au fait qu'il lit bien dans son exemplaire le nom ὀθόνη⁴⁴, auquel il substitue celui d'ὕμηγν, ce qui ne serait absolument impossible avec χθονίος, « tellurique », ou χοάνη, « canal », qui plus est au vu de l'allusion à la pudeur des jeunes filles. On a donc un énième cas d'accord entre le texte lu par Alexandre et celui du *deperditus* γ. Ce n'est pas tout, à partir du moment où l'on tient la leçon de β, χοανῆσιν, pour la leçon de l'archétype. Les raisons de le faire requièrent quelques développements⁴⁵, mais je les tiens pour probantes. Pour faire simple, il faut adopter cette leçon de β (et donc considérer les deux leçons transmises dans la descendance de α comme fautives) (a) parce que tout ce que l'on sait au sujet de la théorie de la perception d'Empédocle, aux dires mêmes d'Aristote, et surtout de Théophraste, dont le *De sensibus* fait référence à ce même passage d'Empédocle où il est question de comparer ce qui se passe au niveau des yeux au fonctionnement d'une lanterne (7.7), impose de considérer que la notion de pore y joue un rôle primordial, et que celle-ci n'apparaît dans ce fragment que si l'on accepte d'y lire le mot χοάνη, qui désigne précisément les canaux que l'on perce lors de la fabrication des statues de bronze, et (b) parce que c'est la seule leçon compatible avec l'ajout du vers de Blass, lequel n'a d'ailleurs laissé de trace que dans *P* et est donc issu, de tout évidence, d'une source liée à β, dans lequel il est question de perçage (*P* donne la graphie τρέϊατο, à partir de laquelle on s'accorde depuis Blass pour reconstituer une forme du verbe, τετραίνω, à savoir τετρήατο) – or il ne saurait être question de percer des voiles de tissu fin. Alexandre partage donc dans ce cas ce qui est une faute propre à une sous-branche de α⁴⁶.

L'édition de Wendland corrige enfin les deux occurrences quasi-identiques du verbe δίεισιν (la partie subtile du feu « traverse » la paroi de la lanterne ou des yeux pour aller à l'extérieur) dans le commentaire, dans l'explication du *comparans* (τοῦ δὲ πυρὸς τὸ λεπτότατον εἰς τὸ ἔξω δίεισιν, 23.14), puis dans celle du *comparandum* (τὸ δὲ λεπτότατον τοῦ πυρὸς εἰς τὸ ἔξω δίεισιν, 23.17), la première fois en δίησιν (le texte signifie alors que la lanterne « laisse passer » la partie subtile du feu), suivant une correction apportée *a posteriori* par Charles Thurot à son édition, la seconde en δυᾶσιν (les voiles « laissent passer » le feu), suivant une suggestion avancée par Hermann Usener dans sa recension de l'édition de Thurot. La quasi-identité entre les deux formules, telles qu'elles sont transmises, est pourtant frappante, et elle trouve sa raison dans le texte du *deperditus* α,

44. Translittéré en « *othonais* » dans la traduction de Guillaume de Moerbeke (qui semble avoir à ce moment été mis en échec par la langue épique, au point de renoncer à traduire le vers d'Homère), éditée par THUROT (1875), p. 49.

45. Voir l'argumentation développée par PRIMAVESI (2022), pp. 496–511.

46. Voir également PRIMAVESI (ibid.), p. 492 : « *Die Bedeutung von Alexanders Kommentar für die Konstitution des Gleichnistextes beruht vor allem darauf, dass der Kommentator in seine Erklärung des dem Gleichnis gewidmeten Aristoteles-Abschnitts einige wörtliche Zitate daraus einfließt, die durchweg auf der Seite des durch EMY/LSU [=α ici] überlieferten Vulgatatextes stehen, und an Stellen, an denen EMY und LSU auseinandergehen, in der Regel bereits den Text von Freudenthals zweiter Familie (LSU [=γ ici] bieten – selbst im Fall der korrupten Lesung ἀμουργός in Vers 437b28.* »

qui donne exactement le même vers en 437^b30 et en 438^a3, à savoir πῦρ δ' ἔζω διαθροῖσκον, ὄσον ταναώτερον ἦεν. Si l'on lit le texte des manuscrits du commentaire, Alexandre donne deux fois la même paraphrase, ce qui s'explique évidemment par l'hypothèse qu'il lit deux fois le même vers⁴⁷. Or cette recension de la citation propre au *deperditus* **a** qui se clôt par la répétition d'un vers précédent engendre un problème syntactique épineux, en ce qu'elle rend la citation tronquée de manière insupportable, car il manque alors le verbe conjugué à construire avec πῦρ δ' ἔζω en 438^a3. Cette répétition mot pour mot est ainsi une faute dont est, selon toute probabilité, préservé le *deperditus* **β**, où l'on lit en 438^a3, non plus le participe διαθροῖσκον, mais l'imparfait δῖεσκον, ce qui permet de restituer, comme la plupart des éditeurs l'ont reconnu, à la citation sa complétude. Si Alexandre lit donc deux fois ce vers à l'identique, il lit par conséquent un texte partageant une faute avec le *deperditus* **a**. Or il n'y a guère de raison valable de corriger le texte du commentaire à ces deux endroits⁴⁸ : la paraphrase avec δῖεσκον reflète bien mieux la structure du vers d'Empédocle, où le passage à l'extérieur du feu est, là aussi, attribué à son action propre, et non pas à une autorisation que lui accorderait un garde-frontière.

(2) En 438^a15, la forme εὐπιλητότερον (l'adjectif εὐπίλητος ne se rencontre pratiquement qu'ici, mais πιλητός, avec le sens de « compressible », bien que rare, est autrement attesté chez Aristote) s'est corrompue dans **γ** en εὐυποληπτότερον (où l'on reconnaît la racine bien plus familière de λαμβάνω). La première est encore lue par Priscien de Lydie, qui paraphrase ce passage en des termes très proches dans sa *Métaphrase* (εὐφυλακτότερον καὶ εὐπιλητότερον ἀέρος ὕδωρ, 16.11). En revanche, Alexandre cite deux fois cet adjectif comme étant εὐυποληπτότερον (διὰ τὸ φυλακτικώτερον εἶναι τοῦ τόπου τὸ ὕδωρ τοῦ ἀέρος καὶ μᾶλλον συνεστάναι (τούτου γὰρ τὸ εὐυποληπτότερον ὄνομα, ὧι κέχρηται, σημαντικόν), 26.18–20 ; εὐφυλακτότερον δὲ καὶ εὐυποληπτότερον τὸ ὕδωρ τοῦ ἀέρος, 36.1).

(3) La troisième faute conjonctive concerne un passage dont la force est encore plus grande, parce qu'il ne s'agit plus seulement d'une citation ou d'un mot isolé, mais aussi de la structure logique du propos, si bien que l'on peut difficilement postuler des interférences possibles avec la transmission d'Aristote (ou d'Empédocle). En 439^a30, on trouve deux variantes au sein de la transmission : une disjonction dans le *deperditus* **a**, τὸ γὰρ χρῶμα ἢ ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρασ, et une proposition avec l'opérateur *qua* dans **β**, τότε γὰρ χρῶμα ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρασ. Il est assez facile de passer de l'une à l'autre sur le plan paléographique, en supposant dans un cas que le lettre H avant πέρασ a été interprétée comme une disjonction et dupliquée pour faire ressortir l'autre alternative et dans l'autre que la première disjonction ἢ avant ἐν τῷ πέρατι a été perdue, ce qui a permis à l'autre

47. L'exemplaire d'Alexandre paraît en revanche préservé d'une faute propre au *deperditus* **γ**, où le substantif φῶς est substitué à celui de πῦρ en 437^b30.

48. Ni Thurot, ni Usener, ni Wendland ne s'expliquent quant à ce geste. Usener semble avoir simplement voulu rendre le texte de Thurot plus cohérent. PRIMAVESI (ibid.), pp. 514–515, fait l'hypothèse que la raison en est à chercher du côté du fait que, en prose attique classique, la forme *simplex* de ἰέναι à l'indicatif présent a une signification future, ce qui ne constitue pas une objection pertinente à l'égard du texte unanimement transmis.

d'être interprétée autrement. Il me paraît clair que la leçon de β est de loin supérieure du point de vue du sens⁴⁹, dès lors que l'on s'avise (a) du fait que la phrase qui suit n'évolue pas du tout dans le cadre d'une disjonction, mais part du principe qu'il est établi que la couleur se trouve à la limite du corps sans en être la limite (ἔστι μὲν γὰρ ἐν τῷ τοῦ σώματος πέρατι, ἀλλ' οὐ τὸ τοῦ σώματος πέρας, ^a31–33, thèse qui va être reprise en ^b10), et (b) du fait que la phrase précédente, celle qui est censée être justifiée (si l'on lit γὰρ seulement avec α) par celle en 439^a30 ou au contraire la fonder (si on lit τότε γὰρ avec β), affirme que la question de la nature de la couleur est réglée, d'une manière qui exclut d'ores et d'emblée que l'on puisse soutenir sérieusement que la couleur est la limite du corps (la couleur étant l'extrémité du transparent dans les corps, et non l'extrémité des corps : τοῦ δ' ἐν τοῖς σώμασι διαφανοῦς τὸ ἔσχατον ὅτι μὲν εἶη ἄν τι, δῆλον, ὅτι δὲ τοῦτ' ἐστὶ τὸ χρῶμα, ἐκ τῶν συμβαινόντων φανερόν, 439^a27–29). Le contexte impose donc de considérer la leçon de α comme fautive.

Peut-on reconstituer avec certitude le texte lu par Alexandre à partir de la section correspondante de son commentaire ? Le texte transmis du commentaire invite à répondre franchement par l'affirmative.

Τοῦτο δ' ὅτι τὸ χρῶμά ἐστι προσβιβάζει ἀπὸ τῶν συμβεβηκότων. τὸ γὰρ χρῶμα ἢ ἐν τῷ πέρατι τοῦ σώματος ἐστὶ ἢ πέρας τοῦ σώματος ἐστὶ. καὶ ὅτι τοῦτο οὕτως ἔχει, παρατίθεται τὴν τῶν Πυθαγορείων δόξαν, ὅτι τὴν ἐπιφάνειαν, ὅ ἐστι πέρας τοῦ σώματος, χροῖαν ἔλεγον. παραθέμενος δὲ τὴν ἐκείνων δόξαν, ἐπανορθῶν αὐτὴν λέγει εἶναι μὲν ἐν τῷ πέρατι τοῦ σώματος, ὅπερ ἐστὶν ἡ ἐπιφάνεια, τὸ χρῶμα, οὐ μὴν εἶναι τὸ τοῦ σώματος πέρας. (*In Sens.*, 49.9–15 WENDLAND (1901))

Que c'est cela qu'est la couleur [la limite du transparent dans les corps], il le prouve à partir de ses accidents. « En effet, la couleur soit est dans la limite du corps, soit est la limite du corps » [439^a30]. Et au sujet du fait qu'il en va bien ainsi, il rapporte l'opinion des Pythagoriciens, selon laquelle ils avaient l'habitude d'appeler la surface, c'est-à-dire la limite du corps, « couleur » [χροῖα, 439^a30–31]. Après avoir rapporté leur opinion, il la rectifie en disant qu'elle est dans la limite du corps, c'est-à-dire sa surface et que la couleur n'est pas la limite du corps.

Alexandre donne une citation presque *verbatim* de la phrase cruciale. On ne peut que constater qu'il cite la variante qui correspond à une faute caractéristique de la famille α . On peut certes toujours avancer que ce pourrait être une coïncidence, qu'un copiste lisant cette variante dans son exemplaire d'Aristote l'aurait délibérément introduite dans le texte d'Alexandre. Il faut quand même observer que, au vu du nombre singulier de rencontres entre le texte lu par Alexandre et celui transmis par cette famille, en partie

49. Cette variante est déjà observée et défendue par ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 47–51.

par sa sous-branche γ (car l'on ne va tout de même pas imaginer que quelqu'un aurait soigneusement introduit de toutes pièces dans le texte du commentaire des discussions de variantes qui en étaient originellement complètement absentes), le poids accumulé des preuves commence à donner à une telle hypothèse un caractère désespéré. Rien dans la transmission du texte d'Alexandre à cet endroit ne suggère quoi que ce soit de cet ordre. Au contraire, la duplication de la copule ἐστὶ de part et d'autre de la disjonction (ἢ ἐν τῷ πέρατι τοῦ σώματος ἐστὶ ἢ πέρασ τοῦ σώματος ἐστὶ), telle qu'Alexandre la cite, constitue plutôt un argument dans le sens contraire : une telle duplication, qui ne se retrouve pas chez Aristote, est bien davantage susceptible d'être causée par la leçon de α (chaque membre reçoit sa copule) que par celle de β (une clause introduite par ἢ peut parfaitement se passer de verbe), et un copiste introduisant de force un morceau de son texte d'Aristote dans le texte du commentaire n'aurait probablement pas commis un tel écart. En outre, rien dans le texte d'Alexandre n'indique qu'il s'agit ici d'une citation. Un copiste lisant la leçon de α dans son exemplaire d'Aristote n'aurait pas nécessairement été stupéfait de lire un texte un peu différent dans le commentaire d'Alexandre, d'autant plus que celui-ci a, une dizaine de lignes plus haut, employé une formule pour énoncer la nature de la couleur qui est tout à fait compatible avec la leçon de β (τὸ μὲν χρῶμα πέρασ καὶ τοῦτο εἶναι τοῦ σώματος, καθὸ διαφανές τε καὶ χρώματος δεκτικὸν καὶ ὀρατόν, 49.2–4) – de manière générale, Alexandre recourt fréquemment dans les lignes qui précèdent à la tourne καθὸ, ce qui est tellement proche d'un ἢ que l'apparition de ce dernier n'aurait pas nécessairement eu à paraître choquant.

Par ailleurs, le contexte de cette citation suggère, lui aussi, qu'Alexandre lit bien la leçon fautive de α , celle justement qui est transmise dans le texte du commentaire, et ce pour deux raisons au moins. (a) L'emploi du verbe προσβιβάζει⁵⁰ indique qu'Alexandre envisage la phrase qu'il cite comme une justification supplémentaire de la thèse générale au sujet de la nature de la couleur, ce qui n'est plus possible si l'on lit τότε γὰρ avec β au lieu de γὰρ avec α ⁵¹. Les deux autres principaux emplois de cette formule dans les commentaires conservés d'Alexandre interviennent en effet systématiquement lorsqu'Alexandre explique la fonction de justification d'une clause introduite par γὰρ⁵².

50. « *Confirmat* » dans la traduction de Guillaume de Moerbeke éditée par THUROT (1875), p. 102.

51. Certes, étant donné que p implique q , le fait que q est vrai peut éventuellement être envisagé comme un signe du fait que p est vrai, mais le sens évident du texte, soutenu par les parallèles, conduit à soutenir qu'Alexandre a en tête une espèce autrement plus simple de justification.

52. Cf. *In Sens.*, 37.11–12 καὶ πῶς οἶόν τε προσβιβάζειν καὶ δεικνύναι ὅτι ἡ ὀσφρησις πυρός, λέγει· ὁ γὰρ ἐνεργεῖα ἢ ὀσφρησις, τοῦτο δυνάμει τὸ ὀσφραντικόν (la citation correspond à 437^b21–22) & *In Met.*, 182.10–11 διὸ καὶ προσβιβάζει ἀπὸ τοῦ ἀγαθοῦ ἀρξάμενος, ὅτι μηδὲ ἢ ὡς τέλος αἰτία ἐστὶν ἐν τοῖς ἀκινήτοις . . . , à propos de B.2, 996^a21sq. τίνα γὰρ τρόπον οἶόν τε κινήσεως ἀρχὴν εἶναι τοῖς ἀκινήτοις ἢ τὴν ἀγαθοῦ φύσιν . . . (je me réfère au texte édité par GOLITSIS (2022), qui suit ici le manuscrit *Paris*. 1878 *P* (voir en particulier n. 87 *ad loc.*), qui donne la leçon προσβιβάζει, contre les manuscrits *Paris*. 1876 *A* et *Ambros*. F 113 *sup*. F, dont la leçon, προβιβάζει, est suivie par les éditeurs précédents – le statut exact du texte du manuscrit *P* est hautement controversé, mais je pense qu'il ne fait guère de doute sur le fait que sa leçon ici est correcte, quand bien même il ne s'agirait que d'une conjecture d'Andronicos Callistos, le copiste de la partie en question du *Paris*. 1878 : la forme en προ- ne se retrouve pas ailleurs chez Alexandre, son sens

(b) Alexandre explique qu'Aristote rapporte une opinion pythagoricienne que, selon lui, il considère pour sa part comme fautive et qu'il entreprend aussitôt de la corriger. C'est ainsi qu'il interprète la progression en 439^a30–33 : les Pythagoriciens ont identifié couleur et surface, ce qui n'est pas tout à fait juste. Or, dans ce cadre, si l'on lit la leçon de β , il ne devient plus vraiment possible d'expliquer en quoi l'existence d'une telle doctrine pourrait venir soutenir la thèse générale, justement dans la mesure où elle en tient pour erronée sur le point crucial qu'est le rapport de la couleur à la limite du corps. Cela ne semble pourtant pas du tout perturber Alexandre. C'est fort compréhensible si l'on suppose qu'il lit la leçon de α : la doxographie vient renforcer un membre, et un seul, de la disjonction, celui justement qui identifie couleur et limite, c'est-à-dire couleur et surface. Aristote serait alors en train de souligner que le lien entre les deux notions a déjà été aperçu par certains de ses prédécesseurs, et d'affiner la manière dont ceux-ci les avaient grossièrement assimilées l'une à l'autre. En revanche, si l'on suppose qu'Alexandre lit la leçon de β , cette doctrine pythagoricienne achoppe sur un point si crucial par rapport à la thèse fondamentale que je vois mal comment Alexandre pourrait se permettre de la présenter comme une simple indication de son bien-fondé. Une phrase de transition pour expliquer en quoi le fait que les Pythagoriciens ont confondu couleur et surface est une preuve à l'appui du fait que la couleur se trouve à la limite en tant que limite ne serait pas de trop.

Récapitulons. Le texte transmis du commentaire fournit une citation qui correspond à la variante fautive attestée dans la branche α . Si l'on veut nier qu'une telle situation ait la valeur stématique qui est la sienne de prime abord, à savoir celle d'une faute conjonctive, il faut pouvoir montrer qu'il y a de bonnes raisons de soupçonner que cette citation ne se trouvait pas originellement dans le commentaire, ou du moins pas sous cette forme. La charge de la preuve incombe à la personne qui conteste le texte transmis du commentaire. Or il ne me semble pas possible de construire un argument suffisamment solide pour pouvoir renverser le texte transmis. Pire encore, il y a des arguments non-négligeables, issus du contexte ou de ses usages lexicaux, qui montrent qu'Alexandre lit bien la variante de α et qu'il ne peut pas avoir lu la leçon attestée dans β . J'en conclus donc que le texte que lit Alexandre est bien celui qu'il cite, sous la forme transmise : Alexandre lit ici, en 439^a30, la même leçon que celle du *deperditus* α .

(4) Au début ce qui est aujourd'hui le chapitre 6 de *Sens.*, en 445^b2–11, Aristote se demande s'il est légitime d'inférer de la divisibilité à l'infini des corps la divisibilité à l'infini de leurs attributs perceptibles (couleur, poids, chaud et froid, *etc.*). Il développe cette interrogation en une aporie à deux branches : si les attributs perceptibles sont divisibles à l'infini, alors la perception elle-même se divisera à l'infini et n'importe quelle grandeur sera perceptible ; s'ils ne le sont pas, alors les corps perceptibles seront constituées de parties

(« faire avancer ») n'est guère séduisant, et la faute s'explique facilement par haplographie). Alexandre n'emploie jamais dans les textes conservés la forme simple $\beta\iota\beta\acute{\alpha}\zeta\omega$.

imperceptibles, si on les divise au-delà d'un certain seuil de grandeur. La transmission du texte présente alors une scission marquée entre d'un côté la branche de *E*, rejointe par le manuscrit *P*, seul témoin manuscrit de β ici disponible, et, de l'autre, la branche γ .

[445^b3] ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα εἰς ἄπειρα δι-^[b4]αιρεῖται, ἄρα καὶ τὰ παθήματα τὰ αἰσθητά, οἷον χρῶμα ^[b5] καὶ χυμὸς καὶ ὀσμὴ καὶ ψόφος καὶ βᾶρος καὶ ψυχρὸν ^[b6] καὶ θερμὸν [[καὶ κοῦφον]] καὶ σκληρὸν καὶ μαλακὸν, ἢ ἀδύ-^[b7]νατον. ποιητικὸν γὰρ ἔστιν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως ^[b8] (τῷ δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα),

EC ^c Mi+P	γ
<p>[^b8] <u>ὥστ' ἀνάγκη</u> [^b9] <u>τὴν τε αἴσθησιν</u> εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-^[b10]γεθος αἰσθητὸν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄρα̃ν, μὴ ποσὸν [^b11] δέ). εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναι τι σῶμα μηδὲν [^b12] ἔχον χρῶμα μηδὲ βᾶρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, <u>ὥστ' [^b13] οὐδ'</u> <u>αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ</u> <u>ἄρ' αἰσθη-^[b14]τὸν ἔσται συγκείμενον οὐκ</u> <u>ἐξ αἰσθητῶν. ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [^b15] γὰρ</u> δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.</p>	<p>[^b8] ὥστ' ἀνάγκη [^b9] <u>εἰ ἢ δύναμις καὶ τὴν</u> <u>αἴσθησιν</u> εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-^[b10]γεθος αἰσθητὸν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄρα̃ν, μὴ ποσὸν [^b11] δέ). εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναι τι σῶμα μηδὲν [^b12] ἔχον χρῶμα μηδὲ βᾶρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, <u>ὥστ' [^b13] εἰ μὴ αἰσθητὸν, τὸ ὅλον [^b14]</u> <u>ἔσται συγκείμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν.</u> ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [^b15] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.</p>

Les éditeurs, à partir de la publication du commentaire d'Alexandre au sein de la série *CAG*, sont tombés d'accord sur le fait que le texte qu'il lit ici correspond à la leçon de γ .

γ	Alexandre, <i>In Sens.</i> , 110.15–19 & 111.4–10
<p>... [445^b8] <u>ὥστ' ἀνάγκη</u> [10] <u>εἰ ἡ δύναμις</u> <u>καὶ τὴν αἴσθησιν</u> εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ- [10] γειθος αἰσθητόν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄρα̃ν, μὴ ποσὸν [11] δέ).</p> <p>εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναι τι σῶμα μηδὲν [12] ἔχον χροῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, <u>ὥστ' [13] εἰ μὴ αἰσθητόν, τὸ ὅλον [14] ἔσται συγκαίμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν.</u> ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [15] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.</p>	<p>... εἰ δὴ ἐπ' ἄπειρον συνδιαίρεται τοῖς σώμασι τὰ πάθη, <u>καὶ ἡ δύναμις, καθ' ἣν κινητικὰ τῶν αἰσθήσεων ἐστίν,</u> ἐπ' ἄπειρον καὶ ἡ κατ' ἐνέργειαν αἴσθησις αὐτῶν διαιρεθήσεται· πάντα γὰρ ἔσται μέγεθος, τουτέστι σῶμα αἰσθητόν· ἀλλ' εἰ πᾶν σῶμα αἰσθητόν, πᾶν μέγεθος ὀρατόν ἐστὶ καὶ αἰσθητόν ...</p> <p>... καὶ φησιν· εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν τι σῶμα μηδὲν ἔχον χροῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος. ἔστι γὰρ ὃ λέγει· εἰ γὰρ μὴ συνδιαίροιτο τὰ πάθη ἐπ' ἄπειρον καὶ αὐτὰ τοῖς σώμασιν, εἴη ἂν τινα μόρια τοῦ σώματος τοῦ τεμνομένου σώματα καὶ αὐτὰ ὄντα μηδὲν ἔχοντα μήτε χροῶμα μήτε βάρος μήτε ἄλλο τι πάθος αἰσθητόν· <u>ἀλλ' εἰ τοῦτο, ἔσται καὶ τὸ ἄλλο ὅλον μέγεθος συγκαίμενον ἐξ οὐκ αἰσθητῶν οὐδ' ἐχόντων πάθος.</u></p>

Les éditeurs sont en outre, dans leur grande majorité, d'accord sur le fait que la leçon de γ est fautive en 445^b12–14, ils se sont montrés plus partagés au sujet de celle en 445^b8–9, notamment en raison de son accord avec le commentaire d'Alexandre. Je pense être en mesure de montrer que les deux sont fautives. À la différence des passages précédents, celui-ci ne concerne pas une citation au sein du commentaire : il est question ici de se faire une idée de l'exemplaire que lit d'Alexandre à partir de sa paraphrase du passage. Il est donc *a priori* plutôt exclu qu'il y ait eu une intervention, à partir du texte γ vers le commentaire d'Alexandre ; une intervention en sens inverse, du commentaire vers le texte, est en revanche théoriquement possible.

En 445^b9, on lit dans γ une protase conditionnelle supplémentaire, εἰ ἡ δύναμις, qui est entièrement absente du reste de la transmission. Il faut comprendre : « si la puissance [de produire une sensation] est divisible à l'infini, alors nécessairement la sensation est divisible à l'infini ». Il est probable qu'il s'agisse d'une faute, parce que la clause est superflue du point de vue de la construction et du sens, parce qu'il n'y a aucune raison de l'omettre et parce que l'on peut à partir de l'hypothèse de son insertion expliquer la correction de τὴν τε αἴσθησιν en καὶ τὴν αἴσθησιν, qui s'explique plus difficilement en sens inverse. La paraphrase d'Alexandre est très proche de cette leçon, il écrit en effet εἰ δὴ ἐπ' ἄπειρον συνδιαίρεται τοῖς σώμασι τὰ πάθη, καὶ ἡ δύναμις, καθ' ἣν κινητικὰ τῶν αἰσθήσεων

ἐστίν, ἐπ' ἄπειρον καὶ ἡ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις αὐτῶν διαρεθρήσεται. Ce n'est pas sa manière de récupérer la section relative à la capacité de ces affections de produire une sensation en 445^b7–8, qu'il a déjà expliquée par le menu (110.7–15). Il y a deux manières d'expliquer cet accord entre le commentaire et la leçon de γ : on peut supposer, soit que γ a rajouté εἰ ἡ δύναμις dans son texte à partir du commentaire, soit qu'Alexandre lit déjà cette clause dans son exemplaire. La première option n'est pas absolument impossible, mais la seconde paraît plus probable. Il faudrait en effet, pour soutenir la première, considérer qu'Alexandre est parvenu de lui-même à cette progression en trois temps (divisibilité de l'affection, puis de la capacité qu'elle possède, puis de la sensation qu'elle produit en vertu de cette capacité) qui n'est autrement qu'esquissée dans le texte, et surtout que le copiste de γ en a, avec une habileté sans pareille, tiré la formule extrêmement concise εἰ ἡ δύναμις. Le scénario inverse, selon lequel Alexandre ne fait que reprendre les mots καὶ ἡ δύναμις de son exemplaire, qu'il déplie en précisant de quelle puissance il s'agit (καθ' ἣν κινητικὰ τῶν αἰσθησέων ἐστίν), paraît plus plausible. Il y a en effet une certaine ambiguïté au sujet de la δύναμις en question : on pourrait s'attendre à ce qu'il s'agisse de la capacité sensitive de l'âme, mais Alexandre a raison de préciser que cela ne peut renvoyer, dans ce contexte, qu'à la capacité des attributs concernés de produire une sensation. La démarche d'Alexandre se laisse donc mieux comprendre en supposant qu'il lit cette clause. Il serait contraire à tout principe d'économie explicative de supposer qu'un copiste, voyant l'ambiguïté résolue dans le commentaire, aurait inséré dans le texte d'Aristote une clause qui la présente.

La situation est encore plus claire, me semble-t-il, en 445^b13. Les éditeurs ont tous rejeté la leçon de γ parce qu'elle aboutit à une formulation beaucoup moins satisfaisante de cette branche de l'aporie et qu'ils ont senti qu'elle devait s'expliquer par une sorte de saut du même au même autour de αἰσθητόν combiné à une tentative ultérieure de redresser le texte. Alexandre, dans sa paraphrase, reprend de manière indubitable la structure conditionnelle après ὥστε (445^b12) et τὸ ὅλον au sein de l'apodose concernée. Il élabore ainsi sa paraphrase en accord complet avec la construction imposée par la leçon de γ et de donne pas le moindre signe d'avoir pu lire celle attestée dans le reste de la transmission. Par ailleurs, l'écart entre celle-ci et la leçon de γ est trop grand pour que l'on puisse raisonnablement supposer qu'un copiste aurait constaté une divergence entre le commentaire et le texte, ce qu'il aurait cherché à combler en produisant artificiellement la leçon de γ . Si l'on s'accorde donc sur le fait que c'est cette leçon qui est fautive en 445^b13, il n'y a aucune autre conclusion à en tirer que celle d'une faute conjonctive entre l'exemplaire d'Alexandre et la branche γ .

(5) En 446^a17, la forme ποσάττα est préservée dans β (quoique ce soit avec la graphie πως ἄττα dans le principal témoin, le manuscrit P), tandis qu'elle s'est corrompue au sein de α , la branche de *E* donnant πρὸς αὐτὰ et celle de γ τοσαῦτα, leçons qui ne sont pas satisfaisantes du point de vue du sens et ont été rejetées par la plupart des éditeurs. La particule δὴ est également devenue ἦδη au sein de γ . La manière dont Alexandre

paraphrase ce passage rend manifeste le fait qu'il lit la leçon de γ : ὅταν μὲν οὖν ταῦτα τὰ καθ' αὐτὰ διαλανθάνοντα τὴν αἴσθησιν ἐνυπάρχει τινὶ καὶ ἅμα τοσαῦτα ὡς ἦδη κινεῖν τὸ ἐξ αὐτῶν τὴν αἴσθησιν δύνασθαι (120.23–121.1) correspond à la leçon ὅταν ἦδη ἐνυπάρχοντα οὕτως τοσαῦτα ἦι ὥστε καὶ ἐνεργεῖαι αἰσθητὰ εἶναι. Comme la lettre du commentaire est quand même assez éloignée du texte d'Aristote, il paraît difficile de songer à une interaction entre les deux transmissions dans ce cas.

Alexandre paraît donc lire un texte affecté par les fautes caractéristiques du *deperditus* α et par certaines de celles propres au *deperditus* γ . Pour autant, le texte de l'exemplaire d'Alexandre, tel que l'on peut le reconstituer à partir de son commentaire, ne reproduit pas toutes les fautes de celui du *deperditus* γ que l'on reconstitue à partir de sa descendance manuscrite. Cela implique que l'exemplaire d'Alexandre doit correspondre à un ancêtre (ou à un grand-oncle) de γ , postérieur déjà à la scission interne à la branche α mais antérieur au dernier ancêtre commun aux manuscrits préservés de cette famille-là. On trouvera ci-dessous quelques exemples de ce phénomène.

Exemples de fautes de γ dont l'exemplaire d'Alexandre est préservé

- 437^a11 πρὸς φρόνησιν ω Alex^P(13.22) : εἰς φρόνησιν γ
- 445^b15 γὰρ δὴ ω Alex^C(111.11) : γὰρ γ
- 446^a27 τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φῶς ω Alex^P(124.4) : τὸ ἀπὸ ἡλίου φῶς γ
- 447^a9 οὐχ ἅμα πάντα πάσχει α Alex^C(135.6–7) : οὐχ ἅμα πάσχει γ
- 448^b16–17 ἐκ τούτων φανερόν ω Alex^C(156.22) : ἐκ τούτου φανερόν γ

Il y a également une poignée de cas où l'exemplaire d'Alexandre paraît préservé d'une faute ayant affecté, non plus le *deperditus* γ , mais le *deperditus* α même, ce qui paraît contredire frontalement la thèse selon laquelle il s'agirait d'un descendant de ce dernier. Il convient de les examiner individuellement.

- 441^a20–23 ὅτι μὲν τοίνυν οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον δυνάμεως λαμβάνει ταύτην τὴν δύναν μιν ἣν καλοῦμεν χυμόν, φανερόν $\beta\lambda$: μόνον om. α : αἰτιᾶται δὲ καὶ ταύτης τῆς δόξης τὸ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ λέγειν μόνου ἐν τῷ ὕδατι γίνεσθαι χυμούς Alex^P(70.20–22)
Alexandre lit clairement une forme ou une autre de l'adjectif *μόνος* ou de l'adverbe *μόνον*. Ce mot est indispensable quant au sens : Aristote ne nie pas que le chaud joue un rôle à l'égard de l'engendrement des odeurs, il nie uniquement qu'il en soit la seule cause.
- 446^b27 τῷ ἐνεῖναι γὰρ τι τὸ φῶς ἐστίν $\beta\gamma$ ($\gamma\rho$.) Alex^{l&p} (131.20 & 132.8) : τῷ εἶναι γὰρ τι τὸ φῶς ἐστίν α Alex^l(131.11)

Le premier lemma du commentaire est d'origine douteuse, car il s'intègre mal au texte, il vaut mieux se fier au second et surtout au fait qu'Alexandre cite le verbe *ἐνεῖναι* dans la paraphrase offerte par la suite du commentaire, d'une manière qui ne laisse pas de place au doute quant au fait qu'il le lise dans son exemplaire : τοῦτο

γάρ ἐστι τὸ εἰρημένον ἐκεῖ τὸ ‘παρουσία πυρὸς ἢ τοῦ φωτίζειν πεφυκότος ἐν διαφανεῖ’, ἦν παρουσίαν διὰ τοῦ ἐνεῖναι ἐδήλωσεν (132.6–8).

- 449^a8 τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός; οὐθὲν γὰρ ἐκ τούτων ἐν **βλ** Alex^c (163.18–9) : τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός; οὐθὲν γὰρ ἐκ τούτων **α**

La suite du commentaire invite à considérer que cette citation que l’on y trouve correspond bien au texte lu par Alexandre : εἰπὼν ἐν εἶναι τὸ αἰσθητικὸν ἠπόρησε, τίνος ἔσται ἐνός ἐκεῖνο αἰσθητικὸν τε καὶ ἀντιληπτικὸν. ἐκ γὰρ τούτων ὄν αἰσθανόμεθα τοῖς διαφοροῖς μέρεσι τῆς ψυχῆς ... οὐδὲν γίνεται ἐν (163.19–23).

Ce sont là les seuls et uniques cas pour l’ensemble du traité où l’exemplaire d’Alexandre paraît plus proche de **β** que de **α**. Ce sont cependant des cas où il paraît difficile de supposer qu’Alexandre (ou le copiste de son exemplaire) aurait trouvé la bonne leçon *ope igenii*, on fera difficilement l’économie d’une contamination pour expliquer cette situation. Cela étant dit, Alexandre semble signaler assez systématiquement les cas où il rencontre des variantes dans son exemplaire, ce qu’il ne fait pas ici : il semble donc que ces leçons, tirées de **β** ou d’ailleurs, aient été présentes dans le texte même. Quoi qu’il en soit, deux choses sont extrêmement frappantes. La première est que, dans les trois cas, la leçon connue aujourd’hui par **β** est nettement supérieure, au point d’avoir été à chaque fois retenue par un bon nombre d’éditeurs (en dépit de son autorité apparemment bien mince). La seconde est que ces leçons se retrouvent, non seulement dans **β**, mais également à chaque fois dans une famille spéciale de **α**, à savoir **λ** (ou à titre de variante dans l’un de ses membres en 446^b27), laquelle représente l’édition académique du texte prise pour référence pendant l’essentiel de la période byzantine, du XI^e au XIV^e siècle. Certes, le texte qui a cours au sein de cette famille n’est pas sans avoir été influencé par le commentaire d’Alexandre, mais cela ne va pas au point où chaque citation donnée par Alexandre y aurait été immédiatement rétablie. Par ailleurs, il est également influencé par les scholies anciennes, au point de les intégrer parfois au texte, lesquelles remontent sans doute au moins à la confection du *deperditus* **γ**. Il se pourrait donc qu’une surcouche exégétique commune à cette famille et à l’exemplaire d’Alexandre ait influencé le texte. On peut aussi, sans que cela soit incompatible, faire l’hypothèse que l’exemplaire d’Alexandre a été ponctuellement comparé à un autre exemplaire appartenant à une autre zone de la transmission (celui d’Aspasius, par exemple) et qu’il en a résulté, tantôt des variantes (lorsque la personne en charge de l’opération n’a pas su identifier avec certitude la bonne leçon) et tantôt des corrections intégrées directement au texte (lorsqu’il lui a semblé qu’une leçon était indéniablement correcte, ce dont il est assez facile de se rendre compte dans les trois cas considérés).

Il y a donc cinq fautes conjonctives au moins qui rapprochent l’exemplaire Alexandre de ce qui correspond au sein de la transmission du texte d’Aristote à la branche **α**. Je n’observe rien de tel quant à **β**, dont aucune des fautes propres ne paraît connue d’Alexandre (bien qu’il y ait des traces possibles d’une contamination). Combiné à

l'observation selon laquelle toutes les variantes qu'il cite sont situées au sein de cette même branche, et que son exemplaire semble même entretenir un lien privilégié avec la famille γ , tandis que son hypothétique influence au sein de la transmission d'Aristote, y compris au niveau du *deperditus* γ , n'est jamais allée jusqu'à la reprise des corrections qu'Alexandre réclame, tout cela entraîne qu'il n'y a pas d'autre choix que de considérer que l'exemplaire d'Alexandre est postérieur à la scission de la transmission de *PN1* en deux branches, et même qu'il porte les traces liminaires de la scission interne à la branche α . Autrement dit, Alexandre lit quelque chose comme le texte d'un *Ur- γ* , une version du texte γ antérieure à celle que l'on peut reconstituer à partir de sa descendance conservée. Cette conclusion est en parfait accord avec le constat unanime des philologues précédents (Thurot, Biehl, Wendland, Förster) quant à la tendance d'Alexandre à se situer du côté de γ . Même si elle est d'une teneur entièrement différente, il importe de remarquer qu'elle est en fait entièrement conciliable avec le *stemma* établi par Förster. Alexandre lit toujours un ancêtre de γ , c'est la prise en compte de la branche β qui change tout : grâce à cela, il n'est plus nécessaire de postuler une contamination de *E* pour expliquer les cas où ce manuscrit transmet la bonne leçon contre Alexandre et γ , à partir du moment où il s'avère que l'on retrouve cette leçon dans le *deperditus* β . La prise en compte du témoignage d'Alexandre fournit ainsi un résultat capital pour l'histoire de la transmission, parce qu'il implique que la rédaction du commentaire à *Sens.* constitue un *terminus ante quem* pour les principales scissions qui l'ont affectée. Il est en partie confirmé, sur le plan chronologique, par le fait que Porphyre, Priscien de Lydie et Stobée interviennent eux aussi après la scission majeure : on peut être certain que la séparation entre α et β , et même la scission interne à α , remontent aux premiers siècles de notre ère au plus tard.

Le fait que l'exemplaire Alexandre occupe une place aussi spécifique au sein de la transmission remet en question, sans pour autant la réfuter, la thèse défendue par PRIMAVESI (2020), selon laquelle la paraphrase d'une section de *Mot. An.* (7, 701^b13–8, 702^a10) contenue dans le *De anima* d'Alexandre d'Aphrodise (76,6–78,2)⁵³, longtemps ignorée des éditeurs du traité, témoigne d'un état du texte d'Aristote antérieur à l'ensemble de la transmission manuscrite du traité. Est-il réellement possible, au vu de la continuité si forte entre la transmission de *PN1* et celle de *Mot. An.*, qu'Alexandre d'Aphrodise ait eu accès à des exemplaires si différents, du point de vue de leur situation stématique, pour *Sens.* et *Mot. An.*⁵⁴ ? La chose n'a évidemment rien d'impossible sur le plan logique ou pratique, Alexandre aurait très bien pu disposer d'exemplaires différents à différents moments. Il vaut cependant la peine de remarquer que la thèse de l'indépendance

53. Mise en avant par ACCATTINO et DONINI (1996), p. 262.

54. Qui plus est, on aurait peut-être attendu d'Alexandre qu'il se fonde sur un texte de meilleure qualité pour un commentaire (*Sens.*) que pour une paraphrase somme toute assez brève (*Mot. An.*). Cela a cependant quelque chose de déplacé, car Alexandre, s'il est parfaitement conscient, comme n'importe quel érudit de la période, que tout exemplaire contient des erreurs de copie, ne manifeste nulle part une conscience philologique aussi aiguë.

d’Alexandre repose sur une base très étroite. Elle se fonde en effet sur l’observation qu’il existe une faute, et une seule⁵⁵, partagée par l’ensemble des manuscrits dont l’exemplaire d’Alexandre, tel qu’il se laisse reconstituer par sa paraphrase, serait préservé. Si l’on observe attentivement l’apparat critique de l’édition de *Mot. An.*, on constatera toutefois que le texte proposé par O. Primavesi se fonde sur le témoignage d’Alexandre contre la transmission manuscrite à *deux* reprises. Il n’y a là aucune contradiction : l’un de ces passages concerne une simple occurrence de la particule τε, que l’éditeur retient à partir d’Alexandre alors qu’elle est absente des manuscrits conservés⁵⁶. Quand bien même l’on considérerait que sa présence est impérativement et absolument nécessaire ici, une omission de ce genre n’a pas la valeur d’une faute séparative, parce qu’elle est suffisamment facile pour s’être produite indépendamment en divers points de la transmission. Il n’y a donc qu’une seule faute séparative potentielle qui permette d’affirmer l’indépendance de l’exemplaire d’Alexandre⁵⁷.

ἔτι δὲ κατὰ θερμότητα ἢ ψῦξιν ἢ κατ’ ἄλλο τι τοιοῦτο πάθος ὅταν γένηται ἀλλοίωσις περὶ τὴν καρδίαν καὶ ἐν ταύτῃ ἐν ἀναισθητῷ μορίῳ, πολλὴν ποιῆ τοῦ σώματος διαφορὰν ἐρυθρήμασιν καὶ ὠχρότησιν, καὶ φρίκαις καὶ τρόμοις καὶ τοῖς τούτων ἐναντίοις. (*Mot. An.* 7, 701^b28–32)

τοιοῦτο EB^e : τοιοῦτον cett. codd. | καὶ codd. | εἰ καὶ Al. | ἐν Al. : κατὰ μέγεθος BE : κατὰ μέγεθος ἐν γ

En outre, quand c’est en raison d’un échauffement, d’un refroidissement, ou de quelque autre affection de ce genre que survient une altération au niveau du cœur et dans une partie imperceptible à l’intérieur de celui-ci, cela produit une différence considérable quant au corps : on rougit, on pâlit, on frissonne, on tremble, ou le contraire.

La différence fondamentale entre la leçon que l’on reconstitue à partir de la paraphrase d’Alexandre⁵⁸ et celles des manuscrits est l’absence de l’expression κατὰ μέγεθος en 701^b30, après les mots ἐν ταύτῃ, à laquelle s’ajoute duplication de la particule ἐν, devant ταύτῃ et une nouvelle fois devant ἀναισθητῷ μορίῳ, au sein de l’apposition, dont l’archétype de la transmission manuscrite n’a contenu que la première occurrence. Comme il s’agit d’une paraphrase, on peut toujours s’amuser à avancer d’emblée l’argument selon

55. « *The two ancestors, in turn, are shown, by shared significant errors – one of which was still absent from the text used by Alexander – to go back to two copies made from one and the same model.* » PRIMAVESI (2020), pp. 69–70.

56. *Mot. An.* 8, 701^b33–34 : τὸ ἐν τῷ πρακτῷ διωκτόν τε καὶ φευκτόν, dans l’édition donnée par PRIMAVESI (ibid.).

57. Je remercie Oliver Primavesi de m’avoir permis de consulter ses notes de critique textuelle relatives à ce passage, dont j’ai tiré grand profit et qui ont vocation à paraître un jour, au sein d’un traitement ecdotique systématique du texte du traité.

58. Dans l’édition BRUNS (1887), 77.10–15 : καὶ περὶ τὴν καρδίαν ἤδη καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἐν αὐτῇ, ὅταν ἀλλοίωσις τις γένηται διὰ αἰσθήσεις τινῶν ἢ νοήσεις, αἷς ἔπεται κινήσεις τις καὶ πάθος, εἰ καὶ ἐν ἀναισθητῷ μορίῳ γένοιτο ἐν αὐτῇ ἢ τοιαύτη τροπή, τῷ ἀρχῆν τοῦ ζώου τὴν καρδίαν εἶναι πολλὴν ποιῆ τοῦ σώματος παντὸς διαφορὰν ἐρυθρήμασιν, ὠχρότησιν, θερμότησιν, ψύξεσιν, φρίκαις τε καὶ τρόμοις.

lequel Alexandre aurait très bien pu lire ces mots sans les reporter dans son texte, mais celui-ci ne paraît guère probant au vu de sa grande fidélité à ce passage d'Aristote. Je préfère me concentrer sur deux questions : (1a) la présence des mots *κατὰ μέγεθος* dans tous les manuscrits est-elle inadmissible et (1b) celle de la particule *ἐν* au sein de l'apposition nécessaire ; (2) si tel est le cas, cela impose-t-il de considérer que l'exemplaire d'Alexandre est indépendant de l'ensemble de la transmission manuscrite du texte ?

Quelle que soit la leçon que l'on retient, les données de la transmission invitent à de considérer la clause *καὶ . . . ἀναισθήτωι μορίωι* comme une apposition à *ἐν ταύτηι*, et même comme une apposition d'une espèce spéciale, celle qui fournit un cas particulier par rapport à une considération de portée plus générale⁵⁹. Il s'agit, encore plus précisément, d'un cas où l'apposition concerne une partie du substantif auquel elle est apposée (une partie du cœur ici) dont la relation pourrait être exprimée par un génitif : le sens est le même que si l'on lisait *καὶ ἐν ταύτης . . . ἀναισθήτωι μορίωι* (« ou même dans une partie imperceptible de celui-ci »). La grammaire interdit en effet de faire correspondre le démonstratif féminin *ταύτηι* au neutre *μορίωι*, ce que le sens empêche tout autant, car il ne saurait être question pour Aristote de faire de l'imperceptibilité une propriété du cœur. La taille de cet organe est certes présentée comme extrêmement variable selon les espèces animales, en *Part. An.* III.4, au point d'en affecter sa structure, mais il n'est jamais question d'animaux dont le cœur serait si minuscule qu'il en deviendrait inaccessible à l'observation. Aristote est donc en train d'évoquer un cas particulier, où l'altération à l'origine de l'expression somatique de l'affect intervient dans une partie du cœur qui est dite ne pas pouvoir être perçue⁶⁰. Du point de vue du sens, le complément *κατὰ μέγεθος* a quelque chose de bienvenu : il vient préciser la raison de cette imperceptibilité, qui réside en ce que la partie en question serait d'une dimension trop faible. Les changements qui l'affectent, par exemple du point de vue de sa chaleur, seraient donc soustraits à l'observation, mais Aristote voudrait insister sur le fait qu'ils produisent des effets à l'échelle globale de l'organisme. En ce qui concerne la grammaire, sa présence devient cependant extrêmement choquante s'il doit faire directement suite à la répétition de la préposition *ἐν*, ce qui donnerait une leçon qui n'est attestée dans aucun témoin, *ἐν ταύτηι ἐν κατὰ μέγεθος ἀναισθήτωι μορίωι*. La succession immédiate de deux prépositions de cette manière est, du fait de son inélégance extrême, proscrite dans l'ensemble de la langue classique et ne se rencontre jamais chez Aristote.

On ne peut donc pas conserver l'expression *κατὰ μέγεθος* que transmettent les manuscrits si l'on tient à la répétition de la préposition *ἐν* que suggère la paraphrase d'Alexandre. Cette répétition n'est peut-être pas absolument nécessaire du point de vue

59. Nommée « apposition partitive » chez SCHWYZER (1939) et décrite en ces termes : « *Oft ist durch eine im gleichen Kasus gewissermaßen als nachträgliche genauere Angabe folgende Apposition ein Teilverhältnis ausgedrückt* », p. 616.

60. L'ambiguïté célèbre des adjectifs verbaux de cette espèce en grec autoriserait aussi à comprendre *ἀναίσθητος* comme renvoyant à quelque chose qui n'est pas perçu mais pourrait l'être.

de la grammaire, la langue grecque classique tolérant des appositions assez abruptes⁶¹, mais elle est virtuellement indispensable à la bonne compréhension du passage. Elle est systématiquement pratiquée dans les constructions parallèles attestées dans le *corpus aristotelicum* : ἐκ τοῦ σπέρματος ἐκ μέρους (*Gener. An.* I.23, 731^a7); ἐξ οὗ γίγνεται τὸ γιγνόμενον ἐκ μέρους (II.1, 732^a30). La répétition se rencontre aussi systématiquement en cas d'apposition venant expliciter un pronom démonstratif : ἐκ τούτων ... ἐξ ὁσῶν καὶ νεύρων καὶ σαρκῶν καὶ ἄλλων τοιοῦτων (*Part. An.* II.2, 647^b22–25); εἰς ταύτας ... εἰς τὰ ὄπλα καὶ τὴν βοήθειαν (IV.12, 694^a8–10); voir aussi *Pol.* VI.8, 1322^b29–37 et *Rhet.* III.17, 1415^a5–7. Force est de reconnaître ici que la leçon transmise par l'archétype de la transmission manuscrite, celle qui se retrouve dans *B^e* et *E*, est extrêmement rude sur le plan syntactique : ἐν ταύτῃ – κατὰ μέγεθος ἀναισθήτῳ μορίῳ, « en particulier si c'est dans une partie imperceptible de celui-ci [le cœur] ». C'est la raison pour laquelle les éditeurs avaient pris l'habitude de se tourner vers la leçon de *γ*, en vertu d'une connaissance inférieure de l'histoire de la transmission, et de faire imprimer quelque chose comme ὅταν γένηται ἀλλοίωσις περὶ τὴν καρδίαν καὶ ἐν ταύτῃ κατὰ μέγεθος ἐν ἀναισθήτῳ μορίῳ. L'expression κατὰ μέγεθος se construit alors avec le verbe γένηται, et renvoie donc à la manière dont l'altération (ἀλλοίωσις) se produit. PLATT (1913) juge cela douteux du point de vue du sens (une altération n'est pas un changement selon la grandeur, αὔξησις ou φθίσις), et propose, p. 296, de corriger ἐν ταύτῃ en ἐκ ταύτης.

Il est donc tentant de se prévaloir du témoignage d'Alexandre pour éliminer l'impudente expression κατὰ μέγεθος. Je ne suis toutefois pas certain que cela puisse suffire à établir son indépendance. Tout d'abord, même si un tel argument a quelque chose d'assez paresseux, il y a de bonnes raisons pour supposer que, s'il avait eu à lire une leçon aussi rugueuse que celle de l'archétype, Alexandre n'aurait pas repris une apposition aussi violente dans sa paraphrase. De fait, il semble déjà que la construction générale soit trop difficile d'accès à ses yeux, si bien qu'il transforme l'introduction du cas particulier en εἰ καὶ ἐν ταύτῃ (et il a séduit ainsi un petit groupe de manuscrits d'Aristote). En outre, si l'on s'autorise à extrapoler à partir de l'observation d'une certaine affinité entre l'exemplaire d'Alexandre et le *deperditus γ* dans le cas de *PN1*, en raison de la continuité de la transmission de *PN1* et de *Mot. An.*, on peut éprouver quelque légitimité à tenir pour suspect le fait qu'Alexandre se détache de la lettre d'Aristote, d'après la transmission manuscrite, précisément à un endroit où le texte *γ*, lui aussi, se met à faire preuve de la même originalité en répétant la préposition ἐν parce que le texte transmis est trop difficile à comprendre. Comme les données relatives au rapport entre l'exemplaire d'Alexandre et l'archétype se réduisent à un infime échantillon, on peut s'autoriser toutes sortes d'explications, avec une imagination plus ou moins débridée, pour expliquer cette coïncidence, par exemple en supposant que les mots κατὰ μέγεθος remonteraient à une

61. « Bei der Apposition wird die Präposition nur der Deutlichkeit oder des Nachdrucks wegen wiederholt, sonst nicht. » KÜHNER et GERTH (1890) II.1, p. 549.

insertion dans la marge de l'archétype, destinée à expliquer l'imperceptibilité en question, qu'Alexandre aurait accès à un exemplaire qui ne serait pas indépendant mais simplement fidèle à ce dernier, et qu'à la différence des copistes de la transmission il aurait choisi ne pas reprendre cette addition, ou en supposant que le lecteur à l'origine de la décision de répéter le pronom ἐν aurait aussi envisagé de supprimer l'expression κατὰ μέγεθος, et qu'Alexandre aurait repris ces deux propositions, tandis que le copiste de γ n'aurait retenu que la première. Dans tous les cas, bien qu'il n'y ait rien d'impossible à ce qu'Alexandre ait employé un exemplaire de *Mot. An.* à la situation stemmatique très différente de celle de son exemplaire pour *PN1*, il vaut la peine d'observer qu'il est loin d'être entièrement certain que tel ait bien été le cas. La thèse de l'indépendance de l'exemplaire d'Alexandre dans le cas de *Mot. An.* ne dispose que d'une fondation philologique somme toute fragile.

7.5 La division en deux livres du commentaire d'Alexandre

7.5.1 Pourquoi deux livres ?

Si l'on ouvre les éditions de référence modernes du traité connu sous le nom de *De sensu et sensibilibus* d'Aristote et du commentaire à celui-ci d'Alexandre d'Aphrodise, on constatera que celui-là ne comporte qu'un unique livre, comme c'est le cas dans l'édition de BEKKER (1831), tandis que le commentaire en compte deux : c'est le cas du texte des deux éditions modernes parues, celle de THUROT (1875), puis celle de WENDLAND (1901) au sein de la série *Commentaria in Aristotelem graeca* (volume III.1). Nul n'a, à ma connaissance, pris la peine de s'interroger sur cet écart évident entre le texte d'Aristote et son commentaire par Alexandre, du moins tels qu'ils sont édités. C'est pourtant le seul cas connu où un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise⁶², et même un commentaire antique à Aristote est divisé en davantage de livres que le texte qui lui sert de fondement. Cette situation ne se retrouve dans aucun autre volume de la série *CAG* : les divisions en livres des textes exégétiques se conforment autrement toujours à celles du texte d'Aristote. Le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise fait donc figure d'unique exception à la règle selon laquelle un commentaire antique à Aristote comporte la même division en livres que le texte sur lequel il se fonde.

Si l'on élargit un peu la perspective, on peut relever que cette correspondance entre texte et commentaire, quant à la division en livres, ne se retrouve pas de manière aussi omniprésente dans le cas des commentaires néo-platoniciens à Platon. Cela tient

62. Concernant les commentaires qui ont été suffisamment préservés pour que l'on puisse observer leurs divisions internes, ce n'est le cas ni de *In Met.*, ni de *In Top.*, ni de *In Mete.* Tous épousent la division du texte d'Aristote. Rien ne suggère qu'il en allait autrement des commentaires perdus ou transmis sous forme fragmentaire (par exemple *In An.* ou *In Phys.*).

évidemment en grande partie à la nature respective de chacun. Le commentaire de Proclus au *Parménide*, par exemple, comporte traditionnellement sept livres – il ne pouvait qu'être divisé en sous-unités au vu de sa longueur –, alors que le dialogue lui-même est transmis sans la moindre division en livres, comme c'est le cas de la plupart des dialogues de Platon, à l'exception des monuments que représentent la *République* et les *Lois*⁶³. Là aussi, cela dit, la situation est loin d'être simple. Une partie des divisions épouse la structure du texte de Platon (début des livres III, V, VI et VII), ce qui ne prouve nullement qu'elles soient le fait de Proclus. En revanche, la division ayant donné naissance au livre II est une convention récente, tandis que celle entre les livres III et IV, si elle est ancienne, paraît extrêmement artificielle, tant au regard du texte de Platon que de celui du commentaire. C'est pourquoi LUNA (2007) conclut ainsi son examen de cette question : « la division de l'*In Parm.* en livres ne remonte pas à Proclus lui-même, mais est le fruit d'un travail d'édition postérieur, effectué lorsque le commentaire sur les hypothèses 2 à 9 avait déjà été perdu, comme le suggère le titre initial qui annonce sept livres (=jusqu'à la fin de la première hypothèse) et reflète ainsi l'état actuel du texte » (p. LXV). Cette opération éditoriale est, selon son étude, antérieure à tous les manuscrits grecs et latins conservés du commentaire.

Revenons maintenant au commentaire d'Alexandre à *Sens.* et à sa situation singulière. Le fait qu'il soit divisé en deux livres tandis que le texte d'Aristote ne l'est pas pose un certain nombre de questions. On pourrait en effet imaginer, par exemple, que le fait que cette division en deux livres ne se retrouve pas dans notre texte d'Aristote s'explique par le fait qu'Alexandre lise une édition d'Aristote très différente des nôtres, qui présentait bien une telle division. À l'inverse, on peut aussi imaginer qu'Alexandre a rédigé son commentaire sans avoir la moindre intention de l'articuler en deux livres, auquel cas cette division serait, comme dans le cas du commentaire de Proclus au *Parménide*, un

63. Même dans ce cas, l'origine de leurs divisions en livres n'est pas entièrement claire. En ce qui concerne la *République*, la division traditionnelle en dix livres est déjà attestée chez Galien et Diogène Laërce. Toutefois, un témoignage de Aulu-Gelle (*Noctes atticae* XIV, 3, 3) relatif à la *Cyropédie* de Xénophon affirme que le projet de ce dernier aurait été de répondre aux deux premiers livres de l'ouvrage de Platon qui auraient été publiés avant les autres – s'il faut lui accorder foi, s'agit-il des deux premiers livres de la division traditionnelle? Surtout, le grammairien que l'on désigne sous le nom d'Antiaticiste (édité par Bekker d'abord dans les *Anecdota*, vol. I, pp. 75–116, puis récemment par VALENTE (2015)), actif au II^e siècle de notre ère, cite le texte d'après une division en six livres, ce qui permet à ALLINE (1915), pp. 14–19, se fondant sur l'étude de HIRMER (1897), d'affirmer la coexistence de deux systèmes concurrents de division aux premiers siècles de notre ère, avant que celui en dix livres ne s'impose. Ce n'est de ce fait sans doute pas une coïncidence si la *République* de Cicéron est divisée en six livres. On peut alors se demander si l'un de ces deux systèmes pourrait remonter à Platon lui-même ou si les deux divisions sont le produit d'un travail éditorial postérieur, car Platon n'aurait pas articulé lui-même son texte en livres – on considère généralement que c'est vers le début de la période hellénistique que certains auteurs commencent à jouer délibérément avec la division en livres de leurs textes, si bien que les deux options sont historiquement plausibles. La division en dix livres est plus en mesure d'épouser les grandes articulations thématiques et dramatiques du dialogue, ce qui est sans doute la raison de sa prévalence, mais celle en six livres n'est pas sans attrait non plus, justement parce qu'elle est plus apte à créer des effets de suspension (pour une défense de l'authenticité possible de cette division en six livres, voir récemment SEDLEY (2013), pp. 70–73).

artefact éditorial, potentiellement presque aussi ancien que le commentaire lui-même. Le problème est en tout cas d'importance s'agissant de comprendre la relation qu'entretient Alexandre avec la transmission du texte d'Aristote. Le fait marquant est en effet qu'un certain nombre de manuscrits du texte d'Aristote présentent aussi une division en deux livres, sous une forme ou une autre. Ils remontent pour la plupart à la seconde moitié du XV^e siècle, ce qui contribue à rendre leur témoignage suspect. Ont-ils artificiellement transplanté la division du commentaire d'Alexandre dans le texte d'Aristote, ou est-ce qu'ils remontent à une édition ancienne du traité en deux livres qui serait celle employée aussi par Alexandre ?

Il convient de commencer par se pencher sur cette division pour elle-même. La première chose à relever est le lieu textuel où elle intervient : elle s'effectue en effet au début de ce qui est pour nous le chapitre 5, en 442^b27, le second livre s'ouvrant avec le commentaire des mots τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον δεῖ νοῆσαι καὶ περὶ τὰς ὀσμάς. Une telle division correspond bien à une articulation du texte d'Aristote, car c'est à cet endroit que débute le traitement des odeurs. Toutefois, il suffit d'élargir un tant soit peu la perspective pour remettre en question sa pertinence. Le présupposé central de la doctrine aristotélicienne de l'odeur est en effet l'analogie qui l'unit à la saveur, si bien qu'il aurait été beaucoup plus naturel de faire passer la coupure entre les deux livres au début de l'actuel chapitre 4, en 440^b26, au moment de la transition de la couleur vers les objets des autres sens, d'autant plus que celle-ci est bien davantage appuyée dans le texte d'Aristote⁶⁴. Une autre division, sans doute encore plus évidente, aurait consisté à séparer les deux derniers chapitres du traité des précédents, parce qu'ils procèdent d'une perspective clairement distincte. C'est en effet à cet endroit que se clôt l'examen individuel des différents sens, tandis qu'une enquête plus générale débute, qui porte sur certaines difficultés relatives à la sensation en général, indépendamment de la distinction des cinq sens. À nouveau, la transition est nettement marquée dans le texte d'Aristote⁶⁵. La séparation en deux livres du commentaire d'Alexandre est par conséquent pour le moins maladroite au regard de la structure explicite du texte d'Aristote. Si l'on regarde ensuite de plus près le texte d'Alexandre, on s'aperçoit que rien, dans le texte même du commentaire, ne vient signaler qu'il y aurait à cet endroit, entre les pages 87 et 88 de l'édition WENDLAND (1901), la moindre rupture. Alexandre se contente pour l'essentiel de mettre en relief la transition de l'étude de la saveur vers celle de l'odeur, tout en rappelant qu'elles avaient déjà été rapprochées au début du chapitre 4 (88.9–11). La manière dont Alexandre se réfère au traité d'Aristote établit par ailleurs qu'il a bien devant lui un texte en un seul livre, comme c'est le cas pour nous aujourd'hui. Il évoque ainsi systématiquement le βιβλίον qu'il est

64. Cf. *Sens*. 4, 440^b26-29 : τί μὲν οὖν ἐστὶ χρώμα καὶ διὰ τίν' αἰτίαν πολλαὶ χροαὶ εἰσίν, εἴρηται· περὶ δὲ ψόφου καὶ φωνῆς εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς· περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ χυμοῦ λεκτέον. σχεδὸν γὰρ ἐστὶ τὸ αὐτὸ πάθος, . . .

65. Par la formule par laquelle se clôt aujourd'hui le chapitre 5, 445^b1-2 : καθ' ἕκαστον μὲν οὖν αἰσθητήριον διωρίσθω τὸν τρόπον τοῦτον.

en train d'expliquer au singulier, sans jamais signaler la moindre division à son égard⁶⁶. Aucun autre témoignage antique du traité ne le divise en deux livres. Ce n'est pas le cas de l'entrée correspondante au sein du catalogue de Ptolémée⁶⁷, la seule liste ancienne qui en fasse mention. Quant aux auteurs qui citent ou évoquent ce texte, de Galien (environ un demi-siècle avant Alexandre) à Philopon (environ trois siècles et demi plus tard), aucun ne trahit la moindre connaissance d'une division en deux livres du traité, et ce alors même qu'il arrive qu'ils s'y réfèrent sous des titres différents⁶⁸. Je conclus de tout cela (a) qu'Alexandre connaît, comme nous et comme toute l'Antiquité, le traité *Sens.* en un seul livre et (b) qu'aucun élément textuel, chez Alexandre comme chez Aristote, ne vient corroborer la division en deux livres du commentaire.

7.5.2 La division en deux livres du commentaire au regard de la transmission du texte

Il y a donc de bonnes raisons de ne pas prendre la division du commentaire d'Alexandre en deux livres pour argent comptant. Si l'on s'intéresse maintenant à son attestation au sein de la transmission du texte d'Alexandre, il apparaît que cette division n'est pas nécessairement aussi évidente que ce que l'on pourrait croire lorsque l'on consulte les éditions modernes, celles de THUROT (1875) et de WENDLAND (1901). Cette dernière reprend et approfondit la base textuelle de la précédente. Elle se fonde, quant à son texte, sur les sources suivantes⁶⁹.

- Une poignée de manuscrits grecs, à savoir principalement *Vat. gr.* 1028 (XIV^e–XV^e), *Marc. gr.* 230 (XIV^e), *Ox. NC* 232 (XV^e), et *Paris. gr.* 1925 (XIII^e), lequel ne contient que la seconde partie du traité (à partir de 77.4), le reste ayant été perdu. Les trois premiers sont, d'après WENDLAND (*ibid.*), des témoins de la même recension du texte que celle attestée par la traduction de Guillaume et les marges de l'exemplaire parisien de l'aldine, tandis que le dernier représenterait une autre branche de la transmission, de valeur nettement inférieure.
- La traduction latine de Guillaume de Moerbeke, redécouverte, identifiée et éditée par THUROT (1875). Le texte qu'il propose se fonde sur un unique manuscrit, *Paris.*

66. Voir notamment le prologue et le début du commentaire (ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ περὶ τε τῶν αἰσθητηρίων λέγει, 1.11 : cela concerne au moins les cinq premiers chapitres actuels; 2.1; 2.7; 3.3), ainsi que sa fin (173.10–12).

67. M. RASHED (2021), p. 16, n° 44.

68. Voir notamment Galien, *De instrumento odoratus*, 5, 3; Porphyre, *In Claudii Ptolemaei Harmonica*, 152.1–2; Thémistius, *In An.*, 61.22; Syrianus, *In Met.*, 192.22; Proclus, *In Platonis rem publicam commentarii* II, 167.10–11; Simplicius, *In Cael.*, 608.3; 611.28; *In Cat.*, 281.14; 282.36–283.1; *In Phys.*, CAG IX, 753.11; *In An.* (qui pourrait bien être de Priscien), 106.7; 130.20; 154.30; Philopon, *In Mete.*, 9.15–16; 39.31; *In Gen. An.*, 113.13–14; 217.13–14; 223.33–34; *In An.*, 321.35; 348.11; 605.30–31; Olympiodore, *In Mete.*, 5.4; 227.8; 241.24; 314.28; 338.1.

69. Voir l'introduction succincte de l'édition de WENDLAND (1901), ainsi que la reprise de cette question chez GAUTHIER (1985), pp. 94*–96*.

lat. 14714 (ff. 97–116^v, *AL* 641), alors que les éditeurs de l'*Aristoteles latinus* en ont depuis identifié trois autres : Toledo, Bibl. del Cabildo 47.12 (ff. 38–70^v, *AL* 1233), *ca.* 1279 ; Treviso, Bibl. Communale 377 (ff. 66–97, *AL* 1570), XV^e ; Wien, ÖNB 2302 (ff. 113–126^v, *AL* 105), fin XIII^e. C'est assez peu. La question a été reprise par GAUTHIER (1985), à l'occasion de l'édition du commentaire de Thomas d'Aquin à *Sens*. par la *Comissio Leonina*, où il montre que Thomas recourt à cette traduction du commentaire d'Alexandre par Guillaume. D'après ses résultats (pp. 95*–96*), le manuscrit viennois serait un frère de celui de Paris employé par Thurot, tandis que celui de Tolède serait indépendant de leur père à tous deux. On trouvera à l'occasion dans l'apparat de son édition une révision du texte de Thurot à partir des manuscrits de Tolède et de Vienne.

- Les variantes consignées, à partir d'un manuscrit grec sans doute perdu, dans les marges d'un tirage de l'aldine de 1527 par un lecteur anonyme. L'ouvrage en question, a, de nouveau, été repéré à nouveau par Thurot à la BnF. Il donne la cote R 109 1, laquelle est aujourd'hui obsolète : après quelques recherches, j'ai pu déterminer qu'il s'agit maintenant de l'exemplaire portant la cote R 163⁷⁰.

Wendland connaît en outre d'autres manuscrits, auxquels il n'accorde virtuellement aucune importance quant à la constitution de son texte, parce qu'ils appartiennent d'après son étude à cette seconde branche. Ce sont en premier lieu *Paris. gr.* 1921 (qui transmet le commentaire dans les marges du texte d'Aristote, dont il représente une édition byzantine de la fin du XIV^e – sigle *m* pour le texte d'Aristote) et *Paris. gr.* 1882 (XV^e), qui avaient été employés par Thurot. Wendland repère également un nombre important de manuscrits tardifs, qui remontent au XV^e ou au XVI^e, de cette seconde famille. À l'instar du *Paris. 1882*, ils transmettent le commentaire d'Alexandre à *Sens*. avec à sa suite le commentaire de Michel au reste des *PN*, parfois en les attribuant au même auteur. Ce sont les *Vat. gr.* 271, *Paris. Suppl. gr.* 340, *Ox. Auct. T.* 3. 18 (*Misc.* 235), *Mut. α. G.* 3. 4 (Puntoni 180), *α. W.* 3. 20 (Puntoni 207) et *α. V.* 6. 12 (Puntoni 210), *Ambr. D* 111 *inf.*, et enfin *Monac.* 91 et 151⁷¹. Ils semblent remonter plus ou moins tous à un frère de *Paris. 1921*, si bien que Wendland décide de ne retenir que les *Paris. 1882* et *1921* en vue de la constitution de son texte. Comme il considère cette seconde famille comme très inférieure, il ne les emploie de toute manière que très peu, pour ne pas dire pas du tout. Deux manuscrits qui ne transmettent pas le commentaire en entier sont également mentionnés par Wendland,

70. J'ignore la date exacte à laquelle le changement est intervenu, mais le *Catalogue des livres imprimés* de 1900 donne déjà la nouvelle cote, si bien que je doute que Wendland, lequel cite toujours la cote ancienne donnée par Thurot, ait consulté lui-même cet ouvrage. On peut toujours lire la mention de l'ancienne cote à la première page de l'ouvrage et il s'agit du seul exemplaire de cette édition, parmi ceux possédés par la BnF, à présenter des annotations au commentaire d'Alexandre, si bien qu'il n'y a aucun doute possible quant au fait qu'il s'agisse bien de l'exemplaire cité par Thurot avec son ancienne cotation.

71. Deux manuscrits aujourd'hui conservés en Espagne doivent sans doute être rajoutés à cette liste : *Salm.* 560 (fin XV^e au plus tôt) et *Tol.* 94-23 (de datation incertaine, mais il transmet également des textes de Pléthon, ce qui prouve qu'il est postérieur au premier quart du XV^e).

à savoir *Paris*. 1873 et 1924, datés du XVI^e. *Paris*. 1873 semble contenir la première partie du texte qui manque à l'appel dans *Paris*. 1925, mais il présente d'après Wendland un degré supérieur de corruption qui empêcherait de considérer qu'il aurait conservé la section manquante de sa recension du commentaire. Dans la mesure où Wendland est conscient de l'existence de tous ces manuscrits et a inspecté leur texte, même si c'est de manière plus ou moins approfondie, il n'y a rien de particulièrement problématique à les voir exclus de son édition, bien qu'une enquête plus précise concernant leurs relations stemmatiques eût été souhaitable.

Cela étant dit, ce ne sont pas tous les manuscrits conservés du commentaire⁷². Il y en a particulièrement deux manuscrits dont il n'a pas encore été question dont il paraît hautement regrettable que Wendland ne les ait pas suffisamment connus ou employés. Le premier n'est pourtant pas totalement inconnu de Wendland : il s'agit du *Laurent*. 85.1 (« *Oceanus* »), qui ne contient qu'une partie du texte du commentaire. Il remonte à la fin du XIII^e (Wendland le place encore au XIV^e, p. XII) et a été conçu comme devant accompagner le *S* d'Aristote (*Laurent*. 81.1), lequel est un témoin textuel très important. Wendland l'écarte malheureusement, apparemment sans l'avoir vu de ses propres yeux, parce qu'il croit qu'il n'apportera rien par rapport au *Paris*. 1925. Il y a de fortes chances pour qu'il s'agisse là d'une erreur hautement regrettable. Le second, *Mut.* α. R. 5. 22 (Puntoni 80), ne paraît pas avoir été connu de Wendland. Il ne contient lui aussi qu'une partie du texte du commentaire, et a été confectionné vers la fin du XII^e. Comme ils sont tous deux au moins aussi anciens que le plus âgé des manuscrits employés dans son édition, parce qu'ils sont en fait possiblement les deux plus anciens manuscrits conservés du commentaire, nécessairement ils ne peuvent pas être *codices descripti*. Par conséquent, ils mériteraient absolument d'être pris en compte dans toute édition du texte. Il y a en outre un manuscrit qui contient à la fois le traité d'Aristote et son commentaire par Alexandre, *Alex.* 87, que Wendland ne prend pas non plus en considération.

Il convient de dire également un mot de la transmission arabe du commentaire d'Alexandre. Il existe un bref texte arabe qui semble se présenter comme la traduction

72. Si l'on consulte l'entrée correspondante de l'*index* de WARTELLE (1963), on trouvera la liste suivante : **336** (Bologne, 2305), **1008** (Milan, D 111 inf.), **1039** (Modène, 80), **1054** (Modène, 180), **1070** (Modène, 207), **1073** (Modène, 210), **1110** (Munich, 91), **1116** (Munich, 151), **1253** (Oxford, *Bodleian. Misc.* 235), **1293** (Oxford, New College 232), **1358** (Paris, 1873), **1367** (Paris, 1882), **1407** (Paris, 1921), **1410** (Paris, 1924), **1411** (Paris, 1925), **1590** (Paris, Supplément grec 240), **1718** (Vatican, 271), **1757** (Vatican, 1028), **2044** (Salamanque, 560), **2066** (Tolède, 94-23), **2131** (Venise, *Marc. gr. Z* 230). Aux deux manuscrits espagnols et à un manuscrit de Modène près, cela correspond donc à la liste des manuscrits connus de Wendland. Deux manuscrits manquent pourtant au sein de l'entrée de l'*index* de Wartelle, alors même qu'ils sont présents dans l'inventaire – et je ne crois pas que la chose ait été corrigée depuis, que ce soit par HARLFINGER et WIESNER (1964) ou ARGYROPOULOS et CARAS (1980) : *Alex.* 87 (Wartelle ignore que le manuscrit, n° **2** de son inventaire, transmet, non seulement le texte d'Aristote, mais aussi les commentaires d'Alexandre et de Michel aux *PN*, entre autres, parce qu'il n'en est pas fait mention dans le catalogue qu'il emploie) et *Laurent*. 85.1 (n° **555** : Wartelle reproduit correctement l'entrée du catalogue de Bandini, qui mentionne très justement que le manuscrit contient une partie du commentaire d'Alexandre à *Sens.* avec l'intitulé *de odoratu* au f. 694, mais ne le reprend pas au sein de l'entrée correspondante de l'*index*).

d'un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*, conservé dans le *Scorial. ar.* 794 (Casiri) ou 798 (Renaud-Derenbourg), ff. 74^v–77^v. Ce texte arabe a également été traduit en latin par Gérard de Crémone. C'est cette traduction latine qui a d'abord été identifiée par WÜSTENFELD (1877), puis éditée par THÉRY (1926), pp. 86–91. L'original arabe a ensuite été repéré et édité par RULAND (1978). Il ne s'agit en fait pas du tout d'une version arabe du commentaire à *Sens.*, contrairement à ce que l'on a cru au départ (en raison du titre transmis : *Tractatus Alexandri Affrodisii de sensu*), ce qui a été à la source d'une grande confusion chez les érudits. Il faut donc absolument distinguer sa traduction latine de celle réalisée pour le commentaire à *Sens.* par Guillaume de Moerbeke. L'original grec correspond en réalité à la *Quaestio* III.3 d'Alexandre, laquelle se présente explicitement comme un commentaire à *An.* II.5, où il est effectivement question de la sensation⁷³.

Une fois ces données relatives à la transmission du commentaire d'Alexandre éclaircies, il devient possible de se pencher sur l'origine de l'étrange division en deux livres de ce commentaire. Est-elle attestée dans les témoins ? La situation est bien plus contrastée que ce que donnent à voir les éditions de Thurot et de Wendland. En ce qui concerne la traduction latine de Guillaume, en dépit du fait que l'on lise les titres « *primus liber* » et « *secundus liber* » dans l'édition qu'en donne le premier et sur laquelle continue à s'appuyer le second, il n'y a absolument rien de tel dans l'unique manuscrit qu'il emploie, *Paris. lat.* 14714, lequel est non seulement dépourvu de titre de ce genre, mais aussi de la moindre séparation en deux livres. Je n'ai pas pu consulter les trois autres manuscrits conservés de la traduction latine qu'il ignorait, mais je doute fort qu'ils présentent cette séparation : les titres reportés dans le catalogue établi dans le cadre du projet *Aristoteles latinus* ne comportent rien de la sorte. L'édition aldine de 1427 ne présente pas non plus la moindre division en deux livres. En revanche, l'annotateur de l'exemplaire mis en avant par Thurot a tout de même consigné le début d'un second livre, ce qui sous-entend que le manuscrit dont sont probablement issues ses annotations, auquel Thurot et Wendland accorde une grande valeur en vue de la constitution du texte, présentait peut-être cette division⁷⁴.

La division en deux livres est bien attestée dans certains manuscrits grecs du

73. THÉRY (1926) s'est notamment demandé s'il ne faudrait pas, contre l'avis de THUROT (1875), attribuer aussi la traduction latine du commentaire à *Sens.* à Gérard de Crémone, faute d'avoir suffisamment distingué les deux textes. Il a rapidement été réfuté sur ce point par GRABMANN (1929), principalement par la considération du fait que certains mots grecs sont translittérés dans le latin, ce qui prouve que la traduction a été faite à partir du grec à la manière de Guillaume, et non à partir de l'arabe, comme c'est toujours le cas pour Gérard de Crémone. La confusion entre cette *Quaestio* traduite en arabe et la traduction arabe du commentaire à *Sens.* s'est malheureusement diffusée dans une partie de la littérature secondaire, par exemple chez WINGATE (1931), p. 123, ou chez PETERS (1968), p. 46. Voir, pour un bilan rapide, D'ANCONA (2008), pp. 464–468.

74. On lit ainsi en bas du f. 109 l'annotation βιβλίον β', à l'endroit correspondant au début du deuxième livre dans les éditions modernes. Il vaut néanmoins la peine de faire remarquer qu'il n'est pas entièrement certain que le manuscrit à la source de ces annotations, qui sont trop régulières pour qu'il s'agisse toujours de pures conjectures, soit perdu, puisque ni Thurot ni Wendland n'ont pu examiner tous les témoins conservés.

commentaire, mais, là encore, la chose mérite que l'on s'y arrête si l'on veut faire preuve de précision. Les deux témoins anciens du commentaire que Wendland a négligés ne contiennent certes pas l'intégralité du texte. La recension du *Mut.* α. R. 5. 22 s'interrompt après τούτου en 51.20, bien avant le début du second livre, si bien que l'on ignore ce qui advenait ensuite. Cependant, on peut observer que la partie du commentaire que le *Laurent.* 85.1 contient correspond à ce que les éditeurs nomment son second livre. Simplement, celui-ci n'est pas désigné ainsi, mais simplement sous l'intitulé τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ περὶ ὁσμῆς Ἀριστοτέλους (milieu du f. 694, à l'encre rouge). Le dernier folio du texte du commentaire semble avoir été perdu, si bien que le texte s'interrompt dans le manuscrit quelques lignes avant la fin du commentaire, avec les mots οὐκ ὄν ἀδύνατον en 173.2–3. Cette section y a été détachée du reste et placée immédiatement à la suite du commentaire de Michel d'Ephèse aux *PN*, dont le texte s'achève dans le manuscrit par les mots τὰ δὲ λοιπὰ σαφῶς ἀπαγγέλλει (127.18–19, toujours au f. 694), ce qui correspond exactement à la version raccourcie du texte de *PN2* contenue dans *S*, à laquelle c'est *Sens.* qui succède. Le commentaire à *Sens.* en partie contenu dans le manuscrit est attribué à la même personne que le commentaire de Michel, mais ce dernier est, comme c'est souvent le cas, présenté de manière anonyme (ce sont simplement des scholies qui sont mentionnées, f. 691) : les mots τοῦ αὐτοῦ dans le titre du f. 694 seraient ainsi vides de sens si le manuscrit ne contenait pas, encore avant, le commentaire de Michel à *Part. An.*, qui lui est cette fois explicitement attribué, toujours sous la dénomination de scholies, par le titre du f. 650. La recension partielle du commentaire à *Sens.* attribuée à Michel dans le *Laurent.* 85.1 résulte donc d'une opération complexe de montage, qui cherche à mettre un matériau exégétique continu en regard du texte de *S*. Quant aux manuscrits pris en compte par Wendland, celui qu'il reconnaît comme le principal d'entre eux, *Vat.* 1028 (sigle *V* dans son édition), présente bien cette division explicite en deux livres, d'après son apparat. Elle est en revanche absente de *Marc.* 230 (sigle *A*), tandis que *Paris.* 1925 (sigle *P*), où le début du commentaire manque, sépare cette partie du texte au moyen du même titre, mot pour mot, que dans le *Laurent.* 85.1, τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ περὶ ὁσμῆς Ἀριστοτέλους (f. 179^v), ce qui ne correspond pas exactement au début d'un second livre. D'après l'apparat de Thurot, p. 184, c'est encore une fois cette dénomination qui se retrouve très exactement dans *Ox. NC* 232 (sigle *N*). Le commentaire d'Alexandre est ainsi encore attribué au même auteur que celui de Michel. On retrouve quelque chose de comparable dans le *Paris.* 1921 : le commentaire d'Alexandre reçoit initialement pour titre Ἀλεξάνδρου Ἀφροδισίως εἰς τὸ περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν Ἀριστοτέλους au f. 146, avant que n'apparaisse une séparation au f. 157^v, où débute une nouvelle section distinguée par l'intitulé εἰς τὸ περὶ ὁσμῆς à l'encre rouge, encore une fois sans la moindre mention d'un second livre. Je n'ai pas pu examiner tous les manuscrits des XV^e et XVI^e siècles que Wendland élimine, mais j'observe néanmoins que certains sont exempts de cette division du commentaire (par exemple *Bon.* 2305, *Paris.* 1873), tandis que ceux qui comportent quelque chose de ce

genre ne présentent pas toujours, à proprement parler, une division en deux livres, mais parfois seulement un saut de ligne ou l'emploi d'une lettre majuscule, souvent à l'encre rouge, pour séparer ce qui précède de ce qui suit (par exemple, *Monac.* 91, f. 37^v : saut d'une ligne ; *Monac.* 151, f.42 : saut d'une ligne et majuscule ; *Paris.* 1882, f. 40^v : saut d'une ligne et majuscule).

Il serait donc faux d'affirmer que les témoins du texte du commentaire d'Alexandre imposent unanimement de considérer que celui-ci a été transmis comme comprenant deux livres. Cette division est en effet attestée dans la majorité des manuscrits, mais c'est surtout parce que le centre de gravité de la transmission du commentaire se trouve au sein de la Renaissance, où ses exemplaires se sont multipliés de manière prolifique. Les témoins les plus anciens du texte et, aux dires de Wendland lui-même, ceux de la famille la plus importante, transmettent tous un commentaire en un seul et unique livre, à la seule exception du *Vat.* 1028. Certains marquent bien une certaine séparation au moment d'aborder l'actuel chapitre 5 du traité d'Aristote, mais celle-ci est introduite de manière thématique, comme correspondant au début de l'examen des odeurs, et non comme correspondant au début d'un second livre. C'est certainement là une partie cruciale du processus qui a amené à la généralisation de la division en deux livres à partir du XV^e siècle : cette division aura été interprétée en termes de livres. Tout éditeur futur aura à s'interroger sur la pertinence de cette décision, et il y a, à mon humble avis, de bonnes raisons d'envisager d'abandonner définitivement la présentation en deux livres instaurée par Thurot et Wendland.

7.5.3 Les tentatives de division du traité d'Aristote

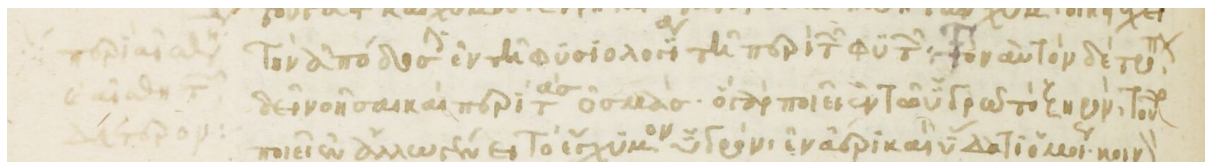
Il convient à présent d'étudier les quelques attestations de cette division en deux livres au sein de la transmission du texte d'Aristote. Il y a tout d'abord deux manuscrits conservés qui combinent les deux ouvrages, le commentaire d'Alexandre ayant été transcrit en marge du texte d'Aristote. On rencontre dans le premier quelque chose qui pourrait correspondre au contraste apporté par les éditions modernes, c'est-à-dire un traité d'Aristote en un livre faisant face à un commentaire par Alexandre divisé en deux, si ce n'est qu'il n'y est pas fait mention d'un second livre à proprement parler : il s'agit de l'édition érudite représentée par *Paris.* 1921 (sigle *m*), dont il vient d'être question, où une nouvelle section du commentaire est nettement distinguée par un intitulé propre au moment d'aborder le chapitre 5, tandis que le texte d'Aristote est simplement annoté $\pi\epsilon\rho\iota\ \delta\omicron\sigma\mu\tilde{\omega}\nu$ (f. 157^v). Le manuscrit présente donc une sorte de division conjointe des textes d'Aristote et d'Alexandre, mais celle-ci se fait par un intitulé qui est seulement thématique. En revanche, dans l'*Alex.* 87, lequel représente une édition tardive issue du cercle de Matthieu Camariotès, c'est *Sens.* lui-même qui est divisé en deux livres en même temps que le commentaire, au f. 251, toujours au début de l'actuel chapitre 5 : il y

a dans cette recension deux livres du traité d'Aristote et deux livres du commentaire attendant d'Alexandre, en parfaite harmonie. Cela tend à montrer que la coexistence d'un commentaire divisé en deux avec un traité en un seul livre a été vécue comme problématique par les érudits et les copistes qui ont cherché à les réunir : celui du *Paris*. 1921 a inséré le même intitulé dans le texte d'Aristote que celui qu'il trouve dans le commentaire, tandis que celui de l'*Alex.* 87 semble avoir décidé, plus radicalement encore, de tout diviser en deux livres.

Cette division du traité en deux livres est cependant très rare au sein de la transmission d'Aristote. Si l'on se restreint aux manuscrits indépendants, on observera un phénomène assez intéressant. Certes, presque aucun ne divise le traité d'Aristote en deux livres – ce n'est pas non plus le cas de l'entrée de la liste de Ptolémée et, comme on l'a vu, tout suggère qu'Alexandre lui-même lit un texte en un unique livre, de même que toute la tradition des commentateurs. Cela étant dit, cela n'empêche pas un certain nombre de manuscrits, qui font tous partie de la famille γ ou de celle de C^c , de marquer une certaine forme de rupture textuelle en 442^b27, aux mots τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον, là précisément où le second livre du commentaire d'Alexandre débute dans les éditions modernes. *Vat.* 253 (sigle L ; c. 1300) donne à voir un procédé semblable à celui que l'on peut observer dans de nombreux manuscrits du commentaire : la première lettre de la phrase est placée sur une nouvelle ligne et tracée en majuscule à l'encre rouge, et elle est précédée de l'intitulé περὶ ὀσμῶν (f. 176), de manière à séparer en deux le texte du traité. Les deux autres manuscrits de sa famille, *Marc.* 214 (H^a) et *Ambr.* H 50 sup. (X) sont dépourvus de toute séparation de cette espèce (bien qu'une main beaucoup plus récente, possiblement celle de Rhosos⁷⁵, ait indiqué là où débute du second livre du commentaire dans H^a , au f. 273^v, et que la division soit nettement effectuée dans son apographe de la main de Lascaris, *Matrit.* 4563, f. 93). J'en déduis que c'est le copiste de L lui-même qui, ayant pris conscience de la division du commentaire d'Alexandre, a décidé de la reproduire, tout comme dans *Paris.* 1921, dans le texte d'Aristote. À nouveau, je note qu'il semble n'avoir pas connu la seconde partie comme un second livre, mais seulement comme une section avec un intitulé thématique. De manière comparable, *Vat. Urb.* 37 (M ; début XIV^e) comporte une lettre majuscule rouge à cet endroit, ainsi qu'une note marginale, toujours à l'encre rouge, indiquant, cette fois, qu'il s'agit du début d'un second livre περὶ ὀσμῆς. Là encore, le principal manuscrit de sa famille, *Paris.* Suppl. gr. 314 (C^c), ne comporte rien de tel. En revanche, son autre frère, *Paris.* gr. 2032 (i), confectionné par le même copiste, constitue un cas intéressant : le copiste a d'abord écrit le texte d'Aristote d'une traite, sans marquer la moindre séparation, puis ultérieurement, s'étant muni d'une encre d'une autre couleur (aujourd'hui délavée), il est repassé sur son texte pour tracer exactement la même lettre majuscule que dans M au f. 290^v). Une note marginale a aussi été introduite, indiquant

75. D'après MIONI (1958), p. 51. Rhosos a réalisé un apographe de H^a pour le compte de Bessarion, *Marc.* 200 (Q).

qu'il y avait là le début du second livre.



Paris. 2032 (i), f. 290^v. [Source : BnF]

Dans d'autres manuscrits, enfin, c'est une simple note, en-dehors du texte principal, qui vient effectuer la division. C'est le cas dans le *Laurent*. 87.4 (*C^a*; c. 1140), en bas du f. 204^v, où une annotations marginale sans doute contemporaine de la confection indique que débute à cet endroit un second livre. Si l'on étend le champ aux manuscrits éliminables, on voit cette division apparaître dans certains manuscrits d'érudits (par exemple dans une note du *Vat*. 261 (Y) de Pachymère, au f. 104^v, ou du *Vat*. 266, f. 41^v), jusqu'à devenir omniprésente dans les manuscrits tardifs, en particulier ceux de issus du *Vind*. 64. Cette division apparaît ainsi, sous une forme ou une autre, dans *Vat*. *Pal*. 97 (f. 13) et *Paris*. *Suppl*. gr. 332 (f. 182^v), deux représentants d'une édition tardo-byzantine, dans *Bon*. 2032 (f. 168^v) et *Ox*. *NC* 226 (f. 9^v), tous deux liés à l'aldine et issus indirectement de *L*, dans les manuscrits copiés pour Bessarion (*Marc*. 200, où le texte est disposé de manière continue, mais le titre du traité indique qu'il comporte deux livres, et 206, f. 300), dans *Ambr*. A 174 sup. (f. 187^v) et *Vind*. 64 (f. 165, avec un titre en bonne et due forme), ainsi que les très nombreux descendants de ce dernier (*Scorial*. T II 13, *Monac*. 200, *Laurent*. 87.11, *Ricc*. 14 et 81, *Ambr*. R 119 sup., *Mut*. 76, *Paris*. 1860 et 1861). C'est encore le cas dans l'aldine (f. 253^v), où une nouvelle page est réservée pour le début du chapitre 5.

7.5.4 La division en deux livres comme preuve de l'influence du commentaire

Résumons la situation. Il y existe au sein de la transmission d'Alexandre des traces, au moment de commenter l'actuel chapitre 5 de *Sens*., du début d'une nouvelle section, intitulée *περὶ ὁσμῆς* ou *περὶ ὁσμῶν*. Dans certains manuscrits, et certains seulement, qui ont été suivis par les éditeurs modernes, cela va jusqu'à une division en deux livres du commentaire. Il y a des échos de cela au sein de la transmission d'Aristote. Le fait fondamental est qu'aucun manuscrit indépendant ne réserve un nouveau feuillet pour faire débiter un second livre avec un nouveau titre. Il faut attendre les manuscrits de la Renaissance pour constater quelque chose de cet ordre, et la division en deux livres va même devenir dominante à la fin du XV^e. Toutefois, un degré de séparation au moment de commencer le chapitre 5 apparaît dans quelques cas dans les manuscrits indépendants, soit que l'on saute une ligne, soit qu'une note vienne indiquer qu'il s'agit de la section *περὶ ὁσμῆς*, ou même de début d'un second livre. La chose qui mérite d'être remarquée est cet intitulé *περὶ ὁσμῆς* que l'on rencontre aussi bien dans certains manuscrits d'Alexandre

que d'Aristote n'est pas du tout un titre qui pourrait valoir pour la seconde moitié du commentaire, celle qui occupe les pages pages 88 à 173 de l'édition de Wendland, c'est-à-dire le « second livre ». Un *περὶ ὀσμῆς* d'Aristote commenté par Alexandre ne peut désigner que l'actuel chapitre 5 de *Sens.* (442^b27-445^b3), ce qui correspond aux pages 88 à 109 du commentaire, et c'est tout. Les deux chapitres suivants du traité d'Aristote, tout comme la suite du commentaire d'Alexandre, ne traitent pas du tout des odeurs, mais d'apories générales relatives à la sensation. Il paraît par conséquent impossible de supposer qu'il y ait à l'origine de toute cela une division en deux livres du commentaire, dont le second se serait appelé *εἰς τὸ περὶ ὀσμῆς*.

Je propose donc de comprendre la situation comme suit. Au fondement de tout cela, il y a une édition conjointe, mais sur des supports matériels différents, du traité d'Aristote et du commentaire d'Alexandre, où le traité est annoté de manière à distinguer ses grandes articulations, comme c'est encore le cas dans certains manuscrits (par exemple, *Vat.* 260 (*U* ; XII^e), où l'on lit en marge et à l'encre rouge, *περὶ χρώματος*, f. 156^v à peu près au début de l'actuel chapitre 3, en 439^a12, puis *περὶ ὀσμῆς καὶ χυμοῦ*, f. 159, au début du chapitre 4). Il convient tout d'abord de supposer la présence d'une annotation *περὶ ὀσμῆς* au début du chapitre 5, qui présente la particularité de diviser le traité en deux moitiés à peu près égales (environ six pages Bekker chacune). C'est également le cas pour le texte du commentaire d'Alexandre, qui se divise ainsi en deux moitiés d'environ 87 pages Wendland chacune. Je pense que c'est la raison pour laquelle on a choisi de scinder en deux le commentaire à ce point précis. Face à un texte qui devait être trop long pour occuper une seule unité matérielle, c'est-à-dire vraisemblablement un unique rouleau, il n'y avait pas pas d'autre choix que de le décomposer en plusieurs unités. La décision a été prise de faire passer la césure au milieu exact du texte et du commentaire, là où un nouveau temps du discours, l'examen de l'odeur, débute, bien que celui-ci ne corresponde pas à une articulation majeure de l'un ou de l'autre. Encore une fois, du point de vue du contenu et du sens, il aurait été plus habile de faire passer la coupure au début du chapitre 4, puisqu'il ouvre un examen conjoint de la saveur et de l'odeur, ou du chapitre 6, où se clôt l'étude des objets particuliers des sens. Une fois cette division actée, afin tout de même de ne pas rompre le lien entre le commentaire et le texte principal, une sorte de renvoi est introduit au début de la seconde partie du commentaire d'Alexandre, indiquant que cette partie du commentaire se rapporte à la section *περὶ ὀσμῆς* du texte d'Aristote, c'est-à-dire en gros au chapitre 5. Ce ne peut pas avoir été là un titre valant pour toute la seconde partie du commentaire, puisqu'elle traite ensuite, comme le traité, d'apories beaucoup plus générales, mais seulement une manière de rattacher, par-delà la division, le début de la nouvelle partie du commentaire au fil continu du traité d'Aristote. Plus tard, après qu'il est devenu possible de transcrire l'intégralité du commentaire d'Alexandre sur un même support matériel, c'est-à-dire sans doute lors du passage au *codex*, cette division s'est maintenue, par le moyen d'un titre intercalaire *εἰς τὸ περὶ ὀσμῆς*. Il semble que sa

fonction ait initialement été bien comprise, puisque le commentaire dans son ensemble n'a pas été divisé en deux commentaires plus petits, mais est demeuré transmis comme un unique commentaire à un seul et même traité d'Aristote. Elle a cependant fini, dans certains témoins du commentaire, par aboutir à une division de celui-ci en deux livres.

Si cette reconstitution est, dans ces grandes lignes au moins, correcte, alors on peut se servir de la présence de cette division au sein des manuscrits d'Aristote comme d'un indice précieux de leur degré d'interaction avec le commentaire d'Alexandre. Il est par là établi que la transmission du commentaire d'Alexandre remonte à un archétype où ce qui correspond au second livre du commentaire dans les éditions modernes était séparé de ce qui précède, que ce soit pour la raison que j'ai supposée ou pour une autre. Soit maintenant un manuscrit d'Aristote où le début du chapitre 5 est graphiquement séparé de ce qui précède. Il faut à mon avis distinguer selon que le traité est déjà sectionné dans le manuscrit en plusieurs grandes rubriques, qui correspondent plus ou moins à la division moderne en chapitres, dont l'une seulement correspondrait à l'intitulé *περὶ ὁσμῆς*, et selon qu'il s'agit là de l'unique articulation de ce genre au sein du texte. Dans le second cas, et dans ce second cas seulement, il convient de se demander s'il ne faudrait pas faire l'hypothèse que la mise en relief que l'on constate du début du chapitre 5 ait pour principale motivation une mise en correspondance avec la division que présente le commentaire d'Alexandre. Voyons si l'on peut confirmer cette hypothèse. C'est très facile dans le cas de *Vat.* 253 (L), non seulement parce que certains changements apportés au texte d'Aristote sont manifestement liés à la prise en compte du commentaire, mais aussi parce qu'il suffit d'examiner ne serait-ce que le titre de *Sens*. dans ce manuscrit pour constater l'influence d'Alexandre. On lit en effet, dans la partie inférieure du f. 168, le titre usuel, Ἀριστοτέλους περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν, à ceci près que la même main a aussi placé le mot αἰσθητηρίων au-dessus d'αἰσθήσεως, esquisant ainsi un titre alternatif, περὶ αἰσθητηρίων καὶ αἰσθητῶν. Or cela correspond exactement à l'interprétation qu'Alexandre donne du titre usuel, où il suggère d'effectuer précisément cette substitution (2.1–6). Il ne fait donc aucun doute que *L* a été confectionné avec le commentaire d'Alexandre en tête. C'est ce qui explique que soit mise en évidence dans le texte d'Aristote la division qui sous-tend l'organisation à l'époque byzantine du commentaire d'Alexandre. Quant aux autres manuscrits, on trouve dans *Vat. Urb.* 37 (M) et, dans une moindre mesure, dans *Paris.* 2032 (i) des scholies issues en partie du commentaire d'Alexandre. Il importe toutefois de relever que celles-ci sont partagées avec *Paris. Suppl. gr.* 314 (C^c), qui est presque complètement exempt de cette division, à l'exception d'un repère placé dans la marge précisément là où débute l'actuel chapitre 5 (σ(ημείωσαι), f. 138). Il semble donc que le copiste de *i* et de *M* ait accentué la division parce qu'il était davantage préoccupé du commentaire d'Alexandre. Quant à *Laurent.* 87.4 (C^a), l'importance et l'érudition des annotations au texte dans le manuscrit ne laissent aucun doute quant au recours au commentaire d'Alexandre. On peut même s'aventurer à supposer que le copiste avait

devant lui un exemplaire d'Aristote exempt de cette division, et qu'il ne l'a consignée dans son manuscrit qu'après coup, en consultant Alexandre.

7.5.5 Conclusion

1. Le traité *Sens.* d'Aristote n'a jamais été divisé en deux livres avant une période très récente. Les témoignages anciens, l'archétype de la transmission et les principaux témoins conservés, donnent tous un seul livre, sans exception.
2. Tout comme Proclus commentant le *Parménide*, Alexandre n'a pas prévu de division particulière de son texte. Son commentaire a été, à une période ancienne, divisé en deux unités de longueur égale pour des raisons tenant au support matériel de sa transcription. L'intitulé εἰς τὸ περὶ ὄσμη̃ς a été employé pour raccorder le début de la seconde partie à l'actuel chapitre 5.
3. Cette division et cet intitulé se sont maintenus lors de la réunion des deux parties sur un même support, et c'est probablement un exemplaire de ce genre qui est à la source de la tradition conservée du commentaire. Certains manuscrits ont conservé cette séparation en l'état, avec son intitulé thématique, d'autres en ont fait une véritable division en deux livres.
4. Cette division issue de la transmission d'Alexandre a été réinjectée en divers points de la transmission d'Aristote, du fait du recours massif au commentaire, aboutissant parfois à la confection de manuscrits d'un traité *Sens.* en deux livres.
5. En ce qui concerne la chronologie, on peut sans doute dater la deuxième étape (division en deux moitiés égales du commentaire) d'une période où l'emploi du rouleau est prédominant, et la troisième (réunion des deux moitiés sans les souder parfaitement) de l'adoption du *codex*⁷⁶. La division subséquente en deux livres du traité d'Aristote ne se rencontre pas avant les éditions érudites du XV^e.

76. Il est difficile de placer ces étapes au sein de la chronologie générale, car le passage du rouleau au *codex* s'est étalé, graduellement et à des rythmes différents, sur plusieurs siècles. Si le *codex* est une nouveauté pour Martial à Rome (mort au début du II^e siècle), l'édition des *Ennéades* par Porphyre, vers 300, suppose déjà une organisation en trois *codices*, mais le changement ne s'est pas diffusé à la même vitesse dans toutes les régions, l'adoption généralisée du *codex* semble avoir été particulièrement tardive en Égypte (on la date environ de 400), du fait de son importance pour la production de papyrus, support qui se prête beaucoup mieux au rouleau (bien que l'on ait conservé quelques *codices* de papyrus). Il est donc vraisemblable que les générations immédiatement postérieures à Alexandre d'Aphrodise aient continué à consulter et transcrire son commentaire sur des rouleaux de papyrus jusqu'à une date avancée. Pour une présentation de la question, voir IRIGOIN (2001b), pp. 65–73.

Chapitre 8

Éditions imprimées avant 1831

L'histoire des éditions imprimées successives d'Aristote est riche et assez mal connue, du fait notamment de la prolifération générale des livres imprimés à partir du XVI^e siècle, particulièrement après le milieu du siècle. On connaît assez bien, grâce notamment aux travaux de SICHERL (1997), la manière dont l'*editio princeps* a été confectionnée, beaucoup moins bien l'intervalle qui la sépare de la première édition à repartir intégralement et explicitement des manuscrits, celle de BEKKER (1831)¹. L'étude la plus complète disponible à ce sujet est celle menée à propos de *Mir.* par GIACOMELLI (2021b), pp. 270–306². Le siècle le plus riche en éditions nouvelles, pour lequel par bonheur on dispose d'un inventaire à prétention exhaustive³, est le XVI^e. Dans les cas des *PN*, BLOCH (2004) a collationné, outre l'*editio princeps*, trois éditions de *Sens.*, celle publiée à Bâle en 1550, celle de Sylburg (d'après la seconde édition de 1596) et celle de Casaubon de 1590, pour constater qu'elles se fondent en grande partie sur l'édition aldine. DROSSAART LULOFS (1943) a aussi examiné pour *Somn. Vig.* la *Iuntina* (1527) et les éditions bâloises de 1539 et 1550, lesquelles s'avèrent, selon ses dires, virtuellement identiques à l'édition aldine, aux conjectures des éditeurs près, la nouvelle édition aldine de Camotius (1553), dont il affirme qu'elle a recours à un manuscrit de γ , ainsi que les éditions de Casaubon (1590), de Sylburg (de nouveau d'après le tirage de 1596), et de Becker (1823), lesquelles n'apportent selon lui aucune nouveauté qui mérite mention.

J'ai effectué une collation complète de l'édition aldine et une collation partielle de celle

1. Quelques efforts louables ont néanmoins été accomplis, notamment en ce qui concerne le texte de *Pol.* par STAHR (1835), qui a passé en revue la majeure part des éditions antérieures du point de vue de la constitution de leurs textes.

2. Je remercie P. Isépy de m'avoir permis de consulter sa recension de cette étude, à paraître dans la revue *Gnomon*, où il discute à partir de ses travaux relatifs à la transmission de *Mot. An.* l'historique qui y est dressé des éditions imprimées.

3. Voir CRANZ (1984). Au sujet des difficultés auxquelles toute entreprise de cette sorte est confrontée, ainsi que celles, plus grandes encore, qui attendent quiconque tente d'établir la liste des traductions et commentaires d'un texte d'Aristote pour une période donnée après la diffusion de l'imprimerie, voir les avertissements de KRAYE (1995). L'édition de Buhle (Zweibrücken, 1791–1800) comprend néanmoins déjà un inventaire, impressionnant de par son ampleur et sa précision, des éditions antérieures (vol. I, pp. 202–274).

de Leonicensis, je me suis contenté de sondages pour les éditions ultérieures, que je crois avoir toutes examinées. De manière générale, leur valeur en tant que témoins du texte est pour toutes très faible. Bien que plusieurs de ces éditions se fondent manifestement sur des manuscrits perdus, ceux-ci se situent au sein de zones de la transmission à la fois mineures et déjà très bien connues par ailleurs. Entre 1497 (*Aldina*) et 1556 (*Moreliana*), on peut encore chercher à reconstituer la base manuscrite du texte publié et parfois à identifier précisément les exemplaires employés ou du moins leurs relations aux manuscrits conservés. Les éditions de Leonicensis et de Bâle s'efforcent, avec un succès mitigé, d'améliorer le texte de l'aldine à partir de quelques leçons tirées des manuscrits et de la tradition indirecte, celle de Leonicensis réussit toutefois à se substituer à l'aldine comme point de départ pour l'édition de Camotius, qui est elle-même retravaillée par Morel. À partir de l'édition de Friedrich Sylburg (1584), qui se fonde sur la comparaison systématique de trois éditions antérieures, le jugement de l'éditeur joue un rôle de plus en plus prononcé quant à la constitution du texte. Il est alors davantage pertinent, non pas de se demander d'où exactement vient telle ou telle leçon, car tous les éditeurs après cette date ont potentiellement sous leurs yeux un matériau qui leur permet de mélanger les textes publiés précédemment selon leur bon plaisir, mais de chercher à discerner si telle édition a eu recours à une source nouvelle par rapport aux précédentes.

8.1 L'édition aldine (Venise, 1497) et le manuscrit

Ricc. 81 F^r

Aucun manuscrit directement lié à la préparation de l'édition aldine des *PN*, au sein de l'édition intégrale du *corpus*, en quatre tomes, entre 1495 et 1498, ne subsiste⁴. Il n'en est pas moins possible d'identifier assez précisément la parenté des manuscrits employés par la presse dans le cas des *PN*, qui figurent au sein du troisième tome, paru en 1497, selon la séquence *PN1* – *Mot. An.* – *Gener. An.* – *PN2*⁵. Dans le cas de *Sens.*, le principal témoin ayant servi de base à l'édition aldine est un frère des manuscrits *Bonon. 2302* et *Oxon. Auct. T 3 21 (O^x)*, qui ont tous deux été confectionnés par des collaborateurs de la presse. Les trois manuscrits sont issus d'un même modèle copié sur le manuscrit *Vat. 253 (L)*. Étant donné que ces deux manuscrits ne transmettent que *Sens.* et que, pour le reste de *PN1*, l'édition aldine ne présente aucune faute que l'on puisse faire remonter à *L*, il est fort probable que cette copie perdue de *L* ne contenait également que *Sens.* parmi les traités composant *PN1*. Il ne s'agit cependant pas du seul exemplaire employé

4. Aucun des manuscrits étudiés par SICHERL (1976) n'est lié à *PN1*.

5. J'ai consulté l'exemplaire conservé au sein du Kislak Center for Special Collections de la bibliothèque de l'université de Pennsylvanie, (cote Incunables Folio Inc A-959 vol. 3). Une numérisation d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'université de Jéna (cote 2 Zool.A,1 :3) est aussi disponible en ligne : https://collections.thulb.uni-jena.de/rsc/viewer/HisBest_derivate_00005059/BE_1393_0000_00.tif (dernière consultation : novembre 2022).

pour la préparation de cette édition. L'édition aldine de *Sens.* comporte aussi des traces de l'influence de *Paris.* 2032 (i), manuscrit que l'on sait par ailleurs être à Padoue, ce qui n'est jamais très loin de Venise, à la mort de Palla Strozzi (qui contribue à la réalisation de son apographe *Paris.* 1860, e) en 1462. Pour le reste de *PN1*, l'édition aldine s'inscrit largement au sein de la descendance du prolifique *Vind.* 64 (*W^g*), via le manuscrit *Mut.* 76 (*M^d*), lequel a appartenu à Giorgio Valla⁶, que l'on sait proche d'Aldo Manuzio. Il est que probable dans le cas de *Sens.*, traité qu'il contient aussi, le manuscrit ait déjà exercé une influence sur le texte, mais je n'ai pas repéré de faute qui permette de l'établir avec certitude. Rien, en revanche, ne vient rattacher l'édition aldine à *i* pour la suite de *PN1*.

Sens. : influence de *i* sur l'aldine

Sens.

- 441^a15 ἐξικμαζομένους καὶ κειμένους **i Ald** : ἐξικμαζομένους δὲ καὶ κειμένους **EC^cMU** : ἐξικμαζομένους δὲ καὶ κινουμένους **cett.**
- 442^a21 ἀμφοτέρως **i Ald** : ἀμφοτέρων **vulg.** : om. **λ**
- 442^b1–2 καίτοι εἰ καὶ τοῦτο **EC^cMi Ald** : καίτοι εἰ τοῦτο **cett.**
- 444^a28–29 ἴδιον δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεως ἐστὶ **EC^cMiP Ald** : ἴδιον δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεως **cett.**
- 446^a26 καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς φησιν **EPC^cMi Ald** : καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησιν **cett.**
- 446^b5 ὥσπερ καὶ ὁ ψόφος **i Ald** : ὥσπερ ὁ ψόφος **cett.**
- 447^a13 δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **EC^ci Ald** : αἰσθάνεσθαι **vulg.**
- 448^b23 ἀλλ' οὐκ **EC^cMi Ald** : ἄλλωι **cett.**

Reste des *PN* : influence de *M^d* sur l'aldine

Mem.

- 450^b5 διὸ **W^g Ald** : διὸπερ **cett.**
- 450^b24–25 δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτό εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα om. **F^s(M^d) Ald**
- 451^a27 τάξιν **P^g(M^d) Ald** : τὴν ἔξιν **cett.**
- 452^b18 τὸ οὖν **M^d Ald** : τί οὖν **cett.**
- 453^a16 δύνανται **M^d Ald** : δύνωνται **vulg.**

Somn. Vig.

- 454^a27 ἢ ὦι τι δύναται τὸν χρόνον **M^d Ald** : ἢ ὦι τι δύναται τῷ χρόνῳ **W^g** : ἢ τι ὦν δύναται τῷ χρόνῳ **vulg.**
- 455^a16 ὁ ἀκούει **F^s(M^d) Ald** : ἀκούει **vulg.**
- 457^b11 μὴ **F^s(M^d) Ald** : μὲν **cett.**
- 458^a3 κατάρροι **M^d Ald** : κατάρροι **vulg.**

Insomn.

- 458^b11 ἄνθρωπον καὶ ἵππον **F^s(M^d) Ald** : ἄνθρωπον ἢ ἵππον **vulg.**
- 460^a1 μόνον om. **P^g(M^d) Ald**

6. HARLFINGER (1971a), p. 419, identifie sa main dans les marges du manuscrit.

- 460^a30 ἡ ὑποκιριναμένων om. **M^d**
- 462^a7 δὲ om. **XP^g(M^d) Ald**

Div. Somn.

- 462^b14 ῥάιον **P^g(M^d) Ald** : ῥάιδιον **cett.**
- 464^a12 ἀφικνούμενος **M^d Ald** : ἀφικνουμένας **vulg.**

Long.

- 465^a28 ἡ ἐπιστήμη **F^s(M^d) Ald** : ἐπιστήμη **cett.**
- 466^b1 πλείωνι **M^d Ald** : πλείονι **cett.**

Juv.

- 469^b13 κυριώτατον ἡ καρδία ἢ τὸ ἀνάλογον **F^s(M^d) Ald** : κυριώτατον **vulg.**
- 470^a13 τὴν μακρότητα **P^g(M^d) Ald** : μακρότητα **vulg.**

Resp.

- 472^b2 καὶ μὴ ἐκπνεόντων **M^d Ald** : μὴ ἐκπνεόντων **cett.**
- 472^b31–32 πνεύμονος **P^g(M^d) Ald** πνεύματος **cett.**

Il existe un manuscrit qui, à l'encontre du préjugé trop répandu selon lequel la diffusion de l'imprimerie aurait immédiatement mis fin à cette pratique, a été transcrit d'après l'édition aldine, *Ricc.* 81 (*F^r*). Celui-ci est composé de deux parties⁷. La première, ff. 3–14, contient une version de *Virt.* qui ne correspond pas au texte usuel, mais dans une recension qui semble issue de la section correspondante chez Stobée et est attestée dans un autre manuscrit de la fin du XV^e⁸. Le texte a été transcrit par Harmonios Athenaios (Ἄρμονιος Ἀθηναῖος; lynché à Rome en 1487 en raison de sa pédérastie notoire), probablement au cours des années 1470 ou 1480. La souscription de sa main au f. 14^v⁹ indique qu'il a effectué cette tâche à Rome χάριν φιλίας (on ignore de quelle amitié il s'agit), ce qui représente l'un des renseignements les plus précieux dont l'on dispose quant à sa biographie. La question de la biographie du personnage, expulsé de Florence à la fin des années 1470 pour une raison inconnue et entré ensuite au service du sultan Bayezid II, et de sa mise en rapport avec les nombreux manuscrits qui portent la marque de sa possession est en effet difficile¹⁰. Les deux renseignements les plus intéressants dont l'on dispose à son sujet, en plus de son origine athénienne, à savoir qu'il a personnellement connu Théodore Gaza (mort en 1476), suffisamment pour qu'il lui ait donné certains de ses manuscrits, comme l'indique la souscription du *Laurent.* 81.19, et qu'il s'est ensuite converti à l'islam et est entré au service du sultan, comme l'atteste une lettre de 1482. Il retourne à Rome vers 1487, au service diplomatique du sultan, mais je préfère supposer que le séjour à Rome dont il est question pour *Ricc.* 81 remonte à la même période que celle qui le voit fréquenter Gaza,

7. On se reportera à la description du manuscrit par D. Harlfinger dans MORAUX (1976), pp. 362–363, ainsi qu'à celle proposée dans CECCANTI (2009), pp. 163–165.

8. « *Il testo in realtà sembra derivato da Stobeeo, in particolare apparentato con il Marc. gr. iv, 29 (copiato a Roma da Demetrio Damila alla fine del xv sec.) e dunque con l'ed. Trincavelli del 1536* », ELEUTERI (2016), p. 79

9. Fac-similé chez PAPANICOLAOU (1998), p. 287.

10. Voir, outre l'entrée du *PLP* (n° 90046), PONTANI (1991), pp. 561–563, n. 64, et PAPANICOLAOU (1998).

la souscription invitant à penser qu'il s'agit d'une commande personnelle d'un humaniste. Cette hypothèse est corroborée par l'analyse de la miniature qui ouvre le traité, laquelle présente un portique antique entouré de *putti* : elle est attribuable à un maître vénitien dont l'activité est autrement attestée entre 1469 et 1472¹¹. La seconde, ff. 1–167, est attribuable à l'*Anonymus* 21 de HARLFINGER (1971a), p. 419. On n'a retrouvé sa main pour le moment que dans un seul autre manuscrit, *Marc. gr.* IV.45 (*An.*)¹², on date généralement son activité en l'absence de filigranes dans les deux manuscrits concernés, du XVI^e ou du XVII^e. Elle contient *Mot. An.*, *PN1* et *PN2*, dans cet ordre. L'organisation des cahiers est irrégulière, et les principaux traités sont séparés par un nombre important feuillets vierges (ff. 19^v–20^v entre *Mot. An.* et *Sens.*, ff. 58^v–62^v entre *Sens.* et *Mem.*, ff. 75–78^v entre *Mem.* et *Somn. Vig.*, ff. 113–118^v entre *Div. Somn.* et *Long.*, entre autres), si bien que la composition actuelle ne reflète pas nécessairement celle qui était originellement projetée. La source du texte est en tout cas la même pour tous ces traités : il s'agit du texte de l'édition aldine (ou de l'un des éditions ultérieures qui se fonde sur ce dernier), augmenté d'un certain nombre de corrections de la part du copiste. On ignore toujours certains éléments importants relatifs à ce manuscrit, en particulier concernant la réunion de ses deux parties, car sa reliure actuelle remonte à la première moitié du XIX^e.

Les extraits de *Somn. Vig.* que l'on trouve dans le manuscrit *Hafniensis* GkS 1683 4^o (*KP*), accompagnés de brèves annotations latines et manifestement destinés à l'usage personnel d'un médecin du XVI^e (ce manuscrit est néanmoins un témoin assez important pour de certains textes médicaux grecs), ne sont pas assez étendus pour que l'on puisse déterminer leur source avec une certitude complète, mais leur petit nombre de fautes semblent indiquer qu'ils proviennent de l'édition aldine ou d'une des éditions ultérieures qui en reprennent partiellement le texte. L'édition du traité *Div. Somn.* que fait paraître Józef Struś (*Struthius* ; ca. 1510–1568)¹³ à Cracovie en 1529¹⁴ reprend le texte grec de l'*editio princeps*, auquel elle ajoute quelques fautes et de brèves remarques latines en marge.

11. Voir CECCANTI (2009), pp. 164–165, avec une reproduction en couleur p. 216 (n° 48).

12. Voir les notices figurant dans MIONI (1958), pp. 42 et 145–146, et MIONI (1967), pp. 232–233, qui date le manuscrit du XVI^e. Il n'apparaît pas dans la liste des manuscrits contenant *An.* étudiés par SIWEK (1965b), pp. 12–14 (lequel est néanmoins conscient de son existence, cf. p. 9 n. 1, mais l'écarte en raison du fait que sa confection est postérieure aux premières éditions imprimées), si bien que l'on ne sait rien du tout de la nature de sa recension du traité.

13. Au sujet de Struś, connu pour avoir été nommé professeur à Padoue en 1535, et de sa production extrêmement précoce, voir BUGIEL (1901), lequel note, pp. 17–22, que Struś publie des éditions et des textes personnels dès ses études à Cracovie, avant même l'âge de vingt ans, mais ne paraît pas connaître cette édition d'Aristote, et, plus récemment, MUCCI (2021), au sujet de son travail sur Galien.

14. N° 107.905 chez CRANZ (1984), p. 24. Une numérisation d'un exemplaire conservé au Muzeum Narodowe w Krakowie (cote 309 I Cim) est disponible en ligne : <https://cyfrowe.mnk.pl/dlibra/publika/818/edition/684/content> (dernière consultation : novembre 2022).

8.2 L'édition de Niccolò Leonicensio Tomeo (Florence, 1527) et le manuscrit *Canon. gr. 107 O^b*

Niccolò Leonicensio Tomeo (*Nicholas Leonicus Thomaeus*, 1456–1531), étant lui-même d'origine vénitienne et, après des études à Florence, titulaire de la fameuse chaire de grec à Padoue où il commentait Aristote directement sur le texte original, fait partie du cercle des collaborateurs de la presse aldine et participe activement à la préparation de l'*editio princeps*¹⁵. Il en donne une traduction latine commentée des *PN* (incluant *Mot. An.* et *Inc. An.*) à Venise en 1523¹⁶, de même que de nombreux autres textes de philosophie naturelle ou de médecine grecs, puis une édition de l'ensemble des textes de philosophie naturelle qu'il attribue à Aristote (avec quelques opuscules de Théophraste, et en séparant cette fois *PN1 – Mot. An.* de *PN2*) à Florence en 1527 chez l'éditeur Bernardo Giunta¹⁷, à la demande de son disciple Giovanni Borgherini¹⁸ auquel est dédiée la préface de l'ouvrage. Leonicensio y déclare avoir apporté de nombreuses corrections au texte à partir de ses manuscrits personnels (« *emendationes igitur ex meis exemplaribus omnes illi libenter tradidi ut ad te perferendas curaret* »)¹⁹.

Une comparaison systématique du texte de cette édition avec celui de l'aldine dans le cas de *Div. Somn.* et de *Long.* permet de préciser quelque peu les choses. La base de l'édition de Leonicensio est le texte de l'aldine. Du point de vue de la qualité globale du texte, on ne peut pas vraiment dire qu'il y ait eu une amélioration incontestable. L'édition dite *Iuntina* ne corrige pas toujours les erreurs flagrantes de l'*editio princeps* et ajoute même parfois des fautes au texte de l'aldine. Certaines sont assez graves, parce qu'un lecteur innocent ne saura pas toujours les détecter, par exemple δῆ ἀπιστεῖν au lieu de διαπιστεῖν en 462^b20 ou ἔχων au lieu de ῥχων en 463^a13. Il est en revanche vraisemblable que Leonicensio a employé, comme il l'affirme, au moins un manuscrit pour apporter une poignée de corrections au texte de l'aldine. J'en compte six pour l'ensemble de *Div. Somn.* et trois pour *Long.*, soit en moyenne moins d'une correction par colonne Bekker,

15. Un manuscrit copié par Leonicensio lui-même, *Bern.* 402, est par exemple au fondement de l'édition aldine des opuscules de Théophraste : voir SICHERL (1997), pp. 89–94, et, plus généralement, CARIU (2014), pp. 49–50. Concernant sa biographie, l'étude fondamentale reste celle de DE BELLIS (1980).

16. N° 107.886 chez CRANZ (1984), p. 22. Une numérisation d'une copie sur microfilm est disponible en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k59501w> (dernière consultation : octobre 2022).

17. N° 107.899 chez CRANZ (*ibid.*), p. 24. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote Res/4 A.gr.b. 254) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10198055> (dernière consultation : octobre 2022).

18. Connu par un tableau attribué à Giorgione, *Giovanni Borgherini col maestro-astrologo*, conservé aujourd'hui à Washington D.C., à la National Gallery.

19. S'il arrive à Leonicensio de se décrire comme l'humble possesseur d'une simple *bibliotheca* (dans une lettre de 2 février 1525 à Flaminio Tomarozzi éditée par PONTANI (2000), pp. 364–366), celle-ci est décrite quelques années plus tard par son neveu comme *librorum supellex ... amplissima et lectissima* dans l'épître dédicatoire de la traduction par Leonicensio de *Part. An.* (Venise, 1540). Au sujet de la reconstruction de la bibliothèque de Leonicensio (ex-*Anonymus* 5 chez HARLFINGER (1971a)), voir VENDRUSCOLO (1996), PONTANI (2000), GAMBA (2014) et CARIU (2014).

ce qui est vraiment peu. Leur source est difficile à identifier, parce qu'elles consistent essentiellement à rétablir le texte de la vulgate lorsque l'édition aldine s'en écarte de façon trop flagrante. On pourrait s'attendre que à ce que Leonicensio ait surtout recouru aux manuscrits conservés qu'on sait être passés entre ses mains pour ce faire, à savoir *Paris. 2027*, et peut être 2033 ou 2035, mais cela ne correspond pas exactement à la nature de ses corrections. Il est possible, comme le suggère GIACOMELLI (2021b), p. 272, dans le cas de *Mir.*, qu'il ait employé les collations préparatoires et les épreuves de la presse aldine. ISÉPY (2016), pp. 226–227, observant certains cas remarquables d'accord entre les nouveautés de la *Iuntina* et la branche β dans le cas de *Mot. An.*²⁰, propose une autre hypothèse, qui consisterait en une relation entre Leonicensio et le travail de Guillaume de Moerbeke, soit qu'il soit parti de sa traduction (qui est à la base de sa propre traduction latine de 1523) pour en rétro-traduire certaines particularités, soit qu'il ait eu accès à un manuscrit grec perdu ayant appartenu à Guillaume. Dans le cas de *Div. Somn.*, on peut en tout cas certain du fait que Leonicensio a effectivement approfondi les réflexions sur le texte menées en préparation de l'ouvrage de 1523. Il bute dans son commentaire de 1523 sur le nom de Φιλαγίδου en 464^b2, transmis par la majorité des manuscrits et imprimé dans l'aldine, parce qu'il ne dispose d'aucune information pertinente (« *nam nos neque de nomine quidem illum unquam percepimus* », p. 193), et se demande s'il ne conviendrait pas de le corriger en Φιλαγίδος (« *nisi forte in textu corrupta poetae illius scriptum est nomen, & Philaegidis loco Philaenidis rectius legi debet* »). Cette correction est adoptée dans l'édition de 1527, où l'on lit pour la première fois dans le texte d'Aristote le nom Φιλαγίδος, qui est repris dans les éditions modernes depuis BEKKER (1831) mais n'est présent dans aucun manuscrit. Il paraît en outre très probable que Leonicensio ait déjà eu recours à un manuscrit en vue de sa traduction de 1523, parce qu'il reproduit à l'occasion des diagrammes qui circulent dans la tradition manuscrite (mais ni dans les manuscrits préservés liés au cercle de la presse aldine, ni dans le *Paris. 2027* qu'il a eu en sa possession), par exemple celui à l'exemple géométrique de *Mem. 2* ou un autre figurant un syllogisme reconstruit dans *Somn. Vig. 1*. Un manuscrit, et non pas seulement une traduction latine, doit aussi avoir été employé pour l'édition de 1527, à en juger par la nature de certaines corrections : χθονίησι λοχάζετο dans l'*Aldina* en *Sens. 438^a1*, au sein de la citation d'Empédocle, devient ainsi ὀθόνησι ἐχεύειο λοχάζετο dans la *Iuntina*²¹.

20. Je n'observe qu'un seul cas semblable, en *Div. Somn. 463^a16*, où la *Iuntina* partage avec *B^e* et contre l'ensemble des autres manuscrits, ainsi que l'*Aldina*, la leçon γινομένοις, au lieu de γινομένης. La faute est cependant rendue facile par le contexte. Guillaume de Moerbeke reprend la traduction de la *vetus*, *parvo calore circa quasdam partes facto*, Leonicensio donne en 1523 *levi calore quasdam corporis partes incessente*.

21. Le vers est ainsi traduit en 1523 : *subtilibus uelis rotundam compectitur pupillam*, ce qui correspond à une leçon mixte ὀθόνησι λοχάζετο. Par comparaison, la citation n'est pas restituée dans la *vetus*, tandis que Guillaume traduit *subtilibus lintheis diffunditur circulo per pupillam*, et aucune variante de cette traduction du vers n'est connue. Le texte de la citation est jugé corrompu par Pietro Alcionio (né vers 1487, mort en 1527) dans la traduction qu'il fait paraître du *corpus* en 1521 à Venise, parce qu'il observe que le texte lu par certains *graecos interpretes* ne correspond pas à celui qu'il lit dans

J'en déduis que Leoniceno a recours pour l'édition de 1527 à au moins un manuscrit grec qui n'a peut-être pas été employé en vue de la traduction de 1523, mais dans une proportion très faible par rapport à sa dépendance à l'égard de l'édition aldine, si bien qu'il est difficile d'identifier ce manuscrit avec précision. Il se pourrait que la source soit le *Paris. 1925*, un manuscrit de la collection de Mesmes qui est l'un des principaux témoins du commentaire de Michel d'Ephèse aux *PN* et dont l'on sait que Leoniceno en a été le propriétaire²². J'ai néanmoins identifié un cas où le texte grec imprimé en 1527 semble porter la marque d'une correction issue de la traduction latine de 1523, et remonter en fait à la traduction de Guillaume de Moerbeke. En *Juv.* 470^a19, le texte de la *Iuntina* donne ζῶν au lieu de la leçon ζῶιον que l'on trouve dans tous les manuscrits conservés et l'*Aldina*. Or la traduction de Guillaume a ici *vivens* (ce qui a soufflé à BIEHL (1898) précisément la conjecture ζῶν), tandis que Leoniceno traduit *quod vivit*. Il paraît donc probable que la leçon ζῶν soit issue d'une adaptation du grec au latin.

Cette édition compte un descendant manuscrit, *Oxon. Canon. gr.* 107 (*O^b*)²³. Celui-ci est composé de deux parties. La première est grecque s'ouvre sur le texte imprimé de *Sens.*, suivi du reste des *PN* copié à la main. La seconde est latine et contient un florilège philosophique, l'un des nombreux recueils de ce type composés dans les universités européennes, lequel semble avoir été réalisé par Marsile de Padoue et s'est ensuite massivement diffusé à la Renaissance et aux premiers temps de l'imprimerie sous le nom *Parvi flores* ou d'*Auctoritates Aristotelis*²⁴. Le fascicule avec le texte de *Sens.* est réputé issu d'une édition imprimée en 1542 à Paris²⁵, alors qu'il n'y a, à ma connaissance, pas d'ouvrage imprimé avec ce texte grec paru dans cette ville à cette date et en général avant l'édition de Guillaume Morel²⁶. C'est ce que confirme l'examen de son texte : il est identique à celui de l'édition aldine, bien que les caractères soient parfois différents. Il

ses manuscrits), si bien qu'il le laisse de côté avec un mot d'excuse pour son lecteur. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la bibliothèque d'Augsburg (cote 2 LG 60#(Beibd.) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb11199085> (dernière consultation : octobre 2022). N° 107.880 chez CRANZ (1984), p. 21.

22. Voir GAMBA (2014), pp. 345–346. DE BELLIS (1980), pp. 85–88, avait auparavant montré que Leoniceno emploie déjà le commentaire de Michel en vue de sa traduction de 1523. Notre vision de la bibliothèque de Leoniceno relative aux *PN* est cependant très incomplète, à en juger par le fait qu'il cite en 1523 le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.*, alors que l'on n'en connaît aucun manuscrit qu'il ait possédé et que l'*editio princeps* à la presse aldine est parue en 1527. Il convient également de prendre en compte la possibilité qu'il se soit fait prêter des manuscrits, auquel cas la liste potentielle, au vu de l'étendue de son réseau de relations (citons notamment, parmi les personnes identifiées comme ayant probablement possédé un manuscrit des *PN*, Pietro Bembo et Thomas Linacre), n'est pas courte.

23. Cette relation est déjà observée pour *Mot. An.* par ISÉPY (2016), p. 226, qui identifie d'ailleurs un frère du manuscrit, *Vat. Urb. gr.* 41, daté de 1613.

24. Il a été édité sur la base des incunables par HAMESSE (1974), laquelle défend aussi l'attribution à Marsile de Padoue et affirme, p. 45, que la recension particulière de *O^b* se trouve aussi dans trois autres manuscrits, *Ox. Canon. Pat. lat.* 62 (ff. 210^v–216, XV^e), *Rom. Bibl. Casanat.* 892 (ff. 1–151^v, XV^e) et *Vat. lat.* 11436 (ff. 1–151^v, daté de 1528). Voir aussi, pour une synthèse récente, HAMESSE (2015).

25. Voir COXE (1853), p. 98 : « *libellus sane typis impressus edit., ut videtur ex notitia paene deleta, Paris. 1542* ».

26. Il y a bien un ouvrage imprimé contenant les *PN* à avoir été publié à Paris en 1542, n° 108.049 chez CRANZ (1984), mais c'est une édition de la traduction latine de François Vatable.

s'agit donc d'une tentative d'impression du texte de l'aldine, dans des circonstances qui me sont demeurées inconnues.

Le reste du texte grec a été recopié depuis l'édition de Leonicensio, à quelques tentatives ponctuelles d'amélioration près. Le texte de *PN2* s'achève dans *O^b* en haut de la f. 78 par le mot $\chi\acute{\omega}\rho\alpha$ (468^a34), alors que la table des matières du f. 2 laisse entendre une recension complète, si bien qu'il semble que sa transcription ait été laissée inachevée. La main qui a transcrit le reste du texte des *PN* a aussi noté en marge, en lettres majuscules et y compris pour *Sens.*, la division en chapitres, si bien que son intervention doit être postérieure à 1550. HARLFINGER (1971a), p. 412, retrouve cette main dans un seul autre manuscrit, qui ne contient à nouveau que *An.*, à savoir *Veronensis Bibl. Communalis* 560²⁷. La disposition du texte est extrêmement aérée, la graphie est limpide, le texte est divisé, non seulement en chapitres, mais aussi en toutes petites sections, et il comporte même de nombreuses décorations : tout cela suggère un exemplaire de facture luxueuse destiné à servir de support à un travail académique. On ne sera donc guère étonné de rencontrer un très grand nombre d'annotations latines dans la section correspondant aux *PN*, certaines parties du texte étant régulièrement traduites ou résumées. Le manuscrit comporte aussi des annotations grecques, dont un bon nombre signale des variantes textuelles (bien que celles-ci se rencontrent ailleurs, je n'ai pas pu en déterminer la source exacte). Une annotation au f. 2, qui contient la table des matières de la partie grecque, retient particulièrement l'attention : le copiste de cette partie a écrit, au sujet des traités composants les *PN*, $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha\ \tau\acute{\alpha}\ \beta\iota\beta\lambda\acute{\iota}\alpha\ \omicron\iota\ \Lambda\alpha\tau\iota\upsilon\omicron\iota\ \mu\iota\kappa\rho\acute{\alpha}\ \tau\acute{\alpha}\ \varphi\upsilon\sigma\iota\kappa\acute{\alpha}\ \kappa\alpha\lambda\omicron\upsilon\sigma\iota$, ce qui invite à penser qu'il se considère lui-même comme grec. Je relève également la présence dans les marges du f. 76^v d'un joli petit diagramme grec illustrant la division anatomique d'un arbre, lequel est également présent, en latin cette fois, dans le commentaire de Leonicensio publié en 1523 (f. CCIX^v de l'*editio princeps*). On peut en déduire, *a minima*, que le copiste du *Canon. gr.* 107 a accès à cet ouvrage. De manière plus ambitieuse, si l'on cherche à relier (a) le fait que le manuscrit contienne un tirage alternatif inconnu du texte de l'*Ald.* pour *Sens.*, (b) que son texte des *PN* et de *Mot. An.* présente une affinité particulière avec l'édition de *Leonicensio*, (c) que son commentaire de 1523 ait aussi été employé et (d) que le copiste soit néanmoins grec quant à sa langue maternelle, on peut avancer l'hypothèse que le manuscrit a été copié par un membre de la communauté grecque de Venise ayant participé aux travaux de la presse aldine, proche de Leonicensio et actif en milieu universitaire.

27. La cote donnée dans HARLFINGER (1971a) est « 1560 », mais il s'agit sans aucun doute possible d'une erreur. Le manuscrit de Vérone est également richement annoté en latin, et comporte une note de possession grecque donnant le nom Vitantonius Gremisus au f. I, membre du *collegium* de Vérone (voir la notice du manuscrit dans MIONI (1965) II, p. 515), si bien que Harlfinger envisage de lui attribuer les deux manuscrits. Le manuscrit de Vérone apparaît également dans la liste des *recentiores* laissés de côté par SIWEK (1965b), p. 9 n. 1, et c'est là tout ce que l'on sait au sujet de son texte.

8.3 Les trois éditions bâloises (1531, 1539 et 1550)

Trois éditions successives du *corpus aristotelicum* en deux volumes paraissent à Bâle sous le patronage d’Erasme de Rotterdam chez l’imprimeur Johann Bebel. Elles s’ouvrent par une longue épître dédicatoire latine d’Erasme adressée à John More (à qui sera aussi dédiée l’édition de Platon en 1534 et dont le principal mérite semble d’avoir été le fils de son père, Thomas More), dans laquelle Erasme, à partir de la liste de Diogène Laërce et des travaux de Leonardo Bruni, s’efforce d’organiser le *corpus aristotelicum* préservé, d’estimer l’importance de la part perdue et d’évaluer l’authenticité des différents écrits²⁸. Les *PN* sont contenus dans les premiers volumes de ces trois éditions selon la séquence *PN1 – Mot. An. – PN2*, située après *An.* et avant les traités zoologiques. Les deux premières éditions, de 1531 et de 1539, n’ont pas été préparées par Erasme, dont pourtant le nom est le seul à apparaître sur la page de titre (sans doute pour des raisons commerciales), mais par Simon Grynaeus (1493–1541). Son nom est tout de même mentionné dans l’épître au début du premier volume. La première édition²⁹, parue en 1531, est globalement une réimpression du texte de l’édition aldine (qu’Erasme venait de commander en 1525), à ceci près que certaines des erreurs les plus grossières sont éliminées et que quelques variantes sont signalées en marge, une vingtaine pour l’ensemble des *PN*. Contrairement à ce que constate GIACOMELLI (2021b), p. 273, dans le cas de *Mir.*, celles-ci empêchent de qualifier l’édition de 1531 de « simple apographe » de l’édition aldine³⁰, parce que, si certaines de ces variantes sont des erreurs idiotes (ἐκνούα en 455^b6), d’autres permettent de corriger des fautes de l’*editio princeps*. Les mots ἀρχῆς ... ἀναμυνησχεσθαι en 452^a12–13 sont ainsi omis dans l’*Aldina*, mais rétablis en marge dans la première *Bebeliana*. L’erreur avait déjà été corrigée dans le texte même de l’édition de Leonicensis et, de manière générale, on peut rendre compte de pratiquement toutes ces corrections et variantes en supposant qu’elles sont issues d’une comparaison entre les textes de l’*Aldina* et de la *Iuntina*. Le texte de cette édition est repris dans l’édition séparée des traités *Long. et Div. Somn.*, avec d’abord une traduction latine de Christoph Hegendorf (mort en 1540), suivie du texte grec (« *Lectori in hoc consulentes, qui immenso Aristotelis opere, caret* »), parue à Bâle en 1536 (et une seconde fois en 1537) chez les imprimeurs Bartholomäus Westheimer et Nicolaus Brylinger³¹, ainsi que dans une édition séparée des traités *Somn. Vig., Juv.*,

28. Au sujet de l’importance de cette préface, où Erasme se prononce notamment contre l’authenticité des *Oec.*, pour l’histoire de la réception d’Aristote, voir KRAYE (1990). Une traduction anglaise est aussi disponible au sein de l’édition de sa correspondance, ESTES (2016), n° 2432, pp. 211–222. Il s’agit de l’un des très rares textes publiés d’Erasme où il est question d’Aristote.

29. N° 107.928 chez CRANZ (1984), p. 28. Une numérisation de l’exemplaire conservé à la bibliothèque de l’université de Bâle (cote VD16 A 3279) est disponible en ligne : <https://doi.org/10.3931/e-rara-399> (dernière consultation : octobre 2022).

30. Ce jugement sévère se retrouve déjà, quant au texte des *Pol.*, chez STAHR (1835), p. 324, et, quant au texte de *Met.*, chez SCHWEGLER (1847) I, p. XVI.

31. N° 107.950 chez CRANZ (1984), p. 29. Une numérisation d’un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote A.gr.b. 743) du tirage de 1536 est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10994039> (dernière consultation : novembre 2022).

Resp. et *VM* (les deux derniers n'étant évidemment pas distingués) parue à Francfort en 1550 chez l'imprimeur Peter Braubach (mort en 1567)³² Ce n'est sans doute pas un hasard si cette édition est en grande partie complémentaire de la précédente : il semble y avoir eu un marché pour de petites éditions d'Aristote, que l'on devine avoir été meilleur marché que les grands volumes de Bebel. Les imprimeurs en question sont en effet très liés aux milieux luthériens de l'époque, où l'on tente de repenser le rôle d'Aristote au sein du *cursus* universitaire. Mélanchthon publie ainsi un commentaire à *An.* en 1540, et son collègue à Wittemberg, Veit Amerbach, donne aussi deux ans plus tard, juste avant sa conversion au catholicisme, un commentaire en quatre livres qui couvre à la fois *An.* et certains thèmes des *PN*³³.

La deuxième édition de 1539³⁴ abandonne ce système de variantes pour *PN1*, mais le maintient à peu près tel quel pour *PN2*. Elle poursuit plus avant le processus de correction (sa préface signale le recours à des manuscrits et aux « *antiquorum interpretum commentariis* ») et son texte s'éloigne un peu plus de celui de l'*Aldina* pour se rapprocher de celui de la *Iuntina*. Dans l'ensemble, elle ne diffère pas beaucoup de l'édition précédente. Ce n'est pas le cas de la troisième et dernière édition de 1550³⁵, laquelle est restée célèbre pour avoir pour la première fois introduit dans le texte d'Aristote la division en chapitres qui demeure, à quelques exceptions près, toujours en vigueur aujourd'hui, bien que les intitulés donnés à chaque chapitre ne soient plus reproduits. Elle a été préparée, après la mort de Grynaeus en 1541, par Michael Isengrin (1500–1557), qui est également mentionné avec Bebel, son beau-père, comme son imprimeur sur la page de titre et qui ajoute une courte préface latine au premier volume, où il remercie notamment le médecin Conrad Gessner (1516–1565) pour ses corrections. L'édition de 1550 améliore encore le texte des deux éditions précédentes en prenant en compte des sources nouvelles³⁶. La préface mentionne cette fois, outre les sources précédemment employées, le recours à des traductions latines et à divers commentaires. En ce qui concerne plus précisément les *PN*, une note marginale relative à la citation d'Empédocle que contient *Sens.* défend le texte transmis de l'accusation de corruption totale émise à son encontre par Pietro Alcionio

32. N° 108.177 chez CRANZ (ibid.), p. 54. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote A.gr.b. 743 d) du tirage de 1536 est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb00015355> (dernière consultation : novembre 2022).

33. Voir à ce sujet KUSUKAWA (1995), chapitre 3.

34. N°107.980 chez CRANZ (1984), p. 33. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la Biblioteca Nazionale di Napoli (cote SALA FARN. 24. H 0027) est disponible en ligne : <https://polosbn.bnnonline.it/Sebina0pac/resource/aristotelous-hapanta-aristotelis-summi-semper-viri-et-in-quem-unum-uim-suam-uniuersam-contulisse-nat/NAP0080816?sysb=NAPBN> (dernière consultation : octobre 2022).

35. N° 108.174 chez CRANZ (ibid.), p. 53. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote Res/2 A.gr.b. 76-1/2) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621725> (dernière consultation : octobre 2022). Son texte pour *Sens.* a été collationné par BLOCH (2004).

36. STAHR (1835), pp. 324–327, lui adresse un éloge appuyé, en affirmant qu'elle serait la seule édition de son siècle à avoir retrouvé le texte originel des *Pol.* en plusieurs endroits. GIACOMELLI (2021b), p. 274, la présente en revanche, quant à *Mir.*, comme « substantiellement » identique à la précédente.

dans sa traduction de 1521³⁷. Une leçon tirée de la paraphrase de « *Themistius* » est citée en marge³⁸, une autre annotation se réfère au commentaire de Michel d’Ephèse³⁹. Une poignée de nouvelles variantes sont enfin introduites précédées de la mention *alias* ou *scholiastes*, ce qui implique le recours à un ou plusieurs manuscrits annotés. Je relève également deux annotations marginales absentes des éditions précédentes qui semblent être des conjectures *ope ingenii*, n’étant attestées dans aucun autre témoin⁴⁰ : φθίνεσθαι, p. 312, pour φήχεσθαι ou φύχεσθαι en *Mem.*, 450^b3 et μέμνηται· ὅτὲ δὲ καὶ μέτρῳι, οὐ μέμνηται, ἀλλὰ, p. 314, pour ὅτὲ δὲ καὶ μέτρῳι· ἀλλὰ μέμνηται en *Mem.* 453^a1–2.

8.4 L’édition de Giovanni Battista Camosio (Venise, 1551)

Giovanni Battista Camosio (ou Camozzi ; 1515–1581), natif de Trévise, est l’élève de Ludovico Boccadiferro à Bologne pendant le second quart du XVI^e, avant de prendre sa succession à sa chaire de philosophie en 1545⁴¹. Il supervise la préparation d’une nouvelle édition intégrale d’Aristote et de Théophraste par la presse aldine sous la direction de Federico Torresano (dont le père, Nicola, avait rejoint la presse en 1508), dite *Aldina minor* (en raison de son format), publiée en 1553⁴². Les *PN* se trouvent dans le troisième volume, selon une séquence *PN1 – Mot. An. – Gener. An. – PN2*⁴³. La division en chapitres de la dernière édition bâloise est indiquée en préambule, mais elle n’est pas reprise dans le texte même. La préface du premier volume loue Camosio pour avoir consulté différents manuscrits, ainsi que les avis des érudits les plus éclairés, afin de corriger le texte, sans plus de précision, celle du deuxième volume mentionne des manuscrits « très anciens » (*vetustissimis exemplaribus inspectis*), les préfaces aux tomes suivants ne contiennent ensuite rien de tel. Le texte pris pour point de départ est celui de la *Iuntina*, dont les erreurs orthographiques sont systématiquement corrigées. Les corrections plus profondes

37. On lit ainsi, p. 305, la déclaration suivante : « *Petrus Alcyonius interpres Latinus haec carmina suppressit tum quod mendosa (ut scribit) nun habeantur, tum quod Graeci interpretes quaedam explanent quae in codicibus vulgatis hodie non legantur. Mihi et clara uidentur, et minime mendosa nisi quod ἀμουργούς uouem corruptam iudico et legi posse ἀπουργούς, idest ἀποεργούς. Loquitur autem de Laterna.* »

38. *Ad Div. Somn.* 463^b26 : la quasi-totalité des manuscrits donne μελλούσης, l’édition de 1550 signale en marge, p. 321, que l’on lit chez le pseudo-Thémistius μενούσης.

39. *Ad VM* 479^a17–18, p. 335 : « ἦτις ἂν ἐπίστασις, *legisse uidetur Michaël Ephesius* ».

40. C’est aussi ce que relève, quant au texte de *Mir.*, GIACOMELLI (2021b), p. 274.

41. Voir l’entrée correspondante dans le volume 17, paru en 1974, du *Dizionario biografico degli Italiani*, que l’on doit à Peter Schreiner. Une bonne parties des informations disponibles à son sujet sont issues de l’*Historiae sui temporis* (première publication : 1604) de Jacques Auguste de Thou (1553–1617), qui a effectué de nombreux voyages en Italie au début des années 1570.

42. Au sujet des circonstances de cette édition, voir CATALDI PALAU (1998), pp. 348–349.

43. N° 108.218 chez CRANZ (1984), p. 57 ; voir également la notice descriptive n° 182 chez CATALDI PALAU (1998), pp. 682–683. Une numérisation de l’exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote A.gr.b. 528-3) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10169632> (dernière consultation : octobre 2022).

du texte sont, d'après mes sondages, très rares, je n'ai identifié que de très rares écarts qui doivent résulter de l'influence d'un manuscrit sur la *Camotiana*⁴⁴ : en *Resp.* 473^b23, au sein de la citation d'Empédocle, on lit dans cette dernière $\alpha\zeta\upsilon\mu\omicron\nu$, ce qui est certainement une faute d'impression pour $\alpha\zeta\iota\mu\omicron\nu$, leçon qui est transmise dans la branche de *Z* ainsi que dans celle des manuscrits *L* et *H^a*, alors que toutes les éditions précédentes donnent à cet endroit $\alpha\sigma\iota\mu\omicron\nu$; en *Juv.* 467^b19, on lit dans cette édition $\zeta\omega\nu\tau\alpha$ au lieu de $\zeta\eta\nu$, faute qui se retrouve uniquement dans les manuscrits *Marc.* 200 et 206 de Bessarion. Il est donc raisonnable de supposer que la presse aldine a cette fois pu avoir accès aux manuscrits du cardinal pour améliorer son texte, lesquels étaient probablement beaucoup plus facilement accessible après qu'un collaborateur de la presse, Andrea Navagero, avait été nommé à la tête de la Biblioteca Nicena au début de l'année 1516.

8.5 L'édition de Guillaume Morel (Paris, 1556)

Guillaume Morel (1505–1564) prend la succession de son associé d'Adrien Turnèbe en tant qu'imprimeur du Roi pour la langue grecque en 1556 et demeure seul détenteur des matrices royales jusqu'à la fin de sa carrière⁴⁵. Il fait paraître à Paris deux éditions, à peu près identiques quant à leur texte, des traités de philosophie naturelle d'Aristote, la première en 1556⁴⁶ et la seconde cinq ans plus tard, en 1561⁴⁷. La première est un assez gros volume qui comprend dans cet ordre *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, puis *An.*, *PN1* (divisé en cinq traités) et *PN2* (en quatre traités), selon un arrangement tout à fait inhabituel en ce que *Long.* y est placé en dernier, sans doute en raison de sa conclusion, où Aristote semble clore son étude du vivant. La division en chapitres de la dernière édition bâloise est intégrée très discrètement au texte : les différents chapitres ne sont pas séparés par des inter-titres, mais seulement par un subtil espacement, tandis que le numéro du chapitre est seulement indiqué par la lettre grecque minuscule correspondante en marge. La seconde édition est fort semblable à la première, avec cette différence que dans certains exemplaires⁴⁸ *Inc. An.* et *Mot. An.* y prennent la place *PN2*. Ces éditions sont augmentées de quelques notes critique textuelle à la fin de l'ouvrage, où Morel n'a de cesse, en ce qui concerne *PN*, de se référer à un certain « *vetus Graecus codex* », ainsi

44. Même constat, quant à *Pol.*, chez STAHR (1835), pp. 330–331. GIACOMELLI (2021b), p. 275, ne semble en revanche pas observer, dans le cas de *Mir.*, quoi que ce soit de comparable.

45. La figure de Morel, autodidacte passionné d'origine modeste et soucieux de demeurer aussi neutre que possible à l'égard des questions religieuses, est très peu étudiée. Pour une courte biographie croisée de Morel et Turnèbe, voir BARRAL-BARON et VANAUTGAERDEN (2020), pp. 9–29.

46. J'ai consulté l'exemplaire conservé à la BnF, cote R-1689.

47. N° 108.324 chez CRANZ (1984), p. 37 ; voir également BARRAL-BARON et VANAUTGAERDEN (2020), p. 179. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 4 A.gr.b. 255) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150457> (dernière consultation : octobre 2022).

48. Par exemple celui que j'ai consulté à la BnF avec la cote R-1691, il semble cependant que d'autres ne présentent pas cette particularité. Cette seconde édition correspond au n° 108.444 chez CRANZ (1984), p. 77 ; voir également BARRAL-BARON et VANAUTGAERDEN (2020), p. 248.

qu'occasionnellement à des traductions latines ou des « *ueteres interpretes* ». Le travail de Guillaume Morel, dont la qualité des conjectures est reconnue pour de nombreux autres auteurs qu'il a édités, en particulier Homère ou Pindare, n'a guère été étudié en ce qui concerne ses éditions d'Aristote, même si ses propositions rencontrent de temps en temps la faveur des éditeurs⁴⁹. L'essentiel de la littérature à ce sujet se résume à une remarque que l'on trouve dans l'édition de la *Poétique* par BYWATER (1909), p. xxv, selon laquelle l'édition de ce traité par Guillaume Morel constitue une tentative de remplacer l'édition aldine par le recours à un manuscrit inédit, le *Paris*. 2040⁵⁰.

Le texte de base de la *Moreliana* paraît être dérivé de la comparaison entre l'*Aldina* et la *Iuntina*, qu'il corrige *ope ingenii* en certains endroits. Ses notes de fin d'ouvrage affirment en revanche citer les leçons d'un manuscrit précis, que l'on peut chercher à identifier. Tout d'abord, Morel ne se réfère à ce manuscrit que pour *PN1* et ne semble disposer que des traductions latines pour corriger son texte de *PN2*, ce qui suggère que le manuscrit en question ne contient que *PN1*. On peut ensuite attribuer certaines de ses corrections, lorsqu'elles éliminent des erreurs apparues avec l'édition aldine et ayant persisté dans toutes les éditions précédentes, au recours à ce manuscrit, par exemple en 463^b15, où Morel rétablit le εὐτελεῖς de la grande majorité des manuscrits contre le mot ἀγενεῖς que l'on lit dans les autres éditions de l'époque et qui remonte à une faute du *Vat*. 258. Il signale aussi dans ses notes de fin d'ouvrage quelques leçons intéressantes de ce manuscrit sans les adopter dans son texte, dont trois (ἡ δὲ au lieu de εἰ δὴ en 458^b3, ὕφ' ὧ en 459^b13, ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἶμα plutôt que ἐν τῇ κινήσει τηδὶ en 461^b13-14) correspondent à des leçons propres à *E* et à sa descendance, tandis que deux (εἶ τι ὧν δύνανται τῶι χρόνῳ en 454^a27 et αἰσθητικὰ pour αἰσθητὰ en 459^a24-25) sont des fautes qui ne se retrouvent dans aucun manuscrit conservé. Il note enfin que certains manuscrits anciens (*ueteres codices*) ne séparent pas le traité περὶ ἐνουπνίων des précédents mais reportent simplement ce titre en marge : cela correspond bien à la situation dans le manuscrit *E* (où une main beaucoup plus récente a inséré le titre grec), dans lequel *Div. Somn.*, en revanche, est plus nettement séparé de ce qui précède, et elle se retrouve dans la plupart de ses descendants.

Je conclus de cet examen que Guillaume Morel a très probablement eu accès au *Paris*. 1853, le « *uetus Graecus codex* » de ses notes. Cela correspond bien à l'épithète de « chasseur de manuscrits » que lui décernent BARRAL-BARON et VANAUTGAERDEN (2020), p. 76. Or, d'après ce que l'on sait de l'histoire du manuscrit, celui-ci ne se trouve pas encore à Paris en 1556, où il ne parvient qu'après la mort du maréchal Pierre Strozzi en 1558 (qui venait d'en faire l'acquisition avec la bibliothèque du défunt cardinal florentin Niccolò Ridolfi, petit-fils de Laurent le Magnifique, en 1555, lequel l'avait probablement

49. La dernière édition de la *Poétique* en date, TARÁN et GUTAS (2012), en retient ainsi deux, assez discrètes, en 1458^a16-17 et en 461^a24. Certaines de ses conjectures quant à *Phys.* sont également toujours discutées.

50. TARÁN et GUTAS (ibid.), p. 47, ont l'air de contester cette affirmation mais ne donnent pas vraiment d'argument précis.

trouvé dans les collections de sa famille) dont Catherine de Médicis finit par annexer la bibliothèque⁵¹. Étant donné les liens à cette période entre les familles Médicis et Strozzi et les cercles humanistes parisiens, il ne me paraît pas implausible que Guillaume Morel ait eu vent de l'existence de ce manuscrit, dont la qualité graphique suffit à attester du prestige et de l'ancienneté pour tout lecteur un tant soit peu informé, et se soit montré suffisamment intéressé pour envoyer quelqu'un examiner son texte ou chercher à s'en procurer une copie, dans la mesure où l'on n'a aucune trace d'un voyage en Italie de sa part. Un point nodal de ce réseau pourrait bien être la figure de Piero Vettori (1499–1585), florentin, professeur au *Studio* à partir de 1538, très lié à l'entreprise de Turnèbe et de Morel : c'est en effet chez Guillaume Morel qu'il publie de nouveau son édition des *Pol.* en 1556, puis donne une édition de l'*EN* en 1560 où il souligne avec vigueur dans la préface la nécessité de revenir aux manuscrits. Autrement, si l'on pense que Morel doit avoir vu le *Paris*. 1853 lui-même, il faudrait revoir les hypothèses actuellement en vigueur au sujet du sort du manuscrit au XVI^e afin que celles-ci permettent qu'il soit accessible à Paris à l'imprimeur du Roi avant 1556.

L'imprimeur André Wechel, dont la maison sera quelques années plus tard à l'origine de l'édition de Friedrich Sylburg, fait paraître en 1577 à Francfort un volume rigoureusement identique, quant aux traités qu'il contient, à leur ordre, et au détail de leurs textes, à celui publié par Morel en 1556⁵². On ne peut d'ailleurs pas dire que Wechel s'en cache, la page de titre annonce clairement l'origine parisienne du volume (« *Ad exemplaris fidem, quod postremum Lutetiae excusum est, emendati* ») et l'imprimeur se met en scène comme rapportant les fruits de l'érudition parisienne en Allemagne dans la préface. Wechel vient en effet de transplanter son atelier de Paris, où il avait repris l'entreprise familiale en 1554, à Francfort entre 1572 et 1574, suite aux événements de la Saint-Barthélémy. La préface du volume de 1577 se termine par un appel aux lecteurs, invitant quiconque est capable de corriger le texte d'Aristote à venir chercher du soutien auprès de l'imprimeur, ce qui pourrait avoir été un appel du pied fort peu discret à l'adresse de Sylburg, d'autant plus que leur première association connue date précisément de 1577⁵³.

51. Une tradition historiographique tenace fait remonter le transfert à Paris de la collection acquise par Strozzi en 1550 au tout début de la décennie, alors que, s'il est nommé maréchal de France en 1554, Strozzi n'a de cesse de guerroyer en Italie pendant la période et n'est que très peu en France, avant sa mort en 1558. Le transport de ses livres fait encore l'objet de requêtes épistolaires de Catherine de Médicis à sa veuve en 1558 et 1560. L'arrivée en France de la bibliothèque de Strozzi est néanmoins antérieure à 1567. Voir à ce sujet les mises au point de BALADIÉ (1975) et de MURATORE (2009), pp. 315–342.

52. N° 108.616 chez CRANZ (1984), p. 94. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote Res/4 A.gr.b. 166-3) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150390> (dernière consultation : novembre 2022). La principale différence entre l'édition de Wechel et celle de Morel est que Wechel marque plus nettement la division en chapitres.

53. D'après MACLEAN (2009), p. 170 n. 20.

8.6 L'édition de Friedrich Sylburg (Francfort, 1584)

L'édition des écrits conservés d'Aristote fait partie des premiers projets de Friedrich Sylburg (1536–1596) lorsqu'il s'installe à Francfort en 1583, après avoir renoncé à toute position d'enseignement, en se donnant pour mission de se consacrer aux textes antiques. Sa parution en cinq volumes chez l'imprimeur André Wechel s'étale entre 1584 et 1587. Les *PN* (nommées « *parva physica* ») font partie de la première livraison, elles sont placées avec *An.* à la suite de la section de philosophie naturelle du *corpus*⁵⁴, tandis que *Mot. An.* est intégré au volume comprenant les écrits qui paraît l'année suivante. C'est ainsi la première édition complète des œuvres d'Aristote qui prend parti pour les *PN* au sens moderne, à la suite de l'édition de Guillaume Morel, l'éditeur s'en justifie d'ailleurs dans ses notes, au moment d'examiner l'annonce de *Mot. An.* à la fin de *Div. Somn.*, en invoquant le fait que le début de *Long.* rappelle *PN1*. Le traité *Long.* est d'ailleurs placé, comme chez Morel, à la toute fin de la série des *PN*. La division en chapitres est reprise de la dernière édition bâloise.

La préface de l'imprimeur située en tête du volume rend d'ailleurs hommage aux prédécesseurs de Sylburg, en expliquant que celui-ci est parti du texte de Morel (suivant les conseils de Wechel, peut-on imaginer) et l'a comparé à celui de Camotius, ainsi qu'à celui d'une édition bâloise (la troisième). Cette déclaration est réitérée, par Sylburg lui-même cette fois, à la fin du volume, laquelle contient un ensemble de *variae lectiones* attribuées avec précision à ces différentes éditions, ainsi que quelques propositions de corrections. L'édition de Sylburg repose ainsi sur la collation et la comparaison raisonnée des trois dernières éditions en date, ce qui lui permet de déployer une compétence philologique assez impressionnante dans ses notes de fin d'ouvrage (où le nom d'Henri Estienne, qu'il a côtoyé lors d'un séjour à Paris en 1559, revient régulièrement). Son texte grec est repris par la suite dans une édition séparée de *Sens. et Mem.* parue en 1589 à Wittemberg chez l'imprimeur Zacharias Lehmann⁵⁵ et est tiré une seconde fois par Wechel en 1596⁵⁶.

54. N° 108.664 chez CRANZ (1984), p. 99. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 4 A.gr.b. 167-2) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10150399> (dernière consultation : novembre 2022).

55. N° 108.705 chez CRANZ (ibid.), p. 103. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'université de Halle (cote VD16 ZV 740) est disponible en ligne : <http://gateway-bayern.de/VD16+ZV+740> (dernière consultation : novembre 2022).

56. N° 108.746 chez CRANZ (ibid.), p. 108. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la Staatliche Bibliothek de Regensburg (cote 999/4Class.71(2)) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb11060658> (dernière consultation : novembre 2022). Il faut corriger la coquille du relevé de EIJK (1994), p. 102, qui lui donne comme date de parution l'année 1696.

8.7 Les édition d'Isaac Casaubon et Giulio Pace (Genève, 1590 & 1597)

L'édition des œuvres d'Aristote placée sous l'égide d'Isaac Casaubon (1559–1614), le bibliothécaire d'Henri IV, et publiée par l'imprimeur Guillaume de Laimarie se présente d'une manière doublement trompeuse : il est indiqué au début du volume que celui-ci est publié à Lyon en 1590 et que Casaubon est responsable de son texte. L'édition a en fait paru à Genève⁵⁷, la ville de naissance de Casaubon, celle où il est titulaire de la chaire de grec entre 1581 et 1596 et la seule où cet imprimeur ait été actif, et elle a surtout été préparée, non par Casaubon, mais par Giulio Pace (*Iulius Pacius*, 1550–1635). Pace, natif de Vicence converti très jeune au protestantisme, s'est réfugié à Genève en 1574, où il collabore régulièrement avec Laimarie, publiant notamment une édition remarquée de l'*Organon* en 1584. Une édition complète d'Aristote est prévue, mais celle-ci prend de plus en plus de retard, suite au départ précipité de Pace pour Heidelberg en 1585, où il devient titulaire d'une chaire de droit. Casaubon, qui a déjà participé à l'édition de l'*Organon*, se voit ainsi confier les dernières étapes de la préparation de l'édition complète, qui paraît sous son nom en 1590 : le gros du travail relatif au texte grec a déjà été accompli par Pace, il se contente d'y ajouter quelques corrections⁵⁸. Celle-ci donne lieu à deux volumes extrêmement compacts, le premier comprenant les traités préservés et le second les fragments, à chaque fois accompagnés d'une traduction latine sur une colonne parallèle au texte grec au sein de la même page. Il s'agit ainsi de la première édition bilingue intégrale des œuvres d'Aristote où une traduction est placée directement en regard du texte original. Les *PN* figurent au sein du premier volume⁵⁹, selon la séquence *PN1 – Mot. An. – PN2*, en dépit du fait que l'éditeur, Pace ou Casaubon, reprenne en marge une grande partie des observations de Sylburg tendant à mettre en doute la validité de l'annonce de *Mot. An.* à la fin de *PN1*. Ni la préface de Casaubon à l'édition de 1590, ni celle de Pace à celle de 1597 ne font référence précisément à des manuscrits, ne sont évoquées que les éditions, traductions et interprétations précédentes.

57. Le subterfuge, fréquent à l'époque, s'explique par l'interdiction de la circulation en France d'ouvrages en provenance de territoires réformés. Laimarie y a, d'après CHAIX, DUFOUR et MOECKLI (1966), p. 109, souvent eu recours.

58. Son nom a sans doute été préféré à celui de Pace, qui avait pourtant pris en charge l'intégralité du texte grec, en raison de la notoriété croissante de Casaubon à la fin des années 1580. Pace ne semble pas en avoir tenu rigueur à son ancien élève, à en juger par le ton de son avertissement « *lectorii candido* » par lequel s'ouvre l'édition presque identique des œuvres d'Aristote qu'il finit par publier sous son nom en 1597, toujours chez Guillaume de Laimarie, où il narre une partie de cette histoire (en s'abstenant toutefois soigneusement de donner le nom de Casaubon). Casaubon ne paraît cependant pas avoir été très fier de son rôle, à en juger par le fait qu'il s'abstient d'inclure cette édition d'Aristote dans la liste de ses travaux qu'un correspondant lui demande et qu'il ne la reprendra jamais par la suite, à la différence de celles de Théophraste, Suétone et Strabon. Au sujet de cet épisode, voir GLUCKER (1964) et PARENTY (2009), pp. 61–64.

59. N° 108.708 chez CRANZ (1984), p. 103. Une numérisation de l'exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 77-1/2) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621717> (dernière consultation : octobre 2022).

La division en chapitres de la troisième édition de Bâle est reproduite. La traduction latine adjointe au texte des *PN* est celle de François Vatable (né vers 1495, mort en 1546)⁶⁰.

L'édition comporte, quant aux *PN*, quelques rares conjectures, ainsi qu'un certain de *variae lectiones* précédées de la mention γρ., en marge. Une partie de celles-ci sont explicitement tirées du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à *Sens.* (ce qui est une nouveauté par rapport aux éditions précédentes) et de la paraphrase alors attribuée à Thémistius. Le reste provient intégralement des notes de fin d'ouvrage de l'édition de Sylburg, et donc des éditions précédentes qui y ont été comparées. Le texte principal est globalement très proche de celui de Sylburg⁶¹. L'absence de progrès majeur au sein de l'édition de Casaubon n'a pas échappé à tous ses contemporains, on conserve ainsi une lettre de Juste Lipse de 1590 où celui-ci le tance vertement pour le caractère superficiel de son travail⁶².

L'édition que fait paraître Pace en 1597⁶³, toujours chez Lamairie à Genève (aucune ville n'est cette fois mentionnée sur la page de titre), conserve l'ordonnancement *PN1 – Mot. An. – PN2*, alors même que l'éditeur se prononce dans sa préface en faveur de l'arrangement où *Gener. An.* sépare *PN1 – Mot. An.* de *PN2*. Elle diffère cependant de celle de Casaubon en ce que la séquence *An. – PN* y est placée après les traités d'étude des animaux, et non plus avant. La division en chapitres est de nouveau reprise. Le texte grec est encore une fois accompagné d'une traduction disposée sur une colonne parallèle, mais la traduction latine est celle de Guillaume de Moerbeke. Aucune variante n'est désormais consignée en marge. Comme l'on s'y attendrait, étant donné l'histoire respective de ces deux éditions, le texte grec de Pace est, à quelques corrections triviales près, le même que celui de Casaubon.

L'édition de Casaubon a connu une postérité importante, laquelle doit être attribuée

60. Parue pour la première fois en 1531 à Paris chez l'imprimeur Prigent Calvarin et qui a connu de nombreuses publications ultérieures au cours des décennies suivantes. N° 107.850 chez CRANZ (1984), p. 18, pour le premier tirage. Une numérisation d'un exemplaire du second tirage de 1535, réputé identique au précédent quant au texte et conservé à la bibliothèque municipale de Lyon (cote Rés 319378 (6)), est disponible en ligne : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00G000100137001100456511 (dernière consultation : novembre 2022).

61. Même constat chez GIACOMELLI (2021b), p. 292, quant à *Mir.*, chez GLUCKER (1964), pp. 277–281, pour l'édition dans son ensemble, et déjà, quant à *Met.*, chez SCHWEGLER (1847) I, pp. XVIII–XIX et BONITZ (1848) I, pp. XII–XIII.

62. Lettre déjà repérée par SCHWEGLER (1847), que je cite d'après PARENTY (2009), p. 61 : « *Aristotelem tuum vidi, et utar. Sed vergente jam aevo, parum grata mihi deinceps minuties ista literarum. At quam opum ipsum probum, probius si totus in eo fuisses. Nam cursim te hoc egisse non ego video? Recipe spiritum et aliquando itera.* » ; « J'ai vu ton Aristote, et je l'utiliserai, mais alors que ma vie est entrée sur sa pente déclinante, je n'apprécie guère cette taille minuscule de caractères. Bien que l'ouvrage soit d'honnête facture, il serait bien meilleur si tu t'y étais entièrement consacré, car je vois bien que tu l'as produit à la hâte. Reprends ton souffle et reviens-y une prochaine fois. »

63. N° 108.755 chez CRANZ (1984), p. 109. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la Biblioteca Nazionale di Napoli (cote SALA FARN. 24. B 0002) est disponible en ligne : <https://polosbn.bnonline.it/Sebina0pac/resource/aristotelous-tou-stageiritou-ta-sozomena-operum-aristotelis-stagiritae-philosophorum-omnium-longe-pr/NAP1141272?sysb=NAPBN> (dernière consultation : octobre 2022).

avant tout au prestige qui entoure le nom de l'éditeur désigné⁶⁴. Elle a été reprise à l'identique, traduction et variantes marginales comprises, dans une édition parue en 1605 à Genève chez l'imprimeur Pierre de la Rovière⁶⁵. Une édition séparée des trois traités du sommeil avec la traduction latine de Leonicensis paraît aussi en 1610 à Gießen en appendice du commentaire de Jules Scaliger (1484–1558) au *De Insomniis* hippocratique⁶⁶. La page de titre laisse entendre que l'ensemble du volume est l'œuvre de Scaliger, ce qui est évidemment un mensonge éhonté, puisque ce dernier n'a jamais donné d'édition de ces textes et qu'il est mort un demi-siècle auparavant⁶⁷. Le texte est en fait tiré de l'édition de Casaubon, à quelques conjectures près qui ne feront pas honneur à leur auteur. Les extraits des *PN* que l'on trouve dans le manuscrit *Nap.* III D 38 (*N^p*, ff. 26^v–43^v)⁶⁸, qui est en fait un ensemble de notes latines et d'extraits grecs couvrant l'ensemble du *corpus aristotelicum*, classés par titre latin et chapitre, semblent également provenir du texte de l'édition de Casaubon (ou de celle de Du Val, qui lui est pratiquement identique).

8.8 L'édition de Guillaume Du Val (Paris, 1619)

Guillaume Du Val (mort en 1646), nommé lecteur ordinaire du roi en philosophie latine et grecque au Collège royal en 1606 et médecin de Louis XIII en 1613, donne en 1619 une édition des œuvres complètes d'Aristote en deux tomes, avec une traduction latine sur une colonne parallèle. Le Roi lui-même est le dédicataire de la première préface (puis Casaubon de la seconde). Duval présente explicitement son texte, dès la page de titre, comme issu des éditions de Turnèbe, Casaubon et Pace. Les *PN* y sont placés, au sein du premier tome, entre *An.* et les traités zoologiques, selon la séquence *PN1 – Mot.*

64. Ce succès a vraiment quelque chose de paradoxal par rapport au peu d'intérêt et d'attachement de Casaubon pour Aristote, à la différence d'autres auteurs, par exemple Théophraste. Il accomplit même l'exploit, dans la préface de son édition de 1590, analysée par PARENTY (2009), pp. 146–154, de ne pratiquement rien dire au sujet d'Aristote.

65. Une numérisation d'un exemplaire du premier volume conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 78-1) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10209575> (dernière consultation : novembre 2022). La page de titre indique clairement que le volume reprend l'édition de Casaubon. Comme le relève GLUCKER (1964), pp. 286–287, les seules différences sont la suppression des variantes marginales les plus longues, du fait d'un format un peu plus étroit, et l'ajout d'un texte frauduleux, et que Casaubon a reconnu pour tel, « *Aristotelis Libri XIV de Secretiore Parte Divinae Sapientiae secundum Aegyptos* », soi-disant traduit de l'arabe par un certain Iacobus Carpentarius.

66. Une numérisation d'un exemplaire conservé à l'ÖNB de Vienne (cote *69.M.272* ALT PRUNK) est disponible en ligne : <http://data.onb.ac.at/rep/108F1785> (dernière consultation : novembre 2022). Au sujet de la renommée de Scaliger en Allemagne, et en particulier en Hesse, au début du XVII^e, voir LARDET (2003), p. 164.

67. La chose n'a pas échappé à DROSSAART LULOFS (1943), p. XXX : « *editio denique, quae anno 1610 nomine I. C. Scaligeri prodit, tam similis est Sylburgianae, ut eam Scaligero, qui anno 1558 mortuus est, abrogandam esse existimem* » Le fait qu'il présente son texte comme rigoureusement identique à celui de Sylburg ne contredit pas vraiment la thèse que j'avance, parce qu'il avance exactement la même chose au sujet de l'édition de Casaubon.

68. Description par FORMENTIN (2015), pp. 270–272, qui date le manuscrit du milieu du XVII^e siècle.

An. – *PN*⁶⁹. Du point de vue du texte grec, l'édition est strictement identique à celle de Casaubon de 1590⁷⁰. La traduction latine en regard est de nouveau celle de Vatable. En dépit de son absence totale d'innovation, l'édition de Du Val a connu un certain succès, dont témoignent ses nouveaux tirages en 1629, 1639, et, de manière posthume, en 1654.

Je ne connais pas d'édition des *PN* parue entre le tirage de 1654 et la publication des cinq volumes magistraux que donne entre 1791 et 1800, à « *Biponti* » (Zweibrücken), puis à Strasbourg, Johann Gottlieb Buhle (1763–1821), alors professeur à Göttingen, qui avaient vocation à se poursuivre pour former une édition complète d'Aristote, laquelle n'a malheureusement jamais pu aller au-delà de l'*Organon* (en y incluant *Rhet.* et *Poet.*)⁷¹. C'est regrettable, parce que Buhle avait, dans le premier volume, posé nombre des jalons de la méthode d'édition de la philologie moderne. S'il prend la peine d'établir un inventaire de toutes les éditions et traductions précédentes d'Aristote, il les déclare inutilisables parce qu'elles ne précisent pas l'origine de leurs leçons, ne distinguent même pas les leçons transmises des conjectures des éditeurs, et ne fournissent aucune justification quant au texte finalement choisi. Buhle commence donc par énumérer tous les manuscrits d'Aristote connus de lui en indiquant leurs contenus et en fournissant une brève description, puis fait de même pour les commentaires grecs, arabes et hébreux. Sa liste dépend des travaux des érudits précédents, en particulier de ceux de Montfaucon, et elle n'inclut pas les manuscrits du Vatican⁷². Malgré ces faiblesses, elle réussit tout de même à identifier une bonne part des manuscrits importants quant aux traités de philosophie naturelle parmi ceux conservés à Venise, Paris ou Vienne (vol. I, pp. 171–184). On peut penser que, si Buhle était parvenu à mener à bien son projet, non seulement la qualité du *textus receptus* des *PN* avant l'édition de Bekker aurait été bien meilleure (au point éventuellement de rendre moins urgemment nécessaire la commission de cette édition par l'Académie de Prusse), mais aussi que la représentation des *PN* comme une série continue excluant *Mot. An.* ne se serait peut-être pas imposée à l'époque contemporaine. Elle aurait en tout cas trouvé un adversaire de taille. Au vu de ses ruminations furibondes dans la préface du troisième volume⁷³, Buhle n'aurait en effet certainement pas anticipé le geste de Bekker

69. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote 2 A.gr.b. 79–1) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10621723> (dernière consultation : novembre 2022).

70. Même constat quant à *Mir.* chez GIACOMELLI (2021b), p. 293, et dans l'ensemble chez GLUCKER (1964), p. 287.

71. Au sujet du projet des *editiones Bipontinae*, dont l'objectif était de parvenir à de nouvelles éditions scientifiques de l'ensemble des textes antiques conservés, voir BUTTERS (1877). La première publication à voir le jour est une édition de Tacite en 1779. Le projet ne survivra malheureusement pas aux guerres napoléoniennes, la dernière publication date de 1809.

72. Lesquels donneront tant de fil à retordre à Bekker et Brandis que le second finira par publier leur inventaire du fonds aristotélicien de la bibliothèque (BRANDIS (1832)), ce qu'ils n'ont fait pour aucune autre.

73. « *Quam ineptus porro sit nonnuquam ordo singulorum librorum ad aliquam πραγματείαν relatorum, satis docet vitiosa Parvorum Naturalium, quae vocant, series, quae quomodo mutanda sit, infra ostendi, ut plura similia hac in re peccata nunc quidem silentio praeteream* » (p. VI de la préface du troisième volume de 1792). L'ordre recommandé par Buhle (p. XIV), qu'il affirme être clairement prescrit par le

consistant, sans imprimer l'intitulé latin de *Parva naturalia*, à en maintenir le concept en faisant imprimer à la suite tous les titres individuels des différents traités de la collection avant de faire débiter le texte grec du premier d'entre eux.

8.9 L'édition de Wilhelm Becker (Leipzig, 1823)

Wilhelm Adolf Becker (1796–1846), qui deviendra professeur à Leipzig en 1836, fait paraître en 1823 à Leipzig, chez l'imprimeur Christian Vogel, une édition des trois traités du sommeil. Il explique dans sa préface avoir, comme toute sa génération, pris la mesure du diagnostic émis par Buhle quant aux éditions précédentes et décidé en conséquence de travailler à l'amélioration du texte d'Aristote pendant trois ans, en choisissant ces traités comme ceux dont le texte lui paraissait nécessiter le plus un tel travail. En dépit de ce qu'annonce la page de titre (« *ad codd. et edd. vett. fidem recensuit* »), Becker n'est pas allé consulter de manuscrit lui-même. Son édition se fonde sur une collation détaillée des éditions précédentes (à l'exception de celle de G. Morel) et de leurs variantes, sur la poignée de variantes citées par Accorambonius dans son commentaire, sur les traductions latines et les commentaires anciens et modernes connus, et sur une source plus inattendue, à savoir les variantes marginales contenues dans un exemplaire du troisième tome de l'édition aldine qu'une note indique comme ayant appartenu à un certain « *Christophori Mauricii* »⁷⁴. Becker n'est pas parvenu à identifier cette figure (et moi non plus). Il ajoute cependant à la fin de son édition un relevé de toutes ces variantes pour *Part. An.* et le reste de *PN1* (*Mot. An.* inclus), qui a été mis à contribution par LANGKAVEL (1868). Celui-ci permet en fait d'identifier avec précision au moins l'un des manuscrits en question, grâce à ses fautes caractéristiques : l'essentiel des variantes citées sans aucun doute possible de l'actuel *Ambros.* A 174 sup.⁷⁵, dont la question est désormais de savoir quelle a été sa relation à ce fameux Mauritius⁷⁶. Quoi qu'il en soit, l'édition de Becker est intégrée

texte d'Aristote, est *PN1 – Mot. An. – Gener. An. – PN2*.

74. La note, telle que reproduite dans la préface, p. XIII, précise même que ces variantes se fondent sur des manuscrits qu'il a consultés : « *Christophori Mauricii, qui hunc pariter ut ceteros codices emendatioribus curavit haberi ex collationibus factis cum aliis manu scriptis* ». Quant au commentaire d'Accorambonius auquel Becker se réfère dans la préface (« *codicum praeter illos a Mauritio collatos et cuius varietatem Accorambonius in commentario dedit, nihil auxilio fuit* », p. XVII), je suppose qu'il s'agit d'une référence à l'un des deux ouvrages d'explication des lieux textuels difficiles du *corpus aristotelicum* donnés par Felice Accoramboni (*Interpretatio obscuriorum locorum et sententiarum omnium operum Aristotelis* . . ., Rome, 1590, et *Vera mens Aristotelis* . . ., Rome, 1604, en grande part identique au précédent), qui, après vérification, mentionnent bien une poignée de leçons insignifiantes trouvées « *in antiquo codice* ».

75. Un petit nombre de variantes n'y sont cependant pas présentes, la plus spectaculaire est $\varphi\theta\eta\nu\epsilon\sigma\theta\alpha$, p. 312, pour $\psi\eta\chi\epsilon\sigma\theta\alpha$ ou $\psi\acute{\upsilon}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha$ en *Mem.* 450^b3. Or celle-ci est manifestement une faute stupide pour la leçon $\varphi\theta\eta\nu\epsilon\sigma\theta\alpha$, laquelle est, selon toute vraisemblance, une conjecture de l'édition bâloise de 1550. J'en conclus que Mauritius a employé, non seulement ce manuscrit, mais aussi l'édition de 1550, ce qui fournit un *terminus post quem* pour son intervention.

76. Si la date de 1550 est retenue comme borne inférieure, la zone géographique l'intervention de Mauritius est en fait assez réduite, car le manuscrit est acquis par le collectionneur Cesare Rovida (mort en 1592) et intègre l'*Ambrosiana* à son ouverture en 1609 (*cf. supra*, p. 317). Cela suggère que Mauritius a eu accès au manuscrit à Milan, ou peut-être, si c'est avant 1609, en Vénétie.

par DROSSAART LULOFS (1943) à son apparat, si bien que certaines des ses nombreuses conjectures sont passées à la postérité⁷⁷.

77. En dépit, assez paradoxalement, du jugement sévère porté par DROSSAART LULOFS (1943) quant à la valeur de Becker en tant qu'éditeur (« *persaepe textum in deterius mutavit* » ; quant aux leçons de Mauritius, « *nihil novi praebent* », p. XXX).

Deuxième partie

Édition de *PN1*

Chapitre 9

Édition critique et traduction

Sigles

Alex	Alexandre d'Aphrodise, <i>In Sens.</i> (édition WENDLAND (1901))	(ca. 200)
Prisc	Priscien de Lydie, <i>Solutiones ad Chosroem</i> (édition BYWATER (1886))	(VI ^e)
E	<i>Parisinus gr.</i> 1853	(milieu X ^e)
Mich	Michel d'Éphèse, <i>In PN</i> (édition WENDLAND (1903a))	(première moitié du XII ^e)
C ^a	<i>Laurentianus plut.</i> 87.4 (<i>Sens.</i> uniquement)	(ca. 1140)
Anon	<i>Translatio vetus</i> , respectivement, de <i>Sens.</i> (édition DONATI (2017)) ou de <i>Somn.</i> (édition DROSSAART LULOFS (1943)), <i>Insomn.</i> et <i>Div. Somn.</i> (édition DROSSAART LULOFS (1947a)); l'auteur de la traduction de <i>Sens.</i> est différent de celui de celle des trois autres traités)	(XII ^e)
Iac	<i>Translatio vetus</i> de <i>Mem.</i> par Jacques de Venise (édition DONATI (2017))	(milieu XII ^e)
X	<i>Ambrosianus</i> H 50 sup.	(fin XII ^e)
U	<i>Vaticanus gr.</i> 260 (<i>descriptus</i> à partir de 462 ^b 26)	(fin XII ^e)
y	<i>Parisinus gr.</i> 2034 (<i>Sens.</i> uniquement)	(XIII ^e)
Guil	<i>Translatio nova</i> : révision de la <i>vetus</i> par Guillaume de Moerbeke (édition GAUTHIER (1985))	(ca. 1260)
Γ2	Exemplaire grec perdu employé par Guillaume de Moerbeke en vue de la <i>translatio nova</i>	
H ^a	<i>Marcianus gr.</i> Z. 214	(ca. 1290)
S	<i>Laurentianus plut.</i> 81.1	(fin XIII ^e)
L	<i>Vaticanus gr.</i> 253	(ca. 1300)
N	<i>Vaticanus gr.</i> 258	(ca. 1300)
C ^c	<i>Parisinus Suppl. gr.</i> 314	(ca. 1300)
M	<i>Vaticanus Urb. gr.</i> 37	(ca. 1310)
i	<i>Parisinus gr.</i> 2032	(ca. 1310)
V	<i>Vaticanus gr.</i> 266 (<i>descriptus</i> à partir de 442 ^a environ)	(début XIV ^e)
O ^d	<i>Marcianus gr.</i> Z. 209	(début XIV ^e)
v	<i>Laurentianus plut.</i> 87.20	(début XIV ^e)
Z ^a	<i>Laurentianus plut.</i> 87.21	(début XIV ^e)
P	<i>Vaticanus gr.</i> 1339	(début XIV ^e)
W	<i>Vaticanus gr.</i> 1026 (<i>Sens.</i> uniquement)	(XIV ^e)
B ^e	<i>Berolinensis Phillipp.</i> 1507 (<i>pars vetustior</i> ; manque entre 441 ^b 12 et 450 ^a 15)	(ca. 1440)
M ^o	<i>Mosquensis Sinod. gr.</i> 240	(ca. 1450)
O ^a	<i>Oxoniensis Auct. T.</i> 4. 24	(ca. 1450)
B ^p	<i>Berolinensis Phillipp.</i> 1507 (<i>pars recentior</i>)	(ca. 1455)

Les lettres grecques en gras ci-dessous sont les sigles de manuscrits perdus dont la leçon est reconstruite à partir de celles de ses descendants conservés. Lorsque celles-ci ne sont pas identiques, celle-là peut ne correspondre à la leçon d'aucun manuscrit conservé. Je donne la leçon avec l'iota adscrit quelle que soit la norme orthographique dominante du manuscrit conservé ou de l'exemplaire postulé.

<i>PN1</i>																				
μ	M ^o O ^a B ^p																			
ξ	vZ ^a																			
λ	(Xy)(LH ^a) (y ne contient que <i>Sens</i> .)																			
η	W(SO ^d) (W ne contient que <i>Sens</i> .)																			
<table style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <thead> <tr> <th style="width: 33%; border-right: 1px solid black; padding: 5px;"><i>Sens</i>. jusqu'à environ 444^a</th> <th style="width: 33%; border-right: 1px solid black; padding: 5px;"><i>Sens</i>. à partir de 444^a environ</th> <th style="width: 33%; padding: 5px;"><i>Mem.-Div. Somn.</i></th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">δ $\lambda\mu$</td> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">δ ($\lambda\mu$)(ϵ_1^*)</td> <td style="padding: 5px;">θ Nλ</td> </tr> <tr> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">π NV</td> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;"></td> <td style="padding: 5px;">ι $\mu\xi$</td> </tr> <tr> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">ϵ_1 C^a$\pi\xi$</td> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">ϵ_1^* C^aNξ</td> <td style="padding: 5px;">δ $\theta\iota$</td> </tr> <tr> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">ϵ_2 Uη</td> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">ϵ^* Uη</td> <td style="padding: 5px;">ϵ Uη</td> </tr> <tr> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">ϵ $\epsilon_1\epsilon_2$</td> <td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;"></td> <td style="padding: 5px;"></td> </tr> </tbody> </table>			<i>Sens</i> . jusqu'à environ 444 ^a	<i>Sens</i> . à partir de 444 ^a environ	<i>Mem.-Div. Somn.</i>	δ $\lambda\mu$	δ ($\lambda\mu$)(ϵ_1^*)	θ N λ	π NV		ι $\mu\xi$	ϵ_1 C ^a $\pi\xi$	ϵ_1^* C ^a N ξ	δ $\theta\iota$	ϵ_2 U η	ϵ^* U η	ϵ U η	ϵ $\epsilon_1\epsilon_2$		
<i>Sens</i> . jusqu'à environ 444 ^a	<i>Sens</i> . à partir de 444 ^a environ	<i>Mem.-Div. Somn.</i>																		
δ $\lambda\mu$	δ ($\lambda\mu$)(ϵ_1^*)	θ N λ																		
π NV		ι $\mu\xi$																		
ϵ_1 C ^a $\pi\xi$	ϵ_1^* C ^a N ξ	δ $\theta\iota$																		
ϵ_2 U η	ϵ^* U η	ϵ U η																		
ϵ $\epsilon_1\epsilon_2$																				

<i>PN1</i>	
γ	$\delta\epsilon$ (ou $\delta\epsilon^*$)
$E_+ \vee \gamma_+$	(E \vee γ)(C ^c Mi)
α	$E_+ \gamma$
β	B ^e Γ 2 (+P, à la position variable)
ω	$\alpha\beta$

$\langle \dots \rangle$	« j'insère ... au sein du texte de l'archétype »
$\{ \dots \}$	« je supprime ... du texte de l'archétype »
1 $\alpha\beta\gamma$ $\alpha\beta$ B	« tous les témoins ont à la ligne 1 la leçon $\alpha\beta\gamma$, à l'exception de B qui a la leçon $\alpha\beta$ »
Alex ^l (1.1, $\alpha\beta\gamma$ A) \vee	lemme du commentaire respectivement d'Alexandre, cité d'après WENDLAND (1901), p. 1 l. 1 (le témoin ayant le sigle A dans cette édition a la leçon $\alpha\beta\gamma$), ou de Michel, cité d'après WENDLAND (1903a), p. 1 l. 1 (le témoin ayant le sigle A dans cette édition a la leçon $\alpha\beta\gamma$)
Mich ^l (1.1, $\alpha\beta\gamma$ A)	
Alex ^c \vee Mich ^c	citation au sein du commentaire respectivement d'Alexandre ou de Michel
Alex ^p \vee Mich ^p	paraphrase au sein du commentaire respectivement d'Alexandre ou de Michel, ou leçon à la source de cette paraphrase
Alex ^{yp} \vee Mich ^{yp}	variante explicitement signalée au sein du commentaire respectivement d'Alexandre ou de Michel
Guil ^{Sw}	leçon du manuscrit <i>Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 8</i> de la <i>translatio nova</i> (les autres sigles en exposant sont repris de GAUTHIER (1985))

L'attribution d'une leçon au *deperditus* β est systématiquement suivie de la mention de ses sources ($\beta(B^e)$ signifie, le cas échéant, que cette source est uniquement le manuscrit B^e). Celles-ci sont au nombre de trois : les manuscrits B^e et P , ainsi que l'exemplaire perdu $\Gamma 2$, dont l'on peut reconstruire la leçon lorsque le texte latin de la *nova* est identique ou semblable, par comparaison avec le reste de la transmission, aux leçons des deux précédents. Le texte du manuscrit B^e trouve toujours sa source au sein de β . En revanche, celui du manuscrit P est contaminé par une recension du texte voisine de celle du *deperditus* μ (qui appartient à la descendance de γ), si bien que l'on ne peut pas déterminer *a priori* l'origine de sa leçon lorsque le témoignage de B^e manque à l'appel, entre 441^b12 et 450^a15, du fait de l'impossibilité de reconstruire indépendamment la leçon de β . Il convient de distinguer en particulier trois cas, au sein de cette section où B^e fait défaut : (1) lorsque P rejoint une leçon connue autrement surtout par le manuscrit E , j'attribue explicitement sa leçon à β et j'indique dans l'apparat la mention $\beta(P)E$; (2) lorsque P rejoint une leçon connue autrement surtout par γ qui ne paraît pas être une faute, il n'est pas possible de démontrer que la leçon de P est issue de β , j'indique la mention $P\gamma$ (ou, le cas échéant, $P\mu$); (3) lorsque P transmet une leçon unique que je considère être celle de l'archétype, j'affirme qu'elle est issue de β et j'indique la mention $\beta(P)$; (4) lorsque la leçon de P est fautive, j'indique simplement la mention P . Lorsque, dans cette section comme ailleurs, je suppose que la leçon du manuscrit P est issue d'une autre source que celle apparentée à β , le manuscrit est néanmoins toujours cité, mais en étant systématiquement placé à la fin de la liste des témoins dans l'apparat (on y lit alors γP , δP , ιP , ou μP).

Tit. περι αίσθησεως και αίσθητων ω : περι αίσθησεων και αίσθητων $E^1 + Z^a$: περι αίσθητηρίων και αίσθητων
al. titul. a Galeno (*De instrumento odoratus* V.3) et Alex(2.1–6) relatus

436^a1–6

1. Ἐπεὶ δὲ περὶ ψυχῆς καθ' αὐτὴν διώρισται καὶ περὶ [²] τῶν δυνάμεων ἐκάστης κατὰ μῶριον αὐτῆς, ἐχόμενόν ἐστι ποιή- [³]σασθαι τὴν ἐπίσκεψιν περὶ τῶν ζώων καὶ περὶ τῶν ζωῶν ἐχόν- [⁴]των ἀπάντων, τίνες εἰσὶν ἴδια καὶ τίνες κοινὰ πράξεις αὐ- [⁵]τῶν. Τὰ μὲν οὖν εἰρημένα περὶ ψυχῆς ὑποκείσθω, περὶ δὲ τῶν [⁶] λοιπῶν λέγωμεν, καὶ πρῶτον περὶ τῶν πρώτων.

1. Puisque l'on a traité de l'âme pour elle-même et de chacune de ses facultés particulières, il convient ensuite de faire porter la recherche sur les animaux et tous les êtres qui possèdent la vie : déterminer quelles sont les actions qui leur sont propres et quelles sont celles qui leur sont communes. Aussi tiendra-t-on pour acquis ce que l'on a dit au sujet de l'âme, et c'est du reste que l'on parlera, en premier lieu des choses premières.

1 διώρισται $\beta(B^e)E_+$: διώρισται πρότερον γP Alex^l(3.1) || 3 καὶ περὶ $\beta(B^e)W$ Alex^c(3.18) : καὶ αP | τῶν ζωῶν] τὴν ζωὴν B^e || 6 λέγωμεν] λέγομεν E

436^a6–11

Φαίνεται [⁷] δὲ τὰ μέγιστα, καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια τῶν ζώων, κοινὰ [⁸] τῆς ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος, οἷον αἴσθησις καὶ μνή- [⁹]μη καὶ θυμὸς καὶ ἐπιθυμία καὶ ὄλως ὄρεξις, καὶ πρὸς [¹⁰] τούτοις ἡδονὴ καὶ λύπη· καὶ γὰρ ταῦτα σχεδὸν ὑπάρ- [¹¹]χει πᾶσι τοῖς ζώοις.

Il semble que les principaux attributs, aussi bien ceux qui sont communs que ceux qui sont propres à certains animaux, soient communs à l'âme et au corps, par exemple la perception, la mémoire, l'ardeur, l'appétit et le désir sous toutes ses formes, et en plus de ceux-là le plaisir et la douleur (en effet, ceux-ci sont présents chez à peu près tous les animaux).

7 τὰ ἴδια $\beta(B^e)E_+$ Alex^c(5.12) : ἴδια γP || 8 τῆς] τῆς τε $\lambda\mu PUC^a v$ Alex^c(5.12, sed cf. 7.9)

436^a11–17

Πρὸς δὲ τούτοις τὰ μὲν πάντων ἐστὶ
 [12] τῶν μετεχόντων ζωῆς κοινά, τὰ δὲ
 τῶν ζώων ἐνίοις. Τυγ- [13] χάνουσι
 δὲ τούτων τὰ μέγιστα τέτταρες
 οὔσαι συζυγίαι τὸν [14] ἀριθμόν, οἷον
 ἐγρήγορσις καὶ ὕπνος, καὶ νεότης καὶ
 γῆ- [15] ρας, καὶ ἀναπνοή καὶ ἐκπνοή,
 καὶ ζωὴ καὶ θάνατος· [16] περὶ ὧν
 θεωρητέον, τί τε ἕκαστον αὐτῶν, καὶ
 διὰ τίνας αἰ- [17] τίαις συμβαίνει.

En sus des précédents, certains attributs
 sont communs à tous les êtres qui ont part à
 la vie, d'autres propres à certains animaux.
 Il se trouve que les principaux parmi ceux-
 ci sont au nombre de quatre paires, à savoir
 la veille et le sommeil, la jeunesse et la
 vieillesse, l'inspiration et l'expiration, la vie
 et la mort. Il faut observer à leur sujet à
 la fois ce que chacun d'entre eux est et par
 quelles causes il se produit.

13 τέτταρες] τέσσαρες δP | οὔσαι β(B^e)γP Alex^c(6.5) : om. E₊ || 17 συμβαίνει] συμβαίνουσι δP

436^a17–^b1

Φυσικοῦ δὲ καὶ περὶ ὑγείας καὶ
 νόσου τὰς [18] πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς·
 οὔτε γὰρ ὑγίειαν οὔτε νόσον οἷόν
 τε [19] γίγνεσθαι τοῖς ἐστερημένοις
 ζωῆς. Διὸ σχεδὸν τῶν τε περὶ [20]
 φύσεως οἱ πλείστοι καὶ τῶν ἰατρῶν
 οἱ φιλοσοφώτερον τὴν [21] τέχνην
 μετιόντες, οἱ μὲν τελευτῶσιν εἰς τὰ
 περὶ τῆς ἰατρικῆς, [1] οἱ δ' ἐκ τῶν περὶ
 φύσεως ἄρχονται περὶ τῆς ἰατρικῆς.

Il appartient au naturaliste d'apercevoir
 les premiers principes en ce qui concerne
 la santé et la maladie aussi, car ni la
 maladie ni la santé ne peuvent survenir
 chez les êtres privés de vie. C'est pourquoi,
 s'agissant de la plupart de ceux qui étudient
 la nature aussi bien que de ceux parmi
 les médecins qui s'adonnent à leur art
 de manière particulièrement philosophique,
 les premiers, pourrait-on dire débouchent
 sur le domaine de la médecine, tandis
 que les seconds donnent à la médecine un
 commencement tiré de l'étude de la nature.

^a17 ὑγείας β(B^e)E₊C^a Alex^c(6.10 & 26) : ὑγείας γP || 18 ὑγίειαν E₊C^a : ὑγείαν β(B^e)γP || 19
 σχεδὸν τῶν τε β(B^e)W : σχεδὸν τῶν E₊ : τῶν τε γ Alex^p(6.27) (τῶν μP) || 20 φιλοσοφώτερον β(P,
 φιλοσοφότερον B^e) : φιλοσοφωτέρω α || 21 μετιόντες] τιώντες (sic) B^e | περὶ τῆς ἰατρικῆς β(B^e)γP :
 περὶ ἰατρικῆς E₊N || ^b1 περὶ τῆς ἰατρικῆς] περὶ ἰατρικῆς δP : del. FÖRSTER (1938) p. 471

436^b1–12

Ὅτι ¹² δὲ πάντα τὰ λεχθέντα κοινὰ τῆς ψυχῆς ἐστὶ καὶ τοῦ σώμα-³τος, οὐκ ἄδηλον. πάντα γὰρ τὰ μὲν μετ' αἰσθήσεως συμ-⁴βαίνει, τὰ δὲ δι' αἰσθήσεως, ἔνια δὲ τὰ μὲν πάθη ταύτης ⁵ ὄντα τυγχάνει, τὰ δ' ἕξεις, τὰ δὲ φυλακαὶ καὶ σωτη-⁶ρίαι, τὰ δὲ φθοραὶ καὶ στερήσεις· ἡ δὲ αἰσθησις ὅτι διὰ ⁷ σώματος γίγνεται τῆι ψυχῆι, δῆλον καὶ διὰ τοῦ λόγου καὶ ⁸ τοῦ λόγου χωρὶς. Ἀλλὰ περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ τοῦ αἰσθᾶ-⁹νεσθαι, τί ἐστὶ καὶ διὰ τί συμβαίνει τοῖς ζώοις τοῦτο τὸ ¹⁰ πάθος, εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς. Τοῖς δὲ ζώοις, ¹¹ ἢ μὲν ζῶιον ἕκαστον, ἀνάγκη ὑπάρχειν αἰσθησιν· τούτῳ γὰρ ¹² τὸ ζῶιον εἶναι καὶ μὴ ζῶιον διορίζομεν.

Que tous les attributs mentionnés sont communs à l'âme et au corps, cela ne laisse pas d'être évident. En effet, tous surviennent pour les uns avec la perception, pour d'autres du fait de la perception, certains autres se trouvent en être des affections, d'autres des dispositions, d'autres des protections et des préservations, d'autres encore des corruptions et des privations. Quant à la perception, qu'elle survient à l'âme par le moyen du corps, c'est évident, aussi bien par le raisonnement qu'en se passant du raisonnement. Quoi qu'il en soit, au sujet de la perception et de l'activité perceptive, ce qu'elle est et ce par quoi se produit cette affection chez les animaux, on l'a dit auparavant dans les traités relatifs à l'âme. Il est nécessaire que la perception soit présente chez les animaux en tant que chacun est un animal, car c'est par cela que l'on a distingué le fait d'être un animal et le fait de ne pas en être un.

2 πάντα $\beta(B^e)\gamma P$ Alex^c(7.7) : om. $E_+ \epsilon$ | τῆς $\beta(B^e)\pi$ Alex^c(7.7) : τῆς τε αP || 5–6 καὶ σωτηρία $\beta(B^e)\delta P$: καὶ σωτηρία ϵ : καὶ τὰ μὲν σωτηρία E : καὶ τὰ μὲν σωτηρία $C^c Mi$ || 7 καὶ διὰ διὰ δ || 11 ἀνάγκη αP (ἀναγκαῖον ϵ) | om. B^e

436^b12–18

Ἰδία δ' ἤδη καθ' ἑκάστον ἢ μὲν ἀφή καὶ γεῦσις ἀκολουθεῖ πᾶσιν ἐξ ἀνάγκης, ἢ μὲν ἀφή διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν ἐν τοῖς περὶ ψυ-
 ἰχῆς, ἢ δὲ γεῦσις διὰ τὴν τροφήν· τὸ γὰρ ἡδὺ διακρίνει καὶ τὸ λυπηρὸν αὕτη περὶ τὴν τροφήν, ὥστε τὸ μὲν φεύγειν τὸ δὲ διώκειν, καὶ ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ θρεπτικοῦ πάθος.

Le toucher et le goût, quant aux sens particuliers, sont par nécessité immédiatement présents chez tous, le toucher en raison de la cause que l'on a dite dans les traités relatifs à l'âme, le goût en raison de la nourriture, car c'est lui qui distingue le plaisant et le déplaisant en ce qui concerne la nourriture, de sorte que l'on évite l'un et que l'on recherche l'autre, et dans l'ensemble la saveur est une affection de ce qui nourrit.

12 δ' ἤδη β(B^eP)E₊μ : δὲ γ || 16 αὕτη γP : αὕτη (sic) B^e : αὐτῆι E₊ε₂ Alex^c(9.18, sed αὐτῆι Aa) | φεύγειν] φυγεῖν ε || 17 ὅλως] ὅλος B^e || 17–18 τοῦ θρεπτικοῦ πάθος E₊ (*nutritivi passio* Anon) : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς πάθος β(B^ePT2(*nutritive partis anime passio* Guil)), fort. ex Aspasii adnotatione quam leg. vid. Alex(9.29–10.3) : τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος γ Alex^c(9.24, cf. etiam 13 & 20) : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος η Alex^{yp}(9.24) : τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος Alex^{yp}(10.5)

436^b18–437^a3

Αἰ δὲ διὰ τῶν ἕξωθεν αἰσθήσεις τοῖς πορευτικοῖς αὐτῶν, οἷον ὄσφρησις καὶ ἀκοή καὶ ὄψις, πᾶσι μὲν τοῖς ἔχουσι σωτηρίας ἕνεκεν ὑπάρχουσιν, ὅπως διώκωσί τε προ-αἰσθανόμενα τὴν τροφήν καὶ τὰ φαῦλα καὶ τὰ φθαρτικὰ [437^a1] φεύγωσι, τοῖς δὲ καὶ φρονήσεως τυγχάνουσι τοῦ εὔ-
 ἕνεκα [2] πολλὰς γὰρ εἰσαγγέλλουσι διαφοράς, ἐξ ὧν ἢ τε τῶν νοη-
 ἔγγίνεται φρόνησις καὶ ἢ τῶν πρακτῶν.

Quant aux sens qui portent sur des objets qui nous parviennent du dehors, à savoir l'odorat, l'ouïe et la vue, ils sont présents chez les animaux capables de se déplacer. Ils sont présents chez tous ceux qui les possèdent en vue de la préservation, afin qu'ils recherchent la nourriture suite à sa perception antérieure et fuient les choses viles et corruptrices. En revanche, chez ceux qui possèdent aussi l'intelligence, ils se trouvent présents en vue du bien-être, car ces sens annoncent de nombreuses différences à partir desquelles a lieu chez eux la pensée tant des choses intelligibles que des choses pratiques.

18 αἰσθήσεις] αἰσθήσις (sic) B^e || 20 ἔχουσι β(B^eP)γ : ὑπάρχουσιν E₊ || ^a1 δὲ] om. B^e || 2–3 νοητῶν] νοημάτων ε

437^a3-17

Αὐτῶν δὲ τοῦ-^[4]των πρὸς μὲν τὰ ἀναγκαῖα κρείττων ἢ ὄψις καὶ καθ' αὐτήν, ^[5] πρὸς δὲ νοῦν καὶ κατὰ συμβεβηκὸς ἢ ἀκοή. Διαφορὰς μὲν ^[6] γὰρ πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως εἰσαγγέλλει ^[7] δύναμις διὰ τὸ πάντα τὰ σώματα μετέχειν χρώματος, ^[8] ὥστε καὶ τὰ κοινὰ διὰ ταύτης αἰσθάνεσθαι μάλιστα (λέγω ^[9] δὲ κοινὰ μέγεθος, σχῆμα, κίνησιν, ἀριθμὸν), ἢ δ' ἀκοή ^[10] τὰς τοῦ ψόφου διαφορὰς μόνον, ὀλίγοις δὲ καὶ τὰς τῆς ^[11] φωνῆς· κατὰ συμβεβηκὸς δὲ πρὸς φρόνησιν ἢ ἀκοή πλεῖ-^[12]στον συμβάλλεται μέρος. Ὁ γὰρ λόγος αἰτιὸς ἐστὶ τῆς μα-^[13]θησεως ἀκουστὸς ὢν, οὐ καθ' αὐτὸν ἀλλὰ κατὰ συμβεβη-^[14]κός· ἐξ ὀνομάτων γὰρ σύγκειται, τῶν δ' ὀνομάτων ἕκαστον ^[15] σύμβολόν ἐστίν. Διόπερ φρονιμώτεροι τῶν ἐκ γενετῆς ἐστε-^[16]ρημένων εἰσὶν ἑκατέρας τῆς αἰσθήσεως οἱ τυφλοὶ τῶν ἐνεῶν ^[17] καὶ κωφῶν.

La vue est cependant supérieure à ces derniers, par rapport aux nécessités et aussi par elle-même, tandis que s'agissant de l'intellect c'est l'ouïe, par accident. En effet, la puissance de la vue annonce un grand nombre de différences de toutes sortes, parce que tous les corps ont part à la couleur, si bien que c'est surtout par elle que sont perçus les objets communs (je veux dire par « communs » la grandeur, la figure, le mouvement, le nombre), tandis que l'ouïe perçoit seulement les différences du son, ainsi que pour un petit nombre d'animaux celles de la voix. C'est pourtant par accident que l'ouïe contribue le plus à l'intelligence, car c'est le langage, qui est audible, non par lui-même, mais par accident, qui est responsable de l'apprentissage. C'est pourquoi les aveugles sont, parmi les personnes qui sont privées dès la naissance de certains sens, plus intelligents que les sourds-muets.

4 κρείττων] κρείσσων δ | καὶ β(B^eP)γ : om. E₊C^aX Alex^p(12.8) || 5 καὶ] om. ε Alex^p(12.11 & 17) | μὲν] om. δ || 6-7 πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως εἰσαγγέλλει δύναμις β(B^eP)WO^d : πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως ἀγγέλλει δύναμις E₊ : πολλὰς καὶ παντοδαπὰς εἰσαγγέλλει ἢ τῆς ὄψεως δύναμις ε : πολλὰς εἰσαγγέλλει καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως δύναμις δ || 9 μέγεθος, σχῆμα, κίνησιν β(B^eP)ε Alex^p(12.24) : σχῆμα καὶ μέγεθος, κίνησιν E₊ : σχῆμα, μέγεθος, κίνησιν, στάσιν δ || 11 πρὸς β(B^eP)E₊ Alex^p(13.22) : εἰς γ || 11-12 πλεῖστον] ante ἢ ἀκοή δ || 16 τῆς αἰσθήσεως] αἰσθήσεως δ | ἐνεῶν β(B^e)γ Alex^p(14.3, sed ἐννεοῖς Va, cf. etiam 14.1) : ἐνεῶν E₊LUπνM^oP

437^a18–26

2. Περὶ μὲν οὖν τῆς δυνάμεως ἣν ἔχει τῶν αἰσθήσεων ἑκάστη, [19] πρότερον εἴρηται. Τοῦ δὲ σώματος ἐν οἷς ἐγγίγνεσθαι πέφυκεν [20] αἰσθητηρίοις, ἔνιοι μὲν ζητοῦσι κατὰ τὰ στοιχεῖα τῶν σωμάτων, [21] οὐκ εὐποροῦντες δὲ πρὸς τέτταρα πέντ' οὔσας συνάγειν, γλίχον- [22]ται περὶ τῆς πέμπτης. Ποιοῦσι δὲ τὴν ὄψιν πάντες πυρὸς [23] διὰ τὸ πάθους τινὸς ἀγνοεῖν τὴν αἰτίαν· θλιβομένου γὰρ καὶ [24] κινουμένου τοῦ ὀφθαλμοῦ φαίνεται πῦρ ἐκλάμπειν· τοῦτο δ' ἐν [25] τῷ σκότει πέφυκε συμβαίνειν, ἣ τῶν βλεφάρων ἐπικεκα- [26]λυμμένων· γίγνεται γὰρ καὶ τότε σκότος.

2. Au sujet, donc, de la puissance que possède chacun des sens, on s'est exprimé auparavant. Quant au corps dans lequel les organes des sens sont naturellement engendrés, en revanche, certains le cherchent en fonction des éléments des corps. Toutefois, comme ils ont quelque difficulté à ramener à quatre les sens, qui sont cinq, ils cherchent éperdument comment rendre compte du cinquième. Tous font consister la vue de feu, parce qu'ils ignorent la cause d'un certain phénomène la concernant, à savoir le fait que, lorsque l'on compresse et l'on meut l'œil, du feu paraît luire, ce qui se produit naturellement dans l'obscurité ou lorsque les paupières sont fermées (car il fait aussi sombre alors).

19 εἴρηται] ηρηται (sic) **E**¹ | ἐν οἷς] om. **B**^e || 20 ἔνιοι **γP** Alex^p (τινας 14.18) : νῦν **E**₊ : lac. **B**^e || 22 τὴν ὄψιν πάντες **β(B^eP)** : πάντες τὴν ὄψιν **α** || 23 τὸ πάθους] τὸ πάθος **B^eO^a** || 24 ἐκλάμπειν] ἐκλάμπειν **B^e** : ἐκλάμπων **δ** || 26 σκότος **β(B^eP)E₊VZ^a** Alex^c (16.1, sed ἐν σκότει M et V p.c. ; 17.11) : ἐν σκότει **γ**

437^a26–^b9

Ἔχει δ' ἀπορίαν [27] τοῦτο καὶ ἑτέραν. Εἰ γὰρ μὴ ἔστι λανθάνειν αἰσθανό-
[28]μενον καὶ ὀρῶντα ὀρώμενόν τι, ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν αὐτὸν ὀρᾶν [29] τὸν ὀφθαλμόν. Διὰ τί οὖν ἡρεμοῦντι τοῦτ' οὐ συμβαίνει; Τὰ [30] δ' αἷτια τούτου, καὶ τῆς ἀπορίας καὶ τοῦ δοκεῖν πῦρ εἶναι [31] τὴν ὄψιν, ἐντεῦθεν ληπτέον. Τὰ γὰρ λεῖα πέφυκεν ἐν τῷ [32] σκότει λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖν, τοῦ δ' ὀφθαλμοῦ [437^b1] τὸ καλούμενον μέλαν καὶ μέσον λεῖον. Φαίνεται [2] δὲ τοῦτο κινουμένου τοῦ ὄμματος διὰ τὸ συμβαίνειν ὡσπερ [3] δύο γίνεσθαι τὸ ἓν. Τοῦτο δ' ἡ ταχυτῆς ποιεῖ τῆς [4] κινήσεως, ὥστε δοκεῖν ἕτερον εἶναι τὸ ὀρῶν καὶ τὸ ὀρώμενον. Διὸ καὶ [5] οὐ γίνεταί, ἐὰν μὴ ταχέως καὶ ἐν σκότει τοῦτο συμβῆι· τὸ [6] γὰρ λεῖον ἐν τῷ σκότει πέφυκε λάμπειν (οἶον κεφαλαί τε [7] ἰχθύων τινὲς καὶ τὸ τῆς σηπίας θολόν), καὶ βραδέως μετα-[8]βάλλοντος τοῦ ὄμματος οὐ συμβαίνει ὥστε δοκεῖν ἅμα ἓν [9] καὶ δύο εἶναι τὸ θ' ὀρῶν καὶ τὸ ὀρώμενον.

Cela comporte aussi une autre difficulté, car, à moins qu'il soit possible de percevoir et de voir quelque chose que l'on voit à son insu, il est par conséquent nécessaire que l'œil se voie lui-même [dans cette situation]. Pourquoi alors cela ne se produit-il pas lorsqu'il est au repos? L'explication de cela, à la fois de cette difficulté et du fait que la vue semble être du feu, est à saisir à partir de là. En effet, les choses lisses brillent par nature dans l'obscurité, sans toutefois produire de lumière. Or la partie de l'œil que l'on appelle son « noir » et son « milieu » est lisse. Ce phénomène se produit lorsque l'œil est mû parce qu'alors une unique chose en devient comme deux. Cela, c'est la rapidité du mouvement qui le produit, si bien que le sujet et l'objet de la vision paraissent différents. C'est pourquoi aussi le phénomène ne se produit pas lorsque cela n'a pas lieu rapidement et dans l'obscurité, car le lisse brille naturellement dans l'obscurité (c'est le cas par exemple de certaines têtes de poissons et de la poche de la seiche), et si l'œil se déplace lentement il ne se produit pas que le sujet et l'objet de la vision semblent être en même temps une et deux choses.

26 ἀπορίαν] ἀπορείαν (sic) B^e || 27–28 λανθάνειν αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα ὀρώμενόν τι a (P in marg.) : λανθάνειν αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα ὀρώη μὲν ἄντια β(B^eP) : λανθάνειν αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα τὰ ὀρώμενα ε : λανθάνειν αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα ε₂, fort. ex Alex^p(16.10–11) : λανθάνειν <αὐτὸν> αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα add. FÖRSTER (1938) p. 431 ex Alex^p : λανθάνειν <μῆ> αἰσθανόμενον καὶ ὀρῶντα add. W. D. ROSS (1955b) || 28 αὐτὸν αὐτὸν β(B^eP) : αὐτὸν E₊ : αὐτὸν ἑαυτὸν γ : ἑαυτὴν Alex^p(16.12 ἑαυτὴν V : αὐτὴν NAa) || 29 τοῦτ' οὐ] lac. B^e || 29–30 τὰ δ' αἷτια β(B^eP)E₊ δ : τὸ δ' αἷτιον ε Alex^p(16.19) || 32 σκότει β(B^eP)γ Alex^c(16.3 & 17.4) : σκότῳ E₊ | ποιεῖν β(B^eP)γ Alex^c(17.4) : ποιεῖ E₊ || ^b1 λεῖον β(B^eP)εμ : λεῖον φαίνεται E₊λU || 2 τοῦ] τὸ ε || 5 ἐὰν β(B^eP)γ : ἂν E₊ || 6 κεφαλαί τε β(B^e)ε : κεφαλαί E₊δP Alex^c(18.11) || 7 τινὲς] τινῶν δP Alex^c(18.12) | τὸ ... θολόν β(B^eP)C^eMi : τὸ ... ὄλον E : ὁ ... θολός γ Alex^c(18.12) || 8 συμβαίνει β(B^e)ε : συμβαίνειν E₊δP || 9 τὸ θ' ὀρῶν a : τὸ ὀρῶν β(B^eP)

437^b9–23

Ἐκείνως δ' αὐτὸς [10] αὐτὸν ὄραϊ
ὁ ὀφθαλμός, ὥσπερ καὶ ἐν τῇ
ἀνακλάσει· ἐπεὶ [11] εἴ γε πῦρ ἦν,
καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησι καὶ
ἐν τῷ Τι-^[12]μαίωι γέγραπται, καὶ
συνέβαινε τὸ ὄραν ἐξιόντος ὥσπερ
[13] ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός, διὰ
τί οὐ καὶ ἐν τῷ σκότει [14] ἐώρα
ἂν ἡ ὄψις; Τὸ δ' ἀποσβέννυσθαι
φάναι ἐν τῷ σκότει [15] ἐξιοῦσαν,
ὥσπερ ὁ Τίμαιος λέγει, κενόν ἐστι
παντελῶς· τίς [16] γὰρ ἀπόσβεσις
φωτός ἐστιν; Σβέννυται γὰρ ἡ ὑγρῶι
ἢ ψυ-^[17]χρῶι τὸ θερμὸν καὶ ξηρόν
(οἶον δοκεῖ τό τ' ἐν τοῖς ἀνθρα-
^[18]κώδεσιν εἶναι πῦρ καὶ ἡ φλόξ),
ᾧ τῷ φωτὶ οὐδέτερον [19] φαίνεται
ὑπάρχον. Εἰ δ' ἄρα ὑπάρχει μὲν ἀλλὰ
διὰ τὸ [20] ἡρέμα λανθάνει ἡμᾶς, ἔδει
μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ [21] ὕδατι
ἀποσβέννυσθαι τὸ φῶς καὶ ἐν τοῖς
πάγοις μᾶλλον [22] γίνεσθαι σκότον·
ἢ γοῦν φλόξ καὶ τὰ πεπυρωμένα σώ-
^[23]ματα πάσχει τοῦτο· νῦν δ' οὐθὲν
συμβαίνει τοιοῦτον.

C'est cette manière que l'œil se voit lui-même, de même aussi que lors de la réflexion, puisque, si en tout cas il était fait de feu, comme l'affirme Empédocle et comme c'est écrit dans le *Timée*, et que la vue survenait lorsque de la lumière en sort comme d'une lanterne, pourquoi la vue ne verrait-elle pas aussi dans l'obscurité? Affirmer qu'elle s'éteint dans l'obscurité lorsqu'elle sort, comme le dit Timée, est parfaitement vain, car qu'est-ce que c'est que cette extinction de lumière? En effet, ce qui est chaud et sec (comme semble l'être le feu dans les charbons, ainsi que la flamme) est éteint, soit par l'humide, soit par le froid, mais aucun de ces deux attributs ne paraît appartenir à la lumière. Même si l'on suppose qu'ils lui appartiennent, mais que nous ne nous en apercevons pas du fait de leur faiblesse, il faudrait que la lumière s'éteigne aussi bien de jour en cas de pluie, et qu'il fasse davantage sombre en cas de gel (c'est certainement ce qui arrive à la flamme et aux corps ignés), alors qu'en réalité rien de tel n'a lieu.

9 ἐκείνως **δUC^cMi** Alex^c(20.6 M) : ἐκεῖνος **β(B^eP)Eε** Alex^c(20.6 VANa) || 9–10 αὐτὸς αὐτὸν **β(B^eP)γ** : αὐτὸν **C^cMi** : αὐτῶν **E¹** || 11 φησι] φησίν (sic) **B^e** || 15 κενόν] καινόν **E¹** || 15–21 τίς ... ὕδατι] τί γὰρ ἐστιν **ε** || 16 ὑγρῶι] ἐν ὑγρῶι **δ** || 16–17 ψυχρῶι] ψυχρόν **B^e** || 19 δ' ἄρα] δὲ **B^e** || 20 ἡρέμα λανθάνει **γ+** Alex^{1&P}(22.7 & 9) : ἡρέμα λανθάνειν **β(B^eP)μ** : ἡρεμανανθάνειν **E¹**(a.c.) || 20–21 μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι **β(B^eP)** : μεθ' ἡμέραν τε καὶ ἐν τῷ ὕδατι **α** : μεθ' ἡμέραν γε καὶ ἐν τῷ ὕδατι conl. BEARE (1900) p. 148 || 21 μᾶλλον] μάλιστα **δ** || 23 οὐθὲν **β(B^eP)** : οὐδὲν **α**

437^b23–438^a5

Ἐμ-1^b24]πεδοκλῆς δ' ἔοικε νομίζοντι
τότε μὲν ἐξιόντος τοῦ φωτός, ὡς-
1^b25]περ εἴρηται πρότερον, βλέπειν·
λέγει γοῦν·

1^b26] ὡς δ' ὅτε τις πρόοδον νοέων
ὠπλίσσατο λύχνον

1^b27] χειμερίην διὰ νύκτα, πυρὸς σέλας
αἰθομένοιο,

1^b28] ἄψας παντοίων ἀνέμων λαμπτήρας
ἀρωγάς,

1^b29] αἶ τ' ἀνέμων μὲν πνεῦμα
διασκιδνᾶσιν ἀέντων,

1^b30] πῦρ δ' ἔξω διαθρῶσκον, ὅσον
ταννώτερον ἦεν,

1^b30a] <ἦ διόδοισι> δι' ἄντα τετρήατο
θεσπεσίησιν

1^b31] λάμπεσκεν κατὰ βηλὸν ἀτειρέσιν
ἀκτίεσσιν·

1^b32] ὡς δὲ τότε ἐν μήνιγξιν ἐεργμένον
ὠγύγιον πῦρ

[438^a1] λεπτήσιν χοάναις δι' ἐχεύατο
κύκλοπα κούρην·

1^a2] αἶ δ' ὕδατος μὲν βένθος ἀπέστεγον
ἀμφὶ νάεντος,

1^a3] πῦρ δ' ἔξω δίεσκον, ὅσον
ταννώτερον ἦεν.

1^a4] ὅτε μὲν οὖν οὕτως ὀρᾶν φησιν, ὅτε
δὲ ταῖς ἀπορροίαις ταῖς 1^a5] ἀπὸ τῶν
ὀρωμένων.

Empédocle donne l'impression de penser, à un certain moment, que l'on voit, comme on l'a dit, parce que de la lumière sort. Il dit en tout cas :

De même que l'on s'arme d'une lampe quand l'on a l'intention de prendre la route Pour traverser la nuit furieuse de l'hiver – l'éclat d'un feu ardent,

Non sans la munir des parois d'une lanterne – alliées contre les vents de toutes sortes, Lesquelles dispersent le souffle des vents mugissants,

Et qu'un feu, qui s'en élance aussi loin qu'il le peut

À l'endroit où de merveilleux conduits y avaient été directement percés,

Resplendit sur le seuil de rayons indomptables,

De même en ce temps le feu primordial, enfermé dans des membranes,

Se déverse par de fines tuyères à travers la pupille brillante,

Lesquelles tiennent à distance le déversement de l'eau environnante,

Tandis que le feu s'en échappe aussi loin qu'il le peut.

Tantôt, donc, il affirme que c'est de cette manière que l'on voit, et tantôt que c'est par le moyen des effluves issues des choses que l'on voit.

24 νομίζοντι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: νομίζειν τι \mathbf{E}_+ | τότε $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ὅτε δ : τὸ $\mathbf{E}_+ \epsilon$ || **24–25** ὡσπερ] ὡπερ (sic) \mathbf{B}^e || **437^b25–438^a5** λέγει ... ὀρωμένων] non vert. Anon || **25** λέγει γοῦν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\mathbf{\Gamma}2)$ (*ait enim* Guil)) : λέγει γοῦν οὕτως α || **26** ὠπλίσατο] ὠπλίσατο γ : ὠπλίσατο \mathbf{E}^1 | λύχνον] λύγχνον (sic) \mathbf{B}^e || **27** διὰ] δαί (sic) \mathbf{B}^e | νύκτα $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}$: νύκατα $\gamma_+\mathbf{P}$ || **28** ἀρωγὰς coni. PRIMAVESI (2022) (ἀρωγούς iam annotator Harvardianus anonymus, cf. etiam GEMELLI MARCIANO (2013) p. 394) : ἀμοργούς \mathbf{E}_+ : ἀμουργοῦς $\gamma\mathbf{P}$ Alex^c(23.18 & 20) : ἀμολγούς $\beta(\mathbf{B}^e)$ || **29** αἶ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$: οἶ $\gamma\mathbf{P}$ | πνεῦμα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: πνεύματα \mathbf{E}_+ || **30** πῦρ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: φῶς γ Alex^p(23.14) | post ἔξω verba διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν ὀθόνησιν inser. \mathbf{P} , verba δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν posteriorem partem versus agnov. F. BLASS (1883), in ^b30a restit. et verba ἦι διόδοισι antepon. PRIMAVESI (2022) || **31** λάμπεσκεν] λάμπεσκε ϵ | ἀκτίνεσιν \mathbf{E}_+ $\mathbf{L}\mathbf{y}\mathbf{S}\mathbf{O}^d\mathbf{Z}^a$: ἀκτίνεσιν cett. codd. || **32** μήνιγξιν] μήνυγξιν \mathbf{B}^e : μήνιξιν $\epsilon_2\mathbf{P}$ | ἐεργμένον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$ Alex^{p&c}(23.15 & 34.16) : ἐελεγμένον \mathbf{E}_+ || ^a**1** λεπτήσιν χοάνας corr. PRIMAVESI (ibid.) metri causa : λεπτήσι χοανῆσιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: λεπτήσιν χθονήσιν \mathbf{E}_+ : λεπτήσιν ὀθόνησιν γ Alex^c(23.24, vide etiam 24.2) (λεπτήσιν <τ> ὀθόνησιν DIELS (1901)) | δι' ἐχεύατο $\mathbf{\Gamma}2$? (*diffunditur circulo per pupillam* Guil), def. PRIMAVESI (2022) : ἐχεύατο $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: λοχαζέτο \mathbf{E}_+ (λοχεύσατο coni. FÖRSTER (1939)) | κύκλοπα] κυκλώπα $\mathbf{M}\mathbf{U}\mathbf{\xi}\mathbf{W}^z\mathbf{O}^a$ || **2** ἀμφι ναέντος \mathbf{E} : ἀμφιναέντος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: ἀμφιναόντος δ : ἀμφι καέντος $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$ || **3** δίεςσκον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: διαθρῶσκον α (ex ^b30 perperam repetit., Alex(23.14) autem in huius participii vicem δίεισιν scrips., unde *penetrat* Guil) || **4** μὲν οὖν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon_2$: μὲν α Alex^c(24.3) || **4–5** ταῖς ἀπορροαῖς ταῖς ἀπὸ τῶν ὀρωμένων] ταῖς ἀπορροαῖς τῶν ὀρωμένων ϵ

438^a5–12

Δημόκριτος δ' ὅτι μὲν ὕδωρ εἶναι φησι, [6] λέγει καλῶς, ὅτι δ' οἶεται τὸ ὄρᾶν εἶναι τὴν ἔμφρασιν, οὐ [7] καλῶς· τοῦτο μὲν γὰρ συμβαίνει ὅτι τὸ ὄμμα λεῖον, καὶ [8] ἔστιν οὐκ ἐν ἐκείνῳ ἀλλ' ἐν τῷ ὄρῳ· ἀνάκλασις γὰρ τὸ [9] πάθος, ἀλλὰ καθόλου περὶ τῶν ἐμφαινομένων καὶ ἀνακλά- [10] σεων οὐθὲν αὐτῷ πω δῆλον ἦν ὡς ἔοικεν. Ἄτοπον δὲ καὶ τὸ μὴ [11] ἐπελθεῖν αὐτῷ ἀπορῆσαι διὰ τί ὁ ὀφθαλμὸς ὄραϊ μόνον, [12] τῶν δ' ἄλλων οὐθὲν ἐν οἷς ἐμφαίνεται τὰ εἰδῶλα.

Quant à Démocrite, dans la mesure où il affirme que l'œil est de l'eau, il a raison, mais dans la mesure où il croit que voir consiste en un reflet, il a tort. En effet, cela se produit parce que l'œil est lisse, et non pas en lui, mais dans le sujet qui voit, car l'affection en question est une réflexion – mais à propos des reflets et des réflexions en général rien n'était encore évident pour lui, à ce qu'il semble. Il est absurde, en revanche, qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit de se demander pourquoi c'est seulement l'œil qui voit et aucune des autres choses dans lesquelles apparaissent des images réfléchies.

5 φησι| φασιν **P** : ante εἶναι ε Alex¹(24.10) || 7 μὲν| om. **δ** || 9–10 ἀνακλάσεων **β(B^eP)ε** : ἀνακλάσεως **E₊ δ** || 10 οὐθὲν αὐτῷ πω δῆλον ἦν **β(B^e(δηλοῦν)P)** : οὐδέν πω δῆλον αὐτῷ ἦν ε : οὐδέ πω δῆλον ἦν **E₊ Alex^p(24.27–28)** : οὐδέ πω δῆλον ἦν αὐτῷ **δη** || 12 οὐθὲν **β(B^eP)C^a** : οὐδὲν **α**

438^a12–25

Τὸ μὲν [13] οὖν εἶναι τὴν ὄψιν ὕδατος ἀληθὲς μὲν, οὐ μὲντοι συμβαί- [14]νει τὸ ὄραν ἢ ὕδωρ ἀλλ' ἢ διαφανές, ὃ καὶ ἐπὶ τοῦ ἀέ- [15]ρος κοινόν ἐστίν. Ἄλλ' εὐφυλακτότερον καὶ εὐπιλητότερον τὸ [16] ὕδωρ τοῦ ἀέρος ἐστίν· διόπερ καὶ ἡ κόρη καὶ τὸ ὄμμα ὕδατός ἐστίν. [17] Τοῦτο δὲ καὶ ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων δῆλον· φαίνεται γὰρ [18] ὕδωρ τὸ ἐκρέον διαφθειρομένων τῶν ὀφθαλμῶν, καὶ ἐν γε τοῖς πάμπαν [19] ἐμβρύοις τῆι ψυχρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ καὶ τῆι λαμπρότητι, [20] καὶ τὸ λευκὸν τοῦ ὀμματος ἐν τοῖς ἔχουσιν αἷμα πῖον καὶ [21] λιπαρόν· ὅπερ διὰ τοῦτ' ἐστὶ, πρὸς τὸ διαμένειν τὸ ὑγρὸν [22] ἄρηκτον, καὶ διὰ τοῦτο τοῦ σώματος ἀρριγότατον ὁ ὀφθαλ- [23]μός ἐστίν (οὐδεὶς γὰρ πω τὰ ἐντὸς τῶν βλεφάρων ἐρρίγω- [24]σεν), τῶν δ' ἀναίμων σκληρόδερμοι οἱ ὀφθαλμοὶ εἴσι, καὶ [25] τοῦτο ποιεῖ τὴν σκέπην.

Que, donc, la vue est faite d'eau, c'est vrai. Toutefois, la vision ne survient pas dans la mesure où il s'agit d'eau, mais dans la mesure où celle-ci est transparente, ce qui est aussi le cas de l'air. Mais l'eau est plus commode à conserver et plus dense que l'air, c'est pourquoi la pupille, l'œil à proprement parler, est faite d'eau. C'est évident aussi par les faits eux-mêmes, car ce qui s'écoule lorsque les yeux sont détruits paraît être de l'eau, chez les très jeunes embryons les yeux sont en tout cas excessivement froids et brillants, et le blanc de l'œil est, chez les animaux qui possèdent du sang, gras et huileux, ce qui permet de conserver son humide à l'abri du gel – c'est pour cela que l'œil est la partie du corps la plus insensible au froid (car personne n'a encore eu froid à l'intérieur des paupières) –, alors que chez les animaux non-sanguins les yeux présentent une membrane rigide, et cela leur fournit une protection.

13 εἶναι τὴν ὄψιν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$ Alex¹(26.8 codd. plerique) : τὴν ὄψιν εἶναι \mathbf{E}_+ $\delta\eta$ Alex¹(26.8 A(?)a) || 15 εὐπιλητότερον \mathbf{E}_+ , cf. Prisc., *Met. in Thphr.*, 16.11 : εὐπειλητότερον $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: εὐυποληπτότερον γ Alex^P(26.20) : ἐναποληπτότερον conit. BEARE (1894) p. 17 || 16 ἀέρος ἐστίν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$: ἀέρος \mathbf{E}_+ δ | καὶ ἡ κόρη καὶ τὸ ὄμμα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: ἡ κόρη καὶ τὸ ὄμμα α || 17 τοῦτο δὲ \mathbf{E}_+ δ : καὶ τοῦτο ἐστὶ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$ | ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων α : ἐπὶ τῶν ἔργων $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$ | δῆλον] om. ϵ || 18 ὕδωρ τὸ ἐκρέον] τὸ ἐκρέον ὕδωρ ϵ | τῶν ὀφθαλμῶν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$ Alex^P(27.8) : om. \mathbf{E}_+ | γε γ : τε $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\eta$: om. \mathbf{E}_+ || 19 ἐμβρύοις] ἐμβρύοις (sic) \mathbf{B}° | τῆι ψυχρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ καὶ τῆι λαμπρότητι $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: τῆι ψυχρότητι ὑπερβάλλον καὶ τῆι λαμπρότητι \mathbf{E}_+ : τῆι ψυχρότητι καὶ τῆι λαμπρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ ϵ : τῆι λαμπρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ καὶ τῆι ψυχρότητι δ : τῆι λαμπρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ καὶ τῆι στιλπόντητι λ : τῆι τε ψυχρότητι καὶ τῆι λαμπρότητι ὑπερβάλλειν Alex^P(27.9–10) || 20 λευκὸν] λαμπρὸν ϵ | πῖον $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: πλείον \mathbf{E}_+ || 21 ὅπερ] om. $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$ || 22 ἀρριγότατον γ_+ Alex^P(27.15) : ἀρειγότατον $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}(\text{a.c.}, \epsilon \text{ eras. p.c.}))$: ἀρριγότατον $\mathbf{E}\lambda\pi\mathbf{W}$: ἀρριγωτότατον $\mathbf{S}^1\mathbf{O}^d\mathbf{M}^o$ || 23 τὰ ἐντὸς $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$: τὸ ἐντὸς \mathbf{E}_+ δ | βλεφάρων] ὀμμάτων δ || 24 σκληρόδερμοι] σκληρότεροι $\epsilon\mu$

438^a25–^b2

Ἄλογον δὲ ὅλως τὸ ἐξιόντι τινὶ τὴν
 [²²⁶] ὄψιν ὄραν, καὶ ἢ ἀποτείνεσθαι
 μέχρι τῶν ἀστρῶν, ἢ μέχρι [²²⁷]
 τινὸς ἐξιοῦσαν συμφύεσθαι, καθάπερ
 λέγουσί τινες. Τούτου [²²⁸] μὲν γὰρ
 βέλτιον τὸ ἐπ' ἀρχῇ συμφύεσθαι τοῦ
 ὄμματος. [²²⁹] Ἀλλὰ καὶ τοῦτο εὔηθες·
 τό τε γὰρ συμφύεσθαι τί ἐστὶ [²³⁰] φωτὶ
 πρὸς φῶς, ἢ πῶς οἶόν τι ὑπάρχειν
 (οὐ γὰρ τῶι τυ-^βιχόντι συμφύεται τὸ
 τυχόν), τῶι τ' ἐκτὸς τὸ ἐντὸς πῶς (ἢ
 [²³¹] γὰρ μῆνιγξ μεταξὺ ἐστίν) ;

Il est cependant complètement absurde que ce soit par la sortie de quelque chose que la vue voit et que cela, ou bien s'étende jusqu'aux astres, ou bien s'avance lors de sa sortie jusqu'à un certain point où s'opère une fusion naturelle, comme le prétendent certains. En effet, il vaudrait mieux considérer que cette fusion naturelle a lieu dès l'extrémité de l'œil, mais cette hypothèse aussi est niaise, car qu'est-ce que c'est que cette fusion naturelle d'une lumière avec une lumière? Ou encore : comment une telle fusion peut-elle avoir lieu (car n'importe quoi ne fusionne pas naturellement avec n'importe quoi), en particulier de la lumière interne avec la lumière externe (car il y a la membrane qui se tient entre elles)?

26 καὶ ἢ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: καὶ $\mathbf{E}_+\delta$ Alex^c(32.2) || **28** ἐπ' ἀρχῇ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἐν ἀρχῇ α Alex^c(32.8) : ἐν <τῆι> ἀρχῇ BEARE (1900) p. 150 || **30** ὑπάρχειν] ὑπάρχειν τοῦτο ϵ || ^b**1** τῶι τ' ἐκτὸς τὸ ἐντὸς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τῶι τ' ἐντὸς τὸ ἐκτὸς ϵ : τό τ' ἐντὸς τῶι ἐκτὸς $\mathbf{E}_+\delta$: τὸ ἐκτὸς τῶι ἐντὸς Alex^p(32.11)

438^b2–11

Περὶ μὲν οὖν τοῦ ἄνευ φωτός [ᾠ³] μὴ ὄραν εἶρηται ἐν ἄλλοις· ἀλλ' εἴτε φῶς εἴτ' ἀήρ ἐστι [ᾠ⁴] τὸ μεταξὺ τοῦ ὀρωμένου καὶ τοῦ ὄμματος, ἢ διὰ τούτου [ᾠ⁵] κίνησις ἐστὶν ἢ ποιούσα τὸ ὄραν. Καὶ εὐλόγως τὸ ἐντός ἐστὶν [ᾠ⁶] ὕδατος· διαφανὲς γὰρ τὸ ὕδωρ, ὄραται δὲ ὡσπερ καὶ [ᾠ⁷] ἔξω οὐκ ἄνευ φωτός, οὕτως καὶ ἐντός· διαφανὲς ἄρα δεῖ [ᾠ⁸] εἶναι· ἀνάγκη ἄρα ὕδωρ εἶναι, ἐπειδὴ οὐκ ἀήρ. Οὐ γὰρ ἐπὶ [ᾠ⁹] τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος ἢ ψυχὴ ἢ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητικόν [ᾠ¹⁰] ἐστὶν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντός· διόπερ ἀνάγκη διαφανὲς εἶναι [ᾠ¹¹] καὶ δεκτικὸν φωτός τὸ ἐντός τοῦ ὄμματος.

Au sujet, donc, du fait qu'il n'est pas possible de voir sans lumière, on s'est exprimé ailleurs. Mais que ce soit la lumière ou l'air qui serve d'intermédiaire entre l'objet vu et l'œil, c'est le mouvement qui traverse cet intermédiaire qui fait que l'on voit. Et il est raisonnable que l'intérieur [de l'œil] soit fait d'eau. En effet, l'eau est transparente et, de même que l'on ne voit pas à l'extérieur sans lumière, de même à l'intérieur également : il faut donc que cela soit quelque chose de transparent, et il est nécessaire que ce soit de l'eau, dès lors que ce n'est pas de l'air. En effet, l'âme (ou la partie perceptive de l'âme) n'est pas à l'extrémité de l'œil, mais elle est évidemment à l'intérieur. C'est pourquoi il est nécessaire que l'intérieur de l'œil soit transparent, c'est-à-dire capable de recevoir de la lumière.

2 οὖν] om. **εH^a** || 4 τούτου] τούτο (sic) **B^e** || 5 ἢ ποιούσα] ποιούσα **ε** || 7 οὕτως] οὕτων (sic) **B^e** | ἐντός **α** Alex^p(35.23, sed vide 36.8) : τὸ ἐντός **β(B^eP)Z^a** || 8 ἀνάγκη ἄρα **β(B^eP)ε** Alex^p(35.25) : καὶ ἀνάγκη **E₊δ** || 9 τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος **ε** Alex^p(34.4) : τοῦ ἐσχάτου ὄμματος **ω** Alex¹(36.5) : ἐσχάτου τοῦ ὄμματος W. D. ROSS (1955b) | αἰσθητικόν] αἰσθητήριον **δ** || 11 καὶ δεκτικὸν **αP** : δεκτικὸν **B^e**

438^b11–16

Καὶ τοῦτο καὶ ¹² ἐπὶ τῶν
 συμβαινόντων δῆλον· ἤδη γάρ τισι
 πληγεῖσιν ἐν ¹³ πολέμῳ παρὰ τὸν
 κρόταφον οὕτως ὥστ' ἀποτμηθῆναι
 τοὺς ¹⁴ πόρους τοῦ ὀφθαλμοῦ ἔδοξε
 γενέσθαι σκότος ὡς περ λύχνου ¹⁵
 ἀποσβεσθέντος, διὰ τὸ οἶον λαμπτήρα
 τινὰ ἀποτμηθῆναι ¹⁶ τὸ διαφανές, τὴν
 καλουμένην κόρη.

Et cela est évident dans certaines situations
 aussi. Certains ont déjà été blessés au
 combat au niveau de la tempe de telle
 sorte que les conduits de l'œil aient été
 sectionnés, et il leur a semblé qu'il faisait
 sombre, comme si une lampe avait été
 éteinte, parce que le transparent, ce que l'on
 appelle la pupille, qui est semblable à une
 lanterne, se trouve avoir été sectionné.

12 ἤδη γάρ τισι | τισὶ γὰρ ε | **13** πολέμῳ | πολεμοὶ (sic) **E**¹ | οὕτως | οὕτος (sic) **E**¹ | ἀποτμηθῆναι **β**(**B**^ε**P**)ε
 Alex^p(36.23) : ἐκτμηθῆναι **E**₊ δ : τμηθῆναι BYWATER (1903) p. 243 || **14** γενέσθαι **α** : γίνεσθαι **β**(**B**^ε**P**)**U**
 | λύχνου | λύγχνου **B**^e

438^b16–30

Ὡστ' εἴπερ ἐπὶ τούτων [17] συμβαίνει
καθάπερ λέγομεν, φανερόν ὡς εἰ δεῖ
τοῦτον τὸν [18] τρόπον ἀποδιδόναι καὶ
προσάπτειν ἕκαστον τῶν αἰσθητηρίων
[19] ἐνὶ τῶν στοιχείων, τοῦ μὲν
ὄμματος τὸ ὀρατικὸν ὕδατος [20]
ὑποληπτέον, ἀέρος δὲ τὸ τῶν
ψόφων αἰσθητικόν, πυρὸς δὲ [21]
τὴν ὄσφρησιν. Ὁ γὰρ ἐνεργεῖαι
ἢ ὄσφρησις, τοῦτο δυνάμει [22]
τὸ ὄσφραντικόν· τὸ γὰρ αἰσθητὸν
ἐνεργεῖν ποιεῖ τὴν αἰ- [23]σθησιν, ὥσθ'
ὑπάρχειν ἀναγκαῖον αὐτὴν δυνάμει
πρότερον. [24] Ἡ δ' ὀσμὴ καπνώδης
τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις, ἢ δ' ἀνα-
[25]θυμίασις ἢ καπνώδης ἐκ πυρός.
Διὸ καὶ περὶ τὸν ἐγ- [26]κέφαλον
τῷ τόπῳ τὸ τῆς ὄσφρήσεως ἴδιον
αἰσθητήριον ἐστὶν· δυ- [27]νάμει γὰρ
θερμῇ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν. Καὶ
ἢ τοῦ ὄμμα- [28]τος γένεσις τὸν αὐτὸν
ἔχει τρόπον· ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου γὰρ
[29] συνέστηκεν· οὗτος γὰρ ὑγρότατος
καὶ ψυχρότατος τῶν ἐν [30] τῷ σώματι
μορίων ἐστίν.

Par conséquent, si cela a lieu comme nous le disons, il est clair, s'il faut de cette manière rendre compte des organes sensoriels en associant chacun à l'un des éléments, qu'il faut supposer que la partie responsable de la vision au sein de l'œil est faite d'eau, que la partie responsable de la perception des sons est faite d'air, et que l'odorat est fait de feu. En effet, ce que l'odorat est en acte, la partie responsable de la sensation des odeurs l'est en puissance, car l'objet de la perception produit l'activité du sens, de sorte qu'il est nécessaire que ce dernier le soit auparavant en puissance. Or l'odeur est d'une certaine manière une exhalaison fumeuse, et l'exhalaison fumeuse est issue du feu. C'est pourquoi l'organe sensoriel propre à l'odorat est situé près du cerveau, car la matière du froid est en puissance chaude. Et il en va de la même manière quant à l'engendrement de l'œil, car celui-ci est constitué à partir du cerveau (ce dernier est en effet la partie la plus humide et la plus froide du corps).

16 ἐπὶ τούτων β(B°P)γ Alex^{l&p}(37.6 & 37.7) : τούτων τι E₊ || 17 ὡς εἰ β(B°P)γ Alex^p(37.7) : ὡς E₊ | ἕκαστον] αἰκαστον (sic) E¹ || 22 ἐνεργεῖν] ἐνεργεῖ P || 23 ὑπάρχειν] ὑπάρχει B^e | ἀναγκαῖον E₊ δ : ἀνάγκη β(B°P)ε | δυνάμει β(B°P)ε : ὁ δυνάμει E₊ δ || 24–25 ἢ δ' ὀσμὴ ... ἢ καπνώδης] om. B^e || 24 τίς β(P)γ : om. E₊ || 25 ἐκ πυρός α Alex^p(38.6) : ἔμπυρος β(B^e(-πιρ-)P) || 25–26 περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῷ τόπῳ β(B°P)ε : τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπῳ E₊ δ || 26 τὸ α : τῷ β(B°P) | ἴδιον αἰσθητήριον ἐστὶν β(B°P)Γ2(*proprium sensitivum est* Guil)ε : αἰσθητήριον ἐστὶν ἴδιον E₊ δ (*instrumentum ... proprium est* Anon) || 27 θερμῇ] θερμὸν C^cMi || 27–28 ὄμματος] αἵματος E¹ || 29 ὑγρότατος] καὶ ὑγρότατος C^cMi | τῶν] τω (sic) E¹

438^b30–439^a5

Τὸ δ' ἀπικὸν γῆς, τὸ δὲ γευστι-
 [439^a1]κὸν εἶδός τι ἀφῆς ἐστίν. Καὶ
 διὰ τοῦτο πρὸς τῆι καρδίαι τὸ [2]
 αἰσθητήριον αὐτῶν, τῆς τε γεύσεως
 καὶ τῆς ἀφῆς· ἀντί-[3]κείται γὰρ τῶι
 ἐγκεφάλω αὕτη, καὶ ἔστι θερμότατον
 τῶν [4] μορίων. Καὶ περὶ μὲν τῶν
 αἰσθητικῶν τοῦ σώματος μορίων [5]
 ἔστω τοῦτον τὸν τρόπον διωρισμένα.

Quant à la partie responsable du toucher,
 elle est faite de terre, tandis que celle du
 goût est une certaine espèce du toucher, et
 c'est pour cela que leur organe sensoriel,
 celui du goût et du toucher, est proche
 du cœur, car c'est ce dernier qui s'oppose
 au cerveau et représente la partie la plus
 chaude. Disons donc que les parties du corps
 responsables de la perception sont définies
 de cette manière.

^a1 τι| τη (sic) **E**¹ || **2** τῆς τε γεύσεως καὶ τῆς ἀφῆς **β(B^eP)γ** Alex^c(40.5–6) : τῆς γεύσεως καὶ τῆς ἀφῆς
E₊**Z**^a

439^a6–12

3. Περὶ δὲ τῶν αἰσθητῶν τῶν καθ' ἕναστος αἰσθητήριον, [7] οἷον λέγω χρώματος καὶ ψόφου καὶ ὀσμῆς καὶ χυμοῦ καὶ [8] ἀφῆς, καθόλου μὲν εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, τί τὸ ἔρ- [9] γον αὐτῶν καὶ τί τὸ ἐνεργεῖν καθ' ἕναστος τῶν αἰσθητηρίων. [10] Τί δέ ποτε δεῖ λέγειν ὅτι οὖν αὐτῶν, οἷον τί χρῶμα ἢ τί [11] ψόφον ἢ ὀσμὴν ἢ χυμόν, ὁμοίως δὲ καὶ περὶ ἀφῆς, [12] ἐπισκεπτόν, καὶ πρῶτον περὶ χρώματος.

3. Au sujet des objets perceptibles qui se rapportent à chaque organe sensoriel (je veux dire la couleur, le son, l'odeur, le goût et le toucher), on en a parlé de manière générale dans les traités relatifs à l'âme, en disant quelle est leur fonction et quelle est leur activité en fonction de chacun des organes sensoriels. Il faut cependant rechercher ce qu'il faut bien dire qu'est chacun d'entre eux, c'est-à-dire ce qu'est la couleur, ou ce qu'est le son, ou ce qu'est l'odeur ou le goût, et semblablement au sujet du toucher, en commençant par la couleur.

9 ποτε| ποται (sic) B^e || 10–11 χρῶμα ἢ τί ψόφον β(B^eP)E₊ : τὸ χρῶμα ἢ τὸν ψόφον γ || 11 ὀσμὴν β(B^eP)ε : τί ὀσμὴν E₊ : τὴν ὀσμὴν δ || 12 ἐπισκεπτόν] σκεπτόν δ

439^a12–17

Ἔστι μὲν οὖν ἕκα-^[*13]στον διχῶς λεγόμενον, τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει. Τὸ ^[*14] μὲν οὖν ἐνεργεῖαι χρῶμα καὶ φῶς πῶς ἐστὶ τὸ αὐτὸ ^[*15] ἢ ἕτερον ταῖς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεων, οἷον ὁράσει καὶ ^[*16] ἀκούσει, εἴρηται ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς· τί δὲ ἕκαστον αὐτῶν ^[*17] ὄν ποιήσει τὴν αἰσθησιν καὶ τὴν ἐνέργειαν, νῦν λέγωμεν.

Chacun est ainsi quelque chose qui se dit de deux manières, « en acte » et « en puissance ». De quelle manière une couleur et un son en acte sont identiques ou différents par rapport aux perceptions en acte, à savoir sa vision et son audition, on l'a dit dans les traités relatifs à l'âme. En revanche, ce que chacun d'eux doit être pour pouvoir produire l'activité perceptive, c'est maintenant qu'il convient de le dire.

13 τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει **α** Alex¹(41.24–25) : τὸ μὲν ἐνέργεια τὸ δὲ δύναμις **β**(B^e) || **17** ποιήσει **α** : ποιῆι **β**(B^e) | νῦν λέγωμεν **E**(λέγωμεν)₊ **δ** Alex^{c&p}(42.19–20 & 41.16) : λέγωμεν **β**(B^eP)ε

439^a18–26

[^a18] Ὡσπερ οὖν εἴρηται περὶ φωτὸς ἐν ἐκείνοις ὅτι ἐστὶ χρῶμα [^a19] τοῦ διαφανοῦς κατὰ συμβεβηκός – ὅταν γὰρ ἦ τι πυρῶ-^a[^a20]δες ἐν τῷ διαφανεῖ, ἢ μὲν παρουσία φῶς, ἢ δὲ στέρησις ἐστὶ [^a21] σκότος· ὁ δὲ λέγομεν διαφανὲς οὐκ ἐστὶν ἴδιον ἀέρος ἢ [^a22] ὕδατος οὐδ' ἄλλου τῶν οὕτω λεγομένων σωμάτων, ἀλλὰ [^a23] τις κοινὴ φύσις καὶ δύναμις, ἢ χωριστὴ μὲν οὐκ ἐστὶν, [^a24] ἐν τούτοις δ' ἐστὶ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις σώμασιν ἐνυπάρχει, [^a25] τοῖς μὲν μᾶλλον τοῖς δ' ἥττον· ὡσπερ οὖν καὶ τῶν σωμά-^a[^a26]των ἀνάγκη τι εἶναι ἕσχατον, καὶ ταύτης.

Comme, donc, on a dit au sujet de la lumière dans ces traités qu'elle est la couleur du transparent par accident – car lorsque quelque chose d'igné est présent dans le transparent, sa présence correspond à la lumière et la privation de celui-ci à l'obscurité; en revanche, ce que nous appelons « transparent » n'est pas propre à l'air ou à l'eau, pas plus qu'à un autre des corps que l'on appelle ainsi, mais il s'agit d'une certaine puissance naturelle qui leur est commune, laquelle n'existe pas à part d'eux, mais se trouve dans ces corps, et est aussi présente dans le reste des corps à différents degrés – de même, donc, qu'il est nécessaire qu'il y ait une certaine extrémité des corps, il doit y en avoir une de cette puissance aussi.

18 ἐν] om. **E**¹ || 19 ἦ **β(B^eP)ε** Alex^c(43.4) : ἐνἦ. **E**₊ δ || 20 ἐν τῷ διαφανεῖ **β(B^eP)ε** : ἐν διαφανεῖ **E**₊ δ **U** Alex^c(43.5) || 21–22 ἀέρος ἢ ὕδατος **α** Alex^p(43.12) : ὕδατος ἢ ἀέρος **β(B^eP)** || 23 τις **β(B^eP)** : τίς ἐστὶ **E**₊ δ Alex^p(44.2) : ἐστὶ **ε** || 24 ἐν τοῖς **β(B^eP)ε** : τοῖς **E**₊ δ

439^a26–^b1

Ἡ μὲν οὖν τοῦ [^a27] φωτὸς φύσις ἐν ἀορίστῳ διαφανεῖ ἐστίν· τοῦ δ' ἐν τοῖς [^a28] σώμασι διαφανοῦς τὸ ἔσχατον ὅτι μὲν εἶη ἄν τι, δῆλον, [^a29] ὅτι δὲ τοῦτ' ἐστὶ τὸ χρῶμα, ἐκ τῶν συμβαινόντων φανερόν. [^a30] Τότε γὰρ χρῶμα ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας (διὸ καὶ οἱ [^a31] Πυθαγόρειοι τὴν ἐπιφάνειαν χροῶν ἐκάλουν)· ἔστι μὲν γὰρ ἐν [^a32] τῷ τοῦ σώματος πέρατι, ἀλλ' οὐ τὸ τοῦ σώματος πέ-^a[^a33]ρας, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν φύσιν δεῖ νομίζειν ἥπερ καὶ ἔξω [^b439^b1] χρωματίζεται, ταύτην καὶ ἐντός.

La nature de la lumière réside ainsi dans le transparent indéterminé. Quant à l'extrémité du transparent qui se trouve dans les corps, qu'il y doit bien y avoir quelque chose de tel, c'est évident, et que c'est cela qu'est la couleur, c'est clair à partir des faits. En effet, la couleur se trouve en ce cas dans la limite en tant qu'elle est limite (c'est pourquoi les Pythagoriciens avaient coutume d'appeler la surface « enveloppe »), car elle est dans la limite du corps, mais non la limite du corps. Il faut néanmoins penser que c'est exactement la même nature qui se colore à l'extérieur et aussi à l'intérieur.

27 ἐν ἀορίστῳ | ἀορίστῳ **E** Alex¹(48.16, sed vide 48.21) | διαφανεῖ **β(B^eP)γ** Alex¹(48.16) : τῷ διαφανεῖ **E₊** Alex^p(48.21) || **28** ἄν τι **β(B^eP)εμ** : παντὶ **E₊λ** || **30** τότε **β(B^eP)ε** : τὸ **E₊δ** Alex^c(49.9) | ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας **β(B^eP)**, def. ISÉPY et PRAPA (2018) p. 47 : ἢ ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας **α** Alex^c(49.10) | διὸ καὶ διὸ **B^e** || **31** Πυθαγόρειοι | Πυθαγόριοι **E¹H^a(a.c.)C^aN(a.c.)Z^a** | χροῶν **β(B^e(χροῶν)P)ε** Alex^p(49.12) : χροῶν **C^cMiδ** : χροῶν **E¹** | ἐκάλουν **ω** (ἔλεγον Alex^p(49.12)) | καλοῦσιν **E¹(γρ. in marg.)C^a(γρ. in marg.)** | γὰρ οὖν **ε** || **32** οὐ **β(B^eP)γ** Alex^p(49.14 & 25) : οὐ τι **E₊** : οὔτοι prop. BONITZ (1870) 539^b21 | **33** δεῖ | ante φύσιν **ε** | ἥπερ **α** (ἦτις Alex^p(40.2)) : εἶπερ **β(B^eP)**

439^b1–6

Φαίνεται δὲ καὶ ἀήρ ¹2] καὶ ὕδωρ
 χρωματιζόμενον· καὶ γὰρ ἡ αὐγὴ
 τοιοῦτόν ἐστιν. ¹3] Ἄλλ' ἐκεῖ μὲν διὰ
 τὸ ἐν ἀορίστῳ οὐ τὴν αὐτὴν ἐγγύθεν
 καὶ ¹4] προσιοῦσι καὶ πόρρωθεν ἔχει
 χροῶν οὐθ' ὁ ἀήρ οὐθ' ἡ θά-¹5]λαττα·
 ἐν δὲ τοῖς σώμασιν, ἐὰν μὴ τὸ περιέχον
 ποιῆι ¹6] μεταβάλλειν, ὄριστα καὶ ἡ
 φαντασία τῆς χροῶς.

Il semble d'autre part que l'air et l'eau
 se colorent aussi, et en effet leur éclat
 est quelque chose de cette sorte. Mais
 dans ce cas, du fait que cela se produit
 dans le transparent indéterminé, ils n'ont
 pas la même coloration quand on les
 regarde de près et de loin, ni l'air, ni
 la mer, alors que dans le cas des corps,
 lorsque l'environnement ne produit pas de
 changement, leur apparence chromatique
 est, elle aussi, déterminée.

^b2 χρωματιζόμενον $\beta(\mathbf{P})\epsilon$: χρωματιζόμεν (sic) \mathbf{B}^e : χρωματιζόμενα $\mathbf{E}_+ \delta$ | αὐγὴ| αὐτὴ \mathbf{B}^e | τοιοῦτόν|
 τὸ τοιοῦτόν ϵ || 4 χροῶν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: χροῶν $\mathbf{E}_+ \delta$ || 4–5 θάλαττα| θάλασσα $\mathbf{B}^e\mathbf{C}^a\mathbf{XO}^a$ || 6 μεταβάλλειν
 $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$ Alex^c (51.4) : τὸ μεταβάλλειν $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}\delta$: τὸν μεταβάλλειν $\mathbf{E}^1\mathbf{O}^a$ | ὄριστα| ὀρίζεται ϵ

439^b6–10

Δῆλον ^[7] ἄρα ὅτι τὸ αὐτὸ κάκει
 κἀνθάδε δεκτικὸν τῆς χροῶς ἐστίν. ^[8]
 Τὸ ἄρα διαφανὲς καθ' ὅσον ὑπάρχει
 ἐν τοῖς σώμασιν (ὑπάρ-^[9]χει δὲ μᾶλλον
 ἢ ἥττον ἐν πᾶσι) χρώματος ποιεῖ μετ-
^[10]έχειν.

Il est par conséquent évident que c'est dans
 les deux cas la même chose qui reçoit
 la coloration. C'est par conséquent le
 transparent à proportion de sa présence
 dans les corps (et il est plus ou moins
 présent dans tous) qui produit leur
 participation à la couleur.

7 κἀνθάδε δεκτικὸν $E_+ \delta$: καὶ ἐνταῦθα δεκτικὸν $\beta(B^e P)$: δεκτικὸν καὶ ἐνθάδε ϵ || 9 μᾶλλον ἢ ἥττον
 $\beta(B^e P) \epsilon$: μᾶλλον καὶ ἥττον $E_+ \delta$

439^b10–18

Ἐπεὶ δ' ἐν πέρατι ἡ χροῶς, τούτου
 ἂν πέρας τι εἶη. ^[11] Ὡστε χροῶμα
 ἂν εἶη τὸ τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι
 ὠρισμέ-^[12]νωι πέρας. Καὶ αὐτῶν δὲ
 τῶν διαφανῶν, οἷον ὕδατος καὶ ^[13] εἶ τι
 ἄλλο τοιοῦτον, ὅσων φαίνεται τι χροῶμα
 ἴδιον ὑπάρ-^[14]χειν, κατὰ τὸ ἔσχατον
 ὁμοίως πᾶσιν ὑπάρχει. Ἔστι μὲν ^[15]
 οὖν ἐνεῖναι ἐν τῷ διαφανεῖ τοῦθ' ὅπερ
 καὶ ἐν τῷ ἀέρι ποιεῖ ^[16] φῶς, ἔστι δὲ
 μή, ἀλλ' ἐστερῆσθαι. Ὡσπερ οὖν ἐκεῖ
 τὸ μὲν ^[17] φῶς τὸ δὲ σκότος, οὕτως ἐν
 τοῖς σώμασιν ἐγγίγνεται τὸ ^[18] λευκὸν
 καὶ τὸ μέλαν.

Puisque la coloration doit se trouver dans
 la limite, elle doit être dans la limite de
 ce dernier, si bien que la couleur doit être
 la limite du transparent dans un corps
 déterminé. Pour les corps transparents,
 comme l'eau et quoi que ce soit d'autre
 de ce genre, pour tous ceux chez qui une
 certaine couleur propre semble présente,
 c'est pareillement au niveau de l'extrémité
 qu'elle est présente chez tous. Ainsi, cela
 même qui produit la lumière dans l'air
 peut être présent dans le transparent et ne
 pas l'être, ce qui correspond à un état de
 privation. C'est donc de la même manière
 qu'adviennent dans ce cas-là la lumière et
 l'obscurité et dans les corps le blanc et le
 noir.

10 πέρας τι $\beta(B^e P \Gamma 2)$ (*extremitas aliqua* Guil) : ἐν πέρατι a (*in extremitate* Anon) || 13 ὅσων $\beta(B^e) \epsilon$
 (καὶ ὅσων U) : καὶ ὅσοις $E_+ \delta P$ | φαίνεται τι χροῶμα $\beta(B^e P)$: φαίνεται χροῶμα a || 16 οὖν a Alex^c (52.7) :
 γὰρ $\beta(B^e P)$ || 17–18 τὸ λευκὸν] τό τε λευκὸν ϵ || 18 τὸ μέλαν $\beta(B^e P) \gamma$: μέλαν E_+

439^b18–25

Περὶ δὲ τῶν ἄλλων χρωμάτων ἤδη
 19] διελομένους ποσαχῶς ἐνδέχεται
 γίνεσθαι, λεκτέον. Ἐν-20]δέχεται
 μὲν γὰρ παρ' ἄλληλα τιθέμενα τό
 τε μέλαν καὶ τὸ 21] λευκόν, ὥσθ'
 ἑκάτερον μὲν εἶναι διὰ μικρότητα
 ἀόρατον, 22] τὸ δ' ἐξ ἀμφοῖν ὄρατόν,
 οὕτω γίνεσθαι. Τοῦτο γὰρ οὔτε 23]
 λευκὸν οἶόν τε φαίνεσθαι οὔτε μέλαν·
 ἐπεὶ δ' ἀνάγκη μὲν 24] τι ἔχειν χροῶμα,
 τούτων δ' οὐδέτερον δυνατόν, ἀνάγκη
 μει-25]κτόν τι εἶναι καὶ εἶδος τι χροῶ-
 ἕτερον.

Au sujet des autres couleurs, il faut dire
 tout de suite de combien de manières il est
 possible de les engendrer en les distinguant.
 En effet, il est possible de les engendrer
 en juxtaposant le blanc et le noir côte
 à côte de manière à ce que chacun soit
 invisible du fait de sa petitesse, mais que
 le composé des deux soit visible. En effet,
 celui-ci ne peut apparaître ni blanc ni noir.
 Puisque toutefois il est nécessaire qu'il ait
 une certaine couleur, sans qu'il soit possible
 que ce soit l'une des deux, il est nécessaire
 qu'il s'agisse de quelque mélange, et d'une
 espèce différente de couleur.

18 περι] παρὰ B^e | ἤδη] εἶδη coni. G. R. T. ROSS (1906) || 19 διελομένους] διελομένοις δ Alex¹(53.9) ||
 19–22 λεκτέον . . . οὕτω γίνεσθαι] om. B^e || 20 παρ' ἄλληλα] καὶ παρ' ἄλληλα δ Alex^p(53.18) || 20–21 τό
 τε μέλαν καὶ τὸ λευκόν β(P)ε Alex^p(53.18) : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν E₊ δ || 21 εἶναι διὰ μικρότητα ἀόρατον
 β(P)ε Alex^p(53.19) : εἶναι ἀόρατον διὰ σμικρότητα E₊ μ : ἀόρατον εἶναι διὰ σμικρότητα λ || 23 οἶόν τε
 φαίνεσθαι οὔτε μέλαν] οὔτε τε μέλαν οἶον τε τε γίνεσθαι λ || 23–24 ἀνάγκη μὲν τι ἔχειν β(B^eP)E₊ ε₁ :
 ἀνάγκη ἔχειν μὲν τι λ ε₂ || 25 τι εἶναι₁ E₊ δ : τε εἶναι β(B^eP)ε

439^b25–440^a6

Ἔστι μὲν οὖν οὕτως [1^b26] ὑπολαβεῖν πλείους εἶναι χρώας παρὰ τὸ λευκὸν καὶ τὸ [1^b27] μέλαν, πολλαὶ δὲ τῶι λόγῳ. Τρία γὰρ πρὸς δύο, καὶ [1^b28] τρία πρὸς τέτταρα, καὶ κατ' ἄλλους ἀριθμούς ἐστι παρ' [1^b29] ἄλληλα κείσθαι· τὰ δ' ὅλως κατὰ μὲν λόγον μηδένα, [1^b30] καθ' ὑπεροχὴν δὲ τινα καὶ ἔλλειψιν ἀσύμμετρον. Καὶ τὸν [1^b31] αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχει ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν [1^b32] ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [1^b33] συμφωνίας (ταῦτα δ' ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440^a1] τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν, ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα, δι' [1^a2] ἥνπερ αἰτίαν καὶ αἰ συμφωνίαι ὀλίγαι), τὰ δὲ μὴ ἐν ἀρι- [1^a3] θμοῖς τᾶλλα χρώματα· ἢ καὶ πάσας τὰς χρώας ἐν ἀρι- [1^a4] θμοῖς εἶναι, τὰς τεταγμένας, τὰς δὲ ἀτάκτους, καὶ αὐτὰς [1^a5] ταύτας, ὅταν μὴ καθαραὶ ᾤσι, διὰ τὸ μὴ ἐν ἀρι- [1^a6] θμοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι.

Il est ainsi possible de concevoir qu'il y a une pluralité de couleurs en sus du blanc et du noir de cette manière, en faisant résulter leur pluralité du rapport. En effet, il est possible de les juxtaposer selon le rapport de trois pour deux, de trois pour quatre et selon d'autres nombres, ainsi que dans d'autres cas sans que ce soit selon une quelconque proportion, mais selon un excès ou un défaut incommensurable. Et il en va certainement de la même manière que dans le cas des accords musicaux. En effet, certaines couleurs sont déterminées arithmétiquement selon des nombres bien proportionnés, comme dans le cas des accords musicaux – ce sont celles qui semblent être les plus plaisantes, comme le violet et le pourpre, mais elles ne sont qu'un petit nombre, pour la même raison qu'il n'y a aussi qu'un petit nombre d'accords musicaux –, tandis que les autres couleurs ne sont pas déterminées arithmétiquement. Alternativement, on pourrait aussi considérer que toutes les couleurs sont déterminées arithmétiquement, celles qui sont ordonnées du moins, tandis que celles qui ne le sont pas, ainsi que les précédentes lorsqu'elles ne sont pas pures, sont telles parce qu'elles ne sont pas déterminées arithmétiquement.

31–32 τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\Gamma\mathbf{2}(qui\ quidem\ in\ numeris\ Guil))\epsilon$: τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς $\mathbf{E}_+\delta$ (*qui enim in numeris* Anon) et Porphyr., *In Harm.* 152 : τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γὰρ \mathbf{P} || **32** χρώματα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$ Porphyr. : χρώματος $\mathbf{E}_+\mathbf{X}$ || **33** ταῦτα δ' ἥδιστα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(hui\ autem\ delectabilissimi\ Guil))$ (ταῦτα ἥδιστα μ) : τὰ ἥδιστα γ : ἥδιστα \mathbf{E}_+ Porphyr. (*concordantie* Anon) | δοκοῦντα| δοκεῖ Porphyr. || ^a**1** ἀλουργὸν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$ Alex^c(54.20 V) Porphyr. : ἀλουργοῦν \mathbf{E}_+ Alex^c(54.20 a) | τὸ φοινικοῦν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$ Porphyr. Alex^c(54.20) : φοινικοῦν $\mathbf{E}_+\delta$ | ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(pauci\ autem\ tales\ Guil))\mathbf{W}$: καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα ϵ : καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα $\mathbf{E}_+\delta$ Porphyr. (non vert. Anon) : καὶ τὰ τοιαῦτα, καὶ ὀλίγα coni. THUROT (1875) p. 402 ex Alex^p(54.21–22) || **2** καὶ αἰ| καὶ ϵ || **3–4** τᾶλλα χρώματα· ἢ καὶ πάσας τὰς χρώας ἐν ἀριθμοῖς] om. $\mathbf{E}\mathbf{B}^{\circ}$ || **3** ἢ καὶ| ἢ \mathbf{P} || **4** τὰς τεταγμένας $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(ordinatos\ Guil))$: τὰς μὲν τεταγμένας

a (*hos quidem ordinatos* Anon) || 5–6 διὰ τὸ μὴ ... γίνεσθαι] del. FÖRSTER (1938) p. 471 | ἀριθμοῖς] ἀριθμοῖς <εὐλογίστοις> add. BITTERAUF (1900) pp. 21–22 : ἀριθμοῖς <τοῖς αὐτοῖς> add. BIEHL (1898) || 6 τοιαύτας] <τοιούτοις> τοιαύτας add. BEARE (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908) n. 1 ad loc.)

440^a6–15

Εἷς μὲν οὖν τρόπος τῆς γε-^[^a7]γνέσεως τῶν χρωμάτων οὗτος, εἷς δὲ τὸ φαίνεσθαι δι' ἀλλή-^[^a8]λων, οἷον ἐνίστε ποιούσιν οἱ γραφεῖς· ἐτέραν χροάν ἐφ' ^[^a9] ἐτέραν ἐναργεστέραν ἐπαλείφουσιν, ὥσπερ ὅταν ἐν ὕδατι τι ^[^a10] ἢ ἐν ἀέρι βούλωνται τι ποιῆσαι φαινόμενον, καὶ οἷον ὁ ἥλιος ^[^a11] καθ' αὐτὸν μὲν λευκὸς φαίνεται, διὰ δ' ἀχλύος καὶ κα-^[^a12]πνοῦ φοινικοῦς. Πολλὰ δὲ καὶ οὕτως ἔσονται χροαὶ τὸν αὐ-^[^a13]τὸν τρόπον τῷ πρότερον εἰρημένω· λόγος γὰρ ἂν εἶη τις ^[^a14] τῶν ἐπιπολῆς πρὸς τὰ ἐν βάρθει, τὰ δὲ καὶ ὅλως οὐκ ἐν ^[^a15] λόγῳ.

C'est ainsi une manière d'engendrer les couleurs. Une autre est de les faire apparaître les unes à travers les autres, comme le font parfois les peintres : ils appliquent une couche de couleur sur une autre plus claire, comme lorsqu'ils veulent produire l'apparence d'un objet dans l'eau ou dans l'air, à la manière aussi dont le soleil apparaît blanc par lui-même, mais pourpre à travers un nuage et de la fumée. On pourra engendrer ainsi aussi la pluralité des couleurs de la même manière que celle dont l'on a parlé précédemment, car il pourra y avoir une certaine proportion entre les couleurs de la surface par rapport à celles du fond, tandis que d'autres couleurs pourront en comporter absolument aucune proportion.

6–7 τῆς γενέσεως τῶν χρωμάτων] τῆς τῶν χρωμάτων γενέσεως **δ** || 7 τὸ] τῷ **ε** Alex¹(55.10 TN) || 8 ποιούσιν οἱ γραφεῖς **β**(**B^eP**) : οἱ γραφεῖς ποιούσιν **a** (οἱ γραφῆς ποιούσιν **E**¹) || 9 ἐτέραν **β**(**B^eP**) **γ** : ἐτέραι **E**₊ | ἐναργεστέραν] ἐνεργεστέραν **E**¹ | ἐπαλείφουσιν] ἐπαλείφοντες conl. Sylb. (fort. ex Alex^p(55.18), prob. CHRIST apud BIEHL (1898) et W. D. ROSS (1955b)) | ἐν ὕδατι τι **β**(**B^eP**) **E**₊ **λ** : ἐν ὕδατι **εμ** Alex^c(55.21) (*in aqua* Anon Guil) || 10 ἀέρι **β**(**B^eP**) **ε** : ἐν ἀέρι **E**₊ **δ** Alex^c(55.21) | βούλωνται τι **β**(**B^eP**) **ε** Alex^c(55.21) : βούλωνται **E**₊ **δ** : *quid ... facere* Anon : *aliquid facere* Guil || 11 καὶ **a** (ἢ Alex^p(55.23)) : om. **β**(**B^eP**) || 14 τὰ ἐν βάρθει] τὸ ἐν βάρθει **ε**

440^a15–20

Τὸ μὲν οὖν, ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι, λέγειν ἀπόρ-^[^a16]ροίαν εἶναι τὴν χροάν καὶ ὀρᾶσθαι διὰ τοιαύτην αἰτίαν ^[^a17] ἄτοπον· πάντως γὰρ δι' ἀφῆς ἀναγκαῖον αὐτοῖς ποιεῖν τὴν ^[^a18] αἰσθησιν, ὥστ' εὐθὺς κρεῖττον φάναι τῶι κινεῖσθαι τὸ μεταξὺ ^[^a19] τῆς αἰσθήσεως ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ γίνεσθαι τὴν αἰσθησιν, ἢ ἀφῆι ^[^a20] καὶ ἀπορροίας.

Prétendre, à l'instar des Anciens, que la couleur soit une effluve et que l'on voie du fait d'une cause de ce genre, c'est absurde, car il leur est nécessaire de faire se produire sa perception sous toutes ses formes par le moyen du contact, de sorte qu'il vaut aussitôt mieux d'affirmer que c'est par la mise en mouvement de l'intermédiaire entre la perception [et son objet] sous l'effet de ce dernier qu'a lieu la perception, plutôt que d'invoquer le contact avec les effluves.

15–20 τὸ μὲν οὖν ... ἀπορροίας] susp. THUROT (1875) p. 402 et SUSEMIHL (1885a) p. 37 (vide etiam SUSEMIHL (1881) p. 266 n. 1) || **15** ὥσπερ β(B^eP) γ Alex¹(56.6) : ὥσπερ καὶ E₊ | λέγειν α Alex¹(56.6) : λέγουσιν β(B^eP) || **15–16** ἀπόρροίαν β(B^eP(ἀπορίαν)Γ2(*defluxionem* Guil)) ε Alex^{1&P}(56.6 & 56.11) : ἀπορροίας E₊ δ (*discursiones* Anon) || **16** τὴν χροάν β(B^eP) ε (*colorem* Guil) : τὰς χροιάς E₊ (*colores* Anon) : τὰς χροάς δ : τὴν χροίαν Alex¹(56.7) || **17** πάντως] ἀπάντων E(sed γρ. πάντως in marg.)₊ δ | αὐτοῖς] post ^a18 αἰσθησιν δ || **19–20** ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροίας β(B^eP(ῆ)) ε Alex^{c&P}(ῆ ἀφῆι καὶ ἀπορροία 59.1 & 61.11–12) : ἢ ἀφῆι καὶ ταῖς ἀπορροίας δ : ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροίας E₊

440^a20–31

Ἐπὶ μὲν οὖν τῶν παρ' ἄλληλα κει-
 [21]μένων ἀνάγκη, ὥσπερ καὶ μέγεθος
 λαμβάνειν ἀόρατον, οὕτω [22] καὶ
 χρόνον ἀνάισθητον, ἵνα λανθάνωσιν
 αἱ κινήσεις ἀφικνούμε- [23]ναι καὶ ἐν
 δοκῆι εἶναι διὰ τὸ ἅμα φαίνεσθαι.
 ἐνταῦθα δὲ [24] οὐδεμία ἀνάγκη, ἀλλὰ
 τὸ ἐπιπολῆς χροῶμα ἀκίνητον ὄν καὶ [25]
 κινούμενον ὑπὸ τοῦ ὑποκειμένου οὐχ
 ὁμοίαν ποιήσει τὴν κίνησιν. [26] Διὸ
 καὶ ἕτερον φανεῖται καὶ οὔτε λευκὸν
 οὔτε μέλαν. Ὡστ' εἰ [27] μὴ ἐνδέχεται
 μηθὲν εἶναι μέγεθος ἀόρατον, ἀλλὰ
 πᾶν ἔκ [28] τινος ἀποστήματος ὁρατόν,
 καὶ αὕτη τις ἂν εἴη χρωμάτων [29]
 μίξις, κάκεινως δ' οὐθὲν κωλύσει
 φαίνεσθαι τινὰ χροῶν κοι- [30]νὴν τοῖς
 πόρρωθεν· ὅτι γὰρ οὐκ ἔστιν οὐδὲν
 μέγεθος ἀόρατον, [31] ἐν τοῖς ὕστερον
 ἐπισκεπτέον.

Ainsi, dans le cas des couleurs juxtaposées, il est nécessaire de supposer, de même que l'on suppose qu'il y a une grandeur invisible, qu'il y a aussi un temps imperceptible, de manière à ce que nous échappent les mouvements qui nous parviennent et que l'on croit qu'il n'y a qu'une unique chose parce qu'ils nous apparaissent en même temps. Dans le cas présent, en revanche, il n'y a aucune nécessité à cela. Au contraire, ce n'est pas un mouvement semblable que produira la couleur superficielle lorsqu'elle est immobile et lorsqu'elle est mue par celle d'en dessous. C'est pourquoi elle paraît aussi autre, c'est-à-dire ni blanche ni noire. Par conséquent, s'il n'est aucunement possible qu'il y ait une grandeur invisible, mais que tout à partir d'une certaine distance est visible, c'est là un certain mélange de couleurs, et de cette manière rien n'empêche qu'une certaine couleur commune n'apparaisse à ceux qui regardent de loin (qu'il n'y a en effet aucune grandeur invisible, c'est quelque chose que l'on aura à examiner dans les discussions ultérieures).

20 ἐπὶ] ἐπεὶ B^eS || 22 λανθάνωσιν β(B^eP)ε Alex^{l&p}(60.1 & 60.19) : λάθωσιν E₊ δ || 23 ἐν] ἐὰν B^e | δοκῆι] δοκεῖ C^cMiηZ^a || 24 ἀκίνητον β(B^eP)γ : κινήτον E₊ || 26 διὸ ... φανεῖται β(B^ePΓ2(*quare* ... *apparebit* Guil)) : διὸ ... φαίνεται E₊ δ (*quare* ... *apparet* Anon) : διὰ τὸ ... φαίνεσθαι ε || 27 μηθὲν β(B^eP)δ : μηδὲν E₊ ε Alex^c(62.26) | ἀλλὰ πᾶν α Alex^p(62.27) : ἀλλ' ἅπαν β(B^eP) || 28 ἀποστήματος] διαστήματος δ | ὁρατόν] ὁρατῶν E || 29 οὐθὲν β(B^eP) : οὐδὲν α | κωλύσει β(B^eP)ε : κωλύει E₊ δ Alex^p(63.7) || 30 οὐκ ἔστιν οὐδὲν] οὐδὲν ἔστι δ

440^a31–^b4

Εἰ δ' ἐστὶ μίξις τῶν σωμάτων [^b1] μὴ μόνον τὸν τρόπον τοῦτον ὄνπερ οἴονται τινες μόνον, παρ' ἄλλη-^b2]λα τῶν ἐλαχίστων τιθεμένων, ἀδήλων δ' ἡμῖν διὰ τὴν αἰ-^b3]σθησιν, ἀλλ' ὅλως πάντη πάντως, ὥσπερ ἐν τοῖς περὶ μί-^b4]ξεως εἴρηται καθόλου περὶ πάντων.

Si toutefois il y a un mélange des corps, non seulement de cette manière que certains croient être la seule, c'est-à-dire par la juxtaposition de parties minimales, inapparentes pour nous par la perception, mais qu'il y a aussi un mélange absolument total, comme on l'a dit de manière générale dans les traités relatifs au mélange à propos de tous les corps.

^b1 τινες μόνον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(\textit{quidam solum Guil}))$: τινες α Alex¹(63.4) (*quidam Anon*) || ² ἀδήλων α Alex^p(62.22) : ἀδηλον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ || ³ πάντη πάντως γ_+ (*omnino Anon*) : παντί πάντως \mathbf{E} : παντί παντὸς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2}(\textit{omnino omni apud omne Guil}))$ | τοῖς τῶι δ

440^b4–13

Εκείνως μὲν γὰρ μείγνυ-^b5]ται ταῦτα μόνον ὅσα ἐνδέχεται διελεῖν εἰς τὰ ἐλάχιστα, [^b6] καθάπερ ἀνθρώπους ἵππους ἢ τὰ σπέρματα· τῶν μὲν γὰρ [^b7] ἀνθρώπων ἀνθρωπος ἐλάχιστον, τῶν δ' ἵππων ἵππος· ὥστε τῆι [^b8] τούτων δὲ παρ' ἄλληλα θέσει τὸ πλῆθος μέμεικται τῶν συν-^b9]αμφοτέρων· ἀνθρωπον δὲ ἓνα ἐνὶ ἵππῳ οὐ λέγομεν μεμεῖχθαι. [^b10] Ὅσα δὲ μὴ διαιρεῖται εἰς τὸ ἐλάχιστον, τούτων δὲ οὐκ ἐνδέχεται [^b11] μίξιν γενέσθαι τὸν τρόπον τοῦτον ἀλλὰ τῶι πᾶν παντί μεμεῖχθαι, [^b12] ἅπερ καὶ μάλιστα μείγνυσθαι πέφυκεν· πῶς δὲ τοῦτο γίγνε-^b13]σθαι δυνατόν, ἐν τοῖς περὶ μίξεως εἴρηται πρότερον.

En effet, ce sont seulement les corps qu'il est possible de diviser en parties minimales qui mélangés de cette manière-là, comme des êtres humains, des chevaux ou les graines, car la plus petite partie d'un ensemble d'êtres humains c'est un être humain, et de chevaux un cheval, si bien que c'est par leur juxtaposition que la masse des uns et des autres est mélangée, et cependant nous ne disons pas qu'un unique être humain a ainsi été mélangé à un unique cheval; en revanche, aucun des corps qui ne se divisent pas en parties minimales ne peut donner lieu à un mélange de cette manière, mais c'est par le mélange total du tout qu'ils sont mélangés, et ce sont surtout ces corps qui sont naturellement mélangés (comment il est possible que cela advienne, on l'a dit auparavant dans les traités relatifs au mélange).

⁵ ταῦτα μόνον] μόνως ϵ (ταῦτα μόνως \mathbf{W}) || ⁶ ἵππος α (*equos Anon*) : ἵπποις $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}^1\Gamma\mathbf{2}(\textit{equis Guil}^{\text{NpNi}}))$: <ῆ> ἵππους \mathbf{W} . D. ROSS (1955b) || ⁷ ἀνθρωπος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ γ : ἀνθρωπον \mathbf{E}_+ | ἐλάχιστον $\mathbf{E}_+ \epsilon \mu$: ἐλάχιστος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ λ | ἵππος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ γ : ἵππον \mathbf{E}_+ || ¹⁰ τούτων δὲ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τούτων α (τοῦτον \mathbf{E}) || ¹¹ πᾶν παντί *scripsi cum* \mathbf{U} : παντί \mathbf{E} : πάμπαν ϵ : πάμπαν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: πάντη $\delta\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$ (*ex toto Anon Guil*) || ¹² μείγνυσθαι] *post πέφυκεν* δ || ^{12–13} γίγνεσθαι] μάλιστα *add.* δ

440^b13–25

Ἄμα ¹⁴ δὲ τίς ἀνάγκη μίγνυμένων
καὶ τὰς χροῶς μίγνυσθαι, δῆλον, ¹⁵
καὶ ταύτην τὴν αἰτίαν εἶναι κυρίαν
τοῦ πολλὰς εἶναι χροῶς, ¹⁶ ἀλλὰ
μὴ τὴν ἐπιπόλασιν μηδὲ τὴν παρ'
ἄλληλα θέσιν· οὐ ¹⁷ γὰρ πόρρωθεν
μὲν ἐγγύθεν δ' οὐ φαίνεται μία
χρῶα τῶν με-¹⁸μειγμένων, ἀλλὰ
πάντοθεν. Πολλὰ δ' ἔσσονται χροῶι
διὰ τὸ ¹⁹ κατὰ πολλοὺς λόγους
ἐνδέχεσθαι μίγνυσθαι ἀλλήλοις τὰ
²⁰ μίγνύμενα, καὶ τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς
τὰ δὲ καθ' ὑπεροχὴν ²¹ μόνον. Καὶ
τᾶλλα δὴ τὸν αὐτὸν τρόπον ὄνπερ
ἐπὶ τῶν παρ' ²² ἄλληλα τιθεμένων
χρωμάτων ἢ ἐπιπολῆς, ἐνδέχεται λέ-
²³γειν καὶ περὶ τῶν μίγνυμένων.
Διὰ τίνα δ' αἰτίαν εἶδη τῶν ²⁴
χρωμάτων ἐστὶν ὠρισμένα καὶ οὐκ
ἄπειρα, καὶ χυμῶν καὶ ²⁵ ψόφων,
ὑστερον ἐπισκεπτέον.

Quoi qu'il en soit, en quoi il est nécessaire que, si des corps sont mélangés, leurs couleurs aussi soient mélangées, c'est évident, et aussi que c'est cette cause qui est responsable du fait qu'il y a une pluralité de couleurs, et non pas leur superposition, pas plus que leur juxtaposition. En effet, ce n'est pas le cas que la couleur des corps mélangés apparaisse unique de loin et non de près, mais elle apparaît unique partout. Il y aura ainsi une pluralité de couleurs parce qu'il est possible de mélanger les composants du mélange entre eux en fonction d'une pluralité de rapports, certaines couleurs étant déterminées arithmétiquement, d'autres étant seulement fonction d'un excès. Quant au reste, il est possible de traiter du cas des couleurs mélangées de la même manière que pour les couleurs juxtaposées ou superficielles. En ce qui concerne la cause du fait qu'il y a des espèces déterminées des couleurs et non une infinité, ainsi que des saveurs et des sons, il faut en parler ultérieurement.

13–14 ἄμα δὲ τίς β(B^ePT2(*simul autem que* Guil)) : ἀλλὰ τίς E₊ δ (*sed que* Anon) : ἀλλ' ὅτι ε || 15 αἰτίαν] οἰκείαν E¹ | χροῶς β(B^eP) γ : χροιάς E₊ XU || 16 παρ' ἄλληλα] πρὸς ἄλληλα ε || 17 φαίνεται] φανεῖται ε || 19 κατὰ πολλοὺς λόγους β(B^eP) γ Alex^p(65.13–14) : πολλοῖς λόγοις E₊ || 20 μίγνύμενα] φαινόμενα δ || 21 ὄνπερ] ὄν δ || 22 ἐπιπολῆς] ἐπὶ πολλῆς B^eS¹N || 23 περὶ] περὶ μὲν δ | post μίγνυμένων] add. καὶ ἐν ἄλλοις διωρίσται δπ || 23–24 τῶν χρωμάτων] χρωμάτων δ || 25 ἐπισκεπτέον β(B^ePT2(*considerandum* Guil)) ε Alex^p(65.24) : ἐροῦμεν E₊ δ (*dicemus* Anon)

440^b26–441^a3

4. [26] Τί μὲν οὖν ἐστὶ χροῶμα καὶ διὰ τίν' αἰτίαν πολλὰ [27] χροῶν εἰσὶν, εἴρηται· περὶ δὲ ψόφου καὶ φωνῆς εἴρηται πρό-[28]τερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς· περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ χυμοῦ λε-[29]κτέον. Σχεδὸν γὰρ ἐστὶ τὸ αὐτὸ πάθος, οὐκ ἐν τοῖς αὐτοῖς [30] δ' ἐστὶν ἑκάτερον αὐτῶν. Ἐναργέστερον δ' ἡμῖν ἐστὶ τὸ τῶν χυ-[31]μῶν γένος ἢ τὸ τῆς ὀσμῆς. Τοῦτου δ' αἴτιον ὅτι χειρίστην [441^a1] ἔχομεν τὴν ὄσφρησιν καὶ τῶν ἐν ἡμῖν αὐ-[2]τοῖς αἰσθήσεων, τὴν δ' ἀφὴν ἀκριβεστάτην τῶν ἄλλων ζώων· [3] ἢ δὲ γεῦσις ἀφή τίς ἐστίν.

4. Ce qu'est la couleur, donc, et du fait de quelle cause il y en a une pluralité, on l'a dit. Quant au son et à la voix, on en a parlé antérieurement dans les traités relatifs à l'âme. C'est de l'odeur de la saveur qu'il faut maintenant parler, car c'est à peu près la même affection, mais chacune d'entre elles ne se produit pas dans les mêmes objets. Le genre des saveurs est pour nous plus clair que celui de l'odeur, la cause en est que l'odorat que nous avons est le pire, aussi bien par rapport à celui des autres animaux que par rapport à nos autres sens, alors que notre toucher est le plus exact par rapport à celui des autres animaux. Or le goût relève, d'une certaine manière, du toucher.

26 ἐστὶ] post χροῶμα P || 27 χροῶν β(B^eP)ε : χροαί E₊ δ || 27–28 περὶ δὲ ... περὶ ψυχῆς] susp. FREUDENTHAL (1869a) p. 87 || 28–29 λεκτέον β(B^ePΓ2(*dicendum* Guil))ε Alex^{1&c}(66.18 & 88.9) : νῦν λεκτέον E₊ δ (*nunc dicemus* Anon) || 30 ἡμῖν] post ἐστὶ E₊ || ^a1 ἔχομεν β(B^eP)ε : ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων E₊ δ Alex^{c&p}(67.5 & 104.12) | ὄσφρησιν] αἰσθησιν ταύτην δ, fort. ex Alex^c(67.4) || 1–2 αὐτοῖς] αὐτῆς B^e

441^a3–10

Ἡ μὲν οὖν τοῦ ὕδατος φύσις βού-
 [4]λεται ἄχυμος εἶναι· ἀνάγκη δ' ἢ
 ἐν αὐτῷ τὸ ὕδωρ ἔχειν [5] τὰ γένη
 τῶν χυμῶν ἀναίσθητα διὰ μικρότητα,
 καθάπερ [6] Ἐμπεδοκλῆς φησιν, ἢ
 ὕλην τοιαύτην εἶναι οἷον πανσπερ-
 [7]μίαν χυμῶν, καὶ ἅπαντα μὲν ἐξ
 ὕδατος γίνεσθαι, ἄλλο [8] δ' ἐξ ἄλλου
 μέρους, ἢ μηδεμίαν ἔχοντος διαφορὰν
 τοῦ ὕδατος [9] τὸ ποιοῦν αἴτιον εἶναι,
 οἷον εἰ τὸ θερμὸν καὶ τὸν ἥλιον φαίη
 [10] τις.

La nature de l'eau tend à être insipide. Il est
 cependant nécessaire, soit que l'eau ait en
 elle-même les genres des saveurs, mais qu'ils
 soient trop petits pour être perçus, comme
 le prétend Empédocle, soit qu'elle soit une
 sorte de matière comparable à semence
 universelle des saveurs et que toutes soient
 engendrées à partir d'eau, chacune à partir
 d'une partie différente, soit que l'eau ne
 comporte aucune différence à cet égard et
 qu'il y ait une cause agente, par exemple,
 pourrait-on dire, la chaleur du soleil.

4 ἄχυμος **a** Alex^{1&p}(67.10 & 67.11) (*insipida* Anon) : χυμός **β(B^ePΓ2(sapor Guil))** | δ' ἢ **β(B^e)γ** : δὴ
E¹⁺ : δ' εἰ **P** || 5 ἀναίσθητα| ἀνέσθητα **E¹** || 6 Ἐμπεδοκλῆς φησιν ἢ| ἐμπαυδοκλῆς φουσιν (sic) **B^e** | εἶναι
E₊ δ Alex^p?(68.6) : ἐνεῖναι **β(B^eP)εν** || 7 ἄλλο **β(B^eP)ε** (ἄλλον Alex^p(68.16)) : ἄλλα **E₊ δ** || 8 ἔχοντος|
 ἔχοντας **E** || 10 τις| της (sic) **E**

441^a10–18

Τούτων δ' ὡς μὲν Ἐμπεδοκλῆς λέγει λίαν εὐσύνοπτον [^a11] τὸ ψευδός· ὀρώμεν γὰρ μεταβάλλοντας ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τοὺς [^a12] χυμοὺς ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον καὶ πυροῦ-^a13]μένων, ὡς οὐ τῷ ἐκ τοῦ ὕδατος ἔλκειν τοιοῦτους γιγνομένους, [^a14] ἀλλ' ἐν αὐτῷ τῷ περικαρπίῳ μεταβάλλοντας, καὶ ἐξιμα-^a15]ζομένους δὲ καὶ κειμένους διὰ τὸν χρόνον αὐστηροὺς ἐκ γλυ-^a16]κέων καὶ πικροὺς καὶ παντοδαποὺς γιγνομένους, καὶ ἐψομένους [^a17] καὶ εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν ὡς εἰπεῖν [^a18] μεταβάλλοντας.

Parmi ces explications, la fausseté de celle d'Empédocle n'est que trop facile à voir, car nous voyons bien que lorsque des fruits sont cueillis pour être exposés au soleil et qu'ils sont ainsi rôtis leurs saveurs changent sous l'action de la chaleur, si bien que ce n'est pas parce qu'ils les tirent de l'eau qu'ils acquièrent ces saveurs, mais qu'il se produit un changement à l'intérieur du fruit, et aussi que lorsqu'ils sont pressés et qu'on les laisse reposer un certain temps, ils passent du sucré à l'acide et à l'amer et acquièrent tous le genres de saveur, et aussi que lorsqu'ils sont cuits ils acquièrent même, pour ainsi dire, tous les genres de saveur.

10 Ἐμπεδοκλῆς] ἐμπαιδοκλῆς (sic) **B^e** || 11–12 τοὺς χυμοὺς ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον] τοὺς χυλοὺς ἀφαιρουμένων τῶν καρπῶν {εἰς τὸν ἥλιον} conl. THUROT (1875) p. 403 : {τοὺς χυμοὺς} ἀφαιρουμένων τῶν καρπῶν <καὶ τιθεμένων> εἰς τὸν ἥλιον SUSEMIHL (1885b) pp. 579–580 (vide etiam SUSEMIHL (1881) p. 266 n. 1) : τοὺς χυμοὺς ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων {εἰς τὸν ἥλιον} BITTERAUF (1900) p. 14 || 12–13 πυρομένων **a** (*ignitis* Anon Guil) def. BLOCH (2006a) : πυρωμένων **β(B^eP)** : πυρρομένων prop. G. R. T. ROSS (1906) p. 164 || 14 περικαρπίῳ] καρπίῳ (sic) **B^e** || 14–15 ἐξιμαζομένους] ἐξιμασμένους **ε** || 15 κειμένους **E₊ δ** et fort. Alex^p (69.27 μείναντα) : κινουμένους **β(P)ε** : κινουμένοι **B^e** | αὐστηροὺς] αὐστηροτέρους **ε** || 16 καὶ πικροὺς καὶ] καὶ πικροὺς **P** || 17 καὶ εἰς **β(B^ePΓ2** (*et ad* Guil)) : εἰς **a** (*ad* Anon) | ὡς εἰπεῖν] post ^a18 μεταβάλλοντας **δ**

441^a18–20

Ὅμοίως δὲ καὶ τὸ πανσπερμίας ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ ἀδύνα-^a19]τον· ἐκ τοῦ αὐτοῦ γὰρ ὀρώμεν ὡς ἐκ τῆς τροφῆς γι-^a20]γνομένους ἑτέρους χυμοὺς.

Semblablement, il est impossible que l'eau soit la matière d'une semence universelle, car nous voyons qu'à partir de la même eau, dans la mesure où il s'agit de leur nourriture, sont engendrées des saveurs différentes.

18 πανσπερμίας] πανσπερμίαν **εL** Alex^c (70.7 AN) | ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ **β(B^eP)ε** Alex^c (70.7) : εἶναι τὸ ὕδωρ ὕλην **E₊ δ** || 19 ἐκ τῆς τροφῆς **β(B^ePΓ2** (*ex esca* Guil)) : ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς **γ** Alex^c (70.9) : τροφῆς **E₊** (*esca* Anon) || 20 χυμοὺς] χυμός **E**

441^a20–29

Λείπεται δὴ τῷ πάσχειν τι τὸ ὕδωρ
 [21] μεταβάλλειν. Ὅτι μὲν τοίνυν οὐχ
 ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον δυνά-
 [22]μewς λαμβάνει ταύτην τὴν δύναμιν
 ἣν καλοῦμεν χυμόν, [23] φανερόν·
 λεπτότατον γὰρ πάντων τῶν ὑγρῶν
 τὸ ὕδωρ ἐστὶ, [24] καὶ αὐτοῦ τοῦ
 ἐλαίου (ἀλλ' ἐπεκτείνεται ἐπὶ πλεῖον
 τοῦ ὕδατος [25] τὸ ἔλαιον διὰ τὴν
 γλισχρότητα· τὸ δ' ὕδωρ ψαθυρόν
 ἐστὶ, [26] διὸ καὶ χαλεπώτερον φυλάττει
 ἐν τῇ χειρὶ ὕδωρ ἢ ἔλαιον). [27]
 Ἐπεὶ δὲ θερμαινόμενον οὐδὲν φαίνεται
 παχυνόμενον τὸ ὕδωρ [28] αὐτὸ μόνον,
 δῆλον ὅτι ἑτέρα τις ἂν εἴη αἰτία· οἱ
 γὰρ χυ- [29]μοὶ πάντες πάχος ἔχουσι
 μᾶλλον· τὸ δὲ θερμόν συναίτιον.

L'explication qui reste est ainsi que l'eau subisse un changement parce qu'elle subit une affection particulière. Que ce n'est cependant pas du fait de la puissance du feu seulement qu'elle acquiert cette puissance que nous appelons saveur, c'est clair, car l'eau est le plus fin de tous les liquides, plus même que l'huile (bien que l'huile s'étende davantage que l'eau du fait de sa viscosité, même si l'eau a peu de consistance, ce pourquoi il est aussi plus difficile de conserver dans sa main de l'eau plutôt que de l'huile). Puisque l'eau seule, lorsqu'elle est chauffée, ne paraît pas du tout s'épaissir, il est évident qu'il doit y avoir une autre cause [de l'engendrement des saveurs], car toutes les saveurs comportent une certaine consistance, par comparaison. La chaleur n'est qu'une cause auxiliaire.

20 δὴ scripsi cum δ : δὲ cett. | τῷ] τὸ B^eWNZ^a || 21 τοίνυν] τοίμην (sic) B^e | μόνον β(B^eP)λ Alex^p(70.21) : om. E₊ εμ || 23 πάντων τῶν ὑγρῶν β(B^eP)γ : τῶν πάντων ὑγρῶν E₊ : πάντων τῶν οὕτως ὑγρῶν π ex Alex^p(71.1, vide etiam 4–5) || 24 πλεῖον β(B^eP)E₊ ε₂ : πλέον γ Alex^p(71.7) || 26 χαλεπώτερον] χαλαιπώτερον B^e : χαλεπώτερόν ἐστι ε | ὕδωρ ἢ β(B^eP)ε : τὸ ὕδωρ ἥπερ E₊ δ | ἔλαιον] ἔλεον (sic) E || 29 δὲ] om. B^e

441^a30–^b7

[^a30] Φαίνονται δ' οἱ χυμοὶ ὅσοιπερ
καὶ ἐν τοῖς περικαρπίοις, [^b1] οὗτοι
ὑπάρχοντες καὶ ἐν τῇ γῆι. Διὸ
καὶ πολλοὶ φασι τῶν [^b2] ἀρχαίων
φυσιολόγων τοιοῦτον εἶναι τὸ ὕδωρ
δι' οἷας ἂν γῆς [^b3] πορεύηται. Καὶ
τοῦτο δῆλόν ἐστιν ἐπὶ τῶν ἀλμυρῶν
ὑδάτων [^b4] μάλιστα· οἱ γὰρ ἄλες γῆς τι
εἶδος εἰσιν. Καὶ τὰ διὰ τῆς [^b5] τέφρας
διηθούμενα πικρᾶς οὔσης πικρὸν ποιεῖ
τὸν χυμόν. Εἰσὶ [^b6] δὲ καὶ κρήναι
πολλαὶ αἱ μὲν πικραὶ, αἱ δ' ὀξεῖαι, αἱ
δὲ παντο-^b7]δαποὺς ἔχουσαι χυμοὺς
ἄλλους.

Toutes les saveurs qui apparaissent dans
les fruits sont aussi présentes dans la terre.
C'est pourquoi ils sont nombreux chez les
naturalistes anciens à affirmer que l'eau est
semblable à la terre à travers laquelle elle
s'écoule. Et cela est évident dans le cas des
eaux salées en particulier, car les sels sont
une certaine espèce de terre. En outre, la
percolation à travers de la cendre produit,
comme elle est amère, une saveur amère.
Il y a également beaucoup de sources qui
sont, pour certaines amères, pour d'autres
acides, ou encore qui possèdent toutes
sortes d'autres saveurs.

30 καὶ ἐν τοῖς περικαρπίοις] ἐν τῶι περικαρπίωι **δ** || ^b**1** οὗτοι] post ὑπάρχοντες **εμ** || **2** οἷας] ἦς **ε** | γῆς]
post ^b**3** πορεύηται **δ** || **4** μάλιστα] om. **ε** | εἰσιν correxi cum **γ** Alex^p(71.26) : ἐστιν **β(B^eP)E₊** | καὶ
β(B^eP)E₊ : διὸ καὶ **γ** || **5** χυμόν **β(B^eP)E₊U** Alex^p(72.1) : + καὶ τὰ διὰ τῶν ἄλλων ὁμοίως add. **γ** ||
6 δὲ καὶ **β(B^eP)ε** : τε **E₊δ** | πολλαὶ] om. **δ** | αἱ μὲν] ἐμὲν (sic) **E**

441^b7–15

Εὐλόγως δὲ ἐν τοῖς φυομένοις [ῃ⁸] τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται μάλιστα γένος· πάσχειν γὰρ πέφυκε [ῃ⁹] τὸ ὑγρόν, ὡσπερ καὶ τᾶλλα, ὑπὸ τοῦ ἐναντίου· ἐναντίον δὲ τὸ [ῃ¹⁰] ξηρόν. Διὸ καὶ ὑπὸ τοῦ πυρὸς πάσχει τι· ξηρὰ γὰρ ἡ τοῦ [ῃ¹¹] πυρὸς φύσις. Ἄλλ' ἴδιον τοῦ πυρὸς τὸ θερμόν ἐστι, γῆς δὲ τὸ [ῃ¹²] ξηρόν, ὡσπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων. Ἦι μὲν οὖν πῦρ [ῃ¹³] καὶ ἡ γῆ, οὐθὲν πέφυκε ποιεῖν οὐδὲ πάσχειν, οὐδ' ἄλλο οὐθέν· [ῃ¹⁴] ἡ δ' ὑπάρχει ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι, ταύτηι πάντα καὶ ποι-[ῃ¹⁵]οῦσι καὶ πάσχουσιν.

Il est raisonnable que ce soit surtout dans les végétaux que survienne le genre des saveurs, car l'humide est naturellement affecté, de même aussi que le reste, par son contraire, et son contraire est le sec. C'est pourquoi il est aussi affecté d'une certaine manière par le feu, car la nature du feu est sèche. C'est cependant le chaud qui est propre au feu et le sec à la terre, comme on l'a dit dans les traités relatifs aux éléments. En tant, donc, que feu et que terre, ils n'ont pour nature ni d'agir ni de subir, pas plus que quoi que ce soit d'autre. En revanche, tout agit et subit dans la mesure où une contrariété est présente en chaque chose.

7 εὐλόγως δὲ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$ (*rationabiliter autem* Anon) : εὐλόγως δὲ $\mathbf{P}\Gamma 2$ (*rationabiliter itaque* Guil) : διὸ εὐλόγως γ Alex_p(72.4 διὰ τοῦτο) || 8 τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται μάλιστα γένος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: τὸ τῶν χυμῶν γένος μάλιστα δ : τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται γένος μάλιστα $\mathbf{E}_+\epsilon_2$ || 10–11 ἡ τοῦ πυρὸς φύσις $\mathbf{E}_+\delta\epsilon_2\mathbf{C}^a$: ἡ φύσις τοῦ πυρὸς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{V}\mathbf{N}\xi$ || 12 περὶ τῶν στοιχείων $\beta(\mathbf{B}^e(\text{στοιχείων})\mathbf{P})$, cf. *An.* II.11, 423^b29 : περὶ στοιχείων α Alex^c(72.27) | ab στοιχείων deest \mathbf{B}^e (usque 450^a15) || 13 οὐθὲν ... οὐθέν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{C}^a$: οὐδὲν ... οὐδέν α | ποιεῖν οὐδὲ πάσχειν $\beta(\mathbf{P})\epsilon$: ποιεῖν καὶ πάσχειν \mathbf{E}_+ : ποιεῖν ἢ πάσχειν δ Alex^p(73.10) || 14 ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι $\mathbf{E}_+\epsilon$: ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης δ Alex^p(73.11) : ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι \mathbf{P} | καὶ] om. δ

441^b15–23

Ὡσπερ οὖν οἱ ἐναποπλύνοντες ἐν τῷ¹⁶ ὑγρῷ καὶ τὰ χρώματα καὶ τοὺς χυμοὺς ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν τὸ¹⁷ ὕδωρ, οὕτως καὶ ἡ φύσις τὸ ξηρὸν καὶ γεῶδες, καὶ διὰ τοῦ¹⁸ ξηροῦ καὶ γεῶδους διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινούσα ποιόν τι τὸ¹⁹ ὑγρὸν παρασκευάζει. Καὶ ἔστι τοῦτο χυμός, τὸ γιγνόμενον²⁰ ὑπὸ τοῦ εἰρημένου ξηροῦ πάθος ἐν τῷ ὑγρῷ, τῆς γεύσεως τῆς²¹ κατὰ δύναμιν ἀλλοιωτικὸν εἰς ἐνέργειαν· ἄγει γὰρ τὸ αἰ-²²σθητικὸν εἰς τοῦτο δυνάμει προϋπάρχον· οὐ κατὰ τὸ²³ μανθάνειν γὰρ ἀλλὰ κατὰ τὸ θεωρεῖν ἔστι τὸ αἰσθάνεσθαι.

De même, donc, que ceux qui rincent dans un liquide des couleurs et des saveurs font acquérir à l'eau ces qualités, de même la nature également, à l'égard du sec et terreux : le mouvement de la percolation à travers le sec et terreux produite par le chaud confère au liquide une certaine qualité. Et c'est cela qu'est la saveur, à savoir l'affection que produit dans un liquide le sec en question qui est capable d'altérer le sens du goût en l'amenant de la puissance à l'acte. En effet, elle amène la partie perceptive à cela qui pré-existe en elle en puissance, car l'on ne perçoit pas de la manière dont on apprend, mais de la manière dont on contemple.

15–16 ἐν τῷ ὑγρῷ **a** Alex^P (74.1–2, sed cf. 5–6 et 8–9) (*in humido* Anon Guil) : τῷ ὑγρῷ **P** || 16 καὶ τὰ χρώματα **β(P)ε** : τὰ χρώματα **a** | καὶ τοὺς χυμοὺς] del. SUSEMIHL (1885b) p. 480 (vide etiam SUSEMIHL (1881) p. 266 n. 1) | ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν **β(P)ε** : τοιοῦτον ἔχειν ποιοῦσι **E+** : τοιοῦτον ποιοῦσι ἔχειν **δ** || 17 γεῶδες **β(P)ε** Alex^c (74.8) : τὸ γεῶδες **E+ δ** : + ἐναποπλύνει τῷ ὑγρῷ add. **U**(in marg.)**Xy**(s.l.) ut desid. Alex(74.8–9) || 18 διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινούσα **β(P)ε** Alex^P (74.10–11) : διηθοῦσα καὶ κινούσα τῷ θερμῷ **E+ δ** || 22–23 οὐ κατὰ τὸ μανθάνειν γὰρ **β(P)** : οὐ γὰρ κατὰ τὸ μανθάνειν **a** Alex^c (75.11)

441^b23–442^a2

Ὅτι δ' [1^b24] οὐ παντὸς ξηροῦ ἀλλὰ τοῦ τροφίμου οἱ χυμοὶ ἢ πάθος εἰσὶν [1^b25] ἢ στερήσεις, δεῖ λαβεῖν ἐντεῦθεν, ὅτι οὔτε τὸ ξηρὸν ἄνευ τοῦ [1^b26] ὑγροῦ οὔτε τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ· τροφή γὰρ οὐχ ἔν μόνον [1^b27] τοῖς ζώοις οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς, ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον. Καὶ ἔστι τῆς προσφερο- [1^b28] μένης τροφῆς τοῖς ζώοις τὰ μὲν ἀπτὰ τῶν αἰσθητῶν αὖ- [1^b29] ξησιν ποιοῦντα καὶ φθίσιν· τούτων μὲν γὰρ αἴτιον ἦι θερμὸν [1^b30] ἢ ψυχρὸν τὸ προσφερόμενον (ταῦτα γὰρ ποιεῖ καὶ αὖ- [442^a1] ξησιν καὶ φθίσιν), τρέφει δὲ ἦι γευστὸν τὸ προσφερόμενον [1^a2] (πάντα γὰρ τρέφεται τῷ γλυκεῖ, ἢ ἀπλῶς ἢ μεμειγμένω).

Que les saveurs ne sont pas une affection ou une privation de n'importe quel sec, mais seulement du sec nutritif, il faut le comprendre à partir de ce point, à savoir qu'il n'y a ni sec sans humide ni humide sans sec. En effet, ce n'est pas une seule chose seulement qui constitue une nourriture pour les animaux, pas plus que pour les plantes, mais il s'agit du produit d'un mélange. Et, au sein de la nourriture qu'ingèrent les animaux, ce sont les corps tangibles, parmi les objets de la perception, qui produisent la croissance et la diminution. En effet, c'est en tant qu'il est chaud et froid que ce que l'on ingère est cause de ces dernières (car ce sont ces qualités qui produisent la croissance et la diminution), tandis qu'il nourrit en tant qu'il a un goût (car tous les animaux se nourrissent par le sucré, qu'il soit simple ou mélangé).

25 στερήσεις **β(P)ε** (*privationes* Guil^{NiNp}) : στερήσις **E**₊ **δ** Alex^{1&c} (76.26 & 77.8–9; 82.14) (*privatio* Guil^{Nr} : non vert. Anon) || **26–27** οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς, ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον dedi : οὐδὲν αὐτοῖς ζώοις οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον οὐδὲ αὐτοῖς φυτοῖς ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον **P**, cf. *ipsis animalibus nichil unum solum set commixtum; neque ipsis plantis, set mixtum* Guil : οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον **ε** (μόνον om. **U**, + οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς in marg. **UN**; οὐχ ἔν μόνον Alex^P (77.27)) : οὐδὲν αὐτοῖς τοῖς ζώοις ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον **E**₊ (*ipsis animalibus nichil est nisi quod commixtum* Anon) : οὐδὲν αὐτῶν ἀλλὰ τὸ μιγνύμενον **δ** || **29** τούτων μὲν γὰρ αἴτιον ἦι σερπισι ζυμ **δC^cMi** (*horum enim causa secundum quod* Anon) vel τούτων μὲν γὰρ αἴτιον ἦ **E** : τούτων γὰρ τὸ μὲν αἴτιον ἦ **ε** Alex¹ (78.22) : τούτων μὲν γὰρ αἴτιον **β(PΓ2)** (*horum quidem enim causa* Guil) || **30** ἢ **β(PΓ2)** (*et aut* Guil) **ε** Alex¹ (78.22) : καὶ **E**₊ **δ** (*et* Anon) | τὸ] τὸν **E** || **a2** μεμειγμένω **β(P)ε** Alex^c (79.4) : μεμειγμένως **E**₊ **δ**

442^a3–12

[^a3] Δεῖ μὲν οὖν περὶ τούτων διορίζειν ἐν τοῖς περὶ γενέσεως, νῦν [^a4] δ' ὅσον ἀναγκαῖον ἄψασθαι αὐτῶν. Τὸ γὰρ θερμὸν αὐξάνει-^a5]νει, καὶ δημιουργεῖ τὴν τροφήν τῷ τὸ κοῦφον ἔλκειν, [^a6] τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπειν διὰ τὸ βάρος. Ὁ δὲ ἐν [^a7] τοῖς ἔξω σώμασι ποιεῖ τὸ ἔξω θερμὸν, τοῦτο τὸ ἐν τῇ φύσει [^a8] τῶν ζώων καὶ φυτῶν· διὸ τρέφεται τῷ γλυκεῖ, συμμεί-^a9]γγυνται δ' οἱ ἄλλοι χυμοὶ εἰς τὴν τροφήν τὸν αὐτὸν τρό-^a10]πον τῷ ἄλμυρῷ καὶ ὄξει, ἀντὶ ἡδύσματος· ταῦτα δὲ διὰ [^a11] τὸ ἀντισπᾶν τῷ λίαν τρόφιμον εἶναι τὸ γλυκὺ καὶ ἐπι-^a12]πολαστικόν.

Il faut déterminer cela dans les traités relatifs à la génération et ne s'en préoccuper pour le moment que dans la mesure où c'est nécessaire. En effet, le chaud produit un accroissement, c'est-à-dire qu'il élabore la nourriture, parce qu'il extrait le léger, tandis que le salé et l'amer sont laissés de côté du fait de leur lourdeur. En tout cas, le chaud qui réside dans la nature des animaux et des plantes produit la même chose que ce que produit le chaud externe dans les corps externes. C'est pourquoi l'on se nourrit par le sucré, tandis que les autres saveurs se mélangent ensemble dans la nourriture de la même manière que le salé et l'acide, c'est-à-dire en guise d'assaisonnement : ils sont là pour contrebalancer le fait que le sucré est trop nourrissant et a tendance à remonter à la surface.

3 περὶ τούτων διορίζειν **β(P)ε₁** : διορίζειν περὶ τούτων **E₊δε₂** (*de hiis determinare* Anon Guil) | τοῖς] τῷ **δ** || **4–5** αὐξάνει] ὁ αὐξάνει **ε** || **5–6** τῷ τὸ κοῦφον ἔλκειν, τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπειν **β(PΓ2)** (*eo quod leve quidem attrahat, amarum autem et salsum relinquat*) (et fort. leg. Alex^p(79.19–20)) : τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει **ε** : καὶ τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει **Eε₂** : καὶ τὸ μὲν κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει **δC^cMi** (*et leve quidem attrahit, amarum autem et alsum relinquit* Anon) || **6** διὰ τὸ βάρος **β(P)γ** : διὰ βάρος **E₊ην** || **7** ἔξω] secl. FÖRSTER (1938) p. 461 | τοῦτο τὸ ἐν τῇ φύσει **β(PΓ2)** (*hoc qui in natura* Guil)**ε** : τοῦτο ἐν τῇ φύσει **E₊δC^aZ^a** Alex^p(80.1–2) (*hoc in natura* Anon) || **8–9** συμμείγγυνται] συμμίγνυται **EZ^a** || **11** ἀντισπᾶν τῷ] ἀντιπαντω (sic) **E** : ἀντισπᾶν τῶν **C^cMiH^a**

442^a12–17

Ὡσπερ δὲ τὰ χρώματα ἐκ λευκοῦ καὶ μέλα-^[*13]νος μίξεώς εἰσιν, οὕτως οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ, καὶ ^[*14]κατὰ λόγον δὴ τῷ μᾶλλον καὶ ἥττον ἕκαστοὶ εἰσιν, εἴτε ^[*15]κατ' ἀριθμούς τινας τῆς μίξεως καὶ κινήσεως, εἴτε καὶ ἀ-^[*16]ριθορίστως, οἱ δὲ τὴν ἡδονὴν ποιοῦντες μειγνύμενοι, οὗτοι δὲ ἐν ἀρι-^[*17]θμοῖς μόνον.

De même que les couleurs relèvent du mélange du blanc et du noir, les saveurs relèvent de celui du sucré et de l'amer, et chacune, en fonction d'un certain rapport, par le plus et le moins, relève soit d'un mélange et d'un mouvement déterminés arithmétiquement, soit aussi d'un mélange indéterminé. Cela dit, les mélanges qui produisent du plaisir sont seulement ceux qui sont déterminés arithmétiquement.

12–13 ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος μίξεώς εἰσιν **β(P)** : ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος μίξεώς ἐστὶν **α** Alex^{1&p} (80.21–22 & 80.25–26) : ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ καὶ μέλανός ἐστι μίξεως **δ** || **14** δὴ codd. (om. **μ**), def. SORABJI (1972b) p. 296 n. 3] δ' ἡ conī. THUROT (1875) p. 405 (prob. W. D. ROSS (1955b)) || **15** κινήσεως] κινήσεις **δ** || **16** οὗτοι δὲ **Pγ** : οὗτοι **E₊C^aO^d** (*hii* Anon Guil) || **17** μόνον. ὁ **Pγ** Alex^p (81.6) (*solum. Qui* Guil) : μόνος **E₊** (*solus* Anon)

442^a17–29

Ὁ μὲν οὖν λιπαρὸς τοῦ γλυκέος ἐστὶ χυμὸς, τὸ ^[*18] δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν σχεδὸν τὸ αὐτό, ὃ δὲ δριμύς καὶ αὐ-^[*19]στηρὸς καὶ στρυφνὸς καὶ ὀξύς ἀνά μέσον. Σχεδὸν γὰρ ἴσα ^[*20] καὶ τὰ τῶν χυμῶν εἶδη καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ἐστίν· ἐπτὰ ^[*21] γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη, ἐάν τις τιθῆι, ὥσπερ εὐλογον, τὸ ^[*22] φαιὸν μέλαν τι εἶναι· λείπεται γὰρ τὸ ξανθὸν μὲν τοῦ λευ-^[*23]κοῦ εἶναι ὥσπερ τὸ λιπαρὸν τοῦ γλυκέος, φοινικοῦν δὲ ^[*24] καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν μεταξὺ τοῦ λευκοῦ ^[*25] καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μεικτὰ ἐκ τούτων. Καὶ ὥσπερ τὸ ^[*26] μέλαν στέρησις ἐν τῷ διαφανεῖ τοῦ λευκοῦ, οὕτω τὸ ἄλμυρον ^[*27] καὶ πικρὸν τοῦ γλυκέος ἐν τῷ τροφίμῳ ὑγρῷ. Διὸ καὶ ἡ ^[*28] τέφρα τῶν κατακαομένων πικρὰ πάντων· ἐξίχμασται γὰρ ^[*29] τὸ πότιμον ἐξ αὐτῶν.

Le gras est la saveur du doux, le salé et l'amer sont à peu près la même chose, alors que l'âpre, l'âcre, l'aigre et l'acide sont intermédiaires entre eux. En effet, il y a un nombre égal, à peu près, d'espèces de saveurs et de couleurs, car il y a sept espèces de chacune, à condition que l'on suppose, comme il est raisonnable de le faire, que le gris est une certaine sorte de noir. Il reste en effet que le fauve se rapporte au blanc comme le gras au sucré, tandis que le pourpre, l'écarlate, le vert et le bleu sont intermédiaires entre le blanc et le noir, et que les autres couleurs sont des mélanges des précédentes. Et de même que le noir est la privation du blanc dans le transparent, de même le salé et l'amer sont la privation du sucré dans l'humide nutritif. C'est pourquoi les cendres de toutes les choses calcinées sont aussi amères, car le composant buvable s'en est volatilisé.

17 γλυκέος] γλυκαίος (sic) E || 18–19 ὃ δὲ δριμύς καὶ αὐστηρὸς P γ Alex^P(81.7–8) : ὃ δὲ αὐστηρὸς καὶ δριμύς E₊ε₂ (ponticus autem et acetosus Anon, ponticus vero et austerus Guil) || 20–21 καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ... εἶδη] om. P || 21 ἀμφοτέρων] om. δ | ἐάν β(P) : ἄν α | τιθῆι P γ (θῆι μ) : θεῖη E₊C^a | ὥσπερ P γ : ὅτε (sic) E : ὥστε C^cMi || 22 μέλαν P γ Alex^P(81.17) : λευκόν E₊ | λείπεται P γ : ἔπεται E₊ || 23 φοινικοῦν β(P)E₊ : τὸ φοινικοῦν γ Alex^P(81.21–22) || 24 καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον β(P)E₊ : καὶ ἀλουργὸν καὶ πράσινον γ : καὶ τὸ ἀλουργές καὶ τὸ πράσινον Alex^P(81.22 ἀλουργὸν P(a.c.), *alurgum* T) | μεταξὺ P γ Alex^P(81.22) : ἀνά μέσον E₊ || 25 τοῦ μέλανος β(P)ε : μέλανος E₊δ | μεικτὰ P γ Alex^P(82.6) : μεταξὺ E₊ (γρ. μικτὰ in marg.) || 26–27 τὸ ἄλμυρον καὶ πικρὸν PE₊μN : τὸ ἄλμυρον καὶ τὸ πικρὸν γ Alex^c(82.11) || 28 κατακαομένων Pε : κατακαομένων δU Alex^P(82.18) : καομένων E₊

442^a29–^b3

Δημόκριτος δὲ καὶ οἱ πλεῖστοι τῶν [30] φυσιολόγων, ὅσοι λέγουσι περὶ αἰσθήσεως, ἀτοπώτατόν τι [1] ποιοῦσιν· πάντα γὰρ τὰ αἰσθητὰ ἀπτὰ ποιοῦσιν. Καίτοι εἰ [2] οὕτω τοῦτο ἔχει, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων ἐκάστη [3] ἀφή τις ἐστίν· τοῦτο δ' ὅτι ἀδύνατον, οὐ χαλεπὸν συνιδεῖν.

Démocrite, ainsi que la plupart des naturalistes, tous ceux qui parlent de la perception du moins, font quelque chose de vraiment absurde, car ils font de tous les objets de la perception des choses tangibles. Pourtant, si c'est le cas, il est évident que chacun des autres sens doit aussi être une sorte de toucher. Or que cela est impossible, ce n'est pas difficile à apercevoir.

30 φυσιολόγων] φυσιολόγον **E** | ἀτοπώτατόν τι **β**(**PT2**(*incognuissimum aliquid* Guil))**E**₊ : ἀτοπώτατον **γ** Alex^l(82.22) : *incongruum* Anon || ^b1 τὰ αἰσθητὰ ἀπτὰ **α** Alex^p(82.25–26, 83.1, 83.4–5) (*sensibilia tangibilia* Anon Guil) : τὰ ἀπτὰ αἰσθητὰ **P** || 1–2 εἰ οὕτω τοῦτο **Pγ** : εἰ καὶ τοῦτο οὕτως **E**₊ (εἰ τοῦτο οὕτως **η**) : *si hoc taliter* Anon Guil || 2 ὅτι **Pγ** : ὡς **E**₊ **η** || 3 ὅτι ἀδύνατον, οὐ **β**(**P**)**E**₊ (*quod impossibile, non* Anon) : ὅτι ἐστὶν ἀδύνατον, οὐ **γ** Alex^c(83.14 ἀδύνατόν ἐστὶν VT) (*quod sit impossibile, non* Guil) || 3 συνιδεῖν] συνιδεῖν **E**

442^b4–10

[4] Ἔτι δὲ τοῖς κοινοῖς τῶν αἰσθήσεων πασῶν χρῶνται ὡς ἰδί-^b5]οις· μέγεθος γὰρ καὶ σχῆμα καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λείον, ^b6] ἔτι δὲ τὸ ὀξὺ καὶ τὸ ἀμβλὺ τὸ ἐν τοῖς ὄγκοις, κοινὰ τῶν ^b7] αἰσθήσεών ἐστίν, εἰ δὲ μὴ πασῶν, ἀλλ' ὄψεώς γε καὶ ἀφῆς· ^b8] διὸ καὶ περὶ τούτων ἀπατῶνται, περὶ δὲ τῶν ἰδίων οὐκ ^b9] ἀπατῶνται, οἷον ὄψις περὶ χρώματος καὶ ἀκοή περὶ ψό-^b10]φων.

En outre, ils se servent des objets communs aux sens comme d'objets propres [à un seul sens], car la grandeur, la figure, le rude et le lisse, ainsi que l'aigu et l'obtus dans les solides, sont des objets communs aux sens, sinon à tous, du moins à la vue et au toucher. C'est pourquoi on se trompe à leur sujet, alors que l'on ne se trompe pas au sujet des objets propres, par exemple la vue au sujet de la couleur et l'ouïe au sujet des sons.

5 τὸ λείον] λείον **δ** Alex^{l&c}(84.5 & 84.14) || 6 ἔτι δὲ] καὶ **μ** : ἔτι δὲ καὶ **PNv** | καὶ] ἡ **δ** || 7 γε **Pγ** : τε **E**₊ **C^aS** Alex^p(84.20) (non vert. Anon Guil) | ἀφῆς **Pγ** Alex^p(84.20) (*tactus* Guil) : ἀκοῆς **E**₊ (*auditvi* Anon) || 8 περὶ τούτων **Pγ** : περὶ μὲν τούτων **E**₊ || 9 ὄψις ... καὶ ἀκοή **Pγ** : ἡ ὄψις ... καὶ ἡ ἀκοή **E**₊

442^b10–17

Οἱ δὲ τὰ ἴδια εἰς ταῦτα ἀνάγουσιν, ὥσπερ Δημόκρι-¹¹τος· τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησὶν ¹² τὸ δὲ λεῖον εἶναι, εἰς δὲ τὰ σχήματα ἀνάγει τοὺς χυμούς. ¹³ Καίτοι ἢ οὐδεμιᾶς ἢ μᾶλλον τῆς ὄψεως τὰ κοινὰ γνωρίζειν. ¹⁴ Εἰ δ' ἄρα τῆς γεύσεως μᾶλλον, τὰ γοῦν ἐλάχιστα τῆς ἀκριβε-¹⁵στάτης ἐστὶν αἰσθήσεως διακρίνειν περὶ ἕκαστον γένος, ὥστε ¹⁶ ἐχρῆν τὴν γεῦσιν καὶ τῶν ἄλλων κοινῶν αἰσθάνεσθαι μά-¹⁷λιστα καὶ τῶν σχημάτων εἶναι κριτικωτάτην.

Certains réduisent les objets propres à ceux-ci, à l'instar de Démocrite : il affirme que le blanc et le noir sont respectivement le rude et le lisse, et il réduit les saveurs aux figures. Cependant, connaître les objets communs, ce n'est l'affaire d'aucun sens [en propre], ou alors surtout de la vue. Or, si c'est par conséquent surtout l'affaire du goût, comme par ailleurs le discernement des choses les plus infimes au sein de chaque genre relève du sens le plus exact, il s'ensuit qu'il faudrait que ce soit le goût surtout qui perçoive le reste des objets communs, et qu'il soit le plus apte à discerner les figures.

10 ταῦτα] ταῦτὰ P || 11–12 τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησὶν τὸ δὲ λεῖον εἶναι β(PΓ2(*album quidem et nigrum hoc quidem asperum dicit esse, hoc vero leve esse* Guil)) : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν γὰρ τραχὺ φησὶν εἶναι τὸ δὲ λεῖον E₊ (*album et nigrum hoc enim asperum dicit esse, hoc vero leve* Anon) : τὸ γὰρ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησὶν εἶναι τὸ δὲ λεῖον γ || 16–17 αἰσθάνεσθαι μάλιστα] μάλιστα αἰσθάνεσθαι δ || 17 τῶν σχημάτων β(P)E₊U : τῶν ἄλλων σχημάτων γ

442^b17–26

Ἔτι τὰ μὲν ¹⁸ αἰσθητὰ πάντα ἔχει ἐναντίωσιν, οἷον ἐν χρώματι τῷ μέ-
¹⁹λανι τὸ λευκὸν καὶ ἐν χυμοῖς τῷ γλυκεῖ τὸ πικρὸν· σχῆ-²⁰μα δὲ σχήματι οὐ δοκεῖ εἶναι ἐναντίον· τίνι γὰρ τῶν πολυ-²¹γώνων τὸ περιφερὲς ἐναντίον; Ἔτι ἀπέριων ὄντων τῶν σχημάτων ²² ἀναγκαῖον καὶ τοὺς χυμοὺς εἶναι ἀπέριους· διὰ τί γὰρ ἂν τὸ μὲν ²³ ποιήσειεν αἰσθησιν, τὸ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν; Καὶ περὶ μὲν ²⁴ τοῦ γευστοῦ καὶ χυμοῦ εἴρηται· τὰ γὰρ ἄλλα πάθη τῶν χυ-²⁵μῶν οἰκείαν ἔχει τὴν σκέψιν ἐν τῇ φυσιολογίᾳ τῇ περὶ τῶν ²⁶ φυτῶν.

En outre, tous les objets de la perception présentent une contrariété, par exemple au sein de la couleur le blanc vis-à-vis du noir et au sein des saveurs l'amer vis-à-vis du sucré. Or il ne semble pas qu'une figure puisse être contraire à une figure : à quel polygone en effet la figure circulaire est-elle contraire? En outre, étant donné que les figures sont en nombre illimité, il est nécessaire que les saveurs aussi soient en nombre illimité. En effet, pourquoi l'une pourrait-elle produire une perception, et pas une autre? Quant à ce qui a un goût et à la saveur, on en a parlé. En effet, concernant le reste des affections des saveurs, l'examen qui leur est approprié relève de la partie de l'étude de la nature qui traite des plantes.

17 ἔτι τὰ] ἐπτά **P** || **18** πάντα] ἅπαντα ϵ Alex¹(86.6) || **18–19** μέλανι] μέλαν **P** || **19** τῷ γλυκεῖ τὸ πικρὸν] τὸ γλυκὺ τῷ πικρῷ **δξ** || **20–21** πολυγώνων] πολυγόνων **E** : πολυγωνίων **Nv** Alex^c(86.16 πολυγωνίω TAP) || **22–23** διὰ τί γὰρ ἂν τὸ μὲν ποιήσειεν αἰσθησιν, τὸ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν **β(P)** : διὰ τί γὰρ ὁ μὲν ἂν ποιήσειεν αἰσθησιν, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν **E+** (*quare enim hoc quidem faciet sensum, hoc vero non faciet* Anon, *quare enim hic quidem faciet sensum, hic vero non faciet* Guil) : διὰ τί γὰρ ὁ μὲν τῶν χυμῶν αἰσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν **γ** (ποιήση **μ**) : διὰ τί γὰρ ὁ μὲν τῶν χυμῶν αἰσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐ Alex^p(87.4) || **24** γευστοῦ καὶ χυμοῦ **β(P)****E+** **η** : χυμοῦ καὶ γευστοῦ **γ** Alex¹(87.5) || **25** σκέψιν **Pγ** (*considerationem* Guil) : ἀποδόσιν **E+** (*solutionem* Anon)

442^b27–443^a3

5. [27] Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον δεῖ νοῆσαι καὶ περὶ τὰς ὀσμάς· [28] ὅπερ γὰρ ποιεῖ ἐν τῷ ὑγρῷ τὸ ξηρόν, τοῦτο ποιεῖ ἐν ἄλλῳ [29] γένει τὸ ἔγχυμον ὑγρόν, ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι ὁμοίως (κοινὸν δὲ [30] κατὰ τούτων νῦν μὲν λέγομεν τὸ διαφανές, ἔστι δ' ὀσφραν-[443^a1]τὸν οὐχ ἢ διαφανές, ἀλλ' ἢ πλυτικὸν ἢ ῥυπτικὸν ἐγχύμου [2] ξηρότητος). Οὐ γὰρ μόνον ἐν ἀέρι ἀλλὰ καὶ ἐν ὕδατι τὸ τῆς [3] ὀσφρήσεως ἔστιν.

5. C'est de la même manière qu'il faut envisager le cas des odeurs également. En effet, l'humide sapide produit la même chose que le sec dans l'humide, dans un autre genre et d'une manière semblable dans l'air et dans l'eau (nous disons à présent que le transparent est commun à ceux-ci, mais il n'est pas odorant en tant que transparent, mais en tant qu'il est capable de rincer et de purger la sécheresse sapide). En effet, l'objet de l'odorat ne se trouve pas seulement dans l'air, mais aussi dans l'eau.

28 ὅπερ **P** γ Alex^{1&c}(88.5 & 90.5) : δ **E**₊ **η** | τῷ ὑγρῷ τὸ ξηρόν | τῷ ξηρῷ τὸ ὑγρόν **ε** Alex¹(88.5, sed cf. 88.13 et 90.5) || 29 τὸ ἔγχυμον ὑγρόν codd. (om. **ν**, ἔνχυμον **P**) | τὸ ἔγχυμον ξηρόν coni. TORSTRICK (1862) p. 318 cf. Alex^P(89.8–17) || 30 νῦν μὲν **α** (*nunc quidem* Anon Guil) : νῦν **P** || ^a1 ἢ **β**(**P**)**E**₊ : καὶ γ Alex^P(89.12) || 2 ἐν ἀέρι **α** Alex^{1&P}(90.3 & 90.7) : ἀέρι **P**

443^{a3}–9

Δῆλον δ' ἐπὶ τῶν ἰχθύων καὶ τῶν
ὀστρακο-^[*4]δέρμων· φαίνονται γὰρ
ὀσφραϊνόμενα οὔτε ἀέρος ὄντος ἐν τῷ
^[*5]ὔδατι (ἐπιπολάζει γὰρ ὁ ἀήρ, ὅταν
ἐγγένηται) οὔτ' αὐτὰ ^[*6]ἀναπνέοντα.
Εἰ οὖν τις θεῖη καὶ τὸν ἀέρα καὶ τὸ
ὔδωρ ἄμφω ^[*7]ὑγρά, εἴη ἂν ἢ ἐν ὑγρῶι
τοῦ ἐγγύμου ξηροῦ φύσις ὀσμῆ, καὶ
^[*8]ὀσφραντὸν τὸ τοιοῦτον. Ὅτι δ' ἀπ'
ἐγγύμου ἐστὶ τὸ πάθος, δῆ-^[*9]λον ἐκ
τῶν ἐχόντων καὶ μὴ ἐχόντων ὀσμῆν·

C'est évident dans le cas des poissons et des animaux testacés, car ils paraissent sentir les odeurs alors que ce n'est le cas, ni qu'il y ait de l'air dans l'eau (car l'air fait surface, quand il y en a), ni qu'ils respirent, eux. Si, donc, l'on suppose que l'air et l'eau sont tous deux humides, il en résulte que c'est la nature du sec sapide qui se trouve dans l'humide qui est l'odeur, et que c'est ce qui est de cette sorte qui est odorant. Que cette affection provient du sapide, c'est évident à partir de la considération des choses qui ont une odeur et de celles qui n'en ont pas.

3 δῆλον] δηλοῖ **P** || **4** φαίνονται **P γ**: φαίνεται **E**₊ || **4–6** ὀσφραϊνόμενα... αὐτὰ ἀναπνέοντα] ὀσφραϊνόμενοι... αὐτοὶ ἀναπνέοντες **δ** || **6** τις] τι **P** || **7** ἐγγύμου] ἐνχύμου (sic) **E** || **8** ἀπ' ἐγγύμου **P γ** Alex^P(90.22) (*ab enchymo* Guil) : ἅπαν χύμου **E**₊ (*omnis odor* Anon) || **9** ἐκ τῶν ἐχόντων καὶ μὴ ἐχόντων ὀσμῆν **α** Alex^P(90.22–23) : ἐκ τῶν ἐχόντων ὀσμῆν **P**

443^a9–21

Τά τε γὰρ στοι-^[*10]χεῖα ἄοσμα, οἶον
 πῦρ ὕδωρ ἀήρ γῆ, διὰ τὸ τά τε ξη-
^[*11]ρὰ αὐτῶν καὶ τὰ ὑγρὰ ἄχυμα εἶναι,
 ἂν μὴ τι μειγνύμε-^[*12]νον ποιῆι. Διὸ
 καὶ ἡ θάλαττα ἔχει ὀσμὴν (ἔχει γὰρ
 χυμὸν ^[*13] καὶ ξηρότητα), καὶ ἄλλες
 μᾶλλον νίτρου ὀσμώδεις (δηλοῖ δὲ ^[*14]
 τὸ ἐξικμάζον ἐξ αὐτῶν ἔλαιον), τὸ
 δὲ νίτρον γῆς ἐστὶ ^[*15] μᾶλλον. Ἔτι
 λίθος μὲν ἄοσμον, ἄχυμον γάρ, τὰ
 δὲ ξύλα ^[*16] ὀσμώδη, ἔγχυμα γάρ·
 καὶ τούτων τὰ ὑδατώδη ἦττον. Ἔτι
^[*17] ἐπὶ τῶν μεταλλευομένων χρυσὸς
 ἄοσμον, ἄχυμον γάρ, ὁ δὲ ^[*18] χαλκὸς
 καὶ σίδηρος ὀσμώδη· ὅταν δ' ἐκκαυθῆι
 τὸ ὑγρόν, ^[*19] ἀοδμότεραι αἱ σκωρίαί
 γίνονται πάντων· ἄργυρος δὲ καὶ ^[*20]
 καττίτερος τῶν μὲν μᾶλλον ὀσμώδη
 τῶν δ' ἦττον· ὑδατώδη ^[*21] γάρ.

En effet, les éléments (à savoir le feu, l'air, l'eau et la terre) sont inodores, parce qu'à la fois leur sec et leur humide sont insipides, à moins que l'on n'y produise un mélange. C'est pourquoi la mer possède une odeur (car elle possède une saveur et une qualité sèche) et les sels sont plus odorants que le nitre (l'huile que l'on en fait s'évaporer le montre), alors que le nitre relève davantage de la terre. En outre, la pierre est inodore, car elle est insipide, mais les bois ont une odeur, car ils sont sapides, et parmi ces derniers ceux qui sont aqueux moins que les autres. En outre, dans le cas des métaux, l'or est inodore, car il est insipide, mais le bronze et le fer ont une odeur (cela dit, quand l'humide en a été brûlé, les scories qui en résultent sont les plus inodores de toutes). Quant à l'argent et à l'étain ils ont davantage d'odeur que certains métaux et moins que d'autres, car ils sont aqueux.

10 πῦρ ὕδωρ ἀήρ γῆ **P** : πῦρ ἀήρ γῆ ὕδωρ **E**₊ (*ignis aer terra aqua* Anon Guil) : πῦρ ὕδωρ γῆ **γ** (ὕδωρ πῦρ γῆ **μ**) || **10–11** τά τε ξηρὰ αὐτῶν καὶ τὰ ὑγρὰ **P γ** (τά τε ὑγρὰ αὐτῶν καὶ τὰ ξηρὰ **μ**, *sicca et humida eorum* Guil) : τά τε ὑγρὰ καὶ τὰ ξηρὰ αὐτῶν **E**₊ (*humida et sicca eorum* Anon) || **11** ἂν **β(P)E**₊**U** : ἐὰν **γ** || **13** νίτρον] λίτρον **E**¹ (a.c.) || **14** ἐξικμάζον **β(P)E**₊**η** : ἐξικμαζόμενον **γ** Alex^P(91.6) | νίτρον] λίτρον **E** || **15** ἔτι] ἔτι δὲ **δ** | ἄοσμον] ἄοσμος **δξ** || **17** ἐπὶ τῶν] τῶν **δ** || **18** σίδηρος **β(P)ε** : ὁ σίδηρος **E**₊**δ** Alex^P(91.17) || **19** ἀοδμότεραι **β(P)** : ἀοσμότεραι **γ** Alex^P(91.21) : ἀοσμώτεραι **E**₊**H**^a**γ**

443^a21–^b2

Δοκεῖ δ' ἐνίοις ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις εἶναι ὀσμῆ, [^a22] οὕσα κοινή γῆς καὶ ἀέρος καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ [^a23] τοῦτο περὶ ὀσμῆς· διὸ καὶ Ἡράκλειτος οὕτως εἴρηκεν, ὡς εἶ [^a24] πάντα τὰ ὄντα καπνὸς γένοιτο, ὅτι ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν. Ἐπὶ δὲ [^a25] τὴν ὀσμὴν πάντες ἐπιφέρονται, οἱ μὲν ὡς ἀτμίδα, [^a26] οἱ δ' ὡς ἀναθυμίασιν, οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα· ἔστι δ' ἡ μὲν ἀτμίς [^a27] ὑγρότης τις, ἡ δὲ καπνώδης ἀναθυμίασις, ὥσπερ εἴρηται, [^a28] κοινὸν ἀέρος καὶ γῆς· καὶ συνίσταται ἐκ μὲν ἐκείνης ὕδατος, ἐκ [^a29] δὲ ταύτης γῆς τι εἶδος. Ἄλλ' οὐδέτερον τούτων ἔοικεν· ἡ μὲν [^a30] γὰρ ἀτμίς ἐστὶν ὕδατος, ἡ δὲ καπνώδης ἀναθυμίασις ἀδύ-^a31]νατος ἐν ὕδατι γενέσθαι· ὀσμᾶται δὲ καὶ τὰ ἐν τῷ ὕδατι, [^b1] ὥσπερ εἴρηται πρότερον. Ἔτι ἡ ἀναθυμίασις ὁμοίως λέγεται [^b2] ταῖς ἀπορροαῖς· εἰ οὖν μηδ' ἐκεῖναι καλῶς, οὐδ' αὕτη καλῶς.

Certains sont d'avis que l'exhalaison fumeuse, qui est commune à la fois à la terre et à l'air, est une odeur, et tous invoquent ce cas pour expliquer l'odeur. C'est pourquoi Héraclite aussi a parlé de la sorte, lorsqu'il affirme que si tous les êtres devenaient fumée, on les distinguerait par le nez. Tous l'invoquent quant à l'odeur, mais les uns prétendent qu'elle est une vapeur, d'autres une exhalaison, d'autres encore les deux. Or la vapeur est une certaine humidité, alors que l'exhalaison fumeuse est, comme on l'a dit, commune à l'air et à la terre, et la condensation de celle-là produit de l'eau et de celle-ci une certaine espèce de terre. Quoi qu'il en soit, l'odeur ne paraît être aucune des deux, car la vapeur est faite d'eau, tandis qu'il est impossible que l'exhalaison fumeuse se produise dans l'eau. Or l'on sent aussi les choses dans l'eau, comme on l'a dit auparavant. En outre, l'exhalaison est mentionnée [dans leurs propos] d'une manière semblable aux effluves : si, donc, ils ne parlent pas correctement quant à celles-ci, ce n'est pas non plus le cas quant à celle-là.

21 δ' **a** Alex¹(92.17) : γὰρ **P** || **22** καὶ ἀέρος **P** **γ** Alex¹(92.18) : τε καὶ ἀέρος **E**₊ Alex^P(92.21) || **22–23** καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὀσμῆς **ω** Alex¹(92.18–19), def. WENDLAND (1902), p. 176 : secl. THUROT (1875) p. 407 ex Alex^P(92.20–22) : post ^a24 διαγνοῖεν transp. FÖRSTER (1942) ex Alex^P(92.25–26) : παντοῖ' ἐπεισφέρονται περὶ τοῦτο conī. VANCAMP (2000) || **24** ὅτι ῥῖνες **β(P)E**₊ : ῥῖνες **γ** Alex^P(92.22) : αἱ ῥῖνες dedit BEARE (1900) pp. 151–152 | διαγνοῖεν] διαγνώεν **ε** : διεγίνωσκον Alex^P(92.22) || **24–25** ἐπὶ δὲ τὴν ὀσμὴν πάντες ἐπιφέρονται **ω** (ἐπὶ **P** **γ** (*ad* Guil) : ἐπεὶ **E**₊ (*quoniam* Anon)) : ἐπεὶ δὲ τὴν ὀσμὴν πάντες ἐπιφέρονται <ἐπὶ τοῦτο> conī. CHRIST apud BIEHL (1898) : del. et hic ex ^a22–23 verba καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὀσμῆς transp. FÖRSTER (1938) || **26** ὡς ἄμφω **β(PT2)** (*tanquam utraque* Guil^{Nr}) : ἄμφω **α** (καὶ ἄμφω **δ**, *utraque* Anon Guil^{ulg}) || **27** τις] om. **ε** || **28** κοινὸν **β(P)E**₊ **U** : κοινή **γ** || **31** ἐν ὕδατι γενέσθαι **β(P)E**₊ **ε**₂ Alex^P(93.8) : γενέσθαι ἐν ὕδατι **γ** | ἐν τῷ **β(P)E**₊ : ἐν **γ** || ^b1 ὥσπερ **β(P)E**₊ : καθάπερ **γ** || **2** ἀπορροαῖς] ἀπορροαῖς **εX** Alex¹(93.10 V, ἀπορροαῖς AP) | ἐκεῖναι conī. THUROT (1875) p. 407 : ἐκείνη codd. | οὐδ' αὕτη **β(P)E**₊ **η** : μηδ' αὕτη **γ**

443^{b3}–6

ῥ3] Ὅτι μὲν οὖν ἐνδέχεται ἀπολαύειν τὸ ὑγρὸν, καὶ τὸ ἐν τῷ ῥ4] πνεύματι καὶ τὸ ἐν τῷ ὕδατι, καὶ πάσχειν τι ὑπὸ τῆς ἐγ- ῥ5] χύμου ξηρότητος, οὐκ ἄδηλον· καὶ γὰρ ὁ ἀήρ ὑγρὸν τὴν ῥ6] φύσιν ἐστίν.

Qu'il est possible que l'humide, aussi bien celui qui est dans le souffle que celui qui est dans l'eau, soit imbibé et affecté d'une certaine manière par la sécheresse sapide, cela ne laisse pas d'être évident, car l'air aussi est par nature humide.

3 ἀπολαύειν] ἀπολαύην E

443^{b6}–16

Ἔτι δ' εἶπερ ὁμοίως ἐν τοῖς ὑγροῖς ποιεῖ καὶ ἐν τῷ ῥ7] ἀέρι οἶον ἀποπλυνόμενον τὸ ξηρόν, φανερόν ὅτι δεῖ ἀνά-ῥ8] λογον εἶναι τὰς ὀσμάς τοῖς χυμοῖς. Ἀλλὰ μὴν τοῦτό γε ἐπ' ῥ9] ἐνίων συμβέβηκεν· καὶ γὰρ δριμεῖαι καὶ γλυκεῖαι εἰσιν ῥ10] ὀσμαὶ καὶ αὐστηραὶ καὶ στρυφναὶ καὶ λιπαραί, καὶ τοῖς πι-ῥ11] κροῖς τὰς σαπρὰς ἄν τις ἀνάλογον εἴποιεν· διὸ ὥσπερ ἐκεῖνα ῥ12] δυσκατάποτα, τὰ σαπρὰ δυσανάπνευστά ἐστίν. Δῆλον ἄρα ῥ13] ὅτι ὅπερ ἐν τῷ ὕδατι ὁ χυμός, τοῦτ' ἐν τῷ ἀέρι καὶ ὕδατι ῥ14] ἡ ὀσμή. Καὶ διὰ τοῦτο τὸ ψυχρὸν καὶ ἡ πῆξις καὶ τοὺς χυ-ῥ15] μοὺς ἀμβλύνει καὶ τὰς ὀσμάς ἀφανίζει· τὸ γὰρ θερμὸν τὸ ῥ16] κινεῖν καὶ δημιουργοῦν ἀφανίζουσιν ἡ ψύξις καὶ ἡ πῆξις.

En outre, si justement le sec produit un effet comparable à un rinçage de manière semblable dans les liquides et dans l'air, il est clair qu'il faut que les odeurs soient analogues aux saveurs. Justement, c'est ce qui arrive dans certains cas : en effet, il y a des odeurs aigres et douces, ainsi que âpres, astringentes et grasses, et l'on pourrait dire que les odeurs fétides sont analogues aux saveurs amères. C'est pourquoi, de même que celles-ci sont imbuables, les odeurs fétides sont irrespirables. Par conséquent, il est évident que l'odeur est dans l'air et l'eau la même chose que ce qu'est la saveur dans l'eau. Et c'est pour cela que le froid et la congélation affaiblissent les saveurs et font disparaître les odeurs, car le refroidissement et la congélation font disparaître le chaud qui les meut et les fabrique.

6 ἔτι δ' εἶπερ ὁμοίως β(P)ε : ἔτι δ' εἰ ὁμοίως δ Alex^p(94.11) : ὅτιδεπερ (sic) ὁμοίως E : ὅτι δ' ὁμοίως C^cMi || 7 ὅτι P γ Alex^c(94.17) (*quod* Guil) : ἔτι E₊ (*autem* Anon) || 10–11 τοῖς πικροῖς P γ Alex^p(94.27) : ταῖς πικραῖς E₊ || 11 εἴποιεν β(P) : εἴποι Eδ edd. : εἴπηι C^cMiε² (εἴπειε N, εἴπειν η) | ἐκεῖνα β(P)E₊ : ἐκεῖνοι γ Alex^p(94.28–95.1) || 12 δυσκατάποτα] δυσκατάποτοι ε2μ Alex^p(95.1) || 13 ὁ χυμός β(P)E₊U Alex^c(95.3) : χυμός γ || 14 πῆξις β(P)E₊C^ay Alex^p(95.7) : ψύξις γ | καὶ τοὺς P γ (*et* Anon Guil) : τοὺς E₊

443^b17–24

17] Εἶδη δὲ τοῦ ὀσφραντοῦ δύο εἰσίν· οὐ γάρ, ὥσπερ τινές φασιν, 18] οὐκ ἔστιν εἶδη τοῦ ὀσφραντοῦ, ἀλλ' ἔστιν. Διοριστέον δὲ πῶς ἔστι 19] καὶ πῶς οὐκ ἔστιν· τὸ μὲν γάρ ἐστι κατὰ τοὺς χυμοὺς τεταγμένον 20] αὐτῶν, ὥσπερ εἶπαμεν, καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ λυπηρὸν κατὰ 21] συμβεβηκὸς ἔχουσιν· διὰ γάρ τὸ τοῦ θρεπτικοῦ εἶναι πάθη, 22] ἐπιθυμούντων μὲν ἡδεῖαι αἱ ὀσμαι τούτων εἰσί, πεπληρωμέ-23]νοισ δὲ καὶ οὐθὲν δεομένοις οὐχ ἡδεῖαι, οὐδ' ὅσοις μὴ καὶ ἡ 24] τροφή ἢ ἔχουσα τὰς ὀσμάς ἡδεῖα, οὐδὲ τούτοις.

Il y a deux espèces de choses odorantes. En effet, ce n'est pas, comme l'affirment certains, qu'il n'y a pas d'espèces de l'odorant : il y en a, mais il faut déterminer en quel sens il y en a et en quel sens il n'y en a pas. Une partie d'entre elles sont en effet ordonnées en fonction des saveurs, comme nous l'avons dit, et elles possèdent un caractère plaisant ou pénible par accident. En effet, parce qu'il s'agit d'affections de l'objet nourrissant, c'est lorsque l'on a de l'appétit pour ces choses que leurs odeurs sont agréables, alors que, lorsque l'on est repu et que l'on n'en a nul besoin, elles ne sont pas agréables, pas plus qu'à tous les animaux pour lesquels ce n'est pas le cas que la nourriture qui présente ces odeurs soit plaisante.

17 εἰσίν **P**γ : ἐστίν **E**₊ε₂ Alex¹(95.15) | τινές φασιν **β(P)****E**₊η : φασί τινες γ Alex¹(95.15–16) || 18 πῶς] καὶ πῶς δ || 19 τεταγμένον **P**γ (*ordinatum* Guil^{vulg}, *ordinata* Guil^{Nr}) : τεταγμένων **E**₊ (*ordinatis* Anon) || 20 εἶπαμεν **β(P)** : εἶπομεν α || 21 τὸ τοῦ **P**γ : τὸ **E**₊**US**¹**C**^a**N** | εἶναι πάθη **P**γ (εἶναι πάθησιν λ) : πάθη εἶναι **E**₊**U** (*passio est* Anon Guil) || 23 οὐθὲν **β(P)** : μηδὲν α (μηδενὸς **C**^c**Mi**) | ὅσοις μὴ **β(PΓ2)**(*quibuscunque non* Guil^{Ni2Np})**E**₊ Alex^p(96.10–11) (*nec quecumque* Anon) : αἱ ὀσμαὶ γ (ὀσμαὶ ι, *neque odores* Guil^{NiNp}) || 23–24 ἡ τροφή **P**γ : τροφή **E**₊ || 24 ἡδεῖα **β(PΓ2)**(*delectabilem* Guil)**UWN** : οὐχ ἡδεῖα α Alex^p(96.10–11) (*non delectabilis* Anon)

443^b24–444^a3

Ὡστε ¹25] αὐται μὲν, ὥσπερ εἶπομεν, κατὰ συμβεβηκὸς ἔχουσι τὸ ¹26] ἡδὺ καὶ λυπηρόν, διὸ καὶ πάντων εἰσὶ κοινὰ τῶν ζώων· αἱ ¹27] δὲ καθ' αὐτὰς ἡδεῖαι τῶν ὀσμῶν εἰσιν, οἷον αἱ τῶν ἀνθῶν· ¹28] οὐθὲν γὰρ μᾶλλον οὐδ' ἥττον πρὸς τὴν τροφήν παρακαλοῦσιν, ¹29] οὐδὲ συμβάλλονται πρὸς ἐπιθυμίαν οὐθὲν, ἀλλὰ τοῦναντίον ¹30] μᾶλλον ἀληθὲς γὰρ ὅπερ Εὐριπίδην σκώπτων εἶπε Στράτις, ¹31] “ὅταν φακῆν ἔψητε, μὴ 'πιχεῖν μύρον.” οἱ δὲ νῦν μειγνύν- [444^a1]τες εἰς τὰ πόματα τὰς τοιαύτας δυνάμεις βιάζονται τῆι ¹2] συνηθείαι τὴν ἡδονήν, ἕως ἂν ἐκ δὺ' αἰσθήσεων γένηται τὸ ¹3] ἡδὺ ὡς ἂν καὶ ἀπὸ μιᾶς.

Par conséquent, celles-ci, comme nous l'avons dit, possèdent par accident un caractère plaisant ou pénible, ce pourquoi elles sont aussi communes à tous les animaux. D'autres odeurs, en revanche, sont plaisantes par elles-mêmes, comme celles des fleurs, car elles ne signalent absolument rien relativement à la nourriture, ni ne contribuent à aucune espèce d'appétit. C'est plutôt le contraire : en effet, il est bien vrai le mot de Strattis qui se moque d'Euripide, « quand vous faites cuire des lentilles, pas la peine d'y verser du parfum ». Ceux qui de nos jours mélangent dans les boissons des puissances de ce genre, cherchent à provoquer de force du plaisir au moyen de l'habitude, jusqu'à ce que, à partir de la combinaison de deux perceptions, le caractère plaisant finisse par être perçu comme s'il ne venait que d'une seule.

25 μὲν] μὲν γάρ **E** | ὥσπερ **P** γ : καθάπερ **E**₊ || **26** λυπηρόν] τὸ λυπηρόν **δC^av** Alex^p(96.12) || **28** οὐθὲν **β(P)** : οὐδὲν **α** || **29** συμβάλλονται **E**₊ : συμβάλλεται **γP** | οὐθὲν **β(P)** : οὐδὲν **α** || **30–31** cf. Athenaeus, *Deipnosophistae* IV, 160^b || **30** εἶπε] ante σκώπτων **δ** | Στράτις **E**₊ : Στράτις **γ** Alex^p(97.2) : ὁ Στράτις **P** || **31** φακῆν] φακῆ **δ** Alex^p(97.3) | ἔψητε **E**₊ **C^aU** : ἔψηται **γP** Alex^p(97.3) | 'πιχεῖν] ἐπιχεῖν **δP** Alex^p(97.3) || ^b**31–a1** μειγνύντες] μιγνοῦντες (sic) **E** || **3** ὡς ἂν **E**₊ (*quemadmodum* Anon) : ὡς ἐν **γP** (*quemadmodum unum* Guil)

444^a3–8

Τοῦτο μὲν οὖν τὸ ὀσφραντὸν ἴδιον
 [4] ἀνθρώπου ἐστίν, ἣ δὲ κατὰ τοὺς
 χυμοὺς τεταγμένη καὶ τῶν [5] ἄλλων
 ζώων, ὡσπερ εἴρηται πρότερον·
 κακείνων μὲν, διὰ τὸ [6] κατὰ
 συμβεβηκὸς ἔχειν τὸ ἡδύ, διήρηται
 τὰ εἶδη κατὰ τοὺς [7] χυμοὺς, ταύτης
 δ' οὐκέτι, διὰ τὸ τὴν φύσιν αὐτῆς εἶναι
 καθ' [8] αὐτὴν ἡδεῖαν ἢ λυπηράν.

Ce type d'objet odorant est propre à l'être
 humain, alors que celui qui est ordonné
 en fonction des saveurs est commun aux
 autres animaux aussi, comme on l'a dit
 auparavant. Quant à ces dernières, du fait
 qu'elles possèdent par accident un caractère
 plaisant, leurs espèces se distinguent en
 fonction des saveurs, mais quant à l'odeur
 de l'autre type, ce n'est plus le cas, du fait
 qu'il relève de sa nature d'être par elle-
 même plaisante ou pénible.

4 ἀνθρώπου P γ Alex^p (97.11) (*hominis* Guil) : τῶν ἀνθρώπων E₊ U || 5 ζώων| ζώων ἐστίν δ || 6 διήρηται|
 διείρηται P (a.c.) || 7 οὐκέτι| οὐκέτη (sic) E || 7–8 εἶναι καθ' αὐτὴν| καθ' αὐτὴν εἶναι δNΞ

444^a8–15

Αἴτιον δὲ τοῦ ἴδιον εἶναι ἀνθρώπου
 [9] τὴν τοιαύτην ὁσμὴν διὰ τὴν ψύξιν
 τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον. [10] Ψυχροῦ
 γὰρ ὄντος τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου,
 καὶ τοῦ αἵμα- [11]τος τοῦ περὶ αὐτὸν
 ἐν τοῖς φλεβίοις ὄντος λεπτοῦ μὲν καὶ
 [12] καθαροῦ, εὐψύκτου δέ (διὸ καὶ
 ἡ τροφῆς ἀναθυμιάσις [13] ψυχομένη
 διὰ τὸν τόπον ποιεῖ τὰ νοσηματικὰ
 ῥεύματα), [14] τοῖς ἀνθρώποις πρὸς
 βοήθειαν ὑγείας γέγονε τὸ τοιοῦτον
 εἶ- [15]δος τῆς ὁσμῆς· οὐδὲν γὰρ ἄλλο
 ἔργον ἐστὶν αὐτῆς.

La cause du fait que l'odeur de ce type est propre à l'être humain vient du refroidissement qui a lieu au niveau du cerveau, car, étant donné que le cerveau est par nature froid et que le sang qui l'entoure, lequel se trouve dans de petites veines, est subtil et pur tout en étant facile à refroidir (c'est pourquoi l'exhalaison issue de la nourriture, quand elle est refroidie lors de son passage en ce lieu, produit des écoulements maladifs), cette espèce d'odeur arrive aux êtres humains en vue de la préservation de leur santé, car elle n'a pas d'autre fonction.

8 ἴδιον] om. **δ** | ἀνθρώπου **Π γ** (*hominis* Anon Guil) : ἀνθρώποι **E**₊ || 9 ψύξιν **Π γ E**¹ (γρ. in marg.) (*frigus* Anon Guil) : ἕξιν **E**₊ || 10 τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου **α** (*natura . . . cerebro* Anon Guil) : τοῦ ἐγκεφάλου τὴν φύσιν **P** || 12 διὸ καὶ **Π γ** (*propter quod et* Guil) : καὶ **E**₊ (non vert. Anon) | τροφῆς **β(P)** : τῆς τροφῆς **α** || 13 ποιεῖ τὰ νοσηματικὰ ῥεύματα **β(P)** : τὰ νοσηματικὰ ῥεύματα ποιεῖν **E**₊ (*infirmantia rheumata facere* Anon) : τὰ νοσηματικὰ ῥεύματα ποιεῖ **γ** (ῥευματικὰ νοσήματα **δ**, *infirmantia reumata facit* Guil) || 14 ὑγείας **E**₊ : ὑγείας **Π γ** | τὸ | τὸν **E** || 15 ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς **E**₊ (*aliud est opus eius* Anon, *aliud est opus ipsius* Guil) : ἄλλο ἐστὶν ἔργον αὐτῆς **P** : ἄλλο ἐστὶν ἔργον αὐτῆς ἢ τοῦτο **γ** Alex^P (98.23–24) (ἐστὶν om. **μ**, + τὸ θερμαίνειν τε καὶ διαχεῖν τοὺς περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχροτέρους ὄντας τόπους καὶ εἰς τὸ σύμμετρον ἄγειν add. **ε**₂ ex Alex^P (98.23–25))

444^a16–28

[¹⁶] Τοῦτο δὲ ποιεῖ φανερώς· ἡ μὲν γὰρ τροφή ἡδεῖα οὔσα καὶ [¹⁷] ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρά πολλάκις νοσώδης εἰσίν, ἡ δὲ ἀπὸ [¹⁸] τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους ὁπωσοῦν ἔχουσιν ὠφέλι-¹⁹μος ὡς εἰπεῖν αἰεὶ. Καὶ διὰ τοῦτο γίνεταί διὰ τῆς ἀναπνοῆς, [²⁰] οὐ πᾶσιν ἀλλὰ τοῖς ἀνθρώποις καὶ τῶν ἐναίμων, οἷον τοῖς [²¹] τετράποσι καὶ ὅσα μετέχει τῆς τοῦ ἀέρος μᾶλλον φύ-²²σεως· ἀναφερομένων γὰρ τῶν ὀσμῶν πρὸς τὸν ἐγκέφαλον [²³] διὰ τὴν κουφότητα τῆς θερμότητος ὑγιεινότερως [²⁴] ἔχει τὰ περὶ τὸν τόπον τοῦτον· ἡ γὰρ τῆς ὀσμῆς δύναμις [²⁵] θερμὴ τὴν φύσιν ἐστίν. Κατακέχρηται δ' ἡ φύσις τῆι ἀνα-²⁶πνοῆι ἐπὶ δύο, ὡς ἔργω μὲν ἐπὶ τὴν εἰς τὸν θώρακα βοή-²⁷θειαν, ὡς παρέργω δ' ἐπὶ τὴν ὀσμὴν· ἀναπνέοντος γὰρ ὡς-²⁸περ ἐκ παρόδου ποιεῖται διὰ τῶν μυκτῆρων τὴν κίνησιν.

Et elle fait clairement cela, car la nourriture, comme elle plaisante, aussi bien la sèche que l'humide, est souvent source de maladies, alors que la préservation issue de l'odeur qui est plaisante elle-même, quelle qu'elle soit, est pour ainsi dire toujours bénéfique. Et c'est pour cette raison que cela se produit par l'intermédiaire de la respiration, non pas chez tous les animaux, mais chez les êtres humains et parmi les animaux sanguins chez ceux qui sont semblables aux quadrupèdes et chez tous ceux qui participent davantage de la nature de l'air. En effet, quand les odeurs sont emportées vers le cerveau du fait de la légèreté de leur chaleur, les parties environnant ce lieu sont assainies, car la puissance de l'odeur est par nature chaude. La nature tire doublement parti de la respiration, sa fonction principale est de porter assistance au thorax, tandis que sa fonction subsidiaire concerne l'odorat, car en respirant on produit en passant le mouvement en question à travers les narines.

16 ἡ μὲν γὰρ τροφή **ω** (*cibus enim* Anon Guil^{Ni1Np}) : *que enim a cibo* Guil^{Ni2T} (= ἡ μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς τροφῆς, ut iam prop. THUROT (1875) p. 408 ex Alex^P(99.10–11)) || **17** ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρά **Πγ** : ξηρὰ καὶ ὑγρά **E₊μZ^a** | νοσώδεις εἰσίν **β(P)ε*** : νοσώδης ἐστίν **α** || **17–18** ἡ δὲ ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους **β(P)**, sc. βοήθεια (444^a14), vel ἡ δὲ ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν εὐώδους **E₊** (*qui autem ab odore secundum se ipsum odorifero* Anon Guil (*que*)) : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους ἡδεῖα **γ** (sc. τροφή BONITZ (1870) 533^a3) : ἡ δὲ ἀπὸ τῶν τοιούτων ἡδεῖα ὀσμὴ Alex^P(99.13–14) : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους ἡδονή prop. HAYDUCK (1877) p. 12 et COOK WILSON (1882) pp. 119–120 (vel ἡδεῖας εὐωδία, prob. W. D. ROSS (1955b)) : ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους ὀσμῆ ἡ καθ' αὐτὴν conii. BIEHL (1898) : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς καθ' αὐτὴν εὐωδία prop. G. R. T. ROSS (1906) p. 187 : ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους ὀσμῆ ἡ καθ' αὐτὴν ἡδεῖα conii. G. R. T. ROSS (ibid.) et FÖRSTER (1938) p. 463 ex Alex || **19** αἰεὶ **Πγ** : αἰεὶ **E₊** || **21** τῆς τοῦ ἀέρος μᾶλλον **Πγ** : μᾶλλον τῆς τοῦ ἀέρος **E₊ε*** Alex^P(99.19) || **23** τὴν κουφότητα τῆς θερμότητος **β(P)** : τὴν ἐν αὐταῖς τῆς θερμότητος κουφότητα **γ** (*propter levitatem caloris que in ipsis* Guil) : τὴν περὶ αὐτὰς τῆς θερμότητος κουφότητα **E₊** (*propter levitatem caloris que circa illos* Anon) : τὴν ἀπ' αὐτῶν θερμότητα καὶ κουφότητα Alex^P(99.21) | ὑγιεινότερως] ὑγιεινότερως **EC^a** : ὑγιεινότερως **P** || **24** ἔχει **Πγ** : ἔχειν **E₊** || **25–28** κατακέχρηται ... τὴν κίνησιν] susp. HAYDUCK (1877) p. 12, post 444^b7

αἴσθησις transp. SUSEMIHL (1885b) p. 580 (444^a25 δ' ἢ in δὴ ἢ mutato) || **27** ἀναπνέοντος] ἀναπνέοντες
E || **28** ἐκ παρόδου] ἐν παρόδῳ **ε*** Alex^P(100.4 & 101.23)

444^a28–b2

<p>Ἴδιον [^a29] δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεώς ἐστι τὸ τῆς ὀσμῆς τῆς τοι- ^{[a}30]αύτης γένος διὰ τὸ πλεῖστον ἐγκέφαλον καὶ ὑγρότατον ἔχειν [^a31] τῶν ζώων ὡς κατὰ μέγεθος· διὰ γὰρ τοῦτο καὶ μόνον ὡς [^a32] εἶπεῖν αἰσθάνεται τῶν ζώων ἄνθρωπος καὶ χαίρει ταῖς τῶν [^a33] ἀνθῶν καὶ τῶν τοιούτων ὀσμαῖς· σύμμετρος γὰρ [444^b1] ἢ θερμότης αὐτῶν καὶ ἡ κίνησις πρὸς τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐν τῷ τό-^{[b}2]πῳ ὑγρότητος καὶ ψυχρότητός ἐστιν.</p>	<p>Le genre de l'odeur de cette sorte est propre à la nature de l'être humain parce qu'il possède le cerveau le plus grand et le plus humide des animaux par rapport à sa taille. En effet, c'est pour cela que c'est aussi, pour ainsi dire, seulement l'être humain, parmi les animaux, qui perçoit et se réjouit des odeurs des fleurs et des autres objets de cette sorte, car leur chaleur et leur mouvement sont proportionnés à l'excès d'humidité et de froideur qu'il y a chez lui en ce lieu.</p>
---	---

29 φύσεώς ἐστι **β(P)E₊** : φύσεως **γ** || **30** διὰ τὸ πλεῖστον ἐγκέφαλον καὶ ὑγρότατον ἔχειν **β(P)E₊ ε*** :
διὰ τὸ πλεῖστον καὶ ὑγρότατον ἐγκέφαλον ἔχειν **γ** || **31** τῶν ζώων **P γ** : τῶν ἄλλων ζώων **E₊ WZ^a** (*aliis animalibus* Anon Guil) | μόνον] μόνων **E(a.c.)** || **32** ἄνθρωπος **β(P)E₊ ε*N** : ὁ ἄνθρωπος **γ** || **33** τῶν
β(P)E₊ : ταῖς τῶν **γ** | σύμμετρος] σύμετρος (sic) **E** || ^b1 ἢ θερμότης αὐτῶν **P γ** : αὐτῶν ἢ θερμότης
E₊ ε*Z^a

444^b2–7

Τοῖς δ' ἄλλοις ὅσα ^[^b3] πλεύμονα
 ἔχει διὰ τοῦ ἀναπνεῖν τοῦ ἑτέρου
 γένους τῆς ὀσμῆς ^[^b4] τὴν αἴσθησιν
 ἀποδέδωκεν ἢ φύσις, ὅπως μὴ δύο
 αἰσθητήρια ^[^b5] ποιῆι· ἀπόχρη γάρ,
 ἐπεὶπερ καὶ ὡς ἀναπνέουσιν, ὥσπερ
 τοῖς ^[^b6] ἀνθρώποις ἀμφοτέρων τῶν
 ὀσφραντῶν, τούτοις τῶν ἑτέρων ^[^b7]
 μόνων ὑπάρχουσα ἢ αἴσθησις.

La nature a donné à tous les autres animaux qui possèdent des poumons, en raison du fait qu'ils respirent, la perception de l'autre genre d'odeur, afin de ne pas avoir à faire deux organes sensoriels. En effet, puisque justement ils respirent aussi de cette manière, la perception des autres objets odorants s'avère être présente en eux tout comme celle des deux types d'objets odorants l'est chez les êtres humains.

3 πλεύμονα **E** : πνεύμονα cett. codd. | διὰ τοῦ **β(P)ε*C^a** : διὰ τὸ **a** || **4** ἀποδέδωκεν **a** : ἀπέδωκεν **P** Alex^c(100.15) | φύσις] φύσης (sic) **E** | δύο αἰσθητήρια **P γ** Alex^c(100.15) : αἰσθητήρια δύο **E₊** || **5** ἀπόχρη] ἀποχρῆται conl. COOK WILSON (1882) p. 120 | ἐπεὶπερ καὶ ὡς **P γ** Alex^l(100.23) : καὶ **E₊** | ὥσπερ **ω** : καὶ ὅλως ὥσπερ Alex^c(101.2) : καὶ ὥσπερ Alex^{γρ.}(101.5) | τοῖς **β(P)E₊U** Alex^{c&γρ.}(101.2 (ἐν τοῖς V) & 101.5) : ἐν τοῖς **γ** || **7** μόνων] μόνον **NξμP** Alex^c(101.3)

444^b7–15

Τὰ δὲ μὴ ἀναπνέοντα ὅτι μὲν ¹⁸ ἔχει αἰσθησιν τοῦ ὀσφραντοῦ, φανερόν· καὶ γὰρ ἰχθύες καὶ ⁹ τὸ τῶν ἐντόμων γένος πᾶν ἀκριβῶς καὶ πόρρωθεν ¹⁰ αἰσθάνεται, διὰ τὸ θρεπτικὸν εἶδος τῆς ὀσμῆς, ἀπέχοντα ¹¹ πολὺ τῆς οἰκείας τροφῆς, οἷον αἶ τε μέλιτται ποιοῦσι πρὸς τὸ μέλι ¹² καὶ τὸ τῶν μικρῶν μυρμηκῶν γένος, οὓς καλοῦσί τινες σκνῖ-¹³πας· καὶ τῶν θαλαττίων αἶ πορφύραι καὶ πολλὰ τῶν ¹⁴ ἄλλων τῶν τοιούτων ζώων ὀξέως αἰσθάνεται τῆς τροφῆς διὰ ¹⁵ τὴν ὀσμὴν.

Quant aux animaux qui ne respirent pas, qu'ils possèdent la perception de l'objet odorant, c'est clair, car aussi bien les poissons que l'ensemble du genre des insectes le perçoivent avec exactitude, même de loin, grâce à cette espèce d'odeur qui liée à la nutrition, même lorsqu'ils sont très éloignés de la nourriture qui leur convient, comme les abeilles le font s'agissant du miel, ainsi que le genre des petites fourmis que certains appellent « scnipes ». Et, parmi les animaux marins, le murex et beaucoup d'autres animaux de ce type perçoivent avec acuité leur nourriture grâce à son odeur.

8 ἰχθύες] οἱ ἰχθύες **NμP** || 11 οἷον αἶ τε μέλιτται ποιοῦσι πρὸς τὸ μέλι **Pγ** (*quemadmodum apes faciunt ad mel* Guil) : οἷον αἶ τε μέλιτται **E+** (*quemadmodum apes* Anon) || 12 μικρῶν **β(P)E+νμ** : μακρῶν **γ** || 12–13 σκνῖπας] κνῖπας **E** (γρ. κνῖπες in marg.)

444^b15–28

Ὅτι δὲ αἰσθάνεται, οὐχ ὁμοίως φανερόν. διὸ καὶν [16] ἀπορήσειέ τις τίνι αἰσθάνονται τῆς ὀσμῆς, εἴπερ ἀναπνέουσι [17] μὲν γίγνεται τὸ ὀσμάσθαι μοναχῶς (τοῦτο γὰρ φαίνεται ἐπὶ τῶν [18] ἀναπνεόντων συμβαῖνον πάντων), ἐκείνων δ' οὐθὲν ἀναπνεῖ, [19] αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἐ- [20]τέρα. Τοῦτο δ' ἀδύνατον· τοῦ γὰρ ὀσφραντοῦ ὀσφρησις, ἐκεῖνα [21] δὲ τούτου αἰσθάνονται, ἀλλ' οὐ τὸν αὐτὸν ἴσως τρόπον, ἀλλὰ [22] τοῖς μὲν ἀναπνέουσι τὸ πνεῦμα ἀφαιρεῖ τὸ ἐπικείμενον, ὥσ-[23]περ πῶμά τι (διὸ οὐκ αἰσθάνεται μὴ ἀναπνέοντα), τοῖς δὲ [24] μὴ ἀναπνέουσιν ἀφήρηται τοῦτο, καθάπερ ἐπὶ τῶν ὀφθαλ-[25]μῶν τὰ μὲν ἔχει βλέφαρα τῶν ζώων, ὧν μὴ ἀνακαλυ-[26]φθέντων οὐ δύναται ὄραῖν, τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐκ ἔχει, [27] διόπερ οὐ προσδεῖται οὐθενὸς τοῦ ἀνακαλύψοντος, ἀλλ' ὄραῖ ἐκ [28] τοῦ δυνατοῦ ὄντος αὐτῶι εὐθύς.

En revanche, ce par quoi ils la perçoivent, cela n'est pas aussi clair. C'est pourquoi on pourrait aussi être dans l'embarras s'agissant de déterminer ce par quoi ils perçoivent l'odeur, si l'on suppose que la perception de l'odeur a lieu exclusivement lors de la respiration (car c'est cela qui semble être le cas chez tous les animaux qui respirent), alors qu'aucun d'entre eux ne respire, mais qu'ils perçoivent pourtant l'odeur – à moins qu'il n'y ait un autre sens en sus des cinq sens. C'est pourtant impossible, car le sens qui porte sur l'objet odorant est l'odorat. Or c'est celui-ci qu'ils perçoivent, mais sans doute pas de la même manière. Cela dit, chez les animaux qui respirent le souffle soulève l'opercule, qui est comparable à une sorte de couvercle (c'est pourquoi ils ne perçoivent pas [l'objet odorant] s'ils ne respirent pas), tandis que chez ceux qui ne respirent pas cela n'a plus cours, de même que dans le cas des yeux certains animaux ont des paupières, sans l'ouverture desquelles ils ne leur est pas possible de voir, tandis que d'autres animaux qui ont les yeux secs n'en ont pas, ce pourquoi il n'ont besoin d'aucune action de la sorte pour voir, mais voient immédiatement à partir du moment où cela leur est possible.

16 αἰσθάνονται P γ : αἰσθάνεται E₊ U Alex^P(101.16) | ἀναπνέουσι] ἀναπνέουσην (sic) E || 18–19 οὐθὲν ἀναπνεῖ, αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις E₊ η (nullum spirat. Sentit Anon) : οὐδὲν ἀναπνεῖ, αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις γ (nullum respirat, sciunt tamen. Si non Guil^{vulg}) : εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν αἰσθάνεται δὲ μὴ τις ἦ β(PΓ2)(si nullum quidem respirat, sciunt autem ne sit aliquis Guil^{Nr}) || 19 παρὰ περι PW | αἰσθήσεις] αἰσθήσης (sic) E || 21 αἰσθάνονται P γ : αἰσθάνεται E₊ || 27 οὐθενὸς β(P) : οὐθενὸς α (τινὸς μ) et Galenus, *De instrumento odoratus* V.3 p. 48 KOLLESCH (1964) || 27–28 ὄραῖ ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος β(P)E₊v : ὄραται ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄραῖν γ : ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄραῖ οὕτως Galenus (ὄραῖ conī. Kollesch : ὄραῖν codd.) : ὄραται τὰ ὄρατὰ Alex^P(102.14) || 28 αὐτῶι P γ (illis Anon Guil) : αὐτοῦ E₊ : αὐτοῖς dedit W. D. Ross (1955b) ex Alex^P(102.14)

444^b28–445^a4

Ὅμοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων ¹29 ζώων ὁτιοῦν οὐδὲν δυσχεραίνει τῶν καθ' αὐτὰ δυσωδῶν τὴν ²30 ὀσμὴν, ἂν μὴ τι τύχηι φθαρτικὸν ὄν, ὑπὸ τούτων δ' ὁμοίως ³31 φθίρεται· καθάπερ καὶ οἱ ἄνθρωποι ὑπὸ τῆς τῶν ἀνθρώπων ⁴32 ἀτμίδος καρηβαροῦσι καὶ φθίρονται πολλάκις, οὕτως καὶ ὑπὸ ⁵33 τῆς τοῦ θείου δυνάμεως καὶ τῶν ἀσφαλτωδῶν φθίρεται ⁶445^a1 τἄλλα ζῶια, καὶ φεύγει διὰ τὸ πάθος. Αὐτῆς δὲ καθ' αὐτὴν ⁷ τῆς δυσωδίας οὐδὲν φροντίζουσιν (καίτοι πολλὰ τῶν φυσικῶν ⁸34 μένων δυσώδεις ἔχει τὰς ὀσμάς), ἂν μὴ τι συμβάλληται ⁹4 πρὸς τὴν γεῦσιν ἢ τὴν ἐδωδὴν αὐτοῖς.

De manière semblable, il n'y a absolument aucun autre animal qui fasse de difficultés en présence de l'odeur des choses qui sentent par elles-mêmes mauvais, sauf s'il se trouve qu'il s'agit de quelque chose de nuisible. Pourtant les autres animaux périssent sous l'effet de ces choses de manière semblable. De même qu'aux êtres humains aussi la fumée des charbons donne des migraines, les mettant souvent en péril, ainsi la puissance du soufre et des choses bitumeuses met en péril les autres animaux, et ils les fuient en raison de ce qu'ils leur font subir. En revanche, ils ne se soucient nullement de la mauvaise en odeur pour elle-même (bien que des nombreuses plantes aient de mauvaises odeurs), à moins qu'elle n'ait des conséquences gustatives ou alimentaires à leur égard.

28 ἄλλων] ἄλλον **E** || **29** δυσχεραίνει] δυσχερανεῖ **ε** || **30** φθαρτικὸν ὄν **P γ** (*corruptivum existens* Guil) : φθαρτικὸν **E+** (*corruptivum* Anon) || **31** φθίρεται **P γ** (διαφθίρεται **μ**, *corrumpitur* Anon Guil) : φθαρεῖται **E** : θαρρεῖται **C^cM** | καθάπερ καὶ] καὶ καθάπερ *prop.* BEARE (apud G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc. n. 3) || **32** οὕτως καὶ **β(PΓ2(sic et Guil))Z^a** : οὕτως **a** (*similiter* Anon) || ^a**1** τἄλλα **β(P)E+** : ἄλλα **γ** || **1–2** καθ' αὐτὴν τῆς δυσωδίας **E+ μ** (δυσώδους **μ**, *secundum se ipsam ... feditatem* Anon Guil) : τῆς καθ' αὐτὸ δυσωδίας **γ** : τῆς καθ' αὐτὰ δυσωδίας **PX** || **2–3** τῶν φυσικῶν **β(P)E+ W** : φυσικῶν **γ** || **3** ἂν **P γ** : ἐὰν **E+ W** | συμβάλληται] συμβάλλεται **PO^a**

445^a4–16

Ἔοικε δ' ἡ αἰσθησις ἡ ^[*5] τοῦ ὀσφραίνεσθαι, περιπτῶν οὐσῶν τῶν αἰσθησεων καὶ τοῦ ^[*6] ἀριθμοῦ ἔχοντος μέσον τοῦ περιπτοῦ, καὶ αὐτὴ μέση εἶναι τῶν ^[*7] τε ἀπτικῶν, οἷον ἀφῆς καὶ γεύσεως, καὶ τῶν δι' ἄλλου αἰ- ^[*8]σθητικῶν, οἷον ὄψεως καὶ ἀκοῆς. Διὸ καὶ τὸ ὀσφραντὸν τῶν τε ^[*9] θρεπτικῶν ἐστὶ πάθος τι (ταῦτα δ' ἐν τῶι ἀπτῶι γένει) καὶ ^[*10] τοῦ ἀκουστοῦ δὲ καὶ τοῦ ὄρατοῦ (διὸ καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν ὕδατι ^[*11] ὀσμῶνται). Ὡστ' ἐστὶ τὸ ὀσφραντὸν κοινόν τι τούτων ἀμφο- ^[*12]τέρων, ὃ καὶ τῶι ἀπτῶι ὑπάρχει καὶ τῶι ἀκουστῶι καὶ ^[*13] διαφανεῖ· διὸ καὶ εὐλόγως παρείχασται ξηρότητος ἐν ὑγρῶι καὶ ^[*14] χυτῶι οἷον βαφή τις εἶναι καὶ πλύσις. Πῶς μὲν οὖν εἶδη ^[*15] δεῖ λέγειν καὶ πῶς οὐ δεῖ τοῦ ὀσφραντοῦ, ἐπὶ τοσοῦτον εἰρή-^[*16]σθῶ.

Il semble que le sens de l'odorat, étant donné que les sens sont en nombre impair et que tout nombre impair possède un milieu, soit lui aussi un sens intermédiaire entre les parties sensorielles qui opèrent par contact, à savoir le toucher et le goût, et celles qui opèrent à travers autre chose, à savoir la vue et l'ouïe. C'est pourquoi la possession d'une odeur est un attribut aussi bien des objets qui nourrissent (lesquels relèvent du genre des objets tangibles) que des objets audibles et visibles (ce pourquoi l'on sent les odeurs à la fois dans l'air et dans l'eau). Par conséquent, l'objet odorant est quelque chose de commun à ces deux ensembles, lui qui est présent à la fois dans le tangible, l'audible et le transparent. C'est pourquoi on l'a comparé avec raison à une sorte d'immersion et de rinçage d'une qualité sèche dans un liquide et un fluide. Quant à la question, donc, de déterminer en quel sens on doit parler d'espèces de l'odorant et en quel sens on ne le doit pas, n'en parlons pas davantage.

5 καὶ τοῦ P γ : τοῦ E₊C^a || 6 αὐτῆ] αὐτῆ P || 8 τῶν τε β(P) : τῶν α || 9 ἀπτῶι P γ Alex^p(105.4) (*tangibili* Guil^{Nr}) : αὐτῶι E₊ η (*eodem* Anon Guil^{vulg}) || 10 ἐν ὕδατι PE₊ ημ : ὕδατι γ || 12 ὃ καὶ τῶι β(P) γ (ὃ καὶ ἐν τῶι μ, *quod et* Guil) : καὶ τό τε E : καὶ τῶι τε C^cMiC^a (*et* Anon) || 12–13 καὶ τῶι ἀκουστῶι καὶ διαφανεῖ P γ : καὶ τῶι ἀκουστῶι καὶ τῶι διαφανεῖ C^cMiWZ^a : τῶι ἀκουστῶι καὶ τῶι διαφανεῖ E || 13 διὸ καὶ P γ Alex^p(105.10) : διὸ E₊ η (*quare* Anon Guil)

445^a16–^b2

Ὅ δὲ λέγουσί τινες τῶν Πυθαγορείων οὐκ ἔστιν εὐλογον, [17] τρέφεσθαι φάσκοντες ἔνια ζῶια ταῖς ὀσμαῖς. Πρῶτον μὲν [18] γὰρ ὀρῶμεν ὅτι τὴν τροφήν δεῖ εἶναι συνθετήν· καὶ γὰρ τὰ [19] τρεφόμενα οὐχ ἀπλᾶ ἔστιν, διὸ καὶ περίπτωμα γίνεταί [20] τῆς τροφῆς, ἢ ἐν αὐτοῖς ἢ ἔξω ὡς περ τοῖς φυτοῖς· ἔτι δ' [21] οὐδὲ τὸ ὕδωρ ἐθέλει αὐτὸ μόνον ἄμεικτον ὄν τρέφειν, σω- [22] ματῶδες γὰρ τι δεῖ εἶναι τὸ συστησόμενον· ἔτι πολὺ ἦττον [23] εὐλογον τὸν ἀέρα σωματοῦσθαι. Πρὸς δὲ τούτοις, ὅτι πᾶσιν [24] ἔστι τοῖς ζώοις τόπος δεκτικὸς τῆς τροφῆς, ἔξ οὗ ὅταν εἰσέλθῃ [25] λαμβάνει τὸ σῶμα· τοῦ δ' ὀσφραντοῦ ἐν τῇ κεφαλῇ τὸ αἰ- [26] σθητήριον, καὶ μετὰ πνευματώδους εἰσέρχεται ἀναθυμιά- [27] σεως, ὡστ' εἰς τὸν ἀναπνευστικὸν ἂν βαδίζοι τόπον. Ὅτι μὲν [28] οὖν οὐ συμβάλλεται εἰς τὴν τροφήν τὸ ὀσφραντόν, ἢ ὀσφραντόν, [29] δῆλον· ὅτι μέντοι εἰς ὑγίαιαν, καὶ ἐκ τῆς αἰσθήσεως καὶ [30] ἐκ τῶν εἰρημένων φανερόν, ὡστε ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῷ θρε- [31] πτικῶι καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα, τοῦτ' ἔστι πρὸς ὑγίαιαν τὸ [445^b1] ὀσφραντόν. Καθ' ἕκαστον μὲν οὖν αἰσθητήριον διωρίσθω τὸν [2] τρόπον τοῦτον.

Ce que disent certains parmi les Pythagoriciens n'est pas raisonnable, lorsqu'ils expliquent que certains animaux se nourrissent grâce aux odeurs. Tout d'abord, en effet, nous observons qu'il faut que la nourriture soit composable, car les corps dont l'on se nourrit ne sont pas simples, ce pourquoi il advient aussi un résidu à partir de la nourriture, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur (comme chez les plantes). En outre, l'eau ne suffit pas non plus à elle seule, étant sans mélange, à les nourrir, car il faut que ce qui constitue l'animal soit quelque chose de solide (et il est encore moins raisonnable, de loin, de faire de l'air un corps solide). En plus de cela, nous observons que chez tous les animaux il y a un lieu en charge de la réception de la nourriture, à partir duquel, lorsqu'elle a été ingérée, le corps s'en empare, alors que l'organe en charge de la perception de l'objet odorant se trouve dans la tête et que l'odeur entre en lien avec une exhalaison du souffle, de sorte que c'est vers le lieu en charge de la respiration qu'elle s'achemine. Qu'ainsi l'objet odorant ne contribue pas à la nourriture en tant qu'il est odorant, c'est évident. Il est clair toutefois qu'il contribue à la santé, à la fois à partir de l'observation et à partir de ce que l'on a dit, si bien que l'objet odorant est la même chose relativement à la santé que la saveur dans l'objet dont l'on se nourrit relativement aux aliments. Chaque organe sensoriel a ainsi été déterminé de cette manière.

16 Πυθαγορείων] Πυθαγορίων E || 17 φάσκοντες P γ : γάρ φασιν E₊ (namque dicunt Anon Guil) | ἔνια ζῶια β(P)E₊NC^aη : ἔνια γ || 18 συνθετήν dedi cum MU : συνθέτην P γ Cⁱ : συνθετήν (sic) E :

σύνθετον **XNξ** Alex^P(107.6) || **19** περίττωμα] περιπτώματα **λUN** Alex^P(107.9) || **20** ἦ ... ἦ **Pγ** (*aut ... aut* Guil) : ὁ μὲν ... ὁ δὲ **E₊** (*hoc vero ... hoc vero* Anon) | ὥσπερ τοῖς φυτοῖς] susp. PLATT (1913) p. 278 | ἔτι δ'] ἔτι δ' εἰ prop. HAYDUCK (1877) p. 13 : ἐπεὶ δ' prop. BEARE (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc. n. 2, prob. W. D. ROSS (1955b)) || **21** ἐθέλει αὐτὸ μόνον **α** (αὐτὸ ἐθέλει μόνον **μ**) : αὐτὸ μόνον ἐθέλει **P** | ὄν τρέφειν **Pγ** Alex^P(107.22) (*nutrire ... existens* Guil) : τρέφειν **E₊** (*nutrire* Anon) || **23** ὅτι] susp. THUROT (1875) p. 410 || **24** ὅταν εἰσέλθῃ **β(P)E₊** : ἔλκον **γ** || **27** ἀναπνευστικὸν **α** : ἀναπνευματικὸν **P(a.c.)** | ἂν βαδίζοι **Pγ** : βαδίζοι ἂν **E₊** || **28** εἰς τὴν τροφήν **Pγ** (πρὸς τὴν τροφήν **μ**) : εἰς τροφήν **E₊ε*** || **29** ὑγίαιαν **E₊** Alex^P(109.5, ὑγείαν Pa)] ὑγείαν cett. codd. || **31** ὑγίαιαν **E₊ε*** Alex^P(109.15, ὑγείαν Pa)] ὑγείαν cett. codd. || ^b**1** καθ' ἕκαστον μὲν οὖν αἰσθητήριον] περὶ μὲν οὖν τῶν αἰσθητῶν καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον prop. BIEHL (1898) | διορίσθω] διορίσθω **E**

445^b3–20

6. ¹³] Ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα εἰς ἄπειρα δι-¹⁴αιρεῖται, ἄρα καὶ τὰ παθήματα τὰ αἰσθητά, οἷον χρῶμα ¹⁵] καὶ χυμὸς καὶ ὀσμὴ καὶ ψόφος καὶ βάρος καὶ ψυχρὸν ¹⁶] καὶ θερμὸν {καὶ κοῦφον} καὶ σκληρὸν καὶ μαλακόν, ἢ ἀδύ-¹⁷τηνατον. Ποιητικὸν γὰρ ἔστιν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως ¹⁸] (τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα), ὥστ' ἀνάγκη ¹⁹] τὴν τε αἰσθησιν εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-¹⁰γεθος αἰσθητόν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄραν, μὴ ποσὸν ¹¹] δέ). εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναι τι σῶμα μηδὲν ¹²] ἔχον χρῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, ὥστ' ¹³] οὐδ' αἰσθητὸν ὅλως. ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. Τὸ ἄρ' αἰσθη-¹⁴]τὸν ἔσται συγκείμενον οὐκ ἔξ αἰσθητῶν. Ἄλλ' ἀναγκαῖον· οὐ ¹⁵] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν. Ἐπι τίνι κρινοῦμεν ταῦτα ἢ ¹⁶] γνωσόμεθα; Ἡ τῶι νῶι; Ἄλλ' οὐ νοητά, οὐδὲ νοεῖ ὁ νοῦς τὰ ¹⁷] ἐκτὸς μὴ μετ' αἰσθήσεως. Ἄμα δ' εἰ ταῦτ' ἔχει οὕτως, ¹⁸] ἔοικε μαρτυρεῖν τοῖς τὰ ἄτομα ποιοῦσι μεγέθη· οὕτω γὰρ ἂν ¹⁹] λύοιτο ὁ λόγος. Ἄλλ' ἀδύνατα· εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν ²⁰] τοῖς λόγοις τοῖς περὶ κινήσεως.

6. On pourrait être dans l'embarras au sujet de savoir si l'on peut inférer du fait que tout corps se divise à l'infini que c'est le cas aussi de ses attributs perceptibles, comme la couleur, la saveur, l'odeur, le son, le lourd, le froid et le chaud, et le dur et le mou, ou si c'est impossible. En effet, chacun d'entre eux est capable de produire une perception (car tous sont dits tels de par leur capacité de mouvoir la perception), si bien qu'il est nécessaire à la fois que la perception également se divise à l'infini et que toute grandeur soit perceptible (car il est impossible de voir une chose blanche sans qu'elle n'ait une certaine grandeur). En effet, s'il n'en allait pas ainsi, il serait possible qu'il y ait un certain corps n'ayant aucune couleur, aucun poids et aucun autre attribut de ce genre, de sorte qu'il serait lui-même entièrement imperceptible, car ce sont là les objets que l'on perçoit. Le résultat sera que tout objet perceptible sera composé d'objets qui ne sont pas perceptibles. Or c'est nécessaire car ce n'est certainement pas à partir des objets mathématiques qu'il est composé. En outre, par quoi distinguerons-nous et connaissons-nous ces choses? Est-ce par l'intellect? Mais ce ne sont pas là des objets intelligibles, et l'intellect n'appréhende pas non plus les objets externes sans l'aide de la perception. Malgré tout, si l'on suppose qu'il en va bien ainsi, cela semble témoigner en faveur de ceux qui postulent des grandeurs atomiques, car cela résoudrait cette question. Mais ce sont là des choses impossibles, et l'on s'est exprimé à leur sujet dans les traités relatifs au mouvement.

3 ἄπειρα $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{U}$: ἄπειρον γ Alex^{l&p}(109.17 & 109.23) || **5–6** καὶ φόφος καὶ βάρος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν {καὶ κοῦφον} dedi : καὶ φόφος καὶ βάρος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον $\mathbf{P}\lambda\mathbf{C}^a\mathbf{v}$: καὶ βάρος καὶ φόφος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον \mathbf{E}_+ (*gravedo, sonus, frigidum, calidum, leve* Anon) : καὶ βάρος καὶ φόφος καὶ ψυχρότης καὶ τὸ θερμὸν καὶ κοῦφον $\epsilon^*\mu\mathbf{N}$: *et sonus et gravedo et frigiditas et calidum et leve* Guil : φόφοι, βάρη κουφότητες, θερμότητες ψυχρότητες, ὑγρότητες ξηρότητες Alex^p(109.25–110.1) : {καὶ βάρος} καὶ φόφος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον <καὶ βαρὺ> prop. BEARE (1900) p. 152 : καὶ φόφος, καὶ βαρὺ καὶ κοῦφον, καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν conii. W. D. ROSS (1955b) || **7** ποιητικὸν] ποιητηκὸν (sic) \mathbf{E} || **8** τῶι] τὸ \mathbf{PZ}^a : τοῦ $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ | κινεῖν $\mathbf{P}\gamma_+$ Alex^p(110.11) : κρίνειν \mathbf{E} || **8–9** ἀνάγκη τήν τε $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἀνάγκη εἰ ἡ δύναμις καὶ τήν γ Alex^p(110.16) (ἀνάγκη εἰ ἡ δύναμις καὶ τήν τε η) || **12** ἄλλο τι] ἄλλο \mathbf{PZ}^a || **13** οὐδ' $\mathbf{E}_+\mathbf{Z}^a$ (*nec* Anon Guil) : οὐκ \mathbf{P} : εἰ μὴ γ | ὅλως $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{C}^a\mathbf{Z}^a$: τὸ ὅλον γ || **13–14** ταῦτα – αἰσθητὸν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{C}^a\mathbf{Z}^a$: om. γ Alex^p(111.9) || **15** γὰρ δὴ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$ Alex^c(111.11) : γὰρ γ (*enim* Anon Guil) | ἢ $\mathbf{P}\mathbf{E}_+\epsilon^*\mu\mathbf{Z}^a$ Alex^l(111.20 καὶ A : τε καὶ P) : καὶ γ : τε καὶ Alex^p(111.23) || **17** μετ' αἰσθήσεως $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: μετ' αἰσθήσεως ὄντα γ | ἅμα δ' εἰ \mathbf{E}_+ (*simul itaque* Anon) : ἄλλ' εἰ $\gamma\mathbf{P}$ Alex^l(112.15) (*set si* Guil) || **19** ἀδύνατα] ἀδύνατον $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}\xi\mu\mathbf{P}$ Alex^c(113.1 TV) | δὲ] deest in \mathbf{EZ}^a

445^b20–27

Περὶ δὲ τῆς λύσεως αὐτῶν [21] ἅμα δὴλον ἔσται καὶ διὰ τί πεπέρανται τὰ εἶδη καὶ χρώ- [22]ματος καὶ χυμοῦ καὶ φθόγγων καὶ τῶν ἄλλων αἰσθητῶν. [23] Ὡν μὲν γὰρ ἔστιν ἔσχατα, ἀνάγκη πεπεράνθαι τὰ ἐντός· τὰ [24] δ' ἐναντία ἔσχατα, πᾶν δὲ τὸ αἰσθητὸν ἔχει ἐναντίωσιν, οἷον [25] ἐν χρώματι λευκὸν καὶ μέλαν, ἐν χυμῶι γλυκὺ καὶ [26] πικρὸν· καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις δὴ πᾶσιν ἔστιν ἔσχατα τὰ ἐν- [27]αντία.

Au sujet de la solution de cette difficulté, il est évident qu'elle résoudra aussi en même temps la question de savoir pourquoi les espèces, aussi bien de la couleur, de la saveur, des sons et des autres objets perceptibles, sont en nombre limité. En effet, il est nécessaire que, pour ce dont il y a des extrémités, les choses à l'intérieur de ces extrémités soient limitées. Or les contraires sont des extrémités, et tout objet perceptible présente une contrariété, par exemple dans le domaine de la couleur le blanc et le noir, et dans le domaine de la saveur le sucré et l'amer. Et, à coup sûr, dans tous les autres domaines les contraires constituent des extrémités.

21 ἅμα] bis \mathbf{P} | διὰ τί $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{v}$ Alex^l(113.8) : διότι γ Alex^p(113.13) || **23** ἀνάγκη $\mathbf{P}\gamma$ Alex^p(113.26 & 114.10) : ἀναγκαῖον \mathbf{E}_+ || **24** ἔχει $\mathbf{P}\gamma$: ἔχειν \mathbf{E}_+ || **25** λευκὸν καὶ μέλαν $\mathbf{P}\gamma$: τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν \mathbf{E}_+ | ἐν χυμῶι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἐν χυμοῖς γ || **26** πικρὸν] πηκρὸν (sic) \mathbf{E} | ἔστιν] ἔστην (sic) \mathbf{E} || **26–27** τὰ ἐναντία $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἐναντία γ

445^b27–446^a7

Τὸ μὲν οὖν συνεχῆς εἰς ἄπειρα τέμνεται ἄνισα, εἰς δ' ἴσα πεπερασμένα· τὸ δὲ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχῆς εἰς πεπερασμένα εἶδη. Ἐπεὶ οὖν τὰ μὲν πάθη ὡς εἶδη λεκτέον, ὑπάρχει δὲ συνέχεια αἰ ἐν τούτοις, ληπτέον ὅτι τὸ δυνάμει καὶ τὸ ἐνεργείᾳ ἕτερον· καὶ διὰ τοῦτο τὸ μυριοστημόριον λανθάνει τῆς κέγχρου ὀρωμένον, καίτοι ἡ ὄψις ἐπελήλυθεν, καὶ ὁ ἐν τῇ διέσει φθόγγος λανθάνει, καίτοι συνεχοῦς ὄντος ἀκούει τοῦ μέλους παντός· τὸ δὲ διάστημα τὸ τοῦ μεταξὺ πρὸς τοὺς ἐσχάτους λανθάνει. Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις αἰσθητοῖς τὰ μικρὰ πάμπαν· δυνάμει γὰρ ὁρατά, ἐνεργείᾳ δ' οὐ, ὅταν μὴ χωρισθῇ· καὶ γὰρ ἐνυπάρχει δυνάμει ἡ ποδιαία τῇ δίποδι, ἐνεργείᾳ δ' ἤδη διαιρεθεῖσα.

Le continu, donc, se laisse sectionner en un nombre infini de parties inégales, mais en un nombre fini de parties égales, tandis que ce qui n'est pas par soi continu se découpe en un nombre fini d'espèces. Puisqu'ainsi il faut parler des attributs comme d'espèces et que la continuité leur appartient dans chaque cas, il faut comprendre la différence qu'il y a entre ce qui est en puissance et ce qui est en acte. Et c'est pour cette raison que l'on n'aperçoit pas la dix-millième partie du grain de millet que l'on voit pourtant, en dépit du fait que la vue l'ait parcourue, et que l'on n'aperçoit pas le son contenu dans l'intervalle d'un quart de ton, en dépit du fait que l'on entende que la mélodie est intégralement continue : on n'aperçoit pas l'écart qui distingue le terme intermédiaire par rapport aux extrêmes. Toutes les choses minuscules nous échappent pareillement au sein des autres objets perceptibles : c'est qu'elles sont visibles en puissance et non en acte chaque fois qu'elles ne sont pas à part (car la longueur d'un pied est aussi présente en puissance dans celle de deux pieds, mais elle n'est en acte qu'une fois qu'elle en a été détachée).

28 τὸ δὲ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχῆς **Pγ** Alex^{1&P}(114.21 & 115.4) (*quod autem non secundum se continuum* Guil) : τὸ δὲ καθ' αὐτὸ μὴ συνεχῆς **E+** (*quod autem secundum se ipsum continuum* Anon) || 29 ὡς εἶδη] ὡς ἤδη **PZ^a** || 30 συνέχεια αἰ **a** (συνεχῆ καὶ **ηΖ^a**, *connexio semper* Anon) : ἐν συνεχείᾳ καὶ **β(PΓ2)** (*in continuitate et* Guil) (cf. Alex^c(116.16–18)?) || 31 τὸ μυριοστημόριον **Pγ** : μυριοστημόριον **E+** || **a1** τῆς κέγχρου ὀρωμένον **Pγ** (*decimum millesimum . . . visum* Guil) : τοῦ κέντρου ὀρωμένου **E** : τῆς κέγχρου ὀρωμένης **C^cMiξ** (*decimum millesimum . . . visu* Anon) : ἡ κέγχρος αἰσθητή Alex^P(161.21–161.22) || 2 διέσει] διαίσει (sic) **E** || 3 τὸ τοῦ **a** Alex^c(117.6) : τοῦ **P** : τοῦτο τὸ **ε*ξ** || 3 μεταξὺ] μεταξὺν **E** || 5 πάμπαν **β(P)****E+** : πάνυ **γ** | ὁρατά **E+** (*visibilia* Anon) : ὁραῖ αὐτά **Pγ** : *visibilia ipsa* Guil : αἰσθητὰ Alex^P(117.14) || 5–6 ἐνεργείᾳ δ' οὐ, ὅταν μὴ χωρισθῇ **β(PΓ2)** (*actu autem non, quando non separaverit* Guil) : ἐνεργείᾳ δ' οὐ, ὅταν μὴ χωρὶς ἦι **E+** (*actione vero non, quando separato non sunt* Anon) : ἐνεργείᾳ δ' ὅταν χωρισθῇ **γ** Alex^P(117.6) || 6–7 καὶ . . . διαιρεθεῖσα] susp. BIEHL (1898) || 6 τῇ δίποδι **Pγ** Alex^P(117.15) (*bipedi* Anon Guil) : τῶι ποδί **E+** || 7 δ' ἤδη **γ** : δὴ **β(PΓ2)** (*itaque* Guil) : om. **E+** | διαιρεθεῖσα codd. (χωριθεῖσα

Alex^P(117.16–17)] διαρεθείση coni BYWATER (1903) p. 243 : ἀφαιρεθείσα coni. W. D. ROSS (1955b)

446^{a7}–15

Χωριζόμεναι δ' αἱ τηλικαῦται [⁸] ὑπεροχαὶ εὐλόγως μὲν ἄν και διαλύοιντο εἰς τὰ περι-⁹μέχοντα, ὥσπερ και ἀκαριαῖος χυμὸς εἰς τὴν θάλατταν ἐγ-¹⁰χυθεῖς. Οὐ μὴν ἀλλ' ἐπειδὴ οὐδ' ἡ τῆς αἰσθήσεως ὑπεροχὴ [¹¹] καθ' αὐτὴν αἰσθητὴ οὐδὲ χωριστὴ (δυνάμει γὰρ ἐνυπάρχει [¹²] ἐν τῇ ἀκριβεστέραι ἢ ὑπεροχῇ), οὐδὲ τὸ τηλικοῦτον αἰσθητὸν [¹³] χωριστὸν ἔσται ἐνεργεῖαι αἰσθέσθαι. Ἄλλ' ὅμως ἔσται αἰσθη-¹⁴τόν· δυνάμει τε γὰρ ἔστιν ἤδη, και ἐνεργεῖαι ἔσται προσ-¹⁵γενόμενον.

Or l'on pourrait raisonnablement s'attendre à ce que des excès aussi petits, quand ils sont à part, se dissolvent dans l'environnement, de même qu'une goutte d'une certaine saveur que l'on a versée dans la mer. Et quand bien même, puisque l'excès de la perception ne sera pas perceptible par lui-même, ni séparable (car c'est en puissance que l'excès est présent au sein d'une perception plus exacte), il ne sera pas possible non plus de percevoir en acte un objet perceptible séparé qui soit aussi petit. Pourtant, il sera tout de même perceptible, car il l'est déjà en puissance et il le sera en acte s'il s'agrège.

7 δ'] δὴ **E** | τηλικαῦται **P γ** Alex^P(117.22, 118.3 & 118.10) (*tante* Guil) : τηλικαῦθ' αἱ **E**₊ (*tunc* Anon) || 8 ἄν και διαλύοιντο **α** (ἄν διαλύοιντο **δC^aξ**, *et resolvuntur* Anon, *utique et resolvuntur* Guil) : ἄν και διαδύοιντο **β(P)** || 9 ἀκαριαῖος **β(P)E**₊ : ὁ ἀκαριαῖος **γ** | θάλατταν] θάλασσα **ημP** Alex^P(118.1 & 118.2) || 9–10 ἐγχυθεῖς **β**(ἐγχυθεῖς **P)E**₊ : ἐγχυθεῖς ἦν **γ** || 10–11 οὐδ' ἡ ... καθ' αὐτὴν **β(P)E**₊ **η** : ἡ ... οὐ καθ' αὐτὴν **γ** || 13 αἰσθέσθαι **P γ** : αἰσθάνεσθαι **E**₊

446^a15–20

Ὅτι μὲν οὖν ἔνια μεγέθη καὶ πάθη
λανθάνει, καὶ [16] διὰ τίν' αἰτίαν, καὶ
πῶς αἰσθητὰ καὶ πῶς οὐ, εἴρηται. Ὅταν
[17] δὲ δὴ ἐνυπάρχοντα οὕτως ποσάττα
ἦι ὥστε καὶ ἐνεργεῖαι αἰ-[18]σθητὰ
εἶναι, καὶ μὴ μόνον ὅτι ἐν τῶι ὅλωι ἀλλὰ
καὶ χωρίς, [19] πεπερασμένα ἀνάγκη
εἶναι τὸν ἀριθμὸν, καὶ χρώματα καὶ [20]
χυμοὺς καὶ φθόγγους.

Qu'ainsi certaines grandeurs et certains
attributs nous échappent, du fait de quelle
cause et en quel sens ils sont perceptibles et
en quel sens ils ne le sont pas, on l'a dit.
Quand, cela dit, certaines quantités sont
présentes de telle sorte qu'elles sont même
perceptibles en acte, et non seulement parce
qu'elles présentes sont dans le tout, mais
aussi à part, il est nécessaire que ces objets
soient limités en nombre, qu'il s'agisse de
couleurs, de saveurs ou de sons.

15–16 ὅτι ... εἴρηται] post 446^a20 φθόγγους transp. BEARE (1900) p. 154 || 17 δὲ δὴ **β(P)E₊** (*autem itaque* Guil) : δ' ἥδη **γ** : *aut enim* Anon | ἐνυπάρχοντα οὕτως ποσάττα ἦι **β(P(πως ἄττα)Γ2)** (*inexistencia sic quanta quedam sint* Guil) : ἐνυπάρχοντα οὕτω ἥδη πρὸς αὐτὰ ἦι **E₊** (*insunt ita ad ea* Anon) : ἐνυπάρχοντα τούτωι τοσαῦτα **γ** (ἐνυπάρχοντα τινὶ καὶ ἅμα τοσαῦτα Alex^p(120.24)) : ἐνυπάρχοντα οὕτως πως ἄττα ἦι dedit BEKKER (1831) : ἐνυπάρχοντα οὕτω ἥδη τοσαῦτα ἦι conī. FÖRSTER (1942) : τὰ οὕτως ἐνυπάρχοντα ἥδη τοσαῦτα ἦι prop. W. D. ROSS (1955b) p. 222 | καὶ ἐνεργεῖαι **α** (*et actione* Anon) : ἐνεργεῖαι **β(PΓ2)** (*actu* Guil) || 18 ὅτι **β(P)E₊UW** : om. **γ** | χωρίς **P γ** (*seorsum* Guil) : χωρίς ἦι **C^cMi** (*separatim sunt* Anon) : χαριστῆ **E** || 19 τὸν ἀριθμὸν **α** (τῶι ἀριθμῶι Alex^p(121.22), *numerum* Anon) : τινὰ ἀριθμὸν **β(PΓ2)** (*secundum aliquem numerum* Guil)

446^a20–25

Ἀπορήσειε δ' ἂν τις, ἄρ' ἀφικνοῦν-
[21]ται ἢ τὰ αἰσθητὰ ἢ αἰ κινήσεις αἰ
ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν (ὁποτέ-[22]ρως ποτέ
γίγνεται ἢ αἰσθησις), ὅταν ἐνεργῶσιν,
εἰς τὸ μέσον [23] πρῶτον, οἶον ἢ τε
ὁσμὴ φαίνεται ποιοῦσα καὶ ὁ ψόφος·
[24] πρότερον γὰρ ἐγγύς αἰσθάνεται τι
τῆς ὁσμῆς, καὶ ὁ ψόφος [25] ὕστερον
ἀφικνεῖται τῆς πληγῆς.

On pourrait être dans l'embarras en se
demandant si les objets perceptibles (ou les
mouvements issus des choses perceptibles,
selon la manière dont a lieu la perception),
lorsqu'ils sont en acte, parviennent d'abord
à un intermédiaire, comme l'odeur, ainsi
que le son, semblent le faire. En effet, on
perçoit d'abord l'odeur de près, et le son
nous parvient après la percussion.

20 ἀπορήσειε] ἀπορρήσειε **P** || 23 οἶον] om. **P** || 24 πρότερον **P γ** (πότερον **η**) : πρότερος **E₊** | ἐγγύς **β(P)** : ὁ ἐγγύς **α** | αἰσθάνεται τι **β(PΓ2)** (*sentit aliquid* Guil) : αἰσθάνεται **α** (*sentit* Anon)

446^a25–^b2

Ἄρ' οὖν οὕτω καὶ τὸ ὁρώμενον [^a26] καὶ τὸ φῶς, καθάπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς φησιν ἀφικνεῖσθαι [^a27] πρότερον τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φῶς εἰς τὸ μεταξύ πρὶν πρὸς τὴν [^a28] ὄψιν ἢ ἐπὶ τὴν γῆν; Δόξειε δ' ἂν εὐλόγως τοῦτο συμβαίνειν· [^a29] τὸ γὰρ κινούμενον κινεῖταιί ποθέν ποι, ὥστ' ἀνάγκη εἶναι τινα [^a30] καὶ χρόνον ἐν ᾧ κινεῖται ἐκ θατέρου πρὸς θάτερον· ὁ δὲ [446^b1] χρόνος πᾶς διαιρετός, ὥστε ἦν ὅτε οὐ πω ἑωρᾶτο ἀλλ' ἔτ' [^b2] ἐφέρετο ἢ ἀκτὶς ἐν τῷ μεταξύ.

Est-ce par conséquent qu'il en va aussi ainsi de ce que l'on voit et de la lumière, à la manière dont Empédocle aussi affirme que la lumière issue du soleil parvient d'abord à l'intermédiaire avant d'arriver jusqu'à la vue ou sur Terre? Il pourrait paraître raisonnable que cela ait lieu, car ce qui est mû, est mû d'un point de départ à un point d'arrivée, si bien qu'il est nécessaire qu'il y ait aussi un certain temps pendant lequel il se meut de l'un à l'autre. Or tout temps est divisible, de sorte que l'on pourrait supposer qu'il y a un moment où le rayon n'était pas encore vu mais était encore en train de traverser l'intermédiaire.

26 καθάπερ καὶ β(P)E₊ : καθάπερ γ | Ἐμπεδοκλῆς] ἐμπεδοκλεῖς (sic) E || **27** τὸ ἀπὸ β(P)E₊ Alex^p(124.4) : τὸ γ | τὸ μεταξύ P γ : τὸν μεταξύ E₊ || **29–30** τινα καὶ χρόνον α : τινα χρόνον PW (*quoddam tempus* Anon Guil) || **30** ἐν ᾧ β(P)E₊ ξC^a(p.c.)U(p.c.) : εἰ γ || ^b1 πᾶς P γ Alex^p(124.10) : ὁ πᾶς E₊ η (ἄπας U)

446^b2–13

Καὶ εἰ ἅπαν ἅμα ἀκούει [ᾠ3] καὶ ἀκήκοε, καὶ ὅλως αἰσθάνεται καὶ ἥσθηται, καὶ μὴ ἔστι [ᾠ4] γένεσις αὐτῶν, ἀλλ' εἰσὶν ἄνευ τοῦ γίνεσθαι, ὅμως οὐθὲν ἦττον, [ᾠ5] ὥσπερ ὁ ψόφος ἤδη γεγεννημένης τῆς πληγῆς οὐ πω πρὸς τῆι [ᾠ6] ἀκοῆι – δηλοῖ δὲ τοῦτο καὶ ἡ τῶν γραμμᾶτων μετασχημά- [ᾠ7] τισις, ὡς γιγνομένης τῆς φορᾶς ἐν τῶι μεταξύ· οὐ γὰρ τὸ [ᾠ8] λεχθὲν φαίνονται ἀκηκοότες διὰ τὸ μετασχηματίζεσθαι [ᾠ9] φερόμενον τὸν ἀέρα – ἄρ' οὖν οὕτω καὶ τὸ χρῶμα καὶ τὸ [ᾠ10] φῶς; Οὐ γὰρ δὴ τῶι πωσ ἔχειν τὸ μὲν ὄραϊ τὸ δ' ὄραται, [ᾠ11] ὥσπερ ἴσα ἔστιν· οὐθὲν γὰρ ἂν ἔδει που ἐκάτερον εἶναι· τοῖς [ᾠ12] γὰρ ἴσοις γιγνομένοις οὐθὲν διαφέρει ἢ ἐγγύς ἢ πόρρω ἀλλή- [ᾠ13] λων εἶναι.

Et si dans tous les cas c'est en même temps que l'on entend et que l'on a entendu, et dans l'ensemble que l'on perçoit et que l'on a perçu, et qu'il n'y a pas de génération de ces choses mais qu'elles sont sans devenir – elles n'existent malgré tout pas moins, de même que le son existe immédiatement dès que la percussion a eu lieu sans être encore au niveau de l'ouïe (cela est rendu évident aussi par le phénomène de transformation des lettres, à savoir que le transport en question a lieu dans un intermédiaire, car les gens semblent alors ne pas avoir entendu ce que l'on a dit du fait de la transformation des lettres qui a lieu lors du transport de l'air), est-ce que par conséquent il en va aussi ainsi de la couleur et de la lumière? En effet, ce n'est certainement pas en vertu d'une simple relation qu'une chose voit et que l'autre est vue, comme c'est le cas des choses égales. En effet, il n'y aurait autrement nul besoin que l'une des deux se trouve en un certain lieu, car quand deux choses deviennent égales cela ne fait aucune différence qu'elles soient proches ou éloignées l'une de l'autre.

2 καὶ εἰ] καὶ εἰ <καὶ> conl. W. D. Ross (1955b) || 3 ἥσθηται P γ Alex¹(124.1) (*sensit* Guil) : εἰ αἰσθηταὶ E : εἰ αἰσθητὰ C^cMi (*sensibilia* Anon) || 4 ὅμως] ὁμοίως conl. HAMMOND (1902) p. 183 n. 1 | οὐθὲν β(P) : οὐδὲν α || 5–6 τῆι ἀκοῆι P γ : τὴν ἀκοήν E₊ Alex^p(126.18) || 7 γιγνομένης P γ (*facta* Guil) : ἠνωμένης E₊ (*adunita* Anon) | φορᾶς] φθορᾶς Ev || 8 φαίνονται] φαίνεται P || 9 φερόμενον] φαιρόμενον (sic) E || 10 δὴ] δεῖ P | τῶι] τὸ PMNZ^a || 11 οὐθὲν β(P)E₊O^dS (οὐδὲν Alex^c(126.4)) : οὐδὲ γ | ἂν ἔδει β(ἂν ἐνδεῖ P)E₊ Alex^c(127.4) (*utique oporteret* Anon) : ἔδει γ : *oportet* Guil || 12 οὐθὲν β(P) : οὐδὲν α

446^b13–17

Ἡ περὶ μὲν τὸν ψόφον καὶ τὴν ὄσμην τοῦτο συμ-¹⁴βαίνειν εὐλογον; Ὡσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, συνεχῆ ¹⁵ μὲν ἄλλως, μεριστὰ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις. Διὸ καὶ ¹⁶ ἔστι μὲν ὡς τὸ αὐτὸ ἀκούει ὁ πρῶτος καὶ ὁ ὕστερος καὶ ὁσ-¹⁷φραίνεται, ἔστι δ' ὡς οὔ.

Ou est-ce en fait relativement au son et à l'odeur qu'il est raisonnable que cela soit le cas? En effet, de la même manière que l'air et l'eau, bien qu'ils soient autrement continus, leurs mouvements sont divisibles en parties. C'est pourquoi c'est le cas, d'une certaine manière, que la première personne et la suivante entendent et sentent la même chose, mais d'une autre manière ce n'est pas le cas.

13 τὸν ψόφον] τῶν ψόφων **P**(a.c.)**W**(p.c.) || **14** ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ **P** **γ** Alex^c(128.8) (*aer et aqua* Guil) : πᾶν ὕδωρ **E**₊ (*omnis aqua* Anon) || **15** ἄλλως, μεριστὰ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις **β**(**ΠΓ2**(*aliter, partibiles autem amborum motus* Guil)) : ἀλλ' ὅμως μεμέρισται ἀμφοτέρων ἢ κινήσις **γ** (μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων **η**, ἀλλ' ὅμως μεμέρισται τούτων ἢ κινήσις Alex^c(128.9)) : μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων ἢ κινήσις (sic) **E** : μεμέρισται δὲ ἀμφοτέροι αἰ κινήσεις Alex^{γρ}(129.9 codd., in ἀμφοτέρων ἢ κινήσις corr. edd.) : μεμέρισται δι' ἀμφοτέρων ἢ κινήσις **C**^c**Mi** (non vert. Anon) || **16** αὐτὸ] αὐτοῦ **E** || **16–17** ὁσφραίνεται **α** Alex^c(130.1) : ὄσφρατο **P** fort. ex Alex^p(129.17)

446^b17–28

Δοκεῖ δέ τισιν εἶναι ἀπορία καὶ ¹⁸περὶ τούτων· ἀδύνατον γὰρ φασὶ τινες ἄλλον ἄλλωι τὸ ¹⁹αὐτὸ ἀκούειν ἢ ὄραν καὶ ὀσφραίνεσθαι· οὐ γὰρ οἷόν τ' εἶναι ²⁰πολλοὺς καὶ χωρὶς ὄντας ἀκούειν καὶ ὀσφραίνεσθαι· τὸ γὰρ ἓν ²¹χωρὶς ἂν αὐτὸ αὐτοῦ εἶναι. Ἡ τοῦ μὲν κινήσαντος πρώτου, ²²οἷον τῆς κώδωνος ἢ λιβανωτοῦ ἢ πυρός, τοῦ αὐτοῦ καὶ ἑνὸς ²³ἀριθμῶι αἰσθάνονται πάντες, τοῦ δὲ δὴ ἰδίου ἑτέρου ἀριθμῶι, ²⁴εἶδει δὲ τοῦ αὐτοῦ, διὸ ἅμα πολλοὶ ὀρῶσι καὶ ὀσμῶνται καὶ ²⁵ἀκούουσιν; Ἔστι δ' οὔτε σώματα ταῦτα, ἀλλὰ πάθος καὶ κί-²⁶νησίς τις (οὐ γὰρ ἂν τοῦτο συνέβαινε), οὔτ' ἄνευ σώματος. ²⁷Περὶ δὲ τοῦ φωτὸς ἄλλος λόγος· τῶι ἐνεῖναι γὰρ τι τὸ φῶς ἐστίν, ²⁸ἀλλ' οὐ κίνησίς τις.

Il semble cependant à certains qu'il y a une difficulté à leur sujet aussi. En effet, certains affirment qu'il est impossible qu'une personne entende, voie ou sente la même chose qu'une autre, au motif qu'il n'est pas possible que plusieurs personnes séparées entendent et sentent la même chose, car une chose unique aurait alors à être séparée d'elle-même. Ou est-ce en fait qu'elles perçoivent toutes le même objet numériquement un qui a initié le mouvement, par exemple la cloche, l'encens ou le feu, mais que l'objet propre [à chacune de leurs perceptions] est toutefois numériquement différent, tout en étant identique selon l'espèce, ce pourquoi un grand nombre de personnes peuvent voir, sentir et entendre en même temps? Il ne s'agit là, ni de corps, mais d'une certaine affection et d'un certain mouvement (car cela ne se produirait pas sinon), ni d'objet qui existent sans corps. Au sujet de la lumière, en revanche, cela relève d'un autre discours, car elle existe par la présence de quelque chose, mais elle n'est pas un mouvement.

17 τισιν] τησιν (sic) E | ἀπορία β(P)E₊ : ἀπορίαν γ || 19 ἢ ὄραν P γ Alex^c(130.6 καὶ ὄραν T) : καὶ ὄραν E₊ (et videre Anon Guil) || 20 ἀκούειν] <ἓν> ἀκούειν suppl. FÖRSTER (1938) p. 463 ex Alex^p(130.8) | καὶ ὀσφραίνεσθαι β(P)E₊ : ἢ ὀσφραίνεσθαι γ : + <τὸ ἓν> suppl. GOHLKE (1953) || 21 ἂν P γ : deest in E₊ | εἶναι β(P)E₊U : ἦν γ | πρώτου β(P)E₊ε* Alex^p(130.11) : πρώτον γ || 23 ἀριθμῶι αἰσθάνονται] ἀριθμοῦ αἰσθάνονται E¹ | δὴ E₊ : ἦδη γP (iam Guil) | ἑτέρου ἀριθμῶι P(p.c.)LH^aγC^aU : ἐτέρωι ἀριθμῶι cett. codd. || 24 διὸ P γ (quare Anon Guil) : διὸ καὶ E₊ | ἅμα πολλοὶ β(P)E₊ε* : πολλοὶ ἅμα γ || 26 οὔτ' P γ Alex^p(130.26 P² : οὐχ cett.) : οὔδ' E₊ || 27 ἐνεῖναι β(PΓ2(inesse Guil^{NiNp}, per unum ... esse Guil^{ξT}))γ(γρ.) Alex^{l&p}(131.20 (vel ἓν εἶναι) & 132.8) : εἶναι α (in eo enim quod ... est Anon Guil^{γρ.}) Alex^l(131.11) | τὸ φῶς P γ Alex^l(131.11–12 (AP : φῶς V) & 131.20) : φῶς E₊ || 28 κίνησίς τις P γ Alex^l(131.12 & 131.20) (motus aliquid Guil) : κίνησις E₊UN (motio Anon)

446^b28–447^a6

Ὅλως δὲ οὐδὲ ὁμοίως ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως [1^b29] ἔχει καὶ φορᾶς· αἱ μὲν γὰρ φοραὶ εὐλόγως εἰς τὸ μετα-[1^b30]ξὺ πρῶτον ἀφικνοῦνται (δοκεῖ δ' ὁ ψόφος εἶναι φερομένου [447^a1] τινὸς κίνησις), ὅσα δ' ἀλλοιοῦται, οὐκέτι ὁμοίως ἐνδέχεται [1^a2] γὰρ ἀθρόον ἀλλοιοῦσθαι, καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον, οἷον τὸ [1^a3] ὕδωρ ἅμα πᾶν πήγνυσθαι. Οὐ μὴν ἀλλ' ἂν ἦι πολὺ τὸ θερ-[1^a4]μαινόμενον ἢ πηγνύμενον, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου [1^a5] πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιοῦντος μετα-[1^a6]βάλλειν ἀνάγκη καὶ ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον.

Dans l'ensemble, il n'en va pas non plus de même de l'altération et du transport, car les transports, comme il est raisonnable, parviennent d'abord à l'intermédiaire (et il semble bien que le son soit le mouvement d'une chose qui est transportée), alors qu'il n'en va pas pareillement de toutes les choses qui s'altèrent. En effet, il est possible qu'une chose s'altère en masse, et non d'abord la moitié, de même que toute l'eau gèle au même moment. Dans le cas où c'est une grande quantité qui est chauffée ou gelée, quand bien même chaque partie est affectée par sa voisine, il est néanmoins nécessaire que la première à changer change sous l'effet de l'agent et qu'elle soit altérée en masse au même moment.

^a1 κίνησις] κήνησις (sic) **E** || **3** πᾶν **β(P)E+** : om. **γ** | ἀλλ' **PE+** **μ** Alex^c(133.21) : ἀλλ' ἐνίοτε **γ** || **5** πάσχει **Pγ** Alex^p(133.11) : πάσχην (sic) **E** : πάσχειν **C^cMi** Alex^c(133.22 Pa, om. TVA) || **5–6** ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιοῦντος μεταβάλλειν ἀνάγκη καὶ **β(PΓ2)**(*ab ipso faciente transmutari necesse et*) : ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ἀλλοιοῦντος μεταβάλλειν καὶ οὐκ ἀνάγκη **E+** (*ab illo alteranti transmutari et non necessario* Anon, ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ἀλλοιοῦντος μεταβάλλειν καὶ οὐκ ἀνάγκη **μZ^a**)

447^a6–11

Ἦν δ' ἂν [^a7] καὶ τὸ γεύεσθαι ὡσπερ ἡ ὀσμὴ, εἰ ἐν ὑγρῶι ἦμεν καὶ πορρω-^{[a}8]τέρω ἔτι πρὶν θιγεῖν αὐτοῦ ἡμισθανόμεθα. Εὐλόγως δὲ ὧν ἐστι [^a9] μεταξὺ τοῦ αἰσθητηρίου, οὐχ ἅμα πάντα πάσχει, πλὴν ἐπὶ [^a10] τοῦ φωτὸς διὰ τὸ εἰρημένον, διὰ τὸ αὐτὸ δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ [^a11] ὀρᾶν· τὸ γὰρ φῶς ποιεῖ τὸ ὀρᾶν.

On percevrait aussi la saveur de la même manière que l'odeur si nous vivions dans un milieu liquide et la percevions au loin avant d'être encore entré en contact avec la chose. Il est assurément raisonnable que les parties intermédiaires entre l'organe sensoriel et son objet ne soient pas toutes affectées en même temps, sauf dans le cas de la lumière du fait de la raison que l'on a mentionnée (la même aussi que dans le cas de la vision, car c'est la lumière qui produit la vision).

7 ἦμεν **γ** Alex^c(134.21) (*essemus* Guil) : ἡ μὲν **P** : εἶμεν (sic) **E** : ἡ μὲν **C^cM** (*in eo enim* Anon) || **7–8** πορρωτέρω] πορρωτέρω **E** : πορρωτέρωθεν conī. BITTERAUF (1900) p. 16 || **8** πρὶν **β(P)E₊** : ἔτι πρὶν **γ** | δὲ] δὴ conī. THUROT (1875) p. 415 ex Alex^c(135.5, sed δὲ V) | ἐστι] ἐστην (sic) **E** : ἐστι ἀντίληψιν διὰ τινος **P** cf. Alex^c(135.6) || **9** οὐχ **α** : τοῦτο οὐχ **P** cf. Alex^c(135.6) | πάντα **E₊μ** Alex^c(135.6) (*omnia* Anon) : πᾶν **β(PΓ2(omne** Guil)) : om. **γ** || **10** τὸ αὐτὸ] τοῦτο **μP** (*hoc* Anon Guil) | ἐπὶ **E₊** : περὶ **γP** Alex^c(135.19) || **11** ποιεῖ] ποιῆ (sic) **E** | τὸ ὀρᾶν **β(P)E₊η** Alex^c(135.19) : ὀρᾶν **γ**

447^a12–21

7. [12] Ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε περὶ τὰς αἰσθήσεις, πό- [13] τερον ἐνδέχεται δυεῖν ἅμα αἰσθάνεσθαι ἐν τῷ αὐτῷ καὶ [14] ἀτόμῳ χρόνῳ, ἢ οὐ. Εἰ δὴ αἰεὶ ἡ μείζων κίνησις τὴν ἐλάττω [15] ἐκκρούει – διὸ ὑποφερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα οὐκ αἰσθάνονται, [16] ἂν τύχῃ σφόδρα τι ἐννοῦντες ἢ φοβούμενοι ἢ ἀκούοντες [17] πολλὸν ψόφον – τοῦτό γε δὴ ὑποκείσθω, καὶ ὅτι ἐκάστου μᾶλλον [18] ἐστὶν αἰσθέσθαι ἀπλοῦ ὄντος ἢ κεκραμένου, οἶον οἴνου ἀκράτου [19] ἢ κεκραμένου, καὶ μέλιτος, καὶ χροᾶς, καὶ τῆς νήτης μό- [20] νης ἢ ἐν τῷ διὰ πασῶν, διὰ τὸ ἀφανίζειν ἄλληλα· τοῦτο [21] δὲ ποιεῖ ἐξ ὧν ἐν τι γίγνεται.

7. Il y a aussi un autre sujet proche d'embarras concernant les perceptions, à savoir s'il est possible de percevoir deux choses en même temps dans le même moment indivisible du temps ou pas. Si le plus grand mouvement chasse toujours le moindre – c'est pourquoi l'on ne perçoit pas ce qui se passe sous nos yeux si l'on est dans un état où l'on pense intensément à quelque chose, ou si l'on est apeuré, ou encore si l'on entend un bruit fort – si en tout cas l'on fait cette hypothèse, et qu'il est, pour chaque chose, davantage possible de percevoir ce qui est simple que ce qui a été mélangé, par exemple un vin sans mélange plutôt qu'un vin qui a été mélangé, ou un miel ou une couleur, et la quinte seule plutôt qu'au sein de l'octave, du fait que ces choses s'effacent les unes les autres, ce qui est l'effet produit par celles à partir desquelles une chose unique advient.

12 τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε **β**(τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε τις **P**)**E**₊ (*quedam obiectio et alia talis* Anon Guil) : ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε **γ** Alex¹(135.23) | τὰς αἰσθήσεις **Pγ** Alex¹(135.23) : αἰσθήσεως **E**¹₊**η** (γρ. περὶ τὰς αἰσθησης (sic) in marg. **E**¹) || 13 δυεῖν ἅμα **E**₊ : ἅμα δύο **γP** Alex¹(135.24) (δύο ἅμα **C**^a**η**) | αἰσθάνεσθαι **Pγ** Alex¹(135.24) (*sentire* Guil) : δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **E**₊ (*sentire posse* Anon) || 14 δὴ **α** (*enim* Anon) : δ' **β**(**PΓ2**(*autem* Guil)) | ἐλάττω] ἐλάττων **P** || 15 διὸ ὑποφερομένων ὑπὸ **γ** (*propter quod delata sub* Guil) : διὸ φερομένων ὑπὸ **P** Alex^P(136.8–9) : διὰ τὸ ἐπιφερόμενον ἐπὶ **E**₊ (*propter superlatum ad* Anon) : ἐπιφερομένων ἐπὶ BEKKER (1831) || 16 ἂν **Pγ** : ἐὰν **E**₊**Nη** || 17 γε δὴ **β**(**P**) (τε δὴ **μ**) : δὲ δὴ **E** : δὴ **γ**₊ (*autem* Anon, *itaque* Guil) | ἐκάστου μᾶλλον **α** : μᾶλλον ἕκαστος **P** || 18 αἰσθέσθαι **β**(**P**) : αἰσθάνεσθαι **α** Alex^P(136.13) | κεκραμένου **γ** Alex^P(136.14) : κεκραμένου **PE**₊**N** || 19 κεκραμένου **Pγ** Alex^P(136.15) : κεκραμένου **E**₊ || 20 ἐν τῷ **β**(**P**)**E**₊ : ἐν τῇ **γ** Alex^P(136.18)

447^a21–29

Εἰ δὴ ἡ μείζων τὴν ἐλάττω [^a22] κίνησιν ἐκκρούει, ἀνάγκη, ἂν ἅμα ᾧσι, καὶ αὐτὴν ἦττον [^a23] αἰσθητὴν εἶναι ἢ εἰ μόνη ἦν· ἀφαιρεῖται γάρ τι ἡ ἐλάττων [^a24] μειγνυμένη, εἴπερ ἅπαντα τὰ ἀπλᾶ μᾶλλον αἰσθητά ἐστίν. [^a25] Ἄν ἄρα ἴσαι ᾧσιν ἕτεροι οὔσαι, οὐδετέρα ἔσται αἰσθητή· [^a26] ἀφανιεῖ γὰρ ὁμοίως ἡ ἑτέρα τὴν ἑτέραν, ἀπλῆς δ' οὐκ ἐστίν [^a27] αἰσθέσθαι. Ὡστε ἡ οὐδεμία ἔσται αἰσθησις, ἢ ἄλλη ἐξ ἀμ-^a[^a28]φοῖν· ὅπερ καὶ γίνεσθαι δοκεῖ ἐπὶ τῶν κεραννυμένων ἐν ᾧ ἂν [^a29] μειχθῶσιν.

Si en tout cas le plus grand mouvement chasse le moindre, il est nécessaire, s'ils ont lieu en même temps, qu'il soit lui-même moins perceptible que s'il était seul, car le mouvement moindre qui lui est mélangé lui ôte quelque chose, à partir du moment où l'on suppose que toutes les choses simples sont davantage perceptibles. Par conséquent, chaque fois que les deux mouvements sont égaux, aucun ne sera perceptible, car dans ce cas l'un chassera pareillement l'autre, et il n'est pas possible de percevoir un mouvement simple. Le résultat est donc, soit qu'il n'y aura aucune perception, soit qu'il y adviendra un mouvement différent à partir de la combinaison des deux, ce qui est précisément ce qui semble se produire dans le cas des brassages dans lesquels les choses se retrouvent mélangées.

21 μείζων] μείζω **E** || **22** αὐτὴν **β(P)E₊** : ταύτην **γ** || **23** μόνη ἦν **β(PΓ2(solus esset Guil))λ** : μόνην **α** (*solam* Anon) | ἀφαιρεῖται **Pγ** Alex^P(137.24) : ἀφήρηται **E₊** | τι ἡ ἐλάττων **α** Alex^P(137.24) (*quid minoris* Anon, *aliquid minoris* Guil) : τὴν ἐλάττω **P** || **24** μειγνυμένη] μινυμένει (sic) **E** | ἅπαντα τὰ] ἅπαντα **P** | ἐστίν **α** : εἰσιν **P** || **25** ἂν ἄρα **β(P)** : ἐὰν ἄρα **E₊** : ἂν δ' ἄρα **γ** | οὐδετέρα **β(P)** vel οὐδ' ἑτέρα **U** : οὐδετέρας vel οὐδ' ἑτέρας **γ₊** Alex^P(138.2) : οὐδετετρας **E** : *neutre* Anon : *neuter* Guil | αἰσθητή **β(PΓ2(sensibilis Guil))** : αἰσθησις (sic) **E** : αἰσθησις **γ₊** Alex^P(138.2) (*sensus* Anon) || **26** ἀφανιεῖ **β(P)E₊** Alex^P(138.5) : ἀφανίζει **γ** | ὁμοίως ἡ ἑτέρα **β(P)** : ἡ ἑτέρα ὁμοίως **α** Alex^P(138.5) | ἀπλῆς **Pγ** Alex^P(138.5) (*simplicem* Guil) : ἀπλῶς **E₊** (*simpliciter* Anon) || **27** αἰσθέσθαι **Pγ** (ὁμοίως αἰσθέσθαι **λ**) : αἰσθάνεσθαι **E₊N** || **28** καὶ **β(P)E₊** : om. **γ** | ἐπὶ **Pγ** Alex^P(138.9) : ἐκ **E₊** | ἐν] ἐφ' prop. G. R. T. Ross (1906) p. 218

447^a29–^b6

Ἐπεὶ οὖν ἐκ μὲν ἐνίων γίγνεται τι, ἐκ δ' ἐνίων οὐ ^[^a30] γίγνεται, τοιαῦτα δὲ τὰ ὑφ' ἑτέραν αἴσθησιν (μείγνυνται γὰρ ^[447^b1] ὧν τὰ ἕσχατα ἐναντία· οὐκ ἔστι δ' ἐκ λευκοῦ καὶ ὀξέος ἐν γένε-^[^b2]σθαι ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηγός, ἀλλ' οὐχ ὡς ἐξ ὀξέος καὶ ^[^b3] βαρέος συμφωνία), οὐκ ἄρα οὐδ' αἰσθάνεσθαι ἐνδέχεται αὐ-^[^b4]τῶν ἅμα. Ἴσαι μὲν γὰρ οὔσαι αἱ κινήσεις αὐτῶν ἀφανιοῦσιν ἀλλή-^[^b5]ρας, ἐπεὶ μία οὐ γίγνεται ἐξ αὐτῶν· ἐὰν δ' ἄνισοι, ἢ κρείτ-^[^b6]των αἴσθησιν ποιήσει.

Puisque, donc, à partir de certaines choses il advient une certaine chose, mais à partir d'autres non, et que sont de cette seconde sorte les choses qui relèvent chacune d'un sens différent (car les choses dont les extrémités sont contraires se mélangent, alors qu'il n'advient pas une chose unique à partir du blanc et de l'aigu, si ce n'est par accident, en tout cas pas à la manière dont un accord advient à partir de l'aigu et du grave), il n'est par conséquent pas possible non plus de percevoir celles-ci en même temps. En effet, leurs mouvements, dans le cas où ils sont égaux, vont s'effacer mutuellement, puisqu'il n'y a pas de chose unique qui advienne à partir d'eux. En revanche, s'ils sont inégaux, c'est le plus grand qui produira une perception.

29 ἐπεὶ **a** : ἐπείπερ **P** | τι] <ἐν> τι suppl. TORSTRIK (1862) p. 169 (prob. SUSEMIHL (1885b) p. 580) || ^b**1** ἐναντία **P** **γ** Alex^c(138.13) (*contraria* Guil) : ἐν **E**₊ (*unum* Anon) : ἐν ἄν τι con. GOHLKE (1953) | δ'] δὴ con. SUSEMIHL (1885b) p. 580 || **1–2** γένεσθαι **β(P)E**₊**N** : γίνεσθαι **γ** || **4** οὔσαι αἱ κινήσεις αὐτῶν **β(PΓ2)**(*existentes ipsorum motus* Guil) : οὔσαι αἱ κινήσεις **a** (αἱ κινήσεις οὔσαι **ε***, οὔσαι κινήσεις **μ**, *existentes motus* Anon) | ἀφανιοῦσιν **PE**₊**ι** Alex^p(139.3 & 5) : ἀφανίζουσιν **γ** || **5** ἐὰν **P** **γ** : ἂν **E**₊ || **6** ποιήσει **β(P)** : ἐμποίησει **γ** : ποιῆ **E**₊ (*faciet* Anon Guil) : ἐμποιεῖ con. BITTERAUF (1900) p. 17

447^b6–15

Ἔτι εἰ μᾶλλον ἅμα δυοῖν αἰσθοῖτ' [7] ἂν ἡ ψυχὴ τῆι μιᾷ αἰσθήσει ὦν μία αἰσθησις, οἷον ὄξεος [8] καὶ βαρέος (μᾶλλον γὰρ ἅμα ἢ κίνησις τῆς μιᾶς αὐτῆ αὐτῆς [9] ἢ τοῖν δυοῖν, οἷον ὄψεως καὶ ἀκοῆς), τῆι μιᾷ δὲ ἅμα δυοῖν [10] μὴ ἔστιν αἰσθέσθαι ἐὰν μὴ μειχθῆι (τὸ γὰρ μεῖγμα ἐν βού- [11]λεται εἶναι, τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα μία αἰσθησις, ἢ δὲ μία ἅμα αὐτῆι). [12] ὥστ' ἐξ ἀνάγκης τῶν μεμειγμένων ἅμα αἰσθάνεται, ὅτι μιᾷ [13] αἰσθήσει κατ' ἐνέργειαν αἰσθάνεται. ἐνὸς μὲν γὰρ ἀριθμῶι ἢ [14] κατ' ἐνέργειαν μία, εἶδει δὲ ἢ κατὰ δύναμιν μία· καὶ εἰ [15] μία τοίνυν ἢ αἰσθησις ἢ κατ' ἐνέργειαν, ἐν ἐκεῖνα ἐρεῖ.

En outre, si l'âme devrait davantage percevoir en même temps au moyen d'un seul sens deux choses qui relèvent d'un seul sens, par exemple l'aigu et le grave (car le mouvement d'un unique sens qui est le sien est davantage perçu en même temps que celui de deux sens, par exemple de la vue et de l'ouïe), et s'il n'est pas possible de percevoir par un seul sens deux choses en même temps si elles ne sont pas mélangées (car le mélange tend à être un, et d'une chose unique il y a une seule perception en même temps, et une perception unique a lieu en même temps qu'elle-même), il s'en suit que l'on perçoit nécessairement en même temps les choses qui ont été mélangées, parce qu'on les perçoit par l'activité d'un seul sens. En effet, d'une chose qui est une par le nombre il y a une unique perception en acte, alors que si elle n'est une que selon l'espèce sa perception est une en puissance. Et si en ce cas leur perception en acte est une, on dira que ces choses sont une.

6 ἔτι εἰ **β(P)μXv** Alex¹(139.9 VPa) (*adhuc si* Guil, non vert. Anon), def. FÖRSTER (1938) p. 464 : ἐπεὶ **E+** : ἔτι **γ** Alex¹(139.9 A) : ἐπεὶ δὲ conl. BITTERAUF (1900) p. 17 | δυοῖν **Pγ** Alex^{1&c}(139.9 & 139.17) : δυεῖν **E+** || 8 ἅμα] del. FÖRSTER (1938) p. 464 ex Alex^c(139.18) | αὐτῆ αὐτῆς **γ** Alex^c(139.19) (αὐτῆ αὐτῆς in plurisque codd., *ipse ipsius* Guil) : αὐτῆ αὐτῆς **P** : ταύτης **E+** (non vert. Anon) : αὐτῆ αὐτῆ conl. W. D. ROSS (1955b) || 9 οἷον **Pγ** Alex^c(139.19) : om. **E+** | μιᾷ] μηῶι (sic) **E** | δυοῖν] δυοῖ **C^aε*μξ** || 10 μῆ] οὐκ **Nλ** edd. | αἰσθέσθαι ἐὰν **β(P)** : αἰσθάνεσθαι ἂν **α** || 11 τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα **β(Γ2(unius autem simul** Guil)), unde τοῦτο δὲ ἐνὸς ἅμα **P** : οὐδενὸς ἅμα **E+** : τοῦ δ' ἐνὸς **γ** Alex^p(140.8) : *nullius autem simul* Anon | αὐτῆι vel αὐτῆι **γ** Alex^c(140.9 Pa) : αὐτῆ **EPC^aN** Alex^c(140.9 A) : αὐτῆ **C^cMi** : *specie* Anon : *ipse* Guil || 15 ἐκεῖνα **α** (*illa* Anon) : ἐκεῖνο **μP** (*illud* Guil)

447^b15–21

Με-¹⁶μειχθαι ἄρα ἀνάγκη αὐτά.
 Ὅταν ἄρα μὴ ᾗ μειγμένα, ¹⁷δύο
 ἔσονται αἰσθήσεις αἰ κατ' ἐνέργειαν.
 Ἄλλὰ κατὰ μίαν ¹⁸δύναμιν καὶ
 ἄτομον χρόνον μίαν ἀνάγκη εἶναι τὴν
 ἐνέρ-¹⁹γειαν· μιᾶς γὰρ ἡ εἰσάπαξ
 μία χρῆσις καὶ κίνησις, μία δὲ ²⁰ἡ
 δύναμις. Οὐκ ἄρα ἐνδέχεται δυεῖν ἅμα
 αἰσθάνεσθαι τῆι ²¹μιᾷ αἰσθήσει.

Il est donc nécessaire que les choses à percevoir aient été mélangées. Lorsque par conséquent elles n'ont pas été mélangées, il y aura deux perceptions en acte. Mais il est nécessaire que l'activité qui a lieu en fonction d'une puissance unique et d'un moment indivisible du temps soit unique, car d'une unique chose il n'y a qu'un unique usage et mouvement à la fois, et la puissance est ici unique. Il n'est par conséquent pas possible de percevoir deux choses en même temps au moyen d'un unique sens.

16 μὴ ᾗ μειγμένα **P** γ (*non fuerint mixta* Guil) : μειγμένα **E**₊ (*commixti* Anon) || **17** αἰσθήσεις **a** : αἰ αἰσθήσεις **P** | ἄλλὰ κατὰ μίαν **P** γ (*sed secundum unam* Guil) : ἀλλ' οὐ κατὰ **E**₊ (*sed non secundum* Anon) || **19** ἡ εἰσάπαξ γ Alex^p(141.3) vel ἡ εἰς ἅπαξ **PXS**² (*qui ad semel* Guil) : εἰσάπαξ **E**₊**Ny** (*semper* Anon) | μία χρῆσις καὶ κίνησις γ (*usus et motus unus* Guil^{Np}, μία χρῆσις τε καὶ ἐνέργεια Alex^p(141.3–4)) : μία κίνησις καὶ χρῶσις **E**₊ (*unus ... motus et coloratio* Anon) : μία χρῆσις καὶ κίνησις μία **β(PΓ2)**(*unus usus et motus unus* Guil^{Ni}) || **20** δυεῖν **E**₊**U** : δυοῖν cett. codd.

447^b21–448^a1

Ἄλλὰ μὴν εἰ τὰ ὑπὸ τὴν αὐτὴν αἰσθησιν ¹22] ἅμα ἀδύνατον, ἐὰν ᾗ δύο, δῆλον ὅτι ἦττον ἔτι τὰ κατὰ ¹23] δύο αἰσθήσεις ἐνδέχεται ἅμα αἰσθάνεσθαι, οἷον λευκὸν καὶ ¹24] γλυκύ. Φαίνεται γὰρ τὸ μὲν τῶι ἀριθμῶι ἐν ἡ ψυχῇ οὐδενὶ ¹25] ἐτέρωι λέγειν ἄλλ' ἢ τῶι ἅμα, τὸ δὲ τῶι εἶδει ἐν τῇ κρινούσῃ ¹26] αἰσθήσει καὶ τῶι τρόπῳ. Λέγω δὲ τοῦτο, ὅτι ἴσως καὶ τὸ λευκὸν ¹27] καὶ τὸ μέλαν, ἕτερον τῶι εἶδει ὄν, ἡ αὐτὴ κρίνει, καὶ τὸ ¹28] γλυκὺ καὶ τὸ πικρὸν ἡ αὐτὴ μὲν ἑαυτῇ, ἐκείνης δ' ἄλλῃ, ¹29] ἄλλ' ἐτέρως ἐκάτερον τῶν ἐναντίων, ὡς δ' αὐτως ἑαυταῖς τὰ ¹30] σύστοιχα, οἷον ὡς ἡ γεῦσις τὸ γλυκύ, οὕτως ἡ ὄψις τὸ λευ-¹448^a1]κόν, ὡς δ' αὐτὴ τὸ μέλαν, οὕτως ἐκείνη τὸ πικρὸν.

Cependant, s'il est impossible de percevoir en même temps deux objets qui relèvent du même sens, dès lors qu'il s'agit de deux objets, il est évident qu'il est encore moins possible de percevoir en même temps des objets qui relèvent de sens différents. Il apparaît en effet que c'est par la simultanéité, et par rien d'autre, que l'âme énonce ce qui est un par le nombre, alors qu'elle énonce ce qui est un selon l'espèce par la discrimination opérée par le sens et par la manière dont a lieu sa perception. Je veux dire par là que c'est sans aucun doute un même sens qui discerne le blanc et le noir, lesquels sont différents selon l'espèce, et que c'est un même sens, identique à lui-même mais distinct du précédent, qui discerne le sucré et l'amer, mais que, si chaque sens perçoit ses contraires de manière différente, c'est de manière analogue, par rapport à eux-mêmes, qu'ils perçoivent les termes coordonnés, c'est-à-dire que ce que le goût est au sucré, la vue l'est au blanc, et que ce que celle-ci est au noir, celui-là l'est à l'amer.

21 εἰ| εἰς E || 22 ἦττον ἔτι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἦττον γ || 26 καὶ τὸ λευκὸν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: τὸ λευκὸν γ || 28 ἡ αὐτὴ $\mathbf{P}\gamma$: ἡ αὐτὴ ἡ αὐτὴ E vel ἡ αὐτὴ ἡ αὐτὴ $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$ || ^a1 ὡς δ' $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$ $\eta\mathbf{C}^a$ (p.c.) : ὡς γ

448^a1–13

Ἔτι εἰ αἰ [²] τῶν ἐναντίων κινήσεις ἐναντία, ἅμα δὲ τὰ ἐναντία ἐν τῷ [³] αὐτῷ καὶ ἀτόμῳ οὐκ ἐνδέχεται ὑπάρχειν, ὑπὸ δὲ τὴν αἰ- [⁴]σθησιν τὴν μίαν ἐναντία ἐστίν, οἷον γλυκὺ πικρῷ, οὐκ [⁵] ἂν ἐνδέχοιτο ἅμα αἰσθάνεσθαι. Ὅμοίως δὲ δῆλον ὅτι οὐδὲ [⁶] τὰ μὴ ἐναντία· τὰ μὲν γὰρ τοῦ λευκοῦ τὰ δὲ τοῦ μέλανός [⁷] ἐστίν, καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ὁμοίως, οἷον τῶν χυμῶν οἱ μὲν τοῦ [⁸] γλυκέος οἱ δὲ τοῦ πικροῦ. Οὐδὲ τὰ μεμειγμένα ἅμα (λόγοι [⁹] γὰρ εἰσιν ἀντικειμένων, οἷον τὸ διὰ πασῶν καὶ τὸ διὰ πέντε), [¹⁰] ἐὰν μὴ ὡς ἐν αἰσθάνηται. Οὕτω δ' εἷς ὁ λόγος ὁ τῶν ἄκρων [¹¹] γίγνεται, ἄλλως δ' οὐ· ἔσται γὰρ ἅμα ὁ μὲν πολλοῦ πρὸς [¹²] ὀλίγον ἢ περιττοῦ πρὸς ἄρτιον, ὁ δ' ὀλίγου πρὸς πολὺ ἢ ἄρ- [¹³]τίου πρὸς περιττόν.

En outre, si les mouvements des contraires sont contraires, si les contraires ne peuvent pas être présents dans un même moment indivisible du temps, et si les contraires relèvent d'un unique sens, comme le sucré et l'amer, alors il n'est pas possible de les percevoir en même temps. Semblablement, il est évident que ce n'est pas non plus le cas des choses qui ne sont pas contraires, car celles-ci appartiennent pour les unes au blanc et pour les autres au noir, et pareillement dans les autres cas, par exemple parmi les saveurs les unes appartiennent au sucré et les autres à l'amer. On ne peut pas non plus percevoir les choses qui ont été mélangées en même temps (car il s'agit de rapports d'opposés, comme l'octave et la quinte), à moins qu'on ne les perçoive comme une chose unique. C'est de cette matière que le rapport des extrêmes advient comme une chose unique, et non autrement, car il y aura en ce cas en même temps d'une part le rapport du beaucoup au peu et de l'impair au pair et d'autre part du peu au beaucoup et du pair à l'impair.

1 ἔτι εἰ P γ Alex^{1&p}(143.9 V & 143.11) (*amplius si*) : ἔτι E₊ η (*amplius* Anon) || 4 πικρῷ] πικρὸν δ | οὐκ β(P)E₊ : τούτων οὐκ γ || 5 ἂν ἐνδέχοιτο β(P)E₊ : ἐνδέχοιτο γ (ἐνδέχοιτο ἂν Nλ) | ἅμα αἰσθάνεσθαι β(P) : αἰσθάνεσθαι ἅμα α || 8 λόγοι PE₊ ημ : λόγοις γ (λόγων C^aN) || 10 ἐὰν P γ Alex^c(144.1) : ἂν E₊ | ὁ λόγος ὁ β(P)η Alex^c(144.2) : λόγος ὁ γ : λόγος E₊Z^a || 12 ἢ περιττοῦ] ἢ περι τοῦ E | πολὺ] πολὺν ε* C^a

448^a13–19

Εἰ οὖν πλεῖον ἀπέχει ἔτι ἀλλήλων
καὶ ^[*14] διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν
λεγόμενα ἐν ἄλλωι δὲ γένει τῶν ^[*15]
ἐν τῶι αὐτῶι γένει (λέγω δ' οἷον
τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν ^[*16] καλῶ
σύστοιχα, γένει δ' ἕτερα, τὸ γλυκὺ δὲ
τοῦ μέλανος ^[*17] πλεῖον ἔτι τῶι εἴδει
διαφέρει ἢ τὸ λευκόν), ἔτι ἂν ἦττον
ἅμα ^[*18] ἐνδέχοιτο αὐτὰ αἰσθάνεσθαι ἢ
τὰ τῶι γένει ταῦτά. Ὡστ' εἰ ^[*19] μηδὲ
ταῦτα, οὐδ' ἐκεῖνα.

Si, donc, les objets que l'on appelle
« coordonnés » dans différents genres
s'écartent et diffèrent encore plus les uns
des autres que ceux dans le même genre (je
veux dire que j'appelle les objets qui sont
comme le sucré et le blanc « coordonnés »,
alors qu'ils sont différents par le genre et
que le sucré diffère encore plus du noir par
l'espèce que le blanc), alors il est encore
moins possible qu'on les perçoive en même
temps, par rapport aux objets qui sont
identiques par le genre. Par conséquent, si
ce n'est pas non plus le cas quant à celles-ci,
ce n'est pas plus le cas quant à ceux-là.

13–19 εἰ οὖν ... οὐδ' ἐκεῖνα] post 448^a1 πικρόν transp. BEARE (1900) p. 155 || **13** πλεῖον ἀπέχει ἔτι **P γ**
Alex^l(144.20) : πλεῖον ἔτι ἀπέχει **E₊ U** || **15** λέγω δ' **P γ** (*dico autem* Guil) : λεγομένων **E₊** (*dicta* Anon)
|| **16** καλῶ **P γ** Alex^c(145.10) (*voco* Guil) : ἄλλ' ὡς **E₊** (*sed sicut* Anon) || **16–17** τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος
πλεῖον ἔτι τῶι εἴδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν] τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ λευκοῦ πλεῖον ἔτι {τῶι εἴδει} διαφέρει ἢ τὸ μέλαν
(aut ἢ τοῦ πικροῦ) conī. TORSTRICK (1862) p. 169 (cf. etiam THUROT (1875) p. 416) || **17** ἔτι] ἐστὶ **P** |
τὸ λευκόν **ω** Alex^{l&p}(145.20 & 145.22) : τοῦ λευκοῦ **ν** ut desid. Alex^p(145.22) || **18** τὰ τῶι γένει ταῦτά **α**
Alex^p(145.15–16) (*genera ipsa* Anon) : τὰ τῶι γένει **β(PΓ2)**(*que genere* Guil) || **19** μηδὲ **β**(μὴ δὲ **P**) : μὴ
α

448^a19–30

Ὅ δὲ λέγουσί τινες τῶν περὶ τὰς
 [20] συμφωνίας, ὅτι οὐχ ἅμα μὲν
 ἀφικνοῦνται οἱ ψόφοι, φαί-[21]νονται
 δέ, καὶ λανθάνει, ὅταν ὁ χρόνος
 ἀναίσθητος ᾖ, πό-[22]τερον ὀρθῶς
 λέγεται ἢ οὐ; Τάχα γὰρ ἂν φαίη
 τις καὶ νῦν [23] παρὰ τοῦτο δοκεῖν
 ἅμα ὄραν καὶ ἀκούειν, ὅτι οἱ μεταξὺ
 [24] χρόνοι λανθάνουσιν. Ἡ τοῦτ'
 οὐκ ἀληθές, οὐδ' ἐνδέχεται χρόνον
 [25] εἶναι ἀναίσθητον οὐδένα οὐδὲ
 λανθάνειν, ἀλλὰ παντὸς ἐνδέχε- [26]ται
 αἰσθάνεσθαι; Εἰ γάρ, ὅτε αὐτὸς αὐτοῦ
 αἰσθάνεται ἢ [27] ἄλλου ἐν συνεχεῖ
 χρόνῳ, μὴ ἐνδέχεται τότε λανθάνειν
 ὅτι [28] ἔστιν, ἔστι δέ τις ἐν τῷ συνεχεῖ
 καὶ τοσοῦτος ὅσος ὅλως ἀναίσθη-
 [29]τός ἐστι, δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι
 ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν, καὶ [30] ὄρα
 καὶ αἰσθάνεται, καὶ εἰ αἰσθάνεται.

Ce que disent certains parmi ceux qui parlent des accords musicaux, à savoir que les sons n'arrivent pas en même temps, mais qu'ils le paraissent, et que cela nous échappe chaque fois que le temps en question est imperceptible, est-ce que cela est correctement dit ou pas? En effet, peut-être quelqu'un affirmerait-il à ce compte que, en ce moment même, l'on croit voir et entendre en même temps parce que les temps intermédiaires nous échappent. Ou est-ce en fait que cela n'est pas vrai et qu'il n'est pas non plus possible qu'un temps soit imperceptible, pas plus qu'il n'est possible qu'un temps nous échappe, mais qu'il est possible de percevoir n'importe quel temps? En effet, si, quand on se perçoit soi-même ou quand on perçoit autre chose dans un temps continu, il n'est pas possible qu'il nous échappe à ce moment que l'on existe, mais qu'il existe dans ce temps continu un certain temps suffisamment infime pour être entièrement imperceptible, il est clair que la conséquence en serait qu'il nous échapperait à ce moment que l'on existe soi-même, et aussi que l'on est en train de voir et de percevoir, alors que l'on est en train de percevoir.

20 οὐχ ἅμα μὲν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{N}\lambda$ Alex¹(146.2) : οὐχ γ || 21 λανθάνει $\mathbf{P}\gamma$ (*latent* Guil) : λανθάνειν \mathbf{E}_+ (*decipere* Anon) | ἀναίσθητος ᾖ $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2})$ (*insensibile fuerit* Guil) : ᾖ ἀναίσθητος α (*est insensibile* Anon) || 22 ὀρθῶς] γρ. ἀληθῶς in marg. \mathbf{E}^1 | τάχα γὰρ α (non vert. Anon, *forte enim* Guil) : τάχα \mathbf{P} || 23 ἀκούειν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἀκούειν ἐν τι γ || 25 οὐδένα οὐδὲ $\mathbf{P}\gamma$ (*nullum neque* Guil) : ἢ οὐδένα \mathbf{E}_+ (*vel nullum* Anon) | ἀλλὰ παντὸς $\mathbf{E}_+\lambda$ (*sed omne* Anon) : ἀλλὰ πάντως γ : ἀλλ' ἅπανθ' ὅσα $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2})$ (*sed omnia quaecunque* Guil) || 26 αἰσθάνεσθαι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+\lambda$: αἰσθέσθαι γ | αὐτοῦ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: ἑαυτοῦ γ | αἰσθάνεται $\beta(\mathbf{P}\Gamma\mathbf{2})$ (*sentit* Guil) : τι αἰσθάνεται \mathbf{E}_+ (*aliquid sentit* Anon) : τις αἰσθάνεται γ (αἰσθάνεται τις μ) || 28 ὅσος $\mathbf{P}\gamma$: ὅς \mathbf{E}_+ | ὅλως $\mathbf{P}\gamma_+$: ὅλος $\mathbf{EXC}^a\mathbf{NZ}^a\mu$ || 30 ὄρα $\mathbf{P}\gamma$ (*quod videt* Guil) : εἰ ὄρα \mathbf{E}_+ (*si videt* Anon) || 30 καὶ αἰσθάνεται $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: καὶ οὐκ αἰσθάνεται γ | καὶ εἰ αἰσθάνεται $\mathbf{P}\gamma$ (*et si sentit* Guil) : καὶ ᾗ αἰσθάνεται \mathbf{E}_+ (*et secundum quod sentit* Anon) : del. ROLFES (1924) (prob. FÖRSTER (1938) p. 465 et W. D. ROSS (1955b))

448^a30–^b16

Ἔτι οὐκ ἂν εἴη [448^b1] οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται, ἢ ἐν ὧ, μὴ [2] οὕτως, ὅτι ἐν τούτου τινὶ ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ, εἴπερ ἐστὶ τι μέγε- [3]θος καὶ χρόνου καὶ πράγματος ἀναίσθητον ὅλως διὰ μικρό- [4]τητα· εἰ γὰρ τὴν ὅλην ὄραϊ καὶ αἰσθάνεται τὸν αὐτὸν συν- [5]εχῶς χρόνον οὕτω, τῶ ἐν τούτου τινί, ἀφηρήσθω ἢ τὸ ΓΒ ἐν [6] ἢ μὴ ἡσθάνετο. Οὐκοῦν ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι, ὥσπερ [7] τὴν γῆν ὄραϊ ὅλην, ὅτι τοδὶ αὐτῆς, καὶ ἐν τῶ ἐνιαυτῶ βα- [8]ιδίξει, ὅτι ἐν τωιδὶ τῶ μέρει αὐτοῦ. Ἀλλὰ μὴν ἐν τῶ ΓΒ [9] οὐθὲν αἰσθάνεται. Τῶ ἄρα ἐν τούτου τινὶ τοῦ ΑΒ αἰσθάνεσθαι [10] λέγεται τοῦ ὅλου αἰσθάνεσθαι ΑΒ καὶ τὴν ὅλην. Ὁ δ' αὐτὸς λόγος [11] καὶ ἐπὶ τῆς ΑΓ· ἀεὶ γὰρ ἐν τινὶ καὶ τινός, ὅλου δ' οὐκ ἐστὶν [12] αἰσθάνεσθαι ΑΓΒ. Ἄπαντα μὲν οὖν αἰσθητὰ ἐστὶν, ἀλλ' οὐ φαίνεται [13] ὅσα ἐστίν· τοῦ γὰρ ἡλίου τὸ μέγεθος ὄραται καὶ τὸ τετράπηχυ [14] πόρρωθεν, ἀλλ' οὐ φαίνεται ὅσον, ἀλλ' ἐνίστε ἀδιαίρετον, [15] ὄραϊ δ' οὐκ ἀδιαίρετον. Ἡ δ' αἰτία εἴρηται ἐν τοῖς ἔμπροσθεν [16] περὶ τούτου.

En outre, il ne devrait y avoir [avec cette hypothèse] ni temps ni chose que l'on perçoit, ou pendant lequel on perçoit, si ce n'est parce que l'on voit pendant une partie de ce temps ou parce que l'on voit une partie cette chose, si justement au sein d'un temps et d'une chose il y a une certaine grandeur entièrement imperceptible du fait de sa petitesse. En effet, si c'est de cette manière que l'on voit la ligne entière et qu'on la perçoit durant ce même temps de manière continue, à savoir en percevant au sein d'une partie de l'ensemble, supprimons la section CB, durant laquelle on ne percevait pas. Ainsi l'on perçoit pendant une partie de cette ligne ou une partie de cette ligne, de même que l'on voit la terre entière parce que l'on en voit cette partie précise et que l'on se promène pendant cette année parce qu'on le fait pendant cette partie précise de l'année. Or pendant la section BC on ne perçoit rien. C'est donc en vertu du fait que l'on perçoit pendant une partie de la section AB que l'on dit que l'on perçoit AB en entier et pendant toute la ligne. Mais le même raisonnement vaut aussi au sujet de la ligne AD, car il est toujours possible de percevoir une partie pendant une partie, sans percevoir la totalité ACB. Si l'on raisonne ainsi, absolument toutes les grandeurs sont perceptibles, mais aucune n'apparaît aussi grande qu'elle n'est réellement. En effet, on voit de loin la grandeur du soleil, de même qu'une figure d'un mètre quatre-vingts, mais ces grandeurs n'apparaissent pas aussi grandes qu'elles ne le sont réellement : elles

paraissent parfois indivisibles, alors que l'on ne voit pas d'indivisible. On en a dit la cause dans les propos précédents à ce sujet.

^b1 οὔτε πρᾶγμα **P** γ Alex^l(148.21) : οὐδὲ πρᾶγμα **E**₊ | ὁ **P** γ Alex^l(148.21) (*que* Guil) : ὁ μὴ **E**₊ **U**(a.c.) (*que non* Anon) | ἡ ἐν ὧι **a** (ἡ ἐν ὧι **E**) Alex^l(148.22) (*vel in quo* Anon) : ἐν ὧι **β**(**P****Γ****2**(*in quo* Guil))**λ** | μὴ **P****E**₊ **C**^a(a.c.)**N****λ** Alex^l(148.22) (*non* Anon Guil) : εἰ μὴ **ε*****μν** (ἡ μὴ **Z**^a) || **2** ἡ ὅτι τούτου τι | τι τούτου **η****C**^a(a.c.) : τι **N** : ὁρᾷ ἡ ὅτι τούτου τι **Xy** : om. **ν** : ἡ τούτου τι **μ** | **5** οὔτω, τῶι ἐν τούτου τινί **β**(**P**(οὔτω τὸ ἐν τούτου τινί)**Γ****2**? (*non eo quod in huius alio* Guil (=οὐ τῶι τὸ ἐν τούτου τινί?))) Alex^l(150.13 τῶι **V** : τοῦ **A** : τὸ **P** : *eius quod* **T**) et fort. Alex^c(151.22) : οὐ τῶι νῦν τούτων τινί **E** : οὐ τῶν νῦν τούτων τινί **C**^c**Mi** (*non nunc horum alicui* Anon) : οὔτως ὅτι ἐν τούτου τινί ἡ τούτου τι ὁρᾷ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **ε** : οὔτως ὅτι ἐν τούτου τινί ἡ ὅτι τούτου τι ὁρᾷ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **δ** (οὔτως ἐν τούτου ὅτι τούτου ὁρᾷ τινί εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **μ**) : οὐ τῶν τούτου τινί Alex^p(152.25), sed cf. Alex^c(151.22) : οὐ τῶι ἐν τούτου τινί conī. FÖRSTER (1942) : οὔτως νῦν, τούτων τινί aut οὔτως, ἐν τούτων τινί prop. FURLEY (1955) p. 63 | ἀφηρηθήσθω **β**(**P**)**E**₊**λ** : ἀφαιρείσθω γ || **5–6** ἡ τὸ **ΓB** ἐν ἡ **β**(ἡ τὸ **ΓB** ἐν ἡ **P**)**E**₊ : τὸ **ΓB** ἐν ὧι γ Alex^{l&c}(150.13 & 154.23) || **6** μὴ **β**(**P**) : οὐκ **E**₊ : om. γ Alex^{l&p}(150.14 codd. & 154.24, sed cf. 152.2) || **7** ὁρᾷ | ὁρᾶν **ε** || **8** τωιδὶ **P****E**₊**μ** : τῶιδε γ Alex^c(151.14 & 153.2) | **ΓB** **β**(**P****Γ****2**(*GB* Guil)) : **B****Γ** **a** Alex^c(153.6) (*DG* Anon) || **9** οὐθὲν **β**(**P**) : οὐδὲν **a** | αἰσθάνεσθαι | αἰσθάνεται **P** || **10** τοῦ ὅλου αἰσθάνεσθαι **AB** **β**(**P****Γ****2**(*totum sentire* **AB** Guil)) : τοῦ ὅλου αἰσθάνεσθαι **a** (*totum sentire* Anon) || **11** ἀεὶ **β**(**P**)**N** Alex^c(155.15) (*semper* Guil) : αἰεὶ γ Alex^c(153.16) : δεῖ **E**₊ (*oportet* Anon) || **12** αἰσθάνεσθαι **ΑΓB** **β**(**P****Γ****2**(*sentire* **ΑΓB** Guil)) : αἰσθάνεσθαι **a** Alex^c(153.17 & 155.14–15) (αἰσθέσθαι **NC**^a**Z**^a**η**, *sentire* Anon) || **13** ὁρᾶται **β**(**P****Γ****2**(*videtur* Guil))**μ** : ὁρᾷ **a** (*videt* Anon) || **14** οὐ | οὖν **P** || **15** ὁρᾷ | <δ> ὁρᾷ add. W. D. ROSS (1955b)

448^b16–25

Ὅτι μὲν οὖν οὐθεὶς ἐστὶ χρόνος ἀναίσθητος, ἐκ τούτων [17] φανερόν· περὶ δὲ τῆς πρότερον λεχθείσης ἀπορίας σκεπτόν, [18] πρότερον ἐνδέχεται ἅμα πλειόνων αἰσθάνεσθαι ἢ οὐκ ἐνδέχε- [19]ται (τὸ δ' ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ χρόνῳ πρὸς ἄλ- [20]ληλα). Πρῶτον μὲν οὖν ἄρ' ὧδ' ἐνδέχεται, ἅμα μὲν, ἐτέρῳ [21] δὲ τῆς ψυχῆς αἰσθάνεσθαι – καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ, οὕτω δ' ἀτό- [22]μῳ ὡς ἅπαντι ὄντι συνεχεῖ; Ἡ ὅτι πρῶτον μὲν τὰ κατὰ τὴν [23] μίαν αἴσθησιν, οἷον λέγω ὄψιν, εἰ ἔσται ἄλλῳ αἰσθανομένη [24] ἄλλου καὶ ἄλλου χρώματος, πλείω τε μέρη ἔξει εἶδει [25] τὰ αὐτά (καὶ γὰρ ὁ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν);

Qu'ainsi il n'y a aucun temps imperceptible, c'est clair à partir de cela. C'est la difficulté mentionnée précédemment qu'il faut examiner, à savoir s'il est possible de percevoir en même temps plusieurs choses ou si ce n'est pas possible (par « en même temps », je veux dire dans un moment unique et atomique du temps, l'un par rapport à l'autre). Tout d'abord, donc, est-ce que cela est possible, de percevoir plusieurs choses en même temps, mais au moyen d'une partie différente de l'âme, et non pas en un moment « atomique », mais seulement au sens où l'ensemble est continu? Ou est-ce qu'il faut partir des choses qui relèvent d'un seul sens, je veux dire par exemple de la vue, afin de déterminer s'il va être possible qu'elle perçoive différentes couleurs au moyen de différentes parties, de sorte qu'il y aura plusieurs parties de l'âme identiques par l'espèce (car ce que l'on perçoit appartient au même genre)?

16 οὐθεὶς **β(P)**E₊ (οὐδεὶς **ι**) Alex^c(156.21) : οὐκ **γ** | τούτων **β(P)**E₊ Alex^c(156.22) : τούτου **γ** || 19 λέγω **α** : λέγων **P** || 19–20 πρὸς ἄλληλα] susp. THUROT (1875) p. 419 || 20 μὲν οὖν] in marg. **P** || 21–22 καὶ ... συνεχεῖ] καὶ οὕτω δ' ἀτόμῳ ὡς παντὶ ὄντι συνεχεῖ post 448^b20 πρὸς ἄλληλα transp. BEARE (1899) p. 455 || 22 καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ, οὕτω δ' ἀτόμῳ **β(PΓ2)**(*non indivisibili, sic autem indivisibili* Guil) : καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ οὕτω δ' ἀτόμον **E**₊ (*non indivisibili, sic autem indivisibile* Anon) : καὶ οὕτως ἀτόμῳ **γ** Alex^c(157.18) : οὐ τῷ ἀτόμῳ Alex^{γP}(157.25) : κὰν οὕτως ἀτόμῳ conī. BAEUMKER (1886) p. 319 || 22 ἅπαντι **β(P)** : ἅπαν ἔτι **E**₊ (*omne adhuc* Anon) : παντὶ **γ** : *omni* Guil | ἢ ὅτι πρῶτον μὲν] ἢ ἐπερωτώμεν prop. FÖRSTER (1938) p. 472 : ἢ πρῶτον μὲν dedit W. D. ROSS (1955b) | τὰ κατὰ **β(P)**E₊ **η** (τὸ κατὰ Alex^c(160.12 TVPa) : κατὰ **γ** || 23 ἔσται **α** (*sit* Anon) : ἐστὶν **β(PΓ2)**(*est* Guil) | ἄλλῳ **P** **γ** Alex^P(158.13) (*alio* Guil) : ἄλλ' οὐκ **E**₊ (*non* Anon) || 24 τε] γε conī. BAEUMKER (1886) p. 320 | μέρη ἔξει εἶδει **γ** Alex^P(158.9–11 & 14–15) (*partes habebit specie* Guil) : μέρη ἔξει ἀεὶ **E**₊ (*partes habebunt ... semper* Anon) : μέρει ἔξ εἶδει **P** || 25 τὰ αὐτά **β(P)** : ταῦτά **γ** : ταῦτα **E**₊ **UZ**^a | ὁ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν **β(PΓ2)**(*quod sentitur in eodem genere est* Guil) : ἂ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν **γ** : αἰσθάνεται πάλιν τῷ αὐτῷ γένει **E**₊ (*sentiant rursum eodem genere* Anon) : τῶν γὰρ ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἢ αὐτὴ κατ' εἶδος αἰσθησις Alex^P(158.15–16) : αἰσθάνεται τὰ ἐν τῷ αὐτῷ γένει conī. BITTERAUF (1900) p. 18

448^b26–449^a2

[²⁶] Εἰ δέ, ὅτι καὶ ὄμματα δύο, φαίη τις οὐθὲν κωλύειν οὕτω καὶ [²⁷] ἐν τῇ ψυχῇ, ῥητέον ὅτι ἴσως ἐκ μὲν τούτων ἓν τι γίγνεται καὶ μία [²⁸] ἡ ἐνέργεια αὐτῶν· ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο [²⁹] τὸ αἰσθανόμενον ἔσται, εἰ δὲ χωρίς, οὐχ ὁμοίως ἔξει. Ἔτι [³⁰] καὶ αἰσθήσεις αἱ αὐταὶ πλείους ἔσονται, ὥσπερ εἴ τις ἐπιστήμας [449^a1] ἀδιαφόρους φαίη· οὔτε γὰρ ἡ ἐνέργεια ἄνευ τῆς κατ' αὐτὴν [²] ἔσται δυνάμεως, οὔτ' ἄνευ ταύτης αἰσθησις ἔσται.

Mais si l'on affirmait que, étant donné que l'on a deux yeux, rien n'empêche qu'il en aille de la même manière au sein de l'âme aussi, il faudrait répondre que c'est certainement une chose une qui advient à partir des yeux, à savoir leur activité qui est une, alors que, dans le cas de l'âme, s'il advient quelque chose une à partir des deux parties, c'est cela qui sera le sujet de la perception, tandis que si les parties sont actives séparément, il n'en ira pas de même que dans le cas des yeux. En outre les mêmes sens seront plusieurs, comme si l'on affirmait qu'il s'agissait de sciences indistinctes, car ce n'est le cas, ni que l'activité aura lieu sans la puissance correspondante, ni que la perception aura lieu sans celle-ci.

26 ὅτι καὶ **β**(**ΠΓ2**(*quia et* Guil) Alex^c(158.21) : ὅτι ὡς **E**₊ (*sicut* Anon) : καὶ ὅτι **γ** : καὶ {ὅτι} secl. W. D. ROSS (1955b) | ὄμματα δύο **Pγ** Alex^c(158.21) (*oculi duo* Guil) : δύο ὄμματα **E**₊ **ε*** (*duos oculos* Anon) | οὐθὲν **β**(**P**) : οὐδὲν **α** | κωλύειν **Pγ** Alex^c(158.21 TVA) (*prohibere* Guil) : κωλύει **E**₊ **NX**(a.c.) **Z**^a (*obstat* Anon) || **27** ῥητέον ὅτι **β**(**ΠΓ2**(*dicendum quia* Guil)) : ὅτι **α** Alex^c(158.27) (*quoniam* Anon) : <ῥ> ὅτι suppl. BEARE (1899) p. 456 : {ὅτι} secl. W. D. ROSS (1955b) || **28** αὐτῶν] αὐτῶι **E** | ἐκεῖ δέ, εἰ **Pγ** Alex^c(159.3) (*ibi autem, si* Guil) : εἰ δὲ ῥι **E**₊ (*si vero secundum* Anon) | ἐκεῖνο **Pγ** Alex^c(159.3) (*illud* Guil) : ἐν καὶ **E**₊ (*et unus* Anon) || **29** εἰ] ῥι conl. BITTERAUF (1900) p. 19 || **29–30** ἔτι καὶ **β**(**ΠΓ2**(*amplius et* Guil)) : ἔτι αἱ **E**₊ (*amplius* Anon) Alex^{l&c}(ὅτι αἱ 159.20 AP & ἔτι αἱ 160.11 AV) : ἔτι **γ** Alex^{l&c}(159.20 V & 160.11 VPM, 160.14) || **a1** ἀδιαφόρους **β**(**ΠΓ2**(*indifferentes* Guil)) : διαφόρους **α** Alex^p(160.8) (*differentes* Anon) || **2** αἰσθησις ἔσται **Pγ** Alex^c(160.5) : ἔσται αἰσθησις **E**₊

449^a2–10

Εἰ δὲ τοῦτο [3] ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων [4] {μᾶλλον γὰρ ἐνεδέχεται τούτων ἅμα πλειόνων ἢ τῶν τῶι γένει [5] ἐτέρων}. Εἰ δὲ δὴ ἄλλῳ μὲν γλυκέος ἄλλῳ δὲ λευκοῦ αἰ- [6] σθάνεται ἢ ψυχῇ μέρει, ἦτοι τὸ ἐκ τούτων ἐν τί ἐστὶν ἢ οὐθ' [7] ἐν. Ἄλλ' ἀνάγκη· ἐν γὰρ τι τὸ αἰσθητικόν ἐστὶ μέρος. [8] Τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός; Οὐθὲν γὰρ ἐκ τούτων ἐν. Ἀνάγκη ἄρα ἐν [9] τι εἶναι τῆς ψυχῆς ὧι ἅπαντα αἰσθάνεται, καθάπερ εἴρη- [10] ται πρότερον, ἄλλο δὲ γένος δι' ἄλλου.

Si, en revanche, cette perception a lieu dans un moment unique et atomique, il est évident que c'est aussi le cas à l'égard des autres objets. Assurément, si c'est au moyen d'une partie que l'âme perçoit le sucré et au moyen d'une autre qu'elle perçoit le blanc, soit ce qui advient à partir de ces parties est une certaine chose une, soit ce n'est même pas une chose une. Or il est nécessaire que cela soit le cas, car la partie perceptive est une. Mais quelle est l'objet un qu'elle perçoit? Il n'y a en effet aucune chose unique qui advienne à partir de ces choses. Il y a par conséquent une partie une au sein de l'âme au moyen de laquelle on perçoit tout sans exception, comme on l'a dit auparavant, chaque genre l'étant du fait de quelque chose de différent.

2 τοῦτο **PE**₊ **ημνL**(γρ.)**y**(γρ.) Alex^c(161.4) (*hec* Anon, *hoc* Guil) : τούτων **γ** Alex^{γ^c}(161.10) : ἐκείνων aut τις τῶν desid. Alex(161.21, 162.9) || 3 αἰσθάνεται | μὴ αἰσθάνεται **N** ut desid. Alex^P(162.9–10) (prob. edd. pl.) || 4–5 μᾶλλον ... ἐτέρων delevi || 6–7 οὐθ' ἐν **E** vel οὐθὲν **β(P)η** : οὐχ ἐν **γ**₊ Alex^{l&c}(162.13 & 163.1) : *non unum* Anon Guil || 7 ἀνάγκη **Pγ** Alex^c(163.3) (*necesse* Guil) : ἀνάγκη ἐν **E**₊ (*necesse unum* Anon) | ἐστὶ | ἐστην (sic) **E** || 8 ἐκεῖνο | ἐκεῖνος **E** | οὐθὲν **β(P)γ** : οὐδὲν **E**₊ **ε*** Alex^c(163.19) | ἐκ τούτων ἐν **β(PΓ2)**(*ex istis unum* Guil))**λ** Alex^{c&p}(163.19 & 163.23) : ἐκ τούτων **a** (*ex istis* Anon) | ἄρα | δὲ prop. BIEHL (1898) || 9 ἅπαντα **a** : πάντα **P** Alex^c(164.2)

449^a10–20

Ἄρ' οὖν ἦ μὲν ἀδιαί-^[^a11]ρητόν ἐστι κατ' ἐνέργειαν, ἐν τί ἐστι τὸ αἰσθητικὸν γλυκέος ^[^a12] καὶ λευκοῦ, ὅταν δὲ διαιρητόν γένηται κατ' ἐνέργειαν, ἔτε-^[^a13]ρον; Ἡ ὥσπερ ἐπὶ τῶν πραγμάτων αὐτῶν ἐνδέχεται, οὕτως ^[^a14] καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς; Τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ἐν ἀριθμῶι λευκὸν ^[^a15] καὶ γλυκὺ ἐστι, καὶ ἄλλα πολλά (εἰ γὰρ μὴ χωριστὰ τὰ πάθη ^[^a16] ἀλλήλων, ἀλλὰ τὸ εἶναι ἕτερον ἐκάστωι). Ὅμοίως τοίνυν θετέον ^[^a17] καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς τὸ αὐτὸ καὶ ἐν εἶναι ἀριθμῶι τὸ αἰσθη-^[^a18]τικὸν πάντων, τὸ μέντοι εἶναι ἕτερον καὶ ἕτερον τῶν μὲν γέ-^[^a19]νει τῶν δὲ εἶδει. Ὡστε καὶ αἰσθάνοιτ' ἂν ἅμα τῶι αὐτῶι καὶ ^[^a20] ἐνί, λόγῳ δ' οὐ τῶι αὐτῶι.

Est-ce donc que, en tant qu'elle est indivisible en acte, la partie responsable de la perception du sucré et du doux est une, mais qu'elle est autre lorsqu'elle est devenue divisible en acte? Ou est-ce en fait qu'il en va aussi de l'âme comme des choses elles-mêmes? En effet, c'est une chose identique et une par le nombre qui est blanche et douce, et une foule d'autres choses, car si les attributs ne sont pas séparés les uns des autres, en tout cas leur être est différent dans chaque cas. Quoi qu'il en soit, il faut supposer de manière semblable que dans le cas de l'âme aussi la partie responsable de la perception de toutes choses est identique et une par le nombre, mais que son être est différent, différent dans certains cas par le genre, dans d'autres par l'espèce. Par conséquent, on perçoit en même temps [plusieurs choses] au moyen d'une partie identique et une, mais qui n'est pas identique par la définition.

10 ἦ| εἰ sscr. P || 11 ἐν τί P γ Alex^p(165.5 & 165.8) : ἐν E₊ Alex^c(165.1) (*unum* Anon Guil) || 13 αὐτῶν ἐνδέχεται α Alex^c(165.24) : ἐνδέχεται αὐτῶν P || 14 καὶ ἐν P γ Alex^c(166.6) (*et unum* Anon Guil) : ἐν E₊ || 15 εἰ γὰρ μὴ P γ Alex^c(166.7) : εἰ μὴ E₊ (*nisi* Anon, *si non* Guil) || 19–20 τῶι αὐτῶι καὶ ἐνί P γ (*eodem et uno* Guil) : τὸ αὐτὸ καὶ ἐν E₊ (*idem et unum* Anon)

449^a20–31

Ὅτι δὲ τὸ αἰσθητὸν πᾶν ἐστὶ μέ-
 [21]γεθος καὶ οὐκ ἐστὶν ἀδιαίρετον
 αἰσθητὸν, δῆλον· ἐστὶ γὰρ ὅθεν
 [22] μὲν οὐκ ἂν ὀφθεῖη ἄπειρον
 τὸ ἀπόστημα, ὅθεν δὲ ὁράται,
 [23] πεπερασμένον· ὁμοίως δὲ καὶ
 ἀκουστὸν καὶ ὀσφραντὸν καὶ [24] ὄσων
 μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι αἰσθάνονται.
 Ἔστι δὴ τι ἔσχατον [25] τοῦ
 ἀποστήματος ὅθεν οὐχ ὁράται, καὶ
 πρῶτον ὅθεν ὁράται. [26] Τοῦτο
 δὴ ἀνάγκη ἀδιαίρετον εἶναι, οὗ ἐν
 μὲν τῷ ἐπέκεινα οὐκ [27] ἐνδέχεται
 αἰσθάνεσθαι ὄντος, ἐν δὲ τῷ ἐπὶ τάδε
 ἀνάγκη [28] αἰσθάνεσθαι. Εἰ δὴ τι ἔσται
 ἀδιαίρετον αἰσθητὸν, ὅταν τευθῆι [29]
 ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ ὅθεν ἐστὶν ὕστατον
 μὲν οὐκ αἰσθητὸν πρῶτον [30] δ'
 αἰσθητὸν, ἅμα συμβήσεται ὁρατὸν εἶναι
 καὶ ἀόρατον· [31] τοῦτο δ' ἀδύνατον.

Que toute chose perceptible est une
 grandeur et qu'il n'y a pas d'indivisible
 qui soit perceptible, c'est évident, car la
 distance à partir de laquelle on ne peut
 pas voir est sans limite, mais celle à partir
 de laquelle on peut voir est limitée. Et il
 en va aussi de manière semblable quant
 aux choses que l'on peut sentir, entendre
 et quant à toutes celles que l'on perçoit
 sans entrer en contact avec elles. Il y a en
 tout cas une certaine limite extrême de la
 distance à partir de laquelle on ne voit pas
 et une distance première à partir de laquelle
 on voit. Il est assurément nécessaire que le
 lieu tel que, si la chose est située au-delà, il
 n'est pas possible de la percevoir et, si elle
 est située en-deçà, il est nécessaire qu'on
 la perçoive, soit indivisible. En ce cas, s'il
 l'on fait l'hypothèse qu'il y a un certain
 indivisible qui est perceptible, lorsque
 l'on place l'objet à la limite extrême,
 la dernière distance à partir de laquelle
 l'objet est imperceptible, mais la première
 à partir de laquelle il est perceptible, il en
 résultera qu'il sera en même temps visible
 et invisible, ce qui est impossible.

21 αἰσθητὸν **P γ** Alex^c(168.16 & 171.27) (*sensibile* Guil) : αἰσθάνεσθαι **E**₊ (*sentire* Anon) || **23** ἀκουστὸν
 καὶ ὀσφραντὸν **β(PΓ2)**(*audibile et odorabile* Guil) Alex^p(168.19) : ὀσφραντὸν καὶ ἀκουστὸν **γ** (*odorabile*
et audibile Anon) : τὸ ὀσφραντὸν καὶ ἀκουστὸν **E**₊ **ι** || **23–24** καὶ ὄσων μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι **PEνμ** (*et*
quecunque non ipsa tangentes Guil) : καὶ ὄσων μὴ ἀπτῶν ἀπτόμεν **C^cMi** (*et quecunque non tactualia*
tangentes Anon) : ὄσων μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι **ε** : ὄσοι μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι **N** : ὄσοι μὴ αὐτῶν λειπόμενοι
λ || **24** δὴ **P γ** Alex^p(169.7) (*itaque* Guil) : δέ **E**₊ **U** (*autem* Anon) || **26** τοῦτο **α** : τοῦ **P** || **27** τάδε **P γ**
 Alex^p(170.1) : ταδὶ **E**₊ **νμ** || **28** ἔσται **β(PΓ2)**(*erit* Guil) : ἐστὶν **α** (*est* Anon)

449^{b1}–4

<p>[^b1] Περὶ μὲν οὖν τῶν αἰσθητηρίων καὶ αἰσθητῶν τίνα [^b2] τρόπον ἔχει καὶ κοινῆι καὶ καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον εἴρη-^[b3]ται· τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ [^b4] καὶ ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου.</p>	<p>Au sujet des organes des sens et de leurs objets perceptibles, on a dit ce qu'il en est, aussi bien de manière commune que selon chaque organe sensoriel. Quant au reste, il faut d'abord faire porter notre examen sur la mémoire, la réminiscence et le sommeil.</p>
--	---

^b1 καὶ αἰσθητῶν **β(P)** : καὶ τῶν αἰσθητῶν **α** || **3–4** περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου **β(PΓ2)** (*de memoria et reminiscencia et sompno* Guil^{Np}) : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **E₊C^a** (*de memoria et memorari* Anon) : περὶ μνήμης **γ**

ΠΕΡΙ ΜΝΗΜΗΣ ΚΑΙ ΥΠΝΟΥ | DE LA MÉMOIRE ET DU SOMMEIL

Tit. περί μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **P** : περί μνήμης καὶ ἀναμνήσεως **EXμ** : περί μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **ε+** : περί μνήμης περί ὕπνου περί τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **ν** : περί μνήμης καὶ ἀναμνήσεως ὀνειροπομπικῆς καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **ξ**

449^b4–8

1. [449^b4] Περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται καὶ τίνι [ῃ⁵] τῶν τῆς ψυχῆς μορίων τοῦτό τε συμβαίνει τὸ πάθος καὶ τὸ [ῃ⁶] ἀναμιμνήσκεισθαι· οὐ γὰρ οἱ αὐτοὶ εἰσι μνημονικοὶ τε καὶ [ῃ⁷] ἀναμνηστικοί, ἀλλ' ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μνημονικώτεροι μὲν οἱ [ῃ⁸] βραδεῖς, ἀναμνηστικώτεροι δὲ οἱ ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς.

1. Au sujet de la mémoire¹ et de l'acte de se souvenir, il faut dire ce que c'est, par quelle cause cela survient et dans quelle partie de l'âme se produit aussi bien cette affection que la réminiscence. En effet, ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont particulièrement capables de souvenir et de réminiscence, mais dans la plupart des cas les personnes lentes d'esprit sont davantage capables de souvenir, tandis que les personnes à l'esprit vif et dotées de facilités d'apprentissage sont davantage capables de réminiscence.

5 τοῦτό τε συμβαίνει τὸ πάθος **β(P)** : τοῦτο συμβαίνει τὸ πάθος **ε+N** : συμβαίνει τοῦτο τὸ πάθος **Eδ** || **6** τε καὶ **β(P)** Stob : καὶ **α** || **7** μνημονικώτεροι] μνημονικοὶ **E¹** || **8** ἀναμνηστικώτεροι] ἀναμνηστικοὶ **E¹**

1. Dans la langue d'Aristote, *μνήμη* peut renvoyer aussi bien au souvenir en acte et à la mémoire entendue comme capacité de se souvenir d'un objet, de même qu'aujourd'hui l'anglais *memory*. Le traité se concentre sur la définition de l'acte mémoriel, mais le second sens est parfois aussi mobilisé.

449^b9–23

Πρῶτον μὲν οὖν ληπτέον ποῖά ἐστι
τὰ μνημονευτά· πολ-¹⁰λάκις γὰρ
ἐξαπατᾷ τοῦτο. Οὔτε γὰρ τὸ μέλλον
ἐνδέχε-¹¹ται μνημονεύειν, ἀλλ' ἐστι
δοξαστὸν καὶ ἐλπιστὸν (εἴη δ' ἂν ¹²
καὶ ἐπιστήμη τις ἐλπιστική, καθάπερ
τινὲς φασὶ τὴν μαντι-¹³κὴν), οὔτε
τοῦ παρόντος, ἀλλ' αἰσθησις· ταύτη
γὰρ οὔτε ¹⁴ τὸ μέλλον οὔτε τὸ
γενόμενον γνωρίζομεν, ἀλλὰ τὸ
παρὸν μό-¹⁵νον. Ἡ δὲ μνήμη τοῦ
γενομένου· τὸ δὲ παρὸν ὅτε πάρεστιν,
¹⁶ οἷον τοδὶ τὸ λευκὸν ὅτε ὄραϊ,
οὐδεὶς ἂν φαίη μνημονεύειν, ¹⁷ οὐδὲ
τὸ θεωρούμενον, θεωρῶν καὶ νοῶν,
ἀλλὰ ¹⁸ τὸ μὲν αἰσθάνεσθαι φησι,
τὸ δ' ἐπίστασθαι μόνον· ὅταν δ' ¹⁹
ἄνευ τῶν ἔργων σχῆι τὴν ἐπιστήμην
καὶ τὴν αἰσθησιν, οὕτω ²⁰ μέμνηται
τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι,
τὸ μὲν ὅτι ²¹ ἔμαθεν ἢ ἐθεώρησεν,
τὸ δὲ ὅτι ἤκουσεν ἢ εἶδεν ἢ τι τοιοῦ-
²²τον· αἰεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι κατὰ τὸ
μνημονεύειν, οὕτως ἐν τῇ ²³ ψυχῇ
λέγει, ὅτι πρότερον τοῦτο ἤκουσεν ἢ
ἤισθητο ἢ ἐνόησεν.

En premier lieu, il faut examiner quelles
sont les objets du souvenir, car l'on se
trompe souvent à ce sujet. En effet, il n'est
possible de se souvenir, ni du futur, alors
qu'il s'agit de l'objet d'une opinion ou d'une
attente (il se pourrait même qu'il y ait
une sorte de science de l'attente, comme
certains le prétendent de la divination),
ni du présent, dont il y a au contraire
perception (car nous ne connaissons par
celle-ci, ni le futur, ni le passé, mais
seulement le présent). Le souvenir, lui,
concerne le passé. Quant à ce qui est présent
au moment où cela est présent, comme par
exemple cet objet blanc-ci au moment où
on le voit, personne ne dirait que l'on s'en
souvient, pas plus que ce que l'on contemple
intellectuellement alors qu'on le contemple
et qu'on le pense, mais l'on dit seulement,
l'un qu'on le perçoit, et l'autre qu'on le
sait. C'est quand l'on entre en possession de
la science et de la perception sans qu'elles
soient actives que l'on se souvient, par
exemple que les angles du triangle sont
égaux à deux droits, dans un cas parce
qu'on l'a appris ou contemplé, et dans un
autre parce qu'on l'a entendu, ou vu, ou
quelque chose de cet ordre. En effet, lorsque
l'on effectue l'acte de se souvenir, on énonce
toujours de cette manière en son âme que
l'on a auparavant entendu, perçu, ou pensé
la chose en question.

9 ληπτέον ποῖά ἐστι τὰ μνημονευτά **β(P)E₊** (*accipiendum est qualia sunt memorabilia* Iac Guil) : σκεπτέον ποῖά ἐστι μνημονευτά **γ** || 15 ὅτε| ὅτι **E** || 16 τοδὶ τὸ λευκὸν| τὸ λευκὸν **C^cMi** : τοδὶ λευκὸν **η** || 17 θεωρῶν καὶ νοῶν **Pγ** : ὅτε θεωροῦν τυγχάνει καὶ ἐννοοῦν **E¹** : ὅτε θεωρῶν τυγχάνει νοῶν **C^cMi** (*cum sit considerans et intelligens* Iac Guil) || 19 ἔργων **Pγ** (*sine operibus* Guil^{N12}) : ἐνεργειῶν **E₊U** (*sine actibus* Iac Guil^{vulg}) | σχῆι **γ** : ἐχῆι **E₊μP** || 20 τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι| del. FREUDENTHAL (1869b) p. 394, verba in ^b17 ante θεωρῶν transp. GOHLKE (1953) p. 184 n. 47 || 21 ἢ τι **Pγ** (*et* Iac, *aut* Guil) : ἢ ὅ τι **E** : τι **C^cMi** || 22 αἰεὶ **Pγ** (*semper* Guil) : δεῖ **E₊** (*oportet* Iac)

449^b24–30

¹²⁴ Ἔστι μὲν οὖν ἡ μνήμη οὔτε αἰσθησις οὔτε ὑπόληψις, ἀλλὰ τού-
¹²⁵των τινὸς ἕξις ἢ πάθος, ὅταν γένηται χρόνος. Τοῦ δὲ νῦν ἐν ¹²⁶τῷ νῦν οὐκ ἔστι μνήμη, καθάπερ εἴρηται. Ἔστι γὰρ ¹²⁷τοῦ μὲν παρόντος αἰσθησις, τοῦ δὲ μέλλοντος ἐλπίς, τοῦ δὲ ¹²⁸γενομένου μνήμη· διὸ μετὰ χρόνου πᾶσα μνήμη. Ὡσθ' ὅσα ¹²⁹χρόνου αἰσθάνεται καὶ ὧι, ταῦτα μόνα τῶν ζώων μνημονεύει καὶ ¹³⁰τούτῳ ὧι αἰσθάνεται.

Ainsi le souvenir n'est, ni une perception, ni une conception, mais une disposition ou une affection de celles-ci une fois qu'un certain temps est révolu. Il n'y a pas de souvenir de l'instant présent au moment de l'instant présent, comme on l'a dit. En effet, du présent il y a perception, du futur attente, et du passé souvenir. C'est pourquoi tout souvenir advient avec le temps. Par conséquent, les animaux qui perçoivent le temps sont les seuls à se souvenir, et ils font cela par ce au moyen de quoi ils perçoivent le temps.

25 δὲ] δὴ SUSEMIHL (1885b) p. 581 || **26** εἴρηται **P** γ₊ : εἴρηται καὶ πρότερον **E** | ἔστι γὰρ **P** γ (ἔστι μὲν γὰρ **μ**, *est enim* Guil^{NiNP}) : ἀλλὰ **E**₊ (*sed* Iac Guil^{VT}) || **28** μετὰ χρόνου **P** γ (*cum tempore* Guil^{Ni}) : μετὰ χρόνον **E**₊ (*post tempus* Iac Guil^{VNP}) | ὅσα **P** γ₊ : ὅσα τε **E** || **29** καὶ ὧι ταῦτα **β**(**ΠΓ2**(*et quo, haec* Guil))**E**₊ (*et in quo, haec* Iac) : ταῦτα γ | μνημονεύει| μνημονεύει τῶν ζώων **C^cMi**

449^b30–450^a9

Ἔτι δὲ περὶ φαντασίας εἴρηται πρότε-
 ρ³¹ρον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, καὶ νοεῖν
 οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσμα-^{450^a1}τος.
 Συμβαίνει γὰρ τὸ αὐτὸ πάθος ἐν τῷ
 νοεῖν ὅπερ καὶ ἐν ²τῷ διαγράφειν·
 ἐκεῖ τε γὰρ οὐδὲν προσχρώμενοι τῷ
 τὸ πο-³σὸν ὠρισμένον εἶναι τοῦ
 τριγώνου, ὅμως γράφομεν ὠρισμένον
⁴κατὰ τὸ ποσόν, καὶ ὁ νοῶν
 ὡσαύτως, καὶ μὴ ποσὸν νοῆι, ⁵
 τίθεται πρὸ ὁμμάτων ποσόν, νοεῖ δ'
 οὐχ ἦι ποσόν· ἂν δ' ἡ ⁶φύσις ἦι τῶν
 ποσῶν, ἀορίστων δέ, τίθεται μὲν ποσόν
 ὠρισμέ-⁷νον, νοεῖ δ' ἦι ποσὸν μόνον.
 Διὰ τίνα μὲν οὖν αἰτίαν οὐκ ἐνδέχε-
 ρ⁸ται νοεῖν οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς οὐδ'
 ἄνευ χρόνου, ⁹λόγος ἄλλος.

En outre, on a parlé auparavant de la
 phantaisie dans les traités relatifs à l'âme,
 et il n'est pas possible de penser sans
 phantasme. En effet, c'est la même affection
 qui se produit aussi bien lorsque l'on pense
 que lorsque l'on trace une figure. Bien que
 l'on ne fasse aucunement usage en ce cas
 du fait que le triangle que l'on trace est
 une quantité déterminée, on trace tout de
 même quelque chose de déterminé selon
 la quantité, et celui qui pense procède de
 manière identique : même si ce n'est pas
 une quantité qu'il pense, il se représente une
 quantité, sans toutefois la penser en tant
 que quantité. En revanche, si la nature de
 l'objet fait partie des quantités, mais pas
 des quantités déterminées, il se représente
 une quantité déterminée tout en la pensant
 en tant que quantité seulement. En ce qui
 concerne la question de savoir quelle est
 la cause du fait qu'il n'est pas possible de
 penser quoi que ce soit sans le continu, pas
 plus que sans le temps, cela relève d'un
 autre propos.

30 ἔτι $\beta(\mathbf{P})$: ἐπεὶ α || ^a**1** τὸ αὐτὸ α : ταὐτὸ \mathbf{P} || **2** τῷ τὸ] τὸ \mathbf{E} || **4** ὁ νοῶν ὡσαύτως $\mathbf{P}\gamma$ (ὁ νοῶν Mich^c(10.10), *intelligens similiter* Guil) : ὀνομάζομεν ὡσαύτως \mathbf{E}_+ : *similiter opinamur* Iac || **6** ἀορίστων] ἀόριστον $\mathbf{E}^1\mathbf{N}$ || **8** νοεῖν οὐδὲν $\mathbf{P}\gamma_+$: νοεῖν \mathbf{E}^1 Mich^{l&c}(11.19 & 11.25) | ἄνευ συνεχοῦς $\mathbf{P}\gamma_+$: ἄνευ τοῦ συνεχῶς \mathbf{E} | ἄνευ χρόνου \mathbf{E}^1 (*sine tempore* Iac) : ἄνευ λόγου χρόνου $\beta(\mathbf{PT}2)$ (*sine ratione temporis* Guil^{Ni1Nr}) : ἄνευ χρόνου τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα γ_+ (*neque sine tempore que sunt in tempore* Iac, *que <non> sunt in tempore* Guil^V) || **9** λόγος ἄλλος $\mathbf{PE}_+\mu$: ἄλλος λόγος γ

450^a9–14

Μέγεθος δ' ἀναγκαῖον γνωρί-^[*10]ζειν
καὶ κίνησιν ὧν καὶ χρόνον (καὶ τὸ
φάντασμα τῆς κοι-^[*11]νῆς αἰσθήσεως
πάθος ἐστίν). ὥστε φανερόν ὅτι τῶν
πρώτων αἰ-^[*12]σθητικῶν τούτων ἡ
γνωσὶς ἐστίν· ἡ δὲ μνήμη, καὶ ἡ τῶν
νοη-^[*13]τῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματός
ἐστίν· ὥστε τοῦ νοητικοῦ κατὰ ^[*14]
συμβεβηχὸς ἂν εἴη, καθ' αὐτὸ δὲ τοῦ
πρώτου αἰσθητικοῦ.

Il est nécessaire que l'on connaisse la
grandeur et le mouvement au moyen de ce
au moyen de quoi l'on connaît aussi le temps
(et le phantasme [employé pour ce faire] est
une affection de la perception commune),
si bien qu'il est clair que leur connaissance
a lieu au moyen de la partie perceptive
première. Quant au souvenir, même celui
des objets de la pensée, il n'a pas lieu sans
phantasme. Par conséquent, il relève de la
partie intellectuelle par accident, et par soi de
la partie perceptive première.

9 δ' om. **E** || 10 χρόνον] χρόνος **E**¹ || 10–11 καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοι-^[*11]νῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν] in ^a13
post ἐστίν transp. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) pp. 397–400 || 11 ὥστε **Pγ** (*quare*
Guil) : ὥστε τοῦτο **E**₊ (*quare hoc* Iac) || 13 ἄνευ φαντάσματός] ἄνευ τῆς φαντασίας **E** | τοῦ νοητικοῦ
β(**ΠΓ2**(*intellectivi* Guil)) : τοῦτο νοομεν (sic) **E**¹ : τοῦ νοῦ μὲν **C^cMi** (*intellectus* Iac) : τοῦ νοουμένου
γ : τοῦ νοοῦντος vel τοῦ νοῦ prop. ZELLER (1879) p. 548 : τοῦ διανοουμένου coni. BEARE (1899) p. 457
et BYWATER (1903) p. 243 || 14 αἰσθητικοῦ] αἰσθητοῦ coni. BRENTANO (1867) n. 59 p. 134

450^a15–22

[^a15] Διὸ καὶ ἑτέροις τισὶν ὑπάρχει
τῶν ἄλλων ζώων, καὶ οὐ μόνον ἀν-
[^a16]θρώπῳ καὶ τοῖς ἔχουσι δόξαν ἢ
φρόνησιν. Εἰ δὲ τῶν νοη-^a17τικῶν τι-
μορίων ἦν, οὐκ ἂν ὑπῆρχε πολλοῖς τῶν
ἄλλων [^a18] ζώων, ἴσως δ' οὐθενὶ τῶν
θνητῶν, ἐπεὶ οὐδὲ νῦν πᾶσι διὰ τὸ
[^a19] μὴ πάντα χρόνου αἴσθησιν ἔχειν·
ἀεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι τῆι [^a20] μνήμηι,
καθάπερ καὶ πρότερον εἶπομεν, ὅτι
εἶδε τοῦτο ἢ [^a21] ἤκουσεν ἢ ἔπαθε,
προσαισθάνεται ὅτι πρότερον· τὸ δὲ
πρό-^a22]τερον καὶ ὕστερον ἐν χρόνῳ
ἐστίν.

C'est pourquoi la mémoire est présente
chez certains autres animaux aussi, et
non seulement chez l'être humain et ceux
qui possèdent l'opinion ou la réflexion.
Si, au contraire, la mémoire appartenait
aux parties intellectives, elle ne serait pas
présente chez un grand nombre d'autres
animaux, et peut-être en fait chez aucun
être mortel, puisque même aujourd'hui elle
n'est pas présente chez tous parce que tous
n'ont pas de perception du temps. En effet,
comme on l'a dit auparavant aussi, chaque
fois que l'on effectue l'acte de se souvenir,
au sujet du fait que l'on a vu telle chose,
qu'on l'a entendue, ou qu'on l'a éprouvée,
c'est toujours le cas que l'on perçoit en
sus que ce fut à un moment antérieur.
Or l'antérieur et le postérieur sont dans le
temps.

15 διὸ] hic denuo incipit **B^e** || 15–16 ἀνθρώπῳ **β(B^eP)γ** : ἀνθρώποις **E₊** || 17–18 τῶν ἄλλων ζώων
αP : τῶν ζώων **B^eU(a.c.)** || 18 οὐθενὶ **β(B^eP)ξ** : οὐδενὶ **α** (οὐδὲν **C^cMi**) | θνητῶν] θνητῶν τῶν ἀλόγων
δηλαδὴ **N** cf. Mich(13.11) et Soph(5.7) (in marg. **EXv**) : θηρίων conl. RASSOW (1858) p. 32 : ἀνοήτων conl.
FÖRSTER (1942) || 19 ἀεὶ **β(B^eP)γ₊** : δεῖ **E** || 21 ἔπαθε **β(B^eP)** : ἔμαθε **α** | προσαισθάνεται ὅτι πρότερον
β(B^eP)γ : προσαισθάνεσθαί τι πρότερον **E** : πρότερον προσαισθάνεται **C^cMi** : πρότερον προσαισθάνεται
conl. SORABJI (1972a) p. 79 || 22 ἐν χρόνῳ **αP** : χρόνῳ **B^e**

450^a22–25

Τίνος μὲν οὖν τῶν τῆς ψυ-^[*23]χῆς ἐστι ἡ μνήμη, φανερόν ὅτι οὐπὲρ καὶ φαντασία· καὶ ^[*24] ἐστι μνημονευτὰ καθ' αὐτὰ μὲν ὧν ἐστι φαντασία, κατὰ ^[*25] συμβεβηκὸς δὲ ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας.

À quelle partie de l'âme la mémoire appartient-elle donc? Il est clair que c'est à celle à laquelle appartient aussi la phantasie, et que les objets du souvenir sont par eux-mêmes les objets de la phantasie, et par accident les objets qui pas ne sont appréhendés sans la phantasie.

23 ἡ μνήμη $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{N}$: μνήμη γ | φαντασία $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ἡ φαντασία $\mathbf{E}_+\mathbf{U}$ || **24** ὧν ἐστι φαντασία] ὅσα μὴ ἔστιν φανταστά \mathbf{E}^1 (unde ὅσα ἐστὶ φανταστά dedit BEKKER (1831))

450^a25–32

Ἀπορήσειε δ' ἂν ^[*26] τις πῶς ποτε τοῦ μὲν πάθους παρόντος τοῦ δὲ πράγματος ^[*27] ἀπόντος μνημονεύει τὸ μὴ παρόν. Δῆλον γὰρ ὅτι δεῖ νοῆ-^[*28]σαι τοιοῦτον τὸ γιγνόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ ^[*29] καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτὴν οἷον ζωγρά-^[*30]φημά τι, τὸ πάθος οὐ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην· ἡ γὰρ ^[*31] γιγνομένη κίνησις ἐνσημαίνεται οἷον τύπον τινὰ τοῦ αἰσθημα-^[*32]τος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις.

On pourrait cependant être embarrassé au sujet de savoir comment il peut se faire, alors qu'à ce moment c'est l'affection qui est présente tandis que la chose est, elle, absente, que ce soit de celle qui n'est pas présent dont l'on se souviene. Il est en effet évident qu'il faut concevoir l'effet de la perception en l'âme qui se produit au niveau de la partie du corps qui la possède comme une image d'une certaine sorte (il s'agit de l'affection dont nous affirmons que la possession est un souvenir), car le mouvement qui se produit alors imprime comme une sorte d'empreinte de l'affection induite par la perception, à la manière des sceaux qu'impriment les bagues.

27 μνημονεύει $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: μνημονεύεται $\mathbf{E}_+\xi$ | ὅτι] ὅτι <ει> add. FÖRSTER (1942) || **28** τοιοῦτον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$ (τοῦτον η) : τοιοῦτο \mathbf{E}^1 : τοιοῦτό τι $\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$ || **30** τὸ πάθος] del. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 400 | εἶναι μνήμην $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{U}\mu$: μνήμην εἶναι γ

450^a32–^b11

Διὸ καὶ τοῖς [450^b1] μὲν ἐν κινήσει πολλῇ διὰ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὔσιν οὐ γίγνε-¹ται, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτούσης τῆς κί-²νησεως καὶ τῆς σφραγίδος· τοῖς δὲ διὰ τὸ ψήχεσθαι, κα-³θάπερ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ σκληρό-⁴τητα τοῦ δεχομένου τὸ πάθος οὐκ ἐγγίγνεται ὁ τύπος. Διόπερ ⁵οἱ τε σφόδρα νέοι καὶ οἱ γέροντες ἀμνήμονες εἰσιν· ῥέουσι ⁶γὰρ οἱ μὲν διὰ τὴν αὔξησιν, οἱ δὲ διὰ τὴν φθίσιν. Ὅμοίως ⁷δὲ καὶ οἱ λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς οὐδέτεροι φαίνον-⁸ται μνήμονες· οἱ μὲν γὰρ εἰσιν ὑγρότεροι τοῦ δέοντος, οἱ δὲ ⁹σκληρότεροι· τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυ-¹⁰χῇ, τῶν δ' οὐχ ἄπτεται.

C'est pourquoi aussi chez ceux qui se trouvent dans un état de grande agitation, du fait d'une affection ou de l'âge, il ne se produit pas d'empreinte, comme si le mouvement et le sceau rencontraient de l'eau qui s'écoule, tandis que chez d'autres c'est du fait de l'usure, comme pour les bâtiments anciens, et de la sécheresse de ce qui reçoit l'affection que l'empreinte ne s'imprime pas. C'est pourquoi aussi bien les personnes excessivement jeunes que les personnes âgées sont dépourvues de mémoire : il y a en elles un écoulement, pour les unes du fait de la croissance, pour les autres du fait du dépérissement. Semblablement aussi, les personnes dont l'esprit est excessivement rapide ou excessivement lent ne paraissent pas dotées d'une bonne mémoire, car les unes sont plus humides qu'il ne le faut et les autres plus sèches, de sorte que chez les unes le phantasme ne demeure pas en l'âme, tandis qu'il n'atteint pas les autres.

^b1–2 οὐ γίγνεται **β**(**B^ePF2**(*non fit* Guil^{Ni1})) Stob : οὐ γίγνεται μνήμη **α** (*non fit memoria* Iac Guil^{vulg}) || **3** ψήχεσθαι] ψύχεσθαι **C^eMiNH^aξP** Mich^P(14.16) (*frigidum esse* Iac, *frigida esse* Guil) || **8** ἢ **β**(**B^ePF2**(*aut* Guil)) Stob : καὶ γ₊ (*et* Iac) : καὶ οἱ λίαν **E** || **10** οὐ] om. **E¹** || **11** ἄπτεται] ἄπαται (sic) **B^e**

450^b11–18

Ἄλλ' εἰ δὴ τοιοῦτόν ἐστι τὸ συμ-
 12]βαῖνον περὶ τὴν μνήμην, πότερον
 τοῦτο μνημονεύει τὸ πάθος, 13]
 ἢ ἐκεῖνο ἀφ' οὗ ἐγένετο; Εἰ μὲν
 γὰρ τοῦτο, τῶν ἀπόντων οὐθὲν ἂν
 14] μνημονεύοιμεν· εἰ δ' ἐκεῖνο,
 πῶς αἰσθανόμενοι τούτου μνημο-
 15]νεύομεν οὐ μὴ αἰσθανόμεθα, τὸ
 ἀπόν; Εἴ τ' ἐστὶν ὅμοιον ὥσπερ 16]
 τύπος ἢ γραφὴ ἐν ἡμῖν, ἢ τούτου
 αὐτοῦ αἰσθησις διὰ τί ἂν 17] εἴη μνήμη
 ἑτέρου, ἀλλ' οὐκ αὐτοῦ τούτου; Ὅ
 γὰρ ἐνεργῶν τῆι 18] μνήμηι θεωρεῖ τὸ
 πάθος τοῦτο καὶ αἰσθάνεται τούτου.

Mais alors, si c'est quelque chose de tel qui
 a lieu dans le cas du souvenir, est-ce cela,
 l'affection, dont l'on se souvient, ou ce à
 partir de quoi elle eut lieu ? En effet, si c'est
 la première, on ne se souviendrait d'aucune
 chose absente. En revanche si c'est l'autre,
 comment en percevant l'affection pourrions-
 nous nous souvenir de ce que nous ne
 percevons pas, à savoir la chose absente ?
 En outre, si l'affection est semblable à
 une empreinte ou une inscription en nous,
 pourquoi la perception de celle-ci même
 correspondrait-elle au souvenir de quelque
 chose d'autre, mais non de celle-ci même ?
 En effet, la personne qui effectue l'acte de
 se souvenir contemple et perçoit bien cette
 affection.

13 γὰρ] om. E | ἀπόντων α : ἀπάντων β (B^eP)C^cMiv | οὐθὲν β (B^eP) : οὐδὲν α (μηδὲν μ) | ἂν] om. E
 || 15 τὸ ἀπόν α : τὸ ἄτοπον β (B^eP) || 16 ἢ τούτου αὐτοῦ αἰσθησις] τούτου αὐτοῦ ἢ αἰσθησις E : αὐτοῦ
 secl. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 401

450^b18–27

Πῶς οὖν [19] τὸ μὴ παρὸν μνημονεύσει; Εἴη γὰρ ἂν καὶ ὁρᾶν τὸ μὴ [20] παρὸν καὶ ἀκούειν. Ἡ ἔστιν ὡς ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει τοῦτο; Οἷον [21] γὰρ τὸ ἐν τῷ πίνακι γεγραμμένον ζῶιον καὶ ζῶιον ἔστι καὶ εἰ- [22] κών, καὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἐν ταῦτ' ἔστιν ἄμφω, τὸ μέντοι εἶναι [23] οὐ ταῦτὸν ἄμφοῖν, καὶ ἔστι θεωρεῖν καὶ ὡς ζῶιον καὶ ὡς εἰ- [24] κόνα, οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ [25] αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα. Ἡ [26] μὲν οὖν καθ' αὐτό, θεωρημα ἢ φάντασμα ἔστιν, ἢ δ' ἄλλου, [27] οἷον εἰκῶν καὶ μνημόνευμα.

Comment donc parviendra-t-on à se souvenir de cette chose qui n'est pas présente? Cela reviendrait en effet à voir quelque chose qui n'est pas là, et à l'entendre. Ou est-ce en fait que cela est possible, d'une certaine manière, et que cela arrive? En effet, de même que l'image dessinée sur un tableau est à la fois une image et un portrait, qu'elle est ces deux choses tout en étant une seule et même chose, même si leur être n'est certes pas le même dans les deux cas, et qu'il est possible de la considérer à la fois comme image et comme portrait, de même aussi il faut concevoir le phantasme en nous comme étant à la fois quelque chose par soi et le phantasme d'une autre chose. Ainsi, en tant qu'il est par soi, c'est un objet de contemplation ou un phantasme, mais en tant que c'est le phantasme de quelque chose d'autre, il s'agit d'une sorte de portrait, c'est-à-dire de quelque chose dont l'on se souvient.

20 συμβαίνει] συμβαίνειν conl. W. D. ROSS (1955b) || 21 τῷ] om. C^cMiε || 22 καὶ τὸ] τὸ E | καὶ ἐν ταῦτ' ἔστιν ἄμφω β(B^e)U : καὶ ἐν τοῦτ' ἔστιν ἄμφω E (et unum hoc est ambo Guil^{NrV}) : καὶ ἐν ἄμφω ταῦτ' ἔστιν C^cMi (et unum hec utraque sunt Iac) : καὶ ἐν αὐτό ἔστιν ἄμφω γ (et unum ipsum est ambo Guil^{vulg}) : καὶ ἐν ὃν αὐτό ἔστιν ἄμφω μ : ἐν καὶ ὃν αὐτό ἔστιν ἄμφω P || 23 ταῦτὸν γP : τὸ αὐτὸ β(B^e) : ταῦτόν ἔστιν E+ξ || 25 τι καθ' αὐτό εἶναι β(B^e)γ : καθ' ἑαυτὸ εἶναι θεωρημα E : εἶναι τι καθ' αὐτό θεωρημα C^cMi : εἶναι τι καθ' αὐτό U : εἶναι τι καθ' αὐτό τι μP || 25 φάντασμα] del. W. D. ROSS (ibid.) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 401 || 27 καί] ἐκεῖ prop. FREUDENTHAL (ibid.) p. 402

450^b27–451^a2

Ὡστε καὶ ὅταν ἐνεργῆι ἢ κίνησις [28] αὐτοῦ, ἂν μὲν ᾗ καθ' αὐτό ἐστι, ταύτηι αἰσθάνηται ἢ ψυχῇ [29] αὐτοῦ, οἷον νόημά τι ἢ φάντασμα φαίνεται ἐπελθεῖν· ἂν δ' [30] ᾗ ἄλλου καὶ ὥσπερ ἐν τῇ γραφῇ ὡς εἰκόνα θεωρεῖ καί, μὴ [31] ἔωρακώς τὸν Κορίσκον, ὡς Κορίσκου, ἐνταῦθά τε ἄλλο τὸ [32] πάθος τῆς θεωρίας ταύτης καὶ ὅταν ὡς ζῶιον γεγραμμένον [451^a1] θεωρῆι, τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇ τὸ μὲν γίγνεται ὥσπερ νόημα μόνον, [2] τὸ δ' ὡς ἐκεῖ ὅτι εἰκῶν, μνημόνευμα.

Par conséquent, lorsque le mouvement du phantasme a lieu, si c'est en tant qu'il est par soi que le perçoit l'âme, il paraît nous venir à l'esprit comme un objet de pensée ou comme un phantasme. En revanche, si c'est en tant qu'il est le phantasme d'une autre chose et que, c'est-à-dire, comme dans le cas du dessin, qu'on le considère comme un portrait, par exemple de Koriskos, alors même que l'on ne vient pas de voir Koriskos, en ce cas également l'affection de cette considération est autre que lorsque l'on considère le phantasme comme une simple image dessinée : l'un se produit en l'âme comme un objet de la pensée seulement, tandis que l'autre, comme dans le cas précédent parce qu'il s'agit d'un portrait, comme un objet du souvenir.

28 μὲν] om. P | αἰσθάνηται] αἰσθάνεται B^e : αἰσθῆται E || 30 καὶ ὥσπερ β(B^e) γP : ὥσπερ E₊ | θεωρεῖ α : θεωρῆι β(B^e) C^c MiλμP | μὴ] del. PLATT (1913) p. 279 || ^a1 τῶν δὲ ἐν β(B^e) (ῶν δὲ ἐν (sic)) PΓ2 (eorum autem que in anima Guil^{Nr}) : τὸ ἐν E₊ (que in anima Iac) : ἐν τε γ (in anima Guil^{vulg})

451^a2–8

Καὶ διὰ τοῦτο ἐνίοτ'^[*3] οὐκ ἴσμεν,
 γινομένων ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ τοιούτων
 κινήσεων ^[*4] ἀπὸ τοῦ αἰσθέσθαι
 πρότερον, εἰ κατὰ τὸ ἡισθῆσθαι
 συμβαί-^[*5]νει, καὶ εἰ ἔστι μνήμη ἢ οὐ,
 διστάζομεν ἐνίοτε· ὅτε δὲ συμβαίνει
^[*6] ἐννοῆσαι καὶ ἀναμνησθῆναι ὅτι
 ἠκούσαμεν τι πρότερον ἢ ^[*7] εἶδομεν.
 Τοῦτο δὲ συμβαίνει, ὅταν θεωρῶν ὡς
 αὐτὸ μετα-^[*8]βάλλῃ καὶ θεωρῇ ὡς
 ἄλλου.

Et c'est pourquoi parfois nous ne savons pas, lorsque de tels mouvements se produisent en notre âme à partir d'une activité perceptive antérieure, si cela a lieu conformément à la perception antérieure, et l'on doute parfois qu'il s'agisse ou non d'un souvenir, alors qu'à d'autres occasions il arrive que l'on s'en rende compte et que l'on se remémore que l'on a entendu ou vu quelque chose antérieurement. C'est ce qui a lieu lorsque l'on passe de la considération de la chose pour elle-même à la considération de la chose comme représentant quelque chose d'autre.

^a3 γινομένων β(B^e)γ : ἐγγινομένων E₊UιP | ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ] ἐν τῇ ψυχῇ ἡμῖν μP || 4 αἰσθέσθαι β(B^e)εN : αἰσθάνεσθαι E¹₊δP | εἰ] ἢ (sic) E¹ : ἢ C^cMi || 5 καὶ . . . συμβαίνει] om. B^e | καὶ εἰ γP (et si Guil) : καὶ E₊ (et Iac) | ἢ] om. E¹ | διστάζομεν ἐνίοτε· ὅτε δὲ γP (dubitamus quandoque. Aliquando autem Guil) : διστάζομεν· ὅτε δὲ E : ἐνίοτε δὲ C^cMi (aliquando autem Iac) || 6 ὅτι] ὅτη (sic) E || 7 εἶδομεν] ἴδομεν E || 8 θεωρῇ] θεωρεῖ EU

451^a8–14

Γίγνεται δὲ καὶ ἐνίοτε τοῦναντίον, οἷον [9] συνέβη Ἀντιφέροντι τῶι Ὀρείτη καὶ ἄλλοις ἐξισταμένοις· [10] τὰ γὰρ φαντάσματα ἔλεγον ὡς γενόμενα καὶ ὡς μνημο- [11]νεύοντες. Τοῦτο δὲ γίγνεται ὅταν τις τὴν μὴ εἰκόνα ὡς εἰ- [12]κόνα θεωρῆι. Αἱ δὲ μελέται τὴν μνήμην σώιζουσι τῶι ἐπανα- [13]μιμνήσκειν· τοῦτο δ' ἐστὶν οὐθὲν ἕτερον ἢ τὸ θεωρεῖν πολλά- [14]κις ὡς εἰκόνα καὶ μὴ ὡς καθ' αὐτό.

Le contraire se produit également parfois, comme cela fut le cas chez Antiphéron d'Oréos et chez d'autres gens dérangés. Il parlait en effet de ses phantasmes comme de choses ayant réellement eu lieu et dont il se souvenait. C'est ce qui arrive lorsque l'on considère comme un portrait quelque chose qui n'en est pas un. Les exercices, en revanche, préservent la mémoire par le ressouvenir répété, ce qui ne consiste en rien d'autre qu'en l'activité de considérer fréquemment la chose comme un portrait, et non par soi.

8 δὲ καὶ ἐνίοτε τοῦναντίον $\beta(B^e)\gamma P$: δὲ καὶ τοῦναντίον E : δ' ἐνίοτε καὶ τοῦναντίον $\epsilon C^c Mi$ || 9 Ὀρείτη $\beta(B^e)\gamma P$: Ὀρείτη E_+ || 11 τις τὴν μὴ $\beta(B^e)\gamma P$: τὸ παρ' αὐτὴν E : τις τὴν $C^c Mi H^a$ || 13 οὐθὲν $\beta(B^e)$: οὐδὲν aP | τὸ] τῶι B^e

451^a14–17

Τί μὲν οὖν ἐστὶ μνήμη [15] καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος, ὡς εἰκόνας [16] οὗ φάντασμα, ἕξις, καὶ τίνος μορίου τῶν ἐν ἡμῖν, ὅτι τοῦ [17] πρώτου αἰσθητικοῦ καὶ ὧι χρόνου αἰσθανόμεθα.

Ce qu'est ainsi la mémoire et l'acte de se souvenir, on l'a dit, à savoir qu'il s'agit de la possession d'un phantasme comme d'un portrait de ce dont il est un phantasme, et à quelle partie de l'âme en nous elle appartient, à savoir qu'elle appartient à la partie perceptive première, c'est-à-dire celle au moyen de laquelle nous percevons le temps.

14 μνήμη] ἡ μνήμη η || 17 ὧι $\beta(B^e)\gamma P$: οὗ E : οὗ $C^c Mi$

451^a18–25

2. [18] Περὶ δὲ τοῦ ἀναμνησθεσθαι λοιπὸν εἰπεῖν. Πρῶτον μὲν [19] οὖν ὅσα ἐν τοῖς ἐπιχειρηματικοῖς λόγοις ἐστὶν ἀληθῆ, δεῖ τι- [20]θέναι ὡς ὑπάρχοντα. Οὔτε γὰρ μνήμης ἐστὶν ἀνάληψις ἢ [21] ἀνάμνησις οὔτε λῆψις· ὅταν γὰρ τὸ πρῶτον μάθῃ ἢ πά- [22]θῃ, οὔτ' ἀναλαμβάνει μνήμην οὐδεμίαν (οὐδεμία γὰρ προ- [23]γέγονεν) οὔτ' ἐξ ἀρχῆς λαμβάνει· ὅταν γὰρ ἐγγένηται ἢ ἔξις [24] ἢ τὸ πάθος, τότε ἢ μνήμη ἐστίν, ὥστε μετὰ τοῦ πάθους ἐγ- [25]γινομένου οὐκ ἐγγίνεται.

2. C'est au sujet de la réminiscence qu'il nous reste à parler. En premier lieu, tout ce qui dans les propos dialectiques est vrai doit être posé comme étant le cas : la réminiscence n'est, à l'égard de la mémoire, ni une ressaisie, ni une saisie, car lorsque l'on apprend ou éprouve quelque chose pour la première fois, ce n'est le cas, ni que l'on ressaisisse un souvenir (car aucun ne préexiste), ni que l'on en fasse l'acquisition initiale (mais c'est une fois que la disposition ou l'affection a eu lieu en nous qu'il y a souvenir, si bien qu'il n'a pas lieu en nous au moment où l'affection a lieu).

19–20 τιθέναι $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: τίθεσθαι $\mathbf{E}_+\xi$ || 20 οὔτε $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: οὐδὲ \mathbf{E}_+ || 21 μάθῃ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$ Mich^c(20.28) : ἢ μάθῃ $\gamma\mathbf{P}$ || 22 ἀναλαμβάνει| ἂν λαμβάνει \mathbf{B}^e || 23 γὰρ| δ' \mathbf{N} edd. plerique | ἐγγένηται $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+\xi$: γένηται $\gamma\mathbf{P}$ || 24 ἢ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: καὶ $\mathbf{E}_+\xi$ | ἢ μνήμη $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+\mu\mathbf{P}$: μνήμη γ

451^a25–31

Ἔτι δ' ὅτε τὸ πρῶτον ἐγγέγονεν, ἐν τῷ [^a26] ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ τὸ μὲν πάθος ἐνυπάρχει ἤδη τῷ πα- [^a27]θόντι καὶ ἡ ἐπιστήμη, εἰ δεῖ καλεῖν ἐπιστήμην τὴν ἕξιν ἢ τὸ [^a28] πάθος (οὐδὲν δὲ κωλύει κατὰ συμβεβηκὸς καὶ μνημονεύειν [^a29] ἔνια ὧν ἐπιστάμεθα). τὸ δὲ μνημονεύειν καθ' αὐτὸ οὐχ ὑπάρ- [^a30]ξει πρὶν χρονισθῆναι· μνημονεύει γὰρ νῦν ὃ εἶδεν ἢ ἔπαθε πρότερον, [^a31] οὐχ ὃ νῦν ἔπαθε, νῦν μνημονεύει.

En outre, lorsque l'affection a lieu pour la première fois en nous, au moment atomique ultime de cette affection celle-ci est immédiatement présente chez la personne qui l'éprouve, ainsi que la science s'il faut appeler science la disposition ou l'affection (et rien n'empêche que l'on se souvienne aussi par accident de certaines choses dont nous possédons la science). En revanche, l'acte de se souvenir, par lui-même, ne se produit pas avant que l'affection n'ait duré un certain temps, car l'on se souvient maintenant de ce que l'on a su ou éprouvé antérieurement ; on ne se souvient pas maintenant de ce que l'on éprouve maintenant.

25 ἔτι] ὅτι **E** | ἐγγέγονεν, ἐν τῷ **β(B^e)** : ἐγγέγονε τῷ **E₊** : ἐγγέγονει ἐν τῷ **γP** || 27–28 τὴν ἕξιν ἢ τὸ πάθος] τὸ πάθος ἢ τὴν ἕξιν **μP** || 28 οὐδὲν **β(B^e)γ** : οὐδὲν **E₊ημP** || 29–30 ὑπάρξει **β(B^e)E₊** : ὑπάρχει **γP** || 30 πρὶν] πλὴν **μP** | μνημονεύει] μνηνεύει (sic) **B^e** || ^a31–^b1 μνημονεύει ... ἀναμνησθέντα] μνημνησθέντα **B^e**

451^a31–^b6

Ἔτι δὲ φανερόν ¹ ὅτι μνημονεύειν ἐστὶ μὴ νῦν ἀναμνησθέντα, ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς ² αἰσθόμενον ἢ παθόντα· ἀλλ' ὅταν ἀναλαμβάνη ἢν πρότερον ³ εἶχεν ἐπιστήμην ἢ αἰσθησιν ἢ οὐ ποτε τὴν ἔξιν ἐλέγομεν ⁴ μνήμην, τοῦτό ἐστι καὶ τότε ἀναμιμνήσκεισθαι ἔστιν οὗ τῶν εἰ-⁵ρημένων τι, τὸ δὲ μνημονεύειν συμβαίνει καὶ ἡ μνήμη ἀκο-⁶λουθεῖ.

En outre, il est clair que l'on peut se souvenir de quelque chose sans avoir maintenant effectué une réminiscence, mais en éprouvant une sensation ou une affection immédiatement. En revanche, lorsque l'on ressaisit une science ou une affection (ou quoi que ce soit dont nous disions que la possession constitue un souvenir) que l'on possédait antérieurement, c'est à ce moment précis que, dans certains cas, la réminiscence de l'une des choses mentionnées peut avoir lieu, et alors le souvenir se produit, suivi de la mémoire.

31 ἔτι δὲ γ^P : ἔτι E₊ η || ¹ ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς β(B^e)E₊ : ἐξ ἀρχῆς γ^P || 2 αἰσθόμενον β(B^e)γ : αἰσθανόμενον E₊ μPH^a | ἢ] μὴ E | ἀναλαμβάνη α (ἀναλάβη C^cMi) : ἀναλαμβάνει B^eP || 4 τοῦτό dedi : τοῦ τε β(B^e) : τοῦτ' γ₊P : τούτων μὲν E | ἀναμιμνήσκεισθαι β(B^e)γ₊P : τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι E || 4–5 ἔστιν οὗ β, unde ἔστιν οὐ B^eΓ2(*est non* Guil) : ἔστι EC^cMi (*est* Iac) : om. γ^P || 5 τὸ] τῶι conl. W. D. ROSS (1955b) | ἡ μνήμη β(B^e)E₊ ιP : μνήμη γ || 5–6 ἀκολουθεῖ] ἀκολουθεῖν δP

451^b6–10

Οὐδὲ δὴ ταῦτα ἀπλῶς, ἐὰν ἐμπροσθεν ὑπάρξασα πά-⁷ηλιν ἐγγίγνηται, ἀλλ' ἔστιν ὡς, ἔστι δ' ὡς οὐ. Δις γὰρ μαθεῖν ⁸ καὶ εὐρεῖν ἐνδέχεται τὸν αὐτὸν τὸ αὐτό· δεῖ οὖν διαφέρειν ⁹ τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι τούτων, καὶ ἐνούσης πλείονος ἀρχῆς ἢ ἐξ ¹⁰ ἧς μανθάνουσιν ἀναμιμνήσκεισθαι.

Assurément, cela n'est pas non plus valable absolument chaque fois que des choses qui ont été présentes de par le passé surviennent de nouveau en nous, mais tantôt cela relève de la réminiscence, tantôt non. En effet, il est possible que la même personne apprenne, c'est-à-dire en ce cas découvre, deux fois la même chose. La réminiscence doit donc différer de ces cas : il faut qu'il y ait réminiscence lorsque le point de départ est supérieur à celui à partir duquel de telles personnes apprennent la même chose.

6 ὑπάρξασα β(B^e)E : ὑπάρξαντα γ^P || 7 ἐγγίγνηται β(B^e)γ^P : ἐγγένηται E₊ | οὐ. δις] οὐδ' εἰς (sic) B^e || 8 καὶ εὐρεῖν ἐνδέχεται] ἐνδέχεται καὶ εὐρεῖν δP | τὸν αὐτὸν τὸ αὐτό] τὸ αὐτό τὸν αὐτὸν η₊

451^b10–16

Συμβαίνουσι δ' αἱ ἀναμνή-¹¹σεις
ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἥδε μετὰ
τὴνδε· εἰ ¹² μὲν γὰρ ἐξ ἀνάγκης,
δῆλον ὡς ὅταν ἐκείνην κινηθῆι, τὴνδε
κινή-¹³σεται· εἰ δὲ μὴ ἐξ ἀνάγκης, ὡς
ἐπὶ τὸ πολὺ ¹⁴ κινηθήσεται. Συμβαίνει
δ' ἐνίους ἅπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ
¹⁵ ἐτέρους πολλάκις κινουμένους·
διὸ ἔνια ἅπαξ ἰδόντες μᾶλλον ¹⁶
μνημονεύομεν ἢ ἕτερα πολλάκις.

Les réminiscences se produisent lorsque tel mouvement particulier fait naturellement suite à tel autre. Si c'est par nécessité, il est évident que, chaque fois que l'on se meut de ce mouvement-ci, on se mouvra aussi de celui-là. En revanche, si ce n'est pas par nécessité, c'est dans la plupart des cas que l'on se mouvra de celui-là. Il arrive cependant que certaines personnes s'habituent davantage à un certain mouvement dont elles n'ont été mues qu'une seule fois que d'autres qui en ont souvent été mues. C'est pourquoi l'on se souvient davantage de certaines choses que l'on a vues une seule fois que d'autres que l'on a vues souvent.

11 ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἥδε **δ** Mich¹(24.13–14) vel ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἥδη **β**(**B^oPΓ2**(*quoniam aptus natus est hic motus iam* Guil)) : ἐπειδὴ πέφυκεν ἥδε ἡ κίνησις **C^eMiε** (*quoniam aptus natus est hic motus* Iac) : ἥδε γενέσθαι **E** : ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἥδε γενέσθαι **Z^a** edd. plur. || **12** μὲν γὰρ **β**(**B^oPΓ2**(*si quidem enim* Guil))**ι** : μὲν **α** (*si quidem* Iac) | ἐκείνην **β**(**B^oP**)**γ** : ἐκείνη **E₊Nμ** | τὴνδε **β**(**B^oP**)**γ** (*hoc* Guil) : τὴνδε τὴν κίνησιν **E₊** (*hunc motum* Iac) || **12–13** κινήσεται **β**(**B^oP**) : κινήσεται **α** || **13** μὴ ἐξ ἀνάγκης **β**(**B^oP**) : μὴ ἐξ ἀνάγκης ἀλλ' ἔθει **α** || **14** ἐνίους, **15** ἐτέρους & κινουμένους **β**(**B^oP**)**γ** (ἔνια & ἕτερα **U**(γρ.)) : ἐνίους, ἄλλους & κινουμένους **E₊** : ἐνίας, ἐτέρας & κινουμένας conī. FREUDENTHAL (1869b) p. 407 : ἐνίας, ἄλλας & κινουμένους conī. BEARE (1899) p. 458 : ἐνίας, ἐτέρας & κινουμένους dedit W. D. ROSS (1955b) || **14** μᾶλλον **β**(**B^oP**)**γ** : θᾶπτον **E¹₊** || **15** ἅπαξ ἰδόντες] ἰδόντες ἅπαξ **δ** || **16** ἕτερα] ἕτεροι **E** : ἕτερον **η**

451^b16–22

Ὅταν οὖν ἀναμιμνησκώμε-^[17]θῶ, κινούμεθα τῶν προτέρων τινὰ κινήσεων, ἕως ἂν κινήθῶ-^[18]μεν μεθ' ἣν ἐκείνη εἴωθεν. Διὸ καὶ τῶι ἐφεξῆς θηρεύομεν νοή-^[19]σαντες ἀπὸ τοῦ νῦν ἢ ἄλλου τινός, καὶ ἀφ' ὁμοίου ἢ ἐναντίου ἢ ^[20] τοῦ σύνεγγυς. Διὰ τοῦτο γίνεταί ἡ ἀνάμνησις· αἱ γὰρ κινή-^[21]σεις τούτων τῶν μὲν αἱ αὐταί, τῶν δ' ἅμα, τῶν δὲ μέρος ^[22] ἔχουσιν (ὥστε τὸ λοιπὸν μικρὸν ὃ ἐκινήθη μετ' ἐκεῖνο).

Lorsque, donc, nous nous remémorons quelque chose, nous nous mouvons d'un certain mouvement, parmi ceux dont nous avons été mus antérieurement, jusqu'à ce que nous nous mouvons d'un mouvement qui est habituellement suivi chez nous de celui-là. C'est pourquoi nous nous mettons en chasse de ce dernier précisément en vertu de ces consécutions, en commençant à réfléchir à partir du présent ou de quelque autre terme, et aussi en partant d'un terme semblable, contraire ou voisin. C'est grâce à cela que la réminiscence a lieu, car les mouvements de ces termes sont [par rapport au mouvement que l'on cherche], dans certains cas identiques, dans d'autres cas encore simultanés, dans d'autres cas en possèdent une partie, si bien que le restant dont l'on se meut à la suite de celui-là est petit.

17 προτέρων] προτέρον (sic) **E** || 18 τῶι ἐφεξῆς **β(B^eP)** : τὸ ἐφεξῆς **α** (τὰ ἐφεξῆς **μ**) || 19 ἢ ἐναντίου ἢ **β(B^eP)γ** : καὶ ἐναντίου καὶ **E₊** || 21 αἱ] om. **E¹** || 22 ὃ] om. **EZ^a**

451^b22–25

Ζητοῦσι ^[23] μὲν οὖν οὕτω, καὶ μὴ ζητοῦντες δ' οὕτως ἀναμιμνήσκονται, ὅταν ^[24] μεθ' ἑτέραν κίνησιν ἐκείνη γένηται· ὡς δὲ τὰ πολλὰ ἐτέρων ^[25] γενομένων κινήσεων οἷων εἴπομεν ἐγένετο ἐκείνη.

Aussi est-ce de cette manière que les gens cherchent, mais ils effectuent aussi des réminiscences sans être en train de chercher, lorsque ce mouvement-là se produit à la suite d'un autre mouvement. Dans la plupart des cas, cela dit, c'est après que d'autres mouvements du type dont on a parlé ont eu lieu que celui-là a lieu.

23 ἀναμιμνήσκονται] ἀναμιμνήσκειται **X** : ἀναμιμνησκόμεθα **μP** || 24 γένηται **β(B^e)E₊** Mich^p(27.13) : γίνεταί **γP** || 25 γενομένων **β(B^e)γ** : γινομένων **E₊iP**

451^b25–31

Οὐδὲν δὲ δεῖ [²⁶] σκοπεῖν τὰ πόρρω,
 πῶς μεμνήμεθα, ἀλλὰ τὰ σύνεγγυς·
 [²⁷] δῆλον γὰρ ὡς ὁ αὐτός ἐστι
 τρόπος πως· λέγω δὲ τὸ ἐφεξῆς,
 οὐ [²⁸] προζητήσας οὐδ' ἀναμνησθεῖς.
 Τῶι γὰρ ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ [²⁹]
 κινήσεις, ἥδε μετὰ τήνδε, καὶ ὅταν
 τοίνυν ἀνα-^[30]μιμνήσκεισθαι βούληται,
 τοῦτο ποιήσει· ζητήσει λαβεῖν ἀρχὴν
^[31]κινήσεως, μεθ' ἣν ἐκείνη ἔσται.

Ce n'est pas au sujet des choses éloignées qu'il faut examiner comment nous nous en rappelons, mais au sujet des choses proches, car il est évident que c'est de la même manière, en un certain sens : j'énonce le terme suivant sans l'avoir recherché auparavant, et sans avoir effectué une réminiscence non plus. C'est en effet du fait de l'habitude que les mouvements en question se suivent les uns les autres, un tel faisant suite à un tel, et chaque fois, donc, que l'on veut effectuer une réminiscence, voilà ce que l'on fera : on cherchera à mettre la main sur le point de départ d'un mouvement à la suite duquel celui-là [que l'on cherche] surviendra.

25 οὐδὲν δὲ **a** : οὐδὲν **B^e** || **26** ἀλλὰ τὰ σύνεγγυς codd. (*set que sunt prope* Iac) | *set non que prope* Guil || **27** ὡς **β(B^e)γP** : ὅτι **E₊** | ὁ αὐτός | αὐτός **B^eH^aNZ^a** | πως] om. **E** || **27–28** λέγω . . . ἀναμνησθεῖς] secl. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 409 || **27** λέγω δὲ **β(B^eP)**E₊**** : λέγει **γ** || **28** προζητήσας] προσζητήσας **E¹** || **29** κινήσεις **β(B^e)γ** (*motus* Guil) : κινήσεις ἀλλήλαις **E₊IP** (*reminiscibilitates ad invicem* Iac) || **30** ποιήσει **β(B^e)γP** (*faciet* Guil) : ποιήσας **E₊** (*faciens* Iac) || **30–31** λαβεῖν ἀρχὴν κινήσεως] ἀρχὴν κινήσεως λαβεῖν **Z^aμP** || **31** ἔσται] ἐστὶ **B^e**

451^b31–452^a4

Διὸ τάχιστα καὶ κάλλιστα γίγ-
 [452^a1]νονται ἀπ' ἀρχῆς αἱ ἀναμνήσεις·
 ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγμα-^[*2]τα πρὸς
 ἀλλήλα τῶι ἐφεξῆς, οὕτω καὶ αἱ
 κινήσεις. Καὶ ἔστιν [^{*3}] εὐμνημόνευτα
 ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει, ὥσπερ τὰ
 μαθήματα· [^{*4}] τὰ δὲ φαύλως, χαλεπῶς.

C'est pourquoi les réminiscences se produisent le plus rapidement et le plus efficacement lorsque l'on procède à partir d'un point de départ, car les mouvements se rapportent les uns aux autres en vertu de leur succession de la même manière que les choses aussi. Et toutes celles qui comportent un certain ordre sont faciles à mémoriser, comme celles qui relèvent des mathématiques, alors que celles qui sont mal ordonnées ne se mémorisent qu'avec difficulté.

^a1 αἱ ἀναμνήσεις| ante γίνονται **μP** | ἔχουσι| ἔχει **δP** Mich^p(28.18) || 4 φαύλως, χαλεπῶς **β(B^eΓ2(prave, graviter Guil))E¹** (φαῦλα χαλεπῶς **E(m.r.)₊**, *prava autem graviter* Iac) : φαύλως καὶ χαλεπῶς **γP**

452^a4–12

Καὶ τούτωι διαφέρει τὸ ἀνα-
 [5]μιμνήσκεισθαι τοῦ πάλιν μανθάνειν,
 ὅτι δυνήσεται πως δι' [6] αὐτοῦ
 κινήθῃναι ἐπὶ τὸ μετὰ τὴν ἀρχήν.
 Ὅταν δὲ μή, ἀλλὰ [7] δι' ἄλλου,
 οὐκέτι μέμνηται. Πολλάκις δ' ἤδη μὲν
 ἀδυνατεῖ [8] ἀναμνησθῆναι, ζητῶν δὲ
 δύναται καὶ εὐρίσκει. Τοῦτο δὲ γίγ-
 [9]νεται κινουῦντι πολλά, ἐὰν τοιαύτην
 κινήσει κίνησιν ἣ ἀκο-[10]λουθήσει
 τὸ πρᾶγμα. Τὸ γὰρ μεμνήσθαι ἐστὶ
 τὸ ἐνεῖναι δύ-[11]ναμιν τὴν κινουῦσαν·
 τοῦτο δέ, ὥστ' ἐξ αὐτοῦ καὶ ὧν
 ἔχει κινή-[12]σεων κινήθῃναι, ὥσπερ
 εἴρηται.

Et la réminiscence diffère du fait
 d'apprendre de nouveau la même chose
 par le fait que l'on pourra se mouvoir
 d'une certaine manière par soi-même
 vers ce qui vient à la suite du point de
 départ. Lorsque pourtant on le peut pas,
 mais que c'est par quelque chose d'autre
 que l'on est mû, alors ce n'est pas le
 cas que l'on s'en rappelle. Souvent, on
 se trouve présentement incapable de se
 remémorer quelque chose, mais à force de
 chercher on en devient capable et on le
 trouve. Cela se produit chez quelqu'un
 qui se meut abondamment, chaque fois
 que cette personne finit par se mouvoir
 d'un mouvement qui est suivi de la chose
 recherchée. En effet, la remémoration est
 la présence en soi de la puissance motrice,
 et cela de manière à ce que la personne
 se meuve à partir d'elle-même, c'est-à-dire
 à partir des mouvements qu'elle possède,
 comme on l'a dit.

4 τούτωι] τούτου E || 5 πάλιν] πολλήν (sic) E¹ (ut vid.) || 6 ὅταν aP : ὅτε β(B^e) | ἀλλὰ aP : ἄλλα β(B^e) ε
 || 8 ζητῶν β(B^e)E₊ : ζητεῖν γP || 9 ἐὰν β(B^e)E₊S : ἕως ἂν γP || 9–10 ἀκολουθήσει| ἀκολουθήῃ P :
 ἀκολουθήσει C^cMi || 10 τὸ] τῶι conit. HAYDUCK (1877) p. 13 || 10–11 δύναμιν β(B^e)γP : δυνάμει E₊

452^a12–16

Δεῖ δὲ λαβέσθαι ἀρχῆς· διὸ ^[^a13]
 ἀπὸ τόπων δοκοῦσιν ἀναμιμνήσκεσθαι
 ἐνίοτε. Τὸ δ' αἴτιον ὅτι ^[^a14] ταχὺ ἀπ'
 ἄλλου ἐπ' ἄλλον ἔρχονται, οἷον ἀπὸ
 γάλακτος ^[^a15] ἐπὶ λευκόν, ἀπὸ λευκοῦ
 δ' ἐπ' ἀέρα, καὶ ἀπὸ τούτου ἐφ' ^[^a16]
 ὑγρόν, ἀφ' οὗ ἐμνήσθη μεθοπώρου,
 ταύτην ἐπιζητῶν τὴν ὥραν.

Il faut cependant mettre la main sur un point de départ. C'est pourquoi les gens semblent parfois effectuer des réminiscences à partir de lieux. La cause en est qu'ils passent rapidement de l'un à l'autre, de même que du lait au blanc, du blanc à l'air, et de celui-ci à l'humide, à partir duquel on se remémore l'automne, alors que c'est cette saison que l'on cherche.

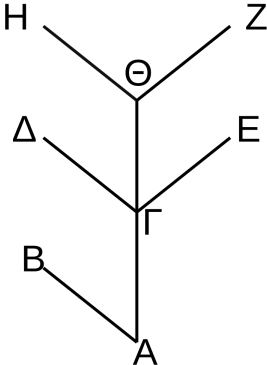
13 ἀπὸ τόπων] ἀπὸ τύπων Mich¹(29.4, sed cf. 29.7 & 29.9) : ἀπ' ἀτόπων conit. HAMILTON (1846) p. 905 | ἀναμιμνήσκεσθαι] ἀναμιμνήσθαι **E**¹ || **14** ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλον **β(B^e)θO^d** : ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλο **C^cMiUSvμP** : ἀπ' ἄλλο **E** || **15** ἐπὶ λευκόν] ἐπὶ τὸ λευκόν **ιP** || **15–16** ἐφ' ὑγρόν **β(B^e)E₊vημP** : ὑγρόν **γ** || **16** μεθοπώρου **B^eE¹** : μετοπώρου cett. codd. | ταύτην] ταύτη **E**

452^a17–24

[^a17] Ἔοικε δὴ τὸ καθόλου ἀρχὴ καὶ τὸ μέσον πάντων· εἰ γὰρ μὴ [^a18] πρότερον, ὅταν ἐπὶ τοῦτο ἔλθῃ μνησθήσεται, ἢ οὐκέτ' οἶδεν [^a19] ἄλλοθεν. Οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ· εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη – ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθησθαι ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ E· εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Θ ἐλθὼν μνησθή-^{[a}23]σεται, εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ {εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ A}· καὶ [^a24] οὕτως αἰεί.

En tout cas, le terme universel et celui qui fait figure de milieu entre tous paraît être un bon point de départ. Si en effet cela n'a pas été le cas auparavant, on se rappellera [ce que l'on cherche] lorsque l'on aura celui-ci à l'esprit, ou autrement c'est que l'on ne sait plus quoi faire quel que soit le point de départ. Par exemple, si d'aventure l'on pense aux termes représentés par A B C D E F G H. En effet, s'il se fait que l'on ne s'en est pas rappelé en C – de là en effet, il est possible de se mouvoir vers deux termes, vers D comme vers E. Si toutefois ce n'est pas l'un d'entre eux que l'on cherchait, parvenu en H on s'en rappellera, si du moins c'est G ou F que l'on cherche, et ainsi de suite.

17 τὸ καθόλου $\beta(B^e)\gamma P$: καθόλου E_+ | ἀρχὴ $\beta(B^e)\gamma$: ἡ ἀρχὴ E : ἀρχῆι UO^dXH^a Mich¹(29.15) || 18 οὐκέτ' α (οὐκέτι iP) : οὐκ ἔστι (sic) B^e | οἶδεν $\beta(B^e)E_+$: οὐδὲ γP || 19 ἄλλοθεν] ἄλλοθι μP | A B Γ Δ E Z H Θ ω (A B C D E I L T Iac, A B G D E Z I T Guil) A B Γ Δ E <F> Z H Θ conī. SMYLY (1906) : + <I> conī. W. D. ROSS (1955b) || 19–20 εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη scripsi : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη $\beta(B^e)$: εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ NΘ ἐμνήσθη E : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ THΘ ἐμνήσθη C^eM : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ HΘ ἐμνήσθη i : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ E μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη γP (si enim non in E reminiscitur, in T meminit Guil) : si enim non in L reminiscatur, in T meminit Iac : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E ἐμνήσθη λ (v.l.) (et prop. FREUDENTHAL (1869b) p. 411 et ZIAJA (1879) p. 16) : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ E μέμνηται, ἐπὶ τοῦ H τὸ Θ ἐμνήσθη conī. G. R. T. ROSS (1906) p. 271 : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ A μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E ἐμνήσθη conī. W. D. ROSS apud G. R. T. ROSS (ibid.) p. 272 : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ I μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E μνησθήσεται conī. W. D. ROSS (1955b) : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Z ἐμνήσθη W^y (s.l.) et prop. SORABJI (1972a) pp. 31–34 || 21–22 καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ τὸ E $\beta(B^e)\gamma$ (et at D et ad E Guil^{Nr}) : καὶ ἐπὶ τὸ A καὶ ἐπὶ τὸ E E_+ (et in A et in E Iac Guil^{Np}) : καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ τὸ Θ X , fort. ex λ (v.l.) : καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ τὸ E P : καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ τὸ Z conī. ZIAJA (1879) p. 16 (prob. W. D. ROSS apud G. R. T. ROSS (1906) et iterum W. D. ROSS (1955b)) : καὶ ἐπὶ τὸ A καὶ ἐπὶ τὸ F conī. SMYLY (1906) : καὶ ἐπὶ τὸ H καὶ ἐπὶ τὸ Z conī. G. R. T. ROSS (1906) : καὶ ἐπὶ τὸ A καὶ ἐπὶ τὸ Θ conī. FÖRSTER (1942) : καὶ ἐπὶ τὸ H καὶ ἐπὶ τὸ E conī. SORABJI (1972a) || 22 εἰ] ἐ (sic) B^e | ἐζήτει $\beta(B^e)$: ἐπιζητεῖ γP : ἐξήτει E_+U | τὸ Θ scripsi : τὸ Γ ω || 23 εἰ ... ἐπιζητεῖ] ante ^a20 ἐντεῦθεν transp. FREUDENTHAL (1869b) p. 411 | εἰ $\beta(B^e)\gamma P$: ἐπὶ E : ἢ C^eMi | τὸ H ἢ τὸ Z ω (I aut L Iac, I aut Z Guil) | τὸ H ἢ τὸ Θ E (W. D. ROSS apud G. R. T. ROSS (1906)) : τὸ Δ ἢ τὸ B λ (v.l.) prob. FÖRSTER (1942) et SORABJI (1972a) : τὸ Δ ἢ τὸ E conī. G. R. T. ROSS (1906) : τὸ A ἢ τὸ B conī. W. D. ROSS (1955b) | εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ A delevi | ἐπὶ τὸ A $\beta(B^e)E_+$: ἐπὶ γε τὸ A γP : ἐπὶ τὸ Δ conī. W. D. ROSS apud G. R. T. ROSS (1906) : ἐπὶ τὸ H conī. W. D. ROSS (1955b)



452^a24–30

Τοῦ δ' ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἐνίοτε μὲν μνησθῆναι, ἐνίοτε δὲ [^{a25}] μή, αἴτιον τὸ ἐπὶ πλείω ἐνδέχεσθαι κινήθῆναι ἀπὸ τῆς αὐ-^{a26}]τῆς ἀρχῆς, οἷον ἀπὸ τοῦ Γ ἐπὶ τὸ Ε ἢ τὸ Δ. Ἐὰν οὖν [^{a27}] διὰ παλαιοῦ κινήται, ἐπὶ τὸ συνηθέστερον κινεῖται· ὥσπερ γὰρ [^{a28}] φύσις ἤδη τὸ ἔθος. Διὸ ἃ πολλάκις κινούμεθα, ταχὺ ἀνα-^{a29}]μιμνησκόμεθα· ὥσπερ γὰρ φύσει τόδε μετὰ τόδε ἐστίν, οὕτω [^{a30}] καὶ ἐνεργεῖαι· τὸ δὲ πολλάκις φύσιν ποιεῖ.

Du fait qu'à partir d'un même terme parfois l'on réussisse à se rappeler [ce que l'on cherche] et parfois pas, la cause en est qu'il est possible de se mouvoir vers plusieurs termes à partir du même point de départ, par exemple à partir de C vers E ou D. Quand, donc, on se meut ainsi depuis longtemps, on se meut vers ce qui nous est plus habituel (car la coutume est déjà comme une nature). C'est pourquoi l'on se remémore rapidement le mouvement que nous effectuons fréquemment, car de même que par nature cela vient après cela, de même aussi par l'activité : la répétition fréquente produit une nature.

24 τοῦ δ' γ^P : τὸ δ' β(B^e)E₊ || **25** τὸ ἐπὶ πλείω ἐνδέχεσθαι β(B^e) : τὸ ἐπὶ πλείον ἐνδέχεσθαι E : ἐπὶ πλείω ἐστὶ C^cMi(ἐπεὶ) (*plus est* Iac) : ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται γ (*quia contingit ad plus* Guil) : ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται μ^P Mich^c (30.26) || **25–26** αὐτῆς] bis B^e || **26** τὸ E scripsi cum N : τὸ Z ω : τὸ B X(s.l.), fort. ex λ(s.l.) (FÖRSTER (1942), W. D. ROSS (1955b)) | ἐὰν α^P : ἂν β(B^e) || **27** διὰ παλαιοῦ β(B^e)C^cMi (*per antiquum* Iac Guil^{Nr}) vel δι' ἃ πάλαι οὐ E : μὴ διὰ παλαιοῦ γ^P (*non per antiquum* Guil^{vulg}) : διὰ πλαγίου prop. FÖRSTER (1942) | κινήται β(B^e)γ^P : κινήθη E₊ | ἐπὶ τὸ] ἐπεὶ E | συνηθέστερον] ἀσυνηθέστερον conl. ROLFES (1924) || **28** ἃ πολλάκις κινούμεθα β(B^e) : ἃ πολλάκις ἐννοούμεθα γ^P : ἃ πολλάκις ἐννοοῦμεν E₊ || **29** ἐστὶν α (*est* Guil^{vulg}) : ἐστὶ δυνάμει β(B^e) (*est potencia* Iac Guil^{NrV}) : ἢ δυνάμει C^cMi || **30** ἐνεργεῖαι] συνηθείαι conl. COOK WILSON (1882) p. 120

452^a30–^b6

Ἐπεὶ δ' ¹ ἐν τῇ φύσει γίγνεται καὶ
παρὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τύχης, ² ἔτι
μᾶλλον ἐν τοῖς δι' ἔθος, οἷς γε ἡ φύσις
μὴ ὁμοίως ὑπ-³ἀρχει, ὥστε κινηθῆναι
ἐνίσι⁴ ο<ὕ>κ ἐκεῖ, ἄλλως τε ⁴ καὶ
ἀφέλκῃ ἐκεῖθεν αὐτόν· διὰ τοῦτο γάρ,
ἐπεὶ δ' ἂν ⁵ δέη τι ὄνομα μνημονεῦσαι
παρόμοιον ὧι ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο σολοι-
⁶ρίζομεν.

Puisqu'au sein de la nature se produisent aussi des choses contre-nature et des choses aléatoires, c'est davantage encore le cas au sein du domaine de ce qui a lieu par habitude, étant donné que leur nature ne leur est en tout cas pas présente pareillement. La conséquence en est que parfois l'on ne se meut pas dans la bonne direction, en particulier lorsque l'on s'en détourne. C'est pour cela en effet que, lorsque l'on cherche à se remémorer un certain mot qui a le malheur de ressembler à un mot que nous connaissons, on a tendance à se fourvoyer à son égard.

^b1 ἐν τῇ φύσει $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}$: ὥσπερ ἐν τοῖς φύσει $\gamma_+\mathbf{P}$ || 2 οἷς γε ἡ φύσις $\beta(\mathbf{B}^e)$: οἷς ἡ φύσις γε $\mathbf{E}_+\mathbf{U}$: οἷς ἡ φύσις $\gamma\mathbf{P}$ | μὴ ὁμοίως $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$ (ὁμοίως post ὑπάρχει \mathbf{iP} , *non similiter* Guil) : ὁμοίως \mathbf{E}_+ (*similiter* Iac) || 3 ἐνίσι⁴ ο<ὕ>κ ἐκεῖ scripsi : ἐνίσιτε κάκεῖ ω | ἄλλως τε $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$: καὶ ἄλλως ἄλλως τε $\gamma\mathbf{P}$ || 4 καὶ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}$: καὶ ὅταν $\gamma_+\mathbf{P}$ | ἀφέλκῃ α : ἔλκῃ $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἀφέλκῃται prop. CHRIST apud BIEHL (1898) : ἀφέλκῃ <τι> suppl. BEARE (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc. n. 1, prob. edd.) | αὐτόν scripsi : αὐτός $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EU}$ (γρ.) (*ipse* Iac) : αὐτόσε πη $\gamma\mathbf{P}$ (*ipse casu quoquam* Guil) : αὐτός ἐπεὶ $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$ | γάρ, ἐπεὶ δ' ἂν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EU}$ (γρ. ἐπειδὴν) : καὶ ὅταν $\gamma_+\mathbf{P}$ || 5 δέη τι ὄνομα $\beta(\mathbf{B}^e)$: δέη ὄνομα $\gamma_+\mathbf{P}$: ἐπεὶ μόνον \mathbf{E} (ἐπίη ὄνομα con. CHRIST apud BIEHL (1898)) | ὧι ἴσμεν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{\Gamma}2$ (*ei quod scimus* Guil^{Nr}, *quo scimus* Guil^{vuls}), def. ISÉPY et PRAPA (2018) p. 51 : ἴσμεν \mathbf{P} : ὡς μὲν \mathbf{E}_+ (*sicut quidem* Iac) : μὲν γ : <εἰ> ἴσμεν con. FÖRSTER (1942) | εἰς ἐκεῖνο $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: εἰς δ' ἐκεῖνο γ

452^b6–13

Τὸ μὲν οὖν ἀναμιμνήσχεσθαι τοῦτον συμβαίνει τὸν ^[^b7] τρόπον. Τὸ δὲ μέγιστον, γνωρίζειν δεῖ τὸν χρόνον, ἢ μέτρῳι ^[^b8] ἢ ἀορίστως. Ἦν δέ τι ὧι κρίνει τὸν πλείω καὶ ἐλάττω· εὐ-^[^b9]λογον δ' ὥσπερ τὰ μεγέθη· νοεῖ γὰρ τὰ μεγάλα καὶ ^[^b10] πόρρω οὐ τῷ ἀποτείνειν ἐκεῖ τὴν διάνοιαν, ὥσπερ τὴν ὄψιν ^[^b11] φασί τινες (καὶ γὰρ μὴ ὄντων ὁμοίως νοήσει), ἀλλὰ τῇ ^[^b12] ἀνάλογον κινήσει· ἔστι γὰρ ἐν αὐτῇι τά τε ὅμοια σχήματα καὶ ^[^b13] κινήσεις.

La réminiscence survient ainsi de cette manière. Le plus important, toutefois, c'est qu'il faut connaître le temps, soit en fonction d'une mesure, soit de manière indéterminée. Il y avait une certaine faculté par laquelle on discerne le temps plus court du temps plus long. Il est raisonnable que cela ait lieu comme dans le cas des grandeurs, car l'on pense les choses de grande taille et éloignées, non pas parce que la réflexion s'étend jusqu'à elles ainsi que certains affirment que le fait la vue (car l'on pourra les penser pareillement même si elles n'existent pas), mais au moyen d'un mouvement qui leur est analogue, car il y a en lui des figures et des mouvements semblables à ces choses.

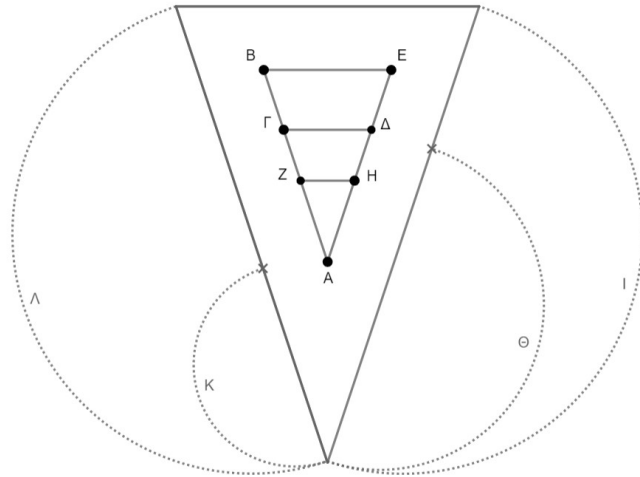
8 ἦν $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἔστω α (ἔτι \mathbf{P}) | κρίνει| κινεῖ \mathbf{E} | ἐλάττω \mathbf{E}_+ $\eta\mu\mathbf{P}$: ἐλάσσω $\beta(\mathbf{B}^e)\delta$ Mich^c(32.23) || 11–12
 τῇι ἀνάλογον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: τινὰ λόγον γ || 12 ἐν αὐτῇι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$ (ἐν αὐτῷι \mathbf{i} , *in ipsa* Guil) : ἐν αὐτοῖς \mathbf{E}_+ (*in ipsis* Iac) | τά τε $\beta(\mathbf{B}^e)$: τὰ $\alpha\mathbf{P}$ || 12–13 καὶ κινήσεις| καὶ αἱ κινήσεις $\mathbf{N}\mathbf{i}\mathbf{P}$

452^b13–22

Τίνι οὖν διοίσει ὅταν μείζω νοῆι; Ἡ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖ ¹⁴ ὄντα ἐλάσσω (πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω), καὶ ἀνά ¹⁵ λόγον καὶ τὰ ἐκτός; Ἔστι δὴ ἴσως ὥσπερ καὶ τοῖς εἴδεσιν ¹⁶ ἀνάλογον λαβεῖν, ἀλλὰ ἐν αὐτῶι, οὕτως καὶ τοῖς ἀποστήμα-¹⁷σιν. Ὡσπερ οὖν εἰ τὴν AB BE κινεῖται, ποιεῖ τὴν ΓΔ· ¹⁸ ἀνάλογον γὰρ ἡ ΑΓ καὶ ΓΔ. Τί οὖν μᾶλλον τὴν ΓΔ ἢ ¹⁹ τὴν ΖΗ ποιεῖ; Ἡ ὡς ἡ ΑΓ πρὸς τὴν AB ἔχει, οὕτως ἡ ²⁰ Θ πρὸς τὴν I ἔχει; Ταύτας οὖν ἅμα καὶ κινεῖται. Ἄν δὲ τὴν ²¹ ΖΗ βούληται νοῆσαι, τὴν μὲν BE ὁμοίως νοεῖ, ἀντὶ δὲ τῶν ²² ΘI τὰς ΚΛ νοεῖ· αὐταὶ γὰρ ἔχουσιν ὡς ΖΑ πρὸς ΒΑ.

Quelle différence, donc, cela fera-t-il en ce cas lorsque ce sont des choses plus grandes que l'on pense? Ou est-ce en fait que ce sont les choses précédentes que l'on pense, comme elles sont plus petites (car toutes les choses internes sont plus petites), et par analogie les choses externes aussi? Il est certainement possible, de même que l'on peut saisir, mais en soi-même, quelque chose qui soit analogue aux formes, de procéder ainsi quant aux distances aussi. Par comparaison, lorsque l'on se meut BE selon AB, on produit CD, car AC et CD sont analogues. Pourquoi donc produit-on CD plutôt que FG? Ou est-ce en fait que de même que AC se rapporte à AB, de même H à I? On se meut donc de ces mouvements en même temps. Mais lorsque c'est FG que l'on veut penser, on pense de manière semblable BE, mais au lieu de HI on pense JK (car leur rapport est comme celui de FA à BA).

13 διοίσει| διοίσει (sic) B^e | ὅταν] ἢ ὅταν C^cMi | μείζω β(B^e)γP : τὰ μείζω E₊L Mich^{1&c}(33.9 & 33.15–16) | ἢ ὅτι β(B^e)γP (aut quia Guil) : ὅτι E₊ (quoniam Iac) : ἢ ὅταν coni. FREUDENTHAL (1869b) p. 416 || 13–14 ἐκεῖνα νοεῖ β(B^e)iP : ἐκεῖνα νοεῖ ἢ E₊ : ἐκεῖνα νοεῖν γ : ἐκεῖ ἀνανοεῖν Mich^{yp}(34.16) : καὶ ἀνανοεῖν U(γρ.)v(γρ.) || 14 ὄντα ἐλάσσω β(B^e) : τὰ ἐλάσσω γP : τὰ ἐλάττω E₊η | πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω γP : πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάττω E₊η : om. B^e | καὶ] ὥσπερ E || 15 καὶ τὰ ἐκτός] del. W. D. ROSS (1955b) | δὴ β(B^e)γ : δ' E₊iP | καὶ τοῖς] τοῖς E : καὶ ἐν τοῖς C^cMiP || 16 ἀλλὰ ἐν β(B^e) : ἀλλ' ἐν γP : ἄλλο ἐν E₊S || 17 ΓΔ β(B^e)C^cMiXZ^aμP : ΑΔ Eγ Mich¹(24.20) : ΑΓ, ΓΔ coni. BEARE (1899) p. 466 || 18 καὶ ΓΔ] καὶ ἡ ΓΔ EN || 18–19 τὴν ΓΔ ἢ τὴν ΖΗ β(B^e)γP : τὴν ΓΔ ΖΗ E₊ : τὴν ΑΓ, ΓΔ ἢ τὴν ΑΖ, ΖΗ coni. BEARE (ibid.) p. 466 || 19 ἢ ὡς] ἢ ὅτι ὡς coni. BEARE (ibid.) p. 466 | ἡ ΑΓ πρὸς τὴν ΑΒ] ἡ ΑΓ πρὸς ΑΒ δP Mich¹(25.23) : ἡ ΑΖ πρὸς τὴν ΑΒ coni. FREUDENTHAL (1869b) p. 418 : ἡ ΑΒ, ΒΕ πρὸς τὴν ΑΓ, ΓΔ coni. BEARE (1899) p. 466 || 19–20 ἡ Θ β(B^e)C^cMi : ἡ ΗΘ E¹ (IT Iac) : ἡ τὸ Θ γP : KT Guil (=ἡ ΚΘ E³?) || 20 τὴν I β(B^e)E₊ (I Iac) : τὸ M γP : TM Guil | καὶ κινεῖται β(B^e)γ : κινεῖται E₊ || 21 μὲν] om. E | ΒΕ (BE Iac) | ΘΕ C^cMi : que GB BE Guil || 22 ΘI (TI Iac)] TC Guil | ΚΛ] ΚΑ E : KI Iac : KLM Guil | ΖΑ πρὸς ΒΑ] ΖΑΖΒΑ C^cMi : ΖΑ et ΒΑ Iac : ΑΒ, ΒΕ πρὸς ΑΖ, ΖΗ coni. BEARE (ibid.) p. 466



452^b23–29

[²³] Ὄταν οὖν ἅμα ἢ τε τοῦ πράγματος γίγνηται κίνησις καὶ ἢ τοῦ [²⁴] χρόνου, τότε τῆι μνήμηι ἐνεργεῖ. Ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἷε-^[25]ται μνημονεύειν· οὐθὲν γὰρ κωλύει διαψευσθῆναι τινα καὶ [²⁶] δοκεῖν μνημονεύειν μὴ μνημονεύοντα. Ἐνεργοῦντα δὲ τῆι μνήμηι [²⁷] μὴ οἷεσθαι ἀλλὰ λαμβάνειν μεμνημένον οὐκ ἔστιν· τοῦτο γὰρ [²⁸] ἦν αὐτὸ τὸ μεμνησθαι. Ἄλλ' ἐὰν ἢ τοῦ πράγματος γένηται [²⁹] χωρὶς τῆς τοῦ χρόνου ἢ αὕτη ἐκείνης, οὐ μέμνηται.

C'est lorsque surviennent ainsi en même temps à la fois le mouvement de la chose et celui du temps que l'on effectue l'acte de se souvenir. En revanche, lorsque l'on croit l'effectuer alors que l'on n'est pas en train de le faire, on croit être en train de se souvenir, car rien n'empêche qu'une personne fasse erreur et ait l'impression d'être en train de se souvenir alors qu'elle n'est pas en train de se souvenir. Il n'est cependant pas possible qu'une personne qui est en train d'effectuer l'acte de se souvenir ne le croie pas et soit en train de se souvenir à son insu, car c'est cela même en quoi consiste le fait de se rappeler quelque chose. En revanche, lorsque le mouvement de la chose se produit à part de celui du temps, ou celui-ci à part de celui-là, on ne se rappelle pas la chose.

23 οὖν] μὲν οὖν **μ** : μὲν **P** | γίγνηται κίνησις **α** : γίνεται κίνησις **B^e** : κίνησις γίγνηται **μ** : κίνησις γίνεται **P** || 24–25 οἴηται μὴ ποιῶν, οἷεται μνημονεύειν **α** (*opinatur non agens, opinatur memorari* Iac, *putet non faciens, putat memorari* Guil^{Nr}) : οἴηται μνημονεύειν **B^e** : εἴ τε μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν **XN** : οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν **ξ** Mich^{l&c} (36.19 & 36.21–22, 37.4–5) (*putet non faciens memorari* Guil^{NiNp}) : οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη **μ** ut desid. Mich(36.21–22) : οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη **P** || 25 οὐθὲν **β(B^e)E¹+η** : οὐδὲν **γ+** : οὐκ ἔστι μνήμη· οὐδὲν **μP** || 26–27 μνήμηι μὴ **γP** : μνήμηι **β(B^e)E+** || 27 ἀλλὰ **β(B^e)γP** : om. **E** : ἅμα **C^eMi**

452^b29–453^a4

Ἡ δὲ τοῦ [°30] χρόνου διττὴ ἐστίν· ὅτε μὲν γὰρ μέτρῳ οὐ μέμνηται αὐτόν, [453^a1] ὅτι τρίτῃ ἡμέρῃ (ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν), ὅτε δὲ καὶ μέ-[°2]τρῳ· ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ μέτρῳ. Εἰώθασι δὲ λέ-[°3]γειν ὅτι μέμνηται μὲν, πότε μέντοι οὐκ ἴσασιν, ὅταν [°4] μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσὸν μέτρῳ.

Le mouvement du temps est double : tantôt l'on ne se rappelle pas le temps en fonction d'une mesure, à savoir que c'était il y a trois jours, alors que l'on se rappelle l'avoir fait à un moment, et tantôt l'on s'en rappelle en fonction d'une mesure. Néanmoins, on se rappelle la chose quand bien même ce n'est pas en fonction d'une mesure. Les gens ont en fait coutume de dire qu'ils se se rappellent quelque chose, mais qu'il ne savent pas « quand », chaque fois qu'ils ne connaissent pas la quantité de ce « quand » en fonction d'une mesure.

30 διττὴ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EN}$: δισσή $\gamma_+\mathbf{P}$ | αὐτόν $\beta(\mathbf{B}^e)\epsilon\mathbf{X}$: αὐτό \mathbf{E} : αὐτῶν $\delta\mathbf{C}^c\mathbf{MiP}$ || ^a1 ὅτι $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}\mu\mathbf{PZ}^a$: οἷον ὅτι $\gamma_+\mathbf{P}$ (*ut* Iac, *ut quod* Guil) | τρίτῃ ἡμέρῃ conī. BIEHL (1898) : τρίτῃ ἡμέρῃ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}$: τρίτην ἡμέραν $\gamma_+\mathbf{P}$ | ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$ (ὅτοι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν \mathbf{P} , *quod tamen aliquando fecit* Guil) : ὁδήποτε ἐποίησεν $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ (*quod fecit* Iac) : ὁδήποτε ποιῆσαι \mathbf{E} || **2** ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ μέτρῳ $\alpha\mathbf{P}$ (μὴ καὶ μέτρῳ \mathbf{E}) : deest in \mathbf{B}^e | εἰώθασι| εἴωθε δ || **3** μέμνηται $\mathbf{B}^e\gamma$: μέμνηται $\mathbf{PC}^c\mathbf{Mi}\eta$: μέμνητε (sic) \mathbf{E} | πότε| <τὸ> πότε conī. BLOCH (2007) | ἴσασιν α : εἴσασιν $\beta(\mathbf{B}^e)$ | ὅταν| ὅτε $\mu\mathbf{P}$ || **4** μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσὸν $\beta(\mathbf{B}^e)$: τοῦ πότε μὴ γνωρίζωσι τὸ ποσὸν $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε ποσὸν \mathbf{E} : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τῷ ποσῷ γ : μὴ γνωρίζουσι τοῦτο πότε τῷ ποσῷ $\mu\mathbf{P}$: μὴ γνωρίζωσι τοῦτο τὸ ποσὸν conī. BLOCH (ibid.)

453^a4–14

Ὅτι μὲν οὖν οὐχ οἱ αὐ-^[*5]τοι μνημονικοὶ καὶ ἀναμνηστικοί, πρότερον εἴρηται. ^[*6] Διαφέρει δὲ τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι οὐ μόνον ^[*7] κατὰ τὸν χρόνον, ἀλλ' ὅτι τοῦ μὲν μνημονεύειν καὶ τῶν ἄλ-^[*8]λων ζώων μετέχει πολλά, τοῦ δ' ἀναμιμνήσκεσθαι οὐδὲν ὡς ^[*9] εἰπεῖν τῶν γνωριζομένων ζώων, πλὴν ἄνθρωπος. Αἴτιον δ' ὅτι ^[*10] τὸ ἀναμιμνήσκεσθαί ἐστιν οἶον συλλογισμὸς τις· ὁ τι γὰρ ^[*11] πρότερον εἶδεν ἢ ἤκουσεν (ἢ τι τοιοῦτον ἔπαθε), συλλογίζεται ὁ ^[*12] ἀναμιμνησκόμενος, καὶ ἔστιν οἶον ζήτησις τις. Τοῦτο δ' οἷς καὶ ^[*13] τὸ βουλευτικὸν ὑπάρχει, φύσει μόνους συμβέβηκεν· καὶ γὰρ ^[*14] τὸ βουλευέσθαι συλλογισμὸς τις ἐστίν.

Qu'ainsi ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont particulièrement capables de souvenir et de réminiscence, on l'a dit dans les propos précédents. Le souvenir diffère de la réminiscence, non seulement eu égard au temps, mais en ce que de nombreux autres animaux ont aussi part au souvenir, alors qu'aucun des animaux connus, pour ainsi dire, n'a part à la réminiscence, à l'exception de l'être humain. La cause en est que la réminiscence est comparable à une sorte d'inférence. En effet, celui qui est en train d'effectuer une réminiscence infère ce qu'il a antérieurement vu ou entendu (ou éprouvé de quelque manière), et cette activité est comparable à une sorte de recherche. Elle se trouve n'avoir lieu par nature que chez les seuls animaux chez qui la faculté de délibérer est aussi présente, car la délibération est aussi une sorte d'inférence.

5 πρότερον $\beta(B^e) \gamma$: ἐν τοῖς πρότερον $E_+ U i P$ || **6** τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι $\beta(B^e) \gamma P$: τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι $E_+ \xi$ || **9** γνωριζομένων $\beta(B^e) E_+ i P$: γνωρίμων γ || **10** τὸ] om. $i P$ || **11** πρότερον εἶδεν ἢ ἤκουσεν] πρότερον ἤκουσεν ἢ εἶδεν δ : εἶδεν πρότερον ἢ ἤκουσεν μP || **12** τις] της (sic) E || **13** φύσει μόνους συμβέβηκεν] μόνους συμβέβηκεν λ : μόνους συμβέβηκεν φύσει μP || **14** βουλευέσθαι α : βούλεσθαι B^e

453^a14–26

Ὅτι δὲ σωματικόν τι ^[15] τὸ πάθος, καὶ ἡ ἀνάμνησις ζήτησις ἐν τοιούτῳ φαντάσμα-^[16]τος, σημεῖον τὸ παρενοχλεῖν ἐνίους ἐπειδὴν μὴ δύνωνται ^[17] ἀναμνησθῆναι, καίτοι ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν, καὶ οὐκέτ' ^[18] ἐπιχειροῦντας ἀναμιμνήσκεσθαι οὐθὲν ἤττον, καὶ μάλιστα ^[19] τοὺς μελαγχολικούς· τούτους γὰρ τὰ φαντάσματα κινεῖ μάλιστα. ^[20] Αἴτιον δὲ τὸ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι, ὅτι ^[21] καθάπερ τοῖς βάλλουσιν οὐκέτι ἐπ' αὐτοῖς τὸ στήσαι, οὕτω καὶ ^[22] ὁ ἀναμιμνησκόμενος καὶ θηρεύων σωματικόν τι κινεῖ ^[23] πάθος. Μάλιστα δ' ἐνοχλοῦνται οἷς ἂν ὑγρότης τύχηι ὑπ-^[24]άρχουσα περὶ τὸν αἰσθητικὸν τόπον· οὐ γὰρ ῥαιδίως παύεται ^[25] κινήσεισα, ἕως ἂν ἐπανέλθῃ τὸ ζητούμενον καὶ εὐθυπορήσῃ ἢ ^[26] κίνησις.

Que l'affection est quelque chose de corporel, et que la réminiscence est une recherche d'un phantasme dans un tel domaine, on en trouvera un signe dans le fait que certaines personnes soient gênées lorsqu'elles ne parviennent pas à effectuer de réminiscence en dépit du fait qu'elles y pensent de toutes leurs forces, et que, quand elles ont cessé de chercher à y parvenir, la réminiscence ne se produit pas moins. Et c'est surtout le cas chez les mélancoliques, car les phantasmes les meuvent à un degré tout particulier. La cause en est qu'ils ne contrôlent pas le processus : tout comme ceux qui sont en train de lancer un projectile ne peuvent plus reprendre le contrôle pour s'arrêter, de même celui qui est en train d'effectuer une réminiscence, lorsqu'il est en chasse, meut quelque chose de corporel. Ce sont surtout ceux chez qui une certaine humidité se trouve être présente au niveau du lieu de la perception qui sont gênés, car celle-ci ne cesse pas facilement d'être mue, jusqu'à ce que l'on parvienne à ce que l'on cherche et que le mouvement puisse aller droit au but.

14 δὲ $\beta(B^e)\gamma$: δ' ἐστὶ E^1_+iP | σωματικόν τι $\beta(B^e)\gamma$ (*corporea quedam* Guil) : σωματικὸν $E_+ \eta i P$ || 15–16 φαντάσματος| φαντάσματοι $L i P$ || 17 καίτοι $\beta(B^e)iP$: καὶ a | ἐπέχοντας $\beta(B^e)$: ἐπέχοντες E^1 : πάνυ ἐπέχοντας γ_+ : πάνυ ἀπέχοντας Mi : ἐπέχοντας πάνυ $v \mu P$: πάνυ ἐπέχοντες N || 18 οὐθὲν $\beta(B^e)$: οὐδὲν a | ἤττον a : ἥσσον $\beta(B^e)$ || 19 τὰ φαντάσματα $\beta(B^e)U i P$: φαντάσματα a | μάλιστα| om. μP || 20 τὸ $\beta(B^e)$: τοῦ a | ἐπ' αὐτοῖς $\beta(B^e)\gamma$: ἐφ' ἑαυτοῖς $E_+ i P$ | εἶναι $\beta(B^e)E i P$: εἶναι τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι γ_+ (τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι secl. iam W. D. ROSS (1955b)) || 22 θηρεύων a : ὁ θηρεύων $\beta(B^e)iP$ | τι| om. E || 22–23 πάθος $\beta(B^e)E$: ἐν ὧι τὸ πάθος $P \gamma_+$ (ἐν ὧι πάθος η) || 23 ἐνοχλοῦνται $\beta(B^e)\gamma$ (*hanelant* Iac, *turbantur* Guil) : ἐνυπάρχει E : ἐνοχλεῖ $C^c Mi$ || 25 ἐπανέλθῃ $\beta(B^e)E i P$: ἐπέλθῃ γ : ἐπέλθῃ ἐπὶ $C^c M$ | εὐθυπορήσῃ| εὐθυπορήσει EP

453^a26–31

Διὸ καὶ ὄργαι καὶ φόβοι, ὅταν κινήσωσιν, ἀντι-^[*27]κινούντων πάλιν τούτων οὐ καθίστανται, ἀλλ' ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἀντι-^[*28]κινουῦσιν. Καὶ ἔοικε τὸ πάθος τοῖς ὀνόμασι καὶ μέλεσι καὶ ^[*29]λόγοις, ὅταν διὰ στόματος αὐτῶν γένηται τι σφόδρα· παυ-^[*30]σαμένοις γὰρ καὶ οὐ βουλομένοις ἐπέρχεται πάλιν ἄιδειν ἢ ^[*31]λέγειν.

C'est pourquoi aussi bien les colères que les peurs, quand ces mouvements ont lieu, ne s'arrêtent pas même face à des mouvements contraires, mais produisent des mouvements contraires dans la même direction. Et cette affection ressemble aux mots, aux mélodies et aux discours, lorsqu'on les a trop eus à la bouche : en effet, il arrive aux gens qui pourtant veulent s'arrêter et en sont lassés, de continuer encore à les chanter et à les réciter.

26 ὅταν **β**(**B^eP**) : ὅταν τι **α** (*cum* Iac Guil) || **29** αὐτῶν γένηται τι σφόδρα **β**(**B^e**) : γένηται τι αὐτῶν σφόδρα **C^cMi** : γένηται τις φόρα **E** : τι αὐτῶν γένηται σφόδρα **γP** || **29–30** παυσαμένοις **α** : παυσαμένος **B^e**

453^a31–^b7

Εἰσὶ δὲ καὶ οἱ τὰ ἄνω μείζω ἔχοντες
καὶ οἱ νανώ-¹ιδεῖς ἀμνημονέστεροι
τῶν ἐναντίων διὰ τὸ πολὺ βάρος
ἔχειν ² ἐπὶ τῷ αἰσθητικῷ, καὶ
μήτ' ἐξ ἀρχῆς τὰς κινήσεις δύνα-
³σθαι ἐμμένειν ἀλλὰ διαλύεσθαι μήτ'
ἐν τῷ ἀναμιμνήσκε-⁴σθαι ῥαδίως
εὐθυπορεῖν. Οἱ δὲ πάμπαν νέοι καὶ
λίαν γέρον-⁵τες ἀμνήμονες διὰ τὴν
κίνησιν· οἱ μὲν γὰρ ἐν φθίσει, οἱ δ' ⁶
ἐν αὐξήσει πολλῆ· ἔτι δὲ τὰ γε παιδία
καὶ νανώδη ⁷ ἔστι μέχρι πόρρω τῆς
ἡλικίας.

Les personnes qui ont les membres supérieurs de grande taille, et celles qui sont constituées comme des nains, sont dotées de peu de mémoire par rapport à celles chez qui c'est l'inverse, du fait du poids important qui repose sur leur partie perceptive et parce que leurs mouvements sont incapables à la fois de demeurer en place d'emblée (mais se dispersent) et d'aller facilement droit au but lors de la réminiscence. Quant aux personnes qui sont extrêmement jeunes ou vieilles, elles sont dépourvues de mémoire du fait du mouvement de leur âge, car les unes sont en phase de dépérissement et les autres en phase de grande croissance. De surcroît, les enfants sont constitués comme des nains jusqu'à ce qu'ils soient plus avancés en âge.

^b5 μὲν γὰρ **a** : μὲν **B^e** || **6** πολλῆ **β(B^e)γ** : πολλῆ εἰσὶν **E₊ 1P** || **6–7** ἔτι δὲ τὰ γε παιδία καὶ νανώδη ἔστι **E₊ η** : ἔτι δὲ τὰ γε παιδία καὶ νανώδη εἰσὶ **δP** : ἔστι δὲ τὰ γε παιδία καὶ νανώδη **β(B^e)**

453^b8–11

⁸ Περὶ μὲν οὖν μνήμης καὶ τοῦ
μνημονεύειν, τίς ἡ φύσις ⁹ αὐτῶν καὶ
τίνι τῶν τῆς ψυχῆς μνημονεύει τὰ ζῶια,
καὶ ¹⁰ περὶ τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι, τί
ἔστι καὶ πῶς γίγνεται καὶ διὰ ¹¹ τίν'
αἰτίαν, εἴρηται.

Au sujet, donc, de la mémoire et de l'acte de se souvenir, quelle est leur nature, par quelle partie de l'âme les animaux sont capables de se souvenir, et, au sujet de la réminiscence, ce qu'elle est, de quelle manière elle se produit et du fait de quelle cause, on l'a dit.

8 τίς] καὶ τίς **μP** || **9** τίνι] τί **E** || **11** τίν' αἰτίαν **β(B^e)γ** (*quam causam* Guil) : τίνας αἰτίας **E₊ 1P** (*quas causas* Iac)

453^b11–17

1. Περὶ δὲ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως ἐπισκεπτέον [12] τίνα τε τυγχάνει ὄντα, καὶ πότερον ἴδια τῆς ψυχῆς ἢ τοῦ [13] σώματος ἢ κοινά, καὶ εἰ κοινά, τίνος μορίου τῆς ψυχῆς ἢ [14] τοῦ σώματος, καὶ διὰ τίν' αἰτίαν ὑπάρχει τοῖς ζώοις, καὶ [15] πότερον ἅπαντα κεκοινωνήκεν ἀμφοτέρων αὐτῶν, ἢ τὰ μὲν [16] ὕπνου τὰ δὲ θατέρου μόνον, ἢ τὰ μὲν οὐδετέρου τὰ δὲ ἀμφο- [17]τέρων.

[*De somno et vigilia*]

1. Au sujet du sommeil et de la veille, il faut examiner ce qu'ils se trouvent être ; s'ils sont propres à l'âme ou au corps ou bien s'ils leur sont communs, et, s'ils leur sont communs, à quelle partie de l'âme ou du corps ils appartiennent ; par quelle cause ils sont présents chez les animaux ; et si tous les animaux ont part aux deux, ou certains au sommeil et d'autres à l'autre seulement, ou bien certains à aucun et d'autres aux deux.

Tit. περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως **vμ** : περὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **E** : περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **UM** : περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **C^cηZ^a** : sine ullo titulo cett. || **11** ἐπισκεπτέον **β(B^e)γ₊** : σκεπτέον **E₁P** || **12** καὶ **aP** : ἢ **B^e** || **12–13** τῆς ψυχῆς ἢ τοῦ σώματος **aP** : τοῦ σώματος ἢ τῆς ψυχῆς **B^e** || **13** καὶ **κἂν E** || **15** αὐτῶν] om. **E** || **15–16** τὰ μὲν ὕπνου τὰ δὲ θατέρου **β(B^e)γP** : τὰ μὲν θατέρου τὰ δὲ θατέρου **E₊**

453^b17–24

Πρὸς δὲ τούτοις τί ἐστὶ τὸ ἐνύπνιον, καὶ διὰ τίν' αἰτίαν [18] οἱ καθεύδοντες ὅτε μὲν ὄνειρώσσουσιν ὅτε δ' οὐκ ὄνειρώσσουσιν, ἢ συμβαίνει [19] μὲν αἰεὶ τοῖς καθεύδουσιν ἐνυπνιάζειν, ἀλλ' οὐ μνημονεύουσιν, [20] καὶ εἰ τοῦτο γίνεταί, διὰ τίνα αἰτίαν γίνεταί· καὶ πότερον [21] ἐνδέχεται τὰ μέλλοντα προορᾶν ἢ οὐκ ἐνδέχεται, καὶ τίνα [22] τρόπον εἰ ἐνδέχεται· καὶ πότερον τὰ μέλλοντα ὑπ' ἀνθρώ- [23]που πράσσεσθαι μόνον, ἢ καὶ ὦν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰ- [24]τίαν ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον ;

En plus de cela, il faut examiner ce qu'est le rêve ; par quelle cause il se fait que les personnes endormies, tantôt rêvent, tantôt ne rêvent pas, ou s'il arrive toujours de rêver aux personnes endormies mais qu'elles ne s'en souviennent pas, et, si c'est le cas, par quelle cause cela se produit ; s'il est possible de voir par avance des événements qui vont se produire ou si ce n'est pas possible, et de quelle manière si c'est possible ; et s'il s'agit seulement des actions qui vont être accomplies par l'être humain ou aussi d'événements dont la cause réside en une divinité, ou la nature ou encore le hasard.

18 οὐκ ὄνειρώσσουσιν **β(B^e)E₊iP** : οὐ **γ** || **20** καὶ **β(B^e)ε** : κἂν **E₊δP** | εἰ] ἢ **E¹** | τοῦτο γίνεταί] τοῦτο γίνεταί **EL** || **23** πράσσεσθαι μόνον **aP** : μόνον πράσσεσθαι **B^eN** || **24** ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον **β(B^e)** : καὶ φύσει γίνεταί ἢ ἀπ' αὐτομάτου **a** (ἀπὸ ταῦτομάτου **δP**)

453^b24–31

Ὅτι μὲν οὖν [125] τῷ αὐτῷ τοῦ ζώου ἢ τε ἐγρηγόρσις ὑπ- [126] ἀρχεῖ καὶ ὁ ὕπνος, φανερόν· ἀντίκειται γάρ, καὶ φαίνεται στερησίς τις [127] ὁ ὕπνος τῆς ἐγρηγόρσεως· αἰ γὰρ τὰ ἔσχατα καὶ ἐπὶ τῶν [128] ἄλλων καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς ἐν τῷ αὐτῷ δεκτικῷ φαίνεται [129] γιγνόμενα, καὶ τοῦ αὐτοῦ ὄντα πάθη, λέγω δὲ οἶον ὑγίεια καὶ [130] νόσος, κάλλος αἴσχος, ἰσχύς ἀσθένεια, [131] ὄψις τυφλότης, ἀκοή κωφότης.

En premier lieu, donc, que c'est au sein de la même partie de l'être vivant que sont présents à la fois la veille et le sommeil, c'est évident, car ils s'opposent et le sommeil semble être une sorte de privation de la veille. En effet, les termes extrêmes, chez les êtres naturels comme dans le cas des autres, paraissent toujours se produire dans le même réceptacle et être des affections de la même chose (je veux parler de ce qui est du même ordre que la santé et la maladie, la beauté et la laideur, la force et la faiblesse, la vue et l'aveuglement, l'ouïe et la surdité).

24–26 ὅτι μὲν οὖν ... φανερόν $\beta(B^e)$: πρῶτον μὲν οὖν τοῦτο γε φανερόν, ὅτι ... αP || 25 τοῦ ζώου $\beta(B^e) \gamma P$: ζῳίω E : τῶν τοῦ ζώου $C^e Mi$ || 26 ἀντίκειται $B^e C^e Mi NXLH^a Z^a$: ἀντίκεινται cett. codd. || 27 ἔσχατα $\beta(B^e) \gamma P$: ἐναντία E_+ || 28 ἐν τῷ $\beta(B^e) \gamma P$: καὶ ἐν τῷ E_+ || 29 γιγνόμενα] τὰ γιγνόμενα E || 30–31 κάλλος αἴσχος, ἰσχύς ἀσθένεια, ὄψις τυφλότης, ἀκοή κωφότης $\beta(B^e)$: αἴσχος κάλλος, ἰσχύς ἀσθένεια, ὄψις τυφλότης, ἀκοή κωφότης $E_+ \mathbf{1P}$: αἴσχος καὶ κάλλος καὶ ἰσχύς καὶ ἀσθένεια καὶ ὄψις καὶ τυφλότης καὶ ἀκοή καὶ κωφότης γ

453^b31–454^a7

Ἔτι δὲ [454^a1] καὶ ἐκ τῶνδε δῆλον· ὧ γὰρ τὸν ἐγρηγορότα γινώσκομεν [2] τούτῳ καὶ τὸν καθυπνώττοντα· τὸν γὰρ αἰσθανόμενον ἐγρηγορέναι [3] νομίζομεν, καὶ τὸν ἐγρηγορότα πάντα ἢ τῶν ἔξωθεν τινος αἰ- [4] σθάνεσθαι ἢ τῶν ἐν αὐτῷ κινήσεων. Εἰ τοίνυν τὸ ἐγρηγο- [5] ρέναι ἐν μηδενὶ ἄλλω ἐστὶν ἢ τῷ αἰσθάνεσθαι, δῆλον ὅτι [6] ὧπερ αἰσθάνεται, τούτῳ καὶ ἐγρηγόρε τὰ ἐγρηγορότα καὶ καθεύδει [7] τὰ καθεύδοντα.

En outre, c'est évident à partir des considérations suivantes aussi, car c'est par ce par quoi nous connaissons qu'un être est éveillé que nous connaissons aussi qu'un être est endormi, et nous considérons que un être en train de percevoir est éveillé et que n'importe quel être éveillé est en train de percevoir, soit un mouvement externe, soit l'un de ceux qui sont en lui-même. Si en tout cas être éveillé ne consiste en rien d'autre qu'en l'activité de percevoir, il est évident que c'est précisément par ce par quoi nous percevons que veillent les êtres éveillés et que dorment les êtres endormis.

^a1 ὧ αP : ὡς B^e | γινώσκομεν $\beta(B^e)$: γνωρίζομεν αP || 2 καθυπνώττοντα $\beta(B^e)$: καθ' ὑπνοῦντα (sic) E^1 : καθυπνοῦντα $C^e Mi$: κάθυπνον vel καθ' ὕπνον γP : *eum qui sompno premitur* Anon Guil || 5 αἰσθάνεσθαι αἰσθάνε (sic) B^e

454^a7–11

Ἐπεὶ δὲ οὔτε τῆς ψυχῆς ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι [7] οὔτε τοῦ σώματος (οὐ γὰρ ἡ δύναμις, τούτου καὶ ἡ ἐνέργεια· ἡ [9] δὲ λεγομένη αἰσθησις ὡς ἐνέργεια κίνησις τις διὰ τοῦ σώ- [10]ματος τῆς ψυχῆς ἐστίν), φανερόν ὡς οὔτε τῆς ψυχῆς τὸ πά- [11]θος ἴδιον, οὔτ' ἄψυχον σῶμα δυνατὸν αἰσθάνεσθαι.

Puisque l'activité de percevoir n'est propre, ni à l'âme, ni au corps (car ce dont il existe une puissance comporte aussi une activité, et ce que l'on appelle perception est, comme activité, un certain mouvement de l'âme par l'intermédiaire du corps), il est clair qu'il n'est pas le cas, ni que l'affection en question soit propre à l'âme, ni qu'un corps inanimé soit capable de percevoir.

7 οὔτε τῆς ψυχῆς **α** : οὐδὲ ψυχῆς **β**(**B^eP**) || 8 ἐνέργεια| ἐνεργεῖαι **E**

454^a11–19

Διωρι- [12]σμένων δὲ πρότερον ἐν ἐτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων [13] τῆς ψυχῆς, καὶ τοῦ μὲν θρεπτικοῦ χωριζομένου τῶν ἄλλων ἐν [14] τοῖς ἔχουσι ζωὴν, τῶν δ' ἄλλων οὐδενὸς ἄνευ τούτου, [15] δῆλον ὡς ὅσα μὲν αὐξήσεως καὶ φθίσεως μετέχει μόνον [16] τῶν ζώντων, ὅτι τούτοις οὐχ ὑπάρχει ὕπνος οὐδ' ἐγρήγορις, [17] οἶον τοῖς φυτοῖς (οὐ γὰρ ἔχουσι τὸ αἰσθητικὸν μέρος, οὔτ' εἰ [18] χωριστὸν ἐστίν οὔτ' εἰ μὴ χωριστὸν· τῇ γὰρ δυνάμει καὶ τῷ [19] εἶναι χωριστὸν ἐστίν).

Comme l'on a auparavant dans d'autres traités déterminé ce que l'on appelle des parties de l'âme, et que la partie nutritive peut être séparée des autres chez les êtres qui possèdent la vie, tandis qu'aucune des autres ne peut exister sans elle, il est évident que, quant à tous ceux parmi les vivants qui ont part uniquement à la croissance et au dépérissement, le sommeil n'est pas présent chez eux, pas plus que la veille, par exemple chez les plantes (en effet elles n'ont pas la partie perceptive, qu'elle soit séparable ou non – car elle est séparable en puissance et en essence).

12–13 πρότερον ἐν ἐτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **β**(**B^e**) **γ** : περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἐτέροις πρότερον **E**+**1P** || 13 μὲν] om. **E** || 13–14 ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν **β**(**B^eΓ2**) (*in habentibus vitam* Guil^{Sw}) : ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν **E**¹⁺ (*in habentibus animam corporibus* Prisc(55.15–16), *in corporibus habentibus vitam* Guil^{vulg}) : ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα **γP** (*in hiis que habent corpus* Anon) || 14 οὐδενὸς **αP** (δ' οὐδενὸς **C^eMi**) : οὐθὲν **B^e**

454^a19–26

Ὅμοίως δὲ καὶ ὅτι οὐδέν ἐστιν ὃ
 αἰεὶ ἐγρή-^[*20]γορεν ἢ ὃ αἰεὶ καθεύδει,
 ἀλλὰ τοῖς αὐτοῖς ὑπάρχει τῶν ζώων
^[*21]ἀμφοτέρα τὰ πάθη ταῦτα. Οὔτε
 γάρ, εἴ τί ἐστι ζῷον μὴ ἔχον αἰ-
^[*22]σθησιν, τοῦτ' ἐνδέχεται καθεύδειν
 οὐδὲ ἐγρηγορέναι (ἄμ-^[*23]φω γάρ
 ἐστι τὰ πάθη ταῦτα περὶ διάθεσιν
 τοῦ πρώτου αἰ-^[*24]σθητικοῦ). οὐκ
 ἐνδέχεται δὲ οὐδὲ θάτερον τούτων
 ὑπάρχειν αἰεὶ ^[*25]τῷ αὐτῷ, οἷον αἰεὶ
 τι γένος ζώων καθεύδειν ἢ αἰεὶ ἐγρη-
^[*26]γορέναι.

Semblablement, il est évident aussi qu'il n'y
 aucun animal qui dorme toujours ou veille
 toujours, mais que ce sont chez les mêmes
 animaux que ces deux affections sont
 présentes. En effet, s'il existe un certain
 animal qui ne possède pas perception,
 celui-ci ne peut être, ni endormi, ni non
 plus éveillé (car ces affections concernent
 toutes deux l'état de la partie perceptive
 première). Par ailleurs, il n'est pas non
 plus possible que l'une des deux soit
 toujours présente chez le même animal,
 par exemple qu'un certain genre d'animaux
 dorme toujours ou veille toujours.

20 ἢ ὃ $\beta(B^eP)$: ἢ α || 21 οὔτε $\beta(B^eP)\gamma_+$: οὐ EXO^d : οὐδὲ ν | μὴ ἔχον $\beta(B^eP)$ et iam BEARE (1899)
 p. 467 : ἔχον α || 22 καθεύδειν οὐδὲ ἐγρηγορέναι $\beta(B^eP)$: οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι α || 23 ἐστι|
 deest in B^e || 23 διάθεσιν $\beta(B^eP)$: αἰσθησιν α (τὴν αἰσθησιν C^cMi) || 24 ὑπάρχειν αἰεὶ $\beta(B^eP)\delta$: αἰεὶ
 ὑπάρχειν $E_+ \epsilon$ || 25 ἢ αἰεὶ $\beta(B^eP)\gamma$: ἢ αἰεὶ τι $E_+ \iota$

454^a26–32

Ἔτι ὅσων ἔστι τι ἔργον κατὰ φύσιν, ὅταν ὑπερβάλλῃ [27] τὸν χρόνον, ἢ τι ὧν δύναται τῷ ποιεῖν, ἀνάγκη ἀδυνατεῖν, οἷον [28] τὰ ὄμματα ὁρῶντα, καὶ παύεσθαι τοῦτο ποιοῦντα, ὁμοίως [29] δὲ καὶ χεῖρα καὶ ἄλλο πᾶν οὗ ἔστι τι ἔργον. Εἰ δὲ τινός [30] ἔστιν ἔργον τὸ αἰσθάνεσθαι, καὶ τοῦτο, ἂν ὑπερβάλλῃ ὅσον [31] ἦν χρόνον δυνάμενον αἰσθάνεσθαι συνεχῶς, ἀδυνατήσῃ καὶ [32] οὐκέτι τοῦτο ποιήσῃ.

En outre, pour tout ce qui possède une certaine fonction naturelle, lorsque l'on excède la durée appropriée – ou pour n'importe quelle activité qui est possible par l'emploi d'une certaine chose –, il est nécessaire que son accomplissement devienne impossible (par exemple, que les yeux deviennent incapables de voir) et s'interrompe (et pareillement quant aux mains et à quoi que ce soit d'autre dont il y a une certaine fonction). Ainsi, si percevoir est la fonction d'une certaine chose, cette chose aussi, lorsqu'elle excède la durée pendant laquelle elle est capable de percevoir continuellement, en deviendra incapable et s'interrompra de le faire.

26 ἔτι α : εἰ β (B^eP) : ὅτι conī. BECKER (1823) | ὅσων α : ὅσον β (B^eP) || 27 ἢ τι ὧν δύναται τῷ ποιεῖν β (B^eP) : ἢ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν α (vel aliquid eorum que possunt tempore facere Anon) : ὧν δύναται χρόνῳ ποιεῖν E : ἢ τι ὧν δύναται ποιεῖν Mich^c (45.15) : ἐν ὅσῳ δύναται ποιεῖν Mich^γ (45.21 σαφεστέρα δὲ καὶ καταλληλοτέρα ἢ ἑτέρα γραφή ἢ οὕτως ἔχουσα), def. H.-D. SAFFREY (1954) pp. 514–515 : in quanto possunt aliquid facere vel aliquod eorum que possunt tempore facere Guil : ὅσον δύναται τι ποιεῖν conī. W. D. ROSS (1955b) || 30 ὑπερβάλλῃ β (B^eP) : ὑπερβάλλῃ α || 30–31 καὶ τοῦτο ... αἰσθάνεσθαι] om. γ

454^a32–^b9

Εἰ τοίνυν τὸ ἐγρηγορέναι ὄρισται τῷ
 [454^b1] λελύσθαι τὴν αἴσθησιν, τῶν δ'
 ἐναντίων τῶν μὲν ἀνάγκη θάτερον [^b2]
 παρεῖναι τῶν δ' οὐ, τὸ δ' ἐγρηγορέναι
 τῷ καθεύδειν ἐναντίον, [^b3] καὶ
 ἀναγκαῖον παντὶ θάτερον ὑπάρχειν,
 ἀναγκαῖον ἂν εἶη κα-^{[b}4]θεύδειν. Εἰ οὖν
 τὸ τοιοῦτον πάθος ὕπνος, τοῦτο δ'
 ἐστὶν ἀδυ-^{[b}5]ναμία δι' ὑπερβολὴν τοῦ
 ἐγρηγορέναι, ἡ δὲ τοῦ ἐγρηγορέναι
 [^b6] ὑπερβολὴ ὅτε μὲν νοσώδης ὅτε
 δὲ ἄνευ νόσου γίγνεται, ὥστε [^b7] καὶ
 ἡ ἀδυναμία καὶ ἡ διάλυσις ὡσαύτως
 ἔσται, ἀνάγκη [^b8] πᾶν ἐγρηγορὸς
 ἐνδέχεσθαι καθεύδειν· ἀδύνατον γὰρ
 ἀεὶ [^b9] ἐνεργεῖν.

Si donc l'état de veille se définit par
 le désentravement de la perception, si
 parmi les contraires nécessairement l'un est
 présent et l'autre non, si le sommeil est
 le contraire de l'état de veille, et s'il est
 nécessaire que l'un des deux soit présent
 chez tout animal, alors le sommeil est
 nécessaire. Si, par conséquent, le sommeil
 est une affection de cette sorte, c'est-à-
 dire une incapacité résultant d'un excès de
 veille, et qu'un excès de veille peut survenir,
 tantôt en lien avec une maladie, tantôt en
 l'absence de maladie, de sorte qu'il en va
 de même de l'incapacité et de la délivrance,
 il est nécessaire que tout animal qui veille
 puisse dormir, car il est impossible d'être
 toujours actif.

32 ὄρισται τῷ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: τούτῳ ὄρισται τῷ \mathbf{E}^1_{+1} || ^b1–2 τῶν μὲν ἀνάγκη θάτερον παρεῖναι τῶν δ' οὐ
 $\beta(\mathbf{B}^e(\text{om. } \delta')\mathbf{P})$: τῶν μὲν ἀνάγκη θάτερον ἀεὶ παρεῖναι τῶν δ' οὐ \mathbf{E}_+ (θάτερα \mathbf{E}^1) : τὸ μὲν ἀνάγκη παρεῖναι
 τὸ δ' οὐ γ || **4** τὸ τοιοῦτον πάθος ὕπνος α (τοιοῦτο \mathbf{E}^1) : τὸ τοιοῦτον πάθος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ || **5** δι' ὑπερβολὴν
 post ἐγρηγορέναι \mathbf{E} || **7** ἔσται $\alpha\mathbf{P}$: ἐστὶν \mathbf{B}^e || **8** ἐγρηγορὸς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τὸ ἐγρηγορὸς α

454^{b9-14}

Ὅμοίως δὲ οὐδὲ καθεύδειν οὐδὲν αἰεὶ ἐνδέχεται. ^[^b10] Ὁ γὰρ ὕπνος πάθος τι τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου ἐστίν, καὶ οἷον δεσμός καὶ ^[^b11] ἀκίνησία, ὥστ' ἀνάγκη πᾶν τὸ καθεύδον ἔχειν τὸ αἰσθητικὸν ^[^b12] μόριον. Αἰσθητικὸν δὲ τὸ δυνατὸν αἰσθάνεσθαι κατ' ἐνέργειαν· ^[^b13] ἐνεργεῖν δὲ τῇ αἰσθήσει κυρίως καὶ ἀπλῶς ἀδύνατον καθ-^[^b14]εὔδον ἅμα· διὸ ἀναγκαῖον ὕπνον πάντα ἐγερὸν εἶναι.

Semblablement, il n'est pas non plus possible qu'un animal dorme toujours. En effet, le sommeil est une certaine affection de la partie perceptive, laquelle est semblable à une sorte d'entrave et à une immobilisation, si bien qu'il est nécessaire que tout animal endormi possède la partie perceptive. Or est doté de la perception ce qui est capable de percevoir en acte, et il est impossible de dormir et en même temps d'avoir une activité perceptive au sens propre et sans restriction. C'est pourquoi il est nécessaire que tout sommeil admette un éveil.

10 πάθος| om. E | καὶ οἷον β(B^eP) γ : οἷον E₊NX η || 10-11 δεσμός καὶ ἀκίνησία β(B^eP) : δεσμός τις καὶ ἀκίνησία γ : δεσμός καὶ ἀκίνησία τις E₊U ι

454^b14-23

Τὰ μὲν [15] οὖν ἄλλα σχεδὸν ἅπαντα
 δῆλα κοινωνοῦνθ' ὕπνου, καὶ πλωτὰ
 [16] καὶ πτηνὰ καὶ πεζά· καὶ γὰρ τὰ
 τῶν ἰχθύων γένη καὶ [17] τὰ τῶν
 μαλακίων ὥπται καθεύδοντα, καὶ τᾶλλα
 πάντα [18] ὅσα ἔχει ὀφθαλμούς· καὶ
 γὰρ τὰ σκληρόδερμα φα-[19]νερά καὶ
 τὰ ἔντομα κοιμώμενα· βραχύπνα δὲ
 τὰ τοιαῦτα [20] πάντα, διὸ καὶ λάθοι
 ἄν τινα πολλάκις πότερον μετέχουσι
 [21] τοῦ καθεύδειν ἢ οὐ. Τῶν δ'
 ὀστρακοδέρμων κατὰ μὲν τὴν αἴσθη-
 [22]σιν οὐδέ πω γέγονε φανερόν εἰ
 καθεύδει· εἰ δέ τωι πιθανὸς [23] ὁ
 λεχθεὶς λόγος, τούτῳ πεισθήσεται.

Pratiquement tous les autres animaux ont
 ainsi évidemment part au sommeil, qu'ils
 soient dotés de nageoires, d'ailes ou de
 pieds. On a observé, en effet, que les
 genres des poissons et des mollusques
 dorment, ainsi que tous les autres animaux
 qui possèdent des yeux. En effet, les
 animaux aux yeux durs et les insectes vont
 clairement se coucher, mais les animaux de
 ce type ne dorment que pour de courtes
 périodes, ce pourquoi l'on ne se rend
 souvent pas compte de ce qu'ils dorment ou
 pas. Quant au testacés, ce n'est pas pour le
 moment clair sur le plan de l'observation
 s'ils dorment, mais quiconque trouve le
 raisonnement que l'on a avancé probant en
 sera convaincu.

15 ἅπαντα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: πάντα \mathbf{E}_{+1} || 16 τὰ τῶν ἰχθύων γένη $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τὰ τῶν ἰχθύων γένη πάντα α (*genera piscium omnia* An) : *genera piscium omnium* Guil || 18 ὅσα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_{+1}$: ὅσαπερ γ | σκληρόδερμα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\eta$: σκληρόφθαλμα cett. codd. || 20 λάθοι ἄν] λανθάνοι \mathbf{E} || 22 οὐδέ α : οὐθέν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{O}^d$ | καθεύδει $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: καθεύδουσιν \mathbf{E}_{+1}

454^b23–32

Ὅτι μὲν οὖν ὕπνου κοι-^[24]νωνοῦσι τὰ ζῶια πάντα, φανερόν ἐκ τούτων. Τῷ γὰρ ἔχειν αἰσθησιν ^[25] ὥριστα τὸ ζῶιον, τῆς δ' αἰσθήσεως τρόπον μὲν τινὰ τὴν ^[26] ἀκίνησιαν οἷον δεσμὸν τὸν ὕπνον εἶναι φαμεν, τὴν δὲ ^[27] λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν ἐγγήγορσιν. Τῶν δὲ φυτῶν οὐδὲν οἷον τε ^[28] κοινωεῖν οὐδετέρου τῶν παθημάτων τούτων· ἄνευ μὲν γὰρ αἰ-^[29]σθήσεως οὐχ ὑπάρχει οὔτε ὕπνος οὔτε ἐγγήγορσις· οἷς δ' αἰ-^[30]σθησις ὑπάρχει, καὶ τὸ λυπεῖσθαι καὶ τὸ χαίρειν· οἷς δὲ ^[31] ταῦτα, καὶ ἐπιθυμία· τοῖς δὲ φυτοῖς οὐδὲν ὑπάρχει τού-^[32]των.

Que, donc, tous les animaux ont part au sommeil, c'est clair à partir de ce qui précède. C'est en effet par la possession de la perception que l'animal se définit, tandis que nous affirmons que le sommeil est à l'égard de la perception d'une certaine façon une immobilisation, semblable à une entrave, alors que son désentravement et sa délivrance correspondent à la veille. Quant aux plantes, aucune n'est capable d'avoir part à l'un des ces affects, car sans la perception, ni le sommeil, ni la veille ne sont présents, alors que chez les êtres chez qui la perception est présente, sont présents également la douleur et le plaisir, et chez ceux chez qui ces derniers sont présents, le désir l'est aussi. Or chez les plantes rien de cela n'est présent.

24 τῷ γὰρ ἔχειν αἰσθησιν $\beta(B^eP)\gamma$: τῷ γὰρ αἰσθησιν ἔχειν E_+U_1 || 25–26 τῆς δ' αἰσθήσεως ... εἶναι φαμεν] *et est quidem somnus in modum quendam sensus et immobilitas et vinculum* Prisc(54.10–11) | τὴν ἀκίνησιαν α : τῆς ἀκινήσιος $\beta(B^eP)$ || 26 οἷον $\beta(B^eP)E_+$: καὶ οἷον γ || 28 τῶν παθημάτων τούτων $\beta(B^eP)C^cMi\lambda$: τούτων τῶν παθημάτων ϵ : τῶν παθημάτων $EN\iota$

454^b32–455^a3

Σημεῖον δ' ὅτι καὶ τὸ ἔργον τὸ αὐτοῦ ποιεῖ τὸ θρεπτι-^[455^a1]κὸν μόνιον ἐν τῷ καθεύδειν μᾶλλον ἢ ἐν τῷ ἐγγήγορέναι· ^[2] τρέφεται γὰρ καὶ αὐξάνεται τότε μᾶλλον, ὡς οὐδὲν προσ-^[3]δεόμενα πρὸς ταῦτα τῆς αἰσθήσεως.

Un signe en est le fait que la partie nutritive accomplisse sa fonction propre lors du sommeil davantage que lors de la veille. En effet, on se nourrit et l'on s'accroît davantage à ce moment, comme la perception n'est en rien requise pour ces choses.

^a1 ἢ ἐν] μὲν B^e || 2–3 προσδεόμενα $\beta(B^e)\gamma$: προσδεόμενον E_+P

455^a4–5

2. Διὰ τί δὲ καθεύδει καὶ ἐγρήγορε καὶ διὰ τίνα ^[*5] αἰσθησιν ἢ ποίας, εἰ διὰ πλείους, σκεπτόον.

2. En raison de quelle cause l'on dort et l'on est éveillé, et par quel sens (ou quels types, s'il s'agit de plusieurs), c'est ce qu'il faut examiner.

4 διὰ τίνα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: διὰ ποίαν τίνα γ || 5 ἢ || ἢ καὶ $\mu\mathbf{P}$ | εἰ διὰ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: ἢ \mathbf{E}_+

455^a5–12

Ἐπεὶ δ' ἔνια μὲν ^[*6] τῶν ζώων ἔχει τὰς αἰσθήσεις ἀπάσας, ἔνια δ' οὐκ ἔχουσιν ^[*7] ὄψιν, τὴν δ' ἀφήν καὶ τὴν γεῦσιν ἅπαντα ἔχει, πλὴν εἴ τι ^[*8] τῶν ζώων ἀτελές (εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ψυ-^[*9]χῆς), ἀδύνατον δ' ἐστὶν ἀπλῶς ὁποιοῦν αἰσθησιν αἰσθάνεσθαι ^[*10] τὸ καθεῦδον ζῶιον, φανερόν ὅτι πάσαις ἀναγκαῖον ὑπάρχειν ^[*11] τὸ αὐτὸ πάθος ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ· εἰ γὰρ τῆι μὲν, τῆι δὲ ^[*12] μή, ταύτηι καθεῦδον αἰσθήσεται, τοῦτο δ' ἀδύνατον.

Puisque certains des animaux possèdent tous les sens, alors que d'autres ne possèdent pas la vue, mais que tous possèdent le toucher et le goût (sauf s'il s'agit de l'un des animaux incomplets – on a parlé d'eux dans les traités relatifs à l'âme), et puisqu'il est impossible qu'un animal endormi perçoive sans restriction une perception quelle qu'elle soit, il est clair qu'il est nécessaire que soit présente chez tous les sens la même affection lors de ce qu'on appelle le sommeil. En effet, si elle concerne l'un, mais pas l'autre, on percevra par celui-ci tout en étant endormi, ce qui est impossible.

6 τῶν ζώων $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: om. $\mathbf{E}_+\mathbf{U}$ | ἀπάσας $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: πάσας α || 6–7 ὄψιν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: ὄσον ὄψιν \mathbf{E}_+ || 10 πάσαις $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}$: πᾶσιν γ : πάσας \mathbf{E}^1 || 11 ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ α : ἐν τῷ ὕπνῳ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$

455^a12–27

Ἐπεὶ δ' [^a13] ὑπάρχει καθ' ἐκάστην αἰσθησιν τὸ μὲν τι ἴδιον, τὸ δὲ τι κοι-^a14]νόν, ἴδιον μὲν οἷον τῆι ὄψει τὸ ὄρᾶν, τῆι δ' ἀκοῆι τὸ ἀκούειν, [^a15] καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἔστι δὲ τις καὶ [^a16] κοινῆι δύναμις ἀκολουθοῦσα πάσαις, ἥ καὶ ὅτι ὄρᾶι καὶ ἀκούει [^a17] αἰσθάνεται (οὐ γὰρ δὴ τῆι γε ὄψει ὄρᾶι ὅτι ὄρᾶι, καὶ κρίνει [^a18] δὴ καὶ δύναται κρίνειν ὅτι ἕτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν [^a19] οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτε ἀμφοῖν, ἀλλὰ τινι κοινῶι μορίωι [^a20] τῶν αἰσθητικῶν ἀπάντων· ἔστι μὲν γὰρ μία αἰσθησις, καὶ [^a21] τὸ κύριον ἔν, τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ γένους ἐκά-^a22]στου ἕτερον, οἷον φόφου καὶ χρώματος), τοῦτο δ' ἅμα τῶι [^a23] ἀπτικῶι μάλιστα ὑπάρχει (τοῦτο μὲν γὰρ χωρίζεται τῶν [^a24] ἄλλων αἰσθητηρίων, τὰ δ' ἄλλα τούτου ἀχώριστα, εἴρηται δὲ [^a25] περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς θεωρήμασιν), φανερόν τοίνυν [^a26] ὅτι τούτου ἔστι πάθος ἢ ἐγρήγορσις καὶ ὁ ὕπνος. Διὸ καὶ πᾶ-^a27]σιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις· καὶ γὰρ ἡ ἀφή μόνη πᾶσιν.

Puisqu'il y a pour chaque sens quelque chose de propre et quelque chose de commun, qu'est propre ce qui est semblable à ce que voir est à la vue, entendre à l'ouïe, et ainsi de suite quant à chacun des autres, et qu'il y a aussi une certaine puissance commune qui les accompagne tous, par laquelle on perçoit aussi que l'on voit et que l'on entend (car ce n'est certainement pas par la vue que l'on voit que l'on voit et, si l'on discerne et l'on est capable de discerner que les choses sucrées sont différentes des choses blanches, ce n'est certainement pas par le goût, par la vue, ou par les deux, mais c'est par une certaine partie commune à toutes les parties de la perception, car la perception est une et l'organe sensoriel souverain est unique, mais l'être du sens de chaque genre, par exemple du son ou de la couleur, est différent dans chaque cas), et puisque cela se trouve particulièrement présent au sein de la partie responsable du toucher (car celle-ci peut être séparée des autres organes sensoriels, alors que ceux-ci n'en sont pas séparables – on s'est exprimé à leur sujet dans les observations relatives à l'âme), il est ainsi clair que c'est de cela que la veille et le sommeil sont une affection. C'est pourquoi ils sont présents chez tous les animaux, car seul le toucher est également présent chez tous.

14 τῆι δ' ἀκοῆι **a** : τῆι ἀκοῆι **β(B^eP)** || 15 ἄλλαις **β(B^eP)γ** : ἄλλαις ἐκάστηι **E₊ι** | λόγον **β(B^eP)γ** : τρόπον **E₊ι** | τις καὶ] τις **E** || 16 κοινῆι **β(B^eP)** : κοινή **a** | ἥ] ἡ **B^eC^cMiH^av** vel ἡ **PSZ^a** | ὅτι **β(B^eP)γ** : om. **E** : τι **C^cMiη** || 17 αἰσθάνεται **β(B^eP)γ** : καὶ αἰσθάνεται **E₊Z^a** || 20 αἰσθητικῶν **β(B^eP)γ** : αἰσθητηρίων **E₊Z^a** | ἀπάντων **β(B^eP)γ** : πάντων **E₊ι** | 21 τὸ κύριον **β(B^eP)** : τὸ κύριον αἰσθητήριον **a** (τὸ κυρίως σθητήριον (sic) **E¹**)

455^a27–32

Εἰ [^a28] γὰρ τῶι πάσας τι πεπονθέναι τὰς αἰσθήσεις ἐγίγνετο τὸ κα-^a29]θεύδειν, ἄτοπον εἰ αἷς οὔτε ἀνάγκη οὔτε δυνατὸν τρόπον τινὰ [^a30] ἐνεργεῖν ἅμα, ταύτας ἀναγκαῖον ἀργεῖν ἅμα καὶ ἀκίνητί-^a31]ζειν· τοῦναντίον γὰρ εὐλογώτερον συμβαίνειν αὐταῖς, τὸ [^a32] μὴ ἅμα ἠρεμεῖν.

En effet, si le sommeil survenait au moyen d'une certaine affection subie par tous les sens, il serait absurde que, pour ces sens pour lesquels il n'est ni nécessaire ni possible, d'une certaine manière, d'être actifs en même temps, il soit nécessaire d'être désœuvrés et immobilisés en même temps. Il serait en effet bien plus raisonnable qu'il leur arrive le contraire, à savoir qu'ils ne puissent pas être au repos en même temps.

29 αἷς οὔτε ἀνάγκη **β(B^eP)** γ : τοῦτ' ἀνάγκη **E¹** : δ' οὐκ ἀνάγκη **C^cMi** || 30 ταύτας] οὔτ' **E** || 31 συμβαίνειν **β(B^eP)ιN** : συμβαίνει **λU Mich¹(48.27)** : συνέβαινεν ἄν **E** : συνέβαινεν **C^cMiη**

455^a32–^b2

Ὡς δὲ νῦν λέγομεν, εὐλόγως ἔχει καὶ [^a33] περὶ τούτων· τοῦ γὰρ κυρίου τῶν ἄλλων πάντων αἰσθητηρίου, [^a34] καὶ πρὸς ὃ συντείνει τᾶλλα, πεπονθότος τι συμπάσχειν ἄ-^b455^b1]ναγκαῖον καὶ τὰ λοιπὰ πάντα, ἐκείνων δέ τινος ἀδυνατοῦν-^b2]τος οὐκ ἀνάγκη τοῦτ' ἀδυνατεῖν.

Cependant, comme nous le disons maintenant, c'est raisonnable en ce qui les concerne aussi, car quand l'organe sensoriel qui est souverain de tous les autres, et qui est celui auquel les autres aboutissent, se trouve dans l'état où il subit quelque chose, il est nécessaire que soient affectés de concert tous les autres aussi, alors que si l'un de ceux-là est frappé d'incapacité, il n'est pas nécessaire que celui-ci le soit.

455^b2–13

Φανερόν δὲ ἐκ πολλῶν ὅτι ^[^b3] οὐκ ἐν τῷ τὰς αἰσθήσεις ἀργεῖν καὶ μὴ χρῆσθαι αὐταῖς ὁ ^[^b4] ὕπνος, οὐδ' ἐν τῷ μὴ δύνασθαι αἰσθάνεσθαι (καὶ γὰρ ἐν ταῖς ^[^b5] λειποψυχίαις τοιοῦτόν τι συμβαίνει· ἀδυναμία γὰρ αἰσθήσεων ^[^b6] ἢ λειποψυχία, γίνονται δὲ καὶ ἔκνοιαι τινες τοιαῦται· ἔτι ^[^b7] δ' οἱ τὰς ἐν τῷ αὐχένι φλέβας καταλαμβανόμενοι ἀνά-^[^b8]σθητοὶ γίνονται), ἀλλ' ὅταν ἦ ἢ ἀδυναμία τῆς χρήσεως μήτ' ^[^b9] ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ, μήτε δι' ἣν ἔτυχεν αἰτίαν, ἀλλά, ^[^b10] καθάπερ εἴρηται νῦν, ἐν τῷ πρώτῳ ᾧ αἰσθάνεται πάντων· ^[^b11] ὅταν μὲν γὰρ τοῦτ' ἀδυνατήσῃ, ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις ^[^b12] πᾶσιν ἀδυνατεῖν αἰσθέσθαι, ὅταν δ' ἐκείνων τινί, οὐκ ἀνάγκη ^[^b13] τούτῳ.

Il est clair pour un grand nombre de raisons que le sommeil ne consiste pas en ce que les sens soient désœuvrés et inusités, pas plus qu'en l'incapacité de percevoir (en effet, quelque chose de semblable a lieu aussi lors des évanouissements, car l'évanouissement est un état d'incapacité des sens, et certains cas de perte de conscience sont aussi de cette sorte ; en outre, les personnes dont les veines du cou sont comprimées deviennent privées de perception), mais que le sommeil survient lorsque l'incapacité relative à leur usage, ni ne porte sur n'importe quel organe sensoriel, ni n'a lieu du fait de n'importe quelle cause, mais, comme on l'a dit à présent, qu'elle porte sur la partie première par laquelle on perçoit toutes choses. En effet, chaque fois que celle-ci est incapable de percevoir, il est nécessaire que tous les autres organes sensoriels soient aussi incapables de percevoir, mais lorsque cela arrive à l'un de ceux-là, il n'est pas nécessaire que cela arrive à celle-ci.

4 αἰσθάνεσθαι] om. E || 5 λειποψυχίαις] λιποψυχίαις B^eE¹ | αἰσθήσεων β(B^e)γ : αἰσθήσεως E₊μP || 6 λειποψυχία] λιποψυχία B^eE¹ | ἔκνοιαι β(B^e)γP : ἔκπνοαι E¹₊ || 8 ὅταν ἦ β(B^e)μP : ὅταν α || 11–12 ἀνάγκη ... ἀδυνατεῖν] ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατήσῃ ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατήν (sic) E¹ || 12 τινί β(B^eP)E₊ : τι γ || 13 τούτῳ αP : τούτων B^e : τοῦτο μ

455^b13–22

Δι' ἣν δ' αἰτίαν συμβαίνει τὸ
καθεύδειν, καὶ ποῖόν τι ¹⁴ τὸ πάθος
ἐστί, λεκτέον· ¹⁵ καὶ γὰρ τὸ τίνος
ἔνεκεν, καὶ ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως,
καὶ ¹⁶ τὴν ὕλην, καὶ τὸν λόγον
αἴτιον εἶναί φαμεν. Πρῶτον μὲν ¹⁷
οὖν ἐπειδὴ λέγομεν τὴν φύσιν ἔνεκά
του ποιεῖν, τοῦτο δὲ ἀγα-¹⁸θόν τι,
τὴν δ' ἀνάπαυσιν παντὶ τῷ πεφυκότι
κινεῖσθαι, μὴ ¹⁹ δυναμένωι δ' ἀεὶ
καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι μεθ' ἡδονῆς,
ἀναγ-²⁰καῖον εἶναι καὶ ὠφέλιμον τὴν
ἀνάπαυσιν, τῷ δὲ ὕπνωι δι' αὐτὴν
τὴν ἀλη-²¹θείαν προσάπτουσι τὴν
μεταφορὰν ταύτην ὡς ἀναπαύσει ὄντι
²² ὥστε σωτηρίας ἔνεκα τῶν ζώων
ὑπάρχει.

Du fait de quelle cause le sommeil survient,
et de quelle sorte d'affection il s'agit, il faut
le dire (nous affirmons en effet que sont une
cause à la fois le ce en vue de quoi, ce d'où
vient l'origine du mouvement, la matière
et l'énoncé). Tout d'abord, puisque nous
disons que la nature agit en vue de quelque
chose, et que cette chose est un certain bien,
et puisque, pour tout ce qui se meut par
nature, sans être capable de se mouvoir avec
plaisir toujours et continuellement, le repos
est nécessaire, et que le repos est utile, et
puisque est attachée, selon la vérité même,
au sommeil cette métaphore qui en fait un
une récréation, c'est par conséquent en vue
de leur préservation qu'il est présent chez
les animaux.

14 λεκτέον β(B^ePΓ2(*dicendum* Guil^{sw})) : λεκτέον· ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας α (*dicendum. quoniam vero modi plures sunt causarum* Anon Guil^{vulg}) || 15 ἔνεκεν β(B^eP)γ : ἔνεκα E₊1 || 16–17 μὲν οὖν β(B^eP)γ : μὲν E₊ || 19 δυναμένωι] δυναμένων E || 20 ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν β(B^eP)E¹₊Z^a : ὠφέλιμον γ || 20–21 δι' αὐτὴν τὴν ἀληθείαν] αὐτῆι τὴν ἀληθείαν E¹ || 21 μεταφορὰν] καταφορὰν E || 22 ὑπάρχει β(B^eP)γ : ὑπάρχειν E₊1

455^b22–28

Ἡ δ' ἐγρήγορσις [ᵇ23] τὸ τέλος· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν πᾶσι τέλος οἷς [ᵇ24] ὑπάρχει θάτερον αὐτῶν. Βέλτιστα γὰρ ταῦτα, τὸ δὲ τέλος [ᵇ25] βέλτιστον. Ὅτι δ' ἀναγκαῖον ἐκάστωι τῶν ζώων ὑπάρχειν τὸν [ᵇ26] ὕπνον, <δηλον>· λέγω δ' ἐξ ὑποθέσεως τὴν ἀνάγκην, ὅτι εἰ ζῶιον ἔσται [ᵇ27] ἔχον τὴν ἑαυτοῦ φύσιν, ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχειν τινὰ αὐτῷ δεῖ, [ᵇ28] καὶ τούτων ὑπαρχόντων ἕτερα ὑπάρχειν.

C'est cependant la veille qui est la fin. En effet, percevoir et penser constituent la fin pour tous les êtres chez qui l'un des deux est présent, car ce sont les choses les meilleures et la fin est ce qu'il y a de meilleur. Qu'il est nécessaire que le sommeil soit présent en chaque animal, c'est évident – je parle de la nécessité qui procède d'une hypothèse : s'il existe un être vivant doté de sa nature propre, il faut nécessairement que certaines choses soient présentes en lui et que, si ces choses le sont, d'autres le soient.

23 τὸ τέλος | τέλος E || 25 ὅτι δ' ἀναγκαῖον $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: ἔτι δὲ ἀναγκαῖον γ : ὥστε ἀναγκαῖον $\mathbf{E}_+ \mathbf{U}$ || 26 δηλον dedi | ἔσται | ἔστιν $\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{N}$ || 27 ἔχον $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\mathbf{E}_+ \mathbf{i}$: τὸ ἔχον γ | ἑαυτοῦ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: αὐτοῦ \mathbf{a} (αὐτοῦ $\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}$) | ὑπάρχειν τινὰ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\mathbf{U}\lambda$: τινὰ ὑπάρχειν $\mathbf{E}_+ \mathbf{i}\eta$

455^b28–34

Ἔτι δὲ ποίας κινή- [ᵇ29]σεως καὶ πράξεως ἐν τοῖς σώμασι γιγνομένης συμβαίνει τό [ᵇ30] τ' ἐγρηγορέναι καὶ τὸ καθεύδειν τοῖς ζώοις, μετὰ ταῦτα [ᵇ31] λεκτέον. Τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις καθάπερ τοῖς ἐναίμοις [ᵇ32] ὑποληπτέον εἶναι τὰ αἷτια (ἧ γὰρ ταῦτ' ἢ τὰ ἀνά- [ᵇ33]λογον), τοῖς δ' ἐναίμοις ἄπερ τοῖς ἀνθρώποις· ὥστε ἐκ τούτων [ᵇ34] πάντα θεωρητέον.

En outre, pendant quelle sorte de mouvement et d'action ayant lieu dans les corps se produisent à la fois la veille et le sommeil chez les animaux, c'est après cela qu'il faut le dire. Il faut ainsi supposer que leurs causes pour les autres animaux sont comparables à celles pour les animaux sanguins (qu'elles soient identiques ou analogues), et que leurs causes pour les animaux sanguins sont exactement celles pour les êtres humains, si bien que c'est en partant de ces derniers qu'il faut les considérer toutes.

29–30 τό τ' ἐγρηγορέναι $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: τὸ ἐγρηγορέναι $\mathbf{E}_+ \mathbf{i}$ || 31 ἐναίμοις $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\eta\mathbf{X}$: ἀναίμοις $\mathbf{E}_+ \mathbf{U}\delta$ || 32 τὰ αἷτια $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\mathbf{E}$: τὰ αἷτια τοῦ πάθους γ_+ | ἧ γὰρ $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: ἧ \mathbf{a}

455^b34–456^a3

Ὅτι μὲν οὖν ἡ τῆς αἰσθήσεως ἀρχὴ γίγνεται [456^a1] ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ μέρους τοῖς ζώοις ἀφ’ οὐπερ καὶ ἡ τῆς κινήσεως, [456^a2] διώριστα πρότερον ἐν ἑτέροις. Αὕτη δὲ ἐστὶ τριῶν διωρισμένων [456^a3] τόπων ὁ μέσος κεφαλῆς καὶ τῆς κάτω κοιλίας.

Que, donc, le principe de la perception provient chez les animaux de la même partie que celle dont provient aussi le mouvement, on l’a établi auparavant dans d’autres traités. Celui-ci correspond, par rapport aux trois lieux que l’on a distingués, au milieu entre la tête et l’abdomen inférieur.

^a2 διωρισμένων $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: ὠρισμένων \mathbf{E}_+

456^a3–11

Τοῖς μὲν [456^a4] οὖν ἐναίμοις τοῦτ’ ἐστὶ τὸ περὶ τὴν καρδίαν μέρος. Ἄπαντα γὰρ [456^a5] τὰ ἔναιμα καρδίαν ἔχει, καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως καὶ τῆς [456^a6] αἰσθήσεως τῆς κυρίας ἐντεῦθεν ἐστίν. Τῆς μὲν οὖν κινήσεως [456^a7] φανερόν ὅτι καὶ ἡ τοῦ πνεύματος ἀρχὴ καὶ ὅλως ἡ τῆς κατα- [456^a8]ψύξεως ἐστὶν ἐνταῦθα, καὶ τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ [456^a9] καταψυχόμενα πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῷ μορίῳ θερ- [456^a10]μοῦ ἡ φύσις πεπόρικεν· ῥηθήσεται δὲ περὶ αὐτῆς ὕστερον καθ’ [456^a11] αὐτήν.

Aussi s’agit-il chez les animaux sanguins de la partie qui environne le cœur. Absolument tous les animaux sanguins possèdent en effet un cœur, et le principe du mouvement aussi bien que de la perception souveraine se trouve en ce lieu. Du mouvement, donc, c’est clair, parce que le principe à la fois du souffle et dans l’ensemble du refroidissement se situe là, et que c’est en vue de la préservation du chaud qui réside cette partie que la nature a mis au point les êtres qui respirent et ceux qui se refroidissent au moyen de l’humide. Mais l’on parlera du refroidissement pour lui-même ultérieurement.

4 ἅπαντα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: πάντα \mathbf{E}_{+1} || 8–9 τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα $\beta(\mathbf{P})\mathbf{E}_+$ (τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶν ὑγρῶν καταψυχόμενα \mathbf{B}°) : τὸ ἀναπνεῖν καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ καταψύχεσθαι λ : τὰ ἀναπνέοντα καὶ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα \mathbf{N} : τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ καταψύχεσθαι $\epsilon\nu$: τὸ ἀναπνεῖν καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ ψύχεσθαι μ : τὰ ἀναπνέοντα καὶ ὑγρῷ ψυχόμενα \mathbf{Z}^a || 9 πρὸς $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$: πρὸς τε $\mathbf{E}_+\mathbf{N}\xi$: πρὸς γε $\lambda\mu$ | σωτηρίαν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\gamma$: τὴν σωτηρίαν \mathbf{E}_{+1}

456^a11–15

<p>Τοῖς δὲ ἀναίμοις καὶ τοῖς ἐντόμοις καὶ μὴ δεχομέ-^[*12]νοις πνεῦμα ἐν τῷ ἀνάλογον τὸ σύμφυτον πνεῦμα ἀνα-^[*13]φυσώμενον καὶ συνίζον φαίνεται. Δῆλον δὲ τοῦτο ἐπὶ τῶν ^[*14]ὀλοπτέρων, οἷον σφηγῶν καὶ μελισσῶν, καὶ ἐν ταῖς μυΐαις ^[*15]καὶ ὅσα τοιαῦτα.</p>	<p>Chez les animaux non-sanguins, les insectes et ceux qui n'admettent pas de souffle, c'est dans la partie analogue que le souffle connaturel paraît se dilater et se contracter. Ce fait est évident dans le cas des holoptères, comme les guêpes et les abeilles, ainsi que chez les fourmis et tous les animaux de ce genre.</p>
---	--

11 τοῖς ἐντόμοις| ἐντόμοις EU || 13 συνίζον β(B^eP)E₊ : συνιζάνον γ

456^a15–24

Ἐπεὶ δὲ κινεῖν μὲν τι ἢ ποιεῖν ἄνευ ἰσχύος [^a16] ἀδύνατον, ἰσχὺν δὲ ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις, τοῖς μὲν [^a17] εἰσπιφραμένοις ἢ θύραθεν, τοῖς δὲ μὴ ἀναπνέουσιν ἢ σύμ-^a18]φυτος (διὸ καὶ βομβοῦντα φαίνεται τὰ πτερωτά, ὅταν κινῆται, [^a19] τῆι τρίψει τοῦ πνεύματος προσπίπτοντος πρὸς τὸ ὑπόζωμα [^a20] τῶν ὀλοπτέρων), κινεῖται δὲ πᾶν αἰσθήσεώς τινος γενομένης, [^a21] ἢ οἰκείας ἢ ἀλλοτρίας, ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ· εἰ δὲ ἐστὶν [^a22] ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρήγορσις πάθη τοῦ μορίου τούτου, ἐν ᾧ μὲν [^a23] τόπῳ καὶ ᾧ μορίῳ πρώτῳ γίγνεται ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρή-^a24]γορσις, φανερόν.

Puisqu'il est impossible de mouvoir ou de faire quoi que ce soit sans force, et que la force est produite par la rétention du souffle, pour les êtres qui l'inspirent celle du souffle externe, et pour ceux qui ne respirent pas celle du souffle connaturel (c'est pourquoi les insectes ailés semblent bourdonner lorsqu'ils se déplacent, du fait de la friction du souffle qui se heurte au diaphragme des holoptères), et puisqu'il y a un mouvement lorsque se produit une perception, qu'elle soit interne ou externe, au sein de l'organe sensoriel premier, – si donc le sommeil et la veille sont des affections de cette partie, alors dans quel lieu et dans quelle partie première se produisent le sommeil et la veille, voilà qui est clair.

17 εἰσπιφραμένοις $\beta(B^e)$: εἰσφερομένοις αP || 20 πᾶν $\beta(B^e P)E_+ Z^a$: ἅπαν γ | γενομένης] γινομένης EPN || 21 δὲ ἐστὶν *coni.* BONITZ (1863) II pp. 55–58 : δὲ ἐστὶν *codd.* || 23 ᾧ μορίῳ $\beta(B^e P)$: ἐν ᾧ μορίῳ α

456^a24–29

Κινοῦνται δ' ἔνιοι καθεύδοντες καὶ ποιοῦσι πολλὰ [^a25] ἐγρηγορικά, οὐ μέντοι ἄνευ φαντάσματος καὶ αἰ-^a26]σθήσεώς τινος· τὸ γὰρ ἐνύπνιον ἐστὶν αἰσθημα τρόπον τινά· [^a27] λεκτέον δὲ περὶ αὐτῶν ὕστερον. Διότι δὲ τὰ μὲν ἐνύπνια [^a28] μνημονεύουσιν ἐγερθέντες, τὰς δ' ἐγρηγορικάς πράξεις [^a29] ἀμνημονοῦσιν, ἐν τοῖς Προβληματικοῖς εἴρηται.

Certaines personnes se déplacent lorsqu'elles dorment et font beaucoup de choses que l'on fait normalement éveillé, certes non sans un certain phantasme et une certaine perception, car le rêve est d'une certaine manière un mouvement qui résulte de la perception (il faut parler des rêves ultérieurement). Pourquoi, une fois réveillées, ces personnes se souviennent de leurs rêves, mais ne se souviennent pas des actions qu'elles ont faites qui sont du type de celles que l'on fait éveillé, cela a été dit dans les *Problèmes*.

24–25 καὶ ποιοῦσι πολλὰ α : πολλὰ καὶ ποιοῦσι $\beta(B^e P)$ || 29 ἀμνημονοῦσιν $\beta(B^e P)E_+$: οὐ μνημονεύουσιν γ

456^a30–32

3. Ἐχόμενον δὲ τῶν εἰρημένων ἐστὶν ἐπελθεῖν τίνων γιγνο-^[*31]μένων καὶ πόθεν ἢ ἀρχὴ τοῦ πάθους γίγνεται, τοῦ τ' ἐγρη-^[*32]γορέναι καὶ τοῦ καθεύδειν.

3. Le point suivant qu'il faut aborder dans nos discussions porte sur les circonstances particulières et l'origine du commencement de cette affection, à savoir celui de la veille et du sommeil.

456^a32–^b5

Φανερόν δὲ ὅτι ἐπεὶ ἀναγκαῖον ^[*33] τῷ ζώῳ, ὅταν αἴσθησιν ἔχει, τότε πρῶτον τροφήν τε λαμ-^[*34]βάνειν καὶ αὔξησιν, τροφή δ' ἐστὶ πᾶσιν ἢ ἐσχάτη τοῖς μὲν ^[*35] ἐναίμοις ἢ τοῦ αἵματος φύσις, τοῖς δ' ἀναίμοις τὸ ἀνάλογον, ^[456^b1] τόπος δὲ αἵματος αἱ φλέβες, τούτων δ' ἀρχὴ ἢ καρδία ^[^b2] (φανερὸν δὲ τὸ λεχθὲν ἐκ τῶν ἀνατομῶν) – τῆς μὲν οὖν θύραθεν ^[^b3] τροφῆς εἰσιούσης εἰς τοὺς δεκτικοὺς τόπους γίγνεται ἢ ἀνα-^[^b4]θυμίας εἰς τὰς φλέβας, ἐκεῖ δὲ μεταβάλλουσα ἐξαιμα-^[^b5]τοῦται καὶ πορεύεται ἐπὶ τὴν ἀρχήν.

Il est en tout cas clair que, puisqu'il est nécessaire à l'animal, dès lors qu'il possède la perception, de commencer à prélever de la nourriture et à s'accroître, que la nourriture est pour tous les animaux la nourriture ultime, à savoir pour les animaux sanguins la nature du sang et pour les non-sanguins l'analogie, que les veines sont le lieu du sang, et que leur commencement est le coeur (ce que l'on dit est clair à partir des anatomies) – c'est ainsi lorsque la nourriture externe entre dans les lieux appropriés à sa réception que l'exhalaison s'introduit dans les veines, et c'est là que, en se transformant, elle devient du sang et s'achemine vers leur commencement.

33 ἔχειν B^e || 34 ἢ ἐσχάτη $\beta(B^eP)E_{+1}$: ἐσχάτη γ || ^b1 αἵματος $\beta(B^eP)E_{+1}$: τοῦ αἵματος γ | αἱ φλέβες $\beta(B^eP)E_1$: φλέβες γ : αἱ καλούμεναι φλέβες C^cMi

456^{b5}–12

Εἴρηται δὲ περὶ τούτων [ῃ] ἐν τοῖς
 περὶ τροφῆς· νῦν δὲ ἀναληπτέον ὑπὲρ
 αὐτῶν τούτου [ῃ] χάριν, ὅπως τὰς
 ἀρχὰς τῆς κινήσεως θεωρήσωμεν,
 καὶ τί [ῃ] πάσχοντος τοῦ μορίου τοῦ
 αἰσθητικοῦ συμβαίνει ἢ ἐγγήγορσις [ῃ]
 καὶ ὁ ὕπνος. Οὐ γὰρ ἔστιν ὁ ὕπνος
 ἡτισοῦν ἀδυναμία τοῦ αἰσ- [ῃ]θητικοῦ,
 καθάπερ εἴρηται· καὶ γὰρ ἔκνοια
 καὶ πνιγμός τις [ῃ] καὶ λειποψυχία
 ποιεῖ τὴν τοιαύτην ἀδυναμίαν. Ἦδη
 δὲ γε- [ῃ]γένηταιί τισι καὶ φαντασία
 λειποψυχήσασιν ἰσχυρῶς.

Mais il a été question de cela dans les traités relatifs à la nutrition. À présent, il faut revenir sur ces matières avec un objectif précis, qui est d'observer les commencements du mouvement en question et ce que subit la partie perceptive quand se produisent la veille et le sommeil. En effet, le sommeil n'est pas n'importe quelle incapacité de la partie perceptive, comme on l'a dit, car aussi bien l'évanouissement, la suffocation d'un certain type et la perte de connaissance produisent une incapacité de cette sorte. De surcroît, il est déjà arrivé à certaines personnes de faire aussi l'expérience d'une certaine phantaisie lors d'un épisode sévère de perte de connaissance.

8 αἰσθητικοῦ] αἰσθητηρίου E || 10 ἔκνοια β(B^eP)γ : ἔκπνοια E₊

456^b12–21

Τοῦτο ¹³ μὲν οὖν ἔχει τινὰ ἀπορίαν· εἰ γὰρ ἐνδέχεται καταδαρθεῖν ¹⁴ τὸν λειποψυχήσαντα, ἐνδέχοιτ' ἂν ἐνύπνιον εἶναι τὸ ¹⁵ φάντασμα. Πολλὰ δ' ἐστὶν ἃ λέγουσιν οἱ σφόδρα λειπο-¹⁶ψυχήσαντες καὶ δόξαντες τεθνάναι· περὶ ὧν τὸν αὐτὸν λόγον ¹⁷ ὑποληπτέον εἶναι πάντων. Ἄλλὰ γάρ, ὡσπερ εἶπομεν, οὐκ ¹⁸ ἐστὶν ὁ ὕπνος ἀδυναμία πᾶσα τοῦ αἰσθητικοῦ, ἀλλ' ἐκ τῆς ¹⁹ περὶ τὴν τροφήν ἀναθυμιάσεως γίγνεται τὸ πάθος τοῦτο· ²⁰ ἀνάγκη γὰρ τὸ ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον μέχρι τοῦ ὠθεῖσθαι, εἴτ' ²¹ ἀντιστρέφειν καὶ μεταβάλλειν καθάπερ εὔριπον.

Aussi cela comporte-t-il un certain motif d'embarras, car s'il est possible que s'endorme la personne qui perd connaissance, il se pourrait que son phantasme corresponde à un rêve. Il y a de nombreuses choses que racontent les personnes à qui il est arrivé de perdre connaissance complètement et qui ont alors donné l'impression d'être mortes – le même raisonnement doit être appliqué à tous ces cas. Mais cela ne fait rien, car, comme nous l'avons dit, le sommeil n'est pas n'importe quelle incapacité de la partie perceptive, mais cette affection résulte du processus d'exhalaison portant sur la nourriture, car il est nécessaire que ce qui est ainsi exhalé, en tant qu'il est poussé, soit poussé jusqu'à un certain lieu, et qu'ensuite il rebrousse chemin et se transforme, à la manière du ressac.

13 καταδαρθεῖν] καταδραθεῖν E : καταδραθάνειν iP || 14 τὸ β(B^eP) γ : καὶ τὸ E₊ i || 20 ἀνάγκη β(B^eP) γ : ἀναγκαῖον E₊ i | ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον β(B^eP) i : ἀναθυμιάμενον α : *quod compellitur* Prisc(56.1) | του con1. DROSSAART LULOFS (1943) (τοῦ L)] που ω

456^b21–28

Τὸ δὲ θερ-¹²²μὸν ἐκάστου τῶν ζώων
 πρὸς τὰ ἄνω πέφυκε φέρεσθαι· ὅταν
¹²³ δ' ἐν τοῖς ἄνω τόποις γένηται,
 ἀθρόον πάλιν ἀντιστρέφει καὶ ¹²⁴
 καταφέρεται. Διὸ μάλιστα γίνονται
 ὕπνοι ἀπὸ τῆς τρο-¹²⁵φῆς· ἀθρόον γὰρ
 πολὺ τό τε ὑγρὸν καὶ τὸ σωματῶδες
 ἀνα-¹²⁶φέρεται. Ἰστάμενον οὖν
 βαρύνει καὶ ποιεῖ νυστάζειν· ὅταν ¹²⁷
 δὲ ῥέψῃ κάτω καὶ ἀντιστρέψαν ἀπόσῃ
 τὸ θερμόν, τότε γί-¹²⁸γνεται ὁ ὕπνος
 καὶ τὸ ζῶιον καθεύδει.

Le chaud de chaque animal est par nature
 porté vers les parties supérieures. Une fois
 qu'il est parvenu en ces régions élevées, du
 fait de son accumulation il rebrousse chemin
 et est porté vers le bas. C'est pourquoi les
 somnolences se produisent surtout à partir
 de la nourriture, car en s'accumulant en
 grande quantité l'humide et le solide sont
 portés vers haut. En s'arrêtant, donc, ils
 pèsent de tout leur poids et font que l'on
 s'assoupit. Lorsqu'ils tombent en bas et
 que, en rebroussant chemin, ils font partir
 le chaud, c'est là que survient le sommeil et
 que l'animal dort.

22 πρὸς τὰ ἄνω **β(B^eP)** : πρὸς τὸ ἄνω **α**

456^b28–457^a3

Σημεῖον δὲ τούτων καὶ [29] τὰ ὑπνωτικά· πάντα γὰρ καρηβαρεῖν ποιεῖ, καὶ τὰ ποτὰ [30] καὶ τὰ βρωτά, μήκων, μανδραγόρας, οἶνος, αἶραι. Καὶ [31] καταφερόμενοι καὶ νυστάζοντες τοῦτο δοκοῦσι πάσχειν, καὶ [32] ἀδυνατοῦσιν αἶρειν τὴν κεφαλὴν καὶ τὰ βλέφαρα. Καὶ μετὰ [33] σῖτα μάλιστα τοιοῦτος ὁ ὕπνος· πολλὴ γὰρ ἡ ἀπὸ τῶν [34] σιτίων ἀναθυμίασις. Ἔτι δ' ἐκ κόπων ἐνίων· ὁ μὲν γὰρ κόπος [35] συντηκτικόν, τὸ δὲ σύντηγμα γίγνεται ὡσπερ τροφὴ ἄ- [457^a1]πεπτος, ἂν μὴ ψυχρὸν ἦ. Καὶ νόσοι δὲ τινες τὸ αὐτὸ τοῦτο ποι- [2]οῦσιν, ὅσαι ἀπὸ περιττώματος ὑγροῦ καὶ θερμοῦ, οἷον συμ- [3]βαίνει τοῖς πυρέττουσι καὶ ἐν τοῖς ληθάργοις.

Les produits somnifères aussi en fournissent un signe. En effet, ils ont tous pour effet de rendre la tête pesante, aussi bien ceux qui se boivent que ceux qui se mangent (à savoir le pavot, la mandragore, le vin, l'ivraie). Et c'est ce que les gens donnent l'impression d'éprouver lorsque leurs têtes tombent et qu'ils s'assoupissent : ils paraissent incapables de lever la tête et les paupières. Et c'est surtout après les repas que le sommeil est de cette sorte, car l'exhalaison issue des repas est considérable. Le sommeil résulte en outre de certains types d'épuisement, car la fatigue est dissolvante et le produit de la dissolution est semblable à la nourriture non-digérée, s'il n'est pas froid. Et certaines maladies produisent le même effet, toutes celles issues d'un résidu humide et chaud, comme cela se produit chez les personnes fiévreuses et chez les personnes léthargiques.

29 καρηβαρεῖν $\beta(B^e)\gamma P$: καρηβαρίαν $E_+ \eta$ || 30 βρωτά $\beta(B^e)\gamma P$: βρώματα $E_+ U\xi$ || 31 καταφερόμενοι $\beta(B^e)E_+ UZ^a \mu P$: οἱ καταφερόμενοι γ || 32–33 μετὰ σῖτα feci ex μετὰ σῖτα E et μετὰ σείτα B^e : μετὰ τὰ σῖτα $C^e Mi \iota P$: μετὰ σῖτον $\theta \eta$: μετὰ τὰ σιτία dedit DROSSAART LULOFS (1943) || 34 σιτίων αP : σειτίων B^e

457^a3–7

Ἔτι δ' ἡ πρῶ- [4]τη ἡλικία· τὰ γὰρ παιδιά καθεύδει σφόδρα διὰ τὸ τὴν [5] τροφὴν ἄνω φέρεσθαι πᾶσαν. Σημεῖον δὲ τὸ ὑπερβάλλειν [6] τὸ μέγεθος τῶν ἄνω πρὸς τὰ κάτω κατὰ τὴν πρώτην ἡλι- [7]κίαν, διὰ τὸ ἐπὶ ταῦτα γίγνεσθαι τὴν αὔξησιν.

En outre, le premier âge de la vie produit ce même effet, car les enfants en bas âge dorment beaucoup sous l'effet du transport vers le haut de toute leur nourriture. Un signe en est l'excès des membres supérieurs par rapport aux membres inférieurs durant ce premier âge de la vie, du fait que la croissance s'opère dans leur direction.

457^a7–14

Διὰ ταύτην [ᾠ8] δὲ τὴν αἰτίαν καὶ ἐπιληπτικὰ γίγνεται· ὅμοιον γὰρ ὁ ὕπνος [ᾠ9] ἐπιλήψει, καὶ ἔστιν τρόπον τινὰ ἐπιληψίς. Διὸ καὶ [ᾠ10] συμβαίνει πολλοῖς ἢ ἀρχὴ τοῦ πάθους τούτου καθεύδουσιν, [ᾠ11] καὶ καθεύδοντες μὲν ἀλίσκονται, ἐγρηγορότες δ' οὐ· ὅταν [ᾠ12] γὰρ πολὺ φέρηται τὸ πνεῦμα ἄνω, καταβαῖνον πάλιν τὰς [ᾠ13] φλέβας ὄγκοι, αἷς συνθλίβει τὸν πόρον ἢ ἢ ἀναπνοὴ [ᾠ14] γίγνεται.

C'est sous l'effet de cette cause également qu'ont lieu les épisodes épileptiques. En effet, le sommeil est quelque chose de semblable à l'épilepsie et d'une certaine manière c'est une épilepsie. C'est pourquoi le commencement de cette affection survient chez de nombreuses personnes lorsqu'elles dorment, et c'est en dormant qu'elles sont prises d'épilepsie, alors qu'elles ne le sont pas à l'état de veille. En effet, lorsqu'une grande quantité de souffle est portée vers le haut, en redescendant à nouveau il distend les veines, par lesquelles est comprimé le passage à travers lequel a lieu la respiration.

^a9 ἐπιληψίς **β(B^e)** : ὁ ὕπνος ἐπιληψίς **αP** || 10 πολλοῖς **β(B^e) γP** : τισὶν **E+** | τοῦ πάθους τούτου **β(B^e) Nλ** : τούτου τοῦ πάθους **E+ εἰP** || 13 αἷς] καὶ **E** | ἢ **β(B^e) γP** : om. **C^cMi** : δι' ὃν **E** : δι' οὗ **L**

457^a14–21

Διὸ τοῖς παιδίοις οὐ συμφέρουσιν οἱ οἴνοι, οὐδὲ ταῖς [ᾠ15] τίτθαις (διαφέρει γὰρ ἴσως οὐδὲν αὐτὰ πίνειν ἢ τὰς τίτθας), [ᾠ16] ἀλλὰ δεῖ πίνειν ὑδαρῆ καὶ ὀλίγον· πνευματῶδες γὰρ ὁ οἶ- [ᾠ17]νος καὶ τούτου μᾶλλον ὁ μέλας. Οὕτω δὲ τὰ ἄνω πλήρη [ᾠ18] τῆς τροφῆς τοῖς παιδίοις, ὥστε πέντε μηνῶν οὐδὲ στρέφουσι [ᾠ19] τὸν αὐχένα· ὥσπερ γὰρ τοῖς σφόδρα μεθύουσιν, ὑγρότης [ᾠ20] ἀναφέρεται πολλή. Εὐλογον δὲ τοῦτ' εἶναι τὸ πάθος αἴτιον [ᾠ21] καὶ τοῦ ἡρεμεῖν ἐν ταῖς μήτραις τὰ ἔμβρυα τὸ πρῶτον.

C'est pourquoi les vins ne sont pas bons pour les enfants en bas âge, pas plus que pour leurs nourrices (car cela ne fait sans doute aucune différence que ceux-ci boivent ou que ce soient leurs nourrices), mais il faut les boire coupés d'eau et en petite quantité, car le vin est de la nature du souffle, et en particulier le vin sombre. Les membres supérieurs sont ainsi tellement pleins de nourriture chez les enfants en bas âge que pendant cinq mois ils ne sont même pas en état de tourner leur cou, car, de même que chez les personnes qui sont trop enivrées, il y a une grande quantité d'humide qui est portée vers le haut. Il est raisonnable que cette affection soit la cause aussi du repos initial de l'embryon au sein de l'utérus.

18 τῆς τροφῆς **β(B^e) γP** : τροφῆς **E+ η** || 20 εὐλογον δὲ τοῦτ'] τοῦτο γὰρ εὐλογον **μP** | τοῦτ' εἶναι τὸ πάθος **β(B^e) γ** : εἶναι τοῦτο τὸ πάθος **Eξ** : τοῦτο τὸ πάθος εἶναι **C^cMiη**

457^a21–27

Καὶ [^a22] τὸ ὅλον δὲ φίλυπνοι οἱ ἀδηλόφλεβοι καὶ νανώδεις καὶ [^a23] μεγαλοκέφαλοι· τῶν μὲν γὰρ αἱ φλέβες στεναί, ὥστ' οὐ [^a24] ῥάιδιον καταρρεῖν τὸ ὑγρόν, τοῖς δὲ νανώδεσι καὶ με- [^a25]γαλοκεφάλοις ἢ ἄνω ὀρμὴ πολλὴ καὶ ἡ ἀναθυμίασις. Οἱ δὲ [^a26] φλεβώδεις οὐχ ὑπνωτικοὶ δι' εὐροῖαν τῶν πόρων, ἂν μὴ τι [^a27] ἄλλο πάθος ἔχωσιν ὑπεναντίον.

Et, en général, les personnes dont les veines sont inapparentes et celles qui sont semblables aux nains et ont de grandes têtes ont une tendance au sommeil, car chez les unes les veines sont étroites, si bien qu'il n'est pas facile pour l'humide de s'écouler vers le bas, alors que, chez celles qui ressemblent à des nains et qui ont de grandes têtes, l'élan ascensionnel de l'exhalaison est excessif. Au contraire, les gens qui ont des veines développées n'ont pas cette tendance au sommeil grâce au bon écoulement que permettent ces conduits, à moins qu'ils ne présentent une autre affection produisant l'effet contraire.

22 νανώδεις $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: οἱ νανώδεις $\mathbf{E}_+ \mathbf{iP}$ || **23** μεγαλοκέφαλοι $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: οἱ μεγαλοκέφαλοι $\mathbf{E}_+ \mathbf{iP}$ || **24** καταρρεῖν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+ \mathbf{iP}$: διαρρεῖν κατιὸν γ || **25** πολλὴ καὶ ἡ ἀναθυμίασις $\beta(\mathbf{B}^e)$: πολλὴ καὶ ἀναθυμίασις α (καὶ ἀναθυμίασις πολλὴ $\mu\mathbf{P}$) || **26** τῶν πόρων $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: τῶν φλεβῶν \mathbf{E}_+ : τῶν φλεβῶν τῶν πόρων $\mu\mathbf{P}$

457^a27–33

Οὐδ' οἱ μελαγχολικοί· κατ-^a28]ἐψυκται γὰρ ὁ εἶσω τόπος, ὥστ' οὐ γίγνεται πλῆθος αὐτοῖς [^a29] ἀναθυμιάσεως. Διὰ τοῦτο γὰρ καὶ βρωτικοί, σκληροὶ ὄντες· [^a30] ὥσπερ γὰρ οὐδὲν ἀπολελαυκότα διάκειται τὰ σώματα αὐ-^a31]τοῖς. Ἡ δὲ μέλαινα χολὴ φύσει ψυχρὰ οὔσα καὶ τὸν [^a32] θρεπτικὸν τόπον ψυχρὸν ποιεῖ καὶ τὰ ἄλλα μόρια, ὅπου ἂν [^a33] ὑπάρχηι δυνάμει τὸ τοιοῦτον περίπτωμα.

Ce n'est pas non plus le cas des mélancoliques, car leur lieu intérieur est refroidi, si bien que ne survient pas chez eux une grande quantité d'exhalaison. C'est pour cela en effet qu'ils ont de l'appétit, bien qu'ils soient maigres, car c'est comme si leurs corps n'étaient pas disposés de manière à en profiter. La bile noire, étant par nature froide, rend le lieu nutritif froid aussi, ainsi que les autres parties où un résidu de cette sorte est présent en puissance.

29 σκληροὶ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}^1$: σκεληφοὶ $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: σκληροὶ $\gamma\mathbf{P}$

457^a33–^b6

Ὡστε φανερόν ἐκ [457^b1] τῶν εἰρημένων
ὅτι ὁ ὕπνος ἐστὶ σύννοδος τις τοῦ
θερμοῦ εἴσω [1^b2] καὶ ἀντιπερίστασις
φυσικὴ διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν· διὸ
[1^b3] πολλὴ ἡ κίνησις τοῦ ὑπνώσοντος.
Ὅθεν δ' ἐκλείπει, καταψύχε- [1^b4]ται καὶ
διὰ ψύξιν καταπίπτει τὰ βλέφαρα, καὶ
τὰ μὲν [1^b5] ἄνω κατέψυκται καὶ τὰ ἔξω,
τὰ δ' ἔντος καὶ τὰ κάτω θερ- [1^b6]μά, οἷον
τὰ περὶ τοὺς πόδας καὶ τὰ εἴσω.

Par conséquent, il est clair, à partir de ce que l'on a dit, que le sommeil est une certaine concentration du chaud interne, et une compression naturelle du fait de la cause que l'on a dite. C'est pourquoi le mouvement du dormeur est abondant. Là où le chaud manque, il se refroidit et du fait de ce refroidissement les paupières tombent, et les parties supérieures sont refroidies, ainsi que les parties externes, alors que les parties internes et inférieures sont chaudes, par exemple celles au niveau des pieds et celles à l'intérieur.

^b3 ὑπνώσοντος scripsi : νοσοῦντος **B^e** : νοοῦντος **γP** : ὑπνοῦντος **E₊U** || **6** τὰ εἴσω **aP** : εἴσω **B^eN**

457^b6–10

Καίτοι τις ἀπορήσειεν [1^b7] ἄν, ὅτι
μετὰ τὸ σίτον ἰσχυρότατος ὕπνος γί-
[1^b8]γνεται, καὶ ἔστιν ὑπνωτικὰ οἶνος καὶ
ἄλλα θερμότητος ἔχοντα [1^b9] τοιαύτας,
ἔστι δ' οὐκ εὐλόγον τὸν μὲν ὕπνον
εἶναι κατὰ- [1^b10]ψύξιν, τὰ δ' αἴτια τοῦ
καθεύδειν θερμά.

Cependant, on pourrait être dans l'embarras au sujet du fait que le sommeil consécutif au repas est particulièrement puissant, et que le vin et d'autres choses qui recèlent de la chaleur sont soporifiques : il n'est pas raisonnable que le sommeil soit un refroidissement et que pourtant les causes de l'endormissement sont chaudes.

6 τις **β(B^e)γ** : τοῦτό τις **E₊iP** || **7** μετὰ τὸ σίτον feci ex μετὰ τὸ σείτον **B^e** : μετὰ σίτον **γ** : μετὰ σιτία **E** : μετὰ τὰ σιτία **C^cMiP** || **7–8** γίγνεται **a**] εἴρηται **B^e** || **8** ὑπνωτικὰ **β(B^e)E₊** : ὑπνωτικὸς **γP** || **8–9** θερμότητος ἔχοντα τοιαύτας **β(B^e)γ** : θερμότητα ἔχοντα τοιαῦτα **C^cMiη** : θερμότητα ἔχοντα τοιαῦτα **E** : τοιαῦτα ἔχοντα θερμότητα **iP**

457^b10–17

Πότερον οὖν τοῦτο [11] συμβαίνει ὅτι, ὡσπερ ἡ κοιλία κενὴ μὲν οὔσα θερμὴ ἔστιν, [12] ἡ δὲ πλήρωσις καταψύχει διὰ τὴν κίνησιν, οὕτω καὶ [13] οἱ ἐν τῇ κεφαλῇ πόροι καὶ τόποι καταψύχονται ἀναφερομ- [14] ἐννης τῆς ἀναθυμιάσεως; ἢ ὡσπερ τοῖς προσχεομένοις τὸ [15] θερμὸν ἐξαίφνης φρίκη γίνεταί, ἀλλοῦ ἀνιόντος τοῦ θερμοῦ [16] ἀθροιζόμενον τὸ ψυχρὸν καταψύχει, καὶ τὸ κατὰ φύσιν [17] θερμὸν ποιεῖ ἐξαδυνατεῖν καὶ ὑποχωρεῖν;

Est-ce que donc cela se produit parce que, tout comme l'estomac est chaud quand il est vide et que sa réplétion le refroidit par son mouvement, de même les conduits et les régions qui se trouvent dans la tête sont aussi refroidis par le mouvement ascensionnel de l'exhalaison? Ou est-ce parce que, tout comme les personnes sur lesquelles du chaud est versé tremblent subitement de froid, dans ce cas aussi lorsque le chaud s'élève le froid qui s'est accumulé exerce une action refroidissante, et rend impuissant le chaud naturel et le contraint à se retirer?

10 πότερον] οὐ πότερον **P** || 12 καταψύχει $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: αὐτὴν καταψύχει **E** : αὐτῆς καταψύχει **C^cMiⁱP** | κίνησιν $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: κίνησιν ἢ τὴν ἀκινήσιαν **E** : κίνησιν ἢ τὴν ἀκινήσιαν **C^cMi** || 13 τόποι $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$ **iP** : οἱ τόποι γ || 14 ἢ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: καὶ **E**₊

457^b17–26

Ἔτι πολλῆς [18] ἐμπιπτούσης τροφῆς, ἣν ἀνάγει τὸ θερμόν, ὡσπερ τὸ πῦρ [19] ἐπιτιθεμένων τῶν ξύλων, καταψύχει, ἕως ἂν καταπεφθῆι. [20] Γίγνεται γὰρ ὁ ὕπνος, ὡσπερ εἴρηται, τοῦ σωματώδους ἀνα- [21] φερομένου ὑπὸ τοῦ θερμοῦ διὰ τῶν φλεβῶν πρὸς τὴν κεφα- [22] λήν· ὅταν δὲ μηκέτι δύνηται, ἀλλὰ τῷ πλήθει ὑπερβάλληι [23] τὸ ἀναχθέν, πάλιν ἀνταπωθεῖ καὶ κάτω ῥεῖ (διὸ [24] καταπίπτουσί τε ὑποσπωμένου τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ οἱ ἄνθρω- [25] ποι· μόνον γὰρ ὀρθὸν τῶν ζώων), καὶ ἐπιπεσὸν μὲν ἔκνοιαν [26] ποιεῖ, ὕστερον δὲ φαντασίαν.

De plus, lorsqu'une grande quantité de nourriture est ingérée, que le chaud conduit vers le haut, tout comme le feu sur lequel on a déposé des bûches, elle se refroidit, jusqu'à ce qu'elle ait été digérée. En effet, le sommeil survient, comme on l'a dit, lorsque l'élément solide est porté sous l'effet du chaud vers le haut à travers les veines en direction de la tête. Au moment où cet élément qui a été porté vers le haut ne peut plus s'élever, mais se trouve en quantité excessive, il est repoussé en sens contraire et s'écoule vers le bas (c'est pourquoi les êtres humains tombent lorsque le chaud qui les élève se retire, car ce sont les seuls animaux à avoir la station droite), et en retombant il produit d'abord une perte de conscience, et ensuite une phantaisie.

17 ἔτι πολλῆς γ₊P : ἐπὶ πολλῆς B^e : ἔτι δὲ πολλῆς ENλν || 19 καταψύχει β(B^e)E : καταψύχεται γ₊P || 20 σωματώδους β(B^e)γP : σωματοειδοῦς E₊ : *corpulento* Prisc(56.12) || 23–24 καταπίπτουσί β(B^e)E₊ : καὶ πίπτουσί γ (καὶ καταπίπτουσί ιP) || 24 τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ β(B^e)γ : τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος E₊ ιP || 25 ἔκνοιαν γP : ἔγνοιαν B^e : ἔκνοιαν E₊

457^b26–30

Ἡ αἰ μὲν νῦν λεγόμεναι λύ-¹27]σεις ἐνδεχόμεναι μὲν εἰσι τοῦ γίνεσθαι τὴν κατάψυξιν, οὐ ¹28] μὴν ἀλλὰ κύριός γ' ἐστὶν ὁ τόπος, ¹29] ὡσπερ ἐν ἄλλοις εἴρηται, πάντων δ' ἐστὶ τῶν ἐν τῷ σώματι ¹30] ψυχρότατον ὁ ἐγκέφαλος, τοῖς δὲ μὴ ἔχουσι τὸ ἀνάλογον;

Ou est-ce en fait que les solutions dont l'on parle maintenant sont plausibles en ce qui concerne la survenue du refroidissement, mais que c'est en fin de compte le lieu du processus qui est absolument primordial, comme on l'a dit ailleurs, et que le cerveau est de toutes les parties du corps la plus froide (ou pour ceux qui n'en ont pas son analogue)?

26–27 λύσεις] om. E || 27 μὲν] om. EZ^a || 28 ὁ τόπος β(B^e)E₊ : ὁ τόπος ὁ περὶ τὸν ἐγκέφαλον γP || 30 ψυχρότατον] ψυχρότατος C^cMi ∈ N : ψυχρότερον iP | ὁ ἐγκέφαλος β(B^e)E₊iP : om. γ || 30–31 τὸ ἀνάλογον β(B^e)γ : τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόνον E₊iP

457^b31–458^a10

¹31] Ὡσπερ οὖν τὸ ἀπατμίζον ὑγρὸν ὑπὸ τῆς τοῦ ¹32] ἡλίου θερμότητος, ὅταν ἔλθῃ εἰς τὸν ἄνω τόπον, διὰ τὴν ¹33] ψυχρότητα αὐτοῦ καταψύχεται καὶ συστὰν καταφέρεται ¹458^a1] γενόμενον πάλιν ὕδωρ, οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι ¹2] πρὸς τὸν ἐγκέφαλον ἢ μὲν περιπτωματικῆ ἀναθυμίασις εἰς ¹3] φλέγμα συνίσταται (διὸ καὶ οἱ κατάρροι φαίνονται γιγνό-¹4]μενοι ἐκ τῆς κεφαλῆς), ἢ δὲ τρόφιμος καὶ μὴ νοσώδης ¹5] καταφέρεται συνισταμένη καὶ καταψύχει τὸ θερμόν. Πρὸς ¹6] δὲ τὸ καταψύχεσθαι καὶ μὴ δέχεσθαι ῥαδίως τὴν ἀνα-¹7]θυμίασιν συμβάλλεται ἢ λεπτότης καὶ ἢ στενότητος τῶν ¹8] περὶ τὸν ἐγκέφαλον φλεβῶν. Τῆς μὲν οὖν καταψύξεως τοῦτ' ¹9] ἐστὶν αἴτιον, καίπερ τῆς ἀναθυμιάσεως ὑπερβαλλούσης τῆι ¹10] θερμότητι.

De même donc que l'humide qui s'est évaporé sous l'effet de la chaleur du soleil, lorsqu'il est parvenu dans la région élevée, est refroidi du fait de la froideur de cette dernière et, se condensant, est porté vers le bas tout en devenant de nouveau de l'eau, de même l'exhalaison résiduelle, par le mouvement ascendant de la chaleur vers le cerveau, se condense en phlegme (c'est pourquoi les catarrhes semblent provenir de la tête), tandis que l'exhalaison nutritive et non-nocive est portée vers le bas, s'étant condensée, et refroidit le chaud. La finesse et l'étroitesse des veines autour du cerveau contribue à son refroidissement et au fait qu'il n'admet pas facilement l'exhalaison. C'est cela la cause de son refroidissement, en dépit de la chaleur excessive de l'exhalaison.

^a1–2 οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον β(B^e) : οὕτως ἐν τῆι ἀναφορᾷ τοῦ θερμοῦ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον αP || 2 εἰς αP : om. B^eθ || 3 συνίσταται β(B^e)γP : συνέρχεται E₊ || 7 ἢ λεπτότης β(B^e)E₊ : καὶ ἢ λεπτότης γP | ἢ στενότητος] στενότης W. D. ROSS (1955b) || 9 καίπερ γ₊P : καὶ περὶ β(B^e)E¹

458^a10–19

Ἐγείρεται δ' ὅταν πεφθῆι καὶ κρατήσῃ ἢ συν-^[*11]εωσμένη θερμότης ἐν ὀλίγῳ πολλῇ ἐκ τοῦ περιεστῶτος, καὶ ^[*12] διακριθῆι τό τε σωματωδέστερον αἷμα καὶ τὸ καθαρώτερον. ^[*13] Ἔστι δὲ λεπτότατον μὲν αἷμα καὶ καθαρώτατον τὸ ἐν τῆι κε-^[*14]φαλῆι, παχύτατον δὲ καὶ θολερώτατον τὸ ἐν τοῖς κάτω ^[*15] μέρεσιν. Παντὸς δὲ τοῦ αἵματος ἀρχή, ὡσπερ εἴρηται καὶ ^[*16] ἐνταῦθα καὶ ἐν ἄλλοις, ἡ καρδία. Τῶν δ' ἐν τῆι καρδίᾳ ^[*17] ἐκατέρας τῆς θαλάμης κοινὴ ἢ μέση· ἐκείνων δ' ἐκατέρα ^[*18] δέχεται ἐξ ἐκατέρας τῆς φλεβός, τῆς τε μεγάλης καλου-^[*19]μένης καὶ τῆς ἄορτῆς· ἐν δὲ τῆι μέσῃ γίνεται ἡ διάκρισις.

On se réveille lorsque l'on a digéré, c'est-à-dire lorsque la grande quantité de chaleur qui a été compressée dans un petit espace depuis ce qui l'entoure l'emporte et qu'ont été séparés le sang plus dense et le sang plus pur. Le sang le plus fin et le plus pur est celui qui se trouve dans la tête, le plus épais et le plus trouble est celui qui se trouve dans les membres inférieurs. Quant à la source de l'ensemble du sang, comme on l'a dit ici et ailleurs, c'est le cœur. Parmi les chambres au sein du cœur, celle du milieu communique avec chacune, et chacune de celles-là est alimentée par chacune des veines, à la fois celle qu'on appelle la grande et l'aorte, alors que c'est dans celle du milieu que la séparation a lieu.

10–11 συνεωσμένη **a** : συνέσεως μὲν ἢ (sic) **B^e** : συνετεωσμένη **P** || 11 ἐκ] om. **B^e** || 12 καθαρώτερον **β(B^eP)θZ^a** : καθαρώτατον **E₊ε₁** || 17 θαλάμης] θαλάσσης (sic) **B^e** || 18–19 καλουμένης] om. **E**

458^a20–25

Ἄλλὰ τὸ μὲν διορίζειν περὶ τούτων ἐτέρων ἐστὶ λόγων οἰκειό-^[*21]τερον· διὰ δὲ τὸ γίγνεσθαι ἀδιακριτώτατον τὸ αἷμα μετὰ τὴν ^[*22] τῆς τροφῆς προσφορὰν ὃ ὕπνος γίγνεται, ἕως ἂν διακριθῆι ^[*23] τοῦ αἵματος τὸ μὲν καθαρώτερον εἰς τὰ ἄνω, τὸ δὲ θολερώ-^[*24]τερον εἰς τὰ κάτω· ὅταν δὲ τοῦτο συμβῆι, ἐγείρονται ἀπο-^[*25]λυθέντα τοῦ ἐκ τῆς τροφῆς βάρους.

Mais il est plus approprié à d'autres traités de déterminer cela. Cela dit, c'est parce que le sang, après l'ingestion de la nourriture, a particulièrement besoin d'être séparé que le sommeil survient, tant que la séparation a lieu, le sang plus pur étant envoyé vers le haut et le sang plus trouble vers le bas. Lorsque cela a eu lieu, les personnes se réveillent, délivrées de la lourdeur issue de la nourriture.

21–22 ἀδιακριτώτατον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **β(B^eP)** : ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν **EC^cMi₁** : μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιάκριτον **γ** : *indiscretus est sanguis post aescae affectionem* Prisc(56.16) || 22 ὃ ὕπνος γίγνεται, ἕως ἂν **γ** : ὕπνος γίγνεται ἕως ἂν **E₊1P** : τὸν ὕπνον δὲ ὡς **B^e** || 23 καθαρώτερον **β(B^eP)γ** : καθαρώτατον **E₊μ** | εἰς τὰ **β(B^eP)γ** : εἰσὸν **E¹** : om. **C^cMiU₁P** || 23–24 θολερώτερον **β(B^eP)γ** : θολερώτατον **E¹** : θολερώτατον **C^cMiU** || 24 εἰς τὰ **β(B^eP)γ** : εἰσὸ **E¹** : εἰς τὸ **C^cMi₁** | δὲ **αP** : deest in **B^e**

458^a25–32

Τί μὲν οὖν τὸ αἴτιον τοῦ [^a26] καθεύδειν εἴρηται, ὅτι ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερο-^a27]μένου τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόως ἐπὶ [^a28] τὸ πρῶτον αἰσθητήριον· καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος, ὅτι τοῦ πρώτου [^a29] αἰσθητηρίου κατάληψις πρὸς τὸ μὴ δύνασθαι ἐνεργεῖν, ἐξ [^a30] ἀνάγκης μὲν γινόμενον (οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὸ ζῶιον εἶναι [^a31] μὴ συμβαινόντων τῶν ἀπεργαζομένων αὐτό), ἔνεκα δὲ σωτη-^a32]ρίας· σώζει γὰρ ἡ ἀνάπαυσις.

Quelle est donc la cause du sommeil, on l'a dit, à savoir que c'est la compression massive du chaud connaturel au niveau de l'organe sensoriel premier sous l'effet de l'élément corporel qui est porté vers le haut, et aussi ce qu'est le sommeil, à savoir que c'est une compression de l'organe sensoriel premier qui a pour effet qu'il ne peut plus être actif – ce qui survient nécessairement (car il n'est pas possible qu'un animal existe sans qu'aient lieu les choses qui en font un animal) et en vue de la préservation, car le repos préserve.

26 ὑπὸ] secl. W. D. Ross (1955b) || **27** τοῦ συμφύτου θερμοῦ **β(B^e)** : ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ **αP** | ἀθρόως] ἀθρόος **B^eE¹** || **28–29** καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος, ὅτι τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου] om. **B^e** || **30** γινόμενον **β(B^e)γP** : γινόμενος **E₊** | τὸ ζῶιον **β(B^e)ιP** : ζῶιον **α**

458^a33–^b3

1. Μετά δὲ ταῦτα περὶ ἐνυπνίου
ζητητέον, καὶ πρῶτον [458^b1] τίνι τῶν
τῆς ψυχῆς φαίνεται, καὶ πότερον τοῦ
νοητικοῦ τὸ [2] πάθος ἐστὶ τοῦτο ἢ τοῦ
αἰσθητικοῦ· τούτοις γὰρ μόνοις τῶν ἐν
[3] ἡμῖν γνωρίζομεν.

[*De insomniis*]

1. Après cela, il faut faire porter notre
recherche sur le rêve, et en premier
lieu déterminer à quelle partie de l'âme
il apparaît, c'est-à-dire si cette affection
relève de la partie intellectuelle ou de la partie
perceptive (car ce sont les seules en nous par
lesquelles nous connaissons).

Tit. περὶ ἐνυπνίων **LH^a** : περὶ ἐνυπνίου **U** : περὶ ἐνυπνίων καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **X** : περὶ ἐνυπνίων καὶ
φαντασμάτων **1P** : sine ullo titulo cett. || **33** ζητητέον **β(B^eP)** γ : ἐπιζητητέον **E₊** || ^b**2** τούτοις] τούτου
B^e || **3** γνωρίζομεν **β(B^eP)** : γνωρίζομέν τι **a**

458^b3–9

Ἐπεὶ δὲ χρῆσις ὄψεως ὄρασις, καὶ
ἀκοῆς [4] τὸ ἀκούειν, ὅλως δὲ
αἰσθήσεως τὸ αἰσθάνεσθαι, κοινὰ δὲ
ἐστὶ [5] τῶν αἰσθήσεων οἷον σχῆμα καὶ
μέγεθος καὶ [6] τᾶλλα τὰ τοιαῦτα {ἢ
τὰ ἴδια οἷον χρῶμα ψόφος χυμός},
[7] ἀδυνατεῖ δὲ πάντα μύοντα καὶ
καθεύδοντα ὄραν, ὁμοίως δὲ [8] καὶ
ἐπὶ τῶν λοιπῶν· ὥστε δῆλον ὅτι οὐκ
αἰσθανόμεθα οὐδὲν ἐν [9] τοῖς ὕπνοις·
οὐκ ἄρα τῆι αἰσθήσει γε τὸ ἐνύπνιον
αἰσθανόμεθα.

Puisque l'usage de la vue est la vision,
de l'ouïe l'audition, et dans l'ensemble de
la perception l'acte de percevoir, que les
objets comme la figure, la grandeur, et les
autres choses de ce genre, sont communs
aux différents sens, et que tous les animaux
sont incapables, quand leurs paupières sont
closes et qu'ils dorment, de voir, et qu'il
en va pareillement quant aux autres sens
aussi, par conséquent il est évident que
nous ne percevons rien du tout pendant le
sommeil. Donc ce n'est pas au moyen de la
perception, en tout cas, que nous percevons
les rêves.

3 ἐπεὶ δὲ **β(B^eP)Z^a** : εἰ δὲ γ : ἢ δὲ **E** : εἰ δὲ **C^cMi** : εἰ δ' ἢ **v** et con. W. D. ROSS (ibid.) || **4** ὅλως
δὲ **β(B^eP)C^cMiξ** : καὶ ὅλως δὲ γ : καὶ ὅλως **E** || **3–6** κοινὰ δὲ ἐστὶ ... ἢ τὰ ἴδια **β(B^eP)1** : κοινὰ δὲ
ἐστὶ ... ἴδια δὲ **E** : ταῦτα δ' ἐστὶ τὰ κοινὰ ... ἢ τὰ ἴδια γ : ταῦτα δ' ἐστὶ κοινὰ ... ἢ τὰ ἴδια **C^cMi** || **5**
μέγεθος **β(B^eP)γ** : μέγεθος καὶ κίνησις **E₊1** || **6** ἢ τὰ ἴδια οἷον χρῶμα ψόφος χυμός delevi || **7** μύοντα καὶ
καθεύδοντα **a** : καὶ καθεύδοντα **β(B^eP)** : *dormientem et coniuentem* Prisc(59.16) || **8** ὥστε **β(B^e)E1P** :
om. γ₊ || **9** τῆι αἰσθήσει γε **β(B^eP)γ₊** : γε τῆι αἰσθήσει **Eεξ**

458^b10–15

Ἄλλὰ μὴν οὐδὲ τῆι δόξει· οὐ γὰρ μόνον τὸ προσιόν φαμεν ¹¹ ἄνθρωπον ἢ ἵππον, ἀλλὰ καὶ λευκὸν ἢ καλόν· ὦν ἢ ¹² δόξα ἄνευ αἰσθήσεως οὐδὲν ἂν φήσειεν, οὔτ' ἀληθῶς οὔτε ψευ-
¹³ δῶς. Ἐν δὲ τοῖς ὕπνοις συμβαίνει τὴν ψυχὴν τοῦτο ποιεῖν· ¹⁴ ὁμοίως γὰρ ὅτι ἄνθρωπος καὶ ὅτι λευκὸς ὁ προσίων δοκοῦ-¹⁵ μεν ὄραν.

Mais ce n'est pas non plus au moyen de l'opinion. En effet, nous affirmons non seulement que ce qui s'approche est un être humain ou un cheval, mais aussi que c'est blanc ou beau, choses au sujet desquelles l'opinion ne pourrait rien affirmer sans la perception, ni de manière vraie, ni de manière fausse. Il arrive pourtant que l'âme fasse cela pendant le sommeil, car nous croyons alors de manière semblable voir que la personne qui approche est un être humain et qu'elle est blanche.

11 ἵππον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+ \mathbf{1}$: ἵππον εἶναι γ || 12 ἂν φήσειεν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ἀποφαίνεται \mathbf{E} : ἂν φαίνεται $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$

458^b15–20

Ἔτι παρὰ τὸ ἐνύπνιον ἐννοοῦμεν ἄλλο τι, καθάπερ ¹⁶ ἐν τῷ ἐγρηγορέναι αἰσθανόμενοί τι (περὶ οὗ γὰρ αἰσθανό-
¹⁷ μεθα, πολλάκις καὶ διανοοῦμεθα τι). οὔτω καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις ¹⁸ παρὰ τὰ φαντάσματα ἐνίοτε ἄλλα ἐννοοῦμεν. Φανείη δ' ἂν ¹⁹ τῷ τοῦτο, εἴ τις προσέχοι τὸν νοῦν καὶ πειρῶιτο μνημονεύειν ²⁰ ἀναστάς.

En outre, nous pensons quelque chose d'autre parallèlement au rêve, tout comme lorsque nous percevons quelque chose éveillés (car souvent nous réfléchissons aussi au sujet de ce que nous percevons). Ainsi pendant le sommeil également nous pensons parfois d'autres choses parallèlement aux phantasmes. Cela paraîtra clair à quiconque fera l'effort d'y penser et essayera de s'en souvenir en se levant.

15 ἄλλο τι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+ \mathbf{1}$: τι ἄλλο γ || 18 ἄλλα α : ἄλλ' $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ || 19 προσέχοι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+$: προσέχει γ

458^b20–25

Ἦδη δέ τινες καὶ ἐωράκασιν ἐνύπνια
 τοιαῦτα, οἷον ¹οἱ δοκοῦντες κατὰ
 τὸ μνημονικὸν παράγγελμα τίθεσθαι
 τὰ ²προβαλλόμενα· συμβαίνει γὰρ
 αὐτοῖς ἄλλο τι ³παρὰ τὸ ἐνύπνιον
 τίθεσθαι πρὸ ὁμμάτων εἰς τὸν τόπον
 φάν-⁴τασμα· ὥστε δῆλον ὅτι οὔτε
 ἐνύπνιον πᾶν τὸ ἐν ὕπνῳ φάν-
⁵τασμα, καὶ ὅτι ὁ ἐννοοῦμεν τῆι
 δόξει ἐδοξάζομεν.

Certains ont aussi déjà eu des rêves
 de cette sorte, par exemple les gens
 qui, conformément au précepte de
 mémorisation, ont l'impression de placer
 les objets auxquels ils sont confrontés : il
 arrive en effet souvent à ceux-ci de visualiser
 parallèlement au rêve un autre phantasme
 placé dans le lieu convenu. Par conséquent,
 il est manifeste que tout phantasme ayant
 lieu pendant le sommeil n'est pas un rêve,
 et que ce que nous avons à l'esprit alors est
 quelque chose que nous avons l'habitude
 d'appréhender au moyen de l'opinion.

22 αὐτοῖς **β(B^eP)**γ : αὐτοῖς πολλάκις **E₊ηι** || **24** οὔτε] οὐκ conl. W. D. ROSS (1955b) || **25** ὁ ἐννοοῦμεν
β(B^eP)**E₊** : ἐννοοῦμεν ἂ γ | ἐδοξάζομεν **β(B^eP)**γ₊ : δοξάζομεν **E**

458^b25–459^a1

Δῆλον δ' [26] ἐκ τούτων πάντων
τό γε τοσοῦτον, ὅτι τῷ αὐτῷ ὦι
καὶ [27] ἐγρηγορότες ἐν ταῖς νόσοις
ἀπατώμεθα, τοῦτ' αὐτὸ καὶ [28] ἐν τῷ
ὑπνῷ ποιεῖ τὸ πάθος. Καὶ ὑγιαίνουσι
δὲ καὶ εἰδόσιν [29] ὅμως ὁ ἥλιος
ποδιαῖος εἶναι δοκεῖ. Ἄλλ' εἴτε δὴ
ταυτὸν εἶθ' [30] ἕτερον τὸ φανταστικὸν
τῆς ψυχῆς καὶ τὸ αἰσθητικόν, οὐδὲν
[31] ἦττον οὐ γίνεται ἄνευ τοῦ ὄραν καὶ
αἰσθάνεσθαί τι· τὸ γὰρ [32] παρορᾶν
καὶ παρακούειν ὄρωντος ἀληθές τι καὶ
ἀκούοντος, οὐ [33] τοῦτο δὲ ὁ οἶεται.
Ἐν δὲ τῷ ὑπνῷ ὑπόκειται μηδὲν
ὄραν [459^a1] μηδ' ἀκούειν μηδ' ὅλως
αἰσθάνεσθαι.

Il est évident à partir de tout cela au moins ceci, à savoir que c'est la même chose qui fait que nous nous trompons, même éveillés, quand nous sommes malades et qui produit aussi l'affection en question pendant le sommeil. Et le soleil paraît malgré tout être long d'un pied même à ceux qui sont en bonne santé et qui savent [que ce n'est pas le cas]. En revanche, que, au sein de l'âme, la partie de la phantaisie et celle de la perception soient identiques ou différentes, cela ne se produit pas moins qu'à condition que nous voyions et percevions quelque chose, car c'est lorsque l'on voit et que l'on entend quelque chose de vrai (certes non pas cela que l'on croit) que l'on voit et que l'on entend de travers. Or l'on a établi que pendant le sommeil l'on ne voit rien, pas plus que l'on n'entend ou que l'on ne perçoit en général quoi que ce soit.

26 ἐκ β(B^eP)₁ : περι α | πάντων β(B^eP)_{E+1} : ἀπάντων γ | τό γε β(B^eP)_{E+} : om. γ (γε 1) || 27 τοῦτ' αὐτὸ β(B^eP)₁ (*hoc idem* Guil) : ὅτι τοῦτο αὐτὸ γ₊ (*quoniam hoc idem* Anon) : ὅτι τοῦτο αὐτῷ E || 29 δὴ] δεῖ B^e | ταυτὸν β(B^eP)_γ : τὸ αὐτὸ E₁ || 31 αἰσθάνεσθαί τι β(B^eP)_γ : αἰσθάνεσθαι E₊ || 33 τοῦτο δὲ β(B^eP)_{E+1} : μέντοι τοῦτο γ | ὁ] om. E

459^a1–8

Ἄρ' οὖν τὸ μὲν μηθὲν ὄρα̃ν [459^a2] ἀληθές, τὸ δὲ μηδὲν πάσχειν τὴν αἰσθησιν οὐκ ἀληθές, [3] ἀλλ' ἐνδέχεται καὶ τὴν ὄψιν πάσχειν τι καὶ τὰς ἄλλας [4] αἰσθήσεις, ἕκαστον δὲ τούτων ὡσπερ ἐγρηγορότος προσ- [5]βάλλειν μὲν πως τῆι αἰσθήσει, οὐχ οὕτω δὲ ὡσπερ ἐγρηγορότος; [6] Καὶ ὅτε μὲν ἡ δόξα λέγει ὅτι ψεῦδος, ὡσπερ [7] ἐγρηγορόσιν, ὅτε δὲ κατέχεται καὶ ἀκολουθεῖ τῶι φαντά- [8]σματι.

Est-ce donc qu'il est vrai de dire l'on ne voit rien [pendant le sommeil], mais qu'il n'est pas vrai dire que la perception n'est aucunement affectée, mais qu'il est possible que la vue aussi subisse une certaine affection, ainsi que les autres sens, et que chacun d'entre eux contribue, comme lorsque l'on est éveillé, d'une certaine manière à la perception, mais pas de la manière dont cela se fait lorsque l'on est éveillé? Et tantôt l'opinion dit que cela [que l'on voit en rêve] est faux, comme chez les personnes éveillées, et tantôt elle est retenue et ne fait qu'accompagner le phantasme.

^a1–2 μηθὲν ὄρα̃ν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: μηδὲν ὄρα̃ν γ : μὴ ὄρα̃ν μηδὲν \mathbf{E}_{+1} || 4 & 5 ὡσπερ ἐγρηγορότος bis α (*quemadmodum nobis vigilantibus & ut vigilantibus An, quemadmodum vigilantibus & ut vigilantibus Guil^{vulg}*) : ὡσπερ ἐγρηγορότες $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{T}2(\text{ut vigilantes & quemadmodum vigilantes Guil^{Sw}}\mathbf{P})\mathbf{Z}^{\alpha}$ || 4–5 προσβάλλειν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})$: προσβάλλει α || 5–7 ἐγρηγορότος ... ἐγρηγορόσιν] ἐγρήγορσιν \mathbf{E}

459^a8–11

Ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἐστὶ τοῦ δοξάζοντος οὐδὲ τοῦ διανοουμένου [9] τὸ πάθος τοῦτο ὃ καλοῦμεν ἐνουπνιάζειν, φανερόν. Ἄλλ' οὐδὲ τοῦ [10] αἰσθανομένου ἀπλῶς ὄρα̃ν γὰρ ἀνάγκη καὶ ἀκούειν ἀπλῶς. [11] Ἀλλὰ πῶς δὴ καὶ τίνα τρόπον, ἐπισκεπτέον.

Que, donc, cette affection que nous appelons rêver n'appartient pas à la partie responsable de l'opinion, pas plus qu'à celle responsable de la réflexion, c'est clair. Mais elle n'appartient pas tout simplement à la partie responsable de la perception, car il serait alors nécessaire que rêver soit tout simplement équivalent à voir et à entendre. Mais comment donc cette affection appartient à cette partie, et de quelle manière, voilà ce qu'il faut examiner.

10 ἀνάγκη $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{T}2(\text{necesse Guil^{Sw}}\mathbf{P})\mathbf{E}_{1}$: ἄν ἦν γ_{+} (*utique Anon Guil^{vulg}*)

459^a11–22

Ἐποκείσθω [12] δέ, ὅπερ ἐστὶ φανερόν, ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ τὸ πάθος, εἴπερ [13] καὶ ὁ ὕπνος· οὐ γὰρ ἄλλωι μὲν τινι τῶν ζώων ὑπάρχει ὁ [14] ὕπνος, ἄλλωι δὲ τὸ ἐνυπνιάζειν, ἀλλὰ τῶι αὐτῶι. Ἐπει δὲ [15] περὶ φαντασίας ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς εἴρηται, καὶ ἔστι μὲν [16] τὸ αὐτὸ τῶι αἰσθητικῶι τὸ φανταστικόν, τὸ δ' εἶναι φαντα- [17]στικῶι καὶ αἰσθητικῶι ἕτερον, ἔστι δὲ ἡ φαντασία ἡ ὑπὸ τῆς [18] κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεως γινομένη κίνησις, τὸ δ' ἐνυπνιάζειν [19] φάντασμα τι φαίνεται εἶναι (τὸ γὰρ ἐν ὕπνωι φάντασμα [20] ἐνύπνιον λέγομεν, εἴθ' ἀπλῶς εἴτε τρόπον τινὰ γινόμενον), [21] φανερόν ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ μὲν ἐστὶ τὸ ἐνυπνιάζειν, τούτου δ' ἦι [22] φανταστικόν.

Tenons donc pour établi, ce qui est du reste clair, que l'affection en question appartient à la partie perceptive, étant donné que c'est le cas aussi du sommeil (car le sommeil n'est pas présent chez un certain animal et le rêve chez un autre, mais c'est chez le même qu'ils sont présents). Puisque l'on a parlé de la phantasie dans les traités relatifs à l'âme, que la partie de la phantasie est identique à la partie perceptive, mais que leur être n'est pas le même (la phantasie est le mouvement qui survient sous l'effet de la perception en acte), et que l'activité du rêve semble être un certain phantasme (car nous appelons « rêve » le phantasme survenant « lors du sommeil »², qu'il ait lieu sans autre précision ou d'une manière particulière), il est clair que l'activité du rêve appartient à la partie perceptive, et à celle-ci en tant qu'elle est responsable de la phantasie.

11–12 δέ β(B^eP)E₊1 : μὲν οὖν γ || 12 φανερόν β(B^eP)E₊1 : καὶ φανερόν γ || 13 τῶν ζώων] del. BEARE (1899) p. 470 || 14 ἄλλωι δὲ β(B^eP)E₊1 (*alia vero* Prisc(59.20)) : ἄλλωι δὲ τινι γ₊ || 18 ἐνυπνιάζειν β(B^eP)E₊ : ἐνύπνιον γ || 22 φανταστικόν] τὸ φανταστικόν E : φανταστικοῦ μP

2. Aristote joue ici sur le fait que le terme désignant le rêve, ἐνύπνιον, est manifestement formé à partir de l'adjectif ἐνύπνιος, signifiant « qui a lieu lors du sommeil ».

459^a23–28

2. Τί δ' ἐστὶ τὸ ἐνύπνιον, καὶ πῶς γίνεται, ἐκ τῶν περὶ [24] τὸν ὕπνον συμβαινόντων μάλιστ' ὃν θεωρήσαιμεν. Τὰ γὰρ αἰ- [25]σθητὰ καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον ἡμῶν ἐμποιοῦσιν αἴσθησιν, [26] καὶ τὸ γινόμενον αὐτῶν πάθος οὐ μόνον ἐνυπάρχει ἐν [27] τοῖς αἰσθητηρίοις ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ καὶ ἀπελ- [28]θουσῶν.

2. Ce qu'est le rêve, et comment il survient, nous pourrions l'observer principalement à partir des faits qui concernent le sommeil. Les objets perceptibles en fonction de chacun des sens produisent en effet en nous une perception, et leur affection qui en résulte ne se produit pas seulement au sein des organes sensoriels quand les perceptions sont actives, mais aussi quand elles sont parties.

24 τὸν] τῶν **E** || 25 τὸ αἰσθητήριον **β(B°P)** : αἰσθητήριον **α** | ἐμποιοῦσιν **β(B°P) γ** (*inficiunt* Prisc(60.2)) : ποιοῦσιν **E+** || 26 αὐτῶν **β(B°)** : ὑπ' αὐτῶν **γ+P** (*ab eis* Prisc(60.2)) : ἐν αὐτοῖς **E** | ἐνυπάρχει] ἐνυπάρχει **E** || 27 αἰσθητηρίοις] σθητηρίοις (sic) **E**¹

459^a28–^b1

Παραπλήσιον γὰρ τὸ πάθος ἐπὶ τε τούτων καὶ ἐπὶ [29] τῶν φερομένων ἔοικεν εἶναι. Καὶ γὰρ ἐπὶ τῶν φερομένων τοῦ [30] κινήσαντος οὐκέτι θιγγάνοντος κινεῖται· τὸ γὰρ κινήσαν ἐκί- [31]νησεν ἀέρα τινά, καὶ πάλιν ἕτερον οὗτος· καὶ τοῦ- [32]τον δὴ τὸν τρόπον, ἕως ὃν στήι, ποιεῖται τὴν κίνησιν καὶ ἐν [459^b1] ἀέρι καὶ ἐν τοῖς ὑγροῖς.

En effet, il semble que l'affection soit proche dans ces cas et dans le cas des objets que l'on déplace, car dans le cas des objets que l'on déplace aussi le mouvement se poursuit même lorsqu'il n'y a plus contact avec ce qui a initié le mouvement. En effet, ce qui initie le mouvement meut un certain air, et à son tour celui-ci meut autre chose ; et c'est donc de cette manière, jusqu'à ce que cela s'arrête, que le mouvement se produit aussi bien dans l'air que dans les liquides.

29 ἔοικεν εἶναι **β(B°P)E+1** : om. **γ** || 30 κινήσαντος] κηνήσαντος (sic) **E** || 31 πάλιν ἕτερον οὗτος **β(B°P)** : πάλιν οὗτος κινούμενος ἕτερον **α** (πάλιν κινούμενος ἕτερον **μ**, *et aliud iterum secundo movetur* Prisc(60.5–6)) || 32 ἕως ὃν στήι **β(B°P)E+1** : μέχριπερ ὃν οὗ στήι **γ**

459^{b1}–7

Ὁμοίως δ' ὑπολαβεῖν τοῦτο δεῖ
 1²¹ καὶ ἐπ' ἀλλοιώσεως· τὸ γὰρ
 θερμανθὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τὸ πλη-
 1³¹σίον θερμαίνει, καὶ τοῦτο διαδίδωσιν
 ἕως τῆς ἀρχῆς. Ὡστε 1⁴¹ καὶ ἐν
 ὧι τὸ αἰσθάνεσθαι, ἐπειδὴ ἐστὶν
 ἀλλοιώσις τις ἢ κατ' 1⁵¹ ἐνέργειαν
 αἰσθησις, ἀνάγκη τοῦτο συμβαίνειν.
 Διὸ τὸ πάθος 1⁶¹ ἐστὶν οὐ μόνον
 αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις,
 ἀλλὰ καὶ 1⁷¹ πεπαυμένοις, καὶ ἐν βάρθει
 καὶ ἐπιπολῆς.

De manière semblable, il faut supposer cela
 aussi dans le cas de l'altération, car la
 chose échauffée par le chaud échauffe sa
 voisine, et cela conduit à une transmission
 du chaud jusqu'à l'origine. Par conséquent,
 il est nécessaire que cela se produise
 dans ce dans quoi la perception a lieu
 aussi, puisque la perception en acte est
 une sorte d'altération. C'est pourquoi
 l'affection se trouve non seulement dans les
 organes sensoriels lorsqu'ils sont en train
 de percevoir, mais aussi lorsqu'ils ont cessé
 de le faire, et ce en profondeur comme en
 surface.

^{b1} δ' β(B°P)γ₊ : om. E₁ | δεῖ] δὲ B°C°MN || 3 τοῦτο β(B°P)E₊ι : om. γ | διαδίδωσιν α (δίδωσιν
 ι) : διαδίδωσιν β(B°P) || 4 ὧι τὸ] τῷ E || 6 ἐστὶν] ἐστὶν ὁ ὕπνος E : om. C°Mi | αἰσθανομένοις ἐν
 τοῖς αἰσθητηρίοις β(B°P)γ (αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις N, αἰσθανομένων ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ν,
sentientibus per organa sentiendi An, *sentientibus in sensiteriis* Guil) : ἐν αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις
 E : ἐν αἰσθανομένοις ἐστὶ τοῖς αἰσθητηρίοις C°Mi (ἐν αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις η) : *sentientibus*
adhuc aistheteriis Prisc(60.7–8) || 7 πεπαυμένοις β(B°P) : ἐν πεπαυμένοις E₊ : πεπαυμένων γ :
 πεπαυμένοις τῷ φανταστικῷ ξ : πεπαυμένοις ἐν τῷ φανταστικῷ μ : *sentire cessantibus* Prisc(60.8)

459^b7–23

Φανερόν δὲ [18] ἐπειδὴ συνεχῶς αἰσθανόμεθά τι· μεταφερόντων γὰρ τὴν αἰ- [19]σθησιν ἀκολουθεῖ τὸ πάθος, οἷον ἐκ τοῦ ἡλίου εἰς τὸ σκότος· [10] συμβαίνει γὰρ μηθὲν ὄραν διὰ τὴν ὑποῦσαν κίνησιν ἐν [11] τοῖς ὄμμασιν ὑπὸ τοῦ φωτός. Καὶ πρὸς ἓν χρώμα πολὺν [12] χρόνον βλέψωμεν ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν, τοιοῦτον φαίνεται [13] ἐφ' ὃ ἂν τὴν ὄψιν μεταβάλωμεν. Καὶ πρὸς τὸν ἡλίον [14] βλέψαντες ἢ ἄλλο τι λαμπρὸν μύσωμεν, παρατηρήσαντι [15] φαίνεται κατ' εὐθυωρίαν, ἢ συμβαίνει τὴν ὄψιν ὄραν, πρῶ- [16]τον μὲν τοιοῦτον τὴν χροάν, εἶτα μεταβάλλει εἰς φοινικοῦν [17] ἀπειτα πορφυροῦν, ἕως ἂν εἰς τὴν μέλαιναν ἔλθῃ χροάν [18] καὶ ἀφανισθῇ. Καὶ ἀπὸ τῶν κινουμένων δὲ μεταβάλλου- [19]σιν, οἷον ἀπὸ τῶν ποταμῶν, μάλιστα δὲ ἀπὸ τῶν τάχιστα [20] ῥεόντων, φαίνεται {γὰρ} τὰ ἡρεμοῦντα κινούμενα. Γίνονται δὲ [21] καὶ ὑπὸ τῶν μεγάλων φόφων δύσκαφοι καὶ ὑπὸ τῶν ἰσχυ- [22-23]ρῶν ὁσμῶν δύσοδομοι τῶν ὁμοίων. Φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν.

C'est clair lorsque nous percevons de manière continue quelque chose, car lorsque nous changeons notre perception d'objet, l'affection l'accompagne. C'est par exemple le cas lorsque l'on passe du soleil à l'obscurité : il se produit en effet que l'on ne voit rien du fait du mouvement produit par la lumière qui persiste dans les yeux. C'est aussi le cas quand l'on a fixé son regard longtemps sur une seule couleur, sur une chose blanche ou verte : ce vers quoi nous tournons notre regard nous apparaît de cette couleur. Et c'est encore le cas quand, après avoir fixé notre regard sur le soleil ou quelque autre chose brillante, nous fermons les yeux : si l'on prête attention il apparaît droit devant nous, là où il se trouve que porte le regard, d'abord quelque chose qui a à peu près cette couleur, puis cela se transforme en pourpre et enfin en violet, jusqu'à ce que cela parvienne au noir et disparaisse. Et il semble aussi aux personnes qui détournent le regard d'objets en mouvement, par exemple des fleuves, en particulier ceux dont le cours est très rapide, que les objets immobiles se meuvent. On a aussi du mal à entendre après avoir entendu des sons forts et, après avoir senti des odeurs fortes, du mal à sentir les objets semblables. Clairement, ces choses se produisent comme nous le disons.

8 ἐπειδὴ $\beta(B^{\circ}P)$: ὅταν γ_+ : ὅτι E | αἰσθανόμεθά τι $\beta(B^{\circ}P)E$: αἰσθανόμεθά τι γ_+ || 9 ἐκ] ἐκ τε E || 10 μηθὲν $\beta(B^{\circ}P)$: μηδὲν α | ὑποῦσαν $\beta(B^{\circ})$: ἔτι ὑποῦσαν γP : ὑπεροῦσαν E : ἔτι ὑπομένουσαν $C^{\circ}Mi$ || 11 ἐν $\beta(B^{\circ}P)E_{+i}$: om. γ || 12 ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν α : ἢ χλωρόν ἢ λευκόν $\beta(B^{\circ})P$ | τοιοῦτον $\beta(B^{\circ}P)\gamma$: τοιοῦτο E_+ || 13 ἐφ' ὃ $\beta(B^{\circ}P)$: ἐφ' ὅπερ γ_+ (ἐν ω μ) : ὑφ' ω E : *in quodcumque* Prisc(60.10) | μεταβάλωμεν $C^{\circ}MiXLO^d$ edd. : μεταβάλλωμεν cett. codd. || 14 παρατηρήσαντι $\beta(B^{\circ}P)E$: παρατηρήσασι γ : παρατηρεῖν $C^{\circ}Mi$ || 16 εἶτα $\beta(B^{\circ}P)E_{+i}$: ἔπειτα γ : *deinde* Prisc(60.13) || 18 καὶ ἀπὸ τῶν κινουμένων $\beta(B^{\circ}P)_{iM}$: καὶ αἱ ἀπὸ τῶν κινουμένων $EC^{\circ}i$: καὶ ἀπὸ κινουμένων γ || 20 γὰρ *delevi cum N* (et iam W. D. ROSS (1955b) ex HAYDUCK (1873) p. 8) || 21 ὑπὸ bis $\beta(B^{\circ}P)_{i}$: ἀπὸ α || 22–23 δύσοδομοι $\beta(B^{\circ}P)_{eN}$

Mich^P(66.1) : δύσσομοι cett. | τῶν ὁμοίων $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{i}$: καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων γ (τῶν ἐπὶ τῶν ὁμοίων η) : *et in similibus* An : *similia* Guil : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων ὁμοίως conī. DROSSAART LULOFS (1947a) prob. W. D. ROSS (1955b) : καὶ ἀπὸ τῶν ὁμοίων GOHLKE (1953) : καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως HAYDUCK (1873) p. 8 | φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}$ (φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦτα ὡς λέγομεν \mathbf{i}) : φανερώς δὲ συμβαίνει τοῦθ' ὡς λέγομεν $\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$: ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ (*hec quidem utique evident accidunt in hunc modum* An, *hec itaque evident accidunt hoc modo* Guil)

459^b23–32

Ὅτι δὲ ταχὺ τὰ [24] αἰσθητήρια καὶ μικρᾶς διαφορᾶς αἰσθάνεται, σημεῖον τὸ [25] ἐπὶ τῶν ἐνόπτρων γινόμενον· περὶ οὗ καὶ καθ' αὐτὸ ἐπιστήσας [26] σκέψαιτό τις ἂν καὶ διαπορήσειεν. Ἄμα δ' ἐξ αὐτῶν δῆλον [27] ὅτι ὥσπερ πάσχει ἡ ὄψις, οὕτω καὶ ποιεῖ τι. Ἐν γὰρ [28] τοῖς ἐνόπτροις τοῖς σφόδρα καθαροῖς, ὅταν τῶν καταμη- [29]νίων ταῖς γυναίξι γινομένων ἐμβλέψωσιν εἰς τὸ κάτοπτρον, [30] γίνεται τὸ ἐπιπολῆς τοῦ ἐνόπτρου οἷον νεφέλη αἵματώδης· [31] καὶ μὲν καινὸν ἦι τὸ κάτοπτρον, οὐ ῥαίδιον ἐκμάξαι τὴν τοι- [32]αύτην κηλίδα, ἐὰν δὲ παλαιόν, ῥαῖον.

Que les organes sensoriels perçoivent rapidement même une petite différence, un signe en est ce qui se produit dans le cas des miroirs, un sujet qui mériterait un examen pour lui-même et un traitement de ses difficultés. Quoi qu'il en soit, il est manifeste, à partir du cas du miroir, que, de la même manière qu'elle subit quelque chose, la vue produit quelque chose. En effet, dans le cas des miroirs qui sont excessivement purs, lorsque des femmes en période de règles regardent dans leur glace, il advient à la surface du miroir quelque chose de comparable à un nuage de la couleur du sang. Et quand le miroir est neuf, il n'est pas facile d'effacer une telle tâche, mais quand il est ancien, c'est facile.

24 διαφορᾶς] διαφοθραῖς \mathbf{E} || 25 οὗ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ὧν \mathbf{E}_+ | καὶ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}_+\mathbf{U}\mathbf{i}$: καὶ γ | καθ' αὐτὸ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\Gamma 2(\textit{secundum se Guil}^{\text{Sw}}))\mathbf{i}$: καθ' αὐτὸν \mathbf{E}_+ : αὐτοῦ γ (*eodem* Anon Guil^{vulg}) || 26 τις] της (sic) \mathbf{E}^1 | ἂν \mathbf{a} : deest in $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ | διαπορήσειεν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ἀπορήσειεν $\mathbf{E}_+\eta\mathbf{i}$ | ἐξ αὐτῶν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+\mathbf{i}$: ἐξ αὐτοῦ γ || 27 ὥσπερ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{i}$: ὥσπερ καὶ \mathbf{a} | πάσχει ἡ ὄψις $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ἡ ὄψις πάσχει $\mathbf{E}_+\mathbf{U}\mathbf{i}$

459^b32–460^a11

Αἴτιον δέ, ὡς περ εἶ-^[460^a1]πομεν, ὅτι οὐ μόνον πάσχει ἡ ὄψις ὑπὸ τοῦ ἀέρος, ἀλλὰ ^[*2] καὶ ποιεῖ τι καὶ κινεῖ, ὡς περ καὶ τὰ λαμπρά· καὶ γὰρ ^[*3] ἡ ὄψις τῶν λαμπρῶν καὶ ἐχόντων χρῶμα. Τὰ μὲν οὖν ^[*4-5] ὄμματα διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως· καὶ γὰρ φύσει τυγχάνουσι φλε-^[*6]βώδεις ὄντες. Διὸ γινομένων τῶν καταμηνίων διὰ ταραχὴν καὶ ^[*7] φλεγμασίαν αἱματικὴν ἡμῖν μὲν ἢ ἐν τοῖς ὄμμασι δια-^[*8]φορὰ ἀδηλος, ἔνεστι δέ (ἢ γὰρ αὐτὴ φύσις σπέρματος καὶ ^[*9] καταμηνίων), ὃ δ' ἀὴρ κινεῖται ὑπ' αὐτῶν, καὶ τὸν ἐπὶ τῶν ^[*10] κατόπτρων ἀέρα συνεχῆ ὄντα ποιόν τινα ποιεῖ καὶ τοιοῦτον ^[*11] οἶον αὐτὸς πάσχει· ὃ δὲ τοῦ κατόπτρου τὴν ἐπιφάνειαν.

La cause en est, comme nous l'avons dit, que la vue ne subit pas seulement quelque chose sous l'effet de l'air, mais qu'elle produit aussi quelque chose [en lui] et le meut, comme le font également les choses brillantes, car la vue fait aussi partie des choses qui brillent et qui ont une couleur. Il est ainsi raisonnable que les yeux soient alors dans un état comparable à celui de n'importe quelle autre partie, car ils se trouvent aussi être par nature veineux. C'est pourquoi lorsque se produisent les règles, du fait du trouble et de l'inflammation sanguine, la différence au niveau des yeux, bien qu'elle soit inapparente pour nous, y est néanmoins présente (car le sperme et les menstrues ont la même nature), alors que l'air est mû par eux et qu'il produit en l'air qui se trouve sur les miroirs, qui lui est continu, une certaine qualité et qu'il lui fait subir ce qu'il subit de leur part, et que ce dernier agit ainsi sur la surface du miroir.

^a1 ὑπὸ] ἀπὸ **PS** || **2** ὡς περ καὶ **aP** : ὡς περ **B^e** || **4–5** διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως **β(B^e)** : διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος **EZ^a** : εὐλόγως ὅταν ἢι τὰ καταμήνια διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν **γ** : διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος ὅταν ἢι τὰ καταμήνια **C^eMi** : ὅταν ἢι τὰ καταμήνια διάκειται ὡς περ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος **μP**(om. τὰ) | γὰρ] om. **E** || **9** ἐπὶ] ἀπὸ **E** || **10** τοιοῦτον] τὸ τοιοῦτον **E**

460^a12–23

Ὡσπερ τῶν ἱματίων, τὰ μάλιστα καθαρά τάχιστα κηλι-¹³δοῦται· τὸ γὰρ καθαρὸν ἀκριβῶς δηλοῖ ὃ τι ἂν δέξεται, ¹⁴ καὶ τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις. Ὁ δὲ χαλκὸς διὰ ¹⁵ τὸ καθαρὸς εἶναι ὅποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα (δεῖ δὲ ¹⁶ νοῆσαι οἷον τρίψιν οὔσαν τὴν τοῦ ἀέρος ἀφῆν καὶ ὥσπερ ἔκ-¹⁷μαξιν καὶ ἀνάπλησιν) – διὰ δὲ τὸ καθαρὸν ἔνδηλος γίνε-¹⁸ται ὀπηλικηοῦν οὔσα. Τοῦ δὲ μὴ ἀπιέναι ταχέως ἐκ τῶν και-¹⁹νῶν κατόπτρων αἴτιον τὸ καθαρὸν εἶναι καὶ λειῖον· δια-²⁰δύεται γὰρ διὰ τῶν τοιούτων καὶ εἰς βάθος καὶ πάντη, διὰ ²¹ μὲν τὸ καθαρὸν εἰς βάθος, διὰ δὲ τὸ λειῖον πάντη. Ἐν δὲ ²² τοῖς παλαιοῖς οὐκ ἐμμένει, ὅτι οὐχ ὁμοίως εἰσδύεται ἢ κη-²³λὶς ἀλλ’ ἐπιπολαιότερον.

De même que pour les vêtements, ce sont les miroirs les plus propres qui se tâchent le plus rapidement, car ce qui est propre révèle avec précision ce qu’il reçoit, et ce qui l’est éminemment révèle les mouvements les plus infimes. Le bronze, parce qu’il est pur, est particulièrement sensible à un contact de n’importe quelle sorte (il faut penser que le contact de l’air est une sorte de frottement, comparable à un essuiement et à un dépôt) – parce qu’il est pur, donc, le moindre contact y est apparent. En ce qui concerne le fait que la tâche ne part pas rapidement des miroirs neufs, c’est le fait que le miroir soit pur et lisse qui en est la cause, car c’est du fait de ces qualités que la tâche s’y transmet en profondeur et partout, en profondeur en raison de la pureté du miroir et partout en raison de sa lisseur. En revanche, elle ne demeure pas dans les miroirs anciens, parce que la tâche ne s’y infiltre pas de la même manière, mais plus superficiellement.

12 ὥσπερ β(B^e)ξ : ὥσπερ δὲ γP (*quemadmodum vero* Anon) : ὥσπερ δὲ E : ὡς δὲ C^eMi : *quemadmodum enim* Guil || 13 ὃ τι ἂν β(B^e)γP : ὅταν E₊ || 14 τὸ μάλιστα β(B^e)E₊ : μάλιστα γP | κινήσεις αP : κινήσεις ἔχον β(B^e) || 14–15 διὰ τὸ β(B^e)Z^aB^p : διὰ μὲν τὸ α || 15 καθαρὸς β(B^eΓ2(*purum* Guil^{sw}))E₊Z^a : λεῖος γP (*planum* Anon Guil^{vulg}) | δεῖ δὲ β(B^e)γP : δὲ δεῖ EZ^a : δεῖ γὰρ C^eMi || 17 ἀνάπλησιν β(B^e)E₊ : ἀνάπλησιν γP | ἔνδηλος β(B^e)θUNLH^a : ἔκδηλος cett. codd. || 18 ἀπιέναι β(B^e)E₊ιP : ἐξιέναι γ || 21 μὲν β(B^e)γP : μὲν γὰρ E₊U || 22 εἰσδύεται β(B^e)E₊ (εἰσδέχεται ιP) : ἐνδύεται γ || 23 ἐπιπολαιότερον β(B^e)γP : ἐπιπολεώτερον (sic) E : ἐπιπολῆς μᾶλλον ἐστὶν C^eMi

460^a23–32

Ὅτι μὲν οὖν καὶ ὑπὸ τῶν μικρῶν
 [24] διαφορῶν γίνεται κίνησις, καὶ
 ὅτι ταχεῖα ἢ αἴσθησις, [25] καὶ ὅτι
 οὐ μόνον πάσχει, ἀλλὰ καὶ ἀντιποιεῖ
 τὸ τῶν χρωμά- [26]των αἰσθητήριον,
 φανερόν ἐκ τούτων. Μαρτυρεῖ δὲ
 τοῖς εἰ- [27]ρημένοις καὶ τὰ περὶ τοὺς
 οἴνους καὶ τὴν μυρεψίαν συμ- [28-
 30]βαίνοντα. Ταχέως γὰρ λαμβάνει
 τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ τὸ
 ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος·
 οὐ γὰρ μόνον τῶν ἐμβαλλομένων ἢ
 ὑπερκριμαμένων, [31] ἀλλὰ καὶ τῶν
 πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ
 πεφυ- [32]χότων ἀναλαμβάνουσι τὰς
 ὀσμάς.

Que, donc, un mouvement survient même
 sous l'effet des petites différences, que la
 perception en est rapide et qu'elle ne le
 subit pas seulement, mais que l'organe de
 la perception des couleurs agit aussi en
 retour, c'est clair à partir de cela. Citons
 aussi comme témoin de ce que l'on a
 dit certains faits relatifs aux vins et à la
 fabrication des parfums. En effet, l'huile
 préparée s'empare rapidement des odeurs
 des choses voisines, ainsi que le vin, car ils
 reprennent les odeurs, non seulement des
 choses immergées ou suspendues en eux,
 mais aussi de celles des choses qui sont
 placées ou qui croissent à proximité de leurs
 récipients.

24 καὶ ὅτι β(B^e)E¹P : ἔτι δὲ ὅτι C^cMiη : ἔτι δὲ καὶ ὅτι Uθ || 28–30 ταχέως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν
 πλησίον ὀσμάς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος C^cMiP : ταχέως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον
 ὀσμάς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος B^e(παρασκευασθὲν)E : τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον
 ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ οἱ οἶνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν γ || 30 ὑπερκριμαμένων E¹
 (ὑπὲρ τῶν κριμαμένων β(B^e), ὑπερκριμανυμένων C^cMi) : ὑποκρινωμένων γ edd. (ὑπερκρινωμένων iP,
 ὑπερκριναμένων E³U) || 31 τῶν πλησίον] τῶν πλησίον B^e

460^a32–^b10

Πρὸς δὲ τὴν ἐξ ἀρχῆς [460^b1] σκέψιν ὑποκείσθω ἐν μὲν, ὅπερ ἐκ τῶν εἰρημένων φανερόν, [1^b2] ὅτι καὶ ἀπελθόντος τοῦ θύραθεν αἰσθητοῦ ἐμμένει τὰ αἰσθητὰ-^[1^b3]ματὰ αἰσθητὰ ὄντα, πρὸς δὲ τούτοις ὅτι ῥαδίως ἀπατώ-^[1^b4]μεθα περὶ τὰς αἰσθήσεις ἐν τοῖς πάθεσιν ὄντες, ἄλλοι δὲ [1^b5] ἐν ἄλλοις, οἷον ὁ δειλὸς ἐν φόβοις, ὁ δ' ἐρωτικὸς ἐν ἔρωτι, [1^b6] ὥστε δοκεῖν ἀπὸ μικρᾶς ὁμοιότητος τὸν μὲν τοὺς πολεμίους [1^b7] ὄραϊν, τὸν δὲ τὸν ἐρώμενον· καὶ ταῦτα ὅσω ἂν ἐμπαθέστε-^[1^b8]ρος ᾖ, τοσούτω ἀπ' ἐλάσσονος ὁμοιότητος φαίνεται. Τὸν αὖ-^[1^b9]τὸν δὲ τρόπον καὶ ἐν ὀργαῖς καὶ πάσαις ἐπιθυμίαις εὖ-^[1^b10]απάτητοι γίνονται πάντες, καὶ μᾶλλον ὅσω ἂν μᾶλλον ἐν τοῖς πάθεσιν ὦσιν.

Par rapport à notre examen initial, qu'une chose au moins soit établie, laquelle est claire à partir de ce que l'on a dit, à savoir que même après que l'objet perceptible externe est parti les mouvements de la perception demeurent, lesquels sont perceptibles, et en outre que nous nous trompons aisément au sujet de nos perceptions au moment où nous éprouvons des passions, chacun à sa manière, la personne lâche au moment où elle ressent de la peur, la personne au tempérament érotique au moment où elle ressent du désir, si bien qu'à partir d'une légère ressemblance l'une croit apercevoir l'ennemi, l'autre la personne qu'elle désire, et plus ces passions sont présentes en nous, plus cette impression survient à partir de la ressemblance la plus légère. De la même manière aussi, lors des colères et des appétits de toutes sortes, tout le monde devient facile à duper, et ce d'autant plus que les passion sont présentes.

^b3 πρὸς] τῶν B^e || 5 δειλὸς] lac. B^e | φόβοις β(B^e)E₊1P : φόβω γ || 7 τὸν ἐρώμενον] τὴν ἐρώμενην (!) E || 7–8 ἐμπαθέστερος β(B^e)E₊1P : ἐμπαθέστερον γ || 9 πάσαις β(B^e)γ : ἐν πάσαις E₊1P

460^b10–18

Διὸ καὶ [11] τοῖς πυρέττουσιν ἐνίοτε φαίνεται [12] ζῶια ἐν τοῖς τοίχοις ἀπὸ μικρᾶς ὁμοιότητος τῶν γραμμῶν [13] συντιθεμένων. Καὶ ταῦτ' ἐνίοτε συνεπιτείνει τοῖς πάθεσιν οὐ-[14]τως, ὥστε, ἂν μὲν μὴ σφόδρα κάμνωσι, μὴ λανθάνειν ὅτι [15] ψεῦδος, ἐὰν δὲ μείζον ἢ τὸ πάθος, καὶ κινεῖσθαι πρὸς [16] αὐτά. Αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν ταῦτα τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐ-[17]τὴν δύναμιν κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα [18] γίνεσθαι.

C'est pourquoi apparaissent aussi parfois aux gens en proie à la fièvre des animaux sur les murs, en raison d'une légère ressemblance dans la composition des lignes, et cela s'intensifie parfois en lien avec les affections, de telle manière que si l'on n'est pas trop malade, il ne nous échappe pas que l'impression est fautive, mais que lorsque l'affection est plus forte, on finit même par se mouvoir par rapport à ces animaux. La cause pour laquelle ces choses se produisent, c'est que ce n'est pas par la même faculté que la partie souveraine juge et que les phantasmes adviennent.

14 μὲν $\beta(B^e)E_+ \mathbf{1P}$: om. γ || 15 μείζον| μείζων E^1 || 16 τοῦ| τοῦ μὴ E : τοῦ ποτε μὴ ψεύδεσθαι μP || 17–18 κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι $\beta(B^e)\xi$: κρίνειν τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι E_+ : κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνεται γ : κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνονται μP

460^b18–27

Τούτου δὲ σημείον ὅτι φαίνεται μὲν ὁ ἥλιος πο-¹⁹διαῖος, ἀντίφησι δὲ πολλάκις ἕτερόν τι πρὸς τὴν φαντα-²⁰σίαν. Καὶ τῆι ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων τὸ ἐν δύο φαίνε-²¹ται, ἀλλ' ὅμως οὐ φαμεν δύο· κυριωτέρα γὰρ ἕτερα τῆς ἀφῆς – ἡ ²² ὄψις. Εἰ δ' ἦν ἡ ἀφή μόνη, καὶν ἐκρίνομεν τὸ ἐν δύο. Τοῦ ²³ δὲ διαψεύδεσθαι αἴτιον ὅτι οὐ μόνον τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου ²⁴ φαίνεται ἀδήποτε, ἀλλὰ καὶ τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐ-²⁵τῆς, ἐὰν κινῆται ὡσπερ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ· ²⁶ λέγω δ' οἷον ἡ γῆ δοκεῖ τοῖς πλέουσι κινεῖσθαι κινουμένης ²⁷ τῆς ὄψεως ὑπ' ἄλλου.

Un signe de cela, c'est que le soleil paraît être d'une longueur d'un pied, mais que souvent quelque chose d'autre vient contredire la phantaisie, et aussi que par la superposition des doigts une seule chose paraît en être deux, mais que nous ne disons tout de même pas qu'il y en a deux, car il y a un sens plus souverain que le toucher, à savoir la vue. Cependant, si le toucher était notre seul sens, nous jugerions qu'une seule chose en est deux. La cause de notre erreur est que ce n'est pas seulement lorsqu'un objet de la perception se meut que certaines choses, quelles qu'elles soient, apparaissent, mais aussi lorsque c'est le sens lui-même qui est mû, du moment qu'il est mû de la même manière qu'il le serait par un objet perceptible (je veux dire par exemple que la terre semble se mouvoir aux gens qui naviguent alors que c'est la vue qui est mue par autre chose).

19 τι] την (sic) E || 21 κυριωτέρα γὰρ ἕτερα β(B^e)iP : κυριωτέρα γὰρ α | ἀφῆς] φαντασίας E || 22 ἐκρίνομεν γ₊ : ἐκρίνωμεν B^eEUP || 23 διαψεύδεσθαι β(B^e)γ : διεψεύσθαι E₊U_iP | αἴτιον] τι B^e | κινουμένου codd. (*cum sensibile movetur* An) : κινούντος conī. BYWATER (1888) pp. 67–68 et W. D. ROSS (1955b) ex Guil (*cum sensibile movet*) || 25 ἐὰν β(B^e)E₊ : ἐὰν ὡσαύτως γP | ὡσπερ β(B^e)γ : ὡσπερ καὶ E₊iP || 26 πλέουσι] πολλοῖς B^e

460^b28–461^a8

3. Ἐκ δὴ τούτων φανερόν ὅτι οὐ μόνον ἐγρηγορότων αἰ κι-^[^b29]νήσεις αἰ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων γινόμεναι τῶν τε θύραθεν ^[^b30] καὶ τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν, ἀλλὰ καὶ ὅταν γέ-^[^b31]νηται τὸ πάθος τοῦτο ὃ καλεῖται ὕπνος, καὶ μᾶλλον τότε ^[^b32] φαίνονται. Μεθ' ἡμέραν μὲν γὰρ ἐκχρούονται ἐνεργουσῶν τῶν ^[461^a1] αἰσθήσεων καὶ τῆς διανοίας, καὶ ἀφανίζονται ὡσπερ παρὰ ^[^a2] πολὺ πῦρ ἔλαττον καὶ λῦπαι καὶ ἡδοναὶ μικραὶ παρὰ ^[^a3] μεγάλας, παυσαμένων δὲ ἐπιπολάζει καὶ τὰ μικρά· νύ-^[^a4]κτωρ δὲ δι' ἀργίαν τῶν κατὰ μόριον αἰσθήσεων καὶ ἀδυ-^[^a5]ναμίαν τοῦ ἐνεργεῖν, διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω εἰς τὰ ἐντὸς γίνε-^[^a6]σθαι τὴν τοῦ θερμοῦ παλίρροϊαν, ἐπὶ τὴν ἀρχὴν τῆς αἰσθή-^[^a7]σεως καταφέρονται καὶ γίνονται φανεραὶ καθισταμένης τῆς ^[^a8]ταραχῆς.

3. À partir de cela donc, il est clair que ce n'est pas seulement lorsque l'on est éveillé que les mouvements qui résultent des mouvements perceptifs, qu'ils soient issus du dehors ou qu'ils viennent du corps, surviennent, mais aussi lorsque se produit cette affection que nous appelons sommeil, et même qu'ils apparaissent davantage à ce moment. En effet, le jour ces mouvements sont expulsés, comme les sens et la réflexion sont actifs, et ils disparaissent, tout comme le feu plus petit auprès d'un grand feu, ainsi que les petites peines et les petits plaisirs auprès des grands, alors que, lorsque ces derniers cessent, même les petits mouvements font surface. En revanche, la nuit, du fait du désœuvrement des sens particuliers et de leur incapacité à être actifs, lesquels résultent de la survenue du reflux des parties externes vers les parties internes, ils sont amenés à descendre vers le principe de la perception, et ils deviennent apparents quand le trouble s'apaise.

29 εἰσὶν post ἐγρηγορότων desid. Mich(68.10–13) || 30 τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν] τῶν ἐκ τοῦ σώματος ὑπαρχουσῶν **ΛP** Mich^c(68.12–13) (*qui in corpore fiunt* An : *que in corpore sunt* Guil) : τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν **N** (= *qui ex corpore insunt* Prisc(61.1)?) et conl. BYWATER (1903) p. 243 || 32 ἐνεργουσῶν **β(B^e)γP** : συνενεργουσῶν **E₊** || ^a2 πολὺ] πολλοῦ **E** || 5 τὸ ἐκ τῶν **α** : τῶν ἐκ τῶν **β(B^eP)** | εἰς τὰ ἐντὸς **β(B^eP)μ** : εἰς τὸ ἐντὸς **α** || 7 φανεραὶ **α** : φανερὰ **β(B^eP)**

461^a8–14

Δεῖ δ' ὑπολαβεῖν ὥσπερ τὰς μικρὰς
 δίνας τὰς [9] ἐν τοῖς ποταμοῖς
 φερομένας, οὕτω τὴν κίνησιν ἐκάστην
 γίνεσθαι συνεχῆ, πολλάκις μὲν
 ὁμοίως, πολλάκις δὲ δια- [11]λυομένας
 εἰς ἄλλα σχήματα διὰ τὴν ἀντίκρουσιν.
 Διὸ καὶ [12] μετὰ τὴν τροφήν καὶ
 πάμπαν νέοις οὔσιν, οἷον τοῖς παι-
 [13]δίοις, οὐ γίνεται ἐνύπνια· πολλὴ
 γὰρ ἡ κίνησις διὰ τὴν ἀπὸ [14] τῆς
 τροφῆς θερμότητα.

Il faut supposer que, à la manière des petits
 tourbillons que charrient les fleuves, chaque
 mouvement se produit continuellement,
 tantôt de manière uniforme, et tantôt en
 se dissolvant en d'autres figures du fait de
 leurs collisions mutuelles. C'est pourquoi
 juste après avoir ingéré de la nourriture, et
 également chez les individus qui sont tout
 jeunes (les petits enfants, par exemple), il
 n'advient pas de rêves, car le mouvement
 est alors abondant du fait de la chaleur de
 la nourriture.

9 φερομένας $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: γινομένας $\mathbf{E}_+ \mathbf{1P}$ || 9–10 τὴν κίνησιν ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῆ $\beta(\mathbf{B}^e)$: τὴν κίνησιν ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῶς α (τὴν κίνησιν γίνεσθαι συνεχῶς ἐκάστην $\mu\mathbf{P}$) : *accidit eosdem motum fieri continuatim* Prisc(61.6–7) || || 10 ὁμοίως $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$ (*similes* Guil) : ὁμοίως $\mathbf{E}_+ \epsilon$ (*similiter* Anon)

461^a14–30

Ὡστε καθάπερ ἐν ὑγρῶι, ἐὰν ἦ σφό-^[*15]δρα κίνησις, ὅτε μὲν οὐθὲν φαίνεται εἶδωλον, ὅτε δὲ φαίνε-^[*16]ται μὲν, διεστραμμένον δὲ πάμπαν, ὥστε φαίνεσθαι ἄλλοῖον ^[*17]ἢ οἶόν ἐστιν, ἡρεμήσαντος δὲ καθαρά καὶ φανερά, οὕτω καὶ ^[*18]ἐν τῶι καθεύδειν τὰ φαντάσματα καὶ αἱ ὑπόλοιποι κινή-^[*19]σεις αἱ συμβαίνουσαι ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων ὅτε μὲν ὑπὸ ^[*20]μείζονος οὔσης τῆς εἰρημένης κινήσεως ἀφανίζονται πάμ-^[*21]παν, ὅτε δὲ τεταραγμένοι φαίνονται ὄψεις καὶ τερα-^[*22]τώδεις, καὶ οὐκ εἰρόμενα τὰ ἐνύπνια, οἶον τοῖς μελαγχολι-^[*23]κοῖς καὶ πυρέττουσι καὶ οἰνωμένοις· πάντα γὰρ τὰ τοιαῦ-^[*24]τα πάθη πνευματώδη ὄντα πολλὴν ποιεῖται κίνησιν καὶ ταρα-^[*25]χὴν. Καθισταμένου δὲ καὶ διακρινομένου τοῦ αἵματος ἐν τοῖς ^[*26]ἐναίμοις, σωιζομένη {τῶν αἰσθημάτων} ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου ^[*27]τῶν αἰσθημάτων εἰρόμενά τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια, καὶ φαίνε-^[*28]σθαί τι καὶ δοκεῖν διὰ μὲν τὰ ἀπὸ τῆς ὄψεως καταφερόμε-^[*29]να ὄρα̃ν, διὰ δὲ τὰ ἀπὸ τῆς ἀκοῆς ἀκούειν, ὁμοιοτρόπως ^[*30]δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων.

Par conséquent, de même que dans un liquide, lorsqu'il est violemment agité, tantôt aucun reflet n'apparaît, et tantôt il en apparaît, mais complètement déformé, de sorte que la chose paraisse être autre qu'elle n'est, alors que lorsque le liquide est au repos, les reflets sont purs et clairs, de même pendant le sommeil aussi les phantasmes et les mouvements résiduels qui sont issus des mouvements perceptifs, tantôt disparaissent complètement sous l'effet du mouvement mentionné, comme il est plus grand, et tantôt ce sont des visions troublées, voire monstrueuses, qui apparaissent, et les rêves n'ont pas de cohérence, comme chez les gens mélancoliques et en proie à la fièvre ou à l'ivresse, car toutes les affections de cette sorte, comme elles sont riches en souffle, produisent un mouvement et un trouble abondants. Cependant, lorsque chez les animaux sanguins le sang s'apaise et est filtré, le mouvement issu des mouvements perceptifs, comme il est préservé, rend les rêves cohérents, en même temps qu'il fait qu'apparaît quelque chose et que l'on croit que l'on voit du fait de ce qui est rapporté depuis l'organe de la vue, que l'on entend du fait de ce qui est rapporté depuis l'organe de l'ouïe, et de la même manière aussi depuis les autres organes de la perception.

14–15 ἐὰν ἦ σφόδρα κίνησις $\beta(B^\circ)$: ἐὰν σφόδρα κινήσις τις αP || 21 φαίνονται $\beta(B^\circ)E\mu P$: φαίνονται αἱ γ_+ || 22 οὐκ εἰρόμενα dedi ex οὐχ εἰρόμενα B° (οὐ χειρομένα ut vid.) E^1 (οὐκ εἰρωμένα E^3) et iam DROSSAART LULOFs (1947a) (W. D. ROSS (1955b)) : οὐκ ἐρωμένα $C^\circ Mi$: χειρόνα γP (*deteriora* Anon Guil) | τὰ ἐνύπνια αP : ἐνύπνια $\beta(B^\circ)$ || 24 ποιεῖται $\beta(B^\circ)\gamma$: ποιεῖ $E_+ \eta i P$ || 26 τῶν αἰσθημάτων *delevi* || 27 αἰσθημάτων E : αἰσθητῶν $\beta(B^\circ P)$: αἰσθησεων γ : αἰσθητηρίων $C^\circ Mi$ | εἰρόμενά $B^\circ E^1$: ἐρωμένα $\gamma_+ P$: *consequentia et ordinata facit somnia* Prisc(61.15–16) | ἐνύπνια, καὶ α : ἐνύπνια $\beta(B^\circ) i P$

461^a30–^b7

Τῶι γὰρ ἐκεῖθεν [^a31] ἀφικνεῖσθαι τὴν κίνησιν πρὸς τὴν ἀρχὴν καὶ ἐγρηγορῶς δο-|461^b1]κεῖ ὄραν καὶ ἀκούειν καὶ αἰσθάνεσθαι, καὶ διὰ τὸ τὴν ὄψιν [^b2] ἐνίστε κινεῖσθαι δοκεῖν, οὐ κινουμένην, ὡς φαμεν. Καὶ τῶι [^b3] τὴν ἀφὴν δύο κινήσεις εἰσαγγέλλειν τὸ ἐν δύο δοκεῖ. Ὅλως [^b4] γὰρ τὸ ἀφ' ἐκάστης αἰσθήσεως φησιν ἡ ἀρχή, ἐὰν μὴ ἐτέ-|^b5]ρα κυριωτέρα ἀντιφῆι. Φαίνεται μὲν οὖν πάντως, δοκεῖ δὲ οὐ [^b6] πάντως τὸ φαινόμενον, ἀλλ' ἂν τὸ ἐπικρίνον κατέχηται ἢ [^b7] μὴ κινῆται τὴν οἰκείαν κίνησιν.

C'est en effet parce que le mouvement issu de ceux-ci arrive jusqu'au principe, y compris à l'état de veille, que l'on croit voir, entendre, et percevoir, et aussi parce que la vue donne l'impression être mue alors qu'elle ne l'est pas, comme nous l'affirmons. Et parce le toucher annonce deux mouvements, on croit qu'une chose en est deux. En effet, en général le principe affirme ce qui lui parvient depuis chaque sens, à moins qu'un autre sens à l'autorité plus souveraine ne le contredise. Aussi ce qui apparaît apparaît-il dans tous les cas, mais l'on ne le croit pas dans tous les cas, à moins que la faculté qui en juge ne soit retenue ou ne se meuve pas de son mouvement propre.

30 τῶι β(B^e)γP : τῶι μὲν E₊ || ^b1 καὶ διὰ β(B^e)E₊ ξ : διὰ γP || 2 ὡς| ὄραν E || 3 δοκεῖ β(B^e)E₊ μP : δοκεῖν γ | ὄλως| καὶ ὄλως E || 4 τὸ αP : τῶι β(B^e) || 6 ἀλλ' ἂν τὸ ἐπικρίνον κατέχηται β(B^e)E₊ λ : ἂν τὸ ἐπικρίνον μὴ κατέχηται γP || 7 κινῆται β(B^e)γP : κινεῖται Eθ

461^{b7}–15

Ὡσπερ δ' εἶπαμεν, ἄλλοι ¹8] δι' ἄλλο πάθος εὐαπάτητοι, οὕτως ὁ καθεύδων διὰ τὸν ὕπνον ¹9] καὶ τὸ κινεῖσθαι τὰ αἰσθητήρια καὶ τᾶλλα τὰ συμβαίνοντα ¹10] περὶ τὴν αἴσθησιν, ὥστε τὸ μικρὸν ἔχον ὁμοιότητα φαίνεται ¹11] ἕκεῖνο. Ὅταν γὰρ καθεύδῃ, κατιόντος τοῦ πλείστου αἵματος ¹12] ἐπὶ τὴν ἀρχὴν συγκατέρχονται αἱ ἐνοῦσαι κινήσεις, αἱ μὲν ¹13] δυνάμει αἱ δὲ ἐνεργεῖαι. Οὕτω δ' ἔχουσιν ὥστε ἐάν τι κινήσῃ ¹14] τὸ αἷμα ἥδε ἐπιπολάσει ἐξ αὐτοῦ ἢ κίνησις, ἐάν δ' αὕτη διαφθαρήῃ, ¹15] ἥδε.

Comme nous l'avons dit, différentes personnes sont facilement dupées sous l'effet de différentes passions : c'est le cas du dormeur sous l'effet du sommeil, parce que les organes de la perception sont alors mus (et qu'a lieu le reste de ce qui a alors lieu au niveau de la perception), tant et si bien que ce qui possède une légère ressemblance avec une certaine chose semble être celle-là même. En effet, lorsque l'on dort, comme la majeure part du sang s'écoule vers le principe, les mouvements qui sont présents [dans les organes sensoriels], les uns en puissance, les autres en acte, sont amenés à y descendre. Ils se comportent de telle manière que, lorsque quelque chose meut le sang, ce mouvement-ci issu du précédent fait surface, et que lorsque celui-là est détruit, celui-ci aussi.

7 εἶπαμεν $\beta(B^e)$: εἶπομεν E_+P : εἶπομεν ὅτι γ | ἄλλοι aP : ἄλλο B^e || 8 εὐαπάτητοι $\beta(B^eP)\gamma$: εὐαπατητότεροι E_+i || 12 συγκατέρχονται C^eMi vel συνκατέρχονται E^1 : συγκατάρχονται B^e : συγκατέρχονται καὶ θ : συγκατέρχονται καὶ κινουῦσαι ϵ : συγκινουῦνται iP : *condescendunt et movent* Anon Guil || 13–14 ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἷμα E_+ : ἐάν τις κινήσῃ τὸ αἷμα $\beta(B^e)$: ἐν τῇ κινήσει τηιδὶ γ : ἐάν τῇ κινήσει τηιδὶ P || 14 ἥδε aP : deest in B^e | ἐάν $\beta(B^e)$: ἂν aP | διαφθαρήῃ $\beta(B^e)$: φθαρήῃ aP || 15 ἥδε E_+ : ἡδί γP : ηδει (sic) B^e

461^b15–21

Καὶ πρὸς ἀλλήλας δὴ ἔχουσιν ὡσπερ οἱ
 πεπλασμένοι ¹⁶ βάτραχοι οἱ ἀνιόντες
 ἐν τῷ ὕδατι τηρομένου τοῦ ἀλός·
 οὕτως ¹⁷ ἔνεισι δυνάμει, ἀνιεμένου
 δὲ τοῦ κωλύοντος ἐνεργοῦσιν, καὶ
¹⁸ λυόμενα ἐν ὀλίγῳ τῷ λοιπῷ
 αἵματι τῷ ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ¹⁹
 κινοῦντι ἔχουσιν ὁμοιώματα ὡσπερ τὰ
 ἐν τοῖς νέφεσιν, ἅπερ ²⁰ ἀπεικάζουσιν
 ἀνθρώποις καὶ κενταύροις ταχέως
 μεταβάλλ-²¹λοντα.

Ils se rapportent donc les uns aux autres
 comme les grenouilles artificielles qui
 remontent dans l'eau quand le sel se dissout.
 Ils sont de cette manière présents en
 puissance, puis, lorsque l'obstacle se dissipe,
 ils deviennent actifs et, en se libérant dans
 le peu de sang résiduel qui est mû dans
 les organes sensoriels, ils présentent des
 ressemblances à la manière de celles que
 l'on trouve dans les nuages que, à travers
 leurs transformations rapides, les gens ont
 l'habitude de comparer à des êtres humains
 et à des centaures.

15 δὴ β(B^e)εC^cMi (*itaque* Guil) : δὲ E₊ιP (*quidem* An) : om. θ || 16 ἀλός] ἄλατος β(B^e)ιP || 17
 ἀνιεμένου] ἀνεμένου E || 18 λυόμενα β(B^e)E : λυόμενα C^cMi : λυομένου γP | τῷ ἐν] τῶν ἐν δ (τῶν
 δ' ἐν μP) || 19 κινοῦντι β(B^e)C^cMi : κινοῦνται E : κινούντων γP (*moventium* An, *moventibus* Guil) |
 ἔχουσιν β(B^e)C^cMiμP : ἔχουσαι α | ὁμοιώματα B^eEXU : ὁμοιώματι C^cMiηZ^a : ὁμοιότητα cett. codd. ||
 19–20 ἅπερ ἀπεικάζουσιν scripsi : ὅπερ ἀπεικάζουσιν B^e : ἃ παρεικάζουσιν αP (ἅπερ εἰκάζουσιν C^cMiηZ^a,
 ἃ ἀπεικάζουσιν U)

461^b21–30

Τούτων δὲ ἕκαστόν ἐστιν, ὥσπερ εἴρηται, ὑπόλειμμα ¹²² τοῦ ἐν τῇ ἐνεργείᾳ αἰσθήματος· καὶ ἀπελθόντος τοῦ ¹²³ ἀληθοῦς ἔνεστι, καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν ὅτι τοιοῦτον οἶον Κο-¹²⁴ρίσκος, ἀλλ' οὐ Κορίσκος. Ὅτε δὲ ἤισθάνετο, οὐκ ἔλεγε Κο-¹²⁵ρίσκον τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον, ἀλλὰ διὰ τοῦτο ἐκεῖνον Κο-¹²⁶ρίσκον τὸν ἀληθινόν. Ὡς δὲ καὶ αἰσθανόμενον λέγει τοῦτο, ἐὰν ¹²⁷ μὴ παντελῶς κατέχεται ὑπὸ τοῦ αἵματος, ὥσπερ αἰ-¹²⁸σθανόμενον τοῦτο κινεῖται ὑπὸ τῶν κινήσεων τῶν ἐν τοῖς αἰ-¹²⁹σθητηρίοις, καὶ δοκεῖ τὸ ὅμοιον αὐτὸ εἶναι τὸ ἀληθές· καὶ το-¹³⁰σαύτη τοῦ ὕπνου ἡ δύναμις ὥστε ποιεῖ τοῦτο λανθάνειν.

Chacun d'eux est, comme on l'a dit, un résidu du mouvement perceptif qui a lieu lors de l'activité. Il est présent même après que l'objet véritable est parti, et il est vrai de dire qu'il ressemble à Koriskos, mais que ce n'est pas Koriskos. En revanche, lorsqu'on le percevait, la faculté souveraine, celle qui se prononce en ces matières, ne disait pas que c'était Koriskos, mais reconnaissait grâce à cela le véritable Koriskos. Ce donc par quoi l'on dit cela, y compris quand l'on perçoit, à moins d'en être complètement retenu par le sang, est dû de cela sous l'effet des mouvements dans les organes de la perception comme si l'on était en train de percevoir cela, et l'on croit que cela qui ne fait que lui ressembler est la chose véritable. C'est que la puissance du sommeil est si grande qu'elle fait que nous ne nous en apercevons pas.

23 ἀληθοῦς] αἰσθήματος ἀληθοῦς **E** | εἰπεῖν **β(B^e)γ** : λέγειν **E₊ iP** || **24** ἤισθάνετο **β(B^e)γ** (ἤισθετο **iP**) : οὐκ ἤισθάνετο **E₊** || **25** τὸ ἐπικρίνον **β(B^e)γP** : ἐπικρίνον **E₊** | τοῦτο **β(B^e)E₊ θ** : τούτου **γP** || **26** ὡς **ω** (οὗ **εiNP**) : ὁ **W. D. ROSS** (1955b), ὡς **HAYDUCK** (1873) p. 9 | αἰσθανόμενον **β(B^e)γP** : αἰσθανόμενος **E₊** | ἐὰν **β(B^e)E₊ iP** : ἂν **γ** || **27** ὥσπερ **ω** (*quemadmodum* Guil) : ὥσπερ μὴ **λ** (*quemadmodum non* An) || **29** αὐτὸ] αὐτῷ **E** | τὸ ἀληθές] ἀληθές **E** || **30** ἡ δύναμις **αP** : δύναμις **β(B^e)Ni** | ποιεῖ **β(B^e)γ** : ποιεῖν **E₊ iP**

461^b30–462^a8

Ὡσπερ [°31] οὖν εἴ τινα λανθάνοι
 ὑποβαλλόμενος ὁ δάκτυλος τῷ
 ὀφθαλ- [462^a1] μῶϊ, οὐ μόνον φανεῖται
 ἀλλὰ καὶ δόξει εἶναι δύο τὸ ἔν, ἂν
 [°2] δὲ μὴ λανθάνῃ, φανεῖται μὲν οὐ
 δόξει δέ, οὕτω καὶ ἐν τοῖς [°3] ὕπνοις,
 ἐὰν μὲν αἰσθάνηται ὅτι καθεύδει, καὶ
 τοῦ πάθους ἐν ᾧ [°4] ἡ αἰσθησις τοῦ
 ὑπνωτικοῦ, φανεῖται μὲν, λέγει δέ τι ἐν
 αὐ- [°5] τῷ ὅτι φαίνεται μὲν Κορίσκος,
 οὐκ ἔστι δὲ Κορίσκος (πολ- [°6] λάκις
 γὰρ καθεύδοντας λέγει τι ἐν τῇ
 ψυχῇ ὅτι ἐνύπνιον τὸ [°7] φαινόμενον).
 ἐὰν δὲ λανθάνῃ ὅτι καθεύδει, οὐδὲν
 ἀντιφῆσει τῇ [°8] φαντασίαι.

De même, donc, que si quelqu'un ne
 s'aperçoit pas que son doigt a été mis sous
 son oeil, non seulement il lui apparaîtra,
 mais même il croira qu'une seule chose en
 est deux, alors que s'il s'en aperçoit, cela lui
 apparaîtra sans qu'il le croie, ainsi lors du
 sommeil aussi, quand l'on perçoit que l'on
 dort, ainsi que de l'état induisant le sommeil
 dans lequel se trouve la perception, la chose
 apparaîtra, mais quelque chose en nous-
 même vient dire que, même si Koriskos
 apparaît, ce n'est pas lui (car souvent quand
 l'on dort quelque chose en l'âme dit que ce
 qui apparaît est un rêve). En revanche, si
 l'on ne s'aperçoit pas de ce que l'on dort,
 rien ne viendra contredire la phantaisie.

^a3–4 καὶ τοῦ πάθους ἐν ᾧ ἡ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ] καὶ τοῦ ἐν ᾧ ἡ αἰσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ Mich⁷⁹· (74.5–6) || 4 ἡ αἰσθησις β(B^e)γ : αἰσθησις E₊ημP | φανεῖται β(B^eΓ2(*apparebit* Guil^{Sw}))λ : φαίνεται αP (*apparet* Anon Guil^{vulg}) | 5 μὲν Κορίσκος] μὲν ὁ Κορίσκος ιP | οὐκ ἔστι δὲ Κορίσκος β(B^e)γ : οὐκ ἔστι δὲ ὁ Κορίσκος E₊ιP || 6 καθεύδοντας C^eMιιP : καθεύδοντας (sic) E¹ : καθεύδοντας B^e : καθεύδων τις γ

462^a8–15

Ὅτι δὲ ἀληθῆ λέγομεν καὶ εἰσὶ
κινήσεις φαντα-^[*9]στικαὶ ἐν τοῖς
αἰσθητηρίοις, δῆλον, ἐάν τις προσέχων
πειρᾶ-^[*10]ται μνημονεύειν ἃ πάσχομεν
καταφερόμενοί τε καὶ ἐγειρό-^[*11]μενοι·
ἐνίοτε γὰρ τὰ φαινόμενα εἶδωλα
καθεύδοντι φωράσει ^[*12] ἐγειρόμενος
κινήσεις οὔσας ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις·
ἐνίοις γὰρ ^[*13] τῶν νεωτέρων καὶ
πάμπαν διαβλέπουσιν, ἐάν ᾗ σκότος,
φαί-^[*14]νεται εἶδωλα πολλὰ κινούμενα,
ὥστ' ἐγκαλύπτεσθαι πολλά-^[*15]κις
φοβουμένου.

Que nous disons vrai et qu'il y a des
mouvements du type de la phantasie dans
les organes de la perception, c'est évident,
en tout cas pour quiconque essaye de faire
l'effort de se souvenir de ce que nous
ressentons aussi bien quand nous sommes
assoupis que quand nous nous réveillons.
Parfois, en effet, quand l'on s'éveille on
découvrira que les images qui apparaissent
au dormeur s'avèrent être des mouvements
dans les organes de la perception, et il
apparaît à certains parmi les très jeunes
gens, lorsqu'ils gardent les yeux grand
ouverts dans l'obscurité, une foule d'images
en mouvement, de sorte que souvent ils se
cachent, effrayés.

11 φωράσει] φωράση E || 14 κινούμενα] κινουμένοις B^e

462^a15–31

Ἐκ δὴ τούτων ἀπάντων δεῖ συλλογίσασθαι ^[*16] ὅτι ἐστὶ τὸ ἐνύπνιον φάντασμα μὲν τι καὶ ἐν ὕπνῳ· τὰ γὰρ ^[*17] ἄρτι λεχθέντα εἰδῶλα οὐκ ἐστὶν ἐνύπνια, οὐδ' εἴ τι ἄλλο λε-^[*18]λυμένων τῶν αἰσθήσεων φαίνεται· οὐδὲ τὸ ἐν ὕπνῳ φάν-^[*19]τασμα πᾶν. Πρῶτον μὲν γὰρ ἐνίοις συμβαίνει καὶ αἰσθάνε-^[*20]σθαί πηι καὶ ψόφων καὶ φωτὸς καὶ χυμοῦ καὶ ἀφῆς, ἃ-^[*21]σθενικῶς μέντοι καὶ οἶον πόρρωθεν· ἤδη γὰρ ἐν τῷ καθεύ-^[*22]δειν ὑποβλέποντες, ὃ ἡρέμα ἐώρων φῶς τοῦ λύχνου καθεύ-^[*23]δοντες, ὡς ὦιοντο, ἐπεγερθέντες εὐθύς ἐγνώρισαν τὸ τοῦ λύχνου ^[*24] ὄν, καὶ ἀλεκτροόνων καὶ κυνῶν φωνὴν ἡρέμα ἀκούοντες ἐγερ-^[*25]θέντες σαφῶς ἐγνώρισαν. Ἐνιοὶ δὲ καὶ ἀποκρίνονται ἐρωτῶ-^[*26]μενοι· ἐνδέχεται γὰρ τοῦ ἐγρηγορέναι καὶ καθεύδειν ἀπλῶς ^[*27] θιατέρου ὑπάρχοντος θιατερόν πηι ὑπάρχειν. Ὡν οὐθέν ἐνύπνιον ^[*28] φατέον, οὐδ' ὅσαι δὴ ἐν τῷ ὕπνῳ γίνονται ἀληθεῖς ἔννοιαὶ ^[*29] παρὰ τὰ φαντάσματα, ἀλλὰ τὸ φάντασμα τὸ ἀπὸ τῆς ^[*30] κινήσεως τῶν αἰσθημάτων, ὅταν ἐν τῷ καθεύδειν, ἢ κα-^[*31]θεύδει, τοῦτ' ἐστὶν ἐνύπνιον.

Il faut par conséquent conclure de tout cela que le rêve est un certain phantasme, et un phantasme qui survient lors du sommeil, car les images dont l'on vient tout juste de parler ne sont pas des rêves, pas plus que n'importe quelle chose qui apparaît lorsque les sens sont désentravés, et tout phantasme qui survient lors du sommeil n'est pas non plus un rêve. En effet, tout d'abord il arrive à certaines personnes, d'une certaine manière, de percevoir aussi bien des sons que de la lumière, une saveur ou un toucher, certes faiblement et comme de loin, car il est déjà arrivé que des gens aient les yeux à moitié ouverts lors du sommeil et reconnaissent aussitôt à leur réveil que la lumière qu'ils croyaient voir à peine pendant qu'ils dormaient était en réalité celle de la lampe, et que des gens, après avoir à peine entendu le chant du coq ou l'aboïement du chien, les reconnaissent clairement une fois éveillés; il y a même certaines personnes qui répondent aux questions qu'on leur pose. En effet, il est possible que, de la veille et du sommeil, l'un des deux ait lieu en un certain sens en même temps que l'autre a lieu sans restriction. Rien de cela ne doit être appelé un rêve, pas plus que toutes les notions vraies qui surviennent lors du sommeil parallèlement aux phantasmes, mais c'est le phantasme résultant du mouvement des effets de la perception, lorsque qu'il a lieu pendant que l'on dort, en tant que l'on dort, qui est un rêve.

16 μέν] om. P || 18 τὸ ἐν ὕπνῳ β(B^e)γP : τὸ ἐνύπνιον E₊ || 21 καὶ οἶον αP : καὶ B^e || 22 ὑποβλέποντες β(B^e)E₊ : ὑποβλέποντες καὶ εὐθύς ἐγερθέντες γP | τοῦ λύχνου β(B^e)E₊ : λύχνου γP || 23 ἐπεγερθέντες] ἔπειτ' ἐγερθέντες E || 30 τῷ τῶν E | ἢ β(B^e)E : ἢ, ἢ γ₊ (καὶ ἢ ιP)

462^a31–^b11

Ἦδη δέ τισι συμβέβηκεν μη-^[462^b1]θὲν ἐνύπνιον ἑωρακέναι κατὰ τὸν βίον, τοῖς δὲ πόρρω ^[2-3] που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἑωρα-^[4]κόσιν. Τὸ δ' αἴτιον τοῦ μὴ γίνεσθαι παραπλήσιον φαί-^[5]νεται τῷ ἐπὶ τῶν παιδίων καὶ μετὰ τὴν τροφήν. Ὅσοις γὰρ ^[6] συνέστηκεν ἡ φύσις ὥστε πολλὴν ἀναθυμίασιν πρὸς ^[7] τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι, ἢ καταφερομένη ποι-^[8]εῖ πλῆθος κινήσεως, εὐλόγως τούτοις οὐδὲν φαίνεται φάντασ-^[9]μα. Προϊούσης δὲ τῆς ἡλικίας οὐδὲν ἄτοπον φανῆναι ἐνύπνιον· ^[10] μεταβολῆς γὰρ τινος γενομένης ἢ καθ' ἡλικίαν ἢ κατὰ πάθος ^[11] ἀναγκαῖον συμβῆναι τὴν ἐναντίωσιν ταύτην.

Il est déjà arrivé à certaines personnes de ne jamais avoir de rêve toute leur vie durant, et à d'autres d'en avoir à un âge avancé alors qu'elle n'en ont pas eu auparavant. La cause pour laquelle les rêves ne se produisent pas chez de telles personnes semble voisine de celle en raison de laquelle les jeunes enfants et les personnes qui viennent d'ingérer de la nourriture n'en ont pas. En effet, pour toutes les personnes dont la constitution naturelle a pour effet qu'une exhalaison abondante est portée vers leur région supérieure, laquelle produit un grande quantité de mouvement quand elle redescend, il est raisonnable que ne leur apparaisse aucun phantasme. En revanche, lorsque ces personnes avancent en âge, il n'y a rien d'absurde à ce qu'un rêve leur apparaisse, car comme un certain changement est survenu, que ce soit en raison de l'âge ou d'une pathologie, il est nécessaire qu'ait lieu ce basculement.

^b1 μηθὲν $\beta(B^e)$: μηδὲν E_1P : ὥστε μηδὲν γ_+ || 1–4 τοῖς δὲ πόρρω ... μὴ ἑωρακόσιν $\beta(B^e(\text{ἑωρακότας}))E_1P$ (που] πη iP) : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστι συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνύπνιον ἑωρακόσιν γ (*rara quidem igitur huiusmodi est, accidit tamen. et hiis quidem omnino perseveravit, aliquibus vero et proventis multum etate accidit, cum primum nullum sompnum viderint* Anon Guil(*quibusdam*)) : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστι, συμβαίνει δὲ ὅμως, καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσε, τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἑωρακόσι C^mMi || 4–5 φαίνεται ... τροφήν $\beta(B^e)E_+iP$: τι δεῖ νομίζειν, ὅτι οὐδὲ μετὰ τὴν τροφήν καθυπνώσασιν οὐδὲ τοῖς παιδίοις γίνεται ἐνύπνιον γ (*aliquid oportet arbitrari, quoniam neque qui post cibum dormitaverunt neque pueris fit sompnum* Anon Guil) || 6 συνέστηκεν $\beta(B^e)E_+iP$: τοῦτον τὸν τρόπον συνέστηκεν γ || 6–7 πολλὴν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι $\beta(B^e)E_+iP$: πολλὴν προπίπτειν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ϵ : πολλὴν προσεπίπτειν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον λ : πολλὴν ἐμπίπτειν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον N || 7–8 ἢ καταφερομένη ποιεῖ $\beta(B^e)i$ (ἢ καταφερομένη ποιεῖν P) : ἢ πάλιν καταφερομένη ποιεῖ γ : ἢ πάλιν καταφερομένην ποιεῖν E_+ || 8 εὐλόγως] εὐλόγος (sic) E^1 || 9 φανῆναι $\beta(B^e)E_+UNZ^a$: τὸ φανῆναι γP || 10 γενομένης $\beta(B^e)\gamma$: γινομένης E_+iP | ἢ καθ' ἡλικίαν $\beta(B^e)\gamma P$: καθ' ἡλικίαν E^1_+ | πάθος] πλῆθος B^e

462^b12–18

1. [462^b12] Περὶ δὲ τῆς μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης καὶ [13] λεγομένης συμβαίνειν ἀπὸ τῶν ἐνυπνίων, οὐτε καταφρονῆσαι [14] ῥαίδιον οὐτε πεισθῆναι. Τὸ μὲν γὰρ πάντας ἢ πολλοὺς ὑπο-[15]λαμβάνειν ἔχειν τι σημειῶδες τὰ ἐνύπνια παρέχεται πίστιν [16] ὡς ἐξ ἐμπειρίας λεγόμενον, καὶ τὸ περὶ ἐνίων εἶναι τὴν μαν-[17]τικὴν ἐν τοῖς ἐνυπνίοις οὐκ ἄπιστον· ἔχει γὰρ τινα λόγον· διὸ [18] καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἐνυπνίων ὁμοίως ἂν τις οἰηθείη.

[*De divinatione per somnum*]

1. Au sujet de la divination qui a lieu pendant le sommeil et que l'on dit provenir des rêves, il n'est facile, ni de la balayer du revers de la main, ni de s'en convaincre. En effet, le fait que tout le monde, ou du moins beaucoup de gens, supposent que les rêves possèdent une certaine valeur en tant que signes fournit une raison d'y accorder foi, comme il s'agit de quelque chose que l'on dit par expérience, et il n'est pas implausible que la divination pendant les rêves ne concerne que certaines personnes, car il y a une certaine raison à cela. C'est pourquoi l'on pourrait croire qu'il en va aussi de manière semblable quant aux autres rêves.

Tit. περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς **U** : περὶ τῆς καθ' ὕπνους μαντικῆς **B^e** : περὶ μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης **P** : περὶ μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης καὶ λεγομένης **μ** : sine ullo titulo cett. || **13** καταφρονῆσαι] καταφρονίσαι (sic) **B^e** || **18** ὁμοίως] om. **1P**

462^b18–26

Τὸ δὲ [19] μηδεμίαν αἰτίαν εὐλογον ὄραν καθ' ἣν ἂν γίνοιτο [20] διαπιστεῖν ποιεῖ· τό τε γὰρ θεὸν εἶναι τὸν πέμποντα, πρὸς [21] τῇ ἄλλῃ ἀλογίᾳ, καὶ τὸ μὴ τοῖς βελτίστοις καὶ φρονιμω- [22]τάτοις ἀλλὰ τοῖς τυχοῦσι πέμπειν ἄτοπον. Ἀφαιρεθείσης δὲ [23] τῆς ἀπὸ τοῦ θεοῦ αἰτίας οὐδεμία τῶν ἄλλων εὐλογος [24] φαίνεται· τὸ γὰρ περὶ τῶν ἐφ' Ἑρακλείαις στήλαις [25] ἢ τῶν ἐν Βορυσθένει προορᾶν τινὰς ὑπὲρ τὴν ἡμετέραν εἶναι [26] δοκεῖ σύνεσιν εὐρεῖν τὴν ἀρχήν.

En revanche, le fait que l'on ne parvienne à apercevoir aucune explication raisonnable selon laquelle cela pourrait survenir conduit à refuser d'y accorder foi, car prétendre que c'est le dieu qui les envoie, en plus de l'irrationalité intrinsèque de cette explication, et en même temps qu'il ne les envoie pas aux gens les meilleurs et aux plus prudents, mais aux premiers venus, est absurde. Or, une fois que l'on s'est débarrassé de cette explication qui les fait venir du dieu, aucune des autres ne paraît raisonnable. En effet, que certaines personnes prévoient ce qui se passe aux colonnes d'Hercules ou sur les rives du Borysthène semble être quelque chose dont la découverte de l'origine dépasse notre entendement.

19 γίνοιτο $E_+ \mu P$: γένοιτο B^e : γίνοιτο, τοῦτο γ || 20 διαπιστεῖν] δὴ ἀπιστεῖν BONITZ (1870) 187^a32 || 22 ἀφαιρεθείσης] ἀφερευθείσης (sic) E^1 || 23–24 εὐλογος φαίνεται $\beta(B^e)E_+$: εὐλογος εἶναι φαίνεται αἰτία γP : *conveniens videtur esse causa* Anon Guil^{vulg} : *conveniens videtur esse* Guil^{Sw} || 24 τὸ] τοῦ W. D. ROSS (1955b) || ἐφ' ἐν B^e || 25 ἢ] om. B^e | τινὰς $\beta(B^e)E_+$: τινὰ γP || 25–26 εἶναι δοκεῖ $\beta(B^e \Gamma 2)$ (*esse videtur* Guil^{Sw}) E_+ : εἶναι δόξειεν ἂν γ (δόξειεν ἂν εἶναι μP) : *esse videtur utique* Anon Guil^{vulg} || 26 εὐρεῖν τὴν ἀρχήν $\beta(B^e \Gamma 2)$ (*invenire originem* Guil^{Sw}) E : εὐρεῖν τούτων τὴν ἀρχήν $\gamma_+ P$ (*invenire horum originem* Anon Guil^{vulg})

462^b26–463^a3

Ἀνάγκη δ' οὖν τὰ [27] ἐνύπνια ἢ αἷτια εἶναι ἢ σημεῖα τῶν γινομένων ἢ συμπτώ- [28]ματα, ἢ πάντα ἢ ἕνια τούτων ἢ ἐν μόνον. Λέγω δὲ αἷτιον [29] μὲν τὴν σελήνην τοῦ ἐκλείπειν τὸν ἥλιον, καὶ τὸν κόπον [30] τοῦ πυρετοῦ, σημεῖον δὲ τῆς ἐκλείψεως τὸ τὸν ἀστέρα εἰσ- [31]ελθεῖν, τὴν δὲ τραχύτητα τῆς γλώττης τοῦ πυρέττειν, σύμ- [32]πτωμα δὲ τὸ βαδίζοντος ἐκλείπειν τὸν ἥλιον· οὔτε γὰρ ση- [463^a]μεῖον τοῦ ἐκλείπειν τοῦτ' ἐστὶν οὔτε αἷτιον, οὔτε ἢ ἐκλειψις τοῦ [32] βαδίζειν· διὸ τῶν συμπτωμάτων οὐθὲν οὔτ' αἰεὶ γίνεται, οὔθ' [33] ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ.

Il est donc nécessaire que les rêves soient, à l'égard des événements qui ont lieu, soit des causes, soit des signes, soit des coïncidences, et soit toutes ces choses, soit certaines, soit une seule parmi celles-là. Je dis qu'est une cause la lune à l'égard de l'éclipse du soleil et l'épuisement à l'égard de la fièvre, un signe l'entrée de l'étoile [dans l'ombre de] l'astre à l'égard de l'éclipse, ainsi que la rugosité de la langue à l'égard de la fièvre, une coïncidence le fait qu'il y ait une éclipse du soleil pendant que l'on se promène (car cette promenade n'est, à l'égard de l'éclipse, ni un signe, ni une cause, ni l'éclipse à son égard : c'est pourquoi une coïncidence quelle qu'elle soit n'a lieu, ni dans tous les cas, ni dans la plupart des cas).

27 ἢ αἷτια β(B^e)γP : αἷτια E₊ || 27–28 συμπτώματα] σύμπτωμα C^cMi || 28 πάντα ἢ] πάντοι (sic) B^e || 29 τὴν σελήνην β(B^e)E : οἷον τὴν σελήνην γ₊P || 30 πυρετοῦ β(B^e)γP : πυρέττειν E₊ || 31–32 σύμπτωμα α : συμπτώματα β(B^e)ιP || 32 τὸ] τοῦ B^ev | ἐκλείπειν] ἐκλιπεῖν C^cMi || ^a2 τῶν συμπτωμάτων] τὰ συμπτώματα μP | οὐθὲν β(B^e) : οὐδὲν αP | αἰεὶ] αἰεὶ E₊¹

463^a3–7

Ἄρ' οὖν ἐστὶ τῶν ἐνυπνίων τὰ μὲν αἷτια καὶ ^[^a4] σημεῖα, οἷον τῶν περὶ τὸ σῶμα συμβαινόντων; Λέγουσι ^[^a5] γοῦν καὶ τῶν ἰατρῶν οἱ χαρίεντες ὅτι δεῖ προσέχειν ^[^a6] τοῖς ἐνυπνίοις· εὐλογον δ' οὕτως ὑπολαβεῖν καὶ τοῖς μὴ ^[^a7] τεχνίταις, σκοποῦμένοις δέ τι καὶ φιλοσοφοῦσιν.

Est-ce donc que, parmi les rêves certains sont des causes et des signes, par exemple à l'égard des choses qui se passent au niveau du corps? En tout cas, même chez les médecins, les professionnels éminents disent qu'il faut prêter attention aux rêves, et il est raisonnable de penser ainsi même pour ceux qui ne sont pas des experts, mais qui examinent cela d'une manière ou d'une autre en faisant œuvre de philosophe.

3 ἐστὶ] εἰσι **δP** || **3–4** καὶ σημεῖα] σημεῖα **E¹** (ἐστὶν· τὰ δὲ in marg.) : τὰ δὲ σημεῖα desid. Mich(78.9–10) et ded. edd. plur. || **5** γοῦν] δ' οὖν **iP** | προσέχειν **β(B^e)E** : σφόδρα προσέχειν **γC^cMi** (προσέχειν σφόδρα **μP**) || **6** ὑπολαβεῖν] ὑπολαμβάνειν **P** || **6–7** τοῖς μὴ τεχνίταις **β(B^e)E** : τοῖς τεχνίταις μὲν **γ** : τοῖς μὴ τεχνίταις μὲν **C^cMiηP**

463^a7–17

Αἱ γὰρ ^[^a8] μεθ' ἡμέραν γινόμεναι κινήσεις, ἂν μὴ σφόδρα μεγάλα ^[^a9] ὦσι καὶ ἰσχυραί, λανθάνουσι παρὰ μείζους τὰς ἐγρηγορι-^[^a10]κὰς κινήσεις, ἐν δὲ τῷ καθεύδειν τοῦναντίον· καὶ γὰρ αἱ μι-^[^a11]κρὰ καὶ μεγάλα δοκοῦσιν εἶναι. Δῆλον δ' ἐπὶ τῶν συμβαινόντων ^[^a12] κατὰ τοὺς ὕπνους πολλάκις· οἷονται γὰρ κεραυνοῦσθαι καὶ ^[^a13] βροντᾶσθαι μικρῶν ἤχων ἐν τοῖς ὡσὶ γινομένων, καὶ μέλι-^[^a14]τος καὶ γλυκέων χυμῶν ἀπολαύειν ἀχαριαίου φλέγματος ^[^a15] καταρρέοντος, καὶ βαδίζειν διὰ πυρὸς καὶ θερμαίνεσθαι ^[^a16] σφόδρα μικρᾶς θερμασίας περὶ τινὰ μέρη γινομένης, ἐπ-^[^a17]γεγειρομένοις δὲ ταῦτα φανερόν τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον.

En effet, les mouvements qui se produisent le jour, s'ils ne sont pas trop grands et puissants, échappent à notre attention par rapport aux mouvements plus grands de l'éveil, alors qu'au moment où l'on dort c'est l'inverse, car même les petits mouvements paraissent alors grands. C'est évident dans le cas des phénomènes qui ont lieu fréquemment pendant le sommeil : en effet, les rêveurs croient être frappés par la foudre et le tonnerre, alors que ce ne sont que de faibles sons qui parviennent à leurs oreilles, déguster du miel et des saveurs sucrées, alors que ce n'est qu'une goutte de phlegme qui s'écoule, et marcher à travers le feu et ressentir une chaleur intense, alors qu'il n'y a qu'un faible échauffement qui se produit au niveau de certains de leurs membres ; en revanche, au réveil, il leur devient clair de quoi il en retourne.

8 ἂν **β(B^e)γP** : ἐὰν **E₊** || **10** κινήσεις] κίνησις **B^e** || **14** ἀπολαύειν] ἀπολαβεῖν **B^e** || **15** καταρρέοντος] καταρέοντος (sic) **B^e** : ἀπορρέοντος **δP** : *defluente* Prisc(62.5) | **16** γινομένης] γινομένοις **B^e** || **17** φανερόν **β(B^eP)** : φανερά **α**

463^a17–21

Ὡστ' [18] ἐπεὶ μικραὶ πάντων αἰ ἀρχαί, δῆλον ὅτι καὶ τῶν νόσων καὶ [19] τῶν ἄλλων παθημάτων τῶν ἐν τοῖς σώμασι μελλόντων γί- [20]νεσθαι. Φανερόν οὖν ὅτι ταῦτα ἀναγκαῖον ἐν τοῖς ὕπνοις εἶναι [21] καταφανῆ μᾶλλον ἢ ἐν τῷ ἐγρηγορέναι.

Par conséquent, puisque les commencements de toutes choses sont petits, il est évident que c'est également le cas de ceux des maladies et des autres affections qui sont sur le point de se déclencher dans le corps. Il est donc clair que ces commencements sont nécessairement davantage apparents lors du sommeil que lors de la veille.

17–18 ὥστ' ἐπεὶ] καὶ ὥστ' ἐπεὶ C^cMi

463^a21–31

Ἄλλὰ μὴν καὶ [22] ἔνια γε τῶν καθ' ὕπνον φαντασμάτων αἷτια εἶναι τῶν οἰ- [23]κείων ἐκάστωι πράξεων οὐκ ἄλογον· ὥσπερ γὰρ μέλλοντες [24] πράττειν καὶ ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες ἢ πεπραχότες πολλάκις [25–27] εὐθυνοειρίαι ταύταις σύνεσμεν καὶ πράσσομεν, οὕτω πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις [28] πολλάκις ἀρχὰς εἶναι τῶν μεθ' ἡμέραν πράξεων διὰ τὸ [29] προωδοποιῆσθαι πάλιν καὶ τούτων τὴν διάνοιαν ἐν τοῖς φαν- [30]τάσμασι τοῖς νυκτερινοῖς. Οὕτω μὲν οὖν ἐνδέχεται τῶν ἐνυπνίων [31] ἔνια καὶ σημεία καὶ αἷτια εἶναι.

Ainsi donc, il n'est pas déraisonnable que certains au moins des phantasmes qui se produisent lors du sommeil soient causes des actions correspondantes. En effet, tout comme quand nous sommes sur le point d'accomplir une action et quand nous sommes en train de l'accomplir, ou encore quand nous venons de l'accomplir, souvent nous nous retrouvons par un rêve direct aux prises avec ces actions et en train de les accomplir, il est ainsi nécessaire à l'inverse que les mouvements qui se produisent lors du sommeil soient, eux aussi, souvent les commencements des actions diurnes, parce que le chemin a de nouveau déjà été préparé par la réflexion à leur égard lors des phantasmes nocturnes. Il est donc possible de cette manière que certains rêves soient des signes et des causes.

23 ἄλογον] ἀνάλογον B^e | μέλλοντες] μέλοντες (sic) B^e || 24 καὶ] ἢ conit. DROSSAART LULOFS (1947a) ex Soph(41.22) || 25–27 ταύταις] τούτοις conit. W. D. ROSS (1955b) | πράσσομεν] πράττομεν C^cMiη : post πράσσομεν add. αἷτιον δ'ὅτι προωδοποιημένη τυγχάνει ἢ κινήσεις ἀπὸ τῶν μεθ' ἡμέραν ἀρχῶν γ₊P || 27 πάλιν] πάλιν πολλάκις C^cMi | ἀναγκαῖον] post κινήσεις ιP || 28 πολλάκις β(B^e)γP : om. E₊ | ἀρχὰς β(B^e)E₊ : ἀρχὴν γP || 29 προωδοποιῆσθαι β(B^e)λ(προωδοποιῆσθαι XH^a) : προωδοποιεῖσθαι γP : προωδοπεποιῆσθαι EMi : προωδοπεποιῆσθαι C^c | τούτων] τούτοις C^cMi || 30 τῶν] τὸ E || 31 καὶ σημεία β(B^e)γP : σημεία E₊

463^a31–^b11

Τὰ δὲ πολλὰ συμπτώ-^[463^b1]μασιν ἔοικε
 μάλιστα, οἷον τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα
 καὶ ὧν ^[^b2] μὴ ἐν αὐτοῖς ἢ ἀρχή, ἀλλὰ
 περὶ ναυμαχίας καὶ τῶν ^[^b3] πόρρω
 συμβαινόντων ἐστίν· περὶ γὰρ τούτων
 τὸν αὐτὸν τρόπον ^[^b4] ἔχειν εἰκὸς
 οἷον ὅταν μεμνημένωι περὶ τινος τυχεῖ
 τοῦτο ^[^b5] γενόμενον· τί γὰρ κωλύει
 καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις οὕτω; Μᾶλλον ^[^b6]
 δὲ εἰκὸς πολλὰ τοιαῦτα συμβαίνειν.
 Ὡσπερ οὖν οὐδὲ τὸ μνη-^[^b7]σθῆναι
 περὶ τοῦδε σημείου οὐδ' αἴτιον τοῦ
 παραγένεσθαι αὐτόν, ^[^b8] οὕτως οὐδ'
 ἐκεῖ τοῦ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον
 τῶι ἰδόντι οὔτε σημείου ^[^b9] οὔτ' αἴτιον,
 ἀλλὰ σύμπτωμα. Διὸ καὶ πολλὰ τῶν
 ἐνυπνίων ^[^b10] οὐκ ἀποβαίνει· τὰ γὰρ
 συμπτώματα οὔτ' αἰεὶ οὔθ' ὡς ἐπὶ τὸ
^[^b11] πολὺ γίγνεται.

La plupart des rêves ressemble toutefois à des coïncidences, en particulier tous les rêves farfelus et ceux dont l'origine ne se trouve pas dans les rêveurs, mais qui portent sur une bataille navale et des événements lointains, car, au sujet de ces rêves, il est vraisemblable qu'il en aille de la même manière que lorsqu'un hasard fait qu'il arrive à quelqu'un qui se rappelle un certain événement que cela même lui arrive. Qu'est-ce qui empêche en effet que les choses aient lieu de la même manière pendant le sommeil aussi? Il est en fait bien plus raisonnable que de nombreux rêves de cette sorte aient lieu. De même, donc, que le fait de se remémorer précisément cela n'est pas plus un signe qu'une cause à l'égard de la survenue de cet événement, ainsi le rêve n'est pour la personne qui le fait, ni un signe, ni une cause à l'égard de sa réalisation, mais c'est une coïncidence. C'est pourquoi beaucoup de rêves ne se réalisent pas, car les coïncidences ne se produisent, ni dans tous les cas, ni dans la plupart des cas.

^a31–^b1 συμπτώμασιν] συμπτώματα C^cMiξ || 1 οἷον β(B^e)E₊ (ut Guil) : δὲ γP (autem Anon) | τὰ τε β(B^e)E₊ : τὰ γP || 2 ἀλλὰ] οἷον ded. BIEHL (1898) ex Soph(41.28) || 4 ἔχειν εἰκὸς] ἐχόντων εἰκόνα ἐστὶν C^cMi : ἔχειν εἰκὸς ἐστὶν U : ἔχειν εἰκόνα ξ | οἷον] ὄν coni. W. D. ROSS (1955b) | μεμνημένωι β(B^e)γP (aliquo memoranti Anon, memoranti Guil) : μεμνημένωι τινὶ E₊ || 5 γενόμενον β(B^e)γP : γινόμενον E₊UZ^a || 6–7 μνησθῆναι E₊ε : ἐμνησθῆναι B^e : μεμνησθῆναι δP || 7 αὐτόν β(B^e)γP : αὐτό E₊ || 8 τοῦ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι scripsi (et iam G. MOREL) : τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι β(B^e)E : τὸ ἀποβῆναι τῶι ἰδόντι μετὰ τὸ ἐνύπνιον C^cMi : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι U : μὴ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι δ' ὄντι η : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι δ' ὄντι iP : τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι N : τοῦ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι λ edd. : *post eventum sompni in veritate* Anon : *post eventum sompni videnti* Guil || 10 αἰεὶ] αἰεὶ E

463^b12–22

2. Ὅλως δὲ ἐπεὶ καὶ τῶν ἄλλων ζώων ὄνειρώττει τινά, ¹³ θεόπεμπτα μὲν οὐκ ἂν εἶη τὰ ἐνύπνια, οὐδὲ γέγονε τούτου ¹⁴ χάριν (δαιμόνια μέντοι· ἢ γὰρ φύσις δαιμονία, οὐ ¹⁵ θεία). Σημεῖον δέ· πάνυ γὰρ εὐτελεῖς ἄνθρωποι προορατικοί ¹⁶ εἶσι καὶ εὐθυόνειροι, ὡς οὐ θεοῦ πέμποντος, ἀλλ' ὅσων ὥσπερ ¹⁷ ἂν εἰ λάλος ἢ φύσις ἐστὶ καὶ μελαγχολική, παντοδαπὰς ¹⁸ ὄψεις ὁρῶσιν· διὰ δὲ τὸ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ κινεῖσθαι ¹⁹ ἐπιτυχάνουσιν ὁμοίως θεωρήμασιν, ἐπιτυχεῖς ὄντες ἐν τού-²⁰τοις ὥσπερ ἔνιοι ἄρτι' ἢ περι<σσὰ παί>ζοντες· ὥσπερ γὰρ καὶ λέγεται ²¹ ἂν πολλὰ βάλλης, ἄλλοτ' ἄλλοῖον βαλεῖς, καὶ ἐπὶ τού-²²των συμβαίνει.

2. De manière générale, puisque certains des autres animaux rêvent aussi, les rêves ne peuvent pas être envoyés par un dieu, ni avoir lieu selon le bon plaisir d'un dieu. Ils sont néanmoins démoniques, car la nature est démonique, mais non divine. En voici un signe : des êtres humains tout à fait insignifiants sont susceptibles de prévision et de rêves directs, non pas parce que cela leur est envoyé par un dieu, mais parce que toutes les personnes dont la nature est comme volubile et mélancolique, font alors toutes sortes de visions ; c'est que parce qu'elles sont mues de nombreuses et diverses manières, elles obtiennent des visions semblables, leur succès en la matière étant comparable à celui des gens qui jouent à pair ou impair, car, comme l'on dit, « si tu tentes beaucoup ta chance, tu finiras par obtenir tout et son contraire », et c'est ce qui se passe dans leur cas.

12 ὅλως β(B^e)γP : ὅμως E₊η || 13 θεόπεμπτα] θεόπεμπτος C^cMi : ἐπεὶ πέμπτα B^e | τὰ ἐνύπνια] τῶν ἐνυπνίων ἢ φύσις C^cMi | γέγονε] γεγενημένη C^cMi || 14 δαιμόνια μέντοι] δαιμόνιον μέντοι C^cMi | δαιμονία] δαιμόνιον E₊ : ἢ δαιμονία NXξ | οὐ β(B^e)γP : ἀλλ' οὐ E₊ || 15 θεία] θείον C^cMi || 16 ὅσων] ὅσον EN || 17 λάλος] ἄλλος B^e | μελαγχολική β(B^e)γP | μελαγχολικοί E : μελαγχολικώτεροι τυγχάνουσιν ὄντες C^cMi || 18 ὄψεις] τὰς ὄψεις iP | δὲ β(B^e)γP : γὰρ E₊U || 19–20 ὁμοίως ... τούτοις] om. δ || 19 ἐπιτυχεῖς ὄντες a : ἐπιτευχήσαντες β(P, ἐπιτευχήσαντες B^e) || 20 ἄρτι' ἢ περι<σσὰ παί>ζοντες dedi : ἄρτιπεριζοντες (sic) B^e : ἄρτια μερίζοντες E₊ : ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες γP Mich^p(81.26) : ἀρτιάζοντες conl. J. G. SCHNEIDER (1815) p. 292 (prob. DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b)) : ἀστραγαλίζοντες prop. EIJK (1994) p. 300 ex Metochit. | καὶ] om. δP || 21 βαλεῖς β(B^e)γP : βαλλεῖς E₊ || 22 συμβαίνει β(B^e)E₊ : τοῦτο συμβαίνει γP

463^b22–31

Ὅτι δ' οὐκ ἀποβαίνει πολλὰ τῶν ἐν-¹²³ῤυπνίων, οὐθὲν ἄτοπον· οὔτε γὰρ τῶν ἐν τοῖς σώμασι σημείων ¹²⁴καὶ τῶν οὐρανίων, οἷον τὰ τῶν ὑδάτων καὶ τῶν πνευμά-¹²⁵των (ἀλλ' ὅμως ἂν ἄλλη κυριωτέρα ταύτης συμβῆι κίνησις, ἀφ' ¹²⁶ἧς μελλούσης ἐγένετο τὸ σημεῖον, οὐ γίνεται), καὶ πολλὰ βου-¹²⁷λευθέντα καλῶς τῶν πραχθῆναι δεόντων διελύθη δι' ἄλλας ¹²⁸κυριωτέρας ἀρχάς. Ὅλως γὰρ οὐ πᾶν γίνεται τὸ μελλῆσαν, ¹²⁹οὐδὲ ταῦτό τό τε ἐσόμενον καὶ τὸ μέλλον· ἀλλ' ὅμως ἀρχάς ¹³⁰τε λεκτέον ἐνίας ἀφ' ὧν οὐκ ἐπετελέσθη, καὶ σημεία πέ-¹³¹φυκε ταῦτά τινων οὐ γενομένων.

Que beaucoup de rêves ne se réalisent pas, cela n'a rien d'absurde. En effet, ce n'est pas non plus le cas de nombreux signes dans le corps, ainsi que dans le domaine céleste, par exemple des signes de la pluie et du vent (si malgré tout il arrive qu'un autre mouvement survienne qui l'emporte sur celui qui devait se produire, à partir duquel le signe était survenu, alors celui-ci ne se produit pas), et beaucoup de choses, parmi celles qu'il convient de faire, que l'on a planifiées avec soin se délitent du fait d'autres commencements qui l'emportent. En effet, de manière générale, ne se produit pas tout ce qui est sur le point de se produire, et ce qui arrivera et ce qui est sur le point de se produire ne sont pas la même chose non plus, mais ils méritent néanmoins d'être appelés des commencements ceux dont la suite ne s'accomplit pas, tout autant que ces signes d'événements qui ne se produisent pas sont naturellement des signes.

23 οὐθὲν $\beta(B^e)$: οὐδὲν αP | οὔτε $\beta(B^e)$: οὐδὲ αP || **24** ὑδάτων καὶ $\beta(B^e) \gamma P$: ὑδάτων καὶ τὰ E_+ || **25** ἀλλ' ὅμως ἂν $\beta(B^e) E_+$: ἂν γὰρ γP || **26** ἐγένετο] ἐγίνετο ιP || **28** μελλῆσαν $\beta(B^e) E_+ L$: μελλῆσαν γP || **29** τό τε $\beta(B^e)$: τὸ α (om. $Z^a P$) | ὅμως] ὅλως con. SUSEMIHL (1885a) p. 581 || **29–30** ἀρχάς τε λεκτέον ἐνίας $\beta(B^e)$: ἀρχάς γέ τινας λεκτέον ἐνίας E_+ : ἀρχάς τε λεκτέον εἶναι γP || **30** ἐπετελέσθη γP : ἐπιτελέσθη B^e : ἐτελέσθη E_+ || **31** γενομένων $\beta(B^e) \gamma P$: γινομένων $E_+ \eta \xi$

463^b31–464^a6

Περὶ δὲ τῶν μὴ τοιαύτας [464^a1] ἔχόντων
 ἀρχὰς ἐνυπνίων οἷας εἶπομεν, ἀλλ'
 ὑπερορίας ἢ [2] τοῖς χρόνοις ἢ τοῖς
 τόποις ἢ τοῖς μεγέθεσιν, ἢ τούτων
 μὲν [3] μηδέν, μὴ μέντοι ἐν αὐτοῖς
 ἔχόντων τὰς ἀρχὰς τῶν [4] ἰδόντων
 τὸ ἐνύπνιον, εἰ μὴ γίνεται τὸ προορᾶν
 ἀπὸ συμπτώ- [5] ματος, τοιόνδ' ἂν εἴη
 μᾶλλον ἢ ὥσπερ λέγει Δημόκριτος [6]
 εἶδωλα καὶ ἀπορροίας αἰτιώμενος.

Au sujet des rêves qui ne comportent pas
 des origines du type dont nous avons parlé,
 mais des origines extravagantes, que ce soit
 selon le temps, le lieu ou la grandeur, ou
 rien de cela, comme leur origine ne se trouve
 certainement pas au sein des personnes
 qui les font (à moins que la prévision ne
 survienne du fait d'une coïncidence), il vaut
 mieux s'exprimer de la manière suivante,
 plutôt que, à la manière dont en parle
 Démocrite, d'imputer cela à des reflets et
 des effluves.

^a1 οἷας εἶπομεν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$: om. $\gamma\mathbf{P}$ || 3 μέντοι $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}_+$: μέντοι γε $\gamma\mathbf{P}$ || 4 ἰδόντων] εἰδόντων \mathbf{B}^e |
 προορᾶν $\gamma\mathbf{P}$: πρόσ (lac.) \mathbf{B}^e : ὄρᾶν $\mathbf{E}\xi$ || 5 μᾶλλον $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: τὸ μέλλον \mathbf{E}_+ || 6 ἀπορροίας $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}^1_+$:
 ἀπορροάς $\gamma\mathbf{P}$

464^a6–17

Ὡσπερ γὰρ ὅταν τι κινήσῃ [°7] τὸ ὕδωρ ἢ τὸν ἀέρα, τοῦθ' ἕτερον ἐκίνησε, παυσαμένου δὲ [°8] ἐκείνου συμβαίνει τὴν αὐτὴν κίνησιν προϊέναι μέχρι τινός, [°9] τοῦ κινήσαντος οὐ πάροντος, οὕτως οὐθὲν κωλύει κίνησιν τινα [°10] καὶ αἰσθησιν ἀφικνεῖσθαι πρὸς τὰς ψυχὰς τὰς ἐνυπνιαζού- [°11]σας (ἀφ' ὧν ἐκεῖνος τὰ εἶδωλα ποιεῖ καὶ τὰς ἀπορροίας), [°12] καὶ ὅπου δὴ ἔτυχεν ἀφικνουμένας μᾶλλον αἰσθητὰς εἶναι [°13] νύκτωρ διὰ τὸ μεθ' ἡμέραν φερομένας διαλύεσθαι μᾶλλον [°14] (ἀταραχωδέστερος γὰρ ὁ ἀήρ τῆς νυκτός διὰ τὸ νηνεμω- [°15]τέρας εἶναι τὰς νύκτας), καὶ ἐν τῷ σώματι ποιεῖν αἰσθησιν [°16] διὰ τὸν ὕπνον, διὰ τὸ καὶ τῶν μικρῶν κινήσεων τῶν ἐντὸς [°17] αἰσθάνεσθαι καθεύδοντας μᾶλλον ἢ ἐγρηγορότας.

De même, en effet, que chaque fois que quelque chose meut de l'eau ou de l'air, cela met en mouvement quelque chose d'autre et que, même si le premier terme s'arrête, il se produit que le même mouvement se propage jusqu'à un certain point, même sans la présence du moteur initial, rien n'empêche ainsi un certain mouvement et une certaine perception de parvenir aux âmes en train de rêver (à partir des objets dont il produit, lui, des reflets et des effluves), et, quel que soit l'endroit où ils se trouvent arriver, d'être davantage perçus la nuit, quand ils arrivent, du fait qu'ils sont davantage dissous lors de leur transport le jour (car l'air de la nuit est moins agité parce qu'il y a moins de vent la nuit), ainsi que de produire dans le corps une perception du fait du sommeil, parce que les personnes endormies perçoivent davantage que les personnes éveillées même les petits mouvements internes.

6 τι κινήσῃ $\beta(B^e)\delta P$: κινήσῃ τι $C^cMi\eta$: κινήσῃ τις E || 7 τὸν| τῶν E^1 | τοῦθ' $\beta(B^e)\gamma P$: οὐθ' E_+ | παυσαμένου δὲ $\beta(B^e)\delta P$: καὶ παυσαμένου $E_+ \in$ || 8 τὴν αὐτὴν $\beta(B^e)\delta P$: τὴν τοιαύτην $E_+ \eta$ || 9 οὐθὲν $\beta(B^e)$: οὐδὲν αP || 12 ὅπου δὴ $\beta(B^e)\eta$: ὅποι δὴ γP : ὅποια δὴ C^cMi : ἐπειδὴ E : ὅπι δὴ BEKKER (1831) || 14 τῆς| ἢ τῆς C^cMi || 14–15 νηνεμωτέρας γP : νηνεμοτέρας B^e : ἡρεμαιοτέρας E_+ || 16 διὰ τὸ $\beta(B^e)E\mu P$: διὰ γC^cMi

464^a17–27

Αὐταὶ δ' [18] αἱ κινήσεις φαντάσματα
 ποιῶσιν, ἐξ ὧν προορῶσι τὰ μέλ-
 [19]λοντα καὶ περὶ τῶν τοιούτων, καὶ
 διὰ ταῦτα συμβαίνει τὸ πά- [20]θος
 τοῦτο τοῖς τυχοῦσι καὶ οὐ τοῖς
 φρονιμωτάτοις. Μεθ' ἡμέ- [21]αν τε
 γὰρ ἐγίνετ' ἄν καὶ τοῖς σοφοῖς, εἰ
 θεὸς ἦν ὁ πέμ- [22]πων· οὕτω δ' εἰκὸς
 τοὺς τυχόντας προορᾶν· ἢ γὰρ διάνοια
 [23] τῶν τοιούτων οὐ φροντιστική, ἀλλ'
 ὡσπερ ἔρημος καὶ κενή [24] πάντων, καὶ
 κινηθεῖσα κατὰ τὸ κινεῖν αἵττει. Τοῦ
 δ' ἐνίου [25] τῶν ἐκστατικῶν προορᾶν
 αἴτιον ὅτι αἱ οἰκεῖαι κινήσεις οὐκ [26]
 ἐνοχλοῦσιν ἀλλὰ πορίζουσιν· τῶν
 ξενικῶν οὖν μάλιστα [27] αἰσθάνονται.

Ces mouvements produisent des phantasmes, à partir desquels les gens prévoient ce qui doit arriver au sujet des choses de cette sorte, et c'est par eux que cette affection a lieu chez les premiers venus, et non pas chez les gens les plus prudents. En effet, elle surviendrait aussi bien le jour chez les gens sages si c'était un dieu qui nous l'envoyait, mais il est vraisemblable de cette manière que ce soient les premiers venus qui prévoient l'avenir, car la réflexion des personnes de cette sorte n'est pas très avisée, mais comme vacante et complètement vide, si bien que, une fois mise en mouvement, elle bondit là où le moteur l'envoie. Quant au fait que certaines personnes dérangées prévoient l'avenir, la cause en est que leurs mouvements propres ne les gênent pas, mais que ceux-ci se frayent un chemin, si bien qu'ils sont particulièrement sensibles aux mouvements étrangers.

19 καὶ περὶ β(B^e)E : περὶ γ₊P || 20 φρονιμωτάτοις] φρονίμοις ιP || 24 αἵττει β(B^e) : ἄγεται α | τοῦ δ' ἐνίου β(B^e)Ei : τοὺς δ' ἐνίου C^cM : καὶ τοῦ ἐνίου γP || 25 ὅτι] om. E || 26 ἀλλὰ πορίζουσιν dedi ex ἀλλ' ἀπορίζουσιν B^e : ἀλλὰ πορίζονται E : ἀλλ' ἀπορραπίζονται aut ἀλλ' ἀπορριπίζονται γ₊P : *set circumferuntur* Anon : *set longe prohibeuntur* Guil

464^a27–^b5

Τὸ δὲ τινὰς εὐθυονείρους εἶναι καὶ τὸ τοὺς [28] γνωρίμους πρὸ τῶν οὐ γνωρίμων μάλιστα προορᾶν συμβαίνει [29] διὰ τὸ μάλιστα τοὺς γνωρίμους ὑπὲρ ἀλλήλων φροντίζειν· [30] ὥσπερ γὰρ πόρρω ὄντων τάχιστα γνωρίζουσι καὶ αἰσθάνον- [31]ται, οὕτω καὶ τῶν κινήσεων· αἱ γὰρ τῶν γνωρίμων γνωρι- [32]μώτεραι. Οἱ δὲ μελαγχολικοὶ διὰ τὸ σφοδρόν, [33] ὥσπερ βάλλοντες πόρρωθεν, εὐστοχοὶ εἰσιν, καὶ διὰ τὸ μετα- [464^b1]βλητικοὶ ταχὺ τὸ ἐχόμενον φαντάζεται αὐτοῖς· ὥσπερ [2] γὰρ τὰ Φιλαϊγίδου ποιήματα καὶ οἱ ἐμμανεῖς ἐχόμενα [3] τοῦ ὁμοίου λέγουσι καὶ διανοοῦνται οἷον Ἄφροδίτην φροδίτην, [4] καὶ οὕτω συνείρουσιν εἰς τὸ πρόσω. Ἔτι δὲ διὰ τὴν σφοδρότητα [5] οὐκ ἐκκρούεται αὐτῶν ἡ κίνησις ὑφ' ἑτέρας κινήσεως.

Que certaines personnes aient des rêves directs et que ce soit surtout leurs connaissances qui fassent l'objet de leurs prévisions, plutôt que les gens qu'elles ne connaissent pas, cela se produit parce que les gens qui se connaissent se soucient avant toute chose les uns des autres. De même, en effet, qu'ils se connaissent et se perçoivent très rapidement même de loin, c'est le cas aussi en ce qui concerne leurs mouvements, car les mouvements des gens que l'on connaît sont davantage connaissables. Quant aux mélancoliques, du fait de leur naturel excessif, ils ont tendance à toucher au but à la manière de ceux qui pratiquent le lancer de loin, et du fait de leur naturel fluctuant, leur phantasie les amène vite au terme suivant : en effet, tout comme les poèmes de Philaigis et les fous disent et pensent en fonction d'une succession de ressemblances des choses comme « Aphrodite phrodite », ils vont de l'avant de manière décousue. En outre, du fait de cet emportement excessif, leur mouvement n'est pas chassé par un autre mouvement.

28 πρὸ τῶν οὐ γνωρίμων μάλιστα $\beta(B^e)$: περι τῶν γνωρίμων μάλιστα γ (μάλιστα περι τῶν γνωρίμων \mathbf{iP}) : ὑπὲρ τῶν γνωρίμων μάλιστα E_+ || 30 τάχιστα $\beta(B^e)\gamma P$: μάλιστα E_+ || 31 οὕτω $\beta(B^e)\gamma P$: οἱ συνήθεις οὕτω E_+ || 31–32 γνωριμώτεραι $\beta(B^e)E_+$: γνωριμώτεραι κινήσεις γP || 32 σφοδρόν $\beta(B^e)\gamma P$ (σφοδρότερον \mathbf{XN}) : σφόδρα E_+S || ^a33–^b1 μεταβλητικοὶ $\beta(B^e)$: μεταβλητικὸν γP (μεταβλητὸν ξ) : μὴ μελητικοὶ E : μελητικοὶ C^eMi || 1 αὐτοῖς] ante φαντάζεται δP || 2 Φιλαϊγίδου $\beta(B^e)\gamma P$ (Φιλαινγίδου λ) : Φιλιπίδου E_+ : Φιλανίδος Leonicus edd. || 3 Ἄφροδίτην φροδίτην $E_+ \epsilon \xi$, def. GRONINGEN (1948) : Ἄφροδείτην φροδείτην B^e : Ἄφροδίτην δS (Ἄφροδίτη μP) : *Venerem nerem* Anon : *Venerem verem* Guil : Ἄφροδίτην ἀφροῦ δίνην conī. SUSEMIHL (1885a) p. 582 : Ἄφροδίτην ροδίτην vel ἀφροσύνην conī. Vollgraf apud DROSSAART LULOFS (1947a) || 4 τὸ] τὰ P || 5 αὐτῶν] post κίνησις P

464^b5–16

Τεχνι-¹βικώτατος δ' ἐστὶ κριτῆς ἐνυπνίων ὅστις δύναται τὰς ὁμοιό-²βητητας θεωρεῖν (τὰς γὰρ εὐθυονειρίας κρίνειν παντός ἐστιν). ³β Λέγω δὲ τὰς ὁμοιότητας, ὅτι παραπλήσια συμβαίνει τὰ ⁴β φαντάσματα τοῖς ἐν τοῖς ὕδασι εἰδώλοις, καθάπερ καὶ ⁵β πρότερον εἶπομεν. Ἐκεῖ δέ, ἂν πολλὴ γένηται ἢ κίνησις, ⁶β οὐδὲν ὁμοία γίνεται ἢ ἔμφασις καὶ τὰ εἴδωλα τοῖς ἀληθι-⁷β νοῖς. Δεινὸς δὴ τὰς ἐμφάσεις κρίνειν εἴη ἂν ὁ δυνάμενος ⁸β ταχὺ διαισθάνεσθαι καὶ συνορᾶν τὰ διαπεφορημένα καὶ ⁹β διεστραμμένα τῶν εἰδώλων, ὅτι ἐστὶν ἀνθρώπου ἢ ἵππου ἢ ¹⁰β ὅτουδήποτε, κάκει δὴ ὁμοίως τί δύναται τὸ ἐνύπνιον τοῦτο· ¹¹β ἢ γὰρ κίνησις ἐκκόπτει τὴν εὐθυονειρίαν.

L'interprète des rêves le plus expert est celui qui est capable d'observer les ressemblances (car interpréter les rêves directs est du ressort du premier venu). Je veux dire par « ressemblances » que les phantasmes surviennent d'une manière proche par rapport aux images qui se forment dans l'eau, comme nous l'avons dit auparavant aussi. Dans cette situation, si un mouvement important survient, les images produites par la réflexion ne deviennent aucunement semblables aux choses véritables. Il est à coup sûr habile, s'agissant d'interpréter ces reflets, celui qui est capable de percevoir à travers les reflets éclatés et dispersés et de voir, en les rassemblant, qu'il s'agit de la réflexion d'un être humain, d'un cheval, ou de quoi que ce soit, et pareillement donc dans ce cas, celui qui est capable de percevoir ce que signifie le rêve en question, car le mouvement détruit son caractère direct.

8–9 τὰ φαντάσματα $\beta(B^e)\gamma P$: φαντάσματα E_+ || 10 γένηται] γίνηται $M\eta$: γίνονται E || 11 γίνεται] γίνηται B^e | ἔμφασις] ἐμφάσεις E^1 || 12 κρίνειν] ante τὰς ἐμφάσεις μP | εἴη ἂν] ἂν εἴη $\eta i P$ | δυνάμενος] δυνάμεν (sic) E^1 || 13 ταχὺ διαισθάνεσθαι $\beta(B^e)\gamma P$: συναισθάνεσθαι E : ταχὺ συναισθάνεσθαι $C^e M i$ | τὰ διαπεφορημένα] διαπεφορημένα E || 15 ὁμοίως] ὁμοιον $C^e M \lambda$ | τί δύναται $\beta(B^e)E_+$ θ : δύναται γP || 15–16 τὸ ἐνύπνιον τοῦτο· ἢ γὰρ κίνησις $\beta(B^e)\gamma P$ (τὸ ἐνύπνιον· ἢ γὰρ κίνησις λ) : τὸ ἐνύπνιον· τοῦτο γὰρ ἢ κίνησις E_+ : τὸ ἐνύπνιον τοιοῦτο· ἢ γὰρ κίνησις prop. BIEHL (1898) : τὸ ἐνύπνιον· τούτου γὰρ ἢ conl. HAYDUCK (1873) p. 9 || 16 τὴν εὐθυονειρίαν] τὰς εὐθυονειρίας μP

464^b16–18

Τί μὲν οὖν ἐστὶν ὕπνος ¹⁷β καὶ τί ἐνύπνιον, καὶ διὰ τίν' αἰτίαν ἐκάτερον αὐτῶν γίνεται, ¹⁸β ἔτι δὲ περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται.

Ce qu'est donc le sommeil et ce qu'est le rêve, et par quelle cause chacun d'entre eux se produit, cela a été dit, et l'on a en outre parlé de la divination qui provient des rêves.

17 τί ἐνύπνιον $\beta(B^e)E_+$ ξ : ἐνύπνιον γP || 18 ἐκ τῶν] ἐτῶν B^e : τῶν $i P$ | εἴρηται $\beta(B^e)\epsilon$: εἴρηται· περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον δP : εἴρηται περὶ πάσης· περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων λεκτέον E_+ (περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων ἥδη λέγωμεν M)

Chapitre 10

Considérations transversales

10.1 Titres

PN1 est divisé dans le catalogue de Ptolémée, la seule liste antique à mentionner les traités en question, en deux ensembles, d'un livre chacun¹ : l'un intitulé *Sur le sens et le senti*, l'autre *Sur la mémoire et le sommeil*. Cela pourra paraître surprenant au regard de la division en cinq traités aux titres latins auxquels l'on est aujourd'hui habitué. Or celle-ci a été canonisée par l'édition de BEKKER (1831), et ce dernier n'a pas déduit, ni cette division, ni les équivalents grecs de ces titres, des manuscrits qu'il a consultés. En effet, s'il cite les titres transmis par les manuscrits quant à *Sens.* et *Mem.* dans son apparat, il n'en est fait aucune mention quant aux trois traités du sommeil. En outre, les titres des traités des *PN* sont donnés, non pas là où chacun débute dans le volume de 1831, mais tous collectivement au début de *Sens.* (avec une taille de caractère supérieure pour le premier), ce qui suggère que Bekker avait une idée particulière de l'unité des *PN*. De fait, si l'on compare son édition, qui se fonde sur la décision assez préjudiciable de souder *PN1* à *PN2* sans *Mot. An.*, à l'exemplaire qu'il emploie pour ses collations, un tirage de l'édition parue à Bâle en 1550, on constatera deux choses : Bekker emploie systématiquement les mêmes titres que l'édition de Bâle quant aux *PN*, mais exclut *Mot. An.* de la série, contrairement à celle-ci et à la plupart des éditions de la Renaissance². La première décision contribue à expliquer pourquoi les titres aujourd'hui en vigueur sont les mêmes qu'à la Renaissance (qui eux-mêmes remontent à l'université et aux traductions latines médiévales), la seconde doit procéder d'un autre motif, qui est résiduel mon avis en une importance extrême attachée au prologue de *Sens.* et une certaine conception de l'unité des *PN*, illustrée par la décision de placer tous les titres au début du premier traité, ce qui revient presque à faire imprimer *Parva naturalia* en latin.

1. M. RASHED (2021), p. 16, nn° 44 et 45.

2. Pour une présentation de la réflexion au sujet de la mise en ordre de la section de philosophie naturelle du *corpus* à l'occasion des premières éditions imprimées, au cours de la première moitié du XVI^e, voir FALCON (2021b), pp. 24–28.

Cette manière de diviser et d'intituler les traités de *PN1*, aboutissant à deux traités au lieu de cinq, n'a rien d'une particularité du catalogue de Ptolémée. On retrouve cette réunion sous un seul titre de *Mem.* et des traités du sommeil chez Alexandre d'Aphrodise (*In Met.*, 312.5; *In Sens.*, 173.12), elle paraît aussi présumée par le fait qu'Aulu-Gelle (VI.6) se réfère à un passage de *Somn. Vig.* sous l'intitulé *περὶ μνήμης*. Le procédé semble donc être celui en vigueur aux premiers siècles de notre ère, on observe ensuite une tendance à l'individualisation croissante des différentes parties de cet ensemble dans la manière dont s'y réfèrent les commentateurs tardifs. Le titre *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* pour désigner ensemble *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.* et *Div. Somn.* jouit ainsi d'une certaine assise au sein de la transmission. C'est d'autant plus remarquable que, si le début de *Somn. Vig.* lie ensemble dans son annonce programmatique les trois traités du sommeil (453^b8–24), il n'y a aucune indication textuelle aussi forte qui vienne unir *Mem.* à ceux-ci. Le texte transmis comporte néanmoins deux indices de poids en faveur de cet arrangement : la fin de *Sens.*, si l'on suit la famille β , annoncent un traitement aussi bien de la mémoire que du sommeil (449^b3–4), et celle de *Mot. An.* signale que se clôt un traitement de la sensation, de la mémoire et du sommeil (704^b1). Si on tient ces passages de transition pour authentiques, ils invitent à penser que cette organisation remonte à Aristote ou à l'école ; si on les suspecte d'inauthenticité, ils montrent tout au moins que la transmission remonte à une édition ayant adopté cette organisation. Quant au titre donné chez Ptolémée au traité *Sens.* il correspond, à l'emploi du singulier pour le second terme près, à celui qui est déjà attesté chez Galien (*De instrumento odoratus*, 5, 3) et qui est massivement employé chez les commentateurs antiques à partir d'Alexandre, *περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*. Là encore, il y a des raisons valables de supposer qu'il pourrait remonter au Lycée, parce qu'il exprime très bien un élément de doctrine aristotélicien (la sensation se définit par ses objets), mais assez mal le contenu véritable du traité³.

En ce qui concerne les titres présents au sein de la transmission, la situation est beaucoup plus complexe. La traduction-adaptation arabe est connue sous le nom du premier traité (*Kitāb al-Hiss wa'l-Maḥsūs*, *Livre de la sensation et du senti* – où l'on retrouve l'emploi du singulier), les traductions latines médiévales semblent avoir employé les titres usuels. Quant au premier traité, *Sens.*, les manuscrits indépendants donnent pour la plupart le titre usuel, *περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*, à l'exception de la branche du *Paris*. 1853 où c'est la version avec deux pluriels, *περὶ αἰσθήσεων καὶ αἰσθητῶν*, qui est en vigueur, que l'on peut considérer comme secondaire. La situation est plus contrastée pour les traités suivants. *Mem.* reçoit son titre usuel, *περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως*, dans certains manuscrits, dont le *Paris*. 1853. Un titre inspiré des premiers mots du traité, *περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν*, a cours dans la descendance du *deperditus* ϵ et dans la famille du *Paris*. Suppl. gr. 314, qui a partie liée avec la précédente. En revanche, c'est un titre valant, non seulement pour *Mem.*, mais aussi pour les traités qui suivent que

3. Cf. *infra*, p. 1430.

l'on trouve, sous diverses formes⁴, dans certains descendants du *deperditus* δ , ainsi que probablement dans β , puisque le manuscrit *Vat.* 1339 transmet ici un titre unique au sein de la transmission, *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς*. Dans la partie ancienne du manuscrit *Berol. Phill.* 1507 (B^e), le témoin principal de β , les traités *Somn. Vig., Insomn.* ne sont pas distingués, de même que dans *Vat.* 1339 ; on ne peut pas savoir ce qu'il en était de *Mem.*, les feuillets correspondants au début du traité étant perdus. De manière surprenante, *Div. Somn.* reçoit, en revanche, un titre propre dans B^e , *περὶ τῆς καθ' ὕπνου μαντικῆς*, lequel est proche du titre usuel, *περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς*, attesté sinon dans le *Vat.* 260. C'est aussi le cas dans le *Vat.* 1339, dont le titre est différent, *περὶ μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης*, parce qu'il est issu des premiers mots du traité. Il se retrouve d'ailleurs dans la descendance du *deperditus* μ , ce qui montre qu'il n'a pas son origine du côté de β . Le titre a néanmoins été tracé dans B^e ultérieurement, par une autre main à l'encre rouge, si bien que l'on peut douter de son origine véritable, d'autant plus que le titre usuel a aussi été consigné en semi-majuscules dans la marge supérieure du même feuillet (102^v). Les manuscrits qui appartiennent à la branche α comportent pratiquement tous un titre lorsque débute *Somn. Vig.*, mais il ne s'agit le plus souvent pas du titre usuel, *περὶ ὕπνου καὶ ἐγρήγορσεως*, mais d'un titre qui désigne manifestement les trois traités du sommeil : on lit ainsi *περὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς* dans le *Paris.* 1853, ou une version de ce titre augmentée de la mention de la veille (suite peut-être à l'influence du titre usuel) dans les manuscrits de γ . C'est étonnamment le cas, entre autres, des manuscrits *Vat.* 253 et *Marc.* 214, qui pourtant donnent mention de la divination onirique dès le titre du traité précédent. *Insomn.* ne comporte en général pas de titre propre, l'exception principale étant les manuscrits issus du *deperditus* δ , c'est encore moins le cas du traité suivant. J'en déduis (I) que tous les manuscrits remontent à des exemplaires où *Sens.* et le reste de *PN1* sont séparés et comportent des titres propres, ce qui doit donc être le cas dans l'archétype ; (II) que le *deperditus* β répartit les traités de *PN1* en deux ensembles seulement (*Sens.* vs. le reste), tandis que (III) le *deperditus* α les divise en trois (*Sens.*, *Mem.*, les trois traités du sommeil). Au vu de cette situation, la reprise de la division et des titres traditionnels paraît fautive historiquement. Je les donne néanmoins par commodité, en signalant leur caractère secondaire, et considère que les titres véritables, c'est-à-dire les titres des éditions antiques auxquelles l'archétype de la transmission est lié, doivent être plus englobants. Considérant l'accord relatif entre le catalogue de Ptolémée, l'usage des commentateurs (en particulier d'Alexandre d'Aphrodise) et le *deperditus* β , c'est la division de *PN1* en deux livres, *Sens.*, ayant pour titre *περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*, et *Mem.* joint aux trois traités du sommeil, avec pour titre *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου*, dont l'autorité est la plus grande.

4. On notera l'emploi singulier du terme *ὄνειροπομπικῆς* au sein du titre préservé par les deux descendants du *deperditus* ξ .

10.2 Questions orthographiques générales

Ἄει, αἰεί

La forme ancienne est αἰεί, qui est la seule attestée sur les inscriptions attiques avant environ 450 avant notre ère⁵. La forme ἄει devient rapidement prédominante après cette date et s'impose définitivement à partir de 350 avant notre ère environ. Il y a peut-être une mode érudite hellénistique conduisant à un certain retour de αἰεί, mais les exemples sont très rares. La forme ancienne αἰεί semble toutefois se maintenir dans les éditions antiques, si l'on en juge d'après le fait que Marcellinus (VI^e siècle de notre ère) remarque encore son emploi systématique chez Thucydide (*Vita Thucydidis*, 52). Les éditeurs modernes d'Aristote ont majoritairement accepté de la rencontrer ponctuellement dans les meilleurs manuscrits, bien que la forme la plus courante dans le *corpus* soit de très loin ἄει. Au sein de *PN1*, la forme αἰεί ne comporte une autorité non-négligeable que dans un seul passage de *Sens.*, en 444^a19, où elle est attestée dans *E* et le reste de sa branche. Ce n'est en revanche pas le cas en 448^a11, où la forme αἰεί est majoritaire dans la branche γ , mais où β , d'après *P*, donne ἄει, tandis que la branche de *E* donne δει, leçon résultant d'une faute de majuscules à partir de AEI. Je la refuse aussi lorsqu'elle n'est transmise que par une famille particulière, à savoir en 453^b27, où elle ne se rencontre que dans λ , famille qui correspond à une édition byzantine érudite et que l'on peut pour cette raison soupçonner d'archaïsmes délibérés ; de même en 463^b10 (attestée dans *E* uniquement) et en 478^b12 (attestée dans la famille de *C^c* uniquement).

Κάω, καίω

La forme attique κάω⁶ se rencontre à l'occasion dans les manuscrits des *PN*, où apparaît plusieurs fois le verbe κατακάω. Elle est extrêmement minoritaire dans *PN2*, où elle se trouve, parmi les manuscrits indépendants, uniquement dans *L* en 466^b30 et en 470^a1 et dans *C^a* et *N* en 465^b23. Elle dispose d'une autorité beaucoup plus grande en *Sens.* 442^a28, où elle est attestée dans la branche de *E* et de la famille de *C^c*, dans *C^a*, *N*, *O^d*, *S*, *W*, ainsi que dans *P*. Il est donc fort possible que la forme sans ι remonte à cet endroit à l'archétype.

Μείγνυμι, μίγνυμι

« L'attique a substitué au présent homérique μίσγω μίγνυμι tiré de l'aoriste ἔμειξα » (CHANTRAINE (1961), p. 219). La forme originelle est très probablement μείγνυμι, pour des raisons linguistiques et au vu des données épigraphiques et papyrologiques, mais c'est

5. THREATTE (1980) I, pp. 275–276.

6. Voir par exemple FRISK (2006) I, p. 756. Les inscriptions attiques semblent toutefois employer surtout la forme avec ι, cf. THREATTE (1980) II, p. 503.

uniquement μίγνυμι que l'on trouve dans les manuscrits, y compris de ce traité, ce que les spécialistes semblent s'accorder pour considérer comme un phénomène tardif⁷. Cela se vérifie pour les *PN*, y compris pour les manuscrits plus anciens. Si je choisis comme la plupart des éditeurs les plus récents de rétablir la forme en -ει- pour le verbe et ses dérivés, c'est donc pour des raisons indépendantes de la tradition manuscrite.

Μικρός, σμικρός

La question de la différence linguistique entre ces formes, ainsi que de l'étymologie, demeure assez obscure, d'après les travaux que j'ai pu consulter⁸. Ce qui est certain, c'est que σμικρός correspond à la forme la plus ancienne, μικρός n'apparaissant qu'à partir du quatrième siècle. Il est donc fort possible qu'Aristote ait évolué dans un environnement linguistique où les deux formes sont encore en vigueur. On les rencontre toutes deux dans les manuscrits concernant le substantif (σ)μικρότης. La forme σμικρότης est ainsi celle de la moitié de la transmission 439^b21, elle apparaît aussi dans un tout petit nombre de manuscrits ailleurs, dans *W^z* et dans *Z^a* en 441^a5, et uniquement dans *X* et *A^x* en 448^b3–4, tous les autres transmettant la forme μικρότης. Il semble donc y avoir eu un effort au sein de la descendance du *deperditus* δ pour tenter de rétablir systématiquement cette forme. Du point de vue de la transmission, le seul lieu préoccupant est en 439^b21 : la forme σμικρότης correspond à la leçon de la branche de *E* et du *deperditus* δ, la forme μικρότης à celle de β (représenté uniquement par *P* ici) et ε*.

Ὄσμή, ὀδμή

Le nom ὀσμή, désignant l'odeur, apparaît plus de trente fois dans *Sens.* et trois fois dans *Insomn.*, la forme attique ὀσμή, par opposition à ὀδμή (attestée chez Homère, Hérodote, Pindare)⁹, est pratiquement la seule transmise¹⁰. Cela fournit un contraste singulier avec le cas du traité *An.*, qui abonde aussi en occurrences de ce nom et pour lequel le manuscrit *E* (*Paris*. 1853) transmet régulièrement la forme ionienne ὀδμή, comme remarqué par BONITZ (1870), *s. v.* ὀδμή, 496^a19–21 (« *saepissime in v l pro ὀσμή exhibetur ὀδμή praecipue e cod E* ») et DROSSAART LULOFS (1947a), p. liii¹¹. Il est nécessaire de

7. Il y a peut-être des cas où ι est écrit pour ει. Voir l'article dans *LSJ*; SCHWYZER (1939) I, p. 697 et 751; FRISK (2006), pp. 192–193; THREATTE (1980) II, pp. 623–624.

8. SCHWYZER (1939) I, p. 310 et suivantes; THREATTE (1980) I, pp. 507–510; FRISK (2006) II, pp. 236–237.

9. Voir SCHWYZER (1939) I, p. 208; THREATTE (1980) I, p. 567; CHANTRAINE (1999), *s. v.* ὄζω, p. 777.

10. Il n'y a qu'une seule exception à cette règle parmi les manuscrits indépendants : *Vat.* 260 *U* transmet ὀδμῶν en *Insomn.* 459^b22. Il est fort possible que le copiste ait adapté l'orthographe au vu de la présence immédiatement après du mot δύσοδομοι, ce qui est exactement ce que DROSSAART LULOFS (1947a), p. liii, entend faire.

11. Aucun des deux n'est cependant suffisamment conscient du fait que la recension du traité n'est pas unitaire dans ce manuscrit : sa recension du deuxième livre a été chassée par une autre version et ne

mener une enquête plus approfondie à ce sujet, qui porte, non seulement sur le nom ὄσμη, mais aussi sur le verbe ὀσμάομαι et sur tous les autres termes formés sur la même racine employés dans le *corpus* authentique (ὀσμώδης, ἄοσμος, δύσοσμος, δυσώδης, εὐώδης, δυσωδία, εὐωδία). Ses conclusions ne peuvent cependant être que provisoires, parce que l'on ne connaît pas suffisamment la transmission de la majorité des écrits d'Aristote, pour lesquels les éditions de référence se fondent sur des études très partielles des manuscrits disponibles.

Cette enquête conduit aux résultats suivants. La forme ὄσμη est de loin dominante dans le *corpus*. C'est la seule attestée dans la transmission d'un bon nombre de traités, d'après les apparats des éditions qui font aujourd'hui référence (*Met.* : une fois ; *Sens.* : trente-neuf fois ; *Hist. An.* : dix-sept fois ; *Part. An.* : deux fois ; *Gener. An.* : trois fois ; *EE* : une fois). En revanche, la transmission de certains autres textes voit coexister les formes ὄσμη et ὀδμή. Dans certains cas, cela ne concerne que des manuscrits isolés : *Vat.* 260 *U* est le seul manuscrit indépendant à transmettre ὀδμῶν en *Insomn.* 459^b22 contre ὄσμῶν pour les autres témoins, tandis que la forme ὄσμη est unanimement attestée en 460^a29 et 32 ; *Paris.* 1854 *L*^d est, d'après l'apparat de BEKKER (1831) (BYWATER (1890) n'indique rien à ce sujet), le seul manuscrit à transmettre ὀδμᾶς en *EN* 1118^a11 contre ὄσμᾶς pour tous les autres témoins, tandis que la forme ὄσμη est unanimement attestée dans l'environnement immédiat, en 1118^a9, 15 et 18. Le traité *An.* constitue à cet égard une exception de poids. La forme ὄσμη y est unanimement transmise pas moins de dix-huit fois à travers les trois livres¹². En revanche, la forme ὀδμή, si elle n'est pour sa part jamais transmise unanimement, est massivement présente dans le manuscrit *Paris.* 1853 *E*, ainsi que dans les manuscrits *Paris.* *Coislin.* 386 *C*, *Vat.* 1026 *W*, *Paris.* 2034 *y* et parfois *Vat.* 1339 *P* : en consultant l'apparat de FÖRSTER (1912), on relève seize passages où ils s'opposent au reste de la transmission sur ce point¹³. Ceux-ci se trouvent uniquement au sein du deuxième livre. C'est un fait important, parce que la recension de ce livre que l'on trouve dans *E* n'est pas celle que contenait originellement le manuscrit. Les bribes de la version du texte du deuxième livre qui s'y trouvait au départ suggèrent plutôt que, comme pour les deux autres livres, la forme ὄσμη y était systématiquement adoptée. Toutefois, d'après le *stemma* établi par FÖRSTER (*ibid.*), p. XVIII, tout accord entre *E* et *CWY* doit normalement entraîner que leur leçon commune est celle de l'archétype : il semble donc que la transmission de ce traité remonte à un exemplaire où coexistaient les deux formes, parfois en l'espace de quelques lignes. C'est un cas unique au sein du *corpus* authentique¹⁴.

subsiste que sous une forme fragmentaire dans le *codex*, voir à ce sujet MORAUX (1967).

12. Voir 414^b11, 415^a6, 419^a25, 419^a27, 419^a32, 419^a34, 421^a8, 421^b21, 421^b24, 422^a6, 424^b10, 424^b14, 426^b2, 429^b2, 434^b20, 435^b9, 435^b11.

13. Voir 419^b1 *ECP*, 421^a7 *W*, 421^a16 *ECWy*, 421^a18 *W*, 421^a27 *ECWy*, 421^a28 *ECWy*, 421^a29 *ECWy*, 421^a30 *EWy*, 421^a32 *EWy*, 421^b7 *ECWy*, 421^b10 *ECy*, 423^a9 *ECWy*, 424^b4 *ECWy*, 424^b6 *ECy* (contre *W* et *E*^a!), 424^b6 *ECWy*, 424^b8 *ECWyP*.

14. Les *Probl.* présentent néanmoins une situation comparable, la forme ὀδμή étant la seule transmise

Si l'on s'intéresse aux autres mots formés sur la même racine, on retrouvera cette même situation quant au verbe ὀσμύομαι. La forme en -σµ- est presque partout la seule transmise (y compris à quatre reprises dans *Sens.* : 443^a31, 444^b17, 445^a11, 446^b24). C'est aussi le cas dans certains passages de *An.* (421^a11, 422^a4, 424^b16, 424^b17, 429^b3). En revanche, il y a trois endroits dans ce traité où les mêmes manuscrits s'opposent au reste de la transmission en ayant pour leçon une forme en -δµ- (419^b2 ECP, 421^b14 et 15 E). Les données sont un peu différentes quant aux autres termes. Les mots δυσώδης, εὐώδης, δυσωδία et εὐωδία sont en effet pratiquement les seuls termes attestés chez Aristote, ils comptent plus d'une cinquantaine d'occurrences à eux quatre. L'adjectif δύσοσμος ne compte qu'une seule occurrence dans les textes authentiques¹⁵, laquelle se trouve dans *Insomn.* 459^b22 : les branches β et γ transmettent alors ensemble la leçon δύσοδομοι contre celle de E. En ce qui concerne l'adjectif ἄσοσμος, il n'est attesté que dans *Sens.* : la forme en -σµ- est unanimement transmise à trois reprises (443^a10, 15 et 17), mais le manuscrit P, seul représentant potentiel de β disponible à cet endroit, transmet au sein du même passage la leçon ἀδομότεραι (443^b19) – c'est la seule occurrence du comparatif -, là où tous les autres manuscrits donnent ἄσομότεραι.

Le fait singulier est ainsi l'existence d'une veine en -δµ- au sein de la transmission de *An.*, qui ne se rencontre presque pas quant aux autres traités authentiques, en dépit du fait que certains (*Sens.*, par exemple) soient transmis par les mêmes manuscrits. Les termes du problème sont différents en ce qui concerne *Sens.* 443^b19 et *Insomn.* 459^b22 : dans le premier cas, la leçon ἀδομότεραι bénéficie potentiellement d'une autorité égale par rapport à ἄσομότεραι ; dans le second, l'autorité de δύσοδομοι est même supérieure. Il est très gênant dans chacun de ces deux cas de voir une telle forme coexister en l'espace de quelques lignes, voire de quelques mots, avec les formes ἄσοσμος et ὀσμή. Que s'est-il donc passé ? Le problème doit être envisagé à une échelle très vaste. La forme ὀσμή est la variation attique pour ὀδμή, c'est la seule employée chez des auteurs de référence comme Sophocle, Xénophon ou Platon. Aristote vient de Stagire, qui est une colonie ionienne, et il est issu d'une famille de médecins : bien qu'il s'exprime généralement en langue attique, il est donc fort possible qu'il emploie de temps en temps des formes ioniennes, en particulier lorsque l'origine du lexique l'y invite. Par ailleurs, en dépit de son aura attique¹⁶, la forme ὀσμή ne s'est jamais vraiment imposée définitivement dans la littérature hellénistique ou impériale, où elle coexiste souvent chez les mêmes auteurs avec ὀδμή (Galien ou Athénée, par exemple). Il est donc plus probable que, s'il y a eu un processus de correction ancien dans le texte d'Aristote, celui-ci soit allé de -δµ- vers -σµ-, mais il faudrait supposer une révision systématique menée par un grammairien vraiment pointilleux. Une étude plus poussée de la transmission du *corpus* est absolument requise pour comprendre pourquoi

en 907^a27, 924^b23, 926^a29, et 950^a15.

15. La seule autre se trouve dans les *Probl.*, δυσσομοτέρα 908^b29.

16. Le grammairien Phrynichos de Bithynie (II^e siècle) recommande ainsi cette forme comme attique dans son *Eclogue*, 62 (p. 65 FISCHER (1974)) : ὀσμή χρῆ λέγειν διὰ τοῦ σ· διὰ γὰρ τοῦ δ, ὀδμή, Ἰώνων.

ὄδμη n'apparaît pratiquement que dans *An.* (ce traité a-t-il échappé à cette révision ? ou est-ce que, dans son cas, on peut remonter à un état antérieur du texte ?), pourquoi elle n'est transmise que par une partie des manuscrits et pourquoi elle coexiste, même dans les manuscrits qui la transmettent, avec l'autre forme, parfois en l'espace de quelques lignes. La prise en charge de ces questions nécessite une meilleure connaissance de la transmission manuscrite de *An.* et de ses relations à l'égard de la transmission des autres traités que ce dont l'on dispose à l'heure actuelle. Il paraît en tout cas difficile d'imaginer qu'Aristote ait continuellement alterné entre les deux formes à chaque phrase ou que le responsable de cette hypothétique entreprise systématique de correction ait laissé passer la moitié des occurrences. En attendant que la recherche soit assez avancée pour envisager une telle étude, le plus prudent me paraît être de retenir les formes ὄσμη et ὄσμάομαι là où elles sont transmises unanimement, en particulier dans *Sens.*, quand bien même il y aurait des raisons que le texte d'Aristote aurait pu être exposé à un processus de révision systématique sur ce point. En revanche, je retiens les leçons ἀοδμότεραι et δύσοδομοι comme *difficiliores*, quand bien même elles interviennent immédiatement des formes attiques, parce que les deux adjectifs en question sont rares et tous les deux attestés sous cette forme dans le *corpus* hippocratique (voir par exemple respectivement *De diaeta in morbis acutis*, 17.21 et *De natura muliebri*, 65.1), si bien que l'on peut s'imaginer qu'Aristote ne les adapte pas toujours au dialecte attique.

Πλεῖον, πλέον

Le comparatif formé à partir de l'adjectif πολύς est attesté dans la littérature conservée sous une forme avec iota (πλεῖον) et sous une forme sans (πλέον). Au sein de la transmission de *Sens.*, c'est la première qui domine de manière écrasante : πλεῖον est attesté unanimement en 448^a13 et 17, πλείωνων en 448^b18 et 449^a4, πλείους en 439^b26 et 448^b30 et πλείω en 448^b24. Il y a une seule exception : en 441^a24, πλεῖον est transmis dans β et la branche de *E*, tandis que γ donne πλέον. BEKKER (1831) et BIEHL (1898) adoptent à cet endroit πλεῖον, si bien que la forme avec iota devient la seule présente dans le traité. En revanche, FÖRSTER (1942) fait imprimer πλέον. Pourquoi ? Son appareil, combiné à son *stemma*, fournit l'explication¹⁷ : ce n'est pas parce qu'il accorde une autorité démesurée à la famille γ , c'est parce qu'il pense qu'Alexandre d'Aphrodise lit πλέον dans son exemplaire, en raison de la manière dont il paraphrase ce passage (ἐπεκτείνεσθαι ἐπὶ πλέον, 71.6–7). Seulement, une fois que l'on s'avise de l'indépendance de la branche β , ce qu'écrit Alexandre ne présente plus d'autorité suffisante pour renverser un accord de *B^e* et de *E*. En outre, on remarquera que la forme πλέον est plus fréquente que πλεῖον dans ce commentaire d'Alexandre (15 occurrences contre 9). Par ailleurs, la forme πλεῖον est, d'après les données épigraphiques attiques, la plus ancienne, la forme sans iota pour

17. W. D. Ross (1955b) suit cette décision, mais ne paraît pas s'être rendu compte des enjeux, dans la mesure où il ne signale pas la variante dans son appareil.

le neutre singulier n'est attestée qu'à partir du milieu du IV^e siècle et qu'une seule fois avant la fin de ce siècle, elle ne devient dominante que tardivement, pendant la période romaine, semble-t-il¹⁸. Il n'y a donc aucune raison valable, une fois établi que la leçon de l'archétype est πλεῖον en 441^a24, de la corriger en πλέον en suivant γ. Alexandre écrit cette forme, si l'on peut se fier à la transmission de son commentaire, assez mauvaise du reste, parce qu'elle est normale à son époque. Son apparition dans γ s'explique, soit par un *lapsus*, soit par l'influence du commentaire.

Πλεύμων, πνεύμων

Le mot πλεύμων apparaît au sein de *PN1*, en 444^b2, et beaucoup plus régulièrement dans la transmission manuscrite de *PN2*. Il est transmis sous la forme πλ- par le seul manuscrit *E* en 444^b2 et pour *PN2* par la branche de *Z* et de *C^c*, même si celle-ci alterne quelques fois, tandis que la forme πν- est pour *PN2* celle des manuscrits de β et de γ. La reconstruction de l'archétype sur ce point est donc très incertaine. L'orthographe πλεύμων est établie par plusieurs témoignages comme la plus ancienne et l'orthographe attique¹⁹. C'est donc celle que je favorise, comme par exemple Pierre Louis dans ses éditions des traités zoologiques dans la C.U.F., parce que c'est selon toute probabilité celle employée par Aristote. Il se pourrait cependant qu'elle soit issue d'un effort atticisant dans les manuscrits concernés, étant donné que les lexiques de leur époque manifestent déjà la conscience du caractère attique de cette forme.

Κνίψ, σκνίψ

Le mot renvoie à une espèce particulière d'insectes connus pour dévorer les fruits des figuiers. Il est attesté sous deux formes, κνίψ et σκνίψ, dès la période classique²⁰, dont le développement résulte peut-être d'une méta-analyse depuis un sigma final²¹. Je note par ailleurs qu'Aristote semble s'être prononcé au sujet d'un mot biforme du même type chez Homère (*Od.* V.66), κώψ ou σκώψ, et avoir recommandé la première²². La forme κνίψ se rencontre chez Aristophane (*Oiseaux*, v. 590), et systématiquement chez Théophraste. Elle est attestée, chez Aristote, en *Sens.* 444^b12–13 dans le manuscrit *E* (*Paris.* 1853)

18. Voir THREATTE (1980) I, pp. 321–322.

19. Voir notamment Moeris, *Lexicon*, 33; Photius, *Lexicon* π.433.18, et les autres éléments cités dans l'article de *LSJ*, ainsi que FRISK (2006) II, p. 558, s. v. πλεύμων, qui fait remonter le mot à une racine indo-européenne en *l*, et présente la forme πνεύμων comme issu d'un rapprochement secondaire avec πνεῦμα.

20. Et jusqu'à la période byzantine, les deux termes ont par exemple leur entrée chez Photius, κ.814 (κνίψ· εἶδος μύρμηκος), laquelle paraît tirée de ce passage d'Aristote (τὸ τῶν μικρῶν μυρμηκῶν γένος οὗς καλοῦσιν τινες ..., 444^b12), et σ.350 (σκνίψ· ζῶον κωνωπῶδες).

21. Voir REECE (2009), p. 68.

22. D'après *Deipnosophistes* IX, 391^c (= fr. 349.1 ROSE (1886)) : ὁ δὲ Μύνδιος Ἀλέξανδρος φησι τοὺς παρ' Ὀμήρωι χωρὶς τοῦ σ κῶπας εἶναι, καὶ Ἀριστοτέλη οὕτως αὐτοὺς ὀνομακέναι. Voir MAYHEW (2017).

uniquement²³ et en *Hist. An.* 534^b19, tandis que la forme $\sigma\kappa\nu\acute{\iota}\psi$ se trouve dans tous les autres manuscrits en 444^b12–13, ainsi qu'en *Hist. An.* 593^a3 et 614^b1, à l'exception d'un petit nombre de manuscrits²⁴, dont l'autorité combinée est néanmoins inférieure à celle du reste de la transmission²⁵. Le grammairien Hérodien connaît également ces deux formes, mais, chose surprenante, associe le nom d'Aristote à la seconde : $\kappa\nu\acute{\iota}\psi$, ὁ δὲ Ἀριστοτέλης μετὰ τοῦ $\sigma\kappa\nu\acute{\iota}\psi$ (*De prosodia catholica*, 404.16 chez LENTZ (1867))²⁶. Il est ainsi très difficile de se prononcer sur la forme qu'il convient de retenir en 444^b12–13, d'autant plus qu'Aristote, à travers la formule οὗς καλοῦσί τινες, pourrait être à cet endroit en train de signaler qu'il n'emploie pas celle qui a sa préférence.

Σκότος

Le mot $\sigma\acute{o}\tau\omicron\varsigma$ est attesté aussi bien au masculin, qui est la forme la plus ancienne et celle que l'on trouve chez Homère, qu'au neutre, selon un usage qui semble s'être développé à la période hellénistique par analogie avec τὸ ἔρεβος et τὸ φῶς²⁷. Aristote emploie à la fois le masculin et le neutre²⁸, y compris dans *Sens.* La branche de *E* et de la famille de *C^c* rétablit à une occasion, en 437^a32, la leçon ἐν τῶι $\sigma\acute{o}\tau\omicron\iota$. Cependant, à ma connaissance, Aristote emploie toujours la forme $\sigma\acute{o}\tau\epsilon\iota$ après la préposition ἐν (voir par exemple *An.* 419^a23, *Sens.* 437^a24, ^b5–6, 13–14 et *Met.* 327^a25).

Ὑγία, ὕγεια

Les deux orthographes ὕγεια et ὕγεια̃ ou ὕγεια̂ sont attestés dans les manuscrits. En général, la forme ὕγεια est, pour *PN1*, celle de la branche de *E* et de la famille de *C^c*, et, pour *PN2*, celle de la branche de *Z* et également de la famille de *C^c*, tandis que les autres manuscrits, ceux de β et de γ , transmettent toujours la forme en -ει-, dont l'autorité peut donc paraître légèrement supérieure pour *PN1*. Le fait est néanmoins que les considérations de ce genre ne sont pas déterminantes en la matière, car la variance dépend tout autant des habitudes orthographiques des copistes concernées que de l'orthographe suivie par l'apographe. En outre, la forme ὕγεια est bien établie comme étant la plus

23. Le manuscrit contient même une annotation, de la main du copiste principal, portant sur ce mot précis, au f. 207^r, qui est très proche de l'entrée correspondante du *Lexique* de Photius : οἱ μικροὶ μύρμηκες κνῖπνες καλοῦνται (sans accent dans le manuscrit).

24. Il s'agit, en reprenant les sigles de BALME (2002), dont je cite l'apparat, de *P* (*Vat.* 1339), *E^a* (*Vat.* 506, *E* chez BERGER (2005)), *K^c* (*Berol. Phill.* 1507, *K* chez BERGER (ibid.), *B^p* pour *PN*), *n* (*Urb.* 39), *G^a* (*Marc.* 212) et *Q* (*Marc.* 200). Ces trois derniers n'ont, selon le *stemma* établi par Berger, pas grande importance au sein de la transmission, tandis que les trois premiers appartiennent en gros à la même famille.

25. Cette forme est également employée dans le fragment 19 de Simonide dans M. L. WEST (1971), volume II.

26. Ce témoignage est repris dans les fragments de ROSE (1886), où il s'agit du fragment 360.

27. SCHWYZER (1939) II, p. 38.

28. BONITZ (1870), 685^b54sq.

ancienne, l'autre n'apparaissant qu'aux alentours du premier siècle avant notre ère²⁹. Quelle que soit celle qui a pu prédominer dans notre archétype, Aristote n'a certainement connu que celle-ci, ce pourquoi je la rétablis systématiquement, quand bien même son apparition dans la branche de *E* pourrait relever d'un phénomène d'hypercorrection atticisante.

Χρόα, χροιά

Les deux termes sont attestés chez Aristote (ainsi qu'en dialecte attique), ainsi évidemment que χρωμα : χροιά est par exemple attesté unanimement en *Cat.* 8 (9^b9, 10^b17), tandis que χρόα semble l'être dans *Gener. An.* (V.1, 778^a25 ; 6, 785^b27). On rencontre aussi parfois les deux variantes en conflit, par exemple dans la transmission du terme en *Hist. An.* (II.14, 505^b10 ; IX.18, 505^b35). Cela ne semble pas impliquer de différence quant au sens et à ses nuances. Au sein de la transmission de *Sens.*, on rencontre l'un de ces deux termes dix-huit fois, en 439^a31, ^b4, 6, 7, 10, 25, 26, 440^a3, 8, 12, 16, 29, ^b14, 15, 17, 18, 27 et 447^a19. Le terme χρόα est attesté treize fois dans l'ensemble des branches principales de la transmission, parfois dans absolument tous les manuscrits. En revanche, en 439^a31, 439^b4, 440^a16, 440^b15 et 440^b27, on constate une scission, toujours la même, entre β et ε d'une part, qui transmettent toujours χρόα, et la branche de *E* et δ d'autre part, où l'on lit une forme ou une autre de χροιά. Ces passages concernent l'accusatif singulier (439^a31, 439^b4, 440^a16), l'accusatif pluriel (440^b15) et le nominatif pluriel (440^b27), si bien qu'il ne semble pas que cette variance soit liée à un cas particulier, car les mêmes formes sont transmises unanimement dans certains autres passages, souvent quelques lignes avant ou après ces derniers (χρόαν 440^a29 ; χρόας 440^b14 ; χροα 440^b18). Il y a en gros deux manières possibles de tenter de rendre compte de cela : soit Aristote a fait preuve d'un relâchement orthographique complet sur cette question et a employé, tantôt une forme, tantôt l'autre, avant qu'un copiste ne tente de standardiser son lexique (auquel cas il faut suivre la branche de *E* dès qu'elle transmet χροιά plutôt que χρόα), soit un copiste s'est de temps en temps laissé aller à écrire χροιά, si l'on veut bien supposer que cette forme lui aura été plus familière à son époque. Il est difficile de produire un argument décisif dans un sens ou dans l'autre. J'incline tout de même en faveur de la seconde option, parce que la forme χρόα est la seule attestée au sein de la branche β et que j'ai du mal à croire à un processus de standardisation orthographique au sein de celle-ci, alors qu'elle est par ailleurs la seule à transmettre ponctuellement des formes inhabituelles mais probablement authentiques, par exemple εἴπαμεν³⁰.

29. Voir l'article de *LSJ* et THREATTE (1980) II, p. 416, pour les données épigraphiques attiques.

30. Cf. *infra*, p. 1340.

Chapitre 11

Notes de critique textuelle relatives à *Sens.*

Sens. 1, 436^a8 & 436^b2

[436^a6] φαίνεται [^a7] δὲ τὰ μέγιστα, καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια τῶν ζώων, κοινὰ [^a8]
τῆς ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος, οἷον ...

7–8 κοινὰ τῆς ψυχῆς ὄντα $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}C^e\mathbf{M}\mathbf{i}\pi\eta\mathbf{Z}^a$] κοινὰ τῆς τε ψυχῆς ὄντα $\lambda\mu\mathbf{P}UC^a\nu$
Alex^c(5.12, sed cf. 7.9)

[436^b1] ὅτι [^b2] δὲ πάντα τὰ λεχθέντα κοινὰ τῆς ψυχῆς ἐστὶ καὶ τοῦ σώμα-
[^a8]τος, οὐκ ἄδηλον.

2 κοινὰ τῆς ψυχῆς $\beta(\mathbf{B}^e)\pi$ Alex^c(7.7) : κοινὰ τῆς τε ψυχῆς $\alpha\mathbf{P}$

Il s'agit des deux occurrences au début du traité de l'expression « communs à l'âme et au corps », laquelle joue un rôle qui n'est pas négligeable dans la définition de son objet. Dans les deux cas, la tradition se divise au sujet de la présence, ou non, de la particule $\tau\epsilon$. Son autorité est bien inférieure en 436^a8, au vu de son absence de B^e et de E . La situation est plus contrastée en 436^b2, où s'opposent sur ce point les deux branches principales de la transmission, dont l'autorité est égale. Deux éléments peuvent contribuer à faire pencher la balance : d'une part Alexandre d'Aphrodise cite ce passage sans la particule, comme déjà observé par FÖRSTER (1938), p. 467 ; d'autre part cette seconde occurrence constitue manifestement une reprise de la première, de sorte qu'il paraisse préférable de trancher dans le même sens dans les deux cas. En outre, les autres occurrences de cette expression, en *An.* III.10, 433^b20, qui est un renvoi aux *PN*, et *Part. An.* I.3, 643^a35-36, ne comportent pas non plus de $\tau\epsilon$ dans les manuscrits connus des éditeurs précédents. Je ne retiens donc pas la particule pour l'un comme pour l'autre.

***Sens*. 1, 436^a19–436^b1**

διὸ σχεδὸν τῶν τε περὶ ^[^a20] φύσεως οἱ πλεῖστοι καὶ τῶν ἰατρῶν οἱ φιλοσοφωτέως τὴν ^[^a21] τέχνην μετιόντες, οἱ μὲν τελευτῶσιν εἰς τὰ περὶ τῆς ἰατρικῆς, ^[^b1] οἱ δ' ἐκ τῶν περὶ φύσεως ἄρχονται περὶ τῆς ἰατρικῆς.

19 σχεδὸν τῶν τε $\beta(B^e)W$: σχεδὸν τῶν EC^eMi : τῶν τε γ (τῶν μP , τὰ N) || **21**
τὰ περὶ τῆς ἰατρικῆς $\beta(B^e)\gamma P$: τὰ περὶ ἰατρικῆς EN : τὸ περὶ ἰατρικῆς C^eMi || **1** περὶ
τῆς ἰατρικῆς $\beta(B^e)EC^eM\epsilon$: περὶ ἰατρικῆς δP : τῆς ἰατρικῆς i : del. FÖRSTER (1938)
p. 471, prob. W. D. ROSS (1955b) p. 184

Le texte de ce passage pose deux problèmes. Le premier, qui se résout assez rapidement, concerne la présence de *σχεδόν* en 436^a19, que SIWEK (1963) rejette, en vertu de l'autorité de γ , contre tous les éditeurs précédents. Le mot semble avoir produit la même impression, si la chose ne relève pas d'un simple accident, dans l'esprit du copiste de γ et dans l'esprit de cet éditeur, à savoir celle d'une redondance insupportable avec l'expression *οἱ πλεῖστοι*, qui suffit déjà à signaler qu'il s'agit de la plupart des naturalistes et des médecins, et non de tous sans exception. La difficulté s'évapore si l'on accepte de prendre *σχεδόν* en un sens légèrement différent, comme marquant une certaine réserve lors de l'assertion¹. La présence de ce mot dans les manuscrits *B^e* et *E* suffit de toute manière à l'imposer², de même que l'accord de *B^e* et de γ au sujet de la particule *τε*.

FÖRSTER (1938), suivi par W. D. ROSS (1955b), demande que l'on retire les mots *περὶ τῆς ἰατρικῆς* du texte en 436^b1. Il comprend en effet le contraste entre les médecins, ou du moins les plus distingués d'entre eux³, et les naturalistes comme mettant en scène des mouvements de sens rigoureusement opposés : les naturalistes déboucheraient sur la médecine à partir de leur domaine, tandis que les médecins partiraient de la science naturelle pour rejoindre leur discipline. Il juge ensuite que les mots *περὶ τῆς ἰατρικῆς* rompent de manière irrémédiable et inacceptable ce parallélisme, en restreignant d'emblée l'activité des médecins au domaine médical, et suppose qu'ils ont été répétés depuis ^a21 par un copiste à la compréhension trop superficielle du passage. Cela ne me semble pas si sûr, d'autant plus que la progression scientifique que décrit Aristote est un peu plus complexe qu'un simple passage de la science naturelle à la médecine, et inversement. Aristote semble en en effets soucieux d'établir une certaine continuité entre science naturelle et médecine tout en maintenant leur distinction. Ce même mouvement par lequel médecin et naturaliste finissent par se croiser est en effet décrit, à la toute fin de *PN2* (480^b26–30), non pas comme un jeu de chaises musicales, où l'on échange de places au fur et à mesure de la progression de l'enquête, mais comme deux trajectoires comprenant un point de

1. Voir la section IV de l'article consacré à ce mot dans *LSJ*, BONITZ (1870) 739^a53, et RODIER (1909), p. 337. MOREL (2000), très proche de la traduction de G. R. T. ROSS et BEARE (1908), traduit ainsi « c'est pourquoi l'on peut dire que la plupart ... »

2. Il est également employé avec le même sens dans le passage parallèle à la toute fin de *PN2* en 480^b29, τῶν περὶ φύσεως πραγματευθέντων οἱ χαριέστατοι σχεδὸν τελευτῶσιν εἰς τὰς ἀρχὰς τὰς ἰατρικάς.

3. Selon le passage parallèle qui clôt *PN2*, τῶν ... ἰατρῶν ὅσοι κομφοὶ καὶ περίεργοι, 480^b27.

contact, où la science naturelle atteint un stade qui lui permet de fournir à la médecine des principes à partir desquels celle-ci peut s'édifier sur des fondations saines. De manière semblable, Aristote ne dit pas dans ce passage que les naturalistes finissent par devenir des médecins, mais, plus exactement, que la pratique de leur discipline les amène, au bout du compte, à traiter de questions qui relèvent de la médecine, sans pour autant devenir des praticiens de la discipline médicale⁴. Je m'accommode donc très bien d'un texte où Aristote ferait preuve de la même retenue au sujet des médecins, qui seraient ainsi présentés comme étudiant toujours la médecine même lorsqu'ils empruntent ses principes à la science de la nature.

Sens. 1, 436^b15–18

τὸ γὰρ ἡδὺ διακρίνει καὶ [¹⁶] τὸ λυπηρὸν αὕτη περὶ τὴν τροφήν, ὥστε τὸ μὲν φεύγειν τὸ [¹⁷] δὲ διώκειν, καὶ ὅλως ὁ χυμὸς ἐστὶ τοῦ θρεπτικοῦ [¹⁸] πάθος.

15–16 καὶ τὸ λυπηρὸν αὕτη **γP**, def. SHOREY (1908) p. 125 : καὶ τὸ λυπηρὸν αὕτη **EC^cMiC^avη** : καὶ τὸ λυπηρὸν αὕτη (sic) **B^e** : αὕτη καὶ τὸ λυπηρὸν **δ** || 17 τοῦ θρεπτικοῦ **EC^cMi** : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς **β(B^eP)** : τοῦ γευστικοῦ μορίου **γ**, legendum esse cens. Alex(9.13 & 24) : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου **ηU**(γρ.) et Aspasius apud Alex(9.29–10.4) : τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου Alex^{γρ.}(10.5–6)

Il s'agit de l'un des rares endroits où Alexandre d'Aphrodise signale plusieurs variantes et se préoccupe activement dans son commentaire des implications de chacune afin d'établir ce qu'il estime être le texte correct⁵. Il conclut sa discussion de celles-ci en recommandant de lire τοῦ γευστικοῦ μορίου, ce qui correspond pour nous à la leçon de la famille **γ**. Il connaît également deux autres variantes, τοῦ θρεπτικοῦ μορίου, soit pour nous la leçon de **η**, et τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου, qui ne se retrouve dans aucun manuscrit préservé⁶. Selon Alexandre, la première peut être comprise comme renvoyant, soit à la partie nutritive de l'âme, soit à l'organe de la nutrition. Il nous informe que la première option correspond à l'opinion d'Aspasius, sans que sa formule permette de déterminer si c'est là une observation générale de Aspasius au sujet de la signification de l'expression τὸ θρεπτικὸν μόνιον chez Aristote qu'il a en tête ou si Aspasius s'est véritablement penché sur ce passage précis. Alexandre, pour sa part, soutient qu'il est impossible de comprendre ici cette expression de cette façon, parce que c'est évidemment la partie sensitive de l'âme

4. Comme le relève D. LEFEBVRE (2019), p. 53 n. 5, étude à laquelle je renvoie sur la question du rapport entre médecine et philosophie chez Aristote, τελευτάω + εἰς a d'abord un sens spatial, notamment pour les conduits ou vaisseaux qui débouchent sur tel ou tel organe. Cela implique donc ici une idée de continuité et de séparation pour les deux disciplines : elles se touchent sans se confondre. FÖRSTER (1938) traduit d'ailleurs tout à fait correctement ce verbe par « *münden in* », contrairement par exemple à MOREL (2000) (« *parachever* ») ou SCHIEFSKY (2005), p. 301. (« *culminate in* »)

5. Cf. *supra*, p. 559.

6. Cf. *In Sens.*, 9.24sq. (γράφεται καὶ ἀντὶ τοῦ γευστικοῦ μορίου τοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος, καὶ οὕτως ἂν λέγοιτο τῆς θρεπτικῆς δυνάμεως τῆς ψυχῆς πάθος ὁ χυμὸς εἶναι) et 10.5–6 (γράφεται καὶ οὕτως· καὶ ὅλως ὁ χυμὸς ἐστὶ τοῦ γευστικοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος).

qui est responsable de la perception des saveurs, et que donc attribuer cela à la partie nutritive remettrait en question leur distinction et tout l'édifice de *An.* avec elle. Il est par conséquent préférable, selon lui, d'y voir une référence à l'aliment, ce qu'il ne juge guère satisfaisant. La dernière variante, et à ses yeux la pire des trois, n'est en réalité qu'une combinaison maladroite des deux autres, ce dont il semble avoir conscience (*cf.* 10.9–11). Il est très probable qu'Alexandre ait en fait eu devant lui un exemplaire où l'un des deux adjectifs est placé en marge ou au-dessus de la ligne, ce que l'on peut interpréter comme une glose, une variante, ou une omission⁷. Ces trois possibilités correspondent exactement aux variantes qu'il signale.

Le débat entre $\theta\rho\epsilon\pi\tau\iota\kappa\omicron\upsilon$ et $\gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\upsilon$ remonte donc au troisième siècle de notre ère au moins. Cela dit, la leçon $\gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\upsilon$, même si c'est celle que privilégie Alexandre, ne peut s'appuyer que sur l'autorité de γ , qui ne saurait prévaloir face à l'accord de β et de la branche de *E*, dans la mesure où le témoignage d'Alexandre n'est pas indépendant de la transmission de la branche *a*. Aspasius semble, lui, avoir lu l'autre adjectif. Au-delà de son autorité inférieure au sein de la transmission, il y a deux arguments de poids que l'on peut élever à l'encontre de la leçon de γ , que les éditeurs modernes ont tous rejetée en dépit du témoignage d'Alexandre. Tout d'abord, la leçon de γ apparaît bien plus facile que ses rivales, dans la mesure où $\eta\ \gamma\epsilon\upsilon\sigma\iota\varsigma$ est le sujet de toute cette phrase. L'adjectif renvoie alors à la partie de l'âme responsable du sens du goût, c'est-à-dire en dernière instance à la partie sensitive de l'âme. Aristote serait en ce cas en train d'attribuer la perception des saveurs au sens du goût, et plus précisément à l'organe de ce sens. Un tel texte ne pose absolument aucun problème doctrinal, ce qui conduit à soupçonner qu'il pourrait être une correction d'une leçon qui, elle, comme le voit bien Alexandre, comporte une difficulté sérieuse. En outre, on peut même contester le fait que l'expression $\tau\omicron\upsilon\ \gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\upsilon\ \mu\omicron\rho\iota\omicron\upsilon$ soit admissible au regard de la doctrine et de la terminologie aristotéliciennes. En effet, Aristote n'emploie autrement presque jamais l'adjectif $\gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\nu$, et lorsqu'il le fait, c'est toujours pour désigner l'organe du goût ($\tau\omicron\ \gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\nu\ \alpha\iota\sigma\theta\eta\tau\eta\tau\eta\rho\iota\omicron\nu$)⁸. Ce n'est pas un effet artificiellement produit par le fait qu'il ne l'utilise que rarement, car il aurait de bonnes raisons de se refuser à écrire quelque chose comme $\tau\omicron\ \gamma\epsilon\upsilon\sigma\tau\iota\kappa\omicron\nu\ \mu\omicron\rho\iota\omicron\nu$ pour renvoyer à la capacité de percevoir les saveurs⁹. Il ne s'agit donc pas d'une façon usuelle pour Aristote de renvoyer à un sens, et aucune expression de ce type ne se rencontre dans le passage à certains égards parallèle de la fin du traité *An.* (III.12–13)¹⁰, auquel il vient

7. C'est également la conclusion tirée par MORAUX (2001), p. 403.

8. *Cf.* *An.* II.10, 422^a5 & 15 et III.1, 426^a15. Ce sont les seules autres occurrences de l'adjectif dans le *corpus*.

9. Le terme de « partie » ($\mu\omicron\rho\iota\omicron\nu$) est réservé par Aristote, dans le cadre de ses traités psychologiques, à certaines capacités de l'âme qui jouissent d'un degré d'autonomie particulier. Les enjeux exacts de la distinction entre « partie » et « puissance » de l'âme sont difficiles à cerner, bien que la question soit d'importance. Voir notamment les études de WHITING (2002) et CORCILIOUS et GREGORIĆ (2010).

10. Cette proximité est également relevée par la dernière étude en date consacrée à ces deux derniers chapitres, HOWTON (2020).

d'être explicitement fait référence (436^b14–15). L'expression τὸ γευστικὸν μόριον, plutôt que tout simplement ἡ γεῦσις, paraît ainsi difficilement explicable¹¹.

Il faut par conséquent revenir à la leçon θρεπτικοῦ. On trouve dans nos manuscrits l'adjectif seul, comme dans *E* et la famille de *C*^c, ou accompagné de la précision μορίου τῆς ψυχῆς, comme dans *B*^e, ou encore suivi du seul μορίου, comme dans la famille **η** et la variante dans *U*, leçon à l'autorité très inférieure mais qui correspond mieux à la variante qu'associe Alexandre au nom d'Aspasius. Au vu du fait que **γ** transmet également μορίου, la solution la plus évidente est de retenir comme archétypale la leçon τοῦ θρεπτικοῦ μορίου, qui est celle de **η** et que rapporte aussi Alexandre (cet accord ne relève peut-être pas d'une coïncidence¹²). Le mot μορίου bénéficie en effet de l'autorité de **β**, de **γ** et est présent dans tous les variantes que ce dernier mentionne. Il n'y a, de plus, guère de difficulté à traiter τῆς ψυχῆς comme une glose dans **β**, insérée par un copiste ayant rejoint l'interprétation d'Aspasius en dépit des prescriptions d'Alexandre. Je note toutefois que, si l'on accepte l'hypothèse selon laquelle Alexandre ne connaît de variante que par les annotations de son exemplaire, il ne faut pas accorder trop d'importance à la présence ou non de μορίου dans la leçon qu'il cite : un copiste peut très bien n'avoir pris note que du changement dans l'adjectif employé sans prêter grande attention à l'absence du mot suivant.

La méthode philologique recommande donc d'examiner en premier lieu s'il serait acceptable de lire un texte avec les mots τοῦ θρεπτικοῦ μορίου. De prime abord, une telle expression désigne la partie nutritive de l'âme – c'est là l'observation qu'Alexandre attribue à Aspasius (9.2–10.2) et dont il refuse pour sa part les conséquences. Il y a en effet un problème évident à lire un texte où Aristote semble attribuer la saveur, qui est l'un des sensibles propres par lesquels se définissent les sens et la puissance sensitive en général, à la partie nutritive : celle-ci est par définition incapable de percevoir quoi que ce

11. Bien que ce soit la leçon qu'Alexandre lise en premier lieu, son explication du sens de cette expression est assez vague et semble recourir à une équivalence fragile entre les expressions ἡ γεῦσις et τὸ γευστικὸν μόριον (9.18–14) : εἰπὼν δὲ τὸ γὰρ ἡδὺ διακρίνει καὶ τὸ λυπηρὸν αὐτῇ περὶ τὴν τροφήν, ὥστε τὸ μὲν φεῦγειν τὸ δὲ διώκειν ἐπήνεγκε τὴν αἰτίαν ὅτι ὁ μὲν χυμός, οὗ αἰσθανόμεθα, πάθος ἐστὶ τοῦ γευστικοῦ μορίου. διὸ εὐλόγως ἡμῖν εἴρηται τὸ τὴν γεῦσιν τὸ ἡδὺ καὶ τὸ λυπηρὸν διακρίνειν τὸ ἐν τῇ τροφῇ ἐν τῷ πάσχειν· τὸ γὰρ γευστικόν, ὃ ἐστὶ μόριον ἡμῶν, ὑπὸ τοῦ γευστοῦ πάσχον τὸ ἡδὺ καὶ τὸ λυπηρὸν καὶ τὸ τρόφιμον καὶ μὴ διακρίνει. « Après avoir dit que "c'est par elle que l'on distingue le plaisant et le déplaisant concernant la nourriture, de manière à ce que l'on fuie l'un et que l'on recherche l'autre", il en a ajouté la cause, à savoir que "la saveur", que nous percevons, "est une affection de la partie gustative". C'est pourquoi il a eu raison, à nos yeux, de dire que c'est le goût qui distingue le plaisant et le déplaisant, quant à la nourriture, lorsqu'il en est affecté. Effet, le gustatif, qui est une partie de nous, comme il est affecté par ce que l'on goûte, distingue ce qui est plaisant et ce qui est déplaisant, ainsi que ce qui est nourrissant et ce qui ne l'est pas. »

12. Étant donné que tous les autres manuscrits de **γ** transmettent γευστικοῦ, la réapparition de θρεπτικοῦ dans **η** est éminemment suspecte. Qui plus est, l'adjectif θρεπτικοῦ est signalé par un γρ. dans les marges de *U*, dont le texte principal comprend, comme attendu, γευστικοῦ. Or *U* est influencé par un ensemble de scholies remontant à la première réception byzantine des *PN*, dont il puise de temps en temps des variantes. Ces scholies sont d'autre part très influencées par le commentaire d'Alexandre. C'est là un argument de poids pour refuser la moindre autorité à cette leçon : elle est selon toute probabilité apparue dans les marges de l'ancêtre commun à *U* et à **η** en lien avec cette activité exégétique. Ses descendants l'ont retenue, soit en marge également, comme c'est le cas de *U*, soit en l'intégrant directement au texte, supplantant la leçon usuelle, comme c'est apparemment le cas dans **η**.

soit. Il serait donc inadmissible de lire cela comme signifiant que c'est la partie nutritive qui appréhende la saveur, ce qui est déjà ce qu'Alexandre objecte immédiatement à cette leçon. Si l'on veut donner un sens tolérable à un tel texte, il faut nécessairement trouver un moyen de contourner la difficulté, par exemple en donnant un sens très particulier au mot πάθος, de manière à ce que la saveur ne concerne la partie nutritive de l'âme que de manière dérivative. Il pourrait toutefois y avoir quelque raison d'affirmer que la partie nutritive de l'âme doit avoir aux yeux d'Aristote un rôle à jouer relativement à la saveur¹³. L'alimentation est un élément crucial du processus nutritif, et le sens du goût doit nous permettre de distinguer les aliments susceptibles de nous nourrir de ceux qui ne le sont pas, voire qui pourraient nous nuire. C'est précisément le rôle de la distinction du plaisant et du déplaisant quant à la nourriture : cette discrimination est ce qui conduit les animaux à ingérer des choses dont la composition est susceptible de contribuer à leur maintien en vie (ce qui va par la suite être identifié au doux, τὸ γλυκύ, 442^a2). On pourrait donc se dire que la proposition selon laquelle la saveur affecte la partie nutritive n'est pas dénuée de fondement. Cela pourrait contribuer à expliquer pourquoi Aristote entend insister sur le fait que le toucher et le goût sont des sens indispensables à l'animal (436^b12–18 ; *An.* III.12, 434^b16–19).

Elle est cependant confrontée à plusieurs objections de taille. La première, peut-être, est que, si l'on veut expliquer comment l'appréhension des saveurs et la distinction du plaisant et du déplaisant au niveau des aliments mobilisent la partie nutritive, il n'est guère convenable de simplement s'entendre dire que la saveur, dans son ensemble, est une affection de la partie nutritive. Une telle formulation court le risque d'attribuer une capacité perceptive à celle-ci. En outre, le terme de πάθος ne paraît pas approprié pour exprimer une telle relation. Avec le génitif, il semble renvoyer à une relation d'inhérence, par laquelle un attribut est rapporté à son sujet (cela correspond au ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι de *Cat.* 2). Ce n'est pas un outil conceptuel suffisant pour penser la relation de la saveur, en tant que sensible, à la partie nutritive de l'âme. Il faudrait plutôt dire que le sens du goût perçoit les saveurs et qu'il y distingue celles qui sont attirantes ou repoussantes en lien avec un certain état du corps lié à l'exercice de la capacité nutritive. C'est à peu près ce qu'Aristote va dire dans la suite de *Sens.* au sujet de l'odeur, qui est très liée à la saveur. Les odeurs que l'on sent se différencient en plaisantes et déplaisantes en lien avec les saveurs des choses en question (ce pourquoi les odeurs ne sont telles que par accident), et en lien aussi avec un certain état de l'organisme : lorsque l'animal est repu, aucune odeur ne l'attire (443^b21–22).

Une deuxième objection pourrait se fonder sur les parallèles et échos entre ce passage inaugural et d'autres lieux du *corpus*, en particulier la suite de *Sens.* et les deux derniers

13. C'est la raison pour laquelle il arrive que l'on lise de temps en temps des interprétations du passage qui, en dépit du fait qu'elles s'appuient sur les éditions courantes et donc sur la leçon de *E*, ὅλως ὁ χυμὸς ἐστὶ τοῦ θρεπτικοῦ πάθος, comprennent la référence comme renvoyant à la partie nutritive de l'âme (voir récemment HANLON (2021), p. 238 : « and generally flavor is an affection of the nutritive part »).

chapters de *An.* (III.12–13). Ceux-ci voient en effet Aristote défendre la même thèse centrale, selon laquelle le toucher et le goût sont les deux sens sans lesquels les animaux ne peuvent pas vivre, ce pourquoi ils se retrouvent chez absolument toutes les espèces animales. La manière dont elle est alors justifiée ne repose pas du tout sur l’invocation de la partie nutritive, mais, pour le toucher sur le fait que le contact soit la relation physique fondamentale (σῶμα δὲ ἅπαν ἄπτόν, 434^b12), si bien que l’animal, s’il doit pouvoir se maintenir en vie, doit pouvoir adapter son comportement par rapport à ce qui l’affecte. Quant au goût, il est bien question de la nourriture et de la croissance de l’organisme, mais Aristote se contente de dire que c’est par ce sens, qui est une espèce de toucher, que l’on appréhende la nourriture indispensable à la survie (434^b18–22). Il n’est jamais question d’introduire la partie nutritive comme jouant un rôle au sein des discriminations qu’opère ce sens. C’est le même dispositif que l’on rencontre dans la suite de *Sens.*, où il est davantage développé dans le cas des odeurs, dont la discrimination est plus complexe (parce qu’il existe une catégorie d’odeurs plaisantes pour les êtres humains qui est sans lien avec l’alimentation). On rencontre des formules proches dans les deux textes, dont le terme μόριον est notoirement absent : le goût est la « sensation du nutritif » (ἄσθησις θρεπτικοῦ, 434^b22) ; certaines odeurs sont plaisantes et déplaisantes par accident, « parce qu’elles sont des affections du nutritif » (διὰ γὰρ τὸ τοῦ θρεπτικοῦ πάθη εἶναι, 443^b21), étant sous-entendu que ce sont les saveurs, auxquelles elles sont surbonnées, qui sont plaisantes et déplaisantes au sens premier¹⁴. Une troisième objection, dans la continuité de la précédente, serait que, quand bien même Aristote aurait voulu dire quelque chose d’aussi inédit que la thèse selon laquelle les saveurs produisent un effet sur la partie nutritive, le début de *Sens.* n’aurait pas été le lieu idoine. La teneur du passage est en effet avant tout programmatique, et cette idée ne se retrouve nulle part ailleurs dans la suite du traité. On aurait donc l’impression d’une sérieuse lacune au sein de sa composition, et l’on pourrait aussi se demander pourquoi cet aspect des choses n’est pas évoqué dans *An.* Qui plus est, on pourrait sans doute aussi avancer que ce rôle nutritif n’est pas propre au goût. Après tout, on peut aussi se servir de la vue ou, comme Aristote va l’expliquer par la suite, de l’odorat pour identifier les aliments capables de nous nourrir. Or Aristote, s’il dit peut-être quelque chose d’inédit au sujet du lien entre l’appréhension de la saveur et la capacité nutritive ici, ne dit jamais rien de tel quant aux autres sens. Cette interprétation semble donc ouvrir une faille béante au sein des traités d’Aristote, qui aurait en grande partie oublié d’expliquer clairement le phénomène pourtant fondamental de la recherche par les animaux de leur alimentation.

Bien que cela conférerait au passage un sens intéressant, l’interprétation naturelle de la leçon τοῦ θρεπτικοῦ μορίου qui comprendrait qu’il est question de la partie nutritive de l’âme est par conséquent exclue pour des raisons qui tiennent aussi bien à la doctrine

14. Voir également 445^a8–9 : διὸ καὶ τὸ ὀσφραντὸν τῶν θρεπτικῶν ἐστὶ πάθος τι ; 445^a30–^b1 : ὥστε ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῷ θρεπτικῷ καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα, τοῦτ’ ἐστὶ πρὸς ὑγίαιαν τὸ ὀσφραντὸν.

psychologique générale d'Aristote qu'à la situation particulière de ce passage et à la cohérence de l'ensemble du traité. Cela suffit également à écarter la leçon de β , τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς, qui ne laisse pas subsister la moindre ambiguïté sur ce point. Est-il possible de comprendre autrement cette leçon ? Alexandre, s'opposant à Aspasius, suggère de l'interpréter comme renvoyant à « la partie par laquelle l'on se nourrit » (τὸ μόνιον δι' οὗ τρεφόμεθα, 10.3), formule que l'on peut comprendre comme renvoyant à la partie de la chose ingérée qui nous nourrit (dans l'hypothèse où, au sein de la totalité, il y a une partie qui ne contribuerait pas à la nutrition)¹⁵, ou, plus plausiblement peut-être, à l'organe de la nutrition au sein de l'organisme¹⁶. On pourrait être tenté par un geste de ce genre. Cependant, le contexte ne fournit pas assez d'éléments pour pouvoir aller ainsi à contre-courant de la tendance aristotélicienne générale à désigner par cette expression une partie de l'âme¹⁷. Détachée de tout contexte, l'expression pourrait certes désigner autre chose, mais au début de ce traité et après de multiples références à *An*, je ne vois guère comment Aristote pourrait légitimement s'attendre à ce que son lecteur comprenne par là autre chose que la partie nutritive de l'âme.

Il ne reste donc que la leçon de la branche de *E*, καὶ ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ θρεπτικοῦ πάθος. Elle est la seule à pouvoir fournir un sens acceptable. Débarrassé du mot μορίου, τοῦ θρεπτικοῦ peut en effet renvoyer, comme ce sera le cas dans la suite du traité, à la chose qui nourrit, c'est-à-dire à la nourriture (τροφή). La clause signifie alors que la nourriture présente une saveur, ce qui paraît tout à fait vrai. Elle s'intègre ainsi très bien dans son contexte, en ce qu'elle permet de justifier la thèse selon laquelle le sens du goût est nécessaire présent chez l'animal en raison de la nourriture (436^b15) : c'est le sens de l'appréhension de la saveur, qui est une propriété des aliments, et cette appréhension est essentielle par la discrimination qu'elle permet à l'animal d'opérer, par le plaisir et la douleur, entre les aliments bénéfiques et néfastes.

Il y a plusieurs manières de s'autoriser à adopter cette leçon sans remettre en question la reconstitution de la transmission que j'avance, et en particulier l'indépendance de β . On peut supposer que l'archétype contenait déjà, comme l'exemplaire d'Alexandre, des variantes qui se sont en partie diffusées dans sa descendance. On peut aussi supposer que *E* a préservé la leçon originelle de α , auquel cas γ pourrait avoir directement prélevé sa leçon chez Alexandre, et même de l'archétype. On explique alors ce que l'on lit dans β comme une glose, μορίου τῆς ψυχῆς, sur la base d'un texte dont l'ambiguïté est déjà reconnue par Alexandre. Une autre option consiste à faire l'hypothèse que la leçon de l'archétype était déjà corrompue et était probablement quelque chose comme τοῦ θρεπτικοῦ μορίου.

15. C'est ce que comprend G. R. T. ROSS (1906), p. 128 (« *the nutritive object* »). On pourrait s'appuyer pour ce faire sur le passage de *Gener. An.* II.6, 744^b33–36 (étudié récemment par CARBONE (2020)), où Aristote distingue, au sein de la nourriture, celle qui contribue à la nutrition et celle qui contribue à la croissance.

16. C'est ce que comprennent THUROT (1875), p. 398, non sans hésitation, et TOWEY (2000), n. 61.

17. C'est la raison pour laquelle BONITZ (1870), *s. v.* θρεπτικόν, 333^b7–8, peut sereinement ranger cette occurrence, qu'il lit chez BEKKER (1831), sous l'intitulé « *pars sive facultas vegetative animae* ».

Le copiste de l'ancêtre de *E* et de *C*^c, dont le talent philologique n'est pas négligeable, on le verra par la suite, aurait pris conscience du problème et aurait trouvé l'élégante solution de la suppression de *μορίου*. Dans tous les cas, je reconnais la nécessité doctrinale d'adopter la leçon de la branche de *E*¹⁸, bien que cela implique une situation non-standard quant à l'histoire de la transmission ici proposée¹⁹.

Sens. 2, 437^a19–22

τοῦ δὲ σώματος ἐν οἷς ἐγγίγνεσθαι πέφυκεν [^a20] αἰσθητηρίοις, ἔνιοι μὲν ζητοῦσι κατὰ τὰ στοιχεῖα τῶν σωμάτων· [^a21] οὐκ εὐποροῦντες δὲ πρὸς τέτταρα πέντ' οὔσας συνάγειν, γλίχον-^{[a}22]ται περὶ τῆς πέμπτης.

19 ἐν οἷς αP : om. B^e || 20 ἔνιοι γP : νῦν EC^cMi : lac. B^e : *nunc* Anon Guil | δὲ | om. η

La transmission est divisée entre les leçons ἔνιοι et νῦν en ^a20. Le copiste de *B*^e n'est pas parvenu à déchiffrer son apographe à cet endroit et a laissé un blanc dans son texte, le manuscrit n'est donc d'aucun secours. La proposition porte sur la démarche théorique qui entend associer à chaque organe sensoriel l'un des éléments des corps, ce à quoi Aristote ajoute aussitôt qu'elle est vouée à l'échec, dans la mesure où il reconnaît quatre éléments et cinq organes. Dans un cas, il insiste sur le caractère récent de ces tentatives²⁰. On pourrait comprendre qu'elles ne pouvaient en effet avoir lieu qu'après que l'on se soit mis d'accord sur la nature et surtout le nombre des éléments et des sens, dont la détermination remonte en bonne part à Empédocle. L'absence d'un sujet explicite conduit à donner à la thèse une portée très générale. Dans l'autre cas, Aristote insiste sur le fait que cette démarche n'est pas universellement partagée. C'est peut-être là un indice de son caractère mal avisé.

Il y a un parallèle à ce passage au début du deuxième livre de *Part. An.* (II.1) où Aristote explique que, du fait que les organes sensoriels ont la particularité d'être constitués d'homéomères, les « physiologues » tentent de les associer chacun à un élément (καὶ διὰ τοῦτο χεῖρα μὲν ἦ πρόσωπον ἢ τῶν τοιούτων τι μορίων οὐδεὶς ἐγχειρεῖ λέγειν τῶν φυσιολόγων τὸ μὲν εἶναι γῆν, τὸ δ' ὕδωρ, τὸ δὲ πῦρ· τῶν δ' αἰσθητηρίων ἕκαστον πρὸς ἕκαστον ἐπιζευγνύουσι τῶν στοιχείων, τὸ μὲν ἀέρα φάσκοντες εἶναι τὸ δὲ πῦρ, 647^a9–14). La comparaison est éclairante, mais elle ne paraît pas complètement décisive concernant

18. Une autre possibilité, encore plus radicale, serait de chercher à se débarrasser de cette clause. Le seul argument que je peux imaginer en ce sens serait d'affirmer que la nourriture, au sens étroit de ce qui est réellement susceptible de nourrir l'animal, n'est pas la seule chose à avoir une saveur, mais il est très faible, parce qu'il n'est pas nécessaire de lire l'adverbe ὅλως comme un quantificateur indiquant que toute saveur appartient nécessairement à un objet de cette sorte, et parce qu'Aristote semble ailleurs n'éprouver aucune gêne à faire de la saveur un attribut des aliments, y compris de ceux qui sont néfastes et qui ne sont donc pas des aliments en ce sens étroit.

19. Je remercie chaleureusement Robert Roreitner pour nos échanges au sujet de ce passage.

20. L'autre signification principale de la tournure νῦν μὲν, employée pour retourner à la réalité par opposition à une hypothèse abandonnée, ne convient guère ici.

la difficulté textuelle. La leçon adoptée conduit cependant à une différence quant à la suite du texte dans *Sens.*, en ce qu'Aristote explique ensuite que *tous* (πάντες, 437^a22) sont conduits à affirmer que l'organe de la vue est constitué de feu parce qu'ils sont induits en erreur par les mêmes phénomènes. Si l'on lit ἔνιοι deux lignes plus haut, la totalité en question est déjà restreinte aux personnes qui adoptent cette approche. En revanche, si l'on lit νόον, on a l'impression qu'Aristote est en train de parler de l'ensemble de ses contemporains. Or il est assez implausible que tous aient partagé de telles opinions. Certes, on peut toujours comprendre qu'il y a une restriction implicite du propos à ceux qui font des recherches sur ces matières, le sens du texte devient tout de même un peu moins évident.

Surtout, on peut se demander si cette description s'applique vraiment à tous les penseurs contemporains ou antérieurs. En effet, comme Aristote va le dire par la suite, il y a au moins une personne qui a été assez clairvoyante pour expliquer la vision comme un processus de réflexion et donc affirmer que son organe est constitué d'eau, à savoir Démocrite (438^a5–7). Celui-ci doit donc être exclu de la clause qui affirme que « tous » assimilent l'organe de la vue à du feu. Comme celle-ci a la même extension que la phrase initiale concernant l'association de chaque sens à un élément, il doit aussi être exclu de celle-là. Cela ne soulève aucune difficulté si l'on lit ἔνιοι : rien ne dit que Démocrite soit inclus dans le sous-ensemble en question. En revanche, il n'est situé en-dehors de sa cible, si l'on lit νόον, que si Démocrite appartient alors au passé au sein du schéma temporel tacite. Démocrite étant mort vers 370, pendant la jeunesse d'Aristote, il est raisonnable de le placer parmi ses prédécesseurs. En revanche, au vu de l'importance que revêtent constamment ses positions en matière de philosophie naturelle à ses yeux, il ne paraît pas juste de considérer qu'Aristote pourrait se permettre de reléguer ici sa figure aux oubliettes de l'histoire. Il me semble donc préférable de retenir la leçon de γ, ἔνιοι, qui rend bien mieux compte de l'exclusion du courant atomiste de ce passage. Par ailleurs, Théophraste (*De sensibus* 26, 507.1–3 DIELS (1879)) attribue la position qu'Aristote va ensuite décrire, selon laquelle le fait que l'organe de la vue soit constitué de feu est prouvé par le fait que sa compression produit des éclats lumineux, à Alcméon de Croton²¹, lequel est à la fois un prédécesseur lointain d'Aristote (on place son activité au cours de la première moitié du V^e siècle) et une figure que la tradition ultérieure (par exemple Diogène Laërce) associe au courant pythagoricien. Il y a donc quelque raison de penser que la cible d'Aristote pourrait être ici très spécifique, et même éventuellement pythagoricienne, comme cela sera plus le tard le cas dans le traité, explicitement cette fois (439^a31, 445^a16).

21. Le parallèle est déjà remarqué par G. R. T. ROSS (1906), p. 134.

Sens. 2, 437^a26–31

ἔχει δ' ἀπορίαν [°27] τοῦτο καὶ ἐτέραν. εἰ γὰρ μὴ ἔστι λανθάνειν αἰσθανό- [°28]μενον καὶ ὀρῶντα ὀρώμενόν τι, ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ἑαυτὸν ὀρᾶν [°29] τὸν ὀφθαλμόν. διὰ τί οὖν ἡρεμοῦντι τοῦτ' οὐ συμβαίνει· τὰ [°30] δ' αἴτια τούτου, καὶ τῆς ἀπορίας καὶ τοῦ δοκεῖν πῦρ εἶναι [°31] τὴν ὄψιν, ἐντεῦθεν ληπτέον.

27 εἰ γὰρ ω] εἰ γὰρ καὶ C^cMi || **27–28** post αἰσθανόμενον add. αὐτὸν FÖRSTER (1938) p. 461 ex Alex^P(16.10), add. μὴ W. D. ROSS (1955b) || **28** ὀρῶντα ὀρώμενόν τι α(E^cC^cMiδ) : ὀρῶντα τὰ ὀρώμενα C^aπξ : ὀρῶντα η : ὀρῶντα ὀρώη μεν ἄντια β(B^eP(sed γρ. ὀρώμενόν τι in marg.)) | ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ἑαυτὸν β(B^e(αὐτὸν αὐτὸν)) γι : ἀνάγκη γὰρ αὐτὸν E(ex αυτων corr.)C^c : ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν P : ἀνάγκη γὰρ καὶ αὐτὸν M || **29–30** τὰ δ' αἴτια ω] τὸ δ' αἴτιον ∈ Alex^P(16.19), def. FÖRSTER (1938) p. 466

Le sens du passage et de l'argument ne sont pas évidents de prime abord. Aristote est simultanément en train de rendre compte du fait qu'un certain nombre de penseurs sont enclins à soutenir que l'organe de la vue est constitué de feu et d'expliquer en quoi cette opinion est fautive. Elle repose en effet sur une interprétation erronée d'un phénomène facilement observable, selon lequel une pression exercée sur le globe oculaire produit des sortes d'éclats de lumière, semblables donc à du feu (437^a23–24). Aristote affirme que ces gens ignorent la véritable cause de ce phénomène. Il faut comprendre qu'ils affirment que ce qui a lieu dans ce cadre est une sorte d'expulsion par le globe oculaire, lorsqu'il est comprimé, d'une partie du feu qu'il contient, et qu'Aristote entend rejeter cette explication. Il va ensuite avancer la sienne (437^a29–^b10), qui se fonde sur la propriété des objets lisses, dont fait partie l'œil, de briller dans l'obscurité. Avant cela, il prend toutefois le temps d'introduire une « autre difficulté » (ἀπορίαν ... καὶ ἐτέραν, 437^a26–27). que comporte cette même position. Le lecteur se demandera alors quelle était l'aporie précédente. Il est utile à ce stade de citer le passage parallèle du *De sensibus* de Théophraste, où il est question de la figure d'Alcméon de Crotona.

ὀφθαλμοὺς δὲ ὀρᾶν διὰ τοῦ περίξ ὕδατος· ὅτι δ' ἔχει πῦρ δῆλον εἶναι, πληγέντος γὰρ ἐκλάμπειν. ὀρᾶν δὲ τῶι στίλβοντι καὶ τῶι διαφανεῖ, ὅταν ἀντιφαίνῃ, καὶ ὅσωι ἂν καθαρώτερον ἦι μᾶλλον.

Il affirme que les yeux voient à travers l'eau environnante et qu'il est clair qu'ils contiennent du feu, parce qu'ils brillent lorsqu'ils sont frappés. Ils voient grâce au luisant et au transparent, lorsqu'il resplendit en retour, et ce d'autant plus qu'il est davantage pur. (*De sensibus* 26, 507.1–3 DIELS (1879))

La formulation de Théophraste est très proche de celle d'Aristote, qui emploie également le verbe crucial ἐκλάμπειν (437^a24) associé à un génitif absolu décrivant ce que doit subir l'œil pour que l'on puisse observer ce phénomène. La grande différence est cependant qu'Aristote introduit une condition supplémentaire, absente du texte de Théophraste :

cela n'a lieu que dans l'obscurité, réelle ou simulée par les paupières closes (437^a24–26). C'est là la première objection. Si ce qui se produit alors est que l'on voit le feu émis par l'œil, alors il n'y a pas de raison pour que cela n'ait lieu que dans l'obscurité, puisque le feu est aussi visible en plein jour.

La seconde objection concerne la possibilité pour l'œil de se voir lui-même. D'après la position adverse comme d'après l'explication que donne Aristote du phénomène des éclats lumineux, il s'agit d'une situation où cette possibilité est réalisée (ἐκείνως δ' αὐτὸς αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός, 437^b9–10). Ce qu'Aristote reproche à ses adversaires, c'est de ne pas pouvoir rendre du compte du fait que l'œil ne se voit pas continuellement lui-même, car cela n'arrive pas lorsqu'il demeure en repos (437^a29). La phrase en ^a27–29 (εἰ γὰρ μὴ ἔστι λανθάνειν ...) introduit l'une des prémisses de l'argument. L'adversaire pourrait en effet écarter la seconde objection en avançant que l'œil se voit continuellement, mais que ne nous en rendons pas compte (on pourrait étayer cela par des analogies avec d'autres sens : on ne sent plus une odeur ou l'on ne se rend plus compte d'un bruit auquel l'on s'est habitué). Aristote referme d'emblée cette échappatoire en introduisant l'hypothèse selon laquelle il est impossible de ne pas se rendre compte que l'on voit quelque chose dans la protase. L'apodose n'en est une conséquence que si l'on ajoute les prémisses selon lesquelles l'œil est constitué de feu et que le feu est visible.

FÖRSTER (1938) en reste à la lettre du texte et considère que le lien entre la protase et l'apodose est beaucoup trop faible²². Le texte transmis lui semblant corrompu, il se tourne vers le commentaire d'Alexandre, lequel laisse, selon lui, apercevoir que ce dernier devait lire quelque chose de différent dans son exemplaire²³. Le passage en question du commentaire est le suivant.

ἔστι δὲ ἦν προστίθησιν ἀπορία αὕτη, εἰ μὴ ἔστι λανθάνειν αὐτὸν αἰσθανόμενον καὶ ὁρῶντα, ὡς δοκεῖν μὲν ὁρᾶν, μηδὲν δὲ ὁρᾶν ὁρώμενον. ἂν γὰρ ἡ ὄψις τότε ὁρᾷ τι, δῆλον ὅτι ἑαυτὴν ὁρᾷ· οὐ γὰρ δὴ ἄλλο γέ τί ἐστι τότε ὁρώμενον ὑπ' αὐτῆς. εἰ δὲ αὕτη ἑαυτὴν ὁρᾷ, ἀπορήσαι ἂν τις διὰ τί ἡρεμοῦσα καὶ μὴ θλιβομένη ἑαυτὴν οὐχ ὁρᾷ, καὶ ἔτι μᾶλλον πῶς ἑαυτὴν ...

Mais il y a une difficulté qu'il ajoute, « s'il n'est pas possible qu'il [l'œil] ne se rende pas compte du fait qu'il est en train de percevoir et de voir²⁴ », de sorte qu'il paraisse voir sans voir quoi que ce soit que l'on voit²⁵. Car si la vue voit quelque chose à ce moment, il est clair qu'elle se voit elle-même, car

22. « Aus der Tatsache also, daß Wahrgenommenes dem Wahrnehmenden nicht unbemerkt bleiben kann ... soll gefolgert werden, daß das Auge sich selbst sehen sehen muß. Gewiß eine wunderliche Logik! » FÖRSTER (1938), p. 460.

23. C'est aussi le cas de THUROT (1875), p. 398, qui souhaite même remplacer ὁρῶντα ὁρώμενόν τι en ^a28 dans le texte d'Aristote par ὁρῶν δ' ὁρᾷ τι.

24. Ou peut-être, si BEARE (1894), p. 11, a raison au sujet de l'interprétation de αἰσθανόμενον, « si l'œil ne se rend pas compte, alors qu'il est en pleine possession de ses moyens, qu'il voit ».

25. Il faut noter que ὁρώμενον est ici une conjecture de WENDLAND (1903a) : les manuscrits les plus importants donnent ὁρῶν.

il n'y a en tout cas rien d'autre qui soit vu par elle à ce moment. Mais si elle se voit elle-même, on pourrait soulever une difficulté au sujet de ce qui fait que, lorsqu'elle est en repos et qu'elle n'est pas compressée, elle ne se voit pas elle-même. Et c'est davantage le cas encore au sujet de la façon dont elle se voit ... (*In Sens.*, 16.8–15 WENGLAND (1901))

Selon Förster, ce passage montre qu'Alexandre lit un texte d'Aristote sensiblement différent du nôtre. Il soutient en effet qu'Alexandre opère une inférence distincte de celle des manuscrits et logiquement supérieure, en déduisant du fait que l'on ne peut pas ne pas être conscient du fait que l'on voit la nécessité pour l'œil de se voir à tout moment. À partir de là, il affirme qu'il est nécessaire de comprendre la reformulation par Alexandre de la protase comme une citation, et de substituer au texte des manuscrits ce qu'écrit Alexandre, à savoir εἰ μὴ ἔστι λανθάνειν αὐτὸν αἰσθανόμενον καὶ ὁρῶντα, en y réintégrant la particule γάρ. L'apodose résulterait alors d'une telle protase en vertu d'un principe au statut très contestable, selon lequel être conscient de voir, ce qui est nécessairement le cas lorsque l'on voit d'après la protase, implique que l'œil se voie lui-même.

W. D. ROSS (1955b), pp. 188–189, partage une partie du diagnostic de Förster, en ce qu'il estime également que le passage est corrompu dans les manuscrits, alors que le commentaire d'Alexandre permettrait de revenir à un meilleur état du texte. La correction qu'il propose d'apporter au passage est toutefois très différente : il demande que l'on insère une négation, de manière à lire εἰ γὰρ μὴ ἔστι λανθάνειν <μὴ> αἰσθανόμενον καὶ ὁρῶντα. La protase signifie alors que l'on ne peut pas ne pas se rendre compte de ce que l'on n'est pas en train de voir lorsque cela n'est effectivement pas le cas, ce qu'il reformule en disant que l'on n'a conscience de voir que lorsque l'on voit réellement. Ross pense que cette insertion améliore le passage, parce qu'il part du principe qu'Aristote est toujours en train de décrire ce qui se passe dans l'obscurité. Dans ce cas, la conscience de voir coexisterait avec le fait qu'aucun objet visible ne serait accessible à l'exception de l'œil, si bien qu'il s'en suivrait que l'œil se voit dans l'obscurité. À nouveau, la reconstruction de l'argument est très contestable. L'objection d'Aristote ne porte pas du tout sur le fait que l'œil devrait se voir lui-même en l'absence d'autre objet visible, mais seulement sur le fait que cela n'a pas lieu en-dehors de circonstances très spécifiques (l'œil doit se mouvoir d'une certaine manière dans l'obscurité). Comme on va le voir, Ross est en fait en train de confondre la seconde aporie qu'identifie Alexandre, et qui n'est pas présente dans le texte, avec la première.

Le fondement de ces deux conjectures, à savoir l'hypothèse que le passage en question du commentaire d'Alexandre révèle qu'il lit un texte différent et supérieur, paraît pour le moins fragile. Alexandre écrit d'abord quelque chose qui, si l'on se fie au texte des manuscrits, en est une quasi-citation : εἰ μὴ ἔστι λανθάνειν αὐτὸν αἰσθανόμενον καὶ ὁρῶντα, par rapport à εἰ γὰρ μὴ ἔστι λανθάνειν αἰσθανόμενον καὶ ὁρῶντα ὁρώμενόν τι. L'ajout du pronom αὐτός ne change pas grand-chose au sens, si ce n'est qu'il fait de l'œil (ὀφθαλμός)

le sujet presque explicite du verbe, ce qui est déjà le cas chez Aristote, quoi que le sujet ne soit pas exprimé dans la protase (il l'est par les pronoms dans l'apodose). De même, l'absence de la mention de l'objet vu (ὀρώμενον τι) peut aussi s'expliquer par le procédé de citation approximatif d'Alexandre, dans la mesure où le fait d'être en train de voir équivaut toujours au fait d'être en train de voir quelque chose. Ross entend exploiter cette absence pour expliquer que le sens de la protase chez Aristote doit être de faire de l'œil le véritable objet vu dans cette situation, au sens où rien d'autre ne serait vu, mais il n'est pas nécessaire de comprendre de cette manière le commentaire d'Alexandre : cela relève d'une autre partie de son explication, qui n'est plus son interprétation de la protase. Ce passage du commentaire demeure donc compatible avec l'hypothèse qu'Alexandre lit ici le même texte que nous.

Il demeure vrai qu'Alexandre s'éloigne peu à peu du texte d'Aristote. C'est particulièrement vrai à la fin de l'extrait, où il semble enclin à penser que la véritable aporie que présente le cas évoqué ne concerne pas le fait que l'œil ne se voit pas dans une situation normale, mais qu'elle devrait porter sur la simple possibilité pour un organe sensoriel de s'appréhender lui-même. Alexandre a certainement raison d'identifier là un point difficile du passage, mais cette seconde aporie qu'il tend à mettre en avant n'est pas celle employée dans la stratégie argumentative d'Aristote, lequel accepte pour sa part de considérer qu'il s'agit d'un cas où l'œil se voit lui-même, y compris lorsqu'il va donner ce qui est pour lui l'explication correcte du phénomène. Alexandre commet un ainsi certain glissement. Il commence par expliquer la protase en demeurant au plus près de la lettre du texte (ὥς δοκεῖν μὲν ὀρᾶν, μηδὲν δὲ ὀρᾶν ὀρώμενον), puis reformule la proposition conditionnelle d'une manière qui s'écarte significativement du texte (ἂν γὰρ ἡ ὄψις τότε ὀρᾷ τι, δῆλον ὅτι ἑαυτὴν ὀρᾷ). La protase d'Alexandre intervient pour insister que la vision des éclats lumineux en question est bien un cas authentique d'exercice de la capacité visuelle. Il a en effet besoin d'une prémisse de ce type, parce qu'il doute fort qu'il soit légitime de parler d'une vision de l'œil par lui-même. Par contraste, Aristote n'éprouve pas besoin d'insister sur ce point, parce qu'il accepte cette manière d'envisager les choses. Il entend mettre en avant quelque chose de différent avec sa propre protase. Je paraphraserai son objection ainsi : si l'œil est fait de feu, alors il doit se voir constamment ; or cela n'arrive que sous certaines conditions très particulières, *et il n'est pas question de dire qu'il se voit toujours sans que l'on s'en aperçoive* ; donc la prémisse initiale est probablement fausse. On doit donc concéder à Förster et Ross d'avoir correctement identifié le fait qu'Alexandre commette un écart par rapport à la lettre du texte. Simplement, celui-ci ne s'explique pas par le fait qu'il lise un texte différent du nôtre, il résulte du fait, que comme il semble l'avouer explicitement (καὶ ἔτι μᾶλλον πῶς ἑαυτὴν), il est perturbé par cette possibilité d'une auto-vision de l'œil.

Une fois ces tentatives de corrections à partir du commentaire écartées, il reste encore une difficulté textuelle concernant la mention de l'objet vu (ὀρῶντα ὀρώμενον τι, ^a28), que

l'on a voulu biffer. Les deux témoins manuscrits de la branche β , B^e et P , s'écartent du texte usuel, celui du *deperditus* α . Leur leçon commune ne paraît cependant pas acceptable. Il faudrait comprendre que ὀρώη μὲν ἄντια ouvre l'apodose et considérer ce qui suit (ἀνάγκη ἄρ' αὐτὸν ...) comme une nouvelle proposition. Cela ne va pas sans un certain nombre de difficultés : le sens d'une telle proposition est obscur (« on verrait en face » ?), l'emploi de l'optatif sans ἄν est difficile à justifier, de même que la présence de la particule μὲν sans répondant apparent. Il semble donc inévitable de considérer cette leçon comme corrompue. À y regarder de plus près, elle demeure tout de même proche de celle du manuscrit E : je veux dire par là que ὀρώη μὲν ressemble fort à une corruption de ὀρώμεν-, et qu'il n'est pas trop compliqué de retourner à -όν τι à partir de ἄντια (surtout que le mot suivant débute par un α-). La leçon de α est donc à privilégier²⁶.

Il y a enfin deux difficultés mineures qui ne requièrent pas de traitement aussi approfondi. La première est le fait que le réfléchi en ^a28 (αὐτὸν ἑαυτὸν ὀρᾶν) est absent de la branche de E et du manuscrit P . Une haplographie de ce genre est néanmoins très facile à commettre, surtout lorsque le pronom est combiné avec sa forme réflexive. L'important est que ce second pronom soit présent dans γ et dans le manuscrit B^e , même si le copiste semble n'avoir pas saisi son rôle, parce qu'il est requis par le sens. La seconde est qu'il faut rétablir le pluriel τὰ ἄττια en ^a29–30, en raison de son autorité supérieure. Aristote se penche certes par la suite sur un seul phénomène, la capacité des objets lisses (λεῖα) à briller dans l'obscurité, comme le rappelle FÖRSTER (1938) p. 466, mais on peut retourner l'argument et affirmer que c'est précisément pour cette raison que certains manuscrits ont préféré un singulier et qu'Alexandre emploie un singulier.

Sens. 2, 437^a31–^b3

τὰ γὰρ λεῖα πέφυκεν ἐν τῷ [^a32] σκότει λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖν, τοῦ δ' ὀφθαλμοῦ [^b1] τὸ καλούμενον μέλαν καὶ μέσον λεῖον. φαίνεται [^b2] δὲ τοῦτο κινουμένου τοῦ ὀμματος διὰ τὸ συμβαίνειν ὡσπερ [^b3] δύο γίγνεσθαι τὸ ἕν.

31–32 ἐν τῷ σκότει $\beta(B^eP)\gamma$: ἐν τῷ σκότει EC^cMi || **32** ποιεῖν $\beta(B^eP)\gamma i$: ποιεῖ EC^cM || **1** λεῖον. φαίνεται $\beta(B^eP)\gamma$ Alex^P(17.7–8) : λεῖον φαίνεται. φαίνεται $EC^cMi\lambda$

L'infinitif ποιεῖν en 437^a32 est peut-être un peu plus difficile, permet un meilleur parallélisme avec λάμπειν²⁷ et bénéficie de toute manière d'une autorité supérieure, faisant l'objet d'un accord entre β et les familles ϵ et μ , si bien qu'il doit être préféré à l'indicatif

26. Le seul argument pertinent que je vois contre la leçon de α serait qu'elle emploie la particule ἄρα dans une apodose. À vrai dire, ce n'est même pas une objection valable : BONITZ (1870) a pu défendre cet usage comme aristotélien (90^b5–7), et l'un de ses exemples au moins, *Part. An.* I.1, 642^a13 (ἐπεὶ δεῖ σχίσειν τῷ πελέκει, ἀνάγκη σκληρὸν εἶναι, εἰ δὲ σκληρὸν, χαλκοῦν ἢ σιδηροῦν, οὕτως καὶ ἐπεὶ τὸ σῶμα ὄργανον ..., ἀνάγκη ἄρα τοιονδὶ εἶναι καὶ ἐκ τοιωνδὶ, εἰ ἐκεῖνο ἔσται.), est même repris par DENNISTON (1954), p. 41.

27. Comme déjà noté par FÖRSTER (1938), p. 466.

transmis par la branche de *E*. Il y a à peu près autant de chances pour que se soit produite une dittographie ou une haplographie au sujet du verbe φαίνεται en 437^b1. Je note toutefois qu'Alexandre ne donne pas l'impression de le lire, que la syntaxe paraît supérieure sans, et que le sens invite à s'en passer, car il est tout simplement vrai que la partie noire de l'œil est lisse²⁸.

Sens. 2, 437^b19–22

εἰ δ' ἄρα ὑπάρχει μὲν ἀλλὰ διὰ τὸ [20] ἡρέμα λανθάνει ἡμᾶς, ἔδει μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ [21] ὕδατι ἀποσβέννυσθαι τὸ φῶς καὶ ἐν τοῖς πάγοις μᾶλλον [22] γίγνεσθαι σκότον·

19–20 διὰ τὸ ἡρέμα λανθάνει **γE^xC^cMi** : διὰ τὸ ἡρέμα λανθάνειν **β(B^eP)μ** Alex¹(22.7 codd. MAN, sed cf. 22.9) : διὰ τὸ ἡρεμαναθάνειν **E¹** || **20** τε codd. Alex^p(22.12)] γε prop. BEARE (1900) pp. 148–149 | ἐν **β(B^eP)** : καὶ ἐν **α** || **21** μᾶλλον **ω**] μάλιστα **δ** : ἔδει μᾶλλον **N**

Il est possible que l'infinitif λανθάνειν en 437^b20, qui doit être régi par la préposition διὰ, remonte à l'archétype, dans la mesure où il est attesté par le manuscrit *B^e* et, en dépit de la corruption, par le manuscrit *E*. Les éditeurs ont néanmoins tous opté pour l'indicatif λανθάνει. Aristote est en train d'objecter à la théorie du *Timée* (45^c–45^d), laquelle fait consister la vision en l'émission de feu lumineux depuis l'œil, qu'elle est incapable d'expliquer pourquoi l'on ne voit pas dans l'obscurité (437^b13–14). Il admet qu'il y a déjà une réponse à cette objection dans le texte de Platon : l'air nocturne éteint cette émission lumineuse. Il considère cependant cette explication comme insuffisante, parce qu'elle repose sur une assimilation hâtive de la lumière au feu (voir déjà 437^a30–31). Le froid et l'humide peuvent certes détruire le feu, qui se définit par les attributs contraires, le chaud et le sec, mais ceux-ci ne sont pas des attributs de la lumière (437^b18–19). Le système conditionnel en 437^b19–22 vient étayer cette dernière affirmation, en mettant en avant, par l'absurde, que si la lumière était essentiellement chaude et sèche, on ne devrait pas pouvoir voir quoi que ce soit s'il fait trop humide.

Si c'est l'indicatif λανθάνει que l'on lit, on obtient une protase en deux parties, selon une articulation μὲν ... ἀλλὰ bien construite²⁹. L'expression διὰ τὸ ἡρέμα (il faut sans doute suppléer ὑπάρχειν) donne alors la cause de la situation exprimée par le verbe à l'indicatif : « si l'on accorde tout de même que la lumière possède le chaud et le sec, tout en reconnaissant néanmoins que, du fait de leur faiblesse³⁰, ils nous échappent, ... ». La clause vient insister sur le caractère intrinsèquement peu plausible de l'hypothèse, dont l'apodose achève de détruire la plausibilité.

28. Même opinion chez ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 46–47.

29. Voir Kühner-Gerth II.2, §530.1, p. 271, et DENNISTON (1954), pp. 5–6.

30. Voir pour cet emploi BONITZ (1870), s. v. ἡρέμα, 320^a40–55.

Si l'on lit l'infinitif *λανθάνειν*, il doit être régi par la préposition *διά* et être qualifié par l'adverbe *ἥρέμα*. C'est déjà quelque peu étrange : qu'est-ce que cela veut dire pour une chose d'être « à peine » inaperçue ? Au vu du contexte, Aristote ne peut pas vouloir dire que l'on se rend malgré tout compte du fait que la lumière est chaude et sèche. En outre, il faut alors que cette clause *διά τὸ ἥρέμα λανθάνειν* rejoigne l'apodose. Il est tout à fait admissible que celle-ci soit introduite en ce cas par *ἀλλά*³¹, mais cela nécessite de faire de cette clause l'explication du fait principal énoncé dans l'apodose, à savoir qu'il faudrait, sous cette hypothèse, qu'il fasse nuit dès qu'il pleut. Or ce n'est pas le cas. On pourrait toujours tenter une acrobatie pour dire que le caractère chaud de la lumière passe inaperçu parce qu'il est faible, et que c'est cela qui explique qu'elle soit facilement éteinte, et l'on se retrouverait presque à réintroduire la leçon avec l'indicatif.

Il y a ainsi deux bonnes raisons au moins de considérer la leçon *λανθάνειν* comme irrecevable, il convient donc d'adopter l'indicatif *λανθάνει*. Il est possible que la corruption remonte à l'archétype, on notera tout de même que la faute est extrêmement facile après *διά* pour peu que l'on ne prête pas attention au sens, comme l'atteste le fait que certains manuscrits du commentaire d'Alexandre l'aient commise quant au lemme alors même que la suite du commentaire cite le texte avec l'indicatif. De plus, la faute de *E*, qui a conduit à fusionner tout ce qu'il y a après les mots *διά τὸ ...* en un seul terme incompréhensible, ne pouvait que conduire à faire de celui-ci un verbe à l'infinitif, au vu de sa terminaison, si bien que l'on ne peut pas non plus totalement exclure que l'indicatif soit la leçon du *deperditus a*, tandis que la corruption vers l'infinitif se serait produite deux fois de manière indépendante. Je comprends en tout cas l'objection de la manière suivante : s'il était vrai que la lumière émise par le feu de l'œil s'éteignait dans l'obscurité (437^b14–15), alors il faudrait que la lumière, même de jour, soit aussi éteinte lorsqu'il pleut ou givre³², ce qui est manifestement faux.

Il y a au niveau de cette protase une opposition entre les leçons de *a*, *μεθ' ἡμέραν τε καὶ ἐν τῷ ὕδατι ... καὶ ἐν τοῖς πάγοις*, et de *β*, *μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι ... καὶ ἐν τοῖς πάγοις*. Le sens induit par le jeu des particules selon *a* laisse à désirer, comme remarqué par BEARE (ibid.), pp. 148–149 : étant donné que *τε* ne peut normalement fonctionner seul³³, il faut alors le coordonner aux deux *καί* qui suivent. Or cela va à l'encontre du sens. L'objection est que l'extinction pourrait avoir lieu de jour, par exemple si l'environnement est riche en brume ou en givre, la clause *μεθ' ἡμέραν* ne doit pas être une possibilité parmi

31. Voir DENNISTON (1954), pp. 11–12 : il en résulte une valeur concessive pour l'apodose.

32. G. R. T. ROSS (1906), p. 136, a sans doute raison de condamner les traductions qui rendent *ἐν τῷ ὕδατι* par « dans l'eau » et *ἐν τοῖς πάγοις* par « dans la glace ». L'objection a beaucoup plus de force si l'on comprend ces circonstances comme météorologiques. Voir les attestations de ces termes avec ce sens chez BONITZ (1870), *s. v.* ὕδωρ, 784^a47–^b7, et *s. v.* πάγος, 554^a39–45.

33. Les philologues du XIX^e ont parfois fait l'hypothèse d'un usage isolé de *τε* qui aurait, comme *καί* seul, pour sens « aussi ». La chose est, sinon douteuse, surtout en prose, du moins extrêmement restreinte (voir DENNISTON (1954), pp. 535–536), et EUCKEN (1866), pp. 17–21, a montré qu'un certain nombre de passages d'Aristote mobilisés en faveur de cette hypothèse pouvaient et devaient être lus autrement.

trois, mais une circonstance générale valant à la fois pour ἐν τῷ ὕδατι et ἐν τοῖς πάγοις. C'est la raison pour laquelle Beare demande que l'on corrige τε en γε, et il est suivi sur ce point par W. D. ROSS (1955b). La leçon de β permet d'obtenir le sens voulu par une voie plus économique. Comme elle ne comporte pas le premier καί, on peut alors mettre sur le même plan μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι et καί <μεθ' ἡμέραν> ἐν τοῖς πάγοις, ce qui correspond à ce que le sens de l'objection exige. La faute consistant en l'insertion d'un καί supplémentaire après τε dans α ne nécessite pas d'explication particulière.

Sens. 2, 437^b23–25

Ἐμ-^b24]πεδοκλῆς δ' ἔοικε νομίζοντι τότε μὲν ἐξιόντος τοῦ φωτός, ὥσ-^b25]περ εἴρηται πρότερον, βλέπειν· λέγει γοῦν· ...

24 νομίζοντι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: νομίζειν τι $\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$ | τότε μὲν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: τὸ μὲν $\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{C}^{a1}\mathbf{Z}^a$: ὅτε μὲν δ : τῆι μὲν ϵ : τὰ μὲν π || **25** εἴρηται πρότερον ω] πρότερον εἴρηται $\mathbf{C}^a\mathbf{v}\pi$ | βλέπειν] om. π | λέγει γοῦν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: λέγει γοῦν οὕτως α

Ce passage introduit la citation d'Empédocle. Celle-ci est par la suite suivie de la déclaration suivante : ὅτε μὲν οὖν οὕτως ὁρᾶν φησίν, ὅτε δὲ ταῖς ἀπορροαῖς ταῖς ἀπὸ τῶν ὀρωμένων (^a4–5), où l'opposition entre ὅτε μὲν et ὅτε δὲ (au lieu de τότε μὲν ... τότε δὲ) s'inscrit pleinement dans l'usage aristotélicien³⁴. On pourrait s'appuyer sur cette phrase pour défendre la leçon de δ , ὅτε μὲν, en ^b24, mais l'argument est à double tranchant, car un copiste pourrait bien s'en être inspiré pour corriger le passage. La possibilité la plus intéressante est fournie par la leçon de β , τότε μὲν, en ce qu'elle donne un sens acceptable et permet d'expliquer la plupart des leçons que l'on trouve dans α , qui emploient pour la plupart l'article défini (la leçon originelle de α est alors, soit encore celle de β , soit déjà celle de E , τὸ μὲν, où -τε a simplement été perdu), et ce bien que l'expression τότε μὲν soit assez rare chez Aristote (moins de vingt occurrences) et semble presque toujours opposée, comme l'on s'y attendrait, à un autre moment du temps, par quelque chose comme νῦν δὲ ou ὕστερον δὲ. Les leçons avec l'article défini sont en tout cas très difficiles à construire, sans τὸ δὲ (ou autre) pour y répondre, tandis que la leçon généralement retenue par les éditeurs, ὅτε μὲν, est rendue suspecte par son autorité inférieure et son accord avec la suite du texte. L'idée générale est néanmoins à peu près la même quelle que soit la leçon suivie, à savoir que Empédocle n'adhérerait, du point de vue d'Aristote, à la théorie de la vision fondée sur une émission oculaire de lumière que ponctuellement.

L'adverbe οὕτως en ^b25 est présent dans tous les manuscrits de α , suivis par les éditeurs, et absent de β : il s'agit soit d'une omission dans β , soit d'un ajout délibéré dans α . Au vu de l'usage aristotélicien, la seconde option paraît plus probable, parce que, s'il y a plusieurs occurrences de la formule λέγει γοῦν pour introduire une citation dans

34. Voir, entre autres, *Cael.* I.11, 280^b26; *Gener. Corr.* I.5, 321^b5; *An.* I.4, 408^b16; *Pol.* IV.3, 1290^a4–5; etc.

le *corpus*³⁵, aucune ne comprend l'adverbe οὕτως. En revanche, λέγειν et οὕτως ne sont associés qu'une seule fois dans le *corpus* (sans γοῦν) pour introduire une citation³⁶, et même dans ce cas la présence de l'adverbe au sein de l'archétype à l'origine de la tradition manuscrite n'est pas entièrement certaine. Sa présence semble donc assez superflue ici, il est fort possible qu'il ait été reproduit par le copiste de *α* depuis 483^{a3} ὅτε μὲν οὖν οὕτως ὁρᾶν φησιν.

Sens. 2, 437^b26–438^a3 : la citation d'Empédocle

Un des principaux et des plus beaux fragments relatifs à la perception que nous ayons d'Empédocle nous est transmis par la citation donnée Aristote dans le deuxième chapitre *Sens.*, en 437^b26–438^a3, lorsqu'il expose les défauts des théories de la vision de ses prédécesseurs, en particulier celles du *Timée*, d'Empédocle et de Démocrite. La place qu'occupe Empédocle dans cette classification a immédiatement quelque chose d'étrange. En *Sens.* 2, Aristote décide initialement d'aborder ensemble les théories du *Timée* et d'Empédocle (437^b10–11), parce qu'elles expliquent toutes deux, selon lui, la vision par une certaine lumière émise par l'œil. Il les oppose à celle de Démocrite, qu'Aristote loue pour avoir compris que l'œil était composé d'eau, et non de feu, et surtout pour avoir rapproché le phénomène de la vision de celui de la réflexion (438^a5–7). Au sein de l'opposition entre le camp de Platon, qui envisage la vision comme fondée sur une émission lumineuse, et celui de Démocrite, qui la conçoit à l'inverse comme une réception d'une image venue du dehors, Empédocle est d'abord introduit comme un membre du premier camp. C'est extrêmement surprenant au vu de la principale information que les témoignages anciens nous fournissent au sujet de la théorie empédocléenne de la perception, à savoir qu'elle repose entièrement sur un processus par lequel les effluves des objets parviennent au sujet percevant à travers des pores. Et de fait, lorsqu'Aristote aborde en particulier le sujet de la vision chez Empédocle, il ne le présente pas du tout comme un simple partisan d'une théorie de la première espèce. Il commence par présenter sa théorie comme instable, voire auto-contradictoire : Aristote affirme en effet qu'il donne l'impression d'adopter « tantôt » (ὅτε, 437^b24) la théorie émettrice de la vision – il fournit une citation à l'appui –, et « tantôt » une théorie qui l'explique « par les effluves émises par les choses vues » (ταῖς ἀπορροαῖς ταῖς ἀπὸ τῶν ὁρωμένων, 438^a4–5). Or c'est cette seconde théorie qui correspond, non seulement à ce que l'on peut savoir par ailleurs de la conception par Empédocle du processus la sensation, notamment grâce à Platon et

35. Voir par exemple *Phys.* IV.1, 208^b30 (Hésiode); *Met.* B.4, 1000^a29 (Empédocle); *Pol.* III.14, 1285^a12 (Homère).

36. *An.* II.2, 404^b8–12 : ὅσοι δ' ἐπὶ τὸ γινώσκειν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι τῶν ὄντων, οὗτοι δὲ λέγουσι τὴν ψυχὴν τὰς ἀρχάς, οἱ μὲν πλείους ποιοῦντες, ταύτας, οἱ δὲ μίαν, ταύτην, ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς μὲν ἐκ τῶν στοιχείων πάντων, εἶναι δὲ καὶ ἕκαστον ψυχὴν τούτων, λέγων οὕτως, ... Les derniers mots, λέγων οὕτως, sont absents des manuscrits *Coislin.* 386 (C) et *Vat.* 1026 (W), tandis que leur suppression dans le *Paris.* 1853 (E), où ils sont présents, a été demandée par deux mains ultérieures.

Théophraste, lesquels la décrivent autrement de la même manière comme fondée sur le rôle central des pores (πόροι), qui laissent passer certains éléments seulement jusqu'aux organes des sens³⁷, mais également à la doctrine de la sensation qu'Aristote attribue normalement à Empédocle (cf. *Gener. Corr.* I.8, 324^b26-35), qu'il a donc comprise exactement de la même manière que ses collègues. C'est la raison de la citation : Aristote a besoin de fournir une preuve de ce qu'il affirme. Comme chacun sait qu'Empédocle est l'inventeur des effluves et des pores, il doit montrer que sa remarque légèrement dédaigneuse, selon laquelle Empédocle ferait preuve d'une incohérence totale au sujet de la vision, n'est pas gratuite, en donnant le passage où il semblerait faire fi de son explication coutumière.

La citation consiste en une comparaison épique entre l'œil (437^b32-438^a3) et une lanterne (437^b26-31). Il faut concéder qu'il y a là de quoi induire en erreur, car il est évident que c'est l'émission de feu qui procure à l'environnement sa visibilité dans le cas de la lanterne. Il est donc tentant de chercher à comprendre que l'œil, lui aussi, voit la nuit en émettant du feu. Quoi qu'il en soit, Théophraste semble avoir eu connaissance du même passage, puisqu'il mentionne également une comparaison par Empédocle du fonctionnement de l'œil, dont les pores permettent sous certaines conditions une émission de feu, avec celui d'une lanterne et de la lumière qu'elle laisse passer au dehors (καθάπερ τὸ ἐν τοῖς λαμπτήρσι φῶς, *De sensibus* 500.25). Toutefois, à la grande différence d'Aristote, Théophraste ne donne aucune indication qui laisserait penser qu'Empédocle aurait dans ce cadre adopté une autre théorie de la vision qu'à l'ordinaire. Au contraire, il fait référence à cette comparaison dans le cadre de sa présentation de la théorie empédocléenne de la perception, qui repose selon lui entièrement sur la notion de pore, y compris lorsqu'il est question de la vision. Comment comprendre qu'Aristote puisse affirmer exactement l'inverse³⁸ ? À y regarder de plus près, il y a quelque chose d'un peu vicieux dans laquelle Aristote prête pareille incohérence à Empédocle : celui-ci « donne l'impression » (ἔοικε, 437^b24) d'avoir pensé, à ses heures perdues, que la vision avait lieu grâce à une émission de lumière par l'œil. Aristote trahit donc peut-être sa conscience de faire violence au texte. Par ailleurs, il convient de se remémorer la difficulté extrême du support du rouleau de papyrus s'agissant de retrouver des extraits précis au sein d'un ouvrage. Il y a donc des chances pour qu'Aristote n'ait pas mis la main ce passage en relisant patiemment son exemplaire d'Empédocle, mais qu'il l'ait retrouvé, soit de mémoire, soit dans un recueil de notes (qu'il pourrait avoir partagé avec Théophraste). Dans les deux cas, il est fort

37. Voir *Ménon*, 76^{c-d} où Socrate, pressé par Ménon, se décide à imiter la manière de Gorgias (quoi que cela veuille dire) et produit, en se plaçant explicitement sous l'égide d'Empédocle, une seconde définition de la couleur comme effluve (ἀπορροή) capable de passer dans certains pores spécifiques, et dans le *De sensibus* de Théophraste l'ensemble de la section 500.19-29 chez DIELS (1879).

38. Les érudits se sont parfois scandalisés de ce qui leur est apparu comme une erreur grossière d'Aristote. Voir CHERNISS (1935), en particulier n. 106 p. 317, et O'BRIEN (1970), qui invitent, à juste titre, à ne pas prendre pour argent comptant l'interprétation par Aristote de sa propre citation, lorsque l'on essaye de comprendre son sens. Dans les deux cas, la *pars destruens* est malheureusement beaucoup plus convaincante que leurs propres interprétations du passage chez Empédocle.

possible qu'Aristote ait eu accès à la citation sous une forme aérolithique, détachée de son contexte, et qu'il ne se soit pas donné la peine de le vérifier minutieusement.

J'ai jusqu'à présent présupposé que la théorie empédocléenne de la vision était cohérente, en dépit des insinuations d'Aristote, et que le sens du passage que cite Aristote ne pouvait être celui qu'il lui prête. Il est grand temps de se pencher sur les vers en question. Empédocle y parle incontestablement de l'œil, il évoque même en effet une émission de feu au dernier vers. Faut-il comprendre cette émission, ainsi que le suggère Aristote, comme constitue de la vision? On ne peut répondre à cette question qu'en prêtant attention au détail de la citation, ce qui implique de prendre en considération sa transmission.

Les vers cités par Aristote, et que l'on trouve expliqués dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (*In Sens.*, 23.8–24.9 WENDLAND (1901)), sont souvent transmis dans un état dégradé par les manuscrits, en raison sans doute du manque de familiarité des copistes avec la langue d'Empédocle. Je les reproduis d'abord sans prendre parti pour une reconstruction ou une autre, selon le texte de BEKKER (1831) qui suit en général (sauf pour *λοχάζετο* en ^a1) le texte de la majorité des manuscrits parmi ceux qu'il connaît et emploie (lequel correspond effectivement aux leçons de la majorité des manuscrits indépendants conservés). Je ne mentionne dans l'apparat que les leçons des manuscrits et témoins les plus importants, en excluant les différentes conjectures qui ont pu être proposées.

437^b26 ὡς δ' ὅτε τις πρόοδον νοέων ὠπλίσσατο λύχνον

437^b27 χειμερίην διὰ νύκτα πυρὸς σέλας αἰθομένοιο

437^b28 ἄψας παντοίων ἀνέμων λαμπτήρας ἀμουργούς

437^b29 οἷ τ' ἀνέμων μὲν πνεῦμα διασκιδνᾶσιν ἀέντων,

437^b30 φῶς δ' ἔξω διαθρῶσκον ὅσον ταναώτερον ἦεν,

437^b31 λάμπεσκεν κατὰ βηλὸν ἀτειρέσιν ἀκτίνεσσιν·

437^b32 ὡς δὲ τότ' ἐν μήνιξι ἐεργμένον ὠγύγιον πῦρ

438^a1 λεπτήσιν ὀθόνησι λοχάζετο κύκλοπα κούρην,

438^a2 αἶ δ' ὕδατος μὲν βένθος ἀπέστεγον ἀμφιναέντος,

438^a2 πῦρ δ' ἔξω διαθρῶσκον, ὅσον ταναώτερον ἦεν.

^a28 ἀμουργούς γ Alex^c(23.18 & 20) : ἀμοργούς E((ἀμορ)β(ούς) s.l.) C^cMi : ἀμολγούς B^e : *spissas* Guil^{Nr}, om. vulg || 29 οἷ τ' γ : αἶ τ' β(B^eP)EC^cMi || 30 φῶς γ ex Alex^P(23.13-14 : τοῦ δὲ πυρὸς τὸ λεπτότατον εἰς τὸ ἔξω δίησιν, ὅπερ ἐστὶ φῶς) : πῦρ β(B^eP)EC^cMi | post ἔξω ins. διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν ὀθόνησιν P || 32 ἐεργμένον β(B^eP)γ : ἐελμένον EC^cMi : ἐν ταῖς μήνιξι κατειργόμενον Alex^P(23.15) || ^b1 ὀθόνησιν γ Alex^c(23.24) : χθονήσιν EC^cMi : χοάνησιν β(B^eP) | λοχάζετο EC^cMi : ἐχεύατο β(B^eP)γ Alex^c(23.24) : *diffunditur* Guil. || 2 διαθρῶσκον α : δίεςκον β(B^eP) : δίεςιν Alex^P(23.17, διᾶσιν coni. USENER (1876), p. 538)

On peut d'ores et déjà corriger ce texte en plusieurs endroits une fois que l'on dispose d'une vision correcte de l'histoire de la transmission. Tout d'abord, l'indépendance de β par rapport à α entraîne que, si l'une des deux branches de α , soit celle de E et de la famille de C^c , soit γ , partage une leçon avec β contre l'autre, alors, toutes choses égales par ailleurs, c'est cette leçon qui doit être celle de l'archétype. Il faut, suivant ce précepte élémentaire, rétablir le féminin $\alpha\acute{\iota} \tau' \acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\mu\omega\nu$ en ^b29, $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ plutôt que $\varphi\tilde{\omega}\varsigma$ en ^b30 et $\acute{\epsilon}\chi\acute{\epsilon}\upsilon\alpha\tau\omicron$ plutôt que $\lambda\omicron\chi\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron$ en ^a1. Si la deuxième correction ne pose aucun problème grammatical ou exégétique particulier, et est en fait avantageuse du point de vue du sens (le passage du feu correspond bien davantage au rôle attendu des pores que s'il s'agissait seulement de lumière), la première semble aller à l'encontre de la syntaxe, puisque le seul candidat évident pour servir de référent au pronom relatif est un masculin, $\lambda\alpha\mu\pi\tau\tilde{\eta}\rho\alpha\varsigma$ (ce pourquoi les éditeurs ont généralement retenu la leçon, inférieure du point de vue de la transmission, avec le masculin), même si l'on se doute que le mot qui suit ($\acute{\alpha}\mu\omicron\rho\rho\acute{\omicron}\upsilon\varsigma$?) est déjà complètement corrompu dans l'archétype, tandis la troisième concerne un vers qui est extrêmement difficile quel que soit le texte que l'on décide d'y lire. L'application rigoureuse de la méthode stématique tend donc à révéler au moins deux problèmes textuels qui auraient sans cela pu passer inaperçus.

Dans un second temps, il faut se pencher sur chaque cas où plusieurs variantes d'autorité équivalente se disputent la prééminence. Il y a un cas où il est plus facile de se prononcer, à savoir celui du dernier vers. Tous les manuscrits de α transmettent en effet à cet endroit le même $\delta\iota\alpha\theta\rho\tilde{\omega}\sigma\kappa\omicron\nu$, tandis que β transmet $\delta\acute{\iota}\epsilon\sigma\kappa\omicron\nu$. Or il est très difficile de construire le vers avec un tel $\delta\iota\alpha\theta\rho\tilde{\omega}\sigma\kappa\omicron\nu$. Le plus naturel est de le considérer comme un participe, ce qu'il est indubitablement en ^b30, vers qui est alors presque parfaitement identique au vers final de la citation. Il manque alors un verbe conjugué à la proposition (l'analogue de $\lambda\acute{\alpha}\mu\pi\epsilon\sigma\chi\epsilon\nu$ en ^b31), à moins de supposer qu'Aristote ait tronqué sa citation. On pourrait autrement y voir un imparfait et lui donner le relatif féminin pluriel pour sujet, comme au vers précédent, et $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ comme objet, mais le verbe, qui signifie quelque chose comme « bondir, s'élancer », n'admet pas de construction transitive avec un sens acceptable. C'est pour cette raison que les principaux éditeurs, par exemple DIELS (1903) (fragment B 84) et W. D. ROSS (1955b)³⁹, ont assez rapidement reconnu la nécessité d'adopter une leçon qu'ils ne connaissaient que par le manuscrit P , à l'autorité alors très floue. On peut alors construire tout simplement le verbe avec $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ pour objet et « laisser passer » comme signification, $\delta\acute{\iota}\epsilon\sigma\kappa\omicron\nu$ étant en ce cas l'imparfait à la troisième personne du pluriel de $\delta\acute{\iota}\eta\mu\iota$. Cette formation avec le suffixe $-\sigma\chi-$, à valeur itérative à l'imparfait pour un verbe qui en est ordinairement dépourvu, est bien attestée dans la langue épique. En revanche, elle ne se trouve nulle part chez Homère avec quelle forme que ce soit de $\acute{\eta}\mu\iota$, ce qui devrait suffire à la placer hors de la portée d'un copiste byzantin. C'était là un indice important en faveur de la valeur de cette leçon dans P , manuscrit que

39. « $\acute{\epsilon}\acute{\xi}\omega \delta\acute{\iota}\epsilon\sigma\kappa\omicron\nu$ is required by the grammar », p. 190.

l'on a longtemps soupçonné d'être le produit d'un esprit particulièrement fantaisiste. La prise en compte de β montre qu'il n'en est rien, du moins pour les leçons qui, à l'exemple de celle-ci, sont attesté, non seulement dans P , mais aussi dans les rares témoins dont l'on dispose pour cette famille. La faute dans α s'explique en outre très aisément comme une répétition du verbe en ^b30, étant donné que les deux vers en question sont, une fois la faute rectifiée, presque identiques.

Il faut, enfin, remarquer ce qui se passe dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, dont l'on peut montrer que, ici comme ailleurs, il lit un texte appartenant à α . Il explique en effet le vers de la façon suivante : « mais la partie la plus fine du feu s'échappe vers l'extérieur », τὸ δὲ λεπτότατον τοῦ πυρὸς εἰς τὸ ἔξω δίεισιν (23.17). Ce n'est pourtant pas ce que l'on trouve dans l'édition de référence, celle de WENDLAND (1901), parce que celui-ci reprend une conjecture hasardeuse de USENER (1876), en réaction à l'édition de THUROT (1875), qui, à l'encontre de tous les témoins disponibles, invite à écrire διαῖσιν au lieu de δίεισιν. Cela a pour effet de donner pour sujet au verbe, désormais au pluriel, les membranes qui retiennent le feu à l'intérieur du globe oculaire (τὸ πῦρ ὑπὸ λεπτῶν ὑμένων περιέχεται, 23.15), qui seraient alors dites laisser passer de fines particules de feu à l'extérieur. Alexandre utilise pourtant presque exactement cette même formule pour expliquer le vers en ^b30, τοῦ δὲ πυρὸς τὸ λεπτότατον εἰς τὸ ἔξω δίεισιν (23.14), mais WENDLAND (1901), suivant cette fois THUROT (1875), corrige à nouveau ce verbe en δίησιν, à l'encontre, une fois encore, de tous les témoins. On obtient sensiblement la même chose mais au sujet de l'autre terme de la comparaison, à savoir la lanterne : ce n'est plus le feu qui est dit s'échapper au-dehors, mais les parois de la lanterne qui sont dites le laisser passer. Si l'on accepte ainsi ces deux conjectures, on pourrait avoir l'impression qu'Alexandre lit le même δίεισιν que l'on trouve aujourd'hui dans β , puisqu'il emploierait le même verbe, δίημι, en 23.17. En réalité, ces deux conjectures doivent être rejetées. Il y a d'abord un argument très simple en faveur du texte du commentaire tel qu'il est unanimement transmis, qui est qu'il nous présente un Alexandre qui paraphrase deux fois de la même manière deux vers qui sont, peut-on supposer, parfaitement identiques dans son texte. Par ailleurs, le présent de ἰέναι a normalement en prose attique classique, y compris pour les formes composées, un sens futur, ce qui ne saurait convenir ici. Enfin, la faute que présuppose la conjecture de USENER (1876) n'est pas très plausible : le texte avec le pluriel s'écoule en fait beaucoup mieux, car cela évite un changement de sujet (on lit avant οἱ τὰ μὲν ἔξωθεν προσπίπτοντα λυμαντικὰ τοῦ πυρὸς ἀπείργουσι καὶ οὐκ ἔδωσιν ἐνοχλεῖν τῇ κόρῃ, où le sujet est toujours ces fameuses membranes), si bien que le passage au singulier n'aurait fait que rendre la construction plus difficile. On doit par conséquent préférer le texte transmis, avec δίεισιν. Au risque de me répéter, le plus frappant est alors qu'Alexandre emploie deux fois exactement la même formule. Cela invite à penser qu'il a lu deux fois exactement le même vers, comme dans notre α . Embarrassé par l'absence d'un verbe conjugué pour le dernier vers, de ce fait incomplet, il a simplement répété sa

paraphrase précédente.

Cette leçon de α , qui est désormais à peu près unanimement reconnue comme une faute⁴⁰, permet de montrer deux faits relatifs à la transmission de la citation : elle confirme d'une part l'importance cruciale de β , seule famille à avoir préservé le bon texte pour ce vers, et elle prouve que le texte lu par Alexandre d'Aphrodise appartient sans doute à notre α , parce que, comme on peut également le prouver par ailleurs, son exemplaire partage certaines fautes de cette famille dont β est préservée. L'influence du commentaire d'Alexandre au sein de la transmission est, comme l'on aurait pu s'y attendre, est tout de même extrêmement prégnante. Des morceaux de son commentaire se retrouvent dans un très grand nombre de manuscrits, y compris *P*. On doit également tenir compte du fait que Guillaume de Moerbeke a traduit ce commentaire⁴¹, si bien que des interactions entre ses traductions du traité et du commentaire sont tout à fait possibles. Il semble même possible de la surprendre ici en flagrant délit : la leçon $\varphi\tilde{\omega}\varsigma$ de γ en ^b30 est clairement une glose de $\pi\tilde{\upsilon}\rho$, et il paraît assez probable qu'elle soit liée au fait qu'Alexandre explique directement le second terme par le premier ($\tau\omicron\upsilon\ \delta\grave{\epsilon}\ \pi\upsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma\ \tau\acute{o}\ \lambda\epsilon\pi\tau\acute{o}\tau\alpha\tau\omicron\nu\ \dots$, ὅπερ ἐστὶ $\varphi\tilde{\omega}\varsigma$, 23.14–15). Le fait que γ puisse à l'occasion transmettre le même texte que celui qu'Alexandre permet de reconstituer doit donc toujours être considéré avec la plus grande prudence. On peut en tout cas se donner un texte provisoire de la citation, une fois les changements nécessités par l'histoire de la transmission effectués, dont je donne une ébauche de traduction de ce qui se laisse comprendre.

437^b26 ὡς δ' ὅτε τις πρόοδον νοέων ὠπλίσσατο λύχνον

437^b27 χειμερίην διὰ νύκτα πυρὸς σέλας αἰθομένοιο

437^b28 ἄψας παντοίων ἀνέμων λαμπτήρας **ἀμοργούς**

437^b29 **αἶ τ'** ἀνέμων μὲν πνεῦμα διασχιδνᾶσιν ἀέντων,

437^b30 $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ δ' ἕξω διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν,

437^b31 λάμπεσκεν κατὰ βηλὸν ἀτειρέσιν ἀκτίνεσσιν·

437^b32 ὡς δὲ τότ' ἐν μὴνιγξιν ἐεργμένον ὠγύγιον $\pi\tilde{\upsilon}\rho$

438^a1 λεπτήσιν **ὀθόνησι ἐχεύατο** κύκλοπα κούρην,

438^a2 αἶ δ' ὕδατος μὲν βένθος ἀπέστεγον ἀμφιναέντος,

438^a2 $\pi\tilde{\upsilon}\rho$ δ' ἕξω διείσκον, ὅσον ταναώτερον ἦεν.

437^b26 De même qu'un voyageur qui se prépare prendre la route s'arme d'une lampe,

40. Exception faite du texte provisoire de BLOCH (2004), qui ne justifie pas son choix – cela étant dit, son texte ne prétend pas être une édition.

41. C'est déjà ce que soupçonne THUROT (1875), qui édite la traduction latine qu'il trouve sans en connaître l'auteur en compagnie du texte grec du commentaire. L'attribution de cette traduction à Guillaume de Moerbeke a depuis été confirmée par Lacombe dans BIRKENMAJER, FRANCESCHINI et DULONG (1939), p. 97, et ensuite SMET (1968), pp. xi–xiv, bien que son existence soit étrangement oubliée dans certains inventaires, par exemple récemment dans UEBERWEG (2017).

- 437^b27 Eclat de feu qui resplendit dans la nuit hivernale,
 437^b28 Monte les parois d'une lanterne <contre ?> des vents de toutes sortes
 437^b29 <Lesquelles ?> dispersent le souffle des vents tempétueux,
 437^b30 Tandis que le feu, qui s'échappe au dehors à proportion de sa finesse,
 437^b31 Brille de ses rayons inextinguibles sur le seuil,
 437^b32 Alors le feu ancestral qui a été enserrée dans des membranes
 438^a1 Par de fins <voiles se déversait ?> la jeune fille circulaire
 438^a2 Lesquels retenaient la profondeur de l'eau tout autour,
 438^a3 Tout en laissant s'échapper au dehors le feu, à proportion de sa finesse.

^a28 ἀμοργούς **E**((ἀμορ)β(ούς) s.l.)**C^cMi** : ἀμολγούς **B^e** : ἀμουργούς **γ** Alex^c(23.18 & 20) : *spissas* Guil^{Nr}, om. vulg. || **30** post ἔξω ins. διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν ὀθόνησιν **P** || **1** ὀθόνησιν **γ** Alex^c(23.24) : χθονίησι **EC^cMi** : χοάνησιν **β(B^eP)** | ἐχεύατο **β(B^e)γ** Alex^c(23.24) : *diffunditur* Guil. : λοχάζετο **EC^cMi** || ^b2 δίεσχον **β(B^eP)** : διαθρῶσχον **α** : δίεισιν Alex^P(23.17, διᾶσιν coni. USENER (1876), p. 538)

Une fois l'horizon dégagé de ces difficultés initiales et le texte déjà un peu amélioré, il demeure encore des difficultés considérables. La langue et le sens font obstacle à plusieurs reprises. Le grand problème posé par la citation, si l'on prend un peu de recul, est la valeur de la comparaison. Tout ce que l'on sait d'Empédocle conduit à penser que la notion de pore joue un rôle central dans tout ce qu'il a à dire au sujet de l'œil, et, dans le texte édité par BEKKER (1831) et même dans la version légèrement améliorée ci-dessus, il n'est nulle part question de pores. Empédocle compare l'œil à une lanterne qu'un voyageur nocturne, avant de quitter sa demeure, prendrait avec lui pour éclairer son chemin. L'intérêt de la lanterne réside en ce qu'elle émet du feu (437^b30), et donc de la lumière, si bien que son foyer doit être protégé des vents (437^b28–29) afin d'éviter qu'elle ne s'éteigne. Une partie de la comparaison repose manifestement sur le fait que l'œil, lui aussi, renferme en son sein du feu (ὠγύγιον πῦρ, 437^b32), qui doit être protégé de l'eau (438^a2) tout en s'échappant, comme celui émis par la lanterne, au dehors (438^a3). Il y a donc un parallélisme intéressant : le feu de la lanterne s'échappe vers l'extérieur en raison de sa finesse tout en étant protégé de l'air, le feu de l'œil s'échappe vers l'extérieur en raison de sa finesse tout en étant protégé de l'eau. La chose qui défie l'entendement est que la citation laisse sans explication le mécanisme extraordinaire qui, dans les deux cas, laisse passer un élément tout en faisant obstacle à un autre. C'est pourtant très exactement le rôle que jouent les pores chez Empédocle, qui seuls peuvent expliquer la mention répétée de la finesse du feu comme condition de son passage à l'extérieur. La valeur de la comparaison épique est par conséquent à peu près nulle : alors le fonctionnement d'une lanterne, qui est chose familière, devrait permettre de comprendre le fonctionnement, très mystérieux, de l'œil, Empédocle n'aurait expliqué ni l'un ni l'autre.

Fort heureusement, il s'avère que les données de la transmission permettent de reconstituer un état du texte qui résulte en un sens peut-être plus satisfaisant. Il y a tout d'abord deux difficultés textuelles qui ont été depuis longtemps remarquées. La première trouve son origine dans le seul manuscrit *P*. On y lit en effet la chose suivante en ^b30 : πῦρ δ' ἔζω διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν ὀθόνησιν διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν. Or il ne saurait s'agir là d'un vers ou même de deux vers, une fois ὀθόνησιν mis hors-jeu : la métrique l'interdit. Cela ne semble pas avoir inquiété le copiste outre mesure, lequel écrit de toute manière les vers de manière continue. D'où peut venir une leçon aussi étrange ? Il revient à F. BLASS (1883) d'avoir compris que le copiste avait recopié les deux tiers, après la césure, d'un vers supplémentaire, absent du reste de la tradition, dans son texte, qui se finissait, si l'on corrige quelque peu le texte, par δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν (« ... avaient été transpercés directement par de merveilleux ... »)⁴². Même s'il manque son début, ce vers a retenu l'attention des éditeurs, d'une part parce qu'il est assez fréquent que les copistes sautent des lignes lorsqu'ils recopient des textes versifiés, d'autre part parce qu'il contient le verbe crucial τετραίνω (« perforer »). Nos sources, en particulier Théophraste, n'ont de cesse de mettre en avant l'importance des pores pour la théorie de la perception chez Empédocle. Pourtant, surtout si l'on ne lit pas, comme c'est généralement le cas, le mot χόανη en ^a1 mais ὀθόνη, il n'y a absolument aucune mention de tels conduits dans la citation. On comprend donc pourquoi de nombreuses reconstructions s'efforcent de d'aménager une place à un morceau d'un vers supplémentaire où il serait question d'une perforation⁴³. La reprise du vers, surnommé « vers de Blass », est ainsi devenue canonique depuis qu'elle a été effectuée dans l'édition monumentale des fragments des présocratiques de DIELS (1903). La question est de savoir comment reconstruire le début et, une fois un vers complet obtenu, où l'insérer dans la citation.

Une autre difficulté remarquée depuis longtemps affecte le vers en ^a2. D'une part les manuscrits ne sont pas d'accord du tout sur son second mot, si ce n'est qu'il s'agit évidemment d'un nom féminin au datif pluriel ; d'autre part, si la prise en compte de l'histoire de la transmission impose le verbe ἐχέυατο, celui-ci pose un redoutable problème de construction. Au premier abord, la construction peut sembler grammaticalement assez simple : le verbe a pour objet l'accusatif κύκλωπα κούρην et pour sujet ὠγύγιον πῦρ au vers précédent. Le problème est qu'un tel texte semble n'avoir à peu près aucun sens, même pour la langue épique d'Empédocle (« le feu ogygien se versait pour lui-même la jeune fille circulaire » ?). Puisque l'on parle de l'œil, il est certes raisonnable de penser que la κόρη

42. F. BLASS (1883) choisit en réalité de faire imprimer une forme non séparée, διάντα qui, de son propre aveu, n'est attestée nulle part ailleurs. À l'inverse, il est donc préférable d'adopter la forme séparée, en supposant un usage adverbial au positionnement libre de la préposition.

43. Mêmes ceux qui refusent d'intégrer ce vers supplémentaire à la citation reconnaissent l'intérêt qu'il y a à voir le feu être conduit par des pores. C'est par exemple le cas de WRIGHT (1981), p. 241, suivi par SEDLEY (1992) (« for safety »), et dont les arguments contre les tentatives de retenir ce vers s'adressent en fait tous à la reconstruction des premiers mots par F. BLASS (1883), et non à la partie transmise par *P*.

en question n'est pas n'importe quelle jeune fille, mais, selon un jeu de sens bien attesté, l'œil lui-même en sa partie la plus intime – puisque celle-ci est dite avoir l'apparence d'un cercle, il s'agit ici de l'iris. Cela n'aide pourtant pas à comprendre comment cela pourrait être versé, et encore moins par un feu ogygien dans son propre intérêt, si l'on interprète ainsi le moyen. FÖRSTER (1942) a pour cette raison conjecturé, dans son édition du traité, λοχεύσατο, le verbe signifiant « *accoucher* », ce qui est ingénieux, paléographiquement en tout cas, mais n'est admissible que si l'on part de la leçon λοχάζετο, qui n'est pas celle de l'archétype, et n'améliore pas de beaucoup le sens.

Dans un tout autre ordre d'idées, BURNET (1908), p. 251, a proposé de faire d'Aphrodite le sujet du verbe, même si rien dans les vers précédents ne vient le suggérer, et de ὠγύγιον πῦρ son objet (« Aphrodite versa par des voiles de lin fins le feu ancestral qui a été enserré dans des membranes – la jeune fille circulaire »), ce qui entraîne deux conséquences. L'une concerne la grammaire : on doit alors considérer les mots κύκλοπα κούρην comme une apposition à ὠγύγιον πῦρ. L'autre se rapporte au contexte : il faut aussi trouver un moyen de justifier cette intervention d'Aphrodite. La présence d'Aphrodite à l'arrière-plan de l'extrait est rendue très plausible par le fait que Simplicius nous ait conservé quelques vers présentant, au début du règne de l'Amour, précisément la génération de l'œil (*In Cael.*, 529.21–24 = fr. 86 & 87 DK). De manière plus générale, la formation des organes, d'abord isolément, intervient lors de la première phase du cycle cosmologique d'Empédocle, celle de l'expansion de l'Amour – le fragment 57 DK mentionne précisément des yeux apparaissant sans être rattachés à un front. Il paraît donc très raisonnable de supposer que c'est au sein de cette description de la formation des organes, en particulier des yeux, que se situe l'extrait cité par Aristote, auquel cas la présence d'Aphrodite est évidente du point de vue du sens. La première conséquence grammaticale est en revanche très difficile à admettre, et la plupart des traductions ont recours à des acrobaties assez désespérées pour rendre ou escamoter l'apposition⁴⁴. Enfin, un dernier problème posé par ce vers est sa métrique, car il faudrait, pour respecter le mètre dactylique, que sa troisième syllabe soit longue pour former le second mètre, ce qu'elle n'est normalement pas si on lit aussi bien λεπτήϊσιν ὀθόνηϊσιν que λεπτήϊσιν χόάνηϊσιν⁴⁵. C'est pourquoi l'on cherche à insérer un petit mot pour l'allonger et sauver le vers, par exemple λεπτήϊσιν τ' ὀθόνηϊσιν chez DIELS (1903) ou λεπτήϊσ' εἰν ὀθόνηϊσιν chez PANZERBIETER (1844), pp 34-35, solution qui est un peu plus plausible du point de vue paléographique et a l'avantage d'éviter de devoir faire de ces mots un enjambement.

M. RASHED (2018) a récemment repris le problème à nouveau frais, en consacrant

44. Voir le relevé critique de M. RASHED (2018), pp. 154–155.

45. GHEERBRANT (2017), p. 307, soutient toutefois que l'on peut s'accommoder de cette situation en invoquant un cas de *brevis in longo*. Si ce phénomène est bien attesté avec un ν- initial, il ne rencontre pourtant que très rarement chez Homère avec un -ν final (par exemple *Iliade* I, vers 85 : θεοπρόπιον ὄ τν), d'après NÜNLIST (2009), p. 110. Il est donc difficile de considérer cela autrement que comme une irrégularité chez Empédocle.

tout le quatrième chapitre de son ouvrage à l'édition et à l'interprétation de ces vers. Sa solution, novatrice, consiste d'abord à ne pas assimiler hâtivement la κόρη du vers à l'œil ou l'une de ses parties. On peut en effet déjà objecter à toutes les interprétations qui traduisent ce terme par celui de pupille, suivant le jeu analogue permis par la langue latine (*pupilla*), que la pupille est anatomiquement un creux évasé dans l'œil. À moins d'attribuer une erreur aussi grossière à Empédocle, il n'est pas envisageable de la lire être « versée », qu'il s'agisse ou non d'une apposition. La solution de l'auteur consiste à rappeler l'association chez Empédocle des éléments à certaines divinités, en particulier de l'eau à la figure de Nestis (fr. 6 DK), qui représente Perséphone, laquelle est par ailleurs fréquemment nommée « la Jeune Fille » (Κόρη) dans les sources contemporaines d'Empédocle. L'avantage de cette solution est qu'elle permet de donner immédiatement sens au verbe ἐχέυατο, puisque l'eau est par excellence ce que l'on verse (l'emploi du moyen reste toutefois assez inexpliqué). On sait également, par Théophraste (*De sensibus* 500.23sq.), que l'œil se compose de feu et d'eau⁴⁶, dont les pores laissent chacun passer leur élément propre et dont la proportion, par rapport à celle de l'environnement, explique pourquoi certaines espèces animales, dont les yeux sont saturés en feu, voient mieux de nuit que de jour. Il paraît donc tout à fait acceptable de voir Aphrodite, après avoir enfermé le feu, verser l'eau, de manière à aboutir à leur présence simultanée au sein de l'œil. M. RASHED (2018) adopte ensuite la solution de PANZERBIETER (1844) en ce qui concerne les premiers mots, et traduit le vers de la manière suivante : λεπτήισ' εἰν ὀθόνηισιν ἐχέυατο κύκλοπα κούρηγ, « elle [=Aphrodite] versa Korê [= l'eau] à l'œil rond en des voiles légers ».

Il demande enfin que l'on insère entre ^b32 et ^a1 le vers du fragment 87, γόμοις ἀσκήσασα καταστόργις Ἀφροδίτη, qui correspond à l'un de ceux cités par Simplicius au sujet de la génération des yeux (*In Cael.*, 529.24), vers où l'on trouve un autre datif de moyen et la mention explicite du nom d'Aphrodite. Cela lui permet de supprimer la difficulté qu'il y a à faire de la déesse de l'amour le sujet du verbe sans qu'elle soit mentionnée, et de décrire ensuite l'assemblage de feu et d'eau qu'elle accomplit au sein des yeux, au moyen de chevilles (γόμοις) et de voiles de lin (ὀθόνηισιν, qui est la seule leçon compatible avec cette interprétation). Cette insertion d'un vers supplémentaire est, à mon avis, le point le plus faible de cette proposition. Le premier reproche que je lui ferais est qu'elle aggrave de manière irrémédiable l'erreur d'Aristote : il serait en effet assez impardonnable que celui-ci ait compris un passage où Aphrodite est, on ne peut plus clairement, décrite en train de fabriquer l'œil comme expliquant le processus de la vision. On pourrait certes encore supposer que ce vers serait déjà tombé hors de la source d'Aristote, mais l'accumulation d'hypothèses rendrait l'édifice de moins en moins probable. De surcroît, je dois avouer que, si je conçois sans peine que l'on puisse protéger

46. Même si seul le feu est mentionné à l'intérieur de l'œil en 500.24, ce qui n'a pas plu à DIELS (1879), qui insère tout de suite καὶ ὕδωρ.

ainsi une flamme du vent, je vois assez mal comment l'on pourrait séparer l'eau du feu au moyen de voiles de lin léger, même si la cornée comporte bien des membranes, et comment cela pourrait se concilier avec l'affirmation de Théophraste que les pores de l'eau et du feu sont disposés en alternance dans l'œil selon Empédocle (ἐναλλάξ, 500.26). L'association de voiles et de chevilles me paraît techniquement complètement incongrue, parce que l'on ne fixe jamais un voile de tissu, qui plus est de lin fin, par ce moyen, ce qui fragiliserait sa trame. M. RASHED (2018), pp. 166–172, rapproche cet extrait du passage décrivant la construction par Ulysse sur l'île de Calypso d'un bateau pour le ramener à Ithaque au chant V de l'*Odyssee* (v. 247–259), où il est également question de chevilles et de perforations, mais il s'agit évidemment dans ce contexte d'assembler des pièces de bois, ce qui est très différent. Homère ne dit pas comment il rattache les voiles que fournit ensuite Calypso, mais je présume que cela se fait par le gréement. Enfin, si l'on regarde de plus près la manière dont Simplicius cite ce vers connu sous l'étiquette de fragment 87, il signale clairement que celui-ci est placé à la suite (μετ' ὀλίγον, *In Cael.* 529.24) du vers qu'il cite au sujet de la genèse des yeux par Aphrodite (= fragment 86 DK). Il sépare nettement cette séquence du poème de celle expliquant le fait que, comme le signale Théophraste, certains animaux voient mieux, selon Empédocle, le jour ou la nuit. Si cet extrait, selon toute évidence (et quoi qu'en dise Aristote), ne traite pas de la physiologie de la vision, mais d'une sortie du feu de l'œil, et que Théophraste associe ce phénomène à la capacité de certains animaux de voir de nuit, il est pratiquement certain qu'il appartient à ce contexte au sein du poème d'Empédocle. Le vers du fragment 87 lui est par conséquent étranger d'après Simplicius.

Le dossier a été repris, encore plus récemment, dans PRIMAVESI (2022), avec une attention toute particulière portée à la transmission de la citation⁴⁷. Cette contribution, dont je partage les conclusions, inscrit le vers dans un contexte très différent de la précédente et des nombreuses interprétations qui voient en Aphrodite le sujet du verbe, parce qu'elle envisage ce passage comme ne décrivant ni la vision, ni à proprement parler la génération de l'œil, mais la décharge nocturne du feu accumulé pendant le jour, du fait de l'entrée des effluences des objets vus, qui aurait lieu lors d'une sorte de test conduit par Aphrodite une fois l'organe achevé, de la même manière que le voyageur prend soin de vérifier sa lampe juste avant de franchir le seuil de sa demeure. Ce feu sortirait alors par les mêmes pores que ceux par lesquels il parvient aux yeux durant le jour. Cette interprétation se fonde sur une reconstruction du vers sensiblement différente de la précédente, en ce qu'elle cherche à y réintroduire les pores tant attendus. Si l'on manie correctement les données de la transmission, on peut en effet lire un texte où Empédocle parle de quelque chose comme des pores dans les deux moitiés de la comparaison, aussi bien au sujet de la lanterne qu'au sujet de l'œil.

47. Une version légèrement antérieure de sa reconstruction a auparavant paru dans MANSFELD et PRIMAVESI (2021), ouvrage au sein duquel il s'agit du fragment 111 d'Empédocle, pp. 510–514.

En ce qui concerne la seconde moitié, celle qui traite de l'œil (à partir de οὖτω, 437^b32–438^a3), la chose est plus facile qu'on ne pourrait le croire. C'est en effet précisément dans cette section que, depuis F. BLASS (1883), les interprètes ont pris l'habitude d'insérer le reste d'un vers supplémentaire transmis par le manuscrit *P*, afin qu'il soit question de quelque chose qui soit percé (τετρήατο) dans l'œil. En réalité, il n'est pas nécessaire de déplacer ainsi le morceau de vers, qui est transmis à un autre endroit dans le manuscrit *P* (au sein du vers en 437^b30), pour pouvoir lire un texte où Empédocle affirme l'existence de pores l'œil. Il suffit tout simplement d'arbitrer en faveur de la leçon de β , χοάνησιν (« par des canaux »)⁴⁸, en 438^a1. Cela ne résout cependant pas miraculeusement tous les problèmes que pose la reconstruction du vers. PRIMAVESI (2022) invite alors à considérer le verbe dans son emploi intransitif comme signifiant « se déverser », avec ὠγύγιον πῦρ pour sujet⁴⁹. Le problème de la construction de l'accusatif κύκλοπα κούρην et celui de la métrique sont à leur tour résolus en écrivant λεπτήσιν χοάνησιν δι' ἐχεύατο κύκλοπα κούρην (« [le feu ogygien] se déverse par de fins canaux à travers la jeune fille en forme de cercle »), solution qui consiste à raccourcir le datif pour dégager de la place pour une préposition avec laquelle construire l'accusatif. Il ne s'agit qu'en partie d'une conjecture, car la préposition διὰ est attestée dans un témoin, et non des moindres, à savoir la traduction latine de Guillaume de Moerbeke⁵⁰, qui a accès aussi bien aux leçons de β que de γ et choisit de rendre le vers par *subtilibus lintheis diffunditur circulo per pupillam*. Il ne fait aucun doute qu'il choisit de traduire λεπτήσιν ὀθόνησιν quant au début du vers, mais il est remarquable qu'il adopte ensuite une forme intransitive du verbe avec *di-* pour préfixe et construisse *pupillam* avec la préposition *per* – étant donné la méthode scrupuleuse de traduction de Guillaume, il est donc fort probable qu'il ait lu dans l'un ses exemplaires grecs quelque chose comme un διὰ⁵¹. Comme l'on sait par ailleurs qu'il a accès à un exemplaire perdu de la famille cruciale β , la possibilité que cette préposition remonte à l'archétype ne saurait donc être exclue : on peut imaginer que ce δι' ἐχεύατο, rendu impossible par la métrique à partir du moment où l'on lit juste avant le datif long, n'aurait existé que par le maintien d'un δι' dans les marges de l'archétype,

48. Le mot est issu du lexique métallurgique : χοάνος désigne le récipient dans lequel on verse le métal en fusion, et χοάνη les canaux d'évent de celui-ci, qui laissent s'échapper l'air.

49. Cet emploi intransitif est attesté chez Homère, *Il.* 7, v. 63 : ὄη δὲ Ζεφύροιο ἐχεύατο πόντον ἐπιφρίξ, « comme le Zéphyr répand sa risée sur les flots » (au sujet de l'effet produit sur les rangs des armées par l'annonce d'un duel entre leurs deux plus valeureux guerriers). Voir MEIER-BRÜGGER (2010), où la traduction donnée est « *sich verbreitet* ». On notera que l'accusatif qui suit se construit avec la préposition ἐπί.

50. Il s'agit ici d'une traduction de son propre fait, et non d'une révision, parce que la *vetus* omet complètement et délibérément cette citation d'Empédocle.

51. Il est vraiment remarquable, si l'on me permet cette insistance, que Guillaume ait en même temps augmenté le verbe d'un préfixe et placé une préposition devant *pupillam*, alors que rien ne l'y invite dans le texte des manuscrits grecs conservés et que les conjectures audacieuses sont tout le contraire de sa marque de fabrique. La meilleure explication est de supposer qu'il a lu quelque chose comme διεχεύατο dans un exemplaire grec. Il aurait alors peut-être compris qu'il avait affaire à un positionnement libre de διὰ, qu'il fallait en réalité construire avec l'accusatif κούρην, mais aurait quand même tenu à rendre en latin son placement devant le verbe au moyen d'un suffixe.

que la plupart des copistes auraient rapidement ignoré pour cette raison. Une fois la préposition rétablie, sens d'un tel texte nécessite cependant encore un peu de travail pour apparaître. La référence derrière les mots κύκλοπα κούρην ne correspond en effet, dans cette interprétation, ni à l'œil ou à la pupille (ce qui est impossible pour le sens), ni à l'eau représentée par Perséphone, mais à la seule partie de l'œil qui a véritablement l'aspect d'un cercle⁵², à savoir l'iris, qui est une signification attestée du mot κούρη⁵³.

L'idée derrière la comparaison serait alors que le feu de l'œil se déverse à l'extérieur à travers les pores de l'iris. On objectera aussitôt que cela n'est pas du tout la fonction des pores à l'égard de la vision. Platon, Aristote et Théophraste sont en effet unanimes s'agissant s'affirmer que, selon Empédocle, on voit lorsque les effluves issues des objets visibles passent à travers les pores de l'œil. D'où vient alors cette idée selon laquelle du feu s'échapperait de l'intérieur de l'œil vers l'extérieur ? La solution se trouve, encore une fois, chez Théophraste (*De sensibus*, 500.29–501.11 DIELS (1879)). Celui-ci explique en effet un aspect particulier de la doctrine ophtalmologique d'Empédocle, selon laquelle tous les yeux ne sont pas constitués exactement de la même manière, certains comportant une plus grande proportion de feu, d'autres d'eau. Cette différence de composition a un effet majeur sur les capacités visuelles de l'organe ainsi constitué : les animaux dont les yeux contiennent moins de feu et davantage d'eau voient davantage le jour et moins bien la nuit, et c'est l'inverse pour ceux dont les yeux contiennent davantage d'eau et moins de feu. La raison réside dans l'existence d'un processus d'égalisation (ἐπανισοῦσθαι, 501.3) par lequel la co-existence d'une proportion supérieure de feu dans le milieu extérieur et d'une proportion inférieure dans le milieu oculaire interne entraîne, en vertu du déplacement du même vers le même, une arrivée continue de feu vers le milieu interne, visant à rétablir une concentration équivalente à celle qui prévaut dans le milieu extérieur. Même chose, *mutatis mutandis*, en cas d'excès d'eau au sein de l'œil. Ce processus s'inverse entre le jour, où le milieu ambiant est saturé de feu, c'est-à-dire de clarté, et la nuit, où le milieu ambiant est saturé d'eau, c'est-à-dire d'obscurité, ce qui explique le fait que certains animaux voient mieux le jour, parce que leur œil attire alors à lui une plus grande quantité d'eau, et d'autres la nuit. L'existence d'un tel processus d'égalisation suggère en effet que celui-ci pourrait avoir lieu dans les deux sens, un excès de feu dans milieu oculaire interne par rapport au milieu ambiant résultant en une émission de feu depuis l'œil vers l'extérieur. C'est ce que confirme Théophraste (501.4–9), selon lequel une proportion excessive d'un élément bloque les pores de l'autre dans l'œil, si bien que l'on ne peut plus voir, l'eau ou le feu ne pouvant plus passer à travers les pores, tant que l'élément en excès n'est pas attiré

52. Les adjectifs en -οψ mettent en effet en lumière l'aspect par lequel le substantif qualifié ressemble au terme de base du radical, comme οἶνοψ (« à la couleur de vin »), que Homère emploie, de façon célèbre, au sujet de la mer. L'adjectif κύκλοψ doit donc souligner que le terme qualifié présente l'apparence d'un cercle. Il ne peut pas, contrairement à ce que l'on peut parfois lire, renvoyer aux non moins célèbres Cyclopes, car cela nécessiterait une terminaison en -ωψ.

53. Voir par exemple « Hippocrate », *De carnibus*, XVII, 2.

au dehors. Un œil présentant une proportion de feu supérieure à celle du milieu ambiant laisse par conséquent s'échapper, selon la théorie d'Empédocle, du feu dans l'obscurité hydrique de la nuit.

Il reste encore à comprendre quel rapport cette émission nocturne de feu à travers les canaux oculaires entretient avec l'image de la lanterne. On peut commencer par observer que cela contribue à expliquer le fait qu'Empédocle parle d'un voyageur qui s'apprête à cheminer de nuit (χειμερινὴν διὰ νύκτα, 437^b27) : c'est certes la raison pour laquelle il se munit d'une lampe, mais l'environnement nocturne vaut aussi, selon le processus d'égalisation décrit par Théophraste, pour l'émission de feu, laquelle n'a pas lieu pendant le jour. Le fait est néanmoins que, selon le texte usuel, la lanterne ne comporte rien qui soit comparable aux pores de l'œil. C'est regrettable, parce qu'il est bien précisé qu'elle comprend un dispositif qui arrête le vent, c'est-à-dire l'équivalent de l'air, tout en laissant passer le feu. Cela correspond précisément à la fonction d'un pore, lequel est pensé par Empédocle comme ne laissant passer qu'un seul élément et comme bloquant les autres. Le lecteur moderne pense, de surcroît, surtout à une lanterne dont les parois sont en verre, à travers lequel se transmet une lumière immatérielle, ce qui ne correspond pas du tout à la manière dont Empédocle se représente les choses. Au mieux, on pensera à une lanterne dont les parois sont en parchemin ou en peau, dont Empédocle affirme en effet que l'on peut prouver, notamment par le phénomène de la transpiration, qu'ils présentent des pores. Il y aurait alors bien une analogie de fonctionnement entre la lanterne et l'œil susceptible de justifier l'emploi d'une comparaison épique, mais le problème est que l'existence de pores dermiques est une construction théorique d'Empédocle, si bien qu'il ne ferait que comparer deux parties de sa propre doctrine.

C'est à ce point qu'il vaut la peine d'examiner de près la leçon de *P* à l'origine du fameux vers de Blass. On lit dans le manuscrit, au lieu du vers πῦρ δ' ἔξω διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν en 437^b30, la chose suivante, très étrange : πῦρ δ' ἔξω διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν ὀθόνησιν διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν. C'est dans cette leçon que Blass a eu le génie de reconnaître dans διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν une partie d'un vers supplémentaire. Il convient néanmoins de se demander comment le copiste a pu en arriver à écrire une chose pareille. La première chose à remarquer est la présence du mot ὀθόνησιν, qui a été ensuite biffé. Le copiste s'est, dans ce cas, rendu compte qu'il n'aurait pas dû transcrire ce mot à cet endroit. D'où vient son erreur ? Le mot ὀθόνησιν est transmis dans le texte de la citation, mais seulement dans la branche *γ* et à un endroit différent, en 438^a1, vers où *P* donne la leçon de *β*, χοάνησιν. C'est là l'unique origine possible de l'erreur : il faut se représenter l'antigraphe que le copiste de *P* a sous les yeux comme contenant, au sujet du vers en 438^a1, χοάνησιν, la leçon de *β*, et en marge la leçon de *γ*, ὀθόνησιν. Le copiste de *P*, comme souvent, a éprouvé des difficultés à comprendre ce que signifiait cette addition en marge, et il l'a intégrée à quelque chose de très différent (peut-être en ayant la vague impression que les mots ὀθόνησιν διαθρῶισκον

ὅσον ταναώτερον ἦεν allaient former un vers complet), avant de se rendre compte de son erreur. La solution de Blass est par là même exclue. Celui-ci remarque en effet le jeu entre *χοάνησιν* et *ὀθόνησιν*, mais ignore que la présence du premier dans *P* remonte au *deperditus* *β*. Par conséquent, il pense que *χοάνησιν*, pourtant présent dans le texte de *P* à un autre endroit, en 438^a1, appartient originellement au vers supplémentaire, qu'il reconstruit alors comme ayant été αἱ *χοάνησιν* *διάντα* *τετρήατο* *θεσπεσίησιν*. Une fois que l'on réalise la véritable origine des mots *χοάνησιν* et *ὀθόνησιν* dans *P*, le geste consistant à intégrer le premier au vers mutilé n'est plus possible.

Si donc la présence du mot *ὀθόνησιν* dans la leçon étrange de *P* remonte à une variante marginale dans l'antigraphe, le fait que ce mot ait été combiné avec le fragment de vers identifié par Blass entraîne que les mots *διάνταται* *τρείατο* *θεσπεσίησιν* devaient, eux aussi, vraisemblablement figurer dans la marge de l'antigraphe. Il est alors intéressant de remarquer deux faits : une fois *ὀθόνησιν* écarté, les deux morceaux de vers, *διάνταται* *τρείατο* *θεσπεσίησιν* et *διαθρῶισχον* *ὅσον* *ταναώτερον* *ἦεν*, présentent à peu près le même nombre de lettres, et surtout ils débent exactement de la même manière, par les lettres ΔΙΑ. La reconstruction proposée par Blass conduit à insérer le vers supplémentaire qu'il reconstitue sur cette base en un point assez arbitraire de la citation (après 438^a1), choisi parce qu'il offre un sens séduisant (en raccordant αἱ *χοάνησιν* *διάντα* *τετρήατο* *θεσπεσίησιν* à *ὀθόνησιν* : l'œil présente des voiles « qui avaient été percés de conduits merveilleux »), et non parce que l'on pourrait ainsi expliquer comment une partie du vers s'est retrouvée là dans *P*, non pas après 438^a1, mais au sein du vers en 437^b30. Il est suivi notamment par DIELS (1903), avec la conséquence que ce texte a souvent été par la suite adopté par défaut. GALLAVOTTI (1976) a légèrement amendé cette proposition en suggérant pour sa part de conjecturer ἦι *χοάνησιν* *δι' ἄντα* *τετρήατο* *θεσπεσίησιν* (« par là où [les voiles] avaient été perforés de conduits merveilleux ») et de placer ce vers à la toute fin de l'extrait, après ^a3, solution que retient également M. RASHED (2018)⁵⁴ et qui évite la répétition maladroite du relatif. J'ai cependant du mal à comprendre comment on pourrait parler de perforer ainsi une membrane, surtout si on la compare à de fins voiles de lin (*ὀθόνησιν*) : *τετραίνω*, en son sens technique, désigne le processus de perforation lorsqu'il est appliqué à un objet solide, de la pierre ou du bois. Surtout les deux faits observés ci-dessus invitent à penser que sa présence à cet endroit précis dans *P* n'est pas un hasard, mais est en fait un résultat direct de la manière dont la faute a eu lieu. Il faut alors s'imaginer que, dans un exemplaire ancien, on pouvait lire quelque chose comme suit.

(1) ΠΥΡΔΕΞΩΔΙΑΘΡΩΣΚΟΝΟΣΟΝΤΑΝΑΩΤΕΡΟΝΗΕΝ

(2) —————ΔΙΑΝΤΑΤΕΤΡΗΑΤΟΘΕΣΠΕΣΙΗΣΙΝ

Le copiste a alors commis une sorte de saut du même au même d'un vers à l'autre,

54. L'un des principaux arguments de ce dernier, p. 162, est toutefois la symétrie (« deux fois deux tercets, attaques identiques ») que cela permet entre *comparans* et *comparandum*, ce qui n'est valable que si l'on insère déjà le fragment 87.

trompé par la présence de la même séquence de lettres. Il aura transcrit quelque chose comme πῦρ δ' ἔξω δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν. Quelqu'un, le copiste lui-même ou son correcteur, s'est ensuite aperçu qu'il manquait un vers dans la citation ainsi recopiée. Il a donc sans doute réintroduit en marge les deux éléments manquants, à savoir (1*b*) la fin manquante du premier vers, διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν, et (2*a*) le début manquant du second vers, dont il ne reste aucune trace dans la transmission. À la perte de (2*a*) près, c'est à peu près la situation qu'il faut postuler au niveau de l'archétype. La nécessité de réinsérer (1*b*) a bien été comprise par les copistes ultérieurs, qui ont presque tous su rétablir le vers (1) sous sa forme correcte, πῦρ δ' ἔξω διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν, en réunissant ses deux moitiés (1*a*), πῦρ δ' ἔξω, demeurée dans le texte principal, et (1*b*), διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν, consignée dans la marge après la correction. Cela a cependant conduit à l'élimination du vers (2), peut-être parce que sa première partie, (2*a*) n'était déjà plus disponible dans l'archétype, de sorte qu'il n'était plus possible d'obtenir un vers avec la seule séquence (2*b*), δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν, qui avait vocation à être chassée par (1*b*). Le second vers a donc complètement disparu de toute la transmission manuscrite, à une exception près, celle du manuscrit *P*, dont le copiste, qui a tendance à recopier mécaniquement dans son texte ce qu'il lit en marge de son antigraph, a préservé la seconde moitié (2*b*) du vers. Ainsi s'explique le fait qu'il ait transcrit dans son exemplaire cette étrange séquence (1*a*) πῦρ δ' ἔξω – (2*b*) διάνταται τρεῖατο θεσπεσίησιν – (1*b*) διαθρῶισκον ὅσον ταναώτερον ἦεν : le copiste de *P* a tout simplement suivi ce qu'il lit son modèle, à savoir la séquence (1*a*)–(2*b*) avec le report de (1*b*) en marge, sans comprendre que, pour des raisons de métrique élémentaire, (1*b*) avait vocation à se substituer à (2*b*), et non à venir s'y combiner. Pire encore, il a aussi initialement recopié à partir de la marge le mot ὀθόνησιν entre (2*b*) et (1*b*), sans réaliser qu'il s'agissait d'une variante pour un mot appartenant à un autre vers.

Si l'on accepte cette reconstruction du processus ayant abouti à la leçon, assez incompréhensible, que l'on trouve aujourd'hui dans le manuscrit, alors cela entraîne deux conséquences : (a) on ne peut pas tenir le morceau de vers supplémentaire (2*b*) pour une invention du copiste et (b) ce morceau de vers doit appartenir originellement à un vers qui se situait, non pas entre les vers correspondants aujourd'hui à 438^a1 et ^a2, comme le pensait Blass, suivi par la plupart des interprètes actuels, mais entre ceux qui correspondent à 437^b30 et ^b31. Autrement dit, le vers à moitié perdu n'est pas une création byzantine⁵⁵ et il doit avoir appartenu à la partie de la comparaison qui traite de la lanterne.

Comme ce morceau subsistant du vers supplémentaire fait mention d'une opération de perforation, il convient en ce cas de se demander s'il est bien vraisemblable de perforer les parois d'une lanterne. Les données historiques permettent de répondre, sans le

55. C'est l'hypothèse avancée par BOLLACK (1969), pp. 326–327, qui soupçonne l'intervention d'un copiste féru de poésie épique et décidé à insérer un morceau de vers étranger à cet extrait. Même si cette position n'est pas majoritaire, il est tout de même suivi par WRIGHT (1981), INWOOD (2001) et GHEERBRANT (2017).

moindre doute, par l'affirmative. Photius (*Lexicon* λ, 494), se référant à certains passages d'Aristophane, signale que l'on fabriquait à la période classique des lanternes (λαμπτήρες) avec des peaux, mais aussi des lanternes en céramique perforées de manière à laisser passer la lumière (καὶ κεραμεοῖ διατετρημένοι ὥστε διαφαίνειν, où l'on reconnaît même le verbe convoité, τετραίνω). La chose est confirmée par les données archéologiques⁵⁶ : on a retrouvé des lanternes avec des parois en céramique perforées, dont certains exemples remontent au moins au IV^e siècle avant notre ère. La comparaison épique prend alors tout son sens : tout comme une lanterne présente des parois qui ont été percées (τετρήατο) de petites ouvertures qui laissent, pendant la nuit, passer le feu vers l'extérieur tout en empêchant le vent de l'éteindre, de même l'œil comporte des membranes dotées de canaux (χοάνησιν) lesquels, pendant la nuit, peuvent laisser s'échapper du feu au-dehors tout en empêchant l'eau de venir le submerger. Il est question de pores et des détails de leur fonctionnement dans les deux parties de la comparaison, et la première fournit un exemple d'un objet familier afin d'éclairer le mécanisme mystérieux, et à vrai dire pour Empédocle divin, de l'œil. Reste à reconstruire le début (2a) du vers additionnel. Il n'est plus envisageable de se servir du texte de *P* pour reprendre le substantif χοάνησιν en le faisant précéder d'un relatif. C'est la raison pour laquelle PRIMAVESI (2022) conjecture ἥ διόδοισι pour le début du vers (ἥ διόδοισι δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν, « par là où [les parois de la lanterne] avaient été perforées directement par des passages merveilleux »), ce substantif au datif étant attesté dans la citation d'Empédocle de *Resp.*, dont la transmission pose beaucoup moins de difficultés : αἰθέρι δ' εὐπορίην διόδοισι τετρησθαί, 437^b13 (fr. 100 DK).

Une dernière difficulté concerne le vers en ^a28. Elle est relativement indépendante de ce qui précède, parce qu'en ce cas la corruption semble remonter à l'archétype même de la transmission. On se souvient que, en bonne méthode, la prise en considération de la transmission recommandait d'adopter au début du vers en ^a29 un pronom relatif féminin que l'on est bien en peine de construire. En effet, le dernier mot du vers précédent, en ^a28, est, d'après les manuscrits, soit ἀμολγούς dans *B^e*, soit ἀμοργούς (ou ἀμορβούς) dans *E* et la famille de *C^e*, soit ἀμουργούς dans *γ* et chez Alexandre. La situation est très claire du point de vue de la paléographie, ces trois formes étant quasiment identiques. L'accord entre *β*, dont atteste le seul manuscrit *B^e*, et la branche de *E* tend à exclure la leçon de *γ*, dont la deuxième syllabe en -ου- doit être une corruption ultérieure. Cela ne rend pour autant pas le passage plus simple. La construction fait alors difficulté, car le pronom relatif féminin par lequel s'ouvre le vers en ^a29 n'a plus d'antécédent possible, λαμπτήρας étant masculin. Qui plus est, la construction avec le génitif παντοίων ἀνέμων au vers précédent n'est pas non plus très claire. Le problème intervient aussi au niveau du sens, car aucun des adjectifs transmis par les manuscrits ne se laisse aisément comprendre dans ce contexte⁵⁷. L'adjectif ἀμοργός, dont ἀμουργούς semble être une corruption, dérive du

56. Voir LOESCHCKE (1909), avec des illustrations d'une série de lanternes de ce type p. 383.

57. Déjà Alexandre d'Aphrodise se montre très hésitant au sujet du sens de ce mot, dont il donne deux

verbe ἀμέργω, qui renvoie à l'action de cueillir ou de presser des fruits, tandis que ἀμολγός se rapporte à ἀμέλω, qui renvoie à la traite des vaches. Le sens est complètement obscur dans les deux cas⁵⁸. On est par conséquent contraint de chercher des manières plus ou moins alambiquées de sauver l'une ou l'autre forme. Une possibilité est de chercher du côté de l'expression homérique νυκτὸς ἀμολγῶι, dans laquelle la signification de l'adjectif n'est pas non plus claire, mais qui semble désigner un moment particulier de la nuit, une autre consiste à rappeler l'existence de l'île d'Amorgos ou de la fleur nommée ἀμοργίς, utilisée en teinture. Rien de tout cela n'est très éclairant appliqué à une lanterne.

Il semble par conséquent difficile d'échapper au diagnostic d'une corruption de l'archétype. Il existe une conjecture brillante, ἄρωγούς (« protecteurs », le terme étant parfaitement attesté dans la langue épique) qui se trouve en fait dans les marges d'un exemplaire de l'Empédocle de Heinrich Stein, entré dans la bibliothèque l'université de Harvard en 1928⁵⁹. Elle est encore améliorée par PRIMAVESI (2022), qui propose de se tourner vers le *nomen actionis* et d'écrire ἄρωγός (« en guise d'aide »), qui se construit avec le génitif παντοίων ἀνέμων (« contre les vents de toutes sortes »). Le mot est, là aussi, attesté dans la langue épique et même chez Empédocle, y compris avec cet attribut au génitif (πόνων ἄρωγόν, fr. 31 DK), s'intègre bien au vers, et est toujours plausible du point de vue de la paléographie. Cette conjecture améliorée a pour conséquence immensément heureuse de fournir enfin un référent au pronom relatif féminin pluriel qui devait, selon toute probabilité, se trouver dans l'archétype au début du vers en ^a29. Il paraît en fait assez naturel, une fois ce mot corrompu et placé dans la dépendance masculin précédent, λαμπτήρας, que le pronom relatif finisse par connaître le même sort et se transformer également un masculin, puisque sa construction est autrement impossible. C'est ce qui s'est produit dans le texte de γ.

Récapitulons les principales difficultés que pose cette citation d'Empédocle. Le texte ordinairement adopté n'est plus viable une fois pris en compte le rôle crucial de β au sein de la transmission de *PN1*. Quand bien même l'on ignorerait ce fait, on doit accorder l'extrême importance de cette famille ne serait-ce que pour le texte de cette citation : c'est la seule à avoir préservé (1) la leçon χόανησιν en 438^a1, qui est supérieure du point de vue de l'histoire du texte, puisqu'elle explique la leçon χθονήησι de la branche de *E*, comme du point de vue du sens, parce que c'est autrement la seule mention explicite de pores dans le passage, que l'on sait devoir jouer un rôle primordial dans toute présentation

interprétations possibles (23.18-20).

58. DIELS (1880), pp. 170-171, a tenté désespérément de défendre ἀμουργούς à partir d'un passage d'Horace (*Odes* I, 7), où le vent du sud « efface » (*deterget*) les nuages du ciel. Si l'on peut éventuellement retrouver un sens proche pour ἀμέργω, un rapprochement aussi acrobatique est rendu impossible par le fait qu'il s'agisse chez Empédocle, non pas d'une action du vent sur les nuages du ciel, mais d'une action des parois de la lanterne contre le vent.

59. Son auteur semble donc destiné à demeurer anonyme (voir PRIMAVESI (2022), p. 522, qui nomme son auteur *annotator Harvardianus*). La conjecture se retrouve néanmoins chez GEMELLI MARCIANO (2013), p. 395.

des organes de la sensation par Empédocle, et (2) la leçon $\delta\acute{\iota}\epsilon\sigma\chi\omicron\nu$ au dernier vers, dont l'adoption est l'unique manière de préserver la complétude de la citation. (3) Reconnaître l'indépendance de cette famille est également le meilleur moyen d'expliquer l'origine du fameux vers de F. BLASS (1883) que l'on trouve sous une forme mutilée dans *P*, et dont la plupart des interprétations reconnaissent qu'il mérite d'être réintégré à l'extrait. (4) Elle fournit également, grâce à l'apport de la traduction de Guillaume de Moerbeke, une piste possible pour rendre viable la construction autour du verbe $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\acute{\upsilon}\alpha\tau\omicron$ en ^a1. Une chose est en tout cas certaine, c'est que l'on ne peut pas se contenter de prélever ou de rejeter les leçons connues jusque-là par *P* à son gré, en fonction de ce qui convient le plus à l'interprétation que l'on défend du passage. On peut certes choisir de ne pas retenir le vers supplémentaire, même si c'est probablement préjudiciable au sens, mais l'on ne peut plus invoquer sa préférence personnelle pour décider de combiner arbitrairement des leçons transmises et de lire $\acute{\omicron}\theta\acute{\omicron}\nu\eta\mu\iota\lambda\omicron\chi\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron$ en ^a1. Or c'est ce que de nombreuses interprétations, parfois brillantes sur certains points, font, sans fournir de justification appropriée.

En ce qui concerne le sens de l'extrait, l'acquis majeur des leçons issues de β est qu'elles redonnent, enfin, avec le mot $\chi\omicron\acute{\alpha}\nu\eta\sigma\iota\nu$ et le morceau de vers supplémentaire, une place aux pores qui sont le grand attendu de l'explication par Empédocle du fonctionnement des yeux, d'après tous les témoignages antiques disponibles. Le texte édité sur cette base consiste en une comparaison de la manière dont les parois d'une lanterne en laissent sortir du feu tout en le protégeant des vents avec la manière dont certains pores de l'œil, organe constitué de feu et d'eau, laissent, eux aussi, passer le feu tout en retenant l'eau. Qu'entend-t-il montrer par là ? Aristote fait preuve de malice en sous-entendant que l'intention d'Empédocle est de proposer par là une explication de la vision par une émission de feu. Il y a, au sein des interprétations proposées, deux manières de rendre compte de la comparaison : Empédocle a cherché à décrire à travers elle, soit comment l'ingénieuse Aphrodite s'y prend pour combiner l'eau et le feu à l'intérieur du globe oculaire, soit comment, dans certaines circonstances, le feu, qui se trouve en excès dans l'œil, en sort pour se disperser dans l'environnement nocturne, qui est lui par comparaison saturé en eau, ce qui est ce que nous apprend Théophraste. Les deux options peuvent peut-être se défendre, mais la première ne l'a encore jamais été d'une manière qui prenne suffisamment sérieusement en compte les données fournies par l'histoire du texte. La meilleure proposition en ce sens est certainement celle de M. RASHED (2018), mais je ne suis pas certain qu'elle puisse, en l'état se maintenir face à cette exigence. Elle est en partie solidaire (a) de l'adoption de la leçon $\acute{\omicron}\theta\acute{\omicron}\nu\eta\mu\iota\nu$ en ^a1, qui paraît pourtant inférieure et conduit à une séparation de l'eau et du feu par des voiles, alors que Théophraste les décrit placés en alternance continue, (b) du déplacement, sans justification suffisante, du vers supplémentaire dans la partie consacrée à l'œil, alors que la manière dont il figure dans *P* invite bien plutôt à le reconstituer à la suite immédiate de ^b30, et (c) de l'insertion du

vers du fragment 87, qui est à mon avis très difficilement défendable. Il me paraît de loin préférable de prendre le parti de $\chi\acute{o}\alpha\nu\eta\sigma\iota\nu$ en ^a1 et, si on souhaite le rétablir (mais pourquoi s'en priver une fois l'autorité de *P* tirée au clair ?), de laisser le vers supplémentaire là où sa transmission invite à le placer, de telle sorte qu'il se rapporte à la lanterne. Une lanterne percée de trous pour laisser passer le feu sans le laisser s'éteindre est une comparaison tout à fait juste pour un œil dont les ouvertures laissent, elles aussi, passer du feu en le préservant de l'entrée de l'eau. Si l'on déplace le vers pour le faire porter sur l'œil et que l'on retient $\acute{o}\theta\acute{o}\nu\eta\sigma\iota\nu$, on se retrouve à devoir parler de perforations dans du tissu de lin fin, ce qui n'a aucun sens techniquement parlant. Surtout, la comparaison n'intervient plus qu'avec la membrane d'une lanterne, dont le fait qu'elle présente des pores laissant passer la lumière n'a plus rien d'évident du tout. Le meilleur texte, du point de vue du sens comme de sa validité au regard de la transmission, me paraît donc être obtenu en suivant β autant que la grammaire le permet, comme le fait PRIMAVESI (2022) en corrigeant en outre les lieux qui sont de toute manière corrompus dès l'archétype.

Sens. 2, 438^a15–16

ἀλλ' εὐφυλακτότερον καὶ εὐπιλητότερον τὸ [16] ὕδωρ τοῦ ἀέρος·

15 εὐπιλητότερον **EC^cMi** et Prisc., *Met. in Tphr.* 16.11 : εὐπειλητότερον β (**B^eP¹**(ε
eras.)) : εὐποληπτότερον γ Alex^{c&p}(26.20 & 36.1) : εὐαποληπτότερον μ **S¹** :
εὐληπτότερον ξ : ἔναποληπτότερον conl. BEARE (1900) p. 149

Le commentaire d'Alexandre a été mis à contribution pour améliorer ici le texte d'Aristote, notamment par THUROT (1875), p. 399, qui défend la leçon εὐαποληπτότερον, et BEARE (1900), pp. 149–150, en faveur de sa conjecture ἔναποληπτότερον, en dépit du fait qu'Alexandre a tout de même écrit à deux reprises dans son commentaire, selon WENDLAND (1901), exactement la leçon de la branche γ , à savoir εὐποληπτότερον, selon les manuscrits unanimes en 26.20, et pour les plus importants en 36.1. Il est vrai en revanche qu'Alexandre oppose cet adjectif à $\delta\upsilon\sigma\alpha\pi\acute{o}\lambda\eta\pi\tau\omicron\varsigma$ (26.18). WENDLAND (1902), p. 174, souhaite ainsi rétablir chez Aristote la véritable leçon d'Alexandre, εὐποληπτότερον. Du point de vue de la transmission d'Aristote, la branche de *E* est, à une légère divergence près, en parfait accord avec β au sujet de la forme εὐπιλητότερον, laquelle semble également être lue par Priscien⁶⁰ : il ne fait donc guère de doute que ce soit celle de l'archétype⁶¹. Elle a été défendue ici par G. R. T. ROSS (1906), p. 139, et FÖRSTER (1938), p. 469, lequel rappelle que la constitution de l'œil dans le *Timée* est le produit d'un processus de compression (τὸ μέσον συμπιλήσαντες τῶν ὀμμάτων, 45^b), ce qui est d'autant plus pertinent

60. Lorsque celui-ci reprend ce passage, cf. *Metaphrasis in Theophrastum* 16.11 : c'est en tout cas celle que font imprimer WIMMER (1866) et BYWATER (1886), la plupart des manuscrits donnent εὐεπιληπτότερον, un seul autre εὐπιληπτότερον.

61. La variante dans β est seulement orthographique : le *deperditus* β adopte la graphie -ει- lorsque le ι est long, cf. *supra*, p. 503.

que le dialogue a été cité il y a peu (437^b10–12)⁶². Autre argument en faveur de cette leçon : la corruption de εὐπιλητότερον en εὐπιληπτότερον, et de là en εὐυποληπτότερον, εὐαποληπτότερον, ἐναποληπτότερον, εὐεπιληπτότερον ou que sais-je encore, paraît beaucoup plus probable qu'en sens inverse, d'autant plus que εὐυποληπτότερον donne un sens très proche de celui de εὐφυλακτότερον et que l'adjectif εὐπίλητος n'est quasiment pas attesté ailleurs⁶³.

Il faut par conséquent pouvoir adresser une solide objection à la leçon εὐπιλητότερον pour la renverser. BEARE (1900) se réfère à *Mete.* IV.9 pour la définition de la propriété de compactabilité (le fait d'être πιλητός)⁶⁴, terme qui ne s'applique dans ce contexte qu'à un corps compressible (πιεστός), ce qui exclut l'eau et en général tout ce qui est humide (386^b10). Il avance que l'adjectif ne pourrait donc être appliqué à l'eau, dont est constituée l'œil, ici. Il soutient également qu'il est absolument évident que l'eau est moins compressible que l'air (et non davantage), contrairement à ce qu'un tel texte fait dire à Aristote. Je ne pense pas que le rapprochement avec *Mete.* soit réellement pertinent. Il est fort possible qu'Aristote, surtout s'il a le *Timée* en tête, emploie l'adjectif en un sens non technique. Selon la définition des *Mete.*, un corps ne peut être compressible (πιεστός, ce qui est requis pour pouvoir être πιλητός) que s'il est rempli de pores, comme c'est le cas d'une éponge : cela peut difficilement s'appliquer à l'air davantage qu'à l'eau. La propriété dont parle ici Aristote ne correspond pas du tout à la compactabilité au sens des *Mete.*, qui renvoie à la capacité de conserver une certaine déformation, mais à la capacité plus élémentaire de pouvoir subir une pression. Ce qui est certain en effet, c'est que l'élément constitutif de l'œil doit absolument être capable de recevoir une certaine compression (ce dont la moindre sinusite atteste au sein de l'expérience ordinaire : on alors alors le sentiment d'une pression s'exerçant sur les yeux). Comme le mentionne Aristote ensuite, cette compression est également rendue évidente par le fait que, s'ils sont percés, l'eau s'échappe des yeux (438^a17–18) – ce qui montre au passage que l'élément dont est fait l'œil n'est pas vraiment πιλητός au sens des *Mete.*, car un matériau compactable en ce sens n'est pas susceptible de s'écouler au-dehors. Si l'on corrige l'adjectif en une forme ou une autre dérivée de λαμβάνω, on perd cette dimension de l'explication.

Sens. 2, 438^a23–24

οὐδεὶς γὰρ πω τὰ ἐντὸς τῶν βλεφάρων ἐρρίγω-^[^a24]σεν.

23 τὰ ἐντὸς β(B^eP) ε : τὸ ἐντὸς EC^cMiδ | βλεφάρων] ὀμμάτων δ

62. W. D. Ross (1955b), pp. 191–192, reconnaît la force de ce parallèle, mais s'avoue tout de même tenté par la conjecture de BEARE (1900).

63. Voir également, pour une défense de la leçon εὐπιλητότερον, ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 43–46.

64. 387^a15–17 : πιλητὰ δ' ὅσα τῶν πιεστῶν μόνιμον ἔχει τὴν πίεσιν, ἀπίλητα δὲ ὅσα ἢ ὄλως ἀπίεστα ἢ μὴ μόνιμον ἔχει τὴν πίεσιν

La question est ici très simple, mais difficile à résoudre : parle-t-on plutôt dans le grec d'Aristote de l'intérieur des paupières au singulier (comme en français et comme dans α , τὸ ἐντὸς) ou au pluriel (comme dans β , τὰ ἐντὸς) ? Le singulier insiste davantage sur l'identité structurelle des paupières des deux yeux, le pluriel sur le fait qu'il s'agit de deux parties spatialement distinctes. Si l'on compare cela avec l'intérieur des pieds, c'est-à-dire leur plante, on constatera que dans le *corpus* le substantif est au singulier lorsque le génitif est au singulier (τοῦ δὲ ποδὸς ὄσοις τὸ ἐντὸς παχὺ καὶ μὴ κοῖλον, « chez ceux chez qui la plante du pied est épaisse et plate », *Hist. An.* I.15, 494^a16–17) et au pluriel lorsqu'il est au pluriel (διὰ τί γαργαλίζονται τὰς μασχάλας καὶ τὰ ἐντὸς τῶν ποδῶν; « pourquoi nous sommes-nous chatouilleux aux aisselles et à la plante des pieds ? », *Prob.* XXXV.2, 965^b30–31). On notera également que l'on rencontre la même situation en *Insomn.* 461^a5, où β transmet εἰς τὰ ἐντὸς, ce qui semble être la leçon correcte, et α εἰς τὸ ἐντὸς.

Sens. 2, 438^a27–28

τούτου [°28] μὲν γὰρ βέλτιον τὸ ἐπ' ἀρχῆι συμφύεσθαι τοῦ ὄμματος.

28 ἐπ' ἀρχῆι β (B^eP) : ἐν ἀρχῆι α : ἐν τῆι ἀρχῆι con. BEARE (1900) pp. 150–151, prob. W. D. ROSS (1955b)

Les éditeurs n'ont jusqu'à présent considéré que le texte transmis par la branche α , βέλτιον τὸ ἐν ἀρχῆι συμφύεσθαι τοῦ ὄμματος. Or celui-ci pose un problème de construction : ἐν ἀρχῆι ainsi positionné est normalement une expression adverbiale très courante qui signifie « au début, initialement » (voir par exemple *EN* VIII.9, 1159^b25 : καθάπερ ἐν ἀρχῆι εἴρηται). L'expression τὸ ἐν ἀρχῆι revêt même un sens technique au sein du jeu dialectique (« ce qui a été admis au début », voir BONITZ (1870), *s. v.* ἀρχή, 111^b21–27). Cela ne laisse donc guère de possibilité de construire le génitif τοῦ ὄμματος en le rapportant à ἀρχῆι, et il n'est pas non plus envisageable de le rattacher à συμφύεσθαι, qui se construit avec le datif (comme c'est le cas immédiatement après, en 438^a30). Le contexte est le suivant : Aristote est en train d'objecter aux théories de la vision par émission (comme dans le *Timée*) qu'il leur faut expliquer comment il se fait que l'on ne voit pas à n'importe quelle distance. Puisque rien ne semble l'arrêter, la lumière émise depuis les yeux devrait en effet aller jusqu'aux confins de l'univers. Il manque donc à ces théories une explication du mécanisme causal par lequel cette lumière ne va que jusqu'à un certain point, correspondant à la limite observable du champ visuel. La réponse apportée par certains est que, au-delà d'une certaine limite ou sous certaines conditions, la lumière émise depuis les yeux subit un processus de coalescence et ne donne plus lieu à la vision (437^a27). Aristote n'est manifestement pas du tout convaincu par cette réponse, qu'il commence par accuser d'être intrinsèquement bête. La phrase en question a pour fonction d'expliquer en quoi consiste l'erreur : on devine, quel que soit le texte correct, qu'elle porte sur le lieu où cette coalescence est supposée se produire, puisque, d'après la manière dont

Aristote les présentent, ses adversaires ne sont pas en mesure d'expliquer pourquoi celle-ci a lieu là plutôt qu'ailleurs. On devine même que la répartie cinglante d'Aristote est qu'elle devrait avoir dès la sortie de cette lumière des yeux, ce qui requiert de pouvoir rapporter τοῦ ὄμματος à ἀρχῆι. La solution de BEARE (1900), pp. 150–151, suivie par W. D. ROSS (1955b), consiste à rajouter un article devant le nom (ἐν τῆι ἀρχῆι) de manière à empêcher la formation de l'expression adverbiale. On peut alors comprendre que les personnes en question « feraient mieux de dire que la coalescence a lieu dès le début de l'œil ». On supposera alors que la perte de l'article a eu lieu du fait de la familiarité de l'expression ἐν ἀρχῆι. La solution est astucieuse, mais la prise en compte de la leçon de β fournit une manière plus simple encore, plus précise et de surcroît attestée au sein de la transmission de résoudre la difficulté. Cette branche donne en effet la leçon ἐπ' ἀρχῆι. Son sens et son authenticité apparaissent grâce à l'examen d'un passage parallèle, en *Hist. An.* III.1, 511^a9–10 : τὰ ὠὰ ἐνταῦθα γίνεται καὶ ἄνω ἐπ' ἀρχῆι τοῦ ὑποζώματος, chez les animaux à la fois ovipares et vivipares, « les œufs se forment là où la matrice rejoint le diaphragme, c'est-à-dire en haut au commencement du diaphragme ». C'est là l'une des très rares attestations de l'expression ἐπ' ἀρχῆι dans les textes conservés de la période classique, la seule autre chez Aristote. On notera qu'elle se construit avec le génitif et qu'elle revêt un sens spatial très précis : ἐπ' ἀρχῆι suivi du génitif désigne ici l'extrémité spatiale de la partie en question. C'est précisément le sens qui est attendu dans ce passage de *Sens.*, où Aristote parle peu après justement de l'extrémité des yeux (ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος, 438^b8–9) : il vaudrait mieux pour ces gens dire que la coalescence a lieu dès que la lumière sort des yeux, c'est-à-dire à leur extrémité. Il ne fait donc aucun doute qu'il faut adopter cette leçon, la faute s'explique toujours par la prévalence de l'expression ἐν ἀρχῆι, surtout lorsqu'il y a immédiatement après un verbe à l'infinitif.

Sens. 2, 438^b5–11

καὶ εὐλόγως τὸ ἐντός ἐστὶν [^b6] ὕδατος· διαφανὲς γὰρ τὸ ὕδωρ, ὁρᾶται δὲ ὡσπερ καὶ [^b7] ἔξω οὐκ ἄνευ φωτός, οὕτως καὶ ἐντός· διαφανὲς ἄρα δεῖ [^b8] εἶναι· ἀνάγκη ἄρα ὕδωρ εἶναι, ἐπειδὴ οὐκ ἀήρ. οὐ γὰρ ἐπὶ [^b9] τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος ἡ ψυχὴ ἢ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητικόν [^b10] ἐστὶν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντός· διόπερ ἀνάγκη διαφανὲς εἶναι [^b11] καὶ δεκτικὸν φωτός τὸ ἐντός τοῦ ὄμματος.

6 δὲ codd.] γὰρ conī. THUROT (1875) p. 399 ex Alex^P(35.19) || 7 οὕτως ω] οὕτων B^e | ἐντός α : τὸ ἐντός β(B^eP)Z^a || 8 ἀνάγκη ἄρα β(B^eP)ε Alex^P(35.25) : καὶ ἀνάγκη EC^cMiδ || 8–9 ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος ε : ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὄμματος ω Alex¹(36.5 ; ἐπὶ τῶι ἐσχάτῳ τοῦ ὄμματος Alex^c 34.3–4) : ἐπὶ ἐσχάτου τοῦ ὄμματος W. D. ROSS (1955b) || 9 αἰσθητικόν ω] αἰσθητήριον λ || 11 καὶ δεκτικόν αP : δεκτικὸν B^e

La leçon de β en 438^b7, τὸ ἐντός (au lieu de simplement ἐντός), n'est pas totalement

impossible, il n'est pas évident de déterminer si Alexandre a lu ou non l'article⁶⁵. Quoiqu'il en soit, la présence de l'article devant ἐντός introduirait une asymétrie avec ἔξω qui n'a pas lieu d'être, la faute s'explique à partir de l'occurrence de l'expression τὸ ἐντός en 438^{b5}. Je crois en revanche préférable d'adopter la leçon de **β**, ἀνάγκη ἄρα, en 438^{b8}, retenue également par W. D. ROSS (1955b) contre les éditeurs précédents, qui choisissent celle de **α**, καὶ ἀνάγκη. Elle peut, cette fois, se prévaloir du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise (ἀναγκαῖον ἄρα ὕδωρ εἶναι τοῦτο, ἐπεὶ μὴ ἀήρ ἐστίν, 35.25). C'est peut-être la répétition de la particule ἄρα en 438^{b7} et 438^{b8} qui a gêné les éditeurs, en dépit du soutien d'Alexandre. Si c'est le cas, on peut aisément dissiper un tel trouble, parce qu'Aristote ne semble pas avoir le moindre problème à l'employer ainsi lors d'inférences successives⁶⁶. C'est le cas ici : il suit de ce qui précède que l'intérieur de l'œil doit être transparent ; or l'eau et l'air sont les seuls éléments transparents et il a été montré qu'il n'est pas fait d'air, il en résulte donc qu'il est fait d'eau.

Le lien avec la suite du texte n'est pas très clair. On a l'impression qu'Aristote démontre une deuxième fois la nécessité pour l'œil d'être transparent, ce pourquoi, si je comprends bien, BLOCH (2004), p. 57, soupçonne toute la section οὐ γὰρ . . . τοῦ ὄμματος (438^{b8}–11) d'être corrompue. Il faut tout de même noter que c'est celle-ci qui introduit le thème de la transmission de la lumière à travers l'œil jusqu'à la partie perceptive proprement dite, sans quoi l'exemple suivant des soldats blessés à la tempe (438^{b11}–16) ne se laisse pas comprendre. On peut se sentir embarrassé par les arguments reposant sur une sorte de localisation de l'âme ou de ses parties si l'on se réfère au cadre hylémorphique, mais on doit garder à l'esprit que ceux-ci sont récurrents dans les *PN* et donc s'abstenir de retoucher le texte pour cette raison. L'expression ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὄμματος, qui est celle des meilleurs manuscrits, doit impérativement renvoyer à la surface de l'œil : l'argument est en effet que, puisque l'on voit par réception de la lumière et que la partie perceptive n'est pas directement en contact avec elle, étant située à l'intérieur du corps⁶⁷, il faut que l'œil laisse passer la lumière, si bien que son intérieur doit nécessairement être transparent. La question est de savoir si cette leçon peut avoir ce sens. W. D. ROSS (1955b) a identifié ici une difficulté concernant l'article. La leçon de l'archétype ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὄμματος le laisse en effet comprendre comme si l'adjectif était tout simplement épithète, ce qui ne

65. Comparer 35.22–23 (ὡς γὰρ ἔξω μὴ ὄντος φωτός ἀδύνατον ὁραθῆναι τι, οὕτως οὐδὲ ἐντός) et 36.7–9 (εἰπὼν ὁρᾶται δὲ ὡσπερ καὶ ἔξω οὐκ ἄνευ φωτός, οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ ἐντός τοῦ δεῖν καὶ τὸ ἐντός διαφανές εἶναι αἰτίαν παρατίθεται, ὅτι μὴ ἐστίν ἢ ψυχὴ καὶ ἡ ὁρατικὴ δύναμις ἐν τῷ ὀφθαλμῷ).

66. Voir par exemple *Sens*. 447^{b15}–17, *Cael.* I.6, 274^{a16}–18, *EN* VII.2, 1139^{b22}–23.

67. On peut comprendre qu'il s'agit du siège de la perception au niveau du cœur, mais ce n'est pas indispensable. Le mécanisme de transmission dont il est question dans le texte a l'air d'être plus simple pour aller des yeux jusqu'au cœur, puisqu'Aristote parle seulement de lumière et de transparence, y compris lorsqu'il mentionne des pores qu'une blessure à la tempe peut obstruer (438^{b11}–16). Il suffit d'accorder la prémisse selon laquelle la partie perceptive n'est pas située à la surface du corps pour que l'argument opère. Voir à ce sujet *Gener. An.* II.6, 743^{b35}–744^{a5} (les organes des sens, en particulier les yeux, sont placés sur des pores), ainsi que la discussion de ce passage de *Sens*. 2 chez JOHANSEN (1996), pp. 67–95.

donnera pas le sens désiré : il doit être question ici, non pas du dernier œil, mais de la partie spatiale de l'œil qui constitue sa limite externe. En revanche, si l'on lit, comme il le suggère, ἐπὶ ἐσχάτου τοῦ ὀμματος, alors il est clair, par la position de l'article⁶⁸, que le premier génitif se construit avec la préposition, et que le second est un attribut du premier. On peut parvenir au même résultat en adoptant la leçon de ϵ , ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὀμματος, qui ressemble à une expression employée par Alexandre (34.3–4)⁶⁹. C'est néanmoins une chose que la leçon de l'archétype se laisse construire de manière erronée, et une autre qu'elle n'admette que cette seule construction. Peut-on lire ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὀμματος en comprenant peu ou prou la même chose que si l'on lisait ἐπὶ ἐσχάτου τοῦ ὀμματος ou ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὀμματος ? C'est peut-être possible, mais cela ne correspond pas à une situation normale d'omission de l'article⁷⁰. Je préfère donc adopter la leçon de ϵ , en dépit du fait qu'il s'agisse probablement d'une correction, en vertu du parallèle avec *An.* II.11, 423^b21–22 et en supposant que le second article aura été perdu par haplographie.

Sens. 2, 438^b16–20

ὥστ' εἴπερ ἐπὶ τούτων [^b17] συμβαίνει καθάπερ λέγομεν, φανερόν ὡς εἰ δεῖ τοῦτον τὸν [^b18] τρόπον ἀποδιδόναι καὶ προσάπτειν ἕκαστον τῶν αἰσθητηρίων [^b19] ἐν τῶν στοιχείων, τοῦ μὲν ὀμματος τὸ ὀρατικὸν ὕδατος [^b20] ὑποληπτέον, ἀέρος δὲ τὸ τῶν ψόφων αἰσθητικόν, . . .

16 ἐπὶ τούτων β (**B^eP**) γ (τούτων **S¹O^d**) Alex^l(37.6) : τούτων τι **EC^cMi** || 17 ὡς εἰ δεῖ β (**B^eP**) γ Alex^p(37.7) : ὡς δεῖ **EC^cMi**

Les deux difficultés textuelles que ce passage a pu présenter sont en grande partie résolues par la prise en compte de la branche β , qui soutient dans chaque cas la leçon connue auparavant comme celle de γ . BEKKER (1831) a, *a contrario*, initialement suivi à chaque fois la branche de *E*, ce qui a suscité certains débats chez les interprètes. La leçon ἐπὶ τούτων en 438^b16 a été défendue, notamment du fait du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise (voir le *lemma* en 37.6 et sa paraphrase aux lignes suivantes), par THUROT (1875), p. 400, NEUHAEUSER (1878), p. 21 et WENDLAND (1902), p. 174, pour cette raison que la proposition εἴπερ ἐπὶ τούτων συμβαίνει καθάπερ λέγομεν doit renvoyer à la mise au point d'Aristote au sujet de la constitution de l'œil. Aristote reprend en effet ici la question de la mise en rapport des éléments et des sens, introduite en 438^a19sq. : la théorie commune consiste à associer l'œil au feu, ce qu'Aristote refuse aussitôt. Après

68. Kühner-Gerth II.1, §436.3.A, p. 613.

69. Comparer *An.* II.11, 423^b21–22 : les sens ne perçoivent pas au moyen d'un contact avec leur objet, οἷον εἴ τις σῶμά τι λευκὸν ἐπὶ τοῦ ὀμματος θεῖη τὸ ἔσχατον.

70. Kühner-Gerth II.1, §462.k et l, pp. 607–608 : on peut omettre l'article devant un adjectif substantivé et devant un terme qui reçoit un attribut au génitif, comme c'est le cas de l'adjectif ἐσχάτου ici, on peut parfois omettre l'article de l'attribut aussi, en particulier lorsqu'il s'agit de concepts généraux, ou conserver les deux articles. Cela ne correspond pas à la situation ici, où c'est le terme principal, qui est un adjectif substantivé, qui conserve son article et son attribut qui le perd.

une longue section destinée à prouver que cet organe doit être constitué, non pas de feu, mais d'eau, il s'agit désormais de considérer une version amendée de ces théories, où cette erreur au moins serait rectifiée. Il n'y a donc nul besoin de l'indéfini τ que transmet la branche de *E*, dont le copiste ne semble pas avoir saisi la progression du texte.

La question textuelle au sujet de la présence de $\epsilon\iota$ en ^b17, question laissée assez ouverte par les manuscrits tant que l'on ignore la branche β , se redouble d'un problème exégétique, en ce que les interprètes ont pu un temps hésiter sur l'attitude d'Aristote à l'égard de la mise en rapport des éléments et des sens. Sans $\epsilon\iota$, on semble assez obligé de comprendre le texte d'une manière qui implique qu'Aristote reprenne les théories de ce genre à son propre compte ; avec $\epsilon\iota$ (l'apodose étant alors gouvernée par $\upsilon\text{ποληπτέον}$, ^b20), il est clair qu'il les ne les aborde qu'avec une certaine distance. Or, comme Alexandre d'Aphrodise prend soin de le signaler⁷¹, la position d'Aristote est résolument opposée aux tentatives d'associer chaque sens à un élément. C'est déjà le cas en 438^a19sq., où il pointe du doigt l'absurdité qu'il y a à tenter d'établir une bijection entre cinq sens et quatre éléments, et c'est encore plus évident dans *An*, par exemple en III.1, où il est affirmé que le feu ne rentre dans la composition d'aucun sens en particulier⁷². La position d'Aristote ne consiste cependant pas dans un rejet pur et simple de toute tentative de ce genre : il considère comme tout à fait pertinent de se demander s'il y a un lien entre un sens et un élément particuliers, parce que la question de la composition matérielle des sens est importante, mais il refuse fermement de chercher à établir un rapport bijectif entre les deux ensembles. La leçon $\acute{\omega}\varsigma \epsilon\iota \delta\epsilon\iota$ en ^b17 est pour cette raison supérieure du point de vue doctrinal, en ce qu'elle évite l'assertion brute par Aristote d'une théorie dont il rejette par ailleurs la pièce maîtresse, ce qui a permis à de nombreux interprètes de se prononcer en sa faveur⁷³. Elle est désormais solidement établie comme étant celle de l'archétype par l'apport de β .

Sens. 2, 438^b24–27

ἡ δ' ὀσμὴ καπνώδης τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις, ἡ δ' ἀνα-^[^b25]θυμίασις ἡ καπνώδης ἐκ πυρός. διὸ καὶ περὶ τὸν ἐγ-^[^b26]χέφαλον τῷ τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον

71. Voir 38.12–18. Contrairement à d'autres, je ne suis pas certain que l'on puisse tirer argument de ce passage pour montrer qu'Alexandre lit $\phi\alpha\nu\epsilon\rho\acute{\omicron}\nu \acute{\omega}\varsigma \epsilon\iota \delta\epsilon\iota$. . . en ^b17, même si c'est probablement le cas. Sa paraphrase en 37.7–10 le suggère déjà davantage, mais elle demeure assez éloignée de la lettre d'Aristote, et Alexandre connaît assez bien *An*. pour arriver par lui-même à cette position.

72. 425^a3–8 : $\tau\acute{\omega}\nu \delta\epsilon \acute{\alpha}\pi\lambda\acute{\omega}\nu \acute{\epsilon}\kappa \delta\upsilon\omicron \tau\acute{\omicron}\upsilon\tau\omega\nu \alpha\iota\sigma\theta\eta\tau\acute{\eta}\rho\iota\alpha \mu\acute{\omicron}\nu\omicron\nu \acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}\nu, \acute{\epsilon}\xi \acute{\alpha}\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma \kappa\alpha\iota \acute{\upsilon}\delta\alpha\tau\omicron\varsigma$ (ἡ μὲν γὰρ κόρη ὕδατος, ἡ δ' ἀκοή ἀέρος, ἡ δ' ὀσφρησις θατέρου τούτων), τὸ δὲ πῦρ ἢ οὐθενός ἢ κοινὸν πάντων (οὐθὲν γὰρ ἄνευ θερμότητος αἰσθητικόν), γῆ δὲ ἢ οὐθενός, ἢ ἐν τῇ ἀφῆι μάλιστα μέμικται ἰδίως, διὸ λείποιτ' ἂν μὴθὲν εἶναι αἰσθητήριον ἕξω ὕδατος καὶ ἀέρος.

73. Par exemple, BAEUMKER (1877), NEUHAEUSER (1878), p. 21, ZELLER (1879), p. 538, BEARE (1894), p. 19, WENDLAND (1902), p. 175, RODIER (1909), p. 337. Elle a de fait été adoptée par les éditeurs dès BIEHL (1898). La leçon adverse, $\acute{\omega}\varsigma \delta\epsilon\iota$, a en revanche été défendue, sur des fondements assez sablonneux, par THUROT (1875), p. 400 (contre le témoignage d'Alexandre!), par ZIAJA (1887), et, encore récemment, par BOLOTIN (2021), p. 10 n. 22.

αἰσθητήριόν ἐστιν· δυ-^b27]νάμει γὰρ θερμὴ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν.

24–25 ἢ δ' ὁσμὴ καπνώδης τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις, ἢ δ' ἀναθυμίασις ἢ καπνώδης ἐκ πυρός **γ** : ἢ δ' ὁσμὴ καπνώδης ἀναθυμίασις ἐστὶν, ἢ δ' ἀναθυμίασις ἢ καπνώδης ἐκ πυρός **EC^cMi** : ἢ δ' ὁσμὴ καπνώδης τίς ἐστὶν ἀναθυμίασις, ἢ δ' ἀναθυμίασις ἢ καπνώδης ἔμπυρος **β(P, ἔμπυρος B^e)** : del. HAYDUCK (1877) p. 11 || **25–26** περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῷ τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον αἰσθητήριόν ἐστὶν **ε** Alex^c(40.8–9 & 27) : περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῷ τόπῳ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον αἰσθητήριόν ἐστὶν **β(B^eP)** : περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῷ τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστὶν ἴδιον **η** : τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστὶν ἴδιον **EC^cMiδ** : τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἴδιον ἐστὶν **μ** : *instrumentum odoratus proprium est loci qui est circa cerebrum* Anon : *circa cerebrum loco odoratus proprium sensitivum est* Guil

L'affirmation selon laquelle l'odeur est une exhalaison fumeuse (καπνώδης ἀναθυμίασις) a pu déconcerter les interprètes. Aristote nie en effet plus loin que l'odeur puisse être une exhalaison, en 443^a21–^b2, au nom du fait qu'une exhalaison ne saurait se produire dans l'eau et que certains animaux aquatiques sentent tout de même des odeurs. Il y a alors diverses options pour ne pas avoir à se résigner à supprimer ce passage, comme l'envisage Hayduck. On peut dissoudre la contradiction apparente en supposant que les deux passages en question ont été rédigés à deux périodes différentes, selon la méthode développementaliste usuelle, en faisant l'hypothèse qu'Aristote aurait souscrit à des théories opposées au cours de sa vie. C'est ce que suggère W. D. ROSS (1955b), p. 194. On peut aussi restreindre cette affirmation aux odeurs véhiculées par l'air, ce qui la soustrait à l'objection faite plus loin, et semble correspondre à ce qu'Aristote déclare en 445^a25–27 (τοῦ δ' ὀσφραντοῦ ... μετὰ πνευματώδους εἰσέρχεται ἀναθυμιάσεως). Cette option peut éventuellement s'appuyer sur l'indéfini τις en ^b24, que l'on peut interpréter comme une manière pour Aristote de signaler qu'il n'est pas en train de prononcer son dernier mot au sujet de la nature de l'odeur. Enfin, on peut placer tout ce développement, jusqu'en 439^a5 (fin du deuxième chapitre), sous la chape de l'hypothèse initiale d'une correspondance entre sens et éléments (^b17–18), dont Aristote ne joue le jeu que jusqu'à un certain point. Il n'y a alors pas trop à s'inquiéter de la compatibilité avec la doctrine authentique de propos qu'il n'avance qu'à titre hypothétique. C'est ce que RODIER (1909), p. 337, demande que l'on fasse et je note que cela n'est pas incompatible avec la solution précédente. Dans tous les cas, il n'y a nul besoin de chercher à intervenir dans le texte pour cette raison.

Il y a une petite difficulté textuelle en 438^b25, où les manuscrits de **α** transmettent ἐκ πυρός, qui est aussi celle lue par Alexandre d'Aphrodise (40.7), tandis que ceux de **β** donnent, si l'on ignore une faute stupide dans **B^e**, ἔμπυρος, les deux leçons étant évidemment très proches du point de vue paléographique. Elles sont à peu près équivalentes du point de vue du sens, qui exige surtout que cette exhalaison soit chaude.

Cependant, l'association de l'odorat avec l'élément du feu (438^b20–21) se soutient mieux d'un texte où son objet, l'odeur, serait réellement fait de feu également, en vertu de l'identité du sentant et du senti dans l'acte de sentir. En outre, l'adjectif ἔμπυρος n'est pas attesté chez Aristote, même s'il l'est en *Mir.* 846^b16 et, amplement, chez Théophraste. Il me semble donc que le parti le plus prudent est de conserver le texte traditionnel.

En 438^b24–25, les éditeurs n'ont en général pas pu connaître la leçon de la famille ϵ , faute d'avoir consulté les manuscrits appropriés, ni retracer l'origine de la leçon de *P*. La situation est en fait la suivante : les leçons qui s'opposent sont celle partagée par la branche de *E* et la famille δ , celle jusque-là retenue par les éditeurs, et celle de ϵ , qui est, sans aucun doute possible, celle que lit Alexandre d'Aphrodise⁷⁴ et aussi, à une petite faute triviale près, celle de β . Elle est rejointe par la traduction de Guillaume de Moerbeke, même si son origine est incertaine : elle est issue, soit de son exemplaire appartenant à la famille β (auquel cas celui-ci a conservé un texte meilleur que celui de *B*^e et de *P*, car préservé de la corruption de τὸ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον αἰσθητήριον), soit de son exemplaire de γ (ce qui témoignerait de l'ancienneté de la leçon de ϵ). Les deux leçons diffèrent essentiellement par la position des articles et du mot, ce qui a des conséquences quant à la construction ἴδιον. Le seul moyen de comprendre la leçon que l'on lit dans le manuscrit *E* est de rattacher le datif τῶι περι τὸν ἐγκέφαλον τόπωι à ἴδιον, qui serait alors le prédicat de la copule (« l'organe de l'odorat est propre au lieu qui entoure le cerveau »). Cela ne correspond pas à la construction normale de l'adjectif chez Aristote, qui va normalement de pair avec le génitif. En revanche, avec la leçon de ϵ , ἴδιον fait partie du groupe nominal représentant le sujet du verbe, tandis que τῶι τόπωι devient une sorte de datif de point de vue (« l'organe propre à l'odorat est, quant à son lieu, situé au niveau du cerveau »). Je donne la préférence à cette dernière leçon, pour plusieurs raisons. Elle permet de construire l'adjectif avec le génitif. Elle dispose d'une autorité supérieure, parce que c'est celle que lit Alexandre d'Aphrodise. Elle paraît plus difficile que la leçon adverse en ce qu'elle implique de construire τῶι τόπωι comme une sorte d'addition. Enfin, elle évite d'avoir à faire de cette proximité par rapport au cerveau une propriété propre à l'organe de l'odorat, ce qui me semble douteux (car les yeux semblent tout aussi proches du cerveau), mais se contente de mettre en lien la chaleur supposée des odeurs avec le rôle refroidissant du cerveau.

Sens. 3, 439^a12–15

ἔστι μὲν οὖν ἕκα-^[*13]στον διχῶς λεγόμενον, τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει. τὸ
^[*14] μὲν οὖν ἐνεργεῖαι χρῶμα καὶ ὁ ψόφος πῶς ἐστὶ τὸ αὐτὸ ^[*15]ἢ ἕτερον ταῖς

74. Comme l'a déjà aperçu THUROT (1875), p. 400. Voir 40.7–9 (εἰπὼν γὰρ ἐκ πυρὸς τὴν ὀσφρησιν εἶναι καὶ διὰ τοῦτο περι τὸν ἐγκέφαλον εἶναι τὸ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον αἰσθητήριον ...) et 40.26–27 (διὰ γὰρ τοῦτο εἰπὼν διὸ καὶ περι τὸν ἐγκέφαλον προσέθηκε τῶι τόπωι).

κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεων, οἷον...

13 τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει **α** : τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει **β**(**B^eP**) : τὸ μὲν ἐνεργεῖαι τὸ δὲ δυνάμει λεγόμενον Alex¹(41.24–25, λεγόμενον del. edd.) || **14** ὁ ψόφος **ω**] ψόφος **US** SIWEK (1963)

Le pronom ἕκαστον (439^a12–13) renvoie aux différents objets de la sensation inventoriés au début du chapitre (439^a6–12), qui sont dits, selon le texte que l'on lit, à la fois selon la puissance et selon l'acte, ou une puissance ou un acte. La division entre les branches **α** et **β** en 439^a13–14 entraîne une difficulté remarquable en cela qu'elle se retrouve à l'identique dans le meilleur parallèle textuel au sein du *corpus*, en ce qui concerne cette formule, en *An.* II.8, 419^b5, à propos du son (ὁ μὲν γὰρ ἐνεργεῖαι τις, ὁ δὲ δυνάμει, οὐ environ la moitié de la tradition manuscrite transmet le nominatif adopté par BEKKER (1831)). La corruption est en tout cas très facile du point de vue paléographique, dans un sens comme dans l'autre, et les deux variantes donnent un sens qui paraît admissible, car on peut dire d'une couleur, lorsqu'elle n'est pas vue, qu'elle est en puissance, tout autant qu'une puissance, celle d'affecter les yeux d'une certaine manière. Il faut toutefois relever que la manière dont Alexandre explique ce passage, même si le *lemma* est sans doute légèrement corrompu, rend limpide le fait qu'il lise le datif dans son exemplaire. La construction avec λεγόμενον et la considération de la suite du texte me font également incliner, comme les éditeurs précédents, en faveur du datif : τὸ μὲν οὖν ἐνεργεῖαι χρώμα... ne peut se construire qu'avec le datif ἐνεργεῖαι et semble clairement reprendre la formule précédente. L'adoption de la leçon de **β** entraînerait donc un soudain changement dans l'emploi de ce terme, ce qui ne semble guère acceptable.

Sens. 3, 439^a28–439^b1

... τοῦ δ' ἐν τοῖς [^a28] σώμασι διαφανοῦς τὸ ἔσχατον ὅτι μὲν εἴη ἄν τι, δῆλον, [^a29] ὅτι δὲ τοῦτ' ἐστὶ τὸ χρώμα, ἐκ τῶν συμβαινόντων φανερόν. [^a30] τότε γὰρ χρώμα ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας (διὸ καὶ οἱ [^a31] Πυθαγόρειοι τὴν ἐπιφάνειαν χροάν ἐκάλουν). ἔστι μὲν γὰρ ἐν [^a32] τῷ τοῦ σώματος πέρατι, ἀλλ' οὐ τὸ τοῦ σώματος πέ-^a33]ρας, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν φύσιν δεῖ νομίζειν ἥπερ καὶ ἔξω [^b1] χρωματίζεται, ταύτην καὶ ἐντός.

28 ὅτι μὲν εἴη ἄν τι **β**(**B^eP**)**εμγ**(γρ.) : ὅτι μὲν εἴη πάντι **EC^cMiLU¹S²** : ὅτι μὲν εἴη ἀλλ' ὅτι **N** : ὅτι μὲν οὖν αὐτὰ **Z^a** || **30** τότε γὰρ χρώμα **β**(**B^eP**)**ε** : τὸ γὰρ χρώμα **EC^cMiδ** Alex^c(49.9–10) | ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας **β**(**B^eP**), def. ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 47–51 : ἢ ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἢ πέρας **α** Alex^c(49.10) : *aut in extremitate est aut extremitas est* Anon : *in extremitate aut extremitas est* Guil | διὸ καὶ **α** : καὶ διὸ καὶ **B^e** : *unde et* Anon : *unde* Guil || **31** Πυθαγόρειοι vulg. : Πυθαγόριοι **E¹P¹C^aN**(a.c.)**H^a**(a.c.)**Z^a** | χροάν **εPy** Alex^p(49.12) : χρωάν **B^e** : χροῖαν **E**(m.r., χριαν **E¹**)**C^cMiδξ** || **31** ἐκάλουν **ω**] καλοῦσιν **E¹**(γρ. in marg.)**C^a**(γρ. in marg.) : ἔλεγον Alex^p(49.12) | γὰρ **ω**] οὖν **ε** || **32** οὐ **β**(**B^eP**)**εμ** Alex^p(49.14,25) : οὐ τι

EC^cMiλ : οὔτοι conī. BONITZ (1870) 539^b21, prob. FÖRSTER (1938) p. 470 || **33**
 φύσιν δεῖ νομίζεῖν ω] δεῖ φύσιν νομίζεῖν **C^aπν** Alex^{l&c}(49.24, 49.28–50.1) | ἥπερ **α**
 Alex^p(50.2) : εἴπερ **β(B^eP)**

Ce passage concentre de nombreuses difficultés textuelles de divers ordres. En 439^a28, la leçon ἄν τι a été unanimement reconnue comme supérieure à la leçon πάντι, même si celle-ci est majoritaire dans les manuscrits employés par la plupart des éditeurs. Il est en effet beaucoup plus pertinent pour Aristote d’insister sur la réalité de la limite du transparent dans les corps, avant d’expliquer son lien avec la couleur que l’on voit, que de souligner que celle-ci est présente en toutes choses, dans la mesure où l’on se doute bien que les corps visibles ont une extension spatiale limitée, *a fortiori* le transparent présent en eux.

En 439^a30, on trouve deux variantes au sein de la transmission : une disjonction dans le *deperditus* **α**, τὸ γὰρ χρῶμα ἢ ἐν τῷ πέρατί ἐστὶν ἢ πέρασ, et une proposition avec l’opérateur *qua* dans **β**, τότε γὰρ χρῶμα ἐν τῷ πέρατί ἐστὶν ἢ πέρασ. Il est assez facile de passer de l’une à l’autre sur le plan paléographique, en supposant dans un cas que la lettre H avant πέρασ a été interprétée comme une disjonction et dupliquée pour faire ressortir l’autre terme de l’alternative et dans l’autre que la première disjonction ἢ avant ἐν τῷ πέρατί a été perdue, ce qui a permis à l’autre d’être interprétée autrement. Les éditions précédentes se fondent toutes sur la leçon de **α**. Cela donne un texte qui impose une alternative selon laquelle la couleur serait à ce stade, soit située à la limite des corps, soit serait cette limite elle-même (τὸ γὰρ χρῶμα ἢ ἐν τῷ πέρατί ἐστὶν ἢ πέρασ). Puisqu’il s’agit manifestement de deux possibilités distinctes, on s’attend naturellement à ce qu’Aristote intervienne ensuite pour écarter l’une d’entre elles au profit de l’autre et arriver ainsi à une position définitive au sujet de la nature de la couleur. Or ce n’est absolument pas ce qui se produit. Aristote poursuit en effet, après une mise au point doxographique, en partant paisiblement du principe qu’il a été établi que la couleur est à la limite et non cette limite elle-même (ἔστι μὲν γὰρ ἐν τῷ τοῦ σώματος πέρατι, ἀλλ’ οὐ τὸ τοῦ σώματος πέρασ, ^a31–33, ce qu’il va répéter en ^b10), où l’on notera que cette affirmation est introduite par la particule γὰρ, ce qui montre que ce point est tenu pour acquis. Aristote n’y retourne jamais par la suite, la possibilité que la couleur soit la limite du corps semble s’être tout bonnement évanouie en l’espace de deux lignes. En outre, la phrase précédente, celle qui est censée être justifiée (si l’on lit γὰρ seulement avec **α**) affirme que la question de la nature de la couleur est réglée, d’une manière qui exclut d’ores et d’emblée que l’on puisse soutenir sérieusement que la couleur est la limite du corps, si bien que la réintroduction d’une alternative dont c’est l’un des termes n’a guère de sens.

Il me paraît donc clair que la leçon de **β** est de loin supérieure du point de vue du sens⁷⁵. Si on l’adopte, Aristote n’ouvre pas du tout une alternative, mais affirme tout de

75. Cette variante est déjà observée et défendue par ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 47–51. Il est possible que Guillaume de Moerbeke ait suivi son exemplaire de cette famille ici, mais ait tout de même compris

go que la couleur se trouve au niveau de la limite du corps, en tant que limite (autrement dit, non pas par coïncidence, mais parce qu'il s'agit aussi de la limite du transparent dans le corps en question). Cela correspond très bien à sa déclaration précédente, selon laquelle il est évident, d'après l'expérience, que l'extrémité du transparent dans les corps est la couleur, parce que cette extrémité coïncide avec la limite du corps sans lui être identique, dont c'est alors une conséquence (τότε γάρ). On comprend aussi pourquoi Aristote peut alors se permettre de reprendre cette thèse en en ^a31–33. Même si Alexandre d'Aphrodise lit, sans aucun doute possible, la leçon de α , il me semble donc que la leçon de β est de loin supérieure du point de vue du sens et doit être retenue.

Il y a souvent une distinction implicite chez Aristote entre $\chiροία$ ou $\chiρόα$, qui renvoie d'abord à l'apparence superficielle d'une chose, en particulier à la peau et à son teint, et $\chiρῶμα$, qui désigne plus proprement la couleur, même si les deux termes partagent visiblement la même racine. Je pense que c'est par exemple le cas en *Cat.* 9^b9–19, où la $\chiροία$ dépend de la constitution physique de la personne, bien qu'elle puisse changer de $\chiρῶμα$ en fonction des émotions qu'elle ressent, si elle rougit ou pâlit. C'est également le cas ici, où Aristote fournit un renseignement doxographique précieux sur l'origine « pythagoricienne » de cette signification, lequel est entré dans les compilations ultérieures, ce qui lui a valu une certaine célébrité (voir Aétius, *Placita philosophorum*, I.15.2, 313^a4 et ^b6 DIELS (1879)). Je ne dispose pas d'assez d'éléments pour trancher la question orthographique entre $\chiροία$ et $\chiρόα$, ici comme un peu plus bas, en ^b4, et me contente de reproduire la forme dont l'autorité me semble supérieure.

La conjecture de BONITZ (1870), qui est loin d'être mauvaise, se fonde toutefois sur la variante transmise par la branche de *E* et est de ce fait rendue caduque par le rétablissement du texte de l'archétype à cet endroit. La variante de β en ^a33, εἴπερ, n'est qu'une faute de majuscules.

Sens. 3, 439^b10–14

ἐπεὶ δ' ἐν πέρατι ἡ χροία, τούτου ἂν πέρας τι εἴη, [^b11] ὥστε χρωμα ἂν εἴη τὸ τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι ὠρισμέ-^b12]νωι πέρας. καὶ αὐτῶν δὲ τῶν διαφανῶν, οἷον ὕδατος καὶ [^b13] εἴ τι ἄλλο τοιοῦτον, ὅσων φαίνεται τι χρωμα ἴδιον ὑπάρ-^b14]χειν, κατὰ τὸ ἕσχατον ὁμοίως πᾶσιν ὑπάρχει.

10 πέρας τι εἴη β (**B^ePF2** (*utique extremitas aliqua* Guil)) : ἐν πέρατι εἴη α || 11 σώματι ω] χρώματι η || 13 ὅσων β (**B^e**) ϵ : καὶ ὅσοις **EC^cMiδP** : καὶ ὅσων **U** : ὅσοις **v** et THUROT (1875) p. 401 : *in quocumque* Anon : *quorumcunque* Guil | φαίνεται τι χρωμα β (**B^ePF2** (*aliquis color* Guil)) : φαίνεται χρωμα α

Il y a en gros deux lieux où s'affrontent ici des variantes à l'autorité équivalente.

comme η (*aut*) ce qu'il fallait en réalité interpréter comme η (*qua*). Cela expliquerait pourquoi il supprime le premier *aut* de la *vetus*.

En 439^b10, il faut choisir entre deux versions de l'apodose très proches du point de vue paléographique, τούτου ἂν πέρας τι εἶη, selon **β**, ou τούτου ἂν ἐν πέρατι εἶη, selon **α**, suivie jusque-là par les éditeurs, où le pronom τούτου renvoie au transparent (τὸ διαφανές, 439^b8). Aristote vient de récapituler sa conception de la couleur, selon laquelle c'est toujours le transparent qui en est le porteur à l'intérieur des corps, tout comme c'est lui qui assure sa transmission entre les corps et l'œil (439^b6–10). Une interaction complexe est à l'œuvre dans cette section entre la limite du corps et celle du transparent à l'intérieur de ce corps, qu'Aristote appelle aussi son extrémité (τὸ ἔσχατον, 439^a28). Le point central est que, bien que l'extension du transparent à l'intérieur du corps soit déterminée par les mêmes limites que le corps lui-même, ce n'est pas le transparent qui limite le corps, contrairement à ce que les Pythagoriciens ont peut-être cru. Aristote insiste donc sur le fait que la couleur se trouve bien au niveau de la limite du corps, mais qu'elle ne doit en aucun cas être identifiée à cette limite. Elle se trouve dans le transparent contenu dans le corps en question et ce qu'elle limite est ce transparent et non le corps lui-même.

Dans ce cadre, la différence principale entre les leçons de **α** et de **β** réside dans les structures logiques qu'elles confèrent respectivement au passage. Il y a en effet trois propositions au début de celui-ci : (1) la protase ἐπεὶ δ' ἐν πέρατι ἡ χροῶς; (2) son apodose dont la formulation varie selon la leçon que l'on adopte; (3) une conséquence de ce qui précède, ὥστε χροῶμα ἂν εἶη τὸ τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι ὠρισμένῳ πέρας. La leçon de **α** induit une grande différence entre (2) et (3), car ce n'est pas la même chose pour la couleur d'être dite située au niveau de la limite du transparent et d'être identifiée à la limite du transparent dans un corps déterminé. L'inférence de la localisation à l'identité semble douteuse. Ce n'est pas le cas avec la leçon de **β**. Avec celle-ci, l'apodose opère déjà cette identification. L'inférence de la localisation de la couleur au niveau de la limite du corps à son identification avec la limite du transparent dans ce corps est, cette fois, légitime, étant donné qu'il vient d'être établi que c'est toujours le transparent qui reçoit la couleur (439^b6–10). Aristote infère ainsi des prémisses selon lesquelles la couleur est le transparent dans un certain état, le transparent est présent à travers les corps et est responsable de leur coloration, la coloration des corps ne concerne que leur surface, que la couleur est la limite du transparent. La clause (3) vient simplement préciser cette conclusion en ajoutant la restriction selon laquelle cette définition ne vaut que dans un corps déterminé. La leçon de **α** introduit donc une sorte de saut logique entre (2) et (3) qui n'a pas lieu dans la leçon de **β**, où ce même passage de la localisation de la couleur à son identification a lieu au sein de l'inférence initiale. C'est par conséquent la seconde qu'il faut adopter.

La difficulté textuelle est beaucoup moins préjudiciable au sens en 439^b13. Je suis d'accord avec Thurot sur le fait que la particule καί avant le relatif n'a pas grand sens. Les éditeurs précédents l'ont conservée parce qu'elle leur paraissait attestée dans la majorité des témoins. Il y a ensuite deux formes du pronom relatif qui sont transmises,

au datif (ῥσοις) ou au génitif (ῥσων) pluriels. Il se construit avec le verbe ὑπάρχει au sein de la proposition relative, si bien qu'il devrait normalement être au datif (ὑπάρχει τινι) ⁷⁶, comme dans le manuscrit *E*. La forme au génitif, incontestablement plus difficile, s'explique par attraction ⁷⁷ au regard du groupe nominal initial, αὐτῶν . . . τῶν διαφανῶν, qui est un génitif partitif. Le sens global est donc le même quel que soit le cas (« il en va de même quant à la limite de tous les transparents, quant à ceux auxquels semble appartenir une couleur propre »), mais la petite difficulté induite par l'attraction dans la leçon de **β**, qui impose de comprendre τῶν διαφανῶν comme l'antécédent du pronom relatif, la recommande. L'indéfini τι semble également tout à fait bienvenu. L'idée est en effet d'étendre la thèse à n'importe quel corps coloré, quelle que soit sa couleur. Son omission dans **α** s'explique très bien par dittographie.

Sens. 3, 439^b16–18

ὥσπερ οὖν ἐκεῖ τὸ μὲν [^b17] φῶς τὸ δὲ σκότος, οὕτως ἐν τοῖς σώμασιν ἐγγίγνεται
τὸ [^b18] λευκὸν καὶ τὸ μέλαν.

16 ὥσπερ οὖν **α** : ὥσπερ γὰρ **β**(**B^eP**) || **17–18** τὸ λευκὸν **ω**] τότε λευκὸν **ε** || **18** τὸ
μέλαν **β**(**B^e**) **γM** : μέλαν **EC^ci**

La différence entre **α** et **β** se limite ici à la particule après ὥσπερ. Elle change néanmoins l'ensemble de la relation entre cette phrase et la précédente, selon laquelle il est possible que soit présent, ou non, dans le transparent à l'intérieur des corps la même chose qui produit la lumière dans l'air (ἔστι μὲν οὖν ἐνεῖναι ἐν τῷ διαφανεῖ τοῦθ' ὅπερ καὶ ἐν τῷ ἀέρι ποιεῖ φῶς, ἔστι δὲ μή, ἀλλ' ἐστερηθῆσθαι, 439^b14–16). Dans **β**, la phrase suivante devient une justification de celle-ci : ce qui produit la lumière peut ne pas être présent dans le transparent à l'intérieur des corps, ce que montre le fait que, de même que l'air devient obscur lorsqu'il en est privé, les corps peuvent devenir noirs. En revanche, dans **α**, cette même phrase est une conséquence de la précédente : la présence ou l'absence de ce qui produit la lumière entraîne la possibilité pour l'air d'être empli de lumière ou d'obscurité et pour les corps d'être blancs ou noirs. Les deux variantes donnent ainsi un sens logiquement valable. Le fait en question (à savoir que les corps puissent être noirs ou blancs) résulte en effet de l'affirmation précédente (à savoir que ce qui produit la lumière peut y être présent ou absent). On peut envisager de suivre cette progression logique, comme dans **α**, ou, comme dans **β**, de mettre à contribution cette relation entre les deux thèses pour fournir une confirmation partielle de la première (si *p* implique *q*, alors mettre en évidence

76. Un usage du verbe avec le génitif est évoqué dans *LSJ*, s. v. ὑπάρχω, B.2, mais sa seule attestation (Eschyle, *Agamemnon*, 961) est très contestable, voir à ce sujet FRAENKEL (1962) II, p. 435.

77. L'attraction du relatif est rare, mais néanmoins attestée, lorsqu'il devrait être au datif (Kühner-Gerth II.2, §409 An. 4, p. 409). En outre, le relatif ῥσος est particulièrement exposé à ce phénomène lorsqu'il fait partie d'une subordonnée régie par le verbe εἶναι (*ibid.*, §409.3 p. 410), ce qui n'est pas loin d'être le cas ici.

que q est le cas peut être utilisé comme signe de ce que p est aussi le cas, bien que cela ne suffise évidemment pas à le démontrer). Le fait, cependant, qu'Aristote passe ensuite au cas des autres couleurs (περὶ δὲ τῶν ἄλλων χρωμάτων ..., ^b18) me conduit à retenir, comme les éditeurs précédents, la leçon de α , qui permet de marquer un point d'arrêt net du propos en ce qui concerne l'engendrement du noir et du blanc au sein des corps.

Sens. 3, 439^b30–440^a6

τὸν [^b31] αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν [^b32] ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [^b33] συμφωνίας – ταῦτα δ' ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440^a1] τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν, ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα (δι' [^a2] ἦνπερ αἰτίαν καὶ αἰ συμφωνία ὀλίγαι)–, τὰ δὲ μὴ ἐν ἀρι-^{[a}3]θμοῖς τᾶλλα χρώματα· ἢ καὶ πάσας τὰς χροάς ἐν ἀρι-^{[a}4]θμοῖς εἶναι, τὰς τεταγμένας· τὰς δὲ ἀτάκτους καὶ αὐτὰς [^a5] ταύτας ὅταν μὴ καθαραὶ ᾧσι, διὰ τὸ μὴ ἐν ἀρι-^{[a}6]θμοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι.

31–32 τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς $\beta(\mathbf{B}^e)\epsilon$: τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta$: τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γὰρ \mathbf{P} : τὰ μὲν οὖν ἐν ἀριθμοῖς \mathbf{Z}^a || **32** χρώματα $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\iota$: χρώματος $\mathbf{EC}^c\mathbf{MX}$ || **33** ταῦτα δ' ἥδιστα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\mathbf{\Gamma}2$ (*hii autem delectabilissimi* Guil)) : τὰ ἥδιστα γ : ἥδιστα $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (*concordantie* Anon) : ταῦτα ἥδιστα μ || **1** τὸ φοινικοῦν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: φοινικοῦν $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta$ | ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\mathbf{\Gamma}2$ (*pauci autem tales* Guil)) \mathbf{W} : καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta$ (non vert. Anon) : καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα ϵ : καὶ τὰ τοιαῦτα, καὶ ὀλίγα conī. THUROT (1875) p. 402 ex Alex^p(54.21–22, καὶ ὀλίγα φησὶν ἔσεσθαι τὰ ἡδέα διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν, δι' ἣν καὶ τὰ συμφώνως ἡρμοσμένα τοιαῦτα) || **2** καὶ| om. λ | αἰ| om. ϵ || **3–4** τᾶλλα ... ἀριθμοῖς| om. \mathbf{EB}^e | καὶ πάσας $\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: πάσας \mathbf{P} : *et omnes* Guil | τὰς τεταγμένας $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P}\mathbf{\Gamma}2$ (*ordinatos* Guil)) : τὰς μὲν τεταγμένας α (*hos quidem ordinatos* Anon) || **5–6** διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι codd.] διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι τοιοῦτοις τοιαύτας γίνεσθαι conī. BEARE (1894) p. 24 : διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τοῖς αὐτοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι conī. BIEHL (1898) : διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι conī. BITTERAUF (1900) p. 21 : del. FÖRSTER (1938) p. 471

Le passage est affecté d'un certain nombre de difficultés textuelles. La particule γάρ est absente de la moitié de la transmission en 439^b32. Elle paraît tout à fait naturelle, à tel point que l'on puisse se demander si elle ne pourrait pas avoir été artificiellement introduite. En effet, les grammaires répertorient de nombreux cas où cette particule n'apparaît pas là où on l'attendrait assez scolairement, en particulier lorsque la proposition concernée a déjà, comme ici, été préparée par ce qui la précède immédiatement dans le texte⁷⁸. On peut d'ailleurs identifier quelques parallèles dans le *corpus*, où la moitié de la transmission insère également la particule γάρ comme par réflexe scolaire, dans *PN2* en 466^b30 (ὥσπερ (+ γάρ) ἡ πολλὴ φλόξ κατακαίει ...), et en *Met.* H 2, 1043^a23 (au sujet

78. Kühner-Gerth II.2, §546.5.δ, p. 344.

d'Archytas de Tarente, οἷον τί ἐστὶ νηνεμία· ἡρεμία ἐν πλήθει ἀέρος· ὕλη μὲν (+ γὰρ) ὁ ἀήρ, ἐνέργεια δὲ καὶ οὐσία ἢ ἡρεμία) Je suis donc enclin à penser que le même phénomène s'est produit ici : l'emploi de la particule semble tellement naturel qu'un copiste formé à l'école du style attique fossilisé, et non à celle de la souplesse du grec classique, l'aura insérée immédiatement.

Le texte comporte ensuite une distinction entre différentes catégories de couleurs. La génération des deux couleurs fondamentales, le blanc et le noir, a déjà été expliquée, Aristote cherche désormais à expliquer comment les autres couleurs sont engendrées à partir de celles-ci (439^b18–19). Une partie du défi consiste à produire une multiplicité de couleurs à partir de deux déterminations seulement, et la solution principale consiste à les différencier par la proportion de blanc et de noir qui entre dans la composition de chacune. Aristote esquisse alors une analogie avec l'harmonie : de même que les sons dont les rapports sont bien déterminés produisent une sensation acoustique agréable, tandis que ceux dont les rapports ne le sont pas sonnent déplaisants à l'oreille, on pourrait supposer que les couleurs comportant une proportion semblable sont plaisantes à regarder, tandis que celles pour lesquelles ce n'est pas le cas ne le sont pas. La manière dont le premier ensemble de cette partition des couleurs est formulé n'est pas stable au sein de la transmission. Les couleurs de cet ensemble sont déterminées par deux propriétés : leur proportion de blanc et de noir et leur caractère plaisant. Les couleurs de l'ensemble complémentaire sont déterminées, dans tous les manuscrits, par une seule propriété, celle de leur absence de proportion (τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τᾶλλα χρώματα, 440^a2–3). Selon la leçon de **β**, τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα ... – ταῦτα δ' ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, la propriété fondamentale est l'existence de la proportion, à laquelle une autre caractéristique vient s'ajouter, le fait d'être plaisant. Selon la leçon du manuscrit *E*, τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα ... ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, ou de **γ**, τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα ... τὰ ἥδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, les deux attributs tendent à être mis sur le même plan. Si l'on lit le texte de **β** il faut en effet comprendre que s'ouvre avec les mots ταῦτα δ' ἥδιστα une sorte de parenthèse, alors qu'il s'agit plutôt d'une apposition au sein de **α**. Il est difficile de concevoir comment l'une des deux leçons pourrait être le produit d'une simple erreur de copie à partir de l'autre, de telles différences syntactiques impliquent un degré minimal d'intervention. La leçon de **β** offre une construction plus nette, mais aussi plus brutale. Elle me paraît néanmoins supérieure, parce qu'elle respecte davantage la structure de la partition avancée des couleurs : la propriété principale des couleurs en question concerne leurs proportions, leur caractère plaisant est secondaire. Quant à l'engendrement de la leçon de **α**, on peut imaginer qu'un copiste lisant le texte de **β** n'a pas apprécié de voir s'ouvrir une sorte de nouvelle clause alors que la partition des couleurs n'est pas encore achevée, si bien qu'il a tenté de rattacher directement le groupe du participe δοκοῦντα à ce qui précède, ou alors que la séquence ΤΑΥΤΑΔΗ s'est corrompue, par exemple en ΤΑΥΤΑΗ par haplographie et

qu'un copiste a cherché à aller au plus simple pour retrouver une construction acceptable (la leçon de γ est alors probablement celle du *deperditus* α).

Il y a à nouveau une différence importante entre les leçons transmises quant à la suite de cette clause. Les éditeurs ont souvent retenu ce que l'on lit dans le manuscrit *E* en 439^b33–440^a1 . . . εἶναι δοκοῦντα, οἷον τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ ὀλίγαττα⁷⁹ τοιαῦτα. En revanche, les branches β et γ de la transmission donnent de concert une leçon qui implique une construction fort différente, . . . εἶναι δοκοῦντα, οἷον τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν, ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα. La prise en compte de l'histoire de la transmission impose de favoriser cette seconde leçon, que je tiens également pour supérieure du point de vue du sens. Dans le premier cas, le mot ὀλίγα est dilué au sein de l'exemple, qu'il prolonge et termine en même temps : les couleurs en question sont le violet, le pourpre « et quelques autres ». Dans le second cas, ils forment une clause séparée, Aristote ajoutant l'observation supplémentaire selon laquelle il n'y a qu'un petit nombre de couleurs qui présentent cette propriété, à savoir celle de comporter une proportion bien déterminée de noir et de blanc, qui est ce qui rend leur vision plaisante. La suite du texte me paraît s'articuler bien mieux à cette leçon. Aristote y reprend en effet le fil de l'analogie harmonique pour expliquer que c'est pour la même raison qu'il n'y a qu'un nombre limité d'accords consonants, à savoir que c'est parce que le nombre de proportions élémentaires est limité pour des raisons mathématiques. Or, si l'on adopte la leçon de α , il n'a pas vraiment été affirmé qu'il n'y a qu'un petit nombre de couleurs de cette sorte, la présence du premier terme de l'analogie n'est pas suffisamment forte. Le fil du propos est bien plus solide avec la leçon de β , où le fait qu'il n'y ait qu'un petit nombre de couleurs de cette espèce est mis en avant, ce qui autorise le redéploiement de l'analogie. À nouveau, il est difficile de s'expliquer le passage de la leçon de β à celle de *E*, bien qu'elles se ressemblent. On pourrait à nouveau supposer une corruption partielle de celle-là, qui aurait été corrigée tant bien que mal en celle-ci.

En ce qui concerne la suite, considérons d'abord uniquement le texte usuel, celui transmis par α , en lisant τὰς μὲν τεταγμένας en 440^a4 avec tous les interprètes précédents, en oubliant momentanément la variante de β . Après avoir proposé une bipartition des couleurs qui reproduirait celle des accords musicaux, Aristote propose une autre option, selon laquelle toutes les couleurs seraient produites par des rapports rationnels (commensurables à un rapport entre entiers naturels) de blanc et de noir. La distinction analogue à celle des accord consonants et dissonants repose alors sur la propriété pour une couleur d'être ordonnée (τεταγμένη). Je ne suis pas sûr de comprendre exactement ce que cela veut dire, mais la propriété concerne probablement, comme le pense Alexandre d'Aphrodise (54.24–26) les modalités de la juxtaposition du noir et du blanc : une couleur

79. Les manuscrits donnent la forme ὀλίγ' ἄττα. Il convient de rétablir, comme me le signalent O. Primavesi et M. Rashed, ὀλίγαττα : « Die alte pluralform von τι [. . .] musste homerisch σαα lauten [. . .]. So als encliticum sowohl hinter ἄ, als Anon der einzigen stelle, wo es hinter einem andern worte steht : τ 218 εἰπέ μοι, ὀπποῖά σαα περι χροῖ φείματα φέστο. Attisch musste ττα, τα entstehen. » (WACKERNAGEL (1887), p. 121).

est ordonnée lorsque le blanc et le noir y sont juxtaposés de façon ordonnée (à une unité de noir succèdent deux unités de blanc, par exemple), et désordonnée lorsque la juxtaposition se fait sans ordre (la proportion globale peut alors être également de deux mesures de blanc pour une de noir, sans que l'on puisse en déduire la manière dont ces couleurs sont effectivement disposées à l'échelle microscopique). Une autre propriété est ensuite évoquée, celle pour une couleur d'être pure ou impure, qui paraît réservée aux couleurs désordonnées. Alexandre d'Aphrodise l'explique en distinguant le cas d'une couleur engendrée par un seul rapport (juxtaper deux mesures de blanc et une de noir) de celui d'une couleur engendrée par plusieurs rapports (une partie étant dans un rapport d'un pour deux, une autre d'un pour trois, ..., voir 55.1-3). Un tel mélange de rapports peut en effet se réduire à un rapport rationnel, si les rapports entre les parties sont eux-mêmes rationnels, ce qui permet aux couleurs impures en ce sens de demeurer ἐν ἀριθμοῖς (expression qui signifie que le rapport est exprimable par celui entre deux entiers naturels). Il n'est pas entièrement certain que ce soit cela qu'Aristote ait en tête avec cette notion de pureté, qui pourrait renvoyer par exemple à la pureté du noir et du blanc employés dans la composition de la nouvelle couleur. L'explication d'Alexandre ne fonctionne en fait que si elle se réfère à nouveau à des modalités particulières de juxtaposition. Il faut en effet, pour qu'une couleur soit impure de la manière dont il l'entend, que les différents rapports se combinent dans la juxtaposition sans donner lieu à plusieurs couleurs pures (l'une étant définie par un rapport de deux mesures de blanc pour une de noir, l'autre par un rapport de un pour trois, etc.) et sans non plus donner lieu à une couleur qui serait identique à la couleur pure de même proportion globale (si en effet une couleur impure est constituée pour moitié d'un rapport de un pour deux et pour moitié d'un rapport de un pour trois, il ne faut pas qu'elle soit identique à une couleur constituée selon le rapport de cinq pour douze).

Le texte présente en tout cas un sérieux problème exégétique. L'impureté d'une couleur est expliquée par le fait de ne pas correspondre à un rapport rationnel de blanc et de noir (διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι, 440^a5-6), alors que l'hypothèse initiale est justement que toutes les couleurs correspondent à un rapport rationnel (πάσας τὰς χροῖας ἐν ἀριθμοῖς εἶναι, 440^a3-4). De nombreuses conjectures, que l'on trouvera dans l'apparat ci-dessus, ont par conséquent été proposées pour remédier à cette contradiction apparente, dont le point commun est de chercher à introduire une condition supplémentaire relative au rapport que doit présenter une couleur pour pouvoir être pure. La solution consistant à se débarrasser purement et simplement de la clause problématique ne paraît pas extrêmement satisfaisante, parce que la contradiction avec ce qui précède semble trop énorme pour qu'un copiste ait pu l'insérer. On peut également envisager différentes manières de torturer le texte grec pour lui faire dire autre chose. Beare est ainsi revenu quelque peu sur sa première conjecture⁸⁰ et a suggéré, plutôt que de changer le texte, de rattacher τοιαύτως

80. Cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 2 *ad loc.*

à εἶναι, si bien que la clause signifierait que les couleurs ne sont pas pures lorsqu'elles ne sont pas telles dans leur proportion. Outre sa difficulté grammaticale, on voit mal ce que cette pureté du nombre que postule cette interprétation pourrait vouloir dire, en dépit des protestations de son auteur. W. D. ROSS (1955b), pp. 198–199, a également défendu le texte transmis à partir de l'interprétation d'Alexandre, l'idée étant que les couleurs impures n'auraient pas de proportion simple, mais combindraient différents rapports.

Je ne suis particulièrement convaincu par aucune de ces tentatives, pour une raison très simple. Si en effet on postule que toutes les couleurs répondent à des proportions rationnelles, on se demande bien ce qui va se passer si d'aventure on juxtapose du blanc et du noir selon un rapport irrationnel. Il faut que l'on soit en mesure de décrire l'effet chromatique de cette juxtaposition comme ne relevant pas véritablement d'une couleur, mais comme étant tout de même très proche d'une couleur. Je crois que la notion de pureté est très bien placée pour jouer ce rôle. On peut dire, dans le meilleur des cas et avec une certaine générosité, que l'on obtient au moyen d'un rapport irrationnel est une couleur impure, c'est-à-dire que cela produit bien un effet visuel semblable à ce que produit une couleur, mais que cela n'est pas une couleur authentique. La syntaxe d'Aristote paraît alors assez maladroite, mais je pense qu'il faudrait comprendre le texte de cette manière : « ou alors on suppose que toutes les couleurs sont dans des proportions numériques, les unes de manière ordonnée, les autres de manière désordonnée – et lorsqu'il s'agit de couleurs impures, c'est parce qu'elles ne sont pas dans une proportion numérique ». C'est ce qui me semble être la meilleure solution si l'on adopte le texte tel qu'il est transmis dans *α*.

Tournons-nous maintenant vers le texte transmis par *β*. La disparition de la particule μέν en 440^{a4} (qui est toutefois clairement lue par Alexandre, cf. 54.23–25) bouleverse complètement l'organisation du propos. Elle permet en effet de restreindre πάσας τὰς χρώας à τὰς τεταγμένας, que l'on construit comme une apposition. Les couleurs ordonnées sont en ce cas les seules à être dites comporter une proportion rationnelle. À celles-ci s'opposent à la fois les couleurs qui ne sont pas ordonnées et les couleurs ordonnées lorsqu'elles sont impures (αὐτὰς ταύτας en ^{a4–5} ne peut en ce cas que renvoyer à τὰς τεταγμένας), ces deux catégories étant dites ne pas pas comporter de proportion rationnelle. L'immense avantage de ce texte est qu'il oblitère le point sur lequel les interprètes butent, à savoir le fait que les mêmes couleurs puissent simultanément être et ne pas être ἐν ἀριθμοῖς. Il serait de plus très facile de supposer qu'un copiste aurait introduit la particule μέν pour répondre au δέ qui suit aussitôt, sans s'apercevoir de l'effroyable contradiction que cette insertion crée quelques lignes plus bas.

Le texte de *β* crée pourtant un problème apparemment tout aussi massif, en ce qu'il peut paraître volatiliser la distinction entre les deux options évoquées par Aristote : on retrouve en effet après ἦ (^{a3}) la même opposition que précédemment entre les couleurs ἐν ἀριθμοῖς (ou plus précisément ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις) et celles qui ne le sont pas. On pourrait donc avoir l'impression que la seconde partition des couleurs, introduite par

ῥη en ^a3, s'avérerait identique à la première. Il y a en réalité une différence importante entre les deux. Le contraste le plus évident est le fait qu'au sein de la première partition, le premier ensemble, déterminé par la propriété d'être ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις, est dit ne comporter qu'un petit nombre de couleurs (440^a1), alors qu'au sein de la seconde le déroulé de la phrase (πάσας τὰς χροῶς ...) donne le sentiment que le nouveau premier ensemble inclut la majorité des couleurs. Il est lié à la différence terminologique entre ces deux : le premier ensemble de la première partition est déterminé par l'existence de rapports rationnels « facilement calculables » (ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις), celui de la seconde partition l'est uniquement par l'existence rapports rationnels. Il est donc bien plus vaste.

Je comprends dans ce cadre la distinction entre les deux solutions comme suit. Supposons que les couleurs sont engendrées par une juxtaposition du blanc et du noir selon différents rapports, rationnels ou non⁸¹. Peut-on faire correspondre cette distinction entre deux catégories de rapports mathématiques à quelque chose de perceptible, comme il semble que cela soit le cas pour les harmonies musicales⁸²? Si l'on se représente une analogie stricte entre accords sonores et couleurs, il faut supposer que les proportions élémentaires (3 :2; 4 :3; *etc.* jusqu'à un certain seuil que l'on atteint rapidement) permettent d'engendrer un petit nombre de couleurs de base, qui sont plaisantes en lien avec cette simplicité de leur composition, tandis que l'écrasante majorité des couleurs est exclue de cet ensemble. L'analogie avec les accords harmonieux, qui, eux aussi, sont déterminés par un nombre limité de proportions facilement appréhendables, opère alors pleinement. On remarquera alors que le second ensemble n'est pas déterminé par la négation des proportions élémentaires, mais par la négation de la proportion tout court (ἀ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς, 440^a2–3), si bien que la partition semble logiquement bancal. Je comprends que, de même que dans le domaine harmonique tous les autres accords sont dissonants, cela ne fait aucune différence pour l'expérience qu'une couleur soit engendrée par une proportion difficilement appréhendable (41 de blanc pour 43 de noir) ou qu'elle ne corresponde en fait à aucun rapport rationnel du tout. L'expérience sensible prime sur l'arithmétique. C'est la première option esquissée en 439^b31–440^a3.

On peut cependant envisager que les choses se passent autrement, et que l'ensemble des couleurs usuelles demeurent dans le domaine de la proportion et de la commensurabilité, sans le restreindre aux rapports élémentaires, tandis que celles qui en sortiraient seraient des couleurs déviantes, « désordonnées », dont on ne peut pas rendre compte de l'engendrement par des proportions de blanc et de noir, ainsi que les couleurs usuelles lorsqu'elles sont impures (par exemple quand elles sont obtenues à partir d'éléments

81. 439^b25–30 : ἔστι μὲν οὖν οὕτως ὑπολαβεῖν πλείους εἶναι χροῶς παρὰ τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, πολλὰς δὲ τῷ λόγῳ (τρία γὰρ πρὸς δύο, καὶ τρία πρὸς τέτταρα, καὶ κατ' ἄλλους ἀριθμοὺς ἔστι παρ' ἄλληλα κείσθαι), τὰ δ' ὅλως κατὰ μὲν λόγον μηδένα, καθ' ὑπεροχὴν δὲ τινα καὶ ἔλλειψιν ἀσύμμετρον.

82. Cette question de la correspondance possible entre les harmonies et des rapports numériques est une préoccupation majeure d'Aristote. Voir *An. Po.* II.2, 90^a18–23, et les remarques de A. BARKER (1984), p. 71 n. 12 et p. 74 n. 22.

eux-mêmes impurs, si bien que leurs proportions, bien qu'elles demeurent en apparence déterminables, ne le sont en fait plus). C'est la seconde option, plus vague, mais qui permet de donner une extension plus vaste au domaine des couleurs construites par juxtaposition selon un rapport rationnel. L'analogie entre accords et couleurs se distend un peu, parce que l'on accepte n'importe quel rapport arithmétique comme constituant une couleur et que l'on laisse de côté la question du plaisir sensible (lequel est de fait moins frappant dans le cas des couleurs que dans le cas d'accords consonants ou dissonants). C'est le prix à payer pour rendre compte du fait que le domaine des couleurs est plus vaste que celui des accords consonants. Si l'on accepte cette interprétation, je pense que l'on peut se satisfaire du texte de β . Il permet d'éviter un sérieux accroc et il permet de comprendre la transition entre la première et la seconde partition des couleurs : les deux reposent sur la distinction introduite par une manière de distribuer de la propriété d'être ἐν ἀριθμοῖς, la seconde relâche les contraintes trop resserrées de l'analogie avec l'harmonie.

Sens. 3, 440^a6–12

Εἷς μὲν οὖν τρόπος τῆς γε-^[a7]νέσεως τῶν χρωμάτων οὗτος, εἷς δὲ τὸ φαίνεσθαι δι' ἀλλή-^[a8]λων, οἷον ἐνίοτε ποιοῦσιν οἱ γραφεῖς· ἑτέραν χροάν ἐφ' ^[a9]ἑτέραν ἐναργεστέραν ἐπαλείφουσιν, ὥσπερ ὅταν ἐν ὕδατι τι ^[a10]ἢ ἐν ἀέρι βούλωνται τι ποιῆσαι φαινόμενον, καὶ οἷον ὁ ἥλιος ^[a11]καθ' αὐτὸν μὲν λευκὸς φαίνεται, διὰ δ' ἀχλύος καὶ κα-^[a12]πνοῦ φοινικοῦς.

6–7 τρόπος τῆς γενέσεως τῶν χρωμάτων ω | τρόπος τῆς τῶν χρωμάτων γενέσεως λ : τῆς τῶν χρωμάτων γενέσεως τρόπος μ || **7** τὸ ω | τῶι \in Alex¹(55.10 TN) || **8** ποιοῦσιν οἱ γραφεῖς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: οἱ γραφεῖς ποιοῦσιν α (οἱ γραφῆς ποιοῦσιν \mathbf{E}^1) || **9** ἑτέραν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: ἑτέροι $\mathbf{E}^c\mathbf{M}i$ | ἐναργεστέραν ω | ἐνεργεστέραν \mathbf{E}^1 | ἐπαλείφουσιν codd.] ἐπαλείφοντες con. Sylb. (fort. ex Alex^P(55.18), prob. Christ apud BIEHL (1898) et W. D. ROSS (1955b)) | ἐν ὕδατι τι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}^c\mathbf{M}i\lambda$: ἐν ὕδατι $\epsilon\mu$ Alex^c(55.21) (*in aqua* An Guil) || **10** ἀέρι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: ἐν ἀέρι $\mathbf{E}^c\mathbf{M}i\delta$ Alex^c(55.21) | βούλωνται τι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$ Alex^c(55.21) : βούλωνται $\mathbf{E}^c\mathbf{M}i\delta$: *quid ... facere* An : *aliquid facere* Guil || **11** καὶ α (ἢ Alex^P(55.23) : om. $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$)

Les problèmes principaux dans ce passage concernent le détail de l'évocation de la technique picturale consistant à superposer des couleurs⁸³. La construction de la proposition centrée sur le verbe ἐπαλείφουσιν (440^a9) est déjà rude. Il n'est en effet pas

83. Dont il est également question chez Lucien, dans son *Zeuxis*, où il loue certains peintres pour leur habileté à mélanger et à superposer les couleurs (τῶν χρωμάτων ἀκριβῆ τὴν κρᾶσιν καὶ εὐκαιρον τὴν ἐπιβολὴν ποιήσασθαι, 5.5). L'archéologie retrouve parfois des traces de cette technique sur des supports minéraux (statues, tombeaux). La nature des pigments et des liants employés requiert de toute manière souvent l'application de plusieurs couches, on peut observer dans certains cas l'emploi de couches préparatoires dont on peut supposer qu'elles ont été choisies pour la manière dont elles influencent les propriétés chromatiques des couches ultérieures, voir pour un exemple sur une stèle du Louvre ROUVERET et WALTER (1998), p. 219 (« la cérusite ou la célestine servaient de couche de préparation (de l'orpiment était déposé en fine couche sur un fond de célestine) ou étaient mélangées aux pigments, sans doute pour obtenir des nuances plus douces »), ainsi que les analyses de BRECOULAKI (2006) portant sur les tombes macédoniennes de la période hellénistique, qui se réfère à ce passage d'Aristote, p. 444, et répertorie une dizaine de procédés de superposition différents, pouvant impliquer jusqu'à cinq couches.

possible de la rattacher à ce qui précède, où il y a déjà un verbe à l'indicatif, et il n'y a aucune particule de liaison pour articuler le tout. Le lien logique avec ce qui précède est néanmoins extrêmement fort, puisqu'il s'agit d'expliquer plus précisément ce en quoi la technique picturale en question consiste, si bien qu'il est tout à fait acceptable qu'il s'agisse d'un cas d'asyndète⁸⁴. La construction reste néanmoins difficile, ce pourquoi Sylburg, dans son édition de 1583, et, indépendamment, semble-t-il, Biehl (soutenu par Christ et suivi par W. D. ROSS (ibid.)) dans son édition de 1898, sont parvenus à la même conjecture, en corrigeant l'indicatif en un participe ἐπαλείφοντες, lequel se laisse alors aisément rattacher à la proposition gouvernée par ποιοῦσιν (440^a8). C'est également ce que fait Alexandre lorsqu'il paraphrase le passage, mais cela n'est pas nécessairement un indice du fait qu'il lirait le participe dans son exemplaire.

En 440^a9–10, il y avait jusqu'à présent une certaine incertitude quant à la position du pronom indéfini τι, lequel est transmis, dans les manuscrits employés par les éditeurs précédents, soit après ἐν ὕδατι, soit après βούλωνται. De manière inattendue, la leçon de **β** contient le pronom à ces deux endroits en même temps, ce qui donne la chose suivante : ὥσπερ ὅταν ἐν ὕδατι τι ἢ ἐν ἀέρι βούλωνται τι ποιῆσαι φαινόμενον. Il semble clairement y avoir un pronom de trop dans un tel texte (on comprendrait sans doute la même chose avec un seul τι), si bien que l'on partira du principe que c'est cette leçon qui est celle de l'archétype, et qu'elle a été corrigée de deux manières différentes au sein de la transmission (la séquence ΥΔΑΤΙΤΙ est de toute manière très exposée au risque de l'haplographie). Une telle leçon est-elle recevable ? La répétition de l'indéfini ne paraît pas extrêmement élégante, d'autant plus que l'on peut soupçonner le premier d'être le produit d'une dittographie déjà présente dans l'archétype. On peut cependant tenter de défendre ce texte de deux manières, qui ne sont pas incompatibles. La première serait de chercher à séparer les deux membres de l'alternative. Il y a en effet une différence entre le fait de peindre un objet immergé dans l'eau, auquel cas il faut rendre le chatolement de la surface du liquide, et de peindre un objet dans l'air, ce qui est le cas le plus fréquent et ne nécessite pas toujours de jeu optique particulier. Il faut ainsi toujours recourir à une technique picturale spéciale pour rendre l'effet visuel de la présence d'un objet dans l'eau, alors que ce n'est le cas pour un objet dans l'air que sous certaines conditions, par exemple si l'on veut rendre l'effet du soleil resplendissant à travers la brume (440^a10–12). On peut ainsi considérer que les deux membres de l'alternative sont ἐν ὕδατι τι et ἐν ἀέρι ... τι ... φαινόμενον. Cette distinction contribue à rendre un peu moins superflue la répétition du pronom. Le second argument est beaucoup moins subtil : il suffit de pointer du doigt l'existence d'un certain nombre de parallèles dans la littérature classique conservée où l'indéfini est répété de manière assez inutile⁸⁵ pour rendre plausible que le

84. Voir Kühner-Gerth II.2, §546.5.δ, p. 344.

85. Voir Xénophon, *Cyropédie* I.6, 11, οἷε τι, ἔφη, ἤττον τι τοῦτο εἶναι αἰσχρὸν· « penses-tu, dit-il, que cela soit quelque chose de moins honteux ? », ou Eschyle, *Euménides*, 887–889, εἰ δὲ μὴ θέλεις μένειν, / οὐ τὰν δικαίως τῆιδ' ἐπιρρέποις πόλει / μῆνιν τιν' ἢ χότον τιν' ἢ βλάβην στρατῶι, « mais si tu ne veux pas

même phénomène puisse s'observer chez Aristote.

L'absence de la particule *καί* dans β en 440^a11 est une faute criante. On peut difficilement rapporter directement un génitif à l'autre (l'un renvoie certes à un état oculaire et l'autre à un phénomène météorologique, mais le sens optique des deux termes est extrêmement proche), il est possible que le premier ait par erreur été compris par le copiste comme un adjectif. Le fait que la leçon de α soit correcte est par ailleurs confirmé par les occurrences de cette même expression au sujet du même phénomène chez Aristote (δι' ἀχλύος καὶ καπνοῦ ὁ ἥλιος φαίνεται φοινικοῦς, *Met.* III.4, 374^a7–8) et Théophraste (διὰ γὰρ τοῦ μέλανος τὸ λευκὸν φαίνεται φοινικοῦν ὥσπερ ὁ ἥλιος διὰ καπνοῦ καὶ ἀχλύος, *De igne*, 75.8).

Sens. 3, 440^a15–20

τὸ μὲν οὖν ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι λέγειν ἀπόρ-[*16]ροίαν εἶναι τὴν χροάν καὶ ὀρᾶσθαι διὰ τοιαύτην αἰτίαν [*17] ἄτοπον· πάντως γὰρ δι' ἀφῆς ἀναγκαῖον αὐτοῖς ποιεῖν τὴν [*18] αἴσθησιν, ὥστ' εὐθὺς κρεῖττον φάναι τῶι κινεῖσθαι τὸ μεταξὺ [*19] τῆς αἰσθήσεως ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ γίνεσθαι τὴν αἴσθησιν, ἢ ἀφῆι [*20] καὶ ταῖς ἀπορροαῖς.

15–20 τὸ μὲν ... ἀπορροαῖς susp. THUROT (1875) p. 402 et SUSEMIHL (1885a) p. 485, del. G. R. T. ROSS (1906) p. 156, def. JOACHIM (1907) pp. 268–269 || 15 ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι λέγειν γ Alex¹(56.6) : ὥσπερ οἱ ἀρχαῖοι λέγουσιν β (B^eP) : ὥσπερ καὶ οἱ ἀρχαῖοι λέγειν EC^cMiW || 15–16 ἀπόρροίαν εἶναι τὴν χροάν β (B^eP(ἀπορροαῖν)) ϵ : ἀπορροαῖς εἶναι τὰς χροαῖς EC^cMi : ἀπορροαῖς εἶναι τὰς χροαῖς δ : ἀπόρροίαν εἶναι τὴν χροαῖν ξ O^d || 17 πάντως ω] ἀπάντων E¹(sed γρ. πάντως in marg.)M δ || 17–18 αὐτοῖς ποιεῖν τὴν αἴσθησιν ω] ποιεῖν τὴν αἴσθησιν αὐτοῖς δ || 18 τῶι ω] τὸ πM || 19–20 ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροαῖς β (B^eP) ϵ Alex^{c&p}(59.1, ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροαῖς ; 61.12) : ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς EC^ci, def. THUROT (1875) p. 402, G. R. T. ROSS (1906) p. 156 et FÖRSTER (1938) p. 470 : ἀφῆι καὶ μὴ καὶ ταῖς ἀπορροαῖς M : ἢ ἀφῆι καὶ ταῖς ἀπορροαῖς δ

Ce passage a gêné certains interprètes en raison de sa situation. Aristote vient en effet de présenter deux théories concurrentes de l'engendrement de la diversité des couleurs à partir du blanc et du noir, l'un procédant par juxtaposition (439^b25–440^a6), selon un modèle harmonique, l'autre, plus proche de l'expérience des peintres, consistant en des superpositions (440^a6–15). Il va ensuite, à partir de 440^a20, ἐπὶ μὲν οὖν ..., réfuter ces deux théories avant d'en introduire une troisième, fondée sur la notion de mélange (μίξις). On peut donc être surpris de la présence de cette section entre ces deux étapes du raisonnement, qui semble argumenter contre encore une nouvelle théorie, celle de l'effluve (ἀπόρροια). En réalité, cette doctrine est neutre à l'égard des deux précédentes, parce qu'elle se rapporte uniquement à la perception de la couleur, et pas à la question de

rester, il ne serait certainement pas juste que tu demeures à l'égard de cette ville dans un état de colère, de ressentiment ou de malveillance », ainsi que Kühner-Gerth II.1, §470 An. 3, p. 665.

la diversité chromatique. Il est toutefois important de l'écartier. L'objection principale d'Aristote contre les deux théories précédentes repose sur le fait qu'elles postulent toutes deux des seuils de perceptibilité : l'association du blanc et du noir à l'origine des couleurs se produit, dans les deux cas, d'une manière qui les fait se confondre en une seule et nouvelle couleur à une certaine distance, mais apparaît encore distincts si l'on est assez proche, ce qui n'est selon lui pas le cas⁸⁶. Or cette objection perd beaucoup de sa force si la vision des couleurs repose sur des effluves. De la même manière qu'un son peut se déformer avant de nous parvenir (voir 446^b7–9), ces hypothétiques effluves de couleur pourraient se dégrader avant même de nous parvenir. La confusion entre les éléments juxtaposés que postule la théorie de la juxtaposition pourrait alors ne pas être attribuable à notre capacité perceptive, mais à ce qui a lieu lors de la transmission des effluves.

Aristote reproche aux théories de l'effluve de concevoir la vue comme une sorte de toucher, reposant sur le contact immédiat entre l'objet perçu et le percevant⁸⁷, ce qu'il considère comme une absurdité manifeste⁸⁸. Il affirme qu'il vaut mieux, et de loin, affirmer que la vision se produit par un mouvement du médium approprié, lequel transmet la couleur de l'objet visible à l'organe par lequel on voit. C'est à ce moment que la tradition se divise, en 440^a19–20 : selon la leçon de la branche de *E*, ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροίαις, Aristote affirme que cela équivaut à un cas de contact et oppose cette conception aux effluves ; selon la leçon, non seulement de *β*, ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροίαις, mais aussi de *γ* et de l'exemplaire d'Alexandre d'Aphrodise, il oppose cette conception de la vision au moyen d'un médium à la fois aux théories qui la font reposer sur le contact et à celles qui postulent des effluves, étant donné qu'il vient de montrer que cela revient au même. Je dois avouer que je conçois avec peine comment l'on a pu autant défendre la première leçon, dont l'autorité est du reste bien inférieure. Ce qui attire les interprètes semble être le fait qu'elle permettrait à Aristote de se réapproprier la notion de contact pour la transposer au niveau du médium et de l'œil. Aristote n'a pourtant cessé de dénoncer l'assimilation de la vue au toucher comme un errement lourd de conséquences néfastes, et il me semblerait choquant qu'il prenne le risque décrire la vue ainsi pour son propre compte. La leçon majoritaire a certes contre elle le fait que l'on n'y trouve plus vraiment de quoi construire un argument explicite contre les théories en question, mais il se produit exactement la même chose lorsque Aristote réemploie l'objection en 442^a29–^b3. Concevoir la vue comme un toucher équivaut à nier le rôle du médium, et une fois que l'on a dit cela il n'y a, à ses yeux, plus besoin d'argumenter.

86. οὐ γὰρ πόρρωθεν μὲν ἐγγύθεν δ' οὐ φαίνεται μία χροία τῶν μειγμένων, ἀλλὰ πάντοθεν, 440^b17–18.

87. Même reproche à l'encontre notamment de Démocrite en 442^b1 : πάντα γὰρ τὰ αἰσθητὰ ἅπτα ποιοῦσιν ... τοῦτο δ' ὅτι ἀδύνατον, οὐ χαλεπὸν συνιδεῖν.

88. La raison de cela se trouve probablement en *An.* II.6 : c'est sans doute d'abord le fait qu'un sens se définisse par son objet, et que la couleur n'est évidemment pas un objet du toucher, mais aussi, indépendamment de cette perspective, le fait que l'on ne voit pas mieux un objet en le mettant en contact avec son œil, bien au contraire (419^a12–13).

Sens. 3, 440^a31–^b4 & ^b10–12

[440^a31] εἰ δ' ἐστὶ μίξις τῶν σωμάτων [^b1] μὴ μόνον τὸν τρόπον τοῦτον ὄνπερ οἴονται τινες μόνον, παρ' ἄλλη-^b2]λα τῶν ἐλαχίστων τιθεμένων, ἀδήλων δ' ἡμῖν διὰ τὴν αἰ-^b3]σθησιν, ἀλλ' ὅλως πάντη πάντως, ὥσπερ ἐν τοῖς περὶ μί-^b4]ξεως εἴρηται καθόλου περὶ πάντων.

1 τινες μόνον **β**(**B^ePT2**(*quidam solum* Guil)) : τινες **α** Alex¹(63.4) (*quidam* Anon) || **2** ἀδήλων **α** : ἀδήλον **β**(**B^eP**) : *immanifestum* Anon : *immanifestis* Guil || **3** πάντη πάντως **γC^cMi** edd. : παντὶ πάντως **E** : παντὶ παντός **β**(**B^ePT2** (*omni apud omne* Guil)) | τοῖς **ω** : τῶι **δZ^a**

[440^b10] ὅσα δὲ μὴ διαιρεῖται εἰς τὸ ἐλάχιστον, τούτων δὲ οὐκ ἐνδέχεται [^b11] μίξιν γενέσθαι τὸν τρόπον τοῦτον ἀλλὰ τῶι πᾶν παντὶ μεμεῖχθαι, [^b12] ἅπερ καὶ μάλιστα μείγνυσθαι πέφυκεν.

10 τούτων δὲ **β**(**B^eP**) : τούτων **α** || **11** πᾶν παντὶ **U** : πάμπαν τι **ε** (πάμπαν τινὰ **π**) : πάμπαν **β**(**B^eP**) : παντὶ **E** : πάντη **δC^cMi** edd. : *ex toto* Anon Guil

Aristote est en train d'introduire une espèce particulière de mélange, à vrai la seule espèce qui mérite véritablement l'appellation de μίξις d'après *Gener. Corr.* I.10, celle correspondant au mélange dit « total », qui aboutit à un corps homéomère, et non à une juxtaposition de petites parties des différents ingrédients. La référence est rendue explicite en 440^b3–4, et Alexandre l'identifie correctement dans son commentaire (62.23). Cette notion technique de mélange est décrite par deux fois au moyen d'expressions impliquant des formes diverses issues de πᾶς, ce qui n'est pas le cas en *Gener. Corr.* I.10.

En 440^b3, trois leçons extrêmement proches sont transmises : παντὶ παντός par **β**, παντὶ πάντως par **E**, et πάντη πάντως par **γ**. Au vu des relations entre ces différentes parties de la transmission, l'archétype doit avoir contenu la leçon de **β** ou de **E**. Les éditeurs ont cependant tous retenu celle de **γ**, à bon droit. On peut en effet construire le datif παντί si l'on sous-entend le verbe μείγνυμι ou même en reprenant le substantif μίξις⁸⁹, mais l'on ne peut pas construire de cette manière le génitif παντός, tandis que l'adverbe πάντως demeure quelque peu embarrassant s'il est accolé au datif. Au vu du contexte, on attend une expression signalant que le mélange dont il est question n'est pas une juxtaposition, mais que, quelle que soit la partie du mélange que l'on considère, ses ingrédients y seront toujours présents d'une certaine manière, c'est-à-dire qu'ils seront présents en tout point du corps ainsi obtenu. La leçon de **γ** paraît tout à fait appropriée pour exprimer cela, d'autant plus que la locution plénoastique πάντη πάντως est parfaitement attestée chez Aristote et ses contemporains⁹⁰ : il s'agit ainsi d'une amplification extrême de l'idée de

89. Lequel se laisse construire de manière analogue au verbe, par exemple dans le *Sophiste*, 260^b : εἰ συνεχωρήσαμεν μηδεμίαν εἶναι μείξιν μηδενὶ πρὸς μηδέν, « si nous nous accordons sur le fait qu'il n'y a aucun mélange d'une chose avec une autre ».

90. Voir notamment *An.* I.1, 402^a10–11 (πάντη δὲ πάντως ἐστὶ τῶν χαλεπωτάτων λαβεῖν τινα πίστιν περὶ αὐτῆς); *Gener. Corr.* I.7, 423^b19–20 (τὸ πάντη πάντως ἀδιάφορον εὐλογον μὴ πάσχειν ὑπὸ τοῦ

mélange total déjà introduite par l'adverbe ὅλως. L'autorité de γ est cependant inférieure, si bien que l'on peut se demander si la leçon πάντη (ou πάντη) remonte vraiment à l'archétype (auquel cas il faut supposer que la même faute par iotacisation a été commise indépendamment dans E et dans β) ou si c'est le copiste de γ qui a retrouvé πάντη à partir de παντί. Dans le second cas, il importe de prendre note du fait qu'il s'agirait d'une véritable faute de l'archétype. Bien que l'adverbe πάντη soit morphologiquement dérivé du datif⁹¹, παντί n'en est pas une graphie acceptable, ni même attestée. On ajoutera d'ailleurs que, dans le cas d'une autre occurrence de l'adverbe πάντη en *Insomn.* 2, 460^a20, l'écrasante majorité des manuscrits, y compris E et B^e , donnent une graphie πάντη ou πάντη, si bien que l'on ne peut pas considérer qu'il se serait là agi d'une pratique orthographique propre à l'archétype de la transmission. La faute pourrait-elle être aussi ancienne ? Les données épigraphiques attiques suggèrent que la diphtongue ΗΙ commence à être prononcée comme la voyelle longue Η dès la fin du quatrième siècle⁹², avant la généralisation de la tendance à la transformation en voyelles simples de toutes les diphtongues à voyelle longue pendant la période romaine. En revanche, la confusion de Η et Ι est une faute rare, laquelle s'observe surtout dans des inscriptions témoignant d'une mauvaise maîtrise de l'alphabet, y compris aux premiers siècles de notre ère⁹³. Si la faute remonte à l'archétype, elle est donc extrêmement grossière, ce qui invite à laisser penser qu'il pourrait s'agir d'une faute survenue par vocalisation deux fois indépendamment dans E et β , à une époque où la prononciation la rend très facile à commettre.

Les éditeurs ont le plus souvent retenu la leçon πάντη en 440^b11 aussi, où transmise par une moitié de γ et au sein de la famille de C^c . À nouveau, celle-ci semble s'être corrompue en παντί dans le manuscrit E . L'expression πάντη μεμειγμένον est en effet attestée en *Gener. An.* III.3, 754^b23 (ainsi que dans les *Probl.*, XI.58, 905^b26). La leçon la plus frappante est toutefois celle de β , πάμπαν, parce qu'un adverbe d'intensité peut difficilement convenir du point de vue du sens et que, en outre, une corruption de πάντη (ou παντί) en πάμπαν est quand même assez difficile à concevoir. La leçon du *deperditus* ϵ , πάμπαν τι, apporte un élément nouveau. Certes, il y a des traces abondantes du fait que cette famille combine des leçons issues de β et de γ , si bien que l'on peut se demander si cette leçon ne pourrait pas être une tentative de réunir παντί et πάμπαν. Le produit de cette hypothétique tentative est cependant assez incongru. Surtout, on obtient des résultats intéressants en prenant cette leçon pour point de départ. Supposons que l'archétype ait contenu la séquence ΤΩΙΠΙΑΜΠΙΑΝΤΙΜΙ : il a là de quoi expliquer comment l'on aboutit respectivement à παντί (par haplographie, qui plus est lorsque le datif est annoncé par

ὁμοίου μηθέν) ; *Met.* Γ.5, 1010^a8–9 (περὶ γε τὸ πάντη πάντως μεταβάλλον οὐκ ἐνδέχεται ἀληθεύειν). Les pléonasmes de cette espèce, en particulier avec une quasi-répétition asyndétique de l'adverbe, sont relevés par SCHWYZER (1939) II, p. 704.

91. Voir SCHWYZER (ibid.) I, p. 550.

92. THREATTE (1980) I, p. 357.

93. THREATTE (ibid.) I, pp. 165–166.

l'article) et à πάμπαν. Le problème est évidemment qu'une telle leçon est inadmissible quant au sens (l'adverbe πάμπαν n'est toujours pas satisfaisant, on ne veut pas non plus que les ingrédients d'un mélange soient exprimés par un pronom indéfini au singulier). Comment donc la corriger ? Le copiste de *U* est apparemment parvenu à une solution ingénieuse, qui consiste à corriger une seule lettre pour aboutir à la leçon τῶι πᾶν παντί μεμειχθαι, laquelle permet d'aboutir au sens exigé par le contexte à partir du moment où l'on comprend les deux totalités en question comme celles des différents ingrédients et de leurs parties⁹⁴. Une solution alternative serait de conjecturer πᾶν πάντῃ, mais la leçon de *U* paraît supérieure en ce qu'elle fait écho à la construction ἄνθρωπον δὲ ἓνα ἐνὶ ἴππῳ οὐ λέγομεν μεμειχθαι en 440^b9.

La leçon avec le second μόνον en 440^b1, transmise par *β* alors que ce mot est absent de *α*, est supérieure du point de vue du sens. Aristote n'est pas en train de reprocher à ses rivaux théoriques d'avoir pensé un type de « mélange » des corps par juxtaposition spatiale, mais de n'avoir cru que ce n'est là la seule et unique manière possible pour deux corps de s'associer. Cette thèse selon laquelle la juxtaposition est l'unique mélange possible est le lieu où Aristote se sépare de ses prédécesseurs. Or elle ne leur est explicitement attribuée que si l'on lit deux fois μόνον⁹⁵. Autrement, le texte fait seulement dire à Aristote que certains autres penseurs ont déjà développé une théorie du mélange par juxtaposition.

Il convient de retenir, avec *β*, δέ après τούτων en 440^b10, en dépit du fait que la particule soit déjà présente après ὅσα. La duplication de la particule s'observe en effet lorsque le pronom répond à un relatif antérieur⁹⁶. Les deux δέ remplissent en ce cas des fonctions différentes : le premier accentue l'opposition aux choses dont la division est bornée par un terme ultime (comme l'être humain et le cheval, 440^b6), le second renforce le lien entre le pronom relatif et son référent.

Sens. 3, 440^b13–14

ἄμα [^b14] δὲ τίς ἀνάγκη μειγνυμένων καὶ τὰς χροῶς μείγνυσθαι, δῆλον.

13–14 ἄμα δὲ τίς *β*(**B^ePΓ2** (*simul autem que sit necessitas* Guil)) : ἀλλὰ τίς **EC^cδ** :

ἀλλ' ὅτι *ε* edd.

L'accord entre *β* et la branche de *E* implique que l'archétype doit avoir contenu

94. Par contraste, l'expression est attestée avec ce même verbe dans une citation d'Eudème de Rhodes préservée chez Simplicius dans un emploi où les deux pronoms renvoient à n'importe quel objet en général : οὐ πᾶν παντί μίσγεται (*In Phys.*, 175.30–31). On trouve également l'expression πᾶν ἐν παντί μεμίχθαι chez Aristote, *Phys.* I.4, 187^b1, au sujet d'Anaxagore, dans cette section que commente Simplicius.

95. Il faut construire la proposition relative dans τὸν τρόπον τοῦτον ὅνπερ οἴονται τινες μόνον en suppléant μίξιν εἶναι. Voir, pour une construction comparable, *EN* VII.13, 1153^b35–1154^a1, διὰ τὸ μόνως οὖν γνωρίμους εἶναι ταύτας μόνως οἴονται εἶναι, « parce que les plaisirs corporels sont les seuls qu'ils connaissent ils croient que ce sont les seuls plaisirs qui soient ».

96. DENNISTON (1954), p. 183.

la question τίς ἀνάγκη plutôt que la leçon ὅτι ἀνάγκη que l'on trouve dans γ , et qui avait été retenue par les éditeurs parce qu'elle facilite quelque peu la construction. La confusion entre ἄμα et ἀλλά est extrêmement aisée en majuscules, mais l'histoire ne se résume pas à cela, car on lit en outre la particule δέ dans β . Il y a ainsi deux observations que l'on peut faire en faveur de la leçon de β ici. L'expression ἄμα δὲ ... pour introduire un nouvel argument, avec une nuance adversative, est assez rare en prose attique, ce qui peut expliquer pourquoi elle aurait pu perturber un copiste, mais elle est néanmoins bien attestée chez Aristote (voir BONITZ (1870), *s. v.* ἄμα, 37^a6–9). De plus, il semble quand même plus plausible qu'un scribe ait pris ἄμα pour ἀλλά et ait ensuite délibérément omis la particule δέ, parce que l'expression ἀλλά δὲ ... est tellement pléonastique qu'elle en devient choquante, ce pourquoi elle n'est jamais attestée dans la langue classique. Autrement, il faudrait supposer qu'un copiste aurait malencontreusement écrit ἀλλά au lieu de ἄμα et, décontenancé par le sens de la phrase qui en résulte, aurait ingénieusement inséré la particule δέ plutôt que de recourir à la correction qui s'imposait. Ce n'est pas entièrement impossible, mais paraît tout de même moins probable.

Sens. 4, 440^b26–29

τί μὲν οὖν ἐστὶ χροῶμα καὶ διὰ τίν' αἰτίαν πολλὰ [27] χροαὶ εἰσίν, εἴρηται· περὶ δὲ ψόφου καὶ φωνῆς εἴρηται πρό- [28]τερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς· περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ χυμοῦ λε- [29]κτέον.

27 χροαὶ εἰσίν β (**B^eP**) ϵ : χροαὶ εἰσίν **EC^cMi δ** : εἰσὶ χροαὶ **C^a π** : χροαὶ μ || **27–**

28 περὶ δὲ ψόφου ... περὶ ψυχῆς susp. FREUDENTHAL (1869a) pp. 87–88 et secl.

W. D. ROSS (1955b) || **27** φωνῆς : ἀφῆς prop. BIEHL (1898) : om. Alex¹(66.7) sed cf.

Alex^P(66.10) || **28–29** λεκτέον β (**B^eP**) ϵ : οὖν λεκτέον **EC^cMi δ**

La référence à un traitement du son et de la voix dans *An.* pose problème aux yeux de FREUDENTHAL (1869a), suivi par W. D. ROSS (1955b), pp. 203–204, parce que, si *An.* contient bien un traitement du son et de la voix (II.8, 419^b4sq.), on y trouve en même temps une étude des objets de chaque sens, conformément au programme que se donne Aristote à partir de la définition du sens par son objet. Si donc le fait que l'objet définissant un sens particulier soit examiné dans *An.* faisait obstacle à sa discussion dans *Sens.*, Aristote n'aurait eu à parler dans *Sens.*, ni de la couleur, ni de l'odeur, ni de la saveur. On peut donc légitimement soupçonner un copiste un peu trop malin de s'être rendu compte de l'absence béante d'un traitement du son et d'avoir songé à rétablir la complétude de la partie de *Sens.* consacrée aux objets des sens en insérant ici une référence au traitement du son dans *An.*

La question est en fait plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. On trouve en effet dans *Gener. An.* deux références explicites à un traitement du son et de la voix dans *Sens.* (V.7, 786^b23–25 et 788^a34–^b2, la référence étant à la fois à *Sens.* et à *An.*

dans le second cas), qui ne se trouve nulle part dans le traité tel que nous le connaissons. Par ailleurs, Aristote s'engage au début de *Sens.* à traiter individuellement des objets de chaque sens (439^a10–12) et, pire encore, se félicite de l'avoir fait à la fin (449^b1–3). Considérant l'ensemble des pièces de ce dossier, BURNYEAT (2004) a proposé d'y voir les traces d'une révision par Aristote lui-même du contenu de *Sens.* : le traité aurait originellement contenu une section consacrée au son et à la voix, qui a ensuite été intégrée à *An.*, ce dont témoignerait le fait que le chapitre en question de *An.* est particulièrement long par rapport à ceux consacrés aux objets des autres sens. Même si l'on n'adhère pas, pour une raison ou une autre, à cette suggestion, la prise en compte de l'ensemble de ces éléments suffit à montrer qu'il y a là un problème d'organisation interne au *corpus*, qui dépasse de loin les dégâts qu'un copiste isolé aurait pu infliger au texte, et que l'on ne résoudra pas en se débarrassant de cette phrase⁹⁷.

Sens. 4, 441^a3–4

ἡ μὲν οὖν τοῦ ὕδατος φύσις βού-[*4]λεται ἄχυμος εἶναι.

4 ἄχυμος α Alex^{l&p}(67.10 & 67.11) (*insipida* Anon) : χυμός β (**B^ePF2** (*sapor.* Guil))

La phrase ouvre une section dédiée à l'examen du goût et de la saveur, qui s'avère résider dans une certaine sorte d'humide (ὕγρον). Il est cependant indubitable aux yeux d'Aristote que, par elle-même, l'eau n'a ni goût ni odeur, comme le reste des éléments d'ailleurs (voir entre autres 443^a9–12). Le rapport entre l'humide et le goût est interrogé par Aristote, qui met différentes options sur la table (441^a4–5 : l'eau pourrait contenir des saveurs imperceptibles ou servir de matière aux saveurs). Le verbe βούλεσθαι doit ici renvoyer à une forme de tendance naturelle de la part de l'eau⁹⁸. La leçon de β semble donc déjà impliquer une erreur flagrante de catégorie, l'eau ne pouvant pas devenir une saveur, mais seulement savoureuse. Même si par miracle on arrivait à lui donner ce sens, elle serait encore désastreuse. Cette phrase doit en effet demeurer neutre à l'égard des options qu'Aristote va ensuite exposer. En outre, la solution qu'Aristote adopte en dernière instance implique que la saveur est une affection de l'humide causée par une certaine espèce de sec (441^b19–21). L'eau n'a qu'un rôle passif dans ce processus, ce qui exclut totalement qu'elle puisse par elle-même tendre vers une certaine saveur. La leçon de β est donc absolument impossible et doit être congédiée. Le α privatif semble avoir été perdu par accident.

97. Voir aussi *infra*, p. 1430.

98. BONITZ (1870), 140^b37–61 : « *ita saepe per βούλεται εἶναι significatur quo quid per naturam suam tendit* ».

Sens. 4, 441^a4–10

ἀνάγκη δ' ἢ ἐν αὐτῷ τὸ ὕδωρ ἔχειν [^a5] τὰ γένη τῶν χυμῶν ἀναίσθητα διὰ μικρότητα, καθάπερ [^a6] Ἐμπεδοκλῆς φησίν, ἢ ὕλην τοιαύτην εἶναι οἶον πανσπερμ[^a7]μίαν χυμῶν, καὶ ἅπαντα μὲν ἐξ ὕδατος γίνεσθαι, ἄλλο [^a8] δ' ἐξ ἄλλου μέρους, ἢ μηδεμίαν ἔχοντος διαφορὰν τοῦ ὕδατος [^a9] τὸ ποιοῦν αἴτιον εἶναι, οἶον εἰ τὸ θερμὸν καὶ τὸν ἥλιον φαίη [^a10] τις.

4 δ' ἢ ἐν $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: δὴ ἐν $\mathbf{E}^c\mathbf{i}$ (δ' ἐν \mathbf{M}) : δ' εἰ ἐν \mathbf{P} || 5 ἀναίσθητα ω] ἀνέσθητα \mathbf{E}^1 | μικρότητα ω] σμικρότητα $\lambda\mathbf{Z}^a\mathbf{W}^z$ || 6 Ἐμπεδοκλῆς φησίν, ἢ ω] Ἐμπαιδοκλῆς φησίν \mathbf{B}^e | εἶναι $\mathbf{E}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{X}$ Alex^P(68.6), def. BAEUMKER (1877) pp. 609–610 : ἐνεῖναι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon\nu$: εἶναι· μᾶλλον δὲ γίνεσθαι μ : δ' ἐνεῖναι \mathbf{S} || 7–8 ἄλλο δ' ἐξ ἄλλου μέρους $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$ Alex^P(68.16, ἄλλον δ' ἐξ ἄλλου μέρους) : ἄλλα δ' ἐξ ἄλλου μέρους $\mathbf{E}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{D}$ || 8 ἔχοντος ω] ἔχοντας \mathbf{E} || 10 τις ω] της \mathbf{E}

Aristote énonce ici trois hypothèses concurrentes au sujet du rapport entre eau et saveurs, avant de les examiner tour à tour. La deuxième hypothèse, souvent rapprochée un peu hâtivement par les interprètes, en raison de l'usage du terme πανσπερμία, de la figure de Démocrite⁹⁹, postule que l'eau contiendrait des sortes de germes de toutes les saveurs possibles. La manière dont Aristote la réfute ensuite (441^a18–20) consiste à avancer le fait que la même eau peut donner lieu à des saveurs de toutes sortes, ce qui laisse entendre qu'une conséquence de l'hypothèse devrait être que deux saveurs différentes doivent être issues de deux portions d'eau différentes. Cela suggère que l'hypothèse de la πανσπερμία est très proche de la théorie attribuée à Empédocle, selon laquelle les différentes saveurs correspondent à des parties spatialement distinctes de l'eau (imperceptibles pour nous, ce qui explique sans doute que nous ne percevions pas de goût à l'eau), avec cette différence que, avec la notion de πανσπερμία, il semble qu'il faille ajouter à cela un processus de génération par lequel les saveurs adviennent à partir de l'eau, sans y être présentes depuis le départ.

Le texte comporte une petite difficulté, en ce que l'on peut hésiter en 441^a6 entre εἶναι et ἐνεῖναι, deux leçons très proches et à l'autorité à peu près équivalente. Elles comportent

99. Comparer *An.* I.2, 403^b31–404^a6 : ὅθεν Δημόκριτος μὲν πῦρ τι καὶ θερμὸν φησιν αὐτὴν εἶναι· ἀπείρων γὰρ ὄντων σχημάτων καὶ ἀτόμων τὰ σφαιροειδῆ πῦρ καὶ ψυχὴν λέγει . . . , ὣν τὴν μὲν πανσπερμίαν στοιχεῖα λέγει τῆς ὅλης φύσεως (ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος), τούτων δὲ τὰ σφαιροειδῆ ψυχὴν . . . La même association se rencontre en *Phys.* III.4, 203^a20–21, et en *Cael.* III.4, 303^a16. Le terme πανσπερμία est en revanche utilisé pour décrire la position d'Anaxagore au sujet des éléments en *Gener. Corr.* I.1, 314^a29–^b1. De manière générale, la doctrine atomiste de Démocrite rend compte de la perception des saveurs par l'appréhension de certaines propriétés des atomes, en particulier leur taille et leur forme (voir Théophraste *De causis plantarum* VI, 1.6 = DK 68A129; *De sensibus* 65–67, pp. 517–518 DIELS (1879)). On peut douter du fait que Démocrite aurait été enclin à accepter le présupposé d'Aristote qui le fait reconduire toutes les saveurs à l'eau, en dépit du fait qu'elle soit par elle-même dépourvue de goût. Voir aussi l'interprétation du terme πανσπερμία en *Gener. Corr.* I.1, 314^a29–^b1, avancée par M. RASHED (2005), pp. 89–90, qui conteste la thèse hâtivement avancée par Tredelenburg selon laquelle il s'agirait d'un terme technique démocritéen et attire l'attention sur son usage au sein du *Timée* (73^c). Il propose de comprendre qu'Aristote voit derrière cette notion une « confusion séminale primordiale » à laquelle il se refuse d'accorder pleinement le statut d'élément (« la réserve séminale est moins les quatre éléments en tant que tels que tous les « germes » qui leur sont sous-jacents »).

une différence du point de vue du sens, en ce que l'eau est identifiée à la matière ou à la πανσπερμία des saveurs dans un cas (il faut suppléer τὸ ὕδωρ comme sujet de l'infinitif εἶναι) alors qu'il est seulement dit que cette matière est présente dans l'eau dans l'autre cas, ce qui laisse entendre qu'il pourrait s'agir de quelque chose de différent, quant à sa nature, de l'eau. Alors que BEKKER (1831) avait retenu la forme ἐνεῖναι, Bäumker suivi par tous les éditeurs suivants, a argumenté en faveur de l'infinitif εἶναι en attirant l'attention sur le fait que, lorsque qu'Aristote énonce de nouveau cette hypothèse pour la déclarer impossible, il identifie très clairement l'eau à cette matière (τὸ πανσπερμίας ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ ἀδύνατον, 441^a18–19)¹⁰⁰. La faute s'explique en ce cas sans doute par le mot τοιαύτην qui précède l'infinitif εἶναι (et éventuellement par la présence un peu avant de l'expression ἐν αὐτῷ, 441^a4). À y regarder de plus près, toutefois, si l'eau est certes identifiée par cette formulation à une matière, celle-ci n'est pas exactement rapprochée d'une πανσπερμία (οἶον), mais est dite être matière ce celle-ci, avec un génitif d'attribution (πανσπερμίας ὕλην¹⁰¹). Les deux formulations ne coïncident donc déjà pas complètement, que l'on choisisse de lire εἶναι ou ἐνεῖναι au sein de la première, si bien que l'argument de Bäumker paraît un peu trop simple. L'association des notions de matière et de πανσπερμία, qui relèvent de conceptualités différentes, est périlleuse. Cela étant dit, la leçon ἐνεῖναι paraît bien inférieure du point de vue du sens. Aristote est en train de discuter trois modèles possibles qui font advenir les saveurs à partir de l'eau. Ils sont distingués par deux critères, celui de l'acte et de la puissance et celui du caractère spatial des différences entre les saveurs : le modèle d'Empédocle postule que les saveurs sont déjà présentes en acte et spatialement distinctes en acte, celui de la πανσπερμία qu'elles sont présentes en puissance comme dans une sorte de semence et que deux saveurs différentes adviennent à partir de deux parties différentes de cette semence, si bien qu'en un certain sens les saveurs sont déjà distinctes en acte, le dernier modèle place toutes les saveurs du côté de la puissance et confie leur différenciation à l'action de l'agent responsable de leur actualisation. Le point commun entre les trois modèles est qu'ils envisagent directement le rapport entre la nature de l'eau et les saveurs, il n'y a pas de place dans ce schéma pour une distinction entre l'eau et un autre corps ou une autre nature en elle qui serait le support d'une πανσπερμία à partir de laquelle les saveurs seraient engendrées. Il vaut mieux donc lire une identification directe, bien que nuancée sur le plan conceptuel, de l'eau à une πανσπερμία.

La leçon ἄλλο δ' ἐξ ἄλλου μέρους en 441^a7–8 me semble légèrement supérieure du point de vue du sens et jouit en outre, du fait de l'accord de β avec Alexandre d'Aphrodise,

100. « Ganz klar aber geht die Unrichtigkeit der Lesart ἐνεῖναι aus der bald darauf folgenden Widerlegung der demokratrischen Ansicht hervor, wo dieselbe nach dem einstimmigen Wortlaute aller Handschriften [...] dahin gefasst wird, dass das Wasser selbst, nicht ein darin enthaltenes Etwas die Materie der mannigfachen Säftebildung sei », BAEUMKER (1877), pp. 609–610.

101. Une partie inférieure de la transmission donne ici l'accusatif πανσπερμίων, la leçon avec le génitif est néanmoins universellement acceptée, y compris par Bäumker.

d'une autorité supérieure¹⁰².

Sens. 4, 441^a10–18

τούτων δ' ὡς μὲν Ἐμπεδοκλῆς λέγει λίαν εὐσύνοπτον [11] τὸ ψεῦδος· ὀρῶμεν γὰρ μεταβάλλοντας ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τοὺς [12] χυμοὺς ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον καὶ πυρου- [13]μένων, ὡς οὐ τῶι ἐκ τοῦ ὕδατος ἔλκειν τοιούτους γιγνομένους, [14] ἀλλ' ἐν αὐτῶι τῶι περικαρπίωι μεταβάλλοντας, καὶ ἐξικμα- [15]ζομένους δὲ καὶ κειμένους διὰ τὸν χρόνον αὐστηροὺς ἐκ γλυ- [16]κέων καὶ πικροὺς καὶ παντοδαποὺς γιγνομένους, καὶ ἐψομένους [17] καὶ εἰς πάντα τὰ γένη τῶν χυμῶν ὡς εἰπεῖν [18] μεταβάλλοντας.

10 Ἐμπεδοκλῆς ω] Ἐμπαίδοκλῆς B^e || **11–12** τοὺς χυμοὺς ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων codd., def. BLOCH (2006a) : τοὺς χυλοὺς ἀφαιρουμένων τῶν καρπῶν conī. THUROT (1875) p. 403 et SUSEMIHL (1885b) p. 579 | εἰς τὸν ἥλιον codd.] susp. THUROT (1875) p. 403 : καὶ τιθεμένων εἰς τὸν ἥλιον conī. SUSEMIHL (1885b) p. 579 ex Alex^P(69.17, καὶ τεθῆναι ἐν τῶι ἡλίωι) : secl. BITTERAUF (1900) p. 14 et W. D. ROSS (1955b) || **12–13** πυρουμένων α , def. BLOCH (2006a) : πυρωμένων $\beta(B^eP)$: πυρρουμένων prop. G. R. T. ROSS (1906) p. 164 || **13** οὐ τῶι α : οὕτω B^e : οὐκ $\pi\xi$ | τοιούτους ω] τοὺς ϵ | γιγνομένους ω : γενομένους C^a : γιγνομένων N || **14** περικαρπίωι ω] καρπίωι B^e || **14–15** ἐξικμαζομένους ω] ἐξικμασμένους ϵ | δὲ καὶ κειμένους $EC^cMX\mu U^1$ Alex^P?(69.27, μείναντά τινα χρόνον) : καὶ κειμένους i : δὲ καὶ κινουμένους $\beta(P)\in LH^ay$: δὲ καὶ κινουμένα B^e || **15** αὐστηροὺς ω] αὐστηροτέρους ϵ || **16** καὶ παντοδαποὺς ω] παντοδαποὺς P || **17** καὶ εἰς πάντα $\beta(B^ePT2)$: εἰς πάντα α | γένη α : γένει B^e || **17–18** ὡς εἰπεῖν μεταβάλλοντας ω] μεταβάλλοντας ὡς εἰπεῖν δ : ὡς εἰπεῖν μεταβάλλοντες N : μεταβάλλοντας Z^a

Aristote se préoccupe d'écarter la première hypothèse avancée en 441^a4, associée au nom d'Empédocle, selon laquelle toutes les saveurs seraient présentes dans l'eau, mais de manière imperceptible, du fait de leur petitesse, ce qui sous-entend que les saveurs résident dans des sortes de particules aquatiques. Contre cette hypothèse, Aristote fait valoir que l'on peut produire des altérations au niveau de la saveur obtenue à partir des végétaux qui résultent de changements internes aux végétaux eux-mêmes et à ce qui en eux recèle les saveurs, sans que l'eau joue le moindre rôle actif. Le détail du texte présente plusieurs difficultés. La grande rubrique initialement introduite est celle des changements de saveur attribuables à la chaleur (μεταβάλλοντας ὑπὸ τοῦ θερμοῦ, 441^a11), laquelle est développée par un certain nombre de participes évoquant des processus plus spécifiques : (a) une action de prélèvement liée au soleil, dont le sens est à première vue assez obscur, et une cuisson à la flamme (ἀφαιρουμένων... καὶ πυρουμένων); (b) une opération de pressage (καὶ ἐξικμαζομένους δὲ, ^a14–15); (c) une cuisson à l'eau (καὶ ἐψομένους, ^a16), processus que

102. THUROT (1875), p. 403, a bien vu qu'Alexandre ne lisait pas ἄλλα, mais n'a pas prêté attention à la variante et propose pour cette raison ἄλλον.

l'interprétation devra pouvoir distinguer du premier. Il n'est pas clair, de prime abord, s'il s'agit là de différents types de changements de saveur produits par l'action de la chaleur, ou s'il s'agit du développement continu d'un même exemple. L'élément important de ces trois opérations est néanmoins le fait que des saveurs nouvelles apparaissent sans que le changement puisse être attribué à l'eau. Le fait que la perspective soit restreinte aux végétaux est sans doute à comprendre en lien avec le présupposé qui gouverne toute cette section (depuis 441^a3), selon lequel les saveurs doivent nécessairement être liées à l'eau. Dans le cadre de cette hypothèse, cela signifie que les végétaux tirent leur saveur de l'eau qu'ils prélèvent de leur sol. C'est aussi ce que comprend Alexandre d'Aphrodise (69.11–16), selon lequel l'objection montre qu'il n'est pas nécessaire d'invoquer l'eau par lesquelles les plantes se nourrissent pour rendre compte des saveurs qu'elles acquièrent, puisque celles-ci peuvent changer sans lien avec cette eau.

Le texte décrivant les détails de ces processus comporte plusieurs difficultés, auxquelles Alexandre se trouve déjà confronté dans son commentaire. La plus évidente concerne l'expression ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον en 441^a12, qui correspond au début du premier exemple de changement de saveur produit par l'action de la chaleur. On pourrait penser, à première vue, que le fait de retirer le περικάρπιον renvoie au processus d'épluchage d'un aliment végétal, par lequel on lui retire sa membrane ou son enveloppe externe. C'est ce que comprend initialement Alexandre d'Aphrodise aussi, qui évoque le cas des noix : ἀφαιρεθέντων αὐτῶν τῶν σκεπόντων αὐτοὺς περικαρπίων, ὡς ἐπὶ τῶν καρύων (69.18–19). Plus précisément, il évoque un processus en trois étapes : la cueillette (τὸ ἀφαιρεθῆναι τοὺς καρπούς ἐκ τῶν φυτῶν), le séchage au soleil (τεθῆναι ἐν τῷ ἡλίῳ), et l'élimination de la membrane, dont le soleil ne paraît pas responsable. Le problème est en effet qu'un processus d'épluchage ne semble pas pouvoir être relié directement à la mention du soleil, surtout si l'on pense à des noix. Pire encore, si l'on lit la leçon de *α* en ^a14 (ἐν αὐτῷ τῷ περικαρπίῳ μεταβάλλοντας), le περικάρπιον n'a pas du tout été éliminé – au contraire, il est désormais présenté comme ce qui contient les saveurs. Alexandre se montre ici assez embarrassé. Il commence par suggérer qu'Aristote veut dire que le changement de saveur a lieu que l'on retire au fruit sa coque ou pas (69.19–23), avant de revenir sur son explication initiale pour affirmer que ces mots ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων renvoient en réalité à la cueillette, comme si l'on lisait ἀφαιρουμένων τῶν καρπῶν (69.23–26). Le texte pose donc deux problèmes : (1) le sens du mot περικαρπίων et (2) le rôle joué par le soleil.

(1) Concernant le sens de περικαρπίων en 441^a12, il faut en effet impérativement remarquer qu'il ne saurait être question de se débarrasser purement et simplement de la chose en question (ce qui pourrait être le sens du participe ἀφαιρουμένων), parce que le même mot est employé tout de suite après, en 441^a14 (ἐν αὐτῷ τῷ περικαρπίῳ, si l'on lit la leçon de *α*, comme Alexandre et les éditeurs précédents), pour désigner le réceptacle des saveurs. La solution traditionnelle, celle qui est avancée dans le commentaire

d'Alexandre¹⁰³, consiste à supposer que le περιάρπιον en question n'est pas l'enveloppe du fruit, mais le fruit lui-même, qui serait par là dit être cueilli¹⁰⁴. Cette suggestion d'Alexandre a été initialement été comprise, par THUROT (1875) p. 403 et SUSEMIHL (1885b) p. 579, comme requérant de corriger le texte en ἀφαιρουμένων τῶν καρπῶν, mais les interprètes se sont ensuite rapidement rendu compte qu'un tel geste n'était pas nécessaire (et que cela n'était probablement pas ce qu'Alexandre avait en tête), parce qu'il arrive que le mot περιάρπιον désigne autre chose que la simple enveloppe externe d'un fruit : il suffit en fait, comme G. R. T. ROSS (1906), p. 164, semble avoir été le premier à le faire, d'ouvrir l'*Index* de BONITZ (1870) à l'entrée correspondante (*s. v.* περιάρπιον, 581^b36), pour s'aviser de l'existence de passages où le περιάρπιον est ce que l'on mange et que l'on goûte, le premier cité étant *Mete.* IV.3, 380^a11¹⁰⁵. Le texte transmis a ainsi été défendu par le moyen d'une soi-disant particularité terminologique aristotélicienne, en vertu de laquelle les mots περιάρπιον et καρπός seraient parfois interchangeable chez Aristote, c'est-à-dire que περιάρπιον renverrait normalement à la peau d'un fruit, mais pourrait aussi parfois être employé par le Stagirite pour désigner le fruit entier. À y regarder de plus près, toutefois, la situation est plus complexe : il n'est pas vrai de dire que l'usage normal du terme περιάρπιον renverrait à l'enveloppe externe du fruit¹⁰⁶, et il n'est pas non plus parfaitement exact de citer ce passage des *Mete.* à l'appui de la thèse selon laquelle il aurait la capacité de renvoyer au fruit en son entièreté, car le passage implique seulement que son référent soit quelque chose de comestible, ce qui n'est pas toujours le cas de toutes les parties d'un fruit. La question a été reprise plus récemment par BLOCH (2006a), qui montre, à partir de l'examen de la terminologie des traités botaniques de Théophraste, que la distinction entre καρπός et περιάρπιον correspond à celle de la semence ou de la graine (le « fruit » proprement dit est ce à partir de quoi advient une nouvelle plante, ce qui est la fin véritable de tout ce processus) vis-à-vis de ce qui l'entoure, par exemple, dans le cas d'une olive, du noyau et de la chair. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que le περιάρπιον corresponde chez Aristote, ici en 441^a14 comme ailleurs, à la partie du fruit

103. *In Sens.*, 69.23–26 : ἀλλὰ καὶ τὸ ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἴρηκεν ἀντὶ τοῦ 'τῶν καρπῶν ἀφαιρουμένων ἀπὸ τῶν φυτῶν', οἱ ἀφαιροῦνται τῶι τὰ ἐν οἷς εἰσὶν ἀφαιρεθῆναι. On notera la subtilité de cette conception transitive de l'opération de cueillette : si l'on récolte *a* et que *b* est contenu dans *a*, alors récolter *a* implique récolter *b*.

104. L'expression καρπὸν ἀφαιρεῖσθαι pour désigner la récolte (quelle que soit la chose récoltée) est parfaitement attestée, par exemple en *République* V, 470^b. Cette interprétation est omniprésente dans les traductions et éditions de référence, voir par exemple G. R. T. ROSS (1906), p. 63 (« *when fruits are plucked* ») et p. 164 ; G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 3 *ad loc.* ; ROLFES (1924), p. 13 (« *wenn man die Früchte abpflückt* ») ; TRICOT (1951), p. 22 (« quand les fruits sont cueillis ») ; W. D. ROSS (1955b), p. 204 (« *not, as usual, the peel of the fruit, but the fruit itself* ») ; LANZA et VEGETTI (1971), p. 1094 (« *per il calore muta il sapore dei frutti colti e messi al fuoco* ») ; *etc.*

105. BONITZ (1870), 581^b38, renvoie à l'édition de IDELER (1834), dont le commentaire à ce sujet (II, p. 424) est aussi repris dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908) : « *quod περιάρπιον hoc et aliis in locis ab Aritotele vocatur [...] καρπός a Graecis vocatum est* ».

106. Contrairement à l'impression que l'on peut tirer de l'article du *LSJ* (« *case of fruit or seed, pod, husk, or shell* »). C'est déjà ce qu'affirme IDELER (1834) : « *ravior est usus vocabuli περιάρπιον, ut solum fructus corticem designet* » (II, p. 424).

que l'on mange et dont l'on connaît la saveur. Tout dépend en fait du fruit en question : dans le cas des noix, c'est le καρπός que l'on mange et le περικάρπιον que l'on jette ; dans le cas des pommes, c'est l'inverse. La conclusion de l'enquête menée par Bloch rejoint ainsi l'interprétation du terme qui avait déjà avancée par TRENDELENBURG (1833), p. 332, au sujet de l'occurrence de περικάρπιον en *An.* II.1, 412^b2 (τὸ φύλλον περικαρπίου σκέπασμα, τὸ δὲ περικάρπιον καρποῦ) : « *est igitur περικάρπιον fructus pars, quae semen ambit, ut in leguminibus siliqua, in castaneis echinatus cortex, in nucibus test s. putamen, in malis et piris id quod edule est* », qui correspond en fait à ce que l'on peut trouver dans la *Souda*¹⁰⁷. Une fois le sens du terme correctement compris de cette manière, il faut de nouveau affronter le sens du procédé exprimé par le moyen du participe ἀφαιρέω en 441^a12. Une chose est claire, à savoir que toute interprétation qui comprend l'expression ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων comme désignant l'épluchage doit être abandonnée, parce qu'elle repose sur une mauvaise compréhension du lexique botanique classique¹⁰⁸. On peut en revanche comprendre le processus de deux manières. Cela pourrait correspondre à la récolte, ce qui est le sens agricole normal du verbe, auquel cas il faudrait donner raison à Alexandre d'Aphrodise, tout en réprimandant les philologues modernes pour avoir tenté d'adosser son explication à une compréhension insuffisante de la terminologie grecque, ou à la séparation du περικάρπιον et du καρπός, c'est-à-dire de la chair et du noyau.

On pourrait tenter de contourner la difficulté en se servant de la leçon du manuscrit *B^e* en 441^a14, καρπίω, mais il est évident qu'il s'agit d'une faute pour περικαρπίω. Le nom καρπίον est à peine attesté. Il ne possède qu'une occurrence antique¹⁰⁹ au sein du *De odoribus* de Théophraste (32.14), qui mentionne la sève et le καρπίον du baumier comme particulièrement puissants du point de vue de leur chaleur et de leur âpreté, par opposition au bois du même arbre. On pourra toujours objecter que la formation d'un tel mot, avec le diminutif -ιον, paraît tout de même régulière. On pourrait donc se demander si, confronté à un mot aussi rare, le copiste de *a* n'aurait pas pu le corriger en ayant l'occurrence précédente de περικάρπιον à l'esprit. Il y a deux objections à faire à cela. La première porte sur le procédé de correction allégué comme étant l'origine de la leçon

107. *Souda*, κ, 416 : καρπός καὶ περικάρπιον διαφέρει. καρπός μὲν ἐστὶ κυρίως αἱ κεγχραμίδες τοῦ σύκου καὶ τῶν ἐλαιῶν οἱ πυρῆνες, περικάρπιον δὲ τὸ περιεχόμενον τούτοις ὑγρὸν μετὰ τοῦ περιέχοντος αὐτὸ δέρματος. Dans le même ordre d'idées, le concombre (σίκυος) est présenté dans les *Probl.* (XX.3, 923^a13–16) comme le περικάρπιον d'une plante qui ne produit pas de καρπός.

108. Comparer Théophraste *Historia plantarum* VI.4, 11.4–6, au sujet d'une espèce exotique de cactus dont les fruits, en dépit de leur aspect rugueux, ont une chair comestible et semblable à celle d'une date : ἀφαιρεθέντων δὲ τῶν παπλωδῶν σπερματίων ἐδώδιμον καὶ τοῦτο καὶ ἐμπερές τῶι τοῦ φοίνικος ἐγκεφάλω· καλοῦσι δὲ αὐτὸ σκαλία (passage repris et adapté chez Athénée, *Deipnosophistes* II.83 : τὸ δὲ περικάρπιον ἀφαιρεθέντων τῶν παπλωδῶν ἐμπερές τῶι τοῦ φοίνικος ἐγκεφάλω, ἐδώδιμον καὶ τοῦτο). Le περικάρπιον est l'intérieur que l'on garde pour le manger après avoir ouvert le fruit, c'est l'extérieur que l'on enlève (ἀφαιρεῖσθαι).

109. Photius, dans la notice de sa *Bibliothèque* correspondant à l'histoire de la Perse de Ctésias (*codex* 72, 49^a34), mentionne également un arbre extraordinaire et royal en Inde, qui aurait été nommé κάρπιον (on notera l'accentuation différente fournie par les manuscrits) là-bas et qui s'appellerait μυρορόδον en grec.

περικαρπίω dans la branche **a** : si l'on ne connaît pas le mot *κάρπιον* et que l'on juge *καρπίω* fautif, la solution évidente paraît être de corriger en *καρπῶι*. La seconde est issue de la considération du parallèle une dizaine de lignes plus bas, en 441^a30, où Aristote affirme clairement et dans tous les manuscrits que c'est dans le *περικάρπιον* que se trouvent les saveurs (*φαίνονται δ' οἱ χυμοὶ ὅσοιπερ καὶ ἐν τοῖς περικαρπίοις οὗτοι ὑπάρχοντες καὶ ἐν τῇ γῆι*). Adopter la leçon de *B^e* en 441^a14 induirait une grande maladresse terminologique sur ce point, puisqu'Aristote dirait tantôt que les saveurs se trouvent dans le *καρπίον* et tantôt dans le *περικάρπιον*. Enfin, la leçon dans *B^e* n'est pas si difficile à expliquer : il suffit de supposer que le préfixe *περι-* était abrégé ou difficilement lisible dans l'antigraphe et que le copiste est passé outre (ou n'a pas aperçu la petite lacune dans son antigraphe), ce qui lui arrive de temps en temps.

(2) Le second problème est contourné par Alexandre, qui donne une paraphrase comportant trois étapes, récolte, séchage et décorticage, là où le texte d'Aristote ne semble comporter que deux actions, exprimées par les participes *ἀφαιρουμένων* et *πυρουμένων*. Le soleil ne peut être responsable que d'une seule des trois étapes d'Alexandre, celle du séchage, les deux autres étant attribuables à l'action humaine. L'expression *εἰς τὸν ἥλιον* est très difficile à construire avec *ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων* (c'est encore pire si l'on remonte à *μεταβάλλοντας* en 441^a11). La préposition *εἰς* indique normalement l'orientation et le terme d'un mouvement, ce qui ne s'articule que difficilement avec une action caractérisée comme une soustraction ou un retrait. Face à cette difficulté¹¹⁰, les philologues ont opté pour deux espèces de solution. L'une, avancée par SUSEMIHL (1885b), consiste à insérer un nouveau participe afin de le construire avec *εἰς τὸν ἥλιον*. Cela revient en gros à essayer de rapprocher le texte d'Aristote, tel qu'il est transmis, de celui du commentaire d'Alexandre, puisque l'on aura alors trois participes pour trois actions successives. La solution la plus simple est alors de s'inspirer directement de la formule d'Alexandre pour décrire le séchage au soleil (*τεθῆναι ἐν τῶι ἥλίωι*, 69.17), laquelle se retrouve chez Aristote (*Met.* IV.8, 384^b33) et Théophraste (*Hist. Plant.* IV.11, 6.3), de manière à écrire *ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων <καὶ τιθεμένων> εἰς τὸν ἥλιον*. Le coût d'une telle conjecture est cependant élevé, parce que l'on s'explique mal la perte de mots aussi indispensables. On pouvait cependant s'appuyer sur le témoignage d'Alexandre, tant qu'on le pensait indépendant de la transmission manuscrite, pour soutenir qu'il lisait ici un texte différent du nôtre. L'autre solution, apparemment plus économique, consiste à éliminer les mots *εἰς τὸν ἥλιον*. Elle a été avancée par BITTERAUF (1900), peu convaincu par la conjecture de Susemihl (« *quippe quae interpolationi similior sit quam emendationi* », p. 14) et reprise dans l'édition de W. D. ROSS (1955b). De nouveau, on attendrait davantage d'explication quant à l'origine de la faute, car si c'est une interpolation, elle semble avoir

110. Identifiée à ma connaissance pour la première fois par THUROT (1875), p. 403 : « *εἰς τὸν ἥλιον* ne peut se construire, et il doit y avoir dans le texte une autre altération, ancienne aussi, et à laquelle je ne trouve pas de remède ».

porté sur les mots ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων. Il faut dans tous les cas supposer qu'Alexandre lit le même texte que nous et, soit comprend mieux que nous la langue d'Aristote, soit balaye la difficulté sous le tapis dans sa paraphrase¹¹¹. Une troisième option, inédite, consisterait à chercher à transposer les mots εἰς τὸν ἥλιον, auquel cas la destination la meilleure paraît être après χειμένους en 441^a15, si c'est ce participe que l'on choisit de lire.

On pourrait se demander si les mots εἰς τὸν ἥλιον ne devraient pas alors être rapportés, quitte éventuellement à corriger quelque peu le texte transmis, au participe suivant, πυρουμένων (441^a12–13). Comme il est question de changements au niveau des saveurs produit par l'action de la chaleur, on pourrait trouver raisonnable que ces changements soient exprimés par un verbe correspondant à l'action du feu, en lien avec le soleil. Une telle association révèle cependant une autre difficulté : πυρόω désigne normalement le fait d'exposer un objet à une flamme, le verbe est même distingué pour cette raison de θερμαίνω, qui renvoie à l'action de la chaleur en général, en *Part. An.* II.2, 649^b5. C'est ce qui a conduit G. R. T. ROSS (1906), pp. 164–165, à considérer que la mention du soleil (que contrairement à d'autres il souhaite conserver dans le texte) était incompatible avec l'évocation d'une telle action, si bien qu'il corrige le participe en πυρρουμένων, de πυρροομαι (« devenir rouge »), attesté en dans les *Probl.* (XXXVIII.2, 966^b32, au sujet du fait que la pilosité des gens de la mer acquière une couleur rougeâtre, ce qui pourrait être attribuable à l'action du sel ou à l'action du soleil). BLOCH (2006a), pp. 148–149, a tenté de défendre le texte transmis en cherchant à identifier des passages du *corpus* où le verbe πυρόω désignerait quelque chose de moins fort que l'action de brûler. Les parallèles les plus éclairants à ce sujet se trouvent en fait, à mon avis, au livre XX des *Probl.*, qui aborde à plusieurs reprises la question des différentes saveurs que l'on peut obtenir à partir des végétaux. Le verbe πυρόω y est plusieurs fois introduits en lien avec des changements de saveur. Ce n'est alors pas le soleil qui est en cause, mais plutôt une technique de cuisson (il faudrait traduire par « rôtir ») : par ce moyen, le suc ou le jus de certaines plantes, qui n'est pas consommable cru, devient plus sucré et donc comestible (923^a18). Le verbe πυρόω participe en fait d'une opposition plus générale entre la cuisson à la flamme (le verbe canonique pour ce processus est ὀπτάω) et la cuisson à l'eau (ἔψω, voir 923^a21–24 ; 923^a26), qui correspond à l'opposition entre ἔψησις (cuisson à l'eau, c'est-à-dire par du chaud humide) et ὄπτησις (cuisson à la flamme, c'est-à-dire par du chaud sec) en *Met.* IV.3, 380^b23–381^b22. Cela permet de rendre compte de la distinction présumée par le texte entre les actions exprimées par les participes πυρουμένων (^a12–13) et ἐψομένους (^a16).

Si l'on effectue un pas de recul, on peut se demander quelles sortes de transformation

111. On pouvait un temps supposer que les mots εἰς τὸν ἥλιον auraient pu être interpolés depuis le commentaire d'Alexandre (bien qu'à ma connaissance cette hypothèse n'ait jamais été formulée explicitement), mais cela est désormais exclu par l'indépendance de la branche β à l'égard du commentaire.

portant sur des fruits pourraient concrètement correspondre à la rubrique générale introduite par Aristote, celle des changements de saveurs observables sous l'effet de la chaleur (ὁρῶμεν γὰρ μεταβάλλοντας ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τοὺς χυμούς, 440^a11–12). Les traducteurs modernes, souvent influencées par la manière dont Alexandre paraphrase le passage, considèrent qu'Aristote décrit en 440^a12–13, un seul processus de transformation alimentaire, comportant plusieurs étapes. Il y a cependant dans le texte transmis deux participes, dont l'un est lié à l'évocation du soleil tandis que l'autre désigne, en son sens le plus concret, une action particulière de cuisson. Il est donc possible de comprendre, soit qu'il s'agit de deux exemples distincts de changement de saveur sous l'effet de la chaleur, l'un du fait du soleil, l'autre par le moyen d'un feu, soit qu'il s'agit d'un seul et même processus, auquel cas le participe πυρουμένων vient expliquer en quoi consiste l'action du soleil. La mention du soleil en lien avec la récolte invite à penser à un procédé bien particulier, celui du séchage de fruits, ce qui est également ce que comprend Alexandre. Il est parfaitement attesté à la période antique, par exemple concernant les figes (lesquelles, une fois séchées, portent le nom d'ἰσχάδες)¹¹², mais aussi d'autres plantes. La question est alors de savoir si les mots ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον peuvent suffire à désigner un tel processus. On peut comprendre dans cette perspective l'emploi d'ἀφαιρέω comme renvoyant de manière parfaitement standard à la cueillette. La construction et le sens deviennent plus difficile lorsque l'on considère εἰς τὸν ἥλιον, mots qui doivent à eux trois parvenir à faire comprendre l'action d'exposer des fruits au soleil pour les faire sécher. Une construction apparemment semblable, mais au sens très éloigné, est attestée : ἀφαιρεῖσθαι τινὰ εἰς ἐλευθερίαν désigne l'action légale par laquelle on libère un esclave¹¹³. C'est là, semble-t-il, un cas très spécifique de l'emploi à valeur finale de la préposition εἰς¹¹⁴ qu'il est difficile de délimiter avec précision. Je préfère donc accepter le texte transmis en 441^a12 en comprenant qu'Aristote évoque un processus de changement de saveur d'un végétal sous l'action de la chaleur uniquement : les fruits que l'on cueille « en vue du soleil », de manière à ce que celui-ci les fasse rôtir, c'est-à-dire qu'il en élimine l'humide.

La suite du texte mentionne cependant un processus de pressage. Étant donné le contexte historique, on peut penser au raisin ou à l'olive (comme le fait Alexandre, 69.30). Le fait que le produit de ce pressage soit décrit comme passant avec le temps du sucré à l'acide et à l'âpre ne laisse guère de doute quant au fait qu'il s'agit de vin¹¹⁵. On

112. Cet aliment joue un rôle crucial dans l'économie grecque classique, en particulier en temps de guerre, parce qu'il est abondant, peu cher, facilement transportable et conservable, et à forte teneur énergétique : c'est la ration du pauvre et du soldat. Voir à ce sujet FOXHALL (1993), p. 141. La meilleure description du processus de séchage est celle fournie par Columelle (I^{er} siècle de notre ère) dans son *De re rustica*, XII.15.

113. Voir *LSJ*, s. v. ἀφαιρέω, II.4, avec les exemples cités, parmi lesquels *Lois XI*, 914^e, et *Isocrate, Panathénées*, 97.7–8.

114. Kühner-Gerth II.1, §432.1.3, pp. 470–471.

115. Comparer la formule suivante employée en *Top.* II.8, 111^a2–6 : le désir peut porter sur une chose par accident, « comme dans le cas du vin, que l'amateur de douceurs désire, non parce qu'il s'agit de vin, mais parce que c'est sucré ; c'est ainsi le sucré qu'il désire par soi, tandis qu'il désire le vin par accident

peut alors se demander s'il n'est pas déjà question de grappes de raisin dans l'exemple précédent, même s'il en est assez nettement séparé par la syntaxe, car l'on trouve aussi dans le *corpus* mention d'un procédé par lequel on expose la vigne à l'action du soleil afin d'obtenir des propriétés gustatives particulières¹¹⁶. Il n'est pas entièrement certain que l'exposition au soleil dont il est question dans ce passage soit consécutive à la récolte des grappes, bien que cela soit probable au vu du fait que ce processus soit distingué de celui consistant à laisser les grappes sécher sur pied. En outre, on trouve une description précise d'un tel processus chez Hésiode, où il est indiqué qu'il convient de cueillir les grappes, puis de les exposer au soleil pendant dix jours et dix nuits, avant de les placer à l'ombre pendant cinq jours et de finalement les presser (... τότε πάντας ἀποδρέπεν οἴκαδε βότρυς, / δεῖξαι δ' ἡλίωι δέκα τ' ἡμέατα καὶ δέκα νύκτας, / πέντε δὲ συσκιάσαι, ἔκτωι δ' εἰς ἄγγε' ἀφύσσαι / δῶρα Διωνύσου πολυγηθέος, *Les Travaux et les Jours*, 611–614) : il s'agit là d'une technique de passerillage encore pratiquée aujourd'hui, par exemple dans le cas des vins de paille, qui permet d'augmenter la teneur en sucre du raisin.

On considérera donc qu'Aristote a le cas de la vigne et du vin à l'esprit dans toute cette section, ce qui semble avoir échappé à Alexandre d'Aphrodise. Le texte décrit de manière assez elliptique les différentes étapes du processus de production du vin en insistant à chaque fois sur le fait que l'action en question vise à obtenir une certaine saveur d'une manière qui est incompatible avec l'hypothèse d'Empédocle. Le processus est supposé être déjà bien connu, si bien que la nature exacte de ces opérations et leurs conséquences en termes gustatifs ne sont qu'esquissées. La première étape consiste à cueillir les grappes et à les faire sécher au soleil (ἀφαιρουμένων τῶν περικαρπίων εἰς τὸν ἥλιον καὶ πυρουμένων, 441^a12–13). Il est tenu pour évident que cette opération rend le raisin plus sucré par un processus analogue à une cuisson lente et douce. Aristote ne s'y arrête donc que pour souligner que ce changement de goût ne vient pas du tout d'un ajout d'eau, mais au contraire de l'élimination de l'humide sous l'effet du soleil. La seconde étape est le pressage et la fermentation (441^a14–15). Le texte insiste dans ce cas sur le fait que le jus ainsi produit change radicalement de goût au fil du temps, jusqu'à finir par acquérir des propriétés gustatives opposées à celles qu'il présentait au départ. De nouveau, aucune introduction d'eau n'a lieu, alors que les saveurs changent. La troisième étape est celle d'une cuisson par ébullition (ἐψομένουσ, 441^a16). De nouveau, il est préférable de penser qu'il s'agit toujours de vin, car autrement le terme renvoie au fait de cuire un aliment

(car une fois que celui-ci est devenu âpre, il ne le désire plus) » (καθάπερ ἐπὶ τοῦ οἴνου ὁ φιλόγλυκος, οὐχ ὅτι οἶνος ἀλλ' ὅτι γλυκός ἐστιν. καθ' αὐτὸ μὲν γὰρ τοῦ γλυκέος ἐπιθυμεῖ, τοῦ δ' οἴνου κατὰ συμβεβηκός· ἐὰν γὰρ αὐστηρὸς ᾖ, οὐκέτι ἐπιθυμεῖ. κατὰ συμβεβηκός οὖν ἐπιθυμεῖ).

116. Voir *Probl.* XX.35, 926^b35–927^a1 : un indice du fait que la marjolaine rend le vin plus sucré en absorbant l'élément sec est que « les vins sont moins doux lorsque l'on ajoute de l'eau ou lorsque l'on laisse les grappes davantage de temps sur la vigne ; en outre, lorsque l'on produit du vin sucré, on expose les grappes longtemps au soleil, et le soleil élimine l'élément aqueux tout en concoctant le reste » (οἱ γὰρ οἶνοι ἤττον μαλακοί, ἐὰν ὕδωρ παραχρηθῆι, καὶ ἐὰν ἐν τῇ τρυγί πλείω χρόνον ἐάσῃ τις. καὶ ὅταν ποιῶσι γλυκύ, ἡλιῶσι τὰς σταφυλάς πολὺν χρόνον, καὶ ὁ ἥλιος ἀφαιρεῖ τὸ ὕδατῶδες καὶ τὸ λοιπὸν συμπτέττει).

dans de l'eau, si bien que ce procédé ne paraît pas pouvoir constituer une objection à la théorie d'Empédocle, puisque le changement de saveur y a lieu au contact d'eau.

La seule difficulté textuelle sérieuse restante se trouve en 441^a15, où il faut choisir entre *κειμένους* et *κινουμένους* (la leçon de *B^e*, *κινουμέναι*, fait offense à la grammaire), les deux participes étant graphiquement proches. On se trouve à la seconde étape du processus de production du vin. Le texte transmis comporte deux participes, *ἐξιμαζομένους* et *κειμένους* ou *κινουμένους*, qui continuent tous deux à s'accorder avec *τοὺς χυμούς* (441^a11–12). Le premier renvoie à l'action du pressage ou de l'exsudation, il est employé dans la suite du traité au sujet de l'obtention d'huile à partir de certains minéraux (443^a14). La question est alors de savoir quelle action désigne le second participe, et s'il s'agit ou non de la même action, ou du moins du même processus, que celle correspondant au premier. Le commentaire d'Alexandre n'est pas très clair sur ce point : s'il fait clairement référence au pressage du raisin et de l'olive (69.30), il est difficile de voir ce qui correspond dans le texte du commentaire au second participe en 441^a15. Il est question auparavant de laisser mûrir des fruits décortiqués (*μείναντά τινα χρόνον*, 69.27), mais cela semble correspondre à l'exemple qu'Alexandre identifie en 411^a12, comme le montre le fait qu'il décrit cela comme un passage de la saveur amère (*πικρός*) à un état comestible, alors qu'Aristote évoque le processus inverse en 441^a15–16. Alexandre n'a donc pas cherché à expliquer ce participe, ou alors de manière très lâche en le détachant de cet exemple pour le placer au sein du précédent, alors qu'un tel geste est normalement rendu impossible par la séparation induite par la particule *δέ* en 441^a15.

De quel processus Aristote est-il en train de parler? Le premier participe, *ἐξιμαζομένους*, indique une opération de pressage. Or on peut douter que le pressage corresponde, à lui seul, à un changement de saveur. Le texte insiste pourtant sur ce point en 441^a14–15, où il est question de perdre son caractère doux ou sucré pour devenir astringent. Cela ne correspond pas du tout au résultat normal d'une opération de pressage, où, au contraire, on obtient souvent quelque chose de très sucré, le nectar ou le moût. Le second participe a donc un rôle important à jouer. On peut deviner le sens général à partir de son association avec l'expression *διὰ τὸν χρόνον*¹¹⁷, ainsi qu'avec l'affirmation selon laquelle la saveur passe du doux à l'astringent : il s'agit clairement de la maturation du vin. Une fois le sens général saisi, il convient de se demander si les deux participes transmis, *κειμένους* et *κινουμένους*, sont également à mêmes de le fournir. Le premier paraît à la fois plus approprié dans ce contexte et plus difficile. L'opération en question consiste en effet à laisser reposer le vin, ce qui s'accorde très bien avec le verbe *κεῖμαι*, qui peut avoir le sens de « mettre en réserve »¹¹⁸. Il faut alors construire *διὰ τὸν χρόνον* en enjambant la suite de la phrase pour retrouver le participe *γιγνομένους*. Par contraste,

117. Laquelle renvoie à l'action du temps, et non, par distinction de *διὰ χρόνου*, au fait qu'un certain intervalle temporel se soit écoulé.

118. Voir les entrées correspondantes dans *LSJ*, III, et le *LdfgE*, 3a et 3b. Il s'agit cependant le plus souvent de biens précieux, je n'ai pas trouvé d'attestation du terme au sujet spécifiquement du vin.

si l'on lit κινουμένους, il y a comme une lacune dans la description du processus, le texte n'indiquant plus qu'il est question de laisser le jus pressé arriver à maturité. Il est en revanche beaucoup facile de saisir la syntaxe, puisque κινουμένους se construit alors aisément avec tout ce qui suit, aussi bien διὰ τὸν χρόνον que la mention du passage d'une saveur à une autre. La faute s'explique ainsi du fait de l'association du participe avec l'expression διὰ τὸν χρόνον, alors qu'elle est beaucoup plus mystérieuse en sens inverse : on ne peut en effet pas accepter de lire qu'une chose est laissée en jachère « par le temps », si bien que l'on corrigera, délibérément ou non, vers un verbe exprimant le changement, faute d'avoir saisi la syntaxe.

Sens. 4, 441^a18–20

ὁμοίως δὲ καὶ τὸ πανσπερμίας ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ ἀδύνα-^{[a]19}τον· ἐκ τοῦ αὐτοῦ γὰρ ὀρῶμεν ὡς ἐκ τῆς τροφῆς γι-^{[a]20}γνομένους ἑτέρους χυμούς.

18 πανσπερμίας $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta\eta$ Alex^c(70.7, Ta)] πανσπερμίαν $\epsilon\mathbf{LW}^z$ Alex^c(70.7, AN) | ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$ Alex^c(70.7) : εἶναι τὸ ὕδωρ ὕλην $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta$: εἶναι ὕλην τὸ ὕδωρ ξ || **19** ὡς ἐκ τῆς τροφῆς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{PT}2$ (*sicut ex esca* Guil)) : ὡς τροφῆς $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (*sicut esca* Anon) : ὡς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς γ Alex^p(70.9) || **20** χυμούς ω χυμός \mathbf{E}

Les copistes semblent avoir hésité au sujet du cas du mot πανσπερμία en ^a18, hésitation parfois partagée par les éditeurs modernes. L'introduction de cette hypothèse en 441^a6 fait en effet de l'eau une matière « semblable à une semence universelle » (ὕλην τοιαύτην ... οἷον πανσπερμίαν), à l'accusatif donc, et le mot précède ici à nouveau un accusatif, ὕλην, si du moins on adopte la syntaxe de β et d'Alexandre. Le génitif est néanmoins de loin préférable ici du point de vue de la grammaire, même s'il peut paraître un rapport un peu différent entre les notions de ὕλη et de πανσπερμία.

La leçon de γ en 441^a19 ὡς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς, est la première à avoir été adoptée dans les éditions modernes. Alexandre, qui paraît la lire dans son exemplaire, l'explique par analogie avec le développement du corps humain : de même que, à partir d'une seule nourriture, il se produit au sein de l'organisme des organes très différents (os, peau, viscères, etc.), de même, en dépit du fait que tous se nourrissent de la même chose, les différentes parties de la plante (racine, tronc, feuille, fruit, etc.) se développent différemment et ont des saveurs différentes (70.8–15). La leçon de la branche de *E* et de la famille de *C^c*, ὡς τροφῆς, a ensuite été défendue par G. R. T. ROSS (1906), p. 165, et adoptée par W. D. ROSS (1955b)¹¹⁹, en dépit du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise. G. R. T. ROSS entend donner par là une version plus simple de l'argument, selon laquelle

119. « *The πανσπερμία theory supposes that different bodies of water have each its distinctive flavour ; so that plants nourished by the same body of water should not develop different flavours.* » W. D. ROSS (1955b), p. 205

l'eau serait seulement dite être la nourriture de la plante. La réfutation de l'hypothèse concernée par Aristote se fonde en effet sur le fait qu'elle impose d'emblée la présence de toutes les saveurs dans l'eau et cherche à expliquer leur diversité par des considérations, sinon spatiales, du moins méréologiques (ἄλλο δ' ἐξ ἄλλου μέρους, 441^a7–8). L'objection serait que différentes saveurs peuvent advenir à partir de la même chose. Aristote est toujours en train de penser au cas des plantes : le fait que deux plantes se nourrissent de la même eau (si elles sont plantées côte à côte, je suppose) n'impliquent pas qu'elles aient la même saveur.

L'argument de G. R. T. Ross est ainsi que la leçon de γ , ὡς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς, pourrait paraître receler en elle l'analogie que développe Alexandre avec les animaux (« à partir de la même eau, comme si c'était à partir de la même nourriture ... »), tandis que celle de E , ὡς τροφῆς, donne à l'argument une formulation plus concise et efficace (« à partir de la même eau, dans la mesure où il s'agit de sa nourriture ... »). Il reconnaît cependant que l'argument demeure dans ses grandes lignes identique quelle que soit la leçon adoptée. Si l'on se penche maintenant sur celle de β , ὡς ἐκ τῆς τροφῆς, il faut remarquer qu'elle occupe une position médiane remarquable par rapport aux deux leçons connues jusqu'alors. Du point de vue du sens, elle est identique à celle de E . En revanche, elle permet d'expliquer l'origine de la leçon de γ (ajout du pronom αὐτῆς, pour renforce le parallèle avec ἐκ τοῦ αὐτοῦ), et même celle de E (simplification par suppression des mots ἐκ τῆς), et ce beaucoup mieux que si l'on suppose que la leçon de γ ou de E comme ayant été celle de l'archétype. Le principe d'économie explicative impose donc son adoption.

Sens. 4, 441^a20–24

λείπεται δὴ τῷ πάσχειν τι τὸ ὕδωρ [^a21] μεταβάλλειν. ὅτι μὲν τοίνυν οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον δυνά-^a22]μεως λαμβάνει ταύτην τὴν δύναμιν ἣν καλοῦμεν χυμόν, [^a23] φανερόν. λεπτότατον γὰρ πάντων τῶν ὑγρῶν τὸ ὕδωρ ἐστί, [^a24] καὶ αὐτοῦ τοῦ ἐλαίου ...

20 λείπεται δὴ δ edd. : λείπεται δὲ cett. | τῷ ω | τὸ **B^eWNZ^a** || **21** τοίνυν ω | τοίμην **B^e** : οὖν **C^a π** | οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον **β (B^eP) λ** Alex^P(70.21, 71.14) : οὐχ ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ cett. || **22** λαμβάνει ταύτην ω | λαμβάνηι ταύτην **S** : λαμβάνειν ταύτην **N** : ταύτην λαμβάνει **O^a** || **23** πάντων τῶν ὑγρῶν **β (B^e) γ** : τῶν πάντων ὑγρῶν **EC^cMi** : πάντων τῶν οὕτως ὑγρῶν **π** Alex^c(71.1, πάντων τῶν τοιοῦτων ὑγρῶν 71.4–5), def. FÖRSTER (1938) p. 467 || **24** τοῦ ἐλαίου ω | ἐλαίου **λ**

Je tombe d'accord avec les éditeurs précédents sur le fait qu'il est préférable en 441^a20 de lire la particule δὴ plutôt que δέ, même s'il est probable que la seconde corresponde à la leçon de l'archétype. Les corruptions de l'une vers l'autre sont fréquentes dans les manuscrits. Aristote est en effet en train de procéder par élimination, bien qu'il n'ait rien dit au sujet de l'exhaustivité des trois hypothèses initiales au sujet du rapport entre eau

et saveur. Les deux premières ayant été écartées, il se tourne à présent vers la dernière restante. La particule δὴ permet une rupture plus nette avec ce qui précède et semble correspondre davantage à l'usage aristotélicien, surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'endosser purement et simplement la seule option restante¹²⁰.

L'adverbe μόνον en 441^a21 a déjà été retenu par une partie des éditeurs sur la seule base du témoignage de **λ** et du manuscrit *P*, ainsi que celui d'Alexandre d'Aphrodise. L'apport du manuscrit *B^e* montre qu'il remonte en fait au *deperditus* **β**, ce qui lui confère une autorité suffisante pour que l'on puisse envisager de le retenir. On peut se demander s'il s'est retrouvé dans **λ** par contamination ou du fait d'une interaction avec le commentaire d'Alexandre. Le fait est en tout cas que ce μόνον est appelé par le sens. Aristote va finir par affirmer que le chaud est une cause auxiliaire (συναίτιον, 441^a29) par rapport à l'acquisition des saveurs, ce qui revient bien à lui concéder un certain rôle, même si ce n'est pas celui du protagoniste. Il serait donc assez malvenu qu'il commence par nier que le chaud exerce un rôle causal dans cette affaire. On peut certes s'accommoder du texte sans μόνον en l'interprétant de manière à ce qu'il signifie que le chaud n'est pas le responsable principal du fait que l'objet reçoive certaines saveurs, mais il est clair, ce me semble, qu'un texte où un rôle limité lui est reconnu dès le départ est bien plus satisfaisant.

La leçon de **π** en 441^a23, πάντων τῶν οὕτως ὑγρῶν a été adoptée par FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b) en raison du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, qui semble comprendre l'humide en question comme restreint à une classe particulière, celle des choses humides fluides (ἀναπληστικοί), capables d'épouser les formes de leur contenant. Je ne sais pas exactement ce qui pousse Alexandre à introduire cette précision : Aristote justifie bien cette affirmation en comparant le comportement de l'eau et de l'huile à l'égard de leur contenant (441^a24–26), mais cette fluidité est pour lui une propriété de l'humide en tant que tel (voir *Gener. Corr.* II.2, 339^b34–330^a4) et ne peut donc pas servir à isoler une catégorie particulière de choses humides (si ce n'est parce qu'elles présentent cette propriété au plus haut degré). Je me demande si l'on ne pourrait pas plutôt chercher à comprendre le texte d'Alexandre comme une explication de l'aspect de l'humide qu'Aristote met en lumière dans ce passage. Quoi qu'il en soit, cette leçon n'a que très peu d'autorité et donne un sens qui me semble inadmissible. L'accord entre **π** et le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise n'a pas la moindre valeur, car cette famille de manuscrits est fortement influencée par ce dernier.

Sens. 4, 441^b3–4

καὶ τοῦτο δῆλόν ἐστιν ἐπὶ τῶν ἀλμυρῶν ὑδάτων [ῃ4] μάλιστα· οἱ γὰρ ἅλες γῆς τι εἶδος εἰσιν.

120. Voir par exemple *Phys.* V.5, 229^a27; *Cael.* II.8, 289^b6 (corruption vers διά ou δέ dans certains manuscrits); *An.* II.7, 419^a19 (corruption en δέ dans la moitié de la transmission); etc.

4 μάλιστα] om. ϵ | εἰσιν γ Alex^P(71.26) ; ἔστιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$

L'accord de B^e et de E implique que la leçon avec le singulier ἔστιν doit avoir été celle de l'archétype en 441^b4. Est-elle viable lorsque le sujet est οἱ ἄλλες? Pour autant que je le vois, ce n'est pas le cas. Certes, Aristote semble employer οἱ ἄλλες pour désigner une seule nature matérielle, là on l'on pourrait attendre le singulier ὁ ἄλλς (qui présente cependant l'ambiguïté de pouvoir renvoyer, surtout dans la langue épique, à la mer), mais cela n'a pas de conséquence du point de vue de l'accord en nombre (voir en particulier *Met.* IV.7, 383^b19–20 : καὶ τὸ νῆτρον καὶ οἱ ἄλλες γῆς εἰσιν μᾶλλον). Il y a par ailleurs quelques tournures de la langue grecque classique où l'on peut rencontrer une telle association du singulier et du pluriel, par exemple ἔστιν οἷ, mais aucune ne convient ici. La moins mauvaise manière de tenter de défendre le singulier serait en ce cas de se référer à l'existence en grec d'une tournure comparable au français « il est des hommes »¹²¹, mais elle est surtout attestée lorsque le verbe est en début de phrase et lorsque l'on veut insister lourdement sur l'existence de l'objet en question. Cela ne correspond pas à la structure prédicative élémentaire que l'on rencontre ici. Il faut donc considérer qu'il s'agit d'une erreur dans l'archétype, auquel cas la correction la plus évidente consiste, comme γ , à rétablir le pluriel. On peut supposer que la faute vient d'une mauvaise articulation du propos : le verbe est en effet placé entre deux substantifs neutres, εἶδος en amont et τὰ διὰ τῆς τέφρας διηθούμενα en aval, si bien qu'une erreur de découpage aurait pu résulter en l'adoption du singulier.

Sens. 4, 441^b7–8

εὐλόγως δὲ ἐν τοῖς φουομένοις [^b8] τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται μάλιστα γένος.

7 εὐλόγως δὲ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (*rationabiliter autem* Anon) : εὐλόγως δὲ $\mathbf{PT}2$ (*rationabiliter itaque* Guil) : διὸ εὐλόγως γ Alex^P(72.4 διὰ τοῦτο) || 8 τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται γένος μάλιστα $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon$: τὸ τῶν χυμῶν γένος μάλιστα δ : τὸ τῶν χυμῶν γίγνεται γένος μάλιστα $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\epsilon_2$

L'expression εὐλόγως δὲ est amplement attestée dans le *corpus aristotelicum*¹²², à la différence de εὐλόγως δὲ. Celle-ci n'est en fait transmise dans aucun manuscrit d'Aristote, elle a en revanche été conjecturée en deux endroits différents, où c'est pourtant la particule δέ qui est transmise¹²³ : en *Sens.* 6, 447^a8, par THUROT (1875), p. 415, en raison du fait que la plupart manuscrits du commentaire d'Alexandre donnent à cet endroit εὐλόγως δὲ (135.5)¹²⁴, argument qui repose sur une conception erronée de l'autorité de l'exemplaire à la source du commentaire, et en *EE* VII.12, 1244^b33, où de nouveau SPENGLER (1863) II,

121. Voir Kühner-Gerth II.1, §367.2, pp. 68–69.

122. Voir *Phys.* III.4, 203^b4 ; 7, 207^b1 ; VIII.8, 256^a27 ; *Part. An.* II.6, 652^a7 ; *Inc. An.* 14, 714^a20 ; *Gener. An.* IV.8, 776^a25 ; 9, 777^b17 ; V.2, 781^b22 ; *Pol.* IV.4, 1292^a30 ; VIII.5, 1339^b14 ; 6, 1341^b2.

123. Il est vrai que BONITZ (1870), s. v. δή, 172^b52–173^a4, soupçonne la tradition d'avoir commis de nombreuses confusions entre les deux particules et invite les éditeurs à se demander systématiquement, lorsque le raisonnement d'Aristote se fait un peu long, s'il ne conviendrait pas de restituer δή.

124. Cf. *infra*, p. 1002.

p. 620, conjecture εὐλόγως δὴ contre tous les témoins¹²⁵. La particule δέ est ici majoritaire dans la transmission (accord de *E* et de *B^e*), mais une partie des témoins de la branche *β* (*P* et, semble-t-il, l'exemplaire de Guillaume de Moerbeke) transmettent δή, tandis que la formule a été réécrite en διὸ εὐλόγως dans *γ* et peut-être déjà dans l'exemplaire d'Alexandre d'Aphrodise.

Quelle sorte de lien y a-t-il, du point de vue de la logique du raisonnement, avec ce qui précède ? Aristote vient d'introduire la thèse selon laquelle les saveurs présentes dans les fruits (ou dans la chair des fruits, ἐν τοῖς περικαρπίοις, 441^a30) paraissent être présentes dans le sol ou la terre, puis de la lier à une autre thèse, qu'il affirme être très répandue chez ses prédécesseurs, selon laquelle l'eau, lorsqu'elle émerge de la terre, en porte les saveurs (441^b1–3). Il s'agit là d'une sorte d'objection à la conclusion à laquelle il vient d'aboutir, à savoir que les saveurs sont par nature dans l'eau ou l'humide, et qu'elles y sont produites par une certaine affection (441^a20–21). La seconde thèse a manifestement pour vocation de soutenir la première : la preuve de l'existence de ces saveurs dans la terre est qu'elles se transmettent aussi, non seulement aux fruits, mais aussi à l'eau. À vrai dire, la première peut même devenir un cas particulier de la seconde si l'on pense que les fruits acquièrent leurs saveurs de l'eau que la plante prélève du sol (441^b13). Quoi qu'il en soit, Aristote reconnaît qu'il y a certaines données empiriques qui vont dans le sens de la seconde thèse : on observe en effet que l'eau peut acquérir les saveurs de ce qu'elle traverse et que certaines sources ont un goût, de sorte qu'il n'est pas absurde de vouloir en inférer que le goût de l'eau qui émerge de la terre est issu des saveurs contenues dans la terre même. Aristote commence ici, en 441^b7, à donner son explication de ces mêmes phénomènes. Il refuse le postulat selon lequel les saveurs sont originellement dans la terre pour présenter une théorie fondée sur sa doctrine des éléments et de leurs qualités, selon laquelle la saveur est une certaine affection produite par le sec dans l'humide (441^b19–20). Cette théorie lui permet de rendre compte des mêmes phénomènes d'une manière différente : il ne faut plus dire que l'eau prend les saveurs de la terre, mais plutôt que la terre affecte l'eau d'une manière qui produit les saveurs. L'affirmation selon laquelle les saveurs adviennent « surtout dans les plantes » ressemble à une forme de concession à l'égard des prédécesseurs, qui se sont aussi particulièrement intéressées aux fruits pour comprendre la nature de la saveur, mais on notera tout de même qu'elle ne leur a pas été explicitement attribuée dans ce qui précède (il ne résulte pas de la thèse selon laquelle les mêmes saveurs sont présentes dans les fruits et dans le sol que les fruits ont une relation privilégiée avec la catégorie de la saveur)¹²⁶.

125. C'est cependant parce qu'il considère que la phrase au sein de laquelle il veut lire la particule δὴ est la conclusion du raisonnement, ce qui est loin d'être certain. Quand bien même il aurait raison de faire cette conjecture, elle n'a aucune valeur quant au passage qui nous occupe maintenant, où il ne s'agit pas d'une conclusion.

126. Le copiste de l'exemplaire à l'origine de *γ* et du texte que semble lire Alexandre d'Aphrodise n'a vraisemblablement pas voulu comprendre ce point et a préféré voir le texte insister uniquement sur le fait que l'on peut expliquer à partir du fait que l'eau absorbe les saveurs de la terre le fait que les saveurs

Si l'on lit δέ, on peut par conséquent comprendre la particule comme faisant le partage entre la bonne et la mauvaise part de l'héritage des prédécesseurs : l'idée selon laquelle les saveurs des fruits viennent de la terre où elles se trouvent aussi est fausse, en revanche l'intuition selon laquelle l'engendrement des saveurs a principalement lieu au sein des végétaux est juste (bien qu'il faille expliquer cela différemment). Si l'on lit δή, on peut comprendre la particule, soit comme introduisant la conclusion d'un raisonnement ¹²⁷, ce qui ne convient pas ici ¹²⁸, soit comme renforçant l'adverbe εὐλόγως et indiquant que la thèse en question est clairement vraie et bien fondée ¹²⁹. La seconde option pourrait éventuellement être défendue ici, mais elle se heurte tout de même à deux murs : le premier est que cette combinaison de la particule et de l'adverbe n'est pas, en dépit de quelques conjectures, attestée chez Aristote ; le second est que la particule δέ est attestée dans *E* et *B^e* et qu'elle présente un sens qui paraît tout aussi satisfaisant, si ce n'est davantage encore (car il est appréciable de voir Aristote opposer clairement ce qu'il accepte chez ces prédécesseurs et ce qu'il refuse). Il convient donc de retenir la leçon avec δέ. On pourra objecter à cela que la particule δή est intrinsèquement plus difficile que δέ, si bien que l'on s'attendrait plutôt à une corruption de celle-là vers celle-ci. Il est possible que, à l'instar du copiste de γ (qui a cependant opté pour une solution autrement plus radicale), celui de l'exemplaire en question ¹³⁰ n'ait pas compris la manière dont Aristote ne cesse de jouer avec la théorie qu'il attribue à ses prédécesseurs sans cette section et ait seulement perçu le lien logique entre la thèse de la présence éminente des saveurs dans les fruits avec celle de l'absorption des saveurs de la terre par l'eau, si bien qu'il se sera attendu à lire une

soient particulièrement présentes dans les fruits : ils sont gorgés d'eau et donc de saveurs, si bien qu'ils sont les choses les plus goûteuses qui soient. C'est en effet le raisonnement qui transparait en filigrane, quant à la manière dont Aristote présente ces prédécesseurs, mais il veut dire, *contra* G. R. T. ROSS (1906), p. 166, quelque chose de plus subtil, à savoir que cette idée d'un lien entre saveurs et fruits est juste, même indépendamment de la théorie des saveurs présentes dans la terre.

127. Voir BONITZ (1870), *s. v.* δή, 172^b30–52 (« *usurpatur ubi ea, quae modo exposita sunt, vel iterantur et comprehenduntur (a), vel aliquid exiis colligitur et concluditur (b)* »), la catégorie (a) semblant en fait se réduire à un usage simplement emphatique, et DENNISTON (1954), pp. 236–238, qui distingue deux usages de la particule à valeur « connective », l'un temporel, l'autre logique, le second lui donnant une force proche de celle de οὐν.

128. Si Aristote entendait inférer du fait que l'eau absorbe les saveurs de la terre le fait que les fruits des plantes qui se nourrissent de cette eau présentent les mêmes saveurs à un degré particulièrement élevé (ce qui est en soi plausible), il ne pourrait pas poursuivre en répétant sa propre théorie de la saveur (441^b8–10). Il refuse en effet la prémisse selon laquelle l'eau est « semblable » (τοιοῦτον, 441^b2) à la terre qu'elle a traversée, parce qu'il refuse de considérer que les saveurs sont réellement présentes dans la terre.

129. Voir de nouveau BONITZ (1870), *s. v.* δή, 172^a58–^b19 (« *particula δή inserta enunciationis, quae pro fundamento ponitur proximae argumentationis, eam vel ex communi omnium opinione vel ex argumentis alibi allatis firmam et evidentem esse significat* »), et DENNISTON (1954), pp. 206–207, concernant l'usage emphatique de la particule avec l'adverbe.

130. Il est très difficile de se prononcer quant à la question du rapport entre la source des leçons issues de β dans *P* et son équivalent pour la traduction de Guillaume ($\Gamma 2$). ISÉPY (2016), pp. 87–96, suivi par PRIMAVESI (2020), donne quelques éléments qui invitent à supposer que $\Gamma 2$ pourrait bien être la source de toutes les leçons de β hors de *B^e*, que ses caractéristiques propres font remonter à un exemplaire autrement plus ancien, une sorte d'épreuve non-correctée d'une translittération, mais il n'y a, en ce qui concerne le texte de *Mot. An.*, pas de faute conjonctive observable entre $\Gamma 2$ et *P*. L'hypothèse d'un lien entre les deux est néanmoins renforcée si l'on considère que la leçon δή en 441^b7 est une faute.

particule indiquant une forme d'inférence, δή, plutôt qu'une opposition.

Sens. 4, 441^b12

... ὡσπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων.

12 περὶ τῶν στοιχείων β(**B**^e(στοιχείων)**P**) : περὶ στοιχείων α Alex^c(72.27)

L'objet de la référence est certainement *Gener. Corr.* II.3. La seule question, quant à la transmission, concerne la formule de renvoi : comporte-t-elle l'article devant στοιχείων ? En temps normal, Aristote effectue ce genre de renvoi au moyen de la formule ἐν τοῖς περὶ ... suivie immédiatement d'un substantif génitif singulier indiquant l'objet du traité en question (φιλοσοφίας, οὐσίας, κινήσεως, ψυχῆς, αἰσθήσεως, etc.)¹³¹, sans article défini. L'article est en revanche fréquemment présent lorsque la référence est moins précise et que la préposition est suivie de l'accusatif (ἐν τοῖς περὶ τὰ μαθήματα λόγοις, *Phys.* VIII.3, 253^b3 ; ἐν τοῖς περὶ τὰς ἀρχάς, *Cael.* I.7, 274^a21 ; ἐν τοῖς περὶ τὰς τῶν ζώων κινήσεις, II.2, 284^b13–14). En ce qui concerne le cas particulier du traitement des éléments, la seule autre référence comparable se trouve en *An.* II.11, 423^b29, où elle est invoquée au sujet des qualités fondamentales des corps. Or l'on y rencontre la même scission au sein de la transmission : les deux moitiés de la famille **b** ont pour leçon, l'une ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων, et l'autre ἐν τοῖς περὶ στοιχείων (et la première leçon peut se prévaloir du soutien de Philopon, *In An.* 434.11, la seconde de celui de Simplicius, *In An.* 164.24). La situation n'est cependant pas celle d'un équilibre parfait, car l'on dispose par chance à cet endroit de la leçon de la première famille, **a**, grâce à un fragment ayant subsisté dans le manuscrit *E* de sa recension originelle, et celle-ci comporte l'article défini (c'est aussi le cas de la leçon du manuscrit *P*, dont l'autorité est potentiellement très grande pour ce traité). Il y a donc de bonnes raisons de retenir à cet endroit, comme le fait FÖRSTER (1912), la leçon ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων. Cela a des conséquences quant à ce passage de *Sens.*, car on s'attendrait à ce que la même formule y soit employée. Il y a par ailleurs deux autres arguments que l'on peut avancer en faveur de cette leçon. Le premier est qu'elle est rendue plus difficile par l'usage massif au sein du *corpus*, s'agissant des renvois internes, de la formule avec le génitif singulier sans l'article, ce qui explique pourquoi un copiste aurait pu avoir tendance à éliminer ce dernier. La seconde est que l'emploi de l'article défini est tout à fait approprié : la thèse centrale d'Aristote est que les éléments sont en nombre limité, et le texte en question n'est pas le lieu d'une grande fresque exhaustive sur tout ce que l'on a pu penser comme élémentaire dans la pensée grecque, mais le lieu de l'élaboration rigoureuse d'une théorie d'inspiration empédocléenne des quatre éléments.

131. Voir l'immense relevé effectué par BONITZ (1870), *s. v.* Ἀριστοτέλης, 97^b41–105^a48.

Sens. 4, 441^b15–19

Ὡσπερ οὖν οἱ ἐναποπλύνοντες ἐν τῷ [16] ὑγρῷ καὶ τὰ χρώματα καὶ τοὺς χυμοὺς ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν τὸ [17] ὕδωρ, οὕτως καὶ ἡ φύσις τὸ ξηρὸν καὶ γεῶδες, καὶ διὰ τοῦ [18] ξηροῦ καὶ γεώδους διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινουῦσα ποιόν τι τὸ [19] ὑγρὸν παρασκευάζει.

15–16 ἐν τῷ ὑγρῷ **α** (*in humido* An Guil) Alex^P(74.1–2, sed cf. 5–6 et 8–9) : τῷ ὑγρῷ **β**?(**P**) : || **16** καὶ τὰ χρώματα **β**(**P**)**ε** : τὰ χρώματα **α** | καὶ τοὺς χυμοὺς| del. SUSEMIHL (1885b) p. 480 (vide etiam SUSEMIHL (1881) p. 266 n. 1) | ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν **β**(**P**)**ε** : τοιοῦτον ἔχειν ποιοῦσι **EC^cMi** : τοιοῦτον ποιοῦσι ἔχειν **δ** || **17** γεῶδες **β**(**P**)**ε** Alex^c(74.8) : τὸ γεῶδες **EC^cMiδ** : + ἐναποπλύνει τῷ ὑγρῷ add. **U**(in marg.)**Xy**(s.l.), ut desid. Alex(74.8–9) || **18** διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινουῦσα **β**(**P**)**ε** Alex^P(74.10–11) : διηθοῦσα καὶ κινουῦσα τῷ θερμῷ **EC^cMiδ**

La leçon sans la préposition ἐν en 441^b15, transmise par le seul manuscrit *P*, est peut-être un peu plus difficile que celle avec la préposition. La construction est la même dans les deux cas, puisqu'elle est déjà présente dans le participe (ἐναποπλύνοντες). Il convient cependant de rester sur ses gardes à l'égard du témoignage de *P* à cet endroit : le manuscrit vient de combiner une leçon issue de **β** avec une leçon issue de **γ** (ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης ἐν ἐκάστωι, 441^b14). En outre, si Alexandre commence par paraphraser ce passage en reprenant la préposition (74.1–2), il l'abandonne par la suite (74.5–6 & 8–9), en particulier lorsqu'il invite à suppléer les mots ἐναποπλύνει τῷ ὑγρῷ au sein de la proposition principale (ce qui est par ailleurs la bonne manière de construire). Or cette suggestion a donné lieu à une annotation ancienne qui circule au sein de **γ**. Comme *P* comporte au moins une interpolation à partir du commentaire en un autre endroit, il y a donc un risque que sa leçon ici soit liée à une annotation tirée du commentaire.

La difficulté principale que recèle le passage concerne toutefois le second volet de la proposition principale en 441^b17–19. Les éditeurs ont jusqu'à présent opté pour la leçon majoritairement attestée au sein de **α**, καὶ διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους διηθοῦσα καὶ κινουῦσα τῷ θερμῷ ποιόν τι τὸ ὑγρὸν παρασκευάζει¹³². On peut toutefois reconstruire une leçon un peu différente pour le *deperditus* **β**, à savoir καὶ διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινουῦσα ποιόν τι τὸ ὑγρὸν παρασκευάζει, où le datif τῷ θερμῷ est rapporté, non plus au second participe κινουῦσα, mais au premier διηθοῦσα. Même si l'on ne s'en est pas encore aperçu, c'est cette leçon que doit avoir lue Alexandre d'Aphrodise dans son exemplaire, à en juger du fait qu'il commence par paraphraser cette expression en

132. Une partie de la raison de ce fait vient d'une erreur dans l'apparat de BEKKER (1831) qui n'a pas été corrigée dans la plupart des éditions suivantes (on la retrouve notamment chez FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b)) : la leçon διηθοῦσα καὶ κινουῦσα τῷ θερμῷ y est attribuée à tous les manuscrits, à une seule exception, celle de *P*, auquel la leçon διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινουῦσα est attribuée. C'est effectivement la leçon qui est la sienne, mais il n'est pas le seul à la transmettre. C'est aussi le cas, parmi les manuscrits de Bekker, de *S* et de *U*, et en fait de tous ceux appartenant à la descendance du *deperditus* **ε**.

parlant l'emploi par la nature d'un « filtrage par le chaud », distingué de l'action exprimée par le participe κινούσα (ἐν τῇ διηθήσει τῷ θερμῷ καὶ κινούσα αὐτὸ, 74.10–11). Il est vrai qu'Alexandre distingue par la suite plus précisément l'action du filtrage et l'action propre du chaud (voir 74.14–15), avant de finir par attribuer le filtrage à la terre et le mouvement au chaud (εἰ δὲ ἡ γένεσις τῶν χυμῶν ἐν τῇ διηθήσει τοῦ γεώδους ξηροῦ τοῦ ἐν τῇ γῆ ἐν ὕδατι διὰ τὴν ὑπὸ θερμότητος κίνησιν, 74.23–24), mais c'est parce qu'il a de bonnes raisons de le faire et qu'il comprend, ce qui n'est pas tout à fait faux à mon sens, que la formule d'Aristote est une sorte de hendiadyon. La conjonction de l'autorité d'Alexandre avec celle de β doit normalement suffire à faire d'une leçon celle de l'archétype.

Le détail de la théorie de la saveur d'Aristote est en effet délicat. Il est établi en 441^b20–29 que la saveur réside dans l'humide, c'est-à-dire qu'elle est une certaine affection de l'humide d'un corps, et qu'elle y est produite par l'action du chaud, mais que le chaud n'en est pas la cause principale, mais seulement une cause auxiliaire (συνάτιον). Il est question à partir de 441^b7, suite à l'exemple de l'eau qui semble acquérir les saveurs de la terre, surtout d'une affection produite dans l'humide par le sec, qu'Aristote associe principalement à la terre (441^b11–12 : à proprement parler, le feu est, lui aussi sec et donc capable d'affecter l'humide, mais Aristote attribue ici par éminence la qualité du sec à la terre et du chaud au feu). Le feu n'a cependant pas disparu du paysage, mais son rôle dans l'explication de l'engendrement de la saveur n'est toujours pas très clair. La comparaison avec le processus de dissolution de couleurs et de saveurs est destinée à amener la définition finale de la saveur, qui en fait une certaine affection de l'humide sous l'effet du sec nutritif (441^b19–20). Aristote pense probablement au processus de fabrication des teintures, où l'on récolte les couleurs de certaines substances en les faisant chauffer dans l'eau, par quoi l'on recueille aussi accidentellement, par infusion, leurs saveurs¹³³. On retrouve ainsi une comparaison, en des termes très proches, du processus par lequel des fruits acquièrent leurs couleurs avec la fabrication du pourpre en *Col.* 5 (traité qui, s'il n'est pas d'authentique, paraît être tout de même issu du Lycée), où le verbe διηθέω est employé pour décrire le processus par lequel l'eau que prélève la plante du sol a absorbé ses colorants (795^a18 et ^b6). Il est question ici exactement du même processus quant aux saveurs. Le sec terreux est dans ce cas ce qui « infuse » dans l'humide et produit en lui l'affection correspondant à la saveur.

Quel rôle le chaud peut-il bien jouer dans ce processus ? Il n'a manifestement pas pour fonction de produire une affection dans l'humide en question, puisque c'est déjà le rôle de la terre en tant que sèche. Il reste alors deux options. La première, représentée par exemple par G. R. T. ROSS (1906), p. 168, consiste à penser que la sorte d'infusion ou de dilution dont il est question requiert un mouvement local, en particulier celui de l'eau qui remonte

133. Il paraît ainsi, *pace* Susemihl, tolérable de lire cette mention des saveurs au sein du premier terme de la comparaison : l'exemple est celui de la dilution des couleurs, mais Aristote y signale tout de même que ce processus conduit aussi à transmettre des saveurs, ce qui contribue à justifier la comparaison.

de la terre vers la plante. C'est ce mouvement local, qui est conçu comme une condition de d'engendrement des saveurs dans l'humide sans en être la cause prochaine, que l'on attribuera alors à l'action du chaud. La seconde, représentée par Alexandre d'Aphrodise, consiste à aligner plus rigoureusement le rôle du feu dans ce passage avec son rôle en tant que συναίτιον des changements de saveur des fruits dans le passage précédent (441^b11) et à penser qu'un processus de concoction (πέψις) a lieu en même temps que le filtrage. Cette approche peut paraître négliger la différence entre la question du changement de saveur d'un fruit, par exemple par épaississement lors de la cuisson (441^b27–29), et celle de la genèse des saveurs dans le fruit. Elle s'accorde toutefois très bien avec l'analogie. De même qu'il faut chauffer de l'eau pour qu'elle soit disposée à acquérir les saveurs de feuilles de thé, il faut chauffer l'eau pour qu'elle s'empare des couleurs de la pourpre (ταύτην ἐγχείαντες ἔψωσιν ἐν ταῖς χύτραις, *Col.* 5, 795^b13–14). On peut ainsi comprendre cette mention apparemment étrange du rôle du chaud dans ce processus en tenant compte du fait qu'Aristote considère que, en raison de la manière dont la comparaison est formulée, il est déjà clair pour son auditoire que la transmission des couleurs dont il parle a lieu lorsque l'on fait bouillir certains colorants, si bien qu'il n'y a ensuite aucun problème à se montrer allusif quant au rôle du chaud dans le processus analogue relatif aux saveurs des fruits. Cela n'est plus nécessairement évident pour le lecteur moderne, mais Alexandre d'Aphrodise semble l'avoir encore très bien compris. Une fois le contexte de l'analogie saisi, il est donc tout à fait bienvenu de lire un texte où datif instrumental τῷ θερμῷ est directement accolé au participe διηθοῦσα : il est presupposé le processus ainsi exprimé a lieu lorsque l'on chauffe certains ingrédients.

Que faire alors du participe κινούσα, lequel se retrouve complètement seul ? C'est la difficulté de cette leçon et la raison de la correction intervenue dans α , qui permet à la fois de distinguer plus précisément les rôles respectifs du chaud et du sec et de donner un sens plus explicite à ce participe. Cela n'est pourtant pas nécessaire. Aristote veut en effet dans cette proposition établir un pont entre son analogie de la dilution-infusion et sa notion technique de la saveur comme affection de l'humide. Or cette transition a quelque chose d'un peu rude, surtout lorsqu'une théorie selon laquelle les saveurs sont déjà présentes dans la terre vient d'être évoquée (441^a30–^b1). Aristote est d'accord pour dire que l'eau acquiert des saveurs en passant à travers le sol, mais il ne tient à affirmer que la saveur est une qualité de l'humide, si bien qu'il refuse de postuler que la terre, en tant que telle, possède les saveurs. Le modèle de la dilution et l'analogie avec le procédé de teinture est alors à double tranchant, parce qu'ils amènent très près d'une conception selon laquelle l'eau acquiert des sortes de particule de goût de la terre par infusion. Le participe κινούσα vient alors corriger le tir pour indiquer que le processus exprimé par διηθοῦσα n'est qu'une image : la saveur ne passe pas de la terre à l'eau, c'est une affection dans l'eau que produit son passage à travers la terre.

***Sens*. 4, 441^b22–23**

οὐ κατὰ τὸ [23] μανθάνειν γὰρ ἀλλὰ κατὰ τὸ θεωρεῖν ἐστὶ τὸ αἰσθάνεσθαι.

22–23 οὐ κατὰ τὸ μανθάνειν γὰρ β (P) : οὐ γὰρ κατὰ τὸ μανθάνειν **a** Alex^c(75.11)

La position de la particule γὰρ au sein de la leçon transmise par *P* a de quoi déconcerter, tant l'on est habitué à voir d'ordinaire celle-ci placée en seconde position au sein de la phrase. Cette règle est cependant appliquée dans la langue classique, y compris chez Aristote, avec une certaine souplesse : γὰρ peut être placé un peu plus loin si l'on traite ce qu'il y a avant comme un syntagme¹³⁴. C'est ainsi souvent le cas chez Aristote lorsqu'une préposition est impliquée (ὕπ' ἀλλήλων γὰρ πάσχειν, *Phys.* I.7, 190^b33 ; ἐν δυοῖν γὰρ διηρημένοις, *EE* VII.6, 1240^a14 ; εἰς χεῖρον γὰρ ἡ μεταβολή, *Met.* Λ.9, 1074^b26–29 ; περὶ τούτου γὰρ, *Met.* Ν.5, 1092^b5), en particulier lorsqu'il s'agit d'une expression figée (κατὰ συμβεβηκὸς γὰρ : *Int.* 11, 21^a26–27 ; *Phys.* II.5, 197^a12–13 ; *An.* II.6, 418^a21–22 ; *EN* V.11, 1136^a25 ; etc.). C'est aussi le cas lorsqu'une négation intervient : la particule peut être placée entre la négation et ce qu'elle nie, mais aussi après, en troisième position, par exemple avec un adverbe (οὐ πάνυ γὰρ εὐδαιμονικὸς, *EN* I.8, 1099^b3 ; οὐ μόνον γὰρ : *Inc. An.* 4, 705^a29, *Met.* Ζ.15, 1040^a29, *EN* X.3, 1174^b1 ; οὐχ ὁμοίως γὰρ, *Inc. An.* 4, 705^b3), un adjectif (οὐ λευκὸν γὰρ ἡ φωνή, *Met.* Λ.1, 1069^b5), un pronom (οὐ τοῦτο γὰρ σκοποῦμεν, *EN* III.4, 1112^a12) ou bien un verbe ou un participe (οὐ δεῖ γὰρ ἀπορεῖν, *Cael.* II.2, 285^a31 ; οὐχ ἔχειν γὰρ ἔδραν, *Met.* II.2, 356^a4 ; οὐχ ἔστι γὰρ ἄνευ πολλῆς δυσχερείας, *Part. An.* I.5, 645^a28 ; οὐχ ὄντα γὰρ ἐν τόπῳ, *Phys.* IV.1, 208^b23 ; οὐ καταλύεται γὰρ, *Pol.* V.11, 1314^a17–18). La position de la particule dans la leçon de β est encore plus violente, parce qu'elle combine ces deux phénomènes, au point où l'on peut se demander si elle est malgré tout recevable. Il convient de remarquer que les attestations de la particule avec une position aussi éloignée de celle qui lui revient d'ordinaire sont particulièrement courantes dans la Nouvelle Comédie (οὐχ ἐν γάμοις / εἰσὶν γὰρ ἦχοντος τοιούτου νῦν λόγου, Ménandre, *Le Bouclier*, 159–160), comme le signale DENNISTON (1954), p. 96, mais qu'elles s'observent aussi, après la période classique, en prose (οὐχ ἐν χροαῖς γὰρ οὐδ' ἐν σχήμασιν οὐδ' ἐν λειότησιν ἐγγίνεται τὸ θεῖον, Plutarque, *Isis et Osiris*, 382^b ; οὐχ ἐν ἀγοραῖ γὰρ μόνον ἀλλὰ καὶ ἐν μέσῳ τῷ θεάτρῳ, Philon de Judée *In Flaccum*, 95), et qu'il y a déjà quelques cas de ce genre à la fin de la période classique, par exemple chez Platon (ἐν ἕκαστον γὰρ, *Sophiste*, 255^e) ou Démosthène (οὐδ' ὅτι οὖν ἐστὶ γὰρ, *Contre Aristocrate*, 136). Au vu de tels précédents, il paraît tout à fait plausible qu'Aristote ait écrit οὐ κατὰ τὸ μανθάνειν γὰρ, parce que cela ne fait qu'un terme dans la grande opposition canonique avec κατὰ τὸ θεωρεῖν qui reflète celle de la puissance et de l'acte¹³⁵. Il est de surcroît bien plus aisé de comprendre pourquoi un copiste aurait rétabli la particule à sa place habituelle que

134. Voir DENNISTON (1954), pp. 95–97.

135. Laquelle est tellement ancrée dans la pensée d'Aristote qu'elle est parfois introduite, comme ici, de manière extrêmement allusive : comparer *An.* II.1, 410^a10–11 ; 5, 429^a21–b2 ; *Gener. An.* II.1, 735^a10–12 ; *Met.* Θ.6, 1048^a34 ; *EN* VII.4, 1146^b31–34.

de chercher à expliquer comment elle se serait ainsi déplacée (il faudrait sans doute un processus en trois étapes, avec une omission de la particule corrigée en marge, puis son rétablissement erroné à cet endroit, en dépit de la brutalité de cette transposition).

Sens. 4, 441^b23–27

ὅτι δ' [24] οὐ παντὸς ξηροῦ ἀλλὰ τοῦ τροφίμου οἱ χυμοὶ ἢ πάθος εἰσὶν [25] ἢ στέρησις, δεῖ λαβεῖν ἐντεῦθεν, ὅτι οὔτε τὸ ξηρὸν ἄνευ τοῦ [26] ὑγροῦ οὔτε τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ· τροφή γὰρ οὐχ ἔν μόνον [27] τοῖς ζώοις οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς, ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον.

24 τοῦ τροφίμου codd.] τροφίμου Alex^{1&c}(76.25, 82.13) || 24–25 εἰσὶν ἢ στέρησις **β**(**ΠΓ2**(*sunt aut privationes* Guil^{NiNpT}))**ε** : εἰσὶν ἢ στέρησις **EC^ciδ** Alex^c(82.14) (*sunt* Anon : *sunt aut privatio* Guil^{Nr}) : ἐστὶν ἢ στέρησις **M** : ἢ στέρησις εἰσὶν **μ** || 26–27 οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς scripsi : οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις **ε** Alex^c(77.27, τούτῳ γὰρ ἀκολουθεῖ τὸ τροφή γὰρ οὐχ ἔν μόνον), def. WENDLAND (1902) p. 175 : οὐδὲν αὐτῶν τοῖς ζώοις **δι**(p.c.) : οὐδ' αὐτοῖς τοῖς ζώοις **EC^cM** : οὐδὲν αὐτοῖς ζώοις οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις **β**?(**P**) : οὐχ ἔν τοῖς ζώοις **U** : *nec ipsis animalibus nichil est* Anon : *ipsis animalibus nichil unum solum* Guil || 27 οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς post τοῖς ζώοις hab. in marg. UN, ἐν τοῖς ζώοις οὐδὲ αὐτοῖς φυτοῖς Sylb. | μεμειγμένον **a** : μεμειγμένον οὐδὲ αὐτοῖς φυτοῖς, ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον **β**(**ΠΓ2**(*commixtum*; *neque ipsis plantis, set mixtum* Guil)) : μιγνόμενον **δ** : *quod commixtum* An

Il faut choisir en 441^b24 entre deux formulations de l'alternative, ἢ πάθος ... ἢ στέρησις, transmise par **a**, et ἢ πάθος ... ἢ στέρησις, transmise par **β**. On pourrait penser que seule la première, avec les deux termes au singulier, est correcte, et expliquer alors la faute dans **β** par une sorte de dittographie, le sigma lunaire ayant été dupliqué en la lettre epsilon. Cela étant dit, si l'on inverse les termes, il paraît très plausible qu'un copiste qui aurait eu affaire à la seconde formulation, combinant pluriel et singulier, ait aussitôt cherché à la corriger en rétablissant le singulier dans les deux cas. La question est alors de savoir si la leçon ἢ πάθος ... ἢ στέρησις est admissible dans la langue grecque de l'époque d'Aristote. Il faut y répondre par l'affirmative¹³⁶ : ce genre de phénomène est relativement fréquent chez Thucydide (ὦν ἀκοαὶ μᾶλλον ἢ ὄψεις τῶν ἀκουσομένων, I.73.2)¹³⁷ et a également été bien identifié chez les auteurs tragiques¹³⁸. Il paraît donc préférable d'adopter la leçon de **β** comme celle à partir de laquelle il est plus probable que l'autre ait été obtenue.

136. Kühner-Gerth, II.1, §349 An. 4, p. 19 : « in Gegensätze wechseln bisweilen die Zahlformen ».

137. Voir les exemples relevés par POPPO (1821) I, pp. 267–268.

138. « Hoc vitiosum in hac oppositione alicui fortasse videatur, quod in altero membro nomen est plurale, in altero singulare. [...] Verum tales minutias non curiose sectantur Tragici. » PORSON (1820), *ad Phoen.* 512, p. 32, qui cite ensuite notamment *Ædipe à Colone*, v. 782 (λόγωι μὲν ἐσθλά, τοῖσι δ' ἔργουσι κακά).

En ce qui concerne la suite du texte, la thèse selon laquelle aucun élément, ou aucune des quatre qualités fondamentales qui les définissent, ne peut suffire à fournir aux êtres vivants un nutriment suffisant est reprise en 445^a16–20. Il est aussi affirmé, de manière semblable, que même les plantes ont besoin pour leur alimentation d'un mélange, en l'occurrence de terre et d'eau, et ne peuvent pas non plus se contenter d'une seule chose uniquement quant à leur activité nutritive en *Gener. Corr.* II.8, 335^a8–13. Si les grandes lignes de cette position demeurent perceptibles dans tous les manuscrits, la variété des leçons qu'ils proposent ici est assez remarquable. Si l'on se fie à la branche de *E* et de la famille de *C*^c, la proposition en jeu devient τροφή γὰρ οὐδ' αὐτοῖς τοῖς ζώοις ἀλλὰ τὸ μειγμένον (441^b26–27). Il lui manque donc un sujet explicite, qu'il faut reprendre depuis la phrase précédente (τὸ ξηρὸν ἄνευ τοῦ ὑγροῦ . . . τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ) : le texte dit alors que ni le sec ni l'humide ne peuvent à eux seuls constituer la nourriture des animaux. La leçon de la famille *ε*, qui semble au moins en partie correspondre à ce que lit Alexandre d'Aphrodise, fournit, elle, un sujet explicite avec ἓν μόνον (« une chose seule » ne suffit pas à nourrir un animal), que l'on peut comprendre de manière un peu plus générale (aucune des quatre qualités, à l'état chimiquement pur, ne suffit). La leçon de *δ* se situe quelque part entre les deux, en ce qu'elle donne bien un sujet à la proposition (οὐδὲν αὐτῶν), mais que celui-ci ne peut se comprendre qu'à partir des qualités mentionnées au sein de la phrase précédente. Je la soupçonne d'être issue d'une correction plus ou moins habile à partir de la leçon de *E*, par un copiste désirant que la phrase ait un sujet explicite. Le plus frappant est cependant ce que l'on trouve dans *P*, qui non seulement transmet à peu près les deux variantes principales en même temps, mais rajoute ensuite une clause concernant les plantes. Même si le texte du manuscrit est corrompu – il n'y a qu'à observer la répétition de μειγμένον pour s'en convaincre –, il est néanmoins établi comme reflétant fidèlement celui du *deperditus β* par son accord avec la traduction latine de Guillaume de Moerbeke¹³⁹. Ce qui rend la chose plus intrigante encore est que cette clause relative aux plantes, qui s'ajuste fort bien à celle au sujet des animaux, apparaît également dans les marges de deux manuscrits importants de *ε*, *U* et *N*. Alexandre d'Aphrodise ne fait pour sa part aucune mention ni des animaux ni des plantes dans la section correspondante de son commentaire.

Que s'est-il donc passé ? Je crois qu'il est indubitable qu'il est très difficile d'engendrer les leçons de *β* et de *ε* à partir de celle de *E*, ou même de *δ*. Comme Alexandre lit également, selon toute apparence, οὐχ ἓν μόνον, on peut déjà commencer par voir si l'on ne pourrait pas conserver cette formule. Le problème est que, si l'écart entre οὐχ ἓν, οὐδὲν et οὐδὲ ne constitue pas un obstacle majeur, on ne comprend pas vraiment comment quelque chose comme μόνον aurait pu se corrompre en un pronom comme αὐτοῖς dans la branche de *E*. La paléographie ne suffira vraisemblablement pas à rendre compte de la transmission ici. Je pense que l'origine de la leçon de *E* est en fait à chercher du côté de

139. Le témoignage de *B*^e n'est malheureusement plus disponible après 441^b12 στοιχείων.

la clause supplémentaire οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς, que le copiste de **β** a du reste mal comprise. Le fait est qu'elle n'est présente de manière normale dans aucun témoin, car elle ne figure que dans les marges de *U* et de *N* (ce qui suggère fortement qu'elle est déjà dans celles du *deperditus* **ε**) et de manière si corrompue dans **β** que l'on ne peut que supposer qu'elle y a été réintégrée, assez maladroitement, à partir d'une annotation de ce genre. Le scénario qui permet de rendre compte de la manière la plus plausible à mes yeux de l'état actuel de la transmission est ainsi celui où l'archétype contient dans le texte principal les mots οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις, accompagnés d'une annotation οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς, par exemple au-dessus de la ligne. Dans le *deperditus* **β**, ou dans son descendant à l'origine de l'exemplaire de Guillaume et de la source employée par le copiste de *P*, cette annotation n'a pas été intégré dans le texte mais a été déplacée en marge, si bien qu'elle a été augmentée des mots suivants, ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον, afin de donner à voir où insérer ces mots dans le texte. Le copiste n'aura pas du tout compris cette subtilité et aura tout recopié, dupliquant ainsi ces mots. Les deux variantes ont enfin été combinées dans *P*, parce que la copiste a bêtement transcrit tout ce qu'il a dans son exemplaire, et de manière semblable, mais pas tout à fait identique, dans la traduction de Guillaume, parce qu'il corrige par petites touches la *vetus*. Dans le *deperditus* **ε**, en revanche, d'après le témoignage de *U* et de *N*, la chose a été mieux comprise, la leçon principale οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις a été préservée sans ajout et les mots οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς ont subsisté dans la marge. Au sein de la descendance *deperditus* **α**, les variantes le texte principal οὐχ ἔν μόνον τοῖς ζώοις a fusionné avec l'annotation οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς pour aboutir des leçons bâtarde. Les copistes auront eu tendance à confondre αὖ τοῖς et αὐτοῖς et à dissocier les deux parties de l'annotation, comprenant οὐδὲ αὐτοῖς comme une variante pour οὐχ ἔν μόνον et φυτοῖς comme une variante pour ζώοις. Si en tout cas l'on s'accorde sur le fait que la meilleure manière de rendre compte de l'état actuel de la transmission est de faire l'hypothèse que la clause οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς se trouve déjà, sous une forme ou d'une autre, dans l'archétype, il faut se demander s'il ne serait pas intéressant de la retenir. Elle correspond tout à fait à la doctrine aristotélécienne et me semble bienvenue ici, en ce qu'Aristote vient de parler assez longuement de la manière dont les fruits acquéraient leurs saveurs, en lien avec la nutrition au sein de la plante, et continue dans la suite immédiate du texte à considérer animaux et plantes conjointement (voir 442^a8). La formule οὐδὲ αὖ pour introduire une petite précision de la sorte est par ailleurs parfaitement aristotélécienne¹⁴⁰.

Sens. 4, 442^a2

πάντα γὰρ τρέφεται τῷ γλυκεῖ, ἢ ἀπλῶς ἢ μεμειγμένωι

2 μεμειγμένωι **β(P)ε** Alex^c(79.4) : μεμειγμένωις **EC^cMiδ** (*commixte* An Guil)

140. Voir les parallèles relevés, avec οὔτε, μήτε et οὐδέ, par BONITZ (1870), *s. v.* αὖ, 121^a2–5.

Du fait de l'accord de β avec l'exemplaire d'Alexandre, la leçon $\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\iota$ doit être celle de l'archétype, bien que BEKKER (1831) et BIEHL (1898) aient initialement retenu la leçon $\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\varsigma$. L'adverbe $\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\varsigma$ est de toute façon à peine attesté, ses deux occurrences les plus anciennes se trouvent en *Hist. An.* X.14, 616^b16, où il est employé au sein de la tournure avec le verbe ἔχω ($\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\varsigma$ δὲ τοιοῦτον τὸ σῶμα πᾶν καὶ αἰπτέρυγες καὶ τὰ περὶ τὸν τράχηλον, οὐ χωρὶς ἕκαστον τῶν χρωμάτων, « tout le corps du martin-pêcheur, au niveau des ailes comme du cou, présente des couleurs mélangées, qui ne sont pas séparées les unes des autres »), et en *Rhet. Al.* 37, 1442^a5 (36.4 FUHLMANN (1966)), où il est contrasté avec ἰδίως au sein d'un passage dont le sens est incertain. Ici, si l'on lit le participe, il faut deux fois reprendre le datif τῶι γλυκεῖ, avec ἀπλῶς puis avec $\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\iota$: l'opposition est entre ce qui est simplement sucré¹⁴¹ et le sucré « mélangé », sans doute avec d'autres saveurs au sein d'un même aliment. Si l'on lit $\mu\epsilon\mu\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\varsigma$, on voudrait pouvoir aboutir au même sens, mais il n'est pas certain que cela soit possible, car l'on peut douter de ce que signifie le fait d'être sucré « de façon mélangée ». La faute en direction de l'adverbe est en outre facile au sein d'une opposition dont le premier terme est ἀπλῶς.

Sens. 4, 442^a4–6

τὸ γὰρ θερμὸν αὐξάνει καὶ δημιουργεῖ τὴν τροφήν, τῶι τὸ κοῦφον ἔλκει, τῶ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει διὰ τὸ βάρος. ὃ δὲ ἐν τῶι τοῖς ἔξω σώμασι ποιεῖ τὸ ἔξω θερμὸν, τοῦτο τὸ ἐν τῆι φύσει τῶν ζώων καὶ φυτῶν.

4 θερμὸν ω | θερμὸν $\delta \in$ || 5 τῶι τὸ κοῦφον ἔλκει β (**PT2**(*eo quod leve quidem attrahat* Guil)) : τὸ κοῦφον ἔλκει ϵ : καὶ τὸ κοῦφον ἔλκει **Eη** : καὶ τὸ μὲν κοῦφον ἔλκει **δC^cMi** (*et leve quidem attrahit* Anon) : τὸ κοῦφον μὲν καὶ ἔλκει Alex^P(79.19) || 6 καταλείπει β (**PT2**) Alex^c(79.20) : καταλείπει **a** | διὰ τὸ βάρος γ : διὰ βάρος **EC^cMi ϵ ₂v** || 7 τὸ ἔξω θερμὸν ω | τὸ θερμὸν τὸ ἔξω μ : τὸ ἔξωθεν θερμὸν **C^a** : τὸ θερμὸν FÖRSTER (1938) p. 461 ex Alex^P(80.1) | τοῦτο τὸ ἐν τῆι φύσει β (**PT2**(*hoc qui in natura* Guil)) ϵ : τοῦτο ἐν τῆι φύσει **EC^cMiδC^aZ^a** (*hoc in natura* Anon)

Le datif instrumental (τῶι τὸ κοῦφον ..., 441^a5) que l'on trouve dans *P* et qui est traduit par Guillaume de Moerbeke, si bien qu'il remonte au *deperditus* β , fournit un sens bien plus intéressant, rendant le passage plus explicatif et moins platement descriptif¹⁴².

141. Les constructions avec l'adverbe ἀπλῶς rapporté à un adjectif sont fréquentes chez Aristote, voire notamment BONITZ (1870), *s. v.* ἀπλῶς, 77^a42–48.

142. Alexandre s'approche très près de ce sens, mais il n'est pas évident de reconstruire ce qu'il lit à partir de sa paraphrase du passage (79.16–21) : λέγει δὲ τὸ θερμὸν τῆς τε αὐξήσεως τοῖς σώμασιν αἴτιον διὰ τῆς πέψεως τῆς τροφῆς γίνεσθαι καὶ τῆς δημιουργίας τε καὶ γενέσεως τῆς τροφῆς· ποιητικὸν γὰρ αὐτῆς τοῦτο τῶι φύσιν ἔχειν ἀπὸ τοῦ ὑγροῦ τοῦ χυμὸν ἔχοντος ἦδη τὸ κοῦφον μὲν καὶ γλυκὺ ἔλκει, τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει διὰ τὸ βάρος, « il veut dire que le chaud est cause à la fois pour les corps de leur croissance, du fait de la concoction de la nourriture, ainsi que de l'élaboration et de l'engendrement de leur nourriture, car celui-ci est capable de la produire en vertu du fait qu'il est dans sa nature de pouvoir « tirer le léger » [441^a5] et le doux de l'humide qui possède déjà une saveur, tandis qu'il « laisse de côté

Selon le texte de ***α***, les deux verbes ἔλκει et καταλείπει ont pour sujet τὸ θερμόν, qui ouvre la phrase, ils se contentent d'étendre la liste des effets nutritifs qui lui sont attribuables. Au contraire, selon celui de ***β***, ils appartiennent à un groupe distinct, qui sert à expliquer comment le chaud peut parvenir à transformer les aliments de manière à permettre la croissance du vivant. La corruption de l'infinitif en indicatif est en outre très facile à expliquer à partir du moment où l'article au datif s'est perdu. Quant à la particule μέν, qui est absente de *E*, *P* et *ε*, mais tout de même présente dans la famille de *C^c*, *δ* et les traductions latines successives, il n'est pas non plus trop difficile d'envisager qu'elle ait été insérée en raison de la particule δέ qui suit.

Alexandre paraphrase la phrase suivante, en 80.1, comme si les deux propositions avaient un seul et même sujet, τὸ θερμόν, ce pourquoi BIEHL (1898) affirme qu'il lit la leçon sans l'article, τοῦτο ἐν τῆι φύσει. FÖRSTER (1938) va encore plus loin et demande que l'on supprime ἔξω en ^a7, sans retenir ensuite l'article défini avant ἐν τῆι φύσει, de manière à obtenir le texte le plus proche possible de celui du commentaire. Il me semble que c'est aller trop loin. Je crois qu'il s'agit d'une sorte de flou artistique de la part d'Alexandre, qui ne se soucie pas franchement d'adhérer toujours très près à la lettre d'Aristote, d'autant plus qu'il mentionne bien ensuite la chaleur interne aux êtres vivants (τὸ ἔνδον θερμόν, 80.3). Il est possible qu'il fasse simplement preuve de négligence, ou qu'il soit conscient de la difficulté induite par la leçon de ***α*** et qu'il la contourne discrètement. Il y a en effet quelque chose de problématique avec la leçon majoritairement transmise par ***α*** et adoptée initialement par BEKKER (1831), τοῦτο ἐν τῆι φύσει. Le démonstratif τοῦτο est le référent du pronom relatif, il correspond à l'objet du verbe ποιεῖ qu'il faut reprendre depuis la proposition relative. Il n'y a donc pas de sujet dans la proposition, si l'on lit ce texte, si bien qu'il faut le suppléer. Le candidat évident est le sujet de la proposition subordonnée relative, τὸ ἔξω θερμόν, mais celui-ci ne convient pas : Aristote est en train d'établir une analogie entre l'intérieur de l'animal et son extérieur, l'environnement, le sujet de la clause doit être logiquement le chaud interne, et non de nouveau le chaud externe. Il est donc impératif de retenir avec ***β*** l'article devant ἐν τῆι φύσει, de manière à obtenir un sujet distinct, τὸ ἐν τῆι φύσει τῶν ζώων καὶ φυτῶν <θερμόν>. C'est la raison pour laquelle cette leçon a été retenue, en dépit de son autorité alors apparemment inférieure, dans toutes les éditions à partir de 1898. La prise en compte de ***β*** vient désormais lui conférer une autorité qui rend ce geste acceptable. La faute dans ***α*** s'explique alors simplement par haplographie.

Sens. 4, 442^a12–17

– ὥσπερ δὲ τὰ χρώματα ἐκ λευκοῦ καὶ μέλα-^[^a13]νος μίξεώς εἰσιν, οὕτως οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ, καὶ ^[^a14] κατὰ λόγον δὴ τῶι μᾶλλον καὶ ἥττον

le salé et amer du fait de son poids » [441^a6] ».

ἕκαστοί εἰσιν, εἴτε ^[^a15] κατ' ἀριθμούς τινας τῆς μίξεως καὶ κινήσεως, εἴτε καὶ ἀ-^[^a16]ορίστως, οἱ δὲ τὴν ἡδονὴν ποιοῦντες μειγνύμενοι, οὗτοι ἐν ἀρι-^[^a17]θμοῖς μόνον

12 ἐκ] ἐκ τῆς τοῦ **λμΑ** || **13** μίξεώς εἰσιν **β(P)** : μίξεώς ἐστὶν **α** : ἐστὶ μίξεως **λμΑ**||

14 δὴ codd. (om. **μ**)] δ' ἢ conī. THUROT (1875) p. 405, prob. W. D. ROSS (1955b) ||

15 κινήσεως] κινήσεις **λμ** : κινήσεως prop. FÖRSTER (1942) p. 70 || **16** οὔτοι] οὔτοι δὲ **λμΞ** : οὔτοι καὶ **N**

Aristote est en train de développer une analogie générale entre saveurs et couleurs, dont il entend tirer profit pour transposer sa théorie de l'engendrement des couleurs par le mélange aux saveurs. Le détail du texte est délicat. Il commence par introduire un procédé général d'engendrement selon un rapport, κατὰ λόγον ... τῶι μᾶλλον καὶ ἥττον (442^a14), puis le subdivise en deux, selon que ce rapport peut s'exprimer par des nombres déterminés (κατ' ἀριθμούς τινας, 442^a15) ou non (ἀορίστως, 442^a15–16). Cette distinction correspond dans ses grandes lignes à la théorie de l'engendrement des couleurs qui avait été introduite auparavant, où Aristote introduisait déjà la notion de rapport comme rubrique générale avant de séparer deux cas analogues (πολλὰς δὲ τῶι λόγῳ ... τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς ... τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς, 439^b27–440^a3; κατὰ πολλοὺς λόγους ... τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς, τὰ δὲ καθ' ὑπεροχὴν μόνον, 440^b19–21). Il y a toutefois un certain nombre de différences entre ces passages. Ceux qui traitaient des couleurs employaient l'expression ἐν ἀριθμοῖς pour établir cette distinction, et non pas une opposition entre κατ' ἀριθμούς et ἀορίστως. Surtout, le lexique de l'excès et du défaut était alors réservé exclusivement au cas des rapports qui ne sont pas exprimables au moyen d'entiers naturels¹⁴³ (καθ' ὑπεροχὴν δὲ τινα καὶ ἔλλειψιν ἀσύμμετρον, 439^b30; καθ' ὑπεροχὴν μόνον, 440^a21). Par conséquent, si l'on pense, comme THUROT (1875), p. 405, Beare (*in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 3 *ad loc.*) et W. D. ROSS (1955b), p. 206, que l'expression τῶι μᾶλλον καὶ ἥττον en 442^a14 renvoie à la même chose que les termes d'excès et de défaut, alors la cohérence de la division est menacée : la formule générale, κατὰ λόγον ... τῶι μᾶλλον καὶ ἥττον, ne vaudra en fait que pour la seconde espèce, ou alors il faudrait ignorer complètement l'opposition employée précédemment entre les notions de rapport, d'une part, et d'excès et de défaut, d'autre part. La solution préconisée par Thurot et adoptée par Ross consiste alors à réintroduire une alternative en lisant la particule δὴ entre κατὰ λόγον et τῶι μᾶλλον καὶ ἥττον comme δ' ἢ¹⁴⁴. Ce n'est qu'à moitié satisfaisant, parce que l'on obtient ainsi un texte qui énonce deux fois de suite sensiblement la même alternative, une fois par le moyen de la disjonction ἢ puis une autre par le recours au couple εἴτε ... εἴτε.

La vérité de la prémisse dont dépend entièrement cette solution me paraît extrêmement contestable : la possibilité de faire varier un chose ou un attribut selon le plus ou le moins est beaucoup plus large que la question de l'incommensurabilité, le couple du plus et du

143. Concernant le lien entre les notions d'excès et de défaut et la notion d'incommensurabilité, *via* l'axiome d'Eudoxe-Archimède, voir M. RASHED (2005), p. CLVI.

144. Voir, pour un exemple aristotélicien, *An. Post.* I.3, 72^b37 : δι' ὀλίγων δ' ἢ δυοῖν.

moins ne correspond pas nécessairement à celui de l'excès et du défaut lorsque ce dernier est employé pour désigner celle-ci. Par exemple, lorsqu'Aristote demande, au cours de *Cat.* 5–8, à propos de chacune des quatre premières catégories, si elle admet le plus ou le moins (5, 3^b33–4^a9 ; 6, 6^a19–25 ; 7, 6^b20–27 ; 8, 10^a26–14), il a en tête quelque chose de beaucoup plus élémentaire que la possibilité pour une grandeur d'en excéder une autre sans qu'il existe de mesure commune aux deux. De même lorsqu'il est question de la présence en plus ou moins grande quantité du transparent dans les corps plus tôt dans *Sens.* (439^a25, 439^b8–9). L'association entre les couples *μᾶλλον καὶ ἥττον* et *ἔλλειψις καὶ ὑπεροχή* n'est valable que dans le contexte de l'étude des animaux¹⁴⁵, où elle correspond à la variation extra-spécifique et intra-générique d'attributs (comparer la forme et la taille des nageoires chez les différentes espèces de poissons), par opposition aux variations intra-spécifiques (comparer la forme et la taille du nez chez différents êtres humains) et aux variations extra-génériques et analogiques (comparer la nageoire et l'aile). Elle ne correspond alors que métaphoriquement à la notion mathématique d'incommensurabilité, dans la mesure où l'on veut comparer deux espèces entre elles. Ce n'est pas ce type d'opposition qui est en jeu ici, où il s'agit plus simplement de mettre en relation deux quantités selon qu'elles sont ou non commensurables. Il convient donc de revenir au texte avec la particule. La formule *κατὰ λόγον δὴ τῷ μᾶλλον καὶ ἥττον* conserve certes quelque chose d'un peu redondant, mais cela correspond bien à la gêne d'Aristote dans ces passages. Il a besoin d'un concept général pour exprimer la relation quantitative entre les constituants du mélange, mais ne dispose que de notions mathématiques qui peinent à envisager le cas de l'incommensurabilité. Son pis-aller consiste à placer le concept de *λόγος* dans une position de surplomb (par trois fois : 439^a27, 440^b18–19 et maintenant 442^a14), mais le détail du texte révèle ce que ce geste a de fragile : la possibilité de l'incommensurabilité s'avère correspondre à l'absence de tout *λόγος* en 439^b29 (*κατὰ μὲν λόγον μηδένα*) et en 440^a14–15 (*τὰ δὲ . . . οὐκ ἐν λόγῳ*), si bien que l'on peut rendre compte de l'association du terme avec le couple du plus et du moins ici comme une tentative de renforcer son assise à cet égard.

La conjecture *κινήσεως* suggérée, sans être adoptée, par FÖRSTER (1942) en 442^a15 est trop aventureuse, comme il le reconnaît lui-même (« *audacius inventum, quam quod comprobari possit* », p. 70), au vu du fait que ce substantif n'est pas attesté avant la fin de la période impériale. Il demeure que le mot transmis, *κινήσεως*, est difficile. W. D. ROSS (1955b), p. 206, suggère de le comprendre comme renvoyant à l'action des saveurs mélangées l'une sur l'autre, G. R. T. ROSS (1906), pp. 272–273, comme renvoyant à l'effet perceptif produit par le mélange ou à l'action produisant ce dernier. C'est cette dernière

145. Voir, entre autres *Hist. An.* I.1, 486^b14–18, *ἀλλ' ὡς εἰπεῖν τὰ πλεῖστα καὶ ἐξ ὧν μερῶν ὁ πᾶς ὄγκος συνέστηκεν, ἢ ταῦτά ἐστιν ἢ διαφέρει τοῖς τ' ἐναντίοις καὶ καθ' ὑπεροχὴν καὶ ἔλλειψιν· τὸ γὰρ μᾶλλον καὶ ἥττον ὑπεροχὴν ἂν τις καὶ ἔλλειψιν θεῖη* (avec, de nouveau, les observations quant à l'arrière-plan mathématique de la distinction avancées par M. RASHED (ibid.), pp. CLIV–CLVIII), ou *Part. An.* IV.12, 692^b3–5, *ἐν δὲ τοῖς ὄρνεσις ἢ πρὸς ἀλλήλα διαφορὰ ἐν τῇ τῶν μορίων ἐστὶν ὑπεροχῆ καὶ ἔλλειψις καὶ κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον*.

option qui paraît préférable, parce que les rapports dont il est question n'interviennent pas seulement sur le plan statique entre les composants de l'objet, mais aussi de manière dynamique entre les ingrédients à partir desquels le mélange advient (comparer 440^b18–20 : *πολλὰ δ' ἔσονται χροαὶ διὰ τὸ κατὰ πολλοὺς λόγους ἐνδέχασθαι μείγνυσθαι ἀλλήλοις τὰ μειγνύμενα*). Il reste toutefois qu'il n'y a, à ma connaissance, aucun autre texte où Aristote associe aussi étroitement mélange et mouvement.

Enfin, la leçon de *P* en 442^a13, qui donne un verbe au pluriel, *εἰσιν*, pour un sujet au neutre pluriel, *τὰ χρώματα*, est intrigante, bien qu'elle ait été ignorée par les éditeurs précédents. Elle a en effet de bonnes chances de remonter *deperditus* *β*, d'autant plus que l'on comprend sans peine pourquoi ce pluriel aurait été corrigé en un singulier dans *α*. Ce serait autrement une faute vraiment grossière de la part de *P*. La question est alors de savoir si cet emploi du pluriel est acceptable. On a depuis longtemps observé que la règle selon laquelle en grec le verbe s'accorde au singulier avec un sujet au neutre pluriel souffre une foule d'exceptions¹⁴⁶. Celles-ci, lorsqu'elles ne remontent pas à des usages anciens, s'expliquent généralement par la sémantique, la dimension plurielle du sujet ayant une présence forte, qu'il s'agisse d'une pluralité de personnes ou d'objets que l'on a des raisons indépendantes de distinguer. C'est le cas ici : le début de la phrase ne rend pas cela évident, mais ce qui intéresse Aristote est l'existence d'une pluralité structurée de couleurs, chacune déterminée par un certain rapport (ou un excès ou défaut) dans le mélange de noir et de blanc¹⁴⁷. Le pluriel paraît donc à la fois acceptable est plus difficile.

Sens. 4, 442^a19–25

σχεδὸν γὰρ ἴσα [^a20] καὶ τὰ τῶν χυμῶν εἶδη καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ἐστίν· ἐπτὰ [^a21] γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη, ἐὰν τις τιθῆι, ὥσπερ εὐλογον, τὸ [^a22] φαιὸν μέλαν τι εἶναι (λείπεται γὰρ τὸ ξανθὸν μὲν τοῦ λευ-^a23]κοῦ εἶναι ὥσπερ τὸ λιπαρὸν τοῦ γλυκέος), φοινικοῦν δὲ [^a24] καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν μεταξὺ τοῦ λευκοῦ [^a25] καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μεικτὰ ἐκ τούτων.

20–21 καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ... εἶδη] om. **P** || 20 ἐστίν **ω**] εἰσιν **μ** | ἐπτὰ codd. Alex^P(81.13)] ἔξ SUSEMIHL (1885a) p. 580 || 21 ἀμφοτέρων εἶδη **ω**] εἶδη **δ** | ἐὰν **β**(**P**) : ἄν **α** | τιθῆι **β**?(**P**) **γ** : θείη **EC^cMiC^a** : θῆι **μ** | ὥσπερ **β**?(**P**) **γ** : ὥτε **E** : ὥστε

146. Voir Kühner-Gerth II.1, § 365, pp. 64–66, ainsi que les opuscules consacrés à cette question, centrés sur la langue épique, par FRANZ (1875) et BAUDER (1877).

147. Une autre manière de justifier le pluriel serait de partir de l'autre terme de la comparaison, dont le sujet est au masculin pluriel et le verbe au pluriel (ὥσπερ δὲ τὰ χρώματα ..., οὕτως οἱ χυμοὶ ... εἰσιν). Il y a au moins un cas chez Xénophon (qui est se montre particulièrement flexible quant à l'application de cette règle d'accord, voir le relevé effectué par BÜCHSENSCHÜTZ (1876), p. 78, *ad. Hell.* II, 3, 7.) où l'emploi du pluriel semble lié à une comparaison dont l'autre terme est nécessairement au pluriel : νῦν δ', ἔφη, ἡμῖν καὶ δαίκεται μάχη, ἣν ἐγὼ ὀρῶ πάντας ἀνθρώπους φύσει ἐπισταμένους, ὥσπερ γε καὶ τᾶλλα ζῶια ἐπίστανται τίνα μάχην ἕκαστα οὐδὲ παρ' ἑνὸς ἄλλου μαθόντα ἢ παρὰ τῆς φύσεως, « maintenant, dit-il, on nous a montré un manière de combattre que d'après mes observations tous les êtres humains connaissent naturellement, de même que les autres animaux connaissent chacun une certaine manière de combattre qu'ils n'ont pas apprises d'un autre individu, mais auprès de la nature » (*Cyropédie* II, 3, 9).

$\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$: ὡς \mathbf{N} | μέλαν $\beta?(P)\gamma$ Alex^P(81.17) : λευκόν $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$ | λείπεται $\beta?(P)\gamma$: ἔπεται $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$ || **23** φοινικοῦν $\beta?(P)\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$: τὸ φοινικοῦν γ || **24** ἀλουργοῦν $\beta?(P)\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{X}\mu$: ἀλουργὸν γi Alex^P (81.22 PT, ἀλουργές cett.) : τὸ ἀλουργὸν $\gamma\xi$ | πράσιον $\beta?(P)\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$: πράσινον γ Alex^P(81.22) | μεταξύ $\beta?(P)\gamma$ Alex^P(81.22) : ἀνά μέσον $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i$ || **25** τοῦ μέλανος $\beta?(P)\epsilon$: μέλανος $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}i\mathbf{U}\mathbf{Z}^a\delta$ | μικτὰ ἐκ τούτων $\beta?(P)\gamma$ Alex^P(82.6) : μεταξύ τούτων $\mathbf{E}(\text{sed } \gamma\rho. \text{ μικτὰ in marg.})\mathbf{C}^c(\gamma\rho. \text{ μικτὰ in marg.})\mathbf{M}(\gamma\rho. \text{ μικτὰ s.l.})i$

La forme πράσιος, au lieu de πράσινος, est attestée au moins chez Platon (*Timée*, 68^c), chez Théophraste (*Historia plantarum* VI.1, 4.8 ; VI.2, 5.5) et dans le *corpus* hippocratique. Elle n'est cependant pas attestée ailleurs chez Aristote. Le terme est néanmoins rare dans le *corpus aristotelicum*, mais c'est autrement la forme πράσινος que l'on rencontre dans les manuscrits¹⁴⁸. La forme ἀλουργοῦν (pour ἀλουργοῦς, οῦν), en revanche, est extrêmement rare. On attendrait plutôt au neutre ἀλουργές, forme qui est bien attestée dans les textes attiques et que l'on retrouve dans certains manuscrits du commentaire d'Alexandre, ou ἀλουργόν, qui est normalement la forme attestée chez Aristote¹⁴⁹ et qui a déjà été employée dans le traité (440^a1, bien que *E* donne déjà la forme ἀλουργοῦν à cet endroit). La meilleure explication de l'apparition surprenante de ce lexique est peut-être de supposer qu'Aristote est en train d'employer des formes ioniennes¹⁵⁰.

Il y a une difficulté au sujet du nombre des couleurs et des saveurs, qu'Alexandre d'Aphrodise a déjà remarquée (82.3). Aristote mentionne, outre le blanc et le noir (λευκόν, μέλαν), six couleurs intermédiaires (par ordre d'apparition, φαιόν, ξανθόν, φοινικοῦν, ἀλουργόν, πράσιον, κυανοῦν), ce qui donne un nombre de huit. De même au sujet des saveurs (442^a17–19). Or il dit au début de la phrase qu'il y a sept espèces de chaque. Il faut donc, de prime abord, soit trouver un moyen d'ôter un item de chaque liste pour parvenir au nombre de sept que donnent les manuscrits, soit corriger celui-ci en huit (en incluant les extrêmes) ou en six (en les retirant). Aristote manifeste clairement son intention d'identifier certains termes de la liste. Il vient ainsi d'affirmer, quant aux saveurs, que le gras (λιπαρόν) est une variété du doux (γλυκύ) et que le salé (ἀλμυρόν) et l'amer (πικρόν) sont à peu près identiques (442^a17–18). Au sujet des couleurs, il propose à présent de considérer le gris (φαιόν) comme assimilable au noir et de rabattre le fauve (ξανθόν) sur le blanc. Le problème est que, si l'on accepte toutes ces identifications, comme le voit SUSEMIHL (ibid.), suivi par BIEHL (1898), on passe de huit termes à non pas sept, mais six.

Par conséquent, si l'on veut donner un sens au nombre de sept, il faut n'accepter dans

148. Voir *Mete.* III.2, 372^a8 ; 372^a10 ; 4, 374^b32 ; 375^a8 ; 375^a12 ; 375^a16 ; 6, 377^b10–11 ; *Col.* 6, 799^b4. Le substantif πράσιον est cependant transmis en *Hist. An.* VIII.2, 591^a16.

149. Voir *Mete.* III.2, 372^a8 ; 4, 374^b33 ; 375^b31 ; *Col.* 2, 792^b2 ; 5, 796^a5.

150. La forme ἀλουργοῦς, οῦν, extrêmement rare, est notamment attestée sur une inscription retrouvée à Samos, cf. *LSJ*, s. v. ἀλουργής.

chaque cas qu'une seule des identifications proposées. Celle du gris et du noir, quant à la couleur, a l'air d'être avancée avec plus de certitude¹⁵¹. On peut en effet comprendre que celle du fauve au blanc, introduite par *λείπεται*, constitue une forme de seconde ligne de défense, pour maintenir le nombre de sept si jamais la première identification n'est pas acceptée¹⁵². Dans le cas des saveurs, le détail des identifications laisse également entendre que la reconduction du gras au doux est plus solide que l'identification du salé et de l'amer, qui est nuancée par l'emploi de *σχεδόν* (442^a18). On trouve une confirmation partielle de cette interprétation dans le fait que Théophraste, dans *Caus. Plant.* VI, donne aussi initialement une liste de huit saveurs (VI.1, 2), avant de les ramener à sept (VI.4, 1)¹⁵³.

Il y a ainsi, en dernière instance, trois types de couleurs au sein de la classification d'Aristote : (1) les deux couleurs extrêmes, qui sont au principe de l'engendrement des autres, le blanc et le noir ; (2) les cinq espèces de couleurs intermédiaires ; (3) le reste des qualités chromatiques possibles, qui ne représentent pas véritablement des espèces de couleurs, mais doivent être reductibles aux sept couleurs précédentes, à titre par exemple de nuances. La première relation (1 *vs.* 2), celle entre les pôles et les espèces intermédiaires, est souvent décrite au moyen de l'expression *ἀνὰ μέσον*, employée ici au sujet des saveurs en ^a19, et ailleurs au sujet des couleurs¹⁵⁴, parfois en même temps que le terme *μεταξύ*¹⁵⁵. On pourrait donc envisager de retenir l'expression *ἀνὰ μέσον* en 442^a24, avec la branche de *E*, contre la leçon *μεταξύ* du manuscrit *P*, de *γ* et du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise. On s'aperçoit pourtant assez rapidement que la leçon *μεταξύ* réapparaît dans la branche de *E* à la ligne suivante (442^a25), où le mot est employé pour caractériser la relation entre le reste des possibilités chromatiques et les espèces fondamentales de la couleur (1+2 *vs.* 3), au lieu de la référence au mélange que l'on lit dans le manuscrit *P*, *γ* et chez Alexandre d'Aphrodise. Dans les deux cas, il ne saurait s'agir d'un accident, mais uniquement d'une intervention textuelle délibérée.

On peut d'ores et déjà rejeter la leçon de la branche de *E* au motif que les termes *ἀνὰ μέσον* et *μεταξύ* sont virtuellement synonymes. On ne peut en effet pas se satisfaire d'un texte qui ne distingue pas suffisamment la relation entre le blanc et le noir, d'une part, et les cinq espèces de couleur (1 *vs.* 2), d'autre part, de celle entre ces espèces de couleur

151. On pourrait se demander pourquoi, si le gris tient le milieu entre noir et blanc (*Phys.* V.1, 224^b34–35 ; 5, 229^b17–19), on l'identifierait au noir plutôt qu'au blanc. Cela repose certainement sur une certaine asymétrie entre le terme positif et le terme privatif, comme le propose G. R. T. ROSS (1906), p. 173 : une privation partielle de lumière est déjà une privation. Le copiste de l'ancêtre de *E*, qui rapproche le gris du blanc plutôt que du noir, semble s'être posé exactement cette question.

152. Je rejoins la solution proposée par G. R. T. ROSS (*ibid.*), p. 173, G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 1, et W. D. ROSS (1955b), pp. 206–207.

153. Aristote n'énumère cependant que six saveurs en *An.* II.9, 421^a26–30, non pas parce qu'il exclut les termes extrêmes, mais parce qu'il laisse de côté deux espèces intermédiaires.

154. *Cat.* 10, 12^a17–21 ; *Top.* IV.3, 123^b25–27 ; *Hist. An.* III.9, 517^a16.

155. Il arrive aussi que *μεταξύ* soit employé seul, par exemple au sujet des couleurs *Met.* en I.7, 1057^b13–15.

et le reste des nuances que l'on peut obtenir (1+2 *vs.* 3), alors que cette distinction est essentielle à la thèse de l'existence d'un nombre limité de couleurs. Si les cinq espèces sont intermédiaires entre le blanc et le noir et les autres couleurs intermédiaires à leur tour entre toutes les couleurs précédentes, l'exhaustivité de la liste des sept couleurs paraît bien difficile à défendre. La situation est beaucoup plus confortable si l'intermédianité concerne uniquement le classement des cinq espèces au sein du spectre défini par le blanc et le noir, tandis que le reste des possibilités chromatiques est renvoyé au statut de mélange. Il faut donc retenir dans les deux cas la leçon sur laquelle s'accordent *P*, γ et Alexandre. On peut alors s'expliquer la faute dans la branche de *E* comme suit. Le terme de μεταξύ a été remplacé par l'expression moins technique, ἀνά μέσον, peut-être à la faveur d'une glose interlinéaire. Il a été rétabli en marge, mais l'annotation a été mal comprise par un copiste ultérieur, si bien qu'il a ressurgi à la place de μικτὰ ἐκ τούτων, expression qui a tout même réussi à se maintenir en vie de façon marginale¹⁵⁶.

Sens. 4, 442^b5–10

μέγεθος γὰρ καὶ σχῆμα καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λεῖον, [ῃ6] ἔτι δὲ τὸ ὄξυ καὶ τὸ ἀμβλὺ τὸ ἐν τοῖς ὄγκοις, κοινὰ τῶν [ῃ7] αἰσθησέων ἐστίν, εἰ δὲ μὴ πασῶν, ἀλλ' ὄψεως γε καὶ ἀφῆς· [ῃ8] διὸ καὶ περὶ τούτων ἀπατῶνται. περὶ δὲ τῶν ἰδίων οὐκ [ῃ9] ἀπατῶνται, οἷον ὄψις περὶ χρώματος καὶ ἀκοή περὶ ψό- [ῃ10] φων.

5 τὸ λεῖον ω | λεῖον δ Alex^{1&c}(84.5 & 84.14) || **6** ἔτι δὲ ω | καὶ μ : ἔτι δὲ καὶ **PNv** | τὸ ὄξυ καὶ τὸ ἀμβλὺ ω | τὸ ὄξυ ἢ τὸ ἀμβλὺ λ : ὄξυ δὲ ἔτι ἢ μ | ἐν τοῖς ὄγκοις ω | τοῖς ὄγκοις **C^cMi**(a. c.) || **7** γε β ?(**P**) γ : τε **EC^cMiC^aS** Alex^P(84.20) | ἀφῆς β ?(**P**) γ Alex^P(84.20) (*tactus* Guil) : ἀκοῆς **EC^cMi** (*auditivi* Anon) || **8** περὶ τούτων β ?(**P**) γ (*de hiis* Anon Guil) : περὶ μὲν τούτων **EC^cMi** || **9** ὄψις β ?(**P**) γ : ἢ ὄψις **EC^cMi** | ἀκοή β ?(**P**) γ : ἢ ἀκοή **EC^cMi**

L'opposition en 442^b7 entre la leçon de la branche du manuscrit *E*, ἀκοῆς, et celle du reste de la transmission, ἀφῆς, est remarquable, dans la mesure où il ne s'agit vraisemblablement pas d'une simple erreur de copie. La considération du sens implique de retenir ἀφῆς. Les figures, le lisse et le rugueux, le pointu et l'émoussé, font partie des déterminations des corps que la tradition, après Aristote, désigne comme « sensibles communs », en ce qu'elles ne constituent pas l'objet exclusif d'un seul sens. Ce n'est pas pour autant qu'elles ne pourraient être perçues que par l'activité conjointe de plusieurs sens, ni même que n'importe quel sens serait capable de les appréhender (on ne peut pas flairer qu'un gigot est carré)¹⁵⁷. De fait, Aristote se montre conscient ici du fait que ces déterminations ne peuvent peut-être pas être perçues par le moyen de n'importe quel sens. Il affirme du moins que la vue en est capable, ainsi qu'un autre sens, à savoir, selon le

156. Cf. *supra*, p. 137.

157. Au sujet de la problématique des sensibles communs, je partage entièrement l'interprétation dite « disjonctive » développée par BRUNSCHWIG (1991a).

texte que l'on lit, l'ouïe ou le toucher. Tous les éditeurs ont retenu le second, et ils ont eu raison de le faire. Il n'est empiriquement pas vrai du tout de dire que l'on peut entendre la figure ou la lisseur d'un objet (on peut à la rigueur les déduire du son qu'il produit dans certaines circonstances, ce qui est quelque chose de très différent). En revanche, ce sont des déterminations que le toucher est tout à fait capable de sentir. Il ne fait par conséquent aucun doute que c'est la leçon ἀφῆς qui est correcte.

Le corollaire de cette thèse est que le sens de l'ouïe a délibérément été substitué à celui du toucher dans la branche de *E*. C'est extrêmement révélateur du degré d'intervention propre à cette partie de la transmission du texte. Pourquoi un tel changement ? Le copiste responsable pourrait être simplement reparti de la fin de la phrase (442^b9–10), où il est question de la vue et de l'ouïe, et avoir décrété que le même couple devait être employé que pour le premier exemple. Néanmoins, il paraît assez probable que ce geste soit également motivé par des considérations exégétiques plus larges et participe d'un certain mépris pour le sens du toucher, en contrepartie d'une valeur supérieure accordée aux sens à distance que sont la vue et l'ouïe, sens qui sont tous deux étroitement associés à l'activité intellectuelle au début de *Sens*. (437^a3–17). Il est du reste tout à fait envisageable de donner un sens phonique à certains des adjectifs employés ici par Aristote pour les sensibles communs (τὸ ὄξύ désignant par exemple l'aigu), bien qu'il évide que l'on percevra une grandeur et une figure bien davantage par le toucher que par l'ouïe.

Sens. 4, 442^b10–12

οἱ δὲ τὰ ἴδια εἰς ταῦτα ἀνάγουσιν, ὥσπερ Δημόκρι-^[^b11]τος· τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησιν ^[^b12] τὸ δὲ λείον εἶναι, εἰς δὲ τὰ σχήματα ἀνάγει τοὺς χυμούς.

10 ταῦτα] ταῦτα **P** || 11–12 τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησιν τὸ δὲ λείον εἶναι **β**(**PF2**(*album quidem et nigrum hoc quidem asperum dicit esse, hoc vero leve esse* Guil)) : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν γὰρ τραχὺ φησιν εἶναι τὸ δὲ λείον **EC^cMi** (*album et nigrum hoc enim asperum dicit esse, hoc vero leve esse* Anon) : τὸ γὰρ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχὺ φησιν εἶναι τὸ δὲ λείον **γ**

La révision de Guillaume de Moerbeke montre la leçon de *P* remonte au *deperditus β*, même s'il a maintenu la première occurrence de l'infinitif *esse* (la traduction anonyme antérieure donne *hoc enim asperum dicit esse, hoc vero leve*, ce que Guillaume corrige en *hoc quidem asperum dicit esse, hoc vero leve esse*, en oubliant, semble-t-il, de penser à éliminer le premier infinitif). Les éditeurs ont traditionnellement retenu la leçon de **γ**, qui fait débiter l'explicitation de la position de Démocrite par γάρ en 442^b11, ce qui rend la construction parfaitement transparente. Or cette particule se retrouve apparemment transposée un peu plus loin dans l'autre moitié de **α**, tandis qu'elle est complètement absente de **β**, tel que l'on peut le reconstruire d'après l'accord de *P* avec la traduction

latine révisée de Guillaume. Cela rend cette particule γάρ suspecte. La leçon de β, qui présente deux fois la structure d'opposition entre μὲν et δέ, la seconde étant incluse dans la première, semble être la plus difficile.

Sens. 4, 442^b21–23

ἔτι ἀπείρων ὄντων τῶν σχημάτων [^b22] ἀναγκαῖον καὶ τοὺς χυμοὺς εἶναι ἀπείρους·
διὰ τί γὰρ ἂν τὸ μὲν [^b23] ποιήσειεν αἴσθησιν, τὸ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν·

21 ἔτι codd.] *amplius et* Guil || **22** ἀναγκαῖον ω] ἀνάγκη μ || **22–23** διὰ τί γὰρ ἂν τὸ μὲν ποιήσειεν αἴσθησιν, τὸ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν β(P) : διὰ τί γὰρ ὁ μὲν ἂν ποιήσειεν αἴσθησιν, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν EC^cMi (*quare enim hoc quidem faciet sensum, hoc vero non faciet* Anon, *quare enim hic quidem faciet sensum, hic vero non faciet* Guil) : διὰ τί γὰρ ὁ μὲν τῶν χυμῶν αἴσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν γ (διὰ τί γὰρ ὁ μὲν τῶν χυμῶν αἴσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐ Alex^P(87.4), ποιήσει μ)

Les éditeurs ont traditionnellement préféré la leçon de γ, avec la clause τῶν χυμῶν et un futur, d'autant plus que l'on s'est rapidement aperçu du fait qu'elle se retrouve presque mot pour mot dans le commentaire d'Alexandre. La différence la plus flagrante qui la sépare des autres est le fait qu'elle comporte le génitif partitif τῶν χυμῶν en 442^b23. Cela n'entraîne pas une différence colossale si l'on continue à lire le masculin ὁ μὲν ... ὁ δέ, comme dans le manuscrit *E*, auquel cas il est clair au vu du contexte qu'il doit toujours s'agir de saveurs. La leçon de β, connue seulement par le manuscrit *P* (Guillaume n'ayant qu'à peine retouché la traduction antérieure ici), implique cependant une construction très différente, où il peut n'être plus question des saveurs, mais, étant donné l'emploi du neutre (τὸ μὲν ... τὸ δέ), des figures (τὰ σχήματα). Or c'est précisément ce que l'on attend du point de vue de la logique du raisonnement¹⁵⁸. Aristote est en train d'avancer une nouvelle objection à l'encontre de la position de Démocrite, selon laquelle, si l'on associe de trop près la saveur d'un objet à une figure géométrique d'un atome ou d'un agrégat d'atomes, au point d'aboutir à une bijection entre ces deux ensembles, l'existence d'une variété infinie de figures entraîne celle d'une infinité de saveurs. Cette conclusion est aux yeux d'Aristote absurde, étant donné qu'il n'existe selon lui qu'un nombre limité de saveurs, comme il vient de l'expliquer (442^a17–25). Il insiste cependant sur ce point par le moyen d'une interrogation rhétorique, qui cherche à débusquer l'adversaire de sa dernière position de repli possible. Quelqu'un pourrait en effet rétorquer à la place de Démocrite que ce n'est pas parce qu'il faut réduire les saveurs à des propriétés géométriques que toute propriété géométrique peut être perçue par le moyen du goût, ce qui permettrait de bloquer l'inférence qui va du nombre des figures à celui des saveurs. Si l'on lit la leçon de β, Aristote anticipe ce geste en ironisant sur le fait que l'on finisse par postuler que ce

158. On notera par ailleurs que l'accord relatif entre les leçons transmises par les manuscrits *E* et *P* suffit à discréditer la leçon de γ : les mots τῶν χυμῶν relèvent d'une glose, le futur ποιήσει est probablement une tentative de correction.

sont seulement certaines figures qui correspondent à des saveurs, c'est-à-dire qu'elles ont la propriété de donner lieu à une perception par le goût. Par comparaison, si l'on lit la leçon de α , sans doute celle de E , ou même celle de γ que lit aussi Alexandre, la question porte, non plus sur les figures, mais sur les saveurs. Il est pourtant incongru qu'Aristote puisse évoquer quelque chose comme une saveur imperceptible, étant donné que c'est par sa perceptibilité que cette qualité se définit. On peut toujours tenter de retrouver peu ou prou le même sens, mais il faut alors prêter à l'adversaire virtuel une contre-objection bien peu habile, selon laquelle à chaque figure correspond une saveur, sans que toute saveur puisse être perçue.

Sens. 5, 443^a12–15

διὸ καὶ ἡ θάλαττα ἔχει ὁσμὴν (ἔχει γὰρ χυμὸν [^a13] καὶ ξηρότητα), καὶ ἄλλες μᾶλλον
νίτρον ὁσμώδεις (δηλοῖ δὲ [^a14] τὸ ἐξιμαζόν ἐξ αὐτῶν ἔλαιον), τὸ δὲ νίτρον γῆς
ἐστὶ [^a15] μᾶλλον.

13 νίτρον β ?(P) γ C^cMi : λίτρον E¹ || 14 ἐξιμαζόν β ?(P)EC^cMi η : ἐξιμαζόμενον
 γ Alex^P(91.7) || 14 νίτρον β ?(P) γ C^cMi : λίτρον E

Le détail du passage est très obscur. Il n'est pas sûr, d'après SCHRAMM (1936), que le νίτρον antique (*nitrum*) corresponde à ce que nous appelons aujourd'hui « nitre » (le nitrate de potassium, KNO₃), bien que le terme soit traditionnellement traduit ainsi : il s'agit apparemment plutôt du bicarbonate de soude (NaHCO₃), qui se forme par efflorescence, ou du natron, que l'on peut aussi trouver dans des gisements. La salinité de la mer est un phénomène qui intéresse considérablement Aristote (voir *Mete.* II.3). En revanche, il associe régulièrement dans *Mete.* le sel et le nitre, qui sont tous deux formés à partir de l'élément terreux sous l'action du feu, ce qui leur confère un certain nombre de propriétés communes (383^b11-12, 18–20, 384^a18, 34, 385^a31, ^b9, 388^b13), ce qu'il fait encore dans *PN2* (477^b21–22). J'ai donc du mal à comprendre pourquoi l'un serait davantage constitué de terre que l'autre, et quel rapport cette comparaison du sel et du nitre, qui révèle que le premier est plus humide que le second, est censée entretenir avec le fait que la mer ait une saveur parce que l'eau y est mélangée à d'autres corps. La nature de cette huile dérivée du sel est également mystérieuse. Il est en aussi fait mention dans les *Probl.*, en 933^a19–20 (ἀπὸ γὰρ τῶν ἀλῶν ἔλαιον ἀφαιρεῖται) et 935^a7–8 (δηλοῖ δὲ τὸ ἐν τοῖς ἄλασιν ὑφιστάμενον ἔλαιον), sans que ces parallèles, qui semblent impliquer une combustion littérale de l'eau de mer, apportent un véritable éclairage¹⁵⁹. Il est probable qu'il s'agisse d'une forme de saumure obtenue en chauffant l'eau de mer, de manière à augmenter la salinité du liquide. TOWEY (2000), p. 179 n. 348, comprend à partir du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise qu'il s'agit d'un phénomène naturel, du type de

159. Voir la tentative de M. WILSON (2015), pp. 277–281, qui identifie notamment des développements de ce thème chez Plutarque.

celui que l'on rencontre dans les salins, tandis que W. D. ROSS (1955b), pp. 213–214, pense pour sa part qu'il s'agit de faire bouillir artificiellement de l'eau de mer pour en recueillir le sel, ce qui est également possible¹⁶⁰. Aristote évoque un peu plus tôt, en 441^b4–5, un procédé d'obtention du sel à partir des sources d'eau salée bien attesté dans les sources antiques, qui consiste à faire ruisseler leur eau sur des fagots enflammés et à en recueillir la cendre. Il est donc envisageable qu'il se réfère ici à la technique voisine des bouilleurs de sel, dont il précise en *Mete.* II.3, 359^a24–35 qu'elle ne permet pas d'obtenir du sel aussi compact que le sel gemme, mais seulement quelque chose dont il rapproche la texture de celle de la neige, ce qui correspond assez mal à l'idée que l'on se fait de l'huile. Si néanmoins c'est ce procédé qu'Aristote a en tête ici, l'huile en question ne peut être obtenue que si l'on arrête de chauffer avant que la cristallisation ne s'opère, afin qu'il demeure dans le récipient quelque chose de liquide. En outre, Aristote ne mentionne ce procédé qu'au sujet de l'eau d'une source salée, tandis que les parallèles en *Probl.* impliquent fortement que l'huile en question ne peut être extraite, au moyen de la chaleur, que de l'eau de mer. On peut néanmoins tout à fait obtenir du sel ignigène à partir d'eau de mer. Dans l'ensemble, il me paraît plus probable l'huile en question soit le produit de l'action chauffante du soleil sur l'eau de mer dans les salins. Il n'est même pas sûr que cela ferait une distinction aux yeux d'Aristote : l'important est que l'on obtienne une sorte de saumure lorsque l'eau de mer est chauffée.

Du point de vue textuel, le passage est néanmoins solidement établi. La variante λίτρον que l'on trouve dans *E* correspond à une orthographe attique ancienne bien attestée¹⁶¹, si bien qu'elle est adoptée par BEKKER (1831) et défendue par BONITZ (1870), 432^a20–21, qui rappelle qu'elle figure également dans le *Timée* (60^d, 65^d). Cela étant dit, la forme νίτρον est unanimement transmise dans une dizaine de passages des *Mete.*, dans un passage de *Resp.* et dans un passage des *Probl.*¹⁶², alors que λίτρον apparaît uniquement ailleurs dans un manuscrit, certes important, de la même période que le *Paris.* **E** dans un autre passage des *Probl.*¹⁶³, si bien qu'il est justifié de considérer la forme νίτρον comme étant majoritaire, et de loin, au sein du *corpus*. On peut remarquer en outre que l'aura attique de la forme λίτρον a été remarquée à cette même période, puisque Photius la relève (*Lexique* Λ.361, λίτρον, οὐ νίτρον Ἀττικοί. οὕτως Ἀριστοφάνης). On peut ainsi soupçonner cette forme de relever d'une certaine préciosité hyper-atticisante dans *E*.

160. Voir MOINIER et WELLER (2015), pp. 39–48, pour une mise au point au sujet du sel ignigène dans l'Antiquité.

161. Voir par exemple les références de FRISK (2006) II, p. 321.

162. *Mete.* IV6).3, 383^b12 ; 7, 383^b19 ; 384^a18 ; 34 ; 9, 385^b16 ; 23 ; 10, 388^b13 ; 389^a18 ; *Resp.*, 477^b22 ; *Probl.* VII.9, 887^b7.

163. *Probl.* I.38, 463^b17. Le manuscrit Y^a (*Paris.* gr. 2036) donne la forme λίτρον, tous les autres νίτρον, d'après l'apparat de LOUIS (1991). Il s'agit certes du manuscrit le plus ancien (X^e), mais on peut douter, d'après les travaux de MARENGHI (1961), que son autorité puisse être suffisante contre le reste de la transmission, si bien que la situation à cet endroit rappelle fortement celle de ce passage de *Sens.*, où de nouveau un manuscrit de cette époque est le plus ancien conservé et contient cette forme contre le reste de la transmission.

Le participe ἐξικμαζόμενον pose également problème. L'accord de *P* avec la branche de *E* implique que le plus probable soit que l'archétype contienne la forme active ἐξικμάζον. La forme passive est celle qui figure dans la leçon de γ et dans le commentaire d'Alexandre (91.7), ce qui lui a valu d'être pour cette raison défendue par WENDLAND (1902), p. 176, et FÖRSTER (1938), p. 467. Cela n'ôte toutefois rien au fait qu'il faille absolument comprendre le participe comme ayant le sens d'un passif ; toute la question est de savoir si cela est permis avec une forme apparemment active. Il y a un certain nombre de passages au sein du *corpus aristotelicum*, relevés par *LSJ* et surtout par BONITZ (1870), *s. v.* ἐξικμάζειν, 260^b22–26¹⁶⁴, qui attestent d'un usage intransitif du verbe à l'actif avec un sens passif¹⁶⁵. Malheureusement, l'un des plus convaincants en apparence, *Mete.* IV.7, 384^b9, doit en fait être construit de manière transitive¹⁶⁶. Il reste toutefois deux passages au sein des *Probl.* où le verbe est employé de façon intransitive : 866^b23, au sujet de la sueur, τοῦτο γὰρ τάχιστα ἀφίσταται ... καὶ ἕξω ἐξικμάζει (sa matière, qui entre avec la nourriture, « s'en détache rapidement et s'évapore à l'extérieur ») et 930^b34, au sujet des figues séchées, διαπέπνευκε καὶ ἐξικμακε μετὰ τοῦ ὑγροῦ τὸ πλεῖστον τοῦ γλυκέος après qu'elles ont reçu des incisions, « la majeure part de la saveur douce s'est volatilisée et évaporée avec l'humide ». Il est donc admissible de retenir la leçon disposant d'une autorité supérieure en 443^a14, ἐξικμάζον. On supposera alors que le passif aura été rétabli artificiellement dans γ .

Sens. 5, 443^a21–26

δοκεῖ δ' ἐνίοις ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις εἶναι ὁσμὴ, [^a22] οὕσα κοινὴ γῆς καὶ ἀέρος καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ [^a23] τοῦτο περὶ ὁσμῆς (διὸ καὶ Ἡράκλειτος οὕτως εἴρηκεν, ὡς εἰ [^a24] πάντα τὰ ὄντα καπνὸς γένοιτο, ὅτι ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν). ἐπὶ δὲ [^a25] τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται οἱ μὲν ὡς ἀτμίδα, [^a26] οἱ δ' ὡς ἀναθυμίασιν, οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα.

21 δοκεῖ δ' ἐνίοις **a** Alex¹(92.17) : δοκεῖ γὰρ ἐνίοις **β**?(**P**) | εἶναι **ω** | ἐστὶν **N** : om.
μ || **22** γῆς καὶ ἀέρος **β**?(**P**) γ Alex¹(92.18) : γῆς τε καὶ ἀέρος **EC^cMi** Alex^P(92.21)
 || **22–23** καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς codd. (ἐπὶ τούτῳ **SO^dNV¹**)
 Alex¹(92.18), in ^b24–25 transfert FÖRSTER (1938) p. 462 ex Alex^P(25–26), prob.

164. Contrairement à ce que prétend WENDLAND (1902), p. 176 (« *dass Aristoteles eine intransitive Bedeutung des Verbs nicht kennt, lehrt ein Blick in Bonitz' Index* »).

165. On pourrait aussi envisager de leur ajouter *Hist. An.* VII.2, 384^a11, où le verbe n'a pas d'objet explicite, mais le contexte permet facilement de lui en suppléer. Au sujet de cet emploi, voir Kühner-Gerth II.1, §373.5, pp. 98–99.

166. Bekker et Fobes, les principaux éditeurs du texte grec, ponctuaient ainsi : ὅταν τὸ θερμὸν ἐξικμάσῃ ἐξίόν, τὸ πλεῖστον ὑγρὸν συνθλίβεσθαι πάλιν ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ (« lorsque le chaud s'est évaporé et est sorti, la majeure part de l'humide est de nouveau compressée par le froid »). Les traducteurs, depuis Webster en 1931, préfèrent depuis lire, au vu du contexte ὅταν τὸ θερμὸν ἐξικμάσῃ ἐξίόν τὸ πλεῖστον ὑγρὸν, συνθλίβεσθαι πάλιν ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ (« lorsque le chaud, en sortant, a fait s'évaporer la majeure part de l'humide, [les corps peu solubles, cf. 384^b7] sont de nouveau solidifiés par le froid »), ce qui donne un sens plus satisfaisant.

W. D. ROSS (1955b) : secl. ex Alex^P(92.20–22) THUROT (1875) p. 407, BIEHL (1898) et al. : def. WENDLAND (1902), p. 176 : παντοῖ' ἐπεισφέρονται περὶ τοῦτο conī. VANCAMP (2000) || **24** ὅτι ῥῖνες **β**?(**P**)**EC^cM** : ῥῖνες **γ***i* Alex^P(92.22) : αἱ ῥῖνες BEARE (1900) pp. 151–152 | διαγνοῖεν **ω**] διαγνῶεν **ε** : διαγνῶσιν **N** | ἐπὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται codd. (ἐπὶ **γ**P*i* : ἐπεὶ **EC^cM**)] καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς hic transp. FÖRSTER (1938) ex 22–23 : : ἐπεὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται <ἐπὶ τοῦτο> conī. Christ || **26** ὡς ἄμφω **β**(**PF2**(*tanquam utraque* Guil^{Nr})) : ἄμφω **α** (καὶ ἄμφω **λμ**Nv, *utraque* Anon Guil^{vulg})

Ce passage, auquel la citation de Héraclite qu'il inclut a valu une certaine notoriété¹⁶⁷, est affecté d'un certain nombre de difficultés textuelles. La plus criante concerne la transmission par les manuscrits de deux phrases quasi-identiques à moins de deux lignes d'intervalle, καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς en ^a22–23, et ἐπὶ (ou ἐπεὶ) δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται en ^a24–25. L'archétype devait contenir le texte suivant, que l'on lit à peu de choses près chez BEKKER (1831).

... καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ [^a23] τοῦτο περὶ ὁσμῆς· διὸ καὶ Ἡράκλειτος οὕτως εἴρηκεν, ὡς εἰ [^a24] πάντα τὰ ὄντα καπνὸς γένοιτο, ὅτι ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν. ἐπὶ δὲ [^a25] τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται, οἱ μὲν ὡς ἀτμίδα ...

Cette situation a paru insupportable à presque tous les éditeurs et interprètes¹⁶⁸, qui sont par conséquent conduits à dénoncer l'une comme un doublet de l'autre. Le commentaire d'Alexandre a régulièrement été mobilisé dans cette perspective, depuis que THUROT (1875), p. 407, a affirmé qu'il laisse voir qu'Alexandre ne lit pas la clause en 443^a22–23. Il a été suivi sur ce point par la plupart des philologues postérieurs, qui se fondent sur cette observation pour retirer cette phrase du texte ou la transposer, bien que WENDLAND (1902), p. 176, ait tenté en vain de défendre la présence de cette phrase dans l'exemplaire d'Alexandre en arguant du fait qu'elle se trouve dans le lemma transmis (92.18–19). Commençons tout d'abord par examiner la manière dont Alexandre paraphrase le passage.

ἐπίους τῶν φυσικῶν φησιν ἐπὶ τῆς δόξης ταύτης γεγονέναι, ὅτι ἄρα ἐστὶν ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις ὁσμὴ οὕσα ἐξ ἀέρος τε καὶ γῆς· ὧν εἶναι καὶ Ἡράκλειτον λέγοντα· 'εἰ πάντα τὰ ὄντα ἦν καπνός, ῥῖνες ἂν διεγίνωσκον' καὶ ἐγνώριζον αὐτά, δηλονότι τῶι αἰσθάνεσθαι αὐτῶν, ὡς τοῦ καπνοῦ ὄντος ἰδίου αἰσθητοῦ ταῖς ῥίσι. εἰπὼν δὲ τινὰς τῶν φυσικῶν λέγειν ὁσμὴν εἶναι τὴν καπνώδη ἀναθυμίασιν, πάντων φησὶ τῶν φυσικῶν τὴν ὁσμὴν τοὺς μὲν ἀτμίδα ὑπολαβεῖν εἶναι, τοὺς δὲ ἀναθυμίασιν, τοὺς δὲ ἀμφοτέρω.

Certains parmi les naturalistes, dit-il, sont arrivés à cette opinion que l'exhalaison fumeuse, qui est l'odeur, est donc composée à la fois d'air et de terre. Héraclite aussi en fait partie lorsqu'il dit « si tous les êtres étaient

167. Elle est peut-être à mettre en lien avec *An.* I.2, 405^a25–26, où Aristote présente Héraclite comme concevant l'âme comme une exhalaison (ἀναθυμίασις).

168. Exceptions faites de WENDLAND (ibid.) et SIWEK (1963).

fumée, les nez les distingueraient » et les reconnaîtraient, au moyen de leur perception, évidemment, au sens où la fumée sera un sensible propre aux nez. Après avoir dit que certains parmi les naturalistes prétendent que c'est l'exhalaison fumeuse qui est l'odeur, il affirme que, parmi les naturalistes, certains supposent que l'odeur est une vapeur, d'autres une exhalaison et d'autres encore les deux. (92.20–26)

C'est aller un peu vite en besogne que d'affirmer qu'un tel texte rend limpide le fait qu'Alexandre ne lirait pas la clause en 443^a22–23, mais seulement celle en ^a24–25, comme l'écrit Thurot, ou, selon Förster et Ross, qu'il lit la première en lieu et place de la seconde. La tournure initiale ἐπὶ τῆς δόξης ταύτης γεγονέναι n'est pas sans ressemblance aucune avec ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὀσμῆς. La chose frappante, néanmoins, est le fait qu'Alexandre attribue l'opinion identifiant odeur et exhalaison fumeuse à certaines personnes seulement, ce qu'il répète une seconde fois par la suite (εἰπὼν δέ τινος ...), tandis que la réunion des trois options finales (l'odeur est vapeur, exhalaison ou les deux ¹⁶⁹) est présentée comme incluant, selon Aristote, les doctrines de tous ses prédécesseurs en matière de philosophie naturelle (πάντων φησὶ τῶν φυσικῶν τὴν ὀσμὴν ...).

C'est là le point sur lequel le texte transmis semble achopper. La première phrase, d'après les manuscrits, combine en effet l'attribution d'une thèse à certaines personnes (δοκεῖ δ' ἐνίοις, 443^a21) ¹⁷⁰, selon laquelle il faudrait identifier odeur et exhalaison fumeuse, et la mention d'une tendance universelle (πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο, 443^a22) ¹⁷¹ portant sur cette même thèse. Le texte paraît déjà contradictoire. Bien plus encore, quand il est à nouveau question de ceux qu'Aristote reconnaît comme ses prédécesseurs ou concurrents, en 443^a24–25, il ne s'agit plus de leur attribuer à tous, sans distinction, une même position. Au contraire, trois positions rivales au sujet de l'odeur sont distinguées, dont une seule correspond à l'identification de l'odeur à une exhalaison. Alexandre semble conscient de cette tension, qu'il contribue à résoudre en plaçant côte à côte les deux énoncés à portée doxographique : certains font de l'exhalaison fumeuse l'odeur, tous conçoivent l'odeur comme une vapeur, comme une exhalaison, ou comme les deux à la fois. On comprendra donc que la position initialement évoquée correspond à la seconde option parmi les trois,

169. On trouve une structure comparable dans les *Probl.* (907^a29–34), où il est demandé si les odeurs sont fumée, air ou vapeur.

170. La leçon connue par le manuscrit *P* en 443^a21, δοκεῖ γάρ, n'est guère recevable. Il faudrait, pour donner sens au γάρ, faire un immense saut en arrière, car la section qui précède (443^a9–21) traite du fait que les corps qui n'ont pas de saveur n'ont pas non plus d'odeur, ce qui est sans grand rapport avec ce qui suit. Pire encore, la phrase précédente se termine déjà par γάρ (ὕδατῶδη γάρ, 443^a20–21, au sujet de l'argent et de l'étain), et il n'est pas possible de coordonner les deux occurrences de la particule, ni de considérer que l'une des deux ouvre une parenthèse. La structure du texte exige de faire débiter une nouvelle section avec δοκεῖ en 443^a21, ce qui requiert δέ.

171. Au sujet du sens du verbe ἐπιφέρονται, le parallèle le plus éclairant est sans doute l'emploi de la forme simple du verbe en *An.* I.2, 404^a20–21 : ἐπὶ ταῦτο δὲ φέρονται καὶ ὅσοι λέγουσι τὴν ψυχὴν τὸ αὐτὸ κινεῖν, les tenants de l'automotricité de l'âme se retrouvent à partager avec Démocrite et ceux qui se réclament de Pythagore la thèse d'un mouvement essentiel à l'âme. Même usage chez Philodème (*De superbia* (*De vitiis* X), *P.Herc.* 1008, col. XXIV.3, JENSEN (1911) p. 42).

et qu'il n'y a donc aucune contradiction entre les deux énoncés. On peut supposer que c'est parce qu'il lit un texte sensiblement différent du nôtre, on peut aussi supposer qu'il est assez intelligent pour avoir s'être élevé au-dessus du détail du texte de cette manière.

Plus encore que la ressemblance entre les deux phrases en 443^a22–23 et ^a24–25, c'est ainsi la relation logique entre les positions qu'elles expriment qui est gênante. Les éditeurs, à l'exception de Bekker, n'ont pas pu se satisfaire d'un texte apparemment incohérent où il est affirmé à la fois que tous les penseurs de la nature font de l'odeur une exhalaison et que cette position ne concerne que certains d'entre eux, aussi bien en ^a21 qu'un peu plus bas en ^a25. Affirmer que l'odeur est une exhalaison fumeuse (καπνώδης ἀναθυμίασις, 443^a21)¹⁷² implique d'affirmer qu'elle est une exhalaison (ὡς ἀναθυμίασιν, 443^a26). On pourrait chercher à insister sur la présence de l'adjectif καπνώδης pour introduire un certain décalage entre les deux, mais Aristote ne semble éprouver aucune gêne dans la suite du texte à substituer l'expression καπνώδης ἀναθυμίασις à celle d'ἀναθυμίασις, lorsqu'il examine les différentes options (443^a26–^b2). Il peut s'appuyer sur la racine lexicale du mot : θυμιάω renvoie, d'après les exemples cités par *LSJ*, au fait de brûler quelque chose pour produire de la fumée, en particulier de l'encens. En outre, la distinction entre ἀναθυμίασις et ἀτμίς est un pilier de la doctrine naturelle d'Aristote : la première est chaude et sèche, ce qui la rapproche du feu, tandis que la seconde est chaude et humide, ce qui la rapproche de l'eau¹⁷³. Il est donc impossible d'avancer que l'expression καπνώδης ἀναθυμίασις en ^a21 pourrait recouvrir les trois options distinguées en ^a25–26.

Le texte transmis a donc paru intenable. Les philologues ont en général mis en joue les mots καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὄσμησιν en 443^a22–23, qui produisent deux fois la même incohérence au sein du texte. Ils avaient été en effet invités à les biffer par la thèse de Thurot, selon laquelle ils auraient été absents du texte lu par Alexandre. Le second membre du doublet paraît de surcroît davantage indispensable à la construction de la phrase et à la structure du texte, dans la mesure où il introduit les hypothèses qu'Aristote va ensuite examiner tour à tour. Quatre conjectures, selon l'ordre chronologique, ont été mises en avant. (A) Le plus simple consiste à se débarrasser des mots καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὄσμησιν en 443^a22–23, que l'on supposerait avoir été répétés par erreur, on ne sait trop comment, à partir de l'expression parallèle qui suit. C'est ce que suggère Thurot et ce que l'on lit par exemple chez HETT (1957). Le problème est alors de comprendre comment construire ἐπὶ δὲ τὴν ὄσμησιν πάντες ἐπιφέρονται en 443^a24–25 (Hett traduit « *all*

172. Cette thèse a déjà été mentionnée en 438^b24, dans le cadre des tentatives avortées d'associer un élément à chaque sens.

173. *Met.* I.3, 340^b27–29, *Gener. Corr.* II.3, 330^b4 ou II.4, 331^b25–26, entre autres. Au sujet de l'importance de cette doctrine pour *Met.*, voir M. WILSON (2013), chapitres 2 et 3. Il arrive en revanche à Aristote de présenter le terme ἀναθυμίασις comme désignant un genre, dont les deux espèces sont l'exhalaison καπνώδης et l'exhalaison ἀτμιδώδης, cf. BONITZ (1870), s. v. καπνώδης, 363^b5–7. C'est peut-être la raison qui conduit BARNES (1984), s'il ne s'agit pas simplement d'une erreur (une telle conjecture devrait faire l'objet d'une note), à traduire comme s'il ne lisait pas l'adjectif καπνώδης en 443^a21 (« *some writers look upon exhalation, which is a compound of earth and air, as the essence of odour* »).

tend to regard smell in this way », mais il n'y a pas de οὕτως auquel viendrait ensuite répondre ὡς).

Deux variantes plus raffinées de cette approche consistent à tirer parti de ces mots que l'on biffe pour améliorer le texte à cet endroit. (B) Christ, cité par BIEHL (1898), a ainsi proposé de supprimer καὶ πάντες . . . περὶ ὁσμῆς en 443^a22–23 et de corriger légèrement le texte en 443^a24–25, de manière à lire ἐπεὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται <ἐπὶ τοῦτο> (en lisant la conjonction ἐπεὶ avec le manuscrit E). Cette conjecture a reçu un accueil assez tiède¹⁷⁴, parce qu'elle souffre de plusieurs faiblesses. La construction et le sens sont peu évidents (« *now all ascribe odour to this phenomenon* », traduit G. R. T. Ross ; « puisque tous se jettent sur cette explication au sujet de l'odeur », traduit Mugnier). Le plus grave est sans doute l'absence d'apodose. Biehl affirme qu'elle se trouve en 443^a29, ἀλλ' οὐδέτερον τούτων ἔοικεν, ce qui n'est guère acceptable, car l'apodose se trouve alors contredire frontalement la proposition introduite dans la protase par ἐπεὶ. (C) De manière plus radicale, FÖRSTER (1938), p. 462, suivi W. D. ROSS (1955b), transpose l'ensemble de la première formule en lieu et place de la seconde, ce qui donne la chose suivante.

δοκεῖ δ' ἐνίοις ἡ καπνώδης ἀναθυμίασις εἶναι ὁσμῆ, [^a22] οὔσα κοινή γῆς καὶ ἀέρος {καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ [^a23] τοῦτο περὶ ὁσμῆς}· διὸ καὶ Ἡράκλειτος οὕτως εἶρηκεν, ὡς εἰ [^a24] πάντα τὰ ὄντα καπνὸς γένοιτο, ὅτι ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν. <καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ [^a25] τοῦτο περὶ ὁσμῆς>, οἱ μὲν ὡς ἀτμίδα, [^a26] οἱ δ' ὡς ἀναθυμίασιν, οἱ δ' ὡς ἄμφω ταῦτα.

Il suppose alors que les deux clauses, καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς en 443^a22–23 et ἐπεὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται en 443^a24–25 seraient originellement des variantes l'une de l'autre. La première aurait figuré originellement dans les marges d'un ancêtre de l'archétype, avant d'être intégrée au texte à un emplacement erroné. On notera que cette explication de la faute est également compatible avec la solution (A), la différence consiste alors en l'évaluation respective des deux variantes alléguées. L'argument de Förster, qu'il ne fait qu'esquisser, est que la première formule est plus « précise » et plus « complète », si bien qu'elle doit par conséquent être la leçon authentique. Si je comprends bien, il veut dire que l'on ne peut pas tirer un sens satisfaisant des mots ἐπεὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται, intuition qui semble avoir été partagée par Christ : le contexte exige que cela signifie que tous parviennent à la même position au sujet de l'odeur, alors que le sens normal du verbe ἐπιφέρω, y compris au passif, avec ἐπί renvoie à l'idée d'assaut. La difficulté est alors d'expliquer comment καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς aurait pu se corrompre en ἐπεὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται. Un autre problème concerne l'articulation de περὶ ὁσμῆς aux accusatifs qui suivent et paraissent porter sur le même

174. Elle est adoptée par BIEHL (1898), G. R. T. ROSS (1906) et MUGNIER (1953), et refusée par WENDLAND (1902), p. 176, Beare (G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 3), FÖRSTER (1938), p. 462, HETT (1957), entre autres.

objet (ἀπιίδα, ἀναθυμίασιν – faut-il sous-entendre οἱ μὲν <λέγοντες> ὡς ἀπιίδα <εἶναι τὴν ὀμὴν> ?) C'est néanmoins cette conjecture qui paraît s'être aujourd'hui imposée.

(D) VANCAMP (2000) a proposé une solution à l'esprit très différent des précédentes. Il n'entend rien changer aux mots ἐπὶ δὲ τὴν ὀσμὴν πάντες ἐπιφέρονται en 443^a24–25 (sans expliquer comment il les comprend) et se concentre exclusivement sur καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὀσμῆς en 443^a22–23, laissant donc de côté la question du doublon. Il suggère de corriger cela en éliminant περὶ ὀσμῆς (au nom de l'absence de ces mots dans la *vetus*) et en écrivant καὶ παντοῖ' ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο (ce qu'il traduit « et ils allèguent toutes sortes d'argument en ce sens »). Du point de vue de la paléographie, les corruptions de παντοῖ' en πάντες et de ἐπιφέρονται en ἐπιφέρονται paraissent en effet assez plausibles. Comme la *vetus* n'a aucune autorité face à l'archétype, il faudrait en outre supposer que les mots περὶ ὀσμῆς auraient été insérés après ces corruptions, ce qui rend déjà la conjecture coûteuse. Bien plus encore, c'est du point de vue du sens qu'elle laisse à désirer. Ce sens du verbe ἐπιφέρω (« alléguer » quelque chose en faveur d'une thèse, « fournir » des éléments de preuve) n'est pas attesté chez Aristote¹⁷⁵, même s'il est attesté à la période classique¹⁷⁶. Surtout, on ne voit pas pourquoi Aristote aurait voulu insister sur la variété des arguments avancés en faveur de l'identification de l'odeur à l'exhalaison fumeuse. La boutade d'Héraclite qu'il cite n'en est même pas un, et c'est ensuite une diversité de positions (et non d'arguments en faveur de cette unique position) qui est exposée. Enfin, la conjecture ne résout pas du tout la question de la construction en 443^a24–25.

Je me propose de défendre le texte transmis, en supposant qu'il est également lu de manière intelligente par Alexandre. Les éditeurs précédents lui adressent deux reproches : (1) l'incohérence du jeu entre ἐνίοις et πάντες ; (2) la présence de ce qui ressemble fort à un doublon si l'on compare καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὀσμῆς en 443^a22–23 et ἐπὶ δὲ τὴν ὀσμὴν πάντες ἐπιφέρονται en 443^a24–25. Commençons par la première. Comment Aristote-t-il peut-il dire que parmi les naturalistes « certains » assimilent l'odeur au phénomène de l'exhalaison fumeuse et que « tous » tendent à cela ? Il faut ici faire preuve d'un peu de souplesse : il y a une différence entre le fait d'affirmer quelque chose tout de go et le fait d'adopter une position dont une telle affirmation pourrait paraître découler, d'autant plus que lorsque celle-ci est formulée selon une terminologie chimique qui n'est pas celle des rivaux d'Aristote en matière de philosophie naturelle. Si

175. Le verbe se rencontre presque uniquement, au sein du *corpus*, dans les *Probl.* avec un sens cinétique (voir BONITZ (1870), 296^b42–45). Son seul autre usage se trouve en *Top.* VI.14, 151^b12, et il concerne l'introduction d'une nouvelle loi devant l'assemblée, destinée à rendre caduque une mesure précédente.

176. Par exemple chez Thucydide, III.53 : ἀγνώτες μὲν γὰρ ὄντες ἀλλήλων ἐπεσνευγάμενοι μαρτύρια ὦν ἄπειροι ἤτε ὠφελούμεθ' ἄν, νῦν δὲ πρὸς εἰδότης πάντα λελέξεταί . . . , « si nous ne nous connaissions pas les uns les autres, il y aurait une infinité de témoignages dont nous pourrions tirer profit, mais il se trouve que nous parlons à des gens qui connaissent tout ce que l'on pourra dire » (Platée tente d'obtenir des conditions de reddition favorables auprès de l'armée de Sparte qui assiège la ville, et son ambassadeur se trouve à court d'arguments).

l'on considère la formule parallèle en *An.* I.2, 404^a20–21, il est clair qu'Aristote n'entend pas, en l'employant, affirmer que les membres de l'Académie qui définissent l'âme par l'automotricité partagent en tout point la position des Pythagoriciens qui comparent l'âme aux particules en suspension dans l'air ou de Démocrite qui fait de la respiration le processus de régulation de la pression par laquelle se définit le phénomène vital. Leurs positions sont fondamentalement incompatibles. Elles se rejoignent sur le fait d'attribuer un mouvement essentiel à l'âme, mais, même lorsqu'elles convergent ainsi, il demeure évident que ce mouvement n'est pas du tout envisagé de la même manière par tous. Lorsqu'Aristote déclare donc qu'ils « sont portés » ou qu'ils « tendent vers la même chose » (ἐπὶ ταῦτο φέρονται), il n'est pas du tout en train de prétendre que leurs positions sont identiques. Lorsqu'il dit ici, dans *Sens.*, que tous « tendent vers cela » (ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο), il ne veut pas non plus dire que tous ses prédécesseurs et contemporains seraient nécessairement d'accord pour affirmer que l'odeur consiste en une exhalaison fumeuse. Il suffit de faire voir qu'ils aboutissent tous à une position proche sur ce point. La manière dont il les présente immédiatement après, comme rapprochant l'odeur d'une exhalaison, d'une vapeur, ou des deux, confirme que c'est bien là l'intention d'Aristote. Il reconnaît que leurs positions ne sont pas identiques en mobilisant la distinction entre exhalaison et vapeur (quoique la manière dont il la manie suggère une certaine désinvolture sur ce point : sans doute est-il conscient que l'on ne pourra pas toujours placer les penseurs en question sur un tel cadastre). L'important est leur noyau commun, qui est de faire résider l'odeur dans une certaine forme d'effluence, de dégazage issu des objets odorants, ce qui est ce sur quoi le poids de sa critique va porter par la suite (443^b1sq.)¹⁷⁷. Je considère donc que l'énoncé selon lequel certains naturalistes assimilent l'odeur à une exhalaison fumeuse est compatible avec celui selon lequel tous tendent dans cette direction, y compris au vu de la manière dont Aristote le développe.

En ce qui concerne le second reproche, il convient tout d'abord de comprendre comment se construit le texte transmis en 443^a24–26. Les accusatifs ὡς ἀτμίδα, ὡς ἀναθυμίασιν et ὡς ἄμφω ταῦτα sont à rattacher à ἐπὶ δὲ τὴν ὁσμὴν. Cela veut dire que certains sont « emportés » vers l'odeur « avec l'idée qu'il s'agit d'une exhalaison », d'autres « avec l'idée qu'il s'agit d'une vapeur », et ainsi de suite. La relation entre cette phrase et celle en 443^a22–23, qui emploie le même verbe ἐπιφέρονται, se laisse, à partir de là, comprendre comme constituant une apposition dite « distributive »¹⁷⁸. Aristote vient d'attribuer une unique tendance à tous les naturalistes. Après une boutade qu'il emprunte à Héraclite, il se reprend et précise ce qu'il veut dire, en divisant son πάντες en trois groupes. Chacun « est emporté » vers une conception différente, les trois demeurant néanmoins extrêmement proches à ses yeux : les uns tendent vers « l'odeur comme comme vapeur » (ἐπὶ τὴν

177. Comparer Théophraste, *De sensibus*, 90 : περὶ δὲ τῆς ὁσμῆς ὅτι μὲν ἀπορροή τις ἐστὶ καὶ ἀνάπνευστις τοῦ ἀέρος, σχεδὸν ὁμολογεῖται.

178. Kühner-Gerth II.1, §406.7, pp. 286–288.

ὄσμην ὡς ἀτυΐδα), *etc.* Il serait donc trop rapide de les présenter comme pensant tous la même chose, mais il demeure vrai que leurs conceptions convergent : même s'ils ne sont pas toujours d'accord sur le processus physique sous-jacent, tous pensent l'odeur comme une sorte de gaz, d'effluve qui s'échappe des objets odorants. Ainsi comprise, la seconde phrase est une reprise et un développement de la première. Elle présente une construction irréprochable et un sens tout aussi admissible à partir du moment où l'on comprend qu'il faut entièrement la rapporter à la première. C'est précisément pour rendre ce rapport évident que sa formulation est un quasi-décalque de la phrase précédente. Il n'y a donc nul besoin de se livrer à une opération philologique lourde, le texte transmis est sain.

Concernant la citation de Héraclite, la leçon avec ὅτι est établie comme archétypale par l'accord de *P* avec la branche de *E* contre γ . Elle n'est cependant retenue, pour l'essentiel, que par BIEHL (1898) et FÖRSTER (1938), parce que ce ὅτι semble rendu inutilement redondant par le ὡς qui précède. Je suis tout à fait d'accord s'agissant de constater cette redondance. Simplement, je ne pense pas, contrairement par exemple à BEARE (1900), que cela soit une raison pour se tourner vers la leçon minoritaire. Cet usage pléonastique de ὅτι ou de ὡς est identifié par les grammairiens, en particulier lorsqu'une proposition secondaire vient séparer la conjonction de la principale¹⁷⁹ et on le retrouve peut-être chez Aristote¹⁸⁰. Le fait qu'Alexandre reprenne la citation sans ce ὅτι n'est pas une objection, et je soupçonne la leçon de γ de n'être qu'une simplification superflue de celle de l'archétype. Enfin, la leçon de *P* en ^a26, ὡς ἄμφο, a déjà été adoptée par l'écrasante majorité des éditeurs, depuis BEKKER (1831) inclus, car c'est la seule à permettre une construction véritablement acceptable. Son accord avec la traduction révisée de Guillaume de Moerbeke confirme qu'elle remonte au *deperditus* β .

Sens. 5, 443^b21–24

διὰ γὰρ τὸ τοῦ θρεπτικοῦ εἶναι πάθη, [^b22] ἐπιθυμούντων μὲν ἡδεῖαι αἱ ὄσμαϊ τούτων εἰσί, πεπληρωμέ-^{[b}23]νοῖς δὲ καὶ οὐθὲν δεομένοις οὐχ ἡδεῖαι, οὐδ' ὄσοις μὴ καὶ ἡ [^b24] τροφή ἡ ἔχουσα τὰς ὄσμάς ἡδεῖαι, οὐδὲ τούτοις.

21 τὸ τοῦ θρεπτικοῦ β ?(**P**) γ : τὸ θρεπτικοῦ **EC^cMiUS¹C^aN** | εἶναι πάθη β ?(**P**)
 γ (εἶναι πάθησιν **λ**, εἶναι ἔχουσι πάθη **N**, εἶναι πάθη εἶναι **W**) : πάθη εἶναι **EC^cMiU**
 || **22** αἱ ὄσμαϊ ω] ὄσμαϊ **ηM** | τούτων ω] αὐτῶν **C^a** || **23** οὐθὲν β (**P**) : μηδὲν **a** :
 μηδενὸς **C^cMi** | ἡδεῖαι ω] ἰδίαι **N** | οὐδ' ὄσοις μὴ β (**P**)**EC^cMiU**(s.l.) Alex^P(96.10) :
 οὐδ' αἱ ὄσμαϊ γ : οὐδ' ὄσμαϊ **ι** : *quecumque si non* Anon : *neque odores* Guil^{NiN^p} :
quibuscunque non Guil^{Ni²} || **23–24** ἡ τροφή β ?(**P**) γ : τροφή **EC^cMi** || **24** ἡδεῖαι
 β ?(**PF2**(*delectabilis* Guil))**UWN** : οὐχ ἡδεῖαι **a** : (*non delectabilis* Anon)

179. Kühner-Gerth II.2, §551.6, pp. 367–368.

180. Voir *An. Pr.* II.11, 62^a17–19 : οὕτε γὰρ ἀναγκαῖον, εἰ τὸ μηδενὶ ψεῦδος, τὸ παντὶ ἀληθές, οὐτ' ἔνδοξον ὡς εἰ θάτερον ψεῦδος, ὅτι θάτερον ἀληθές.

Je retiens ici le même texte à peu près le même texte les éditeurs précédents, qui est déjà celui de BEKKER (1831)¹⁸¹. Il vaut pourtant la peine de remarquer la complexité de la transmission du passage, en particulier quant au jeu des négations. Aristote s'intéresse au rapport entre les odeurs et la nutrition. Le fait qu'une odeur paraisse agréable à un animal indique normalement que l'objet d'où elle provient peut servir de nourriture à l'être en question, à condition qu'il soit dans un état où il désire se nourrir. Lorsqu'il ne le désire pas ou plus, l'odeur ne lui paraît plus attirante. Ce n'est pas non plus le cas si l'odeur provient d'un objet qui, pour être nourrissant, ne paraît pas agréable, en tant qu'aliment, à l'animal. Aristote mettra ensuite à jour une autre catégorie d'odeurs plaisantes, qui ne sont perçues comme telles que par l'être humain, et qui relèvent de plaisir pur, sans lien avec la nutrition, par exemple l'odeur des fleurs. Si l'on porte son attention sur la transmission du passage, on pourrait croire que γ a commis une erreur de déchiffrement de la séquence οὐδ' ὄσοις μὴ, devenue οὐδ' αἰ ὀσμάι par un simple accident, et que la négation qui manque de ce fait a ensuite été conjecturée devant ἡδεῖα (^b24). Or il n'en est rien, car cette négation supplémentaire se trouve aussi dans la branche de *E*, qui n'a pourtant pas commis la faute précédente. Les deux fautes en question sont en fait indépendantes : l'insertion de la négation devant ἡδεῖα en ^b24 (ἡ τροφή ἡ ἔχουσα τὰς ὀσμάς οὐχ ἡδεῖα) remonte au *deperditus* α , tandis que l'erreur portant sur οὐδ' ὄσοις μὴ est propre à la branche γ . La leçon correcte, sans cette négation superflue, n'a en fait été préservée que par β , que l'on peut reconstruire à partir du manuscrit *P* et deviner à travers les diverses strates des révisions de Guillaume de Moerbeke, et qui a en partie contaminé les manuscrits de ϵ .

Sens. 5, 444^a8–12

αἴτιον δὲ τοῦ ἴδιον εἶναι ἀνθρώπου [^a9] τὴν τοιαύτην ὀσμὴν διὰ τὴν φύξιν τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον. [^a10] ψυχροῦ γὰρ ὄντος τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου, καὶ τοῦ αἴμα-^a[^a11]τος τοῦ περὶ αὐτὸν ἐν τοῖς φλεβίοις ὄντος λεπτοῦ μὲν καὶ [^a12] καθαροῦ, εὐψύχτου δέ ...

8 ἴδιον εἶναι ω εἶναι **Xyμ** : εἶναι ἴδιον πZ^a | ἀνθρώπου $\beta ?(P) \gamma$: ἀνθρώπων **EC^cMi**
 || 9 φύξιν $\beta ?(P) \gamma$: ἔξιν **E¹**(sed γρ. φύξιν in marg.)**C^cMi** : *frigus* Anon Guil || 10
 τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου α : τοῦ ἐγκεφάλου τὴν φύσιν $\beta ?(P)$

Il y a une opposition tranchée en 444^a9 entre la leçon de la branche de *E*, ἔξιν, et celle de γ , φύξιν, partagée par le seul témoin potentiel de β ici, le manuscrit *P*. Les éditeurs

181. J'adopte la leçon de *P* en 443^b23, οὐθὲν δεομένοις, au vu des expressions parallèles en *Somn. Vig.* 455^a2–3 et *Resp.* 476^b34, et, en général, de la fréquence supérieure de cette combinaison au sein des textes classiques (les seuls parallèles avec μὴδὲν se trouvent chez Aristote en *Pol.*, I.2, où cela prolonge un μὴ précédent, et III.6, 1278^b20). La graphie οὐθὲν est une innovation de la fin de la période classique (première occurrence conservée au sein d'une inscription de 378), laquelle se diffuse massivement un temps, avant de disparaître à la période romaine, voir THREATTE (1980) I, p. 372.

se partagent, eux aussi, entre ces deux leçons (bien que la majorité incline vers celle de la branche de *E*), qui peuvent paraître aboutir à peu près au même sens, car l'état du cerveau en question ne peut être que le fait qu'il soit particulièrement froid par rapport au sang. Le choix n'est donc pas facile. Je note en passant que la formule αἴτιον διὰ ... pour désigner la cause n'est pas des plus fréquentes chez Aristote, mais elle n'est pas sans parallèle (par exemple *Met.* I.13, 351^a3–4, αἴτιον δὲ διὰ τὸ ὀρεινὴν οὔσαν μὴ ἔχειν ἐκροὰς ἐκ τῶν κοίλων εἰς θάλατταν, à propos du fait que l'Arcadie soit riche en cours d'eau). Étant donné que la reconstruction de *β* n'est pas entièrement certaine, et en dépit de la variante marginale dans *E*, il faut d'abord chercher à arbitrer entre les deux leçons, ψύξις et ἔξις, à partir de la question *utrum in alterum habiturum erat*. Il semble peu probable, en dépit du fait que les termes sont homéotéleutes, qu'il s'agisse uniquement d'une erreur de lecture. Si l'on suppose que la leçon ἔξις était celle de l'archétype, on voit mal pourquoi un copiste se serait donné la peine de la corriger délibérément. On peut en revanche supposer qu'il y a eu une sorte de confusion mentale induite par la suite du texte (ψυχροῦ ὄντος τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου ...). Un point de comparaison possible serait 443^b14, où l'expression τὸ ψυχρὸν καὶ ἡ πῆξις s'est corrompue en τὸ ψυχρὸν καὶ ἡ ψύξις, mais la survenue de la faute s'explique beaucoup plus facilement en ce cas : le nom fait immédiatement suit à l'adjectif substantivé, πῆξις est un terme rare, et il est même associé directement à ψύξις deux lignes plus bas (443^b16). Si l'on part de l'hypothèse inverse, selon laquelle l'archétype contenait ψύξις, il me semble que l'on peut apercevoir une raison de corriger cela en ἔξις : le terme renvoie normalement à une action, celle de refroidir, alors que le contexte requiert ici, de prime abord, qu'il s'agisse de l'état normal d'une partie du corps, à savoir le cerveau. C'est aussi avec ce sens que l'emploi ailleurs Aristote pour désigner des changements ponctuels, liés par exemple à la perception de certains objets plaisants ou déplaisants (*Mot. An.* 8, 702^a1), ou des processus de régulation, en particulier la respiration (*Part. An.* I.1, 642^b1 ; le mot κατάψυξις est par ailleurs omniprésent dans *Resp.*). Il y a par conséquent un écart non-négligeable entre les expressions διὰ τὴν ψύξιν τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον et ψυχροῦ γὰρ ὄντος τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου, qui se succèdent pourtant immédiatement dans le texte : l'une renvoie à un processus ayant lieu au niveau du cerveau, l'autre désigne une propriété qui lui est essentielle. Cet écart est entièrement comblé lorsque l'on lit ἔξις.

Il convient de remarquer néanmoins que c'est précisément ce processus que décrit la suite du texte (444^a10–15), introduite par γὰρ : le cerveau, parce qu'il est la partie la plus froide du corps (son rôle est en effet de contrebalancer la chaleur de la région cardiaque, cf. *Hist. An.* II.6) et qu'il est entouré d'un sang qui se laisse facilement refroidir, peut même produire un refroidissement excessif, par exemple lorsque l'exhalaison de la nourriture en train d'être digérée s'y condense, ce qui donne lieu à des « écoulements maladiques » (νοσηματικὰ ῥεύματα). C'est particulièrement le cas chez les êtres humains, dont le cerveau est massif et possède donc un pouvoir de refroidissement énorme. Aristote insiste ici, non pas sur le fait que le cerveau soit plus froid que les autres organes, mais sur les conséquences

potentiellement délétères que cela entraîne dans certaines situations. En effet, le fait que le cerveau soit froid ne suffit pas tout à fait à expliquer pour l'être humain est le seul animal à trouver de telles odeurs agréables. Il l'est de fait chez tous les animaux qui en ont un. Le fait important est qu'il exerce une action refroidissante particulièrement puissante chez l'être humain, au point de pouvoir entraîner des pathologies. C'est cela qui rend certaines odeurs bénéfiques à la santé des êtres humains, et des êtres humains uniquement : elles réchauffent ce lieu, dont le pouvoir refroidissant extrême est potentiellement nuisible. Le problème n'est pas, à proprement parler, le fait que le cerveau humain soit de nature froide (c'est son rôle normal), mais le fait qu'il ait tendance à congeler tout ce qui a le malheur de se trouver dans son environnement. Je retiens donc la leçon $\psi\acute{\upsilon}\zeta\iota\nu$ pour deux raisons, parce que la correction en $\xi\acute{\zeta}\iota\nu$ se laisse davantage comprendre et parce qu'elle me paraît mieux s'articuler à la suite du texte (et d'une manière trop fine pour que l'on puisse la conjecturer rétrospectivement).

Sens. 5, 444^a14–19

τοῖς ἀνθρώποις πρὸς βοήθειαν ὑγείας γέγονε τὸ τοιοῦτον εἶ-^[a15]δος τῆς ὀσμῆς· οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς. ^[a16] τοῦτο δὲ ποιεῖ φανερώς· ἡ μὲν γὰρ τροφή ἡδεῖα οὔσα, καὶ ^[a17] ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρὰ, πολλάκις νοσώδεις εἰσὶν, ἡ δ' ἀπὸ ^[a18] τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους ὁπωσοῦν ἔχουσιν ὠφέλι-^[a19]μος ὡς εἰπεῖν αἰεὶ.

14 ὑγείας **EC^cMi** : ὑγείας **β?(P)γ** || 15 ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς **EC^cMi** : ἄλλο ἐστὶν ἔργον αὐτῆς **β(P)** : ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς ἢ τοῦτο **γ** : ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς ἢ τὸ θερμαίνειν καὶ διαχεῖν τοὺς περὶ τὸ ἐγκέφαλον ψυχροτέρους ὄντας τόπους καὶ εἰς τὸ σύμμετρον ἄγειν **ε₂** ex Alex^P(98.23–25) : ἄλλο ἔργον αὐτῆς ἢ τοῦτο **μ** : *non enim aliud est opus eius* Anon : *nichil enim aliud est opus ipsius quam hoc* Guil || 16 ἡ μὲν γὰρ τροφή **αP** (*cibus enim* Anon Guil^{Ni¹N^p}) : ἡ μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς τροφῆς **β?(Γ2?(que enim a cibo** Guil^{Ni²T})) et conī. THUROT (1875) p. 408 ex Alex^P(99.9–12) || 17 ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρὰ **β?(P)γ** : ξηρὰ καὶ ὑγρὰ **EC^cMiμZ^a** | νοσώδεις εἰσὶν **β?(P)ε*** : νοσώδης ἐστὶν **EC^cMiδ** || 17–18 ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους **β(P)** : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν εὐώδους **EC^cMi** : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους ἡδεῖα **γ** : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν εὐώδους ἡδεῖα **η** : *qui autem ab odore secundum se odorifero* Anon Guil(*que*) : ἡ δ' ἀπὸ τῶν τοιούτων ἡδεῖα ὀσμῆ Alex^P(99.13) : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν εὐώδους ἡδονή conī. HAYDUCK (1877) p. 12 et COOK WILSON (1882) pp. 119–120 (vel ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν ἡδεῖας εὐωδία) : ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους ὀσμῆ ἢ καθ' αὐτὴν conī. BIEHL (1898) : ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς καθ' αὐτὴν εὐωδία prop. G. R. T. ROSS (1906) p. 187 : ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους ὀσμῆ ἢ καθ' αὐτὴν ἡδεῖα conī. G. R. T. ROSS (ibid.) et FÖRSTER (1938) p. 463 || 19 αἰεὶ **EC^cMi** : αἰεὶ **β?(P)γ**

Aristote est en train de distinguer depuis 443^b19 deux espèces d'odeurs, celles qui sont

liées aux propriétés nutritives de l'objet odorant en question, qui paraissent plaisantes et déplaisantes en fonction du rapport entre l'état du sujet percevant et de la capacité de l'objet odorant à le nourrir (si l'on a faim, l'odeur de ce qui est apte à nous sustenter nous attire), et celles qui sont sans lien avec la nutrition et paraissent plaisantes et déplaisantes à l'être humain seulement du fait de ses particularités physiologiques, par exemple l'odeur des fleurs, qui nous paraît agréable que nous ayons faim ou pas. Il s'efforce ici de montrer que ces odeurs plaisantes de la seconde espèce sont par elles-mêmes bénéfiques, en raison du fait qu'elles réchauffent la région du cerveau, qui a tendance chez l'être humain à être très froide, tandis que les odeurs plaisantes de la première espèce ne sont utiles que dans la mesure où elles révèlent les propriétés nutritives de leur objet, lesquelles ne nous sont pas toujours bénéfiques, quand bien même nous avons pris plaisir à son goût (on peut manger trop de sucreries). Le caractère plaisant d'une odeur est ainsi reconduit à son effet sur l'organisme. Il y a un double décalage entre les deux espèces d'odeur, dans la perspective de leurs effets sur notre santé : l'une produit un effet bénéfique par elle-même, tandis que, pour l'autre, ce sont les effets nutritifs de la nourriture qui la produit qui sont envisagés, et ceux-ci ne sont pas toujours bénéfiques. Cette asymétrie est d'ailleurs explicitement mise en lumière en 444^a6–8, où Aristote explique que la seconde espèce d'odeurs est plaisante ou déplaisante καθ' αὐτήν, du fait de sa nature propre, tandis que la première ne l'est que κατὰ συμβεβηχός, car c'est en réalité l'aliment qui possède cette odeur qui nous attire.

Le texte énonçant cette distinction en 444^a16–19 pose problème¹⁸². Il oppose en effet la nourriture (ἡ μὲν γὰρ τροφή, 444^a16), qui peut être à la fois plaisante (auquel cas, faut-il comprendre, son odeur l'est aussi) et néfaste (du point de vue nutritionnel), à quelque chose d'autre qui est nécessairement à la fois plaisant et bénéfique. On reconnaît sans peine les grandes lignes de la distinction entre les deux espèces d'odeur, ce passage compare la manière dont une odeur de chacune de ces deux espèces peut être source de plaisir. La difficulté textuelle porte sur le second membre : il manque un substantif au sein du groupe nominal ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτήν εὐώδους, sans lequel il est impossible de construire la phrase¹⁸³. Le *deperditus* γ donne d'ailleurs une version un peu différente de cette expression, augmentée de l'adjectif (ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτήν εὐώδους ἡδέϊα), ce qui ne résout pas du tout la difficulté : il est certes possible de faire d'un adjectif en substantif, mais dans le cas précis de ἡδύς, employé comme ici, semble-t-il, pour désigner le plaisant en général, cela exigerait l'emploi du neutre τὸ ἡδύ, comme il

182. Concernant l'emploi du pluriel en 444^a17, voir Kühner-Gerth II.1, §371.5.a.β, p. 86 : « *das Substantiv im Sing. wird wegen der damit verbundenen näheren Bestimmungen als eine Mehrheit aufgefasst* ».

183. Je ne connais pas de tournure convenable où l'on transformerait directement, sur le modèle de l'expression οἱ ἀπὸ τινος (pour désigner les membres d'une secte, cf. Kühner-Gerth II.1, §403.d, p. 271), une expression gouvernée par une préposition par le moyen d'un simple article défini féminin. Autrement dit, il ne semble pas possible de se contenter d'affirmer qu'il faut accepter le *textus receptus* ἡ ... ἀπὸ τῆς ὀσμῆς et lire entre les lignes quelque chose comme « l'effet produit par l'odeur ».

arrive à Aristote de le faire¹⁸⁴. L'accord de β , connu principalement par le manuscrit *P* dans cette section, et de la branche de *E*, dont cet adjectif est absent, implique du reste qu'il s'agit d'une intrusion propre à γ , qui pourrait avoir été motivée par le parallélisme avec la clause précédente ($\eta\delta\epsilon\iota\alpha$ οὔσα, 444^a16).

Le texte de l'archétype, sans $\eta\delta\epsilon\iota\alpha$, a été peu ou prou imprimé par BEKKER (1831), si bien que les érudits n'ont pas manqué de remarquer le problème posé par cette absence de substantif¹⁸⁵. La solution la plus évidente, au vu du contexte, est de reprendre le substantif qui est au centre de la clause précédente, η τροφή, comme indiqué par BONITZ (1870), *s. v.* ὀσμή, 533^a3. Comme la plupart des érudits ultérieurs ont tôt fait de le remarquer, cela est impossible du point de vue du sens. On peut certes envisager qu'Aristote passe de la considération du caractère avantageux ou néfaste de la nourriture par elle-même à la manière dont son odeur en révèle cette propriété, mais il serait inacceptable de lire que la nourriture dont l'odeur est plaisante est toujours bénéfique, alors qu'il vient d'être dit que la nourriture plaisante ne l'est pas toujours, loin s'en faut. En outre, les odeurs plaisantes par elles-mêmes ne sont pas liées à des aliments : le fait que les êtres humains apprécient l'odeur de certaines fleurs n'entraîne pas qu'ils désirent les manger. On perd avec cette construction le point crucial, qui est celui de la distinction des deux espèces d'odeurs.

Faute de trouver un substantif adéquat dans le contexte immédiat, on s'est ensuite mis en quête de termes qui pourraient convenir afin de pouvoir les insérer dans le texte. Les principaux candidats à avoir été avancés sont (1) $\eta\delta\omicron\nu\eta$ (c'est-à-dire le substantif féminin correspondant au $\eta\delta\epsilon\iota\alpha$ transmis par γ), suggéré par HAYDUCK (1877) et COOK WILSON (1882), (2) εὐωδία (le substantif correspondant à l'adjectif εὐώδους transmis dans tous les manuscrits), envisagé par COOK WILSON (*ibid.*) et par G. R. T. ROSS (1906), p. 187, et (3) ὀσμή, retenu notamment par BIEHL (1898), G. R. T. ROSS (1906) et FÖRSTER (1938). Les trois options sont également acceptables du point de vue de la grammaire, encore que les deux dernières requièrent de réorganiser la clause, puisque le substantif désiré y est déjà présent d'une autre manière. Aucune n'est pleinement satisfaisante. La première, $\eta\delta\omicron\nu\eta$, fait dire à Aristote que le plaisir que l'on prend à sentir une odeur intrinsèquement plaisante est bénéfique, ce qui n'est pas tout à fait exact du point de vue doctrinal. Ce que ce processus a de bénéfique est son effet thermique, et c'est cela qui fait que l'on y prend plaisir. Plus largement, un tel texte irait à contre-courant de la thèse selon laquelle la valeur du plaisir tient à l'activité dont il est un sous-produit, laquelle est centrale pour le rejet aristotélicien des positions hédonistes. Enfin, l'archétype ne porte aucune trace de la présence antérieure d'un tel substantif. La deuxième, εὐωδία, est maladroite, ce pourquoi nul ne l'a jamais défendue jusqu'au bout. Certes, le terme est attesté dans le *corpus* (*EE* III.2, 1230^b29), Aristote emploie d'ailleurs son antonyme (δυσωδία) plus loin (445^a2). Il

184. Voir Kühner-Gerth II.1, §403.a.γ, p. 267 et BONITZ (1870), *s. v.* $\eta\delta\omicron\nu\zeta$, 315^a7–45.

185. « At 447a17–18 I read η δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν εὐώδους, in accordance with mss. *E* and *M* [...] I know of no modern edition or translation which accepts either the manuscript reading that I accept or any of the variants from the other manuscripts » (*sic*), BOLOTIN (2021), p. 31 n. 81.

faut cependant se débarrasser de l'adjectif εὐώδους pour pouvoir adopter un tel substantif. La solution de COOK WILSON (1882) est alors de se servir de l'adjectif ἡδεῖα en les faisant échanger de place, ce qui est contestable au regard de la transmission : on écrit ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' αὐτὴν ἡδεῖας εὐωδία. G. R. T. ROSS (1906) propose une version améliorée, qui consiste à écrire ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὀσμῆς καθ' αὐτὴν εὐωδία, de manière plus économique. Il y a malgré tout quelque chose d'assez embarrassant à devoir parler de l'εὐωδία d'une odeur. La troisième solution, ὀσμή, est celle qui s'est imposée dans les éditions récentes. La meilleure version en est celle proposée par FÖRSTER (1938) ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους ὀσμή ἢ καθ' αὐτὴν ἡδεῖα. Elle est satisfaisante du point de vue du sens (« l'odeur plaisante par elle-même issue d'un objet qui sent bon ») et du lexique. En revanche, elle est extrêmement coûteuse par rapport à la transmission : il faut reprendre l'adjectif ἡδεῖα de γ (autrement il faudrait écrire quelque chose d'un peu différent, par exemple ἡ δ' ἀπὸ τοῦ εὐώδους τοῦ καθ' ἑαυτὸ ὀσμή – voir 444^b29–30, τῶν καθ' αὐτὰ δυσωδῶν τὴν ὀσμήν) et pratiquement réécrire la clause pour transformer le génitif en un nominatif.

Le témoignage d'Alexandre d'Aphrodise a parfois été invoqué pour justifier telle ou telle conjecture, en particulier celle qui vient d'être mentionnée en dernier. Ce procédé repose sur un postulat qui s'avère erroné, selon lequel l'exemplaire d'Alexandre serait indépendant de la transmission manuscrite du traité. Cela n'empêche pas de se demander ce qu'Alexandre y a lu. Voici la manière dont il paraphrase le passage.

ὅτι δὲ ὑγείας χάριν αἱ ἀπὸ τούτων ὀσμαὶ παρέχονται¹⁸⁶ τοῖς ἀνθρώποις ὑπὸ τῆς φύσεως καὶ οὐδενὸς ἄλλου, ἔδειξε διὰ τοῦ τὰς μὲν ἐπὶ τοῖς χυμοῖς ἡδεῖας ὀσμάς, ἃς κατὰ συμβεβηκὸς εἶπε, πολλάκις νοσώδεις εἶναι (πληροῦσι γὰρ τὰς κεφαλὰς αἱ ποτῶν τέ τινων καὶ βρωμάτων ὀσμαί). ἡ δὲ ἀπὸ τῶν τοιούτων ἡδεῖα ὀσμή αἰεὶ σχεδὸν καὶ ὀπωσοῦν ἔχουσιν ὑγιεινὴ τε καὶ ὠφέλιμος· καὶ γὰρ ἐν ταῖς λοιμώδεσιν ἡ ἀπὸ τούτων ὀσμή ὑγιεινότερους πεπίστευται φυλάσσειν.

Que c'est en vue de la santé, et de rien d'autre, que les odeurs de ces objets [qui sentent bons par eux-mêmes] sont fournies aux êtres humains par la nature, il le montre par le fait que les odeurs qui correspondent aux saveurs, qu'il dit être « par accident », sont souvent nocives (car les odeurs de certaines boissons et de certains aliments donnent mal au crâne), alors que l'odeur plaisante issue des objets de cette sorte est presque « toujours » saine et bénéfique, et ce « pour tous types de gens » (et en effet durant les maladies pestilentielles on se fie à l'odeur de ces choses pour se protéger). (*In Sens.*, 99.9–15)

On retrouve dans ce texte l'adjectif ἡδεῖα, sans que l'on puisse déterminer avec une certitude absolue si Alexandre le lit dans son exemplaire (que l'on sait par ailleurs être apparenté au *deperditus* γ) ou, de manière un peu plus compliquée, s'il entend reprendre ainsi le terme εὐώδους (auquel cas il faut supposer une influence du commentaire sur

186. παρέχονται conl. Diels : δέχονται codd. (*suscipiuntur* Guil)

le texte de γ). La chose la plus frappante est cependant le fait qu'Alexandre transpose l'ensemble du propos sur le plan des odeurs, ce qui est en effet la manière la plus claire de faire ressortir la distinction des deux espèces : il y a les odeurs par accident, associées aux saveurs, et les odeurs par soi, sans lien avec celles-ci. Ce geste constitue un écart par rapport au texte transmis, qui présente une opposition dont au moins un terme ne porte pas directement sur une catégorie d'odeurs, mais sur la nourriture. Aristote ne s'avance d'ailleurs pas, comme Alexandre, jusqu'à affirmer que certaines odeurs correspondant à des saveurs sont nocives (on peut d'ailleurs se demander à quel point les odeurs dont parle Alexandre sont encore plaisantes). À moins de corriger radicalement le texte transmis, il est donc difficile de s'appuyer sur ce texte pour en déduire qu'Alexandre lit dans son exemplaire le substantif ὀσμὴ au nominatif au centre du second terme de l'opposition, puisqu'il choisit de la transposer entièrement sur le plan de l'odeur. Rien n'empêche de considérer qu'il ne connaît que la leçon de γ.

On pourrait inventer encore d'autres substantifs, par exemple αἴσθησις ou ὄσφρησις (en supprimant la préposition : ἡ δὲ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους αἴσθησις), ou, en anticipant la suite, θερμότης ou θερμασία (en conservant la préposition). Il convient cependant de prêter attention à la transmission du premier membre de l'opposition. Les manuscrits grecs sont sur ce point à peu près unanimes. En revanche, la traduction de Guillaume de Moerbeke, *que enim a cibo*, ou du moins l'un de ses états, suppose un texte différent, avec de nouveau la préposition ἀπό et un substantif apparemment manquant : ἡ μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς τροφῆς . . . πολλάκις νοσώδης. Cela met sur le même plan les deux termes de l'opposition, ce pourquoi THUROT (1875), sans connaître ce témoignage, a pu penser qu'Alexandre lisait la même chose dans son exemplaire. Rétablir un tel texte nécessiterait cependant de faire passer une bonne part de la clause au génitif (on ne peut en effet pas laisser en ce cas ἡδεῖα οὔσα καὶ ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρά), ce que ne fait pas Guillaume dans sa traduction et ce qui serait très coûteux, pour un gain obscur. On peut cependant se demander de nouveau, avec un tel texte, quel serait le substantif à suppléer. Le regard ne peut alors se tourner que vers ce qui précède et rencontrer le nom féminin βοήθειαν. Or celui-ci convient pour le second membre¹⁸⁷ : ἡ δὲ ἀπὸ τῆς ὀσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους <βοήθεια> ὁπωσοῦν ἔχουσιν ὠφέλιμος ὡς εἰπεῖν αἰεὶ, « le secours apporté, en vue de la préservation de la santé, par l'odeur de ce qui sent bon par soi est, pour ainsi dire, toujours utile à tout le monde », alors que la nourriture, qui est une autre sorte d'assistance, ne l'est pas toujours et pas pour n'importe qui. On aboutit ainsi à une distinction entre deux types d'auxiliaires, l'un étant toujours bénéfique et l'autre ne l'étant que sous certaines conditions. Si l'on construit de cette manière, il n'y a plus, pour autant que je le vois, de raison de chercher à corriger le texte de l'archétype.

187. Comparer *Part. An.* II.16, 649^b35, la trompe de l'éléphant vient effectuer le service rendu par les pieds lorsque ceux-ci ne sont pas en état de le faire, ἡ φύσις, ὡσπερ εἶπομεν, καταχρηῆται καὶ πρὸς τὴν ἀπὸ τῶν ποδῶν γινομένην ἀν βοήθειαν τούτῳ τῷ μορίῳ.

Sens. 5, 444^b2–7

τοῖς δ' ἄλλοις ὅσα [ᵇ3] πλεύμονα ἔχει διὰ τοῦ ἀναπνεῖν τοῦ ἑτέρου γένους τῆς ὀσμῆς [ᵇ4] τὴν αἴσθησιν ἀποδέδωκεν ἢ φύσις, ὅπως μὴ δύο αἰσθητήρια [ᵇ5] ποιῆι· ἀπόχρη γάρ, ἐπεὶ περ καὶ ὡς ἀναπνεύουσιν, ὥσπερ τοῖς [ᵇ6] ἀνθρώποις ἀμφοτέρων τῶν ὀσφραντῶν, τούτοις τῶν ἑτέρων [ᵇ7] μόνων ὑπάρχουσα ἢ αἴσθησις.

3 πλεύμονα **E** : πνεύμονα cett. | διὰ τοῦ ἀναπνεῖν **β**?(**P**)**ε*****C**^a : *propter spirare* Anon : *per respirare* Guil : διὰ τὸ ἀναπνεῖν **a** || **4** ἀποδέδωκεν **a** : ἀπέδωκεν **β**?(**P**) Alex^c(100.15) : *dedit* Anon Guil | δύο αἰσθητήρια **β**?(**P**)**γ** Alex^c(100.15) : αἰσθητήρια δύο **EC**^c**Mi** || **5** ἀπόχρη codd. Alex^c(101.4) | ἀποχρηῆται conit. COOK WILSON (1882) p. 120 | ἐπεὶ περ καὶ ὡς ἀναπνεύουσιν **β**?(**P**)**γ** Alex^l(100.23), def. WENDLAND (1902) p. 177 : καὶ ἀναπνεύουσιν **EC**^c**Mi** || **5–6** ὥσπερ τοῖς ἀνθρώποις **β**(**P**)**EC**^c**MiU** Alex^c(101.2–5) : ὥσπερ ἐν τοῖς ἀνθρώποις **γ** : ὥσπερ καὶ ὅλως τοῖς ἀνθρώποις Alex^{yp}(101.2–5) ? || **6–7** τῶν ἑτέρων μόνων **ω** | μόνων τῶν ἑτέρων **U** : τῶν ἑτέρων μόνον **Ni** : μόνον τῶν ἑτέρων **W** Alex^c(101.3) || **7** ὑπάρχουσα codd. | ὑπάρχει οὔσα conit. THUROT (1875) p. 409

La construction de l'ensemble du passage ne va pas sans difficultés, parfois aggravées par les désaccords entre témoins. Je signale au préalable que HAYDUCK (1877), p. 12, a voulu supprimer, et SUSEMIHL (1885a), p. 580, déplacer ici, juste après αἴσθησις (^b7), la phrase κατακέχρηται δ' ἢ φύσις τῆι ἀναπνοῆι ἐπὶ δύο, ὡς ἔργω μὲν ἐπὶ τὴν εἰς τὸν θώρακα βοήθειαν, ὡς παρέργωι δ' ἐπὶ τὴν ὀσμὴν· ἀναπνέοντος γὰρ ὥσπερ ἐκ παρόδου ποιεῖται διὰ τῶν μυκτῆρων τὴν κίνησιν en 444^a25–28. Cette transposition est superflue et n'a été retenue par aucun éditeur. La structure de cette section est satisfaisante en l'état à partir du moment où on la considère d'un seul tenant. Aristote vient en 444^a25 de distinguer de manière assez développée les deux espèces d'odeurs. Il s'arrête un moment pour prendre note de l'intelligence de la nature, qui a fait en sorte que le même processus de respiration qui sert à refroidir l'organisme permette également la perception d'une certaine catégorie de sensibles, les odeurs. Cette observation, qui interrompt certes quelque peu le cours du propos, est toutefois motivée par le fait que les odeurs plaisantes par elles-mêmes jouent un rôle qui reflète, comme en miroir, celui de la respiration, en ce qu'elles réchauffent une partie particulièrement froide de l'organisme. Il explique ensuite (444^a28–^b7) pourquoi l'être humain est le seul, ou presque, à percevoir les odeurs plaisantes par elles-mêmes, avant de refermer cette section en précisant qu'il n'y a tout de même qu'un seul organe en jeu lors de la perception des odeurs des deux espèces, en mettant l'accent sur l'identité de l'odorat dans sa fonction principale chez l'être humain et dans sa seule fonction chez le reste des animaux. Cette identité n'est cependant valable que pour les animaux qui respirent, chez lesquels la perception des odeurs a lieu, comme pour les êtres humains, par la respiration, si bien qu'il se penche après cela sur le cas des animaux qui ne respirent pas.

La tradition se divise en 444^b3 au sujet de l'article, διὰ τοῦ ἀναπνεῖν semble être la leçon

remontant au *deperditus* β , tandis que la majorité des manuscrits de α transmettent διὰ τὸ ἀναπνεῖν. C'est d'abord celle-ci qui a été retenue par BEKKER (1831) et BIEHL (1898), avant que le génitif ne s'impose progressivement à partir de G. R. T. ROSS (1906), qui justifie son choix pp. 188–189. Le problème de l'accusatif est qu'il paraît très naturel de construire alors διὰ τὸ ἀναπνεῖν avec ὅσα πλεύμονα ἔχει. La préposition διὰ semble alors devoir indiquer la cause finale (« tous ceux qui dotés du poumon du fait de [= en vue de] la respiration »). Si le fait que les poumons existent en vue de la respiration est indéniable, tout ce passage traite pourtant des moyens employés par la nature pour parvenir à ses fins, à savoir que les animaux qui respirent soit capables de percevoir les odeurs. Il est donc beaucoup plus efficace d'avoir ici une sorte de complément de moyen, διὰ τοῦ ἀναπνεῖν, que l'on rapporte à τοῦ ἑτέρου γένους τῆς ὁσμῆς τὴν αἴσθησιν, au sens où la nature a fourni aux animaux avec la respiration le moyen de percevoir les odeurs.

La phrase suivante est complexe. Le verbe ἀπόχρη en 444^b5 ne semble toutefois pas présenter de difficulté majeure, contrairement à ce que soutient Cook-Wilson, lequel renvoie à 444^a25 (κατακέχρηται δ' ἡ φύσις τῆς ἀναπνοῆς ἐπὶ δύο) pour exiger sa correction en ἀποχρηται. Il est vrai qu'Aristote emploie toujours καταχράομαι au moyen, comme c'est la règle en dialecte attique. En revanche, ce n'est pas le cas d'ἀποχράω, qui est toujours employé à la troisième personne à la forme active, c'est-à-dire, comme ici, ἀπόχρη. Le verbe peut alors se construire avec un sujet explicite ou implicite et un complément éventuel au datif (οὐ γὰρ ἀπόχρη τὸ ἔχειν ἃ δεῖ λέγειν, *Rhet.* III.1, 1043^b16, « savoir ce qu'il faut dire ne suffit pas », il faut aussi savoir comment le dire ; ἀπόχρη γὰρ ἀνασκευάζοντι καθόλου τὸ δεῖξαι ὅτι κατ' οὐδενὸς ὦν τοῦνομα κατηγορεῖται καὶ ὁ λόγος κατηγορεῖται, *Top.* VII.5, 154^b7–9, « il suffit à qui veut réfuter universellement de montrer que l'énoncé universel ne se prédique d'aucune des choses dont le nom se prédique ») ou avec une proposition infinitive (ἀνασκευάζοντι δ' ἀπόχρη ἐνὶ δεῖξαι μὴ ὑπάρχον, *Top.* VII.5, 154^b21–22, « il suffit à qui veut réfuter [un propre] de montrer qu'il n'est pas le cas de l'une [des choses desquelles le nom se prédique] »). Il y a ici un sujet explicite, ἡ αἴσθησις (444^b7 : « la sensation d'une seule catégorie d'odeurs leur suffit, puisqu'ils respirent de toute manière ainsi, comme c'est le cas pour les êtres humains, lesquels perçoivent les deux catégories »). Il n'est donc pas nécessaire de corriger.

C'est dans la partie intermédiaire de la phrase que se concentrent les difficultés. La clause ἐπεὶπερ καὶ ὡς ἀναπνέουσιν, transmise par le manuscrit *P* et l'ensemble de la branche γ , semble avoir été simplifiée dans la branche de *E*, suivie par BIEHL (1898), en καὶ ἀναπνέουσιν. Elle se retrouve dans le *lemma* du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, mais celui-ci a l'air de connaître un texte assez différent du nôtre, où l'on lit les mots καὶ ὅλως. Les éditeurs comprennent en général qu'il se réfère à un exemplaire où ces mots seraient présents avant ὡσπερ, mais je me demande si THUROT (1875), p. 409, n'a pas raison de comprendre pour sa part la variante rapportée par Alexandre comme ἐπεὶπερ

καὶ ὅλως ἀναπνέουσιν¹⁸⁸. Il est en effet possible qu'il y ait une anticipation de cette clause en 100.14, ἐπεὶ ὅλως ἀναπεῖν αὐτοῖς, et la corruption se comprendrait beaucoup mieux en ayant simplement lieu entre ὧς et ὅλως. Il y semble en tout cas y avoir une contradiction flagrante entre le *lemma*, qui correspond mot pour mot au texte de γ , et ce que dit Alexandre au sujet du texte du passage. Dans l'ensemble, la difficulté du ὧς, avec le sens de οὕτως, rare chez Aristote¹⁸⁹, plaide en sa faveur. Alexandre d'Aphrodise a raison de vouloir construire la clause au sujet des êtres humains (ὥσπερ τοῖς ἀνθρώποις ...) avec ἀπόχρη. On ne peut en revanche pas comprendre ἀναπνέουσιν comme le participe au datif pluriel, ce qui serait redondant avec la clause τούτοις ... en fin de phrase, mais seulement comme un indicatif, ce qui requiert de dissocier ὧς de ὥσπερ, pour le faire se rapporter au fait général de la respiration au moyen du poumon.

Sens. 5, 444^b15–20

διὸ καὶν [ᵇ16] ἀπορήσειέ τις τίνι αἰσθάνονται τῆς ὀσμῆς, εἴπερ ἀναπνέουσι [ᵇ17] μὲν γίγνεται τὸ ὀσμάσθαι μοναχῶς (τοῦτο γὰρ φαίνεται ἐπὶ τῶν [ᵇ18] ἀναπνεόντων συμβαῖνον πάντων), ἐκείνων δ' οὐθὲν ἀναπνεῖ, [ᵇ19] αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἐ- [ᵇ20]τέρα. τοῦτο δ' ἀδύνατον.

16 αἰσθάνονται γ Alex¹(101.7) : αἰσθάνεται EC^cMU || 18 οὐθὲν ἀναπνεῖ EC^cMiη : οὐδὲν ἀναπνεῖ γ : εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν β (PT2(*si nullum quidem respirat* Guil^{Nr})) || 19 αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις α : αἰσθάνεται δὲ, μὴ τις η β (P(η))Γ2(*senciunt autem ne sit aliquis* Guil^{Nr})) | παρὰ ω] περι PW

On rapprochera ce passage d'une section du chapitre *An.* II.9 (421^b13–16), qui pose le même problème de la dissociation de l'odorat de la respiration. La transmission est divisée en 444^b18–19 entre deux leçons qui donnent une construction syntactique très différente au texte. On lit dans α le texte habituel, ἐκείνων δ' οὐθὲν ἀναπνεῖ, αἰσθάνεται μέντοι, εἰ μὴ τις παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἐτέρα (il y a une difficulté si l'on suppose qu'il faut respirer pour sentir l'odeur alors qu'« aucun de ceux-ci [les animaux sans poumon] ne respire, mais qu'ils perçoivent pourtant [l'odeur] – à moins qu'il n'y ait un sens différent des cinq sens »)¹⁹⁰, et dans β , que l'on peut reconstruire ici à partir du manuscrit *P* et de la dernière révision par Guillaume de Moerbeke de sa traduction, quelque chose d'assez

188. L'expression d'Alexandre ne dit pas exactement où ces mots sont placés dans l'exemplaire : τὸ δὲ εἰς τὸ καὶ ὅλως, ὥσπερ τοῖς ἀνθρώποις ἀμφοτέρων τῶν ὀσφραντῶν, τούτοις μόνον τῶν ἐτέρων ὑπάρχουσα ἢ αἰσθησις ἀπὸ κοινοῦ εἴρηται τοῦ ἀπόχρη, (101.2-4). BIEHL (1898) comprend encore autre chose, à savoir qu'Alexandre aurait lu ἀπόχρη γὰρ καὶ ὅλως.

189. BONITZ (1870) en compte trois exemples, dont celui-ci, en 871^b29–30. Le parallèle le plus éclairant est en *Cael.* III.3, 302^b24 : ἐπεὶ γὰρ καὶ ὧς αὐτοῖς συμβαίνει μὴ πάντα ποιεῖν ἐξ ὁμοιομερῶν ... , φανερόν ὅτι πολλῶι βέλτιον πεπερασμένης ποιεῖν τὰς ἀρχάς, « puisque même en procédant ainsi ils ne se retrouvent pas à produire toutes choses à partir d'homéomères, il est clair qu'il vaut bien mieux employer un nombre limité de principes »).

190. Au sujet de la tournure en εἰ μὴ pour introduire de manière ironique une impossibilité criante, voir Kühner-Gerth II.2, §577.7, pp. 486–487 (« *es müsste denn sein, dass, indem Etwas ausgesagt wird, was nicht geschehen kann* »).

différent, ἐκείνων δ' εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν αἰσθάνεται δὲ μή τις ἢ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα οὐ ἢ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα (que je ne ponctue pour l'instant pas).

La priorité doit d'abord être de saisir la construction de la leçon de **β**. La leçon de **α** ne comporte que la particule δέ (444^b18), qui indique qu'il faut construire la proposition en question en lien avec celle contenant μὲν (^b17), les deux étant ensemble régies par εἴπερ (^b16). En revanche, celle de **β**, si elle inclut toujours δέ après ἐκείνων en ^b18, ajoute la conjonction εἰ, alors que l'on lisait déjà εἴπερ en ^b16, et, après celle-ci, une nouvelle opposition entre μὲν et δέ. Il semble alors qu'il faille toujours faire répondre δέ en ^b18 à μὲν en ^b17, de sorte que la conjonction εἰ pourrait paraître régir les deux propositions introduites par μὲν et δέ après elle (ἐκείνων δ' εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν αἰσθάνεται δέ : « si, parmi eux, aucun ne respire mais qu'ils perçoivent [l'odeur] »)¹⁹¹, auquel cas l'apodose paraît manquer, car il ne saurait s'agir de la clause portant sur la non-existence d'un sixième sens. On voudrait, en raison du contexte, pouvoir construire εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν comme énonçant le fait avéré que ces animaux ne respirent pas (« si précisément aucun d'entre eux ne respire, ils perçoivent quand même les odeurs), ce qui ne correspond pas au sens normal de la tournure εἰ μὴ (= *nisi*, « à moins que »)¹⁹². La reprise de εἴπερ par εἰ a de toute manière quelque chose d'étrange. L'articulation avec les mots μή τις ἢ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα est encore plus difficile. Il n'est pas question de faire porter la négation μή sur le verbe αἰσθάνεται qui précède (c'est interdit par le sens : Aristote doit dire que ces animaux sentent tout de même les odeurs), si bien qu'il doit s'agir d'une nouvelle proposition. On peut alors tenter de comprendre μή comme une conjonction qui introduirait l'objet du verbe αἰσθάνεται¹⁹³, mais cela n'aboutira pas à un sens acceptable. On peut aussi comprendre qu'il s'agit d'une proposition interrogative complètement indépendante, introduite par μή parce qu'une réponse négative est attendue¹⁹⁴ : μή τις ἢ παρὰ τὰς πέντε αἰσθήσεις ἑτέρα ; τοῦτο δ' ἀδύνατον, « – y a-t-il un sens différent des cinq sens ? – mais c'est impossible ». Le sens est alors à peu près convenable, mais la syntaxe extrêmement heurtée. On peut enfin comprendre que la négation porte sur le pronom (μή τις = μηδένα)¹⁹⁵, ce qui donne de nouveau un sens tolérable. La clause énonçant l'existence de cinq sens seulement n'est cependant toujours pas articulée au reste du propos.

191. Une autre option, assez désespérée, serait de faire de αἰσθάνεται δέ l'apodose. Elle est rendue très difficile par la présence de la particule δέ, dont, d'après DENNISTON (1954), pp. 180–181, l'usage apodotique est rare et s'observe presque exclusivement en lien avec un pronom. C'est le cas du seul exemple qu'il cite chez Aristote, *Rhet.* I.10, 1368^b15 : ἐὰν γὰρ τινες ἔχωσιν μοχθηρίαν ἢ μίαν ἢ πλείους, περὶ δὲ τοῦτο ὁ μοχθηροὶ τυγχάνουσι ὄντες καὶ ἄδικοί εἰσιν, d'après le texte édité par KASSEL (1976). BONITZ (1870), 164^b34–39, avait auparavant tenté de mettre en doute son attestation chez Aristote.

192. Kühner-Gerth II.2, §510.b, p. 184. Voir aussi BONITZ (ibid.), s. v. εἰ, 217^a61–^b2.

193. Kühner-Gerth II.2, §553b.2, pp. 391–393 (« *in freierem Anschluss an Verben des Sehens, Wissens, Überlegens* »), qui donnent des exemples de constructions en ὁράω μή ou en φροντίζω μή.

194. Kühner-Gerth II.2, §589.4, p. 524, qui donnent comme exemple Platon, *Apologie*, 28^d : μὴ αὐτὸν οἶε φροντίσαι θανάτου καὶ κινδύνου ;, « penses-tu qu'il [Achille] a pris en considération la mort et le danger [qu'il encourait] ? », étant entendu qu'il a, au contraire, bravé le destin.

195. Kühner-Gerth II.2, §514.1 An. 4, p. 206, où l'on ne trouve cependant pas d'exemple où la forme simple de la négation est suivie directement par le pronom.

La leçon de ***α*** paraît donc supérieure de façon éclatante. La possibilité qu'il y ait d'autres sens en plus des cinq habituellement reconnus n'est qu'une échappatoire illusoire à l'aporie au sujet de la perception des odeurs chez les animaux qui ne respirent pas, elle ne constitue pas une considération séparée. Il faut alors examiner si l'on peut expliquer la leçon de ***β*** à partir d'elle, qui en paraît tout de même assez éloignée. Je propose d'envisager les choses ainsi. La faute originelle est la perte de la conjonction εἰ devant μή en 444^b19. Elle explique à peu près pourquoi un verbe a ensuite été introduit après τις. Un correcteur a voulu rectifier cela et aura noté εἰ μή en marge. Le copiste suivant aura lu cela, εἰ μή, et aura compris qu'il fallait insérer ces mots devant ἀναπνεῖ en ^b18, peut-être à partir de la position de la correction par rapport au texte. Le problème est alors la combinaison μή ... οὐθέν, ce qu'il se sera décidé à transformer en μή ... μηθέν. Les particules μέν et δέ auraient ensuite été introduites pour tenter de clarifier la syntaxe devenue étrange du texte, vraisemblablement en lien avec la corruption fréquente de μέντοι (^b19) en δέ. On peut de cette manière expliquer à peu près tous les écarts entre les leçons de ***β*** et de ***α*** en partant de l'hypothèse d'une petite faute accidentelle qu'une tentative de correction ultérieure aurait irrémédiablement aggravée.

Sens. 5, 444^b24–28

καθάπερ ἐπὶ τῶν ὀφθαλ-^[^b25]μῶν τὰ μὲν ἔχει βλέφαρα τῶν ζώων, ὧν μὴ ἀνακαλυ-
^[^b26]φθέντων οὐ δύναται ὄρα̃ν, τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐκ ἔχει, ^[^b27] διόπερ οὐ
 προσδεῖται οὐθενὸς τοῦ ἀνακαλύψοντος, ἀλλ' ὄρα̃ι ἐκ ^[^b28] τοῦ δυνατοῦ ὄντος
 αὐτῶι εὐθύς.

27 διόπερ ω | διὸ ι Alex^P(102.13) | οὐθενὸς **β(P)** : οὐδενὸς **α** : τινος **μ** ex
 Alex^P(102.13) | ἀνακαλύψοντος ω Alex^P(102.13) : ἀνακαλύψαντος **C^aNξH^aX** :
 ἀκύψοντος **S** | ὄρα̃ι **β(P)EC^cMiλ(LH^aγ)νS²** : ὄρα̃ται cett. Alex^P(102.14) || **28** ὄντος
β(P)EC^cMiv : ὄρα̃ν **γ** : ὄρα̃σθαι **μ** : ὄρα̃ι **H^a** | αὐτῶι **β ?P γ** : αὐτοῦ **EC^cMi** : αὐτοῖς
 coni. W. D. Ross (1955b) ex Alex^P(102.14)

La transmission ne se limite, pour une fois, pas aux manuscrits conservés, au commentaire d'Alexandre et aux traductions médiévales, parce que ce passage fait l'objet d'une citation dans le traité *De instrumento odoratus* de Galien en V.3. Cette citation a été jusqu'à présent ignorée des éditeurs, alors que Galien, étant antérieur d'un demi-siècle à Alexandre d'Aphrodise, est notre plus ancien témoin pour ce passage. Je reproduis ci-dessous une partie du texte qu'il cite, le reste ne soulevant aucune difficulté particulière.

καθάπερ ἐπὶ τῶν ὀφθαλμῶν τὰ μὲν ἔχει βλέφαρα τῶν ζώων, ὧν μὴ
 ἀνακαλυφθέντων οὐ δύναται ὄρα̃ν, τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐκ ἔχει διόπερ οὐ
 προσδεῖται οὐδενὸς τοῦ ἀνακαλύψαντος, ἀλλ' ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄρα̃ι οὕτως εὐθύς.
 (Galien, *De instrumento odoratus*, pp. 48–50 KOLLESCH (1964))

ἀνακαλύψαντος codd.] ἀνακαλύψοντος sec. Arist. Kühn | ὁρᾷ coni. Kollesch : ὁρᾶν codd.] post ἀλλ' add. ὁρᾷ sec. Arist. Kühn

Si Galien semble donc globalement lire le même texte que celui transmis par les manuscrits d'Aristote, la fin de la citation concentre, comme au sein de la transmission manuscrite, un certain nombre de divergences. Le fait le plus marquant est l'absence d'un verbe conjugué au sein de la toute dernière clause, après ἀλλά, dans les manuscrits de Galien. Or l'on ne peut certainement pas, du point de vue du sens, répéter προσδεῖται à cet endroit : les éditeurs se sont donc, soit tournés vers le texte d'Aristote pour insérer le verbe conjugué manquant au même endroit, ainsi Kühn, soit, dans le cas de Kollesch, ont cherché à corriger l'infinitif transmis après δυνατοῦ, ὁρᾶν, en un indicatif. Le texte n'a en effet de sens que si l'Aristote que cite Galien finit par dire que les animaux qui n'ont pas de paupière sont néanmoins tout à fait aptes à voir.

La paraphrase de ce passage par Alexandre mérite également d'être reproduite. Son texte présente un petit nombre de corruptions, mais son sens et le lien avec le propos d'Aristote demeurent clairs.

τὰ μὲν οὖν ἀναπνέοντα ἐπικεκαλυμμένον ἔχοντα τὸ μόριον τοῦτο δεῖται τοῦ ἀποκαλύψοντος αὐτό, ὃ ποιεῖ τὸ διὰ τῶν ῥινῶν ἀναπνεόμενον πνεῦμα ἐν τοῖς τῶν ζώων ἀναπνευστικοῖς· τῶν δὲ μὴ ἀναπνεόντων ἀσκέπαστον ἂν εἴη τοῦτο καὶ ἀνεωιγμένον καὶ οὐ δεόμενον τοῦ ἀνοίξοντος αὐτὸ πνεύματος. οὐδὲν γὰρ ἄτοπον τοιαύτην διαφορὰν ἔχειν τὰ ζῶια τὰ ὀσφραϊνόμενα περὶ τὸ ὄργανον τῆς ὀσφρήσεως, ὁποῖαν ἔχοντα <... > ὁρᾶται. καὶ γὰρ τούτων καὶ περὶ τὴν ὄψιν τὰ μὲν ἔχει βλέφαρα, ὧν μὴ ἀποκαλυφθέντων οὐχ οἷόν τέ ἐστιν ὁρᾶν, τὰ δὲ οὐκ ἔχει οὐδὲν ἐπικάλυμμα, ὥσπερ τὰ σκληρόφθαλμα· διὸ οὐδὲ δεῖται τινος τοῦ ἀποκαλύψοντος αὐτά, ἀλλ' ἄνευ ταύτης τῆς βοήθειας ὁρᾶται τὰ ὁρατὰ αὐτοῖς.

Les animaux qui respirent, donc, comme ils ont cette partie recouverte, ont besoin de quelque chose qui la découvre, ce que fait, chez les animaux inspirants, le souffle qu'ils inspirent à travers les narines. Quant aux animaux qui ne respirent pas, cette partie sera découverte et exposée et n'aura pas besoin d'un souffle qui vienne l'ouvrir. Il n'y a en effet rien d'absurde à ce que les animaux qui flairent au niveau de l'organe de l'odorat, présentent une différence de ce genre, semble à celle <qui concerne ce par quoi?> l'on voit. Car, parmi ceux-ci, concernant la vue, certains ont des paupières et ne sont pas capables de voir lorsque [leurs yeux] n'ont pas été découverts, tandis que d'autres n'ont rien de recouvrant, comme les animaux aux yeux secs. C'est pourquoi ceux-ci n'ont pas besoin de la moindre chose qui vienne découvrir [leurs yeux], mais voient sans cette assistance les choses qui sont pour eux visibles. (Alexandre, *In Sens.*, 102.5–14)

Si la majorité des manuscrits présente le participe futur en ^b27, ἀνακαλύψοντος, désignant ce qui soulève les paupières, pour les animaux qui en ont, et découvre ainsi les

yeux de manière à permettre la vision, un petit nombre de manuscrits de γ transmettent l'aoriste ἀνακαλύψαντος. Alexandre, même s'il change légèrement le participe, semble également avoir lu un futur, puisqu'il écrit ἀποκαλύψοντος en 102.13 (la première occurrence de ce participe en 102.6 est toutefois une conjecture de THUROT (1875)). En revanche, les manuscrits de Galien nous donnent, eux aussi, l'aoriste ἀνακαλύψαντος (en dépit de la correction envisagée par Kühn). Comment trancher ? Si l'on ne prend pas en compte l'apport de Galien, la situation serait vite tranchée en faveur du futur. Une fois cette citation identifiée, cependant, la question centrale est celle de la relation qu'entretient Galien au reste de la transmission, laquelle, réciproquement, ne peut être évaluée qu'au moyen d'une étude critique de ce passage, le seul que, à ma connaissance, il cite directement quant aux *PN*. La valeur assez générale de l'aoriste pourrait ici assez bien convenir (τοῦ ἀνακαλύψαντος : « ce qui soulève les paupières, quels que soient le moment ou les circonstances »), mais l'emploi du futur correspond à un usage très précis, décrit par les grammairiens¹⁹⁶, selon lequel le participe futur désigne une action exprimant la constitution du sujet, ce pourquoi il est fait. Cela convient parfaitement dans ce contexte (τοῦ ἀνακαλύψοντος : « ce qui est constitué de manière à découvrir les yeux »). Le fautive du futur vers l'aoriste, par trivialisement, semble donc plus probable que celle en sens contraire. Je m'abstiendrai cependant de tirer la moindre conclusion stemmatique à partir de la présence de cette fautive chez Galien : elle est tellement facile que plusieurs manuscrits la commettent contre leur apographe (*Y* par rapport à *E*, par exemple) et qu'elle se diffuse ainsi indépendamment des relations usuelles de transmission. Elle pourrait en outre résulter d'une négligence de Galien ou de la survenue de cette erreur, si facile, dans l'archétype de sa transmission.

La majorité des difficultés concernent la dernière clause, ἀλλ' ὁρᾷ ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος αὐτῶι εὐθύς (444^b27–28)¹⁹⁷. Concernant le verbe conjugué, tout d'abord, on notera que γ transmet la forme médio-passive, que semble également avoir lue Alexandre (ὁρᾶται τὰ ὁρατὰ αὐτοῖς), tandis que la famille de *E*, suivie par *P*, donne l'actif. On ne trouve pas de verbe conjugué à cet endroit dans les manuscrits de Galien, ce qui aboutit à un texte impossible à construire si on ne le corrige pas. Il est difficile de comprendre la genèse de la fautive, mais la supériorité de la forme active, du point de vue de la transmission (accord de *E* et de *P* contre γ) comme du point de vue du sens (il est question du fait que certains animaux voient, non du fait que certains objets soient vus – même si les deux propositions peuvent être considérées comme la réciproque l'une de l'autre). C'est celle que l'on rencontre dans le passage parallèle de *An.* II.9, en 421^b30–32 (τὰ δὲ σκληρόφθαλμα

196. Kühner-Gerth II.1, §389.5.c, p. 185 : « *Das Partizip des Futurs wird vorwiegend modal verwandt zur Bezeichnung einer Handlung, deren Eintreten sich vermöge der Absicht, Bestimmung, oder Beschaffenheit des Subjekts erwarten lässt.* ».

197. On comparera ce passage, comme y invite G. R. T. ROSS (1906), p. 191, à *An.* II.9, 421^b28–32 : τὰ μὲν γὰρ ἔχει φράγμα καὶ ὡσπερ ἔλυτρον τὰ βλέφαρα, ἃ μὴ κινήσας μὴδ' ἀνασπᾶσας οὐχ ὁρᾷ· τὰ δὲ σκληρόφθαλμα οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον, ἀλλ' εὐθέως ὁρᾷ τὰ γινόμενα ἐν τῶι διαφανεῖ. La leçon εὐθύς, au lieu de εὐθέως, se rencontre d'ailleurs dans un certain nombre de manuscrits

οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον [*sc.* βλέφαρα], ἀλλ' εὐθέως ὁραῖ τὰ γινόμενα ἐν τῷ διαφανεῖ). On notera la continuation de l'accord d'un verbe au singulier avec un sujet neutre au pluriel, τὰ σκληρόφθαλμα.

La suite est encore plus complexe. Les éditeurs précédents étaient ici en présence d'un affrontement entre deux familles : il fallait choisir entre la famille de *E*, qui donne ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος αὐτοῦ, et γ , qui transmet ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὁρᾶν αὐτῶι. Comme l'ont rapidement remarqué BIEHL (1898) et G. R. T. ROSS (1906), le pronom au datif se retrouve chez Alexandre (ὁρᾶται τὰ ὁρατὰ αὐτοῖς), quoi que ce soit au pluriel, ce qui fournit un soutien important à la leçon de γ ¹⁹⁸. Celle-ci présente en effet une certaine incongruité, en ce que le pronom au datif singulier, αὐτῶι, devrait normalement continuer la mention des animaux σκληρόφθαλμα, au pluriel, bien que celle-ci soit un peu éloignée et séparée par des verbes au singulier¹⁹⁹. Alexandre semble corriger comme instinctivement en un pluriel beaucoup plus régulier, αὐτοῖς, comme entend le faire quant au texte même d'Aristote W. D. ROSS (1955b) : il paraît donc manifeste que la leçon de γ n'est pas tirée de l'observation de son commentaire, mais que c'est bien Alexandre qui lit celle-ci et l'adapte légèrement, profitant de la liberté de sa paraphrase. La leçon de *E* donne un sens tout à fait acceptable, qui peut renvoyer au sujet comme à l'objet de la vision. Je ne suis guère convaincu par le sens temporel que G. R. T. ROSS (1906) envisage (« *from the time when the faculty exists* », p. 191), que Beare retient (« *but see straightaway from the actual moment at which it is first possible for them to do so* », cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 1 *ad loc.*) et que conserve encore, bien qu'il l'affaiblisse, BARNES (1984) (« *but see on the basis of what is possible for them from the start* »). Aristote est en train de distinguer entre les animaux pour lesquels il suffit d'être éveillé pour voir et ceux qui ont besoin en outre d'ouvrir les yeux pour ce faire. La différence peut être certes exprimée temporellement, mais ce n'est pas absolument nécessaire (on ouvre généralement les yeux en même temps que l'on se réveille). Elle a plutôt un sens logique : εὐθύς renvoie à l'absence d'intermédiaire, et non à l'instantanéité de l'actualisation de la vision. Je crois que, par là, Aristote veut insister sur le fait que ce n'est pas parce que les animaux en question n'ont pas de paupières qu'ils ne voient pas (de quoi d'autre y a-t-il besoin pour voir, si ce n'est la capacité de voir?) : il entend tirer profit de cette observation pour affirmer que, de manière semblable, certains animaux sentent les odeurs sans respirer, ce qui est sans doute moins évident. Il faut cependant s'apercevoir de leçon de *P*, ἐκ τοῦ

198. On ne peut en revanche nullement s'appuyer sur Alexandre pour défendre ὁρᾶν contre ὄντος.

199. Voir à ce sujet Kühner-Gerth II.1, § 371.5.b : « *der Übergang vom Plur. zum Sing. ist häufig, wenn das der unbestimmten und abstrakten Vielheit zukommende Prädikat auf sinnliche und konkrete Weise an dem Einzelnen dargestellt wird, oder wenn der Sing. kollektive Geltung hat* ». C'est le cas ici, la catégorie des animaux aux yeux secs est envisagée comme une unité et réduite à un seul idéal-type. Comparer Platon, *Protagoras*, 319^d : τούτοις οὐδεις τοῦτο ἐπιπλήττει ὥσπερ τοῖς πρότερον, ὅτι οὐδαμόθεν μαιῶν, οὐδὲ ὄντος διδασκάλου οὐδενός αὐτῶι, ἔπειτα συμβουλεύει ἐπιχειρεῖ, « personne ne réprimande ces gens, comme on le fait à l'égard des précédents, en leur reprochant de prétendre donner des conseils alors qu'ils ne l'ont pas appris au préalable, pas plus qu'ils n'ont trouvé de maître ».

δυνατοῦ ὄντος αὐτῶι : elle pouvait donner l'apparence de mélanger les leçons des deux familles, mais, une fois le statut de ce manuscrit éclairci, elle a toutes les chances de remonter au *deperditus* β. Si l'on laisse de côté provisoirement le témoignage de Galien et que l'on place Alexandre dans la dépendance de γ, la reconstruction la plus probable de la transmission me semble ainsi être la suivante. L'archétype contient la leçon préservée par β, celle de P, ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος αὐτῶι. Celle-ci se corrompt très légèrement dans la famille de E, où le pronom, par un mouvement continu, se transforme en un génitif. Il se passe quelque chose de très différent dans γ, où l'on ne peut expliquer le remplacement du participe par l'infinitif ὄρᾶν qu'en supposant une glose originelle (le complément de δυνατοῦ n'étant pas explicite, il est assez facile de préciser qu'il s'agit de la capacité *de voir*), qui se serait substituée à ce mot en raison de l'ambiguïté habituelle des signes de renvoi.

Que faire maintenant du témoignage de Galien ? On pourrait croire que le texte que nous transmettent les manuscrits, pour cette citation, devrait être rapproché aussitôt de celui de γ : on lit en effet ὄρᾶν après δυνατοῦ dans les deux cas. Ce serait pourtant oublier que le texte de Galien est ici corrompu, parce que le verbe conjugué manque. Or la conjecture de Kollesch paraît ici la meilleure. On supposera donc que cet infinitif remonte originellement à l'indicatif qui manque dans l'état actuel du texte, et le soutien qui pouvait paraître être apporté par Galien à γ s'évapore. On lit alors simplement ἐκ τοῦ δυνατοῦ, ce qui est une manière tout à fait acceptable de paraphraser ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος. D'où vient ensuite l'adverbe οὕτως ? On peut le supposer issu d'une corruption du pronom que l'on lit dans les manuscrits d'Aristote, mais il paraît tout autant plausible qu'il s'agisse d'une tournure paraphrastique de Galien. Je ne pense donc pas que ce maigre témoignage de Galien puisse suffire pour se faire une idée de la situation de son exemplaire d'Aristote au sein de la transmission.

Sens. 5, 445^a1–4

αὐτῆς δὲ καθ' αὐ-^[*2]τὴν τῆς δυσωδίας οὐδὲν φροντίζουσιν (καίτοι πολλὰ τῶν φυο-
^[*3]μένων δυσώδεις ἔχει τὰς ὀσμάς), ἂν μὴ τι συμβάλληται ^[*4]πρὸς τὴν γεῦσιν ἢ
τὴν ἐδωδὴν αὐτοῖς.

1–2 αὐτῆς δὲ καθ' αὐτὴν τῆς δυσωδίας **EC^cMiμ** : αὐτῆς δὲ τῆς καθ' αὐτὸ δυσωδίας
γ : αὐτῆς δὲ τῆς καθ' αὐτὰ δυσωδίας **β?(P)X** : αὐτῆς δὲ τῆς καθ' αὐτὴν δυσωδίας
BLOCH (2004) ex Ald. || 2–3 πολλὰ τῶν φυομένων **β(P)E+W** : πολλὰ φυόμενα γ ||
3 ἂν **β?(P)γ** : ἔαν **EC^cMiW**

Il vient d'être question du fait que le soufre et les bitumes aient des effets néfastes sur la santé des animaux, ce qu'ils perçoivent grâce à leur odorat, de sorte qu'ils les fuient. En revanche, à la différence des êtres humains, les animaux ne font aucun cas de la mauvaise odeur en elle-même, si du moins elle ne leur est pas nocive. Les êtres humains sont les

seuls à éprouver du plaisir ou de la peine sans lien aussi fort avec leur santé lorsqu'ils perçoivent certaines odeurs, par exemple celles de certaines fleurs²⁰⁰. Les éditeurs ont en général, dans la droite ligne de la décision de BEKKER (1831), adopté ici la leçon de la branche de *E*, qui sort la clause καθ' αὐτήν de la section régie par l'article. Au contraire, la branche *γ* l'inclut au sein du substantif, si bien que l'expression rappelle alors fortement certaines tournures précédents, τῶν καθ' αὐτά δυσωδῶν (444^b28) et τῆς καθ' ἑαυτήν εὐώδους (444^a18). Le manuscrit *P*, en compagnie de *X*, vient enfin apporter une troisième leçon, καθ' αὐτά.

Il est difficile d'arbitrer entre ces trois options. Le contexte exige un contraste entre ce qui sent mauvais par soi, ce qui répugne seulement aux êtres humains, et ce qui sent mauvais en raison de sa nocivité, lequel est strictement parallèle à l'opposition entre les bonnes odeurs liées aux saveurs plaisantes et celles sans lien avec la nourriture, comme l'odeur des fleurs. La leçon de *γ* est celle qui exprime la distinction de la manière la plus scolaire, par l'emploi de la tournure καθ' αὐτό²⁰¹, de manière à obtenir une opposition rigide entre la mauvaise odeur par accident et par soi. Cela la rend déjà suspecte, d'autant plus que le contexte requiert un peu plus de souplesse sur ce point. La fin de la phrase introduit en effet une clause selon laquelle la mauvaise odeur est tout de même repoussante pour les animaux si elle a des conséquences nutritives (ἀν μή τι συμβάλληται πρὸς τὴν γεῦσιν ἢ τὴν ἐδωδὴν αὐτοῖς). Or, si l'on force autant l'opposition, la mauvaise odeur par soi (sans lien avec le goût), par opposition à la mauvaise odeur par accident (indicative des saveurs), ne peut pas être envisagée comme contribuant à la nutrition, si bien que cette dernière clause devient très maladroite. Elle exige donc que l'expression initiale de la mauvaise odeur soit suffisamment nuancée pour ne pas être rabattue uniquement sur la mauvaise odeur par soi. La leçon de *γ* est par conséquent à rejeter.

Restent les leçons de *P* et de *E*. La leçon de *P* est très proche de celle de *γ*, dont elle ne diffère que par une lettre. Si l'on considère qu'elle reflète celle du *deperditus β*, c'est un argument de poids contre la leçon de *E*. On notera en outre qu'elle est exempte de la maladresse scolaire qui a affecté la leçon de *γ*. L'expression καθ' αὐτά ne renvoie plus à la prédication καθ' αὐτό, mais indique le fait que la mauvaise odeur en question est celle présentée par les choses dont il a été question précédemment (ὕπὸ τῆς τοῦ θείου

200. Comme le relève PELLEGRIN (2019), la distinction entre les odeurs qui sont bonnes ou mauvaises par accident parce que bénéfiques ou nocives et les odeurs qui le sont par elles-mêmes est rendue assez précaire par le fait qu'Aristote explique que le fait que certaines odeurs par elles-mêmes soient plaisantes par leur effet réchauffant sur les régions autour du cerveau. Cet effet marginal sur la santé de l'être humain n'est sans doute pas directement comparable au rôle des odeurs qui sont bonnes ou mauvaises par accident du point de vue de la nutrition, mais la différence semble être davantage de degré que de nature.

201. Voir l'emploi de l'expression contraire κατὰ συμβεβηχός en 443^b20–21. On pourrait peut-être renvoyer au troisième sens de la prédication καθ' αὐτό parmi ceux distingués en *An. Post.* I.4, 73^a34–^b16 : cette odeur n'est pas dite mauvaise parce qu'elle signale que l'objet odorant est néfaste, elle est mauvaise de son propre fait.

δυνάμεως καὶ τῶν ἀσφαλτωδῶν, 444^b32–33)²⁰². La leçon de *E* s'écarte des deux précédentes en ce qu'elle donne une syntaxe différente : la préposition κατὰ suivi du pronom réfléchi y est située en-dehors de la zone régie par l'article défini. Cette tournure emphatique associée au pronom αὐτός est tout à fait aristotélicienne, et sans doute attique²⁰³ : comparer *An.* I.3, 406^b14–15 ἀλλ' ἐστὶν ἡ κίνησις τῆς οὐσίας αὐτῆς καθ' αὐτήν, « mais le mouvement de l'âme relève de son essence par elle-même » ; *Gener. Corr.* I.5, 320^a32–34, πότερον ἐκ κενωρισμένης αὐτῆς καθ' αὐτήν τῆς ὕλης, ἢ ἐνυπαρχούσης ἐν ἄλλω σώματι ;, « l'augmentation et la diminution ont-elles lieu à partir d'une matière séparée, existant par elle-même, ou à partir d'une matière présente dans un autre corps ? » ; *Pol.* II.9, 1270^a13–15, τὰ δὲ περὶ τὰς γυναῖκας ἔχοντα μὴ καλῶς ἔοικεν, ὥσπερ ἐλέχθη καὶ πρότερον, οὐ μόνον ἀπρέπειάν τινα ποιεῖν τῆς πολιτείας αὐτῆς καθ' αὐτήν, ἀλλὰ συμβάλλεσθαι τι πρὸς τὴν φιλοχρηματίαν, « une trop grande permissivité à l'égard des femmes, comme on l'a déjà dit auparavant, confère non seulement une certaine indécence à la constitution en tant que telle, mais favorise le penchant à l'avidité ». Les deux leçons sont ainsi recevables, il convient de se demander laquelle a le plus de chances de remonter à l'archétype. Il paraît alors plus difficile d'expliquer la leçon de *E* à partir de celle de γ (il faudrait vraiment être préoccupé de style pour extraire ainsi la clause καθ' αὐτήν) que l'inverse. Le coût de cette hypothèse est qu'il faut en outre supposer que la leçon de *P* n'est pas issue de β, mais est le produit d'une faute à partir de celle de γ, de même que dans *X*. Ce n'est pas cependant implausible, la confusion des lettres α et ο peut être aisée en minuscules.

Sens. 5, 445^a8–13

διὸ καὶ τὸ ὀσφραντὸν τῶν τε [9] θρεπτικῶν ἐστὶ πάθος τι (ταῦτα δ' ἐν τῷ ἀπτῷ γένει), καὶ [10] τοῦ ἀκουστοῦ δὲ καὶ τοῦ ὄρατοῦ, διὸ καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν ὕδατι [11] ὀσμῶνται. ὥστ' ἐστὶ τὸ ὀσφραντὸν κοινόν τι τούτων ἀμφο- [12]τέρων, ὃ καὶ τῷ ἀπτῷ ὑπάρχει καὶ τῷ ἀκουστῷ καὶ [13] διαφανεῖ.

8 τῶν τε β?(P) : τῶν α || 9 ἐν τῷ ἀπτῷ γένει β?(P) γ Alex^P(105.4) : ἐν τῷ αὐτῷ γένει EC^cMiη || 10 καὶ ἐν ὕδατι β(P)EC^cMiημ : καὶ ὕδατι γ || 12 ὃ καὶ τῷ ἀπτῷ β?(P) γ (quod et Guil) : ὃ καὶ ἐν τῷ ἀπτῷ μ : καὶ τό τε ἀπτῷ E : καὶ τῷ τε ἀπτῷ C^cMiC^a : et Anon | καὶ τῷ ἀκουστῷ ω | τῷ ἀκουστῷ E : καὶ ἀκουστῷ μ || 12–13 καὶ διαφανεῖ β?(P) γ : καὶ τῷ διαφανεῖ EC^cMiWZ^a

202. Comparer *EE* II.9 1224^a16–19 : καὶ γὰρ τὸν λίθον ἄνω καὶ τὸ πῦρ κάτω βίαι καὶ ἀναγκαζόμενα φέρεσθαι φαμέν, ταῦτα δ' ὅταν κατὰ τὴν φύσει καὶ τὴν καθ' αὐτὰ ὀρμὴν φέρηται, οὐ βίαι, « nous affirmons que c'est violemment et de manière forcée que sont déplacées vers le haut la pierre et vers le bas le feu, mais que leur mouvement n'est pas violent lorsque ces choses se déplacent selon leur nature, selon l'impulsion qui leur est propre ».

203. Voir Kühner-Gerth II.1, §455.2, p. 561 et Thucydide, VII.28, 3 : Συρακούσας τῷ αὐτῷ τρόπῳ ἀντιπολιορκεῖν, πόλιν οὐδὲν ἐλάσσω αὐτὴν γε καθ' αὐτὴν τῆς τῶν Ἀθηναίων, personne n'aurait imaginé que les Athéniens, alors que leur propre cité est assiégée « seraient allés assiéger Syracuse en retour, une cité qui n'est par elle-même en rien inférieure à la leur ».

Avant d'aborder les difficultés textuelles du passage, il est nécessaire de comprendre son sens, lequel n'est pas entièrement évident. Le point épineux concerne le sens de l'attribution apparente des odeurs aux choses nutritives, audibles et visibles (444^a10), laquelle paraît reproduite en ^a12, avec toutefois cette différence qu'il n'y est plus question du visible, mais du *διαφωνέζ*, ce que l'on comprend normalement comme renvoyant, non pas à l'objet de la vue, mais à son médium²⁰⁴. Le contexte est le suivant. Aristote vient d'attribuer une position intermédiaire à l'odorat au sein des cinq sens (444^a4–8), de sorte qu'il tienne l'exact milieu entre les deux sens qui reposent sur le contact (le toucher, le goût) et les deux sens qui s'exercent à distance (la vue, l'ouïe). Cette position médiane expliquerait le fait qu'il y ait un nombre impair de sens, étant donné que la propriété fondamentale des nombres impairs est de comporter un milieu.

L'objet du présent passage est de justifier cette position singulière de l'odorat par rapport aux autres sens. Aristote semble l'effectuer en combinant deux critères, qui rapprochent chacun l'odorat de sens différents par des moyens distincts²⁰⁵. Le rapprochement de l'odorat des sens à distances, vue et ouïe, vient du fait qu'il peut lui aussi s'exercer sans qu'il y ait contact avec son objet. Bien plus encore, comme la vue et l'ouïe, l'odorat perçoit les odeurs tant à travers l'air qu'à travers l'eau, un fait qu'Aristote accuse ses prédécesseurs d'avoir négligé (443^a30–31). Le rapprochement de l'odorat du toucher et du goût est issu de la considération, non plus de son fonctionnement, mais de la nature de son objet, l'odeur. Comme Aristote l'avait déjà annoncé (440^b28–30; 442^b28–30)²⁰⁶, saveur et odeur sont intimement liées, au point que l'on puisse les considérer, sous un certain angle, comme deux facettes du même phénomène. Il est en effet central à la doctrine aristotélicienne de l'odeur que les objets odorants soient aussi ceux qui présentent une saveur (443^a8–9), étant donné qu'il a été établi que celle-ci se définit par rapport aux propriétés nutritives de son porteur (441^b23–442^a8)²⁰⁷. L'odeur, comme la saveur, appartient à ce qui contribue ou nuit au processus nutritif. Cette co-extensionnalité se traduit au niveau du processus matériel par lequel l'odeur est engendrée,

204. W. D. ROSS (1955b), p. 216, va jusqu'à accuser Aristote de confusion sur ce point : il aurait temporairement oublié que le terme *διαφωνέζ* renvoie au médium et aurait dû écrire, comme le suggère Alexandre (105.8–9), *ὄρατῶι* en 444^b13.

205. Voir sur ce point JOHANSEN (1996), pp. 17–18.

206. Par comparaison, cette thèse est virtuellement absente du traitement de l'odeur en *An.* II.9, où Aristote se contente pour l'essentiel d'observer que l'on nomme et classe les odeurs à partir de la terminologie des saveurs (421^a26–^b3).

207. Il est clair qu'Aristote envisage fondamentalement odeurs et saveurs comme des attributs des objets présentant des propriétés nutritives ou néfastes à l'égard de la nutrition, ce qui leur confère un rôle téléologique important à l'égard de la vie animale. Il y a cependant une complication induite par l'existence des odeurs plaisantes ou déplaisantes par elles-mêmes, qui ne sont perçues que par les êtres humains. Certes, ce caractère est lié, en dernière instance, à leur effet sur notre santé (la chaleur de la bonne odeur des fleurs vient contrebalancer l'effet refroidissant du cerveau, 444^a8–15), il demeure par conséquent lié à la préservation de l'organisme, comme le souligne par exemple PELLEGRIN (2019). Cependant, cela est sans lien avec l'effet produit par leur ingestion : les fleurs ont une saveur (elles ne font pas exception à la règle selon laquelle ce qui a une odeur a une saveur), mais il n'est certain que celles qui sentent bon soient aussi celles qui sont bonnes à manger.

qu'Aristote décrit comme une sorte de dissolution de la saveur dans le milieu qui la rend transportable (443^a1, 443^b7).

Voilà pour le sens général que l'on est en droit d'attendre du passage. La première proposition, introduite par διό (445^a8), vient récapituler la thèse de la position médiane de l'odorat, en le reliant selon ces deux critères aux deux groupes de sens. Aristote commence par dire que l'objet de l'odorat, l'odeur, est une certaine affection des objets nutritifs, ce qui est une conséquence du lien intime, qui vient d'être rappelé, entre odeur et saveur. Après une brève clause parenthétique, affectée d'une difficulté textuelle, il poursuit en affirmant qu'il est aussi une affection (je comprends en suppléant ἐστὶ πάθος τι) de l'objet de l'ouïe et de l'objet de la vue, ce qui semble expliquer à ses yeux pourquoi l'on peut percevoir les odeurs à travers l'air et l'eau. Il serait insuffisant d'interpréter cette seconde partie de la clause comme signifiant que ce qui a une odeur a aussi une couleur ou la capacité de produire un son (ce qui est vrai d'à peu près n'importe quel corps). Elle ne s'intègre à la thèse de la perception à distance de l'odeur que si l'on comprend qu'Aristote entend se référer par les termes ἀκουστόν et ὄρατόν, non seulement aux objets audibles et visibles, mais aussi aux médiums de ces perceptions (une fraise est rugueuse et rouge, ce n'est pas pour cette raison que sa rugosité se diffuse dans l'eau et l'air). C'est également la seule manière, me semble-t-il, de comprendre pourquoi, dans sa récapitulation finale (introduite par ὥστε en 445^a11), Aristote substitue le terme de διαφανές à ὄρατόν²⁰⁸. Un tel usage terminologique est hautement inhabituel, parce qu'il menace la distinction entre l'objet et le médium en les appelant tous deux d'un même nom. Il est sans doute permis par la thèse, propre à *Sens.* 3, selon laquelle la couleur des corps est issue des modalités de la présence du transparent en eux. Elle entraîne en effet une homogénéité totale de l'objet et du médium dans le cas de la vue, laquelle se retrouve quant à l'ouïe (le déplacement d'une masse d'air qui parvient au tympan est homogène à celui qui correspond à la percussion que l'on entend).

L'association du nutritif à l'audible et au visible donne lieu à des variantes aussi bien en 445^a10 qu'en 445^a12. On lit en effet dans *P*, seul témoin potentiel de β ici, un τε supplémentaire en 445^a10 qui est absent de α et qui me paraît bienvenu. Il avertit en effet le lecteur que, en dépit de la parenthèse qui va suivre, la liste des compléments au génitif va se poursuivre. Il rend aussi plus clair le fait que πάθος τι doit être repris par la suite. L'objection à l'adoption de la particule dans le texte serait alors de supposer qu'elle aurait été insérée pour précisément cette raison. Il s'agirait cependant d'une intervention assez arbitraire dans un texte qui ne présente aucune difficulté de compréhension sans

208. La plupart des interprètes suivent le sillon tracé par Beare (G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 1), selon lequel ἀκουστόν désignerait l'objet en 445^a10, puis changerait de sens pour renvoyer au médium deux lignes plus bas. Il me paraît préférable de supposer que l'usage non-orthodoxe du terme concerne tout le passage, et qu'il consiste en ce qu'il renvoie à la fois à l'objet et au médium. Il ne faut pas non plus exagérer cette irrégularité : Aristote se montre prêt à dire que le transparent est visible en un certain sens en *An.* II.7, 418^b4.

cela, et une omission s'explique suffisamment facilement, si bien que l'objection n'est pas décisive²⁰⁹. Il y a en outre une raison toute prête de retirer la particule $\tau\epsilon$ du texte ici, qui est que l'on lit ensuite à la fois $\kappa\alpha\acute{\iota}$ et $\delta\acute{\epsilon}$. Elle ne se laisse construire que si on lui donne $\delta\acute{\epsilon}$ pour répondant²¹⁰, tout en construisant les deux $\kappa\alpha\acute{\iota}$ l'un avec l'autre, indépendamment de $\tau\epsilon$. La construction devient complexe, mais le sens qui en résulte est soigné : conformément à la thèse de la position médiane de l'odorat, l'odeur se retrouve attribuée à deux catégories mises en opposition, les objets nutritifs et ceux de l'ouïe et de la vue.

En 445^a12, il faut choisir entre deux constructions, $\delta\acute{\omicron} \kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \acute{\alpha}\pi\tau\acute{\omega}\iota \acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon\iota$, attestée dans *P* et γ , et $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \tau\epsilon \acute{\alpha}\pi\tau\acute{\omega}\iota \acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon\iota$, transmise en gros par la branche de *E*. Les éditeurs ont favorisé la première, et je pense qu'ils ont eu raison de le faire. La seconde paraît *facilior*, à partir du moment où l'on suppose que le pronom relatif est tombé. Le copiste a tenté de sauver les meubles en rajoutant $\tau\epsilon$. On ne voit pas du tout, à l'inverse, pourquoi qui que ce soit aurait tenté de corriger la première en la seconde, et il n'y a pas non plus de raison paléographique qui aurait pu conduire à l'apparition artificielle du relatif. En outre, les tournures de cette espèce, par laquelle une phrase principale se prolonge en une relative qui est en réalité aussi importante qu'elle et devrait logiquement constituer une proposition indépendante avec un pronom démonstratif analeptique, sont identifiées en prose attique par les grammairiens²¹¹. La leçon $\delta\acute{\omicron} \kappa\alpha\acute{\iota}$ est donc à privilégier ici.

À la fin de cette même clause (445^a12–13), il y a également une opposition entre les deux mêmes groupes, *P* et γ donnant $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\sigma\tau\acute{\omega}\iota \kappa\alpha\acute{\iota} \delta\iota\alpha\phi\alpha\upsilon\upsilon\epsilon\acute{\iota}$, tandis que *E* et les manuscrits apparentés répètent l'article, ce qui donne $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\sigma\tau\acute{\omega}\iota \kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \delta\iota\alpha\phi\alpha\upsilon\upsilon\epsilon\acute{\iota}$, et ce sont généralement ces derniers qui ont été suivis par les éditeurs. La répétition de l'article, étant donné que l'on vient de lire $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\acute{\omega}\iota \tau\epsilon \acute{\alpha}\pi\tau\acute{\omega}\iota \acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon\iota$ dans la branche en question, et, encore avant, $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\omicron\upsilon \acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\sigma\tau\omicron\upsilon \delta\acute{\epsilon} \kappa\alpha\acute{\iota} \tau\omicron\upsilon \acute{\omicron}\rho\alpha\tau\omicron\upsilon$, paraît *facilior* par rapport à son omission. Toutefois, si l'on part du principe que, sans la répétition de l'article, le texte voudrait dire que c'est la même chose qui est audible et transparente, il devient difficile d'accepter la première leçon, à moins d'insister lourdement sur fait qu'Aristote veut désigner par là l'eau et l'air comme médiums de l'ouïe et de la vue. Ce n'est cependant pas le cas : le rapprochement qu'implique l'omission de l'article au sein d'une énumération ne va pas jusqu'à l'identification complète ; il suggère simplement que

209. Il y a une occurrence du même phénomène (un $\tau\epsilon$ supplémentaire dans β , d'après le témoignage du manuscrit *P*, donnant un sens supérieur) au tout début de *Mem.*, en 449^a5. Si l'on suppose qu'il s'agit d'un ajout délibéré, c'est une obsession du copiste.

210. Voir les exemples cités par DENNISTON (1954), pp. 511–512.

211. Kühner-Gerth II.2, §435.2, pp. 434–436. Le cas présent répond à deux des caractérisations de ce phénomène qu'ils proposent, (a) celle selon laquelle la relative fournit le fondement de la principale (Xénophon, *Mémoires*, II.7, 13 : $\theta\alpha\lambda\mu\alpha\sigma\tau\acute{\omicron}\nu \pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\varsigma, \delta\varsigma \acute{\eta}\mu\acute{\iota}\nu \dots \omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}\nu \delta\acute{\iota}\delta\omega\varsigma$) et (e) celle selon laquelle la relative prend logiquement le dessus sur la principale à laquelle elle succède (Platon, *Hippias mineur*, 372^c : $\acute{\epsilon}\nu \delta\acute{\epsilon} \tau\omicron\upsilon\tau\omicron \theta\alpha\lambda\mu\acute{\alpha}\sigma\iota\omicron\nu \acute{\epsilon}\chi\omega \acute{\alpha}\gamma\alpha\theta\acute{\omicron}\nu, \delta\acute{\omicron} \mu\epsilon \sigma\acute{\omega}\iota\zeta\epsilon\iota$). Au sujet de la tournure $\kappa\alpha\acute{\iota} \delta\acute{\omicron}\varsigma$ valant un pronom démonstratif, voir *ibid.*, II.2, §516.4, p. 228.

les termes en question font partie d'une totalité plus vaste²¹². L'effet produit me paraît bienvenu ici, parce qu'il est effectivement question d'affirmer que les médiums de l'ouïe et de la vue ont quelque chose en commun qu'ils ne partagent pas avec la nourriture, ce qui justifie de les envisager ensemble.

Restent les variantes concernant la parenthèse en 445^a9, ταῦτα δ' ἐν τῷ ἀπτῷ γένει, attestée dans *P* et *γ*, et ταῦτα δ' ἐν τῷ αὔτῳ γένει, attestée dans *E* et la famille de *C*^c. La différence ne tenant qu'à une seule lettre, une faute accidentelle de l'une vers l'autre paraît, *ceteris paribus*, autant probable²¹³. Les éditeurs ont pris le parti de la première. La seconde signifierait en effet que l'objet de l'odorat et les objets par lesquels on s'alimente (τὰ θρεπτικά) appartiennent au même genre. Cela paraît assez faux : on s'alimente au moyen de corps, ou, au sens strict, « on se nourrit par le moyen du sucré (γλυκύ, 442^a8) ». Or la connexion qui intéresse ici Aristote est celle qui unit l'odeur à la saveur, dont il a déjà été plusieurs fois question. Celle-ci ne correspond pas exactement à la thèse impliquée par cette leçon : l'odeur n'appartient pas pour cette raison au genre des choses nutritives. De fait, elle est ici même présentée comme « une certaine affection » des choses nutritives, et non comme une espèce du même genre. Par ailleurs, une telle thèse semblerait rejoindre la position pythagoricienne qui va être bientôt attaquée (445^a16), selon laquelle les animaux pourraient s'alimenter au moyen des odeurs. La première leçon donne un texte qui remplit une fonction très différente, celle d'assurer la transition du lien entre odeur et saveur vers la catégorie du tangible. Le fait que les trois sens du toucher, du goût et de l'odorat, méritent d'être envisagés ensemble n'est en effet pas du tout justifié en 445^a6–7. L'observation du fait que l'odorat opère à distance viendrait même plutôt l'en détacher. Il est donc crucial pour cette section qu'Aristote ancre la saveur dans le domaine tactile d'une manière qui permette d'étendre cette thèse à l'odeur. L'argument que la saveur est perçue par le contact avec la langue n'a aucun intérêt dans cette perspective. Ce geste n'est accompli que si l'on lit la première leçon en 445^a9 : grâce à elle, le texte effectue la transition de l'objet de la nutrition, qui a déjà été fortement associé à la saveur et à l'odeur, vers le tangible, ce qui permet de réunir leurs trois sens en un même groupe. La première leçon est donc indispensable du point de vue du sens, parce que la fonction qu'elle remplit est rendue nécessaire par la logique du texte et ne peut pas être assurée par la seconde.

Sens. 5, 445^a16–23

ὁ δὲ λέγουσί τινες τῶν Πυθαγορείων, οὐκ ἔστιν εὐλογον, [^a17] τρέφεσθαι φάσκοντες ἓνια ζῶια ταῖς ὀσμαῖς. πρῶτον μὲν [^a18] γὰρ ὀρώμεν ὅτι τὴν τροφήν δεῖ εἶναι συνθετὴν· καὶ γὰρ τὰ [^a19] τρεφόμενα οὐχ ἀπλᾶ ἔστιν, διὸ καὶ περίπτωμα

212. Kühner Gerth II.1, §463.2, pp. 611–613.

213. La prise en compte du parallèle avec τῷ ἀπτῷ en 445^a12 est à double tranchant : on peut en tirer argument en faveur de la première leçon comme on peut y trouver le point de départ d'une correction qui y aurait abouti.

γίγνεται [°20] τῆς τροφῆς, ἣ ἐν αὐτοῖς ἦ ἔξω, ὥσπερ τοῖς φυτοῖς. ἔτι δ' [°21] οὐδὲ τὸ ὕδωρ ἐθέλει αὐτὸ μόνον ἄμεικτον ὄν τρέφειν· σω-[°22]ματῶδες γάρ τι δεῖ εἶναι τὸ συστησόμενον· ἔτι πολὺ ἦττον [°23] εὐλογον τὸν ἀέρα σωματοῦσθαι.

16 Πυθαγορείων $\beta?(P)\gamma C^c Mi$: Πυθαγορίων EZ^a || **17** τρέφεσθαι φάσκοντες $\beta?(P)\gamma$: τρέφεσθαι γάρ φασιν $EC^c Mi$ edd. : τρέφεσθαι γάρ φάσκοντες W : τρέφεσθαι λέγοντες N : τρέφοντες Z^a | ἔνια ζῶια $\beta(P)EC^c MiC^a Nv\eta$: ἔνια $\lambda\mu UZ^a$ || **18** δεῖ εἶναι ω | εἶναι δεῖ $C^a N\iota$ | συνθετὴν MU : συνθετὴν $C^c iC^a SO^d WLH^a \gamma M^o P$: συνθετην E : σύνθετον $XNB^p \xi$ ex Alex^p(107.6) || **19** περίττωμα ω | περιπτώματα λUN Alex^p(107.9) || **20** ἣ ἐν αὐτοῖς ἦ ἔξω $\beta?(P)\gamma$: ὁ μὲν ἐν αὐτοῖς ὁ δὲ ἔξω $EC^c Mi$ | ὥσπερ τοῖς φυτοῖς] del. PLATT (1913) p. 278 [ἔτι δ' codd.] ἔτι δ' εἰ conl. HAYDUCK (1877) p. 13 : ἐπεὶ δ' prop. Beare in G. R. T. ROSS et BEARE (1908) || **21** ἐθέλει αὐτὸ μόνον α : αὐτὸ μόνον ἐθέλει P : αὐτὸ ἐθέλει μόνον μ | ὄν τρέφειν $\beta?(P)\gamma$ (*nutrire* ... *existens* Guil) : τρέφειν $EC^c Mi$ (*nutrire* Anon) || **22** τι δεῖ εἶναι ω | τι εἶναι δεῖ $C^a \lambda$: δεῖ τι εἶναι μ : δεῖ εἶναι N || **22–23** πολὺ ἦττον εὐλογον ω | πολὺ εὐλογον ἦττον ι

Il y a un nombre élevé de difficultés textuelles au sein de ce passage, qui ne sont cependant pas toutes du même ordre. Je me concentre sur les plus importantes. En 445^a17, la tradition se divise en deux leçons, τρέφεσθαι φάσκοντες, transmise par *P* et γ , et τρέφεσθαι γάρ φασιν, transmise par la branche de *E*, lesquelles sont à peu près équivalentes du point de vue du sens mais bien différentes sur le plan graphique. Il me semble que la première est plus difficile que la seconde, dont la particule γάρ paraît assez artificielle²¹⁴, bien que ce soit cette dernière que les éditeurs aient généralement retenue. Si en outre on suppose que *P*, qui transmet τρέφεσθαι φάσκοντες, a préservé tout de suite après la leçon de β , ἔνια ζῶια, qui confirme celle de la branche de *E*, il est assez tentant de donner une valeur forte à son témoignage ici. Surtout, cet usage du participe φάσκων (sans γάρ) pour expliciter la teneur d'une opinion qui vient d'être introduite, en particulier lorsque c'est pour la condamner aussitôt, est parfaitement aristotélicien²¹⁵.

Le neutre pour l'occurrence de l'adjectif σύνθετος en 445^a18, retenu par BEKKER (1831) et plusieurs éditeurs à sa suite, n'est pas absolument impossible, mais il n'est guère attesté que dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise et dans un petit nombre de manuscrits qui se révèlent ailleurs avoir subi son influence. Aux différences d'accent près, tous les manuscrits donnent sinon le féminin. Cela fait une différence quant au sens. Le fait que les adjectifs verbaux en -τος puissent avoir un sens factuel (« composé ») ou modal (« composable ») est assez célèbre. Dans le cas des adjectifs en -τος formés

214. Voir ci-dessus, p. 890, au sujet de 439^b32, concernant la tendance de la transmission à ajouter cette particule de manière scolaire.

215. Voir, entre autres, *Resp.* 477^a32–^b1 (Ἐμπεδοκλῆς δ' οὐ καλῶς τοῦτ' εἶρηκε, φάσκων τὰ θερμότερα καὶ πῦρ ἔχοντα πλεῖστον τῶν ζῶιων ἔνυδρα εἶναι); *Gener. An.* II.2, 736^a10–11 (Ἡρόδοτος γάρ οὐκ ἀληθῆ λέγει φάσκων μέλαιναν εἶναι τὴν τῶν Αἰθιοπίων γονήν); *Met.* A.9, 992^a32–^b1 (ἀλλὰ γέγονε τὰ μαθήματα τοῖς νῦν ἢ φιλοσοφία, φασκόντων ἄλλων χάριν αὐτὰ δεῖν πραγματεύεσθαι); *Pol.* V.4, 1304^b12–14 (οἶον ἐπὶ τῶν Τετρακοσίων τὸν δῆμον ἐξηπάτησαν φάσκοντες τὸν βασιλέα χρήματα παρέξειν πρὸς τὸν πόλεμον τὸν πρὸς Λακεδαιμονίους).

par composition d'un verbe et d'une préposition, ils comportent deux formes quant au genre et sont paroxytons quant à l'accentuation s'ils renvoient à un sens passif factuel (διάλυτος, *dissolutus*), mais comportent trois formes et sont oxytons s'ils expriment une possibilité (διαλυτός, *dissolubilis*)²¹⁶. Par conséquent, il convient de se demander si le contexte appelle ici davantage la forme modale συνθετήν (bien qu'elle soit souvent mal accentuée dans les manuscrits) ou la forme passive σύνθετον, à l'autorité inférieure. Les deux options donnent un sens satisfaisant ici, le point important étant que l'odeur, à la différence de la nourriture, ne relève nécessairement que d'un seul élément. La forme modale apporte tout de même une nuance supplémentaire : tout ce qu'un être vivant ingère n'est pas nécessairement composé de plusieurs éléments (s'abreuve d'eau pure peut aussi être bénéfique), mais la nourriture « ultime » (*An.* II.4, 416^b4), au sens de ce qui suffit par soi-même à assurer l'entretien des fonctions vitales, doit pouvoir être composée à partir de plusieurs éléments.

Je serais tout aussi circonspect au sujet du pluriel περιπτώματα en 445^a19. Il est certes employé par Alexandre, mais à un endroit où son commentaire se trouve fort éloigné de la lettre du texte d'Aristote²¹⁷. Les manuscrits penchent nettement vers le singulier περίπτωμα, qu'il me semble plus prudent de retenir, ce que BIEHL (1898) est à peu près le seul à avoir fait auparavant.

La clause ὥσπερ τοῖς φυτοῖς en 445^a20 pose un problème d'interprétation qui a été reconnu depuis longtemps²¹⁸ et qui a conduit Platt à demander sa suppression. Elle semble vouloir dire que l'on pourrait montrer que les plantes se nourrissent d'un corps dont la nature n'est pas simple, mais composée, à partir du fait que, comme pour les animaux, le processus nutritif aboutit chez elles à la formation d'un résidu. Or Aristote répète plusieurs fois dans son étude des vivants que les plantes ne rejettent pas de résidu²¹⁹, parce que la nourriture qu'elles prélèvent de la terre a déjà subi les modifications nécessaires à sa métabolisation (voir par exemple *Part. An.* II.10, 655^b32–37 ; IV.5, 681^a33–34 & ^b7–8). Alexandre d'Aphrodise semble avoir en partie conscience de ce problème et propose plusieurs hypothèses quant à l'identification du résidu végétal (106.12–18) : il pourrait s'agir de la sève qui s'écoule des plantes ou bien des sortes de concrétions terreuses autour

216. Kühner-Gerth I.1, §147.1.c.β, pp. 538–539. Cette différence se retrouve chez Aristote, qui emploie en effet les deux formes (comme déjà observé par BONITZ (1870), *s. v.* σύνθετος, 729^b45–48) : comparer *Met.* A.9, 993^a9–10, αἱ σύνθετοι φωναί εἰσιν ἐκ τῶν οἰκείων στοιχείων, « les sons composés sont formés à partir de leurs éléments propres », et *Poet.* 20, 1456^b34–36, συλλαβὴ δὲ ἐστὶν φωνὴ ἄσημος συνθετὴ ἐξ ἀφώνου καὶ φωνῆν ἔχοντος, « une syllabe est un son dépourvu de signification que l'on peut composer à partir d'une lettre muette et d'une lettre ayant un son ». L'accentuation des manuscrits ne respecte cependant pas toujours cette règle, ici comme par exemple en *An.* II.1, 412^a16, où la forme συνθέτη, au lieu de συνθετή, semble être pratiquement la seule transmise.

217. Son interprétation de la clause, qui se fonde sur le fait que les excréments en question soient secs et humides pour en inférer la composition de la nourriture dont ils sont issus est d'ailleurs contestable et contestée, notamment par G. R. T. ROSS (1906), pp. 192–193.

218. Depuis au moins ZELLER (1879) II.2, p. 396 n. 4, dont je rejoins d'ailleurs l'interprétation.

219. La possibilité contraire est tout de même envisagée en *Probl.* XIII.4, 908^a11, mais elle est finalement rejetée là aussi.

de leurs racines, à moins que l'on ne parle du développement des feuilles ou des fruits. La contradiction avec la doctrine selon laquelle aucun résidu n'advient chez les plantes n'est en fait qu'apparente si l'on prend la peine de ressaisir le problème selon les termes de l'alternative qu'Aristote énonce juste avant. Selon celle-ci, le résidu dont il est question est engendré à l'intérieur ou à l'extérieur de l'organisme. Ce sont les animaux qui ont à expulser le résidu qui s'engendre en eux lors de la nutrition, tandis que, pour les plantes, l'élaboration de la nourriture, et donc la séparation du nutritif et du résidu, s'effectue à l'extérieur. Le résidu du végétal est donc, comme l'envisageait Alexandre, la partie de leur environnement terrestre que leurs racines ne prélèvent pas. Aristote ne revient donc pas sur ses affirmations tranchées selon lesquelles il n'y a pas de résidu nutritif chez les plantes : il demeure vrai qu'aucun résidu n'est engendrée en elles lors de la nutrition. Il étend simplement, pour les besoins de l'argument, la considération du processus nutritif jusqu'à l'extérieur du vivant, ce qui permet de parler de résidu pour les animaux comme pour les plantes.

L'argument est en effet que l'existence d'un résidu prouve que la nutrition s'effectue toujours à partir d'un certain mélange, puisqu'elle conduit à absorber une partie de l'objet initial et à en rejeter une autre. Le fait que l'on se nourrisse toujours de quelque chose dont la nature ne peut être simple, au sens élémental, suffit à constituer une objection, aux yeux d'Aristote, à la thèse pythagoricienne de la nutrition par les saveurs, puisque celles-ci sont transmises par l'air et l'eau. Même si son énoncé de cette thèse ne la fait porter que sur les animaux, et plus précisément uniquement sur certains d'entre eux, il prend toutefois soin de donner la plus grande généralité possible à son objection. Il est en effet important que l'on ne puisse absolument pas envisager de nutrition sans mélange, ce qui requiert de dissiper l'impression selon laquelle les plantes n'auraient besoin que d'eau pour se développer et se maintenir en vie, et qu'il suffirait tout bêtement de les arroser pour les nourrir. C'est pour cette raison qu'il étend exceptionnellement le processus nutritif au-delà des strictes frontières du corps du vivant, pour montrer qu'il produit bien une forme de résidu même dans le cas des plantes.

Les érudits ont ensuite trouvé à redire à la formulation du second argument en faveur de la nature composée de la nourriture, qui consiste à rappeler que les plantes ne se nourrissent pas que d'eau²²⁰. La difficulté concerne la clause finale *ἐτι πολὺ ἤττον εὐλογον τὸν ἄερα σωματοῦσθαι* (445^a22–23), qui ne comprend pas de particule de liaison et qui est ponctuée dans les éditions courante, suivant le geste de BEKKER (1831), comme une nouvelle phrase, séparée de ce qui précède par un point. Or il y a un lien logique entre

220. On comparera ce passage à *Gener. Corr.* II.8, 335^a9–13, où Aristote s'arrête également sur le cas des plantes, pour prouver qu'elles ne se nourrissent pas que d'eau, comme le savent bien ceux qui s'en occupent. La visée globale de l'argument est différente, car il s'agit de montrer que les corps ordinaires sont composés de tous les éléments, mais la preuve employée, à savoir la considération du fait que la nourriture des vivants ne peut pas être un corps simple, est identique. Le même fait est également mis à contribution un peu plus haut dans *Sens.*, en 441^b26–27, mais il n'est pas entièrement certain que le texte correct soit celui qui fasse mention des plantes.

cette clause et ce qui précède, lequel est trop fort pour que l'on puisse se satisfaire d'y voir deux observations parallèles introduites par ἔτι. On pourrait paraphraser le sens attendu ainsi : « si l'on ne suppose pas que les plantes se nourrissent en partie de terre, il ne leur reste, comme nourriture, que l'eau ; or ce n'est pas l'eau qui va leur donner de la consistance, si bien que l'on ne pourra pas expliquer pourquoi les plantes sont des corps solides – et ce n'est certes pas l'air (avec lequel elles sont également en contact) qui pourrait prendre le relais de l'eau à cet égard ». Hayduck et Beare, le second suivi par W. D. ROSS (1955b), ont ainsi cherché à raccorder cette clause à ce qui précède en corrigeant le texte de manière à ce l'on obtienne un système conditionnel où la clause οὐδὲ τὸ ὕδωρ ... τρέφειν (445^a20–21) est la protase, introduite par εἰ ou ἐπεὶ, et ἔτι πολὺ ἦττον εὐλογον τὸν ἄερα σωματοῦσθαι l'apodose. Deux observations méritent d'être faites. La première est que l'articulation par ἔτι δ' est saine. La thèse de l'impossibilité pour les plantes de se nourrir uniquement d'eau est un nouvel argument en faveur de l'affirmation énoncée en 445^a17–18 selon laquelle la nourriture pour un être vivant doit être un corps composé de plusieurs éléments. Le premier argument, introduit par γάρ en 445^a18, repose sur l'existence de résidus du processus nutritif, le second, introduit par ἔτι δ' 445^a20, traite du cas des plantes. La seconde est que la clause en question (l'air n'est pas ce qui confère aux plantes leur solidité) est une pointe ironique, qui fait figure d'appendice au sein du second argument. Cela entraîne qu'il est exagéré d'en faire une apodose et que l'on peut lui donner la place qui lui revient en se contentant de ponctuer différemment, en évitant simplement d'en faire une nouvelle phrase.

Sens. 6, 445^b3–7

ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα εἰς ἄπειρα δι-^[^b4]αιρεῖται, ἄρα καὶ τὰ παθήματα τὰ αἰσθητά, οἷον χροῦμα ^[^b5] καὶ χυμὸς καὶ ὀσμὴ καὶ ψόφος καὶ βᾶρος καὶ ψυχρὸν ^[^b6] καὶ θερμὸν {καὶ κοῦφον} καὶ σκληρὸν καὶ μαλακὸν, ἢ ἀδύ-^[^b7]νατον.

3 ἄπειρα **β(P)EC^cMiU** : ἄπειρον **γ** Alex^{1&P}(109.17, 23), def. WENDLAND (1902) p. 177 || **4** τὰ παθήματα **ω** | παθήματα **WN** || **5–6** καὶ κοῦφον **delevi** : καὶ ψόφος καὶ βᾶρος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον **β?(P)LC^av** : καὶ βᾶρος καὶ ψόφος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον **EC^cMi** : καὶ βᾶρος καὶ ψόφος καὶ ψυχρότης καὶ τὸ θερμὸν καὶ κοῦφον **ε*Nμ** : καὶ βᾶρος καὶ ψόφος καὶ ψυχρότης καὶ θερμότης καὶ τὸ θερμὸν καὶ κοῦφον **Z^a** : {καὶ βᾶρος} καὶ ψόφος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ κοῦφον <καὶ βαρὺ> prop. BEARE (1900) p. 152 : καὶ ψόφος, καὶ βαρὺ καὶ κοῦφον, καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν conī. W. D. ROSS (1955b) : καὶ ψόφος καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν καὶ βαρὺ καὶ κοῦφον conī. BLOCH (2004) : ψόφοι, βάρη κουφότητες, θερμότητες ψυχρότητες, ὑγρότητες ξηρότητες Alex^P(109.25–110.1)

Il faut retenir en 445^b3 l'adjectif au neutre pluriel, ἄπειρα. Alexandre emploie le singulier, et l'expression εἰς ἄπειρον est beaucoup plus fréquente dans le *corpus*, comme le

rappelle WENDLAND (1902), mais c'est bien l'expression εἰς ἄπειρα qui est celle employée par Aristote dans cette section de *Sens*. (voir 445^b9 et 27), et elle bénéficie en ^b3 de l'autorité conjointe de β, via P, et de la branche de E.

L'énumération des affections des corps qui pourraient, elles aussi, être divisibles semble avoir beaucoup souffert lors de sa transmission. Sont d'abord mentionnés les objets propres à chaque sens, pour les quatre premiers, puis, en arrivant au toucher, différents couples de qualités tactiles contraires. Cette progression est très aristotélicienne, en ce qu'elle reflète un problème spécifique au cas du toucher²²¹ : si les autres sens se laissent définir par un objet unique, celui-ci semble en revanche avoir pour objet différents couples de contraires qui ne se laissent pas ramener à une opposition fondamentale (*An.* II.6, 418^a13–14; II.11, 422^b17–27). Aristote en énonce ici apparemment trois, le chaud et le froid, le lourd et le léger (d'une manière étrange), et le dur et le mou, auxquels on pourrait ajouter, par exemple le visqueux et le friable ou le rugueux et le lisse. Il ne faut à mon avis pas s'étonner outre mesure qu'Aristote omette ici le sec et l'humide, alors que ce couple forme avec celui du chaud et du froid les quatre qualités fondamentales des corps, dont les autres sont des différences (voir *Gener. Corr.* II.2, 329^b7–330^a29 et *Part. An.* II.1, 646^a16–20) : la liste présentée dans ce passage n'a pas vocation à être complète, ni même particulièrement correcte, mais cherche simplement à donner un aperçu de l'étendue des affections concernées²²². Je relève en passant qu'Alexandre, en vieux routier de l'aristotélisme, ajoute aussitôt ce couple du sec et de l'humide (110.1).

Sa paraphrase ne donne en tout cas pas la moindre idée du problème qui a affecté notre tradition manuscrite, à savoir l'opposition qui paraît mal formée entre les mots βάρος et κοῦφον en 445^b5, qui ne sont même pas placés côte à côte, là où l'on attendrait, soit les deux adjectifs βάρυ et κοῦφον (comme, par exemple, en *Gener. Corr.* II.2, 329^b17), soit les deux noms βάρος et κουφότης (comme, par exemple, en *Part. An.* II.1, 646^a17). On peut écarter ensuite la variante, minoritaire, qui transforme le couple ψυχρὸν καὶ θερμὸν en καὶ ψυχρότης καὶ τὸ θερμὸν sur le même modèle. Elle révèle tout de même que certains copistes ont ressenti la même gêne que les éditeurs modernes à voir le nom βάρος associé à l'adjectif κοῦφον. Aristote préfère d'ailleurs d'ordinaire les adjectifs au neutre pour désigner les objets du toucher. À cela s'ajoute le fait que les termes βάρος et κοῦφον, qui devraient en tout logique former un couple, ne sont pas placés ensemble dans les manuscrits, où ils sont au contraire dissociés, βάρος étant placé avant ou après l'objet de l'ouïe (ψόφος), et κοῦφον entre le chaud et le sec. Alexandre a bien compris le problème, en transformant le second en un nom et en l'accolant directement au premier dans sa version de la liste. Les éditeurs modernes qui ont pris conscience du problème ont demandé à rétablir l'adjectif βάρυ et à le réunir à κοῦφον, ce qu'ils ont fait de toutes les manières possibles (la solution

221. Pour un traitement récent de cette question, voir JOHNSTONE (2021).

222. Il semble qu'Aristote ait parfois tendance à privilégier les couples du chaud et du froid et du lourd et du léger lorsqu'il veut insister sur le caractère concret et tactile de la matière des corps, voir par exemple *Phys.* IV.8, 216^b4.

de W. D. ROSS (1955b) est d'ailleurs astucieuse, en ce qu'elle conduit à rapporter ces deux propriétés au son). Cela donne un texte parfaitement admissible, mais il paraît difficile d'expliquer comment un tel texte aurait pu être transmis si Aristote avait à l'origine écrit tout simplement βαρὺ καὶ κοῦφον. Je propose quelque chose d'un peu différent, qui est de considérer que le texte transmis est presque entièrement authentique, si ce n'est qu'un petit maître d'école s'est aperçu qu'il y avait un contraire à βάρος, à savoir la légèreté, qui lui aurait paru manquer et dont il aurait ainsi introduit la mention dans le texte, peut-être dans une annotation en marge qui aura ensuite été comprise comme devant être insérée à la fin de la ligne. Le substantif βάρος, renvoyant selon son sens scientifique au poids (que l'objet soit lourd ou léger), peut en effet subsister seul, comme cela est le cas un peu plus bas, en 445^b12.

Sens. 6, 445^b7–15

ποιητικὸν γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως [ᾠ8] (τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα), ὥστ' ἀνάγκη [ᾠ9] τὴν τε αἴσθησιν εἰς ἄπειρα διααιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-[ᾠ10]γεθοσ αἰσθητὸν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄραϊν, μὴ ποσὸν [ᾠ11] δέ)· εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναί τι σῶμα μηδὲν [ᾠ12] ἔχον χρῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, ὥστ' [ᾠ13] οὐδ' αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθη-[ᾠ14]τὸν ἔσται συγχεῖμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν. ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [ᾠ15] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.

8 τῶι δύνασθαι ω Alex^P(110.11) : τὸ δύνασθαι PZ^a : τοῦ δύνασθαι C^cMi | κινεῖν ω Alex^P(110.11) : κρίνειν E , def. BOLOTIN (2021), p. 39 n. 94 || 8–9 ἀνάγκη τὴν τε αἴσθησιν $\beta(P)EC^cMi$: ἀνάγκη εἰ ἢ δύναμις καὶ τὴν αἴσθησιν γ Alex^P?(110.15–16), def. WENDLAND (1902) pp. 177–178 : ἀνάγκη εἰ ἢ δύναμις καὶ τὴν τε αἴσθησιν η || 10–11 μὴ ποσὸν δέ ω | καὶ τοσόνδε C^cM || 13–14 οὐδ' αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητὸν ἔσται συγχεῖμενον EC^cMi : οὐκ αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητὸν ἔσται συγχεῖμενον $\beta(P)$: εἰ μὴ αἰσθητὸν, τὸ ὅλον ἔσται συγχεῖμενον γ Alex^P(111.9–10) : εἰ μὴ αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητὸν ἔσται συγχεῖμενον C^a : οὐδ' αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθητὸν συγχεῖμενον Z^a

Ce passage, qui développe l'aporie initiale au sujet de la divisibilité des qualités sensibles, comprend deux difficultés textuelles importantes, où une partie non négligeable des manuscrits conservés transmet un texte sensiblement plus court que les autres. Dans la plupart des cas, les éditeurs les plus récents ont à chaque fois préféré la *lectio longior*, avec γ en 445^b8–9, puis avec la branche de E en ^b13–14. La prise en compte de P vient ici soutenir dans les deux cas la leçon qui est sinon principalement attestée par le manuscrit E . Je signale d'emblée qu'Alexandre semble dans les deux cas, même s'il ne reste pas particulièrement proche du texte de Aristote, lire le texte que l'on trouve aujourd'hui dans les manuscrits de γ .

EC ^c Mi+P	γ Alex
<p>ποιητικὸν γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως [ᵇ8] (τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα), ὥστ' ἀνάγκη [ᵇ9] τὴν τε αἴσθησιν εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-[ᵇ10]γεθος αἰσθητὸν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄρα̃ν, μὴ ποσὸν [ᵇ11] δέ). εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναί τι σῶμα μηδὲν [ᵇ12] ἔχον χρῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, ὥστ' [ᵇ13] οὐδ' αἰσθητὸν ὅλως· ταῦτα γὰρ τὰ αἰσθητά. τὸ ἄρ' αἰσθη-[ᵇ14]τὸν ἔσται συγκείμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν. ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [ᵇ15] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.</p>	<p>ποιητικὸν γὰρ ἐστὶν ἕκαστον αὐτῶν τῆς αἰσθήσεως [ᵇ8] (τῶι δύνασθαι γὰρ κινεῖν αὐτὴν λέγεται πάντα), ὥστ' ἀνάγκη [ᵇ9] εἰ ἢ δύναμις καὶ τὴν αἴσθησιν εἰς ἄπειρα διαιρεῖσθαι καὶ πᾶν εἶναι μέ-[ᵇ10]γεθος αἰσθητὸν (ἀδύνατον γὰρ λευκὸν μὲν ὄρα̃ν, μὴ ποσὸν [ᵇ11] δέ). εἰ γὰρ μὴ οὕτως, ἐνδέχοιτ' ἂν εἶναί τι σῶμα μηδὲν [ᵇ12] ἔχον χρῶμα μηδὲ βάρος μηδ' ἄλλο τι τοιοῦτον πάθος, ὥστ' [ᵇ13] εἰ μὴ αἰσθητὸν, τὸ ὅλον [ᵇ14] ἔσται συγκείμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν. ἀλλ' ἀναγκαῖον· οὐ [ᵇ15] γὰρ δὴ ἔκ γε τῶν μαθηματικῶν.</p>

En 445^b9, la famille γ transmet une clause supplémentaire, εἰ ἢ δύναμις, qui contribue à rendre plus facilement intelligible le passage de l'objet de la sensation à la sensation elle-même. Quelle que soit la leçon adoptée, l'inférence globale est que, si l'on suppose que les qualités qui servent d'objet à la perception sont infiniment divisibles, alors, étant donné qu'elles se définissent par leur capacité à mettre en mouvement la perception, il suit que la perception doit aussi être divisible de cette manière. Si c'est le cas, toute grandeur, si petite soit elle, devra être perceptible, parce qu'elle présentera toujours ces qualités qui produisent la perception. Aristote interrompt là, en 445^b11, le développement de la première branche de l'aporie, sans doute parce qu'il lui semble évident qu'une impossibilité a été atteinte, dans la mesure où il est clair, empiriquement, que l'on ne peut pas percevoir une grandeur en-deçà d'un certain seuil (il nous est impossible de voir une fourmi minuscule dans l'immensité du ciel, quoi qu'en pense Démocrite : *An.* II.7, 419^a15–17).

Les deux leçons transmises aboutissent à des constructions syntactiques et logiques différentes. Selon celle attestée dans *E* et *P*, Aristote pourrait donner l'impression, assez inquiétante, de déduire directement de la proposition selon laquelle chacun des attributs perceptibles des corps (couleur, saveur, poids, chaleur, *etc.*) a la capacité de produire une sensation, deux conséquences (τε ... καὶ), à savoir que la sensation est divisible à l'infini et que toute grandeur est perceptible. Il est toutefois évident qu'il manque des prémisses à l'argument (un syllogisme requiert au moins deux prémisses), il faut en réalité lire cette section en continuité avec la formulation initiale de l'aporie (445^b3–7), qui s'interroge sur la validité de la thèse selon laquelle les attributs perceptibles seraient, comme les corps, divisibles à l'infini. Aristote est ici en train de supposer que cela est vrai, et il en présente les conséquences. Je reconstruis l'argument ainsi.

- (1) Tout corps est divisible à l'infini.
- (2) Tout corps possède un attribut perceptible.
- (3) Les attributs perceptibles du corps sont divisibles à l'infini en demeurant perceptibles. [apparemment déduit de 1 et 2]
- (4) Un attribut perceptible d'un corps est une propriété d'un corps capable de produire une perception dont il est l'objet.
- (5) Si l'objet d'une perception est divisé, la perception elle-même est divisée.
- (6) La perception est divisible à l'infini. [3, 4, 5]
- (7) Certains attributs perceptibles des corps sont tels que, s'ils sont perçus, la grandeur du corps ou de la partie du corps qui les possède est perçue.
- (8) Ces attributs perceptibles des corps sont divisibles à l'infini en demeurant perceptibles. [3, 7]
- (9) Une grandeur m est perceptible si et seulement si elle peut appartenir à un corps possédant un attribut perceptible dont la perception implique la perception de la grandeur m .
- (10) Toute grandeur est perceptible. [1, 7, 8, 9]

Il suffit donc de comprendre les deux conséquences introduites par ὥστε en 445^b8, non seulement par rapport aux propositions qui les précèdent immédiatement dans le texte, mais plus largement en lien avec l'aporie qui vient d'être introduite pour obtenir un texte dont la logique est irréprochable.

La leçon de γ comporte une protase conditionnelle supplémentaire en 445^b9. La priorité est d'abord de saisir où finit la protase et où commence l'apodose. L'emploi du nominatif (ἡ δύναμις), par opposition aux accusatifs qui suivent, régis par ἀνάγκη, impose de la réduire aux mots εἰ ἡ δύναμις, qu'il faut comprendre en suppléant mentalement εἰς ἄπειρα διαιρεῖται. La protase vient donc rappeler que la sensation n'est divisible à l'infini que si la δύναμις l'est. Au vu du contexte, le mot renvoie, non pas à la puissance sensitive de l'âme, mais, dans l'esprit du δύνασθαι précédent, à la capacité de l'activer qui réside dans l'objet perceptible. Alexandre effectue exactement la même transition de la δύναμις de l'objet à l'αἴσθησις correspondante²²³, ce qui rend très probable qu'il ait lu ces mots dans son exemplaire (il ne signale pas de variante). La clause supplémentaire de γ a été retenue principalement par FÖRSTER (1938) et W. D. ROSS (1955b), après avoir été défendue par WENDLAND (1902) sur la base notamment de la paraphrase d'Alexandre, alors qu'elle était laissée de côté par BEKKER (1831) et BIEHL (1898). Si l'on part du principe que le commentaire d'Alexandre est indépendant de la transmission manuscrite, ce qui est le cas de Wendland, Förster et Ross, le fait que celui-ci donne l'impression de se fonder sur la leçon de γ est en effet une bonne raison de la retenir.

223. Cf. 110.15–18 : εἰ δὲ ἐπ' ἄπειρον συνδιαιρεῖται τοῖς σώμασι τὰ πάθη, καὶ ἡ δύναμις, καθ' ἣν κινητικὰ τῶν αἰσθήσεων ἐστίν, ἐπ' ἄπειρον καὶ ἡ κατ' ἐνέργειαν αἴσθησις αὐτῶν διαιρεθήσεται.

Du point de vue de la logique de l'argument, les deux leçons sont acceptables et reviennent à la même structure. La différence consiste en ceci que la leçon de γ place un accent supplémentaire sur le rôle de la prémisse relative à la capacité des attributs perceptibles de produire une perception, ce qui n'est pas rendu nécessaire par la progression de l'argument, pas plus que cela ne la contredit. Comme il n'y a pas de raison particulière qui aurait pu conduire à une omission des mots $\epsilon\acute{\iota} \eta \delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\mu\iota\varsigma$ au sein du reste de la transmission, la fonction de cette clause rend son apparition au sein de γ suspecte : elle ressemble fort à une interpolation destinée à rendre plus claire la logique du passage. La leçon de γ donne également $\kappa\alpha\acute{\iota}$ au lieu de $\tau\epsilon$ en 445^b9. On pourra toujours supposer que la chose est purement accidentelle. Je note toutefois que, si l'on vient de lire une protase relative à la $\delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\mu\iota\varsigma$ qui met en valeur le fait que celle-ci possède la même propriété que l' $\acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\varsigma$, il est extrêmement naturel de s'attendre à lire $\kappa\alpha\acute{\iota}$ devant les mots $\tau\eta\nu \acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$ (« si la capacité est divisible à l'infini, la perception l'est aussi »). Le changement s'explique donc très bien de $\tau\eta\nu \tau\epsilon \acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$ vers $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\eta\nu \acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$ en raison de la clause supplémentaire dans γ . À l'inverse, si l'on lit le texte sans cette protase conditionnelle, il n'y a pas grande raison de vouloir changer $\kappa\alpha\acute{\iota} \tau\eta\nu \acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$ en $\tau\eta\nu \tau\epsilon \acute{\alpha}\lambda\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$, étant donné qu'il est limpide que les deux $\kappa\alpha\acute{\iota}$ sont alors coordonnés l'un à l'autre. Enfin, l'autorité conjointe de β et de la branche de *E* prime sur celle de γ , même lorsqu'il semble qu'Alexandre lise la leçon de cette famille. Il faut pour ces trois raisons donc retenir ici la *lectio brevior*.

Les éditeurs ont ensuite, à ma connaissance, unanimement retenu la leçon qui leur était connue par *E* et sa branche en 445^b13–14. La supériorité de la leçon de *E*, qui est, à peu de choses près, confirmée par celle du manuscrit *P*, est assez flagrante. Si on lit un tel texte, Aristote est en train d'explorer la seconde branche de l'aporie, qui découle de la supposition selon laquelle les affections perceptibles des corps ne seraient pas divisibles à l'infini ($\epsilon\acute{\iota} \gamma\grave{\alpha}\rho \mu\grave{\eta} \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma$, 445^b11). Supposons que les corps sont divisibles à l'infini mais que leurs attributs perceptibles ne le soient pas. Il en suit que, à partir d'un certain niveau de petitesse, les corps seraient dépourvus de la moindre qualité que l'on puisse percevoir, si bien que toute grandeur en-deçà de ce seuil serait imperceptible. Or tout corps perceptible peut être divisé en parties dont la grandeur est inférieure à ce seuil. On aboutit donc à une discontinuité très problématique entre les corps perceptibles, et, sinon leurs composants, du moins leurs parties obtensibles par division, qui seraient en dernière instance imperceptibles. Aristote clôt son propos par une pointe qui est très probablement antiplatonicienne, selon laquelle il n'y a aucun sens à vouloir composer les corps perceptibles à partir d'entités mathématiques (comprendre : car les entités mathématiques doivent en fait leur existence à ces mêmes corps et ne sont absolument pas premières par rapport à eux). Ce serait là une manière erronée de résoudre cette discontinuité, en affirmant qu'il y a au fondement des qualités perceptibles des grandeurs mathématiques qui peuvent être imperceptibles.

Si l'on lit le texte proposé par γ , l'argument devient plus condensé, d'une manière qui

met à distance la thèse de l'imperceptibilité des corps en-deçà d'une certaine grandeur. L'inférence de l'absence d'attribut perceptible d'un corps à l'imperceptibilité du corps lui-même est passée sous silence, il n'est plus affirmé qu'un tel corps sera imperceptible que dans le cadre d'une protase conditionnelle (εἰ μὴ αἰσθητὸν). Par ailleurs, on lit en ce cas la mention d'une totalité (τὸ ὅλον) dont il est difficile de percevoir le sens exact. Il serait assez naturel de tenter de lire en texte en donnant pour sujet implicite à la clause εἰ μὴ αἰσθητὸν quelque chose comme τοῦτο τὸ σῶμα (celui désigné par τὸ σῶμα en 445^b11), mais alors on ne voit pas du tout de quelle totalité il est question (il pourrait s'agir de l'ensemble des corps, mais l'argument n'a pas besoin de s'élever au plan cosmique pour être opérant). On préférera alors comprendre que c'est ce corps sans attribut perceptible qui est désigné par τὸ ὅλον, ce qui implique de donner pour sujet à εἰ μὴ αἰσθητὸν quelque chose comme ὅτιοῦν τῶν παθῶν τούτων. Le problème est alors que cela n'aboutit pas à une absurdité aussi nette qu'avec l'autre leçon : on a simplement par là dit qu'un corps sans attribut perceptible doit être constitué à partir de parties imperceptibles, ce qui paraît être une conclusion saine. Aristote affirmerait alors tout de go que cela est impossible en invoquant la secondarité des êtres mathématiques. Par contraste, la leçon précédente met en relief l'absurdité de cette situation, non pas au nom seulement d'une doctrine relative aux êtres mathématiques, mais au moyen de l'exhibition d'une contradiction interne à cette seconde branche de l'aporie : tout corps perceptible aura des éléments imperceptibles, le défi étant alors évidemment d'expliquer comment l'on peut passer de l'imperceptibilité à la perceptibilité.

La leçon de *P* et de *E* paraît donc supérieure du point de vue du sens, parce qu'elle aboutit à une difficulté plus forte à partir de l'hypothèse de l'indivisibilité des attributs perceptibles. Il reste à expliquer comment la leçon de *γ* aurait pu être obtenue à partir d'elle (dans l'autre sens, il est manifeste que l'on ne pourrait expliquer l'origine de celle-là qu'en supposant une quasi-réécriture du passage). Deux éléments sont pertinents : la saturation du contexte par des occurrences de l'adjectif αἰσθητός (trois en l'espace de deux lignes) et la proximité entre ὅλως et τὸ ὅλον. Je suppose alors qu'il y a, à l'origine de la leçon de *γ*, une corruption de ὅλως en τὸ ὅλον à laquelle se serait ajouté une sorte de saut du même au même autour de l'adjectif ayant abouti à quelque chose comme ὥστ' οὐδ' αἰσθητὸν τὸ ὅλον ἔσται συγχείμενον οὐκ ἐξ αἰσθητῶν. Comme cette syntaxe est quasi-impossible le copiste aura alors corrigé en introduisant une protase conditionnelle. Il ne fait guère de doute que c'est ce texte que lit également Alexandre d'Aphrodise²²⁴, ce qui n'a pas pourtant pas empêché, cette fois, les éditeurs précédents de s'accorder sur la nécessité de le rejeter.

224. Cf. *supra* p. 564, et 111.6–10 : εἰ γὰρ μὴ συνδιαροῖτο τὰ πάθη ἐπ' ἄπειρον καὶ αὐτὰ τοῖς σώμασιν, εἴη ἄν τινα μόρια τοῦ σώματος τοῦ τεμνομένου σώματα καὶ αὐτὰ ὄντα μηδὲν ἔχοντα μήτε χρῶμα μήτε βάρος μήτε ἄλλο τι πάθος αἰσθητὸν· ἀλλ' εἰ τοῦτο, ἔσται καὶ τὸ ἄλλο ὅλον μέγεθος συγχείμενον ἐξ οὐκ αἰσθητῶν οὐδ' ἐχόντων πάθος.

***Sens*. 6, 445^b27–29**

τὸ μὲν οὖν συνεχῆς εἰς ἄπειρα τέμνεται ἄνισα, εἰς δ' [ᵇ28] ἴσα πεπερασμένα· τὸ δὲ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχῆς εἰς πεπε- [ᵇ29]ρασμένα εἶδη.

27 ἄνισα ω Alex¹(114.21) : εἰς ἄνισα **C^cM** || **28** τὸ δὲ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχῆς **β[?](P)γ**

Alex^{1&P}(114.21, 115.4–5) : τὸ δὲ καθ' αὐτὸ μὴ συνεχῆς **EC^cMi**

Aristote vient d'introduire une nouvelle difficulté (445^b20–22), concernant le fait qu'il y ait un nombre limité d'espèces de chaque objet perceptible (autrement dit, qu'il y ait un certain nombre de couleurs, de sons, *etc.*, et non une infinité) dont il affirme que la résolution est liée à celle de la précédente, au sujet de la divisibilité des affections perceptibles (445^b3–7). Il commence par mettre en évidence l'existence d'une limite du spectre des qualités en question (445^b23–27) : chaque domaine perceptible est borné par un couple de contraires, comme le blanc et le noir dans le domaine du visible. C'est une condition nécessaire, mais non suffisante, s'agissant d'expliquer l'existence d'un nombre fini d'espèces intermédiaires. Il faut encore expliquer pourquoi le spectre continu que les extrêmes limitent se résoudrait en un tel nombre fini d'espèces. Aristote affronte donc ensuite les difficultés induites par cette continuité.

Les manuscrits présentent un léger désaccord à cet endroit : le texte oppose, selon la leçon de *γ* et de *P*, qui semble également lue par Alexandre et est unanimement suivie par les éditeurs, le continu à ce qui n'est pas par soi continu (mais peut tout de même être continu par accident²²⁵), τὸ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχῆς, ou, selon la leçon de la branche de *E*, le continu à ce qui est par soi non continu (ce qui équivaut à ce qui est par nature discontinu), τὸ καθ' αὐτὸ μὴ συνεχῆς. D'une certaine manière, cela revient au même : ce qui n'est continu que par accident est par soi discontinu. La première leçon, celle de *γ*, *P* et Alexandre, paraît tout de même nettement supérieure. Aristote va immédiatement dire qu'il y a bien une certaine continuité au sein des domaines sensibles (445^b29–30). La considération du non-continu par soi, autrement dit, du discontinu par soi, n'a aucune espèce d'intérêt dans cette perspective, il est absolument évident que cela se divisera en un nombre fini d'espèces, à partir du moment où l'on ne croit pas à l'existence d'un infini en acte. Par contraste, la continuité accidentelle est intéressante, parce que l'on ne sait pas encore de quelle manière les domaines sensibles sont continus. On peut alors comprendre qu'Aristote est en train de dégager deux options possibles concernant la divisibilité des domaines perceptibles, alors que, si l'on lit la leçon de *E*, l'une des deux options n'a aucune pertinence à l'égard de l'aporie.

225. On peut se faire une idée de ce qu'Aristote pourrait entendre par là, avec un critère sans doute plus matériel qu'ici, en considérant *Met.* Δ.6, 1016^a7–9 : καθ' αὐτὰ δὲ συνεχῆ ὅσα μὴ ἀφῆι ἔν· εἰ γὰρ θείης ἀπτόμενα ἀλλήλων ξύλα, οὐ φήσεις ταῦτα εἶναι ἐν οὔτε ξύλον οὔτε σῶμα οὔτ' ἄλλο συνεχῆς οὐδέν. Des pièces de bois collées les unes aux autres sont ainsi continues par accident.

Sens. 6, 445^b29–446^a7

ἐπεὶ οὖν τὰ μὲν πάθη ὡς εἶδη λεκτέον, ὑπ-^[b30]άρχει δὲ συνέχεια αἰεὶ ἐν τούτοις, ληπτέον ὅτι τὸ δυνάμει καὶ ^[b31] τὸ ἐνεργείαι ἕτερον· καὶ διὰ τοῦτο τὸ μυριοστημόριον λανθάνει [446^a1] τῆς κέγχρου ὀρωμένης, καίτοι ἡ ὄψις ἐπελήλυθεν, καὶ ὁ ἐν ^[a2] τῆι διέσει φθόγγος λανθάνει, καίτοι συνεχοῦς ὄντος ἀκούει τοῦ ^[a3] μέλους παντός· τὸ δὲ διάστημα τὸ τοῦ μεταξὺ πρὸς τοὺς ^[a4] ἐσχάτους λανθάνει. ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις αἰσθητοῖς ^[a5] τὰ μικρὰ πάμπαν· δυνάμει γὰρ ὀρατά, ἐνεργείαι δ' οὐ, ὅταν ^[a6] μὴ χωρισθῆι· καὶ γὰρ ἐνυπάρχει δυνάμει ἡ ποδιαία τῆι δίποδι, ^[a7] ἐνεργείαι δ' ἤδη διαιρεθεῖσα.

30 συνέχεια αἰεὶ ἐν τούτοις **a** (συνεχῆ καὶ **ηZ^a**, *connexio semper* Anon) : ἐν συνεχείαι, καὶ ἐν τούτοις **β(PΓ2**(*in continuitate et in hiis* Guil)), def. THUROT (1875), p. 411 ex Alex^c(116.16–18) || **31** τὸ μυριοστημόριον **β?(P)γ** : μυριοστημόριον **EC^cMi** : τὸ μυριομόριον **S¹W** || ^{a1} τῆς κέγχρου ὀρωμένον **β?(P)λμC^aW**(p.c.)i(p.c.) : τοῦ κέγχρου ὀρωμένον **ε*XN** : τῆς κέγχρου ὀρωμένης **C^cMi**(p.c.)**ξ** : τοῦ κέντρου ὀρωμένου **E** || **2** διέσει **ω** | διαίσει **E** : διαθέσει **N** : δέσει **ξ** || **3** τὸ τοῦ μεταξὺ **a** Alex^c(117.6) : τοῦ μεταξὺ **β?(P)** : τοῦτο τὸ μεταξὺ **Uηξ** : τὸ μεταξὺ **N** : τὸ τοῦ μεταξὺν **E** || **5** τὰ μικρὰ πάμπαν **β(P)EC^cM** : τὰ μικρὰ πάνυ **γι** | ὀρατά **EC^cMi** (*visibilia* Anon) : ὀραὶ αὐτά **β?(P)γ** : *visibilia ipsa* Guil | ἐνεργείαι δ' οὐ, ὅταν **β(P)E**(ἐνεργείαι)**C^cMi** : ἐνεργείαι δ' ὅταν **γ** || **6** μὴ χωρισθῆι **β(PΓ2**(*non separaverit* Guil)) : μὴ χωρὶς ἦι **EC^cMi** (*separata non sunt* Anon) : χωρισθῆι **γ** || **6–7** καὶ γὰρ ... διαιρεθεῖσα] susp. BIEHL (1898) || **7** διαιρεθεῖσα codd. (χωριθεῖσα Alex^p(117.16–17)) | διαιρεθείσει coni. BYWATER (1903), p. 243 : ἀφαιρεθεῖσα coni. W. D. ROSS (1955b)

Les nombreuses petites difficultés relatives au texte du passage n'entravent guère la saisie de son sens. Il s'agit pour Aristote de mobiliser la distinction de l'acte et de la puissance dans le cadre de la perception du continu. De nombreux éléments d'un tout continu échappent à notre perception lorsqu'ils ne se présentent pas à part du reste. Ils ne sont alors pas perçus en acte, bien qu'ils demeurent potentiellement perceptibles. Il n'est pas aisé de comprendre en quel sens cette observation se rapporte à la question du nombre limité d'espèces intermédiaires. La solution de facilité consiste à supposer l'existence de seuils perceptifs, en-deçà desquels nous ne percevons pas les variations sur une échelle continue (ce qui correspondrait au quart de ton dans le domaine sonore), mais Aristote semble avoir à l'esprit une conception plus profonde de ces espèces et de leurs relations à leurs intermédiaires, qui expliquerait pourquoi les mélanges des couleurs fondamentales ne donnent pas lieu à de véritables espèces de couleurs ²²⁶.

226. La solution fondée sur le recours aux seuils a été développée par SORABJI et KRETZMANN (1976), p. 80. Une version un peu différente a récemment été avancée par KALDERON (2015), p. 128 et suivantes, qui propose de prendre en compte la relativité des espèces par rapport au contexte perceptif. Il me semble que HOWTON (2017), qui consacre l'essentiel de son deuxième chapitre à cette question, a raison de refuser cette approche : la limitation du nombre d'espèces ne doit pas être attribuable seulement à des limitations de notre appareil perceptif, mais doit être liée à la nature de l'objet perçu.

Les leçons de α et de β en ^b30 sont admissibles. Elles impliquent néanmoins deux constructions syntaxiques très différentes. Si l'on lit le texte de α , ce qui est le cas de tous les éditeurs précédents, il faut construire ὑπάρχει δὲ συνέχεια αἰεὶ ἐν τούτοις comme la seconde clause introduite par ἐπεὶ. En revanche, si l'on suit β , on doit restreindre cette clause à ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείαι, dont le sujet est toujours τὰ πάθη, et construire la suite, καὶ ἐν τούτοις, avec ληπτέον, comme le fait très bien le copiste de *P*, à en juger par sa ponctuation²²⁷. Comment arbitrer entre les deux ? L'apport du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise me paraît ici difficile à intégrer. Il paraphrase deux fois cette clause dans une même section de son commentaire, en écrivant τῶι δὲ πάθη εἶναι τῶν συνεχῶν καὶ ἐν τοῖς συνεχέσιν ὑπάρχειν καὶ ἐν τούτοις τὸ εἶναι ἔχειν, κατὰ συμβεβηκὸς ἂν ἐκείνοις συνδιαροῖτο (116.11–12), puis δεῖ οὖν, φησὶν, ἐν τοῖς αἰσθητοῖς τοῖς ἐν συνεχείαι οὔσι λαμβάνειν ὅτι τὸ δυνάμει καὶ τὸ ἐνεργείαι ἕτερον (116.16–18). On pourrait se dire que la chose frappante est qu'il emploie les deux fois la préposition ἐν devant συνεχείαι ou τοῖς συνεχέσιν et qu'il doit donc l'avoir lue à cet endroit dans son exemplaire. C'est ce qu'observe THUROT (1875), p. 411, qui prend connaissance de manière un peu hâtive de la leçon de *P* et affirme de ce fait que l'exemplaire d'Alexandre avait pour leçon ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείαι αἰεὶ, καὶ ἐν τούτοις ληπτέον.

La situation est en réalité un peu plus complexe. Le terme συνέχεια est rare chez Aristote, qui ne l'emploie autrement jamais avec le verbe ὑπάρχειν ou la préposition ἐν. L'expression ἐν συνεχείαι n'est pas attestée avant la période romaine, où elle apparaît dans les textes philosophiques et scientifiques avec à peu près le sens de l'adjectif συνεχής ou de l'adverbe συνεχῶς (voir par exemple Plotin, III.7, 11.53 ou VI.1, 16.19). Il est donc possible que ce soit ce développement de l'usage de l'expression ἐν συνεχείαι qui explique son apparition dans β et chez Alexandre²²⁸. L'expression ὑπάρχειν ἐν συνεχείαι doit désigner ici le fait pour les affections, ou les espèces des affections, d'être continues les unes par rapport aux autres. Or elle ne peut revêtir ce sens que si ἐν συνεχείαι est déjà un syntagme familier. Autrement, comme le verbe ὑπάρχω avec la préposition ἐν a pour sens usuel, y compris chez Aristote, « appartenir à », « se trouver dans », et que le nom συνέχεια renvoie d'abord à la propriété d'être continu, ce qui ne saurait faire figure d'ensemble d'inclusion ou de sujet d'inhérence, cette expression est à peine compréhensible. Enfin, si l'on compare les deux leçons en se demandant laquelle a le plus de chances d'avoir été à l'origine de l'autre, le jeu entre αἰεὶ et καὶ pourrait ne pas être innocent. Si l'on suppose que

227. Contrairement à Guillaume de Moerbeke, si l'on en juge d'après l'édition de GAUTHIER (1985), où l'on lit *quoniam . . . existunt autem in continuitate et in hiis, sumendum quia quod potencia et quod actu aliud*.

228. Il est possible que la faute *deperditus* β vienne d'une annotation tirée du commentaire (ce qui serait un phénomène isolé au sein de la transmission du traité – la chose est particulièrement plausible si l'on suppose que le manuscrit *P* descend de *I*2, celui de Guillaume, car Guillaume donne aussi une traduction du commentaire d'Alexandre), mais il paraît également possible, étant donné que la préposition ἐν est déjà présente dans le contexte, que la faute ait eu lieu indépendamment du commentaire et qu'Alexandre ait employé une expression technique propre à son époque pour d'autres raisons.

la prévalence de l'expression ἐν συνεχείαι pendant l'Antiquité tardive aurait pu induire en erreur, alors il pourrait y avoir à l'origine de la leçon de β quelque chose comme ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείαι ἀεὶ ἐν τούτοις ληπτέον. Celle-ci présente une difficulté relative à la démarcation entre la clause régie par ὑπάρχει et celle gouvernée par ληπτέον, laquelle est rendue flagrante par la répétition de la préposition ἐν. Comme il ne saurait être question de lire ὑπάρχει δὲ ἐν συνεχείαι ἀεὶ ἐν τούτοις d'une traite, il se pourrait que ce soit une considération de ce type qui ait conduit à une transformation de ἀεὶ en καί, de manière à mieux marquer cette délimitation.

L'expression au sujet de la dix-millième partie du grain de millet, en 445^b31–446^a1, a grandement perturbé les copistes, qui n'ont pas bien su quel devait être le genre de κέγχρος, à l'orthographe déjà peu commode (le copiste de *E* semble même avoir perdu pied au point d'écrire le mot κέντρον), et ont également hésité au sujet de l'accord du participe. L'exemple n'est pas du tout innocent de la part d'Aristote, car il est tiré tout droit de l'un des paradoxes de Zénon d'Élée au sujet du continu, lequel aurait mis Protagoras au défi d'expliquer le son produit par la chute du grain à partir de celui, inaudible, que produisent ses parties infimes²²⁹. Quoi qu'il en soit, Aristote emploie systématiquement κέγχρος au féminin (voir *Phys.* IV.12, 221^a22–23 ; VII.5, 250^a20 ; *Cat.* 6, 5^b18 & 22), ce qui est également le cas dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (116.21–23 ; 117.24), alors que le nom est parfois masculin chez d'autres auteurs. Le féminin que l'on trouve dans une bonne moitié de γ , *P*, ainsi que dans la famille de *C*, est par conséquent recommandé ici. Les éditeurs, depuis 1831, ont ensuite systématiquement retenu le participe féminin au génitif, ὀρωμένης (à rapporter à τῆς κέγχρου), en dépit du fait qu'il puisse paraître *facilior* par rapport à ὀρωμένον (à rapporter à τὸ μυριοστημόριον et à construire avec λανθάνει). Le raisonnement sous-jacent est que, puisqu'Aristote est en train de dire que l'on ne s'aperçoit pas de cette partie infime, il ne peut pas la présenter comme quelque chose que l'on voit : c'est la totalité qui est vue, et non pas sa partie inaperçue. La forme ὀρωμένον peut ainsi paraître contrevenir à l'opposition entre λανθάνει et καίτοι ἡ ὄψις ἐπελήλυθεν, comme ensuite entre λανθάνει et ἀκούω (446^a2). Cette gêne est cependant, à mon humble avis, Aristote va préciser les choses en introduisant la distinction de l'acte de la puissance, mais il joue du paradoxe ici en suggérant à la fois qu'une partie aussi petite est vue et qu'elle ne l'est pas.

On pourrait éventuellement se demander si l'on ne devrait pas conjecturer quelque chose comme ὀρατὰ αὐτά en 446^a5, au vu de la traduction révisée de Guillaume de Moerbeke (*visibilia ipsa*), ce qui expliquerait bien les variantes de la branche de *E* et de γ . On ne peut cependant pas exclure que Guillaume ait simplement ajouté *ipsa* à la *vetus* parce qu'il lit αὐτά dans l'un de ses exemplaires. J'en reste donc aux leçons des manuscrits. En ce cas, celle de la branche de *E* paraît un peu meilleure (notamment au vu des formulations en 446^a11–13 et 17–18) et est, dans une certaine mesure, soutenue par la

229. Voir *Phys.* VII.5, 250^a19–25, et le commentaire de Simplicius à cet endroit (*In Phys.* 1108.18sq.).

manière dont Alexandre paraphrase le passage²³⁰. Cela requiert toutefois de supposer que la leçon de *P* ne serait pas issue ici de sa source β . La manière dont γ retombe ensuite sur ses pieds en 446^a5–6 mérite d'être remarquée. La négation initiale, après $\epsilon\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\acute{\iota}\alpha$ s'est perdue de concert avec la suivante : au lieu de dire que ces petits éléments ne sont pas perceptibles en acte à moins d'être séparés du reste, ce texte fait affirmer directement à Aristote qu'ils sont perçus en acte lorsqu'ils sont séparés. Le sens global est préservé au prix de la nuance. L'accord de *P* avec la branche de *E* atteste de l'authenticité des deux négations. Je préfère cependant retenir la leçon que l'on peut reconstruire comme étant celle de β , $\acute{\omicron}\tau\alpha\nu\ \mu\eta\ \chi\omega\rho\iota\sigma\theta\eta\iota$, parce que, si elle est identique à celle de *E* du point de vue du sens, c'est celle qui explique le mieux les deux variantes que l'on trouve dans la branche α ²³¹.

Bien que les manuscrits soient pour une fois tous d'accord, il y a une petite difficulté de construction au sujet du participe $\delta\iota\alpha\rho\epsilon\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha$ en 446^a7. L'idée générale est claire : la ligne d'un pied n'est présente qu'en puissance dans celle de deux pieds, c'est lorsqu'elle en est séparée qu'elle est perçue pour elle-même. C'est ce que comprend Alexandre, et il utilise précisément le participe que l'on aimerait pouvoir lire ici, $\chi\omega\rho\iota\sigma\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha$ (117.15–16). On a en effet eu l'impression que $\delta\iota\alpha\rho\epsilon\omega$ convient assez mal, en ce qu'il désignerait proprement la division du tout en ses parties, et non la singularisation de l'une de ses parties. BYWATER (1903) a proposé de faire porter le participe et la division sur la ligne de deux pieds, tandis que W. D. ROSS (1955b) a opté pour un autre participe exprimant l'abstraction propre au statut des entités mathématiques chez Aristote. Je ne pense pas que la difficulté soit si grave qu'il faille retoucher le texte transmis, car la ligne d'un pied a bien été obtenue par division. Il s'agit peut-être d'un léger écart entre la langue grecque et la nôtre : Aristote utilise souvent le verbe $\delta\iota\alpha\rho\epsilon\omega$ d'une manière qui le rapproche, au lieu de ce qui relève pour nous l'action de diviser, qui porte sur la totalité, plutôt de celle de distinguer, qui porte sur les parties, et annonce ainsi régulièrement qu'il va « diviser » les espèces d'un genre, ce qui veut dire qu'il va identifier quelles sont ses espèces constituantes²³². Ce sens convient parfaitement ici.

230. Cf. 117.13 : $\tau\acute{\alpha}\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \mu\iota\kappa\rho\acute{\alpha}\ \mu\acute{o}\rho\iota\alpha\ \tau\acute{\alpha}\ \epsilon\nu\ \tau\omicron\iota\varsigma\ \alpha\iota\sigma\theta\eta\tau\omicron\iota\varsigma\ \delta\upsilon\nu\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota\ \alpha\iota\sigma\theta\eta\tau\acute{\alpha}$.

231. G. R. T. ROSS (1906), p. 201, a tort, à mon avis, d'affirmer qu'Alexandre lit la leçon de γ parce qu'il finit lui aussi par écrire $\acute{\omicron}\tau\alpha\nu\ \chi\omega\rho\iota\sigma\theta\eta\iota$ en 117.16. Il faut bien voir qu'il est déjà passé à l'exemple de la ligne à ce moment de son commentaire. Les lignes précédentes suggèrent en réalité qu'il lit bien les deux négations ($\epsilon\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\acute{\iota}\alpha\ \delta\epsilon\ \mu\eta$, $\acute{\omicron}\tau\iota\ \mu\eta\delta\epsilon\ \tau\eta\nu\ \acute{\alpha}\rho\chi\eta\nu\ \kappa\epsilon\chi\acute{\omega}\rho\iota\sigma\tau\alpha\iota\ \mu\eta\delta\epsilon\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\ \kappa\alpha\theta'\ \alpha\upsilon\tau\acute{\alpha}$, 117.13–14). Il ne faut dans tous les cas surtout pas imiter les premiers éditeurs modernes, BEKKER (1831) et BIEHL (1898), comme le fait encore BOLOTIN (2021), p. 41 n. 101, et combiner les leçons transmises pour aboutir à $\epsilon\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\acute{\iota}\alpha\ \delta'\ \omicron\upsilon$, $\acute{\omicron}\tau\alpha\nu\ \chi\omega\rho\iota\sigma\theta\eta\iota$, ce qui est un contre-sens complet, comme les interprètes s'en sont assez vite rendu compte.

232. Voir BONITZ (1870)n s. v. $\delta\iota\alpha\rho\epsilon\acute{\iota}\nu$, 179^b54–180^a1.

Sens. 6 & 7, 446^a13, 447^a18, 27 & ^b10

1. [446^a12] οὐδὲ τὸ τηλικούτον αἰσθητὸν [^a13] χωριστὸν ἔσται ἐνεργεῖαι αἰσθέσθαι
13 αἰσθέσθαι $\beta ?(\mathbf{P})\gamma$: αἰσθάνεσθαι $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$
2. [447^a17] ἑκάστου μᾶλλον [^a18] ἐστὶν αἰσθέσθαι ἀπλοῦ ὄντος
18 αἰσθέσθαι $\beta(\mathbf{P})$: αἰσθάνεσθαι α Alex^P(136.13)
3. [447^a26] ἀφανιεῖ γὰρ ὁμοίως ἢ ἑτέρα τὴν ἑτέραν, ἀπλῆς δ' οὐκ ἔστιν [^a27] αἰσθέσθαι
26 ἀφανιεῖ $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ Alex^P(138.5) : ἀφανίζει γ | ὁμοίως ἢ ἑτέρα $\beta ?(\mathbf{P})$: ἢ ἑτέρα ὁμοίως α Alex^P(138.5) | ἀπλῆς $\beta ?(\mathbf{PT}2 ?(\textit{simplicem}$ Guil)) γ Alex^P(138.5) : ἀπλῶς $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ (*simpliciter* Anon) || **27** αἰσθέσθαι $\beta ?(\mathbf{P})\gamma$ (ὁμοίως αἰσθέσθαι λ) : αἰσθάνεσθαι $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiN}$
4. [447^b9] τῆι μιᾷ δὲ ἅμα δυοῖν [^a10] μὴ ἐστὶν αἰσθέσθαι ἐὰν μὴ μειχθῆι
10 μὴ ω] οὐκ $\mathbf{N}\lambda$ edd. | αἰσθέσθαι ἐὰν $\beta(\mathbf{P})$: αἰσθάνεσθαι ἂν α

Dans ces quatre passages, qui traitent tous de la possibilité ou de l'impossibilité de percevoir quelque chose sous certaines conditions, l'hyparchétype β , représenté par le manuscrit P (qui ne confond pas l'aoriste et le présent en temps normal), transmet à chaque fois l'infinitif aoriste αἰσθέσθαι. Au sein de la descendance de l'hyparchétype α , on rencontre, soit uniquement l'infinitif présent αἰσθάνεσθαι (447^a18, ^b10), soit l'infinitif aoriste dans γ , en accord avec β et l'infinitif présent dans la branche de E , qui ne transmet en fait l'aoriste dans aucun de ces passages (446^a13, 447^a27). De prime abord, il semble donc y avoir de fortes chances pour que l'archétype ait contenu, comme aujourd'hui P , à chaque fois l'infinitif aoriste, et que celui ait été corrigé en un présent beaucoup plus trivial au sein de α , puis une seconde fois de manière plus systématique au sein de la branche de E . Au regard de la transmission, l'aoriste est supérieur. Encore faut-il pouvoir lui donner un sens convenable. Il est alors utile de se tourner vers les observations quant au texte de *Rhet.* faites par VAHLEN (1868), pp. 14–15²³³ : l'emploi de l'infinitif aoriste avec une valeur future, en particulier au sein de tournures exprimant la possibilité ou la croyance, est une particularité de la langue aristotélicienne. Comparer, entre autres, *Rhet.* II.8, 1386^a1, ὅταν ἔχη οὕτως ὥστ' ἀναμνησθῆναι τοιαῦτα συμβεβηκότα ἢ αὐτῶι ἢ τῶν αὐτοῦ, ἢ ἐλπίσαι γενέσθαι αὐτῶι ἢ τῶι τῶν αὐτοῦ ; II.5, 1383^b10, ὅταν ἐπιχειροῦντες ἢ μηδὲν ἂν παθεῖν μηδὲ πείσεσθαι ἢ κατορθώσειν οἴωνται ; II.19, 1392^a10, εἰ δυνατὸν ἄνθρωπον ὑγιασθῆναι καὶ νοσήσαι. Les quatre emplois relevés dans *Sens.* se conforment à ce modèle : ils concernent tous la possibilité et interviennent dans des contextes où l'on tire les conséquences d'une prémisse, si bien que le futur de l'indicatif est de surcroît légitimement employé dans deux d'entre eux (ἔσται, 446^a13 ; ἀφανιεῖ, 447^a26). Il convient par conséquent de ne pas chercher,

233. Signalé par BONITZ (ibid.), s. v. *Tempora verbi*, 754^a49–55.

comme cela a été fait par deux fois au sein d'une moitié de la transmission, à aplanir cet usage aristotélicien et de conserver systématiquement l'aoriste.

Sens. 6, 446^a16–20

ὅταν [^a17] δὲ δὴ ἐνυπάρχοντα οὕτως ποσάττα ἢ ὥστε καὶ ἐνεργεῖαι αἰ-^{[a}18]σθητὰ εἶναι, καὶ μὴ μόνον ὅτι ἐν τῷ ὄλῳ ἀλλὰ καὶ χωρὶς, [^a19] πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τὸν ἀριθμὸν καὶ χρώματα καὶ [^a20] χυμοὺς καὶ φθόγγους.

17 ὅταν δὲ δὴ $\beta(\mathbf{PT}2?(cum\ autem\ itaque\ Guil))\mathbf{EC}^c\mathbf{i}$ (ὅταν δὲ \mathbf{M}) : ὅταν δ' ἤδη γ : *aut enim* Anon | ἐνυπάρχοντα οὕτως πόσαττα ἢ $\beta(\mathbf{T}2(inexistencia\ sic\ quanta\ quedam\ sint\ Guil))$, ἐνυπάρχοντα οὕτως πῶς ἄττα ἢ \mathbf{P} : ἐνυπάρχει τούτῳ τοσαῦτα γ , def. WENDLAND (1902) p. 178 : ἐνυπάρχοντα οὕτω ἤδη πρὸς αὐτὰ ἢ $\mathbf{EC}^c\mathbf{M}$: ἐνυπάρχοντα τούτῳ τοσαῦτα \mathbf{i} : ἐνυπάρχει τινὶ καὶ ἅμα τοσαῦτα Alex^P(120.24) : *insunt ita ad ea* Anon : ἐνυπάρχοντα οὕτως πως ἄττα ἢ *dedit* BEKKER (1831) : ἐνυπάρχοντα οὕτω ἤδη τοσαῦτα ἢ *coni.* FÖRSTER (1942) : τὰ οὕτως ἐνυπάρχοντα ἤδη τοσαῦτα ἢ *prop.* W. D. ROSS (1955b) p. 222 | καὶ ἐνεργεῖαι α (*et actione* Anon) : ἐνεργεῖαι $\beta(\mathbf{PT}2(actu\ Guil))$ || 18 μόνον ὅτι $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{MiUW}$: μόνον γ | χωρὶς $\beta?(P)\gamma$: *χαριστῆ* \mathbf{E} : *χωρὶς* ἢ $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ || 19 τὸν ἀριθμὸν α : *τινα ἀριθμὸν* $\beta(\mathbf{PT}2(aliquem\ numerum\ Guil))$

Aristote est, depuis 446^a15, en train de conclure son traitement du problème introduit en 445^b21–22, concernant ce pourquoi il y a nombre fini d'espèces au sein de chaque domaine perceptif. Il commence par reconnaître l'existence d'une certaine forme de continuité dans ce champ, ce qui semble à ses yeux être rendu conciliable avec l'existence d'un nombre fini d'espèces par la nécessité de diviser chaque domaine de manière égale (445^b27–29). C'est à ce point qu'est introduite la distinction de la puissance et de l'acte : l'intervalle entre deux sons, par exemple, n'est pas toujours audible au sein d'un *glissando* continu, on l'entend en revanche si l'on entend séparément le point de départ et le point d'arrivée. Il est donc en un sens à la fois imperceptible et perceptible : il n'est perçu qu'en puissance lorsqu'il fait partie d'une totalité perçue, il est perçu en acte lorsqu'il est appréhendé à part. Cela n'est cependant pas suffisant pour justifier la thèse de l'existence d'un certain nombre de couleurs, de sons, *etc.*, puisqu'il semble alors que n'importe quelle nuance ou intervalle soit perceptible à condition de se présenter au sujet percevant dans un contexte de séparation. C'est sur cette condition de séparation que fait fond Aristote. Il n'est physiquement pas possible pour certaines nuances de persister face à un environnement où prédominent d'autres teintes (446^b7–9). L'exemple est celui d'une gouttelette de saveur présente dans l'immensité de l'océan : sa saveur propre ne pourra pas subsister face au goût de la mer. Elle n'aura pas le pouvoir, du fait de sa petitesse, de produire une sensation distincte. Ce n'est pas pour autant que cette saveur serait par nature imperceptible, ce qui serait absurde. Elle est perceptible en puissance, et même, en un certain sens, elle est perçue si l'on boit une portion d'eau où cette saveur est présente, mais, pour des raisons tenant à

la structure naturelle de l'univers, elle ne sera jamais perçue en acte comme différente de la saveur du corps qui l'englobe. Je comprends donc la solution d'Aristote au problème de la limitation du nombre d'espèces au sein de chaque champ sensoriel comme reposant à la fois sur l'existence de seuils de perceptibilité et sur une structuration qualitative donnée de l'univers perceptible.

C'est cette solution que ce passage a pour fonction de récapituler. La thèse centrale est qu'il existe des conditions pour qu'un objet soit perceptible de manière distincte (introduites par $\delta\tau\alpha\nu$, 446^a16) et que celles-ci rendent compte du fait que chaque domaine perceptible se divise en un nombre limité d'espèces ($\pi\epsilon\pi\epsilon\rho\alpha\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha \acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\gamma\chi\eta \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$, 446^a19). La formulation de la protase en 446^a16–17 posait problème aux éditeurs, qui en connaissaient surtout deux versions, celle attestée dans *E*, $\delta\tau\alpha\nu \delta\acute{\epsilon} \delta\eta \acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\nu\tau\alpha \omicron\upsilon\tau\omega \eta\delta\eta \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\alpha} \eta\iota$, et celle attestée dans γ , $\delta\tau\alpha\nu \delta' \eta\delta\eta \acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota \tau\acute{\omicron}\upsilon\tau\omega\iota \tau\omicron\sigma\alpha\upsilon\tau\alpha$, laquelle semble être lue par Alexandre d'Aphrodise²³⁴. Aucune des deux variantes ne donne en effet un sens particulièrement satisfaisant. Au sein de la leçon de γ , la référence du pronom $\tau\acute{\omicron}\upsilon\tau\omega\iota$ est obscure. On devine qu'il doit s'agir de l'objet ou du corps auquel appartiennent les attributs que l'on perçoit, mais le contexte ne mentionne rien de tel et il n'en a pas vraiment été question jusqu'à présent. La leçon de la branche de *E* fournit l'adverbe $\omicron\upsilon\tau\omega$, ce qui paraît déjà plus intéressant (une corruption en $\tau\acute{\omicron}\upsilon\tau\omega\iota$ s'expliquant en outre assez bien du fait de la présence du participe $\acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\nu\tau\alpha$, qui conduit à penser au sujet d'inhérence). En revanche, le sens de l'expression $\pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\alpha}$ (au lieu de $\tau\omicron\sigma\alpha\upsilon\tau\alpha$) est obscur. Elle semble faire dire au texte que ce sont les relations entre attributs perceptibles eux-mêmes qui déterminent leur perceptibilité. On peut sans doute, avec un peu d'ingéniosité, rendre cela compatible avec ce qui précède, mais l'on ne peut pas échapper au constat selon lequel cela ne correspond pas à la manière dont les conditions de perceptibilité sont exprimées auparavant : il est question d'inclusion au sein d'une totalité et de séparation, et non pas de relation en général, encore moins du type réflexif.

Les éditeurs ont donc eu tendance à avancer des conjectures qui empruntaient des éléments à ces deux leçons, dont aucune ne leur a paru pleinement satisfaisante par elle-même. Il y avait cependant un terme manquant au sein de leur raisonnement, à savoir la reconstruction du *deperditus* β , laquelle est ici possible à partir de deux témoins, le manuscrit *P* et la traduction révisée de Guillaume de Moerbeke. Le manuscrit *P* donne la leçon $\delta\tau\alpha\nu \delta\acute{\epsilon} \delta\eta \acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\nu\tau\alpha \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma \pi\acute{\omega}\varsigma \acute{\alpha}\tau\tau\alpha \eta\iota$, ce dont Bekker s'est inspiré. La traduction donne *cum autem itaque inexistencia sic quanta quedam sint*, ce qui donnerait en grec, mot à mot, $\delta\tau\alpha\nu \delta\acute{\epsilon} \delta\eta \acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\nu\tau\alpha \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma \pi\omicron\sigma\acute{\alpha}\tau\tau\alpha \eta\iota$. Au vu du fait que la *vetus* est *aut enim insunt ita ad ea* (ce qui correspond en gros à la leçon de la branche de *E*), il ne fait aucun doute que Guillaume a eu recours à un exemplaire grec pour la rectifier. Or celui-ci paraît extrêmement proche, par opposition au reste de la transmission, de *P*, si bien que

234. À en juger par sa paraphrase en 120.23–121.1 : $\delta\tau\alpha\nu \mu\acute{\epsilon}\nu \omicron\upsilon\tau\omega\nu \tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha \tau\acute{\alpha} \kappa\alpha\theta' \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\alpha} \delta\iota\alpha\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omicron\nu\tau\alpha \tau\eta\nu \acute{\alpha}\acute{\iota}\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu \acute{\epsilon}\nu\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota \tau\iota\nu\iota \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\mu\alpha \tau\omicron\sigma\alpha\upsilon\tau\alpha \acute{\omega}\varsigma \eta\delta\eta \kappa\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\nu \tau\acute{\omicron} \acute{\epsilon}\xi \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\omega}\nu \tau\eta\nu \acute{\alpha}\acute{\iota}\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu \delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\sigma\theta\alpha\iota$.

l'on peut légitimement en conclure que sa traduction reflète fidèlement ce qu'il lisait dans son exemplaire appartenant à β , nommé ici $\Gamma 2$. On a alors deux leçons disponibles à partir desquelles reconstruire le texte du *deperditus* β . Celles-ci divergent sur deux points. Dans les deux cas, il est clair qu'il s'agit de simples erreurs de transcription. Le premier concerne $\pi\omega\varsigma$ ἄττα dans P et *quanta quedam* chez Guillaume, que je comprends comme la traduction de $\pi\sigma\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$, avec cette même forme ancienne de l'enclitique²³⁵ (plutôt que $\pi\sigma\acute{\alpha}$ τινά). Au vu de la redondance entre $\pi\omega\varsigma$ (même compris comme $\pi\omega\varsigma$) et οὕτως, il paraît préférable de considérer que c'est la seconde qui remonte à l'ancêtre commun, d'autant plus qu'une telle tournure s'est pas sans parallèle chez Aristote²³⁶. Le second concerne le mot avant ὥστε en 446^a17. Je donne à nouveau la préférence à Guillaume, parce que l'alternative ouverte par la leçon de P n'a aucun sens ici. La leçon du *deperditus* β est donc ὅταν δὲ δὴ ἐνυπάρχοντα οὕτως πόσαττα ἦι.

Il convient alors de la comparer aux deux leçons attestées dans la branche α . La première observation est que les trois demeurent proches sur le plan paléographique, suffisamment pour que l'on puisse s'imaginer qu'elles puissent être issues les unes des autres. À la différence des deux autres, celle de β me paraît donner un sens satisfaisant : il faut que les objets de la perception soient présents selon une certaine détermination quantitative pour qu'ils soient perceptibles en acte. On pourrait trouver à redire à la mention de quantités πόσα, au nom du fait que les objets fondamentaux de la perception sont des qualités, mais le contexte a déjà déterminé ceux-ci de manière quantitative en lien avec leur perceptibilité (τὸ τηλικούτον αἰσθητὸν, 446^a12), à tel point qu'Aristote est désormais en train de parler de grandeurs et d'affections en général (ἔνια μεγέθη καὶ πάθη, 446^a15). Le contexte rend donc acceptable que l'on parle de quantités, dans la mesure où il s'agit des quantités d'attributs perceptibles. On peut alors expliquer à partir de la leçon de β le reste de la transmission. La séquence $\pi\sigma\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ n'a pas été comprise, peut-être en raison de l'enclitique, ou alors du fait d'une gêne face à la mention de quantités, le *deperditus* α semble l'avoir transmise sous une forme déjà corrompue, quelque chose comme πόσα αὐτά, dont le premier mot s'est ensuite corrompu en πρὸς dans la branche de E , tandis que, par haplographie, le copiste de γ a transcrit $\tau\sigma\alpha\upsilon\tau\alpha$. Ce n'est pas tout : le copiste de γ a également simplifié la construction en transformant la combinaison emphatique du participe avec la copule²³⁷ en un seul verbe, ἐνυπάρχηι. En outre, le jeu autour de l'adverbe ἦδη dans α s'explique également à partir de la prise en compte de β . Il est en effet présent après ὅταν (446^a16) dans γ , là où β donne ὅταν δὲ δὴ, tandis que

235. Cf. *supra*, p. 892.

236. Voir *Phys.* I.2, 185^a33–b2, à propos de Mélissos ($\pi\sigma\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ ἄρα τι τὸ ὄν· τὸ γὰρ ἄπειρον ἐν τῷ $\pi\sigma\acute{\omega}$ ι, οὐσίαν δὲ ἄπειρον εἶναι ἢ ποιότητα ἢ πάθος οὐκ ἐνδέχεται εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός, εἰ ἅμα καὶ $\pi\sigma\acute{\alpha}$ ἄττα εἶεν) ; *EN* V.8, 1133^a21–22, à propos de l'échange économique ($\pi\sigma\acute{\alpha}$ ἄττα δὴ ὑποδήματ' ἴσον οἰκίαι ἢ τροφῆι).

237. Kühner-Gerth II.1, §353.4 An. 3, pp. 38–39 : « *Soll der Verbalbegriff selbstständiger und nachdrücklicher hervorgehoben werden, so tritt an die Stelle des einfachen Prädikatsverbuns eine Umschreibung durch das Partizip ... mit der Kopula εἶναι* ». Exemple : εἰ δ' ἔστι τοῦτο οὕτως ἔχον, *Phèdre*, 245^e.

dans la branche de *E* on lit à la fois ὅταν δὲ δὴ et ἤδη, placé cette fois après οὕτω (445^a17). Que s'est-il passé ? L'archétype a pour leçon ὅταν δὲ δὴ, sans ἤδη, répondant à μὲν οὖν en 446^a15²³⁸. La séquence ΔΕΔΗ s'est corrompue en ΔΗΔΗ dans le *deperditus* **α**, mais la bonne leçon a été rétablie ailleurs, par exemple en marge. Le copiste de **γ** n'a recopié que le texte principal. Il semble s'être produit quelque chose de plus complexe dans l'ancêtre de la branche de *E*, où ἤδη a été réinséré à un nouvel emplacement. Il est possible qu'il y ait eu une étape intermédiaire où δὲ δὴ et ἤδη auraient échangé de place par rapport à **α**, de sorte que ce serait ἤδη qui se serait retrouvé en marge. Le copiste de l'ancêtre de *E* n'aura alors pas compris où placer ce mot, et l'aura introduit à l'endroit qui lui aura paru le plus plausible.

En 445^a19, au sein de l'apodose, la branche **β**, dont témoignent toujours *P* et la traduction de Guillaume, transmet πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τινὰ ἀριθμὸν, tandis que celle de **α** a pour leçon πεπερασμένα ἀνάγκη εἶναι τὸν ἀριθμὸν. La première leçon est inadmissible au vu du contexte : que l'on fasse débiter l'apodose à πεπερασμένα ou à ἀνάγκη²³⁹, le sens ne convient plus, car l'apodose signifierait que les couleurs, saveurs et sons sont nécessairement un certain nombre, ce qui paraît à la fois faux et hors de propos. En revanche, si l'on lit la leçon de **α**, la construction et le sens sont tout à fait satisfaisants : τὸν ἀριθμὸν est alors un accusatif de relation (« quant au nombre »)²⁴⁰, et l'apodose veut dire qu'il y a, sous ces conditions, un nombre limité de couleurs, de sons, etc., ce qui est la signification exigée par le contexte. La faute dans **β** pourrait s'expliquer par une dittographie du α (TONAAPIΘMON) qui aurait été mal corrigée.

Sens. 6, 446^a24–25

πρότερον γὰρ ἐγγύς αἰσθάνεται τι τῆς ὁσμῆς, καὶ ὁ ψόφος [^a25] ὕστερον ἀφικνεῖται τῆς πληγῆς.

24 πρότερον **β**?(**P**)**γ** : πρότερος **EC^cMi** (*prius* Anon Guil) : πρότερον **η** | ἐγγύς **β**?(**P**) : ὁ ἐγγύς **α** : *propius* Anon Guil | αἰσθάνεται τι **β**(**ΠΓ2**(*sentit aliquid* Guil)) : αἰσθάνεται **α** (*sentit* Anon) || **25** ὕστερον **ω**] ὕστερος **O^dS**

Aristote est en train, à partir de 446^a20, d'introduire une nouvelle aporie. Celle-ci repose sur le constat, énoncé ici, que, dans le cas de l'odeur et du son, il y a une transmission du sensible jusqu'au sens dotée d'une épaisseur temporelle : à un certain moment, l'objet sensible est parvenu au médium sans être encore parvenu jusqu'au sens. Il pose la question de savoir si cette situation vaut pareillement pour tous les sens, en particulier quant à la vue, laquelle s'exerce également à distance.

238. Voir DENNISTON (1954), p. 259.

239. Ce que fait néanmoins, par la ponctuation, BEKKER (1831), en dépit du fait que c'est la leçon de **α** qu'il retient.

240. Concernant cet usage de l'accusatif pour exprimer des déterminations quantitatives (avec ἀριθμός, μέγεθος, βάρος, μῆκος, entre autres), voir Kühner-Gerth II.1, §410.6 An. 20, p. 317.

Le sens du texte doit donc être que l'on flaire une odeur et que l'on entend un son d'abord de près, puis de loin. De ce point de vue, à peu près toutes les leçons transmises sont acceptables. La différence consiste principalement en ce que la leçon de α en 446^a24, ὁ ἐγγύς, repose sur un modèle recourant à deux observateurs distincts, l'un placé plus près et l'autre plus loin (il est sous-entendu qu'une personne plus éloignée ne flaire l'odeur que plus tard) par rapport à l'objet odorant, tandis que celle de β , connue seulement par le manuscrit *P*, ne mentionne pas explicitement d'observateur. La première substantive ainsi l'adjectif ἐγγύς, tandis qu'il faut le construire comme un adverbe avec la seconde²⁴¹. La leçon de β a de ce point de vue quelque chose de plus économique, ce qui peut paraître être confirmé par le contexte. La mention du même phénomène quant au son en 446^a24–25 n'invoque aucun observateur, Aristote affirme directement que le son se transmet selon un processus temporel. La situation d'un observateur n'est introduite que plus tard, lorsqu'Aristote fournit des exemples à l'appui de cette thèse (446^b6–9), ou lorsqu'il affine son aporie (διὸ καὶ ἔστι μὲν ὡς τὸ αὐτὸ ἀκούει ὁ πρῶτος καὶ ὁ ὕστερος καὶ ὁσφραίνεται, 446^b15–17). Les deux leçons invitent ainsi à envisager des dispositifs expérimentaux différents. Selon celle de α , il faut supposer au moins deux participants, peut-être même trois : ils se placent à des distances différentes de l'objet odorant (par exemple une fiole de parfum que l'on ouvre, ou de l'encens dont l'on déclenche la combustion) et signalent le moment où ils commencent à flairer son odeur, soit à eux-mêmes, soit à un tiers qui les observe. Aristote affirme que ces deux moments ne sont pas identiques, parce que l'observateur plus éloigné perçoit l'odeur plus tard. C'est là le dispositif qui paraît être sous-entendu en 446^b15–17. Selon la leçon de β , il s'agit plus simplement de dire que l'on perçoit plus tôt une odeur lorsque l'on est plus près de la source. Une telle affirmation peut se fonder sur l'expérience quotidienne : on remarque que, lorsque l'on est éloigné, l'odeur met davantage de temps à nous parvenir. Cela ne requiert pas un dispositif expérimental élaboré. C'est ce type de connaissance ordinaire que semble aussi présupposer la seconde partie de la phrase : chacun aura déjà remarqué qu'il arrive que l'on voie d'abord ce que l'on entend ensuite. Il paraît donc préférable, à ce stade initial de l'aporie, de voir cette thèse de la transmission temporelle exprimée de la même manière, très simple, quant au son et à l'odeur : on les perçoit d'abord de près et ensuite de loin. L'apparition de l'article peut s'expliquer par dittographie avec ϵ , facilité peut-être par l'absence d'un sujet et par le parallèle en 446^b15–17. Elle a conduit le copiste de l'ancêtre de la branche de *E* à corriger πρότερον en πρότερος.

Le *deperditus* β ²⁴² donne également une leçon différente de celle de α en ce qui concerne

241. L'usage adverbial de ἐγγύς est attesté chez Aristote et dans le *corpus*, cf. *Hist. An.* X.6, 612^a15 (προσιέναι γὰρ ἐγγύς, au sujet de la panthère qui chasse en dissimulant sa présence), *Mete.* I.10, 347^a33 (ἐγγύς ἀφίησι), ou II.4, 360^a36 (πᾶν ἰσχύει μᾶλλον ἐγγύς), ainsi que *Cael.* II.12, 292^b11 (ἀφικνεῖται ἐγγύς, mais le mot est supprimé par MORAUX (1965) au nom de son absence du commentaire de Simplicius). Voir également Xénophon, *Cynégétique*, 8.5 (προσιέναι ἐγγύς), 9.5 ou 9.20.

242. GAUTHIER (1985), p. 81, donne pour texte de la traduction de Guillaume de Moerbeke *sentit aliquis odorem*, ce qui donnerait en grec αἰσθάνεται τις τῆς ὀσμῆς, et non la même leçon que celle du manuscrit

l'environnement du verbe en 446^a24 : αἰσθάνεται τι τῆς ὀσμῆς, au lieu de αἰσθάνεται τῆς ὀσμῆς. Les deux leçons s'expliquent assez facilement comme des fautes, le pronom τι étant cerné par -ται et τῆς. Je vois deux manières de construire la leçon de β. On peut comprendre τι comme une sorte d'adverbe (« en quelque sorte »). Le problème est alors que cela n'est guère satisfaisant du point de vue du sens : pour que l'aporie ait un intérêt, il ne peut être question de suggérer que la perception de l'odeur en question n'est pas une véritable perception. On peut autrement faire de τι l'objet du verbe (« on sent quelque chose de l'odeur »²⁴³). C'est possible parce que l'objet du verbe αἰσθάνομαι peut être, en grec et chez Aristote, à l'accusatif ou au génitif. Le sens paraît alors davantage acceptable, à condition de comprendre qu'il ne s'agit pas de dire que l'on ne perçoit, en étant près, qu'une partie de l'odeur, par opposition à sa totalité, mais que c'est en étant près que l'on reçoit en premier les premières effluves odorantes. Le texte met alors l'accent sur le moment où l'on commence à sentir l'objet, un peu comme le verbe ἀφικνέομαι ensuite, afin d'insister sur le caractère temporel du processus de transmission.

Sens. 6, 446^b13–17

ἡ περὶ μὲν τὸν ψόφον καὶ τὴν ὀσμὴν τοῦτο συμ-^[14]βαίνειν εὐλογον· ὥσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, συνεχῆ ^[15] μὲν ἄλλως, μεριστὰ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις. διὸ καὶ ^[16] ἔστι μὲν ὡς τὸ αὐτὸ ἀκούει ὁ πρῶτος καὶ ὁ ὕστερος καὶ ὁσ-^[17]φραίνεται, ἔστι δ' ὡς οὐ.

13 τὸν ψόφον ω Alex^c(128.8) | τῶν ψόφων **P**(a.c.)**W**(p.c.) || **14** ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ β?(**P**) γ Alex^c(128.8–9) (*aer et aqua* Guil) : πᾶν ὕδωρ **EC^cMi** (*omnis aqua* Anon) || **15** ἄλλως, μεριστὰ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις β(**PT2**(*aliter, partibiles autem amborum motus* Guil)) : ἀλλ' ὅμως μεμερίσται ἀμφοτέρων ἢ κινήσις γ (μεμερίσται δ' ἀμφοτέρων η, ἀλλ' ὅμως μεμερίσται τούτων ἢ κινήσις Alex^c(128.9)) : μεμερίσται δ' ἀμφοτέρων ἢ κινήσις **E** : μεμερίσται δὲ ἀμφοτέρας αἰ κινήσεις Alex^{Yp}(129.9 codd., in ἀμφοτέρων ἢ κινήσις corr. edd.) : μεμερίσται δι' ἀμφοτέρων ἢ κινήσις **C^cMi** (non vert. Anon) || **16** αὐτὸ ω Alex^c(128.10, 129.22, 130.4) | αὐτοῦ **E** : om. **Z^a** || **16–17** ὁσφραίνεται α Alex^c(128.11, 130.1, 4) : ὡσφρατο β?(**P**)

La principale difficulté, quant au texte, concerne 446^b14–15. Le sens demeure clair. Aristote est en train de développer une réponse à l'aporie introduite en 446^a20 qui repose sur une asymétrie entre l'ouïe et l'odorat, d'une part, et la vision, d'autre part : les objets de ceux-là nous sont transmis selon un processus temporellement étendu, ce qui n'est pas le cas de celle-ci. Il cherche à fonder en raison cette asymétrie : le médium du son

P. Il faut cependant prêter attention à son appareil : cette leçon est extrêmement minoritaire au sein des manuscrits de la traduction, dont le texte standard est *sentit aliquid odorem*, c'est-à-dire ce qui correspond à la leçon de *P.* Il l'adopte cependant pour une bonne raison, parce que c'est celle que paraît lire Thomas d'Aquin, dont l'édition du commentaire est son objectif premier.

243. Pour une tournure comparable, voir Aristophane, *Ploutos*, 333–334 : δῆλος δ' ἐστὶν ὅτι τοῦ πράγματος ἀκήκοέν τι τῆι βαδίσει καὶ τῶι τάχει, « à son pas et à sa précipitation, il est clair qu'il a eu vent de l'affaire ».

comme de l'odeur, c'est-à-dire l'air ou l'eau, peut se diviser en parties contiguës, si bien que le changement issu de l'objet perçu, qui doit traverser ce médium, peut lui aussi être divisé de la même manière. On peut donc distinguer différentes parties de ce changement, qui s'accomplissent successivement dans le temps, de la même manière que l'on peut découper en phases temporelles le trajet d'un mobile se déplaçant le long d'une ligne. Un observateur situé plus près de l'objet perçu recevra alors ce changement plus tôt qu'un autre placé plus loin²⁴⁴. La transmission fournit principalement trois leçons différentes en 446^b14–15 : ὡσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, συνεχῆ μὲν, ἀλλ' ὅμως μεμέρισται ἀμφοτέρων ἢ κίνησις, celle de γ qui a été retenue par BEKKER (1831) ; ὡσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, συνεχῆ μὲν, μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων ἢ κίνησις, celle de la branche de *E* (corrompue en δι' ἀμφοτέρων dans une partie des manuscrits) qui a été retenue par les éditeurs suivants ; ὡσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, συνεχῆ μὲν ἄλλως, μερισται δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις, celle de β , d'après le témoignage du manuscrit *P* et de la traduction de Guillaume de Moerbeke²⁴⁵, qui n'a jamais été prise en compte auparavant. Alexandre d'Aphrodise a déjà en partie connaissance de cette situation. S'il cite d'abord le texte qui est pour nous peu ou prou celui de la branche γ (187.7–11), il signale aussi explicitement l'existence d'une variante qui semble correspondre pour nous à la leçon de la branche du manuscrit *E* (γράφεται καὶ οὕτως· ὡσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ συνεχῆ μὲν, μεμέρισται δὲ ἀμφοτέρων ἢ κίνησις, 129.8–9, selon le texte de WENDLAND (1901)), même si l'on peut entretenir un doute au sujet de la particule (on lit ainsi δέ dans *E* et presque tous les manuscrits du commentaire, mais διὰ dans la famille de *C*^c et un manuscrit du commentaire). Il donne toutefois aussi un paraphrase du passage plus ambiguë par rapport aux leçons transmises²⁴⁶ qui a même été rapprochée par THUROT (1875), pp. 413–414, de la leçon qu'il connaît du manuscrit *P*. Il faut en outre faire très attention au fait que, contrairement au texte corrigé par les éditeurs, la variante rapportée par Alexandre comprend dans les manuscrits ἀμφοτέραι αἰ κινήσεις (129.9) au pluriel, comme dans β , ce qui est difficilement incompatible avec le singulier μεμέρισται que les manuscrits du commentaire donnent en même temps au sein de la variante citée. Il est donc possible qu'il faille corriger le texte du commentaire, non pas en ἢ κίνησις, mais en μερισται, et que la variante à laquelle se réfère Alexandre ait originellement correspondu à la leçon de β plutôt qu'à celle de *E*.

Du point de vue du sens, toutes ces leçons fournissent quelque chose d'admissible. L'important est le contraste entre le fait que le son et l'odeur, comme l'air et l'eau,

244. On trouvera une bonne discussion des enjeux du passage chez JOHANSEN (1998), p. 140. Je ne traite pas ici de la question de savoir dans quelle mesure ce changement traverse réellement le médium, ni de sa relation à ce qui est effectivement perçu.

245. Cette phrase n'est pas traduite dans la *vetus*, il est donc certain que Guillaume a recouru à un exemplaire grec à cet endroit.

246. Cf. 128.15sq. : λέγει δέ· ὁ τε ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ, τὰ μεταξὺ τῆς τε ἀκοῆς καὶ τῆς ὀσφρήσεως, ... ὁμοίως ἀλλήλοις συνεχῆ ἔστι, τὸ μὲν ὕδωρ δηλονότι τῷ ὕδατι, ὁ δὲ ἀήρ τῷ ἀέρι ... αἰ μὲντοι κινήσεις αἰ ἐν αὐτοῖς γινόμεναι μεμερισμένως καὶ κατὰ μέρος γίνονται, πρώτου τοῦ πρώτου μέρους διατιθεμένου ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν, εἴθ' οὕτως διαδόσεως τῆς κατὰ τὴν κίνησιν γινομένης, ...

soient continus et le fait que leurs mouvements puissent être divisés. Les trois leçons sont relativement proches du point de vue de la paléographie, ce qui n'implique pas qu'elles aient toutes la même probabilité de remonter à l'archétype. Si l'on suppose que c'est le manuscrit *E* qui a conservé la leçon de l'archétype, μεμέρισται δ' ἀμφοτέρων ἢ κίνησις, alors il faut expliquer comment les mots ἀλλ' ὅμως sont apparus dans *γ* et ἄλλως dans *β*. On pourrait éventuellement tirer parti de la disparition de la particule δέ dans *γ* pour expliquer qu'un copiste aura ressenti le besoin d'une tournure adversative et qu'il aura artificiellement introduite celle-ci, peut-être en s'inspirant de son occurrence en 446^a13, mais cela ne vaudra pas pour *β*, où la particule est présente. On peut donc exclure d'emblée cette leçon (à moins de refuser l'indépendance de *β* et de *γ*), en dépit du fait que c'est elle qui a été privilégiée par les éditeurs modernes.

Restent alors les leçons de *β*, συνεχῆ μὲν ἄλλως, μερισται δὲ ἀμφοτέρων αἱ κινήσεις, et de *γ*, συνεχῆ μὲν, ἀλλ' ὅμως μεμέρισται ἀμφοτέρων ἢ κίνησις. On pourrait jouer au même jeu au sujet de la particule δέ, qui est présente dans *β* et dans *E* (ainsi que dans la variante rapportée par Alexandre) pour affirmer qu'elle remonte à l'archétype, ce qui tend à faire correspondre la leçon de l'archétype à celle de *β*. Le raisonnement n'est pas faux en ce cas (on supposera alors que la particule a été supprimée de *γ* parce qu'elle fait double emploi avec ἀλλ' ὅμως), mais il est un peu moins convaincant. On peut toujours tenter de défendre la leçon de *γ* comme celle de l'archétype en expliquant que l'expression ἀλλ' ὅμως a été perdue ou corrompue dans le reste de la transmission (par exemple si l'on suppose qu'elle n'est présente qu'en marge dans l'archétype), si bien qu'il aura fallu rétablir le contraste entre les notions de continuité et de séparabilité aussi bien dans la branche de *E* que dans l'hyparchétype *β*, auquel cas la particule δέ est la solution la plus évidente. Comparons toutefois les leçons de *β* et de *γ*. Le jeu entre l'adjectif μερισται, qui est aristotélicien²⁴⁷, et le parfait μεμέρισται tient évidemment à une haplographie ou à une dittographie. Le fossé entre ἄλλως ... δὲ et ἀλλ' ὅμως est plus profond, mais il se laisse malgré tout combler : dans un sens, on supposera, comme déjà indiqué, que la corruption de ἀλλ' ὅμως en ἄλλως a fait perdre la connexion syntactique indispensable et que, face à l'absence de la tournure adversative requise, le copiste aura rajouté la particule δὲ (tout comme au sein de la branche de *E*) ; dans l'autre sens, on supposera que ἄλλως s'est corrompu en ἀλλ' ὅμως, et que cette tournure déjà fortement adversative n'a pas pu coexister avec la particule δέ²⁴⁸, qui aura pour cette raison été supprimée du texte. Il faut alors trouver un critère qui permette d'arbitrer entre les deux. L'argument décisif me paraît reposer sur la construction de l'adverbe ἄλλως dans la leçon de *β*, qui est difficile, mais néanmoins intéressante. L'adverbe est, de prime abord, à rattacher au premier terme de l'opposition, συνεχῆ μὲν, en raison de la position de la particule δέ.

247. Voir par exemple BONITZ (1870), *s. v.* μερίζειν, 454^b48–52.

248. L'attestation la plus ancienne d'une combinaison de ἀλλ' ὅμως avec δέ se trouve à ma connaissance chez Plotin (V.3, 15.5).

Le contraste attendu, en particulier chez Aristote, devrait être entre οὕτως et ἄλλως. Pourquoi donc Aristote voudrait-il insister sur le fait que l'eau et l'air sont continus « par ailleurs » ? Le contexte suffit, à mon humble avis, à fournir la réponse. Aristote a, depuis 446^a20, donné plusieurs illustrations du fait que le processus de transmission de certaines affections perceptives présente une épaisseur temporelle, si bien qu'il est justifié de le diviser en parties temporellement distinctes (on perçoit plus vite les odeurs à mesure que l'on est proche de leur source, 446^a24 ; on voit le coup avant de l'entendre, 446^a24–25 ; Empédocle affirme que la lumière du soleil met du temps à parvenir à la Terre, 446^a26–27 ; en général, tout mouvement s'effectue en un certain temps, 446^a28–30 ; le transport des sons vocaux à travers l'air peut les déformer complètement, 446^b5–9). La divisibilité du médium du son et de l'odeur est donc, à ses yeux, déjà bien établie. Leur continuité est aussi une donnée élémentaire (les affections ne parviendraient pas jusqu'à nous si le médium n'était pas continu, elles n'effectuent pas des sauts d'une partie à une autre), mais elle n'a pas été soulignée jusqu'à présent. D'où l'emploi de l'adverbe ἄλλως : cette continuité est évidente, mais il n'y a pas de mal à la rappeler à son auditoire.

On peut à partir de là tenter de reconstituer ce qui s'est produit au sein de l'hyparchétype α et de sa descendance. Deux corruptions ont eu lieu de manière indépendante. La première concerne l'adverbe ἄλλως. On peut supposer qu'il a été mal déchiffré, ce qui l'a transformé en quelque chose d'autre, rendant le texte instable, par exemple en ἄλλ' ὅμως, si bien que les copistes ultérieurs ont eu à choisir entre ces mots et la particule δέ. Ce processus a manifestement déjà eu lieu à l'époque d'Alexandre d'Aphrodise, qui se retrouve confronté précisément à ce choix. La seconde corruption est une dittographie portant sur les deux premières lettres de l'adjectif ΜΕΠΙΣΤΑΙ, qui en a fait le parfait ΜΕΜΕΠΙΣΤΑΙ. Là aussi, elle est antérieure à la rédaction du commentaire. Comme la forme résultante est au singulier (et que la dittographie ne saute pas aux yeux, cet adjectif étant tout de même assez rare), il a fallu corriger le sujet en un singulier également. Cette deuxième étape est antérieure à la confection du *deperditus* α , mais elle pourrait être encore en cours dans la variante citée par Alexandre, qui associe un verbe au singulier avec un sujet féminin au pluriel. Il se pourrait cependant qu'il s'agisse d'une faute interne à la transmission du commentaire, car Alexandre a tendance à paraphraser cette phrase en parlant de mouvements au pluriel (voir 128.20), ce qui est du reste assez naturel, car le processus aboutissant à la perception du son n'est pas le même que celui qui aboutit à celle de l'odeur.

Sens. 6, 446^b27–28

περὶ δὲ τοῦ φωτὸς ἄλλος λόγος· τῶι ἐνεῖναι γάρ τι τὸ φῶς ἔστιν, [28] ἄλλ' οὐ κίνησίς τις.

27 τῶι ἐνεῖναι γάρ β (ΠΓ2(*per inesse enim* Guil^{NiNp}, *per unum ... esse*

Guil^{ξT})y(γρ.) Alex^{l&p}(131.20 τῶι γὰρ ἐνεῖναι, 132.8) : τῶι εἶναι γάρ **α** Alex^l(131.11) :
in eo enim quod aliquid est Anon Guil^ρ | τὸ φῶς **β**?(**P**)γ Alex^l(131.11 AP, 131.20) :
 φῶς **EC^cMi** Alex^l(131.11 V) || **28** κίνησις τις **β**?(**P**)γ Alex^l(131.12, 131.20) (*motus*
aliquid Guil) : κίνησις **EC^cMiUN** (*motio* Anon)

Le témoignage apporté par le commentaire d’Alexandre d’Aphrodise est rendu difficile à exploiter par le fait que, en son état actuel, le passage concerné figure, non pas dans un seul, mais dans deux *lemmata* successifs, dont le premier est en accord avec **α** (131.11) et le second, à quelques divergences mineures près, avec **β** (131.20). Il est difficile de croire que les deux sont authentiques. Je donnerais ma préférence au second, qui est beaucoup plus court, s’agissant de déterminer lequel reflète le plus fidèlement le texte de l’exemplaire d’Alexandre, parce que la paraphrase qui suit implique, sans ambiguïté possible, qu’il lit bien ἐνεῖναι avec **β**²⁴⁹. Il y a donc déjà là un argument de poids en faveur de la leçon de **β**.

Celle-ci a de surcroît déjà été adoptée par un certain nombre d’éditeurs, en dépit de son origine à leurs yeux douteuse, en raison de son sens apparemment supérieur²⁵⁰. La leçon attestée par les manuscrits de **α**, et adoptée par BEKKER (1831) et BIEHL (1898) en 446^b27, τῶι εἶναι γάρ τι τὸ φῶς ἐστίν, a en effet quelque chose d’assez décevant. On voit mal l’intérêt qu’il y aurait à insister sur le fait que la lumière « est bien quelque chose selon l’être », étant donné qu’il n’a jamais été question de nier sa réalité. On a pu de ce fait chercher à identifier un contraste implicite entre εἶναι et γίγνεσθαι, en anticipant la suite du texte où Aristote nie que la lumière soit une altération ou un mouvement local²⁵¹, mais un tel raffinement paraît déplacé au sein d’une remarque aussi laconique. Par comparaison, la leçon attestée au sein de **β** et qu’Alexandre donne dans son commentaire le sentiment de lire, τῶι ἐνεῖναι γάρ τι τὸ φῶς ἐστίν, dit quelque chose de plus intéressant, à savoir que la lumière dépend de la présence d’une certaine chose pour être. La chose en question a déjà été identifiée dans *Sens.*, en 439^a19–21 (ὅταν γὰρ ἦι τι πυρῶδες ἐν τῶι διαφανεῖ, ἡ μὲν παρουσία φῶς, ἡ δὲ στέρησις ἐστὶ σκότος), ainsi qu’en *An.* II.7, 418^b16–17 (πυρὸς ἢ τοιούτου τινὸς παρουσία ἐν τῶι διαφανεῖ), passage que cite aussi Alexandre : il s’agit du feu ou de ce qui possède une nature proche, dont la présence dans le milieu transparent produit la lumière et l’absence, l’obscurité. L’emploi de l’indéfini τι s’accorde d’ailleurs assez bien avec la prudence d’Aristote concernant cette identification : il se refuse en effet systématiquement d’assimiler ce qui produit la lumière au feu au sens strict, peut-être parce qu’il garde à l’esprit le cas de la lumière du soleil et des astres, laquelle n’est pas issue du feu à proprement parler. La dépendance de la lumière à l’égard de la présence

249. Cf. 132.8, où Alexandre cite *An.* II.7, 418^b16, pour montrer que la lumière résulte de la présence du feu ou de son analogue dans le transparent, et poursuit ainsi : ἦν παρουσίαν διὰ τοῦ ἐνεῖναι ἐδήλωσεν (où les manuscrits du commentaire transmettent presque unanimement ἐνεῖναι).

250. Voir notamment G. R. T. ROSS (1906), pp. 211–212, TRICOT (1951), p. 44 n. 4, et W. D. ROSS (1955b), pp. 223–224. La leçon est aussi adoptée par FÖRSTER (1942)

251. C’est la solution de Beare, *in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 3 *ad loc.*, déjà esquissée par G. R. T. ROSS (1906) p. 211.

d'un objet de cette nature la rapproche, en un certain sens, du mouvement, qui est, lui aussi, l'effet de l'action d'un autre objet, le moteur. Le contraste réside cependant en cela que la lumière ne requiert pas que ce dont elle dépend pour être enclenché un processus, mais seulement son inhérence au médium où elle apparaît immédiatement. L'opposition me paraît ainsi pertinente et supérieure, du point de vue du sens, à celle que l'on obtient avec la leçon du *deperditus a*.

Sens. 6, 446^b28–447^a6

ὅλως δὲ οὐδὲ ὁμοίως ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως [29] ἔχει καὶ φορᾶς· αἱ μὲν γὰρ φοραὶ εὐλόγως εἰς τὸ μετα-[30]ξὺ πρῶτον ἀφικνοῦνται (δοκεῖ δ' ὁ ψόφος εἶναι φερομένου [447^a1] τινὸς κίνησις), ὅσα δ' ἀλλοιοῦνται, οὐκέτι ὁμοίως ἐνδέχεται [2] γὰρ ἀθρόον ἀλλοιοῦσθαι, καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον, οἷον τὸ [3] ὕδωρ ἅμα πᾶν πηγνυσθαι. οὐ μὴν ἀλλ' ἂν ἦι πολὺ τὸ θερ-[4]μαινόμενον ἢ πηγνύμενον, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου [5] πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιοῦντος μετα-[6]βάλλειν ἀνάγκη καὶ ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον.

28 οὐδὲ ω] οὐδὲν C^aμ : οὔτε Z^a || 29 φορᾶς ω] φθορᾶς X¹y | φοραὶ ω] φθοραὶ y : om. μ || 3 πᾶν πηγνυσθαι β(P)EC^cMi : πηγνυσθαι γ | ἀλλ' β(P)EC^cMi Alex^c(133.21) : ἀλλ' ἐνίοτε γ | ἂν ἦι πολὺ τὸ ω Alex^c(133.21) | ἂν ἦι πολὺ τὸ η : αὐτὸ C^aN : ἂν Z^a : om. λ || 4 ἦ ω] καὶ μ || 5 πάσχει β?(P)γ Alex^c(133.11) : πάσχειν E : πάσχειν C^cMi Alex^c(133.22 Pa, om. TVA) | ποιοῦντος β(PΓ2(*faciente* Guil)) : ἀλλοιοῦντος α Alex^{p&c}(133.11, 134.2–3) (*ab illo alteranti* Anon) || 5–6 μεταβάλλειν β(P)EC^cMi (*transmutari* Anon Guil) : μεταβάλλει γ Alex^c(134.3) || 6 ἀνάγκη καὶ β(PΓ2(*necesse et* Guil)) : καὶ ἀνάγκη γ Alex^c(134.3) : καὶ οὐκ ἀνάγκη EC^cMi μZ^a (*et non necessario* Anon)

L'apport du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise est, encore une fois, difficile à évaluer. On trouve dans son commentaire une citation intégrale de la fin du passage en 134.3, mais celle-ci est d'origine très suspecte, car elle s'intègre mal au texte et intervient après la majeure partie de l'explication du passage, où celui-ci a déjà été cité en partie. La citation de 447^a3-5 que l'on trouve un peu avant dans le commentaire (133.21) est de bien meilleure allure, mais son texte est parfois rendu très incertain par les désaccords entre manuscrits, surtout en ce qui concerne l'infinitif πάσχειν (447^a5), et l'on ne peut pas raisonnablement écarter qu'il ait été complété par les copistes à partir des exemplaires accessibles du texte d'Aristote. Le témoignage d'Alexandre n'est donc pas d'un très grand secours, et lorsque le texte de son exemplaire est clairement établi, c'est en général que nos manuscrits d'Aristote sont, eux aussi, à peu près d'accord entre eux.

Il y a autrement deux problèmes textuels qui méritent examen. Le premier concerne l'affrontement en 447^a5 entre les variantes ποιοῦντος, transmise par β, et ἀλλοιοῦντος, transmise par α et qui semble être lue par Alexandre d'Aphrodise. Le sens est à peu près le même, bien que la leçon de β généralise davantage le rôle de l'agent de l'altération que

représentent le gel et la fonte. Le contexte est saturé d'occurrences du verbe ἀλλοιοῦσθαι et de termes apparentés, mais l'on peut aussi faire valoir que le verbe πάσχειν précède de peu l'occurrence du participe, ce qui invite à songer à son antonyme, ποιεῖν. Il est par conséquent difficile de se prononcer. Je préfère tout de même la leçon de β, d'abord parce que je pense que c'est cette famille qui a, pour le reste, préservé la construction syntactique correcte du passage (*cf. infra*), et d'autre part parce qu'elle permet un contraste plus net entre agent et patient.

L'autre difficulté concerne la construction avec les infinitifs ou indicatifs en 447^a3–6. Les éditeurs étaient jusqu'à présent confrontés à deux leçons concurrentes quant à l'apodose : celle de la branche de E, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου πάσχειν, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιούντος μεταβάλλειν καὶ οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον, et celle de γ, citée dans le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (134.3), τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιούντος μεταβάλλει καὶ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον. Tous les éditeurs, à commencer par Bekker, ont pris le parti de retenir les indicatifs fournis par γ. Bekker et Biehl les combinent avec la négation (οὐκ ἀνάγκη) que l'on lit dans E, et font ainsi imprimer τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιούντος μεταβάλλει καὶ οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον. Förster et Ross, au contraire, suivent γ jusqu'au bout et ne retiennent pas cette négation²⁵². Leur décision a cependant été renversée par BARNES (1984), dont la *revised Oxford translation* se fonde délibérément sur la version antérieure du texte où la négation est présente. Comme cette traduction fait référence dans le monde anglophone, on est encore habitué à lire le texte avec la négation aujourd'hui.

Les infinitifs πάσχειν et μεταβάλλειν sont difficiles à construire : ils ne peuvent pas être déjà régis par ἀνάγκη (447^a6) et il serait malaisé de devoir suppléer ἐνδέχεται depuis 447^a1. La difficulté disparaît si on lit les indicatifs de ces verbes, ce que tous les éditeurs ont choisi de faire. La question de la négation est plus épineuse. Le raisonnement général consiste à invoquer l'une des particularités de l'altération, par rapport au mouvement local : il est possible pour un corps altéré de changer en bloc (ἀθρόον, 447^a2), et non une partie après l'autre²⁵³. Cette observation est destinée renforcer la plausibilité de la thèse selon laquelle la lumière se propage de façon instantanée, et non en étant présente d'abord dans un lieu, puis dans un autre (446^b28–29). Cette thèse a pour fonction de répondre à l'aporie concernant l'analogie entre les sens (446^a20–26) en affirmant que, si l'ouïe et l'odorat perçoivent un transport, si bien que le déplacement de leur objet requiert du temps, ce n'est pas le cas de la vision, qui se fonde sur un modèle physique

252. Il y a cependant quelque chose d'étrange sur ce point dans l'édition de W. D. ROSS (1955b) : il donne le texte grec sans la négation, mais sa paraphrase, p. 219, la présuppose (« *yet if what is warmed of frozen is large, ... the first part is acted on by the agent of alteration and need not change simultaneously* »).

253. Si l'on songe à une étendue d'eau, cela ne signifie pas nécessairement qu'elle peut être congelée en un instant, il suffit que la température de chacune de ses parties s'abaisse en même temps au contact d'une masse d'air froid.

différent. La lumière, comme l'altération, ne requiert pas de temps pour se propager. Une complication est cependant introduite concernant l'instantanéité de l'altération en 447^a3-4 (ὅν ἤι πολὺ τὸ θερμαινόμενον ἢ πηγνύμενον) : le fait que l'objet subissant l'action thermique, en particulier une masse d'eau, ait des dimensions importantes est susceptible d'avoir des conséquences quant au caractère instantané du processus. L'apodose se divise en deux clauses. L'une énonce que, dans ces circonstances, une partie est affectée par celle qui lui est contiguë. Je comprends cela comme signifiant qu'il y a en ce cas au sein de l'objet altéré une chaîne de transmission de l'altération : quand une partie de l'objet altéré est trop éloignée, du fait de sa grandeur, de l'agent de l'altération, elle ne s'altère pas immédiatement du fait de l'action de celui-ci, mais par le fait que celle-ci se transmette jusqu'à elle à travers les parties du corps. Le texte ne le dit pas explicitement, mais cette précision suggère que ce processus de transmission pourrait s'accomplir dans le temps, tout comme le mouvement local, si bien qu'une altération ne serait pas, dans ces conditions, instantanée. Le second volet de l'apodose traite de la première partie du corps altéré à recevoir l'affection. Le changement qui survient en elle est, cette fois, directement attribuable à l'action de l'agent du processus.

Toute la question est alors de comprendre la fonction des mots καὶ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον ou καὶ οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον en 447^a6. Si l'on lit la clause sans la négation, elle pourrait paraître signifier que le corps dans son ensemble s'altère nécessairement en bloc. Cela semble alors contredire complètement l'esprit du passage : la thèse de la possibilité du changement en bloc vaut pour l'altération en général (ἐνδέχεται γὰρ ἀθρόον ἀλλοιοῦσθαι, 447^a1-2), alors qu'Aristote est ici en train de traiter d'une exception, celle représentée par les corps de dimension trop importantes. L'idée générale est que leur masse donne lieu à un processus de transmission de l'altération, ce qui paraît incompatible avec la possibilité de l'altération soudaine. On comprend l'attrait de la leçon de la branche de *E* avec la négation : le texte signifierait alors que, dans de telles conditions, il n'est pas nécessaire que l'altération du corps ait lieu en bloc, c'est-à-dire qu'il est possible qu'elle ait lieu selon un processus temporel²⁵⁴. C'est exactement l'exception que le sens du passage donne l'impression d'exiger : l'altération peut être instantanée, sauf si le corps altéré est tellement immense qu'elle prend nécessairement du temps à se diffuser. Cela étant dit, il n'est pas absolument nécessaire de comprendre la leçon de *γ*, sans la négation, de cette manière. On peut aussi la lire dans la continuité du second volet de l'apodose, en donnant τὸ πρῶτον pour sujet à ἀλλοιοῦσθαι, auquel cas la clause signifie seulement que la première partie du corps à être altérée l'est en bloc. La teneur de l'exception change alors considérablement. Aristote n'est plus en train de concéder purement et simplement que certaines altérations ne sont pas instantanées, il est en train de montrer que, même dans le cas des altérations qui ne le sont pas (parce

254. C'est le sens de la traduction de G. R. T. ROSS et BEARE (1908) que maintient BARNES (1984) : « *thus the change throughout the whole need not take place coinstantaneously and all at once* ».

que le corps altéré est trop important, si bien que le changement doit s'y transmettre), elles le sont au moins en partie : il y a toujours une partie du corps qui s'altère en bloc sous l'effet de l'action de l'agent. Si le corps est de taille modeste, ce peut être le corps altéré en entier ; s'il est trop grand, c'est au moins le cas de la partie qui reçoit l'altération directement de l'agent. Dans ce cas, cette clause n'est plus vraiment une exception à la thèse de l'instantanéité de l'altération, mais une réponse à une objection possible. Cela correspond parfaitement au sens de l'expression οὐ μὴν ἀλλά qui introduit l'exception en 447^a3. Celle-ci représente, selon l'expression de DENNISTON (1954), p. 30, la « seconde ligne de défense » d'un orateur : la formule οὐ μὴν ἀλλά, suivie par une protase conditionnelle, sert à montrer que la thèse affirmée demeure vraie même si l'on rajoute des conditions supplémentaires²⁵⁵.

La prise en compte de la branche β change profondément les données de cette situation. La grande nouveauté, outre le fait qu'elle ne transmet pas la négation, est qu'elle offre une nouvelle piste quant au conflit entre le couple d'infinitifs ou d'indicatifs en 447^a5–6. Contrairement aux deux leçons de α , elle fournit une fois l'indicatif, πάσχει, et une fois l'infinitif, μεταβάλλειν. La construction avec πάσχει est élémentaire, celle avec μεταβάλλειν est rendue possible par le fait que l'on lise dans β non pas καὶ ἀνάγκη en 447^a6 (ou καὶ οὐκ ἀνάγκη), mais ἀνάγκη καὶ. La syntaxe soumet alors μεταβάλλειν et ἀλλοιοῦσθαι à ἀνάγκη. Du point de vue du sens, on obtient alors celui qui doit résulter de la leçon de γ , avec un texte qui ne laisse plus aucune ambiguïté quant au sujet de l'infinitif ἀλλοιοῦσθαι : il faut reprendre, comme pour ἀνάγκη, τὸ πρῶτον, si bien que le texte veut de nouveau dire que la première partie à recevoir l'altération est nécessairement affectée en bloc, parce qu'elle s'altère sous l'effet direct de l'action de l'agent.

On peut alors, à partir de là, comprendre le processus ayant abouti aux trois principales leçons actuelles. L'explication la plus économique et la plus plausible consiste à supposer que c'est le *deperditus* β qui a préservé la leçon de l'archétype. On peut en effet, par simple triangulation, établir l'autorité supérieure de πάσχει en 447^a5 et μεταβάλλειν en 447^a5–6. L'erreur originelle de α consiste alors en une inversion de l'ordre de ἀνάγκη et de καὶ en 447^a6 qui déstabilise l'infinitif μεταβάλλειν : comme il n'est apparemment plus régi par ἀνάγκη, son opposition avec πάσχει ne paraît plus viable. Cela permet de comprendre la manière dont chacune des deux branches principales de α a reçu et mis en forme un tel texte. Le copiste de γ est allé au plus simple et a rétabli l'opposition avec πάσχει en corrigeant en l'indicatif μεταβάλλει. Le copiste de l'ancêtre de la branche de E a œuvré avec beaucoup plus de finesse, en transformant l'indicatif πάσχει en un infinitif, πάσχειν, ce qui invite à prolonger la construction avec l'infinitif initiée en 447^a1–2. Il est même allé beaucoup plus loin en rajoutant une négation malavisée avant ἀνάγκη, peut-être parce qu'il n'a pas saisi la fonction de l'expression οὐ μὴν ἀλλά qui introduit la clause, tout en

255. Voir, pour un exemple aristotélicien, *Pol.* II.9, 1270^a37 (οὐ μὴν ἀλλ' εἴτ' ἐστὶν ἀληθῆ ταῦτα εἴτε μή, βέλτιον ... : « que cela soit vrai ou non, il demeure meilleur que ... »).

devinant qu’Aristote devait être en train d’introduire une exception. Il aura estimé que la négation était requise pour que le sens soit satisfaisant et que le texte comporte une exception pleine et entière à la thèse générale de l’instantanéité de l’altération. La subtilité de son geste a permis à cette correction de se maintenir, contre la reconstruction correcte de la transmission, dans la vulgate actuelle.

Sens. 6, 447^a6–11

ἦν δ’ ἂν [7] καὶ τὸ γεύεσθαι ὥσπερ ἡ ὀσμὴ, εἰ ἐν ὑγρῶι ἦμεν καὶ πορρω- [8]τέρω πρὶν θιγεῖν αὐτοῦ ἡισθανόμεθα. εὐλόγως δὲ ὧν ἐστι [9] μεταξύ τοῦ αἰσθητηρίου, οὐχ ἅμα πάντα πάσχει, πλὴν ἐπὶ [10] τοῦ φωτὸς διὰ τὸ εἰρημένον, διὰ τὸ αὐτὸ δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ [11] ὄρᾶν· τὸ γὰρ φῶς ποιεῖ τὸ ὄρᾶν.

7 ἦμεν γ Alex^c(134.21) (*essemus* Guil) : ἡ μὲν **P** : εἰμεν **E** : ἦι μὲν **C^cMi** : *in eo enim* Anon || 7–8 πορρωτέρω **β(P)E**(πορρωτέρωι)**C^cMi** : πορρωτέρω ἔτι γ || 8 δὲ codd.] δὴ conī. THUROT (1875) ex Alex^c(135.5, sed δὲ V) || 8–9 ἐστι μεταξύ τοῦ αἰσθητηρίου, οὐχ ἅμα **a** : ἐστι ἀντίληψιν διὰ τινος μεταξύ τοῦ αἰσθητηρίου, τοῦτο οὐχ ἅμα **P** ex Alex^p(135.5–6) || 9 πάντα **a** Alex^p(135.6) : πᾶν **β(PΓ2)**(*omne* Guil) : *omnia* Anon || 10 διὰ τὸ αὐτὸ δὲ **ω**] διὰ τοῦτο δὲ **μP** : διὰ τὸ αὐτὸ **Z^a** : *propter hoc autem* Anon Guil | ἐπὶ **EC^cMiU**(p.c.) edd. : περὶ γ **P** Alex^c(135.19) || 11 τὸ ὄρᾶν **β(P)EC^cMiη** Alex^c(135.20) : ὄρᾶν γ

Le copiste de *P* ou, plus vraisemblablement, de son ancêtre, semble ici avoir transposé un morceau du commentaire d’Alexandre dans son texte²⁵⁶ en 447^a7–8, ce dont on peut se rendre compte dès que l’on remarque la présence du terme ἀντίληψις, qui fait partie du vocabulaire ordinaire d’Alexandre et de son époque, mais pas du tout de celui d’Aristote²⁵⁷. Soit il s’agit d’une annotation marginale interpolée, soit un copiste aura compris, à tort, qu’Alexandre citait fidèlement son exemplaire (φησί), dont le texte lui aura paru meilleur que ce dont il dispose. La difficulté qui l’aura perturbé est sans doute à chercher du côté de l’expression μεταξύ τοῦ αἰσθητηρίου, qui a ceci de remarquable que l’un des deux termes entre lesquels intervient le μεταξύ reste implicite (on doit sous-entendre καὶ τοῦ αἰσθητοῦ, comme en 440^a18²⁵⁸). Cette expression difficile est mal comprise par Alexandre, qui veut que le relatif ὧν renvoie au terme manquant (τὰ αἰσθητά), alors qu’il faut le rapporter, en tant que partitif, à πάντα (« tout ce qui fait partie de l’intermédiaire

256. Cf. 135.5sq : εὐλόγως δὴ, φησί, διὰ τὰ εἰρημένα ὧν ἐστιν αἰσθητῶν ἀντίληψις διὰ τινος μεταξύ, ταῦτα <τὰ> μεταξύ οὐχ ἅμα πάντα πάσχει.

257. Le terme n’apparaît jamais dans le *corpus*, à l’exception d’un fragment concernant Démocrite (fr. 208 ROSE (1886)), où il ne renvoie pas à l’activité perceptive.

258. C’est ce que semble suggérer BONITZ (1870), 460^b24, et qu’a très bien compris Beare, *in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 2 *ad loc*. Cette tournure brachylogique est cependant bien attestée, au point d’être répertoriée par *LSJ* (*s. v.* μεταξύ, II.1.a : « *sts. one of the extremes is omitted* »). Un autre exemple chez Aristote se trouve en *Met.* A.6, 987^b15–16 (repris en 987^b28–29).

... »)²⁵⁹. Il faut néanmoins relever que le copiste de *P* ne s'est pas contenté de prélever un morceau de son Alexandre, à moins que son exemplaire ait été très différent de nos manuscrits du commentaire, parce qu'il transforme ταῦτα ... πάντα en un singulier τοῦτο ... πᾶν. Or je remarque que Guillaume, s'il ne s'agit pas d'une erreur de nos éditions, fait quelque chose de semblable, en modifiant le *omnia* de la *vetus* à cet endroit en *omne* – et ce n'est pas parce qu'il serait influencé par Alexandre. Je considère donc qu'il y a eu une sorte d'haplographie dans β , à l'issue de laquelle πάντα πά- est devenue πᾶν πά-, ce dont *P* et Guillaume nous ont gardé la trace. Il est ainsi probable que le passage au singulier ne relève pas d'une pure fantaisie dans *P*, mais d'une volonté de parvenir à une synthèse entre son exemplaire de la famille β , qui emploie le singulier mais que le copiste ne comprend pas vraiment, et son exemplaire du commentaire d'Alexandre, qui lui paraît prescrire un texte sensiblement meilleur car intelligible.

Sens. 7, 447^a12–14

ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε περὶ τὰς αἰσθήσεις, πό-^[*13]τερον ἐνδέχεται
δυεῖν ἅμα αἰσθάνεσθαι ἐν τῷ αὐτῷ καὶ ^[*14]ἀτόμῳ χρόνῳ, ἢ οὐ.

12 ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε **EC^cMi** (*est autem quedam obiectio et alia talis* Anon Guil) : ἔστι δ' ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε γ **Alex¹(135.23)** : ἔστι δέ τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε τις **P** | περὶ τὰς αἰσθήσεις γ **P** **Alex¹(135.23)** : περὶ αἰσθήσεως **E**(sed γρ.περὶ τὰς αἰσθησης in marg.)**C^cMiη** : *de sensu* Anon : *circa sensus* Guil || **13** δυεῖν ἅμα **EC^c** edd. : δυοῖν ἅμα **Mi** : δύο ἅμα **C^aUη** : ἅμα δύο **δP** **Alex¹(135.24)** : *duos simul* Anon Guil | αἰσθάνεσθαι γ **P** **Alex^{1&p}(135.24, 26)** (*sentire* Guil), def. BITTERAUF (1900) p. 7, BEARE (1900) p. 154 et WENDLAND (1902) p. 173 : δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **EC^ci** (δύνασθαι **M**, *sentire posse* Anon)

Ce passage recèle un certain nombre de difficultés textuelles, généralement mineures. En 447^a12, on peut légitimement hésiter entre la leçon de la branche de *E* et celle de γ , qui diffèrent par leur placement de l'indéfini τις. C'est ce qui rend la leçon du manuscrit *P* particulièrement intéressante : on y trouve deux fois l'indéfini, après δέ, comme dans *E*, et aussi après ἄλλη τοιάδε, là où γ donne ἄλλη τις τοιάδε. Un tel texte est par lui-même inadmissible. On peut en revanche l'exploiter avec profit : il semble que le copiste de *P* ait eu sous les yeux un exemplaire où la leçon de *E* figure dans le texte principal, associée à l'indication d'une variante portant sur τις, que le copiste a comprise comme une invitation à rajouter une deuxième fois le pronom²⁶⁰. Il est alors très probable que ce texte identique à celui de *E* remonte à la source appartenant à β , tandis que la variante est issue de la comparaison avec un exemplaire appartenant à γ . Par ailleurs, la tournure τις καὶ *X*, pour

259. La chose est bien vue par G. R. T. ROSS et BEARE (ibid.) ou W. D. ROSS (1955b), p. 224 : ὧν ... πάντα = πάντα τούτων, ἄ ...

260. Pour d'autres exemples de ce processus de combinaison de variantes au sein du texte du manuscrit *P*, voir ci-dessus, p. 521.

désigner un certain objet *X* est attestée, non seulement chez Aristote (voir plus haut, *τινα καὶ χρόνον*, 446^a29–30, même si elle s’est simplifiée en *τινα χρόνον* dans *P*), mais aussi chez d’autres auteurs (*τάχα δέ τις καὶ ἄλλος ἐκμαθήσεται ἀμαρτῶν*, Hérodote, V.91, 2 ; *ποταμὸς δ’ εἰ μὲν τις καὶ ἄλλος ἄρα ἡμῖν ἐστι διαβατέος οὐκ οἶδα*, Xénophon, *Anabase* II.4, 6 ; *ἐπειδὴν λάβημι τις καὶ ἄλλην τέχνην*, Platon, *Ion*, 532^d), et elle présente beaucoup plus de relief que ce que l’on obtient avec la leçon de *γ*.

La transmission de l’expression *περὶ τὰς αἰσθήσεις*, immédiatement après en 447^a12, n’est pas non plus complètement assurée. Son autorité pourrait paraître légèrement supérieure du fait qu’elle se rencontre, non seulement dans *γ* et le *lemma* d’Alexandre, mais également dans *P* et dans la révision de Guillaume de Moerbeke. Rien ne prouve pourtant que les témoignages de *P* et de Guillaume remontent sur ce point au *deperditus β*. On ne peut pas non plus négliger le fait que cette leçon réapparaisse, sous une forme corrompue (*περὶ τὰς αἰσθησης*) dans les marges du manuscrit *E* (f. 208^v), où elle a été consignée par le même copiste que le texte principal. J’ignore comment elle s’est retrouvée là, mais on peut supposer qu’elle était déjà présente dans l’ancêtre de la branche, et même que son caractère évidemment fautif pourrait indiquer qu’elle en était la leçon originelle, qui aura été corrigée en *περὶ αἰσθήσεως* tout en étant consignée en marge²⁶¹. Il me semble donc que le meilleur parti à prendre est donc d’adopter *περὶ τὰς αἰσθήσεις*, d’autant plus que l’aporie en question repose en grande partie sur la mise en concurrence des différentes sens, ce qui justifie pleinement l’emploi du pluriel.

En 447^a13, le duel *δυεῖν* est clairement *difficilior* et a pour cette raison été adopté par les éditeurs. On peut supposer que la raison derrière sa trivialisation en *δύο* est l’emploi de la forme *δυεῖν*, au lieu de la forme classique *δυοῖν*. Celle-là n’est en effet attestée dans les inscriptions attiques qu’à partir de 330 avant notre ère environ avant de devenir prédominante durant la période hellénistique²⁶². Cette forme *δυεῖν* est néanmoins amplement attestée chez Aristote, bien qu’elle semble systématiquement coexister avec *δυοῖν* ou *δύο* au sein de la transmission²⁶³. La combinaison de *ἐνδέχεται* et de *δύνασθαι* que l’on trouve dans la branche de *E* ensuite, et qui est reprise dans la seule édition de BIEHL (1898), n’est pas tout à fait un non-sens, quoi qu’en dise BITTERAUF (1900), car il y a bien une différence entre la notion de possibilité logique et celle de capacité. Elle est tout de même extrêmement maladroite, comme les philologues s’accordent à le constater²⁶⁴, si bien qu’il est préférable de retenir *αἰσθάνεσθαι* avec *γ* (et peut-être *β*)

261. On notera que le mot *αἰσθήσεις* s’est déjà corrompu, de manière strictement identique, en *αἰσθησης* dans le manuscrit *E* en 444^b19.

262. THREATTE (1980) II, p. 415

263. Voir, entre autres, *Cat.* 12, 14^a31 ; *Int.* 7, 18^a18 ; *Top.* III.1, 116^a3. La forme *δυεῖν* a également été conjecturée récemment par PRIMAVESI (2020) en *Mot. An.* 7, 701^a24, où les deux meilleurs témoins donnent *δύ’ εἰ ποδῶν* et la vulgate *δύο εἰδῶν*, l’éditeur proposant de restituer *δυεῖν ὁδῶν*.

264. L’explication de WENDLAND (1902), lequel avance que *δυεῖν* aurait conduit à une corruption de *αἰσθάνεσθαι* en *δύνασθαι*, comme dans *M*, avant que les deux ne se retrouvent combinés, comme dans *E*, est toutefois à rejeter.

plutôt que δύνασθαι αἰσθάνεσθαι en 447^a13.

Sens. 7, 447^a14–23

εἰ δ' αἰεὶ ἢ μείζων κίνησις τὴν ἐλάττω [^a15] ἐκκρούει – διὸ ὑποφερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα οὐκ αἰσθάνονται, [^a16] ἂν τύχῃσι σφόδρα τι ἐννοῦντες ἢ φοβούμενοι ἢ ἀκούοντες [^a17] πολὺν ψόφον – τοῦτό γε δὴ ὑποκείσθω, [...] [^a21] εἰ δὴ ἢ μείζων τὴν ἐλάττω [^a22] κίνησιν ἐκκρούει, ἀνάγκη, ἂν ἅμα ᾤσι, καὶ αὐτὴν ἦττον [^a23] αἰσθητὴν εἶναι ἢ εἰ μόνη ἦν.

14 εἰ δ' αἰεὶ β ($\text{PT2}(si\ autem\ semper)$ Guil) : εἰ δὴ αἰεὶ α : *si enim ... semper* Anon | ἐλάττω ω] ἐλάττων \mathbf{E} || 15–21 διὸ ... γίγνεται susp. BITTERAUF (ibid.) p. 13 || 15 διὸ β ?(\mathbf{P}) γ edd. : διὰ $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: *propter* Anon : *propter quod* Guil | ὑποφερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα γ def. WENDLAND (1902) p. 179 : φερομένων ὑπὸ τὰ ὄμματα \mathbf{P} Alex^P(136.8–9) : τὸ ἐπιφερόμενον ἐπὶ τὰ ὄμματα $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ἐπιφερομένων τὰ ὄμματα conl. BEKKER (1831) || 16 ἂν β ?(\mathbf{P}) γ : ἐὰν $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiN}\eta$: ὅταν ν : ὅτε \mathbf{Z}^a || 17 τοῦτό γε δὴ β (\mathbf{P}) : τοῦτο δὲ δὴ $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$, def. BITTERAUF (1900) p. 13 : τοῦτο δὴ γ : *hoc autem* Anon : *hoc itaque* Guil || 21 μείζων ω] μείζω \mathbf{E} || 22 αὐτὴν β (\mathbf{P}) $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ταύτην γ : *ipsam* Anon : *ipsam* Guil || 22 μόνη ἦν β ($\text{PT2}(solus\ esset)$ Guil)) edd. : μονὴν α (μονὴ \mathbf{iM}^o (p.c.), om. \mathbf{Z}^a , *solam* Anon)

Quelques petits détails du texte sont incertains. Il faut d'abord séparer ce passage de ce qui précède, ce que les éditeurs n'ont pas toujours fait : il ouvre le développement de l'aporie. La difficulté concerne ensuite surtout les particules et la manière dont elles articulent le texte. Aristote est en train de développer les conséquences d'une première hypothèse, selon laquelle, si deux mouvements d'ampleur différente ont lieu simultanément, l'un l'emporte sur l'autre et le trouble. Cette hypothèse est mentionnée à trois reprises : elle est introduite en ^a14, puis commence à être justifiée, avant d'être rappelée en ^a17 et assortie d'une hypothèse supplémentaire ; Aristote l'énonce une dernière fois en ^a21, et en tire enfin les conséquences. Dans la famille γ , on trouve à chacune de ces trois occurrences la particule δὴ. Dans l'autre branche de α , celle du manuscrit *E*, on trouve également δὴ pour la première et la troisième, mais la combinaison δὲ δὴ pour la deuxième. Enfin, on trouve dans β , si l'on peut se fier au manuscrit *P*, dont le témoignage est partiellement confirmé par la traduction de Guillaume, on trouve quelque chose de différent pour chaque occurrence : δέ pour la première, γε δὴ pour la deuxième et, finalement, comme partout ailleurs, δὴ pour la dernière. Il me semble que ce dernier usage de δὴ, attesté dans tous les manuscrits, est résomptif²⁶⁵. Aristote renoue le fil de sa pensée qui a déjà été deux fois interrompu. C'est en partie pour cette raison que je préfère lire, avec β , δέ en ^a14, et également parce que les mots δὴ et αἰεὶ sont quasiment identiques en majuscules. Je reconnais toutefois qu'il n'y aurait rien de fondamental à

265. DENNISTON (1954), pp. 225–227.

objecter à la leçon de α en ^a14. Le cas du rappel de la clause hypothétique en ^a17 est toutefois le plus intéressant. Les éditeurs ont en effet généralement retenu la leçon de γ , τοῦτο δὴ ὑποκείσθω . . . , à l'exception notamment de BIEHL (1898), qui fait preuve d'une grande fidélité à l'égard du manuscrit *E*. Or la prise en compte du manuscrit *P* ne va pas en faveur de la leçon de γ , parce que l'on y lit une combinaison de particules qui est graphiquement très proche de celle transmise par la branche de *E*, et qui a toutes les chances de remonter au *deperditus* β . Le plus probable est donc que l'archétype contienne lui aussi deux particules après τοῦτο en ^a17, plutôt que simplement δὴ. Il faut alors choisir entre δὲ δὴ et γε δὴ. La seconde combinaison est très rare chez Aristote, mais sa principale occurrence, en *Insomn.* 459^b21–22 (ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον), ressemble à ce passage, en ce que cette combinaison est aussi associée à un pronom démonstratif de rappel, avec une valeur sans doute à la fois emphatique et limitative²⁶⁶. Cette association est assez fréquente en prose attique, notamment chez Platon²⁶⁷. En revanche, la combinaison δὲ δὴ, si elle se rencontre relativement souvent chez Aristote, n'est jamais employée dans le *corpus* avec un démonstratif²⁶⁸, et aurait ici une valeur surtout connective ou éventuellement emphatique²⁶⁹. Dans l'ensemble, la leçon de *P* me semble préférable en raison de sa valeur restrictive : Aristote semble être en train d'essayer de se limiter lui-même dans ses tendances exploratoires impétueuses, afin d'en revenir à l'aporie.

Sens. 7, 447^a21–24

εἰ δὴ ἡ μείζων τὴν ἐλάττω [^a22] κίνησιν ἐκκρούει, ἀνάγκη, ἂν ἅμα ᾧσι, καὶ αὐτὴν ἦττον [^a23] αἰσθητὴν εἶναι ἢ εἰ μόνη ἦν· ἀφαιρεῖται γὰρ τι ἡ ἐλάττων [^a24] μειγνυμένη, εἴπερ ἅπαντα τὰ ἀπλᾶ μᾶλλον αἰσθητὰ ἐστίν.

21 μείζων] μείζω **E** || **22** αὐτὴν $\beta(\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ταύτην γ || **23** μόνη ἦν $\beta(\mathbf{PT2}(\textit{solus esset Guil}))\lambda$: μόνην α (μονή $\mathbf{iM}^o(\textit{p.c.})$, om. \mathbf{Z}^a , *solam* Anon) | ἀφαιρεῖται $\beta?(\mathbf{P})\gamma$ Alex^P(137.24) : ἀφήρηται $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ | τι ἡ ἐλάττων α (*quid minoris* Anon, *aliquid minoris* Guil) Alex^P(137.24) : τὴν ἐλάττω $\beta?(\mathbf{P})$

Tous les éditeurs sont tombés d'accord sur le fait que la leçon ἢ εἰ μόνη ἦν en 447^a23 doit être préférée à ἢ εἰ μόνην, en dépit du fait que, d'après leur connaissance des manuscrits et de la transmission, la seconde était à leurs yeux nettement majoritaire. Il est vrai que l'haplographie est aisée, surtout après αἰσθητὴν. La leçon de *P* dans la suite du texte, ἀφαιρεῖται γὰρ τὴν ἐλάττω μειγνυμένη, plutôt que ἀφαιρεῖται (ou ἀφήρηται) τι ἡ ἐλάττων μειγνυμένη ne manque pas d'intérêt et pourrait bien remonter à l'hyparchétype β . Cela étant dit, elle est clairement inférieure du point de vue du sens et *facilior* quant à la

266. DENNISTON (1954), pp. 243–246.

267. Voir, entre autres, *Philèbe* 47^b4 (καὶ ταύτας γε δὴ παντάπασιν ἀεὶ μεταδιώκει . . .) ou *Timée* 27^c1 (τοῦτό γε δὴ πάντες ὅσοι καὶ κατὰ βραχὺ σωφροσύνης μετέχουσιν . . .).

268. La chose semble assez rare en prose classique, sauf chez Platon (*Phédon* 58^a9, *Lois* 922^a8, etc.).

269. DENNISTON (ibid.), p. 259.

construction : Aristote ne veut pas répéter que, dans un mélange égal, le mouvement moindre n'a plus lieu ou du moins n'est plus perceptible (ce qui a déjà été dit noir sur blanc quelques mots auparavant, en 447^a21–22), il veut justifier le fait que le mouvement qui l'emporte est tout de même moins perceptible que s'il n'était pas mélangé à un autre. La raison de ce fait doit résider dans une certaine action du mouvement moindre qui, sans s'imposer de manière à devenir perceptible lui-même, nuit tout de même à la perception de l'autre. On ne veut donc pas lire que le mouvement qui l'emporte est moins perceptible « parce que le mouvement moindre est ôté », avec *P*, mais que c'est « parce que le mouvement moindre le prive²⁷⁰ de quelque chose », à savoir d'une partie de sa puissance de produire une sensation, avec *α*. La leçon de *P* est fautive, rien n'interdit de penser que la faute puisse être ancienne.

Sens. 7, 447^a27–29

ὥστε ἡ οὐδεμία ἔσται αἰσθησις, ἢ ἄλλη ἐξ ἀμ-[^a28]φοῖν· ὅπερ καὶ γίνεσθαι δοκεῖ ἐπὶ τῶν κεραννουμένων ἐν ὧι ἄν [^a29] μειχθῶσιν.

28 καὶ β(P)EC^cMi : om. γ | ἐπὶ β ?(P) γ Alex^p(138.9) : ἐκ EC^cMi | ἐν] ἐφ' prop. G. R. T.
Ross (1906) p. 218

En 447^b28, le désarroi de G. R. T. ROSS (ibid.) et de certains traducteurs²⁷¹ devant la formule ἐπὶ τῶν κεραννουμένων ἐν ὧι ἄν μειχθῶσιν, de même peut-être que la leçon ἐκ de la branche de *E*, repose sur une compréhension trop hâtive de la phrase. Le participe τῶν κεραννουμένων signifie littéralement « les choses mélangées », il ne renvoie pas pour autant aux ingrédients du mélange ici. Aristote leur réserve dans cette section le verbe μίγνυμι et ses dérivés, κεράννυμι n'est employé que lorsqu'il est question auparavant du vin (447^a19), parce que c'est ce verbe épique qui est naturellement associé à l'opération qui porte sur cet objet. Le verbe κεράννυμι s'emploie cependant chez Homère, avec pour objet non seulement le vin, mais aussi avec son contenant (de même que l'on dit « mélanger un saladier ») : il a ainsi pour objet le vase approprié, le κρατήρ, en *Od.* III.393 et XVIII.423. Il faut comprendre de la même manière cette expression ici, les « choses que l'on mélange » sont les contenants, en particulier le cratère pour le vin, dans lesquels le mélange proprement dit a lieu.

270. Voir *LSJ*, s. v. ἀφαίρεσις, où est indiquée la construction du moyen en τί τινος, déjà attestée chez Homère, avec le sens « bereave or deprive of ».

271. Lesquels s'inspirent souvent de la traduction de Beare : « *what actually seems to result from ingredients blended together, whatever may be the compound in which they are so mixed* ». Je ne crois pas, par contraste, qu'Aristote veuille souligner par là que le procédé du mélange n'importe pas, mais je crois qu'il entend simplement rappeler l'expérience familière de la préparation des boissons (à laquelle le verbe κεράννυμι est intimement lié), où il est particulièrement évident que, une fois le tout mélangé, on ne perçoit plus les ingrédients séparément mais une totalité nouvelle.

Sens. 7, 447^b6–16

ἔτι εἰ μᾶλλον ἅμα δυοῖν αἰσθοῖτ' [7] ἂν ἡ ψυχὴ τῆι μιᾷ αἰσθήσει ὧν μία αἰσθησις, οἷον ὀξέος [8] καὶ βαρέος (μᾶλλον γὰρ ἅμα ἢ κίνησις τῆς μιᾶς αὐτῆ αὐτῆς [9] ἢ τοῖν δυοῖν, οἷον ὄψεως καὶ ἀκοῆς), τῆι μιᾷ δὲ ἅμα δυοῖν [10] οὐκ ἔστιν αἰσθάνεσθαι ἐὰν μὴ μειχθῆι (τὸ γὰρ μεῖγμα ἐν βού- [11]λεται εἶναι, τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα μία αἰσθησις, ἢ δὲ μία ἅμα αὐτῆι), [12] ὥστ' ἐξ ἀνάγκης τῶν μεμειγμένων ἅμα αἰσθάνεται, ὅτι μιᾷ [13] αἰσθήσει κατ' ἐνέργειαν αἰσθάνεται· ἐνὸς μὲν γὰρ ἀριθμῶι ἢ [14] κατ' ἐνέργειαν μία, εἶδει δὲ ἢ κατὰ δύναμιν μία· καὶ εἰ [15] μία τοῖνυν ἢ αἰσθησις ἢ κατ' ἐνέργειαν, ἐν ἐκεῖνα ἐρεῖ. με- [16]μειχθαι ἄρα ἀνάγκη αὐτά.

6 ἔτι εἰ **β?(PΓ2?(adhuc si Guil))X(p.c.)vμ**(ἔτι δὲ εἰ M^o) Alex¹(139.9 VPa), def. FÖRSTER (1938) p. 464 : ἔτι **γ** Alex¹(139.9 A), def. THUROT (1875) pp. 415–416, G. R. T. ROSS (1906) pp. 418–419, W. D. ROSS (1955b) p. 229 : ἐπεὶ **EC^cMi** (non vert. Anon) : *quoniam* Anon : ἐπεὶ δὲ conī. BITTERAUF (1900) pp. 17–18 | δυοῖν **β?(P)γMi** : δυεῖν **EC^c** | αἰσθοῖτ' **ω** | αἰσθάνοιτ' **C^cMi** || **8** ἅμα codd.] del. FÖRSTER (1938) p. 464 ex Alex^c(139.18, 20) | αὐτῆ αὐτῆς **XyC^aZ^aS²**, def. FÖRSTER (ibid.) p. 464 (et BOLOTIN (2021) p. 49 n. 126) : αὐτῆ ἑαυτῆς Alex^c(139.19) : αὐτῆ αὐτῆς **β?(P)** : αὐτῆ αὐτῆς vulg. : ταύτης **EC^cMi** : non vert. Anon : *ipse ipsius* Guil : αὐτῆ ἑαυτῆ conī. W. D. ROSS (1955b) || **9** οἷον ὄψεως **β?(P)γ** : ὄψεως **EC^cMi** | μιᾷ **ω** | μηᾷ **E** | δυοῖν **ω** | δυοῖ **C^aε*μξ** || **10** μὴ **ω** | οὐκ **λN** | ἐὰν **β(P)** : ἂν **α** || **11** τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα **β?(Γ2?(unius autem simul Guil))** : τοῦτο δὲ ἐνὸς ἅμα **P** : τοῦ δ' ἐνὸς **γ** edd. : οὐδενὸς ἅμα **EC^cMi** : *nullius autem simul* Anon | αὐτῆι vel αὐτῆι **γ** : αὐτῆ **EPC^aN** : αὐτῆ **C^cMi** || **15** ἐκεῖνα **α** (*illa* Anon) : ἐκεῖνο **β?(PΓ2?(illud Guil))μ**

Le chapitre 7 de *Sens.* est d'une difficulté redoutable²⁷², et ce passage ne fait pas exception. Les premiers éditeurs modernes, BEKKER (1831) et BIEHL (1898), n'ont du reste pas facilité la tâche des interprètes lorsqu'ils ont décidé de retenir ἐπεὶ en 447^b6 en faisant précéder ce mot d'une simple virgule, et de placer ainsi toute cette section dans la continuité de ce qui précède. Il s'agit pourtant, comme les philologues, à commencer par BITTERAUF (1900) et G. R. T. ROSS (1906), l'ont bien fait remarquer, d'un nouveau développement, ce qui impose la leçon ἔτι précédée, en guise de ponctuation, d'un point. L'aporie initiale concerne la possibilité de percevoir plusieurs choses en même temps (ἅμα, 447^a12–14). Aristote a commencé par présenter un raisonnement fondé sur la considération des rapports entre mouvements simultanés (447^a14–^b6)²⁷³ : si, de deux mouvements simultanés, la grandeur de l'un est supérieure à celle de l'autre, alors celui-là sera d'autant plus perçu et celui-ci d'autant moins, si bien que ce sera en définitive le plus important des deux qui sera le seul à être perçu ; en revanche, s'ils sont de même grandeur, alors soit ils s'annulent mutuellement et aucun des deux n'est perçu, soit une certaine unité advient

272. On en trouvera une discussion suivie dans GREGORIĆ (2007), qui lui consacre le premier chapitre de sa troisième partie, p. 129 et suivantes, et finit par reconnaître que le traitement de l'aporie est à peu près incompréhensible sans relire en parallèle deux autres passages de *An.* III.

273. Voir, pour une reconstruction, HOWTON (2017), section 29, p. 68 et suivantes.

du mélange des deux, qui est perçu comme une chose unique et dont la perception est distincte de ce que serait la perception de chacun. La section précédente se clôt ainsi sur la récapitulation de cette première exploration de l'aporie : ἴσαι μὲν γὰρ οὖσαι αἰ κινήσεις ἀφανιοῦσιν ἀλλήλας, ἐπεὶ μία οὐ γίγνεται ἐξ αὐτῶν· ἂν δ' ἄνισοι, ἡ κρείττων αἰσθησινω ποιήσει (447^b4–6). Le passage qui nous occupe maintenant ne sert pas du tout à justifier cette affirmation, ce qui devrait être le cas si l'on imprime la conjonction ἐπεὶ de la branche de *E* en 447^b6 en le faisant précéder d'une virgule (la confusion entre ETIEI et EPIEI est par ailleurs aisée en majuscules), mais constitue une étape supplémentaire du raisonnement. Aristote laisse de côté la considération de la grandeur respective des mouvements pour examiner une version plus restreinte de l'aporie, qui concernerait la perception simultanée de plusieurs choses relevant du même domaine par un seul et même sens, par exemple de deux sons. La conclusion, en 447^b20–21, est que cela n'est pas possible (οὐκ ἄρα ἐνδέχεται δυοῖν ἅμα αἰσθάνεσθαι τῆι μιᾷ αἰσθήσει). Il va ensuite être montré que la perception simultanée pose des problèmes encore plus graves si l'on considère des choses qui relèvent, non plus d'un seul, mais de différents sens, par exemple une couleur et un son (447^b21–448^a19).

Il est donc de très loin préférable, étant donnée la structure de l'aporie, de pouvoir séparer cette section du texte qui la précède. Cela est néanmoins compatible avec la leçon de γ, ἔτι, ou de β, ἔτι εἰ²⁷⁴, qui imposent, contrairement à ce que font Bekker et Biehl, que l'on place un point auparavant et que l'on fasse débiter ici une nouvelle phrase. Cela n'est en revanche pas possible avec la leçon de *E*, ἐπεὶ, qui exigerait une particule supplémentaire (δέ, par exemple, que conjecture même BITTERAUF (1900)) pour constituer le début d'une nouvelle phrase²⁷⁵. Les érudits à avoir pris la défense de la leçon ἔτι de γ²⁷⁶ l'ont fait au nom de la structure du texte, et leurs arguments ne permettent pas de trancher entre ἔτι et ἔτι εἰ. La seconde présente évidemment cette différence qu'elle introduit une protase, auquel cas il faut chercher l'apodose correspondante. La seule solution, comme l'a parfaitement compris FÖRSTER (1938), p. 464, est de faire débiter cette apodose à

274. Les manuscrits du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise donnent au sein *lemma* correspondant (139.9), soit ἔτι εἰ, pour leur majorité, soit ἔτι, leçon que retient WENDLAND (1901). W. D. ROSS (1955b), p. 229, affirme que la suite du commentaire (139.12–15) montre qu'Alexandre lirait en fait dans son exemplaire ἔτι. Ce qui est certain, c'est qu'il comprend correctement cette section comme une nouvelle phase du développement de l'aporie. Il est vrai ensuite qu'il semble considérer que la proposition énoncée en 447^b6–7, à savoir qu'il est plus plausible que l'on perçoive en même temps deux objets relevant d'un unique sens que de deux sens différentes, est vraie. Cela peut paraître suggérer qu'il lit seulement ἔτι, mais l'argument ne me paraît pas décisif – une protase conditionnelle a aussi le droit d'être vraie. La question n'a de toute manière pas grande importance au vu de la position secondaire de l'exemplaire d'Alexandre au sein de la transmission.

275. On objectera peut-être qu'Aristote n'est pas étranger à l'asyndèse, et qu'il n'y a qu'à observer son usage de ἔτι, y compris potentiellement ici, au lieu de ἔτι δὲ pour débiter une nouvelle phrase. La situation est cependant très différente avec ἐπεὶ : le *corpus* compte des centaines d'emplois de cette conjonction au début d'une nouvelle phrase et dans aucune ne manque la particule attendue (en général δέ, mais aussi γὰρ, οὖν ou τοίνυν).

276. Voir notamment THUROT (1875), pp. 415–416 et G. R. T. ROSS (1906), p. 218. On trouvera une corruption semblable de ἔτι εἰ en ἔτι dans la branche de *E* en 448^a1.

ὥστ' ἐξ ἀνάγκης en 447^b12, l'usage apodotique de ὥστε étant tout à fait attesté chez Aristote²⁷⁷. Les deux leçons ἔτι et ἔτι εἰ sont donc acceptables, elles reviennent à peu près au même du point de vue du sens. Je considère cependant que la seconde permet un peu mieux d'expliquer la corruption en ἐπεὶ (TI lu comme Π).

Le détail des prémisses, au sein de cette longue protase, est ardu. Les éditeurs ont fait l'effort louable de chercher à clarifier l'articulation du texte au moyen de la ponctuation (parenthèses, tirets, *etc.*). On peut cependant hésiter quant à la manière correcte de l'employer ici. FÖRSTER (1938) considère qu'il y a là une inférence à une seule prémisse, μᾶλλον ἅμα δυοῖν αἰσθοῖτ' ἂν ἢ ψυχῇ τῆι μιᾷ αἰσθήσει ὦν μία αἰσθησις, οἷον ὀξέος καὶ βαρέος (447^b6–8) et traite tout le reste (μᾶλλον ... αὐτῆι ^b8–11) comme une grande incise. À l'inverse, W. D. ROSS (1955b) donne un raisonnement avec deux prémisses (μᾶλλον ... βαρέος, 447^b6–8, et τῆι μιᾷ ... ἂν μὴ μειχθῆι, ^b9–10), auxquelles seraient adjointes à chacune une clause entre parenthèses, et je crois que c'est cette solution qui est la bonne. La conséquence n'est en effet rigoureuse que si l'on inclut ces deux prémisses. Le fait qu'il est nécessaire que des choses mélangées soient perçues en même temps comme n'en faisant qu'une ne peut être déduit de la seule prémisse selon laquelle c'est d'abord dans le cas de deux choses relevant du même sens que la perception simultanée doit être possible. En revanche, le raisonnement est assez satisfaisant si l'on y ajoute la prémisse selon laquelle, même par un seul sens, on ne peut percevoir deux choses que si elles sont mélangées. Aristote a en effet montré un peu auparavant que le mélange, l'avènement d'une unité à partir des deux composants perceptifs, rendait possible la perception de deux mouvements simultanés (447^a27), mais qu'il ne pouvait intervenir qu'entre ce qui relève d'un même sens (on ne peut pas mélanger le blanc à l'aigu, 447^a30–^b3). Il montre à présent que cette possibilité de percevoir deux choses relevant d'un même sens simultanément, lorsqu'elles entrent dans un mélange, ne correspond pas vraiment à ce qu'exige l'aporie, parce que l'on ne perçoit alors véritablement qu'une seule chose, le mélange dans lequel ses composants se sont fondus. Si c'est donc la seule manière de percevoir en même temps par un même sens, alors, en un sens, cela n'est pas possible.

Je considère donc, avec notamment W. D. ROSS (*ibid.*), que la clause introduite par γάρ en 447^b8 s'interrompt avec οἷον ὀψεως καὶ ἀκοῆς en ^b9. Son texte ne va pas cependant sans quelques difficultés²⁷⁸. Aristote est en train de dire quelque chose de très prévisible, mais d'une manière assez déconcertante. Il passe du plan de la perception à celui du mouvement pour énoncer de nouveau qu'il est davantage plausible que le processus ait lieu de manière simultanée s'il ne concerne qu'un seul sens. Les branches β et γ donnent ici des leçons très proches, qui joignent un pronom au nominatif à une forme semblable au

277. Voir BONITZ (1863) III, pp. 106–124, et BONITZ (1870), *s. v.* ὥστε, 873^a31–41.

278. Alexandre d'Aphrodise cite cette clause sans ἅμα en 139.18–19. Pour autant, il ne faut surtout pas faire comme FÖRSTER (1938), p. 464, qui entend retirer de ce fait ce mot du texte, contre tous les manuscrits. Sa reformulation, qui suit immédiatement, montre qu'il lit en fait bien ἅμα ici en 447^b8 (μᾶλλον γὰρ ἢ κίνησις ἢ τῆς μιᾶς αἰσθήσεως ἅμα καὶ μία ἢ αἱ τῶν δύο αἰσθήσεων, 139.20–21).

génitif (ΑΥΤΗ(Ε)ΑΥΤΗΣ), qu'il s'agisse du démonstratif ou du réflexif. Cela révèle que la leçon de la branche de *E*, τῆς μιᾶς ταύτης (sous-entendu αἰσθήσεως) est une simplification d'une leçon qui était au départ plus complexe.

Si l'on veut construire ces deux pronoms autour de ἄμα, étant donné que ce mot, lorsqu'il fait office de préposition, se construit normalement avec le datif²⁷⁹, il paraît nécessaire de suivre W. D. ROSS (ibid.) lorsqu'il propose de corriger le pronom au génitif en un datif et écrit ainsi μάλλον γὰρ ἄμα ἢ κίνησις τῆς μιᾶς αὐτῆ ἑαυτῆι. Aristote serait alors en train de parler de la simultanéité d'un mouvement avec lui-même. C'est en soi assez déconcertant (tout événement ou processus est simultanément avec lui-même, par définition). Certes, il va faire peu ou prou la même chose en 447^b11 (ἢ δὲ μία ἄμα αὐτῆι, si l'on lit la leçon de *γ*), mais l'effet hyperbolique et presque tautologique a en ce cas été préparé : il s'agit alors de dire que d'une seule chose il y a une seule sensation, laquelle est évidemment simultanée avec elle-même, si bien qu'en un sens l'avènement d'un mélange résout la question de la perception simultanée de deux choses différentes. Si l'on cherche à défendre le génitif transmis (lu aussi par Alexandre, 139.19), on peut comprendre le premier pronom comme démonstratif et le second, au génitif, comme réflexif (αὐτῆ αὐτῆς) et tenter d'interpréter cela comme un emploi singulier d'une tournure grecque elle aussi singulière : βελτίων εἰμι ἑμαυτοῦ signifie quelque chose comme « je me suis surpassé », c'est-à-dire à peu près « je suis le meilleur »²⁸⁰. La possession d'une propriété au plus haut degré peut ainsi s'exprimer par une comparaison avec soi-même, il faut en ce cas construire ἑαυτῆς avec μάλλον. Le problème est que le sens de cette construction paraît s'expliquer par une comparaison inter-temporelle avec soi-même (voir par exemple *République* IV, 421^d, ἀργός δὲ καὶ ἀμελής γενήσεται μάλλον αὐτὸς αὐτοῦ, le potier, une fois riche, « sera moins industriel et appliqué qu'il ne l'était auparavant »), et qu'il n'est pas ici question de comparaison entre deux états distincts dans le temps. Une voie plus prometteuse consiste à rattacher αὐτῆ αὐτῆς à τῆς μιᾶς, il s'agit alors d'une expression emphatique, αὐτὸς αὐτοῦ, qui renforce la valeur du réflexif (« le mouvement de l'unique sens qui est le sien »)²⁸¹. Cette construction est satisfaisante du point de vue de la grammaire et du sens, si bien qu'il est préférable de retenir grâce à elle le texte transmis plutôt que de chercher à le corriger.

Le texte de la justification de la seconde prémisse comporte, lui aussi, une difficulté. Les éditeurs ont généralement adopté la leçon de *γ* en 447^b11, τοῦ δ' ἐνὸς μία αἰσθησις,

279. Il y a cependant quelques attestations possibles, mais qui paraissent plus tardives, d'un emploi du génitif avec ἄμα, voir *LSJ*, s. v. ἄμα, B.2.

280. Kühner-Gert II.2, §541.6, p. 313.

281. Comparer Eschyle, *Agamemnon*, 835–836, τοῖς τ' αὐτὸς αὐτοῦ πῆμασιν βαρύνεται / καὶ τὸν θυράϊον ὄλβον εἰσορῶν στένει, l'homme envieux « est écrasé par le poids de ses propres maux et accablé lorsqu'il voit le bonheur d'autrui » ; Sophocle, *Oedipe à Colone*, 929–930, σὺ δ' ἄξιαν οὐκ οὔσαν αἰσχύνεις πόλιν / τὴν αὐτὸς αὐτοῦ, « tu déshonores une cité qui ne l'a pas mérité, la tienne » ; *Alcibiade mineur*, 114^c, οὐ γὰρ δήπου οὐδ' ἐκεῖνος τὴν προστυχοῦσαν γυναῖκα οὐδὲ τὴν ὄπουσιν μητέρα διανοεῖτο ἀποκτεῖναι, ἀλλὰ τὴν αὐτὸς αὐτοῦ, « l'intention d'Oreste n'était pas d'assassiner, ni la première femme venue, ni la mère de n'importe qui, mais la sienne propre ». Voir aussi Kühner-Gert II.2, §607.2, p. 602.

alors que l'on lit dans la branche de *E* et de la famille de *C* οὐδενὸς ἅμα μία αἴσθησις, leçon inadmissible du point de vue du sens (Aristote doit vouloir dire dans ce contexte que la perception d'un mélange est une parce que le mélange est une chose une, et pas que rien n'est appréhendé par une perception unique). La faute initiale ne tient néanmoins qu'à une seule lettre, le reste étant affaire de séparation des mots. Le problème est que les deux témoignages disponibles, celui de la traduction de Guillaume de Moerbeke et celui du manuscrit *P*, s'accordent pour indiquer que l'adverbe ἅμα, jusque-là attesté seulement dans la branche de *E*, remonte aussi au *deperditus* *β*, si bien qu'il a toutes les chances d'avoir figuré également au sein de l'archétype de la transmission. On peut toutefois se demander quelle était, quant à ce début de la clause, la leçon du *deperditus* *β* : τοῦτο δὲ ἐνὸς ἅμα, celle de *P*, ou celle que l'on peut reconstruire à partir du latin de Guillaume (*unius autem simul*), à savoir τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα? Les deux leçons sont suffisamment proches pour que ne pas laisser place au doute quant au fait qu'elles sont issues d'une même origine. La leçon de *P* est manifestement fautive, le démonstratif τοῦτο ne peut renvoyer dans ce contexte qu'au mélange (τὸ γὰρ μείγμα, 447^b10) et il est inadmissible de le voir être identifié à une sensation. L'article défini semble s'être corrompu suite à une mauvaise compréhension de la syntaxe du passage. Il convient donc de partir du principe que c'est Guillaume qui préserve le mieux la leçon de *β*, qui doit avoir été τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα μία αἴσθησις. Elle ne diffère en ce cas de la leçon usuelle, celle de *γ*, que par la présence de l'adverbe ἅμα. Celui-ci paraît extrêmement redondant, si bien que l'on n'a guère de peine à comprendre pourquoi il aurait été retiré du texte de *γ*. On pourra cependant rétorquer que tout ce développement est hyperboliquement appuyé. Une manière possible de défendre l'adverbe serait de le faire porter, non pas sur ce qui suit, mais sur ce qui précède (τοῦ ἐνός), de manière à souligner que l'unité du mélange est déjà synchrone.

Rétablir la négation μή plutôt que οὐ en 447^b10 ne pose pas de problème particulier, bien que la seconde ait généralement été retenue par les éditeurs : c'est normalement μή qui est employée au sein d'une protase conditionnelle²⁸². Il est vrai que la seconde s'emploie aussi dans ce cadre pour insister sur la vérité de la prémisse (un peu comme si l'on lisait ἐπεὶ plutôt que εἰ)²⁸³ et que l'on peut se demander ici si Aristote ne tient pas la prémisse en question pour vraie (« on ne peut percevoir deux choses en même temps par un seul sens que si elles font l'objet d'un mélange »). Malgré tout, cela ne constitue pas une raison suffisante de renverser l'autorité bien supérieure de la leçon avec μή. En vérité, la corruption vers οὐ s'explique ici par une tout autre raison : dans les manuscrits en question, la structure hypothétique a sombré avec la conjonction εἰ en 447^b6, si bien qu'une telle correction doit avoir été parfaitement évidente, étant donné que l'on emploie normalement οὐ dans une proposition principale de nature factuelle.

282. Kühner-Gerth II.2, §510.b.β, pp. 184–185.

283. Kühner-Gerth II.2, § 511.4.b.γ, p. 190.

Sens. 7, 448^a13–19

εἰ οὖν πλεῖον ἀπέχει ἔτι ἀλλήλων καὶ [^a14] διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα ἐν ἄλλωι δὲ γένει τῶν [^a15] ἐν τῶι αὐτῶι γένει (λέγω δ' οἶον τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκόν [^a16] καλῶ σύστοιχα, γένει δ' ἕτερα, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος [^a17] πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν), ἔτι ἂν ἦττον ἅμα [^a18] ἐνδέχοιτο αὐτὰ αἰσθάνεσθαι ἢ τὰ τῶι γένει ταῦτά. ὥστ' εἰ [^a19] μῆδὲ ταῦτα, οὐδ' ἐκεῖνα.

13–19 εἰ ... ἐκεῖνα] post πικρὸν 448^a1 transp. BEARE (1900) p. 155 || **13** ἀπέχει ἔτι **β**?(**P**)**γ** Alex¹(144.20) : ἔτι ἀπέχει **EC^cMiU** (*magis amplius distant* Anon, *plus adhuc distant* Guil) || **15–16** λέγω δ' οἶον ... καλῶ σύστοιχα **β**?(**P**)**γ** Alex^c(145.10), def. WENDLAND (1902) p. 179 : λεγομένων, οἶον ... , ἀλλ' ὡς σύστοιχα **EC^cMi** : λεγομένων, οἶον ... ἄλλο, ἀλλ' ὡς σύστοιχα coni. GOHLKE (1953) || **16** τοῦ μέλανος codd. Alex^P(145.13)] τοῦ λευκοῦ coni. TORSTRIK (1862) p. 169 et THUROT (1875) p. 416 | τῶι εἶδει] del. TORSTRIK (1862) p. 169 | τὸ λευκόν **ω** Alex^{1&P}(145.19–25) : τοῦ λευκοῦ **ν** ut desid. Alex(145.21–23) : τὸ μέλαν coni. TORSTRIK (ibid.) p. 169 et THUROT (1875) p. 416 || **18** τὰ τῶι γένει ταῦτά **α** : τὰ τῶι γένει **β**(**PI2**(*que genere* Guil)) : *genere ipsa* Anon || **19** μῆδὲ **β**(μῆ δὲ **P**) : μῆ **α**

L'introduction du cas des termes « coordonnés » (τὰ σύστοιχα)²⁸⁴ a pu sembler déplacée au sein de la progression argumentative du chapitre. Aristote passe du cas des objets relevant d'un même sens au cas des objets relevant de sens différents en 447^b21, qui lui semble encore plus problématique quant à la possibilité d'une perception simultanée. Il a assez vite introduit l'idée selon laquelle, bien que chaque sens ait affaire à un genre différent de sensibles, tous fonctionnent de manière analogue, en ce que chacun de ces genres est déterminé par l'opposition d'un terme positif et d'un terme négatif, le blanc et le noir pour la vue ou le sucré et l'amer pour le goût (447^b26–448^a1), termes qu'il qualifie de σύστοιχα. C'est à ce moment que BEARE (1900) voudrait faire intervenir le présent passage, qui reprend en effet cette question des termes coordonnés. Le lien entre ces deux lieux est incontestable, mais ce qui est déterminant, si l'on se demande s'il faut déplacer ou non le morceau de texte, est aussi de savoir si le passage qui les sépare (ἔτι εἰ ... πρὸς περιττόν, 448^a1–13) est à sa place. Il faut alors observer la structure de l'ensemble de la section qui va de 447^b21 à 448^a19. Celle-ci s'articule en deux arguments, qui visent ensemble à établir la thèse qu'il est impossible de percevoir deux choses en même temps à partir de la prémisse selon laquelle il n'est pas possible pour un même sens d'appréhender deux contraires simultanément (pour la vue, de voir simultanément du blanc et du noir). Le premier argument procède en rapportant les objets aux facultés (447^b21–448^a1), le second, introduit par ἔτι, s'attache davantage aux relations entre « mouvements » perceptifs (κινήσεις, 448^a2) et part de la relation de contrariété. On pourrait avoir l'impression que les deux arguments ont ainsi quelque chose d'un doublet, dans la mesure où ils partagent clairement le même objectif. Si l'on observe attentivement la transition de l'un à l'autre, on

284. Pour une présentation de ce procédé chez Aristote et de ses enjeux, voir D. LEFEBVRE (2008).

observera toutefois qu'il existe une relation de complémentarité entre les deux. Le premier argument s'achève en effet par une sorte de partition du domaine sensible, où chaque sens s'occupe de son genre propre. Aristote entend s'en servir pour affirmer que deux sens ne peuvent pas être actifs en même temps à cet égard, mais il semble s'interrompre en faisant débutant un nouvel argument. Pourquoi ? On peut donner sens à cette séquence en comprenant que l'établissement d'une structure de ce type présente un danger pour l'ensemble du raisonnement : elle permet en effet de mettre en place une analogie entre les différents sens (le blanc est à la vue ce que le sucré est au goût), par laquelle on pourrait aboutir à une certaine forme d'unité de la sensation qui mettrait en danger la thèse de l'impossibilité de la perception simultanée (la vue ne peut pas appréhender du blanc et du noir en même temps, mais, pourrait-on penser, rien n'empêche que la vue appréhende du blanc en même temps que le goût du sucré, s'il s'agit en un sens de la même activité). Aristote effectue par conséquent un crochet par le cas des termes coordonnés, lesquels constituent une sorte de cas intermédiaire entre les mouvements contraires, qui relèvent d'un même genre, et deux mouvements quelconques relevant deux genres différents, qui n'ont *a priori* rien en commun²⁸⁵. La visée de ce second argument n'est pas immédiatement évidente en 448^a1, parce que le raisonnement repart de la thèse de l'impossibilité de mouvements perceptifs contraires simultanés, mais elle devient peu à peu apparente par la suite. L'objectif est de nier que des termes coordonnées puissent être perçus en même temps par deux sens différents, possibilité que laissait entrevoir le premier argument.

Le texte de l'explication de ce en quoi consistent les coordonnés en 448^a15–17 présente une première difficulté au sein de la transmission. La leçon du *deperditus* γ consiste en une sorte d'explication générale de ce qui précède. Aristote vient de dire, dans une protase en attente d'une apodose, que les objets perceptibles que l'on dit être « coordonnés » (τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα, 448^a14) sont plus éloignés l'un de l'autre que deux objets perceptibles qui relèvent d'un même genre, c'est-à-dire d'un même sens. Il développe cela en prenant l'exemple du sucré et du blanc afin d'illustrer ce qu'il entend par « coordonnés » (λέγω δ' οἷον τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ συστοίχα), en rappelant qu'ils appartiennent à des genres différents et en comparant leur éloignement à celui des perceptibles d'un même genre. Tout cela constitue une sorte de longue parenthèse²⁸⁶, à partir de λέγω en 448^a15, laquelle se clôt lorsque commence la protase attendue (ἔτι ἂν ᾗττον ἄμα, 448^a17). C'est cette leçon que l'on trouve également dans le manuscrit *P*, qui reflète ici très probablement sa source issue du *deperditus* β , et c'est aussi celle que lit Alexandre d'Aphrodise, à en

285. Voir GREGORIĆ (2007), p. 135 : « Thus a pair of co-specific heterogeneous perceptibles (e.g. white and sweet) is closer to a pair of homogeneous perceptibles than a pair of heterogeneous perceptibles which are not co-specific (e.g. black and sweet) and which have nothing in common. That is, I take it, why in this argument Aristotle introduces co-specific perceptibles rather than heterogeneous perceptibles simpliciter. »

286. C'est la ponctuation adoptée par BEKKER (1831) et les éditeurs qui retiennent cette leçon après lui, dont FÖRSTER (1942), dont l'édition omet malheureusement de refermer la parenthèse, et W. D. ROSS (1955b).

juger par la citation de la clause problématique que l'on trouve dans son commentaire (ὁ καὶ αὐτὸς ἐδήλωσεν εἰπὼν τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ σύστοιχα, *In Sens.*, 145.10).

La leçon transmise par la branche du manuscrit *E* impose une construction différente. Les objets sensibles « coordonnées » (τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα, 448^a14) sont alors dits être plus éloignés que les objets sensibles « qui sont dits » être dans un même genre (τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει λεγομένων, 448^a14–15), pour lesquels le sucré et le blanc seraient alors donnés en exemple (οἷον τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν, 448^a15), de manière quelque peu déconcertante. On lit ensuite les mots ἄλλ' ὡς σύστοιχα, suivis de γένει δ' ἕτερα (448^a16). Il est très difficile de comprendre comment la syntaxe pourrait tenir debout. Le principal éditeur à avoir retenu cette leçon, BIEHL (1898), place les mots οἷον τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν ἄλλ' ὡς σύστοιχα, γένει δ' ἕτερα entre parenthèses, ce que G. R. T. ROSS (1906) traduit vaillamment ainsi : « *e.g. sweet and white, which, though corresponding to each other, nevertheless are heterogeneous* ». L'idée serait alors qu'il y aurait une tension entre le fait d'être coordonné et le fait d'appartenir à des genres différents, ce qui n'est pas très satisfaisant, car le principe de la coordination est justement de rapprocher des termes qui relèvent de domaines distincts. En outre, on voit mal pourquoi Aristote aurait eu besoin d'accumuler deux tournures adversatives pour lier ensemble deux faits parfaitement compatibles²⁸⁷. La structure de la protase devient alors également problématique : il faut alors sans doute comprendre que s'ouvre avec τὸ γλυκὺ δὲ en 448^a16 un second volet de la protase, ce qui est un peu étrange car celui-ci repose entièrement sur l'exemple particulier qui vient d'être introduit, alors que son premier volet et l'apodose sont autrement plus générales. Plutôt que de chercher à remédier à cela en corrigeant le texte en partant de cette leçon, comme l'a proposé GOHLKE (1953), il paraît donc préférable d'adopter l'autre leçon.

La seule difficulté réelle qu'elle pose concerne la relation entre λέγω (448^a15) et καλῶ (448^a16), dont l'emploi presque consécutif peut paraître presque redondant. On peut toutefois assez rapidement dissiper cette impression. Le verbe λέγω, suivi de οἷον, introduit l'ensemble de l'exemple jusqu'à ce que se referme la parenthèse en 448^a17 : il ne s'agit pas seulement de citer deux termes coordonnés, le sucré et le blanc, mais aussi d'expliquer en quoi ils sont plus éloignés que deux objets sensibles d'un même genre. La proposition gouvernée par καλῶ ne représente qu'un tiers de l'exemple ainsi introduit. Ce type d'emploi est assez rare chez Aristote, qui semble surtout utiliser καλῶ lorsqu'il définit un nouveau terme²⁸⁸ : le verbe à la première personne du singulier semble ainsi revêtir une valeur stipulative. C'est aussi le cas ici : Aristote est en train de rappeler ce que signifie le terme technique de coordination. Il est donc justifié de voir καλῶ introduit par λέγω δ' οἷον. WENDLAND (1902), p. 179, donne aussi un parallèle en *An.* III.2, 426^b27 (λέγω δ' οἷον

287. Je crois que c'est ce à quoi fait allusion Beare (*in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 1) lorsqu'il affirme ceci : « *Biehl's reading is untranslatable except in a very awkward fashion* ».

288. Par exemple lorsqu'il détermine les figures du syllogisme en *An. Pr.* I.4 & 5 (26^b33 et 36).

νῦν λέγω ὅτι ἕτερον, οὐ μέντοι ὅτι νῦν ἕτερον, « je veux dire que je ne dis pas qu'ils sont différents sans dire qu'ils sont différents maintenant »), où la redondance est encore plus criante. De nouveau, elle se justifie par le fait qu'une pratique linguistique spécifique est prise pour exemple. C'est néanmoins peut-être ce qui a gêné le copiste de l'ancêtre de la branche de *E*, s'il ne s'agit pas simplement d'une erreur de translittération, dont la leçon accomplit l'exploit d'éliminer à la fois λέγω et καλῶ.

Le texte et le sens de la comparaison qui suit en 448^a16–17 sont encore plus difficiles à cerner. Pourtant, nos manuscrits sont pour une fois tous d'accord sur une leçon que partage aussi le commentaire d'Alexandre : τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν, ce qui veut dire de prime abord « le sucré diffère bien davantage, selon l'espèce, du noir que le blanc diffère du noir ». Aristote serait alors en train d'affirmer, comme il l'a annoncé, qu'il y a une différence plus grande entre deux espèces de deux genres distincts (le sucré et le noir) qu'entre deux espèces d'un même genre (le blanc et le noir). Cette affirmation est par elle-même tout à fait vraie, les éditeurs ont pourtant souvent souhaité lire quelque chose de différent. La thèse générale que l'exemple est censé venir illustrer est en effet que l'écart entre objets coordonnées est supérieur à celui entre objets d'un même genre, ce qui requiert apparemment que l'exemple traite de l'écart qui sépare le blanc du sucré. D'où la conjecture proposée, indépendamment semble-t-il, par TORSTRIK (1862), p. 169, et THUROT (1875), p. 416, laquelle consiste à intervertir les deux couleurs afin de lire τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ λευκοῦ πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τὸ μέλαν (« le sucré diffère bien davantage du blanc, selon l'espèce, que le noir diffère du blanc »; Torstrik évoque aussi une autre possibilité qui serait de lire à la fin ἢ τοῦ πικροῦ). Le premier demande en outre que l'on supprime τῶι εἶδει et est suivi sur ce point par BIEHL (1898) et FÖRSTER (1942), parce qu'il comprend que la différence en question est une différence générique, ce qui requiert à ses yeux l'emploi de l'expression τῶι γένει ou l'absence de toute précision à ce sujet. G. R. T. ROSS (1906), p. 224, et W. D. ROSS (1955b), p. 230, lesquels acceptent tous deux d'échanger les adjectifs, ont, à l'inverse, tenté de défendre les mots τῶι εἶδει en invoquant un flou terminologique.

Alexandre d'Aphrodise, suivi par SIWEK (1963), emprunte un chemin différent (145.21–25). Il considère en effet que cette clause ne devrait pas être une application triviale du principe qui vient d'être énoncé, selon lequel les termes coordonnés diffèrent davantage entre eux que ceux qui relèvent d'un même genre. Partant du même texte que nos manuscrits, il souhaite que la clause participe encore de l'explication de ce en quoi consiste la coordination et propose de lire τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τοῦ λευκοῦ (« le sucré diffère bien davantage du noir, selon l'espèce, que du blanc »). On a ainsi affaire à un texte qui énonce quelque chose de très différent, à savoir que la différence entre deux choses qui relèvent de deux genres différents n'est pas constante, mais peut varier en fonction de cette relation de coordination. Les deux termes positifs (le sucré et le blanc), bien qu'ils appartiennent à deux genres différents, sont plus

proches l'un de l'autre que si l'on compare, en croisant, le terme positif d'un genre avec le terme négatif d'un autre (le sucré et le noir). Cette conjecture est ingénieuse, elle a même été reprise par quelques manuscrits²⁸⁹. Elle est d'abord plausible (la corruption du génitif vers le nominatif paraît possible), et surtout elle permet de rendre compte du datif τῶι εἶδει de manière beaucoup plus forte. La différence supplémentaire qu'il y a entre le sucré et le noir, par rapport au couple du sucré et du blanc, se situe bien au niveau de l'espèce, et non pas du genre. Le problème est que cette conjecture va sûrement bien plus loin que ce que requiert le sens du passage, qui vise uniquement à montrer que, si l'on ne peut pas percevoir simultanément des objets d'un même genre, ce n'est pas non plus le cas des coordonnés, qui appartiennent à des genres différents.

Reprenons le problème depuis le début. Une bonne manière de figurer la relation de coordination est d'employer une table. La situation générale est ici très simple.

(A1) λευκόν	(A2) μέλαν
(B1) γλυκύ	(B2) πικρόν

Les termes *A* appartiennent au genre des couleurs, les termes *B* à celui des saveurs. Les termes *1* et *2* sont au sein d'un même genre contraires, les termes *1* correspondent à un attribut positif et les termes *2* à un attribut négatif (l'opposition est pour la couleur celle de la présence et de la privation). Deux termes sont dits « coordonnés » si et seulement s'ils appartiennent à la même colonne (tous les termes *1* sont coordonnés entre eux, de même que tous les termes *2*). L'idée de la coordination est de mettre en évidence l'analogie entre *A1* : : *A2* et *B1* : : *B2* (le sucré est à l'amer ce que le blanc est au noir). Le texte transmis, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τὸ λευκόν, signifie que la différence entre *B1* et *A2* est supérieure à celle entre *A1* et *A2* ($B1A2 > A1A2$; je m'autorise à formuler un peu abusivement en termes de distance une relation qui est à proprement parler une différence parce qu'Aristote le fait lui-même, cf. ἀπέχει . . . καὶ διαφέρει, 448^a13–14). La conjecture de Torstrik, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ λευκοῦ πλεῖον ἔτι {τῶι εἶδει} διαφέρει ἢ τὸ μέλαν signifie, de la même manière, $B1A1 > A2A1$, celle d'Alexandre, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τοῦ λευκοῦ, $B1A2 > B1A1$. Les deux premières propositions sont trivialement vraies à partir du moment où l'on divise le domaine sensible en genres ($BwAx > AyAz$, quelles que soient les valeurs des variables), la troisième est également vraie mais recèle une petite subtilité, à savoir précisément la situation analogue de *A1* et *B1*.

La question est de savoir ce que l'on attend de ce passage au vu du contexte. Cette section du texte est un exemple qui vient illustrer à une thèse générale. Celle-ci est énoncée

289. L'apparat de BEKKER (1831) comporte une erreur grave à cet endroit (ce qui, heureusement, n'arrive pas si souvent) : la leçon que désire Alexandre, τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ μέλανος πλεῖον ἔτι τῶι εἶδει διαφέρει ἢ τοῦ λευκοῦ, qu'il ne retient pas, y est attribuée aux manuscrits *L*, *S* et *U*. Cela lui confère une autorité bien supérieure à celle qui est réellement la sienne, car ce sont là dans son appareil tous les manuscrits de la seconde famille (qui correspond ici à γ) parmi les deux identifiées par les éditeurs précédents. Cette leçon n'est en fait attestée, au sein des manuscrits indépendants, que dans *L* et *H^a*.

en 448^a13–15 : il y a une plus grande différence entre les termes coordonnés qui relèvent de genres différents qu'entre des termes qui relèvent d'un même genre (εἰ οὖν πλεῖον ἔτι ἀπέχει ἀλλήλων καὶ διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα ἐν ἄλλωι δὲ γένει τῶν ἐν τῶι αὐτῶι γένει). La notion de genre (γένος) renvoie ici au domaine propre d'un sens particulier, déterminé par une contrariété fondamentale (la couleur, déterminée par le spectre qui va du blanc au noir). L'exemple débute par les mots λέγω δ' οἶον en 448^a15 et constitue du point de vue de la syntaxe une incise entre la protase et l'apodose. Aristote présente d'abord un couple de termes « coordonnés », le sucré et le blanc, dont il précise que, conformément à la thèse générale, ils relèvent de genres différents, respectivement la saveur et la couleur (τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ συστοίχα, γένει δ' ἕτερα). Il s'agit jusqu'ici d'une illustration parfaitement scolaire, laquelle est sans doute appelée par l'emploi de la notion technique, et donc peut-être peu familière à certains, de coordination. La phrase en question doit ainsi se conformer au schéma général, selon lequel deux termes coordonnés diffèrent davantage que deux termes d'un même genre. On s'attend par conséquent à ce qu'il soit dit, par exemple, qu'il y a une différence plus grande entre le sucré et le blanc, puisque ce sont ces termes qu'Aristote a choisis pour exemple, qu'entre le sucré et l'amer ou entre le blanc et le noir. Autrement dit, pour que cette section continue à n'être qu'une simple illustration de la thèse générale, il convient de lire, en partant de la structure de base du texte transmis (τὸ γλυκὺ δὲ τοῦ ... πλεῖον ἔτι ... διαφέρει ἢ τὸ ... = $B1X > YX$, ou, si l'on change le second nominatif en un génitif, $B1X > B1Y$), quelque chose exprimant l'une des quatre relations suivantes : (a) $B1A1 > B1B2$, (b) $B1A1 > A1A2$, (c) $B1A2 > A1A2$ ou (d) $B1A2 > B1B2$. Toutes peuvent être déduites du principe général selon lequel deux termes coordonnés diffèrent davantage que deux termes d'un même genre. Le texte transmis est une expression de (c), la conjecture de Torstrik permet de retrouver (b) (il propose également une solution qui permet d'aboutir à (a)). La conjecture d'Alexandre, en revanche, fait dire à Aristote quelque chose de différent, qui est sans doute vrai mais va bien au-delà de ce qu'appelle le contexte, si bien que l'on peut déjà l'écarter. Pour le reste, il n'y a de prime abord pas de raison particulière de préférer l'une de ces quatre relations à titre d'illustration de la thèse générale.

Les notes de Torstrik sont télégraphiques, si bien qu'il ne justifie pas explicitement ses conjectures. On peut tout de même en déduire qu'il considère que les relations (a) et (b) sont les seules convenables, c'est-à-dire qu'il exige que le premier terme de la comparaison soit la relation du sucré au blanc, et en aucun cas, comme dans le texte transmis, du sucré au noir²⁹⁰. Pourquoi? L'idée est sans doute que ce sont les termes d'un même genre qui méritent d'être comparés : il y a quelque chose qui rapproche le sucré du blanc, par distinction du noir, parce que ce sont les deux termes positifs de leurs genres respectifs. Cela est vrai, mais c'est, je crois, se méprendre quant à l'intention d'Aristote

290. C'est également la position de W. D. Ross (1955b), p. 230, qui part aussi du principe selon lequel cette section a pour seule et unique fonction d'illustrer la thèse générale qui précède.

dans ce passage. Il entend certes répondre à une objection selon laquelle il serait possible de percevoir en même temps des termes coordonnés, par exemple le sucré et le blanc. Cela étant dit, l'idée derrière cette objection, pour autant qu'elle se laisse apercevoir, n'est pas d'identifier bêtement ces termes. Elle consiste à jouer sur l'analogie que permet la coordination. Supposons que percevoir consiste à placer un curseur sur un spectre. On ne peut évidemment pas le placer à deux endroits en même temps, ce qui exclut que l'on puisse voir du blanc et du noir simultanément. On pourrait en revanche le placer à un pôle et interpréter cela de deux manières en même temps : l'ensemble du système perceptif est placé sur le pôle positif, ce qui signifierait que l'on perçoit en même temps du blanc et du sucré. Face à cela, Aristote répond en avançant que l'écart entre deux genres est de très loin supérieur à celui entre le pôle positif et le pôle négatif pour un même genre. On ne peut pas se contenter de substituer le sucré, en tant que pôle positif, au blanc dans son opposition avec le noir, parce que la perception d'une couleur est une expérience fondamentalement différente de la perception d'une saveur. Ainsi compris, le contexte s'accorde avec la leçon de l'archétype, sans qu'il soit besoin de la corriger : Aristote est en train d'insister sur le fait que, au sein de la table ci-dessus, la différence verticale est au moins aussi importante que la différence horizontale.

L'emploi du datif τῷ εἶδει pour exprimer ce en quoi consiste la différence peut paraître surprenant dans la mesure où deux termes coordonnés diffèrent par le genre, comme Aristote lui-même vient tout juste de le dire (γένει δ' ἕτερα, 448^a16), ce pourquoi, imagine-t-on, Torstrik est enclin à le supprimer. Cela étant dit, la relation entre *A1* et *A2* (ou *B1* et *B2*) n'est exprimable que sur le plan de l'espèce. Plus largement, l'idée de la coordination est précisément de passer outre les frontières génériques pour rapprocher des espèces, si bien qu'il ne paraît pas inadéquat de tout mettre à plat pour parler de différences entre espèces entre tous ces termes.

La leçon μηδὲ en 448^a19, qui se laisse clairement apercevoir à travers la leçon μὴ δὲ dans *P*, paraît un peu plus difficile que la simple négation μὴ que l'on lit dans *a*. Il ne faut alors pas comprendre les deux négations, μηδὲ dans la protase et οὐδέ dans l'apodose, comme se répondant l'une à l'autre²⁹¹ : la première est une négation emphatique, la seconde reprend la première. Cette structure est attestée chez Aristote : φανερόν ὡς εἰ μηδὲ κενὸν ἐνδέχεται εἶναι χωριστὸν . . . , οὐδὲ μανὸν οὕτως, *Phys.* IV.9, 216^b31–33 ; εἰ οὖν μηδὲ τὸ ὑποκαόμενον τρέφεται πῦρ, οὐδὲ τὸν ἥλιον εἰκὸς ἦν ὑπολαβεῖν, *Met.* II.2, 355^a16–18 ; εἰ μηδὲ τὸ ἀγαθὸν εἶναι ἀγαθόν, οὐδὲ τὸ ὄντι ὄν οὐδὲ τὸ ἐνὶ ἑν, *Met.* Z.6, 1031^b8–9.

291. Voir les remarques au sujet de la tournure οὐδέ . . . οὐδέ, qui ne doit jamais être confondue avec οὔτε . . . οὔτε chez Kühner-Gerth II.2, §535.5, p. 294.

Sens. 7, 448^a24–^b1

ἡ τοῦτ' οὐκ ἀληθές, οὐδ' ἐνδέχεται χρόνον [25] εἶναι ἀναίσθητον οὐδένα οὐδὲ λανθάνειν, ἀλλὰ παντός ἐνδέχε- [26]ται αἰσθάνεσθαι· εἰ γάρ, ὅτε αὐτὸς αὐτοῦ αἰσθάνεται ἢ [27] ἄλλου ἐν συνεχεῖ χρόνῳ, μὴ ἐνδέχεται τότε λανθάνειν ὅτι [28] ἔστιν, ἔστι δέ τις ἐν τῷ συνεχεῖ καὶ τοσοῦτος ὅσος ὅλως ἀναίσθη- [29]τός ἐστι, δῆλον ὅτι τότε λανθάνει ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ [30] ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται, καὶ εἰ αἰσθάνεται. ἔτι οὐκ ἂν εἴη [1] οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται ἢ ἐν ᾧ, ...

25 εἶναι ἀναίσθητον οὐδένα οὐδὲ λανθάνειν $\beta?(P)\gamma$: εἶναι ἀναίσθητον ἢ οὐδένα λανθάνειν **EC^cMi** : ἀναίσθητον οὐδένα οὐδὲ λανθάνειν μ | ἀλλὰ παντός **EC^cMi λ** Alex^P(147.23) (*sed omne* Anon) : ἀλλὰ πάντως γ : ἀλλ' ἅπανθ' ὅσα **β (PT2(*set omnia quaecunque* Guil))** || **25–26** ἐνδέχεται αἰσθάνεσθαι **$\beta(P)EC^cMi $\lambda$$** : ἐνδέχεται αἰσθῆσθαι γ : αἰσθῆσθαι ἐνδέχεται **U** : *oportet sentire* Anon : *contingit sentire* Guil : ἐνδέχεται ἡμᾶς αἰσθάνεσθαι Alex^P(147.23) || **26** αὐτοῦ **$\beta(P)EC^cMi$** : ἑαυτοῦ γ | αἰσθάνεται **β (PT2(*sentit* Guil))** : τι αἰσθάνεται **EC^cMi** (*aliquid sentit* Anon) : τις αἰσθάνεται γ : αἰσθάνεταιί τις μ || **28** ὅσος ὅλως **$\beta?(P)\gamma$** (ὅσος ὅλος XC^aNZ^a μ) : ὅς ὅλος **E** : ὅς ὅλως **C^cMi** || **30** ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται **β (PT2(*quod videt et quod sentit* Guil))** : εἰ ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται **EC^cMi** : ὁρᾷ καὶ οὐκ αἰσθάνεται γ : *si videt et sensit* Anon | καὶ εἰ αἰσθάνεται **$\beta?(P)\gamma$** (*et si sentit* Guil) : καὶ ἢ αἰσθάνεται **EC^cMi** (*et secundum quod sentit* Anon), def. FURLEY (1955) p. 62 : εἰ αἰσθάνεται **N** : καὶ αἰσθάνεται **L** : del. ROLFES (1924) p. 32

On notera la qualité de la variante que l'on trouve initialement dans la branche de *E* en 448^a25, ἡ οὐδένα λανθάνειν, qui ne propose rien de moins qu'une nouvelle organisation de la clause. Le plus probable est à mes yeux que οὐδέ se soit perdu par une sorte de haplographie, et qu'un copiste intelligent, après s'être rendu compte du problème posé, en ce cas, par la construction de λανθάνειν, ait pensé à insérer la conjonction. Il y a ensuite une faute bête de séparation des mots dans β (ἀλλ' ἅπανθ' ὅσα), ainsi qu'une corruption vocalique dans γ (ἀλλὰ πάντως), mais il demeure évident que la bonne leçon est ἀλλὰ παντός (sous-entendu, χρόνου), ce que l'on lit dans la branche de *E* et qu'Alexandre d'Aphrodise semble lire également (147.23). L'indéfini τις en 448^a26, généralement retenu par les éditeurs comme sujet du verbe αἰσθάνεται, ne me semble pas franchement nécessaire. Sa transmission n'est de surcroît pas bien assurée, étant donné que l'on trouve le neutre dans la branche de *E*, qui plus est placé avant le verbe, ce qui le rend suspect. Je le laisse donc de côté pour adopter la leçon de β .

Le seul problème digne d'attention dans ce passage concerne donc la clause καὶ εἰ αἰσθάνεται en 448^a30. Un point d'abord sur le contexte de l'argument. Aristote s'occupe de répondre à la conception de certains de ses contemporains, selon laquelle les sons constitutifs de l'harmonie nous parviendraient à des instants distincts mais dont la distinction serait pour nous imperceptible. Cela présuppose qu'il puisse exister des

intervalles de temps imperceptibles, ce qu'Aristote rejette avec fermeté²⁹². À l'encontre de cette possibilité, le premier argument avancé ici par Aristote (448^a26–30) consiste à faire valoir que, à partir du moment où l'on perçoit quelque chose, que ce soit soi-même ou autre chose, pendant une durée continue, on est nécessairement continuellement conscient de cette activité et de soi-même²⁹³. Il utilise de manière comparable cette prémisse plus tôt, en 437^a26-9, pour montrer qu'il n'est pas possible de voir quelque chose à son insu, contre des théories qui requièrent que cela soit possible. Or, dans ce cas, si l'on suppose qu'il existe une grandeur temporelle trop petite pour être perçue de quelque manière que ce soit, qui interviendrait entre l'audition des deux sons, alors il y aurait une extension temporelle minimale en-deçà de laquelle on ne percevrait plus que le fait que l'on perçoit²⁹⁴, ce qui est impossible selon Aristote. L'argument se fonde donc sur le lien entre la perception de soi et la perception du temps. S'il existait un intervalle de temps trop petit pour être perceptible, alors ce ne serait pas seulement la perception du temps qui devrait être discontinuée, mais notre perception de nous-même, comme si nous nous rappelions périodiquement de notre existence, ce qui est inadmissible aux yeux d'Aristote.

Du point de vue textuel, une certaine incertitude entoure la fin de la réfutation, en 448^a29–30. Les éditeurs ont jusqu'à présent pris en considération deux leçons quant à l'apodose, δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ εἰ ὄραϊ καὶ αἰσθάνεται καὶ ἤι αἰσθάνεται, transmise par la branche de *E*, et δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ ὄραϊ καὶ οὐκ αἰσθάνεται καὶ εἰ αἰσθάνεται, transmise par *γ*. La solution initialement retenue par BEKKER (1831) et BIEHL (1898) consiste à combiner les deux²⁹⁵ et à se servir de la ponctuation : ils font imprimer pour l'apodose δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν, καὶ εἰ ὄραϊ, καὶ αἰσθάνεται, puis font ensuite débiter une nouvelle phrase commençant par les mots καὶ εἰ αἰσθάνεται, ἔτι οὐκ ἂν εἴη Du point de vue du sens, cela donne quelque chose comme « alors il est clair que l'on ne serait pas conscient de ce que l'on est soi-même, de ce que l'on voit et l'on perçoit ; même si l'on perçoit, il n'y aura pas davantage de temps imperceptible, *etc.* ». Cette solution a ensuite été abandonnée, sans doute parce qu'ainsi construite la phrase suivante ne paraît pas satisfaisante. On voit mal pourquoi Aristote introduirait la possibilité de percevoir pendant un temps imperceptible, que le reste de l'argument paraît rejeter pour de bonnes raisons, et, si

292. On trouve une conception proche de celle que refuse Aristote dans le *De audibilibus*, 803^b26–804^a8, avec un degré bien supérieur d'élaboration. La thèse selon laquelle un son aigu se propage à une vitesse plus élevée qu'un son grave est connue pour avoir été défendue par Archytas de Tarente et dans le *Timée* – voir SORABJI (2004), p. 136. Aristote semble d'ailleurs l'accepter en *Gener. An.* V.7, 786^b7–788^b2.

293. La question de savoir de quelle manière il faut concevoir cette forme de conscience que thématise Aristote, notamment dans un passage très difficile de *An.* III.2 (425^b12–15), a donné lieu à une vaste littérature. On rapproche souvent dans ce cadre ces deux textes de *EN* IX.9, 1170^a29–^b1. Voir CASTON (2002) pour une présentation des enjeux.

294. On serait autrement conscient de l'existence d'un processus ayant lieu pendant la durée infime en question, à savoir la perception, ce qui impliquerait que l'on perçoive cette durée.

295. Pour être tout à fait précis, il y a une différence entre leurs deux éditions, en ce que BEKKER (1831) retient la négation avec *γ* (δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν, καὶ εἰ ὄραϊ, καὶ οὐκ αἰσθάνεται), laquelle est sagement abandonnée par BIEHL (1898).

c'était quand bien même le cas, on préférerait lire quelque chose comme ὅμως plutôt qu'un simple ἔτι.

Une deuxième solution s'est par la suite progressivement imposée. Elle est esquissée par BIEHL (1898) dans son apparat, où il affirme que les mots καὶ εἰ αἰσθάνεται ou καὶ ἥ αἰσθάνεται seraient absents de la *vetus*. D'une part cela est faux, puisque l'on lit dans cette traduction à cet endroit *et secundum quod sentit* (= καὶ ἥ αἰσθάνεται). L'erreur vient du fait que ses citations de la *vetus* se fondent sur une édition de 1566 du commentaire de Pierre d'Auvergne, qui emploie cette traduction²⁹⁶. D'autre part, quand bien même cela serait avéré, le préjugé selon lequel la *vetus*, du fait de son ancienneté, aurait une autorité équivalente à la transmission manuscrite est tout aussi faux : elle est apparentée à la famille de *C^c*, qui n'a qu'une autorité de second rang. Cela n'a pas empêché ROLFES (1924) de reprendre cette idée et de se débarrasser de ces mots, pour lire tout simplement δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ εἰ ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται, et il a été suivi sur ce point par un certain nombre d'interprètes et d'éditeurs, dont FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b). Il est vrai qu'un autre argument a entre-temps été avancé en faveur de cette élimination, à savoir le fait que le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, lequel est encore plus ancien, prouverait que celui-ci ne lirait pas ces mots dans son exemplaire. Cet argument repose sur le fait que le *lemma* en 148.21 débute par les mots ἔτι οὐκ ἂν εἴη. Pourtant, cela ne prouve pas qu'Alexandre ne lit pas καὶ εἰ αἰσθάνεται. Si l'on le fie au *lemma*, on peut tout à fait envisager aussi qu'il lit ces mots et, contrairement aux premiers éditeurs modernes, qu'il les construit avec ce qui précède, et non pas avec ce qui suit. Le reste du commentaire, qui paraphrase ce passage, est trop éloigné de la lettre du texte²⁹⁷ pour que l'on puisse reconstruire l'exemplaire d'Alexandre.

Même si cette solution s'appuie sur un fondement douteux quant à la transmission, elle n'en est pas pour autant entièrement implausible : καὶ αἰσθάνεται καὶ ἥ αἰσθάνεται, ou quelque chose d'approchant, ressemble fort au produit d'une dittographie. Il convient cependant, avant de s'interroger sur la nécessité d'une telle conjecture, de prendre en compte l'autre moitié de la transmission, à savoir la leçon du *deperditus* β. Celle-ci peut être reconstruite à partir de celle du manuscrit *P* et de la traduction de Guillaume éditée par GAUTHIER (1985). Le manuscrit *P* fournit une leçon qui occupe une position intermédiaire entre les deux précédentes : δῆλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται καὶ εἰ αἰσθάνεται. Elle est presque identique à la leçon de γ, à ceci près qu'elle ne comprend pas la négation que celle-ci introduit par rapport à la leçon de la branche de *E*, et elle est aussi presque identique à cette dernière, à une faute banale près (εἰ devenant ἥ, ou inversement) : du point de vue de la genèse des fautes, elle a donc de fortes chances de remonter à l'archétype. La traduction de Guillaume, *manifestum*

296. Cf. BIEHL (1898) p. XVI.

297. Cf. 147.24–26 : ὅτε τις ἑαυτοῦ αἰσθάνεται αἰσθανομένου καὶ ἐν χρόνῳ, ἀδύνατον τότε λανθάνειν αὐτόν ἑαυτὸν ὅτι ἔστι τε καὶ αἰσθάνεται.

quod tunc latebit utique si est ipse ipsum, et quod videt et quod sentit et si sentit, est très proche²⁹⁸. Cette leçon est-elle admissible? Elle l'est sans doute du point de vue de la simple grammaire, tout comme le sont les deux leçons transmises dans la descendance du *deperditus a*.

En ce qui concerne le sens, plusieurs questions demandent à être éclaircies. La première affecte toutes les leçons transmises : que veulent dire les mots *δηλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν*? Les traducteurs comprennent généralement que cela signifie que l'on n'a plus conscience d'exister, que l'on ne s'aperçoit pas que l'on est soi-même, ce qui paraît correct. Il s'agit de la même construction amplifiant le pronom réflexif que celle que j'identifie en 447^b8. C'est la conséquence de l'hypothèse d'un seuil de la perceptibilité du temps : il y aurait alors des intervalles infimes lors desquels l'on ne percevrait rien. Dans la mesure où l'imperceptibilité d'un temps implique l'impossibilité de se rendre compte que l'on est pendant ce temps, cette conclusion résulte bien de la prémisse. Une autre question concerne le sens et la construction l'expression apparemment très redondante, *καὶ ὁρᾷ καὶ αἰσθάνεται καὶ εἰ αἰσθάνεται*. Les deux premiers verbes, *ὁρᾷ* et *αἰσθάνεται*₁, sont à placer, comme ce qui précède, dans la dépendance de *τότε λανθάνοι ἂν εἰ* : dans ces conditions, on ne s'apercevrait pas que l'on existe, que l'on voit et que l'on perçoit en général. Les trois derniers mots, *καὶ εἰ αἰσθάνεται*, pourraient être aussi rapportés à *λανθάνοι*, mais alors le texte dirait deux fois à la suite que l'on ne se rendrait pas compte de ce que l'on perçoit (*τότε λανθάνοι ἂν εἰ ... αἰσθάνεται καὶ εἰ αἰσθάνεται*). Peut-on comprendre cela autrement? Une autre possibilité serait d'envisager *καὶ εἰ αἰσθάνεται* comme une proposition subordonnée à l'intérieur de la proposition régie par *λανθάνοι ἂν*, elle voudrait alors dire « quand bien même²⁹⁹ l'on perçoit ».

Comme l'a remarqué FURLEY (1955), p. 162 (qui ne prend cependant en considération que la leçon de la branche de *E*, à l'autorité inférieure), cela n'est pas dépourvu de sens. Aristote est en train de mener à bien une *reductio ad absurdum*. La conséquence absurde, si l'on supprime *καὶ εἰ αἰσθάνεται*, consiste simplement en ce que l'on ne s'aperçoit pas que l'on est et que l'on perçoit. Si on les conserve et qu'on ne tente pas de les déporter vers la phrase suivante, la conséquence absurde est que l'on ne s'aperçoit pas que l'on est et que l'on perçoit *alors même que l'on perçoit*. Elle consiste alors en la mise en évidence d'une tension entre notre activité perceptive et la conscience que l'on en a lorsque l'on joue sur les échelles temporelles. Soit un intervalle temporel *t* pendant lequel on perçoit de manière continue un objet *x*. L'hypothèse qui va conduire à une impossibilité est qu'il existe un seuil en-deçà duquel un intervalle temporel est imperceptible, elle équivaut à la

298. Elle pourrait cependant correspondre à quelque chose de légèrement différent, par exemple *δηλον ὅτι τότε λανθάνοι ἂν εἰ ἔστιν αὐτὸς αὐτόν καὶ ὅτι ὁρᾷ καὶ ὅτι αἰσθάνεται καὶ εἰ αἰσθάνεται*. Il ne paraît cependant pas impossible que ces deux *quod* supplémentaires soient introduits par la manière dont Guillaume construit la phrase.

299. Voir DENNISTON (1954), pp. 299–302, pour cet usage de *καὶ εἰ* avec la valeur concessive que les grammairiens reconnaissent surtout à *εἰ καί*.

possibilité de diviser t en un nombre n d'intervalles discrets qui sont tous imperceptibles ($t_1 + t_2 + \dots + t_n = t$). Considérons alors n'importe lequel d'entre eux, par exemple t_1 . Puisque l'on perçoit x de manière continue tout au long de t et que t_1 fait partie de t , on perçoit x tout au long de t_1 . Cependant, t_1 est trop petit pour être perceptible en tant qu'intervalle de temps. Cela implique que l'on ne puisse pas se rendre compte que l'on perçoit pendant t_1 (étant donné que, pour Aristote, si l'on perçoit qu'un processus a lieu pendant une durée t^* , on perçoit t^*), ce qui résulte aussi en ceci que l'on ne se rend pas compte que l'on est pendant t_1 . On aboutit donc à une situation où l'on perçoit pendant t_1 sans pouvoir s'en apercevoir, qui est impossible parce que, selon Aristote, on peut toujours se rendre compte de ses perceptions. C'est cette situation qu'exprime l'apodose $\delta\tilde{\eta}\lambda\omicron\nu\ \delta\tau\iota\ \tau\acute{o}\tau\epsilon\ \lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\ \tilde{\alpha}\nu\ \epsilon\tilde{\iota}\ \dots\ \alpha\tilde{\iota}\sigma\theta\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\alpha\iota,\ \kappa\alpha\tilde{\iota}\ \epsilon\tilde{\iota}\ \alpha\tilde{\iota}\sigma\theta\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\alpha\iota$. La leçon de β est donc parfaitement admissible, et les deux autres principales leçons transmises s'expliquent à partir d'elle³⁰⁰.

Sens. 7, 448^a30–^b17

ἔτι οὐκ ἂν εἴη [ᵇ1] οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται, ἢ ἐν ᾧ, μὴ [ᵇ2] οὕτως, ὅτι ἐν τούτου τινὲ ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ, εἴπερ ἔστι τι μέγε- [ᵇ3]θος καὶ χρόνου καὶ πράγματος ἀναίσθητον ὅλως διὰ μικρό- [ᵇ4]τητα· εἰ γὰρ τὴν ὅλην ὄραϊ καὶ αἰσθάνεται τὸν αὐτὸν συν- [ᵇ5]εχῶς χρόνον οὕτω, τῶι ἐν τούτου τινί, ἀφηρησῶ ἢ τὸ ΓΒ, ἐν [ᵇ6] ἢ μὴ ἡσθάνετο. οὐκοῦν ἐν ταύτης τινὲ ἢ ταύτης τι, ὥσπερ [ᵇ7] τὴν γῆν ὄραϊ ὅλην, ὅτι τοδὶ αὐτῆς, καὶ ἐν τῶι ἐνιαυτῶι βα- [ᵇ8]δίξει, ὅτι ἐν τωιδὶ τῶι μέρει αὐτοῦ. ἀλλὰ μὴν ἐν τῶι ΓΒ [ᵇ9] οὐθὲν αἰσθάνεται. τῶι ἄρα ἐν τούτου τινὲ τοῦ ΑΒ αἰσθάνεσθαι [ᵇ10] λέγεται τοῦ ὅλου αἰσθάνεσθαι ΑΒ καὶ τὴν ὅλην. ὁ δ' αὐτὸς λόγος [ᵇ11] καὶ ἐπὶ τῆς ΑΓ· αἰεὶ γὰρ ἐν τινὲ καὶ τινός, ὅλου δ' οὐκ ἔστιν [ᵇ12] αἰσθάνεσθαι ΑΓΒ.

1 οὔτε πρᾶγμα $\beta?(P)\gamma$ Alex¹(148.21) : οὐδὲ πρᾶγμα EC^cMi | ὃ αἰσθάνεται $\beta?(P)\gamma$ Alex¹(148.21) (*que sentit* Guil) : ὃ μὴ αἰσθάνεται $EC^cMiU(a.c.)$ (*que non sentitur* Anon) || 1–2 ἢ ἐν ᾧ μὴ οὕτως $C^cMiX^1Ca^N$ (*vel in quo non sic* Anon) : ἢ ἐν ᾧ μὴ οὕτως E : ἐν ᾧ μὴ οὕτως $\beta(P\Gamma^2(in\ quo\ non\ sic\ Guil))LH^ay$: ἢ ἐν ᾧ, εἰ μὴ οὕτως $\epsilon^*\mu\xi$ Alex¹(148.22) || 2 ὅτι ἐν τούτου τινὲ ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ $\beta(P)EC^cMi$ Alex¹(148.22–23) (*quia in huius aliquo vel istius quod videt* Anon, *quia in huius aliquo vel quia istius aliquid videt* Guil) : ὅτι ἐν τούτου τινὲ ὄραϊ ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ Xy : ὅτι ἐν τούτου τινὲ ν : ὅτι ἐν τούτωι τινὲ ὄραϊ ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ $L(a.c.)$: ὅτι ἐν τούτωι τι ὄραϊ N : ὅτι ἐν τούτου τινὲ τί τούτου ὄραϊ $U(a.c.)\eta$: ὅτι ἐν τούτωις τινὲ τί τούτου ὄραϊ $S(a.c.)$: ὅτι ἐν τούτου τινὲ ἢ τούτου τι ὄραϊ μ : ὅτι ἐν τούτου τινὲ τί τούτου ὄραϊ ν : ὅτι ἐν τούτωι τινὲ τοῦτο ὄραϊ Z^a || 4–5 τὸν αὐτὸν συνεχῶς χρόνον ω Alex^c(151.6) : τὸν ὅλον συνεχῶς χρόνον λZ^a ex Alex(151.7–8 : ἀντὶ δὲ τοῦ ὅλου τὸν αὐτὸν συνεχῶς χρόνον) : συνεχῶς τὸν αὐτὸν χρόνον μ || 5 οὕτω, τῶι ἐν τούτου τινὲ β (οὕτω τὸ ἐν

300. L'insertion de la négation dans γ (absente de la branche de E et de β) paraît toutefois ne pas être accidentelle : l'idée pourrait avoir été que l'imperceptibilité d'un intervalle de temps devrait entraîner l'imperceptibilité de quoi que ce soit pendant cet intervalle.

τούτου τινί **P**, οὐ τῶι ἐν τούτου τινί **Γ2**(*non eo quod in huius alio* Guil) Alex¹(150.13 τῶι v : τοῦ **A** : τὸ **P** : *eius quod T*) et fort. Alex^c(151.22), def. iam Beare (in G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc. n. 3) : οὐ τῶι νῦν τούτων τινί **E** : οὐ τῶν νῦν τούτων τινί **C^cMi** (*non nunc horum alicui* Anon) : οὕτως ὅτι ἐν τούτου τινί ἢ τούτου τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **C^aU**(γρ. ἐν ταύτης τινί ἢ ταύτης τι μέγεθος in marg.)**S**(a.c.)**v** : οὕτως ὅτι ἐν τούτωι τινί ἢ τούτου τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **S**(p.c.)**W**(ἐν ταύτης τινί ἢ ταύτης τι s.l.) : οὕτως ὅτι ἐν τούτου τινί ἢ τούτωι τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **O^d** : οὕτως ὅτι ἐν τούτου τινί ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **λ** : οὕτως ὅτι ἐν τούτωι τινί ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **N** : οὕτως ἐν τούτου· ὅτι τούτου ὄραϊ τινί εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **μ** : οὕτως ὅτι ἐν τούτωι τινί ἢ τοῦτο τι ὄραϊ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **Z^a** : οὕτως νῦν, τούτων τινί aut οὕτως, ἐν τούτων τινί conī. FURLEY (1955) p. 63 | ἀφηρησθῶ **β(P)EC^cMiλ** : ἀφαιρείσθω **γ** : ἀφαιρείσθαι **v** || 5–6 ἢ τὸ ΓB ἐν ἡ **β**(ἢ τὸ **P**)**E₊** : τὸ ΓB ἐν ῶι **γ** Alex^{1&c}(150.13 & 154.23) : ἡ ΓB ἐν ἡ conī. BIEHL (1898) || 6 μῆ **β(P)** : οὐκ **E₊** : om. **γ** Alex^{1&p}(150.14 codd. & 154.24, sed cf. 152.2) || 7 ὄραϊ **ω** Alex^c(151.13, 153.1) | ὄραϊν **ε* C^aNyv** || 7–8 βαδίξει **ω** | βαδίξειν **U**(p.c.)**X**(p.c.)**y** || 8 ἐν τωιδι τῶι μέρει **β?(P)EC^cMiμ** : ἐν τῶιδε τῶι μέρει **γ** Alex^c(151.14, 153.2) | ΓB **β(ΠΓ2(GB** Guil)) : ΒΓ **α** Alex^c(153.6) (*DG* Anon) || 9 οὐθὲν **β(P)** : οὐδὲν **α** | αἰσθάνεσθαι **α** : αἰσθάνεται **PO^a** || 10 αἰσθάνεσθαι **AB β(ΠΓ2(sentire AB** Guil)) : αἰσθάνεσθαι **α** (*sentire* Anon) || 11 ἀεὶ **β?(P)N** : αἰεὶ **γ** Alex^c(153.16) : δεῖ **EC^cMi** : εἶ **μ** : *oportet* Anon : *semper* Guil | ἐν τινί **ω** | ἔν τι **C^cMiX** || 12 αἰσθάνεσθαι **ΑΓB β(ΠΓ2(sentire AGB** Guil^{vulg}, sed *AGB del.* Guil^{Nr})) : αἰσθάνεσθαι **α** : αἰσθέσθαι **NC^aZ^aη**

Comme souvent lorsque Aristote s'avance dans l'abstraction et emploie un exemple géométrique, le texte a beaucoup souffert lors de sa transmission. C'est d'ailleurs également le cas du celui du commentaire d'Alexandre. L'argument, dans ses grandes lignes, cherche à réfuter d'une autre manière l'hypothèse de l'existence d'intervalles temporels imperceptibles par le moyen d'une nouvelle *reductio ad absurdum*. Celle-ci est menée sur deux fronts en même temps, celui du temps et celui des choses³⁰¹. L'idée principale est énoncée d'emblée, en 448^a30–^b2 : sous le régime de l'existence de certains temps ou de certaines choses trop petits pour pouvoir être perçues, aucun temps et aucune chose ne seront perçus, si ce n'est par le fait que l'on en perçoit une partie. En effet, s'il y a des seuils de perceptibilité, alors il y a nécessairement des parties de la chose ou du temps qui sont trop petites pour être perçues, si bien que l'on perçoit, à proprement parler, une autre partie. Or si l'on généralise cette thèse, on aboutit à un résultat inadmissible : si tout objet (temps ou chose) est perçu par le fait que l'une de ses parties seulement

301. Il faut ainsi comprendre que, dans l'expression ὁ αἰσθάνεται ἢ ἐν ῶι (448^b1), la première moitié concerne la chose et la seconde le temps – il y a ainsi une petite inflexion par rapport à l'argument précédent, en ce qu'il ne s'agit plus de percevoir le temps, mais du temps durant lequel on perçoit. De même quant à l'expression ἐν τούτου τινί ἢ ὅτι τούτου τι ὄραϊ (448^b2), où c'est l'inverse, la première partie concernant le temps et la seconde la chose. La suite du texte tend cependant à se concentrer sur le cas du temps seul, car c'est bien lui qui fait l'objet de l'aporie.

l'esth (par exemple AB par le fait que l'on perçoit AG ³⁰²), alors on peut appliquer de nouveau cette thèse à la partie en question (AG), par récurrence, et l'on aboutira à une situation intenable. Le raisonnement ne laissera subsister absolument rien qui soit perçu en entier³⁰³. La combinaison de l'hypothèse de seuils de perceptibilité avec un modèle méréologique élémentaire aboutit ainsi à une situation où l'on perçoit une totalité composée de parties imperceptibles et pendant un temps composé de parties pendants lesquelles on ne perçoit pas³⁰⁴.

La première difficulté textuelle affecte la première phrase (448^a30–^b4). Le sens global que l'on est en droit d'attendre est que l'affirmation de l'existence de seuils minimaux de perceptibilité, pour le temps comme pour les choses, conduit à devoir affirmer que tout ce qui est perçu l'est seulement en partie. Une partie de ce qui rend la phrase peu aisée à comprendre vient du fait que la protase conditionnelle (εἴπερ ἔστι τι μέγεθος ... διὰ μικρότητα, 448^b2–4), de laquelle cette affirmation apparemment absurde dépend, n'arrive que très tard. Une autre vient de la construction de l'apodose. L'accumulation initiale des négations (οὐκ ἄν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν) ne pose pas de problème particulier³⁰⁵, la difficulté survient avec l'arrivée de la proposition subordonnée. Il y a en effet deux problèmes textuels au sein de la structure de cette proposition subordonnée, lesquels sont en fait liés. Le premier concerne la relation entre ses deux volets. La leçon de la branche α , jusque-là la seule envisagée par les éditeurs les sépare et les articule par la conjonction ἥ (même si elle a été mal comprise par le copiste de *E*), si bien que l'un renvoie à la chose que l'on perçoit au temps (ὁ αἰσθάνεται) et l'autre au temps pendant lequel on la perçoit (ἐν ᾧ, en répétant αἰσθάνεται). Cela correspond parfaitement à la disjonction qui est mise en place de manière répétée à ce sujet dans la suite du texte (ὅτι ἐν τούτου τινὶ ἢ ὅτι τούτου τι ὁραῖ, 448^b2; ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι, 448^b6; ἐν τινὶ καὶ τινός, 449^b11)³⁰⁶, de manière à ce que l'argument porte à la fois sur l'objet perçu et le temps. Il arrive toutefois aussi à Aristote de ne pas prendre le soin de signaler aussi explicitement qu'il joue sur les deux tableaux et de se concentrer sur le cas du temps, étant donné que l'hypothèse qu'il entend affronter est avant tout celle de l'existence d'intervalles de temps imperceptibles (ΓΒ ἐν ἧ μὴ ἡσθάνετο, 449^b5–6; ἐν τῷ ΓΒ οὐθὲν αἰσθάνεται,

302. Il faut se représenter, pour comprendre l'exemple, que AB est la ligne totale et Γ le point par lequel elle est divisée en deux. On trouvera un cas comparable en *Phys.* VIII.8, 263^b15.

303. C'est ce que comprend Alexandre d'Aphrodise (en dépit du fait que le texte de son commentaire soit aussi mal transmis ici) : διὰ γὰρ τούτων τὸ προκείμενον δείκνυσιν ἐπὶ στοιχείων, ὅτι μήτε τις χρόνος πρῶτως ἔσται ἐν ᾧ τις αἰσθήσεται μήτε αἰσθητόν τι ὃ μὴ τῷ τῶν τούτου τι αἰσθητόν εἶναι αἰσθητόν ἐστιν, ἄλλὰ καθ' αὐτό, « il montre par là ce qu'il avance en l'appliquant aux lettres, à savoir qu'il n'y aura aucun intervalle temporel particulier durant lequel on perçoit et aucun objet sensible particulier qui ne soit pas perceptible, non pas par soi, mais par le fait que l'une de ses parties soit perceptible » (*In Sens.*, 150.15–17). Alexandre admet tout de même, en passant, la difficulté du passage (σφόδρα δὲ ἐπιτετημένως τὴν δεῖξιν ποιεῖται, 150.17–18).

304. Pour une paraphrase de l'argument, voir ROARK (2011), pp. 124–129, ou GREGORIĆ (2019), pp. 554–555.

305. Voir Kühner-Gerth II.2, §514.1, pp. 203–204.

306. Voir aussi *An.* III.6, 430^b16–17 pour un parallèle : διαρετὰ ὃ νοεῖ καὶ ἐν ᾧ χρόνωι.

449^b8–9). La prise en compte du fait que l'argument porte aussi sur les choses contribue surtout à rendre évidente l'absurdité des conséquences de cette position. À la différence de la leçon de ***α***, la leçon de ***β*** ne comporte pas de disjonction à cet endroit, si bien qu'il faut subordonner la seconde proposition à la première, en considérant qu'Aristote veut de manière un peu lâche parler en même temps du temps et des choses en ne mentionnant que les secondes (οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται ἐν ᾧ, « il n'y aurait ni temps ni chose que l'on perçoit dans laquelle ... »).

À ce stade de l'observation, la leçon de ***α***, avec la disjonction, paraît supérieure. Il ne faut cependant ne pas s'arrêter en si bon chemin et continuer à étudier la transmission de la suite du texte. Les éditeurs ont tous suivi la leçon de ***γ***, ou plutôt d'une partie de ***γ***, qui poursuit par une nouvelle proposition, concessive cette fois, εἰ μὴ οὕτως (on ne percevrait ni chose ni temps, « si ce n'est de cette manière »). Une partie non-négligeable de la branche ***α*** ne transmet cependant pas la conjonction εἰ qui est absolument indispensable à une telle construction, de sorte qu'il n'y ait apparemment pas d'autre choix que de placer les mots μὴ οὕτως au sein de la proposition relative introduite par ἐν ᾧ. Le texte devient alors difficile. Pour obtenir un sens cohérent, il faut pouvoir suppléer cette clause dans les deux proposition subordonnées, de manière à ce qu'elle porte en même temps sur le temps et les choses, c'est-à-dire comprendre οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ <μὴ οὕτως> αἰσθάνεται ἢ ἐν ᾧ μὴ οὕτως <αἰσθάνεται> (« il n'y aurait ni temps ni chose que, respectivement, l'on ne perçoit pas de cette manière ou pendant lequel on ne perçoit pas de cette manière »). Une telle construction est assez étrange, l'absence des mots μὴ οὕτως dans la première proposition relative est gênante. C'est ce qui a motivé le copiste de l'ancêtre de *E* et de la famille de *C*^c à insérer la négation dans la première proposition (οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ μὴ αἰσθάνεται), de manière à préparer quelque peu cette supplétion aussi difficile que nécessaire. Les éditeurs semblent avoir saisi la nature désespérée de ce geste, et ont entièrement pris le parti de ***γ***.

Le fait est pourtant que le *deperditus β*, tel qu'il se laisse reconstruire à partir de *P* et de la traduction de Guillaume, ne contient pas non plus la conjonction εἰ qui paraît absolument indispensable. On supposera donc, toutes choses égales par ailleurs, qu'elle n'est pas présente dans l'archétype. Par conséquent, le texte du *deperditus α* doit avoir été, par triangulation avec l'apport de ***β***, la leçon οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται ἢ ἐν ᾧ μὴ οὕτως. Celle-ci peut paraître catastrophique, parce qu'elle paraît rompre complètement le parallélisme entre temps et chose sur lequel s'appuie toute cette section (on a l'impression qu'Aristote veut dire que l'on ne percevra aucune chose et, en un certain sens seulement, aucun temps, comme s'il devenait davantage possible de percevoir le temps qu'une chose). Un tel texte est si effroyable que ses deux descendants dont l'on a conservé la trace ont chacun tenté de le corriger à leur manière avec pour objectif dans les deux cas de faire en sorte de remettre sur le même plan temps et choses : le copiste du *deperditus γ* a ajouté la conjonction εἰ, si bien que les mots εἰ μὴ οὕτως sont

détachés de l'alternative et peuvent porter en même temps sur ses deux termes ; le copiste de la branche de *E* a rajouté une négation dans la première proposition subordonnée afin de la rapprocher de la seconde. Il convient cependant de remarquer que la leçon du *deperditus* β échappe à ce gouffre dont les copistes ont tenté d'extraire la leçon de α , puisque justement elle ne comporte pas cette disjonction. Pour autant, elle ne paraît guère plus satisfaisante. On peut toujours tenter de la construire ainsi : οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται, ἐν ᾧ μὴ οὕτως <ἔχει>, « il n'y aurait ni temps ni chose que l'on perçoit, dans laquelle cela ne se passerait pas de cette manière », à savoir que l'on ne perçoit qu'en partie. Une première difficulté est que le texte semble laisser de côté la question du temps, il faudrait supposer qu'Aristote s'est concentré sur le cas de la chose par négligence, sans chercher à replacer le temps dans l'équation. Une seconde concerne le lien entre la première et la seconde proposition subordonnée, lequel est difficilement acceptable dans la mesure où la préposition ἐν ne paraît pas convenable pour exprimer une situation qui tient au rapport de la perception à son objet.

La leçon de β n'est donc pas l'échappatoire que l'on cherche. Revenons à l'archétype. Celui-ci doit avoir pour leçon, soit celle de α , οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται ἢ ἐν ᾧ μὴ οὕτως, soit celle de β , οὐκ ἂν εἴη οὔτε χρόνος οὔτε πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται ἐν ᾧ μὴ οὕτως. La disjonction paraît indispensable pour maintenir le parallélisme strict entre temps et chose. Dans la mesure où elle rend la construction difficile, on peut également se faire à l'idée qu'elle aurait disparu de β , si bien que l'on partira du principe que la leçon de l'archétype est celle de α . Comment s'en accommoder ? La solution la plus économique paraît être de jouer sur la ponctuation pour faire comprendre que les mots ἢ ἐν ᾧ sont une sorte d'incise. S'il n'était question que de l'objet de la perception, Aristote aurait très bien pu écrire οὐκ ἂν εἴη πρᾶγμα οὐδὲν ὃ αἰσθάνεται μὴ οὕτως. Il a seulement ajouté à titre d'arrière-pensée ἢ ἐν ᾧ, de manière à peine intelligible, pour indiquer qu'il faut transposer cela dans le cas du temps pour obtenir un résultat analogue.

La suite du texte a donné lieu à une quantité astronomique de variantes au sein de la branche γ . Fort heureusement, le texte s'est mieux préservé du côté de *E* et de β , dont le témoignage est identique en 448^b2. Ce n'est cependant plus le cas en 448^b5. Aristote est en train prendre un exemple en figurant en même temps l'objet vu et la durée de sa vision par une ligne (τὴν ὄλην renvoie implicitement à γραμμὴν). Il doit introduire parmi les prémisses de son illustration l'hypothèse de seuils de perceptibilité, qui est celle qu'il cherche à réfuter. C'est le cas dans toutes les branches principales de la transmission, mais de manière différente. Au sein de γ , on trouve une pléthore de leçons qui reviennent toutes à peu près à οὕτως ὅτι ἐν τούτου τι ἢ τούτου τι ὁρᾷ εἴπερ ἐστί τι μέγεθος, laquelle n'a presque aucun sens. Il s'agit évidemment d'une répétition *verbatim* de ce que l'on lit une ligne plus haut, en 448^b2–3, à ceci près que cette leçon s'est corrompue, plus ou moins légèrement, dans tous les manuscrits de γ – la faute originelle semble alors être

la corruption de ἢ ὅτι en τι, que certains manuscrits ont corrigée par contamination. Le copiste du *deperditus* γ a donc recopié pratiquement deux fois la même chose dans son manuscrit, soit parce qu'il s'est trompé de ligne dans l'antigraphe (si les corruptions en 448^b2–3 sont récentes), soit, plus probablement, parce qu'il a confondu une correction à 448^b2–3 avec le texte en ^b5. Les copistes des descendants ultérieurs ont parfois essayé de remédier à cela, de manière plus ou moins maladroite. La tentative la plus originale est la variante que l'on trouve dans *U*, ἐν ταύτης τινί ἢ ταύτης τι μέγεθος, qui transforme les pronoms en des féminins en s'inspirant visiblement de ce qui suit (ἐν ταύτης τινί ἢ ταύτης τι, 448^b6).

Face à cela, la principale autre ressource des éditeurs était la leçon beaucoup plus brève que l'on lit dans le manuscrit *E* en 448^b5, οὐ τῶι νῦν τούτων τινί (ou οὐ τῶν νῦν τούτων τινί dans la famille de *C*^c). Le problème est qu'elle ne donne pas un sens très satisfaisant. On peut certes comprendre la mention du présent νῦν au vu de l'emploi de l'imparfait pour la section de la ligne correspondant à l'intervalle durant lequel on ne perçoit pas (ἡισθάνετο, 448^b6). Cela étant dit, le texte voudrait alors dire que l'on perçoit la totalité « non pas au moyen de l'un de ces instants », ce qui est obscur³⁰⁷ : la référence du pronom τούτων n'est pas claire (il est question auparavant d'une durée continue au singulier τὸν αὐτὸν συνεχῶς χρόνον), de même que le rôle que jouerait une telle clause au sein de l'argument. Aristote serait en train de dire que l'on ne perçoit pas au moyen d'un instant, ce dont l'on peut douter et ce qui n'a aucune pertinence dans ce contexte.

Si cette leçon a initialement été retenue par BEKKER (1831) et BIEHL (1898), les éditeurs suivants ont bien compris qu'un tel texte n'était pas admissible. Ils se sont donc tournés vers une nouvelle ressource, rendue facilement accessible par WENDLAND (1901), à savoir le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise. Celui-ci comporte en effet un *lemma* qui contient ici l'expression οὕτως, τῶι ἐν τούτου τινί (150.13), laquelle se retrouve vraisemblablement dans une citation en 151.22, et peut-être même ailleurs encore³⁰⁸.

307. La seule solution, semble-t-il, est de comprendre οὐ τῶι νῦν τούτων τινί comme constituant l'apodose. G. R. T. ROSS (1906), qui lit cette leçon avec BIEHL (1898), traduit ainsi : « *if one sees a whole line and perceives a time continuously identical, one does not do so by means of one of the particular nouns contained in it* ». On lit chez MUGNIER (1953) quelque chose de sensiblement éloigné du texte grec : « si en effet on voit la chose la chose entière et que l'on sente [*sic*] le temps lui-même dans sa continuité, la perception ne portera pas sur une partie de la chose et du temps ». FURLEY (1955), p. 63, dans sa recension de son édition, a pour cette raison proposé de corriger en οὕτως νῦν, τούτων τινί ou en οὕτως, ἐν τούτων τινί.

308. Il y a, quant au texte du *lemma*, un désaccord entre les manuscrits du commentaire, ainsi qu'avec la traduction de Guillaume de Moerbeke, mais il paraît clair que Wendland a raison de l'éditer ainsi, en suivant le manuscrit *V*. Les autres leçons (au lieu de τῶι, τὸ dans *P*, τοῦ dans *A*, et *eius quod* chez Guillaume) s'expliquent très bien par là. THUROT (1875) n'édite pas les *lemmata* (sauf dans la traduction latine). En revanche, il conjecture précisément cette leçon en 151.22 (p. 317, l. 10 dans son édition : τούτου γὰρ δηλωτικὴ ἢ λέξις ἢ λέγουσα οὕτως, τῶι ἐν τούτου τινί, voir aussi sa note p. 417). Wendland édite pour sa part τούτου γὰρ δηλωτικὴ ἢ λέξις ἢ λέγουσα οὕτως ὅτι ἐν τούτου τινί à cet endroit, en demeurant fidèle à *V*, alors que presque tous les autres témoins donnent là οὕτως τοῦ ἐν τούτου τινί, en arguant qu'Alexandre se réfère là à 448^b2, et non pas à 448^b5. C'est peut-être le raisonnement du copiste de *V*, mais ce n'est pas du tout ce que suggère le contexte. Pire encore, la manière dont Wendland décrit la transmission rend difficile de croire que *V* seul puisse avoir raison contre le reste (c'est en partie le

Beare³⁰⁹ est le premier à avoir mesuré l'intérêt de cette leçon, qu'il propose de reprendre telle quelle dans le texte. Elle donne en effet un sens tout à fait satisfaisant : on perçoit continuellement tout au long d'un intervalle de temps « ainsi, en ce que l'on perçoit pendant une partie déterminée de celui-ci », dont Aristote va demander que la partie complémentaire soit retirée. En outre, elle permet d'expliquer les leçons de la branche de *E* : ΟΥΤΩΤΩΕΝ se serait corrompu, *via* une haplographie, en ΟΥΤΩΝΥΝ. Förster, en revanche, tente de combiner la leçon connue par le *lemma* d'Alexandre avec celle de *E* et écrit οὐ τῶι ἐν τούτου τινί (cela correspond de très près, à son insu, à la traduction de Guillaume, *non eo quod in huius alio*). Cela n'est pourtant pas acceptable : l'argument n'opère que s'il y a une partie du temps en question pendant laquelle on ne perçoit pas, faute de quoi l'on ne pourrait pas retrancher ΓΒ. C'est pourquoi W. D. ROSS (1955a) et HETT (1957) reviennent à la proposition de Beare.

La prise en compte des deux témoins de *β* change en partie la donne. Le manuscrit *P* a pour leçon οὕτω τὸ ἐν τούτου τινί. C'est évidemment une corruption de la leçon que Beare entend extraire du commentaire d'Alexandre, οὕτω τῶι ἐν τούτου τινί. La traduction de Guillaume de Moerbeke, comme déjà signalé, semble avoir pour source grecque οὐ τῶι ἐν τούτου τινί. À nouveau, il est extrêmement aisé d'expliquer cela à partir de la leçon du commentaire, la différence consiste essentiellement en une haplographie. La meilleure manière d'expliquer ces deux leçons est donc de supposer qu'elles remontent toutes deux à οὕτω τῶι ἐν τούτου τινί. Cela implique que celle-ci est la leçon du *deperditus β*. Il n'y a donc plus aucun doute à avoir quant à l'autorité de la leçon qui semble apparaître en différents endroits du commentaire d'Alexandre. Comme celui-ci lit un exemplaire issu du *deperditus α*, c'est celle de l'archétype. Puisqu'elle donne un sens tout à fait satisfaisant, il convient de la retenir. Elle s'est légèrement corrompue dans la branche de *E*, tandis qu'elle a été complètement chassée du texte par un accident dans le *deperditus γ*. On peut alors comprendre τῶι ἐν τούτου τινί comme reprenant la condition mentionnée précédemment, selon laquelle on perçoit pendant une partie du temps seulement, et faire débiter l'apodose à ἀφηρησθῶ.

Une autre difficulté, davantage mineure, concerne l'apodose en 448^b5, ἀφηρησθῶ ἢ τὸ ΓΒ, ἐν ἧι μὴ ἡισθάνετο, qui contient la première mention d'un segment géométrique au sein du passage. Il faut remarquer deux choses, à savoir le fait que l'ordre des lettres soit

cas pour le *lemma*, certes, mais la situation est différente parce qu'il s'agit en ce cas-là d'une corruption élémentaire). Par conséquent, la décision de Thurot me paraît être la bonne. On obtient alors une nouvelle attestation de l'expression chez Alexandre. Le problème ne s'arrête cependant pas là, parce que, dans le reste du commentaire, Wendland édite trois expressions proches de manière contestable : ὅτι τῶν τούτου τινί (149.9, *M* a en revanche pour leçon ὅτι ἐν τούτου τινί); τῶι τῶν τούτου τινί (152.25–26, le manuscrit *A* et l'édition annotée a donnent cependant τῶν τούτου τινί, Guillaume traduit *eo quod horum* . . ., Thurot invite à lire τῶι ἐν τούτου τινί); τῶι ἐν τῶι τῶν τούτου τινί (154.3–4, où la traduction de Guillaume, *eo quod in huius aliquo*, que suit Thurot, suggère τῶι ἐν τούτου τινί)

309. Voir G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 3. Il traduit ainsi : « *if one sees the whole line, and perceives it during a time which forms one and the same continuum, only in the sense that he does so in some portion of this time* ».

inversé par rapport à la mention du même segment en 448^b8 si l'on lit la leçon de α (ce dont certains copistes semblent s'être rendu compte) – la faute s'explique certainement par le fait qu'il soit contraire à l'ordre alphabétique – et d'autre part le fait que, contrairement à la leçon avec uniquement l'article neutre que la plupart des éditeurs adoptent en suivant γ , le féminin coexiste avec le neutre dans β (d'après P) et dans la branche de E, qui de plus transmettent ensuite tous deux le pronom relatif au féminin (encore employé en 448^b12). Cette expression, ἡ τὸ ΓΒ, loin d'être incorrecte, s'inscrit dans un usage aristotélicien bien identifié par BONITZ (1870), *s. v. Articulus*, 109^b60–110^a3. Il suggère de l'envisager en comprenant que ἡ τὸ Α signifie quelque chose comme ἡ γραμμὴ ἐφ' ἧ τὸ Α κεῖται³¹⁰. Il n'y a donc aucune raison valable de prendre le parti de γ contre E et P sur ce point. Par ailleurs, la forme ὀδί, transmise par la branche de E et probablement par β en 448^b7 et 8, est attestée dans un dialecte attique³¹¹.

Enfin, il vaut la peine d'observer un phénomène singulier. En 448^b10 et ^b12, par deux fois, le *deperditus* β , d'après le manuscrit P et la traduction de Guillaume, comporte la mention de segments, là où le *deperditus* α en est dépourvu. Cette mention est dans les deux cas correcte : la totalité dont il est question doit bien être identifiée au segment AB, que l'on peut aussi nommer AGB. Elle n'est cependant pas absolument nécessaire, la référence est déjà limpide au vu du contexte. On pourrait penser que ces deux mentions font perdre au raisonnement de sa généralité, mais ce n'est pas le cas, parce qu'elles interviennent à des endroits où c'est toujours l'exemple géométrique que l'on a en ligne de mire. Il convient alors de se demander si ces lettres ont dans les deux cas été rajoutées dans β (par exemple parce qu'elles seraient issues d'annotations) ou omises dans α . Il y a une raison assez évidente de les insérer dans le texte : l'exemple concerne des segments nommés par des lettres, lesquels figurent à la fois la chose perçue et le temps, il est donc naturel de vouloir savoir à quelles lettres correspond dans les deux cas l'expression τοῦ ὅλου. Y a-t-il une raison aussi forte pour laquelle ces mentions auraient pu être éliminées ? Il y a un flottement dans le passage entre la chose et le temps, dont Aristote prend tantôt le soin de traiter des deux en même temps et tantôt fait comme s'il n'était question que du second. C'est le cas à ce stade, ΓΒ et ΑΒ représentent en 448^b5, ^b8 et ^b9 des durées temporelles. En revanche, τοῦ ὅλου en ^b10 et ὅλου en ^b11 se réfèrent à la totalité de ce que l'on perçoit, distinguée de la durée totale de sa perception, désignée par les mots τὴν ὅλην. Or τὴν ὅλην, comme ταύτης en 448^b6, renvoie à la ligne, ἡ γραμμὴ. Si l'on lit les lettres supplémentaires contenues dans β , celle-ci est, encore une fois, à la fois du côté de la chose et du côté de la durée, ce qui n'était plus le cas depuis quelques lignes. Il y a donc

310. Elle est malheureusement souvent éliminée par les éditeurs, il faut pour la retrouver prêter attention aux apparats : voir, entre autres, *Phys.* VIII.5, 258^a26 ; *Cael.* I.6, 273^a14 ; *Mete.* III.3, 373^a12, ainsi que *Mem.* 2, 452^b19–20. Aristote ne supplée presque jamais rien à cette expression ramassée, mais il ne fait aucun doute à mes yeux que l'interprétation de Bonitz est correcte (elle est d'ailleurs partagée par W. D. Ross (1936), p. 703).

311. Voir SCHWYZER (1939) I, p. 400, et II, p. 208. Elle est très rare en ce qui concerne les inscriptions, mais se rencontre sur certains vases – voir THREATTE (1980) II, pp. 411–412.

quelque chose de très gênant à voir les segments désigner de nouveau et la chose perçue et la durée de sa perception, alors que l'on vient de se concentrer sur les durées. Cela peut suffire à expliquer pourquoi ces lettres auraient été retirées ici, c'est en effet le seul lieu du passage où elles ne sont pas indispensables à la construction. En outre, je vois mal pourquoi un annotateur tellement borné qu'il ressent le besoin impérieux d'insérer AB après ὄλου aurait alterné entre deux dénominations, AB et AΓB, pour le même segment. Tout compte fait, la leçon de β me paraît par conséquent préférable.

Sens. 7, 448^b19–25

τὸ δ' ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ χρόνῳ πρὸς ἄλ-^[b20]ληλα. πρῶτον μὲν οὖν ἄρ' ὦδ' ἐνδέχεται, ἅμα μὲν, ἐτέρῳ ^[b21] δὲ τῆς ψυχῆς αἰσθάνεσθαι, (καὶ οὐ τῷ ἀτό-^[b22]μῳ, οὕτω δὲ ἀτόμῳ ὡς ἅπαντι ὄντι συνεχεῖ) ; ἢ ὅτι πρῶτον μὲν τὰ κατὰ τὴν ^[b23] μίαν αἴσθησιν, οἷον λέγω ὄψιν, εἰ ἔσται ἄλλῳ αἰσθανομένη ^[b24] ἄλλου καὶ ἄλλου χρώματος, πλείω τε μέρη ἔξει εἶδει ^[b25] τὰ αὐτά (καὶ γὰρ ὁ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν) ;

19 λέγω **a** : λέγων **P** || 21–22 καὶ οὕτως ἀτόμῳ ὡς παντὶ ὄντι συνεχεῖ post ^b19 ἄλληλα transp. BEARE (1899), pp. 455–456 | καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ οὕτω δὲ ἀτόμῳ β (**PT2**(*et non indivisibili, sic autem indivisibili* Guil)) : καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ οὕτω δὲ ἄτομον **EC^ci** (καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ οὕτω δὲ ἄτομα **M**, *non indivisibili, sic autem indivisibile* Anon) : καὶ οὐ τῷ ἀτόμῳ Alex^γ(157.25) : καὶ οὕτως ἀτόμῳ γ Alex^c(157.18) (καὶ οὕτως ἀτόμῳ **NμZ^a** : οὕτως δ' ἀτόμῳ **W**) : κἀν οὕτως ἀτόμῳ conī. BAEUMKER (1886) p. 319 (cf. THUROT (1875) p. 419), prob. **W**. D. ROSS (1955b) : οὐ τῷ ἀτόμῳ ἢ οὕτω ἀτόμῳ proposuit BIEHL (1898) || 22 ἅπαντι β (**P**) : παντὶ γ Alex^c(157.18) : ἅπαν ἔτι **EC^cMi** | ὅτι πρῶτον μὲν codd. Alex^c(160.12) | ἐπερωτῶμεν conī. FÖRSTER (1938) pp. 472-473 : πρῶτον μὲν **W**. D. ROSS (1955b) | τὰ κατὰ β (**P**)**EC^cMiη** : κατὰ γ : τὸ κατὰ Alex^c(160.12 TVPa, κατὰ MV) || 23 ἔσται **a** : ἔστιν β (**PT2**(*est* Guil)) : *sit* Anon | ἄλλῳ β ?(**P**) γ Alex^p(158.13) (*alio* Guil) : ἄλλ' οὐκ **EC^cMi** (*non* Anon) || 24 τε codd., def. BEARE (1899) p. 456 : γε conī. BAEUMKER (1886) (cf. THUROT (1875) p. 420) | μέρη ἔξει εἶδει γ Alex^p(158.9, 13–14) (*partes habebit specie* Guil) : μέρη ἔξει εἶδει **P** : μέρη ἔξει ἀεὶ **EMi** (*partes habebunt . . . semper* Anon) : μέρη ἔξει ἀεὶ **C^c** || 25 τὰ αὐτά β ?(**P**) : ταῦτά γ : ταῦτα **EC^cMiZ^aU**(a.c.) : *hec* Anon : *easdem* Guil | ὁ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν β (**PT2**(*quod sentitur in eodem genere est* Guil)) : ἂ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν γ : αἰσθάνεται πάλιν τῷ αὐτῷ γένει **EC^cMi** (*sentiunt rursum eodem genere* Anon) : αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν **Z^a** : αἰσθάνεται τὰ ἐν τῷ αὐτῷ γένει conī. BITTERAUF (1900) pp. 18–19

Le texte est ici affecté de nombreuses difficultés³¹². Le passage s'inscrit dans la reprise

312. Je laisse de côté celle concernant les mots πρὸς ἄλληλα en 448^b19–20, que certains érudits ont voulu biffer. Il suffit pour leur donner sens de comprendre que l'adverbe ἅμα exprime une relation de simultanéité entre deux événements. Bien que ceux-ci demeurent implicites au sein de la clause, c'est à eux que renvoient ces mots.

d'une aporie énoncée précédemment, relative à la possibilité de percevoir en même temps plusieurs objets (447^a13–15, 448^b17–19). Le premier traitement de l'aporie s'est intéressé exclusivement aux rapports qu'entretiennent entre eux différents objets que l'on percevrait en même temps. Son second traitement, qui débute ici, se concentre en revanche sur la manière dont l'on appréhende ces objets. L'idée de fond est, *grosso modo*, que, pour tout objet perçu, il doit y avoir une partie qui est responsable de sa perception, ce qui ouvre la voie à la possibilité de la coexistence et de l'activité simultanées de plusieurs parties perceptives³¹³.

La première difficulté textuelle est déjà connue d'Alexandre d'Aphrodise, elle concerne la fin de la première question, en 448^b21–22. Celui-ci cite d'abord la leçon qui est pour nous celle de γ , καὶ οὕτως ἀτόμωι ὡς ἅπαντι ὄντι συνεχει (157.18), qu'il interprète temporellement en la rapportant à ἅμα (448^b20), adverbe dont la signification vient d'être expliquée par Aristote (τὸ δ' ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι χρόνωι πρὸς ἄλληλα, 448^b19)³¹⁴. Il signale ensuite qu'il existe une autre leçon, qui revient au même du point de vue graphique³¹⁵, οὐ τῶι ἀτόμωι. Il comprend celle-ci comme renvoyant, non plus au temps, mais à la partie de l'âme par laquelle on perçoit (157.25–158.5). De manière assez spectaculaire, les deux autres branches principales de la transmission, celle de *E* et *β*, nous donnent ces deux leçons l'une à la suite de l'autre, οὐ τῶι ἀτόμωι οὕτω δὲ

313. Ce que MARMODORO (2014) nomme, dans son examen cette section de *Sens.*, pp. 220–227, le modèle des senseurs multiples (*multiple-sensors model*). Concernant ce modèle et son rejet partiel par Aristote, voir aussi GREGORIĆ (2007) et la réaction de LORENZ (2009).

314. Cf. *In Sens.*, 157.17–25 : ἐξηγούμενος δὲ τὸ ἀτόμωι πάλιν πῶς εἶπεν καὶ οὕτως ἀτόμωι, ὡς παντὶ ὄντι συνεχει. εἰπὼν γὰρ τὸ δὲ ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι χρόνωι, μνημονεύσας τοῦ ἅμα πάλιν διὰ τοῦ εἰπεῖν πρῶτον μὲν ἄρ' ὡδε ἐνδέχεται, ἅμα μὲν, ἐτέρωι δὲ τῆς ψυχῆς, ἐπεὶ τὸ ἅμα ἔκειτο εἶναι ἴσον τῶι ἐν ἀτόμωι χρόνωι, πῶς ἅμα καὶ πῶς ἐν ἀτόμωι λέγει χρόνωι προσέθηκεν. ὡς γὰρ παντὶ ἐν ὧι αἰσθάνεται χρόνωι τῶν ἐτέρων ταῖς διαφερούσαις δυνάμεσιν ἐνὶ καὶ συνεχεῖ λαμβανομένωι, καὶ μὴ ἐν ἄλλωι μὲν αὐτοῦ τῆς τοῦδέ τινος αἰσθήσεως γινομένης, ἐν ἄλλωι δὲ τῆς τοῦδε, « Il a dit, lorsqu'il explique de nouveau ce qu'il veut dire par l'indivisibilité, « indivisible en ce sens que la totalité est continue ». En effet, alors qu'il a dit « par en même temps, je veux dire dans un moment du temps qui est unique et indivisible », ce que rappelle de nouveau l'expression « en même temps » lorsqu'il dit « tout d'abord est-ce que cela est possible, de percevoir en même temps mais par une partie différente de l'âme ... », puisqu'il a été établi que « en même temps » équivaut à « dans un moment invisible du temps », il a rajouté en quel sens il faut entendre « en même temps » et en quel sens il faut entendre « dans un moment indivisible du temps », car c'est au sens où c'est durant le moment total du temps pendant lequel on perçoit des choses différentes par des puissances différentes, où il faut comprendre que ce moment est « un » et « continu », et non pas au sens où c'est pendant un certain moment du temps qu'advient la perception de cette chose-ci déterminée et pendant un autre celle de cette chose-là. »

315. Les éditeurs modernes du commentaire ne sont pas satisfaits de la manière dont Alexandre introduit la seconde leçon. La transmission fournit la leçon γράφεται καὶ οὐ τῶι ἀτόμωι, κἂν ἢ αὕτη ἢ γραφή, λέγων περὶ τούτου οὗ αἰσθανόμεθα ὅτι ..., ce qui ne leur convient pas. THUROT (1875) voudrait remplacer λέγων par λέγει, tandis que WENDLAND (1901), suivi par TOWEY (2000), suggère de lire κἂν ἢ αὕτη ἢ γραφή ἀληθῆς (en gros, « si cette leçon est la bonne »). Je crois que c'est avant tout parce qu'ils n'ont pas compris que la remarque d'Alexandre est d'ordre presque philologique – ce qui, il est vrai, n'est pas extrêmement courant. Il faut lire, avec la majorité des manuscrits, κἂν ἢ αὕτη γραφή et comprendre cela comme voulant dire quelque chose comme « même si cela s'écrit de la même manière ». Alexandre signale le fait que ses deux variantes correspondent en fait à peu près au même texte en majuscules, ΟΥΤΩΑΤΟΜΩ. Les inscriptions attiques de la période impériale alternent fréquemment entre ὦι et ὦ pour ce datif (THREATTE (1980) I, pp. 362–365), le ι final des diphtongues longues disparaît sur papyrus après le deuxième siècle de notre ère (GIGNAC (1976) I, pp. 182–183).

ἀτόμῳ, avec seulement cette petite différence que le second ἀτόμῳ est devenu ἄτομον dans la branche de *E*. On a tôt fait de remarquer qu'un tel texte, imprimé tel quel par BEKKER (1831), semble représenter un cas flagrant de dittographie, à peine masqué par la présence de la particule δέ. Il revient à BAEUMKER (1886), p. 319, de l'avoir remarqué le premier à l'époque moderne. On peut donc supposer, si la leçon οὐ τῶι ἀτόμῳ οὔτω δὲ ἀτόμῳ s'avère indéfendable, que l'ensemble de la transmission, y compris l'exemplaire d'Alexandre, remonte à un archétype portant simultanément la trace des deux leçons, l'une étant présente dans le texte même et l'autre en marge, et que celles-ci auraient été associées de la même manière dans la branche de *E* et dans *β*, sans que l'on comprenne que l'une est une variante pour l'autre. L'apparition de δέ s'explique alors aisément, d'une part parce qu'il faut séparer les deux clauses pour obtenir une syntaxe viable, d'autre part en supposant que la voyelle était originellement élidée et qu'il y a eu une dittographie avec la lettre A qui suit (ΟΥΤΩΑΤΟΜΩ devient ΟΥΤΩΔΑΤΟΜΩ). Le fait que la dittographie soit absente de l'exemplaire d'Alexandre, où cela correspond seulement à une variante, et du *deperditus* γ peut s'expliquer de deux manières est cependant difficile à expliquer, au vu du fait que *β* et la branche de *E* sont autrement indépendants et qu'Alexandre n'a d'ordinaire pas accès à des leçons qui proviendraient d'une source plus ancienne que le *deperditus* α.

Il y a donc trois possibilités, de prime abord : la leçon de l'archétype (οὐ τῶι ἀτόμῳ οὔτω δὲ ἀτόμῳ), celle avec l'adverbe seul, lue par Alexandre et transmise par γ (οὔτως ἀτόμῳ), et la variante avec la négation seule (οὐ τῶι ἀτόμῳ). Afin de pouvoir parvenir à un jugement informé, il faut comprendre les implications quant au sens. Aristote vient de se mettre à parler de la partie de l'âme par laquelle on perçoit, exprimée par le datif de moyen ἐτέρῳ (448^b20, voir aussi ἄλλῳ en ^b23). Il paraît donc raisonnable de se demander si un datif ἀτόμῳ quelques mots plus bas ne pourrait pas se référer à la même chose, c'est d'ailleurs en ce sens qu'Alexandre interprète la leçon οὐ τῶι ἀτόμῳ.³¹⁶ Qu'il s'agisse de nier que cette chose par laquelle on perçoit soit insécable ou de préciser en quel sens elle l'est, cette interprétation fait face à un problème massif, qui est que l'on ne voit pas du tout pourquoi il serait question d'attribuer cette propriété à un sens : si l'on parle de l'organe sensoriel, chacun est évidemment spatialement étendu (même si l'on parle du siège cardiaque de la perception) et en ce sens continu, mais ils ne sont pas du tout continus les uns avec les autres ; si l'on parle de la capacité, cette notion paraît hors de propos à ce stade du raisonnement. De fait, l'adjectif ἄτομος est employé à travers *Sens*. uniquement au sujet du temps (447^a14, ^b18, 448^a3, 448^b19, 449^a3). Il y a certes un

316. C'est aussi cette voie qu'empruntent G. R. T. ROSS (1906) et HETT (1957), entre autres, qui suivent le texte de BIEHL (1898), καὶ οὐ τῶι ἀτόμῳ, οὔτω δ' ἀτόμῳ ὡς παντὶ ὄντι συνεχῆι. Le second traduit ainsi : « *is it possible to perceive two things at once, but with a different part of the soul, and not with the indivisible part, but with one indivisible in the sense of being all continuous ?* » Cette possibilité a aussi été défendue plus récemment, bien que ce soit avec davantage de réserve, par MARMODORO (2014), pp. 234–235 n. 7.

passage de *An.* III.2 où il est question de divisibilité à la fois du temps et de l'organe (426^b22–427^b16). Il s'agit dans ce contexte de s'interroger sur la manière dont s'opère la discrimination perceptive, par laquelle nous différencions le blanc du noir ou de l'amer : il faut d'une certaine manière qu'il y ait une unique faculté qui appréhende les objets ainsi distingués, mais elle ne peut pas non plus être à la fois tout cela en même temps, si bien qu'elle doit être divisible, d'une manière qui ne mette pas en péril son unité. La solution d'Aristote repose sur la comparaison célèbre de la divisibilité de cette faculté avec celle du point, lequel fait office de limite de plusieurs choses tout en conservant son unité. Ce problème est directement lié à ce passage de *Sens.* 7 parce qu'Aristote soutient que cette discrimination s'opère en un seul moment du temps, si bien qu'elle présuppose que l'on puisse percevoir différents objets en même temps. Toutefois, c'est exclusivement l'adjectif *διαρετός* (ou son antonyme) et le participe *κεχωρισμένος* qui sont employés dans ce contexte. La même interrogation quant à la possibilité d'une division de la partie perceptive surgit à la fin de *Sens.* 7 (449^a10), où Aristote s'efforce de nouveau de rendre sa nécessaire unité compatible avec le fait qu'elle fait qu'elle puisse appréhender différents objets sensibles en même temps. De même, Aristote emploie là uniquement *διαρετός* et *ἀδιαρετος* et cette question n'est abordé qu'à partir du moment où il a été remarqué qu'une même chose allait devoir présenter plusieurs attributs en même temps. L'interprétation suggérée par le commentaire d'Alexandre, selon laquelle la clause dont la transmission est problématique pourrait renvoyer à la partie par laquelle on perçoit, est donc exclue pour deux raisons : elle contrevient à l'ordre du propos (la question de la divisibilité de la partie n'est posée que plus tard, une fois la nécessité de l'unité de la perception réintroduite) et elle enfreint les règles de l'usage lexical aristotélicien, dans ce contexte et en général.

Il est ainsi de loin préférable d'interpréter la clause comme renvoyant au temps. Cela rend immédiatement très difficile toute leçon avec la négation seule (*οὐ τῶι . . .*), parce que la formulation de la question inclut l'adverbe *ἄμα* et qu'Aristote vient de dire que celui-ci signifie *ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ χρόνῳ πρὸς ἄλληλα* (448^b19–20). On pourrait éventuellement chercher à défendre à tout prix cette possibilité en affirmant qu'une expression comme *οὐ τῶι ἀτόμῳ ὡς παντὶ ὄντι συνεχει* aurait pour visée d'écarter une signification particulière du terme *ἄτομος*, mais cela aurait quelque chose d'assez désespéré : la continuité n'est pas *a priori* le sens le plus évident de l'insécabilité. Alexandre n'a donc pas complètement tort quand il interprète cette variante comme renvoyant à la partie de l'âme qui perçoit plutôt qu'au temps pendant lequel la chose est perçue. En revanche, la leçon qu'il cite en premier et qui est transmise par *γ*, à savoir *καὶ οὕτως ἀτόμῳ ὡς παντὶ ὄντι συνεχει*, semble moins affectée par cette difficulté. Le jeu entre *οὕτως* et *ὡς* est limpide, la clause a pour fonction de préciser le sens de la propriété en question. Le problème est alors que la syntaxe de la phrase permet difficilement de dissocier ainsi les deux datifs, *ἐτέρῳ* et *ἀτόμῳ*, qui sont simplement coordonnées par *καί*. Les philologues ont inventé à cela deux remèdes. THUROT (1875), p. 419, fait remarquer qu'il manque la préposition *ἐν* si l'on

veut rapporter cela au temps. BAEUMKER (1886), p. 319, trouve une solution ingénieuse pour l'obtenir : il corrige καὶ οὕτως ἀτόμωι en καὶν οὕτως ἀτόμωι. Celle-ci est adoptée par W. D. ROSS (1955b). L'autre solution est avancée par BEARE (1899), pp. 455–456, qui ne semble pas avoir eu connaissance de la précédente. Elle consiste à transposer la clause au sein de la phrase précédente. On lit en ce cas en 448^b19 τὸ δ' ἅμα λέγω ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμωι χρόνωι πρὸς ἄλληλα, καὶ οὕτως ἀτόμωι ὡς παντὶ ὄντι συνεχει (« en même temps signifie que les choses ont lieu pendant un moment du temps qui est unique et insécable les unes par rapport aux autres, insécable au sens où la totalité est continue »).

Il est à ce stade nécessaire de s'interroger sur la fonction que revêtirait cette clause au sein du raisonnement si elle se rapporte au temps. La question la plus évidente porte sur la possibilité pour un temps d'être en même temps « insécable » (ἄτομος) et « continu » (συνεχής). Dans cette perspective, il vaut la peine de remarquer qu'Aristote n'emploie jamais dans *Sens* son expression technique pour désigner un instant invisible du temps, τὸ νῦν, mais seulement l'adjectif ἄτομος. Il y a une bonne raison à cela³¹⁷ : Aristote considère que le temps est infiniment indivisible en puissance (*Phys.* IV.11), si bien qu'il ne saurait être composé d'instant sans parties. Le « temps insécable » dont il est question plusieurs fois dans les deux derniers chapitres de *Sens* n'est donc pas l'équivalent temporel d'un point géométrique, il est au contraire doté d'une durée. Son caractère insécable résulte de la manière dont il s'obtient par division d'une totalité temporelle. Il y a sur ce point un passage intéressant au sein de *An.* III.6, bien que le chapitre soit difficile.

τὸ δ' ἀδιαίρετον ἐπεὶ διχῶς, ἢ δυνάμει ἢ ἐνεργείαι, οὐθὲν κωλύει νοεῖν τὸ ἀδιαίρετον, ὅταν νοῆι τὸ μῆκος (ἀδιαίρετον γὰρ ἐνεργείαι), καὶ ἐν χρόνωι ἀδιαίρετωι· ὁμοίως γὰρ ὁ χρόνος διαιρετὸς καὶ ἀδιαίρετος τῶι μῆκει. οὐκ οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ἐν τῶι ἡμίσει τί ἐνόει ἐκατέρωι· οὐ γὰρ ἔστιν, ἂν μὴ διαιρεθῆι, ἀλλ' ἢ δυνάμει. χωρὶς δ' ἐκάτερον νοῶν τῶν ἡμίσεων διαιρεῖ καὶ τὸν χρόνον ἅμα, τότε δ' οἰοεὶ μῆκη· εἰ δ' ὡς ἐξ ἀμφοῖν, καὶ ἐν τῶι χρόνωι τῶι ἐπ' ἀμφοῖν. (III.6, 436^b6–14)³¹⁸

L'indivisible, cependant, s'entend de deux façons, soit potentiellement, soit effectivement. Rien n'empêche donc l'intelligence de saisir l'indivisible quand elle saisit la longueur, puisque celle-ci est effectivement indivisible ; ni même de le faire en un temps indivisible, car le temps est divisible et indivisible à la façon de la longueur. On ne peut donc dire ce qui se trouve dans l'intelligence à chaque moitié du temps, puisqu'il n'est pas question de moitié sans division, si ce n'est potentiellement. Toutefois, en pensant à part chacune des deux moitiés, on divise aussi le temps simultanément, mais alors, de la même façon que la longueur. Et si la pensée la saisit en tant que constituée de ses deux

317. Voir, dans le même ordre d'idées, ROARK (2011), p. 123.

318. Je cite le texte de la majorité des manuscrits, qui est aussi celui de la plupart des éditeurs, sans les additions peu sages de TORSTRIK (1862).

moitiés ensemble, c'est aussi dans le temps qui marque la constitution de l'ensemble. (traduction Bodéüs légèrement modifiée)

Le sens et le rôle de ce passage sont l'objet de discussions de longue date, le seul aspect qui m'intéresse ici est le fait qu'Aristote y énonce qu'une intellection n'est pas divisée en acte, en particulier du point de vue du temps. L'intellection d'une ligne est un acte simple et indivisible. On peut évidemment se demander s'il faut comprendre ἀδιαίρετον comme renvoyant à ce qui est non divisé ou à ce qui est indivisible, et Aristote semble jouer exactement sur cette ambiguïté lorsqu'il distingue un sens actuel et un sens potentiel du terme. Je pense que SHIELDS (2016) résout correctement la difficulté en introduisant une notion de divisibilité relative au contexte (pp. 330–332) : de même qu'un phonème est, en tant que tel indivisible du point de vue de la théorie linguistique, mais peut toujours être décomposé, par exemple en élément sonores (attaque, tenue, résolution) du point de vue acoustique, un acte d'intellection d'une chose est en tant que tel indivisible, même s'il peut être divisé si l'on souhaite diviser son objet. Cette divisibilité artificielle vaut du point de vue de la constitution de l'acte (penser une ligne peut être divisé, si l'on divise la ligne en deux, en deux parties relatives à chaque moitié de la ligne) comme de sa durée (on pense alors d'abord à la première moitié puis à la seconde), ce qui n'ôte rien à l'unité intrinsèque de l'acte et du temps qu'il prend. C'est ce qui autorise Aristote à affirmer sans contradiction que le temps d'un tel acte est à la fois indivisible et divisible. On obtient ainsi une notion de divisibilité du temps pendant lequel une activité a lieu qui est liée à la nature même de cette activité. Il paraît pertinent de la transposer au sein de la discussion de la possibilité de percevoir simultanément différents objets dans *Sens.* 7 : la simultanéité en question ne signifie pas que les objets en question doivent être perçus en un unique instant atomique (un son, qui est un mouvement, ne peut de toute manière pas être perçu sans durée), mais qu'il n'y a du point de vue de l'acte de percevoir ces objets aucune distinction entre le moment où l'on perçoit l'un ou l'autre. Tout cela constitue une seule activité qui a lieu, en ce sens, en un unique moment du temps. Ce type d'indivisibilité est pleinement compatible avec la continuité.

La précision apportée par les mots ὡς ἅπαντι ὄντι συνεχεῖ (il vaut sans doute mieux, en ce cas, lire ἅπαντι avec β plutôt que παντι) quant au sens de l'adjectif ἄτομος dans ce contexte est ainsi tout à fait cohérente par rapport au sens global du passage. Cela étant dit, son intervention au sein de la question posée en 448^b20 interrompt quelque peu le cours du raisonnement. Une fois que l'on a dissocié complètement ἐτέρωι et ἀτόμωι, parce que le premier doit se rapporter à la partie qui perçoit et le second au temps pendant lequel on perçoit, il y a quelque chose d'étrange à voir Aristote faire figurer cette clause ici : l'organisation du propos ne paraît pas optimale, il aurait été autrement plus clair que cette précision soit d'emblée intégrée à l'explication de ce que veut dire ἅμα donnée en 448^b19. C'est la raison pour laquelle BEARE (1899) demande la transposition. Celle-ci est en effet assez inévitable si l'on lit la leçon de γ et d'Alexandre, où οὕτως ἀτόμωι n'est articulé à

ce qui précède que par un simple καί. En revanche, si on lit la leçon de l'archétype, celle de β et de *E*, la négation permet d'introduire une opposition plus tranchée et de signaler qu'Aristote est en train de revenir sur ses propos, un peu *in extremis* (καὶ οὐ τῶι ἀτόμωι, οὕτω δὲ ἀτόμωι ὡς ἅπαντι ὄντι συνεχεῖ, « et lorsque je dis que ἅμα signifie en un temps « atomique », il ne faut pas prendre le mot au pied de la lettre, cela veut seulement dire que les parties de ce temps sont continues »). L'organisation du texte est tout de même heurtée, mais cela correspond à ce qui est réellement en train de se passer : Aristote est en train de se rendre compte après coup que sa définition de l'adverbe ἅμα est affectée d'une ambiguïté potentiellement catastrophique, et se reprend en clarifiant la chose. La leçon de l'archétype permet d'obtenir un texte à la fois plus dramatique et plus cohérent.

Il faut alors examiner si on peut expliquer la leçon de γ et d'Alexandre à partir de cette dernière. Le plus plausible est qu'il s'agisse d'une conjecture. Il n'est pas difficile d'en apercevoir une cause probable : Aristote passe très près de se contredire en disant, cette fois, que ἅμα ne signifie pas vraiment « en un temps atomique ». La suppression de la négation rend la clause en question presque incompréhensible (sauf à la transposer), mais elle ôte le marqueur d'un revirement aussi spectaculaire. Je me demande en outre si les remarques d'Alexandre ne pourraient pas venir, en dernière instance, de l'auteur de cette conjecture. Il convient de se représenter la situation suivante : un lecteur, sans doute professionnel, de ce texte lit καὶ οὐ τῶι ἀτόμωι, οὕτω δὲ ἀτόμωι et se scandalise de cette apparente contradiction ; il veut par conséquent se débarrasser de cette négation et remarque que les mots οὐ τῶι ἀτόμωι et οὕτω ἀτόμωι s'écrivent de la même manière ; il biffe donc les premiers de son exemplaire, tout en laissant une note pour s'expliquer de son geste (quelque chose comme « il y avait aussi écrit dans l'antigraphe οὐ τῶι ἀτόμωι, mais j'ai enlevé ces mots parce qu'ils sont issus d'une dittographie ») ; Alexandre lit une version ultérieure, plus ou moins abrégée ou dégradée de cette note, et comprend οὐ τῶι ἀτόμωι, non plus comme une partie du texte originel, mais comme une variante. On peut ainsi expliquer comment l'exemplaire d'Alexandre, qui est un ancêtre de γ , s'est retrouvé aussi éloigné de la leçon de l'archétype en même temps que l'on rend compte de la variante qu'il rapporte.

La question suivante est, elle aussi, riche en difficultés, même si leur portée philosophique est moindre. Le sens et la construction relatifs à l'exemple de la vue se laissent bien appréhender, mais l'ouverture de la phrase qui l'introduit, ἢ ὅτι πρῶτον μὲν τὰ κατὰ μίαν αἰσθησιν (448^b22–23), a donné du fil à retordre aux philologues. Le problème vient du seul mot ὅτι. Il est autrement clair qu'il faut répéter ἐνδέχεται αἰσθάνεσθαι avec τὰ κατὰ μίαν αἰσθησιν. Certains traducteurs ont tenté de construire cet ὅτι avec un λεκτέον implicite (« ou bien doit-on dire que ... ? »), en particulier au XVI^e siècle (*an dicendum primum*, écrit François Vatable dans sa traduction de 1531). FÖRSTER (1938), pp. 472–473, a proposé de corriger ὅτι πρῶτον μὲν en ἐπερωτῶμεν, ce qui présente à ses yeux l'avantage de se débarrasser en même temps de ce second πρῶτον, qui est lui aussi gênant à ses yeux.

Le texte avec ἐπερωτῶμεν n'est cependant pas très séduisant, comme en témoigne le fait que, dans son édition, parue quatre ans plus tard, il préfère ne pas reprendre sa conjecture et faire simplement imprimer un *crua desperationis* à cet endroit. W. D. ROSS (1955b), p. 233, emprunte un chemin différent. Il se débarrasse d'abord purement et simplement de ὅτι en invoquant la citation de ce passage par Alexandre d'Aphrodise (τῶι πρώτῳ εἰρημένῳ, τῶι ὅτι πρώτον μὲν τὸ κατὰ τὴν μίαν αἴσθησιν, 160.12–13). Son argument est que ὅτι se serait infiltré dans nos manuscrits à partir du commentaire d'Alexandre, où il aurait pour seul et unique rôle d'introduire la citation. Je ne pense pas que cela soit recevable, car la citation est déjà introduite par l'article dans le commentaire, si bien que ὅτι semble faire partie du texte cité. W. D. ROSS (ibid.) poursuit en choisissant de lire κατὰ τὴν μίαν αἴσθησιν, avec γ, sans l'article. On arrive ainsi au texte suivant, ἡ πρώτον μὲν κατὰ τὴν μίαν αἴσθησιν, οἷον λέγω ὅψιν ..., où l'on peut sans problème sous-entendre, en guise de proposition principale, quelque chose comme ἐνδέχεται (« tout d'abord, est-ce que cela est possible [de percevoir plusieurs choses en même temps] selon un seul sens ... ? »), à moins de construire encore plus directement en rapportant κατὰ τὴν μίαν αἴσθησιν à la proposition πλείω τε μέρη ...³¹⁹ La difficulté est alors complètement aplaniée.

Il semble avoir échappé aux éditeurs que ce problème est déjà relevé par BONITZ (1870), qui se réfère à ce passage précis en 538^b39–40 (*s. v.* ὅτι), et renvoie à sa déclaration en 313^a10–12 (*s. v.* ἡ) : « *in problematicis solennis est formula, qua solution incipiture, ἡ ὅτι, adeo ut aliquoties per errorem vel auctoris vel scribarum legatur* », avec un renvoi à *Probl.* 928^a18 et 864^b32, où l'on trouve en effet cette formule utilisée pour introduire une réponse possible à la question posée³²⁰. Je pense que c'est exactement au même phénomène que l'on affaire ici, de même qu'en *Mem.* 2, 452^b13³²¹. On peut néanmoins entretenir de sérieux doutes au sujet de la recevabilité linguistique de cette formule. S'il s'agit d'une faute, alors on doit au moins reconnaître qu'elle ne relève pas d'une correction locale, mais de l'effet d'une habitude scribale de loin antérieure à notre archétype. En attendant que cette difficulté soit résolue, il me semble absolument nécessaire de conserver le texte en l'état. Je construis ensuite τὰ κατὰ τὴν μίαν αἴσθησιν, leçon qu'il faut retenir contre sa trivialisations dans γ, en sous-entendant ἐνδέχεται, comme indiqué précédemment.

Je ne pense pas non plus qu'il y ait réellement besoin de corriger la particule τε transmise en ^b24, bien que la correction en γε proposée par BITTERAUF (1900) et adoptée notamment par W. D. ROSS (1955b) soit vraiment minime. BEARE (1899)³²² la défend en la faisant correspondre à ἔτι en ^b29, et renvoie pour cet usage, de manière assez peu

319. C'est ce que l'on lit chez BARNES (1984) : « *Or is it that, first, in the case of a single sense ... it will have several parts the same in kind ?* »

320. Voir aussi BONITZ (1863) IV, p. 420 : « *Die Verbindung ἡ ὅτι als Anfang der Lösung der Probleme ist dermassen die übliche Formel, dass sie nur zu leicht auch da eindringen konnte, wo sie, wie hier, die grammatische Construction unmöglich machte* », à propos de son emploi et de sa transmission en *Probl.* 962^a2.

321. Cf. *infra*, p. 1169.

322. Voir également G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 1 *ad loc.*

convaincante, aux observations de EUCKEN (1866), p. 13. Il me semble préférable de faire répondre la particule τε à μὲν³²³, comme représentant le second volet de la solution introduite par ἦ ὅτι.

Enfin, en ce qui concerne la dernière clause, il ne faut pas se laisser abuser par sa réécriture dans la branche de *E*, qui a pourtant été suivie inconsidérément par BIEHL (1898), dont le texte est à la base de la conjecture de BITTERAUF (1900). L'accord presque total de β et de γ établit solidement leur leçon comme archétypale, et son sens est tout à fait satisfaisant. La clause justifie l'identité spécifique des différentes parties supposées de la capacité visuelle, en rappelant l'identité de leur objet respectif : il s'agit toujours de percevoir une certaine couleur.

Sens. 7, 448^b26–29

εἰ δέ, ὅτι καὶ ὄμματα δύο, φαίη τις οὐθὲν κωλύειν οὕτω καὶ [27] ἐν τῇ ψυχῇ, ῥητέον ὅτι ἴσως ἐκ μὲν τούτων ἓν τι γίγνεται καὶ μία [28] ἡ ἐνέργεια αὐτῶν· ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο [29] τὸ αἰσθανόμενον ἔσται, εἰ δὲ χωρίς, οὐχ ὁμοίως ἔξει.

26 ὅτι καὶ ὄμματα δύο β(ΠΓ2(*quia et oculi duo* Guil)) : καὶ ὅτι ὄμματα δύο γ (καὶ ὅτι δύο ὄμματα ε*) : ὅτι ὡς δύο ὄμματα EC^cMi : *sicut duos oculos* Anon : ὅτι ὄμματα δύο Alex^c(158.21) : ὡς δύο ὄμματα conī. W. D. ROSS (1955b) p. 234 | οὐθὲν β(P) : οὐδὲν α | κωλύειν β?(P) γ Alex^c(158.21 Pa) (*prohibere* Guil) : κωλύει EC^cMiX(a.c.)NZ^a Alex^c(158.21 TVA) (*obstat* Anon) || **27** ἐν τῇ ψυχῇ, ῥητέον ὅτι ἴσως β(ΠΓ2(*in anima, dicendum quia forte* Guil)) : ἐν τῇ ψυχῇ ὅτι ἴσως α : ἐν τῇ ψυχῇ, ἦ ὅτι ἴσως conī. BEARE (1899) p. 456 : ἐν τῇ ψυχῇ, ἴσως conī. W. D. ROSS (1955b) p. 234 || **28** αὐτῶν ω] αὐτῶι E : ἀμφοτέρων Alex^c(159.1) | ἐκεῖ β?(P) γ Alex^c(159.3) : εἰ EC^cMi | εἰ β?(P) γ Alex^c(159.3) : ἦ EC^cM : εἰ η i | ἐκεῖνο β?(P) γ Alex^c(159.4) (*illud* Guil) : ἓν καὶ EC^cMi (*et unus* An) || **29** εἰ δὲ χωρίς codd. Alex^c(159.4)] ἦ δὲ χωρίς conī. BITTERAUF (1900) p. 19

La syntaxe du passage est mouvante d'une variante à l'autre, mais le sens global demeure visible. Après avoir introduit l'hypothèse selon laquelle la perception simultanée de choses différentes pourrait s'expliquer en recourant à diverses parties perceptives, y compris au sein d'un même sens, simultanément actives, Aristote lui objecte que l'acte perceptif doit pourtant être unifié, ce qui semble empêcher de distinguer ainsi différentes parties. Il affronte au passage une analogie astucieuse, qui se fonde sur le cas des yeux, lesquels, même s'ils sont deux, donnent tout de même lieu à une seule activité. Du point de vue du texte, on a affaire à une version éditée dans la branche de *E*, suivie systématiquement par BIEHL (1898), tandis que γ transmet sensiblement le même texte

323. DENNISTON (1954), pp. 374–376, ainsi que Kühner-Gerth II.2, §530.5, p. 271. BONITZ (1870), *s. v.* μὲν, donne quelques exemples de structure μὲν... καὶ, pourtant beaucoup plus rare que μὲν... τε selon Denniston, chez Aristote, notamment en *Soph. El.* 11, 171^b8–11, ou en *Poet.* 3, 1448^a30–35.

que les citations du passage par Alexandre d'Aphrodise, ce qui n'est peut-être pas un hasard. La branche β est alors en position d'arbitre. Elle est dans l'ensemble plutôt proche de γ et d'Alexandre, mais présente néanmoins une variante qui lui est propre et l'oppose aux deux branches de α .

Il y a eu chez les éditeurs une certaine tendance à accorder, en ce qui concerne le début du passage, la même créance que BEKKER (1831) au manuscrit *E*, et à faire imprimer en conséquence $\epsilon\acute{\iota}$ δέ ὅτι ὡς δύο ὄμματα φαίη τις, οὐδέν κωλύει, οὕτω . . . , alors que l'accord de β avec γ et la citation d'Alexandre montre amplement l'inauthenticité de l'adverbe ὡς, qu'il n'est que trop facile d'insérer au vu du οὕτω qui suit. Ce geste s'explique en fait par une mécompréhension du rôle de la conjonction ὅτι au début de la phrase. La leçon originelle du *deperditus* α est, selon toute probabilité, presque la même que celle du *deperditus* β quant à la protase, $\epsilon\acute{\iota}$ δέ ὅτι καὶ ὄμματα δύο φαίη τις οὐδέν κωλύειν οὕτω καὶ ἐν τῇ ψυχῇ. Le copiste à l'origine de la leçon de *E* a interprété la conjonction ὅτι comme introduisant la proposition complétive allant de pair avec φαίη τις, si bien qu'il était alors nécessaire de faire de l'infinitif κωλύειν un indicatif (φαίη τις ὅτι οὐδέν κωλύει) et, comme les clauses καὶ ὄμματα δύο et οὕτω καὶ ἐν τῇ ψυχῇ se retrouvent en ce cas accolées au sein de la même proposition, de trouver un moyen de rétablir un balancement correct entre le cas des yeux et celui de l'âme, ce qui a été fait par le moyen de ὡς³²⁴. Le copiste à l'origine de la leçon de γ semble avoir perçu le même problème, sans opter pour une solution aussi radicale. Il a simplement inversé l'ordre des mots de manière à faire précéder ὅτι par καὶ, ce qui confère à la proposition une certaine indépendance syntactique à l'égard de celle centrée sur le verbe κωλύειν. Ces deux modifications sont en fait superflues, la leçon de l'archétype est tout à fait recevable pour peu que l'on comprenne la conjonction ὅτι comme introduisant une explication : « si, au vu du fait que l'on a deux yeux, quelqu'un venait affirmer que rien n'empêche qu'il en aille de même dans l'âme, . . . ».

N'ayant que le texte de α à leur disposition, les éditeurs ont été assez réticents à accepter sa leçon et à faire de ὅτι ἴσως le début de l'apodose. Le seul moyen d'y parvenir est de sous-entendre quelque chose comme λεκτέον avant ὅτι ἴσως. C'est ce que suggère la paraphrase d'Alexandre d'Aphrodise (*cf.* 158.25–27 : τοῦτο θείς ὡς δυνάμενον λέγεσθαι πρὸς τὸ ἠπορημένον, ἐλέγχει αὐτὸ δεικνὺς ὅτι οὐχ ὅμοιον τὸ παραβεβλημένον, λέγων ὅτι ἴσως κτλ.) et ce que fait explicitement G. R. T. ROSS (1906), p. 234, entre autres³²⁵. W. D. ROSS (1955b) est parvenu à une solution beaucoup plus radicale, qui consiste à

324. On notera qu'Alexandre paraît faire quelque chose d'approchant dans sa paraphrase du passage (*cf.* 148.22–25 : $\epsilon\acute{\iota}$ δέ τις, φησί, λέγοι, ὡς ἐπὶ τῆς ὄψεως διὰ πλειόνων αἰσθητηρίων ὁμοειδῶν ὀρῶμεν (διὰ γὰρ δύο ὀφθαλμῶν), οὕτω καὶ τὴν ψυχὴν πλείους δυνάμεις ὁμοειδεῖς ἔχειν μὴ κεκωλύσθαι, αἷς ἅμα τῶν ὁμοειδῶν αἰσθάνεται, κτλ.), mais qu'il conserve néanmoins la structure grammaticale que je reconstruis dans le texte d'Aristote : la clause au sujet des yeux et de la vue est une incise expliquant le raisonnement, la proposition principale de la protase est celle régie par le verbe d'énonciation qui a pour objet l'affirmation de l'existence de plusieurs parties de l'âme.

325. C'est aussi le cas de Beare (*in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908)), qui traduit en insérant « *the reply is that . . .* », ou de HETT (1957) (« *we should answer that . . .* »).

supprimant cet ὅτι initial, mais l'argument qu'il apporte à l'appui de ce geste repose sur une base très fragile³²⁶. Le texte de β fait disparaître cette difficulté, en fournissant la tournure impersonnelle, ῥητέον ὅτι, que l'on était jusque-là contraint de suppléer *ex nihilo*. On trouve des constructions semblables chez Aristote dans des contextes explicitement dialectiques³²⁷ et l'emploi de εἰ δέ . . . φαίη τις dans la protase nous place d'emblée dans un contexte dialogique ici aussi. Je considère donc que cette leçon est correcte du point de vue du sens et de la construction. La question prioritaire est alors de déterminer si le mot ῥητέον a été inséré dans β parce que la construction avec le seul mot ὅτι est trop difficile, ou s'il a été perdu, pour une raison ou une autre, dans α . Le principal argument que l'on pourrait employer afin de mettre en doute la supériorité de la leçon de β consisterait ainsi à montrer qu'une tournure avec seulement ὅτι serait admissible dans ce passage. Or ce n'est pas le cas, à en juger par les instruments de travail philologique habituels³²⁸. Il convient donc de retenir la leçon de β , la seule recevable du point de vue de la langue.

Sens. 7, 448^b30–449^a2

ἔτι [b30] καὶ αἰσθήσεις αἱ αὐταὶ πλείους ἔσονται, ὥσπερ εἶ τις ἐπιστήμας [a1] ἀδιαφόρους φαίη· οὔτε γὰρ ἡ ἐνέργεια ἄνευ τῆς κατ' αὐτὴν [a2] ἔσται δυνάμεως, οὔτ' ἄνευ ταύτης αἰσθησις ἔσται.

29–30 ἔτι καὶ β (**PT2**(*amplius et* Guil)) : ἔτι αἱ **EC^cMi** Alex^{l&p}(159.20 ὅτι αἱ AP, 160.11 VA) (*amplius* Anon) : ἔτι γ Alex^{l&p}(159.20 V, 160.11 MP, 160.14) || **1** ἀδιαφόρους β (**PT2**(*indifferentes* Guil)) : διαφόρους α Alex^p(160.8) (*differentes* Anon) || **2** αἰσθησις ἔσται β ?(**P**) γ Alex^c(160.2, 5) : ἔσται αἰσθησις **EC^cMi**

Aristote énonce son dernier reproche à l'encontre de l'hypothèse de parties perceptives distinctes, à savoir qu'elle multiplie sans raison valable des capacités qui sont pourtant unifiées par leur objet, comme si l'on disposait de plusieurs sens de la vue. Le texte présente une difficulté majeure en 449^a1 : les éditeurs n'ont jusqu'à présent pris en compte que la leçon διαφόρους, qui est transmise au sein de la branche α , alors qu'une autre leçon est

326. W. D. ROSS (1955b) demande en effet à supprimer de concert les trois ὅτι de cette partie du texte (448^b22, ^b26, ^b27), qu'il estime être tous tirés des citations d'Alexandre d'Aphrodise. L'accumulation aurait éventuellement quelque chose de persuasif s'il ne s'avérait pas que les deux occurrences précédentes de ὅτι sont vraisemblablement authentiques et en tout cas parfaitement admissibles. BEARE (1899) tente quelque chose de très différent, mais perd de vue le sens du passage – sa conjecture est d'ailleurs abandonnée dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908).

327. Voir *Top.* VI.6, 150^b27–28 (εἰ δέ τόδε μετὰ τοῦδε ἀποδέδωκε, πρῶτον μὲν ῥητέον ὅτι τόδε μετὰ τοῦδε ἢ τοῖσδε ταῦτόν ἢ τῶι ἐκ τῶνδε) et *Soph. El.* 24, 179^a27–31 (ἐπεὶ γὰρ ἀδιόριστόν ἐστι τὸ πότε λεκτέον ἐπὶ τοῦ πράγματος ὅταν ἐπὶ τοῦ συμβεβηκότος ὑπάρχη . . ., ῥητέον οὖν συμβιβασθέντος ὁμοίως πρὸς ἅπαντας ὅτι οὐκ ἀναγκαῖον).

328. Kühner-Gerth II.2, 567.4, pp. 366–367, mentionne un emploi de ὅτι débouchant sur un discours direct, mais cela requiert une introduction par un verbe indiquant l'énonciation. BONITZ (1870), *s. v.* ὅτι, 538^b25–47, ne fournit aucun parallèle chez Aristote et je n'en ai pas trouvé non plus. L'article dans *LSJ* ne suggère rien de tel, pas plus que les grammaires spécialisées. Notons par ailleurs que, si l'on soutient que la leçon de β relève ici d'une conjecture, on aura du mal à expliquer pourquoi son auteur n'a pas opté pour la solution la plus simple et la plus évidente, qui aurait été d'insérer λεκτέον, et non pas ῥητέον.

transmise au sein du *deperditus* β , connue précédemment par P , à savoir son antonyme exact, ἀδιαφόρους. Le sens global de la comparaison entre sens et science est assez clair, la prémisse à l'arrière-plan est que, d'un objet unifié, il n'y a qu'une seule science, de même que chaque domaine sensible relève d'un unique sens. Aristote effectue cette transition des sens aux sciences pour rendre plus évidente encore l'absurdité qu'il voit à multiplier les sens parce qu'il suppose que cette prémisse est universellement partagée au sein de son auditoire, si bien que chacun verra immédiatement en quoi il serait dangereux de multiplier les sciences pour un même objet, et comprendra ainsi, par analogie, pourquoi il serait souhaitable de ne pas le faire dans le cas sensoriel.

Le sens n'est cependant pas tout à fait le même si l'on lit διαφόρους ou ἀδιαφόρους. Dans le premier cas, il s'agit d'une version plus technique de l'adjectif πλείους ou ἑτέρους, qui suggère que la pluralité des sciences est une pluralité au sens fort, en ce qu'elle réside en l'existence d'une véritable διαφορά qui les distingue les uns des autres. Les sciences que l'on postule présenteraient alors chacune un attribut propre et distinctif, ce qui pourrait éventuellement permettre de les envisager comme des espèces d'un genre. L'absurdité vient alors du conflit entre cet adjectif et le présupposé tacite selon lequel toutes ces sciences portent sur un même objet. Dans la mesure où c'est sur celui-ci que se fonde leurs identités respectives, il est contradictoire de les qualifier de « différentes » en ce sens technique. Le problème sur lequel insiste l'objection est donc assez évident si l'on lit διαφόρους. On peut pourtant se demander si c'est bien cette difficulté qu'Aristote entend mettre en lumière. L'analogie avec les sciences a pour fonction de rendre plus compréhensible le cas des sens. Or, s'il est question de supposer l'existence de plusieurs parties, ou, selon les termes de l'objection, de plusieurs « sens », ce n'est pas parce que l'on voudrait qu'ils soient « différents » en ce sens fort, mais pour rendre compte de la possibilité, pour une seule et même classe d'objets (les couleurs, par exemple), de perceptions simultanées. Le passage de la notion de simple pluralité à celle de différence va bien au-delà de l'objectif visé. Il faudrait donc se figurer qu'Aristote a délibérément forcé le trait de l'objection, en recourant à un type de pluralité beaucoup plus fort que celui que requiert le modèle. La situation est différente si l'on lit ἀδιαφόρους. Le texte affirme alors précisément qu'il n'y a pas de distinction assez forte entre les sciences que l'on se retrouve à postuler pour que l'on puisse réellement les qualifier de « différentes ». Cela rend l'analogie beaucoup plus rigoureuse, puisqu'il n'est pas question non plus d'invoquer l'existence d'une différence entre les parties ou sens que le modèle conduit à postuler. On dira alors que l'on voit par deux parties différentes deux objets en même temps, mais il est hors de question d'affirmer qu'il y a entre ces deux parties un écart comparable à celui qui sépare deux sens, la vue et l'ouïe par exemple, qui, elles, méritent d'être appelées pleinement « différentes ». L'analogie initiale avec les yeux (448^b26), qui sont, sauf par leur position, à peu près identiques en tout point l'un à l'autre, suggère d'ailleurs qu'il convient de maintenir une identité aussi forte entre les deux parties que l'on postule ainsi.

On se demandera pourtant si le fait de qualifier ces sciences d'ἀδιαφόρους ne revient pas remettre en cause leur pluralité : dire que des sciences sont « indifférentes », n'est-ce pas dire qu'elles ne font qu'une ? C'est peut-être ce qui a conduit, si la chose n'est pas accidentelle, à la leçon de *α*. On peut cependant comprendre que c'est précisément le point sur lequel entend insister Aristote. L'hypothèse des parties multiples conduit à diviser ce qui n'était qu'un seul et même sens, par exemple la vue, en plusieurs parties ou plusieurs « sens » que rien ne semble devoir distinguer intrinsèquement, de même que les deux yeux sont foncièrement identiques. Il y a là une tension forte entre la pluralité que l'on suppose pour les besoins de la cause et la nature des différentes parties : on veut dire qu'il y a plusieurs parties, mais on veut aussi qu'elles soient identiques les unes aux autres. Or, dans la mesure où il s'agit de parties d'une capacité, et non d'un corps physique, il n'est pas possible de maintenir leur distinction par quelque chose comme leur position spatiale, si bien que l'on peut avoir l'impression qu'elles sont destinées à se résorber en une unité. C'est cette tension qui est mise en avant par l'expression αὐτὰ πλείους ἔσσονται, et l'adjectif ἀδιαφόρους permet de la reproduire, lorsqu'il est ainsi accolé à ἐπιστήμας, au sein de l'autre terme de la comparaison.

Sens. 7, 449^a2–10

εἰ δὲ τοῦτο [°3] ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων. [°4] {μᾶλλον γὰρ ἐνεδέχεται τούτων ἅμα πλειόνων ἢ τῶν τῷ γένει [°5] ἐτέρων}. εἰ δὲ δὴ ἄλλω μὲν γλυκεὸς ἄλλω δὲ λευκοῦ αἰ- [°6]σθάνεται ἢ ψυχῇ μέρει, ἦτοι τὸ ἐκ τούτων ἐν τί ἐστιν ἢ οὐθ' [°7] ἐν. ἀλλ' ἀνάγκη· ἐν γὰρ τι τὸ αἰσθητικόν ἐστι μέρος. [°8] τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός· οὐθὲν γὰρ ἐκ τούτων ἐν. ἀνάγκη ἄρα ἐν [°9] τι εἶναι τῆς ψυχῆς ὧι ἅπαντα αἰσθάνεται, καθάπερ εἴρη- [°10]ται πρότερον, ἄλλο δὲ γένος δι' ἄλλου.
2 δὲ codd.] γὰρ desid. Alex(162.8) | τοῦτο **ω**(**EPημνL**¹(γρ. s.l.)**y**¹(γρ. s.l.)) Alex^c(161.4)] τούτων **γ**(**C^aUλZ^a**)**C^cMi** Alex^{yp}.(161.10) : *hec* Anon : *hoc* Guil : ἐκείνων aut τις τῶν desid. Alex(161.21, 162.9) || **3** αἰσθάνεται **ω** | μὴ αἰσθάνεται **N** ex Alex(162.10), edd. : αἰσθάνηται **X** || **4–5** μᾶλλον ... ἐτέρων] *delevi* || **4** ἐνεδέχεται **ω** | ἐνεδέχεται **ε*** | ἢ τῶν **ω** | τῶν **L**, def. BOLOTIN (2021) p. 58 n. 145 || **6–7** οὐθ' ἐν **E** : οὐθὲν **Pη** : οὐχ ἐν **γC^cMi** : *non unum* Anon Guil || **7** ἀνάγκη **β**?(**P**)**γ** Alex^c(163.2) (*necesse* Guil) : ἀνάγκη ἐν **EC^cMi** (*necesse unum* Anon) : ἀνάγκη ἐν τι **Z^a** | ἐν γὰρ τι codd.] ἐν γὰρ Alex^c(163.3) || **8** ἐκεῖνο **β**?(**P**)**γC^cMi** : ἐκεῖνος **E** : ἐκεῖ *W* : *illud est* Anon : *illa* Guil | οὐθὲν **β**?(**P**)**γ** : οὐδὲν **EC^cMiε*** | ἐκ τούτων ἐν **β**(**PT2**(*ex istis unum* Guil))**λ** Alex^c(163.19) : ἐκ τούτων **α** (*ex istis* Anon) | ἀνάγκη ἄρα ἐν codd.] ἀνάγκη δ' ἐν prop. BIEHL (1898) || **9** ἅπαντα **α** : πάντα **β**?(**P**) Alex^c(164.2)

Ce passage présente une difficulté textuelle redoutable au niveau de la proposition conditionnelle en 449^a2–3, laquelle est déjà discutée par Alexandre d'Aphrodise. Elle a des conséquences pour l'interprétation de l'ensemble du chapitre, parce que, selon la manière dont l'on comprend, édite, et éventuellement corrige, le texte, ce dernier peut faire dire à

Aristote qu'il est impossible de percevoir plusieurs objets en même temps ou, au contraire, que la solution qu'il vient d'introduire, reposant sur la distinction de parties perceptives, est viable. De fait, les interprètes contemporains ne sont pas du tout d'accord quant à la manière dont il convient d'envisager la résolution de l'aporie, en partie parce qu'ils ne sont souvent pas suffisamment conscients de la fragilité du texte à cet endroit.

Commençons par observer la manière dont Alexandre affronte la difficulté. Il cite d'abord la leçon qui a le plus de chances d'avoir été celle de l'archétype de la transmission manuscrite, εἰ δὲ τοῦτο ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων (161.4). Il interprète la protase comme renvoyant aux sensibles de genres différents (c'est-à-dire ceux qui relèvent de sens différents, comme un son par rapport à une couleur) et τῶν ἄλλων dans l'apodose comme renvoyant aux sensibles d'un même genre (τῶν ὁμοειδῶν, 161.7), de manière à aligner le sens de cette proposition avec celui de la suivante. L'inférence est justifiée par le rappel dans la phrase suivante d'un lemme qui, comme Alexandre en a tout à fait conscience (ὡς ἐν τοῖς ἔμπροσθεν ἐρρήθη περὶ τῶν ἀνομογενῶν, 161.8–9; ὠμολόγητο, 162.1), avait déjà été employé en 447^b21–24 (εἰ τὰ ὑπὸ τὴν αὐτὴν αἴσθησιν ἅμα ἀδύνατον, ἐὰν ἦι δύο, δῆλον ὅτι ἦττον ἔτι τὰ κατὰ δύο αἰσθήσεις ἐνδέχεται ἅμα αἰσθάνεσθαι, οἷον λευκὸν καὶ γλυκύ) et en 448^a17–18 (ἔτι ἂν ἦττον ἅμα ἐνδέχοιτο αὐτὰ αἰσθάνεσθαι ἢ τὰ τῷ γένει ταῦτά), selon lequel il y a plus de difficulté, du point de vue théorique, à percevoir des sensibles de genres différents que des sensibles d'un même genre. Celui-ci était alors mobilisé pour étendre l'impossibilité alléguée de percevoir des sensibles d'un même genre aux sensibles de genres différents, et donc à tous les sensibles en général (ὥστ' εἰ μὴδὲ ταῦτα, οὐδ' ἐκεῖνα, 448^a18–19). Alexandre identifie correctement l'emploi de l'un des lieux définis dans les *Topiques*, fondé sur le plus et le moins³²⁹. Cette stratégie déployée au cours de *Sens.* 7 correspond en effet au deuxième lieu du plus et du moins parmi les quatre identifiés en *Top.* II.10, lequel correspond à un raisonnement *a fortiori* et à sa version contraposée : prenons un même attribut que l'on dit concerner deux sujets distincts tels qu'il soit davantage vraisemblable que l'attribut appartienne à l'un plutôt qu'à l'autre (par exemple le fait d'avoir réussi l'examen, à attribuer respectivement au meilleur et au pire élève de la classe), (2) « si cet attribut n'appartient en fait pas au sujet auquel il est le plus vraisemblable qu'il appartienne, alors il n'appartient pas non plus au sujet auquel il est le moins vraisemblable qu'il appartienne » ; inversement, (2') « si cet attribut appartient au sujet auquel il est le moins vraisemblable qu'il appartienne, alors il appartient aussi au sujet auquel il est davantage vraisemblable qu'il appartienne » (ἐνὸς περὶ δύο λεγομένου, εἰ ὧι μᾶλλον εἰκὸς ὑπάρχειν μὴ ὑπάρχει, οὐδ' ὧι ἦττον, καὶ εἰ ὧι ἦττον

329. Cf. 161.12–15 : πρότερον μὲν οὖν δεικνύς ὅτι μὴ οἷόν τε τῶν ὁμογενῶν πλειόνων αἰσθάνεσθαι, ἀνήρει καὶ τῶν ἀνομογενῶν ἀπὸ τοῦ μᾶλλον ἐπιχειρῶν, νῦν δὲ ἀπὸ τοῦ ἦττον πάλιν ἀντιστρέψας ἔδειξεν, « alors qu'auparavant, après avoir montré qu'il n'est pas possible de percevoir plusieurs objets du même genre, il réfutait aussi la possibilité de percevoir plusieurs objets de genres différents, en procédant du plus vers le moins, il le montre maintenant en procédant à l'inverse du moins vers le plus ». L'expression ἀπὸ τοῦ μᾶλλον est un terme technique, elle renvoie au lieu du plus et du moins (voir *Top.* II.10, 114^b37, et *In Top.*, 205.26).

εἰκὸς ὑπάρχειν ὑπάρχει, καὶ ὧι μᾶλλον, 115^a6–8). Le lemme de *Sens*. 7 est un cas d'école d'application de ce lieu, à ceci près que les sujets en question sont des couples d'objets perceptibles : le prédicat est le fait pour deux objets d'être perceptibles simultanément, le sujet auquel il est davantage vraisemblable qu'il appartienne est un couple de deux perceptibles « du même genre », c'est-à-dire relevant d'un même sens (parce qu'il est davantage concevable qu'ils puissent s'intégrer à une unité), le sujet auquel il est moins vraisemblable qu'il appartienne est un couple de deux perceptibles « de genre différent », c'est-à-dire relevant de deux sens différents³³⁰. Ce lemme est employé précédemment selon le schéma (2), qu'Alexandre entend retrouver ici.

Alexandre prend également note du fait qu'il existe une variante de la leçon précédente, εἰ δὲ τούτων ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων (161.9–10). Il la comprend exactement de la même manière, τούτων renvoyant explicitement à ses yeux aux sensibles de genres différents, si bien qu'il trouve cette nouvelle leçon « plus claire » (ἔστι σαφέστερον αὕτη ἔχουσα ἢ γραφή, 161.11), étant donné qu'il tient à ce que la protase porte sur une catégorie précise d'objets que l'on perçoit en même temps, ce qui s'accommode en effet bien mieux du pluriel. Alexandre n'est cependant pas entièrement satisfait par cette formulation non plus, et émet le souhait de lire autre chose, par exemple εἰ γὰρ ἐκεῖνων ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων (161.21–22)³³¹. Il finit par affirmer que le texte lui a paru fautif (ἐδόκει δέ μοι ἐξετάζοντι ἢ γραφή ἡμαρτηθῆναι, 162.7). Il propose alors une correction, laquelle consiste à obtenir deux accusatifs donnant les objets du verbe et à retoucher les pronoms de manière à rendre leur référence claire : εἰ γὰρ ἐκεῖνα ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνονται, δῆλον ὅτι καὶ τοῦτο (162.8–9), « si on perçoit dans un temps unique et atomique les choses précédentes, alors c'est aussi le cas de ce qui suit ».

Pourquoi de telles tergiversations ? Alexandre exige que la proposition conditionnelle infère de l'impossibilité de percevoir en même temps deux sensibles d'un même sens la même impossibilité relative à deux sensibles de sens différents. Cela permet de rendre

330. Une telle thèse paraît très contestable : on aurait plutôt tendance à penser qu'il y a moins de difficulté à concevoir que la vue et l'ouïe puissent appréhender chacun un objet en même temps, en supposant que les sens jouissent d'une certaine autonomie les uns par rapport aux autres, plutôt qu'à concevoir qu'un sens puisse appréhender simultanément deux objets. Le lemme intervient cependant dans un contexte où l'unification des objets perceptibles est pensée comme la condition de leur perception simultanée (447^b19, μιᾶς γὰρ ἢ εἰσάπαξ μία χρῆσις καὶ κίνησις), et il est vrai qu'il paraît plus difficile pour un son et une couleur de donner lieu à un objet perceptible unifié, par rapport à deux couleurs. C'est enfin un indice du fait que toute cette aporie, qui est complètement hors-sol en *Sens*. 7, étant introduite sans le moindre contexte, est étroitement liée à la question de la discrimination perceptive, laquelle conduit à un travail aporétique étroitement apparenté en *An*. III.2 et requiert pour être pensée un cadre où l'ensemble de la capacité perceptive est considérée comme une seule faculté, et non comme cinq sens indépendants.

331. Alexandre donne aussi une autre possibilité (161.22–23), qui est transmise par la plupart des manuscrits comme εἰ δὲ τῶι ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, tandis que la traduction de Guillaume est *si autem uno et indivisibili sensit*. THUROT (1875) et WENDLAND (1901), de même que MORAUX (2001), p. 404 n. 7, supposent qu'il y a ici une lacune (εἰ δὲ <... > τῶι ἐνὶ), que TOWEY (2000), p. 186 n. 490, propose, en suivant une suggestion du second, de combler par τοῦτο. Je me demande si le témoignage de a, εἰ δὲ τῶν (ou plutôt : δέ των) ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ αἰσθάνεται, ne serait pas recevable, une telle leçon est en effet très proche de la paraphrase finale d'Alexandre (εἰ δέ τις τῶν ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ μὴ αἰσθάνεται, 162.10).

l'articulation de la proposition conditionnelle au lemme fondé sur le lieu du plus et du moins parfaitement cohérente, cela présuppose aussi que le travail qui vient d'être effectué relativement à l'analogie avec les yeux (448^b26–449^a2) a conduit Aristote à abandonner son modèle de parties perceptives multiples dans le cas de deux sensibles d'un même sens, et qu'il s'agirait désormais d'y renoncer dans le cas de deux sensibles de sens différents aussi. La leçon qu'Alexandre cite en premier lieu lui pose à cet égard problème : non seulement elle n'offre par un contraste suffisant entre les objets de la perception simultanée dans la protase et dans l'apodose (τοῦτο ne paraît pas renvoyer à l'ensemble complémentaire de τῶν ἄλλων, cela va déjà mieux avec τούτων), mais surtout la protase et l'apodose y sont deux propositions affirmatives. Pour un lecteur naïf, ce passage paraît inférer d'un cas de perception simultanée un autre cas de perception simultanée, et non pas une impossibilité d'une autre. Alexandre le reconnaît explicitement, car c'est ainsi qu'il paraphrase cette structure conditionnelle (161.23–162.2), tout en ajoutant ensuite qu'Aristote s'est dispensé de répéter l'argument prouvant que cette perception simultanée de deux objets visibles dont il est question dans la protase est en fait impossible (ὡς τὸ ἐπόμενον ἄτοπον οὐκ ἐπήνεγκεν, 162.2–3). Lorsqu'il explique le sens de la correction à laquelle il finit par se résoudre, Alexandre n'a ainsi pas d'autre choix que d'insérer une négation dans le texte (δύναται δὲ τὸ ὀφειλὸν γεγράφθαι τοιοῦτον εἶναι 'εἰ δὲ τις τῶν ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ μὴ αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων', 162.9–10, il faut sans doute comprendre que la négation est à répéter dans l'apodose), ce qui est un signe extrêmement révélateur de l'écart qui subsiste entre la lettre du texte et le sens qu'il considère devoir être le sien.

Alexandre est ainsi visiblement mal à l'aise face au texte qu'il lit. Il ne fait cependant que tourner autour de la difficulté véritable, qui concerne la liaison entre les deux clauses, εἰ δὲ ... καὶ τῶν ἄλλων (449^a2–3) et μᾶλλον γὰρ ... τῶι γένει ἐτέρων (449^a4–5). Le problème évident est en effet que ce lemme qu'énonce la seconde, auquel Aristote a déjà eu recours au moins deux fois, ne peut pas être employé de la sorte. Le lemme énonce en effet qu'il est « encore moins possible de percevoir en même temps les sensibles de genres différents que ceux d'un même genre » (ἔτι ἂν ἦττον ἅμα ἐνδέχοιτο αὐτὰ αἰσθάνεσθαι ἢ τὰ τῶι γένει ταῦτά, 448^a17–18). C'est bien ce qui est rappelé ici, sous sa forme contraposée : τούτων en 449^a4 doit renvoyer à l'ensemble complémentaire de celui désigné par τῶν τῶι γένει ἐτέρων, c'est-à-dire qu'il renvoie aux sensibles d'un même genre, si bien que la proposition signifie qu'il est davantage possible de percevoir simultanément les sensibles d'un même genre que ceux de genres différents. Cette version du lemme est parfaitement cohérente avec ses emplois précédents. En revanche, son emploi ici avec la particule γὰρ pour justifier le système conditionnel en 449^a3–4 est aberrant du point de vue logique, y compris selon le lieu défini en *Top.* II.10. La protase ne peut porter, au vu du contexte, que sur les sensibles d'un même genre, plus précisément sur ceux de la vue, dont il vient d'être question (448^b26–28), l'apodose doit donc porter sur les sensibles de genres différents (καὶ τῶν ἄλλων). Or le lemme ne peut s'employer que pour inférer du fait que l'on peut

percevoir simultanément des sensibles de genres différents le fait que l'on puisse aussi le faire à l'égard des sensibles d'un même genre, et certainement pas l'inverse. Il y a ici une incohérence grossière dans le texte, qu'Alexandre cherche désespérément à esquiver, en faisant comme si les affirmations de la protase et de l'apodose étaient en fait deux négations.

Le problème se pose toujours dans les mêmes termes et les interprètes modernes se sont, dans leur quasi-totalité, ralliés à une solution radicale, consistant à introduire une négation au sein de la protase³³² : ils lisent ainsi εἰ δὲ τοῦτο ἐν ἐνὶ καὶ ἀτόμῳ <μὴ> αἰσθάνεται, δῆλον ὅτι καὶ τῶν ἄλλων en 449^a2–3, en invoquant souvent le nom d'Alexandre d'Aphrodise. Il faut cependant demeurer attentif (a) au fait qu'Alexandre lise exactement le même texte que celui de l'archétype de la transmission, si bien que le commentaire ne témoigne aucunement d'un état différent du texte d'Aristote, et (b) au fait que cette négation n'apparaisse pas dans la correction que propose Alexandre, mais dans sa propre paraphrase du sens de celle-ci – Alexandre n'a jamais exigé que l'on insère μὴ dans le texte d'Aristote en 449^a3, contrairement à ce qu'un bon nombre d'apparats laisse entendre. Dans tous les cas, cette négation doit être prise pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une conjecture *ope ingenii*³³³.

Si l'on prend un peu de recul, un aspect étonnant de la leçon qui semble avoir été celle de l'archétype, la première que cite Alexandre, est la présence du pronom τοῦτο au sein de la protase, d'une part parce que le verbe αἰσθάνεται se construit de préférence avec le génitif chez Aristote (c'est le cas dans tout ce chapitre), d'autre part parce que l'aporie repose évidemment sur le fait de percevoir plusieurs choses en même temps, alors qu'il n'y a aucune difficulté spéciale à concevoir comment l'on perçoit une chose, au singulier, à un moment donné du temps. Alexandre interprète τοῦτο exactement comme s'il lisait ταῦτα ou τούτων, la variante qu'il cite ensuite : le pronom renvoie selon lui à au moins deux objet perceptibles qui relèvent de deux sens différents. Il est peut-être influencé en cela par la

332. La liste, si elle devait être exhaustive, aurait à être longue, elle inclurait au moins les publications suivantes : THUROT (1875) p. 420 (qui demeure très prudent) ; NEUHAEUSER (1878) n. 2 p. 38 ; BAEUMKER (1886), p. 320 ; POPPELREUTER (1892), n. 1 p. 22 ; BIEHL (1898) ; G. R. T. ROSS (1906), p. 240 ; G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ; FÖRSTER (1942) ; TRICOT (1951), p. 54 n. 2 ; W. D. ROSS (1955b), p. 234 ; HETT (1957) ; LANZA et VEGETTI (1971) ; BARNES (1984) ; MOREL (2000) ; CARBONE (2002) ; BLOCH (2004) ; MARMODORO (2011), p. 50. Quelques individus marginaux, par exemple ROLFES (1924) ou MUGNIER (1953), décident de se passer de cette insertion d'une négation, mais aucun n'explique vraiment comment il faudrait alors comprendre le texte. On relèvera que cette conjecture est d'ailleurs déjà présente dans le manuscrit N (*Vat.* 258), dont le modèle est fortement influencé par le commentaire. Le copiste de L (*Vat.* 253), qui en est une sorte de cousin germain, semble avoir opté pour une solution originale, si la chose n'est pas accidentelle : en supprimant la conjonction ἤ en 449^a4, il ouvre la voie à une nouvelle construction où τῶν τῷ γένει ἐτέρων devient une apposition à τούτων, inversant complètement le sens de la clause, et il a même été suivi par BOLOTIN (2021). Cette leçon résout la difficulté au niveau local, mais ce n'est que pour ouvrir une brèche plus grande encore, car la justification entre en ce cas en contradiction totale avec les emplois précédents du lemme.

333. L'absence de négation correspondante dans l'apodose la rend très inélégante, on attendrait en ce cas quelque chose comme δῆλον ὅτι οὐδὲ τῶν ἄλλων. Cela dit, BAEUMKER (1886), qui défend cette conjecture, a mis en évidence au moins un parallèle chez Aristote : οἶον ὁ χίλια βαδίσαι στάδια μὴ δυνάμενος δῆλον ὅτι καὶ χίλια καὶ ἕν, *Cael.* I.11, 281^a16–17.

construction qu'impose la variante τούτων, le contexte invite aussi fortement à une telle interprétation, car l'on attend l'objet du verbe. Ce n'est toutefois pas la seule possible, en ce que τοῦτο pourrait ne pas être l'objet du verbe αἰσθάνεται, mais son sujet. Cette construction soulève cependant immédiatement deux difficultés : la référence du pronom et l'absence d'objet explicite du verbe. La seconde n'est pas insurmontable, il était jusqu'à présent question des yeux, si bien que l'on n'aura guère de difficulté à suppléer quelque chose comme τὰ ὄρατά pour contraster avec τῶν ἄλλων.

En ce qui concerne la première, le référent le plus évident pour τοῦτο au sein de ce qui précède se trouve en 448^b28–29 : εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο τὸ αἰσθανόμενον ἔσται. Afin de comprendre les implications que cela aurait quant au sens, une mise au point relative à la teneur du raisonnement à ce stade est requise. Aristote vient de reprendre le traitement de l'aporie concernant la possibilité de percevoir plusieurs objets en même temps, initialement énoncée en 447^a12–15 et répétée en 448^b17–19, en introduisant une nouvelle hypothèse théorique, qui consiste en quelque sorte à diviser la perception selon l'objet : l'idée est que l'on pourrait percevoir deux objets différents simultanément parce qu'il y aurait deux parties différentes qui seraient actives en même temps. Aristote commence, conformément au modèle déjà établi en 447^b17, par la rabattre sur le cas, présumé plus simple, où il s'agit de rendre compte de la perception simultanée de deux objets différents qui relèvent d'un seul et même sens (448^b22). Il se retrouve alors confronté à une analogie avec les yeux (qui fonctionnerait aussi bien avec les oreilles). Le fait que nous possédons deux yeux nous permet de voir plus de choses que si nous n'en avions qu'un seul, il y a toujours au sein du champ visuel des éléments qu'un seul œil appréhende, et leurs activités respectives sont dans une certaine mesure dissociables (on peut fermer l'un des deux). Pourtant, nous pouvons aussi regarder la même chose au moyen de nos deux yeux en même temps, et on ne la voit pas, en ce cas, deux fois. Peut-on se représenter la même situation au sujet de la puissance perceptive de l'âme ? Cela signifierait qu'elle comporte plusieurs parties qui peuvent être actives en même temps, en portant sur le même objet ou sur des objets différents. L'intérêt de l'analogie est que l'existence de deux yeux ne constitue pas un obstacle à l'unité de leur activité commune, la vision, si bien qu'elle autorise à se figurer que de telles parties au sein de l'âme pourraient, elles aussi, donner lieu à une unique activité par-delà leur distinction.

La réponse d'Aristote à cette analogie est la suivante : « dans le cas de l'âme, s'il y a une unique chose qui advient à partir des deux, c'est elle qui perçoit ; si en revanche ce sont deux choses séparées, alors il n'en ira pas de même » (ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο τὸ αἰσθανόμενον ἔσται, εἰ δὲ χωρίς, οὐχ ὁμοίως ἔξει, 448^b28–29). Il y a là deux options, dont la seconde conduit explicitement au rejet du bien-fondé de l'analogie avec les yeux. Les formules d'Aristote sont, comme souvent, extrêmement concises, ce qui rend la saisie du sens difficile. L'adverbe ἐκεῖ indique que l'on passe du cas des yeux à celui de l'âme (οὕτω καὶ ἐν τῇ ψυχῇ, 448^b26–27), en dépit du fait qu'il soit toujours question de

deux parties (*ἀμφοῖν*). Il s'agit de savoir ce qu'il est légitime de transposer du domaine des organes des sens, qui peuvent être plusieurs à coopérer en vue de la même activité, à celui de l'âme et de ses puissances. Supposons que, de même que l'on a deux yeux, la capacité perceptive d'un seul sens de l'âme (par exemple notre capacité de voir) comporte, elle aussi, deux parties. Aristote établit alors une disjonction : soit il advient une sorte d'unité à partir de ces deux parties, soit ce n'est pas le cas. Je comprends cela comme désignant l'activité de chaque partie : soit leurs deux activités respectives s'intègrent à une seule activité, soit elles demeurent distinctes (*χωρίς*). Dans le cas où elles demeurent ainsi l'une à part de l'autre, Aristote peut tout de suite refuser l'analogie. En dépit du fait que nous avons deux yeux, il n'y a qu'une seule vision, ce qui se traduit notamment par le fait que notre champ visuel est unifié. Par hypothèse, les deux parties en question, en revanche, donnent lieu à deux activités séparées. Le problème que cela implique n'est pas seulement que l'analogie ne tient plus debout. C'est surtout que l'on se trouve à diviser effectivement chaque puissance de percevoir, même correspondant à un seul sens, en une multiplicité de parties réellement distinctes, parce qu'ayant chacune une activité distincte. On court alors le risque de perdre irrémédiablement l'unité de la puissance en question, laquelle se retrouve fragmentée en une multiplicité d'activités aux limites peu claires. Un second argument, introduit par *ἔτι* (448^b30) vient enfoncer le clou : c'est comme si l'on voyait deux fois chaque chose que l'on voit.

Aristote entend clairement rejeter cette possibilité. Il reste cependant la première : peut-on envisager que les différentes parties que l'on postule donnent lieu à une unique activité ? On pourrait croire qu'Aristote pense qu'une telle situation est tout aussi intenable que l'autre. Il faudrait alors construire un argument pour justifier cela, et l'on pourrait peut-être se dire que, si ces deux parties ont une même activité, alors il n'y a en fait aucune raison valable de les distinguer. Une telle objection n'aurait cependant pas grande valeur, parce qu'elle échoue devant l'analogie avec les yeux : ceux-ci se rejoignent dans l'activité de voir tout en demeurant distincts. Par ailleurs, il y a de bonnes raisons de penser que cette solution a quelque chose d'attirant. Une partie d'entre elles tient à la plausibilité générale de la position qu'entend défendre Aristote. Il serait quand même très surprenant qu'il souhaite sérieusement affirmer que l'on ne peut pas, tout bien considéré, percevoir deux choses différentes en même temps. Cela aurait des répercussions extrêmement préoccupantes au sein de nombreuses facettes de sa doctrine, par exemple quant à la manière dont Aristote entend combattre toute position moniste au nom de la perception. L'aporie semble donc poser une difficulté qui est avant tout théorique³³⁴, et l'hypothèse d'une pluralité de parties, associée avec l'analogie avec les yeux, paraît être l'une des meilleures du chapitre. D'autres raisons sont issues de la considération

334. On notera qu'Aristote, lorsqu'il introduit l'aporie au début du chapitre 7, développe exclusivement son volet négatif, ce qui laisse penser qu'il tient pour évident qu'il y a d'excellentes raisons de penser, *a contrario*, que l'on peut percevoir deux choses en même temps, ce qui paraît empiriquement incontestable.

attentive du contexte. La section problématique (449^a2–5) constitue une transition du cas des objets relevant d'un seul sens aux objets qui relèvent de sens différents. C'est déjà en soi un indice du fait qu'Aristote considère qu'il est parvenu à quelque chose de prometteur dans le premier cas, puisqu'il le traite comme un modèle réduit et simplifié par rapport à l'ensemble de l'aporie. Qui plus est, lorsque débute l'examen de la perception simultanée d'objets relevant de sens différents, Aristote reprend précisément la disjonction introduite en 448^b28–30 pour rejeter son second membre : « ce qui advient » à partir des différentes parties (τὸ ἐκ τούτων, 449^a6) doit nécessairement être un (449^a5–7), et c'est sur cette base qu'il développe ensuite sa solution finale, qui consiste en un travail d'horloger portant sur la notion de divisibilité appliquée à des parties de l'âme. C'est bien la preuve que cette possibilité n'est pas du tout abandonnée³³⁵.

La possibilité représentée par le premier membre de la disjonction, selon laquelle il y a deux parties mais une seule activité, est donc toujours sur la table. Le passage en question (449^a2–5) sert de transition entre ce moment du raisonnement et le suivant, qui applique le modèle des parties multiples à la perception simultanée d'objets qui relèvent de sens différents. Il y a donc *a priori* deux significations possibles qu'il peut revêtir : il peut s'agir, soit (*a*) de dire qu'une explication satisfaisante a potentiellement été trouvée dans le cas des sensibles d'un même genre et qu'il faut désormais tenter de l'étendre, soit (*b*) d'exclure définitivement le second membre de la disjonction au motif qu'il ne permettra pas non plus de rendre compte de la perception simultanée d'objets de genres différents. La proposition conditionnelle en 449^a2–3 effectue clairement le geste correspondant à (*a*) : comme le comprend Alexandre, la protase doit porter sur ce dont il vient d'être question, les objets visibles, et l'apodose sur le reste des objets sensibles³³⁶, si bien que, contrairement à ce qu'Alexandre veut faire dire au texte, le système conditionnel paraît étendre la possibilité de la perception simultanée du premier vers le second cas. En revanche, sa justification ne peut correspondre qu'à (*b*) (une telle inférence ne peut pas s'appuyer logiquement sur le lemme), et ces deux options sont radicalement incompatibles. Alexandre prend pour cette raison entièrement le parti de (*b*), je propose de défendre (*a*). Il s'agit en effet de la dernière section du traitement de l'aporie et Aristote est à ce stade

335. Voir, pour une lecture très optimiste de la fin de ce chapitre, la réponse faite à GREGORIĆ (2007) par LORENZ (2009), pp. 229–231.

336. Si l'on prend le contre-pied de cette lecture, on peut faire porter la protase sur les sensibles de sens différents et l'apodose sur « les autres », c'est-à-dire, imagine-t-on, les sensibles d'un même sens. La formule a quelque chose d'étrange, mais il faut reconnaître que le système conditionnel s'accorde en ce cas parfaitement avec le lemme, puisque celui-ci autorise à inférer de la possibilité, plus difficile, de la perception simultanée de sensibles de genres différents celle, plus facile, de la perception simultanée de sensibles d'un même sens. On pourrait se demander si cela ne correspondrait pas à une troisième option (*c*) à prendre en compte, selon laquelle il s'agirait d'un repli stratégique : si le modèle invoqué ne fonctionne pas pour deux sensibles d'un même sens, peut-être fonctionne-t-il au moins pour deux sensibles de sens différents, auquel cas on peut se servir du lemme pour passer en force et tenir l'aporie pour résolue. La lettre du texte rend cependant une telle option indéfendable : rien ne vient signaler, en lisant εἰ δὲ τούτο en 449^a2, que le propos a complètement changé d'objet et qu'il est maintenant question de la perception des sensibles de sens différents.

du raisonnement manifestement séduit par son modèle des parties perceptives distinctes de l'âme. Il ne serait pas convenable qu'il insiste autant à cet endroit précis du texte sur le fait que ce modèle échoue, alors qu'il entend l'étendre de la vue à tous les sens. Certes, il donne précédemment deux arguments négatifs, mais ceux-ci ne portent pas sur le modèle théorique en lui-même, mais sur une mauvaise manière de l'employer, celle qui dote chaque partie ainsi postulée d'une activité séparée. Il serait déplacé de vouloir répéter cette objection, formulée dans le cas de la vue, au sujet des autres sens alors que la transition vers ceux-ci n'a pas encore été faite. Par conséquent, (1) Aristote ne peut pas vouloir abandonner son modèle des parties ici, et (2) il ne peut pas non plus être en train d'étendre la seconde objection. Comme ce sont là les deux principales manières de défendre (b)³³⁷, (a) est de loin préférable.

Le problème est, encore, une fois, la contradiction qui surgit entre la transition en 449^a2–3 et sa justification en 449^a4–5. On ne peut pas accepter qu'Aristote ait commis une faute logique aussi grossière. On ne peut pas non plus s'aventurer, comme a peut-être cherché à le faire l'auteur de la leçon transmise par *L*, à corriger le texte du lemme de manière à lui faire dire le contraire de ce qu'il dit, parce qu'il a déjà été employé et énoncé plusieurs fois, exactement dans les mêmes termes. Plutôt que de chercher à inverser les termes du système conditionnel, il paraît plus judicieux de remettre en cause ce texte en 449^a4–5 qui implique le contraire de ce qu'il prétend justifier. Le texte fonctionne en effet parfaitement sans cette clause, l'extension du modèle peut très bien se passer de justification. Son emploi dans le cas de la vue ne repose sur aucune particularité propre à ce sens, ni même sur aucun élément issu du fait que l'on ne prend en considération qu'un seul sens, si bien que l'on peut immédiatement le transposer dans un schéma plus complexe. De fait, Aristote s'autorise à résumer ce qu'il a dit dans le cas de la vue (449^a6–7 condense 448^b28–449^a2). Qui plus est, le texte paraît meilleur sans cette clause. Le lemme était précédemment utilisé pour ne pas avoir à étendre laborieusement des résultats d'une catégorie vers l'autre, comme point d'arrêt. Or il s'agit ici, au contraire, de poursuivre plus avant une hypothèse prometteuse, et Aristote n'a pas du tout fini d'en explorer les conséquences. Il n'a donc aucune raison de recourir au lemme de manière aussi précipitée pour affirmer avoir résolu l'aporie. La clause en 449^a4–5 pourrait donc bien être l'intrus. Il faut alors supposer un lecteur demi-habile, qui aura été frappé par le fait que cette inférence apparente du cas des sensibles d'un même sens à ceux des sensibles de sens différents ressemble fort aux gestes précédents, fondés sur le lemme, où Aristote, après avoir nié que l'on puisse percevoir simultanément ceux-là, s'autorisait à affirmer la même chose quant à ceux-ci. Charmé par cette ressemblance superficielle, il aura cru avoir décelé la raison cachée de la transition en 449^a2–3 et aura annoté en conséquence son exemplaire. Il y a presque un indice de ce fait dans l'emploi soudain de l'imparfait : ἐνεδέχεται (449^a4)

337. On pourrait aussi envisager une pointe d'angoisse théâtrale (« mais si cette solution ne fonctionne pas ici, elle ne fonctionnera pas plus là ! »), mais cela irait mal avec le ton du passage et le style d'Aristote.

signalerait ainsi le fait que la chose a déjà été dite.

Le reste des difficultés sont d'une importance moindre. En 449^a6, la leçon οὐθ' ἔν bénéficie d'une autorité supérieure, même si la leçon οὐχ ἔν est évidemment très proche. La leçon οὐθέν n'est pas satisfaisante quant au sens : il y a bien une disjonction entre le fait d'être un et de ne pas être un, il y a en revanche des cas intermédiaires entre le fait d'être un et le fait de n'être rien. Si le sucré et le blanc demeurent à part, on peut bien dire, en un sens, que rien n'advient à partir d'eux, puisqu'aucune chose nouvelle n'est produite de leur combinaison, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne seraient pas perçus du tout. Il semble plus rigoureux d'affirmer qu'en ce cas il advient deux choses à partir de leur combinaison, à savoir que le sucré et le blanc se maintiennent à part l'un de l'autre. Un autre problème affectant οὐθ' ἔν est que l'usage οὔτε sans véritable pendant n'est reconnu par les grammairiens qu'en cas d'anacoluthie³³⁸. Il y a cependant quelque chose qui ressemble fort à un parallèle en *Rhet.* II.24 1401^b5–6³³⁹, où les meilleurs manuscrits ont pour leçon ποιεῖ γὰρ φαίνεσθαι ἢ ὡς οὔτε πεποιήκεν ... ἢ ὡς πεποιήκεν. KASSEL (1976), dont l'édition fait autorité, se rallie à une correction attestée dans un manuscrit mineur en ἢ ὡς οὐ, sans doute parce qu'il considère que la leçon qui est vraisemblablement celle de l'archétype est inadmissible du point de vue de la grammaire. L'existence de deux attestations au moins du phénomène suggère cependant que, sinon Aristote, du moins certains copistes anciens du *corpus*, considèrent que, quand l'on a une alternative à deux termes, dont l'un est la négation de l'autre, cela peut s'exprimer grâce à οὔτε dans le membre concerné. Je retiens donc cette leçon, qui est clairement *difficilior*. En 449^a7, on peut hésiter au sujet de la quasi-interjection, dont le texte est soit ἀλλ' ἀνάγκη ἔν ou ἀλλ' ἀνάγκη. On peut présumer une autorité supérieure pour la seconde. Le sens est à peu près le même, et la dittographie semble aussi probable que l'haplographie avec les mots ἔν γὰρ τι qui suivent immédiatement. Le mot ἔν en 449^a8 est en revanche absolument nécessaire au sens, comme les éditeurs l'ont généralement reconnu. Il est attesté dans **β** et également dans **λ**, qui l'a retrouvé depuis le commentaire d'Alexandre ou par contamination, ce qui a permis aux éditeurs précédents de le retenir presque unanimement.

Sens. 7, 449^a14–16

Τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ἔν ἀριθμῶι λευκὸν [^a15] καὶ γλυκύ ἐστι, καὶ ἄλλα πολλὰ (εἰ γὰρ μὴ χωριστὰ τὰ πάθη [^a16] ἀλλήλων, ἀλλὰ τὸ εἶναι ἕτερον ἐκάστωι).

14 καὶ ἔν **β**?(**P**)**γ** Alex^c(166.6) (*et unum* An Guil) : ἔν **EC**^c**Mi** || 15 εἰ γὰρ μὴ **β**?(**P**)**γ** Alex^c(166.7) : εἰ μὴ **EC**^c**Mi** (*nisi* Anon, *si non* Guil)

Les éditeurs, avant FÖRSTER (1942), ont généralement retenu la leçon de la branche de *E* en 449^a15, sans la particule γὰρ après la conjonction εἰ. La situation n'était alors

338. Kühner-Gerth II.2, §535.1 An1, p. 288.

339. Cité par BONITZ (1870), *s. v.* οὔτε, 546^a31.

pas des plus aisées. En l'absence de particule de liaison, on cherchera naturellement à construire avec ce qui précède, par exemple selon la tournure concessive εἰ μή (« à moins que ») ou en comprenant qu'il s'agit de la protase (« s'il n'est pas le cas que ... ») et que ce qui précède est l'apodose. La tâche est alors rude pour le traducteur³⁴⁰ : comment comprendre une affirmation selon laquelle la même chose est blanche, sucrée, *etc.*, « sauf si » ou « si ce n'est pas le cas que ces propriétés sont séparées, mais différentes selon l'être » ? On ne voit pas bien, ni l'utilité de cette précision (le fait que le blanc et le sucré puissent être présents dans deux choses différentes ou l'un sans l'autre dans une même chose ne paraît pas pertinent dans ce contexte), ni son rapport avec ce qui précède (une chose peut être blanche et sucrée que ces attributs soient séparables ou pas), ni le rapport entre la séparabilité et la différence selon l'être (le blanc est distinct par sa définition du sucré que ces deux attributs soient dissociables ou non). Fort heureusement, il suffit d'adopter la leçon attestée dans γ et sans doute dans β pour retrouver une syntaxe dont le sens est satisfaisant, on construira alors en faisant commencer l'apodose avec ἀλλά³⁴¹ : « quand bien même ces attributs ne sont pas séparables (puisqu'ils appartiennent au même sujet), il demeure qu'ils sont distincts selon l'être ». Le rapport entre les deux propositions est alors satisfaisant, de même qu'avec ce qui précède, puisqu'il s'agit d'insister sur la différence qu'il y a entre les différentes qualités perceptibles indépendamment du fait qu'elles puissent se retrouver appartenir à un même sujet. Il est possible que la perte de la particule γάρ au sein de la branche de *E* résulte d'une ignorance de l'usage apodotique de ἀλλά.

Sens. 7, 449^b1–4

περὶ μὲν οὖν τῶν αἰσθητηρίων καὶ τῶν αἰσθητῶν τίνα [ᵇ2] τρόπον ἔχει καὶ κοινῆ καὶ καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον εἴρη-[ᵇ3]ται· τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ [ᵇ4] ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου.

1 καὶ τῶν αἰσθητῶν α : καὶ αἰσθητῶν \mathbf{P} || $\mathbf{3}$ σκεπτέον ω] ἐπισκεπτέον μ || $\mathbf{3-4}$ περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου β ($\mathbf{PT2}$ (*de memoria et reminiscentia et sompno*

340. Quelques tentatives : « *an identical and numerically single thing can be sweet and white and have many other qualities, so long as its properties are not disunited from one another, though in aspect of existent each is diverse* », G. R. T. ROSS (1906) ; « *the same numerically one thing is white and sweet, and has many other qualities, [while its numerical oneness is not thereby prejudiced] if the fact is not that the qualities are really separable in the object from one another, but that the being of each quality is different [from that of every other]* », G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ; « *une chose identique et numériquement une peut être blanche et douce et posséder beaucoup d'autres qualités, puisque ses qualités ne sont pas séparables les unes des autres, quoique, au point de vue de l'existence, chacune soit différente* », TRICOT (1951).

341. Dont l'emploi ici correspond parfaitement au diagnostic porté par DENNISTON (1954), pp. 11–12 : « *in post-Homeric Greek, there is a tendency to limit the use of the apodotic ἀλλά to cases in which a negative protasis precedes, and the apodosis gives a more or less inadequate substitute for what is left unrealized in the protasis* ».

Guil^{Np}) Alex^P(173.12) : περι μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **EC^cMiC^a** edd. : περι
μνήμης γ

Il s'agit de la conclusion de l'ensemble du traité, dont la dernière phrase assure la transition vers *Mem.*, le traité suivant au sein de la série *PN1*. Les passages de ce genre ont souvent été soupçonnés d'être particulièrement exposés aux interventions éditoriales, et parfois même accusés dans leur ensemble d'inauthenticité. Il y a en effet une certaine plausibilité intrinsèque au raisonnement selon lequel l'une des premières choses que tend à faire un éditeur face à un texte peu mis en forme est de lui adjoindre un début et une fin clairs. Cela se vérifie en partie ici, en ce que les divergences au sein de la transmission relatives à la phrase de transition ne sont manifestement pas accidentelles. Les éditeurs ont le plus souvent retenu la version que l'on lit dans la branche de *E*, qui fait directement écho à l'ouverture de *Mem.*, περι μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστι (449^b4), et spécifie exactement de la même manière l'objet du traité. On rencontre à cette occasion un phénomène digne d'être remarqué : le lien entre la fin de *Sens.* et le début de *Mem.* est tellement fort dans cette branche que, dans la famille de *C^c*, ils ont presque intégralement fusionné. On trouve ainsi dans les manuscrits concernés, non pas une phrase de transition à la fin de *Sens.* puis une autre, assez différente qui ouvre *Mem.*, mais une seule phrase répétée en partie deux fois, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περι μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν, à la fin de *Sens.*, puis τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περι μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστι ..., au début de *Mem.* BEKKER (1831) s'en est d'ailleurs inspiré pour ne faire imprimer dans son édition qu'une seule fois cette phrase, qui sert à la fois de transition à la fin de *Sens.* et d'ouverture à *Mem.*, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περι μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστι.

On lit dans γ une version minimale de cette transition, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περι μνήμης. En revanche, β transmet quelque chose d'assez différent et de plus long, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περι μνήμης καὶ ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου. Cette formulation s'écarte significativement du début de *Mem.* pour rejoindre plutôt son titre traditionnel, et ajouter encore un nouvel objet, le sommeil. Elle semble donc renvoyer, au moins à *Mem.* et *Somn. Vig.*, si ce n'est à tout le reste de la série *PN1*, comme devant succéder à *Sens.* Il est important de noter que περι μνήμης καὶ ἀναμνήσεως καὶ ὕπνου, ou plutôt περι μνήμης καὶ ὕπνου, ou encore περι μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνου μαντικῆς, semble avoir été une désignation en vigueur dans l'Antiquité tardive³⁴², et même dès les premiers siècles de notre ère. Alexandre d'Aphrodise cite plusieurs fois un titre de ce genre pour se référer aux ouvrages en question, principalement à *Mem.*, non seulement à la fin de son commentaire à *Sens.*³⁴³, mais également ailleurs³⁴⁴. Le commentaire à *An.*

342. Ce fait est déjà remarqué en partie par FREUDENTHAL (1869b), pp. 393–394.

343. Cf. 173.10–12 : δεῖξας δὲ ταῦτα, ἀνακεφαλαιοῦται διὰ βραχείων περι τῶν εἰρημένων ἐν τῷ βιβλίῳ καὶ μνημονεύει ὅτι μετὰ τὸ βιβλίον τοῦτο τὸ Περι μνήμης καὶ ὕπνου τέτακται.

344. Cf. *In Met.* 312.5, où il emploie ce même titre, ainsi que *In Mete.* 3.36 et 4.5 (commentant la grande mise en ordre du *corpus* de philosophie naturelle du prologue) et *In Top.* 586.10, où il emploie une

attribué traditionnellement à Simplicius l'emploie également (291.22–23 : *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου*), et même la *Souda* (μ, 1555.12 (entrée *μνήμη*) : *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνους μαντικῆς*). Michel d'Éphèse emploie également le premier titre dans le prologue de son commentaire à la suite des *PN*, dans un passage qui semble directement inspiré du commentaire d'Alexandre à *Sens*.³⁴⁵ C'est également le titre que l'on trouve transmis dans le catalogue attribué à Ptolémée, le seul à mentionner quelque chose qui ressemble à nos *PN* (*item* 46, qui se rétro-traduit en grec *περὶ μνήμης καὶ ὕπνου*). La manière standard de se référer à *Mem.* dans les éditions post-androniciennes semble donc être d'adjoindre la mention du sommeil à celle de la mémoire dans un même titre, pour inclure l'ensemble de *PN1*, moins *Sens*. Aulu-Gelle cite même un extrait de *Somn. Vig.* sous le titre *Περὶ μνήμης*, ce qui est sans doute un raccourci pour quelque chose comme *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου* (*Noctes atticae* VI.6).

La leçon de la branche **β** est ainsi celle qui reflète le plus fidèlement l'usage dominant pendant la période antique, lequel n'est plus celui de la période byzantine, où *Mem.* et les traités du sommeil sont en général nettement séparés, y compris dans le *vetustissimus E*. C'est déjà là une excellente raison de lui accorder sa préférence. Il paraît en effet tout à fait plausible que cette leçon ait été ultérieurement raccourcie à une époque où l'on a commencé à concevoir *Mem.* et les traités du sommeil comme deux ensembles distincts, si bien que la mention du sommeil en aurait été éliminée. L'argument inverse serait de supposer que, puisque le titre *De memoria et somno* était si courant ou prestigieux, un copiste l'aurait artificiellement rétabli en rajoutant la mention du sommeil au sein de l'annonce. Il est cependant affaibli par le fait que l'annonce transmise par **β** s'écarte du titre usuel en incluant la mention inattendue de la réminiscence. Je note à cet égard que le titre du traité suivant est dans le manuscrit *P*, *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς*. Comme la famille **μ** transmet, elle, le titre usuel, *Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως*, il y a de fortes chances pour que ce titre dans *P* remonte à son modèle **β**. La mention de la réminiscence en est ainsi absente, ce qui est argument de plus en faveur de la difficulté intrinsèque de la leçon de **β** quant aux derniers mots de *Sens.*, car elle ne correspond probablement pas au titre du traité suivant en vigueur dans cette famille. Il me paraît donc préférable de chercher à expliquer les principales leçons attestées au sein de la descendance de **α** à partir de celle de **β**. Le copiste du *deperditus α*, sachant que ce qui suit est évidemment *Mem.*, qu'il conçoit comme formant une unité de compte, n'a pas apprécié ce titre bâtard, regroupant des traités distincts à ses yeux, et a simplement élagué la mention du sommeil. Celui de **γ** a, en outre, éliminé celle de la réminiscence,

forme plus longue, rendant mieux compte de la diversité des traités du sommeil (sans toutefois distinguer *Insomn.*), *Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου καὶ τῆς καθ' ὕπνους μαντικῆς*. La référence est pourtant clairement à certains passages de *Mem.* dans le premier et le dernier cas.

345. Cf. 1.14–15 : ταῦτ' εἰπὼν ἐν ἐκείνοις ἐφεξῆς τῶι Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν τὸ Περὶ μνήμης καὶ ὕπνου τάττει πάνυ εἰκότως. Cela vaut à la leçon de *P*, rejointe par la *nova*, d'être appelée « *Alexandrian* » par BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021), p. 23.

sans doute pour donner un objet unifié à ce qui est pour lui un seul traité. Le processus a emprunté une voie différente et encore plus radicale au sein de l'ancêtre de la famille de C^c , où une soudure a pratiquement fusionné la fin du traité précédent avec le début du suivant.

Chapitre 12

Notes de critique textuelle relatives à *Mem.*

Mem. 1, 449^b4–8

[449^b4] Περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται καὶ τίνι [5] τῶν τῆς ψυχῆς μορίων τοῦτό τε συμβαίνει τὸ πάθος καὶ τὸ [6] ἀναμιμνήσκεισθαι· οὐ γὰρ οἱ αὐτοὶ εἶσι μνημονικοί τε καὶ [7] ἀναμνηστικοί, ἀλλ' ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μνημονικώτεροι μὲν οἱ [8] βραδεῖς, ἀναμνηστικώτεροι δὲ οἱ ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς.

5 τοῦτό τε συμβαίνει τὸ πάθος β ?(P) : τοῦτο συμβαίνει τὸ πάθος $\in C^cMi$: συμβαίνει τοῦτο τὸ πάθος Eδ || 6 τε καὶ β ?(P) Stob : καὶ α || 7 μνημονικώτεροι] μνημονικοί E¹ || 8 ἀναμνηστικώτεροι] ἀναμνηστικοί E¹

Le manuscrit *P* est le seul ici à transmettre à deux reprises une particule *τε* qui n'est présente dans aucun autre manuscrit – les feuillets correspondants dans *B^e*, le principal autre témoin de β , manquent à l'appel. Il est néanmoins, dans le second cas, en 449^b6 rejoint par le texte de la citation de Stobée (III.25, d'après l'édition WACHSMUTH et HENSE (1884)), qui ne donne malheureusement rien qui corresponde à la première phrase du traité. Étant donné que les leçons de *P* sont, pour l'intégralité de *Sens.* et la première moitié de *Mem.*, presque systématiquement issues d'un exemplaire appartenant à la branche β , il y a déjà une forte présomption selon laquelle ces particularités pourraient avoir cette origine, laquelle gagne encore en probabilité une fois le témoignage de Stobée pris en compte. Il convient donc de traiter ces deux *τε* comme des leçons très probablement issues du *deperditus* β .

Le premier, en 449^b5, produit un effet particulièrement appréciable. Jusque-là, il n'a été question que de la mémoire (*μνήμη*) et de son activité (*τὸ μνημονεύειν*), au sujet desquelles Aristote pose trois questions, concernant successivement leur définition, leur cause et leur situation eu égard à la division de l'âme en parties. Dans le texte usuel, celui de la branche α , c'est à la toute fin de la phrase qu'apparaît, sans le moindre avertissement, un objet d'étude différent, représenté par la réminiscence (*τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι*, 449^b6). Il

se retrouve inclus au moins dans le champ de la troisième et dernière question, celle relative à la partie de l'âme, et pour cause, puisque l'une des thèses centrales de l'ouvrage va consister en une distinction de la mémoire et de la réminiscence qui s'appuie sur une attribution de la première à la partie sensitive et un rapprochement de la seconde des activités intellectuelles. Là où le texte fait difficulté, c'est que ce nouvel objet, auquel est dédiée la seconde partie du traité, semble apparaître subitement en appendice d'une phrase déjà close. La leçon de β , connue par *P*, contribue à remédier à ce problème en introduisant un geste préparatoire par la simple particule $\tau\epsilon$ en 449^b5. Celle-ci semble avoir été perdue dans le *deperditus* α , dont la leçon est préservée par une partie de γ , ouvrant la voie à la recomposition du sujet que l'on observe notamment dans *E*. Le démonstratif $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ est ainsi déplacé après le verbe de manière à obtenir un groupe nominal sujet continu, ce qui n'aurait pas été possible avec la particule $\tau\epsilon$ après ce pronom. La faute dans α s'explique par une simple haplographie, en particulier en majuscules où les deux voyelles correspondent à des lettres rondes.

La présence du second $\tau\epsilon$ en 449^b6 a un effet moindre. Elle contribue toutefois à renforcer l'association des deux adjectifs, qui est essentielle à l'argument d'Aristote : personne n'est en même temps particulièrement doué pour l'activité mémorielle et la réminiscence. Il me semble préférable de conserver la particule pour cette raison.

On notera également la faute dans *E* en 449^b7 et ^b8 concernant les deux adjectifs au comparatif, qui ont été simplifiés par un copiste en une répétition des formes simples précédentes. Il y a un cas analogue en *Met.* A.1, 980^a21, où les éditeurs suivent une suggestion d'Alexandre d'Aphrodise et corrigent la leçon des manuscrits de la branche α , qui est certainement celle de l'archétype puisqu'elle est lue aussi par Alexandre, et, au lieu de $\tau\alpha\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \phi\rho\acute{\omicron}\nu\iota\mu\alpha\ \tau\alpha\ \delta\acute{\epsilon}\ \mu\alpha\theta\eta\tau\iota\kappa\acute{\omega}\tau\epsilon\rho\alpha$, écrivent $\tau\alpha\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \phi\rho\omicron\nu\iota\mu\acute{\omega}\tau\epsilon\rho\alpha\ \tau\alpha\ \delta\acute{\epsilon}\ \mu\alpha\theta\eta\tau\iota\kappa\acute{\omega}\tau\epsilon\rho\alpha$. Cela atteste de l'existence ancienne de fautes de ce type.

Mem. 1, 449^b15–23

$\tau\omicron\ \delta\acute{\epsilon}\ \mu\epsilon\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$, [^b16] $\omicron\iota\omicron\ \tau\omicron\delta\iota\ \tau\omicron\ \lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\nu\ \omicron\tau\epsilon\ \omicron\rho\alpha\iota$, $\omicron\upsilon\delta\epsilon\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\ \phi\alpha\iota\eta\ \mu\eta\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$, [^b17] $\omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}\ \tau\omicron\ \theta\epsilon\omega\rho\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu$, $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\omega}\nu\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\epsilon}\nu\nu\omicron\acute{\omega}\nu$, $\acute{\alpha}\lambda\lambda\acute{\alpha}$ [^b18] $\tau\omicron\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \acute{\alpha}\iota\sigma\theta\acute{\alpha}\nu\epsilon\sigma\theta\acute{\alpha}\iota\ \phi\eta\sigma\iota$, $\tau\omicron\ \delta\prime\ \acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\tau\alpha\sigma\theta\acute{\alpha}\iota\ \mu\omicron\nu\omicron\nu$. $\omicron\tau\alpha\nu\ \delta\prime$ [^b19] $\acute{\alpha}\nu\epsilon\upsilon\ \tau\acute{\omega}\nu\ \acute{\epsilon}\rho\gamma\omega\nu\ \sigma\chi\eta\iota\ \tau\eta\nu\ \acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\tau\eta\mu\eta\nu\ \kappa\alpha\iota\ \tau\eta\nu\ \acute{\alpha}\iota\sigma\theta\eta\sigma\iota\nu$, $\omicron\upsilon\tau\omega$ [^b20] $\mu\acute{\epsilon}\mu\eta\eta\tau\alpha\iota\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \tau\omicron\upsilon\ \tau\rho\iota\gamma\acute{\omega}\nu\omicron\nu\ \omicron\tau\iota\ \delta\upsilon\omicron\ \omicron\rho\theta\alpha\iota\varsigma\ \acute{\iota}\sigma\alpha\iota$, $\tau\omicron\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \omicron\tau\iota$ [^b21] $\acute{\epsilon}\mu\alpha\theta\epsilon\nu\ \eta\ \acute{\epsilon}\theta\epsilon\omega\rho\eta\sigma\epsilon\nu$, $\tau\omicron\ \delta\acute{\epsilon}\ \omicron\tau\iota\ \eta\gamma\kappa\omicron\upsilon\sigma\epsilon\nu\ \eta\ \acute{\epsilon}\iota\delta\epsilon\nu\ \eta\ \tau\iota\ \tau\omicron\iota\omicron\upsilon$ -[^b22] $\tau\omicron\nu$. $\acute{\alpha}\epsilon\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \omicron\tau\alpha\nu\ \acute{\epsilon}\nu\epsilon\rho\gamma\eta\iota\ \kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\ \tau\omicron\ \mu\eta\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$, $\omicron\upsilon\tau\omega\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\ \tau\eta\iota$ [^b23] $\psi\upsilon\chi\eta\iota\ \lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota$, $\omicron\tau\iota\ \pi\rho\acute{\omicron}\tau\epsilon\rho\omicron\nu\ \tau\omicron\upsilon\tau\omicron\ \eta\gamma\kappa\omicron\upsilon\sigma\epsilon\nu\ \eta\ \eta\iota\sigma\theta\epsilon\tau\omicron\ \eta\ \acute{\epsilon}\nu\omicron\eta\sigma\epsilon\nu$.

15 $\omicron\tau\epsilon\ \mathbf{PC}^c\mathbf{Mi}\ \gamma$: $\omicron\tau\iota\ \mathbf{E}$ || 16 $\tau\omicron\delta\iota\ \tau\omicron\ \lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\nu\ \omega$] $\tau\omicron\ \lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\nu\ \mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: $\tau\omicron\delta\iota\ \lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\nu\ \eta$ || 17 $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\omega}\nu\ \kappa\alpha\iota\ \nu\omicron\acute{\omega}\nu\ \beta?(P)\ \gamma$: $\omicron\tau\epsilon\ \theta\epsilon\omega\rho\omicron\upsilon\nu\ \tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\epsilon}\nu\nu\omicron\acute{\omega}\nu\ \mathbf{E}^1$: $\omicron\tau\epsilon\ \theta\epsilon\omega\rho\acute{\omega}\nu\ \tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota\ \kappa\alpha\iota\ \nu\omicron\acute{\omega}\nu\ \mathbf{E}^3\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ (*cum sit considerans et intelligens* Iac Guil) : $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\omega}\nu\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\epsilon}\nu\nu\omicron\acute{\omega}\nu\ \mathbf{Z}^a$: $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\omega}\nu\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\alpha}\rho\iota\theta\mu\acute{\omega}\nu\ (!)\ \mathbf{B}^p$ || 19 $\acute{\epsilon}\rho\gamma\omega\nu\ \beta?(P)\ \gamma$: $\acute{\epsilon}\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\iota\omega\nu\ \mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}$: *actibus* Iac : *actibus* aut *operibus* Guil | $\sigma\chi\eta\iota\ \gamma$: $\acute{\epsilon}\chi\eta\iota\ \mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\ \mu\mathbf{P}$ (*habet*

Iac Guil) || **20** τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι ω Mich^P(7.17)] τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι E^3 : τὰς τοῦ τριγώνου τρεῖς γωνίας ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι μ : del. FREUDENTHAL (1869b) p. 394 : transp. post θεωρούμενον ^{b17} GOHLKE (1953) p. 184 n. 47 || **21** ἦ τι $\beta?(P)\gamma$ (*aut* Guil) : ἦ ὅ τι EZ^a : τι C^cMi : *et* Iac || **22** ἀεὶ $\beta?(P)\gamma E^3$ (γρ. in marg.) Mich^{1&P}(7.22 & 24) (*semper* Guil) : δεῖ EC^cMi (*oportet* Iac) || **23** λέγει $\beta?(P)\gamma$ Mich^P(7.25) (*dicit* Guil) : λέγειν EC^cMi (*dicere* Iac) || **23** ἤκουσεν codd. Mich^P(7.26)] susp. FREUDENTHAL (1869b) p. 394 ex Soph(2.6)

Cette section présente de nombreuses difficultés, dont deux sont importantes. La première concerne le choix en 449^b18–19 entre les leçons ὅταν δ' ἄνευ τῶν ἔργων σχῆτι τὴν ἐπιστήμην καὶ τὴν αἴσθησιν, transmise par la branche γ et, en gros, par le manuscrit *P*, et ὅταν δ' ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν ἐχῆτι τὴν ἐπιστήμην καὶ τὴν αἴσθησιν, transmise par la branche de *E*. Le sens de la première n'est pas immédiatement clair, car il n'est pas évident d'identifier à quoi correspondent les ἔργα en question. Le débat est ancien, en ce qu'il remonte au moins à la réception byzantine de *Mem.* On trouve en effet des traces d'une interrogation au sujet du sens de cette clause à la fois dans une scholie du *corpus recentius*¹ et dans le commentaire de Michel d'Éphèse. Michel et l'auteur de la scholie, bien qu'ils semblent prendre des partis opposés, lisent tous deux la leçon de γ .

La scholie en question est conservée dans deux manuscrits tardifs, *Paris*. 1921 (*m*, f. 170^v) et *Vind.* 110 (*W^y*, f. 394^r)². Je l'édite en conservant la ponctuation des manuscrits et la comprends ainsi :

ἄνευ τῶν ἔργων, τουτέστι τοῦ ἐνεργεῖν περὶ τὸ νοητὸν· ἢ τοῦ ὄραν τὸ αἰσθητὸν ἀναπολῶν τὴν θεωρίαν καὶ τὸ ἐντυπωθῆν τῶι φανταστικῶι εἶδος τοῦ ὀραθέντος ἦτοι λευκοῦ, τότε λέγεται μνημονεύειν.

ἄνευ τῶν ἔργων, c'est-à-dire que c'est, <sans> être actif au sujet de l'intelligible ou <sans> voir le sensible, quand l'on recouvre la contemplation <de l'intelligible?> et l'image de la chose vue qui s'est imprimée sur la partie imaginative (autrement dit, du « blanc » [449^b16]), que l'on est dit s'en souvenir.

Je signale au passage la scholie se termine à θεωρίαν dans *W^y*, et se poursuit de cette manière dans les deux versions contenues dans *m*, ce qui me semble avoir été la formulation originelle (le copiste de *W^y* abrège souvent les annotations dont il s'inspire). Sa formulation est intéressante, car elle emploie au moins deux termes dont l'emploi participe de la tradition philosophique sans pour autant remonter à *Mem.* ou même à Aristote en général.

1. Ce passage est pris pour exemple par WIESNER (1981), p. 236, afin de montrer l'indépendance de ces scholies par rapport au commentaire de Michel d'Éphèse.

2. Le manuscrit *m* représente une grande édition érudite, dans laquelle *W^y* paraît piocher assez librement. Leurs scholies communes sont souvent partagées avec d'autres manuscrits, en particulier *b* (*Paris*. 1859), mais, contrairement à ce que laisse entendre WIESNER (*ibid.*), ce n'est pas le cas ici. Fait remarquable, la scholie est contenue deux fois dans *m* (f. 170^v), ayant été recopiée, par la même main, une fois au-dessus de ligne, à l'encre rouge, et une autre fois dans la marge extérieure extrême, avec une encre plus sombre.

Cela révèle l'origine érudite de la scholie. Le verbe ἀναπολέω (de πολέω, « labourer », « arpenter », avec l'idée de reprise) est assez rare en grec classique et n'appartient pas vraiment à la langue philosophique. Son association avec l'activité mnémonique semble remonter à un passage du *Philèbe*, 34^b10–^c2, καὶ μὴν καὶ ὅταν ἀπολέσσα μνήμην εἴτ' αἰσθήσεως εἴτ' αὖ μαθήματος αὔθις ταύτην ἀναπολήσῃ· πάλιν αὐτὴ ἐν ἑαυτῇ, καὶ ταῦτα σύμπαντα ἀναμνήσεις καὶ μνήμας που λέγομεν (« et aussi, chaque fois que, après avoir perdu la mémoire, soit d'une sensation, soit, d'autre part, d'une connaissance, <l'âme> à nouveau retourne et retrouve celle-ci en elle-même, tout cela, nous l'appelons, en quelque sorte, des réminiscences et des souvenirs »)³. Cette association semble avoir été en partie développée au sein du courant néo-platonicien⁴ avant de devenir, semble-t-il, presque banale pour un érudit de la fin de l'Antiquité et du début de la période byzantine⁵. Le participe ἐντυπωθέν, dans la partie transmise uniquement par *m*, appartient en revanche, par sa racine, au lexique philosophique (sans parler de τύπτω ou τύπος en général), le terme ἐντύπωσις étant déjà associé à Démocrite (d'après Théophraste, *De sensibus* 51) et devenant par la suite un concept important de l'épistémologie stoïcienne. Le verbe ἐντυπώω est par la suite régulièrement employé, par exemple par Philopon, pour désigner l'impression sensible⁶. Quelle que soit l'origine exacte de la scholie, elle émane par conséquent d'une personne qui s'inscrit consciemment dans une certaine continuité lexicale à l'égard de l'école néo-platonicienne. Il est clair qu'elle lit dans son exemplaire la leçon de γ, ἄνευ τῶν ἔργων. Elle interprète la clause comme signifiant, en gros, ἄνευ τοῦ ἐνεργεῖν, autrement dit comme indiquant que l'activité de la mémoire intervient lorsqu'il n'y a ni sensation ni intellection. Ainsi comprise, la leçon de γ revêt le même sens que celle de E, ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν.

Michel d'Éphèse, qui a régulièrement recours à une source partagée avec ce *corpus* de scholies, interprète la clause de manière différente. Sa formulation demeure cependant assez proche de ce que l'on lit dans la scholie⁷.

3. Les éditeurs modernes ne sont pas satisfaits de l'expression καὶ μνήμας, qu'ils suppriment (GLOËL (1882), pp. 138–139, suivi par BURNET (1901)) ou corrigent (par exemple en οὐ μνήμας, dans le cas de DIÈS (1925)). Le texte des manuscrits est désormais défendu, quoique de manière différente, par DIXSAUT (1999), p. 254, par DELCOMMINETTE (2006), pp. 327–328, ou encore par KING (2019), pp. 226–227. Il y a en effet, avec la distinction de la sensation et de la connaissance intellectuelle, de quoi construire une distinction des actes de rappel correspondants.

4. Elle se retrouve chez Plotin, IV.3, 27.19–20 (σώματος γὰρ καθαρωτέρα γενομένη καὶ ἂ ἐνταῦθα οὐκ εἶχεν ἐν μνήμῃ ἀναπολήσει, l'âme après la mort recouvre la mémoire de choses perdues) et chez Damascius (*In Phaed.*, 253.5).

5. On lit ainsi directement ἀναπολεῖ· μνημονεύει chez Hésychius (α, 4514, voir aussi 4935 – la connotation géorgique demeure toutefois, voir ο, 304). Même situation, à peu de choses près, chez Photius (α, 1612) et dans la *Souda* (α, 2031).

6. Voir par exemple *In An.*, 335.29 ou *In An. Post.*, 434.18.

7. On peut d'ailleurs être certain, autant que faire se peut, qu'il y a un point de contact étroit entre le commentaire de Michel et ces scholies au niveau de ce passage. Michel précise en effet que ἐπίστασθαι en 449^b18 renvoie à l'acquisition de la science (τὸ ἐπίστασθαι δὲ ἐνταῦθα δηλωτικόν ἐστι τοῦ εἰς ἐπιστήμην ἄγεσθαι, 7.7–8). De nouveau, il se trouve en opposition directe avec une scholie du *corpus recentius*, laquelle affirme exactement le contraire, à savoir qu'Aristote entend par là la simple activation d'un savoir (θεωροῦντα οὐ τὸν νῦν μανθάνοντα λέγει· οὐδὲ τὸ ἐπίστασθαι τὸ ἄγεσθαι εἰς ἐπιστήμην. ἀλλὰ τὸ

ὅταν οὖν ὁρᾷ τις ἢ νοῆι, οὗ φησιν ὅτι μνημονεύει, ὅταν δὲ ἄνευ τῶν ἔργων σχῆτι τὴν ἐπιστήμην καὶ τὴν αἴσθησιν. λέγει δὲ ἔργα τοδὶ τὸ ζῶιον ἢ τὸ κυρίως ἢ τὸ γεγραμμένον, ὁμοίως καὶ τρίγωνον τὸ γεγραμμένον ἐν τῶιδε τῶι βιβλίω. εἴη ἂν οὖν τὸ λεγόμενον· ὅταν οὖν χωρὶς τοῦ ἐνεργεῖν περὶ τὸ ζῶιον ἢ περὶ τὸ ἐν τῶι βιβλίω τρίγωνον αὐτοὺς μόνους τοὺς τύπους τούτων θεωρῆι ἢ ψυχῆ, μὴ ἀπλῶς δὲ ἄλλ' ὡς ὄντας εἰκόνας τινῶν, τότε μέμνηται. (*In Parv.* 7.9–16)

Quand donc on voit ou intelliĝe, on n'affirme pas que l'on se souvient, « mais c'est quand l'on acquiert la science et la sensation sans les ἔργα ». Il veut dire par ἔργα ce ζῶιον que voici, soit au sens propre (<être vivant>), soit celui qui est dessiné, de même aussi que le triangle dessiné dans ce livre-ci. C'est comme s'il disait : quand donc l'âme, à part de l'activité qui porte sur le ζῶιον ou sur le triangle dans ce livre-ci, contemple les impressions de ces choses seules, non pas au sens absolu, mais en les envisageant comme des images de certaines choses, c'est alors que l'on se souvient.

Michel d'Éphèse lit donc également, comme toujours, la leçon de γ qui est attestée aussi dans la scholie. Cela dit, il comprend par ἔργα quelque chose de très différent de ce que l'on lit dans la scholie. Selon cette dernière, le mot renvoie aux activités, de perception ou d'intellection, ce qui rapproche de très près la leçon de γ de celle de la branche de E, ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν. Selon Michel, en revanche, le mot renvoie aux objets de ces activités, c'est-à-dire à la chose vue ou sue. La distinction entre ces deux interprétations est d'importance, parce qu'elle change complètement le sens de la caractérisation de la mémoire qui est proposée ici. Si l'on suit l'interprétation de Michel, il s'agit d'une caractérisation de la mémoire qui repose sur une distinction entre objet externe et interne. La mémoire consiste à se remettre en présence de la chose en son absence à travers les marques qu'elle a laissées en nous : elle a pour objet quelque chose à l'intérieur de nous, une trace ou une image. C'est cela qui la différencie de la sensation, qui porte, elle, sur un objet en dehors de nous, celui qui serait ici désigné par le terme d'ἔργον. Il n'est cependant pas évident de transposer cette description de la mémoire fondée sur le souvenir d'une chose sentie au cas intellectuel, la distinction entre le νοητόν et le φάντασμα qui est saisi en même temps que lui n'a pas été préparée.

Une question semblable quant au sens des deux variantes transmises se pose à l'interprète actuel⁸ : que veut dire ἄνευ τῶν ἔργων, si tant est que cette leçon soit la bonne ?

ἐνεργεῖν κατ' ἐπιστήμην ὅτι οὐδὲ ἡ αἴσθησις τοῦδὶ λευκοῦ ἀτελής ἐστὶ, b (*Paris.* 1859) f. 224^r, m (*Paris.* 1921) f. 170^v, W^y (*Vind.* 110) f. 394^r).

8. Elle est discutée notamment par FREUDENTHAL (1869b), n. 6 p. 394, par G. R. T. ROSS (1906), p. 245, de manière, il faut bien le dire, assez embrouillée (il est néanmoins suivi par TRICOT (1951), p. 58 n. 1), par WIESNER (1985), n. 27 p. 171, qui le critique vertement, par KING (2003), p. 84 (voir aussi KING (2009), n. 93 p. 30), et enfin par BLOCH (2007), p. 229. Le premier, le second et le quatrième concluent que le sens impose ἐνεργειῶν; le troisième et le cinquième se prononcent en faveur de ἔργων. De manière surprenante, PARSONS (2016), pp. 17–41, discute en détail le verbe de cette clause, σχῆτι ou ἐχῆτι (449^b19), mais ne dit quasiment rien à ce sujet. J'ajoute enfin que ἐνεργειῶν est la leçon retenue par

Ce qui perturbe les interprètes semble être avant tout le fait que la situation décrite n'ait pas vraiment de coordonnées dans la distinction tripartite canonique qui sépare, pour la science, son acquisition (apprendre un théorème de géométrie), sa simple possession (avoir appris ce théorème sans y songer présentement) et son exercice (l'employer dans un raisonnement)⁹. Se souvenir d'un théorème géométrique implique de l'avoir appris, mais n'équivaut pas nécessairement à l'actualisation pleine et entière de sa connaissance : ce ne n'est pas parce que je me rappelle le théorème de Pythagore que je suis actuellement en train de le démontrer. C'est une distinction de ce genre que paraît devoir capturer la clause, de manière à signaler que la saisie mémorielle de l'objet n'équivaut pas à l'exercice complet de la capacité appropriée (sensorielle ou intellectuelle). Contrairement à ce que soutient Michel, je ne pense pas que ἔργον puisse renvoyer à l'objet d'une activité au sens où il s'agirait pour la vue de la chose que l'on voit, même si l'on tombe souvent sur des traductions de ce genre¹⁰. Le terme renvoie normalement chez Aristote à la fonction, autrement dit, à la vision (ὄρασις), l'acte de voir, par rapport à la vue, et jamais à une chose du monde (à moins qu'il ne s'agisse d'un artefact)¹¹. Quant aux interprètes qui acceptent cette leçon sans basculer dans l'interprétation par l'objet, ils comprennent généralement l'expression, de la même manière que la scholie, comme signifiant exactement la même chose que ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν ou ἄνευ τοῦ ἐνεργεῖν, autrement dit, « sans les activités correspondantes ».

L'interprétation correcte conduit inévitablement à ce que ἄνευ τῶν ἔργων signifie peu ou prou la même chose que si l'on choisissait de lire ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν, autrement dit, que, lors du souvenir, on possède la sensation ou l'intellection sans pour autant être en train de sentir ou d'intelliger. Est-ce que cette interprétation, qui correspond en gros à celle de la scholie, est viable ? Le caractère relativement interchangeable chez Aristote des termes

BEKKER (1831) et BIEHL (1898) (qui de toute manière ne fausse compagnie au précédent que lorsque c'est pour rallier E) et ἔργων celle adoptée par la plupart des éditeurs à partir de FÖRSTER (1942) et de W. D. ROSS (1955b). On notera l'existence d'une divergence semblable au sein de transmission de *Part. An.* I.5, 645^b20, où la quasi-totalité des manuscrits transmet ἔργων, tandis que le *Paris. Suppl.* gr. 333, qui témoigne ici de la recension originelle du *codex vetustissimus Oxon.* CCC 108 (Z), transmet ἐνεργειῶν. Si l'on cherche des parallèles exacts à cette formule, on constatera que l'expression ἄνευ τῶν ἔργων et ses formes proches semblent être surtout employées ailleurs dans le cadre de l'opposition entre ἔργον et λόγος : voir Platon, *République* IV, 463^e2, et *Critias*, 110^a6–7.

9. Cf. *An.* II.5, 417^a21–^b2, pour une formulation de référence. La situation n'est pas la même dans le cas de la sensation, dont la première actualité est présente à peu près dès la naissance : nous n'avons pas à apprendre à percevoir (417^b17–20).

10. Ainsi « *without the corresponding objects* » dans la paraphrase de W. D. ROSS (ibid.), p. 235, « *senza la presenza degli oggetti* » chez LANZA et VEGETTI (1971) ou, plus récemment, « *without the actual objects* » chez JOHANSEN (2012), p. 194. Même chose chez MUGNIER (1953) (« sans les objets »). Par ailleurs, si un tel critère est aisément compréhensible dans le cas de la sensation, il est plus difficile de saisir en quoi le souvenir d'avoir appris quelque chose n'implique pas la présence de l'objet de cet apprentissage, d'autant plus que la distinction entre νοητόν et φάντασμα n'a pas encore été introduite.

11. L'expression ἄνευ τοῦ ἔργου est ainsi employée en *Met.* Z.10, 1035^b16–18, pour renvoyer exprimer le fait qu'une partie de l'âme ne se peut définir sans son ἔργον, c'est-à-dire son activité essentielle : ἕκαστον γοῦν τὸ μέρος ἐὰν ὀρίζηται καλῶς, οὐκ ἄνευ τοῦ ἔργου ὀριεῖται, ὃ οὐχ ὑπάρξει ἄνευ αἰσθήσεως, « chaque partie de l'âme des animaux, lorsqu'elle est définie correctement, ne l'est pas sans la considération de sa fonction, laquelle n'est pas présente sans la perception ».

d'ἔργον et d'ἐνέργεια dans le cadre des activités autotéliques, ce qui est indubitablement le cas de la sensation, fournit un bon argument pour répondre par l'affirmative. Il suffit par exemple de comparer, comme le suggère déjà HICKS (1907), p. 339, *An.* I.1, 402^b11 (πότερον τὰ μύρια χρηζήτεϊν πρότερον ἢ τὰ ἔργα αὐτῶν), et II.4, 415^a19 (πρότεραι γὰρ εἰσι τῶν δυνάμεων αἱ ἐνέργειαι καὶ αἱ πράξεις κατὰ τὸν λόγον), pour constater que la même chose peut être désignée par l'un ou l'autre. On notera tout de même que le terme ἔργον est dans cet exemple attaché aux parties de l'âme, tandis que ἐνέργεια forme un couple avec les capacités, bien que les objets en question demeurent identiques, au moins extensionnellement : il s'agit toujours de sentir, d'intelliger, *etc.*

Si donc les deux leçons ont un sens à peu près identique, alors il devient difficile de choisir entre les deux leçons transmises. On peut arguer que ἐνέργεια semble techniquement plus juste ici et évite la difficulté d'interprétation attachée à ἔργον, mais on peut retourner l'argument et soupçonner pour cette raison cette leçon d'être une tentative de clarification de la précédente. En outre, il est peut-être possible de donner un sens à la décision de ne pas employer ἐνέργεια ici : lire ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν pourrait sembler contredire le fait qu'Aristote soit en train de décrire une activité, qui plus est une activité qui va, en définitive, être rattachée à la capacité sensitive. À l'inverse, la connexion entre ἔργον et la partie de l'âme, qui se définit par sa fonction, donne ici sa pleine mesure. Autrement dit, la clause permettrait à Aristote de ne pas nier que la partie sensitive soit effectivement active lors de l'activité mnémonique, tout en refusant de considérer qu'il s'agisse de son activité fondamentale. Le souvenir est, en un certain sens, une ἐνέργεια de la capacité de percevoir, mais en aucun cas son ἔργον. Le problème se pose évidemment en des termes différents pour l'activité intellectuelle, puisque l'intelligible n'est objet de mémoire que par accident, mais cela ne sera éclairci que par la suite. Enfin, un dernier argument en faveur de la leçon de γ est qu'elle donne le verbe à l'aoriste (σχῆτι) et non au présent (ἔχῆτι). La forme peut paraître intrinsèquement plus difficile, bien que la corruption soit extrêmement aisée graphiquement, et surtout exprime bien mieux un aspect central de l'activité mnémonique : il s'agit d'une possession actuelle et ponctuelle, par opposition à la fois au fait d'avoir acquis et au fait de posséder continuellement¹². Il vaut mieux donc demeurer fidèle de bout en bout à *P* et γ dans ce passage.

La clause en 449^b20, τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι, entraîne une seconde difficulté d'un ordre tout à fait différent. Si on le prend au pied de la lettre, le texte transmis est tout à fait recevable du point de vue de la grammaire : « c'est ainsi que l'on se souvient, au sujet des angles du triangle, qu'ils sont égaux à deux droits ». On retrouve sans ciller l'un des exemples de théorème les plus éculés du *corpus*, celui concernant la somme des angles internes d'un triangle. On donnera ensuite un sens causal aux deux ὅτι qui suivent (^b20 et

12. Voir évidemment le contraste entre ἔξις et κτήσις dans le *Théétète*, où l'on retrouve ce même usage de l'aoriste (σχῆτι 197^c9). La chose est remarquée brièvement par LORENZ (2006), n. 28 p. 159, et développée par PARSONS (2016), pp. 24–38.

21) : on se souvient de ce théorème « parce qu'on l'a appris » (ὅτι ἔμαθεν) ou « parce qu'on l'a entendu » (ὅτι ἤκουσεν), la disjonction correspond à la distinction de l'intellect et de la sensation. Le problème est alors que la syntaxe implique que ce théorème constitue l'unique objet des activités exprimées par tous ces verbes. Or un tel objet appartient au domaine intelligible, puisque c'est une proposition élémentaire de la science mathématique, et ne peut par conséquent correspondre qu'à un seul membre de la disjonction qu'entretient Aristote, celui concernant l'apprentissage et la contemplation (ὅτι ἔμαθεν ἢ ἐθεώρησεν, 449^b20–21). Un objet de l'intellect ne s'appréhende pas, à l'inverse, par la sensation. On peut éventuellement tenter de distinguer deux aspects de son apprentissage, en ce que, si le théorème nous a été enseigné oralement, on l'a à la fois appris, grâce à l'intellect, et probablement aussi entendu, grâce à la sensation, à peu près au même moment, mais ce serait confondre indûment les deux objets : l'énoncé sonore du théorème n'est pas ce que l'intellect appréhende, si bien qu'une telle solution paraît assez désespérée¹³. Il est remarquable que Sophonias ait ressenti le besoin d'ajouter directement un autre exemple pour donner un objet différent à la sensation, afin de maintenir de bout en bout cette dualité¹⁴, tandis que Michel d'Éphèse n'explique le sens de l'exemple que pour le versant intellectuel, et se voit ensuite contraint de réintroduire artificiellement le cas sensible¹⁵.

Deux solutions ont donc été envisagées pour résoudre ce problème. La première consiste à biffer tout simplement l'exemple des angles du triangle. On suppose alors qu'un copiste d'un exemplaire antérieur à notre archétype n'a pas accepté que l'apodose se résume essentiellement aux mots οὕτω μέμνηται (449^b19–20) et a décidé d'insérer la mention explicite d'un objet remémoré, en convoquant l'exemple le plus éculé du *corpus*, dont il est fort possible qu'il ait déjà été introduit en marge pour donner un cas d'intellection servant de pendant à τοῦτ' ἐν λευκῷ en ^b16. C'est cette solution qui est le plus souvent retenue par les éditeurs, depuis qu'elle a été proposée par FREUDENTHAL (1869b)¹⁶. Le problème est que, comme les commentateurs byzantins s'en sont parfaitement rendus compte, le geste d'un tel faussaire serait pour le moins maladroit. Il aurait été tout aussi facile (et ô combien plus avantageux du point de vue du sens !) de choisir un exemple valant aussi bien pour l'intellect que pour la sensation, ou d'introduire deux exemples, ou encore de placer celui-ci après ἔμαθεν ἢ ἐθεώρησεν en 449^b21, plutôt qu'à cet endroit fâcheux. L'insertion

13. Le seul interprète récent à conserver la clause, KING (2003), est ainsi contraint de la placer entre parenthèses (même chose chez SIWEK (1963) ; MUGNIER (1953) la maintient en revanche en l'état), de manière sans doute à éviter d'identifier l'objet de l'apprentissage et l'objet de l'audition. ANNAS (1992), p. 301 n. 8, proteste également contre le caractère « arbitraire » de la suppression de ces mots dans certaines éditions, tout en admettant qu'ils puissent paraître gênants.

14. Cf. 1.23–2.2 : οὕτω μέμνηται τὰς τοῦ τριγώνου γωνίας ὅτι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι, καὶ τὸν Σωκράτην ὅτι λευκός, τὸ μὲν ὅτι ἔμαθέ ποτε παρὰ τοῦδε ἐν τῷδε ἢ ἐθεώρησε, τὸ δὲ ὅτι ἤκουσεν ἢ εἶδεν ἢ τι τοιοῦτον.

15. Cf. 7.16–19 : τότε γὰρ φαμεν μεμνησθαί τινα τοῦ τριγώνου τὰς δύο ὀρθάς, ὅταν φαντάζηται, ὅτι κατὰ τὸν δεῖνα καιρὸν ἐν τῷ δεῖνι βιβλίῳ παρὰ τοῦ δεῖνος γεωμέτρου ἔμαθεν ἢ ἐθεώρησεν, ἀλλ' οὐχὶ ὅταν μανθάνῃ. ὁμοίως καὶ ἐπὶ τῶν αἰσθητῶν κτλ.

16. « *Wer sich erinnert, wie häufig sich Aristoteles dieses Bespiels bedient, der sieht keine Schwierigkeit darin, dass es auch hier ein Halbgelehrter an den Rand schrieb.* » FREUDENTHAL (1869b), n. 6 p. 394.

s'explique donc mal, en somme. Une autre solution a été proposée par GOHLKE (1953), elle consiste à déplacer la clause en 449^b17 de manière à ce qu'elle fournisse un exemple d'objet correspondant à τὸ θεωρούμενον – c'est précisément quelque chose de ce genre que l'on aurait attendu si la clause avait été introduite de toutes pièces. Ce déplacement n'a, à ma connaissance, pas été repris tel quel depuis, même si un certain nombre d'interprètes reconnaissent être tentés par ce geste¹⁷. On suppose alors que l'exemple s'est retrouvé par accident dans les marges d'un exemplaire, et qu'il a fini par être déplacé à l'endroit où il se trouve actuellement dans la transmission. La belle symétrie engendrée par cette transposition, entre τὸ παρόν – τοδὶ τὸ λευκόν et τὸ θεωρούμενον – τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι, la rend aussi séduisante que suspecte.

Il y a malgré tout un moyen de conserver cette clause qui est quand même attestée dans tous les témoins, il suffit de prendre un peu de recul par rapport à la lettre du texte et de se demander s'il ne pourrait pas y avoir là une légère pointe caustique de la part d'Aristote¹⁸. Soit un théorème élémentaire de géométrie : on s'attend à ce que tout un chacun soit capable de le réciter parce que cela aura été bien appris depuis longtemps (ou peut-être même redécouvert par quelques esprits brillants), mais il se peut aussi que certains fassent semblant de le maîtriser et se contentent de répéter ce qu'on leur a dit, sans l'avoir pleinement compris, c'est-à-dire sans être capable de le démontrer. L'un, donc, s'en souviendra parce qu'il l'a appris, et l'autre seulement parce qu'il l'a entendu. Les fines nuances du texte vont dans ce sens, si l'on considère la manière dont l'ouïe est avancée comme premier terme en ^b21 (ὅτι ἤκουσεν ἢ εἶδεν ἢ τι τοιοῦτον) et 23 (ὅτι πρότερον τοῦτο ἤκουσεν ἢ ἤισθετο ἢ ἐνόησεν), parce que la chose en question s'appréhende, sur le plan sensoriel, principalement par ce sens (alors qu'Aristote a autrement tendance à privilégier la vue, par exemple en 449^b16). Le texte transmis me paraît donc recevable à condition que l'on accepte d'y percevoir un zeste d'ironie.

Il y a également deux difficultés mineures qui méritent d'être passées en revue. En 449^b17 s'opposent deux leçons, θεωρῶν καὶ νοῶν, qui est transmise par *P* et γ , et ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν (ou tout aussi bien ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ ἐννοῶν, si l'on fait confiance, comme c'est le cas de BEKKER (1831), à la leçon originelle de *E*, au prix d'une petite correction), qui est transmise par la branche de *E* et de la famille de *C*^c. C'est cette seconde leçon qui est retenue par presque tous les éditeurs (avec néanmoins quelques désaccords au sujet du participe, νοῶν ou ἐννοῶν), à l'exception notable de BLOCH (2007), qui souhaite combiner les deux leçons et se rallie ainsi au mélange très impur de *Z*^a, θεωρῶν καὶ ἐννοῶν, décision peu recommandable du point de vue de la méthode. Si le sens est à peu près le même, l'écart entre les deux leçons est tout de même assez grand, et il y a fort à parier que l'une des deux soit issue de l'autre. Je pense que c'est celle de *P* et γ qu'il faut retenir comme ayant le plus de chances de remonter à

17. Par exemple W. D. ROSS (1955b), p. 237; KING (2003), p. 85; MEDDA (2009), n. 29 p. 20.

18. Je remercie O. Primavesi pour cette suggestion.

l'archétype. Sa concision extrême plaide en sa faveur, de même que la légère dissymétrie qu'elle induit entre le cas sensible et le cas intelligible (ὅτε ὁρᾷ vs. θεωρῶν καὶ νοῶν). Il doit avoir été assez tentant pour un copiste de retoucher quelque peu un texte de ce genre pour améliorer l'intelligibilité de la clause en s'inspirant de l'exemple du blanc qui précède. Aussi peut-on assez bien comprendre comment, à partir d'un désir de clarifier la construction de deux participes et de la prise en compte du parallélisme avec ὅτε ὁρᾷ (449^b16), on aboutit à ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν : il suffit de reprendre la conjonction ὅτε et de chercher une structure qui permette de conserver les deux participes en l'état. Si l'on inverse les termes et que l'on suppose que la leçon de l'archétype serait ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν, je vois mal comment les mots ὅτε et τυγχάνει seraient tombés hors de γ.

Il y a une autre incertitude textuelle en 449^b22–23, qui voit à nouveau les deux branches principales de α s'opposer : on lit ἀεί ... λέγει dans γ (et dans P) et δεῖ ... λέγειν dans la branche de E. L'origine de la corruption réside, cette fois, incontestablement dans la confusion de deux lettres triangulaires, en majuscules donc (ΔΕΙ vs. ΑΕΙ) ; le passage du verbe à l'infinitif ou à l'indicatif se fait alors, chez un copiste expérimenté, de manière quasi-automatique. La différence n'est pas bien grande du point de vue du sens (si cela est nécessaire, cela se produit toujours ; inversement, si l'on constate que c'est toujours le cas que le souvenir se passe ainsi, c'est probablement que cela tient à la nature même de l'acte), bien que la condition soit affirmée avec plus de force si l'on lit δεῖ, alors qu'elle ressemble plus à une observation empirique avec ἀεί. L'argument le plus décisif est fourni, à mon sens, par la comparaison avec 450^a19, passage qui reprend explicitement cette affirmation : ἀεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι τῆι μνήμηι, καθάπερ καὶ πρότερον εἴπομεν, ... προσαισθάνεται ὅτι πρότερον (on remarquera le parallèle direct entre ὅταν ἐνεργῆι κατὰ τὸ μνημονεύειν et ὅταν ἐνεργῆι τῆι μνήμηι). Le soulagement de l'éditeur pourrait paraître être de courte durée, car on doit s'apercevoir assez vite que le problème s'y pose dans les mêmes termes : la branche γ transmet ἀεί ... προσαισθάνεται, suivie, pour cette fois, par la famille de C^c, tandis que le manuscrit E contient δεῖ ... προσαισθάνεσθαι. La difficulté se laisse pourtant aisément dissiper dans ce cas. Du point de vue de la transmission, on dispose à ce stade d'un témoin sûr de β en la personne de B^e. Or celui-ci transmet ἀεί, si bien qu'il s'agit nécessairement de la leçon de l'archétype. Par conséquent, si c'est ἀεί qu'il faut lire en 450^a19, alors il faut impérativement le lire également en 449^b22.

Mem. 1, 449^b24–30

ἔστι μὲν οὖν ἡ μνήμη οὔτε αἴσθησις οὔτε ὑπόληψις, ἀλλὰ τοῦ-^[25]των τινὸς ἕξις ἢ πάθος, ὅταν γένηται χρόνος. τοῦ δὲ νῦν ἐν ^[26]τῶι νῦν οὐκ ἔστι μνήμη, καθάπερ εἴρηται. ἔστι γὰρ ^[27]τοῦ μὲν παρόντος αἴσθησις, τοῦ δὲ μέλλοντος ἐλπίς, τοῦ δὲ ^[28]γενομένου μνήμη· διὸ μετὰ χρόνου πᾶσα μνήμη. ὥσθ' ὅσα ^[29]

χρόνου αίσθάνεται καὶ ὦι, ταῦτα μόνον τῶν ζώων μνημονεύει καὶ [ᾠ30] τούτοις ὦι αίσθάνεται.

25 ὅταν γένηται χρόνος ω Mich^c(8.4) (*cum fiat tempus* Iac, *cum factum fuerit tempus* Guil)] ὅταν γένηται χρόνιον \mathbf{E}^3 : ὅταν ἐγγένηται χρόνιος conī. Christ apud BIEHL (1898) | δὲ ω] δὴ conī. SUSEMIHL (1885b) p. 581 || **26** καθάπερ εἴρηται $\beta?(P)\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ Mich^c(8.7) : καθάπερ εἴρηται καὶ πρότερον \mathbf{E} || **26** ἔστι γὰρ $\beta?(P)\gamma$ (*est enim* Guil^{NiNP}) : ἔστι μὲν γὰρ μ : ἀλλὰ $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ (*set* Iac Guil^{VT}) || **28** μετὰ χρόνου $\beta?(P)\gamma$ Mich^c(8.8) (*cum tempore* Guil^{NiT}) : μετὰ χρόνον $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}\mathbf{X}\mathbf{O}^a$ (*post tempus* Iac Guil^{VNP}) | ὅσα $\beta?(P)\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: ὅσα τε \mathbf{E} || **29** αίσθάνεται καὶ ὦι $\beta(P)\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ (*senciunt et in quo* Iac, *senciunt et quo* Guil) : αίσθάνεται γ Mich^p(8.11,18) | τῶν ζώων μνημονεύει ω] τῶν ζώων μνημονεύει τῶν ζώων $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$

La conjecture d'un copiste en 449^b25 dans *E*, qui a voulu, semble-t-il, remplacer χρόνος par χρόνιον, est à ignorer, de même, selon toute probabilité, que l'addition de καὶ πρότερον en 449^b26, de la main du premier copiste. La divergence en 449^b26 entre les deux introductions du rappel de la tripartition temporelle des facultés, ἔστι γὰρ ... dans *P* et dans γ , mais ἀλλά ... dans la branche de *E*, est en revanche assez préoccupante. Il n'est pas question dans ce cas d'une banale corruption graphique, mais cela doit tenir, au moins en partie, à une intervention délibérée, dont les motivations semblent difficiles à cerner, ou à une lacune qui aurait été complétée tant bien que mal. Il n'est pas non plus aisé de déterminer de quel côté se trouve la leçon de l'archétype, même si *P* semble donner la priorité à sa source β pour le début du traité. On pourrait même s'appuyer sur cette incertitude pour mettre en doute toute la clause qui suit, de τοῦ μὲν παρόντος à μνήμη (449^b26–28). Elle ne fait en effet que répéter de manière très scolaire la tripartition déjà énoncée il y a à peine une dizaine de lignes (449^b10–15), et l'on pourrait se figurer un scénario où un copiste aurait cherché à rendre explicite la référence derrière la clause καθάπερ εἴρηται en 449^b26 en insérant fièrement ce genre de petit résumé en marge. Un fait important doit toutefois mettre un terme à toute spéculation de cette espèce, qui est qu'il s'agit d'une tripartition scolaire chez Aristote, et donc à même d'être réitérée autant de fois que nécessaire par des formules aussi éléphantiques. On la trouve en effet énoncée dans les mêmes termes dans au moins deux autres passages, en *Rhet.* II.13, 1390^a8–9 (ἔστι δὲ ἡ μὲν ἐλπίς τοῦ μέλλοντος ἢ δὲ μνήμη τῶν παροισχυμένων) et en *EN* IX.7, 1168^a13–14 (ἡδεῖα δ' ἔστι τοῦ μὲν παρόντος ἢ ἐνέργεια, τοῦ δὲ μέλλοντος ἢ ἐλπίς, τοῦ δὲ γεγενημένου ἢ μνήμη)¹⁹.

19. Il faut aussi relever qu'elle apparaît de manière plus discrète, quoique très récurrente, en de nombreux autres lieux du *corpus*, en général en lien avec la question de l'objet du plaisir, qui réside toujours dans une activité au présent, même si elle peut consister en un rappel du passé ou une anticipation de l'avenir, ce qui confirme la connexion attendue avec le *Philèbe* (voir notamment *EN* IX.4, 1166^a23–25 ; *Met.* A.7, 1072^b17–18 ; *Phys.* VII.3 247^a8–11, ; *Mot. An.* 8, 702^a5–7). La tripartition apparaît également dans les *Divisiones* (section 45 : διαρεῖται ὁ χρόνος εἰς τρία. ἔστι γὰρ ἡ παρεληλυθώς ἢ παρὼν ἢ μέλλον, ὃν καὶ παρεσόμενον καλοῦσιν. εἰσὶ δὲ ἐν μὲν τῷ παρεληλυθότι μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν ἅπαντες γὰρ τὰ παρωχημένα μνημονεύουσιν. ἐν δὲ τῷ παρόντι αἰ ἐπιστήμη καὶ αἰ γνώσεις καὶ οἱ λογισμοὶ καὶ αἰ πράξεις αἰ πρασσόμενα. ἐν δὲ τῷ μέλλοντι αἰ προσδοκία καὶ ἐλπίδες καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον), dans un lexique qui semble à mi-chemin entre le *Philèbe* et Aristote.

Il faut donc s'abstenir de toute intervention et considérer les deux leçons transmises en ce qui concerne son introduction. Le choix n'est pas commode. La conjonction ἄλλά est déjà employée de manière répétée lors de l'énoncé précédent de la tripartition (449^b17), et vient de l'être à nouveau de la même manière en 449^b24, elle était donc encore toute fraîche dans l'esprit de n'importe quel copiste attentif. D'un autre côté, la particule γάρ que l'on trouve dans γ peut sembler presque trop scolaire, et il est envisageable qu'un copiste un peu benêt, déconcerté par cette accumulation d'occurrences de ἄλλά, se soit dit que ce n'était tout de même pas une manière convenable d'introduire ainsi la référence derrière καθάπερ εἴρηται, en raison de la valeur adversative du terme. Je retiens malgré tout la leçon de γ pour deux raisons, dont aucune n'est absolument décisive : c'est celle qui met le mieux en valeur le caractère traditionnel de la tripartition, tout en éloignant sa formulation ici de son énoncé précédent ; elle est soutenue par le manuscrit *P* contre le reste de sa famille et par les principales versions de la traduction de Guillaume de Moerbeke contre son texte de base, celui de la *vetus*, ce qui rend probable qu'elle ait aussi été la leçon du *deperditus* β , auquel cas son autorité est de loin supérieure.

La situation est plus commode en ce qui concerne la leçon μετὰ χρόνου (449^b28), qui est transmise par γ et probablement également par β , tandis que la branche de *E* donne μετὰ χρόνον. La transmission suggère fortement que cette seconde leçon est le produit d'une erreur de copie (qui s'est d'ailleurs reproduite dans quelques manuscrits de γ). Le sens favorise la construction avec le génitif, comme l'ont vu les éditeurs. Avec l'accusatif, la clause veut seulement dire que la mémoire intervient une fois que du temps s'est écoulé, ce qui en fait une répétition de ὅταν γένηται χρόνος (449^b25). Avec le génitif, la relation esquissée entre la mémoire et le temps n'est plus celle d'une simple succession, mais relève d'une liaison d'une tout autre nature : le fait qu'un objet doive, non seulement être passé, mais être envisagé comme tel pour pouvoir être remémoré est précisément ce qui intéresse Aristote dans cette section. L'expression μετὰ χρόνου ouvre la voie à plusieurs interprétations, la plus convaincante me semble être celle qui rattache son sens ici à celui qui est le sien dans la tradition grammaticale, dont se sert aussi Aristote dans la *Poet.* (20, 1457^a14–15 : ῥῆμα δὲ φωνῆ συνθετὴ σημαντικὴ μετὰ χρόνου ἧς οὐδὲν μέρος σημαίνει καθ' αὐτό) : l'étiquette μετὰ χρόνου signifie qu'un terme recèle un marqueur temporel. C'est le cas de la mémoire, qui ne peut porter que sur une chose passée en tant que passée.

La dernière phrase est cependant affectée également d'une difficulté textuelle. Les éditeurs précédents ont tous suivi γ et ont retenu ὅσα χρόνου αἰσθάνεται comme protase en 449^b28–29. Or la *lectio difficilior* de la branche de *E* se retrouve également dans le manuscrit *P*, si bien qu'il ne fait aucun doute qu'elle est présente également dans β , et donc dans l'archétype. Il faut par conséquent chercher à adopter la leçon ὅσα χρόνου αἰσθάνεται καὶ ὧι (« tous ceux qui perçoivent le temps et ce par quoi <ils le font> »), à la construction plus difficile. Il y a alors un parallélisme très strict entre les deux parties de la phrase, ταῦτα μόνον répondant à ὅσα et τούτοις à ὧι : les animaux qui perçoivent le temps

sont ceux qui sont capables de mémoire (et réciproquement), la capacité de percevoir le temps (καὶ ὧν) est l'instrument de la mémoire (καὶ τούτωι ὧν αἰσθάνεται). Certes, le grec ne répète pas normalement pas le pronom relatif lorsque deux propositions subordonnées relatives ayant un seul et même sujet se suivent immédiatement, mais cette règle ne vaut que lorsque les pronoms relatifs ont même cas²⁰, ce qui n'est pas le cas ici.

Mem. 1, 449^b30–450^a1

ἔτι δὲ περὶ φαντασίας εἴρηται πρότε-^[b31]ρον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, καὶ νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος-^[a1]τος.

30 ἔτι β?(P) : ἐπεὶ α

Les éditeurs ont jusqu'à présent tous retenu la leçon de α, tous refusant de considérer sérieusement la leçon attestée ici uniquement par le manuscrit P. Commencant par ἐπεὶ, la leçon de α fait de toute cette phrase une protase. Il n'est en effet pas question de faire de la proposition καὶ νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος l'apodose répondant à ἐπεὶ δὲ περὶ φαντασίας εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς, puisqu'elle revêt une fonction d'explicitation, venant indiquer ce qu'Aristote entend reprendre des résultats de son autre traité. On s'attend bien plutôt à voir Aristote expliquer en quoi ces résultats sont pertinents quant à l'étude de la mémoire. Il faut donc se mettre en quête d'une apodose. Or la suite du texte s'ouvre par une proposition introduite par γάρ (συμβαίνει γὰρ τὸ αὐτὸ πάθος ..., 450^a1), à laquelle fait suite un long développement décrivant de quelle manière la pensée repose toujours sur une figuration spatiale. L'apodose se fait toujours attendre.

Il n'y a en fait que deux propositions qui pourraient éventuellement prétendre représenter l'apodose éloignée de cette protase. La première est la proposition commençant par ὥστε²¹ en 450^a12, ὥστε φανερόν ὅτι τῶι πρώτῳ αἰσθητικῶι τούτων ἡ γνῶσις ἔστιν, dont BIEHL (1898) et Beare²² ont affirmé qu'elle constituait l'apodose désirée²³. La difficulté évidente est que l'on ne peut pas l'accoler à la protase en 449^b30–450^a1, elle ne se laisse comprendre que dans son contexte propre, τούτων renvoyant ainsi à la grandeur, au mouvement, et au temps, introduits en 450^a10. En outre, son sens va également beaucoup plus loin que ce que l'on peut obtenir de la protase, et, à vrai dire, n'a pas grand rapport avec elle : le fait que l'appréhension du temps soit attribuable à la perception est relativement indépendant des développements consacrés dans *An.* III à la nature de

20. Voir Kühner-Gerth II.2, §561.1, p. 431, avec un exemple tiré du *Trapeziticus* attribué à Isocrate, 17.14 : ὃν ἔφασκεν ὕφ' ἡμῶν ἠνδραποδίσθαι καὶ παρ' οὗ τοσαῦτα χρήμαθ' ἡμᾶς ἔχειν, τοῦτον ἐξαιρούμενος εἰς ἐλευθερίαν, « celui dont il prétendait qu'il avait été kidnappé et réduit en esclavage par nous et duquel nous aurions reçu tant d'argent, il l'a soustrait à la justice en le rendant libre ».

21. Concernant l'usage de ὥστε pour introduire une apodose chez Aristote, voir BONITZ (1870), *s. v.* ὥστε, 843^a31–44 et ci-dessus, p. 1240.

22. Dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908). Il traduit néanmoins comme s'il s'agissait d'une proposition indépendante : « *The subject of 'presentation' has been already considered in our work de Anima. Without a presentation intellectual activity is impossible.* » Même chose chez TRICOT (1951), p. 58 n. 8.

23. C'est aussi ce que l'on lit dans une scholie du *corpus recentius*, *cf. infra*, p. 1078 n. 38.

la pensée. Une autre solution, qui n'a jamais été défendue, serait de voir dans la fin de la séquence διὰ τίνα μὲν οὖν αἰτίαν οὐκ ἐνδέχεται νοεῖν οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς οὐδ' ἄνευ χρόνου, λόγος ἄλλος (450^a7–9) l'apodose recherchée. Celle-ci pourrait en effet fonctionner en couple avec la protase, dans la mesure où le sujet est dans les deux cas l'impossibilité de penser sans représentation : comme cela a déjà été traité dans *An.*, la recherche de la cause n'appartient pas à la recherche actuelle. Malheureusement, cette formule semble jouer un tout autre rôle lorsqu'on la considère dans son contexte, en ce qu'elle a avant tout pour fonction de couper court au long développement initié en 450^a1.

Il faut donc donner raison à W. D. ROSS (1955b), suivi par BLOCH (2007). Aucun des deux ne s'explique sur ce point dans ses notes, mais ils placent un long tiret à la fin de cette section dans leur texte. Cela indique une rupture de construction et équivaut donc à l'affirmation de leur part que, s'il s'agit d'une protase, alors il est impossible de trouver l'apodose correspondante dans le texte transmis. Or, si tel est bien le cas, comme je le pense aussi²⁴, la leçon du manuscrit *P*, jusqu'à présent un témoin fidèle de β , mérite d'être prise en considération. Celui-ci ne transmet en effet pas ἐπεὶ, mais ἔτι, ce qui n'est jamais très différent du point de vue graphique. Avec une telle leçon, il ne s'agit plus du tout d'une protase, mais d'une nouvelle proposition indépendante, faiblement articulées à ce qui précède ou à ce qui suit. Il paraît donc préférable d'adopter cette leçon à celle de α , laquelle a pour conséquence une rupture de construction insupportable.

Mem. 1, 450^a1–7

συμβαίνει γὰρ τὸ αὐτὸ πάθος ἐν τῷ νοεῖν ὅπερ καὶ ἐν [²] τῷ διαγράφειν· ἐκεῖ τε γὰρ οὐδὲν προσχρώμενοι τῷ τὸ πο- [³]σὸν ὠρισμένον εἶναι τοῦ τριγώνου, ὅμως γράφομεν ὠρισμένον [⁴] κατὰ τὸ ποσόν, καὶ ὁ νοῶν ὡσαύτως, κἄν μὴ ποσὸν νοῆι, [⁵] τίθεται πρὸ ὀμμάτων ποσόν, νοεῖ δ' οὐχ ἤ ποσόν· ἂν δ' ἡ [⁶] φύσις ἤ τῶν ποσῶν, ἀορίστων δέ, τίθεται μὲν ποσὸν ὠρισμέ- [⁷]νον, νοεῖ δ' ἤ ποσὸν μόνον.

1 τὸ αὐτὸ α : ταὐτὸ **P** || 2 τῷ τὸ ω | τὸ **E** || 4 ὁ νοῶν β ? (**P**) γ Mich^c (10.10) (*intelligens* Guil) : ὀνομάζομεν **EC^cMi** : *opinamur* Iac || 6 ἀορίστων ω | ἀορίστον **E¹N**

Il n'y pas de réelle difficulté textuelle dans ce passage, il est tout de même intéressant remarquer la leçon de la branche de *E* en 450^a4, καὶ ὀνομάζομεν ὡσαύτως, au lieu de καὶ ὁ νοῶν ὡσαύτως. La faute est assez grave, bien que les deux leçons débutent de la même manière, elle remonte probablement à une erreur en *scriptio continua*, liée à l'influence du verbe γράφομεν qui précède. La leçon en elle-même se laisse construire et n'est pas complètement dépourvue de sens. Elle voudrait dire, si je comprends bien, que nous nommons de la même manière le triangle que nous traçons sur un support matériel

24. Voir également LABARRIÈRE (2000), p. 271 : « l'enchaînement — ou la rupture serait-il plus juste de dire tant il est vrai qu'il y a là quelque chose comme un blanc — ... ».

et le triangle intelligible que celui-là est censé représenter. Ce serait une observation tout à fait valable, à la considérer pour elle-même. Le problème est qu'elle n'est pas du tout satisfaisante dans ce contexte, où Aristote vient d'annoncer qu'il allait comparer le triangle pensé et le triangle figuré, afin de révéler qu'ils partagent une même propriété, qui s'avère être celle de posséder inévitablement une certaine quantité déterminée (ce qui n'est pas le cas du triangle en tant qu'universel, sur lequel porte pourtant le raisonnement). Autrement dit, il se passe la même chose quand l'on pense un triangle que lorsqu'on le dessine, à savoir qu'on lui donne une grandeur déterminée (celle de ses angles ou de ses côtés), bien que l'on s'en serve pour connaître des attributs du triangle en général. Or le passage au triangle qui n'est présent qu'en pensée n'intervient qu'avec les mots καὶ ὁ νοῶν ὡσαύτως, qu'il faut obligatoirement lire avec au moins γ . Sans cela, le texte semblerait dire que le triangle tracé est le seul à posséder une grandeur déterminée (ἐκεῖ ... ὅμως γράφομεν ὠρισμένον καὶ ὀνομάζομεν ὡσαύτως, κἄν μὴ ποσὸν νοῆι), alors que celui que l'on pense n'est pas déterminé de cette manière. C'est peut-être l'intention du copiste de la branche de *E*, si la faute est intentionnelle, que de rétablir la distinction entre l'intellect et le sensible, mais cela va clairement à l'opposé du rapprochement qu'Aristote entend opérer ici afin de mettre en lumière le rôle de la φαντασία au sein de l'activité intellectuelle.

Mem. 1, 450^a7–9

διὰ τίνα μὲν οὖν αἰτίαν οὐκ ἐνδέχεται νοεῖν οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς, οὐδ' ἄνευ χρόνου, [⁹] λόγος ἄλλος·

8 οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς **P** γ **C^cMi** (*nichil sine continuo* Iac Guil) : ἄνευ τοῦ συνεχῶς **E¹** (ins. οὐδὲν **E³**) : οὐδ' ἄνευ συνεχοῦς **UN** : ἄνευ συνεχοῦς οὐδὲν **ξ** : ἄνευ συνεχοῦς Mich^{l&p}(11.19–20 & 11.25–26) || **8–9** οὐδ' ἄνευ χρόνου **E¹** : οὐδ' ἄνευ λόγου χρόνου **β**(**PF2**(*neque sine ratione temporis* Guil^{Ni¹Nr})) : οὐδ' ἄνευ χρόνου τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα γ **C^cMi** (unde *neque sine tempore que sunt in tempore* Iac, *que <non> sunt in tempore* Guil^V) : οὐδ' ἄνευ χρόνου τὰ ἐν χρόνῳ μὴ ὄντα **E³** : *neque sine ratione temporis encia* Guil^{Ni²Np} || **9** λόγος ἄλλος **PEC^cMiμ** : ἄλλος λόγος γ Mich^{l&p}(11.20 & 11.26, 12.1) (*alia ratio* Guil) : non vert. Iac

Les éditeurs précédents ont tous suivi la leçon de γ en 450^a8–9, selon laquelle il n'est pas possible de penser sans temps les choses qui ne sont pas dans le temps (οὐδ' ἄνευ χρόνου τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα). La prise en considération de l'ensemble de la transmission révèle une situation beaucoup plus complexe qu'il n'y paraissait jusqu'alors. On ne trouve pas les mots τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα dans la leçon originelle de *E*, assez mal corrigée par la suite, et cela ne semble pas être un banal accident, contrairement à ce que l'on a pu croire, car l'on peut établir que le même phénomène se reproduit dans **β**, du fait de l'accord entre le manuscrit *P* et la traduction de Guillaume. La question de l'exemplaire grec utilisé par Guillaume de Moerbeke mérite ici un bref examen. L'une des versions de sa révision donne

le même texte que la *vetus*, ce qui n'a rien d'inattendu. Une autre donne un texte latin qui correspond exactement au texte grec du manuscrit *P*, οὐδ' ἄνευ λόγου χρόνου. On pourrait donc en déduire directement que Guillaume a lu dans son exemplaire appartenant la branche β précisément ce que l'on lit directement dans *P*, d'autant plus que c'est cette traduction, *neque sine ratione temporis*, que l'on trouve dans les manuscrits qui reflètent son ultime révision de la traduction latine, Nr, qui est en général la plus proche de son exemplaire β . Pourtant, il existe encore une troisième version dans les manuscrits de la *nova*, *neque sine ratione temporis encia*, laquelle semble correspondre à un texte grec qui serait οὐδ' ἄνευ λόγου χρόνου ὄντα. Je l'écarte, parce qu'elle paraît être issue d'une combinaison de la leçon de β avec celle de γ , c'est vraisemblablement le produit d'une erreur d'un copiste ayant eu sous les yeux, dans un manuscrit de travail de Guillaume, les deux traductions précédentes. Je considère donc que les mots τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα ne figurent que dans γ et sont absents à la fois de *E*, dans sa recension originelle, et de β , ce qui implique qu'ils ne remontent pas à l'archétype. C'est ce texte, sans ces mots, que je retiens. Les deux conditions de la pensée, celle du continu et du temps (οὐδὲν ἄνευ συνεχοῦς et οὐδ' ἄνευ χρόνου) sont alors davantage mises sur le même plan. Cela ne fait toutefois pas grande différence du point de vue du sens, parce qu'il est clair que, si l'on ne peut pas penser sans temps, cela vaut aussi bien pour les étants qui sont temporels que pour ceux qui ne le sont pas (par exemple, le triangle dont Aristote vient de parler). Le copiste de γ aura voulu insister tout particulièrement sur cette conséquence, qui est en effet frappante et s'articule très bien avec la thèse précédente de la nécessité de la φαντασία pour l'activité intellectuelle²⁵.

La leçon de β ne s'arrête pas là. Elle substitue en effet à l'expression ἄνευ χρόνου une clause plus longue, ἄνευ λόγου χρόνου. Ni l'origine, ni le sens de cette leçon ne sont immédiatement clairs. En voyant un nom au génitif laisser place à deux noms au génitif, on pourrait songer à une explication qui ferait de λόγου une glose ou une variante pour χρόνου, laquelle aurait été ainsi placée au-dessus de la ligne, avant d'être maladroitement combinée avec lui. Le problème est que l'on voit mal pourquoi quelqu'un aurait écrit λόγου au-dessus de χρόνου : il n'en explique pas du tout le sens, et en paraît tout de même assez éloigné du point de vue paléographique, bien que les voyelles en soient identiques.

Il faut impérativement s'interroger sur le sens des mots λόγος χρόνου – expression qui, à ma connaissance, n'apparaît nulle part ailleurs chez Aristote²⁶, ou même dans

25. Je dois admettre qu'une telle insertion est loin d'être aberrante du point de vue doctrinal. Aristote reconnaît parfaitement que certaines choses ne sont pas dans le temps : τὰ αἰεὶ ὄντα, ἢ αἰεὶ ὄντα, οὐκ ἔστιν ἐν χρόνῳ (*Phys.* IV.12, 221^b3–4). C'est d'ailleurs pour cette raison que FREUDENTHAL (1869b), p. 396, juge ici ces mots « *unentbehrlich* ».

26. On trouve néanmoins une affirmation qui va tout droit dans cette direction en *Phys.* IV.8, 216^a9–11, au moment de la récapitulation de l'un des lemmes de la démonstration de l'impossibilité du vide : pour deux mouvements donnés, il y nécessairement a un rapport entre eux, parce qu'il y a toujours un rapport déterminé entre deux temps donnés et que tout mouvement est dans le temps (κινήσεως μὲν πρὸς κίνησιν πάσης ἔστι λόγος – ἐν χρόνῳ γὰρ ἔστι, χρόνου δὲ παντὸς ἔστι πρὸς χρόνον, πεπερασμένων ἀμφοῖν).

la littérature classique. Cela semble désigner un rapport mathématique ou quasi-mathématique, au sens où un accord musical (συμφωνία) est un λόγος ἀριθμῶν²⁷, ou une sensation est une certaine proportion relative à la grandeur (λόγος μέγεθους)²⁸. L'idée d'un rapport temporel serait intéressante dans ce cadre, parce qu'elle pourrait permettre de penser la manière dont la mémoire implique le sentiment du passé : l'acte de se remémorer met en jeu un rapport temporel entre le temps présent du souvenir et le temps passé de la chose dont on se souvient. Le problème est que ce n'est pas du tout ce dont Aristote parle à ce moment du traité. Il s'agit d'une condition de la pensée (νοεῖν) en général. Celle-ci peut être dite ne pas pouvoir avoir lieu sans le temps, au sens où, même quand l'on contemple quelque chose qui n'est pas dans le temps, cet acte requiert toujours la figuration temporelle de l'objet, que la φαντασία nous rend présent alors qu'il n'est pas nécessairement temporel par lui-même. Pourtant, une telle figuration n'implique certainement pas qu'il y ait toujours un rapport déterminé entre deux temps distincts.

Une autre manière de comprendre ce que serait le sens de l'expression λόγος χρόνου serait d'y voir le simple énoncé ou la notion du temps. On pourrait à cette occasion se rappeler qu'Aristote emploie parfois des formules selon lesquelles quelque chose s'exprime (λέγειν) en l'âme lors de certaines activités ou de certains états²⁹. On pourrait interpréter cela de la même façon ici : cela voudrait dire que, lorsque nous pensons quelque chose, nous ne pouvons pas nous empêcher de le placer dans le temps. Pourtant, même si l'exemple du triangle que l'on trace en pensée avec une certaine grandeur laisse entendre que nous jouons un rôle somme toute assez actif dans la production du φάντασμα, il n'est pas certain le rapport que nous entretenons avec ce dernier soit véritablement assimilable aux situations à l'occasion desquelles Aristote se permet de dire que quelque chose s'exprime en nous. Surtout, Aristote ne franchit jamais le pas qui consiste à passer d'une description de ce type à l'affirmation d'un λόγος en nous. Autrement, on pourrait également renvoyer aux passages où Aristote emploie le terme de λόγος d'une manière qui sous-entend que la possession du λόγος d'une chose équivaut à la connaître ou à en avoir une certaine notion universelle³⁰. Il ne semble pourtant pas s'agir d'une connaissance de ce genre ici non plus, mais seulement du fait que la pensée de toute chose requiert sa figuration dans le temps.

Je ne vois donc aucune manière réellement satisfaisante de donner sens à la leçon ἄνευ λόγου χρόνου que l'on trouve dans *β*. Un réquisit valant pour toute tentative d'interprétation est en outre de parvenir à rendre compte du fait que cette leçon introduise une dissymétrie entre la nécessité de la figuration spatiale (ἄνευ συνεχοῦς) et celle de sa figuration temporelle (ἄνευ λόγου χρόνου), ce qui me semble pour le moins compliqué (à moins d'affirmer que le terme λόγου doit être suppléé dans le premier terme, ce qui

27. Voir par exemple *An. Post.* II.1 90^a19.

28. Cf. *An.* III.12, 424^a24–28.

29. Voir *Mem.* 1, 449^b22–23 (οὕτως ἐν τῇ ψυχῇ λέγει, ὅτι πρότερον τοῦτο ἤκουσεν ἢ ἤισθετο ἢ ἐνόησεν), ou *Insomn.* 3, 462^a5–7 (πολλάκις γὰρ καθεύδοντος λέγει τι ἐν τῇ ψυχῇ ὅτι ἐνύπνιον τὸ φαινόμενον).

30. Cf. BONITZ (1870), s. v. λόγος, 434^a29sq.

redoublerait la difficulté). Je ne vois donc pas d'autre choix que de rejeter en ce cas la leçon de β .

Mem. 1, 450^a9–14

μέγεθος δ' ἀναγκαῖον γνωρί-^[*10]ζειν καὶ κίνησιν ὧι καὶ χρόνον (καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοι-^[*11]νῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν). ὥστε φανερόν ὅτι τῶι πρώτῳ αἰ-^[*12]σθητικῶι τούτων ἢ γνῶσίς ἐστίν· ἢ δὲ μνήμη, καὶ ἢ τῶν νοη-^[*13]τῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν· ὥστε τοῦ νοητικοῦ κατὰ ^[*14]συμβεβηκός ἂν εἴη, καθ' αὐτὸ δὲ τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ.

9 δ'] om. **E** || 10 χρόνον ω] χρόνος **E**¹ (corr. **E**³) || 10–11 καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν codd.] post οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν ^{a13} transp. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) pp. 397–400 || 11 ὥστε β ?(**P**) γ (*quare* Guil) : ὥστε τοῦτο **EC**^c**Mi** (*quare hoc* Iac) || 12 ἢ δὲ μνήμη ω] ἢ μνήμη δὲ λ || 13 ἄνευ φαντάσματός **P** γ **C**^c**Mi** : ἄνευ τῆς φαντασίας **E** | τοῦ νοητικοῦ **\beta**(**PI**²(*intellectiui* Guil)) : τοῦ νοουμένου γ Mich^c(8.25, 35, 13.2) : τοῦτο νοομεν **E**¹ (τοῦ νοομένου **E**³) : τοῦ νοῦ μὲν **C**^c**Mi** *intellectus quidem* Iac) : τοῦ νοοῦντος conī. ZELLER (1879) p. 548 : τοῦ διανοομένου conī. BEARE (1899) p. 457 et BYWATER (1903) p. 243 || 14 τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ ω] τοῦ πρώτου αἰσθητοῦ conī. BRENTANO (1867) p. 134 n. 59

Deux points méritent d'être discutés en ce qui concerne ce passage. Le premier est la transposition, suggérée par FREUDENTHAL (1869b), de la proposition καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν deux lignes plus bas que sa place dans nos manuscrits³¹. Cette transposition est acceptée par W. D. ROSS (1955b)³², tandis que BIEHL (1898) se montre beaucoup plus hésitant. Il faut remarquer que Ross en accorde généreusement le crédit à FREUDENTHAL (1869b), alors que, en réalité, celui-ci ne fait qu'évoquer cette possibilité en passant, et conclut qu'il est préférable de demeurer fidèle au texte transmis. La transposition est rejetée par la plupart des interprètes³³. Encore faut-il, avant de pouvoir prendre position à ce sujet, parvenir à une interprétation viable du passage, dont le sens n'est pas évident³⁴.

31. C'est aussi la position qui est la sienne dans l'exemplaire de Michel d'Éphèse (*cf.* 12.12), qui, pour sa part, rattache toute cette section à τίθηται πρὸ ὀμμάτων ποσόν, νοεῖ δ' οὐχ ἤι ποσόν en 450^a5 (12.5). Il est cependant vrai que, dans son explication du passage, il semble fait intervenir cette proposition à un temps du raisonnement qui correspond assez bien à celui que produit la transposition (12.22–24). Même chose chez Sophonias et Métochite, qui s'inspirent directement de Michel.

32. Ainsi que dans les traductions italiennes courantes, LANZA et VEGETTI (1971), LAURENTI (1971), et CARBONE (2002).

33. Entre autres, par G. R. T. ROSS (1906), pp. 252–253, par SORABJI (1972a), par WIESNER (1985), *passim*, par KING (2003), p. 91, et par GREGORIC (2007), pp. 99–111.

34. KAHN (1966) envisage même, n. 36 p. 60, de se débarrasser de la phrase en question, en raison de l'apparition successive des expressions κοινή αἴσθησις et πρῶτον αἰσθητικόν (« *The textual position of the passage in the De Memoria causes some trouble. It may well represent a marginal gloss which has become incorporated into the text. In that case it would reflect the later, more generalized use of « common sense », found in the Greek commentators.* »).

Je règle donc d'abord le second point, quant à ce que l'on doit lire en 450^a13, ce que l'on peut déterminer avec une assez grande sûreté. Les éditeurs et interprètes ont en général correctement identifié le problème, qui est que la leçon transmise par le plus grand nombre de manuscrits, ὥστε τοῦ νοουμένου κατὰ συμβεβηχὸς ἂν εἴη, est inadmissible en raison de son sens. Elle confond en effet capacité et objet : on pourrait, à la rigueur, accepter de lire que l'objet de la mémoire (τὸ μνημονευτόν) peut coïncider avec un objet de l'intellect, mais en aucun cas que la mémoire ou le souvenir appartient à quelque chose qui soit un objet de l'intellect. La transmission offre trois leçons alternatives, dont l'une, celle de *E*, est encore pire. Les éditeurs se trouvaient donc contraints de choisir entre la leçon qu'ils connaissaient au départ seulement par le manuscrit *M*, τοῦ νοῦ μὲν, et celle connue seulement par *P*, τοῦ νοητικοῦ, qui donnent toutes deux à peu près le même sens au passage, et un sens correct, en ce qu'elles renvoient à l'intellect en tant que faculté. Or ces deux manuscrits étaient, pour des raisons différentes, tenus pour suspects, *M* en raison de sa proximité évidente avec *E*, si bien que l'on pouvait légitimement soupçonner sa leçon de n'être qu'une conjecture de copiste sur la base de celle de *E*, et *P* parce que le fait qu'il semblait contenir, tantôt un texte banal, tantôt des leçons, sinon excellentes, du moins très différentes de celles des autres manuscrits, ce qui, combiné à une grande incertitude concernant son âge véritable, faisait craindre que le manuscrit ne soit le produit de l'activité d'un copiste un peu trop conscient de son propre génie. Les éditeurs ont quand même, en serrant un peu les dents pour les plus lucides d'entre eux, adopté l'une ou l'autre de ces leçons³⁵, tandis que le malaise ambiant a conduit d'autres interprètes à se mettre en quête de conjectures³⁶.

La mise au jour de la famille β permet sur ce point de dissiper toutes les incertitudes. La leçon de *P* est établie, par son accord avec la traduction de Guillaume de Moerbeke, comme remontant au *deperditus* β , ce qui donne toute latitude à l'éditeur pour l'accepter. Elle donne un sens parfaitement satisfaisant, qui repose sur le contraste attendu entre la partie intellectuelle et la partie sensitive. On peut même de là reconstruire ce qui s'est passé au sein de la branche α . Le point de départ est une tentative d'insertion de la particule μὲν, au vu du δέ qui suit. Pour aboutir à un texte de même longueur, sans doute, l'adjectif νοητικοῦ a été remplacé par la forme correspondante du nom νοῦς, sans grande conséquence pour le sens. C'est là qu'il faut prêter attention à la forme très étrange que l'on lit originellement dans *E*, νοομεν. Il suffit, pour retrouver quelque chose de sensé, d'écrire νοός μὲν – νοῦς est hétéroclite après la période classique, et son génitif peut suivre la troisième déclinaison³⁷. Le copiste de *E* a pris cela pour un verbe à la première

35. SIWEK (1963) est le seul éditeur, après BEKKER (1831), à suivre γ à cette occasion. C'est encore le cas, parmi les traductions proposées, de BOLOTIN (2021), p. 69 n. 11. FÖRSTER (1942), W. D. ROSS (1955b) et BLOCH (2007), notamment, se rallient à *M*, tandis que BIEHL (1898), MUGNIER (1953) et KING (2003), entre autres, se rangent du côté de *P*.

36. Celle de BYWATER (1903) est notamment suivie par HETT (1957).

37. Voir Kühner-Gerth I.1, §140.c.γ An. 5, p. 516.

personne du pluriel, et a du même geste transformé l'article en un démonstratif, alors que celui de l'ancêtre de la famille de C^c a tout simplement rétabli la forme contracte du nom. Le copiste de γ n'a, lui aussi, pas compris ce génitif et a transformé le tout, avec la particule, en un participe au génitif.

Revenons à la question de l'interprétation du passage, qui est hautement nécessaire si l'on veut juger de la pertinence de la transposition. Une partie de la difficulté vient du fait qu'un certain nombre d'interprètes ont considéré que l'argument reposait sur une inclusion du temps au sein des sensibles communs, dont font indéniablement partie la grandeur et le mouvement³⁸. L'argument serait alors que le temps fait partie des sensibles communs, et qu'il doit donc être perçu par la même faculté que les autres. Or ceux-ci sont perçus par le « sens commun », donc c'est par celui-ci, que l'on appellera indifféremment « sensitif premier », que le temps est perçu. On s'étonnera pourtant de ce qu'Aristote, dans aucune des énumérations canoniques des sensibles communs, ne fasse la moindre mention du temps. C'est en réalité parce qu'il y a de sérieuses objections que l'on peut élever contre toute tentative de faire du temps un sensible commun³⁹, dont la plus simple consiste à faire valoir qu'un sensible commun doit pouvoir être perçu par un sens en particulier, et même normalement par deux au moins, alors qu'il est évidemment impossible de voir ou de toucher un temps, bien que l'on voie et que l'on touche toujours au présent⁴⁰. De manière tout aussi décisive, Aristote soutient, au cours d'un passage célèbre de *Phys.* IV.11, 218^b21–219^a6, que l'on peut être conscient du fait que du temps s'est écoulé même sans percevoir quoi que ce soit (« lorsqu'il fait obscur et que nous ne sommes aucunement affectés par l'intermédiaire du corps ») : il suffit d'un mouvement en l'âme⁴¹.

38. C'est ce que supposent, par exemple, HICKS (1907), p. 362, HAMLYN (1968a), p. 195, OWENS (1982), p. 215, GOLDSCHMIDT (1982), p. 24, VERBEKE (1985), p. 361 n. 23, ou encore ZATTA (2022), p. 157. On retrouve également cette thèse chez les scholiastes byzantins, mais pas chez tous. Celui de *m* (*Paris*. 1921) écrit directement τῆι κοινῆι αἰσθήσει au-dessus de τῶι πρώτῳ αἰσθητικῶι (^a11–12, même chose dans *W^v*, f. 394^v) et explique en marge que la mémoire appartient par elle-même, non pas à l'intellect, mais au *sensus communis* (f. 171^v), alors que celui de *X* (*Ambros.* H 50 sup.), dont celui de *m* reprend pourtant une grande partie du matériau (y compris pour ce passage), se montre beaucoup plus prudent et se contente d'identifier le πρώτον αἰσθητικόν à la partie sensitive (f. 76^v). J'identifie également dans *b* (*Paris*. 1859, f. 225) et dans *W^v* (*Vind.* 110, f. 394^v) des traces d'une exégèse plus ancienne, que les deux copistes organisent différemment en plusieurs scholies. On lit d'abord une définition commune du φάντασμα (φάντασμα δὲ ἐστὶ τὸ περὶ τὸν ἐκ τῆς αἰσθήσεως τύπον ἐν τῶι ψυχικῶι πνεύματι ἐνέργημα· οὐ γὰρ αὐτός ὁ τύπος ἐστὶ φάντασμα, ἀλλὰ τὸ τοῦ τύπου ἐνέργημα), puis une analyse en règle du passage, dont je reproduis ici l'essentiel du texte, qui est à peu près identique dans les deux manuscrits : ἐπεὶ ἡ μνήμη πᾶσα μετὰ χρόνου· τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον χρόνος· ὁ δὲ χρόνος ἔγνωσαν τῶι τὰ κοινὰ γινώσκοντι πρώτῳ αἰσθητικῶι· κοινὰ δὲ χρόνος· μέγεθος· ἀριθμὸς· κίνησις· σχῆμα· καὶ ὅσα κοινὰ. ναὶ μὴν οὐδ' ἄνευ φαντασίας ἡ μνήμη γίνεται καὶν αἰσθητῶν μνημονεύηι καὶν νοητῶν. καὶ γὰρ ἡ φαντασία σωματώδης τίς οὐσα καὶ τὰ νοητὰ τοῖς κοινοῖς ὑποβάλλει· μεγέθει σχήματι καὶ τοῖς ἄλλοις· ἡ δὲ φαντασία συστοιχεῖ τῆι αἰσθήσει περὶ γὰρ τὸ αὐτὸ ὑποκείμενον. διὰ ταῦτα οὖν ἡ μνήμη περὶ τὸ πρώτον ἔσται αἰσθητήριον. τὸ δὲ ἐπεὶ περὶ φαντασίας εἶπομεν ἔχει τὴν ἀπόδοσιν εἰς τὸ ὥστε φανερόν ὅτι τῶι πρώτῳ αἰσθητικῶι τούτων ἡ γνῶσις ἐστὶ. τὰ δ' ἄλλα παρεμβαίνει.

39. Cette thèse semble ainsi de plus en plus fréquemment rejetée, à juste titre me semble-t-il. Pour une réfutation complète, on se reportera notamment à TAORMINA (2002).

40. Voir aussi KAHN (1966), p. 52 n. 23.

41. Cf. 219^a4–6 : καὶ γὰρ ἐὰν ἦι σκότος καὶ μηδὲν διὰ τοῦ σώματος πάσχωμεν, κίνησις δὲ τις ἐν τῆι ψυχῆι ἐνῆι, εὐθὺς ἅμα δοκεῖ τις γεγονέναι καὶ χρόνος.

Il est donc clair que la perception, au sens ordinaire, n'est pas absolument requise pour connaître le temps, puisque l'on peut apparemment le sentir sans être affecté par un objet extérieur. Cela ne revient pas à nier que la perception du temps ne dépende de l'activité perceptive – c'est nécessairement le cas, puisque de nombreux animaux perçoivent le temps. Simplement, le temps n'est pas un objet de la perception au même titre qu'un sensible propre ou même qu'un sensible commun. C'est en partie pour cette raison, ce me semble, qu'Aristote alterne aussi souvent dans *Mem.* entre les verbes αἰσθάνεσθαι et γνωρίζειν pour désigner notre appréhension du temps.

Un autre élément de la difficulté concerne la signification de cette κοινὴ αἴσθησις dont le φάντασμα est dit être une affection. Le plus évident est sans doute de se demander s'il s'agit de la même chose que le πρῶτον αἰσθητικόν qui vient ensuite. Si l'on regarde un peu plus loin dans le *corpus*, il vaut sans doute également la peine de prendre en considération les autres occurrences de ces deux expressions (notamment, pour la seconde, dans *Somn. Vig.*), ainsi que d'autres expressions proches, en particulier celle de « sens premier » (πρῶτον αἰσθητήριον)⁴². Celle de πρῶτον αἰσθητικόν est rappelée dans la conclusion de la première partie de *Mem.*, en 451^a17, ce qui signale, tout au moins, qu'Aristote s'en montre plutôt satisfait. Le sommeil et la veille, dans un passage dont le texte n'a encore jamais encore été correctement édité, sont également dits concerner la disposition (διάθεσις) du πρῶτον αἰσθητικόν en *Somn. Vig.* 1, 454^a22–23. Ils sont aussi dits, peu après dans le même traité, constituer des affections (πάθη) du πρῶτον αἰσθητήριον (2, 456^a20–22), qui est également l'organe par la mention duquel Aristote récapitule en conclusion le processus physiologique responsable du sommeil (3, 458^a29). La même expression, πρῶτον αἰσθητήριον, est également employée *An.* II.11, 422^b22, et en *Part. An.* II.10, 656^b35, pour nier que la chair soit l'organe du toucher, qui est en réalité le cœur. Quant à l'expression κοινὴ αἴσθησις, sa fréquence chez Aristote semble inversement proportionnelle à sa postérité, tant dans la tradition antique et médiévale que dans la littérature secondaire contemporaine, à tel point que l'on peut sérieusement mettre en doute qu'il s'agisse véritablement d'un syntagme aristotélicien⁴³. On la théorise en général à partir de la phrase τῶν δὲ κοινῶν ἥδη ἔχομεν αἴσθησιν κοινήν, οὐ κατὰ συμβεβηχός en *An.* III.1, 425^a27–28, où elle est mise en lien avec les sensibles communs⁴⁴. Son apparition la plus claire,

42. On peut aussi mentionner, avec LABARRIÈRE (2000), p. 272, τὸ αἰσθητικὸν πάντων en *Sens.* 7, 449^a18.

43. La lecture la plus déflationniste à en avoir été proposée est très certainement celle de GREGORIĆ (2007), qui nie qu'elle désigne véritablement un *item* doctrinal (« *We can conclude, then, that Aristotle has three different uses of the phrase « common sense », for he designates three quite different types of things with that phrase. This is a conclusion whose importance for our subject can hardly be exaggerated.* », p. 204). La thèse centrale, selon laquelle Aristote, en *An.* III.2, n'entend désigner qu'une capacité partagée par chaque sens, et non une capacité les surplombant, est reprise avec une modération plus grande par JOHANSEN (2012). Dans une perspective diamétralement opposée et pour donner une idée de l'ouverture du champ, voir récemment MARMODORO (2014).

44. La meilleure analyse disponible du passage est, à mon sens, celle de BRUNSCHWIG (1991a), dont je ne peux pas prétendre reproduire la nuance en quelques lignes, et qui montre à quel point ce passage est ouvert à différentes interprétations, concernant le statut des sensibles communs et les modalités de

avec le présent passage de *Mem.*, est cependant en *Part. An.* IV.10, 686^a31, où elle est mentionnée dans le même souffle que la *διάνοια* dans la perspective d'une explication des capacités cognitives différentes des animaux en fonction de la répartition de la charge au sein de leur physiologie (le poids des parties supérieures ne doit pas l'emporter sur celui des inférieures, ce qui permet la station debout chez l'être humain).

Ce serait à mon avis une erreur grave que de chercher à tout aplanir en identifiant d'un grand geste généreux tous ces termes, surtout si c'est ensuite pour se contenter d'ajouter le temps à la liste des sensibles communs. Tout d'abord, si l'on conçoit la *κοινή αἴσθησις* comme un terme technique désignant l'instance responsable de la perception des sensibles communs, il me semble légitime de commencer par s'interroger sur le fait que lui soit ici attribué le *φάντασμα*, qui semble par lui-même être sans rapport avec la distinction des sensibles propres et communs et dont l'on s'attendrait à ce qu'il soit dit relever de la *φαντασία*, d'autant plus que le lien entre *φάντασμα* et *φαντασία* est fortement présent depuis 449^b30. La progression du raisonnement sous-entend, en tout cas, qu'être une affection de la *κοινή αἴσθησις* implique d'être lié au *πρῶτον αἰσθητικόν*. La manière la plus efficace de rendre compte de tout cela me semble être de considérer que les deux expressions, *κοινή αἴσθησις* et *πρῶτον αἰσθητικόν*, ont le même référent, mais pas tout à fait le même sens. La *κοινή αἴσθησις* désigne avant tout la sensation (neutralisons pour le moment le sens de l'adjectif), le *πρῶτον αἰσθητικόν* le siège fondamental de la faculté sensitive au sein de l'organe cardiaque.

Une fois ces préliminaires achevés, revenons-en au texte. L'argument qui s'ouvre en 450^a9 et semble se conclure en 450^a11–12 ne présente pas un sens tout à fait clair de prime abord. Fort heureusement, il n'y a aucun doute possible quant à sa conclusion : c'est la phrase qui s'ouvre par *ὥστε*, selon laquelle la connaissance de « ces choses » (c'est-à-dire la grandeur, le mouvement et le temps – un *φάντασμα* ne faisant normalement pas partie des choses que l'on connaît) relève de la partie ou de l'organe sensitif premier. Comment Aristote parvient-il à cette conclusion et pourquoi a-t-il besoin d'avancer cette thèse ici ? La suite du texte clôt l'argumentation relative à la mémoire des intelligibles, pour établir définitivement que celle-ci ne relève pas de l'intellect, mais toujours de la partie sensitive, et c'est ce dont il semble être question depuis 449^b30. L'argument doit donc prendre son sens dans ce contexte. Le fait que ce soit par la même faculté que l'on connaît le temps et que l'on se souvient a été avancé en 449^b28–30. « Ce par quoi on connaît le temps » désigne donc aussi bien ici ce par quoi l'on se souvient. Quel est l'intérêt de signaler que c'est aussi par cette faculté que l'on connaît la grandeur et le mouvement ? Et que vient faire la proposition suivante, qui recourt à une notion, celle de *φάντασμα*, qui est indépendante, semble-t-il, d'une telle appréhension⁴⁵ ? L'argument pourrait sembler

leur appréhension. Je dois dire que je me range tout à fait à l'idée, malicieusement esquissée par l'auteur, selon laquelle cette section de *An.* ne serait qu'un haussement d'épaules adressé au *Théétète*.

45. Contrairement à certaines interprétations, par exemple celles avancées par WIESNER (1985) et TAORMINA (2002), qui comprennent la clause *ὡ καὶ χρόνον* comme ne renvoyant pas à une faculté de

fonctionner sans cette proposition : le temps est quelque chose que l'on perçoit (449^b29, 450^a19), de même qu'une grandeur et qu'un mouvement. Il n'y a donc aucun obstacle évident à affirmer tout de go que tout cela relève de la capacité perceptive. La clause relative au φάντασμα paraît jouer à cet égard un rôle, puisqu'elle l'attribue, lui aussi, à la sensation « commune », quoi que cela veuille dire. Elle occupe donc une place au sein du raisonnement, mais laquelle ? Ce n'est en effet pas comme si un φάντασμα était requis lors de n'importe quelle perception d'un temps, d'une grandeur ou d'un mouvement : le fait que je vois que tel objet est plus grand que tel autre, lorsque les deux objets en question figurent présentement dans mon champ visuel et sont vus par moi, ne semble pas requérir quoi que ce soit de tel. La présence de cette proposition requiert donc un certain travail exégétique pour être comprise. Cela dit, c'est aussi le cas du raisonnement plus général dans lequel est inséré : pourquoi Aristote aurait-il besoin de démontrer que le temps relève du sensitif premier quand il a déjà dit qu'il est perçu ? Je propose pour ces raisons de comprendre l'argument dans la continuité de l'exemple précédent, concernant le triangle que l'on trace dans son esprit lorsque l'on pense, c'est-à-dire le φάντασμα sans lequel l'activité intellectuelle ne saurait avoir lieu. L'adversaire qu'Aristote a en tête est une personne qui souhaiterait soutenir l'existence d'une mémoire spécifiquement intellectuelle, ayant pour objet les intelligibles, par exemple le théorème de géométrie concernant la somme des angles d'un triangle. Un tel adversaire voudrait pouvoir dire que l'on connaît dans ce cas les grandeurs impliquées dans le théorème que l'on se remémore sans la moindre intervention de la sensation : il n'y a pas besoin d'être en train de percevoir un triangle sensible pour penser ce théorème, pas plus que pour s'en souvenir. Tout cela peut se faire sans la perception. La réponse d'Aristote repose sur le fait que penser un tel théorème et en avoir l'ἐπιστήμη requiert toujours d'être capable de produire la démonstration appropriée, prémisses qu'il pense partager avec son adversaire (autrement l'on ne fait que répéter un énoncé que l'on a entendu, et l'on n'a pas la connaissance intellectuelle de la chose). Dans ce cas, connaître ce théorème et se le rappeler requièrent de tracer un triangle en son esprit, sans lequel la démonstration ne saurait avoir lieu. Or, et c'est là qu'intervient l'argument de 450^a10–12, connaître une grandeur (et Aristote utilise ici le verbe γνωρίζω, et non pas αἰσθάνομαι ou νοέω), cela se fait par la même faculté que celle par laquelle on connaît le temps. Anticipant que son adversaire, comprenant qu'il s'apprête à dire que tout cela relève de la perception, va lui objecter que l'on peut très bien connaître des choses concernant des grandeurs que l'on trace dans sa tête, sans donc les percevoir aucunement, Aristote ajoute aussitôt : « et même si cela se fait sans que l'on perçoive des

l'âme, mais en sous-entendant φαντάσματι derrière le relatif, de sorte qu'Aristote soit entrain de dire que l'on connaît grandeur, mouvement et temps nécessairement au moyen d'un φάντασμα. Je considère qu'un φάντασμα est pour Aristote quelque chose qui est nécessairement aperçu lorsqu'il se présente à l'âme, si bien que je rejette les prétentions aristotéliennes de toute théorie d'un emploi « inconscient » ou « implicite » de φαντάσματα lors d'activités comparables à l'évaluation de distances voir par exemple SCHEITER (2012)).

objets qui ont une véritable existence sensible, il faut tout du moins un φάντασμα pour pouvoir connaître des grandeurs, des temps, des mouvements même s'ils n'ont d'existence mentale, et tout φάντασμα appartient toujours à la faculté sensitive – certes en un sens un peu élargi, mais cela ne relève certainement pas de l'intellect ». D'où la conclusion : notre connaissance du temps, de la grandeur et du mouvement relève fondamentalement de la faculté sensitive, y compris lorsque l'on fait de la géométrie mentale. Par là, on établit que, dans tout souvenir portant apparemment sur un intelligible (« je me souviens du théorème des angles du triangle »), il y a deux composantes essentielles qui relèvent de la faculté sensitive, à savoir la conscience du caractère passé de la chose, qui est une condition nécessaire de toute activité mnémonique, et le φάντασμα sans lequel la pensée n'a pas lieu. Le coup de force d'Aristote consiste ensuite à avancer que cela est tout ce qu'il y a en jeu dans ces souvenirs prétendument intellectuels : ils n'ont pas pour objet la chose que l'on pense à cette occasion, puisqu'elle ne saurait être passée (les intelligibles sont hors du temps, et la proposition géométrique en question est éternellement vraie), mais l'expérience du φάντασμα que l'on a eue lorsqu'on a pensé la chose par le passé, qui coïncide avec la pensée proprement dite de l'intelligible. Autrement dit, lorsque l'on dit dans le langage ordinaire que l'on se souvient d'un théorème de géométrie, on se réfère en réalité à deux actes différents, à savoir penser le théorème (ce qui est équivalent à l'actualité seconde de sa connaissance) et en même temps accéder à une expérience passée du théorème en question, laquelle est foncièrement sensorielle, en ayant conscience de son caractère passé. C'est cette seconde opération, qui se fonde sur le fait que toute pensée s'accompagne d'un φάντασμα, qui constitue le souvenir à proprement parler, lequel n'a donc pas l'intelligible pour objet, mais quelque chose qui l'accompagne nécessairement. Ainsi reconstruit, je pense que le raisonnement que recèle la progression du texte permet de se passer de toute intervention textuelle relative à la clause en question.

Mem. 1, 450^a15–22

διὸ καὶ ἑτέροις τισὶν ὑπάρχει τῶν ζώων, καὶ οὐ μόνον ἀν-^[a16]θρώπῳ καὶ τοῖς ἔχουσι δόξαν ἢ φρόνησιν. εἰ δὲ τῶν νοη-^[a17]τικῶν τι μορίων ἦν, οὐκ ἂν ὑπῆρχε πολλοῖς τῶν ἄλλων ^[a18]ζώων, ἴσως δ' οὐθενὶ τῶν θνητῶν, ἐπεὶ οὐδὲ νῦν πᾶσι διὰ τὸ ^[a19]μὴ πάντα χρόνου αἴσθησιν ἔχειν· αἰεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι τῆι ^[a20]μνήμηι, καθάπερ καὶ πρότερον εἶπομεν, ὅτι εἶδε τοῦτο ἢ ^[a21]ἤκουσεν ἢ ἔπαθε, προσαισθάνεται ὅτι πρότερον· τὸ δὲ πρό-^[a22]τερον καὶ ὕστερον ἐν χρόνῳ ἐστίν.
15–16 ἀνθρώπῳ β(**B^eP**)γ (*homini* Guil^{Ni¹T}) : ἀνθρώποις **EC^cMi** Mich^P(13.7) (*hominibus* Iac Guil^{VNi²Np}) : ἀνθρώπων **N** || **17** τι ω] τινὶ **E³** | μορίων ω] μορίων **P** || **17–18** τῶν ἄλλων ζώων **aP** : τῶν ζώων **B^eU**(a.c.) || **18** οὐθενὶ β(**B^eP**)ξ : οὐδενὶ **a** : οὐδὲν **C^cMi** | θνητῶν codd. Mich^c(13.11)] θνητῶν τῶν ἀλογῶν δηλαδὴ **N** cf. Mich(13.11) et Soph(5.7) (in marg. **EXv**) : θηρίων con. RASSOW (1858) p. 32 : ἀνοήτων con. FÖRSTER (1942) || **19** αἰεὶ ω] δεῖ **E** || **21** ἔπαθε β(**B^eP**) : ἔμαθε

α | προαισθάνεται ὅτι πρότερον ω Mich^c(13.16–17) (*simul sensit quia prius* Guil) :
 προαισθάνεσθαι τι πρότερον E : πρότερον προαισθάνεται C^cMi (*prius sensit* Iac) :
 προαισθάνεται U (κείμενον in marg. ὅτι πρότερον) : ὅτι πρότερον προαισθάνεται η :
 πρότερον, αἰσθάνεται conl. RASSOW (1858) p. 32 : πρότερον προαισθάνεται SORABJI
 (1972a) p. 79 || 22 καὶ ω] ἢ C^cMi | ἐν χρόνῳ αP : χρόνῳ B^e

Je commence par les endroits où la reconstitution du texte de l'archétype est affectée de certaines incertitudes. Il y a une opposition tranchée en 450^a21 entre les leçons de α , ἔμαθε, retenue à bon droit par tous les éditeurs précédents, et de β , ἔπαθε. Il n'y a aucune difficulté à expliquer la corruption dans un sens ou dans l'autre et le sens est acceptable dans les deux cas. La leçon de α fournit un contraste plus prononcé entre expérience sensorielle et intellectuelle, tandis que celle de β conduit davantage à un élargissement aux affections de toute sorte. La prise en considération du contexte du traité me semble plus décisive. On trouve le même contraste que dans α dans un passage qui précède de peu celui-ci, en 449^b20–23 (τὸ μὲν ὅτι ἔμαθεν ἢ ἐθεώρησεν, τὸ δὲ ὅτι ἤκουσεν ἢ εἶδεν ἢ τι τοιοῦτον), et, plus loin, au début de l'examen de l'ἀνάμνησις, en 451^a21–22 (ὅταν γὰρ τὸ πρῶτον μάθῃ ἢ πάθῃ). En revanche, la même gradation que dans β se produit deux fois dans la suite du traité, en 451^a30 (μνημονεύει γὰρ νῦν ὃ εἶδεν ἢ ἔπαθε πρότερον) et en 453^a10–11 (ὅτι γὰρ πρότερον εἶδεν ἢ ἤκουσεν ἢ τι τοιοῦτον ἔπαθε). La formulation est dans ces deux cas virtuellement identiques, aussi bien entre elles que par rapport au passage que je considère maintenant. Il me semble donc beaucoup plus probable que la faute se trouve du côté de α , dont le copiste aurait gardé la force du contraste précédent en tête. On pourrait également hésiter en 450^a22, où le texte usuel, τὸ δὲ πρότερον καὶ ὕστερον ἐν χρόνῳ ἐστίν, se trouve en partie contredit par la leçon de B^e , où l'on lit χρόνῳ, ce qui peut se construire comme un datif de moyen ou de point de vue (« l'antérieur et le postérieur existent en fonction du temps »). On attendrait peut-être l'article défini en ce cas. Surtout, l'affirmation selon laquelle l'antérieur et le postérieur sont dans le temps (ἐν χρόνῳ) est, comme l'on pourrait s'y attendre, martelée en *Phys.* IV.14, 223^a3–15, alors qu'il n'y a pas vraiment de parallèle aristotélicien pour la formule de B^e . Je reste donc fidèle au texte usuel et à α à cet endroit.

Il y a ensuite deux difficultés qui ne sont pas engendrées par la transmission. La première concerne la clause ἕως δ' οὐθενὶ τῶν θνητῶν en 450^a18, qui a souvent déconcerté les éditeurs⁴⁶. On a en effet du mal à comprendre pourquoi Aristote, sous l'hypothèse d'une appartenance de la mémoire aux facultés intellectives, irait jusqu'à nier que celle-ci puisse appartenir à aucun vivant mortel, puisque l'un d'entre eux au moins, l'être humain, possède l'intellect. Le lien avec la justification qui suit, selon laquelle tous les animaux ne sont pas capables de percevoir le temps, n'est pas non plus immédiatement clair. On

46. La conjecture de RASSOW (1858), peut-être inspirée par le commentaire de Thomas d'Aquin, est suivie par BIEHL (1898) ; celle de FÖRSTER (1942), inspirée par celui de Michel d'Éphèse, par W. D. ROSS (1955b). La seconde se retrouve ainsi dans certaines traductions italiennes, par exemple chez LANZA et VEGETTI (1971) et chez CARBONE (2002) (alors que LAURENTI (1971) conserve le texte des manuscrits).

a donc cherché, d'une manière ou d'une autre, à exclure l'être humain de la clause en changeant son terme principal, ce qui revient dans les faits à l'aligner platement sur ce qui précède (οὐκ ἂν ὑπῆρχε πολλοῖς τῶν ἄλλων ζώων). Le texte transmis a été défendu assez régulièrement, avec plus ou moins de succès⁴⁷. Il me semble qu'il s'agit avant tout d'une hyperbole de la part d'Aristote, qui ne doit pas être surinterprétée. Le fait que la clause en question soit introduite par ἴσως est important. Elle joue sur les associations du νοῦς avec le divin⁴⁸ pour envisager, sous l'hypothèse provisoire que la mémoire émerge de l'intellect, que celle-ci soit réservée à des vivant d'une nature supérieure. La clause suivante justifie le fait que l'on puisse concevoir un animal dépourvu de facultés mnémoniques.

La seconde difficulté de ce genre concerne la construction de la phrase ἀεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι τῆι μνήμηι . . . , ὅτι εἶδε τοῦτο ἢ ἤκουσεν ἢ ἔπαθε, προσαισθάνεται ὅτι πρότερον. Il est en effet difficile de comprendre quel rôle y joue la clause ὅτι εἶδε τοῦτο ἢ ἤκουσεν ἢ ἔπαθε. On a pu chercher à la rattacher à προσαισθάνεται, mais le fait que ce verbe, qui est un *hapax*, ait déjà un complément introduit par ὅτι en la clause ὅτι πρότερον fait obstacle. C'est pourquoi certains copistes, dont la tendance est reprise à l'époque moderne par RASSOW (1858), ont cherché à n'obtenir qu'une seule clause régie par ὅτι, en supprimant le second ou en déplaçant des parties du texte de manière à fondre les deux clauses en une seule. Si l'on se refuse à ce genre de manipulation, la seule construction possible est de rattacher ὅτι εἶδε τοῦτο ἢ ἤκουσεν ἢ ἔπαθε à ὅταν ἐνεργῆι τῆι μνήμηι (« lorsque l'on exerce sa mémoire au sujet du fait que . . . »)⁴⁹. Une telle construction demeure assez rude. Elle rompt quelque peu la référence voulue explicitement à 449^b22–23, où cette clause fonctionne seule, de manière absolue (ἀεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῆι κατὰ τὸ μνημονεύειν, οὕτως ἐν τῆι ψυχῆι λέγει, ὅτι πρότερον τοῦτο ἤκουσεν ἢ ἤσθητο ἢ ἐνόησεν). Le préfixe προσ- du verbe n'est de toute manière compréhensible que si l'on sous-entend qu'il y a une convocation de l'expérience passée (ὅταν . . . σχῆι τὴν ἐπιστήμην καὶ τὴν αἴσθησιν, 449^b18–19) sous-jacente au rappel de son caractère passé : quand on se souvient de quelque chose, on perçoit, en un certain sens, cette chose, et on perçoit en outre qu'elle a eu lieu auparavant. Il faut donc qu'il y ait un premier acte pour qu'il y ait un sens à parler d'un acte additionnel relatif à l'appréhension du temps. Il n'y a donc pas d'autre choix que de construire ὅταν ἐνεργῆι τῆι μνήμηι ὅτι εἶδε τοῦτο. Il n'est pas entièrement impossible de doter μνήμη d'un complément introduit par ὅτι, en particulier au sein de la tournure μνήμην ποιεῖν ὅτι. . .⁵⁰, il

47. Voir, entre autres, G. R. T. ROSS (1906), pp. 253–256, G. R. T. ROSS et BEARE (1908) *ad loc.* n. 1, SIWEK (1940), TRICOT (1951), p. 60 n. 1, SORABJI (1972a), pp. 78–79, ou BLOCH (2007), p. 231.

48. On peut songer au *Phèdre*, 249^c, où les réalités intelligibles, que pour notre part nous gardons en mémoire, sont ce qui font la divinité du dieu (πρὸς γὰρ ἐκείνοισι ἀεὶ ἐστὶν μνήμη κατὰ δύναμιν, πρὸς οἷσπερ θεὸς ὢν θεῖός ἐστιν). Voir également BAGHDASSARIAN (2011), chapitre I, sur la manière dont Aristote se positionne par rapport à cette association chez ses prédécesseurs.

49. De nombreuses traductions procèdent ainsi comme si l'on lisait tout simplement ὅταν μνημονεύηι ὅτι . . . (« lorsque l'on se souvient que . . . »), comme le recommande G. R. T. ROSS (1906), p. 256, et c'est ainsi que l'on ponctue souvent le texte.

50. Ses attestations sont cependant assez tardives (Flavius Josèphe, *Perplus*, 14.6.3; Diogène Laërce, III.37).

paraît cependant préférable de comprendre en remplaçant mentalement ἐνεργῆ τῆι μνήμη par μνημονεύη, qui admet une complétive. Pourquoi alors ne pas avoir écrit simplement μνημονεύη? Aristote a décidé d’insister sur le caractère actif de l’expérience qu’il décrit : la remémoration dont il est question n’est pas le simple fait d’avoir gardé en mémoire le souvenir d’un événement, mais le fait d’être présentement en train de le convoquer à son esprit, parce que c’est dans ce cas seulement qu’une forme de conscience du caractère passé de l’objet remémoré est indispensable à la remémoration en acte.

Mem. 1, 450^a22–25

τίνος μὲν οὖν τῶν τῆς ψυ-^[^a23]χῆς ἐστὶ ἡ μνήμη, φανερόν ὅτι οὐπὲρ καὶ φαντασία· καὶ ^[^a24] ἐστὶ μνημονευτὰ καθ’ αὐτὰ μὲν ὧν ἐστὶ φαντασία, κατὰ ^[^a25] συμβεβηχὸς δὲ ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας.

23 ἡ μνήμη $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{MiN}$: μνήμη γ || **23–24** καὶ ... φαντασία] om. **M** || **23** φαντασία $\beta(\mathbf{B}^e)$ $\gamma\mathbf{P}$: ἡ φαντασία $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}$ || **17** ἐστὶ μνημονευτὰ ω] μνημονευτὰ ταῦτ’ ἐστὶ $\mathbf{C}^c\mathbf{i}$ (om. **M**) : ἐστὶ σχεδὸν μνημονευτὰ \mathbf{H}^a || **24** ὧν ἐστὶ φαντασία $\beta(\mathbf{B}^e)$ $\gamma\mathbf{P}$ Mich^c(13.20) : ὅσα μὴ ἔστιν φανταστά \mathbf{E}^1 : ὧν ἐστὶ φανταστά \mathbf{E}^x (γρ. in marg.) : ὅσα ἐστὶ φανταστά BEKKER (1831) || **25** ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας ω] ὅσα μετὰ φαντασίας $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$, cf. Mich^p(13.21–22) ?

Il faut ici remarquer ce que fait BEKKER (ibid.) en 450^a24 : il substitue à la leçon de la majorité des témoins, ὧν ἐστὶ φαντασία, une invention de son propre cru, ὅσα ἐστὶ φανταστά, inspirée de la leçon étrange que l’on trouve dans le seul manuscrit *E*. Ce geste a été repris par un certain nombre d’éditeurs à sa suite, de manière plus ou moins réfléchie, en particulier BIEHL (1898), FÖRSTER (1942) et MUGNIER (1953)⁵¹. Il faut faire très attention à leurs apparats critiques respectifs pour comprendre leurs raisonnements. MUGNIER (ibid.) n’a pas vu l’omission dans *M* et rapporte cette leçon à ce manuscrit, ce qui est complètement faux. Il a certainement cru pouvoir déduire cela de l’apparat critique négatif de BIEHL (1898), lequel semble également s’y être laissé prendre en oubliant de mentionner l’omission dans *M*. En revanche, FÖRSTER (1942) est tout à fait conscient de ce qu’il fait (voir son supplément critique, p. 73 : « ὅσα ἐστὶ φανταστά, *quamquam nullius libri auctoritate nituntur, recte Bk et recentiores* »). Le texte de la majorité des manuscrits se rétablit peu à peu dans les éditions et traductions courantes à partir de W. D. ROSS (1955b). Le geste de BEKKER (1831) est lourd de conséquences, car il s’agit de la seule occurrence possible de l’adjectif verbal φανταστόν dans le *corpus aristotelicum*⁵², si bien que certains interprètes ont pu faire valoir ce passage afin de faire rentrer cet adjectif verbal au sein du lexique philosophique aristotélicien, ou inversement, se sont appuyés sur l’absence de ce terme dans le *corpus* pour montrer que la φαντασία n’a pas d’objet propre,

51. Ainsi que dans une traduction récente : BOLOTIN (2021), p. 70 n. 14.

52. Il semble que le terme ne soit attesté qu’à partir de Chrysippe – voir par exemple Aëtius, *Placita* IV, 12, 1–3, où sont distingués φαντασία, φανταστόν, φανταστικόν, φάντασμα.

et se sont retrouvés bien embarrassés par ce passage⁵³. Il est incontestable, au regard de la transmission, que tout éditeur raisonnable doit ici conserver le texte de tous les manuscrits sauf *E*. L'origine de la corruption dans ce manuscrit est probablement à chercher du côté du pendant de la clause, ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας, qui semble graphiquement très proche.

Mem. 1, 450^a25–30

ἀπορήσειε δ' ἄν [^a26] τις πῶς ποτε τοῦ μὲν πάθους παρόντος τοῦ δὲ πράγματος [^a27] ἀπόντος μνημονεύει τὸ μὴ παρόν. δῆλον γὰρ ὅτι δεῖ νοῆ-^a[28]σαι τοιοῦτον τὸ γιγνόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ [^a29] καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτὴν οἷον ζωγρά-^a[30]φημά τι, τὸ πάθος οὗ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην. **26** τοῦ μὲν πάθους ω] μὲν τοῦ πάθους C^cMi || **27** ἀπόντος ω Mich¹(13.26)] μὴ παρόντος X | μνημονεύει β(B^eP)γ Mich^{1&p}(13.26 & 14.2) : μνημονεύεται EC^cMiξ | μὴ] om. U | δεῖ ω] <εἰ> δεῖ add. FÖRSTER (1942) || **28** τοιοῦτον τὸ γιγνόμενον β(B^eP)γ : τοιοῦτο τὸ γιγνόμενον E¹(corr. m.r.) : τοιοῦτό τι τὸ γιγνόμενον C^cMi : τοῦτον τὸ γιγνόμενον η : τοιοῦτόν τι γίνεται Mich^p(14.6) : aut τὸ delendum aut τι scribendum censet RASSOW (1858) p. 32 || **30** τὸ πάθος codd.] del. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 401 | εἶναι μνήμην β(B^eP)EC^cMiUμ : μνήμην εἶναι γ Mich^p(14.9)

Le problème soulevé par ce passage est délicat. Il concerne la construction de la phrase en 450^a27–30. Une partie de la syntaxe est limpide. La complétive après δῆλον a pour verbe principal δεῖ, qui régit l'infinitif νοῆσαι. L'objet de cet infinitif s'articule suivant la construction τοιοῦτον ... οἷον. Les ennuis commencent lorsque l'on lit la phrase jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à τὸ πάθος οὗ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην : apparaît alors un deuxième sujet possible pour la clause régie par l'infinitif, qui fait concurrence à τὸ γιγνόμενον ... (450^a28), car leur éloignement ne permet pas de fondre ces deux sujets potentiels en un seul. Les traductions modernes, lorsqu'elles partent du texte transmis, ont souvent tendance à balayer ce problème sous le tapis et à faire comme si, de τὸ γιγνόμενον à τὸ πάθος, l'on n'avait affaire qu'à un seul et même groupe nominal, ce que le grec ne permet pas. Si l'on veut demeurer fidèle au texte de notre archétype, la seule manière correcte de procéder est de construire τὸ πάθος οὗ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην comme une apposition à ce qui précède (« on doit penser ce qui se produit ... comme une représentation picturale – à savoir l'affection dont nous disons que la possession constitue la mémoire »), l'anacoluthie étant alors assez rude⁵⁴. Si l'on ne se satisfait pas

53. Voir WEDIN (1988), pp. 59–63, qui se retrouve à combattre la leçon que l'imagination de MUGNIER (1953) attribue à *M*, ainsi que la critique de son interprétation par MODRAK (1990), pp. 68–69. Même argument, par exemple, chez JOHANSEN (2012), p. 203 n. 8, qui ne semble en revanche pas au fait du problème textuel.

54. C'est ce que recommande et pratique Beare (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 2 *ad loc.*), qui est suivi sur ce point par BARNES (1984), lequel prend le soin de signaler qu'il refuse le geste de W. D. ROSS (1955b). C'est également le cas de LAURENTI (1971).

d'un tel texte, il existe différents moyens de mieux intégrer cette clause. RASSOW (1858) a le premier demandé à se débarrasser de l'article neutre en 450^a28, de manière à obtenir un groupe nominal éclaté en deux parties, mais tout de même uni. FREUDENTHAL (1869b), pour sa part, propose, soit de déplacer τὸ πάθος après τοιοῦτον en 450^a28, soit de le supprimer tout bonnement. Cette seconde option est retenue par W. D. ROSS (1955b)⁵⁵ et nombre de ses successeurs, dont BLOCH (2007). Enfin, FÖRSTER (1942) a suggéré d'insérer εἰ devant δεῖ en 450^a27, de manière à diviser la proposition en une protase et une apodose, la seconde débutant avec οἷον en ^a29⁵⁶. La solution la plus nette est certainement celle qui consiste à biffer τὸ πάθος, ce que les commentateurs byzantins font tous plus ou moins dans leurs paraphrases, mais l'on voit en ce cas assez mal comment expliquer son apparition dans le texte⁵⁷. Le résultat produit est toutefois appréciable, parce que cette suppression met directement en rapport la clause de la possession avec la métaphore du tableau : l'idée semble alors être que l'on n'a quelque chose en sa mémoire qu'à partir du moment où l'on possède l'affection appropriée, et non lorsqu'on l'a seulement éprouvée un jour, de la même manière qu'il y a une différence entre avoir vu un tableau de par le passé et le fait de l'avoir en sa possession. Un inconvénient majeur de cette opération est toutefois la suppression des mots τὸ πάθος, qui paraissent indispensables. L'expression employée précédemment, τὸ γινόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτήν, est aussi longue que vague, dans la mesure où elle ne possède pas de coordonnées bien déterminées par rapport à la formulation de l'aporie, qui oppose le πάθος présent à la chose (τὸ πρᾶγμα) absente. S'il est seulement question d'un certain effet de la sensation se produisant au niveau d'une partie déterminée du corps, il est à mes yeux difficile de comprendre de quoi l'on parle exactement (est-il question de ce qui se passe en nous lorsque l'on fait originellement l'expérience de la chose ? de l'effet immédiat de cette perception ?). La présence des mots τὸ πάθος permet de signaler de manière décisive que l'on est train de parler de l'affect qui est la condition de la remémoration, et non d'un effet indéterminé de la sensation. Il me paraît donc malvenu de les éliminer. Le plus prudent semble donc de conserver le texte des manuscrits en s'inclinant devant la rugosité de l'apposition : le groupe nominal glosé me paraît suffisamment long et obscur pour que l'on puisse éprouver le besoin d'y revenir par rétrospection⁵⁸.

55. « *The best way of dealing with this sentence is to take τοιοῦτον to mean « of the following kind », the kind being explained in the words οἷον ζωγράφημα ... εἶναι. τὸ πάθος spoils the grammar of the sentence and is almost certainly an intruder, suggested by τοῦ πάθους in ^a26* ».

56. PARSONS (2016), p. 129 n. 79, propose encore une autre solution, qui consiste à traiter οἷον ζωγράφημα τι comme une incise et à réintégrer τὸ πάθος au sein de la proposition principale, ce qui ne semble pas viable au regard de la structure τοιοῦτον ... οἷον.

57. L'explication de W. D. ROSS (1955b) n'est pas très convaincante. BLOCH (2007), p. 231, en donne une assez différente, selon laquelle ces mots seraient nés d'un désir de fournir la référence du relatif οὗ ou le sens du terme ἔξις, qui ne l'est guère davantage à mes yeux.

58. « *Zuweilen wird die Apposition selbst durch viele Wörter von ihrem Substantive getrennt* », Kühner-Gerth II, §406.2, p. 282. O. Primavesi me suggère que le plus désirable serait à ses yeux de transposer τὸ πάθος, de manière à conserver ces mots tout en gardant la mise en rapport du ζωγράφημα avec la clause οὗ φαμεν τὴν ἔξιν εἶναι μνήμην que produisent leur suppression. Le défi est alors d'expliquer leur

Mem. 1, 450^a30–450^b3

ἡ γὰρ [^a31] γιγνομένη κίνησις ἐνσημαίνεται οἷον τύπον τινὰ τοῦ αἰσθήμα-^{[a}32]τος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις. διὸ καὶ τοῖς [^b1] μὲν ἐν κινήσει πολλῆι διὰ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὔσιν οὐ γίγνε-^{[b}2]ται, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτοῦσης τῆς κι-^{[b}3]νήσεως καὶ τῆς σφραγίδος.

31–32 τοῦ αἰσθήματος ω] τὸ αἶσθημα C^cMi || **32** τοῖς δακτυλίοις ω Mich^P(14.5)] τοῖς δακτύλοις C^cMδ || **1–2** οὐ γίγνεται β(B^ePΓ2(*non fit* Guil^{Ni1})) Stob : οὐ γίγνεται μνήμη α Mich^P(14.11) (*non fit memoria* Iac Guil^{vulg})

Tous les éditeurs précédents ont, à bon droit, adopté la leçon de **α** en 450^b2, οὐ γίγνεται μνήμη, qui a l'avantage incontestable de fournir un sujet explicite au verbe. Par comparaison, le mot μνήμη ne se trouve pas dans la leçon de **β**, attestée non seulement dans les manuscrits B^e et P, mais aussi dans une version de la *nova* et chez Stobée. Il faut alors regarder en arrière pour retrouver le sujet du verbe, qui doit correspondre au τύπος dont il est question en 450^a31, ou à l'effet persistant du mouvement en nous qui est ainsi comparé à une empreinte. Dans cette situation, le rôle de l'éditeur est de départager les deux leçons concurrentes. Il y a trois arguments de poids que l'on peut ici faire valoir en faveur de **β**. Le premier, qui est très simple, est que, à tout prendre, il semble quand même relativement probable qu'un copiste, confronté à un verbe dont le sujet lui semble manquant, ait ait inséré μνήμη, en particulier dans le cadre d'un ouvrage περὶ μνήμης. Inversement, il n'y a aucune raison apparente de laisser s'échapper ici le sujet du verbe. Le second est que la leçon de **β** fournit un sens supérieur. Sans μνήμη en 450^b2, en effet, le passage demeure de bout en bout au niveau de la description physiologique de l'effet de l'affection originelle et des traces qu'elle laisse, alors que, avec ce terme, on bascule soudainement vers un plan assez distinct et l'on perd de vue la précision de la séquence causale qui relie la réceptivité différenciée des personnes, selon leur âge, à leur rétention plus ou moins effective de l'impression originelle. En effet, si la comparaison avec le sceau est restreinte à 450^a32 (καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις) et prend fin avec διὸ, l'image de l'empreinte (οἷον τύπον τινὰ) n'est pas encore close, elle opère même encore dans la suite du texte. La question est alors de savoir s'il vaut mieux qu'elle s'interrompe dans la première clause pour mieux reprendre dans la seconde, ou s'il est préférable de demeurer au même niveau explicatif tout du long, et la seconde option paraît clairement supérieure. Le troisième est que dans la seconde partie de cette clause qui s'ouvre en ^a32–^b1, le sujet explicite n'est pas μνήμη, mais τύπος : τοῖς δὲ ... οὐκ ἐγγίγνεται ὁ τύπος (450^b3–5). Or elle est construite de manière strictement parallèle à la première (τοῖς μὲν ... οὐ γίγνεται, 450^a32–^b2, a pour répondant τοῖς δὲ ... οὐκ ἐγγίγνεται, 450^b4–5). Par

déplacement, ce qui requiert un scénario pour le moins complexe. Une possibilité serait que τὸ πάθος ait originellement figuré là où l'on lit aujourd'hui τοιοῦτον en ^a28, dont l'insertion, pour faire délibérément écho à οἷον en ^a29 et faciliter la construction, aurait perturbé la position de ces mots.

conséquent, il vaut mieux placer les deux parties sur le même plan, et laisser ὁ τύπος être le sujet aussi bien de γίγνεται en ^b1–2 que de ἐγγίγνεται en ^b5.

Mem. 1, 450^b7–11

ὁμοίως [^b8] δὲ καὶ οἱ λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς οὐδέτεροι φαίνον-^[b]ται μνήμονες· οἱ μὲν γὰρ εἰσιν ὑγρότεροι τοῦ δέοντος, οἱ δὲ [^b10] σκληρότεροι· τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυ-^[b]11]χῆι, τῶν δ' οὐχ ἄπτεται.

8 ἢ **β**(**B^eΠΓ2**(*aut* Guil)) Stob : καὶ **γ****C^cMi** (*et* Iac) : καὶ οἱ λίαν **E** edd. || **8–9** φαίνονται μνήμονες **ω**] ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται μνημονικοὶ ὄντες **C^cMi** || **10** οὐ] om. **E¹**(ins. m.r.) || **11** ἄπτεται **a** : ἄπαται (!) **B^e**

Les éditeurs ont jusque-là favorisé la leçon de *E* en 450^b8. Il vaut mieux en effet écrire καὶ οἱ λίαν ταχεῖς καὶ οἱ λίαν βραδεῖς que καὶ οἱ λίαν ταχεῖς καὶ βραδεῖς, en ce que la seconde leçon n'a véritablement de sens que si l'on supplée l'article (on ne peut évidemment pas être à la fois trop rapide et trop lent, ce sont nécessairement des ensembles disjoints), ce qui rend la construction assez malaisée. La prise en compte de la leçon de **β**, attestée aussi chez Stobée, bouleverse le paysage textuel. Elle ressemble en effet au texte du *deperditus* γ en ce qu'elle ne sépare les deux adjectifs que par un seul mot. Seulement, ce mot est ἢ, et non καί, ce qui permet une construction bien plus satisfaisante. On considérera à ce titre la leçon de *E* comme une retouche avisée du texte de γ.

Mem. 1, 450^b11–18

ἀλλ' εἰ δὴ τοιοῦτόν ἐστι τὸ συμ-^[b]12]βαῖνον περὶ τὴν μνήμην, πότερον τοῦτο μνημονεύει τὸ πάθος, [^b13] ἢ ἐκεῖνο ἀφ' οὗ ἐγένετο; εἰ μὲν γὰρ τοῦτο, τῶν ἀπόντων οὐθὲν ἂν [^b14] μνημονεύοιμεν· εἰ δ' ἐκεῖνο, πῶς αἰσθανόμενοι τούτου μνημο-^[b]15]νεύομεν οὐ μὴ αἰσθανόμεθα, τὸ ἀπόν; εἴ τ' ἐστὶν ὁμοιον ὥσπερ^[b]16] τύπος ἢ γραφὴ ἐν ἡμῖν, ἢ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις διὰ τί ἂν [^b17] εἴη μνήμη ἑτέρου, ἀλλ' οὐκ αὐτοῦ τούτου; ὁ γὰρ ἐνεργῶν τῇ [^b18] μνήμηι θεωρεῖ τὸ πάθος τοῦτο καὶ αἰσθάνεται τούτου.

13 γὰρ] om. **E** | ἀπόντων **a** Mich^P(14.30) : ἀπάντων **β**(**B^eP**)**C^cMiv** | οὐθὲν **β**(**B^eP**) : οὐδὲν **a** : μηδὲν **μ** | ἂν] om. **E** || **14** τούτου **β**(**B^e**)**λ** : τοῦτο cett. || **15** ἀπόν **a** : ἄτοπον **β**(**B^eP**) || **16** ἢ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις **ω**(**C^cMiXUμ**) : ἢ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις **β**(**B^eP**) : εἰ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις codd. plurique Mich^c(15.3–4) (εἰ δὲ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις **NZ^a**) : τούτου αὐτοῦ ἢ αἴσθησις **E** : αὐτοῦ secl. W. D. ROSS (1955b) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 401 || **17–18** ὁ γὰρ ... τούτου] om. **λ**

La corruption en ἀπάντων est facile et s'est produite dans un bon nombre de manuscrits, mais il ne fait absolument aucun doute qu'il faut lire ἀπόντων en 450^b13. Même chose au sujet du génitif τούτου en 450^b14, puisqu'Aristote emploie de manière systématique le

génitif avec αἰσθάνομαι dans *PN1* et en particulier dans ce passage, alors que les copistes ont souvent tendance à aller vers un accusatif. L'apposition τὸ ἄπόν, en 450^b14, qui glose ce pronom s'est corrompue en τὸ ἄτοπον dans *β*, leçon dont l'absurdité est parfaitement manifeste et qui résulte d'une sorte de dittographie (-ΠΟ- devient -ΤΟΠΟ-). Il n'y a pas grande difficulté à saisir, en 450^b16, que la leçon de l'archétype doit être ἡ τούτου αὐτοῦ αἰσθησις, en dépit des petites corruptions qui ont affecté l'article défini dans *β* et *γ*. Le problème est que, comme l'a bien relevé FREUDENTHAL (1869b), un tel texte est extrêmement redondant. Déplacer le groupe au génitif avant l'article, comme les éditeurs l'ont souvent fait en se fiant au manuscrit *E*, ne résout pas grand-chose. L'insistance sur le pronom semble alourdir considérablement la syntaxe à cet endroit, et est de surcroît rendue suspecte par la répétition de la séquence quelques mots plus loin (ἄλλ' οὐκ αὐτοῦ τούτου, ^b17), où, en ce cas, l'emphase semble tout à fait justifiée. On pourrait donc se demander si les deux occurrences de αὐτοῦ ne se seraient pas quelque peu mélangées dans l'esprit du copiste de l'archétype ou de l'un de ses ancêtres. Par conséquent, FREUDENTHAL (*ibid.*) demande que l'on ôte αὐτοῦ du texte en 450^b16. Il est notamment suivi par W. D. ROSS (1955b) et BLOCH (2007). Un tel geste ne semble pas entièrement déraisonnable, mais il faut tout de même prendre la mesure du fait que l'opposition proposée par les manuscrits entre ἐτέρου et τούτου αὐτοῦ, si elle n'est pas particulièrement discrète, est très cohérente. Il n'est pas inutile de voir Aristote souligner la différence qu'il y a entre considérer un φάντασμα pour lui-même et comme renvoyant à autre chose que lui-même, surtout s'il accentue au préalable le fait que c'est le φάντασμα lui-même que nous percevons lors du souvenir⁵⁹. Je pense donc que l'on peut s'accommoder du texte des manuscrits, en dépit de son emphase hyperbolique.

Mem. 1, 450^b18–27

πῶς οὖν [^b19] τὸ μὴ παρὸν μνημονεύσει; εἴη γὰρ ἂν καὶ ὁρᾶν τὸ μὴ [^b20] παρὸν καὶ ἀκούειν. ἢ ἔστιν ὡς ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει τοῦτο; οἷον [^b21] γὰρ τὸ ἐν τῷ πίνακι γεγραμμένον ζῶιον καὶ ζῶιον ἐστι καὶ εἰ-^{[b}22]κῶν, καὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω, τὸ μέντοι εἶναι [^b23] οὐ ταῦτὸν ἀμφοῖν, καὶ ἔστι θεωρεῖν καὶ ὡς ζῶιον καὶ ὡς εἰ-^{[b}24]κόνα, οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ [^b25] αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα. ἢ [^b26] μὲν οὖν καθ' αὐτό, θεωρήμα ἢ φάντασμα ἐστὶν, ἢ δ' ἄλλου, [^b27] οἷον εἰκῶν καὶ μνημόνευμα.

59. Voir également PARSONS (2016), p. 130 n. 81 : « *I see no reason to excise αὐτοῦ, especially as I think it is important to Aristotle's meaning. Consider the example of someone who picks up a childhood toy and says, "I remember this!" The referent of perception in such a case appears to be the same as the referent of memory. Aristotle wonders, then, why this is not also the case for someone presented with a phantasma of past perception. Indeed, he has just said that the same phantasma comes to be present in us again when we remember. He must explain, then, why it is that despite perceiving this past phantasma itself, we do not remember the phantasma itself (we do not say, "I remember this phantasma!") but instead remember something else.* »

20 συμβαίνει codd. Mich¹(15.9)] συμβαίνει coni. W. D. ROSS (1955b) || 21 τῶι] om. C^cMiε || 22 καὶ τὸ αὐτὸ ω] τὸ αὐτὸ E | ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω U : ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω (sic)B^e : ἐν ἄμφω ταῦτ' ἐστὶν C^cMi (*unum hec utraque sunt* Iac) : ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω E edd. (*unum hoc est ambo* Guil^{NrV}) : ἐν αὐτό ἐστὶν ἄμφω γ (*unum ipsum est ambo* Guil^{NiNp}) : ἐν αὐτῶι ἐστὶν ἄμφω Z^a : ἐν ὃν αὐτό ἐστὶν ἄμφω μ : ἐν καὶ ὃν αὐτό ἐστὶν ἄμφω P || 23 οὐ ταῦτόν β?(P)γ : οὐ τὸ αὐτὸ B^e : οὐ ταῦτόν ἐστὶν EC^cMiξ || 25 τι καθ' αὐτὸ εἶναι β(B^e)γ : καθ' ἑαυτὸ εἶναι θεώρημα E : εἶναι τι καθ' αὐτὸ θεώρημα C^cMi : εἶναι τι καθ' αὐτὸ U : εἶναι τι καθ' αὐτό τι μP | φάντασμα del. W. D. ROSS (ibid.) duce FREUDENTHAL (1869b) p. 401 || 26 ἐστὶν ω] om. C^cMi || 27 καὶ codd.] ἐκεῖ coni. FREUDENTHAL (ibid.) p. 402 (cf. τὸ δ' ὡς ἐκεῖ ὅτι εἰκῶν 451^{a2})

La décision de W. D. ROSS (1955b), suivie par SIWEK (1963), de faire de συμβαίνει un infinitif tombant sous la dépendance de ἐνδέχεται en 450^b20, n'est pas franchement heureuse. Elle fait perdre beaucoup de sa saveur au texte, qui voit Aristote, dans les manuscrits, insister sur le fait que ce genre de phénomènes apparemment paradoxaux est non seulement concevable, mais se trouve même avoir réellement lieu. Comme à la plupart de ses successeurs⁶⁰, il me semble préférable de demeurer fidèle sur ce point aux manuscrits : ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει, « la chose est possible, et il arrive même qu'elle se produise ».

Le sens global en 450^b22 est assez clair : Aristote entend présenter la distinction de deux aspects d'un tableau figuratif, que l'on peut envisager à la fois comme une représentation imaginaire et comme une représentation de quelque chose d'existant, afin de montrer qu'elle vaut aussi pour un φάντασμα. C'est toute la différence qu'il y a entre un paysage idéal (le *Paysage avec saint Jérôme* de Joachim Patinir), qui est en grande partie le produit de l'imagination de l'artiste, et un paysage-portrait, aussi appelé vue ou *veduta* (la *Vue de Delft*), qui se veut représenter quelque chose qu'un spectateur commandant l'espace depuis le même point géographique que le peintre pourrait reconnaître. Cette distinction peut ainsi correspondre à deux catégories de tableaux, mais l'essentiel est que la dualité soit aussi interne à la manière de considérer la figuration : en l'absence d'élément extérieur ou contextuel, on peut légitimement adopter chacun des deux points de vue sur un même tableau, et les historiens de l'art se demandent parfois si tel ou tel paysage a été peint d'après nature ou non⁶¹. C'est là que l'analogie avec le φάντασμα est opérante. Celui-ci peut aussi être considéré comme la présentation d'une chose dont l'être serait épuisé par cette présentation, ou comme la représentation d'une autre chose ayant (ou ayant eu) une existence indépendante. Et, comme Aristote va ensuite le souligner, on peut parfois douter, au sujet d'un φάντασμα donné, qu'il s'agisse véritablement d'un souvenir,

60. Par exemple SORABJI (1972a) et BLOCH (2007), p. 232.

61. Cette distinction peut être rapprochée de celle que l'on trouve dans la tradition rhétorique antique entre τοποθεσία et τοπογραφία – voir Servius, *In Aen.* I.159 (*topothesia . . . , id est fictus secundum poeticam licentiam locus* ; à l'inverse, *topographia est rei verae descriptio*) et Cicéron, *Lettres à Atticus*, I.13, 5, 16, 18, ainsi que, pour une mise en perspective par rapport à l'art mnémonique, ROUVERET (1982).

autrement dit, que ce qu'il nous donne à voir ait réellement eu lieu. De cette manière, une seule et unique chose (ἐν) peut en devenir deux (ἄμφω), et la considération d'une chose présente nous offrir un certain accès à une chose qui ne l'est pas (τὸ ἀπόν).

Les manuscrits ne sont pas d'accord quant à la formule exacte qu'emploie Aristote à cette occasion, en 450^b22, et les éditeurs se sont généralement ralliés à la leçon du manuscrit le plus ancien, E. La prise en compte de β change considérablement la donne. La leçon du manuscrit B^e est certainement incorrecte, mais à l'accentuation et aux esprits près, elle est identique à celle du manuscrit U, laquelle est parfaitement recevable, et très proche de celle transmise par la famille de C^c. Étant donné que E donne également une forme commençant par τ- avant le verbe, cette lettre doit remonter au *deperditus* α, ce qui suffit à exclure la leçon de γ comme remontant à une tentative de correction de l'expression. Par conséquent, les variantes à considérer, du point de vue éditorial, sont la leçon de E, τὸ αὐτὸ καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω, et celle qui est la mieux transmise par U, τὸ αὐτὸ καὶ ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω, entre lesquelles la différence ne concerne que le nombre du démonstratif. Or ce pronom, selon toute apparence, doit être associé à ἄμφω, leur réunion servant de sujet à ἐστὶ. Le pronom au singulier est en ce cas grammaticalement inadmissible, ce dont les copistes ne semblent pas toujours avoir eu conscience⁶². On ne peut admettre que ταῦτα ἄμφω comme sujet, et en aucun cas τοῦτο ἄμφω. Une défense assez désespérée de la leçon de E pourrait être tentée, qui consisterait à construire ἐν τοῦτο (« cette unique chose »), et non pas τοῦτο ἄμφω comme sujet du verbe, mais elle implique de démembrer l'expression τὸ αὐτὸ καὶ ἐν de manière fort peu naturelle.

La répétition de φάντασμα en 450^b25 (οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα) a été jugée insupportable, d'abord par FREUDENTHAL (1869b), rejoint ensuite par W. D. ROSS (1955b), p. 238, BLOCH (2007), p. 232, et de nombreux autres interprètes⁶³. Certaines objections faites au texte des manuscrits aboutissent à lui reprocher d'inclure le terme défini dans la définition et passent ainsi à côté du sujet, car il n'est pas question ici de définir ce qu'est un φάντασμα. Il faut également noter que le combat contre φάντασμα en ^b25 est originellement solidaire du combat contre θεώρημα à la même ligne, les premiers éditeurs⁶⁴ ayant retenu la leçon de E, καὶ αὐτό τι θεώρημα καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα. Celle-ci ne correspond pas exactement au contraste attendu, est rendue inférieure par l'accord de β et de γ, et s'explique aisément à partir de la formule qui suit immédiatement, ἦ μὲν οὖν καθ' αὐτό, θεώρημα, si bien qu'il est limpide que le mot θεώρημα ne doit pas être retenu. Elle a au

62. On retrouve d'ailleurs le même phénomène dans la transmission d'un passage de *Mot. An.* 7, 701^a15–16, καὶ ταῦτ' ἄμφω πράττει, où chaque moitié de la tradition donne respectivement le pronom neutre au pluriel (transmis par α) et au singulier (transmis par β).

63. Elle continue en revanche, après 1955, à être retenue par une minorité, à laquelle se rattachent SIWEK (1963), LAURENTI (1971), à en juger par sa traduction (« *così pure la rappresentazione ch'è in noi si deve riguardare in quanto è qualcosa in se stessa e in quanto rappresentazione di un altro* »), et récemment CASTON (2021).

64. Ainsi qu'encore BOLOTIN (2021), p. 72 n. 17.

moins le mérite de montrer que cette répétition de φάντασμα a déjà perturbé un copiste avant le X^e siècle, qui a ressenti le besoin d'ajouter un substantif au premier membre. Quoi qu'il en soit, si l'on accède à la demande de Freudenthal et que l'on biffe φάντασμα en ^b25, le besoin d'un objet pour le verbe ὑπολαβεῖν dans la seconde clause introduite par καί continue néanmoins à se faire sentir : on aimerait quand même lire en ce cas quelque chose comme δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ αὐτό τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου <τι>. Il paraît difficile de devoir construire avec seulement les mots δεῖ ὑπολαβεῖν ἄλλου, même en sachant que le sujet de l'infinitive est toujours τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα. La seule solution serait de supposer qu'il faut sous-entendre le verbe εἶναι, de manière à produire une clause assez semblable à la définition du relatif en *Cat.* 7⁶⁵. On comprendra alors que, dans ce cas, l'on envisage le φάντασμα comme étant essentiellement en relation avec quelque chose d'autre. La difficulté est que, pour les besoins du parallélisme, on s'attendrait alors à lire pour la première clause quelque chose comme καὶ καθ' αὐτὸ εἶναι, ce qui fournirait le contraste attendu avec καὶ ἄλλου εἶναι (être par soi *vs.* être par autre chose). Or celle-ci ne se laisse pas construire ainsi, puisque la leçon de l'archétype lui donne un véritable prédicat, à savoir l'indéfini τι. On souhaite donc que la seconde clause dispose, elle aussi, d'un prédicat plein et entier, ce qui est précisément le rôle du mot φάντασμα que certains souhaitent éliminer.

Quel que soit le texte que l'on lit, il ne faut en tout cas pas commettre une erreur qui entraverait la compréhension de tout ce passage, et qui consiste à comprendre le génitif ἄλλου comme exprimant le fait de représenter quelque chose d'autre que soi (ou, mieux, d'être envisagé comme représentant quelque chose), ce qui ne serait pas le cas si le φάντασμα est considéré pour lui-même. Ce n'est absolument pas le sens de l'analogie proposée avec les tableaux. Aristote parle dans les deux cas de représentations picturales figuratives, qui représentent toujours quelque chose. La question est de savoir si ce qu'un tableau représente a une existence indépendamment de cette représentation ou non, et, de même dans le cas du φάντασμα et de la mémoire, si la chose qu'il donne à voir a réellement eu lieu ou non⁶⁶. Il n'est pas question de considérer un tableau comme un ensemble de lignes et de couleurs (et encore moins comme des pigments délayés jetés sur un support), pas plus qu'il n'est question de considérer le φάντασμα comme un simple mouvement en nous (comme si, par introspection, nous pouvions retrouver sa nature physiologique – ce qui est évidemment faux).

Une fois cette question interprétative déblayée, il me semble que l'on peut tout à fait s'accommoder du texte des manuscrits. La formule semble assez proche de la définition finale de la mémoire comme possession d'un φάντασμα tenu pour un portrait de son objet

65. Πρὸς τι δὲ τὰ τοιαῦτα λέγεται, ὅσα αὐτὰ ἄπερ ἐστὶν ἐτέρων εἶναι λέγεται, 6^a36–37.

66. Je suis sur ce point entièrement d'accord avec EVERSON (1997), p. 196 (« *some, but not all, phantasmata, are likenesses of other things – but all are pictures* »), LORENZ (2006), p. 159, ou, plus récemment, CASTON (2021), qui formule la distinction entre les interprétations que je qualifie d'erronée et de correcte en termes de « lecture représentationnelle » et « référentielle » du passage. Je renvoie à ce dernier pour l'inventaire des interprétations proposées de ce texte qui sombrent dans l'écueil décrit.

(φαντάσματος, ὡς εἰκόνος οὗ φάντασμα, ἔξις, 451^a 15–16). Tout φάντασμα est, en un certain sens, φάντασμα de quelque chose, ou, autrement dit, a un contenu représentationnel. La question, dans le cas de la mémoire, est de savoir si l'on on tient ce contenu pour ayant réellement eu lieu (on peut souvent douter qu'une vague impression de notre part soit vraiment un souvenir), et si, au-delà de notre attitude mentale, c'est bien le cas (on peut sinon prendre pour un souvenir ce qui n'en est pas un). Il est important que le génitif en ^b25 ne soit pas simplement l'indéfini (τινός), mais ἄλλου, et qu'il implique ainsi la distinction de la chose représentée par rapport à ce qui nous la représente : il exprime une relation entre un objet réel et une sorte d'affection en nous. Ce sens du rappel du terme de φάντασμα en ^b25 devient, à mon avis, plus clair si l'on joue sur la racine de l'apparaître, que les traductions courantes de ce terme si difficile à rendre estompent complètement : de même que pour un tableau, on peut considérer une apparition pour elle-même, phénoménalement, comme un pur produit de notre fantaisie et de notre imagination, ou l'on peut considérer que quelque chose de réel se manifeste à travers elle, auquel cas il s'agit d'une apparition de quelque chose d'autre.

Mem. 1, 450^b27–451^a2

ὥστε καὶ ὅταν ἐνεργῆι ἡ κίνησις [^b28] αὐτοῦ, ἂν μὲν ἦ καθ' αὐτό ἐστι, ταύτηι αἰσθάνηται ἢ ψυχῇ [^b29] αὐτοῦ, οἷον νόημά τι ἢ φάντασμα φαίνεται ἐπελθεῖν· ἂν δὲ [^b30] ἦ ἄλλου καὶ ὥσπερ ἐν τῇ γραφῇ ὡς εἰκόνα θεωρεῖ καί, μὴ [^b31] ἑωρακῶς τὸν Κορίσκον, ὡς Κορίσκου, ἐνταῦθά τε ἄλλο τὸ [^b32] πάθος τῆς θεωρίας ταύτης καὶ ὅταν ὡς ζῶιον γεγραμμένον [^a1] θεωρῆι, τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇι τὸ μὲν γίγνεται ὥσπερ νόημα μόνον, [^a2] τὸ δ' ὡς ἐκεῖ ὅτι εἰκῶν, μνημόνευμα.

28 μὲν] om. **P** | ἦι **ω**] ἦι **E**(m.r.)**C^cMX** : om. **Z^a** | αἰσθάνηται **ω**] αἰσθάνεται **B^e** : αἰσθηται **E** || **30** ἦι **ω**] ἦι **E**(m.r.) : om. **Z^a** | ἄλλου καὶ ὥσπερ **β(B^e)γP** : ἄλλου, ὥσπερ **EC^cMi** : καὶ ἄλλου ὥσπερ **μ** | θεωρεῖ **EUηξ** : θεωρῆι **B^e(p.c.)C^cMiλμP** Mich¹(16.3) : θεωρεῖν **N** | μὴ **ω**] del. PLATT (1913) pp. 278–279 || **31** Κορίσκου **ω**] Κορίσκον **U**(ex –ου corr.)**NvμP** || **b31–a2** ἐνταῦθά ... μνημόνευμα susp. FREUDENTHAL (1869b) p. 402 || **31** τε] om. **C^cMi** || **a1** τῶν δὲ ἐν τῇι ψυχῇι **β(PΓ2(eorum autem que in anima Guil^{Nr}))**, ὧν δὲ ἐν τῇι ψυχῇι (sic!) **B^e** : τὸ ἐν τῇι ψυχῇι **EC^cMi** (que in anima Iac) : ἐν τε τῇι ψυχῇι **γ** Mich¹(16.13) (in anima Guil^{vulg}) : ἐν γε τῇι ψυχῇι **X**

Le sens et la construction du passage ne sont pas entièrement limpides au premier abord, et l'on constate de grandes variations entre les traductions qui en ont été proposées. Il y a en premier lieu un contraste évident en entre ἂν μὲν ἦ καθ' αὐτό ἐστι (450^b28) et ἂν δὲ ἦ ἄλλου (450^b29–30), dont tout le passage s'efforce de tirer les conséquences. Je signale au préalable que je considère φάντασμα comme étant le terme sous-jacent à ces clauses, et en particulier comme fournissant la référence du pronom αὐτοῦ en 450^b28 et

450^b29, ce qui est à mon avis la seule manière correcte de le comprendre⁶⁷. Il y a déjà une petite incertitude au sujet du texte du second membre, étant donné que l'on trouve dans les manuscrits aussi bien l'indicatif *θεωρεῖ* que le subjonctif *θεωρῆι* en 450^b30. Cette question est délicate. La corruption est extrêmement facile dans les deux sens du point de vue paléographique, quel que soit le type de graphie employé⁶⁸. Si l'on lit le subjonctif, il faut construire *θεωρῆι* avec *ἄν* (« mais lorsque l'on contemple le *φάταγμα* en tant que *φάταγμα* d'une autre chose, de même qu'un tableau considéré comme un portrait, ... »); en revanche, si l'on lit l'indicatif, on peut faire figurer *καὶ ὥσπερ ἐν τῆι γραφῆι ὡς εἰκόνα θεωρεῖ* dans la continuité du *ῆι* initial (« mais lorsque c'est en tant que le *φάταγμα* est *φάταγμα* d'une autre chose, de même que dans le cas d'un tableau que l'on considère comme un portrait, ... ») et construire cette clause comme une incise explicative à valeur générale, ou encore faire débiter l'apodose avec *καὶ ὥσπερ ἐν τῆι γραφῆι* (« mais lorsque c'est en tant que le *φάταγμα* est *φάταγμα* d'une autre chose, alors c'est de la même manière qu'un tableau est envisagé comme un portrait »), ce qui est plus facile si l'on se débarrasse de la particule *καί* avant *ὥσπερ*, comme c'est le cas dans la branche de *E* et de la famille de *C*. Cette dernière option me paraît assez peu recommandable. L'usage du *καί* apodotique en prose est loin d'être établi⁶⁹. Il paraît bien plus naturel de faire débiter l'apodose avec *ἐνταῦθα* (^b31). C'est néanmoins cette construction que je refuse que l'on retrouve dans de nombreuses traductions⁷⁰.

La question doit ainsi, à mon avis, être formulée dans les termes suivants : faut-il (*a*) lire *θεωρεῖ* en l'incluant dans la protase et le construire avec *ὥσπερ* ou (*b*) lire *θεωρῆι* et le construire avec *ἄν*, ce qui le rapproche plutôt du verbe *αἰσθάνηται* en ^b28 ? La solution (*b*) est retenue notamment par BIEHL (1898) et FÖRSTER (1942), tandis que BEKKER (1831), W. D. ROSS (1955b) et BLOCH (2007), entre autres, adoptent la solution (*a*). On peut faire valoir que la présence de la conjonction *ἄν* rend le subjonctif *facilior*⁷¹, mais l'argument n'est pas entièrement décisif à mes yeux, du fait du parallèle avec *ῆι καὶ ἄυτό ἐστι*, lequel invite peut-être tout autant à attendre un indicatif après *ῆι*. Le même verbe a, par ailleurs, été employé précédemment pour exprimer simultanément les deux attitudes qui sont ici contrastées (*ἔστι θεωρεῖν καὶ ὡς ζῶιον καὶ ὡς εἰκόνα*, ^b23–24 ; voir également ^b18) et semble exercer encore cette fonction dans le cas présent (*τὸ πάθος τῆς θεωρίας ταύτης vs. ὅταν ὡς*

67. Ce point n'est pas toujours clair dans les traductions. Il est souligné par COOPER (1975), p. 65, qui réagit à la traduction de la clause par SORABJI (1972a) (« *when the change connected with the other thing is active* »). La correction demandée est effectuée dans la seconde édition de 2004, pp. xxv–xxvi (« *when the change connected with the image is active* »).

68. Les considérations fondées sur l'autorité respective de chaque leçon ne sont par conséquent pas complètement décisives. Plus grave encore, la fin du mot semble avoir fait l'objet d'une correction dans le manuscrit crucial *B^e*, qui transmet, après correction, le subjonctif, sans qu'il soit possible de reconstruire l'état du texte avant correction.

69. Voir DENNISTON (1954), pp. 308–309.

70. Par exemple ROLFES (1924), MUGNIER (1953), MOREL (2000), CARBONE (2002) ou PARSONS (2016).

71. C'est l'argument, si je comprends bien, de BLOCH (2007), pp. 232–233.

ζῶιον γεγραμμένον θεωρεῖ en 450^b31–451^a1). Dans l'ensemble, il me semble que l'indicatif est effectivement plus difficile, du fait de l'omniprésence du subjonctif au sein de cette section, et surtout qu'il permet une construction plus intéressante de la clause. Si l'on lit θεωρεῖ en ^b30, il ne reste en effet aucun verbe disponible que l'on puisse rattacher au ἄν en ^b29. Il faut alors reprendre τὰ τῆς αἰσθάνηται ἢ ψυχῆ (^b28) ou sous-entendre quelque chose de ce genre. La construction peut paraître plus rude, je la crois en fait meilleure : θεωρεῖν se construit très bien avec ὡς εἰκόνα et plus généralement avec ὡς, selon un usage extrêmement fréquent dans ce contexte (450^b23, 32, 451^a7, 8, 11, 14, 15), alors qu'il serait assez maladroit d'avoir à le faire régir à la fois ὡς εἰκόνα et ἦ ἄλλου. Pour ces deux raisons, je retiens donc l'indicatif θεωρεῖ.

La correction réclamée par PLATT (1913), qui consiste à supprimer la négation avant ἔωρακώς (450^b30), résulte à mon avis d'une mécompréhension de l'analogie entre souvenir et contemplation d'un tableau. Il estime que la clause μὴ ἔωρακώς τὸν Κορίσκον signifie que l'on n'a absolument jamais vu, au cours de toute sa vie, Coriscus⁷², et qu'il est dans une telle situation impossible de reconnaître un tableau comme un portrait de quelqu'un dont l'on ignore tout de l'apparence physique⁷³. Les exégètes ont toutefois souvent été embarrassés par cette clause, la solution la plus courante est de l'interpréter comme signifiant « sans voir présentement Coriscus », au sens où on l'aurait quand même déjà croisé un jour, mais où on ne l'aurait pas sous les yeux au moment où l'on regarde son portrait⁷⁴, ce qui est permis par l'emploi du parfait. On ne peut cependant pas *a priori* exclure complètement que ce parfait puisse signifier quelque chose d'encore plus radical, comme le pense Platt, à savoir que l'on n'a jusqu'à maintenant jamais vu cette personne⁷⁵. Cela rendrait potentiellement l'analogie encore plus intéressante. La faiblesse de l'analogie avec la reconnaissance d'un tableau comme un portrait est, en effet, que cette identification pourrait être conçue comme résultant de la comparaison de cette représentation picturale de la personne avec ce que nous savons par ailleurs de l'aspect visuel de la personne en question, que l'on peut avoir déjà vue en chair et en os, ou dont l'on peut avoir vu

72. Il s'agit évidemment de Coriscus de Scepsis, dont parle la sixième lettre attribuée à Platon, et qu'Aristote prend si souvent comme exemple (avec « Socrate ») que les interprètes tendent à supposer qu'il devait être pendant une certaine période systématiquement présent aux leçons du maître (« *Die häufige Nennung des Coriscus als Schulbeispiel in aristotelischen Vorlesungen geht, wie jetzt klar ist, auf eine Zeit zurück, wo der Freund wirklich in Assos vor ihm auf der Bank des Hörsals saß* », JAEGER (1923), p. 117), à moins qu'une effigie de lui n'ait été présente dans le lieu où l'on se réunissait à cette occasion, comme le suggère H. JACKSON (1920) au sujet de Socrate le Jeune.

73. La position diamétralement opposée, consistant à affirmer que cela est possible, grâce au carton fourni par le conservateur du musée ou d'autres renseignements d'une source tierce, est défendue par GREENSTEIN (1997), pp. 15–17.

74. Voir par exemple G. R. T. ROSS (1906), p. 258 : « μὴ ἔωρακώς *must mean* “without having then had present to vision the veritable Coriscus.” »

75. Comparer l'usage du parfait de ὄραω en *Insomn.* 3, 461^b31–462^b3 : ἤδη δὲ τισι συμβέβηκεν μὴδὲν ἐνύπνιον ἔωρακέναι κατὰ τὸν βίον, τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἔωρακόν. Je rejette ainsi l'argument de CASTON (2021) selon lequel Aristote aurait nécessairement employé l'aoriste en ce cas. Il demeure vrai que l'ambiguïté disparaît de cette phrase par l'emploi de l'expression κατὰ τὸν βίον, alors qu'il n'y a rien de tel dans le passage considéré.

d'autres portraits. Or il serait très gênant que l'attitude consistant à tenir un tableau pour un portrait repose sur ce genre de comparaisons, qui font, en fait, intervenir des souvenirs : si une attitude analogue est en jeu lors du souvenir, cela conduirait à expliquer le souvenir par le souvenir. Il ne saurait pourtant être question d'affirmer que, lors du souvenir, on identifie le φάντασμα qui refait surface comme un φάντασμα de quelque chose de passé par comparaison avec une autre représentation au contenu semblable – il faudrait alors expliquer comment cette autre représentation, à son tour, peut avoir été identifiée comme une présentation de cette chose, et ainsi de suite indéfiniment. Il est donc assez précieux de pouvoir montrer que l'identification d'un tableau comme un portrait peut ne pas se fonder sur une comparaison avec d'autres représentations de la personne représentée.

Le problème est que cette option, très ambitieuse, paraît enfoncer trop loin les portes ouvertes par l'analogie. Si Aristote voulait vraiment dire quelque chose d'aussi fort, il est plus que probable qu'il aurait écrit quelque chose d'un peu plus insistant que la simple clause μή ἑωρακώς τὸν Κορίσκον. On attendrait tout au moins qu'il écrive μηδέποτε ou quelque chose de ce genre, pour indiquer que l'on n'a véritablement *jamais* été en présence de Coriscus en chair et en os. Je ne pense donc pas que la position consistant à interpréter la clause comme signifiant que l'on reconnaît dans le tableau un portrait de Coriscus sans jamais l'avoir vu auparavant soit véritablement tenable. L'interprétation la plus raisonnable demeure encore celle de l'opinion commune des exégètes. Elle consiste à ne pas reléguer le parfait du participe dans le passé, mais à insister sur sa valeur résultative : on (sur)traduira ainsi « sans être dans l'état d'avoir vu Coriscus ». La clause signifie alors seulement que l'on n'a pas besoin d'avoir particulièrement la figure de Coriscus en tête au moment où l'on voit son portrait pour le reconnaître en peinture. Son intérêt est de faire valoir que la reconnaissance d'un tableau comme un portrait de quelqu'un que l'on connaît ne repose pas la persistance d'une sensation ayant cette personne pour objet. Quand je reconnais Coriscus sur ce tableau, je ne suis pas en train de comparer ce qui est peint avec l'apparence visuelle de Coriscus que j'aurais déjà sous la main, par une merveilleuse coïncidence, et de déduire de leur ressemblance qu'il doit s'agir d'un portrait de Coriscus. On ne va quand même pas comparer la personne représentée à toutes les personnes que l'on connaît. Au contraire, quand je l'identifie dans cette image, je me souviens en même temps de son apparence, qui refait surface dans mon esprit à cette occasion. On peut donc obtenir à peu près le même résultat qu'avec l'interprétation précédente, à savoir celui d'éviter de faire dériver la considération du tableau comme un portrait d'une comparaison entre son contenu et une représentation du même objet qui serait déjà présente à l'esprit, et ce à moindre coût.

La construction de l'apodose à partir de ἐνταῦθα (450^b30) a souvent posé problème⁷⁶. C'est en partie parce que les éditeurs ont, dans leur écrasante majorité, suivi la leçon de γ en 451^a1, ἔν τε τῆι ψυχῆι, qui redouble la particule τε après ἐνταῦθα. Or c'est à mon

76. Voir par exemple, outre FREUDENTHAL (1869b) p. 402, LANZA et VEGETTI (1971), n. 12 *ad loc.*

avis la leçon de β qui doit être retenue, en raison de l'accord relatif entre celle-ci et la leçon fournie la branche de E . On lit en effet dans les deux cas l'article défini suivi de la préposition $\acute{\epsilon}\nu$, ce qui suffit à discréditer la leçon de γ ⁷⁷. Il apparaît en effet beaucoup plus plausible de supposer que $\tau\acute{\omega}\nu$ δὲ $\acute{\epsilon}\nu$ s'est corrompu en $\tau\acute{o}$ $\acute{\epsilon}\nu$, puis, de là, en $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\epsilon$, du fait du $\tau\epsilon$ précédent, que de supposer que l'archétype contenait la leçon $\acute{\epsilon}\nu$ $\tau\epsilon$, qui se serait corrompue indépendamment en $\tau\acute{\omega}\nu$ δὲ $\acute{\epsilon}\nu$ et en $\tau\acute{o}$ $\acute{\epsilon}\nu$. La construction avec le partitif⁷⁸ est en ce cas pleinement satisfaisante. La particule $\delta\acute{\epsilon}$ permet de surcroît un contraste net avec $\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha\tilde{\upsilon}\theta\acute{\alpha}$ $\tau\epsilon$, la distinction intervenant entre ce qui se passe dans le cas du tableau et les affections au niveau de l'âme. On rapporte alors en effet $\tau\epsilon$ à $\delta\acute{\epsilon}$, selon une construction quelque peu irrégulière mais tout de même attestée⁷⁹. La réunion des deux membres ainsi contrastés forme l'apodose répondant à $\acute{\alpha}\nu$ en ^b29.

Mem. 1, 451^a3–7

καὶ διὰ τοῦτο ἐνίοτ' [^a3] οὐκ ἴσμεν, γινομένων ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ τοιούτων κινήσεων [^a4] ἀπὸ τοῦ αἰσθέσθαι πρότερον, εἰ κατὰ τὸ ἡμισθῆσθαι συμβαίνει [^a5]ναι, καὶ εἰ ἔστι μνήμη ἢ οὐ διστάζομεν ἐνίοτε· ὅτε δὲ συμβαίνει [^a6] ἐννοῆσαι καὶ ἀναμνησθῆναι ὅτι ἠκούσαμεν τι πρότερον ἢ [^a7] εἶδομεν.

3 γινομένων β (B^e) γ Mich^{h,p&c}(16.23, 26, 17.16) : ἐγγινομένων $E C^c M i U i P$ | ἡμῖν ἐν τῇ ψυχῇ ω | ἐν τῇ ψυχῇ ἡμῖν μP || **4** ἀπὸ ω | εἰ ἀπὸ $C^c M i$ | αἰσθέσθαι β (B^e) $\epsilon\eta N E^3$ Mich^{p&c}(16.27 & 17.18) : αἰσθανέσθαι $E^1 C^c M i \delta P$ | εἰ ω | ἢ E^1 : ἢ $C^c M i$ | ἡμισθῆσθαι ω Mich^c(16.26) | αἰσθέσθαι L Mich^c(17.19) : αἰσθεσθαι N || **5** καὶ ... συμβαίνει | om. B^e | καὶ εἰ γP : καὶ $E^1 C^c M i$ | μνήμη ω | ἢ μνήμη ϵ | ἢ οὐ $\gamma C^c M i P$: οὐ E^1 | διστάζομεν ἐνίοτε· ὅτε δὲ γP Mich^c(17.24) (*dubitamus quandoque. Aliquando autem* Guil) : διστάζομεν· ὅτε δὲ E : ἐνίοτε δὲ $C^c M i$ (*aliquando autem* Iac) : ἐνίοτε διστάζομεν· ὅτε δὲ U (κείμενον διστάζομεν in marg.) : διστάζομεν· ὅτε δὲ ἐνίοτε S : διστάζομεν· ἐνίοτε δὲ Z^a | ὅτι ω | ὅτι E || **7** εἶδομεν ω | ἴδομεν E

Le texte est n'est pas complètement certain en ce qui concerne la seconde interrogation indirecte en 451^a5, καὶ εἰ ἔστι μνήμη ἢ οὐ διστάζομεν ἐνίοτε. Le témoignage de B^e manque malheureusement à l'appel, du fait d'un saut du même au même (συμβαίνει ... συμβαίνει), tandis que P paraît suivre pour toute cette section son modèle apparenté à μ . Guillaume de Moerbeke corrige bien la *vetus*, mais c'est peut-être à partir d'un exemplaire de la famille γ , si bien que l'on ne peut se faire absolument aucune idée sûre de la leçon de β . L'éditeur doit donc se considérer comme étant seulement en présence des leçons transmises par α . Il faut alors reconstruire le texte des deux branches principales de cette famille et

77. Je remarque que celle-ci est d'ailleurs déjà rejetée dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908), nn. 4 et 5 *ad loc.*, Beare tenant la construction en $\tau\epsilon$... $\tau\epsilon$ pour suspecte – voir DENNISTON (1954), pp. 514–515, à ce sujet.

78. Voir, pour une construction semblable chez Aristote, *EE* II.1, 1218^b36–37, $\tau\acute{\omega}\nu$ δὲ ἐν ψυχῇ τὰ μὲν ἔξεις ἢ δυνάμεις εἰσί, τὰ δ' ἐνέργειαι καὶ κινήσεις.

79. Voir DENNISTON (*ibid.*), pp. 513–514.

se décider à partir d'elles. La branche de *E* et de la famille de *C^c* ne transmet pas εἰ en ^a5, ce qui a pour conséquence de rendre la construction de διστάζομεν très précaire, puisqu'il devient très difficile de lui subordonner le ἔστι qui précède. C'est pour cette raison que la famille de *C^c* s'est débarrassée du verbe : on y lit tout simplement καὶ ἔστι μνήμη ἢ οὐ, qu'il faut construire en suppléant οὐκ ἴσμεν εἰ depuis ce qui précède, ou en interprétant la particule καὶ comme epepexétique. Le manuscrit *E* a été préservé d'un tel remaniement et nous transmet ce qui a toutes les chances d'être la leçon originelle de la branche, καὶ ἔστι μνήμη ἢ οὐ διστάζομεν. La branche *γ*, en revanche, transmet la conjonction εἰ qui sauve la construction. Elle transmet toutefois en plus une répétition de l'adverbe ἐνίοτε, déjà employé avec ἴσμεν en ^a2. Si les éditeurs ont tous été très contents de pouvoir mettre à contribution cet εἰ, cette seconde occurrence de ἐνίοτε a déplu à la plupart d'entre eux, à commencer par BEKKER (1831)⁸⁰, et a ainsi disparu de leurs éditions. Or ce geste n'est pas très sage, à partir du moment où l'on a déjà accepté de se fier à *γ*. L'omission est par ailleurs extrêmement facile, ἐνίοτε étant pris entre la terminaison de διστάζομεν et le ὅτε qui suit. Enfin, on peut faire remarquer, comme le fait BLOCH (2007), p. 233, que ce second ἐνίοτε n'est pas franchement redondant, à partir du moment où l'on prend en compte le fait que les deux propositions, ἐνίot' οὐκ ἴσμεν . . . εἰ κατὰ τὸ ἡισθησθαι συμβαίνει et εἰ ἔστι μνήμη ἢ οὐ διστάζομεν ἐνίοτε sont syntactiquement indépendantes. Le meilleur parti à prendre me semble par conséquent être de conserver ce second ἐνίοτε que transmet *γ*.

Mem. 2, 451^a20–25

οὔτε γὰρ μνήμης ἐστὶν ἀνάληψις ἢ [^a21] ἀνάμνησις οὔτε λῆψις· ὅταν γὰρ τὸ πρῶτον μάθη ἢ πά-^{[a}22]θη, οὔτ' ἀναλαμβάνει μνήμην οὐδεμίαν (οὐδεμία γὰρ προ-^{[a}23]γέγονεν) οὔτ' ἐξ ἀρχῆς λαμβάνει (ὅταν γὰρ ἐγγένηται ἢ ἔξις [^a24] ἢ τὸ πάθος, τότε ἡ μνήμη ἐστίν, ὥστε μετὰ τοῦ πάθους ἐγ-^{[a}25]γινομένου οὐκ ἐγγίνεται).

20 οὔτε β(B^e)γP : οὐδὲ EC^cMi || **21** μάθη β(B^e)EC^cMi Mich^c(20.28) : ἢ μάθη γP || **22** ἀναλαμβάνει α : ἀν λαμβάνει B^e || **23** γὰρ ω] δὲ N edd. pluriq. : om. Mich^c(21.14) | ἐγγένηται β(B^e)EC^cMiξ : γένηται γP Mich^{c&p}(21.14 & 21.16, 19) || **24** ἢ β(B^e)γP : καὶ EC^cMiξ | ἡ μνήμη β(B^e)EC^cMiμP : μνήμη γ Mich^c(21.15)

Le texte de ce passage ne pose pas de problème d'établissement particulier. Il est toutefois nécessaire de revenir sur un point précis, qui concerne la particule γάρ en 451^a23 : les éditeurs ont depuis BEKKER (1831) pris l'habitude de lui substituer la particule δέ, en partie du fait d'erreurs persistantes de collation⁸¹. Celle-ci n'est en fait attestée que dans

80. Il est suivi sur ce point par BIEHL (1898), FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b), entre autres.

81. C'est notamment le cas de BIEHL (1898), de MUGNIER (1953), et de BLOCH (2007), qui, lui, est conscient de retenir une leçon qui ne se trouve que dans *N* et s'en justifie dans ses notes (pp. 233–234). Le problème remonte en fait à l'apparat négatif de BEKKER (1831), qui attribue la leçon δέ à tous les manuscrits qu'il emploie (*E*, *M*, *S*, *U* et *Y*) sauf *L*, ce qui est manifestement faux. BIEHL (1898), sur la

un seul manuscrit, *N*, lequel n'a absolument pas la moindre autorité face au reste de la transmission. Certes, cette leçon demeure admissible à titre de conjecture, une corruption d'une particule étant toujours possible, mais il faut disposer de solides raisons si l'on souhaite malgré tout la maintenir face aux données de la transmission.

Le raisonnement de BLOCH (2007), pp. 233–234, qui est le seul éditeur à défendre cette leçon en ayant conscience de son véritable statut au sein de la transmission, est le suivant. Il affirme que les deux clauses introduites par ὅταν, en 451^a21 et en ^a23, doivent nécessairement être « *structurally parallel* » l'une à l'autre, et que cela entraîne la nécessité de retenir, contre les données de la transmission, la particule δέ issue du seul manuscrit *N*. La première partie cette affirmation signifie, si je comprends bien, que les deux clauses débutant par ὅταν sont complémentaires. Elles désignent, en effet, deux moments différents du temps : l'affection originelle, lorsque l'on fait l'expérience d'un objet sensible ou intelligible « pour la première fois », et la survenue du souvenir portant sur le même objet, qui lui est nécessairement postérieure. La particule δέ permet de mettre en relief le contraste entre ces deux moments distincts. Est-elle vraiment aussi indispensable ? J'en doute, parce qu'un tel contraste ne permet pas aux deux clauses ainsi reliées de mieux remplir leur fonction générale, qui est, comme l'indique la première occurrence de γάρ en ^a21, de justifier la thèse énoncée en ^b20–21 selon laquelle la réminiscence n'est ni la ressaisie ni la saisie de la μνήμη.

Prenons le texte transmis pour point de départ. À partir de 451^a21 et jusqu'en ^a25, il s'agit de défendre la thèse générale selon laquelle la réminiscence n'est, ni la ressaisie, ni la saisie de la μνήμη. Cette thèse présente deux volets, qui font chacun l'objet d'une justification propre. La première phrase débutant par ὅταν γάρ, en ^a21, prend en charge ces deux volets de la thèse principale : οὐτ' ἀναλαμβάνει μνήμην οὐδεμίαν (^a22) répond à οὐτε ... ἀνάληψις (^a20) et οὐτ' ἐξ ἀρχῆς λαμβάνει <μνήμην> (^a23) répond à οὐτε λήψις (^a21). La difficulté du passage, qui n'est nullement amoindrie par le fait d'y introduire de force la particule δέ, consiste à comprendre le lien entre la thèse initiale et la justification qui en est avancée. Pourquoi Aristote se met-il immédiatement à parler de l'expérience originelle de la chose (ὅταν γάρ τὸ πρῶτον μάθηι ἢ πάθηι ^a21–22), alors qu'il paraît clair que le souvenir comme la réminiscence n'ont lieu qu'*a posteriori* ? La raison en est sans doute à chercher du côté de l'arrière-plan platonicien du traité : Aristote est en train d'écarter d'emblée l'idée selon laquelle toute opération d'apprentissage (μάθησις) est à envisager comme une réminiscence (ἀνάμνησις), qui est particulièrement prégnante dans les dialogues de la période médiane de Platon (voir notamment *Ménon*, 80–86, et *Phédon*, 72–77). Conformément à l'évocation d'une origine dialectique de la thèse (ἐν τοῖς ἐπιχειρηματικοῖς λόγοις, 451^a19), Aristote se permet de recourir une équivalence entre apprentissage et réminiscence qui est propre à la position de son adversaire.

base d'une indication de BUSSEMAKER (1854), corrige en partie cette erreur et attribue la leçon γάρ à *E* en plus de *L*. Son apparat est discrètement repris par MUGNIER (1953).

Il y a deux manières de comprendre le fait qu'une seconde phrase semble ensuite débiter par ὅταν γάρ en 451^a23⁸² : soit il s'agit d'une parenthèse, venant justifier un des éléments de la première phrase (tout comme οὐδεμία γάρ προγέγονεν en ^a22–23), soit il s'agit d'une seconde justification de la thèse principale. La seconde option paraît exclue, reste la première. Les deux clauses introduites par ὅταν γάρ se laissent, à partir de là, comprendre selon une séquence argumentative continue où la seconde clause est subordonnée à la première. (1) : La réminiscence n'est (1a) ni la ressaisie d'un souvenir ni (1b) la saisie d'un souvenir. (2), venant justifier (1) : supposons que la réminiscence a lieu lorsque l'on fait l'expérience d'une chose pour la première fois (prémisse issue de la position adverse), (2a) ce n'est pas la ressaisie d'un souvenir, parce que (3) il n'y a pas déjà de souvenir lorsque l'on fait l'expérience d'une chose pour la première fois ; (2b) ce n'est pas non plus la saisie d'un souvenir, au sens où le souvenir se formerait à ce moment précis, parce que (4) le souvenir de *x* ne peut pas se former au moment où l'on fait l'expérience de *x*, mais seulement après. Je lis ainsi les deux clauses οὐδεμία γάρ προγέγονεν en ^a22–23 et ὅταν γάρ ἐγγένηται ἡ ἔξις ... οὐκ ἐγγίνεται en ^a23–25 comme rigoureusement parallèles, en ce qu'elles viennent chacun justifier l'un des deux volets de la thèse principale. Substituer la particule δέ au second γάρ est alors injustifiable, voire nuisible.

Mem. 2, 451^a25–30

ἔτι δ' ὅτε τὸ πρῶτον ἐγγέγονεν ἐν τῷ [^a26] ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ, τὸ μὲν πάθος ἐνυπάρχει ἢδη τῷ πα-^a27]θόντι καὶ ἡ ἐπιστήμη, εἰ δεῖ καλεῖν ἐπιστήμην τὴν ἔξιν ἢ τὸ [^a28] πάθος (οὐδὲν δὲ κωλύει κατὰ συμβεβηκὸς καὶ μνημονεύειν [^a29] ἔνια ὧν ἐπιστάμεθα)· τὸ δὲ μνημονεύειν καθ' αὐτὸ οὐχ ὑπάρ-^a30]ξει πρὶν χρονισθῆναι.

25 ἔτι ω Mich¹(21.27)] ὅτι **E** | ἐγγέγονεν ἐν τῷ β (**B^e**) : ἐγγέγονει ἐν τῷ γ **P** Mich^{1&c}(21.27, 22.4) : ἐγγέγονε τῷ **EC^cMi** edd. | τι ante τῷ aut ante τὸ inseri vult FREUDENTHAL (1869b) p. 405 || **27–28** τὴν ἔξιν ἢ τὸ πάθος ω Mich^c(22.6)] τὸ πάθος ἢ τὴν ἔξιν μ **P** || **28** οὐδὲν **B^e** γ Mich^c(22.17) : οὐθὲν **EC^cMi** η **μP** || **29–30** ὑπάρξει β (**B^e**)**E¹C^cMi** : ὑπάρχει γ **P** Mich^c(22.6) || **30** πρὶν ω Mich^c(22.7)] πλὴν μ **P**

Le début du passage fait difficulté, à trois titres au moins. Il y a d'abord une petite incertitude au niveau du verbe. Il lui manque ensuite un sujet explicite, qu'il faut pouvoir identifier. Le sens de l'expression ἐν ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ n'est, enfin, pas immédiatement clair. Je commence par la question du verbe. Les éditeurs faisaient jusqu'à présent face à deux leçons, à savoir ἐγγέγονει ἐν τῷ ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ, transmise par γ , et ἐγγέγονε τῷ ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ, transmise par l'autre moitié de α , celle de *E* et de la famille de *C^c*. Ils ont, à bon droit, unanimement opté pour la seconde leçon. La différence entre le

82. Voir DENNISTON (1954), pp. 64–65, au sujet d'occurrences successives de la particule γάρ, qui invite à distinguer les cas où les deux clauses sont sur le même plan, auquel cas elles viennent toutes les deux justifier une clause antérieure, et ceux où l'une représente une sorte de parenthèse au sein de l'autre.

plus-que-parfait et le parfait consiste en effet en cela que, si les deux temps expriment un état résultatif, le premier le situe normalement dans le passé et le second dans le présent. Or Aristote entend manifestement parler des conséquences présentes, et non passées, de la formation de cet état au sein du sujet (τὸ μὲν πάθος ἐνυπάρχει ἤδη τῷ παθόντι, ^a26–27). Les données du problème changent un peu lorsque l'on prend en considération la leçon de β , transmise uniquement par B^e . Celle-ci transmet en effet la forme souhaitée par les éditeurs, ἐγγέγονε, mais également la préposition ἐν, qui n'était jusque-là disponible que dans γ . Un raisonnement stématique élémentaire exige que l'on retienne donc ἐν avec β et γ , contre la branche de E et de la famille de C^c , qui l'aura éliminée du fait de sa présence dans le verbe.

La proposition est dépourvue de sujet explicite. C'est la raison pour laquelle FREUDENTHAL (1869b) demande aussitôt que l'on trouve un endroit où insérer au moins l'indéfini τι, ce qui est tout à fait superflu. Il faut lire cette phrase dans la continuité de la précédente, l'emploi suivi de ἐγγίγνεσθαι suffit à faire comprendre qu'il s'agit toujours de la survenue de l'affection dans l'âme. On supplée ainsi sans grande difficulté τὸ πάθος, qui est le sujet évident du début de l'apodose ⁸³. La seule option alternative possible, qui est très minoritaire ⁸⁴, consiste à faire de la mémoire le sujet, en reprenant τότε μνήμη ἐστίν de ^a24 et en anticipant τὸ δὲ μνημονεύειν en ^a29. Elle n'est, à mon avis, sérieusement envisageable que si elle s'accompagne d'une certaine interprétation de la clause ἐν τῷ ἀτόμῳ καὶ ἐσχάτῳ. Celle-ci a en effet été interprétée de deux manières, soit comme renvoyant au temps (« lors de l'instant indivisible et ultime »), soit comme renvoyant à un organe particulier du corps (« dans l'organe indivisible et ultime »). L'interprétation temporelle, qui est celle de Michel d'Éphèse et des scholies éparses dans la tradition, est globalement celle de la majorité des interprètes actuels, même si l'interprétation physiologique, qui est probablement celle du Pseudo-Thémistius (Sophonias, 7.19) compte tout de même depuis longtemps un certain nombre de partisans, et non des moindres ⁸⁵. Cette dernière est requise si l'on veut faire de μνήμη le sujet de la proposition, mais ne nécessite pas par elle-même cette décision.

Le problème vient en fait de l'adjectif ἔσχατος. On voit très bien ce que ἐν τῷ ἀτόμῳ χρόνῳ voudrait dire. C'est une manière assez courante de la part d'Aristote de désigner un instant précis du temps, en l'occurrence celui de la survenue d'une affection, et la tournure

83. On peut aussi reprendre l'intégralité du sujet en ^a23–24, ἡ ἔξις ἢ τὸ πάθος, ou s'inspirer de la circonstancielle parallèle ὅταν γὰρ τὸ πρῶτον μάθῃ ἢ πάθῃ ^a21–22 et de la reconduction immédiate de cette opposition dans la suite de la phrase (τὸ μὲν πάθος . . . ἡ ἐπιστήμη, ^a26–27), pour considérer que le sujet doit être l'alternative de ces deux termes, comme le font certaines traductions (par exemple G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ou LAURENTI (1971), qui supplée « *l'esperienza sensoriale e il sapere* »).

84. Elle se trouve chez G. R. T. ROSS (1906), TRICOT (1951), et STREVELL (2016), p. 112.

85. Par exemple KAMPE (1870), n. 3 p. 92, NEUHAEUSER (1878), pp. 83–84 (il faut évidemment corriger « 453^a25 » en « 451^a25 » dans son texte), G. R. T. ROSS (1906), pp. 261–262 (qui, chose exceptionnelle, va jusqu'à prendre le contre-pied, en tant qu'éditeur, de la note de Beare dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908)), TRICOT (1951), W. D. ROSS (1955b), p. 244, SIWEK (1963), LANZA et VEGETTI (1971) n. 18 *ad loc.*, BARNES (1984), ou KING (2003), pp. 112–113.

ἐν τῷ ἀτόμῳ est régulièrement employée dans *Sens.*, entre autres, en ce sens⁸⁶. Il est en revanche beaucoup plus inhabituel de voir Aristote parler d'un temps « ultime ». Un bon nombre d'interprètes se sont alors rappelés l'expression τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον en *An.* III.2, 426^b16 et 7, 431^a19, désignant un organe de la sensation distingué respectivement de la chair et des organes de la vue et de l'ouïe, qui semble donc désigner à peu près la même chose que l'expression τὸ πρῶτον αἰσθητικόν, c'est-à-dire le cœur comme siège fondamental de la capacité sensitive. On parvient ainsi à donner un sens qui semble relativement bien attesté à l'expression ἐν τῷ ἀτόμῳ καὶ ἔσχάτῳ, mais celui-ci s'articule assez mal, me semble-t-il, avec le contexte. Il ne serait pas pertinent pour Aristote, qui est simplement en train de réaffirmer que la mémoire n'intervient qu'avec le temps, de localiser l'affection en général de manière aussi précise, à moins de supposer qu'il considère par là le décalage temporel entre la réception de l'affection au niveau de l'organe sensitif externe et sa transmission à l'organe cardiaque, ce qui serait pour le moins problématique. En outre, cette interprétation ne tient pas suffisamment compte du fait qu'Aristote semble tout de même assez ouvert à ce moment aux aspects intellectuels de la mémoire. Il serait délicat de sa part d'insister aussi lourdement sur le rôle du siège de la sensation, étant donné la complexité de la question de la mémoire des intelligibles dont il a traité plus tôt. L'interprétation temporelle échappe à toutes ces difficultés et me semble parfaitement satisfaisante par elle-même. Il suffit de reconnaître à l'adjectif ἔσχατος sa signification rigoureuse : ἐν τῷ ἀτόμῳ καὶ ἔσχάτῳ désigne en ce cas le tout dernier instant d'un processus affectif, juste avant que celui-ci ne prenne fin, quelque chose donc comme sa borne temporelle⁸⁷. Le parfait ἐγγέγονε prend alors tout son sens. À cet instant, en effet, l'affection peut légitimement être tenue pour achevée, puisqu'elle a eu lieu dans l'intégralité de son extension temporelle. L'expérience que la mémoire aura à rappeler est entièrement achevée, elle n'y a plus de partie temporelle restante. En revanche, aucun temps ne s'est écoulé depuis sa survenue, si bien qu'il ne peut pas en avoir de souvenir, mais seulement une persistance, faute d'une distance temporelle qui la rendrait antérieure.

Mem. 2, 451^a31–451^b6

ἔτι δὲ φανερόν [ᵇ1] ὅτι μνημονεύειν ἐστὶ μὴ νῦν ἀναμνησθέντα, ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς [ᵇ2] αἰσθόμενον ἢ παθόντα· ἀλλ' ὅταν ἀναλαμβάνῃ ἢν πρότερον [ᵇ3] εἶχεν ἐπιστήμην ἢ αἴσθησιν ἢ οὐ ποτε τὴν ἔξιν ἐλέγομεν [ᵇ4] μνήμην, τοῦτ' ἐστὶ καὶ τότε ἀναμνησθεσθαι ἔστιν οὐ τῶν εἰ- [ᵇ5]ρημένων τι, τὸ δὲ μνημονεύειν συμβαίνει καὶ ἡ μνήμη ἀκο- [ᵇ6]λουθεῖ.

^a31–^b1 ἔτι ... ἀναμνησθέντα] μνημνησθεντα sic **B**^e || **31** ἔτι δὲ **γP** Mich^c(23.19) :

86. Cf. 447^a14, 448^a3, ^b19, 21, 449^a3.

87. Beare rappelle à cette occasion judicieusement la définition de l'adverbe ἤδη en *Phys.* IV.13 comme désignant le moment du temps futur qui jouxte le moment présent (τὸ δ' ἤδη τὸ ἐγγύς ἐστὶ τοῦ παρόντος νῦν ἀτόμου μέρος τοῦ μέλλοντος χρόνου, 222^b7–8).

ἔτι **EC^cMiη** || 1 ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς **β(B^e)EC^cMi** : ἐξ ἀρχῆς **γP** Mich^{l&p}(22.21, 29) || 2 αἰσθόμενον **β(B^e)γ** Mich^{l&p}(22.21, 22.29) : αἰσθανόμενον **EC^cMiH^aμP** Mich^l(22.21 CRP) | ἦ ω] μῆ **E** | παθόντα **ω** Mich^{l&p}(22.21, 29) : μαθόντα **η** : μαθόντα τί **C^cMi**(π ins. sl.) : post παθόντα lacunam esse susp. FREUDENTHAL (1869b) p. 406 | ἀναλαμβάνη **α** Mich^c(23.16) : ἀναλαμβάνει **β(B^eP)** : ἀναλάβη **C^cMi** Mich^p(23.10–11) || 4 μνήμην, τοῦτ' ἐστὶ **Pγ** Mich^p(23.11) : μνήμην τοῦ τε ἔστιν sic **B^e** : εἶναι μνήμην, τοῦτ' ἐστὶ **C^cMi** : μνήμην τούτων μὲν **E** : *memoriam ... hoc est* Iac Guil | τότε ἀναμιμνήσκεσθαί **β(B^e)** : τότε ἀναμιμνήσκεσθαι **γPC^cMi** Mich^c(23.12) : τότε τὸ ἀναμιμνήσκεσθαί **E** : τοῦτο ἀναμιμνήσκεσθαι **S** : *tunc reminisci* Iac Guil | ἔστιν οὖ **β**, unde ἔστιν οὖ **B^eΓ2**(*est non* Guil) : ἔστι **EC^cMi** : om. **γP** Mich^c(23.12) || 5 τὸ ω] τῶ **mO^bF^r**(in marg.) Mich^c(23.22) et coni. W. D. ROSS (1955b) p. 245 || 5–6 ἡ μνήμη ἀκολουθεῖ **β(B^e)EC^cMi** : μνήμη ἀκολουθεῖ **ε** : μνήμη ἀκολουθεῖν **XN** : μνήμην ἀκολουθεῖν **ν** Mich^c(23.23) : ἡ μνήμη ἀκολουθεῖν **iP** : μνήμην ἀκολουθεῖ **v**

La construction et le sens du passage sont difficiles, ce dont témoignent les divergences nombreuses au sein de la transmission, bien que le texte soit dans son ensemble à peu près stable. La répétition des ἀλλά en 451^b1–2 est relativement choquante, si bien que **γ** a supprimé le premier, tandis que FREUDENTHAL (1869b) soupçonne une lacune avant le second. Je ne pense pas qu'il y ait là de quoi s'alarmer : le premier est simplement adversatif, le second sert avant tout à introduire un nouveau volet de l'argument.

Les difficultés sérieuses se situent au niveau de l'apodose en deux parties en 451^b4–6, dont la première concerne la réminiscence et la seconde la mémoire, laquelle a posé problème à ses lecteurs anciens et modernes⁸⁸. La phrase est cependant importante, parce qu'il s'agit de la première caractérisation positive de la réminiscence au sein du traité. Il y a réminiscence lorsque l'on retrouve un savoir ou une sensation antérieurs dont la possession équivaut au souvenir. Il ne s'agit pas encore d'une définition, et cette caractérisation est insuffisante au moins en ce qu'elle ne permet pas de distinguer la réminiscence du fait de réapprendre une seconde fois quelque chose que l'on a oublié, sans se rendre compte que cela a déjà été appris, comme Aristote va l'expliquer tout de suite (451^b7–10). Cette caractérisation lie toutefois aussitôt la mémoire à la réminiscence sans les confondre, au moyen d'une clause qui s'est corrompue de toutes les manières possibles dans **γ**. Il est important de parvenir à comprendre en quoi consiste ce lien, en particulier pourquoi il ne menace pas la distinction de la mémoire et de la réminiscence introduite dès le tout début du traité (οὐ γὰρ οἱ αὐτοὶ εἰσι μνημονικοί τε καὶ ἀναμνηστικοί, 449^b6), ni ne contredit la thèse selon laquelle la réminiscence n'est ni la saisie ni la ressaisie d'un souvenir (451^a20–31).

Toutes ces questions sont controversées, je me contenterai ici des remarques suivantes. Quelle que soit la manière dont elles se distinguent, la mémoire et la réminiscence ont les mêmes objets (bien que la négation transmise par **β** en 450^b4 puisse paraître dire

88. Voir par exemple ANNAS (1992), p. 300 : « Aristotle says a puzzling thing at 451b4–6 ... this remark has no very obvious point in context ».

l'inverse), puisque celle-ci est caractérisée comme une ressaisie de ce dont la possession constitue le souvenir (ὅταν ἀναλαμβάνημι . . . οὐ ποτε τὴν ἔξιν ἐλέγομεν μνήμην). Ce que la réminiscence retrouve est ce dont le souvenir est la possession. Au cours du second chapitre de *Mem.*, Aristote entend ainsi la distinguer à la fois du souvenir et du ré-apprentissage. Ce que l'on retrouve par le moyen de la réminiscence n'est pas le souvenir, mais l'objet du souvenir, la chose dont l'on se souvient. En ce sens, il s'agit bien d'une ressaisie (ἀνάληψις), mais pas, à proprement parler, d'une ressaisie d'un souvenir. En outre, la réminiscence est une sorte de recherche (453^a12), elle implique un point de départ et des étapes qui sont parcourues selon un processus spécifique. En cela, elle se distingue du fait d'apprendre une seconde fois la même chose, qui lui, a lieu indépendamment de l'état produit par le premier apprentissage de la chose. Le passage a toutefois pour seule fonction d'avancer un argument distinguant la réminiscence du souvenir, de manière à faire obstacle à la thèse qui ferait de l'une la saisie ou la ressaisie de l'autre. Le début de l'argument (451^a32–^b2) fait valoir que la réminiscence n'est pas du tout une condition de souvenir : on peut se souvenir directement de ce dont on a fait l'expérience, sans en passer par la réminiscence. Cela suffit à distinguer les deux, mais cela ne suffit pas à écarter la possibilité que la réminiscence soit une ressaisie d'un souvenir perdu. Après tout, il semble bien que l'on puisse se ressouvenir de quelque chose grâce à une réminiscence dans certains cas. Le second volet de l'argument, qui commence en 451^b2 (ἀλλ' ὅταν . . .), vient expliquer en quoi consiste ce lien présumé entre réminiscence et souvenir. La distinction porte, cette fois, sur l'objet : ce que l'on retrouve par le moyen de la réminiscence n'est pas un souvenir, mais ce qui est possédé dans le souvenir. C'est pourquoi lorsque l'objet est, suite à une réminiscence réussie, à nouveau en notre possession, il réintègre le champ de la mémoire. La réminiscence conduit au souvenir, elle ne porte pas sur un souvenir, mais sur son objet.

Voilà donc pour le sens général que l'on est en droit, à mon avis, d'attendre de la protase en 451^b4 : Aristote doit dire, approximativement, que c'est en une ressaisie de l'affection que consiste la réminiscence et que, une fois celle-ci entrée à nouveau en notre possession, elle fait l'objet d'un souvenir, lorsqu'elle est envisagée de la manière appropriée, selon la définition rigoureuse donnée en 450^a15 (φαντάσματος, ὡς εἰκόνοσ οὐ φάντασμα, ἔξις). On obtient fort heureusement à peu près le sens attendu dans tous les manuscrits, mais le détail du texte est loin d'être clair. La construction de la première partie de l'apodose s'avère assez redoutable, à partir du moment où l'on prêt un peu attention à ce qui se passe au sein de la transmission. Il y a deux leçons transmises au sein de la branche α , celle de γ , τοῦτ' ἐστὶ καὶ τότε ἀναμνησθεσθαι τῶν εἰρημένων τι, et celle de E , τούτων καὶ τότε τὸ ἀναμνησθεσθαί ἐστι τῶν εἰρημένων τι. Les éditeurs, depuis BEKKER (1831), se sont généralement rendu la vie facile en les combinant de manière à n'avoir qu'un seul ἐστὶ, doté d'un sujet évident du fait de l'article défini, τὸ ἀναμνησθεσθαι. Ils font ainsi imprimer dans la plupart des cas le texte suivant : τοῦτ' ἐστὶ καὶ τότε τὸ ἀναμνησθεσθαι τῶν εἰρημένων τι (« c'est alors en cela que consiste le fait de se remémorer l'une des choses

dites »).

Une recomposition aussi artificielle n'est déjà pas très prudente par elle-même, elle est désormais complètement invalidée par la prise en compte de la leçon de **β** , connue surtout par le manuscrit *B^e*, lequel transmet bien deux fois le verbe et ne donne par l'article avant ἀναμυμνήσκεισθαι : τοῦ τέ (ce qui est vraisemblablement une erreur pour τοῦτο) ἔστι καὶ τότε ἀναμυμνήσκεισθαί ἔστι οὐ τῶν εἰρημένων τι. C'est à partir d'elle que l'on peut rendre compte du fait, autrement mystérieux, que les deux leçons transmises au sein de **α** ne donnent pas le verbe au même endroit : le copiste de **γ** s'est commodément débarrassé du second ἔστι, tandis que *E* a choisi d'éliminer le premier et s'est rendu la tâche encore plus aisée en rajoutant l'article défini, en s'inspirant probablement de τὸ δὲ μνημονεύειν (451^b5) – ce sont là deux solutions de facilité. Le copiste de *E* a, de surcroît, transformé le premier démonstratif en un génitif, τούτων, de manière, semble-t-il, à préparer les derniers mots de clause, τῶν εἰρημένων τι, et lui a adjoint la particule μὲν pour répondre au δέ qui suit. De manière complètement imprévue, on trouve aussi dans **β** une négation avant τῶν εἰρημένων τι, qui bouleverse complètement le sens. Il faut donc impérativement repartir de la leçon de **β** parce que tout indique que c'est celle de l'archétype, avec les deux ἔστι et sans l'article défini, et s'interroger au sujet de la présence possible de la négation. Le problème est alors de réussir à former deux propositions complètes, chacune avec un verbe conjugué, en 451^b4–5. La branche **γ** et la famille de *C^c* transmettent le démonstratif τοῦτο, *B^e* transmet une forme manifestement corrompue mais très proche, tandis que la leçon de *E* résulte manifestement d'une conjecture de copiste.

La présence de la négation avant τῶν εἰρημένων (451^b4), attestée dans **β** grâce à *B^e* et à la traduction de Guillaume de Moerbeke, est catastrophique du point de vue du sens. Si on interprète cela de la même manière que la leçon de **α** , les mots τῶν εἰρημένων renvoient à l'objet de la protase, le savoir ou la sensation que l'on a eus antérieurement (ἐπιστήμην ἢ αἴσθησιν, 451^b3), et la leçon de **β** est absurde, car c'est bien cela même que l'on retrouve par la réminiscence. Thomas d'Aquin, qui lit dans son commentaire à *Mem.* cette négation dans la traduction de Guillaume de Moerbeke, semble avoir éprouvé une gêne du même ordre : il supplée pêle-mêle toutes les références possibles en évoquant non seulement la sensation et la science, mais aussi la φαντασία et la mémoire (« *non autem ita quod reminiscencia sit aliquid eorum que dicta sunt, scilicet uel sensus uel memoria uel fantasia uel sciencia* », c. IV, ll. 117–119, p. 118 GAUTHIER (1985)). Avec la négation, je ne vois qu'une seule manière de donner à un tel texte un sens acceptable, qui est de comprendre τῶν εἰρημένων comme renvoyant non pas à la sensation ou au savoir que l'on a eus par le passé, mais, bien plus haut, aux deux caractérisations de la réminiscence qu'Aristote est en train de refuser depuis de début du chapitre (451^a20–21) : elle n'est ni ἀνάληψις ni λήψις à l'égard de la mémoire. L'expression τι τῶν εἰρημένων désigne alors, non plus le complément d'objet direct à l'accusatif du verbe ἀναμυμνήσκεισθαι, mais les prédicats possibles au nominatif pour cet infinitif comme sujet de la copule, ἔστιν οὐ τῶν

εἰρημένων τι forme en ce cas une proposition complète, « la réminiscence n'est pas l'une des choses que l'on a dites⁸⁹ ».

C'est là la seule manière que je vois d'obtenir une proposition pour chaque ἐστὶ : τοῦτ' ἐστὶ καὶ τότε ἀναμνησθεσθαι, « c'est à ce moment que la réminiscence est possible », d'une part, et ἔστιν οὐ τῶν εἰρημένων τι, d'autre part. L'absence de liaison syntactique entre ces deux propositions rend une telle construction extrêmement difficile. Il convient alors d'envisager une solution différente, qui consiste tout simplement à corriger ἔστιν οὐ, transmis par *B^e* et lu par Guillaume, en ἔστιν οὐ, une telle tournure se construisant de manière adverbiale (« en certains lieux », « dans certains cas »), ce qui résout entièrement la difficulté de syntaxe entraînée par la présence de deux ἐστὶ dans l'archétype⁹⁰. Cela s'intègre parfaitement à la suite immédiate du texte, où Aristote va signaler qu'il n'est pas vrai, à proprement parler, de dire que la réminiscence consiste à recouvrer une expérience ou un savoir passés, parce qu'il faut encore la distinguer du fait d'apprendre deux fois la même chose (451^b6–8). En lisant l'expression ἔστιν οὐ, on rencontre ainsi cette précaution dès le premier volet de l'apodose en 451^b4, ce qui contribue à la cohérence du passage dans son ensemble. Comme de surcroît c'est seulement à partir de cette leçon que l'on peut rendre compte de celles issues du *deperditus* *α*, il convient de l'adopter : la forme οὐ aura été mal comprise, du côté de *α* comme de celui *β*, comme la négation οὐ, et, à la différence de ce qui s'est passé chez *β*, cette négation absurde aura ensuite été supprimée du texte de l'hyparchétype *α*, aboutissant à un texte bancal avec deux ἐστὶ.

Le second volet de l'apodose s'est considérablement corrompu dans *γ*⁹¹. Cependant, les manuscrits *E* et *B^e* sont en parfait accord, et transmettent d'une même voix τὸ δὲ μνημονεύειν συμβαίνει καὶ ἡ μνήμη ἀκολουθεῖ, avec deux fois l'indicatif et l'article devant μνήμη. C'est par conséquent cette leçon qui a toutes les chances d'être celle de l'archétype. On peut alors reconstruire ce qui s'est passé au sein des manuscrits *γ* : l'article devant μνήμη d'abord a été perdu, puis, sous l'influence de συμβαίνει, ἀκολουθεῖ s'est corrompu en un infinitif, ce qui a conduit les copistes les plus rigoureux à transformer μνήμη en un accusatif. L'éditeur peut tranquillement écarter toutes ces variations. La conjecture associée à l'époque moderne au nom de W. D. ROSS (1955b), mais qui est, en réalité,

89. La position de la négation s'explique alors par un contraste implicite (*cf.* Kühner-Gerth II.2, §178.1 An. 2, p. 180), on suppléera mentalement quelque chose comme ἀλλὰ ἕτερόν τι.

90. Cette expression exacte n'est, à ma connaissance, pas attestée dans le *corpus*, mais il faut évidemment comprendre οὐ comme équivalent à ὅπου, et l'expression ἔστιν ὅπου y est bien attestée (ἐστὶ δ' ὅπου συμφέρουσιν αἱ αὐτὰ καὶ ὅπου διαφέρουσαι, *Pol.* IV.15, 1299^b28–29), ainsi que ἔστιν ὡς, y compris quelques lignes plus bas (451^b7; voir aussi BONITZ (1870), *s. v.* εἶναι, 220^b9–13). L'expression ἔστιν ὅπη se rencontre de la même manière au beau milieu d'une phrase chez Platon : τὸ γὰρ λευκὸν τῷ μέλανι ἔστιν ὅπη προσείκεν, « le blanc ressemble, d'une certaine manière, au noir » (*Protagoras*, 331^d). Au sujet de ces tournures où ἔστιν est ainsi associé à une conjonction, voir Kühner-Gerth II.2, §554 An. 9, p. 405.

91. Ainsi que dans la traduction de Guillaume de Moerbeke, dont les différentes révisions semblent épuiser à peu près toutes les variantes attestées, au point que Thomas d'Aquin finisse par être contraint d'examiner les leçons concurrentes (*In Mem.* IV, l. 123). BLOCH (2007) finit même par mettre ce passage entre deux *crucis desperationis*.

présente dès les éditions renaissantes et certaines grandes éditions tardives byzantines, laquelle consiste à transformer le premier article défini, devant *μνημονεύειν*, en un datif, de manière à éviter la redondance de *τὸ μνημονεύειν* à *ἡ μνήμη*, est parfaitement inutile. L'enchaînement peut paraître répétitif, mais Aristote n'en est pas à une lourdeur de ce genre près. Il semble même se plaisir à associer constamment le substantif *μνήμη* au verbe *μνημονεύειν* dans tous les passages programmatiques du traité⁹², la séquence rappelle ici la priorité de l'activité sur l'état.

La leçon de l'archétype, celle préservée dans *B^e* et *E*, est donc parfaitement recevable du point de vue de la grammaire. Son sens, en revanche, pose problème. Il vient d'être dit que, quand l'on accomplit une réminiscence, on ressaisit (*ἀναλαμβάνειν*) l'affection originelle à laquelle nous n'avions plus accès directement. La question est alors de savoir quel est le rapport entre cela et l'activité de la mémoire. À première vue, le texte a l'air de dire que, quand l'on a remis la main sur une sensation ou un savoir que l'on avait par le passé, il se produit deux choses : une réminiscence (ou plutôt une réminiscence sous certaines conditions, selon la reconstruction de l'archétype proposée ci-dessus) et, en guise de conséquence de celle-ci, un souvenir. Or Aristote ne dit nulle part ailleurs que la réminiscence a nécessairement pour conséquence le souvenir⁹³, et l'on pourrait évoquer la possibilité, déjà introduite par Aristote (451^a2–5), de posséder l'affection sans être conscient de son caractère passé. On pourrait donc se demander si cette clause est compatible avec l'ensemble du traité. Il y a deux manières de répondre à cela. (1) La première est de nier qu'il faille interpréter cette clause, en lien avec ce qui précède, comme signifiant que toute réminiscence aboutit nécessairement à un souvenir⁹⁴. Le point central du passage est, encore une fois, que la réminiscence n'a pas pour objet un souvenir. Ce qu'elle retrouve peut devenir l'objet d'un souvenir, mais cela a lieu dans un second temps de manière dérivative par rapport à la réminiscence. Le texte ne dit pas que la réminiscence donne nécessairement lieu à un souvenir, il place juste la mémoire en position secondaire. (2) La seconde est de nier que la thèse selon laquelle la réminiscence aurait un souvenir pour conséquence soit si problématique. Le cas où un souvenir ressurgit en nous sans qu'il soit identifié comme souvenir est, en effet, fondamentalement différent de ce qui se passe lors d'une réminiscence. Ce que l'on retrouve par ce moyen a un statut particulier, puisque c'est quelque chose qui a fait l'objet d'une recherche à partir d'un point de départ en nous (451^b29–31). Certes, Aristote a l'air de vouloir prendre en compte les situations où le processus d'association a lieu indépendamment d'une quelconque initiative de notre

92. Voir aussi LORENZ (2006), p. 163 n. 41, qui cite à cet égard 449^b4 (*περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν*), 451^a14–15 (*τί μὲν οὖν ἐστὶ μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν*), et 453^b8–9 (*περὶ μὲν οὖν μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν*), *contra* BLOCH (2007), p. 234, qui accuse les mots *καὶ μνήμη ἀκολουθεῖ* d'être une glose inauthentique de *τὸ μνημονεύειν συμβαίνει*.

93. D'où la sentence émise par BLOCH (*ibid.*), p. 234 : « *the claim that memory follows upon recollection is not strictly speaking true on the Aristotelian theory* ».

94. C'est la position de PARSONS (2016), p. 133 n. 87, qui traduit ainsi : « *whereas remembering and a memory are together and follow* ».

part (451^b22–24), mais son cas paradigmatique semble tout de même être celui d’une recherche délibérée. Dans ce cas, sans vouloir reconduire le paradoxe du *Ménon*, il paraît assez raisonnable de dire que l’on se met en quête grâce à la réminiscence de quelque chose que l’on sait déjà avoir perçu ou appris (on se souvient, par exemple, d’avoir vu plus jeune un tableau dans un musée, et on cherche ce à quoi il ressemble). Autrement dit, dans les cas de réminiscence délibérés au moins, la conscience d’avoir déjà fait l’expérience de la chose par le passé est l’une des conditions initiales de l’entreprise. Or c’est cela qui différencie la simple possession du passé de celle qui est constitutive du souvenir. Si, donc, elle est donnée d’emblée dans la réminiscence, alors il est légitime d’affirmer que dans la plupart des cas celle-ci aura un souvenir pour conséquence (je retrouve le tableau dans ma mémoire, et ainsi je m’en souviens). La dernière clause de l’apodose me paraît donc tout à fait acceptable en l’état.

Mem. 2, 451^b10–14

συμβαίνουσι δ’ αἰ ἀναμνή-^[^b11]σεις ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε μετὰ τήνδε· εἰ ^[^b12] μὲν γὰρ ἐξ ἀνάγκης, δῆλον ὡς ὅταν ἐκείνην κινήθῃ, τήνδε κινή-^[^b13]σεται· εἰ δὲ μὴ ἐξ ἀνάγκης, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ^[^b14] κινήθῃσεται.

11 ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε **δ** Mich¹(24.13–14) : ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε **β**(**B^eΠΓ2**(*quoniam aptus natus est hic motus iam* Guil)) : ἐπειδὴ πέφυκεν ἧδε ἡ κίνησις **C^cMiε** (*quoniam aptus natus est hic motus* Iac) : ἧδε γενέσθαι **E** : ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε γενέσθαι **Z^a** : ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε γίνεσθαι **v** || **12** μὲν γὰρ **β**(**B^e**)**ιP** (*quidem enim* Guil) : μὲν **a** Mich^P(25.1) (*quidem* Iac) | ἐκείνην κινήθῃ **β**(**B^eP**)**γ** Mich^P(25.6), def. BEARE (1899) p. 457 : ἐκείνη κινήθῃ **EC^cMiNμ** : κινήθῃ ἐκείνη **H^a** : ἐκείνη βοηθῃ **L** : *moveatur illo* Iac Guil | τήνδε **β**(**B^eP**)**γ** Mich^P(25.8) (*hoc* Guil) : τήνδε τὴν κίνησιν **EC^cMi** (*hunc motum* Iac) || **12–13** κινήσεται **β**(**B^eP**) : κινήθῃσεται **a** Mich^P(25.8) (*movebitur* Iac Guil) || **13** μὴ ἐξ ἀνάγκης **β**(**B^eP**) : μὴ ἐξ ἀνάγκης ἀλλ’ ἔθει **a** Mich^P(25.11–12)

En 451^b11, la plupart des éditeurs avaient jusqu’à présent en face d’eux principalement deux leçons, ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε (ou ἧδε ἡ κίνησις, selon les manuscrits), transmise par la grande majorité des témoins, et ἧδε γενέσθαι, la leçon du seul manuscrit *E*. La seconde est clairement incomplète, mais la présence de l’infinitif a frappé les esprits, de sorte que la majorité des éditeurs a tenté de combiner les deux leçons, ce qui les a conduit à retrouver, la plupart du temps à leur insu, la leçon qui est attestée dans le manuscrit *Z^a*, dont le copiste a clairement croisé les deux mêmes sources. La prise en compte de la branche **β** vient montrer qu’il ne faut aucunement se fier à *E* dans ce cas, et que l’on doit au contraire maintenir la leçon sans le verbe, comme l’a déjà fait FÖRSTER (1942). Il est probable que l’insertion artificielle du verbe dans *E* ait perturbé la transmission du début de la proposition. Son témoignage s’accorde néanmoins avec celui de **β** et de la moitié

de γ sur le fait que ῥδε doit être placé après le nom. Ce mot s'est légèrement corrompu dans β , et le résultat n'est pas totalement dépourvu de sens si l'on comprend ῥδη comme signifiant « immédiatement ».

La particule γάρ en 451^b12, qui remonte à β et s'est déjà diffusée dans quelques sous-familles de γ , alors qu'elle est absente de α , me semble tout à fait bienvenue. Aristote est en train de présenter les modalités de la relation de consécution entre mouvements qu'il vient d'introduire au titre de condition indispensable aux réminiscences. L'apodose qui suit, δῆλον ὡς ὅταν ἐκείνην κινήσῃ, τήνδε κινήσεται, (^b12–13) est très compacte et sa transmission n'en a pas été facilitée. Il faut lire d'abord lire l'accusatif ἐκείνην avec κινήσῃ, dont l'autorité est bien supérieure et qui est grammaticalement requis, contrairement au choix des premiers éditeurs modernes, qui ont retenu le nominatif ἐκείνη de *E*. L'expression ταύτην τὴν κίνησιν κινεῖσθαι (« être mû de ce mouvement ») est en effet irréprochable, comme l'a rappelé BEARE (1899), p. 457⁹⁵. Il ne faut pas non plus se fier à la branche de *E* ensuite, qui supplée inutilement τὴν κίνησιν après τήνδε. Il y a, après cela, une vraie question pour l'éditeur, en ce que α transmet le passif κινήσεται, ce que l'on retrouve dans toutes les éditions, tandis que β transmet le moyen κινήσεται. Cette dernière forme est incontestablement rendue plus difficile par le κινήσῃ qui précède et le κινήσεται qui suit. En réalité, le futur moyen peut parfaitement, en particulier en dialecte attique, revêtir le sens du passif⁹⁶. C'est régulièrement le cas pour le verbe κινεῖν chez Aristote, comme cela a déjà été remarqué depuis longtemps⁹⁷. La raison est à chercher du côté d'une indistinction originelle du moyen et du passif derrière les formes aoristes et futures dans les textes archaïques et classiques⁹⁸ : les formes κινήσῃ, κινήσεται et κινήσεται peuvent toutes avoir une signification moyenne ou passive. Il paraît clair dans ce contexte que c'est la signification moyenne qui est à privilégier (le sujet de la remémoration est porté de mouvement en mouvement de sa propre initiative et ne fait pas que subir le processus). La correction en κινήσεται dans α est très probablement le fait d'un copiste ignorant cet usage, à une époque où la distinction a été hermétiquement établie⁹⁹, et qui aura en conséquence décrété que, puisque κινήσεται en 451^b14 est à ses yeux indubitablement passif, un tel κινήσεται juste au-dessus était irrecevable. La supériorité de la leçon de β paraît sur ce point éclatante.

95. L'accusatif s'emploie pour apporter des compléments de ce type, précisant l'action exprimée par un verbe intransitif ou passif : Kühner-Gerth II.1, §410.b.2.a, pp. 304–305 (en particulier lorsqu'il est fait emploi d'un nom commun formé sur la même racine que le verbe : μάχην μάχεσθαι), et BORNEMANN et RISCH (2009), §205, p. 213 (οἱ στρατηγοὶ ἀπετυμήθησαν τὰς κεφαλὰς = « ils furent décapités »).

96. Voir Kühner-Gerth II.1, §113.4, pp. 114–116.

97. Cf. BONITZ (1870), s. v. κινεῖν, 491^a22–32, « *tempus futurum passivae significationis et κινήσεται et κινήσεται exhibetur* ».

98. Voir Kühner-Gerth II.1, §374.4 An. 1, pp. 104–105, et BORNEMANN et RISCH (2009), §116, pp. 121–122 : « κινέω *bewege*; κινέομαι *bewege mich, dazu Aorist ἐκινήθην bewegte mich, Futur κινήσομαι und κινήσομαι* ».

99. Voir *Mot. An.* 9, 702^b30 pour une occurrence du même phénomène : κινήσεσθαι, avec un sens passif, se corrompt en κινεῖσθαι dans un petit nombre de manuscrits, suivis par la plupart des éditeurs des XIX^e et XX^e siècles.

Le pendant de cette clause en 451^b13 est également affecté d'une difficulté textuelle qui n'est pas de moindre importance. On ne lit en effet pas dans β la précision ἀλλ' ἔθει qui vient développer l'expression μὴ ἐξ ἀνάγκης dans α . Au vu du fait que β semble avoir préservé le meilleur texte quelques mots auparavant, l'éditeur ne peut pas ne pas se demander si les mots ἀλλ' ἔθει ne pourraient pas relever d'une glose qui se serait frayé un chemin jusqu'au texte dans α . C'est ce que soupçonne déjà BLOCH (2007), p. 235, sur la seule base de leur absence du manuscrit *P*. Il suggère même qu'ils pourraient être inspirés par l'occurrence du même terme, ἔθει, en 451^b28 – il faudrait sûrement mentionner aussi ἐθισθῆναι en ^b14. Il est très difficile de se prononcer avec certitude à ce sujet. La phrase est très sèche sans cette précision, mais c'est peut-être ce qui a poussé un copiste à la rajouter. L'opposition entre nécessité et coutume n'est pas aussi canonique que celle entre φύσις et νόμος, mais elle est suffisamment courante pour être à la portée d'un copiste intelligent, qui plus est lorsque le terme ἔθος apparaît explicitement dans la suite du texte. L'opposition directe entre ἐξ ἀνάγκης et ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ est en revanche bien plus technique et rigoureuse, en ce que la seconde expression est un quasi-opérateur modal chez Aristote.

Revenons cependant sur la suite du texte, où le terme ἔθος apparaît à trois reprises, en 451^b28, en 452^a28 et en 452^b2¹⁰⁰. Il est remarquable que l'on ne retrouve jamais le contraste introduit par la leçon de α , qui pivote autour de l'opérateur ἐξ ἀνάγκης. Aristote s'exprime en 451^b28 comme si toutes les relations de consécution entre mouvements que présuppose la réminiscence relevaient de la coutume (τῶι γὰρ ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις ἀλλήλαις, ἧδε μετὰ τήνδε, où l'on remarquera cette même formule brachylogique de la consécution). En revanche, il y a bien un contraste, non pas directement avec la nécessité, mais avec la nature (φύσις), en 452^a28 (ὥσπερ γὰρ φύσις ἧδη τὸ ἔθος) et en 452^b2 (ὥσπερ ἐν τῆι φύσει ..., ἔτι μᾶλλον ἐν τοῖς δι' ἔθος, οἷς ἡ φύσις γε μὴ ὁμοίως ὑπάρχει). Aristote y fait valoir, par deux analogies, que la régularité de la consécution produite par la coutume n'est qu'à peine moindre que celle d'un phénomène naturel, puis, inversement, que les irrégularités que l'on peut constater dans les consécutions coutumières sont aussi inévitables dans le domaine naturel. Sa préoccupation majeure est donc de mettre sur le même plan la nature et la coutume, du point de vue des consécutions produites : une réminiscence n'a pas vraiment moins de chances de réussir pour cela seulement qu'elle se fonde sur quelque chose de coutumier. On remarquera qu'aucun de ces passages n'oppose deux sortes de consécutions, naturelles et coutumières, mais que, comme dans le passage précédent, Aristote raisonne avec le présupposé tacite que toutes les consécutions relèvent de la coutume.

Je ne suis pas donc certain que le texte en 451^b13 puisse supporter une opposition entre la coutume, associée à ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, et, implicitement, la nature, associée à ἐξ ἀνάγκης. La clause ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε μετὰ τήνδε (noter : πέφυκεν), à prendre

100. Il faut ignorer la conjecture συνηθεῖαι en 452^a30 et lire ἐνεργεῖαι, cf. *infra*.

le texte au pied de la lettre, s'applique en effet aussi bien aux consécutives nécessaires qu'à celles qui ne le sont pas. On a donc l'impression qu'Aristote se permet de parler de nature dans les deux cas, ce qu'il va à nouveau se permettre par la suite (τὸ δὲ πολλάκις φύσιν ποιᾷ, 452^a30), par hyperbole. En outre, je ne crois pas qu'il soit tout à fait juste d'associer ἔθος à l'opérateur ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, d'une part, et d'opposer ce couple à celui formé par une hypothétique association de φύσις à ἐξ ἀνάγκης. C'est en effet un leitmotiv chez Aristote qu'un phénomène naturel ne se produit pas nécessairement en tout lieu et en tout temps, mais qu'il y a comme une marge d'erreur au sein de la nature – et cela va être rappelé explicitement en 452^b1–2 (ἐν τῇ φύσει γίγνεται καὶ παρὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τύχης). L'opérateur ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ est ainsi indispensable pour exprimer les régularités naturelles, y compris celles en jeu dans les réminiscences. et il serait gênant qu'il soit ici laissé entre les mains de la coutume. Dans la mesure où l'inclusion de la précision ἀλλ' ἔθει a pour effet d'instaurer prématurément une opposition entre φύσις et ἔθος qui se retrouve dans la suite du texte, mais qui s'intègre assez mal au fin grain du passage, je préfère donc la mettre de côté et placer ici mes jetons d'éditeur du côté de β.

Mem. 2, 451^b14–16

συμβαίνει δ' ἐνίους ἅπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ [15] ἐτέρους πολλάκις κινουμένους·
διὸ ἔνια ἅπαξ ἰδόντες μᾶλλον [16] μνημονεύομεν ἢ ἕτερα πολλάκις.

14 ἐνίους ω Mich^c(25.23) | ἐνία U¹(γρ. in marg.) : ἐνίας conit. FREUDENTHAL (1869b)
pp. 407–409 | μᾶλλον β(B^e) γP Mich^c(25.23) : θᾶπτον E¹C^cMi || 15 ἐτέρους
β(B^e) γP Mich^c(25.24) : ἄλλους EC^cMi : ἕτερα U¹(γρ. in marg.) : ἐτέρας conit.
FREUDENTHAL (ibid.) pp. 407–409 : ἄλλας conit. BEARE (1899) p. 458 | κινουμένους
ω] κινουμένας conit. FREUDENTHAL (1869b) pp. 407–409 | ἅπαξ ἰδόντες ω] ἰδόντες
ἅπαξ δ || 16 ἕτερα ω] ἕτεροι E : ἕτερον η

La transmission du texte ne présente pas d'obstacle particulier, la leçon de l'archétype est, sans aucun doute possible, celle que partagent β et γ tout du long. Son sens paraît toutefois problématique : la première partie semble affirmer que les habitudes se forment plus rapidement chez certaines personnes (ἐνίους ἐθισθῆναι) que chez d'autres (ἐτέρους), tandis que la seconde semble en déduire (διὸ) que certaines choses sont plus mémorables que d'autres (ἐνία ἅπαξ ἰδόντες μνημονεύομεν *vs.* ἕτερα πολλάκις <ἰδόντες>). L'inférence des personnes aux choses, si c'en est bien une, ne semble pas acceptable. Le fait que certaines personnes prennent le pli plus vite que d'autres, ou même aient meilleure mémoire que d'autres, n'explique pas du tout pourquoi certaines choses nous font plus forte impression que d'autres, alors que les deux propositions sont reliées par la conjonction διὸ.

Le problème a été remarqué assez tôt dans la tradition byzantine. On lit en effet dans le commentaire de Michel d'Éphèse une invitation, à titre d'hypothèse de lecture, à

comprendre ἐνίους en ^b14 comme renvoyant, non pas à des personnes, mais aux empreintes (τύπους) laissées dans l'âme par la chose : ἢ τὸ ἐνίους ἐπὶ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ τύπων εἴρηται· τινὲς γὰρ τῶν τύπων γίνονται εὐμνημόνευτοι, τινὲς δ' οὐ (25.28–29). Cette section du commentaire se retrouve à l'identique dans les marges du manuscrit *X* (*Ambros.* H 50 sup., f. 84)¹⁰¹. La même idée se retrouve, sous une forme légèrement différente, dans une scholie commune aux représentants des grandes éditions byzantines tardives dont nous disposons : τὸ ἐνίους κάλλιον ἂν εἴη εἰ ἐπὶ τῶν ἐν ψυχῇ τύπων ἀκούοι τις ἢ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων. εἰσὶ γὰρ τινες τύποι μᾶλλον εὐμνημόνευτοι, τινὲς δ' οὐ (b (*Paris.* 1859) f. 227, m (*Paris.* 1921) f. 173 (la scholie a été rédigée entre les lignes, à l'encre rouge, sans la seconde phrase), *W^y* (*Vind.* 110) f. 396^v). La suggestion avancée par Michel et par la scholie paraît cependant trop audacieuse, parce que le contexte est dépourvu de la moindre occurrence de τύπος. Le scholiaste, qui emploie l'optatif, semble s'en être rendu compte.

Pourtant, il est vrai qu'elle permettrait effectivement de rendre l'inférence beaucoup plus solide, puisque la première proposition concernerait alors, comme la seconde, les objets de la mémoire, et non les capacités mémorielles variées des individus. Il est également remarquable que l'on trouve dans les marges du manuscrit *U* une version alternative de la clause (f. 174^r), γρ. συμβαίνει δ' ἓνια ἄπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ ἕτερα πολλάκις κινουμένους. Le copiste semble avoir connu une version qui reproduit les deux neutres pluriels, ἓνια et ἕτερα, de la seconde proposition vers la première. Il est fort possible que cette version ne soit pas indépendante, quant à son origine, de la suggestion précédente, au vu du fait que, environ une page plus loin (452^b14), *U* soit le seul manuscrit à nous transmettre une variante, ἀνανοεῖν, que nous ne connaissons autrement que par sa mention dans le commentaire de Michel (34.16). Enfin, si la faute de *E* en ^b16, ἕτεροι au lieu de ἕτερα, s'explique très bien par une erreur de déchiffrement de la minuscule, elle n'est peut-être pas tout à fait innocente pour autant. Elle aboutit en effet également à résoudre d'une certaine manière la difficulté exégétique, puisque le contraste porte alors sur des personnes (« nous » (μνημονεύομεν) *vs.* ἕτεροι) dans la seconde proposition aussi, ce pourquoi FÖRSTER (1942) retient cette leçon.

La difficulté s'est poursuivie en latin, et de là aux éditions et commentaires de la Renaissance. La traduction latine de Jacques de Venise, *accidit autem quosdam semel consueuisse uelocius quam alios multociens motos*, que Guillaume de Moerbeke n'altère pas, est en effet ambiguë, ce qui permet à Albert le Grand de comprendre la proposition comme portant sur des mouvements (*motos*), et à Thomas d'Aquin de la comprendre comme portant sur des hommes (*homines*). La reprise du problème à l'époque moderne a été effectuée par FREUDENTHAL (1869b), qui ne fait d'ailleurs aucune difficulté à reconnaître sa dette à l'égard de la tradition. Sa solution est toutefois assez différente

101. Contrairement aux apparences, il se pourrait bien que le copiste de *X* n'ait pas simplement reproduit un morceau du commentaire de Michel, mais qu'il l'ait prélevé à la même source que ce dernier. C'est assez régulièrement le cas pour *PN2*, et la source en question est, en ce cas, une paraphrase liée au cercle de Michel Psellos, voir aussi *supra*, p. 294.

de celles envisagées dans les milieux byzantins. Son point de départ est complètement disqualifié par les connaissances actuelles : Freudenthal part de ce qu'il lit dans l'édition aldine de la paraphrase qu'il croit encore être de Thémistius, qui lui apparaît comme une autre version de la proposition en question, se terminant par ἡ ἐτέρας πολλάκις κινουμένης. La piste lui semble prometteuse. Il corrige le dernier mot en κινουμένας, de manière à faire de ἐτέρας un accusatif, et se décide à écrire de même ἐνίας au lieu de ἐνίους en ^b14, même s'il lit ἐνίους dans son exemplaire de « Thémistius » : il faut alors comprendre en sous-entendant κινήσεις. Or il est à peu près universellement admis que cette paraphrase n'est pas du tout de Thémistius, mais est en grande partie inspirée du commentaire de Michel et doit plutôt être attribuée à Sophonias. Elle n'a en fait aucune autorité par rapport aux principaux témoins de la tradition manuscrite. D'autre part, ce n'est pas du tout le texte correct de cette paraphrase, qui est dans les meilleurs manuscrits exactement le même que celui de γ (cf. 9.9–10 chez WENDLAND (1903b)).

L'origine extrêmement douteuse de la conjecture ne suffit cependant pas à l'invalider entièrement. Elle peut faire valoir ses propres droits à partir du moment où on l'amende de manière à lire συμβαίνει δ' ἐνίας ἄπαξ ἐθισθῆναι μᾶλλον ἢ ἐτέρας πολλάκις κινουμένους (« il arrive que nous prenions l'habitude de certains mouvements que nous n'effectuons qu'une seule fois bien davantage que d'autres que nous effectuons souvent »), en alignant la construction de ἐτέρας ... κινουμένους sur celle de ἐκείνην κινήθηι (^b12). C'est ce que font BEARE (1899), p. 458, W. D. ROSS (1955b), p. 245, et BLOCH (2007), pp. 235–236. L'inférence est alors tout à fait correcte, puisque l'on parle à peu près de la même chose dans les deux propositions : parce que certains mouvements n'ont besoin que d'une seule occurrence pour produire en nous une habitude, là où d'autres qui ont lieu souvent n'en produisent aucune, nous nous souvenons davantage de certaines choses que nous n'avons vues qu'une fois que d'autres que nous avons vues souvent. La première proposition est en ce cas une redescription plus technique du phénomène courant que décrit la seconde. Cette conjecture est devenue tellement omniprésente qu'elle n'est souvent même plus remarquée par les traducteurs et interprètes. Le texte des manuscrits n'est, à ma connaissance, encore défendu que par SIWEK (1963) (« *eiusmodi negligentiae stylisticae saepius apud Aristotelem occurrunt* ») et KING (2003) (« *Beares Problem kann behoben werden, indem man den Satz Z. b14–15 als Nebengedanken einklammert* »). Leur solution, pour sauver le sens de texte transmis, est de n'accorder qu'une valeur très faible à διό (^b15), de manière à affaiblir la connexion logique entre les deux propositions.

L'objectif de cette section semble être d'établir qu'une chose n'a pas besoin de nous affecter de manière répétée pour nous laisser une impression durable. C'est le sens de la seconde proposition, que personne n'entend retoucher. Aristote montre par la suite quelque chose d'assez proche, à savoir que les objets mathématiques sont aisément mémorisables (εὐμνημόνευτα) grâce à l'ordre qu'ils comportent (452^a1–4). Il va, en revanche, reconnaître un rôle à la répétition par rapport à la réminiscence, en affirmant que nous retrouvons

plus vite ce dont nous faisons souvent l'expérience (452^a28–30). Les comparaisons entre personnes, du point de vue de leurs capacités relatives à la mémoire et à la réminiscence, sont cependant régulièrement mobilisées dans le traité, soit pour prouver la réalité de leur distinction (ce ne sont pas les mêmes personnes qui excellent sur chaque tableau, 449^b6–8 et 453^a4–5), soit pour montrer que leur élucidation rend compte du fait que certaines personnes éprouvent des difficultés à faire preuve de l'une ou de l'autre (450^b5–11, 453^a14–^b1). Le passage considéré s'inscrit dans une perspective différente. Il semble s'adresser à une objection possible portant sur la force de la consécution entre mouvements : un mouvement en nous peut-il vraiment en provoquer un autre de manière suffisamment régulière pour permettre la réminiscence ? Aristote vient en effet de montrer que les relations de consécution requises devaient être nécessaires, ou du moins se produire le plus souvent, ce qui est une exigence très forte. On pourrait douter qu'une chose dont on n'a été en présence qu'une seule fois puisse résulter en une association de ce genre en nous, qui semble relever d'une habitude, surtout si l'on part du principe que c'est la répétition qui produit l'habitude. Or, objecterait-on, il est clair que nous sommes capables de retrouver, avec un peu d'efforts, des choses que nous n'avons pas vues fréquemment, et peut-être une unique fois. Par conséquent, une réminiscence portant sur un tel objet ne peut pas mobiliser une habitude. Aristote tient toutefois à l'idée selon laquelle l'habitude est un modèle pertinent pour penser les consécutions qu'il décrit. Il concède que la répétition fréquente peut ne pas être requise pour que de telles consécutions aient lieu. De là, deux positions sont théoriquement possibles : on peut, soit accepter la thèse que la répétition est requise pour la formation de l'habitude tout en niant que les consécutions requises par la réminiscence correspondent nécessairement à un état aussi fort qu'une habitude ; alternativement, on peut refuser que la répétition soit requise pour la formation d'une habitude. La seconde proposition, celle dont le texte n'est pas débattu, ne permet pas de trancher entre ces deux options. La première, en raison de l'emploi de l'infinitif ἐπισθῆναι, semble, en revanche, favoriser la seconde.

La situation est donc la suivante. Le texte de l'archétype présente un sens apparemment inacceptable, en ce qu'Aristote semble inférer du fait que (1), pour un même objet, certaines personnes s'y habituent davantage en une seule fois que d'autres qui l'ont rencontré fréquemment, le fait que (2) l'on se souvienne davantage de certains objets que l'on a vus une seule fois par rapport à d'autres que l'on a vus fréquemment. Les deux propositions sont sans doute vraies par elles-mêmes, mais il n'est pas admissible de les voir reliées par la conjonction δὲ, qui introduit normalement une explication de ce qui précède. Quelle solution apporter à cela ? La tradition byzantine a conservé la trace d'une interprétation qui ferait porter (1), non plus sur le contraste entre différentes personnes, mais entre différents τύποι, compris comme ces impressions dans l'âme dont Aristote affirme qu'elles sont constitutives de la mémoire, selon une métaphore introduite précédemment (450^a31). Du point de vue du sens, la difficulté est résolue, l'inférence va

désormais du fait (1') que certaines impressions donnent davantage lieu à la formation d'une habitude que d'autres au fait que (2) on se souvienne davantage de certaines choses. Aristote passerait ainsi du plan de la formation des habitudes à celui des capacités mnémoniques, ce qui s'accorde parfaitement avec le fait qu'il vienne d'introduire les consécutions coutumières comme le soubassement de la réminiscence. Le problème est que la métaphore du *τύπος* concerne une section restreinte du premier chapitre : elle s'interrompt en 450^b11 et ne revient plus ensuite, si bien qu'il ne paraît pas envisageable de réintroduire ce terme comme fournissant la référence implicite derrière les masculins pluriels *ἐνίους* et *ἐτέρους* en ^b14–15.

Ce n'est cependant pas le seul moyen linguistique d'arriver à une situation où l'on fait découler (2) de (1'). Deux autres voies sont admissibles. (a) L'une est celle de la variante du manuscrit *U*, qui leur substitue des neutres *ἐνια* et *ἕτερα*. Ceux-ci se réfèrent alors aux choses dont l'on est mû, tandis que le participe *κινουμένους*, comme *μνημονεύομεν* en ^b16, se réfère au sujet de ces mouvements. Le lien entre (1') et (2) est alors rendu particulièrement fort par la répétition de ces mêmes pronoms. (b) L'autre est la version amendée de la conjecture de Freudenthal, où l'on leur substitue les féminins *ἐνίας* et *ἐτέρας*, qui se réfèrent alors aux mouvements (*κινήσεις*), tandis que *κινουμένους* renvoie toujours à leur sujet d'inhérence. On obtient ainsi le sens requis par ces deux voies.

Je doute malgré tout qu'une telle intervention soit réellement nécessaire. Selon le texte transmis, l'énoncé (1) insiste sur fait que certaines personnes *p*, pour une expérience donnée, en acquièrent une habitude beaucoup plus rapidement, même avec une seule occurrence, que d'autres personnes *q* qui y sont exposées de manière répétée. L'énoncé (2) affirme de prime abord que, même en ne les voyant qu'une seule fois, il est plus facile de se souvenir de certains objets *x* que d'autres objets *y*. Considérés en-dehors de tout contexte, il n'est pas légitime d'inférer (2) de (1). Cependant, on peut choisir d'interpréter (2) de manière différente, dans la continuité de (1), comme développant l'idée latente dans le verbe *συμβάλει* (451^b14). Aristote ne veut pas parler des cas pathologiques où certains individus se souviendraient d'absolument tout ce qui leur arrive, même une seule fois, il veut seulement mobiliser la notion d'habitude pour rendre compte des consécutions que la réminiscence présuppose d'une manière qui n'implique pas que l'on ne puisse retrouver par ce moyen que des choses dont l'on a fait l'expérience de manière répétée. Il met pour ce faire en avant le fait qu'il arrive à certaines personnes d'acquérir une habitude sur-le-champ. Ce phénomène remarquable n'est néanmoins valable que pour certains mouvements, si bien qu'il est légitime d'ajouter (2) que « en vertu du fait qu'il est possible, face à une expérience d'un certain type *x*, d'acquérir immédiatement une habitude, du moins pour certaines personnes, nous nous souvenons facilement des objets du type *x*, bien plus que d'autres objets de type *y*, quand bien même nous les rencontrerions plusieurs fois ». Le lien explicatif (*διό*) réside ainsi dans la première partie de (1), le fait qu'une certaine conjonction singulière d'une personne et d'un événement puisse donner

lieu à la formation d'une habitude, dans sa relation à (2) : la thèse centrale est la possibilité de la formation d'une habitude lors d'une unique confrontation avec l'objet.

Mem. 2, 451^b18–20

διὸ καὶ τῶι ἐφεξῆς θηρεύομεν νοή-^[b19]σαντες ἀπὸ τοῦ νῦν ἢ ἄλλου τινός, καὶ ἀφ' ὁμοίου ἢ ἐναντίου ἢ ^[b20] τοῦ σύνεγγυς.

18 τῶι ἐφεξῆς β (**B^eP**) : τὸ ἐφεξῆς α (*consequenter* Iac, *quod consequenter* Guil) : τὰ ἐφεξῆς μ Sophonias(9.12) || 18–19 νοήσαντες] om. λ || 19 ἢ ἐναντίου ἢ β (**B^e**) γ Mich^P(26.16, 27.10, 17) : καὶ ἐναντίου καὶ **EC^cMi**

La confusion entre τὸ et τῶι (451^b18) est très aisée. Si l'on lit, avec α et à l'instar des éditions précédentes, τὸ ἐφεξῆς, il faut construire cela comme l'objet du verbe θηρεύομεν¹⁰² (« nous recherchons le mouvement qui suit »). En revanche, si l'on lit, avec β , τῶι ἐφεξῆς, le datif doit être compris comme instrumental (« nous nous mettons en chasse en employant la relation de succession qui existe entre les termes »), ce qui a pour conséquence de priver le verbe d'un objet explicite. Le sens obtenu grâce à β paraît supérieur. Aristote vient d'expliquer que la réminiscence consistait à passer de mouvement en mouvement, suivant des relations de consécution établies entre eux, jusqu'à trouver le bon (451^b16–18). Il est ici en train de décrire la particularité de ce processus, par rapport à l'appréhension plus directe en laquelle consiste la mémoire : il mobilise des sortes d'associations d'un mouvement intermédiaire à un autre, qui peuvent avoir lieu selon diverses relations, parmi lesquelles la ressemblance ou la contrariété.

La leçon de α , τὸ ἐφεξῆς θηρεύομεν, où τὸ ἐφεξῆς est le complément d'objet du verbe, peut se comprendre de plusieurs manières. Au vu de la description de la réminiscence qui vient d'être donnée, la chasse, et donc l'expression τὸ ἐφεξῆς, peut renvoyer, (1) soit au processus global par lequel on cherche à remettre la main sur ce que l'on cherche, en deux étapes au moins (trouver le mouvement qui déclenche celui de l'objet que l'on cherche, puis effectuer la transition de l'un à l'autre), (2) soit à la seconde phase spécifique où l'on a trouvé le mouvement qui est suivi de celui de l'objet recherché, (l'option (3) portant sur la première phase, celle où l'on cherche un mouvement tel, doit être exclue, le mouvement en question ne pouvant être décrit comme un « successeur »). La deuxième option est incompatible avec l'image de la chasse (θηρεύομεν)¹⁰³ : le processus de recherche a lieu lors de la première phrase, et plus lors de la seconde, qui repose au contraire sur une consécution bien établie. On doit faire des efforts pour dénicher le mouvement qui déclenchera celui nous donnant l'objet que l'on cherche, mais, une fois celui-ci trouvé, il

102. Le verbe θηρεύω participe d'une reprise de l'image de la chasse développée dans le *Théétète* (197^csq.).

103. Voir plus loin, 453^a22 : le verbe θηρεύω est une manière imagée de se référer au processus de réminiscence, faisant vraisemblablement écho au *Théétète*, en insistant, non pas sur son aspect mémoriel, mais sur le fait qu'il s'agisse d'une opération de recherche (453^a12).

n'y a pas à effectuer une seconde recherche. La première est maladroite, dans la mesure où il n'est guère approprié de décrire ce que l'on cherche comme étant dans l'absolu « le successeur » : il ne s'agit pas du successeur de n'importe quel mouvement dont l'on peut faire l'essai lors de cette phase de balayage.

Mem. 2, 451^b25–29

οὐδὲν δὲ δεῖ [^b26] σκοπεῖν τὰ πόρρω, πῶς μεμνήμεθα, ἀλλὰ τὰ σύνεγγυς· [^b27] δῆλον γὰρ ὡς ὁ αὐτός ἐστι τρόπος πως· λέγω δὲ τὸ ἐφεξῆς οὐ [^b28] προζητήσας οὐδ' ἀναμνησθεῖς. τῷ γὰρ ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ [^b29] κινήσεις, ἧδε μετὰ τήνδε
...

25 δὲ] om. **B^e** || 26 ἀλλὰ τὰ σύνεγγυς codd. (*set que sunt prope* Iac)] *set non que prope* Guil || 27 ὡς ὁ αὐτός **P γ** Mich^c(28.3) : ὡς αὐτός **B^eH^aNZ^a** : ὅτι ὁ αὐτός **EC^cMi** | πως] om. **E** || 27–28 λέγω ... ἀναμνησθεῖς del. FREUDENTHAL (1869b) p. 409 (prob. W. D. ROSS (1955b)) || 27 λέγω δὲ **β(B^eP)EC^cMi** (*dico autem* Iac) : λέγει **γ** : *dico autem quomodo dicit* Guil || 28 προζητήσας **ω**] προσζητήσας **E¹** || 29 κινήσεις **β(B^e) γ** Mich^c(28.5–6) (*motus* Guil) : κινήσεις ἀλλήλαις **EC^cMiP** : *reminiscibilitates ad invicem* Iac

L'incise débutant par λέγω ... en 451^b27 a posé de nombreux problèmes aux éditeurs, qui ont en outre souvent retenu la leçon de **γ**, λέγει, laquelle laisse inévitable le soupçon d'être en présence d'une glose, puisque le sujet du verbe pourrait être quelque chose comme ὁ Ἀριστοτέλης¹⁰⁴. C'est pourquoi la clause, traditionnellement comprise comme allant jusqu'à ἀναμνησθεῖς (^b28), a fait l'objet d'une atéthèse de la part de FREUDENTHAL (1869b), suivi notamment par W. D. ROSS (1955b), p. 246 (lequel déclare la phrase « *obviously quite ungrammatical* »), tandis que le dernier éditeur en date, BLOCH (2007), p. 236, préfère la placer, avec davantage de réserve, entre *crucis*. Il me semble pourtant que l'on peut tenter de donner un sens à peu près satisfaisant au texte de l'archétype¹⁰⁵. La solution la plus répandue consiste à scinder la clause en deux : λέγω δὲ τὸ ἐφεξῆς (« je veux parler du successeur ») devient une explication des expressions τὰ πόρρω et τὰ σύνεγγυς, tandis que les participes (οὐ προζητήσας οὐδ' ἀναμνησθεῖς) renverraient à la modalité de la réminiscence et à l'expression ὁ αὐτός τρόπος. Il y a cependant une solution encore plus simple, laquelle consiste à interpréter le verbe λέγω comme renvoyant à l'obtention

104. Les deux leçons semblent avoir été combinées dans la traduction latine de Guillaume de Moerbeke, *dico autem quomodo dicit*, ce qui donnerait en grec quelque chose comme λέγω δὲ πῶς λέγει, là où l'on lit tout simplement *dico autem* dans la *vetus*. Guillaume doit avoir pris connaissance de la leçon de **γ** sous la forme πῶς λέγει (les manuscrits donnent presque toujours πῶς avec l'accent), et noté en conséquence *quomodo dicit* dans son exemplaire, ce que la tradition a ensuite combiné avec le texte de départ. On retrouve régulièrement le texte grec correspondant dans les premières éditions imprimées.

105. C'est également ce que pensent, entre autres, G. R. T. ROSS (1906) p. 267, G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 2 *ad loc.*, TRICOT (1951), p. 67 n. 4, SORABJI (1972a), pp. 100–101, PARSONS (2016), n. 90 p. 134, bien que leurs interprétations de la clause soient loin d'être identiques.

du terme en question¹⁰⁶ : effectuer un mouvement lors d'une réminiscence consiste à se représenter un objet, et cet acte peut parfois chez Aristote être présenté comme une énonciation exprimée par le verbe λέγειν, de même que précédemment (voir 449^b23, ἐν τῆι ψυχῆι λέγει ; 451^a10). Les participes remplissent alors leur fonction naturelle en renvoyant à certaines déterminations du sujet de l'action du verbe principal, ils soulignent le fait que l'obtention du terme suivant ne s'effectue pas suite à une opération de recherche ou de réminiscence de la part du sujet, mais procède d'un simple état habituel.

Aristote vient d'affirmer qu'il n'y a pas besoin de s'interroger spécifiquement sur notre capacité à nous rappeler de choses éloignées (τὰ πόρρω), parce que le « mode » (τρόπος) de remémoration est manifestement le même¹⁰⁷. Le verbe employé est μνησθῆναι (et non pas, comme dans le premier chapitre, μνημονεύειν), qui est caractérisé plus loin comme la présence de la puissance motrice capable de donner lieu aux séquences de mouvements décrites¹⁰⁸. Il est donc question de notre capacité à être conduit, par un enchaînement de mouvements appropriés, à un objet plus proche ou plus éloigné. L'image spatiale de l'éloignement peut être comprise comme renvoyant à une distance temporelle à l'égard de l'objet, mais je crois qu'elle prend son sens par rapport au modèle décrit de la réminiscence : au sein d'une même série de mouvements consécutifs, le mouvement suivant est plus éloigné que le précédent ; par extension, un objet est d'autant plus éloigné que la série de mouvements qui nous conduit à nous en rappeler comporte de termes intermédiaires. La notion d'éloignement est donc en partie relative au point de départ choisi, ce qui pourrait sembler empêcher de parler d'objets éloignés en général, puisque ce qui est éloigné pour une personne peut l'être beaucoup moins pour une autre qui a adopté un meilleur point de départ pour sa recherche. Cette relativité est tempérée par le fait que les relations d'ordre (τάξις) entre objets, dont Aristote insiste sur l'importance pour la réminiscence, sont, elles, indépendantes. On peut par ailleurs tout à fait imaginer des objets suffisamment incongrus pour qu'ils soient difficiles d'accès, par un tel processus, pour à peu près n'importe qui. Il demeure en tout cas légitime d'employer la notion d'éloignement dans le cadre de l'interrogation qui ouvre ce passage, qui part du constat

106. Je remercie O. Primavesi pour cette suggestion.

107. La traduction de Guillaume de Moerbeke (d'ailleurs suivie par ROLFES (1924)), *set non que prope*, est à nouveau intéressante : c'est le seul témoin à transmettre une négation à ce moment, ce qui donnerait probablement en grec οὐδὲν δὲ δεῖ σκοπεῖν τὰ πόρρω, πῶς μεμνήμεθα, ἀλλὰ μὴ τὰ σύνεγγυς. Comme Guillaume a accès à un exemplaire perdu de β, on ne peut pas se contenter balayer cela du revers de la main. La phrase avec la négation a-t-elle un sens ? On peut tenter de comprendre cela comme voulant dire qu'il n'y a pas besoin d'examiner comment on garde en mémoire les choses éloignées, et *a fortiori* qu'il n'y a pas besoin de le faire concernant les choses proches. Une telle affirmation serait peut-être acceptable, mais elle ne se laisse pas concilier avec la clause suivante et la tournure générale du passage. Aristote veut dire que sa théorie des consécutives suffit à expliquer, lorsqu'elles ont lieu de manière répétée, comment on retrouve des choses éloignées, ce qui n'équivaut pas du tout à une position selon laquelle il serait aussi absurde de poser la question au sujet du proche qu'au sujet du lointain.

108. Cf. 452^a10–12 τὸ γὰρ μεμνησθῆναι ἐστὶ τὸ ἐνεῖναι δύναμιν τὴν κινουῦσαν· τοῦτο δέ, ὥστ' ἐξ αὐτοῦ καὶ ὢν ἔχει κινήσεων κινήθῆναι, ὥσπερ εἴρηται et LORENZ (2006), p. 167, qui y voit la première caractérisation effective dans le traité d'une mémoire dispositionnelle, par distinction de la possession élucidée dans le premier chapitre, qui ne demande pas à être actualisée.

selon lequel réminiscences sont beaucoup plus complexes et ardues que d'autres du fait de leur objet. La thèse d'Aristote est que le processus est alors de même nature que dans des cas plus simples, si bien qu'il n'y a pas besoin de s'interroger en particulier sur de telles réminiscences. Il suffit de se restreindre aux cas élémentaires pour avoir élucidé la manière dont le processus s'accomplit.

Le texte comporte ensuite une petite difficulté. Les éditeurs ont, en effet, unanimement retenu le datif ἀλλήλαις transmis par la branche de *E* après κινήσεις en 451^b29, qui se construit avec ἀκολουθοῦσιν (« c'est en effet par la coutume que les mouvements se suivent les uns les autres »). Or ce mot est absent des recensions de la branche *β* et *γ*, si bien qu'il a toutes les chances de ne pas avoir été présent dans l'archétype. Pourquoi un copiste, ayant devant lui les mots τῶι γὰρ ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις, aurait-il inséré ἀλλήλαις? Commençons par relever qu'il est très rare, y compris chez Aristote, que ἀκολουθέω ne s'accompagne pas immédiatement du datif de la chose suivie, et, même lorsque ce terme manque à l'appel, il est normalement facile de voir ce qui est sous-entendu¹⁰⁹. Comme il y a bien ici un datif dans l'environnement immédiat de ce verbe, il est tentant de construire τῶι ἔθει ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις en rattachant τῶι ἔθει à ἀκολουθοῦσιν, c'est-à-dire comme signifiant que les mouvements suivent l'habitude, qu'elle leur sert de fil directeur. Sans ἀλλήλαις, le datif τῶι ἔθει peut paraître ne plus revêtir la valeur instrumentale qui est la sienne. Le danger évident est que cela donne l'impression de mettre tous les mouvements sur le même plan, alors qu'Aristote est en train de décrire leurs consécutions. C'est pourquoi il ajoute immédiatement ἦδε μετὰ τήνδε, afin de préciser que tous ces mouvements, s'ils procèdent d'une même cause, l'habitude, n'ont pas lieu en même temps, mais l'un après l'autre.

Cela n'a manifestement pas suffi au copiste de l'ancêtre de *E*, qui a en outre inséré ἀλλήλαις, de manière à éviter un texte qui où des mouvements pourtant temporellement distincts suivraient tous un même principe. Le texte est-il admissible sans ce mot? Je pense qu'il l'est, à partir du moment où on lit la clause dans son contexte. Elle comporte en effet la particule γὰρ parce qu'elle est destinée à renforcer l'affirmation selon laquelle le mouvement suivant, au sein de l'une des consécutions de la réminiscence, n'a pas à avoir été recherché. Aristote défend cette thèse de manière un peu expéditive. Le contraste central est entre τῶι ἔθει et προζητήσας. Cela n'est pas tout à fait vrai si l'on prend au sérieux la possibilité, évoquée précédemment, de consécutions nécessaires ou naturelles (451^b10–13),

109. Voir Platon, *Politique* 277^e (ἐπειδὴ καὶ σύ γε ἔτοιμος ἀκολουθεῖν, « puisque toi tu es prêt à *me* suivre ») ou Théophraste, *Caractères* XVIII.8 (καὶ τὸν παῖδα δὲ ἀκολουθοῦντα κελεῖν αὐτοῦ ὅπισθεν μὴ βαδίσειν, l'homme méfiant « demande à son esclave qui *le* suit de marcher devant lui »), exemples cités par *LSJ* (s. v. ἀκολουθέω). Même lorsqu'Aristote n'introduit pas un complément d'objet au datif, celui-ci est parfois exprimé par d'autres moyens : διηρημένων δὲ τῶν ζώων εἰς τὸ ἔνυδρον καὶ πεζὸν τριχῶς, τῶι τε δέχεσθαι τὸν ἀέρα . . . , τὸ δὲ τρίτον ταῖς τροφαῖς, ἀκολουθοῦσιν οἱ βίοι κατὰ ταύτας τὰς διαιρέσεις, « les animaux ont été divisé en aquatiques et terrestres de trois manières, par le fait de recevoir de l'air . . . et en troisième lieu par leur alimentation, et leurs genres de vie se conforment à ces divisions » (*Hist. An.* VIII.2, 590^a13–16 : le datif n'est plus vraiment disponible parce que les datifs précédents se rattachaient au participe διηρημένων, si bien qu'Aristote se tourne vers la préposition κατὰ comme substitut).

où l'habitude ne jouerait donc peut-être aucun rôle. Il demeure un léger glissement du singulier vers le pluriel : voulant dire que la cause du fait que tel mouvement succède à tel autre n'est pas une recherche antérieure, Aristote se laisse aller à dire que c'est par l'habitude que les mouvements de la réminiscence se suivent, au moyen d'une formule ambiguë. Il retombe sur ses pieds en ajoutant qu'ils se produisent néanmoins l'un après l'autre (ἤδε μετὰ τήνδε, ^b29), ce qui force son lecteur à comprendre que la relation exprimée par le verbe ἀκολουθῶ n'implique pas du tout leur simultanéité. Le risque que cherche à prévenir l'insertion du mot ἀλλήλαις est donc déjà anticipé par la lettre du texte.

Mem. 2, 452^a1–4

ὡς γὰρ ἔχουσι τὰ πράγμα-[*2]τα πρὸς ἀλλήλα τῶι ἐφεξῆς, οὕτω καὶ αἱ κινήσεις. καὶ ἔστιν[*3] εὐμνημόνευτα ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει, ὥσπερ τὰ μαθήματα. [*4] τὰ δὲ φαύλως, χαλεπῶς.

1 ω] ἔχει δP Mich^p(28.18) || 2 οὕτω καὶ αἱ κινήσεις ω] οὕτω καὶ αἱ κινήσεις πρὸς αὐτὰς τῶι ἐφεξῆς η : om. C^cMi || 3 εὐμνημόνευτα ω] εὐμνημονευτότατα C^cMi : ἀμνημόνευτα LZ^a || 4 φαύλως, χαλεπῶς β(B^eT²(*prave, grauiter* Guil))E¹ : φαύλως καὶ χαλεπῶς γP Soph(10.17) : φαῦλα, χαλεπῶς E^xC^cMi : *prava autem grauiter* Iac

La dernière proposition, dont l'expression est très resserrée, n'a, à mon avis, pas souvent été correctement éditée. Le sens est globalement clair, quel que soit le texte final : Aristote entend opposer les choses bien ordonnées, que l'on se rappelle par conséquent facilement, comme les objets mathématiques, aux choses qui sont mal ordonnées, voire pas du tout, que l'on ne se rappelle par conséquent que difficilement¹¹⁰. Les éditeurs étaient jusqu'à présent confrontés à deux leçons. Celle de la branche de E, τὰ δὲ φαῦλα, χαλεπῶς, est limpide grammaticalement (on sous-entend, comme pour toutes les autres variantes, μεμνηῖται avec χαλεπῶς), mais son sens n'est pas très satisfaisant : elle semble indiquer que les objets en question sont en eux-mêmes vils, alors que l'opposition et la hiérarchie qu'elle implique concernent seulement leur ordonnancement. Il y avait d'autre part la leçon de γ, τὰ δὲ φαύλως καὶ χαλεπῶς. On peut hésiter au sujet de la manière de construire. Le plus simple est indéniablement de mettre les deux adverbes sur le même plan, comme le καὶ semble y inviter, et de comprendre que l'opposition passe entre ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει et τὰ δέ (« *others things are remembered badly and with difficulty* », traduit ainsi SORABJI (1972a)). Une construction plus ambitieuse, et qui donne un sens plus rigoureux, consiste à faire de τὰ δὲ φαύλως le sujet du verbe implicite, en sous-entendant τεταγμένα ou quelque chose de ce genre (« mais les choses mal ordonnées se rappellent difficilement »)¹¹¹, et

110. Comparer une table de multiplication et un inventaire de Prévert que l'on aurait à réciter en classe.

111. Certaines traductions semblent présupposer quelque chose de ce genre. Beare a en fait réussi à retrouver le même sens à partir de τὰ φαῦλα (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 5 *ad loc.*) ; c'est aussi ce que comprend Thomas d'Aquin, qui a accès au bon texte grâce à Guillaume de Moerbeke. Cette construction, à ma connaissance, n'est mentionnée rigoureusement pour la première fois que chez KING

donnant un rôle différent à χαλεπῶς, rapporté au verbe sous-entendu μεμνηται. Il y a alors un contraste très satisfaisant entre ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει et τὰ δὲ φαύλως <τεταγμένα>.

La prise en compte de β change considérablement la donne. Sa leçon, transmise par B^e et confirmée par la traduction de Guillaume, tient en effet le milieu entre les deux leçons de α : avec la branche de E , elle ne transmet pas le καί qui a mis les interprètes sur la mauvaise piste consistant à relier les deux adverbes ; avec la branche γ , elle transmet l'adverbe φαύλως et non l'adjectif indésirable. Plus encore, une étude attentive du manuscrit E montre que la leçon de β est en fait celle que le copiste de ce manuscrit a tracée au départ, avant de revenir sur sa décision¹¹². Le texte avec la plus grande autorité est ainsi, sans conteste possible, τὰ δὲ φαύλως, χαλεπῶς. Il donne exactement le sens désiré, puisqu'il ne saurait alors être question de mettre les deux adverbes sur le même plan. L'adverbe φαύλως désigne la mise en ordre inférieure ou inexistante qui compromet la possibilité de rappeler les objets concernés.

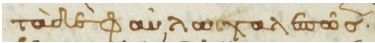
Mem. 2, 452^a4–12

καὶ τούτῳ διαφέρει τὸ ἀνα-^[a5]μιμνήσκεισθαι τοῦ πάλιν μανθάνειν, ὅτι δυνήσεται πως δι' ^[a6] αὐτοῦ κινηθῆναι ἐπὶ τὸ μετὰ τὴν ἀρχήν. ὅταν δὲ μή, ἀλλὰ ^[a7] δι' ἄλλου, οὐκέτι μέμνηται. πολλάκις δ' ἤδη μὲν ἀδυνατεῖ ^[a8] ἀναμνησθῆναι, ζητῶν δὲ δύναται καὶ εὐρίσκει. τοῦτο δὲ γίγ-^[a9]νεται κινουῦντι πολλά, ἐὰν τοιαύτην κινήσει κίνησιν ἢ ἀκο-^[a10]λουθήσει τὸ πρῶγμα. τὸ γὰρ μεμνησθῆναι ἐστὶ τὸ ἐνεῖναι δῦ-^[a11]ναμιν τὴν κινουῦσαν· τοῦτο δέ, ὡστ' ἐξ αὐτοῦ καὶ ὧν ἔχει κινή-^[a12]σεων κινηθῆναι, ὡσπερ εἴρηται.

4 τούτῳ ω | τούτου E : τοῦτο $H^aNZ^aO^a$ || 5 πάλιν ω | πολλὴν E^1 (ut vid.) || 6 ὅταν αP : ὅτε B^e | ἀλλὰ αP : ἄλλα $B^e \epsilon$ || 7 μέμνηται ω | μέμνηται vP || 8 ζητῶν $\beta(B^e)EC^cMi$ Soph(10.23) : ζητεῖν γP | εὐρίσκει ω | εὐρίσκειν S^1 || 9 ἐὰν $\beta(B^e)EC^cMiS$: ἕως ἂν γP || 9–10 ἀκολουθήσει ω (p.c. B^e) | ἀκολουθήσει C^cMi : ἀκολουθῆ P || 10 μεμνησθῆναι ω | ἀναμνησκεισθῆναι con1. FREUDENTHAL (1869b) p. 404 | τὸ ἐνεῖναι ω | τῶι ἐνεῖναι con1. HAYDUCK (1877) p. 13 || 10–11 δύναμιν $\beta(B^e) \gamma$: δυνάμει EC^cMi

Le texte du passage ne présente pas de difficulté insurmontable, mais quelques recoins méritent d'être éclaircis. En 452^a10–11, on lit avec l'archétype τὸ ἐνεῖναι δύναμιν τὴν κινουῦσαν. Il faut évidemment adopter δύναμιν, et non δυνάμει, à l'inverse des premiers éditeurs modernes, BEKKER (1831), BIEHL (1898) et MUGNIER (1953)¹¹³. La conjecture

(2003), p. 122, auquel elle a été suggérée par O. Primavesi.

112. Cf. f. 211^v :  [source : BnF].

113. Lequel traduit d'ailleurs « posséder en soi en puissance la faculté motrice », alors que le substantif féminin, si l'on se prive ainsi de δύναμιν, devrait, au vu du contexte, plutôt être κίνησιν : Beare traduit ainsi « the existence, potentially, in the mind of a movement capable of stimulating it to the desired movement ».

de FREUDENTHAL (1869b), qui s'appuie sur les commentaires de Michel et du Pseudo-Thémistius (et remonte en fait au moins à HAMILTON (1846), p. 904), procède à mon avis d'une compréhension trop rigide de la manière dont la distinction entre *μνήμη* et *ἀνάμνησις* opère sur le plan des verbes : si *ἀναμνησθεσθαι* est en effet généralement le verbe correspondant à cette dernière, il n'est pas vrai que *μεμνησθαι* renvoie à la mémoire par distinction de la réminiscence – il suffit de regarder l'usage de ce verbe un peu plus haut, en 452^a7 ou en 451^b26, par exemple, pour se rendre compte qu'il peut être employé pour exprimer la possibilité générale de se rappeler quelque chose¹¹⁴. Un autre problème concerne l'identité apparemment introduite par la copule entre *τὸ μεμνησθαι* et *τὸ ἐνεῖναι δύναμιν τὴν κινουῦσαν* : cela n'est acceptable qu'à condition de comprendre que le parfait exprime une disposition, et non l'acte de remémoration¹¹⁵, sans quoi la conjecture de HAYDUCK (1877) serait peut-être nécessaire.

En 452^a8, les éditeurs ont assez fréquemment accordé leur préférence à la leçon sans saveur de *γ*, *ζητεῖν δὲ δύναται καὶ εὐρίσκει*, où *ζητεῖν* est évidemment régi par *δύναται* (« mais on peut chercher le bon point de départ et <ainsi ?> on le trouve »). La leçon *ζητῶν δὲ δύναται καὶ εὐρίσκει* bénéficie d'une autorité bien supérieure, puisque c'est ce que l'on lit dans *B^e* et dans *E* et ses voisins, et offre un texte avec plus de relief, selon lequel c'est en cherchant le point de départ qu'on le trouve, là où celui-ci nous manquait initialement (« mais en cherchant on y arrive et on le trouve »). Aristote n'est alors plus en train d'opposer statiquement l'incapacité (*ἀδυνατεῖ*, ^a7) à la possibilité d'une recherche, mais montre, ce qui est quand même plus intéressant, que c'est par le processus de recherche que l'on sort de l'état d'incapacité.

Enfin, la leçon de *γ*, *ἕως ἂν τοιαύτην κινήσει κίνησιν* en 452^a9 a, je crois, toujours été retenue dans les éditions modernes. On ne peut pas vraiment dire, cette fois, qu'elle soit nettement inférieure du point de vue du sens. L'idée est, selon ce texte, que le processus de recherche du point de départ approprié peut nous conduire à passer par un grand nombre de mouvements divers, jusqu'à ce que l'on rencontre le bon, moment qui marque le point d'arrêt de la recherche. La formule fait écho à 451^b17–18, *ἕως ἂν κινηθῶμεν μεθ' ἧν ἐκεῖνη εἴωθεν*. Il y aurait alors un jeu d'échos entre *κινουῦντι πολλά*, d'une part, avec *ζητεῖν* (mieux encore, *ζητῶν*, mais ce n'est pas ce que l'on lit dans *γ*), et *ἕως ἂν τοιαύτην κινήσει κίνησιν*, d'autre part, avec *εὐρίσκει*. La leçon de l'archétype, pourtant, a toutes les chances de ne pas être celle de *γ*, mais, pour la même raison que précédemment, celle de *B^e* et de *E*, *ἐὰν τοιαύτην κινήσει κίνησιν*. Le sens en ce cas alors un peu différent. On perd en partie l'insistance sur l'idée de point d'arrêt de la recherche produite par *ἕως*,

114. La question du sens de ce verbe et de la manière dont il s'articule à cette distinction est controversée, mais l'interprète se doit au minimum de remarquer que la distinction n'est pas si nette sur le plan des verbes : « *despite all these differences between memory and recollection, Aristotle is still happy to use memory words for recollection* », ANNAS (1992), p. 309.

115. Ce point est bien mis en valeur par SORABJI (1972a), p. 104 : « *the remembering in question is the ability or tendency, not the act* ».

mais on gagne en échange une construction plus rigoureuse, puisque τοῦτο en ^a8 renvoie alors très précisément à εὐρίσκει. Aristote dit alors, pour paraphraser, que le fait de finir par trouver un point de départ qui fonctionne, là où on ne parvenait pas à mettre la main dessus initialement, se produit aussi chez les personnes qui sont en situation de recevoir toutes sortes de mouvements, lorsque'elles aussi finissent par rencontrer celui qui conduit à l'objet de la réminiscence. Le texte n'en est pas moins intéressant, puisqu'il semble rejoindre directement l'idée de réminiscence sans recherche ou, pour ainsi dire, involontaire, introduite il y a peu ¹¹⁶.

Mem. 2, 452^a12–16

δεῖ δὲ λαβέσθαι ἀρχῆς· διὸ [^a13] ἀπὸ τόπων δοκοῦσιν ἀναμιμνήσκεσθαι ἐνίοτε. τὸ δ' αἴτιον ὅτι [^a14] ταχὺ ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλον ἔρχονται, οἷον ἀπὸ γάλακτος [^a15] ἐπὶ λευκόν, ἀπὸ λευκοῦ δ' ἐπ' ἀέρα, καὶ ἀπὸ τούτου ἐφ' [^a16] ὑγρόν, ἀφ' οὗ ἐμνήσθη μεθοπώρου, ταύτην ἐπιζητῶν τὴν ὥραν.

13 ἀπὸ τόπων **ω** Mich^p(29.7,9)] ἀπὸ τύπων Mich^l(29.4) : ἀπ' ἀτόπων conl. HAMILTON (1846) p. 905 | ἀναμιμνήσκεσθαι **ω** ἀναμιμνήσθαι **E**¹ || **14** ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλον **β**(**B**^e)**θO**^d : ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλο **C**^c**MiUSvμP** : ἀπ' ἄλλο **E** : ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλου **Z**^a || **15** λευκόν **ω** τὸ λευκόν **iP** || **15–16** ἐφ' ὑγρόν **ω**] ὑγρόν **θUM**^o(a.c.) : ἐφ' ὑγροῦ **Z**^a || **16** μεθοπώρου **B**^e**E**¹(corr. m. r.) : μετοπώρου vulg. | ταύτην **ω**] ταύτη **E** | ἐπιζητῶν **ω**] δὲ ζητεῖ **C**^c**Mi** : εἰ ζητῶν **S**

La mention des lieux (τόποι) est précieuse en ce qu'elle constitue l'une des rares apparitions dans le traité de « l'art de la mémoire » étudié par YATES (1966) et sur l'importance duquel a insisté SORABJI (1972a), pp. 22–31, pour ce texte comme pour l'ensemble du *corpus* ¹¹⁷. Il faut néanmoins remarquer que l'exemple de réminiscence qui suit ne semble pas vraiment correspondre à la technique des lieux, puisqu'il s'appuie sur des relations internes aux objets successivement considérés (rappelons la ressemblance, la contrariété, *etc.*, évoquées en 451^b19), et non sur le fait de les poser dans un système de lieux. Le rapprochement avec les lieux concerne le fait que ceux-ci présentent aussi des relations de ce genre, qui servent de catalyseur aux consécutives de mouvements : les lieux sont efficaces parce que l'on passe très aisément de l'un à l'autre, de même que du lait au blanc, ce qui ne fait pas du blanc et du lait des lieux. Le sens de l'exemple est de toute manière très difficile à saisir. La réception byzantine semble témoigner d'un certain embarras : les principaux commentateurs ont tendance, soit à passer le sujet sous silence (comme le font Michel d'Éphèse et Métochite), soit à reproduire le texte tel quel (c'est le cas de Sophonias, 11.5–7). Le texte, tel qu'il est habituellement traduit, est en effet pour

116. Cf. 451^b22–24 : ζητοῦσι μὲν οὖν οὕτω, καὶ μὴ ζητοῦντες δ' οὕτως ἀναμιμνήσκονται, ὅταν μεθ' ἑτέραν κίνησιν ἐκείνη γίγνηται.

117. Il en est également explicitement question dans quelques autres passages, à savoir *Top.* VIII.14, 163^b24–30, et *Insomn.* 1, 458^b20–22, ainsi que peut-être *An.* III.3, 427^b18–20.

le moins étrange : la progression du lait au blanc, du blanc à l'air, de l'air à l'humide, et enfin de l'humide à l'automne est déconcertante, bien qu'il y ait incontestablement un rapport entre les deux termes de chacun de ces couples. On se demande bien dans quel genre de situation on pourrait effectuer ce genre de parcours, dont la condition semble être que l'on ne se souvienne plus de l'automne.

Une hypothèse pourrait donc être qu'il y aurait derrière cet exemple une allusion ou une plaisanterie dont le sens serait pour nous perdu (je laisse à mon lecteur le soin d'imaginer ce qu'un Aristophane aurait pu faire de telles suggestions). Il faut toutefois relever qu'il ne s'agit pas d'associations libres, phénomène dont Aristote est pourtant conscient, mais bien d'une forme de recherche (ταύτην ἐπιζητῶν τὴν ὥραν). Pourquoi se mettrait-on à rechercher la saison de l'automne ? Il me paraît inconcevable d'imaginer que l'exemple présuppose l'on ait pu oublier un terme aussi courant (alors que l'on peut ne pas parvenir à se rappeler un terme mathématique rare). La seule manière que je voie de donner un sens à l'exemple serait alors de comprendre que ce n'est pas l'automne en tant que mot ou concept que l'on a oublié, mais le fait que ce soit l'automne, de la même manière que l'on peut oublier le jour de la semaine auquel aujourd'hui correspond, ou qu'un événement passé ait eu lieu pendant l'automne. Le terme même renvoie, en grec, à ce qui vient après l'ὀπώρα, c'est-à-dire, en gros, à la période qui fait suite à la fin de l'été. Il suggère donc une certaine transition, qui peut rendre cette idée plausible (je peux oublier le 29 mars que c'est déjà le printemps, c'est moins vraisemblable le 30 mai ; c'est encore plus facile pour un événement passé). Quant au détail du processus, il n'est peut-être pas inutile de faire voir que les termes employés peuvent dire quelque chose de sensiblement différent de ce que l'on lit dans les traductions ordinaires¹¹⁸. Le premier d'entre eux, le mot γάλα, renvoie certes ordinairement au lait, mais il désigne tout aussi bien la Voie lactée, en particulier chez Aristote (*cf. Mete.* I.3, 339^a34, et 6, 342^b25). Étant donné que les périodes des saisons sont définies en Grèce par certaines données astronomiques (qu'Aristote emploie comme indicateur temporel, par exemple lorsqu'il inclut dans cette période nommée μετώπωρον le coucher hivernal des Pléiades (*Hist. An.* VI.11, 566^a21), cette possibilité ne doit pas être négligée. Je note également que ὑγρόν peut renvoyer certes à l'humide au sens élémental, par opposition au sec, mais peut aussi servir à désigner toutes sortes de liquides, ainsi que tout ce qui s'attache à l'humidité de l'air, les précipitations, *etc.* La séquence pourrait donc devenir la suivante : de la Voie lactée à la clarté (des astres ?), de la clarté à l'air (qui peut aussi partager cette propriété, le terme grec ne correspond pas exactement à la couleur moderne), de l'air à la pluie, et de la pluie à la saison de son retour, l'automne¹¹⁹. Je ne suis pas entièrement certain que cela donne un sens beaucoup plus clair, mais il me paraît important de souligner que l'on ne peut pas franchement se satisfaire de la manière

118. C'est ce que soupçonne YATES (1966), pp. 34–35, et que développe en partie PARSONS (2016), pp. 75–76, au sujet du terme γάλα, invitant à considérer ensuite un nuage (aérien, blanc et humide).

119. *Cf. Mete.* I.12, 348^b27–29 : ξηρότερος ὁ ἀήρ τοῦ θέρους· ἐν δὲ τῷ ἔαρι ἔτι ὑγρός, ἐν δὲ τῷ μετοπώρωι ἤδη ὑγραίνεται.

dont le passage est compris dans virtuellement toutes les traductions existantes.

Le mot désignant l'arrière-saison nommée ὀπώρα, laquelle représente la partie de l'année entre le lever de Sirius et celui d'Arcturus (en gros entre la fin du mois de juillet et le début du mois de septembre), est dans la langue archaïque et classique μετόπωρον¹²⁰. Cela correspond à peu près au début de notre automne, au moment où l'on récolte le raisin et la figue. Le mot ὀπώρα est parfois transmis sur certaines inscriptions avec un esprit rude (ὀπώρα)¹²¹ et la forme μεθόπωρον est attestée sur certains papyrus hellénistiques ou romains, par exemple sur celui transmettant l'*Ars Eudoxi*, édité par F. BLASS (1887) et que l'on date, à partir notamment des observations astronomiques qu'il relate, du deuxième siècle avant notre ère (voir notamment col. I l. 2 μεθοπω[ρηνήν]; col. II l. 28 μεθοπωρινάς; col. XXIII l. 3 μεθοπωρινῆς; la lettre ω est cependant régulièrement corrompue en ο), raison pour laquelle on tient généralement la forme μεθόπωρον pour typique de la *koine*¹²². Le fait qu'elle se retrouve ici dans les manuscrits B^e et E, alors qu'elle n'est pas du tout dominante à l'époque byzantine, laisse penser qu'elle remonte ici à l'archétype. Il est difficile de juger s'il s'agit d'une faute de copiste intervenue à la fin de la période hellénistique ou s'il est possible qu'Aristote ait déjà employé lui-même cette forme.

Mem. 2, 452^a17–24

ἔοικε δὴ τὸ καθόλου ἀρχὴ καὶ τὸ μέσον πάντων· εἰ γὰρ μὴ [^a18] πρότερον, ὅταν ἐπὶ τοῦτο ἔλθῃ μνησθήσεται, ἢ οὐκέτι οἶδεν [^a19] ἄλλοθεν, οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ, εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη· ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήσθαι ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ Ε. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Θ ἐλθὼν μνησθή-^[a23]σεται, εἰ τὸ Η ἢ τὸ Ζ ἐπιζητεῖ, εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ Α· καὶ [^a24] οὕτως αἰεί.

17 τὸ καθόλου ἀρχὴ β(B^e) : τὸ καθόλου ἀρχὴ aut τὸ καθόλου ἀρχῆι γP Mich^{l&p}(29.15–22) : καθόλου ἀρχὴ EC^cMi || 18 οὐκέτ' οἶδεν EC^cMi : οὐκ ἔστι οἶδεν sic B^e : οὐκέτ' οὐδὲ γP : ἢ οὐδὲν ἢ C^cMi || || 19 ἄλλοθεν] ἄλλοθι μP || 19–20 εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη scripsi : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη β(B^e) : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ ΝΘ ἐμνήσθη E : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ ΗΘ ἐμνήσθη i : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ ΤΗΘ ἐμνήσθη C^cM : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Ε μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη γP || 21 τὸ Δ β(B^e)γ : τὸ Α EC^cMi || 22 ἐζήτει β(B^e)γP : ἐζήτει EC^cMiU | ἐπὶ τὸ Θ scripsi : ἐπὶ τὸ Γ codd. || 23 ἐπὶ τὸ Α β(B^e)EC^cMi : ἐπὶ γε τὸ Α γP

Ce passage est unanimement reconnu comme un *locus corruptus*¹²³. Je donne d'abord une reconstitution du texte de l'archétype, avec un appareil très simplifié et sans tenir

120. Voir HOFINGER (1981), pp. 84–88.

121. HOFINGER (ibid.), p. 80.

122. SCHWYZER (1939) I, p. 119.

123. Je remercie Cyprien Carraud, Jean-Baptiste Gourinat, Oliver Primavesi et Marwan Rashed pour leurs suggestions relatives à ce passage difficile.

compte des très nombreuses tentatives d'émendation. C'est en effet de là que doit partir tout effort critique et exégétique portant sur ce texte. Or cela n'a pas encore été le cas, faute d'une prise en compte de la branche β . Je commence par le commencement. Il y a une petite difficulté de construction dès la première phrase, en 452^a17. Les éditeurs avaient jusqu'à présent eu tendance à se prononcer en faveur de la leçon de γ , ἔοικε δὴ τὸ καθόλου ἀρχῆι (ou ἀρχῆ) καὶ τὸ μέσον πάντων (ce que l'on pourrait traduire « l'universel, c'est-à-dire le milieu de toutes choses, ressemble à un point de départ »), plutôt qu'en faveur de celle de E et de la famille de C^c , ἔοικε δὴ καθόλου ἀρχῆ καὶ τὸ μέσον πάντων (« il semble que le milieu de toutes choses soit un point de départ universel »). Ils ont souvent choisi, peu prudemment de combiner les deux, en retenant à la fois l'adverbe καθόλου (« en général »), à la place du le substantif τὸ καθόλου, et le datif ἀρχῆι. Michel d'Éphèse souhaiterait d'ailleurs améliorer la leçon de γ en supprimant καὶ et en comprenant τὸ καθόλου de manière adverbiale¹²⁴, la proposition signifierait alors « en général, le milieu de toutes choses ressemble à un <bon> point de départ » (ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τὸ μέσον πάντων ἀρχῆι ἔοικε, 29.20–21), ce qui est ce que l'on lit dans un certain nombre de traductions modernes. La question du sens de cette phrase est importante, parce que la suite vient l'illustrer. La prise en compte de β impose de maintenir l'article devant καθόλου et invite à se demander si le datif pour ἀρχῆ est vraiment nécessaire (ce n'est pas tout à fait qu'une question d'accentuation, car notre tradition manuscrite remonte nécessairement à un exemplaire où le *iota* est adscrit, comme il l'est du reste dans le *codex vetustissimus*, E). La construction avec le nominatif, en sous-entendant εἶναι¹²⁵, paraît supérieure quant au sens, car ce qui est en jeu n'est pas à proprement parler une relation de ressemblance entre deux objets, mais le fait qu'un objet particulier puisse être légitimement pris pour point de départ de la recherche. Quoi qu'en pense Michel d'Éphèse, rien n'autorise à construire τὸ καθόλου avec l'article comme une tournure adverbiale (comparer *Met.* Z.13, 1038^b6–7, δοκεῖ δὲ ... καὶ εἶναι ἀρχῆ τὸ καθόλου). Si j'ai raison sur ce point, alors il n'y a finalement qu'une seule manière correcte d'éditer et de comprendre cette phrase (à une interrogation au sujet de la particule καὶ près) : ἔοικε δὴ τὸ καθόλου ἀρχῆ καὶ τὸ μέσον πάντων, que l'on pourrait paraphraser « il semble que l'universel soit un point de départ, et aussi le milieu entre tous les termes ». Cette phrase répond alors directement à l'injonction formulée en ^a12, selon laquelle il faut trouver un point de départ pour la recherche (δεῖ δὲ λαβέσθαι ἀρχῆς). Aristote évoque d'abord la solution technique des lieux

124. On retrouve d'ailleurs cette tendance à paraphraser τὸ καθόλου par ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ dans une scholie à cet endroit dans *X* (*Ambros.* H 50 sup.), f. 80. Je n'ai cependant trouvé aucune attestation de l'expression τὸ καθόλου avec un tel sens adverbial chez Aristote, BONITZ (1870), *s. v.* καθόλου, 356^b4–357^a41, n'indique rien de tel non plus.

125. L'attestation chez Aristote de tournures avec ἔοικε et un infinitif εἶναι implicite est déjà observée par BONITZ (*ibid.*), *s. v.* εἰκέναι, 263^b15–17, lequel renvoie notamment à *Met.* IV.10, 388^b20–21 (καὶ τὸ ἥλεκτρον δὲ τούτου τοῦ γένους ἔοικεν (sc. εἶναι), « l'ambre semble aussi appartenir à ce genre ») et à *Sens.* 5, 443^a29 (ἀλλ' οὐδέτερον τούτων ἔοικεν (sc. εἶναι ἢ ὁσμῆ), « mais l'odeur ne paraît être aucune de ces natures »).

(452^a 13), puis montre qu'un autre excellent candidat à ce titre est sans doute le terme le plus riche en possibilités de mouvements, qu'il thématise à la fois comme un universel et comme un milieu.

La structure conditionnelle qui intervient à la suite de cette phrase a un sens très précis. Elle donne un rôle crucial à ce terme au sein de la recherche : une fois celui-ci saisi, celle-ci soit s'accomplit avec succès, soit se révèle devoir échouer. L'idée semble être que le terme universel ou médian donne immédiatement accès à un certain nombre d'autres termes (ceux entre lesquels il se trouve, ou éventuellement ceux qu'il sursume), si bien que, si c'est l'un de ceux-ci qui est cherché, le mouvement qui correspond à sa saisie mentale du terme universel ou médian sera suivi de celui correspondant au terme en question, et ainsi la réminiscence aboutira. En revanche, si cela ne se produit pas, cela semble signifier pour Aristote que nous ne sommes pas disposés de manière à ce que le mouvement correspondant au terme recherché puisse être suscité par un mouvement à notre portée, ce qui condamne la recherche à l'échec. On peut s'interroger sur cette thèse, dans la mesure où il semble quand même assez vrai, par expérience, qu'une chose que l'on ne parvient pas à retrouver d'une certaine manière puisse ensuite être retrouvée en empruntant un autre chemin détourné. Le lien entre le terme pris pour ἀρχή et le terme recherché doit en tout cas être très fort pour qu'Aristote puisse affirmer que, si l'on ne retrouve pas celui-ci à partir de celui-là, alors ce ne sera pas possible autrement. Les éditeurs ont tous adopté en 452^a 18–19 la leçon de γ quant au volet négatif de la disjonction, ἢ οὐκέτ' οὐδὲ ἄλλοθεν, mais le témoignage de B^e montre qu'il est nécessaire d'envisager sérieusement celle qui n'était jusqu'à présent connue que par E et ses voisins, ἢ οὐκέτ' οἶδεν ἄλλοθεν, qui paraît également un peu plus difficile (bien que la corruption entre οἶδεν et οὐδέ soit aisée). La leçon de γ doit se construire avec un emploi implicite du même verbe, en suppléant quelque chose comme μνησθήσεται. On peut construire la leçon avec οἶδεν en donnant directement comme objet au verbe la chose recherchée (« on n'est pas plus en état de savoir ce que l'on cherche en partant d'ailleurs », en donnant un sens fort au parfait) ou éventuellement, un peu comme précédemment, en suppléant un infinitif exprimant l'acte de la rappeler¹²⁶, ἢ οὐκέτ' οἶδεν ἄλλοθεν <μνησθῆναι>, (« ou l'on n'est pas en état de s'en rappeler en partant n'importe quel autre endroit »)¹²⁷.

Venons-en maintenant au redoutable exemple. Il se présente d'abord comme destiné à illustrer cette alternative au sujet de l'ἀρχή, à savoir qu'il conduit au terme recherché ou révèle que l'on n'est pas capable de le trouver. Le texte énumère une série de huit

126. Voir pour cette construction *LSJ*, s. v. *εἶδω, B.2.

127. La *vetus* donne *si enim non prius, cum in hoc veniat, reminiscetur, aut nichil aut non etiam cognovit aliunde* (où les mots *aut non etiam cognovit aliunde* deviennent dans la *versio vulgata* oxfordienne *aut cognovit aliunde*), ce qui correspond à la leçon attestée dans la famille de C^e εἰ γὰρ μὴ πρότερον, ὅταν ἐπὶ τοῦτο ἔλθῃ μνησθήσεται, ἢ οὐδὲν ἢ οὐκέτ' οἶδεν ἄλλοθεν, à laquelle appartient l'exemplaire grec de Jacques de Venise. Il paraît probable que cette leçon soit influencée, d'une manière ou d'une autre, par la leçon οὐδὲ (au lieu de οἶδεν) de γ. BRUMBERG-CHAUMONT et POIREL (2021) ont certainement tort d'affirmer, p. 30, que rien dans la transmission grecque ne correspond à *cognovit* : c'est oublier οἶδεν.

lettres, qui semblent être simplement les lettres de l'alphabet, mais que l'on pourrait également comprendre numériquement, ou encore comme désignant encore autre chose, par exemple des points au sein d'un diagramme géométrique, des notes musicales, ou quoi que ce soit d'autre. L'emploi du pronom relatif avec la préposition ἐπί, ἐφ' ὧν (452^a19), indique en tout cas qu'il n'est pas question de penser (νοήσειεν) directement les lettres (il ne s'agit pas de réciter son alphabet), mais d'autres choses qui sont représentées par ces lettres. Cette relation est fréquemment exprimée chez Aristote par l'emploi de la préposition ἐπί suivie du *place-holder*, au datif ou au génitif¹²⁸. Il est inhabituel de voir Aristote énumérer ainsi autant de lettres sans indiquer ce à quoi elles renvoient de manière précise, si ce n'est que ce sont des choses que l'on peut penser (νοήσειεν, ^a19). Quoiqu'il en soit, l'idée qui sous-tend l'exemple semble être qu'il existe des relations particulières entre certains des termes représentés par ces lettres, lesquelles permettent de passer d'un terme précis à un autre terme précis. Il s'agit manifestement d'illustrer un processus de réminiscence, où un certain mouvement est suivi d'un certain autre, jusqu'au rappel de la chose recherchée. Comme Aristote substitue des lettres aux termes que l'on se rappelle successivement, ces relations de consécution sont présentées d'une manière formelle, de sorte qu'elles ne tiennent plus directement à la nature concrète des termes, ce qui permet évidemment de gagner en généralité par rapport à l'exemple précédent de l'automne (452^a14–16). Le problème est que, de ce fait, l'on ne voit plus immédiatement ce qui fait que tel terme devrait plutôt être suivi de tel autre. Les relations intrinsèques entre les termes que l'on a successivement à l'esprit lors de la réminiscence sont ainsi neutralisées par l'emploi de lettres. Tout l'enjeu exégétique est alors de comprendre quel type de relation il y a, dans l'exemple d'Aristote, entre deux termes représentés par deux lettres données.

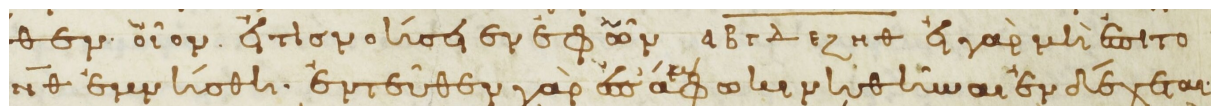
La plupart des interprètes, bien qu'ils exigent de corriger le texte, partent du principe que ces relations sont internes aux lettres mêmes et axées sur l'ordre alphabétique (le terme représenté par A aurait alors pour successeur naturel le terme représenté par B, ou inversement). Cette approche par l'ordre alphabétique est celle que suggère irrésistiblement l'énumération initiale des lettres. Elle est au fondement de la quasi-totalité des nombreuses conjectures qui ont été proposées. Elle se heurte en effet violemment à l'obstacle du texte transmis, qui paraît impliquer des relations entre les termes représentés par les lettres incompatibles avec l'ordre alphabétique. Les manuscrits transmettent tous à peu près le même texte, où seulement sept lettres sont mentionnées, sur les huit initialement introduites. Je les renomme par leur ordre d'apparition dans le texte, que je paraphrase ainsi : « 1 permet de se déplacer vers 2 et vers 3. Si l'on ne se rappelle pas ce que l'on cherche en 1, c'est que le terme recherché ne correspond ni à 1, ni à 2, ni à

128. Voir BONITZ (1870), s. v. ἐπί, 268^a60–^b2, et NETZ (1999), pp. 48–49, et comparer EN V.8, 1133^a7 οἰκοδόμος ἐφ' ὧν α, σκυτοτόμος ἐφ' ὧν β, οἰκία ἐφ' ὧν γ, ὑπόδημα ἐφ' ὧν δ; An. Pr. I.15, 34^a7, ἔστω γὰρ οὕτως ἐχόντων τὸ μὲν ἐφ' ὧν τὸ A δυνατόν, τὸ δ' ἐφ' ὧν τὸ B ἀδύνατον; Phys. VIII.8, 263^b16, χρόνος ἐφ' ὧν ΑΓΒ, πρᾶγμα ἐφ' ὧν Δ.

3. Il faut donc se tourner vers 4, qui donne accès à 5 et 6. Si cela ne fonctionne toujours pas, on se tourne vers 7, et ainsi de suite ». L'exemple semble ainsi s'articuler autour de triplets ((1, 2, 3) et (4, 5, 6)), où un terme sert de point de départ et de milieu pour les deux autres (respectivement 1 pour 2 et 3 et 4 pour 5 et 6), de sorte que si le rappel de celui-ci ne permet pas à la recherche d'aboutir, c'est que son objet n'appartient pas au triplet dans lequel il figure. Si cette interprétation est juste, le texte a quelque chose de très étrange. On s'attendrait à ce que l'ensemble des termes comporte un milieu, or cela est rendu difficile par le fait que la série ne comporte que huit termes (et non pas neuf). Les manuscrits transmettent tous d'autre part la lettre A pour ce terme 7, qui vient certes avant B, mais n'est précédée d'aucune autre selon l'ordre alphabétique. Par ailleurs, si c'est bien l'ordre de l'alphabet qui préside aux triplets employés, de sorte que la lettre n serve de milieu aux lettres $n-1$ et $n+1$, ou quelque chose de ce genre, il est très difficile de comprendre pourquoi la série semble opérer à rebours. On part dans les manuscrits de $\Theta (= 1)$ pour aboutir à A (=7), là où il pourrait sembler beaucoup plus naturel de la parcourir en sens inverse, ce qui suggérerait bien le caractère indéfini du processus de recherche qui est évoqué à la fin ($\kappa\alpha\iota\ \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma\ \acute{\alpha}\epsilon\iota$, ^a23–24). Surtout, si l'on s'intéresse au détail des lettres transmises, force est de constater que cet arrangement en triplets est incompréhensible si l'on adopte l'ordre alphabétique pour principe de classement. $\Theta (= 1)$ donne accès dans les manuscrits à $\Delta (= 2)$ et E (= 3), tandis que $\Gamma (= 4)$ donne accès à H (= 5) et Z (= 6). Cela n'a absolument aucun sens intelligible. Le problème est encore aggravé par la suite du texte, où, à titre d'illustration de la thèse selon laquelle il est possible de se mouvoir vers plusieurs objets à partir d'un même point de départ, les lettres Γ , Z et Δ sont prises comme exemple ($\omicron\iota\omicron\nu\ \acute{\alpha}\pi\omicron\ \tau\omicron\upsilon\ \Gamma\ \acute{\epsilon}\pi\iota\ \tau\omicron\ \text{Z}\ \eta\ \tau\omicron\ \Delta$, 452^a26, les manuscrits sont unanimes). Cela ne correspond toujours pas à l'ordre alphabétique, et cela ne correspond même pas aux relations précédemment impliquées, puisque Γ est présenté en 452^a23 comme la porte d'entrée vers H et Z, sans que la lettre Δ ne soit mentionnée.

Notons enfin que tous les éditeurs ont pris pour point de départ le texte transmis par γ en 452^a19–20, $\epsilon\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \mu\eta\ \acute{\epsilon}\pi\iota\ \tau\omicron\upsilon\ \text{E}\ \mu\acute{\epsilon}\mu\eta\tau\alpha\iota$, $\acute{\epsilon}\pi\iota\ \tau\omicron\upsilon\ \Theta\ \acute{\epsilon}\mu\eta\theta\eta$. C'est que celui transmis par E, $\epsilon\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \mu\eta\ \acute{\epsilon}\pi\iota\ \tau\omicron\ \text{N}\Theta\ \acute{\epsilon}\mu\eta\theta\eta$ (souvent mal reportée comme étant H Θ dans les apparats)¹²⁹, a quelque chose d'encore plus déconcertant, et c'est pire encore si l'on considère celle connue par M, $\epsilon\iota\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \mu\eta\ \acute{\epsilon}\pi\iota\ \text{TH}\Theta\ \acute{\epsilon}\mu\eta\theta\eta$. Non seulement l'apodose manque, mais en plus on trouve, au lieu d'une lettre, quelque chose comme une ligne (H Θ), voire un triangle (TH Θ), en tout cas une grandeur. Or la suite du passage ne traite

129. Je remercie M. Rashed d'avoir attiré mon attention sur ce point. Ci-dessous le passage dans le manuscrit (Paris. 1853, f. 211^v ; source : BnF).



que de lettres individuelles. On pourrait tenter un sauvetage de cette leçon en invoquant le fait qu'Aristote raisonne peu après à partir d'une figure (452^b17–22) et avec à peu près les mêmes lettres, mais Θ semble dans cet exemple représenter une longueur, tandis que Η représente un point, ce qui interdit de les combiner ainsi. La branche de *E* a donc été affectée de ce qui ressemble fort à des erreurs grossières (ΤΟΥΘ se corrompt en ΤΟΝΘ), et les éditeurs précédents ont sans doute eu raison de s'en détourner. La prise en compte du manuscrit *B*^e vient changer la donne. Ce dernier transmet en effet la leçon εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη, ce qui correspond à la protase de γ amputée, comme dans *E*, de toute apodose. C'est cette leçon qui a toutes les chances de correspondre à celle de l'archétype. Elle est identique, à une ou deux lettres près, à ce que l'on peut trouver dans la branche de *E*, ce qui remet directement en cause la structure hypothétique si soignée que transmet γ et qui a été unanimement adoptée par les éditeurs. Il faut alors se demander s'il paraît plus probable (*a*) que la branche γ ait conservé la leçon de l'archétype et que la séquence εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Ε μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη ait été victime de deux omissions indépendantes dans la branche de *E* et la branche β (à la faveur de la ressemblance en majuscules des lettres Ε et Θ ?), ou (*b*) que la leçon de l'archétype ait été celle partagée par ces deux branches εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη et que la leçon de γ en soit issue. L'hypothèse (*b*) est bien plus plausible, parce qu'il n'y a pas de raison évidente pour qu'une omission aussi grave ait eu lieu deux fois indépendamment, et parce qu'il y a une excellente raison pour rajouter une proposition dans un tel texte : aucune apodose ne vient apparemment répondre à la protase εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη. Le copiste responsable de la leçon de γ semble ainsi avoir apposé une rustine au texte en faisant de celle-ci une apodose en rajoutant une protase de sa propre invention, εἰ . . . μὴ ἐπὶ τοῦ Ε μέμνηται. Même ainsi corrigé, le texte n'a pas satisfait les éditeurs modernes, qui, depuis les remarques de FREUDENTHAL (1869b), p. 412, corrigent souvent l'aoriste ἐμνήσθη en un futur, μνησθήσεται (cf. 452^a22–23), ce qui est un indice de plus du caractère précaire du bricolage textuel qui a eu lieu au sein de la branche γ. La leçon de l'archétype est en fait admissible, pour peu que l'on accepte une certaine rupture de construction. La protase commence alors à (1) εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη (452^a19–20), puis (2) est interrompue par une longue parenthèse, ἐντεῦθεν γὰρ ἐπ' ἄμφω κινηθῆναι ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ τὸ Ε (452^a20–22), avant (3) d'être reformulée, εἰ δὲ μὴ τούτων τί ἐζήτει (452^a22), sans doute parce qu'Aristote éprouve le besoin de renouer le fil du propos. L'important est de comprendre que (1) et (3) sont dans son esprit deux formulations d'une même protase, laquelle consiste à supposer que la réminiscence ne s'accomplit pas en partant de Θ (parce que ce n'est, ni Θ, ni Δ, ni Ε, que l'on cherche). L'apodose est (4) ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθήσεται (452^a22–23).

Un problème textuel aussi flagrant a évidemment été remarqué, bien avant l'époque moderne, par la tradition. Une solution consiste à faire la supposition que ce n'est pas l'ordre alphabétique qui détermine les relations entre les lettres, mais une figure

particulière. On retrouve ainsi dans différents manuscrits appartenant à γ le diagramme suivant.

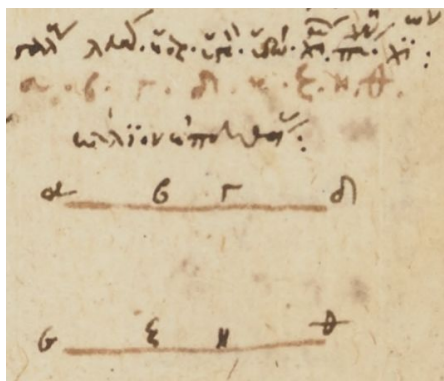


Laurent. Plut. 87.20 (v), f. 130^r [source : bmlonline.it]

Ce diagramme se retrouve, aux erreurs de copie près, dans un nombre important de manuscrits indépendants de γ ¹³⁰, à savoir *U* (*Vat.* 260, f. 175^r), *L* (*Vat.* 253, f. 188^v, où chaque lettre est associée à un mot qui paraît inspiré de l'exemple précédent, au sujet de l'automne), *O^d* (*Marc.* 209, f. 96^r), *v* (*Laurent. Plut.* 87.20, f. 130^r), ainsi que *V* (*Vat.* 266, f. 49^r) et *N* (*Vat.* 258, f. 40^v), à partir duquel il s'est retrouvé dans le prolifique *W^s* (*Vind.* 64) et a essaimé dans virtuellement tous les manuscrits à partir de la seconde moitié du XV^e siècle. Le diagramme a été tracé par la même main que le texte principal dans la plupart de ces manuscrits. Il est également présent dans les deux représentants des grandes éditions tardo-byzantines du *corpus* dont nous disposons, *b* (*Paris.* 1859, f. 228^r) et *m* (*Paris.* 1921, f. 173^v), qui transmettent la même figure que *L*¹³¹. Enfin, il est connu

130. Ce phénomène est déjà remarqué par BLOCH (2007), qui reproduit le diagramme (sans les lettres!) p. 239 de son édition, en soutien, selon lui, de la conjecture de SORABJI (1972a).

131. La personne à l'origine de cette mise en correspondance du diagramme avec l'exemple précédent semble être parvenue à la conclusion qu'il vaut mieux, en fait, se débarrasser du diagramme. Elle réarrange d'abord la série des lettres sur une même ligne, comme par exemple dans *X* (*cf. infra*), puis sur deux (*καλλιον επευθειας*). Cela donne la chose suivante dans *b* (même chose dans *L* et *m*, à une petite erreur près) :



Paris. 1859 (*b*), f. 228^r [source : BnF]

Je suppose que cette personne a été confrontée simultanément à l'interprétation qui sous-tend les corrections que l'on lit encore chez les cousins de *L*, *X* et *H^a*, et à ce diagramme, qui présuppose une lecture différente de l'exemple, et qu'elle a tenté, de manière assez créative, de réconcilier les deux.

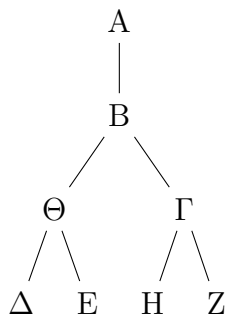
de Thomas d'Aquin, qui le rapporte aux côtés d'une autre diagramme qui semble être de sa propre invention, à qui il est très certainement parvenu *via* Guillaume de Moerbeke¹³², qui l'a probablement trouvé en marge de son exemplaire de la famille γ . Par conséquent, il y a de fortes chances pour qu'il remonte à un modèle beaucoup plus ancien (U date déjà de la fin du XII^e, et L et N d'environ 1300), et vraisemblablement au *deperditus* γ lui-même. Sa nature rend évident qu'il résulte d'une tentative de donner sens à un texte qui est grossièrement celui que nous lisons aujourd'hui dans les manuscrits de γ , dont il suit de près le déroulé. On y déchiffre horizontalement deux triplets, (Θ, E, Δ) et (Z, H, Γ) , et un couple, (A, B) . Il est difficile de ne pas croire que l'auteur de ce diagramme n'a pas éprouvé la même gêne au sujet de cette dissymétrie – il semble clairement manquer un terme en bas du diagramme, pour que l'on ait encore un triplet. Les passages d'un n -uplet à un autre sont figurés verticalement. Cela permet de distinguer d'une certaine manière la relation entre, par exemple, Θ et E , de celle entre, par exemple, Θ et H . E fait partie des objets accessibles depuis Θ , alors que H relève d'un autre point de départ, Γ . Le jeu par le vertical et l'horizontal fournit l'hétérogénéité nécessaire, sans laquelle cette distinction n'aurait pas cours, et toutes les lettres se retrouveraient reliées de la même manière. Il y a tout de même quelque chose d'assez déconcertant à ce diagramme : les ἀρχαί potentielles, à savoir Θ , Γ et A , ne sont pas toutes en position médiane (alors que chacune est dit être un μέσον). Θ est bien au centre, ainsi que A , en quelque sorte, mais Γ est, de manière inattendue, située sur la branche de droite. Or Γ est censé donner accès à H et Z de la même manière que Θ donne accès à E et Δ . Je soupçonne donc une certaine confusion dans la transmission même de ce diagramme. De manière plus ingénieuse, on pourrait aussi faire valoir que l'entrée se fait par la droite, dans le cas de E comme dans celui de Γ , et défendre le diagramme tel que transmis : le copiste aurait accordé plus d'importance à l'ordre d'apparition des lettres dans le texte qu'aux relations décrites. Dans tous les cas, il me semble indéniable qu'il ne s'agit que d'une tentative de figurer ce qui est décrit dans le texte, tout aussi désespérée que certaines conjectures modernes. La preuve en est que aucune personne éduquée aux mathématiques grecques ayant à nommer les principaux points d'un tel diagramme ne procéderait d'une manière aussi incohérente par rapport à l'ordre alphabétique, à moins d'être en train de suivre pas à pas l'ordre du texte.

Thomas d'Aquin a connaissance de ce diagramme, sans doute grâce à Guillaume de Moerbeke, mais fait preuve d'une certaine tiédeur à son égard. Il ne l'introduit que dans un second temps (« *potest autem et aliter dispositio predicta intelligi* », p. 125 l. 143 GAUTHIER (1985)), après avoir d'abord donné un autre diagramme, semble-t-il, de sa propre invention, qui est une sorte d'arbre de Porphyre¹³³. Il prend note de

132. Albert le Grand, qui emploie, lui, la traduction de Jacques de Venise, n'en fait aucunement mention.

133. Le diagramme ne doit pas être compris comme un arbre de Porphyre au sens strict, car Thomas précise que *universaliter* n'a dans ce contexte pas le même sens qu'en logique (« *id quod predicatur de pluribus* »), mais signifie seulement ce à partir de quoi peuvent avoir lieu des mouvements qui conduisent à penser plusieurs objets (« *id a quo aliquis sonuevit ad diuersa moueri* », cf. GAUTHIER (1985), p. 125

l'énumération des lettres selon l'ordre alphabétique grecque, mais affirme explicitement que ce n'est pas cet ordre qui permet de rendre compte des pensées successives lors de la réminiscence (« *quas quidem litteras enumerat secundum ordinem Graeci alphabeti; non tamen reminiscendo est idem ordo* », ll. 121–123). On peut cependant douter que le diagramme qu'il propose, reproduit ci-dessous en traduisant les lettres en grec, rende la séquence plus intelligible, le passage de $\Theta (=T)$ à $\Gamma (=G)$ ne pouvant se faire que *via* A. L'emploi des lettres γ paraît de surcroît tout aussi fantaisiste.



Deux manuscrits issus du *deperditus* λ transmettent un texte sensiblement différent du passage, qui paraît remonter à une tentative de conjecture à partir de la leçon de γ . Le plus ancien d'entre eux est X (*Ambros.* H 50 sup.), dont je donne le texte ci-dessous, lequel se lit également dans *H^a* (*Marc.* 214) C'est ce texte-ci que l'on lit chez FÖRSTER (1942). Il y a de fortes chances pour qu'il remonte à une conjecture effectuée dans le manuscrit λ lui-même, qui représente, avec sa descendance, quelque chose comme l'édition académique officielle du traité à Constantinople à partir du XI^e siècle et jusqu'au XIV^e.

ἔοικε δὴ τὸ καθόλου ἀρχῆι καὶ τὸ μέσον πάντων· εἰ γὰρ μὴ ^[*18] πρότερον, ὅταν ἐπὶ τοῦτο ἔλθῃ μνησθήσεται, ἢ οὐκέτ' οὐδὲ ^[*19] ἄλλοθεν, οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ, εἰ ^[*20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ E [Θ s. 1.] μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ [E s. 1.] ἐμνήσθη· ἐντεῦθεν ^[*21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηναί ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ ^[*22] τὸ Θ. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθή-^[*23]σεται, εἰ τὸ Δ ἢ τὸ B [corr. ex. Z X, Z cum B s.l. H^a] ἐπιζητεῖ, εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ γε τὸ A· καὶ ^[*24] οὕτως ἀεί.

On trouve également en marge dans X seulement, deux scholies qui aident à comprendre comment le copiste est parvenu à ce texte (f. 80^r). La première révèle, sans ambiguïté, qu'il prend l'ordre alphabétique pour principe des relations entre lettres : les mots ἐπ' ἄμφω en ^a21 sont glosés par καὶ ἐπὶ τὰ πρὸ τοῦ E καὶ ἐπὶ τὰ μετὰ τὸ E. Pour donner un sens à cette indication, il faut effectuer la substitution demandée au-dessus de la ligne de Θ et de E en ^a20, et lire εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E ἐμνήσθη, de manière à ce que ἐντεῦθεν renvoie à E par la suite¹³⁴. Δ appartient alors bien aux prédécesseurs de

134. Ce texte se trouve également en marge de *G^a* (*Marc.* 212, qui a été corrigé au moyen de *H^a*, une fois le manuscrit entré en la possession de Bessarion), ce qui lui a permis d'entrer également dans *W^g* (*Vind.* 64) et de se diffuser de là dans un bon nombre de manuscrits tardifs.

E, selon l'ordre alphabétique, et Θ à ses successeurs. La tournure ἐπὶ τὸ Δ n'exprime en ce cas par le fait de pouvoir parvenir en Δ depuis *E* (ce qui semble être l'interprétation de l'auteur du diagramme précédent), mais une direction : on peut se mouvoir vers Δ ou vers Θ , c'est-à-dire vers la droite ou vers la gauche lorsque l'on écrit les lettres sur un même ligne en suivant l'ordre alphabétique. C'est ce que fait le copiste dans l'autre annotation qui entoure le texte, en associant chaque lettre à un élément inspiré de Platon (Δ correspond par exemple à Alcibiade, et *Z* à Socrate), ce que l'on retrouve en partie dans le commentaire de Michel d'Éphèse¹³⁵. L'autre changement effectué par le copiste est le remplacement en ^a23 de *Z* (lettre que l'on peut encore deviner dans l'état final du manuscrit dans *X*) par *B*. Avec cette interprétation, en effet, il n'est pas admissible que les deux lettres associées à Γ appartiennent toutes deux à ses successeurs, ce pourquoi le copiste a transformé la seconde en *B*, le prédécesseur immédiat de Γ . La même correction est effectuée lors de la reprise de l'exemple, on lit ainsi dans le manuscrit *X* en 452^a26 ὄσον ἀπὸ τοῦ Γ ἐπὶ τὸ *Z* [B s. l.] ἢ τὸ Δ .

L'interprétation du passage que l'on trouve dans le commentaire de Michel d'Éphèse est très proche. Ce n'est certainement pas un accident, même si Michel s'abstient, pour sa part, de modifier le texte qu'il reçoit. Le commentaire contient, en fait, deux traitements exégétiques assez indépendants du passage, placés l'un à la suite de l'autre dans les manuscrits pour former un texte continu.

(a) τὸ λεγόμενόν ἐστι δυνάμει τοιοῦτον· ἔστω δὴ τὰ νοήματα, ἃ κινεῖται ἡ ψυχὴ πρὸς εὐρεσιν τοῦ ζητουμένου, τὰ ἐκκείμενα στοιχεῖα. μέσον δὲ αὐτῶν ἔστω τὸ *E*. τοῦτο δὴ εὐρών ὁ ζητῶν, εἰ μὴ ἅμα τῷ εὐρηκέναι αὐτὸ εὐρήσει καὶ ὅπερ ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Θ ἐλθὼν μνησθήσεται. ἐπεὶ γὰρ τὸ μέσον εὐρεν, ἐνδέχεται καὶ ἐπὶ τὸ *E* καὶ ἐπὶ τὸ Δ κινηθῆναι. λέγει δὲ *E* τὰ ἐφεξῆς τῷ *E*, ταῦτα δὲ ἐστὶ τὰ *Z H Θ*. ὁμοίως δὲ Δ λέγει αὐτὸ τὸ Δ καὶ ἔτι τὸ $\Gamma B A$. ἐλθὼν οὖν ἐπὶ τὸ Θ μνησθήσεται· οὐδὲν γὰρ κωλύει μετὰ τὸ *E* ἀναμνησθῆναι τὸ Θ , εἴτα τὸ *Z*, καὶ οὕτως τὸ *H*. ἔστω γὰρ μετὰ τὸ *E* ἀναμνησθῆναι τὸ Θ , εἴτα τὸ *Z*, καὶ οὕτως τὸ *H*. ἔστω γὰρ τὸ *E* συμπόσιον, τὸ *Z* Σωκράτης, τὸ *H* τὸ ὑπὸ Σωκράτους τυφθῆναι, τὸ δὲ Θ λύρα. οὐδὲν οὖν κωλύει συμπόσιον ἀναμνησθέντα εὐθὺς ἀναμνησθῆναι λύραν, εἴτα ὅτι ἐτύφθη, καὶ οὕτως ὅτι ὑπὸ Σωκράτους (καίτοι ἀκόλουθον ἦν μετὰ τὸ συμπόσιον εὐθὺς Σωκράτους ἀναμνησθῆναι, εἴτα ὅτι ἐτύφθη, εἴτα λύραν)· ἔστω γὰρ ὅτι μετὰ τῆς λύρας ἀντὶ ῥάβδου ἔτυψε τὸν τυφθέντα.

(b) εἰπὼν δὲ ὅτι τὸ μέσον ἀρχῆι ἔοικε, τὴν αἰτίαν τούτου τέθεικεν· ἐντεῦθεν γὰρ ἐπ' ἄμφω κινηθῆναι ἐνδέχεται· τὸ γὰρ *E* ὁδός ἐστι καὶ πρὸς τὰ ἐφεξῆς αὐτῷ τὰ *Z H Θ* καὶ πρὸς τὰ ὀπισθεν τὰ $\Delta \Gamma B A$, καὶ δυνατὸν ἐστὶν ὥσπερ ἀπὸ τοῦ Θ ἢ τοῦ *H* ἢ τοῦ *Z* ἀναμνησθῆναι ὁ βουλόμεθα, οὕτω καὶ ἀπὸ τοῦ *A* ἢ τινος τῶν ἐφεξῆς τῷ *A*. εἰ δὲ μὴ τὸ *E* εἴη τὸ μέσον, ἀλλὰ τὸ Γ , ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθήσεται. εἰ δὲ

135. Cf. *supra*, p. 445.

ἐπὶ τούτου οὐκ ἀνεμνήσθη, ὥσπερ οὐδὲ ἐπὶ τοῦ Ε, ἐπὶ τὸ Α ἐλθὼν ὥσπερ ἐκεῖ ἐπὶ τὸ Θ μνησθήσεται. (29.24–30.17)

(a) Il veut dire en gros, quant au sens, ce qui suit. Posons que les objets de la pensée, qui sont les mouvements effectués par l'âme en vue de trouver ce que l'on cherche [à se rappeler], correspondent aux lettres ci-contre. Soit E leur terme médian. Lorsque la personne qui cherche [à se rappeler un objet donné] trouve celui-là, si elle ne trouve pas ce justement qu'elle cherche en même temps qu'elle le trouve, elle s'en rappellera en allant en Θ. En effet, puisqu'elle a trouvé le terme médian, il est possible qu'elle se meuve aussi bien en direction de E qu'en direction de Δ. Par [en direction de] E il veut dire [en direction des] lettres qui suivent E, c'est-à-dire Z, H et Θ. De même, Δ veut dire aussi bien Δ que, en outre, Γ, B, et A. En allant, donc, « en Θ, la personne se rappellera » [ce qu'elle cherche], car rien n'empêche, après E, de se remémorer Θ, ensuite Z, et ainsi H. Posons en effet qu'elle peut après E se remémorer Θ, ensuite Z, et ainsi H. Posons que E correspond au banquet, Z à Socrate, H au fait d'être frappé par Socrate, et Θ à la lyre. Rien, donc, n'empêche que, après s'être remémoré le banquet, on se remémore la lyre [qu'il y avait], ensuite que l'on a été frappé [par le moyen de cette lyre] et ainsi que c'est par Socrate [que l'on a été frappé au moyen de cette lyre] (certes, il serait également par voie de conséquence, possible de se remémorer, après le banquet [E], immédiatement Socrate [Z], puis que l'on a été frappé [H], puis la lyre [Θ]). Posons en effet que celui qui a été frappé l'a été avec une lyre plutôt qu'avec une verge.

(b) Après avoir dit que « le terme médian ressemble à un point de départ [pour la réminiscence] », il en donne la cause : c'est que de là il est possible de se mouvoir dans deux directions, car le terme E représente une voie pour atteindre à la fois les termes qui le suivent, Z, H et Θ, et ceux qui le précèdent, Δ, Γ, B, et A. Et il est possible de se remémorer ce que l'on veut à partir de A aussi ou de l'un des termes suivants, comme cela l'est à partir de Θ, de H ou de Z. Mais si E n'est pas le terme médian, mais Γ, c'est parvenu en Γ que l'on se remémorera. Mais si parvenu à ce terme on ne s'est pas remémoré, de même que l'on n'a pas réussi à le faire parvenu en E, c'est parvenu en A, de même que là en Θ, que l'on se rappellera.

Il est clair que Michel a devant lui (ou veut avoir devant lui), comme le copiste de X, une figure où les lettres sont placées dans l'ordre alphabétique et associées à un terme (Socrate, la lyre, *etc.*). Il comprend de la même manière, dans (a) comme dans (b), que les relations entre lettres découlent de cet ordre alphabétique. La série a E pour milieu. Depuis une lettre donnée, on peut se déplacer en avant ou en arrière suivant cet ordre : de E, on peut ainsi aller en avant, auquel cas l'on trouve successivement Z, H et Θ,

ou en arrière, auquel cas l'on trouve successivement Δ , Γ , B et A. Le fait d'aller en Γ , qui est évoqué dans le texte ($\epsilon\pi\lambda\ \tau\omicron\ \Gamma\ \epsilon\lambda\theta\acute{\omicron}\nu$, 452^a22), est interprété par Michel dans (b) comme correspondant à la possibilité que le véritable milieu de la série ne soit pas E. L'hétérogénéité entre déplacements horizontaux et verticaux, sur le diagramme, laisse ainsi place à une distinction entre mouvements à partir du milieu, de proche en proche, et des sortes de sauts assez étranges que l'on fait lorsque l'on prend une nouvelle lettre pour milieu et point de départ. Cette interprétation est par elle-même assez cohérente, mais elle ne rend pas vraiment justice au détail du texte. Michel a l'air de prendre dans (b) pleinement conscience des transitions impliquées vers le texte (Θ , E, Γ et A), lesquelles sont dans ce cadre parfaitement arbitraires et s'accordent mal avec l'idée que l'on peut avancer ou reculer dans la série à partir de n'importe quel terme. Il ne dit pas mot non plus au sujet du fait que l'on peut aller, selon le texte transmis, en H et en Z depuis Γ , puisque son interprétation ne peut pas en rendre compte. Il est également gêné, sans le dire à haute voix, par le fait que E ne soit pas le véritable milieu de la série, puisqu'elle comporte un nombre pair de termes. Ce pourrait tout aussi bien être Δ . C'est pourquoi il semble à un moment comprendre $\epsilon\nu\tau\epsilon\upsilon\theta\epsilon\nu$ en 452^a20 comme renvoyant à un milieu de la série qui ne correspondrait à aucun de ses termes, c'est-à-dire à aucune lettre, et serait en fait situé entre E et Δ . C'est assez difficile à soutenir, parce que l'adverbe paraît naturellement reprendre le terme qui le précède, à savoir Θ . De surcroît, si Aristote avait vraiment voulu partir du milieu absolu de l'ensemble de la série, on ne voit guère pourquoi il ne se serait pas donné partie plus facile en mentionnant un nombre impair de termes, de sorte que l'un d'entre eux occupe effectivement une position médiane au sein de l'ensemble.

L'auteur de la conjecture que l'on retrouve dans les manuscrits X et H^a et Michel d'Éphèse partagent ainsi tous deux un présupposé fondamental dans leur interprétation de ce passage, selon lequel les relations entre lettres sont entièrement et uniquement déterminées par l'ordre alphabétique. Le terme représenté par la lettre occupant la position n permet d'envisager ensuite, soit celui correspond à $n+1$, soit celui correspondant à $n-1$, et c'est tout. Il faudra normalement passer par $n+1$ pour aller à $n+2$, à moins de postuler la possibilité, par elle-même assez incongrue, d'un saut. On peut néanmoins parcourir toute la série de proche en proche à partir de n'importe quel point de départ. Si l'on ne part pas de l'une de ses extrémités, il faut choisir dans quelle direction on se meut, en avançant ou en reculant par rapport à l'ordre alphabétique. Michel semble prendre conscience du fait que l'on ne peut pas rendre compte de manière satisfaisante du texte de cette manière, mais préfère tenter de contourner, voire de passer sous silence, les points difficiles. L'auteur de la conjecture figurant dans λ a, lui aussi, conscience de ce problème et s'est décidé à proposer de corriger le texte de manière à ce qu'il respecte l'ordre alphabétique¹³⁶. Cette approche est ainsi diamétralement opposée à celle qui a donné lieu à l'établissement du diagramme reproduit plus haut dans le *deperditus* γ , dont l'auteur doit avoir considéré

136. Cette solution est d'ailleurs reprise dans l'édition de FÖRSTER (1942).

que les relations entre lettres ne peuvent pas, au vu du texte, être déterminées par l'ordre alphabétique, si bien qu'il s'est décidé à les représenter spatialement à partir du texte transmis. Les éditeurs modernes ont, dans leur écrasante majorité, partagé le diagnostic qu'implique l'approche précédente : le passage doit se fonder sur l'ordre alphabétique, si bien que le texte doit être corrigé.

Je vais maintenant retracer, aussi brièvement que possible, l'historique des solutions qui ont été proposées¹³⁷. BEKKER (1831) donne du passage le texte suivant, lequel mélange les leçons de γ et de E.

ἔοικε δὴ καθόλου ἀρχὴ καὶ τὸ μέσον πάντων· εἰ γὰρ μὴ [°18] πρότερον, ὅταν ἐπὶ τοῦτο ἔλθῃ μνησθήσεται, ἢ οὐκέτ' οὐδὲ [°19] ἄλλοθεν, οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ, εἰ [°20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ E μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E Θ ἐμνήσθη· ἐντεῦθεν [°21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηναί ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [°22] τὸ E. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθή-[°23]σεται, εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ. εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ A· καὶ [°24] οὕτως αἰεί.

FREUDENTHAL (1869b), pp. 410–412, a été l'un des premiers à se pencher sérieusement sur le passage et à proclamer la nécessité de corriger lourdement le texte. L'esprit de sa solution est assez simple, l'objectif est de parvenir à un texte où la progression d'une lettre à une autre soit conforme à l'ordre alphabétique, c'est-à-dire que l'on ne puisse passer d'une lettre donnée qu'à une lettre contiguë (de B, on ne peut passer immédiatement que à A ou Γ). Ce postulat est historiquement déterminant, parce qu'il est partagé par la quasi-totalité des philologues ultérieurs, parmi ceux qui ont cherché à proposer de nouvelles corrections, il découle de l'hypothèse selon laquelle les relations entre les lettres sont fondées sur l'alphabet. Du point de vue du texte, la conjecture consiste pour l'essentiel à transposer la proposition εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ (452^a23) avant ἐντεῦθεν en 452^a20 et à corriger au cas par cas les lettres qui ne s'accordent toujours pas avec l'ordre alphabétique. On trouvera ci-dessous le texte auquel l'on aboutit ainsi¹³⁸.

[°19] εἰ [°20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E ἐμνήσθη <εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ>· ἐντεῦθεν [°21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηναί ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [°22] τὸ Z. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθή-[°23]σεται [εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ]. εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ A· καὶ [°24] οὕτως αἰεί.

Freudenthal fait observer qu'une série de huit termes ne comporte pas de milieu absolu, il en infère que la notion de milieu doit revêtir un sens local. Il propose de considérer que l'idée d'Aristote part d'une opposition entre termes extrêmes et intermédiaires : ce ne sont

137. La situation est rendue encore plus compliquée par le fait que l'apparat de BEKKER (1831) est fautif sur certains points, quant à ce passage. Ses erreurs ont heureusement rapidement été repérées et corrigées. Je ne prends par conséquent pas la peine de m'attarder la manière dont certaines traductions jouent avec ce texte pour tenter désespérément d'en tirer quelque chose, comme c'est par exemple le cas de BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847).

138. Je souligne les endroits où le texte est réécrit si la chose n'est pas signalée par un autre moyen typographique.

pas seulement les extrêmes, mais aussi les intermédiaires qui peuvent être adoptés comme points de départ pour la réminiscence. Le sens du passage est alors, selon l'auteur de la conjecture, le suivant. « Si l'on ne se rappelle pas en Θ , ce ne sera pas non plus le cas en E , si c'est H ou Z que l'on cherche. Car à partir de E , on peut se mouvoir vers Δ et vers Z [en corrigeant en 452^a21–22 en $\kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } Z \kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } \Delta$]. Mais si ce n'est aucun de ces termes que l'on cherche, mais B , on s'en rappelle en Γ ou, sinon, en A . » L'idée générale est ainsi qu'il faut disposer ces huit lettres en ligne selon l'ordre alphabétique et les parcourir, selon ce que l'on cherche, de gauche à droite ou de droite à gauche. On commence en Θ , qui s'avère ne pas être ce que l'on cherche, puis l'on remonte jusqu'à E , ce qui implique de passer par H et Z ; si l'on n'a toujours pas trouvé, on continue à remonter, jusqu'à Γ , puis jusqu'à A . On parcourt ainsi toute la série à contre-courant de l'ordre alphabétique. L'ordre alphabétique est rétabli, même si c'est au prix d'interventions lourdes dans le texte. On retrouve cette conjecture chez BIEHL (1898) et MUGNIER (1953).

FREUDENTHAL (1889) a de nouveau défendu haut et fort sa conjecture vingt ans plus tard, suite à un article assez incompetent de SIEBECK (1881), qui se proposait de défendre l'essentiel du texte de BEKKER (1831), avec seulement trois petits changements ($\tau\omicron \nu \kappa\alpha\theta\acute{o}\lambda\omicron\upsilon$ au lieu de $\kappa\alpha\theta\acute{o}\lambda\omicron\upsilon$ en 452^a17, $H \Theta$ au lieu de $E \Theta$ en ^a20, et Δ au lieu de A en ^a23), en affirmant que $H\Theta$ correspond au terme universel sursumant Δ et E et que $\Gamma\Delta E$ correspond au milieu entre AB et $ZH\Theta$. Le principal mérite de cette intervention au sein du débat est d'avoir remis sur le devant de la scène la leçon $\tau\omicron \nu \kappa\alpha\theta\acute{o}\lambda\omicron\upsilon$ en 452^a18 et signalé à quel point elle peut changer le sens de l'exemple qui suit. Il faut également mentionner la contribution de ZIAJA (1879), passée presque complètement inaperçue à l'époque, dont l'idée originale est, outre une substitution de Z à E en 452^a22, de corriger $\epsilon\iota \tau\omicron \nu \text{ } H \eta \tau\omicron \nu \text{ } Z \acute{\epsilon}\pi\iota\zeta\eta\tau\epsilon\acute{\iota}$ en 452^a23, au vu fait que E donne $\acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } H \eta \tau\omicron \nu \text{ } Z \acute{\epsilon}\pi\iota\zeta\eta\tau\epsilon\acute{\iota}$, en $\eta \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } H \eta \tau\omicron \nu \text{ } Z \acute{\epsilon}\pi\iota\zeta\eta\tau\epsilon\acute{\iota}$ (« sinon, on se rappellera en allant en Γ , ou en H , ou Z , ou, sinon, en A » – autant dire que l'on passe en revue à peu près toutes les lettres restantes). GOHLKE (1953), pp. 185–186 n. 54, est d'ailleurs parvenu indépendamment à proposer quelque chose qui correspond de très près à cette seconde correction.

L'édition traduite et commentée de G. R. T. ROSS (1906) donne, non pas une, mais deux conjectures différentes relatives à ce passage : celle de G. R. T. Ross et celle de son homonyme, W. D. Ross. La première, p. 271, s'inspire de la leçon fautive de E pour réécrire la proposition conditionnelle initiale, puis corrige les lettres suivantes pour rétablir l'ordre alphabétique. Cela donne la chose suivante.

[^a19] $\epsilon\iota$ [^a20] $\gamma\acute{\alpha}\rho \mu\acute{\eta} \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron\upsilon \text{ } E \acute{\epsilon}\mu\eta\theta\sigma\theta\eta$, $\acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron\upsilon \text{ } H <\tau\omicron> \Theta \mu\acute{\epsilon}\mu\eta\tau\alpha\iota$ · $\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon\upsilon\theta\epsilon\nu$
 [^a21] $\gamma\acute{\alpha}\rho \acute{\epsilon}\pi' \acute{\alpha}\mu\varphi\omega \kappa\iota\eta\eta\theta\eta\gamma\alpha\iota \acute{\epsilon}\nu\delta\acute{\epsilon}\chi\epsilon\tau\alpha\iota$, $\kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } H \kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\iota$ [^a22] $\tau\omicron \nu \text{ } Z$. $\epsilon\iota \delta\acute{\epsilon} \mu\eta$
 $\tau\omicron\upsilon\tau\omicron\upsilon\omega\nu \tau\iota \acute{\epsilon}\zeta\eta\tau\epsilon\iota$, $\acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } \Gamma \acute{\epsilon}\lambda\theta\omega\nu \mu\eta\eta\theta\sigma\theta\eta$ -[^a23] $\sigma\epsilon\tau\alpha\iota$, $\epsilon\iota \tau\omicron \nu \text{ } \Delta \eta \tau\omicron \nu \text{ } E \acute{\epsilon}\pi\iota\zeta\eta\tau\epsilon\acute{\iota}$. $\epsilon\iota$
 $\delta\acute{\epsilon} \mu\eta$, $\acute{\epsilon}\pi\iota \tau\omicron \nu \text{ } A$ · $\kappa\alpha\iota$ [^a24] $\omicron\upsilon\tau\omega\varsigma \acute{\alpha}\epsilon\acute{\iota}$.

De la même manière que précédemment, il s'agit de retrouver un texte conforme à l'idée selon laquelle on parcourt la série de huit lettres disposées selon l'ordre alphabétique. G.

R. T. Ross tient à donner une importance à la notion de milieu (μέσον) dans l'exemple et choisit aussi de lire τὸ καθόλου en 452^a18. Il interprète conjointement les notions de milieu et d'universel comme ayant un sens local au sein de la série : le terme n est le milieu et l'universel (au sens où il est « *the cause of the transference* ») vis-à-vis des termes $n-1$ et $n+1$. Outre ce que cette notion d'universalité a de baroque, elle rend assez mal compte de la lettre du texte. Si Aristote voulait simplement dire que, pour aller de A à Γ il faut passer par B, il aurait pu se contenter d'une illustration autrement plus simple.

La conjecture de W. D. Ross procède d'un point de départ théorique radicalement différent¹³⁹. Son auteur tient en effet à ce que l'ensemble de la série comporte un milieu de manière à ce qu'elle puisse illustrer précisément la thèse générale énoncée en 452^a17-19 (il lit καθόλου sans l'article en 452^a18, si bien que cette thèse ne porte que sur l'intérêt du milieu comme principe). Il propose par conséquent de lire le texte suivant.

[^a19] εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ A μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E ἐμνήσθη· ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηναί ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ Z. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Z ἐλθὼν μνησθή-^[a23]σεται, εἰ τὸ H ἢ τὸ Θ ἐπιζητεῖ. εἰ δὲ μή, ἐπὶ τὸ Δ· καὶ [^a24] οὕτως ἀεί.

Pratiquement toutes les lettres du passage sont modifiées. Le premier objectif est de doter l'ensemble de la série d'un milieu, W. D. Ross propose, dans cette perspective, de comprendre la première phrase, corrigée par ses soins, comme excluant la première lettre A, de la série et comme invitant à se placer au milieu de la série des sept lettres restantes, à savoir E¹⁴⁰. De là, il est possible de parcourir l'alphabet dans les deux sens, ce qui permet d'obtenir toutes les lettres. Si l'on échoue dans un sens, il suffit de repartir du milieu et d'avancer dans l'autre sens. On obtient ainsi un texte qui est à la fois correct du point de vue de l'ordre alphabétique et valable comme illustration de la thèse générale de l'importance du terme médian. Une telle conjecture a cependant un coût très élevé, en ce qu'elle requiert de retoucher la plupart des lettres sans raison plausible pour leur correction. On se demande également par quel miracle le lecteur de ce texte est censé comprendre que le terme représenté par A ne fait plus partie de la série.

L'étape suivante de l'histoire des tentatives de sauver le passage est représentée par SMYLY (1906), qui se place dans une perspective radicalement différente de tout ce qui a jusqu'alors été écrit au sujet de ce passage¹⁴¹. Il considère en effet la série exposée par Aristote, non pas comme une série de lettres arrangée selon l'ordre alphabétique, mais comme la série arithmétique élémentaire. Comme W. D. Ross, il se montre choqué par le fait qu'elle comporte un nombre pair de termes, ce qui la prive de véritable milieu, et insère par conséquent un *digamma* (F), selon le nom byzantin de la lettre, entre E et

139. Voir G. R. T. Ross (1906) p. 272.

140. Une série de huit lettres, étant paire, n'a pas de terme médian, à la différence d'une série impaire de sept lettres.

141. La conjecture de Smyly, dont on ne peut que reconnaître l'originalité, compte quelques admirateurs notables, dont Beare, qui la reprend dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908).

Z : on obtient la série des neuf premiers nombres selon le système dit « milésien », laquelle comporte donc un milieu, E, c'est-à-dire, 5. Smyly explique le reste du texte de la manière suivante, en effectuant un seul changement supplémentaire, qui consiste à remplacer E (5) par F (6) en 452^a22, dont je donne une paraphrase.

« Si ce n'est pas 9 (Θ) que l'on cherche, on se rappelle en 5 (E), car de là on peut aller en 4 (Δ) et en 6 (F). De là, à nouveau, on peut obtenir 9 (4+5, en additionnant le nouveau nombre au milieu) et 11 (6+5). Si l'on n'a toujours pas trouvé ce que l'on cherche, on s'en rappellera en 3 (Γ, prédécesseur de Δ), qui donne accès à 8 (H, 3+5) et 7 (Z, qui est l'opposé de 3 par rapport à 5). Si ce n'est toujours pas le cas, on s'en rappellera en A (1, atteint en remontant de 3 à 2 et de 2 à 1, épuisant par là tous les termes de la série). »

Cette interprétation permet de donner un rôle fort à la notion de milieu, puisque, à l'exception des deux derniers, tous les termes de la série sont retrouvés à partir de celui-ci (par succession, addition, ou opposition). Toutefois, les deux derniers termes (1 et 2, ou A et B) sont retrouvés par simple régression, sans que le milieu joue le moindre rôle, si bien que l'on se demande pourquoi l'on ne pourrait pas aussi bien retrouver toute la série par cette même régression, à partir de Θ (9), ou inversement par progression depuis A (1), et en général à partir de n'importe quel terme. En outre, il n'est pas certain que le fait de se tourner vers les nombres résolve plus de difficultés qu'il n'en apporte. Le fait que les termes en question représentent des objets que l'on se rappelle est beaucoup moins net s'il s'agit de nombres ou de chiffres, et non pas de lettres. Il est vrai toutefois que l'on explique bien mieux par ce moyen pourquoi Aristote se donne une série de huit ou neuf termes qu'il considère vraisemblablement comme complète : l'alphabet se prête assez mal à ce jeu (on se demande bien pourquoi on s'arrêterait à Θ), alors que la série des neuf premiers nombres est, en système décimal, d'une certaine manière complète¹⁴² – le problème est alors d'expliquer comment on peut tous les retrouver à partir de leur milieu, ce qui n'est pas facile. En revanche, il est loin d'être établi qu'Aristote se serait servi de ce système de numérotation plutôt que du système acrophonique, qui demeure dominant à Athènes pendant toute la période pertinente¹⁴³. La conjecture de Smyly permet néanmoins, à la différence des précédentes, d'envisager une explication possible de la corruption intervenue dans le texte de l'archétype¹⁴⁴ : le *digamma* a progressivement été remplacé par le *stigma* pour représenter le chiffre 6, si bien qu'un copiste stupide aurait éliminé cette lettre en 452^a19 et l'aurait remplacé par E en ^a22.

142. Il faut toutefois faire attention à une illusion induite par notre système moderne de numérotation, qui ne se sert que de ces neuf chiffres (auxquels on adjoint le zéro). On ne peut pas du tout écrire n'importe quel nombre au moyen des neuf premières lettres de l'alphabet ionien (avec une lettre empruntée à un système plus ancien) selon ce système. Au contraire, les autres lettres de l'alphabet jouent également un rôle : I correspond à 10, Λ à 20, etc.

143. Voir CHRISOMALIS (2003) pour une synthèse à ce sujet, ainsi que THREATTE (1980) I, p. 113.

144. La chose est bien remarquée apr W. D. ROSS (1955b), p. 247 : « *the unfamiliarity of scribes with it would account for its disappearance from our mss.* ».

W. D. ROSS (1955b), pp. 247–248, impressionné par la proposition de Smyly, donne une seconde conjecture de sa part quant à ce passage, qui combine sa solution précédente avec l'idée d'une lettre manquante dans l'archétype. L'autorité de cette édition fait que cette seconde conjecture se retrouve dans un nombre important de traductions (par exemple MOREL (2000)). L'idée principale est de rajouter la lettre I à la série initiale, puis de corriger quelques lettres pour, encore une fois, retrouver quelque chose qui ait du sens par rapport à l'ordre alphabétique¹⁴⁵.

[^a19] οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ <I>. εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ I μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E μνησθήσεται· ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφορ κινήθηνα ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ Z. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Γ ἐλθῶν μνησθή-^[^a23]σεται, εἰ τὸ A ἢ τὸ B ἐπιζητεῖ, εἰ δὲ μὴ, ἐπὶ τὸ H· καὶ [^a24] οὕτως ἀεί.

Le sens de ce texte est virtuellement identique à celui produit par la conjecture précédente du même auteur. L'idée est toujours d'amener, par un brusque saut, le lecteur au milieu de la série, c'est-à-dire E, dont le statut est désormais assuré par l'ajout d'une lettre. À partir de ce milieu, on se meut de proche en proche dans l'une ou l'autre direction, en avant ou en arrière, jusqu'à arriver au terme recherché. Le gain par rapport à la proposition précédente du même auteur est l'abandon de l'exclusion arbitraire du premier terme, puisque l'imparité est désormais fournie par l'ajout de la lettre I. Je ne suis pas sûr que cela rende cette conjecture réellement meilleure, car le coût de l'introduction d'une lettre supplémentaire est paléographiquement élevé. Aucune explication satisfaisante n'est apportée quant à ce qui aurait conduit à sa disparition, et il faut toujours réécrire presque toutes les lettres transmises. Enfin, le passage par le milieu (E) n'est pas aussi nécessaire qu'il n'y paraît, puisque l'on aurait tout aussi bien pu retrouver tous les termes de la série en remontant de proche en proche depuis I. Il ne fait même que retarder le processus si c'est Θ que l'on cherche. L'exemple ne contribue ainsi que faiblement à illustrer l'affirmation initiale, selon laquelle, si on ne se rappelle pas de ce que l'on cherche à partir du milieu, on n'y arrivera pas en partant d'ailleurs. On pourrait tout aussi bien y arriver depuis n'importe quel autre terme. S'il y a un risque de ne pas réussir à remonter d'un terme à son successeur ou son prédécesseur, le processus de recherche à partir du milieu y est tout autant exposé qu'à partir de n'importe quel autre terme.

La manière dont SIWEK (1963) reconstruit ce passage est problématique. Il défend la thèse selon laquelle le milieu dont il est question n'a pas à être le milieu absolu de la série, mais seulement à occuper une position médiane relativement à deux autres lettres. Il corrige ainsi de manière à ce que l'on puisse aller de E en Δ et en Z en ^a20–22, et ensuite de Γ en Δ et en B en ^a22–23. Tout cela est très raisonnable, ou l'est tout autant que les

145. W. D. ROSS (1955b) corrige également l'aoriste ἐμνήσθη en ^a20 en un futur, μνησθήσεται, en s'inspirant sans trop le dire de FREUDENTHAL (1869b), p. 410, qui fait déjà cela en arguant de l'autorité de la paraphrase qu'il attribue à Thémistius, que Ross sait devoir en fait être attribuée à Sophonias.

conjectures précédentes. Chaque lettre donne de nouveau accès à celle qui la précède et celle qui lui succède selon l'alphabet. Si l'on ne se souvient pas parvenu à la lettre en question, on peut alors considérer que ce que l'on cherche ne correspond à aucun membre du triplet ainsi formé, et continuer à avancer dans un sens ou dans l'autre. La progression en direction de A qu'offre l'exemple apparaît ainsi plutôt sensée, même si tout n'est pas parfait : si cela ne fonctionne pas en Θ , c'est que ce n'est ni Θ , ni I, ni H que l'on cherche ; on passe donc à E (en sautant mystérieusement par-dessus Z) ; si cela ne marche toujours pas, c'est que ce n'est ni E, ni Z, ni Δ que l'on cherche ; on passe donc à Γ (mais il serait plus efficace d'aller directement en B, si c'est possible) ; si cela ne marche toujours pas, c'est que ce n'est ni Γ , ni Δ (comme on le sait déjà), ni B que l'on cherche ; il ne reste donc que A. Là où, en revanche, il est impossible de suivre l'auteur de cette conjecture, à mon avis, c'est lorsqu'il reprend à W. D. ROSS (1955b) l'ajout d'une lettre supplémentaire, I, à l'énumération initiale des termes de la série. Cela a pour conséquence d'introduire une lettre qui ne réapparaît nulle part dans son propre texte. Cela montre surtout qu'il n'a pas du tout compris ce qui motive ce geste chez ses défenseurs, qui est la nécessité par eux perçue que la série présente un nombre impair de termes, afin de comporter un milieu absolu, ce que SIWEK (1963) affirme refuser. Il entend sans doute par là faire de Θ un milieu, mais, à ce compte, il faudrait tout aussi bien corriger la mention de la lettre A.

SORABJI (1972a) s'est penché de près sur ce passage dans le cadre d'une approche globale de la théorie aristotélicienne de la mémoire, et sa solution, avancée en introduction, pp. 31–34, est de loin la plus radicale. Elle est néanmoins suivie par le dernier éditeur en date du traité, BLOCH (2007), pp. 237–239, ou encore par KING (2003). Sorabji partage avec un bon nombre d'autres interprètes la conception selon laquelle, s'il doit être question d'un milieu, ce ne saurait être un milieu absolu de la série, puisque celle-ci est transmise avec huit termes seulement, mais un milieu local, celui d'un triplet de lettres. Cela lui permet également de rendre compte du fait que le texte invite à se déplacer de station en station, plutôt que de partir d'un terme unique. Sorabji se donne carte blanche pour changer pratiquement toutes les lettres individuelles transmises, au nom des divergences entre les manuscrits du traité (qu'il surestime complètement). Le texte proposé est le suivant ¹⁴⁶.

[^a19] οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ· εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ
 Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Ζ μνησθήσεται· ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθη
 ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Η καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ Ε. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ
 Γ ἐλθὼν μνησθή-^a23]σεται, εἰ τὸ Δ ἢ τὸ Β ἐπιζητεῖ, εἰ δὲ μή, ἐπὶ τὸ Α· καὶ [^a24]
 οὕτως ἀεί.

146. Je reconstitue le texte que SORABJI (1972a) entend traduire en partant comme lui du texte de W. D. ROSS (1955b) et en y apportant les changements qu'il signale p. 115. BLOCH (2007) intègre pour sa part cette conjecture à un texte sensiblement différent sur certains points, mais cela ne change rien à la question centrale, celle des lettres et de leur sens.

Il s'agit de parcourir l'ensemble de la série de huit termes à rebours de l'ordre alphabétique en sautant de grappe en grappe (une grappe étant constituée d'une lettre, de son successeur et de son prédécesseur, sauf pour A et Θ qui n'ont que l'un des deux), de manière à peu près complémentaire : le triplet BΓΔ prend de cette manière le relais du triplet EZH. Aucune lettre n'est ainsi omise, on obtient cependant l'une d'entre elles deux fois. On accède en effet deux fois à H, qui est le prédécesseur de la station initiale, Θ, et le successeur de la suivante, Z – il serait plus efficace d'aller directement de Θ en E, de ce point de vue. Cette situation est rendue inévitable par le fait qu'Aristote emploie huit lettres, il aurait été de loin préférable d'avoir un système à neuf termes (trois triplets). Par ailleurs, SORABJI (1972a), qui part de l'édition de W. D. ROSS (1955b), se donne trop beau jeu en affirmant que sa conjecture s'écarte le moins possible du texte des manuscrits¹⁴⁷ : il ne s'est clairement pas posé la question de savoir s'il ne serait pas, par hasard, possible de montrer que toutes les leçons, parfois aberrantes, des manuscrits remontent à la leçon d'un ancêtre commun, auquel cas c'est cette leçon, quand bien même elle serait complètement corrompue, que toute conjecture doit pouvoir expliquer. Si l'on compare le texte ci-dessus avec celui que j'ai donné, plus haut, pour celui de l'archétype, on constatera à mon avis qu'ils sont trop éloignés pour que l'on puisse défendre cette conjecture au nom d'une prétendue proximité avec « les manuscrits ». Elle requiert de fait de changer presque toutes les lettres, sans justification. On se demandera en outre si le système des sauts de grappe en grappe correspond bien à l'hypothèse selon laquelle les rapports entre lettres sont déterminés uniquement par l'ordre alphabétique, une représentation par un diagramme pourrait paraître bien plus à même d'expliquer pourquoi, pour trouver Δ en partant de Θ, il est si important d'avancer en H puis de sauter en Γ et ensuite d'avancer jusqu'à Δ, plutôt que de reculer de proche en proche.

L'autre contribution majeure de l'auteur est d'avoir rapproché ce passage, en s'inspirant de YATES (1966), où le texte de *Mem.* est déjà brièvement évoqué, des descriptions de l'art mnémorique que l'on trouve dans certains traités de rhétorique (en particulier la *Rhétorique à Herennius*, qui est tout de même datée du I^{er} siècle) ou dans des témoignages au sujet de mnémonistes contemporains¹⁴⁸. Je reproduis ci-dessous la section de la *Rhétorique à Herennius* qui est rapproché par SORABJI (1972a) de ce passage.

Quemadmodum igitur qui litteras sciunt, possunt id, quod dictatum est, scribere et recitare quod scripserunt, item qui mnemonica didicerunt, possunt, quod audierunt, in locis conlocare et ex his memoriter pronuntiare. Nam loci cerae aut cartae simillimi sunt, imagines litteris, dispositio et conlocatio imaginum scripturae, pronuntiatio lectioni.

Oportet igitur, si uolumus multa meminisse, multos nos nobis locos comparare,

147. « Fourthly, letters not in any mss. are (for what it's worth) read only twice (Z and H at line 20 and 21), and (more importantly) never at a point where the mss. agree ». SORABJI (1972a), p. 33.

148. Voir LURIA (1968).

uti multis locis multas imagines conlocare possimus. Item putamus oportere ex ordine hos locos habere, ne quando perturbatione ordinis inpediamur, quo setius, quoto quoquo loco libebit, uel ab superiore uel ab inferiore parte imagines sequi et ea, quae mandata locis erunt, edere possimus : nam ut, si in ordine stantes notos quom plures uiderimus, nihil nostra intersit, utrum ab summo an ab imo an ab medio nomina eorum dicere incipiamus, item in locis ex ordine conlocatis eveniet, ut in quamlibet partem quoque loco libebit imaginibus commoniti dicere possimus id, quod locis mandauerimus : quare placet et ex ordine locos comparare.

Locos, quos sumpserimus, egregie commeditari oportebit, ut perpetuo nobis haerere possint : nam imagines, sicuti litterae, delentur, ubi nihil utimur ; loci, tamquam cera, remanere debent. Et, ne forte in numero locorum falli possimus, quintum quemque placet notari : quod genus, si in quinto loco manum auream conlocemus, si in decumo aliquem notum, cui praenomen sit Decumo ; deinde facile erit deinceps similes notas quinto quoquo loco conlocare. [Rhetorica ad Herennium III.30–31 ¹⁴⁹]

De même que ceux qui savent leurs lettres peuvent écrire ce qui leur est dicté et lire à voix haute ce qu'ils ont écrit, de même ceux qui ont appris la mnémonique peuvent placer ce qu'ils ont entendu dans des lieux et grâce à eux le réciter de mémoire. En effet, les lieux sont fort semblables à la cire ou au papier, les images aux lettres, l'arrangement et la localisation des images à l'écriture, la récitation à la lecture.

Il convient donc, si nous devons nous rappeler un grand nombre de choses, que nous nous réservions un grand nombre de lieux, afin que nous puissions y placer un grand nombre d'images. Nous pensons de même qu'il faut arranger ces lieux selon un ordre, pour que nous ne soyons pas empêchés par la confusion de leur ordonnancement de parcourir les images en commençant là ou l'on voudra, par le début comme par la fin, et de produire celles qui ont été confiées à chaque lieu. Si nous visualisons plusieurs personnes de notre connaissance se tenant devant nous en bon ordre, il nous sera en effet égal que nous commencions à les nommer à partir de la première, de la dernière, ou de celle du milieu. De même, une fois que les lieux sont arrangés en bon ordre, nous pouvons dire, en commençant là où l'on voudra, par n'importe quelle partie ou lieu, en suivant les images, ce que nous avons confié à chaque lieu. Voilà pourquoi il est recommandé de disposer les lieux en bon ordre.

Il faudra songer attentivement aux lieux que nous avons sélectionnés, afin qu'ils puissent s'établir durablement en nous, car les images, tout comme les lettres, s'effacent quand on ne les emploie pas, alors que les lieux, à la manière

149. Je cite le texte d'après l'édition de CALBOLI (2020).

de la cire, doivent demeurer à notre disposition. En outre, pour que nous ne puissions pas tomber dans l'erreur au sujet du nombre des lieux, il est recommandé de les marquer de cinq en cinq, par exemple en plaçant une main d'or au cinquième, ou un certain Decimus que l'on connaît au dixième. Il sera ensuite facile de placer par la suite des marques semblables tous les cinq lieux.
[je traduis]

Les ressemblances peuvent, à première vue, sauter aux yeux. Les « lieux » (*loci*) servant de support à la mémorisation sont comparés aux lettres de l'alphabet. L'auteur recommande de disposer ces « lieux » familiers selon un certain ordre, de manière à éviter que l'on finisse par les confondre. Il décrit même une sorte d'alignement selon lequel ils sont arrangés, formant une ligne que l'on peut parcourir dans un sens ou dans l'autre, en partant de n'importe quel endroit. On croit reconnaître la série des lettres évoquée chez Aristote, ainsi que la manière dont il se déplace, selon de plusieurs érudits, le long d'elle. Il invite également à numérotter périodiquement les termes de la série (*decimus*), ce qui peut rendre plausible les sauts d'une lettre à l'autre qui semblent apparaître chez Aristote. Pour fascinantes que ces ressemblances puissent paraître, je pense qu'il faut être au moins tout aussi attentif à ce qui sépare ces deux textes. Aristote, même s'il vient de mentionner les « lieux » (τόποι, 452^a13), n'est pas du tout en train de décrire une méthode de mémorisation, mais un processus de rappel par association d'idées, qui peut survenir volontairement ou involontairement. Les relations entre les lettres ne servent pas à faciliter artificiellement le rappel du terme recherché, comme c'est le cas lorsque l'on associe délibérément chaque terme à un « lieu », mais figurent les relations entre les objets rappelés eux-mêmes. Ce ne sont pas aux lettres que l'on pense lorsque l'on tente de se rappeler ce que l'on cherche, mais bien aux objets eux-mêmes. Les lettres ne sont là que pour décrire de manière formelle un processus qui ne les concerne absolument pas. Le rapprochement opéré par SORABJI (1972a) entre ce passage et certaines techniques mnémotechniques, aussi intrigant qu'il paraisse, me semble donc fondamentalement malavisé. Il n'est, certes, pas totalement impossible qu'Aristote ait en tête quelque chose comme une rangée spatiale de personnes amies, mais rien dans le texte ne vient suggérer que la série qu'il décrit soit destinée à jouer un rôle de support mnémotechnique. Elle est même très mal placée pour ce faire, puisqu'elle fait l'objet d'un processus de recherche, qui semble pouvoir échouer, alors que le fondement de l'utilité des « lieux » est que l'on n'ait pas la moindre difficulté à se les rappeler, contrairement aux « images » qu'on leur confie. Le seul point commun, au fond, entre la série décrite par Aristote et celle des lieux qui est décrite dans ce texte est l'existence de relations déterminées entre les termes.

La dernière tentative de relever le défi présenté par ce passage est à mettre au crédit de Sabine Vogt¹⁵⁰. L'hypothèse de départ est toujours celle de l'ordre alphabétique, l'objectif

150. Dans une communication qui n'a finalement, à ma connaissance, jamais été publiée (laquelle a notamment eu pour titre « *Aristoteles' Buchstabenmodell des Erinnerungsprozesses in De Mem. 452a17-*

est de dégager une sorte d'algorithme qui permette de parcourir tous les termes de manière systématique. Le texte proposé est le suivant.

[¹⁹] οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ. εἰ [²⁰] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ μέμνηται, ἐπὶ τοῦ E μνησθήσεται· ἐντεῦθεν [²¹] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηναί ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [²²] τὸ Z. εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθή-^[23]σεται, εἰ τὸ A ἢ τὸ B ἐπιζητεῖ, εἰ δὲ μή, ἐπὶ τὸ H· καὶ [²⁴] οὕτως ἀεί.

Le début de l'exemple est interprété comme annonçant que l'objectif est de se rappeler Θ , ce que l'on ne parvient pas à faire directement. Le texte affirme alors qu'il sera possible de le faire en partant du milieu de la série, c'est-à-dire E . De là, on peut accéder aux termes voisins, Δ et Z ; ; comme cela ne suffit pas, puisque l'on cherche Θ , on continue jusqu'aux termes suivants, en commençant par Γ , le prédécesseur de Δ , et en remontant jusqu'à ses propres prédécesseurs, A et B ; ; comme l'on n'a toujours pas trouvé ce que l'on cherche, on repart du milieu E pour avancer dans l'autre sens, en Z puis en H . La dernière clause, καὶ οὕτως ἀεί, ne signifierait alors pas que le processus peut se poursuivre indéfiniment, mais seulement qu'il suffit d'une étape supplémentaire, une fois parvenu en H , pour retrouver ce que l'on cherche, à savoir Θ . L'exemple illustre alors la thèse selon laquelle le terme médian donne accès à tous les termes entre lesquels il se trouve, selon un procédé quasi-algorithmique. Cette interprétation se heurte cependant à l'objection selon laquelle E n'est pas, à proprement parler, le milieu de la série, si bien qu'il paraisse incroyable qu'Aristote n'ait pas opté pour une série comportant un nombre impair de termes. Pire encore, selon le procédé décrit, on peut de proche en proche se rappeler n'importe quel terme en partant de n'importe quel autre, et il serait même peut-être plus avantageux de partir de l'une de ses extrémités plutôt que d'un terme intermédiaire, ce qui conduit à devoir faire une sorte de pari arbitraire pour déterminer dans quel sens le reste de la série va être examiné.

On ne peut que constater qu'aucune de toutes ces conjectures n'a réussi à s'imposer, ce qui est un indice infallible de l'échec continu des philologues à redresser cette section du texte. Les différentes solutions à avoir été proposées permettent néanmoins d'obtenir un panorama des approches possibles du passage. On peut ainsi dégager deux critères importants quant à la manière dont le texte est interprété. (1) Le premier concerne la manière dont l'on rend compte des relations entre les lettres, ce qui peut se faire de trois façons différentes : (1a) en supposant qu'elles sont entièrement déterminées par l'ordre alphabétique, de sorte que chaque lettre donne immédiatement accès à ses deux voisines et, au moyen d'une ou plusieurs étapes intermédiaires, à toutes les autres ; (1b) en supposant qu'il ne s'agit pas de lettres, mais de chiffres, comme avancé par SMYLY (1906), si bien que l'on peut accéder immédiatement à partir d'une lettre-chiffre, non seulement à son

26 »), mais dont la solution est décrite avec suffisamment de détails chez KING (2003), pp. 124–129, pour que l'on puisse en évaluer la teneur.

successeur dans la série, mais aussi à d'autres termes, par exemple celui qui représente sa moitié ; (1c) en supposant que les relations entre lettres leur sont extrinsèques et étaient originellement figurées par un diagramme. L'option (1a) est celle dont procède la quasi-totalité des conjectures modernes, ainsi que la conjecture byzantine intervenue au sein du *deperditus* λ . L'option (1c) est au fondement du diagramme qui semble avoir déjà figuré dans le *deperditus* γ , ainsi que de l'arbre de Porphyre que propose Thomas d'Aquin dans son commentaire. Le principal obstacle auquel elle se heurte est que, selon le procédé élémentaire des mathématiques grecques, les différents éléments de la figure doivent être nommés selon l'ordre de construction (un segment se nomme AB, et non pas E Θ , bien que l'on puisse éventuellement se réserver des lettres pour la suite, en nommant par exemple le segment initial, que l'on sait que l'on va subdiviser en trois, A Δ ¹⁵¹), ce qui n'est pas du tout le cas au sein de ces deux diagrammes, où l'emploi des lettres paraît complètement fantaisiste.

(2) Le second critère porte sur l'interprétation de l'exemple en lien avec la notion de milieu. Certaines personnes considèrent (2a) que la série présente (ou doit présenter) un milieu absolu et que c'est celui-ci qui est le point de départ désigné en 452^a20, d'autres pensent (2b) que la notion de milieu qu'entend employer Aristote est locale, si bien que chaque terme doit être envisagé comme le milieu entre son prédécesseur et son successeur. Ce critère va souvent de pair avec un autre, qui porte sur la manière dont l'on interprète les expressions du type ἐπὶ τὸ A accompagnées d'un verbe exprimant le mouvement (κινέω, ἔρχομαι). Elles peuvent renvoyer, soit au fait d'aller en A, au sens où l'on se trouve en A une fois le mouvement accompli, soit au fait d'avancer dans la direction de A, au sens où, si l'on part de Γ , aller en B consiste à aller vers A, sans toutefois que l'on parvienne en A. Les partisans de l'option (2a) ont en effet tendance à vouloir que le texte fasse parcourir l'ensemble de la série de huit lettres de proche en proche, si bien qu'un élément déterminant du processus est le choix initial de la direction (va-t-on avancer ou reculer selon l'ordre alphabétique?), tandis que les partisans de l'option (2b) ont tendance à préférer un modèle impliquant des sauts d'un milieu local à un autre milieu local.

151. Voir aussi les observations de NETZ (1999), p. 85, au sujet des textes mathématiques classiques, qui observe que des démonstrations peuvent faire intervenir des lettres dont la nature exacte n'est pas précisée. Il en infère que la rédaction de la démonstration est précédée de l'établissement du diagramme, avec ses lettres (une fois que l'on a une idée assez claire de la manière dont la proposition va être démontrée), si bien que celle-là n'a pas à répéter toutes les informations déjà contenues dans celui-ci : « *Result 1 : lettering does not precede the formulation of the argument. Result 2 : lettering precedes writing down the text. Result 3 : drawing precedes the formulation of the argument. Result 4 : lettering may be structured following the sequence of geometrical actions (instead of the sequence of the text). None of our pieces of evidence is conclusive, but each is convincing, and they all lead to a similar picture, to a similar sequence of events : 1. When a rough idea for the proposition has been formulated, a diagram is drawn. 2. It is lettered, simultaneously with a (possibly oral) dress rehearsal of the text of the proposition. 3. Finally, a text, which assumes this lettered diagram, is written down. Because this text assumes this lettered diagram, it will be different from the dress rehearsal, e.g. in the phenomenon of unspecified letters.* » L'emploi des lettres sur le diagramme peut ainsi ne pas correspondre à leur ordre de construction ou d'évocation dans le texte, mais correspondre à un ordre antérieur de construction.

Afin de pouvoir arbitrer entre toutes ces options possibles, il est nécessaire de comprendre la thèse générale que l'emploi de la série des lettres vient illustrer. La plupart des éditeurs et interprètes lisent la leçon *καθόλου*, et non *τὸ καθόλου*, en 452^a17, si bien que la proposition initiale porte sur le fait qu'il est approprié de prendre le milieu entre tous les termes pour point de départ¹⁵², que ce milieu paraisse être un point de départ ou qu'il ressemble à un point de départ pour l'opération de recherche, tandis que *καθόλου* est seulement un adverbe destiné à signaler la généralité d'une telle affirmation. La leçon *τὸ καθόλου* bénéficie pourtant de l'autorité conjointe de l'autorité de *β* et de *γ*, il convient par conséquent de commencer par la retenir. La proposition initiale comporte alors, de prime abord, deux sujets, *τὸ καθόλου* et *τὸ μέσον πάντων*. Il semble y avoir une différence entre les deux : l'universel, par exemple le genre par rapport aux espèces, appartient à un autre plan¹⁵³, tandis que l'intermédiaire, par exemple l'éponge par rapport aux animaux et aux plantes, est située sur le même plan. Dans la mesure où cette distinction ne joue aucun rôle par la suite, on peut se contenter d'interpréter le terme *καθόλου* en un sens beaucoup moins technique, comme exprimant peu ou prou la même intuition que celui de *μέσον*. L'important est qu' Aristote entend manifestement leur conférer le statut de point de départ de la réminiscence. L'idée semble être qu'il est préférable, lorsque l'on cherche à se rappeler quelque chose, de ne pas restreindre trop vite la focale en considérant un objet très précis, mais d'adopter comme point de départ un objet qui est apte à évoquer un grand nombre d'autres. La thèse qui est ensuite énoncée est une disjonction : soit l'on se rappelle à partir d'un tel point de départ de ce que l'on cherche, soit l'on ne s'en rappelle pas, auquel on ne pourra pas se le rappeler en adoptant un autre point de départ. Cela a quelque chose d'assez troublant, puisque l'on a au contraire l'impression, à la lecture du traité, que le processus de la réminiscence est assez hasardeux (*cf.* 452^a24–26 et 452^a30–^b6), de sorte qu'il paraisse assez péremptoire de pouvoir déclarer, en raison d'un seul cas d'échec, l'impossibilité totale de son succès. Qu'est-ce qui empêche que l'on ne parvienne pas à se rappeler ce que l'on cherche à partir d'un terme général donné et que l'on parvienne pourtant à s'en rappeler à partir d'un autre point de départ tout aussi général ? On peut se demander en outre pourquoi une telle thèse est suivie d'une illustration aussi compliquée, où interviennent clairement plusieurs étapes : il suffirait de dire, si l'on cherche le terme A et si B est le terme général ou médian vis-à-vis de A et Γ, que, soit l'on s'en rappelle en pensant B, soit il se trouve que l'on est incapable de s'en rappeler. Il faut ainsi déterminer si la série des lettres a pour vocation d'illustrer le fait que, à partir d'un terme central, on puisse retrouver tous les autres, directement ou

152. Voir, pour ce sens du verbe, *LSJ*, s. v. *ἔοικα*, III.

153. Si l'on se souvient de la doctrine selon laquelle il n'y a pas d'Idée de choses entre lesquelles il y a une relation d'ordre (*EN* I.4, 1096^a17–18) et du refus d'Aristote de donner une véritable définition commune aux différentes âmes comme aux différentes figures pour la même raison (*An.* I.3), on pourrait se demander si l'emploi de l'expression *τὸ καθόλου* est compatible avec l'option (1a), dans la mesure où les lettres dans l'ordre alphabétique forment aussi une série. Il suffit toutefois de donner un sens purement logique à l'expression pour qu'elle demeure applicable.

indirectement, ce qui se rapproche de l'option (2a), ou si elle porte sur les deux termes de la disjonction à la fois, ce qui se rapprocherait l'option (2b) d'un procédé d'élimination (si je ne me rappelle pas ce que je cherche en B, qui est le milieu entre A et Γ, alors ce n'est pas la peine de parcourir successivement ces deux termes, il faut plutôt que je trouve un nouveau point de départ). L'existence de plusieurs étapes traduit ainsi, dans un cas l'existence de degrés d'éloignements plus ou moins grands des termes secondaires par rapport au terme universel ou médian, et dans l'autre cas un procédé permettant de passer en revue de façon accélérée l'ensemble des termes.

La formulation de l'exemple, une délestée de la fausse clause introduite dans γ, implique que les termes désignés par les lettres Θ et Γ (ou ce en quoi on les corrige) correspondent à des termes universels ou médians, conformément à la thèse générale, puisque chacun est dit donner accès à deux autres lettres. Le détail du texte est alors très surprenant au regard des options exégétiques (1a) et (2a). Ni Θ ni Γ ne sont le terme ultime de la réminiscence ainsi décrite, puisque le processus peut éventuellement se poursuivre, peut-être indéfiniment : de tels milieux paraissent n'avoir rien de définitif. Le fait qu'il semble y avoir deux milieux au moins va, en tout cas, dans le sens de l'option (2b). Enfin, rien de tout cela ne correspond à l'ordre alphabétique, de près ou de loin. À cet égard, il est frappant de constater que Θ et Γ sont chacune associée à un couple de deux lettres contiguës selon l'ordre alphabétique (respectivement Δ et E et H et Z), dont chacun comprend une lettre contiguë à l'une de celles-ci (Θ a pour prédécesseur H et Γ pour successeur Δ). Cela rend l'option (1a) extrêmement difficile, à moins de corriger radicalement le texte, ainsi que l'option (1c), car il est très difficile de construire un diagramme raisonnable dans de telles conditions (ce dont témoigne la tentative de Thomas d'Aquin). Malgré cela, il n'est pas moins difficile de croire que toutes les lettres se sont complètement corrompues, surtout si l'on pense que la séquence répond à l'ordre alphabétique : le maître antique entraîne à la fêrule ses élèves à réciter l'alphabet à l'endroit, à l'envers, par couples symétriques (AΩ, BΨ, ...), et de toutes les manières possibles¹⁵⁴.

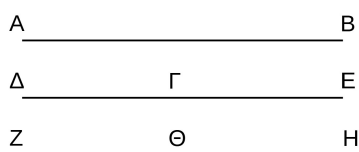
La solution que je propose repose sur les hypothèses suivantes. (1) En vertu de la thèse générale, la dernière lettre évoquée en 452^a22 au moins (ἐπὶ τὸ Γ ἐλθὼν μνησθήσεται, selon le texte transmis) doit correspondre à un terme universel ou médian, que je désigne dans ce qui suit comme *U-m*. (1.1) Les deux termes que ce terme *U-m* permet de se rappeler (τὸ H ᾗ τὸ Z, ^a23) doivent avoir celui-ci pour universel ou milieu. (2) Le passage du premier terme évoqué (εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη, ^a19–20) à ce milieu, puis de celui-ci à un autre terme (ἐπὶ τὸ A, sous-entendu ἐλθὼν, ^a23) ne doit pas se faire selon la même relation que celle qui existe entre *U-m* et ses termes subordonnés ou extrêmes¹⁵⁵. Ce sont simplement d'autres

154. Voir MARROU (1950), pp. 230–231.

155. Autrement dit, selon les lettres transmises, Γ n'est pas ni le milieu ni l'universel à l'égard de Θ et de A. Si c'était le cas, il faudrait par exemple ajouter A à la liste des termes que l'on peut se rappeler en Γ. En revanche, la relation entre Θ et les deux mouvements qui lui sont associés, correspondant aux

points de départ possibles eu égard à la réminiscence, qui sont sans relation particulière les uns aux autres ¹⁵⁶. (3) Un ordre du type alphabétique, donnant à chaque terme un unique successeur, n'est pas approprié pour figurer un système de relations aussi complexe, qui fait intervenir des relations d'au moins deux types radicalement distincts, un diagramme est bien plus approprié ¹⁵⁷. (4) Il n'est pas possible (en tout cas selon les limitations de mon intellect) de parvenir à un diagramme où les lettres sont employées de manière sensée qui rende compte du texte transmis. Il faut donc se résoudre à corriger. À partir de là, je propose d'opter, en première approche, pour l'intervention la plus chirurgicale, qui consiste uniquement à intervertir les lettres Θ et Γ au sein du texte transmis ¹⁵⁸ et de supposer qu'il y a au fondement du texte un diagramme où Γ est le milieu par rapport aux termes représentés par Δ et E , ainsi que Θ par rapport à Z et H . On peut figurer cela comme ci-dessous, par exemple (d'autres représentations sont évidemment possibles).

[^a19] εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη (ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθηνα ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ E) – εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Θ ἐλθῶν μνησθή-^a23]σεται, εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ.



Voici une paraphrase de la manière dont je comprends un tel texte, en lien avec la thèse générale. Lorsque l'on a du mal à effectuer une réminiscence (εἰ γὰρ μὴ πρότερον, 452^a17–

lettres Δ et E , paraît être analogue à celle qu'entretient Γ en tant que terme $U-m$ à l'égard des deux termes qui lui sont ainsi subordonnés (Z et H).

156. Je suppose ainsi que le processus de la réminiscence est toujours réduit à une seule consécution entre deux mouvements, conformément au modèle réduit mis en place à partir de 451^b25–26. Il convient dans cette perspective de distinguer entre le fait, pour une réminiscence, de s'accomplir avec plusieurs intermédiaires (on part de n , puis on va à $n+1$, puis $n+2$, etc., jusqu'au terme que l'on cherche : tous les termes consécutifs doivent en ce cas être unis par une certaine relation, qui n'est pas nécessairement toujours la même) et le fait d'effectuer plusieurs tentatives de réminiscence à partir de points de départ différents (auquel cas il peut n'y avoir absolument aucune relation entre ces termes). Le verbe $\xi\rho\chi\omicron\mu\alpha$ avec la préposition $\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}$ a ainsi un sens proche de celui du composé $\acute{\epsilon}\pi\acute{\epsilon}\rho\chi\omicron\mu\alpha$ (« venir à l'esprit ») lors de ses emplois dans le traité (voir 1, 450^b29, et 2, 453^a25 et 30).

157. Le fait que le texte ne donne pas d'indication qui suffise à construire le diagramme en question, mais semble le présupposer, n'est pas une objection valable, parce que c'est aussi ce que font les textes mathématiques grecs (cf. *supra*, p. 1148 n. 151). On pourra observer le même phénomène chez Aristote, par exemple en *Cael.* II.4, 287^b4–14, où la construction du point nommé E n'est pas donnée par le texte, mais où l'on peut quand même déduire du contexte qu'il s'agit de l'intersection de la droite $A\Delta$ et de la courbe $B\Gamma$, dont la nature respective est, elle, précisée (voir HEATH (1949), pp. 172–173). Il faut, là aussi, supposer qu'Aristote part du principe que son lecteur ou son auditeur a déjà le diagramme sous les yeux, si bien qu'il n'y a pas toujours besoin d'expliquer comment tel élément est construit.

158. Une telle faute demeure difficile à expliquer. Il y a cependant une piste prometteuse dans le fait que l'énumération initiale des lettres s'interrompt à Θ , si bien qu'un lecteur aurait pu s'attendre à voir le propos recommencer à partir de ce terme, puisque tous les précédents ont déjà été parcourus (comme s'il s'agissait de réciter l'alphabet et que l'on butait sur la lettre venant après Θ). L'inversion avec Γ s'explique alors de manière secondaire par l'impossibilité de voir deux fois la même lettre figurer dans un tel texte.

18), il est recommandé de partir d'un terme universel ou médian, parce qu'il donne immédiatement accès à un certain ensemble de termes. Si un terme *U-m* est envisagé et que le terme recherché fait partie de l'ensemble auquel il est relié, alors la consécution conduisant à le retrouver aura lieu, ou alors c'est que l'on est incapable de se le rappeler. Si le terme recherché ne fait pas partie de cet ensemble, alors il faut recommencer à partir d'un autre point de départ, et de préférence un terme *U-m*. Prenons le diagramme ci-dessus. On se tourne vers Γ , qui est le terme *U-m* par rapport à Δ et E et qui, en vertu de cette relation, y donne immédiatement accès. Si, donc, c'est Δ ou E que l'on cherche, on s'en rappelle aussitôt en ayant Γ en tête. Supposons toutefois que l'on a Γ à l'esprit mais que l'on constate que l'on ne se rappelle toujours pas ce que l'on cherche. D'après la thèse générale, il est inutile de persister dans cette voie : cela signifie, soit que ce n'est ni Δ ni E que l'on cherche, soit que toute l'opération est impossible parce que l'on n'est pas en mesure de penser l'un de ces objets. Il ne reste par conséquent qu'à se donner un autre point de départ, il est recommandé de toujours adopter un terme *U-m*. C'est le cas de Θ , qui s'avère être le terme *U-m* par rapport à deux autres objets, H et Z . D'où deux cas de figure : si c'est l'un d'entre eux que l'on cherche, la réminiscence s'accomplit avec succès ; si ce n'est pas le cas et que l'on ne se rappelle toujours pas ce que l'on cherche, alors il ne reste de nouveau qu'à trouver un nouveau point de départ.

De manière très étrange, la fin du texte fait ensuite intervenir le terme A , avant de signaler que le processus pourrait être réitéré indéfiniment. Cela crée deux difficultés : la première est que l'on va à présent à rebours l'ordre alphabétique (et du sens de lecture du diagramme ci-dessus), contrairement à ce qui se passait précédemment ; la seconde, qui est redoutable, est que A ne peut absolument pas être un terme *U-m*, et donc un point de départ convenable, parce que, du fait de l'énumération initiale des lettres employées, il ne reste qu'une seule lettre pour désigner le terme auquel il donne accès, c'est-à-dire B , et non pas deux. Elle s'ajoute à une difficulté plus profonde dont est d'emblée grevée le texte, surtout si on le corrige ainsi, qui est de comprendre pourquoi l'on ne part pas, sinon directement du premier terme A comme terme *U-m*, du moins du terme *U-m* qui donne accès à A ¹⁵⁹. Je propose de comprendre cela de la manière suivante. Les lettres A et B interviennent, conformément à la formulation de la thèse générale ($\epsilon\acute{\iota}$ γὰρ μὴ πρότερον, 452^a17–18), pour illustrer un cas d'échec complet : on commence par tenter d'effectuer la réminiscence sans employer un terme *U-m*, mais en ayant recours à un terme quelconque qui donne accès à un unique terme quelconque (A vis-à-vis de B), qui n'est même pas ce que l'on cherche. Par conséquent, A est un très mauvais point de départ. Aussi convient-il de changer de méthode, et d'adopter comme point de départ un terme *U-m*, qui a l'avantage de permettre, en cas d'échec, l'élimination de tous les termes auxquels il est relié. Le texte de l'exemple commencerait ainsi, en 452^a19, directement par la situation où

159. Les interprétations de type (2a) peuvent, certes, esquiver cette difficulté, le premier terme n'étant vraisemblablement pas le milieu de la série totale.

l'on commence à appliquer la méthode du recours à des termes *U-m*. Le fait qu'Aristote n'emploie pas explicitement les lettres A et B à ce moment de son texte n'est pas une objection dirimante, parce que, encore une fois¹⁶⁰, la construction du diagramme a lieu avant la démonstration proprement dite et n'a pas nécessairement à figurer dans le texte, on peut ainsi très bien s'imaginer que Aristote trace la ligne qui relie A à B en amont de l'illustration proprement dite de son exemple (ou même en même temps qu'il énonce la thèse générale), et qu'il en explique oralement le sens à son auditoire sans avoir à coucher cela par écrit. Ainsi compris, le rôle des termes représentés par les lettres A et B est incompatible avec la mention de la lettre A à la fin du passage, il n'y a pas d'autre choix que de renoncer à toute l'interprétation esquissée ci-dessus ou de biffer les mots εἰ δὲ μή, ἐπὶ τὸ A en 452^a23. On aboutit au texte ci-dessous.

[^a19] οἷον εἴ τις νοήσειεν ἐφ' ὧν A B Γ Δ E Z H Θ. εἰ [^a20] γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη (ἐντεῦθεν [^a21] γὰρ ἐπ' ἄμφω κινήθησθαι ἐνδέχεται, καὶ ἐπὶ τὸ Δ καὶ ἐπὶ [^a22] τὸ E) – εἰ δὲ μὴ τούτων τι ἐζήτει, ἐπὶ τὸ Θ ἐλθὼν μνησθή-^a23]σεται, εἰ τὸ H ἢ τὸ Z ἐπιζητεῖ {...}· καὶ οὕτως ἀεί.

On protestera sans doute contre une telle violence faite au texte transmis, et l'on aura raison de le faire. Pareil geste réclame quelques explications, en particulier celle de l'apparition de ces mots dans l'archétype. Il convient ici de comparer le diagramme tracé un peu arbitrairement ci-dessus et celui qui est attesté à travers la descendance du *deperditus* γ (p. 1132, j'en donne ci-dessous une reproduction plus lisible), et de remarquer à quel point leurs structures sont semblables. On a, en effet, dans les deux cas la figuration de deux triplets et d'un couple de termes, distingués selon un axe vertical. Les différences consistent évidemment en l'ordre et en la position des lettres, ainsi que dans le choix, dans le diagramme de γ, de figurer par une ligne verticale le passage d'un ensemble de deux ou trois termes à un autre.

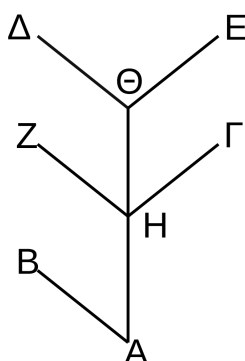


Diagramme de γ

Je faisais précédemment remarquer à quel point ce diagramme a quelque chose de bizarre. L'emploi des lettres γ est aberrant ; il s'explique de fait en grande partie par la recension

160. Cf. *supra*, p. 1148 n. 151.

du passage que donne γ . Les mouvements que celle-ci présente, si on la paraphrase, sont les suivants : (1) on part de E, d'où l'on va en Θ ; (2) depuis Θ , on peut aller en Δ et en E ; (3) on va ensuite en Γ ; (4) depuis Γ , on peut aller en H et en Z ; (5) on va ensuite en A. Les étapes (1), (3) et (5) correspondent aux trois points distingués sur la ligne verticale, les étapes (2) et (4) sont, semblablement, figurées sur un plan quasi-horizontale. Le diagramme se laisse assez bien rattacher à un tel texte, à condition qu'on le lise de haut en bas, et que l'on comprenne que, pour chaque triplet, la première lettre mentionnée dans le texte (E dans le premier cas, Θ dans le second) est celle qui se trouve le plus à droite sur le plan quasi-horizontale correspondant. Il y a néanmoins trois éléments qui demeurent incompréhensibles : (a) le milieu qui est Θ est bien en position médiane, mais Γ ne l'est pas (alors que A l'est presque, ou le serait s'il y avait une branche de droite à son niveau) ; (b) A est le premier (et le seul) terme de son niveau quasi-horizontale à être mentionné, mais il ne se trouve pas sur une branche de droite, à la différence de ce qui se passe pour les deux niveaux précédents ; (c) il faut parcourir l'axe vertical du haut vers le bas, mais remonter à partir de chaque point médian (les branches pointent vers le haut). Je propose de considérer que ces bizarreries du diagramme viennent du fait qu'il est une version frelatée, car adaptée à la recension du texte que l'on lit dans γ , d'un diagramme authentique, qui correspond, lui, au texte authentique¹⁶¹. Le diagramme authentique que je propose de reconstruire est le suivant. Lu de bas en haut, il correspond exactement à l'interprétation développée ci-dessus du passage : A n'est pas un terme *U-m*, Γ et Θ sont les deux termes *U-m* qui viennent successivement en prendre le relais.

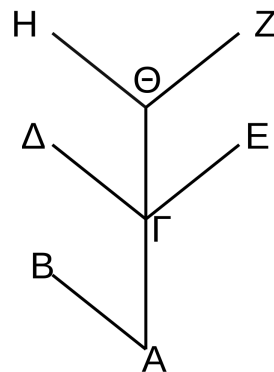


Diagramme proposé

On peut, à partir de celui-ci, expliquer les deux fautes dont souffre le texte de l'archétype de la transmission, à savoir (1) l'inversion de lettres Γ et Θ et (2) l'insertion des mots $\epsilon\acute{\iota} \delta\grave{\epsilon} \mu\eta\acute{\iota}$, $\epsilon\pi\acute{\iota} \tau\omicron$ A en 452^a23. Il suffit pour cela de supposer qu'une seule erreur de lecture a été commise à son sujet, qui consiste à le lire de haut en bas, et non de bas

161. On verra ci-dessous, p. 1165 et suivantes, que le *deperditus* γ a, un peu plus loin, préservé un diagramme qui est tenu, sinon pour authentique, du moins pour indispensable à la compréhension du texte par virtuellement tous les interprètes, à leur insu ou non. Le texte relatif à l'exemple géométrique de γ est, cette fois, beaucoup plus fidèle à celui de l'archétype.

en haut¹⁶². Si l'on commet cette petite erreur, les conséquences sont catastrophiques quant à la compréhension du passage. Le diagramme commence, ainsi lu, avec le point médian désigné par la lettre Θ , alors que le texte commence par le terme $U-m$ désigné par la lettre Γ ; le point Γ du diagramme n'intervient qu'après le point Θ , alors que le second terme $U-m$ mentionné dans le texte est précisément Θ : la solution évidente, pour peu que l'on soit un peu myope et rigide d'esprit, est d'intervertir ces deux lettres dans le texte, ce qui consiste en la faute (1) du texte de l'archétype. Si l'on poursuit de bas en haut, on voit ensuite apparaître les lettres A et B qui ne figurent nulle part dans le texte. Or l'on voudrait qu'elles soient mentionnées après toutes les précédentes, si bien que l'on se retrouve à les introduire de force dans le texte, ce en quoi consiste la faute (2). L'erreur relative au sens de lecture du diagramme reconstruit ci-dessus, associée à la volonté de le mettre en correspondance avec le texte, explique ainsi les deux corruptions présentes dès l'archétype. Il faut enfin supposer, pour parvenir au diagramme attesté au sein de la descendance de γ , que ce diagramme aura fini, à son tour, par être corrigé, selon le processus inverse (il ne s'agit plus de faire correspondre le texte au diagramme, mais on ajuste maintenant le diagramme au texte). Il faut intervertir les couples (Δ , E) et (H, Z) pour les faire correspondre au texte; la fausse protase introduite en 452^a19–20 dans le texte de γ (pour des raisons indépendantes du diagramme) conduit à croire que la première lettre mentionnée dans le texte au sein d'un niveau quasi-horizontal doit correspondre à la lettre au bout de la branche de droite, si bien que l'on place Γ , tout comme E, à droite (on ne peut pas effectuer le même ajustement quant à A) : on obtient ainsi le diagramme aberrant des manuscrits.

Mem. 2, 452^a24–26

τοῦ δ' ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἐνίοτε μὲν μνησθῆναι, ἐνίοτε δὲ [^a25] μή, αἴτιον τὸ ἐπὶ πλείω ἐνδέχεσθαι κινήθῆναι ἀπὸ τῆς αὐ-^a[26]τῆς ἀρχῆς, οἷον ἀπὸ τοῦ Γ ἐπὶ τὸ E ἢ τὸ Δ .

24 τοῦ δ' $\gamma\mathbf{P}$ Mich^{l&p}(30.19, 25) : τὸ δ' $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$ || **25** τὸ ἐπὶ πλείω ἐνδέχεσθαι $\beta(\mathbf{B}^e)$: τὸ ἐπὶ πλείον ἐνδέχεσθαι \mathbf{E} : ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται γ : ὅτι πλείω ἐνδέχεται $\mu\mathbf{P}$ Mich^c(30.26) : ἐπὶ πλείω ἐστὶ $\mathbf{C}^e\mathbf{M}$: ἐπεὶ πλείω ἐστὶ \mathbf{i} : τὸ ἐπὶ πλείον ἐνδέχεται \mathbf{H}^a : ὅτι ἐνδέχεται ἐπὶ πλείω Mich^l(30.19) || **26** τὸ E scripsi cum \mathbf{N} : τὸ Z ω : τὸ B \mathbf{X} (s.l.)

Les lettres sont cette fois transmises quasi-unanimentement par les manuscrits, ce qui n'a pas empêché les philologues de poursuivre leur entreprise de correction. FREUDENTHAL (1889) corrige ainsi Γ en E, tandis que FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b) suivent une correction proposée dans X, au-dessus de la ligne, laquelle consiste à remplacer Z

162. C'est une erreur assez facile dans la mesure où il s'agit du sens de lecture d'un texte. Le sens de lecture du bas vers le haut est néanmoins indispensable quant aux branches de droite et de gauche, il a une justification toute trouvée dans le fait que l'on puisse envisager une ἀνάμνησις comme une remontée.

par B, l'objectif étant dans les deux cas de retrouver l'ordre alphabétique. En vertu de la conjecture relative au passage précédent, je corrige Z en E, en supposant que la faute remonte à une tentative d'adapter les deux textes, à un moment où la corruption a déjà eu lieu en 452^a19–23, si bien que Γ est présenté dans ce qui précède comme donnant accès à H et Z.

Une autre difficulté concerne le corps de la phrase, qui pivote autour du terme *αἴτιον*. Deux leçons s'opposent. La première, qui, bénéficiant de l'accord de *B^e* et de *E* (à un détail près), a toutes les chances de remonter à l'archétype, donne τὸ δ' ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἐνίοτε μὲν μνησθῆναι, ἐνίοτε δὲ μή, αἴτιον τὸ ἐπὶ πλείω [πλείων *E*]¹⁶³ ἐνδέχασθαι κινήθῆναι ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἀρχῆς. Le problème est évidemment que l'on semble avoir deux causes au nominatif, là où il paraît manifeste que la seconde, le fait que l'on puisse se mouvoir dans plusieurs directions à partir du même endroit, est ce qui rend compte du fait que, à partir du même point de départ, on se rappelle parfois ce que l'on cherche et parfois pas. La leçon de γ, τοῦ δ' ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἐνίοτε μὲν μνησθῆναι, ἐνίοτε δὲ μή, αἴτιον ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται κινήθῆναι ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἀρχῆς, résout ce problème en retouchant les deux articles définis. Il s'agit pourtant très probablement d'une correction, le passage de τὸ ... ἐνδέχασθαι κινήθῆναι à ὅτι ... ἐνδέχεται κινήθῆναι est suspect. Il suffit en fait, pour obtenir un texte donnant un sens satisfaisant, de transformer avec γ le premier article en un génitif, mais il n'y a nul besoin de remanier ensuite le reste de la phrase. Je retrouve ainsi le texte qui est déjà celui de BIEHL (1898).

Mem. 2, 452^a26–30

ἐὰν οὖν [*27] διὰ παλαιοῦ κινῆται, ἐπὶ τὸ συνηθέστερον κινεῖται· ὥσπερ γὰρ [*28] φύσις ἦδη τὸ ἔθος. διὸ ἃ πολλάκις κινούμεθα, ταχὺ ἀνα-[*29]μιμνησκόμεθα· ὥσπερ γὰρ φύσει τόδε μετὰ τόδε ἐστίν, οὕτω [*30] καὶ ἐνεργεῖαι· τὸ δὲ πολλάκις φύσιν ποιεῖ.

26 ἐὰν *aP* : ἄν *B^e* | οὖν *β(B^eΓ2(igitur Guil^{NrV}))EC^cMi* (*igitur* Iac) : οὖν μὴ *γP* Mich^c(31.7) (*igitur non* Guil^{NiNpT}) || **27** διὰ παλαιοῦ *ω*, def. FREUDENTHAL (1869b), pp. 412–413] δι' ἃ πάλαι οὐ *E* : διὰ πλαγίου conī. FÖRSTER (1942) : διὰ πολλοῦ conī. W. D. ROSS (1955b) | κινῆται *β(B^e)γP* : κινήθη *EC^cMi* : κινεῖται *Z^a* | ἐπὶ τὸ *ω*] ἐπεὶ *E* | συνηθέστερον *ω*] ἀσυνηθέστερον conī. ROLFES (1924) || **28** ἃ πολλάκις κινούμεθα *β(B^e)* : ἃ πολλάκις ἐννοοῦμεθα *γP* Mich^p(31.12) : πολλάκις ἃ ἐννοοῦμεν *EC^cMi* : ἃ πολλάκις ἐννοοῦμεν BEKKER (1831) et al. || **29** ἐστίν *aP* (*est* Guil^{NiNpT}) : ἐστὶ δυνάμει *β(B^e)* (*est potencia* Iac Guil^{NrV}) : ἡ δυνάμει *C^cMi* || **30** ἐνεργεῖαι *ω*] συνηθείαι conī. COOK WILSON (1882) pp. 120–121 (cf. 442^a2)

163. Il ne fait aucun doute que c'est *B^e*, avec γ, qui a conservé la forme authentique, πλείω : πλείων, avec ι, n'apparaît fréquemment dans les inscriptions attiques qu'après environ 300 avant notre ère (THREATTE (1980) I, p. 322).

La première clause, qui décrit notre tendance à retrouver ce à quoi nous sommes habitués, a longtemps mis en difficulté les éditeurs, comme en témoignent les différentes conjectures qui ont été proposées. Le sens de l'expression διὰ παλαιοῦ n'est pas évident, et la tradition manuscrite a de quoi déconcerter : on lit dans γ une négation dans la protase ἐὰν οὐκ μὴ διὰ παλαιοῦ κινῆται, tandis que le manuscrit le plus ancien, E, donne à lire ce qui est manifestement le produit d'une autre translittération, assez acrobatique, ἐὰν οὐκ δι' ἀπάλαι οὐκ κινῆται, où la négation de γ ne disparaît que pour permettre l'apparition d'une autre. Le manuscrit B^e vient à nouveau apporter la solution : il faut lire avec lui ἐὰν οὐκ διὰ παλαιοῦ κινῆται, ce qui est exactement le texte de E, mais avec la même translittération que pour γ , et correspond également à ce que l'on trouve dans la famille de C^c, leçon connue des éditeurs traditionnels *via* le manuscrit M employé depuis BEKKER (1831).

La question du sens de cette protase demeure. L'expression διὰ παλαιοῦ en 452^a27 est généralement interprétée, depuis FREUDENTHAL (1869b), comme renvoyant à une certaine affection que nous aurions éprouvée il y a longtemps, comme s'il fallait rajouter τινός. Le sens de cette ancienneté, en particulier quant à la manière dont elle s'articule à τὸ συνηθέστερον, qui renvoie à une affection à laquelle nous serions habitués, n'est alors pas facile à dégager : on tend parfois à opposer les deux, de manière à rendre l'affection ancienne inhabituelle (« ancien » veut alors dire « trop éloigné pour être familier »)¹⁶⁴, ou au contraire à la rendre elle-même habituelle (« ancien » veut alors dire « déjà connu »)¹⁶⁵. D'autre part, une telle construction n'est pas des plus recommandables¹⁶⁶, on attendrait plutôt ὑπό s'il s'agissait du complément d'agent. Il paraît préférable de donner διὰ παλαιοῦ un sens adverbial (« depuis longtemps »), de manière comparable à l'expression διὰ χρόνου (« après un certain temps », voire « longtemps après »), c'est en effet le sens qu'elle revêt dans certains traités du *corpus* hippocratique et chez Galien¹⁶⁷, qui en sont les seules autres occurrences. On peut ainsi obtenir à partir de la leçon de l'archétype le sens sur lequel les interprètes s'accordent à peu près, selon lequel la protase indique le processus de formation d'une habitude et l'apodose le fait qu'elle soit suivie. « Lorsque l'on se meut depuis longtemps, on se meut vers ce qui nous est le plus coutumier. » Il est alors inutile de se lancer dans des conjectures, même s'il faut saluer l'ingéniosité de celle de FÖRSTER (1942), διὰ πλαγίου.

La suite du texte ne pose pas de difficulté de compréhension aussi grave, mais quelques

164. Voir par exemple SORABJI (1972a), p. 106 : « *the sens required is : something less familiar (in contrast with the thing to which one is more habituated)* ».

165. Voir par exemple KING (2003), p. 130 : « *Das Alte ist etwas Bekanntes ; wird man also durch etwas Altes bewegt, bewegt man sich zu Bekanntmen hin* ». Dans le même esprit, BEARE (1900), pp. 155–156, propose de traduire « *if this κίνησις travels along an old path* ».

166. Comme déjà remarqué par W. D. ROSS (1955b), p. 248.

167. Cf. *De natura muliebri*, 53 (ἦν δὲ διὰ παλαιοῦ μὴ κίσκηται, « si une femme n'a pas été enceinte depuis longtemps »), *De affectionibus*, 47 (καὶ ἀνὰ πᾶσάν τε ἡμέρην ἐσιόντα ἐς τὴν κοιλίην ἀλυπότατά ἐστι, καὶ ὅταν διὰ παλαιοῦ ἐσέλθῃ, les aliments que l'on ingère quotidiennement ne causent aucune douleur « en particulier lorsqu'ils ont été ingérés depuis longtemps »), ainsi que, pour Galien, *De compositione medicamentorum per genera*, 377.

points méritent tout de même d'être abordés. On lit en 452^a28 quelque chose de bizarre dans γ , ἐννοούμεθα, la forme médio-passive de ἐννοέω, laquelle dans ce contexte ne peut correspondre qu'à un moyen. Or Aristote emploie normalement ce verbe uniquement à l'actif, de même que νοέω, et non pas au moyen, qui est réservé à διανοοῦμαι¹⁶⁸. Comme il est tout de même plus avantageux que πολλάκις se rapporte à ce verbe et donc demeure au sein de la subordonnée, ce qui n'était possible qu'avec γ , les éditeurs ont souvent suivi le geste inaugural de BEKKER (1831), qui combine de manière bâtarde les leçons de γ , ἃ πολλάκις ... et de la branche de *E*, ... ἐννοούμεν – c'est encore le cas de BLOCH (2007) et de BOLOTIN (2021), p. 80 n. 31. L'apport de *B^e* confirme cette solution tout autant qu'il l'infirmé. Son témoignage permet de défendre la position de πολλάκις après le relatif, ce dont personne n'a jamais douté. En revanche, s'il transmet bien une forme médio-passive, c'est, de manière inattendue, celle de κινέω. Plutôt que de corriger le texte, par exemple en διανοοούμεθα (comparer *Insomn.* 458^b17 : περὶ οὗ γὰρ αἰσθανόμεθα, πολλάκις καὶ διανοοούμεθα τι), il paraît donc préférable de retenir une forme transmise par β , κινούμεθα, d'autant plus que l'on peut facilement s'imaginer qu'elle ait été remplacée, à la faveur d'une glose, par un verbe noétique. Il y a même une explication paléographique possible du processus : ΠΟΛΛΑΚΙΣΚΙΝΟΥΜΕΘΑ se corrompt, du fait de la ressemblance de la séquence IK (avec la forme lunaire du sigma) au K qui précède et à celui qui suit, en ΠΟΛΛΑΚΙΣΙΝΟΥΜΕΘΑ*, ce qui est corrigé en ΠΟΛΛΑΚΙΣΕΝΟΟΥΜΕΘΑ (ce qui revient presque au même du point de vue phonétique), puis de là, en raison de l'usage linguistique, en ΠΟΛΛΑΚΙΣΕΝΟΟΥΜΕΝ.

Le sens du contraste entre φύσει et ἐνεργείαι en 452^a29–30 est difficile. C'est pourquoi on ne s'étonnera pas de constater que le mot δυνάμει est rentré dans la transmission en au moins deux endroits différentes, dans *B^e* et dans la famille de *C^c*. Michel (31.24), avec à sa suite notamment Sophonias (11.32)¹⁶⁹, paraphrase rapidement ἐνεργείαι par ἔθει, tandis que COOK WILSON (1882) propose de le remplacer par συνηθείαι, et est suivi sur ce point par le dernier éditeur en date, BLOCH (2007), p. 239 : on attendrait en effet une référence au processus d'habitude, comme en 452^a27 (ὥσπερ γὰρ φύσις ἤδη τὸ ἔθος.). On s'est souvent fié au jugement empreint d'une tranquille assurance de W. D. ROSS (1955b) (« *on the whole it seems that ἐνεργείαι can stand* », p. 249), sans cependant parvenir à résoudre la difficulté de manière convaincante. Les interprètes qui ne l'escamotent pas complètement rabattent ἐνεργείαι sur l'activité humaine (« *nell'agire*

168. Le verbe ἐννοέω s'emploie cependant tout à fait au moyen en dialecte attique. Quelques exemples : Xénophon, *Anabase* III.1, 42 ἦν δέ τις αὐτῶν τρέψῃ τις γνάμας, ὡς μὴ τοῦτο μόνον ἐννοῶνται, τί πείσονται, ἀλλὰ καὶ τί ποιήσουσι, πολὺ εὐθυμότεροι ἔσονται. (« si l'on parvient à tourner leurs esprits de manière à ce qu'ils ne songent pas seulement à ce qu'il va leur être fait, mais aussi bien à ce qu'ils vont faire, leurs cœurs en seront bien plus légers »); Platon, *Hippias majeur*, 295^c εἶπον δὲ ἐκ τῶνδε ἐννοούμενος (« je dis cela en raison des réflexions suivantes que je me suis faites »); Euripide, *Hippolyte* v. 435 νῦν δ' ἐννοοῦμαι φαῦλος οὔσα (« je me rends compte à présent de ma bêtise »). La correction en ἐννοούμεν dans la branche de *E* paraît être le fait d'un érudit averti de l'usage aristotélicien.

169. Ainsi que MOREL (1997), p. 136 n. 17.

umano », LAURENTI (1971)), et surtout mentale (« *regular sequence is observed in the actualization of κινήσεις [in consciousness]* », G. R. T. ROSS et BEARE (1908); « ainsi en est-il dans l'activité de l'esprit », TRICOT (1951)). Ce qui est certain, c'est que l'on ne peut faire comme si φύσει avait la signification de δυνάμει (une consécution naturelle n'a pas à demeurer potentielle), contrairement à l'esprit de la glose. Je ne crois pas qu'il n'y ait véritablement d'autre échappatoire pour l'interprète que de comprendre ἐνεργεῖα comme renvoyant à l'activité qui entretient l'habitude, en regardant un peu en avant (τὸ δὲ πολλάκις φύσιν ποιεῖ, 452^a30). Le contraste passe ainsi toujours entre nature et seconde nature, laquelle repose sur la répétition de l'activité en question.

Mem. 2, 452^a30–^b6

ἐπεὶ δ' [1] ἐν τῇ φύσει γίγνεται καὶ παρὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τύχης, [2] ἔτι μᾶλλον ἐν τοῖς δι' ἔθους, οἷς γε ἡ φύσις μὴ ὁμοίως ὑπ-[3]άρχει, ὥστε κινήθησθαι ἐνίοτ' ο<ύ>κ ἔχει, ἄλλως τε [4] καὶ ἀφέλκη ἐκεῖθεν αὐτόν. διὰ τοῦτο γὰρ, ἐπειδὴν [5] δέητι τι ὄνομα μνημονεῦσαι, παρόμοιον ὄμι ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο σολοι-[6]κίζομεν.

30 ἐπεὶ δ' **β(B^e)E** : ἐπεὶ δ' ὡσπερ **γC^cMiP** || **1** ἐν τῇ φύσει γίγνεται **β(B^e)E** : ἐν τοῖς φύσει γίγνεται **γC^cMiP** Mich^P(31.27) : γίγνεται ἐν τοῖς φύσει **θ** || **2** τοῖς δι' ἔθους **ω** | τοῖσδε ἔθους **C^cMi** | οἷς γε ἡ φύσις **β(B^e)** : οἷς ἡ φύσις γε **EC^cMiU** : οἷς ἡ φύσις **γP** | μὴ **β(B^e)γ** (*non* Guil) : om. **EC^cMi** Iac || **2–3** ὁμοίως ὑπάρχει **ω** | ὑπάρχει ὁμοίως **iP** || **3** ἐνίοτ' ο<ύ>κ ἔχει scripsi : ἐνίοτε κάκει **ω** | ἄλλως τε **β(B^e)EC^cMi** : καὶ ἄλλως ἄλλως τε **Pγ** Mich^P(31.30–31) || **4** καὶ **β(B^e)E** : καὶ ὅταν **γC^cMiP** Mich^P(31.31) | ἀφέλκηται Christ : ἀφέλκη codd. (ἔλκη **B^e**) : ἀφέλκη <τι> suppl. Beare (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc. n. 1, prob. edd.) | αὐτόν scripsi : αὐτός **B^eEU¹**(γρ.) : αὐτόσε πη **γP** Mich^P(31.31) | γὰρ ἐπειδὴν **β(B^e(ἐπεὶ δ' ἄν))E(ἐπεὶ δ' ἄν)U¹**(γρ.) : καὶ ὅταν **γC^cMiP** Mich^P(32.1) || **5** δέητι τι ὄνομα **β(B^e)** : δέητι ὄνομα **αP** Mich^P(32.1) : ἐπεὶ μόνον **E** | παρόμοιον ὄμι ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο **β(B^eΓ2)**(*dissimile ei quod scimus in illud* Guil^{Nr}, *dissimile quo scimus in illud* Guil^{NiNp}), def. ISÉPY et PRAPA (2018) pp. 52–56 : παρόμοιον ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο **P** : παρόμοιον ὡς μὲν, εἰς ἐκεῖνο **EC^cMi** : παρόμοιον μὲν, εἰς δ' ἐκεῖνο **γ** Mich^P(32.2) : *dissimile sicut quidem illud* Iac : παρόμοιον <εἰ> ἴσμεν, εἰς ἐκεῖνο coni. FÖRSTER (1942)

Le passage est difficile et a donné lieu à de nombreuses erreurs dans les manuscrits (on notera la corruption dans *E* de δέητι ὄνομα en 452^b5, qui devient ἐπεὶ μόνον), au point d'avoir été minutieusement retravaillé dans *γ*, afin d'assurer l'intelligibilité du texte. Les éditeurs précédents s'y sont bien souvent laissés prendre. La prise en compte de **β** vient montrer que c'est, en fait, *E* qui, dans la plupart des cas, a conservé, au sein de **α**, la leçon la plus proche de l'archétype. *B^e* est même, avec l'exemplaire perdu de Guillaume de Moerbeke, le seul manuscrit connu à avoir préservé la lettre authentique d'Aristote en ce qui concerne la fin de l'extrait.

On avait ainsi pris l'habitude de lire, avec γ , ἐπει δ' ὥσπερ ἐν τοῖς φύσει γίγνεται καὶ παρὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τύχης, ἔτι μᾶλλον ἐν τοῖς δι' ἔθος, il faut en réalité lire, avec B^e et E , ἐπει δ' ἐν τῇ φύσει γίγνεται καὶ παρὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τύχης, ἔτι μᾶλλον κτλ. Que s'est-il donc passé dans γ ? L'expression ἐν τοῖς φύσει γιγνομένοις, avec ou sans le participe, fait partie du lexique aristotélicien de base¹⁷⁰ et permet dans ce contexte un parallélisme avec ἐν τοῖς δι' ἔθος qui est presque irrésistible, d'autant plus qu'Aristote vient de mettre en place une opposition soutenue entre la nature et la coutume. Ayant à l'esprit ces structures comparatives précédentes (ὥσπερ γὰρ φύσις ἤδη τὸ ἔθος en ^a27, ὥσπερ γὰρ φύσει τόδε μετὰ τόδε ἐστίν, οὕτω καὶ ἐνεργεῖαι en ^a29), le copiste n'aura pas eu beaucoup à réfléchir pour introduire le même ὥσπερ ici. La leçon qui est celle de l'archétype offre un sens un peu différent, en ce que φύσις renvoie alors avant tout à un domaine¹⁷¹. Cela permet une construction beaucoup plus directe. La protase s'arrête désormais à τύχης, l'apodose débutant à ἔτι μᾶλλον, au lieu de s'étendre jusqu'à ὥστε (^b3). Il y a aussi une petite incertitude autour de $\gamma\epsilon$ en ^b2. La particule est bienvenue du point de vue du sens, et il y a toutes les chances pour que γ soit à la faute en l'omettant, mais l'authenticité de son positionnement usuel, après φύσις est rendue suspecte par la prise en compte de B^e et la considération du fait qu'elle s'accompagne d'une omission de la négation indispensable dans les manuscrits concernés.

La clause introduite par ὥστε soulève des difficultés du même ordre. On avait, de nouveau, pris l'habitude de se fier à γ et de lire ὥστε κινήθησθαι ἐνίοτε κάκει καὶ ἄλλως, ἄλλως τε καὶ ὅταν ἀφέλκηι ἐκεῖθεν αὐτόσε πηι, même si l'on s'est rapidement rendu compte qu'il y a un problème pour construire ἀφέλκηι, qui semble n'avoir ni sujet ni objet¹⁷². La manière traditionnelle de donner un sens à cette leçon est de comprendre les adverbes ἐκεῖ et ἄλλως comme indiquant deux directions incompatibles pour un mouvement (« on se meut parfois dans cette direction et parfois dans une autre »)¹⁷³. Cela ne va pas sans un certain nombre de difficultés. La première est que, si ἐκεῖ peut revêtir le sens de ἐκεῖσε¹⁷⁴, en revanche l'adverbe ἄλλως n'a pas un tel sens spatial et ne peut pas être employé comme équivalant à ἄλλοσε. Il ne peut pas s'opposer à ἐκεῖ ou ἐκεῖσε, mais seulement à οὕτως¹⁷⁵. On peut passer outre en comprenant une équivalence tacite entre ἐκεῖ et οὕτως (« dans cette direction » = « de cette manière »), mais l'opposition demeure assez mal

170. Quelques occurrences : *Phys.* II.8, 199^a7–8; *Cael.* II.7, 289^b26; *Gener. Corr.* II.9, 335^b28; *Gener. An.* II.1; etc.

171. Voir pour cet usage BONITZ (1870), *s. v.* φύσις, 835^b50–60.

172. À ma connaissance, le premier à avoir pris conscience de la difficulté, avant les remarques que W. von Christ communique à BIEHL (1898) et que celui-ci reprend dans son appareil, est BONITZ (1870), *s. v.* ἀφέλκην, 127^a24 (« *qui locus corruptus esse videtur* »).

173. C'est par exemple l'analyse que l'on trouve dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 1 et 2 *ad loc.*, que TRICOT (1951), p. 70 n. 5, résume efficacement ainsi : « ἐκεῖ a, selon Beare, le sens de ἐκεῖσε, et ἄλλως le sens « virtuel » de ἄλλοσε ».

174. Pour cet usage, voire Kühner-Gerth II.1, §426.1, p. 444 An. 3 : la plupart des adverbes locatifs peuvent aussi revêtir un sens directionnel.

175. Voir par exemple *An.* I.3, 407^b11 : ὅτι βέλτιον αὐτῇ τὸ κινεῖσθαι τοῦ μένειν, κινεῖσθαι δ' οὕτως ἢ ἄλλως (au sujet du mouvement de l'âme).

construite. Elle devient encore plus suspecte lorsque l'on se penche sur la séquence καὶ ἄλλως ἄλλως τε, qui ressemble presque à une dittographie. Par ailleurs, l'expression ἐκεῖθεν αὐτόσε πηι (« hors de là dans cette direction-ci ») n'est pas non plus particulièrement convaincante. L'emploi de l'adverbe πηι avec un sens spatial ne s'observe autrement pas chez Aristote¹⁷⁶. Les mots αὐτόσε πηι ne forment pas un syntagme, d'après les textes conservés, à la différence par exemple de l'expression ἄλλοσέ ποι dans la langue classique (voir par exemple *Théétète*, 202^e7), qui, elle, est amplement attestée.

Il est frappant de constater que ces deux faiblesses de la leçon de γ correspondent aux deux lieux où elle s'écarte de la leçon de l'archétype, celle que l'on reconstruit à partir de l'accord des manuscrits B^e et E. On lit quelque chose de sensiblement différent dans ceux-ci, à savoir ὥστε κινήθηναί ἐνίοτε κάκει, ἄλλως τε καὶ ἀφέλκηι ἐκεῖθεν αὐτός. C'est cette leçon, commune à B^e et E, qui a toutes les chances d'être celle de l'archétype. Elle ne va cependant pas sans difficulté non plus. Le pronom αὐτός est d'abord sans référent évident au sein du contexte. Comme celui-ci est au nominatif, il ne peut avoir que le sens du latin *ipse*, envoyant à une chose précise par opposition à d'autres¹⁷⁷. On ne voit pas du tout de quoi il s'agit, ni ce à quoi cela serait implicitement opposé. On comprend donc que le copiste de γ l'ait corrigé en une indication maladroite de direction, αὐτόσε πηι.

Une deuxième difficulté concerne les mots ἄλλως τε καὶ. Cette leçon conduit à une construction qui est admissible du point de vue de la grammaire, mais impossible quant au sens. L'expression ἄλλως τε καὶ signifie, en effet, quelque chose comme « en particulier », « surtout »¹⁷⁸. Or cela est incompatible avec l'opposition qui semble avoir cours entre κινήθηναί κάκει et ἀφέλκηι ἐκεῖθεν. Cela devrait aboutir à une traduction du type « par conséquent, on est parfois mû dans cette direction (κάκει), en particulier lorsque <cette chose même ?> fait dévier de cette même direction (ἐκεῖθεν) », ce qui n'a aucune espèce de sens. La relation entre κάκει (= ἐκεῖσε) et ἀφέλκηι ἐκεῖθεν est celle d'une opposition marquée, ce qui est incompatible avec l'emploi de la tournure ἄλλως τε καὶ, qui devrait normalement introduire un cas particulier par rapport à une situation générale. De nouveau, on comprend pourquoi le copiste de γ a voulu remédier au problème en dupliquant l'adverbe ἄλλως, de manière à obtenir une opposition avec κάκει.

Une troisième difficulté concerne le verbe ἀφέλκηι. Les éditeurs précédents, qui retenaient ensuite la leçon de γ, αὐτόσε πηι (« quelque part dans cette direction »), étaient confrontés à l'absence de sujet exprimé. Il n'est pas complètement impossible dans le

176. Je compte dix-neuf occurrences de πηι ou πῆι (les manuscrits ne font pas toujours la distinction), chacune présente pour signification « d'une certaine manière », parfois en opposition explicite à ἀπλῶς (voir aussi BONITZ (1870), 591^a48–50).

177. Kühner-Gerth II.1, §468.1, p. 651.

178. Kühner-Gerth II.2, §522.4, pp. 250–251 (ἄλλως τε καὶ = *praesertim*). Pour autant que je sache, il n'est pas possible de comprendre une structure du type ἐνίοτε ..., ἄλλως τε καὶ comme impliquant une opposition entre deux termes (voir Xénophon, *Hell.* VI.3, 10–11 : δοκοῦσι δέ μοι καὶ εὐπορώτεροι ἐνίοτε γίνεσθαι ἄνθρωποι ἁμαρτάνοντες, ἄλλως τε καὶ ἐὰν κολασθῶσιν ὑπὸ τῶν ἁμαρτημάτων, « il me semble que les personnes qui commettent des erreurs deviennent parfois d'un caractère plus facile, en particulier si elles ont été punies de leurs erreurs »).

cadre de la grammaire grecque d'omettre le sujet lorsqu'il est indéterminé, mais cela vaut surtout lorsqu'il s'agit d'une personne ($\tau\iota\varsigma$)¹⁷⁹. Autrement, les tournures impersonnelles se construisent, soit avec l'indéfini $\tau\iota$, que Beare a proposé d'insérer ici, soit avec le passif, que Christ (qui communique ses suggestions à BIEHL (1898)) a aussi mis en avant en demandant que l'on corrige en $\acute{\alpha}\phi\acute{\epsilon}\lambda\chi\eta\tau\alpha\iota$. Le résultat est, dans les deux cas, qu'il faut comprendre que l'agent de l'action exprimée par le verbe, actif ou passif, n'est pas la personne qui effectue la réminiscence (ou échoue à le faire), mais la chose qui la fait dévier du cours normal, l'équivalent général du mot semblable qui empêche de retrouver le terme recherché dans l'exemple qui suit. La personne subit son action. En revanche, si l'on lit la leçon sur laquelle s'accordent B^e et E , qui doit par conséquent être celle de l'archétype, à savoir $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$, il n'y a plus d'indication de direction à la fin de cette phrase, mais un sujet explicite, qui paraît devoir renvoyer à une personne. C'est alors le problème inverse qui surgit, car le verbe n'a désormais plus d'objet.

La situation est donc la suivante : le texte de l'archétype est corrompu, la seule leçon transmise à paraître recevable (si l'on n'est pas trop regardant), celle de γ qui a été retenue par les éditeurs jusqu'à présent, s'explique comme une tentative à moitié réussie de redresser ce texte. Il faut donc se résoudre à corriger. Pour cela, il faut avoir une idée du sens global du passage. Le contexte est celui d'une mise en rapport entre la nature, dont les régularités laissent cependant parfois se produire des choses contre-nature, et l'habitude, laquelle est encore plus susceptible d'être affectée par ce type d'écarts ou de déviations. La clause en question, qui s'ouvre par $\acute{\omega}\sigma\tau\epsilon$, doit tirer les conséquences de cette thèse relativement à la réminiscence : comme celle-ci repose sur les consécutions entre mouvements fondées sur l'habitude, la fragilité des régularités habituelles l'expose au risque de l'échec. C'est le sens de l'exemple qui va suivre, introduit par $\delta\iota\acute{\alpha}$ τοῦτο en 452^b4, selon lequel, lorsque l'on cherche à se rappeler un mot, il arrive que l'on bute sur un autre mot qui lui ressemble à s'y méprendre ($\pi\alpha\rho\acute{o}\mu\iota\omicron\nu$). C'est là un cas où une association fondée sur une coutume linguistique échoue à donner lieu à une réminiscence réussie, du fait d'une déviation induite par une ressemblance entre des termes.

Une question importante, dans ce cadre, porte sur la signification du terme $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\tilde{\iota}$ qui est unanimement transmis sous deux formes différentes en 452^b3 et 4. Il doit renvoyer à un point de départ ou d'arrivée pour le mouvement, le contexte suggère une distinction entre un mouvement normal, fondé sur la nature ou l'habitude, et un mouvement anormal, lesquels diffèrent, non par leur point de départ, mais par leur point d'arrivée. L'idée d'une multiplicité de points d'arrivée à partir d'un même point de départ a été introduite dès 452^a25 et elle est encore au fondement de l'exemple linguistique en 452^b4–6, où la personne fait fausse route et se trompe de point d'arrivée. Par conséquent, $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\tilde{\iota}$ doit renvoyer à un point d'arrivée, on comprendra donc son emploi en 452^b3 ($\chi\acute{\alpha}\chi\epsilon\tilde{\iota}$) comme indiquant une direction et son emploi en ^b4 ($\acute{\epsilon}\chi\epsilon\tilde{\iota}\theta\epsilon\nu$) comme indiquant, non pas que le même lieu est tout

179. Kühner-Gerth II.1, §352.g, pp. 35–36, voir en particulier p. 36 An. 4.

d'un coup pris comme point de départ, mais en lien avec le verbe ἀφέλκω, comme signalant une déviation par rapport au point d'arrivée normal. Cette interprétation est conforme à l'exemple qui suit, où le pronom ἐκεῖνο (452^b5) renvoie à ce qui aurait normalement été le point d'arrivée de la réminiscence, auquel le point d'arrivée erroné est comparé.

Le problème de l'opposition entre les deux clauses demeure : celle introduite par ὥστε exprime le fait qu'il arrive de se mouvoir en direction d'un point précis, tandis que celle introduite par ἄλλως τε καί présente comme un cas particulier le fait de dévier de cette même direction. La seconde a clairement pour vocation d'expliquer pourquoi une déviation peut avoir lieu, si bien qu'elle ne peut pas se rapporter à l'expression du cas normal de cette manière. Il faut donc corriger le texte. Il y a, pour simplifier, deux solutions possibles : (1) rétablir, comme dans γ, une construction à deux termes (« on est parfois mû dans la bonne direction [= ἐκεῖ] et parfois dans la mauvaise [= ἄλλοσε ?] »), dont la clause ἄλλως τε καί développerait le second ; (2) conserver une construction à un terme et introduire une négation, de manière à ce que la clause introduite par ὥστε exprime le fait que l'on ne se meuve parfois pas dans la bonne direction, suivie ensuite par une explication d'une telle déviation. La seconde solution me paraît plus économique, j'écris par conséquent ὥστε κινήθησθαι ἐνίοτ' οὐκ ἐκεῖ, en supposant que la leçon de l'archétype, ὥστε κινήθησθαι ἐνίοτε κάκεῖ, résulte de la perte d'une seule lettre.

La clause introduite par ἄλλως τε καί, si elle s'articule, avec cette correction, bien mieux à ce qui précède, demeure par elle-même corrompue. L'emploi du pronom αὐτός n'est pas satisfaisant. Il fournit néanmoins un sujet à ἀφέλκη, lequel manque de façon flagrante dans la leçon de γ. Au vu de l'exemple, on pourrait considérer que le sujet du verbe doit correspondre au terme qui est la cause de la déviation, à savoir le nom qui ressemble à celui que l'on cherche, si bien que l'on pourrait envisager d'écrire quelque chose comme ἄλλο τι. Le fait que ce soit αὐτός qui est transmis suggère cependant quelque chose d'assez différent, c'est-à-dire l'emploi d'une tournure réflexive, ἀφέλκηι <αὐτόν>¹⁸⁰. La clause fournirait ainsi un véritable cas particulier de déviation où c'est le sujet lui-même qui est, en un certain sens, l'agent et le patient de celle-ci. On peut interpréter l'exemple linguistique qui suit sur cette lancée si l'on insiste sur l'importance du verbe ἴσμεν (452^b5) : la cause de l'erreur vient du sujet lui-même, lequel parasite le processus d'association en pensant à un terme proche. Certains échecs du processus de réminiscence sont ainsi imputables, non pas à l'intervention d'un agent externe, mais à l'état général du sujet de la réminiscence, qui peut présenter une tendance gênante à effectuer des associations qui

180. Comparer avec les emplois marquants du verbe ἀφέλκω, autrement très rare chez Aristote, dans les textes éthiques en lien avec la problématique, certes très différente, de la maîtrise de soi : *EE* II.8, 1224^a34–36, ὁ τ' ἐγκρατῆς βίαια, φασίν, ἀφέλκει αὐτόν ἀπὸ τῶν ἡδέων ἐπιθυμιῶν (ἀλγεῖ γὰρ ἀφέλκων πρὸς ἀντιτείνουσιν τὴν ὄρεξιν), « la personne qui est maître de soi, prétendent-ils, se fait violence en se détournant elle-même des désirs portant sur les choses plaisantes (elle éprouve en effet de la peine lorsqu'elle se détourne à l'encontre du désir qui lui résiste) » ; *EN* II.9, 1109^b4–5, εἰς τοῦναντίον δ' ἑαυτοὺς ἀφέλκειν δεῖ, au vu de notre tendance naturelle vers un terme, pour atteindre le milieu « il faut que nous nous tirions vers le terme extrême contraire »

nuisent au cours de la réminiscence.

Le texte de l'exemple qui suit (διὰ τοῦτο . . . σολοικίζομεν, 452^b4–6) posait jusqu'alors problème aux éditeurs¹⁸¹. Ceux-ci avaient principalement deux leçons à leur disposition, celle de γ, διὰ τοῦτο καὶ ὅταν δέηι ὄνομα μνημονεῦσαι, παρόμοιον μὲν, εἰς δ' ἐκεῖνο σολοικίζομεν, et celle du manuscrit E, διὰ τοῦτο ἐπειδὴν δέηι ὄνομα μνημονεῦσαι, παρόμοιον ὡς μὲν εἰς ἐκεῖνο σολοικίζομεν. Le sens global demeure perceptible à travers leurs différences : Aristote veut parler d'une situation où, alors que l'on cherche à se souvenir d'un mot¹⁸², c'est un terme, proche, mais incorrect qui nous vient à l'esprit et nous induit en erreur. Un solécisme (σολοικισμός) renvoie chez Aristote à une faute linguistique¹⁸³, si bien qu'il ne s'agit pas seulement, dans l'exemple, de substituer un mot à un autre, mais véritablement de les confondre en proférant une absurdité linguistique.

Comme la leçon que l'on trouve dans le manuscrit E paraît virtuellement impossible à construire, les éditeurs modernes se sont tournés vers celle de γ, qui présente cependant également un problème syntactique relatif aux mots παρόμοιον μὲν. FREUDENTHAL (1869b), p. 413, et G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 3 *ad loc.*, proposent de sous-entendre μνημονεύομεν comme verbe régissant παρόμοιον, là où l'on aurait eu envie de reprendre σολοικίζομεν, qui est pourtant intransitif. Le pronom ἐκεῖνο ne peut alors que renvoyer au terme correct, par opposition à son παρόμοιον, et l'on lit alors des traductions de cette espèce¹⁸⁴ : « lorsque nous devons nous rappeler un mot, nous nous souvenons d'un mot proche, et nous nous trompons à son égard », ou, ce qui n'est guère mieux, « lorsque nous devons nous rappeler un mot, nous nous souvenons d'un mot proche, et nous faisons erreur dans sa direction ». La construction demeure difficile, parce qu'elle sous-entend un verbe qui n'est qu'à peine disponible dans le contexte.

La leçon de E, παρόμοιον ὡς μὲν, εἰς ἐκεῖνο, suggère que ce jeu apparemment bien calibré entre μὲν et δέ que l'on trouve dans γ pourrait être un artifice. Dans cette perspective, on a depuis longtemps remarqué que la traduction de Guillaume de Moerbeke, *dissimile ei quod scimus* ou *dissimile eo scimus*, selon les révisions, laquelle s'est perpétuée dans un bon nombre de traductions latines ultérieures, reposait sur une construction différente. Elle implique clairement de lire un verbe autre que μνημονεύομεν comme régissant παρόμοιον au sein d'une proposition relative. FREUDENTHAL (1869b) a ainsi

181. La leçon de β quant à ce passage, que j'entends adopter, a déjà fait l'objet d'une défense minutieuse de la part de ISÉPY et PRAPA (2018), pp. 51–56.

182. Il est vrai que l'on peut distinguer ὄνομα et ῥῆμα, nom et verbe, mais ὄνομα sert aussi en grec et chez Aristote (voir BONITZ (1870), s. v. ὄνομα, 514^b46–59) à désigner ce constituant de base du λόγος qu'est le mot. C'est aussi le cas un peu plus loin dans le texte, en 453^a28.

183. Voir la définition donnée en *Soph. El.* 3, 165^b20–21 : τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ ποιῆσαι τῆι λέξει βαρβαρίζειν ἐκ τοῦ λόγου τὸν ἀποκρινόμενον, il y a solécisme lorsque la prémisse avancée au sein du jeu dialectique a pour effet de conduire l'adversaire à enfreindre les règles de la langue et donc à se ridiculiser. Aristote donne des exemples de ce type de fautes et de stratégies en 14, 173^b17–174^a9 et 32, 187^a7–^b2, qui concernent principalement des erreurs de genre ou de terminaison.

184. C'est aussi la construction adoptée par Michel d'Ephèse, qui paraphrase ainsi : ὁ γὰρ βουλόμενος ἀναμνησθῆναι Λεωφάνην, ἀναμνησθεὶς δὲ παρόμοιον οἶον Λεωσθένην ἐσολοίκισεν ὡς πρὸς τὸν Λεωφάνην (32.2–4).

proposé de conjecturer *παρόμοιον ὧι ἐννοοῦμεν* sur cette base. Cela permettrait en effet de faire disparaître la difficulté de γ ¹⁸⁵. Le terme *παρόμοιον* ne s'applique en ce cas plus au mot dont l'on finit par se souvenir, mais renvoie à une particularité du mot que l'on cherche à retrouver : il est proche d'un autre mot que l'on a déjà à l'esprit. Postuler que la leçon *ὡς* dans *E* est une faute pour le pronom relatif *ὧι* que traduit Guillaume ouvre ainsi la voie à une nouvelle construction, où *παρόμοιον* ne constitue plus l'une des parties de l'apodose, mais appartient à une proposition relative encadrée dans la protase. Le problème est que le verbe conjugué avec lequel construire *παρόμοιον*, que semble avoir lu Guillaume, ne se trouve, ni dans *E*, ni dans γ , tandis que l'on voit mal pourquoi quelque chose comme *ἐννοοῦμεν* se serait volatilisé.

La leçon du manuscrit *P*, *παρόμοιον ἴσμεν*, est intéressante dans cette perspective : on y lit en effet un verbe conjugué après *παρόμοιον*, et même un verbe susceptible d'avoir été traduit par *scimus*. C'est sur cette base que FÖRSTER (1942) a proposé comme conjecture, *παρόμοιον <εἰ> ἴσμεν* (« si nous connaissons un mot qui ressemble à celui que nous cherchons »), laquelle s'est peu à peu imposée par la suite¹⁸⁶. La solution est désormais fournie par le manuscrit *B^e*, où l'on lit *παρόμοιον ὧι ἴσμεν* (si nous devons nous rappeler un mot « qui a le malheur de ressembler à un mot que nous connaissons », l'adjectif se construisant avec le datif), soit exactement ce que Guillaume a cherché à traduire. On peut alors très bien s'expliquer le processus ayant conduit aux leçons fautives dans *α* : *παρόμοιον ὧι ἴσμεν εἰς ἐκεῖνο* est devenue, suite à la corruption conjointe du pronom relatif et du verbe, *παρόμοιον ὡς μὲν εἰς ἐκεῖνο*, leçon que l'on lit aujourd'hui dans le manuscrit *E* et que γ a tenté, avec plus ou moins de succès, d'améliorer en *παρόμοιον μὲν εἰς δ' ἐκεῖνο*, en supprimant le terme *ὡς* qui paraissait impossible à construire et en insérant une particule pour répondre à *μὲν*. La leçon de *β*, préservée par le manuscrit *B^e*, la traduction de Guillaume, et presque par le manuscrit *P* (auquel le verbe est parvenu mais où le pronom relatif n'a pas réussi à se frayer un chemin), est donc à retenir à deux titres. Elle évite la difficulté syntactique et, surtout, elle permet de rendre compte de l'engendrement successif des leçons attestées au sein de la branche *α*. Par comparaison, la leçon de *E* n'est pas grammaticale du tout, tandis que celle de γ ne l'est qu'à peine et ne permet pas d'expliquer les autres leçons transmises.

Mem. 2, 452^b8

ἦν δέ τι ὧι κρίνει τὸν πλείω καὶ ἐλάττω

8 ἦν *β*(*B^e*) : ἔστω *α* : ἔτι *P* (corrupta ex ἔστι)

185. La proposition *παρόμοιον ὧι ἐννοοῦμεν* équivaut alors à *παρόμοιον τούτῳ ὃ ἐννοοῦμεν*, en vertu du phénomène d'attraction du relatif. Voir à ce sujet Kühner-Gerth II.2, §555–557, pp. 406–421.

186. La conjecture est discrètement reprise dans l'édition de W. D. ROSS (1955b), qui s'est depuis imposée comme texte par défaut, même si BLOCH (2007) est ici revenu à la leçon de γ .

Il faut ici arbitrer entre l'imparfait de l'indicatif¹⁸⁷, transmis par β , et l'impératif présent, transmis par la quasi-totalité des manuscrits de α et retenu par les éditeurs précédents. Aussi convient-il de se pencher sur le statut de cet énoncé. Celui-ci participe de la transition de l'examen spécifique de la réminiscence vers l'étude de notre appréhension du temps qui débute en 452^b7 (τὸ δὲ μέγιστον, γνωρίζειν δεῖ τὸν χρόνον). Aristote va ensuite se concentrer sur un aspect particulier de cette saisie, à savoir la manière dont nous pouvons déterminer l'éloignement d'un objet passé, c'est-à-dire notre capacité d'appréhender dans certains cas, non seulement le caractère passé d'un objet, mais aussi sa position temporelle par rapport au présent ou à un autre objet. Il s'agira de déployer une analogie entre l'appréhension du temps et celle de la grandeur d'un objet. La transition a ainsi quelque chose d'assez abrupt, et les deux leçons font énoncer à Aristote tout de go qu'une telle faculté existe pour introduire tout de suite un modèle assez compliqué pour rendre compte de son mode opératoire. Si l'on lit la leçon de α , l'emploi de l'impératif implique qu'il s'agit d'une sorte de postulat qu'Aristote demande qu'on lui concède : il ne s'embarrasse pas de devoir justifier le fait que nous ayons une telle faculté (sans doute parce que ce fait a sa part d'évidence empirique) et fonce tête baissée en direction de l'analogie qui l'intéresse avec l'appréhension des grandeurs. Si l'on lit la leçon de β , connue par le seul manuscrit B^e , l'emploi de l'imparfait est plus difficile à comprendre. Il arrive à Aristote d'employer l'imparfait pour renvoyer à des faits qui ont déjà été établis¹⁸⁸ et, par extension sans doute à partir de la pratique dialectique, pour exprimer des définitions ou des éléments d'une définition qu'il accepte¹⁸⁹. Cet usage ne suffit cependant pas à rendre compte du présent cas, pas plus qu'il ne suffit à expliquer l'expression célèbre τὸ τί ᾗν εἶναι, laquelle a fait couler beaucoup d'encre. Je me contenterai d'insister sur le fait que l'imparfait n'y a pas foncièrement une valeur passée¹⁹⁰, mais paraît s'expliquer surtout par le fait que l'on désigne une essence, dont l'on exprime par ce moyen l'aspect duratif (une chose est continuellement ce qu'elle est essentiellement)¹⁹¹. Il s'agit là d'un usage très spécifique, pour ne pas dire philosophique, de l'imparfait, ce qui contribue à rendre cette leçon *difficilior*, à condition que l'on puisse rendre compte de l'emploi de l'imparfait ici sur ce modèle. On objectera peut-être qu'il ne s'agit pas du tout ici d'un

187. À vrai dire, l'accentuation dans le manuscrit B^e est souvent déplorable, et ici ambiguë, si bien que l'on pourrait aussi envisager de lire ᾗν (=ἔάν), ou même, à la rigueur, le relatif ᾗν, mais aucune de ces options ne paraît viable au vu du contexte.

188. Voir BONITZ (1870), *s. v. Tempora verbi*, 754^a40–41 (« *imperfecto interdum respicitur ad ea quae antea disputata sunt* ») et, pour un exemple, *EE* II.1, 1219^a34, ou *Gener. Corr.* I.1, 314^b25.

189. Voir *Rhet.* II.3, 1380^b18.

190. Comme le souligne Alexandre, *In Top.*, 42.4–8, lequel donne comme exemple une expression aussi banale que τίς ᾗν ὁ κόπτων τῆν θύραν; (« qui est-ce qui frappe à la porte? »), et fait allusion à l'emploi de l'imparfait en lien avec les définitions introduit par Antisthène (d'après Diogène Laërce, VI.3). Voir sur ce point BRUNSCHWIG (1967) n. 3 de la p. 5, pp. 119–120.

191. Ce qu'une chose n'a de cesse d'être, ce qu'elle est aussi bien qu'elle était, par opposition à ses attributs transitoires, est ce qu'elle est essentiellement. Cela correspond à la troisième proposition d'interprétation de l'imparfait au sein de la formule τὸ τί ᾗν εἶναι parmi celles avancées par SCHWEGLER (1847), vol. IV, pp. 373–374 : « *was ein Ding dauernd war, das ist es* ».

énoncé définitionnel exprimant une essence, ce qui est incontestable, mais de la thèse de la présence d'une certaine faculté au sein des êtres humains, et vraisemblablement des autres animaux doués de mémoire. La présence de la faculté en question, celle du discernement du temps, est malgré tout une condition nécessaire de toute mémoire, si bien que nous ne sommes pas si éloignés d'une définition et d'une essence. Le même aspect duratif semble, de surcroît, précieux dans ce contexte : cette faculté ne s'active pas soudainement lorsque l'on cherche à se rappeler le passé, mais elle est perpétuellement à l'œuvre lorsque nous percevons, de même que celle qui discerne les distances (je n'évalue pas la distance entre des objets seulement lorsque je m'interroge au sujet de leurs tailles respectives, l'ensemble de mon champ perceptif est déjà structuré par de tels rapports ; de même, quant au temps, je n'ai de cesse de comparer des durées, ne serait-ce que pour coordonner tel geste avec tel autre, comme lors de la marche).

Mem. 2, 452^b13–17

τίνοι οὖν διοίσει ὅταν μείζω νοῆι; ἢ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖ [^b14] ὄντα ἐλάσσω (πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω), καὶ ἀνά [^b15] λόγον καὶ τὰ ἐκτός; ἔστι δὴ ἴσως ὥσπερ καὶ τοῖς εἶδεσιν [^b16] ἀνάλογον λαβεῖν, ἀλλὰ ἐν αὐτῶι, οὕτως καὶ τοῖς ἀποστήμα-^{[b}4]σιν.

13 ὅταν ω | ἢ ὅταν C^cMi | μείζω $\beta(B^e)\gamma P$: τὰ μείζω EC^cMiL | ἢ ὅτι $\beta(B^e)\gamma P$ (*aut quia* Guil) : ὅτι E_+ (*quoniam* Iac) : ἢ ὅταν conī. FREUDENTHAL (1869b) p. 416 || **13–14** ἐκεῖνα νοεῖ $\beta(B^e)iP$: ἐκεῖνα νοεῖ ἢ E_+ : ἐκεῖνα νοεῖν γ : ἐκεῖ ἀνανοεῖν Mich^{Yc}(34.16) : καὶ ἀνανοεῖν $U(\gamma r.)v(\gamma r.)$ || **14** ὄντα ἐλάσσω $\beta(B^e)$: τὰ ἐλάσσω γP Mich^{L&P}(32.10sq.) : τὰ ἐλάττω $EC^cMi\eta$ || **14–15** πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω, καὶ ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός aP : καὶ ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός $\beta(B^e)$: πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάττω, ὥσπερ ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός E : πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἀναλόγον, ὥσπερ καὶ τὰ ἐκτός conī. BEARE (1899) p. 463 n. 1 : πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάττω καὶ ἀναλόγον W. D. ROSS (1955b) | δὴ $\beta(B^e)\gamma$ Mich^c(34.13) : δ' $EC^cMi iP$ | καὶ₂] om. E | τοῖς ω] ἐν τοῖς $C^cMi iP$ || **16** ἀλλὰ ἐν $\beta(B^e)\gamma P$ Mich^c(34.13–14) : ἄλλο ἐν EC^cMiS

Quel que soit le texte que l'on finit par adopter, le sens global est à peu près clair : l'alternative réside entre le fait de penser à des objets semblables de dimension plus grande ou plus petite, qui présentent des proportions analogues. Il s'agit d'étudier la manière dont nous appréhendons le temps en lien avec les objets de la réminiscence (τὸ δὲ μέγιστον, γνωρίζειν δεῖ τὸν χρόνον, 452^b7). Aristote rapproche cette saisie du temps de celle des grandeurs géométriques, que l'on appréhende au moyen de leurs analogues internes, lesquels conservent leurs proportions tout en étant de dimension plus réduite. Il faut ainsi comprendre que les objets « plus petits » (ἐλάττω) renvoient aux analogues internes (τὰ ἐντὸς), tandis que les objets « plus grands » (μείζω) sont les objets externes.

L'état du texte dans la transmission est assez dégradé. Il y a d'abord une question, τίνοι οὖν διοίσει, après laquelle s'ouvre une alternative. On trouve deux leçons opposées sein de

α , qui placent différemment la conjonction η : l'une, celle de γ , fait passer l'alternative entre $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$ et $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$, $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$ (on pourrait paraphraser cela ainsi, si l'on ignore la différence entre $\delta\tau\alpha\nu$ et $\delta\tau\iota$: « quelle est la différence entre une situation où l'on pense à des objets plus grands et une situation où ce sont ceux-là, les plus petits, que l'on pense ? »); l'autre, celle de la branche de E , la fait passer entre $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ et $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$ $\langle\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\rangle$, la proposition $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$ devenant une circonstancielle surplombant l'alternative, ce qui donne un sens douteux (« quelle est la différence, lorsque l'on pense des objets plus grands, entre le fait de penser ceux-ci ou les objets plus petits ? »)¹⁹². Il est remarquable que dans les deux cas la conjonction η soit située directement après le verbe, qui est à chaque fois une forme de $\nu\omicron\epsilon\acute{\omega}$ ¹⁹³, ce qui la rend très exposée aux fautes en tout genre, d'autant plus qu'elle est attendue dès lors que l'on se rend compte qu'il s'agit d'une question.

La première possibilité est compromise par le fait que l'opposition entre $\delta\tau\alpha\nu$ et $\delta\tau\iota$ ne semble pas vraiment tenir debout. D'où la conjecture de FREUDENTHAL (1869b), adoptée par BIEHL (1898), qui répète $\delta\tau\alpha\nu$ au lieu de $\delta\tau\iota$ ¹⁹⁴ et corrige aussi évidemment le verbe en $\nu\omicron\eta\iota$: l'alternative est ainsi entre deux termes parallèles, $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$ et $\delta\tau\alpha\nu$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\eta\iota$, $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$. Les éditeurs ont adopté cette correction apportée à la leçon de γ , ou se sont tournés vers la leçon de E . Le témoignage de B^e , remontant au *deperditus* β , vient remettre en cause ce verdict, car ce manuscrit confirme dans une grande mesure la leçon de γ , en particulier l'opposition problématique entre $\delta\tau\alpha\nu$ et $\delta\tau\iota$, laquelle doit donc remonter à l'archétype, et avoir été ingénieusement corrigée dans la branche de E . La chose surprenante est que l'article en ^b14 avant $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$ ou $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$ y devienne le participe $\delta\upsilon\tau\alpha$. Il faut donc partir des leçons presque identiques de β , $\tau\acute{\iota}\nu\iota$ $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$ $\delta\iota\omicron\acute{\iota}\sigma\epsilon\iota$, $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$ η $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ $\delta\upsilon\tau\alpha$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$ et de γ , $\tau\acute{\iota}\nu\iota$ $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$ $\delta\iota\omicron\acute{\iota}\sigma\epsilon\iota$, $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$ η $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$ $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$. Dans les deux cas, les deux derniers mots $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$ ou $\delta\upsilon\tau\alpha$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$ sont à associer à $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$.

Je propose de dissocier la question ouverte par les mots $\tau\acute{\iota}\nu\iota$ $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$ $\delta\iota\omicron\acute{\iota}\sigma\epsilon\iota$ de la proposition introduite par la conjonction η . Autrement dit, cette conjonction ne développerait pas la question initiale, mais introduirait une seconde question, distincte de la première. Le sens serait le suivant. Aristote est en train d'expliquer que certaines grandeurs, spatiales ou temporelles, sont appréhendées par le moyen d'analogues internes, de dimension inférieure.

192. BEKKER (1831) combine astucieusement les deux leçons de manière à faire disparaître la difficulté, et fait ainsi imprimer deux questions : $\tau\acute{\iota}\nu\iota$ $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$ $\delta\iota\omicron\acute{\iota}\sigma\epsilon\iota$, $\delta\tau\alpha\nu$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\nu\omicron\eta\iota$; η $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$, η $\tau\grave{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$;

193. Je relève également la variante $\acute{\alpha}\nu\alpha\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$, qui semble circuler dès les premiers temps de la famille γ et qui est déjà connue de Michel d'Éphèse. Ce composé est très rare, et il s'agit certainement d'une erreur induite par la présence de $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha$ juste avant le verbe (aboutissant à quelque chose comme $\delta\tau\iota$ $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}$ $\acute{\alpha}\nu\alpha\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$), ainsi que par l'influence possible de termes comme $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$ ou $\acute{\alpha}\nu\alpha\mu\mu\eta\sigma\kappa\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$.

194. Il est peut-être possible de se passer de la répétition de $\acute{\alpha}\nu$ et d'écrire tout simplement $\acute{\alpha}\nu\tau\epsilon$ pour $\delta\tau\iota$, ce qui serait plus économique. Une phrase dans Kühner-Gerth II.1, §398.9, pp. 248–249, pourrait le laisser entendre (« *wenn zwei oder mehrere Sätze durch beordnende Konjunktionen ... an gereiht sind, so wird $\acute{\alpha}\nu$ häufig nur zum ersten Gliede gesetzt, da das Modusverhältnis hierdurch schon genügenden Ausdruck gefunden hat* »), mais je n'ai trouvé aucune attestation de ce phénomène concernant $\delta\tau\alpha\nu$.

Voici un exemple possible du phénomène : lorsque l'on dit que la route d'Athènes à Thèbes est sept fois plus longue que celle qui mène de l'Acropole au Pirée, on se représente pas mentalement des longueurs d'environ soixante-dix kilomètres et, respectivement, dix kilomètres, mais on raisonne en se figurant des grandeurs moindres, suffisamment petites pour être envisagées mentalement tout en respectant les mêmes proportions (c'est la même chose que l'on fait aujourd'hui lorsque l'on établit des cartes à l'échelle). Il y a donc deux choses qui peuvent prétendre être le contenu de la pensée en question : les grandeurs externes réelles et les grandeurs internes analogues. Il s'agit d'arbitrer entre les deux. La première question (τίτι οὖν διοίσει, ὅταν μείζω νοῆμι ; « en quoi y aura-t-il alors une différence lorsque l'on pense à des objets plus grands ? »), est à comprendre en sous-entendant un contraste avec le fait de penser aux grandeurs internes. Supposons que les analogues mentaux des distances géographiques évoquées précédemment soient des longueurs quatorze et de deux centimètres. La question est de savoir comment exprimer la différence entre une situation où, au moyen de ces analogues, on pense des distances cinq cent fois plus grandes, et une situation où l'on pense à des longueurs qui font précisément cette taille. Les analogues mentaux seront en effet les mêmes. Aristote y répond en introduisant une autre possibilité (ἢ ὅτι... ; « ou est-ce en fait parce que ... ? », ou plutôt « ou est-ce que la solution est que ¹⁹⁵ ... ? »), selon laquelle, dans les deux cas, ce sont les grandeurs internes que l'on pense. Cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas penser de grandeurs au-delà d'un certain seuil, mais seulement que, lorsque la dimension devient trop grande, l'objet premier de la pensée est toujours une grandeur mise à l'échelle, plus petite et analogue, tandis que la grandeur réelle, beaucoup trop grande, n'est envisagée qu'indirectement. La suite du texte, en particulier l'exemple géométrique, semble sous-entendre que c'est cette solution qu'adopte Aristote : les analogues internes représentent des intermédiaires nécessaires ¹⁹⁶.

On rejoint alors une autre difficulté textuelle du passage, qui a jusque-là été considérée comme indépendante. Au sein de la clause qui suit πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω καὶ ἀναλόγον καὶ τὰ ἔκτος (452^b14–15), les mots καὶ τὰ ἔκτος ont été identifiés comme posant problème depuis longtemps ¹⁹⁷, au point d'avoir été supprimés par W. D. ROSS (1955b), que suit

195. Au sujet de la formule ἢ ὅτι comme introduisant la solution à un problème, voir BONITZ (1870), *s. v.* ἦ, 313^a10–17, et BONITZ (1863) IV, p. 420 : « *Die Verbindung ἢ ὅτι als Anfang der Lösung der Probleme ist dermassen die übliche Formel, dass sie nur zu leicht auch da eindringen konnte, wo sie, wie hier, die grammatische Construction unmöglich machte* », à propos de son emploi et de sa transmission en *Probl.* XXXIII.5, 962^a2. Voir aussi *Sens.* 7, 438^b22 (et *supra*, p. 1039) pour une occurrence du même phénomène au sein de *PN1*.

196. Le fait qu'il y ait une sorte de rapport indirect la pensée et son objet terminal dans cette situation ne doit pas être compris comme conduisant à postuler que toutes les grandeurs sont appréhendées au moyen d'analogues internes. Tout d'abord, il n'est question ici que de la pensée, la possibilité de voir directement et sans intermédiaire des grandeurs n'est pas du tout affectée par cette question. En revanche, la thèse a des conséquences quant à la manière dont opère la pensée, en particulier en lien avec la φαντασία, en ce qu'elle paraît impliquer l'impossibilité de penser directement ce que l'on ne peut pas se figurer. Cela dit, c'est déjà, d'une certaine manière, une conséquence de la thèse selon laquelle on ne peut penser sans l'espace ni le temps, laquelle a été formulée en 450^a8.

197. La leçon du manuscrit *E*, ὥσπερ ἀναλόγον καὶ τὰ ἔκτος est un peu différente, mais ne change pas

sur ce point BLOCH (2007). L'argument que le premier avance en faveur de son exclusion se fonde en partie sur sa supposée absence du commentaire de Michel d'Éphèse et de la paraphrase de Sophonias, auxquels le second n'accorde, à juste titre, presque aucune valeur comme témoins. Il demeure qu'il y a bien une difficulté de construction réelle ici. Le sens attendu est que les objets internes soient dits être analogues aux objets externes, ce qui donnerait quelque chose comme πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω καὶ ἀνάλογον τοῖς ἐκτός (ou éventuellement τῶν ἐκτός). Or les mots τὰ ἐκτός sont apparemment au nominatif, ce qui est la raison pour laquelle il a été question de les biffer, ou d'introduire juste avant ὅσπερ, comme proposé par BEARE (1899). Une solution serait de comprendre que ce sont en fait les objets externes qui sont dits être analogues aux objets internes¹⁹⁸, ce qui a quelque chose d'étrange : les objets internes sont le sujet de la proposition précédente (πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω), un changement de sujet serait inattendu, et irait quelque peu à contre-courant, car ce sont bien les objets externes que l'on cherche à appréhender par le moyen d'analogues internes (comme va le répéter la phrase suivante). Une piste plus prometteuse serait de prendre en compte la possibilité offerte par la langue grecque, en particulier en prose, de construire les adjectifs exprimant une relation de ressemblance, en particulier ὁμοιος avec la particule καί, laquelle introduit alors le terme de la comparaison, au même cas que le terme principal¹⁹⁹. On pourrait alors comprendre le texte transmis, ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός, comme présentant exactement le sens voulu, ἀνάλογον τοῖς ἐκτός. Le problème est que cette construction n'est pas attestée chez Aristote, aussi bien avec ὁμοιος qu'avec ἴσος. Pire encore, elle n'est pas non plus attestée dans la langue classique avec l'adjectif ἀνάλογος.

Il convient ici de se pencher sur la leçon de *B^e*. Le manuscrit donne bien la clause καὶ ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός. En revanche, celle qui précède en est absente, πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω (452^b14). De prime abord, cela ressemble fort à un saut du même au même depuis l'occurrence précédente du terme ἐλάττω, quelques mots auparavant, au sein de la même ligne. Toutefois, le texte que l'on obtient ainsi n'est pas inintéressant, en ce qu'il faut alors prolonger la question : ἢ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖ ὄντα ἐλάσσω, καὶ ἀναλόγον καὶ τὰ ἐκτός ; Le problème concernant la construction de la fin de la phrase disparaît, car ἀναλόγον, ou plutôt ἀνὰ λόγον, se laisse alors comprendre selon son usage adverbial par rapport au verbe νοεῖ²⁰⁰. Cela permet de résoudre une partie du problème précédent, concernant la nature

les données fondamentales du problème.

198. CASTON (2004) traduit ainsi, p. 310, « *for everything inside is smaller, just as things outside are likewise proportional* ».

199. Kühner-Gerth II.1, §423.9 An. 11, p. 413 : « *Bei den Adjektiven der Gleichheit und Ähnlichkeit wird nicht selten statt des Dativs die koordinierend verbindende Partikel καὶ angewandt, wodurch der verglichene unter der zu vergleichende Gegenstand gleichsam in gleichem Rang nebeneinander gestellt werden.* »

200. Pour d'autres exemples de cet usage adverbial chez Aristote, on peut renvoyer à la tournure fréquente ἀνάλογον ἔχει (*An.* II.1, 412^b23 ; *Cael.* II.8, 289^b16 ; *etc.*), à *EN* II.1, 1103^b8–10 ἐκ γὰρ τοῦ καθαρίζειν καὶ οἱ ἀγαθοὶ καὶ κακοὶ γίνονται καθαρισταί, ἀνάλογον δὲ καὶ οἰκοδόμοι καὶ οἱ λοιποὶ πάντες, ou encore à l'article de BONITZ (1870), s. v. ἀνάλογον, 48^a47–^b1.

des questions introduites par Aristote. Si l'on ne lit, comme les éditeurs précédents, que ἢ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖν, τὰ ἐλάσσω comme constituant la seconde interrogation, en faisant débiter une nouvelle phrase à πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω, il n'est question, à titre d'alternative, que de penser les objets plus petits. Cela n'est pas très satisfaisant. Certes, on peut sous-entendre quelque chose comme τὰ μείζω νοεῖ avant ὅτι (« on pense les objets de dimension supérieure parce que l'on pense aux objets de dimension inférieure »), mais l'explication fournie est un peu chiche. Il manque l'élément central du dispositif, à savoir le fait que la mise en rapport entre le fait de penser ces deux catégories d'objets est assurée par l'analogie qui les unit.

La leçon du manuscrit *B^e* permet ainsi de résoudre les deux difficultés, à la fois celle concernant les mots καὶ τὰ ἐκτός (^b14) et celle qui consiste en ce que la seconde question ne prend apparemment en compte que le fait de penser les objets internes. On lit en effet en ce cas une version plus large de la seconde interrogation : ἢ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖ, ὄντα ἐλάσσω, καὶ ἀνὰ λόγον καὶ τὰ ἐκτός ; (« ou est-ce en fait que l'on pense ceux-là, parce qu'ils sont plus petits, et par analogie les objets externes aussi ? »)²⁰¹. Le jeu entre les deux questions prend alors tout son sens. Aristote demande ce qui différencie le fait de penser à des objets de dimension supérieure, et il y répond par une seconde interrogation qui explique que cela repose sur le fait de penser des objets d'une dimension inférieure, suffisamment petits pour que l'on puisse se les représenter, et que cela permet de penser par analogie des objets beaucoup plus grands.

Il faut cependant noter que l'on peut aboutir au même résultat en introduisant des parenthèses au sein de la leçon supposée du *deperditus* **α** : ἢ ὅτι ἐκεῖνα νοεῖ, τὰ ἐλάσσω (πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω), καὶ ἀνὰ λόγον καὶ τὰ ἐκτός ; On peut expliquer la leçon de *B^e* comme résultant d'un saut du même au même à partir de celle-ci, tandis que si l'on fait l'hypothèse d'une corruption en sens inverse, il faudrait, pour expliquer le fait que la clause entre parenthèses πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάσσω se retrouve aussi bien dans **γ** que dans la branche du manuscrit *E*, supposer qu'il s'agit d'une interpolation au sein du texte du *deperditus* **α**. Cela n'est pas non plus impossible : Aristote emploie simultanément deux systèmes d'opposition, l'un reposant sur la grandeur (μείζω *vs.* ἐλάσσω) et l'autre sur la distinction de l'interne et de l'externe (ἐντός *vs.* ἐκτός), sans jamais les mettre directement en rapport si l'on ne lit pas cette clause, si bien qu'il doit avoir été tentant pour un lecteur attentif de les aligner directement l'un avec l'autre. Il est difficile de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre de ces deux possibilités. Comme il n'y a aucune objection dirimante à la clause que l'on lit dans **α** et que sa perte dans **β** s'explique le plus facilement du monde, il paraît dans l'ensemble préférable de la conserver.

201. On pourra comparer cette formule à celle que l'on trouve à la fin de *An.* III.7, au sujet de la possibilité de penser séparément des objets mathématiques qui n'existent en réalité pas de manière séparée : οὕτω τὰ μαθηματικά, οὐ κεχωρισμένα, ὡς κεχωρισμένα νοεῖ, ὅταν νοῆι ἐκεῖνα (431^b15–16; je suis le texte de la majorité des manuscrits, qui est celui édité par FÖRSTER (1912), qui est lourdement corrigé *ope igenii* par W. D. ROSS (1961)).

Il y a enfin un dernier problème concernant la mise en rapport des εἶδη et des ἀποστήματα. Le texte usuel déclare que l'on peut « trouver un autre objet en soi-même qui leur soit analogue » (ἀνάλογον λαβεῖν ἄλλο ἐν αὐτῶι – l'esprit de αὐτῶι variant selon les manuscrits), mais la leçon ayant le plus d'autorité, celle de β et γ, donne ἀνάλογον λαβεῖν ἄλλὰ ἐν αὐτῶι (« il est possible d'en saisir un analogue, mais en soi-même »). Il me paraît important de souligner tout d'abord que τοῖς εἶδεσιν ne doit pas être entendu en un sens technique. Le contraste est avec τοῖς ἀποστήμασιν, et pas du tout avec quelque chose comme un genre, une substance première ou un objet de sensation. La forme en question est tout simplement l'apparence sensible d'une chose (par exemple la figure que l'on voit se dessiner au lointain, lorsque l'on voit quelque chose se rapprocher), et l'intervalle la distance qui sépare cette chose d'une autre, en particulier si cette dernière sert de point de repère. Ce type de raisonnement par analogie, qui est développé dans l'exemple mathématique qui suit immédiatement dans le texte, ne peut que rappeler des techniques, courantes chez les arpenteurs et les militaires²⁰², d'estimation des distances. L'exemple antique le plus célèbre est la manière dont Thalès procède pour évaluer la distance entre des navires au large, que Proclus (*In Eucl.* 352.15sq., livre I proposition XXVI) évoque d'ailleurs d'après Eudème de Rhodes et son histoire de la géométrie. Il est extrêmement probable que ce soit exactement le même genre de raisonnement par analogie qui soit derrière l'anecdote célèbre de la mesure de la hauteur des pyramides d'Égypte à partir de leur ombre par le même Thalès²⁰³. Aristote jouerait sur cette méthode de la manière suivante : il montre d'abord que c'est ce type de raisonnement par analogie que l'on emploie pour appréhender des objets de dimensions diverses, puis tente d'expliquer la saisie du temps que requiert la réminiscence de la même manière. La distance temporelle entre les objets devient ainsi l'analogue de la distance spatiale que la méthode traditionnellement attribuée à Thalès permet d'estimer. Si l'on accepte de reconnaître ce geste dans le texte, alors la clause ἄλλὰ ἐν αὐτῶι n'est, me semble-t-il, pas dénuée de sens. Il s'agit pour Aristote de signaler

202. « *If the observer was placed on the top of a tower, he had only to use a rough instrument made of a straight stick and a cross-piece fastened to it so as to be capable of turning about the fastening (say a nail) so that it could form any angle with the stick and would remain where it was put. Then the natural thing would be to fix the stick upright (by means of a plumb-line) and direct the cross-piece towards the ship. Next, leaving the cross-piece at the angle so found, he would turn the stick round, while keeping it vertical, until the cross-piece pointed to some visible object on the shore, which would be mentally noted; after this it would only be necessary to measure the distance of the object from the foot of the tower, which distance would, by Eucl. I. 26, be equal to the distance of the ship. It appears that this precise method is found in so many practical geometries of the first century of printing that it must be assumed to have long been a common expedient. There is a story that one of Napoleon's engineers won the Imperial favour by quickly measuring, in precisely this way, the width of a stream that blocked the progress of the army.* » HEATH (1921) I, p. 133.

203. Voir Diogène Laërce I.27; Plutarque, *Convivium septem sapientium* II, 147^a; Pline, *Histoire naturelle* XXVI.12. On notera que Diogène Laërce se réfère à Hiéronimos de Rhodes, qui est encore un membre (ultérieur) du Lycée. Au sujet de cette anecdote et de ses versions, on se reportera à GOULET (2000), qui attire l'attention sur la manière dont le texte de Diogène Laërce est trop souvent corrigé et préfère mettre en rapport son témoignage, et celui de Plutarque, avec la méthode décrite dans l'*Optique* attribuée à Euclide (*cf. infra*).

que la proportion dont il décrit l'emploi intervient aussi bien entre des objets internes et externes. Il y a une proportion exploitable, non seulement entre des grandeurs relatives à différents objets du champ visuel, selon la méthode associée au nom de Thalès, mais aussi entre celles d'objets externes et internes.

Mem. 2, 452^b17–22

ὥσπερ οὖν εἰ τὴν AB BE κινεῖται, ποιεῖ τὴν ΓΔ· [^b18] ἀνάλογον γὰρ ἡ ΑΓ καὶ ΓΔ. τί οὖν μᾶλλον τὴν ΓΔ ἢ [^b19] τὴν ΖΗ ποιεῖ; ἢ ὡς ἡ ΑΓ πρὸς ΑΒ ἔχει, οὕτως ἡ τὸ [^b20] Θ πρὸς τὴν Ι ἔχει; ταύτας οὖν ἅμα καὶ κινεῖται. ἂν δὲ τὴν [^b21] ΖΗ βούληται νοῆσαι, τὴν μὲν ΒΕ ὁμοίως νοεῖ, ἀντὶ δὲ τῶν [^b22] Θ Ι τὰς Κ Λ νοεῖ· αὗται γὰρ ἔχουσιν ὡς ΖΑ πρὸς ΒΑ.

17 ΓΔ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{X}\mathbf{i}\mathbf{P}$: ΑΔ $\mathbf{E}\gamma$ Mich^{l&c}(34.20, 35.9–10) : ΑΓ,ΓΔ conī. BEARE (1899) p. 464 || **18** καὶ ω] καὶ ἡ ΕΝ || **18–19** ἢ τὴν ΖΗ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: ΖΗ $\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$: ἢ τὴν ΑΖ,ΖΗ conī. BEARE (ibid.) n. 5 p. 464 || **18** ἢ codd. Mich^l(35.23)] ἢ <ῶτι> conī. BEARE (ibid.) n. 6 p. 464 || **19** ΑΓ codd. Mich^l(35.23)] ΑΖ conī. FREUDENTHAL (1869b) p. 418 : ΑΒΒΕ conī. BEARE (1899) p. 464 | πρὸς ΑΒ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$ Mich^l(35.23) : πρὸς τὴν ΑΒ $\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{U}\mathbf{X}\mathbf{N}$: πρὸς τὴν ΑΓ,ΓΔ conī. BEARE (ibid.) p. 464 || **19–20** ἢ τὸ Θ $\gamma\mathbf{P}$ Mich^{l&c}(35.23, 28) : ἢ Θ $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$: ἢ ΗΘ \mathbf{E}^1 : *KT* Guil || **20** τὴν Ι $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$: τὸ Μ $\gamma\mathbf{P}$ Mich^{l&c}(35.23, 28) : τὴν Μ **b** BEKKER (1831) : *TM* Guil | καὶ κινεῖται $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: κινεῖται $\mathbf{E}\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$ || **21** ΖΗ codd. Mich^l(36.3)] ΑΖ ΖΙ Guil : ΑΖ,ΖΗ conī. BEARE (1899) p. 465 | μὲν] om. **E** | ΒΕ ω] ΘΕ $\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$: *GB BE* Guil : ΑΒ,ΒΕ conī. BEARE (ibid.) p. 465 || **22** Θ Ι ω Mich^c(36.8)] Γ Θ Ι **S** : τῆς ΘΙ Ν | Κ Λ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{P}$ Mich^p(36.10) : Κ Α **E** : *KLM* Guil | ΖΑ πρὸς ΒΑ ω] ΖΑΖΒΑ $\mathbf{C}^e\mathbf{M}\mathbf{i}$, corrupta ex ΖΑ καὶ ΒΑ (*ΖΑ et ΒΑ* Iac)

Un exemple géométrique de ce genre étant parfois, surtout lorsqu'il est aussi elliptique, en-dehors de la portée de l'intelligence du copiste, des corruptions concernant les lettres nommant les points et les grandeurs étaient inévitables. Néanmoins, ce passage paraît dans l'ensemble bien mieux préservé que celui de la série de lettres en 452^a19. La plupart des variantes dans les manuscrits résultent de confusions, somme toute banales, de lettres. Toutes les variations ne sont cependant pas accidentelles. Le copiste de la branche de *E* a tenté de rétablir systématiquement l'article (devant ΓΔ en 452^b18, devant ΑΒ en ^b19), même s'il l'a étrangement perdu devant ΖΗ en 452^b19. Une correction encore plus révélatrice semble avoir eu lieu au sein de la parenté de γ . Je reconstruis le processus ayant abouti à ce qui est pour nous la leçon de γ en 452^b19–20 comme suit. La séquence THNI en 452^b20 a originellement été lue de travers dans un ancêtre de γ , en conséquence de quoi NI a fusionné en M, et l'article, réduit à deux lettres, est devenu un neutre, sous l'influence d'une mécompréhension de la tournure ἢ τὸ Θ. Cette erreur a mis en difficulté les copistes, parce qu'elle semble n'avoir concerné que le texte du passage et pas le diagramme qui l'accompagnait : au sein du diagramme de référence pour ce passage

(*cf. infra*), que transmettent presque tous les manuscrits indépendants de γ , la lettre ι a survécu, mais est située dans une position assez incertaine. Elle est même placée directement à côté de μ dans les manuscrits X, v et b, qui sont tous les trois des éditions savantes, ainsi que, semble-t-il, dans l'exemplaire employé par Guillaume de Moerbeke²⁰⁴, si bien qu'il semble que l'on se soit rendu compte de l'erreur.

Je me demande néanmoins s'il ne conviendrait pas de retenir une leçon de γ en 452^b19–20, $\eta\ \tau\omicron\ \Theta$, laquelle a initialement été adoptée par BEKKER (1831) avant d'être rejetée par les éditeurs suivants. Elle reflète en effet un usage spécifiquement aristotélien, bien identifié par BONITZ (1870), *s. v. Articulus*, 109^b60–110^a3, selon lequel $\eta\ \tau\omicron\ \Theta$ signifie quelque chose comme $\eta\ \gamma\rho\alpha\mu\mu\eta\ \epsilon\phi'$ $\eta\iota\ \tau\omicron\ \Theta\ \chi\epsilon\iota\tau\alpha$ ²⁰⁵. Il me semble infiniment plus probable que différents copistes, peu au fait de cet usage, aient simplifiés cela en $\eta\ \Theta$, au vu du fait que toutes les lettres seules sont substantivées au féminin par la suite et parce que cette combinaison des articles peut paraître scandaleuse, plutôt que de supposer qu'un copiste aurait eu la finesse de restaurer cet usage. Je dois cependant admettre que cette leçon est mise en danger par le fait qu'elle ne soit transmise que par γ , qui est à la faute tout de suite après, au sujet de $\tau\omicron\ M$. On notera en tout cas le placement stratégique de cette tournure, qui intervient au moment précis où Aristote introduit des lettres-longueurs.

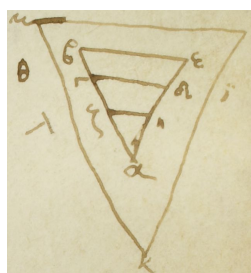
Un autre élément important de la transmission est le fait que le texte s'accompagne dans la plupart des manuscrits de γ d'un diagramme, qui est depuis longtemps connu, du fait notamment qu'une version en a été éditée avec la paraphrase de Sophonias par WENDLAND (1903b) (il est même déjà évoqué par FREUDENTHAL (1869b), p. 416, qui fait toujours grand cas de cette paraphrase). Il est clair que Michel d'Éphèse l'a également sous les yeux, et il est présent dans certains manuscrits de son commentaire. Je le donne à voir ci-dessous, sous une forme assez différente, tel qu'il se présente dans le manuscrit *E* (*Paris*. 1853), où il a été introduit en marge par une main plus récente que celle du texte, peut-être la même que celle qui corrige le texte en s'aidant, semble-t-il, du commentaire de Michel. C'est ce diagramme, et non celui, un peu différent, qui est attesté chez Sophonias, que l'on retrouve dans presque tous les manuscrits indépendants de γ ²⁰⁶. C'est aussi presque

204. Si l'on accepte de voir, derrière le *C* latin accolé à *M*, la trace d'un I grec (Γ étant traduit, phonétiquement, par *G*). Michel d'Éphèse est également au courant de quelque chose de ce genre : $\mu\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\epsilon\ \gamma\alpha\rho\ \acute{\alpha}\nu\tau\iota\ \tau\omicron\upsilon\ M, \acute{\omega}\varsigma\ \epsilon\iota\zeta\eta\tau\alpha, \tau\omicron\ I, 36.8-9$.

205. Elle est malheureusement souvent éliminée par les éditeurs, il faut pour la retrouver prêter attention aux apparats : voir, entre autres, *Phys.* VIII.5, 258^a26, *Cael.* I.6, 273^a14, *Mete.* III.3, 373^a12, ainsi que *Sens.* 7, 448^b5. Aristote ne supplée presque jamais rien à cette expression ramassée, mais il ne fait aucun doute à mes yeux que l'interprétation de Bonitz est correcte (elle est d'ailleurs partagée par W. D. ROSS (1936), p. 703).

206. On retrouve ce diagramme à l'identique notamment dans *V* (*Vat.* 266 f. 49^v). Comme c'est essentiellement un apographe de *E* pour *Mem.*, cela pourrait fournir un *terminus ante quem* pour l'insertion du diagramme dans *E* aux alentours de 1400. Il n'est en revanche pas présent dans *Y* (*Vat.* 261), un autre apographe de *E* daté d'environ 1300, mais les copistes de ce dernier ne reproduisent pas toujours ce qu'ils trouvent dans les marges de *E*. En-dehors de la descendance de *E*, on constate également la présence de ce diagramme, identique à peu de choses près, dans *S* (*Laurent.* 81.1, f. 122^v) *L* (*Vat.* 253, f. 189^r), *N* (*Vat.* 258, f. 41^r), v (*Laurent.* 87.20, f. 130^r), où μ et ι fusionnent en $\mu\iota$. *U* (*Vat.* 260, f. 175^v) en donne une version simplifiée, de même que *O^d* (*Marc. gr.* 209, f. 97^r), laquelle ne conserve en fait que le

exactement celui que Guillaume de Moerbeke a transcrit en latin et qui est reproduit dans GAUTHIER (1985), une fois que l'on intègre son système d'équivalence pour les lettres – je soupçonne fortement que ce qu'il rend par MC , d'après nos manuscrits, correspondait originellement à μ en grec. Je donne également à voir la version plus développée que l'on trouve apparemment dans les manuscrits de la paraphrase de Sophonias et du commentaire de Michel d'Éphèse. Ce qui demeure identique est le triangle ABE , divisé par les lignes ZH et $\Gamma\Delta$, qui, parallèles à sa base, produisent deux triangles qui lui sont semblables, AZH et $A\Gamma\Delta$.



Paris. 1853 (E), f. 212^r

[source : BnF]

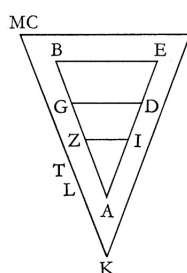


Diagramme de Guillaume

[source : GAUTHIER (ibid.), p. 127, BnF]

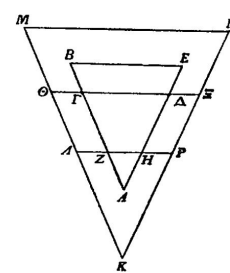


Diagramme de Sophonias

[source : WENDLAND (1903b), p. 13]

Il me semble incontestable que le diagramme de *E*, qui est celui de nos manuscrits d'Aristote, est bien meilleur que celui tiré de Michel et de Sophonias. On a souvent objecté au second deux choses : (a) le fait qu'Aristote emploie manifestement certaines lettres pour désigner des points géométriques (AB) et d'autres pour désigner directement des segments ou leurs grandeurs (Θ)²⁰⁷, alors que toutes les lettres de ce diagramme désignent incontestablement des points ; (b) le fait d'employer un nombre de lettres bien supérieur par rapport à celles que le texte d'Aristote mentionne et requiert (M , N , Ξ , etc.). Ces deux reproches sont parfaitement valables, mais il est intéressant de voir qu'ils n'affectent pas de la même manière le premier diagramme. Celui-ci est en effet presque complètement exempt du second, puisqu'il n'emploie que des lettres tirées du texte, même s'il y a peut-être une légère confusion au sujet des lettres μ et ι , qui sont d'ailleurs parfois placées côte à côte. Il est de surcroît assez tentant de voir dans le diagramme de Sophonias une surélaboration assez vaine du diagramme originel : un copiste, comprenant que les points K , Λ , Θ , M/I sont obtenus par une sorte de projection à partir des points A , Γ , B , Z , aura jugé bon de compléter la figure en rajoutant leurs symétriques selon l'axe (KA), de manière parfaitement inutile. Il est plus difficile de statuer, à ce stade, concernant le

triangle principal, tandis que *X* (*Ambros.* H 50 sup., f. 81^r) donne un diagramme assez différent (et plus clair par certains aspects), où le triangle principal devient $A\Delta E$, pendant que les grandeurs (ϑ , χ , λ et μ ou ι) sont placées à part. Le diagramme se retrouve également dans de nombreux manuscrits qui ne sont pas indépendants, notamment dans *W*^g (*Vind.* 64) et sa descendance, mais aussi dans les représentants des grandes éditions byzantines tardives que sont *b* (*Paris.* 1859) et *m* (*Paris.* 1921).

207. Pour d'autres exemples géométriques où cet usage est également attesté, et qui sont suffisamment élémentaires pour que leur interprétation ne laisse pas place au doute, voir par exemple *An. Pr.* I.24, 41^b15–20, ou *Cael.* I.5, 272^b25–28 : les premières lettres désignent des points, les suivantes des lignes.

premier reproche : les lettres en question pourraient représenter également des points sur le premier diagramme, mais ces points ne sont pas construits géométriquement. Un autre indice important en faveur de l'ancienneté du premier diagramme est le fait que tous les manuscrits indépendants qui le transmettent, sans exception, donnent initialement une leçon erronée, $\epsilon\acute{\iota}$ τήν AB BE κινεῖται, ποιεῖ τήν AΔ, alors que le diagramme semble avoir été construit sur la base de la leçon correcte, $\epsilon\acute{\iota}$ τήν AB BE κινεῖται, ποιεῖ τήν ΓΔ.

Aussi est-il hautement regrettable que seul ce second diagramme ait été jusqu'à présent observé et discuté (en général pour le condamner, à bon droit²⁰⁸), alors qu'il n'est en réalité qu'une excroissance du premier. Si l'on s'intéresse en effet au diagramme qui est aujourd'hui devenu incontournable lorsque l'on aborde ce passage²⁰⁹, à savoir celui qui est proposé par W. D. Ross (d'abord dans G. R. T. ROSS (1906), pp. 279–283, puis dans W. D. ROSS (1955b), pp. 250–252), que je reproduis ci-dessous, on constatera aussitôt qu'il n'est pas si éloigné de ce que l'on trouve dans nos manuscrits²¹⁰. L'idée cruciale d'employer des triangles semblables pour figurer les proportions évoquées par le texte, conformément à l'esprit du livre VI d'Euclide, est présente dans les deux cas.

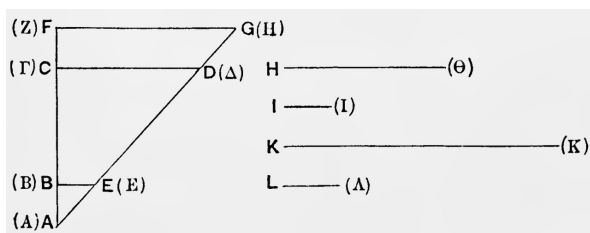


Diagramme proposé par W. D. Ross
[source : G. R. T. ROSS (1906), p. 279]

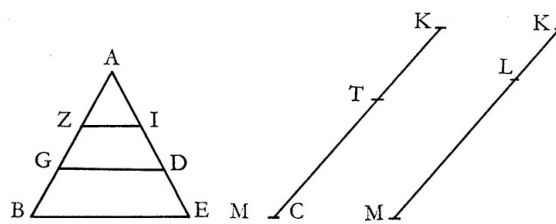


Diagramme de Thomas d'Aquin
[source : GAUTHIER (1985), p. 129, BnF]

Ce n'est probablement pas une coïncidence fortuite. W. D. Ross n'avait, à ma connaissance, pas consulté les manuscrits du traité lorsqu'il a proposé ce diagramme pour la première fois à son collègue vers 1906, et il ne touchera pas mot des diagrammes que l'on trouve dans les manuscrits dans sa propre édition parue en 1955 (pas plus d'ailleurs que BLOCH (2007), qui les a pourtant examinés de près), mais il y a tout de même de très fortes chances pour qu'il ait au moins pris la peine de consulter le commentaire de Thomas d'Aquin à ce passage. Or l'on trouve chez Thomas un diagramme relativement proche, si l'on ne tient pas compte des artifices de présentation²¹¹. C'est peut-être un

208. « *Nobody has made Sophonias' diagram work here satisfactorily* », affirme BALME (1964), p. 267, qui réprimande SIWEK (1963) pour l'avoir reproduit en le présentant comme une « illustration », sans autre forme d'explication.

209. Même si BLOCH (2007), p. 240, a préféré renoncer à tous les acquis à ce sujet (« *All interpretations are highly conjectural and uncertain, and it seems to me that the passage cannot at present be emended with satisfactory precision.* », p. 240).

210. Un diagramme plus simple, car restreint au triangle sans les grandeurs adjointes, mais foncièrement identique avait, quelques années auparavant, été proposé par BEARE (1899), p. 465.

211. Le diagramme est reproduit dans GAUTHIER (1985), p. 129. Était-il présent dans l'édition du commentaire employée par W. D. Ross avant 1906 ? Il se réfère en 1955 (p. ix) à l'édition de A. Pirrotta,

effet du génie propre à Thomas d'Aquin, qui est allé ouvrir son Euclide pour comprendre le passage, mais il y a fort à parier qu'il est tout simplement parti de la transcription latine du diagramme de nos manuscrits par Guillaume de Moerbeke, en la réarrangeant quelque peu pour rendre les choses plus faciles à comprendre. W. D. Ross, précédé de peu par Beare, semble avoir cherché à reproduire ce geste, de manière à aboutir à un diagramme encore plus lumineux. C'est celui-ci qui s'est aujourd'hui imposé. Son esprit est toujours, à l'insu peut-être même de son auteur, dans une certaine mesure celui de la tradition manuscrite : construire deux lignes parallèles à un côté d'un triangle pour obtenir les proportions définies par ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de théorème de Thalès ; rapporter à ces proportions celles entre quatre grandeurs.

Je reviens donc d'abord au diagramme originel, celui des manuscrits, en me contentant de remplacer μ par ι . Comment l'interpréter ? La figure est tracée un peu hâtivement pas les copistes, mais il faut comprendre que les droites (BE), ($\Gamma\Delta$) et (ZH) sont parallèles entre elles. Du point de vue strictement mathématique, le texte met d'abord en avant le fait qu'il y ait un rapport d'analogie entre $AB : BE$ et $A\Gamma : \Gamma\Delta$. Il semble sous-entendre, ensuite, le fait que l'on puisse produire la même analogie avec $AZ : ZH$. Jusque-là, le diagramme ne pose pas la moindre difficulté, ces identités s'y vérifient. On passe après cela, dans le texte, aux lettres-longueurs. Il est affirmé qu'il y a analogie entre $A\Gamma : AB$ et $\Theta : I$, ainsi que pour $K : \Lambda$ et $ZA : BA$. Est-ce le cas si l'on se fie au diagramme ? Son auteur semble avoir saisi au moins en partie l'esprit du texte. Le triangle supérieur, celui qui englobe ABE, paraît de dimension arbitraire, ce qui suggère que l'auteur du diagramme a bien compris qu'il s'agissait d'étudier des analogies, de sorte que le rapport entre ABE et l'autre triangle n'a pas la moindre importance. Le diagramme le laisse donc parfaitement indéterminé, au-delà du fait que le choix de son auteur a été de rendre l'autre triangle plus grand que ABE. La chose qu'il faut représenter est que les grandeurs correspondant aux lettres sont proportionnelles à celles qui correspondent aux segments sur le diagramme. Thomas d'Aquin et W. D. Ross ont choisi de figurer cela de la manière la plus claire possible, en donnant à voir des segments de longueur appropriée à côté du triangle, mais sans lien direct avec lui. C'est aussi ce que l'on trouve dans le manuscrit X. Une telle solution est dangereuse : face à un tel diagramme, il y a un risque que le copiste moyen se contente de tracer un peu n'importe comment une ligne segmentée à côté de la figure principale, de sorte que, pour peu que les proportions entre les longueurs ne soient pas respectées, le

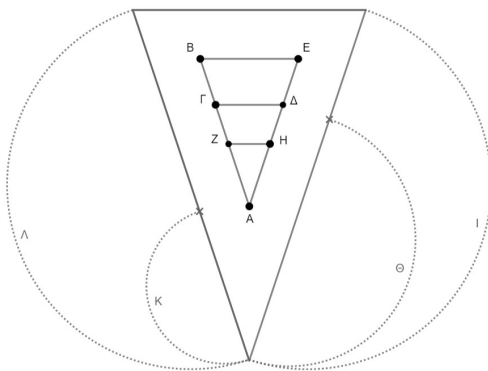
qui date cependant de 1928 et qu'il n'a évidemment pas pu consulter avant cette date. Il est probable qu'il ait employé la même édition que G. R. T. Ross, qui cite pour sa part (p. 291) l'édition que P. Fiaccadori fait paraître à Turin en 1866. Les deux éditions contiennent de toute manière exactement le même diagramme, qui accompagne le texte du commentaire de Thomas dans toutes les éditions modernes et qui est virtuellement identique à celui de l'édition de Gauthier, à ceci près que les points L et T sont représentés sur une même longueur KM. Le fait que Beare et Ross soient tous deux parvenus à proposer, dans leurs tentatives d'interprétation du passage, à peu près le même diagramme, indépendamment l'un de l'autre aux dires du second, n'a plus grand-chose de remarquable une fois que l'on s'aperçoit qu'ils puisent très probablement à la même source, sans l'avouer franchement.

sens encoure le risque de se perdre complètement. Pour se faire une idée de la réalité de cette menace, il suffit de voir la manière dont les lettres en question, T et L, sont placées au petit bonheur sur le diagramme de Guillaume que fait imprimer GAUTHIER (1985). La solution de l'auteur du diagramme semble avoir été de les figurer sur un triangle supérieur. C'est là que se pose la question cruciale : a-t-il désigné par les lettres κ , λ , ϑ et μ/ι des points ou des longueurs ? Il est tout à fait possible de les comprendre comme des points, comme l'a fait la personne responsable du diagramme de Sophonias : K et M représentent alors deux sommets du triangle supérieur, tandis que Λ et Θ représentent respectivement les intersections de (ZH) et de ($\Gamma\Delta$) avec (KA). Cette interprétation pose pourtant deux problèmes évidents. Le premier est qu'il faut trouver un moyen de traduire chaque lettre-longueur en un segment, défini par deux lettres. C'est ce que fait Michel d'Éphèse, qui affirme que Θ signifie K Θ et M, Θ M (35.24), puis comprend Θ I comme voulant dire Θ M, K Λ étant pour lui la longueur KA (36.8). Il a cependant conscience du caractère désespéré de sa tentative, et soupçonne que son texte est, en réalité, complètement incompréhensible²¹². Le second problème est que, même en traduisant ainsi les lettres, le texte est, à le prendre tel quel, complètement faux du point de vue géométrique. Si le triangle supérieur dont K est un sommet est bien un agrandissement de ABE, alors (KM) est parallèle à (AB). Mais alors on n'obtient que des parallélogrammes et les proportions évoquées dans le texte ne semblent pas du tout respectées. Le triangle supérieur est proportionnel au triangle inférieur, mais les longueurs reportées sur ses côtés en prolongeant les parallèles ne le sont pas du tout (le rapport de A Γ à AZ n'est pas identique au rapport entre K Θ et KA). Bref, on voit mal comment un diagramme de ce genre se rapporterait utilement au texte.

On pourrait s'interrompre là et condamner définitivement ce diagramme. Je me demande cependant s'il ne vaudrait pas la peine de s'y arrêter un peu plus longuement. Après tout, son auteur a tout de même réussi à figurer correctement les relations entre les différentes longueurs désignées par deux lettres, ce qui montre qu'il n'est pas complètement incompetent. Son idée de recourir à des triangles semblables continue à être reprise par tous les interprètes. Si l'on veut tenter de le sauver, il n'y a, à mon avis, pas d'autre choix que d'accepter de considérer que la version qui s'est diffusée dans \mathcal{Y} , reproduite ci-dessus d'après *E*, est déjà en partie corrompue. Le coût de cette hypothèse n'est à mon avis pas exorbitant si l'on se rappelle le fait que le diagramme, en son état actuel, reflète déjà un stade intermédiaire de la corruption de I en M au sein de \mathcal{Y} ²¹³. Je me demande si le diagramme originel n'était pas quelque chose de ce genre, où A, B, Γ , Δ , Z, H représentent des points, et Θ , I, K, Λ des longueurs.

212. Cf. 35.5–9 : ἀσάφειαν δὲ πολλὴν ἐνεποίησε διὰ τὸ συγκεχυμένως τὴν τῶν στοιχείων ἔκθεσιν ποιήσασθαι καὶ διὰ τὸ τὴν $\Lambda\Theta$ ὀνομάσαι Θ , ὁμοίως δὲ καὶ τὴν ΘM ποτὲ μὲν Θ , ποτὲ δὲ ΘI . ἀλλ' ἡ μὲν τῶν λεγομένων πρόθεσις αὕτη ἂν εἴη, δεῖ δὲ ἡμᾶς πάλιν τὴν λέξιν ἐκθέντας πειρᾶσθαι, ὡς δυνατὸν, σαφηνίζειν.

213. Certaines des variantes les plus anciennes de ce diagramme, notamment celles que l'on trouve dans *U* et dans *N*, que je ne peux malheureusement pas reproduire ici, suggèrent d'ailleurs des dispositions différentes de lettres en question, κ , λ , ϑ et μ/ι .



Les longueurs K et Θ sont construites de manière à respecter les analogies prescrites par le texte. On a ainsi $K : \Lambda :: AZ : AB$ et $\Theta : I :: A\Gamma : AB$. La construction du diagramme n'est pas difficile à la règle et au compas. On construit le triangle supérieur comme un agrandissement du précédent à partir des bissectrices de ses angles, de manière à conserver la parfaite égalité des mesures des angles (on se donne par exemple un point sur la bissectrice de l'angle correspondant à un sommet du triangle de départ et l'on procède en construisant des parallèles aux côtés du triangle). Une fois le triangle supérieur construit, on reporte les proportions voulues sur le côté correspondant de ce triangle en s'appuyant sur le théorème de Thalès, suivant la méthode décrite par Euclide (livre VI, proposition 10 – les côtés du triangle inférieur étant parallèles un à un à ceux du triangle supérieur, il faut passer par une étape supplémentaire et reporter au compas les longueurs données sur une droite arbitraire, mais cette petite étape supplémentaire ne change pas grand-chose). J'explique la corruption ayant abouti au diagramme de Sophonias, *via* celui de *E* de la manière suivante. Chaque copiste aura compris que le triangle supérieur est un agrandissement du premier, ce qui est évident. C'est la manière dont les longueurs proportionnelles sont ensuite obtenues, laquelle n'est pas figurée explicitement, qui a fait difficulté. Les copistes ultérieurs, face à cette incertitude, ont eu tendance à les rattacher par la construction au triangle de départ. Les points en question, ceux définissant les longueurs K et Θ , auraient peu à peu migré vers leurs équivalents supposés sur le triangle inférieur, aidés en cela par des tracés imprécis de la figure, aboutissant au diagramme de *E*. Le copiste responsable du diagramme de Sophonias aura finalement commis l'erreur grossière de penser qu'il suffisait de prolonger les droites $(\Gamma\Delta)$ et (ZH) pour obtenir ce que l'on cherche, à moins qu'il n'ait même pas remarqué cette affaire de proportion et ait simplement cru pouvoir observer que les points en question étaient en gros placés dans le prolongement de ces droites, si bien qu'il aura fini, de manière complètement erronée, par les définir ainsi. Quoi qu'il en soit de ce processus de corruption, le procédé décrit permet d'obtenir une figure qui semble respecter les contraintes imposées par le texte, avec cette différence par rapport au diagramme de W. D. Ross que les longueurs-lettres sont figurées, non pas sur des lignes indépendantes du triangle de base, mais sur un triangle construit à partir de ce dernier et qui lui est, encore une fois, semblable.

Venons-en maintenant à la question, hautement controversée, de l'interprétation de cet exemple géométrique, que je ne peux que traiter par esquisse²¹⁴. Les données textuelles sont, en gros, les suivantes. Aristote est en train de décrire une certaine sorte d'activité mentale, comme le montre le fait le verbe νοέω apparaisse plusieurs fois avec un élément du diagramme pour objet, à savoir ZH, BE et enfin K Λ. Il est donc assez naturel de comprendre le verbe ποιέω comme renvoyant à la construction mentale de certains objets, et les lignes en question comme correspondant à des mouvements psychiques (κινεῖται), qui correspondent eux-mêmes au fait de penser un objet particulier. Le point qui est mis en avant est la possibilité d'une confusion entre les trois parallèles, BE, ΓΔ et ZH, en raison de l'identité de leurs rapports à respectivement AB, AΔ et AZ. Ces rapports semblent liés à ceux qu'entretiennent entre elles les grandeurs exprimées par des lettres seules (τάυτας οὖν ἄμα καὶ κινεῖται). Tous les interprètes partagent en général ces observations préliminaires. Les désaccords commencent lorsqu'ils s'agit de comprendre ce que le diagramme est réellement censé représenter. La discussion est jusqu'à présent partie du diagramme de W. D. Ross. Il y a, pour simplifier, deux grandes tendances au sein des interprétations qui en ont été proposées.

(1) Les uns veulent donner à ce diagramme un sens temporel : il doit représenter les objets que l'on se rappelle avec les coordonnées temporelles qui leur sont associées (c'est-à-dire leur datation relative, par exemple le fait « que tel événement a eu lieu il y a trois jours » (453^a1), et aussi, pour les interprétations les plus ambitieuses, leur durée ou la durée de l'acte mental qui leur correspond). C'est en particulier le cas des interprétations de BEARE (1899), de W. D. ROSS (1955b) et de SORABJI (1972a), qui sont parmi les plus influentes. À cette catégorie se rattachent également les interprétations byzantines, dont celle de Michel d'Éphèse, mais aussi celles que l'on trouve exprimées dans les manuscrits X ou b, ainsi que l'explication du passage par Albert le Grand. L'intuition la plus simple a été formulée par BEARE (1899), même si l'on ne peut, à mon avis, pas suivre tous les détails de sa reconstruction. Cette intuition semble d'ailleurs partagée par l'auteur du diagramme dans X. Elle consiste à supposer, en donnant au diagramme une sorte de double emploi, que les grandeurs exprimées par deux lettres représentent des grandeurs spatiales et que celles exprimées par une seule lettre représentent des grandeurs temporelles. La proposition de Beare souffre malheureusement de nombreux handicaps,

214. La littérature à ce sujet est riche : FREUDENTHAL (1869b), BEARE (1899), G. R. T. ROSS (1906), G. R. T. ROSS et BEARE (1908) où apparaît une explication fournie par Smyly, W. D. ROSS (1955b), LANZA et VEGETTI (1971), SORABJI (1972a), COOPER (1975), SISKI (1997), KING (2003), ROARK (2011), et d'autres encore. Je ne prétends pas rendre ici pleinement justice à chacune de ces contributions au débat. Je partage dans une grande mesure la prudence de PARSONS (2016), p. 116 : « *Most likely, the letters that Aristotle refers to here are points on a diagram. Without the diagram itself, however, it is very difficult to interpret this passage. It seems that Aristotle uses the term "interval" to refer generally to the discernment of relative quantities, be they differences in size, distance, or time. There is little in the passage to indicate that Aristotle is speaking of time intervals in particular. It may be that Aristotle uses the diagram to illustrate the cognition of size intervals, and this is meant to apply analogously to distance and time.* »

dont certains tiennent aux nombreuses retouches qu'elle conduit à apporter au texte, et d'autres à ses limitations théoriques²¹⁵, ce pourquoi elle n'est que rarement retenue par la suite. Le relais est pris W. D. Ross, dont l'influence ne saurait être négligée.

Qu'est-ce que tout cela veut donc dire ? Je suppose que ce qu'Aristote tient à montrer est qu'une réduction des événements passés a lieu, selon laquelle des événements d'une certaine durée et à une certaine distance dans le passé sont représentés par des images-souvenirs d'une nature plus brève et apparemment à une distance inférieure dans le passé. A représente le moment auquel nous avons l'image-souvenir devant nous. L'image a un commencement apparent au moment B et une fin apparente au moment E. Nous faisons directement l'expérience des étendues temporelles AB et BE, ou nous en avons du moins conscience ($\chi\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha$ ^{b17}, $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ ^{b21}). À partir d'elles, nous construisons ($\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}$ ^{b17}) $\Gamma\Delta$, c'est-à-dire que nous interprétons l'image BE, qui débute à B et se finit à E, comme représentant un événement qui a commencé à Γ et s'est fini au moment Δ . Mais pourquoi, demande Aristote (^{b18-19}), interprétons-nous BE ainsi, au lieu de l'interpréter comme représentant un événement plus éloigné, commençant au moment Z et se finissant au moment H ? Parce que, poursuit-il, nous avons aussi une connaissance directe du rapport que $A\Gamma$, l'éloignement temporel du commencement de l'événement passé, comporte à l'égard de AB, l'éloignement temporel du commencement de l'image-souvenir ; nous savons que l'un est à l'autre ce que Θ est à I. Aristote attribue sans doute cette connaissance au *sensus communis* auquel il se réfère en ^{b8}. Si, d'autre part, nous devenions conscients d'un événement ZH dans le passé plus éloigné, nous pourrions faire cela seulement si nous avions une intuition selon laquelle l'éloignement temporel du commencement temporel de l'événement passé serait à l'éloignement temporel du commencement de l'image-souvenir ce que K est à Λ .

Notre relation à l'image-souvenir et à son éloignement apparent dans le passé est exprimée par le mot $\chi\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha$ (^{b18}) et par le mot $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ (^{b21}). $\chi\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha$ et $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ sont aussi appliqués à notre relation aux rapports $\Theta : I$ et $K : \Lambda$, au sein desquels les dimensions de l'image-souvenir doivent être multipliées afin de donner lieu à une connaissance de l'événement passé. Dans chaque cas, $\chi\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha$ et $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}$ mettent en lumière deux aspects de l'expérience en question ; elle est passive

215. Je me contente pour l'essentiel de renvoyer à Sisko (1997), p. 171. Une partie importante du problème vient du fait que Beare (1899) interprète, au sein de chaque couple de grandeurs-lettres, un membre comme désignant une sorte de représentation temporelle en nous (Θ et K), et l'autre (I et Λ) comme désignant la distance temporelle réelle séparant l'événement que l'on se rappelle du présent. La difficulté que soulève Aristote au sujet de AZH et de $A\Gamma\Delta$ (pourquoi construit-on l'un plutôt que l'autre ?) ne peut alors que se répéter au sujet de ces représentations temporelles (pourquoi met-on Θ en rapport avec K plutôt que Λ ?), alors que notre appréhension rapport $\Theta : I$ est précisément censée résoudre cette difficulté, et expliquer pourquoi l'on aboutit à $A\Gamma$ plutôt qu'à AZ.

et elle est une conscience directe (*direct awareness*). Par contraste avec celle-ci, notre relation à l'événement que l'on se rappelle est exprimée par ποιῆν (^b17, 19) ; ce que veut souligner Aristote, c'est qu'il s'agit d'un acte de construction mentale de quelque chose qui n'est pas directement donné. De là, il pourrait sembler en découler qu'en ^b21 nous devrions lire βούληται ποιῆσαι, puisque c'est ZH, un événement que l'on se rappelle, et non une image, qui est l'objet. Mais tandis qu'Aristote tend en ^b17–22 à distinguer νοεῖν et ποιῆν de la manière suggérée plus haut, son emploi de ces verbes n'est pas cohérent, car en ^b9 et 13 il emploie νοεῖν en se référant à un événement que l'on se rappelle, et non à l'image-souvenir. [W. D. Ross (1955b), p. 251. Je traduis.]

Cette interprétation, dont cette présentation donne d'emblée à voir certaines fragilités, donne un sens temporel à absolument tous les éléments du diagramme. Celui-ci illustre la manière dont nos « images-souvenirs » (*memory-images*) sont mises en rapport avec les événements passés qu'elles sont susceptibles de représenter. Leur distinction est analogue à celle tracée plus tôt par Aristote entre le portrait de Coriscus et le véritable Coriscus. Une image-souvenir se définit par deux paramètres temporels : sa durée intrinsèque (représentée par BE) et la distance temporelle qui la sépare du moment présent (représentée par AB). Ces deux valeurs sont une réduction proportionnelle des mêmes paramètres pour l'événement passé dont l'image-souvenir tient lieu. On peut donc faire coulisser cette image-souvenir le long de l'axe du temps jusqu'à retrouver le moment correspondant au début de l'événement passé. Celui-ci correspond au point Γ selon la reconstruction proposée, ce qui permet, par construction, de retrouver du même coup la fin réelle (le moment Δ) et la durée réelle (ΓΔ) de l'événement. Ce qui intéresse Aristote est la manière dont on retrouve l'événement passé à partir de cette image-souvenir. Cela requiert d'avoir une connaissance indépendante du rapport AB :AΓ, faute de quoi on pourrait aussi bien se mettre à penser que l'image-souvenir en question concerne l'événement passé déterminé par la durée ZH et l'éloignement temporel correspondant à la distance AZ : on parvient à situer l'événement passé en Γ parce que l'on connaît par ailleurs le rapport Θ :I comme devant être identique au rapport AB :AΓ.

Je ne peux que saluer la puissance de cette interprétation, qui conduit à formaliser l'existence d'étiquettes temporelles adossées aux souvenirs d'une manière que ne renierait peut-être pas la psychologie contemporaine. Les hypothèses psychologiques sur lesquelles cette construction repose ne sont cependant pas toutes également vraisemblables, et son assise au sein du texte est vulnérable par bien des aspects. Aristote ne parle jamais dans le traité de la durée des événements dont l'on se souvient. Il se concentre d'ailleurs principalement sur des cas de reconnaissance, par exemple d'une personne que l'on a déjà croisée, où l'on peut même mettre en doute que l'événement passé rappelé soit réellement appréhendé comme ayant une durée. Pire encore, Aristote parle d'une appréhension du

temps au singulier²¹⁶, et jamais au pluriel. Il est donc difficile d'accorder au texte ce postulat d'une double étiquette temporelle pour chaque souvenir. C'est une des raisons qui motivent les amendements proposés par SORABJI (1972a) et discutés par COOPER (1975) : au lieu de supposer que BE et ses parallèles représentent une durée, il propose de voir en B et en E deux événements distincts, de manière à ce que les distances AB et BE représentent chacune le temps écoulé depuis l'événement concerné. Le ratio $\Theta : I$ sert toujours de facteur d'agrandissement pour retrouver les écarts temporels réels.

Je ne suis pas certain que cette modification améliore de beaucoup la situation. Le contexte ne suggère pas vraiment que l'exemple concerne notre capacité à dater simultanément deux événements distincts. En outre, cette interprétation est affectée par de nombreuses difficultés de la même manière que celle de W. D. ROSS (1955b). La principale, à mon sens, résulte dans la supposition d'une homogénéité entre les distances temporelles telles qu'elles existent en nous et telles qu'elles sont réellement. Considérons simplement les segments AB, AΓ, et AZ, sans se préoccuper du devenir et du sens du reste de la figure. AB est la distance temporelle « interne » que l'on va agrandir selon un ratio déterminé pour tenter de retrouver la distance temporelle « externe », de la même manière que l'on consulte l'échelle d'une carte pour comprendre à quoi correspond un écart de trois centimètres dans la réalité. Je dois dire que je ne comprends pas du tout de quoi il s'agit : un souvenir ne se présente pas nécessairement comme étant éloigné dans le temps d'une distance mesurable (et Aristote va affirmer ensuite que l'on peut « connaître le temps » d'un événement que l'on se rappelle sans pouvoir le mesurer – μή μετρωι, 453^a2), ni comme ayant une durée particulière. L'idée de variations d'échelle à partir d'objets mentaux a peut-être un sens spatial, dans la mesure où je peux me représenter un objet de un centimètre comme de dix et lui appliquer un coefficient d'agrandissement. C'est une manière possible d'expliquer comment l'on peut visualiser des objets dont la dimension dépasse notre champ visuel, en invoquant ainsi une sorte de cartographie mentale. Je ne vois pas comment cette idée pourrait avoir, de manière analogue, un sens temporel. Je peux certes me représenter un événement comme ayant eu lieu il y a une seconde ou dix minutes, mais mon appréhension de cet écart temporel n'est pas du tout analogue à la visualisation d'un objet plus petit. Elle consiste à associer à l'événement une sorte d'étiquette temporelle qui est exactement de la même nature que si elle indiquait que l'événement a eu lieu trente ans auparavant, je ne parcours par une durée en faisant cela. Il semble complètement inutile en ce cas d'associer un intervalle temporel réduit à l'événement pour lui redonner ensuite sa dimension réelle.

(2) Il y a donc de bonnes raisons de se demander si le sens de l'exemple n'est pas d'abord spatial. Il suffit de remarquer que la construction des différents triangles semblables sur le diagramme de W. D. Ross correspond très exactement aux figures que

216. Cf. 452^b23 : ὅταν οὖν ἅμα ἢ τε τοῦ πράγματος γίγνηται κίνησις καὶ ἡ τοῦ χρόνου . . . Cette objection est déjà évoquée par COOPER (1975), p. 66 n. 2.

l'on trace en optique, dès que l'on s'intéresse à la manière dont la perception des formes change avec la distance (il n'y a qu'à évoquer le fait qu'Aristote mentionne fréquemment l'optique parmi les sciences subordonnées à la mathématique ou l'intérêt de Platon pour les problèmes de ce genre pour rendre cette hypothèse plausible²¹⁷) : A représente la position de l'observateur, par rapport auquel un objet est placé plus ou moins loin, ce qui fait varier sa grandeur apparente, tout en conservant ses proportions si l'observateur demeure équidistant de ses extrémités. Les tenants d'une interprétation strictement spatiale de l'exemple et du diagramme font en outre valoir que le contexte immédiat porte sur la saisie analogique des formes et des distances, que rien ne contraint à interpréter en un sens temporel. Cette tendance semble prendre le dessus chez les interprètes actuels. Elle n'a rien pourtant de particulièrement récent, et est représentée, notamment, par G. R. T. ROSS (1906), Smyly, cité dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908), avant d'être remise sur le devant de la scène par SSKO (1997), puis récemment ROARK (2011). C'est également de cette manière que Thomas d'Aquin explique le passage. Le postulat a le mérite de la simplicité. Pour prendre la dernière interprétation en date, celle de Roark, l'idée serait pour un observateur placé en A de parvenir à se représenter la grandeur apparente d'un objet connu lorsqu'il est situé à une certaine distance, plus grande ou plus petite²¹⁸. Possédant une image mentale de cet objet (ce qui correspondrait à BE) vu à partir d'une certaine distance (= AB), l'observateur fait alors varier sa grandeur apparente à proportion de la distance souhaitée. Ce genre d'interprétation fonctionne très bien lorsqu'il s'agit de rendre compte des différents triangles, puisque ces figures sont parfaitement adaptées à la représentation en optique de la variation de la grandeur apparente selon la distance pour un observateur donné. La difficulté est de comprendre pourquoi Aristote éprouve le besoin d'introduire en outre des lettres exprimant des grandeurs, que la figure de W. D. Ross représente par des lignes indépendantes des triangles. La plupart des interprétations de cette espèce me semblent achopper sur ce point²¹⁹. Une solution possible est avancée

217. Voir par exemple *Sophiste*, 235^e. Un passage de Vitruve, étudié récemment encore par BURNEYAT (2017), affirme même l'existence d'un intérêt pour les perspectives scéniques chez Anaxagore et Démocrite. Une interaction féconde entre la pratique picturale de la perspective et la recherche mathématique a très certainement eu lieu pendant cette génération (SIMON (1988), p. 74).

218. « Consider the following account. I know that hippopotamuses are large creatures, because I have seen living specimens in the zoo. On Aristotle's view, I have the perceptible form of hippopotamus in my soul. Introspection reveals that my stock mental image of a hippo (one might be permitted in this context to speak of my visual concept of a hippo) is as of an adult specimen as though viewed from roughly ten meters. When I happen to see a mature hippo from a greater distance, it will appear proportionately smaller than my standard mental image appears to me. Or, to come at it from a different direction, if I am asked to think of a hippo at twenty meters, my mental image of the animal will be roughly half the size. Or yet again, I might be asked to think at once of a juvenile hippo at ten meters and an adult at twenty meters. In that case, the apparent size of the two imagined creatures might well be the same. What, then, would make it correct to say that I've satisfied the request, rather than to say that I've simply imagined two hippos of the same indeterminate size at an indeterminate distance? This is precisely the question that Aristotle is pursuing in the instant passage. » ROARK (2011), pp. 159–160.

219. ROARK (ibid.) n'est pas particulièrement disert à ce sujet. Il a par moments (p. 162) l'air de penser que, au sein d'un couple, la première lettre (K) renvoie à l'image générique, et la seconde (Λ) à une distance déterminée, et, si je comprends bien, oppose deux types d'objets qui, vus à deux distances

par Smyly (suivi par LAURENTI (1971)), laquelle consiste à supposer que AG est, en fait, une quantité inconnue, que l'on ne parvient à construire qu'au moyen de l'analogie entre $AG : AB$ et $\Theta : I$, Θ et I étant par ailleurs des quantités supposées connues. La question est alors de savoir à quoi correspond cette équation au niveau psychologique de l'appréhension des grandeurs. L'interprétation de Smyly affirme explicitement que BE correspond à l'analogie psychique de l'apparence de l'objet réel et AB à l'analogie de sa distance réelle, tandis que $\Gamma\Delta$ correspond à l'objet réel et AG sa distance réelle, mais aucune correspondance n'est proposée pour les grandeurs lettres, en particulier $\Theta : I$. Le rapport $\Theta : I$ joue visiblement toujours le rôle d'un coefficient d'agrandissement, mais la manière dont nous nous y prenons pour le connaître est laissée complètement dans l'ombre.

Une fois ces deux options mises sur la table, voyons si le diagramme que je reconstruis comme ayant probablement été présent dans γ ou l'un de ses ancêtres n'aurait pas quelque chose à apporter au débat. Ce diagramme présente deux différences importantes par rapport au précédent, qui ne tiennent d'ailleurs pas à la manière dont je tente de le reconstruire : il inclut le triangle de base au sein d'un triangle plus grand, sur les côtés duquel sont figurées les grandeurs-lettres ; les triangles semblables (ABE , $AG\Delta$, AZH) n'y sont pas des triangles rectangles, mais seulement des triangles isocèles de sommet A . La première différence ne se réduit pas à un simple choix de présentation, elle a des conséquences pour l'interprétation du diagramme. On ne peut pas, en effet, ne pas interpréter ce diagramme, où un triangle est inclus au sein d'un autre triangle semblable, sans qu'il y ait d'autre relation apparente entre eux que cette dimension supérieure, autrement qu'en considérant que le triangle supérieur est du côté des objets externes ($\tau\acute{\alpha}$ ἐκτός) puisqu'il est extérieur au triangle inférieur, et le triangle inférieur, du côté des objets internes ($\tau\acute{\alpha}$ ἐντός), puisqu'il est situé à l'intérieur du précédent²²⁰. On remarquera également que l'ordre des parallèles et des triangles est légèrement différent sur ce diagramme pour cette raison. Si W. D. Ross s'arrange pour tracer une figure où ABE est le plus petit des triangles semblables, c'est parce qu'il considère qu'il représente une sorte de mouvement psychique élémentaire, à partir duquel on s'efforce de se représenter des choses externes. La différence entre intérieur et extérieur est ainsi figurée par le fait que ABE

différentes, pourraient avoir la même apparence (selon l'un de ses exemples, un avion, vu de très loin, et une maquette d'avion, vue à distance normale) pour rendre compte du fait qu'Aristote emploie deux couples de lettres, (Θ , I) et (K , Λ). L'idée est intéressante, mais il n'y a rien dans le texte pour renforcer cette suggestion. Le problème affecte également à mon avis certaines interprétations de la première espèce, notamment celle de LANZA et VEGETTI (1971).

220. On lit cependant dans v (*Laurent*. 87.20) une scholie qui invite à une interprétation très différente du passage, selon laquelle les choses externes renverraient aux temps. Le triangle externe devient d'ailleurs un autre triangle placé à côté de l'autre dans ce manuscrit. La scholie ne se réfère toutefois pas directement à l'exemple géométrique, le signe de renvoi la met en rapport avec $\tau\acute{\alpha}$ ἐκτός en ^b15. Je lis ceci, avec l'accentuation du copiste : ἐκτός τοὺς χρόνους λέγει· οὕτω γὰρ καὶ ἐν κατηγορίαις εἶπεν· ὅτι ἐστὶ δὲ καὶ ὁ χρόνος καὶ ὁ τόπος τῶν συνεχῶν διὰ τὸ ἐκτός ἡμῶν εἶναι καὶ μὴ σὺν ἡμῖν καθάπερ ἡ γραμμὴ καὶ ἡ ἐπιφάνεια· τὰ ἐντός οὖν φησὶ λέγων ἐντός τὰ νοήματα· καὶ τοὺς ἐν φαντασίᾳ τύπους, ἀναλόγους εἰσὶ τοῖς ἀχρόνοις· ὡς γὰρ τόδε τὸ νόημα ἢ ὁ τύπος πρὸς τόνδε τὸν τύπον, οὕτως καὶ ὁδε ὁ χρόνος πρὸς τόνδε καὶ ἐναλλαγμένως (?)· εἶδη δὲ πάλιν, λέγει τοὺς τύπους· ἀποστήματα δὲ τοὺς χρόνους.

soit le triangle semblable de dimension minimale. À la différence de cette construction, le diagramme des manuscrits figure cette hétérogénéité entre intérieur et extérieur d'une manière beaucoup plus forte, qui empêche d'emblée tout risque de confusion entre ces deux niveaux. Ce choix présuppose une interprétation spatiale de l'exemple : il n'y a pas de raison de ne pas interpréter les deux triangles, interne et externe, de la même manière, c'est-à-dire comme ayant un sens optique. La seconde différence, le fait que les triangles soient isocèles et pas rectangles, change également la manière d'interpréter le diagramme. Les droites (AB) et (AE) deviennent symétriques, par rapport à l'axe vertical représenté par la hauteur issue du sommet A, et donc dans une certaine mesure interchangeables. On peut donner sens à cet élément du diagramme en l'interprétant comme si A représentait la position d'un observateur se tenant face à un objet dont les extrémités sont représentées par B et E. Au contraire, sur le diagramme de W. D. Ross, le fait que (BE) soit perpendiculaire à (AB), et pas du tout à (AE), confère une certaine primauté à la grandeur AB, qui exprime par conséquent la distance fondamentale à l'objet considéré, que l'on interprète cet écart comme spatial ou temporel. Le fait que les grandeurs AB et AE soient égales va donc à nouveau dans le sens d'une interprétation spatiale du diagramme. Quel que soit l'avis que l'on se fait au sujet de ce diagramme, je considère par conséquent que l'on peut tenir pour établi que son auteur avait en tête une interprétation uniquement spatiale du texte de l'exemple.

À partir de là, je pense que l'on peut reprendre la question de l'interprétation du texte de l'exemple. Il n'est peut-être pas inintéressant de prêter attention à la manière dont des diagrammes très proches de celui-ci sont employés dans les traités d'optique grecs conservés, même s'ils sont évidemment postérieurs à Aristote. Un premier exemple est fourni par l'*Optique* d'Euclide (section 21 de la recension dite de Théon, 32.6–22 HEIBERG (1895)²²¹) : on se sert des relations de proportionnalité, soit, dans l'exemple d'Euclide, pour évaluer la grandeur réelle d'un objet vu, au moyen d'un objet dont l'on connaît les dimensions et que l'on place parallèlement au premier et en connaissant la distance à laquelle l'objet se trouve de l'observateur, soit pour évaluer la distance à laquelle se trouve l'objet en connaissant sa grandeur et au moyen d'un objet connu. Ce procédé s'applique assez bien au texte : l'observateur est placé en A, on s'intéresse à la grandeur d'objets, BE ou $\Gamma\Delta$, situés à différentes distances, AE ou A Γ . On trouve dans l'*Optique* de Ptolémée (II.56) un usage différent d'un diagramme apparenté. Le texte est évidemment de très loin postérieur à Aristote, mais le phénomène décrit par ce moyen est suffisamment rudimentaire pour que l'on puisse sans hésitation faire remonter son étude aux premiers temps de l'optique géométrique. Ptolémée se sert en effet d'une construction au moyen de triangles semblables pour montrer (je transpose les lettres) que deux objets BE et $\Gamma\Delta$ ont

221. La méthode proposée est décrite à nouveau par Al-Kindī, dans son épître consacrée aux erreurs et difficultés de l'*Optique* d'Euclide (pp. 208–211 R. RASHED (1997)). Je ne reviens pas sur les débats autour de l'authenticité de cette recension, que l'on a parfois considérée comme une élaboration ultérieure à partir d'un matériau euclidien, et dont l'attribution à Théon d'Alexandrie est très fragile.

la même grandeur apparente du point de vue d'un observateur situé en A, puisque ces objets ont la même orientation et sont inscrits dans le même angle. Si leur distance relative n'est pas perceptible, alors ils apparaîtront de même taille. Les deux auteurs mettent en valeur un aspect différent de la construction, mais je pense qu'ils présupposent tous deux l'emploi du même procédé de mesure. Il s'agit d'évaluer la grandeur d'un objet en le faisant visuellement coïncider avec quelque chose comme une règle de poche : on place la règle devant soi, parallèlement à la surface mesurée, et on l'avance ou la recule jusqu'à ce que ses extrémités coïncident avec celles de l'objet. Si l'on connaît la distance à laquelle on se tient de l'objet, on peut sur cette base estimer sa grandeur ; si on l'ignore, on ne peut que constater que sa grandeur apparente est la même que celle de la règle²²². Je me demande si ce n'est pas cette propriété qui justifie l'incertitude du texte d'Aristote, selon lequel il semble que l'on puisse presque indifféremment appréhender AB BE, AΓ ΓΔ et AZ ZH. C'est en effet la même chose qui, selon ce modèle, nous apparaît dans chaque cas, puisque le rapport est le même. La différence est que ces objets sont situés à des distances différentes et sont de tailles différentes. Tant que l'on n'a pas de moyen de s'en rendre compte, on demeure indéterminé à l'égard de ces différentes possibilités. Dès lors que l'on connaît un analogue du rapport AB :AΓ, en revanche, à savoir Θ :I, on sait à quel distance l'objet se situe réellement, et on peut en connaître également la grandeur véritable.

Peut-on alors tenter de comprendre la manière dont le diagramme des manuscrits de γ s'articule au texte ? La meilleure option me paraît être, en s'inspirant des descriptions optiques précédentes, de partir de l'hypothèse selon laquelle A représente le point de vue de l'observateur, et BE, ΓΔ et ZH trois grandeurs distinctes qui sont toutes inscriptibles dans le même angle visuel, et présentent, de ce fait, la même grandeur apparente lorsqu'elles sont respectivement placées à la distance AB, AΓ et AZ de l'observateur. Le diagramme impose, me semble-t-il, de considérer qu'il s'agit d'analogues internes des objets externes. Il faut donc, pour l'interpréter en lien avec le texte d'Aristote, se placer dans une situation où l'on a recours à des analogues internes pour penser des grandeurs qui dépassent notre capacité de figuration. Le texte nous fait partir du rapport AB :BE, à partir duquel on peut se représenter ΓΔ à la distance AΓ, ce qui est apparemment ce que l'on cherche à faire, ou par exemple ZH à la distance AZ, ce qui est également possible mais n'est pas souhaité. On parvient à obtenir ΓΔ parce que l'on connaît par ailleurs l'analogie entre Θ :I, qui sont d'après le diagramme deux grandeurs réelles, et AΓ :AB, qui sont deux analogues internes.

222. Euclide comme Ptolémée sont néanmoins conscients, à des degrés divers, du fait que la grandeur apparente et la distance ne suffisent pas à juger de la taille réelle d'un objet, mais que l'angle visuel et l'orientation de l'objet doivent également être pris en compte, sans parler de la binocularité. Voir à ce sujet SIMON (1988), chapitre II, qui met en avant la tension entre perspectives plane (picturale) et angulaire (optique) au sein de l'ancienne optique, et SMITH (1999), pp. 54-67, pour une mise en regard des textes.

Tout ce passage intervient en réponse à une question qui porte sur notre capacité de distinguer le plus grand du plus petit, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Aristote a l'air de penser qu'un problème semblable se pose dans les deux cas, auquel il apporte en guise de résolution l'hypothèse des analogues internes. Quel est ce problème ? C'est apparemment celui qui résulte de la thèse selon laquelle on ne pense pas une grandeur « en étendant la réflexion jusque-là » ($\tau\omega\iota \acute{\alpha}\pi\omicron\tau\epsilon\acute{\iota}\nu\epsilon\iota\nu \acute{\epsilon}\chi\epsilon\acute{\iota} \tau\eta\nu \delta\iota\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha\nu$, ^b10), ce qui n'est pas non plus le cas de la vue²²³. La justification qui en est donnée est que l'on peut de la même manière ($\acute{\omicron}\mu\omicron\acute{\iota}\omega\varsigma$) penser des grandeurs qui n'existent pas, si bien qu'une coïncidence spatiale de la réflexion avec l'objet ne peut pas être la bonne manière de rendre compte de cette sorte d'activité. L'application d'un verbe aussi spatial à un processus noétique, qui plus lorsqu'elle conduit à le mettre en parallèle d'une activité sensitive, est frappante. La thèse selon laquelle la pensée des grandeurs s'effectue à partir de grandeurs analogues en soi semble donc d'abord destinée à contrer les conceptions qui font de la pensée d'un objet une mise en relation directe avec cet objet, tant et si bien que l'on ne pourrait penser que des objets existants. Elle va cependant plus loin que le simple postulat de l'existence d'intermédiaires mentaux entre la pensée et l'objet externe. Ces intermédiaires sont en effet caractérisés comme étant analogues et de dimension réduite par rapport aux objets externes (^b14–15). Le passage donne ainsi l'impression que la pensée emploie des modèles réduits en nous des grandeurs externes pour penser ces dernières.

L'exemple géométrique est manifestement destiné à expliquer comment cela fonctionne. Il suppose au moins deux objets, dont l'un est donné dès le départ, et est défini par les grandeurs AB et BE, et dont l'autre va être construit à partir de ce dernier, aboutissant aux grandeurs AF et ΓΔ. La manière dont cette construction s'effectue est assez énigmatique. La situation de départ consiste à mouvoir une ligne le long d'une autre (du moins est-ce ainsi que je comprends la clause $\epsilon\acute{\iota} \tau\eta\nu \text{ AB BE } \kappa\iota\nu\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$ en ^b17). Le texte implique que le fait d'effectuer ce mouvement conduit à produire ($\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$) une autre grandeur, ΓΔ. La seule contrainte initialement imposée sur cette grandeur est que $\text{AF} : \Gamma\Delta$ soit analogue à $\text{AB} : \text{BE}$. Mouvoir BE selon AB aboutit ainsi à l'obtention de deux grandeurs qui se trouvent dans le même rapport. Évidemment, si c'est la seule contrainte qui pèse sur cette construction, on peut construire un nombre indéterminé de grandeurs différentes avec de telles instructions. On construirait par exemple tout aussi bien AZ et ZH, tant que $\text{AZ} : \text{ZH}$ est analogue à $\text{AB} : \text{BE}$. On découvre ensuite qu'une autre analogie doit être respectée par la construction, celle entre $\Theta : \text{I}$ et $\text{AF} : \text{AB}$. La combinaison des deux analogies, à partir du moment où l'on suppose les grandeurs AB, BE, Θ et I connues, suffit à déterminer de manière unique AF et ΓΔ.

L'exemple d'Aristote repose ainsi sur l'emploi de deux analogies, là où il n'évoque précédemment qu'une analogie entre figures internes et externes. Si l'analogie entre $\Theta : \text{I}$

223. La théorie de la vision par émission d'un rayon lumineux rejoignant l'objet est par ailleurs réfutée dans *Sens.* 2, 437^b11–438^a5.

et $AG : AB$ est, d'après l'interprétation du diagramme des manuscrits de γ , celle entre l'extérieur et l'intérieur, qu'en est-il de l'autre analogie, celle entre $AG : \Gamma\Delta$ et $AB : BE$? Le diagramme la produit par un dispositif de perspective : $\Gamma\Delta$ et BE correspondent à des segments parallèles inscrits dans le même angle optique. Ce choix a été repris par W. D. Ross, même s'il s'en sert ensuite, de manière totalement différente, pour donner un sens temporel à la construction. Si l'on conserve au diagramme son sens optique, mouvoir BE selon AB veut dire produire un autre objet de même grandeur apparente. Il faudrait donc, pour donner un sens à cet exemple, se placer dans une situation où l'on connaît les dimensions et la distance d'un objet donné et où l'on cherche consciemment à produire en son esprit un autre objet de même grandeur apparente, sans savoir toutefois à quel distance le placer.

Je comprends ainsi le diagramme transmis de la manière qui suit. Déplacer BE le long de AB , revient à chercher à appréhender une grandeur réelle et externe située à une certaine distance dont l'on connaît déjà la grandeur apparente, qui est identique à celle de la grandeur réelle BE vue depuis le point A . La connaissance de ce couple associant grandeur et distance passe par la production en soi d'un analogue de cette grandeur et de cette distance, à échelle beaucoup plus réduite. On a déjà acc un couple donné, (AB, BE) , correspondant par exemple au Parthénon, dont la grandeur réelle, que l'on ignore, est AB , depuis la Pnyx, c'est-à-dire selon une distance réelle BE que l'on ignore), et l'on cherche à partir de là à produire, au moyen de manipulations au sein d'un espace visuel mental, un autre couple, ce qui revient à estimer la distance et la grandeur réelles d'un objet de même grandeur apparente²²⁴. Aristote demande alors pourquoi l'on produit ZH plutôt que $\Gamma\Delta$, en supposant qu'il s'agit de deux grandeurs réelles distinctes présentant la même analogie à l'égard de leurs distances que le couple initial. Cela revient à se demander, en simplifiant grossièrement et avec des valeurs numériques fantaisistes, si la hauteur apparente du Parthénon paraît être la même que celle de mon pouce lorsque je le place à un bras de mes yeux parce que le bâtiment est réellement haut de cinq mètres et que je le vois depuis une distance de cinq cents mètres, ou parce que sa hauteur est réellement de vingt mètres et qu'il se trouve à une distance de deux kilomètres. Du point de vue de l'analogie, cela ne fait aucune différence, il faut pour trancher connaître une information supplémentaire (par exemple la distance réelle, de laquelle l'on peut déduire la grandeur réelle à partir de la grandeur apparente). Si l'on se fie au diagramme, les grandeurs que l'on manipule ainsi sont, en vérité, seulement des analogues internes, et non pas les grandeurs réelles : ce que l'on se figure dans une telle situation, pour penser la grandeur réelle à partir de la grandeur apparente, ce sont des sortes de maquettes à échelle réduite, et, pour un coefficient de réduction donné, on doit arbitrer entre plusieurs maquettes de tailles différentes lorsque l'on veut appréhender la taille réelle de l'objet. L'information supplémentaire, grâce à laquelle on peut trancher, vient des grandeurs externes, désignées

224. Cf. *supra* p. 1172 n. 202.

désormais par de simples lettres, elle est fournie par une nouvelle analogie, qui porte non plus sur le rapport entre la grandeur réelle d'un objet et sa distance transposées sur le plan des analogues internes, mais entre la distance réelle de l'objet pris comme référence par rapport à l'observateur et celle de l'objet-maquette que l'on est en train de construire. On peut, grâce à cette information, déterminer que c'est ZH plutôt que $\Gamma\Delta$ qu'il faut se représenter, on parvient ainsi à produire un analogue interne convenable de la grandeur et de la distance réelles. Le raisonnement porte de bout en bout sur des objets externes, il permet d'inférer des proportions d'un objet celles d'un autre objet, mais il ne fait jamais usage d'une appréhension directe de celles-ci : on manipule exclusivement des analogues internes, les grandeurs externes n'interviennent que pour indiquer des rapports à respecter.

Je récapitule les acquis de l'examen de ce passage. (1) Toutes les interprétations proposées se fondent en réalité, de manière plus ou moins éloignée, sur l'idée de l'auteur du diagramme de γ de figurer une partie des relations prescrites par le texte par une figure empruntée à la tradition optique et reposant sur l'emploi de triangles semblables. (2) Le texte d'Aristote met constamment sur le même plan, dans ce passage, la connaissance du temps et celle des grandeurs. On peut donc légitimement hésiter au sujet du sens de l'exemple géométrique : a-t-il pour fonction d'expliquer comment l'on appréhende des grandeurs, des temps ou les deux ? (3) Le diagramme proposé semble avoir avant tout un sens spatial. Aucune interprétation temporelle du passage n'a jusqu'à présent réussi à en rendre compte de manière pleinement satisfaisante (on s'appuie généralement pour ce faire sur la version remaniée du diagramme proposée par W. D. Ross). Les tentatives visant à en proposer une interprétation spatiale semblent plus prometteuses, le diagramme présente un grand intérêt optique.

Mem. 2, 452^b23–28

ὅταν οὖν ἅμα ἢ τε τοῦ πράγματος γίγνηται κίνησις καὶ ἡ τοῦ [24] χρόνου, τότε τῆι μνήμηι ἐνεργεῖ. ἂν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἷε-[25]ται μνημονεύειν· οὐδὲν γὰρ κωλύει διαψευσθῆναι τινα καὶ [26] δοκεῖν μνημονεύειν μὴ μνημονεύοντα. ἐνεργοῦντα δὲ τῆι μνήμηι [27] μὴ οἶεσθαι ἀλλὰ λανθάνειν μεμνημένον, οὐκ ἔστιν· τοῦτο γὰρ [28] ἦν αὐτὸ τὸ μεμνησθαι.

23 οὖν ω] μὲν οὖν μ : μὲν P | γίγνηται κίνησις a : γίγνεται κίνησις B^e : κίνησις γίγνηται M^o : κίνησις γίγνεται PO^a || **24** ἐνεργεῖ ω] ἐνεργῆι C^cMi || **24–25** οἴηται μὴ ποιῶν, οἶεται a (*opinetur non agens, opinetur Iac, putet non faciens, putat Guil^{Nr}*) : οἴηται B^e : οἴηται μὴ ποιῶν ξ (οἴη μὴ ποιῆν Z^a) Mich^{l&c}(36.19, 37.3–4) (*putet non faciens Guil^{Nr}*) : οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη μ ut desid. Mich(36.21–22) : οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν, οὐκ ἔστι μνήμη P : εἴ τε μὴ ποιῶν οἴηται XN || **25** οὐδὲν $\beta(B^e)E^1C^cMi$: οὐδὲν $\gamma PE^x(m.r.)$ || **26–27** τῆι μνήμηι μὴ οἶεσθαι ἀλλὰ λανθάνειν γP Mich^{c&p}(37.2, 26, 29) (*memoria non putare set latere Guil*) : τῆι μνήμηι οἶεσθαι ἀλλὰ λανθάνειν $\beta(B^e)$: τῆι μνήμηι οἶεσθαι λανθάνειν E : τῆι μνήμηι οἶεσθαι

ἄμα λανθάνειν **C^cMi** (*memoria opinari simul latere* Iac) : τὸ μνημονεύειν οἴεσθαι
 ἀλλὰ λανθάνειν **Z^a**|| **27** μεμνημένον οὐκ ἔστιν **ω**] μνημονευμένον οὐκέτι **X**

Deux points méritent d'être abordés. Le sens de la proposition ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν, οἴεται μνημονεύειν en 452^b24–25 n'est pas immédiatement clair, et les copistes l'ont souvent écorchée, la répétition du verbe la rendant sujette à toutes sortes de corruption. Il faut comprendre que « sans le faire » (μὴ ποιῶν) équivaut à la négation de la situation qui vient d'être présentée comme la condition de l'activité de la mémoire, à savoir la co-occurrence du mouvement de la chose et de celui du temps, dont l'on « croit » (οἴηται) pourtant qu'elle a bien lieu. Aristote est en train d'évoquer la possibilité de croire que l'on est en train de se souvenir de quelque chose alors que ce n'est, en réalité, pas le cas. Cela rappelle l'exemple mentionné plus tôt (451^a9–11) des personnes dérangées qui prennent tout ce qu'elles imaginent pour des souvenirs. Selon les termes maintenant proposés, ce genre de phénomène doit s'expliquer par le fait que le mouvement correspondant à la représentation de la chose ne s'accompagne pas réellement du mouvement correspondant à l'appréhension du temps, bien que l'on en ait l'impression. En ce qui concerne de la transmission du texte, il est probable que le passage se soit rapidement corrompu en quelque chose comme ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν dans le *deperditus* **δ**, dont les descendants ont ensuite eu à se débarrasser de l'une des occurrences du verbe. C'est déjà le cas au sein de l'exemplaire de Michel, qui lit ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν, se rend compte qu'il manque une apodose et propose d'écrire οὐκ ἔστι μνήμη. C'est cette solution qui est reprise dans le *deperditus* **μ**. La chose intéressante est la leçon de *P*, qui combine cette apodose artificielle avec une leçon presque correcte ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴηται μνημονεύειν οὐκ ἔστι μνήμη. Étant donné que la perte de l'un des deux οἴηται remonte au *deperditus* **ι** (puisque c'est aussi le cas dans **ξ**), il y a fort à parier que *P* ait ici combiné la leçon tirée de sa source **β** avec celle issue de ce bas-fonds de la descendance de **γ**. Cela suggère par conséquent que la leçon de *B^e*, ἄν δ' οἴηται μνημονεύειν, si elle résulte d'un saut du même au même, pourrait ne pas refléter fidèlement celle du *deperditus* **β**²²⁵.

La possibilité symétrique, à savoir que l'on puisse exercer sa mémoire sans s'en rendre compte, est ensuite prise en considération. Aristote nie fermement que cela soit le cas : on ne peut pas ne pas se souvenir de quelque chose à son insu, en raison de la nature même de l'acte du souvenir²²⁶. Il est ainsi possible qu'une représentation imaginaire soit prise pour un souvenir de manière erronée, mais il n'est pas possible qu'un souvenir ne

225. Il est aussi remarquable de constater que Guillaume de Moerbeke a très vite abandonné la *vetus* pour se tourner vers la leçon de **ι** (*si autem putet non faciens memorari* = ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν μνημονεύειν), avant de se retrouver, dans la dernière révision conservée de son travail connue par le manuscrit de Ravenne, la leçon de l'archétype (*si autem putet non faciens putat memorari* = ἄν δ' οἴηται μὴ ποιῶν οἴεται μνημονεύειν) : si celle-ci ne vient pas de son manuscrit issu de **γ**, c'est dans son exemplaire de la branche **β** qu'il doit l'avoir trouvée.

226. Ce passage est, pour cette raison, souvent mentionné lorsqu'il est question de la manière dont Aristote conçoit certains états mentaux comme s'accompagnant d'une forme de réflexivité ou de conscience (voir par exemple STEVENS (2010) pour un usage de cette espèce), dont la nature exacte est extrêmement débattue.

soit pas reconnu comme tel. Les éditeurs modernes sont tous tombés d'accord s'agissant de retenir la leçon de γ en 452^b26–27, ἐνεργοῦντα δὲ τῆι μνήμηι μὴ οἴεσθαι ἀλλὰ λανθάνειν μεμνημένον, οὐκ ἔστιν, dont il ne fait guère de doute qu'elle est la seule correcte du point de vue du sens. Il est pourtant nécessaire de noter qu'il n'est pas absolument certain qu'il s'agisse de la leçon de l'archétype. La négation cruciale devant οἴεσθαι manque en effet à l'appel dans la moitié de α et dans β , pour autant que l'on puisse en juger d'après B^e , ce qui produit un sens inacceptable, l'opposition entre ἐνεργοῦντα τῆι μνήμηι οἴεσθαι et λανθάνειν μεμνημένον ne tenant plus debout. Le copiste de E semble d'ailleurs s'être rendu compte du problème, si l'on explique ainsi la disparition du ἀλλά dans ce manuscrit, tandis que celui de l'ancêtre de la famille de C^c a commis une faute de majuscules en le transformant en ἄμα, ce qui permet peut-être d'atténuer la dimension adversative. La prise en compte de la leçon de B^e montre que ces hésitations sont postérieures à l'archétype. Le plus sage est indéniablement de continuer à prendre le parti de γ , la seule question concerne la manière dont on parvient à défendre la présence de la négation. Il est facile de remarquer qu'elle a probablement été menacée par le fait qu'elle fasse suite à μνήμηι, ce qui l'expose au danger de l'haplographie.

Mem. 2, 452^b28–453^a4

ἀλλ' ἐὰν ἡ τοῦ πράγματος γένηται [^b29] χωρὶς τῆς τοῦ χρόνου ἢ αὕτη ἐκείνης, οὐ μέμνηται. ἡ δὲ τοῦ [^b30] χρόνου διττὴ ἐστίν· ὅτε μὲν γὰρ μέτρῳ οὐ μέμνηται αὐτόν, [^a1] ὅτι τρίτη ἡμέραι ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν, ὅτε δὲ καὶ μέ-^{[a}2]τρῳι· ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ μέτρῳι. εἰώθασιν δὲ λέ-^{[a}3]γειν ὅτι μέμνηται μὲν, τότε μέντοι οὐκ ἴσασιν, ὅταν [^a4] μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσὸν μέτρῳι.

28 ἡ α : ἡ $\beta(B^eP)N$: ὁ S | γένηται ω | γίγνεται $S\xi$: γίγνεται μP || 29 τῆς τοῦ χρόνου ω | τοῦ χρόνου $C^cMi i P$ | ἡ αὕτη θZ^a Mich^P(37.33–38.1) : ἡ αὕτη $B^eE^1\epsilon$: ἡ αὐτῆς $i P$ | ἐκείνης αP Mich^P(38.1) : ἐκείνη B^e || 30 διττὴ $\beta(B^e)EN$: δισσή γPC^cMi | αὐτόν $\beta(B^e)\epsilon X$ Mich^P(38.1) : αὐτό E : αὐτῶν $\gamma C^cMi P$ || ^a1 ὅτι $\beta(B^e)E\mu P Z^a$: οἷον ὅτι γC^cMi (*ut Iac, ut quod Guil*) | τρίτη ἡμέραι conī. BIEHL (1898) : τρίτη ἡμέρα $\beta(B^e)E$: τρίτης ἡμέρας C^cMi : τρίτην ἡμέραν $P\gamma$ | ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν $\beta(B^e)\gamma$ (*quod tamen aliquando fecit Guil*) : ὅτοι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν P : ὅτε μέντοι ποτὲ ἐποίησεν ξ : ὀδήποτε ποιῆσαι E : ὀδήποτε ἐποίησεν C^cMi (*quod fecit Iac*) || 2 ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ μέτρῳι γP : om. B^e : ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ καὶ μέτρῳι E : ἀλλὰ μέμνηται καὶ μὴ καὶ μέτρῳι C^cMi | εἰώθασιν ω | εἰώθε δ || 2 μέμνηται $\beta(B^e)\theta U \xi$: μέμνηται $PC^cMi\eta$: μέμνητε E : || 3 πότε μέντοι ω | πότε δὲ λ : πότε δὲ μέντοι S : τὸ πότε μέντοι conī. BLOCH (2007) | ἴσασιν ω | εἴσασιν B^e | ὅταν ω | ὅτε μP || 4 μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσὸν $\beta(B^e)$: τοῦ πότε μὴ γνωρίζωσι τὸ ποσὸν C^cMi : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε ποσὸν E : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τῷ ποσῷ γ Mich^c(38.3) : μὴ γνωρίζουσι τοῦτο πότε τῷ ποσῷ μP : *ipsius quando non cognoscunt quantitatem metro Iac Guil* : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο τὸ ποσὸν conī. BLOCH (ibid.)

Ce passage est assez complexe et a égaré bon nombre de copistes. Le contraste initial entre le mouvement de la chose (ἡ τοῦ πράγματος <κίνησις>) et celui du temps, dont Aristote affirme que l'un peut très bien survenir sans l'autre, mais que leur association est essentielle à la remémoration, a régulièrement été mal compris. Cela explique en partie pourquoi le masculin αὐτόν (pour χρόνον) en 452^b30 s'est si souvent corrompu, soit en un neutre αὐτό, comme dans *E*, le pronom renvoyant alors sans doute à τὸ πρᾶγμα, soit en un génitif pluriel αὐτῶν, ce qui est la leçon de la plupart des manuscrits, que l'on peut toujours comprendre comme l'objet de μέμνηται et comme se référant aux deux mouvements en question. Comme les éditeurs l'ont bien vu, le contexte requiert indubitablement que l'on parle de la connaissance du temps (ἡ δὲ τοῦ χρόνου, 452^b29–30), et donc le pronom masculin. Aristote ne veut pas dire que, si l'on ne se rappelle plus le temps de manière déterminée, on ne se rappelle plus rien, mais seulement mentionner la possibilité d'une remémoration qui ne soit pas accompagnée d'une étiquette temporelle déterminée, au-delà de la conscience du fait qu'il porte sur le passé. C'est également ce que comprend et, semble-t-il, lit Michel d'Éphèse (38.1). La prise en compte de **β**, grâce au manuscrit *B^e*, vient stabiliser l'assise de ce texte au sein de la transmission.

Le mouvement du temps peut permettre de le connaître au moyen d'une mesure, lorsque l'on dispose d'éléments de datation, relative ou absolue, de l'événement passé que l'on se remémore, ou sans mesure, lorsque l'on sait simplement que ce que l'on se rappelle a eu lieu dans le passé. Quel que soit le manuscrit auquel on se fie, le fait est qu'Aristote fournit comme exemple d'une appréhension non mesurée du temps le fait de se souvenir d'un événement particulier nous concernant qui a eu lieu trois jours auparavant (453^a1). Cette juxtaposition de l'évocation du cas de l'absence de mesure avec un exemple comportant une mesure temporelle est singulière. Il convient sans doute de sous-entendre que l'on se souvient de ce qui a eu lieu il y a trois jours sans avoir conscience du fait que cela a eu lieu précisément à cette date. Il y a pourtant de grands désaccords entre témoins au sujet de la formulation de cet exemple dans le texte, qui ont en partie déjà été observés par FREUDENTHAL (1869b), p. 419. L'organisation du propos prête de plus à confusion, car cet exemple est introduit juste après l'évocation de la possibilité de se rappeler un temps de manière non mesurée, alors qu'il concerne évidemment une date. Les éditeurs ont d'abord retenu l'adverbe οἷον en 453^a1 pour introduire l'exemple, ainsi que, le plus souvent, la tournure à l'accusatif, τρίτην ἡμέραν, pour exprimer sa datation, en se ralliant dans les deux cas à la famille **γ** contre le manuscrit *E* et ses voisins. Malheureusement, c'est ce second groupe que le manuscrit *B^e* vient soutenir. Le plus probable est donc que l'archétype n'ait contenu, ni cet οἷον, ni cet accusatif. Si l'on peut tout à fait se passer de οἷον, le nominatif τρίτη ἡμέρα, s'agissant d'indiquer quand quelque chose s'est déroulé, n'est guère acceptable. On comprend en quoi le copiste de **γ**, qui s'efforce déjà de rendre son texte plus lisible en rajoutant οἷον, a pu être tenté d'en faire un accusatif, que l'on pourrait comprendre comme indiquant soit la durée, ce qui n'est pas admissible

dans ce contexte, soit la distance temporelle de l'événement, ce qui serait un usage assez particulier. Il y a cependant une correction plus simple, proposée par BIEHL (1898), qui consiste à transformer le nominatif en un datif, dont l'usage pour exprimer le complément de temps de cette manière est parfaitement régulier²²⁷. Il s'agit à peine d'une conjecture, car le *iota* que l'on a l'habitude d'adcrire ou de souscrire aujourd'hui n'a pas toujours été prononcé et écrit²²⁸.

Le reste du texte l'exemple n'a pas non plus été édité correctement. Les éditeurs ont favorisé la leçon qu'ils connaissaient par le manuscrit *M*, *ὀδήποτε ἐποίησεν*, dont l'origine est douteuse, alors que *β* et *γ* s'accordent sur celle qu'ils rejettent, *ὅτι μέντοι ποτέ ἐποίησεν*. FREUDENTHAL (1869b) avait en fait déjà saisi la nature du processus ayant abouti à la faute : la particule *μέντοι* s'est dégradée, comme cela arrive fréquemment, en *δέ*, avant que le tout ne soit absorbé, par une lecture hâtive, en *ὀδήποτε* au sein de l'ancêtre du manuscrit *E*. Il faut alors saisir comment construire la séquence *ὅτι τρίτη ἡμέραι ὅτι μέντοι ποτέ ἐποίησεν*. La solution de Freudenthal consiste à diviser cela en deux en donnant une valeur adversative très forte à *μέντοι* (on ne se rappelle pas « que c'était il y a trois jours », *mais* on se rappelle « l'avoir fait à un certain moment »)²²⁹. Cela consiste à supposer une structure grammaticale en partie escamotée par la lettre du texte : *ὅτε μὲν γὰρ μέτρῳ οὐ μέμνηται αὐτόν, ὅτι τρίτη ἡμέραι ὅτι μέντοι ποτέ ἐποίησεν, <μέμνηται>*. Si l'on entend accepter une telle construction, il manque manifestement le verbe principal dans le second membre de l'opposition. Cela empêche-t-il le texte d'être sain pour autant ? Les grammairiens reconnaissent la possibilité de brachylogies de ce type, en particulier au sein d'une opposition dont le sens est suffisamment déterminé par le contexte²³⁰, si bien qu'il paraît superflu de corriger le texte ici.

La reprise de ce cas de figure, selon lequel on peut se souvenir de quelque chose sans bien savoir quand cela s'est passé, pose également quelques problèmes textuels. Le texte de la plupart des manuscrits connus jusqu'alors, que lit également Michel d'Éphèse, *πότε μέντοι οὐκ ἴσασιν, ὅταν μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τῷ ποσῷ μέτρῳ*, présente en effet un aspect déplaisant. S'il faut substantiver *πότε* avec *τοῦτο*, on s'attendrait à le voir précédé

227. Kühner-Gerth II.1, §426.2, p. 445.

228. Voir THREATTE (1980) I, pp. 359–365 : d'après les inscriptions, il semble avoir progressivement cessé d'être prononcé vers le début de notre ère, puis avoir été de moins en moins écrit (sous sa forme adscrite, évidemment) à partir du III^e siècle.

229. FREUDENTHAL (1869b) veut retrouver l'opposition entre la connaissance mesurée et non mesurée du temps par ce moyen et donne pour cette raison comme traduction, p. 419, « *zuweilen erinnert man sich nicht einer bestimmten Zeit, wie z. B. dass man vor drei Tagen, sondern bloß, dass man einstmals dies getan hat* ». Il est critiqué sur ce point par Beare (dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 3 *ad loc.*), qui refuse son interprétation tout en concédant qu'il puisse y avoir des motifs valables de retenir la leçon *ὅτι μέντοι ποτέ ἐποίησεν*.

230. Voir Kühner-Gerth II.2, §597.2.i et k, pp. 566–567 : « *aus einem vorausgegangenem Worte muss oft ein Wort entlehnt werden, welches das Gegenteil ausdrückt, namentlich aus einem negativen Worte ein affirmatives* », avec comme exemple, entre autres, *καὶ μὴ μ' ἄτιμον τῆσδ' ἀποστείλητε γῆς, / ἄλλ' ἀρχέπλουτον καὶ καταστάτην δόμων*, « et ne me chassez pas avec déshonneur de cette terre, mais [tolérez que je] reprenne mon bien et restaure ma maison », Sophocle, *Électre*, 71–72, et *ἀμελήσας ὧνπερ οἱ πολλοί* « sans se soucier de ce dont le vulgaire [se soucie] », Platon, *Apologie*, 36^b.

de l'article, ce pourquoi BLOCH (2007), suivi par PARSONS (2016), propose de réintroduire l'article défini avant les deux occurrences du mot, en arguant d'une haplographie. Un examen plus attentif de la tradition révèle toutefois qu'un tel geste est superflu. La leçon de B^e , qui est presque identique à celle de la famille de C^c , donne en effet la bonne construction et le bon sens : τὸ ποσὸν est l'objet de γνωρίζωσι, τοῦ (et non τοῦτο) πότε ce dont elle est la quantité, μέτρῳ la manière et le moyen de sa connaissance. C'est à partir de cette leçon que l'on peut reconstruire le processus ayant abouti aux autres leçons transmises. Le génitif τοῦ πότε a artificiellement été avancé dans la famille de C^c , qui a autrement préservé le texte correct. L'article τοῦ s'est autrement corrompu en un démonstratif τοῦτο, peut-être en lien avec la perte de l'article neutre devant ποσὸν que l'on constate dans E , ou, plus probablement encore, par une sorte de dittographie avec πο-. On peut supposer que le copiste de γ , probablement confronté à quelque chose proche de ὅταν μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τὸ ποσὸν μέτρῳ, a reconnu l'état lamentable de son texte, et a cherché se débarrasser de l'accusatif en trop, τὸ ποσὸν, en l'alignant au datif sur μέτρῳ. Dans tous les cas, il ne fait aucun doute que c'est la leçon de B^e qu'il faut retenir. Elle correspond en fait de très près au texte que font imprimer les éditeurs depuis BEKKER (1831), qui a suivi le manuscrit M , et surtout BIEHL (1898), suivi notamment par FÖRSTER (1942) et W. D. ROSS (1955b), qui est parvenu exactement au même texte en injectant artificiellement le génitif qu'il trouve dans M dans la leçon de γ . Un tel pari n'allait pas sans sa part de risque, mais l'on peut maintenant montrer qu'il était entièrement justifié.

Mem. 2, 453^a4–9

ὅτι μὲν οὖν οὐχ οἱ αὐ-^[^a5]τοὶ μνημονικοὶ καὶ ἀναμνηστικοί, πρότερον εἴρηται. ^[^a6]
 διαφέρει δὲ τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι οὐ μόνον ^[^a7] κατὰ τὸν χρόνον,
 ἀλλ' ὅτι τοῦ μὲν μνημονεύειν καὶ τῶν ἄλ-^[^a8]λων ζώων μετέχει πολλά, τοῦ δ'
 ἀναμιμνήσκεσθαι οὐθὲν ὡς ^[^a9] εἰπεῖν τῶν γνωριζομένων ζώων, πλὴν ἄνθρωπος.
5 πρότερον $\beta(B^e)\theta\eta$: ἐν τοῖς πρότερον $EC^cMiU\iota P$ || **6–7** τὸ μνημονεύειν ...
 τοῦ μὲν] τοῦ μνημονεύειν P || **6** τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι $\beta(B^e)\gamma P$
 Mich¹(38.4) : τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι $EC^cMi\xi$ | μόνον del. BLOCH
 (2007) | οὐθὲν $\beta(B^e)$: οὐδὲν aP || **9** γνωριζομένων $\beta(B^e)EC^cMi\iota P$: γνωρίμων
 γ

Aristote réaffirme la distinction des deux activités qui font l'objet de ce traité, la mémoire et la réminiscence. Il commence par reprendre la preuve par leur extension qu'il avait employée en préambule (449^b6–8) : ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont particulièrement aptes à l'une ou à l'autre. Il la renforce ensuite par deux autres critères de distinction. L'un a déjà été entraperçu et repose également sur la distinction des êtres ayant part à ces activités : de nombreux animaux sont capables de mémoire, alors que

seul l'être humain est capable de réminiscence. L'autre critère est seulement dit concerner le temps. La transmission du texte de cette section ne pose pas de difficulté spéciale. On peut hésiter au sujet de savoir s'il faut lire, en 453^a6, διαφέρει ... τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμνησθεσθαι, ou l'inverse, διαφέρει ... τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμνησθεσθαι, mais la première option bénéficie d'une autorité supérieure et semble confirmée par la suite de la phrase. Il y a en revanche un sérieux problème exégétique concernant la nature de cette différence temporelle entre mémoire et réminiscence, au point que BLOCH (2007) se soit senti obligé, dans un geste complètement désespéré, de supprimer l'adverbe μόνον²³¹. Les deux difficultés ont partie liée, dans la mesure où l'on a pu proposer d'interpréter le verbe διαφέρειν comme signalant une supériorité, une prévalence, et non une simple distinction, auquel cas cela fait une grande différence que l'activité ainsi présentée comme supérieure corresponde à la mémoire ou à la réminiscence, la relation n'étant plus du tout symétrique²³².

On ne peut donc pas vraiment faire l'économie d'un effort d'interprétation de cette différence κατὰ τὸν χρόνον, puisque la difficulté a pu conduire à remettre en cause le texte transmis. On comprend traditionnellement, avec Michel d'Éphèse²³³, ou encore Beare²³⁴, que la réminiscence ne peut s'effectuer qu'à partir d'un souvenir antérieur :

231. Il s'en justifie dans une longue note, pp. 241–242 : il considère que le reste du traité implique qu'il n'y a pas véritablement de différence du point de vue du temps entre la mémoire et la réminiscence, ce qui le conduit à affirmer que l'adverbe a nécessairement été inséré « par un interprète qui pensait, comme par exemple Michel, qu'il devait y avoir une distinction entre la mémoire et la réminiscence selon le temps ». L'évocation de la position de Michel d'Éphèse n'a aucune valeur probante par elle-même : une excellente raison pour Michel d'affirmer l'existence d'une distinction temporelle entre les deux est le fait qu'il lit le même texte que celui fourni par nos manuscrits, où la chose est écrite noir sur blanc. Ce qu'il faudrait prouver est qu'un lecteur lisant un texte affirmant l'exact opposé aurait pu vouloir réintroduire de force la thèse de l'existence d'une telle distinction, ce qui est déjà plus difficile à croire. Bloch affirme aussi, à titre d'argument en faveur de la suppression de μόνον, qu'Aristote aurait dû écrire, non pas οὐ μόνον κατὰ τὸν χρόνον, ἀλλ' ὅτι κτλ., mais οὐ μόνον κατὰ τὸν χρόνον, ἀλλὰ καὶ ὅτι κτλ., ce qui est complètement faux (voir Kühner-Gerth II.2, §525.b.2 An. 1, p. 257) : le second membre d'une opposition en οὐ μόνον ... ἀλλὰ ne comporte pas le mot καὶ lorsque (a) le second est une forme d'intensification du premier (ἱμάτιον ἡμίφαισα οὐ μόνον φαῦλον, ἀλλὰ τὸ αὐτὸ θέρους τε καὶ χειμῶνος, « tu portes un manteau qui est non seulement lamentable, mais le même été comme hiver », Xénophon, *Mémoires* I.6, 2), (b) lorsqu'il y a une opposition entre les deux membres (οὐ λόγῳ μόνον ... ἀλλ' ἔργῳ καὶ ψηφίσματι, Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 62), et (c) lorsque la construction change d'un terme à l'autre (μὴ μόνον περὶ αὐτῆς ποιεῖσθαι τοὺς λόγους ... ἀλλ' ὥσπερ κτλ., Isocrate, *Panathénaique*, 39). On peut discuter du fait que les deux premières options correspondent à ce passage de *Mem.* 2 ou pas, il est indiscutable qu'il vérifie au moins la condition (c), si bien que l'absence de καὶ est légitime.

232. G. R. T. ROSS (1906) traduit ainsi « *recollection differs from remembering not merely in the superiority of the sense of time which it involves* ». Comme il s'en explique en note, p. 284, c'est parce qu'il considère que la distinction des deux appréhensions du temps, avec ou sans mesure, doit être calquée sur celle de la réminiscence et de la mémoire : il ne pourrait, selon lui, y avoir réminiscence que si l'on connaît la mesure du temps. Comme l'a aussitôt relevé SHOREY (1908), c'est loin d'être évident.

233. Cette thèse est régulièrement reprise dans son commentaire. Elle est introduite dès le prologue (4.17) : διαφέρει δὲ μνήμης ἀνάμνησις τῷ τὴν ἀνάμνησιν εἶναι ἀνανέωσιν προτέρας μνήμης, ἐπὶ ἀν λήθη γενομένη τὸ συνεχὲς ἀναλύσει. Michel reprend très probablement une tradition exégétique antérieure sur ce point, la définition de la réminiscence comme ἀνανέωσις μνήμης se trouvant déjà esquissée chez Damascius (*In Phaed.* 253.4, 258.2), puis franchement affirmée chez Olympiodore (*In Phaed.* 11, 3.3, 5.2) et Élias (*In Porphyrii Isag.*, 2.10). Michel est suivi sur ce point par ses successeurs byzantins.

234. Voir G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 1 *ad loc.* : « *For τὸ ἀναμνησθεσθαι is not only logically*

la mémoire est la faculté fondamentale de conservation du passé, et sans cette rétention première la recherche conduite par la réminiscence ne saurait avoir lieu. L'objection majeure à l'encontre de cette interprétation est qu'elle semble s'approcher dangereusement d'une position qu'Aristote a pourtant pris la peine de rejeter explicitement au début de son traitement de la réminiscence, en niant qu'elle soit la ressaisie d'un souvenir²³⁵. Ses associations avec la tradition néo-platonicienne d'exégèse du *Phédon* ne sont pas accidentelles, car celle-ci retrouve le cœur de la cible d'Aristote, qui affirme que la réminiscence n'est pas la ressaisie d'un souvenir, mais de ce dont il y a souvenir (451^b3).

On a donc cherché à proposer d'autres solutions, consistant par exemple à faire reposer la distinction sur les caractéristiques temporelles des activités concernées. Il y a trois options principales. (1) L'idée pourrait être que la réminiscence prend plus de temps, étant un processus de recherche, alors que le souvenir en tant qu'acte paraît plus instantané. (2) La réminiscence n'a lieu qu'après un certain laps de temps, il faut que l'accès immédiat à la chose passée ait été perdu, alors que le souvenir peut intervenir juste après²³⁶. (3) La réminiscence n'a pas de lien essentiel avec le passé. Contrairement au souvenir, elle peut porter sur un objet sans que l'on ait conscience de son caractère passé, elle consiste simplement à le retrouver²³⁷. La première option pourrait paraître trop faible, les deux autres suffisent à rendre compte de la thèse d'une différence temporelle entre souvenir et réminiscence. La deuxième pourrait sans doute être mieux formulée d'une manière qui ne soit pas strictement temporelle : la perte de l'accès mnémonique immédiat à un objet passé peut ne pas être seulement une affaire de temps (on peut se souvenir bien mieux d'un événement marquant de son enfance que de ce que l'on a mangé ce midi). La troisième est la plus radicale et la plus prometteuse, elle requiert néanmoins un travail d'orfèvre sur certains passages (en particulier 451^b5–6) afin d'articuler correctement les notions de souvenir et de réminiscence. C'est là une tâche qui n'est pas aisée. Si l'on s'en tient strictement à ce qu'Aristote dit au début du chapitre, la réminiscence consiste à retrouver, non pas un souvenir, mais l'objet d'un souvenir. Une fois cet objet retrouvé, un acte mnémonique a lieu, par lequel on se souvient de lui, c'est-à-dire que l'on a conscience de l'avoir perçu ou éprouvé antérieurement. Il y a ainsi, peut-on comprendre, une double distinction temporelle vers laquelle Aristote ferait signe à la fin du chapitre : la réminiscence n'inclut pas par elle-même une appréhension du temps, ou plutôt l'appréhension du temps qu'elle implique lui vient du souvenir sur lequel

but chronologically posterior to τὸ μνημονεύειν. Μνήμη is the presupposition of ἀνάμνησις. A memory must have been grounded, and one must (potentially) remember before one can recollect. » Il est suivi notamment par TRICOT (1951) et LAURENTI (1971).

235. Cf. 451^a20–21 : οὔτε γὰρ μνήμης ἐστὶν ἀνάληψις ἢ ἀνάμνησις οὔτε λήψις. Comme l'écrit KING (2003), p. 142, « *es ist auch nicht so, dass Erinnerung einfach nach dem dem Gedächtnis stattfindet oder umgekehrt* ».

236. « *Remembering can occur without a substantial time gap after the original perception, learning or experience. Recollection cannot (451^a 31–^b6).* » SORABJI (1972a), p. 111.

237. « *This means that successful remembering requires perception of time, whereas successful recollection does not.* » PARSONS (2016), p. 137 n. 96.

elle débouche, parce que, lorsqu'elle s'accomplit, un acte de souvenir a lieu à la fin du processus. Il faut cependant veiller à ne pas séparer trop radicalement la réminiscence du souvenir. Si l'on retrouve un objet au moyen d'une série de ces associations habituelles qui sont caractéristiques de la réminiscence, mais que l'objet, une fois retrouvé, ne fait pas l'objet d'un souvenir, alors il ne s'agit pas d'un cas de réminiscence. Si, lors d'une rêverie associative, je finis par avoir en tête un vers ou un théorème mathématique, mais que je n'ai aucunement conscience, même vaguement, d'y avoir été confronté par le passé, je ne croirai pas me l'être rappelé, mais bien l'avoir inventé ou découvert. La réminiscence se doit ainsi définir comme le fait de retrouver un objet selon un processus de consécutives habituelles lorsque l'objet ainsi retrouvé fait alors l'objet d'un souvenir²³⁸. Que l'on accepte ou non cette manière de penser le rapport entre les deux notions, on doit au moins reconnaître qu'il existe différentes options viables permettant de concevoir que leur distinction a un rapport avec le temps, si bien qu'il est nettement préférable de s'abstenir d'une intervention aussi lourde dans le texte de ce passage.

Mem. 2, 453^a14–23

ὅτι δὲ σωματικόν τι [15] τὸ πάθος, καὶ ἡ ἀνάμνησις ζήτησις ἐν τοιούτῳ φαντάσμα-
[16]τος, σημεῖον τὸ παρενοχλεῖν ἐνίους, ἐπειδὴν μὴ δύνωνται [17] ἀναμνησθῆναι,
καίτοι ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν, καὶ οὐκέτ' [18] ἐπιχειροῦντας ἀναμιμνήσκεισθαι
οὐθὲν ἦττον, καὶ μάλιστα [19] τοὺς μελαγχολικοὺς· τούτους γὰρ τὰ φαντάσματα
κινεῖ μάλιστα. [20] αἴτιον δὲ τὸ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι, ὅτι [21] καθάπερ τοῖς βάλλουσιν
οὐκέτι ἐπ' αὐτοῖς τὸ στῆσαι, οὕτω καὶ [22] ὁ ἀναμιμνησκόμενος καὶ θηρέων
σωματικόν τι κινεῖ [23] πάθος.

14 δὲ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$ Mich^{l&p}(38.17,22) : δ' ἐστὶ $\mathbf{E}^1\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{P}$ | σωματικόν τι $\beta(\mathbf{B}^e)\lambda\mathbf{U}\mathbf{v}$
Mich^{l&p}(38.17,22) : σωματικὸν $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{P}$: *corporea* Iac : *corporea quedam*
Guil || 15 τὸ πάθος ω Mich^{l&p}(38.17,22) : πάθος $\mathbf{X}\mathbf{v}$ || 15–16 φαντάσματος ω
Mich^{l&c}(38.18,25) : φαντάσματι $\mathbf{LZ}^a\mu\mathbf{P}$ || 17 καίτοι ἐπέχοντας $\beta(\mathbf{B}^e)$: καὶ ἐπέχοντες
 \mathbf{E}^1 : καὶ πάνυ ἐπέχοντας $\gamma\mathbf{C}^c$: καίτοι ἐπέχοντας πάνυ $\mathbf{i}\mathbf{P}$: καὶ πάνυ ἀπέχοντας $\mathbf{M}\mathbf{i}$:
καὶ πάνυ ἐπέχοντες \mathbf{N} | οὐκέτ'] om. $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$ || 18 ἐπιχειροῦντας ω] ἐπιχειροῦντες \mathbf{N} |
οὐθὲν $\beta(\mathbf{B}^e)$: οὐδὲν $\mathbf{a}\mathbf{P}$ || 19 τὰ φαντάσματα $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{U}\mathbf{i}\mathbf{P}$: φαντάσματα \mathbf{a} | μάλιστα]
om. $\mu\mathbf{P}$ || 20 τὸ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι \mathbf{B}^e : τοῦ μὴ ἐφ' ἑαυτοῖς εἶναι $\mathbf{E}^1\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{P}$: τοῦ
μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι γ Mich^l(39.27) || 22 θηρέων \mathbf{a} : ὁ θηρέων
 $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{i}\mathbf{P}$ | τι] om. \mathbf{E} || 22–23 πάθος $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{E}$: ἐν ᾧ τὸ πάθος $\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: ἐν ᾧ πάθος
 $\mathbf{P}\eta$

238. Autrement dit, le processus d'obtention d'un objet par une série d'associations n'est une réminiscence que si l'on a conscience à la fin d'avoir obtenu un objet dont l'on a déjà fait l'expérience à un moment antérieur du temps. C'est généralement ce qui a lieu lors des cas de réminiscence délibérée : on se met en quête d'un objet qui nous échappe sur le moment justement par ce que l'on sait déjà y avoir été confronté auparavant. Le processus associatif peut néanmoins avoir lieu sans cette appréhension du temps, mais une telle activité ne sera pas une réminiscence. Toute réminiscence aboutit ainsi à un souvenir (mais tout souvenir n'a pas à faire suite à une réminiscence).

Ce passage a subi de nombreuses petites retouches, que ce soit au sein de γ ou de la branche de E , qu'il importe de gratter soigneusement pour laisser à nouveau paraître sa lettre véritable. Je n'en examine que quelques-unes. En 453^a17, même si BEKKER (1831) a initialement retenu la leçon de γ , καὶ πάνυ ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν, les éditeurs suivants, à partir de BIEHL (1898) et jusqu'à BLOCH (2007), qui s'en justifie p. 242, se sont en général pliés à la demande de Christ de transformer le participe en un nominatif, ἐπέχοντες, de manière à le construire comme donnant le sujet de δύνωνται (453^a16). On s'est tardivement aperçu que cela revenait, en fait, à adopter la leçon du manuscrit N , qui partage d'ailleurs ce nominatif avec la première main de E . Il y a de fortes chances pour que cela soit une erreur. Il faut d'abord, en bonne méthode, abandonner ce πάνυ qui n'est présent, ni dans B^e , ni dans E . L'accusatif est ensuite tout à fait acceptable, si l'on prend la mesure du fait que le sujet implicite de tout ce passage, de 453^a16 à ^a19, à savoir les personnes chez qui la réminiscence est empêchée en raison de certaines dispositions corporelles, est à chaque fois à l'accusatif. En ce qui concerne cette clause, il suffit de construire, avec ce qui ressemble, de prime abord, à une petite liberté, ἐπέχοντας en le rapportant à ἐνίους (453^a16), par-dessus l'incise ἐπειδὴν μὴ δύνωνται ἀναμνησθῆναι. G. R. T. ROSS (1906) semble pourtant apercevoir une difficulté relative au sens (p. 285) : il considère que, si on lit ἐπέχοντας, il n'y a pas d'autre choix que de le coordonner à ἐπιχειροῦντας (453^a18) et de lui donner le sens de « brider ses pensées ». C'est peut-être le cas si l'on lit καὶ πάνυ ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν, mais ce problème, si c'en est un, est résolu dès que l'on adopte la leçon de β , καίτοι ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν. On construit καίτοι avec ce qui précède et on donne à ἐπέχοντας τὴν διάνοιαν son sens normal, « penser fixement à quelque chose »²³⁹. On peut comprendre ce saut en arrière syntactique comme correspondant en fait à une séquence chronologique : l'effort intellectuel fait suite à l'embarras qui empêche les personnes en question d'effectuer une réminiscence (il y aurait ainsi trois étapes : la tentative de réminiscence, puis le constat de l'obstacle, puis l'effort redoublé), ce qui rend compte de l'accusatif.

Presque tous les éditeurs ont ensuite retenu, avec γ , la leçon αἴτιον δὲ τοῦ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι τὸ ἀναμνησθεσθαι, jusqu'à ce qu'une intuition de W. D. ROSS (1955b) l'amène à soupçonner l'authenticité des mots τὸ ἀναμνησθεσθαι, qu'il sait être absents de E . La prise en compte de la branche β lui donne entièrement raison. Tout comme en 450^b2, le copiste de γ n'a pas respecté le niveau où se situe l'explication causale. Aristote est en train de décrire la manière dont les mouvements débridés des mélancoliques les amènent comme malgré eux à effectuer des réminiscences. Le copiste a voulu brûler les étapes de cette séquence causale en introduisant directement sa conclusion. Or ces étapes sont précieuses : ce qui échappe au contrôle de ces personnes est d'abord leurs mouvements,

239. Comparer, par exemple, Platon, *Lois* XII, 962^b2 : ἔστιν ὅτε πλουσίου πατρὸς ἀδελφιδοῦς τὴν τοῦ θεοῦ θυγατέρα ἔκων οὐκ ἂν ἐθέλοι λαμβάνειν, τρυφῶν καὶ ἐπὶ μείζοσι γάμοις τὴν διάνοιαν ἐπέχων, « il peut arriver qu'un neveu dont le père est riche rechigne à prendre pour épouse la fille de son oncle, parce qu'il mène une vie oisive et qu'il a en tête d'épouser meilleur parti ».

et c'est seulement de là que des réminiscences involontaires ont lieu. On peut donc biffer cet ajout avec profit. Ce n'est pas tout. On lit en effet dans *B*^e αἴτιον . . . τὸ μὴ ἐπ' αὐτοῖς εἶναι, au nominatif, et non plus αἴτιον . . . τοῦ κτλ., ce qui change le statut de l'explication. Avec le génitif, Aristote dit que la cause du fait que les mélancoliques ne contrôlent pas leurs mouvements est qu'ils sont comme des pierres que l'on jette. Avec le nominatif, il dit quelque chose d'un peu différent, à savoir que le fait qu'ils ne contrôlent pas leurs mouvements est cause de ce qu'il vient de dire, à savoir qu'ils se meuvent abondamment, et que cela le cas parce que, comme une pierre que l'on jette, ils ne peuvent pas s'arrêter. La différence n'est pas monumentale, d'autant plus que la corruption de l'article dans un sens comme dans l'autre est très facile. La structure explicative permise par la leçon de *β* rend cependant le passage encore plus cohérent : Aristote n'explique plus un aspect particulier de la disposition mélancolique seulement, à savoir l'incapacité de s'arrêter une fois lancé, mais mobilise ce fait remarquable pour expliquer quelque chose de beaucoup plus général et d'important par rapport au phénomène qui l'intéresse, à savoir ce mouvement abondant qui les dispose de manière si particulière à l'égard de la réminiscence.

Une seconde correction dans *γ* a trompé les éditeurs. Ceux-ci ont en effet fait imprimer οὕτω καὶ ὁ ἀναμιμνησκόμενος καὶ θηρεύων σωματικόν τι κινεῖ, ἐν ᾧ τὸ πάθος en 453^a21–23. Ce texte impose une distinction entre la chose corporelle que l'on meut lors de la recherche et l'affection, que l'on présume être celle correspondant à ce que l'on recherche. Or nos deux manuscrits les plus importants, *B*^e et *E*, sont formels : les mots ἐν ᾧ ne remontent pas à l'archétype, il faut bien plutôt chercher à construire πάθος dans le prolongement de σωματικόν τι. La distinction s'effondre et la phrase fait alors directement écho à la formule initiale, ὅτι δὲ σωματικόν τι τὸ πάθος (^a14–15). Le copiste de *γ* semble avoir été gêné par le caractère disjoint du groupe nominal, ainsi que peut-être par le fait que l'affection soit aussi directement assimilée à une réalité corporelle (bien que ce soit clairement le propos d'Aristote dans ce passage). L'article devant θηρεύων que l'on trouve dans *β* tend en revanche à suggérer que ὁ ἀναμιμνησκόμενος et ὁ θηρεύων sont deux personnes différentes, ce qui n'est pas le cas²⁴⁰.

Mem. 2, 453^a26–31

διὸ καὶ ὄργανα καὶ φόβοι, ὅταν κινήσωσιν, ἀντι-^[^a27]κινούντων πάλιν τούτων οὐ καθίστανται, ἀλλ' ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἀντι-^[^a28]κινουῦσι. καὶ ἔοικε τὸ πάθος τοῖς ὀνόμασι καὶ μέλεσι καὶ ^[^a29]λόγοις, ὅταν διὰ στόματος αὐτῶν γένηται τι σφόδρα· παυ-^[^a30]σαμένοις γὰρ καὶ οὐ βουλομένοις ἐπέρχεται πάλιν αἰδεῖν ἢ ^[^a31]λέγειν.

26 ὅταν κινήσωσιν *β* (**B^eP**) : ὅταν τι κινήσωσιν *a* (*cum contra mouerint* Guil) : ὅταν τι κινήσωσιν **XNU** : ὅταν κινήσωσιν *η* Mich¹(40.5) (*cum moueantur* Iac) || **27–28** ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἀντικινουῦσι *ω* ἐπὶ τὸ αὐτό τι κινουῦσι **U¹** : ἐπὶ ταῦτα τί κινουῦσι *η* : ἐπὶ

240. Comparer *EN* VII.12, 1152^a14–15 : ὁ εἰδὼς καὶ θεωρῶν.

ταὐτὰ ἀντικνωῦσι ν : ἐπὶ ταὐτά τι ἀντικνωῦσι \mathbf{X} || $\mathbf{29}$ αὐτῶν γένηται τι σφόδρα $\beta(\mathbf{B}^e)$:
 γένηται τις φόρα \mathbf{E} : γένηται τι αὐτῶν σφόδρα $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: τι αὐτῶν γένηται σφόδρα $\gamma\mathbf{P}$ ||
 $\mathbf{29-30}$ παυσαμένοις α : παυσαμένος \mathbf{B}^e

Il faut se demande si l'on doit ou non lire $\tau\iota$ avec $\kappa\iota\eta\sigma\omega\sigma\iota\nu$ en 453^a26. Je pense que ce n'est pas nécessaire, le contexte rend limpide le fait qu'il s'agit des personnes exposées à ces affections et que l'on peut donc tout à fait se rallier à β sur ce point. On notera par ailleurs la traduction de Guillaume, *cum contra mouerint*, laquelle fait accroire qu'il a lu dans un exemplaire grec ὅτ' ἀντικινήσωσιν. Je suis ensuite l'ordre des mots tel qu'il est transmis par B^e en ^a29, parce que c'est ainsi qu'il est le plus à même d'expliquer la faute grossière que l'on lit dans E .

Mem. 2, 453^b4–7

οἱ δὲ πάμπαν νέοι καὶ λίαν γέρον-^[b5]τες ἀμνήμονες διὰ τὴν κίνησιν· οἱ μὲν γὰρ ἐν φθίσει, οἱ δ' ^[b6]ἐν αὐξήσει πολλῆι· ἔτι δὲ τὰ γε παιδία καὶ νανώδη ^[b7]ἔστι μέχρι πόρρω τῆς ἡλικίας.

4 καὶ λίαν ω | καὶ οἱ λίαν $\mathbf{Z}^a\mathbf{O}^a$ || 5 γὰρ] deest in \mathbf{B}^e || 6 πολλῆι· ἔτι δὲ γ : πολλῆι· ἔστι δὲ $\beta(\mathbf{B}^e)$: πολλῆι εἰσίν· ἔτι \mathbf{EiP} : πολλῆι εἰσίν· ἔτι δὲ $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ (*multo sunt. amplius autem* Iac Guil) || 7 ἔστι μέχρι α Mich^c(41.4) : μέχρι $\beta(\mathbf{B}^e)$: εἰσὶ μέχρι $\theta\mathbf{iP}$: *sunt usque* Iac Guil

Aristote explique l'absence de mémoire chez les personnes très jeunes et très âgées par leurs caractéristiques physiologiques, puis ajoute que les jeunes enfants tombent d'une certaine manière dans la catégorie déjà examinée des personnes de constitution naine (453^a31 : οἱ νανώδεις ἀμνημονέστεροι τῶν ἐναντίων διὰ τὸ πολὺ βάρος ἔχειν ἐπὶ τῶι αἰσθητικῶι), ce qui sous-entend qu'une explication spécifique de leur absence relative de mémoire n'est peut-être pas nécessaire dans ce cas. Il y a une petite difficulté textuelle en ^b6, qui n'entrave cependant pas la compréhension du sens, au moment de la jonction de ces deux phrases. La seconde, celle qui rapproche les enfants des nains, débute par ἔτι δέ dans α et comporte ensuite la copule, sous une forme ou une autre. Une branche fait se terminer la première phrase par l'emploi du verbe, l'autre simplement par πολλῆι. La seconde phrase, en revanche, débute par ἔστι δέ dans B^e et ne comporte ensuite logiquement plus la copule. Le verbe à la fin de la phrase se terminant par πολλῆι est probablement condamné par son absence de B^e et de γ . Il est beaucoup plus difficile de se prononcer avec certitude au sujet de l'alternative entre ἔστι et ἔτι, car il est très facile de prendre l'un pour l'autre en début de phrase. Je pencherais toutefois en faveur de ἔτι, pour la raison suivante : si l'on lit ἔστι, il est impératif de se débarrasser ensuite de la copule avant μέχρι, alors que, inversement, si l'on lit ἔτι, il n'y a aucune urgence à l'introduire. La correction semble donc avoir plus de chances de s'être produite du côté de β . En outre, la jointure par ἔτι δέ révèle davantage le caractère redondant des explications d'Aristote, qui semble se rendre

compte sur le tard qu'il dispose déjà d'une explication de l'absence de mémoire chez les enfants.

Mem. 2, 453^b8–11

περὶ μὲν οὖν μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν, τίς ἢ φύσις [^b9] αὐτῶν καὶ τίνι τῶν τῆς ψυχῆς μνημονεύει τὰ ζῶια, καὶ [^b10] περὶ τοῦ ἀναμνησθεσθαι, τί ἐστὶ καὶ πῶς γίγνεται καὶ διὰ [^b11] τίν' αἰτίαν, εἴρηται.

8 τίς ω] καὶ τίς μP || 9 τίνι ω] τί E || 11 τίν' αἰτίαν β(B^e)γ : τίνας αἰτίας EC^eMiP

La grande clôture du traité est un endroit éminemment stratégique dont chaque mot a été lu de près. Cela se vérifie ici, où une moitié de **α**, désormais soutenue par **β**, fait dire à Aristote qu'il a donné la cause, au singulier, par laquelle surviennent la mémoire et la réminiscence, et l'autre, leurs causes, au pluriel. Les éditeurs ont souvent pris le parti de cette dernière, à l'exception de BEKKER (1831) et de BLOCH (2007), p. 243, qui soupçonne le pluriel d'être une correction de la part d'un copiste impressionné par la complexité du traitement aristotélicien de la réminiscence, et fait valoir que le programme initial portait également sur la cause, au singulier, grâce à laquelle il y réminiscence (περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται, 449^b4), argument qui est néanmoins à double tranchant. La prise en compte de **β** lui donne raison. Quant à la nature de cette cause, s'il faut l'épingler précisément dans le texte, le candidat le plus probable est le mécanisme associatif de la première ou de la seconde nature, dont Aristote a en effet donné une description unitaire (450^b10–25).

Chapitre 13

Notes de critique textuelle relatives à *Somn. Vig., Insomn. et Div. Somn.*

Somn. Vig. 1, 453^b14-16

καὶ [15] πότερον ἅπαντα κεκοινώνηκεν ἀμφοτέρων αὐτῶν, ἢ τὰ μὲν [16] ὕπνου τὰ
δὲ θατέρου μόνον, ἢ τὰ μὲν οὐδετέρου τὰ δὲ ἀμφο- [17]τέρων
16 τὰ μὲν ὕπνου β(B^e) γP : τὰ μὲν θατέρου EC^cMi

Les éditeurs ont généralement ici retenu la leçon transmise par E et la famille de C^c contre celle de γ, qui s'avère être aussi celle de β, à l'exception de HETT (1957). L'histoire de la transmission, si la reconstruction ici proposée est correcte, invite à considérer que c'est la seconde qui remonte à l'archétype et qui doit être adoptée. Est-ce le cas ? Au sein de l'introduction général des traités du sommeil, Aristote est en train d'introduire une question portant sur la distribution du sommeil et de la veille au sein des animaux. Il envisage trois possibilités. Quelle que soit la leçon adoptée, (1) la première consiste en ce que tous les animaux, sans exception, veillent et dorment. C'est celle qu'Aristote va privilégier par la suite, bien qu'il reconnaisse qu'il soit difficile d'observer empiriquement le sommeil chez certaines espèces. (2) La troisième consiste en ce que certains animaux aient part, en alternance, à la veille et au sommeil, mais que d'autres n'aient part à aucun des deux. Les variantes concernent la deuxième possibilité. La leçon de la famille de E, τὰ μὲν θατέρου τὰ δὲ θατέρου μόνον, se laisse lire de deux manières : (2.E.1) soit l'on restreint la portée de l'adjectif adverbial μόνον (^b16) à l'un des deux termes, (2.E.2) soit l'on fait comme si l'on lisait τὰ μὲν θατέρου μόνον, τὰ δὲ θατέρου μόνον. Dans le premier cas (2.E.1), le lecteur est libre de remplacer la première variable θατέρου par n'importe lequel des deux membres du couple, la veille (ἐγρηγόρσεως) ou le sommeil (ὕπνου). On doit autre substituer au second θατέρου l'autre membre du couple. Cela donne deux possibilités : (2.E.1.1) τὰ μὲν ἐγρηγόρσεως, τὰ δὲ ὕπνου μόνον, ce qui signifie que certains animaux veillent et dorment, et que les autres ne font que dormir ; et (2.E.1.2) τὰ μὲν ὕπνου, τὰ δὲ

ἐγρηγόρσεως μόνον, ce que signifie que certains animaux dorment et veillent, et que les autres ne font que veiller. Dans le second cas (2.E.2), on fait comme si l'on lisait τὰ μὲν ὕπνου μόνον, τὰ δὲ ἐγρηγόρσεως μόνον ou τὰ μὲν ἐγρηγόρσεως μόνον, τὰ δὲ ὕπνου μόνον, ce qui revient au même du point de vue logique : une partie des animaux ne fait que dormir et la partie complémentaire ne fait que veiller¹. La forte séparation induite par le jeu des particules μὲν et δὲ rend cependant peu naturel le fait de déverser ainsi l'adverbe de la seconde clause vers la première. En revanche, si l'on lit le texte de β et de γ, τὰ μὲν ὕπνου τὰ δὲ θατέρου μόνον, celui-ci ne se laisse comprendre que d'une seule manière, l'asymétrie entre les deux termes devenant criante : (2.βγ)=(2.E.1.2) certains animaux dorment et veillent (on pourrait traduire τὰ μὲν ὕπνου, sous-entendu κεκονώνηκεν, par « les uns ont aussi part au sommeil »)², les autres ne font que veiller.

Cela donne des schémas très différents, une fois que l'on réintègre ces différentes interprétations de la deuxième possibilité au sein de la structure générale d'une alternative à trois termes. Il vaut la peine de remarquer au préalable qu'il ne saurait être question de complétude logique ici. Si Aristote était en train d'épuiser toutes les possibilités logiques concernant la répartition de deux propriétés au sein de l'ensemble des animaux, il devrait également mentionner la possibilité que tous les animaux, sans exception, soient toujours endormis, et la possibilité que tous les animaux, sans exception, se trouvent toujours à l'état de veille. Pourtant, le jeu entre les trois options envisagées (quel que soit le texte de la deuxième) exclut tacitement ces deux possibilités. Il y a deux raisons au moins à cela. Il est empiriquement évident que les animaux de certaines espèces sont capables à la fois de dormir et de veiller (l'être humain au moins, et la chose n'est pas difficile à observer concernant le chien ou le cheval). En outre, comme Aristote n'a de cesse de le répéter en tout lieu, l'animal se définit par la perception. Si l'on part du principe que le sommeil est incompatible avec l'activité perceptive (ce qui se déduit immédiatement des présupposés élémentaires d'Aristote dès 454^b31–455^a7 : on reconnaît un être éveillé à ce qu'il perçoit, et le sommeil est le contraire de la veille), alors un animal qui ne ferait que dormir est une absurdité, du point de vue de l'essence et de la finalité. On peut imaginer que des êtres souffrant d'une telle pathologie puissent exister, mais aucunement qu'il y ait au sein de la nature une espèce animale dont ce serait là une propriété essentielle.

Il s'ensuit les possibilités logiques correspondant à (2.E.1.1) et (2.E.2) sont, elles aussi, d'emblée exclues. Il ne saurait être question pour Aristote de supposer qu'il n'y a absolument aucun animal qui dorme et veille en alternance, ce qui est la conséquence de (2.E.2), parce que cela est contredit par les données empiriques évidentes : l'être humain fait les deux. Il ne saurait non plus être question de supposer que certains animaux ne

1. C'est cette option qui est adoptée dans la plupart des traductions. Ainsi celle d'Oxford (Beare) : « or some partake of the one only, others of the other only ».

2. Voir le parallèle en 454^b14–15 τὰ μὲν οὖν ἄλλα σχεδὸν ἅπαντα δῆλα κοιωνοῦνθ' ὕπνου, par quoi Aristote veut clairement dire que tous les animaux en question dorment et veillent en alternance, et aucunement qu'ils ne feraient que dormir.

font que dormir, ce qui est la conséquence de (2.E.1.1), parce que cela est contraire à l'essence fondamentale de l'animal. Ce seraient là des plantes. Il ne reste donc qu'une seule possibilité viable à ce stade, celle qui correspond à (2.βγ) et à (2.E.1.2), selon laquelle certains animaux veillent et dorment (en alternance), tandis que d'autres ne font que veiller. La différence avec (3), la possibilité selon laquelle certains animaux ne dorment ni ne veillent, est alors extrêmement intéressante sur le plan conceptuel. (1) consiste à supposer qu'il arrive à tous les animaux de dormir, (2) et (3) partent du principe que ce n'est pas le cas et introduisent deux manières différentes d'envisager ce fait. Soit une catégorie d'animaux que l'on ne voit jamais dormir : vaut-il mieux dire qu'ils veillent tout le temps ou qu'ils échappent entièrement à l'alternative de la veille et du sommeil ? Si l'on suppose que le sommeil n'est que la privation de la veille (comme Aristote va le faire en 453^b22–23), alors on doit dire qu'ils veillent constamment ; si l'on suppose, toutefois, que les deux forment un couple au sens fort et que chacun des deux termes se définit par l'autre, alors pour pouvoir être dit veiller, il faut être susceptible de dormir, et en ce cas l'on ne dira pas que de tels animaux veillent, mais qu'ils ne sont pas concernés par l'opposition entre la veille et le sommeil (pas plus que par l'opposition du pair et de l'impair).

La leçon de β et de γ fournit donc immédiatement le sens correct, là où celle de la famille de E est affectée par une grave ambiguïté, parce qu'elle se laisse lire d'une manière qui aboutit à un faux-sens. Pire encore, le fait que la référence de chacun des deux pronoms θατέρου demeure indéterminée selon cette leçon n'autorise pas à la rabattre sur la seule possibilité réellement envisageable : ainsi formulée, la question signifie soit qu'Aristote prendrait en considération à la fois (2.E.1.1) et (2.E.1.2), dont seule la première mérite en réalité d'être envisagée, soit (2.E.2), laquelle est aussi déjà exclue. Du point de vue de l'explication de la faute, il est assez facile de supposer qu'elle a eu lieu dans un sens ou dans l'autre : le geste consistant à gloser θατέρου par ὕπνου est à la portée du premier venu, et un grammairien obtus pourrait aussi bien avoir voulu rétablir une opposition symétrique entre deux occurrences de θατέρου³. Je pense cependant que la leçon de β et de γ s'impose, et ce pour plusieurs raisons. La principale est que c'est elle qui fournit directement le sens correct. À cela s'ajoute le fait que l'ambiguïté potentiellement catastrophique dont est affectée la leçon de la famille de E est inadmissible à cet endroit : il s'agit de l'introduction programmatique aux trois traités du sommeil, un lieu, donc, extrêmement stratégique, où chaque mot compte et où il serait tout à fait contraire à l'usage d'Aristote ne se pas se montrer d'une précision parfaite dans sa concision.

3. Pour d'autres occurrences asymétriques de θατέρον dans le *corpus*, où ce qui précède rend clair de quel membre du couple il s'agit, voir *Mete.* I.8, 346^a24–25, ἐν τούτῳ γὰρ πλείω καὶ πυκνότερά ἐστιν ἄστρα ἢ ἐν θατέρῳ (au sein des deux demi-cercles dans lesquels apparaît la Voie lactée, « les astres sont plus nombreux et plus brillants dans celui-ci que dans l'autre »), et *Phgn.* 1, 806^a3–4, οὕτω δ' ἂν ἀπορήσειε πότερον ἀνδρείας ἢ θατέρου τὰ σημεῖά ἐστιν (« en procédant ainsi, on serait embarrassé de savoir s'il s'agit de signes du courage ou de l'autre affection »). Concernant cet usage de θατέρον pour signifier « l'autre » parmi deux, voir Kühner-Gerth II.1, §46.10, p. 335.

Somn. Vig. 1, 453^b24

καὶ εἰ τοῦτο γίγνεται, διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται· καὶ πότερον [^b21] ἐνδέχεται τὰ μέλλοντα προορᾶν ἢ οὐκ ἐνδέχεται, καὶ τίνα [^b22] τρόπον εἰ ἐνδέχεται· καὶ πότερον τὰ μέλλοντα ὑπ' ἀνθρώ- [^b23]που πράσσεσθαι μόνον, ἢ καὶ ὧν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰ- [^b24]τίαν ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον ;

20 καὶ πότερον $\beta(\mathbf{B}^e)\epsilon$: κἂν πότερον $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\delta\mathbf{P}$ || **23** πράσσεσθαι μόνον] μόνον πράσσεσθαι $\mathbf{B}^e\mathbf{N}$ || **24** ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον $\beta(\mathbf{B}^e)$: καὶ φύσει γίγνεται ἢ ἀπ' αὐτομάτου \mathbf{a} (καὶ φύσει γίγνεται ἢ ἀπὸ ταύτομάτου $\delta\mathbf{Pi}$)

La construction et le sens de la fin de cette dernière question de l'introduction, selon le texte de \mathbf{a} , ἢ καὶ ὧν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰτίαν καὶ φύσει γίγνεται ἢ ἀπ' αὐτομάτου, ne sont pas immédiatement évidents. La syntaxe de la question qui commence avec πότερον en 453^b22 requiert de sous-entendre à partir de ce qui précède quelque chose comme προορᾶν ἐνδέχεται dans tous les membres de l'alternative : Aristote demande s'il est possible de voir à l'avance dans ses rêves seulement ce que les êtres humains vont faire, ou si l'on peut aussi prévoir de cette manière des choses qui dépassent le domaine des actions humaines (un séisme, par exemple). Au sein de cette dernière catégorie, les traducteurs, lisant cette leçon, ont ensuite le plus souvent opté pour une construction du dernier καὶ comme épéxégétique⁴, auquel cas il faut comprendre que « ce dont quelque chose de divin possède la cause » se divise en deux catégories, ce qui arrive par nature et ce qui survient spontanément, les deux s'opposant ensemble aux actions des êtres humains. La syntaxe est toutefois extrêmement rude : il faut déjà suppléer mentalement le démonstratif ταῦτα avant le relatif ὧν en ^b23, et l'on aimerait vraiment ensuite pouvoir lire quelque chose comme le pronom relatif ἃ avant φύσει γίγνεται (« c'est-à-dire *ce qui* survient par nature ou spontanément »), car le relatif au génitif pluriel ne se laisse pas répéter⁵. Cela étant dit, la grammaire grecque tolère tout à fait de telles libertés syntactiques, le pronom relatif n'a pas à être répété, même lorsqu'il devrait changer de cas⁶. On peut donc s'accommoder d'une construction aussi difficile, à condition de comprendre toutes les propositions relatives comme coordonnées. On comprendra alors les deux καί, devant ὧν

4. Les traductions sont parfois assez contournées, celle de GALLOP (1996) a au moins le mérite d'être sans ambiguïté sur ce point : « *Or does it also cover things for which the daemonic is responsible, i.e. things that happen by nature or fortuitously ?* ». MOREL (2000) comprend la clause de la même manière.

5. Michel d'Éphèse propose ainsi de reformuler mentalement la première clause pour obtenir un tel relatif : τὸ δὲ καὶ ὧν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰτίαν ταῦτόν ἐστι τῷ 'καὶ ἃ ὑπὸ τοῦ δαιμονίου μέλλει πράσσεσθαι' (42.7–9).

6. Kühner-Gerth II.2, p. 432 (§561.1) : « *Wenn aber die Adjektivsätze verschieden Verben mit verschiedener Relation haben, so lassen die Griechen in der Regel entweder das Relativ in dem zweiten Adjektivsatze weg oder setzen in diesem ein Demonstrativpronomen, meist αὐτός oder ein Personalpronomen an der Stelle des Relativs, so dass der relative Satz in den demonstrativen übergeht und das Ansehen eines Hauptsatzes bekommt.* » Un exemple chez Xénophon de cette possibilité d'omission du relatif est justement célèbre : Ἀριαῖος δέ, ὃν ἡμεῖς ἠθέλομεν βασιλέα καθιστάναι, καὶ (*sc.* ὧν) ἐδώκαμεν καὶ (*sc.* παρ' οὗ) ἐλάβομεν πιστὰ ..., ... ἡμᾶς ... κακῶς ποιεῖν πειρᾶται (« Ariaeus, que nous voulions faire roi, avec qui nous avons échangé ces serments ..., ... s'efforce maintenant de nous nuire » ; *Anabase* III, 2.5–6).

τὸ δαιμόνιον et φύσει comme allant de pair. La dernière partie, ἢ ἀπ' αὐτομάτου, pourrait du point de vue de la grammaire, constituer un troisième terme de l'alternative ((1) l'être humain ; (2) le divin ou le naturel ; (3) le hasard), mais le sens invite plutôt à l'envisager comme une sorte de parenthèse au sein de la seconde. On paraphraserait ainsi la leçon de **α** : « est ce que les prémonitions oniriques portent sur les actions humaines à venir, ou sur ce dont une divinité et la nature possèdent la cause (ou le hasard) ? »

La leçon de **B**^e, ἢ καὶ ὣν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰτίαν ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον, manuscrit qui est le seul témoin ici disponible de la branche **β**, fournit un texte à la construction bien plus directe : trois types alternatifs d'événements s'oppose aux actions humaines futures, à savoir ce dont le divin, la nature ou la spontanéité est responsable, les trois substantifs fournissant trois sujets possibles au verbe ἔχει en ^b23. La syntaxe est limpide. On pourra penser que cela pourrait rendre une telle leçon suspecte.

Toute décision requiert au préalable de comprendre ce qu'Aristote entend ici par τὸ δαιμόνιον⁷. Les interprètes renvoient à cette occasion quasi-systématiquement, comme le fait W. D. ROSS (1955b), p. 255, à l'autre occurrence du terme au sein des traités du sommeil, *Div Somn.* 463^b14–15, où Aristote déclare que « la nature est δαιμονία, mais non divine » (ἢ γὰρ φύσις δαιμονία, ἀλλ' οὐ θεία)⁸. On pourrait se dire qu'il ne saurait par conséquent être question d'opposer φύσις et δαιμόνιον, et c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les traducteurs tendent à comprendre καὶ en ^b24 comme épéxégétique. Un tel geste n'est pas indispensable. Quant au sens précis de l'adjectif δαιμόνιος, un rapide examen de son emploi au sein du *corpus* permet d'établir qu'il renvoie, comme ici, à ce qui dépasse la sphère humaine. Par exemple, en *Rhet.* II.23, 1398^a15, à titre d'exemple de τόπος se fondant sur la définition des termes, Aristote propose de définir τὸ δαιμόνιον comme « un dieu ou l'œuvre d'un dieu » (θεὸς ἢ θεοῦ ἔργον), ce qui ne doit pas être compris comme contredisant nécessairement le contraste entre divin et démonique à l'œuvre dans le passage de *Div. Somn.*, mais comme révélant le présupposé selon lequel quelque chose de δαιμόνιον ne peut pas s'expliquer seulement par l'humain. Cela correspond bien au sens du mot δαίμων dans la poésie épique, où il désigne un agent divin, sans que l'on sache précisément à quel dieu attribuer l'action en question⁹. Je comprends donc l'opposition entre δαιμονία et θεία dans la phrase citée plus haut comme signifiant que les actions de la nature sont divines, mais qu'il ne faut pas pour autant se mettre à parler de la Nature comme d'une déesse parmi les autres. Quant au substantif τὸ δαιμόνιον en 453^b23, je pense qu'il peut tout à fait prendre son sens dans le système d'opposition mis en place dans ce contexte, y compris si l'on lit la leçon de **β**. La principale alternative concerne les actions humaines et les actions non-humaines. Si une action n'est pas accomplie par un être humain, alors il s'agit, quant à son agent, soit d'une divinité

7. Voir à ce sujet GALLOP (1988), p. 279 et suivantes, et MOREL (2007), pp. 64–68.

8. Remarque rendue célèbre par sa reprise par FREUD (1899), pp. 1–2, qui y voit la preuve de l'entrée du rêve dans le champ de la psychologie.

9. Voir l'article correspondant dans le *LdfgE*, vol. II, p. 198 : « ein Gott, unbekannt ».

vague et indéterminée, c'est-à-dire d'un δαίμων au sens épique, soit, de manière un peu plus terre-à-terre, d'une réalisation de la nature (qui n'est pas à proprement parler une divinité) ou de quelque chose qui a lieu de soi-même (auquel cas il n'y a pas vraiment d'agent). Je ne pense donc pas que la prise en compte de la formule en 463^b14–15 suffise à écarter l'authenticité de la leçon de β.

Une autre difficulté concerne la présence ou non de l'article avant l'adjectif αὐτόματος. Je constate en effet que, parmi les quelques trente-cinq occurrences de l'expression au sein du *corpus*, seule celle avec l'article, ἀπὸ αὐτομάτου, est attestée¹⁰. C'est également le cas pour l'ensemble de la période classique et hellénistique, les premières occurrences de l'expression ἀπ' αὐτομάτου remontent à Philon d'Alexandrie (*Apologica pro Juadeis*, 197.10) et à Plutarque (*Timoléon*, 12.3), chez qui sa présence est massive, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère au plus tôt. Or c'est celle-ci qui est transmise par le *deperditus* α, la forme classique, ἀπὸ αὐτομάτου, n'étant attestée que dans une sous-partie de γ seulement, la branche δ. Il semble donc que le *deperditus* α ait comporté initialement une leçon incorrecte, et que celle-ci ait été corrigée au début de la période byzantine. Les éditeurs ont unanimement retenu cette correction, en ignorant son origine véritable.

Comment trancher entre les deux leçons principales ? Il est certain que, si l'on veut retenir celle de α, il faut reprendre la correction en ἀπὸ αὐτομάτου. La question prioritaire, toutefois, concerne la possibilité d'expliquer le passage d'une leçon à l'autre. Si l'on part de la leçon de α pour aller à celle de β, on a l'impression générale d'une simplification de la syntaxe du passage, ce qui pourrait paraître suspect, mais le changement est tellement radical qu'il paraît difficile de l'expliquer par une simple correction. Les expressions φύσει γίγνεται et ἀπὸ αὐτομάτου γίγνεται sont parfaitement standards. Un copiste effrayé par la syntaxe aurait pu se contenter d'écrire ἢ καὶ ὣν τὸ δαιμόνιον ἔχει τὴν αἰτίαν ἢ καὶ ἃ φύσει γίγνεται ἢ ἀπὸ αὐτομάτου, ou quelque chose de ce genre. Une réécriture intégrale de cette partie de la phrase est superflue. La difficulté inhérente à la leçon de α fournit certes un motif possible d'intervention, mais le résultat obtenu ne se laisse pas vraiment expliquer à partir de là. Il faudrait donc supposer quelque chose de plus original, par exemple qu'un lecteur aurait laissé de petites annotations destinées à résumer le propos dans son exemplaire, en insérant par exemple φύσις au-dessus de φύσει γίγνεται, et que celles-ci auraient fini par prendre la place du texte. Si l'on effectue la démarche en sens inverse et que l'on tente de comprendre comment la leçon de α pourrait être issue de celle de β, il faut percevoir ce qui aurait pu paraître choquant dans celle-ci. Il convient alors de se pencher sur l'expression τὴν αἰτίαν ἔχειν, à la teneur très oratoire et qui n'est autrement jamais employée par Aristote dans les textes authentiques conservés. Celle-ci induit une sorte de personnification du sujet du verbe, dans la mesure où il est dit

10. Comme le fait déjà observer, contre BIEHL (1898), DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXII : « Biehl Aristotelis dicendi rationi parum consuluit. nam 453b23 ἀπ' αὐτομάτου (*EMNSU*) nusquam apud Philosophum invenitur. ».

« tenir la cause en main ». Cela s'accorde très bien avec l'emploi de l'apparition de la figure du δαίμονιον, laquelle est aussi presque entièrement absente du reste du *corpus*. En revanche, la chose est beaucoup plus déconcertante lorsque le sujet de l'expression devient la nature et, pire encore, le hasard : ce ne sont qu'à peine des agents, et encore moins des personnes. On peut donc s'imaginer une sorte de petit maître d'école peu sensible aux métaphores, qui paraphraserait instantanément l'expression ὧν φύσις ἔχει τὴν αἰτίαν par la forme aristotélicienne standard, φύσει γίγνεται, et de même au sujet de τὸ αὐτόματον. Ces paraphrases se seraient retrouvées dans le texte avec une certaine négligence syntactique, aboutissant à la leçon de **α**.

Les deux leçons se laissent donc expliquer par des voies bien différentes. Celle de **β**, si elle est inauthentique, paraît résulter d'une volonté d'améliorer l'intelligibilité du texte, tandis que celle de **α** semble avoir une motivation plus doctrinale. Je note cependant deux choses, à savoir que l'engendrement de la leçon de **β** à partir de celle de **α** requiert de postuler un copiste qui préfère les solutions compliquées aux solutions simples ou alors d'inventer un processus d'annotation compliqué, et que la leçon de **α** emploie une expression devenue normale à partir de la période romaine mais qui ne saurait avoir été employée par Aristote, ce qui s'accorde bien avec l'hypothèse du petit maître, et implique de postuler des étapes supplémentaires si on veut la défendre comme authentique. Pour des raisons d'économie explicative, il me paraît donc préférable de retenir la leçon de **β**.

Somn. Vig. 1, 453^b24-26

ὅτι μὲν οὖν [^b25] τοῦτό γε φανερόν, ὅτι τῶι αὐτῶι τοῦ ζώου ἢ τε ἐγρήγορις
 ὑπ-^{[b}26]ἀρχει καὶ ὁ ὕπνος, φανερόν
24–26 ὅτι μὲν οὖν ... φανερόν **β**(**B^e**) : πρῶτον μὲν οὖν τοῦτό γε φανερόν, ὅτι **αP** ||
25 τοῦ ζώου **β**(**B^e**) **γP** : ζώωι **E** : τῶν τοῦ ζώου **C^eMi**

La différence entre la leçon de **α**, la seule connue jusqu'à présent des éditeurs, et celle de **β**, attestée par l'unique manuscrit **B^e**, ne concerne pas tant le sens que la syntaxe et l'organisation générale du propos. Elle n'est pas de nature à pouvoir être expliquée par un simple accident de copie, elle implique une volonté délibérée de remanier le texte. Par conséquent, il est manifeste que la leçon *facilior* est celle de **α**. Celle-ci, en effet, introduit une charnière évidente au sein du texte (πρῶτον μὲν οὖν ...), de manière à démarquer nettement cette section de la série de questions qui constitue l'introduction aux traités du sommeil, et place en position initiale le mot φανερόν, indispensable à la construction, lequel se fait, sinon, quelque peu attendre au sein de la leçon de **β**. On peut donc tout à fait comprendre la leçon de **α** comme un remaniement de celle de **β**, là où le processus inverse ne se laisse pas expliquer. Comme la leçon de **β** rend ainsi compte de l'autre, et comme elle est par ailleurs parfaitement admissible par elle-même, il convient de l'adopter.

Somn. Vig. 1, 453^b27

ἀεὶ γὰρ τὰ ἔσχατα καὶ ἐπὶ τῶν [28] ἄλλων καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς ἐν τῷ αὐτῷ
δεκτικῷ φαίνεται [29] γιγνόμενα, καὶ τοῦ αὐτοῦ ὄντα πάθη

27 τὰ ἔσχατα $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$ Mich^c(42.16) (*extrema* Anon Guil) : τὰ ἐναντία $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$
Mich^p(42.16) || **28** ἐν τῷ αὐτῷ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: καὶ ἐν τῷ αὐτῷ $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$ || **29** γιγνόμενα
 $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: τὰ γιγνόμενα \mathbf{E}

La leçon τὰ ἔσχατα en 453^b27 est établie comme devant être retenue par l'accord de β et γ , alors que les éditeurs précédents ont retenu celle connue principalement par le manuscrit *E*, τὰ ἐναντία. Michel d'Éphèse explique le terme de la manière suivante, où l'on retrouve l'autre leçon des manuscrits : ἔσχατα δὲ λέγει τὰ ἐναντία, τὰ πρὸς τι, καὶ ὅλως πάντα τὰ ἀντικείμενα (42.25–26). Il fait ainsi comme si ἔσχατα pouvait avoir la même signification que ἀντικείμενα. Il est cependant fort possible qu'il s'inspire ici d'une annotation qu'il trouve dans un manuscrit, et il se pourrait que quelque chose de ce genre soit à l'origine de la leçon que l'on trouve dans *E*. Celle sur laquelle β et γ s'accordent est clairement plus difficile, car Aristote ne désigne normalement pas des termes opposés comme des « extrêmes », encore moins lorsqu'ils le sont selon la privation et la possession : le terme ἔσχατος est ainsi entièrement absent du traitement canonique des opposés en *Cat.* 10. On comprend donc la tentation de substituer les mots τὰ ἐναντία, étant donné que la thèse selon laquelle les contraires partagent leur substrat ou réceptacle fait presque figure de slogan aristotélicien¹¹. À l'inverse, on ne peut normalement désigner comme ἔσχατα que les termes extrêmes au sein d'une grandeur, qu'elle soit spatiale, temporelle, logique ou qu'elle corresponde à un spectre de nuances (*Sens.* 445^b24–26). Cet emploi paraît alors problématique, parce qu'Aristote ne semble guère enclin à postuler l'existence d'états intermédiaires entre la veille et le sommeil¹², et, quand bien même l'on pense qu'il devrait le faire, il n'a pas encore été question de quoi que ce soit de cette espèce dans le traité.

La leçon ἔσχατα est donc indubitablement *difficilior*. Cela lui donne l'avantage sur la leçon ἐναντία, à condition que l'on puisse montrer qu'elle donne un sens satisfaisant.

11. Voir les passages relevés par BONITZ (1870), *s. v.* ἐναντίος, 247^a44–51. On pourrait être tenté de condamner la leçon ἐναντία ici en arguant qu'elle enfreint la distinction canonique des opposés selon la contrariété et des opposés selon la possession et la privation (voir *Cat.* 10 et *Met.* Δ.10), mais ce serait oublier qu'Aristote fait souvent preuve de souplesse sur ce point. Il lui arrive de décrire la privation comme un contraire ou inversement, lorsque le contexte y invite (voir par exemple *Top.* VI.9, 147^b27–29, *Phys.* V.1, 225^b3–5, ou *Met.* I.4, 1055^b14). Qui plus est, la caractérisation du sommeil comme privation est ici nuancée par τις (453^b26).

12. Aristote est conscient de l'existence du phénomène du demi-sommeil, où l'on peut toujours entendre des bruits extérieurs sans être à proprement parler éveillé, qu'il décrit en *Insomn.* 462^a19–27 comme une forme de coexistence nuancée du sommeil et de la veille, et non pas comme un état intermédiaire. De même, lorsqu'il parle de l'embryon, qui n'est pas encore capable de percevoir, Aristote évite de décrire son état comme intermédiaire entre veille et sommeil, et préfère le décrire comme un quasi-sommeil tout en le rapprochant de la condition des plantes (voir *Gener. An.* V.1, 778^b35 et l'étude de D. LEFEBVRE (2020)).

Le traitement canonique des opposés en *Met.* Δ.10 fournit à cet égard un parallèle intéressant : Aristote y commence par introduire les quatre types d'opposition usuels (la contradiction, les contraires, les relatifs et la privation et la possession), avant de leur ajouter les termes extrêmes d'un processus, dans le cas de la génération et de la corruption (καὶ ἐξ ὧν καὶ εἰς ἃ ἔσχατα οἶον αἱ γενέσεις καὶ φθοραί, 1018^a21–22). Le mot ἔσχατον est ainsi introduit pour désigner un couple de termes qui ne correspondent pas vraiment à l'une des quatre espèces canoniques d'opposés et qui se laissent concevoir par rapport à un processus ou un mouvement : c'est une sorte de terme neutre pour désigner des opposés dans cette situation, sans préjuger du fait qu'il s'agisse d'un cas de contrariété ou de privation. C'est le cas en Δ.10 des points de départ et d'arrivée des générations et corruptions. Ce ne sont clairement pas des relatifs, ce ne sont pas non plus nécessairement des contraires ou des opposés selon la privation et la possession, parce qu'il n'y a pas de substrat qui perdure à travers le processus, et ce ne sont pas non plus exactement des contradictoires, car cette opposition-là concerne des propositions. Aristote introduit donc un nouveau terme, celui d'ἔσχατον, pour exprimer cette opposition sans la rabattre sur l'une de ces quatre espèces, et il peut se le permettre parce que cette expression se laisse employer de façon normale au sujet des extrémités d'une trajectoire et, plus généralement, de tout processus.

Je pense que l'on peut comprendre la leçon ἔσχατα de la même manière ici. Le mot ne fait pas partie des raffinements de la terminologie aristotélicienne des opposés, il se laisse en revanche comprendre par référence à un processus. Le sommeil et la veille sont les termes extrêmes entre lesquels nous basculons chaque jour et chaque nuit. La chose mérite d'être remarquée, parce que l'un des fondements de la distinction entre les deux types d'opposition que sont la contrariété et la privation et la possession en *Cat.* 10 est justement l'irréversibilité de la privation (13^a18–36) : la personne devenue aveugle ne peut plus redevenir voyante, alors qu'un objet blanc peut dans certains cas devenir noir et inversement. Parmi les exemples qu'Aristote cite ici en 453^b29–31, c'est évidemment toujours le cas de l'aveuglement, ainsi que de la surdité, états qui représentent l'aboutissement de processus irréversibles. On peut douter en revanche que ce soit le cas de la faiblesse par opposition à la force, et ce n'est certainement pas le cas de la maladie par opposition à la santé, faute de quoi l'art médical n'existerait pas. L'opposition de la santé et de la maladie, citée en 453^b29–30, est ainsi constamment prise comme exemple de contrariété en *Cat.* 10. On comprend donc la présence de τις, qu'il faut selon cette perspective envisager comme *alienans*, en 453^b26 : au sens strict, le sommeil ne saurait être une privation.

La situation du sommeil et de la veille présente ainsi certaines particularités au regard de la terminologie des opposés. La veille est l'état positif, la fin naturelle par rapport à laquelle le sommeil ne relève que de la nécessité conditionnelle (455^b26), et par laquelle il se définit (454^a32), alors que la définition de la veille en est indépendante, si bien qu'il

paraît approprié de caractériser leur opposition comme correspondant, *grosso modo*, à celle de la privation et de la possession, ce qui est perdu et retrouvé étant, dans leur cas, la faculté de percevoir au moment présent. Cela étant dit, leur couple comporte quelque chose de singulier par rapport aux exemples canoniques d'opposition de ce type (la surdité, la mutilation), en ce qu'il existe un processus naturel ininterrompu par lequel leur sujet d'inhérence passe continuellement de l'un à l'autre. Ils représentent donc les termes extrêmes d'un processus naturel d'oscillation, ce qui justifie que l'on puisse les qualifier d'ἔσχατα : ce sont des extrémités, non pas au sens où il y aurait nécessairement une étendue entre les deux, mais aux sens où l'être vivant ne peut pas aller plus loin dans ce processus. Il serait envisageable de les présenter comme des contraires, raison pour laquelle la leçon ἐναντία en 453^b27 a tant séduit les éditeurs, mais l'on perdrait en partie l'idée selon laquelle la veille prime par rapport au sommeil. De surcroît, la chose aurait quelque chose de maladroit, à un moment du texte où leur opposition vient d'être rapprochée de celle de la privation et de la possession, qui plus est juste après l'emploi du verbe ἀντίκειμαι (453^b26). Cela introduirait un flou total quant à la manière dont l'opposition du sommeil et de la veille se situe par rapport aux quatre oppositions canoniques.

La thèse qu'Aristote cherche par là à défendre est le fait que, comme les opposés selon la contrariété ou la privation et la possession, le sommeil et la veille appartiennent à un seul et même sujet. Il la justifie en l'adossant à une affirmation beaucoup plus générale, qui vaut pour les êtres naturels aussi bien que pour les productions artificielles (καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς, 453^b27–28), selon laquelle les « extrêmes » appartiennent toujours à un même sujet. Cela se comprend si l'on envisage ces extrêmes comme les termes opposés d'un processus : le processus par lequel on passe d'un opposé à un autre, peu importe le type d'opposition en jeu, a lieu au sein d'un substrat qui demeure identique. Le terme ἔσχατα permet ainsi d'opérer avec un degré maximal de généralité, en neutralisant les questions relatives à la distinction de la contrariété et de la privation pour insister sur l'aspect dynamique des oppositions en jeu. Cette neutralisation, opérée par ce choix terminologique, se poursuit dans la liste d'exemples en 453^b29–31 : le fait d'être aveugle est la privation de la vision, mais la santé est le contraire de la maladie. Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'un contraire ou d'une privation, l'important est que l'un des deux termes prime sur l'autre, lequel se définit par celui-là. Le copiste de l'ancêtre du manuscrit *E* n'aura pas compris la finesse de ce qui ressemble fort à une irrégularité terminologique (les ἔσχατα ne font normalement pas partie des opposés), et aura procédé à une correction très scolaire en ἐναντία.

Somn. Vig. 1, 454^a1–2

ᾧ γὰρ τὸν ἐγρηγορότα γινώσκομεν, [^a2] τούτῳ καὶ τὸν καθυπνώσσοντα

1 ᾧ αP : ὡς B^e | γινώσκομεν B^e : γνωρίζομεν αP || 2 καθυπνώττοντα B^e :

καθυπνοῦντα C^cMi : καθ' υπνοῦντα (sic) E¹ : καθ' ὕπνον vel κάθυπνον γP

La leçon de B^e s'avère en 454^a1 clairement fautive. Le ι adscrit que l'on doit supposer dans l'antigraphe a d'abord été lu comme un sigma, ce qui met par terre une grande partie de la structure de la phrase (on retrouve cette faute peu après en 464^a6, où ὄπιερ devient ὄσπερ dan B^e).

Le choix entre les verbes γνωρίζομεν et γινώσκομεν est ensuite difficile. Les deux sont très fréquemment employés par Aristote, d'une manière qui les rend virtuellement indiscernables¹³, y compris pour parler, comme ici, de la connaissance par signes¹⁴. On peut seulement dire que, de manière générale, γινώσκω est plus fréquent que γνωρίζω dans la littérature grecque conservée, mais il n'est pas certain que cela soit réellement le cas à la période classique, et de toute manière γνωρίζω demeure extrêmement répandu, suffisamment pour qu'il n'y ait normalement aucune raison de chercher à le corriger. Il est donc difficile de trouver un critère permettant d'arbitrer entre ces deux leçons ici. Le sens originel de γνωρίζειν renvoie cependant à la connaissance interpersonnelle (un γνώριμος est, en son sens standard, quelqu'un que l'on connaît), tandis que celui de γινώσκω est plus épistémique, au sens où le verbe a normalement pour objet un fait. Aristote est tout de même capable de les employer de manière quasi-interchangeable, mais, toutes choses égales par ailleurs, cette considération me conduit à favoriser γινώσκω.

Le verbe καθυπνώτω dont le manuscrit B^e transmet ensuite le participe, καθυπνώττοντα, n'est attesté que dans quelques maigres occurrences byzantines. Cela étant dit, le verbe ὑπνώσσω (« être somnolent ») est parfaitement attesté à la période classique¹⁵, y compris, avec cette forme ionienne, chez Aristote (*Part. An.* II.7, 653^a14–15, dans une section qui traite précisément de la physiologie du sommeil). La formation en -ώσσω- renvoie à un état du corps, en particulier des yeux, et souvent à un état maladif et anormal, ce qui s'accorderait bien avec la conception aristotélicienne du sommeil comme incapacité¹⁶. C'est également le cas du verbe καθυπνώω, dont le manuscrit E et son entourage donnent ici le participe καθυπνοῦντα, lequel n'est pas attesté dans les textes authentiques d'Aristote (au sein du *corpus*, on le trouve uniquement dans les *Probl.*, 845^b29). Le verbe simple ὑπνώω, *a fortiori* ses composés, n'est qu'à peine

13. BONITZ (1870), *s. v.* γνωρίζειν, 158^b41–42 : « *omnino et significatione et usus ambitu γνωρίζειν et γινώσκειν vix possunt inter se distingui* ». Comparer par exemple *An.* I.2, 405^b15 (φασὶ γὰρ γινώσκεισθαι τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ), et I.5, 409^b26–27 (τίθενται γὰρ γνωρίζειν τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον).

14. Comparer *Hist. An.* V.19, 451^a11–13 (ἡ δὲ πλατεῖα προσπέφυκὲ τε μόνῃ τῷ ἐντέρωι καὶ ἀποτίττει οἷον σιχύου σπέρμα, ὧι γινώσκουσι σημείωι οἱ ἱατροὶ τοὺς ἔχοντας αὐτήν, au sujet de la manière dont les médecins établissent la présence d'un vers dans l'intestin), et IX.5, 611^b3–5 (ἀλλὰ τοὺς γέροντας γνωρίζουσι μάλιστα δυοῖν σημείων· ὀδόντας τε γὰρ οἱ μὲν οὐκ ἔχουσιν οἱ δ' ὀλίγους, καὶ τοὺς ἀμυντήρας οὐκέτι φύουσιν, on reconnaît les aînés d'un troupeau de cerfs au fait qu'ils n'ont presque plus de dents et au fait que les extrémités de leur bois ne croissent plus).

15. Voir par exemple, Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 287 (μέλει, φόβωι δ' οὐχ ὑπνώσσει κέαρ) ; *Euménides*, 121 (ἄγαν ὑπνώσσεις, κοῦ κατοικτίζεις πάθος) ; Euripide, *Cyclopes*, 454 ; *Oreste*, 173 ; Platon, *République*, 534^c (καὶ τὸν νῦν βίον ὄνειροπολοῦντα καὶ ὑπνώττοντα).

16. Au sujet de cette forme dénominative, attestée dans les dialectes ionien (ὑπνώσσω) et attique (ὑπνώττω), voir CHANTRAINE (1999), *s. v.* ὕπνος, p. 1159, et SCHWYZER (1939) I, p. 733.

attesté en dialecte attique pendant la période classique¹⁷, bien qu'il soit employé dans le *corpus* hippocratique (surtout dans les *Épidémies*, que l'on date généralement de la fin de la période classique), il prolifère avec ses composés à la période hellénistique (καθυπνώω, ἀφουπνώω, ἐξουπνώω, etc.), mais il n'est jamais employé dans les textes conservés d'Aristote¹⁸.

Ces deux participes, καθυπνώττοντα et καθυπνοῦντα, sont en tout cas beaucoup plus proches l'un de l'autre que de la leçon de γ, qui donne l'adjectif κάθυπνον (également attesté dans les *Probl.*, 876^a21) et doit donc être considérée comme secondaire. La rareté des verbes dénominatifs de ὕπνος, qui plus est en composition avec κατά, fait sûrement partie de la raison pour laquelle γ a fini par simplifier l'une des deux en un adjectif : le copiste pensait sans doute que le verbe derrière le participe n'existait pas. Une fois donc la leçon de γ mise hors jeu, s'il faut choisir entre ces deux formes, il y a des arguments dans un sens et dans l'autre. D'un côté, ὑπνώττω est le verbe qui s'est imposé en grec byzantin (le terme de base pour « dormir » dans le grec d'Aristote est καθεύδω), au point qu'on le trouve souvent employé comme glose pour les différents verbes du sommeil en marge des manuscrits conservés. Un copiste byzantin ayant du mal à déchiffrer son exemplaire, comprenant qu'il s'agit d'un verbe composé commençant par καθυπν- et se doutant que le sens doit être équivalent, *grosso modo*, à « dormir », aurait donc très bien pu écrire καθυπνώττοντα. Si l'on pense que la faute a eu lieu pendant la période byzantine, il y a donc de fortes chances pour qu'elle se trouve du côté de B^e. D'un autre côté, ce verbe n'est pas non plus une invention tardive. Aristote l'emploie au moins une fois, comme on l'a vu, sous sa forme ionienne. Pour le reste, il recourt normalement au verbe καθεύδω, en particulier dans les traités du sommeil, mais pas à ὑπνώω, encore moins à καθυπνώω. Comme le verbe ὑπνώω est particulièrement courant à l'époque hellénistique, davantage que ὑπνώττω, il est probable qu'un copiste des périodes hellénistique ou impériale, placé dans la même situation que précédemment, aurait écrit καθυπνοῦντα. La direction de la faute peut, par conséquent, paraître dépendre de la période à laquelle on la suppose avoir été commise.

Il est intéressant de remarquer qu'il n'y a que deux passages, dans les traités du sommeil, où Aristote n'emploie, pour exprimer le fait de dormir, pas καθεύδω, mais un verbe dénominatif issu de ὕπνος. L'autre passage se trouve en 457^b3, et, de nouveau, la transmission du verbe en question pose problème. Les éditeurs s'accordent sur le texte suivant.

[457^b2] διὸ [3] πολλή ἡ κίνησις τοῦ ὑπνοῦντος.

3 ὑπνοῦντος **EC^cMiU** (sed καὶ τοῦ νοσοῦντος in marg.) : νοσοῦντος **β(B^e)** : νοοῦντος

γP Mich^c(56.19) : *dormientis* Anon Guil

17. Il est peut-être attesté, mais au parfait, dans un fragment d'Eschyle (fr. 459a Mette). Il se trouve dans le *Lysistratè* d'Aristophane (v. 143), mais dans la bouche d'un lacédémonien.

18. En ce qui concerne 457^b3, cf. *infra*.

Au vu du contexte (la phrase précédente est la suivante : ὥστε φανερόν ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι ὁ ὕπνος ἐστὶ σύνοδος τις τοῦ θερμοῦ εἶσω καὶ ἀντιπερίστασις φυσικὴ διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν), il ne fait aucun doute qu'Aristote doit être en train de parler de ce qui arrive à une personne qui dort. Parmi les leçons transmises, celle de la branche de *E*, ὑπνοῦντος, est la seule à fournir ce sens qui est évidemment attendu, ce pourquoi elle a été presque unanimement adoptée par les éditeurs. Cela étant dit, l'histoire de la transmission rend son origine suspecte : les leçons de *β*, νοσοῦντος, et *γ*, νοοῦντος, sont beaucoup plus proches l'une de l'autre que de celle-là.

Ce n'est certainement pas une coïncidence, à mon humble avis, si dans les deux seuls lieux dans *PN1* où Aristote se décide à employer, pour parler du sommeil, un autre verbe que καθεύδω, un verbe formé manifestement à partir du nom ὕπνος¹⁹, la tradition manuscrite présente des divergences considérables. La situation en 457^b3 est ainsi pertinente à l'égard de celle en 454^a2. Comment expliquer les leçons manuscrites ? En 454^a2, il est clair que l'archétype devait contenir une séquence ΚΑΘΥΠΝ. . . ΝΤΑ qui a été interprétée différemment au sein de la transmission, le plus remarquable étant le choix radical du copiste de *γ*, qui s'est décidé à exciser la fin du mot pour se tourner vers l'adjectif κάθυπνος. En 457^b2, l'accord relatif de *β* et de *γ* laisse penser que l'archétype devait contenir quelque chose comme ΝΟΣΟΥΝΤΟΣ. On supposera alors que le copiste de l'ancêtre du manuscrit *E* aura perçu la nécessité d'une correction, évidente à partir du contexte. Si c'est le cas, alors on ne peut que considérer que le texte de l'archétype était déjà fautif à cet endroit, et qu'il y avait, à sa source, quelque chose comme ΥΠΝΟΣΟΥΝΤΟΣ. On peut s'expliquer le processus intermédiaire par haplographie depuis l'article qui le précède immédiatement : ΤΟΥΥΠΝΩΣΣΟΝΤΟΣ devient ΤΟΥΠΝΟΣΟΥΝΤΟΣ, corrigé en ΤΟΥΝΟΣΟΥΝΤΟΣ, car πνοσώ n'existe évidemment pas. La question est alors de savoir comment on pourrait être parvenu à une telle forme.

Si l'on s'intéresse au seul passage où l'on peut être certain Aristote emploie ὑπνώσσω comme dénominateur issu de ὕπνος, à savoir *Part. An.* II.7, 653^a14–15 (διὸ τὴν κεφαλὴν καθήβαροῦσιν οἱ ὑπνώσοντες), il est frappant de constater que, d'après l'apparat de LANGKAVEL (1868), l'un des principaux témoins, le manuscrit *E* (il s'agit encore de sa partie ancienne), donne une forme corrompue, ὑπνώσοντες, que l'on pourrait autrement naïvement chercher à comprendre comme le participe futur ou aoriste de ὑπνώω. Une

19. On notera qu'il existe aussi un participe homérique analogue ὑπνώνοντας (*Il.* XXIV.344 ; *Od.* V.48 ; XXIV.4), qui n'est jamais employé sous une forme conjuguée, au sujet duquel les spécialistes se disputent pour savoir s'il faut postuler à sa source une forme en ὑπνώω ou ὑπνάω. Il est, bien plus tard, repris par l'érudition poétique alexandrine. Il semble que la dynamique interne de la langue grecque ait poussé ses locuteurs à désirer un verbe formé à partir de ὕπνος, ce qui n'est pas le cas du mot standard pour « dormir », καθεύδω, sans que la communauté linguistique ne se soit, à l'échelle du temps long, accordée sur une unique manière de le faire, les verbes ὑπνάω, ὑπνώω ou ὑπνώσσω entrant en concurrence ou se succédant, avant que ce ne soit ce dernier, sous sa forme attique, qui finisse enfin par s'imposer à la période médiévale.

situation semblable se rencontre dans le seul passage comparable en-dehors de *PN1*, à savoir *Top.* VI.6, 154^b15 (ἤτοι γὰρ διὰ τὴν ἀδυναμίαν ὑπνώσομεν ἢ διὰ τὸν ὕπνον ἀδυνατοῦμεν). D'après l'apparat de BRUNSCHWIG (2007), la transmission se divise en ὑπνώσομεν (ABuV et la traduction de Boèce), leçon qu'il adopte, ὑπνώσομεν (D), et ὑπνοῦμεν (correction dans C). La dernière est évidemment une tentative artificielle de rétablir une forme du verbe ὑπνώω. Son étude de la transmission révèle cependant que celle-ci se divise en deux familles, et que D est le représentant principal et « le plus pur » (p. LI) de l'une d'entre elles, l'autre étant représentée par les autres manuscrits ci-dessus. Rien n'exclut donc *a priori* que la leçon ὑπνώσομεν puisse remonter à l'archétype ici. C'est d'autant plus probable que précisément la même faute (de ὑπνώσοντες vers ὑπνώσοντες, ou, hypothétiquement ici, de ὑπνώσομεν vers ὑπνώσομεν) s'observe dans le cas du parallèle en *Part. An.* dans le manuscrit *E*.

Récapitulons : le dénomiatif attesté chez Aristote est ὑπνώσω (avec cette forme ionienne). À chaque fois qu'il apparaît, la transmission manuscrite a tendance à buter sur lui parce que ce verbe n'est plus vraiment habituel entre la période impériale et la fin de l'Antiquité. La conséquence en est, soit que ses occurrences se retrouvent simplifiées en quelque chose comme ὑπνώσω par haplographie, aboutissant à des formes qui se laissent rattacher au verbe le plus courant alors, ὑπνώω, soit qu'on lui substitue tout de go la forme correspondante de ce même verbe ὑπνώω. Si l'on rapporte ces résultats aux deux passages concernés dans *Somn. Vig.*, la meilleure décision éditoriale à adopter me paraît être de retenir la leçon de *B^e* en 454^a2, en la corrigeant légèrement en καθυπνώσσοντα (en supposant qu'un copiste des périodes impériale ou byzantine aura rétabli la forme attique). Comme le correcteur intervenu dans C pour les *Top.*, le copiste de l'exemplaire à l'origine de la branche de *E* aura corrigé cela en imposant le verbe ὑπνώω. En 457^b3, la situation est plus complexe, il semble que l'archétype remonte à un exemplaire déjà corrompu ayant contenu quelque chose comme ΤΟΥΥΠΙΝΟΣΟΥΝΤΟΣ. Étant donné les fautes que l'on constate dans la transmission de *Part. An.* et, probablement, dans celle des *Top.*, il est raisonnable de supposer qu'il s'agit d'une corruption depuis τοῦ ὑπνώσσοντος, par perte, là aussi, d'un sigma et erreur vocalique. Il convient en ce cas de rétablir, là aussi, cette forme, ce qui donne la chose suivante.

[457^b2] διὸ [^b3] πολλὴ ἢ κίνησις τοῦ ὑπνώσσοντος.

3 ὑπνώσσοντος scripsi : νοσοῦντος **β**(**B^e**) : νοοῦντος **γ** Mich^c(56.19) : ὑπνοῦντος

EC^cMiU(sed καὶ τοῦ νοοῦντος in marg.) : *dormientis* Anon Guil

Somn. Vig. 1, 454^a14

καὶ τοῦ μὲν θρεπτικοῦ χωριζομένου τῶν ἄλλων ἐν [^a14] τοῖς ἔχουσι ζωὴν, τῶν δ' ἄλλων οὐδενὸς ἄνευ τούτου

13 θρεπτικοῦ **ω** | θραπτικοῦ **B^e** || **13–14** ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν **β**(**B^eΓ2**(*in habentibus*

vitam Guil^{Sw}) : ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωῆν **E¹C^cMi** (*in habentibus animam corporibus* Prisc(55.15–16), *in corporibus habentibus vitam* Guil^{vulg}) : τοῖς ἔχουσι σῶμα **γP** (*in hiis que habent corpus* Anon) || 14 οὐδενὸς] οὐθὲν **B^e**

Si les deux autres leçons de *B^e* relèvent de fautes grossières, l'une, ἐν τοῖς ἔχουσι ζωῆν en 457^b13–14, est confirmée par la dernière révision de la traduction de Guillaume de Moerbeke (*in habentibus vitam*) comme remontant à l'exemplaire **β** originel. Par conséquent, elle a à être évaluée par rapport aux leçons disponibles dans la branche **α**, à savoir ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωῆν, attestée dans la branche de *E*, et ἐν τοῖς ἔχουσι σῶμα, attestée au sein de **γ**. Concernant la transmission du passage, le plus frappant est ainsi de constater que la leçon que l'on trouve notamment dans *E* semble combiner les deux autres. D'où un certain éventail de possibilités *a priori* de rendre compte de la situation actuelle : (1) soit la leçon que l'on trouve dans *E* est celle de l'archétype, dont les branches **β** et **γ** ont, indépendamment l'une de l'autre, omis chacune un mot ; (2) soit il faut postuler l'existence d'une contamination ; (3) soit la leçon de *E* combine les deux autres. La seconde option est la plus coûteuse, en l'absence de preuve supplémentaire d'une telle relation entre les principales familles. La première option bute sur le fait que l'ordre des mots dans *E* est assez irrégulier.

Si l'on se penche maintenant sur le sens respectif de chaque variante, il est clair que la leçon de **γ** est pratiquement inadmissible. L'expression τὰ σῶμα ἔχοντα n'est pas aristotélicienne. Son emploi au sujet d'êtres animés semble aller à l'encontre du principe même de l'hylémorphisme. Il n'y aurait du reste aucun intérêt à rappeler ici que les êtres vivants considérés possèdent un corps en plus d'une âme, puisque le passage traite uniquement de la séparabilité respective des parties de l'âme. En revanche, l'expression que l'on trouve dans **β**, τὰ ζωῆν ἔχοντα est attestée dans un passage qui n'est pas de moindre importance, en ce qu'il s'agit du prologue aux *PN* sur lequel s'ouvre *Sens.* (436^a3–4). Elle est d'ailleurs accolée dans ce passage à τὰ ζῶια afin d'étendre l'ensemble des êtres considérés aux plantes : τὰ ζῶια renvoie aux animaux seulement, τὰ ζωῆν ἔχοντα désigne, ou bien tous les êtres vivants, animaux et végétaux, ou, plus probablement encore et par distinction de la précédente, les êtres qui ne font que vivre, c'est-à-dire les plantes. Il semble donc que l'on puisse la comprendre ici comme jouant exactement le même rôle : le fait que la partie nutritive soit séparable des autres parties de l'âme est prouvé par la considération des plantes, dont l'âme ne possède aucune partie supplémentaire. Quant à la leçon que l'on trouve dans *E*, il est vrai que des expressions de ce genre sont attestées dans le *corpus* (par exemple en *Gener. An.* III.11, 762^a21), mais elles servent généralement à distinguer entre les êtres vivants des corps inanimés, ce qui ne présente aucun intérêt ici. De plus, la phrase signifierait alors littéralement que la partie nutritive *de l'âme* serait dans les corps possédant la vie, ce qui n'est pas une caractérisation très heureuse des rapports entre l'âme et le corps chez Aristote, d'autant que la phrase s'ouvre par un renvoi à *An.* (454^a12–13).

Je pense que l'on peut, en outre, selon la troisième option esquissée, rendre compte des deux leçons figurant dans la branche α à partir de celle de β de manière plausible. On peut imaginer qu'un lecteur imprégné de néo-platonisme (ou de christianisme), lisant ἐν τοῖς ἔχουσι ζώην, se dise que l'expression a quelque chose d'incorrect, en pensant qu'il y a des êtres vivants dont l'âme est absolument dépourvue de partie nutritive (divinités, δαίμονες, anges ou autres), parce que leur nature est purement spirituelle. La détermination du champ comme incluant « êtres possédant la vie » lui aurait par conséquent paru insuffisante. Comme le contexte rend clair qu'il est question des vivants, il s'est dit que la restriction la plus judicieuse afin de rendre les thèses psychologiques d'Aristote opérantes serait la mention des êtres (sous-entendus : vivants) qui possèdent un corps. Cela l'aurait ainsi conduit à insérer le mot σῶμα en marge de son exemplaire, à la source de la branche α . Le copiste de γ aura compris qu'il fallait remplacer ζώην par σῶμα, tandis que celui de l'ancêtre de E aura tenté de combiner les deux de façon maladroite.

Somn. Vig. 1, 454^a21–24

οὔτε γάρ, εἴ τι ἔστι ζῶιον μὴ ἔχον αἰ-^[^a22]σθησιν, τοῦτ' ἐνδέχεται καθεῦδειν οὐδὲ ἐγρηγορέναι (ἄμ-^[^a23]φω γάρ ἐστι τὰ πάθη ταῦτα περὶ διάθεσιν τοῦ πρώτου αἰ-^[^a24]σθητικοῦ)

21 οὔτε $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma\mathbf{C}^m\mathbf{Mi}$: οὐ **EXO**^d edd. : οὐδὲ ν | ζῶιον ω] ζῶιου coni. Cannan (cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ad loc.) | μὴ ἔχον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ et iam BEARE (1899) p. 467 : ἔχον α || **22** καθεῦδειν οὐδὲ ἐγρηγορέναι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: οὔτε καθεῦδειν οὔτε ἐγρηγορέναι α || **23** ἐστι deest in \mathbf{B}^e || **23–24** διάθεσιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: αἰσθησιν α edd.

Les manuscrits P et B^e transmettent ici ensemble la leçon de β , même s'il n'est pas possible de se prononcer avec certitude au sujet du verbe ἐστί en ^a22. Celle-ci diverge du texte usuel sur trois points capitaux.

(a) Tout d'abord, au lieu des trois οὔτε successifs que l'on trouve dans α , et qui ont gêné le copiste de E aussi bien que les éditeurs, qui corrigent le premier en un simple οὐ, la leçon de β offre un unique couple de deux négations beaucoup plus intéressant, οὔτε en ^a21 et οὐδὲ en ^a22, lequel permet, selon Kühner-Gerth II.2, §535.1.g, p. 290, d'exprimer la négation de deux termes qui se trouvent en opposition l'un à l'autre. Cette structure est donc particulièrement appropriée quant au sommeil et à la veille. Il est, de plus, assez aisé de comprendre comment, dans α , l'écart entre la première négation et le terme καθεῦδειν en ^a22 a pu conduire à une répétition de la négation avant ce même καθεῦδειν et à la correction mécanique de son pendant en οὔτε.

(b) La négation μὴ avant ἔχον en ^a21 a déjà été conjecturée par BEARE (ibid.), qui la

reprend dans la traduction d'Oxford²⁰, et reprise par W. D. ROSS (1955b). La négation est, en réalité, déjà présente dans *P*, manuscrit connu depuis l'édition de BEKKER (1831), mais que ce dernier n'emploie pas pour ce traité (c'est le cas, en revanche de W. D. ROSS (1955b), mais sa collation du manuscrit semble avoir été fautive sur ce point) si bien qu'elle n'a en réalité pas le statut d'une conjecture, mais bien d'une leçon attestée. L'accord de *P* avec *B^e* montre que cette négation n'est pas une conjecture de son copiste, mais est reprise du texte de *β*. L'infériorité, du point de vue du sens, de la leçon de la branche *α* est criante. Elle conduit d'abord à faire une hypothèse inutile. C'est en effet un slogan éculé chez Aristote que les animaux possèdent la perception, si bien qu'il n'y a nul besoin de faire l'hypothèse explicite de l'existence d'un « certain » (τι) animal qui aurait la propriété extraordinaire d'être capable de percevoir – à moins de construire l'argument comme une sorte d'ecthèse, mais là encore on voit mal ce qui le justifierait. On peut éventuellement comprendre, à supposer qu'elle ne soit pas purement accidentelle, la chute de la négation à partir de là, car l'existence d'un animal incapable de percevoir est une absurdité manifeste en contexte aristotélicien, laquelle n'est introduite ici que pour les besoins de l'argument.

Le sens de l'argument est obscur si l'on suit la leçon de la branche *α*, et semble verser dans l'incohérence complète. Supposons un animal capable de percevoir (ce qui est déjà un pléonasme), pourquoi ne pourrait-il ni dormir ni être éveillé ? La proposition conditionnelle est clairement fautive – Aristote est en train de montrer précisément le contraire, à savoir qu'un animal est nécessairement ou éveillé ou endormi – et elle n'a aucun lien avec sa justification qui suit dans le texte. Le problème posé par le texte est ainsi si flagrant qu'il retient déjà l'attention de Michel d'Éphèse, qui connaît uniquement la leçon de *γ*. Ce dernier a parfaitement conscience du fait que le sens obvie du texte ne saurait être correct et se débat, de son propre aveu, de manière assez désespérée.

Ἐντεῦθεν δείκνυσιν, ὅτι πᾶν ὃ ἐγρήγορεν καθεύδει καὶ πᾶν τὸ καθεύδον γρηγορεῖ, καὶ οὐδέν ἐστι τῶν ὑπὸ σελήνην ζώων, ὅπερ ἢ αἰὲ καθεύδει ἢ αἰὲ γρηγορεῖ, ἀλλὰ πᾶν τὸ ἐγρηγορὸς μεταβάλλει εἰς ὕπνον καὶ πᾶν τὸ ὑπνώττον εἰς ἐγρηγορσιν. τὸ δὲ οὔτε γὰρ εἶ τί ἐστι ζῷον ἔχον αἴσθησιν, τοῦτο ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι, ὑποδύσκολόν πως ὄν, τοιοῦτόν ἐστιν· οὐδὲν γὰρ ἐστι ζῷον στερούμενον ἀμφοτέρων, ὥστε μήτε ἐγρηγορέναι μήτε καθεύδειν· τοῦτο γὰρ τῶν ἀψύχων ἐστίν· τὰ γὰρ ἀψυχα οὔτε γρηγοροῦσιν οὔτε καθεύδουσι, πᾶν δὲ ζῷον, ὡς δειχθήσεται, καὶ ἐγρήγορε καὶ καθεύδει.

Il montre dans ce passage que tout animal qui veille dort et que tout animal qui dort veille, et qu'il n'y a aucun animal sublunaire qui dorme tout le temps ou veille tout le temps, mais que tout animal éveillé s'endort et que tout animal

20. Beare rapporte également, dans G. R. T. ROSS et BEARE (1908), une conjecture qui lui a été communiquée par Cannan, qui consisterait à faire porter l'affirmation non pas sur un animal (τι ζῷον), mais sur une partie de l'animal (τι ζῷου). Cela pourrait résoudre le problème doctrinal mais n'est soutenu par aucun témoin, à la différence, peut-on maintenant savoir, de ce que Beare conjecture.

endormi s'éveille. Quant à la phrase « en effet, s'il y a un animal possédant la perception, celui-ci ne peut ni dormir ni veiller » [454^a21–24], qui est difficile, cela veut dire : « il n'y a en effet aucun animal qui soit privé des deux, de sorte qu'il ne veille ni ne dorme ». En effet, un tel être fait partie des inanimés, car les êtres inanimés ne veillent ni de dorment, alors que tout animal, comme cela va être montré, veille et dort à la fois. (*In PN*, 44.8–16)

Michel affirme donc que la protase οὔτε γάρ ... τοῦτ' ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι signifie qu'il n'est pas possible qu'un animal qui vérifie la condition énoncée dans l'apodose ne veille ni ne dorme. Comme cette condition, posséder la perception, est par définition vérifiée par tout animal, la phrase voudrait donc dire que tout animal doit être, à n'importe quel moment du temps, endormi ou éveillé.

Comme Michel l'admet lui-même, il est, sinon impossible, du moins très peu aisé de faire dire cela au texte. L'accumulation superflue d'une même négation, dans ce cas οὔτε, équivaut normalement à l'emploi simple de la négation²¹, les négations successives n'ayant pas vocation à se supprimer mutuellement en grec. Les éditeurs ayant pris conscience du problème ont cherché à jouer sur les différentes formes de négation pour obtenir cet effet : BIEHL (1898), suivi par MUGNIER (1953), retient la leçon fournie par E (οὐ γάρ ... τοῦτ' ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι), DROSSAART LULOFS (1943), suivi par HETT (1957), celle qu'il connaît par L (οὐδὲ γάρ ... τοῦτ' ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι). Une telle solution est assez fragile, d'une part parce que la négation initiale οὔτε est attestée dans β et dans γ , d'autre part parce que, s'il y a effectivement des situations où des négations successives peuvent se supprimer, c'est en général parce qu'elles se rapportent clairement à des parties de la phrase que la syntaxe distingue²². Si c'est cela qu'il a voulu dire, force est de constater qu'Aristote aurait pu s'exprimer de manière beaucoup plus claire.

Cette difficulté disparaît avec la leçon de β . La fausseté de l'apodose n'a alors plus besoin d'être contournée par un jeu artificiel avec les négations, parce que la protase est désormais tout aussi fautive : si un animal n'est pas doté de la perception (ce qui est normalement impossible), alors il ne dort ni ne veille (ce qui n'est le cas d'aucun animal). On peut alors tout à fait interpréter l'apodose comme ayant le sens qui est selon toute apparence le sien sans faire dire une fausseté à Aristote. Le sens du texte correspond en effet à une proposition conditionnelle « p implique q ». Celle-ci est complètement

21. Kühner-Gerth II.2, §514.1, pp. 203–204.

22. Voir les exemples cités par Kühner-Gerth II.2, §514.1 An. 1, p. 205 : Ἀσκληπιὸς οὐκ ἀγνοίαι οὐδὲ ἀπειρίαί τούτου τοῦ εἶδους τῆς ἰατρικῆς τοῖς ἐκγόνοις οὐ κατέδειξεν αὐτό, ἀλλ' εἰδῶς κτλ., Platon, *République* III, 406^c, « Asclépius s'est abstenu de révéler ce type de médecine à ses descendants, non pas par ignorance, pas plus que par incurie, mais délibérément » ; οὔτοι γὰρ οὐ διὰ τὸ μὴ ἀκοντίζειν οὐκ ἔβαλον αὐτόν, Antiphon, IV.6.2, « ce n'est pas faute d'avoir lancé leur projectile qu'ils ne l'ont pas touché » ; οὐ γὰρ δήπου Κτησιφῶντα μὲν δύναται διώκειν δι' ἐμέ, ἐμὲ δ', εἴπερ ἐξελέγξεν ἐνόμιζεν, αὐτόν οὐκ ἂν ἐγράψατο, Démosthène, *Sur la couronne*, 13, « ce n'est évidemment pas le cas qu'il puisse poursuivre pénalement Ctésiphon à cause de moi mais qu'il ne l'ait pas pu dans mon cas, s'il pensait pouvoir m'inculper ».

fausse si on lit le texte transmis par α , où p est une vérité triviale (tout animal possède la perception) et q paraît tout aussi trivialement fausse (il y a des animaux dotés de perception qui veillent et dorment). L'interprète est alors contraint de chercher à transformer q en non- q par des moyens linguistiques douteux. La situation change du tout au tout avec β : p est alors trivialement fausse pour la même raison pour laquelle elle était trivialement vraie précédemment (p au sein de β correspond en effet à non- p au sein de α , puisque la différence tient à l'ajout d'une négation au sein de la protase), si bien que la fausseté de q ne menace pas la vérité de la proposition conditionnelle, quelle que soit la manière dont l'on pense la vérité logique d'un tel système.

On se demandera pourtant d'où vient cette étrange hypothèse d'un animal incapable de perception que l'on lit dans le texte β . Je propose d'envisager cette section comme s'inscrivant dans la continuité la précédente, traitant des plantes : Aristote passe de la considération du cas des êtres vivants qui n'ont pas la perception, les plantes, et donc ne dorment ni ne veillent, à celui des animaux, qui possèdent, eux, la perception. Il veut montrer que c'est cette capacité propre aux animaux, la perception, qui rend compte du fait qu'ils veillent et dorment. Il introduit pour ce faire la prémisse, fautive par elle-même (sauf à supposer un animal très incomplet ou gravement mutilé²³), de l'existence d'un être qui serait un animal sans être doté de la perception. C'est une hypothèse gratuite, qui a pour seule visée de mettre en lumière les conséquences de cette situation quant à la vie que mènerait un tel être : si un animal ne peut percevoir, il ne peut pas non plus, ni dormir, ni être éveillé, parce que ces deux affections concernent la partie perceptive. Le simple fait d'être un animal n'est pas ce qui compte quant à la possession de ces attributs, le facteur pertinent est, à proprement parler, la perception. La proposition conditionnelle est ainsi justifiée de manière parfaitement cohérente par ce qui suit, le passage a pour fonction de mettre en avant le lien étroit qui unit la capacité de percevoir aux états de veille et de sommeil.

(c) Je n'ai pas trouvé de passage parallèle où Aristote parlerait d'un « état » (διάθεσις) de la faculté première de percevoir. Son usage ici, si l'on suit la leçon de β , épouse néanmoins parfaitement la caractérisation de cette notion en *Cat.* 8 comme une disposition moins stable et plus susceptible de changement par rapport à une ἔξις, étant donné que le passage de la veille au sommeil, et réciproquement, est quotidien. Le terme est aussi utilisé en *Gener. An.* (V.1, 778^b35) au sujet de l'état de l'embryon relativement à sa capacité

23. Beare pense que l'hypothèse est introduite parce qu'elle correspond à une situation réelle et évoque à ce sujet le cas de l'embryon, par rapport à sa capacité perceptive. Il me paraît plus juste de la considérer comme une sorte d'expérience de pensée. Un animal incapable de percevoir n'en est plus vraiment un aux yeux d'Aristote, ou pas encore. Le traitement complexe du « sommeil » ou de la « vie végétative » de l'embryon en *Gener. An.* V.1 (voir à ce sujet D. LEFEBVRE (2020)) révèle que la liaison entre perception et animalité est si forte qu'au-delà d'un certain seuil de restrictions portant sur la première le statut d'animal de l'être en question doit être nuancé. Si l'on doit à tout prix trouver un référent existant à cette possibilité théorique, le meilleur candidat me paraît être le cas de l'astre, qui représente, en un certain sens, un animal dépourvu de sommeil, mais sa considération se situe au-delà de la perspective de ce passage, et sans doute du traité en général.

de percevoir, qui est dite semblable au sommeil, ce qui laisse penser que le sommeil appartient lui aussi à la catégorie de l'état. Il n'y a rien de radicalement incorrect, à mon avis, à parler avec la leçon de α , de *perception* de la faculté première de percevoir, mais l'expression est extrêmement redondante, même pour Aristote. On pourrait la comprendre comme se référant à l'activité de la capacité en question, mais l'expression serait toujours extrêmement redondante et inélégante²⁴. En outre, une corruption de περὶ διάθεσιν en περὶ αἰσθησιν semble plus probable qu'en sens inverse quand la suite du texte est τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ, si bien qu'il convient de retenir la leçon de β .

Somn. Vig. 1, 454^a26–29

ἔτι ὅσων ἔστι τι ἔργον κατὰ φύσιν, ὅταν ὑπερβάλλῃ [27] τὸν χρόνον, ἢ τι ὧν δύναται τῶι ποιεῖν, ἀνάγκη ἀδυνατεῖν, οἷον [28] τὰ ὄμματα ὀρῶντα, καὶ παύεσθαι τοῦτο ποιοῦντα, ὁμοίως [29] δὲ καὶ χεῖρα καὶ ἄλλο πᾶν οὗ ἔστι τι ἔργον.

26 ἔτι α : εἰ β ($\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}$) : ὅτι conī. BECKER (1823) | ὅσων α : ὅσον β ($\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}$) || **27** ἢ τι ὧν δύναται τῶι ποιεῖν β ($\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}$) : ἢ τι ὧν δύναται τῶι χρόνῳ ποιεῖν α (*vel aliquid eorum que possunt tempore facere* Anon) : ὧι δύναται χρόνῳ ποιεῖν \mathbf{E} : ἢ τι ὧν δύναται ποιεῖν Mich^c(45.15) : ἐν ὅσῳ δύναται ποιεῖν Mich^{yp}(45.21), def. DROSSAART LULOFS (1943) p. 35 et H.-D. SAFFREY (1954) pp. 514–515 : *in quanto possunt aliquid facere vel aliquid eorum que possunt tempore facere* Guil : ὅσον δύναται τι ποιεῖν conī. W. D. ROSS (1955b)

Je ne retiens pas les deux premières variantes de β en 454^a26. La première, εἰ au lieu de ἔτι, résulte en une protase sans apodose. La seconde, ὅσων, est une faute classique (confusion d'un oméga et d'un omicron). Elle conduit à un texte acceptable du point de vue grammatical (« tout ce qui est une certaine fonction par nature, lorsque ... »), mais irrecevable du point de vue du sens : ce n'est pas la fonction (ἔργον) qui est limitée dans son activité, mais ce dont c'est la fonction, comme le montre la suite du texte (πᾶν οὗ ἔστι τι ἔργον, 454^a29).

24. C'est ainsi que procède la traduction d'Oxford (« *these are affections of the activity of the primary faculty of sense-perception* »), mais on ne comprend alors plus pourquoi Aristote se serait refusé à employer le terme d'ἐνέργεια. La tentative la plus poussée pour donner sens à cette expression est probablement celle de GREGORIĆ (2007), qui en fait l'une des pierres angulaires de sa distinction entre une capacité « sensorielle » (*sensory*), responsable de la perception au sens étroit, et une capacité « perceptive » (*perceptual*), qui inclurait la première mais aussi la φαντασία et qui correspondrait à l'expression τὸ πρῶτον αἰσθητικόν ici (« *unless the primary perceptual capacity was also in charge of something other than perception, notably of imagination which is active during sleep, it would be rather difficult to explain the qualification "related to perception"* », p. 55). Cette distinction n'a pourtant guère de fondement dans le *corpus* (même ce passage n'attribue pas explicitement d'autre fonction au πρῶτον αἰσθητικόν que celle de percevoir) et a échoué à s'imposer au sein de la communauté des exégètes – voir la critique acerbe de Chr. Shields au sein des *Notre Dame Philosophical Reviews* (disponible en ligne : <https://ndpr.nd.edu/reviews/aristotle-on-the-common-sense/>, dernière consultation en septembre 2022) : « *nowhere in all this does Aristotle state or suggest that there is a sensory faculty distinct from the perceptual faculty, the aisthêtikon, which he systematically recognizes across his psychological writings* ».

Le sens global du passage est assez clair, surtout au regard de la suite du texte. Il s'agit pour Aristote de montrer que le sommeil participe d'un ordre de nécessité plus général, celui en vertu duquel il n'y a aucune activité, même correspondant à une fonction naturelle, que les animaux puissent exercer indéfiniment. Le raisonnement est poursuivi par la phrase qui suit immédiatement celle qui pose problème : « si en tout cas percevoir est la fonction de quelque chose, cette chose aussi, si elle excède le temps pendant lequel elle est capable de percevoir continuellement, ne le pourra plus et ne fera plus cela » (εἰ δὴ τινός ἐστιν ἔργον τὸ αἰσθάνεσθαι, καὶ τοῦτο, ἂν ὑπερβάλλῃ ὅσον ἦν χρόνον δυνάμενον αἰσθάνεσθαι συνεχῶς, ἀδυνατήσῃ καὶ οὐκέτι τοῦτο ποιήσει, 454^a29-32). Si l'on excepte les mots qui se trouvent entre χρόνον et ἀνάγκη en 454^a27, la phrase en question énonce la proposition générale que reprend la phrase suivante, à savoir que, lorsqu'une chose qui possède une fonction par nature dépasse quelque chose comme sa limite temporelle propre, elle doit cesser son activité. De fait, l'application de ce principe d'épuisement repose ensuite entièrement sur l'existence d'un ἔργον et d'une limite temporelle à son accomplissement, si bien que la suite du texte ne fournit pas vraiment d'indice quant au sens que l'on doit attendre des mots en question : sont-ils là pour expliquer quel est le temps que l'on excède, ajoutent-ils une nouvelle catégorie de restriction ou font-ils encore autre chose ?

Il y a, en ce qui les concerne, trois leçons transmises. Celle de β , connue par les manuscrits B^e et P , ἢ τι ὧν δύναται τῶι ποιεῖν, et celle de γ , partagée par les manuscrits de la famille de C^c , ἢ τι ὧν δύναται τῶι χρόνῳ ποιεῖν, ne diffèrent que par un seul mot. Parmi celles-ci, les éditeurs n'ont jusqu'à présent pris en considération que la seconde, et ils l'ont rejetée. La manière qui est peut-être la plus naturelle de construire cette leçon de γ consiste à établir la disjonction avec τὸν χρόνον (454^a27) : la condition qui amène à la nécessité d'une interruption de l'activité est le dépassement de la durée temporelle appropriée (ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον) ou de « quelque chose parmi celles que l'on peut faire à un certain moment ». Le datif τῶι χρόνῳ doit être distingué de l'accusatif, qui est le cas réservé à l'expression de la durée temporelle en général²⁵ et dans ce passage en particulier (ἂν ὑπερβάλλῃ ὅσον ἦν χρόνον δυνάμενον αἰσθάνεσθαι συνεχῶς, 454^a30-31). Il ne peut par conséquent renvoyer qu'à un moment déterminé du temps²⁶, si son sens est temporel. On pourrait autrement le comprendre comme un datif instrumental (« parmi les choses que l'on peut faire au moyen du temps »). Dans les deux cas, le sens ne paraît pas satisfaisant : si le premier type d'excès concerne le temps, pourquoi mentionner de nouveau le temps quand il est question du second type ? En outre, on voit mal ce que cela voudrait dire en lien avec les exemples, introduits immédiatement après, des yeux et des mains. Il paraît clair que ceux-ci doivent cesser leur activité lorsque celle-ci s'est prolongée trop longtemps. On peut éventuellement imaginer qu'il y a d'autres situations

25. Kühner-Gerth II.1, §410.5.b, p. 314.

26. Kühner-Gerth II.1, §426.2, p. 445.

où l'on aboutit au même résultat, par exemple si l'on effectue un effort trop intense (regarder quelque chose de très éloigné, soulever un objet extrêmement lourd), de sorte que l'on doive ensuite reposer ses membres. Seulement, si ces autres circonstances doivent être distinguées d'un excès temporel, il faut que l'on puisse dire que ce qui entraîne la nécessité du repos n'est pas le temps. On peut douter que cela soit conceptuellement très solide (on peut toujours dire que l'on est fatigué parce que l'on a fait quelque chose de trop pénible pendant trop longtemps, et continuer ainsi à en attribuer la responsabilité à la durée de l'effort) : un modèle à deux variables, durée et intensité, serait préférable. Surtout, si l'on doit parvenir à distinguer le second paramètre du premier, on ne comprend pas du tout pourquoi le second est aussi rapporté au temps.

Les éditeurs ont par conséquent eu tendance à se tourner vers la leçon du manuscrit *E*, $\tilde{\omega}\iota$ δύνονται χρόνῳ ποιεῖν. Contrairement à celles de β et de γ , elle n'introduit plus d'alternative, mais apporte une précision quant au temps dont il est question. Le même problème se pose toutefois au sujet du datif. On aimerait pouvoir comprendre que le temps qu'il ne faut pas excéder est celui « durant lequel on peut agir »²⁷, mais cela exigerait l'accusatif. Le datif doit renvoyer à une date ou être compris comme instrumental. La leçon de *E* n'est donc pas pleinement satisfaisante par elle-même. Par ailleurs, si on la replace au sein de la transmission, le fait qu'elle s'écarte de l'accord entre les branches β et γ rend son origine très suspecte. De fait, elle se laisse envisager comme une correction *ad sensum* à partir de la leçon de γ , $\tilde{\eta}$ τι ὧν δύνονται τῷ χρόνῳ ποιεῖν. Le copiste aura décidé que celle-ci était inadmissible et l'aura retravaillée en changeant son articulation à ce qui précède. Il paraît donc probable que la famille de *C*^c, qui transmet ici la même leçon que γ , ait préservé la leçon de l'ancêtre de la branche de *E*, dont le copiste seul pourrait être responsable de la correction.

On rencontre une leçon assez semblable, du point de vue du sens, en consultant le commentaire de Michel d'Éphèse. Celui-ci commence par citer une leçon proche de celles attestées au sein de β et γ , $\tilde{\eta}$ τι ὧν δύνονται ποιεῖν (45.15). Il tente de l'expliquer d'une manière qui n'est pas extrêmement claire²⁸ : il essaye en fait de surmonter la disjonction introduite par $\tilde{\eta}$ en donnant une description surplombante de ce dont l'excès entraîne l'arrêt de l'activité, laquelle doit inclure à ses yeux à la fois le temps (la durée appropriée) et n'importe quelle considération relative à l'action effectuée. Il est donc parfaitement

27. On lit ainsi chez G. R. T. ROSS et BEARE (1908) « *for all organs which have a natural function must lose power when they work beyond the natural time-limit of their working period* ».

28. In *PN*, 45.15–20 : οὕτως ἐπῆχται ὡς εἰ ἔλεγεν· ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον, καὶ τί δεῖ λέγειν τὸν χρόνον, ὅταν ἀπλῶς ὑπερβάλλῃ κατὰ τι τῶν πραγμάτων, ὧν ἔχει δύναμιν ἐργάζεσθαι. οὐ γὰρ πάντα δύνονται ποιεῖν οὐδὲ πάντων ἔχει τέχνην ἢ ἐπιστήμην ἢ δύναμιν, ἀλλὰ τινῶν μὲν, τινῶν δ' οὐ. ὅταν οὖν κατὰ τι τούτων ὑπερβάλλῃ, ἀνάγκη ἀδυνατεῖν. « [Ces mots] sont introduits comme pour dire : « lorsque l'on excède le temps » – et que veut dire le temps? –, « lorsque l'on commet un excès, tout court, à l'égard de l'une des choses que l'on possède la capacité de réaliser ». En effet, on ne peut pas tout faire, pas plus qu'on ne possède l'art, la science ou la capacité de toutes choses, mais c'est le cas pour certaines choses, et pas pour d'autres. Lorsque, donc, l'on commet un excès à l'égard de l'une de ces choses, il est nécessaire d'être dans un état d'incapacité. »

limpide que Michel entend retrouver un sens qui ne correspond pas à une disjonction entre τὸν χρόνον et ἢ τι ὧν... , la question est de savoir ce qu'il lit dans son exemplaire. Celui-ci appartient normalement toujours à la descendance du *deperditus* γ, si bien que l'on est en droit de s'attendre à ce qu'il en connaisse la leçon, ἢ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν. De manière surprenante, le texte qu'il cite, ἢ τι ὧν δύναται ποιεῖν, ne lui correspond qu'en partie, si du moins l'on peut se fier aux manuscrits du commentaire sur ce point. Michel n'aurait-il pas lu les mots τῷ χρόνῳ dans son exemplaire ? Ses explications très embarrassées ne permettent, ni de le confirmer, ni de l'infirmier. Il paraît clair que la mention du temps dans ce passage le gêne, si bien qu'il est possible qu'il l'ait omise, volontairement ou involontairement, lorsqu'il cite le texte.

Michel introduit ensuite une autre leçon, qu'il présente comme plus compréhensible et plus claire (σαφεστέρα δὲ καὶ καταλληλοτέρα ἢ ἑτέρα γραφή ἢ οὕτως ἔχουσα, 45.20–21), laquelle est très différente des leçons transmises : ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον, ἐν ὅσῳ δύναται ποιεῖν. On comprend tout de suite pourquoi Michel la trouve plus facile à comprendre, ce qui est illustré par le fait qu'il se contente de la paraphraser très brièvement avant de passer à la suite. Son sens est en effet évident : la clause vient alors, comme la leçon de E, préciser quel est ce temps au-delà duquel l'activité ne peut pas se poursuivre (« lorsque l'on excède le temps pendant lequel²⁹ l'on peut agir »). Le statut de cette leçon est pourtant très problématique. Il arrive certes à Michel à quelques occasions de citer des variantes, mais celles-ci sont autrement attestées dans les marges de certains manuscrits de γ³⁰. Ce n'est pas le cas ici. À l'exception, évidemment, des mots δύναται ποιεῖν, il est difficile de comprendre comment ἐν ὅσῳ pourrait être une corruption à partir des mots ἢ τι ὧν, ou inversement. Il paraît donc plausible que ce que Michel présente comme une variante soit en fait une simple annotation en marge de son exemplaire, qu'il aura comprise comme une leçon alternative. On peut même s'imaginer que cela soit lié à l'absence des mots τῷ χρόνῳ de la leçon qu'il cite (45.15), par exemple en se figurant qu'ils auraient appartenu à la même annotation.

Quoi qu'il en soit, il convient de remarquer également que cette variante, ou pseudo-variante, semble avoir été lue également par Guillaume de Moerbeke. Alors qu'il est censé réviser la traduction latine antérieure, *vel aliquid eorum que possunt tempore facere* (ce qui correspond à la leçon de γ, ἢ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ ποιεῖν), le texte de sa traduction, d'après les manuscrits employés par DROSSAART LULOFS (1943) et ceux que j'ai pu consulter, est *in quanto possunt aliquid facere vel aliquod eorum que possunt tempore facere*. Il convient de comprendre cela en séparant ses deux moitiés : la seconde partie est la reprise de la traduction antérieure, la première, *in quanto possunt aliquid facere*, correspond en tout point à ce que Michel présente comme une variante, ἐν ὅσῳ δύναται

29. Au sujet de cet emploi temporel de la préposition ἐν pour exprimer une durée, voir *LSJ*, s. v. ἐν, A.IV.

30. Voir, par exemple, la transmission de *Mem.* 2, 452^b14, et *In PN*, 34.16 (*supra*, p. 487).

ποιεῖν³¹. Que s'est-il passé? Guillaume aurait pu avoir devant lui un exemplaire grec où la variante de Michel a été intégrée au texte principal, aboutissant à ce que l'on pourrait obtenir par rétroversion à partir de sa traduction, ἐν ὅσῳ δύνανται ποιεῖν ἢ τι ὧν δύνανται τῷ χρόνῳ ποιεῖν. On peut aussi supposer qu'il a voulu substituer *in quanto possunt aliquid facere* à la traduction ancienne *vel aliquod eorum que possunt tempore facere* en l'écrivant en marge de son exemplaire de travail, et que les copistes ultérieurs n'auraient pas compris son intention et auraient combiné les deux. Dans les deux cas, il est nécessaire de supposer que Guillaume a accès, soit au commentaire de Michel d'Éphèse, soit à un exemplaire annoté à partir du commentaire, soit à un exemplaire présentant une annotation comparable.

DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXV, considère cela comme une variante attestée, qu'il se décide à adopter. H.-D. SAFFREY (1954), p. 515, émet la même recommandation, en ajoutant à cela l'hypothèse selon laquelle la transmission remonterait à un exemplaire en majuscules dont une ligne aurait été omise, laquelle ne serait préservée que par la variante (O / ΤΑΝΥΠΙΕΡΒΑΛΛΗΙ / ΤΟΝΧΡΟΝΟΝΕΝΟΣ / <ΩΙΔΥΝΑΤΑΙΤΙΠΟΙ> / EIN). Il admet toutefois qu'un tel geste requiert des éclaircissements quant à l'origine des variantes citées par Michel et que, par ailleurs, un accusatif de durée serait préférable. W. D. ROSS (1955b) s'est inspiré de cette variante rapportée par Michel pour proposer une conjecture, ὅσον δύνανταί τι ποιεῖν, où l'on obtient enfin l'accusatif de durée que le sens exige. Celle-ci n'est cependant valable que si l'on pense que Michel et Guillaume nous transmettent ici une version du texte plus originelle que toute la transmission manuscrite, ce dont il y a de bonnes raisons de douter. De manière plus générale, il convient de remarquer que cette conjecture, la variante de Michel et la leçon de *E* poursuivent toutes le même objectif, qui est d'apporter une précision quant à la nature de ce temps dont le dépassement entraîne l'interruption de l'activité. Cela a déjà quelque chose de suspect en soi, parce que, si l'on cherche à réécrire le passage, c'est incontestablement le sens le plus évident que l'on pourrait attendre, le premier qui vienne à l'esprit. En outre, une telle précision est assez superflue : le mot χρόνος ne désigne pas seulement en grec le temps en tant que dimension, mais aussi une durée temporelle déterminée, dont la quantité est déterminée par le contexte³², par exemple une année, la durée d'un bail ou l'échéance d'une dette. La protase ὅταν ὑπερβάλλῃ τὸν χρόνον suffit donc à exprimer l'existence d'une limite temporelle interne à toute activité, une proposition supplémentaire pour préciser le sens du χρόνος en question n'est pas indispensable.

Il convient donc de revenir aux leçons de *β* et de *γ*, leur proximité paraît garantir que l'archétype ait contenu quelque chose de proche. La leçon de *β*, ἢ τι ὧν δύνανταί τῳ ποιεῖν, n'a pour l'instant pas été prise en considération. Elle se distingue de celle de *γ*

31. C'est déjà ce qu'observe Guillaume Morel dans les notes de fin d'ouvrage de son édition de 1556 : « *vetus duplicem lectionem reddit* ». Voir aussi DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXV.

32. Voir *LSJ*, s. v. χρόνος, 2.

(laquelle est en fait très probablement celle du *deperditus* α) par l'absence du mot $\chi\rho\acute{o}\nu\omega\iota$. On notera, de prime abord, que c'est un argument en sa faveur. On peut en effet faire l'hypothèse, qui paraît plausible, qu'un copiste lisant la leçon de β aurait compris $\tau\omega\iota$ comme l'article, et non comme l'enclitique³³, si bien qu'il aurait inséré le substantif le plus évident étant donné le contexte, à savoir $\chi\rho\acute{o}\nu\omega\iota$ ³⁴. La leçon n'a en tout cas de sens que si on lit ce mot comme le pronom indéfini et que l'on interprète son datif comme instrumental.

Il faut alors se demander si cette leçon de β peut conduire à une construction et un sens admissibles. Je pense que c'est le cas, à condition de construire la disjonction, non pas avec $\tau\acute{o}\nu \chi\rho\acute{o}\nu\omicron\nu$ (454^a27), mais avec $\tau\iota \xi\rho\gamma\omicron\nu$ (454^a26). Je comprends ainsi : « tout dont il y a une fonction naturelle » ($\xi\sigma\tau\iota \tau\iota \xi\rho\gamma\omicron\nu \kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \phi\acute{\upsilon}\sigma\omega\nu$) . . . « ou simplement quelque chose au sein du domaine de ce que l'on peut faire au moyen d'un instrument » ($\eta\tau\iota \delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\tau\alpha\iota \tau\omega\iota \pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$). Le second membre vient élargir au dernier moment la condition initiale, sa position syntactique, après $\delta\tau\alpha\nu \acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\iota \tau\acute{o}\nu \chi\rho\acute{o}\nu\omicron\nu$, lui confère la saveur d'une arrière-pensée, car cette proposition gouverne, quant au sens, les deux parties de la disjonction (« tout ce dont il y a une fonction ou ne serait-ce qu'une action médiatisée par un instrument, lorsque son activité dépasse une certaine limite temporelle, doit s'interrompre »). Cette précision supplémentaire permet d'étendre le domaine des objets concernés par ce principe d'épuisement³⁵. Son domaine d'application est initialement présenté comme déterminé par l'existence d'une fonction naturelle, il correspond ainsi, quant au vivant, à l'ensemble des organes. Ce sont par exemple les yeux, dont la nature est faite pour voir. Cela suffit pour les besoins immédiats du traité, dans la mesure où l'on peut en déduire que les sens ne peuvent pas s'exercer indéfiniment. Comme leur état d'inactivité correspond, en gros, au sommeil, on a par là montré la nécessité pour tout animal de dormir. Le

33. La forme $\tau\omega\iota$ pour le datif singulier de $\tau\iota\varsigma$ est parfaitement attestée durant la période classique en langue attique, elle est observable au sein des inscriptions des périodes classique, hellénistique et impériale (cf. THREATTE (1980) II, p. 340).

34. Le mot $\chi\rho\acute{o}\nu\omega\iota$ paraît déjà suspect à SUSEMHL (1885b), p. 581 : « *Warum es z. 27 hinter τὸν χρόνον nicht einfach ὡς δύναται heisst, sondern dahinter χρόνωι wiederholt wird, ist mir unerfindlich. Die tilgung zu empfehlen wage ich jedoch deshalb noch nicht.* » Cela laisse songeur quant à l'interprétation qu'il aurait donnée du passage s'il avait connu la leçon de β . On peut certes toujours supposer, en sens inverse, une omission par homéotéleutes au sein de β .

35. On pourrait se demander si l'on ne pourrait pas obtenir quelque chose de comparable avec la leçon de γ , si l'on construit la disjonction ainsi : « tout dont il y a une fonction naturelle » ($\xi\sigma\tau\iota \tau\iota \xi\rho\gamma\omicron\nu \kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \phi\acute{\upsilon}\sigma\omega\nu$) . . . « ou simplement quelque chose au sein du domaine de ce que l'on peut faire au moyen du temps » ($\eta\tau\iota \delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\tau\alpha\iota \tau\omega\iota \chi\rho\acute{o}\nu\omega\iota \pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$). Le résultat est cependant beaucoup moins satisfaisant du point de vue exégétique : quelles sont ces actions ne requérant pas de temps qui se retrouvent par là exclues ? En un sens, toute activité dure un certain temps ; en un autre sens, certaines activités peuvent s'effectuer instantanément : si je vois, je vois toujours pendant une certaine durée, mais, *a contrario*, il n'y a pas de durée requise pour que l'acte de voir soit achevé (selon la formule qu'affectionne Aristote, c'est en même temps que l'on se met à voir et que l'on a vu, voir par exemple *Sens.* 6, 446^b2-4). Par conséquent, soit cette évocation des activités « par le moyen du temps » est une extension à toutes les activités quelles qu'elles soient, auquel cas la mention du temps est dépourvue d'intérêt, soit elle exclut les activités qui s'accomplissent instantanément, comme la vision, ce qui est contraire au propos d'Aristote ici.

principe vaut cependant pour un domaine plus large : dès qu'une activité requiert un outil ou un organe, elle possède une limite temporelle intrinsèque. Cette précision accroît considérablement l'intérêt du principe d'épuisement, la main devra se reposer que son activité ait correspondu à sa fonction naturelle ou pas. Elle permet une analogie entre fonctions naturelles et artificielles, et vient ainsi rappeler le caractère instrumental de la notion aristotélécienne d'ἔργον. Elle permet, en outre, de mettre en place un certain jeu entre l'être vivant total et ses organes. En un certain sens, ce ne sont pas les yeux qui voient, mais l'animal. C'est également lui, et pas son sens de la vue, qui est dit dormir. Grâce à cet élargissement le principe d'épuisement vaut pour les parties comme pour l'organisme total : la partie ne peut plus accomplir sa fonction passée une certaine limite temporelle, pas plus que l'être vivant ne peut effectuer l'action en question en l'employant. La leçon de β pourrait ainsi permettre de préparer la transition entre l'état d'incapacité de l'organe et le sommeil de l'animal.

Somn. Vig. 1, 454^b4–8

εἰ οὖν τὸ τοιοῦτον πάθος ὕπνος, τοῦτο δ' ἐστὶν ἀδυ-^[^b5]ναμία δι' ὑπερβολὴν τοῦ ἐγρηγορέναι, ἢ δὲ τοῦ ἐγρηγορέναι^[^b6] ὑπερβολὴ ὅτε μὲν νοσώδης ὅτε δὲ ἄνευ νόσου γίγνεται, ὥστε^[^b7] καὶ ἡ ἀδυναμία καὶ ἡ διάλυσις ὡσαύτως ἔσται, ἀνάγκη^[^b8] πᾶν ἐγρηγορὸς ἐνδέχεσθαι καθεῦδειν.

4 τὸ τοιοῦτον πάθος ὕπνος α (τοιοῦτο \mathbf{E}^1) : τὸ τοιοῦτον πάθος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ || 7 ἔσται $\alpha\mathbf{P}$: ἐστὶν \mathbf{B}^e || 8 πᾶν ἐγρηγορὸς $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: πᾶν τὸ ἐγρηγορὸς α

La présence de l'article en 454^b4 (τὸ τοιοῦτον πάθος) conduit à chercher un attribut du sujet. Si l'on retient la leçon de β , on ne dispose plus du candidat évident, ὕπνος. En l'absence d'un autre attribut possible au sein du contexte immédiat, la seule possibilité d'éviter l'anacoluthé que je vois est de construire la proposition en dissociant πάθος du reste du groupe nominal pour en faire l'attribut du sujet, mais cela ne m'apparaît guère satisfaisant du point de vue du sens (« si donc la chose de ce type est une affection » ?). Je préfère donc supposer une perte accidentelle de l'attribut dans β , du fait que πάθος et ὕπνος sont homéotéleutes. De même, je retiens la leçon de α , πᾶν τὸ ἐγρηγορὸς, plutôt que celle de β , sans l'article, πᾶν ἐγρηγορὸς en 454^b8, parce que l'article semble requis, s'agissant du sujet et d'une substantivation à portée générale (on trouvera des constructions semblables, avec l'article, en *Somn. Vig.* 454^b11–12, ἀνάγκη πᾶν τὸ καθεῦδον ἔχειν τὸ αἰσθητικὸν μόριον ; *Anal. Post.* I.29, 87^b12, πᾶς γὰρ ὁ ἡδόμενος ἡρεμίζεται ; *Top.* VI.6, 160^b33, οὐ γὰρ πᾶς ὁ καθήμενος γράφει ; *EN* VI.1, 1139^b1–2, ἔνεκα γὰρ του ποιεῖ πᾶς ὁ ποιῶν).

Somn. Vig. 1, 454^b24–27

τῶι γὰρ [^b25] ἔχειν αἰσθησιν ὥρισται τὸ ζῶιον, τῆς δ' αἰσθήσεως τρόπον μὲν τινα τὴν [^b26] ἀκινήσιαν, οἷον δεσμὸν, τὸν ὕπνον εἶναί φαμεν, τὴν δὲ λύσιν [^b27] καὶ τὴν ἄνεσιν ἐγρήγορσιν.

24–25 τῶι γὰρ ἔχειν αἰσθησιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: τῶι γὰρ αἰσθησιν ἔχειν $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}_1$ || **25–26** μὲν τινα τὴν ἀκινήσιαν α : μὲν τινα τῆς ἀκινήσιος $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: μὲν τινα ἀκινήσιαν θ : τινὰ τὴν μὲν ἀκινήσιαν $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$ || **26** οἷον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: καὶ οἷον γ

Comme son pendant en 454^b10–11, la comparaison du sommeil avec un état d'immobilité ou une entrave de la partie perceptive, qu'Aristote n'énonce qu'avec précaution, semble avoir donné lieu à quelques accidents de transmission. La leçon de β , τῆς ἀκινήσιος, est clairement fautive : il faudrait alors rattacher ce génitif à ὕπνον, à τρόπον ou à δεσμὸν, et aucune de ces options ne produit un texte au sens acceptable. La corruption trouve son origine dans le génitif précédent, τῆς δ' αἰσθήσεως, qu'un copiste aura prolongé.

Le jeu des particules est quelque peu complexe. Le premier δέ en 454^b25 est légèrement adversatif, et vient articuler la phrase en deux clauses. La première est que l'animal se définit par la perception, la seconde est que le sommeil est un certain empêchement de la perception, et la veille son rétablissement, la combinaison de ces deux clauses venant justifier, comme le signale la particule γὰρ en 454^b24, la proposition immédiatement précédente, selon laquelle tous les animaux ont part au sommeil. À l'intérieur de cette seconde clause, donc, un nouveau jeu d'opposition entre μὲν et δέ vient mettre en rapport le sommeil et la veille. Je ne vois pas de nécessité impérieuse à adopter, comme le fait par exemple W. D. ROSS (1955b), la leçon de la famille de \mathbf{C}^c qui la particule μὲν pour imiter la position du δέ suivant. Ce changement a pour conséquence d'intégrer τρόπον τινὰ à ce qu'il faut suppléer au sein du second membre de l'opposition, celui relatif à l'éveil (« nous affirmons que relativement à la perception, d'une certaine manière, le sommeil en est l'immobilité et l'éveil la délivrance », plutôt que « nous affirmons que, de la perception, le sommeil en est, d'une certaine manière l'immobilité et l'éveil la délivrance »). Il me paraît suffisamment évident que le même registre de comparaison est à l'œuvre dans les deux membres, même sans cette correction. L'absence de la particule καὶ en 454^b26 dans β et dans la branche de \mathbf{E} montre que son introduction procède d'une correction dans γ , qui a pour effet de rendre le passage beaucoup moins heurté et de renforcer la parallèle avec le second membre, qui comprend deux termes coordonnés par cette particule (τὴν δὲ λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν).

Somn. Vig. 2, 455^a4–5

διὰ τί δὲ καθεύδει καὶ ἐγρήγορε καὶ διὰ τινὰ [^a5] αἴσθησιν ἢ ποίας, εἰ διὰ πλείους, σκεπτόν.

4–5 διὰ τινὰ αἴσθησιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: διὰ ποίαν τινὰ αἴσθησιν γ || 5 ἢ ποίας ω | ἢ καὶ ποίας $\mu\mathbf{P}$ | εἰ διὰ πλείους $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: ἢ διὰ πλείους $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$

Cette phrase ouvre ce qui est pour nous le deuxième chapitre du traité. Elle annonce un examen qui ne porte plus, ni sur le rapport du sommeil à l'âme et au corps, ni sur l'étendue de la participation des êtres vivants au sommeil, mais sur la cause de ce phénomène, dont il a été montré qu'il est essentiellement lié à la partie perceptive de l'âme, ce qui correspond à une progression assez fidèle au programme énoncé en 453^b11–18. Le texte de l'archétype est ici établi par l'accord de β avec chacune des deux branches principales de α , tout à tour. La leçon connue comme étant celle de P ne correspond toutefois pas entièrement à celle de β , en ce que ce manuscrit reprend une correction de μ , l'insertion d'un καὶ pour donner ἢ καὶ ποίας en 455^a5. Les éditeurs ont retenu la leçon la plus facile, celle de γ , opposant symétriquement ποίαν à ποίας, et qui s'avère en fait le produit d'une tentative d'améliorer le texte. La confusion de εἰ avec ἢ dans l'ancêtre de E et de la famille de C^c est une faute classique de translittération, surtout lorsque cette séquence est déjà précédée d'une disjonction. Le contraste entre la sensation et les sensations de diverses espèces semble anticiper la distinction entre la faculté sensible première et les différents sens.

Somn. Vig. 2, 455^a5–11

ἐπεὶ δ' ἔνια μὲν [^a6] τῶν ζώων ἔχει τὰς αἰσθήσεις ἅπασας, ἔνια δ' οὐκ ἔχουσιν [^a7] ὄψιν, τὴν δ' ἀφὴν καὶ τὴν γεῦσιν ἅπαντα ἔχει, πλὴν εἴ τι [^a8] τῶν ζώων ἀτελές (εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ψυ-^a9]χῆς), ἀδύνατον δ' ἐστὶν ἀπλῶς ὁποιοῦν αἴσθησιν αἰσθάνεσθαι [^a10] τὸ καθευδὸν ζῶιον, φανερόν ὅτι πάσας ἀναγκαῖον ὑπάρχειν [^a11] ταῦτὸ πάθος ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ.

6 τῶν ζώων $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: om. $\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{U}$ | ἅπασας $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: πάσας α | οὐκ ἔχουσιν ω | οὐκ ἔχει $\mathbf{E}(\text{m.r.})$ || 6–7 ὄψιν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: οἶον ὄψιν $\mathbf{E}^1\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\xi$: οἶον ὄψιν ἀκοήν $\mathbf{E}(\text{m.r.})$ || 10 πάσας $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: πάσας \mathbf{E}^1 : πᾶσιν $\gamma\mathbf{E}(\text{m.r.})$ || 11 ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ α : ἐν τῷ ὕπνῳ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$

Contrairement à ce qui est indiqué dans l'apparat critique de l'édition de W. D. ROSS (1955b), οὐκ ἔχουσιν est bien la leçon de X et de P en 455^a6. Quant à celle elle qu'il retient, οὐκ ἔχει, ce n'est qu'une correction, d'ailleurs assez facile d'une main plus récente, dans E . La difficulté principale du texte est le fait que l'adverbe οἶον en 455^a6, retenu par les éditeurs précédents, est absent des leçons de β et de γ et ne remonte donc pas, selon toute probabilité, à l'archétype. Son insertion est justifiée, de même que celle de ἀκοήν par une main plus récente dans E , par le fait que le texte est sans cela assez gênant.

Aristote serait en effet en train d'affirmer que certains animaux possèdent les cinq sens alors que d'autres ne possèdent pas la vue, mais que tous possèdent le toucher et le goût, ce qui ne peut que conduire à s'interroger sur les deux sens restants, l'ouïe et l'odorat. Or le texte ne les range pas parmi les sens que tous les animaux possèdent, ce qui laisse entendre que certains animaux ne les possèdent pas, et pourtant n'oppose aux animaux dotés des tous les sens que les animaux n'ayant pas le sens de la vue. Il semble donc qu'un membre de l'opposition manque de façon criante. On s'attendrait en effet à quelque chose de semblable à ce que l'on peut lire par exemple en *An.* II.2, 414^a2–3, à savoir que parmi les animaux certains possèdent tous les sens, d'autres certains sens mais pas tous, et d'autres encore un seul sens (τὰ μὲν γὰρ ἔχει πάσας, τὰ δὲ τινάς, τὰ δὲ μίαν τὴν ἀναγκαιοτάτην, ἀφήν) ³⁶. On peut remédier à cela de plusieurs manières, soit en faisant de la vue un exemple, parmi d'autres, de sens que certains animaux ne possèdent pas, ce qu'a fait le copiste responsable de l'insertion du mot οἶον, soit en ajoutant d'autres sens s'exerçant à distance à la vue, comme cela a aussi été fait ultérieurement dans *E*, en se référant éventuellement à *An.* II.3, 415^a5–6, où Aristote affirme que de nombreux animaux ne possèdent ni la vue, ni l'ouïe, ni l'odorat (πολλὰ γὰρ τῶν ζώων οὔτ' ὄψιν οὔτ' ἀκοήν ἔχουσιν οὔτ' ὀσμήν ἀσθησιν), ou même en supprimant ὄψιν, de manière à devoir répéter τὰς αἰσθήσεις ἅπασας après οὐκ ἔχουσιν.

J'accorde que le texte de l'archétype puisse paraître embarrassant, mais je ne pense pas qu'il soit irrecevable. Il semble exclure qu'un animal puisse posséder la vue, mais pas d'autres sens, en particulier l'ouïe ou le toucher. Le fait est pourtant que, à ma connaissance, aucun animal chez Aristote n'est observé posséder les autres sens à distance sans la vue. On peut rappeler à cet égard le cas célèbre de la taupe, qui possède tous les sens sauf celui de la vue, même si l'on peut y constater la présence de cavités oculaires (*Hist. An.* I.9, 491^b26–33). Aristote met ailleurs en doute la présence de la vue et de l'ouïe chez certains animaux (*Hist. An.* IV.8, 535^a14–25), mais ne n'envisage jamais la possibilité qu'une espèce puisse posséder la vue sans l'ouïe, ce qui serait contraire à la position de la vue au sein de la hiérarchie de sens. Au contraire, il me semble que l'on peut même déduire de la proposition selon laquelle une espèce n'est pas dotée de tous les sens celle selon laquelle elle ne possède pas la vue. L'opposition des animaux possédant tous les sens aux animaux ne possédant pas la vue (qu'ils possèdent ou non l'ouïe et l'odorat en sus du toucher et du goût) est donc bien une bipartition exhaustive du règne animal ³⁷.

La faute de γ en 455^a11 se comprend assez bien. Le copiste aura été perturbé par la mention du fait que tous les animaux n'ont pas le même nombre de sens, et

36. Je laisse de côté la question de la manière exacte dont il faut concilier de telles affirmations avec le présent passage, où le toucher *et le goût* sont dits appartenir à tous les animaux. Je me contente de rappeler que le toucher et le goût ne sont pas toujours entièrement distincts chez Aristote.

37. On retrouve, de fait, ce même raccourci (ne pas posséder la vue est équivalent au fait de ne posséder que le toucher) sous la plume de l'un des meilleurs connaisseurs de ce pan du *corpus* : « il y a certes, des animaux qui ne sont pas doués de la vue, comme les coquillages, et qui perçoivent par le seul toucher », PELLEGRIN (2022), p. 86.

aura cru que Aristote voulait opposer à cette diversité la nécessité pour le sommeil de représenter la même affection chez tous les animaux (πᾶσιν, sous-entendu ζώοις). La leçon de l'archétype, transmise par *B^e* et la famille de *C^c* et de *E* (même si le texte s'est légèrement corrompu dans ce manuscrit), permet d'obtenir un raisonnement beaucoup plus resserré : les animaux n'ayant pas tous les mêmes sens, et d'autre part l'animal ne percevant pas dans son sommeil, indépendamment du nombre de sens qu'il possède, il s'ensuit que le sommeil affecte tous les sens (πάσαις, sous-entendu αἰσθησεν) de la même manière.

L'expression que l'on trouve ensuite dans *α*, ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ³⁸, ne doit évidemment pas se comprendre comme une remise en question de ce qu'est le sommeil, mais, à mon avis, en supposant qu'Aristote entend encore dans la langue grecque de son temps la signification épique du terme ὕπνος, qui est le nom d'une divinité née de la Nuit, ayant la Mort pour frère³⁹. Du point de vue de la transmission, il s'agit soit d'une insertion dans *α*, soit d'une omission dans *β*. La seconde possibilité paraît plus probable : le nom ὕπνος renvoyant dans la langue grecque ultérieure au sommeil, sans aucune association théologique particulière, on aura supprimé cette précision linguistique à une époque où elle paraît dénué de sens au lecteur.

Somn. Vig. 2, 455^a12–26

ἐπεὶ δ' [12] ὑπάρχει καθ' ἐκάστην αἰσθησιν τὸ μὲν τι ἴδιον, τὸ δὲ τι κοι- [14]νόν, ἴδιον μὲν οἷον τῆι ὄψει τὸ ὄραν, τῆι δ' ἀκοῆι τὸ ἀκούειν, [15] καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἔστι δὲ τις καὶ [16] κοινῆι δύναμις ἀκολουθοῦσα πάσαις, ἥι καὶ ὅτι ὄραϊ καὶ ἀκούει [17] αἰσθάνεται (οὐ γὰρ δὴ τῆι γε ὄψει ὄραϊ ὅτι ὄραϊ, καὶ κρίνει [18] δὴ καὶ δύναται κρίνειν ὅτι ἕτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν [19] οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτε ἀφοῖν, ἀλλά τινι κοινῷ μορίῳ [20] τῶν αἰσθητικῶν ἀπάντων· ἔστι μὲν γὰρ μία αἰσθησις, καὶ [21] τὸ κύριον ἓν, τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ γένους ἐκά- [22]στου ἕτερον, οἷον ψόφου καὶ χρώματος), τοῦτο δ' ἅμα τῷ ἀπτικῷ [23] μάλιστα ὑπάρχει (τοῦτο μὲν γὰρ χωρίζεται τῶν [24] ἄλλων αἰσθητηρίων, τὰ δ' ἄλλα τούτου ἀχώριστα, εἴρηται δὲ [25] περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς θεωρήμασιν), φανερόν τοίνυν [26] ὅτι τούτου ἔστι πάθος ἢ ἐγρήγορσις καὶ ὁ ὕπνος.

15 καὶ ταῖς ἄλλαις *β(B^eP)ε* : ταῖς δ' ἄλλαις *θ* : καὶ ταῖς ἄλλαις ἐκάστη *EC^cMiι* | λόγον *β(B^eP)γ* : τρόπον *EC^cMiι* | τις καὶ *ω* | τις *E* || 16 κοινῆι *β(B^eP)* : κοινῆ *α* | ἥι vulg. (*qua* Guil)] ἢ *B^eC^cMiO^dH^av* (*que* Anon) : ἢ *PSZ^a* | ὅτι *β(B^eP)γ* : om. *E* : τι *C^cMiη* || 17 αἰσθάνεται *β(B^eP)γ* : καὶ αἰσθάνεται *EC^cMiZ^a* || 20 αἰσθητικῶν *β(B^eP)γ* : αἰσθητηρίων *EC^cMiZ^a* | ἀπάντων *β(B^eP)γ* : πάντων *EC^cMiι* || 21 τὸ κύριον *β(B^eP)* : τὸ κύριον αἰσθητήριον *α* (τὸ κυρίως σθητήριον (sic) *E¹*)

38. Aristote se réfère une seule autre fois dans les traités du sommeil à l'usage linguistique en *Insomn.* 460^b30–31 (ὅταν γένηται τὸ πάθος τοῦτο ὃ καλεῖται ὕπνος).

39. Voir l'article du *Lexicon der frühgriechischen Epos* IV, s. v. ὕπνος, p. 754.

Ce passage, qui introduit pour la première fois de façon rigoureuse dans *Somn. Vig.* ce que la tradition a retenu comme le sens commun, a été considérablement remanié dans l'ancêtre de *E* et de *C*^c, qui a également influencé la famille **1**. La clause généralisatrice καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον en ^a14 y a été transformée en καὶ ταῖς ἄλλαις ἐκάστη κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον. Si la confusion entre λόγον et τρόπον est assez fréquente dans les manuscrits⁴⁰, l'insertion de ἐκάστη ne peut être que délibérée, visant à rendre plus explicite la syntaxe de la phrase, car il faut alors sous-entendre encore une fois ὑπάρχει.

La clause ἤ καὶ ὅτι ὁρᾷ καὶ ἀκούει αἰσθάνεται (« parce laquelle on perçoit aussi que l'on voit et que l'on entend ») a également été bouleversée dans cet exemplaire, devenant ἤ καὶ τι ὁρᾷ καὶ ἀκούει καὶ αἰσθάνεται (« par laquelle on voit, on entend et on perçoit quoi que ce soit ») suite, semble-t-il, à la corruption du ὅτι, qui rendait impossible de faire des verbes ὁρᾷ et ἀκούει l'objet du verbe αἰσθάνεται, si bien que les trois ont été placés sur le même plan par l'addition d'un nouveau καὶ. Je note également que le relatif initial, ἤ, au datif, est, en fait, un nominatif dans de nombreux manuscrits : la différence est une simple affaire d'accentuation lorsque l'on ne note pas les *iota* souscrits ou adscrits, de sorte que l'autorité respective de chaque variante n'est pas nécessairement décisive sur ce point. L'emploi du datif dans la suite du texte (οὐ γὰρ δὴ τῆι γε ὄψει ..., ἀλλά τινι κοινῶι μορίῳ) me semble bien plus important, en ce qu'il montre que c'est bien par un datif instrumental qu'Aristote entend exprimer ici la manière dont est perçue l'activité des sens.

L'expression καὶ κρίνει δὴ καὶ δύναται κρίνειν en 455^a17–18 est assez redondante. Elle n'est tout de même pas dépourvue de sens, par exemple si l'on imagine que la seconde partie désigne la vue comme la capacité fondamentale par laquelle un tel acte a lieu. Il existe néanmoins une conjecture de D. Sedley (signalée par GREGORIĆ (2007), p. 166), dont l'idée générale est de s'inspirer de 455^a16, ἤ καὶ ὅτι ὁρᾷ καὶ ἀκούει αἰσθάνεται et de supposer que κρίνει en 455^a17 est une corruption pour ἀκούει. Cette correction permet d'éviter cette redondance et surtout d'éviter d'avoir à lire que ce n'est pas par la vue que l'on voit, alors qu'un bon nombre d'interprètes ont l'impression que c'est cette solution qu'entend adopter Aristote en *An.* III.2, 425^b12–25, où il est demandé si c'est par la vue ou par un autre sens que l'on perçoit que l'on voit⁴¹. Le texte dirait en effet alors seulement que ce n'est pas par la vue que l'on perçoit que l'on voit *et que l'on entend* (οὐ γὰρ δὴ τῆι γε ὄψει ὁρᾷ ὅτι ὁρᾷ καὶ ἀκούει). La conjecture est cependant problématique du point de vue de l'organisation du texte (on se demande que faire de δὴ καὶ ensuite, Gregorić envisage même de biffer κρίνει). Surtout, elle ne semble pas, tout bien considéré, contribuer significativement à éviter l'impression de contradiction entre *Somn. Vig.* 2 et *An.* III.2.

40. La formule κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον est, en revanche, beaucoup plus fréquente chez Aristote (dix occurrences) que κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον (deux occurrences : *Soph. El.* 17, 176^a20; *Gener. Corr.* I.10, 427^a30–31 κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον τῆς μεθόδου; voir aussi *Probl.* III.10, 872^b13–14).

41. Deux des propositions dominantes, par ailleurs très différentes, tendent en effet à soutenir que c'est le sens, ou son activité, qui se saisit lui-même : voir CASTON (2002) et JOHANSEN (2006a).

La négation porte alors sur une activité qui dépasse la réflexivité simple (percevoir que l'on voit, percevoir que l'on entend), puisqu'elle combine la saisie de l'activité de deux sens à la fois (percevoir que l'on voit et que l'on entend). Or, quelle que soit la manière dont il convient d'interpréter ce passage de *An.* III.2, il est certain qu'il ne traite que de la réflexivité simple. Si l'on considère que la meilleure voie est d'affirmer que c'est par la vue que l'on perçoit que l'on voit, il ne sera pas de très bon augure d'apprendre qu'Aristote reconnaît dans *Somn. Vig.* 2 que l'on peut percevoir à la fois que l'on voit et que l'on entend. La suite du texte porte en effet sur la discrimination des objets de deux sens différents, si bien qu'il faudrait comprendre par cette double réflexivité, non pas l'auto-saisie par la vue de son activité coïncidant avec l'auto-saisie par l'ouïe de sa propre activité, mais une véritable saisie unique de leurs deux activités ensemble. La conjecture n'atténue donc la tension entre les deux passages que très superficiellement.

Enfin, αἰσθητικῶν en 455^a20 est devenu αἰσθητηρίων dans l'ancêtre de *E* et de *C*^c, selon une corruption assez courante. L'emploi de l'adjectif αἰσθητικός ou, plus précisément, de l'expression τὸ αἰσθητικὸν μορίον pour désigner les sens ou leurs organes n'est en effet pas très fréquent chez Aristote, bien qu'il soit attesté⁴², ce qui peut contribuer à expliquer l'origine de la faute. La leçon avec αἰσθητηρίων peut paraître problématique du point de vue du sens, car les parties du corps qui sont habituellement désignées dans le *corpus* comme des organes sensoriels (les yeux, les oreilles, *etc.*) sont chacune propre à un sens. Il arrive pourtant une fois ou deux à Aristote de parler d'un organe sensoriel commun à tous les sens (voir *Juv.* 467^b28 & 469^a12), ce par quoi il est fait référence à l'ἀρχή de l'appareil perceptif, le cœur, mais il est vrai que cette mention est dans ce contexte mieux préparée par une distinction entre organe sensoriel propre et commun. Ce doit aussi être le cas ici, à en juger par le fait que l'expression est associée, *via* son rappel par τοῦτο, à τῷ ἀπτικῶι en 455^a22, et qu'il s'agit là clairement de l'organe du toucher, puisqu'il est opposé à τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων.

En 455^a21, il me semble que l'on voit très bien en quoi il peut être tentant, face à l'expression quelque peu énigmatique τὸ κύριον, de gloser τὸ κύριον αἰσθητήριον. Le passage hypothétique de la leçon de **β** à celle de **α** s'explique donc très bien, alors qu'une éventuelle omission de αἰσθητήριον dans **β** semble ne pouvoir relever que d'un pur accident. La difficulté intrinsèque de la leçon de **β** est donc déjà un argument en sa faveur. Il est même possible que la leçon corrompue dans *E* à cet endroit soit liée au processus par lequel αἰσθητήριον aurait été inséré dans le texte. Quoi qu'il en soit, il reste à déterminer si la leçon de **β**, pour difficile qu'elle soit, est viable du point de vue du sens du passage. Si l'emploi de l'adjectif κύριος pour caractériser la faculté sensible première, celle par laquelle on perçoit l'activité des sens, n'a rien de perturbant, il est tout de même peu évident de concevoir qu'un simple τὸ κύριον puisse suffire à la désigner ici, même si le contexte rend

42. Quelques exemples : καὶ περὶ μὲν τῶν αἰσθητικῶν τοῦ σώματος μορίων ..., *Sens.* 439^a4; καὶ τῶν δι' ἄλλου αἰσθητικῶν, οἷον ὄψεως καὶ ἀκοῆς, *ib.* 445^a7–8. Voir aussi BONITZ (1870), *s. v.* αἰσθητικός, 21^b27.

limpide le fait qu'il s'agisse de la perception et des sens. La suite du texte ne confirme pas particulièrement cette hypothèse, en ce qu'Aristote parle bien du κύριον αἰσθητήριον en 455^a33 (τοῦ γὰρ κυρίου τῶν ἄλλων πάντων αἰσθητηρίου). En revanche, le substantif τὸ κύριον est employé à deux reprises sans qu'un nom particulier soit sous-entendu⁴³ dans *Insomn.* (αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν ταῦτα τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐτὴν δύναμιν κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνεται, 460^b16-18 ; οὐκ ἔλεγε Κορίσκον τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον, 461^b24-25). J'avancerai donc deux arguments pour montrer que la leçon de **β** est recevable, à savoir que le contexte rend suffisamment clair que c'est αἰσθητήριον qu'il faut sous-entendre, le passage d'une sensation unique (ἔστι μὲν γὰρ μία αἴσθησις) à une faculté unique allant de soi, et qu'Aristote, un peu plus loin au cours des traités du sommeil, ne semble pas éprouver la moindre gêne à parler de τὸ κύριον pour désigner cette faculté. Je ne vois donc pas ce qui l'empêcherait de le faire ici, et comme cette leçon a plus de chances, toutes choses égales par ailleurs, d'être celle de l'archétype, je la retiens.

Somn. Vig. 2, 455^a27–32

εἰ [^a28] γὰρ τῶι πάσας τι πεπονθέναι τὰς αἰσθήσεις ἐγένετο τὸ κα-^a29]θεύδειν, ἄτοπον εἰ αἴς οὔτε ἀνάγκη οὔτε δυνατὸν τρόπον τινὰ [^a30] ἐνεργεῖν ἅμα, ταύτας ἀναγκαῖον ἀργεῖν ἅμα καὶ ἀκινήτι-^a31]ζειν· τοῦναντίον γὰρ εὐλογώτερον συμβαίνειν αὐταῖς, τὸ [^a32] μὴ ἅμα ἡρεμεῖν.

29 αἴς οὔτε ἀνάγκη **β(B^eP)γ** : τοῦτ' ἀνάγκη **E¹** : δ' οὐκ ἀνάγκη **C^cMi** || **30** ταύτας ἀναγκαῖον **ω** | οὔτ' ἀναγκαῖον **E** || **31** συμβαίνειν **β(B^eP)ιN** : συμβαίνει **λU** Mich¹(48.27) : συνέβαιεν ἄν **E** : συνέβαιεν **C^cMiη**

Ce passage a, de nouveau, été remanié dans *E*, le relatif αἴς ayant été perdu et la négation οὔτε remplacée par le démonstratif τοῦτ', ce qui met à bas la syntaxe. Les éditeurs ont pourtant le plus souvent retenu la leçon de *E* en ce qui concerne la suite du texte, privilégiant l'irréel impliqué par l'imparfait συνέβαιεν ἄν. Je note tout d'abord que la particule ἄν n'est présente dans aucun autre manuscrit, ce qui lui confère une autorité très faible. Les manuscrits restants transmettent, soit un imparfait sans ἄν pour les manuscrits les plus proches de *E*, ce qui est grammaticalement acceptable, soit un indicatif présent, pour le cœur de **γ**, soit, et c'est en particulier le cas de *B^e*, un infinitif présent. La différence graphique entre l'indicatif et l'infinitif tenant ici à une seule lettre, ces deux dernières leçons se renforcent mutuellement du point de vue stématique. Étant donné que εὐλογον, même au comparatif, se construit souvent chez Aristote avec un infinitif⁴⁴,

43. Cela n'empêche évidemment nullement de soutenir que c'est αἰσθητήριον qu'il faut suppléer, de même que, quand Aristote emploie l'expression τὸ θεραπετικόν, on comprendra en général τὸ θεραπετικὸν μορίον quand bien même le nom n'est pas présent dans l'environnement textuel.

44. Voir BONITZ (ibid.), *s. v.* εὐλογος, 297^a54–^b7. En ce qui concerne les emplois du comparatif, un emploi adverbial est attesté en *An.* I.4, 408^a34 (εὐλογώτερον δ' ἀπορήσειεν ἄν τις περι αὐτῆς ὡς κινουμένης), les autres occurrences suivent la construction comme prédicat ou avec une proposition infinitive (*Cael.* II.8, 289^a7 & 22 ; *Gener. Corr.* II.10, 336^a20 ; *Gener. An.* I.17, 725^a24 ; *EN* I.13, 1102^b2).

cette construction est éminemment admissible ici. Elle est également satisfaisante du point de vue du sens : la clause vient alors justifier l'appellation d'ἄτοπον. Une telle situation est dépourvue de sens parce que, si les sens ne peuvent pas être actifs en même temps, le fait qu'ils ne puissent pas être inactifs en même temps paraît plus probable que le fait qu'il leur soit nécessaire de l'être en même temps – l'hypothèse générale serait alors que rien ne peut affecter tous les sens en même temps. L'imparfait à valeur d'irréel n'est pas ici requis, si tant est qu'il le soit jamais. En outre, bien que l'imparfait puisse sembler intrinsèquement *difficilior*, il est possible de l'expliquer à partir de l'infinitif συμβαίνειν, dont il ne diffère que d'une lettre. Il faudrait autrement supposer, si l'imparfait est la leçon de l'archétype, qu'il s'est corrompu deux fois de manière proche au sein de γ et de β, indépendamment l'une de l'autre.

Somn. Vig. 2, 455^b4–5

καὶ γὰρ ἐν ταῖς [ῃ] λειποψυχίαις τοιοῦτον συμβαίνει

5 τοιοῦτον ω] τοιοῦτόν τι ι : τοιοῦτο U : τοῦτο Pachymeres

W. D. ROSS (1955b) a adopté la leçon τοιοῦτόν τι qu'il ne connaît pourtant que par la paraphrase de Sophonias (21.7 WENDLAND (1903b)) et les traductions latines (dans les deux cas *tale quid accidit*, Guillaume de Moerbeke n'ayant pas corrigé la *vetus* sur ce point) éditées par DROSSAART LULOFS (1943), à l'encontre de tous les manuscrits qu'il emploie. Il ne s'en justifie pas dans ses notes, mais une telle décision indique qu'il tient la leçon τοιοῦτον συμβαίνει pour inadmissible, c'est-à-dire qu'il considère que τοιοῦτον seul ne peut pas constituer le sujet du verbe. Ce n'est pas le cas, bien que la leçon τοιοῦτόν τι soit sans doute plus claire, il y a d'autres lieux où Aristote emploie τοιοῦτον là où l'on pourrait attendre τοιοῦτόν τι, que ce soit en tant que sujet (de même qu'ici) ou complément d'objet : *EN* III.11, 1117^a14, τοιοῦτον δὲ ποιοῦσι καὶ οἱ μεθυσκόμενοι ; X.2, 1172^b35, τοιοῦτον γὰρ ἐπιζητεῖται ; *Gener. An.* III.8, 758^a18, τοῖς δὲ καρὰ βώδεσιν οὔτ' ὄπται τοιοῦτον οὔτ' εὐλογον ; *Hist. An.* III.4, 530^a10–11, λαμβάνεται δὲ καὶ ἐν ταῖς κόγχαις τοιοῦτον ; *Mete.* II.3, 358^b3–4, πολὺ οὖν ἐν τῷ καταφερομένῳ ὕδατι συμβάλλεται τοιοῦτον ; 359^a35, τοιοῦτον δ' ἕτερον γίγνεται καὶ ἐν Ὀμβρικοῖς ; *etc.* À en juger par les données parfois très partielles dont nous disposons quant à la transmission, cet usage semble avoir régulièrement déconcerté les copistes. Ainsi, d'après l'apparat de FOBES (1919) et quant aux deux derniers passages, le manuscrit *N* donne pour leçon τοιοῦτο en 358^b4 (comme *U* en 455^b5), tandis que les manuscrits *J* et *F* ont pour leçon τὸ τοιοῦτον en 358^b4 et que *F* seul transmet τοιοῦτόν τι en 359^a35. D'après les résultats de FOBES (1913), leur autorité est cependant bien inférieure à celle du reste des manuscrits pris ensemble.

Somn. Vig. 2, 455^b8–10

ἀλλ' ὅταν ἡ ἀδυναμία τῆς χρήσεως μήτ' [ᵇ9] ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ, μήτε δι' ἦν ἔτυχεν αἰτίαν, ἀλλά, [ᵇ10] καθάπερ εἴρηται νῦν, ἐν τῷ πρώτῳ ὧ αἰσθάνεται πάντων·
 8 ὅταν ἡ **α** : ὅταν ἦ ἡ **β**(B^e) **μ**P || 9 ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ **ω** ἐν τῷ τυχόντι αἰσθητηρίῳ
 θ : ἐν τινι τῶν αἰσθητηρίων Mich^P(49.10)

Que la leçon que l'on trouve en 455^b8 dans B^e et les manuscrits de **μ** relève d'une dittographie ou sa concurrente d'une haplographie, l'affaire est d'une importance mineure. La leçon de **ν**, ἐν τῷ τυχόντι αἰσθητηρίῳ, en 455^b9, laquelle a été retenue par la plupart des éditeurs, est en revanche beaucoup plus préoccupante. La prise en compte de l'histoire de la transmission montre que l'archétype ne contient pas le mot τυχόντι et qu'il s'agit donc d'une correction délibérée dans cet exemplaire. On peut chercher à comprendre le raisonnement du responsable de cette intervention. Le sens général du passage – il faut construire cette proposition comme prenant la suite de οὐκ ἐν τῷ τὰς αἰσθήσεις ἀργεῖν καὶ μὴ χρῆσθαι αὐταῖς ὁ ὕπνος en 455^b3–4, est assez clair : la sorte d'incapacité de faire usage de la perception qui caractérise le sommeil ne réside pas, à proprement parler, dans les sens considérés individuellement, mais dans la faculté première par laquelle on perçoit. Ce qui a gêné le copiste, est sans doute le contraste entre ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ (455^b9) et ἐν τῷ πρώτῳ ὧ αἰσθάνεται πάντων (455^b10), là où il s'attendait à lire quelque chose de semblable à la manière dont Michel d'Éphèse paraphrase ce passage⁴⁵ et à voir ainsi Aristote opposer l'un des sens, ou éventuellement tous les sens, à une faculté plus fondamentale. Or l'expression τὸ αἰσθητήριον ne pouvait pas pour lui se rapprocher suffisamment du sens attendu, surtout qu'il venait de constater, suivant le texte de la branche **α**, qu'Aristote nommait cette faculté τὸ κύριον αἰσθητήριον en 455^a21, et qu'il allait encore la qualifier ainsi, car l'on peut bien considérer, comme c'est le cas de Michel d'Éphèse, qu'il faut encore sous-entendre αἰσθητηρίῳ après ἐν τῷ πρώτῳ en 455^b10. Il a donc inséré, s'inspirant du ἔτυχεν qui suit, τυχόντι, de manière à faire dire à Aristote que l'incapacité en question n'était pas une incapacité de *n'importe quel* sens, ce qui laisse ouverte la possibilité qu'elle soit bien une incapacité d'un sens spécial, à savoir le principal (τὸ κύριον ou τὸ πρῶτον αἰσθητήριον). En réalité, il faut ici rester fidèle à l'archétype, dont le texte me paraît tout à fait acceptable, et être sensible au contraste entre τὸ αἰσθητήριον et τὸ πρῶτον, où le premier terme renvoie à l'organe responsable de la perception en question alors que le second ne désigne certainement pas un sens qui

45. Cf. *In PN*, 49.10–15 : ἀλλ' ὅταν ἡ ἀδυναμία τοῦ αἰσθάνεσθαι μήτε ἐν τινι τῶν αἰσθητηρίων γένηται (ἐνδέχεται γὰρ πηρωθῆναι τὰ αἰσθητήρια, ἀλλ' ὅμως οὐδὲ ἡ ἀκίνησία τῶν αἰσθήσεων ἢ διὰ πῆρσιν τῶν αἰσθητηρίων γινομένη ὕπνος ἐστίν), ὅταν οὖν μήτε ἐν τινι τῶν αἰσθητηρίων μήτε δι' ἦν ἔτυχεν αἰτίαν γένηται, οἷον δι' ἐπίληψιν ἢ κατάληψιν τῶν ἐν τῷ αὐχένι φλεβῶν, ἀλλ' ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ καὶ τῇ πρώτῃ αἰσθήσει, τότε ἐστὶν ὁ ὕπνος. Je note d'ailleurs que dans certains manuscrits du témoignage du *corpus recentius* de scholies, par exemple *Paris*. 1859 (b), f. 232, les mots τινι τῶν αἰσθητηρίων, sont placés au-dessus de l'expression ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ dans le texte, ce qui montre bien que cette situation a paru requérir des éclaircissements à certains copistes.

s'ajouterait simplement aux autres.

Somn. Vig. 2, 455^b13–22

δι' ἣν δ' αἰτίαν συμβαίνει τὸ καθεύδειν, καὶ ποῖόν τι [14] τὸ πάθος ἐστί, λεκτέον. [15] καὶ γὰρ τὸ τίνος ἔνεκεν, καὶ ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, καὶ [16] τὴν ὕλην καὶ τὸν λόγον αἴτιον εἶναί φαμεν. πρῶτον μὲν [17] οὖν ἐπειδὴ λέγομεν τὴν φύσιν ἔνεκά του ποιεῖν, τοῦτο δὲ ἀγα- [18] θόν τι, τὴν δ' ἀνάπαισιν παντὶ τῷ πεφυκότι κινεῖσθαι, μὴ [19] δυναμένῳ δ' αἰεὶ καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι μεθ' ἡδονῆς ἀναγ- [20] καῖον εἶναι, καὶ ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαισιν, τῷ δὲ ὕπνῳ δι' αὐτὴν τὴν ἀλή- [21] θειαν προσάπτουσι τὴν μεταφορὰν ταύτην ὡς ἀναπαύσει ὄντι. [22] ὥστε σωτηρίας ἔνεκα τῶν ζώων ὑπάρχει.

14 λεκτέον β ($B^e P \Gamma 2$ (*dicendum* Guil^{Sw})) : λεκτέον· ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας α (*dicendum. Quoniam vero modi plures sunt causarum* Anon Guil^{vulg}) || **15** ἔνεκεν β ($B^e P$) γ Mich¹(49.17) : ἔνεκα $EC^c Mi$ || **17** οὖν β ($B^e P$) γ : om. $EC^c Mi$ || **19** δυναμένῳ ω] δυναμένων E || **20** καὶ ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαισιν β ($B^e P$) $E^1 C^c Mi Z^a$: καὶ ὠφέλιμον γ || **20–21** δι' αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν ω] αὐτὴν τῆ ἀληθείαι E^1 : αὐτῆ τῆ ἀληθείαι Y edd. || **21** μεταφορὰν ω] καταφορὰν E || **22** ὑπάρχει β ($B^e P$) γ : ὑπάρχειν $EC^c Mi$

La divergence la plus spectaculaire concerne la clause ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας en 455^b14, qui figure dans toutes les éditions précédentes : elle est absente de la nouvelle branche β , représentée ici par les manuscrits B^e et P , ainsi que probablement par $\Gamma 2$, l'exemplaire perdu de cette branche employé par Guillaume de Moerbeke, car la partie correspondant à cette phrase dans la traduction latine (*Quoniam vero modi plures sunt causarum*) est soulignée (ce qui invite à la retirer du texte) dans le manuscrit Sw, lequel transmet la dernière révision de sa traduction. Si l'on veut comprendre cette leçon, il ne faut pas faire grand cas des parenthèses que les éditeurs placent habituellement autour de l'énumération des quatre causes (καὶ γὰρ τὸ τίνος ἔνεκεν . . . αἴτιον εἶναί φαμεν, 455^b15–16) et qui témoignent du fait que la leçon de α présente une certaine lourdeur. L'expression de « mode de causalité » (τρόπος τῆς αἰτίας) est néanmoins à peu près attestée comme étant aristotélicienne, y compris s'agissant de distinguer les espèces canoniques de causes⁴⁶. Il faut également mettre au passif de la leçon de α , outre son inélégance, le fait qu'il est difficile d'intégrer la proposition ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας au reste de la phrase. Les particules καὶ γὰρ (445^b15) ne peuvent pas répondre à un ἐπεὶ δὲ. On met donc cette clause entre parenthèses, mais le problème est alors que la proposition suivante commence par πρῶτον μὲν οὖν ἐπειδὴ (455^b16–17). Non seulement il est peu satisfaisant de voir une clause

46. Voir par exemple *An.* II.4, 415^b8–12, ἔστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή. ταῦτα δὲ πολλαχῶς λέγεται, ὁμοίως δ' ἡ ψυχὴ κατὰ τοὺς διωρισμένους τρόπους τρεῖς αἰτία· καὶ γὰρ ὅθεν ἡ κίνησις καὶ οὐ ἔνεκα καὶ ὡς ἡ οὐσία τῶν ἐμψύχων σωμάτων ἡ ψυχὴ αἰτία – le texte n'est pas entièrement certain, mais l'emploi de cette expression l'est, ou *Part. An.* I.1, 642^a13–15, ὅτι μὲν οὖν δύο τρόποι τῆς αἰτίας, καὶ δεῖ λέγοντας τυγχάνειν μάλιστα μὲν ἀμφοῖν, εἰ δὲ μὴ, δῆλόν γε πειρᾶσθαι ποιεῖν.

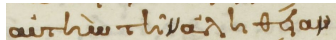
débutant par ἐπεὶ δὲ avoir pour répondant une autre qui se prolonge aussitôt en ἐπειδὴ, mais il est même impossible pour une apodose au beau milieu d'une phrase de commencer par μὲν οὖν, qui plus est πρῶτον μὲν οὖν⁴⁷. La leçon de *a* est donc catastrophique du point de vue de la syntaxe. Elle se laisse en outre expliquer comme issue d'une remarque scolaire portant sur l'introduction de la doctrine des quatre causes, laquelle aurait été maladroitement intégrée au texte.

Un autre problème de construction se pose, au sujet de ce qui ne peut être, cette fois, que la leçon de l'archétype (puisque c'est celle de *B^e* et de *E*), en 455^b20 : les mots τὴν ἀνάπαυσιν après καὶ ὠφέλιμον entrent en conflit avec les mots τὴν δ' ἀνάπαυσιν (455^b18) par lesquels la clause s'ouvre, les deux expressions semblant devoir servir de sujet à la proposition infinitive introduite par ἀναγκαῖον en 455^b19–20. Cela explique certainement pourquoi les mots τὴν ἀνάπαυσιν en 455^b20 ont été supprimés de *γ*, de même qu'ils ont fini par être biffés dans *E*. Il n'y a pas d'autre choix alors que d'accepter l'existence d'une légère rupture de construction : la clause au datif μὴ δυναμένωι δ' αἰεὶ καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι μεθ' ἡδονῆς interrompt tellement le propos qu'Aristote a négligemment réintroduit une seconde fois, de manière pourtant superflue, le sujet de l'infinitif εἶναι⁴⁸.

Les éditeurs, depuis BIEHL (1898), eu tendance à retenir en 455^b20–21 la leçon du manuscrit *Y*, αὐτῆι τῆι ἀληθείαι, alors qu'elle n'est qu'une tentative de correction de celle, clairement corrompue, que l'on trouve dans *E*, αὐτὴν τῆι ἀληθείαι (et que d'autres descendants de ce manuscrit, de même qu'une autre main qui y est intervenue, corrigent autrement, en passant le tout à l'accusatif, αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν)⁴⁹. Il est manifeste que la leçon de l'archétype est celle que l'on trouve dans tous les autres manuscrits indépendants, δι' αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν. Le sens de cette expression n'est pas des plus évidents (pas plus d'ailleurs que celui de la leçon de *Y*), et je n'en ai pas trouvé de parallèle satisfaisant⁵⁰. L'expression διὰ τὴν ἀλήθειαν, en revanche se trouve chez les orateurs attiques (*De*

47. Les exemples les plus proches que l'on puisse trouver dans la section correspondante DENNISTON (1954), pp. 470–480, concernent selon lui des cas où οὖν vient accentuer une opposition entre μὲν et δέ : ἐπεὶ δ' ἀφίκοντο πρὸς χωρίον ὃ πόλιν μὲν οὐκ εἶχεν οὐδ' οἰκίας, συνελθλυθότες δ' ἦσαν αὐτόσε καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες καὶ κτήνη πολλά, Χειρίσοφος μὲν οὖν πρὸς τοῦτο προσέβαλλεν εὐθύς ἦρων· ἐπειδὴ δὲ ἡ πρώτη τάξις ἀπέκαμυνεν, ἄλλη προσήμει καὶ αὐθις ἄλλη, « lorsque les Grecs arrivèrent dans un territoire où il n'y avait aucune cité, et pas même une habitation, mais où s'étaient rassemblés en masse des hommes, des femmes et leur bétail, Cheirisophos entreprit de l'attaquer dès son arrivée : lorsque la première ligne était fatiguée, une autre la relevait et ainsi de suite », Xénophon, *Anabase* IV, 7.2. Ce n'est pas le cas ici. Il n'y a aucune attestation d'un usage apodotique de l'expression πρῶτον μὲν οὖν chez Aristote, elle est systématiquement placée en début de phrase.

48. D'après *LSJ*, ὠφέλιμος n'a que rarement une forme féminine spécifique (ὠφέλιμη). Semblablement, ἀναγκαῖος peut être masculin ou féminin en dialecte attique. Il n'y a par conséquent aucune difficulté à rapporter les adjectifs à τὴν δ' ἀνάπαυσιν.

49. L'erreur vient en fait de l'apparat de BIEHL (1898), où celui-ci affirme que la leçon originelle de *E* est celle de *Y*, αὐτῆι τῆι ἀληθείαι, qui aurait ultérieurement été corrigée en un accusatif. C'est faux, αὐτὴν fait partie de la leçon originelle du manuscrit. Voir *Paris*. 1853, f. 214 :  [source : BnF]. W. D. ROSS (1955b) se rend compte de l'erreur, mais persiste à adopter la leçon de *Y*.

50. L'occurrence la plus ancienne de l'expression que j'aie pu trouver est chez Denys d'Halicarnasse, dans sa lettre à Pompée (14.2 dans l'édition Radermacher et Usener), où elle désigne l'attachement à la vérité de Platon.

falsa legatione, 28.2-3; *Contra Amphobum*, 34.3; *In Timarchum*, 93.8), et même dans le *Protreptique* d'Aristote (fragment 71). Elle a dans tous ces cas toujours un sens causal qui convient, me semble-t-il, très bien ici : c'est du fait de la vérité elle-même que l'on qualifie le sommeil de repos, parce qu'ils correspondent tous deux à des manières pour la nature de préserver des mouvements naturels qui menaceraient autrement de vite s'épuiser. On trouvera une tournure proche en *Part. An.* I.1, 642^a18-19 : Empédocle a entrevu la causalité téléologique ἀγόμενος ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας, non pas tant du fait de la profondeur de ses intuitions, mais surtout « sous la conduite de la vérité elle-même ».

Au sein de l'apodose en 455^b22, l'indicatif ὑπάρχει, retenu par les éditeurs précédents, est de loin préférable à l'infinitif ὑπάρχειν. Après ὥστε, un *verbum finitum* s'emploie en effet lorsque la proposition forme une clause complète au sens clair et distinct, tandis que l'infinitif indique qu'il s'agit d'une arrière-pensée imprécise⁵¹. Il s'agit ici de l'apodose tant attendue après l'interminable succession de protases introduites par ἐπειδὴ λέγομεν en 455^b17, selon un usage apodotique de ὥστε bien identifié par BONITZ (1863) III, pp. 106-124, ce qui impose l'adoption de l'indicatif. C'est sur cette leçon que s'accordent β et β, tandis que la branche de E semble avoir commis une erreur quasi-mécanique du fait de l'accumulation d'infinitifs qui précède.

Somn. Vig. 2, 455^b22-25

ἡ δ' ἐγρήγορσις [23] τὸ τέλος· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν πᾶσι τέλος οἷς
[24] ὑπάρχει θάτερον αὐτῶν. βέλτιστα γὰρ ταῦτα, τὸ δὲ τέλος [23] βέλτιστον.
23 τὸ τέλος β(B^eP) γC^cMi : τέλος E Mich^p(49.28)

On mesure l'aura de prestige qui entoure le manuscrit E, en raison de son âge vénérable, aux yeux des éditeurs, en particulier de DROSSAART LULOFS (1943) et de W. D. ROSS (1955b), au fait qu'ils retiennent ici sa leçon contre le reste de la tradition (et ce n'est certainement pas parce que la paraphrase du passage que propose Michel d'Éphèse s'en rapproche). Comme déjà signalé par GALLOP (1996), p. 70 n. 7, le sens requiert clairement ici l'article défini : il n'est pas suffisant de dire que la veille est une fin parmi d'autres, ce doit être la seule et unique fin du sommeil, dont la fonction est de permettre à l'activité perceptive de s'exercer de nouveau. De nombreuses traductions, en particulier la traduction d'Oxford⁵², sont, de toute manière, passées outre l'absence de l'article et ont traduit comme s'il avait été présent.

51. Kühner-Gerth II.2, §586.1, pp. 511-512. Voir aussi BONITZ (1870), *s. v.* ὥστε, 873^a17 : « ὥστε *et cum modis finitis et cum inf apud Ar perinde coniungitur atque apud alios scriptores* ». Comparer λείπεται δὴ ὑπὸ τοῦ μεταξύ, ὥστ' ἀναγκαῖόν τι εἶναι μεταξύ, *An.* II.7, 419^a20, et καὶ γὰρ καὶ αἱ τῶν ἐμφύχων. πάντα γὰρ τὰ ζῶια καὶ κινεῖ καὶ κινεῖται ἔνεκά τινος, ὥστε τοῦτ' ἔστιν αὐτοῖς πάσης τῆς κινήσεως πέρασ, *Mot. An.*, 700^b14-16.

52. On lit ainsi « *the waking state is the goal* » chez BARNES (1984).

Somn. Vig. 2, 455^b25–28

ὅτι δὲ ἀναγκαῖον ἐκάστωι τῶν ζώων ὑπάρχειν τὸν [26] ὕπνον, <δῆλον>· λέγω
 δ' ἐξ ὑποθέσεως τὴν ἀνάγκην, ὅτι εἰ ζῶιον ἔσται [27] ἔχον τὴν ἑαυτοῦ φύσιν, ἐξ
 ἀνάγκης ὑπάρχειν τινὰ αὐτῷ δεῖ, [28] καὶ τοῦτων ὑπαρχόντων ἕτερα ὑπάρχειν.
25 ὅτι δ' ἀναγκαῖον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἔτι δὲ ἀναγκαῖον γ : ὥστε $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}$ (*quare* Anon) :
quare autem Guil || **26** δῆλον dedi | ἔσται | ἔστιν $\mathbf{B}^e\mathbf{N}$ || **27** ἔχον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$:
 τὸ ἔχον γ | ἑαυτοῦ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: αὐτοῦ α (αὐτοῦ $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$) | ὑπάρχειν τινὰ αὐτῷ
 $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ (ὑπάρχειν τινὰ) $\mathbf{U}\lambda$: τινὰ ὑπάρχειν αὐτῷ $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\eta$: ὑπάρχειν \mathbf{N}

Les éditeurs et traducteurs sont en désaccord au sujet de la leçon à retenir pour introduire cette phrase en 455^b25 : DROSSAART LULOFS (1943) et W. D. ROSS (1955b), par exemple, retiennent la leçon de γ , ἔτι δὲ ἀναγκαῖον, tandis que BEKKER (1831), BIEHL (1898) et HETT (1957), de même que G. R. T. ROSS et BEARE (1908) ou GALLOP (1996), prennent le parti de la famille de E et adoptent ὥστε. La leçon de β , ὅτι δ' ἀναγκαῖον, n'a encore jamais été prise en compte, elle est du point de vue paléographique presque identique à celle de γ , E et O étant deux lettres rondes en majuscules. Aucune de ces trois leçons transmises n'est pleinement satisfaisante⁵³. La leçon de γ , ἔτι δὲ ἀναγκαῖον, ne convient pas à la structure du passage. Il y a tout d'abord quelque chose d'embarrassant dans le fait que c'est cette même tournure qui est employée quelques lignes plus bas, en 455^b28 (ἔτι δὲ ποίας κινήσεως καὶ πράξεως ἐν τοῖς σώμασι γιγνομένης ...) pour introduire un nouveau moment du propos : il est question de l'explication par la finalité du sommeil de 455^b16 à 28, puis, à partir de cet ἔτι δὲ en 455^b28, des processus matériels donnant lieu au sommeil, dans une perspective radicalement différente. La leçon de γ en 455^b25 fournit ainsi un autre ἔτι δὲ, lequel, trois lignes seulement avant le suivant, jouerait un rôle très différent, puisqu'il n'introduit pas une rupture aussi majeure. DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXII, défend la leçon ἔτι δὲ en 455^b25 en affirmant qu'il s'agirait de la section donnant la cause matérielle du sommeil (« 455b25 nova enuntiatio incipit, nam ipsa dormiendi necessitas secundum Aristotelem causa est materialis »), par opposition à la précédente, qui énoncerait la cause finale, et la suivante, à partir de 455^b28, qui se préoccuperait de la cause motrice, mais l'on peut douter que l'organisation du texte suive d'aussi près la distinction des causes : le propos en 455^b25–28 ne prend son sens que dans la continuité de ce qui précède, la nécessité du sommeil étant de nouveau considérée comme dérivant d'une nécessité plus fondamentale, de même qu'elle était issue, juste avant, de la visée de la perception combinée à l'impossibilité de son activité continue. On peut même

53. La *nova* a pour leçon *quare autem*, ce qui ne correspond à aucune de celles transmises en grec. Elle s'explique certainement par le fait que Guillaume de Moerbeke parte du texte de la *vetus*, laquelle traduit la leçon de E , ὥστε, par *quare*. Il a par ailleurs connaissance des leçons de β et de γ , peut-être à des moments différents de son travail. Il se pourrait donc qu'il ait lu ἔτι δὲ et se soit décidé simplement à rajouter dans son texte latin l'équivalent de la particule. Une autre possibilité, encore plus plausible, serait qu'il ait eu l'intention de substituer quelque chose comme *adhuc autem* à *quare*, mais que ses indications aient été mal comprises lors de la transmission de sa traduction.

douter, à vrai dire, que la proposition introduite par ἔτι δὲ dans γ apporte une information nouvelle : le fait que le sommeil est nécessaire pour tout animal (ἀναγκαῖον ἐκάστωι τῶν ζώων ὑπάρχειν τὸν ὕπνον, 455^b25–26) est une conséquence immédiate de la nécessité du repos qui a été énoncée quelques lignes plus haut, de manière plus générale encore (τὴν δ' ἀνάπαισιν παντὶ τῶι πεφυκότι κινεῖσθαι, μὴ δυναμένωι δ' ἀεὶ καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι μεθ' ἡδονῆς, ἀναγκαῖον εἶναι, 455^b18–20), au sein de la section censée traiter de la cause finale. Que l'on comprenne la notion de nécessité conditionnelle comme intrinsèquement téléologique ou pas, il demeure qu'il ne s'agit pas d'un argument additionnel expliquant la nécessité du sommeil, mais d'une sorte d'épuration du précédent, déjà contenue, en puissance, dans sa conclusion selon laquelle le sommeil a pour fin la préservation (σωτηρίας ἔνεχα, 455^b22)⁵⁴. Il n'est, donc, pas approprié de présenter l'ensemble de cette section comme s'il s'agissait d'un ajout, comme c'est le cas si l'on lit ἔτι δὲ, parce qu'elle est trop intimement liée à ce qui précède.

La leçon de E, ὥστε, vient *a contrario* souligner cette connexion. La thèse de la nécessité du sommeil devient alors une conséquence de ce qui précède. Le problème est que l'on n'y trouvera pas vraiment la structure logique qui justifierait de présenter cela comme une inférence, comme l'impliquerait l'emploi de ὥστε. La phrase qui précède immédiatement celle-ci, en 455^b23–25, énonce que la pensée et la perception sont la fin de tout animal. Il ne s'ensuit pas directement que le sommeil soit nécessaire, même hypothétiquement (il n'est pas vrai que dormir soit une partie constitutive de l'acte de penser ou percevoir, de sorte que, si l'on doit percevoir, il faudrait par définition que l'on dorme), il manque pour cela une prémisse ou deux, qui viendraient affirmer qu'il n'est pas possible de percevoir continuellement et que le sommeil correspond à cette interruption nécessaire et restauratrice de cette faculté. Certes, de telles prémisses ont déjà été avancées dans l'immense structure conditionnelle en 455^b16–22, mais elles étaient à ce moment au service de la conclusion selon laquelle le sommeil a pour fin la préservation (ὥστε σωτηρίας ἔνεχα τῶν ζώων ὑπάρχει, 455^b22). On ne peut pas prélever arbitrairement ces maillons la chaîne du raisonnement pour les convoquer de nouveau ici. Au mieux, on pourrait prendre la conclusion du chaînon précédent (« le sommeil est en vue de la préservation ») et lui adjoindre la phrase qui précède immédiatement celle introduite par ὥστε (« la perception et la pensée sont les fins de l'existence animale »), mais, même dans ce cas, on ne parviendra pas à en inférer légitimement la proposition en question, à savoir que le sommeil est nécessaire (« faire de la gymnastique » a aussi la préservation pour fin, cela n'implique nullement que cela soit nécessaire à tout animal ou à tout être humain). Plus généralement, le fait que le sommeil est hypothétiquement nécessaire est, plutôt qu'une conséquence à tirer de ce qui précède, une manière de reformuler le fait qu'il est en vue

54. Voir également, dans la même perspective, GALLOP (1996), p. 71 n. 8, suivi par EVERSON (2007), p. 505 n. 15, qui rejette la leçon ἔτι δὲ au nom de la continuité du passage et partage le constat selon lequel la phrase ainsi introduite n'a pas pour fonction de fournir un nouvel argument en faveur de la thèse selon laquelle le sommeil est nécessaire à l'animal.

de la préservation.

La leçon de β est, du point de vue de la syntaxe, de très loin la pire des trois. Les mots ὅτι δ'ἀναγκαῖον doivent introduire une proposition complétive (ou éventuellement circonstancielle si l'on donne à ὅτι la signification de « quant à ... », ce dont je n'ai pas trouvé d'attestation en début de phrase chez Aristote⁵⁵) au sein d'une nouvelle phrase. On est donc en attente d'une proposition principale, pour laquelle il n'y a qu'un seul candidat, λέγω δ' ἐξ ὑποθέσεως τὴν ἀνάγκην. Or cette proposition comprend la particule δέ, si bien qu'elle ne peut pas se relier de la manière exigée à la précédente. Elle se retrouve par conséquent disqualifiée⁵⁶, la proposition principale ne se trouve nulle part. Cette leçon conduit ainsi à une situation inadmissible du point de vue syntactique. Il vaut cependant la peine de relever qu'elle est très proche de celle de γ . Il y a donc de fortes chances pour qu'elle soit, sinon identique, du moins très proche par rapport à celle de l'archétype.

Par conséquent, le meilleur parti à adopter me semble être de se fonder sur les leçons de β et de γ pour tenter de corriger le texte. Je propose une intervention simple et minimale, qui consiste à adopter la leçon de β en 455^b25 et à insérer le mot δῆλον avant λέγω δ' ἐξ ὑποθέσεως en 455^b26. Cela résout en effet le problème syntactique, la proposition principale dont celle introduite ὅτι δ'ἀναγκαῖον est la complétive tient alors en ce seul mot, et la phrase est complète. La suite est alors une sorte d'addition parenthétique venant expliquer ce que signifie la nécessité en question. Il y a d'ailleurs un parallèle pour ce procédé chez Aristote en *An. Post.* I.20, 82^a21–24 : ὅτι μὲν οὖν τὰ μεταξὺ οὐκ ἐνδέχεται ἄπειρα εἶναι, εἰ ἐπὶ τὸ κάτω καὶ τὸ ἄνω ἴστανται αἱ κατηγορίαι, δῆλον – λέγω δ' ἄνω μὲν τὴν ἐπὶ τὸ καθόλου μᾶλλον, κάτω δὲ τὴν ἐπὶ τὸ κατὰ μέρος, « que les intermédiaires ne peuvent pas être infinis, si les prédications s'arrêtent vers le bas et vers le haut, c'est clair – j'appelle « le haut » la direction de ce qui est plus universel et « le bas » celle du particulier ». L'omission de δῆλον dans l'archétype s'explique par une sorte d'haplographie avec ὕπνον (ils sont homéotéleutes, et les lettres H et Π, ainsi que Λ et Ν, se ressemblent en majuscules). La branche β aura conservé le texte tel quel, en dépit de sa structure bancaire, tandis que les deux parties de α auront tenté de le rectifier de deux manières différentes. Ainsi corrigée à partir de la leçon de β , il devient possible de comprendre la phrase comme une sorte de récapitulation de ce qui précède, depuis 455^b13, ce qui correspond à ce que l'on attend quant au sens.

Il ne fait guère de doute, même si ce n'est pas le cas dans tous les manuscrits (qui de toute manière ne contiennent pas toujours l'esprit), que c'est le réflexif qui doit être

55. Voir *LSJ*, s. v. ὅτι, A.IV, où est cité en particulier un passage du *Cratyle* : ὅτι δὲ οὐ φησί σοι Ἑρμογένη ὄνομα εἶναι τῆι ἀληθείαι, ὥσπερ ὑποπτεύω αὐτὸν σκώπτειν κτλ. (484^c).

56. La seule exception serait un δέ apodotique, mais, outre le fait que l'attestation de cet usage chez Aristote est douteuse (voir BONITZ (1870), s. v. δέ, 167^a34–39, et la réfutation détaillée des exemples allégués dans BONITZ (1863) IV, pp. 124–129), la situation présente ne correspond pas à l'une des situations normales où ce phénomène se produit (voir Kühner-Gerth II.1, §532, pp. 275–278; DENNISTON (1954), p. 177–181 : ce sont essentiellement des structures avec une subordonnée relative, conditionnelle ou temporelle particulièrement longue).

employé en 455^b27, la nature en question étant bien celle de l'animal⁵⁷. Le choix est donc entre les deux graphies possibles du réflexif, correspondant aux branches β et α de la tradition, avec ou sans le $\acute{\epsilon}$ -initial. La forme $\acute{\epsilon}\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ que l'on trouve dans β étant la plus courante jusqu'à la période hellénistique⁵⁸, c'est celle que je retiens. Concernant l'ordre des mots $\acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}\rho\chi\epsilon\iota\nu\ \tau\iota\nu\acute{\alpha}\ \alpha\upsilon\tau\omicron\iota$, au sujet duquel s'opposent les leçons de B^e et de E , je considère que la famille γ soutient la première, les familles ι et η étant respectivement contaminées par les familles de E et de C^c . Je retiens donc cette leçon comme bénéficiant d'une autorité supérieure.

Somn. Vig. 2, 455^b31–33

τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις καθάπερ τοῖς ἐναίμοις [^b32] ὑποληπτέον εἶναι τὰ αἷτια
(ἢ γὰρ ταῦτ' ἢ τὰ ἀνά-^b33]λογον), τοῖς δ' ἐναίμοις ἄπερ τοῖς ἀνθρώποις·

31 καθάπερ] οἷον λ : ἄπερ conit. BEARE (1899) p. 467 | τοῖς ἐναίμοις $\beta(B^eP)\eta X$:
τοῖς ἀναίμοις $EC^cMiU\delta$ || **32** τὰ αἷτια $\beta(B^eP)E$: τὰ αἷτια τοῦ πάθους γC^cMi | ἢ
γὰρ $\beta(B^eP)$: ἢ α

Les confusions entre $\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\mu\omicron\nu$ et $\acute{\alpha}\nu\alpha\iota\mu\omicron\nu$ étant extrêmement fréquentes dans les manuscrits, car extrêmement faciles à commettre, en particulier quand l'on emploie une écriture minuscule, les considérations stemmatiques ne sont pas nécessairement décisives s'agissant d'arbitrer entre les leçons $\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\mu\omicron\iota\varsigma$ et $\acute{\alpha}\nu\alpha\iota\mu\omicron\iota\varsigma$ en 455^b31. La différence tient au sens. La seconde clause (τοῖς δ' ἐναίμοις ἄπερ τοῖς ἀνθρώποις, 455^b33) effectue une réduction méthodologique : les causes du phénomène seront supposées être identiques chez l'être humain, cas supposé mieux connu, et chez les animaux sanguins. Si l'on lit $\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\mu\omicron\iota\varsigma$ en 455^b31, c'est ce même procédé qui est appliqué de manière limpide au reste des animaux, c'est-à-dire aux animaux non-sanguins, que l'on réduit aux sanguins. Si en revanche l'on lit $\acute{\alpha}\nu\alpha\iota\mu\omicron\iota\varsigma$, alors soit l'on considère que τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις renvoie à l'ensemble complémentaire, c'est-à-dire aux animaux sanguins, soit l'on considère que καθάπερ τοῖς ἀναίμοις est une explicitation du sens de cette expression (auquel cas la correction en οἷον τοῖς ἀναίμοις au sein du *deperditus* λ serait tentante). Dans le second cas, le texte voudrait seulement dire que les causes sont identiques au sein de cet ensemble d'animaux, ce qui pourrait être vrai, mais n'expliquerait pas pourquoi il faut partir de l'être humain (que l'explication soit la même pour tous les non-sanguins n'implique pas que ce soit la même que pour les sanguins). Dans le premier cas, la structure est inversée sans raison apparente par rapport à la clause suivante et il faudrait accepter que τοῖς

57. Le pronom $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ serait éventuellement admissible dans la mesure où la langue grecque tolère un certain jeu entre les formes réflexives et simples du pronom, voir à ce sujet Kühner-Gerth, II.1, §454.2 An. 8, p. 559. On trouve apparemment souvent chez Hérodote la forme $\acute{\omicron}\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ là où l'on attendrait le pronom réflexif (*ibid.*, §455.5 An. 3, p. 564).

58. Voir THREATTE (1980) II, p. 313.

μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις puisse déjà désigner τοῖς ἐναίμοις. Il est donc clair qu'il vaut mieux, comme les éditeurs précédents l'ont fait, retenir ἐναίμοις en 455^b31.

BEARE (ibid.), pp. 467–468, a identifié une difficulté affectant la leçon transmise par la branche **α** en 455^b32, la seule considérée par les éditeurs précédents. Cette leçon est la suivante : τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις καθάπερ τοῖς ἐναίμοις ὑποληπτέον εἶναι τὰ αἷτια ἢ ταῦτὰ ἢ τὰ ἀνάλογον. La difficulté concerne la construction de ταῦτὰ, qui ne peut pas se construire avec καθάπερ, mais seulement directement avec le datif (ταῦτὰ καθάπερ τοῖς ἐναίμοις ne peut pas vouloir dire « les mêmes que pour les sanguins », bien que l'on comprenne cela à lire le texte superficiellement)⁵⁹. La seule solution serait de construire ἢ ταῦτὰ ἢ τὰ ἀνάλογον comme une apposition (« il faut concevoir les causes pour le reste des animaux comme pour les sanguins – elles sont identiques ou analogues »), ce qui lui paraît trop rude du point de vue de la syntaxe. Il propose donc de corriger καθάπερ en ἄπερ, en s'inspirant de la suite du texte, ce qui n'a pas rencontré l'approbation des éditeurs suivants, peut-être parce que le sens global demeure tout à fait clair. La leçon de **β** mérite ici d'être prise en considération. Elle introduit en effet une particule supplémentaire, laquelle impose la construction dont la nécessité était suspectée : τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις καθάπερ τοῖς ἐναίμοις ὑποληπτέον εἶναι τὰ αἷτια – ἢ γὰρ ταῦτὰ ἢ τὰ ἀνάλογον. L'objection à cette construction se fondait sur le fait que rien dans la leçon de **α** ne préparait à l'apposition, elle est entièrement levée par la transmission de la particule γὰρ au sein de **β**. Il me paraît plus probable que, comme les éditeurs précédents, un copiste soit passé outre l'impossibilité de rapporter ταῦτὰ à καθάπερ τοῖς ἐναίμοις et ait ainsi omis la particule, en lisant le texte un peu vite, par rapport à un scénario où un féru de grammaire aurait délibérément inséré la particule dans le texte pour éviter une telle difficulté.

L'accord de la branche **β** avec le manuscrit *E* montre que les mots τοῦ πάθους, retenus par tous les éditeurs précédents, ne peuvent remonter à l'archétype et relèvent d'une insertion dans **γ**. Le contexte rend suffisamment clair le fait que les causes en question ne peuvent être que celles du sommeil de la veille (la phrase précédente annonçant qu'il faut maintenant se pencher sur ce qui les produit, 455^b28–31).

Somn. Vig. 2, 456^a6–10

τῆς μὲν οὖν κινήσεως [7] φανερόν ὅτι καὶ ἡ τοῦ πνεύματος ἀρχὴ καὶ ὅλως ἡ τῆς κατα- [8]ψύξεώς ἐστὶν ἐναυῖθα, καὶ τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶι ὑγρῶι [9] καταψυχόμενα πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῶι μορίῳ θερ- [10]μοῦ ἢ φύσις πεπόρικεν·

8–9 τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶι ὑγρῶι καταψυχόμενα **β(P)E**₊ (τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶν ὑγρῶν καταψυχόμενα **B**^e) : τὸ ἀναπνέειν καὶ τὸ τῶι ὑγρῶι καταψύχεσθαι **λ** :

59. D'après Kühner-Gerth II.1, §423 An. 11, p. 413, ὁ αὐτός peut toutefois se construire avec ὥσπερ. BEARE (1899) semble néanmoins avoir raison lorsqu'il affirme qu'une telle construction avec καθάπερ n'est pas attestée chez Aristote.

τὰ ἀναπνέοντα καὶ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα **N** : τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ καταψύχεσθαι **ε****v** : τὸ ἀναπνεῖν καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ ψύχεσθαι **μ** : τὰ ἀναπνέοντα καὶ ὑγρῷ ψυχόμενα **Z^a || 9** πρὸς **β(B^eP)** **ε** : πρὸς τε **E₊Nξ** : πρὸς γε **λμ** | σωτηρίαν **β(B^eP)γ** : τὴν σωτηρίαν **E₊ι**

Les éditeurs précédents ont tous retenu une leçon transmise au sein de la descendance de **γ** ou une autre en 456^a8–9, alors que l'accord entre **β** (au prix d'une légère corruption dans *B^e*) avec l'autre branche de **α** montre que c'est leur leçon commune, τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα, qui est celle de l'archétype. La faute dans **γ** résulte peut-être d'une erreur initiale de translittération (ἀναπνέοντα devenant ἀναπνεῖν τε), à partir de laquelle le reste du texte aurait été corrigé pour obtenir deux infinitifs substantivés par des articles neutres. La leçon originelle de **γ** est donc probablement celle de **ε**, τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ ὑγρῷ καταψύχεσθαι. L'adoption de cette leçon change toutefois le sens de la proposition. Si l'on lit τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ ὑγρῷ καταψύχεσθαι πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῷ μορίῳ θερμοῦ ἢ φύσις πεπόριχεν, cela veut dire que ce que la nature a « mis au point »⁶⁰ le procédé ingénieux du refroidissement externe (par un cycle d'entrée et de sortie d'air ou d'eau) afin de garantir la préservation de la chaleur du cœur, qui menacerait autrement de conduire l'organisme à la surchauffe. L'objet de l'action de la nature est le processus de refroidissement lui-même⁶¹. En revanche, si l'on lit τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῷ μορίῳ θερμοῦ ἢ φύσις πεπόριχεν, ce n'est plus ce processus, mais ce qui l'effectue qui est l'objet du verbe. On peut de prime abord distinguer deux manières de comprendre cela, selon que l'expression τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα est interprétée comme renvoyant aux organes responsables de ce processus (les poumons ou les branchies) ou aux êtres vivants. La seconde option est de loin préférable : τὰ ἀναπνέοντα renvoie systématiquement chez Aristote à l'organisme⁶², parce qu'il est le véritable sujet de ce processus, dont le poumon n'est que l'instrument. La leçon de l'archétype signifie donc que la nature a « inventé » les animaux qui respirent en vue de la préservation de la chaleur du cœur. Cela a quelque chose de surprenant, parce que l'objet de l'action productrice de la nature, y compris s'agissant du refroidissement par le moyen de la respiration, est normalement soit le processus lui-même, comme dans la leçon de **γ** (τῶν δὲ ζώων ἐπεὶ τὰ μὲν ἐστὶν ἔνυδρα τὰ δ' ἐν τῷ ἀέρι ποιεῖται τὴν δίαιταν, ἐκ τούτων καὶ διὰ τούτων πορίζεται τὴν κατάψυξιν, τὰ μὲν τῷ ὕδατι τὰ δὲ τῷ ἀέρι, « puisque certains animaux sont aquatiques et que d'autres passent leur vie à l'air libre, c'est à partir de ces milieux et par leur moyen qu'ils se procurent leur refroidissement, pour les

60. Pour ce sens du verbe πορίζω, voir *Rhet.* I.1, 1354^a11–13 : νῦν μὲν οὖν οἱ τὰς τέχνας τῶν λόγων συντιθέντες οὐδὲν ὡς εἰπεῖν πεπορίκασιν αὐτῆς μόριον, « de nos jours, ceux qui écrivent des traités de rhétorique n'ont pas établi, pour ainsi dire, la moindre partie de cet art ».

61. Il s'agit à ma connaissance du seul passage du *corpus* où le verbe πορίζω a pour sujet explicite la nature (ἢ φύσις).

62. Comparer *An.* II.9, 422^a4 ; *Resp.* 471^b1 ; 475^a10 ; *Hist. An.* VIII.2, 589^b1 ; 592^a22 ; *Part. An.* III.6, 669^a6. Voir aussi BONITZ (1870), *s. v.* ἀναπνεῖν, 51^a49–^b39 : il n'y a aucun passage où l'organe est le sujet du verbe, c'est toujours l'animal.

uns par le moyen de l'eau et pour les autres par le moyen de l'air », *Resp.* 470^b1–4), ou l'instrument par le moyen duquel il s'accomplit (οἷον οὖν τοῖς κολυμβηταῖς ἔνιοι πρὸς τὴν ἀναπνοὴν ὄργανα πορίζονται, ἵνα πολλὸν χρόνον ἐν τῇ θαλάττῃ μένοντες ἔλκωσιν ἔξωθεν τοῦ ὑγροῦ διὰ τοῦ ὀργάνου τὸν ἀέρα, τοιοῦτον ἢ φύσις τὸ τοῦ μυκτῆρος μέγεθος ἐποίησε τοῖς ἐλέφασιν, « c'est à la manière dont certains plongeurs se munissent d'instruments leur permettant de respirer, de sorte que, lorsqu'ils demeurent longtemps sous l'eau, ils inspirent l'air de la surface au moyen de cet instrument, que la nature a fait la trompe aussi longue chez les éléphants », *Part. An.* II.16, 659^a9–12). Le passage a donc quelque chose de surprenant de ce point de vue. Je propose, afin de lui donner un sens convenable, d'insister sur sa progression : Aristote commence par parler du cœur, c'est de la préservation de sa chaleur (et pas de l'équilibre thermique de l'organisme en général) qu'il est question. Autrement dit, le passage est rédigé du point de vue cardiaque, la métaphore d'une nature démiurgique est poussée jusqu'à la faire constituer un être vivant entier en vue du maintien de l'un de ses organes particuliers⁶³. Le cœur étant donné, avec la propriété d'être particulièrement chaud, la nécessité d'un refroidissement s'impose. La solution trouvée par la nature afin que cette partie puisse demeurer chaude est de la placer au sein d'animaux qui respirent. De cette manière, la perspective demeure « moriologique ». Il est possible que le caractère inhabituel du propos ait contribué à l'apparition de la variante au sein de γ .

En ce qui concerne l'expression πρὸς σωτηρίαν en 456^a9, on notera d'abord que la leçon avec l'article défini, qu'ont retenue tous les éditeurs précédents, n'est véritablement attestée que dans la sous-branche de α dont *E* est le principal représentant. Il y a donc plus de chances pour que l'archétype ne contienne pas l'article. On peut pourtant penser que celui-ci est requis, puisqu'il ne s'agit pas de la préservation en général, mais de la préservation de la chaleur d'un organe précis, le cœur. Il est pourtant légitime, du point de vue de la grammaire, d'omettre l'article défini lorsqu'un concept général est spécifié par un génitif d'attribution, auquel cas c'est régulièrement le génitif qui est le seul à présenter l'article défini⁶⁴, comme c'est le cas ici. On comprend toutefois très bien, me semble-t-il, comment un copiste ignorant cet usage en serait venu à insérer mécaniquement l'article. La branche α transmet également, si l'on excepte la famille ϵ , qui pourrait bien être contaminée ici par β , une particule, $\tau\epsilon$ ou $\gamma\epsilon$, ces deux formes étant très souvent confondues dans les manuscrits.

63. C'est cette métaphore que refuse de comprendre DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXIII : « *Hunc textum, quem Biehl recepit, me prorsus non intelligere confiteor. Nam quid haec sibi volunt : "et respirantia [sc. animalia terrestria] et umore refrigerantia [sc. animalia aquatilia] natura ad calorem huius particulae conservandum creavit" ?* ».

64. Voir Kühner-Gerth II.1, §462.k, pp. 607–608 : « *wenn ein mit einem attributiven Genetive verbundenes Substantiv einen Gesamtbegriff darstellt, so wird der Artikel gemeiniglich bei dem regierenden Substantive weggelassen, dem Genetive aber hinzugefügt* ».

Somn. Vig. 2, 456^a15–24

ἐπεὶ δὲ κινεῖν μὲν τι ἢ ποιεῖν ἄνευ ἰσχύος [^a16] ἀδύνατον, ἰσχὺν δὲ ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις, τοῖς μὲν [^a17] εἰσπιφραμένοις ἢ θύραθεν, τοῖς δὲ μὴ ἀναπνεύουσιν ἢ σύμ-^a18|φυτος (διὸ καὶ βομβοῦντα φαίνεται τὰ πτερωτά, ὅταν κινῆται, [^a19] τῆι τρίψει τοῦ πνεύματος προσπίπτοντος πρὸς τὸ ὑπόζωμα [^a20] τῶν ὀλοπτέρων), κινεῖται δὲ πᾶν αἰσθητήσεώς τινος γενομένης [^a21] ἢ οἰκείας ἢ ἀλλοτρίας ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ· εἰ δὲ ἐστὶν [^a22] ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρήγορσις πάθη τοῦ μορίου τούτου, ἐν ᾧ μὲν [^a23] τόπῳ καὶ ᾧ μορίῳ πρώτῳ γίγνεται ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρή-^a24|γορσις, φανερόν.

17 εἰσπιφραμένοις $\beta(\mathbf{B}^e)$: εἰσφερομένοις $\alpha\mathbf{P}$ || 20 πᾶν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{I}\mathbf{Z}^a$: ἅπαν γ | γενομένης] γινομένης $\mathbf{E}\mathbf{P}\mathbf{N}$ || 21 δὲ ἐστὶν *coni.* BONITZ (1863) II pp. 55–58 : δὲ ἐστὶν *codd.* || 23 καὶ ᾧ μορίῳ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: καὶ ἐν ᾧ μορίῳ α

La construction du passage qui débute avec ἐπεὶ δὲ κινεῖν en 456^a15 est délicate. On a d'abord deux clauses consécutives régies par la conjonction ἐπεὶ initiale, ἐπεὶ δὲ κινεῖν μὲν τι ἢ ποιεῖν ἄνευ ἰσχύος ἀδύνατον (456^a15–16) et ἰσχὺν δὲ ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις (456^a16). Le propos est ensuite laissé en suspens, sans que l'apodose n'arrive, par un développement assez long de cette seconde clause précisant les modalités de cette rétention du souffle (τοῖς μὲν εἰσφερομένοις . . . πρὸς τὸ ὑπόζωμα τῶν ὀλοπτέρων, 456^a16–20)⁶⁵, au cours duquel Aristote se permet même d'ouvrir une sorte de parenthèse (διὸ καὶ βομβοῦντα φαίνεται . . ., 456^a18) alors que la précédente n'est absolument pas close⁶⁶. Le fil du propos précédent est ensuite renoué avec encore une proposition, κινεῖται δὲ πᾶν . . . ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ (456^a20–21), gouvernée par la conjonction ἐπεὶ, la triple protase n'a toujours pas reçu d'apodose. La proposition suivante, qui est selon les manuscrits εἰ δὲ ἐστὶν ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρήγορσις πάθη τοῦ μορίου τούτου, commence par une nouvelle conjonction, εἰ. À cette nouvelle protase répond, cette fois, clairement une apodose ἐν ᾧ μὲν τόπῳ . . .

65. BEKKER (1831) ponctue comme s'il y avait une double protase ἐπεὶ δὲ κινεῖν μὲν τι ἢ ποιεῖν ἄνευ ἰσχύος ἀδύνατον, ἰσχὺν δὲ ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις, à laquelle répondrait, à titre d'apodose, τοῖς μὲν εἰσφερομένοις ἢ θύραθεν, τοῖς δὲ μὴ ἀναπνεύουσιν ἢ σύμφυτος. Cela n'est guère satisfaisant : cette apodose alléguée semble bien plutôt être la continuation du second volet de la protase, comme le suggère le fait que son verbe doive y être suppléé. C'est pourtant la construction que présuppose également Michel d'Éphèse, cf. *In PN*, 51.21–25 : εἰσι δὲ τὰ λεγόμενα ὡσπερ σαφηνιστικὰ τοῦ ὑπὸ ποίου πνεύματος ἔνεστιν ἢ ἰσχύς τοῖς ζώοις. ἐπειδὴ οὖν, φησὶν, ἰσχὺν ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις καὶ ἐποχή, τοῖς μὲν ἀναπνεύουσι ποιεῖ καὶ παρέχεται τὴν ἰσχὺν ἢ ἀπὸ τοῦ θύραθεν εἰσιόντος πνεύματος κάθεξις, τοῖς δὲ μὴ ἀναπνεύουσιν ἢ σύμφυτος.

66. On pourrait éventuellement tenter de faire débiter l'apodose par διὸ, comme le fait la traduction latine de Niccolò Leonico Tomeo de 1523 : *sed quoniam mouere quippiam aut facere sine vi haud quaquam fieri posse videtur : robur autem spiritus spiritus contentio efficit : spirantibus quidem, eius qui extrinsecus aduenit : non spirantibus autem eius qui est connatus : iccirco bombum quendam facere animaduertuntur illa quae alas habent, cum mouentur, spiritus scilicet attritu in transuersum septum incurrentis eorum quae membranaceas habent alas.* Le fait que la proposition débute par διὸ est certes un obstacle de taille, mais il n'est peut-être pas entièrement insupportable (comparer *Resp.* 474^a25–31, avec les remarques de BONITZ (1863) III, pp. 123–124). Il y a néanmoins une objection plus forte encore à une telle construction, laquelle se fonde sur le contexte : le passage n'est pas là pour expliquer le fait que certains animaux bourdonnent. Les protases sont autrement plus générales, ce fait n'est pertinent que par rapport à la mention des animaux non-sanguins.

φανερὸν (456^a22–24)⁶⁷. Cette conclusion semble décalée par rapport à l'énorme massif précédent gouverné par la conjonction ἐπεὶ en 456^a15, lequel concernait les causes et facteurs du mouvement animal, et non le lieu des affections que sont la veille et le sommeil.

De prime abord, on est donc confronté à la situation suivante : la protase et l'apodose en 456^a21–24 vont de pair, mais la longue succession d'apodoses ouverte en 456^a15 est dépourvue de protase. L'anacoluthie paraît très brutale. Toutefois, si l'on s'avise du sens du passage et que l'on replace celui-ci dans son contexte, une certaine continuité logique transparait. Il est question du processus physiologique conduisant au sommeil depuis 455^b28. La préoccupation première d'Aristote est de déterminer le lieu de celui-ci, qui est le cœur (ou son analogue). Ce fait est établi par le moyen d'une démonstration dont la portée est extrêmement générale, selon laquelle le cœur constitue le lieu intermédiaire du corps à partir duquel adviennent aussi bien les mouvements que les sensations (455^b31–456^a15). Le terme de κίνησις évolue ici de pair avec celui de πρᾶξις, dont l'usage qui rappelle le prologue de *Sens.* : il ne renvoie pas au mouvement local des animaux, mais à tout ce qu'ils font, quoi que cela puisse être. La grande structure conditionnelle qui s'ouvre en 456^a15 a pour fonction de récapituler cette section de manière à aboutir à une réponse claire à la question initiale, qui portait sur le processus du sommeil : celui-ci a lieu au niveau du cœur et par le moyen du cœur (^a22–24). Le couple du mouvement et de la sensation est réintroduit. Le mouvement est présenté comme étant nécessairement lié, *via* la notion de force, à un certain état du « souffle » (πνεῦμα), dont le cœur a déjà été présenté comme le siège (456^a6–8). La jonction avec la sensation s'opère par le moyen de la proposition κινεῖται δὲ πᾶν αἰσθήσεώς τινος γενομένης ἢ οἰκείας ἢ ἀλλοτρίας ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ. Le jeu entre le participe à l'aoriste et le verbe principal au présent suggère que l'événement exprimé par le premier intervient avant celui exprimé par le second⁶⁸. La signification de cette clause est un peu ambiguë, elle pourrait vouloir dire seulement que toute perception, interne ou externe, donne lieu à un mouvement, ou alors que tout mouvement est déclenché par une perception (en langage comportementaliste, on dirait que toute réaction fait suite à un *stimulus*). L'intérêt de la thèse réside cependant surtout dans l'identité de la localisation de ces deux processus : le mouvement comme la sensation ont lieu dans le cœur.

À travers cette lente progression, c'est évidemment le sommeil et la veille qu'Aristote

67. On pourrait être tenté à la première lecture d'envisager les deux ὅτι dans cette clause comme des relatifs, renvoyant à τοῦ μορίου τούτου en 456^a22, ce qui s'avère en fait impossible : le φανερὸν final n'aurait absolument aucun objet (on ne peut certes pas le lier à la suite du texte, qui débute par κινεῖνται δ' ἔνιοι καθ'εἰδόντες, 456^a24). Ces pronoms fonctionnent en réalité comme des interrogatifs (« dans quel lieu . . ., c'est clair »), la démarcation entre relatifs et interrogatifs étant souvent poreuse en grec (Kühner-Gerth II.2, §562.4, pp. 438–439).

68. Comme le relèvent Beare (G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 2 *ad loc.*) et GALLOP (1996), p. 72 n. 9, la leçon γενομένης (au présent, donc) est également transmise, quoi qu'elle paraisse *facilior* et ne bénéficie que d'une autorité inférieure. Elle aurait pour conséquence une simultanéité entre le génitif absolu γενομένης et le verbe principal κινεῖται, c'est-à-dire entre la survenue de la perception et celle du mouvement.

doit avoir en ligne de mire. Il reste cependant du travail à accomplir avant d'y parvenir. Le modèle centralisé de l'organisme qui vient d'être avancé semble, en effet, devoir conduire à faire du cœur le lieu principal de n'importe quelle activité animale. Toutefois, il serait par trop simpliste d'affirmer que, puisque la veille et le sommeil font partie des « actions » des animaux, ils auraient, eux aussi, pour lieu cette partie cardiaque centrale. La veille et le sommeil se situent sur un autre plan : ce ne sont ni des perceptions, ni des mouvements faisant suite à des perceptions. La veille correspond plutôt à une période pendant laquelle la perception est active et où l'on peut y réagir, le sommeil à une période pendant laquelle elle est inactive selon certaines modalités, si bien que l'on ne réagit plus à ce qui se passe dans notre environnement. Ce sont, en quelque sorte, des états du système. Comme celui-ci dépend entièrement de l'état de son centre névralgique, le cœur, ce sont des états du cœur, comme cela avait été affirmé, sans être véritablement justifié, en 454^a22–24. Par conséquent, il est possible de combler les lacunes du texte de manière à faire découler la conclusion 456^a23–24 (le sommeil et la veille ont lieu dans le cœur et par le cœur) de ce qui précède. Il manque certaines prémisses au raisonnement, mais le chemin qu'entend emprunter Aristote jusqu'à ce terme est cohérent. Il en saute certaines étapes, ce qui met à mal la construction de la phrase, mais pas nécessairement son sens.

La clause *εἰ δὲ ἐστὶν ὁ ὕπνος καὶ ἡ ἐγρήγορσις πάθη τοῦ μορίου τούτου* (456^a21–22), telle que la transmettent les manuscrits, vient ainsi précipiter spectaculairement la fin du raisonnement, dont elle donne virtuellement la conclusion. Ce phénomène est remarqué par BONITZ (1863) II, pp. 55–58, au sein d'une étude globale des passages du *corpus* où une accumulation de protases finit apparemment par ne mener nulle part. Il demande, pour rendre claire cette structure dans ce cas, que l'on n'emploie aucun point entre *εἰ* et *ἐπεὶ δὲ* (456^a15) et *φανερὸν* (454^a24) et que l'on place *διὸ καὶ βομβοῦντα ... τῶν ὀλοπτέρων* (456^a18–20) entre parenthèses, quant à la ponctuation. Il recommande aussi de corriger *εἰ δὲ* en 456^a21 en *εἰ δὴ*, leçon qui lui semble mieux à même de jouer le rôle qu'il lui attribue : il souhaite en effet que la conjonction introduise ce qu'il nomme « la protase subordonnée menant à la véritable apodose » (« *den untergeordneten Vordersatz ... , welcher unmittelbar zu dem Nachsatze im strengsten Sinne ... einleitet* ») et considère que celle-ci renvoie à un résultat précédemment acquis, ce qui requiert à ses yeux *δὴ*⁶⁹. Les éditeurs ultérieurs ont accédé à toutes ses demandes. Le coût de cette dernière conjecture est en effet très peu élevé, les confusions entre les particules *δὴ* et *δέ* étant relativement fréquentes dans les manuscrits⁷⁰. Je pense toutefois qu'elle mérite d'être

69. Il traduit ainsi « *wenn nur anerkanntermassen Schlaf und Wachen Affectionen des ersten und centralen Organes der Sinnesempfindung sind* ».

70. On pourrait cependant objecter que la corruption doit ici être antérieure à l'archétype, qui est lui-même de loin antérieur à l'apparition de la prononciation byzantine. Or les deux voyelles *ε* et *η* ont normalement des réalisations phonétiques différentes pendant l'Antiquité, y compris au travers de leurs évolutions respectives, ce qui réduit la marge d'erreur. THREATTE (1980) I, p. 160, signale cependant que leurs trajectoires phonétiques respectives se sont télescopées vers le début de la période impériale, ce qui rend compte du fait que de telles confusions s'observent occasionnellement au niveau des inscriptions.

justifiée de manière un peu différente. Comme le signale DENNISTON (1954), p. 225, δή possède une forte valeur résomptive (« *where δή emphasizes a pronoun or a repeated word, usually one which picks up a train of thought that is beginning to wander* »), laquelle est particulièrement appropriée dans ce contexte. C'est la raison pour laquelle εἰ δή peut jouer même rôle que εἰ ἄρα, c'est-à-dire celui de récapituler un ensemble de prémisses ou de renouer le fil d'un raisonnement conditionnel⁷¹. Cela étant dit, δέ peut aussi revêtir une valeur proche (DENNISTON (ibid.), p. 183, rapproche même la particule de δή eu égard à cet usage), mais celui-ci semble se déployer dans des contextes distincts. La conjecture δή a au moins le mérite d'introduire une rupture claire par rapport à l'accumulation de protases qui précède, ce qui doit la recommander.

En 456^a17, on ne connaissait jusqu'à présent que la leçon du *deperditus* α, εἰσφερομένοις. On ne connaît que deux emplois de ce verbe en lien avec la respiration chez Aristote⁷² : ce passage (d'ailleurs cité par *LSJ*, s. v. εἰσφέρω, II.6, comme seul exemple de la signification « *to draw breath* ») et un autre à la fin de *VM*, où le fonctionnement du poumon est comparé à celui d'un soufflet de forge (αἰρομένου γὰρ, καθάπερ εἰς τὰς φύσας, ἀναγκαῖον εἰσφερεῖν τὸν ἄερα τὸν θύραθεν ψυχρὸν ὄντα, 480^a29–30). Ce dernier passage a déjà paru suspect à BEKKER (1831) : εἰσφέρω signifie normalement « apporter, introduire », ce qui ne convient pas vraiment relativement à l'action d'attirer ou de laisser entrer en soi l'air ambiant⁷³. Il conjecture pour cette raison dans son apparat εἰσφρεῖν, conjecture que la grande majorité des éditeurs suivants ont adoptée, en dépit du fait que la leçon transmise par tous les manuscrits est εἰσφερεῖν. En effet, la corruption est des plus faciles, tandis que εἰσφρέω est attesté, surtout au moyen, avec le sens de « laisser entrer, admettre », ce qui convient parfaitement dans ce contexte⁷⁴. C'est exactement la même situation ici, si ce n'est que l'on a affaire au participe. Seulement, aucun éditeur ne s'est aventuré à tenter de corriger le texte. Le témoignage du manuscrit *B^e* apporte la leçon qu'il aurait probablement fallu conjecturer εἰσπιφραμένοις. Il ne fait aucun doute qu'il ne s'agit pas là d'une conjecture de copiste, mais de la véritable *lectio difficilior* : le verbe εἰσφρέω est beaucoup plus rare que εἰσφέρω, qui plus est avec son thème originel en εἰσπίφρημι.*⁷⁵ et

Cela autorise à supposer qu'une telle corruption serait très ancienne.

71. DENNISTON (1954), p. 223.

72. Voir BONITZ (1870), s. v. εἰσφέρειν, 224^b56–58.

73. Le moyen εἰσφέρεσθαι conviendrait déjà mieux de ce point de vue, Aristote l'employant notamment en *Gener. An.* IV.2, 767^a32 (μάλιστα δὲ διὰ τὴν τοῦ ὕδατος τροφήν· τοῦτο γὰρ πλεῖστον εἰσφέρονται) pour exprimer l'action de prélever de l'eau pour un animal, c'est-à-dire de boire.

74. Voir Euripide, *Troyennes*, 652–653, ἔσω τε μελάθρων κομψὰ θηλειῶν ἔπη / οὐκ εἰσεφρούμην, « je n'admettrais pas en ma demeure les propos malins des femmes » ; Aristophane, *Guêpes*, 893, ὡς ἦνικ' ἄν λέγωσιν, οὐκ εἰσφρήσομεν, « aussitôt que le procès commencera, nous ne laisserons entrer personne » ; Démosthène, *Sur les affaires de Chersonèse*, 15, τοῦτους εἰσφρήσεσθαι μᾶλλον ἢ 'κείνῳ παραδώσειν τὴν πόλιν, « ils préféreront laisser ceux-ci entrer plutôt que de lui livrer la cité ».

75. Voir à ce sujet CHANTRAINE (1999), s. v. πίφρημι*, p. 908. En dépit du fait que cette forme, connue par son attestation en *Hist. An.* V.6, 541^b11, a été attaquée par NAUCK (1880), p. 22, elle est bel et bien classique et attique, voir à ce sujet Kühner-Gerth I.2, §268.2, p. 173, et §343, pp. 521–522, et SCHWYZER (1939) I, p. 695, Zusatz 3, ainsi que *infra*, p. 1323.

en contexte physiologique et médical. Il ne se rencontre d'ailleurs jamais employé ailleurs au sujet de la respiration. On notera de surcroît que l'unique attestation de ce thème se trouve justement chez Aristote, en *Hist. An.* V.6, 541^b11 (ἤ ἐσπιφράναι εἰς τὸν μυκτῆρα τῆς θηλείας, à propos de l'organe reproducteur de la pieuvre mâle, censé pénétrer la narine de la femelle). La leçon εἰσπιφραμένοις est donc incontestablement supérieure ici. Il n'y a de fait qu'une seule manière plausible d'expliquer le processus ayant abouti aux deux leçons transmises : εἰσπιφραμένοις a été corrigé en quelque chose comme εἰσφρομένοις par un copiste voulant rétablir le thème en φρέω, pratiquement le seul attesté en-dehors d'Aristote, et cette leçon s'est corrompue en εἰσφερομένοις de manière semblable à ce qui s'est produit dans l'archétype en 470^a29, la faute étant extrêmement facile. Dans les deux cas, c'est le verbe εἰσφρέω, pour parler de la respiration, qu'il faut respectivement adopter ou rétablir.

La leçon de **β** en 456^a22–23, ἐν ὧι μὲν τόπωι καὶ ὧι μορίωι πρώτωι, en comprenant le second pronom comme un datif de moyen, me paraît supérieure, du point de vue du sens, à celle, beaucoup plus plate, de **α**, ἐν ὧι μὲν τόπωι καὶ ἐν ὧι μορίωι πρώτωι : elle ajoute une dimension causale, et non plus seulement spatiale, à la relation entre le sommeil et la veille et la partie en question. La faute s'explique de plus aisément comme une simple répétition mécanique de la séquence ἐν ὧι dans **α**.

Somn. Vig. 3, 456^a34–^b1

τροφή δ' ἐστὶ πᾶσιν ἢ ἐσχάτη τοῖς μὲν [³⁵] ἐναίμοις ἢ τοῦ αἵματος φύσις, τοῖς δ' ἀναίμοις τὸ ἀνάλογον, [¹] τόπος δ' αἵματος αἰ φλέβες

1 τόπος δ' αἵματος **β**(**B^eP**)**EC^cMi** : τόπος δὲ τοῦ αἵματος **γ**

La leçon sans l'article, qui n'a jusque-là pas été retenue par les éditeurs, est établie comme étant celle de l'archétype par l'accord de **B^e** et de **E**. Même si ce n'est pas la forme la plus courante (ce qui explique la correction dans **γ**), l'omission de l'article du substantif et du génitif d'attribution est un phénomène observé par Kühner-Gerth II.1, §462.k, pp. 607–608, en particulier lorsque, comme c'est le cas ici, il s'agit de deux concepts généraux (« *werden aber beide Begriffe allgemein aufgefasst, so entbehren beide des Artikels* » : οὔτε σώματος κάλλος καὶ ἰσχύς δειλῶι καὶ κακῶι συνοικοῦντα πρέποντα φαίνεται, *Méneuxène*, 246^e).

Somn. Vig. 3, 456^b13–15

εἰ γὰρ ἐνδέχεται καταδαρθεῖν [¹⁴] τὸν λειποψυχῆσαντα, ἐνδέχοιτ' ἂν ἐνύπνιον εἶναι τὸ [¹⁵] φάντασμα.

13 καταδαρθεῖν] καταδραθεῖν **E** : καταδραθάνειν **1P** || 14–15 τὸ φάντασμα **β**(**B^eP**)**γ** : καὶ τὸ φάντασμα **EC^cMi**

La forme de l'infinifitif du verbe καταδαρθάνω que l'on trouve dans le manuscrit *E*, qui intervertit deux lettres par rapport à la forme usuelle, est peut-être issue d'une simple erreur de copie, mais il n'est pas inintéressant de relever que la forme καταδράθω est celle employée chez Homère (*Od.* V.451, entre autres), elle a par cette voie trouvé son chemin dans les lexiques byzantins. L'infinifitif καταδαρθεῖν est néanmoins attique, en ce qu'il est attesté chez Aristophane (ἔασον, ὦ δαιμόνιε, καταδαρθεῖν τί με, *Nuées*, 38), où une scholie ancienne nous informe qu'il aurait comporté une accentuation attique particulière (Ἀττικοὶ παροξυτόνως καταδάρθειν, 38a KOSTER (1978)). La particule καί, retenue en général par les éditeurs avant τὸ φάντασμα avec un rôle emphatique, s'avère en fait être une addition propre à la famille des manuscrits *E* et *C*^c. La leçon sans cette particule étant d'une autorité supérieure et tout aussi acceptable, c'est celle-ci qu'il faut retenir.

Somn. Vig. 3, 456^b17–24

ἀλλὰ γάρ, ὡσπερ εἶπομεν, οὐκ [18] ἔστιν ὁ ὕπνος ἀδυναμία πᾶσα τοῦ αἰσθητικοῦ, ἀλλ' ἐκ τῆς [19] περὶ τὴν τροφὴν ἀναθυμιάσεως γίγνεται τὸ πάθος τοῦτο· [20] ἀνάγκη γάρ τὸ ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον μέχρι τοῦ ὠθεῖσθαι, εἴτ' [21] ἀντιστρέφειν καὶ μεταβάλλειν καθάπερ εὐριπον. τὸ δὲ θερ- [22] μὸν ἐκάστου τῶν ζώων πρὸς τὰ ἄνω πέφυκε φέρεσθαι· ὅταν [23] δ' ἐν τοῖς ἄνω τόποις γένηται, ἀθρόον πάλιν ἀντιστρέφει καὶ [24] καταφέρεται.

20 ἀνάγκη **β(B^eP)**γ : ἀναγκαῖον **EC^cMi**ι | τὸ ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον **β(B^eP)**ιU (ὠθούμενον ins. in marg. m.r.) : τὸ ἀναθυμιάμενον **α** : *quod compellitur* Prisc(56.1) | του conī. DROSSAART LULOFS (1943) : που ω (τοῦ **L**) || **22** πρὸς τὰ ἄνω **β(B^eP)** : πρὸς τὸ ἄνω **α**

Le problème le plus important concerne ici la scission de la transmission en τὸ ἀναθυμιάμενον ὠθούμενον et τὸ ἀναθυμιάμενον en 456^b20, seule la seconde leçon ayant été prise en compte par les éditeurs précédents. Il faut par conséquent déterminer si c'est **β** qui ajoute un participe, ὠθούμενον, dont l'on ferait mieux de se passer, ou si c'est **α** qui l'élimine pour de mauvaises raisons. Commençons par examiner la *lectio longior*. La coexistence des deux participes a quelque chose de déplaisant du point de vue du style : il faut construire le second comme *participium coniunctum*⁷⁶ (« l'objet de l'exhalaison, dans la mesure où il fait l'objet d'une poussée »), ce qui le rend redondant par rapport à l'infinifitif déjà présent ὠθεῖσθαι. Il est déjà suffisamment clair que τὸ ἀναθυμιάμενον subit l'action exprimée par ὠθεῖσθαι. En outre, ἀναθυμιάμενον implique suffisamment l'idée d'un déplacement : ὠθούμενον ne vient pas signaler une situation particulière affectant l'objet en question, le sens du texte repose au contraire sur une forme d'interchangeabilité entre les mouvements exprimés par ἀναθυμιάω et ὠθέω, le premier représentant une espèce

76. Voir Kühner-Gerth II.2, §485.B.2.a, pp. 77–78.

particulière du second. On comprend donc, me semble-t-il, assez bien pourquoi un copiste aurait décidé de s'en passer⁷⁷.

Si l'on part de la *lectio brevior*, il paraît difficile d'envisager que ὠθούμενον ait pu être inséré dans le texte du fait d'une simple erreur mécanique de copie. Cela doit avoir des raisons exégétiques. Le scénario le plus plausible que je puisse proposer serait alors qu'un lecteur aurait été choqué de voir l'exhalaison (τὸ ἀναθυμιώμενον) transformée subitement en poussée (ὠθεισθα), si bien qu'il aurait rajouté une annotation dans son exemplaire indiquant que ἀναθυμιώμενον veut ici dire peu ou prou ὠθούμενον. Cette annotation aurait ensuite été mal comprise par un copiste ultérieur qui aura malencontreusement fait figurer ce participe dans le texte. Dans tous les cas, que le mot ὠθούμενον soit authentique ou pas, son existence est ancienne, puisqu'il est lu par Priscien, dont la traduction latine de la reprise de cette phrase est *necessarium enim quod conipellitur usque ad quoddam compelli, deinde reuerti et transmitti* (*Solutiones*, 55.26–56.2). Il semble donc qu'il ait écrit en grec ἀνάγκη γὰρ τὸ ὠθούμενον μέχρι τοῦ ὠθεισθα, εἴτ' ἀντιστρέφειν καὶ μεταβάλλειν, que ce soit parce qu'il simplifie la prose d'Aristote ou parce que son exemplaire avait seulement ὠθούμενον, sans ἀναθυμιώμενον.

Le premier scénario paraît plus économique et donc préférable, à condition que l'on puisse donner un sens acceptable à la leçon de β. Il me semble que c'est le cas, et même que celle-ci épouse l'usage aristotélicien attesté. Avec le second participe, τὸ ἀναθυμιώμενον ὠθούμενον signifie quelque chose comme « l'objet de l'exhalaison, en tant qu'il fait l'objet d'une poussée ». Or, de manière générale, ὠθέω constitue en mécanique aristotélicienne avec ἔλκω l'une des deux catégories fondamentales du mouvement local (voir notamment *Phys.* VII.2, 244^a7; *An.* III.10, 433^b25; *Inc. An.* 1, 704^b23) : tout mouvement selon le lieu peut être réduit à ces deux actions, pousser et tirer. Il convient alors d'observer la portée exacte de la proposition énoncée en 456^b20–21, en particulier par rapport à la clause suivante en 446^b21–24. La première porte sur l'objet de l'exhalaison ou de la poussée (τὸ ἀναθυμιώμενον, qui est aussi ὠθούμενον), la seconde porte sur le chaud au sein de l'organisme (τὸ δὲ θερμὸν ἐκάστου τῶν ζώων). Chacune décrit un aspect différent d'un même processus ayant lieu à l'intérieur de l'animal, que la première envisage du point de vue du corps exhalé (on sous-entendra alors τὸ ἀναθυμιώμενον ἐκ τῆς τροφῆς en 446^b20) et la seconde du point de vue du chaud. La première description donne lieu à l'application d'un principe général, selon lequel tout ce qui est poussé l'est jusqu'à un

77. On peut également expliquer cette éventuelle omission comme le produit d'un saut du même au même, les deux participes étant homéotéleutes (-μενον). Si l'on suppose au contraire que c'est une intervention délibérée, on peut aussi ajouter que cela ne rend pas pour autant son auteur ignorant, car lexicque étroitement mécaniste de ὄσος et celui, cosmologique et physiologique, de ἀναθυμίασις ne sont normalement jamais associés de manière aussi étroite dans le *corpus*, d'après l'examen des entrées correspondantes chez BONITZ (1870). M. WILSON (2013) avance aussi l'observation suivante quant aux *Mete.*, p. 69, où la notion d'exhalaison joue pourtant un rôle central : « ὠθεῖν and its compounds are likewise almost entirely restricted to the action of the air and the winds, here with an emphasis on effect ».

certain point, il n'est par conséquent pas injustifié d'insister, même lourdement⁷⁸, sur le fait que l'exhalaison répond à la catégorie de la poussée dans ce cadre.

La quasi-totalité des manuscrits donne pour leçon μέχρι που (parfois ποῦ) en 456^b20. Celle-ci n'est pas irrecevable en soi, mais il y a une expression aristotélicienne consacrée quant au principe général de la limitation du mouvement, laquelle emploie l'enclitique, μέχρι του (voir *Phys.* II.2, 194^a23; VII.5, 249^b27 & 28; *Gener. Corr.* I.2, 316^b32; *An.* III.30, 434^b33; *Resp.* 480^b24; *EN* VII.14, 1154^a13; *Rhet.* III.8, 1408^b32). Aristote emploie aussi régulièrement l'expression εἷς τι en un sens proche, toujours avec l'enclitique et souvent en couple avec ἕκ τινος (*Phys.* II.8, 199^b17; IV.11, 219^a11; *Cael.* I.8, 277^a14; II.6, 288^b29; *Mete.* III.4, 374^b1; *Part. An.* II.1, 646^a31; *Met.* Λ.4, 1070^a1; *etc.*). Par contraste, μέχρι ποῦ n'est attesté qu'en *Mete.* I.1, 339^b15, et c'est là une tournure interrogative : τὸ δὲ δὴ μεταξύ τῆς γῆς τε καὶ τῶν ἐσχάτων ἄστρον πότερον ἔν τι νομιστέον εἶναι σῶμα τὴν φύσιν ἢ πλείω, κἂν εἰ πλείω, πόσα, καὶ μέχρι ποῦ διώρισται τοῖς τόποις. Il convient donc de rétablir του, comme les éditeurs s'en sont rapidement rendu compte⁷⁹. Le coût de cette conjecture est minime, car les lettres Π et Τ sont faciles à confondre en majuscules.

Les deux variantes πρὸς τὰ ἄνω et πρὸς τὸ ἄνω en 456^b22 résultent en un sens acceptable de prime abord. La leçon de β, πρὸς τὰ ἄνω, est cependant légèrement meilleure, parce qu'Aristote parle ici d'un processus interne à l'organisme, qu'il est plus pertinent de caractériser par rapport à des coordonnées propres à l'anatomie de l'animal que par des coordonnées cosmiques. Autrement, si l'on lit πρὸς τὸ ἄνω, il y a un décalage entre le sens littéral et le sens attendu de cette phrase, car le contexte requiert que cette chaleur parvienne jusqu'à la tête (456^b22–28). Or celle-ci n'est pas nécessairement la partie la plus haute du corps, ni même plus haute par rapport au lieu de la digestion : ce n'est pas toujours le cas pour les animaux qui n'ont pas la station debout et, même chez l'être humain, cela peut dépendre de la position adoptée (et Aristote sait bien que l'on peut déjà être allongé au moment où l'on s'endort). La faute s'explique certainement par le contexte, dans la mesure où la thèse selon laquelle le feu est naturellement porté vers le haut (de l'univers) est bien connue.

Somn. Vig. 3, 456^b32–34 & 457^b7

[456^b32] καὶ μετὰ [33] σῖτα μάλιστα τοιοῦτος ὁ ὕπνος· πολλὴ γὰρ ἡ ἀπὸ τῶν [34] σιτίων ἀναθυμίασις.

32–33 μετὰ σῖτα dedi : μετὰ σῖτα **E** : μετὰ σείτα **B^e** : μετὰ τὰ σῖτα γ(**U**1**P**)**C^cMi** : μετὰ

78. Comparer *An.* III.12, 434^b33 τὸ μὲν πρῶτον κινεῖν ὠθεῖ οὐκ ὠθούμενον; I.3, 406^b12–13 πᾶσα κίνησις ἕκτασις ἐστὶ τοῦ κινουμένου ἢ κινεῖται; *Phys.* IV.11, 209^a10–11 τὸ κινούμενον κινεῖται ἕκ τινος εἷς τι; *Cael.* III.2, 300^b21–22 τό τε γὰρ πρῶτον κινεῖν ἀνάγκη κινεῖν ἑαυτὸ κινούμενον κατὰ φύσιν; *etc.*

79. C'est déjà en un sens ce que fait BIEHL (1898), n'était-ce le fait qu'il écrit avec l'accent τοῦ, si bien qu'il s'agit de l'article, lequel devrait être construit avec ὠθεῖσθαι, ce qui est inadmissible pour le sens.

σῖτον **θ**η : μετὰ τὰ σιτία coni. DROSSAART LULOFS (1943) p. XXXVI || 34 σιτίων]
σειτίων **B**^e

[457^b7] ὅτι μετὰ τὸ σῖτον ἰσχυρότατος ὕπνος γί-^{[b]8}γνεται

7 μετὰ τὸ σῖτον dedi ex μετὰ τὸ σείτον **β**(**B**^e) : μετὰ σῖτον γ : μετὰ σιτία **E** : μετὰ τὰ
σιτία **ιC**^c**MiP**

Les éditeurs, en particulier depuis DROSSAART LULOFS (*ibid.*), p. XXXVI. que suit W. D. ROSS (1955b), p. 264, ont été embarrassés par la cohabitation de σῖτος et σιτίων dans un espace aussi rapproché et ont tiré argument de la transmission de la leçon τὰ σιτία en 457^b7, qui est pourtant minoritaire, pour normaliser le texte d'Aristote. C'est en effet ce mot qui s'emploie le plus souvent en dialectique attique, presque toujours au pluriel, pour désigner les vivres solides, par distinction de ποτά. Dans tous les cas, il est clair, étant donné le contexte, qu'Aristote entend se référer ici, en combinant ces mots à la préposition μετὰ suivie de l'accusatif, à un moment particulier du temps, à savoir celui consécutif aux repas (l'expression la plus courante semble être μετὰ δεῖπνον, déjà attestée chez Homère, *Il.* XIX.346). Il faut noter que, si le nom σῖτος est généralement masculin, il est hétéroclite, admettant un pluriel neutre, σῖτα⁸⁰, et qu'une forme neutre pour le singulier, τὸ σῖτον, est aussi attestée, en épigraphie (comme l'indique l'article de *LSJ*), mais aussi dans le traité *De affectionibus interioribus* du *corpus hippocraticum*, où l'expression μετὰ τὸ σῖτον apparaît deux fois avec ce sens (πινέτω δὲ καὶ ἐπὶ σίτωι καὶ μετὰ τὸ σῖτον, 6.30, distinguant le moment du repas et le moment après le repas ; 9.29).

La transmission suggère que l'archétype comporte le mot σῖτος ou σῖτον en 456^b33 et en 457^b7 et le mot σιτίων en 456^b34. Je ne vois pas de raison de s'offusquer de cette variance, car les deux formes sont largement attestées chez Aristote. W. D. ROSS (*ibid.*), p. 264, affirme pourtant que le pluriel σῖτα ne se trouve pas chez Aristote. Cette forme n'apparaît en effet qu'au sein des *Probl.*, en 865^b3 et 964^a25. C'est autrement toujours le pluriel σιτία que l'on trouve chez Aristote (voir par exemple *EN* II.2, 1104^a16, où il est accolé à τὰ ποτά), mais cette observation ne se fonde que sur un tout petit nombre de cas. Je n'en compte pas plus de cinq, et je ne suis pas sûr que l'on puisse toujours se fier aux éditions actuelles sur ce point. Le nom σῖτος, même si ce n'est pas au pluriel, se rencontre néanmoins une dizaine de fois (voir par exemple *Phys.* II.8, 198^b18 ; *Met.* IV.10, 389^a15 ; *Hist. An.* VIII.3, 592^a30 ; *Met.* Δ.7, 1017^b8), rien n'empêche de supposer qu'Aristote est, comme les auteurs des générations précédentes (Euripide, Hérodote, Xénophon, entre autres), capable d'en former un pluriel σῖτα. Ce qui me semble le plus remarquable ici, c'est que la tradition manuscrite n'ait pas systématiquement corrigé en μετὰ τὰ σιτία en 456^b33 au vu de l'expression ἀπὸ τῶν σιτίων qui la suit presque immédiatement, comme le souhaite DROSSAART LULOFS (1943) : si la forme σῖτα qui est celle de l'archétype à cet endroit était le produit d'une correction trop zélée, il serait absurde que σιτίων n'ait

80. Voir *LSJ*, *s. v.* σῖτος, Kühner-Blass I.1, §138, p. 500, ou encore CHANTRAINE (1999), p. 1007.

pas aussi été corrigé. Il me semble qu'il faut ici accepter la variance, Aristote employant régulièrement les deux formes, même si elle est particulièrement criante ici.

La graphie $\sigma\epsilon\iota$ -, employée systématiquement pour ce mot dans B^e , se rencontre dans certaines sources épigraphiques ou papyrologiques de cette période⁸¹, où elle est tellement fréquente qu'il semble qu'elle n'ait rien eu de choquant aux yeux des locuteurs d'alors : elle correspond en fait à une norme orthographique systématique dans la recension β , où tout ι long est écrit $\epsilon\iota$ ⁸². Le manuscrit nous préserve donc intacte une graphie très ancienne, en dépit du fait qu'elle n'est en vigueur, ni à l'époque de sa copie, ni à l'époque de la rédaction supposée du texte par Aristote. Il est vraisemblable qu'elle ait figuré dans une édition romaine du texte, mais, dans la mesure où elle serait anachronique pendant les périodes classique et hellénistique, il convient de ne pas la retenir. Cela étant dit, la fidélité dont fait preuve le manuscrit à l'égard de sa source éloignée mérite d'être gardée à l'esprit lorsque l'on considère la leçon au neutre qu'il transmet en 457^b7. En effet, cette forme neutre, τὸ σῖτον, n'est, cette fois, pratiquement pas attestée lors de périodes plus tardives, mais elle figure incontestablement dans le traité *De affectionibus interioribus*, dont on a quelque raison de penser qu'il a été rédigé par un membre de l'école de Cnide au début du IV^e siècle⁸³, et précisément au sein de cette expression μετὰ τὸ σῖτον. Au vu de la rareté extrême de cette forme neutre et de son attestation médicale contemporaine, le meilleur parti est de l'adopter en 457^b7, bien qu'elle ne soit autrement pas attestée chez Aristote (du moins si l'on se fie aux éditions actuelles). L'omission de l'article en 456^b32–33 peut se justifier aussi bien par la généralité du concept que par le fait que le nom fasse suite à une préposition, ou encore par le fait qu'il participe d'une expression ayant le sens d'un adverbe temporel⁸⁴.

Somn. Vig. 3, 457^a11–12

ὅταν [^a12] γὰρ πολὺ φέρηται τὸ πνεῦμα ἄνω, καταβαῖνον πάλιν τὰς [^a13] φλέβας ὀγκοῖ, αἷς συνθλίβει τὸν πόρον, ἧι ἡ ἀναπνοὴ [^e14] γίγνεται.

13 αἷς ω] καὶ E | ἧι ἡ ἀναπνοὴ $\beta(B^e)$ γP Mich^p(55.10) : ἡ ἀναπνοὴ C^cMi : δι' ὃν ἡ ἀναπνοὴ E : δι' οὗ ἡ ἀναπνοὴ L

La plupart des éditeurs reprennent le texte de BEKKER (1831) en 457^a13–14, καὶ συνθλίβει τὸν πόρον δι' οὗ ἡ ἀναπνοὴ γίγνεται, qui s'appuie surtout le témoignage des manuscrits *E* et *L*, contre l'ensemble de la tradition et qui ne peut absolument pas être retenu dès lors que l'on dispose d'une représentation correcte de celle-ci. Elle résulte, en

81. Par exemple très probablement au fr. 33 (col. VII l. 3), de l'inscription de Diogène d'Oenoanda. Il suffit en fait d'ouvrir n'importe quel *index* du *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques* pour trouver des attestations, en général d'époque romaine (voir, entre autres, 1974, 486 ; 1977, 510 ; 1979, 546 ; 1987, 85).

82. Cf. *supra*, p. 503.

83. JOUANNA (1999), p. 395.

84. Kühner-Gerth, II.1, §462, pp. 598–610.

fait, de deux fautes propres au manuscrit *E*. La transformation du premier relatif, αἷς, en la particule καί rend le texte plus fluide, mais a pour conséquence que la description du processus physiologique perd en précision. C'est la pression exercée par le souffle, lorsqu'il redescend après son élévation initiale, sur les veines, par lesquelles il transite, qui lui permet de compresser indirectement les pores en jeu dans la respiration⁸⁵, alors que la leçon de *E*, du moins si on la prend au pied de la lettre, présente ces deux événements comme deux conséquences indépendantes de la redescente du souffle. Aristote n'a toutefois pas donné de description du processus qui mette en lumière le rôle des veines à ce stade, ce qui peut contribuer à l'explication de la faute.

On peut reconstituer la genèse de la faute ayant abouti à la leçon suivante de *E*, δι' ὄν. La leçon originelle du modèle commun à *E* et *C*^c est celle que l'on trouve encore dans le second, à savoir συνθλίβει τὸν πόρον ἢ ἀναπνοῇ γίγνεται, ce qui donne un texte grammaticalement inacceptable. Cette leçon résulte d'une simple haplographie du fait de la répétition de la lettre H au sein de la leçon de l'archétype, qui est celle de presque tous les autres manuscrits, αἷς συνθλίβει τὸν πόρον ἢ ἢ ἀναπνοῇ γίγνεται. Elle repose sur un usage locatif du pronom relatif ἢ (« par lequel », « où ») qui est rare mais attesté⁸⁶. Le texte devant lui n'ayant aucun sens, le copiste de *E* ou de l'un de ses proches ancêtres a correctement reconnu que les mots ἢ ἀναπνοῇ γίγνεται devaient appartenir à une proposition subordonnée et a donc conjecturé quelque chose comme δι' ὄν ou δι' οὖ. L'apparition de cette forme, très différente de ce que l'on peut reconstruire au niveau de l'archétype, s'explique donc à mon avis en deux temps, par une omission suivie d'une conjecture destinée à réparer un texte manifestement fautif. Je pense néanmoins que les éditeurs ont eu raison de privilégier la forme où la préposition διὰ est suivie du génitif, parce que, en prose, elle ne peut pas admettre de sens spatial avec l'accusatif, comme c'est le cas dans la leçon de *E*, mais dans ce contexte seulement un sens causal. J'avoue cependant ignorer comment la leçon δι' οὖ s'est retrouvée dans le manuscrit *L*. Les manuscrits de sa parenté proche transmettent tous la leçon usuelle et correcte, et il n'y a pas d'autre trace d'un processus de contamination de *E* spécifiquement vers *L*, on peut s'imaginer que la leçon est issue d'une annotation ancienne.

85. Au sujet de ceux-ci, qui relient notamment le poumon à la région cardiaque, voir BONITZ (1870), *s. v.* πόρος, 622^b15–34.

86. Kühner-Gerth II.2, p. 401, §554 An. 3, où il est affirmé que cet usage s'observe surtout en poésie, même si le relevé donne un exemple chez Hérodote (III.51.2, ἢ ὁ ἐξελασθεὶς ὑπ' αὐτοῦ παῖς διαίταν ἐποιέετο, « ceux chez qui l'enfant qu'il avait chassé vivait » – la conjecture τῆι a néanmoins souvent été mise en avant). On trouve des exemples proches chez Aristote, quoique moins clairement spatiaux, grâce à l'entrée correspondante de BONITZ (*ibid.*), 131^a36–40, qui cite notamment *Gener. Corr.* I.1, 314^b26 (ἢ καὶ φανερόν ὅτι . . ., « par quoi il est clair que . . .) et *EE* V.14, 1137^b27 (ἔστιν αὕτη ἢ φύσις ἢ τοῦ ἐπεικιοῦς, ἐπανάρθωμα νόμου, ἢ ἐλλείπει διὰ τὸ καθόλου, « la nature de l'équitable est d'être une rectification de la loi, là où elle fait défaut du fait de son universalité »).

Somn. Vig. 3, 457^a21–23

καὶ [^a21] τὸ ὅλον δὲ φίλυπνοι οἱ ἀδηλόφλεβοι καὶ οἱ νανῶδεις καὶ [^a23]
μεγαλοκέφαλοι·

22–23 καὶ μεγαλοκέφαλοι $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: καὶ οἱ μεγαλοκέφαλοι $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiP}$ Mich^p(57.19)

La leçon retenue par les éditeurs modernes est, en général, celle avec trois articles définis, φίλυπνοι οἱ ἀδηλόφλεβοι καὶ οἱ νανῶδεις καὶ οἱ μεγαλοκέφαλοι. Elle semble présupposer l'existence de trois catégories d'animaux chez qui la tendance au sommeil est forte : ceux qui ont des veines inapparentes, ceux qui sont semblables à des nains, et ceux qui ont de grandes têtes. La leçon sur laquelle s'accordent les familles β et γ , en revanche, ne comprend que deux articles définis, ce qui entraîne que l'on doit interpréter la dernière particule καὶ comme épexégétique : il y a en ce cas deux groupes seulement, ceux qui ont des veines inapparentes et ceux qui ressemblent à des nains, c'est-à-dire ceux dont la tête est plus développée par rapport au reste du corps. C'est cette leçon qui bénéficie de la plus grande autorité. De surcroît, c'est aussi celle qui est le plus conforme à la doctrine d'Aristote. On peut tout d'abord relever que, dans l'explication qui suit aussitôt, les deux derniers qualificatifs sont associés (τοῖς δὲ νανῶδεσι καὶ μεγαλοκεφάλοις, 457^a24–25) et opposés ensemble à la première catégorie. Surtout, si la propriété d'avoir des veines peu visibles concerne bien un groupe distinct d'animaux (voir *Part. An.* III.4, 667^a29–32), les deux suivantes ne concernent qu'un seul et unique groupe d'animaux, ceux dont la tête est trop volumineuse et lourde par rapport au reste de leurs membres (νανῶδες γὰρ ἐστὶν οὗ τὸ μὲν ἄνω μέγα, τὸ δὲ φέρον τὸ βάρος καὶ πεζεῦον μικρόν, *Part. An.* IV.10, 686^b4–5), ce qui a des conséquences néfastes sur leurs activités cognitives⁸⁷. Il n'y a donc aucune raison pour Aristote d'employer ces deux qualificatifs comme désignant deux groupes d'animaux distincts.

Somn. Vig. 3, 457^a23–24

τῶν μὲν γὰρ αἱ φλέβες στεναί, ὥστ' οὐ [^a24] ῥαίδιον καταρρεῖν τὸ ὑγρόν

24 καταρρεῖν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{MiP}$: διαρρεῖν κατιὸν γ

Les deux verbes, καταρρέω et διαρρέω, sont attestés chez Aristote dans d'autres contextes, même s'ils sont très rares au sein du *corpus* (voir par exemple *Div. Somn.*, 463^a15, et *Hist. An.* VI.15, 569^a20). L'accord de B^e et E entraîne que leur leçon doit primer sur celle de la famille γ qu'ont retenue les éditeurs. La leçon de γ semble résulter d'une glose de la part d'un lecteur soucieux de rappeler que c'est à travers les veines que l'exhalaison circule lorsqu'elle s'écoule vers le bas. Aristote ne s'est en effet pas attardé

87. Voir *Part. An.* IV.10, 686^b20–28, ainsi que l'analyse du passage par GREGORIĆ (2007), pp. 82–98.

sur ce point, si bien qu'un lecteur inattentif pourrait passer à côté du rapport entre les veines et cet écoulement sans cette précision⁸⁸.

Somn. Vig. 3, 457^a25–27

οἱ δὲ [^a26] φλεβώδεις οὐχ ὑπνωτικοὶ δι' εὐροῖαν τῶν πόρων, ἂν μή τι [^a27] ἄλλο πάθος ἔχωσιν ὑπεναντίον.

26 τῶν πόρων **β**(**B^e**)**γ** : τῶν φλεβῶν **EC^cMi** : τῶν φλεβῶν τῶν πόρων **μP**

Les éditeurs avaient déjà à arbitrer entre deux leçons transmises au sein de la descendance du *deperditus a* en 457^a26 : τῶν πόρων, transmise par **γ**, et τῶν φλεβῶν, transmise par la branche de *E. BEKKER* (1831) et *BIEHL* (1898) ont opté pour la seconde, *DROSSAART LULOFS* (1943) et *W. D. ROSS* (1955b) pour la première. Les deux leçons se sont télescopées dans le *deperditus μ* et dans son cousin *P*, tandis que la branche **β** confirme la leçon de **γ**, τῶν πόρων. Il convient alors de supposer qu'il s'agit de celle l'archétype et que la leçon τῶν πόρων en est une glose compétente⁸⁹. Aristote est indubitablement en train de parler des veines, il est question du lien entre leurs propriétés physiques, qui facilitent ou ralentissent l'écoulement de ce qui y circule, et le sommeil depuis 457^a21 au moins, si ce n'est depuis 457^a9. Le champ lexical des veines est ainsi massivement présent dans l'environnement textuel. Pour autant, Aristote emploie aussi à deux reprises le terme de πόρος, en 457^a13 pour expliquer l'impact de la compression des veines sur la respiration et en 457^b13 au sujet de l'action refroidissante du cerveau. Dans les deux cas, le terme ne désigne pas les veines, mais un type différent de conduit physiologique. Cela contribue à expliquer pourquoi son occurrence en 457^a26, où il ne saurait être question que des veines, aurait pu donner lieu à une intervention dans le texte. Le choix de ce terme paraît néanmoins approprié ici : le concept de πόρος est étroitement lié à celui d'écoulement et de passage, il est donc justifié d'y subsumer celui de veine (φλέψ) lorsque les veines sont envisagées en lien avec la circulation à laquelle elles donnent lieu⁹⁰.

Somn. Vig. 3, 457^a29

διὰ τοῦτο γὰρ καὶ βρωτικοί, σκληροὶ ὄντες·

26 σκληροὶ **β**(**B^e**)**E¹** : σκεληφοροὶ **C^cMi** : σκληροὶ **γP**

88. *DROSSAART LULOFS* (1943), p. XXXVI, défend en revanche la leçon de **γ** en supposant une corruption de διαρρεῖν κατιὸν en καταρρεῖν κατιὸν, leçon qui aurait ensuite été simplifiée en καταρρεῖν.

89. Même conclusion chez *DROSSAART LULOFS* (ibid.), p. XXXIII : « *post vocem φλεβώδεις Aristotelem voce φλέβες non usum esse, sed voce synonyma est veri* ».

90. Les concepts de veine et de pore sont ainsi fréquemment associés dans le *corpus*, voir *BONITZ* (1870), s. v. πόρος, 622^b52–623^a33.

BEKKER (1831) a choisi la leçon *σκληροί* (« durs ») tout en signalant l'existence d'une variante *σκληφροί* (« maigres »), attestée selon lui dans *E* et *M*. Il n'est pas difficile de voir que celle-ci paraît *difficilior* et donne un bien meilleur sens, puisque l'on désire un contraste avec *βρωτικοί*. La leçon *σκληροί* est en outre difficilement admissible, au vu du fait que le passage porte sur les mélancoliques qui se définissent, ici comme ailleurs, par la prédominance de la bile noire (ἡ μέλαινα χολή), laquelle n'est pas dure ou sèche, mais au contraire humide et liquide (voir par exemple *Part. An.* II.2, 647^b11–14). Or Aristote entend précisément inférer des propriétés de la bile noire les dispositions des mélancoliques : c'est parce qu'elle est froide (457^a31) que leur digestion ne produit que peu d'exhalaison. Il est par conséquent inacceptable de lire que les mélancoliques seraient « secs » ou « durs ». Certes, *σκληρός* n'est pas *ξηρός*, mais sa signification est proche et son opposition avec *μαλακός* est chez Aristote parallèle à celle entre *ξηρός* et *ὕγρός*⁹¹.

Le premier à tirer parti de la variante signalée incorrectement par Bekker est BUSSEMAKER (1854), qui propose, p. X, d'en adopter une version légèrement corrigée, *σκληφροί*, cette forme étant attestée dans le *corpus* hippocratique (*De aere aquis et locis*, 4.6 ; *De articulis*, 8.24 ; *De affectionibus*, 43.5 ; voir également les lexiques d'Érotien, lequel donne aussi une forme en *σκληε-*, et de Galien). Dans son édition des *Problemata* parue quelques années plus tard, il fait le lien entre ce passage et le célèbre traitement des mélancoliques en *Probl.* XXX, où presque tous les manuscrits donnent deux fois cette même forme de l'adjectif *σκληρός* (*σκληροί*, 954^a 7 & 10), ce qui ne convient pas du tout du point de vue du sens, puisqu'il est toujours question de l'appliquer aux mélancoliques. C'est pourquoi il suggère de s'autoriser de la leçon d'un seul manuscrit (*Vat. Pal. gr.* 295, sigle *t*), qui transmet la leçon *σκληφροί* quant à la seconde occurrence, pour rétablir deux fois cet adjectif⁹². Ce geste reçoit l'aval de BONITZ (1870) (*s. v. σκληφρός*, 684^b18–19), qui demande que l'on rétablisse *σκληφρός* dans les trois cas, une fois ici dans *Somn. Vig.* et deux fois en *Probl.* XXX. BIEHL (1898) a ensuite signalé que cela n'était en fait pas une conjecture, quant au présent passage, parce qu'il s'est le premier aperçu de ce qu'il s'agit en fait de la leçon originelle de *E*, même si elle a été corrigée par la suite en *σκληροί*.

Celle-ci est désormais confirmée comme remontant à l'archétype par le fait qu'elle se

91. Voir BONITZ (ibid.), *s. v. σκληρός*, 684^a21–37.

92. Voir BUSSEMAKER (1857), p. VII. La conjecture est acceptée par pratiquement tous les éditeurs ultérieurs, si bien que l'on a pris l'habitude de lire en 954^a7–11 *σκληφροί γὰρ οἱ πλείους τῶν μελαγχολικῶν, καὶ αἱ φλέβες ἐξέχουσιν· τούτου δ' αἴτιον οὐ τὸ τοῦ αἵματος πλήθος, ἀλλὰ τοῦ πνεύματος. διότι δὲ οὐδὲ πάντες οἱ μελαγχολικοὶ σκληφροὶ οὐδὲ μέλανες, ἀλλ' οἱ μᾶλλον κακόχυμοι, ἄλλος λόγος*. Il s'avère que *t* n'est pas le seul manuscrit à transmettre *σκληφροί* dans le second cas, en 954^a10. Comme C. E. RUELLE, KOELLINGER et KLEK (1922) et LOUIS (1994) s'en sont successivement rendu compte, la leçon est aussi présente dans deux autres manuscrits tardifs absents de l'apparat de Bekker, *A^p* (*Parisin. gr.* 1865) et *Y^e* (*Parisin. gr.* 985). D'après les travaux de MARENGHI (1961), cela suggère fortement que cette leçon est issue de ce qu'il nomme « l'auxiliaire humaniste », un manuscrit perdu (sigle *β*) qui est indépendant du reste de la transmission et qui a influencé certains manuscrits des *Probl.*, dont les trois en question, à partir du milieu du XVe. Il est peut-être à identifier à l'exemplaire perdu que LOUIS (1991), pp. XLIII–XLIV et L, identifie comme ayant servi de modèle aux copies réalisées par Apostolios (dont *A^p*) et qui aurait influencé une partie de la transmission (dont *Y^e*).

retrouve à l'identique dans le manuscrit *B^e*. Comme elle fournit le sens exigé par le contexte (« les mélancoliques ont bon appétit, en dépit du fait qu'ils sont maigres »), il est nécessaire de l'adopter, comme l'on fait tous les éditeurs à partir du XX^e siècle. Les corruptions en *σκληροί* et *σκεληφροί* méritent cependant d'être replacées dans leur contexte. L'adjectif *σκληφρός* est extrêmement rare. Outre ces deux passages chez Aristote, il n'est attesté avant la fin de l'Antiquité que dans l'*Euthydème* (271^b) et dans le fragment 58 de Théopompe. Le passage en question de l'*Euthydème* pose une redoutable difficulté de compréhension, parce qu'il emploie deux adjectifs extrêmement rares, *σκληφρός* et *προφερής*, qui servent à distinguer l'apparence physique de deux personnes : ἄλλ' ἑκεῖνος μὲν σκληφρός, οὗτος δὲ προφερής καὶ καλὸς καὶ ἀγαθὸς τὴν ὄψιν. Les érudits antiques n'ont pas manqué de s'interroger sur leur sens⁹³. Dans le cas de *σκληφρός*, l'entrée correspondante du *Lexique* de Photius (σ.522, *σκληφρός*· ὁ σκληρὸς καὶ παρηβηκῶς, ὁ τὰ σκληρὰ φέρειν δυνάμενος), que l'on retrouve presque à l'identique dans la *Souda* (σ.639), tente d'expliquer l'adjectif en le rabattant sur *σκληρός*⁹⁴. Il y a, ainsi, une pente assez naturelle de la langue grecque et de l'érudition antique et byzantine qui mène de *σκληφρός* à l'adjectif beaucoup plus courant, *σκληρός*. Ce n'est en revanche pas du tout le cas quant à la corruption en direction de l'adjectif *σκελιφρός* (ou *σκελεφρός*, *σκεληφρός*), lequel n'est presque pas attesté en-dehors de la tradition médicale antique⁹⁵. Une telle faute paraît pour cette raison possiblement très ancienne, et en tout cas érudite.

Somn. Vig. 3, 457^b6–10

καίτοι τις ἀπορήσειεν [ῃ] ἄν, ὅτι μετὰ τὸ σῖτον ἰσχυρότατος ὕπνος γί- [ῃ]γνεται,
καὶ ἔστιν ὑπνωτικὰ καὶ ἄλλα θερμότητος ἔχοντα [ῃ] τοιαῦτα
6 τις ἀπορήσειεν β(B^e)γ Mich¹(57.1) : τοῦτό τις ἀπορήσειεν EC^cMi¹P || 7
ἰσχυρότατος ὕπνος ω] ἰσχυρότατος ὁ ὕπνος θ || 8 ὑπνωτικὰ β(B^e)EC^cMi : ὑπνωτικὸς
γP || 8–9 θερμότητος ἔχοντα τοιαῦτα β(B^e)γ : θερμότητος ἔχοντα τοιαῦτα C^cMiη :
θερμότητα ἔχοντα τοιαῦτα E : τοιαῦτα ἔχοντα θερμότητα iP

La leçon de *E* et *C^c* en 457^b6, καίτοι τοῦτό τις ἀπορήσειεν ἄν, résulte d'une tentative d'amélioration du texte par rapport à celle établie comme étant celle de l'archétype par l'accord de β et γ, καίτοι τις ἀπορήσειεν ἄν, comme l'ont déjà reconnu les éditeurs : le copiste a ressenti le besoin d'un objet explicite et immédiat au verbe, plutôt que de

93. La première attestation de ce processus se trouve dans l'*Onomasticon* de Pollux (II^e siècle de notre ère), livre II, 10.9–11 : προφερής δὲ λέγεται ὁ τῶι μὲν χρόνῳ νεώτερος, τῆι δὲ ὄψει δοκῶν πρεσβύτερος· σκληφρός δὲ ὁ ἐκεῖνοι πεφυκῶς ὑπεναντίος, τοῦτον δὲ καὶ νεοειδῆ ἄν εἴποις. Voir aussi Hésychius, *Lexicon* σ, 1041, *σκληφροί*· οἱ ἰσχυροὶ καὶ λεπτοὶ τοῖς σώμασι.

94. L'origine étymologique des deux adjectifs est vraisemblablement la même, liée au verbe *σκέλλομαι* (« dessécher »), voir FRISK (2006), p. 722.

95. Les occurrences les plus récentes sont celles de la forme *σκελεφρός* qui se trouvent dans le commentaire aux *Aphorismes* hippocratiques attribués à Stéphane d'Athènes (III, 14.69 ; 18.34 ; etc.). Elle apparaît aussi une fois chez Michel Psellos (16.211 DUFFY (1992)).

se contenter de la proposition introduite par ὄτι. La plupart des éditions retiennent en revanche l'article, qui ne peut pourtant se targuer que de l'autorité de la famille ν , entre ἰσχυρότατος et ὕπνος en 457^b7, de manière à faire du nom le sujet et de l'adjectif son attribut (« le sommeil devient particulièrement profond »). Sans l'article, on peut les considérer comme un seul groupe nominal exerçant la fonction de sujet (« un sommeil particulièrement profond survient »), ce qui me paraît tout à fait acceptable.

En 457^b8, tout d'abord, la leçon de γ , qui fait de l'adjectif un singulier, résulte d'un accord de proche en proche, ἔστιν ὑπνωτικὸς οἶνος, qui néglige le groupe nominal suivant. Elle doit donc être considérée comme inférieure, ce qu'ont fait à juste titre les éditeurs. La leçon de *E*, ensuite, est celle retenue notamment par DROSSAART LULOFS (1943) et W. D. ROSS (1955b), tandis que BEKKER (1831) adopte la leçon dont on peut maintenant montrer qu'elle bénéficie de la plus grande autorité, ἄλλα θερμότητος ἔχοντα τοιαῦτα. Il est possible que la leçon de *E* résulte d'une confusion au niveau de la terminaison des mots, car elle les rend tous homéotéleutes dans cette série. Il est également possible que la leçon que l'on trouve dans *C*^c, qui combine de manière improbable le pluriel et le singulier (la seule manière de construire est alors de rattacher τοιαῦτα à ἄλλα), soit en fait la leçon originelle de l'ancêtre qu'il partage avec *E*, auquel cas le copiste de *E* aurait effectué la correction qui s'imposait, mais je ne peux pas exclure qu'il s'agisse en fait d'une contamination depuis la famille η .

Somn. Vig. 3, 457^b11–12

ὥσπερ ἡ κοιλία κενὴ μὲν οὔσα θερμὴ ἔστιν, [^b12] ἡ δὲ πλήρωσις καταψύχει διὰ τὴν κίνησιν, οὕτω ...

12 ἡ δὲ πλήρωσις καταψύχει $\beta(\mathbf{B}^e) \gamma$: ἡ δὲ πλήρωσις αὐτὴν καταψύχει \mathbf{E} : ἡ δὲ πλήρωσις αὐτῆς καταψύχει $\mathbf{C}^c \mathbf{MiP}$ | διὰ τὴν κίνησιν $\beta(\mathbf{B}^e) \gamma \mathbf{P}$: διὰ τὴν κίνησιν ἢ τὴν ἀκίνησιαν \mathbf{E}
 $\mathbf{C}^c \mathbf{Mi}$: διὰ τὴν κίνησιν ἢ τὴν ἀκίνησιαν \mathbf{E}

Le copiste de l'ancêtre commun à *E* et à *C*^c peut ici être appréhendé en flagrant délit de manipulation du texte, et ce à deux reprises. Aristote venant de dire que l'estomac (ἡ κοιλία) est chaud lorsqu'il est vide (457^b11), il est clair que le remplissage qui est ici dit refroidir concerne toujours cet organe. Cela n'était toutefois pas assez explicite à son goût, et un pronom a été inséré – que ce soit à l'accusatif ou au génitif – pour le rappeler. De même, un lecteur d'un exemplaire appartenant à cette parenté semble n'avoir pas été satisfait de l'explication avancée, si bien qu'il a ajouté la mention de l'immobilité comme cause du refroidissement. Je comprends le raisonnement sous-jacent ainsi : si l'estomac est chaud lorsqu'il est vide et se refroidit en se remplissant, il faut sûrement dire aussi qu'il est froid à l'état final du processus, lorsqu'il est rempli, et donc que cet état de réplétion produit aussi, sans changement, un refroidissement. L'ajout de la mention ἢ τὴν ἀκίνησιαν résulte ainsi d'un désir d'apporter une plus grande précision au texte, qu'il

s'agisse initialement d'une glose qui se serait ensuite frayé un chemin jusqu'au texte ou d'une correction délibérée. Cet ajout est en fait complètement erroné du point de vue doctrinal : si l'entrée de la nourriture refroidit l'estomac, le processus de digestion produit ensuite de nouveau de la chaleur (*Juv.*, 470^a26–27).

Somn. Vig. 3, 457^b23–25

διὸ [24] καταπίπτουσί τε ὑποσπωμένου τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ οἱ ἄνθρω- [25]ποι
23–24 διὸ καταπίπτουσί **β(B^e)EC^cMi** (*ideo cadunt* Guil) : διὸ καὶ πίπτουσί **γ** (*ideo et cadunt* Anon) : διὸ καὶ καταπίπτουσί **ιP** || **24** τε **ω** | γε **θ** | τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ
β(B^e)γ : τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος **EC^cMiιP** : θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος **U**

La leçon de *B^e* et de *E* en 457^b7–8, καταπίπτουσι, qui est peut-être aussi celle que traduit Guillaume de Moerbeke, doit prévaloir sur celle de **γ**, καὶ πίπτουσι, qui relève vraisemblablement d'une erreur de translittération. Les éditeurs qui optent pour celle de **γ** à cet endroit, à l'instar de DROSSAART LULOFS (1943) et de W. D. ROSS (1955b), inclinent ensuite naturellement à favoriser celle de **ν**, en raison de la difficulté qu'il y aurait à faire cohabiter la particule τε avec le καὶ précédent. Le problème ne se pose pas une fois que l'on reconstruit correctement l'archétype, dont la leçon, qui est d'ailleurs celle retenue par BEKKER (1831), διὸ καταπίπτουσί τε est parfaitement admissible. Les deux constructions attributives que l'on trouve ensuite au sein de la transmission, τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ et τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος, sont toutes deux valables. Je retiens la première, qui met davantage en valeur le participe⁹⁶ (ce qui est souhaitable, la fonction élévatrice du chaud étant le centre de gravité de l'explication avancée) et dont l'autorité me semble supérieure.

Somn. Vig. 3, 457^b26–31

ἢ αἰ μὲν νῦν λεγόμεναι λύ- [27]σεις ἐνδεχόμεναι μὲν εἰσι τοῦ γίνεσθαι τὴν
κατάψυξιν, οὐ [28] μὴν ἀλλὰ κύριός γ' ἐστὶν ὁ τόπος, [29] ὥσπερ ἐν ἄλλοις
εἴρηται; πάντων δ' ἐστὶ τῶν ἐν τῷ σώματι [30] ψυχρότατον ὁ ἐγκέφαλος, τοῖς
δὲ μὴ ἔχουσι τὸ ἀνάλογον.

26–27 λύσεις **ω** | om. **E** || **27** μὲν | om. **EZ^a** | γίνεσθαι **ω** | γένεσθαι **ιP** || **28** γ' **ω**
om. **θ** | ὁ τόπος **β(B^e)EC^cMi** : ὁ τόπος ὁ περὶ τὸν ἐγκέφαλον **γP** || **30** ψυχρότατον
ω | ψυχρότατος **C^cMiεN** : ψυχρότερον **ιP** | ὁ ἐγκέφαλος **β(B^e)EC^cMiιP** : om. **γ**
|| **30–31** τὸ ἀνάλογον **β(B^e)γ** : τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόνον **EC^cMiιP**

Le passage auquel se réfère Aristote (ὥσπερ ἐν ἄλλοις εἴρηται, 457^b29) se trouve probablement en *Part. An.* II.7, 653^a10–20, où il est expliqué que le cerveau, ou son analogue chez les animaux qui n'en ont pas, est la partie responsable du sommeil.

96. Kühner-Gerth II.1, §463.3.A, p. 613.

De même que dans *Somn. Vig.* (457^b31–458^a1), le processus conduisant au sommeil à partir de la digestion y est comparé au cycle de l'eau, qui s'évapore puis retombe sous forme de précipitation (653^a2–8). Ce texte comporte toutefois aussi un renvoi explicite à *Somn. Vig.*, ce qui produit une certaine circularité de la référence. La situation textuelle concernant ce passage change d'une manière qui n'est pas négligeable une fois que l'on prend en compte l'apport de la branche β . Les éditeurs précédents ont eu tendance à jouer sur deux tableaux en retenant dans leur texte les deux références au cerveau, $\acute{\omicron}$ τόπος $\acute{\omicron}$ περι τὸν ἐγκέφαλον en 457^b28 et $\acute{\omicron}$ ἐγκέφαλος en 457^b30, transmises au sein de α , alors que la première ne se trouve que dans γ et la seconde uniquement dans la famille de E et de C^c . Le témoignage de B^e vient, de manière décisive, soutenir la leçon de cette dernière, c'est-à-dire condamner la présence des mots $\acute{\omicron}$ περι τὸν ἐγκέφαλον dans γ en 457^b28 et confirmer la présence du substantif $\acute{\omicron}$ ἐγκέφαλος en 457^b30. On comprend alors pourquoi γ peut omettre sans difficulté cette seconde référence au cerveau au sein du passage : l'insertion précédente la rend tout à fait superflue.

Les données de la transmission indiquent, donc, que son archétype a pour leçon οὐ μὴν ἀλλὰ κύριός γ' ἐστὶν $\acute{\omicron}$ τόπος en 457^b28–29. Le passage est structuré par l'opposition entre la particule μέν (457^b27) et la tournure adversative οὐ μὴν ἀλλὰ⁹⁷. On lisait jusqu'alors οὐ μὴν ἀλλὰ κύριός γ' ἐστὶν $\acute{\omicron}$ τόπος $\acute{\omicron}$ περι τὸν ἐγκέφαλον, ce qui donne pour signification que, si les « solutions » précédemment avancées sont à même de rendre compte du processus de refroidissement, elles ne tiennent pas compte du fait que c'est, topologiquement parlant, le cerveau qui est déterminant. La leçon que l'on peut maintenant établir comme étant celle de l'archétype aboutit à un sens légèrement différent (la construction, du point de vue grammatical, ne change pas, le sujet perd seulement un attribut) : ce qui leur est reproché n'est pas directement d'avoir négligé le cerveau, mais de n'avoir pas suffisamment pris en compte la question du lieu.

Pour comprendre l'effet que produit ce changement et évaluer ces deux leçons, il convient de se pencher sur le contexte du passage. Aristote a précédemment établi que le sommeil et la veille correspondent à des affections qui se produisent au niveau de la région cardiaque, parce qu'elle est le siège de la sensation (455^b34–456^a24). À partir de 456^a30, il entreprend d'examiner les processus aboutissant à de telles affections, c'est-à-dire l'endormissement et le réveil. Il les associe à la métabolisation de la nourriture (456^b17–19) : celle-ci produit une exhalaison qui s'élève puis retombe sur la région cardiaque, produisant ainsi, du fait de son poids, l'entrave au fonctionnement de la partie sensitive qui correspond au sommeil (456^b26). Cette retombée de l'exhalaison a été expliquée par une comparaison avec le reflux d'une vague (ἀντιστρέφειν καὶ μεταβάλλειν καθάπερ εὐριπον, 456^b21) et liée à une situation d'accumulation (αἰθρόον, 456^b25 ; σύνοδος, 457^b1). Il observe

97. Laquelle est bien attestée en prose attique classique (Platon, Démosthène), y compris avec γε : voir DENNISTON (1954), p. 29. Elle va souvent de pair avec une ellipse, mais conserve un fort degré d'indépendance par rapport à ce qui précède, suffisamment pour que, comme ici, elle puisse donner lieu à une nouvelle proposition qu'elle oppose à ce qui précède.

ensuite la manière dont les modalités de l'accomplissement de ce processus varient selon la condition ou la constitution de l'organisme. Il n'a pour le moment pas été question de refroidissement, le processus est décrit en des termes mécanistes.

L'importance du refroidissement commence à être soulignée à partir de 457^a33. Le retrait du chaud lors de la redescente de l'exhalaison a pour effet de rendre froides les parties dont il se retire (ὄθεν δὲ ἐκλείπει, καταψύχεται, 457^b3-4), d'où Aristote conclue que, si c'est ce reflux qui produit le sommeil, alors celui-ci doit consister en un refroidissement. Une objection est alors mise en avant en 457^b9 : le sommeil est conçu comme l'effet d'un processus de refroidissement, alors que ses causes, en particulier la digestion et son produit, sont chaudes. Deux réponses sont d'abord envisagées. La première consiste à soutenir que le déplacement de l'exhalaison, de même que l'entrée de la nourriture dans l'estomac, produit le refroidissement (457^b10-14). Cette piste est tacitement abandonnée, parce que l'analogie n'est pas convaincante du tout : l'estomac est naturellement chaud, si bien que l'ingestion de l'aliment le refroidit, mais ce n'est pas le cas de la tête ; pire encore, le corps qui entre en ce lieu est lui-même chaud. La seconde réponse invoque un autre modèle, celui d'un refroidissement soudain obtenu par le déversement d'un liquide chaud (457^b14-17). Aristote entend comparer le frisson que l'on ressent lors d'une douche trop chaude au refroidissement produit par l'élévation de l'exhalaison : les deux susciteraient un processus de compensation immédiate, le froid viendrait contrebalancer la chaleur excessive. La comparaison est sans doute ingénieuse, mais l'on se demande bien d'où vient ce froid venant rétablir l'état thermique normal.

La structure globale du passage permet par conséquent de rendre compte du constat émis par Aristote selon lequel le refroidissement donnant lieu au sommeil n'a jusqu'à présent pas été suffisamment expliqué. Aucune des deux solutions évoquées, bien qu'elles soient plausibles, n'est satisfaisante, ce pourquoi une troisième est introduite à partir de 457^b26, qui apporte un élément nouveau, à savoir le potentiel réfrigérant du cerveau. C'est seulement par ce moyen que l'on pourra expliquer de manière convenable pourquoi l'exhalaison issue de la digestion de chaude devient froide⁹⁸. On se demandera cependant, lorsque l'on passe de la leçon de γ à celle de l'archétype, pourquoi Aristote insisterait tant sur le lieu du refroidissement dans cette clause en 457^b28, alors qu'il est manifeste qu'il veut parler de la tête et du cerveau. Le contexte permet cependant de justifier cet accent placé sur la topologie. Les deux solutions antérieures ne parlent aucunement du lieu où se produit le refroidissement, car ce n'est pas en facteur de leurs explications du processus. Plus largement, la description mécaniste de l'élévation et de la retombée de l'exhalaison en vigueur jusque-là ne fait aucunement intervenir la région du cerveau : celle-ci pourrait s'appliquer quel que soit le lieu du corps où monte l'exhalaison. Si l'on peut comprendre à la rigueur pourquoi, suite à l'accumulation produite par cette montée, le corps concerné,

98. La déperdition spontanée de chaleur n'est pas un phénomène aristotélien, il n'y a selon ce modèle que des interactions entre corps plus ou moins chauds ou froids.

devenu trop massif doit redescendre, ce type de description ne permet pas de rendre du fait qu'il perde sa propriété d'être chaud pour devenir froid⁹⁹. Or le fait est que le lieu où se produit cette accumulation n'est pas indifférent, et même qu'il joue un rôle crucial : il est par nature particulièrement froid, ce qui explique pourquoi l'exhalaison accumulée dans cette région finit par devenir froide, ce qui explique à son tour pourquoi elle se condense en phlegme (quant à la partie qui n'est pas transformée en sang, 458^a2–4) et retombe. L'effet d'annonce produit par l'évocation quelque peu énigmatique d'un « lieu souverain » en 457^b28, suivi de sa résolution par la mention du cerveau dans la phrase suivante¹⁰⁰, me paraît donc tout à fait approprié. Il offre de surcroît un meilleur champ à l'analogie météorologique (457^b31–458^a1), où ce n'est évidemment pas le cerveau qui refroidit l'eau évaporée : sa retombée s'explique par la propriété d'être froid de la région où elle s'élève (διὰ τὴν ψυχρότητα αὐτοῦ, 457^b32–33), si bien que de nouveau la nature du lieu en question est un facteur primordial de l'explication du processus.

L'expression τὸ ἀνάλογον τούτῳ μόνον retenue par les éditeurs en 457^b30–31 résulte d'un ajout, de la part de la famille de *E* et de *C*^c cette fois. Parler de l'analogie tout court, comme le fait d'ailleurs Aristote dans le passage parallèle des *Part. An.* (II.7, 653^a11–12), est suffisamment clair, même si le copiste de l'exemplaire concerné n'a visiblement pas été de cet avis. Cela vient vraisemblablement du fait que cette extension analogique est surtout pratiquée dans le *corpus* au sujet du cœur, alors qu'il s'agit ici de l'analogie du cerveau.

Somn. Vig. 3, 457^b31–458^a3

ὥσπερ οὖν τὸ ἀπατμίζον ὑγρὸν ὑπὸ τῆς τοῦ [^b32] ἡλίου θερμότητος, ὅταν ἔλθῃ εἰς τὸν ἄνω τόπον, διὰ τὴν [^b33] ψυχρότητα αὐτοῦ καταψύχεται καὶ συστὰν καταφέρεται [^a1] γεινόμενον πάλιν ὕδωρ, οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι [^a2] πρὸς τὸν ἐγκέφαλον ἢ μὲν περιτωματικῆ ἀναθυμιάσις εἰς [^a3] φλέγμα συνίσταται, ...

1–2 οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον **β**(**B^e**) : οὕτως ἐν τῆι ἀναφορᾷ τοῦ θερμοῦ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον **αP** || 2–3 εἰς φλέγμα **αP** : φλέγμα **β**(**B^e**) **θ** || 3 συνίσταται **β**(**B^e**) **γP** : συνέρχεται **EC^cMi**

La leçon de **β**, connue par *B^e* seulement, οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον, et la leçon de **α**, οὕτως ἐν τῆι ἀναφορᾷ τοῦ θερμοῦ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον, en 458^a1–2 paraissent toutes deux aussi acceptables l'une que l'autre. Du point de vue de leur genèse respective, il me semble que celle de *B^e* présente un infime avantage, en ce que je conçois

99. Aristote ne lie pas directement le poids du corps au couple du chaud et du froid dans ce qui précède.

100. La signification de la particule δέ en 457^b29 est néanmoins difficile à cerner avec précision, on aurait peut-être attendu γάρ. Il est possible que ce soit la marque d'un style conversationnel (voir DENNISTON (1954), pp. 172–173, qui relève un usage « inceptif » et informel de δέ, citant *Charmide*, 172^c, comme emploi au début d'une réponse), de sorte que la particule marquerait le début de la réponse à la question rhétoriquement posée.

mieux comment un copiste aurait effectué une double correction, car les ajouts de la préposition ἐν et de l'attribut τοῦ θερμοῦ, si l'on en fait l'hypothèse, semblent répondre à la même volonté de rendre l'analogie plus évidente, que soudainement omis deux morceaux du même groupe nominal alors que rien sur le plan de la paléographie ne vient expliquer ce phénomène. C'est cependant surtout la comparaison de l'effet produit sur le sens de la phrase qui me fait incliner en faveur de la leçon de *B^e*. En effet, même si la leçon de la branche *α* rend plus explicite le passage du cas de l'évaporation marine à son analogue au sein de l'organisme, c'est celle de *B^e* qui me semble correspondre plus exactement au détail de l'analogie : celle-ci opère, en effet, entre les conséquences du chaud évaporé sous l'effet de l'action du soleil (τὸ ἀπατρίζον ὑγρὸν ὑπὸ τῆς τοῦ ἡλίου θερμότητος, 457^b31–32) et les conséquences, sous l'effet de l'élévation du chaud en direction du cerveau (τῆι ἀναφορᾷ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον), des deux espèces de l'exhalaison (ἡ μὲν περιττωματικὴ ἀναθυμίασις . . . , ἡ δὲ τρόφιμος καὶ μὴ νοσώδης . . . , 458^a2–4). Le datif instrumental τῆι ἀναφορᾷ dans le second membre de l'analogie répond à un complément d'agent ὑπὸ τῆς θερμότητος dans le premier, et ce de manière trop lâche pour que l'on puisse penser que le parallèle soit l'effet d'une tentative délibérée d'aligner les deux passages.

L'absence de la préposition εἰς en 458^a2 dans *β* et *ν* a pour résultat que l'on doit chercher à construire la proposition avec φλέγμα comme objet du verbe συνίσταται (car il a déjà un sujet, ἡ μὲν περιττωματικὴ ἀναθυμίασις). Or c'est impossible, car le verbe συνιστάναι ne s'emploie qu'au moyen-passif et de manière intransitive chez Aristote. L'expression avec la préposition est en revanche extrêmement bien attestée, y compris s'agissant de processus qui correspondent de très près à la sorte de condensation dont il est question ici : voir par exemple, au sujet de la vapeur (ἀτμίς), *Met.* I.3, 340^a34–35 (συνίσταται εἰς ὕδωρ); II.3, 358^a22–23 (ὅταν συνιστῆται εἰς νέφη καὶ ὕδωρ); IV.7, 384^a5–6 (ἡ γὰρ ἀτμίς συνίσταται εἰς ὕδωρ)¹⁰¹. C'est néanmoins une raison forte de retenir ce verbe que transmettent les branches *β* et *γ* contre le témoignage de la famille de *E*, συνέρχεται, qui en est une trivialisiation. La corruption s'explique, même indépendamment, dans *β* et *ν* par haplographie dès lors que l'on fait valoir la préposition εἰς est quasiment identique à la terminaison du mot précédent (ἀναθυμίασις), surtout lorsque l'on emploie le sigma lunaire.

Somn. Vig. 3, 458^a8–10

τῆς μὲν οὖν καταψύξεως τοῦτ' [^a9] ἐστὶν αἴτιον, καίπερ τῆς ἀναθυμιάσεως ὑπερβαλλούσης τῆι [^a10] θερμότητι.

9 καίπερ γ^cMiP : καὶ περὶ B^eE¹

101. On trouvera un relevé plus exhaustif de cet usage avec εἰς chez BONITZ (1870), *s. v.* συνιστάναι, 730^b36–40.

Le sens requiert la leçon de γ . Les propriétés physiologiques du cerveau sont dites être cause du refroidissement qu'il produit au sein de l'exhalaison. Si l'on lit $\kappa\acute{\alpha}\iota\pi\epsilon\rho$, le texte précise que ce refroidissement a lieu « bien que l'exhalaison soit excessivement chaude » : Aristote est alors en train de dire que le cerveau demeure froid et donc réfrigérant, aussi chaude que puisse être l'exhalaison. Cela ne signifie pas que la puissance réfrigérante du cerveau aurait cette propriété incroyable de surmonter n'importe quelle chaleur. L'exhalaison n'est chaude que du fait de la digestion (si l'on suppose que l'aliment dont elle est issue était à température ambiante), elle ne saurait dépasser une certaine limite de ce point de vue, faute de quoi l'organisme se consumerait lui-même. La clause prend en fait son sens, à mon avis, par rapport à la chaleur normale du corps. En revanche, si l'on lit, avec B^e et E , $\kappa\acute{\alpha}\iota \pi\epsilon\rho\iota$, le texte signifie alors que le refroidissement produit par le cerveau concerne même l'exhalaison. Ce serait pour le moins incongru, car c'est la seule chose qu'il est question de refroidir dans ce contexte (le mécanisme par lequel le froid cérébral compense le chaud cardiaque n'a pas été introduit). La différence ne tient cependant qu'à une seule lettre, la faute paraît est très facile, surtout lorsque $\kappa\acute{\alpha}\iota\pi\epsilon\rho$ est ainsi suivi du génitif, pour s'être produite indépendamment dans les deux manuscrits, ou pour avoir été déjà commise dans l'archétype puis rectifiée par un copiste attentif¹⁰².

Somn. Vig. 3, 458^a11–12

... $\kappa\acute{\alpha}\iota$ [^a12] διακριθῆι τό τε σωματωδέστερον αἷμα καὶ τὸ καθαρώτερον.

9 καθαρώτερον $\beta(B^eP)\theta Z^a$: καθαρώτατον $EC^cMi\epsilon i$

On pourrait croire que la leçon de β , $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\acute{\omega}\tau\epsilon\rho\omicron\nu$, est rendue *facilior* par le fait qu'elle fasse suite à un autre comparatif, $\sigma\omega\mu\alpha\tau\omega\delta\acute{\epsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\omicron\nu$, mais il faut aussi observer que la phrase suivante débute dans pratiquement tous les manuscrits par deux superlatifs, dont l'un concerne le même adjectif (ἔστι δὲ λεπτότατον μὲν αἷμα καὶ καθαρώτατον τὸ ἐν τῆι κεφαλῆι, 458^a13–14), alors que le premier adjectif n'est pas repris par la suite. Quoi qu'il en soit, du point de vue du sens, comme l'a déjà reconnu DROSSAART LULOFS (1943), p. XXXIV, suivi par W. D. ROSS (1955b), qui ont tous deux retenu cette leçon malgré son autorité alors inférieure, il est beaucoup plus satisfaisant d'avoir deux comparatifs à cet endroit, Aristote distinguant entre deux espèces de sang, dont l'une, plus pure, se trouve au niveau de la tête, et l'autre, plus trouble, au niveau des membres inférieurs. On obtient alors un texte qui emploie, comme les grammairiens le voudraient, le comparatif pour distinguer entre ces deux espèces et le superlatif pour exprimer leurs propriétés propres¹⁰³. La leçon de Z^a doit être écartée comme n'ayant aucune autorité sur ce point,

102. On trouvera d'ailleurs une corruption semblable en *Hist. An.* VI.35, 580^a29–31 : $\tau\alpha\chi\upsilon\tau\eta\tau\iota \delta\iota\alpha\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\iota$, $\kappa\acute{\alpha}\iota\pi\epsilon\rho \tau\omega\nu \sigma\kappa\epsilon\lambda\omega\nu \acute{\omicron}\nu\tau\omega\nu \beta\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\omega\nu$, διὰ τὸ ὑγρὸς εἶναι, καὶ πηδᾶι πόρρω. Le *Marc.* 208 (sigle A^a chez BEKKER (1831), A chez BERGER (2005)), l'un des témoins les plus importants du texte, a pour leçon $\kappa\acute{\alpha}\iota \pi\epsilon\rho\iota \tau\omega\nu \sigma\kappa\epsilon\lambda\omega\nu \acute{\omicron}\nu\tau\omega\nu \beta\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\omega\nu$.

103. Kühner-Gerth II.2, §349.b.1, pp. 20–21.

car ce manuscrit confond dans ce passage tous les superlatifs avec des comparatifs, du fait sans doute d'une abréviation dans l'antigraphe que le copiste comprend de travers. Il ne me paraît pas impossible que ν ait retrouvé la bonne forme par conjecture (ou accident), la présence de la structure $\tau\epsilon \dots \kappa\alpha\iota$ incitant fortement à placer les deux adjectifs sur un pied d'égalité.

Somn. Vig. 3, 458^a21–23

διὰ δὲ τὸ γίνεσθαι ἀδιακριτώτατον τὸ αἷμα μετὰ τὴν [^a22] τῆς τροφῆς προσφορὰν ὁ ὕπνος γίγνεται, ἕως ἂν διακριθῆι [^a23] τοῦ αἵματος ...

21 ἀδιακριτώτατον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν $\mathbf{E}^c\mathbf{M}i$: μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιάκριτον γ : *indiscretus est sanguis post aesciae affectionem* Prisc(56.16)
 || **22** ὁ ὕπνος γίγνεται, ἕως γ : ὕπνος γίγνεται, ἕως $\mathbf{E}^c\mathbf{M}i\mathbf{P}$: τὸν ὕπνον δὲ ὡς \mathbf{B}^e

Un éditeur pouvait jusque-là se sentir en droit d'hésiter entre les deux leçons très différentes qui divisent la famille α en 458^a21–22 : la famille de E transmet $\text{διὰ δὲ τὸ γίνεσθαι ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν}$, tandis que celle de γ donne $\text{διὰ δὲ τὸ γίνεσθαι μάλιστα τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιάκριτον}$. L'adjectif change de forme et de position. Les éditeurs précédents ont souvent préféré la leçon attestée dans E . L'apport de la branche β permet d'arbitrer ici avec sûreté, car c'est de toute évidence elle qui a préservé la leçon de l'archétype. Il en effet est crucial de remarquer que la leçon de γ , $\text{μάλιστα ... ἀδιάκριτον}$, s'explique par le superlatif, ἀδιακριτώτατον , que transmet β , mieux en tout cas que par le comparatif de E et C^c . Il semble que le copiste de γ ait considéré que le superlatif ἀδιακριτώτατον n'était pas bien formé, d'autant plus que l'adjectif est rare, et ait cherché à le corriger en une forme plus régulière¹⁰⁴, ce qui a quelque peu perturbé l'arrangement de la phrase. Tandis que γ faisait cette malheureuse correction grammaticale, le superlatif s'est corrompu en comparatif dans l'ancêtre de E et de C^c . L'attention du copiste a sans doute été retenue par l'aspect temporel du processus (le sang devient en effet plus mêlé après l'ingestion de nourriture qu'auparavant), lequel appelle davantage le comparatif, plus que par l'intensité de la propriété, qui est pourtant ce qui explique la survenue du sommeil. La suite de la phrase est ensuite clairement corrompue dans B^e , mais sa leçon conforte néanmoins la présence de l'article.

104. Kühner-Blass I.1, §157.1, p. 571 : « *Statt der einfachen Komparationsformen gebraucht die griechische Sprache wie die lateinische zuweilen auch die Zusammensetzung des Positivus mit μάλλον (magis) und μάλιστα (maxime). Diese Umschreibung ist notwendig bei allen Adjektiven, welche wegen formeller Schwierigkeiten, zum Teil auch aus unbekanntten Gründen keine Komparationsformen bilden.* »

Somn. Vig. 3, 458^a25–28

τί μὲν οὖν τὸ αἴτιον τοῦ [^a26] καθιέδδιν εἴρηται, ὅτι ἡ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερο-^a27]μένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόως ἐπὶ [^a28] τὸ πρῶτον αἰσθητήριον. . .

26–27 ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόος **β**(**B^e**) : ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις ἀθρόως **αP** (ἀθρόος **E¹** (ut vid.), *a corpulento subleuato a connaturali calido pressura cumulata* Prisc(56.19–20)) : ἡ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις coni. W. D. ROSS (1955b)

Les éditeurs n'avaient jusqu'à présent connaissance que de la leçon de la branche **α**, ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις τὸ πρῶτον αἰσθητήριον, en 458^a26–27, qui est aussi celle que lit Priscien de Lydie. Celle-ci pose un certain nombre de problèmes, qui résultent tous, directement ou indirectement, de la présence au sein du groupe nominal de deux occurrences de la préposition ὑπό. Il faut tout d'abord comprendre leurs fonctions respectives. La construction la plus naturelle consiste à supposer qu'elle introduisent toutes deux des compléments d'agent : ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου sera alors l'agent responsable de l'action exprimée par le déverbal ἀντιπερίστασις, tandis que ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ sera l'agent responsable de l'action exprimée par le participe passif ἀναφερομένου. Une telle construction ne va pas pourtant pas sans difficulté, quant au sens. Les mots τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου renvoient en effet à l'exhalaison issue de la digestion de la nourriture, dont le mouvement ascendant et le poids ont été évoqués plusieurs fois au cours du chapitre (voir 456^a20–24) ou 457^b17–23). Il n'y a aucun problème à voir le chaud connaturel être présenté comme la cause de ce mouvement ascensionnel, d'autant plus que l'on a lu pratiquement la même formule en 457^b20–21 (τοῦ σωματώδους ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ; c'est toutefois la première fois qu'il est caractérisé comme συμφύτον). En revanche, si l'on suppose que le terme ἀντιπερίστασις désigne le reflux de l'exhalaison, alors celui-ci ne peut pas être dit être causé par elle : à proprement parler, elle l'effectue du fait de l'action réfrigérante du cerveau. C'est ce que veut comprendre Beare (on lit ainsi « *we have now stated the cause of sleeping, viz., that it consists in the recoil by the corporeal element, upborne by the connatural heat, in a mass upon the primary sense-organ* » chez G. R. T. ROSS et BEARE (1908)), qui se retrouve contraint de postuler un usage de son propre aveu inhabituel de la préposition ὑπό¹⁰⁵. W. D. ROSS (1955b), après avoir pris la mesure du

105. Cf. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.*, n. 2 : « *The agency which causes the recoil is the cold of the brain : hence ὑπό 458^a26 = (not 'caused by', but) 'undergone by'. The ὑπό in this sense is curious, but ἀντιπερίστασις (corresponding to ἀντιπεριστῆναι, not to ἀντιπεριστάνα) is a sort of manœuvre effected by the substance.* » TRICOT (1951), p. 93, opte pour un effet d'estompe comparable : « nous avons ainsi établi quelle est la cause du sommeil : c'est le retour en contre-coup, au sein du facteur corporel qui se porte en haut, sous l'action de la chaleur congénitale, en une seule masse ».

problème selon les mêmes données, parvient à une solution plus radicale¹⁰⁶ : il propose de se débarrasser de la première occurrence de ὑπό. On lit alors ἡ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου . . . ἀντιπερίστασις et, comme le groupe nominal est désormais directement l'attribut du substantif, il n'y a plus aucun doute quant au fait que l'exhalaison est ce qui effectue l'ἀντιπερίστασις.

Si cette solution est retenue par la plupart des traducteurs des décennies suivantes, elle a aussi été remise en question récemment. CODE (2015), p. 43, affirme pouvoir retenir la préposition et traduit ainsi : « *it has been said what the cause of sleep is, that it is the massive surrounding compression by the corporeal stuff – that is carried up by the natural heat – upon the primary organ of perception* ». La même construction est adoptée par FALCON (2019), p. 537 (qui donne comme paraphrase « *this cause is a sudden and massive flow of blood that affects the primary sense-organ caused by the bodily substance carried upward by the action of connate heat* »). Cette interprétation repose entièrement sur une compréhension différente du sens du terme ἀντιπερίστασις, qui renverrait alors, non pas au déplacement de l'exhalaison, mais à la compression qu'elle produit, suite à sa retombée, sur le siège de la sensation.

Le mot ἀντιπερίστασις, dont il n'y a pas d'attestation avant Aristote, possède une histoire complexe. L'une de ses significations est particulièrement célèbre, parce qu'elle est au centre d'une réflexion sur la nature du mouvement des projectiles en *Phys.* VIII.10 (voir 267^a18, et déjà IV.8, 215^a15)¹⁰⁷ : le mot sert alors d'étiquette à une théorie déjà présente dans le *Timée* (59^a, 79^b), bien que la terminologie y soit différente, et qui pourrait avoir des origines empédocléennes, laquelle, en invoquant l'impossibilité du vide, conçoit le déplacement comme un échange de lieux intervenant entre deux corps au moins¹⁰⁸. Cette théorie est rejetée par Aristote, notamment parce qu'elle tend à abolir la distinction du moteur et du mû. Ce n'est en tout cas pas cette signification qui est pertinente ici : la retombée de l'exhalaison n'est jamais envisagée dans le traité comme un échange de lieu avec un autre corps.

Le terme ἀντιπερίστασις a, en fait, déjà été employé dans le traité *Somn. Vig.*, en 457^b2, dans une formule destinée à résumer le processus physiologique aboutissant au sommeil : ὁ ὕπνος ἐστὶ σύνοδος τις τοῦ θερμοῦ εἴσω καὶ ἀντιπερίστασις φυσικῇ. On peut

106. « *As Beare observes, ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους ἀντιπερίστασις would be the circulation not caused by, but experienced by the solid elements of food (the agent is the cold of the brain). Beare defends ὑπό [...]. This may be right, but it is more likely that ὑπό is an intruder, caused by the ὑπό in the next line.* » W. D. Ross (1955b), pp. 265–266.

107. Voir, pour une présentation synthétique de l'histoire du terme, GOLITSIS (2018a).

108. On a pris l'habitude depuis au moins un siècle et demi de citer à ce sujet la définition avancée par Simplicius (*In Phys.*, 1350.31–36) : ἀντιπερίστασις δὲ ἐστὶν, ὅταν ἐξωθουμένου τινὸς σώματος ὑπὸ σώματος ἀναλλαγῇ γένηται τῶν τόπων, καὶ τὸ μὲν ἐξωθῆσαν ἐν τῷ τοῦ ἐξωθηθέντος στήι τόπῳ, τὸ δὲ ἐξωθηθὲν τὸ προσεχὲς ἐξωθῆι καὶ ἐκεῖνο τὸ ἐχόμενον, ὅταν πλείονα ᾖ, ἕως ἂν τὸ ἔσχατον ἐν τῷ τόπῳ γένηται τοῦ πρώτου ἐξωθῆσαντος, « l'ἀντιπερίστασις est un échange de lieux qui survient lorsqu'un corps déterminé est expulsé par un autre, et que le corps expulseur se tient dans le lieu du corps expulsé, tandis que l'expulsé expulse le corps contigu et celui-ci le suivant, lorsqu'il y en a plusieurs, jusqu'à ce que le dernier corps soit dans le lieu du corps expulseur originel ».

se demander si les substantifs *σύνοδος* et *ἀντιπερίστασις* sont ici à placer sur le même plan, ce qui paraît assez naturel, ou s'ils renvoient à deux étapes ou à deux aspects distincts du processus¹⁰⁹. Il n'est pas inutile à cet égard de remarquer que le nom *ἀντιπερίστασις* et le verbe *ἀντιπερίστημι* sont attestés avec une signification spécifique¹¹⁰ au sein des *Mete.*, en particulier dans des passages qui traitent des précipitations (la pluie, la grêle, par exemple), ce qui n'est certainement pas un hasard. Aristote rapproche en effet explicitement ce processus météorologique de celui qui a lieu au sein de l'organisme lors de l'endormissement, aussi bien dans *Somn. Vig.*, 457^b31–458^a1, que dans le passage parallèle dans *Part. An.* II.7, 653^a2–8. Le processus est résumé en quelques mots en II.2, 354^b28–31, exactement de la même manière que dans ces deux passages : le soleil fait s'évaporer l'eau la plus pure, qui se transforme ainsi en vapeur et se déplace vers le haut ; parvenue dans cette région supérieure, elle se condense sous l'effet du froid ambiant et retombe sur terre (ἐκεῖ δὲ πάλιν συστάν διὰ τὴν ψύξιν καταφέρεται πάλιν πρὸς τὴν γῆν, 354^b30–31 ; comparer 457^b32–33, διὰ τὴν ψυχρότητα αὐτοῦ καταψύχεται καὶ συστάν καταφέρεται γενόμενον πάλιν ὕδωρ). Cette phase cruciale de condensation est exprimée ici par le verbe *συνίστημι*, de même que dans *Somn. Vig.*, aussi bien quant à la vapeur (457^b33) qu'au sujet de l'exhalaison (458^a3 & 5). Le verbe *ἀντιπερίστημι* est aussi employé dans les *Mete.* à propos de cette phase de condensation lorsqu'elle a lieu selon des modalités extrêmes : le vent du nord, qui est froid, « concentre » le chaud, produisant ainsi une rosée plus abondante (ὁ δὲ βορέας διὰ τὴν ψυχρότητα ἀντιπεριστὰς τὸ θερμὸν ἀθροίζει, ὥστε πλεόν ἀτμίξει μᾶλλον, I.10, 347^b6–7) ; la chaleur de l'été « concentre » le froid et produit un pluie drue et brève à partir d'un nuage (ἐν ταῖς ἀλεεινοτέραις ὥραις ἀντιπεριστάμενον εἴσω τὸ ψυχρὸν διὰ τὴν κύκλωι θερμότητα ὅτε μὲν ταχὺ ὕδωρ ἐκ νέφους ποιεῖ, II.12, 348^b6–8) ; la grêle se produit lorsque le froid est tellement « concentré » par le chaud ambiant

109. C'est cette seconde option que paraissent adopter certaines traductions récentes : GALLOP (1996) et MOREL (2000) traduisent ainsi *σύνοδος* par « concentration » et *ἀντιπερίστασις* par « reflux » (comme si Aristote employait de nouveau *εὔριπος*, 456^a21), ce qui paraît renvoyer à deux processus extrêmement différents. À l'inverse, REPICI (2003) traduit le premier par « *un concentrarsi* » et le second par « *una compressione* », ce qui correspond davantage à la première option. Celle-ci est également sous-entendue par ce que l'on lit dans la traduction latine de la paraphrase du passage par Priscien, qui emploie le substantif *pressura*. STEEL et al. (2016) partent du principe, n. 129 *ad loc.*, que le terme grec employé ne pouvait être *ἀντιπερίστασις*, auquel cas on pourrait supposer quelque chose comme *θλιψίς*. Je doute cependant que cette hypothèse soit juste : Priscien reprend également la formule en 457^b1–2, laquelle est rendue ainsi par le traducteur carolingien : *synodus quaedam est somnus intus calidi et compressura naturalis* (57.9–10), où *synodus* vient évidemment rendre *σύνοδος*, si bien qu'*ἀντιπερίστασις* semble être traduit de nouveau par un substantif formé à partir de *pressura*. Il y a donc deux possibilités : soit Priscien a systématiquement substitué, en grec, un autre terme à *ἀντιπερίστασις*, soit son traducteur carolingien a systématiquement traduit celui-ci, en latin, par *pressura* et ses composés. Dans tous les cas, la première option est déjà représentée à une date ancienne, au sixième ou au neuvième siècle.

110. Je note cependant qu'Aristote ne signale nulle part qu'il existe une ambiguïté au sujet du sens de ces termes. Bien plus, il lui arrive de passer de la signification « échange » à cette autre signification, « concentration, compression », en l'espace de quelques lignes (voir *Mete.* I.12, 348^b2–3 et 6), ce qui suggère fortement qu'elles ne font, en dernière instance, qu'une à ses yeux. Je maintiens toutefois la distinction, ne serait-ce qu'à titre didactique : bien qu'Aristote perçoive manifestement un noyau commun, on ne voudra aujourd'hui surtout pas confondre une situation où deux corps échangent leurs positions avec une situation où un corps en compresse un autre.

qu'il congèle l'eau (ὅταν δ' ἔτι μᾶλλον ἀντιπεριστῆι ἐντὸς τὸ ψυχρὸν ὑπὸ τοῦ ἕξω θερμοῦ, ὕδωρ ποιῆσαν ἔπηξεν καὶ γίγνεται χάλαια, II.12, 348^b15–17)¹¹¹. Au vu de cet usage, qui porte sur un processus qu'Aristote lui-même rapproche du sommeil, il paraît nécessaire de traiter ἀντιπερίστασις, dans ses deux occurrences au sein de *Somn. Vig.* comme un quasi-synonyme de σύνοδος : il s'agit d'une accumulation contrainte et particulièrement dense, une sorte de contraction¹¹².

Il s'avère à présent que le diagnostic opéré par Beare reposait sur une compréhension insuffisante du lexique aristotélicien : l'ἀντιπερίστασις dont il est question n'est pas le mouvement local de l'exhalaison lorsqu'elle s'élève puis redescend, mais sa concentration forcée, il s'agit du terme technique pour un processus qui peut autrement être appelé σύνοδος. Est-ce que cela rend pour autant la leçon transmise par la branche *a* admissible? Je n'en suis pas complètement sûr. Tous les parallèles cités au sein des *Mete.*, ainsi que, ce qui est plus important encore, la formulation antérieure en 457^b1–2 donnent, le cas échéant, soit un objet à l'accusatif à ἀντιπεριστήμι, soit un attribut au génitif à ἀντιπερίστασις (il faut reprendre τοῦ θερμοῦ εἶσω en 457^b2), et celui-ci est systématiquement le chaud ou le froid. Il vaut peut-être la peine de remarquer, dans cette perspective, une petite différence entre les recommandations émises par CODE (2015) et FALCON (2019) : le premier cherche à traduire le texte de manière littérale, de manière à ce que ἀντιπερίστασις soit l'effet produit « sur » le siège de la perception et rend alors le terme par celui de « compression », le second se sent obligé de préciser qu'il s'agit d'un flux de sang, comme si le nom avait un attribut au génitif. On peut en effet douter que le terme ἀντιπερίστασις puisse jouer son rôle sans attribut ici. La signification attestée, « concentration », renvoie à un processus par lequel un corps ou un attribut d'un corps est forcé de se contracter en un espace réduit (ici désigné comme celui du sensitif premier, ἐπὶ τὸ πρῶτον αἰσθητήριον), ce qui est quelque peu différent de la « compression », entendue comme le fait pour un corps de se retrouver écrasé par le poids d'un autre.

Il y a encore un élément qui n'a pas été pris en compte à ce stade, et non des moindres : il s'agit évidemment de la leçon de *β*, transmise par le seul manuscrit *B^e* et ignorée des éditeurs précédents, ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις. Celle-ci ne contient qu'une seule fois la préposition ὑπό, comme l'avait souhaité W. D. ROSS (1955b), mais, contrairement à sa conjecture, par rapport à la leçon

111. Voir aussi le lexique des *Mete.* établi par M. WILSON (2013), p. 69 : « ἀντιπερίστασις, a genuine Aristotelian technical term, is used primarily in the explanation of hail and violent rains (1.12.348b2, 6, 16; 349a8; also 1.10.347b6 air masses in Pontus; even of normal rains 2.4.361a1). It is similar to ἔκθλιψις in that both involve pressure, but ἀντιπερίστασις does not result directly in locomotion, only in the concentration of hot and cold. Moreover, ἀντιπερίστασις arises usually between two masses of air, while ἔκθλιψις involves two different kinds of exhalation. A second kind of ἀντιπερίστασις involves mutual exchange and separating out of wet and dry exhalations in various districts on the earth (2.4.360b25). »

112. Même chose dans les *Probl.*, 867^b31–33 : Διὰ τί οἱ καθεύδοντες μᾶλλον ἰδροῦσιν; ἢ διὰ τὴν ἀντιπερίστασις; ἀθροισθὲν γὰρ τὸ θερμὸν ἐντὸς ἐξελαύνει τὸ ὑγρὸν. « Pourquoi les gens qui dorment transpirent-ils davantage? N'est-ce pas à cause de l'ἀντιπερίστασις? En effet, lorsque le chaud s'est rassemblé à l'intérieur, il expulse l'humide. »

de α , c'est la seconde, et non pas la première occurrence, qui disparaît. Je ne vois qu'une seule manière viable de construire un tel texte, qui consiste à rattacher τοῦ ἀναφερομένου à τοῦ σωματώδους, placé sous la dépendance de la préposition ὑπό, tandis que τοῦ συμφύτου θερμοῦ constitue l'attribut de ἡ ἀντιπερίστασις. Autrement dit, le sens auquel aboutit cette leçon est que l'ἀντιπερίστασις qu'est le sommeil concerne le chaud connaturel et qu'elle survient sous l'effet d'un certain corps massif qui est porté vers le haut. Le substantif principal a alors un attribut au génitif, et, comme dans le parallèle en 457^b2, ainsi que, de manière semblable, dans tous ceux relevés au sein des *Mete.*, c'est le chaud qui est dit faire l'objet du processus de concentration forcée. La difficulté est cependant le fait que le corps solide et doté d'un mouvement ascensionnel soit présenté comme l'agent du processus, alors que le chaud avait été introduit comme l'agent de son ascension dans ce qui précède (πολλῆς ἐμπιπτούσης τροφῆς, ἣν ἀνάγει τὸ θερμόν, 457^b16–17 ; τοῦ σωματώδους ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ θερμοῦ, 457^b20–21 ; τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος, 457^b24). Cela dit, il n'y a pas, précisément parlant, de contradiction entre ces passages et la leçon de β , parce que cette dernière ne fait pas dire à Aristote que c'est le corps qui fait s'élever le chaud, alors que c'est normalement l'inverse, mais seulement que le corps élevé (par le chaud de la digestion) affecte le chaud connaturel (de la région cardiaque) en le contractant. Aussi importe-t-il de relever qu'il n'est pas question ici de la chaleur de n'importe quel corps, mais du chaud « connaturel » (τοῦ συμφύτου θερμοῦ). Or la chaleur de l'exhalaison n'est pas connaturelle, c'est un simple effet de la digestion. Le chaud connaturel est celui du cœur. Sa contraction entraîne à son refroidissement, lequel correspond pour l'animal au sommeil, comme cela est énoncé en 457^b3–4 (ὅθεν δ' ἐκλείπει [*sc.* τὸ θερμόν εἴσω], καταψύχεται καὶ διὰ ψῦξιν καταπίπτει τὰ βλέφαρα). Le mécanisme de cette contraction et de ce refroidissement fait l'objet d'une aporie en 457^b9–10 (le sommeil est un refroidissement, mais il est causé par une production de chaleur), la solution d'Aristote, introduite en 457^b26, se fonde sur la puissance réfrigérante du cerveau, qui affecte l'exhalaison et la condense. Elle devient ainsi lourde et son mouvement ascensionnel vers la tête s'inverse en un écoulement en direction du cœur. Lorsque ce corps refroidi parvient dans la région cardiaque, il provoque une contraction de la chaleur connaturelle qui y réside, laquelle correspond au sommeil. L'exhalaison est ensuite séparée en un sang plus fin et en un sang plus visqueux, qui est distribué par les veines, processus pendant lequel le cœur voit son activité perceptive entravée par le poids de cette masse d'exhalaison refroidie¹¹³. Ainsi compris, cet énoncé final de la cause du sommeil paraît tout à fait satisfaisant : sous l'effet de l'exhalaison, laquelle s'est élevée vers le cerveau, qui l'a refroidie (= ὑπὸ τοῦ

113. L'exhalaison correspond au sang à l'état non-séparé (ἀδιάκριτον, 458^a21). Aristote s'abstient cependant de la décrire comme du sang dans *Somn. Vig.*, préférant dire que la nourriture se change en sang (ἐξαιματοῦται, 456^b4–5). En revanche, le processus est décrit comme un reflux du sang dans *Insomn.* (461^b11–12, ὅταν γὰρ καθεύδῃ, κατιόντος τοῦ πλείστου αἵματος ἐπὶ τὴν ἀρχὴν συγκατέρχονται αἱ ἐνοῦσαι κινήσεις). La raison en est, à mon avis, d'une part que l'exhalaison est initialement plus chaude que le sang, si bien qu'elle est comme gazeuse et portée vers le haut, et d'autre part qu'elle peut peut-être comporter un résidu qui n'est pas destiné à devenir du sang (458^b2–5).

σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου), il se produit une contraction de la chaleur cardiaque (= ἡ ... τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις), dont le sommeil est la conséquence. La faute dans **α** s'explique par une confusion entraînée par l'accumulation des termes au génitif, ainsi que par l'ombre portée d'un passage antérieur où le mouvement ascensionnel de l'exhalaison imputé au chaud (mais non au chaud connaturel : τοῦ σωματώδους ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ θερμοῦ, 457^b20–21).

La leçon de **β** donne ensuite, en 458^a27, l'adjectif ἀθρόος plutôt que l'adverbe ἀθρόως qui semble avoir été la leçon de **α**, à ceci près que le copiste de *E* semble avoir buté sur le tracé de la lettre en question, tandis que la traduction de Priscien donne l'adjectif *cumulata* (alors que le traducteur emploie aussi l'adverbe *cumulatim* (56.3, 95.30) y compris lorsque le passage correspondant chez Aristote comporte l'adjectif, certes en un usage adverbial : comparer 56.3 et 456^b23). Il y a donc quelque raison de soupçonner que l'adjectif aurait pu être la leçon originelle de **α**. La corruption est très facile dans les deux sens, elle est encore plus aisée de l'adjectif vers l'adverbe au vu du fait que l'adjectif qualifie ici un nom féminin, si bien que l'on s'attendrait à lire ἀθρόα. Aristote l'emploie cependant parfois avec deux formes seulement, par exemple en *Part. An.* III.14, 675^b21, ce qui rend la leçon ἀθρόος recevable ici. Aussi est-il nécessaire de choisir entre l'adjectif et l'adverbe. Il convient en ce cas d'observer que l'adverbe est extrêmement rare chez Aristote et qu'il s'emploie évidemment presque exclusivement en portant sur un verbe. C'est le cas de trois de ses attestations au sein du *corpus* authentique sur quatre¹¹⁴, lesquelles ne sont pas toutes complètement assurées au regard de la transmission : ἀθρόως ... ἡρεμεῖν, *Cael.* II.13, 294^b20 (le texte semble déjà corrompu) ; ἀθρόως φερόμενον, *Mete.* II.8, 367^a30 (la variante ἀθρόον est aussi transmise) ; ἀθρόως περικυκλώσωσι, *Hist. An.* IV.8, 533^b10–11 (la variante ἀθρόον est aussi transmise). En revanche, l'adverbe est employé avec un substantif d'action comparable en *Mete.* IV.9, 387^a31, θυμίας δ' ἐστὶν ἡ ὑπὸ θερμοῦ καυστικοῦ κοινή ἔκκρισις ξηροῦ καὶ ὑγροῦ ἀθρόως, mais l'autre moitié de la transmission donne ἀέρος et il n'y aurait pas un coût très élevé à conjecturer ἀθρόος. À l'inverse, l'adjectif est massivement attesté au sein du *corpus*, et en particulier avec une fonction adverbiale ou avec un *nomen actionis* (voir par exemple *Phys.* I.3, 186^a15–16 : ἀθρόας γιγνομένης μεταβολῆς). Il paraît par conséquent préférable de le retenir ici aussi par opposition à l'adverbe, parce qu'il est *difficilior*, du fait du féminin, et parce qu'il correspond bien mieux à l'usage aristotélicien attesté.

114. Même constat si l'on élargit la focale aux *Probl.* : ἀθρόως πίνωσι, 874^a22 ; ἀθρόως τι ποιεῖν, 917^b22 ; ἀθρόως φέρεται, 933^a31 & 943^b8 ; ἀθρόως ἐμπίπτει, 945^b11 ; ἀθρόως προσπίπτει, 958^b2 ; κινεῖ ... ἀθρόως, 964^a14.

Somn. Vig. 3, 458^a28–31

καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος, ὅτι τοῦ πρώτου [^a29] αἰσθητηρίου κατάληψις πρὸς τὸ μὴ δύνασθαι ἐνεργεῖν – ἐξ [^a30] ἀνάγκης μὲν γινόμενον (οὐ γὰρ ἐνδέχεται τὸ ζῶιον εἶναι [^a31] μὴ συμβαινόντων τῶν ἀπεργαζομένων αὐτό) ...

30 γινόμενον $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: γινόμενος $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ | τὸ ζῶιον $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{iP}$: ζῶιον \mathbf{a}

Les éditeurs ont ici systématiquement retenu le nominatif γινόμενος en 458^a30, qui est à construire en apposition à ὁ ὕπνος. Cependant, les branches β et γ transmettent de concert la même leçon avec le participe au neutre, γινόμενον. Cette dernière est de prime abord *difficilior*, parce qu'il n'y a aucun neutre dans ce qui précède que le participe pourrait reprendre. Comme il s'agit de la toute dernière phrase du traité et qu'elle énonce ce qu'est le sommeil, on comprend aisément pourquoi un copiste aurait cherché à esquiver la difficulté en accordant le participe avec ὁ ὕπνος. Reste à savoir si la leçon avec l'accusatif est viable. C'est le cas si l'on accepte de construire cette proposition comme une apposition à toute la phrase qui précède, ce que les grammairistes allemandes nomment *Satzapposition*, parce que ce phénomène est attesté avec un adjectif ou un participe au neutre (ou à l'accusatif), indépendamment du genre employé antérieurement¹¹⁵. Les principaux exemples identifiés de ce procédé se trouvent toutefois chez les Tragiques : ἦ γὰρ νοεῖς θάπτειν σφ', ἀπόρρητον πόλει; « tu as l'intention de l'enterrer – ce qui est proscrit par la cité? » (Sophocle, *Antigone*, 44, apposition avec un adjectif neutre); πείθει δ' Ὀρέστην μητέρ' ἢ σφ' ἐγείνατο / κτεῖναι, πρὸς οὐχ ἅπαντας εὐκλειαν φέρον, « Apollon a persuadé Oreste d'assassiner sa propre mère qui lui avait donné le jour – ce qui ne lui a pas valu une bonne réputation auprès de tous » (Euripide, *Oreste*, 29–30, apposition avec un participe neutre); καὶ δὴ παρεῖται σῶμα — σοὶ μὲν οὐ φίλον, / ἡμῖν δὲ καὶ τῶι συμπυρουμένῳ πόσει « voilà, mon corps s'effondre – ce qui ne te plaira pas à toi, mais réjouira le mari dont je partagerai le bûcher » (Euripide, *Suppliantes*, 1070–1071, apposition avec l'adjectif neutre). Je ne suis pas parvenu à mettre la main sur un exemple de ce phénomène chez Aristote, mais l'on peut au moins reconnaître qu'il est coutumier de procédés semblables : il n'éprouve guère de réticences à employer le neutre là où l'on ne s'y attend pas (« *peculiaris Aristotelis videtur esse negligentia quaedam et inconcinnitas in coniungendo genere neutro cum aliis generibus* », BONITZ (1870), s. v. *Neutrum*, 484^b7–10) et ses habitudes syntactiques sont assez lâches, si bien que nul n'est surpris de lire dans le *corpus* une apposition. C'est le cas ici, la définition du sommeil a été énoncée de manière tout à fait formelle, après que la cause efficiente en a été donnée, mais Aristote considère qu'il a encore quelque chose d'important à ajouter, à savoir la nature de la nécessité du sommeil, qui recèle à la fois la raison pour laquelle il soutient que tous les

115. Kühner-Gerth II.2, §406.6 An. 6, p. 285 : « *auf ähnliche Weise tritt bisweilen auch das Neutrum eines Partizips oder Adjektivs als appositionaler Zusatz zu einem ganzen Satze, gleichfalls, um ein Urteil über denselben auszusprechen* ». SCHWYZER (1939) II, p. 617 : « *Auf einen ganzen Satzinhalt bezieht sich die sog. Satzapposition, die ursprünglich im Nominativ steht. ... Die Umsetzung wurde erleichtert durch die Berührung mit dem Akkusativ des Inhalts ... und durch die nicht selten so auftretenden Neutra.* »

animaux dorment et la cause finale qu'il lui attribue. Il manquait donc dans sa conclusion une reprise du propos en 455^b17–28, qu'il rajoute *in extremis* par une apposition à celle-ci, introduite par un participe neutre.

Insomn. 1, 458^a33

μετὰ δὲ ταῦτα περὶ ἐνυπνίου ζητητέον

33 ζητητέον $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: ἐπιζητητέον $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$

L'accord de B^e avec l'intégralité des manuscrits de la famille γ entraîne la nécessité de revenir à la leçon retenue par BEKKER (1831), ζητητέον, à l'encontre de la décision prise notamment par DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b). C'est aussi la conclusion que l'on peut tirer d'un rapide examen des occurrences des adjectifs verbaux ζητητέον et ἐπιζητητέον au sein du *corpus* : le premier compte plus de vingt-cinq occurrences, le second une seule en-dehors de ce passage (*EN* I.1, 1094^b13 : τὸ γὰρ ἀκριβὲς οὐχ ὁμοίως ἐν ἄπασιν τοῖς λόγοις ἐπιζητητέον), qui représente d'ailleurs l'attestation la plus ancienne de cette forme à avoir été conservée (et la seconde plus ancienne se trouve dans le commentaire d'Aspasius à ce passage, *In EN*, 7.2)¹¹⁶. L'ajout du préfixe ἐπι- dans la famille de E et de C^c , pourrait correspondre à une volonté d'améliorer le texte transmis, en particulier si on le comprend comme signifiant « en outre »¹¹⁷, en lien avec μετὰ δὲ ταῦτα. Le verbe avec ce préfixe peut autrement avoir simplement le sens de « rechercher, examiner », comme c'est autrement le plus souvent le cas au sein du *corpus*, et c'est cette possibilité qui est en général retenue par les traducteurs.

Insomn. 1, 458^b2–3

τούτοις γὰρ μόνοις τῶν ἐν [^b3] ἡμῖν γνωρίζομεν.

3 τούτοις] τούτου \mathbf{B}^e | γνωρίζομεν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: γνωρίζομέν τι α

La leçon τούτου en 458^b2, transmise uniquement par B^e , est clairement fautive (un copiste distrait aura poursuivi sur la lancée des génitifs précédents, τοῦ νοητικοῦ et τοῦ αἰσθητικοῦ, 458^b1–2). Une question plus importante est de savoir si, tout de suite après, celle qu'il partage avec P , où disparaît l'indéfini τι transmis par α et figurant pour cette raison dans toutes les éditions précédentes, est recevable. Le fait que le même texte soit transmis par le manuscrit P atteste en effet de ce que, contrairement à τούτου en 458^b2, il

116. DROSSAART LULOFS (1947a), p. lv, affirme exactement l'inverse, à savoir que ἐπιζητητέον est davantage attesté que ζητητέον, sans doute parce qu'il se fonde sur les entrées correspondantes chez BONITZ (1870), qui indique cette autre occurrence de ἐπιζητητέον (*s. v.* ἐπιζητεῖν, 272^a54) mais ne cite rien de tel quant au verbe ζητέω (*s. v.* ζητεῖν, 309^a40–57), par négligence ou parce qu'il considère la chose comme évidente. Il retient en conséquence ἐπιζητητέον.

117. Comme l'envisage EIJK (1994), p. 136. Voir pour cet usage *LSJ*, *s. v.* ἐπιζητέω, 2, « *seek for besides* », « *inquire further* » et *EN* I.13, 1100^a32 pour une attestation chez Aristote.

ne saurait s'agir d'une faute propre à B^e. Le sens de la phrase est que toute connaissance implique la partie perceptive ou la partie noétique de l'âme, si bien que, dans la mesure où l'on appréhende un objet lors du rêve, et donc que le rêve donne lieu à une forme de connaissance, celui-ci doit faire intervenir au moins l'un de ces parties. Un usage sans objet explicite du verbe γνωρίζω est-il admissible pour exprimer la connaissance en général ? Si c'est le cas, alors il y a de fortes chances pour que la présence de τι relève d'une correction apportée par le copiste de la famille **α**, qui n'aurait pas apprécié de voir le verbe laissé sans objet. Si ce n'est pas le cas, alors il s'agit d'une omission, probablement accidentelle, au sein du *deperditus* **β**. La considération d'un certain nombre de parallèles invite à répondre par l'affirmative à cette question : μάλιστα ποιεῖ γνωρίζειν ἡμᾶς αὕτη τῶν αἰσθήσεων, *Met.* A.1, 980^a26–27; ἀλλὰ συλλογισμὸς ὅμως οὐκ ἔστι, ἀλλ' εἶπερ, ἄλλον τρόπον γνωρίζειν ποιεῖ, *An. Post.* II.5, 91^b32–34; εἰ δὲ λαμβάνομεν μὴ ἔχοντες πρότερον, πῶς ἂν γνωρίζοιμεν καὶ μανθάνοιμεν ἐκ μὴ προϋπαρχούσης γνώσεως, *An. Post.* II.19, 99^b28–29; τὸ γὰρ πρῶτον μέτρον ἀρχή, ὅτι γὰρ πρώτῳ γνωρίζομεν, τοῦτο πρῶτον μέτρον ἐκάστου γένου, *Met.* Δ.5, 1016^b18–20; διὰ τοῦτο καὶ ζῆν ἀεὶ βούλεται, ὅτι βούλεται ἀεὶ γνωρίζειν, *EE* VII.11, 1245^a9–10.

Insomn. 1, 458^b3–9

ἐπεὶ δὲ χρῆσις ὄψεως ὄρασις, καὶ ἀκοῆς [ῃ4] τὸ ἀκούειν, ὅλως δὲ αἰσθήσεως τὸ αἰσθάνεσθαι, ... – [ῃ8] ὥστε δῆλον ὅτι οὐκ αἰσθανόμεθα οὐδὲν ἐν τοῖς [ῃ9] ὕπνοις
3 ἐπεὶ δὲ **β**(B^eP)**Z**^a : εἰ δὲ **C**^c**Mi** : ἡ δὲ **E** : εἰ δὲ **γ** : εἰ δ' ἡ W. D. ROSS (ibid.) || **4**
 ὅλως δὲ αἰσθήσεως **β**(B^eP)**C**^c**Mi****μ** : καὶ ὅλως αἰσθήσεως **E** : καὶ ὅλως δὲ αἰσθήσεως
γ || **8** ὥστε **β**(B^eP)**Ei** : om. **γC**^c**Mi**

Les trois leçons transmises au sein de la branche **α** en 458^b3 sont pratiquement identiques pour la paléographique. La syntaxe générale du passage donne un long enchaînement de propositions coordonnées par la particule δέ, qui s'interrompt à ὥστε δῆλον ὅτι en 458^b8. Aussi s'attend-on à ce que la phrase qui s'ouvre ici s'articule en une protase et une apodose, ce qui suffit à condamner la leçon de **E** comme relevant d'une faute banale de majuscule (H pour EI). La leçon du *deperditus* **α** en 458^b3 doit être celle de **C**^c, εἰ δὲ, ou celle de **γ**, εἰ δὲ. Comme l'accord de **Z**^a avec la famille **β** n'a aucune valeur stemmatique, il faut d'abord ici choisir entre cette leçon de **α**, εἰ δὲ (ou εἰ δὲ) et celle de **β**, ἐπεὶ δὲ. La corruption en direction de l'une ou l'autre leçon semble tout autant probable. Du point de vue du sens, la leçon de **β** paraît supérieure : les faits en question sont particulièrement évidents (on voit par le moyen du sens de la vue, on a les yeux fermés quand l'on dort, etc.), ce qui semble soutenir le choix de ἐπεὶ, conjonction qui sous-entend que la vérité de la proposition est déjà connue¹¹⁸, plutôt que d'un simple εἰ. C'est peut-être d'ailleurs pour cette raison que la particule δέ, dont l'usage chez Aristote

118. Voir par exemple Kühner-Gerth II.2, §569a.1.a, p. 461 : ἐπεὶ = « *quoniam*, puisque ».

pour débiter une séquence est bien attesté, pourrait avoir été corrigée, si la chose n'est pas accidentelle, en δὴ dans γ. La présence de l'article défini devant χρῆσις n'est pas requise, deux substantifs, dont l'un est l'attribut de l'autre au génitif, peuvent tout à fait se passer d'article lorsque le propos est, comme ici, d'ordre général¹¹⁹.

Les propositions régies par cette conjonction forment une chaîne de protases assez étendue, jusqu'à ce que l'apodose débute par ὥστε δῆλον en 458^b8. Les éditeurs, à commencer par BEKKER (1831), ont eu tendance à éliminer cet ὥστε, parce qu'il est absent de γ, en dépit du fait qu'il paraisse *difficilior* et soit présent dans la branche de E, ainsi que dans β. Cet usage apodotique de ὥστε après une longue série de protases est en réalité tout à fait aristotélicien, on peut renvoyer à cet égard à *Somn. Vig.*, 455^b22, pour une illustration du phénomène¹²⁰. L'absence de ὥστε dans γ résulte d'une tentative de correction de la part d'un copiste ignorant de cet usage¹²¹.

Insomn. 1, 458^b4–6

κοινὰ δὲ ἐστὶ [^b5] τῶν αἰσθησέων οἶον σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ [^b6] τᾶλλα τὰ τοιαῦτα
 { ἢ τὰ ἴδια οἶον χροῶμα ψόφος χυμός }

4–6 κοινὰ δὲ ἐστὶ ... ἢ τὰ ἴδια οἶον β(B^e) : κοινὰ δ' ἐστὶ ... ἢ τὰ ἴδια οἶον Pⁱ : κοινὰ
 δ' ἐστὶ ... ἴδια δ' οἶον E : ταῦτα δ' ἐστὶ τὰ κοινὰ ... ἢ τὰ ἴδια οἶον γ : ταῦτα δ' ἐστὶ
 κοινὰ ἢ τὰ ἴδια οἶον C^eMi || 5 σχῆμα καὶ μέγεθος β(B^eP) γ : σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ
 κίνησις EC^eMi || 6 ἢ τὰ ἴδια ... χυμός *seclusi*

Cette clause représente la deuxième prémisse (ou les deuxième et troisième prémisses) de l'argument qui débute en 458^b3 et dont la conclusion commence par les mots ὥστε δῆλον ὅτι en 458^b8. Les deux autres prémisses sont aussi introduites par la particule δέ. La première affirme que chaque sens peut s'employer d'une unique manière (l'usage de la vue consiste à voir, *etc.*), la dernière affirme que chaque sens est incapable d'être employé quand l'on dort (par exemple la vue, parce que l'on a alors les paupières fermées). La conclusion qu'en déduit le texte est que l'on ne perçoit rien du tout pendant que l'on dort, d'où il est inféré qu'*a fortiori* le rêve, étant donné que par définition (τὸ ἐνύπνιον) il survient pendant le sommeil, ne peut pas être perçu à ce moment. Il est nécessaire de

119. Cf. *supra*, p. 1252.

120. Cf. *supra*, p. 1240.

121. DROSSAART LULOFS (1947b), p. lv, adopte le parti pris inverse et suppose que ὥστε a été introduit au sein du texte de E en raison de la faute précédente, ἢ δὲ χρῆσις, en 458^b3, de manière à rétablir le statut d'apodose de la proposition qui commence en 458^b8. Il ignore cependant tout de la branche β, qui contient à la fois une conjonction introduisant une protase en ^b3 et ὥστε en ^b8, ce qui suffit à réfuter ce scénario. Il affirme par ailleurs que l'usage apodotique de ὥστε chez Aristote n'interviendrait que lorsque, au fil de l'enchaînement des protases, le point a été atteint où la construction ne peut plus être sauvée, alors que la structure de la phrase est ici bien construite (ὥστε « *would spoil the grammar of a perfectly clear sentence* »). Ce constat paraît exagéré (comparer 455^b22, où la transmission est unanime), l'accumulation des protases suffit ici à justifier cet emploi. EIJK (1994), p. 137, discute également la construction de cette phrase, mais semble ignorer cet usage spécifiquement aristotélicien de ὥστε, qu'il rejette au nom de son absence de la majorité des témoins.

remarquer à quel point cet argument revêt un caractère préliminaire, pour ne pas dire grossier. La conclusion finale est un modèle d'ambiguïté : « on ne *perçoit* pas le rêve par la *perception* » (οὐκ ἄρα τῆι αἰσθήσει γε τὸ ἐνύπνιον αἰσθανόμεθα), ce qui peut paraître auto-contradictoire. Aristote aurait très bien pu éviter cette situation en employant le verbe γνωρίζω, comme en 458^b3, lequel renvoie à l'appréhension d'un objet en général, sans préjuger de son caractère noétique ou perceptif. Il a cependant choisi cette formule, certainement pour attirer l'attention sur le fait que, en fin de compte, le rêve doit tout de même être attribué à la partie perceptive, sans toutefois qu'il relève de son exercice normal ; le texte pose ainsi un jalon en vue de la théorie qui sera développée par la suite. L'adverbe ἀπλῶς va être dégainé en 459^a10, la fin du chapitre introduira la φαντασία comme relevant de la partie perceptive et distincte de la perception. La dernière prémisse, concernant l'impossibilité pour chaque sens d'être actif pendant le sommeil, contient une généralisation assez hâtive du cas de la vue à celui du reste des sens. Il y a, certes, une justification toute prête quant à l'impossibilité de l'exercice de la vue pendant le sommeil, contenue dans le participe μύοντα (458^b7), mais il n'y a aucun équivalent des paupières pour l'ouïe, l'odorat ou le toucher, qui restent apparemment tout autant exposés à l'action des objets externes lors du sommeil que lors de l'éveil. Aristote s'abstient pourtant de rappeler qu'il a été établi dans le traité précédent, *Somn. Vig.*, que le sommeil est un certain état de la partie perceptive qui empêche son exercice, ce qui serait une autre manière, plus exigeante, de parvenir au même point. Enfin, la première prémisse recourt à la notion d'usage (χρῆσις) plutôt qu'à celle, technique, d'ἐνέργεια et participe ainsi de la stratégie globale du passage, qui est de parvenir à la conclusion que le rêve n'est pas perçu de la manière la plus économique possible, quant aux présupposés de l'argument.

L'importance de ce résultat initial et l'insistance toute particulière du texte sur le cas de la vue (ainsi que conversément le peu d'égard accordé aux autres sens lors de la généralisation opérée en 458^b7–8) s'expliquent par le fait que la langue grecque parle volontiers de « voir » un rêve. Cela arrive même à Aristote deux fois dans le présent traité (458^b20, ἤδη δέ τινες καὶ ἐωράκασιν ἐνύπνια τοιαῦτα ; 462^a31–^b1, ἤδη δέ τισι συμβέβηκεν μηδὲν ἐνύπνιον ἐωρακέναι κατὰ τὸν βίον). Il n'y a ainsi aucune distinction, sur le plan linguistique, entre l'appréhension du rêve et la perception ordinaire, ce qui rend éminemment nécessaire de dissiper toute confusion sur ce point dès les premiers instants de la recherche. Je comprends la structure générale de l'argument de la manière suivante, dont la façade porte sur tous les sens en même temps, tandis qu'un courant souterrain porte spécifiquement sur le cas de la vue :

- (1) chaque sens ne permet à proprement parler qu'un seul type d'usage spécifique (voir pour la vue) ;
- (2) cet usage spécifique de sens est impossible pendant le sommeil (on ne peut pas voir pendant le sommeil parce que les paupières sont fermées) ;
- (3) la perception est (ou requiert) l'usage spécifique d'un sens au moins (implicite) ;

- d'où (4) on ne peut pas percevoir quoi que ce soit pendant le sommeil ;
- (5) tout rêve a lieu pendant le sommeil (implicite) ;
- d'où (6) aucun rêve n'est perçu.

On notera que cette reconstruction ne fait absolument aucun usage de la section du texte qui va de $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\alpha}$ en 458^b4 à $\chi\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$ en 458^b6. Du point de vue de la logique intrinsèque de l'argument, elle paraît en effet superflue¹²². Il convient de remarquer à quel point elle est en décalage par rapport au reste du propos. Elle s'insère mal dans la logique de l'argument et, pire encore peut-être, elle introduit une distinction extrêmement technique entre les sensibles communs et propres (on se demande, à suivre la tripartition canonique de *An.* II.6, où sont passés les sensibles par accident), alors que le reste de l'argument évite justement de tels présupposés doctrinaux. De manière plus générale encore, la tactique d'Aristote pour nier que le rêve appartienne à la partie perceptive ne repose pas du tout sur la considération des objets de cette dernière. Il y a de bonnes raisons à cela : ce que l'on voit en rêve peut ressembler en tout point à un objet ordinaire de la perception (ce pourquoi certains, que va affronter le traité suivant, *Div. Somn.*, y voient des visions du futur envoyées par un dieu). Il n'est donc pas question de nier en bloc que ce que l'on voit en rêve soit réel (par exemple en disant que l'on peut rêver de centaures ou de monstres marins) pour nier ensuite que ces choses puissent être perçues, puisqu'elles n'existent pas. Il n'est pas non plus question de dire que les objets de la perception sont absents quand l'on dort, parce qu'ils sont, en un sens, toujours là et toujours capables d'agir sur l'appareil perceptif (on peut être réveillé par un bruit). La voie adoptée par Aristote est donc de se concentrer sur ce qui arrive aux sens pendant que l'on dort. Si le sommeil les rend inactifs et que l'on refuse de les doter d'une activité onirique spéciale (comme si l'on voyait des continents inconnus pendant que l'on dort, par un processus tout à fait distinct de la vision diurne), il faut en déduire que ce n'est pas les sens, du moins pas selon leur « usage » normal, qui nous permettent de rêver. Il n'y a là aucune place pour la mention des objets de la perception, encore moins pour la distinction des sensibles communs et propres.

Un autre problème est dissimulé au milieu de cette section, un problème syntactique. Jusqu'à présent, les éditeurs connaissaient, en gros, deux versions de ce passage. L'une correspond à la leçon de *E*, où $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\alpha}$ δ' $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$... s'oppose à $\dot{\iota}\delta\iota\alpha$ δ' $\acute{o}\dot{\iota}\omicron\nu$..., si bien que l'on a affaire à deux propositions supplémentaires coordonnées par $\delta\acute{\epsilon}$. L'autre est celle attestée au sein de la famille γ , où les deux propositions sont réunies en une seule au sein d'une alternative ($\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha$ δ' $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$ $\tau\acute{\alpha}$ $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\alpha}$... η $\tau\acute{\alpha}$ $\dot{\iota}\delta\iota\alpha$...). Les éditeurs ont en général opté pour la leçon de *E*, parce que celle de γ présente une difficulté de construction, $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha$ ne pouvant renvoyer à ce qui précède (les sens étant différents de leurs objets) et n'ayant pas non plus de référent dans la suite du texte. L'origine de cette corruption avait

122. « *In the present argument, however, the distinction between special and common sensibles does no major work.* » GALLOP (1996), p. 136.

cependant de quoi paraître énigmatique. La prise en compte de la leçon de β change complètement le point de vue qu'il convient d'adopter à ce sujet, car elle tient l'exact milieu entre les deux autres principales leçons transmises : elle commence comme la leçon de E ($\kappa\omicron\nu\acute{\alpha}$ δ' $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$...), mais se poursuit et s'achève comme celle de γ (... η $\tau\acute{\alpha}$ $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$...). En bonne logique et en l'absence de preuve de contamination de cet hyparchétype, il faut par conséquent partir du principe que c'est là qu'a été conservée la leçon de l'archétype même. Cela est confirmé par le fait que cette hypothèse permette d'expliquer les deux principales leçons attestées au sein de la descendance du *deperditus* α . La leçon de β est en effet intenable du point de vue de la syntaxe du fait de la présence de l'article défini devant $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$. Il n'y a aucune raison évidente pour laquelle celui-ci aurait pu surgir des limbes pour faire s'effondrer la construction. Confrontés à un texte manifestement inadmissible, les copistes ont réagi de deux manières différentes. Celui de γ a procédé par rétrospection, en corrigeant la première partie à partir de la seconde. Pour pouvoir s'emboîter à η $\tau\acute{\alpha}$ $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$, il faut que la première partie de la clause présente aussi l'article défini. Plutôt que de la réécrire intégralement en quelque chose comme η $\tau\acute{\alpha}$ $\kappa\omicron\nu\acute{\alpha}$, il a préféré préserver l'articulation initiale de la clause à la série des prémisses par le moyen de la particule $\delta\acute{\epsilon}$, et s'est donc résolu à insérer un démonstratif pour donner un sujet au verbe ($\tau\alpha\upsilon\tau\alpha$ δ' $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$ $\tau\acute{\alpha}$ $\kappa\omicron\nu\acute{\alpha}$), bien que celui-ci ne soit que de pure façade. Le copiste de E a eu la main moins lourde, parce qu'il a corrigé la seconde partie à l'aune de la première. De manière simple et efficace, il a ainsi supprimé la disjonction et l'article pour aligner la clause sur la précédente, transformant ainsi η $\tau\acute{\alpha}$ $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$ $\omicron\acute{\iota}\omicron\nu$ en $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$ δ' $\omicron\acute{\iota}\omicron\nu$. Du point de vue de la grammaire, le texte ainsi produit ne présente plus aucune difficulté (c'est moins évident quant au sens), ce pourquoi il a attiré à lui les faveurs des éditeurs.

La prise en compte de β révèle qu'il s'agit là de deux corrections ultérieures sur la base du texte corrompu de l'archétype. Comment faut-il le corriger ? La voie la plus économique consiste à remarquer que la première partie de la clause, $\kappa\omicron\nu\acute{\alpha}$ $\delta\acute{\epsilon}$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$ $\tau\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha$ $\tau\acute{\alpha}$ $\tau\omicron\iota\alpha\upsilon\tau\alpha$, s'intègre parfaitement au contexte. C'est la seconde, η $\tau\acute{\alpha}$ $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$ $\omicron\acute{\iota}\omicron\nu$ $\chi\rho\omega\mu\alpha$ $\psi\acute{o}\phi\omicron\varsigma$ $\chi\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$, qui pose problème. On peut donc commencer par examiner si un texte expurgé de cette dernière serait viable, d'autant plus que l'on peut comprendre comment une telle interpolation aurait pu se produire : un texte ne mentionnant que les sensibles communs, sans les sensibles propres, a de quoi surprendre, qui plus est si l'on pense que pour Aristote les premiers ne peuvent être appréhendés qu'à partir des seconds, si bien que la tentation de réintroduire de force les sensibles propres dans le texte est forte. Examinons cependant si le texte pourrait être viable sans les mots η $\tau\acute{\alpha}$ $\acute{\iota}\delta\iota\alpha$ $\omicron\acute{\iota}\omicron\nu$ $\chi\rho\omega\mu\alpha$ $\psi\acute{o}\phi\omicron\varsigma$ $\chi\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$. On a alors, entre la prémisses restreignant l'usage des sens à leur activité définitoire et celle énonçant l'impossibilité de l'usage des sens pendant le sommeil, la mention des sensibles communs. Notons à cet égard que la liste avancée ne comporte le mouvement qu'au sein de la leçon transmise par la branche de E . Comme une omission du mot $\chi\acute{\iota}\nu\eta\sigma\iota\varsigma$ à la fois dans β et γ paraît peu probable, on tiendra cela pour une interpolation

propre à cette branche : le copiste se sera décidé à compléter la liste, en dépit du fait qu'elle est explicitement présentée comme incomplète (καὶ τᾶλλα τὰ τοιαῦτα). Il y a deux raisons possibles à cela, lesquelles présupposent toutes deux une grande familiarité du copiste responsable de cette intervention avec la doctrine d'Aristote. La première est que le mouvement est mentionné dans toutes les autres listes des sensibles communs au sein du *corpus*¹²³. Cela étant dit, à la différence de celle de *Insomn.* 1, aucune ne se termine par une clause signalant l'incomplétude des objets énumérés. La seconde, qui n'est pas incompatible avec la précédente, est l'affirmation en *An.* III.1, 425^a17 (ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα, d'après le texte transmis), selon laquelle les sensibles communs sont appréhendés par le mouvement, ce qui rendrait particulièrement gênant le fait qu'il ne figure pas dans cette liste. Dans tous les cas, il convient de ne pas adopter ici cette leçon.

Revenons cependant à la difficulté précédente. Le fait demeure que l'argument demeurerait parfaitement valable sans la moindre allusion en direction des sensibles communs. Pourquoi donc les mentionner ? Le contexte joue sans doute un rôle, dans la mesure où l'appréhension des attributs « communs » des objets que l'on perçoit est centrale à l'argument avancé dans le *Théétète*, aux alentours de 184, en faveur de la nécessité, pour rendre compte de notre expérience cognitive ordinaire, d'une activité qui aille au-delà de la simple affection des sens par leurs objets propres et que Socrate et Théétète tombent d'accord pour attribuer à la pensée. Aristote prend complètement le contre-pied de cette doctrine en *An.* II.6 et de nouveau au début du livre III pour insister sur ce fait que ces objets, par exemple la figure ou le mouvement, sont appréhendés par la perception, sans qu'intervienne aucune autre faculté et sans non plus que leur saisie corresponde à l'activité d'un organe sensoriel qui leur serait propre. Les sensibles communs semblent ainsi avoir été un sujet de contentions à l'Académie et au Lycée. C'est pourquoi l'on peut se demander si la progression de l'usage de chaque sens particulier à la perception en général (χρῆσις ὀψεως ὄρασις, καὶ ἀκοῆς τὸ ἀκούειν, ὅλως δ' αἰσθήσεως τὸ αἰσθάνεσθαι, 458^b3–4) n'aurait pas pu faire frémir une partie du public. Le rappel du fait que les sensibles communs ne sont que des sensibles permettrait alors de couper court à toute objection qui viendrait mettre en avant le fait que ce n'est pas parce que l'on exclut que chacun des cinq sens puisse être actif pendant le sommeil que l'on a montré qu'aucune perception ne peut avoir lieu à ce moment. Aristote anticiperait alors le risque de cette petite fissure dans son argument en rappelant que les sensibles communs ne sont perçus que de manière dérivative par rapport à l'activité de chaque sens à l'égard de ses sensibles propres.

Est-ce que la clause, telle qu'elle est transmise par *B^e* et *E*, peut revêtir un tel sens ? Si l'on construit κοινὰ δὲ ἐστὶ τῶν αἰσθήσεων οἷον σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ τᾶλλα τὰ τοιαῦτα avec l'adjectif pour sujet du verbe (« et puisqu'il y a des objets communs aux sens, par

123. Comparer *An.* II.6, 418^a18 (κοινὰ δὲ κίνησις, ἡρεμία, ἀριθμὸς, σχῆμα, μέγεθος); III.1, 425^a15–16 (οἷον κινήσεως, στάσεως, σχήματος, μεγέθους, ἀριθμοῦ); *Sens.* 1, 437^a8–9 (λέγω δὲ κοινὰ μέγεθος, σχῆμα, κίνησιν, ἀριθμόν).

exemple la figure, la grandeur, et les choses de ce type »), cela ne semble pas pouvoir être le cas. Il y a quand même une différence entre un rappel de l'existence des sensibles communs et un rappel des modalités de leur appréhension, en relation avec celle des sensibles propres. Pour que cette proposition puisse avoir le sens attendu, il faut que l'adjectif devienne l'attribut et les sensibles communs le sujet (« et puisque la figure, la grandeur, et les choses de ce genre sont communes aux différents sens », c'est-à-dire que ces objets ne sont appréhendés que grâce à l'usage normal de chacun). On peut alors de demander si cette construction n'est pas rendue impossible par le groupe nominal que l'on voudrait pour sujet est introduit par οἷον. Il n'en est en fait rien, comme l'a montré VAHLEN (1867) III, pp. 319–320, dans son examen d'un passage de *Poet.* 22¹²⁴. La phrase est la suivante (certains éditeurs supprimaient jusqu'alors le mot οἷον) : τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει μὴδὲ ταπεινὸν οἷον ἢ γλωττα καὶ ἢ μεταφορὰ καὶ ὁ κόσμος καὶ τᾶλλα τὰ εἰρημμένα εἶδη (1458^a31–34). Le sens global est que l'emploi d'ornements a pour vertu d'éviter la banalité du propos, tandis que l'emploi d'un langage plus quotidien assure la clarté. La construction du premier membre requiert que τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ... μὴδὲ ταπεινὸν constitue l'objet du verbe ποιήσει. Quel est son sujet ? Les mots τὸ μὲν ne suffisent pas, on ne peut pas suppléer le substantif adéquat à partir de ce qui précède, mais seulement à partir de ce qui suit, leur fonction se limite donc à introduire l'opposition. Il faut donc construire comme si l'on lisait ἢ γλωττα ποιήσει τὸ μὴ ἰδιωτικὸν, οἷον est ainsi employé comme raccourci pour τὸ τοιοῦτον οἷον¹²⁵. On trouvera une autre structure comparable en *Cat.* 6, 4^b23–25, où il est préférable de nouveau de construire le groupe nominal comme sujet du verbe, parce que l'existence des deux ensembles en question vient tout juste d'être énoncée¹²⁶ : ἔστι δὲ διωρισμένον μὲν οἷον ἀριθμὸς καὶ λόγος, συνεχὲς δὲ γραμμὴ, ἐπιφάνεια, σῶμα, ἔτι δὲ παρὰ ταῦτα χρόνος καὶ τόπος, « le nombre et le rapport, par exemple, relèvent de la quantité discrète, tandis que la ligne, la surface, le solide, et en plus de ceux-ci le temps et le lieu, relèvent de la quantité continue ». Il est ainsi légitime de construire la proposition ici avec οἷον σχῆμα κτλ. pour sujet. La prémisse ne porte alors plus sur le fait qu'il existe aussi des sensibles communs, mais insiste bien plutôt sur le fait que les objets comme la figure et la grandeur ne sont que des sensibles communs. Elle demeure superflue par rapport aux grandes lignes de l'argument, mais elle possède néanmoins une fonction polémique qui justifie sa présence. On supposera alors qu'elle aura été lue, dans

124. Auquel renvoie BONITZ (1870), s. v. οἷος, 502^a20–23 : « *hunc explicativum usum voc οἷον aliquante latius patere, ut οἷον non explicationi sed ipsi subiecto addatur Vahlen docet Poet III 320, coll Pα3. 1358^b4. πο22. 1458^a32 v l* ».

125. « *Alsdann könnte man, wie es meistens der Fall ist, οἷον als Erläuterung des Subjectes τὸ μὲν durch "nämlich", nempe, scilicet, unserem Bewusstsein nahe bringen. Das ist aber in der Fassung des Satzes, wie sie vorliegt, nicht der Fall : und hier wiess ich mir οἷον nicht anders klar zu machen, als dass es formell eine verallgemeinernde Umschreibung des directen Subjectes oder Objectes sei : also dass es, statt zu sagen τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει ἢ γλωττα, heisse τὸ μὴ ἰδιωτικὸν ποιήσει (τὸ τοιοῦτον) οἷον ἢ γλωττα, womit aber nicht anderes gemeint als ἢ γλωττα allein.* »

126. C'est l'objet de la première phrase de *Cat.* 6 : τοῦ δὲ ποσοῦ τὸ μὲν ἔστι διωρισμένον, τὸ δὲ συνεχές (4^b20).

un ancêtre de l'archétype, de travers comme une énumération raccourcie et incongrue des sensibles communs, si bien que l'on aura rajouté, peut-être en marge, en tout cas sans grand respect pour la syntaxe, la mention des sensibles propres, aboutissant ainsi au texte clairement corrompu de l'archétype. La meilleure solution me paraît être de biffer cette mention des sensibles propres pour conserver uniquement celle des sensibles communs.

Insomn. 1, 458^b24–25

ὥστε δῆλον ὅτι οὔτε ἐνύπνιον πᾶν τὸ ἐν ὑπνῳ φάν-^[b25]τασμα, καὶ ὅτι ὁ ἐννοοῦμεν τῆι δόξει ἐδοξάζομεν.

25 οὔτε codd.] οὐκ con. W. D. ROSS (1955b) | ὅτι ὁ ἐννοοῦμεν **β(B^eP)EC^cMi** : ὅτι ἐννοοῦμεν & **γ Mich^c(63.14)** | ἐδοξάζομεν **ω Mich^c(63.14)**] δοξάζομεν **E** edd. plurique

Il y a ici une erreur dans l'apparat négatif de BEKKER (1831), qui attribue la leçon ἐδοξάζομεν au seul manuscrit *L*, ce qui implique que les manuscrits *S*, *U* et *M* auraient δοξάζομεν pour leçon. Elle a heureusement été rectifiée par DROSSAART LULOFS (1947a) : le présent δοξάζομεν ne se trouve que dans *E*, tous les autres manuscrits indépendants donnent l'imparfait ἐδοξάζομεν. Cela n'a pas empêché les éditeurs suivants de continuer à adopter cette leçon.

Aristote opère depuis le début du traité avec un modèle à deux termes pour l'ensemble des activités cognitives (ou pseudo-cognitives), qui oppose la perception à l'opinion (δόξα). Il est présupposé que le rêve doit relever de l'une de ses deux facultés. La thèse centrale, introduite en 458^b10, est que le rêve n'est pas appréhendé au moyen de l'opinion. Elle est établie par le recours à un argument qui part du fait que l'opinion ne peut ordinairement émettre des jugements qu'au sujet de quelque chose qui est appréhendé par une autre faculté, c'est-à-dire la perception lorsque l'on est éveillé : le rôle de l'opinion est alors de dire que ce que l'on voit est, par exemple, un être humain. On fait certes, exactement, la même chose au sujet de ce que l'on rêve, à savoir affirmer qu'un tel objet est par exemple un être humain ou un cheval. Cependant, si l'opinion est active lors du rêve, elle ne peut, là non plus, pas produire elle-même ses propres objets, elle ne fait que se prononcer sur ce qui nous apparaît pour des raisons indépendantes (458^b10–15). La thèse générale de la dépendance de l'opinion pour son activité à l'égard d'une autre faculté empêche ainsi de la rendre responsable du rêve, en vertu d'une thèse générale de l'impossibilité d'une activité autonome de l'opinion, associée implicitement au présupposé du caractère non-dérivatif du rêve. Comme il a déjà été établi que le rêve doit être appréhendé, soit par la perception, soit par l'opinion (458^b2–3), et que ce n'est pas au moyen de la perception, on aboutit ainsi à une sorte d'impasse, dont seul un élargissement de la notion d'activité perceptive à celle de la φαντασία viendra nous sortir.

Aristote ne s'arrête cependant pas à ce point, mais il fait aussi porter son examen sur l'étendue des activités doxastiques qui ont lieu pendant le rêve. Il attire ainsi l'attention

sur le fait qu'il est en outre (ἔτι, 458^b15) possible d'avoir à l'esprit (ἐννοοῦμεν) autre chose que l'objet qui nous apparaît dans ces circonstances. Là aussi, ce processus est présenté comme parfaitement analogue à ce qui a lieu le jour, lors de la perception : on peut se faire des réflexions au sujet de ce que l'on rêve de la même manière que l'on peut s'en faire au sujet de ce que l'on perçoit. Il importe ici de prendre note du petit écart qu'il y a entre le concept aristotélicien de rêve (ἐνύπνιον) et le nôtre. Alors que l'on peut dire, en français courant, que l'on a rêvé que l'on nous demandait de composer un discours et que l'on a rêvé que l'on réfléchissait à la manière dont on allait le rédiger, en considérant ces deux événements ou processus comme faisant partie intégrante du rêve, le terme ἐνύπνιον est réservé aux analogues nocturnes des objets perçus diurnes : on appellera ainsi ἐνύπνιον uniquement ce que l'on a l'impression de voir, et non pas la réaction que cela suscite en nous. La réflexion qui a lieu lors du rêve (διανοοῦμεθα, 458^b17) n'appartient ainsi pas à l'ἐνύπνιον, mais coexiste avec lui selon une relation qui est systématiquement exprimée par la préposition παρά suivie de l'accusatif (458^b15, 18 & 23). Une activité de ce genre élargit considérablement le champ de ce que l'opinion peut faire pendant le rêve, sans toutefois lui attribuer des activités qu'elle ne pourrait pas accomplir lors de l'éveil : il s'agit d'émettre des jugements vrai ou faux, mais aussi d'envisager de manière active et volontaire des objets en lien avec ce qui se présente à nous, du fait de la perception ou du rêve¹²⁷. La prise en compte de ces situations est utile à deux titres. Elle contribue tout d'abord à montrer que le rêve n'est pas attribuable à la δόξα, puisque ce qu'elle conduit à appréhender lors du sommeil est distinct du rêve proprement dit et est, en un certain sens, causé par le rêve. Elle permet ensuite de préparer la définition du rêve, en ce qu'elle souligne la nécessité de distinguer entre le rêve (ἐνύπνιον) et l'ensemble plus large des objets auxquels l'on peut avoir accès pendant le sommeil (ἐν ὕπνῳ, 458^b24–25).

C'est dans cette perspective que l'exemple de la mnémotechnique est introduit, par le biais d'une affirmation selon laquelle il y a une catégorie spéciale de personnes qui sont particulièrement susceptibles de faire l'expérience de rêves de ce genre, c'est-à-dire de rêves qui coexistent avec une activité doxastique importante. L'exemple cité est celui des personnes qui pratiquent lors de leurs rêves la technique de mémorisation qui consiste à se représenter (δοκοῦντες, 458^b21) que l'on place les objets à mémoriser dans une série de lieux appropriés : en leur donnant un arrangement spatial préétabli, par le recours à la visualisation d'un espace familier (l'intérieur de sa maison divisé en pièces, la rue en bas de chez soi divisée par numéros de maison), on leur confère ainsi des relations d'ordre fixes qui facilitent leur mémorisation. Je comprends ainsi la clause en 458^b20–22 (οἷον ... τὰ προβαλλόμενα) de la même manière que la suivante (συμβαίνει ... φάντασμα, 458^b22–24)

127. La δόξα et le verbe correspondant, δοξάζω, se limitent souvent chez Aristote à la première activité, soumise au régime du vrai et du faux et s'approche alors, à certains égards, du concept moderne de croyance entendue au sens d'attitude propositionnelle, mais cela n'épuise pas leurs sens et leurs usages. De même qu'au début de *Insomn.*, la perception et l'activité désignée par l'expression τὸ δοξάζειν sont présentées comme les deux modalités de la connaissance en *An.* I.5, 411^a26–28.

comme décrivant en quoi consiste cette activité lorsqu'elle a lieu au moment du rêve : on « place » ce dont l'on veut se rappeler, c'est-à-dire que l'on se représente¹²⁸ mentalement ces objets comme placés dans des lieux précis et dotés d'un arrangement déjà établi. De quoi s'agit-il ? Cette pratique mnémotechnique nous est devenue étrangère, mais elle est très répandue à l'époque d'Aristote (elle est déjà mentionnée en *Mem.* 2, 452^a13, voir aussi *Top.* VIII.14, 163^b28–30) et est souvent intimement liée à la pratique oratoire. Je suppose ainsi que, dans la continuité des exemples précédents où le rêve incitait à une certaine activité doxastique (juger que ce que l'on voit est un être humain, réfléchir au sujet de ce que l'on voit), Aristote a en tête des rêves qui suscitent chez ces gens le recours à cette technique : on rêve ainsi que se trouve devant le tribunal et que l'on a à prononcer un discours pour la défense de son client (et l'on peut en effet devoir prononcer un tel discours le lendemain¹²⁹), si bien que l'on se replace mentalement tous les éléments du discours que l'on veut prononcer au moment du rêve. Il y a ainsi certaines choses qui, si on les perçoit ou on les voit en rêve, déclenchent chez certaines personnes l'application de la mnémotechnique des lieux. Le point qui intéresse Aristote est que, lorsque l'on fait cela en parallèle du rêve proprement dit, on manipule des représentations qui sont distinctes du rêve lui-même, puisque l'on fait un effort conscient de visualisation portant sur des objets spécifiques¹³⁰ : on visualise ainsi des φαντάσματα au moment même du rêve, pendant que l'on dort, sans que ceux-ci ne soient des rêves. La mnémotechnique des lieux fournit ainsi un exemple, qui devait être bien plus éclairant à l'époque d'Aristote, d'une situation où l'on se représente pendant le rêve des choses qui ne font pas partie du rêve. C'est un cas particulièrement fort de coexistence du rêve, qui sert toujours d'ersatz de la perception, avec une activité doxastique complexe, parce que celle-ci a aussi pour objet quelque chose qui mérite d'être appelé un φάντασμα.

La phrase en question en 458^b24–25 est la conclusion de cette section¹³¹. Son premier volet (« tout ce qui nous apparaît pendant le sommeil n'est pas un rêve ») est une

128. L'expression πρὸ ὁμμάτων a un sens quasi-adverbial : elle renvoie aussi à une métaphore représentant les choses sur le vif, pas nécessairement visuellement (voir notamment *Rhet.* III.10, 1411^a26 & 28 et 11, 1411^b21–25).

129. Cela correspond assez bien au cas de figure, évoqué en *Div. Somn.* 1, 463^a23–24, où l'on rêve de ce que l'on est sur le point de faire ou de ce que l'on a souvent fait par le passé, ce qu'Aristote considère comme un phénomène courant.

130. La visualisation, en particulier en lien avec les lieux mnémoniques, est le premier exemple de φαντασία à être donné en *An.* III.3 : πρὸ ὁμμάτων γὰρ ἔστι τι ποιήσασθαι, ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τυθέμενοι καὶ εἰδωλοποιοῦντες, 427^b18–20, où l'on notera la présence de l'expression πρὸ ὁμμάτων.

131. Au sujet de la structure en οὔτε ... καί, laquelle paraît inadmissible à W. D. ROSS (1955b), que critique déjà sur ce point EIJK (1994), p. 146, voir Kühner-Gerth II.2, §535.3, pp. 291–292, où sont fournis de nombreux exemples de constructions en οὔτε ... τε tandis que la même possibilité avec καί est présentée comme plus rare, et LSJ, s. v. οὔτε, II.4, où l'on doute que οὔτε ... καί soit attesté à la période classique mais où l'on cite pourtant Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 591–592 : εἴ γάρ, ὡς ἔοικας, οὔτε δυσμενῆς καὶ τὰς Μυκῆνας οἶσθα χοῦς κὰγὼ θέλω, « si, comme tu en donnes l'impression, tu ne m'es pas hostile et que tu connais Mycène et les personnes que je veux que tu connaisses ». BONITZ (1870), s. v. οὔτε, 546^a8–34, cite également un bon nombre de passages chez Aristote où au membre introduit par οὔτε correspond une affirmation.

conséquence de l'observation générale selon laquelle d'autres activités sont possibles en parallèle du rêve, et en particulier de celle tirée de l'exemple mnémotechnique selon laquelle un φάντασμα peut se produire pendant le sommeil, au moment du rêve, sans pourtant être un rêve. Il établit une distinction qui est cruciale pour toute tentative de définition du rêve, selon laquelle, en dépit de son nom (ἐνύπνιον), toute représentation ayant lieu lors du sommeil n'est pas un rêve. Le sens du second volet est plus difficile à dégager et dépend en grande partie de la leçon adoptée. On devine qu'il est question de ce que l'on peut avoir à l'esprit pendant le rêve et qui n'est pourtant pas un rêve, c'est-à-dire probablement de l'ensemble complémentaire au sein de la rubrique τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα. La transmission du texte est instable (1) au sujet du relatif et de sa position (ὃ ἐννοοῦμεν ou ἐννοοῦμεν ὃ) et (2) au sujet du temps du second verbe (ἔδοξάζομεν ou δοξάζομεν). De manière purement formelle, on peut commencer par noter que la branche β partage la leçon du manuscrit E dans le premier cas (ὃ ἐννοοῦμεν) contre la branche γ et rejoint ensuite la branche γ contre E dans le second (ἔδοξάζομεν). À moins de considérer qu'elle a mêlé deux leçons de différentes origines, c'est déjà, *ceteris paribus*, un argument de poids en faveur de son autorité.

(a) Si l'on lit la leçon de γ, δῆλον . . . ὅτι ἐννοοῦμεν ὃ τῆι δόξει ἐδοξάζομεν, on est en présence de deux verbes, l'un exprimant en gros l'activité par laquelle on a quelque chose à l'esprit, au présent, dont l'autre, qui se rattache à l'opinion et est à l'imparfait, décrit l'objet (« il est évident que nous avons à l'esprit ce que nous opinions au moyen de l'opinion »). La seule manière de donner un sens au contraste temporel est de l'aligner sur la distinction de la veille et du sommeil. C'est déjà difficile en soi, parce que le texte parlait jusqu'à présent du rêve au présent, mais l'on peut s'appuyer sur le participe ἀναστάς en 458^b20 pour effectuer cette distinction : le rêve était dans ce contexte dans le passé, tandis que le présent correspondait au moment où l'on vient de s'éveiller. L'emploi du verbe δοξάζω pour exprimer l'activité de l'opinion pendant le sommeil ne pose cependant pas problème, une telle activité de la δόξα a déjà été décrite en des termes proches en 458^b10–15. La difficulté concerne le sens du verbe ἐννοοῦμεν : pourquoi penserait-on maintenant, c'est-à-dire une fois éveillé, aux choses au sujet desquelles l'opinion se prononçait lors de la nuit passée ? Une manière possible d'expliquer cela est de renvoyer de nouveau à 458^b19–20 (εἴ τις . . . περιῶιτο μνημονεύειν) et de comprendre qu'Aristote est encore en train de parler de la situation où l'on vient de se réveiller et où l'on cherche à se souvenir de ce qui s'est passé, quelques instants auparavant, pendant le rêve¹³². Du point de vue du sens de cette proposition isolée, c'est acceptable, car ce serait une autre manière de souligner qu'il y a eu une activité de l'opinion pendant le rêve. Cela étant dit, cette interprétation se heurte à deux obstacles majeurs : elle requiert de passer outre toute la section 458^b20–24, et elle nécessite que l'on donne à ἐννοοῦμεν le sens de μνημονεύομεν, ce qui non seulement

132. C'est aussi l'interprétation de EIJK (1994), p. 146, lorsqu'il s'interroge sur le sens de cette leçon, et il ne pense pas non plus qu'elle permette de sauver un tel texte.

n'est pas conforme à la doctrine aristotélicienne (toute mémoire n'est pas intellectuelle, cf. *Mem.* 1), mais est rendu extrêmement difficile par l'usage précédent de ἐννοοῦμεν en 458^b15 et 18, qui renvoyait alors à l'activité de l'opinion pendant le rêve. La leçon de γ ne peut donc aboutir à un sens convenable de cette manière que si l'on fait fi d'une part importante du contexte.

(b) Si l'on lit la leçon de E, δῆλον ... ὅτι ὁ ἐννοοῦμεν τῆι δόξει δοξάζομεν, qui est celle retenue par tous les éditeurs précédents, le rapport entre les deux verbes s'inverse et ils sont désormais tous les deux au présent. On est en ce cas en présence d'une sorte d'énoncé général, selon lequel « on opine au moyen de l'opinion ce que l'on conçoit », ou quelque chose de ce genre. Il convient de se demander quel est le sens exact de cette thèse, s'il correspond bien à l'objectif visé et s'il peut légitimement être inféré de ce qui précède. On peut éventuellement comprendre cela comme un principe universel reliant les activités exprimées par les deux verbes, mais il suffit de considérer que cela vaut pour ce qui se passe dans le cas du rêve. On interprète alors le présent, à la manière de ses emplois précédents, comme renvoyant au moment du rêve. La thèse signifie alors que les pensées que l'on peut avoir en sus du rêve (παρὰ τὸ ἐνύπνιον ἐννοοῦμεν ἄλλο τι, 458^b15) sont aussi à attribuer à l'opinion, ce qui s'intègre bien au propos d'ensemble. Il n'est toutefois pas très clair en quoi elle est liée à l'exemple des praticiens de l'art mnémotechnique, dont l'activité n'est pas décrite dans ce qui précède par le verbe ἐννοέω. L'intérêt de cette conclusion n'est enfin pas immense, parce que l'on pourrait avoir l'impression qu'elle repose sur une pétition de principe identifiant ἐννοέω et δοξάζω.

(c) Si l'on lit la leçon de β, δῆλον ... ὅτι ὁ ἐννοοῦμεν τῆι δόξει ἐδοξάζομεν, qui n'a jamais été prise en compte par les éditeurs, la relation entre les deux verbes est la même qu'avec la leçon de E, la différence est que l'on retrouve l'emploi de l'imparfait pour le second verbe. Cela pose un problème analogue à celui qui affectait la leçon de γ. La différence entre le présent et l'imparfait doit de nouveau correspondre à la distinction de la veille et du rêve. On pourrait tenter de comprendre cette leçon de la même manière que celle de γ comme renvoyant à une tentative de remémoration du rêve, mais on serait alors confronté aux mêmes obstacles. Il y a cependant une autre possibilité, qui consiste à se référer à l'analogie générale qui a lieu depuis 458^b10 entre l'activité de l'opinion durant la veille et durant le sommeil (ὁμοίως, 458^b14; οὕτω καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις, 458^b17). Certes, elle n'est pas convoquée explicitement lors de l'exemple mnémotechnique, mais l'argument ne se laisse comprendre que si on l'applique de nouveau : c'est encore une fois parce que la visualisation des lieux qui a lieu en parallèle du rêve est exactement du même ordre que celle qui, dans une situation semblable à celle dont on rêve, a lieu à l'état de veille qu'il convient de l'attribuer à l'opinion, parce qu'il est hors de question de l'attribuer à la perception lorsqu'elle a lieu de jour.

Je propose sur cette base de comprendre la proposition comme poursuivant sur cette

voie¹³³. Le défi que présente la leçon de β à l'interprète est de rendre compte du contraste entre le présent et le passé qu'elle implique. La solution réside dans l'exemple mnémotechnique : les lieux que l'on se représente ne sont pas choisis au hasard, ils sont adoptés comme support de la mémorisation parce qu'ils nous sont parfaitement familiers (il faut en effet que leur arrangement soit mieux connu pour nous que celui des objets à mémoriser, sans quoi la mise en correspondance des deux ordres ne serait pas d'une grande aide). Bien plus encore, la mnémotechnique est une pratique que l'on entretient par des exercices. On peut alors donner à l'imparfait la valeur d'une habitude, et comprendre ce second membre de la conclusion comme signifiant que les représentations visuelles dont l'on fait usage pendant le sommeil, à savoir les lieux où l'on place les objets que l'on veut se rappeler, sont des choses qui nous étaient déjà parfaitement connues, parce que l'on avait déjà l'habitude de les appréhender par le moyen de l'opinion. L'exemple mnémotechnique rejoint ainsi la perspective générale de l'analogie entre l'opposition entre perception et opinion à l'état de veille, d'une part, et, d'autre part, l'opposition entre l'ersatz nocturne de la perception, le rêve, et l'opinion. Trois activités sont ainsi mises en avant comme étant effectuées par l'opinion de nuit comme de jour, qui sont potentiellement identiques dans les deux cas : se prononcer au sujet de ce que l'on voit, réfléchir à ce sujet, et se représenter mentalement des choses en parallèle. Ce que l'on « a à l'esprit » (ἐννοοῦμεν, aligné avec 458^b15 et 18) pendant le rêve, lorsque l'on continue à y placer les objets mémorisés dans leurs lieux respectifs, n'est rien d'autre que ce que l'on appréhendait de la même manière par le moyen de l'opinion pendant le jour (τῆι δόξει ἐδοξάζομεν) : « il est évident que ce que, maintenant que nous sommes endormis et en train de rêver, ce nous sommes en train d'envisager correspond à des choses que nous étions au préalable habitués à appréhender à l'état de veille par le moyen de l'opinion ». Le présent renvoie alors toujours au moment du rêve, tandis que l'imparfait renvoie au passé de l'expérience diurne préalable. À la différence de ce qui se passe avec la leçon de *E*, la conclusion ne représente plus une sorte de principe général relatif à l'activité doxastique onirique, mais signale que, au moins dans ce cas précis, celle-ci ne serait pas possible sans une activité doxastique éveillée antérieure. Cela n'est pas nécessairement valable pour tous les rêves en général (si je rêve qu'un monstre marin m'attaque et que je réfléchis à la manière de lui échapper, ce n'est pas parce que j'ai déjà eu de telles pensées la veille), l'intérêt de la conclusion vient surtout de celui de l'exemple. C'est d'abord un cas où il n'y a plus analogie seulement entre ce que fait l'opinion le jour et la nuit, mais véritablement identité : les lieux que l'on se représente sont exactement les mêmes, il y a ainsi une identité des objets qui renforce encore la thèse de l'identité des activités qui les appréhendent le jour et la nuit. Surtout, le cas mnémotechnique est celui où l'activité doxastique qui a lieu lors du rêve est la plus proche du rêve lui-même, puisqu'il s'agit dans les deux cas de voir un φάντασμα. On

133. Je remercie chaleureusement Michael Neidhart et Oliver Primavesi de m'avoir aiguillé, après de longues discussions du passage, dans cette direction.

peut même supposer que c'est la possibilité d'activités de ce type qui serait au fondement d'une position adverse, selon laquelle les rêves seraient à attribuer à l'opinion. Si en effet l'on n'opère qu'avec un modèle à deux termes, la perception (globalement vraie) et l'opinion (vraie ou fausse), il y a un risque que certains tentent de rapprocher le rêve, qui n'a souvent qu'un rapport distant à la réalité, de certaines activités diurnes attribuables à l'opinion. On dira alors que l'on ne peut pas voir un bouc-cerf par le moyen de la perception, mais que l'on peut tenter de s'en représenter un (en visualisant un bouc avec des bois, par exemple). Or l'on peut rêver de n'importe quoi, y compris d'un bouc-cerf. Cet affranchissement du rêve à l'égard des limites de la perception est comparable à celui dont bénéficie notre capacité de représentation, si bien que l'on pourra vouloir en déduire que l'on visualise le rêve par la même faculté que celle par laquelle on visualise des choses tout aussi fantasmagoriques le jour, à savoir l'opinion.

Cette objection est extrêmement dangereuse pour la position d'Aristote, parce qu'elle repose sur quelque chose de vrai, à savoir que la visualisation diurne présente des ressemblances frappantes avec le rêve. De fait, ces deux activités sont, en dernière instance, à rapporter à la continuation de la perception en laquelle consiste la *φαντασία*. Face à cela, Aristote insiste sur le fait que la visualisation d'objets est quelque chose de fondamentalement différent de la vision des rêves, tout autant qu'elle l'est de la perception lorsqu'elle a lieu de jour, grâce à un exemple d'une visualisation doxastique qui a lieu de manière identique pendant le rêve, à savoir celui de la mnémotechnique. Il y a là un cas où cette activité phantasmagorique de visualisation que l'on pourrait être tenté de rapprocher du rêve survient pendant la nuit et où elle demeure fondamentalement distincte du rêve. Il est alors essentiel de faire le lien, via la distinction temporelle du passé et du présent, entre les visualisations mnémotechniques diurne et nocturne. Le point important qu'exprime la phrase en question est qu'il s'agit exactement du même acte : « ce que l'on se représente pendant le rêve, lorsque l'on y a recours à la mnémotechnique des lieux, est exactement la même chose que ce que l'on se représente lorsque l'on fait cela éveillé, et c'est toujours une activité qui est à attribuer à l'opinion ». Au sein de la grande division entre perception et opinion, si cette activité se trouve du côté de l'opinion le jour, elle doit par conséquent toujours se trouver du côté de l'opinion la nuit, et non pas migrer vers la perception : le pôle perceptif est désormais représenté par son ersatz, le rêve. Il devient alors impossible d'assimiler le rêve à un cas particulier de visualisation doxastique, parce que l'exemple des personnes qui pratiquent de la mnémotechnique des lieux fournit un cas où cette visualisation a lieu pendant le rêve exactement de la même manière que lors de la veille et où elle est alors tout aussi distincte du rêve que les autres activités doxastiques. L'exemple mnémotechnique fait avec cette leçon figure de point culminant de l'argument visant à détacher le rêve de l'opinion.

Récapitulons. Bien que les éditeurs précédents aient unanimement adopté la leçon du manuscrit *E*, la leçon de *β* est *prima facie* celle qui a le plus de chances de remonter

à l'archétype de la transmission. Sa difficulté intrinsèque consiste en la présence d'un imparfait après un présent, alors qu'il n'y a aucun autre usage de l'imparfait dans ce qui précède. Aussi le défi qu'elle présente à l'interprète est-il donner un sens convenable à cet imparfait, ce qu'ont refusé de faire les éditeurs jusque-là. Je pense qu'il est possible de le relever, à condition de comprendre cet énoncé en le rattachant directement à l'exemple qui précède, celui des rêves où l'on a recours la technique de mémorisation par les lieux, qui doit être compris dans la perspective de l'analogie entre la veille et le rêve. On peut alors se demander si l'imparfait n'affaiblit pas la conclusion, puisqu'il la restreint apparemment à ce cas où il y a un lien particulièrement fort entre ce que l'on se représente la nuit et ce que l'on se représentait le jour. Il faut toutefois prêter attention au fait que ce lien-là est indispensable à l'argument. Toute la section consacrée à l'opinion, depuis 458^b10 repose sur une analogie permanente entre la veille et le rêve : il s'agit de distinguer entre deux types d'activité pendant la veille, celles relevant de la perception et celles relevant de l'opinion, et de transplanter cette distinction dans le cas du sommeil, pour affirmer que c'est désormais le rêve qui prend le relais de la perception, tandis que tout ce qui était précédemment attribué à l'opinion doit continuer à lui être attribué. Si l'on porte des jugements sur ce que l'on voit en rêve ou si l'on réfléchit à son sujet, c'est par conséquent toujours par le moyen de l'opinion. L'imparfait est indispensable pour que l'exemple mnémotechnique poursuive cette lancée, parce que le texte insiste grâce à lui sur l'identité totale qu'il y a entre l'activité de placement dans des lieux qui a lieu le jour et celle qui a lieu pendant le rêve, au moyen d'un petit jeu entre $\delta\omicron\zeta\acute{\alpha}\zeta\omega$ et l'emploi précédent de $\delta\omicron\chi\acute{\epsilon}\omega$. Avec un simple présent, en revanche, on a affaire à une sorte de conclusion générale qui tend à identifier deux activités ayant lieu lors du sommeil, celle exprimée par $\acute{\epsilon}\nu\nu\omicron\acute{\epsilon}\omega$ et celle exprimée par $\delta\omicron\zeta\acute{\alpha}\zeta\omega$, détachée de cette analogie. L'exemple mnémotechnique perd alors toute sa valeur, parce que le raisonnement permettant d'y faire la part de l'opinion n'y est pas appliqué.

Insomn. 1, 458^b25–28

$\delta\eta\lambda\omicron\nu\delta'$ [^b26] $\acute{\epsilon}\chi$ τούτων πάντων τό γε τοσοῦτον, ὅτι τῶι αὐτῶι ᾧ καὶ [^b27] $\acute{\epsilon}\gamma\rho\eta\gamma\omicron\rho\acute{o}\tau\epsilon\varsigma$ ἐν ταῖς νόσοις ἀπατώμεθα, τοῦτ' αὐτὸ καὶ [^b28] ἐν τῶι ὕπνῳ ποιεῖ τὸ πάθος.

25–26 $\delta\eta\lambda\omicron\nu\delta'$ ἐκ τούτων πάντων τό γε τοσοῦτον β (**B^eP**) : $\delta\eta\lambda\omicron\nu\delta\acute{\epsilon}$ περὶ τούτων πάντων τό γε τοσοῦτον **EC^cMi** : $\delta\eta\lambda\omicron\nu\delta\acute{\epsilon}$ περὶ τούτων ἀπάντων τοσοῦτον γ : $\delta\eta\lambda\omicron\nu\delta'$ ἐκ τούτων πάντων γε τοσοῦτον **i** || **26** ὅτι τῶι αὐτῶι ᾧ : ὅτι τὸ αὐτὸ ᾧ **X** (W. D. ROSS (1955b)) || **27** τοῦτ' αὐτὸ β (**B^e**) **v1** (*hoc idem* Guil) : ὅτι τοῦτ' αὐτὸ **a** (ὅτι τοῦτο αὐτῶι **E**, *quoniam hoc idem* Anon)

Le début de la phrase la relie à ce qui précède d'une manière différente dans **a** et dans **β** : elle porte sur la même chose que précédemment (περὶ τούτων πάντων) dans le

premier cas, alors qu'elle résulte de ce qui précède (ἐκ τούτων πάντων) dans le second. Une corruption graphique semble exclue ici, les deux prépositions n'ayant pas grand-chose en commun sous cet angle, et il faut supposer une correction intervenue dans l'une des deux familles. Examinons le sens de chaque leçon. Si l'on lit *περὶ τούτων πάντων*, cela doit vouloir dire que l'on parle toujours des mêmes objets¹³⁴. En un sens, cela n'est pas faux : l'énoncé qui suit porte toujours, au moins en partie sur les rêves. On voit mal cependant pourquoi il est nécessaire de souligner de cette manière qu'il s'agit d'une pluralité d'objets que l'on veut ainsi rassembler. La seule variété à avoir été introduite est celle qui concerne les différentes activités doxastiques qui peuvent avoir lieu par rapport au rêve (se prononcer sur ce que l'on voit, réfléchir à son sujet, employer la mnémotechnique des lieux, 458^b10–25), mais ce n'est plus de cela dont il est question. Qui plus est, il paraît quelque peu maladroit de souligner que le propos porte toujours sur les mêmes objets au moment précis où l'on se penche sur un cas qui est neuf, celui des erreurs perceptives produites par les maladies. Certains interprètes éprouvent ainsi le besoin de donner une référence extrêmement large à ce renvoi¹³⁵, parce qu'ils perçoivent bien que l'énoncé qui suit poursuit l'analogie de la veille et du rêve qui vient d'être déployée, mais ne voient pas exactement de prise linguistique à laquelle raccrocher le pronom.

Si l'on lit *ἐκ τούτων πάντων*, cela signifie qu'il y a une relation logique du type inférentiel entre ce qui précède et ce qui suit. Il n'est pas immédiatement évident de voir en quoi consiste une telle relation ici : l'énoncé n'est pas la simple conclusion d'un argument dont toutes les prémisses auraient déjà été exposées. Il faut élargir la perspective pour voir ce qui est en jeu. Le modèle général qui continue à être appliqué est que tout ce que l'on appréhende relève, soit de la perception (*αἴσθησις*), soit de l'opinion (*δόξα*, 458^b2–3). Il a été appliqué au rêve de manière à produire deux arguments, l'un montrant que le rêve « n'est pas perçu par la perception » (*sic*, 458^b9), l'autre qu'il n'est pas non plus appréhendé par l'opinion. Le second argument fait un usage constant d'une analogie entre rêve et veille pour établir ce qui relève dans chacun des deux cas de la perception ou de son ersatz, le rêve, et de l'opinion. Il permet d'établir que l'opinion est responsable des jugements que l'on porte sur ce que l'on appréhende par une autre faculté, mais qu'elle ne saurait être responsable de l'appréhension des choses sur lesquelles portent ses propres jugements. Dans le cas de la veille, c'est la perception qui lui est ainsi antérieure, ce dont Aristote entend déduire que le rêve occupe la même position à l'égard de l'opinion lors du sommeil. La structure ainsi dégagée est transposable au cas des perceptions ou quasi-perceptions des personnes malades : les choses qu'elles perçoivent de manière fautive (avec d'autres couleurs ou d'autres saveurs, par exemple) ou même qu'elles hallucinent complètement (comme pour les personnes atteintes de fièvre évoquées en 460^b10–12)

134. À ma connaissance, nul n'a jamais entrepris d'interpréter le pronom comme proleptique, parce que cette fonction est déjà remplie par *τό γε τοσοῦτον*.

135. « *Der Verweis bezieht sich auf den ganzen Fragenkomplex der Lokalisierung des Träumes innerhalb der psychologischen Hierarchie von Seelenteilen und -funktionen.* » EIJK (1994), p. 148.

relèvent aussi de quasi-perceptions qui peuvent donner lieu à une activité additionnelle de l'opinion (on peut porter des jugements sur ces choses, refuser d'y croire, *etc.*). On peut de cette manière rendre compte de la leçon ἐκ τούτων πάντων, en lui donnant à peu près le sens d'un ἐκείθεν, comme signifiant que les propos précédents ont permis d'atteindre un degré de compréhension du sujet à partir duquel on peut faire encore un pas en avant. Celui-ci consiste ici à saisir que, dans la mesure où il occupe dans le schéma général la même position que la perception, mais qu'il ne constitue pas à proprement parler une perception, le rêve est assimilable à des phénomènes de l'ordre de l'hallucination ou de l'erreur perceptive. La leçon de β permet donc d'aboutir à un texte avec un sens plus précis. Ce point demeure assez subtil, si bien que l'on peut en outre supposer que c'est cela qui a donné lieu à la correction en περί, laquelle élimine toute apparence d'une inférence pour simplement souligner, de manière assez floue, que l'on va toujours parler des rêves et de la faculté à laquelle il convient de les rattacher.

La leçon retenue par W. D. ROSS (1955b) et SIWEK (1963) contre les éditeurs précédents en 458^b26, ὅτι τὸ αὐτὸ, est manifestement *facilior*, comme déjà noté par EIJK (1994), p. 146, et son autorité est largement inférieure. Il s'agit sans aucun doute d'une correction appelée par reprise du pronom, τοῦτ' αὐτὸ, au nominatif cette fois dans tous les manuscrits, à la ligne suivante. Le passage au datif de l'antécédent de la relative constitue un cas d'attraction inverse, phénomène bien identifié par les grammairiens¹³⁶. La famille β a ensuite échappé à la duplication du ὅτι qui a affecté la famille α en 458^b27 (et particulièrement le manuscrit *E*, qui réintroduit même un datif). Le fait que Guillaume de Moerbeke supprime dans sa révision le terme correspondant (*quoniam* dans la *vetus*) suggère fortement que le terme était aussi absent de l'un de ses exemplaires grecs, très probablement celui appartenant à β . Cette leçon avec un seul ὅτι s'est diffusée à quelques autres zones de la transmission et a déjà été retenue par W. D. ROSS (1955b). Elle est requise par le sens : le seul moyen de construire avec deux ὅτι est de faire de l'un la justification de l'autre, mais les deux clauses, ὅτι τῶι αὐτῶι ὧι καὶ ἐγρηγορότες ἐν ταῖς νόσοις ἀπατώμεθα ὅτι τοῦτ' αὐτὸ καὶ ἐν τῶι ὕπνῳ ποιεῖ τὸ πάθος, deviennent alors extrêmement redondantes (« il est clair que c'est en vertu de la même faculté que nous nous trompons même éveillés lorsque nous sommes malades, parce que c'est cela même qui produit le rêve quand l'on dort »)¹³⁷. La grande majorité des traducteurs ont donc fait comme s'il n'y avait que le premier ὅτι¹³⁸, ce qui est le signe du fait que le texte avec

136. Kühner-Gerth II.2, §555.4, pp. 413–414.

137. BUSSEMAKER (1854) traduit cependant ainsi : « *porro de his omnibus certe constat, hoc idem quo aegri in vigilia fallimur, facere uti in somno decipiamur* ». Cela suggère une autre construction, où il faudrait sous-entendre ἀπατώμεθα avec le second ὅτι et rapporter cela à ποιεῖ. Le problème est alors que l'on ne sait plus quoi faire des mots τὸ πάθος, que l'on ne peut même pas construire en apposition à τοῦτ' αὐτὸ, parce que cette expression semble devoir renvoyer à la faculté et non à son produit.

138. À l'instar de Beare : « *so much at least is plain on all these points, viz. that the faculty by which, in waking hours, we are subject to illusion when affected by disease, is identical with that which produces illusory effects in sleep* ».

cette duplication n'est pas recevable.

Insomn. 1, 459^a1–2

ἄρ' οὖν τὸ μὲν μηθὲν ὄρα̃ν [^a2] ἀληθές

1–2 μηθὲν ὄρα̃ν ἀληθές **β**(**B^eP**) : μηδὲν ὄρα̃ν ἀληθές **γ** : μὴ ὄρα̃ν μηδὲν ἀληθές

EC^cMi

L'accord de la leçon de **β** avec la structure de celle de **γ**, précédemment retenue par BEKKER (1831), mais abandonnée à partir de DROSSAART LULOFS (1947a)¹³⁹, montre qu'elle s'approche bien plus de l'archétype que son amplification artificielle dans la famille de *E* et de *C^c*. L'orthographe μηθέν, de même que pour οὐθέν, est prédominante dans les inscriptions attiques à partir de la fin du IV^e siècle, tandis que l'orthographe μηδέν ou οὐδέν est l'orthographe normale à partir de la période romaine, qui est selon toute probabilité celle de notre archétype et de ses descendants immédiats, sans que la précédente ne disparaisse totalement¹⁴⁰. Le scénario le plus probable est donc qu'Aristote ait écrit μηθέν, ce qui aura été corrigé en μηδέν quelques siècles plus tard. Je reprends donc cette forme, ici comme ailleurs, dès que la tradition rend son adoption possible – elle est de fait beaucoup plus fréquente dans **β** que dans **α**, ce qui est de bon augure s'agissant d'évaluer la fiabilité du témoignage de cette famille.

Insomn. 1, 459^a4–8

ἕκαστον δὲ τούτων ὥσπερ ἐγρηγορότος προσ-^[a5]βάλλει μὲν πως τῆι αἰσθήσει, οὐχ οὕτω δὲ ὥσπερ ἐγρηγορότος· ^[a6]καὶ ὅτε μὲν ἡ δόξα λέγει ὅτι ψεῦδος, ὥσπερ ^[a7]ἐγρηγορόσιν, ὅτε δὲ κατέχεται καὶ ἀκολουθεῖ τῶι φαντά-^[a8]σματι.

4 ὥσπερ ἐγρηγορότος **α** (ὥσπερ ἐγρηγορότων **μ**, ὥσπερ εἴρηται ἐγρηγορότος **X**, *quemadmodum nobis vigilantibus* Anon, *quemadmodum vigilantibus* Guil^{vulg}) : ὥσπερ ἐγρηγορότες **β**(**B^ePΓ2**(*quemadmodum vigilantes* Guil^{sw}))**Z^a** || 5 ὥσπερ ἐγρηγορότος **γ** (*ut vigilantibus* Anon, *ut vigilantibus* Guil^{vulg}) : ὥσπερ ἐγρηγορότες **β**(**B^ePΓ2**(*ut vigilantes* Guil^{sw}))**Z^a** : ὥσπερ ἐγρηγορόσιν **E** || 6–7 καὶ ὅτε ... ἐγρηγορόσιν **ω**] om. **E** || 6 ψεῦδος codd.] ψεῦδος τὸ ὀρώμενον Mich^p(65.19), def. DROSSAART LULOFS (ibid.) p. liv

La transmission se divise au sujet des deux occurrences de la même clause en 459^a4 et 5, ὥσπερ ἐγρηγορότος dans **α** et ὥσπερ ἐγρηγορότες dans *B^e*. On notera qu'Aristote la répète par la suite une dernière fois au datif pluriel, ὥσπερ ἐγρηγορόσιν (459^a6–7), leçon sur laquelle les manuscrits s'accordent unanimement, ce qui explique la leçon ἐγρηγορόσιν

139. « *The reiterated negation conveniently emphasizes the expression* », DROSSAART LULOFS (1947a), p. lvii.

140. Voir THREATTE (1980) I, pp. 472–476.

que l'on trouve du fait d'un saut du même au même dans le manuscrit *E* en 459^a5. Le choix entre ἐγρηγορότος et ἐγρηγορότες correspond aux deux possibilités principales de construction du participe avec ὡς (ici ὥσπερ) identifiées par les grammairiens¹⁴¹. Le nominatif ἐγρηγορότες serait requis s'il correspondait au sujet du verbe principal, comme c'est le cas lors de l'occurrence la plus proche du participe (ὅτι τὸ αὐτὸ ᾧ καὶ ἐγρηγορότες ἐν ταῖς νόσοις ἀπατώμεθα, 458^b26–27), mais cette clause n'a qu'une fonction circonstancielle à l'égard du verbe προσβάλλει ici, ce qui favorise la construction avec le génitif absolu, car le nominatif masculin ne se laisse pas rattacher au sujet de la phrase. Il s'agit certainement d'une faute de majuscule, puisqu'elle concerne deux lettres rondes, qui a peut-être été facilitée par le fait qu'Aristote utilise peu avant et peu après des expressions très proches au pluriel (ἐγρηγορότες, 458^b27; ἐγρηγορόσιν, 459^a7)¹⁴².

L'apparat de BEKKER (1831) comporte une erreur assez grave en 449^a6, en ce qu'il affirme que tous les manuscrits auraient pour leçon ἡ δόξα λέγει ὅτι ψεῦδος τὸ ὀρώμενον, sauf (1) *S*, qui omettrait τὸ ὀρώμενον, et (2) *E* et *Y*, où toute cette section manque du fait d'un saut du même au même – c'est faux, les mots τὸ ὀρώμενον sont aussi absents de tous les autres manuscrits qu'il utilise, *M*, *L* et *U*¹⁴³. Or les éditions ultérieures se fondent toujours en partie ou en totalité sur ses collations, si bien que leurs apparats sont souvent toujours erronés sur ce point. L'erreur a été signalée par DROSSAART LULOFS (1947a), p. liv, qui affirme, à juste titre, que ces mots ne sont présents dans aucun manuscrit indépendant, mais seulement dans un passage du commentaire de Michel (qui n'est pas introduit comme une citation) et dans certaines éditions de la Renaissance. La chose à peine croyable est que, comme ensuite SIWEK (1963), il entend tout de même retenir ces mots, ne serait-ce qu'à titre de conjecture. Or ils ne sont absolument pas nécessaires à la construction (voir pour un parallèle à cette brachylogie 460^b14–15, μὴ λανθάνειν ὅτι ψεῦδος). Il n'y a à l'inverse aucune difficulté à comprendre pourquoi Michel les aurait introduits dans ce qui n'est qu'une paraphrase du passage, et il est attesté que son commentaire a été employé au XVI^e pour améliorer le texte transmis. W. D. ROSS (1955b) et EIJK (1993)¹⁴⁴ ont, par conséquent, entièrement raison lorsqu'ils décident de s'en passer.

141. Kühner-Gerth II.2, §488, pp. 90–96, et §489.3, p. 97, pour la même construction avec ὥσπερ.

142. On trouve une faute semblable dans le manuscrit *E* en *Sens.* 5, 444^a27 : ἀναπνέοντες, ce qui ne se laisse pas construire, au lieu du génitif absolu ἀναπνέοντος.

143. L'erreur vient certainement du fait que Bekker utilise pour ses collations comme texte de référence celui de l'édition de Bâle, où ces mots figurent dans le texte.

144. « *Es ist höchst zweifelhaft, ob die Worte wirklich von Aristoteles geschrieben wurden. Eher sehen sie nach einer Glosse aus; außerdem ist der Text auch ohne sie verständlich (vgl. 460b15), so daß es keine Gründe gibt, sie aufzunehmen.* » EIJK (1994), p. 151.

Insomn. 1, 459^a8–10

ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἔστι τοῦ δοξάζοντος οὐδὲ τοῦ διανοουμέ-^[^a9]νου τὸ πάθος τοῦτο
ὃ καλοῦμεν ἐνυπνιάζειν, φανερόν. ἀλλ' οὐδὲ ^[^a10] τοῦ αἰσθανομένου ἀπλῶς (ὄρᾶν
γὰρ ἀνάγκη καὶ ἀκούειν ἀπλῶς).

10 ἀνάγκη **β**(**B^eΓ2**(*necesse* Guil^{sw}))**Ei** : ἄν ἦν **γCⁱ** : *utique* Anon Guil^{vulg}

Les éditeurs avaient jusqu'à présent à choisir en 459^a10 entre deux variantes, ὄρᾶν γὰρ ἄν ἦν καὶ ἀκούειν ἀπλῶς, transmise par la branche **γ**, et ὄρᾶν γὰρ ἀνάγκη καὶ ἀκούειν ἀπλῶς, connue par le manuscrit *E*, lesquelles sont proches du point de vue de la paléographie. Ils ont unanimement opté pour la première, la prise en compte de la branche **β** vient maintenant établir que c'est la seconde qui a le plus de chances de remonter à l'archétype. Dans les deux cas, l'expression est très resserrée. Pour donner un sens à la première variante, celle de **γ**, il faut donner τὸ ἐνυπνιάζειν pour sujet au verbe (en reprenant τὸ πάθος τοῦτο ὃ καλοῦμεν ἐνυπνιάζειν)¹⁴⁵. Il s'agit alors de la conclusion d'un raisonnement par l'absurde. Si l'on nie la proposition qui vient d'être avancée et que l'on affirme que rêver est une activité perceptive normale, alors, dans la mesure où l'on appréhende des choses visibles ou audibles lorsque l'on rêve, il faudra dire que rêver consiste à voir ou à entendre de la même manière que lorsque l'on est éveillé, ce qui est faux. Si l'on lit la variante transmise par *B^e* et *E*, le sens est globalement le même, mais l'expression de l'irréel disparaît et est remplacée par une indication de la nécessité, que l'on comprendra comme portant sur l'inférence : si le rêve est une perception au sens ordinaire du terme, alors rêver doit nécessairement consister en un acte de vision, d'audition, ou d'un autre sens.

Comment arbitrer entre ces deux variantes ? Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que, quelle que soit la leçon retenue, le propos passe de la perception en général à deux modalités sensorielles particulières, la vue et l'ouïe. On peut certes expliquer ce choix en rappelant que la vue et l'ouïe sont les deux sens les plus importants aux yeux d'Aristote et ceux qu'il prend le plus souvent comme exemple, y compris dans ce traité, mais il y a peut-être une raison plus précise à cela. La langue grecque classique recourt en effet volontiers au champ lexical visuel pour parler du rêve et de son appréhension, il arrive même à Aristote de parler de « voir » (ὄραω) un rêve (voir, dans ce traité, 458^b20, ἦδη δὲ τινες καὶ ἐωράκασιν ἐνύπνια τοιαῦτα, ou 462^a31–^b1, ἦδη δὲ τισι συμβέβηκεν μηδὲν ἐνύπνιον ἐωραχέναι κατὰ τὸν βίον). La fonction de la clause semble être précisément de dissiper cette

145. Ainsi que le recommandent GALLOP (1996), p. 88 n. 13, et EIJK (1994), p. 152, et comme le font déjà implicitement TRICOT (1951), GOHLKE (1953) ou HETT (1957) dans leurs traductions. Beare (*in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908), suivi par ROLFES (1924) ou MUGNIER (1953)) construit en revanche comme s'il s'agissait une tournure impersonnelle exprimant la possibilité (« *if it were the latter it would be possible [when asleep] to hear and see in the simple sense* »). Une telle construction est admissible quant à la grammaire, mais l'inférence est alors beaucoup moins satisfaisante. Il y a néanmoins une formule comparable en *Mem.* 1, 450^b19–20 : εἴη γὰρ ἄν καὶ ὄρᾶν τὸ μὴ παρὸν καὶ ἀκούειν, si l'objet du souvenir est une chose qui n'est pas présente, « on pourrait aussi bien voir et entendre une chose sans qu'elle soit présente ».

ambiguïté : ce n'est pas la même chose que voir à proprement parler et « voir » un rêve, la première activité implique par définition la capacité perceptive, mais pas la seconde, ou du moins pas selon son activité normale. La mention de l'ouïe vient ainsi neutraliser l'association privilégiée de la vue avec les rêves. Les deux variantes donnent un sens à peu près acceptable dans cette perspective, on peut retrouver cela en construisant la leçon avec ἀνάγκη en sous-entendant τὸ ἐνύπνιον comme objet des infinitifs.

Le point délicat concerne l'expression de l'irréel, laquelle n'est explicite que dans la leçon de γ. Cela n'est pas sans attrait : l'emploi d'une tournure indiquant l'irréel paraît en effet précieux au sein d'une telle clause parenthétique, qui recèle une sorte de condensé d'un raisonnement par l'absurde¹⁴⁶. On peut cependant se servir de cette considération pour expliquer la genèse de la faute, en supposant qu'un copiste ou un enseignant aura voulu rendre explicite le fait que l'on est là en présence d'un raisonnement par l'absurde¹⁴⁷. La question est alors de savoir si un marqueur explicite de l'irréel est nécessaire pour ce genre de clause chez Aristote. La réponse doit être négative, au vu des passages suivants : « il est clair à partir de ces considérations qu'il n'est pas possible qu'il existe un corps infini, ainsi que si l'on avise du fait que, s'il n'y a pas de poids infini, il ne saurait y avoir de corps infini non plus, *car il serait nécessaire* que le poids d'un corps infini soit aussi infini (ἐκ τε δὴ τούτων φανερόν ὅτι οὐκ ἐνδέχεται σῶμα εἶναι ἄπειρον, καὶ πρὸς τούτοις εἰ βάρος μὴ ἐστὶν ἄπειρον, οὐδ' ἂν τούτων τῶν σωμάτων οὐθὲν εἴη ἄπειρον· ἀνάγκη γὰρ τοῦ ἀπείρου σώματος ἄπειρον εἶναι καὶ τὸ βάρος, *Cael.* I.6, 273^a21–25) ; « en général, il est clair qu'il est impossible d'affirmer à la fois qu'il existe un corps infini et qu'il y a un certain lieu pour les corps, si tout corps perceptible possède un poids ou une légèreté et qu'il présente, s'il est lourd, un mouvement naturel ascendant, ou, s'il est léger, descendant, *car il serait nécessaire* que cela vaille aussi pour le corps infini, alors qu'il ne peut pas être affecté de chacun de ces attributs, que ce soit en entier ou à moitié (ὅλως δὲ φανερόν ὅτι

146. Voir, pour quelques parallèles, *Gener. Corr.* I.2, 317^a12–16 : ἔστι καὶ διάκρισις καὶ σύγκρισις, ἀλλ' . . . οὔτε οὕτως ὥστε πάντη διαίρεσιν γενέσθαι (εἰ γὰρ ἦν ἐχομένη στιγμή στιγμής, τοῦτ' ἂν ἦν), « la dissociation et l'association existent, mais non pas de telle manière que la division ait lieu partout (car c'est à condition qu'un point soit contigu à un point que cela serait possible) » ; *Inc. An.* 8, 708^a17–18 : πλείους μὲν γὰρ τεττάρων οὐχ ὁλόν τε αὐτὰ πόδας ἔχειν (ἄναμα γὰρ ἂν ἦν), « les animaux sanguins ne peuvent pas avoir plus de quatre pieds (car autrement ils seraient des animaux non-sanguins) » ; *EE* VII.14, οὐκ ἂν ἔχοιεν εἰπεῖν διὰ τί κατορθοῦσι (τέχνη γὰρ ἂν ἦν), « les gens chanceux ne sont pas en mesure de dire ce grâce à quoi ils réussissent (car autrement leur chance serait un art) ».

147. Si l'on pense aussi qu'il est nécessaire de lire quelque chose indiquant l'irréel, que ce soit un verbe à l'imparfait ou la particule ἄν, une solution compatible avec la reconstruction de la transmission que je propose serait éventuellement de combiner les deux variantes transmises pour écrire quelque chose comme ὁρᾶν ἂν ἦν ἀνάγκη καὶ ἀκούειν ἀπλῶς (« car autrement il faudrait que l'on voie et que l'on entende le rêve au sens propre »). Il y a une expression semblable en *An.* III.2, 426^b15–17 : ἦ καὶ δῆλον ὅτι ἡ σὰρξ οὐκ ἔστι τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον (ἀνάγκη γὰρ ἂν ἦν ἀπτόμενον αὐτὸ κρίνειν τὸ κρίνον), « par quoi il est clair que la chair n'est pas l'organe sensoriel ultime (car autrement il serait nécessaire le sens-juge juge en touchant) ». Il faudrait en ce cas supposer, ce qui est assez coûteux, que l'archétype était déjà en partie fautif ici : la séquence ἀνάγκη ἂν ἦν aura été simplifiée en ἀνάγκη, avant qu'un correcteur ne se rende compte de l'erreur et rétablisse, par exemple en marge, les mots ἂν ἦν. Le *deperditus* α aura reproduit cette situation, si bien que le copiste de l'ancêtre de *E*, comme celui de β, aura ignoré la correction, tandis que celui de γ l'aura comprise comme une variante à adopter.

ἀδύνατον ἄπειρον ἅμα λέγειν σῶμα καὶ τόπον τινὰ εἶναι τοῖς σώμασιν, εἰ πᾶν σῶμα αἰσθητὸν ἢ βάρος ἔχει ἢ κουφότητα, καὶ εἰ μὲν βαρὺ, ἐπὶ τὸ μέσον ἔχει τὴν φορὰν φύσει, εἰ δὲ κοῦφον, ἄνω· ἀνάγκη γὰρ καὶ τὸ ἄπειρον, ἀδύνατον δὲ ἢ ἅπαν ὁποτερονοῦν ἢ τὸ ἥμισυ ἐκάτερον πεπονθέναι, *Phys.* III.5, 205^b24–29); « on aboutit nécessairement au même résultat si l'on suppose, comme c'est écrit dans le *Timée*, que les éléments se mouvaient de manière désordonnée avant l'engendrement du monde, *car il serait nécessaire* que leur mouvement soit, soit contraint, soit naturel » (τὸ αὐτὸ δὲ τοῦτο συμβαίνειν ἀναγκαῖον καὶν εἰ καθάπερ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται, πρὶν γενέσθαι τὸν κόσμον ἐκινεῖτο τὰ στοιχεῖα ἀτάκτως· ἀνάγκη γὰρ ἢ βίαιον εἶναι τὴν κίνησιν ἢ κατὰ φύσιν, *Cael.* III.2, 300^b16–19); « en général on aboutit au contraire de ce qui est vrai et de ce que l'on a coutume de croire si l'on suppose que les êtres mathématiques existent en tant que certaines natures séparées, *car il serait nécessaire*, du fait qu'ils existent de la sorte, que celles-ci soient antérieures aux grandeurs sensibles, alors qu'elles leur sont en vérité postérieures » (ὅλως δὲ τοῦναντίον συμβαίνει καὶ τοῦ ἀληθοῦς καὶ τοῦ εἰωθότος ὑπολαμβάνεσθαι, εἴ τις θήσει οὕτως εἶναι τὰ μαθηματικὰ ὡς κεχωρισμένους τινὰς φύσεις· ἀνάγκη γὰρ διὰ τὸ μὲν οὕτως εἶναι αὐτὰς προτέρας εἶναι τῶν αἰσθητῶν μεγεθῶν, κατὰ τὸ ἀληθὲς δὲ ὑτέρας, *Met.* M.2, 1077^a14–18). Il paraît donc tout à fait admissible de lire simplement ἀνάγκη en combinaison avec γὰρ, sans expression modale supplémentaire, pour exprimer un raisonnement par l'absurde. Il convient en ce cas de retenir la leçon qui, de toute évidence, est celle de l'archétype, et d'accuser la leçon de γ d'être une tentative, délibérée ou non, de faciliter la compréhension du texte en marquant fortement le fait que la conséquence affirmée n'est pas endossée par Aristote.

Insomn. 1, 459^a11–14

ὑποκείσθω [^a12] δὲ, ὅπερ ἐστὶ φανερόν, ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ τὸ πάθος, εἴπερ [^a13] καὶ ὁ ὕπνος· οὐ γὰρ ἄλλωι μὲν τινὶ τῶν ζώων ὑπάρχει ὁ [^a14] ὕπνος, ἄλλωι δὲ τὸ ἐνυπνιάζειν, ἀλλὰ τῷ αὐτῷ.

11–12 ὑποκείσθω δὲ **β(B^e)EC^cMi** : ὑποκείσθω μὲν οὖν γ || 12 φανερόν **β(B^e)EC^cMi** : καὶ φανερόν γ || 13 τῶν ζώων] secl. BEARE (1899) p. 470 || 14 ἄλλωι δὲ **β(B^e)Ei** (*alia vero* Prisc(59.20)) : ἄλλωι δὲ τινὶ **γC^cMi**

La famille γ intervient ici à trois reprises pour améliorer le texte transmis : elle corrige le simple δέ initial en un μὲν οὖν exprimant plus clairement le caractère de transition du passage¹⁴⁸, ce qui a été accueilli d'un regard favorable par les éditeurs précédents ; elle a ajouté la particule καὶ avant φανερόν pour remédier à la légère contrariété que l'on pourrait ressentir à lire ainsi un texte prenant la peine d'établir une hypothèse qui est déjà évidente par elle-même, si bien que les éditeurs ont aussi retenu cette leçon ; elle répète, sans doute mécaniquement et en tout cas assez inutilement, l'indéfini après le second ἄλλωι, ce que les éditeurs n'ont pas reproduit.

148. Voir DENNISTON (1954), p. 460.

Insomn. 1, 459^a17–19

ἔστι δὲ ἡ φαντασία ἡ ὑπὸ τῆς [^a18] κατ'ἐνέργειαν αἰσθήσεως γινομένη κίνησις, τὸ δ' ἐνυπνιάζειν φάντασμα [^a19] τι φαίνεται εἶναι

17 ἔστι δὲ ἡ φαντασία ω (ἔστι δ' ἡ φαντασία θ) ἔστι δὲ φαντασία € BEKKER (1831) : ἔστι δὲ φαντασία Ald., def. DROSSAART LULOFS (1947a) p. lviii || 18 τὸ δ' ἐνυπνιάζειν β(B^eP)EC^cMi : τὸ δ' ἐνύπνιον γ

Je dois avouer que j'ai du mal à comprendre pourquoi DROSSAART LULOFS (*ibid.*), suivi par W. D. ROSS (1955b) (même s'il reste muet sur ce point dans ses notes) et SIWEK (1963), est allé chercher la leçon de l'édition aldine, qui n'a absolument pas la moindre autorité du reste¹⁴⁹, plutôt que de retenir la leçon de la grande majorité des manuscrits, y compris de ceux qu'il prend en compte. Il se réfère dans sa justification (p. lviii) à l'article que consacre BONITZ (1863) à la particule δὴ, qui note en effet qu'elle est employée par Aristote s'agissant d'énoncer des opinions communes ou des faits évidents à partir desquels argumenter (172^a58–^b19) et ajoute à cela le fait qu'Aristote dise quelque chose de proche en *An.* III.3, 429^a1–2 (ἡ φαντασία ἂν εἴη κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γινομένη). Ces deux faits sont indéniables, mais ne suffisent absolument pas à rompre ainsi l'enchaînement des propositions toutes introduites ἐπεὶ δὲ en 459^a14, dont la seconde comprend la particule μὲν (ἔστι μὲν, 459^a15) et les suivantes δέ (τὸ δ' εἶναι 459^a16 ; τὸ δ' ἐνύπνιον en 459^a18). Or la proposition en question, qui rappelle en effet la caractérisation de la φαντασία en *An.* III.3, participe de cet enchaînement de protases, dont l'apodose débute qu'avec φανερόν en 459^a21. Il ne saurait être question de corriger toutes les occurrences de δέ dans Aristote en δὴ lorsque la vérité de la proposition est évidente ou admise par tous, encore moins lorsque celle-ci joue un rôle dans l'organisation syntactique de la phrase¹⁵⁰. Une partie des éditeurs, en particulier BEKKER (1831), DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b), a par ailleurs opté pour une leçon sans l'article défini avant φαντασία, ce qui a pour effet immédiat de tendre à faire du substantif ἡ ὑπὸ τῆς κατ'ἐνέργειαν αἰσθήσεως γινομένη κίνησις le sujet de la phrase. La leçon de l'archétype, en revanche, permet de faire de ἡ φαντασία le sujet de la proposition, ce qui est la construction adoptée par la plupart des traductions¹⁵¹. C'est en effet celle que requiert le sens du passage. Aristote n'est pas en train d'expliquer comment certains mouvements corporels résultent en des expériences quasi-perceptives. Il n'a encore été que très peu question de

149. DROSSAART LULOFS (1947a) accorde une importance tout à fait disproportionnée à cette édition, parce qu'il n'est pas en mesure de la faire remonter à son ancêtre manuscrit, qui appartient en fait à la descendance du *Vind.* 64, et en retient parfois certaines leçons, comme ici, contre l'ensemble de la tradition manuscrite, par exemple en 459^a17, immédiatement avant le passage en question, où il opte pour le εἴρηται complètement erroné de l'édition aldine (la faute remonte en fait au manuscrit *Vat.* 258 N) contre le ἕτερον de tous les manuscrits dont il a connaissance et qui est la leçon correcte.

150. EIJK (1994) a ainsi entièrement raison, à mon sens, de s'écarter de son édition de référence, celle de SIWEK (1963), sur ce point : « *da der Satz noch von ἐπί abhängt, ist es angezeigt* ἔστι δὲ ἡ φαντασία ἡ ὑπὸ κτλ. *zu lesen* », p. 155.

151. Par exemple, « l'imagination est le mouvement engendré sous l'effet de la sensation » chez MOREL (2000).

la manière dont le rêve est issu de la perception à ce stade, la question est encore de savoir en quel sens il peut être attribué à la puissance responsable de la perception. L'objet de la clause est de rappeler la définition canonique de la φαντασία dans le cadre de la grande inférence finale dont la conclusion est que le rêve est une activité de la partie perceptive. Étant donné qu'il vient d'être établi que le rêve relève de la φαντασία, l'important est que la définition de celle-ci l'ancre indéfectiblement au sein de la perception : on souhaite ainsi lire que la φαντασία est un effet de l'activité perceptive, et beaucoup moins que l'effet de l'activité perceptive est une φαντασία (on se demanderait alors s'il y en a d'autres).

La leçon ἐνυπνιάζειν est établie comme remontant à l'archétype par l'accord de B^e et de E , d'autant plus qu'elle est ici clairement plus difficile par rapport à ἐνύπνιον parce qu'elle est aussitôt suivie de la précision τὸ γὰρ ἐν ὕπνῳ φάντασμα ἐνύπνιον λέγομεν (459^a19–20), ce qui a sans doute motivé la correction en ἐνύπνιον dans γ .

Insomn. 2, 459^a24–28

τὰ γὰρ αἰ-[*25]σθητὰ καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον ἡμῖν ἐμποιοῦσιν αἴσθησιν, [*26] καὶ τὸ γινόμενον αὐτῶν πάθος οὐ μόνον ἐνυπάρχει ἐν [*27] τοῖς αἰσθητηρίοις ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ καὶ ἀπελ-[*26]θουσῶν.

25 καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον β (B^eP) : καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον α | ἐμποιοῦσιν β (B^eP) γ (*inficiunt* Prisc(60.2)) : ποιοῦσιν $E C^c M i$ || **26** αὐτῶν β (B^e) : ὑπ' αὐτῶν $\gamma C^c M i P$ (*ab eis* Prisc(60.2)) : ἐν αὐτοῖς E | ἐνυπάρχει ω | ἐνυπάρχει E || **27** αἰσθητηρίοις ω | σθητηρίοις (sic) E^1

Deux variantes dont l'autorité est équivalente sont transmises en 459^a25 : καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον, par la branche α , et καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον, par la branche β . Les deux sont recevables du point de la grammaire, la différence consiste en ce que l'emploi de l'article défini après ἕκαστος met en avant le substantif dans sa singularité, tandis que son absence invite à le considérer de manière plus générale¹⁵², l'insertion de l'article ou sont omissions paraissent toutes deux *a priori* plausibles. On observera cependant qu'Aristote écrit le plus souvent, même pour parler de chaque sens individuellement, καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον (*Sens.* 3, 439^a6 – on lit en revanche καθ' ἕκαστον τῶν αἰσθητηρίων en 439^a9 ; 7, 449^b2) ou καθ' ἑκάστην αἴσθησιν (*An.* II.6, 418^a7 ; *Somn. Vig.* 2, 455^a13 ; *EN* X.3, 1174^b26–27), je n'ai même pas trouvé d'attestation d'une expression comparable à la leçon de β dans les textes antiques conservés. Cette rareté milite en faveur de cette leçon de β , elle s'accorde bien avec l'emploi systématique du pluriel pour parler des sens dans cette section. Plus généralement, la prise en compte de la distinction des différents sens est un marqueur important du changement d'approche qui intervient entre le premier et le second chapitre du traité. Il a jusqu'à présent été question du rêve de manière très générale, dans sa relation aux principales facultés cognitives. Il va maintenant s'agir de retracer le

152. Kühner-Gerth II.1, §465.7, p. 634.

processus physiologique qui a lieu lors du sommeil et conduit au rêve, ce qui implique de se pencher sur la manière dont les différents sens y contribuent, chacun indépendamment des autres. On considérera donc la leçon de β comme plus difficile quant à la langue, ce type d'expression étant bien moins trivial que sans l'article, et comme supérieure du point de vue du sens, en ce qu'elle met davantage en relief le changement d'approche au début du deuxième chapitre.

La leçon de γ en 459^a26, τὸ γινόμενον ὑπ' αὐτῶν πάθος est celle qui a, jusqu'à présent, été retenue par les éditeurs. Elle donne un complément d'agent au participe, correspondant à τὰ αἰσθητά dans ce qui précède : les rêves sont causés par des perceptions antérieures, si bien que, puisque celles-ci ont leurs objets pour causes, il est justifié de les présenter comme résultant des objets de la perception. Sa principale rivale était auparavant la leçon de E , τὸ γινόμενον ἐν αὐτοῖς πάθος, où le pronom ne renvoie plus alors aux objets de la sensation, mais aux organes sensoriels (auparavant désignés par un singulier à valeur de pluriel, καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον). Elle peut paraître redondante par rapport à ce qui suit, où il est de nouveau dit que l'affection est présente dans les organes sensoriels (ἐνυπάρχει ἐν τοῖς αἰσθητήροις), mais il s'agit cette fois d'une idée quelque peu différente, à savoir que l'affection y demeure même une fois que les perceptions ont pris fin. Les éditeurs ont néanmoins préféré la leçon de γ , sans doute parce qu'elle offre un sens plus intéressant. Il est difficile de comprendre comment elle aurait pu se corrompre ainsi dans E .

Le manuscrit B^e apporte une leçon qui vient occuper une sorte de position médiane entre les deux variantes attestées au sein de α , τὸ γινόμενον αὐτῶν πάθος. Elle est très proche de celle de γ , puisqu'elle transmet le même pronom au génitif pluriel. En revanche, elle s'apparente de très près à celle de E du point de vue du sens. Sans préposition, le pronom αὐτῶν est en effet un génitif d'attribution renvoyant de nouveau aux organes sensoriels : l'affection qui se produit suite à la perception est une affection des organes sensoriels. Rien ne s'oppose donc à considérer qu'il s'agit de la leçon du *deperditus* β , que P n'aurait pas conservé, d'autant plus qu'il n'y a pas de raison évidente pour laquelle, si l'on suppose que la leçon de γ est celle de l'archétype, la préposition ὑπό aurait disparu. Il faut alors arbitrer entre ces trois leçons. L'accord relatif entre celles de B^e et de γ implique que le génitif pluriel doit remonter à l'archétype. Du point de vue du sens, elles sont toutes deux acceptables. La leçon de γ donne peut-être un texte un peu plus clair, mais cela ne rend pas la leçon de B^e irrecevable. Du point de vue de l'histoire de la transmission, leur statut n'est cependant pas le même. Il est en effet difficile, comme déjà souligné, de comprendre comment la leçon de γ , ὑπ' αὐτῶν, aurait pu aboutir à celle de E , ἐν αὐτοῖς. En revanche, on comprend bien mieux le processus si l'on part du principe que B^e a préservé la leçon de l'archétype. La leçon de E est une glose : αὐτῶν signifie peu ou prou la même chose que ἐν τοῖς αἰσθητήροις, le pronom indique le lieu d'inhérence de l'affection. La leçon de γ est une conjecture à partir du génitif qui facilite la construction : le sujet de la

phrase précédente, τὰ αἰσθητά, est un pluriel, c'est le candidat évident quant à la référence du pronom, et on ne peut le récupérer ainsi qu'en lui accolant une préposition qui en fait un complément d'agent. La leçon de *B^e* est par conséquent à préférer contre celle de *γ* comme celle permettant le mieux de reconstruire la transmission.

Insomn. 2, 459^a30–^b1

τὸ γὰρ κινήσαν ἐκί-^[*31]νησεν ἀέρα τινά, καὶ πάλιν ἕτερον οὗτος· καὶ τοῦ-^[*32]τον δὴ τὸν τρόπον, ἕως ἂν στήι, ποιεῖται τὴν κίνησιν ^[^b1] καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν τοῖς ὑγροῖς.
31 πάλιν ἕτερον οὗτος **β(B^eP)** : πάλιν οὗτος κινούμενος ἕτερον **α** (πάλιν κινούμενος ἕτερον **μ**, *et aliud iterum secundo movetur* Prisc(60.5–6)) || **32** ἕως ἂν στήι **β(B^e)EC^cMi** : μέχριπερ ἂν οὖ στήι **γ**

L'adoption de la leçon de la famille **α** ou **β** en 459^a31 n'affecte pas énormément le sens du passage, où Aristote décrit le fonctionnement d'une chaîne de transmission d'un mouvement dont tous les termes intermédiaires sont mus par leur prédécesseur et meuvent leur successeur. Il me semble cependant plus probable que la leçon de **β** soit celle de l'archétype, parce que le chiasme qu'elle produit en inversant l'ordre du sujet et du complément par rapport à l'ordre précédent me semble un peu trop élégant pour être la conséquence d'une omission du participe κινούμενος, alors que κινούμενος est une glose évidente pour οὗτος lorsque l'expression est aussi sèche et que ce processus aurait plausiblement pu conduire au rétablissement de l'ordre usuel de ces termes. Ce type de brachylogie est en outre parfaitement aristotélicien : voir *Met.* I.13, 349^b30–35 : ὡσπερ καὶ ἐν τῷ ὑπὲρ γῆς τόπῳ μικραὶ συνιστάμεναι ῥανίδες, καὶ πάλιν αὗται ἐτέραις, τέλος μετὰ πλήθους καταβαίνει τὸ ὑόμενον ὕδωρ . . . , « de même que dans le lieu supra-terrestre les petites gouttes se rassemblent, puis celles-ci à d'autres, et qu'à la fin une averse de pluie s'abat en masse . . . » (au sujet de la naissance des cours d'eau). On notera par ailleurs que le copiste de *γ*, suivi par SIWEK (1963), corrige la suite de la phrase pour des raisons qui semblent être avant tout lexicales : il y a probablement là aussi une petite paraphrase scolaire, devenue annotation, à l'origine de cette faute.

Insomn. 2, 459^b5–7

διὸ τὸ πάθος ^[^b6] ἐστὶν οὐ μόνον αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, ἀλλὰ καὶ ^[^b7] πεπαυμένοις, καὶ ἐν βάρθει καὶ ἐπιπολῆς.
6 ἐστὶν **β(B^e)γ** : ἐστὶν ὁ ὕπνος **E** : om. **C^cMi** | αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις **β(B^e)γ** (ἐν αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις **η**, αἰσθανομένων ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις **ν**, αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις **N**) : ἐν αἰσθανομένοις ἐστὶ τοῖς αἰσθητηρίοις **C^cMi** : ἐν αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις **EC^cMi** : *sentientibus adhuc aistheteriis* Prisc(60.7–8) || **7** πεπαυμένοις **β(B^eP)** : πεπαυμένων **γ** : πεπαυμένοις τῷ φανταστικῷ

ξ : πεπαυμένοις ἐν τῷ φανταστικῷ μ : ἐν πεπαυμένοις EC^cMi : *sentire cessantibus*
Prisc(60.8)

On notera l'interpolation criante dans *E* en 459^b6 des mots ὁ ὕπνος, qui s'intègrent mal à la phrase et doivent originellement avoir été une glose de τὸ πάθος. La leçon de β et de γ, αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, qui semble également avoir été celle lue par Priscien de Lydie, est ensuite bien plus difficile, en ce qu'elle place le participe devant la préposition et le groupe nominal auquel il appartient. Cette situation a occasionné de nombreuses corruptions de cette leçon au sein des descendants de γ, et même dans l'exemplaire ancestral en 459^b7 (si la leçon de ι résulte, comme c'est probable, d'une contamination, combinée à une autre interpolation). Ce phénomène de déplacement avant la préposition est assez marginal, mais il se rencontre quelques fois, concernant surtout l'adjectif, en prose classique¹⁵³, si bien que cette leçon est parfaitement acceptable du point de vue de la langue, bien qu'elle ait été rejetée par les éditeurs précédents. L'effet d'emphase produit par cette antéposition du participe est tout à fait approprié au contraste qu'établit Aristote dans ce passage : les sensations produisent un effet dans les organes des sens, non seulement *actifs*, mais même *au repos*. Cette construction a pourtant semblé, sinon contraire à la grammaire, du moins incongrue au copiste de l'ancêtre de *E* et de la famille de C^c, qui a interverti la préposition et le participe, et a été suivi par les éditeurs modernes, qui, il est vrai, ne disposaient pas du témoignage de β pour comprendre la construction parallèle de πεπαυμένοις en 459^b7. Les deux leçons concernant les deux participes, αἰσθανομένοις et πεπαυμένοις, vont en effet évidemment de pair : il n'était pas envisageable de laisser πεπαυμένοις seul en 459^b7 une fois que l'on a réintégré αἰσθανομένοις au groupe nominal en 459^b6, de sorte que le copiste de l'ancêtre de *E* et de C^c a, assez habilement, réintroduit la préposition ἐν pour inviter le lecteur à suppléer le reste du groupe nominal, tandis que le copiste de γ a perdu le sens de l'opposition et, sous l'influence peut-être d'un passage précédent, proche tant par la construction que par le sens en 459^a27–28 (ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ καὶ ἀπελθουσῶν), le datif s'est corrompu en ce qui ressemble à une sorte de génitif absolu (ce pourquoi le copiste de ν a fait du premier adjectif un génitif). La famille β est la seule à avoir préservé le texte avec sa difficulté originelle.

Insomn. 2, 459^b7–8

φανερὸν δ' [p8] ἐπειδὴ συνεχῶς αἰσθανόμεθά τι.

8 ἐπειδὴ β(B^eP) : ὅτι E : ὅταν γC^cMi | αἰσθανόμεθά β(B^eP)E : αἰσθανόμεθά
γC^cMi

153. Voir KRÜGER (1842) I, §68.4 An. 2, p. 283, et Kühner-Gerth II.1, §452 An. 5, pp. 554–555, qui donnent notamment un exemple chez Platon : παλαιῶν ἐκ μηνιμάτων (*Phèdre*, 244^d).

Aristote est en train de donner une illustration à l'appui de la thèse générale selon laquelle l'affection produite par la sensation subsiste, ou du moins peut parfois subsister, dans les organes sensoriels même lorsque l'on ne perçoit plus (459^b5–7). Celle-ci consiste en le fait que, après avoir vu des objets d'une certaine sorte (particulièrement brillants, comme le soleil, 459^b9; en mouvement, comme les fleuves au débit puissant, 459^b19), la vision du reste de notre environnement est altérée (on voit des taches colorées; tout semble se mouvoir). Au vu de ce contexte, la leçon de *E*, φανερόν δ' ὅτι συνεχῶς αἰσθανόμεθά τι, si on la construit selon la tournure φανερόν ὅτι... (« il est clair que »), extrêmement fréquente chez Aristote, est irrecevable. Il reste donc deux leçons admissibles de prime abord, celle de *β*, φανερόν δ' ἐπειδὴ συνεχῶς αἰσθανόμεθά τι (le phénomène de la persistance de l'affection « est clair puisque » ou « lorsque l'on perçoit quelque chose en continu »), et celle de *γ*, φανερόν δ' ὅταν συνεχῶς αἰσθανόμεθά τι (le phénomène de la persistance de l'affection « est clair chaque fois l'on perçoit quelque chose en continu »), la seule à avoir été jusqu'à présent retenue par les éditeurs. Si le passage de l'indicatif au subjonctif, ou inversement, se laisse expliquer sans peine¹⁵⁴, le fait que deux conjonctions aussi différentes, sur le plan graphique, que ἐπειδὴ et ὅταν soient transmises ne cesse pas de surprendre. Je vois deux manières d'expliquer la situation, qui sont incompatibles mais présupposent toutes deux que la leçon de l'archétype est encore celle du *deperditus β*. (1) On peut s'appuyer sur la leçon de *E*, en supposant qu'elle est déjà celle du *deperditus α*, pour expliquer celle de *γ*. Un copiste ayant déjà tracé des centaines de lignes d'Aristote aura, en effet, inévitablement tendance à attendre ὅτι après le mot φανερόν, ce pourquoi ὅτι se sera substitué à ἐπειδὴ dans le *deperditus α*. Or une telle leçon, qui est aujourd'hui celle de *E*, est inacceptable quant au sens si on regarde un peu le texte autour. La correction la plus évidente consiste alors à transformer ὅτι en ὅταν, de manière à obtenir un sens temporel. (2) L'emploi de ἐπειδὴ avec un sens temporel (« lorsque ») plutôt que causal (« puisque ») est rare chez Aristote¹⁵⁵, si bien qu'un souci didactique aura poussé à gloser ἐπειδὴ ici par ὅταν de manière à faire disparaître l'ambiguïté. Le *deperditus α* aurait transmis ὅταν parce que la glose aurait chassé le texte, le mot se serait ensuite corrompu en ὅτι dans *E*.

154. Les confusions entre ο et ω sont fréquentes dans les manuscrits (comme d'ailleurs sur les inscriptions, voir THREATTE (1980) I, p. 227), on peut citer à titre d'exemple la forme ἐκρίνωμεν transmise en 460^b22 (*cf. infra*, p. 1327).

155. Mais néanmoins attesté, voir par exemple le passage célèbre de *Part. An.* I.5, 645^a17–20, καθάπερ Ἡράκλειτος λέγεται πρὸς τοὺς ξένους εἰπεῖν τοὺς βουλομένους ἐντυχεῖν αὐτῷ, οἱ ἐπειδὴ προσιόντες εἶδον αὐτὸν θερμόμενον πρὸς τῷ ἰπνῷ ἔστησαν κτλ., « de même que Héraclite est dit avoir invité des étrangers venus le rencontrer, qui, à leur arrivée, lorsqu'ils le virent en train de se réchauffer debout auprès du foyer, etc. ». Il paraît préférable de donner un sens temporel à la leçon de *β* ici, parce qu'une interprétation causale semblerait sous-entendre qu'il est toujours le cas que l'affection persiste (comme s'il y avait une rémanence visible de n'importe quel objet vu), ce qui est faux et s'accorde mal avec les exemples qui suivent, où des conditions spécifiques de cette persistance observable sont énoncées.

Insomn. 2, 459^b11–13

χᾶν πρὸς ἓν χρῶμα πολλὸν [^b12] χρόνον βλέψωμεν ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν, τοιοῦτον φαίνεται [^b13] ἐφ' ὃ ἄν τὴν ὄψιν μεταβάλωμεν.

11 ἓν ἓν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: om. γ || 12 βλέψωμεν] βλέπωμεν \mathbf{N} | ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν
 α : ἢ χλωρόν ἢ λευκὸν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{P}$ | τοιοῦτον $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\gamma$: τοιοῦτο $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ || 13 ἐφ'
ὃ $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$: ἐφ' ὅπερ $\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: ὑφ' ὧ \mathbf{E} : ἐν ὧ μ : *in quodcumque* Prisc(60.10) |
μεταβάλωμεν $\mathbf{C}^c\mathbf{MiXLO}^d$: μεταβάλλωμεν cett. : *permutemus* Anon Guil

L'omission du mot ἓν dans γ en 459^b11 (que la famille \mathbf{i} a ensuite retrouvé par contamination¹⁵⁶) semble purement accidentelle et n'a pas induit en erreur les éditeurs précédents. La forme τοιοῦτον est la seule attestée pour le neutre au sein des inscriptions attiques¹⁵⁷, il y a donc toutes les raisons de la conserver ici contre la leçon minoritaire τοιοῦτο. La situation est, en revanche, un peu plus complexe à deux autres égards. Les éditeurs ont tous retenu la leçon de γ , avec le suffixe -περ, en 459^b13. Or il apparaît, maintenant que l'on dispose de la branche β , que ce suffixe est absent de cette nouvelle branche ainsi que du manuscrit *E*. L'accord de β avec γ montre par ailleurs, si jamais il y avait occasion de douter, que ces familles ont préservé la préposition de l'archétype. Il n'est pas impossible que le suffixe ait été perdu accidentellement et indépendamment dans ces deux parties de la tradition, mais il me paraît plus économique de supposer qu'il a été rajouté dans γ et était initialement absent de l'archétype, ce pourquoi je ne le retiens pas. La question de savoir s'il faut adopter le subjonctif présent μεταβάλλωμεν ou aoriste μεταβάλωμεν en 459^b13 est délicate. Il faut considérer d'une part, que l'aoriste est très minoritaire et remonte, dans le scénario le plus optimiste, à γ seulement, ou à α si l'on pense que la famille de \mathbf{C}^c a préservé la leçon originelle de sa branche contre celle de *E*, mais la faute est assez facile pour que l'on puisse ignorer les arguments d'autorité. D'autre part, il est important de voir que le subjonctif aoriste vient tout juste d'être employé en 459^b12 (βλέψωμεν) et va continuer à être employé par la suite. Il n'est pas évident de déterminer si c'est là davantage un argument pour le retenir ici aussi ou la raison pour laquelle certains manuscrits auraient corrigé le présent en aoriste – c'est du moins ce qui semble s'être produit en sens opposé dans *N*, qui transforme le premier aoriste en présent. Je vois toutefois difficilement pourquoi Aristote aurait abandonné la valeur de pur événement de l'aoriste en poursuivant son exemple, puisqu'elle y est parfaitement appropriée, pour un présent. Un processus semblable de contemplation puis de rupture est immédiatement après décrit, presque de la même manière, entièrement à l'aoriste (χᾶν ... βλέψαντες ... μύσωμεν, παρατηρήσαντι φαίνεται ..., 459^b13–15), l'apparition du résultat seule méritant un présent. C'est pourquoi je reste fidèle à la décision traditionnelle de conserver l'aoriste.

156. W. D. ROSS (1955b) se trompe lorsqu'il signale dans son appareil que le mot est aussi omis dans le manuscrit *P*.

157. THREATTE (1980) II, p. 329.

Insomn. 2, 459^b18–20

καὶ ἀπὸ τῶν κινουμένων δὲ μεταβάλλου-^[^b19]σιν, οἷον ἀπὸ τῶν ποταμῶν, μάλιστα
δὲ ἀπὸ τῶν τάχιστα ^[^b20] ῥεόντων, φαίνεται {γάρ} τὰ ἡρεμοῦντα κινούμενα.

18 καὶ ἀπὸ τῶν κινουμένων **β(B^e)ιM** : καὶ αἱ ἀπὸ τῶν κινουμένων **EC^ci** et fort. **U¹**
(lac. post καὶ) : καὶ ἀπὸ κινουμένων **γ || 20** γὰρ **ω**] om. **N** et del. W. D. ROSS (1955b)
ex HAYDUCK (1873) p. 8

Cette phrase pose plusieurs problèmes d'éditions qui sont liés ¹⁵⁸. Le premier concerne la présence de l'article αἱ avant la préposition ἀπό en 459^b18, présent dans *E* et initialement retenu par BEKKER (1831) et les éditeurs postérieurs, mais absent de *γ* et abandonné par W. D. ROSS (1955b) et ses successeurs, lequel suit en fait une suggestion de HAYDUCK (1873), p. 8. La faute s'explique par dittographie ou haplographie depuis καὶ. Le second porte sur la construction avec μεταβάλλουσιν. Si l'on adopte l'article, il faut identifier le substantif implicite, que l'on peut supposer représenter le sujet de μεταβάλλουσιν, envisagé comme un indicatif. Le contexte ne fournit guère que κινήσεις (employé en 458^b10), alors que le sens exige qu'il soit question de la perception ¹⁵⁹, si bien que l'on voudrait suppléer αἰσθήσεις ou ὄψεις. L'idée générale est en effet que la contemplation d'objets en mouvement produit un effet sur l'activité ultérieure de la vue. Une autre option, avancée par Beare ¹⁶⁰ et quelque peu baroque, consiste à voir dans μεταβάλλουσιν, non pas un verbe à l'indicatif dont le sujet correspond au groupe nominal αἱ ἀπὸ τῶν κινουμένων, mais un participe, et à introduire un nouveau verbe principal (en s'inspirant de 460^b28–33, αἱ κινήσεις ... μᾶλλον τότε φαίνονται) ¹⁶¹. Il faudrait alors comprendre comme suit : αἱ ἀπὸ τῶν κινουμένων <κινήσεις>, μεταβάλλουσιν <τὴν ὄψιν>, <ἔτι φαίνονται>, « les mouvements issus des objets en mouvement, chez ceux qui en détournent le regard, apparaissent encore ». On retrouve par ce moyen un sens acceptable, mais il faut presque réécrire mentalement toute la phrase pour la comprendre.

Si l'on ne lit pas l'article, la même question se pose au sujet de μεταβάλλουσιν. De prime abord, il paraît devoir s'agir du verbe principal de la proposition qui va de καὶ ἀπὸ (459^b18) à ῥεόντων (459^b20), puisque le verbe conjugué suivant, φαίνεται, est coordonné à ce qui précède par la particule γάρ. Il lui faut donc un sujet qui n'est pas exprimé, et l'on aimerait de nouveau pouvoir suppléer αἰσθήσεις ou ὄψεις. Même ainsi, la construction n'est pas complètement satisfaisante dans ce contexte, où le verbe μεταβάλλω était jusqu'à présent réservé, soit à l'acte de tourner son regard d'une chose vers une autre (τὴν ὄψιν μεταβάλλωμεν, 459^b13), soit au changement qui survient au niveau

158. Voir EIJK (1994), pp. 166–167, pour une excellente présentation des enjeux, même si elle dépend de l'apparat critique de SIWEK (1963).

159. MUGNIER (1953) traduit ainsi « les sensations provenant des objets en mouvement changent aussi ».

160. G. R. T. ROSS et BEARE (1908), n. 1 *ad loc.*

161. Une autre solution serait de reprendre ἀκολουθεῖ τὸ πάθος de 459^b9. Voir la traduction de BUSSEMAKER (1854) : *quin etiam si qui obtutus ab hisce quae moventur, ut ab omnibus, praesertim ocisimme labentibus, alio transferant, sensus perstant.*

de l'impression persistante (μεταβάλλει εἰς φοινοχοῦν, 459^b16). Si l'on le considère, en revanche, μεταβάλλουσιν comme le participe au datif pluriel, il faut de nouveau partir en quête d'un verbe principal. HAYDUCK (ibid.), p. 8, propose alors, non sans quelque hésitation, de biffer la particule γάρ en 459^b20, ce qui permet de comprendre μεταβάλλουσιν comme un participe (« pour ceux qui se détournent » ou « qui détournent leur regard » des objets en mouvement)¹⁶² et de faire de φαίνεται le verbe principal, qui se construit avec un complément au datif (comme précédemment παρατηρήσαντι φαίνεται, 459^b14–15) : « les objets au repos paraissent se mouvoir à ceux qui détournent leur regard d'objets en mouvement ». Cette solution est reprise par W. D. ROSS (1955b), p. 272, et EIJK (1994), pp. 166–167. Elle donne enfin une construction satisfaisante et est beaucoup plus économique que ce que propose Beare, parce qu'il n'y a plus besoin de réintroduire de force un verbe principal. Le prix à payer est la suppression de la particule γάρ, et il n'est pas si élevé : l'éloignement de μεταβάλλουσιν et de φαίνεται aura facilement conduit un copiste à les dissocier complètement et à comprendre le premier comme un indicatif, si bien que l'insertion d'une particule est ensuite nécessaire et urgente pour éviter l'asyndète.

Insomn. 2, 459^b20–23

γίνονται δὲ [^b21] καὶ ὑπὸ τῶν μεγάλων ψόφων δύσκωφοι καὶ ὑπὸ τῶν ἰσχυ-^{[b}22]ρῶν ὀσμῶν δύσοδομοι τῶν ὁμοίων. φανερώς δὲ [^b23] συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν.

21-22 ὑπὸ bis $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{i}$: ἀπὸ α || **21** καὶ₂ : γίνονται καὶ $\lambda\mathbf{U}$ || **22** ὀσμῶν ω | ὀδμῶν \mathbf{U} | δύσοδομοι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\epsilon\mathbf{N}$ Mich^P(66.1) : δύσοδομοι α | τῶν ὁμοίων $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{i}$: καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων γ Mich^P(66.1) : τῶν ἐπὶ τῶν ὁμοίων η : *et in similibus* Anon : *similia* Guil : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων ὁμοίως conī. DROSSAART LULOFS (1947a) prob. W. D. ROSS (1955b) : καὶ ἀπὸ τῶν ὁμοίων GOHLKE (1953) : καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως HAYDUCK (1873) p. 8 || **22-23** φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})\mathbf{E}$: φανερώς δὲ συμβαίνει τοῦθ' ὡς λέγομεν $\mathbf{C}^c\mathbf{M}\mathbf{i}$: ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ (*hec itaque manifeste accidunt hoc modo* Guil) : φανερώς δὲ ταῦτα συμβαίνει ὡς λέγομεν \mathbf{i} : *hec quidem utique manifeste accidunt in hunc modum, quemadmodum diximus* An

Le choix entre les variantes ἀπό et ὑπό est assez difficile, car elles jouissent d'une autorité égale, s'expliquent toutes deux très bien comme une corruption de l'autre, la différence tenant à une seule lettre, et donnent toutes deux un sens acceptable, ἀπό indiquant l'origine du phénomène et ὑπό sa cause, ce qui revient à peu près à la même chose dans ce contexte. Je préfère le sens plus résolument causal permis par ὑπό (« sous l'effet de »), car ce qu'Aristote décrit est un enchaînement de causes et d'effets, mais il

162. Voir *Gener. An.* V.1, 780^a9–10, pour une formule extrêmement proche : καὶ ἀπὸ τῶν ἰσχυρῶν χρωμάτων μεταβάλλοντες οὐχ ὀρῶσι, « les gens ne voient pas lorsqu'ils détournent leur regard de couleurs vives ».

s'agit d'une affaire de goût. En outre, la présence de ἀπό dans ce qui précède (459^b18) peut contribuer à rendre cette leçon *facilior*.

L'adjectif δύσοδομοι en ^b22 est affectée d'une double difficulté textuelle. La première concerne son orthographe : ὀδμή est la forme la plus ancienne et ionienne de ὀσμῆ, qui persiste encore chez un auteur comme Théophraste (*De causis plantarum* XIV.1 – voir l'article correspondant dans *LSJ*) mais pas chez les prosateurs attiques, puis devient de nouveau dominante à partir de l'époque romaine. L'adjectif δύσοσμος ou δύσοδομος est peu fréquent, la seconde orthographe est de loin la plus rare et se trouve chez Hérodote et dans le *corpus* hippocratique, ainsi que dans des textes de la période byzantine. Je note que, si correction il y a eu, celle-ci n'a pas affecté le génitif précédent ὀσμῶν, sauf dans le manuscrit *U*, dont le copiste a normalisé l'orthographe, et je vois mal pourquoi un copiste aurait rétabli une forme particulière pour l'adjectif et non pour le nom. La forme δύσοδομος bénéficiant d'une autorité égale ou supérieure et étant la plus rare, je la retiens.

La seconde difficulté concerne la construction du complément au génitif τῶν ὁμοίων, qui doit être la leçon de l'archétype puisque c'est celle sur laquelle s'accordent notamment *B^e* et *E* (ainsi que la traduction de Guillaume de Moerbeke, qui prend le contre-pied de la *vetus* en la corrigeant en *difficile odorantes similia*) et qu'il paraît assez improbable que tous ces témoins aient omis indépendamment les mots καὶ ἐπὶ qui sont autrement indispensables pour cette construction de la clause. Il faut noter qu'il s'agit probablement de la seule occurrence dans toute la littérature classique préservée de cet adjectif avec ce sens relatif à la capacité de sentir : il désigne toujours une mauvaise odeur sinon et est synonyme de δυσώδης. Il n'y a donc aucun parallèle à cette construction, mais il est tout à fait possible pour un adjectif de recevoir un complément au génitif. Le sens me paraît relativement limpide et parfaitement acceptable : les odeurs fortes n'entravent pas la perception des odeurs en général, mais seulement des odeurs semblables¹⁶³. Si c'est ce qu'Aristote a voulu dire, alors il y a une certaine asymétrie entre le cas de la vue et de l'ouïe et celui de l'odorat, où l'incapacité n'affecte que la perception d'odeurs d'un certain type, ce qui ne semble pas avoir plu aux éditeurs précédents. Le passage canonique où Aristote évoque ce phénomène, *An.* III.2, 426^a30–^b3, ne parle, en effet, que d'une perte temporaire de la sensation sous l'effet d'une forte odeur, après avoir mentionné le phénomène analogue dans le cas du goût et de la vue, sans restreindre cette incapacité à certaines odeurs aux propriétés voisines de celle responsable. Aristote semble tout de même mentionner certains types d'odeurs comme étant particulièrement à même de produire ce phénomène (ὁμοίως δὲ ... καὶ ἐν ὀσφρήσει ἢ ἰσχυρὰ ὀσμῆ καὶ γλυκεῖα καὶ πικρά), ce qui sous-entend que le type d'odeur en jeu est pertinent. Les éditeurs n'ont souvent pas non plus été satisfaits de la leçon de *γ*, καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων, qui est en effet assez vague et elliptique, surtout

163. C'est ainsi que ponctue le copiste de *E* et c'est ce que comprend Guillaume de Moerbeke, tandis que celui de *B^e* sépare par un point-en-haut τῶν ὁμοίων de ce qui précède, ce qui paraît impossible à construire. Il n'y a pourtant pas grande difficulté à rapporter un complément au génitif à l'adjectif (on dit semblablement δύσερως τιος).

si l'on veut y voir une référence aux autres sens, ce qui a conduit à quelques conjectures visant ouvertement à lisser la difficulté. Le bon parti à adopter consiste à reconnaître que la leçon de γ est une correction de la leçon de l'archétype – ce ne serait pas la première dans cette famille – et d'accepter de revenir, au moins dans un premier temps, à celle-ci. On peut ensuite conjecturer sur cette base si on le souhaite, mais, à mes yeux, le texte avec un complément de l'adjectif au génitif est acceptable. Si l'on s'y refuse, la meilleure solution est à mon avis de supprimer ce complément plutôt que de corriger en lisant γ .

La suite du texte est complètement différente dans la formulation au sein des deux branches principales de α , même si le sens de cette phrase de conclusion reste à peu près le même. Il était clair, même sans l'apport de β , qu'une des deux leçons au moins était, en réalité, une réécriture du passage. Les éditeurs, à l'exception de BIEHL (1898), ont pris le parti de la leçon de γ , de même que Guillaume de Moerbeke, qui se rallie à son exemplaire de cette famille, à tort, car la prise en compte de β montre que c'est en fait E (et, moyennant une corruption locale, la famille de C^c) qui a conservé la leçon originelle de α comme de l'archétype. La raison de cette réécriture dans γ ne m'est pas entièrement claire, mais je note, avec EIJK (1994), p. 167, que la phrase ainsi remaniée semble suivre le mètre dactylique.

Insomn. 2, 459^b25–27

περὶ οὗ καὶ καθ' αὐτὸ ἐπιστήσας [^b26] σκέψαιτό τις ἂν καὶ διαπορήσειεν. ἄμα δ' ἐξ αὐτῶν δῆλον [^b27] ὅτι ὡσπερ πάσχει ἡ ὄψις, οὕτω καὶ ποιεῖ τι.

25 περὶ οὗ $\beta(B^e)\gamma$: περὶ ὧν EC^cMi | καὶ $\beta(B^e)EC^cMiU\iota$: καὶ γ | καθ' αὐτὸ $\beta(B^eP\Gamma 2(secundum se Guil^{Sw}))\iota$: καθ' αὐτὸν EC^cMi : αὐτοῦ γ (eodem Anon Guil^{vulg}) || **26** τις ἂν α (της ἂν E^1) : τις $\beta(B^eP)$ | διαπορήσειεν $\beta(B^eP)\gamma$: ἀπορήσειεν $EC^cMi\eta\iota$ | ἐξ αὐτῶν $\beta(B^e)EC^cMi$: ἐξ αὐτοῦ γ || **27** πάσχει ἡ ὄψις $\beta(B^eP)$: καὶ πάσχει ἡ ὄψις γ : καὶ ἡ ὄψις πάσχει EC^cMiU : ἡ ὄψις πάσχει ι

Le passage a subi de nombreux accidents et interventions au cours de la transmission, mais il demeure possible de reconstituer avec sûreté le texte de l'archétype. En ce qui concerne les pronoms, Aristote venant d'évoquer un phénomène (au singulier) relatif aux miroirs (τὸ ἐπὶ τῶν ἐνόπτρων γινόμενον, ^b24–25), il est tout à fait naturel que sa reprise au début de la phrase suivante, περὶ οὗ (^b25), soit au singulier, leçon sur laquelle s'accordent β et γ , plutôt qu'au pluriel, comme dans le manuscrit E et ses voisins. La raison du passage au pluriel, s'il n'est pas purement accidentel, se trouve dans la suite du texte, où Aristote semble faire référence à peu près à la même chose (ἐξ αὐτῶν, ^b26), mais où c'est cette fois le pluriel qui bénéficie d'une autorité supérieure, étant transmis par B^e et E . Il semble ainsi plausible que le copiste de l'ancêtre de E et de C^c se soit fondé sur le second pronom et ait corrigé le premier en un pluriel tandis que le copiste de γ aurait fait exactement l'inverse, de manière à harmoniser ces deux renvois – exigence que

l'on retrouve d'ailleurs chez les modernes, par exemple chez BITTERAUF (1900), p. 8, qui s'oppose à la décision de BIEHL (1898) de retenir le singulier puis le pluriel¹⁶⁴. Je ne vois pas d'objection dirimante à la conservation du texte de l'archétype sur ce point : Aristote a encore en tête l'expression τὸ ἐπὶ τῶν ἐνόπτρων γινόμενον lorsqu'il débute la phrase suivante, au singulier, puis celle-ci s'estompe dans son esprit et c'est ensuite la référence aux miroirs, au pluriel, qui lui succède.

Les éditeurs ont ensuite tous retenu la leçon de γ , περὶ οὗ καὶ αὐτοῦ ἐπιστήσας σκέψαιτό τις ἄν. Ils n'avaient en effet comme leçon alternative à leur disposition que celle de E , περὶ οὗ καὶ καθ' αὐτὸν ἐπιστήσας σκέψαιτό τις ἄν, dont le masculin αὐτὸν n'est pas acceptable car l'on est toujours en train de parler de τὸ ἐπὶ τῶν ἐνόπτρων γινόμενον (459^b24–25). Cette objection n'affecte cependant pas la leçon de β , περὶ οὗ καὶ καθ' αὐτὸ ἐπιστήσας σκέψαιτό τις. Il y a alors deux points qui méritent examen : le choix entre αὐτοῦ et καθ' αὐτὸ et la décision relative à la particule ἄν.

L'accord entre B^e et E donne une autorité supérieure à καθ' αὐτὸ, on constatera en outre que cette tournure d'amplification du relatif par le pronom αὐτός précédé de καί, si elle est attestée en prose classique¹⁶⁵, quoi qu'elle ne soit pas des plus fréquentes, ne l'est pas chez Aristote, ce qui n'est évidemment pas le cas de l'expression καθ' αὐτό. Elle est en outre parfaitement appropriée du point de vue du sens, puisqu'il s'agit de souligner l'intérêt intrinsèque du phénomène en question¹⁶⁶, ce pourquoi on voit ressurgir son avatar sous la plume de certains traducteurs : EIJK (1994) rend ainsi καὶ αὐτοῦ par « *auch als solchem* ».

En ce qui concerne ἄν, il est clair qu'il faut une occurrence du mot avec le verbe à l'optatif, qu'il est naturel de s'attendre donc à trouver à proximité de σκέψαιτό τις. Il en est cependant beaucoup plus éloigné dans β , où il ne figure que dans la crase καὶ καθ' αὐτὸ ἐπιστήσας σκέψαιτό τις ἄν. Cela paraît être la leçon du *deperditus* α , puisque l'on ne trouve dans γ que la seconde occurrence, καὶ ayant été simplifié en καί. Une telle leçon n'est pas impossible du tout, ἄν étant souvent placé en début de phrase puis répété¹⁶⁷. Il faut donc choisir entre une répétition forcée dans α , où le second ἄν aurait été réintroduit par le copiste, et une petite omission de celui-ci dans β . J'opte pour le second scénario, ne serait-ce que parce qu'il donne un texte au style légèrement supérieur.

164. Voir également DROSSAART LULOFS (1947a), pp. lviii–lix.

165. Voir par exemple Xénophon, *Revenus*, 1.8 : ἔτι δὲ ταῖς μὲν πλείσταις πόλεσι βάρβαροι προσοικοῦντες πράγματα παρέχουσιν, Ἀθήναις δὲ γειτονεύουσιν αἱ καὶ αὐταὶ πλείστον ἀπέχουσι τῶν βαρβάρων, « en outre la plupart des cités ont des barbares à leurs frontières qui leur causent des soucis, alors que celles qui sont voisines d'Athènes, elles, sont à bonne distance des barbares ».

166. Concernant cet usage du verbe ἐφίστημι comme signifiant « se concentrer sur quelque chose », « appliquer sa pensée à », où il faut sans doute sous-entendre quelque chose comme τὴν διάνοιαν, voir les remarques de G. R. T. ROSS et BEARE (1908) *ad loc.* n. 3, DROSSAART LULOFS (1947a), p. lviii, ou EIJK (1994), p. 169, ainsi que les parallèles en *Mot. An.* 2, 698^b9–10 (ἄξιον δ' ἐπιστήσαντας ἐπισκέψασθαι περὶ τοῦ λεχθέντος) et *Juv.*, 470^b4–5 (τίνα δὲ τρόπον καὶ πῶς, λεκτέον ἐπιστήσασσι τὸν λόγον μᾶλλον).

167. Voir Kühner-Gerth II.1, §398.7, pp. 242–243.

On pourra enfin hésiter en 459^b27 au sujet de la présence de la particule καί dans les deux membres de l'analogie, comme dans α , ou dans le second seulement, comme dans β . Je me prononce en faveur de la seconde option, qui est un peu plus difficile et donne un meilleur sens à mes yeux : il est évident que la vue est affectée par ce qu'elle voit, mais il l'est beaucoup moins qu'elle puisse aussi produire un effet sur ces objets, si bien que c'est sur le second membre qu'il faut faire porter l'accent. C'est également cette leçon qui s'accorde le mieux avec la formulation de la reprise de cette idée en 459^b32–^a2 (αἴτιον δέ, ὡσπερ εἶπομεν, ὅτι οὐ μόνον πάσχει ἡ ὄψις ὑπὸ τοῦ ἀέρος, ἀλλὰ καὶ ποιεῖ τι καὶ κινεῖ).

Insomn. 2, 460^a3–5

τὰ μὲν οὖν [^a4] ὄμματα διάκειται ὡσπερ [^a5] καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως
3–5 τὰ μὲν οὖν ὄμματα διάκειται ὡσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως β (B^e) : τὰ
μὲν οὖν ὄμματα διάκειται ὡσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως τοῦ σώματος EZ^a :
τὰ μὲν οὖν ὄμματα εὐλόγως, ὅταν ἦι τὰ καταμήνια, διάκειται ὡσπερ καὶ ἕτερον μέρος
ὅτιοῦν γ : τὰ μὲν οὖν ὄμματα διάκειται ὡσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν τοῦ σώματος
ὅταν ἦι καταμήνια C^cMi : τὰ μὲν οὖν ὄμματα ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διάκειται ὡσπερ καὶ
ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος μP (ὅταν ἦι καταμήνια)

Les divergences entre les leçons peuvent paraître importantes, suffisamment en tout cas pour perturber l'agencement des lignes de BEKKER (1831), qui a retenu celle de γ , mais le processus par lequel la transmission a abouti à la situation actuelle se laisse assez bien reconstruire. C'est en effet un cas d'école d'application de la méthode stématique. Il faut tout de suite voir que seul le manuscrit B^e a préservé la leçon de l'archétype, que chacune des deux branches de α a remaniée et complétée à manière. Dans le manuscrit E , qui est globalement demeuré fidèle à la leçon originelle de l'archétype et de α , le génitif τοῦ σώματος a simplement été rajouté en fin de phrase, à une place assez inconvenue, pour préciser, comme si cela n'était pas déjà assez clair, que les parties en question étaient celles du corps. Dans le *deperditus* γ , une proposition circonstancielle, ὅταν ἦι τὰ καταμήνια, a été insérée afin de restreindre la portée de l'assertion de l'analogie au cas des menstrues, anticipant son introduction en 460^a6 (διὸ γινομένων τῶν καταμηνίων ...), alors qu'elle a une portée plus générale, car elle découle d'une propriété intrinsèque des yeux, celle d'être veineux (καὶ γὰρ φύσει τυγχάνουσι φλεβώδεις ὄντες, ^a5-6). Deux sous-familles de moindre importance, celle de C^c et celle du *deperditus* μ , ont ensuite cherché à combiner ces deux ajouts. Autrement, si l'on supposait que la leçon de E ou celle de γ correspond à celle de l'archétype, il faudrait supposer que la même grosse faute (omission de τοῦ σώματος ou ὅταν ἦι τὰ καταμήνια) est intervenue deux fois dans deux aires indépendantes de la transmission.

Insomn. 2, 460^a12–14

ὥσπερ τῶν ἱματίων, τὰ μάλιστα καθαρὰ τάχιστα κηλι-^[^a13]δοῦται· τὸ γὰρ καθαρὸν ἀκριβῶς δηλοῖ ὃ τι ἂν δέξεται, καὶ ^[^a14] τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις.

12 ὥσπερ $\beta(B^e)\xi$: ὥσπερ δὲ γP (*quemadmodum vero* Anon) : ὡςπερ δὲ **E** : ὡς δὲ **C^cMi** : *quemadmodum enim* Guil || **12–13** κηλιδοῦται ω] κηλιδοῦνται λ || **13** ὃ τι ἂν $\beta(B^e)\gamma$: ὅταν **EC^cMi** || **14** τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις **EC^cMi** : τὸ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις ἔχον $\beta(B^e)$: μάλιστα γ : τὸ ἔχον μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις **Z^a**

L'adverbe s'est corrompu dans la famille de *E* et de *C^c*, mais il ne fait aucun doute qu'il faut retenir ὥσπερ en 460^a12. Le statut de la particule qui suit est plus complexe. L'hyparchétype ***α*** a indubitablement pour leçon ὥσπερ δὲ. En revanche, il se pourrait que ***β*** n'ait pas contenu de particule du tout, puisque c'est le cas du manuscrit *B^e*, à moins que l'on ne suppose que la traduction de Guillaume de Moerbeke, *quemadmodum enim* (certains manuscrits, correspondant sans doute à un autre stade de son travail, ont en revanche *quemadmodum autem*), remonte à son exemplaire perdu appartenant à cette branche, *G2*, et que celui-ci ait donc eu pour leçon ὥσπερ γὰρ. Il n'y a, pour autant que je le vois, pas de raison paléographique évidente qui expliquerait la disparition d'une particule à cet endroit, alors que l'on perçoit aisément la tentation d'en insérer une face à un cas d'asyndète. (1) Si l'on conserve la leçon usuelle de ***α***, avec la particule δέ, la transition est banale mais rigoureuse : une explication générale du phénomène associé aux miroirs vient d'être donnée, Aristote passe maintenant au cas particulier des miroirs extrêmement propres pour expliquer l'existence d'une covariance entre le degré de propreté de la surface du miroir et sa capacité à être affectée par des mouvements infimes, en particulier ceux issus des yeux. (2) Si l'on lit la leçon de *B^e*, sans aucune particule pour assurer la connexion entre cette proposition et la précédente, on a affaire à un cas d'asyndète, dont il faut se demander s'il est acceptable, et donc s'il correspond à un phénomène identifié par les grammairiens. Il est en effet difficile de construire la proposition introduite par ὥσπερ directement dans la continuité de ce qui précède, parce que le miroir est dans ce qui précède l'objet d'une action exprimée par ποιεῖ, alors que son analogue, les manteaux, servent maintenant de sujet au verbe. On trouve à cet égard un exemple étonnamment semblable chez Platon, où une comparaison venant justifier le propos précédente est introduite sans particule de liaison¹⁶⁸, en *République* VIII, 557^c : κινδυνεύει ... καλλίστη αὕτη τῶν πολιτειῶν εἶναι· ὥσπερ ἱμάτιον ποικίλον πᾶσιν ἄνθεσι πεποικιλμένον, οὕτω καὶ αὕτη πᾶσιν ἡθεσιν πεποικιλμένη καλλίστη ἂν φαίνοιτο, « [la démocratie] risque d'être la plus belle des constitutions, puisque, à la manière dont un manteau bariolé, et bariolé de toutes les couleurs criardes, elle aussi, comme elle est bariolée de toutes les mœurs tapageuses, pourrait paraître être la plus belle ». Existe-t-il un lien de justification aussi fort ici ? De

168. Voir Kühner-Gerth II.2, § 546.3.ε, p. 344. Pour autant que je le vois, c'est la seule possibilité de défendre l'asyndète ici.

prime abord, il ne semble pas que ce soit le cas : le fait que, plus un miroir est « pur », plus il reçoit les mouvements les plus petits, ne paraît pas être à proprement parler la cause du fait que la surface du miroir puisse être affectée par la vue. Cela étant dit, la suite du texte révèle que c'est bien cette propriété d'être pur, quand elle est associée à la propriété d'être lisse, qui confère au miroir la réceptivité en question (460^a17–18). À la différence de la propriété d'être neuf ou vieux, qui a seulement des conséquences quant à la persistance de la tache formée sur le miroir (459^b31–32 ; 460^a21–23), la pureté du miroir est une condition nécessaire à l'obtention de l'ensemble du phénomène. Si l'on accepte donc de lire derrière la comparaison avec les manteaux la thèse selon laquelle la cause de la réceptivité des miroirs est, comme pour les manteaux, leur pureté, l'asyndète n'est donc pas inacceptable. Il faut cependant un esprit extrêmement vif pour lire ainsi entre les lignes. (3) Si l'on prend le parti de la traduction de Guillaume de Moerbeke et que l'on lie cette proposition à ce qui précède au moyen de la particule γάρ, la situation est assez semblable, puisqu'il s'agit toujours d'en faire une justification. Cela étant dit, les réquisits quant à l'immédiateté de la justification en question sont sans doute moins contraignants avec une particule que sans : la particule vient en effet indiquer explicitement ce qui se passe, si bien que le lien de justification peut être plus distendu. On a alors deux occurrences consécutives de la particule γάρ, la seconde étant en 460^a13, τὸ γὰρ καθαρὸν κτλ. et devant impérativement être subordonnée à la première.

Comment choisir ? La leçon de *α* a quelque chose de suspect par rapport aux deux autres options, parce qu'elle aplanit le texte et parce qu'il paraît plausible qu'un copiste ayant eu affaire à une asyndète ait inséré une particule aussi banale. Celle de *β* est incontestablement la plus difficile et la plus apte à expliquer le reste de la transmission, toute la question est de savoir si elle est trop difficile pour pouvoir être admise. Je crois que l'on peut vivre avec elle et donc sans particule de liaison : Aristote est en train de s'acheminer vers la cause de la formation de la tache au sein du miroir, à savoir la propriété qui explique sa réceptivité, mais plutôt que de l'introduire directement et clairement il commence par établir une analogie avec les manteaux combinée à l'observation d'une covariance entre pureté et réceptivité. On voit bien où il veut en venir, à savoir au fait que c'est la pureté des miroirs qui explique que ce soit sur ce type de surface seulement que se forme la tache, mais le propos va très vite, au point que les idées se bousculent un peu. Les choses s'apaisent lorsque l'on revient explicitement au cas des miroirs entre 462^a14. Le mot *enim* chez Guillaume est difficile à expliquer : il peut s'agir, soit d'une erreur dans la transmission de sa traduction (de fait, certains manuscrits donnent *autem*), soit d'une erreur de déchiffrement de sa part, soit d'une conjecture de copiste dans l'un de ses exemplaires grecs, auquel cas il faut supposer qu'il avait lui aussi sous les yeux un exemplaire sans particule de liaison, ce qui lui a paru intolérable, mais que, à la différence du copiste de *α*, il a tout de même compris la fonction justificatrice de la clause.

La leçon correcte en 462^a14 est sans conteste celle de *E* et de la famille de *C^c*, τὸ

μάλιστα. Le copiste de γ a choisi la facilité apparente en se débarrassant de l'article défini, mais cela donne un texte dont le sens est ambigu. On peut en effet comprendre la clause καὶ μάλιστα τὰς ἐλαχίστας κινήσεις comme signifiant qu'une surface immaculée recevrait les mouvements les plus infimes davantage que n'importe quel autre mouvement¹⁶⁹, alors que selon toute logique les mouvements les plus violents doivent laisser une empreinte plus forte. On voudrait donc bien plutôt comprendre que les surfaces pures se distinguent par leur réceptivité supérieure, si bien que l'on aimerait mieux voir μάλιστα placé auprès de δηλοῖ de manière à ce qu'il soit nécessaire de rapporter uniquement à ce verbe. On peut ensuite mesurer la leçon de E , qui est donc celle du *deperditus* α , à celle transmise par B^e . On notera que cette dernière se retrouve presque dans le manuscrit Z^a , au prix d'un léger déplacement, sans doute par contamination. Je crois que la seule manière de la construire est de faire de τὰς ἐλαχίστας κινήσεις l'objet du participe ἔχον, mais la situation n'est pas très confortable : il faudrait alors, après ce nouveau substantif, sous-entendre à nouveau δηλοῖ ὃ τι ἂν δέξεται, ce qui ne donne pas un sens admissible, car ce sont ces mouvements qui doivent être reçus, ou alors en faire un objet particulier du verbe δηλοῖ (une telle surface manifeste tout ce qui lui arrive, en particulier ce qui possède des mouvements infimes), mais la construction serait assez maladroite. Par comparaison, si l'on retient la leçon de α , il faut sous-entendre καθαρὸν après τὸ μάλιστα (τὸ μάλιστα καθαρὸν, « ce qui est particulièrement pur »)¹⁷⁰, en regardant en arrière vers τὸ γὰρ καθαρὸν (460^a13) et τὰ μάλιστα καθαρὰ (460^a12). Le texte signifie alors que plus une surface est propre, plus elle porte la trace des mouvements les plus petits, et non pas que, plus mouvement est faible, plus son effet sur le miroir est fort. Il me semble donc clair que c'est cette leçon qu'il faut rétablir, tandis qu'un copiste dans β aura été déstabilisé par l'article et aura inséré maladroitement un participe neutre. Il est vraisemblable que ἔχον ait originellement été destiné à compléter directement la formule τὸ μάλιστα, et que sa position en marge ait conduit à son insertion à un emplacement erroné.

Insomn. 2, 460^a14–18

ὁ δὲ χαλκὸς διὰ [^a15] τὸ καθαρὸς εἶναι ὁποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα (δεῖ δὲ [^a16] νοῆσαι οἶον τρίψιν οὔσαν τὴν τοῦ ἀέρος ἀφὴν καὶ ὥσπερ ἔκ-^{[a}17]μαξιν καὶ ἀνάπλησιν) – διὰ δὲ τὸ καθαρὸν ἐνδηλος γίνεται [^a18] ὀπηλικηοῦν οὔσα.

14–15 διὰ τὸ $\beta(B^e)Z^aB^P$ Mich¹(66.14) : διὰ μὲν τὸ α || 14 καθαρὸς $\beta(B^e\Gamma 2(purum Guil^{Sw}))EC^cMiZ^a$: λείος γ Mich¹(66.14) edd. (*planum* Anon Guil^{vulg}) | αἰσθάνεται μάλιστα ω | μάλιστα αἰσθάνεται ϵC^cMi | δεῖ δὲ $\beta(B^e)\gamma P$: δὲ δεῖ EZ^a : δεῖ γὰρ C^cMi

169. Voir également GALLOP (1996), p. 92 n. 14. Je ne suis cependant pas certain que cela soit la seule manière possible de comprendre un tel texte.

170. Comme le recommande DROSSAART LULOFS (1947a), p. lx. Voir également Kühner-Gerth II., §461.6, p. 595.

|| 17 ἀνάπλησιν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ἀνάπλυσιν $\gamma\mathbf{P}$ (*explicationem* Anon, *ablutionem* Guil) : ἀνάπλωσιν \mathbf{N} | ἔνδηλος $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{UNLH}^a$: ἔκδηλος $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\eta\mathbf{X}$

Le choix entre ἔνδηλος et ἔκδηλος en 460^a17, deux adjectifs extrêmement proches quant au sens, est délicat si l'on s'en tient uniquement à la transmission, une corruption dans un sens comme dans l'autre étant aisée. La première forme jouit néanmoins d'une autorité légèrement supérieure, car ν n'est autrement pas contaminé par β , tandis que les familles η et ι le sont depuis la branche de E et C^c . Toutefois, l'adjectif ἔκδηλος n'est pas attesté ailleurs chez Aristote, alors que l'on compte six autres occurrences de ἔνδηλος au sein du *corpus*. Surtout, comme déjà remarqué par DROSSAART LULOFS (1947a), p. lx, il y a une formule semblable en *Gener. An.* V.1, dans un passage qui traite d'un phénomène apparenté, à savoir que les personnes dont la vue est particulièrement perçante voient les petites affections de leurs yeux. Aristote emploie de nouveau une comparaison avec les manteaux où figure l'adjectif ἔνδηλος : ὥσπερ γὰρ ἐν ἱματίῳ καθαρῶι καὶ αἱ μικραὶ κηλίδες ἔνδηλοι, οὕτω καὶ ἐν τῆι καθαρῶι ὄψει καὶ αἱ μικραὶ κινήσεις δῆλαι καὶ ποιοῦσιν αἴσθησιν (780^b31–33), « de même que les petites taches sont apparentes sur un manteau propre, de même quand la vision est pure même les petits mouvements sont apparents et produisent une sensation » (notons toutefois que le vénérable manuscrit Z a pour leçon ici εὔδηλοι, adjectif qui est attesté dans des textes contemporains mais pas dans le *corpus* authentique).

Laissons provisoirement de côté la longue incise δεῖ δὲ νοῆσαι . . . ἀνάπλυσιν en 460^a15–17 afin de rendre la difficulté principale plus visible. Les éditeurs ont unanimement favorisé en 460^a15 la leçon de γ , τὸ λεῖος εἶναι, contre celle de E et de la famille de C^c ¹⁷¹, τὸ καθαρὸς εἶναι, laquelle s'avère être partagée par l'hyparchétype β . Il y a trois excellentes raisons au moins de prendre le parti de γ . (1) Si l'on tient compte des particules transmises dans α , on ne peut pas, semble-t-il, raisonnablement opposer deux clauses identiques, διὰ μὲν τὸ καθαρὸς εἶναι en 460^a14–15 à διὰ δὲ τὸ καθαρὸν en 460^a17. (2) Aristote reprend immédiatement après ces deux propriétés de lisseuse et de pureté pour expliquer deux aspects différents de la réceptivité des miroirs¹⁷². (3) Il est connu par ailleurs que, selon Aristote, la lisseuse est une propriété essentielle à la formation de réflexions¹⁷³, pour le bronze comme pour le reste, si bien qu'un miroir est nécessairement lisse, ce qui laisse penser que cette lisseuse a un rôle à jouer quant à la formation des taches en question.

171. J'ignore pourquoi W. D. Ross (1955b) n'attribue dans son appareil critique cette leçon qu'au seul manuscrit E , alors qu'il a connaissance d'un manuscrit de la famille de C^c , M , dont les éditeurs précédents ont signalé qu'il la transmet également.

172. Voir 460^a18–21 : τοῦ δὲ μὴ ἀπιέναι ταχέως ἐκ τῶν καινῶν κατόπτρων αἴτιον τὸ καθαρὸν εἶναι καὶ λεῖον· διαδύεται γὰρ διὰ τῶν τοιούτων καὶ εἰς βάθος καὶ πάντη, διὰ μὲν τὸ καθαρὸν εἰς βάθος, διὰ δὲ τὸ λεῖον πάντη.

173. Le fait que les yeux soient lisses est présenté comme indispensable, et même comme la cause, à l'égard de leur capacité à réfléchir en *Sens.* 2, 437^a31–^b1 et en *Mete.* III.4, 373^a35. Voir également *An.* II.7, 419^b14–18 (οὐθένεα γὰρ ποιεῖ ψόφον ἔρια ἂν πληγῆι, ἀλλὰ χαλκὸς καὶ ὅσα λεῖα καὶ κοῖλα· ὁ μὲν χαλκὸς ὅτι λεῖος, τὰ δὲ κοῖλα τῆι ἀνακλάσει πολλὰς ποιεῖ πληγὰς μετὰ τὴν πρώτην, ἀδυνατοῦντος ἐξελεθεῖν τοῦ κινήεντος), d'autres passages encore sont cités par EIJK (1994), p. 180.

Le premier argument dépend de l'adoption de la particule μέν en 460^a14, transmise par l'hyparchétype *a*. Les deux suivants en sont indépendants. Regardons toutefois le deuxième de plus près. Il est certain que la suite du texte invoque à la fois la lisseur et la pureté du miroir. Chacune de ces deux propriétés venant expliquer une modalité différente de sa capacité à recevoir des mouvements et à les manifester visuellement : la pureté est associée à la profondeur (εἰς βάθος), la lisseur à l'ubiquité (πάντη, 460^a19–21). Je comprends cela comme signifiant que, plus le miroir est pur, plus il reçoit n'importe quel mouvement « en profondeur », ce qui implique qu'il peut recevoir des mouvements d'autant plus superficiels parce qu'il y a d'autant moins de distinction entre les différentes couches de sa surface que son matériau est pur. Par contraste, la lisseur renvoie au fait qu'il n'y a pas de distinction du point de vue de l'arrangement spatial entre les différentes parties du miroir, si bien que toutes reçoivent les mouvements de la même manière, à proportion de la pureté du matériau. Or ce partage des tâches entre la pureté et la lisseur ne correspond pas du tout à l'articulation des deux clauses en 460^a14–15 et 17–18. Elles sont structurellement semblables, entre elles et vis-à-vis de 460^a19–21, en ce qu'elles attribuent toutes les deux une certaine action ou affection des miroirs, exprimée par le verbe principal, à l'une de leurs propriétés, introduite par la préposition διά. La ressemblance va plus loin encore : la première affection est celle d'être « particulièrement sensible aux contacts de toutes sortes » (ὅποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα), la seconde de « rendre apparent le moindre contact » (ἐνδηλος γίνεται ὀπηλικηροῦν οὔσα, la répétition du mot féminin ἀφή en 460^a16 rend évident que c'est lui qui doit être supplée). Y a-t-il réellement une distinction entre ces deux attributs ? La réponse, me semble-t-il, doit être négative. Pour qu'ils soient réellement différents, il faudrait qu'il y ait un processus supplémentaire entre le moment où le miroir reçoit l'affection de l'air à sa surface et celui où il manifeste qu'il est ainsi affecté en produisant une vision d'un certain type (par exemple d'une tache à sa surface), mais ce n'est pas le cas : ce sont deux descriptions d'un seul et même processus, l'une passive (parce que l'on considère le miroir par rapport à l'air qui l'affecte) et l'autre active (parce que l'on considère le miroir par rapport à la vision qu'il cause). Le troisième argument n'est pas décisif, parce que le texte a uniquement insisté sur la nécessité de la pureté du miroir jusque-là (voir 459^b27) par rapport au phénomène dont il est question, et que la suite du texte va donner un rôle très différent à la lisseur.

Le meilleur parti à prendre est par conséquent de remarquer que rien ne fait obstacle à l'adoption de l'adjectif καθαρός en 460^a15, qui est de toute évidence celui présent dans l'archétype de la transmission, à partir du moment où l'on ne lit aussi la particule μέν à cet endroit. La clause διὰ δὲ τὸ καθαρὸν en 460^a17 n'a alors plus du tout à s'opposer à διὰ τὸ καθαρόν εἶναι en 460^a14–15. La particule δέ revêt une autre fonction, celle d'interrompre la digression au sujet de la nature du contact avec l'air débutée en 460^a15 (δεῖ δὲ νοῆσαι...). Elle renoue le fil du propos en répétant, d'une manière un peu différente, ce qui venait

d'être dit auparavant¹⁷⁴. On peut alors rendre compte de ce qui s'est passé au sein du *deperditus* *a* et de sa descendance. Un copiste un peu benêt a introduit la particule μέν en 460^a14 parce qu'il n'a pas compris la fonction de δέ en 460^a17 et voulait un premier terme d'une opposition. Le copiste de la branche de *E* a laissé cela tel quel, en dépit de l'absurdité criante d'une opposition entre δια μὲν τὸ καθαρὸς εἶναι et δια δὲ τὸ καθαρὸν. Le problème a été perçu, en revanche, dans γ, où l'on s'est inspiré du fait que deux propriétés sont mentionnées côte à côte dans la suite du texte pour corriger la première formule. Le geste est tellement habile qu'il a été poursuivi par tous les éditeurs modernes.

Au sein de l'incise, les éditeurs ont jusqu'à présent favorisé la leçon de γ, ὥσπερ ἔχμαξιν καὶ ἀνάπλυσιν, en 460^a16–17. Ils avaient néanmoins aussi connaissance d'une autre leçon, qui ne diffère que par une seule voyelle, à savoir ὥσπερ ἔχμαξιν καὶ ἀνάπλησιν, transmise par la branche de *E* et de *C*^c. Cette seconde leçon s'avère à présent être partagée par le manuscrit *B*^e, si bien qu'elle a toutes les chances de remonter à l'archétype de la transmission. Si la différence est infime sur le plan paléographique et même phonique (les voyelles η et υ se prononcent toutes deux [i], à partir au moins de la fin du deuxième siècle avant notre ère¹⁷⁵), elle n'en est pas moins considérable quant au sens. Les substantifs ἀνάπλυσις et ἀνάπλησις sont tous deux des *hapax legomena* au sein des textes classiques conservés¹⁷⁶, mais se laissent aisément comprendre par leur morphologie. Le premier est formé à partir du verbe πλύνω (« rincer, laver », en particulier son corps ou ses vêtements, voir par exemple Sophocle, *Électre*, 446). Le substantif πλύσις est bien attesté (voir par exemple *République* IV, 429^e : rincer un vêtement peut le conduire à perdre sa teinte¹⁷⁷), en revanche ἀναπλύνω (« re-laver » ?) ne l'est pas avant la toute fin de l'Antiquité. Le second est formé à partir du verbe ἀναπίμπλημι (« remplir », mais aussi « souiller », voir par exemple *Phédon*, 67^a), lequel est parfaitement attesté et dont l'aoriste est, à l'infinitif, ἀναπλήσῃσθαι (*Apologie*, 32^c). La formation d'un *nomen actionis* πλήσις* à partir de ce verbe n'est pas attestée en tant que telle, mais on trouve chez Aristote l'adjectif ἀναπληστικὸς, au sujet de la propriété d'un liquide d'épouser la forme de son contenant et ainsi d'être « capable de le remplir », dont la formation la présuppose¹⁷⁸. De prime abord donc,

174. Pour cet usage « résumptif » de la particule δέ, voir DENNISTON (1954), pp. 182–183, qui, une fois n'est pas coutume, cite même des exemples aristotéliens, par exemple *An.* I.3, 406^a4–11, où pas moins de six lignes Bekker séparent l'occurrence initiale de la formule de sa reprise, qui est, là aussi, légèrement différent du point de vue de l'expression : διχῶς δὲ κινουμένου παντός – ἢ γὰρ καθ' ἕτερον ἢ καθ' αὐτό καθ' ἕτερον δὲ λέγομεν ὅσα κινεῖται τῶι ἐν κινουμένωι εἶναι, ... – διχῶς δὲ λεγομένου τοῦ κινεῖσθαι. Signalons tout de même que FÖRSTER (1942), suivi par Ross, corrige le second διχῶς δὲ en διχῶς δὴ en spéculant à partir de la manière dont Simplicius et Thémistius paraphrasent le passage, contre tous les manuscrits conservés.

175. Voir THREATTE (1980) I, p. 160.

176. Le nom ἀνάπλυσις a néanmoins reçu une entrée au sein du *LSJ*, laquelle se fonde uniquement sur ce passage. Le nom ἀνάπλησις est attesté dans le commentaire à *An.* attribué à Simplicius, 227.25.

177. La même observation est consignée en *Sens.* 4, 441^b15–17, où le participe ἐναποπλύνοντες est employé pour exprimer cette action.

178. Voir *Gener. Corr.* II.1, 329^b34–330^a2 (τὸ ἀναπληστικὸν ἐστὶ τοῦ ὑγροῦ διὰ τὸ μὴ ὀρίσθαι μὲν εὐόριστον δ' εἶναι καὶ ἀκολουθεῖν τῶι ἀπτομένωι, « la propriété d'être « apte à remplir » est caractéristique de l'humide, parce qu'il n'a pas de délimitation propre tout en se laissant aisément délimiter en fonction

ἀνάπλησις a plus de chances d'être authentique, en raison du fait que les mots ἀναπίμπλημι et ἀναπληστικός le sont, alors qu'il n'existe pas de composé connu en grec classique formé à partir de ἀνα- et de la racine de πλύνω.

Du point de vue sémantique, le substantif en question forme un couple avec ἔχμαξις, un autre *nomen actionis* formé à partir du verbe ἐχμάσσω (« mouler », mais aussi « essuyer »). Celui-ci est employé deux fois au sein du *corpus aristotelicum* : en *Hist. An.* X.40, au sujet de la récolte du pollen par les abeilles (τὸν δὲ κηρὸν ἀναλαμβάνουσιν αἱ μέλισσαι ἀριχόμεναι πρὸς τὰ βρύα ὀξέως τοῖς ἔμπροσθεν ποσί· τούτους δ' ἐχμάπτουσιν εἰς τοὺς μέσους, τοὺς δὲ μέσους εἰς τὰ βλαισὰ τῶν ὀπισθίων, « les abeilles récoltent la cire en escaladant l'extrémité de la corolle des fleurs au moyen de leurs pattes avant, puis en les essuyant contre leurs pattes intermédiaires, et celles-ci contre la courbe de leurs pattes avant », 624^a33–^b2), et surtout peu avant ce passage, en *Insomn.* 2, 459^b31–32, au sujet de la possibilité d'essuyer la tache que produisent sur les miroirs les yeux des femmes pendant leurs menstrues (οὐ ράιδιον ἐχμάξαι τὴν τοιαύτην κηλίδα, « une telle tache n'est pas facile à essuyer »). Si l'on lit la leçon de γ que retiennent les éditeurs précédents en 460^a16–17, le couple ἔχμαξιν καὶ ἀνάπλυσιν paraît devoir désigner deux actions distinctes de lavage, celle d'essuyer (au moyen de quelque chose comme un torchon) et celle de rincer (en se servant d'eau). Le rapprochement du contact avec l'air de ces deux modalités de lavement et du substantif τριψίς (« frottement »)¹⁷⁹ semble ainsi souligner que l'air agit sur le miroir comme l'eau que l'on utilise pour rincer un objet : il ruisselle le long de sa surface, si bien que l'on peut, avec un certain effort d'imagination, s'imaginer que ce qu'Aristote veut dire est qu'il laisse des traces, dont la tache en question, comme si l'air se délavait sur le miroir. La comparaison demeure très maladroite : même si rincer un vêtement peut le faire déteindre dans l'eau employée, cette action consiste surtout à en enlever des taches, alors qu'Aristote vise ici à expliquer précisément le processus inverse, à savoir l'engendrement d'une tache. C'est d'autant plus incompréhensible que cette clause intervient dans une section où l'on suppose que la surface du miroir est « pure » et fait suite à une comparaison du processus par lequel le miroir acquiert cette tache avec celui par lequel un vêtement devient sale (ὥσπερ δὲ τῶν ἱματίων, τὰ μάλιστα καθαρὰ τάχιστα κηλιδοῦται, 460^a12–13)¹⁸⁰. Aristote aurait ainsi décrit le transfert d'une tache comme le lavage d'une chose sur une autre.

En revanche, si l'on lit la leçon de l'archétype, ἔχμαξιν καὶ ἀνάπλησιν, il n'est plus question d'associer le processus à un quelconque nettoyage, on quitte complètement le

de ce qu'il touche »); *Part. An.* II.3, 649^b16; *Probl.* XXV.12, 939^a31. L'adjectif est de nouveau employé par les commentateurs ultérieurs, à commencer par Alexandre d'Aphrodise (*In Sens.*, 71.1).

179. Dans le même ordre d'idées, le nom τριψίς est employé en *Col.* 3, 793^a17, pour désigner l'action de polir la surface d'un objet, ce qui s'applique évidemment à un miroir.

180. Les traducteurs ont parfois recours à des tentatives désespérées pour sauver le passage. HETT (1957), dont s'inspire GALLOP (1996), traduit ainsi « one must regard the impact of the air as a kind of friction or impression or washing » et se fend d'une note, p. 359, pour expliquer qu'il ne faut surtout pas comprendre qu'il s'agit d'un nettoyage (« i.e. washing on, as of a pigment. There is no question of cleaning. The surface is ex hypothesi clean. »), en dépit des connotations évidentes du verbe πλύνω. Voir à ce sujet le *LdfgE* III, s. v. πλύνω, 1297–1298, et les remontrances de EIK (1994), p. 181.

domaine de la propreté et de la souillure. Libéré d'une telle association, ἔκμαζις se laisse comprendre comme renvoyant à l'action de mouler ou d'imprimer quelque chose, par exemple sur de l'argile ou de la cire, si bien que son couple avec ἀνάπλησις (« remplir ») représente un bien meilleur terme de comparaison pour un processus par lequel un objet reçoit à sa surface une propriété matérielle nouvelle. Le problème est alors de donner sens à cette association de deux actions qui paraissent malgré tout bien distinctes, celle exprimée par ἔκμαζις, laquelle consiste à donner une forme à un matériau, et celle exprimé par ἀνάπλησις, laquelle consiste à donner un contenu à un contenant. Une solution est offerte par la prise en considération du sens du verbe ἀναπίμπλημι dans le *corpus* : celui-ci ne renvoie pas seulement à l'action de remplir un contenant vide, mais aussi à l'action par laquelle une substance matérielle s'infiltré dans une autre, en particulier à sa surface, et ainsi la « sature ». Ainsi, en *Probl.* XXXVII.8, 967^b4, le verbe est employé pour désigner l'action du feu lorsqu'il noircit la terre cuite (τὸ δὲ πῦρ τὸν κέραμον ἀναπιμπλαῖ, ἥ ἀναφέρει ἀσβόλωι) : il la « remplit » de suie, ce qui signifie, non pas que le récipient en terre cuite est rempli d'une montagne de suie, mais que ses parois sont recouvertes d'une pellicule de suie, qu'elles sont saturées de cette substance. Cela autorise à considérer que le nom ἀνάπλησις renvoie dans ce passage de *Insomn.* à l'action par laquelle l'air, au contact du miroir, « sature » sa surface et y laisse ainsi une empreinte ou un dépôt, ce qui correspond à la tache que l'on voit. La leçon de l'archétype est ainsi recevable et elle rend la comparaison beaucoup plus claire, une fois le sens des termes bien compris, que la leçon de γ. La faute ayant abouti à cette dernière s'explique probablement, si ce n'est par la phonétique seule, par le souvenir de l'occurrence du verbe ἐκμάζαι en 459^b31, qui aura conduit un copiste à croire qu'il s'agissait encore une fois de parler d'une opération de nettoyage.

Insomn. 2, 460^a28–32

[*28–30] τάχεως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος· οὐ γὰρ μόνον τῶν ἐμβαλλομένων ἢ ὑπερκριναμένων [*31] ἀλλὰ καὶ τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυ-[*31]χότων ἀναλαμβάνουσι τὰς ὀσμὰς.

28–30 τάχεως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος β(B^e(... παρασκευασθὲν ... πλησίον ...))E(πλησίον)C^eMiP : τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς, καὶ οἱ οἶνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν γ : τὸ γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς Mich^p(33–34) || **30** ὑπερκριναμένων E¹ : ὑπὲρ τῶν κριναμένων B^e : ὑπερχρεμανυμένων C^eMi : ὑποκριναμένων γ edd. : ὑπερκριναμένων U : ὑπερκρινωμένων iP || **31** πλησίον : πλησίον B^e

Les éditeurs ont préféré la *lectio longior* de γ; le témoignage de B^e montre que c'est en fait la branche de E qui a conservé le texte de l'archétype. Il s'agit de l'un des exemples les plus spectaculaires de réécriture de la part de γ, qui semblent se concentrer dans

ce traité. Le copiste a rétabli l'ordre sujet-verbe-complément et glosé l'exemple du vin. Par ailleurs, comme déjà signalé par BITTERAUF (1900), p. 10, contre BIEHL (1898), l'adjectif *πλησίος* n'est jamais employé chez Aristote, mais uniquement l'adverbe *πλησίον* (voir BONITZ (1870), *s. v.* *πλησίον*, 604^b39–49), de sorte que l'on considérera la leçon *πλησίων* de *B^e* (en 460^a28–30 & 31) et de *E* (en 460^a31 seulement) comme une corruption assez élémentaire.

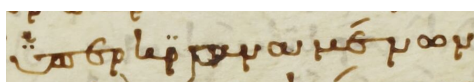
Un autre problème se pose au sujet du participe formant une alternative avec *ἐμβαλλομένων*. La plupart des éditeurs sont restés fidèles à la décision de BEKKER (1831) et font imprimer la leçon du plus grand nombre de manuscrits, *ὑποκιρναμένων*, qui n'est en fait que celle du *deperditus* *γ*. Il doit dans tous les cas s'agir, au vu du contexte, d'un génitif pluriel, mais les manuscrits faisant autorité ne sont pas du tout d'accord sur sa forme. Il doit entretenir une certaine relation avec le participe précédent, *ἐμβαλλομένων* (« plonger dans », ce qui est à peu près équivalent de « mélanger »)¹⁸¹, soit au sein d'une alternative, soit en précisant son sens. Si l'on choisit la leçon de *γ*, on obtient un quasi-synonyme, *ὑποκιρναμένων* étant formé à partir du verbe *κίρνημι* (équivalent à *κεράννυμι*)¹⁸², qui s'emploie couramment en poésie épique et dans la littérature classique pour désigner l'action de mélanger le vin et l'eau¹⁸³. Ce serait toutefois la seule occurrence connue d'un composé formé à partir de ce verbe et du préfixe *ὑπο-*. Du côté de la branche de *E*, on trouve d'une part un autre préfixe, *ὑπερ-*, et un participe formé à partir d'un autre verbe avec un sens très différent, à savoir *ὑπερκρεμναμένων* dans *E*¹⁸⁴, formé à partir du *simplex* *κρημνήμι* (équivalent à *κρεμάννυμι*, « suspendre », en particulier le bouclier ou les armes de l'hoplite au mur de sa maison : Aristophane, *Acharniens*, 58), et, au sein de la leçon de la famille de *C^c*, *ὑπερκρεμαννυμένων*, un participe formé à partir du verbe équivalent *κρεμάννυμι*. *E* est maintenant rejoint par *B^e*, lequel donne une leçon, *ὑπὲρ τῶν*

181. Comparer *An.* II.10, 422^a11–14 : *διὸ κἄν εἰ ἐν ὕδατι ἦμεν, ἥσθανόμεθ' ἂν ἐμβληθέντος τοῦ γλυκέος, οὐκ ἦν δ' ἂν ἡ αἰσθησις ἡμῖν διὰ τοῦ μεταξὺ, ἀλλὰ τῶι μιχθῆναι τῶι ὑγρῶι, καθάπερ ἐπὶ τοῦ ποτοῦ*, « c'est pourquoi, même si nous étions dans l'eau, nous percevrions le sucré qui y a été plongé, pourtant notre perception n'aurait pas lieu par le moyen d'un intermédiaire, mais par le fait que quelque chose ait été mélangé à l'eau, comme dans le cas d'une boisson ».

182. La forme *κίρναω* est aussi attestée (*cf.* *LSJ*, *s. v.* *κίρναω*), si bien que la leçon du *deperditus* *ι*, *ὑπερκίρνωμένων*, n'est pas non plus morphologiquement incorrecte.

183. Voir l'entrée correspondante du *Lexicon der frühgriechischen Epos* II, *s. v.* *κεράω*, pp. 1385–1386, ainsi que pour la morphologie RISCH (1973), §94, pp. 256–257.

184. Les éditions précédentes comportent de nombreuses erreurs à ce sujet, BEKKER (1831) indique comme leçon de *E* *ὑπερκίρνωμένων*, DROSSAART LULOFS (1947a), suivi par W. D. ROSS (1955b), indique seulement la leçon de *E*², selon lui *ὑπερκίρνωμένων*, ce qui, l'apparat étant négatif, laisse entendre que la leçon originelle du manuscrit est celle qu'il fait imprimer dans le texte principal, *ὑποκιρναμένων*. La leçon originelle du manuscrit est en fait *ὑπερκρεμναμένων*, elle a par la suite été corrigée en *ὑπερκίρνωμένων* (ce qui est aussi la leçon de *U*).



Paris. 1853, f. 217 [source : BnF]

κριμναμένων, où l'on devine encore le participe ὑπερκριμναμένων¹⁸⁵.

La leçon de l'archétype, et même du *deperditus a*, est donc sans aucun doute ὑπερκριμναμένων, laquelle correspond à un verbe bien attesté, ὑπερκρεμάννυμι (voir par exemple Pindare, *Olymp.* 1, v. 57). Il faut établir si elle est recevable du point de vue du sens et du point de vue de la morphologie. (I) Quant au sens, les éditeurs ont jusqu'à présent retenu la leçon ὑποκριναμένων, laquelle offre un sens (« mélanger », en particulier du vin) qui s'avère quasi-identique à celui du participe précédent, ἐμβαλλομένων. La leçon de l'archétype ὑπερκριμναμένων exprime, en revanche, non pas l'action de mélanger, mais l'action de suspendre une chose au-dessus d'une autre. La difficulté est qu'il doit y avoir un contraste (ἀλλὰ, 460^a31), entre ἐμβαλλομένων et ὑπερκριμναμένων, d'une part, et, d'autre part, τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυκότων. Or, à première vue, suspendre un objet odorant au-dessus d'un récipient contenant du vin ou de l'huile, de manière à en transmettre l'odeur au liquide, est un cas où le liquide s'imprègne de l'odeur d'une chose placée à proximité. C'est aussi une technique assez étrange de préparation de vin ou d'huile. Cette difficulté se laisse cependant résoudre si l'on comprend qu'il ne s'agit pas d'accrocher un diffuseur d'odeurs au plafond de son cellier, mais de suspendre quelque chose dans le réceptacle même du liquide, de manière à ce que la chose soit en contact direct avec celui-ci, sans cependant qu'elle s'y intègre irrémédiablement (une branche de laurier dans une bouteille d'huile, qui demeure dans le récipient lorsque l'on verse le liquide). On obtient alors les contrastes que le contexte exige avec (a) ἐμβαλλομένων (plonger des ingrédients dans un liquide et les y laisser *vs.* les suspendre dans le récipient, à la manière de la boule à thé, de manière à ce qu'ils infusent tout en pouvant en être retirés) et (b) τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυκότων (transmettre des odeurs par contact (mélange, infusion) *vs.* à distance – c'est la seconde possibilité qui intéresse au premier chef Aristote, parce qu'elle fait écho à l'affection produite sur la surface des miroirs par les yeux)¹⁸⁶.

(II) Quant à la morphologie, si l'on ouvre *LSJ*, on trouvera des entrées consacrées à κρεμάννυμι et son analogue κρήμνημι, mais rien de tel quant à κρίμνημι, ce qui pourrait suggérer que la leçon de l'archétype, ὑπερκριμναμένων pourrait être coupable d'iotacisme. Il n'en est en fait rien. Il existe en fait un bon nombre de verbes en -ε...-άννυμι qui comportent une forme alternative et renforcée au présent en ί...-ημι, par exemple πετάννυμι/πίτνημι ou σχεδάννυμι/σχίδνημι¹⁸⁷, la forme κρίμνημι se conforme à ce modèle.

185. La faute ayant conduit à l'insertion de l'article peut s'expliquer comme suit : comme les participes ἐμβαλλομένων et ὑπερκριμναμένων renvoient à deux actions bien différentes, un lecteur tatillon aura demandé à lire τῶν ἐμβαλλομένων ἢ τῶν ὑπερκριμναμένων, insérant ainsi l'article en marge, qu'un copiste ultérieur aura introduit à la mauvaise place.

186. « *Further evidence is here adduced from wines and ointments. [...] At best they provide an illustration of how the effect of X upon Y can persist, even when X is no longer in contact with Y.* » GALLOP (1996), p. 146. C'est aussi ce que souffle J. Barnes à SPRAGUE (1985), p. 325 n. 6.

187. L'analogie est signalée dans Kühner-Gerth I.2, §269.2, p. 173. La règle est avancée par SCHWYZER (1939) I, p. 695 Zusatz 3 : « *einige Präsentien auf -vā- zeigen ι in der Wurzelsilbe gegenüber ε anderer Formen* ». La même règle est aussi donnée par SIHLER (1995), §473, p. 527 (cité par HANSEN (2016),

Certaines de ses occurrences sont parfois transmises comme si elles étaient issues de la forme κρήνημι, en particulier dans la transmission des Tragiques, mais WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1895), *ad Her.* 520, s'est fermement prononcé pour cette raison contre de telles formes, et les éditeurs se sont par la suite conformés à cette règle¹⁸⁸.

Insomn. 2, 460^b16–18

αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν ταῦτα τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐ-^[b17]τὴν δύναμιν κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα ^[b18] γίνεσθαι.

16 τοῦ συμβαίνειν **ω** Mich¹(67.10)] τοῦ μὴ συμβαίνειν **E** : τοῦ ποτε μὴ ψεύδεσθαι συμβαίνειν **μP** || 17 κρίνειν τε τὸ κύριον **β(B^e)iP** : κρίνειν τό τε κύριον **γ** : κρίνειν τὸ κύριον **EC^cMi** || 17–18 κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι **β(B^e)ξ** : κρίνειν τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι **E₊** : κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὄϊ τὰ φαντάσματα γίνεται **γ** : κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ ὄϊ τὰ φαντάσματα γίνονται **μP**

Aristote énonce dans cette section et la suivante les causes de deux phénomènes, introduits dès 460^b2–3 : ici, en 460^b16, celle de la formation d'apparitions auxquelles nous pouvons croire ou ne pas croire, laquelle vient d'être évoquée (460^b14–16), et un peu plus loin, en 460^b23, celle du fait que nous soyons parfois berné par elles¹⁸⁹. Le pronom ταῦτα en 460^b16 demeure assez vague, ce qui peut contribuer à expliquer les leçons transmises. Il renvoie en fait de manière très générale aux phénomènes qui viennent d'être mentionnés, où l'on fait l'expérience d'hallucinations sans nécessairement y croire, de même que les personnes atteintes de fièvre (elles ne croient pas à la vérité de ce qu'elles voient si elles ne sont pas trop délirantes, ἄν μὲν μὴ σφόδρα κάμνωσι, μὴ λανθάνειν ὅτι ψεῦδος, 460^b14–15). Il faut ainsi dissocier quelque peu le pronom ταῦτα en 460^b16 des occurrences précédentes

p. 56, au sujet de l'occurrence de κρίναμεν chez Pindare (*Isthm.* 6, 1.3), qui affirme en outre que cette alternance ne se rencontre pas en prose classique (« *these verbs do not occur in classical prose and are confined primarily to early poetry* », p. 57), ce qui n'est pas exactement ce qu'énonce l'autorité à laquelle il se réfère (« *most of these are found in poetry or in the dialects* », écrit seulement Sihler) et, au vu du présent passage, doit être faux.

188. « κρίνημι : κρημ = σκίδνημι : σκεδ = πλινναμαι : πελ = κρίνημι : κερ. *die itacistische schreibung, als ob κρημήνος zu grunde läge, kann wenigstens für die gute zeit gegenüber der analogie nicht bestehen.* » WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1895), p. 124. Il a été suivi par les éditeurs ultérieurs : on lit κάκ χαλεπᾶς δύας ὑπερθ' ὀμμάτων / κρημαμενᾶν νεφελᾶν ὀρθοῖ (la puissance divine « peut redresser » le malheureux « hors de sa misère éprouvante, même lorsque des nuages sont suspendus devant ses yeux ») chez Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 228–229 (dans l'édition donnée par PAGE (1972), le verbe est aussi transmis sous la forme κρημαμέναν) ; νῦν δὲ καὶ ῥόπτρων χέρας / ἠδέως ἐκκρημαμέσθαι καὶ προσεννέπω πύλας (« mais maintenant c'est avec plaisir que je suspens mes mains aux heurtoirs et que j'aborde ces portes ») chez Euripide, *Ion*, 1612–1613 (dans l'édition donnée par DIGGLE (1981), la forme -κρημ- est aussi transmise) ; ὅταν ἐμπλησθῶσ' ὕδατος πολλοῦ κάναγκασθῶσι φέρεσθαι / κατακρημαμέναι πλήρεις ὄμβρου δι' ἀνάγκην, εἶτα βαρεῖα / εἰς ἀλλήλας ἐμίπτουσαι ῥήγγυνται καὶ παταγοῦσιν (« lorsque les nuages sont emplis d'une grande quantité d'eau et qu'ils sont contraints de se déplacer, alors qu'ils pendent nécessairement, tout pleins de pluie qu'ils sont, comme leurs masses les conduisent à s'entrechoquer les uns aux autres, il éclatent dans un grand bruit ») chez Aristophane, *Nuées*, 376–378 (dans par N. G. WILSON (2007), la forme -κρημαμέναι est aussi transmise).

189. Concernant ces deux passages, voir l'excellente discussion de EIJK (1994), pp. 198–201.

(ταῦτ' ἐνίοτε, 460^b13 ; αὐτά, 460^b16), qui renvoyaient aux φαντάσματα¹⁹⁰. La cause qui va être énoncée n'est en effet pas celle qui conduit à la formation de telles apparitions, qui a déjà été expliquée précédemment, elle porte sur le fait que l'on puisse y accorder foi ou pas. Le copiste à l'origine de la leçon de *E* a cherché à comprendre le pronom à partir du contexte immédiat, si bien qu'il a considéré qu'il devait renvoyer au fait d'être victime de telles hallucinations (ἐὰν δὲ μείζον ἦι τὸ πάθος, καὶ κινεῖσθαι πρὸς αὐτά, 460^b15–16). Or ce n'est pas ce qu'Aristote entend expliquer ici, puisque la cause qu'il met en avant est une dissociation de l'engendrement de ces hallucinations par rapport au processus de formation des croyances. C'est, je crois, la raison pour laquelle il a inséré la négation, ce qui donne alors un texte au sens acceptable si l'on continue à faire renvoyer le pronom à ce qui précède immédiatement (« la cause du fait que *cela* ne se produise pas, à savoir le fait que l'on croie à ce qui nous apparaît et que l'on puisse même se mouvoir de ce fait, ... »). Le copiste à l'origine de la leçon de *μ*, τοῦ ποτε μὴ ψεύδεσθαι, a par contraste sans doute recopié une glose intelligente du pronom, qui a bien compris l'opposition entre ce passage et le suivant (τοῦ δὲ διαψεύδεσθαι αἴτιον ὅτι ... , 460^b22–23)¹⁹¹.

Les éditeurs avaient ensuite à choisir entre les deux variantes qu'ils connaissaient, quant à l'énoncé de la cause : τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐτὴν δύναμιν κρίνειν τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι, connue par *E*, et τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐτὴν δύναμιν κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνεσθαι, connue par les manuscrits de *γ*. Ils ont en général pris le parti de la seconde, à l'exception de BIEHL (1898) (suivi, comme toujours, par MUGNIER (1953))¹⁹². La leçon de *β* vient pourtant soutenir la première, le fait qu'elle contienne également la particule τε de la leçon de *γ* lui confère une position extrêmement forte au sein de la transmission. Du strict point de vue du sens, il y a de bonnes raisons de douter de la recevabilité de la leçon de *γ*. L'expression ὧι τὰ φαντάσματα γίνεσθαι doit renvoyer à la faculté aussi nommée τὸ φανταστικόν (458^b30, 459^a16–17, 22), c'est-à-dire à la partie sensitive de l'âme en tant qu'elle permet la φαντασία. En ce cas, cette leçon lui attribue une capacité de juger (κρίνειν) comparable à celle d'une autre faculté, désignée ici comme τὸ κύριον. Cette seconde faculté a une identité assez floue au sein du traité. Le passage précédent semble traiter de l'attitude la δόξα face aux apparitions que l'on éprouve, ce dont il a aussi été question plus tôt¹⁹³, si bien que l'on pourrait vouloir comprendre τὸ κύριον comme une faculté intellectuelle. Cela dit, la manière dont Aristote l'envisage paraît moins étroite. L'expression est reprise par la suite pour désigner la faculté par laquelle on reconnaît quelqu'un¹⁹⁴. Surtout, il met sur le même plan les erreurs de ce genre et d'autres cas d'illusion qui semblent entièrement perceptives, comme celle issue du croisement des

190. Si on ne le fait pas, on aboutit à la traduction de ROLFES (1924) : « *Grund der Erscheinung ist ...* », ce qui ne convient pas du tout à la nature de la cause avancée par le texte.

191. Comme l'a bien vu EIJK (1994), p. 199.

192. DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxi, juge même la première leçon « *extremely bad* ».

193. Voir 459^a9–8 : καὶ ὅτε μὲν ἡ δόξα λέγει ὅτι ψεῦδος ... , ὅτε δὲ κατέχεται καὶ ἀκολουθεῖ τῷ φαντάσματι.

194. Voir 461^b23–26 : ὅτε δὲ ἠμισθάνετο, οὐκ ἔλεγε Κορίσκον τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον, ἀλλὰ διὰ τοῦτο ἐκείνον Κορίσκον τὸν ἀληθινόν.

doigts (461^b30–462^a7). Il continue certes à décrire ce type d'expérience en utilisant un lexique intellectualiste (δοχεῖν, κρίνειν), mais un animal pourrait tout aussi bien commettre une erreur de ce genre et certaines formulations suggèrent que l'on pourrait aussi bien en rendre compte sans faire intervenir l'opinion (par exemple lorsque l'on lit que, dans le cas du croisement des doigts, on ne croit pas qu'il y a réellement deux choses en raison de la prééminence de la vue, κυριωτέρα γὰρ ἔτερα τῆς ἀφῆς, ἡ ὄψις, 460^b20–21). Je propose donc de considérer τὸ κύριον comme une sorte de variable indéterminée qui renvoie à la faculté qui a le dernier mot en ces matières, qu'il s'agisse pour les êtres humains de l'opinion ou pour les animaux d'une autre espèce d'attitude.

Quoi qu'il en soit, il est clair que ce qu'exprime le verbe κρίνειν ici n'est pas une simple opération de discrimination ou de différenciation entre deux objets¹⁹⁵, mais une opération où il en va du vrai et du faux. Or il est loin d'être certain que ce soit quelque chose que l'on puisse attribuer à la faculté « phantastique »¹⁹⁶. La question est complexe, parce que les interprètes ont depuis longtemps repéré une certaine tension entre les passages où Aristote nie fermement que la φαντασία puisse affirmer ou nier quoi que ce soit et donc avoir le moindre rapport avec le vrai et le faux¹⁹⁷ et d'autres où cela semble moins évident et où elle semble prendre une certaine part à un processus de discrimination (*An.* III.3, 428^a1–5; *Mot. An.* 6, 700^b20–22)¹⁹⁸. Quelle que soit l'étendue exacte du champ d'exercice qu'Aristote est prêt à reconnaître à cette capacité, je ne crois pas qu'il soit raisonnable de lui attribuer l'opération exprimée ici par κρίνειν : cette faculté est ici déterminée par le fait d'engendrer des φαντάσματα, ce qui est une chose très différente que de se prononcer au sujet de la vérité de ceux-ci. De manière générale, même si cela faisait partie de ses opérations, alors on ne pourrait que la présenter comme affirmant la vérité de tout ce qu'elle produit (et comme n'ayant rien à dire quant au reste de la perception ou de la pensée), ce qui est difficilement compatible avec l'action de séparer que sous-entend le verbe κρίνειν¹⁹⁹. Je tiens donc la leçon de γ comme irrecevable du point de vue de ses implications doctrinales. Comme son autorité est par ailleurs bien moindre, face au relatif accord de β et de E, il convient de la rejeter. L'origine de la faute vient peut-être d'une inversion de l'article τό et de la particule τε en 460^b17 dans le *deperditus* α, qui a conduit à l'élimination de la particule dans la branche de E et à une tentative de réforme dans γ, τὰ φαντάσματα γίνεσθαι devenant ὅτι τὰ φαντάσματα γίνεται afin de pouvoir être mis sur le même plan que τὸ κύριον et fonctionner comme sujet de κρίνειν.

195. C'est le sens dégagé par EBERT (1983) lorsque le sujet de l'opération ainsi désignée est la perception.

196. L'objection est déjà avancée par GALLOP (1996), p. 96 n. 16, et surtout par EIJK (1994), pp. 198–199.

197. Par exemple en *An.* III.8, 432^a10–12 : ἔστι δ' ἡ φαντασία ἕτερον φάσεως καὶ ἀποφάσεως· συμπλοκὴ γὰρ νοημάτων ἐστὶ τὸ ἀληθὲς ἢ ψεῦδος.

198. Voir, pour une prise de position récente à ce sujet, CORCILIOUS (2020), pp. 316–321.

199. Le fait qu'il soit question de « contredire » la φαντασία en 460^b18–19 (ἀντίφρησι δὲ πολλάκις ἕτερόν τι πρὸς τὴν φαντασίαν) n'est pas une objection : il s'agit de la tournure fréquente chez Aristote par laquelle n'importe quelle acte psychique peut être comparé à une énonciation linguistique (voir par exemple *Mem.* 1, 449^b23), le sujet du verbe dans ce passage est même le sens de la vue.

Insomn. 2, 460^b21–22

κυριωτέρα γὰρ ἑτέρα τῆς ἀφῆς – ἡ [ᵇ22] ὄψις. εἰ δ' ἦν ἡ ἀφή μόνη, κἄν ἐκρίνομεν τὸ ἐν δύο.

21 κυριωτέρα γὰρ ἕτερα $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{iP}$: κυριωτέρα γὰρ α | τῆς ἀφῆς $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: τῆς φαντασίας \mathbf{E} || **22** ἐκρίνομεν $\gamma\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$: ἐκρίνωμεν $\mathbf{B}^e\mathbf{EUP}$

La leçon de β remet en question celle de α , retenue par tous les éditeurs. On pourrait à la rigueur comprendre la première comme la conséquence d'une sorte de diplographie suite à la terminaison de *κυριωτέρα*, mais la présence de la particule *γὰρ* rend cette hypothèse assez implausible, et l'on peut du reste toujours la retourner en invoquant une haplographie dans α . Je vois mal également comment cette leçon de β résulterait d'une glose ou de quelque chose de ce genre, car la construction comme le sens de la phrase, si l'on ne lit pas *ἕτερα*, sont absolument limpides. En revanche, si l'on lit ce mot supplémentaire, la construction devient un peu plus difficile, du fait de la concurrence des deux nominatifs, et il faut construire *ἡ ὄψις* comme une apposition, en sous-entendant *αἴσθησις* avec *ἕτερα* (« car un autre sens vient en ce cas l'emporter sur le toucher, à savoir la vue »). Celle-ci est assez rude, si bien que l'on pourrait se demander si *ἡ ὄψις* ne serait pas une glose introduite dans l'archétype. Il remonterait sous cette hypothèse à un exemplaire antérieur dont le texte aurait été simplement *κυριωτέρα γὰρ ἑτέρα τῆς ἀφῆς*, ce qu'un lecteur aurait complété en signalant de quel sens il est question. Dans la mesure où des appositions aussi violentes sont possibles en prose classique et attestées chez Aristote²⁰⁰ et puisque celle-ci est parfaitement correcte du point de vue du sens, il paraît toutefois préférable retenir la leçon de β sans correction.

On remarquera la correction flagrante dans *E*, dont le copiste a refusé l'opposition entre les deux sens que sont la vue et le toucher en estimant que c'était la *φαντασία* qui était ici contredite par la première. La leçon *ἐκρίνωμεν*, combinant l'augment avec une désinence du subjonctif, est inacceptable, la faute est rendue aisée après *κἄν*, en particulier à une période où la distinction phonétique entre les deux voyelles est perdue.

Insomn. 2, 460^b22–27

τοῦ [ᵇ23] δὲ διαψεύδεσθαι αἴτιον ὅτι οὐ μόνον τοῦ αἰσθητοῦ κινουῦντος [ᵇ24] φαίνεται ἀδήποτε, ἀλλὰ καὶ τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐ-[ᵇ25]τῆς, ἐὰν κινῆται ὡσπερ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ. [ᵇ26] λέγω δ' οἷον ἡ γῆ δοκεῖ τοῖς πλέουσι κινεῖσθαι κινουμένης [ᵇ27] τῆς ὄψεως ὑπ' ἄλλου.

23 23 διαψεύδεσθαι $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: διεψεῦσθαι $\mathbf{E}_+\mathbf{U}\mathbf{iP}$ | αἴτιον | τι \mathbf{B}^e | κινουμένου codd. (*cum sensibile movetur* Anon) : κινουῦντος conl. BYWATER (1888) pp. 67–68 (*cum sensibile movet* Guil) || **25** ἐὰν κινῆται $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ἐὰν ὡσαύτως κινῆται $\gamma\mathbf{P}$ |

200. Voir Kühner-Gerth II.1, §406.4, p. 283, et, pour un exemple aristotélicien (même si évidemment le texte en est contesté), *Mem.* 1, 450^a30.

ὥσπερ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: ὥσπερ καὶ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ $\mathbf{EC}^e\mathbf{MiP}$ || 26
 πλέουσι $\alpha\mathbf{P}$: πολλοῖς \mathbf{B}^e

La question de savoir s'il faut lire l'infinitif présent διαψεύδεσθαι ou parfait διεψεῦσθαι, qui se posait surtout lorsque l'on constatait que la tradition précédemment connue se divisait équitablement entre ces deux leçons, a déjà été bien traitée par EIJK (1994), pp. 202–203. Si l'on retient, comme la plupart des éditeurs, le parfait, le verbe semble vouloir désigner l'état résultant de l'erreur commise²⁰¹. La cause invoquée tend ainsi à porter sur une opinion fautive. Cela s'accorde plutôt bien avec ce qui précède, un peu moins bien avec l'explication qui suit, qui porte sur la genèse de l'apparition trompeuse qui fait l'objet d'un tel jugement, et non sur les modalités de l'erreur impliquée au sein de l'opinion fautive. Si l'on lit διαψεύδεσθαι, il devient possible de comprendre le verbe en un sens beaucoup moins restreint, comme renvoyant aux perceptions fausses en général²⁰², ce qui s'accorde très bien la teneur de l'explication proposée. Le texte est clairement corrompu dans B^e , car il n'est pas possible de construire grammaticalement la leçon du manuscrit, mais il est assez facile de voir que le copiste a seulement perdu le mot ἄτιον, probablement suite à une haplographie initiale concernant ses deux premières lettres. Le manuscrit transmet autrement la leçon διαψεύδεσθαι, qui jouit donc d'une autorité supérieure.

Le texte de l'explication est également affecté d'une difficulté qui n'est pas négligeable. Si l'on lit le texte des manuscrits, Aristote est en train d'opposer le cas où l'objet de la sensation est mû (τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου, 460^b23) au cas où c'est le sens lui-même qui est mû (καὶ τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐτῆς, 460^b24–25) pour affirmer que le même phénomène se produit dans ces deux situations. Cela correspond parfaitement à l'exemple qui suit du marin ou du passager sur le pont d'un navire qui voit la terre se mouvoir : son impression que la terre se déplace vient du fait que c'est en réalité l'observateur qui est mû, et Aristote affirmerait que cette impression erronée peut se produire plus largement pour n'importe quel objet, lorsque le sens est mû comme il le serait par un tel objet en mouvement²⁰³. La cause de l'erreur est ainsi le fait que la même impression puisse s'obtenir dans deux cas très différents, on aura le sentiment qu'un objet se meut, par exemple le rivage, (a) s'il se meut effectivement, auquel cas il peut s'agir d'une perception normale, et (b) s'il ne se meut pas, mais que c'est le sujet percevant qui se meut, auquel cas l'impression obtenue est fautive et peut conduire à une erreur de jugement.

Le problème diagnostiqué par BYWATER (1888), suivi par W. D. ROSS (1955b), est que l'on attend une explication à la portée bien plus large, qui concerne la possibilité générale de se fourvoyer à l'égard d'un φάντασμα. Les exemples précédents ne concernaient

201. Voir *Mem.* 2, 452^b5, et *Met.* Γ.5, 1009^a11 & 14, pour des usages de ce parfait en ce sens.

202. Voir *An.* III.3, 428^b20–21, et *Probl.* III.9, 872^a24 (διαψεῦδεσθαι τὴν ὄψιν), pour des usages avec ce sens.

203. C'est là l'interprétation de EIJK (1994), pp. 203–204, qui entend défendre le texte transmis. Il renvoie aussi à *Probl.* III.9, 872^a18–20, où il est question du fait que les gens ivres ont l'impression que les objets autour d'eux sont comme chancelants, alors que ce sont eux qui titubent.

pas seulement des situations où l'on a l'impression que des objets pourtant immobiles se déplacent, mais aussi les hallucinations et les rêves. C'est ce que confirme la suite du texte, qui entend déduire de ce qui précède (ἐκ δὴ τούτων φανερόν . . . , 460^b28) la possibilité de la persistance de mouvements perceptifs durant le sommeil. Aussi le contexte paraît-il requérir l'énoncé d'un principe beaucoup plus général selon lequel la perception peut, dans certaines circonstances, éprouver une affection semblable à celle qu'un objet perceptible produit sur elle indépendamment de l'action de cet objet²⁰⁴. L'illusion du marin, les hallucinations et les rêves devraient tous être au même titre des cas d'application de ce principe. On obtient en gros un énoncé du principe attendu à partir des mots φαίνεται ἀδήποτε . . . τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐτῆς, ἐὰν κινῆται ὡσπερ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ, mais la prise en compte de l'opposition avec τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου infléchit le sens. On voudrait en effet que le contraste soit avec la situation perceptive normale où l'objet agit sur le sens, et non pas avec le cas spécifique de la perception d'un objet en mouvement. Corriger τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου en τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου permet alors de faire porter ce terme de l'opposition sur l'action de l'objet de la perception sur le sens (il faut sous-entendre comme objet τὴν αἴσθησιν). On a alors le contraste que le contexte exige entre le cas où la perception est activée par son objet et le cas où une activité perceptive a lieu indépendamment de l'objet qui la cause en temps normal²⁰⁵. Il est remarquable que cela corresponde déjà à la traduction révisée de Guillaume de Moerbeke, si bien qu'il se pourrait que ce soit déjà la leçon de l'un de ses exemplaires grecs perdus, et, sait-on jamais, celle de *I*2, celui appartenant à la branche β ²⁰⁶. La reprise des exemples précédents en 461^b1–3 apporte en outre un certain soutien à une telle correction : διὰ τὸ τὴν ὄψιν ἐνίστε κινεῖσθαι δοχεῖν, οὐ κινουμένην, ὁρᾶν φαμεν renvoie au fait pour la vue d'être en état de quasi-activité, et non pas au fait beaucoup plus restreint d'avoir l'impression de voir quelque chose bouger²⁰⁷.

Il faut ainsi choisir entre les deux maux suivants. (1) Conserver le texte de l'archétype avec son opposition entre τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου et τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐτῆς. Le prix à payer que l'explication, à vocation apparemment générale, de la survenue d'erreurs perceptives ne porte en fait que sur un cas très particulier de telles erreurs, qui ne correspond pas aux exemples précédents, à savoir celui où l'on a l'impression qu'une chose se meut alors qu'elle est immobile parce que l'on se meut soi-même. On gagne en revanche au change un texte où le rapport entre la thèse et l'exemple de la

204. Il vaut mieux éviter de surtraduire, comme par exemple TRICOT (1951), par « en l'absence de tout sensible » ou toute expression qui implique que l'objet n'est pas présent.

205. Pour d'autres occurrences de ce langage d'un « mouvement » de la perception pour parler de la manière dont son objet est cause de son activité, voir notamment *An.* II.5, 416^b33, II.8, 420^a30, ou encore III.2, 426^b31.

206. On notera cependant que la différence entre *movetur* (*vetus*) et *movet* (*nova*) ne tient qu'à une simple abréviation, une meilleure connaissance du travail de Guillaume et de sa transmission serait ici souhaitable.

207. Une autre option, pour parvenir à la même fin, serait peut-être de conjecturer <ὑπὸ> τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένης, mais une telle conjecture ne présente pas de grand avantage par rapport à la précédente

terre qui se meut est limpide. L'interprète doit alors supposer qu'Aristote a choisi un cas aussi particulier parce qu'il recèle un potentiel explicatif suffisamment large, sans prendre la peine de l'extraire²⁰⁸. Il faudra implicitement être prêt à transposer le modèle, par exemple dans le cas de l'illusion du croisement des doigts, pour dégager ce qui dans un tel cas a lieu au niveau du sens et devrait normalement être causé par l'objet que l'on pourrait croire être en train de percevoir. (2) Suivre la voie de la conjecture et corriger le texte. On peut gagner ainsi un texte où l'on obtient un principe d'explication suffisamment général pour rendre compte de tous les cas précédents : le même processus que celui qui est normalement causé par l'objet perceptible peut avoir lieu indépendamment dans le sens. Le prix à payer, outre le fait de corriger le texte, est que cette explication s'éloigne de l'exemple nautique qui suit. Elle peut toujours y être appliquée, mais cela implique un changement de sens assez brutal du verbe κινέω, qui doit désigner en 460^b23–25 quelque chose comme l'activation de la capacité perceptive, puis en ^b26–27 le mouvement local au sens étroit. Un tel prix me semble trop élevé par rapport au gain qu'il permet.

L'énoncé de la précieuse clause ἐὰν κινῆται ὡςπερ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ en 460^b25, qui recèle le sel de l'opposition précédente, a été orné, pour ainsi dire, par chacune des deux branches principales de **α**, chacune à sa manière, qui ont toutes les deux rencontré un grand succès auprès des éditeurs modernes. La famille **γ** a inséré un ὡσαύτως, auquel vient répondre le ὡςπερ, tandis que la branche de **E** a, plus modestement, a introduit un καί destiné à donner plus de relief au texte. L'accord de **B^e** avec à chaque fois la leçon opposée montre que c'est la leçon la plus sobre possible qui est celle de l'archétype. En revanche, la leçon de ce manuscrit en 460^b26, τοῖς πολλοῖς plutôt que τοῖς πλείουσι, est absolument inférieure et relève d'une grossière corruption – il est possible que le copiste ait buté sur ce mot dans l'antigraphe, car le texte semble avoir été gratté puis réécrit par la main principale à cet endroit précis.

Insomn. 3, 460^b28–32

ἐκ δὴ τούτων φανερόν ὅτι οὐ μόνον ἐγρηγορότων αἱ κινῆσεις αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων γινόμεναι τῶν τε θύραθεν [^b30] καὶ τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν, ἀλλὰ καὶ ὅταν [^b31] γένηται τὸ πάθος τοῦτο ὃ καλεῖται ὕπνος, καὶ μᾶλλον τότε [^b32] φαίνονται.

29 εἰσὶν post ἐγρηγορότων desid. Mich(68.10-13) || **28–29** αἱ κινήσεις **ω** Mich^c(68.10) κινήσεις **ξ** || **29** αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων **ω** αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων **λ** : αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν Mich^c(68.11–12) || **29** γινόμεναι τῶν τε **ω** γίνονται τῶν **ξ** : γινόμεναι **N** || **30** τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν **ω** (*qui ex corpore insunt* Prisc(61.1)) τῶν ἐκ τοῦ σώματος ὑπαρχουσῶν **ΛP** Mich^c(68.12–13) (*qui in corpore fiunt* Anon : *que in*

208. Cela ne serait pas extrêmement surprenant au vu de la teneur du chapitre 2 dans son ensemble, qui est dans un large mesure une accumulation d'exemples visant à rendre plausible la conception aristotélicienne de la production des rêves.

corpore sunt Guil) : τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπάρχουσιν N et prop. BYWATER (1903), p. 243

Cette phrase, par laquelle s'ouvre le troisième chapitre des éditions modernes, ne présente pas de problème particulier en ce qui concerne l'état de la transmission. Elle pose cependant un sérieux problème grammatical²⁰⁹ : la proposition complétive introduite par ὅτι (460^b28) semble ne pas avoir de verbe principal. Les seuls verbes conjugués que l'on y trouve sont en effet γένηται (460^b31), qui s'inscrit dans une proposition encore subordonnée introduite par ὅταν (460^b30), et φαίνονται (460^b32), qui paraît relever d'une clause additionnelle. On attend assez désespérément un verbe par lequel Aristote dirait enfin que ces fameux mouvements (αἱ κινήσεις, 460^b28–29) *surviennent* de nuit comme de jour. C'est pour cette raison que Michel d'Éphèse, suivi par Sophonias, demande à insérer un εἰσὶν afin que la phrase soit complète (68.10–13), et c'est également sans doute pour cette raison que le participe et son attribution τῶν τῶν τε θύραθεν ... ἐνυπαρχουσῶν (460^b29–30) ont été corrigés en un indicatif, θύραθεν ... ἐνυπάρχουσιν, dans N, tandis que c'est le participe γινόμενα (460^b29) qui a été corrigé en un indicatif, γίνονται, dans ξ. Toutes ces corrections n'ont pas la moindre autorité et doivent être considérées comme des conjectures qui partent du texte de l'archétype, qui est bien celui qu'imprime BEKKER (1831). BYWATER (1903) a fait, sans connaître ce manuscrit, exactement la même conjecture que celle que l'on lit dans N et a été suivi par Beare²¹⁰, DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b). Il prétend toutefois que sa conjecture est soutenue par la traduction latine de la citation de ce passage que l'on trouve dans les *Solutiones ad Chosroem* de Priscien de Lydie (dont l'original grec est perdu), ce qui me paraît tout à fait faux. La citation complète que l'on y lit est la suivante (60.19–61.3) : *per hoc ergo non solum uigilantium motus sensibilibus facti qui extrinsecus et qui ex corpore insunt remanent etiam sensibus iam transeuntibus, sed et cum dormimus : magis enim tunc apparent ...* Bywater affirme que son ἐνυπάρχουσιν correspond au *remanent* de cette citation, alors qu'il est clair que Priscien lisait aussi ἐνυπαρχουσῶν, que la traduction rend par la subordonnée *qui ... insunt*. Il est en revanche fort possible que la citation de Priscien comprenait aussi un verbe à l'indicatif, par exemple μενοῦσι, mais il est assez aventureux de chercher à remonter par ce moyen à son exemplaire d'Aristote. Les traductions latines médiévales ont également contourné la difficulté (Guillaume de Moerbeke ne reprend pas la *vetus* sur ce point) : elles débutent par *manifestum quoniam non solum in uigilando motus a simulacris fiunt ...*, comme si l'on lisait le γίνονται de la famille ξ.

Il me semble qu'il faut accepter la difficulté pour ce qu'elle est. Le meilleur candidat au statut de verbe régissant la proposition introduite par ὅτι se trouve dans la clause

209. EIJK (1994), pp. 206–209, lui consacre une discussion détaillée, qui se fonde toutefois sur une vision désormais obsolète de la transmission.

210. Voir G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 5, où Beare affirme qu'il « ne peut croire » en pareil anacoluthé.

καὶ μᾶλλον τότε φαίνονται (460^b31–32), dont le sens (« et ces mouvements apparaissent bien davantage lors du sommeil ») empêche de la construire comme une simple réponse au φανερόν initial (460^b28). Aristote paraît simplement avoir quelque peu perdu le fil de sa phrase à force de vouloir travailler sur le contraste entre les mouvements de la veille et du sommeil. Contrairement à certains traducteurs, par exemple ROLFES (1924), il me semble également impossible de construire la clause τῶν τε θύραθεν καὶ τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν (460^b29–30) comme un génitif absolu (ce qu'est en revanche indubitablement ἐγγρηγορότων en 460^b28) dont le sujet serait un κινήσεων implicite, alors que αἱ κινήσεις est déjà sujet de la phrase : le génitif développe bien plutôt la clause ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων, ces objets perçus étant dits pouvoir être externes tout comme internes – cette possibilité de percevoir des objets internes est en effet essentielle à l'explication des rêves, qui ne s'expliquent pas directement par des objets extérieurs au corps comme les cas usuels de perception.

Insomn. 3, 461^a5–8

διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω εἰς τὰ ἐντὸς γίνεσθαι τὴν τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν, ἐπὶ τὴν ἀρχὴν τῆς αἰσθη-^[^a7]σεως καταφέρονται καὶ γίνονται φανεραὶ καθισταμένης τῆς ^[^a8] παραχῆς.

5 διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω **a** : διὰ τῶν ἐκ τῶν ἔξω **β**(**B^eP**) | εἰς τὰ ἐντὸς **β**(**B^eP**)**μ** : εἰς τὸ ἐντὸς **a** || 6 τὴν τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν **ω** | τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν **μP** || 7 φανεραὶ **a** : φανεραὶ **β**(**B^eP**)

Des trois variantes que transmet la famille **β** au sein de cette phrase, deux relèvent de corruptions assez manifestes. L'infinitif γίνεσθαι (461^a5–6) ne peut être introduit que par διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω ... (461^a5), l'article neutre se sera corrompu mécaniquement en un génitif pluriel dans **β**. De même, à la fin, le sujet est pour, toute la section 460^b28–461^a8, αἱ κινήσεις (460^b28–29), ce qui requiert un accord au féminin pluriel, et donc φανεραί, et non au neutre. Il est vrai qu'il n'est jamais répété, ce qui a pu faciliter les fautes de ce genre. Il peut aussi s'agir d'une sorte d'haplographie, car le mot suivant commence par la lettre kappa, qui présente en majuscules une barre verticale comme iota. En revanche, les leçons εἰς τὸ ἐντὸς et εἰς τὰ ἐντὸς en 461^a6 sont toutes deux parfaitement admissibles. La formulation de **β**, qui correspond à la seconde, n'est pas très courante, mais on la rencontre également en *Probl.* XXVII.10, 948^b38–39 (de nouveau, elle se corrompt dans un manuscrit en εἰς τὸ ἐντὸς²¹¹), où il s'agit d'expliquer un phénomène apparenté, l'effet de la peur sur le système digestif.

211. Il s'agit du *Vat. Pal. gr.* 164 (s), qui est d'après MARENGHI (1961), un descendant du *Marc. gr.* IV.58 (K^a), manuscrit qui contient la leçon εἰς τὰ ἐντὸς. La chose n'est pas signalée dans l'apparat de LOUIS (1993), mais elle l'est chez BEKKER (1831).

Insomn. 3, 461^a8–11

δεῖ δὲ ὑπολαβεῖν ὥσπερ τὰς μικρὰς δῖνας τὰς [9] ἐν τοῖς ποταμοῖς φερομένας, οὕτω τὴν κίνησιν ἐκάστην γί-^a10]νεσθαι συνεχῆ, πολλάκις μὲν ὁμοίως, πολλάκις δὲ δια-^a11]λυομένας εἰς ἄλλα σχήματα διὰ τὴν ἀντίκρουσιν.

8–9 τὰς ἐν τοῖς ποταμοῖς φερομένας $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$ Mich¹(68.23) (*que in fluminibus feruntur* Anon Guil^{sw}) : τὰς ἐν τοῖς ποταμοῖς γινομένας $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\mathbf{P}$: *que in fluminibus referuntur* Guil^{vulg} || 9–10 οὕτω τὴν κίνησιν ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῆ $\beta(\mathbf{B}^e)$: οὕτω τὴν κίνησιν ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῶς α : *et accidit eosdem motum fieri continuatim* Prisc(61.6–7) : οὕτω τὴν κίνησιν γίνεσθαι συνεχῶς ἐκάστην $\mu\mathbf{P}$ || 10 ὁμοίως $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$ Mich^c(68.26) (*similes* Guil) : ὁμοίως $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\epsilon$ (*similiter* Anon) || 10–11 πολλάκις δὲ διαλυομένας ω] διαλυομένας δὲ πολλάκις $\mu\mathbf{P}$

Les éditeurs ont pour la plupart rejeté la leçon de γ , φερομένας, en 461^a9, au profit de celle de E , γινομένας. La première s'avère être pourtant aussi celle de β . Le second verbe est bien attesté avec le substantif δίνη chez Aristote²¹², le premier ne l'est qu'à peine²¹³. Cette expression, rare, est néanmoins très intéressante dans ce contexte, où il s'agit, bien plus que de sa simple survenue, du transport d'un mouvement²¹⁴ : le point de la comparaison n'est pas seulement que le mouvement des fleuves produise des tourbillons, mais aussi qu'il déplace ceux-ci et puisse ainsi dans certains cas les transmettre, les transformer ou les détruire. La leçon φερομένας paraît donc supérieure du point de vue du sens par rapport à γινομένας, qui est beaucoup plus triviale et pourrait résulter de l'infinitif γίνεσθαι dans l'autre terme de la comparaison.

En 461^a10, les éditeurs n'avaient jusqu'à présent connaissance que de la leçon συνεχῶς. B^e ne transmet pas l'adverbe, mais l'adjectif, συνεχῆ. On peut comprendre en ce cas l'adjectif de deux manières, soit comme un simple prédicat (« chaque mouvement devient continu », et ne l'était pas avant), soit de manière adverbiale (« chaque mouvement advient continuellement »)²¹⁵, ce qui aboutit au même sens que si l'on lit l'adverbe. Ce sens est que le mouvement produit par l'objet perçu persiste en dépit des mouvements beaucoup plus grands auxquels il est exposé, par exemple ceux qui ont lieu du fait des perceptions ultérieures (460^b32–461^a3), de la même manière que les tourbillons réussissent à se maintenir plus ou moins en dépit de la force du courant et de leurs chocs mutuels. Cette persistance n'est cependant pas une immutabilité, et le mouvement peut être

212. Voir *Phys.* II.4, 196^a26–27 : ἀπὸ ταῦτομάτου γὰρ γενέσθαι τὴν δίνην καὶ τὴν κίνησιν ; *Mete.* III.1, 370^b22 : κύκλον καὶ δίνην γίνεσθαι τοῦ πνεύματος ; *Gener. An.* IV.4, 772^{18–19} : ... ἡ σχισθέντος τοῦ κύματος πλείω γίνεσθαι καθάπερ ἐν τοῖς ποταμοῖς αἱ δῖναι ; *Probl.* III.5, 932^a14 : καὶ γίνονται αἱ δῖναι.

213. Je n'ai trouvé comme autre occurrence que *Probl.* XIII.4, 931^b26 : ἡ δὲ δίνη κύκλωι φέρεται (ainsi que *Mir.* 130, 843^a30).

214. Comparer avec l'usage de καταφέρονται en 461^a7.

215. Au sujet de cet usage adverbial de l'adjectif en grec, particulièrement dans le cas de déterminations spatio-temporelles ou quantitatives, voir Kühner-Gerth II.1, §405, pp. 273–276. Cet usage est aussi noté, quant à l'adjectif συνεχής, dans *LSJ* (*s. v.* συνεχής, B.II), où il est présenté comme étant surtout attesté dans la langue épique.

complètement altéré, voire détruit²¹⁶. La leçon de *B^e* me paraît donc *difficilior* dans la mesure où elle est exposée à cette ambiguïté. On ajoutera en outre que cet emploi adverbial de l'adjectif est parfaitement aristotélicien²¹⁷, qu'il semble prédominer dans le *corpus* sur les structures équivalentes avec l'adverbe²¹⁸, et qu'il y a des cas attestés de corruption de l'adjectif en direction de l'adverbe, mais aucun en sens inverse²¹⁹.

Toujours en 461^a10, la leçon *ὁμοίως* a le plus souvent été préférée à *ὁμοίαις* par les éditeurs. Son autorité est pourtant inférieure, et elle perd une grande part de son assise une fois que l'on adopte *συνεχῆ* au lieu de *συνεχῶς*. Je la soupçonne d'être le produit, au sein de la branche de *E*, d'une adaptation du texte suite à la correction en *συνεχῶς*.

Insomn. 3, 461^a21–23 et 26–27

... ὅτε δὲ τεταραγμένα φαίνονται ὄψεις καὶ τετρα-^[^a22]τώδεις, καὶ οὐ χειρούμενα τὰ ἐνύπνια, οἷον τοῖς μελαγχολι-^[^a23]οῖς καὶ πυρέττουσι καὶ οἰνωμένοις·

21 ὄψεις **β(B^e)EμP** : αἱ ὄψεις **γC^cMi** || **22** οὐκ εἰρόμενα conl. DROSSAART LULOFS (1947a) : οὐχ εἰρόμενα **B^e(sine acc.)E¹** : οὐκ ἐρρωμένα **C^cMi** : χείρονα **γP** Mich^P(69.17) (*deteriora* Anon Guil)

σωιζομένη {τῶν αἰσθημάτων} ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου ^[^a27] τῶν αἰσθημάτων εἰρόμενά τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια ...

26 τῶν αἰσθημάτων **ω** (τῶν αἰσθητικῶν **N**), *delevi* || **27** ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθημάτων **E** : ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητῶν **β(B^eP)** : ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητηρίων **C^cMi** : ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθήσεων **ε** : ἀφ' ἐκάστης τῶν αἰσθήσεων **δ** (*ab unoquoque sensuum* Anon Guil) | εἰρόμενά τε **β(B^e)E¹(sine acc.)** : εἰρρωμένα τὲ **E^x(p.c.)** : ἐρρωμένα τε **γC^cMiP** : *valida* Anon Guil : *consequentia et ordinata facit somnia* Prisc(61.15–16)

216. EIJK (1994), pp. 215–216, discute longuement le sens de l'expression γίνεσθαι συνεχῶς pour opposer une interprétation « dynamique », qui a sa préférence, selon laquelle il est question de la persistance des mouvements sensoriels tout au long du trajet qui va des organes sensoriels à l'organe cardiaque, et « statique », selon laquelle il s'agit de la persistance de ces mouvements en un même lieu. Le contexte impose la première option, puisqu'il vient tout juste d'être question du transport de ces mouvements en direction du principe (461^a7–8) de la perception et que le sang est certainement l'analogie du fleuve dans la comparaison. À vrai dire, je ne suis même pas certain que la seconde option ait véritablement des partisans, le fait que Beare, dont beaucoup de traductions ultérieures s'inspirent généreusement, traduise « *so the sensory movements are each a continuous process* » ne me paraît pas impliquer une adhésion forte à celle-ci.

217. Voir *Mete.* II.5, 362^a11–12, διὰ τί βορέαι μὲν γίνονται συνεχεῖς, ou *Inc. An.* 12, 711^a22–24, κινουμένοις δ' εἰς τὸ πρόσθεν δεῖ τὸν πόδα τὸν ἡγούμενον τῆι θέσει κοῦφον εἶναι, συνεχῶς δὲ τῆς πορείας γινομένης αὔθις ἐν τούτῳ τὸ βάρος ἀπολαμβάνει, ainsi que les nombreux passages relevés par BONITZ (1870), *s. v.* συνεχής, 728^a55–59.

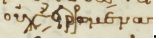
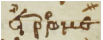
218. Comparer avec le relevé de BONITZ (*ibid.*), *s. v.* συνεχής, 728^b11–13. Dans un bon nombre de ces passages, l'emploi de l'adverbe συνεχῶς est rendu nécessaire par le contexte, par exemple par son association avec un adverbe comme αἰ, ainsi en *Mete.* I.8, 346^a22 ; II.5, 362^a30 ; *VM*, 480^a5–6 ; 480^b10–11.

219. En *Mete.* I.13, 351^a15 (οὐ συνεχῆ δέ), l'adjectif s'est corrompu en l'adverbe dans le manuscrit *H* (*Vat.* 1027) d'après l'apparat de BEKKER (1831) et dans l'aldine d'après celui de FOBES (1919). En *Mete.* II.8, 365^b27 (ὅτε μὲν συνεχῆς ἔξω ῥεῖ πᾶν), l'adjectif s'est de nouveau corrompu en l'adverbe dans les manuscrits *H* et *N* (*Vat.* 258) d'après l'apparat du second.

L'expression en 461^a22 a donné du fil à retordre aux éditeurs et aux interprètes²²⁰. La leçon de *E* est d'abord très difficile à déchiffrer, car la main originelle s'est corrigée elle-même, le copiste s'étant probablement rendu compte que ce qu'il venait d'écrire n'avait aucun sens à ses yeux, de sorte qu'il est difficile de démêler ce qu'il a initialement écrit de ce qu'il a ensuite voulu voir figurer dans le manuscrit²²¹. Les copistes ultérieurs des descendants de *E* ont pour la plupart compris ce que l'on trouve dans la famille de *C^c*, οὐχ ἐρρωμένα, leçon que de nombreux éditeurs ont reprise. Cela donne un sens assez acceptable (« les rêves en question ne sont pas vigoureux » ou « sains »), mais le problème est que la leçon de γ, χείρονα, si l'on excepte l'absence de la négation, apparaît très proche de ce qu'a initialement recopié la main principale de *E* – car elle a certainement d'abord tracé un χ. Une autre raison de contester la leçon de la famille de *C^c* en 461^a22 est qu'elle correspond exactement à ce que transmet cette famille ainsi que γ en 461^a27, et il est fort possible que le copiste ait cherché à harmoniser ces deux leçons. DROSSAART LULOFS (ibid.), suivi par W. D. ROSS (1955b), a ainsi refusé cette leçon et conjecturé οὐχ εἰρόμενα en 461^a22 en s'appuyant sur la leçon originelle de *E* en 461^a27, que le copiste a corrigée exactement de la même manière à mon avis. Je note aussitôt que cette conjecture est soutenue par le témoignage de Priscien de Lydie et peut maintenant être presque entièrement confirmée par le témoignage de B comme correspondant au texte de l'archétype, à ceci près que le manuscrit transmet un χ, comme *E* initialement, au lieu du χ attendu. C'est là l'une des deux difficultés que doit affronter cette conjecture, la seconde concernant le sens qu'il faudrait donner à un tel texte.

Le fait que *B^e* et *E* transmettent tous deux la forme aspirée de la négation n'est en effet pas négligeable. S'il n'y avait pas eu le passage parallèle en 461^a27, on aurait même pu en tirer argument pour conjecturer quelque chose de très différent, par exemple οὐ χείρομένα (« non maîtrisés »). La confusion, qui ne peut être que phonétique, entre les lettres χ et κ est assez rare mais attestée sur certaines inscriptions²²². DROSSAART LULOFS (1947a) fournit cependant une explication, qu'il doit à Kuiper²²³, encore plus intéressante, lorsqu'il remarque que la forme εἶρω avec l'esprit rude est attestée, figure même à deux reprises chez le grammairien Hérodien (II, 502.33 et 503.10, éd. Lentz), et que l'*Etymologicum Magnum* byzantin la distingue de εἶρω, la première ayant le sens de « lier », la seconde de « dire » (304.29-31)²²⁴. Le problème me paraît donc résolu de façon décisive : les modèles

220. Voir notamment BECKER (1823), p. 51 n. 57, DROSSAART LULOFS (1947a), pp. lxii–lxiii, W. D. ROSS (1955b), p. 277, GALLOP (1996), p. 98 n. 17, EIJK (1994), pp. 219–220.

221. Ce qui donne le résultat suivant (f. 217^v) : . Je pense que c'est exactement la même chose qui s'est produite en 461^a27, où il est plus facile de comprendre graphiquement le processus de correction :  [source : BnF]. BEKKER (1831) indique dans son apparat que la leçon de *E* en 461^a22 est οὐχ εἰρομένα et εἶρομένα en 461^a27.

222. Voir THREATTE (1980) I, p. 453

223. Il doit s'agir de Franciscus Kuiper (1907–2003), grand spécialiste hollandais de l'indo-européen.

224. Voir à ce sujet SOLMSEN (1901), p. 292 n. 2, et FRISK (2006) I, p. 469. L'aspiration est probablement ancienne, à en juger par le substantif ἔρωα, surtout si l'on suppose une racine partagée avec le latin *sero*,

de *B^e* et de *E* respectent un usage orthographique byzantin qui remonte probablement à la période romaine. Cette leçon s'est ensuite corrompue dans γ en 461^a22, où la fin du mot s'est perdue, probablement du fait d'une abréviation mal comprise, tandis que la négation a été supprimée. La leçon εἰρόμενα s'est également corrompue en ἐρρωμένα en 461^a27 dans γ , par un processus semblable à la manière dont corrige le copiste de *E*. La famille de *C^c* a repris la forme corrompue en 461^a27 pour la reproduire en 461^a22, aboutissant ainsi à la situation actuelle.

En ce qui concerne le sens de cette leçon, une fois qu'elle est établie comme celle de l'archétype de la transmission, il faut relever que l'emploi du verbe non composé est assez rare en grec classique, Aristote emploie de fait surtout la forme συνείρω²²⁵, y compris pour décrire le processus d'association qui peut présider à la logique du rêve, en *Div. Somn.* 2, 464^b4 (les mélancoliques dans leurs rêves, comme les fous dans leurs propos, συνείρουσιν εἰς τὸ πρόσω). Il en existe cependant un usage attesté dans *Rhet.* III.8, où Aristote définit même le sens du terme appliqué à une λέξις (« le style que je nomme par association est celui du discours qui n'a pas de fin intrinsèque, si ce n'est que le propos arrive au bout du sujet », λέγω δὲ εἰρομένην, ἢ οὐδὲν ἔχει τέλος καθ' αὐτήν, ἂν μὴ τὸ πρᾶγμα λεγόμενον τελειωθῆι, *Rhet.* III.8, 1409^a29–31). Les éditeurs qui veulent l'adopter ici le traduisent par « cohérent », ce qui ne correspond pas exactement au sens du terme en *Rhet.* : il s'agit d'un style de prose qui n'a de cesse de s'étendre en longueur, par association d'idées. Il me semble que le terme en *Insomn.* doit désigner, de manière semblable, la nature du passage d'une apparition à une autre parmi celles dont l'on fait l'expérience pendant le sommeil. Lorsque le sang est agité et que celles-ci sont complètement distordues et fantasmagoriques, elles se succèdent « sans transition », c'est-à-dire de manière heurtée et violente (461^a22), comme c'est le cas pour les personnes mélancoliques ou fiévreuses, alors que lorsque la situation est plus apaisée, les apparitions ressemblent encore aux objets qui les ont causées et les rêves sont « fluides » (461^a27), au sens où ces apparitions se succèdent de manière plus continue et conservent une sorte de lien.

Quant au reste des difficultés textuelles affectant ces deux passages, la première est de moindre importance. L'introduction de l'article devant ὄψεις en 461^a21 au sein de γ s'explique par dittographie depuis τετραγμέναι. En 461^a27, la terminaison du mot αἰσθη- paraît s'être complètement complètement perdue dans les méandres de la tradition, où les copistes semblent avoir épuisé les possibilités du lexique aristotélicien : αἰσθητῶν, αἰσθημάτων, αἰσθήσεων, αἰσθητηρίων. La transmission s'accorde néanmoins au sujet du génitif pluriel. La famille γ se divise en deux leçons qui permettent d'avoir un aperçu du processus : si ses deux sous-branches principales partagent le substantif αἰσθήσεων, lequel remonte donc à leur ancêtre commun, la sous-famille ϵ a conservé le masculin

je ne connais cependant pas d'éditeur qui se soit décidé à la rétablir au sein du verbe *simplex*, lequel est, certes, beaucoup plus rare que ses composés.

225. Voir BONITZ (1870), *s. v.* συνείρειν, 726^a31–40.

originel (ἐκάστου), ce qui donne un texte très instable (ἐκάστου τῶν αἰσθήσεων), que la sous-famille δ a ensuite corrigé en l'accordant avec le genre du génitif (ἐκάστης τῶν αἰσθήσεων). Au vu du contexte, les leçons αἰσθητῶν, αἰσθήσεων et αἰσθητηρίων paraissent admissibles. Aristote veut parler du mouvement résultant du processus perceptif, une fois parvenu à la région cardiaque, lorsqu'il donne lieu aux rêves. Comme la perception est un processus qui part de l'action de l'objet sensoriel sur les sens et leurs organes, n'importe lequel de ces trois termes peut être présenté, en un certain sens, comme son origine au moyen de la préposition ἀπό. Pourquoi Aristote souhaite-t-il rappeler une telle origine ici ? Il est question de déformations et de distorsions que subissent ces mouvements lors de leur transport dans le sang, l'idée doit par conséquent consister en un contraste entre leur état initial et leur état altéré à l'issue de ce transport, lequel intervient pour expliquer pourquoi l'on peut avoir des rêves complètement fantasmagoriques. Cela suffit à écarter la leçon αἰσθητῶν, qui donne au processus une origine trop éloignée pour être pertinente, et recommande apparemment les leçons αἰσθήσεων et αἰσθητηρίων, qui sont en effet celles que les éditeurs ont retenues, l'une ou l'autre. Pourtant, ces deux leçons sont suspectes : le raisonnement précédent laisse comprendre comment elles pourraient résulter d'une correction à partir d'un autre texte, alors que la branche β et le manuscrit *E* s'accorde sur une terminaison en -τῶν. La prise en compte du contexte vient renforcer ce soupçon, car on rencontre une expression fort semblable un peu plus haut au début de cette section, αἱ ὑπόλοιποι κινήσεις αἱ συμβαίνουσαι ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων (461^a18–19 ; voir aussi αἱ κινήσεις αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων, 460^b28–29). Or celle-ci, ou une expression au sens équivalent, conviendrait parfaitement dans ce contexte, en 461^a27 : le passage doit porter les états spécifiques des organes des sens suite à l'activité perceptive (τὰ αἰσθήματα) et des mouvements auxquels ceux-ci donnent lieu lors du sommeil (αἱ κινήσεις ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων), qui produisent les expériences oniriques lorsqu'ils affectent l'organe sensoriel central, pour mettre en lumière la manière dont ceux-ci peuvent être déformés par rapport à l'affection perceptive originelle. C'est précisément ce que l'on obtient avec la leçon de *E*, σωιζομένη τῶν αἰσθημάτων ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθημάτων n'était-ce que celle-ci est de prime abord rendue impossible par la répétition du même terme. Elle est néanmoins très proche de la leçon de β , σωιζομένη τῶν αἰσθημάτων ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητῶν. Je propose sur cette base le scénario suivant. (1) Un ancêtre de l'archétype a pour leçon σωιζομένη ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθημάτων, ce qui est la reprise attendue de l'expression introduite peu auparavant, en 461^a18–19. (2) Le mot τῶν αἰσθημάτων se corrompt en τῶν αἰσθητῶν dans le texte principal en même temps que la correction τῶν αἰσθημάτων est indiquée en marge. (3) Un copiste du comprend de travers cette indication et écrit σωιζομένη τῶν αἰσθημάτων ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητῶν, tout en signalant reproduisant en marge la l'annotation τῶν αἰσθημάτων. C'est l'état de l'archétype. (4) Le copiste du *deperditus* β reproduit le texte principal de l'archétype en ignorant l'annotation, celui de α comprend qu'il faut substituer τῶν αἰσθημάτων à τῶν

αἰσθητῶν et s'exécute, aboutissant à la leçon préservée aujourd'hui par le seul manuscrit *E*. (5) Le copiste responsable de l'ancêtre de la famille de *C^c* et celui en charge du *deperditus* γ se rendent compte de l'absurdité d'un tel texte, avec deux fois la même expression, et proposent, indépendamment ou non, deux corrections semblables. Il convient dans ce cas de revenir à l'état du texte préservé de la faute déjà présente dans l'archétype.

Insomn. 3, 461^a30–^a3

τῶι γὰρ ἐκεῖθεν [^a31] ἀφικνεῖσθαι τὴν κίνησιν πρὸς τὴν ἀρχὴν καὶ ἐγρηγορῶς δο-
[^b1]κεῖ ὄρα̃ν καὶ ἀκούειν καὶ αἰσθάνεσθαι, καὶ διὰ τὸ τὴν ὄψιν [^b2] ἐνίοτε κινεῖσθαι
δοκεῖν, οὐ κινουμένην, ὥς φαμεν, καὶ τῶι [^b3] τὴν ἀφήν δύο κινήσεις εἰσαγγέλλειν
τὸ ἐν δύο δοκεῖ.

30 τῶι γὰρ $\beta(B^e)\gamma P$: τῶι μὲν γὰρ EC^cMi || **1** ὄρα̃ν καὶ ἀκούειν ω] ἀκούειν καὶ ὄρα̃ν η
Mich^c(70.2–3) | καὶ διὰ $\beta(B^e)EC^cMi\xi$: διὰ γP Mich^l(69.21) || **2** κινεῖσθαι δοκεῖν ω] θ
δοκεῖν κινεῖσθαι Mich^c(70.3–4) | ὥς φαμεν $\beta(B^e)\gamma C^cMiP$ Mich^{l&c}(69.22 & 70.4) :
ὄρα̃ν φαμεν **E** | τῶι ω] τὸ **UX** || **3** εἰσαγγέλλειν ω] εἰσαγγέλλειν καὶ η Mich^l(69.21) :
ἀγγέλλειν C^cMi : ἀγγέλλειν καὶ **U** | δοκεῖ $\beta(B^e)EC^cMi\mu P$: δοκεῖν γ Mich^l(69.21)

Tous les éditeurs précédents ont retenu la leçon τῶι μὲν γὰρ en 461^a30, alors que l'accord de *B^e* avec γ montre que, selon toute probabilité, la particule μὲν est absente de l'archétype. Cette particule μὲν permet de marquer une légère césure au sein du propos, mais il n'y a pas de particule δέ pour lui répondre dans ce qui suit²²⁶. La particule γὰρ indique en tout cas qu'il s'agit d'une justification de l'affirmation précédente, selon laquelle les mouvements issus de chaque sens donnent l'impression (δοκεῖν, 461^a28) de percevoir quelque chose par le sens correspondant durant le sommeil. Le sens global du premier volet de la justification ici avancée est assez clair : c'est aussi comme cela que les choses se passent lorsque l'on est éveillé (καὶ ἐγρηγορῶς, 461^a31), à savoir que c'est l'arrivée du mouvement issu de l'organe de la sensation au niveau de son principe qui nous conduit à croire que l'on perçoit par le moyen du sens correspondant (δοκεῖ ὄρα̃ν, 461^a31–^b1). Aristote rappelle ensuite des exemples déjà décrits, non pas pour illustrer le fait que c'est bien cela qui se produit quand l'on perçoit, mais pour montrer la possibilité d'erreurs perceptives même à l'état de veille, du fait de la nature de ce processus de transmission.

La construction du premier cas en 461^b1–2 change assez radicalement selon la leçon que l'on adopte. Si l'on suit, comme tous les éditeurs précédents, le seul manuscrit *E*, on obtient une proposition complète ayant pour verbe φαμεν, dont l'objet est une infinitive réduite au seul ὄρα̃ν. Si l'on lit, avec le reste des manuscrits, ὥς φαμεν, on est en présence d'une incise qui doit être construite à part. La clause καὶ διὰ τὸ τὴν ὄψιν ἐνίοτε κινεῖσθαι

226. Le passage est néanmoins cité dans DENNISTON (1954), p. 67, lors du relevé des combinaisons de la particule γὰρ avec le couple formé par μὲν et δέ. Le fait qu'il n'y ait pas de δέ dans ce passage ne condamne pas la leçon avec μὲν, on peut toujours lui donner καὶ pour répondant – voir encore DENNISTON (ibid.), p. 374.

δοχεῖν, οὐ κινουμένην doit alors être rapporté, soit à ce qui précède, δοχεῖ ὄρα̃ν καὶ ἀκούειν καὶ αἰσθάνεσθαι, soit à ce qui suit, τὸ ἐν δύο δοχεῖ (on notera que cette seconde possibilité est abolie par la leçon de γ, τὸ ἐν δύο δοχεῖν). La seconde possibilité paraît exclue. L'illusion produite par le croisement des doigts n'affecte pas la vue. Si l'on suppose en revanche qu'il s'agit d'une référence à l'illusion des marins qui voient la terre ferme se mouvoir (460^b26–27), la formulation de la clause rappelle de très près celle de cet exemple (καὶ τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐτῆς, 461^a24–25). Il faut adopter la première option et construire ainsi : « c'est en effet du fait de l'arrivée au niveau du principe du mouvement issu des organes sensoriels, y compris lorsque l'on est éveillé, que l'on croit voir, entendre et percevoir, ainsi que par le fait que, comme nous l'affirmons, le sens de la vue donne parfois l'impression d'être mû alors qu'il ne l'est pas ».

La phrase a alors quelque chose de très étrange. On comprendrait en effet qu'Aristote veuille indiquer deux processus différents par lequel on aboutit au même résultat, à savoir comment l'on en arrive à croire que l'on perçoit pendant le jour, lors de la perception normale, et pendant la nuit, lors du rêve. Pourtant, cette fonction est déjà remplie par la première clause au datif : elle fournit une description générale du processus, dont il est souligné (καὶ ἐγγρηγορῶς, 460^b31) qu'elle vaut pour les deux cas. La clause καὶ διὰ τὸ τῆν ὄψιν ἐνίοτε κινεῖσθαι δοχεῖν, οὐ κινουμένην, en revanche, ne permet d'expliquer que le fait que l'on croit voir (à la prendre au pied de la lettre, elle ne s'applique pas aux autres sens) et, surtout, elle n'explique pas la même chose, puisqu'il est souligné que la vue n'est pas réellement mue. Elle ne peut donc valoir que comme explication de ce que l'on croit voir pendant le rêve, alors que l'on ne voit pas en réalité. Elle peut ainsi donner l'impression de se heurter frontalement à la première clause au datif, qui expliquait déjà ce phénomène. On comprend donc pourquoi le copiste de *E* a tenté de dissocier cette clause de la précédente en lui donnant φαμεν pour verbe principal et pourquoi il a été suivi par les éditeurs. Il faut en outre remarquer à quel la formulation est maladroite. Le verbe δοκέω vient toute juste d'être employé, non pas avec le sens vague de « paraître », mais avec le sens de « croire » (460^b31), alors que la clause requiert le premier sens²²⁷ (on ne croit pas que l'on voit parce que l'on croit que le sens de la vue est affecté, à moins d'être un scientifique, on croit que l'on voit parce que la vue nous donne l'impression de voir). Pour bien comprendre la section qui va de καὶ διὰ τὸ τῆν ὄψιν (461^b1) à τὸ ἐν δύο δοχεῖ (461^b3), il faut saisir que la première explication traite surtout des cas où le mouvement perceptif est transmis à l'organe central dans une situation où le sens n'est pas réellement affecté d'un tel mouvement, en tout cas pas sous l'effet d'un objet perceptible présent, mais où celui-ci est issu des αἰσθήματα résiduels (ce qui correspond au rêve ou au cas de la tache rémanente), si bien que l'explication des illusions perceptives est ensuite étendue aux cas où les sens sont réellement en train d'être affectés par leurs objets perceptibles,

227. Eijk (1994), pp. 224–225, qui n'est pas conscient de la variante et discute le *textus receptus* avec ὄρα̃ν φαμεν, bute également sur ce point et juge l'ensemble de la phrase « *in mehreren Hinsichten merkwürdig* ».

mais où, pour ainsi dire, le système perceptif commet une erreur d'interprétation.

Insomn. 3, 461^{b7}–11

ὡσπερ δ' εἶπαμεν, ἄλλοι [ᵇ8] δι' ἄλλο πάθος εὐαπάτητοι· οὕτως ὁ καθεύδων διὰ τὸν ὕπνον [ᵇ9] καὶ τὸ κινεῖσθαι τὰ αἰσθητήρια καὶ τὰ ἄλλα τὰ συμβαίνοντα [ᵇ10] περὶ τὴν αἴσθησιν ὥστε τὸ μικρὰν ἔχον ὁμοιότητα φαίνεται [ᵇ11] ἐκεῖνο.

7 εἶπαμεν $\beta(\mathbf{B}^e)$: εἶπομεν $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiPO}^a$: εἶπομεν ὅτι γ Mich^c(71.8) | ἄλλοι $\alpha\mathbf{P}$: ἄλλο \mathbf{B}^e || 8 εὐαπάτητοι $\beta(\mathbf{B}^e\mathbf{P})$ γ Mich^c(71.9) : εὐαπατητότεροι $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ || 9 κινεῖσθαι ω | κινῆσθαι \mathbf{P} || 10–11 τὸ μικρὰν ἔχον ὁμοιότητα φαίνεται ω | τὰ μικρὰν ἔχοντα ὁμοιότητα φάναι ἐκεῖνα εἶναι $\mathbf{C}^c\mathbf{Mi}$

La leçon εἶπαμεν en 461^{b7} est extrêmement intéressante. Elle est transmise par le seul \mathbf{B}^e , tous les autres manuscrits (y compris \mathbf{P}) ont la forme εἶπομεν pour le même aoriste. C'est de loin la seconde qui est la plus fréquente dans le *corpus*, mais εἶπαμεν apparaît en divers endroits isolés, à chaque fois dans une partie restreinte, mais néanmoins vénérable, de la transmission²²⁸ : en *Top.* VI.4, 142^a18 et VIII.10, 161^a13 (à chaque fois dans les seuls manuscrits \mathbf{A} et \mathbf{B} qui forment à eux deux la première et meilleure famille de BRUNSCHWIG (2007), le reste donnant εἶπομεν) ; en *Phys.* III.1, 200^b25 et 2, 202^a2 (εἶπομεν est présent dans les manuscrits \mathbf{F} et \mathbf{I} dans le premier cas, dans les manuscrits \mathbf{F} , \mathbf{I} , \mathbf{I} et \mathbf{T} dans le second ; \mathbf{E} , \mathbf{J} , et le reste ont εἶπαμεν) ; en *An.* II.11, 423^b8 (dans le seul manuscrit \mathbf{E})²²⁹ ; en *EN* I.11, 1100^d9 et 12, 1101^b21 (dans les manuscrits \mathbf{K}^b , réputé être de loin le plus important de tous, \mathbf{L}^b et \mathbf{N}^b seulement)²³⁰ ; en *Pol.* IV.5, 1292^b9 (la première des deux familles, représentée par \mathbf{M}^a et \mathbf{P} , a εἶπομεν) ; en *Poet.* 13, 1425^b33 (c'est la leçon du *Paris. A*, le *Ricc. B* a εἶπομεν)²³¹. Certains éditeurs illustres, par exemple KASSEL (1965), ont ainsi eu à choisir entre les deux formes et ils ont presque toujours opté pour εἶπαμεν, certainement à titre de *lectio difficilior*. Cette forme de l'aoriste est en effet attestée à la période classique (par exemple $\xi\epsilon\iota\pi\alpha$ au sein du fr. 17 d'Empédocle), mais elle est très rare en dialecte attique en prose²³². SCHWYZER (1939) I, p. 745, date tout de même son emploi en dialecte attique de la fin du IV^e siècle, ce qui autorise à penser qu'Aristote aurait pu s'en servir. Il n'y a en tout cas rien dans notre connaissance de l'histoire de

228. Voir déjà BONITZ (1870), *s. v.* εἶπεῖν, 222^a16–20.

229. BEKKER (1831), TORSTRIK (1862) et BIEHL (1896) font imprimer εἶπαμεν, mais FÖRSTER (1912) et W. D. ROSS (1961) εἶπομεν.

230. BYWATER (1890), dont l'édition ne prétend nullement au titre de monument de la philologie classique, a systématiquement éliminé εἶπαμεν du texte de l'*EN*. En dépit de l'importance qu'il reconnaît au manuscrit \mathbf{K}^b , son appareil ne cite même pas l'existence de la leçon εἶπαμεν, il faut retourner à l'apparat négatif de BEKKER (1831) pour la retrouver.

231. Il est fort possible qu'il y ait encore d'autres attestations de la leçon εἶπαμεν qui n'auraient pas été détectées jusque-là, parce que la leçon n'aurait jamais été adoptée, ou même signalée, par des éditeurs.

232. THREATTE (1980) II, p. 549, en relève deux occurrences sûres en épigraphie, et une poignée d'autres pour le participe εἶπας ou l'optatif. L'aoriste εἶπα est néanmoins très bien attesté en prose ionienne (chez Hérodote), chez Homère ou chez les Tragiques.

la langue grecque qui s'y oppose radicalement. Il convient par conséquent de rejoindre le *consensus meliorum* et, en appliquant le même principe que les éditeurs précédents, de retenir dans ce cas aussi εἴπαμεν²³³.

Les éditeurs ont tous retenu la conjonction ὅτι après le verbe en 461^b7, laquelle n'est en fait attestée que dans la branche γ . La raison de ce choix est claire. On veut que οὕτως (461^b8) réponde à ὥσπερ (461^b7), ce qui interdit de construire ὥσπερ εἴπαμεν comme une simple incise. À partir de là, on veut également pouvoir placer ἄλλοι δι' ἄλλο πάθος εὐαπάτητοι dans le sillage du verbe εἴπαμεν. Or un tel nominatif ne peut être le sujet d'une proposition infinitive où εἶναι serait sous-entendu, ce qui rend la conjonction ὅτι apparemment nécessaire. On obtient un texte à la construction limpide : « de même que nous avons dit que différentes personnes deviennent aisément bernées du fait d'une variété d'affections, de même le dormeur le devient du fait du sommeil ». Il est cependant loin d'être impossible de construire la phrase sans cet ὅτι dont l'autorité est suspecte. Le mot n'est pas requis pour pouvoir interpréter οὕτως (461^b8) comme analeptique. On peut aussi le faire regarder vers l'avant, vers ὥστε (461^b10). On peut paraphraser cette construction ainsi : « comme nous l'avons dit, il y a diverses affections qui plongent les gens dans des états où ils ont tendance à se tromper facilement, c'est tellement le cas du dormeur, du fait du sommeil, des mouvements des organes sensoriels et du reste de ce qui arrive à son système perceptif, qu'il croit voir la chose même du fait d'une infime ressemblance avec elle ». Il faut alors accepter l'asyndète quant à la proposition débutant par οὕτως. Elle est cependant tolérable une fois que l'on s'avise du rapport entre les différentes clauses²³⁴. Le fait que certaines affections conduisent les gens à être facilement bernés est une observation générale, elle vient justifier le fait que le sommeil expose le dormeur à toutes sortes d'erreurs relatives au rêve : le sommeil est un type particulier de ces affections dont l'effet est de faciliter les erreurs. Comme la peur ou le désir (460^b6–7), c'est une état de confusion pathologique qui transforme les ressemblances en identités. Cette construction me paraît tout à fait acceptable et de très loin plus difficile que la précédente. Elle lui est même légèrement supérieure du point de vue du sens, car la comparaison entre les diverses affections (*cf.* 460^b3–8) et le sommeil n'a pas vraiment lieu d'être, et ce d'autant moins que l'on insiste sur la variété des affections qui conduisent à un tel état. Le sommeil n'est qu'une de ces affections parmi d'autres, elles s'expliquent toutes par l'altération de l'état de la faculté judicative. Il est naturel de comprendre, si

233. Le fait que la leçon de *P* transmette εἴπαμεν tout en étant plus proche de β que de son autre source appartenant à γ ne fait pas obstacle. Le copiste aurait pu rétablir automatiquement la forme classique. De surcroît, il se peut qu'il ait eu en face de lui un exemplaire où l'on avait seulement noté que ὅτι est absent de certains manuscrits, ce qui ne lui aurait pas donné accès à εἴπαμεν. On notera néanmoins que, en *Sens.* 5, 443^b20, *P* est, comme *B*^e ici, le seul manuscrit à transmettre la forme εἴπαμεν au lieu de εἴπομεν, et que, dans cette section où le témoignage de *B*^e est absent, il transmet aussi la forme rare εἴποιεν en 443^b11.

234. L'asyndète n'est qu'apparente lorsque la phrase précédente donne la cause, la raison ou la justification de la suivante, voir Kühner-Gerth II.2, §342.5.a, pp. 342–345.

l'on lit le texte de γ , que la proposition introduite par ὡσπερ correspond à l'état éveillé et celle introduite par οὕτως à l'état endormi, mais il est alors étrange d'insister dans un cas sur le fait que chacun a sa propre manière de se tromper le jour, alors qu'il s'agit d'un état universellement partagé de nuit. Je considère donc que la conjonction ὅτι a été artificiellement insérée dans γ pour simplifier la syntaxe et qu'elle ne doit plus être retenue.

Insomn. 3, 461^b11–15

ὅταν γὰρ καθεύδῃ, κατιόντος τοῦ πλείστου [^b12] αἵματος ἐπὶ τὴν ἀρχὴν συγκατέρχονται αἱ ἐνοῦσαι κινήσεις, αἱ μὲν [^b13] δυνάμει αἱ δὲ ἐνεργεῖαι. οὕτω δ' ἔχουσιν ὥστε ἐάν τι κινήσῃ [^b14] τὸ αἷμα, ἥδε ἐπιπολάσει ἐξ αὐτοῦ ἢ κίνησις, ἂν δ' αὕτη φθαρῆι, [^b15] ἥδε.

12 συγκατέρχονται β (unde συγκατέρχονται B^e) E^1 (συνκατέρχονται) C^cMi : συγκατέρχονται καὶ θ : συγκατέρχονται καὶ κινῶσαι ϵ : συγκινῶνται \mathbf{iP} : *condescendunt et movent* Anon Guil || **13–14** ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἷμα EC^cMi : ἐάν τις κινήσῃ τὸ αἷμα $\beta(B^e)$: ἐν τῇ κινήσει τηιδὶ γ (ἐάν τῇ κινήσει τηιδὶ ξ (ἐάν κινήσῃ τις τὸ αἷμα Z^a) : ἐὰν τῇ κινήσει τηιδὶ P || **14** ἥδε ἐπιπολάσει αP (ἥδι ἐπιπολάσει θ) : ἐπιπολάσει $\beta(B^e)$ | αὐτοῦ ω | αὐτῆς ν | φθαρῆι αP : διαφθαρῆι $\beta(B^e)$ || **15** ἥδε EC^cMi : ἥδι γP : ἥδει (sic) B^e

Ce passage a reçu deux gloses au niveau de γ , dont l'une a perturbé sa descendance et l'autre abusé la plupart des éditeurs (sauf ceux qui, à l'instar de BIEHL (1898), ont prêté allégeance au manuscrit *E*). En 461^b15, la leçon de l'archétype est sans aucun doute συγκατέρχονται qui est, si l'on fait abstraction d'une petite faute²³⁵, celle de B^e et de toute la branche de *E* et de C^c , συγκατέρχονται. Quelque chose comme κινῶσαι a été inséré dans γ ou l'un de ces ancêtres pour expliquer ce verbe, ce qui a mal été compris par ses descendants : le copiste de ϵ a compris cela comme si le copiste avait rajouté un mot initialement omis et a cherché à combiner le texte avec la glose, aboutissant à συγκατέρχονται καὶ κινῶσαι, qui semble avoir été reproduite dans δ , si bien que le copiste de \mathbf{i} l'a comprise comme une variante, συγκινῶνται, qu'il a d'ailleurs préférée à la leçon originelle²³⁶. Seul le copiste de ν paraît ainsi avoir à peu près compris l'annotation pour ce qu'elle est.

235. Le verbe συγκατέρχω n'est pratiquement pas attesté, c'est en revanche le cas de κατάρχω (mais pas chez Aristote, sauf dans des citations ou fragments). Le sens ne paraît pas convenable : il est question de mouvements entraînés par le sang (comme les tourbillons par un fleuve, 461^a8–9), ce qui est peu compatible avec la notion de commandement ou de commencement.

236. C'est d'ailleurs cette leçon de \mathbf{i} , συγκινῶνται, que retient EIJK (1994), p. 231. Il admet que le sens de la leçon συγκατέρχονται s'accorde bien avec ce qui précède (ἐπὶ τὴν ἀρχὴν τῆς αἰσθήσεως καταφέρονται, 461^a6–7), mais est troublé par le degré d'imprécision de cette description physiologique, au vu du fait qu'il lui semble que ce déclenchement des mouvements soit dit avoir lieu un peu plus bas (461^b17–19) suite au retrait du sang des organes sensoriels. Il préfère alors la leçon συγκινῶνται qu'il comprend comme renvoyant, non pas au fait que ces mouvements aient lieu dans le sang, mais à leur activation après le retrait de celui-ci. On objectera à cela, outre l'absence d'autorité suffisante de cette leçon, que cette

En 461^b13–14, les éditeurs ont généralement opté pour la leçon de γ, ἐν τῆι κινήσει τηδὶ, plutôt que pour celle connue par E, ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἷμα. Or c'est cette dernière qui s'avère presque identique à celle transmise par B^e, ἐάν τις κινήσῃ τὸ αἷμα. La différence ne tient qu'à une lettre, et son apparition ou sa disparition s'expliquent aisément une fois que l'on s'avise du fait que, en majuscules, un iota suivi d'un sigma lunaire forment une séquence très proche du tracé d'un kappa. Par ailleurs, la leçon de B^e ne comporte pas pas le pronom démonstratif ἧδε (ou ἧδί) devant le verbe ἐπιπολάσει. De quoi le passage parle-t-il ? Il est question du processus par lequel les mouvements demeurés dans les organes sensoriels après la perception sont emportés lors du sommeil au sein du flux sanguin jusqu'au cœur, où ils donnent lieu aux rêves. Aristote a jusque-là cherché à en rendre compte par une sorte de mécanique des fluides, en comparant ce transport à celui des tourbillons dans un fleuve (461^a3–11). La nouvelle caractérisation du processus qui est maintenant avancée fait intervenir la distinction de la puissance et de l'acte pour opérer une distinction entre ces mouvements. Ce passage est généralement interprété²³⁷ comme signifiant que, parmi les mouvements présents dans le sang, certains le sont en puissance et d'autres en acte, en rapportant les termes δυνάμει et ἐνεργείαι (461^b12) au participe ἐνοῦσαι (461^b13) et en comprenant celui-ci comme renvoyant à la présence dans le sang²³⁸, ce qui est en effet une lecture assez naturelle du passage, mais il paraît préférable, en raison du fait que ces mouvements sont peu après décrits comme se déclenchant (λυόμενοι, 461^b16–17) dans le sang qui est demeuré dans les organes sensoriels, d'interpréter cette présence comme ayant lieu, non pas déjà dans le sang qui se retire, mais dans les organes sensoriels, en rappelant τὸ κινεῖσθαι τὰ αἰσθητήρια (461^b9)²³⁹. Aristote se préoccupe alors d'expliquer pourquoi certains seulement de ces mouvements vont donner lieu à des rêves. Le modèle des tourbillons évoquait déjà des chocs, il est maintenant question du fait que certains mouvements « fassent surface » (ἐπιπολάσει, 461^b14, voir aussi déjà 461^a3), ce qui leur permet de causer des rêves, tandis que d'autres sont détruits : il y a ainsi une concurrence entre les mouvements, exprimée par le jeu des pronoms démonstratifs, laquelle ne laisse que certains d'entre eux parvenir jusqu'au centre cardiaque de l'appareil

interprétation s'accorde mal avec le préfixe et que la nécessité éventuelle d'une activation des mouvements est bien présente dans ce passage à travers le terme δυνάμει.

237. C'est ce que comprend et recommande W. D. ROSS (1955b), pp. 275 et 277. GALLOP (1996), pp. 99–101, traduit ainsi « *the movements present within it – some potentially, but some actually – go down with it* », où le pronom renvoie au sang.

238. Par contraste, la distinction de l'acte et de la puissance est rapportée directement aux mouvements au sein de la traduction G. R. T. ROSS et BEARE (1908).

239. C'est ce que réclame NEUHAEUSER (1878), p. 130, suivi par EIJK (1993), p. 231 : « *Die wem immanenten Bewegungen? Dem Blute? Dieses liegt freilich grammatisch am nächsten. Allein in dem ganzen Kapitel und in dem vorhergehenden ist constant behauptet worden, dass in den Organen (αἰσθητήρια), sowohl an der Oberfläche als in der Tiefe, gewisse Bewegungen als Reste früherer Affectionen vorhanden seien, nirgends aber ist in gleicher Weise vom Blute gesprochen worden. Wir haben also die den Organen immanenten Bewegungen (Affectionen) zu verstehen, und bei ἐνοῦσαι zu ergänzen „τοῖς αἰσθητηρίοις“; was auch grammatisch ohne alle Schwierigkeit ist, weil unmittelbar vorher dieser Ausdruck gebraucht wurde.* »

perceptif.

Le détail du passage est difficile. Une condition générale est d'abord énoncée, selon laquelle un certain mouvement a lieu. La nature de ce mouvement, selon la leçon de γ (ἐν τῆι κινήσει τηιδί), est précisée par l'emploi d'un démonstratif. De quel mouvement s'agit-il? Le contexte invite à penser qu'il y a, à l'arrière-plan, ce reflux du sang vers le cœur qui emporte ces mouvements²⁴⁰, mais le démonstratif insère le mouvement dont il est question dans un système d'opposition avec les autres pronoms démonstratifs qui suivent²⁴¹. La situation est alors assez instable : on comprend bien qu'il y a ensuite deux mouvements distincts dont la relation est telle que le second ne peut se déclencher que si le premier est détruit, mais on voit mal pourquoi le mouvement général du sang qui leur sert de toile de fond aurait à leur être opposé de manière semblable. La leçon sur laquelle s'accordent à peu près B^e et E vient résoudre ce problème, en ce qu'elle mentionne un mouvement du sang qui n'est plus inséré dans le réseau des démonstratifs par le moyen d'une proposition circonstancielle. Il est alors bien question de ce que le contexte exige, à savoir le reflux du sang, et il n'y a plus besoin d'opposer ce mouvement aux deux autres. Elle présente aussi l'avantage de mentionner explicitement le sang, ce qui facilite grandement la compréhension du pronom αὐτοῦ en 461^b14, qui doit renvoyer au sang²⁴². Cette leçon pose cependant un nouveau problème, qui porte sur le pronom indéfini, τις ou τι qui paraît être le sujet du verbe. Il est en effet difficile de voir à quoi cela peut renvoyer²⁴³, il ne saurait s'agir d'une personne ou d'une chose tierce, comme si un moteur extérieur venait soudainement remuer le sang. Dans le cas précis du sommeil, la cause du mouvement du sang est son refroidissement, qui le conduit à redescendre. Cette indétermination de l'agent du mouvement a néanmoins des avantages : elle permet de donner à la thèse une généralité plus grande, au-delà du cas particulier du retrait du sang lors du sommeil. En outre, la mention explicite du moteur du sang permet de dissiper tout doute quant à la relation entre celui-ci et les mouvements qui se déclenchent à cette occasion. Avec une tournure où la cause du mouvement du sang n'est pas mentionnée, par exemple ἐὰν κινήθῃι τὸ αἷμα (ou même ἐὰν κινήται τὸ αἷμα), on pourrait croire que les mouvements dont il est question sont ceux qui meuvent le sang. Ce ne serait pas complètement faux, puisqu'ils se produisent bien dans le sang, mais ce n'est pas ce qu'Aristote veut dire ici, qui est que ces mouvements ne se déclenchent que lorsque le sang est, pour des raisons indépendantes, mû. Je propose donc d'adopter la leçon de E , en supposant que celle de B^e résulte d'une dittographie d'une lettre²⁴⁴. Celle de γ , en

240. Comme le souligne EIJK (1994), p. 233.

241. Comme remarqué par LORENZ (2006), p. 156 n. 22.

242. Il est tellement difficile sans cela de voir de quoi il s'agit que dans les manuscrits L et H^a le pronom a été corrigé en un féminin de manière à pouvoir renvoyer à κινήσει. W. D. ROSS (1955b), qui adopte comme les éditeurs précédents la leçon de γ , se sent aussi obligé de fournir une note, p. 277, pour expliquer la chose, selon laquelle ἐξ αὐτοῦ signifie ἐκ τοῦ τὸ αἷμα ἐπὶ τὴν ἀρχὴν κατιέναι.

243. « *It is hard to see which is the thing (the τι) that moves the blood* », DROSSAART LULOFS (1947a), p. xlv.

244. Le seul moyen que je vois de la défendre serait de supposer que τις ne renvoie pas à une personne

revanche, doit résulter d'une tentative de correction, sans doute après une corruption initiale des mots ἐάν τι.

Le démonstratif ἧδε est absent de B^e en 461^b14. Il paraît pourtant indispensable au sens. Sans ce mot, on se demande bien ce que veut dire ἡ κίνησις en 461^b14, d'autant plus qu'il était auparavant question de mouvements au pluriel (461^b12). Le même démonstratif s'est ensuite corrompu dans le manuscrit en 461^b15, d'une manière qui permet d'hésiter entre les formes ἧδε et ἧδί quant à la reconstruction de la leçon de l'archétype. La forme ἧδε a toutes les chances d'avoir été celle de l'archétype en 461^b14 (en dépit du fait qu'une partie des manuscrits au sein de γ ait procédé à un ajustement en ἧδί), et les déictiques en -ί sont rares dans les inscriptions attiques²⁴⁵. Le déictique ὀδί, sous toutes ses formes, est en outre très rare chez Aristote²⁴⁶ et n'est pas employé dans le passage le plus proche du point de vue du sens, en *Mem.* 2, 451^b11 (ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἧδε μετὰ τήνδε). Je retiens donc la forme ἧδε ici et suppose une faute résultant d'un iotacisme dans γ .

Insomn. 3, 461^b15–21

καὶ πρὸς ἀλλήλας δὴ ἔχουσιν ὡσπερ οἱ πεπλασμένοι [16] βάτραχοι οἱ ἀνιόντες ἐν τῷ ὕδατι τηχομένου τοῦ ἀλός οὕτως [17] ἐνεισι δυνάμει, ἀνιμένου δὲ τοῦ κωλύοντος ἐνεργοῦσιν, καὶ [18] λυόμενα ἐν ὀλίγῳ τῷ λοιπῷ αἵματι τῷ ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις [19] κινουῦντι ἔχουσιν ὁμοιώματα ὡσπερ τὰ ἐν τοῖς νέφεσιν, ἅπερ [20] ἀπεικάζουσιν ἀνθρώποις καὶ κενταύροις ταχέως μεταβάλλ- [21]λοντα.

15 δὴ $\beta(B^e)\epsilon C^c Mi$ (*itaque* Guil) : δὲ EiP (*quidem* Anon) : om. θ || 16 οἱ ἀνιόντες ω] ἀνιόντες NiP | ἀλός α : ἄλατος $\beta(B^e)iP$ | οὕτως ω] οὕτω γὰρ $C^c Mi$ || 17 ἀνιμένου $\beta(B^e)\gamma C^c MiP$: ἀνειμένου E || 18 λυόμενα $\beta(B^e)E$: δυόμενα $C^c Mi$: λυόμενου γP | τῷ ἐν $\beta(B^e)EC^c Mi$: τῶν ἐν γ (τῶν δ' ἐν PBP) || 19 κινουῦντι $\beta(B^e)C^c Mi$: κινουῦνται E : κινούντων γP (*moventium* Anon, *moventibus* Guil) | ἔχουσιν $\beta(B^e)C^c Mi\mu P$ (*habent* Anon) : ἔχουσαι $E\gamma$ (ἔχει N) (*habentes* Guil) | ὁμοιώματα B^eEUSX : ὁμοιώματι $C^c Mi$: ὁμοιότητα cett. codd. || 19–20 ἅπερ ἀπεικάζουσιν scripsi : ὅπερ ἀπεικάζουσιν B^e : ἃ παρεικάζουσιν $E\gamma P$ Mich^c (72.29–30) : ἅπερ εἰκάζουσιν $C^c Mi\eta Z^a$: ἃ ἀπεικάζουσιν U || 20–21 ταχέως μεταβάλλοντα ω] μεταβάλλοντα ταχέως θ

Le passage est affecté de nombreuses petites difficultés textuelles, son sens général est néanmoins clair. La particule δὴ doit être retenue par rapport à δέ en 461^b15, parce que la seconde leçon est *facilior* en soi et lorsque la phrase précédente a été introduite de cette manière (461^b13). Le fait que ce soit une relation *mutuelle* (πρὸς ἀλλήλας) entre les mouvements ainsi déclenchés dont l'on parle mérite d'être souligné²⁴⁷, mais

mais à un mouvement (κίνησις), mais une telle construction paraît très difficile.

245. Voir THREATTE (1980) II, pp. 411–412.

246. Cinq ou six occurrences selon l'article de BONITZ (1870), s. v. ὀδί, 496^a11–17.

247. Pour cet usage emphatique de δὴ, voir DENNISTON (1954), p. 204.

sans la moindre dimension adversative, puisqu'il en était déjà question dans la phrase précédente²⁴⁸.

Le nom ἄλας, ατος, qui est neutre et constitue une variation pour ἄλς, ἄλός formée à partir de son accusatif pluriel²⁴⁹, est attesté dès le IV^e siècle d'après *LSJ*, il l'est même au sein du *corpus aristotelicum*, en *Mir.* 138, 844^b16²⁵⁰. Il semble avoir été particulièrement répandu autour du premier siècle. Il est n'est donc pas impossible que la forme que l'on trouve dans *B^e* remonte à l'archétype. Cela étant dit, ce génitif n'est pas attesté dans les textes authentiques d'Aristote, alors que ἄλός l'est (notamment en *Resp.* 14, 477^b22, et en *Rhet.* II.23, 1400^a11, aucune variante comparable n'étant transmise dans les deux cas), si bien qu'il est prudent de l'adopter ici aussi.

En 461^b19, ὁμοίωμα bénéficie de l'autorité des meilleurs manuscrits. Le mot est plus rare que ὁμοιότης, les deux mots étant tout de même très bien attestés chez Platon et Aristote. Leur sens sont de surcroît différents, y compris chez Aristote²⁵¹ : ὁμοιότης s'emploie plutôt pour désigner la relation entre les termes semblables, tandis que ὁμοίωμα renvoie à l'avatar uni par cette relation de ressemblance au terme originel. Il ne fait par conséquent aucun doute qu'il faut retenir le second ici.

Les variantes qui concernent les formes verbales sont plus préoccupantes. En 461^b17, tous les éditeurs ont retenu le participe parfait ἀνειμένου, qui ne se trouve que dans *E*, contre le présent ἀνιμένου que l'on trouve dans tous les autres manuscrits²⁵², y compris, s'avère-t-il, dans *B^e*. Je retiens donc la seconde forme, en vertu de son autorité supérieure et de la formule parallèle en *Mot. An.* 7, 700^b9–10, ὦν λυομένων καὶ ἀνιμένων κινούνται²⁵³. La tentative de génitif absolu de γ en 461^b18, λύομενου, du fait de l'ombre portée du génitif absolu précédent, ἀνιμένου δὲ τοῦ κωλύοντος doit, comme l'ont bien vu les éditeurs²⁵⁴, être rejetée : son autorité est inférieure, elle affaiblit la présence du sujet du verbe à l'indicatif qui suit, elle menace la construction du précédent en poursuivant le génitif absolu et l'on perd l'idée précieuse d'une délivrance des mouvements²⁵⁵.

La situation est plus complexe en ce qui concerne 461^b19. Deux formes verbales se succèdent immédiatement. La première est transmise, soit comme participe, κινούντι ou κινούντων, soit comme indicatif, κινούνται. De même quant à la seconde, ἔχουσιν ou ἔχουσαι. Comme rien ne vient les coordonner, il est clair que, de ces deux mots, si l'un est

248. « *In Wirklichkeit aber wird bereits im vorigen Satz das gegenseitige Verhältnis der Bewegungen expliziert, in dem von einer Reihenfolge des Erscheinens die Rede ist. Der hiesige Satz erläutert dieses Verhältnis mit einer Analogie.* » EIJK (1994), p. 234.

249. Voir SCHWYZER (1939) I, p. 518 n. 3.

250. Au sein de tous les manuscrits, d'après l'apparat de GIACOMELLI (2018), p. 767.

251. Comparer leurs entrées chez BONITZ (1870), 511^a17–46 et 512^a11–20.

252. W. D. ROSS (1955b) semble attribuer cette leçon également au manuscrit *X* dans son apparat négatif, mais il s'agit d'une erreur de sa part.

253. D'après l'*apparatus plenior* de PRIMAVESI (2020), p. 197, tous les manuscrits comportent ici le participe présent, ce qui est attendu après λυομένων.

254. Voir aussi EIJK (1994), pp. 234–235.

255. Voir également la formule semblable en *Gener. An.* IV.3, 768^a14–16 : μεταβάλλει μὲν οὖν ἐξιστάμενον πρὸς τὰ ἀντικείμενα, λύονται δὲ αἱ κινήσεις αἱ δημιουργοῦσαι εἰς τὰς ἐγγύς.

un verbe conjugué (or il en faut un, la phrase n'en a pas encore reçu), l'autre doit être un participe. Les éditeurs étaient confrontés à deux options principales, κινούντων ἔχουσιν, correspondant à la leçon de *γ*, et κινούνται ἔχουσαι, correspondant à celle de *E*. La leçon de *γ* doit être construite avec la faute que présente cette famille au niveau de l'article en 461^b18, ἐν ὀλίγωι τῶι λοιπῶι αἵματι τῶν ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις κινούντων, on obtient alors un groupe nominal au génitif pluriel que l'on peut construire avec ὁμοιώματα²⁵⁶. Cette leçon est cependant irrecevable, parce que le sujet de la ressemblance (celui du verbe ἔχουσιν) devient alors le même que son objet (le génitif allant de pair avec ὁμοιώματα). Les éditeurs ont donc, à juste titre, pris le parti de la leçon de *E*. La leçon de *B^e*, qui était en fait depuis longtemps connue par la famille de *C^c* (à l'autorité intrinsèque faible), fournit une autre possibilité, κινούντι ἔχουσιν²⁵⁷, où il faut construire d'un seul tenant ἐν ὀλίγωι τῶι λοιπῶι αἵματι τῶι ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις κινούντι. Cela me paraît supérieur quant au sens à la leçon de *E*. L'activation des mouvements a déjà été amplement indiquée par le verbe ἐνεργοῦσιν et le participe λυόμενοι, on se demande bien ce qu'un verbe κινούνται viendrait apporter. La nouveauté introduite par cette clause concerne la notion de ressemblance, elle mérite d'être exprimée par le verbe principal. Le fait que le sang restant dans les organes sensoriels soit dit être mêlé est une implication des deux leçons, car ces mouvements ont de toute manière lieu dans le sang et partent des organes sensoriels.

Il est difficile d'arbitrer entre les variantes transmises en 461^b20–21, dont le sens général demeure proche. Il est clair que l'archétype contenait les lettres π et ρ entre le pronom relatif et le verbe, dont certains manuscrits ont fait un suffixe du relatif -περ et d'autres un préfixe παρα- du verbe. La leçon originelle de *α* est probablement celle de *E* et de la plupart des manuscrits de *γ*, ἃ παρεικάζουσιν, en raison de son autorité supérieure et non celle que l'on trouve notamment dans la famille de *C^c* et *η*, ἄπερ εικάζουσιν. Les deux verbes sont autrement attestés avec cette construction avec le datif chez Aristote²⁵⁸. La leçon de *B^e*, que l'on retrouve en partie dans *U*, se distingue toutefois de cet ensemble en ce qu'elle implique un processus plus complexe, car, si la séquence en question est, comme dans *C^c*, rattachée au relatif, le verbe, ἀπεικάζω, comporte un préfixe différent²⁵⁹. Le relatif au neutre singulier me paraît en revanche inadmissible, les confusions entre α et ο sont d'ailleurs chose courante dans *B^e*. Il me semble que, en partant de la leçon de *B^e*, on peut

256. C'est ce que fait Michel d'Éphèse : ἐνεργοῦσιν οὖν ἐν τῶι λοιπῶι αἵματι τῶν ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις κινούντων ἔχουσαι ὁμοιώματα, τουτέστιν οὔσαι ὁμοιώματα τῶν αἰσθητῶν τῶν ποιούντων κίνησιν ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις (*In PN*, 72.25–27). Ce type de construction (ἔχειν ὁμοίωμα τινος) est attesté chez Aristote, voir *EN* VIII.5, 1156^b35–1157^a1, ou *Pol.* VIII.5, 1339^b34–35.

257. Celle-ci n'a pas été prise en compte apr les éditeurs précédents, par plus que par EIJK (*ibid.*), pp. 237–238.

258. Voir *Resp.* 7, 472^b8 (au sujet de l'explication de la respiration par Empédocle), παρεικάζων τὸ συμβαῖνον ταῖς κλεψύδραις, et *Rhet.*, III.11, 1413^a5–6 (définition de la métaphore), ἔστιν γὰρ εικάσαι τὴν ἀσπίδα φιάλην Ἄρεως.

259. Ce verbe composé ne se rencontre qu'une seule fois chez Aristote (voir BONITZ (1863), *s. v.* ἀπεικάζω, 73^b56–57), en *Poet.* 1, 1447^a19. Il est bien attesté avec cette construction ailleurs, par exemple chez Platon (*Phédon*, 76^e).

reconstruire le texte qui explique le mieux les fautes actuelles, ἄπερ ἀπεικάζουσιν, à partir duquel l'on comprend bien comment le préfixe παρ- serait apparu dans *a*. À l'inverse, si l'on suppose que l'archétype contenait les mots ἀ παρεικάζουσιν, que *a* aurait préservés, je vois plus difficilement comment cette leçon se serait corrompue en ἄπερ ἀπεικάζουσιν dans *β* plutôt qu'en ἄπερ εἰκάζουσιν comme cela s'est plus tard produit dans une sous-branche de *a*. Je crois donc que c'est la leçon légèrement corrigée de *B^e* qui explique le mieux la situation actuelle.

Insomn. 3, 461^b26-30

ὧι δὴ καὶ αἰσθανόμενον λέγει τοῦτο, ἐὰν μὴ [^b27] παντελῶς κατέχηται ὑπὸ τοῦ αἵματος, ὥσπερ αἰ-^{[b}28]σθθανόμενον τοῦτο κινεῖται ὑπὸ τῶν κινήσεων τῶν ἐν τοῖς αἰ-^{[b}29]σθητηρίοις, καὶ δοκεῖ τὸ ὅμοιον αὐτὸ εἶναι τὸ ἀληθές· καὶ το-^{[b}30]σαύτη τοῦ ὕπνου ἢ δύναμις ὥστε ποιεῖ τοῦτο λανθάνειν.

26 ὧι *β*(*B^e*)*EC^cMiλZ^a* : οὗ *ε*NP : *quod* Anon Guil : ὁ con. W. D. ROSS (1955b) : ὡς HAYDUCK (1873) p. 9 | αἰσθανόμενον *β*(*B^e*)*γP* : αἰσθανόμενος *EC^cMi* : *sentiendo* Anon Guil | λέγει ω] *dicit esse* Guil | ἐὰν *β*(*B^e*)*EC^cMiP* : ἄν γ || **27** ὥσπερ ω] ὥσπερ μὴ λ (*quemadmodum non* Anon) || **28** τοῦτο ω] om. *C^cMi* || **29** καὶ δοκεῖ ω] καὶ δοκῆι Uv Mich^P(73.11) : *et videtur quidem* Guil | τὸ ὅμοιον αὐτὸ ω] τὸ ὅμοιον αὐτῶι E | τὸ ἀληθές ω Mich^P(73.11) | ἀληθές E || **30** τοῦ ὕπνου ω] ὕπνου μ | ἢ δύναμις *aP* : δύναμις *B^eNμZ^a* | ποιεῖ *β*(*B^e*)*γ* : ποιεῖν *EC^cMiP*

La construction de la première subordonnée est difficile et a donné lieu à quelques conjectures. Le pronom relatif initial ne rend pas la tâche aisée, pas plus que le rôle assez ambigu des deux pronoms τοῦτο, et l'on peut aussi hésiter au sujet de la manière dont l'on doit comprendre la subordonnée intermédiaire, ἐὰν μὴ παντελῶς κατέχηται ὑπὸ τοῦ αἵματος (461^b26–27), que l'on peut grammaticalement rattacher à la relative précédente ou à la proposition principale qui suit²⁶⁰. La leçon initiale de la majorité des manuscrits, ὧι δὴ καὶ αἰσθανόμενον n'a en général pas été retenue par les éditeurs, qui ont soit suivi BEKKER (1831) en retenant la leçon minoritaire οὗ δὴ, dont l'autorité est pourtant très inférieure car elle ne remonte tout au plus qu'au *deperditus* γ, soit ont recouru à une conjecture. Je me permets d'écarter tout de suite la conjecture de HAYDUCK (1873), p. 9, qui a été suivie par SUSEMIHL (1885b), p. 581. Elle consiste à rattacher ὡς δὴ καὶ αἰσθανόμενον λέγει τοῦτο à ce qui précède et à séparer complètement ces mots de la suite, de sorte que le sujet du verbe serait τὸ χύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον (461^b25) et que cela signifierait que cette faculté de juger « dit cela », à savoir qu'elle identifie le vrai Coriscus, « parce que l'on perçoit ». Cette conjecture fait de cette phrase une redite sans grand intérêt et prive les verbes qui suivent de sujet, aucun éditeur ne l'a reprise par la suite. Il faut aussi déblayer

260. Voir EIJK (1994), pp. 239–241, qui examine en détail les différentes leçons transmises avant de se rallier à la conjecture de W. D. ROSS (1955b).

les petites divergences que l'on trouve au sein de la transmission et qui peuvent venir parasiter le traitement de la difficulté principale : αἰσθανόμενος en 461^b26 (qui renverrait nécessairement à une personne en train de percevoir) ne se trouve que dans la branche de *E* et de *C* et doit être écarté, de même que la négation supplémentaire qu'insère λ (et la première traduction latine) après ὥσπερ en 461^b27, qui bouleverse complètement la manière dont on comprend la clause ²⁶¹. Je précise aussi que j'interprète la phrase comme présentant un contraste entre καὶ αἰσθανόμενον en 461^b26, désignant la perception à l'état de veille, et ὥσπερ αἰσθανόμενον en 461^b27–28, désignant l'activité quasi-perceptuelle qui a lieu lors du rêve.

La leçon de l'archétype, avec le datif ὧι, se laisse construire de la façon suivante, en donnant au datif un sens instrumental : « l'organe au moyen duquel l'on reconnaît ce que l'on perçoit lors de la perception aussi, est mû lors du sommeil, s'il n'en est pas empêché par le sang, par les mouvements qui sont dans les sens à la manière dont il l'est pendant la perception » (le texte ne dit pas explicitement que la proposition principale décrit ce qui arrive à la faculté en question lors du sommeil). La compréhension de la phrase est rendue singulièrement complexe par le changement de référence qui intervient entre les deux pronoms τοῦτο, dont le premier (461^b26) fait office d'objet au verbe λέγει et exprime ce que fait l'organe en question, tandis que le second (461^b28) sert de sujet à κινεῖται, en rappelant le relatif initial, ὧι.

Si l'on se tourne vers la leçon minoritaire οὔ, adoptée par BEKKER (1831), il faut rapporter le génitif initial au participe αἰσθανόμενον, si bien que le second τοῦτο doit correspondre à l'objet du second participe αἰσθανόμενον (« ce dont lorsqu'on le perçoit on dit cela, cela est mû, si le sens ne l'empêche pas, comme si on le percevait »). Le référent derrière le pronom relatif οὔ et le second pronom démonstratif τοῦτο est alors impliqué à la fois dans le processus perceptif et dans le processus onirique. C'est déjà très problématique, parce qu'Aristote vient de distinguer entre l'αἴσθημα et ce qu'il en reste (461^b21–22). Pire encore, on attendrait normalement l'actif κινεῖ pour exprimer l'action de cet objet venu des organes sensoriels : ce n'est pas l'αἴσθημα ou son avatar qui est mû, mais lui qui met en mouvement le siège de la perception. On n'obtiendra donc pas de construction satisfaisante du point de vue du sens avec une telle leçon ²⁶².

W. D. ROSS (1955b), enfin, a conjecturé un relatif au nominatif, ὃ δὲ καὶ αἰσθανόμενον, qu'il justifie parce qu'il ne perçoit que trop bien la nécessité qu'il y a à ce que le second τοῦτο soit le sujet de κινεῖται et corresponde à la faculté qui se prononce lors des rêves et

261. Cette négation a été adoptée par BEKKER (1831) et BIEHL (1898), avant d'être contestée par Beare – voir G. R. T. ROSS et BEARE (1908), *ad loc.* n. 2 –, puis généralement abandonnée.

262. Les tentatives de traduction qui partent du texte avec οὔ se prennent les pieds dans le tapis. Ainsi TRICOT (1951), p. 107 : « donc cette sensation que, au moment où elle a lieu, la faculté supérieure appelle de ce nom (à moins qu'elle ne subisse un arrêt complet sous l'action du sang), maintenant, quand il n'y a plus qu'un semblant de perception, elle est mue du même mouvement sous l'action des mouvements conservés dans les organes sensoriels et elle prend ce qui n'est que semblable à la réalité pour la réalité même ».

de la perception²⁶³. On aboutit à un sens acceptable, mais on peut se demander si une telle conjecture est plausible et si elle est nécessaire. Elle supposerait que le nominatif se soit déjà corrompu en un datif dans l'archétype. Une faute de ce type est plausible du point de vue phonétique, mais serait un peu incongrue ici car elle aurait rendu la structure du texte beaucoup plus complexe. En outre, la construction simplifiée que la conjecture d'obtenir ne paraît pas franchement éloignée de celle que l'on obtient avec la leçon de l'archétype quant au sens : « la faculté qui dit cela lors de la perception aussi est mue, comme si elle percevait, par les mouvements des organes sensoriels ». La seule véritable différence entre les deux, du point de vue de la construction et du sens, est que, si l'on adopte cette conjecture, on peut comprendre que le pronom relatif ὃ correspond directement à τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον (461^b25) et donc que c'est toujours cette faculté qui est dite se prononcer au sujet de ce que l'on voit ou croit voir (ὃ est le sujet de λέγει en 461^b26, tout comme τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον est le sujet de ἔλεγε en 461^b24–25). Si l'on adopte la leçon de l'archétype, le sujet de λέγει en 461^b26 pourrait encore être τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον, mais il faudrait pour cela distinguer très nettement entre l'organe (ὦι) et la faculté. Cela ne correspond pas vraiment à l'usage d'Aristote dans ce contexte, la victime de l'action exprimée par κατέχηται (461^b27) devrait alors être ici l'organe, mais un peu plus tôt c'était la faculté (τὸ ἐπικρίνον κατέχηται, 461^b6). L'autre solution est de supposer que c'est toujours τὸ κύριον καὶ τὸ ἐπικρίνον qui se cache derrière le pronom ὦι et d'interpréter l'absence de sujet pour λέγει comme s'il s'agissait d'une sorte de pronom indéfini (« ce par quoi nous disons cela », ou « que c'est cela »). Avec cette construction, la leçon de l'archétype me paraît suffisamment proche du sens que permet la conjecture pour que l'on puisse se passer de celle-ci.

Insomn. 3, 462^a2–7

... οὕτω καὶ ἐν τοῖς [°3] ὕπνοις, ἐὰν μὲν αἰσθάνηται ὅτι καθεύδει, καὶ τοῦ πάθους ἐν ὦι [°4] ἢ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ, φανέται μὲν, λέγει δέ τι ἐν αὐ- [°5] τῶι ὅτι φαίνεται μὲν Κορίσκος, οὐκ ἔστι δὲ Κορίσκος (πολ-[°6]λάκις γὰρ καθεύδοντος λέγει τι ἐν τῇ ψυχῇ ὅτι ἐνύπνιον τὸ [°7] φαινόμενον). ἐὰν δὲ ...

3–4 καὶ τοῦ πάθους ἐν ὦι ἢ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ **ω** | καὶ τοῦ ἐν ὦι ἢ αἰσθησις τοῦ αἰσθητικοῦ Mich^{ye}(74.5–6) || **4** ἢ αἰσθησις **β(B^e)γ** : αἰσθησις **EC^cMiημP** | ὑπνωτικοῦ **ω** | αἰσθητικοῦ **NμP** ex Mich || **5** φανέται **β(B^eΓ2(apparebit Guil^{Sw}))λ** : φαίνεται **αP** (*apparet* Anon Guil^{vulg}) | μὲν Κορίσκος **ω** | μὲν ὁ Κορίσκος **ιP** | Κορίσκος₂ **β(B^e)γ** Mich^p(74.3) : ὁ Κορίσκος **EC^cMiιP** || **5** καθεύδοντος **C^cMiιP** : καθεύδωντος **E¹** : καθεύδοντας **B^e** : καθεύδων τις **γ**

Le texte établit une analogie entre la situation de la personne qui croise les doigts (461^b30–462^a2) de sorte qu'elle ait l'impression de toucher deux choses différentes, laquelle

263. Voir W. D. Ross (1955b), p. 278.

peut, en vertu de cette impression, se mettre à le croire ou au contraire refuser d'y croire, en particulier si elle voit bien que ses doigts touchent un seul et même objet, et la situation du dormeur (462^a2–8), qui peut, lui aussi, ne pas se rendre compte qu'il dort et donc tenir ce qui lui apparaît lors du rêve pour vrai ou, au contraire, être conscient qu'il est en réalité endormi et ainsi ne pas y accorder foi. Le texte relatif au second volet de l'analogie constitue l'un des rares passages pour lesquels Michel d'Éphèse signale dans son commentaire l'existence d'une variante. Certains manuscrits l'ont en partie adoptée, d'une manière qui suggère que ce n'est pas Michel qui lit un de leurs ancêtres (car sa variante à lui est plus éloignée du texte de notre archétype), mais bien ces manuscrits qui incorporent son témoignage²⁶⁴. Quoi qu'il en soit, la construction de la clause en 462^a2–4 n'est pas des plus évidentes²⁶⁵, précisément en ce qui concerne les mots pour lesquels Michel signale l'existence d'une variante, καὶ τοῦ πάθους ἐν ᾧ ἡ αἰσθησις τοῦ ὑπνωτικοῦ. Il n'y a pas de substantif auquel attribuer le génitif dans ce qui précède et il ne paraît pas non plus avisé de chercher à en faire un génitif absolu : cette formule est manifestement destinée à décrire ce en quoi consiste le fait que l'on « perçoit que l'on dort » (expression qui est déjà paradoxale à partir du moment où le sommeil est défini par l'impossibilité de percevoir). Il faut alors construire le génitif en répétant le verbe αἰσθάνηται (καὶ <αἰσθάνηται> τοῦ πάθους, « c'est-à-dire que l'on perçoit l'affection . . . »). La question qui se pose est en ce cas celle du statut du génitif suivant, τοῦ ὑπνωτικοῦ. Du point de vue grammatical, on peut le rapporter au substantif qui précède immédiatement, ἡ αἰσθησις²⁶⁶, ou au dernier terme au génitif, τοῦ πάθους²⁶⁷. Le premier cas exigerait que l'adjectif ὑπνωτικός renvoie au dormeur ou à quelque chose de ce genre (« on est conscient de l'état dans lequel se trouve l'appareil perceptif de quelqu'un qui dort »), encore que cela ne serait pas tout à fait heureux. On attendrait en ce cas plutôt un participe formé à partir d'un verbe exprimant le sommeil, l'adjectif, lui, renvoie ailleurs aux aliments ou substances qui causent le sommeil (*Somn. Vig.* 3, 456^b29 & 457^b8) ou aux personnes qui, sous l'effet de ces derniers ou de leur constitution propre, ont tendance à s'endormir facilement (*Somn. Vig.* 3, 457^a26, voir aussi, entre autres, *Probl.* III.25, 874^b17), mais pas aux personnes en train de dormir et de rêver en général. Il reste donc la seconde option, qui consiste à construire le génitif τοῦ ὑπνωτικοῦ comme un attribut spécifiant le πάθος en question : « on perçoit l'état affectif dans lequel se trouve la sensation, à savoir l'affection qu'elle reçoit du fait du sommeil ». On a alors une explication du fait de ce en quoi consiste la perception du sommeil, il s'agit de se rendre compte de l'état particulier dans lequel se trouve notre faculté de percevoir à ce moment. La variante connue par Michel se laisse

264. On lit ainsi dans le manuscrit N et ceux de la famille μ la leçon αἰσθητικοῦ, au lieu de ὑπνωτικοῦ en 462^a4, mais, à la différence de la variante citée par Michel, le mot πάθους en 462^a3 y est bien présent.

265. Comme déjà remarqué par EIJK (1994), pp. 242–243.

266. Comme le fait par exemple ROLFES (1924), lequel traduit ainsi, p. 71 : « wenn man merkt, daß man schläft, und wenn man den Zustand der Wahrnehmung eines leise Schlafenden an sich inne wird ».

267. Comme le fait par exemple TRICOT (1951), lequel traduit ainsi, p. 106 : « si la personne qui dort perçoit qu'elle dort, et a conscience de l'état de sommeil dans lequel se présente la perception ».

difficilement construire (en l'absence du nom πάθους, faut-il substantiver ce qui suit ou lire un pronom indéfini ?), tandis que la substitution de l'adjectif αἰσθητικός est assez peu intéressante après l'emploi du substantif αἴσθησις. Il pourrait s'agir d'une reprise de la leçon de **α** en *Somn. Vig.* 1, 454^a23–24, περὶ αἴσθησιν τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ.

Le futur moyen φανεῖται est rare chez Aristote, mais se laisse très bien comprendre en lui conférant une valeur de conséquence et semble clairement *difficilior* ici, car il est entouré de verbes au présent²⁶⁸. La révision de Guillaume de Moerbeke montre de surcroît qu'il ne s'agit pas d'une faute de *B^e* et que sa leçon remonte bien au *deperditus β*. En 462^a5, l'article défini devant la seconde occurrence du nom propre Κορίσχος a été retenu par DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxxvii, suivi par W. D. ROSS (1955b). Ses arguments sont justes : cette manière de faire porter l'accent sur le nom propre est attestée dans les grammaires²⁶⁹ et la structure rappelle en effet l'opposition entre ce qui est οἶον Κορίσχος et Κορίσχον τὸν ἀληθινόν (461^b22–26) – mais il faut noter que même dans ce cas Aristote n'emploie pas directement l'article défini devant le nom propre. Ces arguments me paraissent en tout cas insuffisants pour renverser l'autorité supérieure dont jouit la leçon sans l'article, car ils expliquent tout aussi bien son insertion dans la famille de *E* et de *C^c*. On remarquera que la famille **ι** a poussé la correction jusqu'à dupliquer l'article devant chaque occurrence du nom propre.

Les éditeurs ont eu raison de retenir le participe au génitif καθεύδοντος, même s'ils ne disposaient pas toujours d'une vision de la transmission qui aurait fait pencher la balancer en sa faveur, plutôt que dans la direction de la leçon de **γ**, καθεύδων τις. Cette dernière rend en effet la construction boiteuse, en faisant de τις le sujet de la phrase, ce qui rend très précaire la position du τι qui suit, parce que le verbe λέγει dispose déjà d'un complément. Elle résulte certainement d'une erreur de translittération. La leçon qui est indéniablement la bonne est un génitif absolu qui s'est légèrement corrompu dans *E* et dans *B^e*.

Insomn. 3, 462^a12–15

ἐνίοις γὰρ [^a13] τῶν νεωτέρων καὶ πάντα διαβλέπουσιν, ἐὰν ᾗ σκότος, φαί-^{[a}14]νεται εἶδωλα πολλὰ κινούμενα, ὥστ' ἐγκαλύπτεσθαι πολλὰ-^{[a}15]κις φοβουμένους.

12 ἐνίοις γὰρ **β**(*B^e*)**EγP** (ἐνίοις δὲ **λ**, *quibusdam enim* Anon Guil) : καὶ ἐνίοις γε **C^cMiη** | **14** κινούμενα **αP** : κινούμενοις **B^e**

268. La corruption est de plus extrêmement aisée, les confusions entre ει et ε sont fréquentes en épigraphie, surtout à partir de la période hellénistique (voir THREATTE (1980) I, pp. 299–323). On trouve une autre occurrence du même phénomène *Sens.* 3, 440^a26, où de nouveau le *deperditus α* a pour leçon φαίνεται et le *deperditus β* pour leçon φανεῖται.

269. Voir Kühner-Gerth II.2, §462a, p. 598.

La leçon ἐνίοις γάρ est sans aucun doute celle de l'archétype en 462^a13, d'autant plus que la famille de *C*^c et le *deperditus* η sont liés par des processus de contamination. Si elle est encore retenue par BEKKER (1831), les éditeurs, à commencer par BIEHL (1898), ont ensuite toujours abandonné la première au profit de la seconde²⁷⁰. Leur raisonnement se fonde sur une interprétation correcte du texte d'Aristote²⁷¹. La raison de cette décision presque unanime se trouve dans le constat indéniable selon lequel il s'agit là d'une nouvelle illustration de la thèse initiale de la possibilité de la persistance de mouvements dans les sens qui donnent lieu à des φαντάσματα (ὅτι δὲ ἀληθῆ λέγομεν καὶ εἰσὶ κινήσεις φανταστικαὶ ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, δῆλον, 462^a8–9), laquelle a déjà été justifiée par l'observation selon laquelle on peut parfois s'en rendre compte au moment précis de l'éveil (ἐνίοτε γὰρ τὰ φαινόμενα εἶδωλα καθεύδοντι φωράσει ἐγειρόμενος κινήσεις οὔσας ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, 462^a11–12). Le fait mentionné dans cette phrase en 462^a12–15, les hallucinations des jeunes enfants dans l'obscurité, ne saurait en effet venir justifier cette possibilité, ce n'est pas parce que les jeunes enfants croient voir des monstres dans le noir que les adultes se rendent compte en se réveillant des mouvements qui subsistent dans leurs organes sensoriels. Ce constat est donc juste. En revanche, la thèse selon laquelle la présence de la particule γάρ conduit à cette situation inacceptable l'est moins : il est tout à fait possible que deux γάρ successifs n'impliquent pas que la clause suivante vienne justifier la clause précédente, mais qu'elles viennent justifier ensemble, de manière plus ou moins complémentaires, une clause qui leur est à toutes deux antérieure²⁷². C'est le cas ici si l'on accepte, par une petite contorsion, de considérer que la thèse générale est la persistance de mouvements phantastiques (énoncée en 462^a8–9) et qu'elle reçoit deux justifications, chacune comportant la particule γάρ, la première avançant que l'on peut parfois les observer directement et la seconde que les petits enfants voient, par exemple, des choses dans l'obscurité. Cette seconde justification se laisse paraphraser ainsi : s'il fait sombre, ils ne voient rien à proprement parler ; par conséquent, ce qu'ils ont l'impression de voir doit résulter d'un processus autre que la perception ordinaire ; comme ils s'agit néanmoins de visions, ce processus doit avoir lieu dans les organes sensoriels, si bien que l'on peut supposer que, pareillement à ce qui se passe pendant le sommeil, l'absence d'activation de la faculté de voir par son objet propre permet à des mouvements autrement inapparents de refaire surface. La petite contorsion est que la particule γάρ n'intervient qu'au milieu de la première justification, si bien qu'il faut supposer un léger décrochage, comme si Aristote avait négligé le fait que la première justification commençait déjà en 462^a9 au moment de lui ajouter la seconde de manière parallèle.

270. Avant cette décision, BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847), p. 202, s'est trouvé contraint d'escamoter la particule γάρ (« souvent, les enfants voient très distinctement, quand ils sont dans les ténèbres, beaucoup d'images qui s'y meuvent »).

271. Voir DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxxvii (« *if we read the passage (too long to be quoted) carefully, it is obvious that a new case is introduced here* »), ou encore EIJK (1994), p. 245 (« *das Gesagte [ist] offensichtlich kein Beispiel von ἃ πάσχομεν καταφερόμενοί τε καὶ ἐγειρόμενοι* »).

272. Voir les exemples cités par DENNISTON (1954), p. 64.

Insomn. 3, 462^a29–31

... τὸ φάντασμα τὸ ἀπὸ τῆς [30] κινήσεως τῶν αἰσθημάτων, ὅταν ἐν τῷ καθεύδειν, ἤι κα-[31]θεύδει, τοῦτ' ἐστὶν ἐνύπνιον.

30–31 ἐν τῷ καθεύδειν ἤι καθεύδει **E** : ἐν τῷ καθεύδειν ἢ καθεύδει **B^e** : ἐν τῷ καθεύδειν ἤι, ἤι καθεύδει **γC^cMi** : ἐν τῷ καθεύδειν καὶ ἤι καθεύδει **ιP**

L'esprit est indiqué d'une manière qui ne permet pas de trancher entre le rude et le doux dans *B^e* et n'est même pas indiqué du tout dans *E* à cet endroit, si bien que l'on peut interpréter leurs témoignages de différentes manières. Ils se rejoignent toutefois sur le fait qu'ils invitent à ne conserver que le relatif, qui est indispensable à la construction de la proposition, et non le verbe conjugué, qui ne l'est pas tout à fait. La syntaxe est cependant rude si l'on se passe du verbe conjugué. La phrase nominale, sans verbe conjugué (qui correspond à la forme ancienne de la phrase en indo-européen), est en effet surtout attestée en prose classique à l'indicatif présent²⁷³, elle se rencontre beaucoup moins fréquemment au subjonctif, qui plus est après une conjonction. Cela étant dit, il y a au moins deux cas semblables chez Aristote, en *EE* VII.3, 1238^b34–35 (où il ne s'agit probablement pas d'une simple haplographie), διὸ καὶ οἱ ἐκείως οἰόμενοι ἐγκαλοῦσιν, ἐὰν μὴ ὁμοίως χρήσιμοι καὶ εὖ ποιῶσιν, « les personnes qui se considèrent comme amies par utilité se font des reproches si l'une ne retire pas une utilité et un bénéfice semblables de la compagnie de l'autre » et en *Hist. An.* VI.11, 566^a7–8 (où la question de l'haplographie pourrait revenir sur la table), ὅταν δὲ μὴ αὐτῇ ἡ ὥρα, il est difficile de différencier certains poissons des deux sexes « en dehors de leur période de reproduction ». Aucun manuscrit connu ne donne le verbe ἤι dans les deux cas, il y a donc quelque raison de penser que l'on pourrait se passer du verbe ici aussi.

Insomn. 3, 462^a31–^b5

ἤδη δὲ τισὶ συμβέβηκεν [b1] μηδὲν ἐνύπνιον ἐωρακέναι κατὰ τὸν βίον, τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν. τὸ δ' αἴτιον τοῦ μὴ γίνεσθαι παραπλήσιον φαί-[b2-5]νεται τῷ ἐπὶ τῶν παιδίων καὶ μετὰ τὴν τροφήν.

30–31 μηδὲν **β(B^e)** : μηδὲν **EιP** : ὥστε μηδὲν **γC^cMi** (*ut nullum* Anon Guil)
 || **1–3** τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν **β(B^e(ἐωρακότας))EιP** (που] πη **ιP**) : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστι, συμβαίνει δὲ ὅμως, καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσε, τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν **C^cMi** : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστι συμβαίνει δ' ὅμως καὶ

273. Voir Kühner-Gerth II.1, §355, pp. 40–42, où sont cependant cités (*An.* 2.c) deux passages où une proposition introduite par ἐὰν se passe du verbe ἤι, le premier étant chez Antiphon (ἐὰν ὑμῖν ἡδομένοις, « si cela vous fait plaisir », *Sur les choreutes*, §8), le second étant l'exemple dans *EE* que je cite. L'autre exemple chez Aristote est cité par BONITZ (1870), *s. v. Ellipsis*, 239^a14–15, dont l'entrée insiste sur le caractère brutal de certaines absences du verbe εἶναι chez Aristote.

τοῖς μὲν ὄλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνύπνιον ἐωραχόσιν γ (*rarum quidem igitur huiusmodi est, accidit tamen. et hiis quidem omnino perseveravit, aliquibus vero et provectis multum etate accidit, cum primum nullum sompnum viderint* Anon Guil(*quibusdam*)) || 3–4 φαίνεται τῶι ἐπὶ τῶν παιδίων καὶ μετὰ τὴν τροφήν β (B^e) EC^c Mi P : τι δεῖ νομίζειν, ὅτι οὐδὲ μετὰ τὴν τροφήν καθυπνώσασιν οὐδὲ τοῖς παιδίοις γίνεται ἐνύπνιον γ (*aliquid oportet arbitrari, quoniam neque qui post cibum dormitaverunt neque pueris fit sompnum* Anon Guil)

La divergence entre les deux branches de α est ici gigantesque, et les éditeurs ont depuis longtemps reconnu que l'on a affaire à deux versions fondamentalement différentes, que la famille de C^c a tenté de combiner. Seul BEKKER (1831) opte pour celle de γ , ce qui complique la tâche de ses successeurs qui entendent rester fidèles à la mise en page de son édition, à ceci près qu'il refuse avec raison προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας et est donc contraint de prélever arbitrairement un morceau du côté de E pour pouvoir imprimer προελθοῦσι πόρρω τῆς ἡλικίας, aboutissant à un *Mischtext* que l'on ne trouvera dans aucun manuscrit. La situation change quelque peu une fois pris en compte la branche β , car cela rend difficile de traiter ces deux versions comme deux recensions parallèles et authentiques, comme le fait par exemple DROSSAART LULOFS (1947a), qui suppose en outre, p. lxxvii qu'il s'agit d'un ajout hâtif de la part d'Aristote à un traité déjà achevé. Le parfait parfait accord entre les leçons de B^e et de E montre que c'est ce dernier manuscrit qui avait en réalité préservé la leçon de l'archétype, tandis que celle de γ relève d'une élaboration ultérieure, plus verbeuse, dont la principale innovation réside dans l'ajout d'une clause précisant à quel point le phénomène en question est rare (σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτόν ἐστι). Il demeure vrai que cette section, qui arrive tout au bout du traité, après sa véritable conclusion, demeure assez mal intégrée au fil du propos. Il vaut cependant la peine de noter qu'une observation semblable au sujet du fait que certaines personnes ne fassent pas de rêve a aussi été consignée en *Hist. An.* IV.10, 537^b14–20, où elle arrive de nouveau comme en appendice à la toute fin du propos consacré au rêve : la dernière question que doit aborder un traitement du rêve semble être aux yeux d'Aristote d'examiner pourquoi certaines personnes ne rêvent que peu, voire pas du tout.

Insomn. 3, 462^b5–11

ἄλλοις γὰρ [^b6] συνέστηκεν ἡ φύσις ὥστε πολλὴν ἀναθυμίασιν πρὸς [^b7] τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι, ἢ πάλιν καταφερομένη ποι-^b8]εῖ πλῆθος κινήσεως, εὐλόγως τούτοις οὐδὲν φαίνεται φάντασ-^b9]μα. προϊούσης δὲ τῆς ἡλικίας οὐδὲν ἄτοπον φανῆναι ἐνύπνιον· [^b10] μεταβολῆς γὰρ τινος γενομένης ἢ καθ' ἡλικίαν ἢ κατὰ πάθος [^b11] ἀναγκαῖον συμβῆναι τὴν ἐναντίωσιν ταύτην.

6 συνέστηκεν β (B^e) EC^c Mi P : τοῦτον τὸν τρόπον συνέστηκεν γ || 6–7 πολλὴν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι β (B^e) EC^c Mi P : πολλὴν προπίπτειν

ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ϵ : πολλὴν προσεμπίπτει ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον λ : πολλὴν ἐμπίπτει ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον **N** || **7-8** ἡ πάλιν καταφερομένη ποιεῖ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: ἡ πάλιν καταφερομένην ποιεῖν **EC^cMi** : ἡ καταφερομένην ποιεῖν **P** || **8** εὐλόγως τούτοις ω | τούτοις εὐλόγως **iP** || **10** γενομένης $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$: γινομένης **EC^cMi** | πάθος **aP** : πλῆθος \mathbf{B}^e || **11** συμβῆναι ω | συμβαίνειν ϵ

Le texte que je retiens est pour ce passage en tout point identique à celui que l'on peut lire chez W. D. ROSS (1955b). Je reviens néanmoins brièvement sur quelques difficultés au sujet desquelles certains éditeurs antérieurs ont pu hésiter²⁷⁴. En 462^b6, τοῦτον τὸν τρόπον est un ajout de γ visant à lisser le texte en anticipant la proposition introduite par ὥστε. Les différentes variantes que l'on trouve dans cette famille au lieu de l'infinitif ἀναφέρεσθαι en 462^b7 sont également à rejeter. Il semble probable qu'elles résultent d'une glose de cet infinitif, mais leur origine est pour moi assez incertaine, étant donné que l'emploi de formes composées du verbe πίπτω suggère tout de même un mouvement de chute assez opposé au caractère ascensionnel de l'exhalaison. Il est possible qu'il y ait un lien entre l'origine de la faute et la description du même processus que l'on trouve en *Somn. Vig.* 3, 457^b16–17 (ἔτι δὲ πολλῆς ἐμπιπτούσης τροφῆς, ἣν ἀνάγει τὸ θερμόν ...), à moins que l'auteur de la glose n'ait tout simplement pas compris que cette élévation servait de prélude à la redescende de l'exhalaison et ait cherché à fusionner ces deux temps de la séquence. C'est en tout cas cela qui s'est produit dans la branche de *E* et de *C^c*, ou, de la même manière que dans *P* (dont *B^e* ne confirme absolument pas la leçon en ce cas), le copiste a lu le relatif comme une conjonction ouvrant une disjonction et a, assez naturellement, continué à construire le texte comme une proposition infinitive avec πολλὴν ἀναθυμίασιν pour sujet. En 462^b10, on peut à bon droit hésiter entre les deux participes, qui sont tellement proches que les copistes les confondent très régulièrement. L'aoriste γενομένης bénéficie toutefois d'une autorité supérieure ici, est suivi d'un autre aoriste συμβῆναι, et donne un sens tout à fait recommandable, puisqu'il s'agit de faire l'expérience de quelque chose pour la première fois. La leçon inattendue de *B^e* en 462^b10, πλῆθος plutôt que πάθος, est absolument inadmissible du point de vue du sens et doit probablement s'expliquer par une répétition du πλῆθος précédent en 462^b8.

Div. Somn. 1, 462^b18–20

τὸ δὲ [^b19] μηδεμίαν αἰτίαν εὐλογον ὄρα̃ν καθ' ἣν ἂν γίνοιτο [^b20] διαπιστεῖν ποιεῖ
19 αἰτίαν εὐλογον ω | εὐλογον αἰτίαν λ : *rationabilem causam* Anon Guil | ἂν γίνοιτο
 α : ἂν γένοιτο $\mathbf{B}^e\mathbf{Z}^a$: ἂν γένηται **N** : *utique fiat* Anon Guil || **20** διαπιστεῖν ποιεῖ
 $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\mu\mathbf{P}$: τοῦτο διαπιστεῖν ποιεῖ γ (*hoc decredere facit* Anon Guil) : τοῦτο
δὴ ἀπιστεῖν ποιεῖ prop. BONITZ (1870) 187^a32 (et iam Camotius)

²⁷⁴. Les décisions de BIEHL (1898) n'ont en particulier pas été très heureuses, voir les notes *ad loc.* de G. R. T. ROSS et BEARE (1908), ainsi que les remarques cinglantes de DROSSAART LULOFS (1947a), pp. lxxviii–lxxix.

On peut hésiter au sujet du verbe à l'optatif en 462^b19, qui est un présent dans presque tous les manuscrits mais un aoriste dans *B^e*. Les deux leçons me semblent acceptables et les fautes de cette espèce abondent dans les manuscrits. Je retiens toutefois la forme usuelle par prudence, en l'absence d'autre témoignage venant conforter la leçon de *B^e*, dont le copiste est souvent sujet aux fautes les plus grossières dès lors qu'une confusion de voyelles est possible. Le démonstratif τοῦτο qui suit, généralement retenu par les éditeurs, est en revanche absent de *B^e* et de la branche de *E*, ce qui implique qu'il ne remonte pas à l'archétype mais à une insertion dans γ , famille qui est coutumière de ce genre de procédé visant à lisser le texte par l'ajout de pronoms. DROSSAART LULOFS (1947a), suivi par W. D. ROSS (1955b), reprend en 462^b20 une suggestion que BONITZ (1870) ne fait qu'esquisser et dont il affirme à tort qu'elle est confirmée par l'édition aldine²⁷⁵. Le verbe est par ailleurs attesté avec précisément ce sens (« n'accorder absolument aucune confiance ») en *Pol.* V.11, 1314^a17, il n'y a donc aucune raison valable de le corriger, encore moins d'une manière qui présuppose que l'on lise ce pronom τοῦτο dont l'autorité est contestable.

Div. Somn. 1, 462^b22–26

ἀφαιρεθείσης δὲ [^b23] τῆς ἀπὸ τοῦ θεοῦ αἰτίας οὐδεμία τῶν ἄλλων εὐλογος [^b24] φαίνεται· τὸ γὰρ περὶ τῶν ἐφ' Ἑρακλείαις στήλαις ἢ [^b25] τῶν ἐν Βορυσθένει προορᾶν τινὰς ὑπὲρ τὴν ἡμετέραν εἶναι [^b26] δοκεῖ σύνεσιν εὐρεῖν τὴν ἀρχήν.

22 ἀφαιρεθείσης ω ἀφερεθείσης **E¹** || **23** ἀπὸ τοῦ θεοῦ ω ὑπὸ τοῦ θεοῦ **λ** || **23–24** εὐλογος φαίνεται β (**B^eΓ2**(*conveniens esse videtur* Guil^{Sw}))**EC^cMi** Mich^P(78.2) : εὐλογος εἶναι φαίνεται αἰτία γ : (*conveniens esse videtur causa* Anon Guil^{vulg}) || **24** τὸ ω] τοῦ conī. W. D. ROSS (1955b) | τῶν ἐφ' Ἑρακλείαις στήλαις **αP** : τῶν ἐν Ἑρακλείαις στήλαις **B^e** : ἐν ταῖς Ἑρακλείαις στήλαις Mich^P(78.3–4) || **24–25** ἢ τῶν ἐν Βορυσθένει **αP** Mich^P(78.3–4) : τῶν ἐν Βορυσθένει **B^e** || **25** τινὰς β (**B^e**)**EC^cMi** : τινὰ γ **P** : τινὰ πράγματα Mich^P(78.3) || **25–26** εἶναι δοκεῖ β (**B^eΓ2**(*videtur* Guil^{Sw}))**EC^cMi** : εἶναι δόξειεν ἂν γ (δόξειεν ἂν εἶναι **μP**) : *videtur utique* Anon : *esse videtur* Guil^{vulg} || **26** εὐρεῖν τὴν ἀρχήν β (**B^eΓ2**(*invenire originem* Guil^{Sw}))**E** : εὐρεῖν τούτων τὴν ἀρχήν γ **C^cMi** (*invenire horum originem* Anon, *invenire originem horum* Guil^{vulg})

Les éditeurs ont eu tendance à suivre la famille γ en ce qui concerne ce passage, alors que la prise en compte de la nouvelle branche β montre que c'est plutôt la *lectio brevior*

275. Plus précisément, Bonitz se demande seulement s'il ne faudrait pas écrire τοῦτο δὲ ἀπιστεῖν ou δὴ ἀπιστεῖν. DROSSAART LULOFS (ibid.), p. lxix, se montre très impressionné par le fait que τοῦτο δὴ ἀπιστεῖν s'avère être, selon lui, le texte de l'édition aldine et décide de retenir cette leçon. Ce n'est en fait pas du tout ce que l'on lit dans le volume de 1497, qui contient bien τοῦτο διαπιστεῖν, la faute, qui s'explique vraisemblablement par la phonétique, apparaît seulement dans l'édition dite *Iuntina* de 1527. Il y a fort à parier que s'il n'avait pas commis cette petite erreur, il n'aurait jamais songé à la retenir, parce qu'il considère cette édition de 1527 comme une version de l'aldine dégradée par le recours à de mauvais manuscrits (voir DROSSAART LULOFS (1943), p. XXIX). La conjecture est aussi rejetée par EIJK (1994), p. 256.

de *E* qui était restée fidèle à l'archétype ici. Il faut ainsi retenir la leçon beaucoup plus ramassée et efficace de *B^e* et de *E* en 462^b23–24, οὐδεμία τῶν ἄλλων εὐλογος φαίνεται, qui pourrait d'ailleurs être celle que lit Michel d'Éphèse (qui paraphrase ainsi : ὅτι δὲ τοῦ θεοῦ ἀφαιρεθέντος οὐδὲν ἄλλο φαίνεται εὐλογον, 78.1–2) et également correspondre à la leçon de l'un des manuscrits employés par Guillaume de Moerbeke lors de ses ultimes révisions²⁷⁶.

La plupart des éditeurs ont opté en 462^b26 pour la leçon de γ, εὐρεῖν τούτων τὴν ἀρχήν, plutôt que εὐρεῖν τὴν ἀρχήν. Le pronom démonstratif au génitif permet en effet d'articuler explicitement les deux membres de la phrase : il y a d'abord l'objet antéposé de la recherche, le fait que certaines personnes reçoivent des présages relatifs à des lieux éloignés (τὸ γὰρ ... προορᾶν, 462^b24–25), puis les modalités concrètes de celle-ci, qui a pour objectif d'en déterminer l'origine causale. Il est en effet indéniable qu'il faut dans tous les cas que comprendre que l'ἀρχή en question est celui des présages de cette sorte, ce qui est exprimé de manière adéquate par le pronom au génitif. W. D. ROSS (1955b) décide en revanche de se passer de τούτων, qu'il soupçonne à juste titre d'avoir été introduit pour aplanir la difficulté syntaxique. Il se retrouve alors en présence d'un texte où rien ne vient relier ces deux membres, si bien qu'il corrige de lui-même le texte de manière à ce que l'articulation par le génitif soit effectuée d'emblée (τοῦ γὰρ ... προορᾶν ... εὐρεῖν τὴν ἀρχήν). Ce geste n'est cependant pas nécessaire, pas plus que l'insertion du pronom τούτων dans γ : cet emploi « absolu » de l'accusatif pour désigner le domaine dont il est question est bien attesté dans les grammaires, particulièrement en début de phrase et lorsque la période est longue²⁷⁷. Il convient donc d'accepter cette petite difficulté de construction comme une tournure authentique.

Les exemples géographiques en 462^b24–25 se sont corrompus dans *B^e* : la préposition ἐπί, qu'appelle le sens (et l'expression parallèle en *Rhet.* II.10, 1388^a11–12) s'est alignée sur la suivante et est devenue ἐν, tandis que les deux exemples ont été condensés en un seul suite à la perte de la disjonction. Le fait qu'une telle leçon, qu'elle relève d'une faute

276. Je ne comprends pas pourquoi DROSSAART LULOFS (1947a), p. lii, estime, contre BIEHL (1898), qu'il s'agit d'un exemple criant d'omission de la part de *E* : ni εἶνα, ni αἰτία ne sont indispensables à la construction ou au sens, il n'y a guère de difficulté à comprendre qu'il faut suppléer αἰτία après les occurrences du terme en 462^b19 et juste avant en 462^b23.

277. Voir Kühner-Gerth II.1, §412.3, p. 330 : « *Zuweilen steht der Akkusativ absolut, d. h. ohne innere Verbindung mit der Konstruktion des Satzes. Dieser Gebrauch kann nicht auffallen, da der Akkusativ ganz dazu geeignet ist, jedes beliebige Objekt, das der Redende seiner Betrachtung unterwirft, zu bezeichnen, wo wir zu sagen pflegen : in Betreff einer Sache, was eine Sache anlangt (quod attinet ad rem). Diese Erscheinung zeigt sich am natürlichsten zu Anfang eines Satzes, besonders einer längeren Periode, indem der Schriftsteller das Objekt, das den Hauptgegenstand des Satzes ausmacht, unbekümmert um die Konstruktion des Satzes, aus einer gewissen Bequemlichkeit vorausschickt und daher dasselbe der Deutlichkeit wegen gewöhnlich durch ein Pronomen wieder aufnimmt.* » Le premier exemple cité est un témoignage fourni au cours du *Contre Nicostrate*, section 20, de Démosthène : τὸν δὲ Μάνην, δαείσας ἀργύριον Ἀρχεπόλιδι τῷ Πειραιεῖ, ἐπειδὴ οὐχ οἶός τ' ἦν αὐτῷ ἀποδοῦναι ὁ Ἀρχέπολις οὔτε τὸ τόκον οὔτε τὸ ἀρχαῖον ἅπαν, ἐναπετίμησεν αὐτῷ, « quant à Manès, <Aréthousios, son propriétaire légitime> a prêté de l'argent à Archépolis du Pirée et, lorsqu'Archépolis n'a pas été en mesure de lui rendre, ni l'intérêt, ni la somme de départ en entier, il lui a confisqué <l'esclave Manès> en contrepartie ».

du copiste de *B^e* ou de son modèle, ait pu se maintenir dans ce manuscrit laisse en tout cas entendre que le copiste n'a aucune notion de géographie, ou en tout cas ne réfléchit pas particulièrement à ce qui tombe sous sa plume. L'accusatif masculin pluriel τινας (462^b25), retenu par les éditeurs sur la base de *E*, plutôt que le neutre de γ, que semble également cette fois lire Michel d'Éphèse, est entièrement confirmé par *B^e*. C'est en effet ce que l'on attend : Aristote ne parle pas des choses particulières que l'on peut prévoir au sujet de ces lieux éloignés, mais, ce qui est beaucoup plus important pour l'argument, du fait que seules certaines personnes semblent avoir cette capacité extraordinaire.

Div. Somn. 1, 462^b28–29

λέγω δὲ αἴτιον μὲν [^b29] τὴν σελήνην τοῦ ἐκλείπειν τὸν ἥλιον. . .

29 τὴν σελήνην β(*B^e*)*E* : οἶον τὴν σελήνην γ*C^cMiP* (*velud lunam* Anon, *ut lunam* Guil)

Les éditeurs ont en général retenu le mot οἶον que l'on trouve dans γ et la famille de *C^c*, mais son absence dans *B^e* et dans *E* plaide en sa défaveur et invite à considérer la leçon qui choisit de s'en passer. Il me semble qu'elle est tout à fait viable. Aristote est avant tout en train de chercher, dans cette section (462^b28–463^a2) à rendre plus concrète la distinction entre cause, signe et coïncidence (σύμπτωμα) au moyen de plusieurs illustrations, notamment l'éclipse solaire et la fièvre, en montrant ce qui relève de chaque catégorie dans chaque cas. Il n'emploie pas le mot οἶον quand il donne comme illustration d'un signe l'entrée de l'astre vis-à-vis de l'éclipse et l'état de la langue à l'égard de la fièvre (462^b30), pas plus que lorsqu'il donne comme illustration d'une coïncidence une promenade lors d'une éclipse (462^b31–32). On comprend néanmoins très bien pourquoi un copiste aurait pu être tenté d'insérer οἶον afin de signaler le statut d'exemple de tels phénomènes, mais ce mot n'est absolument pas nécessaire. Il est plus probable, toutes choses égales par ailleurs, qu'il ait été inséré dans γ, qui a ensuite contaminé la famille de *C^c*, que omis indépendamment dans *B^e* et dans *E*.

Div. Somn. 1, 463^a3–4

ἄρ' οὖν ἐστὶ τῶν ἐνυπνίων τὰ [^a4] μὲν αἴτια καὶ σημεῖα, οἶον τῶν περὶ τὸ σῶμα συμβαινόντων;

3 ἐστὶ ω] εἰσι δ*P* || **3–4** τὰ μὲν αἴτια καὶ σημεῖα ω] τὰ μὲν αἴτια σημεῖα *E*¹ (ἐστὶν· τὰ δὲ in marg.) : τῶν ἐνυπνίων τὰ μὲν ἐστὶν αἴτια, τὰ δὲ σημεῖα desid. Mich(78.9–10) et ded. edd. plur.

La difficulté textuelle que recèle cette phrase n'a, à ma connaissance, jamais été pleinement remarquée, parce qu'aucun éditeur n'a reporté avec une précision suffisante la leçon du manuscrit *E*. Tous les éditeurs impriment peu ou prou le texte que souhaite lire

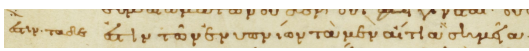
Michel d'Éphèse, τὰ μὲν αἰτία ἐστὶν τὰ δὲ σημεῖα, en se revendiquant de ce manuscrit²⁷⁸. Tout d'abord, si l'on excepte E, absolument tous les manuscrits, y compris B^e, les deux traductions latines et le commentaire de Michel d'Éphèse transmettent la leçon τὰ μὲν αἰτία καὶ σημεῖα, qui est donc sans aucun doute possible celle de l'archétype. Le manuscrit de E fait exception, mais ce n'est pas parce que l'on y lirait simplement τὰ μὲν αἰτία ἐστὶν τὰ δὲ σημεῖα, contrairement à ce que l'on trouve dans les apparats critiques²⁷⁹. Ce qui s'y est passé doit être compris en deux étapes : le copiste a d'abord écrit τὰ μὲν αἰτία σημεῖα, puis, réalisant sans doute que son texte ne tenait pas debout, a inséré les mots ἐστὶν τὰ δὲ en marge (sans accent)²⁸⁰. On peut tout à fait chercher à comprendre cette situation comme signifiant que son exemplaire contenait τὰ μὲν αἰτία ἐστὶν τὰ δὲ σημεῖα, comme l'ont fait les éditeurs, mais cela n'est pas le plus plausible au vu de l'accord de β avec γ. En premier lieu, comme les éditeurs s'en sont immédiatement rendus compte, il n'est pas envisageable de retenir le verbe, qui serait une répétition insupportable du ἐστὶ en 463^a2. Au vu de ce fait, je me demande si cette indication que l'on trouve en marge dans E ne pourrait pas en fait être comprise comme une invitation à insérer τὰ δὲ dans le texte principal. Le verbe ne ferait pas partie du texte à reporter mais de l'indication. Ensuite, il faut se demander s'il est plus probable que le copiste ait eu devant lui le même texte que tous les autres témoins, τὰ μὲν αἰτία καὶ σημεῖα, et qu'il ait oublié la particule καὶ puis cherché à corriger son erreur, ou qu'il ait eu devant lui τὰ μὲν αἰτία (+ ἐστὶν), τὰ δὲ σημεῖα, dont il aurait omis puis reporté en marge les mots τὰ δὲ (+ ἐστὶν). Il me semble que c'est la première explication qui est de loin la plus probable, non seulement au vu du reste de la tradition, mais aussi parce qu'il est beaucoup plus facile d'omettre un simple καὶ. Je considère donc que les mots τὰ δὲ relèvent d'une conjecture de la part du copiste face à un texte manifestement erroné – c'est de toute manière une solution tellement évidente, face au τὰ μὲν précédent, que Michel d'Éphèse la fait instantanément.

Par conséquent, on ne peut absolument pas se revendiquer simplement de l'autorité de E pour retenir la leçon τὰ μὲν αἰτία, τὰ δὲ σημεῖα. Quand bien même cela serait le cas, ce manuscrit ne dispose de toute manière pas d'une autorité suffisante face à l'accord de β et de γ. Il faut avant toute chose se demander si leur leçon commune est viable, et je pense que l'on peut répondre par l'affirmative. Le texte est rude, mais il semble suffisamment clair qu'il faut en ce cas opposer à τὰ μὲν αἰτία καὶ σημεῖα un τὰ δὲ συμπτώματα implicite.

278. Les traducteurs sont moins unanimes, certains, par exemple BOLOTIN (2021), p. 132 n. 5, suivant la majorité des manuscrits. Le problème n'est malheureusement pas remarqué par EIJK (1994), pp. 270–271.

279. L'erreur vient pour une part du fait que le texte et les annotations ne sont pas toujours distingués chez BEKKER (1831) et aussi du fait que son édition adopte cette leçon tout en employant un appareil négatif, ce qui également est le cas de la plupart des éditions ultérieures. Il est possible que le recours aux éditions de la Renaissance ait joué un rôle dans cette affaire, parce que l'édition aldine, de même que celle de Bâle de 1550 utilisée pour les collations de l'édition de 1831, a pour texte τὰ μὲν αἰτία εἶναι, τὰ δὲ σημεῖα (leçon connue autrement des éditeurs par le manuscrit Y), du fait de l'influence de la descendance de E sur sa base manuscrite.

280. Cela donne la chose suivante, f. 219^v :



[source : BnF].

Aristote vient en effet tout juste de distinguer entre causes, signes et coïncidences. Il est entendu que, dans les cas les plus banals, il n’y a aucun lien entre ce qui se passe dans les rêves et ce qui se produit réellement. La question est de savoir s’il est possible que dans certains cas il y ait un véritable lien causal entre les rêves et les événements mondains, que ces rêves prémonitoires en soient directement la cause, ou qu’ils soient tous deux l’effet d’une même cause plus profonde, comme c’est le cas des signes. L’opposition est ainsi, au sein du domaine des rêves qui se réalisent, entre la foule des cas purement accidentels et la possibilité éventuelle que certains entretiennent une véritable relation causale vis-à-vis des événements auxquels ils donnent accès par avance.

Il demeure vrai qu’un terme de l’opposition n’est pas exprimé explicitement, alors que le génitif partitif (τῶν ἐνουπνίων, 463^a3) et le premier groupe nominal (τὰ μὲν ...) font vraiment attendre le second membre de l’opposition ainsi esquissée. On peut expliquer cela, ou bien en avançant que l’autre terme est évident aux yeux d’Aristote, si bien qu’il n’a pas besoin d’être mentionné en toutes lettres²⁸¹, ou, ce qui n’est pas complètement incompatible, en expliquant que son entrée en scène a été retardée, avant de s’égarer définitivement dans l’esprit d’Aristote, par le développement de l’exemple des affections corporelles (οἷον τῶν περὶ τὸ σῶμα συμβαινόντων, 463^a4, repris à partir de αἱ γὰρ μεθ’ ἡμέραν γινόμεναι κινήσεις, 463^a7–8) et le rappel de l’intérêt des médecins pour les songes (463^a7–8). On peut cependant faire valoir qu’Aristote traite dans ce qui suit les deux catégories de la cause et du signe ensemble, et non en se demandant d’abord si certains rêves sont des causes, puis en se tournant dans un second temps vers la possibilité que d’autres rêves soient des signes (ou inversement). La conclusion de la section reprend d’ailleurs ces deux catégories exactement de la même manière que la question initiale, si l’on accepte de lire la leçon de l’archétype : οὕτω μὲν οὖν ἐνδέχεται τῶν ἐνουπνίων ἕνια καὶ σημεῖα καὶ αἴτια εἶναι (463^a30–31), ce qui s’oppose précisément à τὰ δὲ πολλὰ συμπτώμασιν ἔοικε (463^a31–^b1). L’opposition avec laquelle travaille Aristote est bien celle qui distingue le cas ordinaire des rêves qui sont sans lien avec les événements à la possibilité intrigante d’un lien causal entre les deux.

Div. Somn. 1, 463^a4–7

λέγουσι [^a5] γοῦν καὶ τῶν ἰατρῶν οἱ χαρίεντες ὅτι δεῖ προσέχειν [^a6] τοῖς ἐνουπνίοις·
εὐλογον δὲ οὕτως ὑπολαβεῖν καὶ τοῖς μὴ [^a7] τεχνίταις, σκοπούμενοις δὲ τι καὶ
φιλοσοφοῦσιν.

5 γοῦν ω] δ’ οὖν ιP : γὰρ Soph(41.3) | προσέχειν β(B^e)E : σφόδρα προσέχειν γC^cMi

281. Pour cet usage du μὲν *solitarium*, voir DENNISTON (1954), pp. 380–381, même si son relevé ne distingue pas systématiquement entre les cas où il en résulte une valeur concessive de ceux où le second terme implicite de l’opposition n’a simplement pas besoin d’être énoncé pour être évident. Des occurrences de ce phénomène chez Aristote, où le ce second terme n’intervient que très tard ou pas du tout (il n’est pas toujours clair s’il s’agit d’un relâchement de l’expression ou d’un effet stylistique délibéré), sont relevées par WAITZ (1844), *ad An. Pr.* II.11, 61^a19, pp. 501–502 (cité par BONITZ (1870), *s. v.* μὲν, 454^a17–20).

Mich^P(78.15) (προσέχειν σφόδρα **μP**) || **6** ὑπολαβεῖν **ω**] ὑπολαμβάνειν **P** || **6–7** τοῖς μὴ
τεχνίταις **β(B^e)E** : τοῖς τεχνίταις μὲν **γ** Mich^P(78.16) : τοῖς μὴ τεχνίταις μὲν **C^cMiηP**

Ce passage n'a le plus souvent pas changé dans les éditions ultérieures par rapport au texte de BEKKER (1831), qui retient σφόδρα en 463^a5, ce qui est en fait un ajout de **γ**, et ce qui est pour lui la leçon de *M* en 463^a6–7, τοῖς μὴ τεχνίταις μὲν, qui est en fait une combinaison artificielle de variantes. La branche **β** s'accorde entièrement la leçon de *E* et rend nécessaire d'épurer le texte d'Aristote de ces interventions. Le copiste de **γ** a ainsi cherché à augmenter encore l'importance du rêve pour ces médecins, en insérant σφόδρα, a refusé que les médecins les moins versés dans leur art puissent être, eux aussi, avertis de ce fait (comme si les médecins les plus illustres ne l'étaient pas) en éliminant la négation en 463^a6, et a inséré la particule μὲν pour rétablir le jeu d'opposition avec la particule δέ qui suit.

Div. Somn. 1, 463^a12–17

οἴονται γὰρ κεραυνοῦσθαι καὶ [^a13] βροντᾶσθαι μικρῶν ἤχων ἐν τοῖς ὡσὶ
γινομένων, καὶ μέλι-^[a14]τος καὶ γλυκέων χυμῶν ἀπολαύειν ἀκαριαίου φλέγματος
^[a15]καταρρέοντος, καὶ βαδίζειν διὰ πυρὸς καὶ θερμαίνεσθαι [^a16] σφόδρα μικρᾶς
θερμασίας περὶ τινὰ μέρη γινομένης, ἐπ-^[a17]εγειρομένοις δὲ ταῦτα φανερόν τοῦτον
ἔχοντα τὸν τρόπον

15 καταρρέοντος **ω**] καταρέοντος **B^e** : ἀπορρέοντος **δP** : *defluente* Prisc(62.5) Anon
Guil (om. Guil^{sw}) || **16** γινομένης **αP** : γινομένοις **B^e** || **17** φανερόν **β(B^eP)** : φανερά
α Mich^l(78.4) (φανερῶς **L**) : *manifesta* Anon Guil

La leçon de *B^e* en 463^a16, γινομένοις plutôt que γινομένης, est clairement fautive : le participe au génitif est indispensable à la construction du génitif absolu, il s'est corrompu en datif pluriel en s'alignant sur le participe suivant, ἐπεγειρομένοις. La question qui se pose ensuite est de déterminer s'il faut adopter en 463^a17 la leçon de **α**, ἐπεγειρομένοις δὲ ταῦτα φανερά τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον, ou de **β**, ἐπεγειρομένοις δὲ ταῦτα φανερόν τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον. L'adjectif φανερός se construit le plus souvent chez Aristote au sein d'une tournure impersonnelle avec ὅτι, suivi d'une proposition à l'indicatif, ce qui n'est pas le cas ici. Il s'agit ici d'une construction plus rare, φανερός εἶμι + participe, au sens proche²⁸² Elle se trouve employée de manière comparable, sans qu'un verbe conjugué ne soit présent, en *An.* II.11, 423^a10–11, νῦν δὲ διὰ τὸ διωρίσθαι δι' οὗ γίνονται αἱ κινήσεις, φανερά τὰ εἰρημένα αἰσθητήρια ἕτερα ὄντα, « une fois que l'on a défini ce par quoi adviennent leurs mouvements respectifs, les organes sensoriels mentionnés sont clairement différents ». Cela dit, on trouve aussi une tournure associant le singulier à un participe pluriel en *Part.*

282. Signalée chez Kühner-Gerth II.2, §482.2 *An.* 2, ainsi que dans l'article φανερός du *LSJ*, qui donne pour exemple ἀπικόμενοι φανοροί εἰσι, « on sait qu'ils sont arrivés » chez Hérodote (III.26). On notera la panique que cette tournure a suscité chez le copiste de *L*, qui transforme l'adjectif en adverbe.

An. II.8, 653^b30–31, κατὰ δὲ τὴν αἴσθησιν φανερόν πάντα τᾶλλα τούτου χάριν ὄντα, « il est clair par l'observation que c'est en vue des organes sensoriels que le reste des parties existe ». Au vu de cette attestation de cette construction avec le singulier, qui paraît de loin plus difficile, il convient de la retenir ici aussi.

Div. Somn. 1, 463^a23–30

ὥσπερ γὰρ μέλλοντες [^a24] πράττειν ἢ ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες ἢ πεπραχότες πολλάκις [^a25] εὐθυονειρίαί τούτοις σύνεσμεν καὶ πράττομεν (αἴτιον δ' ὅτι [^a26] προωδοποιημένη τυγχάνει ἢ κίνησις ἀπὸ τῶν μεθ' ἡμέραν [^a27] ἀρχῶν), οὕτω πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις [^a28] πολλάκις ἀρχάς εἶναι τῶν μεθ' ἡμέραν πράξεων διὰ τὸ [^a29] προωδοποιηθῆναι πάλιν καὶ τούτων τὴν διάνοιαν ἐν τοῖς φαν-^a30]τάσμασι τοῖς νυκτερινοῖς.

24 καὶ ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες codd.] *et in actionibus existentes* Anon : *et in actibus existentes* Guil : ὥσπερ μέλλοντες πράττειν καὶ ἢ καὶ πράσσοντες Mich^P(80.4) : ἢ ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες DROSSAART LULOFS (1947a) ex Soph(41.22) | ἢ πεπραχότες ω] οἱ πεπραχότες ε || **25** τούτοις ω] ταύταις conl. W. D. ROSS (1955b) || **25–27** αἴτιον ... ἀρχῶν γC^cMiP : deest in β(B^e)E || **26** προωδοποιημένη SO^dXL : προωδοποιημένη C^cMiUNH^a : προωδοπεποιημένη ξ || **27** πάλιν β(B^e)Eγ : πάλιν πολλάκις C^cMi | ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις ω] καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις ἀναγκαῖον ιP || **28** πολλάκις β(B^e)γP : om. EC^cM | ἀρχάς β(B^e)EC^cMi : ἀρχήν γP || **29** προωδοποιηθῆναι L : προωδοποιεῖσθαι β(B^e)S(a.c., προωδοποιεῖσθαι p.c.) : προωδοποιεῖσθαι γP (προωδοποιῆσαι λ) : προωδοπεποιῆσθαι EMi : προωδοπεποιῆσθαι C^c | τούτων ω] τούτοις C^c

Les manuscrits sont unanimes en 463^a23–24 : ils transmettent tous la leçon ὥσπερ γὰρ μέλλοντες πράττειν καὶ ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες ἢ πεπραχότες πολλάκις. C'est le texte qu'impriment BEKKER (1831) et BIEHL (1898). Celui-ci a paru inacceptable à DROSSAART LULOFS (1947a), suivi par W. D. ROSS (1955b) et SIWEK (1963), parce qu'il considère que les expressions μέλλοντες πράττειν, ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες, πεπραχότες πολλάκις désignent trois relations temporelles alternatives et mutuellement exclusives du sujet à son action. Celle-ci peut respectivement être sur le point d'être accomplie, en train d'être accomplie ou se trouver prise dans un processus d'accomplissement répété. Il corrige donc le texte (en s'inspirant de la paraphrase de Sophonias, qui n'a pourtant presque aucune autorité) pour obtenir une alternative à trois termes, μέλλοντες πράττειν ἢ πεπραχότες πολλάκις ἐν ταῖς πράξεσιν ὄντες ἢ πεπραχότες πολλάκις. La logique de ce raisonnement paraît imparable, mais on peut se demander s'il ne convient pas d'appréhender la leçon de l'archétype avec un peu plus de finesse. Certes, il est impossible d'être en même temps sur le point de faire quelque chose (ce qui implique ordinairement que l'on n'a pas encore commencé à le faire) et en train de le faire (ce qui implique que l'on a commencé), mais la distance qui sépare ces deux situations de celle d'une action que l'on

a déjà effectué maintes fois est bien plus grande que celle qui les sépare mutuellement. On peut ainsi comprendre que la distinction principale est celle entre l'action déjà accomplie et celle qui n'a pas déjà été accomplie, et que la seconde catégorie se divise en deux, en distinguant l'action qui n'a pas encore commencé de celle qui a déjà débuté. La distinction principale est une alternative forte exprimée par ῥ, la division secondaire est, par comparaison, de moindre importance et est exprimée par καί²⁸³.

Que l'on accepte ou non la conjecture de W. D. ROSS (1955b) en 463^a25, le démonstratif au datif (τούτοις ou τούταις) doit nécessairement renvoyer aux actions (πράξεις, le mot vient d'être employé en 463^a23). Si l'on ne corrige pas le texte unanime des manuscrits, le pronom employé pour ce faire est de genre neutre plutôt que féminin. Il s'agit cependant d'un phénomène bien attesté lorsque le référent est envisagé collectivement²⁸⁴, si bien que la correction est superflue.

Les copistes ont connu des difficultés s'agissant de l'orthographe du verbe προοδοποιέω, qui n'est guère attesté dans la langue classique ou hellénistique que chez Aristote et Théophraste, chez qui il renvoie souvent au fait d'être particulièrement disposé à l'égard de certaines actions ou passions. On peut ainsi hésiter, du point de vue de la transmission, en 463^a29 entre l'infinitif présent προοδοποιεῖσθαι et parfait προωδοποιῆσθαι. Le second n'est attesté avec cette orthographe précise que dans *L*, en dépit du fait qu'il a été retenu par la majorité des éditeurs depuis BEKKER (1831). La confusion entre η et ει est néanmoins très aisée, en particulier en majuscules. En outre, le copiste de l'ancêtre de *E* a certainement eu l'intention d'écrire un infinitif parfait, sans doute προωδοπεποιῆσθαι, forme qui est attestée chez Alexandre d'Aphrodise (*In Mete.*, 98.12), mais qui est contredite (comme un copiste au moins s'en est rendu compte) par la formation du participe parfait προωδοποιημένη (et non προωδοπεποιημένη) en 463^a25²⁸⁵. Le témoignage de *B*^e est ambigu, mais le fait que le copiste ait écrit προωδο- soutient l'infinitif parfait, que le sens et le contexte semblent requérir. Il est par conséquent très probable que l'archétype de la transmission ait contenu le parfait προωδοποιῆσθαι.

283. Pour un cas comparable chez Aristote, voir *Cael.* III.8, 306^b22–23, πῶς ἐνδέχεται γίγνεσθαι σάρκα καὶ ὀστοῦν ἢ ὀτιοῦν τῶν συνεχῶν σωμάτων;

284. Voir Kühner-Gerth II.1, §361.1 An. 1, p. 61 : « *auf ähnliche Weise steht zuweilen auch die plurale Neutralform eines Demonstrativs in Beziehung auf ein männliches oder weibliches Substantiv im Sing. oder Plur., wenn gleichsam der ganze Bereich eines Begriffes bezeichnet werden soll* ».

285. La formation du parfait du verbe προοδοποιέω est un problème à l'étendue très large. Si l'on se limite au *corpus aristotelicum*, on constatera la transmission de la forme προωδοποίηχα en *Rhet.* II.13, 1389^b31 (ὥστε προωδοποίηχε τὸ γῆρας τῆι δειλίαι, le verbe est toutefois corrigé en προωδοπεποίηχε par une main ultérieure dans le manuscrit A), mais aussi de celle προωδοπεποίηχα (προωδοπεποιημένους διὰ τὸν στρατιωτικὸν βίον, *Pol.* II.9, 1270^a4, voir aussi *Probl.* XXX.1, 954^b12), comme le notent déjà BONITZ (1870), *s. v.* προοδοποιέω, 640^a58–60, et, de manière plus précise encore, KASSEL (1976), dans son apparat *ad* 1389^b31.

Div. Somn. 1, 463^a31–^b3

τὰ δὲ πολλὰ συμπτώ-^[^b1]μασιν ἔοικε μάλιστα, οἷον τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα καὶ ὧν ^[^b2] μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή, ἀλλὰ περὶ ναυμαχίας καὶ τῶν ^[^b3] πόρρω συμβαινόντων ἐστίν·

^a31–^b1 συμπτώμασιν ω] συμπτώματα C^cMiξ || 1 ἔοικε μάλιστα, οἷον τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα β(B^e)EC^cMi (*assimilantur maxime ut transcendentia omnia* Guil) : ἔοικε, μάλιστα δὲ τὰ ὑπερβατὰ πάντα γP (*videntur, maxime autem transcendentia omnia* Anon) || 2 ἀλλὰ ω] οἷον BIEHL (1898) ex Soph(41.28)

Deux leçons sont transmises, qu'il faut construire et ponctuer différemment : celle sur laquelle s'accordent le manuscrit *B^e* et la branche de *E* (ainsi que la révision de la *vetus* par Guillaume de Moerbeke), τὰ δὲ πολλὰ συμπτώμασιν ἔοικε μάλιστα, οἷον τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα καὶ ὧν μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή, et celle attestée dans les manuscrits de γ, τὰ δὲ πολλὰ συμπτώμασιν ἔοικε, μάλιστα δὲ τὰ ὑπερβατὰ πάντα καὶ ὧν μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή. Elles diffèrent par la construction autour de l'adverbe μάλιστα et par la relation entre les deux ensembles de rêves cités, laquelle est exprimée dans un cas par τε ... καὶ et dans l'autre cas par καί. Les éditeurs, depuis BEKKER (1831), ont eu tendance à combiner ces deux leçons de manière assez contestable²⁸⁶, afin d'imprimer τὰ δὲ πολλὰ συμπτώμασιν ἔοικε, μάλιστα δὲ τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα καὶ ὧν μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή. La meilleure manière d'interpréter la leçon de γ consiste à faire porter μάλιστα sur une répétition implicite du verbe ἔοικε : le texte ne peut pas vouloir dire que ce sont surtout les rêves prémonitoires qui portent sur des événements sans rapport avec nous²⁸⁷ qui relèvent de coïncidences (comme si ce n'était pas le cas aussi des rêves qui portent sur notre environnement familial), mais seulement qu'ils constituent un cas particulièrement clair où il ne saurait y avoir de relation causale suffisamment forte entre le rêveur et son rêve, d'une part, et, d'autre part, l'événement que l'on voit en rêve et qui se produit. En revanche, si μάλιστα fait partie de la première proposition, le fait que la plupart des rêves relèvent de coïncidences est considéré comme étant déjà évident par lui-même, et le texte ne fait qu'ajouter un exemple où la chose est absolument indéniable. Il paraît alors plus facile de comprendre comment la leçon de γ a pu être produite à partir de celle de *E* et *B^e* que vice versa : un lecteur aura trouvé

286. EIJK (1994), p. 285, réclame ainsi l'abandon de la particule τε, au nom de sa transmission et parce qu'il veut comprendre la particule καὶ comme epexégétique. Cela n'est pas nécessaire, parce que l'on peut aussi comprendre qu'il y a une certaine complémentarité entre les deux ensembles : τὰ τε ὑπερβατὰ πάντα renvoie aux rêves portant sur des événements inaccessibles au commun des mortels, tandis ὧν μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή, ἀλλὰ περὶ ναυμαχίας καὶ τῶν πόρρω συμβαινόντων ἐστίν renvoie aux événements qui résultent des actions de certaines personnes qui sont distinctes du rêveur.

287. L'adjectif ὑπερβατός est rare, c'est sa seule occurrence chez Aristote. Son attestation la plus ancienne se trouve dans l'*Agamemnon* d'Eschlye, vers 427–428 : τὰ μὲν κατ' οἴκους ἐφ' ἐστίας ἄχη / τὰ δ' ἐστὶ καὶ τῶνδ' ὑπερβατώτερα, « voilà les peines que l'on endure dans les foyers des maisons, mais en voici d'autres qui les surpassent encore », le contraste étant entre le chagrin consécutif au rapt d'Hélène et celui du deuil des morts de la guerre qui s'en est suivie. On peut se faire une idée de son sens à partir de sa formation (ὑπερβαίνω : « dépasser, transgresser »). L'adjectif doit désigner ici des rêves qui représentent des choses qui sont complètement hors de notre portée en tant qu'agents.

inacceptable que la majorité des rêves soient ainsi présentés comme insignifiants (de fait, Aristote signale lui-même que la plupart des gens ont des intuitions contraires, 462^b14–15) mais aura été plutôt convaincu par l'argument portant sur les rêves exotiques, si bien qu'il aura voulu restreindre la portée du refus par Aristote de la valeur des rêves prémonitoires à ces derniers seulement, au moyen d'une petite retouche portant sur μάλιστα.

La conjecture de BIEHL (1898) en 463^b2, adoptée par exemple par DROSSAART LULOFS (1947a) et HETT (1957), est rendue très maladroite une fois οἶον rétabli en 463^b1. Elle se fonde de toute manière sur une compréhension superficielle du passage, il faut comprendre la section ὧν μὴ ἐν αὐτοῖς ἡ ἀρχή, ἀλλὰ περὶ ναυμαχίας καὶ τῶν πόρρω συμβαινόντων ἐστὶν d'un seul tenant (le verbe conjugué est à rapporter au pronom relatif), la dimension adversative du terme ἀλλὰ vient du fait que la caractérisation initiale des rêves en question est négative.

Div. Somn. 1, 463^b3–5

περὶ γὰρ τούτων τὸν αὐτὸν τρόπον [4] ἔχειν εἰκὸς, οἶον ὅταν μεμνημένοι περὶ
τινος τυχῆι τοῦτο [5] γενόμενον·

3–4 τὸν αὐτὸν τρόπον ἔχειν εἰκὸς **ω** | τὸν αὐτὸν τρόπον ἐχόντων εἰκόνα ἐστὶ **C^eMi** :
τὸν αὐτὸν ἔχειν τρόπον εἰκὸς ἐστὶ **U** : τὸν αὐτὸν τρόπον ἔχειν εἰκόνα **ξ** : *eodem modo
se habere conveniens est* Anon : *eodem modo se habere verisimile est* Guil | οἶον
ω | ὄν coni. W. D. ROSS (1955b) | ὅταν μεμνημένοι **β(B^e)γP** : ὅταν μεμνημένοι τι
EC^eMi : *quando aliquo memoranti* Anon : *quando memoranti* Guil || **5** γενόμενον
β(B^e)γP : γιγνόμενον **EC^eMiUZ^a**

L'indéfini après μεμνημένοι, adopté par tous les éditeurs, est absent de *B^e* et de *γ*, ce qui implique que le plus probable est qu'il ne remonte pas à l'archétype, mais à une insertion dans la branche de *E*. Le texte se laisse très bien construire sans lui²⁸⁸ et le sens demeure identique, il n'y a par conséquent aucune raison de le retenir. Les éditeurs ont ensuite retenu le participe présent et non l'aoriste γενόμενον. La différence ne tient qu'à une seule voyelle dans les manuscrits, et ε et ι ont une prononciation semblable pour les copistes. Néanmoins, je signale que les apparats sont souvent erronés sur ce point : si l'on excepte *U* et *Z^a*, γενόμενον est bien la leçon de tous les manuscrits de *γ*, y compris de *X* et de *P*. L'aoriste bénéficie donc d'une autorité supérieure. Comme sa valeur événementielle convient très bien au sein d'une clause exprimant l'éventualité de l'obtention d'un événement singulier, il convient de l'adopter.

La conjecture proposée par W. D. ROSS (ibid.) en 463^b5 repose sur l'intuition selon laquelle la clause exprimant la coïncidence d'un acte mental et d'un événement ne

288. Il faut rapporter le datif à τυχῆι (« il arrive à celui qui vient de se rappeler quelque chose que cela se produise »). Voir pour un cas comparable *Phys.* III.4, 203^b15–16, τοῦ δ' εἶναι τι ἄπειρον ἢ πίστις ἐκ πέντε μάλιστ' ἂν συμβαίνοι σκοποῦσιν (et non σκοποῦσί τισι ου τοῖς σκοποῦσιν), « leur conviction de l'existence d'un infini vient à ceux qui examinent la question surtout de ces cinq notions ».

constitue pas un exemple supplémentaire de ce en quoi consiste une coïncidence, mais qu'elle est le point d'aboutissement de la thèse, on veut pouvoir paraphraser : « ces rêves se réalisent de la même manière que ce que l'on se trouve être en train de penser s'accomplit parfois sous nos yeux (sans que nous y ayons part) ». Cette intuition est juste : le pronom τούτων renvoie aux rêves mentionnés précédemment, qui ont déjà été rassemblés comme des cas de coïncidence. Le propos ne peut donc être maintenant de souligner que tous ces cas sont semblables, il est bien plutôt question d'expliquer de quelle manière de telles coïncidences ont lieu²⁸⁹. La question est alors de déterminer si l'on peut comprendre de cette manière une construction τὸν αὐτὸν τρόπον ... ὡς²⁹⁰. Les grammaires signalent plus généralement qu'il existe des cas de construction τὸν αὐτὸν τρόπον ... ὥσπερ (et non avec un complément au datif ou introduit par un pronom relatif) en prose attique classique²⁹¹. De surcroît, il y a une attestation de cette construction précise en *Phys.* I.8, 191^b19–20 : οὕτω δὲ καὶ τοῦτο γίγνεσθαι, τὸν αὐτὸν τρόπον ὡς εἰ ἐκ ζώου ζῶιον γίγνοιτο καὶ ἐκ τινὸς ζώου τι ζῶιον, « c'est de cette manière que l'être advient à partir de l'être, de la manière dont un animal advient à partir d'un animal et un animal précis à partir d'un animal précis ». Le texte reçu paraît donc admissible.

Div. Somn. 1, 463^b5–9

μᾶλλον [6] δ' εἰχὸς πολλὰ τοιαῦτα συμβαίνειν. ὥσπερ οὖν οὐδὲ τὸ μνη- [7]σθῆναι περὶ τοῦδε σημείου οὐδ' αἴτιον τοῦ παραγένεσθαι αὐτόν, [8] οὕτως οὐδ' ἐκεῖ τοῦ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι οὔτε σημείου [9] οὔτ' αἴτιον, ἀλλὰ σύμπτωμα.

6 οὖν] lac. **B^e** || **6–7** μνησθῆναι **EC^cMiε** : ἐμνησθῆναι (sic) **B^e** : μεμνήσθαι **δP** : *meminisse* Anon Guil || **7** παραγένεσθαι **ω**] περιγίνεσθαι **C^cM** : παραγίνεσθαι **N** | αὐτόν **β(B^e)γP** : αὐτό **EC^cMi** || **8** τοῦ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι scripsi (et iam G. Morel) : τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι **β(B^e)E** : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι **U** : μὴ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι δ' ὄντι **η** : τὸ ἀποβῆναι τῶι ἰδόντι μετὰ τὸ ἐνύπνιον **C^cMi** : μετὰ τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι δ' ὄντι **iP** : τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι **N** : τοῦ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῶι ἰδόντι **λ** edd. : *post eventum sompni in veritate autem* Anon : *post eventum sompni videnti* Guil

289. C'est l'interprétation de toutes les traductions que j'ai consultées, y compris celles qui sont de loin antérieures à la conjecture (ainsi déjà BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847), p. 214 : « il en doit être dans tous ces cas probablement comme quand on se souvient d'une chose, et que cette chose arrive précisément à ce moment même »).

290. W. D. ROSS (1955b), p. 280, estime cela « *hard to believe* ».

291. Kühner-Gerth II.1, §422.9 An. 11, où est cité à l'appui un passage de Démosthène (*Troisième Philippique*, §33) : καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ τὴν χάλαζαν ἔμοιγε δοκοῦσιν θεωρεῖν, « et les Grecs me donnent l'impression de le regarder faire comme s'il s'agissait d'une tempête ». Cette tournure se rencontre aussi chez Aristote, par exemple en *Part. An.* I.1, 641^a5–6 : λίαν οὖν ἀπλῶς εἴρηται, καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ ἂν εἰ τέκτων λέγοι περὶ χειρὸς ξυλίνῃ ; « Démocrite parle de manière excessivement simpliste, à la manière dont un ébéniste parlerait d'une main en bois ».

Ce passage comporte une difficulté textuelle sérieuse en 463^b8. Un bref coup d'œil jeté sur la tradition suffit à apercevoir l'étendue des corruptions qui ont affecté la clause en question : la préposition *μετά* devient par exemple la négation *μή* dans **η**, tandis que le datif *τῷ ἰδόντι* devient *τῷ δ' ὄντι* dans **η** ainsi que dans **ι**. Au vu de cette situation, le plus remarquable est que le manuscrit *B^e* transmette exactement la même leçon que notre manuscrit le plus ancien, *E*, *τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι*, ce qui suffit à invalider la décision des éditeurs précédents de retenir la leçon connue d'abord par le manuscrit *L*, *τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι* (qui correspond déjà au texte de l'édition aldine). Cette dernière s'avère en effet être une correction d'un texte déjà corrompu : la préposition *μετά* s'est perdue dans un de ses ancêtres, le *deperditus* **θ**, dont le manuscrit *N* nous a préservé la leçon sous sa forme brute (*τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι*)²⁹², laquelle a ensuite été corrigée, assez habilement, par le copiste de **λ**, le grand-père de *L*, en faisant du premier article défini un génitif. La raison de cette correction correspond exactement à ce qui a motivé les éditeurs à la retenir, à savoir que le sens de l'analogie implique qu'il faut absolument qu'Aristote soit en train de dire que le rêve, tout comme une remémoration, n'est ni une cause ni un signe de la survenue de l'événement dont l'on a rêvé ou que l'on s'est remémoré. Or, à l'exception de cette correction dans **λ**, tous les manuscrits (pour ceux dont la leçon a encore un sens) font dire l'inverse à Aristote, à savoir que la survenue de l'événement dont l'on a rêvé n'est pas la cause ni le signe du rêve. Sans nominatif, en effet, il est facile de comprendre qu'il faut suppléer *τὸ ἐνύπνιον*, mais, une fois que l'on lit *τὸ ἀποβῆναι*, c'est cet événement qui doit être le sujet de la seconde partie de l'analogie, introduite par *οὕτως*. Ce sens est absolument inadmissible, parce qu'il ne correspond pas du tout au problème dont s'occupe Aristote (même si la proposition est peut-être trivialement vraie) et rompt complètement l'analogie.

La situation est par conséquent la suivante : la seule leçon fournissant un sens convenable n'a en fait presque aucune autorité, et elle s'avère être une correction sur la base d'un texte qui est déjà éloigné par une faute importante de l'archétype. Par conséquent, il n'y a pas d'autre choix que de la laisser de côté, de revenir à la leçon de l'archétype, de faire le diagnostic d'une corruption et de tenter d'y remédier sur cette base. Il est incontestable que l'archétype contient ici précisément ce que l'on lit encore dans *B^e* et *E*, *τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι*, parce que c'est le texte dont l'autorité est la plus grande et qu'il permet de comprendre la genèse de toutes les fautes de la tradition. Le problème concernant la leçon de l'archétype est qu'elle conduise à faire dire à Aristote que le fait que l'événement dont l'on rêve se produise après le rêve n'est pas la cause du rêve, alors que tout fait attendre l'affirmation inverse, à savoir que le rêve n'est pas la cause de la survenue de cet événement. Il est ainsi indispensable de corriger d'une manière semblable au copiste de **λ**, en transformant le premier article en un génitif, pour écrire

292. Cette perte a peut-être été facilitée par ce que l'on lit un peu plus loin, en 463^b9–10 (*διὸ καὶ πολλὰ τῶν ἐνυπνίων οὐκ ἀποβαίνει*) et en ^b22–23 (*διὸ καὶ πολλὰ τῶν ἐνυπνίων οὐκ ἀποβαίνει*).

τοῦ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον, de manière à ce que le rêve redevienne le sujet implicite de la proposition. C'est d'ailleurs exactement ce qu'a fait aussi l'imprimeur Guillaume Morel dans son édition de 1556²⁹³. On obtient alors précisément le sens désiré, il suffit de sous-entendre τὸ ἐνύπνιον comme sujet de la proposition (ou τὸ ἐνυπνιάσαι si l'on veut faire exactement écho à τὸ μνησθῆναι).

Div. Somn. 2, 463^b18–22

διὰ γὰρ τὸ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ κινεῖσθαι [19] ἐπιτυχάνουσιν ὁμοίοις θεωρήμασιν, ἐπιτυχεῖς ὄντες ἐν τού[20]τοις ὥσπερ ἔνιοι ἄρτι' ἢ περι<σὰ παί>ζοντες· ὥσπερ γὰρ καὶ λέγεται [21] ἄν πολλὰ βάλλης, ἄλλοτ' ἄλλοῖον βαλεῖς, καὶ ἐπὶ τού[22]των συμβαίνει.

18 δὲ $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: γὰρ $\mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}$ || 19 ἐπιτυχεῖς ὄντες α : ἐπιτυχήσαντες $\beta(\mathbf{P}$, ἐπιτευχήσαντες \mathbf{B}^e) || 20 ἄρτι' ἢ περι<σὰ παί>ζοντες dedi : ἄρτιπεριζοντες $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἄρτια μερίζοντες $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες $\gamma\mathbf{P}$ Mich^P(81.26) (*rapiunt contententes* Anon Guil) : ἀρτιάζοντες prop. J. G. SCHNEIDER (1815) p. 292 : ἀστραγαλίζοντες prop. EIJK (1994) p. 300 ex Metochit. || 21 βάλλης $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{MiU}$: βάλλης γ | βαλεῖς $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma$ Mich^c(82.1) : βαλλεῖς $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ || 22 συμβαίνει $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: τοῦτο συμβαίνει $\gamma\mathbf{P}$

L'erreur commise par β en 463^b19 semble issue d'une confusion entre εὐτυχέω et ἐπιτυχάνω. La difficulté principale du passage se trouve néanmoins en 463^b20²⁹⁴. La situation, avant que l'on ne prenne en compte la branche β , est la suivante : deux leçons sont transmises par chacune des deux branches principales de α , toutes les deux grammaticalement acceptables, dont le sens de l'une, la leçon de E , est complètement obscur (ὥσπερ ἔνιοι ἄρτια μερίζοντες : « de même que certains en divisant des choses paires » ?), tandis que celui de l'autre, la leçon de γ , est à peine plus intelligible (ὥσπερ ἔνιοι ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες : « de même que certains lorsque l'on se bat pour mettre la main [sur certaines choses] », ce qui pourrait éventuellement renvoyer à une situation quelconque de dispute ou de cohue). Dans les deux cas, cela s'intègre très mal au contexte. Aristote est en train de parler du fait que, pour employer le lexique de la théorie des probabilités, un grand nombre de tirages augmente la chance d'obtenir un tirage donné. Cela s'applique aux mélancoliques : du fait de leur caractère imaginativement débridé, ils rêvent de tout et de n'importe quoi, si bien qu'inévitablement ils font l'expérience d'un plus grand de rêves qui se réalisent qu'un individu lambda. C'est le sens du dicton cité, qui semble renvoyer

293. Comme déjà signalé dans l'apparat de DROSSAART LULOFS (1947a), qui reste cependant fidèle à la leçon connue par *L. Morel* ne s'explique pas sur sa décision dans ses quelques notes de fin d'ouvrage, mais il est vraisemblable qu'il a pris connaissance de la leçon avec la préposition μετὰ dans le manuscrit *E*, auquel il a eu accès (*cf. supra*, p. 614), et qu'il a combiné ingénieusement celle-ci avec le *textus receptus* comportant l'article au génitif. Les éditions suivantes sont revenues au texte de l'*editio princeps*.

294. Voir à ce sujet DROSSAART LULOFS (*ibid.*), pp. lxx–lxxi ; W. D. ROSS (1955b), p. 282 ; EIJK (1994), pp. 299–300.

à un jeu de lancer de dés, ou à quelque chose de ce genre. La clause comparative dont la transmission pose problème est destinée à expliquer l'intuition, voire la pratique ludique, qui sous-tend le dicton, on voit donc très mal comment elle pourrait parler de division ou de saisie d'objets indéterminés.

Il y a eu deux attitudes chez les éditeurs confrontés à cette situation. La première, devenue peu à peu minoritaire, consiste à maintenir l'une des deux leçons transmises. BEKKER (1831), suivi par BIEHL (1898) et MUGNIER (1953)²⁹⁵, fait imprimer celle de *E*, que BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847) accomplit l'exploit de traduire, en rappelant ἐπιτυχεῖς ὄντες, par « pareils à des joueurs qui doublant toujours finissent par gagner »²⁹⁶. On n'obtient pas ainsi un texte au sens satisfaisant (à moins d'extrapoler complètement), mais il est clair que cela vaudra toujours mieux que d'adopter la leçon de γ ²⁹⁷. Il y a en effet de fortes chances pour que cette dernière soit une tentative d'amélioration du texte sur la base de quelque chose comme celle de *E*. La divergence entre les deux branches est telle que l'une d'entre elles a nécessairement subi une intervention de ce genre, et la balance penche fortement du côté de γ en ce cas, dont la leçon présente un sens beaucoup plus clair et est bien plus longue (on peut imaginer sans peine une faute par laquelle APTIA devient APIIA, suite à laquelle un copiste aura cherché à compléter pour obtenir un indicatif). La prise en compte de la branche inédite β , qui n'est en ce cas conservée que par le manuscrit *B^e*, confirme d'ailleurs le caractère secondaire de la leçon de γ . La leçon de *B^e* est en effet quasi-identique à celle de *E*, à deux lettres près (et la confusion entre ΠΕΠΙ et ΜΕΠΙ est, elle aussi, aisée), même si le copiste n'a manifestement aucune idée du sens de ce qu'il recopie, ce qui montre que l'archétype contient bien quelque chose de cet ordre et que la leçon de γ n'est qu'une tentative de correction, consistant en l'ajout d'un indicatif, sans la moindre autorité.

L'autre attitude adoptée par les éditeurs consiste à faire le constat d'une corruption et à recourir à une conjecture. Chose assez rare, il y a déjà une proposition en ce sens faite dans l'apparat de BEKKER (1831), où l'on lit « *malim ἀρτιάζοντες* ». Cette conjecture, parfois attribuée à Bekker lui-même²⁹⁸, est en fait à mettre au crédit de l'un de ses contemporains, Johann Gottlob Schneider (1750–1822)²⁹⁹. Celui-ci donne une édition des

295. BUSSEMAKER (1854) l'adopte aussi, parce qu'il reste fidèle au texte de Berlin, mais il traduit « *ubi par impar ludunt* », en suivant la conjecture de l'apparat.

296. Par comparaison, ROLFES (1924) traduit vaillamment, p. 76, « *ähnlich wie manche Wettkämpfer, die in langem Streit auch wohl einmal einen Preis gewinnen* ». EIJK (1994), p. 299, s'efforce également, non sans quelque hésitation, d'examiner si l'on peut donner un sens convenable à un tel texte, et bute sur le fait que le verbe ἀρτιάζω n'a normalement pas le sens de « remporter un prix ».

297. Il n'est toutefois pas certain que cela soit la seule raison pour laquelle ces trois éditeurs ont opté pour cette leçon. L'apparat de BEKKER (1831), que reprennent les deux autres quant au report des manuscrits, attribue en effet la leçon ἀρτιάζουσιν ἐρίζοντες au seul manuscrit *U*, ce qui la rend très suspecte, mais est erroné. L'apparat de DROSSAART LULOFS (1947a) est le premier à indiquer que cette leçon est en fait présente dans l'ensemble de la famille.

298. Par exemple dans BIEHL (1898), G. R. T. ROSS et BEARE (1908), ou HETT (1957).

299. Il y a plusieurs voies possibles qui permettent d'expliquer comment Bekker a eu vent de la conjecture de Schneider. Tout d'abord, Schneider devient membre correspondant de l'Académie de Prusse en 1809,

opuscules hippiques et cynégétiques de Xénophon en 1815, au sein d'une édition complète des œuvres de ce dernier parue à Leipzig chez l'imprimeur Hahn. Or il se trouve que, au cours de l'*Hipparque* (V.10), Xénophon mentionne un jeu d'enfants nommé ποσίνδα (« devine combien ! ») où il s'agit de tromper son adversaire en faisant croire qu'on lui présente plus de choses (de jetons ?) qu'on ne le fait réellement. Schneider se fend par conséquent d'une longue note pour expliquer de quoi il en retourne³⁰⁰, où il cite un passage de l'*Onomasticon* de Pollux (IX.101) qui présente un jeu désigné par le verbe ἀρτιάζειν, lequel consiste, de manière semblable, à deviner si l'adversaire tient dans sa main un nombre pair ou impair d'objets (d'osselets, de fèves, etc., ou même des pièces), dont il est question dans le *Lysis* (206^e, Socrate trouve les jeunes gens du gymnase occupés ἐν γωνίαι ἡρτιάζον ἀστραγάλους παμπόλλους) ainsi que dans le *Ploutos* d'Aristophane (v. 816 : στατήρησι δ' οἱ θεράποντες ἀρτιάζομεν ; voir aussi 1055–1059, où un jeune espiègle se moque d'une vieille dame en lui proposant de deviner combien de dents il lui reste). On pourrait croire qu'il s'agit d'un jeu légèrement différent de celui dont parle Xénophon, puisqu'il ne s'agit apparemment plus de deviner le nombre exact d'objets que tient dans sa main l'adversaire, mais seulement si celui-ci est pair ou impair, mais Schneider cite à l'appui un passage de *Rhet.* où Aristote explique clairement qu'il s'agit de deux variantes d'un même jeu qu'il nomme ἀρτιασμός³⁰¹. Poursuivant sur sa lancée, il signale ce passage de *Div. Somn.* 2, dont il connaît les deux principales variantes textuelles, fait l'hypothèse que le texte est corrompu³⁰² et suggère de corriger, à partir de la transmission du mot ἄρτια suivi d'un participe se finissant par -ζοντες, en ἀρτιάζοντες, de manière à retrouver une mention du même jeu.

Cette conjecture est remarquable, et elle a été reprise par un nombre non-négligeable d'éditeurs et d'interprètes, à commencer par Beare, DROSSAART LULOFS (1947a), pp. lxx–lxxi, et W. D. ROSS (1955b), p. 282. Elle permet en effet d'ancrer le dicton quelque peu abstrait dans le contexte d'un jeu précis, ce qui est la fonction attendue de la clause introduite par ὥσπερ. On pourrait lui reprocher que la nature de ce jeu ne correspond pas vraiment au dicton, puisque celui-ci parle de lancer des objets, ce pourquoi les traducteurs

il pourrait donc en avoir parlé lors d'une séance. En outre, son édition de 1815 est dédiée à Bekker, il ne paraît donc pas impossible qu'il l'ait un jour ouverte. Enfin, la conjecture est signalée dans l'édition de BECKER (1823), p. 69.

300. Voir J. G. SCHNEIDER (1815), pp. 291–292. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote A.gr.b. 3393-6) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10238651> (dernière consultation : novembre 2022).

301. *Rhet.* III.5, 1407^b2–4 : τύχοι γὰρ ἂν τις μᾶλλον ἐν τοῖς ἀρτιασμοῖς ἄρτια ἢ περισσὰ εἰπὼν μᾶλλον ἢ πόσα ἔχει, « on a plus de chances de gagner à ce jeu si l'on annonce le pair et l'impair plutôt que le nombre exact ». Pour une présentation des données conservées relatives au jeu du pair et de l'impair, voir MAU (1896a). Le vainqueur gagne les fèves, osselets ou pièces de l'autre, d'après une scholie ancienne au *Ploutos*, 1057c chez CHANTRY (1994), p. 172.

302. Il se réfère pour cela au commentaire de Joachim Périon, paru à Bâle en 1553, p. 174, qui tente sans grande conviction de corriger le passage en affirmant que le sens lui demeure obscur. Une numérisation d'un exemplaire du commentaire conservé à la BSB de Munich (cote A.gr.b. 698#Beibd.1) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb00035237> (dernière consultation : novembre 2022).

ont assez naturellement tendance à se référer aux dés³⁰³. C'est aussi ce que comprend Théodore Métochitès, qui, de manière moins anachronique, paraphrase en parlant de lancer des osselets³⁰⁴ et même, semble-t-il, Cicéron, lorsqu'il utilise exactement le même argument et la même comparaison pour expliquer la possibilité de coïncidences oniriques dans son propre *De divinatione*³⁰⁵. L'équivalent antique du lancer de dés, à savoir le lancer d'osselets, paraît en effet bien plus approprié en tant qu'illustration ludique d'une telle intuition probabiliste que le jeu du pair et de l'impair : plus l'on effectue de lancers, plus l'on a de chances d'obtenir une combinaison donnée. Il rend également compte de l'emploi du verbe βάλλω. On peut donc conjecturer un participe déjà employé par Métochitès, ἀστραγαλίζοντες, qui renvoie à ce jeu de hasard³⁰⁶. Elle est rendue plausible par le fait qu'Aristote fasse déjà référence au lancer d'osselets pour lier la probabilité d'obtenir un certain résultat au nombre de tirages effectué en *Cael.* II.12 (292^a28–30 : ἔστι δὲ τὸ κατορθοῦν χαλεπὸν ἢ τὸ πολλὰ ἢ τὸ πολλάκις, οἷον μυρίους ἀστραγάλους Χίους βαλεῖν ἀμύχανον, ἀλλ' ἓνα ἢ δύο ῥᾶιον, « il est difficile de réussir dans la plupart des cas ou souvent, comme il est pratiquement impossible de lancer mille Chios aux osselets, alors qu'il est facile de le faire une fois ou deux » ; il s'agit de la face valant 6, dont la forme

303. Par exemple, « *their luck in these matters being merely like that of persons who play at dice* » chez BARNES (1984), alors que seul le jeu du pair et de l'impair est mentionné dans la traduction d'Oxford antérieure. EIJK (1994), p. 300, essaye d'esquiver le problème en conférant un sens uniquement abstrait et métaphorique à βάλλω (« essayer »), mais cela ôte à la comparaison une grande part de son intérêt.

304. Voir DEMETRACOPOULOS (2018), §5, p. 295 : γίνεσθαι, ὡσπερ φησί, καὶ οἱ ἀστραγαλίζοντες πολλῶν προβαλλομένων οὐ καθάπαξ ἀτευκτοῦσιν, ἀλλ' ἐνίοτε καὶ ἐπιτυχεῖς γίνονται ἐκ τῶν πολλῶν ἀρπάζοντες. Ce passage est déjà cité par DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxx, pour qui cet extrait montre que Métochitès connaissait non seulement la leçon de γ, mais lisait aussi la conjecture qu'il retient, ἀρτιάζοντες (au vu du passage du *Lysis* précédemment cité, où l'on joue explicitement à ce jeu avec des ἀστράγαλοι – οἱ δὲ τινες τοῦ ἀποδυτηρίου ἐν γωνίαι ἠρτιάζον ἀστραγάλους παμπόλλους, 206^e). Je serai beaucoup plus circonspect à cet égard : mon impression est plutôt que Métochitès lit uniquement la leçon de γ mais l'interprète en tenant compte du dicton. Je n'ai trouvé aucun autre passage qui confirmerait que le verbe ἀρπάζω puisse être employé pour décrire une telle activité.

305. II, 121 : *iam ex insanorum aut ebriorum visis innumerabilia coniectura trahi possunt, quae futura videantur. quis est enim, qui totum diem iaculans non aliquando conliniet? totas noctes dormimus, neque ulla est fere, qua non somniamus, et miramur aliquando id quod somniamus evadere? quid est tam incertum quam talorum iactus? tamen nemo est quin saepe iactans Venerium iaciat aliquando, non numquam etiam iterum ac tertium. num igitur, ut inepti, Veneris id impulsu fieri malumus quam casu dicere? quodsi ceteris temporibus falsis visis credendum non est, non video, quid praecipui somnus habeat, in quo valeant falsa pro veris.* Le « coup de Vénus » correspond à une situation très improbable où, en lançant quatre osselets, chacun tombe sur une face différente, si bien que l'on a obtenu toutes les faces possibles en un coup. Un osselet possède quatre faces mais n'est pas un solide régulier, si bien qu'il n'est pas du tout équiprobable, pour une face donnée, qu'il retombe avec celle-ci orientée vers le haut, contrairement aux dés auxquels nous sommes habitués. Chaque face correspond à un chiffre (respectivement 1, 3, 4 et 6), lesquels permettent d'obtenir des combinaisons spéciales, voir notamment MAU (1896b) et DEUBNER (1929).

306. Comme déjà envisagé par EIJK (1994), p. 300, qui considère cependant que cette conjecture n'est pas meilleure que la précédente. Il pense qu'elle ne permet pas de rendre compte du mot ἔνιοι, car tout le monde a la même chance de réussir à ce genre de jeux. Je crois que l'idée est, comme pour le dicton, de souligner que, si certains peuvent se vanter d'avoir obtenu des combinaisons incroyables aux osselets, et peut-être même des successions de combinaisons, c'est en fait surtout parce qu'ils passent le plus clair de leur temps à y jouer.

particulière³⁰⁷ rend l'obtention assez difficile), où l'on notera l'emploi du verbe βάλλω, et par le fait que ce participe soit attesté chez Platon (ἀστραγαλίζοντας, *Lysis*, 206^e5; Aristote emploie également un substantif formé à partir du verbe, ἀστραγαλίσεις, en *Rhet.* I.11, 1371^a2).

Il faut ainsi choisir entre deux jeux d'osselets différents : deviner combien l'adversaire en cache dans sa main ou les lancer comme des dés. Le dicton fait manifestement référence à un lancer, ce qui va dans le sens de la seconde option. Cependant, rien n'interdit de penser que la première comparaison concerne un jeu différent, mais pouvant employer les mêmes objets. On peut même comprendre cela avec un soupçon d'ironie. Il est en effet assez facile de gagner au jeu du pair et de l'impair, on a évidemment une chance sur deux de l'emporter si l'on cherche à deviner sur la parité seulement, la probabilité de victoire demeure assez élevée si l'on va jusqu'à parier sur le nombre exact, car l'on ne tient pas une quantité énorme d'osselets dans sa main (probablement quatre tout au plus, si on les ré-emploie comme dés). En revanche, il peut être très difficile d'obtenir certaines combinaisons en lançant des osselets (même sans intuition probabiliste très développée, il y a un nombre beaucoup plus grand de combinaisons possibles, et certaines faces sont difficiles à obtenir). On peut ainsi imaginer qu'Aristote passe subrepticement d'un jeu à l'autre, d'autant plus qu'ils emploient les mêmes instruments. Le proverbe se rapporte au jeu le plus difficile, et il est invoqué pour souligner que, de la même manière, on finit toujours par gagner au jeu le plus facile. On peut paraphraser cela ainsi : « les mélancoliques ont des rêves qui se réalisent, parce qu'ils rêvent vraiment de tout et de n'importe quoi, de sorte que, comme les mauvais joueurs au pair et à l'impair, qui réclament sans cesse une nouvelle tentative, ils finissent toujours par tomber juste à un moment ou un autre (car, comme l'on dit, si tu lances assez de fois, tu finiras par obtenir tout et son contraire) ».

La leçon de *B^e*, ἄρτιπεριζοντες, est dans cette perspective extrêmement intéressante, parce que l'on devine que les racines du pair et de l'impair y sont accolées, pour peu que l'on accepte de discerner derrière περιζ- la racine περισσ-, et qu'elle est pratiquement rejointe sur ce point par celle de *E*, qui donne même ἄρτια. Or l'on dit en latin *par impar ludere* (voir par exemple Suétone, *Auguste*, 71.4). Il n'y a pas vraiment d'expression équivalente attestée dans les textes classiques grecs, encore qu'Aristote écrive ἄρτια ἢ περισσὰ εἰπὼν en *Rhet.* III.5, 1407^b3, mais elle apparaît dans la tradition lexicographique byzantine³⁰⁸ ainsi que dans une scholie ancienne au *Ploutos*, où le verbe ἀρτιάζομεν est glosé par παίζομεν ἄρτια ἢ περισσὰ³⁰⁹. L'expression est inspirée sans doute du cri de défi par lequel une partie devait débiter (ἄρτια ἢ περιττὰ;). Or il n'est pas trop difficile de

307. Voir, quant à la structure de l'osselet, *Hist. An.* II.1, 499^b26–30.

308. Voir Photius, *Lexique*, α.2893, s. v. ἀρτιάζειν, τὸ παίζειν ἄρτια ἢ περιττὰ καρύοις ἢ ἀστραγάλοις ἢ τισι τοιούτοις, ainsi que la *Souda*, α.4036 et ζ.1009 (la seconde entrée étant manifestement inspirée par le *Ploutos*).

309. 816c CHANTRY (1994), p. 138. La scholie est déjà attestée dans le manuscrit le plus ancien, que l'on date du milieu du X^e siècle, et elle remonte d'après l'éditeur à une source encore antérieure partagée avec la *Souda*.

la rétablir ici si l'on part de la leçon de l'archétype. On supposera ainsi que l'un de ses aïeux a eu pour leçon quelque chose comme ἄρτι' ἢ περισσὰ παίζοντες, avant d'être endommagé, si bien qu'une copie en aura été faite qui comportait une lacune (ἄρτι' ἢ περι ... ζοντες), lacune qui aura été ignorée dans un exemplaire ultérieur, aboutissant à la leçon de l'archétype (ΑΡΤΗΠΕΡΙΖΟΝΤΕΣ)³¹⁰. Comme celle-ci est manifestement dépourvue de sens, les deux branches de *a* ont tenté d'y retrouver deux mots, par des chemins plus ou moins détournés³¹¹, tandis que ce texte corrompu a été préservé tel quel au sein de *β*.

Div. Somn. 2, 463^b22–28

ὅτι δ' οὐκ ἀποβαίνει πολλὰ τῶν ἐν-^[^b23]υπνίων, οὐθὲν ἄτοπον· οὐτε γὰρ τῶν ἐν τοῖς σώμασι σημείων ^[^b24] καὶ τῶν οὐρανίων, οἷον τὰ τῶν ὑδάτων καὶ τῶν πνευμά-^[^b25]των (ἀλλ' ὅμως, ἂν ἄλλη κυριώτερα ταύτης συμβῆι κίνησις, ἀφ' ^[^b26] ἧς μελλούσης ἐγένετο τὸ σημεῖον, οὐ γίνεται), καὶ πολλὰ βου-^[^b27]λευθέντα καλῶς τῶν πραχθῆναι δεόντων διελύθη δι' ἄλλας ^[^b28] κυριώτερας ἀρχάς.

23 οὐθὲν *β*(*B^e*) : οὐδὲν *aP* | οὐτε *β*(*B^e*) : οὐδὲ *aP* || **24–25** καὶ τῶν πνευμάτων *β*(*B^e*) *γP* : καὶ τὰ τῶν πνευμάτων *EC^cMi* || **25** ἀλλ' ὅμως ἂν *β*(*B^e*) *EC^cMi* : ἂν γὰρ *γP* || **26** ἐγένετο *ω* | ἐγένετο *iP*

La négation οὐτε que transmet *B^e* en 463^b23 paraît beaucoup plus difficile que la leçon οὐδὲ, la seule connue jusqu'à présent des éditeurs, au vu du caractère évident de la progression en οὐ ... οὐδέ (« les rêves ne se produisent pas tous, pas plus que les signes météorologiques »). Une construction en οὐ ... οὐτε est loin d'être impossible³¹², mais, au vu de la séparation induite par la particule γὰρ, la meilleure manière de rendre compte de la négation οὐτε est de regarder plus loin et de la construire avec καὶ πολλὰ βουλευθέντα (« car ce n'est le cas, ni que la plupart des signes météorologiques se réalisent, ni que l'on fasse toujours ce que l'on devait faire »)³¹³. Aristote est en train d'introduire deux cas semblables où des processus s'enclenchent sans parvenir à la fin que l'on pouvait prévoir, qu'il introduit par οὐτε parce que l'idée est globalement négative dans les deux cas, même

310. Une telle intervention dans le texte est certes lourde, mais elle ne suppose pour l'essentiel qu'un seul accident au cours de la transmission. Autrement, on pourrait aussi chercher une solution du côté de l'adjectif ἀρτιπέρριτον, un mot-valise employé par Aristote au sujet du statut de l'un à l'égard de la parité dans son ouvrage portant sur les doctrines pythagoriciennes, connu notamment d'après une citation qu'en donne Théon de Smyrne, *Expositio*, 22.10 Hiller = fragment 199 ROSE (1886)), et tenter de là d'en tirer un verbe dont le participe pourrait expliquer la leçon de l'archétype. Le seul ennui est qu'il n'y a rien de tel dans les textes conservés, et qu'une formation par analogie avec ἀρτιάζω, ισάζω, ou encore μεσάζω, bute sur l'absence d'un tel suffixe dans l'archétype et les leçons transmises.

311. J'aurais ainsi tendance à considérer que la leçon originelle du *deperditus a* est celle de *E*, ΑΡΤΙΑΜΕΡΙΖΟΝΤΕΣ. La séquence ΑΡΤΙ aura ainsi été corrigée en ΑΡΤΙΑ pour des raisons qui tiennent au sens (ἄρτι = « récemment » ne convient pas).

312. Voir DENNISTON (1954), pp. 509–510, qui note cependant qu'elle est rare en véritable prose attique et qu'elle est souvent corrigée, par les copistes ou les éditeurs, en οὐ ... οὐδέ.

313. Au sujet de la construction οὐτε ... καί, cf. *supra*, p. 1288 n. 131.

s'il opte finalement pour une proposition qui est sur le plan formel affirmative dans le second cas. Il est alors beaucoup plus facile de comprendre comment un copiste aurait pu transformer cet οὔτε en un οὐδέ sous l'influence de la négation précédente que de supposer le processus inverse, qui requiert un saut en avant considérable dans le texte, parce que le second membre qui répond à οὔτε en est séparé par une longue clause parenthétique.

Les éditeurs ont tous retenu la leçon de γ, ἄν γάρ, contre celle connue par E, ἀλλ' ὅμως. La leçon de B^e, qui s'avère identique à celle de E, montre désormais que c'est cette dernière remonte à l'archétype de la transmission, et que ce que l'on lit dans γ en est en fait une correction. La difficulté qui a rebuté les éditeurs est qu'Aristote fournit avec la clause en question une explication du fait que les signes de cette espèce ne sont souvent pas fiables (il suffit qu'un autre mouvement vienne l'emporter sur le précédent), si bien qu'il paraît délicat de comprendre ἀλλ' ὅμως avec son sens adversatif habituel (« mais tout de même »)³¹⁴. Le copiste de γ aura visiblement pensé la même chose et considéré, ce qui n'est pas faux, qu'il s'agit là de justifier le fait que tous les signes météorologiques ne se réalisent pas, si bien qu'il aura opté pour la solution la plus simple, laquelle consiste à remplacer cette tournure adversative embarrassante par la particule γάρ. Il est pratiquement impossible de comprendre, en sens inverse, comment celle-ci aurait pu se corrompre en ἀλλ' ὅμως³¹⁵. Il est cependant possible de donner un sens convenable à la leçon de l'archétype, à condition que l'on rattache ἀλλ' ὅμως à οὐ γίνεται et que l'on suppose une protase implicite, en reléguant la protase exprimée au rang d'incise : « en dépit du fait qu'il y eu un signe annonciateur de l'événement, pourtant, lorsqu'un autre mouvement empêche le précédent de s'accomplir, il ne se produit pas ». On trouvera la construction ainsi postulée, avec ἀλλ' ὅμως à l'ouverture de l'apodose, en *Phys.* V.1, 225^a27–29 (εἰ γὰρ καὶ ὅτι μάλιστα κατὰ συμβεβηκὸς γίνεται, ἀλλ' ὅμως ἀληθὲς εἰπεῖν ὅτι ὑπάρχει τὸ μὴ ὄν κατὰ τοῦ γιγνομένου ἀπλῶς, « même si c'est surtout par accident que le non-être devient par accident, il est pourtant vrai de dire que c'est le non-être appartient à ce qui est engendré absolument ») ou en *Met.* Λ.2, 1069^b28–29 (εἰ δὲ τι ἔστι δυνάμει, ἀλλ' ὅμως οὐ τοῦ τυχόντος ἀλλ' ἕτερον ἐξ ἑτέρου, « si une chose est en puissance, elle ne vient vient pourtant pas de n'importe quoi, mais certaines choses sont issues de certaines autres, et d'autres d'autres choses encore »).

Div. Somn. 2, 463^b28–31

ὅλως γὰρ οὐ πᾶν γίνεται τὸ μελλῆσαν, [^b29] οὐδὲ ταῦτὸ τό τ' ἐσόμενον καὶ τὸ μέλλον· ἀλλ' ὅμως ἀρχάς [^b30] τε λεκτέον ἐνίας ἀφ' ὧν οὐκ ἐπετελέσθη, καὶ σημεῖα πέ-^{[b}31]φυκε ταῦτά τινων οὐ γενομένων.

314. Concernant cet usage de ὅμως pour renforcer ἀλλά, voir Kühner-Gerth II.2, §533.4, p. 280.

315. La meilleure option serait de supposer une duplication du ἀλλ' ὅμως que l'on lit dans tous les manuscrits en 463^b29, mais il reste difficile d'expliquer comment ces deux mots seraient ainsi remontés pour chasser un γάρ aussi innocent.

28 μελλῆσαν $\beta(\mathbf{B}^e)\mathbf{EC}^c\mathbf{MiL}$: μελλῆσαν γ || 29 τό τ' ἐσόμενον $\beta(\mathbf{B}^e)$: τὸ ἐσόμενον α (ἐσόμενον \mathbf{PZ}^a) | ὅμως ω] ὅλως conit. SUSEMIHL (1885a) pp. 581–582 || 29–30 ἀρχάς τε λεκτέον ἐνίας $\beta(\mathbf{B}^e)$: ἀρχάς γέ τινας λεκτέον ἐνίας $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$: ἀρχάς τε λεκτέον εἶναι $\gamma\mathbf{P}$: ἀρχάς γέ τινας λεκτέον εἶναι edd. : *principia quidem dicendum esse* Anon Guil || 30 ἐπετελέσθη $\gamma\mathbf{P}$: ἐπιτελέσθη \mathbf{B}^e : ἐτελέσθη $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}$ || 31 γενομένων $\beta(\mathbf{B}^e)\gamma\mathbf{P}$: γινομένων $\mathbf{EC}^c\mathbf{Mi}\eta\xi$

La particule τε que le manuscrit B^e est le seul à transmettre en 463^b29 mérite d'être retenue au vu des passages parallèles³¹⁶ et parce qu'il est facile d'expliquer sa disparition de α par haplographie. La situation en 463^b29–30 est plus complexe. Le texte que l'on lit chez tous les éditeurs est en réalité un mélange savant des leçons des deux branches principales de α ³¹⁷ : l'une transmet ἀρχάς γέ τινας λεκτέον ἐνίας, leçon qui présente l'avantage de préciser que l'on ne parle que de certains ἀρχαί (il y a en effet des causes qui sont toujours suivies de leur effet); l'autre transmet ἀρχάς τε λεκτέον εἶναι, fournissant ainsi un verbe que l'on peut construire avec λεκτέον. Les éditeurs ont repris le début de la phrase de E et ensuite l'infinitif de γ , ce qui est une procédure assez risquée. Le manuscrit B^e vient résoudre la question de manière décisive, dans la mesure où il ne saurait être soupçonné d'avoir combiné les deux leçons disponibles. Si le texte qu'il fournit coïncide tour à tour avec chacune des deux branches principales du reste de la transmission, c'est qu'il est celui de son archétype. On peut alors reconstituer la genèse des leçons dans α : le copiste de γ n'a, consciemment ou non, pas supporté l'absence de verbe, de sorte que ἐνίας est devenu εἶναι, infinitif que l'on peut alors reprendre dans le second membre avec πέφυκε; dans l'ancêtre de E et de C^c , τε s'est corrompu en γε³¹⁸, ce qui arrive souvent, et τινας a été inséré, amplifiant ἐνίας. Le texte sans εἶναι explicite est en effet assez rude, et la chose ne s'arrange pas lorsque l'on poursuit la lecture jusqu'à la fin de la phrase. Chaque membre doit à mon avis être compris de la même manière : une cause initiale est cause de quelque chose même si certaines causes initiales sont telles que ce qu'elles causent ne se produit pas toujours à leur suite, et un signe annonciateur est un signe de quelque chose même si ce qu'il annonce ne suit pas toujours³¹⁹. Aristote ne facilite guère la tâche de son lecteur en formulant ces affirmations parallèles au moyen de deux

316. Voir par exemple *Soph. El.* 5, 167^a2, οὐ γὰρ ταῦτό τὸ εἶναι τέ τι καὶ εἶναι ἀπλῶς et 24, 179^a39–^b2, τῷ δ' ἀγαθῷ οὐ ταῦτόν ἐστιν ἀγαθῷ τ' εἶναι καὶ μέλλοντι ἐρωτᾶσθαι, οὐδὲ τῷ προσιόντι ἢ ἐγκεκαλυμμένῳ προσιόντι τε εἶναι καὶ Κορίσκει.

317. BEKKER (1831) reporte dans son appareil critique que le manuscrit S (*Laurent. Plut.* 81.1) s'écarte de γ pour rejoindre E à cet endroit. C'est une erreur, il transmet exactement la même leçon que tous les autres manuscrits de γ . Cette erreur se retrouve dans les éditions ultérieures, jusqu'à celle de W. D. ROSS (1955b) incluse.

318. Je ne comprends pas franchement, pas plus que EIJK (1994), p. 304, pourquoi DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxxi, qui adopte la leçon γε, affirme que ce τε ne saurait correspondre au καί en 463^b30. Il est vrai que la construction change, mais le sens permet toujours de coordonner les deux termes.

319. Certaines traductions comprennent le pronom ταῦτα en 463^b31 comme reprenant ἀρχάς en 463^b29 (par exemple Beare : « *and these constitute natural tokens of certain events* »). Or l'on attendrait plutôt un féminin si c'était le cas, et surtout cela menacerait de faire s'effondrer la distinction entre cause et signe qu'Aristote vient de patiemment mettre en place. Voir les hésitations de GALLOP (1996), pp. 165–166, et les arguments en ce sens de EIJK (1994), p. 305.

constructions assez différentes. La meilleure manière de construire cette section me paraît être de ne pas chercher suppléer de verbe après λεκτέον (sauf ἐστι), de placer l'adjectif verbal sur le même plan que πέφυκε dans le second membre et de lui donner ἀρχάς pour prédicat³²⁰ : « tout de même, il faut appeler causes initiales les causes à partir desquels la chose causée n'advient pas et il y a naturellement des signes qui annoncent des choses qui n'ont pas lieu ». L'insertion de l'infinitif εἶναι affaiblit le propos, en lui donnant l'allure d'une affirmation portant sur certaines causes (« il faut dire que, dans le grand monde des ἀρχαί, il y en a qui ne réussissent pas être efficaces »), alors que la leçon de l'archétype prend en charge l'objection beaucoup plus sérieuse selon laquelle une ἀρχή dont l'effet ne s'accomplit pas ne mérite pas ce titre. L'insertion de τινας dans la branche de *E* vient vraisemblablement d'un copiste ayant trop bien compris ce point, au point de reculer d'effroi devant une telle affirmation, si bien qu'il aura corrigé le texte en employant un τις *alienans* (« cela n'est une ἀρχή qu'en un certain sens »).

Div. Somn. 2, 464^a6–14

ὡσπερ γὰρ ὅταν τι κινήσῃ [7] τὸ ὕδωρ ἢ τὸν ἀέρα, τοῦθ' ἕτερον ἐκίνησε, παυσαμένου δὲ [8] ἐκείνου συμβαίνει τὴν αὐτὴν κίνησιν προϊέναι μέχρι τινός, [9] τοῦ κινήσαντος οὐ πάροντος, οὕτως οὐδὲν κωλύει κίνησιν τινα [10] καὶ αἴσθησιν ἀφικνεῖσθαι πρὸς τὰς ψυχὰς τὰς ἐνυπνιαζούσας ... [12] καὶ ὅπου δὴ ἔτυχεν ἀφικνουμένας μᾶλλον αἰσθητὰς εἶναι [13] νύκτωρ διὰ τὸ μεθ' ἡμέραν φερομένας διαλύεσθαι μᾶλλον

6–7 τι κινήσῃ $\beta(B^e)\gamma P$ (τι κινήσει U , κινήσῃ Z^a) : κινήσῃ τι $C^cMi\eta$: κινήσῃ τις E || 7 τοῦθ' ἕτερον $\beta(B^e)\gamma P$: οὐθ' ἕτερον EC^cMi || 7–8 παυσαμένου δὲ ἐκείνου $\beta(B^e)\delta P$: καὶ παυσαμένου ἐκείνου $EC^cMi\epsilon$ || 8 τὴν αὐτὴν κίνησιν $\beta(B^e)\delta P$: τὴν τοιαύτην κίνησιν $EC^cMi\epsilon$ || 12 ὅπου δὴ $\beta(B^e)\eta$: ὅποι δὴ γP : ὅποια δὴ C^cMi : πειδὴ E : ὅπη δὴ BEKKER (1831) | ἀφικνουμένας γP : ἀφικνουμένας B^e : ἀφ' ἰκνουμένα E

Une leçon partagée par β et δ bénéficie d'une autorité supérieure à une leçon partagée par E , la famille de C^c et ϵ : rien n'indique autrement que δ ait été contaminé par β , tandis qu'il est amplement attesté que les manuscrits de ϵ sont contaminés depuis la branche de E . Cela ne fait pas grande différence en 464^a7, c'est un peu plus le cas en 464^a8, où, si l'on lit la leçon de β et de δ , Aristote affirme que c'est le même mouvement qui se transmet d'un membre à l'autre de la chaîne, ce qui semble avoir déplu au copiste de l'ancêtre de E et de C^c , pour qui il n'était, selon toute évidence, pas acceptable de voir Aristote déclarer, semble-t-il, identiques numériquement deux mouvements qui concernent pour deux objets différents, si bien que τὴν αὐτὴν κίνησιν a été corrigé en τὴν τοιαύτην

320. Voir, pour une construction comparable, *Pol.* III 14, 1299^a25–27 : μάλιστα δ' ὡς ἀπλῶς εἰπεῖν ἀρχὰς λεκτέον ταύτας ὅσας ἀποδέδοται βουλευσασθαί τε περὶ τινῶν καὶ κρῖναι καὶ ἐπιτάξαι, « il faut avant tout, en gros, appeler magistratures celles où l'on se voit confier pour certains domaines précis des fonctions de délibération, de jugement et de commandement ».

κίνησιν. Le mouvement n'a en effet plus le même substrat, la même cause prochaine ou le même terme lorsqu'il est transmis d'un maillon à un autre de la chaîne, si bien que l'on peut mettre en doute le fait qu'il demeure véritablement identique. L'expression de son identité se laisse néanmoins bien comprendre dans la perspective de la transmission de ce mouvement, le phénomène est d'ailleurs évoqué de manière semblable en *Insomn.* 2 (καὶ τοῦτον δὴ τὸν τρόπον, ἕως ἂν στήι, ποιῆται τὴν κίνησιν καὶ ἐν ἀέρι καὶ ἐν τοῖς ὑγροῖς, 459^a31–^b1 : il s'agit de nouveau d'un seul mouvement parcourant toute la chaîne).

En 464^a12, on peut hésiter entre la leçon de β, ὅπου, et celle de γ, ὅποι, qui est sans aucun doute possible la leçon originelle du *deperditus* α, laquelle s'est corrompue au sein la branche de *E*. Le cadre général vient d'être posé : on sait de quelle manière le mouvement arrive (par un processus de transmission dont les modalités viennent d'être présentées) et on sait aussi en gros où il parvient (aux âmes endormies). La leçon que retient BEKKER (1831), ὅπη (« quelle que soit la manière dont ces mouvements nous parviennent »), n'est pas une conjecture de sa part, mais une erreur de déchiffrement du manuscrit *L* (*Vat.* 253), ce qui n'a pas empêché certains de la reprendre même une fois que l'on eût réalisé qu'elle n'est attestée dans aucun témoin³²¹. Le raisonnement de ceux qui font ce choix est que la seule chose qui n'a pas été décrite, et que beaucoup aimeraient voir expliquée, est le chemin par lequel le mouvement se propage des organes des sens à l'âme (l'interprète généreux dira que cela est passé sous silence parce que différents parcours sont possibles, l'interprète malveillant dira que c'est parce que Aristote ne dispose pas d'une théorie physiologique suffisamment solide pour le faire), alors que le point d'arrivée a déjà été énoncé, puisqu'il s'agit des âmes endormies. Un tel raisonnement n'est pas entièrement convaincant, même s'il y a bien une certaine incertitude dans le texte quant au trajet nocturne des mouvements sensoriels à l'origine des rêves. Si l'on accepte donc un adverbe de lieu, il faut encore choisir entre ὅπου (locatif) et ὅποι (directionnel). Le sens conduit à favoriser le premier, car Aristote considère à ce moment le mouvement comme accompli et examine les conséquences de sa situation spatiale³²² : la direction finale du mouvement est connue, ce sont les personnes endormies, le point sur lequel Aristote joue délibérément de l'ambiguïté est le lieu exact où sa réception psychique a lieu. Il me semble qu'il est tout à fait possible de comprendre pourquoi Aristote devient tout d'un coup très vague quant

321. C'est le cas de DROSSAART LULOFS (1947a), p. lv, et de EIJK (1994), pp. 314–315, bien que je ne sois pas certain que le second soit entièrement conscient du problème. L'erreur de Bekker vient certainement du fait qu'il ait réalisé au moins une partie de ses collations à partir d'un exemplaire de l'édition de 1550 laquelle, comme presque toutes les éditions de ce siècle, donne la leçon ὅπη. De manière semblable, en *Gener. An.* II.6, 743^a21, Bekker fait imprimer ὅπη ἔτυχεν au lieu de la leçon de tous les manuscrits ὅπου ἔτυχεν, et l'on peut penser, en consultant l'apparat de DROSSAART LULOFS (1965a), que c'est parce qu'il s'agit de la leçon de l'édition aldine, et donc aussi de celle de son texte de référence.

322. Même chose, *mutatis mutandis*, chez Xénophon, *Περὶ ἵππικῆς* VIII.10 : καὶ ὅπου μὲν ἂν εἰς ἀκόντιον ἀφικνῆται, ἀκοντίζει τὸν φεύγοντα τοῖς σφαιρωτοῖς, ὅπου δ' ἂν εἰς δόρατος πληγὴν, τῷ δόρατι παίη τὸν ἀλισκόμενον, « si le cavalier est parvenu dans la zone où l'ennemi est à portée de son javelin, il cherche à atteindre le fuyard avec des armes contondantes ; si en revanche c'est dans la zone où il est exposé aux attaques de lance, c'est avec sa lance qu'il attaque le captif ».

au lieu où parviennent ces mouvements alors qu'il vient tout juste de dire qu'ils se dirigent vers les âmes endormies, je vois deux options possibles au moins. La première serait de rappeler qu'Aristote est aux prises avec une théorie de Démocrite (464^a5), et donc qu'il vaut toujours la peine de souligner que sa conception de l'âme, notamment quant à sa localisation, est différente, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire la perception comme un mouvement lui parvenant. La seconde option serait d'insister sur le fait que cette théorie, comme cela va être souligné par la suite (464^a22), peut rendre compte du fait que n'importe qui fait l'expérience de rêves prémonitoires, et non pas les personnes aux qualités intellectuelles ou morale exceptionnelles : quelle que soit la valeur de l'individu qui reçoit de tels mouvements, s'il se trouve au bon endroit au bon moment, il fera grâce à eux des rêves prémonitoires.

Div. Somn. 2, 464^a22–24

οὕτω δ' εἰκὸς τοὺς τυχόντας προορᾶν· ἡ γὰρ διάνοια [^a23] τῶν τοιούτων οὐ φροντιστική, ἀλλ' ὥσπερ ἔρημος καὶ κενὴ [^a24] ἐπάντων, καὶ κινήθεισα κατὰ τὸ κινούν ἄιττει.

24 καὶ κινήθεισα κατὰ τὸ κινούν ἄιττει $\beta(\mathbf{B}^e)$: καὶ κινήθεισα κατὰ τὸ κινούν ἄγεται α :
et mota et secundum id quod movet agitur Anon : *et mota secundum movens ducitur*
 Guil^{vulg} (*ducit* Guil^{sw})

Cette affirmation pose un certain problème d'interprétation concernant la nature de la διάνοια mentionnée, en ce l'on peut douter que cette faculté puisse être active pendant le sommeil. Je laisse provisoirement de côté cette question. Le manuscrit B^e est le seul témoin à avoir préservé une leçon différente du ἄγεται en 464^a24 que l'on trouve dans tous les manuscrits examinés jusqu'à présent : il contient à cet endroit ἄιττει (sans iota, conformément à l'usage du copiste). Si une corruption graphique entre quelque chose comme Γ et TT se laisse aisément concevoir, le changement de voix est un peu plus difficile à expliquer. La leçon de B^e , ἄιττει, correspond à la forme attique du verbe épique ἄισσω, qui renvoie au fait de se mouvoir brusquement, de se projeter vers quelque chose. Le verbe est beaucoup plus courant dans la langue épique³²³ qu'en prose. Il est néanmoins attesté chez Aristote (*Hist. An.* IX.37, 621^a29, décrivant le mouvement précipité du poisson protégeant sa progéniture,; *Rhet.* III.11, 1411^b31, où est discuté un vers d'Euripide contenant ce terme; *Probl.* XVI.8, 914^b24, dans un passage au sujet du fonctionnement de la clepsydre dont le texte est douteux). L'emploi d'un terme aussi recherché est un argument en faveur de cette leçon. On notera en outre qu'il figure dans une comparaison homérique avec pour sujet le nom νόος pour renvoyer à la précipitation, parfois malheureuse, de la pensée³²⁴. Il

323. Voir *LdfgE* I, s. v. ἄισσω, pp. 375–378.

324. *Iliade*, XV.80–84 : ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀΐξει νόος ἀνέρος, ὅς τ' ἐπὶ πολλῇ / γαῖαν ἐληλουθῶς φρεσὶ πευκαλίμησι νοήσῃ / ἔνθ' εἶρην ἦ ἔνθα, μενοιήρησί τε πολλὰ, / ὡς κραίνῶς μεμαυῖα διέπτατο πότνια Ἥρη; « De même

est également employé au début du *Théétète* de Platon (144^a) pour caractériser la tournure d'esprit des personnes particulièrement vives : outre leurs facilités pour la compréhension et l'apprentissage, celles-ci sont également promptes à l'irritation et « dans leur élan se laissent emporter comme un navire dépourvu de lest » (ἄπτοντες φέρονται ὥσπερ τὰ ἀνερμάτιστα πλοῖα). L'association du lest (ἔρμα) à la tendance au mouvement incontrôlé est très évocatrice par rapport à ce passage, où la δίανοια est présentée comme étant mue « comme si elle était vide ». On a en tout cas là deux images qui emploient ce verbe ἄσσω, dont le sens premier renvoie à un mouvement spatial, pour renvoyer à des attitudes mentales où l'on se projette de manière excessive dans une direction particulière.

La leçon de *B*^e peut être comprise comme faisant écho à ces comparaisons : le pensée des personnes ordinaires, étant « vide » (c'est-à-dire qu'elle n'est pas déjà fixée sur des objets, peut-on supposer), « bondit » dans n'importe quelle direction que lui prescrit le moteur, sans résistance. Cela revient à peu près au sens que l'on obtient avec la leçon de *a*, dont le texte souligne également que, chez ces personnes, rien ne fait obstacle au mouvement qu'elles reçoivent. La différence est que la métaphore est beaucoup moins vive dans le second cas (ἄγω est un verbe trop banal pour cela), et surtout que le verbe devient un moyen-passif, si bien que le modèle paraît être davantage celui d'une réception d'un mouvement. C'est pourquoi certaines traductions ont tendance à forcer la clause κατὰ τὸ κινῶν pour en faire une sorte de complément d'agent³²⁵. En revanche, si l'on suit *β*, ce qui est tacitement reproché à ces personnes ne relève pas tant de la passivité que de la précipitation : leur esprit bondit dès qu'il est mis en mouvement.

Il convient, pour pouvoir parvenir à une décision informée, de faire un pas de recul pour prendre la mesure des enjeux du passage. Aristote est en train de présenter, sous l'hypothèse que certains rêves prémonitoires ne sont pas de pures coïncidences, un modèle qu'il considère comme supérieur à celui de Démocrite (464^a4–6), selon lequel des petits mouvements issus d'objets perceptibles, qui demeurent inaperçus la plupart du temps, sont perceptibles par les dormeurs et donnent lieu à de tels rêves. Un des avantages de ce modèle est, selon Aristote, qu'il permet d'expliquer un fait qui lui paraît depuis le début scandaleux, à savoir qu'il est donné aux premiers venus de faire de tels rêves, alors qu'il lui semblerait beaucoup plus raisonnable qu'ils soient réservés aux personnes particulièrement intelligentes, parce que leur capacité de prévoir l'avenir est normalement largement supérieure et qu'une divinité, si c'est de là que viennent de tels rêves, devrait leur être favorable. La phrase en question en 464^a22–24 a pour fonction d'expliquer pourquoi, avec un tel modèle, une personne lambda peut avoir des rêves prémonitoires. Une partie

que bondit l'esprit de celui qui a traversé de vastes terres et pense en son for intérieur « si j'étais ailleurs » – et de tels désirs sont nombreux en lui –, de même l'auguste Héra, dans sa résolution, fit grande hâte ».

325. On lit par exemple chez EIJK (1994) : « *und wenn es bewegt wird, läßt es sich von dem Bewegenden mitführen* ». La préposition κατὰ suivie de l'accusatif n'introduit pas le complément d'agent (Kühner-Gerth II.1, §378.11, pp. 127–128), mais indique la direction du mouvement (voir *Sophiste*, 237^b5–6 : καμὲ κατὰ ταύτην τὴν ὁδὸν ἄγε, « conduis-moi sur cette route »).

de l'explication vient du fait que le modèle repose principalement sur un processus de transmission mécanique des mouvements à l'origine du rêve, les mouvements donnant lieu aux rêves prémonitoires sont par conséquent susceptibles d'atteindre n'importe quelle personne, quels que soient ses mérites, pour peu qu'elle se trouve au bon endroit au bon moment. L'intelligence ou la vertu morale n'est ainsi plus un facteur de la genèse des rêves prémonitoires. Aristote veut cependant faire un pas de plus et pouvoir affirmer, en vertu de ce modèle, non seulement que les gens intelligents n'ont pas plus de chances de faire de tels rêves que les gens ordinaires, mais même que ce sont avant tout ceux-ci, et non pas les gens intelligents, qui en font. L'explication de ce second fait doit cette fois faire intervenir l'intelligence des personnes concernées.

Il est donc nécessaire que l'explication comporte quelque chose de l'ordre de la φρόνησις ou de la δίανοια. La difficulté est que ces facultés ne sont normalement pas impliquées dans la genèse du rêve proprement dit, qui relève uniquement de la partie perceptive en tant que capable de φαντασία. La solution du problème a été trouvée, je crois, par EIJK (1994), qui met en avant la thèse selon laquelle, moins l'on est capable de réflexion, plus l'on est apte à recevoir par la perception des mouvements infimes³²⁶ : les personnes qui ne sont pas particulièrement intelligentes, parce que leur réflexion portant sur ce qu'ils voient en rêve, au moment même du rêve (*cf. Insomn.* 1, 458^b15–17, où le verbe διανοέω est employé), est superficielle, font preuve d'une sensibilité accrue à toutes sortes d'influences à ce moment, si bien qu'elles sont davantage capables de recevoir les mouvements qui donnent lieu aux rêves prémonitoires. Chez ces gens, la δίανοια est ainsi « mue » (κινηθεῖσα) d'une manière qui ne fait pas obstacle aux rêves. Chez les personnes intelligentes, par contraste, la δίανοια est trop active lors du rêve, si bien qu'elle ne se laisse pas mener par le bout du nez, mais peut conduire à l'emploi d'autres φαντάσματα, qui occupent ainsi l'appareil perceptif et empêchent la formation d'autres rêves du fait d'influences extérieures.

Une fois cette mise au point quant au sens général de l'énoncé, il convient de se demander si la différence entre les deux variantes est significative de ce point de vue. Si l'on adopte l'interprétation précédente et que c'est l'absence relative de φαντάσματα provoqués par une réflexion approfondie face au rêve qui confère à certaines personnes une sensibilité accrue aux rêves prémonitoires, vaut-il mieux dire que leur δίανοια « se laisse conduire » (ἄγεται) ou qu'elle « bondit » (ἄιττει) ? L'emploi du passif peut paraître plus satisfaisant, mais il s'avère en fait décevant en l'absence du complément d'agent attendu : on voudrait

326. « *Es ist durchaus denkbar, daß nach Aristoteles eine konzentrierte Denktivität (wie die intelligenten Leute sie zeigen) mit sich bringt, daß man sensitive Bewegungen (vor allem, wenn die aus großer Entfernung stammen) nicht bemerkt* », EIJK (*ibid.*), p. 320, qui discute également brièvement des théories concurrentes qui feraient de l'activité dianoétique diurne un obstacle à la genèse des rêves la nuit en vertu d'un mécanisme hypothétique de persistance qui ne semble dépourvu de fondement dans le texte d'Aristote, où il est uniquement question de persistance des effets produits par les objets perceptibles externes. Voir, au sujet de la concurrence entre pensée et rêves, *Insomn.* 3, 459^b32–461^a1, où il est énoncé que l'activité diurne de la perception et de la δίανοια est ce qui empêche que l'on perçoive le jour les mouvements qui donnent lieu aux rêves la nuit.

pouvoir dire, non pas seulement que la réflexion est menée dans la direction que lui intime le rêve (menée par quoi ?), mais surtout que c'est le rêve qui l'emporte dans cette direction. L'image du bond peut paraître dangereuse pour cette interprétation si l'on pense par là que la réflexion s'éloigne du rêve, elle demeure néanmoins acceptable à condition que l'on mette l'accent sur la dimension précipitée du mouvement : la réflexion ne s'élanche pas pour aller ailleurs, elle s'empresse d'aller dans la direction du rêve (en affirmant par exemple que ce qu'elle voit est véridique, plutôt que de le remettre en question). Cette dimension précipitée s'accorde très bien avec la bêtise dont il est question. Cela entre aussi en résonance de manière remarquable, comme dans le passage précédemment cité de Platon, avec l'image de la vacuité : c'est parce que la réflexion des gens ordinaires n'est guère alourdie ou fixée par des choses comme la science ou la prudence qu'elle s'élanche tout de suite dans la direction que lui confère le rêve. On ajoutera enfin, en faveur de la leçon de β , que le caractère recherché du terme, qui est relativement rare en prose, surtout avec ce sens métaphorique, et de l'image qu'il charrie rendent peu probable qu'un copiste l'ait obtenu par une simple corruption de la leçon de α . On supposera alors qu'il y a eu une corruption par haplographie de A(I)TTEI en quelque chose comme ATEI, ce qui a été corrigé en ἄγει, leçon irrecevable quant au sens, et de là en ἄγεται.

Div. Somn. 2, 464^a24–27

τοῦ δ' ἐνίουσ [25] τῶν ἐκστατικῶν προορᾶν αἴτιον ὅτι αἱ οἰκεῖαι κινήσεις οὐκ [26] ἐνοχλοῦσιν ἀλλὰ πορίζουσιν· τῶν ξενικῶν οὖν μάλιστα [27] αἰσθάνονται.

24 τοῦ δ' ἐνίουσ β (B^e)Ei : τοὺς δ' ἐνίουσ C^cM : καὶ τοῦ ἐνίουσ γP Mich¹(84.14) || **25** ὅτι ω] om. **E** || **26** ἀλλὰ πορίζουσιν scripsi ex ἀλλ' ἀπορίζουσιν B^e : ἀλλὰ πορίζονται **E** : ἀλλ' ἀπορραπίζονται aut ἀλλ' ἀπορριπίζονται $\gamma C^c Mi P$: *set circumferuntur* Anon : *set longe prohiiciuntur* Guil

Les manuscrits ne s'accordent pas sur le second verbe en 464^a26. Une première difficulté concerne la division des mots : presque tous les manuscrits indépendants font commencer le verbe par le préfixe ἀπο- en élidant le ἀλλά qui précède, à l'exception de *E*, qui rattache cette lettre α au mot précédent et fait donc commencer le verbe par πο-. Une deuxième difficulté concerne la voix : le verbe est au moyen-passif dans tous les manuscrits de la branche α et à l'actif dans le seul B^e . Enfin, le radical n'est pas non plus stable : on trouve soit ἀπορραπίζω (de ῥαπίζω, « souffler », « attiser »), soit ἀπορραπίζω (de ῥαπίζω, « frapper », « battre ») dans γ , soit πορίζω (« fournir ») dans *E*. Ce que l'on lit dans B^e ressemble fort à un verbe composé à partir de πορίζω et du préfixe négatif, n'était-ce que cette forme n'est pas attestée (la forme correcte serait alors ἀπορέω). La traduction latine anonyme paraît corrompue (le traducteur avait-il vraiment devant lui ἀλλὰ περιφέρονται ?), tandis que Guillaume de Moerbeke paraît avoir voulu rendre un verbe formé à partir de ῥίπτω (« lancer »), dont le composé avec ἀπο- n'est cependant pas attesté non plus, on peut

donc soupçonner qu'il s'agit d'une conjecture, d'une faute ou d'une interprétation erronée ayant pour base la leçon ἀπορριπίζονται. Guillaume de Moerbeke semble en effet avoir traduit à partir de la considération du contexte : on attend qu'Aristote se réfère au fait que ces mouvements ne se maintiennent pas chez les personnes dérangées, mais en sont expulsés. L'image du lancer demeure néanmoins très maladroite (on se demande bien où de tels mouvements atterrissent), on souhaiterait surtout lire quelque chose qui évoque la destruction de ces mouvements.

Aucun des trois verbes fournis par les manuscrits n'est attesté sous cette forme précise dans la langue classique. Cela étant dit, le verbe ῥιπίζω et ῥαπίζω le sont³²⁷, et on peut même en trouver des occurrences au sein du *corpus* : ῥαπίζω y est bien attesté avec le sens de « porter un coup » (*An.* II.8, 419^b23 ; *Mete.* II.8, 368^a16 ; 9, 370^a14 ; *EE* II.5, 1222^b2), tandis que ῥιπίζω l'est un peu moins dans la mesure où l'on n'en trouve des occurrences que dans les *Probl.* (XXXVIII.6, 967^a22 : ὡσπερ ῥιπίζονται ὑπὸ τοῦ πνεύματος, les personnes qui font de l'exercice sont comme « ventilées » par leur mouvement) et quelques fragments. Cela dit, on rencontre une fois dans les *Probl.* la forme ἀπορριπίζω (XXVI.58, 947^a20–21, ὅταν μὲν οὖν ἦι ἄνεμος, ἀπορριπίζει τὴν ἐκ τῆς γῆς ἀναθυμίασιν, οὔσαν ψυχράν, « lorsqu'il y a du vent, il disperse l'exhalaison froide issue de la terre »). Face à cette situation, tous les éditeurs précédents ont choisi de retenir la leçon ἀπορραπίζονται. Aucun ne s'est aventuré à chercher à la défendre minutieusement, je suppose qu'un facteur de cette décision est la comparaison avec le verbe ἐκκρούω (employé par exemple en 464^b5), qui est lui aussi formé d'un préfixe et d'un verbe, κρούω, dont le sens concret renvoie à l'action de frapper quelqu'un ou quelque chose. La difficulté est que, s'il l'on peut montrer que Aristote emploie ἐκκρούω en un sens quelque peu métaphorique pour renvoyer au fait de chasser quelque chose hors de l'organisme, sans qu'il y ait littéralement des coups portés, aucun usage de ce type ne s'observe avec ῥαπίζω, et encore moins en composition avec ce préfixe, puisque la forme n'est pas attestée. On pourrait se demander s'il n'y aurait pas quelque argument à avancer en faveur de la leçon ἀπορριπίζονται, qui correspond à un verbe à peu près attesté chez Aristote et dont des emplois plus métaphoriques sont attestés. En outre, il a été dit précédemment (*Insomn.* 3, 461^a22–25) que chez certaines catégories de personnes (les mélancoliques, les fiévreux et les enivrés) était présente une abondance de souffle (πνεῦμα), lequel agit comme un facteur de déformation sur le processus physiologique et leur fait voir des choses monstrueuses en rêve : l'image du souffle et de son effet pourrait donc paraître bienvenue. Cela étant dit, il semble être question ici, en 464^a26, de personnes différentes, les mélancoliques relevant d'une autre sorte évoquée peu après en 464^a32, en d'un processus différent, où il ne s'agit pas de déformer des mouvements mais d'en faire prévaloir ceux d'un certain type.

327. Voir, respectivement, Aristophane, *Grenouilles*, 360 (στάσιν ἐχθρὰν . . . ἀνεγείρει καὶ ῥιπίζει, « attiser les dissensions »), et Démosthène, *Contre Aristogiton I*, 57 (τὸ μὲν πρῶτον ῥαπίσας . . . ἀπέπεμψεν ἀπὸ τῆς οἰκίας, « à la première occasion venue, il a battu cette pauvre femme et l'a chassée de sa maison »).

Le fait le plus marquant est cependant que ces deux leçons n'ont qu'une autorité faible au regard de celles transmises par *B^e* et *E*, qui s'accordent sur une racine en ποριζ- et sont toutes les deux complètement impossibles, du point de vue de la langue dans le premier cas (le verbe n'existe pas) et du sens dans le second (on ne peut pas se satisfaire de lire que ces mouvements sont « apportés »). Il serait assez extraordinaire que ces deux témoins aient commis des erreurs aussi semblables et aussi criantes au sujet de la leçon ἀπορραπίζονται. Il y a donc de bonnes raisons de soupçonner que les deux leçons que l'on trouve au sein de la famille *γ* sont des tentatives de correction à partir d'un texte qui était manifestement corrompu, d'autant plus qu'aucune ne donne pleinement satisfaction dans ce contexte. Il convient donc de partir de la séquence ΑΠΟΡΙΖ- et de se demander s'il n'est pas possible d'en tirer un texte admissible³²⁸. La voix active transmise par *β* paraît plus difficile, la première leçon à prendre en considération, comme ἀπορίζω n'est pas attesté, est par conséquent ἀλλὰ πορίζουσιν. Que pourrait-elle bien signifier ? Il est alors utile de se faire une idée plus précise des nuances que peut revêtir le verbe πορίζω. Ce dernier a un sens plus large que simplement « fournir », il peut également signifier quelque chose comme « trouver, inventer », notamment à l'actif avec un sens quasi-moyen³²⁹, avec pour objet le substantif πόρος ou même sans objet explicite : ποικίλος γὰρ ἀνὴρ / κάκ τῶν ἀμηχάνων πόρους εὐμήχανος πορίζειν, « c'est un homme plein de ressource, capable de trouver aisément un moyen de se sortir des situations désespérées » (Aristophane, *Cavalier*, 758–759) ; τί ταῦτα στρέφει τεχνάζεις τε καὶ πορίζεις τριβάς·, « que sont ces détours, ces inventions, ces délais ? » (*Acharniens*, 386) ; πόριζε δὴ πόριζε, « trouve un moyen ! », injonction faisant suite à une prière adressée à Apollon, celle de trouver un moyen de soustraire Admète aux malheurs, ἔξευρε μηχανάν τιν' Ἀδμήτωι κωκῶν (Euripide, *Alceste*, 222). Cela suggère deux constructions possibles pour une telle leçon ici. On peut donner pour sujet implicite au verbe les personnes dérangées dont

328. Si l'on pense qu'il est nécessaire de retrouver un verbe ayant à peu près le même sens que ceux attestés au sein de *γ*, c'est-à-dire *grosso modo* « être détruit », la moins mauvaise option serait se tourner vers le verbe ἀπορρηγνύμι (littéralement « briser », « casser en plusieurs morceaux »), qui, à la différence de ceux-ci, est bien attesté, y compris avec ce préfixe, chez Aristote (voir *Meté.* II.7, 365^b8 : ὑπὸ τούτων τῶν ἀπορρηγνυμένων κολωνῶν ἐμπιπτόντων σειεσθῆναι, selon Anaxagore « les séismes viennent de ce que les monticules produits par la croissance de la terre se rompent et tombent » ; *Hist. An.* V.18, 550^a4, où le verbe renvoie à l'éclosion des œufs) ; voir également pour le verbe *simplex* BONITZ (1870), *s. v.* ῥήγνυμαι, 666^a26–40. Le verbe composé est aussi attesté dans les *Probl.* avec un sens plus large correspondant à la cassure de la voix (XI.12, 900^a16 ; 46, 904^b1 ; XIX.3, 917^b30), si bien que ἀπορρηγνύμι est dans ce contexte employé de manière interchangeable avec διαφθείρω, comme le note BONITZ (*ibid.*), *s. v.* ἀπορρηγνύμαι, 85^b37–41. Le sens ne peut alors pas s'accommoder de la voix active, et le verbe n'est de toute manière jamais employé par Aristote à l'actif. On conjecturera alors, soit le futur moyen ἀπορρήζονται (le verbe n'est pas attesté ainsi chez Aristote, mais ce futur moyen se trouve déjà chez Homère (ῥήξομεθα, *Iliade* M, 224) tandis que Hérodote (II, 2.15) emploie le futur actif ῥήξουσι), qui peut revêtir un sens passif, en particulier en dialecte attique (Kühner-Gerth II.1, §113.4, pp. 114–116), soit le présent ἀπορρήσσονται, qui correspond cependant à une forme du verbe *simplex* qui n'est attestée qu'à partir de la fin de la période hellénistique (voir par exemple Strabon, *Géographie* VII.3, 18.12).

329. De là vient sans doute l'usage mathématique que l'on rencontre chez Pappus (650.22), correspondant au substantif πόρισμα, indiquant que l'on trouve quelque chose, sans être capable de le prouver, ni d'en donner la construction rigoureuse, cf. *LSJ*, *s. v.* πορίζω, III. Voir aussi *supra*, p. 1246 n. 60.

il vient d'être question (elles « trouvent » les choses qu'elles voient par une prémonition onirique), ou, plus vraisemblablement sans doute, les mouvements du rêve, opposés à leurs mouvements propres : ceux-ci « trouvent un moyen, se frayent un chemin », comme les mouvements des personnes de cette sorte ne leur font pas obstacle.

Div. Somn. 2, 464^a27–32

τὸ δέ τις εὐθυονείρους εἶναι καὶ τὸ τοὺς [^a28] γνωρίμους πρὸ τῶν οὐ γνωρίμων μάλιστα προορᾶν συμβαίνει [^a29] διὰ τὸ μάλιστα τοὺς γνωρίμους ὑπὲρ ἀλλήλων φροντίζειν· [^a30] ὥσπερ γὰρ πόρρω ὄντων τάχιστα γνωρίζουσι καὶ αἰσθάνον- [^a31]ται, οὕτω καὶ τῶν κινήσεων· αἱ γὰρ τῶν γνωρίμων γνωρι- [^a32]μώτεραι.

28 πρὸ τῶν οὐ γνωρίμων μάλιστα προορᾶν $\beta(B^e)$: περι τῶν γνωρίμων μάλιστα προορᾶν γP Mich^{l&c}(85.2 ; 85.16) (μάλιστα περι τῶν γνωρίμων προορᾶν ξ) : ὑπὲρ τῶν γνωρίμων μάλιστα προορᾶν EC^cMi | μάλιστα ω] ante περι iP || **30** τάχιστα $\beta(B^e) \gamma P$: μάλιστα EC^cMi (*maxime* Anon Guil) || **31** οὕτω $\beta(B^e) \gamma P$: οἱ συνήθεις, οὕτω EC^cMi || **31–32** γνωριμώτεραι $\beta(B^e)EC^cMi$: γνωριμώτεραι κινήσεις γP : *notiores sunt motus* Anon Guil

Les éditeurs ont pu hésiter au sujet du texte à adopter en 464^a30–21³³⁰. Il paraît clair, même sans l'apport de β , que c'est l'adverbe τάχιστα qu'il faut retenir en 464^a30, car μάλιστα vient d'être employé. Le témoignage de B^e montre ensuite, par triangulation, que chacune des deux branches de α a tenté de rendre plus lisible, à un moment ou un autre, ce passage très ramassé : dans la branche de E , un sujet a été inséré pour γνωρίζουσι καὶ αἰσθάνονται, alors qu'il suffit de continuer à sous-entendre οἱ γνώριμοι ; dans la branche γ , la phrase αἱ γὰρ τῶν γνωρίμων γνωριμώτεραι a paru trop sèche et le nom principal κινήσεις a été rappelé.

La trame de la transmission est en revanche bien emmêlée en 464^a28, même si le sens général du passage est à peu près stable. Elles diffèrent l'une de l'autre par la préposition (πρό, περί, ὑπέρ : les trois sont graphiquement très proches) et par la présence de la négation, qui n'est attestée que dans B^e avec πρό. Les deux leçons de α signifient exactement la même chose : on rêve surtout de gens que l'on connaît, plutôt que d'inconnus, la préposition introduit l'objet dont l'on rêve. Il est fort difficile de savoir quelle sous-branche a préservé la leçon originelle du *deperditus* α . La préposition περί peut sembler être une dégradation de ὑπέρ, pour laquelle cet usage est plus rare, mais la proposition suivante emploie à nouveau la préposition ὑπέρ, qui pourrait donc avoir été dupliquée. La leçon de B^e est totalement inattendue, en ce qu'elle introduit une comparaison entre les personnes que l'on connaît et celles que l'on ne connaît pas³³¹. Cela ouvre la possibilité nouvelle de ne plus construire en faisant de l'accusatif τοὺς

330. Voir par exemple DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxxii.

331. Concernant cet usage de la négation οὐ au sein de substantifs, voir Kühner-Gerth II.2, §512.4, p. 197.

γνωρίμους le sujet de l'infinitif προορᾶν (comme avec les leçons de *α* et de même qu'en 464^a22), mais son objet (« c'est surtout les gens que l'on connaît que l'on voit dans les rêves prémonitoires, plutôt que ceux que l'on ne connaît pas »).

Cela change le rapport entre les deux groupes nominaux qui servent de sujet au verbe συμβαίνει. Avec les leçons de *α*, on passe d'un fait très général, à savoir que certaines personnes font l'expérience de rêves immédiats³³², à un cas particulier, celui des personnes qui se connaissent mutuellement si bien qu'elles sont particulièrement susceptibles de faire l'expérience de rêves prémonitoires les unes au sujet des autres. L'explication qui vient ensuite ne concerne que ce cas particulier, et non pas l'observation générale selon laquelle certaines personnes ont des rêves immédiats, ce qui est un peu étrange, d'autant plus que c'est ensuite un autre cas particulier, celui des mélancoliques, qui est évoqué (464^a32). On échappe alors difficilement à l'impression qu'Aristote a commencé sa phrase en voulant donner une explication générale, puis qu'il a changé de cap pour se pencher successivement sur deux cas particuliers³³³. La formule τοὺς γνωρίμους περὶ τῶν γνωρίμων (ou ὑπὲρ τῶν γνωρίμων) a en outre quelque chose d'incongru. De prime abord, cela semble restreindre les rêves prémonitoires à une certaine catégorie de personnes, mais ce que la formule énonce est en fait une relation de familiarité entre le rêveur et ce dont il rêve. Si l'on part du principe que pour n'importe quelle personne il existe d'autres personnes qui font partie de ses connaissances, alors la formule ne fait que préciser l'objet des rêves en question, si bien que l'on comprend mal pourquoi Aristote n'aurait pas simplement écrit τὸ περὶ τῶν γνωρίμων μάλιστα προορᾶν. La situation change si l'on lit la leçon de *B^e* et que l'on construit τοὺς γνωρίμους comme l'objet de l'infinitif : il ne s'agit plus d'introduire un groupe spécifique de rêveurs, mais seulement de préciser ce dont l'on rêve. La tension

332. Au sujet du sens du mot εὐθυουεῖρα, qu'il faut entièrement déduire de son emploi par Aristote dans ce traité et en *EE* VII.14, 1248^a40, voir EIJK (1994), pp. 282–283. Je suis entièrement d'accord sur le fait qu'il ne faut pas le traduire comme se rapportant uniquement aux songes qui prédisent l'avenir, contrairement à ce que font beaucoup de traducteurs. Je ne suis cependant pas totalement satisfait de sa formule selon laquelle il indiquerait l'existence d'une relation immédiate entre l'apparition lors du rêve et l'impression sensible dont elle procède, comme si l'on prenait alors conscience du lien entre les deux. Il ne me semble pas que le terme implique une analyse génétique, même *a posteriori* et seulement possible, du sujet à l'égard de son rêve, mais seulement qu'il comprenne ce qui lui apparaît alors en le rapportant à son environnement familier. Je suis εὐθυόνειρος lorsque je rêve, sinon de choses qui rappellent on existence quotidienne, du moins de situations dont je saisis les termes, par opposition aux rêves chaotiques, confus et monstrueux que l'on peut avoir (savoir que cette personne que l'on a vue en rêve est un tel de ses proches plutôt qu'une personne à l'identité indéterminée ou instable). Cela permet certes souvent de refaire le trajet facilement et de saisir tout de suite d'où vient un tel rêve, mais ce n'est pas cet aspect précis que met en lumière le terme. Cela explique aussi pourquoi ces rêves sont très souvent associée aux rêves prémonitoires : il n'est pas possible de considérer ses rêves comme des présages s'ils n'ont pas un minimum de sens, alors que de tels rêves ressemblent au contraire à des visions d'événements sur le vif.

333. « *Der erste Infinitivsatz markiert das Thema dieses Abschnitts, nämlich Sonderfälle von Weissagung im Schlaf : Aristoteles sammelt hier dasjenige, was er bezüglich des Themas dieser Schrift noch erklären kann. Der zweite Infinitivsatz (τὸ τοῦς γνωρίμους ... προορᾶν) bietet hiervon ein konkretes Beispiel ; καὶ ist also explikativ. Die Erklärung διὰ τὸ μάλιστα τοὺς γνωρίμους κτλ. bezieht sich inhaltlich nur auf dieses zweite Glied. Offenbar dient dieser Satzbau einer Art Paragraphierung : Aristoteles will mit der Formulierung τὸ δὲ τινας εὐθυουεῖρους εἶναι angeben, daß hier ein neuer Abschnitt einsetzt.* » EIJK (ibid.), p. 323.

entre ces deux groupes nominaux disparaît, ils deviennent plutôt complémentaires : le fait à expliquer est que certaines personnes ait des rêves immédiats et que ceux-ci consistent en des visions de l'avenir relatives à leurs proches. L'explication se concentre sur la seconde partie de l'observation. La leçon de *B^e* permet donc une meilleure cohérence du propos. On peut expliquer celles de *a* à partir d'elle en supposant que la faute de départ est une perte de la négation, qui aura invité à tenter de corriger la préposition (en sens inverse, il faudrait sans doute supposer que le point de départ est une corruption de la préposition en *πρό*, laquelle aura invité à insérer la négation).

Div. Somn. 2, 464^a32–464^b4

οἱ δὲ μελαγχολικοὶ διὰ τὸ σφοδρόν, [^a33] ὥσπερ βάλλοντες πόρωθεν, εὖστοχοὶ εἰσιν, καὶ διὰ τὸ μετα-^[^b1]βλητικοὶ ταχὺ τὸ ἐχόμενον φαντάζεται αὐτοῖς· ὥσπερ [^b2] γὰρ τὰ Φιλαγίδου ποιήματα καὶ οἱ ἐμμανεῖς ἐχόμενα [^b3] τοῦ ὁμοίου λέγουσι καὶ διανοοῦνται, οἷον Ἄφροδίτην φροδίτην, [^b4] καὶ οὕτω συνείρουσιν εἰς τὸ πρόσω.

32 σφοδρόν **β(B^e)γP** Mich¹(85.21) (σφοδρότερον **XN**) : σφόδρα **EC^cMiS** || **a33–b1** μεταβλητικοὶ **B^e** : μεταβλητικὸν **γP** (μεταβλητὸν **ξ**) : μὴ μελητικοὶ **E** : μελητικοὶ **C^cMi** || **1** φαντάζεται αὐτοῖς **ω**] αὐτοῖς φαντάζεται **δP** || **2** Φιλαγίδου **β(B^e)γP** Mich^P(85.31) : Φιλαγίδου **LX**(a.c. ut vid.) : Φιλαινίδου **H^a** : Φιλιππίδου **EC^cMi** : Φιλαινίδος Leonicus edd. || **3** Ἄφροδίτην φροδίτην **β**(ἀφροδείτην φροδείτην **B^e)EC^cMiεξ**, def. GRONINGEN (1948) : Ἄφροδίτην **δS** (Ἄφροδίτη **μP**) : *Venerem nerem* Anon : *Venerem verem* Guil : Ἄφροδίτην ἀφροῦ δίνην coni. SUSEMIHL (1885a) p. 582 : Ἄφροδίτην ἀφροσύνην vel ῥοδίτην coni. Vollgraf apud DROSSAART LULOFS (1947a) || **4** οὕτω **ω**] τοῦτο **λ**

Ce passage comporte deux difficultés textuelles assez célèbres. J'écarte d'abord les points mineurs. En 464^a32, σφοδρόν s'est corrompu en σφόδρα dans la branche de *E*, suivie par quelques éditeurs³³⁴. En 464^a33–464^b1, la leçon au nominatif transmise par *B^e* est la meilleure du point de vue de la grammaire³³⁵ et du sens. Une erreur de translittération s'est produite dans l'ancêtre de *E* et de la famille de *C^c*, qui a transformé le préfixe en la négation, que la famille de *C^c* a tentée de corriger sans grand succès. Le nominatif pluriel a été malhabilement corrigé en accusatif singulier au sein de *γ*, leçon suivie par les éditeurs.

En 464^b2, Aristote compare les associations qui se produisent dans l'esprit des mélancoliques à celles de certains poèmes, dont il cite l'auteur. Presque tous les manuscrits des branches *β* et *γ* transmettent le nom propre de Philaigis (ou quoi que ce soit qui aboutisse au même génitif), lequel nous est complètement inconnu. Les manuscrits de la branche de *E* et de *C^c* transmettent un nom assez différent, mais qui paraît être

334. Voir DROSSAART LULOFS (1947a), p. lxxii.

335. Le sujet d'un infinitif, lorsqu'il correspond au sujet de la proposition principale (comme ici), est omis et le cas de ses prédicats est le nominatif, et non l'accusatif, cf. Kühner-Gerth II.2, §475.5, p. 29.

manifestement issu d'une faute de majuscule (ΓΙ devient Π), et qui n'est attesté nulle part ailleurs non plus pour un poète. Les manuscrits issus du *deperditus* ν, L et H^a, transmettent aussi quelque chose de légèrement différent du reste de leur branche, mais la différence ne concerne qu'une seule lettre et il s'agit très certainement d'une erreur de copie. On ne peut donc en tirer argument pour la moindre conjecture. Le fait qu'Aristote se réfère à un auteur dont nous ne savons absolument rien s'est avéré extrêmement frustrant pour de nombreux lecteurs, puisqu'il fait perdre le sel du rapprochement effectué dans ce passage. C'est pourquoi un certain nombre d'entre eux ont tenté de corriger le nom inconnu transmis en un nom un peu plus connu. La seule conjecture à avoir été proposée est celle de Leonicensio, dès son commentaire de 1523³³⁶, laquelle est reprise Immanuel Bekker, lequel la considère comme confirmée par la faute de L, et les éditeurs ultérieurs : elle consiste à corriger Φιλαγίδου en Φιλανίδος, de manière à retrouver le nom de la poétesse érotique Philaenis, qui, lui, est bien attesté. Le problème est que nous ne savons que très peu de choses à son sujet³³⁷, si ce n'est que la relative célébrité que lui a conférée la nature scabreuse de son œuvre. Nous avons de fait conservé autour de ce nom surtout les attaques qui lui ont été adressées, et des défenses plus ou moins ironiques. Aucun élément ne peut être rattaché au processus d'association qu'essaie de décrire Aristote. Cette correction n'est donc pratiquement d'aucun secours quant à l'interprétation du passage, il paraît plus honnête de conserver un texte qui avoue franchement notre ignorance au sujet de cette référence.

L'exemple que cite ensuite Aristote, qui pourrait d'ailleurs être une citation de ce mystérieux auteur, est un texte qui n'a absolument aucun sens, Ἀφροδίτην φροδίτην³³⁸ : le mot suivant ne fait que répéter la fin du mot précédent. C'est pourtant la leçon des meilleurs manuscrits. Le copiste du *deperditus* γ, sans doute horrifié, a purement et simplement supprimé le second mot, ce qui sauve le texte aux yeux de la grammaire mais rend l'exemple absolument inintelligible. Il n'est guère surprenant que les philologues aient cherché à transformer ce φροδίτην aberrant en un véritable mot de la langue grecque. Le ροδίτην de Vollgraf est la conjecture la plus économique, même si le terme n'est attesté qu'au sujet de vins parfumés à la rose. Son autre conjecture, Ἀφροδίτην ἀφροσύνην, n'est

336. Cf. *supra*, p. 607.

337. W. D. ROSS (1955b), p. 283, a tort de dire que nous disposons encore d'un fragment de l'un de ses poèmes. Le texte en question, *Deipnosophistes* VIII, 335^c-335^d, présente un autre poète, Aeschriion de Samos, qui est à peu près contemporain d'Aristote, prenant la défense de Philaenis en parlant en son nom et en attribuant ses écrits à un autre, comme le fait remarquer GALLOP (1996), p. 169. Il est en revanche possible que le papyrus *Oxyrrh.* 2891, daté du deuxième siècle, nous ait préservé un fragment de son œuvre, car l'*incipit* du texte l'attribue explicitement à Philaenis. Il s'agit dans tous les cas d'un manuel en prose de séduction, qui n'est d'aucune aide quant au sens de cette référence chez Aristote. En ce qui concerne les témoignages dont nous disposons à son sujet, voir A. MAAS (1938) et également BOEHRINGER (2015), qui montre qu'ils n'ont rien à voir avec une quelconque personne historique, dont on peut même douter de l'existence, mais désignent par ce nom une figure incarnant la maîtrise érotique féminine, dans tout ce qu'elle peut avoir de provoquant. Il serait par conséquent assez étrange de voir Aristote mentionner si tranquillement un nom aussi polarisant.

338. Au sujet de la graphie du manuscrit B^e, cf. *supra*, p. 503.

pas sans mérite non plus. Le jeu de mots entre Ἀφροδίτη et ἀφροσύνη se trouve en effet chez Euripide (*Troyennes*, 989–990), dans des vers qu’Aristote cite en *Rhet.* II.23, 1400^b23–24 comme exemple³³⁹. Guillaume de Moerbeke semble avoir tenté quelque chose de ce genre, si notre édition est fiable, tandis que la traduction anonyme a cherché un analogue phonique au grec. Le texte de notre archétype a été défendu par GRONINGEN (1948), qui a d’ailleurs convaincu W. D. ROSS (1955b), p. 284, sur la base du texte de l’un des papyrus magiques grecs (*Oxyrrh.* VII, 1060), daté du sixième siècle, qui débute par la formule suivante : τὴν θύραν, τὴν Ἀφροδίτην φροδίτην ροδίτην οδίτην διτην . . . Ce papyrus montre en effet que ce genre de jeux phoniques est bien pratiqué, même s’il est peu probable que ce soit à ce genre de charmes qu’Aristote se réfère ici, d’autant plus que de nombreux siècles les séparent.

La syntaxe est en outre assez ambiguë³⁴⁰, en particulier en ce qui concerne la proposition introduite par ὥσπερ (464^b1). La première difficulté est de délimiter cette proposition. On peut en effet soit (1) l’arrêter à οἱ ἐμμανεῖς (464^b2), auquel cas il faut reprendre οἱ μελαγχολικοί comme sujet implicite de λέγουσι καὶ διανοοῦνται (464^b3), soit (2) la poursuivre jusqu’à διανοοῦνται (464^b3), auquel cas la proposition καὶ οὕτω συνείρουσιν εἰς τὸ πρόσω lui sert de répondant. (3) Une dernière option, enfin, qui est celle de la traduction de GALLOP (1996), « *for just as even madmen utter or mentally rehearse things associated by assonance, e.g. ‘Aphrodite’, ‘phrodite’, as in the poems of Philaenis, so . . .* », ou de MOREL (2000), consiste à réduire la clause à son minimum ὥσπερ γὰρ τὰ Φιλαιγίδου ποιήματα et à mettre ensuite en parallèle καὶ οἱ ἐμμανεῖς (464^b2) et καὶ οὕτω 464^b4), en suppléant à nouveau οἱ μελαγχολικοί dans ce dernier membre. Si l’on adopte l’option (1), il se présente encore une difficulté, qui concerne la manière dont il faut construire la proposition autour de τὰ Φιλαιγίδου ποιήματα καὶ οἱ ἐμμανεῖς. (1a) On peut en effet, comme MUGNIER (1953), considérer que l’on a là affaire à deux sujets des verbes λέγουσι καὶ διανοοῦνται, ce qui donne un sens assez étrange, à moins de faire de οἱ ἐμμανεῖς seulement le sujet de διανοοῦνται. (1b) On peut également faire de τὰ Φιλαιγίδου ποιήματα l’objet et de οἱ ἐμμανεῖς le seul sujet de ces deux verbes, comme le font G. R. T. ROSS et BEARE (1908), TRICOT (1951), HETT (1957). On voit cependant mal pourquoi les fous se mettraient à réciter des poèmes spéciaux, même si nous n’avons à peu près aucune idée de ce dont il s’agit, et la construction de ἐχόμενα est ensuite assez difficile. Aucune de ces deux sous-options ne me paraissant pleinement satisfaisante, je considère donc que l’option (1) introduit une difficulté supplémentaire de construction. Quant à l’option (3), elle me semble assez difficile à rattacher au texte grec, et elle fait perdre de vue le fait que c’est avant tout au cas des mélancoliques que l’on s’intéresse ici. La

339. Ce rapprochement semble déjà avoir été fait à l’époque de Michel d’Éphèse, qui se réfère aussi au personnage de Hécube, qui est effectivement celle qui prononce les vers en question, chez Euripide (*In PN*, 86.2). Il est probable que Vollgraf ait eu l’idée de cette conjecture en consultant son commentaire, bien que Drossaart-Lulofs ne donne aucune information à ce sujet.

340. Comme remarqué par EIJK (1994), p. 328.

meilleure option me paraît donc être l'option (2), qui est celle suivie par BARNES (1984) et défendue par EIJK (1994) : « de même que les poèmes de Philaigides et les fous, [les mélancoliques] parlent et pensent en suivant des ressemblances, et de cette manière font le lien avec ce qui suit ».

Si l'on suit cette construction, alors l'exemple donné par Aristote, même s'il peut s'agir d'une citation, doit pouvoir être compréhensible par lui-même. Le texte de notre archétype, bien qu'il outrepassse les limites apparentes de la langue grecque, peut satisfaire à cette exigence. Le texte attribue une capacité d'association particulière aux mélancoliques, qui leur permet de poursuivre leurs rêves plus loin que les gens ordinaires. La séquence « Aphrodite-phrodite » est un exemple d'association de ce genre, elle n'a aucun sens sémantique, mais procède par simple ressemblance phonique. La ressemblance est d'ailleurs tellement ténue d'ailleurs qu'elle ne viendrait sans doute pas à l'idée de la plupart des gens, et c'est précisément ce que veut souligner Aristote : il n'y a que les mélancoliques (et les fous et certains poètes) pour concevoir des enchaînements comme celui-ci. On peut hésiter au sujet de l'application de ce processus d'association dans ce contexte : est-ce que c'est ce mécanisme qui est en jeu lors du rêve même, comme c'est le cas, semble-t-il pour la vacuité de la réflexion des gens ordinaires (464^a24), ou s'agit-il d'une question d'interprétation du rêve, étant donné que Aristote va dire tout de suite après que la marque du bon juge en matière de rêves est la capacité à discerner les ressemblances (464^b5) ? La réponse à cette question doit en tout cas être valable aussi pour l'explication du fait que l'on rêve surtout de ses proches, à savoir que l'on reconnaît le mieux les mouvements qui leur correspondent. Je crois qu'il faut en fait rapporter ces deux cas, celui des proches et celui des mélancoliques, à l'annonce initiale d'un traitement du phénomène de l'ἐὐθυσονεῖρία chez certaines personnes (464^a27), ce que je comprends comme renvoyant au fait que l'on a parfois des rêves qui ressemblent à des visions. Tous nos rêves sont issus de mouvement initialement reçus de l'extérieur, qu'ils aient ensuite persisté dans les sens puis refait surface lors du sommeil ou qu'ils soient reçus à ce moment, mouvements qui agitent notre faculté perceptive et produisent des apparitions sensibles semblables à des perceptions dont nous faisons l'expérience pendant le rêve. Ce qui rend un rêveur ἐὐθυσόνειρος ou non est le fait que ces mouvements soient perçus (ou quasi-perçus) comme clairs et sensés, autrement dit qu'ils ressemblent à des perceptions normales. Le point crucial est que cet aspect des apparitions oniriques est déterminé en partie par l'état de la faculté perceptive lors du sommeil, mais également par notre capacité à leur donner un sens. Or l'on reconnaît aussitôt tout ce qui nous rappelle quelqu'un que l'on connaît bien, ce qui fait que nos rêves les plus vivaces, et donc les plus susceptibles d'être des présages, portent généralement sur nos proches. Les mélancoliques portent cette capacité au plus haut degré : leur esprit est tellement habile à créer des liens entre des choses éloignées qu'ils donnent un sens à tout ou presque de ce qui leur apparaît lors de leurs rêves. Que les termes ainsi reliés entre eux aient véritablement un sens est tout à fait

secondaire, l'important est que ces personnes soient capables d'y déceler une connexion.

Div. Somn. 2, 464^b12–16

δεινὸς δὴ τὰς ἐμφάσεις κρίνειν εἴη ἄν ὁ δυνάμενος [13] ταχὺ διαισθάνεσθαι καὶ συνορᾶν τὰ διαπεφορημένα καὶ [14] διεστραμμένα τῶν εἰδῶλων, ὅτι ἐστὶν ἀνθρώπου ἢ ἵππου ἢ [15] ὅτουδῆποτε. κάκεϊ δὴ ὁμοίως τί δύναται τὸ ἐνύπνιον τοῦτο. [16] ἢ γὰρ κίνησις ἐκκόπτει τὴν εὐθυσυνειρίαν.

12 δυνάμενος ω] δυνάμεν E¹ || 13 ταχὺ διαισθάνεσθαι καὶ β(B^e)γP : συναισθάνεσθαι E : ταχὺ συναισθάνεσθαι καὶ C^cMi | τὰ ω] om. E || 15 ὁμοίως β(B^e)EγP : ὁμοίον C^cMiλ | τί β(B^e)E C^cMiθ(τί N, τι λ, *aliquid* Guil) : om. εiP (non vert. Anon) || 15–16 τοῦτο. ἢ γὰρ κίνησις β(B^e)γP (ἢ γὰρ κίνησις θ, *hoc. motus enim* Anon Guil) : τοῦτο γὰρ ἢ κίνησις EC^cMi : τοιοῦτο. ἢ γὰρ κίνησις conī. BIEHL (1898) : τούτου γὰρ ἢ κίνησις conī. HAYDUCK (1873) p. 9

Une certaine confusion a régné au sein des éditions concernant la fin de la phrase en 464^b15, jusqu'à ce Christ, que cite avec gratitude BITTERAUF (1900), p. 12, ne vienne inviter les éditeurs à écrire τί plutôt que τι (ou rien du tout), suggestion suivie notamment par DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b), même si certains la refusent encore (SIWEK (1963) imprime ainsi κάκεϊ δὴ ὁμοίον τι δύναται). Je remarque toutefois qu'il ne s'agit en vérité pas d'une émendation, à proprement parler : Christ a seulement retrouvé la leçon et l'accentuation de nombreux manuscrits, parmi lesquels E et B^e³⁴¹. Certains manuscrits ont fait de l'adverbe initial ὁμοίως un adjectif, ὁμοίον, sans doute en lien avec une mauvaise accentuation dans le cas de la famille λ, mais il est clair que l'archétype contient l'adverbe. Il faut alors évidemment donner au verbe δύναμαι en 464^b15 le sens de « signifier »³⁴², plutôt que « pouvoir » (qui est bien le sens du participe δυνάμενος en 464^b12 en revanche)³⁴³. On pourrait être tenté de construire, après κάκεϊ δὴ ὁμοίως (464^b15), la proposition τί δύναται τὸ ἐνύπνιον τοῦτο dans la continuité de la proposition ὅτι ἐστὶν ἀνθρώπου ἢ ἵππου ἢ ὅτουδῆποτε (« habile à discerner les réflexions est celui qui peut percevoir dans les images déformées qu'il s'agit de l'image d'un être humain et d'un cheval, et de même dans ce cas ce que signifie ce rêve »), mais cela est absolument impossible du point de vue du sens. Les mots κάκεϊ δὴ ὁμοίως doivent impérativement

341. DROSSAART LULOFS (1947a) et W. D. ROSS (1955b) indiquent dans leurs appareils respectifs que, avec l'accent, il s'agit de la leçon du seul manuscrit Y, ce qui est faux. L'accent est bien présent notamment dans son modèle E, où il a été tracé par la même main que le reste du texte.

342. Voir, pour des parallèles à ce τί δύναται avec ce sens (« ce que cela signifie »), Platon, *Protagoras*, 324^a, et Aristophane, *Ploutos*, 842.

343. EIJK (1994), p. 336, expérimente (avant de la rejeter) une construction assez désespérée pour conserver ce sens au verbe, qui consiste à reprendre ὁ δυνάμενος ... depuis 464^b12 comme sujet et à comprendre que c'est celui qui a cette capacité de saisir le sens des images qui peut interpréter les rêves. Il paraît pourtant difficile de faire de quelque chose d'autre que τὸ ἐνύπνιον τοῦτο le sujet du verbe en 464^b15, et je vois mal comment on pourrait tirer cette signification d'un simple τι δύναται. Il est probable que TRICOT (1951) ait quelque chose de semblable en tête lorsqu'il traduit « et, par suite, dans le cas des songes aussi un bon interprète est pareillement celui qui est capable d'un discernement ».

marquer une rupture nette avec l'exemple des réflexions, ce qui impose de comprendre la proposition de manière brachylogique (« et de manière semblable au sujet de ce que signifie ce rêve »), ce que je rapporte au sujet initial, ὁ δυνάμενος ταχὺ διαισθάνεσθαι ... (464^b12–13) : celui qui peut rassembler et comprendre les images rapidement est habile à discerner les réflexions et aussi habile à comprendre ce que signifie tel rêve, car dans le cas du rêve aussi les mouvements originels sont déformés.

Div. Somn. 2, 464^b16–19

τί μὲν οὖν ἐστὶν ὕπνος [17] καὶ τί ἐνύπνιον, καὶ διὰ τίν' αἰτίαν ἐκάτερον αὐτῶν γίνεται, [18–19] ἔτι δὲ περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται.

17 καὶ τί ἐνύπνιον β (B^e)EC^cMiξ : καὶ ἐνύπνιον γ P || 18–19 ἐκ τῶν] ἐτῶν (sic) B^e : τῶν \mathbf{iP} | εἴρηται β (B^e)ε (*dictum est* Anon Guil) : εἴρηται· περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον δ P : εἴρηται περὶ πάσης· περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων λεκτέον EC^c : εἴρηται περὶ πάσης· περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων ἤδη λέγωμεν M : εἴρηται περὶ πάσης i

Deux questions se posent au sujet de la fin du traité (464^b18–19) : la première est de savoir s'il faut retenir περὶ πάσης après εἴρηται, comme le font la plupart des éditeurs ; la seconde concerne l'annonce de *Mot. An.* qui lui succède dans certains manuscrits. Les mots περὶ πάσης sont absents de β et de γ et ne figurent que dans la branche de E et de la famille de C^c : ils ne remontent donc, selon toute probabilité, pas à l'archétype et doivent être rejetés. Ils semblent avoir été insérés dans cette branche pour renforcer le sentiment de complétude du traité, selon un procédé que Aristote emploie parfois (voir *VM* 480^b22 ou *Inc. An.* 19, 714^b21). On peut toutefois leur objecter que l'on voit mal, dans le cas particulier de ce traité, la nécessité de souligner qu'il a été question de l'ensemble de la divination onirique, dans la mesure où il n'en a pas vraiment été distingué plusieurs types. EIJK (1994), p. 337, entend défendre ces mots en les adossant à la division des rêves en causes, signes et coïncidences qui structure le premier chapitre. Cette tentative se heurte cependant au fait que le terme de « divination » (μαντεία) renvoie d'abord à une pratique professionnelle³⁴⁴, tandis que le terme pour la situation où l'on rêve, y compris en vertu d'une simple coïncidence, de l'avenir est dans le traité le verbe προοράω. On peut donc douter sérieusement de ce qu'une prévision de l'avenir sur la base d'une coïncidence mérite le terme de μαντεία. En outre, la distinction des causes et des signes, une fois rétabli le texte de l'archétype³⁴⁵, n'est que de façade, Aristote préfère plutôt les regrouper au sein d'une seule et même catégorie, ce qui affaiblit sa pertinence pour rendre compte de l'expression περὶ πάσης ici. La seule manière restante de défendre ces mots serait de donner un statut très fort à la théorie ondulatoire avancée en 464^a5, au sens où Aristote

344. Comparer *Mem.* 1, 449^b12–13, et *Pol.* II.12, 1274^a28.

345. Cf. *supra*, p. 1359.

endosserait véritablement la possibilité d'une transmission nocturne para-perceptive de mouvements des choses vers la personne endormie, qu'il présente comme une meilleure explication que celle de Démocrite. Le problème est que cela ne fait toujours qu'un seul cas, et surtout que cette théorie est avancée sous la condition que la prévision onirique ne relève pas de la coïncidence (εἰ μὴ γίνεται τὸ προορᾶν ἀπὸ συμπτώματος), dont on peut douter qu'Aristote la tienne pour vraie. Il y a donc de bonnes raisons de croire qu'il ne s'agit là que d'une option de dernier recours.

La situation est moins univoque en ce qui concerne l'annonce de *Mot. An.* à la toute fin du traité. Celle-ci est absente de β , mais aussi de ϵ ³⁴⁶. Cela n'est pourtant pas décisif, parce que l'on ne peut pas totalement exclure la possibilité d'une contamination de ϵ par β , même si *U* en est régulièrement exempt. Je note que l'absence de cette annonce n'empêche pas *Mot. An.* de suivre *Div. Somn.* dans tous les manuscrits concernés (à l'exception de *U*, qui en son état actuel se clôt avec ce traité) : on ne peut donc pas supposer qu'elle aurait été supprimée par des copistes désireux de bouleverser l'ordre de transmission des traités. Inversement, cette succession des traités est respectée dans tous les manuscrits qui transmettent l'annonce, sauf en ce qui concerne la famille de *C^c*, dont aucun membre ne transmet *Mot. An.* bien que deux de ses représentants indépendants, *C^c* et *M*, contiennent ici une formule invitant à se pencher sur le mouvement des animaux. La formulation de l'annonce fait partiellement écho au titre transmis et au début du traité (περὶ δὲ τῆς τῶν ζώων κινήσεως . . . , 698^a1). L'ajoute d'un adjectif est assez remarquable, d'autant plus que celui que l'on trouve dans δ , περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς, correspond bien à l'esprit du prologue de *Mot. An.* (ὅλως δὲ περὶ τῆς κοινῆς αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι κίνησιν ὁποιανοῦν . . . , 698^a4). Ce que l'on lit dans la branche de *E* et de la famille de *C^c*, περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων, est en revanche beaucoup plus problématique³⁴⁷. On voit mal quel serait ce mouvement « restant », et à quel autre mouvement des animaux il viendrait s'opposer. Cette leçon me paraît donc corrompue, une explication possible serait une collision dans l'esprit d'un copiste du mot λεκτέον avec une tournure du type λοιπὸν εἰπεῖν. Il y a donc deux options possibles, qui consistent, soit à rejeter cette annonce, soit, comme l'on fait de nombreux éditeurs, à retenir la version de δ . Il ne me semble pas y avoir d'argument contraignant en cette matière, si bien que je me contente de suivre la leçon qui semble avoir la plus grande autorité.

346. J'ignore ce pourquoi W. D. Ross (1955b) reporte dans son apparat qu'elle est aussi absente du manuscrit *X* (*Ambros* H 50 sup.). C'est en tout cas une erreur.

347. Il est difficile de considérer que tout ce dont il a précédemment question dans *PN1*, la sensation, la mémoire, le sommeil, les rêves, constitue une certaine catégorie de « mouvements des animaux », ce lexique n'est pas mobilisé, y compris dans le prologue.

Troisième partie

Essais d'interprétation

Chapitre 14

Qu'appelle-t-on *Parva naturalia* ?

14.1 La collection des *Parva naturalia* au regard de la transmission

L'ensemble des traités connus sous le nom de *Parva naturalia* présente cette particularité unique dans le *corpus aristotelicum* de ne posséder, pour toute appellation commune, qu'un titre latin, sans pendant grec. C'est une trace importante du fait que la constitution de cette collection a pour nous une origine universitaire médiévale, qu'aucun éditeur n'a songé à masquer en lui inventant un nom grec. Je ne reviendrai pas ici sur les données issues de la transmission, directe ou indirecte, de ces textes, et rappellerai seulement qu'elles militent incontestablement en faveur des deux propositions suivantes¹ : (a) l'inclusion du traité *Mot. An.* au sein de *PN1*, la séquence *PN1 – Mot. An.* étant sans aucun doute possible celle de la tradition manuscrite et des témoignages antiques connus² ; (b) la mise en doute de la réunion de *PN2* à *PN1*, la séquence *PN1 – PN2* qui s'est aujourd'hui imposée n'étant pas (même en intercalant *Mot. An.*) la plus représentée au sein de la transmission, où ces deux ensembles sont souvent dissociés l'un de l'autre. Tout lecteur contemporain est donc confronté au problème de la composition des *PN*³.

1. Celles-ci ont déjà été dégagées par M. RASHED (2004), je me suis contenté ailleurs d'apporter des pièces supplémentaires au dossier.

2. L'exception notable serait la tradition arabe des *PN*, qui s'organise en trois livres, correspondant respectivement (1) à *Sens.*, (2) à *Mem., Somn. Vig., Insomn.* et *Div. Somn.*, et (3) à *Long.* C'est cette organisation que l'on retrouve dans le *Compendium* d'Averroès, dont la traduction latine par Michel Scot a été extrêmement influente à l'université de Paris, dans l'*Epître sur la quantité des livres d'Aristote* de al-Kindī, et dans notre unique manuscrit de l'adaptation arabe des *PN* (on ne peut plus légitimement parler de traduction à ce stade), le 1752 de Rampur, étudié par HANSBERGER (2019). L'affaire est néanmoins très délicate, parce que le texte en question est considérablement éloigné de la lettre d'Aristote, de sorte que l'on ne puisse pas affirmer avec une certitude suffisante qu'il y ait à la source de tout cela un manuscrit grec tardo-antique transmettant uniquement *PN1 – Long.* au sein des *PN*, ce qui serait historiquement majeur si cela devait être prouvé.

3. On ne peut ici sous-estimer l'effet d'autorité produit par l'immense édition de BEKKER (1831) : avant 1831, les interprètes avertis, par exemple J. G. SCHNEIDER (1811) ou TITZE (1826), manifestent une conscience aiguë du caractère problématique de la collection des *PN*, qu'ils n'hésitent pas à modifier au nom des renvois que comporte le texte d'Aristote, pour y rattacher *Mot. An.* ou la diviser en deux

Du point de vue d'un éditeur, la question dépend de la conception du rôle que l'on assigne aux éditions modernes : en supposant l'existence d'un écart entre la production originelle de l'auteur et l'archétype de la transmission, doit-on s'efforcer de restituer le plus fidèlement possible l'édition antique à la source du texte transmis (pour peu que cela soit possible) ou faut-il tenter de revenir, au-delà de cette surcouche de travail philologique (alexandrin ou autre), à ce qu'a voulu l'auteur, ou du moins à l'idée que s'en fait aujourd'hui son éditeur ? L'exégète se montrera particulièrement intéressé par le second volet, qui prend une dimension particulièrement complexe lorsque l'on s'avise du degré singulier d'organisation interne des écrits d'Aristote, où les renvois pullulent, mais où les grandes déclarations programmatiques sont rarement compatibles avec une unique mise en ordre des textes dont nous disposons. Et, à la différence d'autres auteurs, on ne peut pas se rabattre sur la solution historiciste consistant à ranger les écrits en fonction de leur date de rédaction : n'ayant pas été réellement publiés une bonne fois pour toutes (avec le sens que ce mot a avant l'invention de l'imprimerie, c'est-à-dire remis à un tiers, ami, mécène, ou libraire, chargé de contrôler leur circulation⁴), ceux-ci ont vraisemblablement été exposés continuellement à des remaniements, ajouts, corrections, ou modifications de toutes sortes qui compromettent le sens même d'une tentative d'ordonnancement chronologique.

La question que j'entends affronter ici ne concerne que les *PN*, ce qui lui permet d'être d'une échelle beaucoup plus restreinte que ces considérations. Si l'on fait provisoirement abstraction de tout ce qui touche à l'histoire du texte, et que l'on décide, avec la prudence la plus grande, de ne pas se fier aux renvois de fin d'ouvrage⁵, le dossier se limite comprend deux pièces principales : le début de *Sens.*, que l'on qualifie souvent de prologue des *PN*, et celui de *Long.* Ajoutons à cela le renvoi à *Mot. An.*, semble-t-il, comme devant faire partie d'une étude des « fonctions communes au corps et à l'âme » en *An.* III.10⁶, et l'on obtient virtuellement l'ensemble des indices dont l'on dispose au départ pour se faire une

ensembles, placés de part et d'autre de *Gener. An.* ; après 1831, il y a comme une évidence éblouissante de la disposition adoptée par Bekker qui masque complètement ce problème chez de nombreux auteurs, pourtant toujours intéressés par les questions de mise en ordre du *corpus*, par exemple chez PRANTL (1843), p. 38 (« *parvorum naturalium is ordo, quem Bekkerus sectus est, omnino servandus videtur* »), ou chez SPENGLER (1849), pp. 164–167. L'acte de souder *PN1* à *PN2* sans *Mot. An.* est une véritable décision éditoriale de la part de Bekker, qui fait imprimer les titres de tous les traités en question à la suite, avant que ne commence *Sens.*, p. 436 du volume, ce que ne fait évidemment aucun manuscrit. Ce n'est pas là l'arrangement le plus souvent adopté dans les éditions antérieures (ni même dans l'édition de Bâle de 1550 qu'il prend pour point de départ dans ses collations, laquelle donne la série *PN1* – *Mot. An.* – *PN2*) et, une trentaine d'années auparavant, Buhle avait eu des mots durs à l'égard de la collection des *PN* (« *quam ineptus porro sit nonnuquam ordo singulorum librorum ad aliquam πραγματείων relatorum, satis docet vitiosa Parvorum Naturalium, quae vocant, series, quae quomodo mutanda sit, infra ostendi, ut plura similia hac in re peccata nunc quidem silentio praeteream* », p. VI de la préface de son troisième volume aristotélicien, paru en 1792). Cet arrangement n'avait donc rien d'une évidence avant 1831.

4. « *It is also necessary to remember that, in an ancient context, publication would have represented the decision to circulate an approved version of a particular text, either through booksellers or through the agency of friends, who might also even be asked, as a preliminary stage, to suggest changes to the author.* » GIBSON (2011), p. 41. Voir également DORANDI (1997), pp. 10–11.

5. Les passages incriminés sont, dans le cas des *PN*, les dernières lignes de *Div. Somn.* et de *Mot. An.*

6. διὸ ἐν τοῖς κοινοῖς σώματος καὶ ψυχῆς ἔργοις θεωρητέον περὶ αὐτοῦ, 433^b19–21.

idée de ce qu'Aristote a voulu faire, à un moment ou à un autre, de tous ces textes⁷. Le reste est affaire d'interprétation.

On peut au préalable observer que tous les traités qui composent *PN1* et *PN2*, en y incluant *Mot. An.*, sont, à les considérer individuellement, très clairement unifiés par leur objet. On peut proposer de regrouper ensemble les trois traités du sommeil ou les trois derniers traités des *PN2* (comme le font certains éditeurs et les manuscrits les plus anciens), cela ne remet pas du tout en cause le principe d'une unification thématique, ni le constat de l'existence d'une pluralité d'unités relativement closes au sein des *PN* auquel il conduit. Comme souvent chez Aristote, le déroulé du propos n'est pas toujours facile à suivre au sein de chacune de ces unités, et l'on a pu douter de sa cohérence dans certains cas⁸, mais il n'est jamais venu à l'idée de personne de contester l'attitude consistant à les traiter chacun comme une unité relativement bien formée. Il n'a jamais été question de se demander s'il ne serait pas plus judicieux de considérer tel morceau de *Long.*, par exemple, comme appartenant à un autre ensemble, ou comme devant être séparé du reste – ce qui arrive ailleurs dans le *corpus*. Le fait que ces traités soient aussi bien unifiés est déjà quelque chose d'appréciable. Il est en réalité tellement évident qu'il a, selon toute vraisemblance, permis à la tradition de donner à chaque traité les titres thématiques qui sont toujours en usage aujourd'hui. Ces traités sont de ce fait étudiés le plus souvent isolément aujourd'hui⁹. C'est particulièrement vrai quant à *PN1* : un étude portant sur la théorie aristotélicienne de la sensation prendra surtout en considération *An.* et *Sens.*,

7. MOREL (2018) affirme, p. 5, que l'on observerait dans *Gener. An.* (ou ailleurs) un usage de la référence à *Sens.* comme « titre générique pour l'ensemble des *PN* ou au moins pour *PN1* ». Ce serait un argument de poids si cela était vrai, mais je n'ai connaissance d'aucun texte où cela se vérifie de manière indubitable – ce n'est certainement pas le cas des références au sein de *Gener. An.* qu'il cite à l'appui de cette affirmation. Le cahier des charges que devrait remplir un passage pour justifier cette thèse serait de comporter un renvoi apparent à *Sens.* (on devrait lire ἐν τοῖς περὶ αἰσθησεως ou quelque chose d'approchant) en lien avec un élément doctrinal manifestement présent ailleurs que dans *Sens.* Le meilleur candidat est sans doute un passage de *Part. An.* II.10, où en 656^a29 Aristote utilise précisément cette formule de renvoi à propos de la thèse selon laquelle le lieu cardiaque représente l'ἀρχή des sensations. On voit souvent en un passage de *Juv.*, vers 469^a10–12, l'objet de ce renvoi (EIJK (1994), p. 72 n. 73, affirme même que la chose est évidente), mais on pourrait aussi bien y voir une référence à *Sens.* 439^a1–2 – il serait quand même assez logique qu'Aristote pense d'abord à ses écrits relatifs à la sensation s'agissant de justifier pareille affirmation, même s'il en touche aussi quelques mots ailleurs.

8. Suivant le phénomène bien attesté chez Aristote, les derniers chapitres des traités peuvent parfois donner l'impression de constituer des appendices, voire d'avoir été ficelés à la hâte au reste du propos. C'est par exemple le cas de *Sens.* 6 & 7, chapitres qui traitent d'apories assez indépendantes de ce qui précède, ou de *Mot. An.* 11. Le cas de *Somn. Vig.*, où l'on a pu chercher à identifier, probablement à tort (voir notamment EVERSON (2007)), un collage éditorial de textes de périodes distinctes, est peut-être encore plus épineux.

9. La tentative la plus globalisante que je connaisse à ce sujet est l'ouvrage de KING (2001), qui a pour assise *PN2* dans son ensemble. L'époque où THIELSCHER (1948) pouvait écrire, sans ciller, au sujet des traités composant les *PN*, « sie hängen so eng aneinander, daß man beim Lesen kaum merkt, wo die eine aufhört und die andere anfängt » (p. 244) semble donc bien révolue. Cela dit, il est loin de penser que les *PN* représenteraient un ensemble parfaitement unifié, puisqu'il affirme aussi sur la base de son étude des renvois internes, que leur scission en deux parties, *PN1* et *PN2*, attestée par les sources antiques, est tellement juste qu'elle nous préserverait en réalité la distinction chronologique de leurs périodes de rédaction : Aristote aurait selon lui, laissé temporairement de côté les *PN* après avoir achevé les traités du sommeil, pour ne les reprendre et rédiger *PN2* qu'après avoir écrit une bonne partie de *Part. An.*

tandis que ce dernier est absent de la riche littérature concernant la φαντασία. Le revers de la médaille est que, une fois ces petits îlots rendus indépendants les uns des autres, on a du mal à se représenter l'intérêt qu'il pourrait y avoir à embrasser du regard la totalité de l'archipel¹⁰. On ne sait même plus très bien quel point de vue il conviendrait d'adopter.

L'éditeur qui a eu l'idée de regrouper ces traités en un ou deux ensembles, idée qui est d'ailleurs très probablement survenue indépendamment chez un certain nombre de personnes à diverses époques¹¹, n'était pourtant pas pris d'une lubie excentrique. N'importe quel aristotélicien compétent songera aussitôt à regrouper des écrits traitant, respectivement, de la sensation et de son objet, de la mémoire, du sommeil et du rêve, sous l'égide de la partie sensitive de l'âme à laquelle tout cela doit, de près ou de loin, être attribué. La chose est d'autant plus évidente que, à l'exception évidemment du cas de la sensation, Aristote commence chacun de ces traités en se demandant à quelle partie de l'âme appartient l'activité en question¹². Il n'y a pas toujours à chercher très loin la réponse. Cela donne le groupe *PN1* tel que nous le connaissons. Même chose concernant des écrits à propos de la longévité, de la jeunesse, de la vieillesse, de la respiration (une fois que l'on a compris sa fonction selon Aristote), et de la vie et de la mort : on reconnaîtra sans peine que tout cela relève de l'âme nutritive, et plus précisément de la manière dont elle maintient une certaine chaleur au sein de l'organisme vivant. On obtient à nouveau *PN2*. Il n'est guère douteux à mes yeux que, même si tous ces textes nous étaient parvenus en ordre dispersé, on aurait assez rapidement pensé à procéder à ces deux regroupements, en rassemblant ce qui touche à l'âme sensitive (*PN1*) ou nutritive (*PN2*).

Il demeure alors deux choses qui sont peut-être moins évidentes. (a) La première est de saisir quel intérêt il peut y avoir à réunir *PN1* et *PN2*. Il y a manifestement un dénominateur commun, puisque le sujet concerne dans chaque cas des activités ou

10. On a traditionnellement eu tendance à se représenter les *PN* comme relevant de la « physiologie », au sens où l'on y étudierait la manière dont les puissances de l'âme définies dans *An.* (le traité de « psychologie » d'Aristote) se réaliseraient dans et par le corps. JAEGER (1913b), p. 37 n. 4, se permet même d'affirmer que l'absence de ce terme de physiologie dans le vocabulaire grec, ayant privé cette collection du seul titre qui lui convient, est l'unique raison pour laquelle on ne parvient pas à saisir sa profonde unité. Il suffit pourtant de regarder un peu plus attentivement ce qui se passe dans les *PN* pour s'apercevoir que l'on ne peut pas faire correspondre leur projet à cette description. Aristote y recherche tout autant la cause finale du sommeil et de la respiration qu'une explication de leur processus somatique. C'est toutefois un contrepoint bienvenu à la thèse tout aussi répandue selon laquelle on serait, avec les *PN*, en présence « d'une série d'écrits qui n'ont été réunis qu'à une date ultérieure et dont l'unité est purement artificielle » (NUYENS (1948), p. 256).

11. Il est fort possible que cette organisation ait été celle de l'Aristote arabe, tel que Averroès, dont Michel Scot fait connaître l'abrégé en latin au début du XIIIe, le donne à voir. C'est en tout cas celle de certaines éditions byzantines, la plus ancienne (milieu XIIIe) étant celle de la famille du manuscrit Suppl. grec 314 (C^c, daté d'environ 1300), et elle se diffuse dans le monde latin à partir de certaines *peciae* universitaires au XIIIe, vraisemblablement sous l'influence d'Averroès – voir LEEMANS (2010).

12. Cf. *Mem.* 449^b4–6 (περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον ... τίνοι τῶν τῆς ψυχῆς μορίων συμβαίνει τοῦτο τὸ πάθος καὶ τὸ ἀναμνησκέσθαι) ; *Somn. Vig.* 453^b11–14 (περὶ δὲ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως ἐπισκεπτέον ... πότερον ἴδια τῆς ψυχῆς ἢ τοῦ σώματος ἢ κοινά, καὶ εἰ κοινά, τίνομος μορίου τῆς ψυχῆς ἢ τοῦ σώματος) ; *Insomn.* 458^a33–^b2 (μετὰ δὲ ταῦτα περὶ ἐνυπνίου ζητητέον καὶ πρῶτον τίνοι τῶν τῆς ψυχῆς φαίνεται, καὶ πότερον τοῦ νοητικοῦ τὸ πάθος ἐστὶ τοῦτο ἢ τοῦ αἰσθητικοῦ).

propriétés d'êtres vivants. On peut ainsi avoir à l'esprit une sorte de grande rubrique (dont l'intitulé le plus vague possible serait « choses que font les vivants »), que l'on scinderait en deux selon la partie de l'âme dont les items relèvent. Il faut alors oublier quelque peu le cas de la partie noétique, mais dans la mesure où celle-ci concerne uniquement l'être humain, pose des problèmes très spécifiques, et surtout a déjà été examinée dans *An.* III, il n'y aurait rien de particulièrement choquant à ce qu'Aristote n'ait pas prévu une nouvelle case spéciale pour cette partie qui lui donne tant de fil à retordre. Le problème est bien plutôt, on va le voir sous peu, que cette jolie division en *PN1* et *PN2* selon la partie de l'âme ne correspond pas vraiment à ce qu'Aristote semble avoir en tête. (b) La seconde difficulté est de comprendre ce que *Mot. An.* vient faire là-dedans. Un lecteur du traité impressionné par sa première partie cosmologique, s'interrogeant sur la nature et les conditions générales du mouvement, pourrait en effet se demander quelle mouche a bien pu piquer l'inventeur de cette tradition omniprésente qui consiste à toujours maintenir la séquence *PN1* – *Mot. An.* Habitué par les éditions modernes à lire *Mot. An.* complètement à part, il y a des chances pour qu'il finisse par hausser les épaules devant ce fait, qui lui apparaîtra comme une bizarrerie de plus au sein de la longue liste des accidents plus ou moins fantaisistes de la transmission. La seule chose qui ne se laisse pas concilier avec cette attitude est la petite référence à *Mot. An.* comme faisant partie d'un ensemble plus vaste que l'on trouve au détour de *An.* (III.1, 433^b19–21). Elle n'est en effet pas si facile à condamner comme apocryphe : il n'y a pas d'écrit d'Aristote que l'on puisse aisément identifier comme l'étude annoncée des « fonctions communes au corps et à l'âme ». Ce n'est certainement pas une manière acceptable de décrire *Mot. An.*, et la principale autre occurrence de cette expression se trouve au début de *Sens.* On ne peut pas vraiment imaginer le geste radical d'un éditeur, partisan farouche d'un rattachement de *Mot. An.* à *PN1*, qui aurait inséré artificiellement cette référence. La connexion qui unit *Mot. An.* à *PN1* n'est donc pas un effet d'un effort tardif de mise en ordre des écrits d'Aristote, elle remonte, semble-t-il, à la rédaction de *An.* L'argument décisif, à mon avis, doit invoquer le fait que la locomotion, quoi qu'il en aille de la question du statut compliqué de la capacité qui la sous-tend, fait certainement partie des activités les plus remarquables des animaux, bien que tous n'en soient pas capables¹³. Si l'on envisage une étude globale de tout ce que font les animaux, ou du moins des choses les plus importantes, il semble aller de soi qu'un traité consacré au mouvement des animaux doit y figurer quelque part. On ne peut donc pas se contenter de proclamer haut et fort la spécificité de *Mot. An.* pour le dissocier radicalement des *PN*. L'articulation de *PN1* à *Mot. An.* fait directement écho à la thèse qui traverse tout *An.* selon laquelle les deux traits les plus importants de l'âme sont la sensation et le mouvement¹⁴.

13. La frontière entre les plantes et les animaux étant poreuse, certains animaux ne se meuvent pas vraiment, par exemple certaines anémones de mer qui demeurent continuellement attachées à leur roc (*Hist. An.* V.16, 548^a25).

14. Voir notamment I.2, 403^b25–27; 405^b10–12; 5, 411^a24–^b5; II.2, 413^a21–25; III.3, 427^a17–20; 9,

14.2 Le prologue de *Sens*.

Il est temps, à présent, de se tourner vers la clef de voûte textuelle de l'édifice des *PN*, en la personne du fameux prologue par lequel *Sens*. s'ouvre. Il n'est peut-être pas aussi monumental dans son architecture que certaines autres ouvertures de traités aristotéliens, ce qui ne l'empêche pas de revêtir une importance stratégique extrême. C'est en effet le seul texte programmatique que nous ayons où Aristote annonce ensemble et explicitement tous les traités qui entrent dans cette collection. Il est sans nul doute à l'origine de la constitution des *PN* au sens moderne, c'est-à-dire *PN1* – *PN2* sans *Mot. An.*, parce que ce dernier traité paraît à première vue ne pas y être mentionné du tout. La liaison entre les deux parties des *PN* qui y est forgée est si frappante qu'une personne souhaitant les dissocier, par exemple pour affirmer que *Sens*. et *Mem.* viendraient prolonger *An.*, tandis que les autres traités joueraient un rôle très différent, n'a normalement pas d'autre choix que de devoir contester l'authenticité de ce texte. Cela a suffi à faire reculer d'effroi la plupart des interprètes, et donc à maintenir une certaine unité des *PN*¹⁵.

[436^a1] ἐπεὶ δὲ περὶ ψυχῆς καθ' αὐτὴν διώρισται καὶ περὶ [α2] τῶν δυνάμεων ἐκάστης κατὰ μόνιον αὐτῆς, ἐχόμενόν ἐστι ποιή- [α3]σασθαι τὴν ἐπίσκεψιν περὶ τῶν ζώων καὶ τῶν ζώων ἐχόν- [α4]των ἀπάντων, τίνες εἰσὶν ἴδιαι καὶ τίνες κοινὰ πράξεις αὐ- [α5]τῶν. τὰ μὲν οὖν εἰρημένα περὶ ψυχῆς ὑποκείσθω, περὶ δὲ τῶν [α6] λοιπῶν λέγωμεν, καὶ πρῶτον περὶ τῶν πρώτων. φαίνεται [α7] δὲ τὰ μέγιστα, καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια τῶν ζώων, κοινὰ [α8] τῆς ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος, οἷον αἴσθησις καὶ μνή- [α9]μη καὶ θυμὸς καὶ ἐπιθυμία καὶ ὄλως ὄρεξις, καὶ πρὸς [α10] τούτοις ἡδονὴ καὶ λύπη· καὶ γὰρ ταῦτα σχεδὸν ὑπάρ- [α11]χει πᾶσι τοῖς ζώοις. πρὸς δὲ τούτοις τὰ μὲν πάντων ἐστὶ [α12] τῶν μετεχόντων ζωῆς κοινὰ, τὰ δὲ τῶν ζώων ἐνίοις. τυγ- [α13]χάνουσι δὲ τούτων τὰ μέγιστα τέτταρες οὔσαι συζυγίαι τὸν [α14] ἀριθμὸν, οἷον ἐγρήγορις καὶ ὕπνος, καὶ νεότης καὶ γῆ- [α15]ρας, καὶ ἀναπνοὴ καὶ ἐκπνοή, καὶ ζωὴ καὶ θάνατος· [α16] περὶ ὧν θεωρητέον, τί τε ἕκαστον αὐτῶν, καὶ διὰ τίνος αἰ- [α17]τίας συμβαίνει. φυσικοῦ δὲ καὶ περὶ ὑγιείας καὶ νόσου τὰς [α18] πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς· οὔτε γὰρ ὑγίαν οὔτε νόσον οἷόν τε [α19] γίνεσθαι τοῖς ἐστερημένοις ζωῆς. διὸ σχεδὸν τῶν τε περὶ [α20] φύσεως οἱ πλεῖστοι καὶ τῶν ἱατρῶν οἱ φιλοσοφώτερος

432^a15–19.

15. FÖRSTER (1931) est à ma connaissance celui qui s'est aventuré le plus loin dans la direction contraire pour justifier son choix de n'éditer que *Sens*. et *Mem.* après s'être précédemment occupé de *An.* Comme il refuse de penser qu'Aristote ait réellement pu souhaiter associer ces deux traités au reste des *PN* – ils participent à ses yeux du même projet que *An.* –, il se retrouve à devoir faire un sort au début de *Sens.*, qui, de toute évidence, manifeste précisément cette intention. Plutôt que de condamner le passage dans son intégralité (il faudrait probablement faire débiter en ce cas *Sens.* vers 436^b8, περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ τοῦ αἰσθάνεσθαι, τί ἐστι...), ou en 436^b10, τοῖς δὲ ζώοις ἢ μὲν ζῶιον ἕκαστον...), il choisit de tenter l'intervention chirurgicale, en amputant le texte de la section 436^a6–12 (φαίνεται... τὰ δὲ τῶν ζώων ἐνίοις), qu'il estime irréconciliable avec le reste du passage et à laquelle il faudrait sans doute ajouter aussi la phrase qui la suit immédiatement (πρὸς δὲ τούτοις... ἐνίοις, ^a11–12).

τὴν [21] τέχνην μετιόντες, οἱ μὲν τελευτῶσιν εἰς τὰ περὶ τῆς ἰατρικῆς, [436β1] οἱ δ' ἐκ τῶν περὶ φύσεως ἄρχονται περὶ τῆς ἰατρικῆς.

ὅτι [2] δὲ πάντα τὰ λεχθέντα κοινὰ τῆς ψυχῆς ἐστὶ καὶ τοῦ σώμα- [3]τος, οὐκ ἄδηλον. πάντα γὰρ τὰ μὲν μετ' αἰσθήσεως συμ- [4]βαίνει, τὰ δὲ δι' αἰσθήσεως, ἔνια δὲ τὰ μὲν πάθη ταύτης [5] ὄντα τυγχάνει, τὰ δ' ἕξεις, τὰ δὲ φυλακαὶ καὶ σωτη- [6]ρίαι, τὰ δὲ φθοραὶ καὶ στερήσεις· ἢ δ' αἰσθησις ὅτι διὰ [7] σώματος γίγνεται τῆι ψυχῆι, δῆλον καὶ διὰ τοῦ λόγου καὶ [8] τοῦ λόγου χωρὶς. ἀλλὰ περὶ μὲν αἰσθήσεως καὶ τοῦ αἰσθά- [9]νεσθαι, τί ἐστὶ καὶ διὰ τί συμβαίνει τοῖς ζώοις τοῦτο τὸ [10] πάθος, εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς...

Puisque l'on a traité de l'âme pour elle-même et de chacune de ses facultés individuellement, ce qui vient ensuite est de faire porter la recherche sur les animaux et tous les êtres qui possèdent la vie pour déterminer quelles sont les actions qui leur sont propres et quelles sont celles qui leur sont communes. On supposera donc ce que l'on a dit au sujet de l'âme, et on parlera du reste, en premier lieu des choses qui viennent en premier. Il apparaît que les choses les plus importantes, aussi bien communes que propres aux animaux, sont communes à la fois à l'âme et au corps, comme la sensation, la mémoire, l'ardeur, l'appétit et le désir dans son ensemble, et en outre le plaisir et la peine. Ces choses sont en effet présentes chez à peu près tous les animaux. En plus de cela, les unes sont communes à tous les êtres qui ont part à la vie et les autres à certains animaux. Les plus importantes se trouvent former le nombre de quatre paires, à savoir la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse, l'inspiration et l'expiration, la vie et la mort. C'est à leur sujet qu'il faut observer ce que chacune d'entre eux est et par quelles causes elle se produit. Il relève du naturaliste d'apercevoir les premiers principes en ce qui concerne la santé et la maladie également, car ni la maladie ni la santé ne peuvent survenir chez les êtres privés de vie. C'est pourquoi, s'agissant à peu près de la majorité de ceux qui étudient la nature, ainsi que chez les médecins de ceux qui s'attachent à leur art de manière plus philosophique, ceux-là finissent par en arriver à ce qui touche à la médecine, tandis que ceux-ci traitent des principes de la médecine en commençant par ceux de la nature.

Que donc tout ce que l'on a dit est commun à l'âme et au corps, cela n'a rien d'obscur. En effet, toutes ces choses surviennent pour les unes en lien avec la sensation, pour d'autres sous l'effet de la sensation, tandis que certaines autres se trouvent être des affections de celle-ci, d'autres des dispositions, d'autres contribuent à la protéger et à la préserver, et que d'autres encore sont à son égard des corruptions et des privations. Quant à la sensation, qu'elle se produit dans l'âme par le corps, c'est évident à la fois par le raisonnement et sans raisonnement. Et au sujet de la sensation et de l'activité perceptive, ce qu'elle

est et ce par quoi se produit cette affection chez les animaux, on l'a dit dans nos écrits traitant de l'âme. (*Sens.* 1, 436^a1–^b10)

L'ouverture de *Sens.* place tout ce qui suit dans la continuité directe de *An.* Cette connexion va d'ailleurs être rappelée, dans le cas spécifique de la sensation, en 436^b10. Le premier objectif exégétique doit donc être de parvenir à rendre compte de cette articulation. Je commence par noter que celle-ci n'exclut pas la possibilité d'une certaine coïncidence au niveau des objets d'étude. Si *An.* ne s'attarde guère, ou même pas du tout, sur la mémoire, le sommeil ou la respiration, le traitement de la sensation occupe tout de même *grosso modo* un quart du traité, si ce n'est plus. La différence entre le projet de *An.* et celui qui est annoncé ici ne repose donc pas sur la prise en considération de nouveaux phénomènes, ou du moins pas exclusivement. Elle doit par conséquent consister en un certain changement au niveau de la perspective selon laquelle les objets, parfois les mêmes, sont considérés. La façon dont le projet de *An.* est très brièvement caractérisé au tout début du passage fournit un indice important à cet égard, d'autant plus qu'elle est tout à fait fidèle au programme annoncé dans *An.* même¹⁶ : il a été précédemment question de l'âme et de ses différentes puissances. Plus précisément encore, l'âme et ses puissance sont dites avoir été définies (διώρισται, ^a1)¹⁷. On peut ainsi comprendre la différence entre *An.* et le nouveau projet introduit ici par Aristote comme consistant en l'abandon de la perspective définitionnelle et fondationnelle de *An.* au profit d'une étude de certaines activités, plus dérivatives, des êtres vivants, considérées pour elles-mêmes. Dans le cas de *Sens.*, où cette différence est la plus éclatante, on cessera ainsi de se demander en quoi consiste la sensation et comment elle peut permettre de caractériser l'une des puissances fondamentales de l'âme, pour s'interroger concrètement sur son fonctionnement et ses modalités¹⁸. D'où par exemple un intérêt poussé pour les organes des sens, leur

16. Aristote annonce initialement vouloir s'intéresser à la nature de l'âme et à ses attributs (I.1, 402^a7–8), puis fait la découverte de la multiplicité des manières de vivre en II.2, ce qui l'amène à reconfigurer son étude comme portant par la suite sur les différentes puissances de l'âme.

17. Alexandre d'Aphrodise distingue dans son commentaire deux manières d'interpréter ce rappel (*In Sens.* 3.7–10 WENDLAND (1901)) : (1) comme décrivant le déroulé de *An.* (étude générale de l'âme, suivie d'une étude particulière de chacune ses puissances principales), ou (2) comme exprimant ce en quoi consiste le fait d'étudier l'âme pour elle-même, sans prendre le corps en considération. Les interprètes ont souvent eu tendance à prendre le parti de la seconde option et à présenter les *PN* comme relevant de la physiologie. Voir à l'encontre de cette tendance les remarques de FALCON (2018) : *Sens.* 1 n'annonce pas, après l'étude de l'âme, une étude du corps, mais une étude des êtres vivants.

18. JOHANSEN (2006b) caractérise ainsi la nouveauté apportée par *Sens.* par la levée d'une « contrainte définitionnelle » (*definitional constraint*, pp. 150–152) qui pèserait sur le traitement de la sensation dans *An.*, ce qui permet la prise en compte de bien des phénomènes exclus par celle-ci. Voir également JOHANSEN (2012), p. 265 (« *Notice again the difference between this approach to the sense-objects and that of the DA : the Sens. does not approach the nature of the sense-objects from the point of view of simply defining the sense-faculties ; rather it enjoins us to describe, first, the nature of sense-objects independently of perception, and then the consequences for perception and its actuality ... of the sense-objects' having this nature.* ») ou p. 274 (« *The capacities of the soul were presented in the DA as the formal, final, and efficient cause of life phenomena. With the lifting of the definitional constraint in the PN, we are no longer considering these capacities as the formal, final, and efficient causes of their characteristic activities as such.* »).

composition matérielle, et les variations possibles de celle-ci d'une espèce à une autre dans *Sens*., lesquels sont consignés dans *An.* à l'arrière-plan. On comprend ainsi le sens de la relation de contiguïté (ἐχόμενόν ἐστι, ^a2) qui est esquissée entre *An.* et le nouveau projet. Aristote ne s'est précédemment intéressé aux activités des vivants que dans la mesure où elles contribuaient à l'étude de la nature de l'âme, à travers ses puissances fondamentales, il n'a donc pas du tout fait le tour de la question les concernant. Il y a ainsi un reste considérable laissé de côté par le projet mené à bien dans *An.*, qu'il entreprend de reprendre ici (περὶ δὲ τῶν λοιπῶν λέγωμεν, ^a5–6).

Le programme annoncé prend donc la relève de *An.*, en s'appuyant sur les acquis du traité pour entreprendre une étude plus globale des activités des vivants. Aristote désigne rapidement son objet d'étude par le terme d'action (πρᾶξις), effectuées par des animaux et plus largement par n'importe quel être vivant¹⁹. On peut s'interroger sur les raisons de ce choix terminologique. Il ne s'agit certainement pas de distinguer l'actif du passif, puisque, parmi les choses qui vont ensuite être évoquées, le sommeil, la vieillesse et la mort tomberaient du côté de la seconde catégorie. Les autres distinctions classiques entre πρᾶξις et ποιήσις ou entre πρᾶξις et κίνησις semblent tout autant d'une importance secondaire dans ce contexte. On pourrait également s'attendre à un terme plus technique, par exemple celui d'activité (ἐνέργεια). Il est probable qu'Aristote ait décidé de privilégier le qualificatif le plus large possible et le moins chargé, doctrinalement parlant, pour étendre au maximum le champ de l'enquête, tout en soulignant la dimension téléologique de ces choses que font les animaux²⁰. Le terme de πρᾶξις peut ainsi être placé sur le même plan que ceux d'ἐνέργεια (*An.* II.4, 415^a19) ou d'ἔργον (*Gener. An.* I.23, 731^a25), mais sa caractéristique centrale demeure ses associations téléologiques : toute action correspond à un processus effectué par un sujet déterminé en vue d'une fin particulière. On retrouve un usage semblable de πρᾶξις ailleurs dans la zoologie, par exemple en *Part. An.* II.1, où le mot forme successivement un couple avec ἔργον (646^b11, au sujet des différentes fonctions des parties de animaux), puis avec κίνησις (646^b15, au sujet de ces mêmes fonctions, ainsi

19. La connexion entre ζῷον et ζωή rend quasiment impossible de rendre la nuance de l'expression περὶ τῶν ζῴων καὶ τῶν ζωῆν ἐχόντων ἀπάντων en 436^a3–4. Il est clair qu'Aristote entend par là signaler qu'il prend en considération aussi bien les animaux que les plantes, et l'emploi subséquent de ces deux expressions ^a11–12 confirme que la première désigne les animaux exclusivement et la seconde la réunion des animaux et des plantes. Cela étant dit, je me demande si Aristote s'attend à ce que son lecteur comprenne immédiatement cette formule de cette manière : on pourrait aussi, à première vue, donner un sens plutôt epexégétique à la particule, et comprendre l'expression comme un rappel de la présence de la ζωή dans tout ζῷον. Voir dans le même esprit les remarques de FALCON (2005), pp. 17–18 (il en remercie M. Frede), au sujet de la difficulté de traduire ζῷον en *An.* I.1, qu'il serait maladroit de rabattre tout de suite sur les seuls animaux.

20. Voir l'étude très précise que consacre MOREL (2007), pp. 151–163, à la question du sens de ce terme dans ce texte. Un passage supplémentaire que l'on pourrait prendre en considération serait *Cael.* II.12, 292^b1–10, où le terme de πρᾶξις est à nouveau employé pour désigner ce que font les choses, qu'il s'agisse aussi bien des astres que des plantes et des animaux, bien qu'Aristote tempère ensuite la validité de cet usage pour les plantes (elles n'ont qu'une seule action, et encore, μικρά τις καὶ μία ἴσως). On rejoint ainsi le constat d'une exclusion tacite des plantes de l'étude envisagée, non pas parce qu'Aristote ne s'y intéresse pas (le *De plantis* perdu semble bien avoir été écrit), mais du fait de la pauvreté de la vie qu'elles mènent.

que de celles de l'être vivant dans son ensemble). L'adopter comme terme élémentaire pour désigner les choses que l'on observe chez les animaux est déjà une manière de faire signe vers le fait que les animaux ne font pas cela pour rien et, plus encore, que l'ensemble de leurs actions présente une certaine cohérence qui fait écho à l'unité de leur vie. L'usage de ce terme rapproche surtout ce texte de *Sens.* d'un passage à la teneur tout aussi programmatique de la fin du premier livre de *Part. An.*, où les mêmes objets d'étude sont évoqués sous ce qualificatif. Aristote vient d'y expliquer deux principes essentiels de son étude des parties des animaux, à savoir la nécessité de procéder analogiquement (645^a36–^b14) et le primat de la fonction, déterminée comme action (τὸ δ' οὖ ἔνεκα πράξις τις), sur l'organe (645^b14–20), en conséquence de quoi il annonce les modalités d'une étude des actions des animaux. On notera que, comme dans *Sens.*, Aristote, sans doute conscient de l'insuffisance du terme de πράξις s'agissant de désigner certaines choses que les animaux subissent plus qu'ils ne font, finit par réintroduire le terme de πάθη (645^b33) dans son lexique final, alors même que le terme n'a plus été employé depuis 645^b5, où il faisait d'ailleurs aussi l'objet d'une addition furtive ²¹.

[645^b20] λεκτέον ἄρα [β21] πρῶτον τὰς πράξεις τὰς τε κοινὰς πάντων καὶ τὰς κατὰ [β22] γένος καὶ τὰς κατ' εἶδος. λέγω δὲ κοινὰς μὲν αἰ πᾶσιν ὑπ-[β23]άρχουσι τοῖς ζώοις, κατὰ γένος δέ, ὅσων παρ' ἄλληλα τὰς [β24] διαφορὰς ὁρῶμεν καθ' ὑπεροχὴν οὔσας, οἷον ὄρνιθα λέγω [β25] κατὰ γένος, ἄνθρωπον δὲ κατ' εἶδος, καὶ πᾶν ὃ κατὰ τὸν [β26] καθόλου λόγον μηδεμίαν ἔχει διαφορὰν. τὰ μὲν γὰρ ἔχουσι [β27] τὸ κοινὸν κατ' ἀναλογίαν, τὰ δὲ κατὰ γένος, τὰ δὲ κατ' [β28] εἶδος. ὅσαι μὲν οὖν πράξεις ἄλλων ἔνεκα, δῆλον ὅτι καὶ ὧν [β29] αἱ πράξεις τὸν αὐτὸν τρόπον διεστᾶσιν ὄνπερ αἱ πράξεις. ὁ-[β30]μοίως δὲ κἂν εἴ τινες πρότεροι καὶ τέλος ἐτέρων πράξεων [β31] τυγχάνουσιν οὔσαι, τὸν αὐτὸν ἔξει τρόπον καὶ τῶν μορίων [β32] ἕκαστον, ὧν αἱ πράξεις αἱ τοιαῦται· καὶ τρίτον, ὧν ὄντων [β33] ἀναγκαῖον ὑπάρχειν. λέγω δὲ πάθη καὶ πράξεις γένε-[β34]σιν αὔξησιν ὀχείαν ἐγρήγορσιν ὑπνον πορείαν, καὶ ὁπόσ' [β35] ἄλλα τοιαῦτα τοῖς ζώοις ὑπάρχει· μόρια δὲ λέγω ῥῖνα [β36] ὀφθαλμὸν καὶ τὸ

21. Par comparaison, *Hist. An.* s'ouvre par l'annonce d'une étude portant sur les différences des animaux « selon leurs modes de vie, leurs actions, leurs mœurs et leurs parties » (κατὰ τε τοὺς βίους καὶ τὰς πράξεις καὶ τὰ ἦθη καὶ τὰ μόρια, I.1, 487^a11–12). La suite du texte donne une esquisse de ces différences, mais la section qui concerne celles relatives aux actions est regroupée avec celles portant sur les modes de vie et semble ne traiter en fait que de ces derniers (487^b33–488^b11 : les différences en question sont par exemple le fait d'être grégaire ou diurne). Les chapitres 8 à 10 du livre IV traitent, en revanche, de la sensation, du sommeil et de la veille, tandis que les livres suivants abordent le sujet de la génération. L'association des actions et des modes de vie est reprise à l'ouverture du livre VIII (1, 588^a17 et ^b23), qui finit par placer les actions des animaux sous deux rubriques, la nutrition et la génération (2, 589^a2–5). L'examen des différences entre les manières dont les animaux les effectuent occupe le reste du livre. La terminologie est donc assez flottante : la sensation est clairement identifiée comme un aspect important de l'existence animale, mais il n'est pas certain qu'elle soit encore à ranger au sein de la catégorie de l'action selon l'emploi du terme au livre VIII. De manière semblable, Théophraste, au début de son *Historia plantarum* (qui, comme l'a montré GOTTHELF (1988), suit le modèle établi par *Hist. An.*), commence par nier qu'il existe des différences entre plantes selon les actions et mœurs (ἦθη γὰρ καὶ πράξεις οὐκ ἔχουσιν ὥσπερ τὰ ζῶα, I.1, 1), on comprendra ainsi qu'il entend par le terme πράξις quelque chose qui relève d'un véritable comportement.

σύνολον πρόσωπον, ὧν ἕκαστον καλεῖται [646^a1] μέρος²². ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων.

Il faut donc en premier lieu parler des actions, celles qui sont communes à tous et celles qui appartiennent à un genre et à une espèce. Je veux dire par « communes » celles qui sont présentes chez tous les animaux, par « qui appartiennent à un genre » toutes celles de ceux que nous voyons différer les uns par rapport aux autres par degrés, je veux parler par exemple de l'oiseau comme d'un genre, mais de l'être humain comme d'une espèce, et de tout ce qui au regard de la formule universelle ne présente pas de différence. Les uns en effet possèdent ce qui est commun par analogie, d'autres selon le genre et d'autres selon l'espèce. Pour toutes ces actions, donc, qui sont en vue d'autres choses, il est évident que les choses dont elles sont les actions doivent également se distinguer de la même manière que leurs actions. De manière semblable, si certaines se trouvent être antérieures et être la fin d'autres actions, il en ira de la même manière relativement à chacune des parties aussi, celles pour lesquelles il en va ainsi de leurs actions. Et, en troisième lieu, il y a des choses qui sont nécessairement présentes lorsque d'autres sont. Je veux dire par « affections et actions » la génération, la croissance, l'accouplement, la veille, le sommeil, la marche et tous les autres choses de ce genre qui sont présentes chez les animaux. Je veux dire par « parties » le nez, l'œil, et l'ensemble du visage, dont chacun est une partie. De même aussi pour le reste. (*Part. An.* I.5, 645^b20–646^a1)

D'une manière extrêmement semblable au début de *Sens.*, Aristote affirme ici sa volonté de prendre pour objet d'étude les actions des animaux, qui représentent les fins de leurs parties, et se préoccupe d'organiser l'ensemble ainsi déterminé. Son premier geste est de chercher à déterminer, conformément aux préceptes fondamentaux de sa conception du savoir scientifique, le niveau de généralité approprié à l'étude de chacune d'elles, c'est-à-dire le plan auxquelles elles sont communes. Il donne à cette communauté un triple étagement, universel-analogique (la formule de reprise en 645^b26–28 suggère fortement que ces actions communes à tous les animaux initialement évoquées ne le sont que selon une analogie bien comprise, ce que confirme le cas de la πορεία²³), générique et spécifique. Il combine ce principe d'organisation avec un autre qui n'est plus extensionnel,

22. Je lis μέρος avec les manuscrits *E* et *P*, et non μέλος avec la vulgate, pour la même raison que DÜRING (1943), p. 123 : μέλος est réservé, d'après *Hist. An.* I.1, 486^a8–13, aux parties qui, tout en demeurant entières, contiennent d'autres parties, par exemple le bras, dont la main est une partie. Cela ne s'applique pas du tout au nez ou à l'œil.

23. Cf. *Part. An.* I.1, 639^a29–^b3 : ἕτερα δὲ ἴσως ἐστὶν οἷς συμβαίνει τὴν μὲν κατηγορίαν ἔχειν τὴν αὐτήν, διαφέρειν δὲ τῆι κατ' εἶδος διαφορᾷ, οἷον ἢ τῶν ζώων πορεία· οὐ γὰρ φαίνεται μία τῶι εἶδει· διαφέρει γὰρ πτῆσις καὶ νεῦσις καὶ βᾶδισις καὶ ἔρψις, « il y a en tout cas certains attributs des animaux auxquels il arrive de porter la même appellation alors qu'ils diffèrent selon la différence spécifique, par exemple la progression, qui ne paraît en effet ne pas être un seul phénomène quant à l'espèce (car le vol, la nage, la marche et le rampe diffèrent) ».

mais proprement téléologique, selon lequel des rapports de subordination et de nécessité conditionnelle existent à la fois au niveau des actions et des organes qui leur correspondent. Certaines actions sont ainsi prises pour fin par d'autres, tandis que d'autres n'ont lieu que sous l'effet d'autres actions dont les fins sont indépendantes. De tout cela se dégage une forme de priorité à la fois hiérarchique et heuristique : les actions les plus importantes, celles qu'il faut vraisemblablement examiner d'abord, sont celles qui sont le plus largement répandues et qui sont présumées représenter des fins ultimes de la vie animale. Les exemples que donne ensuite Aristote pour faire comprendre ce qu'il entend par *πάθη καὶ πράξεις* sont très parlants. À l'exception du sommeil, ils semblent tous relever de la catégorie de l'action. En revanche, ils s'inscrivent tous au niveau de généralité le plus haut, puisque ce sont là des actions que tous les animaux font (ou du moins, dans le cas de la marche, des actions dont il y a un équivalent analogique pour n'importe quel animal), et elles se situent à un très haut niveau téléologique. Elles sont donc à étudier en priorité.

La question posée par Aristote au début de *Sens.* (*τίνας εἰσὶν ἴδια καὶ τίνες κοινὰ πράξεις ὁσίων*, 436^a4–5) répond en apparence à une logique beaucoup moins raffinée : elle opère avec une simple distinction entre actions propres et actions communes, en ignorant donc l'étagement analogique ou générique. Sa première réponse déplace cependant quelque peu le terrain. Aristote parle en effet tout de suite des choses les plus importantes (*τὰ μέγιστα*, au neutre et non au féminin que requerrait *πράξεις*), ce qui signale qu'il n'a aucunement l'intention d'énumérer laborieusement tout ce que font les animaux pour ranger toutes ces actions dans deux colonnes, selon qu'elles se rencontrent chez tous les animaux ou chez certains seulement. Le texte se recentre donc immédiatement sur certains objets, sans que la raison de l'importance particulière qui leur est reconnue ne soit précisée²⁴. Tout au plus apprend-t-on que ces choses sont communes à l'âme et au corps, dénomination qui n'a pas manqué d'éveiller un intérêt considérable chez les interprètes, affûtés par la recherche de toutes les nuances de l'hylémorphisme. Ce n'est pourtant pas là la raison qui a poussé Aristote à retenir celles qu'il donne ici pour exemple. Le sens de cette affirmation ne peut pas être qu'il faut être commun à l'âme et au corps pour mériter d'être un attribut important des animaux ; c'est au contraire que tous les attributs des animaux, en particulier les plus importants, sont communs à l'âme et au corps²⁵.

On peut douter du fait que la sélection opérée dans *Sens.* 1 réponde aux critères énoncés en *Part. An.* I.5. Les actions liées à la nutrition et à la génération sont notoirement absentes, ce qui est un peu déconcertant au regard de l'insistance précédente sur la

24. On se souviendra de l'avertissement de *Part. An.* I.4, 644^a33–^b15, selon lequel il serait beaucoup trop pénible de faire l'inventaire de tous les attributs appartenant à chaque espèce, puisqu'ils sont extrêmement nombreux à se retrouver chez toutes ou plusieurs. Le principe d'économie à l'œuvre ici est pourtant radicalement différent, puisque, à travers la recherche des actions communes, Aristote a déjà coupé court à de telles redondances.

25. Je considère la traduction proposée par MOREL (2000), « il apparaît que les <propriétés> les plus importantes, aussi bien celles qui sont communes à tous les animaux que celles qui sont propres à certains d'entre eux, sont celles qui sont communes à la fois à l'âme et au corps », comme fautive sur ce point.

nécessité d'inclure toutes les formes de vivants : les plantes se retrouvent comme hors-jeu. On comprend cependant aisément la place accordée à la sensation, qui est ce par quoi se définit l'animal, comme Aristote va le répéter encore une fois ensuite (436^b10–11). Le désir (ὄρεξις), dont Aristote énumère les deux espèces présentes chez l'animal²⁶, excluant donc la βούλησις, est également l'un des attributs les plus importants des animaux, principalement parce qu'il joue un rôle essentiel dans l'explication de leur capacité de se mouvoir. Cela ne rend que plus troublant le fait que le mouvement des animaux ne soit pas mentionné, contrairement à ce qui se passe dans *Part. An.* I.5. C'est aussi la raison pour laquelle NUSSBAUM (1985), p. 9, a proposé de voir derrière ce passage une référence au traitement du désir dans *Mot. An.*, ce qui n'a en général guère convaincu le reste des interprètes²⁷. Le plaisir et la peine, ajoutés en dernier lieu, se laissent aisément rattacher aux thématiques précédentes, mais présentent le problème inverse, parce que nous ne disposons pas d'écrit d'Aristote qui leur serait spécialement consacré²⁸. Le cas de la mémoire est encore plus énigmatique, étant donné que ce thème n'est presque jamais mentionné dans *An.* et qu'il évoque plutôt les grandes gradations cognitives de *Met.* A.1 ou *An. Post.* II.19. Il s'accorde en outre assez mal avec la justification qu'Aristote apporte finalement à cette petite sélection, à savoir que toutes ces choses sont à peu près communes à tous les animaux²⁹. On finit en tout cas par retrouver le même principe de hiérarchisation que dans *Part. An.* I.5 : une action qui est effectuée par tous les animaux, mérite d'être étudiée en priorité. Il y a cependant deux infléchissements dans le fait qu'Aristote souhaite désormais inclure des attributs qui ne sont pas exactement présents chez tous et dans le fait qu'il se détourne apparemment de ceux qui sont partagés avec les plantes. Cela entraîne une légère discordance avec l'introduction de cette petite liste, qui semblait rendre l'importance accordée à un attribut indépendante de sa distribution au sein des vivants.

26. La tournure καὶ ὅλως sert fréquemment à introduire le genre sous lesquels sont subsumés les termes précédents. Voir aussi *Part. An.* II.4, 666^a11–13, et *EN* II.5, 1105^b21–23, ainsi que MOSS (2012), n. 45 p. 43.

27. PREUS (1981), pp. 67–68, se montre en revanche très vite séduit par la perspective d'un rattachement de *Mot. An.* à *PN1*.

28. Tous les catalogues antiques qui nous sont parvenus font en revanche mention d'un ouvrage περὶ ἡδονῆς (en un livre chez Diogène Laërce, n° 16 et 66, et Hésychius, n° 15, mais en deux chez Ptolémée, n° 20, où il est très éloigné des *PN*).

29. On peut hésiter un temps au sujet de savoir s'il faut rapporter ταῦτα en ^a10 (καὶ γὰρ ταῦτα σχεδὸν ὑπάρχει πᾶσι τοῖς ζώοις), au dernier item, le couple du plaisir et de la peine, ou à tout ce qui vient d'être mentionné. C'est généralement la seconde option qui est retenue, mais la première est également représentée : si l'on consulte la première traduction d'Oxford (G. R. T. ROSS et BEARE (1908)), on constatera par exemple que Beare défend dans une note la seconde, tout comme d'ailleurs son acolyte dans sa propre édition (G. R. T. ROSS (1906)), mais que les éditeurs, en l'occurrence Smith et W. D. Ross, ont pris le parti de la première (ce dernier changera cependant d'avis dans son édition de 1955). Le grand avantage de la seconde option est qu'elle permet de donner un sens à σχεδὸν, en ce que tous les animaux ne sont pas doués de mémoire, alors que, même dans le cas des animaux incomplets, Aristote se montre assez confiant dans le fait qu'ils éprouvent eux aussi du plaisir et de la peine (*cf. An.* II.11, 434^a2–3).

14.3 « Communs à l'âme et au corps »

Si la question initiale paraissait porter sur toutes les actions de tous les vivants, le début de réponse qui y est apporté signale qu'il ne sera pas question de toutes les examiner par le menu détail, et semble reléguer en même temps les plantes hors-champ. L'élément central de cette section ne consiste toutefois pas en une reformulation du projet, mais dans la mise au jour d'une caractéristique fondamentale des principaux attributs des animaux, à savoir le fait qu'ils soient communs à l'âme et au corps. Le texte ne donne pas vraiment d'indication sur ce que cela veut dire, pas plus qu'il ne fait apparaître clairement la raison pour laquelle il valait la peine de faire remarquer cette chose. Ce qualificatif est repris par la suite, en 436^b1–3, mais d'une manière qui n'éclaire pas vraiment la situation. Si l'on prend le texte au pied de la lettre, on est en présence d'une justification de la thèse selon laquelle tous les attributs qui viennent d'être cités sont communs à l'âme et au corps par l'exhibition du lien, quelle que soit sa nature, que chacun entretient avec la sensation. Cela suppose d'emblée qu'il y a quelque chose de particulièrement évident dans le fait que la sensation est quelque chose de commun aux deux, qui n'est pas aussi clair pour le reste. L'argument a de surcroît quelque chose d'un peu douteux au premier regard, car il concerne aussi bien des choses comme la mort, qui certes peut bien être décrite comme une forme de corruption à l'égard de la sensation (φθοραὶ καὶ στέρησεις, ^b6), mais ne peut pas consister uniquement en cela, puisqu'elle survient aussi chez des êtres qui ne sont pas capables de sensation, à savoir les plantes³⁰. Il est donc difficile de ne pas entretenir le soupçon que ce passage n'a pas tant pour but de démontrer que tous ces attributs sont réellement communs à l'âme et au corps que de remettre au centre la thématique de la sensation, qui va faire l'objet du reste du traité.

Si l'on prend un peu de recul, on peut même s'inquiéter de la compatibilité de cette expression, « communs à l'âme et au corps », avec la perspective hylémorphiste dans son ensemble, laquelle semble impliquer une forme d'indissociabilité du corps et de l'âme suffisamment forte pour la vider de son sens³¹. On peut donc éprouver une certaine difficulté à comprendre à la fois l'intérêt qu'Aristote prend à cette thèse et la manière dont il veut la prouver. Un petit tour dans le carrousel textuel révèle toutefois que cette expression n'est pas exactement un *hapax*. Comme déjà signalé, elle est au cœur du renvoi

30. « *In Wirklichkeit sind νεότης und γήρας, ὑγίεια und νόσος als auch den Pflanzen zukommend unabhängig von der Wahrnehmung, darum aber natürlich nicht minder κοινὰ σώματος καὶ ψυχῆς* », FREUDENTHAL (1869b), p. 82 n. 2.

31. C'est la raison pour laquelle W. D. ROSS (1955b) prend dans son introduction le contre-pied de NUYENS (1948) et affirme l'antériorité des *PN* par rapport à *An.* (« *such indications as we find in the De Sensu show clearly that Aristotle still holds a two-substance view* », p. 16; à l'appui de quoi il cite comme notamment comme preuve les deux occurrences initiales de l'expression « communs à l'âme et au corps »). Même inquiétude, plus récemment tout de même, par exemple chez EVERSON (1997), p. 234, chez M. RASHED (2002a) (« une telle expression, à prendre l'hylémorphisme aristotélicien au pied de la lettre, frise d'un côté l'hétérodoxie et de l'autre le pléonasma », p. 36) ou chez MOREL (2006), qui cherche à en faire la pierre angulaire d'une réinterprétation de l'hylémorphisme.

à *Mot. An.* en *An.* III.10, 439^b19–21, comme faisant partie d'une étude des ἔργα communs au corps et à l'âme (l'ordre des deux génitifs est bizarrement inversé par rapport à *Sens.*). Elle fait également une apparition furtive en *Part. An.* I.3, 643^a35–36, où ces mêmes ἔργα communs sont rejetés comme outil de division, parce qu'ils ne fournissent pas des différences exclusives entre espèces d'un genre (ce n'est pas parce qu'un animal marche qu'il ne peut ni nager ni voler). Surtout, Aristote se demande au début de *Somn. Vig.* si le sommeil et la veille sont propres à l'âme, au corps, ou communs aux deux (1, 453^b11–14), et il se pose une question très proche au sujet des affections de l'âme (τὰ πάθη τῆς ψυχῆς) en *An.* I.1, 403^a2–^b16 (il s'agit du fameux passage de la définition de la colère) : concernent-elles l'âme seule ou également ce qui possède cet âme ? La manière dont il s'extirpe de cette aporie en *An.* I.1 laisse penser qu'il n'y a rien, ou presque, que l'âme fasse à part du corps. Les fonctions noétiques sont certes évoquées comme une exception possible (μάλιστα δ' ἔοικεν ἰδίῳ τὸ νοεῖν, 403^a7–8), mais la suite du texte donne des arguments assez forts pour la rejeter, dont la thèse de l'impossibilité de penser sans la φαντασία. Le souvenir de ce passage absolument crucial pour notre compréhension de la conception aristotélicienne de l'âme a rejailli sur la question de l'interprétation de cette expression. La position par défaut des interprètes semble ainsi être généralement de considérer que, en pointant du doigt au début des *PN* le fait que les principaux attributs qu'il entend étudier sont communs à l'âme et au corps, Aristote entend exclure de son champ d'étude tout ce qui relève du noétique. Les exemples employés par Aristote dans cette section de *An.* I.1 entraînent pourtant une restriction progressive de ces « affections de l'âme » aux émotions, comme la colère ou la peur, qui sont ses principaux exemples³². Il considère que l'acquis principal de son développement est le fait que toutes ces affections, en ce sens restreint, sont toutes des affections de l'âme qui se font « en lien avec un certain corps » (μετὰ σώματός τινός, 403^a15–16), « ne sont pas séparées de la matière naturelle des animaux » (ἀχώριστα τῆς φυσικῆς ὕλης τῶν ζώων, 403^b17–18), ou encore que « le corps est simultanément affecté d'une certaine manière » (ἅμα τούτοις πάσχει τι τὸ σῶμα, 403^a18–19). Des formules de ce genre à l'expression « communs à l'âme et au corps », il n'y a qu'un pas. Plus exactement, ce qui a pu troubler les interprètes dans cette dernière, à savoir que l'on a l'impression par cette expression de réunir deux entités qui semblent initialement séparées, l'âme et le corps, alors que l'hylémorphisme présuppose justement l'inverse, se retrouve à l'identique dans les formules employées en *An.* I.1. Il s'agit certes d'une aporie du tout début du traité, mais je n'ai pas le sentiment qu'Aristote propose par la suite des formulations qui devraient venir systématiquement se substituer à celles-ci. Autrement dit, l'expression « commun à l'âme et au corps » est parfaitement acceptable au regard de la thèse aristotélicienne de l'inséparabilité de l'âme et du corps et de la manière dont elle s'élabore³³. Elle correspond de fait très bien au procédé de définition de

32. Je me contenterai sur ce point d'un renvoi aux analyses de RAPP (2006), en particulier p. 199.

33. CHARLES (2021) tend même à en faire un slogan destiné à résumer son interprétation de ce qu'il

la colère en *An.* I.1 : le dialecticien ne se préoccupe que de la forme et la définira comme un certain désir de vengeance, le naturaliste qui n'a d'yeux que pour la matière la définira comme une sorte d'ébullition sanguine et une certaine chaleur cardiaque, mais celui qui étudie véritablement l'affection pour elle-même, le véritable naturaliste, devra prendre en compte ces deux aspects en même temps et les traiter comme inséparables (403^a25–^b16). Il dira donc volontiers que la colère est quelque chose qui concerne en même temps l'âme et le corps, ou, ce qui est la même chose, qu'elle leur est commune.

Je ne pense donc pas que la désignation des objets d'étude au début de *Sens.* comme « communs à l'âme et au corps » soit destinée à signaler le moindre changement de perspective par rapport à *An.*, elle me paraît au contraire s'inscrire dans sa pleine continuité. Pourquoi Aristote prend-t-il alors la peine de s'attarder sur ce point ? Il pourrait être utile de s'efforcer de réfléchir au sens de cette expression sans nécessairement engager l'intégralité de la signification de la conception aristotélicienne de l'âme (bien que cela puisse être fructueux si c'est cela que l'on cherche à élucider), mais en considérant d'abord ce qu'elle nous apprend des objets auxquels elle se rapporte³⁴. La sensation, la mémoire, le désir, puis le plaisir et la peine : les exemples d'Aristote ne semblent pas choisis au hasard, et ils ne sont visiblement pas choisis pour illustrer le fait, également mentionné, que les attributs les plus importants soient parfois communs parfois propres à certains animaux ou vivants³⁵, puisque, comme Aristote lui-même va le souligner, ce sont là des choses qu'ils font à peu près tous. La sensation va ensuite être utilisée comme cheville ouvrière de la démonstration de ce caractère commun, ce qui présuppose que ce dernier soit particulièrement flagrant en ce qui la concerne. Je pense que c'est le cas : on ne peut pas s'intéresser aux phénomènes perceptifs sans remarquer qu'ils présentent à la fois quelque chose de psychique et quelque chose de corporel, ne serait-ce que parce que l'on peut quand même difficilement passer à côté de l'existence des organes sensoriels. En revanche, cela me semble beaucoup moins évident quant à la mémoire et au désir. Preuve en est pour la première le fait qu'Aristote se décide dans *Mem.* à combattre la

nomme « l'inextricabilité » de l'âme et du corps.

34. Je transpose ici, *mutatis mutandis*, l'interrogation de RAPP (2006) au sujet de la focalisation d'Aristote sur les émotions en *An.* I.1, sa réponse étant en gros, que, alors même que l'on a tendance à les considérer comme relevant uniquement de l'âme, il est assez facile de faire voir en quoi elles concernent tout autant le corps (on rougit, pâlit, tremble, *etc.*).

35. On notera que le sens de l'adjectif *κοινός* est difficile à maintenir identique lorsque le génitif qui suit concerne des êtres vivants et lorsqu'il se rapporte à l'âme et au corps. Qu'une chose soit commune à différents animaux signifie qu'ils présentent tous un certain attribut qui se retrouve à l'identique en chaque espèce, selon une identité qui peut d'ailleurs n'être qu'analogique. À l'inverse, il ne peut pas être question d'observer le corps et l'âme à part pour constater que l'on y retrouve le même phénomène, d'une part parce que cela n'est pas possible, concrètement parlant, d'autre part parce qu'Aristote a l'air de considérer que l'âme et le corps sont inséparables en un sens tellement fort que l'on ne peut même pas les considérer, même abstraitement, l'un sans l'autre, contrairement à la ligne et au plan (*An.* I.1, 403^b19). Comme le propose MOREL (2006), on se fait sans doute une idée un peu meilleure du type de communauté en jeu dans ce second cas en songeant à la communauté politique, qui est quelque chose qui tient son existence de la manière dont ses membres mènent la leur, même si cela n'est pas non plus complètement satisfaisant.

thèse selon laquelle il y aurait une mémoire purement intellectuelle, qui porterait sur les intelligibles (449^b30–450^a14). Dans tous les cas, il vaut probablement la peine de rappeler les éléments qui sont fournis à leur sujet dans le *Philèbe* de Platon, dans un passage qui manipule ensemble précisément toutes ces notions, à tel point que j'ai du mal à croire qu'il ne soit pas quelque part à l'arrière-plan de ce prologue. Socrate y montre en effet qu'il n'y a sensation que lorsque l'âme et le corps éprouvent *en commun* (κοινῆτι) la même affection³⁶. Il distingue tout de suite après, ayant évoqué avec une naïveté assez feinte la possibilité de plaisirs de l'âme à part du corps, la μνήμη, qui est corporelle puisqu'elle repose sur la préservation d'une sensation, de l'ἀνάμνησις, qui, elle, a lieu sans le corps (ἄνευ τοῦ σώματος, 34^b7). Quant au désir, l'ἐπιθυμία est ensuite analysée, à travers les exemples de la faim et de la soif (qui s'appliquent aussi bien à l'être humain qu'aux animaux), comme le contact de l'âme avec un état de réplétion lors d'un état de manque du corps (34^e–35^d). Il ne faut pas supposer que le corps et l'âme prendraient tous deux une part égale au processus ainsi décrit, puisque l'on voit Socrate insister tout particulièrement sur le fait que c'est l'âme seule qui, par le souvenir, se rapporte à l'objet désiré, étant donné que le corps se trouve à ce moment dans l'état contraire. Le corps ne joue donc qu'un rôle circonstanciel à l'égard du désir, ce qui permet à Socrate de conclure qu'il n'y a pas de désir du corps³⁷, c'est-à-dire qu'il n'y a de désir que de l'âme, et de l'âme seule. Si on leur demande si ces choses relèvent de l'âme, du corps, ou des deux, Socrate et Protarque répondront ainsi que la sensation concerne les deux, que le plaisir et la mémoire, au sens large, peuvent impliquer les deux ou un seul des deux seulement, et que le désir est toujours de l'âme. Un lecteur du *Théétète*, vers 184–186, aurait même bien vite à cœur de venir préciser la manière dont le corps est impliqué dans la sensation (et probablement aussi le plaisir) : il est vrai que nous ne percevons que lorsque certaines parties du corps, les sens, sont affectés, mais, pour autant, les sens ne sont que le moyen par lequel nous percevons, l'âme seule est le sujet de la perception. Un platonicien convaincu pourrait donc aller jusqu'à soutenir que, en fin de compte, tout cela ne doit être attribué qu'à l'âme, même si le corps joue parfois un rôle subsidiaire. Affirmer, au contraire, de la perception, de la mémoire, du désir et du plaisir qu'il est de leur nature de concerner en même temps l'âme et le corps, au point de leur être communs, n'a donc rien d'innocent, bien que cela puisse paraître banal à un aristotélisant expérimenté. C'est une thèse forte concernant la nature de tous ces attributs et la manière dont il convient par conséquent de s'y intéresser. Elle affirme que la perspective établie par *An.* est apte à prendre en charge l'étude des principales fonctions du vivant, et peut-être aussi qu'elle est la seule à même de le faire.

On peut à partir de là se pencher à nouveaux frais sur la fameuse référence au traitement des ἔργα communs aux corps et à l'âme en *An.* III.10, afin de comprendre,

36. Cf. 34^a3–4 : τὸ δ' ἐν ἐνὶ πάθει τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα κοινῆι γιγνόμενον κοινῆι καὶ κινεῖσθαι, ταύτην δ' αὖ τὴν κίνησιν ὀνομάζων αἴσθησιν... Le rapprochement est déjà remarqué, par exemple, par BOERI (2018).

37. Cf. 35^c5–6 : σώματος ἐπιθυμίαν οὐ φησιν ἡμῖν οὗτος ὁ λόγος γίγνεσθαι.

en particulier, les enjeux de l'emploi de cette expression qui ne paraît pouvoir renvoyer ici, en dernière instance, qu'à *Mot. An.* Il y a au moins deux questions qui se posent : pourquoi Aristote fait-il de cette formule la désignation d'un certain programme d'étude, et disposons-nous encore d'écrits où ce programme se trouverait réalisé (et si oui, lesquels exactement) ? Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, au préalable, qu'Aristote se montre en général remarquablement souple lorsqu'il pratique le renvoi interne, et que bon nombre de ses effets d'annonce semblent n'avoir été que des promesses en l'air, en tout cas si l'on a à l'esprit les ouvrages conservés. Le contexte apporte néanmoins des informations précieuses à ce sujet, parce qu'il ne laisse aucune place au doute quant au fait que ce passage doive être mis en parallèle avec les sections correspondantes de *Mot. An.* Il vient d'être établi, après avoir surmonté un bon nombre d'obstacles, que l'on peut à peu près unifier le mouvement des êtres animés en l'attribuant à la capacité de l'âme nommée ὄρεξις (433^a21, 433^a31–^b1, 433^b10–11). Arrivé à ce point, Aristote se détermine à introduire une tripartition remarquable du processus par lequel l'animal se meut.

[433^b13] ἐπεὶ δ' ἔστι τρία, ἐν μὲν τὸ κινουῦν, [^β14] δεύτερον δ' ὡς κινεῖ, ἔτι τρίτον τὸ κινούμενον, τὸ δὲ κινουῦν διττόν, [^β15] τὸ μὲν ἀκίνητον, τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον, ἔστι δὴ τὸ μὲν [^β16] ἀκίνητον τὸ πρακτὸν ἀγαθόν, τὸ δὲ κινουῦν καὶ κινούμενον τὸ [^β17] ὀρεκτικόν (κινεῖται γὰρ τὸ κινούμενον ἢ ὀρέγεται, καὶ ἡ [^β18] ὄρεξις κίνησις τίς ἐστίν, ἢ ἐνεργεῖα³⁸), τὸ δὲ κινούμενον τὸ ζῶιον· [^β19] ὡς δὲ κινεῖ ὀργάνωι ἢ ὄρεξις, ἤδη τοῦτο σωματικόν ἐστίν – διὸ [^β20] ἐν τοῖς κοινοῖς σώματος καὶ ψυχῆς ἔργοις θεωρητέον περὶ [^β21] αὐτοῦ. νῦν δὲ ὡς ἐν κεφαλαίωι εἰπεῖν, τὸ κινουῦν ὀργανικῶς [^β22] ὅπου ἀρχὴ καὶ τελευτὴ τὸ αὐτό – οἷον ὁ γιγγλυμός· ἐν-^β23]ταῦθα γὰρ τὸ κυρτόν καὶ τὸ κοῖλον τὸ μὲν τελευτὴ τὸ δ' [^β24] ἀρχὴ (διὸ τὸ μὲν ἡρεμεῖ τὸ δὲ κινεῖται), λόγωι μὲν ἕτερα [^β25] ὄντα, μεγέθει δ' ἀχώριστα. πάντα γὰρ ὥσει καὶ ἔλξει κι-^β26]νεῖται· διὸ δεῖ, ὡσπερ ἐν κύκλωι, μένειν τι, καὶ ἐντεῦθεν ἄρ-^β27]χεσθαι τὴν κίνησιν.

Puisqu'il y a trois choses, en premier lieu le moteur, en deuxième lieu ce par quoi il meut, et enfin en troisième lieu ce qui est mû, et que le moteur est double, l'un étant immobile, l'autre étant moteur et mû, il y a ainsi le moteur immobile, le bien pratique ; le moteur qui est mû, la capacité de désirer (car ce qui est mû est mû en tant qu'il désire, et le désir, quand il est en acte, est un certain type de mouvement) ; ce qui est mû, l'animal. Quant à l'organe par le moyen duquel le désir meut, il est déjà corporel, c'est pourquoi il faut l'étudier au sein des fonctions communes au corps et à l'âme. Pour le moment, en guise de résumé, on dira que le moteur agit corporellement lorsque le commencement et la fin sont identiques, par exemple dans le cas du gond. Là, en effet, c'est

38. On pourrait également envisager de lire en 433^b17 ἢ ἐνεργεῖα, avec FÖRSTER (1912) et certains manuscrits ou ἢ ἐνεργεῖα avec d'autres et SIWEK (1965a), ces deux leçons étant également connues de l'auteur du commentaire attribué à Simplicius.

le cas du convexe et du concave : l'un est la fin et l'autre le commencement, aussi l'un demeure-t-il en repos alors que l'autre est mû. Ils sont différents selon l'énoncé, mais inséparables selon la grandeur. Toutes choses sont en effet mises en mouvement par poussée et par traction. C'est pourquoi, tout comme dans le cas de la roue, il faut que quelque chose demeure en repos et que ce soit là que commence le mouvement. (*An.* III.10, 433^b13–27)

Les enjeux de cette tripartition, son rapport au schéma également avancé en *Phys.* VIII.5 256^b14–20 et à celui employé tout au long de *Mot. An.*, ainsi que les subtilités de la mécanique aristotélicienne des gonds et des articulations, ont récemment fait l'objet d'une attention renouvelée, et ce n'est pas ici le lieu d'apporter quoi que ce soit d'inédit à ces discussions approfondies³⁹. L'important est pour mon propos de retenir qu'Aristote revient très clairement sur ces matières dans *Mot. An.* Dès l'ouverture de ce traité, sa première préoccupation est ainsi de réaffirmer la nécessité d'un point immobile pour tout mouvement (698^a4–^b7, où l'exemple du cercle est repris et développé), et où tous les aspects de la théorie qu'il introduit brièvement ici se retrouvent d'une manière ou d'une autre, ce que sur quoi tout le monde semble désormais s'accorder⁴⁰. Ce n'est nullement mon intention que de contester ces observations, qui sont pour partie déjà anciennes. Il est donc limpide que la référence à une autre étude en 433^b19–21 n'est pas vide : il s'agit clairement du traité *Mot. An.*, bien que sa première moitié, par sa teneur cosmologique, déborde de très loin le programme énoncé par ces quelques lignes. Je souhaiterais en revanche mettre à l'examen la tendance que l'on peut avoir à retenir de tout cela le fait que l'on aurait ici une référence à *Mot. An.*, avec seulement cette particularité d'être cité sous un nom inhabituel qui l'inclurait au sein des *PN*⁴¹. Si l'on lisait en fait ἐν τοῖς περὶ τῶν κοινῶν σώματος καὶ ψυχῆς ἔργων en 433^b20, ce qui serait effectivement une sorte de titre, on pourrait même faire un pas de plus et, avec FREUDENTHAL (1869a), donner cela, περὶ τῶν κοινῶν σώματος καὶ ψυχῆς ἔργων, pour titre à l'ensemble des *PN*, *Mot. An.*

39. Je me contenterai donc de renvoyer notamment à l'ouvrage de CORCILIOUS (2008), qui repose presque entièrement sur la mise en rapport de ces chapitres de *An.* III avec *Mot. An.*, et aux traitements respectivement de ce passage et de la théorie de l'articulation qui ont été proposés par RAPP (2020b) et RAPP (2020c).

40. La chose est déjà bien vue par JAEGER (1913b), pp. 41-42. Ce constat paraît avoir été partagé par tous les membres du *Symposium aristotelicum* récemment consacré à *Mot. An.*, bien qu'ils aient des représentations assez contrastées de la relation entre ces deux textes (« *MA 6 largely summarizes material from de An. III 9–11* », écrit K. Corcilius p. 343 ; « *whether corrective or not, the MA account provides a welcome, and fascinating, clarification that, as such, enriches Aristotle's theory as presented in de An.* », J. Cooper p. 383 ; « *All that we find in De Anima, notably in III 10, 433^b 19–27, is a short summary of the 'instrumental mover' in which one clearly recognizes some crucial points from the De Motu Animalium, especially from our chapter 10* », Gregoric p. 434 ; la contribution d'A. Laks revient également en détail sur cette question).

41. Par exemple, en lisant SCHOFIELD (2011), p. 120 : « *At the end of chapter 10 of Book 3 of De Anima, Aristotle comments that the physical mechanism by which desire translates into movement is something that must be considered 'among the effects common to body and soul' (a clear reference to Parva Naturalia), but then recapitulates a series of points made in De Motu in the summary he goes on to give of what conclusions such consideration will yield.* »

inclus.

La formulation précise de ce passage laisse entendre que le fait que l'objet en question, l'organe par lequel le désir meut, est « commun au corps et à l'âme » est la raison pour laquelle il devra en être question ailleurs, et non pas dans ce texte. Si le lieu où cette question est traitée est bien *Mot. An.*, il convient d'observer si la relation entre ce traité est *An.* III.9–11 est adéquatement exprimée par une formule de ce type. *Mot. An.* comporte bien des renvois rétrospectifs à *An.* (6, 700^b4–6, au sujet de la question de savoir s'il y a un mouvement de l'âme ; voir aussi 700^b21) et prend bien en charge la tâche d'identifier cet organe (chapitres 9 à 11), qui s'avère être le cœur, et d'expliquer comment il remplit cette fonction. Certains interprètes s'autorisent d'une correspondance aussi forte pour franchir le pas et affirmer que *An.* énonce les principes explicatifs généraux du mouvement animal sur le plan « psychique », tandis que *Mot. An.* les applique sur le plan « psychophysique » pour expliquer comment les mouvements particuliers des animaux ont lieu⁴². On peut cependant douter que ce soit là une caractérisation adéquate de l'ensemble du projet qui gouverne *Mot. An.* : même en excluant sa première partie, la description du raisonnement pratique au cours du chapitre 7, par exemple, n'a absolument pas pour rôle d'articuler des énoncés généraux issus de *An.* à des considérations physiologiques ou anatomiques. C'est encore un pas supplémentaire à franchir que de s'appuyer sur le fait que l'expression « commun à l'âme et au corps » soit employée lors d'un renvoi à *Mot. An.* en *An.* III.10 et au sein de *Sens.* 1 au moment de l'évocation des objets des traités de *PN1* pour affirmer qu'elle désigne le grand programme auquel ils répondraient tous et qui les distinguerait de celui suivi dans *An.*⁴³ Une telle étiquette ne suffit en effet pas du tout à décrire les recherches que mène Aristote dans ces textes : *Mem.* ne dit pratiquement rien du volet somatique de la mémoire et de la réminiscence, tandis que *Sens.* n'a pas du tout pour fonction de fournir les détails physiologiques qui manqueraient à la théorie de la perception énoncée dans *An.* Cela ne veut pas dire que l'on n'apprenne rien du tout au sujet de la physiologie de la perception dans *Sens.*, bien au contraire. Les intérêts d'Aristote dans ce traité sont beaucoup plus englobants que ce à quoi un tel programme lui intimerait de se tenir : il s'interroge aussi bien au sujet de la constitution matérielle des yeux qu'à propos de la nature de la lumière ou de la possibilité pour plusieurs personnes de voir en même temps la même chose. La seule restriction qui tienne ensemble le propos semble être uniquement le fait de porter sur la perception. On rendra bien mieux compte de ce

42. « *The de An. announces (432^a 18–22) and delivers a discussion of the psychic origin of animal motion in III 9–11. The MA's task, by contrast, is psychophysical : it treats the question of how the soul moves the body of the animal.* » CORCILIUS (2020), p. 343.

43. « *So, if we are guided by these final lines, the task of the MA is to continue or take up the next stage in the study of the actions and states common to body and soul, namely the psycho-physiology characteristic of the Parva Naturalia. In this sense it represents an important pivot in the general economy of Aristotle's biological programme. In turning from locomotion towards the motion of the parts and by emphasizing the different internal processes involved, MA 11 is perfectly in step with the Parva Naturalia whose interest is precisely to determine for each process in question, by 'which kinds of actions and internal motions of the body' it is produced.* » MOREL (2020), p. 471.

qui se passe dans ces traités en donnant leurs objets d'étude explicites (la sensation, la mémoire, le sommeil, les rêves, le mouvement des animaux). Lorsqu'Aristote, comme cela arrive effectivement, s'y penche sur la manière dont ces activités des animaux résultent de certains processus somatiques, ce n'est pas au nom d'un quelconque intérêt physiologique, mais parce que leur étude propre l'y conduit et dans la mesure seulement où celle-ci y conduit (qui est très faible quant à la mémoire et beaucoup plus prononcée quant aux rêves, par exemple).

Je ne pense donc pas qu'il soit particulièrement judicieux de comprendre cette appellation de « communs au corps et à l'âme » comme définissant en substance un certain projet envisagé par Aristote⁴⁴. Je préfère y voir une sorte de slogan, qu'il affectionne parce qu'il lui permet de mettre efficacement en avant ce qui fait l'originalité radicale de son entreprise d'étude de l'âme et de ses attributs, en particulier par rapport à ses concurrentes atomistes et platoniciennes : le refus de considérer le corps et l'âme autrement qu'ensemble. Le premier défi que doit relever une telle approche, aux dires d'Aristote lui-même, est de parvenir à rendre compte des deux propriétés fondamentales du vivant, la sensation et le mouvement, de cette manière, sans jamais avoir à présenter une certaine étape du processus sensoriel ou locomoteur comme s'effectuant uniquement au niveau de l'âme ou du corps. On ne pourra donc pas se permettre de dire, par exemple, que l'âme entend par le moyen des oreilles, ou que le corps est mis en mouvement par le désir de l'âme. Je propose donc de voir derrière cette annonce d'une étude des ἔργα communs au corps et à l'âme en *An.* III.10 non pas une simple référence à *Mot. An.*, ni à des *PN* où *Mot. An.* se trouverait inclus, mais un renvoi précis au même programme que celui énoncé en *Sens.* 436^a6–11 : ces fameux objets communs à l'âme et au corps sont ainsi la sensation, la mémoire, le désir sous ses deux espèces non-rationnelles, ainsi que le plaisir et la peine. Encore une fois, Aristote, en les désignant ainsi, n'entend aucunement soutenir qu'il n'y a rien d'autre qui soit commun à l'âme et au corps, mais seulement attirer l'attention sur le fait que ces attributs-ci, qui revêtent une importance toute particulière à ses yeux, le sont⁴⁵. La chose fascinante est que ce petit programme recouvre complètement le couple structurant pour *An.* de la sensation et du mouvement⁴⁶, qui sont introduits dès le premier livre à titre de principes organisateurs de la doxographie des prédécesseurs

44. C'est pourtant une interprétation très ancienne, dont on tire rarement les conséquences jusqu'au bout. S'il existait vraiment pour Aristote une rubrique regroupant tous les objets d'étude communs à l'âme et au corps, alors il faudrait probablement, comme tend à le faire GOEDECKEMEYER (1912), p. 86, y regrouper, non seulement *PN1* et *PN2*, mais aussi une bonne partie de *An.*, le traité projeté consacré à la nutrition, et possiblement d'autres textes encore.

45. Il demeure vrai, en revanche, de dire que, si l'étude d'un objet requiert d'envisager, du fait de la nature de cet objet, en même temps l'âme et le corps, alors celle-ci déborde du cadre du programme suivi dans *An.* C'est la raison pour laquelle le renvoi en III.10 a une fonction d'exclusion. Aristote aurait pu dire, de manière semblable, qu'il n'expliquera pas comment les yeux permettent de voir ou dans quel organe se forment les rêves, non pas parce qu'il serait interdit de parler du corps dans *An.*, mais parce que cela va au-delà de ce qui est nécessaire pour comprendre l'âme et ses puissances fondamentales.

46. Voir également à ce sujet les remarques de LAKS (2020), pp. 473–474.

(ce sont les deux traits principaux par lesquels l'animé se distingue de l'inanimé, I.2, 403^a25–27) et repris en III.9, où l'âme est dite se définir par ces attributs (432^a15–17). On a ainsi d'une part la perception et ses dépendances, comme la mémoire, et d'autre part le principe fondamental du mouvement local des animaux, le désir. Le plaisir et la peine semblent voués à l'emplacement intermédiaire et stratégique, parce qu'il s'agit tout d'abord d'affections, mais d'affections qui jouent un rôle central à l'égard de la formation des désirs.

Nous ne disposons pas de textes qui viendraient réaliser un tel programme, puisqu'il nous manque au moins le traitement promis du plaisir et de la peine, mais l'on peut tout de même, avec un peu d'attention, mettre la main sur des passages particulièrement évocateurs à cet égard. Tous ces attributs, sensation, mémoire, plaisir et désir apportent en effet une contribution essentielle à l'explication générale du comportement des animaux. Ils sont d'une importance primordiale s'agissant de comprendre la vie qu'ils mènent, y compris ce qui concerne leur simple survie. On peut s'inspirer, par exemple, de la teneur de certains argument en *An.* III.12 (434^a22–^b8), au sujet de la nécessité téléologique de la perception chez les animaux, à partir du moment où ils ont à se déplacer pour se nourrir, ou de la manière dont la perception est brièvement articulée à la nutrition en II.3 *via* précisément ces notions de désir et de plaisir (414^b1–16), pour essayer de se faire une idée de ce que cela aurait pu donner⁴⁷. La perception est indispensable au maintien en vie des animaux (ou au moins de la plupart d'entre eux), parce que sans elle l'animal serait incapable de se nourrir, ce qui requiert l'exercice normal de sa capacité de se mouvoir. La différence centrale entre plantes et animaux, du point de vue de leur nutrition, est en effet que, si celles-là trouvent leur nourriture là où elles sont établies, ceux-ci ont en général à chercher spatialement de quoi s'alimenter. Ils doivent donc, non seulement être capables de se déplacer, mais aussi être en mesure de s'orienter au sein de leur environnement pour pouvoir se mouvoir de manière sensée. Cela requiert de connaître les choses autour de soi, par la sensation, et, plus encore, d'être capable de s'y rapporter en fonction de ses besoins vitaux. C'est là qu'interviennent de façon cruciale les notions de plaisir et de désir, ainsi que sans doute aussi la mémoire, lesquelles sont les déterminations fondamentales du rapport de l'animal à son environnement qui confèrent à son comportement sa dimension téléologique. Un animal se dirige vers un certain lieu parce qu'il désire quelque chose qui s'y trouve, que ce soit un objet propre à assurer sa nutrition ou sa reproduction, et, dans un certain nombre de cas standards, il désire ou fuit des objets en raison du plaisir et de la peine qu'il se souvient lui avoir été procurés par eux par le passé⁴⁸. La progression

47. Je m'intéresse aux énoncés de ce genre : « ce qui possède la sensation possède aussi le plaisir et la peine, et le plaisant et le déplaisant ; ceux qui possèdent ceux-là possèdent aussi l'appétit, car c'est un désir du plaisant » (ὅτι δ' αἰσθησις ὑπάρχει, τοῦτοι ἡδονή τε καὶ λύπη καὶ τὸ ἡδύ τε καὶ λυπηρόν, οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἐπιθυμία· τοῦ γὰρ ἡδέος ὄρεξις αὐτή, 414^b4–6).

48. Ce rôle accordé à la mémoire à l'égard de la formation du désir n'est toutefois qu'à peine perceptible dans *Mem.*, à la différence par exemple du passage précédemment évoqué du *Philèbe*.

sensation–mémoire–désir, qui déborde sur la notion de plaisir, n’a rien d’aléatoire : c’est celle qui est au fondement des actions les plus importantes des animaux. L’énoncé du programme d’Aristote recèle ainsi un potentiel explicatif extrêmement riche à l’égard des actions des animaux, qui repose en grande partie sur l’étude de la coopération des capacités sensibles, locomotrices et nutritives au sein d’un même organisme.

14.4 Retour au prologue : quel programme pour quels ouvrages ?

Si j’ai raison d’identifier ainsi l’objet de ces deux annonces, en *An.* III.10 et en *Sens.* 1, alors il m’incombe de me repencher sur les conséquences que cela peut avoir par rapport à *An.* et aux *PN.* On pourrait en effet rétorquer aussitôt qu’un tel projet est parfaitement redondant par rapport à celui de *An.*, qui ne peut pas être légitimement considéré comme accompli jusqu’au bout tant qu’il n’a pas été rendu compte de la sensation et du mouvement des vivants dans une perspective hylémorphiste. Je répondrai à cela qu’il y a certainement quelque chose de vrai là-dedans, que c’est précisément la raison pour laquelle ce petit programme est présenté comme contigu (ἐχόμενον, 436^a2⁴⁹) par rapport à *An.* dès l’ouverture de *Sens.*, mais qu’il faut aussi garder à l’esprit le fait qu’Aristote lui-même renvoie à plus tard, au cours de *An.* III.10, l’étude des détails du processus par lequel l’animal lorsqu’il désire quelque chose peut se mouvoir vers cet objet, ce qui montre qu’il considère bien que, d’une certaine manière, une telle étude du mouvement des animaux déborde du cadre de *An.* Les deux projets ont des affinités profondes mais demeurent tout de même distincts. Une autre question serait celle de déterminer dans quelle mesure ce projet peut rendre compte des écrits dont nous disposons. Il ne fait aucun doute que l’on ne peut pas tout simplement le tenir pour accompli par *Sens.*, *Mem.* et *Mot. An.* mis bout à bout : même à considérer *Mot. An.* comme prenant en charge la thématique du désir, il manque toujours le traitement promis du plaisir et de la peine et, indépendamment de cela, il n’y a presque rien dans ces textes qui viendrait les lier ensemble⁵⁰. En réalité, chacun

49. J’espère que l’on ne m’en voudra pas trop de rappeler la définition canonique de cette relation en *Phys.* V.3 : deux choses sont contiguës lorsqu’elles se succèdent (c’est-à-dire lorsqu’aucun intermédiaire du même genre ne les sépare) et sont en contact (c’est-à-dire que leurs extrémités sont ensemble). Mon intention n’est pas de sous-entendre par là que tous les éléments de cette définition sont applicables au genre de l’organisation d’écrits ; je crois en revanche que, en employant ce terme technique de contigu pour caractériser la relation entre *An.* et le projet qui débute avec *Sens.*, Aristote a en tête quelque chose de plus fort qu’une simple relation de succession (ἐφεξής). Il ne faut pas seulement lire cela à la suite de *An.*, il faut aussi avoir conscience du fait que, à la marge, les deux projets n’en font potentiellement qu’un.

50. Il n’y a en fait comme liant textuel que ce début de *Sens.* et la récapitulation laconique du chemin parcouru à la fin de *Mot. An.* (11, 704^a1–2), selon laquelle il vient d’être traité des causes de la sensation, du sommeil, de la mémoire et du mouvement en général (dans cet ordre). On ne peut donc de ce point de vue que souscrire à l’observation de DÜRING (1966), p. 561 : « *vieles deutet darauf hin, dass Aristoteles diese kleinen Abhandlungen zunächst eine nach der anderen verfasst hat, ohne daran zu denken, sie miteinander zu einer Einheit zu verbinden* ».

de ces trois traités fonctionne parfaitement comme une unité relativement indépendante. *Mem.* est, par exemple, en grande partie la confrontation avec Platon au sujet de la mémoire et de la réminiscence qui ne pouvait pas manquer de se produire un jour, le traité ne se présente pas du tout comme la continuation d'une étude du vivant ou de l'âme. Je ne pense donc pas qu'il soit légitime de tirer argument de la spécificité de *Mot. An.*, dont une partie des considérations relève, comme Aristote l'indique en toutes lettres, d'une étude générale du mouvement, pour refuser de le rattacher à cet ensemble. On pourrait inventer des arguments du même ordre pour chacune des composantes de *PN1*.

Les deux questions sérieuses qui se posent à mes yeux, à propos du rapport entre le *corpus* existant et le projet esquissé par la référence en *An.* III.10 à l'étude des fonctions communes qui est poursuivie au début de *Sens.*, concernent plutôt le statut du traitement de l'ὄρεξις et celui des traités du sommeil. La première part du constat qu'il est tout de même impossible de faire passer notre *Mot. An.* pour un traité περὶ ὀρέξεως : les chapitres 1 à 5 parlent du mouvement en général en lien avec la nécessité de points immobiles, de sorte que le désir ne joue absolument aucun rôle sur ce plan, tandis que le chapitre 11 porte sur le mouvement involontaire qui s'effectue indépendamment de la faculté désidérative. Comme la moitié donc de l'ouvrage ne porte pas du tout sur l'ὄρεξις, on ne peut pas honnêtement se représenter un processus par lequel Aristote, ayant en tête de rédiger l'étude du désir promise en 436^{a9}, aurait produit ce qui correspond à *Mot. An.* Autrement dit, s'il n'y avait pas l'annonce en *An.* III.10, j'admets volontiers qu'il serait très difficile, sur la seule base du début de *Sens.*, de rattacher *Mot. An.* à *PN1*. En revanche, on peut, je crois, très bien se figurer l'inverse, à savoir un Aristote qui, ayant déjà plus ou moins fini d'écrire *Mot. An.*, aurait désormais conçu le projet d'une étude conjointe de la sensation et du mouvement chez les animaux, qui, comme il en a conscience, appelle nécessairement un traitement du désir, puis se décidant finalement, plutôt que de l'écrire en entier, à adjoindre à cet ensemble le traité déjà rédigé. Cette vision des choses fait directement écho à ce que M. RASHED (2004) a nommé avec bonheur la « dynamique accréionnelle » du *corpus*, selon laquelle les entreprises théorétiques diverses d'Aristote finissent parfois par se télescoper, sans que cela soit toujours prévu, ce qui l'amène à organiser incrémentalement ses écrits en une totalité de plus en plus cohérente. L'exemple-phare de cette dynamique est la relation entre *Top.* et *Soph. El.*, à laquelle on ne peut donner sens, comme l'a montré DORION (1995), pp. 24–32⁵¹, qu'en supposant qu'Aristote a d'abord pensé *Top.* I–VIII comme une étude indépendante du syllogisme dialectique (l'une des trois espèces de syllogismes distinguées en I.1, où il est clairement dit, en 100^a22–24, que le présent ouvrage a pour but de prendre en charge cette espèce dialectique), et qu'il s'est ultérieurement décidé à les intégrer à un projet d'ensemble dont *Soph. El.* représente une autre partie, ce qui correspond à la récapitulation qui clôt ce traité (183^a37–^b16). Je crois que l'on ne

51. Auquel se réfère également avec approbation BRUNSCHWIG (2004), p. 26, qui soutenait depuis longtemps cette vision des choses, afin de poser une question semblable au sujet de *Gener. Corr.*

peut rendre compte du jeu de billard à trois bandes entre *An.*, *Sens.* et *Mot. An.* qu'en supposant quelque chose de cet ordre. On considérera en conséquence *Mot. An.* comme un arrivant tardif, mais ayant réellement mérité sa place, au sein de l'étude des fonctions communes au corps et à l'âme.

La question du statut de l'étude du sommeil et des rêves est tout aussi délicate. Les indications préservées dans les textes actuels, à la fin de *Div. Somn.*, à la fin de *Mot. An.* et au début de *Long.* signalent sans la moindre ambiguïté que les trois traités du sommeil figurent avec *Mem.* entre *Sens.* et *Mot. An.* C'est aussi la série de nos manuscrits, et la chose semble remonter au moins à l'Antiquité tardive, puisque le catalogue de Ptolémée tout comme Alexandre d'Aphrodise et d'autres commentateurs semblent connaître *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.* et *Div. Somn.* sous un titre commun, $\pi\epsilon\rho\iota$ $\upsilon\pi\nu\omicron\upsilon$ $\kappa\alpha\iota$ $\mu\eta\rho\mu\eta\varsigma$. On pourrait s'étonner de cela : le sommeil ne fait pourtant pas du tout partie des objets communs à l'âme et au corps énoncés au début de *Sens.* Il serait, à la rigueur, compréhensible qu'Aristote ou ses éditeurs antiques lui aient ménagé une place à la suite de l'étude de la sensation, à partir du moment où celle-ci a déjà été étendue à la mémoire, si une autre place ne lui était pas déjà assignée dans ce même début de *Sens.* Le sommeil et la veille n'y sont en effet pas mentionnés aux côtés de la sensation et de la mémoire, mais font manifestement partie d'une série très différente, celle des quatre couples d'opposés mentionnés en 436^a12–17. Le sommeil est ainsi rattaché par le début de *Sens.* à l'étude de la vie et de la mort, et non pas à celle de la sensation et du désir, à contre-courant de sa position traditionnelle. Il est par conséquent nécessaire, si l'on veut tenter de comprendre le statut qui revient aux traités du sommeil, d'examiner de plus près le rapport entre les deux ensembles introduits au début de *Sens.*, celui des objets communs à l'âme et au corps, et celui des quatre couples.

Aristote s'interroge initialement, en ouvrant *Sens.*, sur les actions des vivants, celles qui sont communes à tous et celles qui sont propres à certains. Sa réponse consiste d'abord à se restreindre aux attributs les plus importantes ($\tau\grave{\alpha}$ $\mu\epsilon\gamma\acute{\iota}\sigma\tau\alpha$, en effaçant subrepticement le terme de $\pi\rho\tilde{\alpha}\xi\iota\varsigma$), puis à y distinguer trois catégories en fonction de leur distribution : certains sont communs à tous les animaux (ou presque), certains sont communs à tous les vivants, certains sont propres à certains animaux. On peut d'emblée remarquer que, du point de vue de la complétude logique, une telle division suppose, pour devenir une partition, qu'il n'existe pas d'attributs propres aux plantes. Dans la première catégorie, Aristote mentionne ce que l'on vient de voir, la sensation, la mémoire, le désir sous diverses formes, et le couple du plaisir et de la peine. On peut avoir l'impression que les exemples qu'il donne ensuite concernent les deux catégories suivantes (les choses communes à tous les vivants ou propres à certains animaux), mais un examen plus attentif révèle que ce n'est pas vraiment le cas – la vie et la mort concernent bien tous les vivants, animaux comme plantes, mais la veille et le sommeil sont présents chez absolument tous les animaux (et non

pas chez certains seulement), bien plus même que la mémoire⁵². Il suffit de s'apercevoir du fait qu'Aristote ne prend même pas soin de préciser à quel ensemble ses exemples sont censés appartenir pour se rendre compte du fait qu'il les présente en réalité de manière complètement transversale par rapport à leur division selon leur distribution au sein des vivants⁵³. L'important est manifestement à ses yeux l'ordonnement en quatre paires d'opposés, peu importe la catégorie d'êtres à laquelle celles-ci s'avèrent appartenir.

Je dois avouer que je ne vois pas très bien l'importance que revêt le nombre quatre à ce stade⁵⁴. Faut-il y voir un indice du fait que l'énumération devrait être présumée exhaustive, au sens où il s'agirait de tous les couples de contraires où l'un des deux termes doit toujours être présent chez l'être concerné ? On pourrait *a contrario* commencer par se demander si l'on ne pourrait pas, par exemple, rajouter une autre paire à la liste. L'opposition, précédemment mentionnée, du plaisir et de la peine ne conviendrait sans doute pas, parce qu'il ne s'agit pas exactement de contraires, au sens le plus strict où l'un des deux termes doit toujours inhérer au sujet approprié (on peut envisager un état neutre). Celle du mouvement et du repos conviendrait davantage de ce point de vue, mais elle dépasserait le champ du vivant à proprement parler, puisqu'elle s'applique aussi aux choses inanimées ; on pourrait aussi essayer avec celle de la νόησις et de son contraire (l'état dans lequel on ne pense pas, qui n'est pas nécessairement identique au sommeil), qui ne concernerait que l'être humain. L'ajout le plus convaincant est cependant celui suggéré par Aristote lui-même : la santé et la maladie, qui sont également citées dans *Cat.* 10, semblent bien devoir être ajoutées à la liste, ce qui porterait le nombre des couples à cinq. On pourrait aussi songer au couple de la croissance et du dépérissement, mais Aristote semble reconnaître un état intermédiaire, l'ἀκμή⁵⁵. Quoiqu'il en aille de leur nombre, il est clair qu'Aristote attache une certaine importance à cette présentation en couples, que l'on retrouve aussi en d'autres endroits, le lieu plus évident étant le début de *Long.*⁵⁶ Un coin

52. Il n'y a donc pas d'autre choix que de considérer que τούτων en 436^a13 se réfère, par-delà la structure τὰ μὲν . . . τὰ δὲ . . . en ^a11–12, à absolument tout ce qui précède, depuis ταῦτα en ^a10 au moins. Cela rend un peu confuse la relation entre les deux μέγιστα (^a7 et ^a13) : on peut penser qu'ils sont censés s'additionner de manière relativement indépendante, mais la grammaire autorise aussi à donner le primat au second.

53. Aussi ne comprends-je pas du tout pourquoi WIESNER (1978), p. 274, affirme que dans ce passage le sommeil n'est dit appartenir qu'à certains animaux seulement.

54. Aristote fait l'éloge de la complétude des triades (car comportant début, milieu, fin) en *Cael.* I.1, 268^a10–13, en lien avec les dimensions de l'espace. Il identifie également trois paires d'opposés, qualifiées aussi de συζυγία, en ce qui concerne le mouvement des animaux : le haut et le bas, l'avant et l'arrière, la gauche et la droite (*Inc. An.* 2, 704^b18–22). Il y a en revanche quatre éléments (constitués, cela dit, par deux couples de contraires), quatre espèces de prémisses syllogistiques (définies à nouveau par deux critères) ou encore quatre causes (parfois moins), quatre espèces de mouvement et que sais-je d'autre, Simonide est cité pour décrire l'homme heureux comme τετράγωνος en *EN* 1100^b21, *etc.*, mais, en dépit de tout cela, je n'ai pas connaissance d'un passage où Aristote se ferait cette fois le défenseur des tétrades.

55. Voir par exemple *An.* I.5, 411^a30 ; III.12, 434^a24 ; *Resp.* 479^a32 ; *Gener. An.* IV.6, 775^a19.

56. Cf. *Long.* 1, 464^b30–465^a2 : περί μὲν οὖν ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως εἴρηται πρότερον, περί δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον, ὁμοίως δὲ καὶ περί νόσου καὶ ὑγείας, ὅσον ἐπιβάλλει τῆι φυσικῆι φιλοσοφίαι· νῦν δὲ περί τὰς αἰτίας τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τὰ δὲ βραχύβια, καθάπερ εἴρηται πρότερον, θεωρητέον. Il semble cependant que nous ayons conservé simultanément deux commencements concurrents du traité,

du voile est autrement levé en *Part. An.* II.2, où il associe à nouveau vie et mort, sommeil et veille, maturité ($\acute{\alpha}\chi\mu\acute{\eta}$, qui semble s'être substitué à $\nu\epsilon\acute{o}\tau\eta\varsigma$ ou $\tilde{\eta}\beta\eta$) et vieillesse, et santé et maladie, pour expliquer en passant que tout cela dépend en bonne part des qualités fondamentales des corps, le chaud et le froid et le sec et l'humide, ce pourquoi l'étude de ces qualités est essentielle à celle des animaux (648^b2–8), bien plus que celle du lisse ou du léger. Le couple de la respiration manque à l'appel, mais la thèse s'y appliquerait tout aussi bien. Un coin différent, plus évocateur encore, l'est aussi en *An.* III.9, où Aristote présente, toujours en passant (il est en train de chercher la capacité à laquelle rattacher la locomotion des animaux), la croissance ($\alpha\tilde{\upsilon}\xi\eta\sigma\iota\varsigma$) et le dépérissement ($\varphi\theta\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma$), l'inspiration et l'expiration, et le sommeil et la veille comme relevant de la capacité en charge de la reproduction et de la nutrition (432^b8–13). Il manque, cette fois, la vie et la mort par rapport à *Sens.* 1, ainsi que la santé et la maladie, mais il n'y aurait pas plus de difficulté à les attribuer à cette même capacité nutritive. Il suffit de combiner ces deux éléments pour obtenir la thèse selon laquelle ce qui unit ces couples, qu'ils soient quatre ou plus nombreux, est le fait qu'ils consistent tous en une opposition d'états contraires de l'organisme définis par les qualités fondamentales de la matière (le chaud en particulier, dont résulte le sommeil et dont *PN2* ne fait que parler) et qui dépendent de l'exercice de la capacité nutritive et génératrice⁵⁷. Il se pourrait donc que la puissance nutritive, en ce qu'elle a pour fonction de maintenir un certain équilibre entre l'organisme et son milieu, ait pour caractéristique fondamentale, aux yeux d'Aristote, de devoir être décrite par des paires d'opposés⁵⁸.

On ne peut ainsi que retomber sur l'observation selon laquelle la séparation entre *PN1* et *PN2* épouse la démarcation entre parties sensitive et nutritive de l'âme. On constate en effet que les deux listes d'attributs proposées par Aristote au début de *Sens.*, c'est-à-dire, pour faire court, la sensation, la mémoire, le désir, d'une part, et, d'autre part, les quatre couples, semblent devoir correspondre à des actions attribuables à ces deux capacités. C'est en fait en partie l'effet de la manière dont il formule sa question initiale : si l'on cherche des actions qui soient communes à tout ce qui possède la vie, il ne pourra s'agir que de réalisations imputables à la partie nutritive, la seule présente chez n'importe quel vivant ; si l'on cherche des actions communes aux animaux, on ne pourra de même qu'être confronté au déploiement de la perception. Ce serait pourtant aller trop vite en besogne que de s'arrêter à une telle observation. Il suffit, pour commencer à prendre la mesure de la difficulté et de son intérêt, de se rendre compte du fait que le sujet du sommeil et des rêves, qui fait pour nous indéniablement partie de *PN1*, est annoncé au sein des quatre couples

dont l'autre s'abstient de le rattacher à cette organisation en couples.

57. On retrouve encore des traces possibles de cette présentation en couples ailleurs, par exemple dans *Mot. An.*, où le sommeil et la veille sont associés à la respiration au chapitre 11 (703^b8–9) comme exemples de mouvements involontaires, alors qu'Aristote dispose ensuite d'exemples très différents.

58. De manière peut-être comparable à celle par laquelle les vertus morales se laissent décrire comme des médiétés.

rattachés à la partie nutritive, et cela pour de bonnes raisons (non seulement parce que sommeil et veille forme un couple, mais aussi parce qu'ils dérivent de la métabolisation du nutriment). Une division nette entre *PN1* et *PN2* qui les placerait de part et d'autre de la frontière séparant le sensitif du nutritif en devient aussitôt impossible. Il n'est pas non plus possible d'effectuer cette coupe en mettant d'un côté ce qui concernerait tous les animaux, et de l'autre ce qui concerne tous les vivants.

Le second volet, constitué par ces quatre ou cinq couples, est néanmoins clairement axé sur la capacité nutritive, mais en un sens beaucoup plus fécond que ce que l'on pourrait croire au premier abord. Il ne faut en effet pas oublier que, si la respiration et le sommeil s'expliquent avant tout par la partie nutritive, ils n'appartiennent qu'aux animaux, et à certains d'entre eux seulement dans le premier cas. Le sommeil est un effet de la digestion de l'aliment qui survient chez tout être vivant capable de sentir, puisqu'il se définit par une certaine sorte d'incapacité et d'entrave de cette capacité sensitive du fait de la nutrition. La respiration est un processus de régulation de la chaleur qui a lieu chez les organismes animaux les plus complexes (c'est-à-dire les plus naturellement chauds), au moyen d'organes spéciaux, les poumons. Le simple fait de remarquer l'existence de tels phénomènes produit des conséquences qu'un lecteur de *An.* II.3–4 ne soupçonnerait pas nécessairement, à savoir que l'activité de la partie nutritive gagne en richesse à proportion de la complexité de l'organisme concerné. On pourrait en effet retirer de ces chapitres l'impression, à mon avis fondamentalement erronée, selon laquelle il suffirait de se pencher sur le cas des plantes pour avoir considéré toute l'étendue des activités de la partie nutritive. C'est une conséquence possible, mais malvenue, de la comparaison entre les puissances de l'âme et la série des figures, en particulier de l'analogie entre la capacité nutritive et la capacité sensitive, sur le plan de l'âme, et le triangle et le carré, au niveau des figures (par exemple en 414^b28–33), car l'on n'apprendra sans doute rien de bien nouveau au sujet du triangle en étudiant ceux qui composent le carré. Il suffit d'étudier le triangle pour lui-même. De même, pourrait-on se dire, il n'y a pas besoin de savoir grand chose au sujet de la partie sensitive pour connaître celle en charge de la nutrition et de la génération. Lorsque l'on lit tout de suite après que « le nutritif est séparé du sensitif chez les plantes » (τοῦ δ' αἰσθητικοῦ χωρίζεται τὸ θρεπτικὸν ἐν τοῖς φυτοῖς, 415^a2–3), et que l'on constate en effet qu'Aristote fait fréquemment référence aux plantes, par comparaison avec le reste de *An.* tout du moins, dans le chapitre de référence, en II.4, on peut se surprendre à en conclure que la meilleure manière de comprendre ce en quoi consiste la capacité nutritive est d'examiner ce que font les plantes, qui ne possèdent que celle-ci, comme si elle se trouvait là dans un état chimiquement pur. Il faut immédiatement se défaire de cette impression. Un phénomène comme celui de la respiration fait partie des actions placées sous l'égide du nutritif, mais il ne s'observera jamais chez les plantes, et pour cause. La nutrition et la génération ont pour but d'assurer la perpétuation de l'être, au niveau individuel et au niveau spécifique. La conséquence immédiate en est que

plus l'être en question est complexe (du point de vue de la richesse de son existence et aussi de son corps en organes), plus ce que la partie nutritive doit accomplir l'est aussi. Pour le dire plus simplement encore, plus il y a de choses à maintenir en fonctionnement ou à recréer, plus la tâche est difficile. On ne fera donc pas du tout le tour de la question en s'attachant uniquement à la capacité nutritive chez les plantes, il faut au contraire l'étudier tout autant chez les animaux qui mènent les vies les plus complexes possibles.

On rejoint à nouveau ici la question des relations entre les capacités fondamentales de l'âme, en particulier du nutritif et du sensitif, et de la possibilité pour elles d'agir ensemble. Une capacité de sentir plus développée peut permettre à l'animal de se nourrir et de se reproduire avec une efficacité plus grande, mais elle requiert inversement un entretien nutritif plus important. La mise en place d'une intégration fonctionnelle du nutritif et du sensitif est cruciale pour la vie de l'organisme comme pour l'unité de l'âme. Ce n'est certainement pas un hasard si le texte qui se rapproche le plus du début de *Sens.*, à savoir *Part. An.* I.5, dont il a déjà été question, s'aventure exactement dans ces eaux-là⁵⁹, juste avant de s'interroger lui aussi sur les différentes actions des animaux. Il s'agit du passage qui précède immédiatement celui déjà cité.

[645^b14] ἐπεὶ δὲ τὸ μὲν ὄργανον πᾶν ἕνεκά του, τῶν [15] δὲ τοῦ σώματος μορίων ἕκαστον ἕνεκά του, τὸ δ' οὐ ἕνεκα πρῶ- [16] ξίς τις, φανερόν ὅτι καὶ τὸ σύνολον σῶμα συνέστηκε πρῶ- [17] ξεῶς τινος ἕνεκα πολυμεροῦς⁶⁰. Οὐ γὰρ ἡ κρίσις τοῦ πρίονος χάριν [18] γέγονεν, ἀλλ' ὁ πρίων τῆς κρίσεως· χρῆσις γὰρ τις ἡ κρί- [19] σις ἐστίν. Ὡστε καὶ τὸ σῶμά πως τῆς ψυχῆς ἕνεκεν, καὶ τὰ [20] μέρη τῶν ἔργων πρὸς ἃ πέφυκεν ἕκαστον.

Puisque tout instrument est en vue de quelque chose, que chacune des parties du corps est en vue de quelque chose, et que le ce en vue de quoi est une certaine action, il est clair que c'est aussi le corps dans son ensemble qui doit être constitué en vue d'une certaine action complexe. Ce n'est en effet pas l'action de scier qui est advenue en vue de la scie, mais la scie en vue de l'action de scier, car l'action de scier est une sorte d'usage. Par conséquent, c'est aussi le corps qui est d'une certaine manière en vue de l'âme, et ses parties en vue des fonctions qui reviennent naturellement à chacune. (*Part. An.* I.5, 645^b14–20)

On touche là à une problématique qui paraît largement ignorée dans *An.*, qui se concentre sur la distinction et la définition respective des capacités fondamentales de l'âme, et donc sur les fonctions fondamentales du vivant. La chose la plus frappante est ainsi que, au-

59. Voir aussi MOREL (2002), pp. 83–85.

60. J'opte pour la leçon πολυμεροῦς, transmise par le manuscrit *P* et la traduction arabe, comme le font notamment Peck et Louis, qui est clairement aussi à l'origine de celle, grossièrement fautive, du manuscrit *E*, lequel donne πολυρους. Le reste de la tradition transmet πλήρους, ce qui est loin d'être dépourvu de sens, mais paraît clairement *facilior*. Peter Isépy me confirme par ailleurs qu'il est stemmatiquement possible que *P* et la traduction arabe aient raison contre le reste.

delà de l'antienne téléologique (toute action a une fin), Aristote fait désormais porter son attention sur les relations entre ce qu'accomplissent les différentes parties du corps : leurs fonctions respectives participent à une unité plus grande, qui correspond à l'activité du corps vivant dans son ensemble, auquel est attribué une « action complexe ». Dans un contexte très différent, en *Poet.* 23, 1459^b1, une action « complexe » (πολυμερής, terme rare dans le *corpus*) est caractérisée par le fait que différentes intrigues soient intégrées à une même trame, par distinction du *Catalogue des vaisseaux* d'Homère, qui est dépourvu de ce type d'unité et de cohérence. Cela se laisse remarquablement bien transposer au cas des parties des animaux : chacune répond naturellement à une fonction qui lui est propre, l'ensemble de ces fonctions propres s'inscrit dans un cadre englobant, celui de la vie de l'organisme, où elles prennent pleinement leur sens dans la perspective du tout. On rejoint l'image de la cité bien gouvernée, employée dans une perspective comparable en *Mot. An.* 10, 703^a29–^b2, où il est expliqué que les parties des animaux se coordonnent d'elles-mêmes, sans avoir à se soucier les unes des autres, comme le font les citoyens d'une cité disciplinée, où les habitudes de chacun suffisent à assurer la concorde et à faire avancer l'œuvre commune. Cette intégration fonctionnelle et naturelle des parties des animaux et de leurs fonctions respectives est manifestement quelque chose d'important, et Aristote se montre régulièrement attentif au cas des animaux et des plantes où celle-ci n'est que partielle ou même lacunaire. C'est éminemment le cas des insectes (ἔντομα), comme leur nom même l'atteste. Aristote est ainsi fasciné par la possibilité pour ce type de vivants de survivre à son sectionnement, en donnant éventuellement lieux à plusieurs êtres, ce qui suffit à ses yeux à mettre en doute leur unité réelle. Aussi n'hésite-t-il pas à suggérer qu'un insecte est en fait, au moins potentiellement, une pluralité d'animaux⁶¹. À l'inverse, les animaux dont les capacités sont les plus développées sont ceux qui concilient la diversité de leurs organes et de leurs fonctions avec une exigence forte de cohérence. L'observation de phénomènes de cette espèce requiert une étude transversale aux différentes parties à la fois de l'âme et des animaux, ce qui fait qu'elle échappe dans une mesure importante à *An.* comme à *Part. An.* C'est là un élément majeur pour défendre l'existence, au moins virtuelle, d'un espace au sein du *corpus* propice à l'épanouissement des projets qui animent les *PN*. Un point de vue centré sur les actions des êtres vivants permet en effet de s'intéresser immédiatement aux modalités de leur coopération, sans avoir nécessairement à en passer par la description raisonnée du corps des animaux, ni à avoir à affronter les questions définitionnelles redoutables qui entourent les notions d'âme et de vie. Les deux projets que l'on peut identifier au sein du prologue de *Sens.*, celui d'une étude conjointe de la sensation et du mouvement, et celui d'une étude de la nutrition, en ayant dans les deux cas en ligne de mire les réalisations les plus complexes dont les animaux sont capables, se rejoignent sur ce plan.

61. Voir par exemple *Juv.* 468^a23–25, ^b10, ou *Inc. An.* 7, 707^b1, ainsi que l'étude de D. LEFEBVRE (2002).

14.5 La composition de *Sens.* et sa relation à *An.* comme indice de l'inachèvement du projet

[La composition de *Sens.* et sa relation à *An.* comme indice de l'inachèvement du projet][La composition de *Sens.* et sa relation à *An.*]

Quel que soit le projet que l'on reconstitue derrière les déclarations de *Sens.* 1, il demeure que les textes conservés que l'on y rapporte paraissent bien en-deçà des attentes, notamment du fait de la diversité de leurs approches et de leur absence presque totale de continuité les uns par rapport aux autres. L'explication de ce fait ne peut se trouver que du côté de la dynamique historique du *corpus* : Aristote n'a pas eu le temps ou n'a pas souhaité jusqu'au bout intégrer tous ces textes en une unité cohérente. Il y a quelques indices dans l'état actuel des textes dont la manière dont cette intégration n'a été que très partiellement menée à bien.

Le traité *Sens.* présente en effet la particularité par rapport aux autres composantes des *PN* de partager son assise thématique avec *An.* II, 5–12, qui propose également un traitement relativement exhaustif de la sensation. On se demandera immédiatement pourquoi Aristote semble s'être donné la peine de rédiger deux textes qui, en grande part, affrontent exactement les mêmes difficultés. Commençons par comparer leurs structure respectives. *Sens.* suit un plan assez rigoureux : (1) introduction générale (chapitre 1) ; (2) après le rappel du fait que les différentes puissances sensorielles ont déjà été examinées (437^a17–18), examen des différentes parties du corps dans lesquelles la sensation se produit (chapitre 2, qui se résume en fait presque à une étude de la composition matérielle de l'œil, suivie d'une réflexion sur l'association de chaque sens à un élément) ; (3) après, encore une fois, un rappel du fait que le sensible correspondant à chaque sens a été traité dans *An.* (439^a6–9), étude des sensibles de chaque sens, qui n'en prend en fait en compte que trois parmi les cinq (chapitres 3 à 5, il est important de remarquer que l'étude du son, ainsi que celle du tangible, manque à l'appel : la justification donnée quant au son est qu'il en a déjà été question dans *An.* (440^b27–28), du moins si l'on ne retire pas cette phrase du texte), qui se conclut étrangement par l'énoncé selon lequel il a donc été question de chaque organe sensoriel (445^b1–2) ; (4) apories générales relatives à la sensation (chapitres 6 et 7), qui ne concernent pas un sens en particulier, au sujet par exemple de savoir si plusieurs personnes peuvent sentir la même chose en même temps, à la suite desquelles le traité se clôt par l'affirmation selon laquelle ont été étudiés les organes sensoriels et les sensibles, en commun et séparément, et l'annonce de l'étude de la mémoire (449^b1–3). On constate donc immédiatement que cette organisation d'apparence soignée (étude des sens particuliers : organe de chaque sens puis sensible de chaque sens ; étude commune de la sensation) recèle quelques surprises et de nombreuses lacunes (traitement des organes des sens autres que la vue ; traitement de l'audible et du tangible), en dépit des formules d'annonce et de récapitulation. Le traitement de la sensation dans *An.* II présente un plan

plus simple : (1') détermination générale de la sensation et de ses objets (chapitres 5 et 6); (2') étude des cinq sensibles propres (chapitres 7 à 11); (3') retour à des difficultés générales au sujet de la sensation (chapitre 12, auquel on peut ajouter les chapitres 1 et 2 du livre III). Le projet semble cette fois réalisé de manière à peu près complète. Il y a un certain parallélisme entre ces deux structures. La phase définitionnelle correspondant à (1') est réduite à sa portion congrue dans *Sens.*, où Aristote se contente de renvoyer à *An.* pour ces questions, le mouvement qui amène à étudier les cinq sens séparément puis à retourner à des questions plus générales quant au fonctionnement de la sensation opère de manière analogue dans les deux traités. En revanche, il y a une certaine identité entre (3) et (2'), sections qui ont toutes deux pour objet les différents sensibles propres, de sorte que l'on ne comprenne pas très bien ce qui les distingue. Le fait que le son ait été traité dans (2') suffit apparemment à expliquer pourquoi ce sujet est absent de (3), ce qui ne peut que renforcer l'impression d'une certaine redondance. Il y a cependant une différence importante entre les deux traités dans la mesure où *An.* ne contient rien d'analogue à (2), l'étude des organes des sens.

C'est pour cette raison que l'on résume souvent ainsi la distinction entre *Sens.* et *An.* II, en avançant que celui-là a pour rôle de fournir la description des organes sensoriels qui manquerait dans celui-ci. C'est en partie vrai, mais cela ne rend compte, au mieux, que d'un chapitre de *Sens.*, comme si le reste appartenait en droit déjà à *An.* Une autre manière d'envisager la chose est de tenter d'introduire une différence optique entre les deux traités, en les distinguant, non pas par leurs objets, mais par la manière dont ils sont envisagés. On insistera alors, comme le fait JOHANSEN (2006b), sur le fait que l'examen des sensibles propres dans *An.* s'inscrit dans la perspective d'une définition de la puissance sensitive, dans le cadre d'une enquête générale au sujet de l'âme, perspective qui n'est plus du tout valable dans *Sens.*, où Aristote semble s'intéresser aux sens pour eux-mêmes. À nouveau, cela explique très bien pourquoi c'est dans *An.* que l'on lit les développements relatifs au statut de la sensation en tant qu'actualisation, de manière à ne pas la concevoir comme un mouvement, tandis qu'Aristote ne parle absolument pas de cette question dans *Sens.* Cela ne suffit cependant pas non plus à rendre compte de l'impression que l'on pourrait sans grande difficulté intervertir ou transposer certaines sections de (2') et (3). De fait, les interprètes qui s'intéressent particulièrement à la théorie aristotélicienne des odeurs, des saveurs ou des couleurs se retrouvent à naviguer sans cesse entre les deux traités. Il est ainsi précieux de voir le visible décrit, dans le cas de la couleur, comme ce qui meut le transparent à la surface de l'objet en *An.* II.7, mais il est sans doute tout aussi précieux de lire qu'il s'agit de l'extrémité du transparent dans les corps en *Sens.* 5, et il n'est pas évident que l'une des ces deux caractérisations soit destinée à se substituer à l'autre. Tout porte donc l'interprète à manipuler les deux traités ensemble, comme s'il existait une relation de complémentarité mal définie entre eux. Aristote a l'air de prendre le problème à bras le corps au début de (3) (*Sens.* 3, 439^a6–17), lorsqu'il explique que

les sensibles de chaque sens ont été déjà examinés quant à leur fonction et à leur activité (τί τὸ ἔργον αὐτῶν καὶ τί τὸ ἐνεργεῖν καθ' ἕκαστον τῶν αἰσθητηρίων, 439^a8–9), et qu'il va désormais s'agir d'expliquer « ce que l'on doit dire qu'ils sont » (τί δέ ποτε δεῖ λέγειν ὅτιοῦν αὐτῶν, ^a10), expression un peu vague qu'il précise plus bas : il faut maintenant dire « ce que chacun d'entre eux doit être pour produire une sensation en acte » (τί δὲ ἕκαστον αὐτῶν ὄν ποιήσει τὴν αἴσθησιν καὶ τὴν ἐνέργειαν, ^a16–17). Si la première formule pouvait laisser entendre qu'Aristote entendait à présent étudier les sensibles pour eux-mêmes, sans prendre en compte leur rapport à la sensation, la seconde remet immédiatement cette question sur le devant de la scène. Cela rend assez difficile de comprendre l'objet qui est ici annoncé comme étant celui de (3). On comprend bien, me semble-t-il, que l'objectif n'est plus de parvenir à une définition de la sensation, ce qui donne le champ libre à une étude des sensibles débarrassée de cette contrainte. Il est en revanche difficile de ne pas considérer que, si cette étude des sensibles doit finalement venir nous apprendre comment ceux-ci sont à mêmes d'être sentis, alors ses résultats sont extrêmement pertinents pour le projet de (2'). Il y a une différence entre le fait de se demander ce qu'est la couleur en tant qu'objet de la vision et le fait de se demander ce qu'est la couleur tout court, mais il serait certainement contre-productif pour ces deux projets de les séparer trop nettement. La réponse que l'on fournit à la seconde question doit venir informer celle que l'on veut apporter à la première, et inversement : il faut savoir ce qu'est une couleur pour comprendre comment elle est vue et il faut aussi savoir comment elle est vue si l'on veut que la définition que l'on en propose se fonde sur l'expérience.

L'étude détaillée des renvois internes, menée à bien par BURNYEAT (2004), invite à prendre en compte un élément chronologique dans la distinction des deux traités. Les données sont les suivantes : (a) en *Gener. An.* V.7, Aristote étudie la voix (φωνή) chez différents animaux, étude qui s'ouvre (786^b23–26) et se clôt (788^a34–^b2) par un rappel du fait que la voix est un son et que le son a déjà été traité dans *An.* et dans *Sens.* – alors que le second, comme déjà noté, n'en touche pas un mot ; (b) en *Mete.* I.3, Aristote s'interroge sur la question de la nature de la chaleur produite par le soleil et affirme que le lieu approprié à une telle discussion serait plutôt l'écrit consacré à la sensation (341^a13–14), c'est-à-dire *Sens.* – or *Sens.* ne contient pas une ligne au sujet de la chaleur, pour la simple raison que l'étude du tangible (dont la chaleur fait partie d'après *An.* II.11) y est entièrement manquante⁶². Il est difficilement contestable que ces renvois ne puissent

62. Les commentateurs antiques se contentent d'expliquer la raison de ce renvoi, en évitant soigneusement de se pencher sur le contenu de *Sens.* : λέγει δὲ τὸν περὶ θερμότητος λόγον οἰκειότερον εἶναι τῷ περὶ αἰσθήσεων, ἐπειδὴ αἰσθητὸν μὲν ἢ θερμότης, πρὸς ἄλληλα δὲ τὸ εἶναι ἔχει ἢ τε αἴσθησις καὶ τὸ αἰσθητόν, ἢ δὲ τῶν πρὸς ἄλληλα τὸ εἶναι ἐχόντων θεωρία συνέζευκται, Alexandre, *In Mete.*, 17.1–4 ; φησὶ τοίνυν ὡς ὁ περὶ θερμότητος λόγος καθ' αὐτὸν μὲν καὶ ἀκριβέστερον πρόπει ἀν τῆι Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν πραγματεία, τὸ γὰρ θερμὸν αἰσθήσεως ἐστὶ πάθος, ἢ δὲ αἴσθησις αἰσθητοῦ αἴσθησις, ... καλῶς ἄρα εἶπομεν ὅτι ὁ περὶ τοῦ θερμοῦ λόγος τῆι Περὶ αἰσθήσεως προσήκων ἀν εἴη πραγματεία, Philopon, *In Mete.*, 39.31–40.2 ; ἐκείνης γὰρ τῆς πραγματείας ἴδιον περὶ τούτων ζητῆσαι, ἐπειδὴ τὸ θερμὸν αἰσθητόν ἐστι, τὸ δὲ αἰσθητὸν αἰσθήσει ὑπάρχει αἰσθητόν, Olympiodore, *In Mete.*, 34.15–18.

être que de la main d'Aristote, puisque les promesses qu'ils renferment ne sont justement pas tenues. Que s'est-il donc passé ? On peut imaginer toutes sortes de scénarios, qui reposeront tous sur le présupposé selon lequel *Sens.* doit avoir, à un certain moment, été conçu avec un contenu assez différent de celui que l'on peut maintenant observer. L'hypothèse que privilégie Burnyeat est que les sections consacrées au son et au tangible aient bien un jour figuré dans *Sens.*, mais que Aristote les aurait finalement déplacées vers *An.* : cela explique en effet très bien pourquoi les formules d'organisation de *Sens.* font comme s'il avait été question de tous les sensibles, et c'est corroboré par le constat selon lequel les chapitres qui traitent du son et du tangible dans *An.* sont significativement plus longs (d'au moins un tiers) que ceux qui traitent de sensibles dont *Sens.* parle également⁶³.

Il est donc certain que le contenu de *Sens.* a évolué au cours du temps parce qu'Aristote a entretenu différents projets à son endroit⁶⁴. Un dernier élément à l'appui de cette thèse se trouve dans la formule étrange à la fin de (3) selon laquelle il a bien été question de chaque organe sensoriel (445^b1-2), alors qu'Aristote a déjà achevé depuis longtemps cette section du traité. Cette petite phrase semble avoir donné matière à penser aux éditeurs antiques d'Aristote. Deux témoignages négligés de Galien⁶⁵ et d'Alexandre⁶⁶ manifestent en effet un certain malaise quant à la relation entre le titre de l'ouvrage, qui est, pour eux comme pour nous, *περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*, et son contenu. Galien signale qu'il en existe un titre alternatif, *περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητηρίων*, tandis que Alexandre se demande s'il ne faudrait pas comprendre *αἰσθήσεως* dans le titre usuel comme désignant en réalité l'*αἰσθητήριον*. Cela témoigne au moins d'une chose, qui est que certains interprètes antiques d'Aristote ont déjà sensiblement la même idée que les modernes, à savoir que la spécificité de *Sens.* par rapport à *An.* réside dans sa section (2), celle consacrée aux organes par lesquels on sent, et se sont par conséquent étonnés du fait que cette spécificité n'est pas du tout reflétée par le titre de l'ouvrage. Comment donc peut-il avoir reçu un tel titre ? Il est remarquable que, s'il correspond assez mal à ce que l'on trouve dans *Sens.*, le titre traditionnel exprime en revanche parfaitement la procédure définitionnelle de *An.* II : comprendre ce qu'est la sensation, c'est d'abord connaître son objet ; comprendre ce qu'est l'objet de la sensation, c'est étudier les cinq sensibles propres. D'où le titre, qui va du sens, au singulier, aux sensibles, au pluriel. Aristote n'effectue nulle part ce geste

63. On notera que, en *Gener. An.* V.1, 779^b21-27, Aristote se réfère à *An.* et *Sens.* en sous-entendant que le premier est antérieur au second, même s'il n'est pas absolument nécessaire de comprendre cela de manière chronologique.

64. PREUS (1981), p. 45, a l'air de penser qu'un phénomène semblable peut s'observer si l'on se penche sur les références faites à *PN2* dans *Part. An.*, qui sont assez nombreuses : certaines ne correspondent pas vraiment, selon lui, à la version du texte dont nous disposons, ce qui laisserait entrevoir une sorte de genèse commune, mais différenciée, des deux textes (« *it is possible that some of the essays in Parv. Nat. were written at about the same time as PA, as topics not quite fitting the plan of PA, but related in that they stem from the same sort of evidence* »). Les preuves sont cependant beaucoup plus minces que dans le cas de la relation de *Sens.* à *An.*

65. *De instrumento odoratus*, chapitre 5, 3 ; KOLLESCH (1964), p. 48.

66. *In Sens.*, 2.1-6.

définitionnel dans *Sens.*, alors qu'il semble pourtant présent en filigrane dans son titre même. Je ferais par conséquent l'hypothèse que ce titre n'a pas été tiré d'un examen du traité et de son contenu, mais qu'il remonte à une des phases intermédiaires du projet ayant abouti à *Sens.*, en particulier à une phase où Aristote compte encore faire figurer dans l'ouvrage ainsi intitulé une étude de chaque sensible propre, et où la question de sa relation à *An.*, où les mêmes objets vont être abordés, n'a pas été thématifiée. Le titre de *Sens.* apparaît alors comme une sorte de fossile, lequel ne reflète plus l'état ultérieur du *corpus* auquel sa dynamique interne l'a conduit.

Est-ce à dire qu'il faut considérer *Sens.* lui-même comme un vestige, une strate du *corpus* dont *An.* aurait définitivement pris la relève ? La question est difficile. Ce n'est pas en effet comme si tout ce que contenait *Sens.* se trouvait mieux dit dans *An.*, comme si Aristote avait pris les meilleurs morceaux de son écrit précédent au sujet de la sensation pour les recycler dans son traité sur l'âme. La question rejaillit en outre sur le prologue de *Sens.* : pourrait-on considérer l'entreprise d'étude des actions des vivants qu'il annonce comme un projet avorté ? Il faudrait en ce cas peut-être condamner les références à *An.* que l'on y trouve, ce qui ne serait guère prudent. On peut inventer différents récits à cet égard. Ce que je peux imaginer du plus convaincant se narre comme suit. Aristote aurait entrepris, dans la continuité de ses grandes recherches sur les vivants, une étude portant, non plus sur leurs parties, mais sur leurs actions, considérées pour elles-mêmes. Il aurait commencé par mettre ensemble différentes pièces rapportées, qui se laissaient commodément intégrer à cette perspective. Il se serait ensuite aperçu qu'il y avait là l'extraordinaire possibilité, en observant le caractère fondamental de certaines de ces actions qu'accomplissent les vivants, de définir le phénomène vital et même l'âme par le moyen de ces activités spéciales. Ayant donc désormais conçu l'idée de *An.*, il aurait commencé à construire le projet des *PN* comme venant se placer dans la continuité de cette entreprise, ce qui aboutit au prologue de *Sens.* que nous connaissons. Cependant, à force de réemployer progressivement les matériaux de la première pièce, *Sens.*, pour les besoins de *An.* II, et de circuler d'un traité à l'autre⁶⁷, Aristote se serait finalement décidé à démembler la collection ainsi formée, qu'il n'aurait donc jamais vraiment eu le temps d'unifier, pour placer *PN1* (avec *Mot. An.*) à la suite de *An.* III, l'idée étant alors de rassembler tous les matériaux textuels pertinents pour éventuellement reprendre un jour l'étude de la capacité sensitive, en particulier dans son rapport, encore mal déterminé, à la φαντασία et à la capacité locomotrice. *PN2* aurait, à son tour, été placé après *Gener. An.* en vue de la rédaction prévue du traité περὶ τροφῆς. C'est dans cet état qu'il aurait

67. C'est ainsi que j'expliquerais le fait que, en dépit de certaines lacunes, il y ait quand même un certain nombre d'éléments dans *Sens.* qui visent à intégrer le traité à *An.* (par exemple la référence à *An.* II.7 que l'on trouve dans le chapitre 3) et le fait que Aristote se réfère à *Sens.* puis à *An.* en considérant le second comme antérieur au premier en *Gener. An.* V.1, 779^b22–23. Cet ordre n'est pas chronologique, mais correspond à une certaine phase d'organisation du *corpus*. *Sens.* a été, à un certain moment, retravaillé en vue d'occuper la place faisant immédiatement suite à *An.*. Cela correspond selon toute évidence à la phase de rédaction de son prologue.

laissé les choses à sa mort, et ce serait aussi pour cette raison que les éditeurs antiques n'ont pas éprouvé le moindre scrupule à ignorer les prescriptions du prologue de *Sens.* que les éditeurs modernes prennent tant au sérieux.

14.6 Que faire maintenant ?

Il convient à présent de faire face à la seconde difficulté majeure parmi celles que avancées au tout début du propos, celle qui concerne la réunion, en leur état actuel, de *PN1* et de *PN2*. Je tiens pour suffisamment établie la légitimité du rattachement de *Mot. An.* à *PN1*, tandis que l'inclusion des traités du sommeil à cette même séquence me paraît encore problématique. On peut, pour se donner du courage, tirer un certain réconfort du fait que les indications disposées çà et là au sein du *corpus* relatives à son ordonnancement trahissent une certaine acuité du problème du rapport entre *PN1* et *PN2*, puisque *Mot. An.*, qui représente la dernière partie de *PN1* dans toute la transmission, s'achève par l'annonce de *Gener. An.* (11, 704^b2–3), et ce dans absolument tous les manuscrits conservés, alors que, à l'inverse, le début de *Sens.* ainsi que l'un des deux prologues de *Long.* (mais l'un seulement) semblent souder très solidement ces deux moitiés. Le constat selon lequel on serait peut-être fondé à ne pas placer *PN2* après *PN1* ne date donc pas d'hier. Il remonte possiblement à une phase ou une autre de l'entreprise d'organisation par Aristote de ses écrits, dont l'inachèvement fait toujours débat aujourd'hui. Étant donné que les indications fournies par le texte même sont irréconciliables, la tradition a eu à se prononcer sur cette question, et l'on constate en effet que, parmi les manuscrits les plus anciens, *PN2* ne fait pas toujours suite à *PN1* (ce n'est en particulier pas le cas dans les vénérables *Z* et *E*⁶⁸). Deux options principales sont *a priori* envisageables : (1) réunir *PN1*, avec *Mot. An.* (ou éventuellement sans⁶⁹), à *PN2*, vraisemblablement à la suite de *An.*, ou (2) placer *PN1* seulement, toujours avec *Mot. An.*, après *An.*, et intercaler *Gener. An.* entre *PN1* et *PN2*⁷⁰. On obtient dans le premier cas un ensemble clairement divisé en deux parties, mais qui présente une certaine unité méthodologique, même si celle-ci

68. *Z* (*Oxon.* CCC 108), daté du IXe, comprend une collection zoologique, dans un ordre un peu déconcertant : *Part. An.*, *Gener. An.*, *Inc. An.*, *PN2*, *Spir.* **E** (*Paris.* 1853), daté du Xe, transmet notamment la séquence *An.* – *PN1*, ainsi qu'une collection zoologique semblable, *Part. An.* – *Gener. An.* – *Inc. An.*, sans *PN2*, qui a en grande partie été insérée à une date ultérieure. Il est donc probable que les érudits de la renaissance macédonienne, fidèles en cela en tout point à l'ordonnancement du catalogue de Ptolémée, n'avaient pas pris l'habitude de joindre *PN2* à *PN1*, mais situaient *PN1* avec *An.* avant les traités zoologiques et *PN2* dans la continuité de ceux-ci.

69. Cette solution est déjà représentée au XVIe siècle, lequel voit un intérêt renouvelé pour ces questions dans la lignée des travaux de Leonico Tomeo, par exemple par Daniele Furlani, qui affronte en détail la question de l'ordonnancement des traités de philosophie naturelle d'Aristote (dans son commentaire à *Part. An.* : *In libros Aristotelis de Partibus animalium Danielis Furlani Cretensis Commentarius primus, positus ante singulas declarationes Graecis Philosophi verbis, iisdemque latine redditis a Theodoro Gaza. Additus est Index rerum et verborum insignium*, Venise, 1574).

70. Cette seconde solution est celle déjà préconisée par J. G. SCHNEIDER (1811), p. CXX, et TITZE (1826), pp. 61–65. Comme le relève déjà THIEL (1855), pp. 19–20, c'est cette disposition que l'on trouve adoptée dans de nombreuses éditions imprimées avant 1831, au premier chef dans l'édition aldine (1497).

n'est pas toujours aisée à dégager, et dont l'articulation épouse bien la distinction centrale entre le sensitif et le nutritif. Dans le second cas, on peut constituer un bloc *Gener. An.* – *PN2* qui comporte l'immense avantage d'englober l'intégralité des fonctions attachées à la partie nutritive. Cela a néanmoins un certain nombre de conséquences problématiques. La première est que l'on se retrouve ainsi à placer *PN2* dans la lignée de l'étude des animaux (*Gener. An.* ne parle évidemment pas de la génération chez les plantes), alors que ses traités semblent, dans le cas de *Long.* et de *Juv.* au moins, prendre aussi en considération les plantes⁷¹. Cela remet également le statut de *Gener. An.*, en particulier par rapport au projet constitutif de *Part. An.* Le prologue de *Gener. An.* (I.1, 715^a1–18)⁷² annonce sans ambiguïté possible que le traité prend le relais de *Part. An.* s'agissant d'étudier les parties génératrices des animaux, tout en soulignant que la spécificité de celles-ci entraîne que leur étude sera aussi celle de la cause matérielle et motrice de toutes les autres parties, de l'engendrement desquelles elles sont, de près ou de loin, responsables⁷³. Il n'appartient pas à mon propos d'entrer dans les subtilités de ce texte, par lequel la continuation de l'étude des parties conduit à une sorte de tournant méthodologique induit par la nature même des parties qui restent à considérer. Je me contenterai d'observer que ce prologue fournit d'excellentes raisons de vouloir continuer à placer *Gener. An.* au sein de la lignée de *Part. An.*, tout en insistant sur la singularité de l'étude qui y est menée. Si l'on élargit encore un peu la perspective, rassembler *Gener. An.* et *PN2* signifie, si l'on se fie à l'indication qui clôt *Mot. An.*, les placer ensemble après la séquence *An.* – *PN1*. On risque alors de retomber dans l'ornière de la question de la place de *An.* par rapport à *Part. An.*, ce qui contribuerait davantage encore à isoler *Gener. An.* de ce dernier. Je rappelle en effet que *Inc. An.*, traité qui est, par son objet comme par sa méthode, un prolongement de *Part. An.*, s'achève par l'annonce de *An.* (19, 714^b22–23)⁷⁴. Il n'y a par conséquent pas d'autre choix, semble-t-il, que de placer *An.* à la suite de la séquence *Part. An.* – *Inc. An.*, alors que l'on pourrait autrement avoir l'impression, somme toute très raisonnable, qu'il faut nécessairement placer *An.* en exergue de toute l'étude des animaux. Mais si l'on accepte de procéder ainsi, alors *Gener. An.* se trouve assez radicalement séparé de *Part. An.*, non seulement par *An.*, mais aussi par *PN1*, augmenté de *Mot. An.* La continuité avec l'étude des parties des animaux se trouve donc rompue. On peut cependant atténuer le préjudice

71. On peut cependant douter que ce soit à part égale des animaux, voir sur ce point FALCON (2021a).

72. Étudié avec le plus grand soin par D. LEFEBVRE (2017). Dans le même volume, GOTTHELF et FALCON (2017) adoptent néanmoins une position divergente, selon laquelle ce prologue n'introduit pas tous les livres du traité, dont certains prennent à leurs yeux congé du projet téléologique qui préside à *Part. An.*

73. C'est pour cette raison que PELLEGRIN (1982), pp. 170–172, a pu défendre un alignement de la séquence *Hist. An.* – *Part. An.* – *Gener. An.* sur les quatre causes de l'école, l'étude de cause matérielle revenant, au sein de l'étude « moriologique » des animaux, à *Hist. An.*, celle des causes formelle et finale à *Part. An.*, et celle de la cause motrice, enfin, à *Gener. An.* Le principal obstacle contre lequel bute cette approche est le statut de *Hist. An.*, ouvrage qui ne s'apparente pas tant à une recherche causale qu'à un recueil d'observations, comparable en cela aux *Anatomies* perdues.

74. Voir récemment GOLITSIS (2021a), pp. 294–296

en gardant en tête le fait qu'une séquence *Gener. An.* – *PN2* ne paraît plus être aussi fortement ancrée dans le projet de *Part. An.*, parce que ce n'est pas du tout le cas de *PN2*, où *Long.*, par exemple, fait grand cas des plantes et ne parle pas du tout de parties, mais se concentre sur la totalité de l'organisme, et d'autre part en s'apercevant de ce qu'une séquence *PN1* – *Mot. An.* – *Gener. An.* pourrait avoir de potentiellement séduisant. *Mot. An.* traite en effet en partie du mouvement en général, tandis que *Gener. An.* a beaucoup de choses à dire au sujet de la cause motrice, ce qui leur confère de nombreuses affinités⁷⁵.

On peut donc comprendre que la tradition, représentée au moins par le catalogue de Ptolémée et les premières éditions érudites byzantines, ait pris le parti inverse des modernes, en rattachant *PN2* à *Gener. An.* et plus largement aux textes zoologiques, au mépris du prologue de *Sens.* On pourrait s'interroger sur les raisons de ce choix, et une piste prometteuse serait sans doute de s'interroger, dans la lignée de M. RASHED (2007), sur l'absence presque totale d'intérêt chez Alexandre d'Aphrodise pour les traités dits « biologiques » pour eux-mêmes⁷⁶. Il y aurait peut-être un prolongement de ce geste dans la décision, dont nos plus vieux manuscrits semblent porter encore la trace, de placer tous ces textes, *PN2* inclus, à part des autres, et en tout cas de refuser d'intégrer *An.* et *PN1* à cet ensemble. La question qui m'intéresse ici dépasse cependant ces questions d'histoire de la réception, parce qu'il n'est pas nécessaire de partager la moindre velléité d'ablation de ce que le *corpus* aristotélicien peut avoir de biologique pour être tenté de rattacher *PN2* à *Gener. An.* : il y a en faveur de cela d'excellents arguments textuels et doctrinaux. Le prix à payer est cependant élevé, comme je pense l'avoir montré, et la décision plus moderne consistant à adjoindre *PN2* à *PN1*, qui n'est pas non plus dépourvue d'arguments, est certainement moins audacieuse et peut-être en cela plus prudente.

On remarquera toutefois que l'intégration des traités du sommeil à *PN1*, qui est attestée dans absolument tous les témoignages disponibles, depuis Alexandre au moins, n'est pas neutre à cet égard. Les traités du sommeil sont en effet particulièrement bien

75. Voir sur ce point LIATSI (2000) (« *es scheint, dass Aristoteles bei der Abfassung von GA V das Werk der Parva naturalia vor Augen hatte* », p. 19, en raison des nombreux parallèles entre les deux textes), EIJK et HULSKAMP (2010), qui attirent aussi l'attention sur l'importance des renvois de *Gener. An.* V vers les *PN* (V.2, 781^a21 ; 7, 786^b25 ; 788^b1), MOREL (2018), ou encore RAPP (2020a), p. 19.

76. Avec Alexandre d'Aphrodise, qui s'est toujours refusé à commenter *Part. An.* I, « l'aristotélisme n'est plus une science des fondements de la biologie, mais quelque chose d'autre » (M. RASHED (2007), pp. 29–30). On notera que, lorsqu'il commente le prologue de *Sens.*, Alexandre, qui joue exactement au même petit jeu consistant à identifier des écrits transmis derrière les thèmes annoncés, a l'air de considérer que toute la première série a déjà été plus ou moins traitée dans *An.*, à quelques exceptions près, dont la mémoire (περὶ ὧν τῶν μὲν πλείστων ἐν τοῖς Περὶ ψυχῆς προεῖρηται, περὶ δὲ ἐνίων ὕστερον ἐρεῖ, *In Sens.* 5.24–25), tandis que la seconde, celle des quatre paires, appartient pour lui aux traités physiques (περὶ μὲν οὖν τῶν τεττάρων συζυγῶν ὧν προεῖρηκε φέρεται ἐν τῇ πραγματείᾳ τῇ Φυσικῇ αὐτοῦ βιβλία δι' ὧν περὶ αὐτῶν ἐπραγματεύσατο, 6.16–17). Philopon, de manière semblable, rattache *An.* et l'étude « du sommeil et de la veille, de la vie et de la mort, et des choses voisines » à celle des animaux (*In Phys.*, 2.10–12), en compagnie de *Gener. An.*, *Part. An.* et *Sens.*, alors que *Mem.* et *Div. Somn.* doivent à ses yeux en être séparés, parce qu'ils ne concernent que l'être humain (*In Mete.*, 9.16). La tendance se poursuit jusqu'au bout : « *it looks rather as if the fifth and sixth-century commentators simply regarded the Parva naturalia as part of those biological and zoological works to which they paid little attention* », BLUMENTHAL (1996), p. 129.

placés pour servir de cheville ouvrière à l'articulation entre *PN1* et *PN2*, en ce que le sommeil est, en quelque sorte, l'effet sur la sensation de la nutrition. Les interprètes contemporains n'ont pas manqué de l'observer⁷⁷, car c'est déjà ce que le prologue de *Sens.* esquisse, en nommant le sommeil au tout début de la seconde série d'objets à étudier (436^a14), et ce qu'affirme à nouveau le second prologue de *Long.* (464^b30–31), où il est énoncé en toutes lettres que l'étude qui va suivre fait suite à celle du sommeil et de la veille. Cela se vérifie également par le fait que les références aux diverses activités de la partie nutritive, en *Part. An.* II.2 (642^b2–8), en *An.* III.9 (432^b8–13), ou encore en *Mot. An.* 11 (703^b8) continuent à mentionner le sommeil aux côtés de certains des autres couples qui la caractérisent, comme la vie ou la mort ou la croissance et le dépérissement. Les interprètes sont pourtant souvent complètement passés à côté de ce qu'une telle observation a de problématique, parce qu'ils lisaient les *PN* des éditions post-bekkeriennes, où, contrairement à ce qui se passe dans les manuscrits, *Mot. An.* ne vient pas clore *PN1*. Autrement dit, je suis parfaitement d'accord avec ce constat répandu selon lequel le sommeil représente l'objet d'étude idéal pour articuler la charnière entre *PN1* et *PN2*, mais je tiens à faire valoir que les traités du sommeil, dans la position où ils sont transmis, ne peuvent pas jouer ce rôle auquel ils semblent prédestinés, étant toujours situés entre *Mem.* et *Mot. An.* Il semble que l'inclusion, à mon avis sur le tard, de *Mot. An.* soit entrée en conjonction avec une tentative d'unifier *PN1* et *PN2*, sans qu'une organisation textuelle claire finisse par se dégager. Aucun éditeur ne semble avoir eu l'audace de détacher les traités du sommeil de *Mem.* pour se conformer à la lettre du protocole énoncé au début de *Sens.* et placer ainsi *Somn. Vig.* en tête de *PN2*. Le simple fait que *Mem.* et les traités du sommeil semblent avoir été systématiquement transmis sous un titre commun (c'est le cas chez Ptolémée et chez Alexandre) aurait peut-être suffi à arrêter l'éditeur insensé tenté par ce geste, tant il est vrai que l'appariement de ces deux textes fonctionne à merveille, du fait de leurs affinités évidentes (ils traitent tous deux des modalités de la persistance des sensations). Et, qui plus est, si la référence à une étude de la sensation et du sommeil en *Part. An.* II.7 (περὶ ὧν εἴρηται καθ' αὐτὰ ἔν τε τοῖς περὶ αἰσθήσεως καὶ περὶ ὕπνου διωρισμένοις, 653^a19–20), à propos de la physiologie de l'endormissement, est authentique, de même que la formule de conclusion de *Mot. An.*, il y a de fortes chances pour que la très forte cohérence d'une séquence *Sens.* – *Mem.* – *Somn. Vig.* n'ait pas échappé à Aristote, même s'il semble avoir quelque chose d'autre en tête au début de *Sens.*

Quitte à s'avancer d'un ultime pas dans le domaine de la pure spéculation, je me demande si ce n'est pas cette position précaire des traités du sommeil qui pourrait expliquer pourquoi les éditions antiques et byzantines n'ont pas choisi de souder ensemble *PN1* et *PN2*, contrairement à leurs pendants modernes. La pièce maîtresse de toute unification des *PN* est en effet le prologue de *Sens.* Or ses prescriptions ne peuvent

77. C'est le cas depuis BRANDIS (1857), p. 1190, au moins.

être suivies à la lettre que si l'on détache complètement *Mot. An.* de *PN1* pour laisser les traités du sommeil assurer la transition entre les deux moitiés. Il fallait donc, à mon avis, choisir : ou être sensible à la cohérence du projet d'une étude globale de la sensation et du mouvement, ou privilégier la perspective d'une unité de l'étude des actions des vivants. Dans le premier cas, il est indispensable d'inclure *Mot. An.* au sein de *PN1*, et le meilleur parti à prendre est certainement de placer les traités du sommeil juste après *Mem.* et juste avant *Mot. An.* Le lien avec *PN2* se distend alors considérablement, puisque le prologue de *Sens.* n'opère plus vraiment, si bien qu'il devient de plus en plus naturel de les rattacher à *Gener. An.* Cela donne en effet une structure parallèle qui ne manque pas d'attraits : l'étude de la sensation et du mouvement d'un côté, et celle de la génération et de la nutrition (en l'absence du Περὶ τροφῆς promis⁷⁸) de l'autre. On laisse enfin *Gener. An.* dicter sa position à son compagnon, *PN2*. C'est ce que semblent avoir fait tous les éditeurs anciens⁷⁹, et on ne peut à mon sens pas manquer d'éprouver une certaine sympathie pour ce geste apparemment unanime. Dans le second cas, on se montre d'une fidélité sans faille au prologue de *Sens.*, et l'on construit une séquence *PN1* – *PN2* d'où *Mot. An.* se trouve exclu. Il ne lui reste alors qu'à venir s'adjoindre à *Inc. An.*, avec qui il présente une proximité thématique manifeste, mais au côté duquel le traité demeure comme hors-sol, faute de pouvoir véritablement s'intégrer à l'étude des parties des animaux. C'est ce qu'a choisi de faire BEKKER (1831), si bien que les interprètes ont trop longtemps ignoré tout ce qui liait *Mot. An.* à *An.* et *PN1*. Il emprunte là une voie qui semble avoir déjà été celle de la tradition arabe (qui ignore cependant une partie de *PN2*), et qui a en tout cas déjà été ouverte par certains manuscrits byzantins du XIIe et considérablement approfondie par la tradition latine, laquelle s'inspire en cela du *Compendium* d'Averroès. Certains manuscrits byzantins un peu plus tardifs, suivis, après 1831, par le seul BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (1847), ont tenté d'ouvrir une troisième voie en proposant de placer *Mot. An.* entre *PN1* et *PN2*, de manière à respecter un peu mieux l'autorité du prologue de *Sens.* tout en assignant à *Mot. An.* la place qui semble lui revenir de plein droit. Les trois options ont chacune leurs avantages et inconvénients, bien malin celui qui saura discerner si Aristote a un jour incliné de manière définitive dans telle ou telle direction. L'important est en tout cas pour le lecteur actuel de se souvenir du fait que ce que l'on nomme « *parva naturalia* » n'est qu'une tentative parmi d'autres, somme toute assez récente, de tracer une voie, que l'on espère la plus claire possible, au sein du maquis aristotélicien. Nous n'éprouvons pas nécessairement, au jour d'aujourd'hui, l'obsession de parvenir à un ordonnancement unique pour l'ensemble du *corpus*. L'essentiel est de demeurer conscient de la distinction très forte entre *PN1*, l'étude des attributs dont il faut toujours souligner qu'ils sont communs à l'âme et au corps, la

78. Notamment en *Somn. Vig.* 3, 456^b6.

79. C'est aussi ce que font la plupart des éditions imprimées de la Renaissance, en particulier l'édition aldine ou la traduction de Leoniceno Tomeo, qui, fidèles en cela aux manuscrits, joignent le plus souvent *Mot. An.* à *PN1* et n'hésitent guère à séparer *PN2* de ce bloc.

sensation et le mouvement, à laquelle *Mot. An.* est comme destiné à se joindre, et *PN2*, l'amorce de l'étude de la nutrition.

Chapitre 15

L'unité de la perception

15.1 Les sens et la perception

La doctrine aristotélicienne de la perception comporte deux volets principaux : l'étude de la perception en général et l'étude des cinq sens particuliers. C'est ainsi qu'est organisé le texte le plus emblématique à cet égard, le livre II de *An.* : selon la division traditionnelle en chapitres, *An.* II.5 offre une caractérisation commune du processus causal en lequel la perception consiste, *An.* II.6 introduit une division des objets de la perception en propres, communs et accidentels, puis les chapitres 6 à 11 traitent de chacun des sens, considéré individuellement. Ce n'est qu'après qu'interviennent des textes difficiles et à la teneur beaucoup plus aporétiques où il est de nouveau question de la perception dans son ensemble, par exemple de son caractère réflexif ou de sa complétude (II.12–III.3). Le même schéma est répété dans *Sens.* : il est question des cinq organes de la perception (*Sens.* 2), puis des différents objets de la perception (3–5), avant que ne soient abordées des difficultés particulières concernant la perception dans son ensemble (6–7), au sujet de la divisibilité de ses objets ou de la possibilité de perceptions simultanées. La partie centrale de la doctrine, et celle qui semble la plus aboutie, est celle qui traite des cinq sens particuliers. On pourra en retirer l'impression que la meilleure manière d'aborder la perception chez Aristote consiste à se placer sur le plan de chaque sens, envisagé à part des autres.

Il y a pourtant un grand nombre d'énoncés au sein du *corpus* qui portent sur la perception en général, ou sur la partie perceptive de l'âme, au singulier. Il y a deux manières principales de les intégrer à une perspective centrée sur les cinq sens. La première est collective. Si l'on dit, par exemple, que toute connaissance est issue de la perception, on peut transformer cela en une disjonction affirmant que toute connaissance a pour origine l'activité de la vue ou de l'ouïe ou d'un autre sens. La perception en général est en ce cas le nom collectif des cinq sens, qu'il n'y a besoin que d'agrèger. La seconde est distributive ou analogique. Si l'on dit, par exemple, que la perception implique une affection que

le sujet reçoit de son objet, on peut transposer cet énoncé au niveau plus fondamental de chacun des cinq sens, et dire que l'ouïe implique une certaine affection que le sujet entendant reçoit de l'objet qu'il entend au niveau des oreilles, *mutatis mutandis* quant aux autres sens. Il s'agit alors d'identifier les ressemblances et les points communs dans les activités et les caractéristiques des différents sens qui permettent de produire des énoncés généraux au sujet de la perception. Ces deux opérations permettent de réduire une thèse portant sur la perception en général à une thèse ou un ensemble de thèses qui porte sur les cinq sens. Aucune des deux n'implique la moindre relation intrinsèque entre un sens et un autre. Elles peuvent s'appuyer sur un certain nombre de passages où Aristote prend soin d'expliquer sur quel plan il se place pour parler de la perception. En *An.* II.5 et de nouveau en II.12, il est signalé en préambule qu'il va être question de la perception dans son ensemble (περὶ πάσης αἰσθήσεως)¹. Comme il y est question à chaque fois de la nature du processus perceptif, on cherchera selon cette approche à comprendre cette indication de manière analogique.

On peut ainsi retirer des textes aristotéliens relatifs à l'impression que la réalité fondamentale de la perception est celle des cinq sens. Comme ceux-ci sont systématiquement étudiés à part les uns des autres, la tentation survient de les concevoir comme profondément indépendants. Cette indépendance comporte certainement une part de vérité : dans une perspective définitionnelle, il n'y a pas besoin de faire référence à quelque autre sens que ce soit pour définir la vue ou le toucher. C'est cependant autre chose que de penser cette indépendance comme opérationnelle, ce qui signifie que l'activité de chaque sens est sans relation avec l'activité des autres. De nouveau, il y a quelque raison de penser que les sens sont, sur le plan de leur activité, indépendants dans une certaine mesure : la vue n'a pas besoin d'un autre sens pour voir, certains animaux ne possèdent même que le toucher. Si on va jusqu'au bout de cette idée, on aboutit à un modèle où l'organisme est doté de cinq capteurs indépendants qui lui permettent d'acquérir des informations sur son environnement. Chaque capteur fonctionne sans être affecté le moins du monde par ce que font les autres, on peut même désactiver les quatre autres sans empêcher par là le cinquième de fonctionner. Parler de la perception en général n'est alors qu'un raccourci pour évoquer le fonctionnement de chacun d'entre eux.

On peut cependant douter qu'Aristote ne voie, derrière ce qu'il appelle la partie perceptive de l'âme, que l'agrégat conceptuel de cinq capacités perceptives distinctes. Il y a tout d'abord à cela une excellente raison historique. Ce modèle des cinq capteurs est à peu près celui dont il est question dans le *Théétète* de Platon, à travers l'image des chevaux de bois de Troie (184^b). L'argument avancé par Socrate à son encontre est célèbre : puisque l'on ne peut pas percevoir par un sens les objets d'un autre sens (on ne peut pas

1. II.5, 416^b32–33 : διωρισμένων δὲ τούτων λέγωμεν κοινῆι περὶ πάσης αἰσθήσεως. II.12, 424^a17–19 : καθόλου δὲ περὶ πάσης αἰσθήσεως δεῖ λαβεῖν ὅτι ἡ μὲν αἰσθησίς ἐστι τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης, ce qui forme une charnière avec la conclusion de II.11, 424^a15–16 : καθ' ἑκάστην μὲν οὖν τῶν αἰσθήσεων εἶρηται τύπων.

entendre des couleurs), mais que nous appréhendons pourtant des attributs communs aux objets de la perception (par exemple le fait d'être ou de ne pas être, d'être semblable ou dissemblable, d'être identique ou différent, 185^c–185^d), lesquels concernent aussi bien les objets d'un sens que ceux d'un autre, ce ne peut pas être par un sens particulier que ces attributs communs sont appréhendés, suite à quoi Théétète propose de considérer que c'est l'âme elle-même qui les appréhende. L'argument attire ainsi l'attention sur un certain nombre d'accomplissements dont notre faculté perceptive est capable pour nier qu'ils soient explicables à partir de cinq sens pensés comme complètement séparés.

Un tel argument ne peut pas avoir laissé Aristote indifférent. De fait, on identifie presque toujours ce passage comme étant présent à l'arrière-plan de la division des objets de la perception en objets propres, communs et accidentels en *An.* II.6 : le fait qu'Aristote introduise ce que la tradition nomme « sensibles communs » (le mouvement, le repos, le nombre, la figure et la grandeur, selon l'énumération en 418^a17–18) au sein des objets de la perception serait alors à comprendre comme une réponse directe à l'argument du *Théétète*. Il arrive que l'on se retrouve ainsi à raconter la petite histoire suivante. Aristote concéderait à Socrate et Théétète qu'il doit exister une instance responsable de la coordination des différents sens, responsable de l'appréhension de ces objets communs, tout en refusant de la concevoir autrement que commune une composante de la capacité perceptive au sens large. Poursuivant cette petite histoire, on pourra attirer l'attention sur un certain nombre de fonctions qu'Aristote attribue à la perception (percevoir que l'on perçoit, percevoir que deux objets sont différents) pour les confier en bloc à la même instance coordinatrice qui prend en charge les sensibles communs, que l'on nommera par conséquent « sens commun ». Aristote accepterait ainsi le premier volet de l'argument de Socrate, selon lequel envisager les sens comme des capteurs indépendants est un modèle insuffisant (comme si nous étions des chevaux de bois leur servant uniquement de contenant) au vu de notre capacité à organiser les informations fournies par les cinq sens en une totalité plus riche : si nous n'avions que la vue et l'odorat sans que rien ne vienne mettre en relation ces deux sens, nous ne serions pas capables de saisir que c'est la même fleur qui présente cette couleur et émet cette odeur. Il doit donc exister en nous une capacité par-delà les cinq sens individuels. La différence avec la position du *Théétète* consisterait en cette décision de confier l'organisation de la perception à la perception elle-même, plutôt qu'à une instance extérieure. Cette petite histoire permet de conserver le modèle de cinq capteurs indépendants face à l'argument de Socrate, par une stratégie qui consiste à rajouter, au sein de la partie perceptive de l'âme, une instance chargée de coordonner *ex post* les *inputs* des cinq sens.

Est-ce une bonne manière de raconter cette histoire et de comprendre les rapports qu'entretiennent entre eux les cinq sens chez Aristote ? On peut commencer par rappeler quelque chose dont l'on se souvient parfois un peu moins, à savoir la thèse générale à l'appui de laquelle Socrate présente cet argument dans le *Théétète*. Elle s'articule en effet

avec la distinction avancée en 184^c entre ce « à travers quoi » (δι' οὗ) et ce « par quoi » (ᾧ)² : si *A* accomplit quelque chose « à travers » *B*, *A* est le sujet proprement dit de l'action effectuée, dont *B* n'est qu'un instrument ou un intermédiaire ; en revanche, si *A* accomplit quelque chose « par » *B*, *B* est le sujet proprement dit de l'action, dont *A* n'est que le déclencheur. Théétète et Socrate tombent d'accord pour affirmer que l'on perçoit « à travers » les sens, ce qui conduit Socrate à se demander s'il n'y aurait pas une seule et même chose « par » laquelle on percevrait « à travers » chaque sens (εἴ τινη ἡμῶν αὐτῶν τῶι αὐτῶι διὰ μὲν ὀφθαλμῶν ἐφικνούμεθα λευκῶν τε αἰ μελάνων, διὰ δὲ τῶν ἄλλων ἐτέρων αὖ τινῶν, 184^d–184^e). L'argument invoquant les attributs communs des objets perceptibles intervient à la suite de cette thèse, si bien que l'instance responsable de leur appréhension, que Théétète propose d'identifier à l'âme, pourrait bien avoir vocation à prendre en charge, non seulement les « sensibles communs », mais aussi les « sensibles propres ». Lorsque Théétète et Socrate mettent en évidence, grâce à cet argument, la nécessité d'une structuration de l'activité perceptive, il faut garder à l'esprit le fait que le statut de sujet de la perception a déjà été refusé aux différents sens. Le modèle général ainsi esquissé n'est pas celui de cinq capteurs autonomes dont les données viendraient ensuite être associées les unes aux autres, c'est celui d'un système perceptif doté d'un seul et unique centre, vers lequel « convergent » les différents sens (εἰς μίαν τινὰ ἰδέαν, εἴτε ψυχὴν εἴτε ὅτι δεῖ καλεῖν, πάντα ταῦτα συντείνει, 184^d). La manière dont il convient d'envisager la relation entre les cinq sens et ce centre perceptif unique n'est pas davantage développée dans le *Théétète*³. La thèse de l'unicité du sujet de la perception va ainsi de pair avec celle d'une centralisation de l'appareil perceptif. On peut se demander dans quelle mesure le système perceptif est pensé par Aristote comme doté d'une unité du même ordre.

15.2 Le spectre du « sens commun »

Cette question a été remise sur le devant de la scène par un intérêt renouvelé au cours des dernières décennies pour la question du statut du « sens commun » chez Aristote⁴. Derrière cette dénomination se cachent un certain nombre de fonctions qu'Aristote entend manifestement attribuer à la partie perceptive de l'âme et que les interprètes sont parfois tentés d'attribuer à une seule et même faculté, parmi lesquelles se trouvent la perception des « sensibles communs », la perception des différences entre sensibles, ou la réflexivité

2. Voir à ce sujet l'étude classique de BURNYEAT (1976).

3. Elle est cependant reprise dans le *Timée*, qui semble demeurer fidèle à la distinction tracée dans le *Théétète* : on lit ainsi que les sensations sont des « mouvements qui sont portés jusqu'à l'âme à travers le corps » (διὰ τοῦ σώματος αἰ κινήσεις ἐπὶ τὴν ψυχὴν φερόμενα, 43^e) ou encore que la vue est issue de « mouvements transmis à travers l'ensemble du corps jusqu'à l'âme » (τὰς κινήσεις διαδιδὸν εἰς ἅπαν τὸ σῶμα μέχρι τῆς ψυχῆς, 45^d).

4. Voir en particulier les monographies de GREGORIĆ (2007), *passim*, de JOHANSEN (2012), chapitre 9, et de MARMODORO (2014), chapitres 4 à 7, ainsi que, plus anciennement, celles de MODRAK (1987), chapitre 3, de EVERSON (1997), chapitres 4 et 5, ou encore les deux articles consacrés à cette question par J. Brunschwig (BRUNSCHWIG (1991a) et BRUNSCHWIG (1996)).

de la perception. Ce serait comme si l'on supposait que, conformément à la petite histoire esquissée précédemment, Aristote aurait répondu, s'il avait été à la place de Théétète, que ce par quoi nous appréhendons tous ces attributs des sensibles qui dépassent les capacités individuelles de chaque sens méritait d'être appelé « sens commun ». À y regarder de plus près, cependant, le traitement que propose Aristote des fonctions qui lui sont attribuées, en particulier au sein des deux premiers chapitres du livre III de *An.* et du dernier chapitre de *Sens.*, donne souvent le sentiment d'une pensée qui tâtonne et se cherche. La première chose qui saute aux yeux est sans doute le fait que l'expression de « sens commun » (κοινή αἴσθησις) ne se rencontre que très rarement, beaucoup moins fréquemment en tout cas que sous la plume de certains interprètes. Il n'y a en fait que trois occurrences textuellement sûres de cette expression dans le *corpus* où elle pourrait donner l'impression de renvoyer à une véritable faculté⁵.

La première et la plus classique se trouve en *An.* III.1, dans un texte qui retravaille la division des sensibles établie en *An.* II.6 : l'appréhension des sensibles communs est de nouveau refusée à chacun des sens pris individuellement, avant qu'il ne soit dit que « des sensibles communs nous avons une sensation commune » (τῶν δὲ κοινῶν ἤδη ἔχομεν αἴσθησιν κοινήν, 425^a27). Comment comprendre cette affirmation ? Aristote est beaucoup plus clair au sujet de la thèse qu'il rejette que de celle qu'il accepte. Chaque sens est responsable de la perception d'un ensemble spécifique d'objets qui est constitutif de son identité. Les sensibles communs (la liste en 425^a16 énumère de nouveau le mouvement, le repos, la figure, la grandeur et le nombre), en revanche, n'appartiennent à aucune de ces provinces en particuliers : un mouvement n'est ni une couleur, ni un son, ni une odeur, *etc.* Par conséquent, il n'y a aucun des cinq sens qui puisse être érigé en seul responsable de leur appréhension : ce n'est pas par la vue ou par l'ouïe seulement que l'on perçoit

5. GREGORIĆ (2007) affirme repérer trois autres occurrences de l'expression. L'une d'entre elles en *An.* III.7, 431^b5–6, présente un sens assez obscur. Le texte, tel qu'il est transmis à peu près unanimement, est le suivant : οἷον αἰσθανόμενος τὸν φρυκτὸν ὅτι πῦρ τῆι κοινήι ὀρεῶν κινούμενον γνωρίζει ὅτι πολέμιος (on notera que le mot αἴσθησις n'est pas présent). Le contexte indique qu'il s'agit d'un exemple de la capacité de l'intellect à déterminer ce qui est à fuir et à poursuivre par le moyen de φαντάσματα, même indépendamment de l'activité perceptive. La situation évoque celle d'une sentinelle qui se rend compte de l'approche d'une force hostile par le mouvement d'une torche dans l'obscurité. Il pourrait s'agir d'un acte par lequel un signal donné dans la nuit par le moyen d'une torche est interprété selon un code particulier, on voit en tout cas mal quel pourrait être le lien avec un éventuel « sens commun ». Si en tout cas bien c'est bien αἰσθήσει qu'il faut suppléer avec τῆι κοινήι, il paraît préférable d'envisager cette phrase comme évoquant quelque chose comme une « compréhension commune » (au sens où l'émetteur et le récepteur du signal doivent partager un code pour communiquer) plutôt qu'une faculté perceptive spéciale. On s'approcherait alors du sens revêtu de l'expression dans l'un des autres passages repérés par Gregorić, au pluriel cette fois, en *Met.* A.1, 981^b14, où il est question de l'invention des arts, par lesquelles on dépasse les κοινὰς αἰσθήσεις du reste de l'humanité (τὸ μὲν οὖν πρῶτον εἶδος τὸν ὁποιοῦν εὐρόντα τέχνην παρὰ τὰς κοινὰς αἰσθήσεις, ...). Quant au dernier passage, *Hist. An.* I.3, 489^a17, s'il parle bien d'une sensation « commune », il s'agit d'une manière de mettre en avant le fait que tous les animaux possèdent le toucher (πᾶσι δὲ τοῖς ζώοις αἴσθησις μία ὑπάρχει κοινή μόνη ἢ ἀφή), si bien que l'on peut douter qu'il soit réellement pertinent dans la perspective de l'étude du « sens commun » (« while I see in 'Fanfare for the Common Man' and 'the vested interests of the common man' two occurrences of the phrase 'the common man', I do not see yet another in 'man is the only species common to all environmental problems' », WHITING (2010), p. 51).

un mouvement, pas au sens où c'est par la vue seulement que l'on perçoit les couleurs et par l'ouïe seulement que l'on perçoit les sons. Il n'y a donc par d'organe sensoriel en charge de la perception des sensibles communs (ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἶόν τ' εἶναι αἰσθητήριον τι ἴδιον, III.1, 425^a15; voir aussi II.6, 418^a19–20). Cette thèse est à double tranchant : elle retire l'appréhension des sensibles communs aux cinq sens tout autant qu'elle interdit d'envisager qu'il en existe un sens spécifique, distinct des cinq autres. Il en résulte que ce doit être une certaine modalité particulière de l'activité normale des cinq sens qui doit permettre l'appréhension de ces sensibles communs. Or il est malgré tout assez évident qu'un seul sens, en particulier la vue, peut suffire à les appréhender (Aristote écrit ainsi que le mouvement est perceptible par le toucher et par la vue en II.6, 418^a19–20). Selon l'interprétation dite « disjonctive » formulée naguère par BRUNSCHWIG (1996), on comprendra ainsi que la perception d'un même objet peut être dite « commune » dans la mesure où elle est susceptible d'échoir à plusieurs sens : on peut voir qu'un objet se déplace, ou l'entendre, ou le palper, *etc.* On obtient ainsi une partition bien formée des objets par soi de la perception : s'ils ne peuvent être perçus que par un seul sens, ils appartiennent aux sensibles propres ; si ce n'est pas le cas, ils appartiennent aux sensibles communs⁶. Il semble donc bien plus pertinent de traduire dans ce contexte l'expression αἴσθησιν κοινήν en 425^a27 par « sensation commune » plutôt que par « sens commun ». Ce dont Aristote veut parler est d'une capacité partagée par plusieurs ou tous les sens, et non d'une faculté qui en serait séparable.

L'apparente simplicité qui se dégage du schéma par lequel il y aurait un « sens commun » en charge de l'appréhension des « sensibles communs » se révèle ainsi trompeuse. Certes, le critère par lequel Aristote entend cerner l'identité d'une capacité se fonde sur ses objets, et les sensibles communs sont distincts des sensibles propres. On pourrait alors éprouver l'impression qu'il y a là de quoi introduire une capacité sensorielle supplémentaire, distincte des cinq sens, qui se définirait par le fait qu'elle aurait pour objet les sensibles communs. Aristote se refuse pourtant à postuler un sixième sens : ce doit donc être que l'action causale exercée sur nous par les sensibles propres suffit à donner lieu à la perception des sensibles communs. Le défi est de pouvoir rendre compte de celle-ci à partir du fonctionnement normal des cinq sens, ce qui implique la mise au jour d'une certaine relation entre les sensibles propres et les sensibles communs. Il y a peut-être un indice en ce sens dans le fait qu'Aristote désigne les sensibles communs comme τὰ ἀκολουθοῦντα καὶ κοινά en *An.* III.1 (425^b5–6), tandis qu'en II.6 il finisse par dire que parmi les sensibles par soi, les sensibles propres sont perceptibles κυρίως (418^a24), ce qui

6. Aristote s'avance en *An.* II.6 jusqu'à affirmer que les sensibles communs sont perçus par *tous* les sens (τῶν δὲ δυοῖν τὸ μὲν ἴδιόν ἐστιν ἐκάστης αἰσθήσεως, τὸ δὲ κοινὸν πασῶν, 408^a9–11; τὰ γὰρ τοιαῦτα οὐδεμιᾶς ἐστὶν ἴδια, ἀλλὰ κοινὰ πάσας, ^a18–19), ce dont il s'abstient en III.1. À prendre l'affirmation au pied de la lettre, comme signifiant que n'importe quel sens peut appréhender n'importe quel sensible commun au sein de la liste qui figure dans le chapitre, elle paraît pour le moins contestable. On se demande bien en effet comment l'on pourrait, par exemple, flairer une figure (si ce n'est par accident, en reconnaissant l'odeur d'une pomme et en sachant que les pommes sont rondes).

semble avoir pour conséquence directe que les sensibles par soi restants le sont de manière dérivative, ἐπομένως (bien que ce mot ne figure pas dans le texte). Malheureusement, les textes n'élaborent guère ce point, à l'exception de la remarque selon laquelle c'est par le mouvement que tous les sensibles communs sont perçus en III.1, 425^a16–17 (que les éditeurs, à commencer par TORSTRIK (1862) et W. D. ROSS (1961), s'efforcent parfois de trivialisier ou de supprimer). On peut penser que dans certains cas la perception d'un sensible propre inclut celle d'un sensible commun : voir une couleur implique nécessairement de la voir avec une certaine étendue (même si ses contours sont flous ou si elle recouvre l'ensemble du champ visuel)⁷. Dans d'autres cas, on peut considérer que l'appréhension de certains sensibles propres requiert une organisation particulière du système sensoriel : la perception d'un mouvement nécessite une certaine capacité, sinon de mémoire, du moins de rétention, qui est conceptuellement distincte de la perception des sensibles propres et pourrait bien ne pas être présente de la même manière chez tous les animaux (on peut au moins imaginer un animal incapable de percevoir des mouvements au-delà d'un certain seuil de durée). Il se pourrait donc que certaines capacités allant au-delà des cinq sens et de leur fonctionnement normal soient requises lors de l'appréhension des sensibles communs. Force est cependant de constater qu'Aristote ne s'y intéresse pas tant que cela, le *corpus* ne développe presque aucun outillage conceptuel permettant de donner une véritable identité à celles-ci. On peut toujours essayer de combler cette lacune et se servir du terme de « sens commun » pour se référer à ces capacités supposées⁸, mais l'authenticité aristotélicienne d'un tel geste est loin d'être garantie.

Les deux autres occurrences de la κοινὴ αἴσθησις n'ont de prime abord plus grand rapport avec la thématique des sensibles communs. L'une, souvent négligée dans la littérature secondaire alors qu'elle est déjà signalée par BONITZ (1870), 20^b17, se trouve en *Part. An.* IV.10, au sein d'un texte qui cherche à mettre en rapport l'intelligence (φρονεῖν) des animaux avec leur anatomie : plus le ratio entre le poids des membres supérieurs et celui des membres inférieurs est grand (autrement dit, plus l'animal est « nain », νανώδης), moins l'animal sera intelligent. Aristote explique cette observation par le poids exercé par les membres supérieurs sur la partie centrale de l'organisme, c'est-à-dire la région cardiaque. L'être humain est à cet égard exceptionnel, car sa station debout va de pair

7. Le sens de la vue pourrait ainsi jouer un rôle privilégié à l'égard des sensibles communs, ce qui pourrait expliquer l'éloge qui en est fait au début de la *Métaphysique* (A.1, 980^a26–27), ainsi que le fait que, dans *An.* II.7–11 comme dans *Sens.* 3–5, c'est ce sens qui est examiné en premier lieu, avant les autres, alors qu'il y a autrement de bonnes raisons de considérer celui du toucher comme plus fondamental.

8. Ainsi MARMODORO (2014), p. 189 : « *Complex perceptual content cannot be what any of the special senses is aware of, for each sense is defined by its sensitivity to a narrow domain of special perceptible qualities (sight to colors, etc.). Thus Aristotle posits a common sense, that gathers complex perceptual content and can operate on it, enabling the perceiver to perform perceptual discrimination, cross-modal binding, etc. [...]* The common sense is a sui generis sense, not only because it does not have its own sense organ, but also because it is individuated differently from the special senses. These are individuated by the type of perceptible quality they are sensitive to; by contrast the common sense is individuated by the type of perceptual content it is aware of. » Voir en contrepoint la réaction de CORCILIOUS (2016), pp. 309–318.

avec une répartition des masses unique au sein du règne animal : la légèreté relative de ses parties supérieures lui permet en effet de se contenter de deux points d'appui. Le lien entre la répartition des masses au sein de l'organisme et l'intelligence de l'animal repose sur l'importance de la région cardiaque. Si en effet elle subit une pression ou une charge trop importante, elle perd en mobilité interne et devient elle-même lourde. C'est cela qui explique l'intelligence moindre de l'animal en question, ce qu'Aristote peut exprimer soit en soulignant les effets de ce poids sur cette partie de l'organisme (ἀπτιον δ' ὡσπερ εἶρηται πρότερον ὅτι ἡ τῆς ψυχῆς ἀρχὴ πολλῶι δὴ δυσκίνητός ἐστι καὶ σωματώδης, 686^b26–28), soit en passant au maillon suivant de la chaîne des conséquences et faisant porter l'énoncé directement sur les capacités cognitives de l'animal. On lit ainsi en 686^a30–31 que « le poids rend la pensée et le sens commun peu mobiles » (τὸ γὰρ βᾶρος δυσκίνητον ποιεῖ τὴν διάνοιαν καὶ τὴν κοινὴν αἴσθησιν). Le contexte semble imposer que l'expression τὴν κοινὴν αἴσθησιν désigne une faculté digne d'être mise sur le même plan que la pensée. À quoi cela renvoie-t-il ? Il y a en gros deux voies possibles pour l'interprète : on peut y voir une référence à la sensation en général ou à une capacité sensorielle spécifique. L'inconvénient majeur de la seconde option est qu'elle paraît présupposer qu'il s'agit d'un terme technique chez Aristote, ce qui, au vu de l'examen du passage canonique en *An.* III.1 qui vient d'être mené, est loin d'être évident. On peut en revanche interpréter l'expression, selon la première option, comme signalant le fait que, contrairement à la pensée, la perception est commune à tous les animaux⁹. Un bon moyen de trancher serait de prendre en considération le fondement physiologique de chaque voie, car il ne faut pas perdre de vue la portée anatomique du passage. Si la compression de la région centrale gêne l'activité de l'ensemble du système sensoriel, cela implique qu'il est organisé autour d'un centre qui se trouve à cet endroit et que son bon fonctionnement dépend significativement de son état. En revanche, si cette compression ne gêne qu'un aspect particulier de l'activité du système sensoriel (par exemple la coordination des cinq sens, ou quelque chose de ce genre), cela implique que les cinq sens particuliers peuvent opérer en toute indépendance à l'égard de cette région centrale, tant qu'il s'agit de leur activité simple, à savoir l'appréhension des sensibles propres. C'est, on va le voir, la première option qui est vraie.

L'autre occurrence se trouve au sein du premier chapitre de *Mem.*, au sein d'un passage qui a donné du fil à retordre aux éditeurs. Aristote y est en train de déterminer à quelle partie de l'âme l'activité mémorielle doit être attribuée. Le point épineux concerne le statut des souvenirs qui portent apparemment sur des objets intellectuels : peut-on se souvenir de ce que l'on a pensé tout comme l'on peut se souvenir de ce que l'on a perçu ? S'il y a quelque raison de penser que Platon aurait été enclin à postuler l'existence

9. GREGORIĆ (2007), pp. 97–98, comprend l'adjectif κοινός comme renvoyant ici à une capacité d'ordre plus général que la perception, qui la surplomberait avec la φαντασία, selon un geste qui paraît dépourvu d'assise textuelle (*cf. infra*, p. 1451).

d'une mémoire intellectuelle aussi bien que d'une mémoire perceptive, Aristote se montre catégorique. Il n'y a selon lui de mémoire qu'en lien avec la perception, ce qui rend possible un concept unifié de mémoire qui recouvre aussi bien les capacités mnémoniques des animaux que celles de l'être humain. On ne se souvient pas de ce que l'on a pensé, à proprement parler, mais de l'objet sensible ou quasi-sensible qui allait de pair avec la pensée en question. Une telle position demeure cependant vulnérable tant qu'il n'a pas été montré de quelle manière on peut par là tout de même rendre compte du phénomène des souvenirs apparemment intellectuels. La solution d'Aristote consiste à invoquer la thèse selon laquelle toute pensée requiert un φάντασμα, et donc une certaine activité de la partie perceptive. C'est ce φάντασμα qui l'accompagne dont l'on se souvient, à proprement parler, lorsque l'on croit se souvenir de l'objet d'une pensée, par exemple du triangle que l'on a précédemment tracé en son esprit plutôt que du théorème lui-même. L'expression sensation commune intervient vers la fin de cette longue séquence argumentative (449^b30–450^a25), le texte transmis est le suivant :

[450^a9] μέγεθος δ' ἀναγκαῖον γνωρί-^[a10]ζειν καὶ κίνησιν ὧ καὶ χρόνον καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοι-^[a11]νῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν, ὥστε φανερόν ὅτι τῷ πρώτῳ αἰ-^[a12]σθητικῷ τούτων ἢ γνῶσις ἐστίν· ἢ δὲ μνήμη, καὶ ἡ τῶν νοη-^[a13]τῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν· ὥστε τοῦ νοητικοῦ κατὰ ^[a14]συμβεβηκός ἂν εἶη, καθ' αὐτὸ δὲ τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ.

10–11 καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν post ^{a13} οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν transp. W. D. ROSS (1955b) ex FREUDENTHAL (1869b) pp. 397-400

Il est nécessaire que l'on connaisse la grandeur et le mouvement au moyen de ce par quoi on connaît aussi le temps, et le φάντασμα est une affection du sens commun, si bien qu'il est clair que c'est de la partie perceptive première que relève la connaissance de ces choses. Quant au souvenir, y compris celui des objets intellectuels, il n'a pas lieu sans φάντασμα, si bien qu'il relève de la partie intellectuelle par accident, et par soi de la partie perceptive première. (*Mem.* 1, 450^a9–14)

La proposition en 450^a10–11, καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστίν a paru poser problème dès l'étude de FREUDENTHAL (ibid.), aux yeux duquel elle paraît rompre le fil qui va de μέγεθος δ' ἀναγκαῖον γνωρίζειν καὶ κίνησιν ὧ καὶ χρόνον (450^a9–10) à ὥστε φανερόν ὅτι τῷ πρώτῳ αἰσθητικῷ τούτων ἢ γνῶσις ἐστίν (^{a11}–12). Il serait en effet possible d'obtenir une progression logique rigoureuse sans lire cette proposition, Aristote inférerait alors des prémisses selon lesquelles (1) c'est par la même faculté que l'on appréhende grandeur, mouvement et temps et (2) c'est par la partie perceptive première que l'on appréhende le temps (prémisse qui demeure alors implicite), (3) la conclusion selon laquelle c'est par cette faculté que l'on appréhende les trois. Au contraire, si l'on lit cette proposition, la progression devient plus floue. On se demande d'abord quel rapport

la notion de φάντασμα entretient avec la connaissance du temps (ou de la grandeur ou du mouvement). En outre, deux difficultés lexicales surgissent : faut-il entendre la même chose par ἡ κοινὴ αἴσθησις (450^a10–11) et τὸ πρῶτον αἰσθητικόν (^a11–12) ou pas ? Et, si, comme il semble, le φάντασμα est inclus au sein du référent de τούτων (^a12), est-il approprié d'en parler d'une connaissance (γνώσις) ? Face à ces difficultés, deux solutions ont été avancées. La première, plus radicale, consiste à supprimer purement et simplement les mots en question, en supposant qu'il s'agit d'une interpolation (il faudra alors expliquer son origine, on pourra supposer qu'il s'agit originellement d'une glose portant sur οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν en 450^a13). C'est ce qu'envisage KAHN (1966), p. 60 n. 36. On obtient alors l'inférence désirée en 450^a9–11, une fois le texte expurgé. La seconde, plus fine, esquissée par FREUDENTHAL (1869b) et adoptée par W. D. ROSS (1955a), consiste à déplacer la proposition en 450^a13, après ἡ δὲ μνήμη, καὶ ἡ τῶν νοητῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν. On obtient alors deux prémisses et une conclusion en 450^a12–14 : (1) tout souvenir implique un φάντασμα et (2) tout φάντασμα relève du sens commun, d'où l'on déduit que tout souvenir appartient par soi à la partie perceptive. La jointure entre cet argument et le précédent n'est cependant pas évidente. Le précédent vise en effet à montrer, semble-t-il, que la connaissance du temps relève de la partie perceptive, alors qu'il n'est nulle part question de cette connaissance du temps dans le second.

Quelques voix se sont élevées afin de défendre le texte transmis¹⁰. La tactique la plus courante est de donner un rôle au φάντασμα dans la perception du temps (« la connaissance du temps passe par l'image », comme le formule TAORMINA (2002), p. 54). On pourrait alors donner une paraphrase du passage de la manière suivante : la mémoire repose sur l'appréhension du temps, parce qu'il faut que l'on ait conscience du caractère passé de ce dont l'on se souvient ; pour connaître le temps, il faut disposer d'une capacité spéciale de rétention de ce que l'on perçoit, par laquelle on puisse *a minima* comparer deux états consécutifs du monde, et ainsi se rendre compte qu'un changement a eu lieu et donc que du temps s'est écoulé ; cette capacité de rétention fait partie de la φαντασία, elle opère en conservant les perceptions sous forme d'images qui sont ensuite mobilisées lors de la conscience du temps et de l'activité du souvenir. Est-ce là une bonne manière d'interpréter le texte ? Il est certain qu'Aristote pense que la perception du temps est quelque chose qui va au-delà de la perception ordinaire, puisque tous les animaux n'en sont pas capables à ses yeux (450^a18–19), bien qu'ils soient tous dotés de la perception. Cela étant dit, il est moins certain que ce facteur supplémentaire qui est requis pour la perception du temps corresponde à la φαντασία : la capacité de percevoir les sensibles communs (dont fait partie le mouvement) pourrait suffire, si tant est que l'on puisse la distinguer de la φαντασία. L'affaire est délicate, mais la manière dont Aristote envisage ces différentes notions laisse

10. Voir, entre autres, SORABJI (1972a), pp. 74–75, WIESNER (1985), pp. 183–186, TAORMINA (2002), pp. 50–58, KING (2003), p. 91, GREGORIĆ (2007), pp. 99–111. Le dernier éditeur en date, BLOCH (2007), retient le texte transmis, mais ne s'en explique pas dans ses notes.

penser qu'il serait malvenu de toutes les mettre à plat pour les rabattre sur un unique « sens commun ».

Aristote insiste au cours de *Mem.* 1 sur le fait que le temps est quelque chose que l'on perçoit, tout en signalant que certains animaux sont incapables de le percevoir. De manière générale, il est affirmé qu'un animal perçoit le temps si et seulement si il est doté de mémoire (449^b28–20). Du point de vue extensionnel, donc, il y a une identité parfaite entre les animaux capables de percevoir le temps et ceux capables de se souvenir. Comme l'activité mémorielle implique par ailleurs la φαντασία (puisque se souvenir, c'est adopter une certaine attitude à l'égard d'un φάντασμα, selon la définition finale avancée en 451^a15–16) et que ce sont seulement certains animaux qui possèdent la φαντασία (d'après *An.* III.3, 428^a8–11), on peut se demander s'il ne faudrait pas encore étendre cette identité et affirmer que ces deux ensembles sont identiques, non seulement entre eux, mais aussi à celui des animaux possédant la φαντασία. Ce serait là un argument fort en faveur de l'existence d'une faculté englobant toutes ces capacités. Cependant, il convient tout autant de veiller à ne pas les confondre. Si toute activité mémorielle mobilise nécessairement la φαντασία, l'inverse n'est pas vrai, par exemple (se figurer un triangle pour les besoins d'un raisonnement géométrique n'est pas s'en souvenir). La définition canonique de la φαντασία, comme « mouvement résultant de la perception en acte » (κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γιγνομένη, *An.* III.3, 429^a1–2, voir aussi *Insomn.* 1, 459^a14–18) ne la détermine que comme effet de la perception et lui confère ainsi un spectre potentiellement extrêmement large. De cette manière, à partir du moment où l'on soutient que la perception des sensibles communs dérive de l'activité des cinq sens au sens étroit, on pourrait aussi être tenté d'y impliquer la φαντασία. Malgré tout, il y a quelque raison de résister à un tel geste. En ce qui concerne l'argument en *Mem.* 1, 450^a9–12, on peut commencer par relever qu'il n'y est pas question que de connaître le temps et le mouvement, mais aussi la grandeur. Or, quand bien même une faculté de rétention serait nécessaire quant à la perception du temps et du mouvement et quand bien même il faudrait la rattacher à la φαντασία, celle-ci paraît superflue quant à la perception de la grandeur : la distance entre deux objets peut tout à fait apparaître au sein de notre champ visuel, sans que l'on ait à se déplacer ou à tourner la tête, et elle est alors saisie instantanément (ou plutôt, pour reprendre le lexique de *Sens.* 7, « en un temps indivisible »). Par conséquent, si Aristote veut attribuer la connaissance des trois à la même capacité, il semble que celle-ci soit plus large que la faculté de rétention alléguée. En outre, il paraît malvenu de chercher à fondre celle-ci au sein de la φαντασία. Le terme même renvoie évidemment à l'apparaître, et les exemples standards d'activité liées à la φαντασία au sein du *corpus* (le souvenir, le rêve, le désir, la pensée) sont toutes des activités qui reposent sur une certaine appréhension consciente d'un objet : il y a φαντασία si et seulement si un objet nous apparaît. Cela ne correspond pas au type de rétention qu'il serait question de lui attribuer, l'emploi inconscient d'une représentation mentale

n'est pas une apparition d'un objet.

Il est donc préférable de ne pas envisager le φάντασμα de 450^a10 comme intervenant au sein de la saisie du temps¹¹. Aussi pourrait-on se demander si le contexte ne permettrait pas d'interpréter cette proposition différemment. Il me semble que c'est le cas. Aristote vient de développer assez longuement la thèse selon laquelle la pensée emploie nécessairement un φάντασμα au moyen de l'exemple d'un raisonnement géométrique faisant intervenir un triangle, que le sujet se retrouve à devoir tracer, dans son esprit au moins (449^b30–450^a9). Il est alors possible de donner sens à la proposition qui pose problème en 450^a10–11 en la plaçant dans la continuité de ce développement : le φάντασμα dont Aristote souligne qu'il appartient à la « sensation commune » serait alors toujours ce triangle et, plus largement, celui qui accompagne nécessairement l'activité intellectuelle. On interprétera ainsi cette phrase comme un ajout parenthétique, visant à prévenir une éventuelle objection. Aristote est en effet en train d'affirmer que le temps, le mouvement et la grandeur sont des choses que l'on perçoit. Or il vient tout juste d'introduire un exemple où l'on raisonne sur des grandeurs sans percevoir quoi que ce soit, au sens ordinaire de la perception par l'intermédiaire des cinq sens : le triangle que l'on se figure lors d'un raisonnement géométrique n'est pas vu de la même manière qu'un objet visible externe. On pourrait alors rétorquer que c'est bien là un cas où une grandeur est appréhendée sans l'aide de la perception. La proposition en 450^a10–11 intervient pour contrecarrer cette objection : le triangle que l'on se figure est, en tant que φάντασμα, toujours un produit de la perception, si bien que l'appréhension de sa grandeur échoit, elle aussi, à la partie perceptive. La clause n'a dans ce cadre pas du tout pour fonction de signaler que la perception du temps fait nécessairement intervenir un φάντασμα (si c'était le cas, il serait fort regrettable qu'Aristote n'ait pas donné plus de détail quant à ce processus), elle sert

11. GREGORIĆ (2007), pp. 106–107, défend la position opposée. Il affirme que la saisie du temps dont traite *Mem.* 1 consiste en l'appréhension d'une relation, en la conscience du caractère passé d'une image plutôt qu'en la sensation d'un écoulement du temps. Il en infère que cette saisie requiert la présence d'une image, et donc une certaine activité de la φαντασία et voit dans l'expression κίνησις τοῦ χρόνου, employée en *Mem.* 2, 452^b23–29, qu'il comprend comme renvoyant à un φάντασμα (« *an image of time* »), la confirmation de cette interprétation. En guise de réponse, on peut commencer par concéder que la saisie du temps qui a lieu lors du souvenir est inévitablement liée à un certain φάντασμα. Je doute cependant qu'il soit légitime d'extrapoler à partir de là. Le spectateur d'une course à pied voit qu'un coureur étourdi, après le signal du départ, s'élance avec une demi-seconde de retard par rapport aux autres et saisit donc qu'un événement est postérieur par rapport à un autre : est-ce parce qu'il y a en lui une « image » du premier événement ? Lorsqu'Aristote revient sur cette question de l'appréhension du temps, qu'il présente comme une composante cruciale de l'activité mémorielle, à partir de 452^b7 dans *Mem.* 2, c'est pour comparer de nouveau cette saisie à celle des grandeurs. Le point commun qu'il souligne est que toutes deux mobilisent un système d'analogies entre grandeurs internes (plus petites) et externes (plus grandes). Je ne crois pas qu'il veuille dire par là que l'on recourt à des φαντάσματα dès que l'on évalue des distances, le terme n'est d'ailleurs jamais employé. WIESNER (1985) adopte une position encore plus radicale, en soutenant (p. 185) que le pronom relatif ὅτι en 450^a10 renvoie, non pas à une faculté, mais au φάντασμα. Il ne donne cependant pas d'explication quant aux modalités de cette saisie du temps. Il est suivi par KING (2009), pp. 42 et 61, qui opère avec une acception extrêmement large du concept de φάντασμα (traduit par « *representation* ») et soutient en conséquence que des « représentations » sont indispensables même à la perception des sensibles communs, ce qui semble contredit par le fait qu'Aristote continue à distinguer celle-ci de la φαντασία en *An.* III.3, 428^b22–30.

simplement à rappeler le statut de l'exemple précédent afin d'éviter qu'il fasse obstacle à la thèse générale.

Il reste alors à se demander pourquoi le texte parle d'une sensation « commune », et non simplement de la sensation. Le problème se pose aussi bien pour l'occurrence de cette expression en *Part. An.* IV.10 qu'en *Mem.* 1, si l'on a raison d'y voir dans ces deux cas une référence à quelque chose comme la capacité perceptive en général. Il ne se pose en revanche pas dans le cas de l'occurrence en *An.* III.1, où l'emploi de l'adjectif va évidemment de pair avec la thématique des sensibles communs. Le problème est en fait encore plus aigu quant au passage en question de *Mem.* 1 : si la κοινή αἴσθησις ne s'oppose qu'à la pensée (διάνοια) en *Part. An.* IV.10, l'expression est dans ce passage-là en concurrence avec celle de « partie perceptive première » (πρῶτον αἰσθητικόν, 450^a11–12 & 14), ce qui suggère qu'il doit y avoir entre elles une certaine distinction, ou au moins une certaine nuance. Plus grave encore, si l'on pourrait accepter substituer αἴσθησις à κοινή αἴσθησις en *Part. An.* IV.10, c'est bien moins envisageable dans le cas du passage de *Mem.* 1, dans la mesure où un φάντασμα n'est pas quelque chose qui fasse l'objet d'une sensation à proprement parler. Que veut dire « commun » (κοινός) dans ce contexte ? Il ne paraît pas avoir vocation à souligner le fait que la chose en jeu serait partagée par les membres d'un ensemble particulier (et non pas propre à certains d'entre eux) : le contexte en *Mem.* 1, rend trop difficile d'imaginer qu'il faille simplement suppléer « commun à tous les êtres humains » ou « à tous les animaux ». On peut aussi avoir à l'esprit un certain usage de l'adjectif où celui-ci est placé à un tel niveau de généralité qu'il n'y a plus besoin de préciser l'ensemble concerné, comme lorsque l'on parle de « notions communes » (κοινὰ ἔννοια) chez Euclide. Le sens de l'adjectif est alors tiraillé entre deux pôles, celui de l'universel (est commun ce qui est présent en toutes choses) et celui de l'ordinaire, voire du vulgaire (est commun ce qui est de trop peu de valeur pour être réservé à quelques-uns)¹². C'est selon ces lignes qu'il me paraît opportun d'interpréter cet emploi de l'adjectif par Aristote. La « sensation commune » est celle que tout animal ne peut pas manquer d'avoir en partage, quel que soit son degré de complexité au sein de chaque espèce.

15.3 La centralisation de l'appareil perceptif

Le « sens commun » en tant qu'instance unificatrice de l'activité perceptive est donc une invention sans fondement véritable dans les textes d'Aristote. Pour autant, il y a d'excellentes raisons de penser que, à l'instar du Socrate du *Théétète* et de Timée,

12. Comparer les sens II et III relevés dans *LSJ*, s. v. κοινός. GREGORIĆ (2007) tente de résoudre le problème en donnant une structure élaborée à la capacité responsable de tout cela : il distingue ainsi (pp. 52–61) une capacité « sensorielle », laquelle prendrait en charge l'activité normale des cinq sens et serait ainsi distincte de la φαντασία, et une capacité « perceptive », laquelle inclurait la précédente et la φαντασία et serait le véritable référent derrière l'expression « sens commun » dans ces deux passages. Comme ses lecteurs n'ont pas manqué de le faire remarquer (voir par exemple SHIELDS (2016)), il n'y a pourtant aucune trace d'une structure ce type dans les textes.

Aristote pense la perception comme dotée d'un fort degré d'unité. Du point de vue du lexique, on peut commencer par relever la fréquence d'expressions mobilisant, non pas l'adjectif « commun » (κοινός), mais l'adjectif « premier » (πρῶτος) pour qualifier, soit l'organe sensoriel (τὸ πρῶτον αἰσθητήριον : *Somn. Vig.* 2, 456^a21 ; 3, 458^a28), soit l'adjectif substantivé (τὸ πρῶτον αἰσθητικόν : *Mem.* 1, 450^a10–11, 14, 451^a17 ; *Somn. Vig.* 1, 454^a22–23 ; peut-être faut-il sous-entendre μόριον), et parfois « souverain » (κύριος), de manière semblable (τὸ κύριον αἰσθητήριον, *Somn. Vig.* 2, 455^a21 & 33 ; τὸ κύριον τῶν αἰσθησέων, *Juv.*, 469^a10 et *Part. An.* IV.5, 681^b15 & 32) . De telles expressions paraissent radicalement incompatibles avec le modèle des cinq capteurs indépendants, qui plus est lorsque l'on voit le texte insister lourdement sur l'unité de ce qui est par là désigné¹³. C'est un indice important du fait que, en dépit de tout ce qui sépare sa doctrine de l'âme de celle des dialogues tardifs de Platon, Aristote adhère à la thèse de l'unicité de la perception, rendue nécessaire par la considération de la nature de l'activité perceptive (qui est capable notamment de combiner ou de dissocier les objets appréhendés par les différents sens) et qu'elle implique à ses yeux aussi l'existence d'un centre de l'appareil perceptif, vers lequel tous les processus physiologiques de la sensation convergent. C'est ce qui est exprimé par une remarque furtive en *Part. An.* III.5, au sein de l'examen des veines : « la cause de ce que tous les vaisseaux sanguins ont aboutissent et procèdent d'une origine unique est que tous les animaux possèdent une âme perceptive unique selon l'acte, si bien que la partie qui la possède à titre premier doit aussi être unique » (τοῦ μὲν οὖν εἰς μίαν ἀρχὴν συντελεῖν καὶ ἀπὸ μιᾶς αἴτιον τὸ μίαν ἔχειν πάντα τὴν αἰσθητικὴν ψυχὴν ἐνεργεῖαι, ὥστε καὶ τὸ μόριον ἐν τὸ ταύτην ἔχον πρῶτως, 667^b21–24). La causalité en jeu est ici finale, c'est pour permettre l'unicité de l'activité perceptive que l'appareil perceptif est ainsi structuré. Les passages traitant explicitement de cette articulation téléologique de la centralisation de l'appareil perceptif à l'unité de la perception sont cependant très rares.

Cela n'empêche pas un nombre conséquent de passages de souligner le rôle joué par le cœur, en tant que centre du système, à l'égard de la perception. C'est en effet cette partie qui est régulièrement qualifiée, par exemple, de principe ou de commencement (ἀρχή) de la perception¹⁴, et il ne semble pas qu'Aristote veuille simplement dire par là qu'il s'agisse du premier organe sensoriel au sens temporel, du premier organe sensoriel à être formé lors de la croissance et du développement de l'organisme (dans la mesure où l'on peut considérer le cœur comme formant, avec la chair, l'organe du toucher). Le cœur est d'ailleurs dit jouer le même rôle vis-à-vis de la nutrition et du mouvement local. On souhaiterait naturellement identifier le lieu où cette thèse est justifiée pour mieux comprendre sa signification¹⁵. Lorsqu'elle s'appuie sur un raisonnement, le plus

13. Voir par exemple *Somn. Vig.* 2, 455^a20–21, ἔστι μὲν γὰρ μία αἴσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἔν.

14. Voir, entre autres, *Somn. Vig.* 2, 456^a5–6 ; *Insomn.* 3, 461^a6–7 ; *Part. An.* II.6, 656^a28 ; III.3, 665^a12 ; III.4, 666^a14 ; III.5, 667^b21–23 ; *Mot. An.* 11, 703^b24 ; *Gener. An.* II.6, 743^b25–26

15. *Part. An.* comporte à cet égard un renvoi à un autre traité qui n'est pas précisé (II.1, 647^a26–27).

souvent, celui-ci ne consiste pas à expliquer que c'est de cette manière que l'activité perceptive pourra être unifiée, mais il est de nature topologique ou anatomique. En voici deux exemples.

1. [467^b28] ἐπεὶ οὖν τῶν ἰδίων αἰσθητηρίων ἓν τι κοινόν ἐστὶν αἰσθητήριον, [467^b29] εἰς ὃ τὰς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεις ἀναγκαῖον ἀπαντᾶν, τοῦτο [467^b30] δ' ἂν εἴη μέσον τοῦ πρόσθεν καλουμένου καὶ ὀπίσθεν (ἔμπρο- [467^b31]σθεν μὲν γὰρ λέγεται ἐφ' ὃ ἐστὶν ἡμῖν ἡ αἰσθήσις, ὀπίσθεν [467^b32] δὲ τὸ ἀντικείμενον), ἔτι δὲ διηρημένου τοῦ σώματος τῶν μὲν [467^b33] ζώντων πάντων τῶι τ' ἄνω καὶ κάτω (πάντα γὰρ ἔχει τὸ [467^b34] ἄνω καὶ τὸ κάτω, ὥστε καὶ τὰ φυτά), δῆλον ὅτι τὴν θρε- [468^a1]πτικὴν ἀρχὴν ἔχει ἂν ἐν μέσῳ τούτων· καθ' ὃ μὲν γὰρ εἰς- [468^a2]έρχεται μόνον ἢ τροφή, ἄνω καλοῦμεν, πρὸς αὐτὸ βλέ- [468^a3]ποντες ἀλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον, κάτω δὲ καθ' ὃ τὸ [468^a4] περίττωμα ἀφίησι τὸ πρῶτον.

Puisque donc il y a un organe sensoriel unique commun à tous les organes sensoriels, où il est nécessaire que se rencontrent les sensations en acte et que cela doit être au milieu de ce que l'on appelle l'avant et l'arrière (on dit que se trouve devant ce vers quoi est dirigée la sensation et derrière ce qui lui est opposé), comme en outre le corps de tous les être vivants se divise selon le haut et le bas (tous comportent en effet le haut et le bas, par conséquent les plantes aussi), il est manifeste qu'ils possèdent le principe nutritif en leur milieu, car nous désignons la partie par laquelle entre la nourriture comme le haut (en la considérant pour elle-même, et non par rapport à l'environnement global) et comme le bas celle par laquelle l'excrément premier est expulsé. (*Juv.* 1, 467^b28–468^a4)

2. [455^b34] Ὅτι μὲν οὖν ἡ τῆς αἰσθήσεως ἀρχὴ γίγνεται [456^a1] ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ μέρους τοῖς ζώοις ἀφ' οὐπὲρ καὶ ἡ τῆς κινήσεως, [456^a2] διώρισται πρότερον ἐν ἐτέροις. Αὕτη δὲ ἐστὶ τριῶν διωρισμένων [456^a3] τόπων ὁ μέσος κεφαλῆς καὶ τῆς κάτω κοιλίας. Τοῖς μὲν [456^a4] οὖν ἐναίμοις τοῦτ' ἐστὶ τὸ περὶ τὴν καρδίαν μέρος. Ἄπαντα γὰρ [456^a5] τὰ ἔναιμα καρδίαν ἔχει, καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως καὶ τῆς [456^a6] αἰσθήσεως τῆς κυρίας ἐντεῦθεν ἐστὶν. Τῆς μὲν οὖν κινήσεως [456^a7] φανερόν ὅτι

Les interprètes éprouvent depuis longtemps des difficultés à identifier un passage qui puisse correspondre à cette description dans le *corpus*, les deux candidats que l'on avance généralement sont *Somn. Vig.* 2, 455^b34–456^a5 (qui comporte cependant aussi un renvoi à un autre traité), et *Juv.* 1, 467^b28–468^a4 (on constatera que la situation n'a guère connu d'évolution sur ce point si l'on compare les indications de BONITZ (1870), *s. v.* Ἀριστοτέλης, 99^b37–38, à celles de LENNOX (2002), pp. 183–184). Le fait que le texte contienne un renvoi à un traité *περὶ αἰσθήσεως* en II.10, 656^b29, sur peu ou prou le même point, alors que *Sens.* ne paraît guère s'attarder sur ce point, ne fait que renforcer le problème. On peut alors considérer, soit que cette dénomination renvoie à l'ensemble de *PN1* et que le passage en question est celui de *Somn. Vig.* précédemment mentionné (ce dont le fait que l'on lise εἴρηται ... ἐν τε τοῖς περὶ αἰσθήσεως καὶ περὶ ὕπνου διωρισμένοις, au sujet de la constitution du cerveau en II.7, 653^a20, pourrait être un indice), soit que la référence portait vers un texte aujourd'hui disparu qui se trouvait peut-être dans une rédaction alternative de *Sens.* (ce qui correspondrait à un phénomène que l'on constate ailleurs, voir BURNYEAT (2004)).

καὶ ἡ τοῦ πνεύματος ἀρχὴ καὶ ὅλως ἡ τῆς κατα-^[^a8]ψύξεώς ἐστὶν ἐνταῦθα, καὶ τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῶι ὑγρῶι ^[^a9] καταψυχόμενα πρὸς σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῶι μορίῳ θερ-^[^a10]μοῦ ἢ φύσις πεπόρικεν· ῥηθῆσεται δὲ περὶ αὐτῆς ὕστερον καθ' ^[^a11]αὐτήν.

Que donc l'origine de la sensation advient chez les animaux à partir de la même partie que celui du mouvement, cela a été établi précédemment ailleurs. Celui-ci correspond, parmi les trois lieux que l'on distingue, à celui qui est intermédiaire entre la tête et l'abdomen. Chez les animaux sanguin, c'est la partie au niveau du cœur, car l'ensemble des animaux sanguins a un cœur et c'est là que se trouve l'origine du mouvement et de la sensation souveraine. Quant au mouvement, donc, il est clair que l'origine du souffle et dans l'ensemble du refroidissement se trouve là, et que la nature a équipé les animaux qui respirent et ceux qui se refroidissent au moyen de l'humide en vue de la préservation du chaud dans cette partie – mais l'on parlera de cela pour soi-même ultérieurement. (*Somn. Vig.* 2, 455^b34–456^a11)

Les deux passages produisent un argument déterminant la localisation au sein de l'organisme de l'ἀρχή d'une fonction puis l'identifient comme correspondant à la localisation d'une autre fonction. Le second donne ainsi un même lieu à la perception et au mouvement local, le premier à la perception et à la nutrition. Le lieu en question est déterminé par la considération du schéma fonctionnel de l'organisme. Le premier passage a recours à un modèle très simplifié, où celui-ci est organisé selon deux polarités fonctionnelles : celle de la perception, où l'avant, défini comme l'orientation du système perceptif, s'oppose à l'arrière, son opposé, et celle de la nutrition, où le haut, défini comme l'entrée de la nourriture s'oppose au bas, défini comme sa sortie. On obtient deux schémas tripartites, dont le passage affirme que les parties centrales coïncident¹⁶. Le second passage fait allusion au même schéma et lui adjoint un argument portant spécifiquement sur le mouvement, dont il est affirmé que l'ἀρχή est aussi celui du processus de refroidissement qui, chez les animaux sanguins, s'effectue par le moyen de la respiration. Le lieu central est dans tous les cas celui du cœur, pour les animaux qui en possèdent un.

Que signifie, pour une partie de l'organisme, le fait d'être désignée comme ἀρχή à l'égard d'une fonction? Cela n'implique pas que le processus en question ait lieu exclusivement dans cette partie (ni la perception, ni le mouvement, ni la nutrition n'ont lieu uniquement au niveau du cœur), cela n'implique pas non plus qu'elle puisse accomplir cette fonction par elle-même, comme si le reste de l'organisme ne jouait qu'un rôle auxiliaire (on ne se nourrira pas sans bouche, on ne se déplacera pas sans parties locomotrices). Cette dénomination renvoie à l'existence d'une certaine relation

16. *Mot. An.* 9, 702^b12–25, fournit également un argument montrant que l'ἀρχή du mouvement doit occuper le lieu central relativement à une troisième opposition, celle de la gauche et de la droite. Il est identifié au lieu de l'ἀρχή de la perception, dont l'emplacement est cette fois tenu pour déjà établi.

asymétrique entre le centre et sa périphérie, analogue à celle qui existe entre gouvernant et gouvernés, ou entre le général et son armée, selon l'image célèbre de *Met.* A.10. On peut *a minima* la formuler ainsi : étant donné une fonction f mobilisant les parties m_1, \dots, m_n , l'ἀρχή est la partie m^* du corps telle que pour toute partie m_x son rôle au sein de f se définit par sa relation à l'égard de m^* . Le fait pour la contribution d'une partie à l'égard de l'accomplissement d'une fonction de se définir par rapport à cette partie centrale entraîne l'existence d'une dépendance asymétrique, selon laquelle la partie centrale doit être mentionnée dans l'énoncé du rôle de chaque partie périphérique, mais non l'inverse : la fonction de la bouche est d'amener la nourriture jusqu'au lieu de sa digestion. On peut aussi exprimer cela de manière téléologique, comme Aristote le fait en *Juv.*, 469^a8–10 (au sujet de la nutrition : τὰ γὰρ τῶν ἄλλων μορίων ἔργα περὶ τὴν τροφήν τοῦ ταύτης ἔργου χάριν ἐστὶ· δεῖ μὲν γὰρ τὸ κύριον πρὸς τὸ οὐ ἔνεκα διατελεῖν, ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς τούτου ἔνεκα, οἷον ἰατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν) : les fonctions accomplies par les autres parties sont en vue de la fonction accomplie par l'ἀρχή, c'est-à-dire que c'est cette dernière qui représente la fin de l'ensemble. Tout processus n'implique pas l'existence d'une telle partie centrale, ce n'est par exemple pas le cas de tous ceux qui répondent à une mécanique de type ondulatoire (les poils qui se hérissent successivement sous l'effet de la brise, le vent de panique qui parcourt l'armée). Comme sa définition dépend de la fonction considérée, la partie centrale n'a pas non plus à jouer exactement le même rôle par rapport à tous les processus qui l'admettent pour centre. Cette position centrale est particulièrement simple à caractériser lorsque l'on considère un schéma tripartite, où elle correspond évidemment au milieu, c'est-à-dire à la seule partie à être en relation directe avec les deux autres. C'est le cas si, comme dans le passage cité de *Juv.*, on divise l'organisme selon le haut, le milieu et le bas. C'est la raison principale pour laquelle le processus complexe par lequel les animaux se meuvent par rapport à ce qu'ils perçoivent est d'abord décrit au moyen d'un schéma géométrique simplifié en *Mot. An.* 11, 703^b26–36, où le primat du centre est exprimé spatialement par la nécessité de passer par ce point central pour aller de n'importe quel point à n'importe quel autre¹⁷. Il est en effet possible d'inférer quel est l'ἀρχή sur de tels schémas sans même avoir à examiner précisément quelle fonction accomplit la partie en question au sein du processus global, il s'agit tout simplement de la partie médiane.

La preuve de l'existence d'un centre perceptif est assez particulière. Elle semble de prime abord répondre à la même logique que dans le cas de la nutrition ou du

17. Le texte transmis donne une figure à trois lettres, A, B et Γ, qu'il faut se figurer comme formant un angle de sommet A. Le texte est corrigé par PRIMAVESI (2020), à partir d'un diagramme transmis et en raison du contexte, pour aboutir à une figure impliquant cinq points (A, B, Γ, Δ et E), où A est le point d'intersection des droites (BΔ) et (ΓE). L'idée est dans tous les cas que certains de ces points figurent des perceptions et d'autres des mouvements, tandis que A représente le cœur, de manière à illustrer la nécessité du processus qui a lieu en ce lieu au sein de la chaîne causale plus large selon laquelle une perception conduit l'animal à se mouvoir. La représentation est un peu plus compliquée si l'on accepte la correction, mais toute séquence particulière répond toujours à la même logique tripartite.

mouvement : on identifie le milieu au sein d'un schéma tripartite. Il y a cependant une différence importante, à savoir que l'un des trois termes n'apporte aucune contribution quant à la perception. L'arrière (τὸ ὀπισθεν) est uniquement déterminé négativement comme l'opposé de l'avant, qui, lui, est déterminé positivement par rapport à l'activité perceptive : cette partie ne joue pas le moindre rôle à l'égard de la perception. La partie entre l'avant et l'arrière n'est donc médiane qu'au sens spatial, elle ne l'est pas en termes fonctionnels. La considération du schéma tripartite ne peut par conséquent pas suffire à mettre en évidence une centralisation du processus perceptif. C'est pourquoi le passage cité de *Long.* commence par évoquer une considération d'un autre ordre¹⁸ : l'existence d'un organe commun à tous les organes sensoriels, présenté, pour prendre une image hydrologique, comme leur débouché. La formulation présente, au départ, une portée qui paraît strictement anatomique. Tous les organes sensoriels se rejoignent en un même lieu, qui appartient en commun à chacun. L'observation a quelque chose de surprenant, car l'on est plutôt habitué à assigner à chaque sens un organe qui lui est propre (les yeux pour la vue, le nez ou les narines pour l'odorat, *etc.*). On ne trouvera de ce fait dans *An.* aucune mention d'un organe sensoriel commun. Le passage ne nie pas non plus cela, puisqu'il mentionne justement des « organes sensoriels propres » (467^a28). La nouveauté est qu'il leur ajoute un organe sensoriel « commun », selon une expression reprise un peu plus loin, en 469^a12, qui vise de nouveau à montrer que les centres de la nutrition et de la perception sont situés dans la même partie de l'organisme.

[469^a10] ἀλλὰ μὴν τό γε κύριον τῶν αἰσθήσεων [11] ἐν ταύτῃ τοῖς ἐναίμοις πᾶσιν· ἐν τούτῳ γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι [12] τὸ πάντων τῶν αἰσθητηρίων κοινὸν αἰσθητήριον. δύο δὲ φα- [13]νερώς ἐνταῦθα συντεινούσας ὁρώμεν, τὴν τε γεῦσιν καὶ τὴν [14] ἀφήν, ὥστε καὶ τὰς ἄλλας ἀναγκαῖον· ἐν τούτῳ μὲν γὰρ [15] τοῖς ἄλλοις αἰσθητηρίοις ἐνδέχεται ποιεῖσθαι τὴν κίνησιν, [16] ταῦτα δ' οὐδὲν συντείνει πρὸς τὸν ἄνω τόπον. χωρὶς δὲ τοῦ- [17]των, εἰ τὸ ζῆν ἐν τούτῳ τῷ μορίῳ πᾶσιν ἐστὶ, δῆλον ὅτι καὶ [18] τὴν αἰσθητικὴν ἀρχὴν ἀναγκαῖον· ἢ μὲν γὰρ ζῶιον, ταύτῃ [19] καὶ ζῆν φαμεν, ἢ δ' αἰσθητικόν, ταύτῃ τὸ σῶμα ζῶιον εἶναι [20] λέγομεν. διὰ τί δ' αἱ μὲν τῶν αἰσθήσεων φανερώς συν- [21]τείνουσι πρὸς τὴν καρδίαν, αἱ δ' εἰσὶν ἐν τῇ κεφαλῇ (διὸ καὶ [22] δοκεῖ τισιν αἰσθάνεσθαι τὰ ζῶια διὰ τὸν ἐγκέφαλον), τὸ [23] αἴτιον τούτων ἐν ἑτέροις εἴρηται χωρὶς.

Quoi qu'il en soit, le sens souverain se trouve dans celui-ci [le cœur] chez tous les animaux sanguins, car c'est dans cette partie qu'il est nécessaire que se trouve l'organe sensoriel commun à tous les organes sensoriels. Nous voyons clairement que deux sens s'étendent jusqu'à cette partie, le goût et le toucher, de sorte qu'il est nécessaire que ce soit aussi le cas des autres. En effet, il est

18. On peut voir une autre confirmation de cela dans le fait que, lorsque le schéma tripartite est convoqué même temps au sujet de la nutrition et de la perception en *Juv.*, 469^a23–^b6, de nouveau pour affirmer que le centre de chacun de ces processus est situé dans la même partie de l'organisme.

possible pour les autres organes sensoriels de produire un mouvement dans cette partie, mais ceux-là ne peuvent pas du tout s'étendre au lieu du haut. Indépendamment de cela, si l'activité vitale se trouve chez tous ces animaux dans cette partie, il est évident qu'il est nécessaire que ce soit aussi le cas de l'origine de la perception, car c'est en tant qu'animal que nous affirmons qu'il vit, et en tant qu'il est capable de perception que nous disons qu'un corps est un animal. En raison de quelle cause, certains parmi les sens s'étendent clairement au cœur, alors que d'autres se trouvent dans la tête (c'est pourquoi il semble aussi à certains que les animaux perçoivent par l'intermédiaire du cerveau), la cause a été dite indépendamment en d'autres endroits. (*Juv.*, 469^a10–23)

Si la thèse de l'existence d'un organe commun à tous les sens est apparemment réitérée d'emblée, elle est cette fois suivie d'une justification qui demeure anatomique. L'ensemble du raisonnement comporte un présupposé crucial à l'arrière-plan, selon lequel le système perceptif est nécessairement centralisé. Il est bâti contre une position adverse qui lui donnerait pour centre le cerveau (qui fait partie du haut du corps mentionné en 469^a16). Les données sur lesquelles Aristote pense manifestement pouvoir s'accorder avec son adversaire est que, parmi les cinq sens, trois ont leurs organes sensoriels propres au niveau de la tête, tandis que deux, le toucher et le goût, l'ont au niveau du cœur. L'argument consiste à mettre en avant le fait que les deux sens cardiaques ne sont pas reliés à la tête, tandis que les trois sens céphaliques sont reliés au cœur¹⁹. Par conséquent, s'il faut choisir entre ces deux candidats, il convient d'accorder la préférence au cœur comme étant le seul capable de servir de centre à l'ensemble des cinq sens. L'argument repose manifestement sur une observation d'origine empirique selon laquelle, chez tous les animaux étudiés, les trois sens céphaliques sont reliés au cœur d'une manière qui ne se vérifie pas quant au rapport entre les deux sens cardiaques et la tête. Comme relevé par LLOYD (1978), pp. 222–224, on ne peut pleinement comprendre une telle thèse qu'en se référant à un petit nombre de passages qui donnent quelques précisions quant à la nature de cette connexion²⁰ : l'idée centrale est que les organes sensoriels céphaliques sont essentiellement des passages (πόροι) qui aboutissent à des petites veines situées dans la tête, lesquelles ont, comme toutes les veines, leur origine dans le cœur. Il y a ainsi, aux yeux d'Aristote, une route directe qui va de chaque organe sensoriel céphalique au cœur, bien qu'il soit

19. La même observation est avancée en *Part. An.* II.10, 656^a27–35, où le texte poursuit en expliquant pourquoi certains organes sensoriels se trouvent au niveau de la tête (c'est à cause de sa nature froide et humide, qui permet ou favorise leur fonctionnement, voir aussi *Sens.* 2, 439^a1–4), si bien qu'il pourrait s'agir du passage auquel la fin de l'extrait cité de *Juv.* renvoie (469^a23).

20. Voir *Gener. An.* II.6, 743^b35–744^a5, au sujet des yeux; V.2, 781^a20–23 – l'authenticité du passage a été contestée par Drossaart-Lulofs; *Part. An.* II.10, 656^b16–26 – l'authenticité de la fin du passage a été contestée par Peck, au sujet des oreilles. Il est également question de pores situés derrière les globes oculaires qui peuvent être endommagés par un coup porté à la tempe, si bien que l'on ne voit plus rien, en *Sens.* 2, 438^b13–16.

difficile de traduire cela en des termes acceptables au regard des descriptions actuelles du système veineux (la veine auriculaire antérieure n'est pas reliée à un pore de l'orifice auriculaire).

Revenons cependant sur les enjeux dialectiques du raisonnement. L'existence d'un organe sensoriel commun est tenu pour acquise, l'argument vise uniquement à trancher s'il doit être localisé dans le cœur ou le cerveau. Cette situation est susceptible d'expliquer certaines particularités du *corpus*. On a en effet noté que, si les textes expliquant pourquoi l'appareil perceptif doit être centralisé pour que l'activité perceptive soit unifiée sont très rares, il y a un nombre bien plus important de passages qui défendent la thèse selon laquelle le centre de l'appareil perceptif se trouve nécessairement dans la partie cardiaque du corps. Cela a quelque chose de remarquable, parce que l'on pourrait penser que l'articulation téléologique de la structure des organes sensoriels à la nature de l'activité perceptive est un élément de doctrine important, indépendamment de la question de la localisation exacte du centre de l'appareil perceptif. C'est pourtant à cette dernière qu'Aristote accorde régulièrement la priorité, et la meilleure manière de l'expliquer paraît encore résider dans la considération du contexte. Le lien entre la convergence en un même lieu du corps des différents processus sensoriels et l'unité de l'activité perceptive est en effet déjà présent au sein de la tradition antérieure, et en particulier dans les derniers dialogues de Platon. Par contraste, le statut du cœur en tant que centre de l'appareil perceptif est loin d'être unanimement reconnu, le *Timée* prenant par exemple le parti du cerveau. C'est ce qui explique qu'Aristote se batte d'abord sur ce front. Il vaut néanmoins la peine de noter qu'il ne dispose pas d'argument qui déduirait directement de la nécessité d'un centre de l'appareil perceptif sa localisation au sein du cœur, alors qu'il pense pouvoir expliquer pourquoi le positionnement de tel organe sensoriel au niveau de la tête ou du cœur est propice à son fonctionnement optimal : il lui faut pour cela effectuer un certain détour argumentatif et passer par l'examen des canaux de transmission que comporte l'organisme.

Aristote considère donc que tous les organes sensoriels sont en relation, directe ou indirecte, avec le cœur et qu'il est pour cette raison justifié de voir dans cette partie de l'organisme le centre du système perceptif. Il reste à comprendre quel rôle ce centre joue au sein du processus perceptif en tant que tel. C'est une tâche difficile, parce qu'il n'est que peu, voire pas du tout, question du cœur dans *An. II* ou *Sens.*, en particulier lorsque le texte traite des sens dont les organes propres sont situés plus haut au sein de l'organisme. On se souviendra cependant de ce que les deux passages précédemment cités de *Juv.* décrit le cœur comme l'organe sensoriel commun à tous les sens et que le premier affirme même que les perceptions en acte aboutissent toutes à cet endroit, ce qui invite à penser que le cœur apporte une contribution non-négligeable au processus perceptif. Une première question serait de savoir si le cœur est nécessairement impliqué dans toute perception ou s'il joue un rôle postérieur, par exemple celui de rassembler des mouvements perceptifs déjà acquis. Dans le premier cas, cela signifierait que toute perception, quelle qu'elle soit,

a lieu par le moyen du cœur (et éventuellement d'autres organes). Dans le second cas, cela impliquerait que l'on pourrait percevoir sans l'activité du cœur, mais que la perception serait appauvrie, à un degré qui reste à déterminer. Le moyen le plus évident de trancher serait de savoir ce qu'il en est de la perception chez un animal privé de cœur ou de la partie analogue, mais c'est rendu impossible par le fait que cette partie est aussi responsable des fonctions vitales élémentaires. On peut néanmoins identifier certaines raisons de penser que c'est la première option qui est correcte, par exemple le fait que les organes de la vue et de l'ouïe soient décrits comme des pores. La principale est sans doute le fait que le sommeil et la veille sont pensés par Aristote comme des affections qui surviennent au niveau du cœur et qui, respectivement, empêchent ou permettent l'intégralité de l'activité perceptive. Or si le cœur ne jouait qu'un rôle dérivatif au sein de la perception, il devrait demeurer possible de percevoir en un certain sens indépendamment de son état. En outre, il y a des situations où l'on éprouve des expériences perceptives ou quasi-perceptives sans que les organes sensoriels ne soient affectés par un objet externe. C'est en particulier le cas des rêves, qui sont attribués à des mouvements restants dans les organes sensoriels, semblables à ceux produits par les objets perceptibles (*Insomn.* 2, 459^b5–7; 3, 461^a18–19), lesquels se propagent de nuit jusqu'à l'ἄρχή de la perception, c'est-à-dire le cœur (3, 461^a3–7) : la manière dont le processus est décrit semble indiquer qu'il ne suffit pas que ces mouvements soient présents dans les organes sensoriels au moment du sommeil pour que l'on rêve, mais qu'ils ont en outre à parvenir jusqu'au cœur. On conclura donc que le cœur est l'organe sensoriel premier, souverain ou commun en un sens fort : il est impliqué dans toute perception parce qu'il y a perception (ou quasi-perception) si et seulement si un certain mouvement causé par l'objet perceptible lui parvient à partir de l'organe sensoriel propre.

La perception possède donc une ἀρχή, le cœur. Les organes sensoriels propres à un sens ont pour rôle de lui transmettre des affections causées par les objets perceptibles appropriés à chaque sens²¹. Leur perception n'a lieu que lorsque ces mouvements arrivent au niveau du cœur, qui est ainsi le siège de la perception. La centralisation du système perceptif correspond, chez les animaux qui ne possèdent que le toucher, au fait que le cœur en soit l'organe et, chez ceux qui possèdent d'autres sens que le toucher (et le goût) au fait que tout processus perceptif, quel que soit le sens en jeu, aboutisse au cœur. Elle est parfois négligée dans les discussions actuelles autour du « sens commun » pour deux raisons au moins. La première est que si l'on définit celui-ci par l'appréhension des sensibles communs, on se heurte aussitôt à l'affirmation selon laquelle elle n'a pas d'organe spécifique (*An.* II.6, 418^a19–20; III.1, 425^a15). La seconde est que les traitements canoniques de l'unité

21. De ce point de vue, le rôle joué par la chair relativement au toucher est strictement analogue à celui joué par les organes sensoriels usuels vis-à-vis de leur sens propres (les yeux par rapport à la vue, *etc.*), ce qui pourrait expliquer pourquoi Aristote la désigne parfois comme l'αἰσθητήριον du toucher (par exemple en *Part. An.* II.1, 647^a19) et parfois comme son médium (*Part. An.* II.10, 656^b35 ou *An.* II.11, 423^b7, entre autres).

de la perception que contient le *corpus* ne font que peu, voire pas du tout, référence à cette centralisation. La manière la plus simple d'exprimer cette unité consiste à dire que la perception (ou la partie, ou l'âme perceptive, *etc.*) est une (*Somn. Vig.* 2, 455^a20; *Part. An.* II.5, 667^b22–23; *Sens.* 7, 449^a7 & 17–18). C'est une condition essentielle de certains traits de l'activité perceptive, en particulier du fait que le sujet de la perception soit capable de différencier entre les différents objets qu'il perçoit²².

15.4 De l'activité à l'organe

Un des rares endroits où la relation entre la centralisation de l'appareil perceptif et l'unité de l'activité perceptive affleure est l'étude du sommeil, lequel s'avère être une affection précisément de cet organe premier qui est au centre de l'appareil perceptif²³. Le texte met en concurrence deux modèles explicatifs possibles quant au sommeil. Celui-ci est défini dans *Somn. Vig.* comme un certain type d'entrave de l'activité perceptive : le principal critère par lequel on reconnaît un animal qui dort, c'est qu'il n'est pas en mesure de percevoir (*Somn. Vig.* 1, 454^a1–5). Il faut alors comprendre de quelle manière la perception se trouve empêchée lors du sommeil, car ce n'est pas comme si l'on perdait tout simplement la capacité de percevoir le monde : cet empêchement est à la fois périodiquement nécessaire et toujours réversible, et il n'est pas non plus total (certains stimuli extérieurs peuvent nous réveiller, par exemple). Du point de vue de la structure du système perceptif, l'aspect le plus intéressant du sommeil est le fait qu'il affecte en même temps et de la même manière les cinq sens. On ne peut donc concevoir le sommeil, si l'on refuse toute centralisation du système perceptif, que comme l'occurrence simultanée de cinq affections analogues au sein de chaque sens. En revanche, si on l'accepte, on peut le penser comme une unique affection qui atteint l'organe perceptif premier. Aristote prend en compte ces deux possibilités, et argumente fermement en faveur de la seconde en faisant observer que le sommeil concerne tous les animaux quels que soient les sens qu'ils possèdent (un animal qui ne possède que le toucher dort tout autant qu'un animal qui possède tous les sens) et qu'il affecte nécessairement tous les sens que possède l'animal (il n'y a pas de demi-sommeil qui n'atteindrait par exemple que la vue en laissant les autres sens fonctionner, *cf. Somn. Vig.* 2, 455^a4–12 et ^a27–^b2). Par conséquent, il s'agit d'un phénomène qui ignore complètement la pluralité possible des sens, il affecte l'ensemble de la perception de façon unitaire. Aussi est-il préférable de expliquer le sommeil comme

22. L'argument avancé en *An.* III.2 est apparemment d'une simplicité désarmante (426^b17–21) : quand bien même deux sujets différents (« toi » et « moi ») percevraient chacun l'un des deux objets à différencier, il faudrait que leurs perceptions soient réunies en un seul sujet pour qu'ils puissent vraiment être différenciés. Au sujet de l'activité exprimée par le verbe *χρῖνω*, qui s'apparente bien davantage à une séparation qu'à un jugement, voir la mise au point déjà ancienne de EBERT (1983).

23. La chose apparaît plus clairement une fois que l'on s'avise de la leçon, de loin supérieure au texte usuel, de la branche *β*, en *Somn. Vig.* 1, 454^a22–24, au sujet de la veille et du sommeil : ἄμφοω γάρ ἐστι τὰ πάθη ταῦτα περὶ διάθεσιν τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ.

un seul processus portant sur un organe qui contrôle l'ensemble de l'activité perceptive plutôt que de le diviser en cinq processus dont l'on se demande bien comment il se fait qu'ils ne se produisent que de manière simultanée.

Pour des raisons d'économie explicative élémentaires, l'étude du sommeil conduit à postuler l'existence d'un organe sensoriel premier : le sommeil devient une preuve de la centralisation de l'appareil perceptif. La mise en évidence des conditions d'activité et d'inactivité de la perception permet ainsi de remonter à une certaine structure de l'organe par le moyen duquel elle s'accomplit. Cela étant dit, le sommeil est essentiellement un certain type d'inactivité de la partie perceptive, ce qui rend difficile de mettre en évidence le rôle positif exact que joue cette partie première qu'il affecte au sein de la perception. On peut montrer par là tout au plus deux choses, à savoir qu'elle doit se trouver dans un certain état pour que la perception ait lieu de manière normale et que l'organe en question, en raison de la manière dont le sommeil a lieu, se trouve au niveau du cœur. À vrai dire, on pourrait même objecter que la considération du sommeil ne peut amener qu'à la découverte d'une condition *sine qua non* de la perception, ce qui est très différent d'une véritable contribution à l'activité perceptive. Pour employer une image anachronique, si l'on conçoit les cinq sens comme cinq capteurs fondamentalement indépendants, il suffit d'interrompre leur alimentation électrique pour tous les désactiver en même temps, et cela n'implique aucunement qu'ils fonctionnent de manière centralisée. Aussi paraît-il difficile de prouver l'existence d'un centre de l'appareil perceptif uniquement à partir de la considération de ses conditions d'inactivité. Le fait que telle partie du corps doive être dans tel état pour que l'on puisse percevoir ne suffit pas nécessairement à montrer qu'elle apporte une contribution significative à l'activité perceptive en tant que telle.

C'est la raison pour laquelle Aristote renforce son modèle par la prise en compte des fonctions positives accomplies par la partie perceptive qui requièrent son unification, de manière à montrer que celle-ci n'est pas inventée *ad hoc* pour les besoins de l'explication du sommeil. Le texte mentionne à ce titre trois observations : la réflexivité de la perception (on perçoit l'activité de chaque sens), la capacité d'accomplir des discriminations inter-sensorielles (on perçoit que l'objet d'un sens diffère de l'objet d'un autre sens) et la nécessité du toucher (tous les animaux ne possèdent pas tous les sens, mais n'importe quel animal possède au moins le toucher). Le raisonnement progresse très rapidement dans cette section, en l'espace de quelques lignes.

[455^a12] Ἐπεὶ δ' [13] ὑπάρχει καθ' ἑκάστην αἰσθησιν τὸ μὲν τι ἴδιον, τὸ δὲ τι κοι-
[14]νόν, ἴδιον μὲν οἷον τῆι ὄψει τὸ ὄρᾶν, τῆι δ' ἀκοῆι τὸ ἀκούειν, [15] καὶ ταῖς
ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἔστι δὲ τις καὶ [16] κοινῆι δύναμις ἀκολουθοῦσα
πάσαις, ἣ καὶ ὅτι ὄρᾶι καὶ ἀκούει [17] αἰσθάνεται (οὐ γὰρ δὴ τῆι γε ὄψει ὄρᾶι ὅτι
ὄρᾶι, καὶ κρίνει [18] δὴ καὶ δύναται κρίνειν ὅτι ἕτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν [19]
οὔτε γεύσει οὔτε ὄψει οὔτε ἀμφοῖν, ἀλλὰ τινι κοινῶι μορίωι [20] τῶν αἰσθητικῶν
ἀπάντων· ἔστι μὲν γὰρ μία αἰσθησις, καὶ [21] τὸ κύριον ἓν, τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ

γένους ἐκά-^[*22]στου ἕτερον, οἷον ψόφου καὶ χρώματος), τοῦτο δ' ἅμα τῷ ἀπτικῷ ^[*23] μάλιστα ὑπάρχει (τοῦτο μὲν γὰρ χωρίζεται τῶν ^[*24] ἄλλων αἰσθητηρίων, τὰ δ' ἄλλα τούτου ἀχώριστα, εἴρηται δὲ ^[*25] περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς θεωρήμασιν), φανερόν τοίνυν ^[*26] ὅτι τούτου ἐστὶ πάθος ἢ ἐγγρήγορσις καὶ ὁ ὕπνος. Διὸ καὶ πᾶ-^[*27]σιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις· καὶ γὰρ ἡ ἀφῆ μόνη πᾶσιν.

Puisqu'il y a pour chaque sens quelque chose de propre et quelque chose de commun – de propre comme le fait de voir pour la vue, d'entendre pour l'ouïe, et de la même manière pour les autres, tandis qu'il y a aussi une certaine puissance commune qui accompagne tous les sens, par laquelle on perçoit à la fois que l'on voit et que l'on entend (car ce n'est certes pas par la vue que l'on voit que l'on voit et que l'on juge et que l'on peut juger que les choses sucrées sont différentes des choses blanches, pas plus que par le goût, l'ouïe ou les deux, mais c'est par une certaine partie commune de toutes les parties perceptives, car il y a une unique sensation et l'organe souverain est unique, bien que l'être pour une sensation de chaque genre soit différent, par exemple pour une sensation d'un son et pour une sensation d'une couleur) – et que cela est particulièrement présent au niveau de la partie tactile (car elle se sépare des autres organes sensoriels, alors que les autres sont inséparables d'elle – on en a parlé au sein de l'étude de l'âme), il est en tout cas clair que c'est de cela que la veille et le sommeil sont des affections. C'est pourquoi ils sont présents chez tous les animaux, car le toucher est le seul à être présent chez tous. (*Somn. Vig.* 2, 455^a12–27)

La structure du raisonnement est difficile à saisir d'emblée²⁴. Je comprends, comme la plupart des éditeurs, qu'à la protase ouverte par ἐπεὶ en 455^a12, dont le cours est quelque peu sinueux, répond finalement une apodose en 455^a25, débutant par φανερόν, qui conclue l'ensemble du raisonnement. Celui-ci vise donc à montrer que le sommeil et la veille sont des affections d'une seule et même chose qui est commune aux différents sens. On notera, au passage, que, si le texte parle bien de quelque chose de commun en lien avec la perception, cela n'a rien à voir avec un quelconque sens commun défini par l'appréhension des sensibles communs et distinct des sens particuliers, mais se réfère à une capacité que partagent tous les sens. La division porte en fait, en 455^a12–16, au premier chef sur les actes dont les sens sont capables : certains sont propres à un sens (ce par quoi ils se distinguent les uns des autres : voir une couleur, entendre un son), d'autres leur sont communs (percevoir un mouvement). Le détail de cette partition sous-entend que ces actes communs sont partagés par tous les sens, excluant ainsi la possibilité que certains sens puissent effectuer une même activité dont d'autres seraient incapables. Le texte s'étend

24. Beare (*in* G. R. T. ROSS et BEARE (1908)) et GALLOP (1996) traduisent ainsi le passage par une succession de propositions indépendantes, en ignorant ἐπεὶ en 455^a12.

quelque peu sur la nature de ces actes communs, sans doute parce que leur première mention en 455^a13 est extrêmement vague.

Le premier exemple donné est l'existence d'une « capacité commune » qui permet de percevoir que chacun des sens est actif. Cette clause qui porte sur l'existence d'une puissance commune par laquelle on perçoit que l'on voit en 455^a12 a souvent retenu l'attention des interprètes du fait des débats entourant le statut de la réflexivité de la perception chez Aristote²⁵. On est alors frappé du contraste entre ce passage, où il est clairement dit que ce n'est pas par la vue que l'on perçoit que l'on voit, mais par une certaine capacité commune aux sens, et l'aporie qui figure en *An.* III.2, 425^b12–25, où Aristote se demande si c'est par un autre sens ou par la vue que l'on perçoit que l'on voit. Aristote a l'air d'y privilégier la seconde réponse, puisqu'il donne au moins deux pistes qui permettraient peut-être de se sortir de la difficulté dans ce cas, alors que la première réponse paraît conduire à une impasse. C'est pourquoi certains interprètes tentent de développer un modèle théorique selon lequel l'activité de la vue s'appréhende en un certain sens elle-même²⁶. À y regarder de plus près, il n'y a cependant aucune contradiction entre ces deux passages. La puissance évoquée ici en 455^a16 n'est certainement pas un sens qui viendrait s'ajouter aux cinq autres, elle est précisément désignée comme accompagnant tous les sens et donnée comme exemple de ce « quelque chose de commun » qu'ils ont en partage. Ce serait donc une erreur que de prélever la thèse selon laquelle ce n'est pas par la vue que l'on perçoit que l'on voit, énoncée immédiatement après en 455^a17, pour l'intégrer directement à l'un des deux membres du dilemme qui ouvre *An.* III.2. On peut en réalité tout à fait accorder les deux passages et interpréter cet énoncé d'une manière qui le rende compatible avec la piste privilégiée en *An.* III.2, celle selon laquelle c'est par la vue elle-même que l'on perçoit que l'on voit. Il suffit pour ce faire de comprendre que ce qu'Aristote veut dire par là en *Somn. Vig.* 2 est que ce n'est pas par une capacité propre à la vue que l'on perçoit que l'on voit²⁷.

Il vaut la peine de remarquer que le texte effectue la transition d'une puissance perceptive réflexive commune (455^a15–16) à un organe commun (455^a19–20)²⁸.

25. Voir principalement KOSMAN (1975), OSBORNE (1983), CASTON (2002), JOHANSEN (2006a).

26. La principale objection énoncée à l'encontre de cette option est, en gros, que la vue a pour objet la couleur (425^b17–20), si bien qu'elle ne peut percevoir que ce qui est coloré, ce à quoi Aristote suggère de répondre, soit en niant cette thèse (parce que la vue appréhende aussi l'absence de couleur, ^b20–22), soit en l'acceptant en bloc et en affirmant que l'organe de la vue est coloré, si bien qu'il se laisserait appréhender par la vue (^b22–25). Cette option a été défendue de deux manières très différentes, non sans ingéniosité, d'une part par CASTON (2002), qui tente de restreindre la portée de l'argument à la conscience en tant qu'activité (voir et percevoir que l'on voit ne seraient qu'un seul et même acte), et d'autre part par JOHANSEN (2006a), qui suit l'ultime suggestion d'Aristote et considère qu'un sens appréhende ses propres changements induits par son activité. Pour un état récent de la question, voir PERÄLÄ (2019). À mon humble avis, OSBORNE (1983) a raison de penser que l'aporie n'est pas entièrement close dans cette section du chapitre.

27. Je tombe ici d'accord avec JOHANSEN (2012), p. 197, à ceci près qu'il confie ensuite cette opération, celle de percevoir que l'on voit, à ce qu'il nomme « *common sense* ».

28. Il y a ici une petite difficulté textuelle, en ce que la plupart des éditions antérieures donnent αἰσθητηρίων en 455^a20, alors que la leçon à l'autorité supérieure, car transmise conjointement par les

L'existence d'une capacité réflexive commune à tous les sens devient un argument en faveur de l'existence d'un organe commun, dans lequel se produit l'affection correspondant au sommeil. On peut se demander à quelles conditions cela est possible. Une telle liaison n'est en effet pas admissible pour n'importe quelle fonction, car deux actes différents ne sont pas nécessairement accomplis par deux organes distincts (la langue, par exemple, sert au goût et à l'expression vocale). Il doit ainsi y avoir à l'arrière-plan une sorte d'inférence tacite qui permette de déduire, au moyen de certaines prémisses supplémentaires, de la nature de la capacité réflexive commune la nécessité d'un organe sensoriel commun. Le passage de la réflexivité à la discrimination paraît prendre en charge une partie de cette tâche. Cette question n'est en tout cas pas neutre quant à la manière dont il convient d'interpréter cette capacité. En effet, si l'on pense que l'aporie de *An.* III.2 au sujet du fait que l'on perçoit que l'on voit est à résoudre par le moyen d'une théorie qui loge cette réflexivité dans l'acte même de voir, comme le soutient notamment CASTON (2002), de sorte que l'on puisse l'expliquer en se passant complètement d'un sens interne, alors une telle inférence n'est pas possible. Celle-ci requiert que la réflexivité de la perception soit attribuable à une capacité distincte, non seulement par sa définition, mais aussi par son organe, des cinq sens en tant qu'ils diffèrent les uns des autres. Il faudra alors séparer autant que possible ce passage de *Somn. Vig.* 2 de l'aporie de *An.* III.2.

Ce n'est cependant certainement pas un hasard si ces deux textes associent la question de la réflexivité à celle de la discrimination perceptive, laquelle fait dans *An.* III.2 l'objet du reste du chapitre, à partir de 425^b12. Dans le passage de *Somn. Vig.* 2, le passage de l'une à l'autre intervient de manière fluide au cours de la même phrase en 455^a17–18. Cela invite à penser qu'il doit y avoir un lien fort entre le fait, un objet sensible étant donné, de percevoir par quel sens on l'appréhende et le fait de percevoir que cet objet est différent d'un objet tombant sous un autre sens. Je propose de considérer que c'est parce que la réflexivité dont il est question est une condition de cette discrimination : c'est parce que l'on perçoit que l'on voit le blanc et que l'on goûte le sucré que l'on peut percevoir que le blanc est différent du sucré. Il y a ainsi une différence importante entre deux types de discrimination perceptive, celle relative aux objets d'un même sens et celle relative aux objets de sens différents. La première peut être accomplie par le sens lui-même dans l'exercice de sa capacité propre²⁹ : la vue est par elle-même capable de faire la

branches β et γ , est αἰσθητικῶν. On pourrait en tirer argument afin de nier qu'il soit question, à proprement parler, d'un organe dans cette clause, mais cela ne paraît pas judicieux. La suite du texte, en ^a22–24, impose de considérer que τῷ ἀπτικῷ renvoie à l'organe, parce qu'il est opposé à τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων. Or fil du propos place τῷ ἀπτικῷ sur le même plan que l'expression τι κοινῷ μορίῳ τῶν αἰσθητικῶν ἀπάντων, rappelée par τοῦτο en ^a22. Il faut donc suppléer mentalement μορίων τοῦ σώματος après αἰσθητικῶν en ^a20.

29. L'affirmation la plus évidente à ce sujet se trouve en *An.* III.2, 426^b8–12 : ἐκάστη μὲν οὖν αἴσθησις τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ ἐστίν, ὑπάρχουσα ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ ἢ αἰσθητήριον, καὶ κρίνει τὰς τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ διαφοράς, οἷον λευκὸν μὲν καὶ μέλαν ὄψις, γλυκὸν δὲ καὶ πικρὸν γεῦσις· ὁμοίως δ' ἔχει τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. Voir aussi *Sens.* 7, 447^b24–28. Pour une défense de la capacité de discrimination de chaque sens vis-à-vis de son domaine propre, voir récemment PERĀLĀ (2018).

différence entre le blanc et le noir. Il est en revanche évident que cela ne saurait être le cas lorsque l'on a affaire aux objets de sens différents, puisque chaque sens est par définition incapable d'appréhender les objets d'un autre. Le texte de *Somn. Vig. 2* attribue cette seconde espèce de discrimination toujours à quelque chose de « commun », avec cette différence qu'il s'agit maintenant, non plus d'un acte, mais d'une partie (τινι κοινῶι μορίῳ τῶν αἰσθητικῶν ἀπάντων, 455^a19–20), plus précisément d'une partie du corps que la suite du texte rapproche de celle par laquelle le toucher a lieu. Par comparaison, *An. III.2* insiste sur le fait que cette discrimination doit avoir lieu par la perception, puis développe un argument montrant que cette discrimination est à attribuer à une seule et même chose opérant en un seul et même temps (426^b17–29). Le rapport entre cette chose et les cinq sens usuels n'est pas précisé au-delà de l'emploi de la nécessité d'une « inséparabilité » (ἀχώριστον) de ce qui appréhende les objets sensibles de chaque type. On aboutit donc à une situation où le sujet de la discrimination doit à la fois être distinct de chaque sens considéré individuellement et identique à tous les sens pris collectivement, puisqu'il doit avoir accès à tous leurs objets. La transition de ce sujet unique de la perception aux organes par lesquels son activité s'accomplit n'a jamais lieu, du moins pas avant l'introduction de l'image du point à la toute fin du chapitre.

Avant de considérer celle-ci, il convient d'être attentif au fait que la condition essentielle de la discrimination perceptive, d'après *An. III.2*, est l'existence d'un sujet unique de la discrimination capable d'appréhender en même temps les objets à différencier. Le traitement de la capacité de perception simultanée, esquissé en *An. III.2* et abordé plus amplement au sein de longue aporie correspondant à *Sens. 7*, présente un grand nombre de points communs avec celui de la discrimination. Il est de nouveau nécessaire de distinguer entre la perception simultanée d'objets relevant d'un même sens et celle d'objets relevant de sens différents. La première est rendue problématique par la thèse de l'assimilation du sens à son objet lorsqu'elle est combinée à l'existence d'une contrariété au sein du domaine perceptif de chaque sens³⁰ : la même chose ne peut pas devenir en même temps blanche et noire, pas plus que rouge et verte si l'on considère que ces couleurs s'opposent de manière semblable, bien qu'avec une distance moindre, au sein du spectre chromatique. Le problème posé par la seconde est différent, parce qu'il n'y a pas de contrariété entre objets de genre différent. Il résulte en fait entièrement de la thèse de l'unicité du sujet de la perception. Si les cinq sens représentaient cinq capteurs indépendants, il paraîtrait fort aisé de concevoir qu'ils puissent être actifs en même temps. L'aporie relative à la perception simultanée dont traite *Sens. 7* est ainsi entièrement bâtie sur l'hypothèse que deux objets perceptibles affectent simultanément la même chose, laquelle ignore complètement la distinction entre la perception simultanée d'objets relevant d'un même sens et celle d'objets relevant de sens différents. Les parallèles étroits entre *Sens. 7* et *An. III.2* suggèrent d'ailleurs fortement que, même si ce thème

30. Voir *Sens. 7*, 448^a1–5, et *An. III.2*, 427^a6–8.

n'est pas évoqué explicitement au cours *Sens.* 7, toute la discussion de l'aporie est orientée vers la question de la discrimination perceptive. Cela contribue à expliquer pourquoi elle apparaît quelque peu hors-sol au sein du traité, où rien ne justifie son introduction. Cela rend aussi compte du fait que, dans les derniers instants de la discussion, Aristote puisse s'exclamer qu'il est bien évidemment nécessaire qu'il existe une faculté perceptive unique par laquelle toutes choses sont perçues (449^a7–10) – ce n'est pas du tout une conséquence de ce qui précède, mais cela est prouvé, d'après *An.* III.2, par le fait que nous puissions différencier les objets que nous percevons³¹. La conséquence exégétique est qu'il faut se garder d'exagérer la portée de la batterie d'arguments initialement déployée à l'encontre de la possibilité de la perception simultanée.

Si celle-ci commence par passer outre la distinction entre objets d'un même sens et objets relevant de sens différents, le détail du traitement de l'aporie conduit souvent Aristote à y recourir. Signalons d'ailleurs la brève remarque faite à ce sujet, dans *Somn. Vig.* 2 : alors qu'il est en train de rejeter toute explication du sommeil qui recourrait à une affection qui porterait sur les cinq sens individuellement, Aristote affirme en passant qu'il n'est de toute manière « ni nécessaire ni possible, d'une certaine manière, que les sens soient actifs en même temps », ce qui rend à ses yeux d'autant plus absurde l'hypothèse d'une affection simultanée (ἄτοπον εἰ αἴς οὔτε ἀνάγκη οὔτε δυνατόν τρόπον τινὰ ἐνεργεῖν ἅμα, ταύτας ἀναγκαῖον ἀργεῖν ἅμα καὶ ἀκινήτιζεν, 455^a29–31). Il y a donc une difficulté particulière à ce que les cinq sens puissent être actifs en même temps. Ce n'est pas une remarque isolée, loin de là. Le cheminement de *Sens.* 7 conduit à plusieurs reprises à invoquer le postulat selon lequel la perception simultanée d'objets différents est encore plus difficile que celle d'objets d'un même sens, ce dont il est inféré que si celle-ci est impossible, *a fortiori* celle-là l'est aussi – on pourrait ajouter que, conversément, si celle-là est possible, *a fortiori* celle-ci l'est aussi (voir *Sens.* 7, 447^b6–9, 21–24, 448^a17–18). Lorsqu'Aristote en est encore à poser les fondations de l'aporie, il commence par faire observer que, lorsque l'on est exposé à un bruit trop violent, on ne voit plus ce que l'on a sous les yeux (447^a15–17). L'objectif pourrait donc être de parvenir à un modèle qui explique à quelles conditions la perception simultanée est possible (ce que l'on sait être le cas, puisque la discrimination perceptive qui la requiert l'est) et à quelles conditions elle ne l'est pas, ou elle ne l'est que difficilement.

L'aporie est initialement introduite par le biais d'un modèle mécaniste extrêmement simple. Une sensation est assimilée à un mouvement (κίνησις), si bien que la perception simultanée équivaut à la co-occurrence simultanée de deux mouvements au sein d'un même mobile. La difficulté est induite par l'hypothèse selon laquelle, de deux mouvements, le plus fort tend à « expulser » (ἐκκρούω) le plus faible, à moins qu'ils ne soient équipollents, auquel cas ils s'annulent (447^a22–30). D'où deux issues possibles : soit un mouvement

31. C'est déjà la manière dont Alexandre d'Aphrodise aborde ce texte, il effectue ainsi de fréquents aller-retours vers *An.* III.2 aux moments les plus cruciaux (voir par exemple *In Sens.*, 163.6–10).

l'emporte sur l'autre, soit aucun mouvement n'a lieu. Le texte effectue de brefs aller-retours entre ce schéma mécaniste et le plan perceptif, en suggérant le bien-fondé de l'application du premier au second par l'observation selon laquelle, par exemple, un son ou une saveur sont mieux perçus isolément que lorsque leur appréhension est parasitée par la perception d'autres objets, ce qui correspond à une situation où le mouvement le plus fort l'emporte tout en étant altéré, voire affaibli, par les autres mouvements qui ont lieu en même temps. La formulation initiale de l'aporie est une proposition hypothétique débouchant sur une disjonction (447^a13–15) : si ce modèle est vrai, la perception simultanée est-elle possible ou non ? Par conséquent, si l'on veut montrer qu'elle est possible, on peut ou bien nier que l'hypothèse soit vraie, ou bien nier qu'elle entraîne l'impossibilité de la perception simultanée.

De manière peut-être inattendue, la discussion prend une tournure en grande partie négative, si bien que, à la considérer pour elle-même, on pourrait en retirer l'impression qu'Aristote a l'intention de nier que la perception simultanée soit possible. On peut cependant commencer par s'interroger par la validité du modèle mécaniste qui représente initialement le principal argument avancé à son encontre (alors que, de manière assez révélatrice, aucun argument n'est mis en avant pour défendre la possibilité de la perception simultanée). Le principe selon lequel le mouvement le plus fort chasse le plus faible se trouve employé ailleurs. En *Gener. An.* V.1, 780^a8, il est invoqué en lien avec la rémanence de la vision : si l'on regarde trop longtemps quelque chose de particulièrement lumineux (le soleil, par exemple), on ne voit plus rien si l'on se trouve ensuite dans la pénombre, parce que le mouvement précédent persiste et masque complètement celui des objets visibles suivants³². Semblablement, *Insomn.* 3, 460^b32–460^a8, le même lexique est employé pour caractériser le fait que les traces laissées par les perceptions ordinaires ne produisent de jour aucun effet comparable aux rêves auxquels elles donnent lieu de nuit. Le principe est cette fois mentionné à travers une illustration : un feu plus grand absorbe un feu moindre. Il est encore cité de manière plus métaphorique en *Rhet.* III.17, 1418^a13–14, afin d'expliquer pourquoi il ne sert à rien d'avancer un enthymème en même temps que l'on tente de produire un certain affect au sein de l'auditoire, parce que leurs deux effets menacent de s'affaiblir, voire de s'annuler. Il vaut la peine de remarquer que toutes ces applications concernent deux processus qui affectent en même temps le même objet et qui sont en outre de même nature. Bien que le texte de *Sens.* 7 n'apporte aucune restriction apparente au domaine de validité du principe, celui-ci paraît manifestement faux si les mouvements en question appartiennent à des catégories différentes : on peut très bien envisager que le même objet soit en même temps déplacé et échauffé, sans que l'un de ces mouvements ne produise un effet sur l'autre. Une certaine contrariété paraît requise pour qu'il y ait vraiment concurrence entre deux mouvements simultanés affectant le même objet, si bien qu'il faut qu'ils appartiennent à un même genre. Il y a donc quelque raison

32. Le même phénomène est aussi abordé en *Insomn.* 2, 459^b8–13.

de penser que ce principe de la concurrence des mouvements simultanés ne vaut pas autant lorsqu'il est question de la perception d'objets relevant de sens différents par rapport à celle d'objets d'un même sens.

Pourtant, le texte ne fait au départ pas du tout cette distinction et, quand elle finit par être faite, à partir de 447^b1, c'est pour affirmer, comme déjà signalé, qu'il y a plus de difficulté à penser la perception simultanée lorsqu'elle porte sur des objets relevant de sens différents. L'explication de ce fait vient de la manière dont Aristote affronte l'objection à la perception simultanée qui repose sur le principe de la concurrence des mouvements. Il ne cherche en effet pas à restreindre sa portée, mais l'accepte pour ainsi dire telle quelle et en tire une conséquence quant aux conditions que doit remplir la perception simultanée. Si en effet deux mouvements ne peuvent pas se produire en même temps dans la même chose, du moins pas sans que l'un l'emporte sur l'autre tout en étant lui-même affaibli, alors, en vertu de l'équivalence entre perception et mouvement, il ne sera pas possible, au sens strict, qu'il y ait deux actes de perception simultanés de la part du même sujet. La première ligne de défense adoptée par le texte est singulière, elle consiste à rabattre la perception simultanée sur un unique acte de perception portant sur un objet unique, quoique composé. Le modèle d'unification invoqué est celui du mélange (447^a27–^b15). Contrairement à la discussion de la couleur au sein du même traité, qui se réfère explicitement à *Gener. Corr.* (*Sens.* 3, 440^b3–4), ce n'est pas exactement de la notion technique de mélange, où les ingrédients sont fondus en une unité distincte d'eux où subsistent leurs puissances, dont il est question ici³³. Le texte en demeure en effet à l'alternative mécaniste selon laquelle, soit les deux objets s'annulent l'un l'autre (de sorte qu'aucune unification n'a lieu, 447^b5), soit l'un des deux l'emporte et est le seul perçu. Celle-ci ne laisse aucune place pour un mélange proprement dit, dont l'équipollence relative des ingrédients est normalement une condition (*Gener. Corr.* I.10, 328^a28–30). Le mélange en jeu est moins chimique que perceptif, le paradigme est celui de l'accord musical. Les deux objets perceptibles se mélangent certes au sens où ils donnent lieu à une expérience perceptive unique, distincte de ce que serait la perception de chacun d'entre eux à part et distincte aussi de ce que serait leur simple addition. Le texte attire ainsi l'attention sur le caractère holistique des expériences perceptives impliquant plusieurs objets. Cependant, de manière assez décevante eu égard à la théorie harmonique, il se place dans la continuité directe du modèle mécaniste initial. La condition de la formation d'un tel mélange est la prédominance de l'un des composants sur l'autre. C'est lui qui est perçu, mais l'expérience de son appréhension diffère de ce qu'elle serait s'il était saisi seul. Entendre un accord devient ainsi, soit l'audition perturbée d'une seule note, soit l'audition d'un silence (si les deux sons s'annulent, comme dans les casques à réduction de bruit), soit l'audition d'un son qui est distinct de ses deux composantes, lesquelles n'y sont pas perceptibles. On aboutit donc à un modèle où la perception simultanée n'est

33. *Contra* MARMODORO (2014), p. 218.

possible qu'en un sens très restreint : il faut qu'une sorte de mélange ou d'accord se produise de manière à ce qu'il y ait toujours une seule perception d'une seule chose tout au plus. En outre, comme Aristote ne manque pas de le relever, des mélanges de ce type ne sont possible qu'entre objets d'un même genre : il y a une certaine manière pour l'aigu et le grave de se fondre en une seule expérience perceptive, ce qui n'est pas le cas de l'aigu et du blanc. Le constat qui suit affirme que l'on dispose d'un modèle d'unification permettant de répondre à l'objection constituant l'aporie uniquement dans le cas de la perception simultanée d'objets d'un même genre et d'un même sens et que celui-ci laisse déjà à désirer, ce dont il est inféré que, à ce stade, la perception simultanée doit être impossible dans le cas d'objets relevant de sens différents.

On peut douter qu'un tel raisonnement soit pleinement convaincant, à partir du moment où l'on s'avise du fait que, tout bien considéré, le modèle mécaniste à l'origine de l'objection pourrait ne valoir que pour la perception des objets d'un même genre³⁴. Le fait que la réponse fondée sur le recours à une certaine notion de mélange ne vaille, elle aussi, que pour ces derniers est alors beaucoup moins problématique. Ce serait cependant aller trop loin que d'accuser cette première partie du traitement de l'aporie de stérilité. Elle aboutit en effet à accorder la priorité, qui va être maintenue par la suite, au cas de la perception simultanée des objets relevant de sens différents, en raison de sa difficulté intrinsèque jugée supérieure. Cette estimation peut paraître reposer en partie sur des fondements contestables, mais elle possède au moins une justification solide : si la perception simultanée requiert une unification de l'expérience perceptive, celle-ci est plus difficile lorsqu'elle porte sur des objets qui n'appartiennent pas à un même genre. La question est alors de déterminer à quel point il est nécessaire de faire de deux perceptions simultanées la perception d'un unique objet complexe. La suite du traitement de l'aporie ne revient pas sur le modèle mécaniste et fait dériver cette contrainte d'unification d'un principe différent, celui selon lequel une capacité ne peut effectuer qu'un seul acte à la fois (447^b17–21). Son application repose évidemment sur la thèse de l'unité de la capacité de percevoir.

Aristote explore également la possibilité inverse, qui consiste, non plus à chercher à unifier les objets de la perceptions simultanée, mais à pluraliser la perception (446^b20–28). L'hypothèse, formulée en 448^b20–25, est alors que la perception simultanée de plusieurs objets serait à expliquer par l'existence de plusieurs parties perceptives, chacune prenant en charge l'appréhension d'un objet différent³⁵. Il n'y aurait alors plus de difficulté

34. Alexandre d'Aphrodise finit aussi par abandonner la thèse selon laquelle la perception simultanée est plus difficile dans le cas des objets relevant de sens différents, précisément au nom du lien entre contrariété et structure générique (*In Sens.*, 167.15).

35. Ce que MARMODORO (*ibid.*), pp. 220–227, nomme le « modèle des capteurs multiples » (*Multiple Sensors Model*). La formule n'est qu'à moitié heureuse : si l'on comprend par « *sensor* » les organes sensoriels (τὰ αἰσθητήρια), leur pluralité est une donnée fondamentale, et non pas une hypothèse du modèle, qui porte sur les parties de l'âme, et non du corps, en charge de la perception. L'emploi du terme de partie (μέριον) au sujet de l'âme fera sursauter l'interprète aguerri, au vu de l'opposition farouche

à concevoir comment l'on peut percevoir en même temps plusieurs objets, puisque chaque objet serait appréhendé par une chose différente. L'assimilation constitutive du processus perceptif interviendrait au sein de sujets distincts. Le danger est évidemment de fragmenter la perception en unités discrètes et de perdre toute possibilité d'unité du processus.

Le point de départ du traitement rigoureux de cette hypothèse est que l'on peut faire valoir qu'il y a deux organes de la vue (qui peuvent de surcroît très bien fonctionner l'un sans l'autre)³⁶ et que cela n'empêche pas du tout la vision d'être une (le champ visuel n'est pas divisé en deux). L'acte de voir est unifié grâce à un fonctionnement conjoint de plusieurs organes, on pourrait d'ailleurs faire la même observation au sujet de l'ouïe. On est donc en présence d'un sens unifié, en tant que capacité (puisque'il n'y a qu'un seul acte de voir, la capacité de voir est, elle aussi, une), et ce en dépit du fait que son activité fasse usage de deux organes distincts, ou, si l'on préfère, d'un organe unique mais complexe, dont les parties jouissent d'un degré d'autonomie presque total l'une à l'égard de l'autre. Aristote entend discuter la position d'un interlocuteur qui se servirait de cette observation relative à la vue pour penser la possibilité d'une pluralité de parties perceptives au sein de l'âme. L'analogie va de la pluralité, constatée, des organes de la vue à celle, alléguée, des parties de l'âme.

[448^b26] εἰ δέ, ὅτι καὶ ὄμματα δύο, φαίη τις οὐθὲν κωλύειν οὕτω καὶ [448^b27] ἐν τῇ ψυχῇ, ῥητέον ὅτι ἴσως ἐκ μὲν τούτων ἔν τι γίγνεται καὶ μία [448^b28] ἡ ἐνέργεια αὐτῶν· ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο [448^b29] τὸ αἰσθανόμενον ἔσται, εἰ δὲ χωρὶς, οὐχ ὁμοίως ἔξει. ἔτι [448^b30] αἱ αἰσθήσεις αἱ αὐταὶ πλείους ἔσσονται, ὥσπερ εἴ τις ἐπιστήμας [449^a1] ἀδιαφόρους φαίη· οὔτε γὰρ ἡ ἐνέργεια ἄνευ τῆς κατ' αὐτὴν [449^a2] ἔσται δυνάμεως, οὔτ' ἄνευ ταύτης αἴσθησις ἔσται.

Si, parce qu'il y a deux yeux, on disait que rien n'empêche qu'il en aille ainsi dans le cas de l'âme aussi, il faudrait rétorquer que, sans doute, une chose unique advient à partir d'eux et que leur activité est une, mais que, dans le cas de l'âme, si ce qui advient à partir des deux est un, alors ce sera cela ce qui perçoit, alors que si les deux demeurent séparés, il n'en ira pas de même. En outre, les mêmes sens seront plusieurs, comme si l'on parlait de plusieurs sciences qui ne diffèrent pas les unes des autres, car ni l'activité sans la puissance correspondante, ni la sensation sans celle-ci n'ont lieu. (*Sens.* 7, 448^b26–449^a2)

Aristote aborde l'examen de cette hypothèse en se penchant sur ce qui représente sans

d'Aristote à la tripartition platonicienne de l'âme. Il faut cependant garder à l'esprit le fait que la notion de partie qui est développée dans ce contexte ne répond absolument pas aux mêmes enjeux : loin de pouvoir entrer en conflit les unes avec les autres, elles se rejoignent dans une activité unifiée. Il s'agit ici d'une expérimentation aristotélicienne qui est restreinte au problème précis de la perception simultanée.

36. On conserve un fragment d'Empédocle (DK31B88) qui pourrait bien exprimer cette observation élémentaire, μία γίγνεται ἀμφοτέρων ὄψ, dans un morceau de vers que cite Aristote en *Poet.* 21, 1458^a4.

doute pour lui son intuition centrale, à savoir la considération des sens, comme la vue ou l'ouïe, dont l'activité implique plusieurs organes. Il restreint alors le cas à considérer à un seul sens, celui de la vue, et à la perception de deux objets visibles seulement. Son intervention porte directement sur la manière dont il faudrait passer de l'existence de deux yeux à celle de plusieurs parties perceptives. Prenons tout d'abord le cas de la vue. L'existence de deux yeux fournit une solution apparemment élégante au problème de la perception simultanée : on dira que l'on peut voir deux choses différentes en même temps parce que l'on a deux yeux et que chaque œil est capable de donner lieu à la vision d'une couleur indépendamment de l'autre. La petite mise en scène dialogique introduite par le texte³⁷ introduit un interlocuteur qui entend tirer de cela un modèle plus large, valable pour l'âme tout entière. On dira alors, imagine-t-on, que l'âme (ou sa partie perceptive) peut percevoir plusieurs choses en même temps parce que l'organisme possède plusieurs organes sensoriels et que chacun peut être affecté par un objet différent de celui qui affecte un autre. L'interlocuteur cherche ainsi moins à bâtir un modèle théorique ambitieux pour résoudre l'aporie qu'à la dissoudre au moyen de l'observation élémentaire selon laquelle certains sens impliquent plusieurs organes. La réponse d'Aristote est cinglante, elle fait intervenir une mise au point conceptuelle. Cette analogie apparemment séduisante s'avère reposer sur une ambiguïté entre différents termes : il y a la perception, le sens ou la capacité de percevoir, et l'organe sensoriel, lesquels ne doivent surtout pas être confondus. L'unité du sens ou de la capacité est indissociable de celle de la perception ou de l'acte, en vertu du primat du second : la capacité est une si et seulement si l'acte est un. Ce n'est pas du tout le cas de l'organe. Reprenons alors le cas de la vue : il y a certes deux yeux, mais il n'y a pas deux visions. Le champ visuel est de fait unifié, et nous ne pouvons pas dire immédiatement par quel œil nous voyons telle ou telle chose (c'est en fait très souvent au moyen des deux yeux en même temps, pour peu que l'on se tienne en face de ce que l'on regarde, et l'on ne voit pas alors la même chose deux fois). Par conséquent, il y a deux yeux, mais un seul acte de vision et un seul sens de la vue, c'est-à-dire une seule capacité de voir. Quand l'on parle de différentes « parties » (μέρη) par lesquelles la vision a lieu, il ne faut surtout pas confondre les parties du corps et celles de l'âme.

Une fois cette mise au point, l'analogie qui part des yeux pour aller vers l'âme ne paraît plus aussi évidente. Aristote choisit de procéder par le moyen d'une alternative. (a) Si l'analogie est vraiment rigoureuse, alors il faut dire que, bien que l'âme comporte plusieurs parties perceptives (par exemple deux), l'acte qui les mobilise, la perception, est un (εἰ μὲν ἔν τὸ ἕξ ἄμφοῖν). On a alors résolu le problème de l'assimilation qui sous-tend celui de la perception simultanée puisque ce n'est plus une seule et même chose qui doit s'identifier aux deux objets que l'on perçoit. Le défi demeure toutefois d'expliquer en quoi

37. Laquelle ressort plus nettement si l'on accepte de lire, avec la branche β , le mot ῥητέον en 448^b27, qui est absent de la branche α et donc des éditions antérieures, ce qui a conduit à de nombreuses conjectures pour redresser la syntaxe du passage.

ces deux parties demeurent distinctes, puisqu'elles fonctionnent de concert (on ne peut pas les différencier spatialement comme dans le cas des yeux) et de quelle manière elles peuvent donner lieu à une seule activité. Il y a ainsi, si l'on veut emprunter cette voie, un travail conceptuel important à effectuer quant à la liaison entre acte et partie ou capacité. (b) Si, en revanche, on manie l'analogie de manière fallacieuse, comme Aristote pense que son interlocuteur fictif pourrait avoir envie de le faire, on aura tendance à dire qu'il y a plusieurs capacités perceptives qui deviennent actives en même temps en demeurant distinctes (εἰ δὲ χωρῖς), c'est-à-dire qu'elles donnent lieu à plusieurs actes de perception simultanés. Le texte fournit alors deux objections. La première est que le cas de la vue ne peut pas être invoqué pour rendre cela plausible, puisque la vue et la vision sont, au contraire, unifiées, car il n'y a pas un sens de la vue par œil. La seconde (introduite par ἔτι), attaque ce modèle pour lui-même, dans la mesure où il prétend pouvoir expliquer la perception simultanée de deux objets relevant d'un même sens. Si en effet l'on disait que l'on peut percevoir du blanc et du noir en même temps parce que nous avons deux yeux et, en un certain sens, deux sens de la vue, alors on se demande bien ce qui se passe si l'on regarde des deux yeux le même objet. Si l'on ne veut pas être accusé de multiplier *ad hoc* le sens de la vue et que l'on veut se conformer au fait qu'il y a deux yeux, il faudra dire que l'on voit deux fois la même chose, ce qui est absurde.

Le raisonnement est ensuite transposé au sujet de la perception dans son ensemble. La même alternative est reconduite : si c'est par deux parties différentes que l'âme perçoit le sucré et le blanc, ou bien ces deux parties donnent lieu à une seule activité, ou bien elles demeurent distinctes quant à leur fonctionnement (εἰ δὲ δὴ ἄλλω μὲν γλυκέος ἄλλω δὲ λευκοῦ αἰσθάνεται ἡ ψυχὴ μέρει, ἥτοι τὸ ἐκ τούτων ἔν τί ἐστιν ἢ οὐχ ἔν, 449^a5-7). Aristote ne prend cette fois pas la peine de développer chaque terme de l'alternative, il énonce tout de go que c'est nécessairement par une partie perceptive unique que l'âme perçoit (ἀλλ' ἀνάγκη ἔν· ἔν γάρ τι τὸ αἰσθητικόν ἐστι μέρος, 449^a7). Cela équivaut clairement au rejet du second terme : il est hors de question d'affirmer que c'est par deux activités différentes de deux parties de l'âme distinctes que l'on perçoit les objets de deux sens différents, parce que l'on ne parviendra pas à rendre compte de cette manière de l'unité de l'expérience perceptive. Cela ferait en effet disparaître la difficulté de comprendre comment on peut percevoir du sucré et du blanc en même temps, dans la mesure où ces deux actes seront complètement indépendants, mais l'on n'expliquera ainsi pourquoi la perception de l'un peut entraver sous certaines conditions celle de l'autre et l'on aboutira à un modèle où tous les phénomènes qui requièrent l'unité de la perception, comme la discrimination perceptive, deviendront impossibles. Une fois le second terme rejeté, il y a deux façons d'interpréter le texte, soit en comprenant qu'Aristote accepte le premier terme, soit en comprenant qu'il le rejette aussi, et avec lui l'hypothèse globale de l'existence de différentes parties.

L'interprétation de ce passage (449^a5-7) est nécessairement solidaire de celle du

précédent relatif à l'analogie avec la vue (448^b26–449^a2), parce qu'ils traitent tous deux de la même hypothèse, celle d'une pluralité de parties perceptives. Le texte la confronte à chaque fois à une alternative. Le second membre consiste dans les deux cas à maintenir une distinction forte entre les différentes parties perceptives alléguées, ce qu'Aristote entend manifestement refuser. Le premier membre consiste à supposer qu'une activité unifiée advient à partir de ces différentes parties. La formule est exactement la même par trois fois : une unité advient à partir de ces parties (ἐκ μὲν τούτων ἔν τι γίγνεται, 448^b27, au sujet de la vue et des yeux ; εἰ μὲν ἔν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, 448^b28, au sujet de l'âme et de ses parties ; τὸ ἐκ τούτων ἔν τί ἐστίν, 449^a6, au sujet de l'âme et de ses parties). Il est nécessaire de comprendre de quelle unité il s'agit et ce à partir de quoi elle advient. La chose en question est indiquée en 448^b27–28 (καὶ μία ἡ ἐνέργεια αὐτῶν) et en 449^a7 (ἔν γάρ τι τὸ αἰσθητικόν ἐστὶ μέρος) : c'est l'acte ou la capacité, ce qui ne fait aucune différence quant à leur unité, puisque les deux sont indissociables de ce point de vue. Ce à partir de quoi cette unité advient est initialement les deux yeux (ὡς ὄμματα δύο, 448^b26), puis les parties par lesquelles l'âme est dite percevoir les objets de chaque sens. Dans le cas de la vue, la manière correcte de la penser consiste à comprendre qu'advient à partir des yeux un unique acte de vision. Dans le cas de l'âme, on souhaite dire quelque chose d'analogue, à savoir qu'à partir des différentes parties perceptives il advient un acte de perception unique³⁸.

L'observation, d'apparence élémentaire, de l'existence de deux yeux apporte ainsi une contribution significative. Elle permet de mettre en lumière la possibilité pour plusieurs organes, y compris sensoriels, de fonctionner de concert et de se retrouver intégrés au sein d'une activité unifiée. On peut envisager, en se plaçant désormais sur le plan de l'âme, l'ensemble du système perceptif de cette manière et entrevoir une manière de répondre à l'objection faite à la perception simultanée selon laquelle une seule capacité ne peut donner lieu qu'à une seule activité (447^b17–21). On dira alors que, pour comprendre la perception simultanée, il faut se placer, non pas à un niveau où cette capacité est un sens particulier, mais sur le plan englobant où cette capacité est la capacité de percevoir dans son ensemble, dont les différents sens font partie. Un certain progrès a donc été accompli, qui permet de penser un peu mieux la manière dont une capacité peut donner lieu à une activité complexe : la capacité de percevoir se divise en différentes parties qui appréhendent chacune un objet différent, de sorte que la capacité qui les réunit puisse être dite percevoir en même temps plusieurs objets en même temps. Aristote n'a cependant fourni que très peu d'éléments pour penser une unité aussi complexe. La simple notion de partie laisse ouverte de nombreuses questions quant à leurs relations mutuelles. En outre, si l'on souhaite demeurer fidèle à la thèse selon laquelle l'identité d'une puissance se définit

38. LORENZ (2009), pp. 230–231, prenant le contre-pied de GREGORIĆ (2007), attire aussi l'attention sur le fait qu'Aristote n'entend pas rejeter le premier membre de chaque alternative, combinant l'existence de plusieurs parties avec leur collaboration au sein d'une unique activité, mais semble penser, de manière très optimiste, qu'il y a là de quoi résoudre définitivement l'aporie.

par celle de son objet, on peut douter que l'on puisse parvenir à donner une consistance suffisante à cette capacité censée surplomber l'ensemble de la perception, dans la mesure où elle n'a dans ce contexte pas d'objet différent par rapport à ceux des cinq sens³⁹.

Le geste d'Aristote, à la fin de *Sens.* 7 comme de *An.* III.2, consiste à travailler le type d'unité qu'il convient d'attribuer à la capacité perceptive. Elle doit demeurer une selon le nombre ($\acute{\alpha}\rho\iota\theta\mu\tilde{\omega}\iota$) et même selon le lieu ($\tau\acute{\omicron}\pi\omega\iota$) tout en étant divisible selon l'être ($\tau\tilde{\omega}\iota$ εἶναι) ou l'énoncé ($\lambda\acute{\omicron}\gamma\omega\iota$; *An.* III.2, 427^a4–5 & *Sens.* 7, 449^a16–20). L'unité selon le nombre et le lieu est en accord avec les formules de *Somn. Vig.* 2 examinées précédemment, elles permettent également de satisfaire à la condition selon laquelle, pour permettre la discrimination perceptive, la perception simultanée doit avoir un unique sujet. La pluralisation de celui-ci opère par l'être, ce qui rend compte du fait que les cinq sens puissent se définir indépendamment l'un de l'autre. Les textes de *Sens.* 7 et *An.* III.2 emploient chacun une comparaison différente pour rendre le propos plus clair. En *Sens.* 7, il est rappelé que la même chose peut être simultanément sucrée et blanche, ce qui signifie, si l'on se place du point de vue des attributs, que le blanc et le sucré en question sont identiques selon le nombre (et le lieu), tout en restant différents selon l'être (et l'énoncé). Le texte invite à transposer cette observation au cas de l'âme (449^a16–19), pour affirmer, avec une simplicité apparemment désarmante, que la même chose est dans ce cas aussi une selon le nombre, tout en différant selon l'être, par l'espèce (dans le cas du blanc et du noir) ou par le genre (dans le cas du blanc et du sucré). Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Une manière intrigante d'interpréter ce passage consiste à se placer dans une situation où l'on perçoit simultanément les différentes qualités perceptibles d'un même objet⁴⁰. On peut alors envisager de décrire le processus perceptif comme l'activité d'une capacité unique consistant à recevoir en même temps les formes des différents attributs perceptibles que comporte l'objet⁴¹. On pourra toujours différencier cette activité en la

39. La chose est rendue particulièrement saillante par la formule en *Sens.* 7, 449^a8 : « quelle est donc la chose une que ce sujet un de la perception perçoit ? car il n'y pas de chose une qui advienne à partir d'eux [le sucré et le blanc] », τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός ; οὐδὲν γὰρ ἐκ τούτων ἔν.

40. Comme Aristote fait remarquer en 447^b24–25 que la simultanéité de leur perception paraît être la principale raison pour laquelle ces qualités sont attribuées par l'âme à un même objet, il y a quelque raison de considérer que c'est cette situation qui est à l'arrière-plan de toute l'aporie relative à la perception simultanée. On objectera évidemment qu'il y a une foule de cas où l'on perçoit en même temps des choses qui n'appartiennent pas au même objet. GREGORIĆ (2007), pp. 140–141, suggère que les expériences perceptives antérieures joueraient un rôle dans notre capacité à ne pas attribuer au même objet des attributs que l'on perçoit simultanément, PERÄLÄ (2018), pp. 282–283, avance, au moyen de la notion d'attention, qu'ils ne seront pas perçus simultanément s'ils ne sont pas rapportés au même objet, ce qui paraît très contestable.

41. « *Underlying the whole account is an implicit parallel between the object of which we are aware, say the hot chocolate, and the sense-faculty that grasps it. Just as the perceived object itself can be both hot and sweet, while remaining a single entity (although being sweet is a different thing from being white), so the unified sense can be a single thing and sensitive to both sweet and hot ; for the sense corresponds in a fundamental way to the objects to which it is attuned, and while the special senses are specially adapted to their own class of the proper sense-objects, the sense-faculty as a whole is like the total object to which it is attuned, and it recognizes that object as a unity, in virtue of itself being such a unity with sensitivity to all the various classes of sensible qualities that the object possesses. Thus senses will be individuated in the*

considérant comme vision, dégustation, audition, *etc.*, tout en laissant les attributs en question appartenir au même objet, au niveau du perçu comme de celui du percevant. L'unité de la capacité est accordée à celle de l'acte et de son objet : le blanc et le sucré ne forment une seule chose que selon le nombre, si bien que la capacité de percevoir n'est ni plus ni moins unifiée. Du point de vue de l'aporie de *Sens.* 7, cette image peut paraître satisfaisante, en ce qu'elle met enfin en avant l'observation élémentaire selon laquelle deux attributs qui appartiennent à des genres différents ne s'excluent pas du tout mutuellement, si bien que la même chose peut parfaitement les recevoir en même temps. La conception de la perception comme assimilation n'entraîne aucune difficulté à cet égard, et l'on peut considérer que le problème induit par l'activité simultanée des différents sens est au moins en partie pris en charge par l'analogie avec les yeux. Cette image ne résout cependant pas franchement la question de savoir comment il est possible de voir en même temps du blanc et du noir (à moins qu'il ne faille la considérer comme close en faisant valoir qu'il est tout aussi difficile pour un même objet visible d'être à la fois blanc et noir, ou au moyen de la notion de mélange précédemment invoquée). Elle n'aide pas beaucoup non plus à penser l'unité de la capacité perceptive, parce qu'il n'y a de ce point de vue pratiquement aucune contrainte qui pèse sur le raisonnement. L'aporie de *Sens.* 7 porte en effet sur la perception simultanée, laquelle paraît d'autant plus difficile à concevoir que l'acte de percevoir deux choses en même temps doit être unifié. Il y a donc une force structurelle qui conduit à minimiser cette unité, d'autant plus que la discussion ne donne pas grande place aux raisons qu'il peut y avoir de la défendre (en particulier la capacité de discrimination).

Il est remarquable que, tout au long de cette aporie et en particulier de la discussion de l'hypothèse d'une pluralité de parties perceptives de l'âme qu'elle contient, il n'est jamais question de l'unité de l'appareil perceptif, pas plus que de son centre cardiaque. Bien que ce chapitre fasse intervenir des modèles valant d'abord pour les corps (la mécanique des mouvements concurrents, la coordination des deux yeux), l'aporie concerne jusqu'au bout uniquement l'âme et sa capacité perceptive⁴². L'aporie est centrée sur la difficulté pour une même chose de s'assimiler en même temps à plusieurs autres, mais elle ne l'envisage jamais sur le plan de la physiologie de l'appareil perceptif. La solution que finit par esquisser Aristote, celle d'une unicité selon le nombre associée à une pluralité selon l'être, n'a pas du tout pour vocation première de décrire ce qui se produit dans le cœur pendant que plusieurs choses sont perçues en même temps. La raison de ce fait est à chercher du

same way as objects and their qualities are individuated; that is, we may consider objects as individuals, each possessing a number of different features, and that unity of the individual object corresponds to the unity of the sensory soul that perceived such objects as unities with all their features; but we may also distinguish the distinct features of the object, say colour, flavour, and hardness, as items distinguishable in definition or 'in being', though they are not physically separable from the individual object in which they are found. » OSBORNE (1998), pp. 443–444.

42. Si dans la dernière section de *Sens.* 7 (à partir de 448^b20) il est question d'une partie perceptive ou de plusieurs, il s'agit uniquement de la partie de l'âme, comme cela est régulièrement rappelé (448^b21, 28, 449^a6, 9, 14, 17).

côté de la méthode suivie lors traitement de l'aporie. En bonne téléologie, on ne peut aller que de l'acte vers la capacité et de la capacité vers l'organe. *An.* s'arrête à la capacité, *Sens.* tente par moments de s'aventurer en direction de l'organe, toujours selon cette approche : Aristote ne commence ainsi jamais par constater que les yeux sont faits d'eau pour en déduire que le processus de la vision doit mettre en jeu les propriétés de ce matériau, il part du fait que la seule explication correcte de la vision est selon lui celle qui repose sur le rôle d'un intermédiaire transparent entre la chose vue et le sujet qui la voit pour affirmer que les yeux doivent être faits d'eau, puisque l'eau est capable de transparence (*Sens.* 2, 438^b3-7)⁴³. La possibilité empirique de constater que de l'eau peut s'écouler des yeux (438^a17-18 : le verbe pour exprimer ce que subissent les yeux est διαφθείρω, il ne s'agit certainement pas de larmes) est certes une preuve de ce qu'ils contiennent de l'eau, mais cela ne suffit aucunement à expliquer pourquoi. Il faut pour cela montrer que les yeux sont faits d'eau en tant qu'ils sont les organes de la vision, parce que l'eau est apte à un jouer un rôle précis au sein du processus visuel. Si l'on revient maintenant au cas de la perception simultanée, il n'y aura aucun intérêt à pointer du doigt le fait que tous les organes sensoriels sont reliés au cœur si l'on n'est pas en mesure d'expliquer en quoi cela contribue au processus perceptif. Or Aristote pense manifestement que la nature même du processus, lorsqu'il porte sur plusieurs objets en même temps, appelle des éclaircissements, si bien qu'il serait prématuré de tenter la transition de la capacité vers son organe.

Il peut ne pas être inutile de garder cette observation à l'esprit lorsque l'on considère l'un des passages les plus importants du *corpus* quant à la question de l'unité de la perception, à savoir le traitement de la capacité de discrimination perceptive à la fin de *An.* III.2. Le problème posé est comparable à l'aporie de *Sens.* 7 : il s'agit de comprendre comment la même chose peut être en même temps les deux objets qu'elle distingue, parce que cette activité implique de les percevoir en même temps. Le traitement de cette question s'achève par l'image du point géométrique, qui fournit en un certain sens un modèle pour penser la coexistence de l'unité et de la pluralité au sein d'une même chose. Le texte est très probablement corrompu et, en son état actuel, rend la démarcation entre *comparans* et *comparandum* extrêmement difficile.

[427^a9] ἀλλ' [^a10] ὥσπερ ἦν καλοῦσί τινες στιγμήν, ἥι μία ἢ δύο, ταύτηι [^a11] καὶ διαιρετῆ. ἥι μὲν οὖν ἀδιαίρετον, ἐν τῷ κρῖνόν ἐστι [^a12] καὶ ἅμα, ἥι δὲ διαιρετὸν ὑπάρχει, δις τῷ αὐτῷ χρῆται σημείωι [^a13] ἅμα· ἥι μὲν οὖν δις χρῆται τῷ πέρατι, δύο κρίνει καὶ κεχωρι-^{[a}14]σμένα, ἔστιν ὡς κεχωρισμένως· ἥι δὲ ἐνί, ἐν καὶ ἅμα.

13 δις vel ὡς δυοῖ Trendelenburg : δυοῖ codd. || 14 ἐνί, ἐν Christ : ἔν, ἐνὶ CWy Alex Si¹ : ἐνί ELSVX

Mais c'est à la manière de ce que certains nomment « incision », en tant qu'il est un ou deux, que la perception est divisible aussi. En tant donc qu'il est

43. Cette explication est rendue insuffisante par le fait que l'air soit aussi transparent, la raison pour laquelle l'eau est privilégiée dans la constitution oculaire est néanmoins avancée en 438^a15 : elle est plus facile à intégrer solidement à un organe capable de la retenir.

indivisible, le sujet de la discrimination est un et opère en un même temps ; en tant qu'il est divisible, il emploie deux fois le même point en un même temps. En tant qu'il se sert deux fois de la limite, il discrimine deux choses séparées, étant d'une certaine manière séparé ; en tant qu'il se sert d'une unique limite, il est un et en un même temps. (*An.* III.2, 427^a9–14)

Je ne prétends pas maîtriser le passage dans ses moindres détails. On peut néanmoins commencer par observer que l'image est géométrique et le lexique précis. Deux termes sont employés pour désigner ce que l'on appelle communément un point : *στιγμή* et *σημεῖον*, qui est également caractérisé comme une limite (*πέρας*). Le premier terme est associé à l'usage linguistique d'autres figures. En quoi consiste la différence ? Le nom *στιγμή* désigne le produit de l'action exprimée par le verbe *στίζω*, « marquer », tandis que *σημεῖον* a quelque chose de plus abstrait. Si Aristote emploie encore les deux termes, *στιγμή* n'est jamais employé chez Euclide et dans les textes mathématiques ultérieurs, où c'est uniquement *σημεῖον* que l'on lit. On pourrait donc comprendre le début du passage comme signalant le caractère archaïque du terme *στιγμή*, mais il y a peut-être quelque chose de plus en jeu. La notion de limite est évidemment relative à ce qu'elle limite. Si l'on divise un segment AB en deux en un point Γ, les deux segments obtenus, AΓ et ΓB partagent un même limite, le point Γ. Cependant, il est différent en tant que limite de AΓ et en tant que limite de ΓB, il admet deux définitions différentes comme extrémité de l'un ou de l'autre. On est donc en présence d'une unité selon le nombre (il y a un unique point Γ) et d'une pluralité selon l'être (il est à la fois une extrémité de AΓ et de ΓB), si bien que l'on peut deviner dans ses grandes lignes ce qui a pu paraître éclairant à Aristote au sein de cette figuration géométrique. Il est peut-être possible de comprendre à partir de là le jeu lexical entre *στιγμή* et *σημεῖον*, si l'on considère que *στιγμή* renvoie encore aux oreilles d'Aristote à un acte de limitation d'une grandeur, si bien qu'il n'est pas entièrement clair si son identité est relative à celle de ce qu'il limite, comme celle du *πέρας*, ou si elle en est indépendante, comme celle du *σημεῖον*.

C'est là grossièrement tracée l'interprétation moderne du passage, qui comprend que le sujet opérant la discrimination entre les objets perceptibles est rapproché d'un point géométrique divisant une ligne en deux, ou placé à l'intersection de deux lignes⁴⁴ : de même, le sens représente simultanément le terme de deux processus simultanés, voire contraires, vraisemblablement parce que la perception repose sur l'appréhension d'un certain rapport (au sein de certaines limites, faute de quoi elle n'a plus lieu) entre l'état pertinent de l'organe sensoriel (par exemple sa chaleur) et celui de l'objet, la différence entre les deux résultant en un processus affectant le premier. L'interprétation des commentateurs anciens, parfois reprise par certains modernes, introduit un raffinement assez inattendu au regard de la lettre du texte, en ce qu'elle envisage le point dont il est

44. Voir, entre autres, NEUHAEUSER (1878), pp. 45–46 ; RODIER (1900) II, pp. 394–395 ; G. R. T. ROSS (1906), p. 230 ; HICKS (1907), p. 450 ; HAMLYN (1968b), p. 128 ; SHIELDS (2016), p. 214.

question comme le centre d'un cercle, qui sert simultanément de limite à tous ses rayons⁴⁵. La différence n'est pas simplement géométrique. Le recours au cercle donne, de manière assez géniale, une dimension nouvelle à l'image : il permet de penser le centre comme figurant l'organe sensoriel premier, où se rejoignent les mouvements issus des organes des cinq sens, représentés par les extrémités des rayons appartenant au cercle. Il y a bien une attestation aristotélicienne à un tel schéma anatomique, puisque le rapport du cœur aux organes périphériques, sensoriels ou locomoteurs, est aussi figuré par un cercle dont il occupe le centre et les organes qui lui sont reliés la circonférence en *Mot. An.* 11. C'est une illustration efficace du fait qu'un ensemble de processus confluent nécessairement vers la région cardiaque et que c'est en ce lieu qu'est coordonnée l'activité de différents organes. Il y a cependant de bonnes raisons de douter qu'il soit approprié de le convoquer pour expliquer ce passage. La lettre du texte ne parle que du rôle d'un point comme limite, sans mentionner quoi que ce soit de circulaire. Surtout, si le passage cherchait à expliquer la possibilité de la perception simultanée à l'origine de la discrimination perceptive par la centralisation cardiaque de l'appareil perceptif, il ne résoudrait aucunement la difficulté fondamentale soulevée par Aristote à ce stade du chapitre, celle de savoir comment la même chose peut dans ce cas recevoir des contraires, par exemple devenir en même temps noire et blanche (*An.* III.2, 427^a5–8). Non seulement celle-ci ne concerne, dans cette formulation, que les objets relevant d'un même sens, et non pas la combinaison de perceptions issues d'organes différents, mais l'image du cercle ne contribue aucunement à la résoudre, comme paraît le reconnaître Alexandre d'Aphrodise lui-même⁴⁶. Jugée à l'aune de la solution qu'elle fournit à l'aporie, cette interprétation n'a donc guère d'arguments à faire valoir en sa faveur. Il est cependant possible de rendre raison, dans une certaine mesure, de son apparition. Une partie de l'explication vient évidemment de

45. C'est ainsi qu'Alexandre d'Aphrodise comprend le passage : *In Sens.* 165.16–20 ; *An.*, 63.8–64.11 ; *Quaest.* 3.9, 96.14–28. Cette interprétation semble avoir fait autorité tout au long de la période, à en juger par le fait qu'elle se retrouve au sein de la paraphrase de Thémistius (86.8–18) et dans les commentaires attribués à Simplicius (*In An.*, 200.21–26) et Philopon (*In An.*, 481.7–77 & 560.25–33). L'attestation la plus ancienne de cette interprétation se trouve chez Alexandre, mais il n'est pas certain qu'il en soit l'inventeur car il y a déjà des traces d'un intérêt pour le rapport de l'organe sensoriel commun aux organes sensoriels propres qui pourraient remonter à Aétius (voir MORAU (1973), p. 300). Elle est défendue à l'époque moderne par exemple par MODRAK (1981), p. 417 n. 29.

46. Si le texte est bien authentique, en *Quaest.* 28–26 : « mais quelle sorte de chose il faut saisir, dans le cas de la perception, comme étant en même temps à la fois une et plusieurs, de manière semblable au centre du cercle qui est saisi comme la limite de plusieurs lignes droites, ce n'est pas facile de le découvrir, car l'organe sensoriel extrême dans lequel adviennent les affections des objets perceptibles est un corps, et il n'est pas possible que les affections que lui envoient les cinq organes sensoriels atteignent comme si c'était le long de cinq lignes la même partie du corps – car des affections et des mouvements contraires se produiraient de nouveau dans la même chose, si c'est par un mouvement de ce type qu'a lieu la perception en acte » (τί δὲ τοιοῦτον λαμβάνειν ἔστιν ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως, <ὡς> ἅμα ἓν τε εἶναι καὶ πολλά, ὁμοίως τῷ τοῦ κύκλου κέντρῳ τῷ ὡς πέρατι τῶν πολλῶν εὐθειῶν ληφθέντι, οὐ ῥαδίον εὐρεῖν. σῶμά τε γὰρ τὸ ἔσχατον αἰσθητήριον, ἐν ᾧ γίνεται τὰ τῶν αἰσθητῶν πάθη, καὶ οὐχ οἷόν τε τὰ ἀπὸ τῶν πέντε αἰσθητηρίων πάθη διαπεμπόμενα ἐπ' αὐτὸ ὡς διὰ γραμμῶν τῷ αὐτῷ μορίῳ τοῦ σώματος ἐπιβάλλειν. γένοιτο γὰρ ἂν πάλιν ἐν τῷ αὐτῷ τὰ ἐναντία γινόμενα πάθη καὶ ἐναντία κινήσεις, εἴ γε διὰ τοιαύτης κινήσεως ἢ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις.).

la difficulté intrinsèque du passage. Une autre raison vient de la dynamique interne du *corpus*. Les textes aristotéliens relatifs à l'activité de l'organe sensoriel premier sont en effet rares et leur teneur principalement aporétiques. C'est pourquoi, n'ayant pas une conception suffisamment robuste de sa fonction, Aristote s'abstient la plupart du temps de proposer des explications téléologiques quant à la centralisation de l'appareil perceptif. L'interprète se retrouve alors face, d'une part, à un petit nombre de textes très difficiles qui tente patiemment de dégager la manière dont la capacité de percevoir de l'âme fonctionne de manière unifiée, par exemple *An.* III.2 et *Sens.* 7, et, d'autre part, un ensemble de remarques plus latérales, dans des traités consacrés à d'autres facettes de l'existence animale, qui font signe vers l'importance de l'organe sensoriel premier. La perspective d'une passerelle de l'un vers l'autre que propose cette interprétation de la fin de *An.* III.2 a de quoi tenter : on serait enfin en présence d'un texte qui viendrait expliquer l'unité de la perception par la structure de l'appareil perceptif. Il faut pourtant refuser un tel geste, qui n'est conforme, ni à la démarche d'Aristote, ni à l'état d'avancée de ses recherches dont l'état du *corpus* témoigne.

15.5 Conclusion

Aristote partage avec une partie de ses prédécesseurs l'idée selon laquelle l'expérience perceptive est unifiée. Comme la perception procède des affections que reçoivent séparément les organes des cinq sens, cela implique l'existence d'une instance vers laquelle celles-ci convergent et à laquelle l'activité perceptive dans son ensemble puisse être attribuée. La manière dont Aristote aborde cette unification de la perception se laisse apercevoir en différents endroits du *corpus*. Sur le plan anatomique, cela se traduit par le fait que l'appareil perceptif possède un centre unique auquel tous les organes sensoriels sont reliés par des vaisseaux, situé au niveau du cœur (et non pas du cerveau), qualifié tour à tour d'*ἀρχή* de la perception et d'organe sensoriel premier, souverain, ou commun. Son rôle au sein du processus perceptif apparaît en creux à travers le phénomène du sommeil, où le processus nutritif altère son état, ce qui conduit à une entrave presque complète de l'ensemble de l'activité perceptive. On peut ainsi parvenir à reconstruire une doctrine à peu près cohérente de la centralisation de l'appareil perceptif en effectuant de grands sauts d'un texte à l'autre. Il est beaucoup plus difficile de comprendre, en revanche, ce que permet cette centralisation : la doctrine aristotélienne paraît beaucoup plus aboutie quand elle s'en tient à l'activité isolée de chacun des cinq sens que lorsqu'elle tente d'envisager l'ensemble de la perception dans une perspective unitaire. La thèse de l'assimilation du percevant et du perçu pose à cet égard des problèmes redoutables, qu'Aristote affronte valeureusement sans qu'il soit certain qu'il parvienne à les surmonter définitivement. Une grande partie de la tradition exégétique, qui a encore cours aujourd'hui sous des formes différentes, tend à masquer l'acuité de la difficulté en développant une théorie du « sens

commun », donnant ainsi une identité de façade à l'instance unificatrice de l'activité perceptive. Il paraît préférable de reconnaître que l'unité de la perception n'a pas fini d'être pensée par Aristote.

Chapitre 16

Φαντασία et Φάντασμα chez Aristote : *An.* III.3 et *PN1*

16.1 La φαντασία et la vie animale : état des lieux

La notion de φαντασία joue un rôle important au sein de la pensée aristotélicienne. Si elle paraît occuper une position secondaire au sein de la doctrine de l'âme, dans la mesure où elle ne représente pas l'une de ses puissances fondamentales, elle se trouve en revanche régulièrement au premier plan lorsqu'il est question d'expliquer le comportement des êtres vivants que sont les animaux et les êtres humains. C'est en effet la principale faculté dont disposent les animaux au-delà de la simple sensation. Étant donné qu'il est hors de question, aux yeux d'Aristote, de leur attribuer la moindre pensée rationnelle, laquelle n'appartient qu'à l'espèce humaine, la notion de φαντασία est, avec la sensation, la principale ressource explicative à la disposition de l'étude des actions des animaux. C'est pour cette raison que l'on peut lire, en divers endroits du *corpus aristotelicum*, que la plupart des animaux « vivent selon leur représentations et leurs souvenirs » (ταῖς φαντασίαις ζῆν καὶ ταῖς μνήμας, *Met.* A.1, 980^b25, au sujet des animaux qui ne sont pas capables d'apprendre) ou qu'ils n'ont, pour tout accès à l'universel, que leurs représentations et souvenirs du particulier (οὐκ ἔχει καθόλου ὑπόληψιν ἀλλὰ τῶν καθ' ἕκαστα φαντασίαν καὶ μνήμην, *EN* VII.5, 1147^b4–5). Autrement dit, la φαντασία et la mémoire constituent la cime des facultés cognitives dont disposent les animaux. Leurs activités devront être expliquées sans recourir à aucune faculté supérieure, en particulier sans postuler quoi que ce soit qui soit trop proche de l'activité intellectuelle dont seul l'être humain est capable¹.

1. Il y a également un usage, voire une espèce particulière de φαντασία, en lien avec cette activité intellectuelle humaine. La thèse selon laquelle la pensée requiert la φαντασία fait presque figure de slogan aristotélicien (*An.* III.7 431^a16–17 et *Mem.* 1, 449^b31–450^a1 ; elle est déjà introduite, sous forme de question, en *An.* I.1, 403^a8–9). Aristote fait également parfois mention d'un type spécial de φαντασία qui aurait lieu en lien avec le désir et la délibération chez les animaux rationnels (*An.* III.10, 433^b29 et 11, 434^a7). Je laisse de côté ces questions pour me concentrer sur le rôle que joue la notion au sein de l'étude de la mémoire et de l'étude des rêves, lesquelles concernent un ensemble plus large d'êtres vivants que les

La notion de φαντασία occupe ainsi une position privilégiée, en ce qu'il lui revient d'expliquer une grande variété de phénomènes observables au sein du monde animal. Le fait qu'elle soit souvent associée à la mémoire ne doit pas se comprendre comme une mise en concurrence, étant donné qu'Aristote conçoit celle-ci comme essentiellement liée à la φαντασία, avec laquelle elle partage ses objets (*Mem.* 1, 450^a23–24). Au vu de cette importance, il y a quelque chose d'assez décevant dans le *corpus* dont nous disposons aujourd'hui. S'il y est fréquemment question de la φαντασία, il ne comprend pas vraiment de texte qui nous en fournirait un traitement détaillé et limpide. Le texte qui s'en approche le plus est le troisième chapitre du troisième livre du *De anima*, dont pourtant l'objectif initial n'est pas vraiment de présenter ce qu'Aristote entend par φαντασία. Le lecteur finit par obtenir une sorte de mise au point portant sur cette notion (*An.* III.3, 429^b10–430^a9), mais celle-ci n'intervient qu'après une discussion riche en rebondissements, où il est clair qu'Aristote est aux prises avec des manières d'employer la φαντασία extrêmement différentes de la sienne et que nous avons aujourd'hui du mal à saisir. Le résultat est que ces deux parties du chapitre peuvent donner le sentiment de demeurer inconciliables sur plusieurs points importants, ce qui ne facilite pas la compréhension de l'usage qu'entend faire Aristote de la notion de φαντασία.

La difficulté héritée de l'organisation du *corpus* est aggravée par le développement historique du vocabulaire philosophique. Si la notion aristotélicienne de sensation nous est encore assez familière (on enseigne toujours aux enfants qu'il existe cinq sens), si bien qu'il n'y a guère de difficulté à traduire le mot αἴσθησις chez Aristote, la φαντασία nous est devenue fondamentalement étrangère. On traduit le mot traditionnellement par « imagination », tout en ayant conscience des insuffisances criantes de ce procédé. L'imagination est en effet associée pour nous à l'invention et à la création, ce qui n'est pas du tout le cas de la φαντασία chez Aristote et, en général, en grec. Plus largement, cet absence d'équivalent à la φαντασία au sein de notre équipement conceptuel ordinaire a souvent conduit les interprètes à s'interroger au sujet de la teneur et de l'unité de la notion telle qu'elle se trouve employée par Aristote². On s'accorde sur le fait que la chose la plus importante est sa distinction de la sensation, mais son identité propre paraît difficile à cerner.

C'est la raison pour laquelle certaines tendances exégétiques ont émergé qui visent à donner une fonction spécifique à la φαντασία au sein du dispositif aristotélicien. La voie a été ouverte par l'édition du traité *Mot. An.*, jusqu'alors négligé par les érudits, par NUSSBAUM (1985), au sein duquel elle a prétendu, dans le cinquième de ses essais d'interprétation joints à son édition, pouvoir identifier un rôle « interprétatif » que jouerait la φαντασία et qui serait un élément indispensable du processus par lequel un désir (ὄρεξις)

êtres humains.

2. SCHOFIELD (1978), pp. 105–106, lui a ainsi reproché, dans le parler de l'époque, de n'être qu'un concept « mal ficelé, fondé sur des ressemblances de famille » (*a loose-knit, family concept*).

se forme chez l'animal³. L'idée centrale, qui a été maintes fois reprise, amendée ou contestée depuis, est qu'il y aurait une sorte de partage des tâches entre la sensation, qui se contenterait d'appréhender l'objet, et la φαντασία, qui viendrait interpréter cet objet comme désirable, ou du moins le présenter comme la fin d'un mouvement local possible. En réaction à cette tendance, de nombreuses interprétations ont vu le jour qui tentent de restreindre la portée des passages où Aristote a l'air de concéder un rôle aussi remarquable à la φαντασία, afin de restreindre celle-ci à son acception la plus minimale, qui serait celle avancée en *An.* III.3. Dans ce chapitre, en effet, une φαντασία est présentée comme un simple effet secondaire d'une sensation antérieure, qui dépend entièrement de celle-ci quant à ses pouvoirs causaux, si bien qu'il ne semble pas qu'il y ait la moindre chose qu'une φαντασία puisse faire dont la sensation ne soit pas capable.

L'attribution d'un rôle aussi étendu à la φαντασία n'est donc pas issue de la considération du traitement de cette notion dans *An.*, elle se fonde avant tout sur la considération de deux passages au sein de *Mot. An.*, à savoir 9, 702^a17–19, où la φαντασία est présentée comme « préparant » le désir (τὰ μὲν γὰρ ὀργανικὰ μέρη παρασκευάζει ἐπιτηδείως ἔχειν τὰ πάθη, ἡ δὲ ὄρεξις τὰ πάθη, τὴν δὲ ὄρεξιν ἡ φαντασία· αὕτη δὲ γίγνεται ἢ διὰ νοήσεως ἢ δι' αἰσθήσεως) et 11, 703^b10–11 (οὐθενὸς γὰρ τούτων κυρία ἀπλῶς ἐστὶν οὐθ' ἡ φαντασία οὐθ' ἡ ὄρεξις). Ce sont les seuls passages au sein du traité où la φαντασία est apparemment introduite comme la seule faculté capable d'accomplir la tâche en question, elle est autrement systématiquement mise en concurrence avec la sensation, la pensée, ou les deux. La prise en considération de leurs contextes respectifs, comme l'a montré RAPP (2020a), pp. 46–53, laisse penser que le fait que la φαντασία y soit la seule faculté mentionnée tient à un raccourci conceptuel local : il n'est pas nécessaire de comprendre ces passages comme reposant sur le présupposé que la φαντασία a un rôle unique à jouer, qu'elle seule peut accomplir, dans la formation du désir conduisant l'animal à se mouvoir.

Si l'on élargit quelque peu la perspective, il paraît hautement souhaitable de pouvoir interpréter ces passages d'une manière qui demeure compatible avec ce qui est dit dans *An.* au sujet de la φαντασία, du désir et du mouvement local. Au sujet du désir, *An.* II.3, 414^b1–6 met en place une séquence très claire, selon laquelle la sensation conduit, via les sentiments de plaisir et de peine qui l'accompagnent nécessairement, au désir. Le même dispositif paraît encore à l'œuvre en III.11, 433^b31–434^a5, où Aristote s'interroge au sujet des animaux dits « incomplets ». Si ce sont encore des animaux, ils doivent être capables de sensation, et donc posséder *a minima* le sens du toucher. De là, Aristote en infère qu'ils font l'expérience du plaisir et de la peine et donc qu'ils sont capables de désir. En revanche, il n'est pas certain qu'il faille leur attribuer la φαντασία, ce qui sous-entend que la capacité de désirer ne requiert pas à ses yeux la φαντασία.

3. Une position proche a été défendue un peu auparavant par FURLEY (1978), qui reconnaît néanmoins sa dette à l'égard des travaux, alors inédits, de M. Nussbaum. Le premier tirage de son édition de *Mot. An.* a paru en 1978, une seconde version corrigée, demeurée définitive, a vu le jour en 1985.

Il y a une revanche une certaine tension entre ces passages où le désir est présenté comme une détermination fondamentale de l'existence animale, ceux où il est dit que tous les animaux ne possèdent pas la φαντασία (certains insectes en seraient dépourvus⁴), et An. III.10, 433^b28–30, où Aristote peut donner l'impression de vouloir dire que tous les animaux qui désirent se meuvent et sont capables de φαντασία (ὅλως μὲν οὖν, ὥσπερ εἴρηται, ἥ ὀρεκτικὸν τὸ ζῶιον, ταύτηι αὐτοῦ κινητικόν· ὀρεκτικὸν δὲ οὐκ ἄνευ φαντασίας). Cette tension se laisse cependant dissiper lorsque l'on comprend qu'Aristote n'entend affirmer par là, ni que tous les animaux sont capables de se mouvoir par eux-mêmes (certains sont stationnaires, ce qui n'ôte rien à leur capacité de désirer), ni que la φαντασία est impliquée dans la formation de tout désir animal. Ce serait étrange, car il semble bien qu'il suffise de percevoir quelque chose et d'éprouver du plaisir à percevoir cette chose pour se mettre à la désirer. La thèse en III.10 se place en fait sur le plan des facultés et a une portée téléologique. Un animal qui se meut de son propre chef dans l'espace doit se mouvoir parce qu'il a une raison naturelle de le faire. Il faut donc qu'il y ait une fin à son mouvement, ce qui implique qu'il soit dans un état particulier qui le pousse à rechercher (ou à fuir) un objet déterminé. La sensation peut suffire à le mettre dans un état de ce type, mais l'exercice de sa capacité locomotrice serait extrêmement restreint si les objets en question se limitaient à ceux qui sont immédiatement disponibles au sein du champ perceptif de l'animal. Il paraît bien plus conforme à la raison que les animaux puissent se mouvoir en direction d'objets qu'ils ne sont pas en train de percevoir. La capacité locomotrice ne prend son sens, téléologiquement parlant, que si l'animal est capable d'acquérir des attitudes déterminées à l'égard d'objets en-dehors de son champ perceptif immédiat, et c'est pour cette raison qu'elle va de pair avec la capacité de désirer et la φαντασία.

16.2 Φαντασία et Φάντασμα

Bien qu'une partie importante des discussions entre interprètes concernant la φαντασία se soit centrée sur sa relation au désir et par conséquent sur An. et Mot. An., c'est loin d'être le seul contexte où Aristote recourt à cette notion. Elle occupe aussi le devant de la scène dans ses traités consacrés à la mémoire et au rêve, lesquels sont transmis depuis l'Antiquité selon une série qui les rend contigus à Mot. An., qui correspond à la première moitié de la collection d'opuscules que l'on a pris l'habitude d'appeler les *Parva naturalia*. De même que dans Mot. An. (6, 700^b21–22), ces opuscules, lorsqu'il est question de la φαντασία, comportent des références explicites à un traitement plus précis de celle-ci, qui ne saurait correspondre, étant donné l'état du *corpus*, qu'à An. III. Cela va même jusqu'à

4. Voir notamment An. III.3, 428^a8–11, où les érudits se sont étonnés de ce que, d'après les manuscrits, les abeilles, dont Aristote est pourtant prompt ailleurs à louer les capacités extraordinaires, se retrouvent privées de φαντασία, ce qui a conduit TORSTRICK (1862) à demander à corriger le texte.

des reprises presque mot pour mot de certaines formules mémorables tirées de ce traité : *Mem.* 1, 449^b30–31, reprend de *An.* III.7, 431^a16–17, le slogan selon lequel la pensée est impossible sans φάντασμα; *Insomn.* 1, 459^a14–18 cite quasiment *verbatim* la définition finale de la φαντασία en *An.* III.3, 429^a1–2. Ce sont des signaux clairs du fait qu’Aristote entend déployer dans *PN1* la notion technique de φαντασία qui se trouve avoir été élaborée précédemment dans *An.* III. Le lien entre *An.* et *PN1–Mot. An.*, évident dès l’ouverture de *Sens.* (1, 436^a1–3), s’en trouve encore renforcé.

Cela étant dit, la manière dont Aristote manie la notion de φαντασία dans *PN1*, en particulier dans *Mem.* et *Insomn.*, présente quelques particularités. Elle apparaît en effet régulièrement en lien avec deux autres notions qui ne jouent qu’un rôle mineur au sein de la section de *An.* qui va de II.1 à III.3 et qui sont aussi complètement absentes de *Mot. An.*, à savoir celles d’ἄσθημα et de φάντασμα. L’emploi de la seconde est particulièrement frappant, parce qu’elle figure au centre à la fois de la définition de la mémoire (« la possession d’un φάντασμα comme représentation fidèle de ce dont il est un φάντασμα », *Mem.* 1, 451^a15–16) et du rêve (« un φάντασμα qui résulte du mouvement des αἰσθηματα lorsque l’on dort, en tant que l’on dort », *Insomn.* 3, 462^a29–31). Le caractère secondaire de ces notions au sein du traitement de la puissance sensitive dans *An.* s’explique par le fait qu’elles ne sont pas des composantes essentielles de la définition de celles-ci, mais qu’elles touchent à des activités qui, si elles doivent lui être attribuées, s’éloignent de sa fonction principale et définitoire. C’est la raison pour laquelle leur étude est souvent assez négligée dans les tentatives contemporaines d’interprétation de la psychologie aristotélicienne⁵. En ce qui concerne en particulier le terme de φάντασμα, on a souvent tendance à l’employer comme s’il était interchangeable avec celui de φαντασία⁶, ce qu’Aristote donne parfois l’impression de se permettre⁷ et ce qu’il arrive aussi à Alexandre d’Aphrodise de faire, lequel, sans doute parce qu’il cite de mémoire, commet une petite erreur en substituant un terme à l’autre lorsqu’il redonne la définition de la mémoire tirée de *Mem.* en commentant le début de la *Métaphysique*⁸.

Pour autant, il paraît clair qu’il doit exister une distinction entre les termes φαντασία et φάντασμα, y compris dans la manière avec laquelle Aristote les emploie respectivement. Un élément qui vient immédiatement les séparer est le fait que φαντασία ait la capacité de

5. MATSON (1966), p. 101, reproche ainsi à la notion d’ἄσθημα de n’intervenir que dans des contextes « paranormaux » (*spooky*).

6. Ou même à l’ignorer complètement pour se concentrer exclusivement sur la φαντασία : LORENZ (2006) commence ainsi par définir la φαντασία, p. 114, comme « une capacité de représentation sensorielle qui permet la représentation de caractéristiques et d’objets de diverses sortes qui ne sont pas présentement perçus par le moyen des sens » et, en dépit d’un intérêt prononcé pour *Mem.* et *Insomn.*, n’explique jamais par la suite comment il comprend le terme de φάντασμα par rapport à cette définition.

7. Par exemple si l’on compare *An.* I.1, 403^a9 (« la pensée est-elle possible sans φαντασία? »), et III.7, 431^a17 (« elle ne l’est pas sans φάντασμα »).

8. Comparer *In Met.*, 3.15–16 (ἔστι δὲ μνήμη ἕξις φαντάσματος ὡς εἰκόνας οὐ ἔστι φαντασία) et *Mem.* 1, 451^a14–16 (τί μὲν οὖν ἔστι μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος, ὡς εἰκόνας οὐ φάντασμα, ἕξις). Il se pourrait évidemment que l’erreur vienne de la transmission du commentaire d’Alexandre, mais aucun éditeur, que je sache, n’a entrepris de corriger le texte pour autant.

désigner aussi bien la faculté que l'une de ses activités, tandis que φάντασμα renvoie toujours à un épisode particulier. La façon traditionnelle et aujourd'hui démodée de traduire ces deux termes, par « imagination » et « image », suggère qu'un φάντασμα est quelque chose que produit la φαντασία⁹. Cela correspond à cette ligne de partage, mais on ne tient ainsi pas compte du fait que φαντασία peut, chez Aristote, renvoyer, non seulement à la faculté générale, mais aussi à des instances particulières d'exercice de la capacité du même nom. La manière la plus fréquente de comprendre le rapport qu'entretiennent ces deux termes, énoncée de façon particulièrement claire par MODRAK (1986), consiste à comprendre le terme φάντασμα comme renvoyant au contenu d'une φαντασία particulière : la distinction serait alors entre l'acte de se représenter quelque chose et le contenu que l'on se représente lors de cet acte. Le φάντασμα est alors à la φαντασία ce que l'on suppose que le νόημα est à la νόησις, à savoir son objet ou son contenu. Cette interprétation va souvent de pair la traduction traditionnelle, mais elle en est fondamentalement indépendante. Dire qu'un φάντασμα est le contenu d'une φαντασία n'est pas nécessairement équivalent à affirmer qu'il s'agit essentiellement d'une image.

Cette interprétation a été vivement contestée dans certaines parutions récentes, en particulier par CASTON (2021), lequel affirme que cette interprétation conduit nécessairement à devoir postuler l'existence d'un réalisme indirect chez Aristote¹⁰. Étant donné l'existence d'un nombre non-négligeable de passages où Aristote caractérise les φαντάσματα en jeu lors du souvenir ou du rêve d'une manière avant tout physiologique, il soutient en effet que, si l'on considère que ceux-ci sont des contenus présents à notre conscience (*contents of awareness*), alors cela signifie que l'on se rend compte des changements physiologiques qui ont lieu en nous lors des processus en question, si bien que l'on se représente dans de telles circonstances d'abord ce qui se passe dans notre corps, en particulier au niveau des organes sensoriels, et à partir de là indirectement des choses externes. Il considère cette situation comme intenable et affirme que le moyen approprié d'éviter cet écueil est de renoncer à l'idée selon laquelle les φαντάσματα seraient quelque chose dont l'on a conscience : le terme renverrait uniquement aux processus physiologiques ayant lieu lors des épisodes de φαντασία, lesquels ne nous sont pas accessibles par introspection. Le φάντασμα est en ce cas à la φαντασία ce que l'on considère généralement que l'ἄσθημα est à l'ἄσθησις, à savoir l'affection corporelle sous-jacente¹¹.

9. Ce procédé de traduction est souvent décrié de nos jours (« pendant des décennies, les traducteurs et interprètes d'Aristote ont paisiblement traduit φαντασία par « imagination », puis ils ont cessé d'avoir la conscience tranquille », écrit ainsi R. LEFEBVRE (2003), p. 31), mais il trouve encore des partisans, et non des moindres, par exemple chez JOHANSEN (2012) (« *against the background of Aristotle himself privileging visual images in his account of phantasia, it is not unreasonable to continue using the traditional translation 'imagination'* »), SHIELDS (2016), ou RADOVIC (2021). Le mot φαντασία fait même désormais l'objet d'une entrée au sein du *Dictionnaire des intraduisibles*, que l'on doit à LABARRIÈRE (2004).

10. La position radicale de CASTON (2021) se trouve en partie anticipée par OSBORNE (2000) ou CORCILIOUS (2014), lesquels sont d'accord pour insister sur le caractère physiologique du φάντασμα, sans pour autant aller jusqu'à lui refuser la possibilité de faire l'objet d'une représentation mentale.

11. « *Phantasmata are the content-bearing representations that underlie such experiences : they are*

Cette interprétation est incompatible aussi bien avec la précédente qu'avec la traduction de φάντασμα par « image ».

Il faut ici distinguer deux questions. (I) Par rapport à la φαντασία, le φάντασμα est-il son contenu, le processus physiologique qui la sous-tend, ou encore autre chose ? (II) Le lexique de l'image est-il approprié s'agissant de traduire ces termes ? Un bon moyen de les affronter me paraît être de commencer par minorer la valeur technique du terme φάντασμα. Contrairement à φαντασία, terme qui ne se rencontre guère avant Aristote que chez Platon, le mot φάντασμα a une signification attestée dans la langue grecque plus ordinaire, laquelle se laisse observer dans les tragédies conservées : il est particulièrement approprié pour désigner les apparitions surnaturelles, par exemple lorsque l'on voit le spectre d'un mort ou qu'une personne absente nous rend visite dans nos rêves. C'est cet arrière-plan linguistique qui intéresse Aristote lorsqu'il choisit d'employer ce terme plutôt que celui de φαντασία. Son usage dans *PN1* reste néanmoins parfaitement cohérent avec la caractérisation de la φαντασία proposée en *An.* III.3. Je soutiens ainsi (a) que le mot φάντασμα conserve en grande partie sa signification usuelle chez Aristote, laquelle correspond à peu près à celle de l'expression τὸ φαινόμενον (« ce qui apparaît »), si bien qu'il est généralement justifié de voir dans le φάντασμα ce qui apparaît lors d'une φαντασία particulière (il n'est toutefois pas le cas qu'il soit toujours avantageux de décrire le contenu d'une φαντασία comme étant un φάντασμα) ; (b) que, en dépit des différents passages où Aristote compare un φάντασμα à une image (εἶδωλον, ζῶιον, εἰκῶν), il est assez malheureux de choisir de traduire systématiquement ce mot par « image » ; (c) que les passages où Aristote décrit un φάντασμα en des termes physiologiques, comme consistant en une affection corporelle, ne doivent pas être compris comme restreignant le sens du terme à ce seul domaine, en les excluant du champ mental, mais qu'ils doivent être interprétés à la lumière de ce que l'on nomme généralement un peu hâtivement « l'hylémorphisme » d'Aristote.

16.3 Les φαντάσματα tragiques

Commençons par établir ce que φάντασμα signifie ordinairement dans le milieu où évolue Aristote. Le terme s'observe particulièrement dans les tragédies, il y est souvent employé en lien avec des manifestations extraordinaires, par exemple dans le cas de rêves prémonitoires. Chez Eschyle, dans les *Sept contre Thèbes*, Étécole, juste avant de rejoindre le champ de bataille pour affronter son frère, fait remarquer qu'il va constater l'accomplissement de qu'il avait auparavant vu dans ses rêves. La pièce précédente, où l'on peut supposer qu'il narrait les rêves en question, est malheureusement perdue, si bien que l'on ne sait pas exactement en quoi ces présages oniriques consistent. Une chose est claire, c'est qu'il se réfère aux choses qu'ils a vue dans ces circonstances comme étant des

changes in the body that bear content in virtue of their physical magnitudes and the power they have to affect the central organ in determinate ways», CASTON (2021), p. 197.

φαντάσματα (ἄγαν δ' ἀληθεῖς ἐνυπνίων φαντασμάτων / ὄψεις, πατρώων χρημάτων दाτήριοι, 710–711 : « ils n'étaient que trop vrais, ces êtres que j'ai vus en rêve qui se partageaient les possessions de mon père »).

De manière semblable, chez Euripide, les principaux moteurs de l'action de son *Hécube* sont la requête du fantôme d'Achille, qui exige que l'on lui sacrifie la fille d'Hécube, Polyxène, et sa découverte conjointe du destin de son fils, Polydore, lequel a été assassiné à son insu par son hôte, le roi Polymestor. Ce sont ces deux éléments que le spectateur apprend lorsque la pièce débute. C'est d'abord le fantôme de Polydore qui apparaît pour raconter son sort funeste, avant de se retirer de la scène pour laisser la place à sa mère, qu'il présente comme étant effrayée par son φάντασμα (φάντασμα δειμαίνουσ' ἐμόν, 54). Comme il est en train de dire qu'elle sort de la tente d'Agamemnon et qu'elle occupe la scène suivante, on peut comprendre cela comme signifiant que l'acteur jouant Hécube vient de rentrer sur la scène et que le personnage d'Hécube est censé réagir au fait qu'il voie le fantôme de Polydore, mais il y aurait alors quelque chose d'étrange à ce que, lorsqu'elle prend ensuite la parole, Hécube n'en fasse aucunement mention. C'est pourquoi l'on considère généralement que Polydore se retire avant que sa mère ne le voie¹². L'agitation d'Hécube doit en fait être attribuée à ce qu'elle a vu en rêve et qu'elle refuse encore de croire, comme elle le raconte ensuite (70–77), à savoir le meurtre de son fils et le sacrifice à venir de sa fille. Par conséquent, le terme φάντασμα, dans la bouche du spectre de Polydore, se réfère à son apparition dans les rêves de sa mère. Celle-ci l'emploie également dans la scène suivante, désignant par là le fantôme d'Achille qui est venu réclamer la vie de Polyxène (ἦλθ' ὑπὲρ ἄκρας τύμβου κορυφᾶς / φάντασμι' Ἀχιλλέως, 93–94 : « le fantôme d'Achille est apparu tout en haut de sa tombe »).

On peut, de là, commencer à se faire une idée de la signification ordinaire du mot. Un φάντασμα renvoie à l'apparition d'un être, en particulier d'une personne, qui n'appartient plus au domaine des choses qui existent réellement, par exemple lorsque cette personne est morte ou que l'on voit par là son avenir. L'être du φάντασμα réside entièrement dans son apparaître, il n'a pas d'existence au-delà du processus par lequel il se manifeste à quelqu'un. De telles apparitions peuvent être vraies ou fausses, et l'on peut également choisir de les croire ou refuser de s'y fier : le fantôme d'Achille, dans *Hécube*, apparaît réellement aux Achéens pour leur exprimer la volonté du défunt et ceux-ci décident de faire ce qu'il leur demande ; en revanche, Hécube refuse encore de croire ce qu'elle a vu dans ses rêves au début de la pièce, même si cela lui sera bientôt confirmé. C'est cette combinaison d'apparence et d'irréalité présumée sur laquelle Aristote fait fond. Certes, il entend employer le terme pour tout autre chose que des histoires de fantôme, il conserve pourtant son association avec le domaine onirique. Par φάντασμα, il se réfère à quelque chose qui peut apparaître à quelqu'un sans nécessairement posséder d'existence réelle. Le processus par lequel un φάντασμα se manifeste à quelqu'un ne garantit aucunement la

12. Voir GREGORY (1999), p. 49

vérité de la chose. Par là, il devient possible pour un φάντασμα d'être vrai ou faux, et même d'être tenu pour vrai ou faux.

16.4 Le canon aristotélicien de la φαντασία : An. III.3

La question du rapport de la φαντασία à la sensation est le centre de gravité de son traitement dans le texte auquel Aristote lui-même a coutume de se référer quant à cette notion, à savoir An. III.3. Ce chapitre pose néanmoins de nombreuses difficultés. Sa section finale (428^b10–429^b9), où Aristote s'explique enfin sur ce qu'il convient de comprendre derrière la notion de φαντασία, est bien plus claire que ce qui précède, ce pourquoi on a pris l'habitude de l'appeler, depuis WEDIN (1988), le traitement « canonique » de la φαντασία. Celui-ci repose sur deux thèses principales¹³. La première est l'attribution causale de la φαντασία à la sensation : la φαντασία est « un mouvement résultant de la sensation en acte » (κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γιγνομένη, 429^a1–2). Par conséquent, toute φαντασία peut être reconduite à un épisode perceptif qui en contient la cause. En tant que faculté, elle se trouve ainsi placée intégralement dans la dépendance de la sensation, dont elle ne fait que prolonger l'activité, de manière plus ou moins fidèle. Cela permet de distinguer nettement la φαντασία de la sensation : l'une est l'effet, l'autre la cause. Bien davantage, la propriété caractéristique de la sensation est le fait que ce qu'elle nous fait appréhender est précisément ce qui la cause, à savoir l'objet sensible¹⁴. Par comparaison, la φαντασία peut nous faire nous représenter quelque chose de très différent de sa cause : elle a pour cause une sensation antérieure, mais ce n'est pas nécessairement celle-ci, ni même son objet, dont on fait l'expérience grâce à elle (nos rêves sont souvent complètement « fantasmagoriques », c'est-à-dire que l'on y est confronté à des choses qui échappent complètement à l'expérience perceptive ordinaire).

La seconde thèse principale est la similitude de la φαντασία à l'égard de la sensation. La φαντασία n'est pas n'importe quel effet résultant de la sensation, mais un mouvement qui lui demeure suffisamment semblable pour partager avec elle certaines de ses propriétés essentielles. C'est ce qui confère à la notion son intérêt explicatif à l'égard du comportement animal : une φαντασία est, du point de vue subjectif, une quasi-sensation, elle possède « la puissance des choses mêmes » (τὴν τῶν πραγμάτων δύναμιν, *Mot. An.* 7, 701^b19). C'est ce qui explique qu'un animal puisse réagir à une φαντασία comme il réagirait face à une sensation : que le lapin affamé perçoive qu'il y a une carotte cent mètres plus loin à l'est ou qu'il se le figure seulement (que cela soit ou non le cas), cela ne fait aucune différence à l'égard de son comportement, et il se déplacera dans cette direction. C'est pourquoi l'on ne peut pas toujours, en première personne, déterminer ce

13. Pour une présentation synthétique et limpide du passage, voir CORCILIUS (2011).

14. Je m'inspire ici des formules de CASTON (2009), p. 322.

qui relève de la sensation et ce qui relève de la *φαντασία*, bien que la distinction entre les deux soit parfaitement claire sur le plan conceptuel¹⁵.

Ces deux thèses combinées impliquent qu'une *φαντασία* doit être envisagée comme une sorte de continuation d'une sensation antérieure. C'est ce qui justifie le recours d'Aristote à une terminologie quasi-mécaniste : elle est un mouvement qui prolonge un mouvement antérieur dont il est l'effet. En un sens, celui-ci est entièrement déterminé par sa cause. Le fait est qu'il peut être confronté à des forces différentes, ce qui ouvre la voie à des altérations possibles. De manière générale, la position d'Aristote entraîne le refus d'accorder à la *φαντασία* le statut de capacité fondamentale, elle n'est qu'un produit dérivé de la sensation. Cela se traduit notamment par le fait qu'elle ne possède pas d'objet propre qui permettrait de lui donner une identité distincte de celle de la sensation, selon la méthode énoncée en *An.* II.4, selon laquelle une capacité se définit par son activité et son activité par son objet. Tout objet de la *φαντασία* est en fait quelque chose de perceptible, au moins de droit (il arrive évidemment que l'on se représente des êtres qui n'existent pas ou plus ; cela dit, s'ils existaient présentement, ils seraient perceptibles). Aristote n'emploie ainsi jamais le terme de *φανταστόν* pour caractériser quelque chose comme faisant l'objet de la *φαντασία*¹⁶, parce que la perceptibilité suffit. C'est pourquoi il arrive à Aristote d'affirmer que la *φαντασία* et la sensation sont une seule et même chose, même si elles n'ont pas la même définition (*Insomn.* 1, 459^a15–17, qui répond implicitement à la question posée en *An.* III.9, 432^a32–^b4) : c'est fondamentalement la même faculté, considérée selon deux modalités différentes de son exercice.

La section finale de *An.* III.3 fournit ainsi une théorie cohérente et robuste de la *φαντασία*, qui lui confère une portée explicative extrêmement précieuse. L'absence d'unité forte du concept est en même temps une ressource. Parce que n'importe quelle continuation de la sensation, du moment qu'elle demeure quasi-perceptive (c'est-à-dire qu'elle nous fasse nous représenter quelque chose), peut être caractérisée comme une *φαντασία*, la notion a le potentiel de rendre compte d'un champ immense de phénomènes apparentés à la sensation, allant de l'hallucination au souvenir. Comme elle est caractérisée par sa dépendance à l'égard de la sensation, son emploi permet en outre à Aristote de demeurer fidèle à la thèse de l'existence d'une seule capacité cognitive animale fondamentale.

15. Je vois une voiture passer devant moi en un éclair. Je crois avoir aperçu que sa plaque d'immatriculation commençait par les lettres ABC. Est-ce vraiment le cas, ou est-ce une impression erronée ? Il peut être impossible de le savoir en l'absence d'information tierce. Dans un cas, j'aurai vu ces lettres ; dans l'autre, je me les serai seulement imaginées.

16. Comme remarqué par WEDIN (1988), p. 60, et en dépit de la leçon conjecturée par BEKKER (1831) en *Mem.* 1, 450^a24 : il convient de lire à cet endroit, non pas *ὅσα ἐστὶ φανταστά*, mais *ὧν ἐστὶ φαντασία*, cf. *supra* p. 1086.

16.5 Les contextes d'apparition en *An. III.3*

On aura remarqué que le mot même de φάντασμα est entièrement absent de la théorie « canonique » de *An. III.3*, de même qu'il ne figure pas une seule fois dans le traité *Mot. An.* qui intéresse tant les interprètes depuis quelques décennies. À vrai dire, il fait une unique apparition au cours de *An. III.3*, lors d'un moment très précis de la section précédente du chapitre, que l'on caractérise souvent un peu hâtivement comme « dialectique »¹⁷, en 428^a1. Il convient tout d'abord de se faire une idée adéquate de l'organisation du propos à ce stade.

La manière dont Aristote aboutit à une discussion de la φαντασία a souvent paru déconcertante¹⁸. Son entreprise initiale est en effet de dénoncer une certaine confusion chez ses prédécesseurs, qui, faute d'avoir distingué suffisamment ce qui relevait de la sensation et ce qui relevait de l'intellect, ont été complètement incapables de prendre en charge le problème de l'erreur (427^b2–4). Pour comprendre comment il peut y avoir de la fausseté, il faut en effet distinguer la sensation, qui, tant qu'elle a affaire à ses objets propres, demeure toujours dans la vérité, de la pensée, et plus encore, distinguer les différentes activités intellectuelles, dont certaines, comme le savoir, sont préservées de l'erreur et de la fausseté, tandis que d'autres, en particulier la réflexion (διάνοια) et l'opinion (δόξα), ne le sont pas du tout. C'est là qu'entre en scène la φαντασία, presque au détour d'une phrase, en 427^b15. Si l'on suppose qu'Aristote est déjà en train d'opérer avec sa propre notion, celle qu'il va décrire à la fin du chapitre, il est très difficile de comprendre cette apparition soudaine. En revanche, si l'on a en tête l'arrière-plan platonicien qui est le sien, la chose s'explique beaucoup mieux.

Le lien entre réflexion et opinion est en effet une pièce majeure du dispositif conceptuel mis en place au sein des derniers dialogues de Platon. C'est particulièrement visible au sein du *Sophiste*, où les deux termes sont définis conjointement (264^a–264^b)¹⁹. Il ne s'agit pas d'un passage isolé : le *Théétète*, que la narration présente comme directement antérieur à ce dialogue, contient également une discussion de la notion d'opinion qui à bien des égards prépare la définition du *Sophiste* (la δόξα est ainsi caractérisée comme une affirmation silencieuse à l'adresse de soi-même en 190^a) ; celle-ci sous-tend encore l'emploi technique du terme dans des dialogues ultérieurs, en particulier le *Philèbe* (38^c–38^e, cf. *infra*). La relation entre réflexion et opinion mise en place dans ce dialogue consiste en ce que l'opinion est envisagée comme le terme d'un processus de réflexion. Ce processus est présenté étant de part en part linguistique. Qu'il ait lieu à voix haute ou dans le for intérieur de la personne, il s'exprime par un procédé dialectique de questions et de réponses, par lequel l'âme tente de parvenir à la vérité au sujet d'un objet donné.

17. Ainsi RAPP (2001), p. 92, ou CORCILIUS (2011), p. 298, prenant le contre-pied de SCHOFIELD (1978), p. 123, qui se montre sceptique à l'égard de la cohérence du chapitre dans son ensemble.

18. CASTON (1996), p. 20, décrit le propos du chapitre comme « *serpentine* ».

19. Voir à ce sujet les magnifiques analyses de DIXSAUT (2000), pp. 57–59.

Lorsqu'elle y parvient, ou du moins qu'elle croit y parvenir, le processus de réflexion aboutit à la formation d'une opinion : une certaine proposition portant sur l'objet est désormais tenue pour vraie par elle. L'opinion est ainsi conçue comme le précipité d'une réflexion parvenue à un état stable.

Ce n'est pas tout, car le terme de *φαντασία* fait également son apparition dans ce contexte (264^a6). C'est d'autant plus remarquable que celui-ci n'est pas attestée dans les textes conservés dont la rédaction est antérieure aux dialogues de Platon. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de la première occurrence du terme au sein de son œuvre : le mot se trouve déjà employé dans la *République* et le *Théétète*, mais de façon discrète et presque marginale²⁰. Le passage en question du *Sophiste* représente ainsi son entrée officielle dans le lexique technique philosophique. La *φαντασία* est déterminée par distinction de l'opinion. Les deux mots renvoient à l'état stable atteint au terme d'un processus réflexif. Leur différence consiste en ceci que le terme d'opinion (*δόξα*) s'emploie exclusivement lorsque ce processus a lieu uniquement au sein de l'âme, tandis que celui de *φαντασία* est réservé pour les cas où la sensation est impliquée. L'Étranger ne donne pas d'illustration de cette distinction, cette notion technique de *φαντασία* passe complètement à l'arrière-plan dans la suite du dialogue et ne refait pas surface ailleurs. Il s'agit ainsi d'une sorte d'hapax conceptuel. À considérer de plus près l'équilibre des forces en présence, il y a en effet quelque chose d'instable dans le système à trois termes introduit entre réflexion, opinion et *φαντασία*. La manière dont est formulée sa distinction à l'égard de l'opinion restreint considérablement le champ d'application de cette dernière : il suffit apparemment d'une seule intervention de la sensation, si infime soit-elle, pour que l'aboutissement de la réflexion mérite d'être envisagé comme une *φαντασία* plutôt que comme une opinion. Le territoire de cette dernière est par là réduit à sa portion congrue. C'est regrettable, parce que, là où *φαντασία* a quelque chose d'un néologisme, c'est précisément ce mot, *δόξα*, qui paraît approprié, au vu du contexte linguistique et de la manière dont il a déjà été travaillé par la tradition et les dialogues, pour désigner l'opinion ou la croyance en général, c'est-à-dire l'état consistant à s'engager par rapport à la valeur de vérité d'un énoncé. Le concept, avant sa redéfinition, est déjà suffisamment puissant pour occuper une position de surplomb par rapport à sa distinction de la *φαντασία* dans ce passage. De fait, c'est lui qui prend le pas dans la suite du dialogue, où il n'est plus question de se demander si la réflexion antécédent s'appuie ou non sur la sensation. La *δόξα* semble alors être le terme technique désignant l'aboutissement de toute réflexion.

Après cette brève mise au point, revenons à *An. III.3*. La section où le mot *φαντασία*

20. *République* II, 382^e : un dieu ne saurait être trompeur, ni par son apparence, ni par des discours, ni par les signes qu'il envoie (*οὔτε κατὰ φαντασίας οὔτε κατὰ λόγους οὔτε κατὰ σημείων πομπάς*). Il s'agit de la première attestation du terme *φαντασία* dans la littérature conservée, la manière dont il est introduit ne donne pas le sentiment que Platon soit en train de l'inventer. De fait, Aristote l'emploie aussi dans un sens proche et non-technique, comme renvoyant à l'apparence des astres, leur aspect visible, en *Cael.* II.14, 297^b31 (de même en II.13, 294^a8). Dans le *Théétète*, le terme est employé en 152^c et en 161^e comme le substantif correspondant à l'état exprimé par la locution *φαίνεται*.

apparaît pour la première fois ne prépare pas explicitement cet événement. Cela dit, elle emploie un lexique qui est loin d'être sans rapport avec celui du *Sophiste*.

[427^b6] ὅτι μὲν οὖν οὐ ταύ-^[^b7]τόν ἐστι τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν, φανερόν· τοῦ μὲν^[^b8] γὰρ πᾶσι μέτεστι, τοῦ δὲ ὀλίγοις τῶν ζώων. ἀλλ' οὐδὲ τὸ ^[^b9] νοεῖν, ἐν ᾧ ἐστι τὸ ὀρθῶς ^[^b10] καὶ τὸ μὴ ὀρθῶς, τὸ μὲν ὀρθῶς φρόνησις καὶ ἐπιστήμη καὶ δόξα ἀληθῆς, τὸ δὲ μὴ ὀρθῶς ^[^b11] τάναντία τούτων – οὐδὲ τοῦτο ἐστι ταῦτο τῷ αἰσθάνεσθαι· ἢ ^[^b12] μὲν γὰρ αἰσθησις τῶν ἰδίων ἀεὶ ἀληθῆς, καὶ πᾶσιν ὑπάρ-^[^b13]χει τοῖς ζώοις, διανοεῖσθαι δ' ἐνδέχεται καὶ ψευδῶς, καὶ ^[^b14] οὐδενὶ ὑπάρχει ᾧ μὴ καὶ λόγος· φαντασία γὰρ ἕτερον καὶ ^[^b15] αἰσθήσεως καὶ διανοίας, αὕτη τε οὐ γίγνεται ἄνευ αἰσθη-^[^b16]σεως, καὶ ἄνευ ταύτης οὐκ ἔστιν ὑπόληψις. ὅτι δ' οὐκ ἔστιν ^[^b17] ἢ αὐτὴ νόησις καὶ ὑπόληψις, φανερόν. τοῦτο μὲν γὰρ τὸ ^[^b18] πάθος ἐφ' ἡμῖν ἐστιν, ...

Que donc la sensation et l'intelligence ne sont pas identiques, c'est clair. L'une appartient en effet à tous les animaux, l'autre à un petit nombre d'entre eux. Ce n'est pas non plus le cas quant à la pensée, qui peut être correcte ou incorrecte, correcte dans le cas de l'intelligence, de la science et de l'opinion vraie, incorrecte dans le cas de leurs contraires – elle n'est pas non plus identique à la sensation. En effet, la sensation des sensibles propres est toujours vraie et appartient à tous les animaux, tandis qu'il est possible de réfléchir aussi de manière fautive, et que la pensée n'appartient à aucun animal en lequel la raison ne soit pas plaisante. En effet, que ce n'est pas la même chose que la pensée et la supposition²¹, c'est clair : elle n'advient pas sans la sensation et sans elle la supposition n'est pas possible. Que donc elle n'est pas identique à la pensée et à la supposition, c'est clair, car cette affection est en notre pouvoir ... (*An.* III.3, 427^b6–18)

21. Il y a ici un problème textuel assez sérieux, dont la meilleure discussion se trouve toujours chez RODIER (1900) II, pp. 405–406 (voir aussi, plus récemment, FEOLA (2012), qui tente de défendre le texte avec νόησις). Je donne ci-dessus le texte de la majorité des manuscrits, que je traduis de manière ambiguë. Le problème est que la façon la plus naturelle de le construire serait « la νόησις n'est pas la même chose que l'ὑπόληψις ». Or une telle affirmation n'a pas du tout sa place ici, et l'argument qui suit différencie φαντασία et δόξα. On veut donc à tout prix réintroduire la φαντασία dans la phrase, ce dont se sont très bien rendus compte les commentateurs tardifs (ceux derrière les commentaires à *An.* attribués à Simplicius, 206,5, et Philopon, 492,24, quels qu'ils puissent être). Certains manuscrits transmettent d'ailleurs φαντασία au-dessus de la ligne, que le lemma du Pseudo-Simplicius (contre la lettre du commentaire), substitue carrément à νόησις. Il s'agit très probablement d'une tentative de correction de la part d'un lecteur attentif, qui aura décelé la difficulté exactement de la même manière que nos commentateurs, et l'on peut même s'aventurer à supposer que tout cela doit être ramené à une même tradition éditoriale et exégétique. Les éditeurs modernes ont identifié en gros trois solutions possibles : on peut soit réintroduire φαντασία dans la phrase, comme le font par exemple Biehl, Sussemihl ou Förster, en remplacement ou non de νόησις, soit se contenter de supprimer νόησις (on a pensé un temps, à tort, que l'on pouvait s'appuyer sur un manuscrit secondaire pour ce faire), comme l'a proposé MADVIG (1878) I, p. 473, et le fait encore Ross dans ses deux éditions (il faut alors faire renvoyer ἢ αὐτὴ à la φαντασία), soit supprimer l'article et écrire αὕτη, comme l'a proposé G. SCHNEIDER (1866) et le fait Jannone dans l'édition de la C.U.F., en oubliant de l'indiquer dans son apparat critique.

La notion de supposition (ὑπόληψις) est certes ici spécifiquement aristotélicienne, elle recouvre toutes les manières dont l'on peut envisager une proposition (qu'on se décide à la tenir pour vraie ou que l'on se contente de l'adopter à titre d'hypothèse). Elle participe d'un jeu lexical complexe à l'œuvre dans ce passage. Si la sensation est constamment désignée comme αἴσθησις, le rôle intellectuel de l'activité cognitive auquel elle s'oppose reçoit une variété de dénominations, que le texte ne prend pas toujours la peine de distinguer. Le verbe νοεῖν est introduit en 427^b9. Il doit contraster avec φρονεῖν, la différence mise en avant ici est le fait que l'activité qu'il exprime peut avoir lieu de manière correcte ou non, ce que l'on comprendra comme signifiant qu'elle entretient un rapport étroit avec la valeur de vérité d'une proposition. Les sous-espèces de cette activité qui sont ensuite mentionnées confirment que le verbe est employé comme surplombant les différentes variétés d'attitude propositionnelle. Il y a néanmoins sur point un léger glissement dans la suite du texte : le verbe διανοεῖσθαι prend le relais de νοεῖν, et, avec lui, le substantif διάνοια celui de νοήσις. À l'opposition entre αἴσθησις et νοήσις succède ainsi subrepticement celle entre αἴσθησις et διάνοια. Ce n'est certainement pas un hasard si c'est à ce point précis du texte, en 427^b14, qu'il est pour la première fois question de φαντασία. L'opposition entre αἴσθησις et διάνοια est exactement celle qui structure l'élaboration de cette notion au sein du *Sophiste*.

La structure logique du passage est soigneusement articulée par le jeu des particules. La phrase par laquelle la φαντασία fait son entrée s'ouvre ainsi par la particule γάρ en 427^b14. Celle-ci peut s'interpréter de deux manières. Cela peut indiquer que la phrase en question vient justifier l'affirmation qui la précède. Toutefois, étant donné que celle-ci est exprimée, de nouveau, par une phrase où figure cette même particule γάρ, il est également possible que ces deux γάρ renvoient ensemble à une même proposition antérieure que les clauses en question viendraient alors justifier de concert²². Dans le premier cas, la thèse selon laquelle la φαντασία est différente de la réflexion et de la sensation aurait pour fonction de justifier l'affirmation selon laquelle la réflexion ne peut survenir que chez un animal doué de raison, ou peut-être celle selon laquelle elle peut être fautive, alors que c'est le contraire qui est vrai quant à la sensation. Il y a certes quelques raisons de considérer que la φαντασία joue un rôle important au sein de l'explication aristotélicienne de l'erreur²³. Toutefois, il est douteux qu'elle soit à l'origine de toutes les croyances fausses auxquelles la réflexion peut aboutir. Qui plus est, quand bien même il serait nécessaire de l'invoquer quant à la possibilité de la fausseté de la réflexion, ce rôle ne semble pas, de prime abord, avoir grand rapport avec sa distinction de la réflexion et de la sensation.

Si l'on se tourne maintenant vers la seconde possibilité exégétique, celle-ci impliquerait que cette thèse vienne justifier l'affirmation en 427^b11 selon laquelle la pensée est différente

22. DENNISTON (1954), pp. 64–65.

23. La chose a été mise en avant par CASTON (1996), qui a tenté d'ériger la φαντασία en fondement aristotélicien du caractère intentionnel des actes mentaux. Pour une discussion critique de cette thèse, voir RAPP (2001).

de la sensation. Le texte lui donnerait alors une justification en deux volets : la pensée n'est pas la sensation, (1) parce que la *διάνοια* peut être fautive et requiert la raison, ce qui n'est pas le cas de la sensation, et (2) parce que la *φαντασία* est différente de la pensée et de la sensation. Le lien entre ces deux volets n'est pas immédiatement évident. De fait, le premier est tout à fait suffisant par rapport à la thèse principale. Néanmoins, il y a une manière de donner un sens satisfaisant au second si l'on tient compte de la possibilité d'un arrière-plan platonicien. La *φαντασία* représente en effet dans le *Sophiste*, comme on l'a vu, une sorte de co-produit de la réflexion et de la sensation. Étant donné que le partage des tâches entre ces deux facultés n'est pas du tout effectué dans le texte, qui en vient même à parler d'un « mélange » des deux (“φαίνεται” δὲ ὁ λέγομεν σύμμιξις αἰσθησεως καὶ δόξης, 264^b), ce statut intermédiaire de la *φαντασία* a de quoi menacer leur distinction. La différenciation de la *φαντασία* à l'égard de chacune est donc un travail qui s'avère dans cette perspective précieux.

16.6 La liquidation de l'héritage platonicien

La suite du texte se déroule selon un plan de bataille minutieux qui confirme qu'Aristote a en ligne de mire une acception très particulière du terme *φαντασία* qui ne correspond pas vraiment à la sienne propre. La *φαντασία* est désormais au centre du jeu, il va s'agir de montrer, au moyen de toute une batterie d'arguments, qu'elle ne doit être identifiée, ni à la réflexion et en particulier à la supposition ou à l'opinion (427^b16–24; 428^a16–25), ni à la sensation (428^a5–16). Le détail des différents arguments a de quoi décontenancer l'interprète qui part du principe que la théorie canonique de la *φαντασία* énoncée à la fin du chapitre s'applique de droit à ce qui précède. Un des éléments de distinction avancés est ainsi le fait que la *φαντασία* dépende de nous (par le moyen de la locution ἐφ' ἡμῶν, 427^b18), parce que nous pouvons nous figurer absolument n'importe quoi à notre gré, tandis que ce n'est pas le cas de l'opinion : nous ne pouvons pas décider de tenir un fait pour vrai par un simple exercice de la volonté si nous savons par ailleurs qu'il est faux. De même, affirme Aristote, ce que nous nous représentons arbitrairement ne nous affecte pas, ce qui est à nouveau une différence importante à l'égard de l'opinion : on peut imaginer quelque chose de terrible sans en ressentir de crainte, alors que si l'on croit que ce même objet est réellement devant soi, cela ne manquera pas de susciter une réaction affective. Cette notion de *φαντασία* dont l'activité est entièrement contrôlée par le sujet ne correspond pas du tout à son acception technique chez Aristote, qui recouvre aussi des phénomènes sur lesquels nous n'avons pratiquement aucun pouvoir, par exemple les rêves (mentionnés en 428^a8). Au mieux, l'activité de visualisation délibérée en question ici en est un cas particulier.

Les résonances platoniciennes du texte s'amplifient par la suite. L'un des arguments invoqués afin de distinguer la *φαντασία* de la sensation invoque l'usage linguistique en

lien avec les conditions perceptives (428^a12–16). Comme dans ses emplois chez Platon (voir *Théétète*, 152^c, ou *Sophiste*, 264^b), la φαντασία est étroitement associée à la locution φαίνεται avec l’infinitif : lorsqu’il est appropriée d’employer celle-ci pour exprimer l’état cognitif dans lequel l’on se trouve, alors c’est la φαντασία qui en est responsable. Partant de ce présupposé, Aristote affirme que l’on n’emploie pas cette locution lorsque l’on dispose de conditions perceptives claires, mais seulement lorsque notre appréhension de l’objet s’effectue dans des conditions suboptimales, si bien que nous ne sommes pas certains de ce que nous percevons. La distinction entre sensation et φαντασία que l’on peut édifier sur cette base paraît fragile. Il importe tout de suite de signaler qu’il ne faut pas comprendre l’argument comme désignant par φαντασία le refus d’accorder foi à une sensation particulière. Cela risquerait de contredire frontalement la thèse selon laquelle certains animaux ont part à la φαντασία, laquelle n’implique aucunement de leur accorder aussi des facultés rationnelles, comme l’opinion. La φαντασία ne désigne pas dans ce contexte l’état cognitif résultant d’une sensation imprécise ou obscure, mais cette appréhension même. L’illustration donnée est on ne peut plus concise, elle concerne une situation où il nous « apparaît » (φαίνεται) que cela que l’on perçoit est un être humain. La manière dont cette chose est perçue, les raisons pour lesquelles cette sensation n’est pas claire, et l’effet que cela produit sur le sujet percevant, tout cela n’est aucunement décrit. Je propose d’expliquer ce dénuement extrême du propos en le considérant comme une allusion à un exemple tenu pour bien connu, lequel se trouve dans le *Philèbe*, au sein de la discussion de la possibilité des plaisirs faux, laquelle s’avère requérir des éclaircissements quant au processus par lequel on acquiert des opinions fausses. Au sein de cette section, Socrate prend comme exemple une situation où l’on voit une figure humaine de loin (38^c–38^e) et où l’on se demande s’il s’agit vraiment d’une personne humaine ou seulement d’une statue. Il donne une description minutieuse du processus de réflexion par lequel l’observateur acquiert une opinion à ce sujet, qui s’inscrit pleinement dans le cadre conceptuel développé dans le *Sophiste* : un dialogue intérieur donne lieu à l’affirmation ou la négation d’une proposition pour soi-même, ce qui correspond à la formation d’une δόξα. Le mot même de φαντασία ne figure pas dans ce passage, mais il s’agit incontestablement du meilleur exemple au sein des dialogues du processus évoqué dans le *Sophiste*, par lequel sensation et réflexion se mêlent dans la trame d’un dialogue interne à l’âme qui aboutit à la formation d’une opinion²⁴. Cela ne semble pas avoir échappé aux lecteurs de Platon, au premier chef desquels Aristote.

Arrivé en 428^a16, Aristote a déployé une quantité impressionnante d’arguments établissant que la φαντασία ne pouvait être identifiée, ni à la sensation, ni à l’un des états cognitifs imputables à la partie rationnelle de l’âme. Par rapport à l’introduction de cette notion en 427^b14, le programme est rempli, il n’y a à présent plus aucun moyen

24. DELCOMMINETTE (2006), p. 367, reconnaît également un cas paradigmatique de la φαντασία du *Sophiste* dans cet exemple du *Philèbe*.

de confondre la φαντασία avec quoi que ce soit d'autre. La voie est donc dégagée pour affirmer qu'il s'agit d'une faculté nouvelle, qui mérite un traitement spécifique, lequel va effectivement être développé à partir de 428^b10. Aristote considère cependant qu'il lui reste une démarche à accomplir, et celle-ci est particulièrement révélatrice de l'aura qui entoure à ses yeux le terme de φαντασία. Il va en effet citer de manière extrêmement allusive en 428^a24–26 les trois principales formules qu'une lecture attentive des dialogues permet de récolter quant à la caractérisation des rapports qu'entretient la notion de φαντασία avec celles de sensation et d'opinion : qu'on la définisse comme une « opinion jointe à la sensation » (δόξα μετ' αἰσθήσεως : *Timée* 28^a)²⁵, « causée par la sensation » (δι' αἰσθήσεως : *Sophiste*, 264^a), ou un « tissage mêlant opinion et sensation » (συμπλοκή δόξης καὶ αἰσθήσεως : *Sophiste*, 264^b – Aristote substitue le terme de συμπλοκή à celui de σύμμιξις), tout cela revient au même parce que tout cela est faux. C'est néanmoins sur la dernière formule que la réfutation se concentre.

Aristote a réservé ses deux arguments les plus subtils et les plus puissants pour ce moment. Le premier se fonde sur la distinction des objets de l'opinion et de la sensation pour affirmer l'inanité de leur mélange : si, à propos d'une seule et même chose, on pense qu'elle est bonne et on voit qu'elle est blanche, la combinaison des deux en une seule φαντασία n'en sera qu'accidentelle. On notera au passage que l'une des prémisses de l'argument détermine l'état par lequel une chose nous « apparaît » comme correspondant à une opinion (428^b1–2). Ce n'est pas là une prémisse qu'Aristote endosse en son nom propre (si c'était le cas, il lui faudrait, soit renoncer à lier ensemble φαντασία et φαίνεται, soit subordonner la φαντασία à la δόξα). Il considère en revanche que son adversaire la concédera, justement parce qu'il s'attend à ce qu'il s'inscrive dans la continuité de la jonction platonicienne de la φαντασία et de l'opinion.

Le second argument met en avant un phénomène dont Héraclite avait déjà fait son miel²⁶, à savoir l'écart entre la taille apparente et réelle des objets visibles, et en particulier de l'objet visible par éminence, le soleil. Celui-ci nous « apparaît » (φαίνεται) en effet beaucoup plus petit qu'il ne l'est réellement, on a l'impression qu'il mesure approximativement un pied alors que le premier astronome amateur venu sait parfaitement, par exemple grâce à l'observation des éclipses, qu'il est en réalité beaucoup

25. Le passage en question, qui fait suite à l'invocation de la distinction entre intellection (νοῦς) et opinion vraie (δόξα ἀληθής, 51^b–51^e), semble faire écho à l'image de la ligne de la *République*. À une tripartition du réel répond une distinction des facultés : si les modèles intelligibles sont appréhendés par l'intellect, les productions qui sont réalisées dans le réceptacle sont saisies par l'opinion « jointe à la sensation ». Contrairement à l'intellect, l'opinion porte sur des objets auxquels elle n'a accès que par l'intermédiaire des affections physiques que nous recevons d'eux et qui constituent les sensations. On notera également que, par rapport à la terminologie du *Sophiste*, la δόξα semble avoir complètement englouti la φαντασία, ce qui n'empêche nullement Aristote de reprendre la formule du *Timée* comme s'appliquant à la seconde.

26. Voir le fragment 22B3 DIELS (1903) et les observations de MANSFELD et RUNIA (1997), p. 992. Une partie de la saveur de l'aphorisme d'Héraclite, que l'on ne retrouve pas du tout dans la reprise de l'exemple par Aristote, semble être issue du rapprochement entre le soleil, l'astre éclatant du jour, et une réalité aussi triviale qu'un pied humain.

plus grand que la Terre (428^b3–4)²⁷. En vertu de l'équivalence entre l'état exprimé par φαίνεται et la φαντασία, il y a là un conflit entre celle-ci et l'opinion, puisqu'elles attribuent en même temps deux grandeurs irréconciliables au même objet. Cela prouve donc qu'il s'agit de deux choses bien distinctes. Si, avec un soupçon de malice, on reconduisait le mode opératoire de la *République*, on pourrait même inférer de cet exemple que, puisqu'il existe des situations de conflit entre elles, la φαντασία et l'opinion relèvent de deux parties de l'âme différentes.

On peut cependant s'inquiéter de l'extension immense que semble donner cette union à la locution φαίνεται. C'est la seconde fois que celle-ci est invoquée dans ce chapitre, la première concernait la situation où « il apparaît que cela est un être humain » (428^a13–14). Il est tout d'abord clair que cette locution a un usage beaucoup plus large que le sens technique de la φαντασία. N'importe quelle impression, de quelque nature que ce soit, peut être exprimée par là, par exemple le sentiment de conviction faible que l'on peut éprouver devant une démonstration mathématique que l'on ne comprend qu'à moitié. Si l'on accepte d'employer aussi le substantif φαντασία dans de telles situations, alors il faut lui reconnaître une certaine homonymie. Faut-il pour autant mobiliser ce constat pour nier que ces deux exemples soient véritablement à imputer à la φαντασία? Dans le cas de la vision imprécise d'un être humain, une partie du problème vient du fait que, contrairement à la visée de l'argument, on peut se demander si une telle φαντασία ne serait pas à identifier à une sensation, plus précisément à une sensation d'un sensible commun ou accidentel (selon la division énoncée en *An.* II.6) dans des circonstances particulières. Qu'est-ce qui viendrait en effet distinguer une situation où l'on voit un objet de loin et de manière floue (ce qui n'empêche pas qu'il soit vu) d'une situation où il « apparaît » seulement? Il y a en fait deux cas qu'il importe de distinguer dans cette perspective : celui où l'objet est réellement vu, bien que ce soit de manière confuse, et celui où il ne l'est en fait pas et où l'on ne fait que se l'imaginer (on a l'impression fugace avoir vu un bateau à l'horizon alors qu'il n'y avait rien). Ces deux cas peuvent être exprimés par la locution φαίνεται, justement parce que, en l'absence d'autre information, il peut être impossible au sujet percevant de déterminer dans laquelle de ces deux situations il se trouve. Pour autant, la distinction entre les deux peut être parfaitement nette sur le plan conceptuel, parce que dans le premier est un cas de sensation, parce que l'objet est effectivement vu, et le second un cas de φαντασία, parce qu'il n'y a pas de tel objet dans notre champ visuel.

L'exemple du soleil pose un problème apparenté. À première vue, il n'est pas question d'y confondre sensation et φαντασία : l'appréhension du soleil par la vision est ce qui conduit à l'évaluation erronée de ses dimensions, mais ce sont là deux choses différentes. Si l'on considère la situation de plus près, toutefois, il y a de quoi se demander si cette

27. « Compare 'The moon looks no bigger than a sixpence' – it doesn't look as if it is no bigger than a sixpence, or as a sixpence would look if it were as far away as the moon; it looks, of course, some-what as a sixpence looks if you look at it at about arm's length. », AUSTIN (1962), p. 41.

évaluation ne pourrait pas être catégorisée comme la sensation d'un sensible commun, à savoir la grandeur du soleil, laquelle serait fausse. Le problème est rendu particulièrement aigu par le fait qu'Aristote ré-emploie ce même exemple à deux reprises au sein de *Insomn.* (1, 458^b25–32 ; 2, 460^b16–27). Il joue alors une fonction semblable : l'existence d'un conflit entre φαντασία et opinion au sujet du soleil est rapprochée de l'expérience des rêves en pleine conscience, où l'on se rend compte de ce que l'on rêve et ne croit pas à ce que l'on voit en songe, laquelle permet de prouver que les rêves ne consistent pas en des opinions tout en permettant de contribuer à élucider le fait qu'ils nous trompent souvent. Comme Aristote entend manifestement employer la notion de φαντασία dans tout ce qu'elle a de plus technique dans ce contexte, tout geste exégétique consistant à reléguer ces passages dans la catégorie de l'emploi étendu et homonyme du terme est d'emblée exclu.

Par ailleurs, il ne semble pas non plus possible de tenter d'identifier, à la marge, φαντασία et sensation fausse d'un sensible commun, étant donné qu'elles sont fermement tenues pour distinctes en 428^b25–27. Il paraît donc nécessaire de montrer en quoi cette évaluation erronée de la grandeur du soleil est différente de ce que serait hypothétiquement une sensation fausse de celle-ci, mais je suis pas certain qu'Aristote ait réellement les moyens de le faire. L'élément central de la distinction de la φαντασία par rapport à la sensation est causal : une φαντασία est toujours l'effet d'une sensation. Or Aristote se montre disposé, dans le même passage, à introduire un élément semblable au sein de la relation entre sensation des sensibles propres et communs : les sensibles communs « suivent » les sensibles propres (428^b23–24). Si l'on prend cette indication au sérieux, comme le fait BRUNSCHWIG (1996), cela entraîne que la sensation des sensibles communs est dérivative par rapport à celle des sensibles propres²⁸. On s'approche là de très près de la relation entre sensation et φαντασία. On pourrait éventuellement s'efforcer de maintenir les deux séparées en affirmant que, dans le second cas, la φαντασία est non seulement causée, mais aussi temporellement postérieure à la sensation, mais je doute que cela soit suffisant. L'évaluation de la grandeur a en effet souvent lieu par comparaison entre des objets du champ visuel, ce qui peut conférer au processus une épaisseur temporelle, sans qu'il ne me paraisse clair si cela doit entraîner qu'il ne s'agisse alors plus d'une sensation.

16.7 Le φάντασμα en *An.* III.3

Une autre difficulté concernant l'exemple de la grandeur apparente du soleil est liée à l'unique occurrence du terme φάντασμα en *An.* III.3. Comme déjà signalé, celui-ci brille par son absence au sein de la section dite « canonique » du chapitre, où Aristote s'attache enfin à prendre en charge la notion de φαντασία en son nom propre. En revanche, il fait une

28. BRUNSCHWIG (1996), p. 204, propose ainsi de comprendre que, lorsqu'en *An.* II.6 Aristote présente les sensibles propres comme sensibles κυρίως (418^a24), cela signifie que les autres sensibles, commun ou accidentels, ne sont sensibles que secondairement et par dérivation (έπομένως).

apparition, et une seule, dans la section précédente, au sein du long développement par lequel il est montré que la φαντασία est différente à la fois de la sensation et de la pensée. Après avoir mis en avant cette thèse et commencé à argumenter en sa faveur, Aristote coupe court à son propos, lequel s'aventurait de plus en plus loin dans la distinction fine des différentes activités intellectuelles, afin de le recentrer sur la seule notion de φαντασία. C'est à ce point que le mot φάντασμα fait une apparition furtive.

[428^a1] εἰ δὴ ἐστὶν ἡ φαντασία καθ' ἣν λέγομεν φάντασμα τι ἢ-[*2]μῖν γίγνεσθαι καὶ μὴ εἶ τι κατὰ μεταφορὰν λέγομεν, [*3] μία τίς ἐστὶ τούτων δύναιμις ἢ ἕξις καθ' ἃς κρίνομεν καὶ [*4] ἀληθεύομεν ἢ ψευδόμεθα. τοιαῦται δ' εἰσὶν αἰσθησις, δόξα, [*5] ἐπιστήμη, νοῦς.

Mais si la φαντασία est ce par quoi nous disons qu'advient en nous un φάντασμα et que nous ne parlons pas par métaphore, elle est une certaine puissance ou disposition²⁹ parmi celles par lesquelles nous jugeons et nous affirmons le vrai ou le faux, parmi lesquelles se trouvent la sensation, l'opinion, la science, l'intellect. (An. III.3, 428^a1–5)

Cette phrase représente l'un des tournants du chapitre, dans la mesure où la suite du texte, jusqu'en 428^b9–10 a pour objectif de montrer que la φαντασία ne doit être identifiée à aucune des quatre facultés citées en 428^a4–5, et en particulier qu'elle diffère des deux premières, la sensation et l'opinion.

La proposition contenue dans la protase conditionnelle est régulièrement interprétée de manière très forte, comme énonçant un réquisit que doit satisfaire toute φαντασία si elle ne doit pas être métaphorique. MODRAK (1987), p. 82, caractérise ainsi cette proposition comme une « définition nominale » de la φαντασία, on retrouve la même attitude exégétique plus récemment chez CORCILIOUS (2014)³⁰. La question de sa portée et de son importance est toutefois solidaire de celle de l'interprétation du terme φάντασμα en son sein. C'est là un point sur lequel la plupart des interprétations achoppent, en ce qu'elles injectent dans

29. La transmission du texte est ici parfaitement assurée. Cependant, les érudits se sont souvent montrés choqués par sa lettre, dont la signification semble être de ranger la φαντασία parmi les facultés de juger. Afin d'éviter cette thèse à tout prix, TRENDELENBURG (1833), dans son apparat et dans ses notes (p. 476), réclame déjà l'insertion d'une négation ou d'une indication de doute dans la proposition. BYWATER (1888), p. 56, propose de transformer l'apodose en question, par exemple en insérant ζητῶμεν εἰ devant μία τίς ἐστὶ. W. D. ROSS (1956) entreprend de parvenir au même résultat avec des moyens plus économiques, en insérant simplement ἄρα à cet endroit, CORCILIOUS (2017) se passe de toute intervention de ce genre et se contente d'indiquer qu'il s'agit d'une proposition interrogative par la ponctuation (voir également CORCILIOUS (2020), p. 318 n. 48). SCHOFIELD (2011), en revanche, invite à accepter le texte transmis tel quel, en comprenant l'apodose comme une affirmation : « *Aristotle thinks he has by this stage in the chapter said enough about phantasia to show that it is a capacity or disposition in virtue of which we judge, i.e. achieve truth or falsehood* » (p. 123 n. 11). Je considère qu'il a raison. Certes, la théorie génétique de la φαντασία comme survivance de la sensation entraîne qu'elle est généralement fautive, mais ce n'est pas une raison de lui refuser le statut de faculté par laquelle nous avons part au vrai et au faux. Aristote montre dans la suite du texte qu'elle est distincte de toutes celles qu'il énumère ensuite comme possédant aussi cette caractéristique (sensation, opinion, science et intellect), ce qui ne signifie pas qu'elle ne leur est pas comparable de ce point de vue.

30. « *Aristoteles beginnt, wie häufig, mit einer Stipulierung des Wortgebrauchs* », p. 72.

cette phrase la signification technique qu'elles considèrent que le terme doit revêtir : le φάντασμα renvoie alors au contenu de toute φαντασία ou au processus physiologique qui lui est sous-jacent. Cela confère à l'énoncé selon lequel une φαντασία authentique implique un φάντασμα le caractère d'une stipulation définitionnelle. Au vu du contexte, cet effet est étrange : Aristote n'a pas encore introduit sa propre notion de φαντασία et est encore aux prises avec l'héritage platonicien que charrie ce terme, il serait pour le moins déplacé qu'il introduise un fragment de sa propre théorie à ce stade.

On peut toujours trouver des significations possibles au mot φάντασμα qui rendront l'affirmation selon laquelle toute φαντασία authentique implique un φάντασμα vraie. Le contexte est dépourvu du moindre indice à ce sujet, puisqu'il s'agit de la seule occurrence du terme au sein du chapitre et que rien dans la suite ne vient rappeler cette formule. Un élément important est le fait que, contrairement à la notion de φαντασία, celle de φάντασμα ne reçoit pas dans les dialogues de Platon de traitement que l'on puisse convoquer ici. En effet, si le terme fait aussi l'objet d'une mise au point au sein du *Sophiste*, celle-ci participe d'un autre temps du dialogue et d'une entreprise très différente : un φάντασμα est une espèce de production mimétique. Les images (εἰδῶλα, le lexique est développé à partir des arts plastiques mais possède une portée bien plus large) sont divisées par l'Étranger en copies (εἰκόνες) et φαντάσματα, selon que leurs propriétés intrinsèques, par exemple leurs proportions, reproduisent réellement celles de leur modèle ou qu'elles visent seulement à donner l'impression que cela est le cas (236^a–236^c). Cette terminologie n'est jamais liée à celle de la φαντασία, contrairement à ce qu'un lecteur d'Aristote pourrait attendre. On pourrait pourtant tenter de les combiner, en ce qu'un φάντασμα ainsi défini vise à produire une φαντασία fautive spécifique, mais ce geste n'est jamais effectué dans le dialogue ou ailleurs³¹.

Le meilleur parti à adopter consiste par conséquent à examiner si Aristote ne pourrait pas être en train d'employer le mot φάντασμα en un sens non-technique. Comme on l'a vu, celui-ci se trouve utilisé dans les tragédies pour renvoyer à l'apparition d'un être dont la réalité est douteuse, en particulier lors des rêves. À ce stade de *An. III.3*, Aristote n'a encore que très peu déterminé le concept de φαντασία. Le seul phénomène qui y a été rapporté est celui des actes de représentation délibérés par lesquels on s'efforce consciemment de se figurer quelque chose, par exemple de visualiser les traits d'une personne absente, et Aristote s'en est servi pour montrer que, puisque cela relève de la φαντασία, celle-ci doit être radicalement différente de l'opinion (427^b17–24). Platon n'accepterait certainement pas d'appeler cela une φαντασία au sens technique. De fait,

31. Le passage qui s'en approche le plus dans le *Sophiste*, comme le relève NŌTOMI (1999), p. 252, se trouve en 260^c, où l'Étranger énonce que la conséquence de l'existence du non-être est celle du faux, si bien que « tout se trouvera nécessairement être plein de tromperie, d'images, de copies et de φαντασία » (ἀπάτης οὔσης εἰδῶλων τε καὶ εἰκόνων ἤδη καὶ φαντασίας πάντα ἀνάγκη μεστὰ εἶναι). L'apparition du terme de φαντασία a quelque chose de malicieux ici, car la terminologie élaborée précédemment au cours du dialogue conduit à faire attendre à sa place celui de φάντασμα. Le mot φαντασία désigne ici, comme en *République* II, 382^e, une apparence trompeuse, ce qui semble avoir été son sens ordinaire.

bien qu'il définisse ce sens technique par distinction de la δόξα, cela ne concerne qu'un unique passage du *Sophiste*, tandis qu'il se montre ailleurs tout à fait disposé à renoncer à cette distinction pour appeler l'ensemble δόξα. Au vu, donc, de la faible importance de ce vocable au sein des dialogues, et de la virtuosité avec laquelle Aristote joue avec différentes allusions platoniciennes dans la partie polémique du chapitre, il y a quelque raison de penser que sa cible n'est pas, à proprement parler, Platon, mais certains familiers des dialogues qui auraient, à partir du *Sophiste*, systématisé cette notion de φαντασία. Dans tous les cas, rien ne suggère que leur construction aurait pu les conduire à étendre ainsi la portée du terme. Aussi n'est-ce, à mon avis, pas sur ce sens technique du mot φαντασία qu'Aristote joue à ce stade, mais sur ce qui semble avoir été sa signification ordinaire, laquelle renvoie à l'apparence que revêt une chose lorsqu'elle se manifeste à nous, en lien avec la locution extrêmement répandue autour de φαίνεται.

De ce point de vue, en effet, il existe bien un lien, qu'un auditoire ne peut pas manquer d'entendre, entre φαντασία et φάντασμα. La racine linguistique est commune, la différence concerne les suffixes : l'un renvoie plutôt à l'action d'apparaître et l'autre à son résultat. On peut, à partir de là, tenter d'interpréter le début du traitement polémique de la φαντασία en An. III.3. Aristote a pour objectif d'écarter définitivement le geste esquissé par Platon et probablement prolongé par certains de ses disciples, qui consiste à s'emparer du terme pour en faire une caractérisation de l'opinion et de sa liaison intime avec la sensation. Son association avec la locution φαίνεται permet alors de souligner le caractère précaire et potentiellement trompeur de notre accès aux objets concernés, par contraste avec ce que permet une activité intellectuelle plus pure. Aristote entend, pour sa part, investir le terme d'une signification neuve. Les exemples d'erreurs perceptives qui parsèment les dialogues lui paraissent recouvrir un phénomène plus profond, à savoir le fait que la sensation aille régulièrement au-delà de l'appréhension des sensibles propres et se retrouve ainsi souvent exposée à un risque accru d'erreur. Nous pouvons avoir conscience de la fragilité de la saisie du réel qui a lieu à ce moment, ce qui ne nous empêche pas de faire l'expérience de ces impressions issues de l'activité perceptive. L'analyse platonicienne de ces situations d'erreurs perceptives en termes d'opinion fautive est à ses yeux beaucoup trop intellectualiste, et elle empêche d'apercevoir le potentiel qu'elles recèlent par rapport au comportement animal.

Il faut donc à Aristote introduire un coin entre la φαντασία et l'opinion en repartant des intuitions de la langue grecque de son temps. Il réactive la connexion, déjà amplement sollicitée par Platon, entre le substantif φαντασία et la locution φαίνεται afin de donner au premier une extension nouvelle. Son premier exemple est ainsi celui d'une « apparence » qui n'a absolument rien d'une opinion ou d'une croyance, à savoir celle qui est suscitée par un effort conscient de visualisation d'un objet. Sa portée est cependant très restreinte, beaucoup plus que celle de la notion technique qu'il va élaborer par la suite. À cet exemple succède donc une caractérisation assez lapidaire de ce qu'Aristote veut rectifier par rapport

à l'usage platonicien. Celui-ci est, comme souvent, accusé d'être métaphorique³², ce qui implique qu'il est trop étendu selon Aristote. En effet, les formules platoniciennes auxquelles il fait ensuite allusion tendent à décrire toute opinion issue des données de la sensation comme une φαντασία, ce qui va bien au-delà de ce que permet la locution φαίνεται (comme va le souligner Aristote, on n'emploie normalement pas celle-ci au sujet de n'importe quelle impression provenant des sens). Un moyen de couper court à cette extension injustifiée consiste à employer la présence d'un φάντασμα comme critère. De nouveau, la signification du terme est ancrée dans son usage non-technique. Aristote n'est pas en train de réintroduire d'un coup toute sa conception de l'âme en affirmant que toute φαντασία correspond à un processus physiologique ou d'affirmer que toute représentation possède un contenu, ce qui est vrai même si l'on assimile φαντασία et opinion. Je comprends cette clause comme signifiant que, lorsque l'on fait l'expérience d'une φαντασία, il y a quelque chose qui nous apparaît, dans des conditions qui laissent entendre, comme le veut l'usage du terme φάντασμα, que cela qui apparaît pourrait bien ne pas exister réellement. Ainsi comprise, la clause distingue radicalement l'acceptation aristotélicienne de la notion de sa rivale platonicienne, laquelle est incapable de saisir ce qui, dans les situations en question, relève d'une expérience quasi-sensorielle (on « voit » ce que l'on visualise) et de distinguer cela de l'attitude que l'on adopte à l'égard de l'objet qui apparaît ainsi (on peut accepter ou refuser d'y croire). Au contraire, la conception aristotélicienne commence par placer la φαντασία sur le même plan que les capacités cognitives reconnues, parce qu'il y est crucial que celle-ci nous fasse appréhender des objets, ou du moins qu'elle produise en nous cette impression.

La présence d'un φάντασμα permet ainsi de distinguer la φαντασία aristotélicienne de son avatar platonicien ou post-platonicien. S'agit-il pour autant d'une condition nécessaire, ou seulement d'une condition suffisante ? Les interprétations qui présentent cette clause comme une « définition nominale » peinent en effet à prendre en charge l'exemple, pourtant employé plusieurs fois par Aristote, de la grandeur apparente du soleil. Le problème est qu'en ce cas l'objet est un objet perçu (on voit le soleil), l'apparence ne concerne que l'un de ses attributs, à savoir sa taille³³. Il faudrait alors, soit renoncer au critère de l'usage non-métaphorique de la φαντασία, soit reléguer un des exemples récurrents de φαντασία chez Aristote au statut d'emploi métaphorique. La difficulté vient,

32. Je considère comme la plupart des interprétations que la clause en 428^a2, μὴ εἶ τι κατὰ μεταφορὰν λέγομεν, se réfère à un autre usage implicite du terme, dont Aristote présuppose l'existence tout au long du chapitre sans jamais prendre la peine d'énoncer clairement ce en quoi il consiste, à l'exception de quelques allusions. D. FREDE (2020) a récemment pris, de manière très originale, le contre-pied de cette approche en suggérant que l'usage métaphorique en question serait précisément le fait de décrire une expérience de visualisation délibérée d'un objet comme une φαντασία.

33. La littérature à ce sujet commence à se structurer en un champ, on pourra ainsi opposer BIRONDO (2001), qui assume une position selon laquelle certaines φαντασία n'impliquent pas de φάντασμα, à SCHEITER (2012), qui soutient que, puisque l'estimation de la grandeur d'un astre éloigné repose sur un processus de comparaison, il doit y avoir des φαντάσματα en jeu, si bien que l'exemple remplirait la condition de la présence d'un φάντασμα.

à mon humble avis, de ce que les termes du problème sont mal posés. Le dilemme ne surgit que si l'on considère que la cause instaure en 428^a1–2 une alternative sans exception entre l'usage métaphorique ou technique du terme. Il n'est cependant pas nécessaire de l'interpréter ainsi, il suffit d'insister sur son premier volet et de faire passer le second à l'arrière-plan pour atténuer considérablement l'acuité du problème. Ce qu'Aristote considère comme primordial est le fait que l'acception platonicienne de la *φαντασία* ne permette pas de lui faire jouer le moindre rôle dans les expériences quasi-sensorielles où quelque chose nous apparaît, mais lui donne pour centre de gravité une espèce particulière de foi perceptive. Il avance donc, à l'encontre de celle-ci, que, s'il y a quelque chose qui mérite d'être appelé *φαντασία*, c'est la faculté par laquelle nous appréhendons ces objets que nous disons nous apparaître. Il ajoute à cela un coup de griffe, qui a virtuellement le statut d'une parenthèse, selon lequel cela est impossible si l'on persiste à employer le terme de manière métaphorique. Ainsi compris, le texte n'implique pas que toute *φαντασία* qui n'implique pas *φάντασμα* clairement identifiable bascule aussitôt dans le domaine de la métaphore³⁴.

16.8 La conscience du rêve

La seule et unique apparition du terme *φάντασμα* en *An. III.3* me paraît donc devoir être comprise à partir de son sens non-technique, sans tenter d'y transplanter une conception que l'on aura acquise ailleurs. Il reste à voir à quel point il est nécessaire de donner au terme une signification technique lorsque l'on considère l'ensemble de son emploi dans le *corpus*. Les deux textes les plus importants dans cette perspective sont les opuscules *Mem.* et *Insomn.*, parce qu'ils recourent massivement à ce lexique tout en se fondant explicitement sur la théorie canonique de la *φαντασία*. Le cas du traité *Insomn.* est particulièrement éclairant. Aristote s'y montre en effet prêt à affirmer tout de go qu'un rêve est un *φάντασμα*, pratiquement dès l'ouverture du traité, alors qu'il est encore en train d'examiner s'il faut attribuer les rêves à la capacité sensitive ou intellectuelle. Deux arguments destinés à réfuter l'attribution des rêves à la pensée font en effet intervenir la caractérisation du rêve comme *φάντασμα*. Le premier (458^b15–18) invoque la possibilité, pendant certains rêves, de penser à d'autres choses que celles dont l'on rêve, de même que l'on peut éveillé penser à d'autres choses que celles que l'on perçoit. Aristote a peut-être en tête l'expérience des rêves en pleine conscience, où l'on peut se rendre compte du fait que l'on est en train de rêver et se défaire de l'illusion onirique, ou, de manière moins

34. Cette thèse a de toute manière quelque chose d'étrange : si, victime d'une hallucination, je commence à croire que le verre d'eau devant moi, que je suis en train de regarder, flotte dans les airs, peut-on parler d'un *φάντασμα* ou non ? et si, au cours mon hallucination, j'ai l'impression qu'il rétrécit ou qu'il me parle ? La manière dont les interprètes manient le terme semble parfois sous-entendre que, pour être un *φάντασμα*, il faut être, sinon une substance, du moins un corps, par opposition aux attributs perceptibles d'un corps. On se demande bien pourquoi, l'acception aristotélicienne de la *φαντασία* lui donne autant d'étendue qu'à la perception.

ambitieuse, celles des rêves où l'on se retrouver à devoir réfléchir face à ce que l'on voit. Il désigne cela par la formule « penser d'autres choses par rapport aux φαντάσματα » (παρὰ τὰ φαντάσματα), les φαντάσματα en question sont donc les choses qui apparaissent lors du rêve. Il affirme également que les praticiens de la technique mnémonique des lieux font souvent de telles expériences, en reprenant ce qualificatif (458^a20–24), avant de conclure que l'on ne peut donc pas identifier le rêve à « n'importe quel φάντασμα dont on fait l'expérience endormi » (πᾶν τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα, 458^a24–25). À ce stade préliminaire, φάντασμα n'a donc rien d'un terme technique, le terme renvoie à tout ce dont l'on peut faire l'expérience pendant que l'on rêve, sans distinction.

Ce n'est pas un phénomène isolé, cet usage du terme se maintient d'un bout à l'autre du traité (voir 459^a19, 20, 462^a16, 29). La caractérisation du rêve qui s'approche le plus de la définition annoncée (459^a23) est également centrée sur ce terme : un rêve est un φάντασμα survenant pendant le sommeil, plus précisément encore, c'est « un φάντασμα issu du mouvement des états perceptifs [αἰσθημάτων] qui survient pendant que l'on dort en tant que l'on dort » (τὸ φάντασμα τὸ ἀπὸ τῆς κινήσεως τῶν αἰσθημάτων, ὅταν ἐν τῷ καθεύδειν ἦι, ἦι καθεύδει, 462^a29–31). Cet énoncé combine la mention du genre du rêve avec une brève description du processus par lequel il est engendré. Il intervient à la fin de l'opuscule, après que Aristote a, dans ce qui est pour nous son premier chapitre, montré que tout rêve était à attribuer à la φαντασία (ou, plus précisément encore, à la partie perceptive en tant que capable de φαντασία : φανερόν ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ μὲν ἐστὶ τὸ ἐνυπνιάζειν, τούτου δ' ἦι φανταστικόν, 459^a21–22). Il est donc nécessaire de l'interpréter d'une manière qui le rende compatible avec cette thèse et, bien plus encore, d'une manière qui fasse de cette attribution à la φαντασία une conséquence de cette définition. Il n'est pas certain que l'emploi du terme φάντασμα soit de ce point de vue suffisant, en dépit de la proximité évidente des deux mots. Lorsqu'il parle d'un φάντασμα nocturne en général, Aristote place en effet dans cette catégorie aussi bien les rêves que d'autres phénomènes, en particulier les perceptions affaiblies que l'on peut éprouver quand l'on dort (462^a19–28), qu'il ne paraît pas judicieux de chercher à attribuer à la φαντασία. J'en infère que la signification du terme φάντασμα dans ce contexte ne saurait être entièrement issue de son lien avec la φαντασία. Celui-ci n'est opérant qu'une fois la portée du terme restreinte, ce qui est le cas dans le syntagme τὸ φάντασμα τὸ ἀπὸ τῆς κινήσεως τῶν αἰσθημάτων employé dans l'énoncé final de la nature du rêve : un φάντασμα qui dérive d'un état perceptif est nécessairement un produit de la φαντασία.

Le sens du terme αἴσθημα dans ce contexte se laisse appréhender, à mon avis, à partir de l'exemple des images rémanentes consécutives à la vision du soleil en 459^b7–18 : si l'on a regardé trop longtemps le soleil directement, on continue pendant un certain temps à percevoir des taches au sein de son champ visuel même après avoir détourné le regard. D'où le fait que les αἰσθημάτων soient dits être perceptibles en 460^b2–3 (καὶ ἀπελθόντος τοῦ θύραθεν αἰσθητοῦ ἐμμένει τὰ αἰσθημάτων αἰσθητὰ ὄντα), au sein d'une phrase qui a fait

couler beaucoup d'encre³⁵. Si en effet on part du principe que l'αἴσθημα est le mouvement ayant lieu dans les organes des sens lors de la sensation, il serait très inquiétant qu'Aristote affirme que ce mouvement est perçu : à moindre de souscrire à une forme indirecte de réalisme, l'objet de la perception est l'objet externe, et non pas le mouvement qu'il produit en nous (je vois la pomme rouge, et non pas sa réflexion sur ma rétine). Fort heureusement, ce n'est pas ce qu'implique cette phrase : l'αἴσθημα n'est dit être perceptible que lorsque l'objet externe, l'objet normal de la sensation, s'est retiré. Si l'on suit l'exemple aristotélicien de la tache visuelle, il paraît justifié de décrire celle-ci à la fois comme un αἴσθημα, puisqu'elle est une affection de la surface du globe oculaire produite par l'objet visible, le soleil, et comme étant perceptible, puisqu'elle est bien quelque chose que l'on voit, pendant un moment du moins. On peut alors se demander ce qui différenciera un αἴσθημα d'un φάντασμα : tous deux sont des sous-produits de l'activité perceptive qui demeurent lorsque celle-ci a pris fin et nous apparaissent alors dans certaines circonstances. Il est possible que la distinction soit parfois floue³⁶, mais Aristote semble réserver l'emploi du terme αἴσθημα pour les cas où ces apparitions font immédiatement suite à la sensation et n'en sont que la persistance, du fait d'un état pathologique des sens. Lorsqu'il y a un écart plus grand entre la sensation originelle et ses effets ultérieurs, que ce soit du point de vue du temps ou du contenu de l'apparition, comme c'est le cas des rêves, c'est le terme de φάντασμα qui est à privilégier.

Quoi qu'il en soit, il me paraît important de souligner que la manière dont Aristote emploie ce terme, φάντασμα, tout au long du traité *Insomn.* indique que sa signification n'est pas exclusivement dérivée de la notion de φαντασία. Cela fournit déjà un argument contre toute interprétation qui soutient que l'intégralité de sa signification est dérivée de celle de la φαντασία, l'usage qui en est fait est indépendant de l'attribution de son référent à celle-ci. L'emploi aristotélicien du terme s'inscrit en fait la continuité de celui qui s'observe chez les Tragiques où, comme on l'a vu, les rêves sont couramment appelés φαντάσματα, sans que cela n'implique de doctrine psychologique particulière. Un φάντασμα est une chose qui apparaît, enveloppée d'un aura d'irréalité, ce qui correspond très bien au caractère ambivalent des expériences oniriques. À ce sujet, il n'est pas inutile de remarquer qu'Aristote emploie exclusivement pour parler du rêve le nom ἐνύπνιον, et jamais ὄνειρος, dans ce traité comme dans l'ensemble du *corpus*³⁷, contrairement par exemple à Platon.

35. Comparer les contorsions de WEDIN (1988), p. 38 (« *Since this can occur when the object of perception [αἴσθητόν] is gone, Aristotle can't be read as counting perceptual states as themselves objects of perception. Without the definite article, αἴσθητὰ ὄντα need not carry commitment to objects but only bear the sense that we are somehow aware of perceptual states without their being standard objects of perception.* ») à la position de EVERSON (1997), p. 177, qui entend extraire de ce passage la thèse selon laquelle les αἰσθήματα sont toujours perçus.

36. Aristote se montre par exemple prêt à appeler un rêve « en un certain sens » (τρόπον τινά) un αἴσθημα au cours de *Somn. Vig.* 2, 456^a26, alors qu'il emploie uniquement le terme φάντασμα pour ce faire dans *Insomn.*, ce qui laisse penser que la distinction entre αἴσθημα et φάντασμα est loin d'être hermétique à ses yeux.

37. On peut étendre ce constat aux verbes : ὄνειρώτω est très rare dans le *corpus aristotelicum* (trois

Il s'agit là manifestement d'un refus délibéré d'un terme aux associations poétiques, en particulier épiques, trop marquées : les rêves dont Aristote entend parler ne sont pas des présages vaguement divins, mais des expériences quasi-quotidiennes dont une propriété importante est d'avoir lieu durant le sommeil. Cela étant dit, indépendamment de ces connotations, les deux termes, ἐνύπνιον et ὄνειρος partagent un noyau de signification commun, lequel diffère légèrement du mot « rêve » dans la langue d'aujourd'hui. Un rêve est en effet en général une séquence d'événements, plus ou moins cohérente mais dotée en tout cas d'une épaisseur temporelle, raison pour laquelle c'est quelque chose qui peut éminemment faire l'objet d'un récit. Par contraste, un ὄνειρος n'est pas quelque chose que l'on traverse, une sorte de court métrage nocturne ; c'est quelque chose que l'on voit. Le mot renvoie ainsi avant tout à la chose qui apparaît lors du songe, plutôt qu'au rêve en tant qu'expérience³⁸. La même observation vaut quant à ἐνύπνιον : le nom est évidemment lié à l'adjectif ἐνύπνιος et, dans son usage le plus ancien, il est régulièrement employé comme objet de termes exprimant la vision, en particulier comme attribut du nom ὄψις (ἐνυπνίων φαντασμάτων ὄψεις, Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 710–711 ; ὦ νυκτὸς ὄψις ἐμφανῆς ἐνυπνίων, *Perses*, 518 ; ἔμαθον ἐνύπνιον ὁμμάτων / ἐμῶν ὄψιν, Euripide, *Hécube*, 703 ; ἡ ὄψις τοῦ ἐνυπνίου, Hérodote, II.139, 13–14). C'est aussi le cas chez Aristote (ἑωράκασιν ἐνύπνια, *Insomn.* 1, 458^b20 ; τῶν ἰδόντων τὸ ἐνύπνιον, *Div. Somn.* 2, 464^a3–4 ; ἰδεῖν ἐνύπνιον, *Hist. An.* IV.10, 537^b18), il substitue même ὄψεις à φαντάσματα en *Insomn.* 3, 461^a21. Là où l'on dirait plutôt aujourd'hui que l'on voit quelque chose en rêve, la langue grecque voit directement l'ἐνύπνιον. Comme le φάντασμα est le genre, au sens technique du γένος, auquel appartient l'ἐνύπνιον dans la définition scientifique de ce dernier en 462^a29–31, c'est déjà un argument fort pour exclure toute interprétation du terme qui, dans la lignée de CASTON (2021), en fait un simple processus physiologique dont nous n'avons pas conscience. En effet, si l'ἐνύπνιον est, de par la signification même du terme, quelque chose que l'on peut voir, en tout cas auquel l'on a accès par le moyen d'une quasi-sensation, alors ce doit être le cas aussi du φάντασμα.

Toute interprétation qui ignore le contexte linguistique dans lequel évolue Aristote pour affirmer que φάντασμα est un terme technique inventé de toutes pièces par Aristote, au moyen du suffixe -μα indiquant le produit d'une action, à partir du substantif φαντασία ou, mieux, du verbe φαντάζω, est donc à proscrire. La lecture de *Insomn.* fournit en outre un autre argument contre la réduction du φάντασμα à un simple mouvement. Certes, le traité regorge d'expressions associant les φαντάσματα que sont les rêves à des mouvements ayant lieu dans les organes sensoriels, le passage le plus remarquable étant sans doute 462^a8–9 (ὅτι δὲ ἀληθῆ λέγομεν καὶ εἰσι κινήσεις φανταστικαὶ ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, δῆλον). Il est donc incontestable que l'on peut décrire un φάντασμα comme un mouvement. Toutefois,

occurrences : *Somn. Vig.*, 453^b18 ; *Div. Somn.*, 463^b12 ; *Gener. Corr.* II.9, 335^b8), *Insomn.* emploie uniquement ἐνυπνιάζω. De même, ὕπαρ et ὄναρ ne se rencontrent pas dans les textes authentiques.

38. Voir l'entrée correspondante du *LdfgE*, vol. III, s. v. ὄναρ, 706–707, qui donne pour signification fondamentale « *dream-figure existing outside dreamer* », « *apparition that visits sleeper* ».

il est tout aussi clair que c'est quelque chose qui se présente à nous et dont nous avons conscience. En effet, parmi les premiers arguments du traité, évoqués précédemment, dans une séquence où Aristote cherche à dissocier les rêves de l'activité de la partie intellectuelle, se trouve l'évocation de la possibilité de penser à autre chose lorsque l'on rêve. Celle-ci est exprimée par deux fois, au début et à la fin de l'opuscule, par la formule *παρὰ τὰ φαντάσματα* accompagnant un mot signalant l'activité de penser (*καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις παρὰ τὰ φαντάσματα ἐνίοτε ἄλλα ἐννοοῦμεν*, 458^b17–18 ; *ὅσα δὴ ἐν τῷ ὕπνῳ γίνονται ἀληθεῖς ἔννοια παρὰ τὰ φαντάσματα*, 462^a28–29). Or cette expression n'a de sens que si les *φαντάσματα* en question sont quelque chose que l'on puisse placer sur le même plan qu'une pensée, ce qui n'est envisageable qu'à la condition qu'ils soient des objets que l'on se représente. La seule solution pour un tenant de l'interprétation strictement physiologique du terme serait d'invoquer un sens élargi et vulgaire par opposition à un sens étroit et technique du terme, mais cette échappatoire n'a aucun fondement dans le texte. Aristote ne fait pas le moindre geste de spécification à cet égard et continue, d'un bout à l'autre du traité, à employer le terme dans un sens très large qui inclut même des productions qui pourraient ne pas être attribuables à la *φαντασία*.

16.9 L'analogie entre φάντασμα et reflet au sein de la théorie aristotélicienne du rêve

[L'analogie entre φάντασμα et reflet au sein de la théorie aristotélicienne du rêve][L'analogie entre φάντασμα et reflet]

Un φάντασμα est nécessairement quelque chose qui nous apparaît et dont l'on a conscience. Afin d'exprimer les modalités de appréhension, Aristote alterne entre des tournures où le φάντασμα est le sujet du processus par lequel il se manifeste à nous, la plus évidente étant l'emploi du verbe φάνεσθαι (*Insomn.* 3, 462^b8 ; ἐπελθεῖν : *Mem.* 2, 453^b9 ; γίγνεσθαι : *An.* III.3, 428^a2, *Insomn.* 2, 460^b17), et des expressions où il fait l'objet d'une saisie de la part du sujet, en particulier dans le cas des rêves et des souvenirs qui sont décrits au moyen de verbes rattachés à la sensation ou à la pensée (*αἰσθάνεσθαι* : *Insomn.* 1, 458^b9, *Mem.* 1, 450^b14, 450^b18 ; θεωρεῖν : *Mem.* 1, 450^b18 ; ἰδεῖν : *Insomn.* 1, 458^b20, *Div. Somn.* 2, 464^a3–4, *Hist. An.* IV.10, 537^b18). Le procédé traditionnel de traduction, qui consiste à rendre φάντασμα par « image », s'en trouve en partie justifié, dans la mesure où le lexique est alors en grande partie issu du champ de la vision, dont une image est un objet. On pourra cependant déplorer cette association privilégiée avec un sens seulement, au détriment des autres : un φάντασμα n'est pas nécessairement visuel, il peut tout aussi bien concerner n'importe quel autre sens et être auditif ou tactile. Cela dit, Aristote n'y trouverait sans doute rien à redire, puisqu'il fait lui-même dériver φαντασία de φῶς (*An.* III.3, 429^a2–4), alors que la notion couvre en fait l'ensemble de la sensation.

Le fait que la traduction par « image » donne une dimension visuelle prépondérante au φάντασμα ne constitue par conséquent pas un obstacle insurmontable. Elle présente par ailleurs l'avantage indéniable de rendre limpide le fait que le φάντασμα est avant tout la chose que l'on appréhende au sein d'une φαντασία, de même que l'image est une chose que l'on voit, ce qui est beaucoup plus ambigu si l'on choisit « représentation » pour traduction. Pourtant, une image n'est pas n'importe quelle chose visible. La caractéristique principale d'une image est en effet de représenter quelque chose, que la chose en question existe réellement et indépendamment de l'image ou qu'elle soit une pure et simple fiction. Cela entraîne des conséquences non-négligeables quant à la nature de l'acte d'appréhension d'une image. Voir une image en tant qu'image, ce n'est pas seulement voir un objet visible, c'est aussi le voir comme ayant un contenu représentationnel. La saisie de ce contenu est essentielle à l'appréhension de l'objet visible en tant qu'image. On peut de fait échouer à se rendre compte qu'une image en est une ou échouer à saisir son contenu. Le jeu autour des conventions de représentation pratiqué en art moderne nous a habitué à devoir faire un effort prononcé pour comprendre ce qui est représenté par un tableau (si l'on doit, par exemple, chercher l'homme de *L'homme à la guitare* de Braque), mais il ne s'agit pas seulement d'une innovation de la modernité. Un dessin très simple, voire trop simple, peut aussi présenter le même type de difficulté, il n'est pas toujours évident de voir ce qu'un enfant en bas âge a voulu dessiner, ou s'il s'est simplement adonné au plaisir du gribouillis. De même lorsqu'une distance temporelle ou spatiale trop grande nous sépare du milieu où l'image a été produite, les spécialistes de la préhistoire ne sont ainsi pas tous d'accord quant à ce qui est représenté sur les parois de la grotte Chauvet. Dans certains cas extrêmes, on peut même échouer à envisager l'image comme image, soit parce que nous ne comprenons pas du tout les conventions de représentation utilisées, soit parce que l'image a délibérément été produite en vue de cet effet, comme dans le cas du trompe-l'œil. L'activité visuelle ne sera alors plus être décrite comme la perception d'une image par le sujet percevant, tant qu'il ne se rend pas compte du caractère pictural de ce qu'il voit³⁹.

Munis de cette brève analyse de la notion d'image, retournons à celle de φάντασμα. Faire l'expérience d'un φάντασμα consiste-t-il à envisager cette chose qui se manifeste à nous comme dotée d'un contenu représentationnel? Je crois que ce n'est pas le cas. Un indice de cela est le fait qu'il n'y ait pas la moindre possibilité, dans le cas du φάντασμα, d'échec lors de la saisie du contenu représentationnel. On ne peut pas échouer à comprendre que l'on rêve d'un éléphant : soit on rêve d'un éléphant, soit on ne rêve pas

39. Il faut distinguer ce type d'expérience de celles où les conventions de représentation nous sont tellement familières que nous pouvons, en un certain sens, passer outre et « oublier » que l'on a affaire à une image, par exemple lorsque l'on est complètement pris par l'action d'un film cinématographique. Il arrive que l'on décrive cette expérience comme consistant à être « plongé » dans le film, comme si l'on avait directement accès au contenu représentationnel de l'image, mais ce n'est qu'une métaphore. L'activité d'interprétation de l'image comme image continue à être accomplie, faute de quoi les spectateurs devraient fuir à la première scène de fusillade, craignant une balle perdue.

d'un éléphant. Le φάντασμα est de ce point de vue plus proche du contenu de l'image que de l'image elle-même. On objectera à cela, comme le font les défenseurs de la traduction par « image », qu'il existe pourtant un certain nombre de passages où Aristote lui-même compare sa notion de φάντασμα à une image (εἶδωλον)⁴⁰, mais, précisément, il s'agit à chaque fois d'une comparaison destinée à mettre en lumière un aspect particulier du φάντασμα.

Le rapprochement entre φάντασμα et image est effectué deux fois au cours des traités du sommeil exactement de la même manière, Aristote raccorde d'ailleurs explicitement le second au premier (καθάπερ καὶ πρότερον εἶπομεν, 464^b9–10). Il s'agit de comparer les rêves à une catégorie particulière d'images, celles qui sont produites par réflexion sur une surface lisse. La cheville ouvrière de la comparaison est l'analogie entre le processus aboutissant à la formation des rêves et celui produisant les reflets.

[461^a14] ὥστε καθάπερ ἐν ὑγρῶι, ἐὰν ἦι σφόδρα [15] κίνησις, ὅτε μὲν οὐθὲν φαίνεται εἶδωλον, ὅτε δὲ φαίνε-[16]ται μὲν, διεστραμμένον δὲ πάμπαν, ὥστε φαίνεσθαι ἀλλοῖον [17] ἢ οἷόν ἐστιν, ἡρεμήσαντος δὲ καθαρὰ καὶ φανερά, οὕτω καὶ [18] ἐν τῶι καθεύδειν τὰ φαντάσματα καὶ αἱ ὑπόλοιποι κινή-[19]σεις αἰ συμβαίνουσιν ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων ὅτε μὲν ὑπὸ [20] μείζονος οὐσης τῆς εἰρημένης κινήσεως ἀφανίζονται πάμ-[21]παν, ὅτε δὲ τεταραγμένοι φαίνονται ὄψεις καὶ τερα-[22]τώδεις, καὶ οὐκ εἰρόμενα τὰ ἐνύπνια, οἷον τοῖς μελαγχολι-[23]κοῖς καὶ πυρέττουσι καὶ οἰνωμένοις· πάντα γὰρ τὰ τοιαῦ-[24]τα πάθη πνευματώδη ὄντα πολλὴν ποιεῖται κίνησιν καὶ ταρα-[25]χὴν. καθισταμένου δὲ καὶ διακρινομένου τοῦ αἵματος ἐν τοῖς [26] ἐναίμοις, σιζομένη τῶν αἰσθημάτων ἢ κίνησις ἀφ' ἐκάστου [27] τῶν αἰσθητῶν εἰρόμενά τε ποιεῖ τὰ ἐνύπνια, καὶ φαίνε-[28]σθαι τι καὶ δοκεῖν διὰ μὲν τὰ ἀπὸ τῆς ὄψεως καταφερόμε-[29]να ὄραῖν, διὰ δὲ τὰ ἀπὸ τῆς ἀκοῆς ἀκούειν, ὁμοιοτρόπως [30] δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ἄλλων αἰσθητηρίων.

Par conséquent, (I) de même que dans le cas des liquides, (I.1a) il n'apparaît tantôt aucune image reflétée, (I.1b) et tantôt il en apparaît une, mais complètement déformée, si bien qu'elle apparaît autre qu'elle n'est, (I.2) alors que lorsque le mouvement s'est apaisé les images reflétées sont pures et claires, (II) de même, dans le cas du sommeil, les φαντάσματα, c'est-à-dire les vestiges des mouvements issus des états perceptifs, (II.1a) tantôt

40. Voir par exemple JOHANSEN (2012), p. 199 : « *There are [...] passages in Aristotle that strongly suggest that images are central to his understanding of phantasia and passages where he sees a particularly strong connection between phantasia and vision. So he says that phantasia is derived from phôs ('light') because we don't see without light, and vision is most of all perception (429a2–4); he accounts for dreams as phantasmata and their distorted quality as being like the distortion of reflections in disturbed liquids (Insomn. 461a14–30), and he explains memory as a retention of perceptual phantasmata, which in remembering we approach as if looking at or through an image (eikôn) (Mem. 450b11–451a2). Aristotle seems to take his lead here from Plato, who in the Philebus (40a–b) treated phantasmata as paintings. The representation of images provides the model, then, for phantasia in these various contexts. [...] Against the background of Aristotle himself privileging visual images in his account of phantasia, it is not unreasonable to continue using the traditional translation 'imagination'.* »

disparaissent complètement sous l'effet d'un mouvement supérieur à celui dont il a été question, (II.1b) tantôt ce sont des visions troublées et monstrueuses qui apparaissent et les rêves deviennent incohérents, comme cela arrive aux personnes souffrant de mélancolie, de fièvre ou d'ébriété (car toutes ces affections, comme elles sont riches en souffle, produisent un mouvement et un trouble abondants), (II.2) alors que lorsque le sang s'est stabilisé et a été filtré (chez les animaux sanguins), comme le mouvement des états perceptifs issu de chaque sensible est préservé, il produit des rêves cohérents et fait apparaître des choses que l'on croit voir, dans le cas de celles qui sont transmises depuis l'organe de la vue, ou entendre dans le cas de celles issues de l'organe de l'ouïe, et ainsi de suite quant à celles issues des organes autres sens. (*Insomn.* 3, 464^a14–30)

Le terme εἶδωλον renvoie ici aux reflets qui se produisent à la surface de l'eau. Plus précisément, l'εἶδωλον, contrairement au terme « reflet » ne désigne pas le produit du processus optique de réflexion en tant que tel (un chatoiement lumineux à la surface de l'eau peut être appelé un reflet, ce n'est pas un εἶδωλον), mais la chose qui apparaît à cette occasion, dans le miroir ou à la surface de l'eau. La valeur sémantique du terme est ainsi très proche de celle de φάντασμα, un εἶδωλον peut aussi désigner n'importe quelle apparition d'un être (par exemple lors des rêves), avec cette nuance que l'εἶδωλον n'est pas la chose même, mais une sorte de copie qui lui ressemble, laquelle a parfois été intentionnellement produite afin d'être confondue avec la chose même⁴¹. L'analogie entre εἶδωλον optique et φάντασμα onirique concerne cependant ici le rapport entre l'apparition et le processus par lequel elle se forme. Au fondement de la production de l'εἶδωλον et du φάντασμα, il y a un processus de reproduction partant d'un objet sensible ou visible, le processus optique de réflexion dans un cas, la persistance des αἰσθήματα en tant que mouvements dans l'autre. L'objet originel se voit ainsi reproduit dans un certain médium, qui est dans les deux cas liquide : il s'agit de n'importe quelle surface aquatique réfléchissante quant à la réflexion et du sang dans le cas sensoriel⁴². L'état de ce médium peut faciliter le processus de reproduction ou au contraire le contrarier, voire l'empêcher complètement d'avoir lieu, en fonction du degré de mouvement qui y a lieu. Lorsque le

41. Voir, de nouveau, l'entrée correspondante du *LdfgE*, vol. II, s. v. εἶδωλον, 423–424, qui donne pour signification générale « *Bilderscheinung, Abbild, das jem. gleicht, ohne 'dieser selbst' zu sein* » et comme premier sens particulier « *Ersatz (künstl. Doppelgänger) für e. best. (lebende) Pers. in best. Sit. ; vom Gott verursacht, herstellt als Mittel zum Zweck, wobei nur die täuschende Ähnlichkeit, nicht die Einzelheiten wichtig* ».

42. La question du substrat matériel assurant la persistance des impressions sensibles est controversée, elle est susceptible d'avoir des conséquences assez vastes quant à la reconstruction de la théorie aristotélicienne de la sensation (en particulier si l'on souligne l'importance d'un transfert depuis les organes sensoriels vers le centre perceptif au niveau de la région cardiaque), voir ROEITNER (2020) pour une présentation récente du débat. Il est à première vue assez clair dans *Insomn.* que les mouvements en question ont lieu dans le sang et au premier chef dans celui des organes sensoriels (ἐν ὀλίγω τῷ λοιπῷ αἵματι τῷ ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, 461^b18).

liquide est trop agité, en effet, le médium déforme ses productions ; au-delà d'un certain seuil d'agitation, ses mouvements propres agissent comme un bruit parasite qui empêche complètement le processus d'aboutir. Le rapprochement entre φάντασμα et εἶδωλον dans ce passage n'a donc pas pour fonction de souligner le fait qu'ils posséderaient tous deux un contenu représentationnel (en fait, les deux termes renvoient plutôt à ce contenu plutôt qu'à la représentation en soi, c'est-à-dire ce qu'on appelle un « image »), il vise à mettre en place un cadre explicatif général rendant compte des conditions d'obtention des phénomènes de reproduction de cet ordre.

La même analogie entre rêve et réflexion est employée de nouveau dans *Div. Somn.* avec un objectif différent. Il ne s'agit plus de s'intéresser au processus de formation du rêve, la perspective adoptée est désormais celle du spectateur, lequel cherche à retrouver l'objet originel derrière sa reproduction.

[464^b5] τεχνι-^[b6]κώτατος δ' ἐστὶ κριτῆς ἐνυπνίων ὅστις δύναται τὰς ὁμοιό-
^[b7]τητα θεωρεῖν· τὰς γὰρ εὐθυονειρίας κρίνειν παντός ἐστιν. ^[b8] λέγω δὲ τὰς
ὁμοιότητος, ὅτι παραπλήσια συμβαίνει τὰ ^[b9] φαντάσματα τοῖς ἐν τοῖς ὕδασι
εἰδώλοις, καθάπερ καὶ ^[b10] πρότερον εἶπομεν. ἐκεῖ δέ, ἂν πολλὴ γένηται ἡ κίνησις,
^[b11] οὐδὲν ὁμοία γίνεται ἢ ἔμφασις καὶ τὰ εἶδωλα τοῖς ἀληθι-^[b12]νοῖς. δεινὸς δὲ
τὰς ἐμφάσεις κρίνειν εἴη ἂν ὁ δυνάμενος ^[b13] ταχὺ διαισθάνεσθαι καὶ συννοῶν τὰ
διαπεφορημένα καὶ ^[b14] διεστραμμένα τῶν εἰδώλων, ὅτι ἐστὶν ἀνθρώπου ἢ ἵππου
ἢ ^[b15] ὅτουδῆποτε, κάκεῖ δὲ ὁμοίως τί δύναται τὸ ἐνύπνιον τοῦτο. ^[b16] ἡ γὰρ
κίνησις ἐκκόπτει τὴν εὐθυονειρίαν.

C'est un interprète des rêves particulièrement compétent que celui qui est capable d'observer les ressemblances. En effet, interpréter des rêves directs, c'est l'affaire de n'importe qui. Je veux dire, en parlant de ressemblances, que les rêves se produisent d'une manière proche par rapport aux images qui se reflètent dans l'eau, comme nous l'avons aussi dit auparavant. Dans ce cas, s'il y a un mouvement abondant, il se produit une réflexion, c'est-à-dire des images, qui n'a rien de ressemblant par rapport aux choses véritables. Celui qui sera capable de discerner rapidement et de reconstruire visuellement les images fragmentées et déformées, voyant qu'il s'agit de l'image d'un être humain, d'un cheval, ou de n'importe quoi d'autre, sera ainsi un interprète habile des réflexions, et il en va de manière semblable dans le cas de celui qui est capable d'interpréter ce que signifie tel rêve, car le mouvement efface le caractère direct du rêve. (*Div. Somn.* 2, 464^b5–16)

L'activité dont il est question est l'interprétation du rêve, exprimée en grec par le verbe κρίνειν. En quoi cela consiste-t-il ? Il faut tout de suite se défaire des connotations du terme « interprétation », ainsi que de l'héritage psychanalytique : l'activité en question ne repose pas directement sur une comparaison implicite du rêve avec un texte ou un énoncé linguistique et il ne s'agit pas d'en faire jaillir une signification latente qui serait dissimulée

dans les profondeurs psychologiques du rêveur. Aristote se réfère ici à une pratique attestée par d'autres sources textuelles. Le sens archaïque du κρίνεσθαι en question (le verbe est surtout employé au moyen dans ce cas), chez Homère⁴³ et encore dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (485–486), renvoie à une sélection opérée au sein des rêves : il faut savoir distinguer ceux qui sont vrais de ceux qui sont faux. Le présupposé gouvernant cette activité est que tout rêve consiste en la vision d'un événement : un rêve vrai est la vision d'un état du monde à venir (ou éventuellement présent ou passé), il constitue un présage, tandis qu'un rêve faux est la vision d'un événement qui ne se réalisera pas. La valeur de vérité du rêve est ainsi déterminée par l'obtention de l'événement qu'il nous présente. C'est encore le cas chez Aristote, à qui il arrive de parler ainsi de l'accomplissement d'un rêve (τὸ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον : *Div. Somn.*, 463^b8, 10, 22). Le sens du terme s'infléchit cependant au cours de la période classique⁴⁴ dans une direction qui le rapproche de ce passage d'Aristote. Il ne s'agit plus simplement d'opérer un partage entre rêves vrais et rêves faux, mais aussi d'analyser le contenu d'un rêve donné. Le présupposé selon lequel un rêve nous donne accès à un événement qui pourrait se produire réellement se complexifie, parce que l'on ne part plus du principe que l'événement en question correspond immédiatement à ce que l'on voit pendant le rêve. Il y a désormais une distance possible entre le contenu apparent et le contenu véritable du rêve, qu'il s'agit de combler. Par exemple, l'Hécube d'Euripide, après avoir rêvé d'un cerf dévoré par un loup, se lamente de ne plus avoir Cassandre ou Hélène à sa disposition pour lui « interpréter » (κρίνειν) son rêve (*Hécube*, 87–89), c'est-à-dire lui expliquer de quels événements il pourrait représenter un présage. De même, chez Hérodote (VII.19), Xerxès a recours aux services des Mages pour lui expliquer ce que signifie un rêve qu'il a eu, où il est revêtu d'une couronne d'olives dont les rameaux enserrant l'entière du monde, avant que celle-ci ne se volatilise subitement. Les Mages interprètent ce rêve comme un présage du succès de son entreprise de conquête, il n'est pas difficile d'imaginer ce que l'auditoire grec d'Hérodote aurait pu tirer de pareil songe. L'activité exprimée par le verbe κρίνειν consiste ainsi, non plus seulement à décider s'il faut se fier ou non au rêve en tant que présage, mais aussi à discerner l'événement signifié par le rêve. C'est à partir de ce stade qu'elle devient véritablement une interprétation.

C'est précisément cette activité qu'Aristote a en ligne de mire dans ce passage. Il considère cependant qu'elle est à peine nécessaire dans le cas de certains rêves, ceux des personnes qualifiées par l'adjectif εὐθύνοειρος, terme dont nous n'avons conservé aucune attestation antérieure (voir, outre ce passage, *Div. Somn.* 463^a25, ^b16, 464^a27, ainsi que *EE* VIII.2, 1248^a40)⁴⁵. Il renvoie aux rêves dont le contenu est « direct », par exemple ceux où

43. Voir à ce sujet KESSELS (1978), pp. 25–35.

44. La première attestation de cette signification approfondie pourrait se trouver dans les *Perses* d'Eschyle (226), où il est question de « juger » un rêve impliquant un aigle dévoré par un épervier.

45. Les interprètes butent parfois sur ce terme, ce qui conduit à des interprétations à mon avis erronées du passage. EIJK (1994), pp. 333–334, soutient par exemple, dans une édition commentée du traité qui est par ailleurs d'excellente facture, qu'il renvoie avant tout à la cohérence de la séquence du rêve et suggère de comprendre le passage comme reposant sur une analogie entre la capacité de l'interprète professionnel

l'on se voit dans son songe continuer à effectuer une tâche répétitive qui a occupé l'essentiel de notre journée, ou où l'on accomplit quelque chose que l'on a prévu de faire le lendemain. De tels rêves ne posent pas de problème interprétatif particulier : il est extrêmement facile aux yeux d'Aristote de comprendre d'où viennent de tels rêves. Il trouverait sans doute de quoi rire à l'idée qu'une personne puisse les envisager comme des présages et, pire encore, aller recourir à un expert pour les interpréter⁴⁶. En revanche, elle est davantage justifiée dans le cas d'autres rêves, dont la « signification » n'est pas évidente. L'analogie avec les reflets permet à Aristote de donner une orientation rétrospective à l'activité interprétative. Il ne s'agit pas de déceler au sein du rêve un présage de l'avenir, mais de parcourir à rebours la séquence causale qui l'a produit. La compétence dont il est ici fait l'éloge consiste à pouvoir fournir une explication naturaliste du rêve, qui identifie sa cause au sein des expériences passées du rêveur, associées à son état au moment du rêve, elle n'a rien d'une capacité divinatoire. L'emploi renouvelé de l'analogie vient justifier à la fois la nécessité et la possibilité d'une telle activité : les rêves, comme les reflets, subissent dans certains cas des distorsions qui rendent leur source difficile à saisir, sans remettre en question son existence. Aristote peut alors s'en tenir à sa principale ligne de défense à l'égard de la pratique divinatoire. Sa théorie des rêves est suffisamment robuste pour laisser envisager n'importe quelle déformation à partir d'une expérience perceptive originelle. Puisqu'il est toutefois possible et parfois extrêmement aisé dans le cas de certains rêves d'identifier ainsi leur origine causale (qu'ils ne font de temps en temps que reproduire telle quelle), le parti de la saine raison consiste à entreprendre la même chose à l'égard de tous les rêves quels qu'ils soient, quand bien même la démarche consistant à retracer le processus de formation du rêve peut être difficile et requérir une certaine expertise.

L'emploi de l'analogie entre rêves et reflet dans ce passage s'inscrit ainsi pleinement dans la continuité du précédent. Contrairement à ce qu'il arrive à ses partisans d'affirmer, je doute que l'on puisse en inférer quoi que ce soit quant au caractère bien-fondé de la traduction de *φάντασμα* par « image ». Il faut certes reconnaître qu'elle invite implicitement à employer le terme *εἶδωλον* comme interchangeable avec *φάντασμα*, et force est de constater qu'Aristote semble lui-même parfois le faire aussi dans la continuité de cette analogie (voir *Insomn.* 3, 462^a17). Toutefois, il est tout aussi problématique de

du rêve et celle du dormeur lui-même d'organiser ses impressions oniriques en une série associative.

46. C'est encore le cas, un demi-millénaire après Aristote, dans le seul traité antique portant sur cet art conservé, l'*Onirocritique* d'Artémidore d'Ephèse. Après une courte préface, l'ouvrage s'ouvre par une *διάρεσις* (I.1–2) distinguant l'*ἐνύπνιον*, le rêve portant sur le présent, de l'*ὄνειρος*, qui porte sur l'avenir. Le premier est susceptible d'intéresser le médecin parce qu'il pourrait être le signe d'une affection particulière du corps, il n'est pas du ressort de l'expert en interprétation des rêves. Celui-ci a pour métier de prendre en charge une catégorie particulière d'*ὄνειρος*, celui qui est *ἀλληγορικός*, par opposition à celui qui est *θεωρηματικός*, la distinction consiste en ce que la signification du second est directe (l'événement dont l'on rêve correspond immédiatement ce qu'il prédit, si l'on s'y fie – on s'approche à mes yeux de très près de l'*εὐθυονειρία* aristotélicienne), tandis que celle du premier est comme voilée par un réseau d'images et de correspondances, appelant donc une interprétation experte. Il y a ainsi un pan entier du champ onirique qui ne requiert aucunement l'intervention d'un interprète.

traduire dans ce contexte εἶδωλον par « image ». La notion d'image se fonde sur une dualité inhérente entre l'objet matériel (un panneau de bois couvert de peinture) et son contenu représentationnel (Saint Jérôme), il faut une activité spécifique et nullement immédiate de la part du sujet percevant pour être capable de passer du premier au second. Ce n'est le cas en grec et chez Aristote ici, ni du φάντασμα, ni de l'εἶδωλον. Ce qui fait l'intérêt de la notion d'image aux yeux des traducteurs, outre son caractère visuel, vient avant tout du fait qu'une image est le produit d'un processus de reproduction ou de copie, comme le sont le rêve et le reflet. Or une copie ainsi produite n'a pas du tout à posséder un contenu représentationnel. L'analogie employée par Aristote opérerait aussi bien avec une copie d'un meuble (une copie d'un secrétaire de style Empire lui ressemble, sauf si l'artisan est très perturbé), ou même avec un membre de la progéniture (si le processus d'engendrement a lieu sans grande perturbation, l'enfant présente des ressemblances avec sa parenté), lesquels ne présentent aucun contenu représentationnel intrinsèque, mais seulement des ressemblances avec la cause paradigmatique de leur production. C'est sur l'existence d'un tel processus, par lequel un modèle est reproduit avec plus ou moins de fidélité, que repose le rapprochement entre rêve et reflet. De ce point de vue, la traduction par « image » n'est qu'à moitié satisfaisante : elle rend correctement le présupposé de l'irréalité de l'εἶδωλον, par opposition à la chose même, mais ne suggère pas suffisamment que l'objet en question résulte essentiellement d'un processus de reproduction.

16.10 Souvenir, empreinte et portrait

Le traitement de la mémoire dans *Mem.* repose, lui aussi, massivement sur le recours à la notion de φάντασμα. Comme dans le cas du rêve, celle-ci occupe une place centrale au sein de la définition du rêve par laquelle se clôt le premier volet du traité : un souvenir (μνήμη)⁴⁷ est « la possession d'un φάντασμα comme un portrait de ce dont il est un φάντασμα » (φαντάσματος, ὡς εἰκόνοσ οὔ φάντασμα, ἕξις, 451^a15–16). Cette définition diffère sur un point capital de celle du rêve, en ce que le souvenir ne consiste pas simplement en un φάντασμα d'un type particulier, mais en un type particulier de « possession » d'un φάντασμα d'un type particulier. Il y a ainsi deux conditions qu'un φάντασμα doit remplir pour être un souvenir : il doit reproduire fidèlement un fragment du passé et il doit être reconnu par le sujet comme tel. Il est possible de remplir la seconde condition sans la première, auquel cas le sujet croit se souvenir mais se trompe,

47. La langue française contemporaine réserve le plus souvent le terme de « mémoire » pour désigner une capacité ou une disposition du sujet, par opposition la contemplation d'un fragment particulier du passé, qui se nomme « souvenir », là où d'autres langues peuvent employer le même nom dans les deux cas. Aristote, conformément à la méthode décrite en *An.* II.4, entend définir la μνήμη en se penchant d'abord sur son activité (τὸ μνημονεύειν), comme il l'annonce dès la première phrase de l'opuscule (449^b3–4), si bien que la définition finale de la μνήμη porte sur l'activité par laquelle on se souvient du passé, et non pas sur la capacité de rétention de ce dernier.

ou la première sans la seconde, auquel cas le sujet a accès au passé à son insu, croyant à tort qu'il ne fait que s'imaginer des choses qui n'auraient en réalité jamais eu lieu.

Cette définition fait intervenir une notion empruntée au lexique de la peinture et de la statuaire, celle d'εἰκῶν, dont le sens courant renvoie à un artefact représentant fidèlement quelque chose⁴⁸. Celle-ci avait déjà été érigée en terme technique dans le *Sophiste* parce qu'elle sous-entend une relation particulièrement étroite entre représentant et représenté : au sein de la catégorie générale des productions de l'art imitatif, l'Étranger entend distinguer l'εἰκῶν, qui reproduit fidèlement les propriétés de ce qu'elle représente (en particulier ses proportions, quant à la statuaire) du φάντασμα, lequel donne seulement l'apparence de reproduire ces propriétés (235^c–236^d). Aristote reprend en partie cette idée de fidélité au modèle : dans *Mem.*, une εἰκῶν est une espèce particulière d'image (ζῶιον) dont la différence spécifique est que l'image en question représente quelque chose qui existe réellement. Elle s'oppose à une autre espèce d'image, rassemblant celles qui ne représentent rien de réel. Ces dernières ont pour autant un contenu représentationnel, puisqu'il s'agit d'images (Aristote ne considère que des œuvres figuratives), mais celui-ci ne correspond pas à quelque chose faisant partie de l'univers existant. La *Vue de Delft* de Vermeer est une image du type εἰκῶν, dans la mesure où l'on suppose qu'elle donne à voir cette ville telle qu'elle apparaît (ou apparaissait à l'époque) depuis un certain point de vue, la *Ville idéale* traditionnellement attribuée à Piero della Francesca est une image de l'autre type, parce qu'elle représente une fiction issue de l'imagination de l'artiste. L'intérêt de cette distinction est qu'elle épouse parfaitement celle qu'Aristote entend mettre en place au sujet du souvenir. Elle correspond à la première condition à laquelle un φάντασμα doit satisfaire pour être un souvenir, à savoir celle de représenter quelque chose qui a vraiment eu lieu. De surcroît, elle permet aussi à la seconde distinction, celle d'être tenu pour telle, de se déployer, car l'on peut aussi se tromper quant au caractère fictif de ce que représente un tableau.

L'introduction de cette notion d'εἰκῶν a lieu dans la partie centrale du premier chapitre de *Mem.*, laquelle se concentre sur l'aporie selon laquelle un souvenir nous présente un chose absente (450^a25–27). La solution initiale d'Aristote s'inspire de la comparaison de la mémoire avec un bloc de cire dans le *Théétète* (191^c), elle repose sur une comparaison du souvenir avec une empreinte (τύπος, 450^a27–32)⁴⁹. De même qu'un bague sigillaire laisse son cachet dans la cire, la mémoire conserve une trace de la sensation passée.

48. À proprement parler, le « portrait », au sens actuel du mot, est une sous-espèce de la catégorie grecque d'εἰκῶν dont la particularité est de représenter une personne. De même, la *veduta*, dans le lexique technique de la peinture classique (une représentation de Venise par Canaletto, par exemple), en est une autre sous-espèce qui a affaire aux paysages. J'opte toutefois pour traduire εἰκῶν par « portrait », parce que c'est le mot français qui implique le plus clairement l'idée que la représentation picturale en question ressemble à ce qu'elle représente.

49. Le passage comporte un autre écho platonicien : Aristote présente aussi l'affection constitutive du souvenir comme un dessin ζωγράφημα (450^a29–30), ce qui ne peut que rappeler l'image du peintre (ζωγράφος) dans l'âme du *Philèbe* (39^b), qui collabore avec le scribe pour inscrire dans l'âme des traces de ses opinions.

Cette inscription perdue au-delà du processus qui lui donne naissance et permet, même longtemps après, de pouvoir encore saisir, par décalque, sa cause originelle dont elle reproduit les caractéristiques. L'accès au passé que nous offre le souvenir a ainsi lieu par l'intermédiaire d'une empreinte, ce qui contribue à expliquer dans quelle mesure le souvenir consiste en la présence d'une chose absente.

Cette première réponse ne suffit cependant pas entièrement à prendre en charge l'aporie. Il y a en effet une différence de taille entre le fait de voir un cachet imprimé dans la cire et la bague qui l'y a imprimé. Aristote pose alors la question de savoir si c'est à l'empreinte ou à la chose passée elle-même que nous donne accès le souvenir (450^b11–15). Cette question met au jour précisément le point faible de la comparaison entre la mémoire et un bloc de cire : dire que l'on se souvient grâce à une empreinte laissée en nous par la chose passée n'explique pas encore comment nous retrouvons le passé par l'intermédiaire cette empreinte. Ce n'est pas la même chose que d'être encore affecté par une expérience passée et que de s'en souvenir. La réponse d'Aristote à cette version approfondie de l'aporie fait intervenir une analogie complexe entre le φάντασμα en jeu lors du souvenir et un tableau.

[450^b18] πῶς οὖν [19] τὸ μὴ παρὸν μνημονεύσει; εἴη γὰρ ἂν καὶ ὁρᾶν τὸ μὴ [20] παρὸν καὶ ἀκούειν. ἢ ἔστιν ὡς ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει τοῦτο; οἷον [21] γὰρ τὸ ἐν τῷ πίνακι γεγραμμένον ζῶιον καὶ ζῶιόν ἐστι καὶ εἰ-[22]κῶν, καὶ τὸ αὐτὸ καὶ ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω, τὸ μέντοι εἶναι [23] οὐ ταῦτὸν ἄμφοῖν, καὶ ἔστι θεωρεῖν καὶ ὡς ζῶιον καὶ ὡς εἰ-[24]κῶνα, οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν καὶ [25] αὐτὸ τι καθ' αὐτὸ εἶναι καὶ ἄλλου φάντασμα. ἢ [26] μὲν οὖν καθ' αὐτό, θεωρημα ἢ φάντασμα ἐστὶν, ἢ δ' ἄλλου, [27] οἷον εἰκῶν καὶ μνημόνευμα.

Comment donc nous souviendront-nous de quelque chose qui n'est pas présent ? Cela équivaudrait en effet à voir et à entendre quelque chose qui n'est pas présent. Ou est-ce que c'est possible, et même cela se produit ? De même en effet que l'image tracée sur le tableau est à la fois une image et un portrait, et que c'est une seule et même chose qui est les deux, bien que l'être soit différent dans les deux cas, et qu'il est possible de l'envisager aussi bien comme image que comme portrait, de même il faut supposer que le φάντασμα en nous est à la fois quelque chose par soi et un φάντασμα d'une autre chose. Considéré en soi, donc, c'est quelque chose que l'on contemple ou un φάντασμα, mais considéré par rapport à une autre chose, il est semblable à un portrait et c'est l'objet d'un souvenir. (*Mem.*, 450^b18–27)

Le passage, qui est extrêmement resserré, se fonde de nouveau sur une analogie, celle-ci est indéniablement picturale. Deux plans sont placés côté à côté, celui du tableau et celui du φάντασμα, de manière à faire apparaître une distinction analogue au sein de chacun. Le domaine pictural a vocation à éclairer les subtilités du champ d'exercice de la φαντασία. Aristote commence par signaler qu'une image (ζῶιον) peut aussi être un portrait (εἰκῶν),

il faut comprendre que le portrait est une catégorie spécifique d'image : c'est une image qui présente la particularité de représenter quelque chose de réel (qui existe vraiment ou a vraiment existé)⁵⁰. L'ensemble complémentaire des images qui ne représentent pas quelque chose de réel, parce que ce qu'elles représentent est une entité fictive ou éventuellement parce qu'elles ne représentent rien du tout, n'est pas mentionné et encore moins nommé. Le texte attire l'attention sur la différence qu'il y a entre la chose et la manière dont nous l'appréhendons. Du point de vue de la chose, il n'y a qu'une seule et même chose qui est à la fois image et portrait, de même qu'il n'y a qu'une seule et même chose qui est à la fois Socrate, un être humain et un animal, bien que chaque terme réponde à une définition différente. De notre point de vue, en revanche, il y a une grande différence entre le fait d'identifier une chose comme étant une image et le fait d'y reconnaître un portrait. La situation qui intéresse tout particulièrement Aristote est celle où l'on tient, à juste titre, une chose pour une image sans saisir qu'il s'agit aussi d'un portrait. Il y a en effet un acte cognitif spécial qui doit avoir lieu pour que le portrait soit envisagé comme tel, distinct de celui de la reconnaissance de l'image comme image. Il faut pour cela reconnaître ce qui est figuré, ou parfois lire le carton. On peut tout à fait ne jamais adopter cette attitude et s'en tenir au tableau comme tel, sans supposer qu'il représente quelqu'un qui a réellement existé.

Passons maintenant au plan du *φάντασμα*. Un premier bénéfice, assez élémentaire, que l'on peut tirer de l'analogie consiste en ce que le *φάντασμα* en jeu lors du souvenir, parfois appelé *μνημόνευμα*, correspond à une espèce particulière de *φάντασμα*, tout comme un portrait est une catégorie spéciale d'image. L'analogie entre les deux n'est toutefois que partielle. Pour être un portrait, il suffit d'être une image qui représente une personne réelle. En revanche, pour être un souvenir, il faut satisfaire à la condition analogue, celle de représenter une chose ou un événement passé, mais aussi à une condition supplémentaire, qui va être soulignée peu après (451^a2–12), celle d'être reconnu comme tel (par contraste, un portrait est un portrait que le spectateur l'identifie comme tel ou qu'il échoue à le faire). Si je ne me rends pas compte de ce que l'apparition qui se présente à moi est issue de mon passé, je penserai que mon esprit vagabonde et je ne me serai pas souvenu de quoi que ce soit. L'objectif plus profond de l'analogie est de mettre en lumière la particularité des actes cognitifs qui constituent le souvenir. Là où l'on pourrait penser que, sur le plan de l'image, il y a deux actes distincts, celui de reconnaître une image comme une image et celui de

50. La distinction entre ζῶιον et εἰκῶν en 450^b21–22 est formulée de manière extrêmement rapide, si bien qu'elle donne souvent du fil à retordre aux interprètes. Il ne s'agit pas de distinguer les propriétés matérielles d'un tableau (mesurer telle dimension, être recouvert par tel vernis, etc.) de son contenu représentationnel, ni même de distinguer entre une image considérée abstraitement (une composition de lignes et de couleurs à la manière de Kandinsky) et figurativement, mais de distinguer entre une image en tant qu'image, c'est-à-dire en tant qu'elle représente quelque chose (indépendamment de la question de savoir si cela est ou non une fiction), et une image en tant que portrait, c'est-à-dire en tant qu'elle représente un être du monde. Cette interprétation, à mon avis la seule correcte, a été énoncée de manière particulièrement claire par EVERSON (1997), pp. 196–196, et semble s'être progressivement imposée depuis (voir notamment LABARRIÈRE (2000), p. 279, ou LORENZ (2006), pp. 158–159).

reconnaître un portrait comme un portrait (le premier est la condition du second, mais on peut échouer à effectuer le premier aussi bien que le second⁵¹), Aristote n'envisage dans le cas du φάντασμα mémoriel qu'une seule distinction, celle entre l'attitude par laquelle il est envisagé « pour lui-même » (καθ' αὐτό, 450^b25–26) ou celle par laquelle il est considéré comme l'apparition « d'autre chose » (ἄλλου). Cette seconde modalité exprimée par le génitif ne renvoie pas au fait de présenter un contenu représentationnel (si l'on repasse de l'autre côté de l'analogie, envisager une image καθ' αὐτό ne consiste pas à faire abstraction du fait qu'elle représente quelque chose, mais seulement à ne pas se demander quel est le statut de ce qu'elle représente), mais seulement au fait d'être l'apparition d'une chose réelle (de même, Hécube pourrait se demander si le spectre apparu au-dessus de la tombe d'Achille est vraiment le φάντασμα d'Achille). Par conséquent, il n'y a apparemment rien d'analogue à la reconnaissance de l'image dans le cas du φάντασμα. Cela s'explique par la nature même du φάντασμα : si le sujet doit effectuer le saut de la chose à son contenu représentationnel pour identifier une image comme étant une image, aucune opération de ce genre n'est nécessaire quant au φάντασμα, parce qu'il ne présente pas cette dualité. Tout au plus peut-on, lors de certaines pathologies⁵², croire que ses φαντάσματα sont des choses que l'on perçoit et être ainsi la proie d'hallucinations. La seule opération intervenant dans le cas du φάντασμα consiste ainsi à reconnaître le φάντασμα issu du passé comme tel. L'échec de celle-ci est envisagé par le texte (451^a2–7), il peut avoir lieu de deux manières : on peut échouer, face à un tel φάντασμα à se rendre compte qu'il nous représente fidèlement le passé, ou l'on peut commettre la méprise inverse et tenir un φάντασμα qui n'a en fait rien à voir avec notre passé pour un souvenir, ce qui aboutit, en quelque sorte, à un souvenir faux.

L'analogie permet ainsi de mettre en lumière les conditions constitutives du souvenir tout en prenant en charge l'aporie initiale relative à la présence du passé. La solution pourrait paraître résider dans ce que l'on pourrait appeler, bien que le terme ne soit pas grec, une relation de représentation, par laquelle une chose, en représentant une autre chose, nous donne accès à cette dernière sans que nous ayons à être en sa présence. Il suffit d'envisager correctement l'objet représentant pour atteindre d'une certaine manière l'objet représenté, quand bien même ce dernier nous est par lui-même inaccessible. Cette relation de « représentation » s'étendrait aussi bien sur le domaine pictural que sur celui du φάντασμα, ce qui rendrait possible l'analogie. En quoi consisterait cependant cette « représentation » ? Dans le cas d'un tableau, elle vient du fait que l'image dessinée ou peinte partage certaines propriétés importantes avec la figure visuelle de la chose représentée (par exemple, dans le cas d'un portrait en pied, les proportions des membres

51. Il y a ainsi une différence entre le fait d'identifier le tableau de Zeuxis représentant une grappe de raisin comme un tableau (ce que les oiseaux auraient échoué à faire) et le fait de reconnaître, par exemple, le cépage représenté. Le second nécessite le premier, mais le premier n'implique pas le second.

52. Citons par exemple les personnes atteintes de fièvres aiguës qui voient des animaux se mouvoir lorsqu'elles regardent les fresques des murs (*Insomn.* 2, 460^b10–13).

de la personne), éventuellement au moyen de certaines conventions picturales. On peut alors reconnaître la chose figurée, si on la connaît déjà, ou du moins, si l'on n'en a jamais fait l'expérience, envisager qu'elle puisse réellement exister. Le texte d'Aristote fournit pourtant peu d'éléments quant à cette même question posée au sujet du souvenir, la principale ressource qu'il apporte est l'image de l'empreinte (τύπος), introduite en 450^a31. À la différence du tableau, lequel requiert un artiste dont on serait bien en peine de trouver l'analogue au sein de l'être humain, l'empreinte est davantage le résultat d'un processus naturel, qui a lieu lorsque deux objets présentant les caractéristiques appropriées se rencontrent ou sont faits se rencontrer. L'empreinte, comme modèle du souvenir, laisse cependant à désirer : elle permet certes d'expliquer par analogie, comme Aristote, à la suite du Socrate du *Théétète*, s'empresse de le faire, pourquoi certaines personnes présentent des aptitudes mémorielles particulièrement faibles ou fortes (par analogie, certains matériaux reçoivent plus ou moins bien les empreintes), mais elle laisse complètement de côté la question du surgissement du souvenir. Une empreinte demeure en effet indéfiniment imprimée dans son support à partir du moment où celui-ci l'a reçue de l'objet presseur, alors que l'on ne se souvient pas activement en permanence de ce dont l'on a fait l'expérience par le passé. Autrement dit, le modèle de l'empreinte impose une séquence temporelle à un seul moment décisif, celui de l'impression proprement dite, tant dit que le souvenir requiert un modèle comportant au moins deux instants distincts, celui de l'expérience originelle et celui de sa ressaisie mémorielle. En outre, ce modèle est beaucoup moins riche que celui du tableau, parce qu'il ne suggère pas vraiment quoi que ce soit d'analogue à la double possibilité d'erreur relative au souvenir, dans la mesure où une empreinte se laisse d'ordinaire aisément reconnaître et qu'il n'y a guère de risque de confondre n'importe quel motif sur une surface avec une empreinte. Empreinte et tableau sont ainsi deux termes complémentaires dans la perspective de l'élucidation du souvenir.

Le fait qu'Aristote puisse appliquer aussi bien le modèle du tableau que celui de l'empreinte au sujet du souvenir a néanmoins des conséquences quant à la manière dont il convient d'envisager la relation par laquelle le souvenir nous donne accès au passé. Plus encore qu'un tableau, une empreinte reproduit et conserve certaines propriétés physiques d'un objet, et ce en vertu d'un processus causal naturel : l'objet laisse sa marque sur un support, si certaines conditions sont remplies. Or c'est ce modèle qu'Aristote invoque lorsqu'il est question d'expliquer l'acquisition au sein de l'organisme d'une trace du passé, tandis que celui du tableau intervient pour rendre compte des modalités selon lesquelles cette trace est ultérieurement envisagée. Par conséquent, c'est d'abord vers le modèle de l'empreinte qu'il convient de se tourner pour comprendre ce qui permet au *φάντασμα* du souvenir de nous donner accès au passé : le modèle de l'empreinte vise à expliquer les propriétés intrinsèques qui le constituent comme souvenir, celui du tableau part du principe qu'il les possède, c'est-à-dire qu'il constitue l'analogue d'un portrait, et a pour objectif de mettre en lumière l'attitude qu'il convient d'adopter face à un tel objet. La

physiologie que propose *Mem.* est à cet égard assez pauvre, mais il demeure clair que le φάντασμα, pour être susceptible d'opérer comme souvenir, doit conserver un certain nombre de propriétés de l'affection perceptive originelle.

De même que dans le cas du rêve, le φάντασμα mémoriel se définit ainsi avant tout comme produit d'un processus naturel de reproduction : là où le rêve est un reflet, le souvenir est une empreinte. La dimension picturale et, à proprement parler, représentative, n'intervient que plus tard dans le texte, à un stade où la question de sa formation et de ses propriétés intrinsèques est close. Le fait que ce φάντασμα soit ainsi rapproché d'une image et d'un portrait ne doit pas conduire à le concevoir comme étant lui-même une sorte d'image : Aristote ne dit jamais qu'il est une image, encore moins qu'il possède quelque chose comme un « contenu représentationnel », il dit seulement qu'il peut être considéré « pour lui-même » (καθ' αὐτό, 450^b25–26) ou comme étant « d'autre chose » (ἄλλου). Là encore, il aurait peut-être été possible de se servir d'une autre analogie, non-picturale, pour parvenir aux mêmes fins : par exemple, je peux simplement écouter un morceau de musique ou un discours pour le plaisir de l'écoute, et je peux aussi l'envisager comme ayant été composé par tel musicien ou tel orateur (ou ne pas reconnaître qu'il s'agit d'un discours de Démosthène, ou croire à tort que c'est le cas, *etc.*) – il ne sera jamais question d'un quelconque « contenu représentationnel ». Aristote a choisi de recourir à une analogie avec l'univers de la peinture et de la statuaire, dont le statut de représentation a été particulièrement développé par la tradition philosophique. Il avait certainement d'excellentes raisons de le faire : c'est un domaine où la distinction qui l'intéresse est particulièrement saillante, et le fait que la φαντασία ait, à ses oreilles, partie liée avec la lumière (φάος), ne pouvait manquer de recommander une analogie visuelle. L'analogie qu'il a choisie a de nos jours quelque chose de perturbant, parce qu'elle repose sur un rapprochement avec l'image d'un terme, φάντασμα, que l'on s'est habitué à rendre justement par « image », à la faveur de la traduction latine de φαντασία par *imaginatio*, mais c'est là un développement que l'on ne saurait reprocher à Aristote de n'avoir pas anticipé. Il convient de s'en défaire totalement. Aucune de ces analogies n'a pour fonction de faire du φάντασμα une « image », de le doter d'un statut dual, partagé entre propriétés intrinsèques et contenu représentationnel. Le φάντασμα est la chose qui se présente à nous lors de certaines expériences quasi-perceptives ou para-perceptives, laquelle ne « représente » rien d'autre qu'elle-même. Il a certes une réalité physiologique par ailleurs, qui, elle, ne nous est pas accessible de la même manière (je vois l'éléphant rose, mais je ne vois pas le phénomène qui a lieu en même temps au sein de mon appareil perceptif), mais ce n'est jamais cela que le lexique de l'image a pour vocation de prendre en charge. Si Aristote est enclin à choisir des analogies visuelles lorsqu'il traite du rêve ou du souvenir, ce n'est pas parce qu'il pense qu'un φάντασμα est intrinsèquement une image, et donc une représentation, c'est seulement parce qu'un φάντασμα est, pour lui comme pour ses contemporains, quelque chose qui apparaît.

Concluons. On pourrait dire en termes assez généraux que le φάντασμα correspond au contenu d'un épisode particulier de φαντασία. Il y a cependant deux écueils susceptibles de faire obstacle à une appréhension correcte de ces notions aristotéliennes de φάντασμα et de φαντασία. Le premier est issu de la problématique de l'union de l'âme et du corps. Contrairement à ce que certains interprètes ont pu soutenir, φάντασμα est nécessairement quelque chose dont le sujet qui l'éprouve a conscience, il ne saurait donc s'agir d'un processus purement physiologique. Comme l'ensemble des affections liées à la perception chez Aristote, il possède bien un versant somatique : quelque chose se passe au niveau matériel de l'organisme lors du φάντασμα. Cela dit, le concept n'a pas vocation à se situer sur une rive particulière de la ligne moderne de partage des eaux entre le matériel et le mental. Aristote peut à bon droit décrire un φάντασμα aussi bien en des termes que l'on pourrait aujourd'hui placer dans l'une ou l'autre catégorie. Un certain mouvement est activé au sein du système perceptif et le sujet fait une expérience quasi-perceptive, par exemple celle d'un souvenir ou d'un rêve. Le lecteur contemporain frémira sans doute devant une telle conjonction et exigera une explication quant au passage d'un niveau à l'autre ; Aristote n'en paraît pas particulièrement troublé, sa notion de φαντασία n'a en tout cas pas du tout pour fin de prendre en charge un tel passage.

Le second vient de l'emploi répété au sein du *corpus* d'analogies visuelles et en particulier picturales, par lesquelles le φάντασμα se trouve rapproché d'un reflet ou d'une image. Comme l'on est malgré tout aujourd'hui habitué à voir (ou à avoir vu) φαντασία traduit par « imagination » et φάντασμα par « image », nous sommes sans doute moins surpris par ces analogies que nous le devrions. Le risque est en effet de passer à côté de ce qui fait leur intérêt aux yeux d'Aristote. L'objectif n'est en effet pas de faire du φάντασμα une « représentation » au sens où il est essentiel à l'appréhension correcte d'un tableau de distinguer ses propriétés en tant qu'objet matériel de celles qui se rapportent à son contenu représentationnel (une carnation de Rubens est une juxtaposition de taches de rose et de vert, mais la personne représentée a un teint uniforme). Aristote n'opère pas avec une telle dualité, la racine de son concept est celle de l'apparaître, si bien qu'il n'y a pas de tel jeu d'aller-retour possible entre la chose et ce qu'elle représente. À la différence d'une image, une φαντασία ne requiert aucun travail interprétatif pour que son contenu nous apparaisse. On ne peut décrire la φαντασία comme une capacité de représentation qu'à la troisième personne ; en première personne, nous sommes directement confrontés à la chose à laquelle elle nous donne accès. L'enjeu pour le sujet est alors de se prononcer au sujet du φάντασμα qui se présente à lui, ce qui implique de tenter de saisir le processus ayant abouti à cette expérience. Il faut ainsi statuer à chaque fois : suis-je en train de percevoir cette chose qu'il me semble voir, entendre, *etc.*, ou pas ? La nature même de ce qui nous apparaît dans une telle expérience nous invite ainsi à adopter des attitudes spécifiques à son égard, par exemple en raison de la manière dont elle s'intègre à notre expérience perceptive plus générale. Une partie importante du processus par lequel nous

en venons à adopter un attitude déterminée vis-à-vis d'un φάντασμα peut alors être issue de l'origine causale que nous lui attribuons (ce qui ne signifie évidemment pas que nous avons à retracer minutieusement sa genèse). C'est là que les analogies avec les reflets et les tableaux deviennent éclairantes : elles mettent en lumière ce en quoi consiste, non pas le fait d'éprouver un φάντασμα, mais la manière dont on prend position par rapport à lui, après coup. Lorsque je vois un reflet, je peux comprendre à la nature de ce que je vois, augmentée de mon expérience perceptive antérieure, qu'il ne s'agit pas de la chose même à laquelle il ressemble, mais seulement d'une reproduction de celle-ci sur une surface lisse. Lorsque je vois un tableau, je peux comprendre à ses détails et à ma connaissance éventuelle du sujet qu'il s'agit d'un portrait. Dans les deux cas, l'erreur est possible. En outre, l'identification de l'origine causale de la manifestation visuelle en question ne repose pas nécessairement sur une théorie fine du processus ayant amené à sa production : je n'ai pas à savoir comment se produisent les reflets pour comprendre que telle forme à la surface de l'eau en est un, la notion de cause mobilisée lors de son identification comme reflet est seulement intuitive. C'est de manière comparable que nous prenons position à l'égard des rêves et des souvenirs et, dans le second cas, l'attitude que nous adoptons vis-à-vis du φάντασμα est une partie constitutive du phénomène du souvenir. Lorsqu'Aristote envisage ainsi le φάντασμα comme une image, ce n'est pas pour élucider sa nature en tant que « représentation », mais pour souligner l'importance de l'attitude que nous adoptons à son égard.

Chapitre 17

La botanique d'Aristote

17.1 Aristote s'est-il intéressé aux plantes ?

Une grande part des textes conservés d'Aristote porte sur les animaux. Pourtant, le projet annoncé en certains lieux stratégiques est celui d'une étude du vivant, dont la division fondamentale est celle entre plantes et animaux. C'est en particulier le cas au sein de la grande mise en ordre des traités de philosophie naturelle qui a lieu au sein du prologue des *Mete.* : la dernière partie du grand projet d'étude qui y est esquissé doit prendre pour objet « les animaux et les plantes, aussi bien généralement que séparément » (περὶ ζώων καὶ φυτῶν, καθόλου τε καὶ χωρὶς, I.1, 439^a7–8). À la lecture de cette formule, on se demandera d'abord ce qu'il est advenu de cette étude annoncée des plantes. Le *corpus aristotelicum* traditionnel contient bien un ouvrage *De Plantis* en deux livres, que l'on s'accorde aujourd'hui, pour d'excellentes raisons, à tenir pour inauthentique, mais qui semble avoir reproduit au moins le titre et le nombre de livres d'un traité authentique. Il s'agit en fait d'un *compendium* réalisé par un péripatéticien de la période impériale, Nicolas de Damas, lequel est perdu dans sa version grecque originale et consiste essentiellement en un *patchwork* de doctrines tirées de différents ouvrages d'Aristote et de Théophraste¹. Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote mentionnent en revanche

1. L'histoire de la transmission du traité n'est pas des plus simples. Un texte grec est transmis dans une vingtaine de manuscrits tardifs (aucun n'est antérieur au XV^e), que l'on a tout de suite soupçonné, à juste titre, de n'être qu'une traduction récente à partir du latin. C'est le cas : il s'agit d'une tentative de rétroversion à partir d'une traduction latine attribuée à Alfred de Sarashel (*ca.* 1180), éditée pour la première fois par MEYER (1841) et faite à partir de l'arabe. C'est néanmoins cette version grecque qui est intégrée à l'édition de BEKKER (1831). Cette traduction arabe, réalisée par Ishāq ibn Ḥunayn (avant 900) à partir d'une version syriaque, a été découverte dans un manuscrit d'Istanbul par BOUYGES (1923), on en a depuis repéré quatre autres témoins directs. Elle a elle-même été traduite en hébreu au début du XIV^e, tandis que quelques traces de la traduction syriaque sur laquelle elle s'appuie subsistent également. Cet ensemble de données en cinq langues a été rassemblé par DROSSAART LULOFS et POORTMAN (1989). L'ouvrage est explicitement attribué à Nicolas de Damas, qui est l'auteur d'un grand ouvrage consacré à la philosophie d'Aristote, préservé dans un unique manuscrit syriaque de Cambridge dans un état déplorable et dont la première partie a été éditée par DROSSAART LULOFS (1965b), lequel couvre toute la section de philosophie naturelle du *corpus*, à laquelle est intégrée la *Métaphysique*, en respectant l'organisation traditionnelle en traités. Le manuscrit syriaque contient à sa toute fin un fragment d'une traduction du

toutes un ouvrage *Περὶ φυτῶν*, en deux livres aussi². Les érudits ont souvent éprouvé une certaine méfiance à l'égard de ces entrées, en particulier parce qu'Alexandre d'Aphrodise affirme très clairement ne pas connaître d'ouvrage d'Aristote traitant des plantes³ et que ces listes, quelle que soit la nature de leurs sources respectives, pourraient être toutes postérieures à l'ouvrage de Nicolas⁴. Il y a pourtant une quantité non-négligeable de renvois internes au *corpus* qui font signe vers un traitement des plantes⁵, ce qui suggère qu'Aristote a tout du moins projeté de composer quelque chose à ce sujet. On ajoutera à cela le fait qu'il y a au moins un témoignage chez Athénée qui se présente comme une citation explicite de cet ouvrage perdu⁶, ainsi que le fait que Galien, lorsqu'il se lamente de l'incendie qui a vu sa bibliothèque réduite en cendres, signale qu'il avait repéré dans une bibliothèque du Palatin partie en fumée dans le même incendie des livres très rares, parmi lesquels, selon la manière dont on corrige un texte corrompu, il pourrait bien mentionner

De Plantis, ce qui pourrait suggérer que cet ouvrage faisait originellement partie de l'*Abrégé* de Nicolas. Il se pourrait cependant que ce fragment appartienne originellement à un cahier indépendant du reste du *codex*. En outre, la tradition arabe, par exemple le *Fihrist*, distingue les deux ouvrages (voir par exemple GÄTJE (1971), pp. 74–76) – mais elle distingue aussi un *Abrégé* du *De anima* de l'*Abrégé* de la philosophie d'Aristote.

2. 104 chez Diogène Laërce dans l'édition donnée par DORANDI (2013), 97 chez Hésychius dans l'édition de DORANDI (2000), 53 chez Ptolémée dans l'édition de M. RASHED (2021).

3. *In Sens.*, 87.11–12 : καὶ ἔστι Περὶ φυτῶν Θεοφράστῳ πραγματεία γεγραμμένη Ἀριστοτέλους γὰρ οὐ φέρεται, « il y a aussi un traité *Sur les plantes* rédigé par Théophraste, car celui d'Aristote n'est pas transmis ». L'emploi de la particule γὰρ est un peu déconcertant. Alexandre est en train d'expliquer le renvoi à une étude de la physiologie des plantes lorsqu'Aristote aborde la question de leur goût en *Sens.* 4, 442^b24–26 (τὰ γὰρ ἄλλα πάθη τῶν χυμῶν οἰκείαν ἔχει τὴν σχέψιν ἐν τῇ φυσιολογίᾳ τῇ περὶ τῶν φυτῶν), je me demande s'il n'est pas en train d'indiquer, non pas qu'Aristote n'a pas écrit sur les plantes parce qu'il aurait laissé ce soin à Théophraste (cela irait mal avec φέρεται), mais plutôt que, puisque l'ouvrage d'Aristote est perdu, le meilleur parti à prendre est de se tourner vers les textes conservés de Théophraste, étant donné qu'il est question au livre IX de l'*Historia plantarum* des saveurs des végétaux. Alexandre indiquerait ainsi qu'il renvoie à Théophraste faute de mieux. Les commentateurs ultérieurs se réfèrent à un ouvrage d'Aristote traitant des plantes, mais rien n'indique qu'ils l'aient jamais eu entre leurs mains (voir Simplicius *In Cael.*, 3.4; *In Cat.*, 4.12; Philopon *In Gener. Corr.*, 2.16; *In Gener. An.*, 64.14; Olympiodore, *In Mete.*, 1.13 et 4.4).

4. MORAU (1973), pp. 490–491, tend ainsi à mettre en doute le fait qu'Aristote aurait réellement écrit un ouvrage portant sur les plantes, évoquant une intrusion tardive du traité inauthentique au sein des catalogues.

5. Voir *Sens.* 4, 442^b24–26; *Long.* 6, 467^b4–5; *Juv.*, 468^a31–^b1; *Hist. An.* V.2, 539^a20–21; *Part. An.* II.10, 656^a2–3; *Gener. An.* I.2, 716^a1–2; 23, 731^a29–30; V.3, 783^b20–21. On observera que toutes sont prospectives, à l'exception de deux (*Hist. An.* V.2, 539^a20–21, et *Gener. An.* I.23, 731^a29–30).

6. XIV.66, 11–13 : καὶ Ἀριστοτέλης ἐν τῷ περὶ Φυτῶν οὕτως : 'φοινίκων ἀνόρχων, οὓς τινες εὐνούχους καλοῦσιν, οἳ δ' ἀπυρήνους', « et Aristote dans son *De plantis* dit cela : "les dattes sans semence, que certains appellent eunuques, et d'autres sans noyau ... " ». Certes, on n'apprendra par là presque rien au sujet de la teneur de l'ouvrage, mais il demeure que cela ne correspond, à ma connaissance, à aucun passage connu chez Aristote, Théophraste, ou au sein de l'ouvrage de Nicolas. En revanche, la question des dattes dépourvues de noyaux apparaît dans les *Probl.* (XXX.14, 925^b23–29), tandis que les dattiers font partie des arbres qui retiennent le plus l'attention de Théophraste. Le nom d'Aristote est aussi invoqué plus loin chez Athénée, sans être lié à un ouvrage particulier, au sujet des poires : ὁ γὰρ Ἀριστοτέλης καὶ ἐπεμβολάδας ἀπίους ὀνομάζει τὰς ἐγκεκεντρισμένας, « Aristote nomme les poires que l'on a greffées des "insertions" » (XIV.68, 29–31). De nouveau, la source de ce renseignement ne se trouve dans aucun texte conservé, bien que l'intérêt d'Aristote et de Théophraste pour les greffes soit attesté. Il paraît peu plausible qu'Athénée ait confondu Aristote et Théophraste, parce qu'il fait aussi très souvent référence aux ouvrages botaniques du second et ce de manière précise (voir le relevé effectué par FORTENBAUGH et al. (1993) II, pp. 189–191 = FHS&G 384.1).

un traité des plantes d'Aristote, distinct des ouvrages de Théophraste⁷.

Il faut ici distinguer deux questions : (a) Aristote a-t-il jamais composé un ouvrage portant sur les plantes ; (b) si oui, cet ouvrage est-il à la source du *De Plantis* conservé ? Il convient à mon avis de répondre par l'affirmative à la première question. Autrement, il faudrait non seulement accepter que tous les renvois à une étude des plantes que compte le *corpus* soient demeurés vides (à moins de faire l'hypothèse d'un partage des tâches très particulier entre Aristote et Théophraste, on y reviendra), mais surtout faire un sort à l'entrée présente dans tous les catalogues antiques conservés. Le seul moyen d'y parvenir serait d'expliquer que c'est l'ouvrage de Nicolas, qui se divise aussi en deux livres, qui s'est introduit par la suite dans ces listes, mais cela s'accorde très mal avec l'écart immense qu'il y a autrement entre la liste de Ptolémée et celle de Diogène. Les témoignages d'Athénée et peut-être aussi de Galien font également obstacle. Il est difficile de répondre avec certitude à la seconde question. Nicolas de Damas semble avoir été surtout un compilateur sans grande originalité (contrairement à Albert le Grand, qui se décida à rédiger lui-même le *De Nutrimento* dont il constate l'absence). Le fait qu'Alexandre d'Aphrodise n'ait pas accès au traité ne doit pas être surévalué : Alexandre n'a rien d'un chercheur de trésors, cela implique uniquement que le traité était déjà une rareté à son époque, qu'un demi-siècle plus tôt Galien et Athénée pourraient bien avoir encore connue. Rappelons aussi la célèbre scholie à la fin de la *Métaphysique* de Théophraste contenue notamment dans le *Paris*. 1853 (f. 212), laquelle signale que le traité est inconnu d'Andronicus et d'Hermippe, alors que Nicolas, dans son ouvrage consacré à la philosophie d'Aristote, l'attribue à Théophraste, ce qui implique qu'il le connaît, et possiblement qu'il l'a découvert. On ne peut donc pas exclure que Nicolas ait eu accès à un fonds aristotélicien, peut-être en Orient, absolument exceptionnel. Un autre aspect de la question concerne l'identité du Nicolas de Damas auquel est attribué le traité au sein de la tradition arabe : on peut être à peu près certain qu'il s'agit aussi de l'auteur du grand abrégé de la philosophie d'Aristote admiré par cette tradition, mais s'agit-il également du Nicolas qui rayonne au sein la cour d'Hérode le Grand à la fin du I^{er} siècle de notre ère ? L'identification était généralement acceptée, jusqu'à ce que FAZZO (2008) vienne la remettre en cause et soutenir que l'auteur de l'abrégé est un autre Nicolas, actif bien plus tard au cours du IV^e siècle⁸. Enfin, si l'on

7. Voir *De indolentia*, 17, et la discussion du passage crucial par M. RASHED (2011b).

8. FAZZO (2008) avance cinq arguments principaux : (1) on ne dispose d'aucun témoignage qui signale l'existence d'une activité du Nicolas de l'époque d'Hérode, par ailleurs extrêmement prolifique en tant qu'historien, portant sur les écrits d'Aristote ; (2) on n'a aucune attestation du grand *Abrégé* de Nicolas, son ouvrage à avoir connu la circulation la plus vaste, avant Simplicius (VI^e siècle) ; (3) les intérêts de Nicolas, pour *Met.* ou la zoologie, tranchent spectaculairement avec ceux des milieux aristotéliciens du I^{er} siècle, ils s'accordent en revanche beaucoup mieux avec les intérêts des cercles philosophiques du IV^e (par exemple, Nicolas divise, comme Porphyre, la *Physique* en deux ensembles de quatre livres) ; (4) l'*Abrégé* contient des citations de Plotin, que DROSSAART LULOFS (1965b) condamne comme ayant été interpolées ; (5) Bar Hebraeus (Abulpharagi), qui est notre principale source, en sus du *codex unicus* syriaque de Cambridge, pour la reconstitution de l'*Abrégé* et dont la maîtrise de la chronologie est en général assez sûre, place son auteur, Nicolas, à l'époque de l'empereur Julien, c'est-à-dire au IV^e siècle. Le quatrième argument est cependant moins probant que ce que l'on pourrait croire, parce que le texte fourni

se penche sur la nature même du traité rédigé par Nicolas, on constatera que son premier livre est essentiellement un assemblage de morceaux relatifs aux plantes dénichés dans les textes conservés d'Aristote et de Théophraste. Cela n'est pas non plus rédhitoire, parce que, dans le cas des *Mete.*, ouvrage qui est pourtant préservé, Nicolas fait quelque chose d'approchant : le quatrième livre de son abrégé s'éloigne complètement de celui de l'ouvrage d'Aristote pour parler des pierres et des métaux à partir de passages de *Mete.* III et d'autres glanés à travers d'autres traités d'Aristote et de Théophraste⁹. La question du rapport entre le traité perdu et celui de Nicolas doit donc être considérée aujourd'hui comme étant toujours ouverte¹⁰.

Qu'il soit ou non à la source du *De Plantis* conservé, l'existence d'un traité perdu des plantes rédigé par Aristote est importante à plusieurs titres. Déjà, elle contribue à dissiper le mythe ancien et tenace selon lequel il y aurait eu aux débuts du Lycée un partage des tâches entre Aristote et Théophraste, le premier s'occupant de l'étude des animaux et le second de celle des plantes¹¹. On ne niera pas que l'école ait permis des entreprises collectives, dont l'établissement d'un gigantesque recueil de constitutions est l'exemple le plus célèbre. Seulement, pareille division sectorielle s'accorderait très mal avec les prétentions d'Aristote à parvenir à une science de l'ensemble du vivant (dans le prologue des *Mete.* ou dans celui de *An.* notamment), et elle est de surcroît contredite par le catalogue des écrits de Théophraste transmis par Diogène Laërce, qui renferme la mention de pas moins d'une dizaine d'ouvrages consacrés aux animaux (V.43–44)¹², ainsi

par le manuscrit de Cambridge est déjà rempli d'interpolations diverses, le copiste ayant rapidement cessé de distinguer entre scholies et texte principal. DROSSAART LULOFS (1965b), p. 41, le prend en charge en même temps que le cinquième, en suggérant que la tradition biographique arabe relative à Nicolas pourrait avoir, en raison de ces citations, reculé délibérément sa place au sein de la chronologie pour le placer après Plotin. FAZZO et ZONTA (2008) ajoutent un argument tiré du fait qu'un texte hébreu tardif attribue à un certain « Nicolas » une interprétation trinitaire du dieu de la *Métaphysique* d'Aristote, mais en l'absence de preuve décisive que ce renseignement est tiré du *Compendium* attribué à Nicolas de Damas, il paraît de peu de poids.

9. Voir déjà DROSSAART LULOFS (1957), pp. 76–77.

10. La position traditionnelle consistait jusqu'au milieu du siècle dernier à nier en bloc que Nicolas ait pu avoir accès à un texte qui serait perdu pour nous, jusqu'à ce que DROSSAART LULOFS (ibid.) vienne défendre l'opposé. L'argument principal est, en gros, que si l'on part du principe que Nicolas est un simple compilateur, le fait que de nombreux passages de son *De Plantis* reprennent clairement certains passages des textes d'Aristote et de Théophraste conservés (c'est le cas d'à peu près l'intégralité du premier livre), mais que d'autres n'y aient pas de source identifiable, doit conduire à supposer qu'il a accès à un ouvrage perdu. Nul ne s'est néanmoins risqué à chercher à reconstruire des fragments ouvrage d'Aristote à partir de celui de Nicolas (voir à ce sujet les remarques prudentes de MORAUX (1973), pp. 513–514). Je m'efforce dans ce qui suit de relever systématiquement les échos entre certains motifs dans les textes conservés et le *De Plantis*.

11. On trouve déjà cette vision des choses chez Cicéron, *De Finibus* V.10 : *persecutus est Aristoteles animantium omnium ortus, victus, figuras, Theophrastus autem stirpium naturas omniumque fere rerum quae e terra gignerentur causas atque rationes*, « Aristote a examiné pour tous les animaux leur naissance, leur alimentation et leur anatomie, tandis que Théophraste l'a fait pour les natures des plantes et a donné les causes et les raisons pour à peu près toutes les choses qui poussent de la terre ».

12. Des fragments ou témoignages relatifs à certains d'entre eux ont été préservés, la *Bibliothèque* de Photius inclut par exemple des notices relatives à l'ouvrage portant sur les animaux qui évoluent en essaim (278, 527^b11–528^a39) ou sur les abeilles (278, 529^b11–23).

que par le fait que l'on ait préservé de lui un bref traité relatif aux poissons qui vivent sur terre (édité au sein de la collection de WIMMER (1866), pp. 455–458). Aristote et Théophraste se sont donc intéressés à la fois aux animaux et aux plantes. Cela n'exclut évidemment pas que Théophraste ait consacré davantage de temps et d'effort à l'étude des plantes parce qu'il lui aurait semblé qu'Aristote avait déjà traité d'une grande partie de la matière des animaux, cela exclut en revanche que, lorsqu'Aristote annonce une étude des plantes, il veuille par là renvoyer aux travaux de Théophraste. C'est alors le peu d'intérêt apparent d'Aristote pour les plantes qui est particulièrement frappant. Pour autant qu'on le sache, il ne leur a consacré en tout et pour tout que deux livres, ce qui est très peu comparé à l'immense massif textuel relatif aux animaux¹³. Il ne semble pas non plus qu'il y ait un continent perdu d'écrits botaniques aristotéliens : même dans les textes conservés, Aristote parle beaucoup moins des plantes et avec bien moins de détail.

17.2 L'étude commune du vivant

Il est difficile de justifier ce qui pourrait bien paraître l'expression d'une forme de mépris à l'égard des plantes, qui plus est de la part de l'auteur de la magnifique exhortation en *Part. An.* I.5 (où d'ailleurs les plantes sont au départ mentionnées au même titre que les animaux, en 644^b28) à surmonter tout préjugé concernant le peu de valeur de certains êtres naturels. Revenons cependant au prologue des *Mete.* : celui-ci n'annonce en effet pas seulement une étude des animaux et une étude des plantes (dans cet ordre), mais aussi une étude commune des deux. Le terme exact est καθόλου, ce qui semble indiquer qu'il existe un niveau de généralité qui englobe les animaux et les plantes. Le simple fait qu'Aristote n'appelle pas cela une étude des êtres vivants (περὶ τῶν ζώντων ou περὶ τῶν ζωῶν ἔχόντων) révèle d'ailleurs à quelle point la séparation de ces deux ordres est profonde. De nouveau, on pourrait se demander s'il y a, au sein du *corpus* transmis, des textes qui correspondent, au moins en partie, à la réalisation de ce projet. À première vue, la réponse est « non », on ne connaît pas de grand ouvrage d'Aristote (même perdu) qui prenne pour objet en même temps les animaux et les plantes¹⁴. Toutefois, ce n'est pas

13. Il faut ajouter aux traités conservés les textes perdus mentionnés dans les listes antiques, à savoir les *Anatomies* (103 chez Diogène Laërce, 94 chez Hésychius, 46 chez Ptolémée où cet intitulé fusionne avec celui de *Mot. An.*), le traité consacré aux animaux composés (105 chez Diogène Laërce, 93 chez Hésychius), celui consacré aux animaux dont parlent les mythes (106 chez Diogène Laërce, 96 chez Hésychius), et celui consacré à l'hibernation (26 chez Ptolémée). Par comparaison, ces listes ne contiennent aucun autre ouvrage perdu traitant des plantes, à l'exception relative du traité agricole (*Géorgiques*) de l'appendice du catalogue anonyme (191) et du catalogue de Ptolémée (82), qui cite aussi à sa suite deux ouvrages consacrés respectivement au lignage des animaux et des plantes (86 & 87) qui pourraient bien en avoir fait partie (voir M. RASHED (2021), pp. CLXXXVII–CLXXXVIII). Cet ouvrage ne paraît pas avoir été un ouvrage scientifique, au sens aristotélien du terme.

14. On pourrait peut-être penser au traité de la nutrition (περὶ τροφῆς) annoncé plusieurs fois (voir le relevé de BONITZ (1870), s. v. Ἀριστοτέλης, 104^b16–28), mais dont il ne semble pas qu'il ait jamais été rédigé. On ignore donc complètement s'il devait dans l'esprit d'Aristote parler des animaux seulement ou aussi des plantes.

comme si la doctrine aristotélicienne n'admettait aucun plan de communauté où puissent se rejoindre les animaux et les plantes.

Il y a bien quelque chose qui unit les plantes et les animaux et justifie l'intérêt qu'il peut y avoir à les étudier en commun, à savoir la vie qu'ils partagent. Un des acquis majeurs de l'étude de l'âme est la thèse selon laquelle il existe plusieurs sortes de vies (*An.* II.2, 413^a20–^b13) et donc plusieurs sortes d'âmes qui permettent de les expliquer. La forme la plus élémentaire de vie est celle qui a été définie plus tôt par les activités consistant à se nourrir, à croître et à dépérir (II.1, 412^a14–15) : si un corps naturel possède ces attributs, alors cela suffit à établir qu'il possède la vie et qu'il est animé. C'est déjà une rupture importante avec les tendances qui se dégagent des doctrines des penseurs précédents, examinées dans le premier livre, qui conduisaient à faire de la perception et du mouvement les deux critères fondamentaux par lesquels le vivant se reconnaît¹⁵. Certes, si l'on inclut la croissance (αὔξησις) au sein du mouvement (κίνησις), cette caractérisation du phénomène vital est adéquate au regard de la doctrine aristotélicienne, en ce qu'elle permet de mettre en évidence le fait que les plantes et les animaux vivent, tout en vivant un type de vie très différent. Cela étant dit, dans la mesure où Aristote place au sein de la rubrique du mouvement la doctrine, par exemple, d'un Démocrite dont la conception de la vie entraîne pour tout être qui la possède la nécessité de la respiration, il est légitime d'attribuer à Aristote cette avancée qui permet de reconnaître chez les plantes un certain mouvement et une certaine vie¹⁶. Quoi qu'il en soit, on pourra en conclure qu'il existe un champ d'étude qui embrasse simultanément les domaines végétaux et animaux, celui de la nutrition, de la génération et de toutes les activités associées. On pourrait même appeler cela l'étude du vivant en tant que vivant. Le champ est unifié par un principe explicatif, à savoir l'âme nutritive ou la partie nutritive de l'âme. De même, donc, que l'on ne cherchera pas deux explications différentes au théorème de l'égalité de la somme des angles internes au sein d'un triangle pour les triangles isocèles et scalènes, on dira qu'il ne faut pas étudier la nutrition chez les animaux séparément de la nutrition chez les plantes, mais ramener ces deux ensembles de phénomènes à une même cause.

Il faut toutefois remarquer que cela ne vaut qu'à condition que la nutrition dans son ensemble soit réellement identique chez les plantes et les animaux. Il est certain que les

15. Cette conception exerce une influence profonde sur la structure du premier livre de *An.* et ressurgit au cours du troisième livre : voir I.2, 403^b25–27 ; 405^b10–12 (où un troisième critère, l'incorporité, est ajouté) ; 5, 411^a24–^b5 ; III.3, 427^a17–20 ; 9, 432^a15–19.

16. Le *De Plantis* inauthentique s'ouvre précisément par la question de savoir dans quelle mesure il convient d'accorder la vie aux plantes, parce que celle-ci serait comme cachée en elles (ἡ ζωὴ ἐν τοῖς ζώοις καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς εὐρέθη, ἀλλ' ἐν μὲν τοῖς ζώοις φανερά καὶ πρόδηλος, ἐν τοῖς φυτοῖς δὲ κεκρυμμένη καὶ οὐκ ἐμφανής, I.1, 815^a10–12). La chose est rendue particulièrement difficile par l'ambiguïté terrible qui entoure le nom ζῶιον, susceptible de renvoyer au vivant ou à l'animal, qui apparaît dès lors que l'on considère qu'il y a d'autres êtres vivants que les animaux. Celle-ci finit par être thématifiée un peu plus loin, dans un passage qui refuse en bloc la manière d'employer ce terme qui exclut les plantes du champ du vivant (εἴποι δέ τις ἂν ὡς ἐπεὶ τὸ φυτὸν ζῶν ἐστίν, ἤδη τοῦτο καὶ ζῶιον εἶπομεν ἄν· οὐδαμῶς, I.1, 816^a1–2). Il arrive parfois à Aristote aussi dans les textes authentiques d'insister lourdement sur le fait que les plantes sont des êtres vivants, par exemple en *Part. An.* II.10, 655^a30.

phénomènes de cet ensemble portent un seul et même nom dans les textes aristotéliens : on lit ainsi que les plantes et les animaux se nourrissent (τρέφεται) ou croissent (αυξάνεται) sans aucune distinction sur le plan de l'expression. Il y a pourtant des différences entre leurs manières respectives de le faire, et peut-être même dans ce que les plantes et les animaux font lorsqu'ils se nourrissent, croissent, dépérissent ou se reproduisent. C'est particulièrement flagrant dans le cas de la reproduction : se reproduire, c'est pour une plante produire une autre plante de même espèce et pour un animal produire un autre animal de même espèce, les deux processus ont ainsi des résultats radicalement différents. La manière dont la reproduction est caractérisée dans les textes laisse souvent apparaître des expressions à la teneur hautement analogique, la formule consacrée étant « produire un autre semblable à soi », parfois augmentée de la précision « un animal pour un animal, une plante pour une plante » (τὸ ποιῆσαι ἕτερον οἶον αὐτό, ζῶιον μὲν ζῶιον, φυτὸν δὲ φυτόν, *An.* II.4, 415^a28–29 ; τὸ γεννηῆσαι οἶον αὐτό, 416^b24 ; τῶν τε γὰρ φυτῶν ἔργον οὐδὲν ἄλλο φαίνεται πλὴν οἶον αὐτὸ ποιῆσαι πάλιν ἕτερον ; *Hist. An.* VIII.1, 588^b24–25 ; ... τὸ γεννητικὸν ἐτέρου οἶον αὐτό· τοῦτο γὰρ παντὸς φύσει τελείου ἔργον καὶ ζώιου καὶ φυτοῦ, *Gener. An.* II.1, 735^a17–19 ; voir aussi *Mete.* IV.3, 380^a14–15 ou *Pol.* I.2, 1252^a29–30). La formule, qui fait écho au discours de Diotime¹⁷, repose en effet sur une relation particulière de ressemblance entre le géniteur et sa progéniture, si bien que du point de vue logique elle n'implique qu'une identité analogique, et aucunement de contenu, entre les différentes actions qui répondent à cette description. On pourrait faire de même au sujet des autres actions dont la partie nutritive est responsable, en disant par exemple que se nourrir consiste pour un être à assimiler à sa nature l'aliment qui lui est approprié. Même si l'on s'en tient au strict plan de l'expression linguistique, il faut reconnaître qu'Aristote prend soin de ne pas assimiler hâtivement les générations végétale et animale.

Le statut de l'étude générale des plantes et des animaux ne peut donc pas être déterminé *a priori*. Il faut d'abord savoir comment les animaux se nourrissent et se reproduisent, puis comment les plantes le font, pour établir à quel point il est pertinent d'aborder ces phénomènes ensemble ou séparément. S'il devait s'avérer que les plantes se reproduisent d'une manière extrêmement différente des animaux, alors il faudra traiter des deux sortes de reproduction à part. Le vivant ne constituera pas un genre à proprement parler, et il faudra, dans le meilleur des cas, recourir à des procédés analogiques pour mettre au point une description des processus nutritifs et génératifs qui soit valable en même pour les deux ordres. Inversement, si les différences sont négligeables, par exemple si elles ne concernent que des questions de degré, il sera préférable, ne serait-ce que pour des raisons économiques, de parler d'abord des deux ensemble, ou, éventuellement, de faire porter l'étude sur l'un des deux ordres et de la transposer, le plus intégralement possible, ensuite à l'autre. Les textes zoologiques d'Aristote fournissent une abondance de procédés

17. *Banquet*, 208^a–208^b : τούτῳ γὰρ τῷ τρόπῳ πᾶν τὸ θνητὸν σώιζεται, οὐ τῷ παντάπασιν τὸ αὐτὸ αἰεὶ εἶναι ὡσπερ τὸ θεῖον, ἀλλὰ τῷ τὸ ἀπὸν καὶ παλαιούμενον ἕτερον νέον ἐγκαταλείπειν οἶον αὐτὸ ἦν.

de cette sorte : lorsque l'être humain est pris pour point de départ de l'examen des parties hétéromères des animaux (*Part. An.* II.10, 656^a3–10), cela permet par exemple d'étendre certains faits ou les explications relatives à son organe cardiaque à tous les animaux sanguins, au prix d'ajustements mineurs (l'orientation du sommet du cœur est différente chez les poissons, en raison de leur mode de locomotion générique, III.4, 666^b11–13) et, par le moyen de l'analogie, aux animaux non-sanguins également.

Déterminer et évaluer les différences entre la nutrition et la reproduction chez les animaux et les plantes est également susceptible d'avoir des conséquences quant aux principes explicatifs qu'il convient de mobiliser. On touche ici à la question délicate du statut des parties de l'âme. Si l'on soutient qu'il n'y a qu'une seule sorte d'âme nutritive, puisqu'aucune distinction n'est faite à cet égard dans *An.*, on tendra à considérer à que les différences entre plantes et animaux ne sont pas si importantes que cela, pas assez du moins pour que les processus en question aient des causes formelles et finales distinctes du point de vue de leurs définitions¹⁸. Le risque est alors de minimiser ces différences. Même si l'on s'en tient naïvement au procédé de définition des puissances par les objets de leur activité, on ne pourra quand même pas manquer de remarquer que la génération a pour objet une plante pour une plante et un animal pour un animal. Si, au contraire, on insiste sur l'unité de l'âme, par exemple si l'on soutient que les parties inférieures ont pour fin l'activité des parties supérieures, alors on devrait s'attendre plutôt à ce que la présence d'une puissance sensitive chez l'animal (*a fortiori* intellectuelle chez l'être humain) ne soit pas sans conséquence majeure quant à la puissance nutritive qui la sous-tend et donc à ce que l'âme des plantes soit radicalement différente de la capacité nutritive des animaux¹⁹. Il faudra en ce cas expliquer pourquoi Aristote pense qu'il est nécessaire de traiter de la nutrition en général, en la reconduisant apparemment à un unique principe. Un bon moyen de prendre en charge de telles questions pourrait être de se pencher sur la manière dont dans les textes les processus nutritifs et génératif des plantes et des animaux sont distingués ou rapprochés.

18. Voir, entre autres, JOHANSEN (2012), où une comparaison alphabétique est d'abord mobilisée pour expliquer les relations entre parties de l'âme, p. 49 : « *Like the letters of the alphabet, the elements of the soul are able to combine in different ways in the souls of different living beings. If they differ the souls of those living beings will differ too. As 'at' is a different word from 'a' by the addition of a different letter, so nutrition and perception together constitute a different kind of soul from just nutrition by the addition of another element.* » L'auteur réaffirme plus loin, p. 71, la nécessité d'une identité trans-générique de ces parties : « *The account of nutrition is general without differentiation made between plant, animal, or human nutrition. The five senses are defined without distinction made between human and animals. [...]* *This practice could not be justified if Aristotle thought that the definition of nutrition or perception had to differ according to the various whole souls to which it belonged.* »

19. Voir, entre autres, CORCILIOUS (2021), p. 21, commentant l'image de l'inclusion croissante des parties en *An.* II.3 : « *The vegetative part of, say, a dog's soul will be included in the dog's soul but it will be included in it as the vegetative functions of the dog, while a human being's vegetative and perceptual parts will be contained in the specifically human soul as a human's vegetative and perceptual functions. What that means is that the vegetative parts of a plant, of a brute animal, and of a human being will each differ from each other in essence, because in each of these cases what it is to be vegetation and what it is to be perception receive their determinate character from the highest and most sophisticated part.* »

17.3 Mâle et femelle au sein de la génération végétale

La nécessité d'étudier séparément les processus reproductifs qui ont lieu respectivement chez les plantes et chez les animaux paraît forte. *Gener. An.* est riche en comparaisons entre l'animal (ou certaines espèces animales) et le végétal, mais il est clairement dit en introduction que le cas des plantes doit être traité à part (I.1, 716^a1–2). La raison en est l'absence de division sexuée chez les plantes : il n'y a pas d'arbre mâle et d'arbre femelle qui doivent s'unir pour produire un nouvel arbre, un seul et même arbre suffit. La graine (σπέρμα) de la plante est déjà l'équivalent d'un fœtus (χύημα) à partir duquel l'être vivant complet advient par croissance et dont la formation requiert autrement l'union du sperme et d'une matière menstruelle, produits respectivement par un être de chaque sexe (I.20, 728^b32–729^a1). Cette propriété des plantes ne les sépare pourtant pas de l'ensemble du règne animal, puisque toutes les espèces animales ne présentent pas non plus de différenciation entre deux sexes, bien que ce soit le cas de tous les animaux sanguins et, plus généralement, de tous les animaux capables de mouvement local. Plus précisément, certaines espèces animales et végétales sont engendrées à partir d'un certain type de matière en putréfaction, par une génération « spontanée » qui ne préserve pas l'espèce (I.1, 715^b25–30). En revanche, certaines espèces végétales présentent une sorte d'analogie de la distinction des deux sexes. S'il n'y a pas, à proprement parler, de génération par accouplement chez les plantes, il arrive tout de même pour certaines espèces que certains individus exercent une fonction spécialisée à l'égard de la production de nouveaux individus, qui consiste à ne pas engendrer soi-même mais à favoriser le développement et la croissance des bourgeons produits par un autre membre de l'espèce (715^b20–25).

On obtient ainsi une structure de rapports très particulière quant à la génération. D'un côté, si l'on accepte de diviser les plantes, à la manière de Théophraste, en quelques grands genres, dont les arbres représentent l'un, on peut envisager de construire une échelle continue par laquelle les plantes se rapprochent de plus en plus d'une génération sexuée, sans jamais cependant l'atteindre tout à fait. On peut alors envisager d'étendre cette échelle pour placer les animaux dans sa partie supérieure. D'un autre côté, on peut aussi organiser le règne végétal en miroir du règne animal, selon un spectre allant de la plus faible division sexuée (la génération spontanée²⁰) à la plus forte (la division sexuée des animaux sanguins, son analogue chez certains arbres fruitiers). La manière dont les extrémités du spectre de la génération animale et de celui de la génération végétale coïncident ou non est alors extrêmement importante quant aux modalités de leur étude.

20. Notons toutefois que, là où Aristote semble opposer assez systématiquement les deux modes de génération (*Gener. An.* I.1, 715^b26–27) ; *Hist. An.* V.1, 539^a17–18), Théophraste divise, à l'ouverture du *De Causis plantarum*, les plantes et les animaux en ceux qui se reproduisent à partir d'une semence et ceux qui peuvent reproduire spontanément *et à partir d'une semence* (I.1.3, εἰ δ' ἀμφοτέρως ἔνια, καὶ αὐτόματα καὶ ἐκ σπέρματος, οὐδὲν ἄτοπον, ὥσπερ καὶ ζῴια τινα καὶ ἐξ ἀλλήλων καὶ ἐκ τῆς γῆς).

La génération spontanée est en effet, selon toute apparence, parfaitement identique chez les plantes et les animaux. Elle ne participe de toute manière pas d'un processus de conservation de l'espèce. Aussi l'explication de ce phénomène en *Gener. An.* III.11 porte-t-elle en même temps sur les animaux et les plantes qui sont engendrés de cette manière : ce phénomène et sa cause sont transversaux par rapport à la séparation de l'animal et du végétal²¹. La génération spontanée est ainsi expliquée par la formation de certains agrégats matériels, dans certaines circonstances, autour d'un souffle contenant une chaleur psychique autrement répandu de manière diffuse dans l'environnement. Le fait que le processus aboutisse à la naissance d'une plante ou d'un animal est à cet égard secondaire, elle est présentée comme résultant des modalités de l'enveloppement de ce souffle (762^a24–27). La formule exacte employée par Aristote (« les différences issues du fait que ce qui est ainsi constitué est d'une valeur plus ou moins grande quant au genre », αἱ μὲν οὖν διαφοραὶ τοῦ τιμιώτερον εἶναι τὸ γένος καὶ ἀτιμότερον τὸ συνιστάμενον) conduit à présenter la séparation entre testacés et végétaux comme une simple affaire de degré, ce qui suggère que, du point de vue de la cause, les différences quant à l'enveloppe protectrice du principe vital ne sont aussi affaire que de degré. La thèse de la continuité au sein du monde naturel donne ainsi naissance à des zones intermédiaires qui constituent, du point de vue logique, des genres répondant à une explication unique²². C'est le cas de l'un des pôles des générations animale et végétale, qui ne peut ainsi faire l'objet que d'une seule et même étude²³.

Si l'on se place maintenant à l'autre opposé du spectre, il vaut également la peine de remarquer les efforts que fait Aristote pour maintenir des passerelles entre animaux et plantes quant à l'explication de la génération. La façon la plus simple de présenter la situation est de dire que les animaux en question se reproduisent par l'accouplement d'individus des deux sexes, conduisant à la formation d'un embryon, tandis que chaque plante peut produire par elle-même une graine d'où peut naître un nouvel individu de la même espèce. On pourrait ainsi séparer en deux parties hermétiques le phénomène de la génération en sexuée et non-sexuée, chacune relevant d'un mode d'explication distinct.

21. L'explication initiale présente la cause du phénomène aussi bien chez les animaux que chez les plantes (γίγνοντα δ' ἐν γῆι καὶ ἐν ὑγρῶι τὰ ζῶια καὶ τὰ φυτὰ διὰ τὸ ἐν γῆι μὲν ὕδωρ ὑπάρχειν ἐν δ' ὕδατι πνεῦμα, ἐν δὲ τούτῳ παντὶ θερμότητα ψυχικὴν, 762^a18–20). Le propos semble perdre un peu de vue le cas des plantes lorsqu'il est question de comparer cette génération à la génération sexuée, mais elles sont systématiquement réintroduites sur le même plan que les animaux ainsi engendrés (voir 762^b9–11, et surtout 19–21, où l'on remarquera l'emploi de l'adjectif ὁμοειδής : ἡ μὲν οὖν τῶν φυτῶν τῶν ἀπὸ ταῦτομάτου γιγνομένων σύστασις ὁμοειδής ἐστίν· ἕκ τινος γὰρ μορίου γίγνεται, καὶ τὸ μὲν ἀρχὴ τὸ δὲ τροφή γίγνεται ἢ πρώτη τοῖς ἐκφυομένοις).

22. La communauté explicative qui unit les testacés et les plants relevant de la génération spontanée est encore renforcée, comme le note WILBERDING (2022), pp. 377–381, par la mention du fait que les êtres vivants appartenant à ces deux genres tirent directement leur nourriture de leur environnement, sans la transformer par un processus de concoction (*Gener. An.* III.11, 762^b12–16).

23. Théophraste, *De causis plantarum* I.5.5, esquisse une théorie de la génération spontanée comparable, dont il annonce un traitement spécifique dans un autre ouvrage et qu'il établit aussi par le moyen d'une comparaison entre les plantes et les animaux (καθάπερ ὀρῶμεν καὶ τὰς τῶν ζῴων, il faut sous-entendre τὰς αὐτομάτους γενέσεις).

Ce n'est cependant pas ce que fait Aristote, qui évite même de dire que les plantes n'ont pas de sexe. Il s'efforce bien plutôt de maintenir un plan d'explication commun. Puisque les principes les plus généraux de la génération sont chez les animaux le mâle et la femelle, il est donc préférable dire, non pas que ces attributs ne sont pas valables pour les plantes (tout comme une plante ne peut pas être impaire ou ailée), mais que le mâle et la femelle sont séparés chez les animaux et réunis lors de l'accouplement, mais mélangés chez les plantes (*Gener. An.* I.23, 730^b33–731^a14)²⁴. D'un certain point de vue, les animaux ont donc à devenir, ne serait-ce que brièvement, des plantes pour pouvoir procréer. La manière dont Aristote construit cette distinction entre plantes et animaux permet ainsi le maintien d'une certaine hiérarchie des seconds à l'égard des premières. Une option théorique envisageable serait en effet de mettre en avant la nécessité d'un sujet unique de la génération, qui serait réalisé à peu près immédiatement chez les plantes mais dont l'existence serait beaucoup plus précaire chez les animaux du fait de la séparation des sexes. Il arrive à Aristote d'aller dans cette direction, notamment lorsqu'il énonce la formule célèbre selon laquelle les animaux sont comparables à des plantes divisées (731^a21–22). La génération animale serait alors un cas particulier de la génération en général, introduisant la complication supplémentaire des sexes. Ce n'est pourtant pas là une voie qu'Aristote emprunte jusqu'au bout (la comparaison est d'ailleurs introduite par l'adverbe ἀτεχνῶς), puisqu'il lui arrive aussi d'insister au contraire sur le fait que la distinction du mâle et de la femelle demeure présente, en un certain sens affaibli et analogique, chez les plantes, comme à la fin de *Gener. An.* I.1. Bien plus, il tient à présenter les deux principes mâles et femelles comme étant les principes de toute génération (II.1, 732^a1–3). La raison vient de la supériorité axiologique de cette séparation, énoncée en II.1 comme dérivant du principe selon lequel il vaut mieux que le supérieur, dans ce cas le principe du mouvement, le mâle, soit séparé de l'inférieur, dans ce cas la matière qui reçoit le mouvement, la femelle²⁵. L'absence d'une telle séparation chez les plantes doit alors être

24. Le *De Plantis* commence par critiquer la thèse, associée à Empédocle, d'un « mélange » des sexes chez la plante, notamment parce que cela lui conférerait une supériorité trop éclatante sur l'animal, avant d'adopter ensuite ce langage pour des raisons peu évidentes (I.2, 816^b40–817^b13). Aristote (*Gener. An.* I.23, 731^a1–3) et Théophraste (*De Causis plantarum* I.7.1) citent tous deux un même vers d'Empédocle, de façon assez élogieuse (Théophraste ajoute seulement cette réserve qu'il aurait été préférable de dire cela à propos de toutes les plantes), où les oliviers sont décrits comme produisant des œufs. L'information selon laquelle cette génération est associée par Empédocle à la présence simultanée des deux sexes au sein des arbres est fournie par Aétius (V.26, 4 = DK 31 A 70 : διὰ δὲ συμμετρίαν τῆς κράσεως τὸν τοῦ ἄρρενος καὶ τοῦ θήλεος περιέχειν λόγον).

25. *Gener. An.* II.1, 732^a3–9 : βελτίονος δὲ καὶ θειοτέρας τὴν φύσιν οὔσης τῆς αἰτίας τῆς κινούσης πρώτης – ἢ ὁ λόγος ὑπάρχει καὶ τὸ εἶδος – τῆς ὕλης, βέλτιον καὶ τὸ κερωρίσθαι τὸ κρεῖττον τοῦ χείρονος. διὰ τοῦτ' ἐν ὅσοις ἐνδέχεται καὶ καθ' ὅσον ἐνδέχεται κερωρίσθαι τοῦ θήλεος τὸ ἄρρεν· βέλτιον γὰρ καὶ θειότερον ἢ ἀρχὴ τῆς κινήσεως ἢ τὸ ἄρρεν ὑπάρχει τοῖς γιγνομένοις – ὕλη δὲ τὸ θῆλυ. « Comme la cause motrice première, celle par laquelle l'énoncé et la forme sont présents, est quant à sa nature meilleure et plus divine que la matière, il vaut mieux que le supérieur soit séparé de l'inférieur. C'est pour cela que, chez les êtres chez qui c'est possible et dans la mesure où c'est possible, le mâle est séparé de la femelle, car le principe du mouvement, par lequel le mâle est présent chez les êtres engendrés, est meilleur est plus divin, alors que la femelle correspond à la matière. »

considérée comme un pis-aller adopté par la nature démiurgique. L'étude de la génération commencera par celle des animaux, et les plantes, où les deux sexes sont mélangés, ne seront qu'un cas simplifié.

La raison pour laquelle les deux principes se trouvent mêlés au sein de chaque plante, alors qu'il aurait mieux valu autrement qu'ils demeurent à part l'un de l'autre, est à chercher du côté du slogan aristotélicien selon lequel l'existence des plantes se résume à une unique activité, celle de produire un fruit ou une graine²⁶.

[731^a24] Καὶ ταῦτα πάντα εὐλόγως ἡ φύσις δημιουργεῖ. Τῆς [25] μὲν γὰρ τῶν φυτῶν οὐσίας οὐθέν ἐστὶν ἄλλο ἔργον οὐδὲ πρᾶξις [26] οὐδεμία πλὴν ἢ τοῦ σπέρματος γένεσις, ὥστ' ἐπεὶ τοῦτο διὰ [27] τοῦ θήλεος γίγνεται καὶ τοῦ ἄρρενος συνδευασμένων, μίξασα [28] ταῦτα διέθηκε μετ' ἀλλήλων· διὸ ἐν τοῖς φυτοῖς ἀχώριστον [29] τὸ θήλυ καὶ τὸ ἄρρεν. Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἐν ἑτέροις [30] ἐπέσκεπται, τοῦ δὲ ζώου οὐ μόνον τὸ γεννηῆσαι ἔργον (τοῦτο μὲν [31] γὰρ κοῖνον τῶν ζώντων πάντων), ἀλλὰ καὶ γνώσεώς τινος [32] πάντα μετέχουσι ...

Et tout cela, c'est avec raison que la nature l'a fabriqué. En effet, l'essence des plantes n'a pas d'autre fonction, ou action, que l'engendrement de la graine, si bien que, puisque cela a lieu lors de l'union du principe femelle et du principe mâle, par leur mélange elle les y a disposés ensemble. C'est pourquoi chez les plantes le principe femelle est inséparable de le principe mâle, mais on a examiné cela ailleurs. En revanche, l'animal n'a pas seulement pour fonction d'engendrer (car cela est commun à tous les vivants), mais ils ont tous part à une certaine connaissance, ... (*Gener. An.* I.23, 731^a24–32)

Il est assez tentant de chercher à déployer l'argument, liant l'absence de division des sexes chez les plantes avec leur unique activité nutritive et reproductive, avec davantage de détails. Le fait que les deux principes de la génération soient en même temps présents au sein de la plante rend évidemment beaucoup plus facile sa reproduction. La plante n'a pas à se mettre en quête d'un partenaire de l'autre sexe et à pratiquer, à ses risques et périls, une opération d'accouplement. De toute manière, elle aurait de grande difficulté à le faire, ne pouvant se déplacer (c'est, conversement, la raison pour laquelle tous les animaux capables de se mouvoir se reproduisent par accouplement). Si les sexes avaient été séparés chez les végétaux, les plantes n'auraient plus se reproduire qu'à condition qu'un individu femelle croisse toujours à proximité immédiate d'un individu mâle, ce qui bouleverserait complètement leurs possibilités de répartition spatiale et les modalités de leur existence. C'est donc pour une bonne raison (εὐλόγως) que la nature n'a pas fait de plante mâle et de plante femelle. En revanche, les animaux n'ont pas à être entièrement

26. Voir *Phys.* II.8, 199^b9–10; *Cael.* II.12, 292^b7–8; *Hist. An.* VIII.1, 588^b24–26; *Part. An.* IV.10, 655^b37–656^a8; *Gener. An.* I.4, 717^a21–22 (où la thèse est étendue à « la plupart des animaux », avec cette nuance que leurs désirs de nourriture ou de copulation sont plus ou moins violents selon les espèces). Le même thème apparaît aussi dans le *De Plantis* (I.2, 817^b9–10).

organisé en vue de la procréation : la fin et la définition de leur vie se trouve bien plutôt dans l'activité de la perception. Or celle-ci n'est pas du tout entravée par la séparation des sexes. Au contraire, elle limite, surtout chez le mâle, l'activité de la reproduction à de brefs épisodes. On peut donc penser, bien qu'Aristote ne le dise pas explicitement, que la séparation des sexes, en rendant plus épisodique la génération, dégage un temps pour le déploiement des autres activités animales. Leur réunion au sein des plantes est ainsi comparable à une autre de leurs propriétés remarquables, celle de survivre, comme certains insectes, à leur sectionnement. On peut grâce à une bouture produire une autre plante de même espèce à partir d'une plante donnée, et ce de manière répétée, c'est pratiquement un mode de reproduction. C'est là quelque chose qui facilite grandement la survie et la génération chez la plante : elle peut se retrouver divisée et malgré tout développer à nouveau toutes les parties nécessaires au genre de vie qu'elle mène. Par contraste, les insectes sectionnés, s'ils survivent un temps, ne peuvent pas faire croître les parties dont ils ont été privés (*Long.* 6, 467^a18–26). La contrepartie de cette propriété est un très faible degré d'unification de l'organisme (*Juv.*, 468^a28–31). Cela n'a pas grande importance chez les plantes, mais pourrait limiter les possibilités des insectes. Aristote affirme ainsi en *Gener. An.* I.23 que l'union du mâle et de la femelle est déjà réalisée en chaque plante parce que cela contribue à un meilleur exercice de sa capacité nutritive et en II.1 qu'il y a une supériorité intrinsèque du mâle qui rend préférable dans l'absolu sa séparation. Les deux thèses ne sont pas incompatibles, mais complémentaires²⁷. Si l'on se place du point de vue d'une nature démiurgique, celle-ci a donné la priorité à la reproduction chez les plantes (leur absence de capacité locomotrice ne lui laissait guère de choix) et s'est concentrée sur les animaux dans sa poursuite du meilleur.

L'étude de la génération animale par Aristote, telle qu'elle se donne à voir dans *Gener. An.*, est extrêmement révélatrice quant à la manière dont il conçoit son pendant relatif aux plantes. Il ne s'agit pas, contrairement à une impression superficielle de lecture, de deux objets d'étude séparés qu'il conviendrait de placer sur le même plan, comme s'il fallait écrire un grand traité de la génération qui se diviserait aussitôt en génération animale et végétale. Le bas du spectre, occupé par la génération spontanée, est parfaitement commun et doit faire l'objet d'une seule et même investigation. La partie haute n'est pas commune de cette manière, loin de là, puisque les sexes ne sont pas séparés chez les plantes, qui par conséquent ne s'accouplent pas et ne produisent, ni sperme, ni menstrues. Cela étant dit, on observe encore Aristote se préoccuper des avatars possibles de la séparation des sexes chez les plantes²⁸, envisager la distinction du mâle et de la femelle comme

27. D. LEFEBVRE (2018) tend, par contraste, à mettre en concurrence les deux passages quant à leur prétention à expliquer la séparation des sexes chez les animaux. Il est certain que le raisonnement en I.23 n'est qu'esquissé sur ce point.

28. Théophraste, qui relève qu'un certain nombre d'espèces végétales, en particulier d'arbres, donnent lieu à des individus stériles et fertiles (qu'il nomme parfois « mâles » et « femelles », distinction qui peut aussi tenir à d'autres critères, par exemple la qualité du bois produit par les arbres en question) dispose d'observations beaucoup plus riches à ce sujet, étant averti du phénomène de la pollinisation chez

principielle à l'égard de toute génération et la justifier, pour ainsi dire, métaphysiquement et téléologiquement. De ce point de vue, ce ne sont pas les animaux qui sont des demi-plantes quant à la génération, mais les plantes qui sont deux animaux à la fois. La méthode qui veut, comme dans *Part. An.* IV.10, que l'on parte du plus achevé (et qui est aussi plus familier), à savoir pour l'étude des animaux l'être humain, afin d'aborder ce qui l'est moins, pour des raisons de principe et d'heuristique, est par conséquent applicable à la génération. C'est après l'étude de la génération sexuée des animaux et à partir d'elle qu'il convient d'aborder celle des plantes. En dépit du fait qu'elles ne font quasiment que cela, les plantes se reproduisent d'une manière secondaire par rapport aux animaux. Aussi faut-il se défaire de l'idée préconçue selon laquelle l'étude de l'activité de la partie nutritive devrait se centrer sur les plantes, comme si, parce que cette capacité représente toute leur âme, elle se trouvait chez elle observable dans un état de pureté chimique. Aristote a rédigé un immense traité portant sur la génération animale, et il a des raisons fortes pour ne pas l'avoir fait commencer par une esquisse de la génération végétale.

17.4 La nutrition externe des plantes

On ne dispose pas d'un traité aristotélicien relatif à l'autre activité principale et définitoire de la partie nutritive, à savoir la nutrition au sens étroit, le processus de maintien en vie, notamment par l'alimentation et la digestion, de l'être vivant, que ce soit chez les animaux ou chez les plantes. Il faut donc se contenter de remarques dispersées en divers endroits du *corpus* pour se faire une idée de la manière dont Aristote envisage son étude. Du point de vue anatomique, le processus nutritif est extrêmement différent chez les animaux et chez les plantes. Chez les premiers, il requiert l'existence et le fonctionnement d'au moins trois parties : un point d'entrée (la bouche ou son équivalent), par lequel la nourriture est ingérée ; un point de sortie (l'anus ou son équivalent), par lequel le résidu non-digéré est expulsé ; une partie intermédiaire qui se charge de l'assimilation du nutriment, dont une partie seulement est métabolisée, le restant correspondant au résidu à expulser. Ce n'est pas le cas chez les plantes, chez qui il n'y a qu'un point d'entrée, les racines faisant office de bouche (*Part. An.* II.10, 655^b29–37). C'est l'origine de la doctrine célèbre selon laquelle le haut des plantes, déterminé fonctionnellement comme la partie qui prélève la nourriture de l'environnement, est à l'inverse de celui des animaux orienté vers le bas cosmique, comme si les plantes étaient des animaux à l'envers²⁹.

les dattiers, voir notamment *Historia plantarum* I.13, III.3.8 ou III.8.1, ainsi que l'étude synoptique de NEGBI (1995).

29. Voir *An.* II.4, 416^a4–5 ; *Juv.*, 468^a9–11 ; *Part. An.* IV.7, 683^b19–20 ; 10, 686^b33–687^a2 ; *Inc. An.* 4, 705^b6–8. Une comparaison anatomique est aussi développée dans le *De Plantis*, en I.3, 818^a18–21, le rapprochement de la bouche de l'animal et de la racine de la plante n'apparaît cependant pas dans la traduction grecque, mais il est présent dans les versions arabe et latine (§63 chez DROSSAART LULOFS et POORTMAN (1989)).

Cette différence anatomique est la conséquence de l'écart immense qu'il y a entre les modalités du processus dans les deux cas. Les plantes n'ont pas à accomplir les opérations de la digestion pour que leur nourriture puisse être employée en vue de la croissance ou du maintien en vie. Cela a des conséquences très générales quant à la manière dont il convient de décrire la nutrition. Par rapport à l'alternative avancée en *An.* II.4, qui conduit à se demander s'il vaut mieux dire que l'être vivant se nourrit par ce qui lui est semblable ou par ce qui lui est contraire (416^a29–33), Aristote a beau jeu de brandir une distinction entre une nourriture « première » et une nourriture « ultime », l'une étant ce que l'on prélève de l'environnement et qui n'a pas encore été digéré, qui est contraire, l'autre ce qui a été digéré, qui est désormais semblable par rapport à la constitution matérielle de l'organisme, si bien qu'il peut affirmer que les deux sont, en un certain sens à la fois vrais et faux (416^b7–9). Cette distinction n'est en effet pas valable pour les plantes, on ne peut pas décrire l'ensemble de la nutrition chez les êtres vivants en la présentant comme comportant un passage du contraire au semblable. Lorsqu'Aristote considère les plantes à partir des animaux, il exprime cela en décrivant la nourriture des plantes comme « pré-digérée », si bien qu'elles n'ont qu'à prélever ce qui se trouve sous elles, sous terre, pour se nourrir (τὰ μὲν γὰρ φυτὰ λαμβάνει τὴν τροφήν κατειργασμένην ἐκ τῆς γῆς ταῖς ῥίζαις, *Part. An.* II.3, 650^a20–21; ἐκ τῆς γῆς γὰρ λαμβάνει πεπεμμένην τὴν τροφήν, 10, 655^b34–35)³⁰. En sens inverse, il peut aussi présenter le produit de la digestion qui se trouve dans l'estomac ou l'intestin des animaux comme leur « terre » d'où ils prélèvent directement de quoi accroître ou entretenir leurs membres, laquelle est ensuite distribuée à travers les membres par leurs « racines », à savoir les veines (*Part. An.* IV.4, 678^a12–14)³¹.

Cette réversibilité, du moins sur le plan des comparaisons possibles, peut suggérer le schéma suivant. Divisons le processus nutritif en quatre étapes, dont chacune mobilise des organes différents et dont les deux dernières ont lieu en parallèle : (1) saisie de la nourriture à partir de l'environnement (par la bouche ou les racines); (2) digestion de la nourriture absorbée, une partie s'assimilant à la nature appropriée à l'organisme en question, une autre formant un résidu inutilisable (par les organes internes de la digestion, comme l'estomac); (3) emploi de la partie assimilée en vue de la croissance ou de l'entretien des différentes parties du corps (par l'envoi du sang ou quasi-sang ainsi produit vers les différents membres, par exemple); (4) expulsion du résidu. On dira que le processus nutritif animal implique nécessairement ces quatre étapes, alors que, chez les plantes, la deuxième est, en un sens externalisée, si bien que la quatrième n'a plus lieu d'être (leur résidu se produit à l'extérieur de l'organisme : *Sens.* 5, 445^a20) et que l'organisme

30. Aristote se montre cependant attentif au fait que les plantes ne se nourrissent pas simplement de terre, mais aussi d'eau (*Gener. Corr.* II.8, 335^a11–14; *Mete.* IV.8, 384^b30–31; *Sens.* 5, 445^a17–23). Comme pour les animaux, leur nourriture ne correspond donc pas à un corps élémentaire, mais doit nécessairement être un corps composé de plusieurs éléments.

31. L'organisation des vaisseaux sanguins est aussi comparée à un système d'irrigation en *Part. An.* III.5, 668^a13–21, tandis que le cordon ombilical est comparé à des racines en *Gener. An.* II.4, 740^a34 et ^b10, et de nouveau en II.7, 745^b25.

n'accomplit véritablement que la première et la troisième étape³². Comme par ailleurs la première étape est extrêmement réduite chez les plantes, puisqu'elles ne se déplacent pas à la recherche de nourriture mais dépendent entièrement du lieu où elles ont poussé, on sera donc fondé à considérer que le processus nutritif est beaucoup moins complexe chez les plantes que chez les animaux.

Il est cependant nécessaire d'apporter certaines nuances à ce schéma simplifié. Tout d'abord, il n'est pas tout à fait exact de dire que le schéma anatomique tripartite ne s'applique pas aux plantes. En effet, si leur processus nutritif ne comporte pas de résidu au sens d'un excrément, il en comporte un d'un autre type, à savoir la fleur, le fruit ou la semence. On peut alors de nouveau diviser la plante en trois parties (*Juv.*, 468^b24–28; *Resp.* 478^b33–479^a2; *Gener. An.* II.4, 739^b36–37) : la racine (ἡ ῥίζα), qui prélève la nourriture ; la partie médiane (ὁ καλός, τὸ στέλεχος), qui l'emploie pour la croissance, la nutrition ou la génération ; la partie génitale (ὁ κλάδος, ὁ βλάστος) par laquelle l'organisme se reproduit. On retrouve alors une analogie avec l'animal, à ceci près qu'il convient de définir la fonction des deux dernières parties un peu différemment que simplement par rapport au processus relatif à la nourriture. La troisième partie correspond évidemment aux organes reproducteurs chez les animaux, qui comportent en outre pour la plupart la division des sexes. L'analogie est justifiée par le fait qu'Aristote considère que la proximité chez les animaux des organes génitaux avec ceux expulsant les résidus inutilisables ne doit rien au hasard, mais qu'elle dérive du fait que le sperme est aussi un résidu, ainsi que les menstrues (*Gener. An.* I.18, 725^a33–^b4). La deuxième partie ne doit plus être conçue comme l'analogue de l'estomac, qui n'existe pas chez les plantes, mais comme l'analogue du cœur chez les animaux sanguins, ou de son équivalent chez les autres animaux. C'est, pour chaque être vivant, la première partie à se développer lors de la naissance et celle qui est absolument indispensable au maintien en vie et dont l'activité représente la fin de l'existence de toutes les autres parties. Elle représente le principe de la nutrition, de la perception et du mouvement chez les animaux, et de la nutrition seulement chez les plantes.

Dans l'ensemble, il y a deux aspects du processus nutritif qui sont comparables chez les plantes et les animaux : la saisie de la nourriture et tout ce qui touche à la croissance. L'activité végétale est, quant au premier, beaucoup moins complexe, puisque les plantes n'ont ni à se déplacer pour se procurer de la nourriture, ni à la digérer. Le rapprochement de la racine et de la bouche dans le premier cas, en dépit des images saisissantes qu'il peut faire naître dans l'esprit du lecteur, demeure de ce fait assez superficiel, il se limite à leur fonction de point d'entrée. Pour le reste, la racine n'a ni mâchoire ni dents, et encore moins une langue. Bien plus encore, elle peut être rapprochée d'un autre complexe d'orifice et de conduit chez les animaux, à savoir celui en charge de l'acheminement du produit de

32. Le *De Plantis* souligne le fait que la nécessité de prélever de l'environnement une nourriture déterminée par le couple de l'humide et du sec est commune aux animaux et aux plantes (I.1, 816^b11–22).

la digestion vers les différentes parties de l'organisme, lequel correspond aux veines chez les animaux sanguins. Il n'y a pas de distinction entre ces deux opérations de transport chez la plante, puisque la concoction du nutriment a lieu à l'extérieur, si bien qu'elles se retrouvent confondues. Ce second rapprochement n'est pourtant pas moins pertinent que le premier. Il permet de dégager un plan d'étude commun aux animaux et aux plantes, selon lequel une ressource nutritive prête à être employée, en vue de la croissance ou du maintien, est acheminée du centre vers la périphérie. C'est ce qu'Aristote appelle la « transmission » de la nourriture (ἡ τῆς τροφῆς διάδοσις) en *Inc. An.* 4, 705^a32–33³³. Ce plan d'étude inclut également le développement de l'embryon, qui prélève directement, après qu'il a été formé, la matière sanguine ou analogue de son environnement lors de sa croissance initiale. Le texte le plus éclairant, dans cette perspective, se trouve en *Gener. An.* II.4, où la communauté explicative de ces trois ensembles (la nutrition des plantes, la transmission de la nourriture chez les animaux, la croissance de l'embryon) se trouve énoncée de manière particulièrement claire en 740^b8–11 : « la croissance a lieu pour chez l'embryon à travers le cordon ombilical de la même manière qu'à travers les racines chez les plantes, ainsi que chez les animaux même, une fois détachés de la mère, à partir de la nourriture en eux » (ἡ μὲν οὖν αὐξήσις τῶι κυήματι γίγνεται διὰ τοῦ ὀμφαλοῦ τὸν αὐτὸν τρόπον ὄνπερ διὰ τῶν ῥιζῶν τοῖς φυτοῖς, καὶ τοῖς ζώοις αὐτοῖς ὅταν ἀπολυθῶσιν ἐκ τῆς ἐν αὐτοῖς τροφῆς).

L'explication commune de ces trois phénomènes n'est qu'esquissée dans le chapitre, qui renvoie à un traitement ultérieur plus approfondi (740^b11–12). Même s'il traite avant tout de la génération et de la croissance de l'embryon chez les animaux, en partant du cas des animaux sanguins et vivipares, la plupart de ses résultats peuvent néanmoins être étendue à l'ensemble du champ, comme viennent le rappeler des remarques disséminées à travers le texte. C'est le cas au moment de l'énoncé de la thèse de la primauté temporelle de la partie qui fait figure de principe (le cœur est à la première partie à être formée chez les sanguins³⁴, tandis que la partie centrale qui représente son équivalent fonctionnel est déjà présente dans la graine, 739^b34–37), de celle de la nécessité pour la croissance d'un processus minimal de saisie de nourriture (par le cordon ombilical pour l'embryon, par la racine pour la plante, 740^a25–27) et de celle de l'identité de la puissance par laquelle l'embryon (ou la graine) est produit et de celle par laquelle il (ou elle) se développe, ainsi que des instruments employés³⁵ (740^b36–741^a2), qui sont toutes centrales au propos. La prise en compte des plantes ne conserve cependant qu'une portée limitée. Elle aide à comprendre

33. Voir aussi un peu plus loin, 705^b7–8, ainsi que *Part. An.* IV.4, 678^a7–8 (τὴν ἐσχάτην τροφήν, ἐξ ἧς ἡδη διαδίδεται εἰς τὰ μέρη) ou *Gener. An.* II.6, 745^b7–8 (ἐκ μέντοι τῆς τροφῆς τῆς εἰς τὰ ὀστέα διαδιδόμενης γίγνεται). La nourriture en question est évidemment à comprendre à chaque fois comme la nourriture « ultime », selon la distinction avancée en *An.* II.4, 416^b3–7, c'est-à-dire celle qui a été digérée et est désormais semblable à la matière de l'organisme.

34. Au sujet de cette thèse et du rôle de l'organe cardiaque, voir les analyses de RAPP (2022), pp. 303–307.

35. Voir à ce sujet D. LEFEBVRE (2021), pp. 114–121.

les tout premiers moments du processus de développement de l'embryon, lorsque celui-ci mène une vie végétale dépourvue de sensation. L'observation des embryons est difficile, le cas des plantes est sans doute plus familier. Cette attention à leur égard n'intervient cependant plus aux stades ultérieurs, dès qu'il est question de la formation des parties anhoméomères et de leur différenciation. Ce n'est pas parce que l'analogie entre l'embryon et la plante ne tient plus, les principes généraux de ce processus, comme celui, sur le plan de la finalité, de l'antériorité de la formation des parties instrumentales par rapport à celles en vue desquelles elles existent (II.6, 742^b3–6) ou de l'emploi judicieux des résidus en vue de la constitution de parties accessoires (744^b21–27)³⁶, sont *de jure* tout autant applicables au domaine végétal : la branche, le rameau, et même la feuille, qui ont pour fonction de soutenir et de protéger le fruit (*Phys.* II.8, 199^a13–28), se développent avant ce dernier³⁷, il y a aussi quelque raison de penser que les feuilles ou l'écorce pourraient être produites à partir de restes du même ordre. C'est également le cas du point de vue matériel, bien que la description du processus comme issu de l'action de la chaleur centrale (743^a1–^b5) ne fasse aucune allusion en direction des plantes. En revanche, lors de l'explication de phénomènes ultérieurs et plus spécifiques, comme la chute des cheveux, il arrive à Aristote d'étendre le domaine de l'explication aux végétaux : la cause de la chute des cheveux avec l'âge, particulièrement visible chez l'être humain, est la même que celle de la perte des plumes chez les oiseaux et des feuilles chez les plantes lors des saisons froides, elle réside dans un manque d'humidité chaude (*Gener. An.* V.3, 783^b18–19). La mise en avant des plantes lors de l'étude du développement initial de l'embryon tient donc en grande partie à des raisons locales, et notamment à la difficulté d'observations pertinentes, alors que la manière dont les plantes poussent nous est beaucoup plus familière. L'aller-retour entre le végétal et l'animal est alors permis par l'existence à l'arrière-plan de principes généraux expliquant les phénomènes des deux ordres. Cet arrière-plan recouvre un domaine beaucoup plus large que celui des tout débuts de la croissance, mais le reste des phénomènes apparentés à la croissance et à l'entretien des parties n'a plus besoin, pour être expliqué, d'être rattaché à des points de comparaison chez les plantes, sauf exceptions ponctuelles.

La nutrition chez les plantes mérite d'être considérée comme un cas simplifié de ce qu'elle est chez les animaux. La plante n'accomplit pour se nourrir qu'une partie de ce que doit faire l'animal, qui correspond à la saisie de la nourriture et à sa transmission à travers l'organisme, là où un processus de métabolisation autrement plus complexe a lieu chez l'animal. Cette partie qui se retrouve aussi bien chez la plante que chez l'animal leur est véritablement commune, c'est-à-dire qu'elle est l'effet des mêmes causes et relève donc d'une unique explication. Pour autant, Aristote se contente généralement de parler de la manière dont les animaux se nourrissent, ne se penchant sur le cas des plantes que

36. Pour un examen des enjeux du raisonnement téléologique sous-tendant la comparaison de la nature à une administratrice domestique, voir GOTTHELF et LEUNISSEN (2010), pp. 342–347.

37. Cet ordre chronologique est également mis en avant dans le *De Plantis*, par exemple en II.9, 828^b32–33.

lorsque des raisons polémiques le requièrent³⁸ ou lorsque les faits sont difficiles à établir par l'observation du règne animal, par exemple dans le cas du début de la croissance de l'embryon. On pourrait s'interroger sur cette stratégie apparente : est-ce un effet du fait que le *corpus* conservé soit, dans son volet naturaliste, centré sur les animaux ? On pourrait penser en effet que quiconque projette de rendre compte de la nutrition au sein de l'ensemble du domaine des vivants ferait bien de commencer par le cas des plantes, s'il est réellement plus simple que celui des animaux. Il y a cependant plusieurs raisons de résister à cet argument au nom d'Aristote. La plus évidente est le caractère globalement plus familier des animaux : nous voyons à peu près ce qu'ils font lorsqu'ils se nourrissent, c'est moins clair quant aux plantes. Une autre est de remettre en question la manière dont on envisage le passage du plus simple au plus complexe. Il est vrai que l'on peut présenter la nutrition végétale comme correspondant à un sous-ensemble de la nutrition animale, mais il ne sera pas possible d'étendre des résultats obtenus à partir de l'étude des plantes en ajoutant simplement des étapes au processus. La saisie de la nourriture chez les plantes peut correspondre, selon la perspective adoptée, soit à cette même saisie chez les animaux, c'est-à-dire au transport de la nourriture non-digérée de l'extérieur vers l'estomac, soit à la transmission de la nourriture digérée, c'est-à-dire à son transport de l'estomac vers les différents membres. Ces deux phases sont confondues chez les plantes, il faut parvenir à une compréhension véritablement neuve du processus pour s'en faire une idée correcte. On pourra alors faire remarquer, en sens inverse, qu'il paraît plus judicieux de dégager les principes à partir du cas plus complexe des animaux, pour ensuite montrer qu'ils rendent aussi bien compte du cas des plantes.

17.5 *PN2, une étude transversale ?*

Si l'on essaye de se représenter la manière dont Aristote entend lui-même organiser son entreprise théorique, il est ainsi difficile de trouver une place aux plantes. Elles font, bien sûr, nécessairement partie de l'étude annoncée des animaux et plantes, mais les textes conservés qui s'y rattachent se concentrent sur les animaux. Même dans le domaine où l'on pourrait le plus s'attendre à voir les plantes occuper le devant de la scène, à savoir les thématiques de la nutrition et de la génération, les textes conservés donnent le sentiment qu'Aristote entend les aborder d'abord par le biais des animaux. Cela confirme dans une certaine mesure l'impression qui se dégage des listes antiques, où l'ouvrage consacré aux plantes, de par sa position et le fait qu'il ne comporte que deux livres, semble servir d'appendice à ceux portant sur les animaux.

On pourrait cependant objecter qu'il s'agit là d'une déformation induite par la

38. Par exemple s'agissant de réfuter la thèse d'Empédocle selon laquelle les natures respectives du feu et de la terre suffisent à rendre compte de la croissance des végétaux, laquelle a lieu simultanément vers le haut et le bas, en *An.* II.4, 415^b28–416^a5.

perspective des ouvrages conservés. On fera alors valoir que l'on ne peut reconstituer les doctrines aristotéliennes relatives aux plantes qu'à partir des remarques faites en passant dans les traités zoologiques et que c'est sans doute là la principale raison pour laquelle on a l'impression que les plantes n'ont, en tant qu'objet d'étude, qu'une importance mineure aux yeux d'Aristote. La version la plus développée de l'objection consistera ensuite, quitte à forcer le trait, à affirmer que le maigre volume textuel consacré aux plantes dans toutes les traces des écrits d'Aristote dont nous disposons encore est, là aussi, un effet d'optique historique, et que l'on ne peut pas en inférer quoi que ce soit quant à la nature profonde de la philosophie naturelle d'Aristote.

Encore une fois, je ne pense pas que cette objection puisse survivre à un examen attentif de la manière dont les traités dits « zoologiques » incluent régulièrement les plantes dans leur champ d'explication. Cependant, la meilleure manière de prendre en charge cette objection est sûrement de se pencher sur les seuls textes conservés qui se présentent comme envisageant à la fois et en même temps les animaux et les plantes, à savoir la seconde partie des *PN*. On peut toutefois commencer par remarquer la manière dont ces objets d'étude sont introduits au sein du prologue de *Sens.*, qui sert d'introduction à l'ensemble des *PN*. L'étude annoncée porte sur les actions « des animaux et des êtres qui possèdent la vie » (τῶν ζώων καὶ τῶν ζώην ἐχόντων, 436^a3–4). Si l'on compare cette formule à celle du prologue des *Mete.*, on ne peut que se demander pourquoi Aristote n'écrit pas tout simplement « des animaux et des plantes ». On pourrait alors penser qu'il y a un certain jeu ambigu relatif à la seconde expression : elle peut renvoyer aux êtres qui ne possèdent que la vie, c'est-à-dire les plantes, mais aussi à tous les êtres qui possèdent au moins la vie, c'est-à-dire l'être humain, les animaux et les plantes pris ensemble.

La suite du texte va dans le sens de la seconde option. Ces actions sont en effet divisées en deux groupes : le premier est lié à la perception et exclut de fait les plantes, le second s'organise en quatre paires, à savoir la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse, l'inspiration et l'expiration, et la vie et la mort, auquel est ajouté ensuite le couple de la santé et de la maladie (436^a12–19). La composition de ce second groupe est remarquable en ce qu'il mêle des attributs propres aux animaux (le sommeil et la respiration, laquelle ne concerne même pas tous les animaux) et d'autres qui relèvent aussi bien des animaux que des plantes (la jeunesse, la vie, la santé). Cette distinction est d'ailleurs explicitement établie au moment de leur énumération : « les uns sont communs à tous les êtres qui ont part à la vie, les autres communs à certains animaux » (τὰ μὲν πάντων ἐστὶ τῶν μετεχόντων ζωῆς κοινά, τὰ δὲ τῶν ζώων ἐνίοις, 436^a11–12). « Participer à la vie » regroupe ici nécessairement les animaux et les plantes, cela confère une harmonique singulière à l'expression « avoir la vie » un peu plus haut. De manière générale, la division des actions des êtres vivants à étudier ne reconnaît que trois cas possibles : celles qui sont communes aux animaux et aux plantes (parce qu'elles ont partie liée au phénomène vital en tant que tel), celles qui sont communes à tous les animaux et celles qui sont communes

à certaines espèces animales seulement. Il y a un absent flagrant au sein de cette division, à savoir la possibilité d'actions propres aux plantes. Il est ainsi présupposé dès le départ qu'il n'y a rien chez les plantes, ou du moins rien qui relève d'une « action » (πραξις), que l'on ne puisse déjà observer chez les animaux³⁹. Cela ôte d'emblée une grande partie de son intérêt à tout projet d'une étude qui porterait spécifiquement sur le domaine végétal.

Le thème principal des différents traités de *PN2* est régulièrement annoncé comme étant la vie (περὶ ζωῆς ὅλως μήκους καὶ βραχύτητος ἐπισκεπτέον τὰς αἰτίας, *Long.* 1, 464^b20–21; περὶ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον νῦν, *Juv.* 1, 467^b11; περὶ μὲν οὖν ζωῆς καὶ θανάτου καὶ τῶν συγγενῶν ταύτης τῆς σκέψεως σχεδὸν εἴρηται περὶ πάντων, *VM* 21, 480^b21–22). On peut donc penser que cette étude, ou au moins une partie de celle-ci, doit porter sur l'ensemble des vivants, lequel englobe à la fois les plantes et les animaux. En un sens, c'est bien le cas dans les textes : l'explication avancée dans *Long.* du fait que certains êtres vivent plus ou moins longtemps, par exemple, laquelle repose sur la nature de leur constitution matérielle, entend valoir indistinctement pour les plantes et pour les animaux. L'*explanans* et l'*explanandum* opèrent, comme cela est requis, au même niveau de généralité. Cela étant dit, le procédé grâce auquel Aristote parvient à dégager les causes qu'il recherche n'accorde pas du tout le même degré d'importance aux animaux et aux plantes. Le premier prologue de *Long.* en est une parfaite illustration : il annonce d'abord une enquête portant sur le fait que les espèces animales aient des durées de vie plus ou moins longues, et c'est seulement ensuite qu'elle se voit étendue à la recherche des causes de la durée de vie chez tous les êtres vivants.

[464^b19] Περὶ δὲ τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τῶν ζώων τὰ δὲ [20] βραχύβια, καὶ περὶ ζωῆς ὅλως μήκους καὶ βραχύτητος, [21] ἐπισκεπτέον τὰς αἰτίας, ἀρχὴ δὲ τῆς σκέψεως ἀναγκαία [22] πρῶτον ἐκ τοῦ διαπορῆσαι περὶ αὐτῶν· οὐ γὰρ ἐστὶ δῆλον [23] πότερον ἕτερον ἢ τὸ αὐτὸ αἴτιον πᾶσι τοῖς ζώοις καὶ φυ- [24]τοῖς τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τὰ δὲ βραχύβια (καὶ [25] γὰρ τῶν φυτῶν τὰ μὲν ἐπέτειον τὰ δὲ πολυχρόνιον ἔχει [26] τὴν ζωὴν).

Il convient d'examiner les causes du fait que, parmi les animaux, certains ont une durée de vie longue et d'autres courte, et de la longueur et la brièveté de la vie dans l'ensemble, et le commencement nécessaire de cet examen procède d'abord des difficultés concernant ceux-ci, car il n'est pas évident de savoir si c'est une chose différente ou identique qui est cause pour tous les animaux et les plantes du fait que certains ont une durée de vie longue et d'autres courte (car parmi les plantes aussi certaines sont annuelles, tandis que d'autres vivent très longtemps). (*Long.* 1, 464^b19–26)

La raison invoquée de la priorité accordée aux animaux est que l'on ne sait pas encore si les explications que l'on pourra établir à leur endroit vaudront aussi pour les plantes. Cela

39. Cet aspect est aussi mis en avant dans le *De Plantis*, où il est directement inféré d'une supériorité générale des animaux par rapport aux plantes (I.2, 817^b29–35).

explique en effet qu'il soit nécessaire de souligner que ce n'est pas la même chose que de rechercher les causes de la longévité des animaux et de rechercher les causes de la longévité en général. À vrai dire, si celles-ci devaient s'avérer radicalement différentes chez la plante, il n'est même pas certain que le second type d'enquête ait un sens. Il vaudrait sans doute mieux dire en ce cas qu'il y a deux phénomènes, la longévité animale et la longévité végétale, dont chacun doit être expliqué à part de l'autre. Le prologue n'esquisse cependant pas du tout un scénario de ce genre. C'est évidemment parce qu'Aristote soutient qu'il y a une explication commune, mais la manière dont le terrain est préparé ne laisse pas du tout entendre que les plantes sont aussi au centre du projet. Le fait qu'il existe aussi des différences entre les durées de vie des espèces végétales a même à être rappelé à la fin de l'extrait cité, comme s'il y avait un risque que l'on oublie que la longévité concerne aussi les plantes. Plus précisément, le prologue affirme clairement qu'il y a une nécessité au fait de commencer par les animaux. Cette nécessité est justifiée par l'incertitude entourant le rapport entre les deux types de longévité, et non pas par le fait que le cas des animaux soit plus familier pour nous ou plus facile à comprendre en soi. Le projet annoncé est donc (1) de saisir les causes de la longévité animale, puis (2) de voir ce que l'on peut en tirer quant aux plantes (et il est loin d'être certain que, si l'on ne parvient pas à en inférer quoi que ce soit relativement aux plantes, il faille considérer que le projet ait échoué). De nouveau, le cas des plantes représente un appendice à un projet centré sur les animaux⁴⁰.

Il y a là un décalage singulier par rapport au prologue de *Sens.*, où il n'est pas du tout sous-entendu que l'objectif principal, quant au second groupe d'actions, est avant tout de rendre compte des animaux. On peut éventuellement se servir de cette observation pour avancer que le premier prologue de *Long.* n'appartient pas au même environnement que celui de *Sens.*, étant donné que le second est beaucoup plus neutre à cet égard, puisqu'il ne fait que rappeler les quatre paires précédemment citées (*Long.* 1, 464^b30–465^a2)⁴¹. Le cheminement du traité révèle cependant que la priorité accordée aux animaux ne se limite pas à son ouverture. Parcourons ainsi rapidement le texte pour relever la présence ou l'absence des plantes. Lorsque le texte introduit, juste après ces deux prologues, la thèse selon laquelle il y a des différences de durée de vie sur le plan du genre comme au niveau individuel (*Long.* 1, 465^a2–12), les exemples donnés sont uniquement l'être humain et le cheval, l'existence de différences individuelles est justifiée uniquement par le cas de l'être humain. Lorsqu'il est de nouveau question, après une longue discussion des modalités de la corruption des êtres naturels (chapitres 2 et 3), des êtres vivants, Aristote récuse la pertinence des principales divisions usuelles pour expliquer la longévité

40. Même constat chez FALCON (2021a), p. 25 : « Même lorsqu'Aristote discute des plantes, son objet principal demeure les animaux. Tout ce qu'il a à dire au sujet de la longévité des plantes, ou de celle des animaux et des plantes, est déjà contenu dans son étude des animaux, qui demeure son principal intérêt. »

41. On peut néanmoins se demander quel serait le génitif partitif à suppléer au sein de la formule $\nu\upsilon\upsilon$ δὲ περὶ τὰς αἰτίας τοῦ τὰ μὲν εἶναι μακρόβια τὰ δὲ βραχύβια, καθάπερ εἴρηται πρότερον, θεωρητέον (*Long.* 1, 464^b33–465^a2).

(*Long.* 4, 466^a1–9). Les différences considérées et rejetées tour à tour sont, dans cet ordre, le fait que certains animaux soient plus grands ou plus petits, la distinction des plantes et des animaux, le fait que certains animaux soient sanguins et les autres non, le fait que certains animaux vivent sur terre et d'autres dans la mer. Parmi les quatre, trois sont donc des différences qui interviennent au sein des animaux, les plantes ne sont mentionnées que pour nier qu'elles vivent plus longtemps que les animaux. La suite du texte énonce pourtant que les êtres vivants qui demeurent le plus longtemps en vie sont des plantes (*Long.* 4, 466^a9–10), mais c'est ensuite de nouveau sur les cas des animaux qu'Aristote se concentre (en général, les attributs qui sont le plus souvent liés à une vie particulièrement longue sont le fait d'être sanguin, terrestre et grand). Lorsqu'il est temps d'énoncer la cause générale de la longévité, celle-ci invoque le principe selon lequel « l'animal est par nature humide et chaud » (*Long.* 5, 466^a18–19), d'où il est inféré que pour qu'un être reste en vie il faut empêcher la corruption de l'humide au sein de son corps. Cette conclusion est ensuite mobilisée pour expliquer une grande série de différences de longévité, où il est à peine question des plantes une seule et unique fois (les plantes et animaux de grande taille vivent plus longtemps, notamment parce qu'ils possèdent plus d'humide, *Long.* 5, 466^a26–28 ; tout le reste, jusqu'en 467^a5, traite des animaux). Aristote doit tout de même parvenir à expliquer son observation selon laquelle les êtres vivants qui vivent le plus longtemps sont des plantes. Il donne d'abord une double explication matérielle assez inadéquate (les plantes contiennent moins d'eau et davantage de graisse, ce qui protège leur humide, *Long.* 6, 467^a7–9), parce qu'elle devrait conduire, *ceteris paribus*, à ce qu'en général les plantes vivent plus longtemps que les animaux, ce qui a précédemment été nié sur le plan de l'observation. Une seconde explication est proposée, qui est cette fois propre aux arbres, qui sont les êtres vivants qui vivent le plus longtemps. Celle-ci repose sur leur capacité de régénération, le propos prend alors un nouveau tournant lorsqu'Aristote fait observer que cette capacité spéciale est partagée avec certains animaux, les insectes (*Long.* 6, 467^a11–12). Il s'avère en fait que la cause de la longévité des arbres réside dans leur absence de spécialisation anatomique (« le principe est en puissance partout », *Long.* 6, 467^a29–30). Or cette particularité n'a rien à voir avec la longévité animale, Aristote ne s'y attarde conséquent pas davantage. Le texte énonce enfin un second principe de la longévité, après celui de la conservation de l'humide, qui concerne cette fois le chaud. Plus un être a des parties supérieures de grande taille par rapport à ses parties inférieures, étant donné que ce sont dans les premières que réside le chaud, plus il vit longtemps (*Long.* 6, 467^a32–34). Comme le premier, ce principe s'applique aussi bien aux plantes qu'aux animaux, mais, alors qu'Aristote commence tout juste à expliquer en quoi ce principe rend compte de la longévité des arbres (qui se retrouve ainsi expliquée pour la troisième fois, à chaque fois d'une manière différente), le texte parvient abruptement à sa fin. La conclusion renvoie l'examen de la longévité des arbres à un autre traité qui portera sur les plantes et affirme que le propos est terminé à partir du moment où il a été traité de la longévité des animaux

autres que l'être humain ($\nu\tilde{\upsilon}\tilde{\nu}$ δὲ περὶ τῶν ἄλλων ζώων εἴρηται τὸ αἴτιον περὶ τε μεγέθους ζωῆς καὶ βραχυβιότητος, *Long.* 6, 467^b5–6).

Résumons. Le principal résultat du traité est que la vie repose sur le fait que l'organisme présente une certaine humidité et une certaine chaleur. Plus l'être vivant sera apte, de par son organisation intrinsèque ou grâce aux conditions de son milieu de vie, à préserver ces deux qualités, plus il vivra longtemps. On a là une explication résolument matérialiste de la longévité, elle s'applique par elle-même tout autant aux animaux et aux plantes. Le fait est pourtant qu'Aristote en tire bien plus de conséquences pour le domaine animal que pour le domaine végétal. Le traité associe en effet, en vertu de ce résultat général, les différences de longévité avec un grand nombre d'autres différences qui traversent le genre des animaux (la sanguinité, le sexe, la taille, le milieu, entre autres). Par contraste, s'il est brièvement question de la distinction des plantes et des animaux, la seule différence prise en compte quant au domaine végétal concerne les arbres. Même là, ceux-ci ne sont pas définis précisément, le texte cite seulement deux attributs des arbres, leur capacité de régénération (mais les arbres ne sont pourtant pas les seules plantes dont l'on puisse faire des boutures) et leur grande taille, qui ne sont certainement pas leurs attributs essentiels. Le potentiel explicatif développé par le traité est donc bien moindre quant aux plantes. De surcroît, il n'est pas certain qu'un raisonnement cohérent et pleinement satisfaisant ait été produit pour rendre compte de la seule observation notable à avoir été émise quant aux plantes, à savoir que de tous les êtres vivants ce sont les arbres qui vivent le plus longtemps. Aussi peut-on en conclure à partir de l'examen de *Long.* que, même lorsqu'Aristote s'efforce d'étudier un objet transversal par rapport à la distinction du végétal et l'animal, c'est toujours le cas des animaux qui est au centre de ses réflexions.

17.6 Questions de méthode

Cette tendance à se déporter vers le règne animal est profonde et assumée, il serait malhonnête de la réduire à un mépris latent à l'égard des plantes alors que les textes, par exemple le premier prologue de *Long.*, prennent soin, sinon d'expliquer, du moins de signaler que l'on commencera toujours par l'étude des animaux et que celle des plantes est beaucoup moins importante. Le cas le plus spectaculaire est sans doute celui des deux derniers traités de *PN2*, *Resp.* et *VM*, qu'il vaut sans doute mieux considérer avec *Juv.* comme un seul texte continu. L'objectif annoncé, en introduction (*Juv.* 1, 467^b10–13) comme en conclusion (480^b21–22), est un examen de la vie et de la mort. Il s'agit de nouveau d'un objet qui concerne tout autant les plantes et les animaux, c'est même le principal attribut qui les unit. Pourtant, l'essentiel du texte se concentre sur un phénomène

bien particulier, celui de la respiration, qui ne concerne même pas tous les animaux⁴². La raison pour laquelle la respiration doit être étudiée au sein du traitement de la vie et de la mort est énoncée en préambule : elle est, pour certains animaux, une cause importante du fait qu'ils vivent ou meurent (ἐνίοις γὰρ τῶν ζώων διὰ τοῦτο συμβαίνει τὸ ζῆν καὶ τὸ μὴ ζῆν, *Juv.* 1, 467^b12–13). Que l'étude de la vie et de la mort soit une enquête portant sur les causes de la vie et de la mort n'a rien de surprenant chez Aristote. Il est en revanche beaucoup plus intrigant d'observer de quelle manière une étude générale se déporte vers la considération d'un cas particulier.

La décision d'examiner le phénomène de la respiration n'est pas justifiée par un recours simpliste à une *scala naturae* qui ferait des animaux qui respirent, par exemple l'être humain, les plus intéressants ou les plus dignes d'être étudiés. Elle fait suite à l'introduction d'une distinction qui est primordiale pour l'ensemble de ces textes, celle de l'épuisement (μάρανσις) et de l'extinction (σβέσις)⁴³. Celle-ci est d'abord dégagée au sujet du feu. Il y a deux manières pour un feu, en tant que processus, de prendre fin : il peut devenir trop chaud et consommer trop rapidement son combustible, ce qui correspond à l'auto-corruption et à l'épuisement, ou il peut être refroidi trop rapidement et ne plus être en mesure d'enflammer son combustible, ce qui correspond à la corruption sous l'effet du contraire (par exemple par un souffle froid) et à l'extinction. Aristote entend appliquer cette distinction aux êtres vivants en vertu du fait que la vie aussi se définit par la possession et par l'entretien nutritif d'une certaine chaleur (*VM*, 479^a29–30). Il en résulte que, de même, un être vivant peut mourir parce que sa chaleur vitale est anéantie par l'environnement ou parce que son organisme n'est plus en mesure de l'entretenir correctement. Le premier cas n'intéresse que peu Aristote, parce qu'il s'agit d'un type de corruption qui n'est pas propre aux êtres vivants, l'action destructrice du contraire se rencontre aussi bien chez les êtres inanimés (*Resp.* 8, 474^b17–19). La théorie physique générale suffit à en rendre compte. C'est surtout le second cas, celui de l'épuisement, qui l'intéresse, parce qu'à la différence du premier il est véritablement propre aux êtres vivants. Il permet en effet d'expliquer la manière dont un être vivant peut dépérir et mourir de manière interne, sans que sa destruction soit directement imputable à l'effet d'une cause extérieure. Il n'y a que les êtres animés qui puissent mourir de vieillesse de la sorte. Si le processus peut être décrit en termes de chaleur et de nourriture, il n'est cependant pas identique chez les animaux et les plantes. Aristote

42. Le fait que tous les animaux ne respirent pas est primordial aux yeux d'Aristote, parce qu'il considère que tous ses prédécesseurs ont eu tendance, soit à faire comme si tous les animaux respiraient, au mépris de l'observation (voir *Resp.* 2, 470^b30–32, à propos d'Anaxagore et de Diogène), soit à édifier des théories de la respiration incapables de prendre en compte le fait que tous les animaux ne respirent pas (voir *Resp.* 5, 472^a26–29, au sujet de Démocrite ; 6, 472^b8–12, au sujet du *Timée* ; 7, 473^a15–17, au sujet d'Empédocle). Aristote ne peut donc absolument pas ignorer que, lorsqu'il se concentre sur ce phénomène, il ne parle que d'un sous-ensemble très restreint d'animaux.

43. Voir *Juv.* 5, 469^b21–31 ; *Resp.* 8, 474^b14–24 ; *VM*, 479^a32–^b5 ; *Probl.* III.26, 875^a1–9. La distinction est également implicitement à l'œuvre dans l'usage qui est fait de ces termes dans les *Meté.* (comparer I.7, 344^a18 et II.5, 361^b21–22).

le nomme dans le premier cas « vieillesse » (γήρας), voire « mort » (θάνατος), et dans le second cas « dessèchement » (αὐανσις)⁴⁴. Pourquoi cette différence ? Le texte ne justifie pas explicitement cette distinction, mais la raison s'en laisse apercevoir. La différence tient à ce que les animaux (ou du moins une bonne partie d'entre eux) ont des organes dédiés à leur refroidissement, à savoir les poumons et les branchies, si bien que la vieillesse correspond à une dégradation générale de l'état de ces parties, qui deviennent de moins en moins aptes à exercer leur fonction (*Resp.* 9, 475^a21–25 ; *VM*, 479^a10–14 & ^b4–5). Chez les animaux moins complexes, le refroidissement a lieu surtout par l'environnement, mais, là, encore, on peut sans doute observer un lien entre l'efficacité du processus et l'état de certaines parties du corps, par exemple chez les insectes de la membrane par laquelle a lieu cette sorte d'échange thermique et, chez les plus gros, des organes du bourdonnement qui l'accélèrent (*Resp.* 5, 474^b31–475^a11). À l'inverse, il n'y a aucune partie spécifique du corps qui prenne en charge le refroidissement chez les plantes : leur régulation thermique est assurée entièrement par l'environnement et leur saisie de nourriture, si bien qu'elles meurent beaucoup plus facilement lorsqu'il fait trop chaud (*Resp.* 5, 470^a19–32). De nouveau, un processus qui est accompli au moyen d'organes bien précis chez les animaux se retrouve externalisé chez la plante. Le processus d'épuisement de l'organisme végétal en devient à peine discernable d'une extinction ordinaire.

Dans tous les textes examinés, lorsqu'Aristote examine des attributs communs aux animaux et aux plantes, il accorde systématiquement la priorité à l'étude de cet attribut chez les animaux et n'aborde que dans un second temps et de manière beaucoup plus expéditive le cas des plantes. Le même schéma se reproduit aussi au sein du domaine animal : l'étude du refroidissement se concentre sur le cas des animaux dotés de poumons ou de branchies, dont les résultats sont rapidement étendus au cas du reste des animaux. La méthode suivie va ainsi systématiquement du haut vers le bas, du plus complexe au moins complexe. Plus précisément encore, dans la mesure où l'étude des êtres vivants est avant tout une étude de leurs activités (et de leurs parties dans la mesure où elles y contribuent), Aristote place toujours au centre de sa focale les êtres qui accomplissent cette activité de la manière la plus riche, ce qui se traduit par une spécialisation maximale des tâches au niveau des différents organes ou même des différents individus qui accomplissent collectivement l'acte en question. Afin de comprendre les raisons de ce parti pris méthodologique, qui est contraire à toute démarche analytique, il convient de le replacer dans le cadre de la conception plus générale du monde naturel dont il est, à mon avis, solidaire : parce que les êtres vivants peuvent être organisés, par rapport à la manière dont ils accomplissent tel ou tel acte, selon une certaine forme d'échelle continue, l'étude de l'acte en question en tant qu'acte d'un être vivant est d'abord une étude de son accomplissement chez les êtres qui l'accomplissent le mieux. On redescendra ensuite rapidement l'échelle pour voir dans quelle mesure des analogues imparfaits de cette

44. Voir *VM* 478^b27–29 & 479^b3–5.

activité se retrouvent aux niveaux inférieurs. Cette conception se fonde sur deux thèses fortes, celle de la nécessité d'une compréhension téléologique des êtres naturels et celle de l'antériorité téléologique de l'achevé par rapport à l'inachevé : pour comprendre comment la nature entend préserver l'existence des êtres vivants en protégeant la chaleur en eux qui est indissociable de la vie, il faut voir comment sont organisés les êtres les plus chauds chez qui le processus régulateur de refroidissement est le plus développé. On notera en outre que, si la présupposition d'une *scala naturae* intervient bien à l'arrière-plan, celle-ci est entièrement relative à l'activité considérée (il n'est pas dit que les animaux aux poumons les plus efficaces soient aussi ceux dont l'estomac est le plus efficace) et n'a pas non plus à être entièrement pyramidale (l'échelle de la respiration culmine avec deux catégories très différentes d'animaux, ceux qui ont des poumons et ceux qui ont des branchies), l'important est le mouvement théorique descendant qu'elle permet.

Le relatif manque d'intérêt du *corpus* pour les plantes est entièrement issu de cette approche méthodologique. Ce qui rend les plantes peu intéressantes n'est pas le fait qu'elles soient des plantes en tant que tel, ou qu'elles soient stationnaires, ou qu'elles ne perçoivent pas, mais la pauvreté globale de leur existence, qui a pour contrepartie un degré minimal de spécialisation fonctionnelle de leurs parties. On peut toujours objecter à Aristote d'avoir sous-estimé la richesse de la vie végétale et ne n'avoir pas assez été attentif aux formes particulières de perception ou de quasi-perception qu'elle comporte, mais il reste qu'à partir de ce point le fait que les textes conservés, et sans doute aussi les textes perdus, ne prennent en compte les plantes que de manière secondaire par rapport aux animaux est fondé en raison. Je conclus donc qu'il n'y a aucune bonne raison de penser qu'Aristote n'a pas davantage étudié les plantes pour des raisons de circonstance (manque de temps, *etc.*) ou parce qu'il aurait délégué cette tâche à un collègue. La situation marginale des plantes au sein de l'étude du vivant qu'il entreprend est une conséquence de la méthode adoptée tout au long de celle-ci. Cette méthode n'est pas analytique, mais téléologique : la priorité est toujours de rendre compte du cas de réalisation la plus parfaite d'une fonction, parce qu'il est présupposé que le reste des cas observables pourra s'expliquer ensuite par dérivation, en saisissant quelles sont les contraintes qui ont empêché d'atteindre un degré supérieur d'achèvement.

Revenons enfin au niveau des principes. On a vu qu'il existait une certaine marge d'incertitude quant à l'identité trans-générique des capacités fondamentales de l'âme, qui pouvait conduire à se demander à quel point la puissance grâce à laquelle une plante se nourrit et se reproduit est réellement identique à celle par laquelle un animal effectue ces activités. La nature de celles-ci est en effet éminemment variable d'une espèce à l'autre, particulièrement lorsque l'on franchit les frontières des plus grands genres au sein du vivant, en premier lieu celle qui sépare le végétal de l'animal. La manière dont Aristote étudie scientifiquement ces activités permet de mieux comprendre leur articulation à travers ces différents ensembles. Il y a deux schémas d'unification qui coexistent. Le

premier consiste à donner une description fondamentalement matérielle du processus, qui soit suffisamment minimale pour couvrir l'intégralité du vivant. Cela ne veut pas du tout dire que toute perspective téléologique est abandonnée, bien au contraire, mais seulement que l'être vivant est considéré comme une sorte de boîte noire, de manière à ce que l'on puisse observer ses interactions avec son milieu de la manière la plus élémentaire. On pourra alors énoncer des principes absolument généraux, comme celui de la nécessité d'un refroidissement pour empêcher l'épuisement de la chaleur vitale. L'étude du vivant est alors contiguë à celle de la nature. De tels principes peuvent en droit être dégagés à partir du cas de n'importe quel animal ou n'importe quel plante, ils seront cependant particulièrement évidents dans le cas des êtres chez qui les activités en question sont le plus développées. Ce premier schéma est celui initialement suivi au cours de *Long.* 2–3 ou de *Juv.* 4–6. Il correspond à une perspective où le phénomène est envisagé à son degré maximal de généralité, qu'il épouse entièrement. Il ne permet cependant pas d'étudier sa variabilité selon les espèces. C'est la raison pour laquelle il cède ensuite la place au deuxième schéma. Celui-ci consiste à construire sur les acquis du précédents : une fois les enjeux du phénomène en question saisis dans leurs grandes lignes, il s'agit de repérer les cas où l'activité correspondante est la plus achevée, c'est-à-dire où elle accomplit le mieux sa fin propre (ce qui ne pose normalement pas grande difficulté sur le plan empirique). L'objectif principal est alors de parvenir à une compréhension scientifique du processus dans ces cas les plus parfaits. On ouvre alors la boîte noire pour expliquer comment les êtres en question parviennent à effectuer un tel acte. À partir de là, on étend les résultats de cette étude en direction des êtres qui ne parviennent à l'effectuer que de manière inférieure. On a ainsi une double garantie de l'unité de la capacité, qui la laisse en même temps se déployer avec toute la diversité possible. Si l'on n'emploie comme instruments théoriques que la nécessité conditionnelle et la théorie des éléments, la nutrition est identique chez tous les êtres vivants, ils partagent donc tous la même capacité de ce point de vue. Si, en revanche, on s'intéresse à la manière dont chacun est organisé de manière à effectuer cette activité, on constatera qu'ils font des choses très différentes pour parvenir à des fins, sinon identiques, du moins analogues. Cette diversité n'est cependant pas de la sorte qui menace la possibilité d'embrasser ensemble toutes ces activités, parce qu'elle se laisse organiser selon une structure bien particulière, celle d'un achèvement plus ou moins grand. On dira alors que, si les animaux et les plantes ne font pas la même chose, c'est parce que les animaux le font mieux.

Appendice

Annexe A

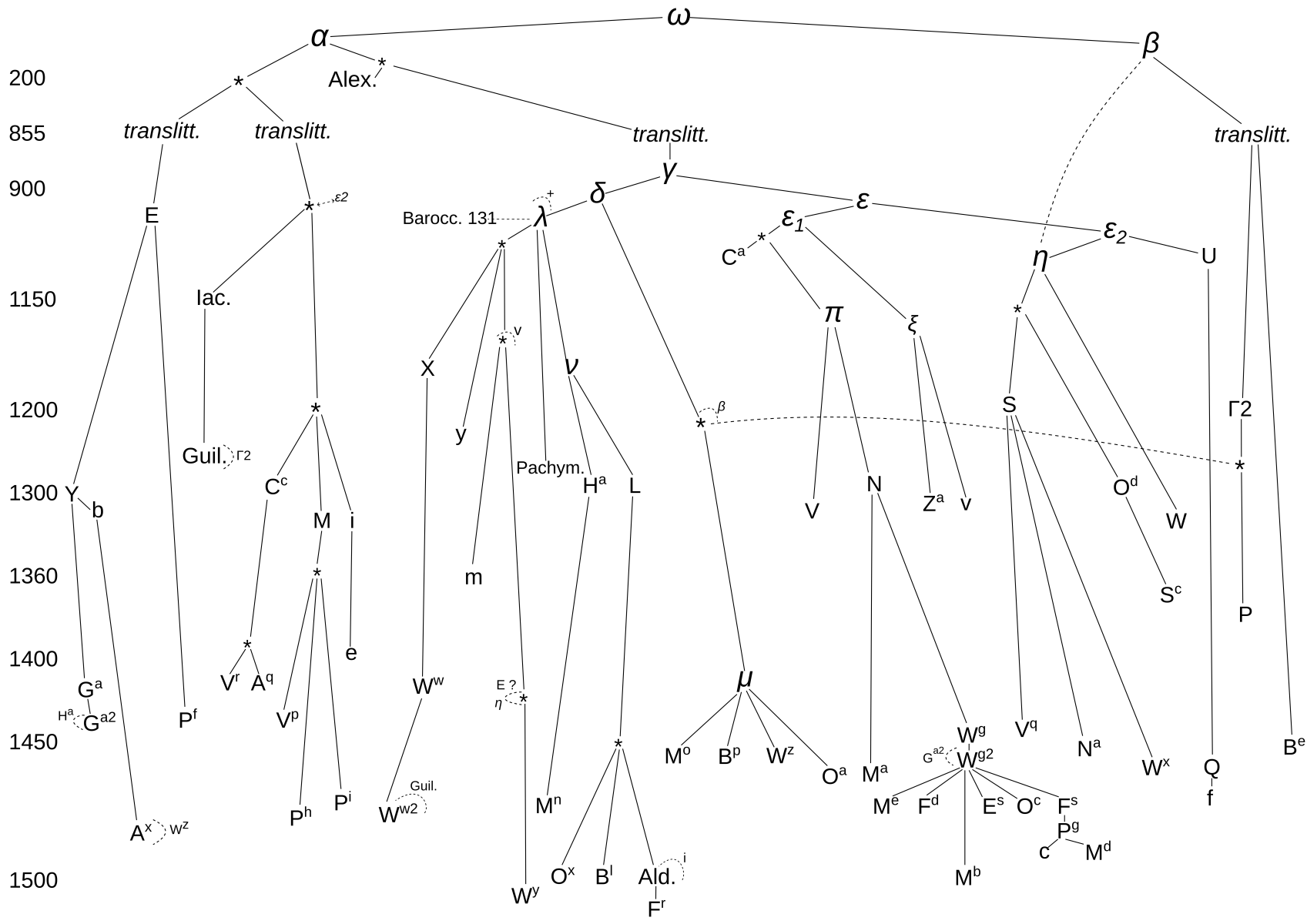


FIGURE A.1 – *Stemma* de la transmission du traité *Sens.*, jusqu'à environ 444^a

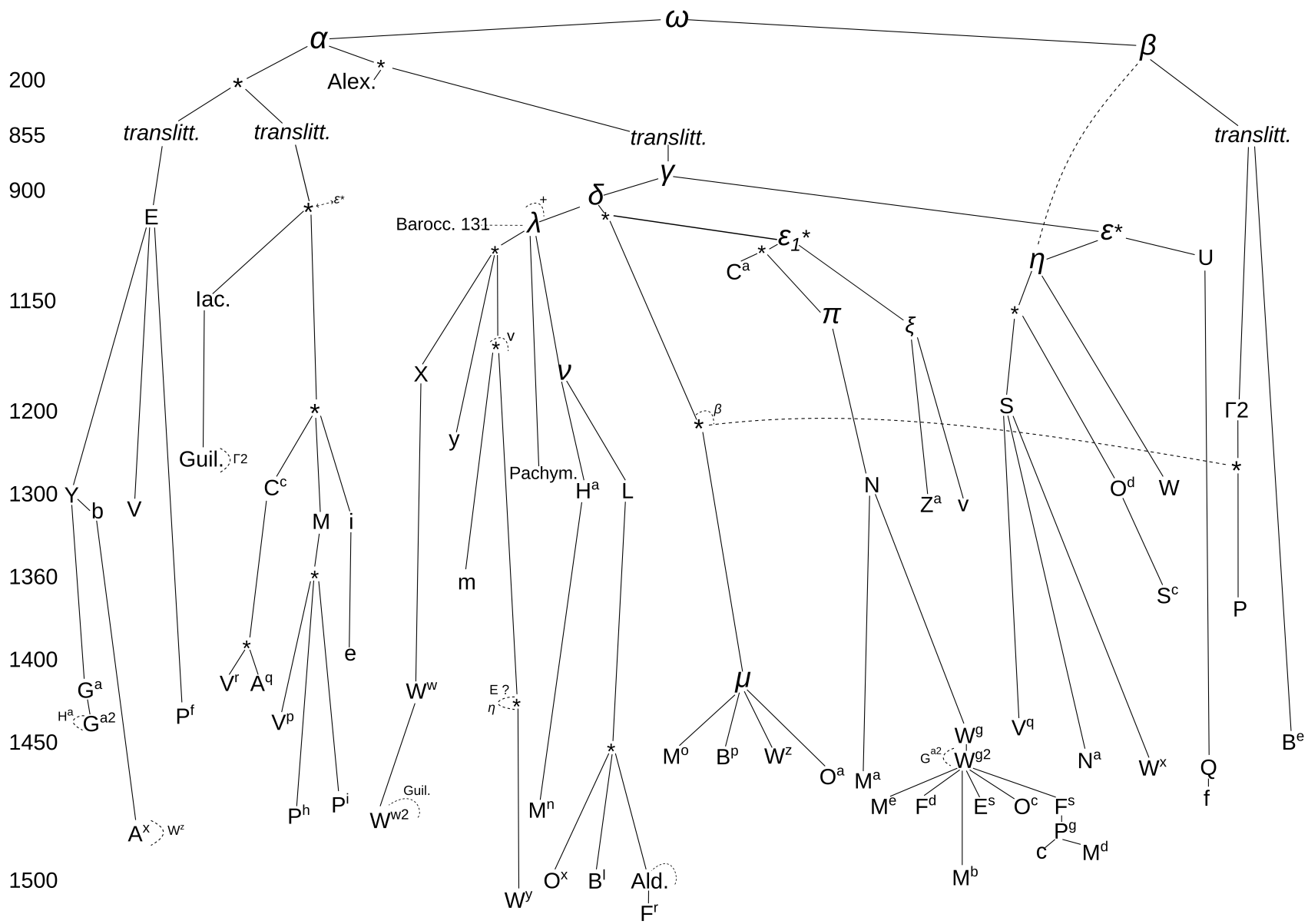


FIGURE A.2 – *Stemma* de la transmission du traité *Sens.*, à partir d'environ 444^a

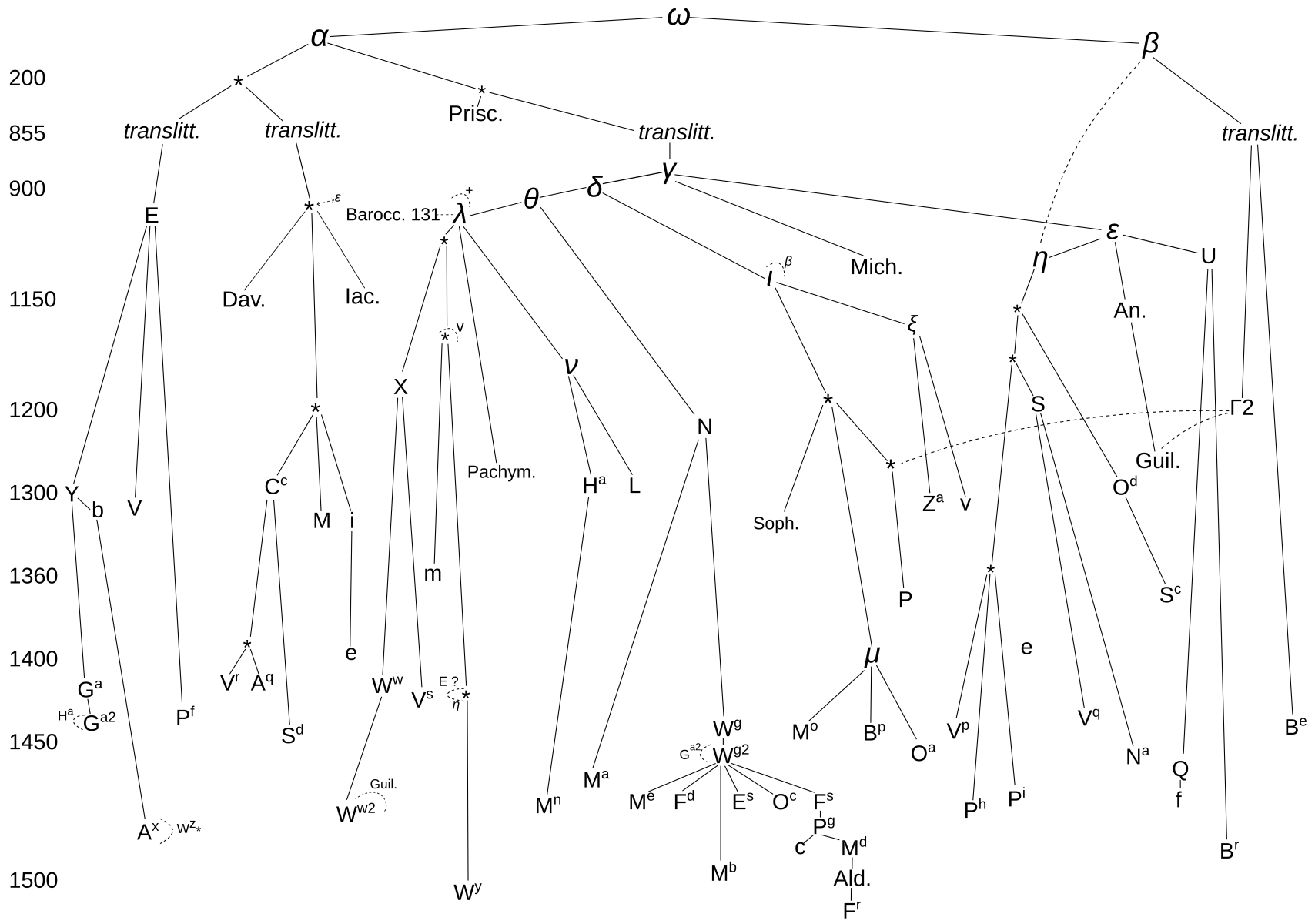


FIGURE A.3 – *Stemma* de la transmission des traités *Mem.*, *Somn.*, *Insomn.* et *Div. Somn.* La traduction de Guillaume (Guil.) est une révision de celle de Jacques (Iac.) pour *Mem.* et de la traduction anonyme (An.) pour les trois traités suivants.

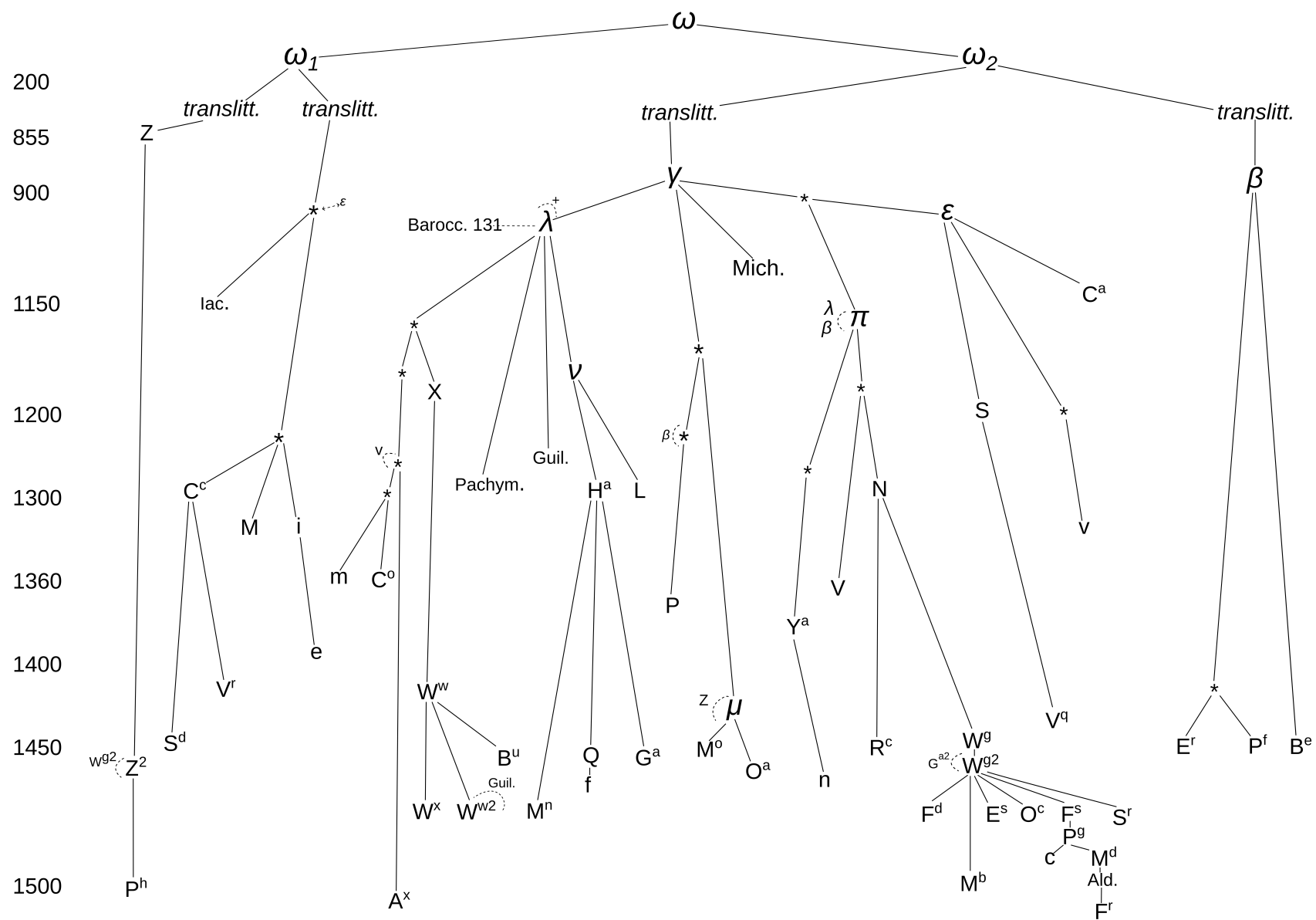


FIGURE A.4 – *Stemma* de la transmission des traités *Long.*, *Juv.*, *Resp.* et *VM*

Annexe B

Table des divergences entre la présente édition et celle de W. D. Ross (1955b)

Ligne Bekker	Présente édition	W. D. Ross (1955)
<i>Sens.</i>		
436 ^a 1	διώρισται βΕ	διώρισται πρότερον γ
436 ^a 4	περὶ τῶν ζῶν β	τῶν ζῶν α
436 ^a 8	τῆς ψυχῆς βΕ	τῆς τε ψυχῆς γ
436 ^a 19	τῶν τε βγ	τῶν Ε
436 ^a 20	φιλοσοφώτερον β	φιλοσοφωτέρας α
436 ^b 1	περὶ τῆς ἰατρικῆς ω	del. Förster
436 ^b 2	τῆς β	τῆς τε α
436 ^b 16	αὕτη βγ	αὐτῆι Ε
437 ^a 5	καὶ κατὰ συμβεβηκὸς ω	κατὰ συμβεβηκὸς ε
437 ^a 22	τὴν ὄψιν πάντες β	πάντες τὴν ὄψιν α
437 ^a 27	λανθάνειν ω	λανθάνειν <μη> add. Ross
437 ^a 28	ὀρῶντα ὀρώμενόν τι α	ὀρῶντα ε ₂
437 ^a 29–30	τὰ δ' αἴτια ω	τὸ δ' αἴτιον ε
437 ^b 6	κεφαλαὶ τε β	κεφαλαὶ α
437 ^b 7	ἰχθύων τινὲς ω	ἰχθύων τινῶν δ
437 ^b 7	τὸ τῆς σηπίας θολόν β	ὁ τῆς σηπίας θολός γ
437 ^b 20–21	μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι β	μεθ' ἡμέραν γε καὶ ἐν τῷ ὕδατι conl. Beare
437 ^b 24	τότε β	ὅτε δ
437 ^b 25	λέγει γοῦν β	λέγει γοῦν οὕτως α
437 ^b 28	ἀρωγὰς conl. Primavesi	ἀμοργούς Ε
437 ^b 29	αἶ βΕ	οἶ γ
437 ^b 30	<ἦι διόδοισι> δι' ἄντα τετρήατο θεσπεσίησιν hoc loco versum ex verbis in P restituit Primavesi	<αἶ χοάνησι> δίαντα τετρήατο θεσπεσίησιν post ^a 1 restituit Blass

438 ^a 1	λεπτῆσιν χοάνας δι' ἐχεύατο dedit Primavesi ex β	λεπτῆσιν τ' ὀθόνησι λοχεύσατο conī. Förster
438 ^a 9–10	ἀνακλάσεων β	ἀνακλάσεως a
438 ^a 10	αὐτῷ πω β	πω E
438 ^a 19	ὑπερβάλλον ἐστὶ β	ὑπερβάλλον E
438 ^a 23	τὰ ἐντὸς β	τὸ ἐντὸς a
438 ^a 26	καὶ ἦ β	καὶ a
438 ^a 26	ἐπ' ἀρχῆι β	ἐν τῆι ἀρχῆι conī. Beare
438 ^b 1	τῷ τ' ἐκτὸς τὸ ἐντὸς β	τό τ' ἐντὸς τῷ ἐκτὸς a
438 ^b 9	τοῦ ἐσχάτου ω	ἐσχάτου scripsit Ross
438 ^b 25–26	διὸ καὶ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῷ τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως ἴδιον αἰσθητήριόν ἐστιν β	διὸ καὶ τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστιν ἴδιον E
439 ^a 2	τῆς τε γεύσεως βγ	τῆς γεύσεως E
439 ^a 11	ὀσμὴν βγ	τί ὀσμὴν E
439 ^a 20	ἐν τῷ διαφανεῖ β	ἐν διαφανεῖ a
439 ^a 23	ἀλλὰ τις β	ἀλλὰ τίς ἐστι a
439 ^a 24	καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις σώμασιν β	καὶ τοῖς ἄλλοις σώμασιν a
439 ^a 27	ἐν ἀορίστῳ διαφανεῖ βγ	ἐν ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ E
439 ^a 30	τότε γὰρ χρῶμα ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἦ πέρας β	τὸ γὰρ χρῶμα ἦ ἐν τῷ πέρατι ἐστὶν ἦ πέρας a
439 ^b 2	χρωματιζόμενον β	χρωματιζόμενα a
439 ^b 9	μᾶλλον ἢ ἦττον β	μᾶλλον καὶ ἦττον a
439 ^b 10	πέρας τι β	ἐν πέρατι a
439 ^b 13	ὄσων φαίνεται τι χρῶμα β	καὶ ὄσοις φαίνεται χρῶμα a
439 ^b 19	διελομένους ω	διελομένοις δ
439 ^b 20–21	τό τε μέλαν καὶ τὸ λευκὸν β	τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν a
439 ^b 21	διὰ σμικρότητα ἀόρατον β	ἀόρατον διὰ σμικρότητα E
439 ^b 31–32	τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς β	τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς a
439 ^b 33	ταῦτα δ' ἦδιστα β	τὰ ἦδιστα γ
440 ^a 1	ὀλίγὰ δὲ τὰ τοιαῦτα β	καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα a
440 ^a 4	τὰς τεταγμένας β	τὰς μὲν τεταγμένας a
440 ^a 8	ποιούσιν οἱ γραφεῖς β	οἱ γραφεῖς ποιούσιν a
440 ^a 9	ἐπαλείφουσιν ω	ἐπαλείφοντες conī. Biehl
440 ^a 10	βούλωνται τι β	βούλωνται a
440 ^a 19–20	ἦ ἀφῆι καὶ ἀπορροαῖς βγ	ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς E
440 ^b 1–2	ὄνπερ οἶονταί τινες μόνον β	ὄνπερ οἶονταί τινες a
440 ^b 6	καθάπερ ἀνθρώπους ἵππους ω	καθάπερ ἀνθρώπους <ἦ> ἵππους add. Ross
440 ^b 10	τούτων δὲ β	τούτων a

440 ^b 11	πᾶν παντί U	πάντη δ
440 ^b 13-14	ἄμα δὲ τίς β	ἀλλ' ὅτι ε
440 ^b 27-28	περὶ δὲ ψόφου καὶ φωνῆς εἴρηται πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς ω	secl. Ross
441 ^a 1	ἔχομεν β	ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων α
441 ^a 12	εἰς τὸν ἥλιον ω	del. Bitterauf
441 ^a 17	καὶ εἰς πάντα τὰ γένη β	εἰς πάντα τὰ γένη α
441 ^a 18	ὔλην εἶναι τὸ ὕδωρ β	εἶναι τὸ ὕδωρ ὔλην α
441 ^a 19	ὡς ἐκ τῆς τροφῆς β	ὡς τροφῆς E
441 ^a 23	τῶν ὑγρῶν ω	τῶν οὕτως ὑγρῶν π
441 ^a 26	ἦ β	ἦπερ α
441 ^b 6	δὲ καὶ β	τε α
441 ^b 8	μάλιστα γένος β	γένος μάλιστα E
441 ^b 12	ἐν τοῖς περὶ τῶν στοιχείων β	ἐν τοῖς περὶ στοιχείων α
441 ^b 13	οὐδὲ β	καὶ E
441 ^b 16	καὶ τὰ χρώματα β	τὰ χρώματα α
441 ^b 16	ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν β	τοιοῦτον ἔχειν ποιοῦσι E
441 ^b 18	διηθοῦσα τῷ θερμῷ καὶ κινουσα β	διηθοῦσα καὶ κινουσα τῷ θερμῷ α
441 ^b 21	ἀλλοιωτικὸν ω	ἀλλοιωτικὸν <ὄν> add. Ross
441 ^b 23	οὐ κατὰ τὸ μανθάνειν γὰρ β	οὐ γὰρ κατὰ τὸ μανθάνειν α
441 ^b 25	ἦ στερήσεις β	ἦ στέρσεις α
441 ^b 26-27	οὐχ ἐν μόνον τοῖς ζώοις οὐδὲ αὖ τοῖς φυτοῖς β	οὐχ ἐν μόνον τοῖς ζώοις ε
441 ^b 30	ἦ ψυχρὸν β	καὶ ψυχρὸν α
442 ^a 5-6	τῷ τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπειν β	καὶ τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει α
442 ^a 14	δὴ ω	δ' ἢ conl. Thurot
442 ^a 16	οὔτοι δὲ βγ	οὔτοι E
442 ^a 23	φοινικοῦν βE	τὸ φοινικοῦν γ
442 ^a 25	τοῦ μέλανος β	μέλανος α
442 ^b 2	οὕτω τοῦτο β*γ	καὶ τοῦτο οὕτως E
442 ^b 2	δῆλον ὅτι β*γ	δῆλον ὡς E
442 ^b 9	ὄψις ... καὶ ἀκοή β*γ	ἡ ὄψις ... καὶ ἡ ἀκοή E
442 ^b 11	τὸ μὲν λευκὸν β	τὸ γὰρ λευκὸν γ
442 ^b 22-23	διὰ τί γὰρ ἂν τὸ μὲν ποιήσειεν αἴσθησιν, τὸ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν β	διὰ τί γὰρ ὁ μὲν τῶν χυμῶν αἴσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν γ
443 ^a 1	πλυτικὸν ἢ ῥυπτικὸν βE	πλυτικὸν καὶ ῥυπτικὸν γ
443 ^a 10	πῦρ ὕδωρ ἀήρ γῆ β	πῦρ ἀήρ γῆ ὕδωρ E
443 ^a 14	τὸ ἐξιμαζόν βE	τὸ ἐξιμαζόμενον γ
443 ^a 18	καὶ σίδηρος β	καὶ ὁ σίδηρος α

443 ^a 22	κοινή γῆς καὶ ἀέρος β*γ	κοινή γῆς τε καὶ ἀέρος E
443 ^a 22–23	καὶ πάντες ἐπιφέρονται ἐπὶ τοῦτο περὶ ὁσμῆς ω	in ^a 24 transp. Förster
443 ^a 24–25	ἐπὶ δὲ τὴν ὁσμὴν πάντες ἐπιφέρονται ω	del. Förster
443 ^b 11	εἴποιεν β	εἴποι a
443 ^b 17	εἰσὶν β*γ	ἐστὶν E
443 ^b 20	εἴπαμεν β	εἴπομεν a
443 ^b 23	οὐθὲν β	μηδὲν a
443 ^b 25	ὥσπερ β*γ	καθάπερ E
444 ^a 9	ψύξιν β*γ	ἔξιν E
444 ^a 12	ἡ τροφῆς ἀναθυμιάσις β	ἡ τῆς τροφῆς ἀναθυμιάσις a
444 ^a 13	ποιεῖ τὰ νοσηματικὰ ρεύματα β	τὰ νοσηματικὰ ρεύματα ποιεῖ a
444 ^a 15	οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς βE	οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἔργον ἐστὶν αὐτῆς ἢ τοῦτο γ
444 ^a 17	εἰσὶν β	ἐστὶν a
444 ^a 17–18	ἡ δὲ ἀπὸ τῆς ὁσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν εὐώδους β	ἡ δ' ἀπὸ τῆς ὁσμῆς τῆς καθ' ἑαυτὴν ἠδείας εὐωδία conī. Cook Wilson
444 ^a 23	τὴν κουφότητα τῆς θερμότητος β	τὴν ἐν αὐταῖς τῆς θερμότητος κουφότητα γ
444 ^a 33– ^b 1	ἡ θερμότης αὐτῶν β*γ	αὐτῶν ἡ θερμότης E
444 ^b 11	οἶον αἶ τε μέλιτται ποιουσι πρὸς τὸ μέλι β*γ	οἶον αἶ τε μέλιτται E
444 ^b 21	αἰσθάνονται β*γ	αἰσθάνεται E
444 ^b 28	αὐτῶι ω	αὐτοῖς conī. Ross
444 ^b 32	καὶ ὑπὸ β*γ	ὑπὸ a
445 ^a 12	ὁ καὶ τῶι ἀπτῶι β*γ	καὶ τῶι τε ἀπτῶι E*
445 ^a 12–13	καὶ διαφανεῖ β*γ	καὶ τῶι διαφανεῖ E
445 ^a 17	τρέφεσθαι φάσκοντες β*γ	τρέφεσθαι γὰρ φασιν E
445 ^a 19	περιττώμα βE	περιττώματα γ
445 ^a 20	ἔτι δ' ω	ἐπεὶ δ' conī. Beare
445 ^a 24	ὅταν εἰσέλθῃ βE	ἔλκον γ
445 ^a 28	εἰς τὴν τροφήν β*γ	εἰς τροφήν E
445 ^b 3	ἄπειρα βE	ἄπειρον γ
445 ^b 5–6	καὶ βάρος καὶ ψυχρόν καὶ θερμόν {καὶ κοῦφον} dedi	καὶ βαρῦ <καὶ κοῦφον> καὶ ψυχρόν καὶ θερμόν {καὶ κοῦφον} conī. Ross
445 ^b 8–9	ἀνάγκη τὴν τε αἴσθησιν βE	ἀνάγκη εἰ ἢ δύναμις καὶ τὴν αἴσθησιν γ
445 ^b 15	ἢ βE	ἢ γ
446 ^a 6	χωρισθῆι βγ	χωρὶς ἦι E
446 ^a 7	διααιρεθεῖσα ω	ἀφαιρεθεῖσα conī. Ross
446 ^a 17	οὕτως ποσάττα ἦι β	τούτῳι τοσαῦτα γ

446 ^a 24-25	πρότερον γὰρ ἐγγύς αἰσθάνεται τι τῆς ὀσμῆς β	πρότερον γὰρ ὁ ἐγγύς αἰσθάνεται τῆς ὀσμῆς α
446 ^b 2	καὶ εἰ ω	καὶ εἰ <καὶ> add. Ross
446 ^b 14-15	συνεχῆ μὲν ἄλλως, μερισταὶ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις β	συνεχῆ μὲν, μεμερίσται δ' ἀμφοτέρων ἢ κινήσεις E*
446 ^b 19	ἢ β*γ	καὶ E
446 ^b 20	ἀκούειν ω	<ἐν> ἀκούειν add. Förster
447 ^a 5-6	μεταβάλλειν ἀνάγκη β	μεταβάλλει καὶ ἀνάγκη γ
447 ^a 7-8	πορρωτέρω ω	πορρωτέρωθεν coni. Bitterauf
447 ^a 8	δὲ ω	πορρωτέρωθεν coni. Ross ex Alex
447 ^a 12	τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε βE	ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε γ
447 ^a 17	τοῦτο γε δὴ β	τοῦτο δὴ γ
447 ^a 18	αἰσθέσθαι β	αἰσθάνεσθαι α
447 ^a 20	ἐν τῷ διὰ πασῶν βE	ἐν τῇ διὰ πασῶν γ
447 ^a 25	οὐδετέρα ἔσται αἰσθητὴ β	οὐδετέρας ἔσται αἰσθησις γ
447 ^a 26	ὁμοίως ἢ ἕτερα β	ἢ ἕτερα ὁμοίως α
447 ^a 27	αἰσθέσθαι βγ	αἰσθάνεσθαι E
447 ^b 1-2	γενέσθαι βE	γίγνεσθαι γ
447 ^b 4	αἰ κινήσεις αὐτῶν β	αἰ κινήσεις α
447 ^b 6	ποιήσει β	ἐμποιήσει γ
447 ^b 8	αὐτὴ αὐτῆς ω	αὐτὴ αὐτῇ coni. Ross
447 ^b 10	μὴ ω	οὐκ λ
447 ^b 11	τοῦ δ' ἐνὸς ἅμα β	τοῦ δ' ἐνὸς γ
447 ^b 26	καὶ τὸ λευκὸν βE	τὸ λευκὸν γ
448 ^a 4	τούτων οὐκ βE	οὐκ γ
448 ^a 6	ἅμα αἰσθάνεσθαι β	αἰσθάνεσθαι ἅμα γ
448 ^a 13	ἀπέχει ἔτι β*γ	ἔτι ἀπέχει E
448 ^a 16	τοῦ μέλανος ω	τοῦ λευκοῦ coni. Torstrik
448 ^a 17	τὸ λευκὸν ω	τὸ μέλαν coni. Torstrik
448 ^a 19	μηδὲ β	μὴ α
448 ^a 21	ἀναίσθητος ἦι β	ἦι ἀναίσθητος α
448 ^a 26	αἰσθάνεται β	τις αἰσθάνεται γ
448 ^a 29-30	καὶ ὁρᾷ β*γ	καὶ εἰ ὁρᾷ E
448 ^a 30	καὶ εἰ αἰσθάνεται ω	del. Rolfes
448 ^b 1-2	μὴ ω	εἰ μὴ ε
448 ^b 5-6	ἐν ἦι μὴ ἠσθάνετο β	ἐν ὧι οὐκ ἠσθάνετο dedit Ross ex α
448 ^b 10	αἰσθάνεσθαι AB β	αἰσθάνεσθαι α
448 ^b 12	αἰσθάνεσθαι AGB β	αἰσθάνεσθαι α
448 ^b 13	ὁρᾶται β	ὁρᾷ α
448 ^b 15	ὁρᾷ ω	<δ> ὁρᾷ add. Ross

448 ^b 21–22	καὶ οὐ τῶι ἀτόμῳ οὕτω δ' ἀτόμῳ β	κάν {οὐ τῶι ἀτόμῳ} οὕτως ἀτόμῳ dedit Ross duce Bäumker
448 ^b 22	ἢ ὅτι ω	ἢ {ὅτι} dedit Ross
448 ^b 22	τὰ κατὰ βE	κατὰ γ
448 ^b 24	τε ω	γε conl. Bäumker
448 ^b 25	ὃ αἰσθάνεται β	ἃ αἰσθάνεται γ
448 ^b 26	ὅτι καὶ ὅμματα δύο β	ὅτι {ὡς} ὅμματα δύο dedit Ross ex E
448 ^b 27	ῥητέον ὅτι β	{ὅτι} secl. Ross
448 ^b 30	καὶ αἰσθήσεις β	αἰσθήσεις γ
449 ^a 1	ἀδιαφόρους β	διαφόρους α
449 ^a 2	τούτο βE	τούτων γ
449 ^a 3	αἰσθάνεται ω (sed μάλλον γὰρ ἐνεδέχετο τούτων ἅμα πλειόνων ἢ τῶν τῶι γένει ἐτέρων in ^a 4–5 delevi)	<μη> αἰσθάνεται conl. Ross ex Alex
449 ^a 6	οὐθ' E	οὐχ γ
449 ^a 7	ἀνάγκη β*γ	ἀνάγκη ἐν E
449 ^a 28	ἔσται β	ἔστιν α
449 ^b 1	καὶ αἰσθητῶν β	καὶ τῶν αἰσθητῶν α
449 ^b 3	περὶ μνήμης καὶ ἀναμήσεως καὶ ὕπνου β	περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν E
<i>Mem.</i>		
449 ^b 5	τούτῳ τε τὸ πάθος β	τούτο τὸ πάθος α
449 ^b 6	μνημονικοὶ τε β	μνημονικοὶ α
449 ^b 9	ληπτέον βE	σκεπτέον γ
449 ^b 17	θεωρῶν καὶ νοῶν β*γ	ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν dedit Ross ex E*
449 ^b 20	τὰς τοῦ τριγώνου ὅτι δύο ὀρθαῖς ἴσαι ω	del. Freudenthal
449 ^b 26	ἔστι γὰρ β*γ	ἀλλὰ E
449 ^b 28–29	ὅσα χρόνου αἰσθάνεται καὶ ὦι βE	ὅσα χρόνου αἰσθάνεται γ
449 ^b 30	ἔτι β	ἐπεὶ α
450 ^a 9	οὐδ' ἄνευ χρόνου E	οὐδ' ἄνευ χρόνου τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα γ
450 ^a 9	λόγος ἄλλος β*E	ἄλλος λόγος γ
450 ^a 10–11	καὶ τὸ φάντασμα τῆς κοινῆς αἰσθήσεως πάθος ἐστὶν ω	post ^a 13 ἐστὶν transp. Freudenthal
450 ^a 10–11	τοῦ νοητικοῦ β	τοῦ νοῦ μὲν C^cMi
450 ^a 15–16	ἀνθρώπων βγ	ἀνθρώποις E
450 ^a 21	ἔπαθε β	ἔμαθε α
450 ^a 23	ἡ μνήμη βE	μνήμη γ
450 ^a 24	φαντασία βγ	ἡ φαντασία E
450 ^a 27	μνημονεύει βγ	μνημονεύεται E

450 ^a 30	τὸ πάθος ω	secl. Ross
450 ^a 30	εἶναι μνήμην βE	μνήμην εἶναι γ
450 ^b 1-2	οὐ γίγνεται β	οὐ γίγνεται μνήμη α
450 ^b 8	οἱ λίαν ταχεῖς ἢ βραδεῖς β	οἱ λίαν ταχεῖς καὶ οἱ λίαν βραδεῖς E
450 ^b 14	τούτου ω	τοῦτο λ
450 ^b 16	ἢ τούτου αὐτοῦ αἴσθησις ω	ἢ τούτου {αὐτοῦ} αἴσθησις dedit Ross duce Freudenthal
450 ^b 20	ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει ω	ἐνδέχεται καὶ συμβαίνει coni. Ross
450 ^b 22	ἐν ταῦτ' ἐστὶν ἄμφω β	ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω E
450 ^b 25	καὶ ἄλλου φάντασμα ω	καὶ ἄλλου {φάντασμα} del. Freudenthal
451 ^a 1	τῶν δὲ ἐν τῇ ψυχῇ β	ἐν τε τῇ ψυχῇ γ
451 ^a 3	γινομένων βγ	ἐγγινομένων E
451 ^a 5	διστάζομεν ἐνίοτε β*γ	διστάζομεν E
451 ^a 8	καὶ ἐνίοτε τούναντίον βγ	καὶ τούναντίον E
451 ^a 24	ἢ μνήμη βE	μνήμη γ
451 ^a 25	ἐγγέγονεν ἐν τῷ β	ἐγγέγονε τῷ E
451 ^a 29-30	ὑπάρξει βE	ὑπάρχει γ
451 ^b 4	ἀναμιμνήσκεισθαι ἔστιν οὐ β	τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι E
451 ^b 5	τὸ δὲ μνημονεύειν συμβαίνει καὶ ἢ μνήμη ἀκολουθεῖ ω	τῷ δὲ μνημονεύειν συμβαίνει καὶ μνήμην ἀκολουθεῖν dedit Ross
451 ^b 6	ὑπάρξασα βE	ὑπάρξαντα γ
451 ^b 7	ἐγγίγνηται βγ	ἐγγένηται E
451 ^b 11	ἦδε βγ	ἦδε γενέσθαι E
451 ^b 12	μὲν γὰρ β	μὲν α
451 ^b 12-13	κινήσεται β	κινήθησεται α
451 ^b 13	μὴ ἐξ ἀνάγκης β	μὴ ἐξ ἀνάγκης ἀλλ' ἔθει α
451 ^b 14	ἐνίους ... ἐτέρους ω	ἐνίας ... ἐτέρας coni. Freudenthal
451 ^b 18	τῷ ἐφεξῆς ω	τὸ ἐφεξῆς α
451 ^b 27	ὥς βγ	ὅτι E
451 ^b 27	τρόπος πως βγ	τρόπος E
451 ^b 27-28	λέγω δὲ τὸ ἐφεξῆς οὐ προζητήσας οὐδ' ἀναμνησθεῖς ω	del. Freudenthal
451 ^b 28-29	ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις βγ	ἀκολουθοῦσιν αἱ κινήσεις ἀλλήλαις E
452 ^a 4	τὰ δὲ φαύλως, χαλεπῶς β	τὰ δὲ φαύλως καὶ χαλεπῶς γ
452 ^a 9	ἐὰν βE	ἕως ἂν γ
452 ^a 14	ἐπ' ἄλλον β	ἐπ' ἄλλο α
452 ^a 17	δὴ ω	δὲ scripsit Ross ex Mich
452 ^a 17	τὸ καθόλου βγ	καθόλου E
452 ^a 17	ἀρχὴ β	ἀρχῇ γ
452 ^a 18	οἶδεν βE	οὐδὲ γ

452 ^a 19	Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ ω	Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ <I> add. Ross
452 ^a 19–20	εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Γ ἐμνήσθη scripsi ex ω	εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ I μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Ε μνησθησέται scripsit Ross ex γ
452 ^a 22	τὸ Ε ω	τὸ Ζ scripsit Ross
452 ^a 22	ἐπὶ τὸ Θ ἐλθῶν scripsi	ἐπὶ τὸ Γ ἐλθῶν ω
452 ^a 23	τὸ Η ἢ τὸ Ζ ω	τὸ Α ἢ τὸ Β scripsit Ross
452 ^a 23	ἐπὶ τὸ Α ω	ἐπὶ τὸ Η scripsit Ross
452 ^a 25	τὸ ἐπὶ πλείω ἐνδέχεσθαι β	ὅτι ἐπὶ πλείω ἐνδέχεται γ
452 ^a 26	ἐπὶ τὸ Ε ἢ τὸ Δ scripsi	ἐπὶ τὸ Β ἢ τὸ Δ scripsit Ross
452 ^a 27	διὰ παλαιοῦ ω	διὰ πολλοῦ con. Ross
452 ^a 27	κινῆται βγ	κινήθη Ε
452 ^b 1	ἐν τῇ φύσει βΕ	ὡσπερ ἐν τοῖς φύσει γ
452 ^b 2	οἷς γε ἢ φύσις β	οἷς ἢ φύσις γε Ε
452 ^b 3	ἐνίот' ο<ύ>κ ἐκεῖ conieci	ἐνίоте κάκεῖ ω
452 ^b 3	ἄλλως τε βΕ	καὶ ἄλλως, ἄλλως τε γ
452 ^b 4	ἀφέλκη ω	ἀφέλκη <τι> con. Beare
452 ^b 4	αὐτόν scripsi	αὐτόσε πη γ
452 ^b 4	κἂν βΕ	καὶ ὅταν γ
452 ^b 4	διὰ τοῦτο γὰρ, ἐπεὶ δ' ἂν βΕ	διὰ τοῦτο καὶ ὅταν γ
452 ^b 5	τι ὄνομα β	ὄνομα α
452 ^b 5	παρόμοιον ὡς ἴσμεν β	παρόμοιον <εἰ> ἴσμεν con. Förster
452 ^b 8	ἦν β	ἔστω α
452 ^b 12	τά τε β	τὰ α
452 ^b 13	μείζω βγ	τὰ μείζω Ε
452 ^b 13	ἢ ὅτι βγ	ὅτι Ε
452 ^b 13–14	νοεῖ βγ	νοεῖ ἢ Ε
452 ^b 14	ὄντα ἐλάσσω β	τὰ ἐλάττω· πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάττω Ε
452 ^b 15	καὶ τὰ ἐκτός ω	del. Ross
452 ^b 15	δὴ βγ	δ' Ε
452 ^b 16	ἀλλὰ βγ	ἄλλο Ε
452 ^b 18	καὶ ΓΔ βγ	καὶ ἢ ΓΔ Ε
453 ^a 1	ὅτι μέντοι ποτὲ βγ	ὀδήποτε Ε
453 ^a 5	πρότερον βγ	ἐν τοῖς πρότερον Ε
453 ^a 6	τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεισθαι βγ	τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι Ε
453 ^a 17	καίτοι ἐπέχοντας β	καὶ πάνυ ἐπέχοντες Ν
453 ^a 20	αἴτιον δὲ τὸ β	αἴτιον δὲ τοῦ α
453 ^a 23	πάθος βΕ	ἐν ὡς τὸ πάθος γ
453 ^a 26	ὅταν κινήσωσιν β	ὅταν τι κινήσωσιν α
453 ^a 29	αὐτῶν γένηται τι σφόδρα β	γένηται τι αὐτῶν σφόδρα Ε*
453 ^b 6	πολλῆι βγ	πολλῆι εἰσὶν Ε

453 ^b 10–11	διὰ τίν' αἰτίαν βγ	διὰ τίνας αἰτίας E
<i>Somn. Vig.</i>		
453 ^b 15	ἀμφοτέρων αὐτῶν βγ	ἀμφοτέρων E
453 ^b 16	θιατέρου βγ	ὑπνου E
453 ^b 18	οὐκ ὄνειρώσσουσιν βE	οὐ γ
453 ^b 24	ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον β	καὶ φύσει γίγνεται ἢ ἀπὸ ταυτομάτου δ
453 ^b 24–26	ὅτι μὲν οὖν ... φανερόν β	πρῶτον μὲν οὖν τοῦτό γε φανερόν, ὅτι ... a
453 ^b 24–26	ἀντίκειται βE	ἀντίκεινται γ
453 ^b 27	τὰ ἔσχατα βγ	τὰ ἐναντία E
453 ^b 30–31	κάλλος αἴσχος, ἰσχύς ἀσθένεια, ὄψις τυφλότης, ἀκοή κωφότης β	αἴσχος, καὶ κάλλος, καὶ ἰσχύς καὶ ἀσθένεια, καὶ ὄψις καὶ τυφλότης, καὶ ἀκοή καὶ κωφότης γ
454 ^a 2	καθυπνώττοντα β	καθυπνοῦντα E*
454 ^a 2	γὰρ ω	dè dedit Ross ex Soph
454 ^a 13–14	ἐν τοῖς ἔχουσι ζωὴν β	ἐν τοῖς ἔχουσι σώμασι ζωὴν E
454 ^a 16	ὅτι ω	secl. Ross
454 ^a 20	ἢ ὁ αἰὶ καθεύδει β	ἢ αἰὶ καθεύδει a
454 ^a 21	οὔτε βγ	οὐ E
454 ^a 21	μὴ ἔχον β	<μὴ> ἔχον conl. Beare
454 ^a 22	καθεύδειν οὐδὲ ἐγρηγορέναι β	οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι a
454 ^a 23	διάθεσιν β	αἴσθησιν a
454 ^a 25	αἰὶ βγ	αἰὶ τι E
454 ^a 27	ἢ τι ὧν δύναται τῶι ποιεῖν β	ὅσον δύναται τι ποιεῖν conl. Ross
454 ^a 30	ὑπερβάλλη β	ὑπερβάλλη a
454 ^b 2	παρεῖναι βγ	αἰὶ παρεῖναι E
454 ^b 2	τὸ δ' ἐγρηγορέναι τῶι καθεύδειν ἐναντίον ω	τῶι δ' ἐγρηγορέναι τὸ καθεύδειν ἐναντίον θ
454 ^b 3	παντὶ ω	ἅπαντι θ
454 ^b 8	πᾶν ἐγρηγορός β	πᾶν τὸ ἐγρηγορός a
454 ^b 10	καὶ οἶον βγ	οἶον E
454 ^b 10	δεσμός β	δεσμός τις γ
454 ^b 16	γένη β	γένη πάντα a
454 ^b 18	σκληρόδερμα β	σκληρόφθαλμα a
454 ^b 22	καθεύδει βγ	καθεύδουσιν E
454 ^b 23–24	κοινωνοῦσι βγ	κοινωνεῖ E
454 ^b 24	ἔχειν αἴσθησιν βγ	αἴσθησιν ἔχειν E
454 ^b 25–26	τρόπον μὲν τινὰ τὴν ἀκινήσιαν ω	τρόπον τινὰ τὴν μὲν ἀκινήσιαν C^cMi
454 ^b 26	οἶον βE	καὶ οἶον γ
454 ^b 28	τῶν παθημάτων τούτων β	τούτων τῶν παθημάτων ε

455 ^a 6	ἀπάσας β	πάσας α
455 ^a 6	ἔχουσιν ω	ἔχει perperam Ross
455 ^a 6–7	ὄψιν βγ	οἶον ὄψιν E
455 ^a 15	ἄλλαις βγ	ἄλλαις ἐκάστη E
455 ^a 15	λόγον βγ	τρόπον E
455 ^a 16	κοινῆ β	κοινή α
455 ^a 20	αἰσθητικῶν βγ	αἰσθητηρίων E
455 ^a 16	τὸ κύριον β	τὸ κύριον αἰσθητήριον α
455 ^a 31	συμβαίνειν βγ	συνέβαινεν ἂν E
455 ^b 7	αἰσθήσεων βγ	αἰσθήσεως E
455 ^b 8	ὅταν ἦ β	ὅταν αἰσθητήριον α
455 ^b 9	ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ ω	ἐν τῷ τυχόντι αἰσθητηρίῳ θ
455 ^b 12	τινὶ βE	τι γ
455 ^b 14	λεκτέον β	λεκτέον· ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας α
455 ^b 20	ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν βE	ὠφέλιμον γ
455 ^b 20–21	δι' αὐτὴν τὴν ἀληθεῖαν ω	αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ Y²
455 ^b 23	τὸ τέλος βγ	τέλος E
455 ^b 25–26	ὅτι ... <δῆλον> scripsi ex β	ἔτι γ
455 ^b 27	ὑπάρχειν τινὰ βγ	τινὰ ὑπάρχειν E
455 ^b 32	τὰ αἴτια βE	τὰ αἴτια τοῦ πάθους γ
455 ^b 32	ἦ γὰρ ταῦτα β	ἦ ταῦτα α
456 ^a 4	ἅπαντα βγ	πάντα E
456 ^a 8–9	τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα βE	τὸ ἀναπνεῖν τε καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ καταψύχεσθαι ε
456 ^a 9	πρὸς β	πρὸς γε λ
456 ^a 9	σωτηρίαν βγ	τὴν σωτηρίαν E
456 ^a 13	συνίζον βE	συνίζανον γ
456 ^a 17	εἰσπιφραμένοις β	εἰσφερομένοις α
456 ^a 23	ὦι μορίῳ β	ἐν ὦι μορίῳ α
456 ^b 20	τὸ ἀναθυμιώμενον ὠθούμενον β	τὸ ἀναθυμιώμενον α
456 ^b 21	πρὸς τὰ ἄνω β	πρὸς τὸ ἄνω α
456 ^b 29	καρηβαρεῖν βγ	καρηβαρίαν E
456 ^b 32–33	μετὰ σῖτα βE	μετὰ τὰ σιτία coni. Lulofs
457 ^a 9	ἐπίληψις β	ὁ ὕπνος ἐπίληψις α
457 ^a 10	πολλοῖς βγ	τισὶν E
457 ^a 10	τοῦ πάθους τούτου βγ	τούτου τοῦ πάθους E
457 ^a 13	αἷς βγ	καὶ E
457 ^a 13	ἦ βγ	δι' οὗ L
457 ^a 18	τῆς τροφῆς βγ	τροφῆς E

457 ^a 22–23	νανώδεις καὶ μεγαλοκέφαλοι βγ	οἱ νανώδεις καὶ οἱ μεγαλοκέφαλοι E
457 ^a 24	καταρρεῖν βE	διαρρεῖν κατιὸν γ
457 ^b 3	ὑπνώσσοντος scripsi ex β	ὑπνοῦντος E
457 ^b 6	τις βγ	τοῦτό τις E
457 ^b 7	μετὰ τὸ σῆτον β	μετὰ τὰ σιτία C^cMi
457 ^b 7	ὑπνος ω	ὁ ὑπνος θ
457 ^b 8–9	θερμότητος ἔχοντα τοιαῦτας βγ	θερμότητα ἔχοντα τοιαῦτα E
457 ^b 17	ἔτι βγ	ἔτι δὲ E
457 ^b 19	καταφύχει βE	καταφύχεται γ
457 ^b 23	ἀνταπωθεῖ ω	ἀνταπωθεῖται N
457 ^b 23–24	καταπίπτουσί βE	καὶ πίπτουσί γ
457 ^b 24	τε ω	γε θ
457 ^b 24	τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ βγ	τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος E
457 ^b 28	ὁ τόπος βE	ὁ τόπος ὁ περὶ τὸν ἐγκέφαλον γ
457 ^b 30–31	τὸ ἀνάλογον βγ	τὸ ἀνάλογον τούτῳ μῦθον E
458 ^a 1–2	οὕτως τῆι ἀναφορᾷ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον β	οὕτως ἐν τῆι ἀναφορᾷ τοῦ θερμοῦ τῆι πρὸς τὸν ἐγκέφαλον α
458 ^a 7	ἡ λεπτότης καὶ ἡ στενότης βE	καὶ ἡ λεπτότης καὶ {ἡ} στενότης conī. Ross ex γ
458 ^a 21	ἀδιακριτώτατον β	ἀδιακριτώτερον E
458 ^a 22	ὁ ὑπνος γ	ὑπνος E
458 ^a 26–27	ἡ ὑπὸ τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις β	ἡ {ὑπὸ} τοῦ σωματώδους τοῦ ἀναφερομένου ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ ἀντιπερίστασις conī. Ross ex α
458 ^a 30	γινόμενον βγ	γινόμενος E
458 ^a 30	τὸ ζῶιον β	ζῶιον α
<i>Insomn.</i>		
458 ^a 33	ζητητέον βγ	ζητητέον E
458 ^b 3	γνωρίζομεν β	γνωρίζομέν τι α
458 ^b 3	ἐπει β	εἰ α
458 ^b 3	δὲ βE	δ' ἢ conī. Ross
458 ^b 5	μέγεθος βγ	μέγεθος καὶ κίνησις E
458 ^b 6	ἡ τὰ ἴδια οἶον χρῶμα ψόφος χυμὸς seclusi	ἴδια δ' οἶον χρῶμα ψόφος χυμὸς γ
458 ^b 8	ὥστε δῆλον βE	δῆλον γ
458 ^b 9	τῆι αἰσθήσει γε βγ	γε τῆι αἰσθήσει E
458 ^b 11	ἵππον βE	ἵππον εἶναι γ
458 ^b 22	αὐτοῖς βγ	αὐτοῖς πολλάκις E
458 ^b 24	οὔτε ω	οὐκ conī. Ross
458 ^b 25	ἐδοξάζομεν βγ	δοξάζομεν E
458 ^b 26	ἐκ τούτων β	περὶ τούτων α

458 ^b 26	πάντων βΕ	ἀπάντων γ
458 ^b 26	τῷ αὐτῷ ω	τὸ αὐτὸ Χ
458 ^b 33	τοῦτο δὲ βΕ	μέντοι τοῦτο γ
459 ^a 1–2	μηθὲν ὀραῖν βγ	μὴ ὀραῖν μηδὲν Ε
459 ^a 4–5	πρόσβαλλειν β	πρόσβαλλει α
459 ^a 10	ἀνάγκη βΕ	ἂν ἦν γ
459 ^a 12	φανερὸν βΕ	καὶ φανερὸν γ
459 ^a 18	ἐνυπνιάζειν βΕ	ἐνύπνιον γ
459 ^a 25	καθ' ἕκαστον τὸ αἰσθητήριον β	καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον α
459 ^a 26	αὐτῶν β	ὑπ' αὐτῶν γ
459 ^a 31	πάλιν ἕτερον οὗτος β	πάλιν οὗτος ἕτερον κινούμενον α
459 ^b 6	αἰσθανομένοις ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις βγ	ἐν αἰσθανομένοις τοῖς αἰσθητηρίοις Ε
459 ^b 7	πεπαυμένοις β	ἐν πεπαυμένοις Ε
459 ^b 8	ἐπειδὴ ... αἰσθανόμεθά τι β	ὅταν ... αἰσθανώμεθά τι γ
459 ^b 13	ἐφ' ὃ β	ἐφ' ὅπερ γ
459 ^b 14	παρατηρήσαντι βΕ	παρατηρήσασι γ
459 ^b 21	ὑπὸ β bis	ἀπὸ α
459 ^b 22–23	τῶν ὁμοίων βΕ	καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων <ὁμοίως> conī. Lulofs ex γ
459 ^b 22–23	φανερῶς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν βΕ	ταῦτά γε δὴ φανερῶς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ
459 ^b 25	καὶν βΕ	καὶ γ
459 ^b 25	διαπορήσειεν βγ	ἀπορήσειεν Ε
459 ^b 27	ὥσπερ β	ὥσπερ καὶ α
459 ^b 27	πάσχει ἢ ὄψις βγ	ἢ ὄψις πάσχει Ε
460 ^a 3–5	τὰ μὲν οὖν ὄμματα διάκειται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν εὐλόγως β	τὰ μὲν οὖν ὄμματα εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διάκειται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτιοῦν γ
460 ^a 12	ὥσπερ β	ὥσπερ δὲ α
460 ^a 14–15	διὰ τὸ καθαρὸς β	διὰ μὲν τὸ λεῖος γ
460 ^a 17	ἀνάπλησιν βΕ	ἀνάπλυσιν γ
460 ^a 28–30	ταχέως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος βΕ	τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ οἱ οἶνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν γ
460 ^a 30	ὑπερχριναμένων βΕ	ὑποκιριναμένων γ
460 ^b 17–18	κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι β	κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνεται γ
460 ^b 21	κυριωτέρα γὰρ ἐτέρα β	κυριωτέρα γὰρ α
460 ^b 23	διαψεῦδεσθαι βγ	διεψεῦσθαι Ε
460 ^b 23	κινουμένου ω	κινούντος conī. Bywater et Ross ex Guil

460 ^b 17–18	ἐὰν βΕ	ἐὰν ὠσαύτως γ
461 ^a 5	εἰς τὰ ἐντὸς β	εἰς τὸ ἐντὸς α
461 ^a 10	συνεχῆ β	συνεχῶς α
461 ^a 14–15	ἐὰν ἦι σφόδρα κίνησις β	ἐὰν σφόδρα κινήι τις α
461 ^a 21	φαίνονται βΕ	φαίνονται αἱ γ
461 ^a 24	ποιεῖται βγ	ποιεῖ Ε
461 ^a 26–27	{τῶν αἰσθημάτων} ἡ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθημάτων coniecti ex Ε	τῶν αἰσθημάτων ἡ κίνησις ἀφ' ἐκάστου τῶν αἰσθητηρίων C^cMi
461 ^a 30	τῶι βγ	τῶι μὲν Ε
461 ^b 2	ὥς φαμεν βγ	ὁρᾶν φαμεν Ε
461 ^b 7	εἶπαμεν β	εἶπομεν ὅτι γ
461 ^b 13–14	ἐὰν τι κινήσῃ τὸ αἶμα Ε	ἐν τῇ κινήσει τηιδι γ
461 ^b 15	διαφθαρήι β	φθαρήι α
461 ^b 19	ὁμοιώματα βΕ	ὁμοιότητα γ
461 ^b 19–20	ἄπερ ἀπεικάζουσιν coniecti ex β	ἄ παρεικάζουσιν α
461 ^b 26	ὦι ω	ὀ conī. Ross
462 ^a 5	Κορίσκος βγ	ὁ Κορίσκος Ε
462 ^a 12	ἐνίοις γὰρ ω	καὶ ἐνίοις γε C^cMiS
462 ^a 30	ὅταν ἐν τῶι καθεύδειν βΕ	ὅταν ἐν τῶι καθεύδειν ἦι γ
462 ^b 7	καταφερομένη β	πάλιν καταφερομένη α
<i>Div. Somn.</i>		
462 ^b 19–20	διαπιστεῖν ποιεῖ ω	τοῦτο δὴ ἀπιστεῖν ποιεῖ Ald.
462 ^b 23–24	εὐλογος φαίνεται βΕ	εὐλογος εἶναι φαίνεται αἰτία γ
462 ^b 26	δοκεῖ βΕ	δόξειεν ἂν γ
462 ^b 29	τὴν σελήνην βΕ	οἶον τὴν σελήνην γ
463 ^a 3–4	τὰ μὲν αἴτια καὶ σημεῖα ω	τὰ μὲν αἴτια, τὰ δὲ σημεῖα edd. ex Ε
463 ^a 17	φανερὸν β	φανερὰ α
463 ^a 24	καὶ ἐν ω	ἦ ἐν conī. Lulofs ex Soph
463 ^a 25	ταύταις ω	τούτοις conī. Ross
463 ^a 25–27	πράσσομεν βΕ	πράττομεν (αἴτιον δ'ὅτι προωδοποιημένη τυγχάνει ἡ κίνησις ἀπὸ τῶν μεθ' ἡμέραν ἀρχῶν) γ
463 ^b 1	ἔοικε μάλιστα, οἶον βΕ	ἔοικε, μάλιστα δὲ γ
463 ^b 4	οἶον ω	ὄν conī. Ross
463 ^b 4	μεμνημένωι βγ	μεμνημένωι τινὶ Ε
463 ^b 5	γενόμενον βγ	γινόμενον Ε
463 ^b 18	δὲ βγ	γὰρ Ε
463 ^b 20	ἄρτι' ἢ περι<σὰ παί>ζοντες dedi	ἀρτιάζοντες conī. Schneider
463 ^b 22	συμβαίνει βΕ	τοῦτο συμβαίνει γ
463 ^b 23	οὔτε β	οὐδὲ α

463 ^b 24	καὶ βγ	καὶ τὰ E
463 ^b 25	ἀλλ' ὅμως ἂν βE	ἂν γὰρ γ
463 ^b 29	τό τε ἐσόμενον β	τὸ ἐσόμενον α
463 ^b 29–30	ἀρχάς τε βγ	ἀρχάς γέ τινας E
463 ^b 30	λεκτέον βE	λεκτέον εἶναι γ
464 ^a 3	μέντοι βE	μέντοι γε γ
464 ^a 6–7	τι κινήσει βγ	κινήσει τι E*
464 ^a 7	παυσαμένου δὲ βγ	καὶ παυσαμένου E
464 ^a 8	τὴν αὐτὴν κίνησιν βγ	τὴν τοιαύτην κίνησιν E
464 ^a 12	ὅπου β	ὅποι γ
464 ^a 24	ἄιττει β	ἄγεται α
464 ^a 26	ἀλλὰ πορίζουσι scripsi ex βE	ἀπορραπίζονται γ
464 ^a 28	πρὸ τῶν οὐ γνωρίμων β	περὶ τῶν γνωρίμων γ
464 ^a 33– ^b 1	μεταβλητικοὶ β	μεταβλητικὸν γ
464 ^b 2	Φιλαιγίδου βγ	Φιλαινίδος conl. Leon.
464 ^b 18	εἴρηται βγ	εἴρηται περὶ πάσης E

Liste des variantes opposant α et β ¹*Sens.*

1. 436^{a3} καὶ περὶ β : καὶ α
2. 436^{a3} τῶν α : τὴν β
3. 436^{a19} σχεδὸν τῶν τε β : σχεδὸν τῶν \mathbf{E} : τῶν τε γ
4. 436^{a20} φιλοσοφώτερον β : φιλοσοφωτέρας α
5. 436^{b2} τῆς β : τῆς τε α
6. 436^{b11} ἀνάγκη ὑπάρχειν α : ὑπάρχειν β
7. 436^{b16} αὐτῆι \mathbf{E} : αὕτη γ : αὕτη β
8. 436^{b17-18} τοῦ θρεπτικοῦ πάθος \mathbf{E} : τοῦ θρεπτικοῦ μορίου τῆς ψυχῆς πάθος β : τοῦ γευστικοῦ μορίου πάθος γ
9. 437^{a1} τοῖς δὲ α : τοῖς β
10. 437^{a6-7} πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως εἰσαγγέλλει δύναμις β : πολλὰς καὶ παντοδαπὰς ἢ τῆς ὄψεως ἀγγέλλει δύναμις \mathbf{E} : πολλὰς καὶ παντοδαπὰς εἰσαγγέλλει ἢ τῆς ὄψεως δύναμις γ
11. 437^{a19} ἐν οἷς ἐγγίγνεσθαι α : ἐγγίγνεσθαι β
12. 437^{a20} ἐνιοι γ : νῦν \mathbf{E} : lac. β
13. 437^{a22} τὴν ὄψιν πάντες β : πάντες τὴν ὄψιν α
14. 437^{a23} πάθους α : πάθος β
15. 437^{a24} ἐκλάμπειν α : ἐκλάμπειν β
16. 437^{a26} ἀπορίαν α : ἀπορείαν β
17. 437^{a28} ὁρώμενόν τι α : ὁρώμη μὲν ἄντια β
18. 437^{a29} τοῦτ' οὐ α : lac. β
19. 437^{b6} κεφαλαί τε β : κεφαλαί α
20. 437^{b8} συμβαίνει β : συμβαίνειν α
21. 437^{b8} τό θ' ὁρῶν α : τὸ ὁρῶν β
22. 437^{b16-17} ψυχρῶι α : ψυχρὸν β
23. 437^{b19} δ' ἄρα α : δὲ β
24. 437^{b20} λανθάνει γ : λανθάνειν β : ἡρεμανθάνειν \mathbf{E}
25. 437^{b20-21} μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῶι ὕδατι β : μεθ' ἡμέραν τε καὶ ἐν τῶι ὕδατι α
26. 437^{b23} οὐθὲν β : οὐδὲν α
27. 437^{b24} τότε β : τὸ α
28. 437^{b24-25} ὥσπερ α : ὥπερ β
29. 437^{b25} γοῦν β : γοῦν οὕτως α
30. 437^{b26} λύχνον α : λύγγον β
31. 437^{b27} διὰ α : δαὶ β
32. 437^{b31} ἀκτίνεσσι α : ἀκτίνεσιν β
33. 437^{b31} μήνιξι α : μήνυξι β
34. 438^{a1} χροανῆσι β : χθονίησι \mathbf{E} : ὀθόνησι γ

1. Je traite, à l'exception des fautes les plus triviales, le texte du manuscrit B^e , lorsqu'il est disponible, comme identique à celui de β .

35. 438^a3 διέσκον **β** : διαθρῶσκον **α**
36. 438^a4 μὲν οὖν **β** : μὲν **α**
37. 438^a9–10 ἀνακλάσεων **β** : ἀνακλάσεως **α**
38. 438^a10 οὐθὲν αὐτῶι πω δῆλον ἦν **β** : οὐδὲν πω δῆλον αὐτῶι ἦν **α**
39. 438^a12 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
40. 438^a13 εἶναι τὴν ὄψιν **β** : τὴν ὄψιν εἶναι **α**
41. 438^a15 εὐπιλητότερον **α** : εὐπειλητότερον **β**
42. 438^a16 καὶ ἡ κόρη **β** : ἡ κόρη **α**
43. 438^a16 τοῦτο δὲ **α** : καὶ τοῦτό ἐστι **β**
44. 438^a16 ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων **α** : ἐπὶ τῶν ἔργων **β**
45. 438^a18 γε **α** : τε **β**
46. 438^a19 τῆι ψυχρότητι ὑπερβάλλον ἐστὶ καὶ τῆι λαμπρότητι **β** : τῆι ψυχρότητι ὑπερβάλλον καὶ τῆι λαμπρότητι **α**
47. 438^a21 ὄπερ διὰ **α** : διὰ **β**
48. 438^a22 ἀρειγότατον **α** : ἀρειγότατον **β**
49. 438^a23 τὰ ἐντὸς **β** : τὸ ἐντὸς **α**
50. 438^a26 καὶ ἡ **β** : καὶ **α**
51. 438^a28 ἐπ' ἀρχῆι **β** : ἐν ἀρχῆι **α**
52. 438^b1 τῶι τ' ἐκτὸς τὸ ἐντὸς **β** : τὸ τ' ἐντὸς τῶι ἐκτὸς **α**
53. 438^b4 τοῦτου **α** : τούτου **β**
54. 438^b4 οὕτως **α** : οὕτων **β**
55. 438^b7 ἐντός **α** : τὸ ἐντός **β**
56. 438^b8 ἀνάγκη ἄρα **β** : καὶ ἀνάγκη **α**
57. 438^b12 ἀποτμηθῆναι **β** : ἐκτμηθῆναι **α**
58. 438^b14 γενέσθαι **α** : γίνεσθαι **β**
59. 438^b14 λύχνου **α** : λύγχνου **β**
60. 438^b23 ὑπάρχειν **α** : ὑπάρχει **β**
61. 438^b23 ἀναγκαῖον **α** : ἀνάγκη **β**
62. 438^b23 δυνάμει **β** : ὃ δυνάμει **α**
63. 438^b25 ἐκ πυρός **α** : ἔμπυρός **β**
64. 438^b25–26 περὶ τὸν ἐγκέφαλον τῶι τόπωι **β** : τῶι περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπωι **α**
65. 438^b26 τὸ **α** : τῶι **β**
66. 438^b26 αἰσθητήριόν ἐστὶν ἴδιον **α** : ἴδιον αἰσθητήριόν ἐστὶν **β**
67. 439^a11 ὁσμὴν **β** : τί ὁσμὴν **α**
68. 439^a13 τὸ μὲν ἐνεργεῖται τὸ δὲ δυνάμει **α** : τὸ μὲν ἐνέργεια τὸ δὲ δύνამις **β**
69. 439^a17 ποιήσει **α** : ποιεῖ **β**
70. 439^a17 νῦν λέγωμεν **α** : λέγωμεν **β**
71. 439^a19 ἡ **β** : ἐνῆι **α**
72. 439^a19 ἐν τῶι διαφανεῖ **β** : ἐν διαφανεῖ **α**
73. 439^a21–22 ἀέρος ἢ ὕδατος **α** : ὕδατος ἢ ἀέρος **β**
74. 439^a24 ἐν τοῖς **β** : τοῖς **α**

75. 439^a30 τότε β : τὸ α
76. 439^a30 ἐν τῷ πέρατί ἐστὶν ἢ πέρας β : ἐν τῷ πέρατί ἐστὶν ἢ πέρας α
77. 439^a30 διὸ α : καὶ διὸ β
78. 439^a31 χροῖαν β : χροῖαν α
79. 439^a32 ἥπερ α : εἴπερ β
80. 439^b2 χρωματιζόμενον β : χρωματιζόμενα α
81. 439^b4 χροῖαν β : χροῖαν α
82. 439^b6 μεταβάλλειν β : τὸ μεταβάλλειν α
83. 439^b7 κἀνθάδε δεκτικὸν α : καὶ ἐνταῦθα δεκτικὸν β
84. 439^b9 μᾶλλον ἢ ἦττον β : μᾶλλον καὶ ἦττον α
85. 439^b10 πέρας τι β : ἐν πέρατι α
86. 439^b10 ὅσων β : καὶ ὅσοις α
87. 439^b10 φαίνεται τι β : φαίνεται α
88. 439^b16 οὖν α : γὰρ β
89. 439^b18 τὸ μέλαν β : μέλαν α
90. 439^b20 τό τε μέλαν καὶ τὸ λευκὸν β : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν α
91. 439^b21 εἶναι ἀόρατον διὰ σμικρότητα α : εἶναι διὰ μικρότητα ἀόρατον β
92. 439^b21 τι α : τε β
93. 439^b31 τὰ μὲν β : τὰ μὲν γὰρ α
94. 439^b33 ταῦτα δ' ἥδιστα β : τὰ ἥδιστα α
95. 440^a4 τὰς β : τὰς μὲν α
96. 440^a8 ποιῶσιν οἱ γραφεῖς β : οἱ γραφεῖς ποιῶσιν α
97. 440^a10 ἀέρι β : ἐν ἀέρι α
98. 440^a10 βούλωνται τι β : βούλωνται α
99. 440^a11–12 καὶ καπνοῦ α : καπνοῦ β
100. 440^a15 λέγειν α : λέγουσιν β
101. 440^a15–16 ἀπόρροϊαν β : ἀπορροΐας α
102. 440^a16 τὴν χροῖαν β : τὰς χροῖας α
103. 440^a17 πάντως β : ἀπάντων α
104. 440^a20 ἀπορροΐαις β : ταῖς ἀπορροΐαις α
105. 440^a22 λάθωσιν β : λανθάνωσιν α
106. 440^a26 φανεῖται β : φαίνεται α
107. 440^a27 ἀλλὰ πᾶν α : ἀλλ' ἅπαν β
108. 440^a29 οὐθὲν β : οὐδὲν α
109. 440^a29 κωλύσει β : κωλύει α
110. 440^b1 τινες μόνον β : τινες α
111. 440^b2 ἀδήλων α : ἀδήλον β
112. 440^b3 πάντως α : παντὸς β
113. 440^b6 ἵππους α : ἵπποις β
114. 440^b7 ἐλάχιστον α : ἐλάχιστος β
115. 440^b10 τούτων δὲ β : τούτων α

116. 440^b11 πάντη **α** : πάμπαν **β**
117. 440^b13–14 ἅμα δὲ **β** : ἀλλὰ **α**
118. 440^b25 ἐπισκεπτέον **β** : ἐροῦμεν **α**
119. 440^b27 χροιαί **α** : χροαί **β**
120. 440^b28–29 λεκτέον **β** : νῦν λεκτέον **α**
121. 441^a2 ἔχομεν **β** : ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων **α**
122. 441^a4 ἄχυμος **α** : χυμός **β**
123. 441^a6 εἶναι **α** : ἐνεῖναι **β**
124. 441^a7 ἄλλο **β** : ἄλλα **α**
125. 441^a12–13 πυρουμένων **α** : πυρωμένων **β**
126. 441^a15 κειμένους **α** : κινουμένους **β**
127. 441^a17 καὶ εἰς : εἰς **α**
128. 441^a18 ὕλην εἶναι τὸ ὕδωρ **β** : εἶναι τὸ ὕδωρ ὕλην **α**
129. 441^a19 ἐκ τῆς τροφῆς **β** : ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς **γ** : τροφῆς **Ε**
130. 441^a22 ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ μόνον **β** : ὑπὸ τῆς τοῦ θερμοῦ **α**
131. 441^a26 ὕδωρ ἢ **β** : τὸ ὕδωρ ἥπερ **α**
132. 441^b6 δὲ καὶ **β** : τε **α**
133. 441^b8 γένος μάλιστα **β** : μάλιστα γένος **α**
134. 441^b10–11 ἡ τοῦ πυρὸς φύσις **α** : ἡ φύσις τοῦ πυρὸς **β**
135. 441^b12 περὶ τῶν στοιχείων **β** : περὶ στοιχείων **α**
136. 441^b13 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
137. 441^b13 οὐδὲ **β** : καὶ **α**
138. 441^b16 καὶ τὰ χρώματα **β** : τὰ χρώματα **α**
139. 441^b16 ποιοῦσι τοιοῦτον ἔχειν **β** : τοιοῦτον ἔχειν ποιοῦσι **α**
140. 441^b17 γεῶδες **β** : τὸ γεῶδες **α**
141. 441^b18 διηθοῦσα τῶι θερμῶι καὶ κινουῦσα **β** : διηθοῦσα καὶ κινουῦσα τῶι θερμῶι **α**
142. 441^b122–23 διηθοῦσα τῶι θερμῶι καὶ κινουῦσα **β** : διηθοῦσα καὶ κινουῦσα τῶι θερμῶι **α**
143. 441^b22–23 οὐ κατὰ τὸ μανθάνειν γὰρ **β** : οὐ γὰρ κατὰ τὸ μανθάνειν **α**
144. 441^b25 στερήσεις **β** : στέρησις **α**
145. 441^b30 ἦ **β** : καὶ **α**
146. 442^a2 μεμιγμένωι **β** : μεμειγμένως **α**
147. 442^a3 περὶ τούτων διορίζειν **β** : διορίζειν περὶ τούτων **α**
148. 442^a5–6 τῶι τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπειν **β** : καὶ τὸ κοῦφον ἔλκει τὸ δ' ἄλμυρον καὶ πικρὸν καταλείπει **α**
149. 442^a6 διὰ τὸ βάρος **β** : διὰ βάρος **α**
150. 442^a7 τὸ ἐν τῇ φύσει **β** : ἐν τῇ φύσει **α**
151. 442^a12–13 εἰσιν **β** : ἐστίν **α**
152. 442^a21 ἐάν **β** : ἄν **α**
153. 442^a28 κατακαομένων **β** : κατακαοιμένων **α**
154. 442^b1 τὰ αἰσθητὰ ἀπτά **α** : τὰ ἀπτά αἰσθητὰ **β**
155. 442^b10–11 τὸ μὲν λευκὸν καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν τραχύ φησιν τὸ δὲ λεῖον εἶναι **β** : τὸ λευκὸν

- καὶ τὸ μέλαν τὸ μὲν γὰρ τραχὺ φησιν εἶναι τὸ δὲ λεῖον **α**
156. 442^b17 ἔτι τὰ **α** : ἑπτὰ **β**
157. 442^b22 τὸ **β** : τὸ **α**
158. 442^b23 τὸ **β** : τὸ **α**
159. 442^b30 νῦν μὲν **α** : νῦν **β**
160. 443^a2 ἐν ἀέρι **α** : ἀέρι **β**
161. 443^a3 δῆλον **α** : δηλοῖ **β**
162. 443^a9 ἐκ τῶν ἐχόντων καὶ μὴ ἐχόντων ὁσμὴν **α** : ἐκ τῶν ἐχόντων ὁσμὴν **β**
163. 443^a10 πῦρ ὕδωρ ἀήρ γῆ **β** : πῦρ ὕδωρ γῆ **α**
164. 443^a18 σίδηρος **β** : ὁ σίδηρος **α**
165. 443^a19 ἀοιδμότεραι **β** : ἀοσμότεραι **α**
166. 443^a21 δ' **α** : γὰρ **β**
167. 443^a26 ὡς ἄμφω **β** : ἄμφω **α**
168. 443^b11 εἴποιεν **β** : εἴποι **α**
169. 443^b20 εἶπαμεν **β** : εἶπομεν **α**
170. 443^b23 οὐθὲν **β** : μηδὲν **α**
171. 443^b24 ἠδεῖα **β** : οὐχ ἠδεῖα **α**
172. 443^b28 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
173. 443^b29 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
174. 444^a10 τοῦ ἐγκεφάλου τὴν φύσιν **β** : τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου **α**
175. 444^a12 τροφῆς **β** : τῆς τροφῆς **α**
176. 444^a13 ποιεῖ τὰ νοσηματικά ρεύματα **β** : τὰ νοσηματικά ρεύματα ποιεῖ **α**
177. 444^a17 νοσώδεις εἰσὶν **β** : νοσώδης ἐστίν **α**
178. 444^a23 τὴν κουφότητα τῆς θερμότητος **β** : τὴν ἐν αὐταῖς νεὶ περὶ αὐτὰς τῆς θερμότητος κουφότητα **α**
179. 444^b3 διὰ τοῦ **β** : διὰ τὸ **α**
180. 444^b18–19 οὐθὲν ἀναπνεῖ αἰσθάνεται μέντοι εἰ μὴ τις **α** : εἰ μὴ ἀναπνεῖ μὲν μηθὲν αἰσθάνεται δὲ μὴ τις ἢ **β**
181. 444^b19 παρὰ **α** : περὶ **β**
182. 444^b27 οὐθενὸς **β** : οὐδενὸς **α**
183. 444^b32 οὕτως καὶ **β** : οὕτως **α**
184. 445^a8 τῶν τε **β** : τῶν **α**
185. 445^a21 ἐθέλει αὐτὸ μόνον **α** : αὐτὸ μόνον ἐθέλει **β**
186. 445^a27 ἀναπνευστικὸν **α** : ἀναπνευματικὸν **β**
187. 445^b30 συνέχεια αἰεὶ **α** : ἐν συνεχείαι καὶ **β**
188. 446^a3 τὸ τοῦ **α** : τοῦ **β**
189. 446^a7 δ' ἦδη **α** : δὴ **β**
190. 446^a8 διαλύοιντο **α** : διαδύοιντο **β**
191. 446^a17 ἐνυπάρχοντα οὕτως πως ἄττα **β** : ἐνυπάρχοντα οὕτω ἦδη πρὸς αὐτὰ ἦι **Ε** : ἐνυπάρχηι τούτωι τοσαῦτα **γ**
192. 446^a19 τὸν ἀριθμὸν **α** : τινὰ ἀριθμὸν **β**

193. 446^a23 πρώτον οἶον **a** : πρώτον **β**
194. 446^a24 ἐγγύς **β** : ὁ ἐγγύς **a**
195. 446^a24 αἰσθάνεται τι **β** : αἰσθάνεται **a**
196. 446^a29–30 τινα καὶ χρόνον **a** : τινα χρόνον **β**
197. 446^b4 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **a**
198. 446^b8 φαίνονται **a** : φαίνεται **β**
199. 446^b12 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **a**
200. 446^b15 ἄλλως μερισταὶ δὲ ἀμφοτέρων αἰ κινήσεις **β** : ἀλλ' ὅμως μεμέρισται ἀμφοτέρων ἢ κίνησις **a**
201. 446^b16–17 ὁσφραίνεται **a** : ὠσφρατο **β**
202. 446^b27 ἐνεῖναι **β** : εἶναι **a**
203. 447^a5–6 ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιοῦντος μεταβάλλειν ἀνάγκη καὶ **β** : ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ἀλλοιοῦντος μεταβάλλειν καὶ ἀνάγκη **a**
204. 447^a9 πάντα **a** : πᾶν **β**
205. 447^a14 δ' **β** : δὴ **a**
206. 447^a17 γε **β** : δὲ **a**
207. 447^a17 ἐκάστου μᾶλλον **a** : μᾶλλον ἐκάστος **β**
208. 447^a18 αἰσθέσθαι **β** : αἰσθάνεσθαι **a**
209. 447^a22 μόνη ἦν **β** : μόνην **a**
210. 447^a23 τι ἢ ἐλάπτων **a** : τὴν ἐλάπτω **β**
211. 447^a24 ἅπαντα τὰ **a** : ἅπαντα **β**
212. 447^a24 ἐστίν **a** : εἰσιν **β**
213. 447^a25 οὐδετέρα **β** : οὐδετέρας **a**
214. 447^a25 αἰσθητή **β** : αἴσθησις **a**
215. 447^a26 ὁμοίως ἢ ἕτερα **β** : ἢ ἕτερα ὁμοίως **a**
216. 447^a29 ἐπεὶ **a** : ἐπείπερ **β**
217. 447^b4 οὔσαι αἰ κινήσεις αὐτῶν **β** : οὔσαι αἰ κινήσεις **a**
218. 447^b10 αἰσθέσθαι ἐὰν **β** : αἰσθάνεσθαι ἂν **a**
219. 447^b17 αἰσθήσεις **a** : αἰ αἰσθήσεις **β**
220. 447^b19 κίνησις μία **a** : κίνησις μία μία **β**
221. 448^a5 ἅμα αἰσθάνεσθαι **β** : αἰσθάνεσθαι ἅμα **a**
222. 448^a10 ὁ λόγος ὁ **β** : λόγος ὁ **a**
223. 447^a17 ἔτι **a** : ἐστι **β**
224. 447^a17 τὰ τῶι γένει ταῦτά **a** : τὰ τῶι γένει **β**
225. 448^a19 μηδὲ **β** : μὴ **a**
226. 448^a21 ἀναίσθητος ἦι **β** : ἦι ἀναίσθητος **a**
227. 447^a23 τάχα γὰρ **a** : τάχα **β**
228. 447^a25 ἀλλὰ παντὸς **a** : ἀλλ' ἅπανθ' ὅσα **β**
229. 448^a26 αἰσθάνεται **β** : τι αἰσθάνεται **a**
230. 448^b1 ἦ ἐν ᾧ **a** : ἐν ᾧ **β**
231. 448^b5 οὕτω, τῶι **β** : οὕτως ὅτι **γ**

232. 448^b6 μὴ **β** : οὐκ **α**
 233. 448^b8 ΓΒ **β** : ΒΓ **α**
 234. 448^b9 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 235. 448^b9 αἰσθάνεσθαι **α** : αἰσθάνεται **β**
 236. 448^b10 τοῦ ὄλου αἰσθάνεσθαι ΑΒ **β** : τοῦ ὄλου αἰσθάνεσθαι **α**
 237. 448^b12 αἰσθάνεσθαι ΑΓΒ **β** : αἰσθάνεσθαι **α**
 238. 448^b13 ὁρᾶται **β** : ὁρᾷ **α**
 239. 448^b14 οὐ **α** : οὖν **β**
 240. 448^b19 λέγω **α** : λέγων **β**
 241. 448^b21–22 καὶ οὐ τῶι ἀτόμῳ οὕτω δ' ἀτόμῳ **β** : καὶ οὐ τῶι ἀτόμῳ οὕτω δ' ἀτόμον **Ε** : καὶ οὕτως ἀτόμῳ **γ**
 242. 448^b23 ἔσται **α** : ἔστιν **β**
 243. 448^b24 μέρη ἔξει **α** : μέρει ἐξ **β**
 244. 448^b25 τὰ αὐτά **β** : ταῦτά **α**
 245. 448^b25 ὃ αἰσθάνεται **β** : ἃ αἰσθάνεται **α**
 246. 448^b26 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 247. 448^b27 ῥητέον ὅτι **β** : ὅτι **α**
 248. 448^b29–30 ἔτι καὶ **β** : ἔτι αἰ **α**
 249. 449^a1 ἀδιαφόρους **β** : διαφόρους **α**
 250. 449^a8 ἐκ τούτων ἓν **β** : ἐκ τούτων **α**
 251. 449^a9 ἅπαντα **α** : πάντα **β**
 252. 449^a13 αὐτῶν ἐνδέχεται **α** : ἐνδέχεται αὐτῶν **β**
 253. 449^a23 ἀκουστὸν καὶ ὀσφραντὸν **β** : ὀσφραντὸν καὶ ἀκουστὸν **α**
 254. 449^a26 τοῦτο **α** : τοῦ **β**
 255. 449^a28 ἔσται **β** : ἔστιν **α**
 256. 449^b2 καὶ τῶν αἰσθητῶν **α** : καὶ αἰσθητῶν **β**
 257. 449^b3–4 περὶ μνήμης καὶ ἀναμήσεως καὶ ὕπνου **β** : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν **Ε** : περὶ μνήμης **γ**

Mem.

258. 449^b5 τοῦτό τε συμβαίνει τὸ πάθος **β** : συμβαίνει τοῦτο τὸ πάθος **α**
 259. 449^b6 τε καὶ **β** : καὶ **α**
 260. 449^b30 ἔτι **β** : ἐπεὶ **α**
 261. 450^a1 τὸ αὐτὸ **α** : ταῦτό **β**
 262. 450^a8 ἄνευ χρόνου **α** : ἄνευ χρόνου λόγου **β**
 263. 450^a11 τοῦ νοητικοῦ **β** : τοῦ νοὸς μὲν **α**
 264. 450^a17–18 τῶν ζώων **β** : τῶν ἄλλων ζώων **α**
 265. 450^a18 οὐθενὶ **β** : οὐδενὶ **α**
 266. 450^a19 ἔπαυε **β** : ἔμαυε **α**
 267. 450^b1–2 οὐ γίγνεται **β** : οὐ γίγνεται μνήμη **α**
 268. 450^b8 ἦ **β** : καὶ **α**
 269. 450^b13 ἀπόντων **α** : ἀπάντων **β**

270. 450^b13 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 271. 450^b15 τὸ ἀπόν **α** : τὸ ἄτοπον **β**
 272. 450^b23 ταῦτόν **α** : τὸ αὐτὸ **β**
 273. 450^b30 θεωρῆι **α** : θεωρεῖ **β**
 274. 451^a1 τῶν δὲ ἐν **β** : τὸ ἐν **α**
 275. 451^a13 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 276. 451^b2 ἀναλαμβάνηι **α** : ἀναλαμβάνει **β**
 277. 451^b4–5 ἔστιν οὖ **β** : ἔστι **α**
 278. 451^b12 μὲν γὰρ **β** : μὲν **α**
 279. 451^b12–13 κινήσεται **β** : κινήθήσεται **α**
 280. 451^b13 μὴ ἐξ ἀνάγκης **β** : μὴ ἐξ ἀνάγκης ἀλλ' ἔθει **α**
 281. 451^b18 τῶι ἐφεξῆς **β** : τὸ ἐφεξῆς **α**
 282. 451^b25 οὐδὲν δὲ **α** : οὐδὲν **β**
 283. 451^b31 ἔσται **α** : ἔστι **β**
 284. 452^a6 ὅταν **α** : ὅτε **β**
 285. 452^a18 οὐκέτ' **α** : οὐκ ἔστι **β**
 286. 452^a26 ἐὰν **α** : ἂν **β**
 287. 452^a28 κινούμεθα **β** : ἐννοούμεθα **α**
 288. 452^a29 ἐστίν **α** : ἔστι δυνάμει **β**
 289. 452^b4 ἀφέλκηι **α** : ἔλκηι **β**
 290. 452^b5 τι ὄνομα **β** : ὄνομα **α**
 291. 452^b5 ὡι ἴσμεν **β** : ὡς μὲν **α**
 292. 452^b8 ἦν **β** : ἔστω **α**
 293. 452^b12 τά τε **β** : τὰ **α**
 294. 452^b13–14 νοεῖ **β** : νοεῖν **γ** : νοεῖ ἢ **Ε**
 295. 452^b14 ὄντα **β** : τὰ **α**
 296. 452^b14 πάντα γὰρ τὰ ἐντὸς ἐλάττω **α** : deest in **β**
 297. 452^b23 γίνηται **α** : γίνεται **β**
 298. 452^b24–25 μὴ ποιῶν οἶεται **α** : om. **β**
 299. 452^b25 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 300. 453^a2 ἀλλὰ μέμνηται καὶ ἐὰν μὴ μέτρῳι **α** : om. **β**
 301. 453^a3 μέμνηται **α** : μέμνηται **β**
 302. 452^a4 τοῦ πότε **β** : τοῦτο πότε **α**
 303. 453^a14 βουλεύεσθαι **α** : βούλεσθαι **β**
 304. 453^a17 καίτοι **β** : καὶ **α**
 305. 453^a18 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **α**
 306. 453^a18 ἦττον **α** : ἦσσον **β**
 307. 453^a19 τὰ φαντάσματα **β** : φαντάσματα **α**
 308. 453^a20 ἦττον **α** : ἦσσον **β**
 309. 453^a20 τὸ **β** : τοῦ **α**
 310. 453^a22 ὁ θηρεύων **α** : θηρεύων **β**

311. 453^a26 ὅταν **β** : ὅταν τι **α**
 312. 453^a29–30 παυσαμένοις **α** : παυσαμένος **β**
 313. 453^b6–7 ἔτι δὲ **α** : ἔστι δὲ **β**

Somn. Vig.

314. 453^b12 καὶ **α** : ἢ **β**
 315. 453^b12–13 τῆς ψυχῆς ἢ τοῦ σώματος **α** : τοῦ σώματος ἢ τῆς ψυχῆς **β**
 316. 453^b20 καὶ **β** : καὶ **α**
 317. 453^b23 πράσσεσθαι μόνον **α** : μόνον πράσσεσθαι **β**
 318. 453^b24 ἢ φύσις ἢ τὸ αὐτόματον **β** : καὶ φύσει γίγνεται ἢ ἀπ' αὐτομάτου **α**
 319. 453^b24–26 ὅτι μὲν οὖν ... φανερόν **β** : πρῶτον μὲν οὖν τοῦτό γε φανερόν, ὅτι ... **α**
 320. 453^b30 κάλλος αἴσχος **β** : αἴσχος κάλλος **α**
 321. 454^a1 ὧι **α** : ὡς **β**
 322. 454^a1 γινώσκομεν **β** : γνωρίζομεν **α**
 323. 454^a2 καθυπνώττοντα **β** : καθυπνοῦντα **α**
 324. 454^a7 οὔτε τῆς ψυχῆς **α** : οὐδὲ ψυχῆς **β**
 325. 454^a14 ζωὴν **β** : σῶμα **α**
 326. 454^a14 οὐδενός **α** : οὐθέν **β**
 327. 454^a20 ἢ ὁ **β** : ἢ **α**
 328. 454^a21 μὴ ἔχον **β** : ἔχον **α**
 329. 454^a22 καθεύδειν οὐδὲ ἐγρηγορέναι **β** : οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορέναι **α**
 330. 454^a23–24 διάθεσιν **β** : αἴσθησιν **α**
 331. 454^a26 ἔτι ὅσων **α** : εἰ ὅσον **β**
 332. 454^a27 τῷ **β** : τῷ χρόνῳ **α**
 333. 454^a30 ὑπερβάλλῃ **β** : ὑπερβάλλῃ **α**
 334. 454^b4 πάθος ὕπνος **α** : πάθος **β**
 335. 454^b10–11 δεσμὸς καὶ ἀκινήσια **β** : δεσμὸς τις καὶ ἀκινήσια **γ** : δεσμὸς καὶ ἀκινήσια τις **Ε**
 336. 454^b16 τὰ τῶν ἰχθύων γένη **β** : τὰ τῶν ἰχθύων γένη πάντα **α**
 337. 454^b22 οὐδέ **α** : οὐθέν **β**
 338. 454^b26–27 τὴν ἀκινήσιαν **α** : τῆς ἀκινήσιας **β**
 339. 455^a6 ἀπάσας **β** : πάσας **α**
 340. 455^a11 ἐν τῷ ὕπνῳ **β** : ἐν τῷ καλουμένῳ ὕπνῳ **α**
 341. 455^a14 τῇ δ' ἀκοῇ **α** : τῇ ἀκοῇ **β**
 342. 455^a16 κοινή **β** : κοινή **α**
 343. 455^a21 τὸ κύριον **β** : τὸ κύριον αἰσθητήριον **α**
 344. 455^b8 ἢ ἡ **β** : ἡ **α**
 345. 455^b14 λεκτέον **β** : λεκτέον· ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας **α**
 346. 455^b25 ὅτι δ' **β** : ἔτι δὲ **α**
 347. 455^b27 ἑαυτοῦ **β** : αὐτοῦ **α**
 348. 455^b32 ἢ γὰρ **β** : ἢ **α**
 349. 456^a9 πρὸς **β** : πρὸς τε **α**
 350. 456^a17 εἰσπιφραμένοις **β** : εἰσφερομένοις **α**

351. 456^a23 ὡς μορίωι **β** : ἐν ὡς μορίωι **α**
 352. 456^a24–25 καὶ ποιούσι πολλὰ **α** : πολλὰ καὶ ποιούσι **β**
 353. 456^b20 ἀναθυμιώμενον ὠθούμενον **β** : ἀναθυμιώμενον **α**
 354. 456^b22 πρὸς τὰ ἄνω **β** : πρὸς τὸ ἄνω **α**
 355. 457^a9 ἐπίληψις **β** : ὁ ὕπνος ἐπίληψις **α**
 356. 457^a25 καὶ ἡ **β** : καὶ **α**
 357. 457^b7–8 γίγνεται **α** : εἴρηται **β**
 358. 457^b17 ἔτι **α** : ἐπὶ **β**
 359. 458^a1 τῆι ἀναφορᾷ **β** : τῆι ἀναφορᾷ τοῦ θερμοῦ **α**
 360. 458^a2–3 εἰς φλέγμα **α** : φλέγμα **β**
 361. 458^a11 ἐκ τοῦ **α** : τοῦ **β**
 362. 458^a17 θαλάμη **α** : θαλάσσης **β**
 363. 458^a22 θολερώτερον **α** : δὲ ὡς **β**
 364. 458^a24 ὅταν δὲ **α** : ὅταν **β**
 365. 458^a27 τοῦ συμφύτου θερμοῦ **β** : ὑπὸ τοῦ συμφύτου θερμοῦ **α**
 366. 458^a28–29 αἰσθητήριον καὶ τί ἐστὶν ὁ ὕπνος, ὅτι τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου **α** : αἰσθητήριον **β**
 367. 458^a30 τὸ ζῶιον **β** : ζῶιον **α**

Insomn.

368. 458^b1–2 γνωρίζομεν **β** : γνωρίζομέν τι **α**
 369. 458^b3 ἐπεὶ δὲ **β** : εἰ δὲ **α**
 370. 458^b4 ὅλως **β** : καὶ ὅλως **α**
 371. 458^b7 μύοντα καὶ καθεύδοντα **α** : καὶ καθεύδοντα **β**
 372. 458^b18 ἄλλα **α** : ἄλλ' **β**
 373. 458^b26 ἐκ **β** : περὶ **α**
 374. 458^b27 τοῦτ' αὐτὸ **β** : ὅτι τοῦτο αὐτὸ **α**
 375. 459^a1–2 μηθὲν **β** : μηδὲν **α**
 376. 459^a4–5 ἐγγρηγορότος **α** bis : ἐγγρηγορότες **β**
 377. 459^a4–5 πρόσβαλλειν **β** : πρόσβαλλει **α**
 378. 459^a25 τὸ αἰσθητήριον **β** : αἰσθητήριον **α**
 379. 459^a26 αὐτῶν **β** : ὑπ' αὐτῶν **γ** : ἐν αὐτοῖς **ε**
 380. 459^a31 ἕτερον οὗτος **β** : οὗτος κινούμενος ἕτερον **α**
 381. 459^b3 διαδίδωσιν **α** : διαδίδοσιν **β**
 382. 459^b8 ἐπειδὴ **β** : ὅτι **α**
 383. 459^b10 μηθὲν **β** : μηδὲν **α**
 384. 459^b12 ἢ λευκὸν ἢ χλωρόν **α** : ἢ χλωρόν ἢ λευκὸν **β**
 385. 459^b21 ὑπὸ **β** bis : ἀπὸ **α**
 386. 459^b26 τις ἂν **α** : τις **β**
 387. 459^b27 ὥσπερ **β** : ὥσπερ καὶ **α**
 388. 460^a12 ὥσπερ δὲ **α** : ὥσπερ **β**
 389. 460^a14 κινήσεις **α** : κινήσεις ἔχον **β**
 390. 460^a14–15 διὰ τὸ **β** : διὰ μὲν τὸ **α**

391. 460^a28–31 πλησίον *a* bis : πλησίων *β*
 392. 460^b3 πρὸς *a* : τῶν *β*
 393. 460^b21 κυριωτέρα γὰρ ἑτέρα *β* : κυριωτέρα γὰρ *a*
 394. 460^b26 πλέουσι *a* : πολλοῖς *β*
 395. 461^a5 τὸ ἐκ τῶν *a* : τῶν ἐκ τῶν *β*
 396. 461^a5 εἰς τὰ ἐντὸς *β* : εἰς τὸ ἐντὸς *a*
 397. 461^a7 φανεραὶ *a* : φανερά *β*
 398. 461^a9–10 ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῆ *β* : τὴν κίνησιν ἐκάστην γίνεσθαι συνεχῶς *a*
 399. 461^a14–15 ἐὰν ᾗ σφόδρα κίνησις *β* : ἐὰν σφόδρα κινήι τις *a*
 400. 461^a22 τὰ ἐνύπνια *a* : ἐνύπνια *β*
 401. 461^a27 αἰσθημάτων *a* : αἰσθητῶν *β*
 402. 461^a27 ἐνύπνια καὶ *a* : ἐνύπνια *β*
 403. 461^b4 τὸ *a* : τῶι *β*
 404. 461^b7 εἶπαμεν *β* : εἶπομεν *a*
 405. 461^b12 συγκατέρχονται *a* : συγκατάρχονται *β*
 406. 461^b14 ἦδε ἐπιπολάσει *a* : ἐπιπολάσει *β*
 407. 461^b14 ἐὰν *β* : ἂν *a*
 408. 461^b14 διαφθαρήι *β* : φθαρήι *a*
 409. 461^b16 ἄλος *a* : ἄλατος *β*
 410. 461^b19 ἔχουσαι *a* : ἔχουσιν *β*
 411. 461^b30 ἡ δύναμις *a* : δύναμις *β*
 412. 462^a4 φανεῖται *β* : φαίνεται *a*
 413. 462^a14 κινούμενα *a* : κινουμένοις *β*
 414. 462^a18 καὶ οἶον *a* : καὶ *β*
 415. 462^b1 μηθὲν *β* : μηδὲν *a*
 416. 462^b7 καταφερομένη *β* : πάλιν καταφερομένη *a*
 417. 462^b10 πάθος *a* : πλῆθος *β*

Div. Somn.

418. 462^b19 γίνοιτο *a* : γένοιτο *β*
 419. 462^b24 ἐφ' Ἡρακλείαις στήλαις ἡ *a* : ἐν Ἡρακλείαις στήλαις *β*
 420. 462^b31–32 σύμπτωμα *a* : συμπτώματα *β*
 421. 462^b32 τὸ *a* : τοῦ *β*
 422. 463^a2 οὐθὲν *β* : οὐδὲν *a*
 423. 463^a10 κινήσεις *a* : κίνησις *β*
 424. 463^a14 ἀπολαύειν *a* : ἀπολαβεῖν *β*
 425. 463^a16 γινομένης *a* : γινομένοις *β*
 426. 463^a17 φανερόν *β* : φανερά *a*
 427. 463^a23 ἄλογον *a* : ἀνάλογον *β*
 428. 463^b6–7 μνησθῆναι *a* : ἐμνησθῆναι *β*
 429. 463^b13 θεόπεμπα *a* : ἐπεὶ πέμπα *β*
 430. 463^b17 λάλος *a* : ἄλλος *β*

431. 463^b18 ἐπιτυχεῖς ὄντες **a** : ἐπιτυχήσαντες **β**
432. 463^b23 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **a**
433. 463^b23 οὐτε **β** : οὐδὲ **a**
434. 463^b29 τό τε **β** : τὸ **a**
435. 464^a4 ἰδόντων **a** : εἰδόντων **β**
436. 464^a9 οὐθὲν **β** : οὐδὲν **a**
437. 464^a12 ὅπου **β** : ὅποι **a**
438. 464^a24 ἄττει **β** : ἄγεται **a**
439. 464^a28 τῶν οὐ γνωρίμων **β** : τῶν γνωρίμων **a**
440. 464^b11 γίνεταί **a** : γίνηται **β**
441. 464^a18–19 εἴρηται **β** : εἴρηται· περὶ δὲ κινήσεως τῆς κοινῆς τῶν ζώων λεκτέον **a**

Liste des cas où β rejoint l'une des deux sous-branches principales de α^2

Sens.

1. 436^a1 διώρισται βE : διώρισται πρότερον γ
2. 436^a6 λέγωμεν $\beta\gamma$: λέγομεν E
3. 436^a7 τὰ ἴδια βE : ἴδια γ
4. 436^a13 τέτταρες οὔσαι $\beta\gamma$: τέτταρες E
5. 436^a17 ὑγείας βE : ὑγείας γ
6. 436^a18 ὑγείαν E : ὑγείαν $\beta\gamma$
7. 436^a20 περὶ τῆς ἰατρικῆς $\beta\gamma$: περὶ ἰατρικῆς E
8. 436^b2 πάντα τὰ λεχθέντα $\beta\gamma$: τὰ λεχθέντα E
9. 436^b5–6 καὶ σωτηρία $\beta\gamma$: καὶ τὰ μὲν σωτηρία E
10. 436^b12 δ' ἤδη βE : δὲ γ
11. 436^b20 ἔχουσι $\beta\gamma$: ὑπάρχουσι E
12. 437^a4 καὶ καθ' αὐτήν $\beta\gamma$: καθ' αὐτήν E
13. 437^a9 μέγεθος σχῆμα κίνησιν $\beta\gamma$: σχῆμα καὶ μέγεθος κίνησιν E
14. 437^a11 πρὸς βE : εἰς γ
15. 437^a16 ἐνεῶν $\beta\gamma$: ἐννεῶν E
16. 437^a26 σκότος βE : ἐν σκότει γ
17. 437^a28 αὐτὸν αὐτὸν $\beta\gamma$: αὐτὸν E
18. 437^a31–32 ἐν τῷ σκότει $\beta\gamma$: ἐν τῷ σκότῳ E
19. 437^a31–32 ποιεῖν $\beta\gamma$: ποιεῖ E
20. 437^b1 λεῖον $\beta\gamma$: λεῖον φαίνεται E
21. 437^b1 ἐὰν $\beta\gamma$: ἂν E
22. 437^b6 τὸ ... θολόν βE^* : ὁ ... θολός γ
23. 437^b9 ἐκεῖνος γ : ἐκεῖνος βE
24. 437^b9–10 αὐτὸς αὐτὸν $\beta\gamma$: αὐτὸν E^*
25. 437^b24 νομίζοντι $\beta\gamma$: νομιζεῖν τι E
26. 437^b26 ὀπλίσσατο βE^* : ὀπλίσσατο γ
27. 437^b27 νύκτα γ : νύκτα βE
28. 437^b29 αἶ βE : οἶ γ
29. 437^b29 πνεῦμα $\beta\gamma$: πνεύματα E
30. 437^b30 πῦρ βE : φῶς γ
31. 437^b31 ἐεργμένον $\beta\gamma$: ἐεργμένον E
32. 438^a1 ἐχεύατο $\beta\gamma$: λοχαζέτο E
33. 438^a2 ἀμφιναέντος $\beta\gamma$: ἀμφὶ νάεντος E
34. 438^a15 εὐπιλητότερον E : εὐπειλητότερον β : εὐποληπτότερον γ
35. 438^a16 ἀέρος ἐστὶν $\beta\gamma$: ἀέρος E
36. 438^a18 διαφθειρομένων ὧν ὀφθαλμῶν $\beta\gamma$: διαφθειρομένων E
37. 438^a20 πῖον $\beta\gamma$: πλεῖον E

2. Je traite, à l'exception des fautes les plus triviales, le texte du manuscrit E comme identique à celui de la sous-branche qui l'inclut.

38. 438^b16 ἐπὶ τούτων **βγ** : τούτων τι **E**
39. 438^b17 ὡς εἶ **βγ** : ὡς **E**
40. 438^b24 τίς ἐστὶν **βγ** : ἐστὶν **E**
41. 438^b27–28 ὄμματος **βγ** : αἵματος **E**
42. 439^a2 τῆς τε γεύσεως καὶ τῆς ἀφῆς **βγ** : τῆς γεύσεως καὶ τῆς ἀφῆς **E**
43. 439^a10–11 χρώμα ἢ τί ψόφον **βE** : τὸ χρώμα ἢ τὸν ψόφον **γ**
44. 439^a18 ἐν ἐκείνοις **βγ** : ἐκείνοις **E**
45. 439^a27 ἐν ἀορίστῳ διαφανεῖ **βγ** : ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ **E**
46. 439^a28 ἄν τι **βγ** : πάντι **E**
47. 439^a32 οὐ **βγ** : οὐ τι **E**
48. 439^b32 χρώματα **βγ** : χρώματος **E**
49. 440^a1 ἀλουργὸν **βγ** : ἀλουργοῦν **E**
50. 440^a1 τὸ φοινικοῦν **βγ** : φοινικοῦν **E**
51. 440^a3–4 τᾶλλα χρώματα· ἢ καὶ πάσας τὰς χροὰς ἐν ἀριθμοῖς **βγ** : om. **EB^e**
52. 440^a9 ἐτέραν **βγ** : ἐτέραι **E**
53. 440^a9 ὕδατί τι **βE** : ὕδατι **γ**
54. 440^a15 ὥσπερ **βγ** : ὥσπερ καὶ **E**
55. 440^a20 καὶ **βγ** : καὶ μὴ **E**
56. 440^a24 ἀκίνητον **βγ** : κίνητον **E**
57. 440^b3 πάντη **γ** : παντὶ **βE**
58. 440⁷ ἄνθρωπος **βγ** : ἀνθρωπον **E**
59. 440⁷ ἵππος **βγ** : ἵππον **E**
60. 440^b15 αἰτίαν **βγ** : οἰκείαν **E**
61. 440^b15 χροὰς **βγ** : χροιάς **E**
62. 440^b19 κατὰ πολλοὺς λόγους **βγ** : πολλοῖς λόγοις **E**
63. 440^b30 ἡμῖν ἐστὶ **βγ** : ἐστὶ ἡμῖν **E**
64. 441^a4 δ' ἦ] **βγ** : δὴ **E**
65. 441^a8 ἔχοντος] **βγ** : ἔχοντας **E**
66. 441^a23 πάντων τῶν ὑγρῶν **βγ** : τῶν πάντων ὑγρῶν **E**
67. 441^a24 πλεῖον **βE** : πλεόν **γ**
68. 441^b4 εἰσιν **γ** : ἐστὶν **βE**
69. 441^b4 καὶ **βE** : διὸ καὶ **γ**
70. 441^b5 χυμόν **βE** : χυμόν καὶ τὰ διὰ τῶν ἄλλων ὁμοίως **γ**
71. 441^b7 εὐλόγως δὲ **βE** : διὸ εὐλόγως **γ**
72. 442^a16 οὔτοι δὲ **βγ** : οὔτοι **E**
73. 442^a17 μόνον ὁ **βγ** : μόνος **E**
74. 442^a18–19 ὁ δὲ δριμύς καὶ αὐστηρὸς **βγ** : ὁ δὲ αὐστηρὸς καὶ δριμύς **E**
75. 442^a21 τιθῆμι **βγ** : θείη **E**
76. 442^a21 ὥσπερ **βγ** : ὥστε **E***
77. 442^a22 μέλαν **βγ** : λευκόν **E**
78. 442^a22 λείπεται **βγ** : ἔπεται **E**

79. 442^a23–24 φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον **βE** : τὸ φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργὸν καὶ πράσινον **γ**
80. 442^a24 μεταξύ **βγ** : ἀνά μέσον **E**
81. 442^a24 μικτὰ **βγ** : μεταξύ **E**
82. 442^a26–27 ἄλμυρόν καὶ πικρόν **βE** : τὸ ἄλμυρόν καὶ τὸ πικρόν **γ**
83. 442^a30 ἀποπώτατόν τι **βE** : ἀποπώτατον **γ**
84. 442^b2 οὕτω **βγ** : καὶ οὕτω **E**
85. 442^b2 ὅτι **βγ** : ὡς **E**
86. 442^b3 ἀδύνατον **βE** : ἐστὶν ἀδύνατον **γ**
87. 442^b7 γε **βγ** : τε **E**
88. 442^b7 ἀφῆς **βγ** : ἀκοῆς **E**
89. 442^b8 περὶ **βγ** : περὶ μὲν **E**
90. 442^b9 ὄψις **βγ** : ἡ ὄψις **E**
91. 442^b9 ἀκοῆ **βγ** : ἡ ἀκοῆ **E**
92. 442^b17 τῶν σχημάτων **βE** : τῶν ἄλλων σχημάτων **γ**
93. 442^b23 ποιήσειεν **βE** : ποιήσει **γ**
94. 442^b24 γευστοῦ καὶ χυμοῦ **βE** : χυμοῦ καὶ γευστοῦ **γ**
95. 442^b25 σκέψιν **βγ** : ἀποδόσιν **E**
96. 442^b28 ὅπερ **βγ** : ὃ **E**
97. 443^a1 ἦ **βE** : καὶ **γ**
98. 443^a4 φαίνονται **βγ** : φαίνεται **E**
99. 443^a8 ἀπ' ἐγχύμου **βγ** : ἅπαν χύμου **E**
100. 443^a10–11 τά τε ξηρὰ αὐτῶν καὶ τὰ ὑγρὰ **βγ** : τά τε ὑγρὰ καὶ τὰ ξηρὰ αὐτῶν **E**
101. 443^a11 ἄν **βE** : ἐὰν **γ**
102. 443^a13 λίτρου **βγ** : λίτρον **E**
103. 443^a14 ἐξικμάζον **βE** : ἐξικμαζόμενον **γ**
104. 443^a14 λίτρον **βγ** : λίτρον **E**
105. 443^a22 καὶ **βγ** : τε καὶ **E**
106. 443^a24 ὅτι ῥῖνες **βE** : ῥῖνες **γ**
107. 443^a24 ἐπὶ **βγ** : ἐπεὶ **E**
108. 443^a27 κοινὸν **βE** : κοινή **γ**
109. 443^a31 ἐν ὕδατι γενέσθαι **βE** : γενέσθαι ἐν ὕδατι **γ**
110. 443^a31 ἐν τῷ **βE** : ἐν **γ**
111. 443^b1 ὥσπερ **βE** : καθάπερ **γ**
112. 443^b2 οὐδ' **βE** : μηδ' **γ**
113. 443^b6 ἔτι **βγ** : ὅτι **E***
114. 443^b7 ἔτι **βγ** : ὅτι **E**
115. 443^b10–11 τοῖς πικροῖς **βγ** : ταῖς πικραῖς **E**
116. 443^b11 ἐκεῖνα **βE** : ἐκεῖνοι **γ**
117. 443^b13 ὁ χυμός **βE** : χυμός **γ**
118. 443^b14 πῆξις **βE** : ψύξις **γ**

119. 443^b17 εἰσὶν **βγ** : ἐστίν **E**
120. 443^b17 τινές φασιν **βE** : φασί τινες **γ**
121. 443^b18 τεταγμένον **βγ** : τεταγμένων **E**
122. 443^b21 εἶναι πάθη **βγ** : πάθη εἶναι **E**
123. 443^b23 ὅσοις μὴ **βE** : αἱ ὅσμαι **γ**
124. 443^b23–24 ἡ τροφή **βγ** : τροφή **E**
125. 443^b25 μὲν **βγ** : μὲν γάρ **E**
126. 443^b25 ὥσπερ **βγ** : καθάπερ **E**
127. 444^a4 ἀνθρώπου **βγ** : τῶν ἀνθρώπων **E**
128. 444^a8 ἀνθρώπου **βγ** : ἀνθρώπωι **E**
129. 444^a12 διὸ καὶ **βγ** : καὶ **E**
130. 444^a14 ὑγείας **E** : ὑγείας **βγ**
131. 444^a15 αὐτῆς **βE** : αὐτῆς ἢ τοῦτο **γ**
132. 444^a17 ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρὰ **βγ** : ξηρὰ καὶ ὑγρὰ **E**
133. 444^a18 ἐαυτὴν **βγ** : αὐτὴν **E**
134. 444^a18 εὐώδους **βE** : εὐώδους ἡδεῖα **γ**
135. 444^a19 αἰεὶ **E** : αἰεὶ **βγ**
136. 444^a21 τῆς τοῦ ἀέρος μᾶλλον **βγ** : μᾶλλον τῆς τοῦ ἀέρος **E**
137. 444^a24 ἔχει **βγ** : ἔχειν **E**
138. 444^a27 ἀναπνέοντος **βγ** : ἀναπνέοντες **E**
139. 444^a29 φύσεώς ἐστι **βE** : φύσεώς **γ**
140. 444^a30 διὰ τὸ πλεῖστον ἐγκέφαλον καὶ ὑγρότατον ἔχειν **βE** : διὰ τὸ πλεῖστον καὶ ὑγρότατον ἐγκέφαλον ἔχειν **γ**
141. 444^a31 τῶν ζώων **βγ** : τῶν ἄλλων ζώων **E**
142. 444^a32 ἀνθρωπος **βE** : ὁ ἀνθρωπος **γ**
143. 444^a33 τῶν **βE** : ταῖς τῶν **γ**
144. 444^b1 ἡ θερμότης αὐτῶν **βγ** : αὐτῶν ἡ θερμότης **E**
145. 444^b3 πλεύμονα **E** : πνεύμονα **βγ**
146. 444^b4 δύο αἰσθητήρια **βγ** : αἰσθητήρια δύο **E**
147. 444^b5 ἐπεὶπερ καὶ ὥς **βγ** : καὶ **E**
148. 444^b5 τοῖς **βE** : ἐν τοῖς **γ**
149. 444^b8 οἶον αἶ τε μέλιτται ποιοῦσι πρὸς τὸ μέλι **βγ** : οἶον αἶ τε μέλιτται **E**
150. 444^b12 μικρῶν **βE** : μακρῶν **γ**
151. 444^b12–13 κνίπας **E** : σκνίπας **βγ**
152. 444^b16 αἰσθάνονται **βγ** : αἰσθάνεται **E**
153. 444^b21 αἰσθάνονται **βγ** : αἰσθάνεται **E**
154. 444^b27–28 ὁρᾶι ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὄντος **βE** : ὁρᾶται ἐκ τοῦ δυνατοῦ ὁρᾶν **γ**
155. 444^b28 αὐτῷ **βγ** : αὐτοῦ **E**
156. 444^b30 φθαρτικὸν ὄν **βγ** : φθαρτικὸν **E**
157. 444^b31 φθείρεται **βγ** : φθαρεῖται **E**
158. 445^a1 τᾶλλα **βE** : ἄλλα **γ**

159. 445^a2–3 τῶν φυομένων **βE** : φυόμενα **γ**
160. 445^a3 ἄν **βγ** : ἔάν **E**
161. 445^a5 καὶ τοῦ **βγ** : τοῦ **E**
162. 445^a9 ἀπτῶ **βγ** : αὐτῶι **E**
163. 445^a10 ἐν ὕδατι **βE** : ὕδατι **γ**
164. 445^a12 ὁ καὶ τῶι **βγ** : καὶ τῶι τε **E***
165. 445^a12–13 καὶ διαφανεῖ **βγ** : καὶ τῶι διαφανεῖ **E**
166. 445^a13 διὸ καὶ **βγ** : διὸ **E**
167. 445^a17 φάσκοντες **βγ** : γάρ φασιν **E**
168. 445^a17 ἔνια ζῶια **βE** : ἔνια **γ**
169. 445^a20 ἢ ... ἢ **βγ** : ὁ μὲν ... ὁ δὲ **E**
170. 445^a21 ὃν τρέφειν **βγ** : τρέφειν **E**
171. 445^a24 ὅταν εἰσέλθῃ **βE** : ἔλκον **γ**
172. 445^a27 ἄν βαδίζοι **βγ** : βαδίζοι ἄν **E**
173. 445^a28 εἰς τὴν τροφήν **βγ** : εἰς τροφήν **E**
174. 445^a29 ὑγείαν **E** : ὑγείαν **βγ**
175. 445^a31 ὑγείαν **E** : ὑγείαν **βγ**
176. 445^b3 ἄπειρα **βE** : ἄπειρον **γ**
177. 445^b8 κινεῖν **βγ** : κρίνειν **E**
178. 445^b8–9 ἀνάγκη τὴν τε **βE** : ἀνάγκη εἰ ἡ δύναμις καὶ τὴν **γ**
179. 445^b13 οὐδ' **E** : οὐκ **P** : εἰ μὴ **γ**
180. 445^b13 ὅλως **βE** : τὸ ὅλον **γ**
181. 445^b13–14 ταῦτα ... **βE** : om. **γ**
182. 445^b15 γὰρ δὴ **βE** : γὰρ **γ**
183. 445^b15 ἢ **βE** : καὶ **γ**
184. 445^b17 μετ' αἰσθήσεως **βE** : μετ' αἰσθήσεως ὄντα **γ**
185. 445^b21 διὰ τί **βE** : διότι **γ**
186. 445^b23 ἀνάγκη **βγ** : ἀναγκαῖον **E**
187. 445^b24 ἔχει **βγ** : ἔχειν **E**
188. 445^b25 λευκὸν καὶ μέλαν **βγ** : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν **E**
189. 445^b25 ἐν χυμῶι **βE** : ἐν χυμοῖς **γ**
190. 445^b26–27 τὰ ἐναντία **βE** : ἐναντία **γ**
191. 445^b28 τὸ δὲ μὴ καθ' αὐτὸ συνεχές **βγ** : τὸ δὲ καθ' αὐτὸ μὴ συνεχές **E**
192. 445^b31 τὸ μυριοστημόριον **βγ** : μυριοστημόριον **E**
193. 446^a1 τῆς κέγχρου ὀρωμένον **βγ** : τοῦ κέντρου ὀρωμένου **E**
194. 446^a5 πάμπαν **βE** : πάνυ **γ**
195. 446^a5 ὀραῖ αὐτά **βγ** : ὀρατά **E**
196. 446^a5–6 ἐνεργεῖαι δ' οὐ ὅταν μὴ χωρισθῇ **β** : ἐνεργεῖαι δ' ὅταν χωρισθῇ **γ** : ἐνεργεῖαι δ' οὐ ὅταν μὴ χωρὶς ἦι **E**
197. 446^a6 τῆι δίποδι **βγ** : τῶι ποδί **E**
198. 446^a7 δὲ **βγ** : δὴ **E**

199. 446^a7 τηλικαῦται **βγ** : τηνικαῦθ' αἰ **E**
 200. 446^a9 ἀκαριαῖος **βE** : ὁ ἀκαριαῖος **γ**
 201. 446^a9–10 ἐγγυθεῖς **βE** : ἐγγυθεῖς ἦν **γ**
 202. 446^a10–11 οὐδ' ἢ ... καθ' αὐτήν **βE** : ἢ ... οὐ καθ' αὐτήν **γ**
 203. 446^a13 αἰσθέσθαι **βγ** : αἰσθάνεσθαι **E**
 204. 446^a17 δὴ **βE** : ἦδη **γ**
 205. 446^a18 μὴ μόνον ὅτι **βE** : μὴ μόνον **γ**
 206. 446^a18 χωρὶς **βγ** : χωρὶς ἦι **E***
 207. 446^a24 πρότερον **βγ** : πρότερος **E**
 208. 446^a26 καθάπερ καὶ **βE** : καθάπερ **γ**
 209. 446^a27 τὸ ἀπὸ **βE** : τὸ **γ**
 210. 446^a27 τὸ μεταξὺ **βγ** : τὸν μεταξὺ **E**
 211. 446^a30 ἐν ᾧ **βγ** : εἰ **E**
 212. 446^b1 πᾶς **βγ** : ὁ πᾶς **E**
 213. 446^b3 ἥμισθηται **βγ** : εἰ αἰσθηταὶ **E**
 214. 446^b5–6 τῆι ἀκοῆι **βγ** : τὴν ἀκοήν **E**
 215. 446^b7 γινομένης **βγ** : ἠνωμένης **E**
 216. 446^b7 φορᾶς **βγ** : φθορᾶς **E**
 217. 446^b11 οὐθὲν **βE** : οὐδὲ **γ**
 218. 446^b11 ἂν ἔδει **βE** : ἔδει **γ**
 219. 446^b14 ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ **βγ** : πᾶν ὕδωρ **E**
 220. 446^b17 ἀπορία **βE** : ἀπορίαν **γ**
 221. 446^b19 ἢ ὁρᾶν **βγ** : καὶ ὁρᾶν **E**
 222. 446^b20 καὶ ὁσφραίνεσθαι **βE** : ἢ ὁσφραίνεσθαι **γ**
 223. 446^b21 χωρὶς ἂν **βγ** : χωρὶς **E**
 224. 446^b21 καὶ ὁσφραίνεσθαι **βE** : πρῶτον **γ**
 225. 446^b24 διὸ **βγ** : διὸ καὶ **E**
 226. 446^b24 ἅμα πολλοὶ **βE** : πολλοὶ ἅμα **γ**
 227. 446^b26 οὕτ' **βγ** : οὕδ' **E**
 228. 446^b27 τὸ φῶς **βγ** : φῶς **E**
 229. 446^b28 κίνησις τις **βγ** : κίνησις **E**
 230. 447^a3 ἅμα πᾶν **βE** : ἅμα **γ**
 231. 447^a3 ἀλλ' **βE** : ἀλλ' ἐνίοτε **γ**
 232. 447^a5 πάσχει **βγ** : πάσχειν **E***
 233. 447^a8 πρὶν **βE** : ἔτι πρὶν **γ**
 234. 447^a8 τὸ ὁρᾶν **βE** : ὁρᾶν **γ**
 235. 447^a12 τις ἀπορία καὶ ἄλλη τοιάδε **βE** : ἀπορία καὶ ἄλλη τις τοιάδε **γ**
 236. 447^a12 τὰς αἰσθήσεις **βγ** : αἰσθήσεως **E**
 237. 447^a13 αἰσθάνεσθαι **βγ** : δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **E**
 238. 447^a20 ἐν τῷ **βE** : ἐν τῆι **γ**
 239. 447^a22 αὐτήν **βE** : ταύτην **γ**

240. 447^a23 ἀφαιρείται **βγ** : ἀφήρηται **E**
 241. 447^a25 ἄρα **βE** : δ' ἄρα **γ**
 242. 447^a26 ἀφανιεῖ **βE** : ἀφανίζει **γ**
 243. 447^a26 ἀπλῆς **βγ** : ἀπλῶς **E**
 244. 447^a27 αἰσθέσθαι **βγ** : αἰσθάνεσθαι **E**
 245. 447^a28 ὅπερ καὶ **βE** : ὅπερ **γ**
 246. 447^a28 ἐπὶ **βγ** : ἐκ **E**
 247. 447^b1 ἐναντία **βγ** : ἐν **E**
 248. 447^b1–2 γένεσθαι **βE** : γίνεσθαι **γ**
 249. 447^b4 ἀφανιοῦσιν **βE** : ἀφανίζουσιν **γ**
 250. 447^b5 ἐὰν **βγ** : ἂν **E**
 251. 447^b6 ποιήσει **β** : ποιεῖ **E** : ἐμποιήσει **γ**
 252. 447^b6 ἔτι εἰ **β** : ἐπεὶ **E** : ἔτι **γ**
 253. 447^b8 αὐτὴ αὐτῆς **βγ** : ταύτης **E**
 254. 447^b9 οἶον ὄψεως **βγ** : ὄψεως **E**
 255. 447^b11 τοῦ δ' ἐνός **βγ** : οὐδενός **E**
 256. 447^b11 ἅμα **βE** : om. **γ**
 257. 447^b16 μὴ ἦι μειγμένα **βγ** : μειγμέναι **E**
 258. 447^b17 ἀλλὰ κατὰ μίαν **βγ** : ἀλλ' οὐ κατὰ **E**
 259. 447^b19 ἡ εἰσάπαξ **βγ** : εἰσάπαξ **E**
 260. 447^b19 χρῆσις **βγ** : χρῶσις **E**
 261. 447^b22 ἤττον ἔτι **βE** : ἤττον **γ**
 262. 447^b26 καὶ τὸ λευκὸν **βE** : τὸ λευκὸν **γ**
 263. 447^b28 ἡ αὐτὴ **βγ** : ἡ αὐτὴ ἡ αὐτὴ **E**
 264. 448^a1 ὡς δ' **βE** : ὡς **γ**
 265. 448^a1 ἔτι εἰ **βγ** : ἔτι **E**
 266. 448^a4 οὐκ **βE** : τούτων **γ**
 267. 448^a5 ἂν ἐνδέχοιτο **βE** : ἐνδέχοιτο **γ**
 268. 448^a8 λόγοι **βE** : λόγοις **γ**
 269. 448^a10 ἐὰν **βγ** : ἂν **E**
 270. 448^a12 ἡ περιττοῦ **βγ** : ἡ περὶ τοῦ **E**
 271. 448^a13 πλεῖον ἀπέχει ἔτι **βγ** : πλεῖον ἔτι ἀπέχει **E**
 272. 448^a15 λέγω δ' **βγ** : λεγομένων **E**
 273. 448^a16 καλῶ δ' **βγ** : ἀλλ' ὡς **E**
 274. 448^a20 οὐχ ἅμα μὲν **βE** : οὐκ **γ**
 275. 448^a21 λανθάνει **βγ** : λανθάνειν **E**
 276. 448^a23 ἀκούειν **βE** : ἀκούειν ἐν τι **γ**
 277. 448^a25 οὐδένα οὐδὲ **βγ** : ἡ οὐδένα **E**
 278. 448^a26 αἰσθάνεσθαι **βE** : αἰσθέσθαι **γ**
 279. 448^a26 αὐτοῦ **βE** : ἑαυτοῦ **γ**
 280. 448^a28 ὅσος ὅλως **βγ** : ὅς ὅλος **E**

281. 448^a30 ὀραῖ **βγ** : εἰ ὀραῖ **E**
 282. 448^a30 αἰσθάνεται **βE** : οὐκ αἰσθάνεται **γ**
 283. 448^a30 εἰ **βγ** : ἦι **E**
 284. 448^b1 οὐτε **βγ** : οὐδὲ **E**
 285. 448^b1 ὃ **βγ** : ὃ μὴ **E**
 286. 448^b5 ἐν τούτου **βγ** : νῦν τούτων **E**
 287. 448^b5 τινί **βE** : τινὶ ἢ τούτου τι ὀραῖ εἴπερ ἐστὶ τι μέγεθος **γ**
 288. 448^b5 ἀφηρήσθω **βE** : ἀφαιρείσθω **γ**
 289. 448^b5–6 ἢ τὸ ΓΒ ἐν ἦι **βE** : τὸ ΓΒ ἐν ᾧ **γ**
 290. 448^b8 τωιδὶ **βE** : τῶιδε **γ**
 291. 448^b11 ἀεὶ **β** : δεῖ **E** : αἰεὶ **γ**
 292. 448^b16 οὐθείς **βE** : οὐκ **γ**
 293. 448^b16 τούτων **βE** : τούτου **γ**
 294. 448^b22 ἅπαντι **β** : ἅπαν ἔτι **E** : παντὶ **γ**
 295. 448^b22 τὰ κατὰ **βE** : κατὰ **γ**
 296. 448^b23 ἄλλωι **βγ** : ἀλλ' οὐκ **E**
 297. 448^b24 εἶδει **βγ** : ἀεὶ **E**
 298. 448^b25 ἐν τῶι αὐτῶι γένει ἐστὶν **βγ** : πάλιν τῶι αὐτῶι γένει **E**
 299. 448^b26 ὅτι καὶ **β** : καὶ ὅτι **γ** : ὅτι ὡς **E**
 300. 448^b26 ὄμματα δύο **βγ** : δύο ὄμματα **E**
 301. 448^b27 κωλύειν **βγ** : κωλύει **E**
 302. 448^b28 ἐκεῖ δέ εἰ **βγ** : εἰ δὲ ἦι **E**
 303. 448^b28 ἐκεῖνο **βγ** : ἐν καὶ **E**
 304. 449^a2 αἴσθησις ἔσται **βγ** : ἔσται αἴσθησις **E**
 305. 449^a2 τοῦτο **βE** : τούτων **γ**
 306. 449^a7 ἀνάγκη **βγ** : ἀνάγκη ἐν **E**
 307. 449^a8 οὐθὲν **βγ** : οὐδὲν **E**
 308. 449^a11 ἐν τί **βγ** : ἐν **E**
 309. 449^a14 καὶ ἐν **βγ** : ἐν **E**
 310. 449^a15 εἰ γὰρ μὴ **βγ** : εἰ μὴ **E**
 311. 449^a19–20 τῶι αὐτῶι καὶ ἐνί **βγ** : τὸ αὐτὸ καὶ ἐν **E**
 312. 449^a21 αἰσθητόν **βγ** : αἰσθάνεσθαι **E**
 313. 449^a23 ἀκουστόν **βγ** : τὸ ἀκουστόν **E**
 314. 449^a23 ὀσφραντόν **βγ** : τὸ ὀσφραντόν **E**
 315. 449^a23–24 καὶ ὅσων **βE** : ὅσων **γ**
 316. 449^a24 δὴ **βγ** : δὲ **E**
 317. 449^a27 τάδε **βγ** : ταδὶ **E**

Mem.

318. 449^b7 μνημονικώτεροι **βγ** : μνημονικοὶ **E**
 319. 449^b8 ἀναμνηστικώτεροι **βγ** : ἀναμνηστικοὶ **E**
 320. 449^b9 ληπτέον ποῖά ἐστι τὰ μνημονευτὰ **βE** : σκεπτέον ποῖά ἐστι μνημονευτὰ **γ**

321. 449^b17 θεωρῶν καὶ νοῶν **βγ** : ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ νοῶν **E***
322. 449^b19 ἔργων **βγ** : ἐνεργειῶν **E**
323. 449^b21 ἦ τι **βγ** : ἦ δ τι **E**
324. 449^b22 ἀεὶ **βγ** : δεῖ **E**
325. 449^b26 εἴρηται **βγ** : εἴρηται καὶ πρότερον **E**
326. 449^b26 ἔστι γὰρ **βγ** : ἀλλὰ **E**
327. 449^b28 μετὰ χρόνου **βγ** : μετὰ χρόνον **E**
328. 449^b28 ὅσα **βγ** : ὅσα τε **E**
329. 449^b29 καὶ ὧι ταῦτα **βE** : ταῦτα **γ**
330. 450^a2 τῶι τὸ **βγ** : τὸ **E**
331. 450^a4 ὁ νοῶν ὡσαύτως **βγ** : ὀνομάζομεν ὡσαύτως **E**
332. 450^a8 νοεῖν οὐδὲν **βγ** : οὐδὲν **E**
333. 450^a8 ἄνευ συνεχοῦς **βγ** : ἄνευ τοῦ συνεχῶς **E**
334. 450^a8 χρόνου **βE** : χρόνου τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα **γ**
335. 450^a9 λόγος ἄλλος **βE** : ἄλλος λόγος **γ**
336. 450^a13 φαντάσματός **βγ** : τῆς φαντασίας **E**
337. 450^a15–16 ἀνθρώπων **βγ** : ἀνθρώποις **E**
338. 450^a19 ἀεὶ **βγ** : δεῖ **E**
339. 450^a21 προσαισθάνεται ὅτι πρότερον **βγ** : προσαισθάνεσθαι τι πρότερον **E**
340. 450^a23 ἡ μνήμη **βE** : μνήμη **γ**
341. 450^a23 φαντασία **βγ** : ἡ φαντασία **E**
342. 450^a24 ὧν ἔστι φαντασία **βγ** : ὅσα μὴ ἔστιν φανταστά **E**
343. 450^a27 μνημονεύει **βγ** : μνημονεύεται **E**
344. 450^a28 τοιοῦτον **βγ** : τοιοῦτο **E**
345. 450^a30 εἶναι μνήμην **βE** : μνήμην εἶναι **γ**
346. 450^b13 μὲν γὰρ **βγ** : μὲν **E**
347. 450^b16 ἡ τούτου αὐτοῦ αἰσθησις **βγ** : τούτου αὐτοῦ ἡ αἰσθησις **E**
348. 450^b22 καὶ ἐν ταῦτ' ἔστιν ἄμφω **β** : καὶ ἐν τοῦτ' ἔστιν ἄμφω **E** : καὶ ἐν αὐτὸ ἔστιν ἄμφω **γ**
349. 450^b25 τι καθ' αὐτὸ **βγ** : καθ' ἑαυτὸ εἶναι θεώρημα **E**
350. 450^b30 καὶ ὥσπερ **βγ** : ὥσπερ **E**
351. 451^a3 γινομένων **βγ** : ἐγγινομένων **E**
352. 451^a5 γινομένων **βγ** : ἐγγινομένων **E**
353. 451^a8 ἐνίοτε τοῦναντίον **βγ** : τοῦναντίον **E**
354. 451^a9 Ὀρείτη **βγ** : Ὀρείτη **E**
355. 451^a11 τις τὴν μὴ **βγ** : τὸ παρ' αὐτὴν **E**
356. 451^a17 ὧι **βγ** : οὐ **E***
357. 451^a19–20 τιθέναι **βγ** : τίθεσθαι **E**
358. 451^a20 οὐτε **βγ** : οὐδὲ **E**
359. 451^a21 μάθη **βE** : ἡ μάθη **γ**
360. 451^a23 ἐγγένηται **βE** : γένηται **γ**
361. 451^a24 ἡ **βγ** : καὶ **E**

362. 451^a24 ἡ μνήμη **βE** : μνήμη **γ**
 363. 451^a25 ἔτι **βγ** : ὅτι **E**
 364. 451^a25 ἐγγέγονεν **βE** : ἐγγέγονει **γ**
 365. 451^a25 ἐν τῷ **βγ** : τῷ **E**
 366. 451^a28 οὐδὲν **βγ** : οὐθὲν **E**
 367. 451^a29–30 ὑπάρξει **βE** : ὑπάρχει **γ**
 368. 451^a31 ἔτι δὲ **βγ** : ἔτι **E**
 369. 451^b1 ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς **βE** : ἐξ ἀρχῆς **γ**
 370. 451^b2 αἰσθόμενον **βγ** : αἰσθανόμενον **E**
 371. 451^b2 ἢ **βγ** : μὴ **E**
 372. 451^b4 ἀναμιμνήσκεισθαι **βγ** : τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι **E**
 373. 451^b5 ἡ μνήμη **βE** : μνήμη **γ**
 374. 451^b6 ὑπάρξασα **βE** : ὑπάρξαντα **γ**
 375. 451^b7 ἐγγίγνηται **βγ** : ἐγγένηται **E**
 376. 451^b12 ἐκείνην **βγ** : ἐκείνη **E**
 377. 451^b12 τήνδε **βγ** : τήνδε τὴν **E**
 378. 451^b14 μᾶλλον **βγ** : θᾶττον **E**
 379. 451^b15 ἐτέρους **βγ** : ἄλλους **E**
 380. 451^b19 ἢ ἐναντίου ἢ **βγ** : καὶ ἐναντίου καὶ **E**
 381. 451^b22 μικρὸν ὃ **βγ** : μικρὸν **E**
 382. 451^b24 γένηται **βE** : γίνηται **γ**
 383. 451^b25 γενομένων **βγ** : γινομένων **E**
 384. 451^b27 ὡς **βγ** : ὅτι **E**
 385. 451^b27–28 λέγω δὲ **βE** : λέγει **γ**
 386. 451^b28 προζητήσας **βγ** : προζητήσας **E**
 387. 451^b29 κινήσεις **βγ** : κινήσεις ἀλλήλαις **E**
 388. 451^b30 ποιήσει **βγ** : ποιήσας **E**
 389. 452^a4 φαύλως χαλεπῶς **βE** : φαύλως καὶ χαλεπῶς **γ**
 390. 452^a7 τούτῳ **βγ** : τούτου **E**
 391. 452^a8 ζητῶν **βE** : ζητεῖν **γ**
 392. 452^a9 ἐὰν **βE** : ἕως ἂν **γ**
 393. 452^a10–11 δύναμιν **βγ** : δυνάμει **E**
 394. 452^a13 ἀναμιμνήσκεισθαι **βγ** : ἀναμιμνήσθαι **E**
 395. 452^a15–16 ἐφ' ὑγρόν **βE** : ὑγρόν **γ**
 396. 452^a16 μετοπώρου **γ** : μεθοπώρου **βE**
 397. 452^a17 τὸ καθόλου **βγ** : καθόλου **E**
 398. 452^a17 ἀρχὴ **βγ** : ἡ ἀρχὴ **E**
 399. 452^a18 οἶδεν **βE** : οὐδὲ **γ**
 400. 452^a19 τοῦ Θ **βγ** : τὸ ΝΘ **E**
 401. 452^a20 ἐμνήσθη **βE** : μέμνηται ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη **γ**
 402. 452^a21 τὸ Δ **βγ** : τὸ Α **E**

403. 452^a22 ἐζήτει **β** : ἐζήτει **E** : ἐπιζητεῖ **γ**
404. 452^a23 εἰ **βγ** : ἐπὶ **E**
405. 452^a23 ἐπὶ τὸ A **βE** : ἐπὶ γε τὸ A **γ**
406. 452^a24 τοῦ **γ** : τὸ **βE**
407. 452^a25 τὸ **βE** : ὅτι **γ**
408. 452^a25 ἐπὶ πλείω **βγ** : ἐπὶ πλείον **E**
409. 452^a27 διὰ παλαιοῦ **βE*** : μὴ διὰ παλαιοῦ **γ**
410. 452^a27 κινῆται **βγ** : κινηθῆι **E**
411. 452^b1 ἐν τῇ φύσει **βE** : ὡσπερ ἐν τοῖς φύσει **γ**
412. 452^b2 μὴ ὁμοίως **βγ** : ὁμοίως **E**
413. 452^b3 ἄλλως τε **βE** : καὶ ἄλλως ἄλλως τε **γ**
414. 452^b4 κἂν **βE** : καὶ ὅταν **γ**
415. 452^b4 αὐτός **βE** : αὐτόσε πηι **γ**
416. 452^b4 γὰρ ἐπεὶ δ' ἂν **βE** : καὶ ὅταν **γ**
417. 452^b5 δέηι **βγ** : ἐπέιη **E**
418. 452^b5 ὄνομα **βγ** : μόνον **E**
419. 452^b5 εἰς ἐκεῖνο **βE** : εἰς δ' ἐκεῖνο **γ**
420. 452^b8 κρίνει **βγ** : κινεῖ **E**
421. 452^b11–12 τῇ ἀνάλογον **βE** : τῖνα λόγον **γ**
422. 452^b12 ἐν αὐτῇ **βγ** : ἐν αὐτοῖς **E**
423. 452^b13 μείζω **βγ** : τὰ μείζω **E**
424. 452^b13 ἢ ὅτι **βγ** : ὅτι **E**
425. 452^b14 καὶ **βγ** : ὡσπερ **E**
426. 452^b15 δὴ **βγ** : δ' **E**
427. 452^b15 καὶ τοῖς **βγ** : τοῖς **E**
428. 452^b18 καὶ **βγ** : καὶ ἢ **E**
429. 452^b18 ἢ τὴν ZH **βγ** : ZH **E**
430. 452^b20 Θ **βγ** : HΘ **E**
431. 452^b20 τὴν I **βE** : τὸ M **γ**
432. 452^b20 καὶ κινεῖται **βγ** : κινεῖται **E**
433. 452^b21 τὴν μὲν **βγ** : τὴν **E**
434. 452^b22 ΚΛ **βγ** : ΚΑ **E**
435. 452^b26–27 μνήμηι μὴ **γ** : μνήμηι **βE**
436. 452^b27 ἀλλὰ **βγ** : ἅμα **E***
437. 452^b30 διττή **βE** : δισσή **γ**
438. 452^b30 αὐτόν **βγ** : αὐτό **E**
439. 453^a1 τρίτη ἡμέρα **βE** : τρίτην ἡμέραν **γ**
440. 453^a1 ὅτι μέντοι ποτὲ **βγ** : ὀδήποτε **E**
441. 453^a4 τὸ ποσὸν **βE*** : τῶι ποσῶι **γ**
442. 453^a5 πρότερον **βγ** : ἐν τοῖς πρότερον **E**
443. 453^a6 τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεισθαι **βγ** : τοῦ μνημονεύειν τὸ ἀναμιμνήσκεισθαι **E**

444. 453^a9 γνωριζομένων **βE** : γνωρίμων **γ**
 445. 453^a14 δὲ **βγ** : δ' ἐστὶ **E**
 446. 453^a14 σωματικόν τι **βγ** : σωματικὸν **E**
 447. 453^a19 ἐπέχοντας **β** : ἐπέχοντες **E** : πάνυ ἐπέχοντας **γ**
 448. 453^a20 ἐπ' αὐτοῖς **βγ** : ἐφ' ἑαυτοῖς **E**
 449. 453^a20 εἶναι **βE** : εἶναι τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι **γ**
 450. 453^a22 σωματικόν τι **βγ** : σωματικὸν **E**
 451. 453^a22 πάθος **βE** : ἐν ᾧ τὸ πάθος **γ**
 452. 453^a23 ἐνοχλοῦνται **βγ** : ἐνυπάρχει **E**
 453. 453^a25 ἐπανεῖθι **βE** : ἐπέλθι **γ**
 454. 453^a29 αὐτῶν γένηται τι σφόδρα **β** : γένηται τις φώρα **E** : τι αὐτῶν γένηται σφόδρα **γ**
 455. 453^b6 πολλῆι **βγ** : πολλῆι εἰσιν **E**
 456. 453^b9 τίνι **βγ** : τί **E**
 457. 453^b9 τίν' αἰτίαν **βγ** : τίνας αἰτίας **E**

Somn. Vig.

458. 453^b11 ἐπισκεπτόν **βγ** : σκεπτόν **E**
 459. 453^b13 καὶ **βγ** : καὶ **E**
 460. 453^b13 ἀμφοτέρων αὐτῶν **βγ** : ἀμφοτέρων **E**
 461. 453^b16 ὕπνου **βγ** : θατέρου **E**
 462. 453^b18 οὐκ ὄνειρώσσουσιν **βE** : οὐ **γ**
 463. 453^b25 τοῦ ζώιου **βγ** : ζώιαι **E**
 464. 453^b27 ἔσχατα **βγ** : ἐναντία **E**
 465. 453^b28 ἐν τῷ **βγ** : καὶ ἐν τῷ **E**
 466. 453^b29 γιγνόμενα **βγ** : τὰ γιγνόμενα **E**
 467. 453^b30–31 ἰσχύς ἀσθένεια, ὄψις τυφλότης, ἀκοή κωφότης **βE** : καὶ ἰσχύς καὶ ἀσθένεια καὶ ὄψις καὶ τυφλότης καὶ ἀκοή καὶ κωφότης **γ**
 468. 454^a8 ἐνέργεια **βγ** : ἐνέργειαι **E**
 469. 454^a12–13 πρότερον ἐν ἐτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **βγ** : περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἐτέροις πρότερον **E**
 470. 454^a13 τοῦ μὲν **βγ** : τοῦ **E**
 471. 454^a21 οὔτε **βγ** : οὐ **E**
 472. 454^a25 αἰεὶ **βγ** : αἰεὶ τι **E**
 473. 454^a27 ἢ τι ᾧ **βγ** : ᾧ **E**
 474. 454^a30–31 αἰσθάνεσθαι καὶ τοῦτο ἂν ὑπερβάλη ὅσον ἦν χρόνον δυνάμενον αἰσθάνεσθαι **βE** : αἰσθάνεσθαι **γ**
 475. 454^a32 ὠρισταὶ **βγ** : τούτῳ ὠρισταὶ **E**
 476. 454^b1–2 τῶν μὲν ἀνάγκη θάτερον **βE*** : τὸ μὲν ἀνάγκη **γ**
 477. 454^b2 παρεῖναι **βγ** : αἰεὶ παρεῖναι **E**
 478. 454^b4 τοιοῦτον **βγ** : τοιοῦτο **E**
 479. 454^b5 δι' ὑπερβολὴν τοῦ ἐγρηγορέναι **βγ** : τοῦ ἐγρηγορέναι δι' ὑπερβολὴν **E**
 480. 454^b10 πάθος ὕπνος **βγ** : ὕπνος **E**

481. 454^b10 καὶ οἶον **βγ** : οἶον **E**
482. 454^b15 ἅπαντα **βγ** : πάντα **E**
483. 454^b18 ὅσαπερ **βγ** : ὅσα **E**
484. 454^b18 σκληρόδερμα **βE*** : σκληρόφθαλμα **γ**
485. 454^b20 λάθοι ἄν **βγ** : λανθάνοι **E**
486. 454^b22 καθεύδει **βγ** : καθεύδουσιν **E**
487. 454^b24 ἔχειν αἰσθησιν **βγ** : αἰσθησιν ἔχειν **E**
488. 454^b26 οἶον **βE** : καὶ οἶον **γ**
489. 455^a4 διὰ τίνα **βE** : διὰ ποίαν τίνα **γ**
490. 455^a5 εἰ διὰ **βγ** : ἦ **E**
491. 455^a5–6 ἔνια μὲν τῶν ζώων **βγ** : ἔνια μὲν **E**
492. 455^a7 ὄψιν **βγ** : οἶον ὄψιν **E**
493. 455^a10 πάσαις **βE*** : πᾶσιν **γ**
494. 455^a15 ἄλλαις **βγ** : ἄλλαις ἐκάστηι **E**
495. 455^a15 λόγον **βγ** : τρόπον **E**
496. 455^a15 τις καὶ **βγ** : τις **E**
497. 455^a16 ὅτι **βγ** : τι **E***
498. 455^a17 αἰσθάνεται **βγ** : καὶ αἰσθάνεται **E**
499. 455^a20 αἰσθητικῶν ἀπάντων **βγ** : αἰσθητηρίων πάντων **E**
500. 455^a29 αἶς οὔτε ἀνάγκη **βγ** : τοὔτ' ἀνάγκη **E**
501. 455^a30 ταύτας **βγ** : οὔτ' **E**
502. 455^a31 συμβαίνειν **βγ** : συνββαίνειν **E***
503. 455^b4 δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **βγ** : δύνασθαι **E**
504. 455^b5 αἰσθήσεων **βγ** : αἰσθήσεως **E**
505. 455^b6 ἔκνοιαι **βγ** : ἔκπνοιαι **E**
506. 455^b11–12 ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατεῖν **βγ** : ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατήσῃ ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατήν **E**
507. 455^b12 τινί **βE** : τι **γ**
508. 455^b15 ἔνεκεν **βγ** : ἔνεκα **E**
509. 455^b16–17 μὲν οὖν **βγ** : μὲν **E**
510. 455^b20 ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν **βE** : ὠφέλιμον **γ**
511. 455^b20–21 δι' αὐτὴν **βγ** : αὐτῇι **E**
512. 455^b21 μεταφορὰν **βγ** : καταφορὰν **E**
513. 455^b22 ὑπάρχει **βγ** : ὑπάρχειν **E**
514. 455^b23 τὸ τέλος **βγ** : τέλος **E**
515. 455^b25 ὅτι δ' **β** : ἔτι δὲ **γ** : ὥστε **E**
516. 455^b27 ἔχον **βE** : τὸ ἔχον **γ**
517. 455^b25 ὑπάρχειν τινὰ **βγ** : τινὰ ὑπάρχειν **E**
518. 455^b29–30 τό τ' ἐγρηγορέναι **βγ** : τὸ ἐγρηγορέναι **E**
519. 455^b32 τὰ αἷτια **βE** : τὰ αἷτια τοῦ πάθους **γ**
520. 456^a2 διωρισμένων **βγ** : ὠρισμένων **E**

521. 456^a4 ἅπαντα **βγ** : πάντα **E**
522. 456^b8–9 τὰ ἀναπνέοντα καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα **βE** : τὸ ἀναπνεῖν καὶ τὸ τῷ ὑγρῷ καταψύχεσθαι **γ**
523. 456^a9 σωτηρίαν **βγ** : τὴν σωτηρίαν **E**
524. 456^a11 τοῖς ἐντόμοις **βγ** : ἐντόμοις **E**
525. 456^a13 συνίζον **βE** : συνιζάνον **γ**
526. 456^a20 πᾶν **βE** : ἅπαν **γ**
527. 456^a20 γενομένης **βγ** : γινομένης **E**
528. 456^a29 ἀμνημονοῦσιν **βE** : οὐ μνημονεύουσιν **γ**
529. 456^a34 ἡ ἐσχάτη **βE** : ἐσχάτη **γ**
530. 456^b1 αἵματος **βE** : τοῦ αἵματος **γ**
531. 456^b1 αἱ φλέβες **βE** : φλέβες **γ**
532. 456^b8 αἰσθητικοῦ **βγ** : αἰσθητηρίου **E**
533. 456^b10 ἔκνοια **βγ** : ἔκπνοια **E**
534. 456^b13 καταδαρθεῖν **βγ** : καταδραθεῖν **E**
535. 456^b14 τὸ **βγ** : καὶ τὸ **E**
536. 456^b20 ἀνάγκη **βγ** : ἀναγκαῖον **E**
537. 456^b29 καρηβαρεῖν **βγ** : καρηβαρίαν **E**
538. 456^b30 βρωτά **βγ** : βρώματα **E**
539. 456^b31 καταφερόμενοι **βE** : οἱ καταφερόμενοι **γ**
540. 457^a10 πολλοῖς **βγ** : τισὶν **E**
541. 457^a13 αἶς **βγ** : καὶ **E**
542. 457^a13 ἦι **βγ** : δι' ὃν **E**
543. 457^a20 τῆς τροφῆς **βγ** : τροφῆς **E**
544. 457^a20 τοῦτ' εἶναι **βγ** : εἶναι τοῦτο **E**
545. 457^a22 νανώδεις **βγ** : οἱ νανώδεις **E**
546. 457^a23 μεγαλοκέφαλοι **βγ** : οἱ μεγαλοκέφαλοι **E**
547. 457^a24 καταρρεῖν **βE** : διαρρεῖν κατιὸν **γ**
548. 457^a29 σκληροὶ **βE** : σκληροὶ **γ**
549. 457^b6 τις **βγ** : τοῦτό τις **E**
550. 457^b8 ὑπνωτικά **βE** : ὑπνωτικὸς **γ**
551. 457^b9 τοιαῦτας **βγ** : τοιαῦτα **E**
552. 457^b12 καταψύχει **βγ** : αὐτὴν καταψύχει **E**
553. 457^b12 κίνησιν **βγ** : κίνησιν ἢ τὴν ἀκινήσιαν **E***
554. 457^b13 τόποι **βE** : οἱ τόποι **γ**
555. 457^b14 ἦ **βγ** : καὶ **E**
556. 457^b19 πολλῆς **βγ** : δὲ πολλῆς **E**
557. 457^b19 καταψύχει **βE** : καταψύχεται **γ**
558. 457^b20 σωματώδους **βγ** : σωματουειδοῦς **E**
559. 457^b23–24 καταπίπτουσί **βE** : καὶ πίπτουσί **γ**
560. 457^b24 τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ **βγ** : τοῦ θερμοῦ τοῦ ἀνάγοντος **E**

561. 457^b25 ἔκνοιαν **γ** : ἔγκνοιαν **β** : ἔκπνοιαν **E**
 562. 457^b26–27 λύσεις ἐνδεχόμεναι μὲν **βγ** : ἐνδεχόμεναι **E**
 563. 457^b28 ὁ τόπος **βE** : ὁ τόπος ὁ περὶ τὸν ἐγκέφαλον **γ**
 564. 457^b30 ἀνάλογον **βγ** : ἀνάλογον τούτῳ μόνον **E**
 565. 458^a3 συνίσταται **βγ** : συνέρχεται **E**
 566. 458^a7 ἡ λεπτότης **βE** : καὶ ἡ λεπτότης **γ**
 567. 458^a18–19 τῆς τε μεγάλης καλουμένης **βγ** : τῆς τε μεγάλης **E**
 568. 458^a21–22 ἀδιακριτώτατον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰ **β** : ἀδιακριτώτερον τὸ αἷμα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰ **E** : μάλιστα μετὰ τὴν τῆς τροφῆς προσφορὰν ἀδιάκριτον **γ**
 569. 458^a23 θολερώτερον εἰς τὰ **βγ** : θολερώτατον εἰς τὸ **E***
 570. 458^a30 γινόμενον **βγ** : γινόμενος **E**

Insomn.

571. 458^a33 ζητητέον **βγ** : ἐπιζητητέον **E**
 572. 458^b4 ὅλως δὲ **βγ** : ὅλως **E**
 573. 458^b4 κοινὰ δὲ ἐστὶ **βE** : ταῦτα δ' ἐστὶ τὰ κοινὰ **γ**
 574. 458^b4 ἢ τὰ ἴδια **βγ** : ἴδια δὲ **E**
 575. 458^b5 μέγεθος **βγ** : μέγεθος καὶ κίνησις **E**
 576. 458^b9 τῆι αἰσθήσει γε **βγ** : γε τῆι αἰσθήσει **E**
 577. 458^b11 ἵππον **βE** : ἵππον εἶναι **γ**
 578. 458^b12 ἂν φήσειεν **βγ** : ἀποφαίνεται **E**
 579. 458^b15 ἄλλο τι **βE** : τι ἄλλο **γ**
 580. 458^b19 προσέχοι **βE** : προσέχει **γ**
 581. 458^b22 αὐτοῖς **βγ** : αὐτοῖς πολλάκις **E**
 582. 458^b25 ὃ ἐννοοῦμεν **βE** : ἐννοοῦμεν ἃ **γ**
 583. 458^b25 ἐδοξάζομεν **βγ** : δοξάζομεν **E**
 584. 458^b26 πάντων τό γε **βE** : ἀπάντων **γ**
 585. 458^b27 αὐτὸ **βγ** : αὐτῷ **E**
 586. 458^b29 ταῦτόν **βγ** : τὸ αὐτὸ **E**
 587. 458^b31 αἰσθάνεσθαι τι **βγ** : αἰσθάνεσθαι **E**
 588. 458^b33 τοῦτο δὲ **βE** : μέντοι τοῦτο **γ**
 589. 458^b33 ὃ οἶεται **βγ** : οἶεται **E**
 590. 459^a1–2 μηδὲν ὄραν **β** : μηδὲν ὄραν **γ** : μὴ ὄραν μηδὲν **E**
 591. 459^a6–7 καὶ ὅτε μὲν ἡ δόξα λέγει ὅτι ψεῦδος ὥσπερ ἐγγρηγορόσιν ὅτε δὲ **β** : μηδὲν ὄραν **γ** : ὅτε δὲ **E**
 592. 459^a10 ἀνάγκη **βE** : ἂν ἦν **γ**
 593. 459^a11–12 δὲ **βE** : μὲν οὖν **γ**
 594. 459^a12 φανερόν **βE** : καὶ φανερόν **γ**
 595. 459^a14 ἄλλωι δὲ **βE** : ἄλλωι δὲ τινι **γ**
 596. 459^a18 τὸ ἐνυπνιάζειν **βE** : τὸ ἐνύπνιον τινι **γ**
 597. 459^a22 φανταστικόν **βγ** : τὸ φανταστικόν **E**
 598. 459^a24 τὸν **βγ** : τῶν **E**

599. 459^a25 ἐμποιοῦσιν **βγ** : ποιοῦσιν **E**
600. 459^a26 αὐτῶν **βγ** : αὐτοῖς **E**
601. 459^a26 ἐνυπάρχει **βγ** : ἐνυπάρχει **E**
602. 459^a29 φερομένων ἔοικεν εἶναι **βE** : φερομένων **γ**
603. 459^a32 ἕως ἄν **βE** : μέχριπερ ἄν οὖ **γ**
604. 459^b1 δ' ὑπολαβεῖν **βγ** : ὑπολαβεῖν **E**
605. 459^b3 τοῦτο δεῖ **βE** : δεῖ **γ**
606. 459^b4 ὦι τὸ **βγ** : τῶι **E**
607. 459^b6 ἐστὶν **βγ** : ἐστὶν ὁ ὕπνος **E**
608. 459^b6 αἰσθανομένοις ἐν **βγ** : ἐν αἰσθανομένοις **E**
609. 459^b7 πεπαυμένοις **βE** : πεπαυμένων **γ**
610. 459^b8 αἰσθανόμεθα **βE** : αἰσθανώμεθα **γ**
611. 459^b9 ἐκ **βγ** : ἐκ τε **E**
612. 459^b10 ὑποῦσαν **βγ** : ἔτι ὑποῦσαν **E**
613. 459^b11 πρὸς ἐν χρῶμα **βE** : πρὸς χρῶμα **γ**
614. 459^b12 τοιοῦτον **βγ** : τοιοῦτο **E**
615. 459^b13 ἐφ' ὃ **β** : ὑφ' ὧι **E** : ἐφ' ὅπερ **γ**
616. 459^b14 παρατηρήσαντι **βE** : παρατηρήσασι **γ**
617. 459^b16 εἶτα **βE** : ἔπειτα **γ**
618. 459^b18 καὶ **βγ** : καὶ αἰ **E**
619. 459^b18 ἀπὸ τῶν κινουμένων **βE** : ἀπὸ κινουμένων **γ**
620. 459^b22–23 τῶν ὁμοίων **βE** : καὶ ἐπὶ τῶν ὁμοίων **γ**
621. 459^b22–23 ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον **βE** : φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν **γ**
622. 459^b24 διαφορᾶς **βγ** : διαφορᾶς **E**
623. 459^b25 οὖ **βγ** : ὦν **E**
624. 459^b25 καὶ **βE** : καὶ **γ**
625. 459^b25 καθ' αὐτὸ **β** : καθ' αὐτὸν **E** : αὐτοῦ **γ**
626. 459^b26 διαπορήσειεν **βγ** : ἀπορήσειεν **E**
627. 459^b26 ἐξ αὐτῶν **βE** : ἐξ αὐτοῦ **γ**
628. 459^b27 πάσχει ἢ ὄψις **βγ** : ἢ ὄψις πάσχει **E**
629. 460^a4–5 εὐλόγως **β** : εὐλόγως τοῦ σώματος **E** : εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια **γ**
630. 460^a4–5 καὶ γὰρ **βγ** : καὶ **E**
631. 460^a9 ἐπὶ **βγ** : ἀπὸ **E**
632. 460^a10 τοιοῦτον **βγ** : τὸ τοιοῦτον **E**
633. 460^a12 ὥσπερ **βγ** : ὡπερ **E**
634. 460^a13 ὃ τι ἄν **βγ** : ὅταν **E**
635. 460^a14 τὸ μάλιστα **βE** : μάλιστα **γ**
636. 460^a15 καθαρὸς **βE** : λείος **γ**
637. 460^a15 δεῖ δὲ **βγ** : δὲ δεῖ **E**
638. 460^a17 ἀνάπλησιν **βE** : ἀνάπλυσιν **γ**

639. 460^a18 ἀπιέναι **βE** : ἐξιέναι **γ**
640. 460^a21 μὲν **βγ** : μὲν γὰρ **E**
641. 460^a22 εἰσδύεται **βE** : ἐνδύεται **γ**
642. 460^a24 καὶ **βE** : ἔτι δὲ **γ**
643. 460^a28–30 ταχέως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος **βE*** : τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμὰς καὶ οἱ οἶνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν **γ**
644. 460^a30 ὑπερχρισμαμένων **E** : ὑπὲρ τῶν χρισμαμένων **β** : ὑποχρισμαμένων **γ**
645. 460^b5 φόβοις **βE** : φόβωι **γ**
646. 460^b7 τὸν ἐρώμενον **βγ** : τὴν ἐρώμενην **E**
647. 460^b8 ἐμπαθέστερος **βE** : ἐμπαθέστερον **γ**
648. 460^b9 πάσαις **βγ** : ἐν πάσαις **E**
649. 460^b14 ἂν μὲν **βE** : ἂν **γ**
650. 460^b16 τοῦ **βγ** : τοῦ μὴ **E**
651. 460^b17–18 κρίνειν τε τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι **β** : κρίνειν τὸ κύριον καὶ τὰ φαντάσματα γίνεσθαι **E** : κρίνειν τό τε κύριον καὶ ὧι τὰ φαντάσματα γίνεται **γ**
652. 460^b21 ἀφῆς **βγ** : φαντασίας **E**
653. 460^b22 ἐκρίνομεν **γ** : ἐκρίνωμεν **βE**
654. 460^b23 διαψεύδεσθαι **βγ** : διεψεῦσθαι **E**
655. 460^b25 ἐὰν **βE** : ἐὰν ὡσαύτως **γ**
656. 460^b25 ὥσπερ **βγ** : ὥσπερ καὶ **E**
657. 460^b32 ἐνεργουσῶν **βγ** : συνενεργουσῶν **E**
658. 461^a2 πολὺ **βγ** : πολλοῦ **E**
659. 461^a9 φερομένας **βγ** : γινομένας **E**
660. 461^a10 ὁμοίας **βγ** : ὁμοίως **E**
661. 461^a21 φαίνονται **βE** : φαίνονται αἱ **γ**
662. 461^a22 οὐχ εἰρόμενα **βE** : χείρονα **γ**
663. 461^a27 εἰρόμενά **βE** : ἐρρωμένα **γ**
664. 461^a30 τῶι **βγ** : τῶι μὲν **E**
665. 461^b1 καὶ διὰ **βE** : διὰ **γ**
666. 461^b2 ὡς **βγ** : ὁρᾶν **E**
667. 461^b3 δοκεῖ **βE** : δοκεῖν **γ**
668. 461^b3 ὅλως **βγ** : καὶ ὅλως **E**
669. 461^b6 ἀλλ' ἂν τὸ ἐπικρίνον κατέχηται **βE** : ἂν τὸ ἐπικρίνον μὴ κατέχηται **γ**
670. 461^b7 κινῆται **βγ** : κινεῖται **E**
671. 461^b7 ἄλλοι **βE** : ὅτι ἄλλοι **γ**
672. 461^b8 εὐαπάτητοι **βγ** : εὐαπατητότεροι **E**
673. 461^b13–14 ἐάν τι κινήσῃ τὸ αἷμα **E** : ἐάν τις κινήσῃ τὸ αἷμα **β** : ἐν τῇ κινήσει τηιδὶ **γ**
674. 461^b15 δὴ **βγ** : δὲ **E**
675. 461^b18 λυόμενα **βE** : λυόμενου **γ**
676. 461^b19 κινούνται **E** : κινούντι **β** : κινούντων **γ**

677. 461^b23 ἀληθοῦς **βγ** : αἰσθήματος ἀληθοῦς **E**
 678. 461^b23 εἰπεῖν **βγ** : λέγειν **E**
 679. 461^b24 ἠισθάνετο **βγ** : οὐκ ἠισθάνετο **E**
 680. 461^b25 τὸ ἐπικρῖνον **βγ** : ἐπικρῖνον **E**
 681. 461^b25 τοῦτο **βE** : τούτου **γ**
 682. 461^b26 αἰσθανόμενον **βγ** : αἰσθανόμενος **E**
 683. 461^b29 αὐτὸ **βγ** : αὐτῶι **E**
 684. 461^b30 ποιεῖ **βγ** : ποιεῖν **E**
 685. 462^a4 ἡ αἴσθησις **βγ** : αἴσθησις **E**
 686. 462^a5 Κορίσκος **βγ** : ὁ Κορίσκος **E**
 687. 461^a6 καθεύδοντος **E*** : καθεύδοντας **β** : καθεύδων τις **γ**
 688. 462^a22 ὑποβλέποντες **βE** : ὑποβλέποντες καὶ εὐθύς ἐγερωθέντες **γ**
 689. 462^a22 τοῦ λύχνου **βE** : λύχνου **γ**
 690. 462^a23 ἐπεγερωθέντες **βγ** : ἔπειτ' ἐγερωθέντες **E**
 691. 462^a30 τῶι **βγ** : τῶν **E**
 692. 462^a30 ἦι **βE** : ἦι ἦι **γ**
 693. 462^b1 μηδὲν **βE** : ὥστε μηδὲν **γ**
 694. 462^b1–4 τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἐωρακόσιν **βE** : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστὶ συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθούσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνυπνίον ἐωρακόσιν **γ**
 695. 462^b4–5 φαίνεται τῶι ἐπὶ τῶν παιδίων καὶ μετὰ τὴν τροφήν **βE** : τι δεῖ νομίζειν ὅτι οὐδὲ μετὰ τὴν τροφήν καθυπνώσασιν οὐδὲ τοῖς παιδίοις γίνεται ἐνύπνιον **γ**
 696. 462^b6 συνέστηκεν **βE** : τοῦτον τὸν τρόπον συνέστηκεν **γ**
 697. 462^b6–7 πολλὴν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον ἀναφέρεσθαι **βE** : πολλὴν προσεμίπτειν ἀναθυμίασιν πρὸς τὸν ἄνω τόπον **γ**
 698. 462^b7–8 ποιεῖ **βγ** : ποιεῖν **E**
 699. 462^b9 φανῆναι **βE** : τὸ φανῆναι **γ**
 700. 462^b10 γενομένης **βγ** : γινομένης **E**
 701. 462^b10 ἡ καθ' ἡλικίαν **βγ** : καθ' ἡλικίαν **E**

Div. Somn.

702. 462^b23–24 εὐλογος φαίνεται **βE** : εὐλογος εἶναι φαίνεται αἰτία **γ**
 703. 462^b25 τινος **βE** : τινος **γ**
 704. 462^b25–26 δοκεῖ **βE** : δόξειεν ἂν **γ**
 705. 462^b26 τὴν ἀρχὴν **βE** : τούτων τὴν ἀρχὴν **γ**
 706. 462^b27 ἡ αἴτια **βγ** : αἴτια **E**
 707. 462^b29 τὴν σελήνην **βE** : οἷον τὴν σελήνην **γ**
 708. 462^b30 πυρετοῦ **βγ** : πυρεττεῖν **E**
 709. 463^a2 αἰεὶ **βγ** : αἰεὶ **E**
 710. 463^a4 καὶ σημεῖα **βγ** : σημεῖα **E**
 711. 463^a5 προσέχειν **βE** : σφόδρα προσέχειν **γ**
 712. 463^a6–7 τοῖς μὴ τεχνίταις **βE** : τοῖς τεχνίταις μὲν **γ**

713. 463^a8 ἂν **βγ** : ἔαν **E**
714. 463^a25–27 πράσσομεν **βE** : πράσσομεν· αἴτιον δ' ὅτι προωδοποιημένη τυγχάνει ἡ κίνησις ἀπὸ τῶν μεθ' ἡμέραν ἀρχῶν **γ**
715. 463^a28 πολλάκις ἀρχὰς **β** : ἀρχὰς **E** : πολλάκις ἀρχὴν **γ**
716. 463^a30 τῶν **βγ** : τὸ **E**
717. 463^a31 καὶ σημεῖα **βγ** : σημεῖα **E**
718. 463^b1 οἷον τὰ τε **βE** : δὲ τὰ **γ**
719. 463^b4 μεμνημένωι **βγ** : μεμνημένωι τινὶ **E**
720. 463^b5 γενόμενον **βγ** : γιγνόμενον **E**
721. 463^b7 αὐτόν **βγ** : αὐτό **E**
722. 463^b10 αἰ **βγ** : αἰεὶ **E**
723. 463^b12 ὅλως **βγ** : ὅμως **E**
724. 463^b14 δαιμόνια **βγ** : δαιμόνιον **E**
725. 463^b14 οὐ **βγ** : ἀλλ' οὐ **E**
726. 463^b14 ὅσων **βγ** : ὅσον **E**
727. 463^b17 μελαγχολικὴ **βγ** : μελαγχολικοὶ **E**
728. 463^b18 δὲ **βγ** : γὰρ **E**
729. 463^b21 βαλεῖς **βγ** : βαλλεῖς **E**
730. 463^b22 συμβαίνει **βE** : τοῦτο συμβαίνει **γ**
731. 463^b24 καὶ τῶν **βγ** : καὶ τὰ τῶν **E**
732. 463^b25 ἀλλ' ὅμως ἂν **βE** : ἂν γὰρ **γ**
733. 463^b28 μελλῆσαν **βE** : μελῆσαν **γ**
734. 463^b29–30 ἀρχὰς τε **βγ** : ἀρχὰς γέ τινας **E**
735. 463^b30 λεκτέον ἐνίας **βE** : λεκτέον **γ**
736. 463^b31 γενομένων **βγ** : γινομένων **E**
737. 464^a1 ἀρχὰς ἐνυπνίων οἷας εἶπομεν **βE** : ἀρχὰς ἐνυπνίων **γ**
738. 464^a3 μέντοι **βE** : μέντοι γε **γ**
739. 464^a5 μᾶλλον **βγ** : τὸ μέλλον **E**
740. 464^a6 ἀπορροίας **βE** : ἀπορροάς **γ**
741. 464^a6–7 τι κινήσει **βγ** : κινήσει τις **E**
742. 464^a7 τοῦθ' **βγ** : οὐθ' **E**
743. 464^a7 παυσαμένου δὲ **βγ** : καὶ παυσαμένου **E**
744. 464^a8 τὴν αὐτὴν **βγ** : τὴν τοιαύτην **E**
745. 464^a12 ὅπου δὴ **β** : ὅποι δὴ **γ** : ἐπειδὴ **E**
746. 464^a14–15 νηνεμοτέρας **γ** : νηνεμοτέρας **β** : ἡρεμαιοτέρας **E**
747. 464^a16 διὰ τὸ **βE** : διὸ **γ**
748. 464^a19 καὶ διὰ **βE** : διὰ **γ**
749. 464^a24 τοῦ δ' ἐνίου **βE** : καὶ τοῦ ἐνίου **γ**
750. 464^a25 ὅτι αἰ **βγ** : αἰ **E**
751. 464^a30 τάχιστα **βγ** : μάλιστα **E**
752. 464^a31 οὕτω **βγ** : οἱ συνήθεις οὕτω **E**

753. 464^a31–32 γνωριμώτεροι **βΕ** : γνωριμώτεροι κινήσεις **γ**
754. 464^a32 σφοδρόν **βγ** : σφόδρα **Ε**
755. 464^a33–^b1 μεταβλητικοὶ **β** : μὴ μελητικοὶ **Ε** : μεταβλητικὸν **γ**
756. 464^b2 Φιλαιγίδου **βγ** : Φιλιππίδου **Ε**
757. 464^b3 Ἄφροδίτην φροδίτην **βΕ** : Ἄφροδίτην **γ**
758. 464^b8–9 τὰ φαντάσματα **βγ** : φαντάσματα **Ε**
759. 464^b10 γένηται **βγ** : γίνονται **Ε**
760. 464^b13 ταχὺ διαισθάνεσθαι **βγ** : συναισθάνεσθαι **Ε**
761. 464^b13 τὰ διαπεφορημένα **βγ** : διαπεφορημένα **Ε**
762. 464^b15 τί δύναται **βΕ** : δύναται **γ**
763. 464^b15–16 τὸ ἐνύπνιον τοῦτο· ἢ γὰρ κίνησις **βγ** : τὸ ἐνύπνιον· τοῦτο γὰρ ἢ κίνησις **Ε**
764. 464^b15 τί ἐνύπνιον **βΕ** : ἐνύπνιον **γ**
765. 464^b18 εἴρηται **βγ** : εἴρηται περὶ πάσης **Ε**

Bibliographie

- 'ARŠĪ, Imtiyāz 'Alī Hān (1971). *Catalogue of the Arabic Manuscripts in Raza Library, Rampur*. T. 4. Rampur : Rampur Raza Library Trust.
- ACCATTINO, Paolo et Pierluigi DONINI (1996). *Alessandro di Afrodisia, L'Anima*. Biblioteca universale Laterza 447. Roma : Laterza.
- ACERBI, Fabio (2016). « Byzantine Recensions of Greek Mathematical and Astronomical Texts : A Survey ». In : *Estudios Bizantinos : Revista de la Sociedad Española de Bizantinística* 4, p. 133-213.
- (2020). « Topographie du *Vat. gr. 1594* ». In : *La "Collection philosophique" face à l'histoire. Péripéties et tradition*. Sous la dir. de Daniele BIANCONI et Filippo RONCONI. Miscellanea 22. Spolète : Fondazione Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, p. 239-321.
- ACERBI, Fabio et Anna GIOFFREDA (2019). « Manoscritti scientifici della prima età paleologa in scrittura arcaizzante ». In : *Scripta* 19, p. 9-52.
- ACERBI, Fabio et Gudrun VUILLEMIN-DIEM (2019). *La transmission du savoir grec en Occident : Guillaume de Moerbeke, le Laur. Plut. 87.25 (Thémistius, in De an.) et la bibliothèque de Boniface VIII*. Mediaevalia Lovaniensia XLIX. Louvain : Leuven University Press.
- ADAMSON, Peter (2007). *Al-Kindī*. Great Medieval Thinkers. Oxford : Oxford University Press.
- ADAMSON, Peter et Peter E. PORMANN (2012). *The Philosophical Works of Al-Kindī*. Studies in Islamic Philosophy. Oxford : Oxford University Press.
- ALEXANDRU, Stefan (2000). « Traces of Ancient *Reclamantes* Surviving in Further Manuscripts of Aristotle's *Metaphysics* ». In : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 131, p. 13-14.
- ALLEN, Thomas William (1893). « Palaeographica III. A Group of Ninth-Century Manuscripts ». In : *Journal of Philology* 21, p. 48-55.
- ALLINE, Henri (1915). *Histoire du texte de Platon*. Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes – Sciences philologiques et historiques 218. Paris : Champion.
- ALONSO, Manuel (1952). *Pedro Hispano. Obras filosóficas. III. Expositio libri de anima. De Morte et vita et De Causis longitudinis et brevitatis vitae. Liber naturalis de rebus principalibus. Edición, introducción y notas por el P. Manuel Alonso*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de filosofía Luis Vives. Madrid.
- AMIGUES, Suzanne (2006). *Théophraste : Recherches sur les plantes, livre IX*. Collection des universités de France, Série grecque 446. Paris : Les Belles Lettres.
- ANDRÉS, Gregorio de (1965). *Catalogo de los Codices Griegos de la Real biblioteca de el Escorial*. 3 t. Imprenta Helénica.

- ANDRÉS, Gregorio de (1987). *Catálogo de los codices griegos de la Biblioteca Nacional*. Madrid : Ministerio de Cultura, Dirección General del Libro y Bibliotecas.
- ANDRIST, Patrick (2007). *Les manuscrits grecs conservés à la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne - Burgerbibliothek Bern : catalogue et histoire de la collection*. Dietikon-Zurich : Urs Graf.
- ANGELOV, Dimiter (2007). *Imperial Ideology and Political Thought in Byzantium (1204-1330)*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ANNAS, Julia (1992). « Aristotle on Memory and the Self ». In : *Essays on Aristotle's De anima*. Sous la dir. de Martha Craven NUSSBAUM et Amélie RORTY. Oxford : Clarendon Press, p. 297-311.
- ARGYRI, Dafni (2016). « Michael of Ephesus' Comments on Aristotle's *De memoria* ». Thèse de doct. Athènes : Université technique nationale d'Athènes.
- (2021). « The Byzantine Reception of Aristotle's *De memoria* ». In : *Memory and recollection in the Aristotelian tradition : essays on the reception of Aristotle's De memoria et reminiscencia*. Sous la dir. de Véronique DECAIX et Christina THOMSEN THÖRNQVIST. *Studia artistarum* 47. Turnhout : Brepols, p. 203-229.
- ARGYROPOULOS, Roxane D. et Iannis CARAS (1980). *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs. Contribution à l'histoire du texte d'Aristote, supplément*. Paris : Les Belles Lettres,
- ARNESANO, Daniele (2005). « Frammenti della *Historia Philothea* di Teodoreto di Ciro nel palinsesto Laur. 87.21 ». In : *Orpheus* 26, p. 1-19.
- (2006). « Aristotele in Terra d'Otranto. I manoscritti fra XIII e XIV secolo ». In : *Segno e Testo* 4, p. 149-190.
- (2008). « *Libri inutili* in Terra d'Otranto. Modalità di piegatura di bifogli nella realizzazione del Laur. 87.21 ». In : *Libri palinsesti greci : conservazione, restauro digitale, studio : atti del Convegno internazionale, Villa Mondragone-Monte Porzio Catone-Università di Roma "Tor Vergata"-Biblioteca del Monumento nazionale di Grottaferrata, 21-24 aprile 2004*. Sous la dir. de Santo LUCA. Roma : Comitato Nazionale per la celebrazione del Millenario della Fondazione dell'Abbazia di S. Nilo a Grottaferata, p. 191-200.
- ARNIM, Hans Friedrich August von (1903). *Stoicorum veterum fragmenta*. Leipzig : Teubner.
- AUFFRET, Thomas et Marwan RASHED (2014). « Aristote, *Métaphysique* A 6, 988a7-14, Eudore d'Alexandrie et l'histoire ancienne du texte de la *Métaphysique* ». In : *Handschriften- und Textforschung heute : zur Überlieferung der griechischen Literatur : Festschrift für Dieter Harlfinger aus Anlass seines 70. Geburtstages*. Sous la dir. de Christian BROCKMANN et al. *Serta Graeca* 30. Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag, p. 55-84.
- AUSTIN, John L. (1962). *Sense and Sensibilia*. Sous la dir. de Geoffrey James WARNOCK. Oxford : Oxford University Press.
- AVEZZÙ, Guido (1985a). *Lisia. Apologia per l'uccisione di Eratostene. Epitafio*. Proagones, Testi 3. Padova : Antenore.
- (1985b). « Note sulla tradizione manoscritta di Lisia ». In : *Museum Patavinum* 3, p. 361-382.

- AVRIL, François et Marie-Thérèse GOUSSET (2005). *Manuscrits enluminés d'origine italienne. 1 : 3. XIVe siècle Lombardie-Ligurie*. Paris : Bibliothèque Nationale de France.
- BAEUMKER, Clemens (1877). « Zu Aristoteles ». In : *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 28, p. 605-609.
- (1886). « Zu Aristoteles' Περί αἰσθησεως ». In : *Jahrbücher für classische Philologie* 32, p. 319-320.
- (1913). *Die Stellung des Alfred von Sareshel (Alfredus Anglicus) und seiner Schrift De motu cordis in der Wissenschaft des beginnenden XIII. Jahrhunderts*. Munich : Verlag der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften.
- BAGHDASSARIAN, Fabienne (2011). « La question du divin dans la philosophie aristotélicienne ». Thèse de doctorat. Lyon : Université Jean-Moulin Lyon-3.
- BALADIÉ, Raoul (1975). « Contribution à l'histoire de la collection Ridolfi : la date de son arrivée en France ». In : *Scriptorium* 29, p. 76-83.
- BALDI, Davide (2011). « Ioannikios e il *Corpus Aristotelicum* ». In : *Revue d'histoire des textes* 6, p. 15-26.
- BALME, David M. (1964). « The Parva Naturalia - Aristotelis Parva Naturalia graece et latine edidit, versione auxit, notis illustravit Paulus Siwek. (Collectio Philosophica Lateranensis, 5.) Pp. xxvii + 375. Rome : Desclée & Ci., 1963. Paper. » In : *The Classical Review* 14.3, p. 266-267.
- (1991). *Aristotle. History of animals. Books VII-X*. Loeb Classical Library 439. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- (2002). *Aristotle : Historia Animalium : Volume 1, Books I-X : Text*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BANDINI, Angelo Maria et al. (1961). *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae : accedunt supplementa tria ; ab E. Rostagno et N. Festa Congesta ; necnon additamentum ex inventariis Bibliothecae Laurentianae depromptum accuravit Fridolf Kudlien*. Lipsiae : Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik.
- BANDINI, Michele (2007). « Codici greci di Nicolò Leonico Tomeo all'Escorial e a Cambridge ». In : *Studi medievali e umanistici* 5-6, p. 479-485.
- (2010). « La *Ciropedia* tra Guarino e Vittorino. Note su alcuni codici ». In : *The Legacy of Bernard de Montfaucon : Three Hundred Years of Studies on Greek Handwriting. Proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid - Salamanca, 15-20 September 2008)*. Sous la dir. d'Antonio BRAVO GARCÍA. Bibliologia 31. Turnhout : Brepols.
- BARKER, Andrew (1984). *Greek Musical Writings : Volume 2, Harmonic and Acoustic Theory*. Cambridge readings in the literature of music. Cambridge : Cambridge University Press.
- BARKER, Nicolas (1992). *Aldus Manutius and the Development of Greek Script & Type in the Fifteenth Century*. Bronx, New York : Fordham University Press.
- BARNES, Jonathan (1984). *The Complete Works of Aristotle : the Revised Oxford Translation*. Princeton : Princeton University Press.
- (1997). « Roman Aristotle ». In : *Philosophia Togata II : Plato and Aristotle at Rome*. Sous la dir. de Jonathan BARNES et Miriam GRIFFIN. Oxford : Clarendon Press, p. 1-69.

- BARNES, Jonathan (1999). « An introduction to Aspasius ». In : *Aspasius : The Earliest Extant Commentary on Aristotle's Ethics*. Sous la dir. d'Antonina M ALBERTI et R. W SHARPLES. Berlin : De Gruyter, p. 1-50.
- BARRAL-BARON, Marie et Alexandre VANAUTGAERDEN (2020). *Médecins des textes, médecins des âmes. Adrien Turnèbe & Guillaume Morel, les préfaces de deux imprimeurs érudits*. *Nugae humanisticae* 20. Turnout : Brepols.
- BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, Jules (1847). *Psychologie d'Aristote. Opuscules (Parva naturalia)*. Paris : Dumont.
- BAUDER, Wilhelm (1877). *De generis neutrius pluralis cum verbo construendi vi et usu : praecipue apud Homerum et Hesiodum*. Leipzig : Vollrath.
- BEARE, John Isaac (1894). « Aristotle's *Parva Naturalia* ». In : *Hermathena* 20, p. 1-29.
- (1899). « Notes on Aristotle's *Parva Naturalia* ». In : *Hermathena* 25, p. 455-473.
- (1900). « Notes on Aristotle's *Parva Naturalia* ». In : *Hermathena* 26, p. 146-156.
- BECKER, Wilhelm Adolf (1823). *Aristotelis De somno et vigilia, De insomniis et Divinatione per somnum libri*. Leipzig : Vogel.
- BEKKER, Immanuel (1831). *Aristotelis opera*. Georg Reimer. Königliche Akademie der Wissenschaften. Berlin.
- BENDER, Hermann (1855). *Die kleinen naturwissenschaftlichen Schriften (Parva naturalia) des Aristoteles*. *Classiker* 367. Stuttgart : Hoffmann.
- BERGER, Friederike (1993). « Bemerkungen zur Überlieferungsgeschichte der aristotelischen Schrift *De Incessu Animalium* ». In : *Symbolae Berolinenses für Dieter Harlfinger*. Amsterdam : A.M. Hakkert, p. 23-42.
- (2005). *Die Textgeschichte der Historia animalium des Aristoteles*. *Serta Graeca* 21. Wiesbaden : Reichert.
- (2012). « Die Textgeschichte der *Historia Animalium* des Aristoteles, Aristophanes von Byzanz und die zoologische *Sylloge* des Konstantinos Porphyrogenetos ». In : *Rursus. Poïétique, réception et réécriture des textes antiques* 7.
- BERNARDINELLO, Silvio (1970). *Eliminatio codicum della Metafisica di Aristotele*. Padova : Antenore.
- (1976). « Un autografo del Bessarione : *Vindobonensis Philosophicus Graecus* 64 ». In : *Miscellanea Marciana di studi bessarionei : a coronamento del V Centenario della donazione nicena*. *Medioevo e umanesimo* 24. Padova : Antenore, p. 1-19.
- BEULLENS, Pieter (2006). « L'étude de l'*Histoire des animaux* durant l'occupation latine de Constantinople et sous les Paléologues ». In : *Philosophie et Sciences à Byzance de 1204 à 1453. Les textes, les doctrines et leur transmission. Actes de la table ronde organisée au XXe Congrès international d'études Byzantines, Paris, 2001*. Sous la dir. de Michel CACOUROS et Marie-Hélène CONGOURDEAU. *Orientalia Lovaniensia analecta* 146. Leuven : Peeters, p. 113-125.
- BIANCONI, Daniele (2005). « La biblioteca di Cora tra Massimo Planude e Niceforo Gregora. Una questione di mani ». In : *Segno e Testo* 3, p. 391-438.

- (2006). « Le pietre e il ponte ovvero identificazione di mani e storia della cultura ». In : *Bizantinistica* 8, p. 135-181.
- (2008). « La controversia palamitica. Figure, libri, testi e mani ». In : *Segno e Testo* 6, p. 337-376.
- (2018). *Cura et studio. Il restauro del libro a Bisanzio*. Hellenica 66. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- BICK, Josef (1920). *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*. Museion. Wien : E. Strache.
- BIEHL, Wilhelm (1896). *Aristotelis De anima libri III*. Leipzig : Teubner.
- (1898). *Aristotelis Parva naturalia*. Leipzig : Teubner.
- BIRKENMAJER, Aleksander, Ezio FRANCESCHINI et Marthe DULONG, éd. (1939). *Aristoteles latinus. Codices descripsit Georgius Lacombe*. T. Pars prior. Roma : Libreria dello Stato.
- BIRONDO, Noell (2001). « Aristotle on Illusory Perception : *Phantasia* without *Phantasmata* ». In : *Ancient Philosophy* 21, p. 57-71.
- BITTERAUFG, Karl Eduard (1900). *Quaestiunculæ criticae ad Aristotelis Parva naturalia pertinentes : dissertatio inauguralis quam auctoritate atque consensu amplissimi philosophorum ordinis sectionis prioris Academiae Ludovico-Maximilianæ ad summos in philosophia honores capessendos*. Munich.
- BLANCHET, Marie-Hélène (2020). « Présence et usage de livres au patriarcat de Constantinople durant la seconde moitié du XVe et la première moitié du XVIe siècle ». In : *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*. Sous la dir. d'André BINGGELI, Matthieu CASSIN et Marina DÉTORAKI. Bibliologia. Brepols, p. 119-143.
- BLASS, Friedrich (1883). « Zu Empedokles ». In : *Jahrbücher für classische Philologie* 127, p. 19-20.
- (1887). *Eudoxi ars astronomica qualis in charta Aegyptiaca superest*. Kiehl.
- BLOCH, David (2003). « Alexander of Aphrodisias as a Textual Witness : The Commentary on the *De Sensu* ». In : *Cahiers de l'Institut du Moyen-Âge grec et latin* 74, p. 21-38.
- (2004). « The Manuscripts of the *De Sensu* and the *De Memoria* ». In : *Cahiers de l'Institut du Moyen-Âge grec et latin* 75, p. 7-119.
- (2005). « Theodoros Metochites on Aristotle's *De Memoria* ». In : *Cahiers de l'Institut du Moyen-Âge grec et latin* 76, p. 3-30.
- (2006a). « Notes on Agricultural Terminology in Aristotle (*Sens.* 441a10-17) ». In : *Hermes* 134.2, p. 142-149.
- (2006b). « The Aldine Edition of Aristotle's *De Sensu* ». In : *Cahiers de l'Institut du Moyen-Âge grec et latin* 77, p. 147-155.
- (2007). *Aristotle. On Memory and Recollection*. Philosophia Antiqua 110. Leiden : Brill.
- (2008a). « Nicholaus Graecus and the *Translatio vetus* of Aristotle's *De sensu* ». In : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 50, p. 83-103.
- (2008b). « The Text of Aristotle's *De Sensu* And *De Memoria* ». In : *Revue d'Histoire des Textes* 3, p. 1-58.

- BLUM, Rudolf (1977). *Kallimachos und die Literaturverzeichnung bei den Griechen : Untersuchungen zur Geschichte der Bibliographie*. Francfort : Buchhändler-Vereinigung.
- BLUMBERG, Harry (1961). *Averroes. Epitome of Parva Naturalia*. Corpus commentariorum Averrois in Aristotelem 7.7. Cambridge (Massachusetts) : Mediaeval Academy of America.
- BLUMENTHAL, Henry J. (1996). *Aristotle and Neoplatonism in Late Antiquity : Interpretations of the De Anima*. London : Duckworth.
- (1997). « Sophonias' Commentary on Aristotle's De anima ». In : *Néoplatonisme et philosophie médiévale*. Rencontres de Philosophie Médiévale 6. Brepols Publishers, p. 307-317.
- BOEHM, Isabelle (2018). « Des odeurs au service du médecin? Recherches galéniques sur la perception olfactive ». In : *Pallas. Revue d'études antiques* 106, p. 137-151.
- BOEHRINGER, Sandra (2015). « What is Named by the Name "Philaenis" ? » In : *Sex in antiquity : exploring gender and sexuality in the ancient world*. Sous la dir. de Mark MASTERSON, Nancy Sorkin RABINOWITZ et James ROBSON. London : Routledge, p. 374-393.
- BOERI, Marcelo D. (2018). « Plato and Aristotle On What Is Common to Soul and Body. Some Remarks on a Complicated Issue ». In : *Soul and Mind in Greek Thought. Psychological Issues in Plato and Aristotle*. Sous la dir. de Marcelo D. BOERI, Yasuhira Y. KANAYAMA et Jorge MITTELMANN. Berlin : Springer, p. 153-176.
- BOLGAR, Robert Ralph (1954). *The Classical Heritage and its Beneficiaries*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BOLLACK, Jean (1969). *Empédocle, III : Les origines*. Paris : Minuit.
- BOLLANSÉE, Jan (1999). *Hermippos of Smyrna and His Biographical Writings a Reappraisal*. *Studia Hellenistica* 35. Louvain : Peeters.
- BOLOTIN, David (2021). *Aristotle, Parva naturalia with On the motion of animals*. Macon, Georgia : Mercer University Press.
- BONITZ, Hermann (1848). *Aristotelis Metaphysica*. T. 1. Bonn : A. Marcus.
- (1863). *Aristotelische Studien III*. Wien : Aus der Kais. Kön. Hof- und Staatsdruckerei.
- (1870). *Index Aristotelicus*. Berlin : Georg Reimer.
- BORCHERT, Martin (2011). « Der paraphrastische Kommentar des Theodoros Metochites zu Aristoteles' De generatione et corruptione ». Thèse de doct. Jena : Friedrich-Schiller-Universität Jena.
- BORNEMANN, Eduard et Ernst RISCH (2009). *Griechische Grammatik*. seconde édition. Frankfurt am Main : Diesterweg.
- BOSSIER, Fernand, Jozef BRAMS et Augustin MANSION (1990). *Physica : Translatio vetus, Translatio Vaticana*. Aristoteles latinus VII.1-2. Leiden : Brill.
- BOUDON-MILLOT, Véronique et Antoine PIETROBELLI (2005). « De l'arabe au grec. Un nouveau témoin du texte de Galien (le *Vlatadon* 14) ». In : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 149.2, p. 497-534.
- BOUREAU, Mai-Lan (2018). « La version α du livre VII de la *Physique* d'Aristote et son rapport aux familles byzantines a et b ». In : *Elenchos* 39.1, p. 99-148.

- (2019). « Aristote, *Du ciel* III et IV : introduction générale, édition critique, traduction et commentaire ». Paris : Université Paris-Sorbonne.
- BOUYGES, Maurice (1923). « Sur le *De plantis* d'Aristote-Nicolas : à propos d'un manuscrit arabe de Constantinople ». In : *Mélanges de l'université Saint-Joseph (Beyrouth)* 9, p. 72-93.
- (1952). *Averroès. Tafsīr Mā ba'd al-ṭabī'a*. Bibliotheca arabica scholasticorum. Série arabe. V.1. Beyrouth : Imprimerie catholique.
- BRAMS, Jozef (1981). « James of Venice, Translator of Aristotle's *Physics* ». In : *Πρακτικά Παγκοσμίου Συνεδρίου 'Αριστοτέλης' : Θεσσαλονίκη 7-14 Αυγούστου 1978. Proceedings of the World Congress on Aristotle, Thessaloniki August 7-14, 1978*. Sous la dir. d'Ioannēs Nikolaou THEODORAKOPOULOS. T. 2. Athènes : Ministry of Culture et Sciences, p. 188-191.
- (1989). « La 'recensio Matritensis' de la *Physique* ». In : *Guillaume de Moerbeke : recueil d'études à l'occasion du 700e anniversaire de sa mort (1286)*. Sous la dir. de Willy VANHAMEL et Jozef BRAMS. Ancient and medieval philosophy. Series 1 ;7. Leuven : Leuven University Press, p. 193-220.
- (1999). « Guillaume de Moerbeke et le Commentaire de Simplicius sur la *Physique* ». In : *Tradition et Traduction. Les textes philosophiques et scientifiques grecs au Moyen Age latin. Hommage à Fernand Bossier*. Sous la dir. de Brams JOZEF et al. Ancient and Medieval Philosophy 25. Louvain : Leuven University Press, p. 265-280.
- (2003). *La riscoperta di Aristotele in Occidente*. Trad. par A. TOMBOLINI. Eredità medievale 3,22. Milano : ISTeM / Jaca Book.
- BRANDIS, Christian August (1832). « Die aristotelischen Handschriften der vaticanischen Bibliothek ». In : *Abhandlungen der Königlich-Akademie der Wissenschaften zu Berlin : aus dem Jahre 1831*. Berlin : Druckerei der Königlich-Akademie der Wissenschaften, p. 47-86.
- (1857). *Handbuch der Geschichte der griechisch-römischen Philosophie. II.2 : Aristoteles, und seine akademischen Zeitgenossen*. Berlin : Reimer.
- BRAVO GARCÍA, Antonio (1983). « En torno a algunos mss. de Apolonio de Rodas conservados en bibliotecas españolas : notas de paleografía ». In : *Emerita* 51, p. 97-117.
- BRECOULAKI, Hariclia (2006). *La peinture funéraire de Macédoine. Emplois et fonctions de la couleur. IVe-IIe s. av. J.-C.* Meletēmata / Kentron Hellēnikēs kai Rōmaikēs Archaioṭētōs, Ethnikon Hidryma Ereunōn 48,2. Athènes : Kentron Hellēnikēs kai Rōmaikēs Archaioṭētōs, Ethnikon Hidryma Ereunōn.
- BRENTANO, Franz (1867). *Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Lehre vom ΝΟΥΣ ΠΟΙΗΤΙΚΟΣ*. Mainz : Franz Kirchheim.
- BROCKMANN, Christian (1993). « Zur Überlieferungsgeschichte der aristotelischen *Magna Moralia* ». In : *Symbolae Berolinenses für Dieter Harlfinger*. Amsterdam : A.M. Hakkert, p. 43-80.
- BROWNING, Robert (1962). « An Unpublished Funeral Oration On Anna Commena ». In : *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 8, p. 1-12.

- BRUGMAN, Jan et Hendrik Joan DROSSAART LULOFS (1971a). *Aristotle. Generation of Animals (Fī kawn al-ḥayawān). The Arabic Translation Commonly Ascribed to Yaḥyā Ibn al-Biṭrīq.* Leiden : Brill.
- (1971b). *Generation of Animals (Fī kawn al-ḥayawān) : The Arabic Translation Commonly Ascribed to Yaḥyā Ibn al-Biṭrīq.* Uitgaven der De Goeje-Stichting 23. Leiden : Brill.
- BRUMBERG-CHAUMONT, Julie (2010). « La première réception du *De memoria et reminiscentia* au Moyen Âge latin : Le commentaire d'Adam de Buckfield ». In : *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale.* Sous la dir. de Pierre-Marie MOREL et Christophe GRELLARD. Philosophie. Éditions de la Sorbonne.
- BRUMBERG-CHAUMONT, Julie et Dominique POIREL (2021). *Adam of Bockenfield and His Circle on Aristotle's De Memoria et Reminiscentia.* Auctores Britannici Medii Aevi. Oxford : Oxford University Press.
- BRUNS, Ivo (1887). *Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora : Pars I : De anima Liber cum mantissa.* Commentaria in Aristotelem Graeca Suppl. 2.1. Berlin : Reimer.
- (1892). *Alexandri Aphrodisiensis praeter commentaria scripta minora. 2. Quaestiones. De fato. De mixtione.* Commentaria in Aristotelem Graeca Suppl. 2.2. Berlin : Reimer.
- BRUNSCHÖN, Carl Wolfram et David SIDER (2007). *Theophrastus of Eresus, On Weather Signs.* Philosophia antiqua 104. Leiden : Brill.
- BRUNSCHWIG, Jacques (1967). *Aristote. Topiques , Tome I : Livres I-IV.* Collection des universités de France, Série grecque 176. Paris : Les Belles Lettres.
- (1991a). « Les multiples chemins aristotéliens de la sensation commune ». In : *Revue de Métaphysique et de Morale* 96.4, p. 455-474.
- (1991b). « Qu'est-ce que la *Physique* d'Aristote ? » In : *La Physique d'Aristote et les conditions d'une science de la nature.* Sous la dir. de François de GANDT et Pierre SOUFFRIN. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris : Vrin, p. 11-40.
- (1996). « En quel sens le sens commun est-il commun ? » In : *Corps et âme : sur le De anima d'Aristote.* Sous la dir. de Gilbert ROMEYER-DHERBEY et Cristina VIANO. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris : Vrin, p. 189-218.
- (2004). « *On Generation and Corruption* I. 1 : A False Start ? » In : *Aristotle On Generation and Corruption, Book 1 : Symposium Aristotelicum.* Sous la dir. de Frans A. J. de HAAS et Jaap MANSFELD. Oxford : Clarendon Press, p. 25-64.
- (2007). *Aristote. Topiques , Tome II : Livres V-VIII.* Collection des universités de France, Série grecque 451. Paris : Les Belles Lettres.
- BÜCHSENSCHÜTZ, Bernhard (1876). *Xenophons Griechische Geschichte. Erstes Heft I, Buch I-IV.* Leipzig : Teubner.
- BUGIEL, Włodzimierz (1901). *Un célèbre Médecin polonais au XVIIe siècle, Joseph Struthius (1510-1568).* Paris : Imprimerie de la faculté de médecine.
- BURNET, John (1901). *Platonis Opera, Vol. 2 : Tetralogiae III-IV.* Oxford Classical Texts. Oxford : Oxford University Press.
- (1908). *Early Greek philosophy.* eng. London : A. et C. Black.

- BURNYEAT, Myles F. (mai 1976). « Plato on the Grammar of Perceiving ». In : *The Classical Quarterly* 26.1, p. 29-51.
- (2004). « Aristotelian Revisions : The Case of *de Sensu* ». In : *Apeiron* 37.2, p. 177-180.
- (2008). « *Kinesis* Vs. *Energeia* : A Much-Read Passage in (but Not of) Aristotle's *Metaphysics* ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 34, p. 219-291.
- (2017). « 'All the World's a Stage-Painting' : Scenery, Optics, and Greek Epistemology ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 52, p. 33-75.
- BURROWS, Toby (2016). « Manuscripts of Sir Thomas Phillipps in North American Institutions ». In : *Manuscript Studies : A Journal of the Schoenberg Institute for Manuscript Studies* 1.2, p. 307-327.
- BUSSEMAKER, Friedrich (1854). *Aristotelis Opera omnia graece et latine. Volumen tertium*. Paris : Firmin-Didot.
- (1857). *Aristotelis Opera omnia graece et latine. Volumen quartum*. Paris : Firmin-Didot.
- BUTTERS, Friedrich (1877). « Ueber Die Bipontiner Und Die Editiones Bipontinae ». In : *Programm der Kgl. Studien-Anstalt Zweibrücken zum Schlüsse des Studienjahres*, p. 5-53.
- BYDÉN, Börje (2003). *Theodore Metochites' Stoicheiosis astronomike and the study of natural philosophy and mathematics in early Palaiologan Byzantium*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis.
- (2018). « Introduction : The Study and Reception of Aristotle's *Parva naturalia* ». In : *The Parva naturalia in Greek, Arabic and Latin Aristotelianism : Supplementing the Science of the Soul*. Sous la dir. de Börje BYDÉN et Filip RADOVIC. Cham : Springer International Publishing, p. 1-50.
- (2019). « The Byzantine Fortuna of Alexander of Aphrodisias' Commentary on Aristotle's *De sensu et sensibilibus* ». In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 68, p. 93-109.
- BYWATER, Ingram (1886). *Prisciani Lydi quae extant Metaphrasis in Theophrastum et Solutionum ad Chosroem liber*. Supplementum Aristotelicum I.2. Berlin : Georg Reimer.
- (1888). « Aristotelia III ». In : *The Journal of Philology* 17, p. 53-74.
- (1890). *Aristotelis Ethica Nicomachea*. Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.
- (1903). « Aristotelia IV ». In : *The Journal of Philology* 17, p. 241-253.
- (1909). *Aristotle's Poetics*. Oxford : Clarendon Press.
- CACOUROS, Michel (1998). « Néophytes Prodromènos copiste et responsable (?) de l'édition *quadrivium-corporis aristotelicum* du 14e siècle ». In : *Revue des études byzantines* 56.1, p. 193-212.
- (2000). « Le Laur. 85.1 témoin de l'activité conjointe d'un groupe de copistes ». In : *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : Atti del 5 Colloquio internazionale di paleografia greca, Cremona, 4-10 ottobre 1998*. Sous la dir. de Giancarlo PRATO. Papyrologica Florentina 31. Firenze : Gonnelli, p. 295-310.
- (2006). « La philosophie et les sciences du *Trivium* et du *Quadrivium* à Byzance de 1204 à 1453 entre tradition et innovation : les textes et l'enseignement, le cas de l'école du Prodrome (Pétra) ». In : *Philosophie et Sciences à Byzance de 1204 à 1453. Les textes, les doctrines et*

- leur transmission. *Actes de la Table Ronde organisée au XXe Congrès International d'Études Byzantines (Paris, 2001)*. Sous la dir. de Michel CACOUROS et Marie-Hélène CONGOURDEAU. Leuven : Peeters Publishers, p. 1-51.
- CACOUROS, Michel (2009). « Littérature philosophique à Byzance et sa postérité à l'époque moderne ». In : *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques. Résumés des conférences et travaux* 140, p. 92-101.
- (2015). *Ὁ Γεωργιος Σχολαριος ἐξηγητης του Αριστοτελους, ἐρανιστης του Μετοχιτου και μεταφραστης λατινικων εργαων στο Corpus Aristotelicum : πρωτη προσεγγιση*. Deuxième édition, revue et enrichie. Βυζαντινος και μεταβυζαντινος Αριστοτελης 1. Athènes : Κεντρων πατερικων εκδοσεων.
- CALBOLI, Gualtiero (2020). *Cornifici seu incerti auctoris "rhetorica ad c. herennium" : prolegomena, edizione, traduzione, commento e lessico*. Sammlung Wissenschaftlicher Commentare. Boston : De Gruyter.
- CANART, Paul (1963). « Scribes grecs de la Renaissance. Additions et corrections aux répertoires de Vogel-Gardthausen et de Patrinélis ». In : *Scriptorium* 17.1, p. 56-82.
- (2008a). « Additions et corrections au Repertorium der Griechischen Kopisten 800-1600, [Teil] 3 ». In : *Vaticana et Medievalia, Etudes en l'honneur de Louis Duval-Arnould*. Sous la dir. de Jean-Marie MARTIN. Millennio medievale 71. Firenze : Edizioni del Galluzzo, p. 41-63.
- (2008b). « Les reliures au monogramme des Paléologues. État de la question ». In : *La reliure médiévale. Pour une description normalisée. Actes du colloque international (Paris, 22-24 mai 2003) organisé par l'Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS)*. Sous la dir. de Guy LANOË. Reliures médiévales des bibliothèques de France Hors série. Turnhout : Brepols, p. 155-181.
- CARBONE, Andrea Libero (2002). *Aristotele. L'anima e il corpo. Parvan naturalia*. Milano : Bompiani.
- (2020). « Why do not Animals Grow on Without End? : Aristotle on Nutrition and Form ». In : *Nutrition and Nutritive Soul in Aristotle and Aristotelianism*. Sous la dir. de Giouli KOROBILI et Roberto LO PRESTI. Topics in Ancient Philosophy 9. Berlin : De Gruyter, p. 85-100.
- CARBONIERI, Luigi (1873). *Cenni storici della R. Biblioteca Estense in Modena con appendice di documenti*. Modena : Cappelli.
- CARDINALI, Giacomo (2015). *Inventari di manoscritti greci della Biblioteca Vaticana sotto il pontificato di Giulio II (1503-1513)*. Studi e testi. Città del Vaticano : Biblioteca apostolica vaticana.
- CARIOU, Morgane (2014). « A propos d'un manuscrit de Nicolò Leonico Tomeo, le modèle de l'édition princeps du *Lapidaire orphique* ». In : *Scriptorium* 68, p. 49-78.
- CASSIN, Matthieu (2020). « Des textes patristiques dans la « collection philosophique » ? Réflexions à partir de la postérité du manuscrit d'Harvard ». In : *La « collection philosophique » face à l'histoire. Péripéties et tradition*. Sous la dir. de Daniele BIANCONI et Filippo RONCONI. Spolète : Fondazione Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, p. 169-208.
- CASTON, Victor (1996). « Why Aristotle Needs Imagination ». In : *Phronesis* 41, p. 20-55.

- (2002). « Aristotle on Consciousness ». In : *Mind* 111, p. 751-815.
- (2004). « The Spirit and the Letter : Aristotle on Perception ». In : *Metaphysics, Soul and Ethics : Themes From the Work of Richard Sorabji*. Sous la dir. de Ricardo SALLES. Oxford : Oxford University Press, p. 245-320.
- (2009). « Phantasia and Thought ». In : *A Companion to Aristotle*. Sous la dir. de Georgios ANAGNOSTOPOULOS. Blackwell Companions to Philosophy 42. Chichester : Wiley-Blackwell, p. 322-344.
- (2021). « Aristotle and the Cartesian Theatre ». In : *Encounters with Aristotelian Philosophy of Mind*. Sous la dir. de Pavel GREGORIĆ et Jakob Leth FINK. London : Routledge, p. 169-220.
- CATALDI PALAU, Annaclara (1991). « La biblioteca di Marco Mamuna ». In : *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio : atti del seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*. Sous la dir. de Guglielmo CAVALLO, Giuseppe DE GREGORIO et Marilena MANIACI. Spolète : Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, p. 521-575.
- (1998). *Gian Francesco d'Asola e la tipografia aldina : la vita, le edizioni, la biblioteca dell'Asolano*. Genova : Sagep.
- (2004). « La vita di Marco Musuro alla luce di documenti e manoscritti ». In : *Italia medioevale e umanistica* 45, p. 295-369.
- (2008). « I colleghi di Giorgio Baiophoros : Stefano di Medea, Giorgio Crisococca, Leon Atrapés ». In : *Actes du VIe Colloque International de Paléographie Grecque (Drama, 21-27 septembre 2003)*. Sous la dir. de Basile ATSALOS. Vivlioamphiastis Annexe 1. Athéna : Société hellénique de reliure, p. 191-224, 1041-1048.
- CAVALLO, Guglielmo (1980). « La trasmissione scritta della cultura greca antica in Calabria e in Sicilia tra i secoli X-XV ». In : *Scrittura e Civiltà* 4, p. 157-245.
- (1990). *Libri e lettori nel mondo bizantino : guida storica e critica*. Biblioteca universale Laterza 325. Roma : Laterza.
- CECCANTI, Melania (2009). *Il sorriso della sfinge : l'eredità del mondo antico nelle miniature riccardiane*. ita. Il canto della sirene 1. Firenze : Polistampa.
- CHAIX, Paul, Alain DUFOUR et Gustave MOECKLI (1966). *Les livres imprimés à Genève de 1550 à 1600*. seconde édition. Genève : Droz.
- CHANTRAINE, Pierre (1961). *Morphologie historique du grec*. Seconde édition. Paris : Klincksieck.
- (1999). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Nouvelle édition avec supplément. Paris : Klincksieck.
- CHANTRY, Marcel (1994). *Scholia in Thesmophoriazusas, Ranas, Ecclesiazusas et Plutum : Fasc. IV^a continens Scholia vetera in Aristophanis Plutum*. Scholia in Aristophanem III. Groningen : Egbert Forsten.
- CHARLES, David (2021). *The Undivided Self : Aristotle and the Mind-Body Problem*. Oxford : Oxford University Press.
- CHATZOPOULOU, Venetia (2010). « Zacharie Calliergis et Alde Manuce : éléments d'une étude à l'occasion de la découverte d'un nouveau manuscrit-modèle de l'édition aldine de Sophocle (a. 1502) ». In : *The legacy of Bernard de Montfaucon : three hundred years of studies on Greek*

- handwriting : proceedings of the seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid-Salamanca, 15-20 september 2008)*. Sous la dir. d'A. BRAVO GARCÍA, Inmaculada PÉREZ MARTÍN et Juan SIGNES CODOÑER. *Bibliologia* 31, A-B. Turnhout : Brepols, p. 197-207.
- CHATZOPOULOU, Venetia (2012). « L'étude de la production manuscrite d'un copiste de la Renaissance au service de l'histoire des textes : le cas du crétois Zacharie Calliergis ». In : *Revue d'Histoire des Textes* 7, p. 1-36.
- CHERNISS, Harold Fredrik (1935). *Aristotle's Criticism of Presocratic Philosophy*. Johns Hopkins University Press. Baltimore.
- CHRESTOU, Konstantinos P. (2002). *Τὸ φιλοσοφικὸ ἔργο τοῦ Νικηφόρου Χούμνου*. Thessaloniki : Ekdoseis Kyromanos.
- CHRISOMALIS, Stephen (2003). « The Egyptian origin of the Greek alphabetic numerals ». In : *Antiquity* 77.297, p. 485-496.
- CHRIST, Wilhelm von (1886a). *Aristotelis Metaphysica*. Leipzig : Teubner.
- (1886b). « Kritische Beiträge zur *Metaphysik* des Aristoteles ». In : *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München* Jahrgang 1885. Heft IV, p. 406-423.
- CLÉRIGUES, Jean-Baptiste (2007). « Nicéphore Grégoras, copiste et superviseur du *Laurentianus* 70, 5 ». In : *Revue d'Histoire des Textes* 2, p. 21-47.
- CODA, Elisa et Richard GOULET (2016). « Simplicius de Cilicie ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. VI. Paris : CNRS Éditions, p. 341-394.
- CODE, Alan (2015). « The 'matter' of sleep ». In : *Theory and Practice in Aristotle's Natural Science*. Sous la dir. de David EBREY. Cambridge : Cambridge University Press, p. 11-45.
- CONLEY, Thomas M. (1998). « The alleged "Synopsis" of Aristotle's *Rhetoric* by John Italos and its place the Byzantine reception of Aristotle ». In : *La Rhétorique d'Aristote. Traditions et commentaires de l'Antiquité au XVIIe siècle*. Sous la dir. de Gilbert DAHAN et Irène ROSIER. Tradition de la pensée classique. Paris : Vrin, p. 46-94.
- CONSTANTINIDES, Costas N. (1982). *Higher Education in Byzantium in the Thirteenth and Early Fourteenth Centuries, 1204-ca.1310*. Nicosie : Cyprus Research Centre.
- (1995). « The Copying and Circulation of Secular Greek Texts in Frankish Cyprus ». In : *Ἐπετηρὶς τοῦ Κέντρου Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν* 21, p. 15-32.
- COOK WILSON, John (1882). « Conjectural Emendations in the Text of Aristotle and Theophrastus ». In : *The Journal of Philology* 11.22, p. 119-124.
- COOPER, John M. (1975). « Richard Sorabji, *Aristotle on Memory*, Providence, Rhode Island, Brown University Press, 1972, pp. X + 122 ». In : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 57.1, p. 63-169.
- CORCELLA, Aldo (2015). *Giovanni Eugenio (?). Lettera d'invettiva contro il patriarca Metrofane II*. *Hellenica* 57. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- CORCILIUS, Klaus (2008). *Streben und Bewegen : Aristoteles' Theorie der animalischen Ortsbewegung*. Quellen und Studien zur Philosophie Bd. 79. Berlin ; New York : De Gruyter.

- (2011). « *Phantasia* ». In : *Aristoteles-Handbuch : Leben, Werk, Wirkung*. Sous la dir. de Christof RAPP et Klaus CORCILIUS. Stuttgart : Metzler, p. 298-302.
- (2014). « *Phantasia und Phantasie bei Aristoteles* ». In : *Imagination, Transformation und die Entstehung des Neuen*. Sous la dir. de Philipp BRÜLLMANN, Ursula ROMBACH et Cornelia WILDE. Transformationen der Antike 31. Berlin : De Gruyter.
- (2016). « *Common Sense and Extra Powers : A Discussion of Anna Marmodoro, Aristotle on Perceiving Objects* ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 50, p. 289-320.
- (2017). *Aristoteles, Über die Seele (De anima), griechisch-deutsch*. Philosophische Bibliothek 681. Hamburg : Felix Meiner Verlag.
- (2020). « *Resuming Discussion of the Common Cause of Animal Self-Motion : How Does the Soul Move the Body? De Motu Animalium 6* ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Christof RAPP et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press, p. 299-344.
- (2021). « *Soul, Parts of the Soul, and the Definition of the Vegetative Capacity in Aristotle's De anima* ». In : *Vegetative Powers : The Roots of Life in Ancient, Medieval and Early Modern Natural Philosophy*. Sous la dir. de Fabrizio BALDASSARRI et Andreas BLANK. Cham : Springer Nature, p. 13-34.
- CORCILIUS, Klaus et Pavel GREGORIĆ (2010). « *Separability vs. Difference : Parts and Capacities of the Soul in Aristotle* ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 39, p. 81-120.
- COXE, Henry Octavius (1853). *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae, pars prima recensioem codicum Graecorum continens*. Quarto Catalogue I. Oxford.
- CRANZ, Ferdinand Edward (1984). *A Bibliography of Aristotle Editions 1501-1600*. seconde édition corrigée et augmentée. Bibliotheca bibliographica Aureliana 38. Baden-Baden : Koerner.
- CRAWFORD, F. Stuart (1997). *Averroès. Grand commentaire sur le Traité de l'âme d'Aristote*. Carthage : Académie tunisienne des sciences, des lettres et des arts "Beit Al-Hikma".
- CRONIER, Marie (2020). « *Quelques manuscrits médicaux grecs liés à Chypre* ». In : *Griechisch-byzantinische Handschriftenforschung. Traditionen, Entwicklungen, neue Wege*. Sous la dir. de Christian BROCKMANN et al. T. 1. Berlin : De Gruyter, p. 131-144.
- CURNIS, Michele (2008). *L'Antologia di Giovanni Stobaeo. Una biblioteca antica dai manoscritti alle stampe*. Alessandria : Edizione dell'Orso.
- (2011). « *Plato Stobaeensis. Citazioni ed estratti platonici nell' Anthologion* ». In : *Thinking Through Excerpts. Studies on Stobaeus*. Sous la dir. de Gretchen J. REYDAMS-SCHILS. Monothéismes et Philosophie. Turnhout : Brepols, p. 71-123.
- (2020). « *The Textual Tradition of the Theaetetus from Stobaeus to the Medieval Anthologies* ». In : *Plato's Theaetetus Revisited*. Sous la dir. de Beatriz BOSSI et Thomas M. ROBINSON. Trends in Classics - Supplementary Volumes 110. Berlin : De Gruyter, p. 251-276.
- D'AIUTO, Francesco et Paolo VIAN (2011). *Guida ai fondi manoscritti, numismatici, a stampa della Biblioteca vaticana. I : Dipartimento Manoscritti*. Studi e testi 466. Vaticano : Biblioteca apostolica Vaticana.

- D'ALVERNY, Marie-Thérèse (1977). « Les *Solutiones ad Chosroem* de Priscianus Lydus et Jean Scot ». In : *Jean Scot Érigène et l'histoire de la philosophie*. Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique 561. Paris : Centre national de la recherche scientifique, p. 145-160.
- D'ANCONA, Cristina (2008). « Alexander of Aphrodisias, *De unitate* : a Pseudepigraphical Testimony of the *De unitate* et uno by Dominicus Gundissalinus ». In : *Islamic Thought in the Middle Ages. Studies in Text, Transmission and Translation, in Honour of Hans Daiber*. Sous la dir. d'Anna AKASOY et Wim RAVEN. Islamic philosophy, theology, and science 75. Leiden : Brill, p. 459-488.
- DAIBER, Hans (1986). « New Manuscript Findings from Indian Libraries ». In : *Manuscripts of the Middle East* 1, p. 26-48.
- (2021). « Meteorology among the Arabs ». In : *From the Greeks to the Arabs and Beyond. Volume 3 : From God's Wisdom to Science. A. Islamic Theology and Sufism. B. History of Science*. Islamic philosophy, theology and science 114.3. Leiden : Brill, p. 508-519.
- DAVIDSON, Lola Sharon (2016). « Dreams of Kings in the *Liber Thesauri Occulti* of Pascalis Romanus ». In : *Perceiving Power in Early Modern Europe*. Sous la dir. de Francis K.H. SO. New York : Palgrave Macmillan US, p. 49-68.
- DE BELLIS, N. (1980). « La vita e l'ambiente di Niccolò Leonico Tomeo ». In : *Quaderni per la storia dell'Università di Padova* 13, p. 37-75.
- DE CORTE, Marcel (1933a). « Études sur les manuscrits du *Traité de l'âme* d'Aristote ». In : *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* VII, p. 141-160.
- (1933b). « Études sur les manuscrits du *Traité de l'âme* d'Aristote ». In : *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* VII, p. 355-367.
- DE GREGORIO, Giuseppe (1991). « Osservazioni ed ipotesi sulla circolazione del testo di Aristotele tra Occidente e Oriente ». In : *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio. Atti del Seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*. Sous la dir. de Guglielmo CAVALLO, Giuseppe DE GREGORIO et Marilena MANIACI. Biblioteca del "Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Università di Perugia" 5. Spolète : Centro italiano di studi sull'alto medioevo, p. 475-498.
- (2000a). « La minuscola greca fra VII e IX secolo ». In : *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : Atti del 5 Colloquio internazionale di paleografia greca, Cremona, 4-10 ottobre 1998*. Sous la dir. de Giancarlo PRATO. Papyrologica Florentina 31. Firenze : Gonnelli, p. 83-151.
- (2000b). « Manoscritti greci patristici fra ultima età bizantina e umanesimo italiano ». In : *Tradizioni patristiche nell'umanesimo. Atti del Convegno . Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento. Biblioteca Medicea Laurenziana. Firenze, 6-8 febbraio 1997*. Sous la dir. de Mariarosa CORTESI et Claudio LEONARDI. Millenio Medioevale 17. Firenze : SISMEL, Edizioni del Galluzzo, p. 317-396.
- (2000c). « Repertorium des griechischen Kopisten 800-1600, 3. Teil ». In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 50, p. 317-330.
- (2002). « L'Erodoto di Palla Strozzi (cod. Vat. Urb. gr. 88) ». In : *Bollettino dei Classici dell'Accademia Nazionale dei Lincei* 23, p. 31-130.

- DE GREGORIO, Giuseppe et Giancarlo PRATO (2003). « Scrittura arcaizzante in codici profani e sacri della prima età paleologa ». In : *Römische historische Mitteilungen* 45, p. 59-101.
- DE LEEMANS, Pieter (2011a). *De progressu animalium, De motu animalium. Translatio Guillelmi de Morbeka*. Aristoteles Latinus XVII.2. Bruxelles : Brepols.
- (2011b). « *Parva naturalia*, Commentaries on Aristotle's ». In : *Encyclopedia of Medieval Philosophy*. Sous la dir. d'Henrik LAGERLUND. Dordrecht : Springer Netherlands, p. 917-923.
- (2012). « Remarks on the Text Tradition of *De longitudine et breuitate vitae*, tr. Guillelmi ». In : *Greek into Latin from Antiquity until the Nineteenth Century*. Sous la dir. de John GLUCKER et Charles BURNETT. T. 18. Warburg Institute Colloquia. London : The Warburg Institute - Nino Aragno Editore, p. 145-169.
- DE MEYER, K.-A. (1964). « Scribes grecs de la Renaissance ». In : *Scriptorium* 18.2, p. 258-266.
- DEGNI, Paola (2008). « I manoscritti dello 'Scriptorium' di Gioannicio ». In : *Segno e Testo* 6, p. 179-248.
- (2013). « Burgundio e i manoscritti di Gioannicio : la questione dei *marginalia* ». In : *Medicina nei Secoli* 25.3, p. 797-814.
- (2015). « I manoscritti greci della biblioteca del monastero del SS. Salvatore di Bologna attraverso gli inventari. Prime considerazioni ». In : *Estudios Bizantinos* 3, p. 189-206.
- DELCOMMINETTE, Sylvain (2006). *Le Philèbe de Platon : introduction à l'agathologie platonicienne*. Philosophia antiqua 100. Leiden : Brill.
- DELISLE, Léopold (1872). *Chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont-Saint-Michel*. Roueh : Imprimerie de H. Boissel.
- DEMETRACOPOULOS, John A. (2018). « George Scholarios' Abridgment of the *Parva naturalia* : Its Place in His Œuvre and in the History of Byzantine Aristotelianism ». In : *The Parva naturalia in Greek, Arabic and Latin Aristotelianism : Supplementing the Science of the Soul*. Sous la dir. de Börje BYDÉN et Filip RADOVIC. Studies in the History of Philosophy of Mind. Cham : Springer International Publishing, p. 233-315.
- DENNISTON, John Dewar (1954). *The Greek Particles*. Second edition. Oxford : Clarendon Press.
- DESPOTAKIS, Eleutherios (2020). *John Plousiadenos (1423?-1500) : a time-space geography of his life and career*. Bibliothèque de Byzantion 21. Leuven : Peeters.
- DEUBNER, Ludwig (1929). « Zum Astragalspiel ». In : *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts* 44, p. 272-281.
- DEVRESSE, Robert (1965). *Le fonds grec de la Bibliothèque vaticane des origines à Paul V*. Studi e testi 244. Roma : Biblioteca apostolica vaticana.
- DI MARTINO, Carla (2003). « *Parva naturalia*. Tradition arabe ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. Supplément I. Paris : CNRS Éditions, p. 375-378.
- (2010). « Le Commentaire du *De sensu* par Alexandre d'Aphrodise ». In : *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale*. Sous la dir. de Christophe GRELLARD et Pierre-Marie MOREL. Philosophie. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 77-100.
- DICKEY, Eleanor (2006). *Ancient Greek Scholarship : A Guide to Finding, Reading, and Understanding Scholia, Commentaries, Lexica, and Grammatical Treatises, from Their*

- Beginnings to the Byzantine Period*. American Philological Association Classical Resources Series 7. Oxford : Oxford University Press.
- DIELS, Hermann (1879). *Doxographi graeci*. Berlin : Georg Reimer.
- (1880). « Studia Empedoclea ». In : *Hermes* 15.2, p. 161-179.
- (1882). « Zur Textgeschichte der aristotelischen *Physik* ». In : *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Philosophisch-historische Klasse*, p. 3-42.
- (1895). *Simplicii in Aristotelis physicorum libros octo commentaria*. T. 2. Commentaria in Aristotelem Graeca 10. Berlin : Reimer.
- (1901). *Poetarum Philosophorum Fragmenta*. Berlin : Weidmann.
- (1903). *Die Fragmente der Vorsokratiker*. 1. Auflage. Berlin : Weidmannsche Buchhandlung.
- DIÈS, Auguste (1925). *Platon. Philèbe*. Collection des Universités de France, Série grecque 96. Paris : Les Belles Lettres.
- DIGGLE, James (1981). *Euripidis fabulae, tomus II : Supplices, Electra, Hercules, Troades, Iphigenia in Tauris, Ion*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.
- DILLER, Aubrey (1937). « Codices Planudei ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 37.2, p. 295-301.
- (1961). « The Greek Codices of Palla Strozzi and Guarino Veronese ». In : *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 24.3/4, p. 313-321.
- DILTS, Mervin R. (1971). « The Manuscripts of Appian's *Historia Romana* ». In : *Revue d'Histoire des Textes* 1.1971, p. 49-71.
- DIXSAUT, Monique (1999). « Une certaine espèce de vie (*Philèbe*, 34d1-36c3) ». In : *La fêlure du plaisir : Études sur le Philèbe de Platon*. Sous la dir. de Monique DIXSAUT et Fulcran TEISSERENC. Tradition de la pensée classique. Paris : Vrin, p. 245-265.
- (2000). *Platon et la question de la pensée. Études platoniciennes I*. Paris : Vrin.
- DOD, Bernard G. (1975). *De Sophisticis elenchis*. Aristoteles Latinus VI.1-3. Leiden : Brill.
- DONATI, Silvia (2009). « Albert der Große als Kommentator der *Translatio Vetus* der Schrift *De memoria et reminiscentia* des Aristoteles : Seine Vorlage und seine Kommentierungsmethode am Beispiel von *Mem.* 2, 453a14-b4 ». In : *Via Alberti : Texte, Quellen, Interpretationen*. Sous la dir. de Ludger HONNEFELDER, Hannes MÖHLE et Susana Bullido del BARRIO. Münster : Aschendorff, p. 509-560.
- (2017). *Alberti Magni opera omnia : De Nutrimento et Nutrito. De Sensu et Sensato. Suius secundus liber est de Memoria et Reminiscentia Tomus VII, Pars II A*. Aschendorff : Monasterii Westfalorum.
- (2020). *Albert der Große : Über die Weissagung : Drittes Buch über Das Schlafen und das Wachen Lateinisch, Deutsch*. Herders Bibliothek der Philosophie des Mittelalters 48. Freiburg : Herder.
- DORANDI, Tiziano (1997). « Tradierung der Texte im Altertum ; Buchwesen ». In : *Einleitung in die griechische Philologie*. Sous la dir. d'Heinz-Günther NESSELRATH. Wiesbaden : Springer Fachmedien, p. 3-16.

- (2000). « Hésychius de Milet ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. III. Paris : CNRS Éditions, p. 1514-1521.
- (2006). « La *Vita Hesychii* d'Aristote ». In : *Studi Classici e Orientali* 52, p. 87-106.
- (2009). *Laertiana. Capitoli sulla tradizione manoscritta e sulla storia del testo delle Vite dei filosofi di Diogene Larzio*. Beiträge zur Altertumskunde 264. Berlin : De Gruyter.
- (2010). « Préliminaires de Georges Scholarios à l'Éthique à Nicomaque d'Aristote et aux Entretiens d'Épictète ». In : *Rhetorica philosophans : mélanges offerts à Michel Patillon*. Sous la dir. de Luc BRISSON et Pierre CHIRON. Textes et traditions 20. Paris : Vrin.
- (2013). *Diogenes Laertius. Lives of Eminent Philosophers*. Cambridge Classical Texts and Commentaries 50. Cambridge : Cambridge University Press.
- DOREZ, Léon (1892). « Un document nouveau sur la bibliothèque de Jean Lascaris ». In : *Revue des Bibliothèques* 2, p. 280-281.
- DORION, Louis-André (1995). *Aristote. Les Réfutations sophistiques*. Histoire des doctrines de l'Antiquité classique 18. Paris : Vrin.
- DROSSAART LULOFS, Hendrik Joan (1943). *Aristotelis De Somno et vigilia liber adjectis veteribus translationibus et Theodori Metochitae commentario*. Burgersdijk en Niermans. Leyde.
- (1947a). *Aristotelis De Insomniis et De Divinatione per somnum. A new edition of the Greek text with the Latin translation*. Leiden, E. J. Brill.
- (1947b). « Some Notes on the Oxford MS. Corp. Christi 108 ». In : *Mnemosyne* 13.4, p. 290-301.
- (1957). « Aristotle's ΠΕΡΙ ΦΥΤΩΝ ». In : *Journal of Hellenic Studies* 77, p. 75-80.
- (1965a). *Aristotelis De Generatione Animalium*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.
- (1965b). *Nicolaus Damascenus : On the Philosophy of Aristotle*. Philosophia antiqua 13. Leiden : Brill.
- (1965c). « Review of Aristotelis Parva Naturalia Graece et Latine, edidit Paulus Siwek ». In : *Mnemosyne* 18.4, p. 425-427.
- (1966). *De Generatione Animalium, translatio Guillelmi de Moerbeka*. Aristoteles Latinus XVII.2.V. Bruges : Desclée de Brouwer.
- DROSSAART LULOFS, Hendrik Joan et E. L. J. POORTMAN (1989). *Nicolaus Damascenus. De plantis. Five translations*. Aristoteles Semitico-Latinus 139. Amsterdam : North-Holland Publishing Company.
- DUFFY, John M. (1992). *Michaelis Pselli Philosophica minora*. T. I. Stuttgart et Leipzig : Teubner.
- (2002). « Hellenic Philosophy in Byzantium and the Lonely Mission of Michael Psellos ». In : *Byzantine Philosophy and Its Ancient Sources*. Sous la dir. de Katerina IERODIAKONOU. Oxford ; New York : Clarendon Press, p. 139-156.
- DUNNE, Michael William (1993). *Magistri Petri de Ybernia Expositio et quaestiones in Aristotelis Librum de longitudine et brevitate vitae : ex cod. Vat. lat. 825, ff. 92r-102r*. Philosophes médiévaux 30. Louvain-la-Neuve Louvain Paris : Éd. de l'Institut supérieur de philosophie Éd. Peeters.

- DUNNE, Michael William (2002). « The Commentary of Peter of Auvergne on Aristotle's *On Length and Shortness of Life* ». In : *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 69. Publisher : Librairie Philosophique J. Vrin, p. 153-200.
- DÜRING, Ingemar (1930). *Die Harmonielehre des Klaudios Ptolemaios*. Göteborgs högskolas årsskrift XXXVI. Göteborg : Elanders boktryckeri aktiebolag.
- (1932). *Porphyrios kommentar zur Harmonielehre des Ptolemaios*. Göteborgs högskolas årsskrift XXXVIII, 1932 :2. Göteborg : Elanders boktryckeri aktiebolag.
- (1943). *Aristotle's De partibus animalium : Critical and Literary Commentaries*. Göteborg : Elander.
- (1950). « Notes on the History of the Transmission of Aristotle's Writings ». In : *Göteborgs Högskolas Årsskrift* 56.3, p. 37-70.
- (1956). « Ariston or Hermippus ? » In : *Classica et Medievalia* 17, p. 11-21.
- (1957). *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*. Göteborg : Almqvist & Wiksell.
- (1966). *Aristoteles : Darstellung und Interpretation seines Denkens*. Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften. Neue Folge. 1. Reihe 2. Heidelberg : C. Winter.
- EBBESEN, Sten (1981). *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi : A Study of Post-Aristotelian Ancient and Medieval Writings on Fallacies*. Leiden : Brill.
- (2014). « Geoffrey of Aspill, *Quaestiones super librum De somno et vigilia*. An Edition ». English. In : *Cahiers de l'Institut du Moyen-Âge grec et latin*, p. 257-341.
- EBBESEN, Sten, Christina THOMSEN THÖRNQVIST et Véronique DECAIX (jan. 2015). « Questions on *De sensu et sensato*, *De memoria* and *De somno et vigilia* . A Catalogue ». In : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 57, p. 59-115.
- EBERT, Theodor (1983). « Aristotle on What Is Done in Perceiving ». In : *Zeitschrift für Philosophische Forschung* 37.2, p. 181-198.
- (2007). « Socrates on the Definition of Figure in the Meno ». In : *Reading Ancient Texts. Vol. I : Presocratics and Plato*. Sous la dir. de K. S. Corrigan STERN-GILLET. Leiden : Brill, p. 113-124.
- EDELSTEIN, Ludwig et I. G. KIDD (1972). *Posidonius : Volume 1, The Fragments*. Cambridge Classical Texts and Commentaries 13. Cambridge : Cambridge University Press.
- EIJK, Philip J. van der (1993). « Aristotelian Elements in Cicero's *De divinatione* ». In : *Philologus* 137.2, p. 223-231.
- (1994). *Aristoteles. Parva naturalia. Teil 3. De insomniis. De divinatione per somnum*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- EIJK, Philip J. van der et Maithe HULSKAMP (2010). « Stages in the reception of Aristotle's works on sleep and dreams in Hellenistic and Imperial philosophical and medical thought ». In : *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale*. Sous la dir. de Christophe GRELLARD et Pierre-Marie MOREL. Philosophie. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 47-75.
- ELEUTERI, Paolo (1991). « Francesco Filelfo copista e possessore di codici greci ». In : *Paleografia e codicologia greca (Atti del II Colloquio internazionale Berlino-Wolfenbüttel, 17-20 ottobre 1983)*. Sous la dir. de Dieter HARLFINGER et Giancarlo PRATO. Biblioteca di scrittura e civiltà 3. Alessandria, p. 163-179.

- (2016). « I manoscritti dell'opera pseudo-aristotelica *De virtute* ». In : *Scripta* 9, p. 72-88.
- ELEUTERI, Paolo et Paul CANART (1991). *Scrittura greca nell'umanesimo italiano*. Documenti sulle arti del libro 16. Milano : Il polifilo.
- ERHART, Victoria (1998). « The Context and Contents of Priscianus of Lydia's *Solutionum ad Chosroem* ». In : *The Paideia Archive : Twentieth World Congress of Philosophy*. T. 9. Philosophy Documentation Center, p. 21-26.
- ESCOBAR, Ángel Chico (1990). « Die Textgeschichte der aristotelischen Schrift *De insomniis*. Ein Beitrag zur Überlieferungsgeschichte der *Parva naturalia* ». Thèse de doct. Berlin : Freie Universität Berlin – Fachbereich Altertumswissenschaften.
- (2018). « Observaciones sobre la uetus translatio del *De insomniis* aristotélico y su reelaboración por Guillermo de Moerbeke ». In : *Emerita : Revista de lingüística y filología clásica* 86.1, p. 51-70.
- ESTES, James M., éd. (2016). *The Correspondence of Erasmus : Letters 2357 to 2471, August 1530–March 1531*. Trad. par Charles FANTAZZI. Collected Works of Erasmus 17. Toronto : University of Toronto Press.
- EUCKEN, Rudolf (1866). *De Aristotelis dicendi ratione. Pars prima : Observationes de particularum usu*. Göttingen : Hofer.
- EVERSON, Stephen (1997). *Aristotle on Perception*. Oxford : Clarendon Press.
- (2007). « The *De Somno* and Aristotle's Explanation of Sleep ». In : *Classical Quarterly* 57.2, p. 502-520.
- FADUL, Valeria López (2017). « Juan Páez de Castro and the Project of a Universal Library ». In : *Pacific Coast Philology* 52.2, p. 173-183.
- FAILLER, Albert (1984). *Georges Pachymère. Relations historiques*. Corpus fontium historiae Byzantinae 24. Paris : Belles Lettres.
- (2002). « La mission du moine Sophonias en Italie et le mariage de Michel IX Palaiologos ». In : *Revue des études byzantines* 60.1, p. 151-166.
- FALCON, Andrea (2005). *Aristotle and the Science of Nature : Unity without Uniformity*. Cambridge : Cambridge University Press.
- (2016). « Aristotelianism in the First Century BC ». In : *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*. Sous la dir. d'Andrea FALCON. Brill's Companions to Classical Reception 7. 100-119 : Brill.
- (2018). « Aristotle on the *De anima* and the Study of Life ». In : *Epekeina* 9.1, p. 1-15.
- (2019). « Definition, Explanation and Scientific Method in Aristotle's *De Somno* ». In : *Manuscripta* 42.4, p. 516-543.
- (2021a). « La longévité comparée des plantes et des animaux selon Aristote : » trad. par Laetitia MONTEILS-LAENG et Sofía ALCÁINE. In : *Archives de Philosophie* 84.2, p. 13-28.
- (2021b). « The Reception of the *De incessu animalium* ». In : *Aristotle on How Animals Move : The *De incessu animalium* : Text, Translation, and Interpretative Essays*. Sous la dir. d'Andrea FALCON, Stasinós STAVRIANEAS et Pantelis GOLITSIS. Cambridge : Cambridge University Press, p. 19-31.

- FALCON, Andrea et Stasinós STAVRIANEAS (2021). *Aristotle on How Animals Move : The De incessu animalium : Text, Translation, and Interpretative Essays*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAYE, C. U. et W. H. BOND (1962). *Supplement to the Census of medieval and Renaissance manuscripts in the United States and Canada*. New York : The Bibliographical Society of America.
- FAZZO, Silvia (2008). « Nicolas, l'auteur du Sommaire de la philosophie d'Aristote : doutes sur son identité, sa datation, son origine ». In : *Revue des Études Grecques* 121, p. 99-126.
- FAZZO, Silvia et Mauro ZONTA (2008). « Aristotle's Theory of Causes and the Holy Trinity : New Evidence About the Chronology and Religion of Nicolaus "of Damascus" ». In : *Laval théologique et philosophique* 64.3, p. 681-690.
- FEOLA, Giuseppe (2012). *Phàntasma e phantasia : illusione e apparenza sensibile nel De anima di Aristotele*. Napoli : Loffredo.
- FERENTE, Serena (2005). *La sfortuna di Jacopo Piccinino : storia dei bracceschi in Italia, 1423 - 1465*. ita. Accademia toscana di scienze e lettere «La Colombaria», Serie Studi 229. Firenze : Olschki.
- FERRINI, Maria Fernanda, éd. (1999). *Pseudo-Aristotele, I colori*. Testimonianze sulla cultura greca 1. Pisa : ETS.
- FESTUGIÈRE, André-Jean (1953). *La Révélation d'Hermès Trismégiste. III. Les Doctrines de l'Âme*. Etudes bibliques. Paris : J. Gabalda.
- FIACCADORI, Gianfranco et al., éd. (1994). *Bessarione e l'umanesimo : catalogo della mostra*. Saggi e ricerche / Istituto italiano per gli studi filosofici. Napoli : Vivarium.
- FILIUS, Lourus S. (2018). *The Arabic version of Aristotle's "Historia Animalium" : book I-X of "Kitāb al-Hayawān"*. Aristoteles Semitico-Latinus 23. Leiden : Brill.
- FISCHER, Eitel, éd. (1974). *Die Ekloge des Phrynichos*. Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 1. Berlin : De Gruyter.
- FLÜELER, Christopher (2020). *Peter of Auvergne*. Sous la dir. d'Henrik LAGERLUND. Dordrecht.
- FLUSIN, Bernard (1986). « Nikè Papatriantaphyllou-Théodôridè, Ἡ χειρόγραφη παράδοση τῶν ἔργων τοῦ Νικηφόρου Χούμνου (1250/55-1327) ». In : *Revue des études byzantines* 44.1, p. 315-316.
- FOBES, Francis Howard (1913). « A Preliminary Study of Certain MSS. of Aristotle's *Meteorology* ». In : *The Classical Review* 27.8, p. 249-252.
- (1915). « Textual Problems in Aristotle's *Meteorology* ». In : *Classical Philology* 10.2, p. 188-214.
- (1919). *Aristotelis Meteorologicorum libri quattuor*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- FONKIČ, Boris L. (1999). *Manuscrits grecs dans les collections européennes : études paléographiques et codicologiques, 1988-1998*. Moskva : Indrik.
- (2010). « Sulla datazione dei codici greci del secolo IX ». In : *The legacy of Bernard de Montfaucon : three hundred years of studies on Greek handwriting ; proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid - Salamanca, 15 - 20 September*

- 2008). Sous la dir. d'António BRAVO GARCÍA et Immaculada PÉREZ MARTIN. *Bibliologia* 31. Turnhout : Brepols.
- FORMENTIN, Maria Rosa (1998). « Il punto su Demetrio Mosco ». In : *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 52, p. 235-257.
- (2015). *Catalogus codicum Graecorum Bibliothecae nationalis neapolitanae III*. Avec la coll. de Francesca RICHETTI et Linda SIBEN. Roma : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- FÖRSTEL, Christian (1999). « Manuel le Rhéteur et Origène : note sur deux manuscrits parisiens ». In : *Revue des études byzantines* 57.1, p. 245-254.
- Aristotelis De anima libri III* (1912). Budapest : Acad. litt. Hung.
- FÖRSTER, Aurél (1931). « Az aristotelesi u. n. *Parva Naturalia* szerkezete és keletkezése : Felolvasta 1931. október 5-én ». In : *Értekezések a Nyelv- és Széptudományok köréből* XXV.1.
- (1938). « Textkritische Betrachtungen zur aristotelischen Schrift *De Sensu* ». In : *Hermes* 73.4, p. 459-473.
- (1939). « Empedocleum ». In : *Hermes* 74.1, p. 102-104.
- (1942). *Aristotelis De sensu et De memoria libri*, Budapest : sumptibus Academiae litterarum hungaricae.
- FORTENBAUGH, William W. (2014). *Theophrastus of Eresus, Commentary Volume 9.2. Sources on Discoveries and Beginnings, Proverbs et al. (Texts 727-741) (with contributions on the Arabic Material by Dimitri Gutas)*. *Philosophia Antiqua* 136. Leiden : Brill.
- FORTENBAUGH, William W. et al. (1993). *Theophrastus of Eresus : Sources for His Life, Writings, Thought and Influence*. *Philosophia antiqua* 54. Leiden : Brill.
- FOXHALL, Lin (1993). « Farming and fighting in ancient Greece ». In : *War and Society in the Greek World*. Sous la dir. de John RICH et Graham SHIPLEY. *Leicester-Nottingham Studies in Ancient Society* 4. London : Routledge, p. 134-145.
- FRAENKEL, Eduard (1962). *Aeschylus. Agamemnon*. Oxford : Clarendon Press.
- FRANCHESCINI, Ezio (1935). *Aristotele nel medioevo Latino. Estratto dagli Atti del IX Congresso Nazionale di Filosofia. Padova - 20-23 Settembre 1934 (XII)*. Padova.
- FRANKOPAN, Peter (2009). « The Literary, Cultural and Political Context for the Twelfth-Century Commentary on the *Nicomachean Ethics* ». In : *Medieval Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics*. Sous la dir. de Charles BARBER et David JENKINS. *Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters* 101. Leiden : Brill, p. 45-62.
- FRANZ, Rudolf (1875). *De verbo apud graecos conjuncto cum neutri generis subjecto plurali*. Bonn : Karl Georg.
- FREDE, Dorothea (2020). « The Two Meaning of Phantasia in *De Anima* III 3 ». In : *Aristote et l'âme humaine. Lectures de De anima III offertes à Michel Crubellier*. Sous la dir. de Gweltaz GUYOMARC'H, Claire LOUGUET et Charlotte MURGIER. Leuven : Peeters.
- FREDE, Michael (1999). « Epilogue ». In : *The Cambridge History of Hellenistic Philosophy*. Sous la dir. de Keimpe ALGRA et al. Cambridge : Cambridge University Press, p. 777-797.
- FREDE, Michael et Günther PATZIG (1988). *Aristoteles, Metaphysik Z : Text, Übersetzung und Kommentar*. Munich : C.H. Beck.

- FRENDO, Joseph D. (1975). *Agathias. The Histories*. Corpus fontium historiae Byzantinae, Series Berolinensis II.A. Berlin : De Gruyter.
- FREUD, Sigmund (1899). *Die Traumdeutung*. Leipzig : F. Deuticke.
- FREUDENTHAL, Jakob (1869a). « Zur Kritik und Exegese von Aristoteles' περι τῶν κοινῶν σώματος καὶ ψυχῆς ἔργων (*Parva naturalia*) I ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 24, p. 81-93.
- (1869b). « Zur Kritik und Exegese von Aristoteles' περι τῶν κοινῶν σώματος καὶ ψυχῆς ἔργων (*Parva naturalia*) II ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 24, p. 392-420.
- (1889). « Zu Aristoteles *De memoria* 2. 452a17f. » In : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 2.1.
- FRIGOLA, Montserrat Moli (1981). « Teories i hipòtesis per a la reconstrucció de la biblioteca de Iacobo Ammannati Piccolomini ». In : *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins* 25, p. 373-384.
- FRISK, Hjalmar (2006). *Griechisches etymologisches Wörterbuch*. Quatrième édition inchangée. Indogermanische Bibliothek Reihe 2, Wörterbücher. Heidelberg : Winter.
- FRYDE, E. B (1983). *Humanism and Renaissance historiography*. London : Hambledon Press.
- FUCHS, Friedrich (1926). *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*. Byzantinisches Archiv Heft 8. Leipzig : Teubner.
- FUHLMANN, Manfred (1966). *Anaximenes Ars rhetorica quae vulgo fertur Aristotelis ad Alexandrum*. Teubner. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana 1983. Leipzig.
- FURLEY, David J. (1955). « The *Parva Naturalia* ». In : *The Classical Review* 5.1, p. 61-63.
- (1978). « Self-Movers ». In : *Aristotle on Mind and the Senses*. Sous la dir. de Geoffrey E. R LLOYD et Gwilym Ellis Lane OWEN. Cambridge : Cambridge University Press, p. 165-179.
- GALLAVOTTI, Carlo (1976). *Empedocle. Poema fisico e lustrale*. Scrittori greci et latine. Milano : A. Mondadori.
- GALLE, Griet (2008a). « The Anonymous Translator of the *Translatio vetus* of *De sensu* ». In : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 50, p. 105-150.
- (2008b). « The Dating and Earliest Reception of the *Translatio Vetus* of Aristotle's *De Sensu* ». In : *Medioevo* 33. Éditeur : Università Degli Studi di Padova, Dipartimento di Filosofia, p. 1-90.
- (2009). « Editing the Anonymous Greek-Latin Translation of Aristotle's *De sensu et sensato (translatio vetus)* ». In : *The Aristoteles Latinus : Past, Present, Future*. Sous la dir. de Pieter DE LEEMANS et Carlos G. STEEL. Bruxelles : Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten, p. 33-46.
- GALLOP, David (1988). « Chapter Eight : Aristotle on Sleep, Dreams, and Final Causes ». In : *Proceedings of the Boston Area Colloquium in Ancient Philosophy* 4, p. 257-290.
- (1996). *Aristotle On Sleep and Dreams : A Text and Translation with Introduction, Notes, and Glossary*. Oxford University Press.
- GAMBA, Eleonora (2014). « Un nuovo manoscritto copiato da Niccolò Leonico Tomeo (*Par. gr.* 1833). Appunti per la ricostruzione della sua biblioteca ». In : *Eikasmos* 25, p. 329-360.

- GAMILLSCHEG, Ernst (1986). « Der Kopist des *Par.gr.* 428 und das Ende der Grosskommenen ». In : *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 36, p. 287-300.
- GASTGEBER, Christian (2020). « Ogier Ghislain de Busbecq und seine griechischen Handschriften ». In : *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*. Sous la dir. d'André BINGGELI, Matthieu CASSIN et Marina DÉTORAKI. *Bibliologia* 54. Turnhout : Brepols, p. 145-191.
- GÄTJE, Helmut (1971). *Studien zur Überlieferung der aristotelischen Psychologie im Islam*. Heidelberg : C. Winter.
- GAUTHIER, René-Antoine (1984). *Sancti Thomae de Aquino. Opera Omnia. Tomus XLV, 1. Sententia libri 'De anima'*. Sancti Thomae Aquinatis doctoris Angelici opera omnia iussu impensaue Leonis XIII. P. M. ed. ; T. 45,1. Roma : Commissio Leonina.
- (1985). *Sancti Thomae de Aquino. Opera Omnia. Tomus XLV, 2. Sententia libri 'De sensu et sensato' : cuius secundus tractatus est 'De memoria et reminiscencia'*. Sancti Thomae Aquinatis doctoris Angelici opera omnia iussu impensaue Leonis XIII. P. M. ed. ; T. 45,2. Roma : Commissio Leonina.
- GEMELLI MARCIANO, Laura (2013). *Die Vorsokratiker. 2 : Parmenides, Zenon, Empedokles*. Troisième édition revue et corrigée. T. 2. Sammlung Tusculum. Berlin : Akademie Verlag.
- GENTILE, Sebastiano et David SPERANZI (2018). « Antichi cataloghi. Gli inventari dei manoscritti greci della libreria medica privata ». In : *Greek Manuscript Cataloguing. Past, Present and Future*. Sous la dir. de Paola DEGNI, Paolo ELEUTERI et Marilena MANIACI. *Bibliologia* 48. Turnhout : Brepols, p. 15-38.
- GHEERBRANT, Xavier (2017). *Empédocle, une poétique philosophique*. Kainon - Anthropologie de la pensée ancienne 6. Paris : Classiques Garnier.
- GIACOMELLI, Ciro (2016). « Giovanni Battista da Lion (c. 1480-1528) e la sua biblioteca greca ». In : *Quaderni per la storia dell'Università di Padova* 49, p. 35-159.
- (2018). « Il trattato ps.-aristotelico *Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων* (*De mirabilibus auscultationibus*). Storia della tradizione, edizione critica e commento filologico. » Thèse de doct. Padova & Paris : Università degli Studi di Padova & EHESS.
- (2019). « I libri greci di Matteo Macigni. Contributo allo studio di una biblioteca umanistica ». In : *La Parola del Passato* 74.2, p. 361-420.
- (2021a). « Aristotele e i suoi commentatori nella biblioteca di Bessarione. I manoscritti greci ». In : *I libri di Bessarione*. *Bibliologia* 59. Turnhout : Brepols Publishers, p. 219-275.
- (2021b). *Ps.-Aristotele, ›De mirabilibus auscultationibus‹ : Indagini sulla storia della tradizione e ricezione del testo*. *Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina – Series academica* 2. Berlin : De Gruyter.
- GIACOMELLI, Ciro et David SPERANZI (2019). « Dispersi e ritrovati. Gli *Oracoli caldaici*, Marsilio Ficino e Gregorio (iero)monaco ». In : *Scripta* 12, p. 113-142.
- GIBSON, Bruce (2011). « Latin Manuscripts and Textual Traditions ». In : *A Companion to the Latin Language*. Sous la dir. de James CLACKSON. *Blackwell Companions to the Ancient World*. Chichester : Wiley-Blackwell, p. 40-58.

- GIGNAC, Francis T. (1976). *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods. Volume I : Phonology*. Testi e documenti per lo studio dell'antichità 55. Milano : Istituto editoriale cisalpino-La goliardica.
- GLOËL, Hermann (1882). « Zu Platons Philebus ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 37, p. 136-139.
- GLUCKER, John (1964). « Casaubon's Aristotle ». In : *Classica et mediaevalia* 25, p. 274-296.
- GOEDECKEMEYER, Albert (1912). *Die Gliederung der aristotelischen Philosophie*. Halle : Max Niemeyer.
- GOHLKE, Paul (1953). *Kleine Schriften zur Seelenkunde*. Aristoteles. Die Lehrschriften 6.2. Paderborn : F. Schöningh.
- GOLDSCHMIDT, Victor (1982). *Temps physique et Temps tragique chez Aristote : commentaire sur le quatrième livre de la Physique, 10-14, et sur la Poétique*. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris : Vrin.
- GOLITSIS, Pantelis (2007). « Un commentaire perpétuel de Georges Pachymère à la *Physique* d'Aristote, faussement attribué à Michel Psellos ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 100.2, p. 637-676.
- (2008). « Georges Pachymère comme didascale. Essai pour une reconstitution de son enseignement philosophique ». In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 58, p. 53-68.
- (2009). « La date de composition de la *Philosophia* de Georges Pachymère et quelques précisions sur la vie de l'auteur ». In : *Revue des études byzantines* 67, p. 209-215.
- (2010). « Copistes, élèves et érudits : la production de manuscrits philosophiques autour de Georges Pachymère ». In : *The Legacy of Bernard de Montfaucon : Three Hundred Years of Studies on Greek Handwriting : Proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid-Salamanca, 15-20 September 2008)*. Sous la dir. d'António BRAVO GARCÍA et Inmaculada PÉREZ MARTIN. Bibliologia 31. Turnhout : Brepols.
- (2014). « Trois annotations de manuscrits aristotéliens au XIIe siècle : les *Parisini gr.* 1901 et 1853 et l'*Oxonienis Corp. Christi* 108 ». In : *Storia della scrittura e altre storie*. Sous la dir. de Daniele BIANCONI. Supplemento al Bollettino dei classici 29. Roma : Accademia Nazionale dei Lincei, p. 33-52.
- (2018a). « Aristotle on the Motion of Projectiles : A Reconsideration ». In : *Ancient Philosophy* 38.1, p. 79-89.
- (2018b). « On Simplicius' Life and Works : A Response to Hadot ». In : *Aestimatio : Critical Reviews in the History of Science* 12, p. 56-82.
- (2020a). « Quelques observations sur l'histoire et les origines de l'Aristote de Vienne (*codex Vind. phil. gr.* 100) ». In : *La "Collection philosophique" face à l'histoire. Péripéties et tradition*. Sous la dir. de Daniele BIANCONI et Filippo RONCONI. Miscellanea 22. Spolète : Fondazione Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, p. 93-117.
- (2020b). « Quelques remarques sur les copistes et le contexte d'apparition du ms. *Laurentianus plut.* 85,1, dit l'«Océan» ». In : *Griechisch-byzantinische*

- Handschriftenforschung : Traditionen, Entwicklungen, neue Wege.* Sous la dir. de Christian BROCKMANN et al. T. 2. Berlin : De Gruyter, p. 461-468.
- (2021a). « *De incessu animalium 16–19* : The Motion of Many-Footed Animals and Cases of Peculiar Motion in Water ». In : *Aristotle on How Animals Move : The De incessu animalium : Text, Translation, and Interpretative Essays.* Sous la dir. d'Andrea FALCON, Stasinou STAVRIANEAS et Pantelis GOLITSIS. Cambridge : Cambridge University Press, p. 282-296.
- (2021b). « Preface to the Greek Text ». In : *Aristotle on How Animals Move : The De incessu animalium : Text, Translation, and Interpretative Essays.* Sous la dir. d'Andrea FALCON, Stasinou STAVRIANEAS et Pantelis GOLITSIS. Cambridge : Cambridge University Press, p. 35-39.
- (2022). *Alexander of Aphrodisias. Commentary on Aristotle, ›Metaphysics‹ (Books I–III) : Critical edition with Introduction and Notes.* Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina. Series academica 3.1. Berlin : De Gruyter.
- GONZALEZ, Francisco J. (2019). « Being as Activity : A Defence of the Importance of *Metaphysics* 1048B18–35 for Aristotle's Ontology ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 56, p. 123-192.
- GOTTHELF, Allan (1988). « *Historiae I : Plantarum et Animalium* ». In : *Theophrastean Studies : On Natural Science, Physics and Metaphysics, Ethics, Religion and Rhetoric.* Sous la dir. de William W. FORTENBAUGH et Robert W. SHARPLES. Rutgers University Studies in Classical Humanities 3. New Brunswick : Transaction Publishers, p. 100-135.
- GOTTHELF, Allan et Andrea FALCON (2017). « “One Long Argument” ? The Unity of Aristotle's *Generation of Animals* ». In : *Aristotle's Generation of Animals : A Critical Guide.* Sous la dir. d'Andrea FALCON et David LEFEBVRE. Cambridge Critical Guides. Cambridge : Cambridge University Press, p. 15-34.
- GOTTHELF, Allan et Mariska LEUNISSEN (2010). « ‘What's Teleology Got To Do With It?’ A Reinterpretation of Aristotle's *Generation of Animals* V ». In : *Phronesis* 55.4, p. 325-356.
- GOULET, Richard (1989). « Aristote de Stagire : Prosopographie ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques.* Sous la dir. de Richard GOULET. T. I. Paris : CNRS Éditions, p. 413-443.
- (2000). « Thalès et l'ombre des pyramides ». In : *Επιείκεια : Studia graeca in memoriam Jesús Lens Tuero : Homenaje al Profesor Jesús Lens Tuero.* Sous la dir. de Minerva ALGANZA ROLDÁN et al. Grenade : Athos-Pérgamos, p. 199-212.
- (2007). « La conservation et la transmission des textes philosophiques grecs ». In : *The Libraries of the Neoplatonists.* Sous la dir. de Cristina D'ANCONA. *Philosophia Antiqua* 107. Leiden : Brill, p. 29-62.
- GOULET-CAZÉ, Marie-Odile (1999). *Diogène Laërce. Vies et doctrines des philosophes illustres.* Classiques modernes. Paris : Le Livre de poche.
- GRABMANN, Martin (1929). « Mittelalterliche lateinische Übersetzungen von Schriften des Aristoteles-Kommentatoren Johannes Philoponos, Alexander von Aphrodisias und

- Themistios ». In : *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Abteilung* Heft 7.
- GREENSTEIN, Jack M. (1997). « Icons and Memory : Aristotle on Rememberance ». In : *Public*.
- GREGORIĆ, Pavel (2007). *Aristotle on the Common Sense*. Oxford : Oxford University Press.
- (2019). « Aristotle's Perceptual Optimism ». In : *Croatian Journal of Philosophy* 19, p. 543-560.
- GREGORY, Justina (1999). *Euripides, Hecuba : introduction, text, and commentary*. Textbook series / American philological association 14. Atlanta : Scholars Press.
- GRONINGEN, B. A. van (1948). « Ad Aristotelis De divinatione per somnum 464 b3 ». In : *Mnemosyne* 1.1, p. 107-108.
- GUASTI, C. (1863). « Inventario della Libreria Urbinate compilato nel secolo XV da Federigo Veterano ». In : *Giornale delgi archivi toscani* VII, p. 130-154.
- GUILLAND, Rodolphe (1926). « Les Poésies inédites de Théodore Métochite ». In : *Byzantion* 3, p. 265-302.
- GUTAS, Dimitri (1986). « The Spurious and the Authentic in the Arabic *Lives of Aristotle* ». In : *Pseudo-Aristotle in the Middle Ages : the Theology and other texts*. Sous la dir. de Jill KRAYE, William F. RYAN et Charles B. SCHMITT. Warburg Institute Surveys and texts 11. London : Warburg Institute, Univ. of London, p. 15-36.
- (2010). *Theophrastus On First Principles (known as his Metaphysics) : Greek text and medieval Arabic translation*. Philosophia antiqua 119. Leiden : Brill.
- (2012). « The Letter before the Spirit : Still Editing Aristotle after 2300 Years ». In : *The Letter Before the Spirit : The Importance of Text Editions for the Study of the Reception of Aristotle*. Sous la dir. d'Aafke M. I. van OPPENRAAIJ. Aristoteles Semitico-Latinus 22. Leiden : Brill, p. 11-36.
- HAAN, Annet den (2019). « The Greek Library of Giannozzo Manetti (1396—1459) : his collection and his Greek studies ». In : *Renaissance Studies* 33.2, p. 267-280.
- HAAS, F. A. J. De (2000). « Priscian of Lydia and Pseudo-Simplicius on the Soul ». In : *The Cambridge History of Philosophy in Late Antiquity*. Sous la dir. de Lloyd GERSON. T. 2. Cambridge : Cambridge University Press, p. 756-763.
- HADOT, Ilsetraut (1987). « Recherches sur les fragments du commentaire de Simplicius à la *Métaphysique* d'Aristote ». In : *Simplicius, sa vie, son œuvre, sa survie : actes du colloque international de Paris (28. Sept. - 1er Oct. 1985)*. Sous la dir. d'Ilsetraut HADOT. Peripatoi. Philologisch-historische Studien zum Aristotelismus 15. Berlin : De Gruyter, p. 225-245.
- (1990). *Simplicius. Commentaire sur les Catégories. Fascicule I*. Philosophia antiqua 50. Leiden : Brill.
- (2014). *Le néoplatonicien Simplicius à la lumière des recherches contemporaines : un bilan critique*. Academia Philosophical Studies 48. Sankt Augustin : Academia Verlag.
- HAJDÚ, Kerstin (2012). *Catalogus codicum manu scriptorum Bibliothecae Monacensis. T. 2 Bd. 4 : Katalog der griechischen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliothek München Codices Graeci Monacenses 181 - 265*. Wiesbaden : Harrassowitz.

- HAMESSE, Jacqueline (1974). *Les Auctoritates Aristotelis : un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*. Philosophes médiévaux 17. Paris : Béatrice-Nauwelaerts.
- (2015). « Des *Parvi Flores* aux *Auctoritates Aristotelis* ». In : *Les Auctoritates Aristotelis, leur utilisation et leur influence chez les auteurs médiévaux : état de la question 40 ans après la publication*. Sous la dir. de Jacqueline HAMESSE et Jose MEIRINHOS. Textes et études du Moyen Âge 83. Barcelone : Fédération internationale des instituts d'études médiévales, p. 1-15.
- HAMILTON, William (1846). « Contribution Towards a History of the Doctrine of Mental Suggestion or Association ». In : *The Works of Thomas Reid*. Edimburgh : Maclachlan, Stewart et co, p. 889-910.
- HAMLIN, D. W. (1968a). *Aristotle's De Anima. Books II and III*. Oxford : Clarendon Press.
- (1968b). *Aristotle's De Anima. Books II and III*. Oxford : Clarendon Press.
- HAMMOND, William Alexander (1902). *Aristotle's Psychology. A Treatise on the Principle of Life (De Anima and Parva Naturalia)*. London : Swan Sonnenschein.
- HANLON, Rory Ryan (2021). « Aristotle's Divided Soul ». Thèse de doct. Chicago : University of Chicago.
- HANSBERGER, Rotraud (2007). « The Transmission of Aristotle's *Parva Naturalia* in Arabic ». Thèse de doct. Oxford : Oxford University.
- (2008). « How Aristotle Came to Believe in God-given Dreams : The Arabic Version of *De divinatione per somnum* ». In : *Dreaming Across Boundaries : The Interpretation of Dreams in Islamic Lands*. Sous la dir. de Louise MARLOW. Ilex Foundation Series 1. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, p. 50-77.
- (2010). « *Kitāb al-ḥiss wa-l-maḥsūs*. Aristotle's *Parva naturalia* in Arabic Guise ». In : *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale*. Sous la dir. de Christophe GRELLARD et Pierre-Marie MOREL. Philosophie. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 143-162.
- (2011). « Plotinus Arabus Rides Again ». In : *Arabic Sciences and Philosophy* 21.1, p. 57-84.
- (2018a). « Averroes and the "Internal Senses" ». In : *Interpreting Averroes*. Sous la dir. de Peter ADAMSON et Matteo DI GIOVANNI. Cambridge : Cambridge University Press, p. 138-157.
- (2018b). « Length and Shortness of Life Between Philosophy and Medicine : The Arabic Aristotle and his Medical Readers ». In : *Philosophy and Medicine in the Formative Period of Islam*. Sous la dir. de Peter ADAMSON et Peter E. PORMANN. Warburg Institute Colloquia 31. London : University of London Press, p. 48-74.
- (2018c). « Representation of Which Reality? "Spiritual Forms" and "ma'ānī" in the Arabic Adaptation of Aristotle's *Parva naturalia* ». In : *The Parva naturalia in Greek, Arabic and Latin Aristotelianism*. Sous la dir. de Börje BYDÉN et Filip RADOVIC. T. 17. Cham : Springer International Publishing, p. 99-121.
- (2019). « The Arabic *Parva Naturalia* ». In : *Noétique et théorie de la connaissance dans la philosophie arabe du IXe au XIIIe siècle : des traductions gréco-arabes aux disciples d'Avicenne*.

- Sous la dir. de Meryem SEBTI et Daniel DE SMET. *Études musulmanes* 52. Paris : Vrin, p. 45-75.
- HANSEN, Hans (2016). « Pindar's Isthmian 6 : A Commentary and Literary Study ». Thèse de doct. Chapel Hill : University of North Carolina.
- HARING, Nicholas M. (1967). « The Liber de homoyision et homoeyision by Hugh of Honau ». In : *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* 34, p. 129-253.
- HARLFINGER, Dieter (1971a). *Die Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν : ein kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum*. Amsterdam : Hakkert.
- (1971b). « Die Überlieferungsgeschichte der *Eudemischen Ethik* ». In : *Untersuchungen zur Eudemischen Ethik : Akten des 5. Symposium Aristotelicum (Oosterbeek, Niederlande, 21.-29. August 1969)*. Sous la dir. de Paul MORAUX et Dieter HARLFINGER. *Peripatoi* 1. Berlin : De Gruyter, p. 1-50.
- (1974). *Specimina griechischer Kopisten der Renaissance. I. Griechen des 15. Jahrhunderts*. Berlin : Nikolaus Mielke.
- (1977). « Zu griechischen Kopisten und Schriftstilen des 15. und 16. Jahrhunderts ». In : *La Paléographie grecque et byzantine. Paris, 21-25 octobre 1974*. Colloques Internationaux du C.N.R.S. 559. Paris : Editions du C.N.R.S., p. 327-362.
- (1979). « Zür Überlieferungsgeschichte der *Metaphysik* ». In : *Etudes sur la Métaphysique d'Aristote*. Sous la dir. de Pierre AUBENQUE. Paris : Vrin, p. 7-33.
- (1980). *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften II*. Berlin : Nikolaus Mielke.
- éd. (1992). *Die Wiedergeburt der Antike und die Auffindung Amerikas : 2000 Jahre Wegbereitung einer Entdeckung : Bildkatalog zur Ausstellung*. Wiesbaden : Reichert.
- (1996). « Autographa aus der Palaiologenzeit ». In : *Geschichte und Kultur der Palaiologenzeit : Referate des Internationalen Symposions zu Ehren von Herbert Hunger (Wien, 30. November bis 3. Dezember 1994)*. Sous la dir. de Werner SEIBT. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik VIII. Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, p. 43-50.
- (2000). « Weitere Beispiele frühester Minuskel ». In : *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : Atti del 5 Colloquio internazionale di paleografia greca, Cremona, 4-10 ottobre 1998*. Sous la dir. de Giancarlo PRATO. *Papyrologica Florentina* 31. Firenze : Gonnelli, p. 153-156.
- (2011). « Parekbolaia palaiographika ». In : *Parekbolai. An Electronic Journal for Byzantine Literature* 1.0, p. 287-296.
- HARLFINGER, Dieter et Diether REINSCH (1970). « Die *Aristotelica* des Parisinus Gr. 1741. Zur Überlieferung von *Poetik*, *Rhetorik*, *Physiognomonik*, *De signis*, *De ventorum situ* ». In : *Philologus* 114, p. 28-50.
- HARLFINGER, Dieter et Jürgen WIESNER (1964). « Die griechischen Handschriften des Aristoteles und seiner Kommentatoren ». In : *Scriptorium* 18.2, p. 238-257.
- HARTUNG, Gerald, éd. (2018). *Aristotelian Studies in 19th Century Philosophy. New Studies in the History and Historiography of Philosophy* 4. Boston : De Gruyter.

- HASKINS, Charles Homer (1924). *Studies in the History of Mediaeval Science*. Harvard Historical Studies 27. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- HASNAWI, Ahmad (1996). « Un élève d'Abū Bišr Mattā b. Yūnus : Abū 'Amr al-Ṭabarī ». In : *Bulletin d'études orientales* 48, p. 35-55.
- HASPER, Pieter Sjoerd (2020). « The Greek manuscripts of Aristotle's *Physics* ». In : *Aristotle's Physics VIII, Translated into Arabic by Iṣḥāq ibn ḥunayn (9th c.) : Introduction, Edition, and Glossaries*. Scientia Graeco-Arabica 30. Berlin : De Gruyter, p. CXIII-CLXXXVII.
- HATZIMICHALI, Myrto (2013). « The texts of Plato and Aristotle in the first century BC ». In : *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the First Century BC : New Directions for Philosophy*. Sous la dir. de Malcolm SCHOFIELD. Cambridge : Cambridge University Press, p. 1-27.
- (2016). « Andronicus of Rhodes and the Construction of the Aristotelian Corpus ». In : *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*. Sous la dir. d'Andrea FALCON. Brill's Companions to Classical Reception 7. 81-100 : Brill.
- HAYDUCK, Michael (1873). *Observationes criticae in aliquot locos Aristotelis*. Greifswald : Druck der Universitaets-Buchdruckerei von F.W. Kunike.
- (1877). « Emendationes Aristoteleae ». In : *Programm des königlichen Gymnasiums zu Meldorf, 1876-1877*. P. Bundies. Meldorf.
- (1895). *Ioannis Philoponi in Aristotelis de anima libros commentaria*. Commentaria in Aristotelem Graeca 15. Berlin : Reimer.
- (1899a). *Alexandri in Aristotelis Meteorologicorum libros commentaria*. Commentaria in Aristotelem Graeca 3.2. Berlin : Reimer.
- (1899b). *Michaelis Ephesii in libros De partibus animalium, De animalium motione, De animalium incessu commentaria*. Commentaria in Aristotelem Graeca 22.2. Berlin : Reimer.
- HEATH, Thomas Little (1921). *A History of Greek Mathematics*. Oxford : Clarendon Press.
- (1949). *Mathematics in Aristotle*. Oxford : Clarendon Press.
- HECQUET-DEVIENNE, Myriam (2000). « Les mains du *Parisinus graecus* 1853. Une nouvelle collation des quatre premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote (folios 225v-247v) ». In : *Scrittura e Civiltà* 24, p. 103-171.
- (2004). « A Legacy from the Library of the Lyceum? Inquiry into the joint transmission of Theophrastus' and Aristotle's *Metaphysics* based on evidence provided by manuscripts E and J ». In : *Harvard Studies in Classical Philology* 102, p. 171-189.
- (2005). « La réception du corpus aristotélicien au XIXe siècle ». In : *Aristote au XIXe siècle*. Sous la dir. de Denis THOUARD. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, p. 415-441.
- HEIBERG, Johan Ludvig (1893). *Apollonii Pergaei quae graece exstant cum commentariis antiquis*. T. II. Leipzig : Teubner.
- (1895). *Euclidis Optica. Opticorum recensio Theonis, Catoptrica, cum scholiis antiquis*. Euclidis opera omnia VII. Leipzig : Teubner.
- (1896). *Beiträge zur Geschichte Georg Valla's und seiner Bibliothek*. Leipzig : O. Harrassowitz.
- (1929). *Anonymi logica et quadriuium, cum scholiis antiquis*. Copenhague : Høst.

- HEIDEN, Bruce (1998). « The Placement of 'Book Divisions' in the *Iliad* ». In : *Journal of Hellenic Studies* 118, p. 68-81.
- HEIN, Christel (1985). *Definition und Einteilung der Philosophie : von der spatantiken Einleitungsliteratur zur arabischen Enzyklopadie*. Europäische Hochschulschriften 177. Frankfurt am Main : P. Lang.
- HENRYK, Anzulewicz (2005). « David von Dinant und die Anfänge der aristotelischen Naturphilosophie im Lateinischen Westen ». In : *Albertus Magnus und die Anfänge der Aristoteles-Rezeption im lateinischen Mittelalter : von Richardus Rufus bis zu Franciscus de Mayronis = Albertus Magnus and the beginnings of the medieval reception of Aristotle in the Latin West : from Richardus Rufus to Franciscus de Mayronis*. Sous la dir. de Ludger HONNEFELDER et al. Subsidia Albertina 1. Münster : Aschendorff Verlag, p. 71-112.
- HETT, Walter Stanley (1957). *Aristotle. On the Soul. Parva Naturalia. On Breath*. Loeb Classical Library 288. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- HICKS, Robert Drew (1907). *Aristotle. De Anima : With Translation, Introduction and Notes*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HIRMER, Joseph (1897). *Entstehung und Komposition der Platonischen Politeia*. Leipzig : Teubner.
- HOFFMANN, Philippe (1981). « Recherches sur la tradition manuscrite du *Commentaire* de Simplicius au *De Caelo* d'Aristote ». Thèse de doct. Paris : Université de Paris IV.
- (1983a). « Deux témoins apparentés des Vies de Plutarque : les Parisini gr. 1671 (A) et 1674 (D) ». fr. In : *Scriptorium* 37.2, p. 259-264.
- (1983b). « La collection de manuscrits grecs de Francesco Maturanzio, érudit pérugin (ca. 1443-1518) ». In : *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes* 95.1, p. 89-147.
- (1984). « L'histoire d'un manuscrit médical copié à la fin du XIIIe siècle : le *Paris. gr. 2207* ». In : *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 34, p. 155-170.
- (1985). « Une nouvelle reliure byzantine au monogramme des Paléologues (*Ambrosianus M 46 sup. = gr. 512*) ». In : *Scriptorium* 39.2, p. 274-281.
- (1994). « Damascius ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. II. Paris : CNRS Éditions, p. 541-593.
- (2007). « Les bibliothèques philosophiques d'après le témoignage de la littérature néoplatonicienne des Ve et VIe siècles ». In : *The Libraries of the Neoplatonists*. Sous la dir. de Cristina D'ANCONA. *Philosophia Antiqua* 107. Leiden : Brill, p. 135-153.
- HOFINGER, Marcel (1981). *Etudes sur le vocabulaire du grec archaïque*. Leiden : Brill.
- HOSOI, Atsuko et Hitoshi YOSHIKAWA (2016). « Manuscrits de Lysias ». In : *Manuscritos griegos en España y su contexto europeo. Greek manuscripts in Spain and their European context*. Sous la dir. de Felipe HERNÁNDEZ MUÑOZ. Clásicos Dykinson Monografías. Madrid, p. 159-200.
- HOWTON, Robert Fuselier (2017). « Aristotle's Case for Perceptual Knowledge ». Thèse de doct. Toronto : University of Toronto.

- (2020). « Why De Anima Needs III.12-13 ». In : *Aristote et l'âme humaine : Lectures de De anima III offertes à Michel Crubellier*. Sous la dir. de Gweltaz GUYOMARC'H, Claire LOUGUET et Charlotte MURGIER. Leuven : Peeters, p. 329-350.
- HUBY, Pamela M. (1999). *Theophrastus of Eresus : sources for his life, writings, thought and influence. Commentary volume 4. Psychology*. Philosophia antiqua 81. Leiden : Brill.
- HUFFMAN, Carl A. (1993). *Philolaus of Croton : Pythagorean and Presocratic*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HULSTAERT, Kristien (1999). « Aristoteles Latinus. De iuventute, De respiratione, De morte. Translatio vetus. Vorbereiding voor en kritische editie ». Thèse de doct. Leuven : K. U. Leuven.
- HUNGER, Herbert (1961). *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek. 1. Codices historici ; Codices philosophici et philologici*. Museion 1. Wien : Georg Prachner.
- (1978). *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*. Handbuch der Altertumswissenschaft 12.5. Munich : Beck.
- HUNT, R. W. (1955). « The library of Robert Grosseteste ». In : *Robert Grosseteste ; scholar and bishop. Essays in commemoration of the seventh centenary of his death*. Sous la dir. de Daniel Angelo Philip. CALLUS. Oxford : Clarendon Press, p. 121-145.
- IDELER, Julius Ludwig (1834). *Aristotelis Meteorologicorum Libri IV*. Leipzig : Christian Vogel.
- IERODIAKONOU, Katerina (2002). « Psellos' Paraphrasis on Aristotle's *De interpretatione* ». In : *Byzantine Philosophy and Its Ancient Sources*. Sous la dir. de Katerina IERODIAKONOU. Oxford ; New York : Clarendon Press, p. 157-181.
- IHM, Sibylle (2001). *Ps.-Maximus Confessor : Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums Loci communes*. Palingenesia LXXIII. Stuttgart : Franz Steiner Verlag.
- INWOOD, Brad (2001). *The Poem of Empedocles : A Text and Translation With an Introduction*. 2^e éd. Phoenix, Supplementary volume 39. Toronto : University of Toronto Press.
- IRIGOIN, Jean (1957). « L'Aristote de Vienne ». In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft* 6, p. 5-10.
- (1962). « Survie et renouveau de la littérature antique à Constantinople (IX^e siècle) ». In : *Cahiers de Civilisation Médiévale* 5.19, p. 287-302.
- (1987). « Dédoublement et simplification des lettres dans la tradition d'Aristote (*Du ciel* II, *Métaphysique Z*) ». In : *Aristoteles, Werk und Wirkung, Paul Moraux gewidmet*. Sous la dir. de Jürgen WIESNER. T. Zweiter Band : Kommetierung, Überlieferung, Nachleben. Berlin : De Gruyter, p. 409-417.
- (1994). « Les éditions de textes ». In : *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine : sept exposés suivis de discussions*. Sous la dir. de Franco MONTANARI. Genève : Fondation Hardt, p. 39-82.
- (1997a). « Deux traditions dissymétriques : Platon et Aristote ». In : *Tradition et critique des textes Grecs*. Histoire 36. Paris : Les Belles Lettres, p. 149-190.
- (1997b). « Lascaris Rhyndacenus (Janus) (1445-1534) ». In : *Centuriæ latinæ. Volume premier. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques*

- Chomarât*. Sous la dir. de Colette NATIVEL. Travaux d'humanisme et renaissance 314. Genève : Droz, p. 485-492.
- IRIGOIN, Jean (1997c). *Tradition et critique des textes grecs*. Histoire 36. Paris : Les Belles Lettres.
- (2001a). « Homère, l'écriture et le livre ». In : *Europe* 865, p. 8-19.
- (2001b). *Le livre grec des origines à la Renaissance*. Conférences Léopold Delisle. Paris : Bibliothèque nationale de France.
- IRMISCHER, Johann Konrad (1852). *Handschriften-Katalog der Königlichen Universitäts-Bibliothek zu Erlangen*. Erlangen : Heyder und Zimmer.
- ISÉPY, Peter (2016). *Zur mittelalterlichen Überlieferung von Aristoteles' De motu animalium : die Bedeutung der Übersetzung Wilhelms von Moerbeke und der Paraphrase Alberts des Großen für die griechische Texttradition*. Serta Graeca Band 31. Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- ISÉPY, Peter et Christina PRAPA (2018). « Der Codex *Berolinensis Phillipicus* 1507 : Nachfahre eines unabhängigen Zweiges der Aristoteles-Überlieferung? Eine kodikologisch-paläographische, stemmatische und textkritische Untersuchung am Beispiel von Aristoteles, *Sens.* und *Mem.* » In : *Revue d'Histoire des Textes* 13, p. 1-58.
- JACKSON, Donald F. (1999). « An Old Book List Revisited : Greek Manuscripts of Janus Lascaris from the Library of Cardinal Niccolò Ridolfi ». In : *Manuscripta* 43, p. 77-133.
- (2004). « The Greek manuscripts of Jean Hurault de Boistaillé ». In : *Studi italiani di filologia classica* 2.2, p. 209-252.
- (2009). « Greek Manuscripts of the De Mesmes Family ». In : *Scriptorium* 63, p. 89-120.
- (2011). « Colbert Greek Manuscript Binding 1679-1683 ». In : *Codices Manuscripti* 76-77, p. 51-59.
- JACKSON, Henry (1920). « Aristotle's Lecture-Room and Lectures ». In : *The Journal of Philology* 35, p. 191-200.
- JAEGER, Werner Wilhelm (1912). *Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles*. Berlin : Weidmann.
- (1913a). *Aristotelis De animalium motione et De animalium incessu. Ps-Aristotelis De spiritu libellus*. Leipzig : Teubner.
- (1913b). « Das *Pneuma* im Lykeion ». In : *Hermes* 48.1, p. 29-74.
- (1917). « Emendationen zur aristotelischen *Metaphysik* A-Δ ». In : *Hermes* 52.4, p. 481-519.
- (1923). *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*. Berlin : Weidmann.
- (1932). « *Theophrastus' Metaphysics. With translation, commentary and introduction by W. D. Ross and F. H. Fobes. Oxford : Clarendon Press 1929.* » In : *Gnomon* 8.6, p. 289-295.
- (1957). *Aristotelis Metaphysica*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.
- JANNONE, Antonio et Edmond BARBOTIN (1966). *Aristote. De l'âme*. Collection des universités de France, Série grecque 171. Paris : Les Belles Lettres.
- JEFFREYS, Elizabeth M. (1977). « The Greek Manuscripts of the Saibante Collection ». In : *Studia codicologica*. Sous la dir. de Kurt TREU. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 124. Berlin : Akademie-Verlag.

- JENSEN, Christian (1911). *Philodemi perì úperhphanías liber decimus*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig : Teubner.
- JOACHIM, Harold H. (1907). « Review of Aristotle, *De Sensu and De Memoria*. Text and Translation, with Introduction and Commentary, by G. R. T. Ross, D. Phil. (Edin.). » In : *Mind* 16.62, p. 266-271.
- JOHANSEN, Thomas Kjeller (1996). « Aristotle on the Sense of Smell ». In : *Phronesis* 41.1, p. 1-19.
- (1998). *Aristotle on the Sense-Organs*. Cambridge : Cambridge University Press.
- (2006a). « In Defense of Inner Sense : Aristotle on Perceiving that One Sees ». In : *Proceedings of the Boston Area Colloquium in Ancient Philosophy* 21, p. 235-285.
- (2006b). « What's New in *De Sensu* ? The Place of *De Sensu* in Aristotle's Psychology ». In : *Common to Body and Soul : Philosophical Approaches to Explaining Living Behaviour in Greco-Roman Antiquity*. Sous la dir. de Richard A. H. KING. Berlin : De Gruyter, p. 140-164.
- (2012). *The Powers of Aristotle's Soul*. Oxford Aristotle studies. Oxford : Oxford University Press.
- JOHNSTONE, Mark A. (2021). « Aristotle on the Unity of Touch ». In : *Journal of the History of Philosophy* 59.1, p. 23-43.
- JOUANNA, Jacques (1999). *Hippocrates*. Medicine & Culture. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- (2009). « Médecine et philosophie : sur la date de Sextus Empiricus et celle de Diogène Laërce à la lumière du Corpus galénique ». In : *Revue des Études Grecques* 122.2, p. 359-390.
- JUDYCKA, J. (1989). « L'attribution de la *Translatio Nova* du *De generatione et corruptione* à Guillaume de Moerbeke ». In : *Guillaume de Moerbeke : recueil d'études à l'occasion du 700e anniversaire de sa mort (1286)*. Sous la dir. de W. VANHAMEL et Jozef BRAMS. Ancient and medieval philosophy. Series 1 ;7. Leuven : Leuven University Press, p. 247-251.
- KAHN, Charles H. (1966). « Sensation and Consciousness in Aristotle's Psychology ». In : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 48.1-3, p. 43-81.
- KALATZI, Maria P. (2009). « Hermonymos : a study in scribal, literary and teaching activities in the fifteenth and early sixteenth centuries ». Thèse de doct. Athens : Cultural Foundation of the National Bank of Greece.
- KALDELLIS, Anthony (2007). *The Transformations of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*. Greek Culture in the Roman World. Cambridge : Cambridge University Press.
- KALDERON, Mark Eli (2015). *Form Without Matter : Empedocles and Aristotle on Color Perception*. Oxford : Oxford University Press.
- KAMPE, Friedrich Ferdinand (1870). *Die Erkenntnisstheorie des Aristoteles*. Leipzig : Fues.
- KANY-TURPIN, José et Pierre PELLEGRIN (1989). « Cicero and the Aristotelian theory of divination by dreams ». In : *Cicero's knowledge of the Peripatos*. Sous la dir. de William Wall FORTENBAUGH et Peter STEINMETZ. New Brunswick : Transaction Publ., p. 220-245.
- KASSEL, Rudolf (1965). *Aristotelis De arte poetica liber*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.

- KASSEL, Rudolf (1971). *Der Text der aristotelischen Rhetorik : Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe*. Peripatoi 3. Berlin : De Gruyter.
- (1976). *Aristotelis Ars Rhetorica*. Berlin : De Gruyter.
- KEANEY, John J. (1963). « Two Notes on the Tradition of Aristotle's Writings ». In : *American Journal of Philology* 84.1, p. 52-63.
- KERMANIDIS, Markos (2022). « Allegorie und Lob der Physik : Das Proömium der Paraphrase des Theodoros Metochites zu naturwissenschaftlichen Schriften des Aristoteles ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 115.1, p. 143-184.
- KESSELS, Antonius Hendrik Maria (1978). *Studies on the Dream in Greek Literature*. Utrecht : HES.
- KING, Richard A. H. (2001). *Aristotle on Life and Death*. London : Duckworth.
- (2003). *Parva naturalia. Teil 2., De memoria et reminiscentia*. Berlin : Akademie Verlag.
- (2009). *Aristotle and Plotinus on Memory*. Quellen und Studien zur Philosophie Bd. 94. Berlin : De Gruyter.
- (2019). « Memory and Recollection in Plato's Philebus : Use and Definitions ». In : *Greek Memories : Theories and Practices*. Sous la dir. de Luca CASTAGNOLI et Paola CECCARELLI. Cambridge : Cambridge University Press, p. 216-235.
- KNOX, Bernard M. W. (1957). « The Ziskind Collection of Greek Manuscripts ». In : *The Yale University Library Gazette* 32.2, p. 39-56.
- KOCH, Lutz (2015). « Michael von Ephesos und die Rezeption der aristotelischen Schrift *De motu animalium* in Byzanz ». Thèse de doct. Hamburg.
- KOLDITZ, Sebastian (2005). « Mailand und das Despotat Morea nach dem Fall von Konstantinopel ». In : *Geschehenes und Geschriebenes : Studien zu Ehren von Günther S. Henrich und Klaus-Peter Matschke*. Sous la dir. de Günther S. HENRICH et al. Leipzig : Eudora-Verlag, p. 367-407.
- KOLLESCH, Jutta (1964). *Galeni De instrumento odoratus, edidit, in linguam Germanicam vertit, commentata est*. Corpus Medicorum Graecorum Suppl. V. Berlin : Akademie-Verlag.
- KONSTAN, David (2011). « Excerpting as a Reading Practice ». In : *Thinking Through Excerpts : Studies on Stobaeus*. Sous la dir. de Gretchen REYDAMS-SCHILS. T. 14. Monothéismes et Philosophie. Turnhout : Brepols Publishers, p. 9-22.
- KONSTANTINIDES, Georgios (1887). « Ein neuentdeckter Coder des Aristoteles ». In : *Jahrbücher für classische Philologie* 33, p. 214-218.
- KOSMAN, Aryeh (1975). « Perceiving that We Perceive : On the Soul III, 2 ». In : *The Philosophical Review* 84.4, p. 499.
- KOSTER, Willem Johann Wolff (1978). *Scholia in Aristophanem 1,3,1 : Prolegomena de comoedia, scholia in Acharnenses, Equites, Nubes*. Scripta academica groningenana. Groningen : Bouma.
- KOTWICK, Mirjam E. (2016). *Alexander of Aphrodisias and the text of Aristotle's Metaphysics*. California Classical Studies number 4. Berkley, California : University of California Press.
- KOTZABASSI, Sofia (1999). *Byzantinische Kommentatoren der aristotelischen Topik : Johannes Italos & Leon Magentinos*. Etaireia Byzantinon Ereunon 17. Thessalonique : Ekdoseis Banias.

- (2014). « Zur Überlieferung von Briefcorpora in der Palaiologenzeit ». In : *Handschriften- und Textforschung heute. Zur Überlieferung der griechischen Literatur. Festschrift für Dieter Harlfinger aus Anlass seines 70. Geburtstages*. Sous la dir. de Christian BROCKMANN et al. Serta Graeca 30. Wiesbaden : Ludwig Reichert, p. 231-238.
- KRAYE, Jill (1990). « Erasmus and the Canonization of Aristotle : The Letter to John More ». In : *England and the Continental Renaissance : Essays in Honour of J.B. Trapp*. Sous la dir. d'Edward CHANEY et Peter MACK. Woodbridge : Boydell & Brewer, p. 37-52.
- (1995). « The printing history of Aristotle in the fifteenth century : a bibliographical approach to Renaissance philosophy ». In : *Renaissance Studies* 9.2, p. 189-211.
- KREUZ, Franz Anton (1847a). *Aristoteles Werke. Schriften zur Naturphilosophie. Drittes Bändchen. Kleinere Abhandlungen über die Seele. Sechstes und siebentes Kapitel un Physiognomik*. Griechische Prosaiker in neuen Uebersetzungen 226. Stuttgart : Metzler.
- (1847b). *Aristoteles Werke. Schriften zur Naturphilosophie. Zweites Bändchen. Kleinere Abhandlungen über die Seele. Erstes bis fünftes Kapitel*. Griechische Prosaiker in neuen Uebersetzungen 225. Stuttgart : Metzler.
- KROLL, Wilhelm (1901). *Procli Diadochi in Platonis Rem publicam commentarii*. T. II. Leipzig : Teubner.
- KRÜGER, Karl Wilhelm (1842). *Griechische Sprachlehre für Schulen*. Berlin.
- KRUK, Remke (1979). *The Arabic Version of Aristotle's Parts of Animals. Books XI-XIV of the Kitāb al-Ḥayawān*. *The Arabic Version of Aristotle's Parts of Animals. Books XI-XIV of the Kitāb al-Ḥayawān*. Aristoteles Semitico-Latinus 2. Amsterdam : North-Holland.
- KÜHNER, Raphael et Bernhard GERTH (1890). *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. Hannover : Hahnsche Buchhandlung.
- KUPREEVA, Inna (2018). « Kaiserzeitlicher Aristotelismus ». In : *Die Philosophie der Antike : Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*. Sous la dir. de Christoph RIEDWEG, Christoph HORN et Dietmar WYRWA. Grundriss der Geschichte der Philosophie Band 5. Basel : Schwabe, p. 255-456.
- KURDZIALEK, Marian (1963). *Davidis de Dinanto Quaternulorum fragmenta*. Varsovie : Państwowe Wydawnictwo Naukowe.
- (2019). *Prolegomena zu Davidis de Dinanto Quaternulorum fragmenta*. Sous la dir. d'Henryk ANZULEWICZ. Münster : Aschendorff.
- KUSUKAWA, Sachiko (1995). *The Transformation of Natural Philosophy : The Case of Philip Melancthon*. Ideas in Context 34. Cambridge : Cambridge University Press.
- LABARRIÈRE, Jean-Louis (2000). « Sentir le temps, regarder un tableau. Aristote et les images de la mémoire ». In : *Constructions du temps dans le monde grec ancien*. Sous la dir. de Catherine DARBO-PESCHANSKI. C.N.R.S. Philosophie. Paris : C.N.R.S. Editions, p. 267-283.
- (2004). « Phantasia ». In : *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*. Sous la dir. de Barbara CASSIN. Paris : Seuil, p. 931-935.
- LACOMBE, George (1931). « Mediaeval Latin Versions of the Parva Naturalia ». In : *New Scholasticism* 5.4, p. 289-311.

- LAFFITTE, Marie-Pierre (2008). « Une acquisition de la Bibliothèque du roi au XVIIe siècle : les manuscrits de la famille Hurault ». In : *Bulletin du Bibliophile* 1, p. 42-98.
- LAFFITTE, Marie-Pierre et Fabienne LE BARS (1999). *Reliures royales de la Renaissance : la Librairie de Fontainebleau, 1544-1570. Catalogue de l'exposition*. Bibliothèque nationale de France. Paris.
- LAKS, André (2020). « Articulating the *De Motu Animalium*. The Place of the Treatise within the *Corpus Aristotelicum* ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Christof RAPP et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press, p. 472-495.
- LAKS, André et Glenn W. MOST (1993). *Théophraste. Métaphysique*. Collection des universités de France, Série grecque 358. Paris : Les Belles Lettres.
- LAMI, Giovanni (1752). *Catalogus codicum manuscriptorum qui in Bibliotheca Riccardiana Florentiae adservantur*. Livorno : Ex Tipographio Antonii Sanctini et Sociorum.
- LANGKAVEL, Bernhard (1868). *Aristotelis De partibus animalium libri quatuor*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig : Teubner.
- LANZA, Diego et Mario VEGETTI (1971). *Aristotele. Opere biologiche*. Classici della Scienza. Torino : Unione tipografica-editrice Torinese.
- LARDET, Pierre (2003). « Les ambitions de Jules-César Scaliger latiniste et philosophe (1484-1558) et sa réception posthume dans l'aire germanique de Gesner et Schegk à Leibniz et à Kant ». In : *Germania latina - Latinitas teutonica*. Sous la dir. d'Heinrich C. KUHN et Eckhard KESSLER. T. 1. Humanistische Bibliothek Reihe I : Abhandlungen 54. München : Fink, p. 157-194.
- LARRAIN, C. (1988). « Miscellen zum *Scor. Graec.* 230 (Φ-III-11) ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 81.2, p. 265-267.
- LAURENTI, Renato (1971). *Aristotele. I piccoli trattati naturali*. Bari : Laterza.
- LEEMANS, Pieter de (2010). « *Secundum viam naturae et doctrinae* : Lire le *De motu animalium* et les *Parva naturalia* d'Aristote au Moyen Âge ». In : *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale*. Sous la dir. de Christophe GRELLARD et Pierre-Marie MOREL. Philosophie. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 197-220.
- LEEUWEN, Joyce van (2013). « The Text of the Aristotelian *Mechanics* ». In : *The Classical Quarterly* 63, p. 183-198.
- (2015). *The Aristotelian Mechanics : Text and Diagrams*. Boston Studies in the Philosophy and History of Science 316. New York : Springer.
- LEFEBVRE, David (2002). « L'argument du sectionnement des vivants dans les *Parva naturalia* : le cas des insectes ». In : *Revue de philosophie ancienne* 20.1, p. 5-34.
- (2008). « L'usage de la série des contraires en *Métaphysique* Gamma 2, 1004b27-1005a5 ». In : *Métaphysique. Gamma : édition, traduction, études*. Sous la dir. de Myriam HECQUET-DEVIENNE et Annick STEVENS. Aristote, traductions et études. Louvain-la-Neuve : Peeters, p. 287-322.
- (2017). « Parts and Generation. The Prologue to the *Generation of Animals* and the Structure of the Treatise ». In : *Aristotle's Generation of Animals : A Critical Guide*. Sous la dir.

- d'Andrea FALCON et David LEFEBVRE. *Cambridge Critical Guides*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 35-55.
- (2018). « Aristotle's Generation of Animals on the Separation of the Sexes ». In : *Aristotle - Contemporary Perspectives on his Thought : On the 2400th Anniversary of Aristotle's Birth*. Sous la dir. de Demetra SFENDONI-MENTZOU. Berlin : De Gruyter, p. 75-93.
- (2019). « Physique et médecine chez Aristote : subordination, séparation, communauté ». In : *Médecins et philosophes. Une histoire*. Sous la dir. de Claire CRIGNON et David LEFEBVRE. Paris : Centre national de la recherche scientifique, p. 51-83.
- (2020). « Aristote sur le sommeil de l'embryon et du nouveau-né (GA V 1, 778b20-779a26) ». In : *L'héritage d'Aristote aujourd'hui : science, nature et société*. Sous la dir. de Françoise GRAZIANI et Pierre PELLEGRIN. Alessandria : Edizioni dell'Orso, p. 167-197.
- (2021). « Looking for the Formative Power in Aristotle's Nutritive Soul ». In : *Nutrition and Nutritive Soul in Aristotle and Aristotelianism*. Sous la dir. de Giouli KOROBILI et Roberto LO PRESTI. *Topics in Ancient Philosophy* 9. Berlin : De Gruyter, p. 101-125.
- LEFEBVRE, René (2003). « La crise de la *phantasia* : originalité des interprétations, originalité d'Aristote ». In : *De la phantasia à l'imagination*. Sous la dir. de Danielle LORIES et Laura RIZZERIO. *Collection d'études classiques* 17. Louvain : Peeters Publishers, p. 31-46.
- LEGRAND, Emile (1885). *Bibliographie hellénique, tome premier*. Paris : Ernest Leroux.
- LEMERLE, Paul (1971). *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au Xe siècle*. *Bibliothèque byzantine : études* 6. Paris : Presses universitaires de France.
- LENNOX, James G. (2002). *Aristotle. On the Parts of Animals*. *Clarendon Aristotle Series*. Oxford : Clarendon Press.
- LENTZ, A. (1867). *Grammatici Graeci*. T. III.1. Leipzig : Teubner.
- LIATSI, Maria (2000). *Aristoteles, De Generatione Animalium, Buch V : Einleitung und Kommentar*. *AKAN-Einzelschriften* 1. Trier : Wissenschaftlicher Verlag Trier.
- LILLA, Salvatore (1985). *Codices vaticani graeci : codices 2162-2254*. Città del Vaticano : Bibliotheca Vaticana.
- (2004). *I manoscritti vaticani greci : lineamenti di una storia del fondo*. *Studi e testi* 415. Vaticano : Biblioteca apostolica Vaticana.
- LLOYD, Geoffrey E. R (1978). « The Empirical Basis of the Physiology of the *Parva Naturalia* ». In : *Aristotle on Mind and the Senses*. Sous la dir. de Geoffrey E. R LLOYD et Gwilym Ellis Lane OWEN. Cambridge : Cambridge University Press, p. 215-239.
- LOBEL, Edgar (1933). *The Greek Manuscripts of Aristotle's Poetics*. Printed at the Oxford University Press for the Bibliographical Society.
- LOESCHCKE, Siegfried (1909). « Antike Laternen und Lichthäuschen ». In : *Bonner Jahrbücher* 118, p. 370-430.
- LORENZ, Hendrik (2006). *The Brute Within : Appetitive Desire in Plato and Aristotle*. *Oxford Philosophical Monographs*. Oxford : Oxford University Press.
- (2009). « Pavel Gregorić, Aristotle on the Common Sense ». In : *Rhizai. A Journal for Ancient Philosophy and Science* VI.2, p. 225-231.

- LORIMER, William Laughton (1924). *The Text Tradition of Pseudo-Aristotle De Mundo, together with an appendix containing the text of the medieval Latin versions*. Saint Andrew University Publications XVIII. Oxford : Humphrey Milford.
- (1933). *Aristotelis De Mundo*. Nouvelle collection de textes et documents. Paris : Les Belles Lettres.
- LORUSSO, Vito (2016). « Locating Greek Manuscripts through Paratexts : Examples from the Library of Cardinal Bessarion and other Manuscript Collections ». In : *Tracing Manuscripts in Time and Space through Paratexts*. Studies in Manuscript Cultures 7. Berlin : De Gruyter, p. 223-268.
- LOUIS, Pierre (1957). *Aristote. Les Parties des animaux*. Collection des Universités de France, Série grecque 131. Paris : Les Belles Lettres.
- (1961). *Aristote. De la génération des animaux*. Collection des universités de France, Série grecque 152. Paris : Les Belles Lettres.
- (1973). *Aristote. Marche des animaux - Mouvement des animaux*. Collection des universités de France, Série grecque 222. Paris : Les Belles Lettres.
- (1991). *Aristote. Problèmes. 1 : Sections I-X*. Collection des universités de France, Série grecque 346. Paris : Les Belles Lettres.
- (1993). *Aristote. Problèmes. 2 : Sections XI-XXVII*. Collection des universités de France, Série grecque 357. Paris : Les Belles Lettres.
- (1994). *Aristote. Problèmes. 3 : Sections XXVIII à XXXVIII et Index*. Collection des universités de France, Série grecque 362. Paris : Les Belles Lettres.
- LUNA, Concetta (2001a). « Review of R. Thiel, *Simplikios und das Ende der neuplatonischen Schule in Athen* ». In : *Mnemosyne* 54.4, p. 482-504.
- (2001b). *Trois études sur la tradition des commentaires anciens à la Métaphysique d'Aristotle*. Philosophia Antiqua 88. Leiden : Brill.
- (2007). *Proclus. Commentaire sur le Parménide de Platon. Introduction générale*. Collection des universités de France, Série grecque 455. Paris : Les Belles Lettres.
- LURIA, A. R. (1968). *The Mind of a Mnemonist. A Little Book about a Vast Memory*. Trad. par Lynn SOLOTAROFF. New York : Basic Books.
- MAAS, August (1938). *Φιλανίς*. Stuttgart.
- MAAS, Paul (1960). *Textkritik*. 4. Auflage. Leipzig : Teubner.
- MACLEAN, Ian (2009). *Learning and the Market Place : Essays in the History of the Early Modern Book*. Library of the Written Word 9. Leiden : Brill.
- MADVIG, Johan Nikolai (1878). *Adversaria critica ad scriptores graecos et latinos*. lat. Hauniae : F. Hegel.
- MAHDI, Muhsin (1962). *Alfarabi's Philosophy of Plato and Aristotle*. Ithaca (New York) : Cornell University Press.
- MANETTI, Daniela (1990). « Doxographical Deformation of Medical Tradition in the Report of the Anonymus Londinensis on Philolaus ». In : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 83, p. 219-233.

- MANFREDI, Antonio (2015). « "Tanquam in portum me conferre soleo". Su una scheda di prestito di Andrea Brenta nel *Vat. lat.* 3964 et sul *Vat. gr.* 253 ». In : *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae XXI*. Studi e Testi 496. Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana, p. 209-219.
- MANFRIN, Francesca et David SPERANZI (2019). « Un Platone mediobizantino tra Oriente e Occidente. Il Tub. Mb 14, Palla Strozzi e i 'visti' di Francesco Da Lucca ». In : *Libri e biblioteche di umanisti tra Oriente e Occidente*. Sous la dir. de Stefano MARTINELLI TEMPESTA, David SPERANZI et Federico GALLO. Accademia Ambrosiana, Classe di studi greci e latini, Fonti e studi 31. Milano : Biblioteca Ambrosiana, p. 23-60.
- MANSFELD, Jaap (1984). « *Physikai doxai* and *Problēmata physika* from Aristotle to Aëtius (and Beyond) ». In : *Theophrastus : His Psychological, Doxographical, and Scientific Writings*. Sous la dir. de William W. FORTENBAUGH et Dimitri GUTAS. Rutgers University Studies in Classical Humanities 5. New York : Transaction Publishers, p. 63-111.
- MANSFELD, Jaap et Oliver PRIMAVESI, éd. (2021). *Die Vorsokratiker*. Reclam Universal-Bibliothek 14173. Stuttgart : Reclam.
- MANSFELD, Jaap et David T. RUNIA (1997). *Aëtiana : The Method and Intellectual Context of a Doxographer. Volume I, The Sources*. Philosophia antiqua 73. Leiden : Brill.
- MANSION, Augustin (1957). « Le texte d'Aristote *Physique* H, 1-3 dans les versions arabolatines ». In : *The Journal of Hellenic Studies* 77.1, p. 81-86.
- MANUWALD, Bernd (1971). *Das Buch H der aristotelischen Physik : Eine Untersuchung zur Einheit und Echtheit*. Beiträge zur klassischen Philologie Heft 36. Meisenheim am Glan : A. Hain.
- MARCOTTE, Didier (2014). « Priscien de Lydie, la géographie et les origines néoplatoniciennes de la « Collection philosophique » ». In : *Journal des Savants* 2.1, p. 165-203.
- MARENGHI, Gerardo (1961). « La tradizione manoscritta dei *Problemata physica* aristotelici ». In : *Bollettino del Comitato per la preparazione della edizione nazionale dei Classici greci e latini* 9, p. 47-57.
- MARMODORO, Anna (2011). « Aristotle on Complex Perceptual Content. The *Metaphysics* of the Common Sense ». In : *Philosophical Inquiry* 34.1, p. 15-65.
- (2014). *Aristotle on Perceiving Objects*. Oxford : Oxford University Press.
- MARROU, Henri-Irénée (1950). *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*. 2e édition revue et augmentée. Paris : Seuil.
- MARTINELLI TEMPESTA, Stefano (1995). « Un codice platonico usato per apprendere il greco ». In : *Studi umanistici Piceni* 15, p. 127-143.
- (2012). « Nuovi codici copiati da Giovanni Scutariota (con alcune novità sul Teocrito Ambr. P 84 sup. e Andronico Callisto) ». In : *Meminisse iuvat : studi in memoria di Violetta de Angelis*. Sous la dir. de Filippo BOGNINI et Violetta DE ANGELIS. Pise : Edizioni ETS.
- (2013). « Per un repertorio dei copisti greci in Ambrosiana ». In : *Miscellanea graecolatina 1*. Sous la dir. de Federico GALLO. Ambrosiana graecolatina. Milano : Biblioteca Ambrosiana, p. 101-153.

- MARTINELLI TEMPESTA, Stefano et David SPERANZI (2018). « Verso una ricostruzione della biblioteca greca di Francesco Filelfo. Un elenco di codici ». In : *Filelfo, le Marche, l'Europa : un'esperienza di ricerca*. Sous la dir. de Silvia FIASCHI. Roma : Edizioni di storia e letteratura, p. 181-212.
- MARTÍNEZ MANZANO, Teresa (1994). *Konstantinos Laskaris : Humanist, Philologe, Lehrer, Kopist*. Hamburg : Hamburg Universität.
- (1998). *Constantino Láscaris, semblanza de un humanista bizantino*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- (2012). « Nuevos libros de Juan Páez de Castro en Salamanca ». In : *Scripta* 5, p. 85-97.
- (2014). « Creta y el itinerario de los textos griegos hacia occidente. El caso de los manuscritos de Matteo Dandolo ». In : *Scripta* 7, p. 159-184.
- (2015). *De Bizancio al Escorial : adquisiciones venecianas de manuscritos griegos para la Biblioteca Regia de Felipe II ; colecciones Dandolo, Eparco, Patrizi*. Mérida : Editora Regional de Extremadura.
- (2019). « Malaquíás Mónaco, alias *Anonymus Aristotelicus* : filosofía, ciencias y exégesis bíblica en la Constantinopla de la controversia palamita ». In : *Aevum : rassegna di scienze storiche, linguistiche e filologiche* 93.2, p. 495-558.
- (2021). « Prontuario para una abadesa : El *Escur*. Φ III 11 e Irene Cumno (con una propuesta de la escritura inédita de Mateo Blastares) ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 114.1, p. 269-324.
- MARTINI, Emidio et Domenico BASSI, éd. (1906). *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*. Milano.
- MARUBBI, Mario (2018). « Miniatori lombardi per illustrare Filelfo : il Maestro delle Vitae Imperatorum, il Maestro di Ippolita, Ambrogio da Marliano ». In : *Filelfo, le Marche, l'Europa. Convegno internazionale (12-13 aprile 2016)*. Sous la dir. de Silvia FIASCHI. Studi e testi del Rinascimento europeo 44. Roma : Edizioni di storia e letteratura, p. 233-256.
- MASO, Stefano, Carlo NATALI et Gerhard SEEL, éd. (2012). *Reading Aristotle Physics VII.3 : What is alteration ?* Las Vegas : Parmenides Publishing.
- MATSON, Wallace (1966). « Why Isn't the Mind-Body Problem Ancient ? » In : *Mind, Matter, and Method : Essays in Philosophy and Science in Honor of Herbert Feigl*. Sous la dir. de Paul K. FEYERABEND et Grover MAXWELL. Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 92-102.
- MAU, August (1896a). *Ἀρτιάζειν*. Stuttgart.
- (1896b). *Ἀσπράγαλος*. Stuttgart.
- MAYHEW, Robert (2017). « Aristotle on the *σχωπες* in *Odyssey* 5.66 ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 160.1, p. 1-8.
- (2021). « Theophrastus on the Mistletoe in *De causis plantarum* ii 17, and What It Tells Us about Aristotle's *Historia animalium* viii(ix) ». In : *Ancient Philosophy* 41.2, p. 463-475.
- MAZZUCCHI, Carlo Maria (2014). « Un inedito opuscolo greco autografo di Ciriaco d'Ancona sulle antiche magistrature romane ». In : *Italia medioevale e umanistica* 55, p. 291-302.
- MCKIRAHAN, Richard (2013). « Aristotle on the Pythagoreans : His Sources and his Accounts of Pythagorean Principles ». In : *Doctrine and Doxography : Studies on Heraclitus and*

- Pythagoras*. Sous la dir. de David SIDER et Dirk OBBINK. *Sozomena* 14. Berlin : De Gruyter, p. 53-120.
- MEDDA, Roberto (2009). « Aristotle's On Memory and Recollection : Concepts, Sources, and Innovations of Aristotle's Account of Mnemonic Capacities and Activities ». Thèse de doct. Durham : Durham University.
- MEGAS, Anastasios (1996). *Boethii De philosophiae consolatione in linguam Graecam translata*. Latino-hellēnikē bibliothēkē 9. Thessaloniki : Megas.
- MEIER-BRÜGGER, Michael, éd. (2010). *χέω, χείω*. Göttingen.
- MENCHELLI, Mariella (2007). « Il discorso Sulla Regalità I di Dione di Prusa nelle traduzioni di Gregorio Tifernate e Andrea Brenta ». In : *Tradurre dal greco in età umanistica : metodi e strumenti : atti del seminario di studio Firenze, Certosa del Galluzzo, 9 settembre 2005*. Sous la dir. de Mariarosa CORTESI. Il ritorno dei classici nell'Umanesimo 3. Firenze : SISMELE edizioni del Galluzzo, p. 17-34.
- (2010). « Cerchie aristoteliche e letture platoniche (manoscritti di Platone, Aristotele e commentatori) ». In : *The Legacy of Bernard de Montfaucon : Three Hundred Years of Studies on Greek Handwriting : Proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid-Salamanca, 15-20 September 2008)*. Sous la dir. d'António BRAVO GARCÍA et Inmaculada PÉREZ MARTIN. *Bibliologia* 31. Brepols, p. 439-502.
- (2014). « Un copista di Planude. Platone ed Elio Aristide in moderne e arcaizzanti di XIII secolo ». In : *Scripta* 7, p. 193-204.
- MERCATI, Giovanni (1926). *Scritti d'Isidoro il cardinale ruteno e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana*. Studi e testi - Biblioteca apostolica vaticana 46. Città del Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana.
- (1931). *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*. Studi e Testi 34. Vaticano : Biblioteca apostolica vaticana.
- (1938). *Codici latini Pico Grimani Pio e di altra biblioteca ignota del secolo XVI esistenti nell'Ottoboniana e i codici greci Pio di Modena con una digressione per la storia dei codici di S. Pietro in Vaticano*. Studi e Testi 75. Vaticano : Biblioteca Apostolica Vaticana.
- (1946). « Di Giovanni Simeonachis protopapas di Candia ». In : *Studi e testi* 123, p. 312-341.
- MERCATI, Giovanni et Pio FRANCHI DE CAVALIERI (1923). *Codices Vaticani Graeci*. Roma : Typis polyglottis Vaticanis.
- MEYER, Ernst Heinrich Friedrich (1841). *Nicolai Damasceni De Plantis : Libri duo Aristoteli vulgo adscripto*. Leipzig : Voss.
- MEYIER, Karel A. de (1955). *Codices Vossiani Graeci et miscellanei*. Leiden : Bibliotheca Universitatis Leidensis.
- MILLER, Emmanuel (1855). *Manuelis Philae Carmina : Ex codicibus Escorialensibus, Florentinis, Parisinis et Vaticanis*. Paris : Excusum in Typographeo imperiali.
- MINGARELLI, Giovanni Luigi (1784). *Graeci Codices manu scripti apud Nannios patricos Venetos asservati*. Bologne : Laelius a vulpe.
- MINIO PALUELLO, Lorenzo (1972). *Opuscula : The Latin Aristotle*. Amsterdam : Hakkert.

- MINIO-PALUELLO, Lorenzo (1952). « *Iacobus Venetus Graecus* : Canonist and Translator of Aristotle ». In : *Traditio* 8, p. 265-304.
- MINIO-PALUELLO, Lorenzo et Bernard G. DOD (1968). *Analytica posteriora : Translationes Iacobi, Anonymi sive "Ioannis", Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*. T. IV.1-4. Aristoteles Latinus. Bruges : Desclée de Brouwer.
- MIONI, Elpidio (1958). *Aristotelis Codices graeci qui in Bibliothecis Venetis adservantur*. Padova : Antenore.
- (1965). *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*. Indici e Cataloghi XX. Roma : Ministero della Pubblica Istruzione.
- (1967). *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum : Codices Graeci manuscripti. Volumen I : Codices in classes a prima usque ad quintam inclusi. Pars altera : Classis II, codd. 121 – 198 – Classes III, IV, V*. Roma : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- (1973). *Dizionario Biografico degli Italiani*. T. 16. Roma : Treccani.
- (1976). « Bessarione scriba e alcuni suoi collaboratori ». In : *Miscellanea Marciana di studi Bessarionei*. Medioevo e umanesimo. Padova : Editore Antenore, p. 263-318.
- (1981). *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum : Codices Graeci manuscripti, Thesaurus antiquus. 1, Codices 1-299*. Roma : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- MODRAK, Deborah K. W. (1981). « *Koinē Aisthēsis* and the Discrimination of Sensible Differences in *de Anima* III.2 ». In : *Canadian Journal of Philosophy* 11.3, p. 405-423.
- (1986). « *Phantasia* Reconsidered ». In : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 68.1, p. 47-69.
- (1987). *Aristotle : The Power of Perception*. Chicago : University of Chicago Press.
- (1990). « Aristotle The First Cognitivist ? » In : *Apeiron* 23.1, p. 65-76.
- MOGENET, Joseph (1950). *Autolycus de Pitane. Histoire du texte, suivie de l'édition critique des Traités de la sphère en mouvement et des levers et couchers*. Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, troisième série 37. Louvain : Bibliothèque de l'Université de Louvain.
- MOHLER, Ludwig (1923). *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*. Paderborn : F. Schöningh.
- MOINIER, Bernard et Olivier WELLER (2015). *Le sel dans l'Antiquité ou les cristaux d'Aphrodite*. Realia. Paris : Les Belles Lettres.
- MONDRAIN, Brigitte (1990). « Une nouvelle liste des manuscrits grecs mis en vente par Antoine Eparque, et acquis par la ville d'Augsbourg en 1544 ». In : *Scriptorium* 44.1, p. 105-107.
- (1992). « Copistes et collectionneurs de manuscrits grecs au milieu du XVIe siècle : le cas de Johann Jakob Fugger d'Augsbourg ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 84-85, p. 354-390.
- (1993). « Antoine Eparque et Augsbourg : le catalogue de vente des manuscrits grecs acquis par la ville d'empire ». In : *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* 47, p. 227-243.
- (2000a). « Jean Argyropoulos professeur à Constantinople et ses auditeurs médecins, d'Andronic Eparque à Démétrios Angelos ». In : *ΠΟΛΥΠΛΑΕΥΡΟΣ ΝΟΥΣ. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*. Sous la dir. de Cordula SCHOLZ et Georgios MAKRIS. *Byzantisches Archiv* 19. Munich : K.G. Saur, p. 223-250.

- (2000b). « La constitution de corpus d'Aristote et de ses commentateurs aux XIIIe-XIVe siècles ». In : *Codices Manucripti* 29, p. 11-33.
- (2004). « L'ancien empereur Jean VI Cantacuzène et ses copistes ». In : *Gregorio Palamas e oltre. Studi e documenti sulle controversie teologiche del XIV secolo bizantino*. Sous la dir. d'Antonio RIGO. *Orientalia Venetiana* 16. Firenze : Leo S. Olschki, 249-295 et pl. V-XII.
- (2005). « Traces et mémoires de la lecture des textes. Les *marginalia* dans les manuscrits scientifiques byzantins ». In : *Scientia in margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du moyen âge à la renaissance*. Sous la dir. de Danielle JACQUART et Charles BURNETT. *Hautes études médiévales et modernes* 88. Genève : Droz.
- (2010). « Demetrios Angelos et la médecine : contribution nouvelle au dossier ». In : *Storia della tradizione e edizione dei medici greci : atti del VI Colloquio internazionale, Paris, 12 - 14 aprile 2008*. Sous la dir. de Véronique BOUDON-MILLOT. *Collectanea* 27. Napoli : D'Auria, p. 293-322.
- (2011). « Copier et lire des manuscrits théologiques et philosophiques à Byzance ». In : *Byzantine theology and its philosophical background*. Sous la dir. d'Antonio RIGO et al. *Byzantios* 4. Turnhout : Brepols, p. 87-107.
- (2016). « Philologie grecque ». In : *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques. Résumés des conférences et travaux* 147, p. 55-58.
- MONFASANI, John (2018). « Lauro Quirini and His Greek Manuscripts : Some Notes on His Culture ». en. In : *Et Amicorum : Essays on Renaissance Humanism and Philosophy in Honour of Jill Kraye*. Sous la dir. d'Anthony OSSA-RICHARDSON et Margaret MESERVE. *Brill's Studies in Intellectual History* 273. Leiden : Brill, p. 33-46.
- MONFASANI, John (2018). « Lauro Quirini and His Greek Manuscripts : Some Notes on His Culture ». In : *Et Amicorum : Essays on Renaissance Humanism and Philosophy : In Honour of Jill Kraye*. Sous la dir. de Margaret MESERVE et Anthony OSSA-RICHARDSON. *Brill's Studies in Intellectual History*, 273. Leiden : Brill, p. 33-46.
- MONTANA, Fausto (2011). « The Making of Greek Scholiastic Corpora ». In : *From Scholars to Scholia : Chapters in the History of Ancient Greek Scholarship*. Sous la dir. de Franco MONTANARI et Lara PAGANI. *Trends in Classics – Supplementary Volumes* 9. Berlin : De Gruyter, p. 105-162.
- MOORE, Paul (2005). *Iter Psellianum : A Detailed Listing of Manuscript Sources for All Works Attributed to Michael Psellos, Including a Comprehensive Bibliography*. *Subsidia Mediaevalia* 26. Toronto : Pontifical Institute of Mediaeval Studies.
- MORANI, Moreno (1981). *La tradizione manoscritta del "De natura hominis" di Nemesio*. *Scienze filologiche e letteratura* 18. Milano : Vita e pensiero.
- (1987). *Nemesii Emeseni De natura hominis*. *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*. Leipzig : Teubner.
- MORAUX, Paul (1951). *Les Listes anciennes des ouvrages d'Aristote*. Louvain : Éditions universitaires de Louvain.

- MORAUX, Paul (1965). *Aristote. Du ciel*. Collection des Universités de France, Série grecque 168. Paris : Les Belles Lettres.
- (1967). « Le *Parisinus graecus* 1853 (ms. E) d'Aristote ». In : *Scriptorium* 21.1, p. 17-41.
- (1968). « Aristote, De l'âme, ed. Jannone/Barbotin ». In : *Gnomon* 40.8, p. 760-765.
- (1969). « Eine Korrektur des Mittelplatonikers Eudoros zum Text der *Metaphysik* des Aristoteles ». In : *Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift für Franz Altheim zum 6. 10. 1968*. Sous la dir. de Ruth STIEHL et Hans Erich STIER. T. II. Berlin : De Gruyter, p. 492-504.
- (1970). *D'Aristote à Bessarion : trois exposés sur l'histoire et la transmission de l'aristotélisme grec*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- (1973). *Der Aristotelismus bei den Griechen I : Von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*. Peripatoi 5. Berlin : De Gruyter.
- (1975). « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote ». In : *Ciceroniana : Hommages à Kazimierz Kumanięcki*. Sous la dir. d'Alain MICHEL et Raoul VERDIÈRE. Roma aeterna 9. Leiden : E.J. Brill, p. II, 81-96.
- éd. (1976). *Aristoteles Graecus : die griechischen Manuskripte des Aristoteles. Bd. 1 : Alexandrien - London*. Peripatoi 8. Berlin : De Gruyter.
- (1977). « Unbekannte Galen-Scholien ». In : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 27, p. 1-63.
- (1984). *Der Aristotelismus bei den Griechen II : Dear Aristotelismus im I. und II. JH. n. Chr.* Peripatoi 6. Berlin : De Gruyter.
- (2001). *Der Aristotelismus bei den Griechen III : Alexandre von Aphrodisias*. Peripatoi 7.1. Berlin : De Gruyter.
- MOREL, Pierre-Marie (1997). *Aristote et la notion de nature : enjeux épistémologiques et pratiques*. Histoire des pensées. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux.
- (2000). *Aristote. Petits traités d'histoire naturelle*. GF 979. Paris : Flammarion.
- (2002). « Les *Parva naturalia* d'Aristote et le mouvement animal ». In : *Revue de philosophie ancienne* XX, p. 61-88.
- (2006). « "Common to Soul and Body" in the *Parva Naturalia* ». In : *Common to Body and Soul : Philosophical Approaches to Explaining Living Behaviour in Greco-Roman Antiquity*. Sous la dir. de Richard A. H KING. Berlin : De Gruyter, p. 121-139.
- (2007). *De la matière à l'action : Aristote et le problème du vivant*. Tradition de la pensée classique. Paris : Vrin.
- (2018). « Du *De motu* à la *Génération des animaux*. Une connexion oubliée du *corpus* aristotélicien ». In : *Anais de Filosofia Clássica* 12.24, p. 1-17.
- (2020). « Voluntary or Not ? The Physiological Perspective. *MA* 11 ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Christof RAPP et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press, p. 445-471.
- MOSS, Jessica (2012). *Aristotle on the Apparent Good : Perception, Phantasia, Thought, and Desire*. Oxford Aristotle Studies. Oxford : Oxford University Press.

- MUCCI, Simone (2021). « Józef Struś (Josephus Struthius) translator of Galen. The case of *De antidotis* ». In : *Arts et Savoirs* 15.
- MUGNAI CARRARA, Daniela (1991). *La biblioteca di Nicolò Leonicensi : tra Aristotele e Galeno : cultura e libri di un medico umanista*. Studi / Academia toscana di scienze e lettere La Colombaria 118. Firenze : Olschki.
- MUGNIER, René (1937). « Les manuscrits des *Parva naturalia* d'Aristote ». In : *Mélanges offerts à A.M. Desrousseaux*. Paris : Hachette, p. 327-333.
- (1952). « La filiation des manuscrits des *Parva Naturalia* d'Aristote ». In : *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. 3^e sér. 26, p. 36-46.
- (1953). *Aristote. Petits traités d'Histoire naturelle*. Collection des universités de France, Série grecque 116. Paris : Les Belles Lettres.
- MUNBY, Alan Noel Latimer (1954). *The Formation of the Phillipps Library Up to the Year 1840*. Phillipps Studies 3. Cambridge : Cambridge University Press.
- (1956). *The Formation of the Phillipps Library from 1841 to 1872*. Phillipps Studies 3. Cambridge : Cambridge University Press.
- (1960). *The Dispersal of the Phillipps Library*. Phillipps Studies 5. Cambridge : Cambridge University Press.
- MURATORE, Davide (2009). *La biblioteca del cardinale Niccolò Ridolfi*. Hellenica 32. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- NAUCK, August (1880). « Kritische Bemerkungen. VIII ». In : *Mélanges gréco-romains tirés du bulletin de l'Académie impériale des Sciences de St. Pétersbourg*. T. Tome IV (1875–1880). St.-Pétersbourg, p. 407-508.
- NEGBI, Moshe (1995). « Male and Female in Theophrastus's Botanical Works ». In : *Journal of the History of Biology* 28.2, p. 317-332.
- NELIS, Tilke (2022). « The Thread of Life. Critical Editions of the *Translatio Vetus* of Aristotle's *De Longitudine et Brevitate Vitae* and Selected Texts from Its Early Reception in Oxford ». Thèse de doct. Leuven : KU Leuven.
- NETZ, Reviel (1999). *The Shaping of Deduction in Greek Mathematics : A Study in Cognitive History*. Ideas in context 51. Cambridge : Cambridge University Press.
- NEUHAEUSER, J. (1878). *Aristoteles' Lehre von dem sinnlichen Erkenntnisvermögen und seinen Organen*. Leipzig : Verlag von Erich Koschny (L. Heimann's Verlag).
- NOIRET, Hippolyte (1889). *Lettres inédites de Michel Apostolis publiées d'après les manuscrits du Vatican*. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 54. Paris : Ernest Thorin.
- NOLHAC, Pierre de (1887). *La bibliothèque de Fulvio Orsini : contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*. Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes – Sciences philologiques et historiques 76. Paris : F. Vieweg.
- NORTIER, Geneviève (1971). *Les bibliothèques médiévales des Abbayes bénédictines de Normandie*. Seconde édition. Paris : P. Lethielleux.
- NŌTOMI, Noburu (1999). *The Unity of Plato's Sophist : Between the Sophist and the Philosopher*. Cambridge : Cambridge University Press.

- NÜNLIST, René (2009). « Homerische Metrik ». In : *Homers Ilias, Gesamtkommentar, Prolegomena*. Sous la dir. de Joachim LATACZ. Leiden : De Gruyter, p. 109-114.
- NUSSBAUM, Martha Craven (1976). « The Text of Aristotle's *De Motu Animalium* ». In : *Harvard Studies in Classical Philology* 80, p. 111-159.
- (1985). *Aristotle's De motu animalium*. Seconde édition corrigée. Princeton : Princeton University Press.
- NUYENS, François (1948). *L'Évolution de la Psychologie d'Aristote*. Louvain : Éditions de l'Institut Supérieure de Philosophie.
- O'BRIEN, D. (1970). « The Effect of A Simile : Empedocles' Theories of Seeing and Breathing ». en. In : *The Journal of Hellenic Studies* 90, p. 140-179.
- O'MEARA, Dan (1989). *Michaelis Pselli Philosophica minora, vol. 2*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig : Teubner.
- OIKONOMAKOS, Konstantinos (2005). *Georgios Pachymeres, Philosophia 11, Ethica Nicomachea*. Corpus philosophorum medii aevi 3. Athènes : Académie d'Athènes.
- OMONT, Henri (1885). « Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier ». In : *Bibliothèque de l'École des chartes* 46.1, p. 45-83.
- (1886). *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de Paris et des départements*. Paris : A. Picard.
- (1888). « Un premier catalogue des manuscrits grecs du cardinal Ridolfi ». In : *Bibliothèque de l'École des chartes* 49.1, p. 309-324.
- (1892). « Les manuscrits grecs datés des XVe et XVIe siècles de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques de France ». In : *Revue des Bibliothèques* 2, p. 1-87.
- (1908). *Anciens inventaires et catalogues de la Bibliothèque nationale*. Paris : E. Leroux.
- ORLANDI, Giovanni et Carlo DIONISOTTI (1975). *Aldo Manuzio editore*. Documenti sulle arti del libro 11. Milano : il Polifilo.
- ORLANDI, Luigi (2013). « In margine alla *Ciropedia* di Filelfo ». In : *Studi medievali e umanistici* 11, p. 193-214.
- (2014a). « Baldassar Migliavacca lettore e possessore di codici greci ». In : *Studi medievali e umanistici* 12, p. 141-195.
- (2014b). « Sette nuovi manoscritti copiati e annotati da Demetrio Castreno ». In : *Studi Medievali e Umanistici* 12, p. 231-239.
- (2017). « Andronikos Kallistos. Manuscripts, Activity, Texts ». Thèse de doct. Hambourg : Universität Hamburg.
- (2019). « La scrittura greca di Giorgio Amirutze. Una proposta ». In : *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici* 56, p. 1-30.
- (2021). « A Lesser-Known Member of Bessarion's Milieu : The Scribe-Bishop Makarios ». In : *Exploring Written Artefacts*. Sous la dir. de Jörg B. QUENZER. Berlin : De Gruyter, p. 753-772.
- OSBORNE, Catherine (1983). « Aristotle, *De Anima* 3. 2 : How Do We Perceive That We See and Hear ? » In : *Classical Quarterly* 33.2, p. 401-411.

- (1998). « Perceiving white and sweet (again) : Aristotle De anima 3.7, 431a20-431b1 ». In : *Classical Quarterly* 48, p. 433-446.
- (2000). « Aristotle on the Fantastic Abilities of Animals in *De Anima* 3.3 ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 19, p. 253-85.
- OWENS, Joseph (1982). « Aristotle on Common Sensibles and Incidental Perception ». In : *Phoenix* 36.3, p. 215-236.
- PAGE, Denys Lionel (1972). *Aeschyli septem quae supersunt tragoedias*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Clarendon Press.
- PANZERBIETER, Friedrich (1844). « Beiträge zur Kritik und Erklärung des Empedokles ». In : *Einladung-Programm des Gymnasium Bernhardinum*. Meiningen.
- PAPAIOANNOU, Stratis (2019). *Michael Psellus. Epistulae*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Berlin : De Gruyter.
- PAPANICOLAOU, Maria (1998). « Ἀρμόνιος ὁ Ἀθηναῖος. Bibliofilo e copista, maestro di greco e diplomatico ». In : *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 52, p. 283-301.
- (2004). « Origini e nome di Niccolò Leonico Tomeo. La testimonianza di Giovanni Benedetto Lampridio ». In : *Bizantinistica* 6, p. 217-248.
- (2014). « Seleuco Calcondila, Daniele Gaetani e i manoscritti greci del legato Gaza-Calcondila ». In : *Bizantinistica* 16, p. 259-322.
- PAPARI, V. (2013). « Der Kommentar des Michael von Ephesos zur ps.-aristotelischen Schrift *De coloribus* ». Thèse de doct. Hambourg.
- PAPATRIANTAPHYLLOU-THÉODÔRIDÈ, Nikè (1984). « Η χειρόγραφη παράδοση των έργων του Νικηφόρου Χούμνου, 1250/55-1327 ». Thèse de doct. Thessalonique : Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης.
- PAPPÁ, Elénī (2009). *Georgios Pachymeres : Scholien und Glossen zu "De partibus animalium" des Aristoteles, cod. Vaticanus Gr. 261 : editio princeps*. Corpus philosophorum medii aevi 4.2. Athènes : Ἀκαδημία Ἀθηνῶν/Κέντρον Ἐρεῦνης τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Λατινικῆς Γραμματείας = Academia Atheniensis, Institutum litterarum Graecarum et Latinarum studiis destinatum.
- PARENTY, Hélène (2009). *Isaac Casaubon helléniste : des studia humanitatis à la philologie*. Genève : Droz.
- PARMENTIER, Elizabeth (2015). « L'énigmatique *Anthologie* de Stobée. Organisation du recueil et fiabilité des textes transmis ». In : *Érudition et culture savante : de l'Antiquité à l'époque moderne*. Sous la dir. de François BRIZAY et Véronique SARRAZIN. Histoire. Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 19-35.
- PARPULOV, Georgi (2017). « Six scribes of the early Comnenian period ». In : *Revista de Estudios Bizantinos* 5, p. 91-107.
- (2020). « A twelfth century style of Greek calligraphy ». In : *Le livre manuscrit grec : écritures, matériaux, histoire actes du IXe Colloque international de paléographie grecque, Paris, 10-15 septembre 2018*. Sous la dir. de Marie CRONIER et Brigitte MONDRAIN. Travaux et mémoires 24/1. Paris : Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance.
- PARSONS, Rachel Gillian (2016). « Aristotle on Remembering and Recollecting ». Thèse de doct. Princeton, New Jersey : Princeton University.

- PAUMIER, Marie Carole (2013). « La théorie des songes d'Aristote dans le *De divinatione* de Cicéron ». In : *Aristoteles Romanus : la réception de la science aristotélicienne dans l'Empire gréco-romain*. Sous la dir. d'Yves LEHMANN. Recherches sur les rhétoriques religieuses 17. Turnhout : Brepols, p. 245-261.
- PECK, Arthur Leslie (1942). *Aristotle. Generation of Animals*. Loeb Classical Library 366. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- PEETERS, Ludwig (1996). « Aristoteles Latinus. De sensu et sensato. Translatio Vetus. Voorbereiding voor een kritische editie ». Thèse de doct. Leuven : K. U. Leuven.
- PELLEGRIN, Pierre (1982). *La Classification des animaux chez Aristote : statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*. Collection d'études anciennes. Paris : Les Belles Lettres.
- (2017). *Aristote. Histoire des animaux*. GF 1590. Paris : Flammarion.
- (2019). « Le plaisir animal selon Aristote ». In : *Chôra* 17, p. 145-162.
- (2022). *Des animaux dans le monde : cinq questions sur la biologie d'Aristote*. CNRS Philosophie. Paris : CNRS Éditions.
- PELLEGRIN, Pierre, Michel CRUBELLIER et Catherine DALIMIER (2007). *Aristote. Catégories, Sur l'interprétation*. GF 1082. Paris : Flammarion.
- PELSTER, Franz (1949). « Neuere Forschungen über die Aristotelesübersetzungen des 12. und 13. Jahrhunderts. Ein kritische Übersicht ». In : *Gregorianum* 30, p. 46-77.
- PERÄLÄ, Mika (2018). « Aristotle on Perceptual Discrimination ». In : *Phronesis* 63.3, p. 257-292.
- (2019). « Perceiving that We See and Hear in Aristotle's *de Anima* ». In : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 101.3, p. 317-344.
- PÉREZ MARTÍN, Inmaculada (1992). « A propos des manuscrits copiés par Georges de Chypre (Grégoire II), patriarche de Constantinople, (1283-1289) ». In : *Scriptorium* 46.1, p. 73-84.
- (1996). *El patriarca Gregorio de Chipre (ca. 1240-1290) y la transmisión de los textos clásicos en Bizancio*. Madrid : Editorial CSIC.
- (1997). « La "escuela de Planudes" : Notas paleográficas a una publicación reciente sobre los escolios euripideos ». In : 90.1, p. 73-96.
- (2008). « El "estilo hodegos" y su proyección en las escrituras constantinopolitanas ». In : *Segno e Testo* 6, p. 389-458.
- (2013). « The Transmission of Some Writings by Psellos in Thirteenth-Century Constantinople ». In : *Theologica minora : The Minor Genres of Byzantine Theological Literature*. Sous la dir. d'Antonio RIGO, Pavel ERMILOV et Michele TRIZIO. Turnhout : Brepols, p. 159-174 + 180-185.
- PERKAMS, Matthias (2012). « Priscien de Lydie ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. Vb. Paris : CNRS Éditions, p. 1514-1521.
- PERRIA, Lidia (1991). « L'interpunzione nei manoscritti della "collezione filosofica" ». In : *Paleografia e codicologia greca. Atti del II Colloquio internazionale (Berlino-Wolfenbüttel, 17-20 ottobre 1983)*. Sous la dir. de Dieter HARLFINGER et Giancarlo PRATO. Edizioni dell'orso. Biblioteca di scrittura e civiltà 3. Alessandria, p. 199-209.
- PERTUSI, Agostino (1974). « Episodi culturali tra Venezia e il Levante nel Medioevo e nell'Umanesimo fino al sec. XV ». In : *Venezia e il Levante fino al secolo XV. Atti del I*

- Convegno Internazionale di Storia della Civiltà Veneziana (Venezia, 1 - 5 giugno 1968)*.
Sous la dir. d'Agostino PERTUSI. T. 2. Civiltà veneziana 27. Firenze : Olschki, p. 331-360.
- PETERS, Francis E. (1968). *Aristoteles Arabus : The Oriental Translations and Commentaries on the Aristotelian Corpus*. Leiden : Brill.
- PICCIONE, Rosa Maria (1999). « Caratterizzazione di lemmi nell'*Anthologion* di Giovanni Stobeo. Questioni di metodo ». In : *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 127, p. 139-175.
- (2002). « Encyclopédisme et *enkyklios paideia*? À propos de Jean Stobée et de l'*Anthologion* ». In : *Philosophie antique : problèmes, renaissances, usages* 2.169-197, p. 169-197.
- PICCIONE, Rosa Maria et David T. RUNIA (2001). « Stobaios ». In : *Byzanz. Historisch-kulturwissenschaftliches Handbuch*. Sous la dir. de Falko DAIM. Der neue Pauly - Supplemente 11. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 1006-1010.
- PICCOLOMINI, Enea (1899). « De codicibus Pii II et Pii III deque Bibliotheca Ecclesiae Cathedralis Senensis ». In : *Bullettino Senese di Storia Patria* 6, p. 483-496.
- PIETROBELLI, Antoine (2010). « Variation autour du *Thessalonicensis Vlatadon* 14 : un manuscrit copié au xénon du Kral, peu avant la chute de Constantinople ». In : *Revue des études byzantines* 68, p. 95-126.
- PIETROSANTI, Paolo (1999). *Nicephori Gregorae explicatio in librum Synesii De insomniis : scholia cum glossis*. Pinakes 4. Bari : Levante.
- PINES, Shlomo (1974). « The Arabic recension of Parva Naturalia : and the philosophical doctrine concerning veridical dreams according to al-Risala al-Manamiyya and other sources ». In : *Israel Oriental Studies* 4, p. 104-153.
- PINGREE, D. (1977). « The Library of George, Count of Corinth ». In : *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* 124, p. 351-362.
- PINGREE, David (1971). « The Astrological School of John Abramios ». In : *Dumbarton Oaks Papers* 25, p. 191-215.
- PLATT, Arthur (1913). « Notes on Aristotle ». In : *The Journal of Philology* 32.64.
- PLESSNER, Martin (1964). « Hispano-Arabic vs. Eastern Traditions of Aristotle's and Al-Farabi's Writings ». In : *Actas del Primer Congreso de Estudios Arabes e Islamicos, Cordoba, 1962*. Madrid : Comité Permanente del Congreso de Estudios Arabes e Islamicos, p. 109-114.
- PONTANI, Anna (1991). « La biblioteca di Manuele Sofianòs ». In : *Paleografia e codicologia greca (Atti del II Colloquio internazionale Berlino-Wolfenbüttel, 17-20 ottobre 1983)*. Sous la dir. de Dieter HARLFINGER et Giancarlo PRATO. Biblioteca di scrittura e civiltà 3. Alessandria, p. 551-569.
- (1992). « Per la biografia, le lettere, i codici, le versioni di Giano Lascaris ». In : *Dotti bizantini e libri greci nell'Italia del secolo XV. Atti del Convegno internazionale Trento 22-23 ottobre 1990*. Sous la dir. de Mariarosa CORTESI et Enrico V. MALTESE. Napoli : M. D'Auria, p. 363-433.
- (2000). « Postille a Niccolò Leonico Tomeo e Giovanni Ettore Maria Lascaris ». In : *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 54, p. 337-368.

- PONTIKOS, Ilias N., éd. (1992). *Anonymi miscellanea philosophica : a miscellany in the tradition of Michael Psellos (Codex Baroccianus Graecus 131) : critical edition and introduction*. Corpus philosophorum Medii Aevi. Philosophi Byzantini 6. Athēnai : Akadēmia Athēnōn.
- POPPELREUTER, Hans (1892). *Zur Psychologie des Aristoteles, Theophrast, Strato*. Leipzig : Teubner.
- POPPO, Ernst Friedrich (1821). *Thucydidis De bello Peloponnesiaco. Pars I : Prolegomena complectens*. Leipzig : Fleischer.
- PORSON, Richard (1820). *ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ΕΚΑΒΗ, ΟΡΕΣΤΗΣ, ΦΟΙΝΙΣΣΑΙ, καὶ ΜΗΔΕΙΑ · Quatuor ex Euripidis tragoediis, ad fidem manuscriptorum emendatae, et notis instructae*. London : Whittaker.
- PRAECHTER, Karl (1906). « Michaeli Ephesii in libros de partibus animalium, motione animalium incessu animalium . . . » In : *Göttingische Gelehrte Anzeigen* 168, p. 861-907.
- (1931). « Michael von Ephesos und Psellos ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 31, p. 1-12.
- PRANTL, Carl von (1843). *De Aristotelis librorum ad historiam animalium pertinentium ordine atque dispositione*. Munich : I.G. Cottae.
- PRAPA, Christina (2012). « Diagramme in der Handschriftentradition. Ein methodologischer Beitrag anhand der Überlieferungsgeschichte von Aristoteles, *De Caelo* ». In : *Codices Manucripti* 82/83, p. 31-41.
- PRATO, Giancarlo (1974). « Contributi dei mss. *Marc. gr.* 214 e 227 al testo della *Fisica* di Aristotele ». In : *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti (Classe di scienze morali, lettere ed arti)* 132, p. 105-123.
- (1981). « Un autografo di Teodoro II Lascaris imperatore di Nicea ? » In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 30, p. 249-258.
- (1991). « I manoscritti greci dei secoli XIII e XIV : note paleografiche ». In : *Paleografia e codicologia greca : atti del II Colloquio internazionale, Berlino-Wolfenbüttel, 17-21 ottobre 1983*. Sous la dir. de Dieter HARLFINGER et Giancarlo PRATO. Biblioteca di scrittura e civiltà 3. Alessandria : Ed. dell'Orso, p. 131-149.
- PREUS, Anthony (1981). *Aristotle and Michael of Ephesus. On the Movement and Progression of Animals*. Studien und Materialien zur Geschichte der Philosophie 22. Hildesheim : Olms.
- PRIMAVESI, Oliver (2007). « Ein Blick in den Stollen von Skepsis : Vier Kapitel zur frühen Überlieferung des *Corpus Aristotelicum* ». In : *Philologus* 151.1, p. 51-77.
- (2012). « Introduction : The Transmission of the Text and the Riddle of the Two Versions ». In : *Aristotle's Metaphysics Alpha : Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Carlos G. STEEL et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press.
- (2014). « Aristotle on the “so-called Pythagoreans” : from lore to principles ». In : *A History of Pythagoreanism*. Sous la dir. de Carl A. HUFFMAN. Cambridge : Cambridge University Press, p. 227-249.
- (2020). « Introduction Part II : The Text of *De Motu Animalium* ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. d'Oliver PRIMAVESI et Christof RAPP. Oxford : Oxford University Press, p. 67-158.

- (2022). « Zitatfragment und Textkritik : Empedokles' Theorie der Augenfunktion und der Text des Laternengleichnisses ». In : *Lachmanns Erbe : Editionsmethoden in klassischer Philologie und germanistischer Mediävistik*. Sous la dir. d'Oliver PRIMAVESI et Anna Kathrin BLEULER. Beihefte zur Zeitschrift für deutsche Philologie 19. Berlin : Erich Schmidt Verlag, p. 527-572.
- PRIMAVESI, Oliver et Klaus CORCILIUS (2018). *Aristoteles. De motu animalium, Über die Bewegung der Lebewesen, Griechisch-Deutsch*. Philosophische Bibliothek Band 636. Hamburg : Felix Meiner Verlag.
- PRIMAVESI, Oliver et Christof RAPP (2016). *Aristoteles*. C.H. Beck Wissen 2865. Munich : C.H. Beck.
- PUNTONI, Vittorio (1896). « Indice dei codici greci della Biblioteca Estense di Modena ». In : *Studi italiani di filologia classica* 4, p. 379-536.
- RABE, Hugo (1891). *Aristotelis De Anima Liber B*. Berlin : Weber.
- RABY, Julian (1983). « Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium ». In : *Dumbarton Oaks Papers* 37, p. 15-34.
- RADOVIC, Filip (2021). « Eidōla and Phantasmata in Aristotle : Three Senses of "Image" in Aristotelian Psychology ». In : *Encounters with Aristotelian philosophy of mind*. Sous la dir. de Pavel GREGORIĆ et Jakob Leth FINK. New York : Routledge, p. 141-168.
- RAFFA, Massimo (2016). *Porphyrius. Commentarius in Claudii Ptolemaei Harmonica*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana BT2020. Berlin : De Gruyter.
- RAPP, Christof (2001). « Intentionalität und *phantasia* bei Aristoteles ». In : *Ancient and Medieval Theories of Intentionality*. Sous la dir. de Dominik PERLER. Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 76. Leiden ; Boston : Brill, p. 64-96.
- (2006). « Interaction of Body and Soul : What the Hellenistic Philosophers Saw and Aristotle Avoided ». In : *Common to Body and Soul : Philosophical Approaches to Explaining Living Behaviour in Greco-Roman Antiquity*. Sous la dir. de Richard A. H KING. Berlin : De Gruyter, p. 187-208.
- (2020a). « Introduction Part I : The Argument of *De Motu Animalium* ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Christof RAPP et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press, p. 1-66.
- (2020b). « Joints and Movers in the Cliffhanger Passage at the end of Aristotle, *De Anima* III.10 ». In : *Aristote et l'âme humaine. Lectures de De anima III offertes a Michel Crubellier*. Sous la dir. de Gweltaz GUYOMARC'H, Claire LOUGUET et Charlotte MURGIER. Leuven : Peeters, p. 273-302.
- (2020c). « The Inner Resting Point and the Common Cause of Animal Motion *MA* 1 ». In : *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Sous la dir. de Christof RAPP et Oliver PRIMAVESI. Oxford : Oxford University Press, p. 203-239.
- (2022). « Heart and Soul in Aristotle's *Generation of Animals* II ». In : *Aristotle's Generation of Animals : A Comprehensive Approach*. Sous la dir. de Sabine FÖLLINGER. Philosophie der Antike 43. Berlin : De Gruyter, p. 269-317.

- RAPP, Christof et Oliver PRIMAVESI, éd. (2020). *Aristotle's De Motu Animalium. Symposium Aristotelicum*. Oxford : Oxford University Press.
- RASHED, Marwan (1996). « De Cordoue à Byzance. Sur une protothéorie inédite de la *Physique* d'Aristote ». In : *Arabic Sciences and Philosophy* 6.2, p. 215-262.
- (2000). « Traces d'un commentaire de Simplicius sur la *Métaphysique* à Byzance ? » In : *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* 84.2, p. 275-284.
- (2001). *Die Überlieferungsgeschichte der aristotelischen Schrift De generatione et corruptione*. Serta Graeca 12. Wiesbaden : Reichert.
- (2002a). « La préservation (σωτηρία), objet des *Parva Naturalia* et ruse de la nature ». In : *Revue de philosophie ancienne* 20, p. 35-59.
- (2002b). « Nicolas d'Otrante, Guillaume de Moerbeke et la Collection philosophique ». In : *Studi Medievali* 43, p. 693-717.
- (2004). « Agrégat de parties ou *vinculum substantiale* ? Sur une hésitation conceptuelle et textuelle du corpus aristotélicien ». In : *Aristote et le Mouvement des animaux : dix études sur le De motu animalium*. Sous la dir. d'André LAKS et Marwan RASHED. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, p. 185-202.
- (2005). *Aristote. De la génération et la corruption*. Collection des universités de France, Série grecque 444. Paris : Les Belles Lettres.
- (2007). *Essentialisme : Alexandre d'Aphrodise entre logique, physique et cosmologie*. Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina 2. Berlin : De Gruyter.
- (2011a). *Alexandre d'Aphrodise, Commentaire Perdu à la Physique d'Aristote (Livres I-VIII) : Les Scholies Byzantines. Edition, Traduction et Commentaire*. Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina 1. Berlin : De Gruyter.
- (2011b). « Aristote à Rome au II^e siècle : Galien, *De indolentia*, §§15-18 ». In : *Elenchos* 32, p. 55-78.
- (2016). « Vestiges inconnus d'un commentaire alexandrin au *De caelo* d'Aristote ». In : *L'Héritage aristotélicien : textes inédits de l'Antiquité*. Seconde édition revue et augmentée. Anagôgé 10. Paris : Les Belles Lettres, p. 563-614.
- (2018). *La jeune fille et la sphère : études sur Empédocle*. Collection Philosophies. Paris : PUPS.
- (2021). *Ptolémée "al-Gharīb". Épître à Gallus sur la vie, le testament et les écrits d'Aristote*. Collection des universités de France, Série grecque 557. Paris : Les Belles Lettres.
- RASHED, Marwan et Dieter HARLFINGER (2007). « Leonzio Pilato fra aristotelismo bizantino e scolastica latina. Due nuovi testimoni postillati ». In : *Petrarca e il mondo greco, II. Leonzio lettore dell'Ecuba nella Firenze di Boccaccio*. Sous la dir. de Michele FEO et al. Studi petrarcheschi 12-13. Firenze : Le Lettere, p. 277-293.
- RASHED, Roshdi (1997). *Œuvres philosophiques et scientifiques d'Al-Kindī. Volume 1, L'Optique et la Catoptrique*. Islamic Philosophy, Theology and Science. Texts and Studies 29. Leiden : Brill.

- RASSOW, Hermann (1858). « Observationes criticae in Aristotelem ». In : *Jahresbericht über das Königl. Joachimsthalsche Gymnasium*. Berlin : Königliche Akademie der Wissenschaften, p. 1-32.
- REBENICH, Stefan et Gisa FRANKE (2012). *Theodor Mommsen und Friedrich Althoff : Briefwechsel 1882-1903*. Deutsche Geschichtsquellen des 19. und 20. Jahrhunderts 67. Munich : Oldenbourg Verlag.
- REECE, Steve (2009). *Homer's Winged Words : The Evolution of Early Greek Epic Diction in the Light of Oral Theory*. Mnemosyne. Supplements, Monographs on Greek and Roman language and literature 313. Leiden : Brill.
- REINSCH, Diether (1983). *Critobuli Imbriotae historiae*. Corpus fontium historiae Byzantinae, Series Berolinensis 22. Berlin : De Gruyter.
- REINSCH, Diether Roderich (2020). « Greek Manuscripts in the Sultan Library ». In : *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*. Sous la dir. d'André BINGGELI, Matthieu CASSIN et Marina DETORAKI. Bibliologia 54. Turnhout : Brepols, p. 105-118.
- REPICI, Luciana (1988). *La natura e l'anima. Saggi Su Stratone di Lampsaco*. Torino : Tirrenia Stampatori.
- (2003). *Aristotele. Il sonno e i sogni : il sonno e la veglia, I sogni, La divinazione durante il sonno*. Letteratura universale Marsilio. Venezia : Marsilio.
- RESTA, Gianvito (1986). « Francesco Filelfo tra Bisanzio e Roma ». In : *Francesco Filelfo nel quinto centenario della morte : atti del XVII Convegno di studi maceratesi (Tolentino, 27-30 settembre 1981)*. Medioevo e umanesimo 58. Padova : Antenore, p. 1-60.
- RICKLIN, Thomas (1998). *Der Traum der Philosophie im 12. Jahrhundert : Traumtheorien zwischen Constantinus Africanus und Aristoteles*. Brill.
- RIEHLE, Alexander (2012). « Epistolography as Autobiography : Remarks on the Letter-Collections of Nikephoros Choumnos ». In : *Parekbolai. An Electronic Journal for Byzantine Literature* 2, p. 1-22.
- RIGO, Antonio (1996). « L'opera "profetica" di Francesco Barozzi tra Creta e Venezia ». In : *Storia e figure dell'Apocalisse fra '500 e '600 : atti del 4. Congresso internazionale di studi gioachimiti : San Giovanni in Fiore, 14-17 settembre 1994*. Sous la dir. de Roberto RUSCONI. Opere di Gioacchino da Fiore : testi e strumenti 7. Roma : Viella, p. 77-106.
- RINALDI, Michele (2007). « Per un nuovo inventario della biblioteca di Giovanni Pontano ». In : *Studi medievali e umanistici* 5-6, p. 163-197.
- RISCH, Ernst (1973). *Wortbildung der homerischen Sprache*. seconde édition. Berlin : De Gruyter.
- ROARK, Tony (2011). *Aristotle on Time : A Study of the Physics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- RODIER, Georges (1900). *Aristote. Traité de l'âme*. Paris : Ernest Leroux.
- (1909). « Compte-rendu : *The Works of Aristotle* translated into english under the editorship of J.-A. Smith, W.-D. Ross. — Part I. *The Parva naturalia : De sensu et sensibili ; De memoria et reminiscentia ; De somno ; De somniis ; De divinatione per somnum*, by J.-J. Beake. *De longitudine et brevitae vitae ; De Juventute et Senectute ; De vita et morte ; De*

- respiratione* by G.-R.-T. Ross. — Part II. *De lineis insecabilibus* by H. H. Joachim ». In : *Revue des Études Grecques* 22.98, p. 336-339.
- ROLFES, Eugen (1924). *Aristoteles. Kleine naturwissenschaftliche Schriften*. Philosophische Bibliothek 6. Leipzig : Meiner.
- ROLLO, Antonio (2002). « Problemi e prospettive della ricerca su Manuele Crisolora ». In : *Manuele Crisolora e il ritorno del greco in occidente : atti del convegno internazionale (Napoli, 26-29 giugno 1997)*. Sous la dir. de Riccardo MAISANO et Antonio ROLLO. Napoli : Istituto universitario orientale, p. 31-85.
- (2004). « Preistoria di un Aristotele della biblioteca dei Barbaro ». In : *Studi medievali e umanistici* 2, p. 329-333.
- (2005). « Gli inizi dello studio del greco in Lombardia ». In : *I decembrio e la tradizione della Repubblica di Platone tra medioevo e umanesimo*. Sous la dir. de Mario VEGETTI. Saggi Bibliopolis 75. Napoli : Bibliopolis, p. 237-265.
- RONCONI, Filippo (2012). « Le corpus aristotélicien du *Paris. gr.* 1853 et les cercles érudits à Byzance. Un cas controversé ». In : *Studia graeco-arabica* 2, p. 201-225.
- (2013). « La collection philosophique : un fantôme historique ». In : *Scriptorium* 67, p. 119-140.
- ROREITNER, Robert (2020). « Blood, Pneuma, or Something More Solid? Aristoteleon the Material Structure of Perceptual Apparatus ». In : *Heat, Pneuma, and Soul in Ancient Philosophy and Science*. Sous la dir. d'Hynek BARTOŠ et Colin Guthrie KING. Cambridge : Cambridge University Press, p. 288-309.
- ROSE, Valentin (1866). « Die Lücke im Diogenes Laërtius und der Alte Übersetzer ». In : *Hermes* 1.4, p. 367-397.
- (1867). « Über eine Angebliche Paraphrase des Themistius ». In : *Hermes* 2.2, p. 191-213.
- (1886). *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta*. Leipzig : Teubner.
- (1893). *Verzeichniss der lateinischen Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin. Erster Band : Die Meerman-Handschriften des Sir Thomas Phillipps*. Berlin. Berlin : Asher.
- ROSELLI, Amneris (1992). *Aristotele, De spiritu*. Testi e studi di cultura classica 9. Pise : ETS Editrice.
- ROSS, George Robert Thomson (1906). *Aristotle. De sensu and De memoria*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ROSS, George Robert Thomson et John Isaac BEARE (1908). *The Parva naturalia. De Sensu et sensibili. De Memoria et reminiscentia. De Somno. De Somniis. De Divinatione per somnium. By J. I. Beare. De Longitudine et brevitae vitae. De Juventute et senectute. De Vita et morte. De Respiratione. By G. R. T. Ross*. The Works of Aristotle, translated into English. Oxford : Clarendon Press.
- ROSS, William David (1936). *Aristotle's Physics : A Revised Text with Introduction and Commentary*. Oxford : Clarendon Press.
- (1955a). *Aristotelis Fragmenta Selecta*. Oxford Classical Texts. Oxford : Oxford University Press.

- (1955b). *Aristotle's Parva Naturalia : A revised text with introduction and commentary*. Oxford : Clarendon Press.
- (1956). *Aristotelis De anima*. Oxford Classical Texts. Oxford : Oxford University Press.
- (1961). *Aristotle's De Anima. Edited, with Introduction and Commentary*. Oxford : Clarendon Press.
- ROSSI, Pietro (1986). « Interveteni latini in un Aristotele greco della fine del duecento : Notizia sul codice Ambrosiano G 51 sup. » In : *Aevum* 60.2, p. 240-252.
- ROUVERET, Agnès (1982). « Peinture et art de la mémoire : le paysage et l'allégorie dans les tableaux grecs et romains ». In : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 126.3, p. 571-588.
- ROUVERET, Agnès et Philippe WALTER (1998). « Les Stèles alexandrines du musée du Louvre : Apport des analyses techniques à l'histoire de la couleur dans la peinture hellénistique ». In : *Revue Archéologique* 1, p. 216-220.
- RUELLE, Charles Émile (1874). « Lettre à M. Louis Barbier sur un manuscrit d'Aristote contenant quelques pages des *Parva Naturalia* ». In : *Revue Archéologique* 28, p. 393-395.
- RUELLE, Charles Emile, Hermann KOELLINGER et Joseph KLEK (1922). *Aristotelis quae feruntur Problemata physica*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig : Teubner.
- RULAND, Hans-Jochen (1978). « Die arabische Übersetzung der Schrift des Alexander von Aphrodisias über die Sinneswahrnehmung ». In : *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse* 5, p. 159-225.
- SAFFREY, Henri Dominique et Leendert Gerrit WESTERINK (1968). *Proclus. Théologie platonicienne. Livre 1*. Collection des universités de France, Série grecque 188. Paris : Les Belles Lettres.
- SAFFREY, Henri-Dominique (1954). « Une édition nouvelle des *Petits Traités d'Histoire Naturelle* d'Aristote ». In : *Revue des Études Grecques* 67.316, p. 512-517.
- SAFFREY, Henri-Dominique et Alain-Philippe SEGONDS (2013). *Jamblique, Réponse à Porphyre (De mysteriis)*. Collection des universités de France, Série grecque 496. Paris : Les Belles Lettres.
- SCHARTAU, Bjarne et Erik PETERSEN (1994). *Codices graeci haunienses : ein deskriptiver Katalog des griechischen Handschriftenbestandes der Königlichen Bibliothek Kopenhagen*. Danish Humanist Texts and Studies vol. 9. Copenhagen : Museum Tusulanum Press : The Royal Library.
- SCHEITER, Krisanna M. (2012). « Images, Appearances, and Phantasia in Aristotle ». In : *Phronesis* 57.3, p. 251-278.
- SCHIEFSKY, Mark J. (2005). *Hippocrates On Ancient Medicine : Translated with Introduction and Commentary*. Leiden : Brill.
- SCHIRONI, Francesca (2010). *Tò Μέγα Βίβλιον : Book-ends, End-titles, Coronides in Papyri with Hexametric Poetry*. American Studies in Papyrology 48. Durham : Oxbow.

- SCHMITT, Charles B. (1977). « Thomas Linacre and Italy ». In : *Essays on the life and work of Thomas Linacre, c. 1460-1524*. Sous la dir. de Charles WEBSTER, Francis Romeril MADDISON et Margaret PELLING. Linacre studies. Oxford : Clarendon Press, p. 36-75.
- SCHNEIDER, Gustav (1866). « Ueber einige Stellen aus Aristoteles *de anima* III, 3 ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 21, p. 444-454.
- SCHNEIDER, Johann Gottlob (1811). *Aristotelis De animalibus historiae libri X, graece et latine. Textum recensuit, Jul. Caes. Scaligeri*. T. 1. Leipzig : Hahn.
- (1815). *Xenophontis Opuscula politica equestris venatica*. Leipzig : Hahn.
- SCHOFIELD, Malcolm (1978). « Aristotle on the Imagination ». In : *Aristotle on Mind and the Senses*. Sous la dir. de Geoffrey E. R LLOYD et Gwilym Ellis Lane OWEN. Cambridge : Cambridge University Press, p. 99-140.
- (2011). « Phantasia in *De Motu Animalium* ». In : *Moral Psychology and Human Action in Aristotle*. Sous la dir. de Michael PAKALUK et Giles PEARSON. Oxford : Oxford University Press.
- SCHRAMM, Albert (1936). *Nitrum*. Stuttgart.
- SCHRÖDER, Wilt Aden (2009). « Immanuel Bekker – der unermüdliche Herausgeber vornehmlich griechischer Texte ». In : *Die modernen Vater der Antike : die Entwicklung der Altertumswissenschaften an Akademie und Universität im Berlin des 19. Jahrhunderts*. Sous la dir. d'Annette M. BAERTSCHI et Colin G. KING. Transformationen der Antike 3. Berlin ; New York : De Gruyter.
- SCHWEGLER, Albert (1847). *Die Metaphysik des Aristoteles*. Tübingen : Fues.
- SCHWYZER, Eduard (1939). *Griechische Grammatik : auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik*. Munich : C. H. Beck.
- SCIARRA, Elisabetta (2005). *La tradizione degli scholia iliadici in Terra d'Otranto*. Supplemento al Bollettino dei classici 23. Roma : Accademia Nazionale dei Lincei.
- SEARBY, Denis Michael (2011a). « Sophonias ». In : *Encyclopedia of Medieval Philosophy*. Sous la dir. d'Henrik LAGERLUND. Dordrecht : Springer Netherlands, p. 1208-1211.
- (2011b). « The Intertitles in Stobaeus : Condensing a Culture ». In : *Thinking Through Excerpts : Studies on Stobaeus*. Sous la dir. de Gretchen REYDAMS-SCHILS. T. 14. Monothéismes et Philosophie. Turnhout : Brepols Publishers, p. 23-70.
- (2016). « Sophonias ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. VI. Paris : CNRS Éditions.
- SEDLEY, David N. (1992). « Empedocles' Theory of Vision and Theophrastus' De sensibus ». In : *Theophrastus : his psychological, doxographical, and scientific writings*. Sous la dir. de William W. FORTENBAUGH et Dimitri GUTAS. Rutgers University studies in classical humanities 5. New Brunswick : Transaction, p. 20-31.
- (2013). « Socratic intellectualism in the Republic's central digression ». In : *The Platonic Art of Philosophy*. Sous la dir. de Christopher GILL, Dimitri EL MURR et George BOYS-STONES. Cambridge : Cambridge University Press, p. 70-89.
- ŠEVŠENKO, Ihor (1962). *Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos*. Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae Subsidia III. Bruxelles : Byzantion.

- SHAILOR, Barbara A. (1984). *Catalogue of medieval and Renaissance manuscripts in the Beinecke rare book and manuscript library Yale University , Vol. I : Mss. 1-250*. Binghamton, N. Y : Center for Medieval et Renaissance Studies.
- SHIELDS, Christopher John (2016). *Aristotle. De anima*. Clarendon Aristotle series. Oxford : Oxford University Press.
- SHOREY, Paul (1908). « Review of Aristotle, *De Sensu and De Memoria*. Text and Translation, with Introduction and Commentary, by G. R. T. Ross ». In : *Classical Philology* 3.1, p. 125-127.
- SICHERL, Martin (1976). *Handschriftliche Vorlagen der Editio princeps des Aristotele*. Mainz : Akademie der Wissenschaften und der Literatur.
- (1991). « Epistolographen-Handschriften kretischer Kopisten ». In : *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio. Atti del Seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*. Sous la dir. de Guglielmo CAVALLO, Giuseppe DE GREGORIO et Marilena MANIACI. Biblioteca del "Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Università di Perugia" 5. Spolète : Centro italiano di studi sull' alto medioevo, p. 99-124.
- (1997). *Griechische Erstaussgaben des Aldus Manutius : Druckvorlagen, Stellenwert, kultureller Hintergrund*. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums Reihe 1, Monographien 10. Paderborn : Schöningh.
- SIEBECK, Hermann (1881). « Zu Aristoteles ». In : *Philologus* 40.3, p. 347-356.
- SIHLER, Andrew L. (1995). *New Comparative Grammar of Greek and Latin*. Oxford : Oxford University Press.
- SIMON, Gérard (1988). *Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité*. Des travaux. Paris : Seuil.
- SISKO, John E. (1997). « Space, time and phantasms in Aristotle, De Memoria 2, 452b7-25 ». In : *The Classical Quarterly* 47.1, p. 167-175.
- SIWEK, Paul (1940). « En marge d'une controverse : Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως. 450 a 16-19 ». In : *Gregorianum* 21.1, p. 104-110.
- (1961). *Les manuscrits grecs des Parva naturalia d'Aristote*. Collectio philosophica Lateranensis 4. Roma : Desclée.
- (1963). *Aristotelis Parva naturalia graece et latine edidit, versione auxit, notis illustravit*. Collectio philosophica Lateranensis 5. Roma : Desclée.
- (1965a). *Aristotelis Tractatus De anima graece et latine*. Collectio philosophica Lateranensis 7. Roma : Desclée.
- (1965b). *Le De anima d'Aristote dans les manuscrits grecs*. Studi e testi 241. Città del Vaticano : Biblioteca apostolica vaticana.
- SMET, Alfons Jozef (1968). *Alexandre d'Aphrodisias, Commentaire sur les Météores d'Aristote*. Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum 4. Louvain : Publications universitaires de Louvain, B. Nauwelaerts.
- SMITH, A. Mark (1999). *Ptolemy and the Foundations of Ancient Mathematical Optics : A Source Based Guided Study*. Transactions of the American Philosophical Society 89.3. Philadelphie : American Philosophical Society.

- SMYLY, J. Gilbert (1906). « Arist. *de Mem.* 452a17–26 ». In : *The Classical Review* 20.5, p. 248-249.
- SOLLENBERGER, Michael G. (1985). « Diogenes Laertius 5.36–57 : The Vita Theophrasti ». In : *Theophrastus of Eresus. On his Life and Work*. Sous la dir. de William W. FORTENBAUGH, Pamela M. HUBY et Anthony Arthur LONG. Rutgers University Studies in Classical Humanities 2. New Brunswick : Transaction Publishers, p. 1-62.
- SOLMSEN, Felix (1901). *Untersuchungen zur griechischen Laut- und Verslehre*. Strassburg : Trübner.
- SORABJI, Richard (1972a). *Aristotle on Memory*. London : Duckworth.
- (1972b). « Aristotle, Mathematics, and Colour ». In : *The Classical Quarterly* 22.2, p. 293-308.
- (2004). « Aristotle on Colour, Light and Imperceptibles ». In : *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 47, p. 129-140.
- SORABJI, Richard et Norman KRETZMANN (1976). « Aristotle on the Instant of Change ». In : *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes* 50, p. 69-114.
- SPENGLER, Leonhard (1841). « Über das siebente Buch der *Physik* des Aristoteles ». In : *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Philologische und Historische Klasse* III.2, p. 305-349.
- (1863). *Aristotelische Studien*. München : Akademie der Wissenschaften.
- SPENGLER, Leonhard von (1849). « Ueber die Reihenfolge der naturwissenschaftlichen Schriften des Aristoteles ». In : *Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften* V.2, p. 143-167.
- SPERANZI, David (2005). « Codici greci appartenuti a Francesco Filelfo nella biblioteca di Iano Laskaris ». In : *Segno e Testo* 3, p. 467-496.
- (2010a). « Identificazioni di mani nei manoscritti greci della Biblioteca Riccardiana ». In : *La descrizione dei manoscritti : esperienze a confronto*. Sous la dir. d'Edoardo CRISCI, Marilena MANIACI et Pasquale ORSINI. Università degli studi di Cassino, Dipartimento di filologia e storia, p. 177-212.
- (2010b). « La biblioteca dei Medici. Appunti sulla storia della formazione del fondo greco della libreria medicea privata ». In : *Principi e signori. Le Biblioteche nella seconda metà del Quattrocento. Atti del Convegno di Urbino, 5-6 giugno 2008*. Sous la dir. de Guido ARBIZZONI. Collana di Studi e testi 25. Urbino : Accademia Raffaello, p. 217-264.
- (2012). « "De' libri che furono di Teodoro" : una mano, due pratiche e una biblioteca scomparsa ». In : *Medioevo e rinascimento* 23, p. 319-354.
- (2013a). « Di Nicola, copista Bessarioneo ». In : *Scripta* 6, p. 121-138.
- (2013b). *Marco Musuro : libri e scrittura*. Supplemento al Bollettino dei classici n. 27. Roma : Accademia nazionale dei Lincei.
- (2015). « Su due codici greci filelfiani e un loro lettore (con alcune osservazioni sullo Strabone Ambr. G 93 sup.) » In : *PHILELFIANA. Nuove prospettive di ricerca sulla figura di Francesco Filelfo. Atti del seminario di studi (Macerata, 6-7 novembre 2013)*. Quaderni di Rinascimento 51. Firenze : Leo S. Olschki, p. 83-117.

- (2016). *Omero, i cardinali e gli esuli : copisti greci di un manoscritto di Stoccarda*. Clásicos Dykinson Monografías. Madrid : Dykinson.
- (2019). « Libri, umanisti, biblioteche. Quasi un'introduzione ». In : *Libri e biblioteche di umanisti tra Oriente e Occidente*. Sous la dir. de Stefano MARTINELLI TEMPESTA et Federico GALLO. Accademia Ambrosiana, Classe di studi greci e latini, Fonti e studi 31. Milano : Biblioteca Ambrosiana, p. 3-12.
- (2020). « Classici greci tra Bisanzio e l'Italia ». In : *Bollettino dei Classici* 3a s., 41, p. 191-212.
- (2021). « Le mani del cardinale. Note sulla scrittura greca di Bessarione ». In : *I libri di Bessarione*. Bibliologia 59. Brepols Publishers, p. 17-32.
- SPRAGUE, Rosamond Kent (1985). « Aristotle on Red Mirrors (*On Dreams* II 459b24 – 460a23) ». In : *Phronesis* 30.3, p. 323-325.
- STAHR, Adolf (1835). « Uebersicht sämmtlicher älteren und neuern krit. Ausgaben der Aristotel. Politik, als Ankündigung einer neuen Ausgabe mit einer Sammlung des vorhandenen krit. Materials ». In : *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* 15, p. 321-338.
- STEEL, Carlos G. (2017). « Newly Discovered Scholia from Philoponus' Lost Commentary on *De anima* III ». In : *Recherches de Théologie et Philosophie Médiévales* 84.2, p. 223-243.
- STEEL, Carlos G. et al. (2016). *Priscian. Answers to King Khosroes of Persia*. Ancient commentators on Aristotle. London : Bloomsbury Press.
- STEFEC, Rudolf (2012a). « Anmerkungen zu kretischen Kopisten der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts ». In : *Codices Manucripti* 85-86, p. 38-52.
- (2012b). « Die griechische Bibliothek des Angelo Vadio da Rimini ». In : *Römische historische Mitteilungen* 54, p. 95-184.
- (2013a). « Besprechung : A. Rollo, *Gli Erotemata tra Crisoloro e Guarino*, Messina 2012 ». In : *Gymnasium* 120.5, p. 503-505.
- (2013b). « Weitere Beispiele kretischer Schnittdekoration ». In : *Codices Manuscripti & Impressi* 89/90, p. 39-54.
- (2013c). « Zu Handschriften aus dem Umkreis des Michael Apostoles in Beständen der österreichischen Nationalbibliothek ». In : *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 63, p. 221-236.
- (2014a). « Aspekte griechischer Buchproduktion in der Schwarzmeerregion ». In : *Scripta* 7, p. 205-233.
- (2014b). « Die Handschriften der Sophistenviten Philostrats ». In : *Römische historische Mitteilungen* 56, p. 137-206.
- STEINSCHNEIDER, M. (1883). « Die *Parva Naturalia* des Aristoteles bei den Arabern ». In : *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 37.4, p. 477-492.
- STEVENS, Annick (2010). « L'apparition de la conscience dans le *De Anima* et d'autres œuvres d'Aristote ». In : *Ancient perspectives on Aristotle's De anima*. Sous la dir. de Gerd VAN RIEL, Pierre DESTRÉE et Cyril K CRAWFORD. Louvain : Leuven University Press, p. 35-48.
- STEVENSON, Henry M. (1885). *Codices manuscripti palatini graeci Bibliothecae Vaticanae descripti ...* Roma : ex typographeo Vaticano.

- STORNAJOLO, Cosimo (1895). *Codices Urbinales Graeci Bibliothecae Vaticanae descripti*. Vaticano : Ex Typographeo Vaticano.
- STREVELL, Evan (2016). « Memory, Phantasia, and the Perception of Time : A Commentary on Aristotle's *De Memoria et Reminiscentia* ». Thèse de doct. Pittsburgh, Pennsylvanie : Duquesne University.
- STUEMUND, Wilhelm, Leopold COHN et C. DE BOOR (1890). *Verzeichnisse der Königlichen Bibliothek zu Berlin. Vol. I. Codices ex bibliotheca Meermanniana Philippici graeci nunc Berolinenses*. T. I. Die Handschriften-Verzeichnisse der Königlichen Bibliothek zu Berlin. Berlin : A. Asher.
- SUSEMIHL, Franz (1881). « Bericht über Aristoteles und Theophrastos für 1878 und 1879 ». In : *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* 17 (1879).7.1.
- (1885a). « Kritische Studien zu den zoologischen Schriften des Aristoteles ». In : *Rheinisches Museum für Philologie* 40, p. 563-598.
- (1885b). « Zu den sogenannten *Parva Naturalia* des Aristoteles ». In : *Philologus* 44, p. 579-582.
- TAORMINA, Daniela Patrizia (2002). « Perception du temps et mémoire chez Aristote (*De memoria et reminiscentia*, 1) ». In : *Philosophie antique : problèmes, renaissances, usages* 2, p. 33-61.
- (2011). « Dalla potenzialità all'attualità : un'introduzione al problema della memoria in Plotino ». In : *Plato, Aristotle, Or Both? Dialogues Between Platonism and Aristotelianism in Antiquity*. Sous la dir. de Thomas BÉNATOUIL, Emanuele MAFFI et Franco TRABATTONI. *Europaea memoria* 85. Hildesheim : Georg Olms Verlag, p. 139-159.
- TARÁN, Leonardo et Dimitri GUTAS (2012). *Aristotle's Poetics : Editio Maior of the Greek Text with Historical Introductions and Philological Commentaries*. *Mnemosyne* 338. Leiden : Brill.
- TARDIEU, Michel (1986). « Sabiens Coraniques et Sabiens de Harran ». In : *Journal asiatique* 274, p. 1-44.
- (1994). « Chosroes ». In : *Dictionnaire des philosophes antiques*. Sous la dir. de Richard GOULET. T. II. Paris : CNRS Éditions, p. 309-318.
- THEODORIDIS, Christos (1976). *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos*. Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 2. Berlin : De Gruyter.
- THÉRY, Gabriel (1926). *Autour du décret de 1210. II Alexandre d'Aphrodise, aperçu sur l'influence de sa noétique*. Bibliothèque Thomiste 7. Le Saulchoir : Kain.
- THIEL, Heinrich (1855). *De zoologicorum Aristotelis librorum ordine ac distributione*. Breslau : Gosohorsk.
- THIELSCHER, Paul (1948). « Die relative Chronologie der erhaltenen Schriften des Aristoteles nach den bestimmten Selbstzitaten ». In : *Philologus* 97.1, p. 229-266.
- THOUARD, Denis (2009). « Von Schleiermacher zu Trendelenburg. Die Voraussetzungen der Renaissance des Aristoteles im 19. Jahrhundert ». In : *Die modernen Vater der Antike : die Entwicklung der Altertumswissenschaften an Akademie und Universität im Berlin des 19. Jahrhunderts*. Sous la dir. d'Annette M. BAERTSCHI et Colin G. KING. Transformationen der Antike Bd. 3. Berlin ; New York : De Gruyter.

- THREATTE, Leslie (1980). *The Grammar of Attic Inscriptions*. Berlin ; New York : De Gruyter.
- THURN, Hans et Otto STÄHLIN (1980). *Die griechischen Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen*. Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen, Neubearbeitung III.2. Wiesbaden : Otto Harrassowitz Verlag.
- THUROT, Charles (1875). *Alexandre d'Aphrodisias. Commentaire sur le traité d'Aristote De sensu et sensibili, édité avec la vieille traduction latine*. Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques publiés par l'Institut national de France XXV.2. Paris : Imprimerie nationale.
- TITZE, Franz Niklas (1826). *De Aristoteles operum serie et distinctione liber singularis*. Leipzig : Knobloch.
- TODD, Robert B., éd. (1990). *Cleomedis Caelestia (Metora)*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum. Leipzig : Teubner.
- TOMÈ, Paola (2014). « Cultura greca e Occidente latino : il caso di Treviso ». In : *Mondo latino e civiltà bizantina : musica, arte e cultura nei codici del '400*. Sous la dir. d'Antonio LOVATO et Dilva PRINCIVALLI. Fonti e studi per la storia della musica veneta 4. Padova : CLEUP editrice, p. 41-75.
- TORRELL, Jean-Pierre (1993). *Initiation à saint Thomas d'Aquin, I : sa personne et son œuvre*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- TORSTRIK, Adolf (1857). « Die authentica der Berliner ausgabe des Aristoteles ». In : *Philologus* 12.1-4, p. 494-530.
- (1858). « Die authentica der Berliner ausgabe des Aristoteles. Nachtrag zu Philol. XII, p. 494 flgg. » In : *Philologus* 13, p. 204-205.
- (1862). *Aristotelis De anima libri III*. Berlin : Weidmann.
- TOWEY, Alan (2000). *Alexander of Aphrodisias. On Aristotle On sense perception*. Ancient Commentators on Aristotle. London : Duckworth.
- TREADGOLD, Warren (2007). *The Early Byzantine Historians*. Basingstone : Palgrave Macmillan.
- TRENDELENBURG, Friedrich Adolf (1833). *Aristotelis De anima libri tres*. Jena : Walz.
- TREU, Maximilian (1890). *Maximi monachi Planudis Epistulae*. Wilhelm Koebner : Bratislava.
- TRICOT, Jules (1951). *Aristote. Parva naturalia ; suivis du traité pseudo-aristotélicien De spiritu*. Paris : Vrin.
- TRIZIO, Michele (2018). « The Byzantine Reception of Aristotle's *Parva Naturalia* (and the Zoological Works) in Eleventh- and Twelfth-century Byzantium : An Overview ». In : *The Parva naturalia in Greek, Arabic and Latin Aristotelianism : Supplementing the Science of the Soul*. Sous la dir. de Börje BYDÉN et Filip RADOVIC. Cham : Springer International Publishing, p. 155-168.
- TURCO, Gianluca (2004). « Un antico elenco di manoscritti greci ambrosiani : l'Ambr. X 289 inf., ff. 110-141 ». In : *Nuove ricerche sui manoscritti greci dell'Ambrosiana : atti del Convegno, Milano, 5-6 giugno 2003*. Sous la dir. de Cesare PASINI et Carlo Maria MAZZUCCHI. Milano : V&P università, p. 79-143.

- UEBERWEG, Friedrich (2017). *Die Philosophie des Mittelalters. 13. Jahrhundert*. Sous la dir. d'Alexander BRUNGS, Vilem MUDROCH et Peter SCHULTHESS. Grundriss der Geschichte der Philosophie 4. Bâle : Schwabe Verlag.
- ULACCO, Angela (2016). « The Appropriation of Aristotle in the Ps-Pythagorean Treatises ». In : *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*. Sous la dir. d'Andrea FALCON. Brill's Companions to Classical Reception 7. Leiden : Brill, p. 202-217.
- ULLMAN, Berthold L. et Philip A. STADTER (1972). *The Public Library of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de' Medici and the Library of San Marco*. Medioevo e umanesimo 10. Padova : Editrice Antenore.
- USENER, Hermann (1858). « Analecta Theophrastea ». Thèse de doct. Bonn : Universität Bonn.
- (1876). « Recension v. Thurot, Alexandre d'Aphrodisias ». In : *Jenaer Literaturzeitung* 34, p. 534-538.
- VAHLEN, Johannes (1867). *Beiträge zu Aristoteles' Poetik*. T. 3. Wien : Gerold.
- (1868). « Grammatisch-kritische Miscellen zu Aristoteles ». In : *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 19, p. 11-21.
- VALENTE, Stefano (2015). *The Antiatticist : Introduction and Critical Edition*. Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 16. Berlin : De Gruyter.
- VANCAMP, Bruno (2000). « Un locus corruptus dans le *De sensu* d'Aristote (443a22–23) ». In : *Philologus* 144, p. 139-142.
- VANHAMEL, Willy (1989). « Biobibliographie de Guillaume de Moerbeke ». In : *Guillaume de Moerbeke : recueil d'études à l'occasion du 700e anniversaire de sa mort (1286)*. Sous la dir. de Willy VANHAMEL et Jozef BRAMS. Ancient and medieval philosophy. Series 1 ;7. Leuven : Leuven University Press, p. 301-383.
- VENDRUSCOLO, Fabio (1996). « Manoscritti greci copiati dall'umanista e filosofo Nicolò Leonico Tomeo ». In : *ΟΔΟΙ ΔΙΖΗΣΙΟΣ. Le vie della ricerca. Studi in onore di Francesco Adorno*. Sous la dir. de Francesco ADORNO et M. Serena FUNGHI. Firenze : Olschki, p. 543-554.
- (2019). « *Iam pudet me repetere totiens libros illos*. Sui codici sequestrati a Francesco Filelfo dagli amici veneziani ». In : *Libri e biblioteche di umanisti tra Oriente e Occidente*. Sous la dir. de Stefano MARTINELLI TEMPESTA, David SPERANZI et Federico GALLO. Accademia Ambrosiana, Classe di studi greci e latini, Fonti e studi 31. Milano : Biblioteca Ambrosiana, p. 141-172.
- VERBEKE, Gérard (1985). « La perception du temps chez Aristote ». In : *Aristotelica. Mélanges offerts à Marcel De Corte*. Cahiers de philosophie ancienne 3. Bruxelles : Ousia, p. 351-377.
- VITELLI, Girolamo (1894). « Indice de' codici greci Riccardiani, Magliabechiani e Marucelliani ». In : *Studi Italiani di Filologia Classica* 2, p. 471-570.
- VLADIMIR, Filantropov (1894). *Sistematicheskoe opisaniie rukopisei Moskovskoi Sinodal'noi (Patriarshei) biblioteki : rukopisi grecheskie*. Moskva.
- VOGEL, Marie et Viktor Emil GARDTHAUSEN (1909). *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*. Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen 33. Leipzig : O. Harrassowitz.

- VOGIATZI, Melpomeni (2019). *Byzantine Commentaries on Aristotle's Rhetoric : Anonymous and Stephanus, In Artem Rhetoricam Commentaria*. Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina. Quellen und Studien 8. Berlin : De Gruyter.
- VOGT, Sabine (1999). *Aristoteles, Opuscula Physiognomonica*. Aristoteles, Werke in deutscher Übersetzung 18.VI. Berlin : Akademie-Verlag.
- VUILLEMIN-DIEM, Gudrun (1970). *Metaphysica, lib. I-IV.4 : translatio Iacobi sive 'vetustissima' cum scholiis et translatio composita sive 'vetus'*. Aristoteles Latinus XXV.1. Bruges : Desclée de Brouwer.
- (1982). « Untersuchungen zu Wilhelm von Moerbekes Metaphysikübersetzung. I. Revision und Neuübersetzung. II. Die griechische Quelle : *Vind. phil. gr. 100 (J)* ? III. Das Theophrast-Scholion und seine Verwechslung ». In : *Studien zur mittelalterlichen Geistesgeschichte und ihren Quellen*. Sous la dir. d'Albert ZIMMERMANN. Miscellanea Mediaevalia 15. Berlin : De Gruyter, p. 102-208.
- (1986). « *Recensio Palatina* und *Recensio Vulgata* — Wilhelm von Moerbekes doppelte Redaktion der Metaphysikübersetzung ». In : *Aristotelisches Erbe im arabisch-lateinischen Mittelalter : Übersetzungen, Kommentare, Interpretationen*. Sous la dir. d'Albert ZIMMERMANN et Gudrun VUILLEMIN-DIEM. Miscellanea mediaevalia 18. Berlin : De Gruyter, p. 289-366.
- (1987). « La traduction de la *Métaphysique* d'Aristote et son exemplaire grec : *Vind. phil. gr. 100 (J)* ». In : *Aristoteles, Werk und Wirkung, Paul Moraux gewidmet*. Sous la dir. de Jürgen WIESNER. T. Zweiter Band : Kommentierung, Überlieferung, Nachleben. Berlin : De Gruyter, p. 434-486.
- (1995). *Metaphysica Lib. I-XIV. Recensio et Translatio Guillelmi de Moerbeka. Editio Textus*. Aristoteles Latinus XXV.3.1. Leiden : Brill.
- (2003). « Zum *Aristoteles latinus* in den Fragmenten der *Quaternuli* des David von Dinant ». In : *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* Volume 70.1, p. 27-136.
- (2008). *Aristoteles Latinus X.2. Meteorologica, translatio Guillelmi de Morbeka*. Aristoteles Latinus , X 2 ; Corpus philosophorum medii aevi. Bruxelles : Brepols.
- VUILLEMIN-DIEM, Gudrun et Marwan RASHED (1997). « Burgundio de Pise et ses manuscrits grecs d'Aristote : *Laur. 87.7* et *Laur. 81.18* ». In : *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 64.1.
- WACHSMUTH, Curt et Otto HENSE (1884). *Ioannis Stobaei anthologium*. Berlin : Weidmann.
- WACKERNAGEL, Jakob (1887). « Miscellen zur griechischen grammatik 7 : Die präposition οὐνεκα ». In : *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen* 28.1, p. 109-130.
- WAITZ, Theodor (1844). *Aristotelis Organon graece. Pars prior : Categoriae, Hermeneutica, Analytica priora*. Leipzig : Hahn.
- WARDY, Robert (1990). *The Chain of Change : A Study of Aristotle's Physics VII*. Cambridge Classical Studies. Cambridge Univ. Press.
- WARTELLE, André (1963). *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs*. Collection d'études anciennes. Paris : Les Belles Lettres.

- WARTENBERG, Günther (2003). « Joachim Camerarius – Mitgestalter der Kultur- und Bildungslanschaft Mitteldeutschlands ». In : *Joachim Camerarius*. Sous la dir. de Rainer KÖSSLING et Günther WARTENBERG. Leipziger Studien zur klassischen Philologie 1. Tübingen : Narr, p. 9-20.
- WATTS, Edward (2005). « Where to Live the Philosophical Life in the Sixth Century ? Damascius, Simplicius, and the Return from Persia ». In : *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 45.3, p. 285-315.
- WEDIN, Michael V. (1988). *Mind and Imagination in Aristotle*. New Haven(Connecticut) : Yale University Press.
- WEHRLI, Franz (1950). *Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar. Heft V : Straton von Lampsakos*. Basel : Schwabe Verlag.
- WEISS, Roberto (1941). *Humanism in England During the Fifteenth Century*. Medium Aevum 4. Oxford : Blackwell.
- WENDLAND, Paul (1901). *Alexandri in librum De sensu commentarium*. Commentaria in Aristotelem Graeca III.1. Berlin : Georg Reimer.
- (1902). « Die Textkonstitution der aristotelischen Schrift *Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν*. » In : *Festschrift Theodor Gomperz dargebracht zum siebzigsten Geburtstage am 29. März 1902*. Sous la dir. de MORITZ VON SCHWIND. Wien : A. Hölder, p. 173-184.
- (1903a). *Michaelis Ephesii in Parva Naturalia commentaria*. Commentaria in Aristotelem Graeca XXII.1. Berlin : Georg Reimer.
- (1903b). *Themistii (Sophoniae) in Parva naturalia commentarium*. Commentaria in Aristotelem Graeca V.6. Berlin : Georg Reimer.
- WEST, Martin Litchfield (1971). *Iambi et elegi Graeci*. Oxford : Clarendon Press.
- (1973). *Textual Criticism and Editorial Technique*. Stuttgart : Teubner.
- WEST, Stephanie (1963). « Reclamantes in Greek Papyri ». In : *Scriptorium* 17.2, p. 314-315.
- WESTERINK, Leendert Gerrit (1948). *Michael Psellus. De omnifaria doctrina*. Utrecht : J.L. Beijers N.V.
- (1986). *Damascius. Traité des premiers principes. Tome I : De l'ineffable et de l'un*. Collection des universités de France, Série grecque 309. Paris : Les Belles Lettres.
- (1990). « Das Rätsel des untergründigen Neuplatonismus ». In : *ΦΙΛΟΦΡΟΝΗΜΑ : Festschrift für Martin Sicherl zum 75. Geburtstag : von Textkritik bis Humanismusforschung*. Sous la dir. de Dieter HARLFINGER. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums 1.4. Paderborn : F. Schöningh, p. 105-123.
- (1992). *Michaelis Pselli Poemata*. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig : Teubner.
- WHITE, Kevin (1986). « Two studies related to St. Thomas Aquinas' commentary on Aristotle's *De Sensu et Sensato*, together with an edition of Peter of Auvergne's *Quaestiones super Parva naturalia*. » 1986. Ottawa : University of Ottawa.
- (1990). « St. Thomas Aquinas and the Prologue to Peter of Auvergne's *Quaestiones super de Sensu et Sensato* ». In : *Documenti E Studi Sulla Tradizione Filosofica Medievale* 1.2, p. 427-456.

- WHITING, Jennifer E. (2002). « Locomotive Soul : The Parts of Soul in Aristotle's Scientific Works ». In : *Oxford Studies in Ancient Philosophy* XXII.
- (2010). « Perception in Aristotle : Gregoric (P.), Aristotle on the Common Sense ». In : *The Classical Review* 60, p. 50-52.
- WIELOCKX, Robert (1987). « Guillaume de Moerbeke, réviseur de sa révision du *De anima* ». In : *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 54, p. 113.
- WIESNER, Jürgen (1978). « The Unity of the Treatise *de Somno* and the Physiological Explanation of Sleep in Aristotle ». In : *Aristotle on Mind and the Senses*. Sous la dir. de Geoffrey E. R. LLOYD et Gwilym Ellis Lane OWEN. Cambridge : Cambridge University Press, p. 241-280.
- (1981). « Zu den Scholien der *Parva Naturalia* des Aristoteles ». In : *Πρακτικά Παγκοσμίου Συνεδρίου 'Αριστοτέλης' : Θεσσαλονίκη 7-14 Αυγούστου 1978. Proceedings of the World Congress on Aristotle, Thessaloniki August 7-14, 1978*. Sous la dir. d'Ioannes Nikolaou THEODORAKOPOULOS. T. 1. Athènes, p. 233-237.
- (1985). « Gedächtnis und Denkobjekte - Beobachtungen zu *Mem.* 1 449b30-450a14 ». In : *Aristoteles, Werk und Wirkung, Paul Moraux gewidmet*. Sous la dir. de Jürgen WIESNER. T. I : Aristoteles und seine Schule. Berlin : De Gruyter, p. 168-190.
- WIESNER, Jürgen et Ulrich VICTOR (1971). « Griechische Schreiber der Renaissance ». In : *Rivista di Studi Bizanti e Neoellenici* 8-9.
- WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Ulrich von (1895). *Euripides Herakles*. Berlin : Weidmann.
- WILBERDING, James (2022). « Spontaneous Generation, Plants and Environmental Digestion ». In : *Aristotle's Generation of Animals : A Comprehensive Approach*. Sous la dir. de Sabine FÖLLINGER. Philosophie der Antike 43. Berlin : De Gruyter, p. 367-390.
- WILSON, Malcolm (2013). *Structure and Method in Aristotle's Meteorologica : A More Disorderly Nature*. Cambridge : Cambridge University Press.
- (2015). « On *Problemata* 23 : Little Problems on the Vast Sea ». In : *The Aristotelian Problemata physica : philosophical and scientific investigations*. Sous la dir. de Robert MAYHEW. Philosophia antiqua 139. Leiden : Brill, p. 272-293.
- WILSON, Nigel Guy (1966). « The Date and Origin of MS Barocci 131 ». In : *Byzantinische Zeitschrift* 59, p. 305-306.
- (1975). « Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy. Alexander Turyn ». In : *Speculum* 50.1, p. 159-161.
- (1978). « A Byzantine Miscellany : MS. Barocci 131 described ». In : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 27, p. 157-179.
- (1983). « A Mysterious Byzantine Scriptorium : Ioannikios and his Colleagues ». In : *Scrittura e Civiltà* 7, p. 161-176.
- (1986). « New Light on Burgundio of Pisa ». In : *Studi italiani di filologia classica* 4, p. 113-118.
- (1991). « Ioannikios and Burgundio : A Survey of the Problem ». In : *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio. Atti del Seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*. Sous la dir. de Guglielmo CAVALLO, Giuseppe DE GREGORIO et Marilena MANIACI. Biblioteca

- del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Università di Perugia
5. Spolète : Centro italiano di studi sull'alto medioevo, p. 447-455.
- WILSON, Nigel Guy (1996). *Scholars of Byzantium*. Seconde édition revue et corrigée. London : Duckworth.
- (2007). *Aristophanis fabulae. Tomus I : : Acharnenses, Equites, Nubes, Vespae, Pax, Aves*. Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis. Oxford : Oxford University Press.
- (2011). *A Descriptive Catalogue of the Greek Manuscripts of Corpus Christi College, Oxford*. Cambridge : D.S. Brewer.
- (2016). *Aldus Manutius. The Greek Classics*. The I Tatti renaissance library 70. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- WIMMER, Friedrich (1866). *Theophrasti Eresii Opera, quae supersunt, omnia graeca recensuit, latine interpretatus est*. Paris : Didot.
- WINGATE, Sybil Douglas (1931). *The Mediaeval Latin Versions of the Aristotelian Scientific Corpus, with Special Reference to the Biological Works*. London : The Courier Press.
- WITWER, Roland (1999). « Aspasian Lemmatology ». In : *Aspasius : The Earliest Extant Commentary on Aristotle's Ethics*. Sous la dir. d'Antonina M ALBERTI et R. W SHARPLES. Berlin : De Gruyter, p. 51-84.
- WOSLKA-CORNUS, Wanda (1976). « À propos des Scholies de Stéphanos à la Rhétorique d'Aristote : L'auteur, l'œuvre, le milieu ». In : *Actes du XIVe congrès international des études byzantines : Bucarest, 6-12 septembre 1971*. Sous la dir. de Mihai BERZA et Eugen STANESCU. Bucarest : Editura Academiei Republicii Socialiste Romania, p. 599-606.
- WRIGHT, Maureen Rosemary (1981). *Empedocles : The Extant Fragments*. New Haven (Connecticut) : Yale University Press.
- WÜSTENFELD, Ferdinand (1877). « Die Übersetzungen arabischer Werke in das Lateinische seit dem XI. Jahrhundert ». In : *Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften in Göttingen* 22, p. 1-133.
- YATES, Frances A. (1966). *The Art of Memory*. Chicago : University of Chicago Press.
- ZATTA, Claudia (2022). *Aristotle and the Animals. The Logos of Life Itself*. Routledge Monographs in Classical Studies. Oxon : Routledge.
- ZELLER, Eduard (1879). *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*. 3. Auflage. T. II.2. Leipzig : R. Reisland.
- ZIAJA, Julian (1879). « Die aristotelische Lehre vom Gedächtnis und von der Association der Vorstellungen nebst einem Anhang ». In : *Jahresbericht über das Königliche Katholische Gymnasium zu Leobschütz*, p. 1-18.
- (1887). *Aristoteles, de sensu, c. 1, 2, 3 bis p. 439 B. 18*. Breslau : Gutschmann.
- ZINNER, Ernst (1968). *Leben und Wirken des Joh. Müller von Königsberg, genannt Regiomontanus*. 2. Auflage. Osnabrück : Zeller.
- ZORZI, Marino (2002). « Bessarione e i codici greci ». In : *L'eredità greca e l'ellenismo veneziano*. Sous la dir. de Gino BENZONI. Civiltà veneziana – Saggi 46. Firenze : Leo S. Olschki, p. 93-121.

- ZORZI, Niccolò (2015). « Per la tradizione manoscritta dell'inedito commento all'*Etica nicomachea* di Giorgio Pachimere : I. Il Marc. gr. 212 di Bessarione e i suoi apografi. II. Ermolao Barbaro e il commento di Pachimere (con una proekdosis del cap. 18) ». In : *Néa Póμη. Rivista di ricerche bizantinistiche* 12, p. 245-304.
- (2018). « Il viaggio dei manoscritti : codici greci dalle Isole ionie a Venezia nella collezione di Giacomo e Bernardo Nani (secolo XVIII) ». In : *Lezioni Marciane 2015-2016 : Venezia prima di Venezia, dalle 'regine' dell'Adriatico alla Serenissima*. Sous la dir. de Maddalena BASSANI, Marco MOLIN et Francesca VERONESE. Venetia/Venezia 5. Roma : L'Erma di Bretschneider, p. 99-108.
- (2020). « Da Creta a Venezia passando per le Isole Ionie : Per la storia del fondo di manoscritti greci della famiglia Nani ora alla Biblioteca Nazionale Marciana di Venezia ». In : *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*. Sous la dir. d'André BINGGELI, Matthieu CASSIN et Marina DETORAKI. Bibliologia 54. Turnhout : Brepols, p. 311-338.

Les *Parva naturalia* d'Aristote : édition et interprétation

Résumé

Le présent travail constitue les fondements d'une édition scientifique des cinq premiers traités des *Parva naturalia* d'Aristote. Il s'appuie sur une étude exhaustive et inédite de tous les manuscrits grecs conservés, ainsi que de l'ensemble de la transmission indirecte (dont les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise et de Michel d'Ephèse), laquelle aboutit à la reconstitution de l'histoire du texte d'Aristote sur deux millénaires et en particulier à la mise au jour d'une nouvelle branche entièrement indépendante de la transmission, jusque-là inconnue. Le texte jusque-là reconstruit par les éditeurs s'avère ainsi ne correspondre qu'à l'un des deux hyperarchétypes que l'on peut reconstruire à partir des données de la transmission. L'apport de cette branche permet de réévaluer à partir d'une base renouvelée l'autorité de toutes les leçons précédemment connues des éditeurs et inclut en outre une centaine de leçons nouvelles. Sa prise en compte conduit à un traitement philosophique et philologique des nombreuses difficultés que recèle le texte transmis d'Aristote, lequel s'appuie sur une mise en perspective systématique de l'état de la transmission par rapport à la pensée et au style d'Aristote, par rapport aux spécificités de la transmission de son œuvre, et par rapport à la grammaire grecque à l'interface des périodes classique et hellénistique. L'examen minutieux des leçons transmises conduit à proposer une nouvelle édition du texte. Certaines thèses exégétiques sont enfin développées à partir de cette nouvelle édition concernant certaines notions aussi fondamentales que difficiles de la doctrine aristotélicienne, en particulier celles de vie, de perception, d'imagination.

Mots-clés : philosophie antique ; Aristote ; philologie grecque ; perception ; imagination ; biologie ; ecdotique ; critique textuelle

Aristotle's *Parva Naturalia*: edition and interpretation

Summary

This dissertation aims at producing a new critical edition of the first five treatises of Aristotle's so called "*Parva naturalia*". It is based on an exhaustive study of every extant Greek manuscript, which is then extended to the indirect transmission (including the commentaries of Alexander of Aphrodisias and Michael of Ephesus). The history of the transmission of this particular piece of Aristotelian text is sketched out over two millennia, the astonishing fact being the discovery of the survival of a new wholly independent branch of the transmission. The text reconstructed in previous editions therefore turns out to correspond to only one of the two hyperarchetypes which may be reconstructed on the basis of the available data. The contribution of this new branch leads to the necessity of a complete re-evaluation, on an improved basis, of the authority of all previously-known lessons, as well as of a close examination of roughly a hundred new variants. This examination is carried out with special regard to the thought, logic and style of Aristotle, to the peculiarities of the transmission of his work, and with the intricacies of Greek grammar, to the grammar of the Attic dialect between the Classical and Hellenistic periods. A new edition of Aristotle's text is offered, which contains on average ten differences per Bekker page compared to those currently in circulation. Some exegetical issues are finally addressed on the basis of the new text, dealing with some major notions of Aristotle's philosophy, such as life, perception, and imagination.

Keywords : ancient philosophy ; Aristotle ; Greek philology ; perception ; imagination ; biology ; textual criticism

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE :

ED V (433) – Concepts et langages

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

LUDWIG-MAXIMILIANS-UNIVERSITÄT MÜNCHEN

Lehrstuhl für griechische Philologie I

Munich School of Ancient Philosophy

Leopoldstraße 11B, 80802 München, DEUTSCHLAND

DISCIPLINE : Philosophie